
OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regr No
INDIA

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTIÈME-UNIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XLIII.)



RÉVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

TRENTIÈME-UNIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLIII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

ANNEE 1897

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

---

	pages
ABRAHAMS, La vie juive au moyen âge (B. A.).	419
Académie française (L'), Ses registres (A. Gazier).	492
Académie hongroise (L'), Son Bulletin.	58
ACSADY, L'impôt des Jobbagymes (J. K.)	375
AIRY (W.), Autobiographie de sir Georges Biddel Airy (Ch. Millot).	498
Alembert (D'), Son portrait par La Tour	327
ALEXANDRE, Histoire populaire de la peinture (H. de Curzon).	193
Alexandre Sévère.	39
Alexandre, Version arménienne de son histoire	121
ALLMERS, Flâneries romaines (H. H.).	411
ALOMBERT, Le combat de Dürrenstein (A. Chuquet).	330
Alsace (Dictionnaire de l').	12
Alypius.	384
Ambroise (Saint), Œuvres, I, p. SCHENKL.	197
AMÉLINEAU, Les nouvelles fouilles d'Abydos (G. Maspero). . .	115
AMICO (D'), Le siège d'Agrigente (A. Bouché-Leclercq). . . .	424
Amon (Rituel du culte d')	114
Anacréon.	106
Année cartographique, V et VI (H. de C.).	99
Annuaire du syllogue Parnasse (Am. H.)	256
ANTOINE (Ferd.), Trad. de Weise, *Caractères de la langue latine* (P. T.).	18
APELT, Édition du Sophiste, de Platon (P. Couvreur).	484
Aquilano (Poésies d').	491
ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), Deux manières d'écrire l'histoire (R. Rosières)	455

pages
Aristote, Sa Poétique. 102
Armaillé (Mme d'), Désirée Clary (A. Chuquet). 478
Arnold, Immermann (A. C.). 317
— Le philhellénisme allemand (My). 334
Ashutosh sen et Mukharji, Revue mensuelle hindoue (A. Barth) 256
Asinius Pollion. 110
Atticisme (L'). 109
Auberée (Le fableau d'). 365
Aubigné (D'), Les Tragiques, I, p. Bourgin, Foulet, Garnier, Maitre, Vacher (Raoul Rosières). 7
Auden, Ed. du Pseudolus de Plaute 170
Augustin (Saint) et le néoplatonisme. 97
Bacchius 384
Bacchylidès, Ses poésies (lettre de M. Kenyon à M. Haussoullier) 56
Baechtold, Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres (F. Baldensperger) 335
Barhebraeus, Récits amusants, p. Budge (R. D.) 401
Barras, Mémoires, III et IV (A. C.) 146
Barrucand, La vie véritable du citoyen Jean Rossignol (A. Chuquet). 147
Barthélemy Saint-Hilaire, Platon, trad. Cousin, 2e éd., I (P. Couvreur) 2
Berthou (P. de), Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. 227
Baumstark (A.), Babylone (François Thureau-Dangin) . . . 484
Beaudouin (E.), Le serment du défendeur dans le droit franc (L. H.). 77
Bellermann, Ed. des œuvres de Schiller (A. C.). 317
Bentley, L'unité d'investigation en science sociale (Ch. Seignobos). 30
Beöthy, Histoire de la littérature hongroise (J. Kont) . . 456
Bergonié, Romas (C. J.) 98
Berlin (Musées de), Manuscrits grecs, coptes et arabes 41
Bernès, Sociologie et morale (Ch. Andler) 313
Bernoulli, Le concile de Nicée (P. L.). 310
— Le De Viris de saint Jérome et de Gennadius (P. Lejay) . . 243
Berthelé, Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin (H. de C.). 254
Bethe, Prolégomènes à l'histoire du théâtre antique (A. Hauvette) 101
Bethléem (L'église de) 421
Bibliothèque Marasli. 257
Bigault de Casanove, Traduction de la Tragédie de l'homme, de Madach (J. K.). 199

pages

Birch-Reichenwald Aars, L'autonomie de la morale (Ch. A.). 59
Biré, Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, IV (A. Chuquet). 477
Bittard des Portes, Histoire de l'armée de Condé (A. Chuquet) 148
Blass, Édition d'Eschine 103
— Le grec du Nouveau Testament (V. H.). 155
Blaydes, Adversaria sur les comiques grecs, II (A. Martin). . 182
Blok, Documents des archives de Paris sur l'histoire des Pays-Bas (R. R.). 259
Bolte, Le théâtre de Danzig aux xvie et xviie siècles (A. C.). . 352
Bonaparte. 144
Boos, Histoire de Worms, I (R.). 507
Bordeaux (Académie de), Prix pour l'année 1898. 20
Bornhak, Gneist (Ch. Seignobos). 38
Bossuet et le calice du Plessis-Grimault. 327
Bourdelot (Lettres inédites des). 339
Bourgin, D'Aubigné. Les Tragiques, I. 7
Bourguet, La France et l'Angleterre en Égypte (Ch. D.). . . 517
Boye, Cercueils de chêne de l'âge de bronze (E. Beauvois) . . 267
Bremer, Les jurisconsultes romains (Émile Thomas). 188
Brentano (Antonie) 372
Brette, Les constituants, liste des députés et des suppléants (Et. Charavay). 354
Breymann, La littérature phonétique (V. H.) 57
Brockhaus (Rod.). Une lettre de l'empereur Guillaume, du 22 mars 1814 (A. C.). 317
Broglie (Duc de), La mission de Gontaut-Biron à Berlin (Ch. Seignobos). 15
Bronisch, Le Kaschoub (A. M.).. 155
Brooke et Lean, Les Juges (J. S.). 342
Browne, Ses pastorales 23
Brückner, Histoire de Russie (L. Leger) 300
Brun-Durand, Inventaire d'un jurisconsulte de Valence (T. de L.) 156
Brunetière, La moralité de la doctrine évolutive (J. C.). . . . 55
Budenz 218
Budge, Édition et traduction des Récits amusants de Barhebraeus (R. D.). 401
Bussemaker, La scission des provinces wallones (R.). 52
Cahen, Scènes choisies de Molière (C. H.). 157
Callegari, Note chronologique sur le commencement du règne d'Alexandre Sévère (G. L.-G.) 39
Calvus, p. Plessis (E. Thomas). 427
Carroll, La Poétique d'Aristote (My) 102

pages
Cartier et Chenevière, Du Moulin (T. de L.). 57
Casini, La jeunesse et l'exil de Mamiani (Ch. D.). 98
Çatapatha-brahmana (Le). 358
Catulle, p. Palmer (E. T.). 348
Cauer (P.), La critique d'Homère (My). 407
Chabot, Histoire de Mar Jabalaha (H. Cordier). 281
Chantilly (Le château de) 191
Chapot, La flotte de Misène (R. Cagnat). 187
Charavay, Le général Carlenc (A. C.). 158
Charles-Emmanuel I 15
Chastenay (Mme de), Mémoires, I et II (A. Chuquet). 332
Cheikho, Commentaire d'Al Hansâ (O. H.). 461
— Traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit (O. H.) 461
Cheylud, Les anciennes corporations de Murat (C. J.) . . . 374
Cicéron, Tusculanes, p. Gschwind (E. T.). 156
Cima, Licurgue contre Léocrate (A. Martin). 142
Ciminelli dell' Aquila 491
Claude (Le) de Suétone 132
Clauss, Dictionnaire de l'Alsace, 1-3 (R.). 12
Clédat, Le théâtre au moyen âge (R. Rosières) 429
Clugnet, Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'église grecque (My). 347
Cogo, La soumission du Frioul à Venise (N. Jorga). 296
Colombine (La) 446
Combarieu, Études de philologie musicale (E.). 263
— Lettre de M. Combarieu 314
Condorcet (La marquise de) 77
Congrès international des langues romanes, communications (E. B.). 505
Constance (Concile de). 22
Conrady, La formation indo-chinoise des causatifs-dénominatifs (M. Courant). 462
Conybeare, Philon et la Vie contemplative (P. L.). 489
Corneille, Don Sanche d'Aragon, p. Hémon (Ch. Dejob). . . 173
— Scènes choisies, p. F. Hémon. 519
— Théâtre choisi, p. F. Hémon 157
Cornill, Introduction à l'Ancien Testament (J. S.). 43
Cornutus, Ses scolies 196
Corssen, Les prologues des Évangiles (J. S.). 135
Cousin, trad. de Platon, 2e éd. I. 2
Couvreur, Édition de l'Anabase (N. Bn.). 256
Croce, Cours de Fr. de Sanctis à l'Université de Naples (Ch. D.) 19
— Études historiques sur la révolution napolitaine de 1799 (Ch. D.). 516

pages
CROWLEY, Texte hébreux de l'Ecclésiaste (R. D.) 441
CRUPPI, Napoléon et le jury (R. Rs.) 158
CURTI, Charles-Emmanuel I (Ch. Dejob) 15
DALMAN, Chrestomathie araméenne (R. D.) 181
DANA-DURAND, Les réformes politiques et municipales aux États-Unis (Ch. Seignobos) 36
Dante 431
Danzig (Le théâtre de) 352
DAST LE VACHER DE BOISVILLE, Inventaire des archives municipales de Bordeaux (C. J.) 19
DAURIAC, La psychologie dans l'Opéra français (Jules Combarieu) 412
DAVID, Le droit augural et la divination officielle des Romains (A. Bouché-Leclercq) 361
DAVIES, Ed. des *Histoires* de Tacite, I. 169
DEBURY, Un pays de célibataires et de fils uniques (Ch. Dejob). 119
DELAPORTE, La philosophie de La Fontaine (Raoul Rosières). 28
DELITZSCH, L'origine des cunéiformes (Fr. Thureau-Dangin). 481
Denain (La bataille de) 328
Denys d'Halicarnasse, *Ars rhetorica*. 323
Descartes (Fêtes données à Prague en l'honneur de) 20
DESDEVISES DU DÉZERT, L'Espagne de l'ancien régime, la Société (P. Boissonnade) 494
DICK MAY, L'enseignement social à Paris (B. A.) 499
DIELS, La Pentemychos de Phérécyde (J. Bidez) 501
Diophante, II, éd. P. TANNERY (My) 307
Directoire (le) et la déportation ecclésiastique 497
DOGNON, Les institutions politiques du Languedoc (L. H. Labande) 245
Don Sanche d'Aragon (le) de Corneille, p. HÉMON 173
DOREZ, Le sac de Rome en 1527 (P. de Nolhac) 297
— Pic de la Mirandole en France (P. de Nolhac) 508
DRERUP, Trois discours d'Isocrate (A. Martin) 210
DUBOIS (F.), Tombouctou la mystérieuse (O. Houdas) 321
Dubois (Le général Alexis) 330
DUQUET, Paris, second échec du Bourget, et perte d'Avron (A. Chuquet) 154
Dürrenstein (Le combat de) 330
DURUY (G.), Mémoires de Barras, III et IV (A. Chuquet) . . 146
DU TEIL (Joseph), Une famille militaire au XVIIIe siècle (A. Chuquet) 474
EBELING, Le fableau d'Auberée (A. Jeanroy) 365
EDWARDS (G. M.), L'Anabase de Xénophon II (Pascal Monet). 315
EGGELING, Le Çatapatha-brahmâna (Sylvain Lévi) 358
EICHTHAL (d'), Tocqueville et la démocratie libérale (André Lichtenberger) 173

pages
EISENLOHR, Un plan cadastral de Babylone (Fr. Thureau-Dangin) . . . 483
Ekhof . . . 353
ENDROEDI, Trésor poétique de la littérature hongroise (J. Kont) . 459
ENNECCERUS, Les séquences de l'Eulalie (A. J.) . . . 339
Epaphroditus . . . 238
Erfurt (Gymnase d'), publication des professeurs (R.) . . . 29
ERMAN, Grammaire égyptienne (G. Maspero) . . . 203
Eschine, p. BLASS (A. Martin) . . . 103
Eschyle et les influences épiques . . . 45
Espagne (L') de l'ancien régime . . . 494
Euclide, Œuvres, VI, p. MENGE (My) . . . 307
Euripide, *Oreste*, p. WEDD (My) . . . 423
— Son ambiguïté . . . 87
EUSEBIO, Rectification au texte des Fragmenta poetarum romanorum de Baehrens (E. T.) . . . 518
EYMER, Edition de César, Guerre civile, III (E. T.) . . . 518
Falcouz (Le prix) . . . 474
FAY, Le dieu aryen de la foudre (V. Henry) . . . 1
FELLNER, Immermann (A. C.) . . . 372
FELTOE, Le sacramentaire léonien (M. D.) . . . 196
FERENCZI, Vie de Petœfi (J. Kont) . . . 459
FIAMINGO, Déterminisme (Ch. Seignobos) . . . 30
FINACZY, Les écoles d'enseignement secondaire en Hongrie (J. K.) . . . 198
FINKE, Actes du concile de Constance, I (R.) . . . 22
FINOT, Les lapidaires italiens (A. Barth) . . . 161
Fleming . . . 352
Fleury (Souvenirs du général), I (A. Chuquet) . . . 479
FOFFANO, Recherches littéraires (Ch. Dejob) . . . 298
Foudre (Le dieu aryen de la) . . . 1
FOULET, D'Aubigné, les Tragiques, I . . . 7
Fouquet (Les quarante) du château de Chantilly . . . 191
Franclieu (Marquis de), Mémoires . . . 8
FRANKLIN (A.), La vie privée d'autrefois, les animaux (A. C.) . 316
— La vie de Paris sous la Régence (A. C.) . . . 316
FRANKLIN (Susan Bradley), Les influences épiques dans Eschyle (A. Martin) . . . 45
Frédéric de Bade, sa Correspondance politique, IV, p. OBSER (A. C.) . . . 355
FREDERICQ, Corpus de l'Inquisition néerlandaise, II (R.) . . . 76
FRIDRICHOWITZ, Le commerce des grains sous l'ancien régime (G. Syveton) . . . 369
Fugger (Les) en Espagne . . . 368
FÜHRER, Sainte Deodata (P. L.) . . . 315

pages
FURTWAENGLER, Copies de statues (Salomon Reinach) 47
— Intermezzi (Salomon Reinach) 48
GAAL, Carlyle (J. K.) 376
Gaguin (Robert) 310
GARNIER (A.) D'Aubigné, les Tragiques, I. 7
GASTÉ, Malherbe concessionnaire de terrains sur le port de Toulon (T. de L.). 326
— Le calice de Bossuet au Plessis-Grimault (T. de L.) . . . 327
— Quentin de La Tour, le portrait original de d'Alembert (T. de L.) 327
Gaudence 384
GAULOT, Les grandes journées révolutionnaires (A. Chuquet). 329
— Lettre de M. Gaulot 400
GEBHARDT, Le prétendu Sophronius (P. Lejay). 244
GEFFCKEN (J. et O. H.), Immermann (A. C.) 372
GELDNER, Études védiques, II, 2 (V. Henry) 304
Gennadius. 243
Germanie (La) de Tacite. 111
GERMON, Mémoires du marquis de Franclieu (G. Syveton) . . 8
Gherardi 516
GIRI, Le suicide de Lucrèce (Em. Thomas). 387
Gneist. 38
Gœthe (Annuaire de), p. L. GEIGER (A. C.) 259
— Correspondance avec Antonie Brentano (A. C.) 372
— Essais et articles de Fr. ZARNCKE (A. C.) 371
Goldoni 516
GOMPERZ, Observations sur des auteurs grecs (My) 463
— La Poétique d'Aristote (My) 463
Gontaut-Biron, Sa mission à Berlin 15
GOW, Ed. des *Epodes* d'Horace, I 169
GRANDGEORGE, Saint Augustin et le néo-platonisme (A. L.) . 97
GRASSO, Études d'histoire et de topographie antiques, II (A. Bouché Leclercq) 425
Graz (Études de). 351
GREENBURG, L'Haggadah (R. D.) 141
GRELLET-DUMAZEAU, La société bordelaise sous Louis XV (C. J.). 98
GRIFFITH (et NEWBERRY). Les tombes de Bersheh (G. Maspero). 61
— Mémoires d'archéologie égyptienne (G. Maspero). 201
GRIMME, L'accentuation de l'hébreu (J. S.) 341
GRISEBACH, Schopenhauer (A. C.) 318
GROSJEAN (G.), La France et la Russie pendant le Directoire (A. Chuquet). 148
GROYER, La peinture au château de Chantilly (H. de Curzon). . . 191
Guillaume de Ryckel, Comptes de l'abbaye de Saint-Trond. 283
GUILLOIS, La marquise de Condorcet (Raoul Rosières) . . . 77

pages
GUIRAUD (Jean), L'État pontifical après le grand schisme (Lucien Auvray) 270
HAAS, L'influence du système d'Épicure sur la philosophie des XVIe et XVIIe siècles (Ch. A.) 58
HAEBLER, Les Fugger en Espagne (G. Syveton) 368
Haggadah (L'). 141
HAIGH, La tragédie grecque (Maurice Croiset) 165
HAHL, Les tendances morales de Leopardi (Ch. Dejob) 158
HANOTAUX, Histoire du cardinal de Richelieu II, 1 (G. Syveton). 510
HARKINS, Les archives du Vatican (S.) 319
HARPER, Lettres assyriennes et babyloniennes (Fr. Thureau-Dangin) 482
Hartels (Mélanges offerts à M. de) 416
Harvard Studies, VI et VII 119
HEDELER, Bibliothèques privées, I (P. L.) 255
HEGEDUCS, Pannonius et Guarino (J. K.) 376
Hegel, sa logique. 313
HEIBERG, Ed. des opuscules de Serenus (My) 308
HEISTERBERGK, Le tirage au sort des fonctionnaires (A. Bouché-Leclercq). 442
HÉMON (Félix), Don Sanche d'Aragon 173
— La Rochefoucauld (Ch. Dejob). 216
— Scènes choisies de Corneille (A. C.). 519
— Théâtre choisi de Corneille (A. C.) 157
HENNET, Le général Alexis Dubois (A. Chuquet) 330
HENRY (V.), Antinomies linguistiques (A. Meillet) 261
HERSHEY, La reconnaissance des insurgés de Cuba comme belligérants (Ch. Seignobos) 35
HESELING, Traduction néo-grecque du Pentateuque (J. S.) . . 342
HIDEN, Syntaxe des cas dans Lucrèce (P. L.) 237
HILLEBRANT, Ancienne bibliothèque hongroise (J. Kont) . . 249
Hippiatriques (Les) 308
Hippocrate, I, p. KUEHLEWEIN (My) 184
HIRZEL (Rud.), Le dialogue (My). 486
HIS, Les domaines de l'empire romain (R. Cagnat) 170
Hoche 144
HOEHLER, Les scolies de Cornutus (Paul Lejay) 156
HOLLAENDER, Strasbourg et les Politiques (De Crue) 215
HOLM, Histoire grecque, trad. anglaise, III (Am. Hauvette). 237
HOLTZMANN, Manuel de théologie, V et VI (J. S.) 44
— VII et VIII (J. S.) 136
Homère chez les Romains 143
Hongrie (La) et son enseignement supérieur (J. K.). 197
— Son enseignement secondaire (J. K.). 198
HOPKINS, Les religions de l'Inde (A. Barth) 381

pages
Horace, Epodes, I, p. Gow (E. Thomas) 169
HORTON SMITH, Sophocle et Shakspeare (P. C.) 17
HORVARTH, Les incunables de la bibliothèque du musée de Pesth (J. Kont) 251
HUBER, Histoire de l'État autrichien (H. Pirenne) 95
HUNZIKER, L'hyperbole dans Virgile (E. T.) 349
HUON DE PENANSTER, Une conspiration en l'an XI et en l'an XII (A. Chuquet) 149
Iliade, p. VAN LEEUWEN, I. (My). 242
Immermann. . . . . 317 et 372
Inquisition (L') néerlandaise 76
Isocrate . . . . 105 et 210
JACOB, Parallèles arabes et bibliques (J.-B. C) 237
JAGIC, Codex slovenicus rerum grammaticarum (L. Leger). . 137
JAMES, Le premier essai de représentation proportionnelle (Ch. Seignobos). 35
— Critique de l'ouvrage de Brice (Ch Seignobos).. 36
JENKS, La représentation proportionnelle (Ch. Seignobos). 35
Jérôme (saint). 243
JEX-BLAKE (Miss), L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien (Salomon Reinach) 465
JORGA, Documents sur l'histoire roumaine (R.). 239
JOUIN, Les chefs-d'œuvre, III (H. de C.).. 99
JULLIAN, L'orientalisme à Bordeaux 255
JURANDIC, La grammaire péripatéticienne (My) 182
KAUFMANN, Histoire des universités allemandes, II (R.). . . . 470
KEHR, Les fragments de Marbourg (S.) 18
Keller (Gottfried) 335
KELLER (L.), Les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques (R.). 445
KIRCHHOFF, Les sources de Thucydide (A. Hauvette). 131
KIRNER, Le procès des Scipion (A. Bouché-Leclercq). 425
KNOKE, La bataille de Teutoburg (J. Toutain) 419
KOEPPEL, Sources des drames de Chapman, Massinger et Ford (J. Lecoq). 509
KOESTER, Le poète de la Vénus cuirassée (A. C.). 370
KOLOSVARI et OVARI, Les comitats de Hongrie, IV (J. K.).. 40
KOMAROMY, La fondation du Comitat d'Ugocsa (J. K.). . . 58
KONSTANTINIDIS, La Bibliothèque nationale d'Athènes (Bn.). . 99
— La langue grecque (My) 503
KORNEMANN, Asinius Pollion (P. L). 110
KRAUSS (F. S.), L'Urquell (V. H.). 518
KRAUSS (Fr. X.), Essais, I (C. E.). 195
KUEHLEVEIN, Ed. d'Hippocrate, I (My) 184
KUHN (E.), Transcription des alphabets étrangers (V. H.). . . . 518

pages
Kunos, Les éléments étrangers du turc (J. K.). 377
La Brière (de), L'ordre de Malte, le passé, le présent (A. Chuquet). 154
Lafenestre et Richtenberger, La peinture en Europe, catalogues raisonnés, Venise (H. de Curzon). 194
La Fontaine, Sa philosophie. 28
Lanzac de Laborie, Mémorial de Norvins, II et III (A. Chuquet) 331
La Rochefoucauld. 216
La Tour (de), Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale, rois et reines de France (A. de Barthélemy). 324
La Tour (Le peintre), et son portrait de d'Alembert. 327
Lavoix, Monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale (A. R. v. G.) 422
Le Blant, Inscriptions de pierres gravées (F. de Mély) . . . 428
Legrand (E.), Précis de prononciation grecque (V. Henry). . . 241
Lenotre, Marie-Antoinette, sa captivité et sa mort (A. Chuquet). 329
Leroux, Documents sur la Haute-Vienne (A. C.). 157
Lauchert, Les décrets disciplinaires des anciens conciles (P. L.) 309
Licurgue, *Contre Léocrate* 142
Liddell, Le Palladius anglais (A. L.). 259
Liljeqvist, Sophistique ancienne et moderne (Ch. A.). 318
Lincke, Socrate dans Xénophon et Platon (P. C.) 415
Lindsay, La langue latine (P. Lejay). 284
— Courte grammaire latine 284
Lituanien (le.) 301
Longhay, La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700 (R.) 514
Loserth, La Pacification de Styrie (R.) 54
Lumbroso, Napoléon et l'Angleterre (Albert Pingaud). 412
— Miscellanea Napoleonica, II (Ch. D.). 517
Lucrèce, Syntaxe des cas. 237
— Son suicide 387
Luschin d'Ebengreuth, Histoire de l'État autrichien (H. Pirenne) 95
Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.). 6
Madach, *La tragédie de l'homme* 199
Mainot, Les objets mobiliers des bibliothèques publiques (H. O.) 219
Maitre (E.), D'Aubigné, Les Tragiques, I. 7
Maitre (Léon) et Berthou, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (L.-H. Labande) 227
Malebranche, Son éthique. 59

pages
Maleyssie (Mémoires de), p. Roberti (A. Chuquet). 476
Malherbe et les terrains du port de Toulon. 326
Malte. 154
Mancini, Le drame satirique grec (A. Martin). 66
Mancini (Marie) 229
Mantovani, Psychologie physiologique (Ch. A.) 59
Mar Jabalaha. 281
Marc (Le diacre), Vie de Porphyre de Gaza (My). 321
Marcotti, Voyage dans le midi de la France (Ch. Dejob). . . 254
Marie-Antoinette 329
Marmottan, Le royaume d'Etrurie (A. Chuquet). 150
— Bonaparte et la république de Lucques (A. Chuquet). . . . 151
Martial (Lydia), Pour qu'ils soient des hommes (Ch. Dejob). 319
Martin (Germain), Les plus anciens libraires du Puy (A. C.). 197
Martinien, Les corps auxiliaires créés pendant la guerre de 1870-1871 (A. C.) 158
Masqueray, Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque (J. Combarieu) 66
— L'ambiguïté d'Euripide (A. Martin). 87
Matyas, Concordances et erreurs historiques (J. K.). 375
Menge, Œuvres d'Euclide, VI, les Données (My). 307
Menghini, Les poésies de Ciminelli dall' Aquila (A. Jeanroy). 491
Menton à la France. 153
Merguet, Petit lexique de Cicéron (P. L.). 238
Merlet, La chronique de Nantes (L. H. Labande) 211
Meyer (R. M.), Immermann (A. C.). 372
Michael, Histoire d'Angleterre au xviiie siècle, I (Ch. Seignobos). 252
Michaut (G.), Les Pensées de Pascal et sa Vie de Jésus-Christ. (A. Molinier). 274
— Lettre de M. Michaut à M. Molinier 414
— Erratum 460
Michel (Ch.), Recueil d'inscriptions grecques, I (J. Delamarre). 283
Miletic, Recueil de folklore sud-slave (L. L.) 319
Miller, Les noms de lieu dans Bède (A. L.). 259
Moorman, Les Pastorales de Browne (Em. Legouis). 23
Moris (H.), Nice à la France (A. Chuquet) 153
— Menton à la France (A. Chuquet) 153
Mortet, Epaphroditus et Vitruvius Rufus (L.) 238
Mortier (Le maréchal) à Dürrenstein. 330
Mott, L'amour dans la poésie de Dante et avant Dante (H. Hauvette) 434
Mourlot, Le maréchal de Villars et la victoire de Denain (A. Chuquet) 328

pages
Moussoir, Le conventionnel Hyacinthe Richaud (A. Chuquet). 479
Muenscher, Isocrate (My) 105
Mühlenbeck, Euloge Schneider (A. Chuquet) 145
Müller (Max), Contributions à la science de la mythologie comparée (H.) 373
Munkacsi, Éloge de Joseph Budenz (J. Kont) 218
— Poésie populaire vogoule (J. K.) 377
Murat (Le comte), Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne (A. Chuquet) 331
Murat, ses derniers jours 217
Murko, Les influences allemandes sur l'origine du romantisme slave (L.) 239
Musées de Berlin, Manuscrits grecs, coptes et arabes (H. G.; M. A. S.; G. Maspero) 41
Musset et George Sand 337
Myer, Le Scarabée, l'insecte et l'amulette (G. Maspero) 113
Nagel, Zwingli et l'Écriture (C. D.) 18
Nagy, Journaux des deux Vass (J. K.) 374
Napoléon à l'île d'Elbe 478
Nemeitz, La vie de Paris sous la Régence 316
Nestle, Supplément au Nouveau Testament (J. S.) 133
Nettleship, Essais, II (P. L.) 418
Neubauer, Texte hébreu de l'Ecclésiaste (R. D.) 441
Nice à la France 153
Nicée (Le Concile de) 310
Nitzsch, Manuel de théologie dogmatique (C. D.) 17
Noel, La logique de Hegel (Ch. Andler) 313
Nolhac (de) et Pératé, Le musée de Versailles (Henry Lemonnier) 175
Nordmeyer, La mort de Néron dans la légende (E. T.) 518
Norvins (Mémorial de), II et III, p. Lanzac de Laborie (A. Chuquet) 331
Nottola, Les comparaisons de Cicéron (Em. Thomas) 386
Novak, Analecta Tacitea (E. T.) 519
Oberziner, Les guerres germaniques (J. Toutain) 323
Obser, Correspondance politique de Frédéric de Bade, IV (A. C.) 355
Oder, Un manuscrit des Hippiatriques (E. Thomas) 308
Oertel, Le Jaiminiya (S. L.) 315
Oiseaux (Les) dans les auteurs grecs 107
Omont, Catalogue général des manuscrits français, III (A. C.). 200
Orestie (L') 17
Orkhon (Inscriptions de l') 268
Ortvay, Le Comitat Temes (J. K.) 375
Papek, La Bohême et l'étranger jusqu'aux guerres hussites (L. L.) 239

pages
PALMER, Édition de Catulle (E. T.) 483
PARMENTIER (A.), Atlas historique (H. de C.) 240
PARMENTIER (Th.), Vocabulaire rhétoroman des principaux termes de chorographie (J. Ulrich) 195
Parthenius, p. SAKOLOWSKI (My) 346
Pascal (Les Pensées de) 274
— L'Abrégé de la Vie de Jésus 414
PATTEN, Théorie des forces sociales (Ch. Seignobos) 31
— Les lois normales (Ch. Seignobos) 31
PAVANELLO, Verbes latins (Em. Thomas) 385
Pazmany (Œuvres de) 199
PEDROLI, Le royaume de Pergame (A. Bouché-Leclercq) . . . 424
Peiresc 18, 24
PÉLISSIER (L.-G.), Le registre de l'île d'Elbe, lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (A. Chuquet) 478
PÉRATÉ et DE NOLHAC, Le Musée de Versailles 175
PEREY, Marie Mancini Colonna (A. Morel-Fatio) 229
PERLBACH, Les Prussiens aux Universités (E. Jordan) 394
PERLES, Critique de l'Ancien Testament (J. S.) 342
PERNOT, Précis de prononciation grecque (V. Henry) 241
PERRENS, Les libertins en France au XVIIe siècle (R. Rosières) . 434
PETIT DE JULLEVILLE, Histoire de la langue et de la littérature française, III (E. Bourciez) 472
Petoefi (Vie de) 459
PEYRIE-QUIBELL, Magadeh et Ballas (G. Maspero) 122
Phérécyde, Sa Pentemychos 501
Philodème, *Rhétorique*, p. SUDHAUS (My) 209
Philon et le traité de la Vie contemplative 489
Pic de la Mirandole en France 508
PICAVET, Roscelin (R. Rosières) 296
Pichon (Le baron), Catalogue de sa bibliothèque (H. Harrisse) . 446
PICHON (René), Edition de l'Agricola de Tacite (E. T.) 364
PIERRE, La déportation ecclésiastique sous le Directoire (A. Gazier) 497
PIGEON, Guyton de Morveau (A. C.) 259
PIRENNE (H.), Le livre de Cuillaume de Ryckel (L. H. Labande) 213
PISANI, Études d'histoire religieuse, à travers l'Orient (Salomon Reinach) 205
PISCHEL, Études védiques, II, 2 (V. Henry) 304
Platon, Le Sophiste, p. APELT (P. Couvreur) 484
— trad. Cousin, 2e éd., I 2
Plaute, Pseudolus, p. AUDEN (E. Thomas) 70
PLESSIS (Fr.), Calvus (E. Thomas) 427
Pline l'Ancien et l'histoire de l'art 465

pages
POEHLMANN, Histoire grecque (A. Hauvette) 142
POLACZEK, Le style de transition en Alsace (C. Enlart). 214
Porphyre de Gaza (Vie de) 321
Potocka (Comtesse), Mémoires, p. C. STRYENSKI (A. Chuquet). 151
PREUX La loi du Vinodol (L. Leger) 438
PRIEBSCH, Les manuscrits allemands d'Angleterre (A. C.) . . . 349
— La Vrône Botschaft (A. C.) 351
Prior en Allemagne. 352
Prokesch-Osten, Sa correspondance (Ch. Seignobos) 28
Pseudolus (Le) 170
RAABE, La version arménienne de l'histoire d'Alexandre (R. D.). 121
RADO, Histoire de la littérature italienne (J. K.) 376
RAINER, L'éthique de Malebranche (Ch. A.). 59
REBIÈRE, Les femmes dans la science (A. C.). 318
RECÉJAC, Les fondements de la connaissance mystique (Ch. Andler) 319
RÉGNIER (L. A.), Lexique de la langue de Retz (A. Gazier) . . 453
Reims, Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims, IV (A.). 319
Reinbot de Durne, Saint George, p. F. VETTER (A. C.) 350
REMSEN, Le vote en Australie (Ch. Seignobos) 35
RÉTHY, Le romanisme dans les Balkans (J. K.) 375
Retz (Lexique de la langue de) 453
Revue de l'Instruction publique de Belgique. 180
Revue historique de la résurrection italienne (Ch. Dejob) . . 240
RIANT, L'Église de Bethléem (J.-B. Chabot) 421
RICHARDSON, Le De Viris de saint Jérôme et de Gennadius (P. Lejay). 243
Richaud (Le conventionnel). 479
Richelieu (Le cardinal de). 510
RICHTER (Paul Émile), La Bibliotheca geographica Germaniae (B. A.) 499
RITSCHL (A.) Recueil d'essais (C. D.). 17
ROBERTI, Mémoires de Maleyssie (A. Chuquet). 476
ROBERTSON (J. M.), Buckle et ses critiques (Ch. Seignobos). . 277
ROBINSON, Évangiles apocryphes coptes (R. D.). 85
ROLLAND (Eugène), Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans tous leurs rapports avec la linguistique et le folklore (Ch. J.) 395
ROPES, Les paroles de Jésus qui ne sont pas dans les Évangiles officiels (J. S.). 134
Roscelin. 296
Rosegger, Contes, traduits par Mlle E. HERRMANN (A. Lr.) . 98
ROSEROT, Édition des Mémoires de Mme de Chastenay (A. Chuquet) 332
ROSSEL, Histoire des relations littéraires entre la France et

pages
l'Allemagne (Paul Gautier) 397
ROSSIGNOL (G.), Le relèvement de la natalité (Ch. Dejob). . . . 118
Rossignol (le général), Sa vie véritable. 147
RUELLE, Traduction d'Alypius, de Gaudence et de Bacchius (My) 384
RUGGIERO, Dictionnaire épigraphique, II, 16 (R. C.). 97
— Les colonies romaines (A. Bouché-Leclercq) 426
RUIZ, Les changements de la Constitution italienne (A. Seignobos). 38
RUVILLE (von), La politique impériale à la diète de Ratisbonne (B. A.). 439
SAKOLOWSKI, Parthenius (My). 346
SALEILLES, Le développement de la présente constitution de la France (Ch. Seignobos). 36
SALLES, Les origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger (Ch. Seignobos). 159
SALOMON (L.), Promenades dans l'Italie du Sud (H. H.) . . . 411
SANCTIS (De), La Virginia de Duranti (Ch. D.) 19
Sand (George) et Musset. 337
Sanders, not. nécrol. (A. B.). 320
SARWEY et HETTNER, Le Limes, IV (P. C.). 18
SASSENAY, Les derniers jours de Murat (L. Farges). 217
SATTLER, Les idées religieuses de Wolfram d'Eschenbach (A. C.). 351
SAUPPE, Œuvres choisies (My). 488
Scarabée (Le). 113
SCARTAZZINI, Encyclopédie dantesque (H. Hauvette) 431
SCHENKL, Œuvres de saint Ambroise, I (P. L.). 197
Schiller, Édition de ses œuvres 317
SCHIRRMACHER (Kathe), Théophile de Viau (Paul Gautier) . . 325
SCHISCHMANOFF (Lydia), Légendes religieuses bulgares (L. Leger). 299
SCHLEICH, Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.) . . . 6
SCHLOESSER, De Hambourg à Gotha, treize années de théâtre (A. C.). 353
SCHLUMBERGER, L'épopée byzantine à la fin du xe siècle (Ch. Diehl). 391
SCHMID (W.), L'atticisme, IV (A. Hauvette). 109
Schneider (Euloge). 145
SCHNORR DE CAROLSFELD, Transcription des alphabets étrangers (V. H.). 518
SCHOFIELD, Le Bel Inconnu (A. J.). 258
SCHRADER et GALLOUÉDEC, Cours général de géographie (B. A.). 499
SCHULTESS, Immermann (A. C.) 372
SCHWARTZKOPFF, La révélation de Jésus (J. S.). 44

	pages
Sellers (Miss), L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien (Salomon Reinach)	465
Sénèque, Morceaux choisis, p. P. Thomas (Em. Thomas)	361
Serenus, Opuscules p. Heiberg (My)	308
Sewell, Le calendrier hindou (Sylvain Lévi)	357
Shuckburgh, Édition de sept vies de Cornelius Nepos et d'un extrait de César (E. T.)	518
Simmel, Sociologie (Ch. Seignobos)	30
Smilda, Le Claude de Suétone (Émile Thomas)	132
Smith (C. L.), Cicéron en exil (E. T.)	156
Société de littérature slovène (L.)	239
Société des historiens allemands (L.)	319
Société philologique américaine, Travaux, XXV (P. L.)	
Sophiste (Le)	484
Sophronius	244
Sorel (Albert), Bonaparte et Hoche (A. Chuquet)	144
Soucaille, Le consulat de Béziers, 1131-1789 (T. de L.)	519
Spiegelberg, Comptes du règne de Seti I (G. Maspero)	81
— Les ouvriers de Thèbes sous les Pharaons (G. Maspero)	83
Spitzer, Études esthétiques (Ch. A.)	318
Spoelberch de Lovenjoul, La véritable histoire de Elle et Lui (A. Lichtenberger)	337
Stefani (Federico), not. nécrol. (H. C.)	340
Stein (H.), Le bibliographe moderne	517
Steindorff, Grammaire copte (G. Maspero)	203
Stieler (Kaspar)	370
Steup, Édition de Thucydide-Classen, I, 4e éd. (A. Hauvette)	359
Stolz, Grammaire latine (P. Lejay)	284
Storm (G.), Écrits sur l'histoire et la topographie de la Norvège (A. C.)	19
Strasbourg (Cartulaire), V	71
— et les Politiques	215
Streitberg, Manuel du gothique (V. Henry)	94
Stryenski, Mémoires de la comtesse Potocka (A. Chuquet)	151
Sudhaus, Édition de Philodème	209
Sudre, Lettre sur la grammaire historique de A. Darmesteter	237
Suétone, *Claude*	132
Sweet, Dictionnaire anglo saxon (V. Henry)	306
Szabo, Ancienne bibliothèque hongroise (J. Kont)	249
Szigetvari, Le Coriolan de Shakspeare (J. K.)	377
Szilady, Les poètes hongrois (J. K.)	58
Szilagyi, Documents sur la Transylvanie (J. K.)	374
Tacite, Agricola, p. Pichon (E. T.)	364
— Analecta par Rob. Novak (E. T.)	519
— Germanie, p. Ed. Wolff (P. Lejay)	111

pages
— *Histoires*, I, p. DAVIES (E. Thomas) 169
TAMIZEY DE LARROQUE, La prise de Gontaud (A. C.) 98
— Lettres inédites de Jean et Pierre Bourdelot (A. C.) 39
— Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle (Ch. J.) 24
— Peiresc et Vespasien Robin (A. C.) 18
TANNERY (P.), Ed de Diophante, II (My) 307
TEICHMANN, L'escatologie de saint Paul (J. S.) 45
Terentianus maurus 238
THALY, Correspondance de Tekely (J. K.) 39
Théophile de Viau 325
THEWREWK DE PONOR, Discours prononcés à la Société philologique (J. K.) 199
THOMAS (Emile), Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère (P. T.) 91
THOMAS (Paul), Morceaux choisis de Sénèque (Em. Thomas). 361
THOMPSON (A. W.), Ornithologie grecque (My) 107
THOMSEN, Inscriptions de l'Orkhon (E. Beauvois) 268
THUASNE, Pic de la Mirandole en France (P. de Nolhac) . . . 508
Thucydide, p. Classen, I, 4e éd., p. STEUP (A. Hauvette) . . . 359
— Ses sources 131
THURY, Les historiens turcs des guerres de Hongrie (J. K.). 40
Tocqueville 173
TOLDO, Le théâtre de Gherardi à Paris (Ch. Dejob) 516
— Trois comédies inédites de Goldoni (Ch. Dejob) 516
TOLKIEHN, Homère chez les Romains (E. T.) 143
Tombouctou 321
TOUTAIN, Les cités romaines de la Tunisie (A. Audollent) . . . 221
Tragiques (Les), de d'Aubigné, I 7
TROPSCH, Fleming et les poètes latins (A. C.) 352
Tunisie (La), Ses cités romaines 221
UNGER, Études qui lui sont dédiées (V. H.) 156
USENER (H.), L'Ars rhetorica de Denys d'Halicarnasse (My). 323
VACHER (A.), D'Aubigné, les Tragiques, I 7
VODSKOV, Anémisme et naturisme, I (V. Henry) 403
VAISSIÈRE (de), Robert Gaguin (L. Delaruelle) 310
VALMAGGI, Grammaire latine (Em. Thomas) 385
VAN LEEUWEN, Éd. de l'Iliade, I (My) 242
VAZEILLE, La question sociale est une question de méthode (Ch. A) 319
Versailles (Le musée de) 175
VETTER (F.), Le Saint-George de Reinbot de Durne (A. C.). 350
VIDIER, Répertoire méthodique du moyen âge français (A. J.). 339
Villars à Denain 328
VINCENT, L'île de Groix autrefois (C. J.) 260

pages

Vinodol (La loi du) 438
Virgile (L'hyperbole dans) 349
VISSAC (Marc de), Amable Faucon, poète limagnien (Raoul Rosières) 159
VITELLI et MAZZONI, Manuel de littérature grecque (A. J.) . . . 258
Vitruvius Rufus 238
VOLF, Les premiers missionnaires en Hongrie (J. Kont) 190
VRIES (de), Reproduction de manuscrits 338
WACHTLER, Alcméon (P. C.) 416
Waitz, Histoire de la constitution allemande, VI, 2e éd., p. SEELIGER (H. Pirenne) 469
WALRAS, Études d'économie sociale (A. Lr.) 159
WALTZING, Les corporations professionnelles chez les Romains II (R. Cagnat) 504
WARD, Principes de sociologie (Ch. Seignobos) 34
WEBER (L.), Les fragments de l'Anacréon (My) 106
WEDD, Édition de l'Oreste d'Euripide (My) 423
WEIDNER, 4e édition de Cornelius Nepos, par J. SCHMIDT (E. T.) 518
WEINMANN, La réalité (Ch. A.) 318
WEISE, Les caractères de la langue latine, trad. ANTOINE (P. T.) 18
WEISS (R.), Le texte des Épîtres (J. S.) 134
WELLMANN, L'École pneumatique jusqu'à Archigénès (My) . 21
WELSCHINGER, Le roi de Rome (A. Chuquet) 333
WENDLAND, Les thérapeutes et la vie contemplative (P. L.) . . 489
WERTH, Terentianus Maurus (P. L.) 238
WIEDMANN, Manuel du lituanien (A. Meillet) 301
WILAMOWITZ, L'Orestie (P. C.) 17
WILLMANNS, Grammaire allemande, I (V. Henry) 171
WINKLER, L'ouralo-altaïque (A. M.) 155
WITTE et WOLFRAM, Cartulaire de Strasbourg, V (R.) 71
WOLFF (M.), L'éducation nationale (A. Lichtenberger) 436
WOLFF (Ed.), Édition de la Germanie de Tacite 111
Wolfram d'Eschenbach, ses idées religieuses 351
Worms (Histoire de la ville de) 507
WUARIN, L'expérience politique de la Suisse (Ch. Seignobos) . 38
WUKADINOVIC, Prior en Allemagne (A. C.) 352
WYGODZINSKI, La transmission de la propriété rurale en Prusse (G. Syveton) 370
ZARNCKE (Fr.), Études sur Gœthe (A. C.) 371
ZOLNAI, Les premiers monuments de la langue hongroise (J. Kont) 251
ZUPITZA (E.), Les gutturales germaniques (V. Henry) 343
ZUPITZA (J.), Lydgate, La fable des deux marchands (E. L.) . 6

pages
ZWIEDINECK, Les archives des Wurmbrand de Steyersberg . (R.). 55
Zwingli 18

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE .

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Zeitschrift für geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

AMÉRICAINS

The American journal of philology.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Revue de l'Université de Bruxelles.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 4 janvier — 1897

Fay, Le dieu aryen de la foudre. — Platon, trad. Cousin, 2e éd. par Barthélemy-Saint-Hilaire. — Zupitza-Schleich, Lydgate, La fable des deux marchands. — Bourgin, Foulet, Garnier, Maitre, Vacher, D'Aubigné, Les Traiques, I. — Germon, Mémoires du marquis de Franclieu. — Clauss, Dictionnaire de l'Alsace, 1-3. — Curti, Charles Emmanuel I. Broglie, La mission de Gontaut-Biron à Berlin. — *Bulletin* : Nitzsch, Manuel de théologie dogmatique; Ritschl, Études; Wilamowitz, L'Orestie; Horton-Smith, Sophocle et Shakspeare; Weise-Antoine, Les caractères de la langue latine; Sarwey et Hettner, Le Limes, IV; Kehr, Les fragments de Marbourg; Nagel, Zwingli et l'Écriture; Tamizey de Larroque, Peïresc et Vespasien Robin; Le Vacher de Boisville, Inventaires des archives municipales de Bordeaux; Croce, Les cours de De Sanctis sur la littérature italienne; De Sanctis, La Virginie de Duranti; Storm, Écrits sur l'histoire et la topographie de la Norvège. — Académie des inscriptions.

Edwin W. Fay. **The Aryan God of Lightning.** Reprinted from the American Journal of Philology, vol. XVII, No. 1. In-8, 29 pp.

M. Fay appartient à cette école de mythographes védisants et naturalistes que ne convainquent pas les assertions gratuites des ethno-psychologues ni ne déconcertent leurs aimables plaisanteries : pour lui, les Dieux indo-européens, — quoi qu'on doive penser de ceux des Maoris ou des Botocudos, — sont les agents des grands phénomènes de la nature; mais, ce point une fois admis, entre les deux tendances qui se partagent l'école, c'est à celle de Kuhn, à la doctrine d'un culte primitif de l'orage, qu'il donne la préférence. On a déjà fait à cette théorie bien des objections : la luminosité permanente des Dieux, leur immortalité, leur *eudaimonia*, a-t-on dit, impliquent des phénomènes de récurrence régulière et se concilient mal avec le caractère anomal, éphémère et violent du coup de foudre. Tous ces arguments sont sérieux, aucun n'est péremptoire : la vérité est plus complexe qu'aucune théorie. Il a existé, à un moment donné, dans les diverses tribus âryennes, des mythes du soleil et des mythes de l'orage, nés eux-mêmes, en très grande partie, d'énigmes naïves et courantes sur ces deux phénomènes; et puis, ces deux cultes ont fusionné, ont échangé leurs métaphores, leur phraséologie et leurs noms propres, se sont enfin si bien enchevêtrés l'un dans l'autre, qu'il est devenu à peu près impossible de faire sûrement le départ des éléments mythiques qui, dans la religion âryenne, procèdent respectivement du solarisme et du fulminisme. Mais il n'est

pas interdit de l'essayer, surtout lorsqu'on dispose, pour le faire, d'une méthode aussi claire et attrayante que celle de M. Fay.

Dans le détail, l'auteur procède par étymologies de noms propres : étymologies neuves, ingénieuses et souvent fort hasardeuses, comme on en jugera par celle qui lui sert de point de départ, sk. *apâm nápât* « fils des eaux » rapproché de lat. *Nept-ûnus* (* *ûnus* = sk. *udnás* « de l'eau ») et de gr. Ποσειδάων (qui serait corrompu ou écourté de * νεποτιδάων). Je ne tenterai point — aussi bien n'est-ce pas mon office — de justifier ces rapprochements auprès des ethno-psychologues, qui ne savent pas le sanscrit et déclarent vouloir l'ignorer [1], ni auprès des linguistes très respectables qui exigent de l'étymologie des noms propres la même rigueur phonétique que de la dérivation normale et commune. Évidemment, toutes ces identifications sont indémontrables; mais aucune, à mon sens, ne passe les bornes de la vraisemblance [2], et la hardie initiative de M. Fay mérite encouragement. A supposer même qu'il se soit trompé dans l'application, une méthode qui nous permet d'entrevoir, dans un composé tel que Narâçamsa, un sens latent et désormais incompris « éclair et tonnerre », au lieu de la platitude incolore et grammaticalement incorrecte « louange des hommes », sera la bienvenue aux yeux de ceux qui pensent avec moi que, d'une part, les fables les plus absurdes, de l'autre, les mystères les plus élevés de la mythologie et de la religion indo-européennes, sont les efflorescences indéfiniment variées d'un tronc unique, le dicton naturaliste et, plus particulièrement, la devinette populaire.

V. Henry.

Œuvres de Platon, traduites par Victor Cousin. Seconde édition par M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Tome I. Paris, Alcan et Hachette, 1896. 1 vol. in-8 de 412 pages.

Avant tout autre sentiment, on ne peut se défendre devant ce volume d'une respectueuse admiration. L'homme qui a consacré cinquante ans de sa vie à Aristote, et qui, cet énorme labeur terminé, a écrit plusieurs volumes en l'honneur de son maître toujours vénéré, V. Cousin, n'a

1. Ce n'est pourtant pas un linguiste, c'est un philosophe, trop enclin même à voir du mysticisme là où il n'y a que du folklore, qui a écrit ces lignes consolantes pour les linguistes : « Nach der mythologischen Seite hin ist die altvedische Religion so interessant und reich an Anschlüssen wie keine andere der Welt. In dieser Hinsicht *ist das Studium des Rigveda die hohe Schule der Religionswissenschaft*, und niemand kann, ohne ihn zu kennen, über diese Dinge mitreden... » (P. Deussen, *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, I, 1, p. 83). Voilà parler net et fermer la bouche à l'école qui « réduit les védisants au silence ». Mais les védisants n'en exigent pas tant : ils ne demandent que le droit de subsister.

2. J'en excepte toutefois quelques étymologies de noms communs tels que [illegible] qui a toutes les apparences d'un terme d'emprunt.

point cru après cela avoir le droit de se reposer! Presque nonagénaire, il a entrepris de revoir la traduction de Platon laissée par Cousin, et bien qu'il sût qu'il ne pourrait mener à fin une pareille tâche, il s'y est attaqué courageusement : il a eu le temps d'en terminer un volume, et c'est celui que M. René Millet offre aujourd'hui au public, en exécution de ses volontés.

Ceux qui ont eu occasion de se servir de la traduction d'Aristote publiée par M. Barthélemy-Saint-Hilaire ont été obligés de constater, non sans une pénible surprise, que le résultat n'était pas à la hauteur du travail effectué. Pourquoi faut-il que sur ce volume de Platon nous ayons à faire la même constatation? Devant une tombe fermée depuis si peu de temps, on voudrait n'avoir pas à le dire. Mais pourtant il faut bien parler franchement : cette réédition est inférieure à la première édition.

D'abord, M. B.-S.-H. a fait précéder la traduction d'une étude en cinquante pages sur *Socrate et Platon, ou le Platonisme*. A vrai dire, c'est moins une étude qu'une profession de foi : et de là un nouvel embarras pour le critique. Contre la foi, aucun raisonnement ne vaut. Dès lors à quoi bon répéter que Socrate et Platon sont des personnages fort différents qu'on ne peut confondre; que le second est infiniment supérieur au premier (que nous connaissons mal d'ailleurs), et a droit à une autre gloire que la gloire *secondaire* (p. 54) de nous avoir transmis en beau style les idées de son maître; qu'on ne saurait parler de la *mission* de Socrate; qu'il est faux que « le dogme chrétien n'ait rien emprunté au platonisme (p. 36) »; que la dialectique platonicienne (p. 38) est vraiment une méthode, et des plus fécondes; que l'innocence des rapports de Socrate avec ses jeunes disciples est au moins douteuse? On se heurte partout à une conviction qu'il serait impossible d'ébranler, et qui est sans doute infiniment respectable, mais par trop opposée à nos conceptions actuelles. Quelques phrases peuvent donner une idée du ton de cette introduction; nous lisons, p. 29, : « Pascal, qui avait pour s'instruire dix-sept siècles seize seulement) de théologie chrétienne, a-t-il mieux compris l'homme quand... il en fait le rebut de l'univers et qu'il finit par le déclarer un monstre incompréhensible? *Toute l'éloquence du génie ne rachète pas de pareilles erreurs.* » Ailleurs (p. 47) : « la théorie des Idées, bien qu'elle ne soit pas tout à fait fausse, prête aussi à la critique...; cette hypothèse, bien gratuite, *semble attenter à la véracité de Dieu.* » Ailleurs encore, M. B.-S.-H. reproche à Kant, qui cherche l'origine du devoir, de ne s'être point souvenu que Socrate avait résolu cette question : « Kant, dit-il (p. 33), aurait dû savoir ce qu'avait produit la philosophie grecque, instruite par l'hécatombe des Thermopyles. » On peut penser dès lors quel accueil il fait aux théories de la réminiscence, de l'éternité des âmes, etc., toutes « erreurs évidentes » auxquelles il pardonne pourtant, par amour pour Socrate. Mais est-il bien utile, aujourd'hui, de faire le procès du spiritualisme?

En réalité, dans cette étude sur *Socrate et Platon*, M. B.-S.-H. s'est borné à parler, avec la dévotion d'un apôtre, de la morale socratique : du platonisme, il n'a pas dit un mot [1].

Outre cette introduction, M. B.-S.-H. a écrit pour les quatre dialogues qui composent le volume (Euthyphron, Apologie, Criton, Phédon), de courtes notices qu'il a placées après les arguments de Cousin. Elles prêtent aux mêmes critiques, surtout la dernière, comme il est naturel. On devine facilement quels raisonnements sont opposés à certaines des preuves platoniciennes de l'immortalité de l'âme. Mais s'il en réfute quelques-unes, il ajoute de lui-même un autre argument. Contentons-nous de l'exposer, puisqu'aussi bien (p. 242) « il ne peut être nié que par des cœurs pervertis, jusqu'à cesser d'être humains ». Le voici : « Nous sommes soumis à la loi morale ; ce n'est pas nous qui l'avons faite ; donc elle vient de Dieu ; lui seul sait dans quelle mesure nous l'avons observée ; lui seul peut rendre cette sentence, et comme elle est nécessaire et n'est pas rendue dans cette vie, il faut qu'elle le soit dans l'autre ; donc l'âme est immortelle. » S'il nous est interdit de contester la force probante de l'argument, au moins pourrons-nous en mettre en doute la nouveauté.

Venons aux dialogues eux-mêmes. Tout le monde connaît les qualités de la traduction qui porte le nom de Cousin ; on sait que, malgré les erreurs qu'elle contient, elle donne de Platon et du platonisme une idée beaucoup plus juste que des traductions plus exactes ; de plus, elle est écrite dans une langue en général excellente. Dans la réédition, ces qualités sont sensiblement affaiblies. Sans doute la traduction de Cousin est le plus souvent textuellement reproduite, mais les quelques changements qui y ont été faits n'ont pas été heureux. Sous couleur d'exactitude, beaucoup de phrases ont été alourdies par des mots parasites. Bien que M. B.-S.-H. (p. 5) prétende avoir revu la traduction sur le texte amélioré depuis cinquante ans par les philologues les plus sagaces, très peu de fautes ont été corrigées : un plus grand nombre ont été ajoutées. Hâtons-nous, d'ailleurs, de dire qu'il ne s'agit que de modifications de détail, et presque toujours extérieures ; dans le fond, on peut dire que la traduction de Cousin a gardé sa valeur ; mais enfin il aurai mieux valu qu'elle fût réimprimée telle quelle [2].

---

1. Il serait long de relever tout ce qui nous surprend dans ces pages qui semblent vraiment remonter à l'époque de Cousin. Il y a même des erreurs de fait, et on regrette, par exemple, d'y retrouver (p. 14) la légende de Xénophon sauvé par Socrate à Délium en 424. P. 21, où M. B.-S.-H a-t-il vu que « en grec le mot d'Ironie signifie surtout Interrogation » ?

2. Exemples : *Apol.* ch. II βουλοίμην ἂν... πλέον τί με ποιῆσαι ἀπολογούμενον ; 1re éd., *je souhaite que cette défense me serve* ; 2e éd. (p. 133) *je souhaite que cette défense me serve même un peu davantage* : c'est un contresens sur πλέον τι ποιῆσαι. — *Ibid.*, p. 136, une certaine sagesse *qu'on me prête* ; Cousin : *qui est en moi* ; ni l'un ni l'autre n'est dans le texte. — *Ibid.*, ch. VII, τοὺς τι δοκοῦντας εἶναι, 1re éd. *ceux qui avaient le plus de réputation* ; 2e éd. (p. 139) *ceux qui passaient pour savants*. — *Ibid.*, ch. X,

Terminons par des remarques d'un autre ordre. On sait que la grande incommodité de la traduction Cousin, c'est que ni les pages d'Henri Estienne, ni même les chapitres des éditions ordinaires n'y sont indiqués; cela rend les renvois impossibles et les recherches difficiles. Ces indications n'ont pas été ajoutées dans la seconde édition. Les notes philologiques que Cousin avait placées à la fin du volume ont été reproduites scrupuleusement, y compris les fautes d'impression et d'accentuation. Or, outre que Cousin n'a jamais été grand critique et que ses notes sont aussi inutiles que faibles, elles font au bout de cinquante ans un singulier effet : il fallait ou les supprimer, ou les faire suivre de notes nouvelles. Celles du bas des pages, malgré leur étrange insuffisance, ont également été réimprimées; et pas une des erreurs qu'elles contiennent n'a été corrigée [1]. M. B.-S.-H. s'est contenté d'ajouter quelques renvois. En voici un exemple amusant : une note à l'*Apologie* sur Hippias se termine ainsi : « voyez l'*Hippias* et le *Minos*. » La seconde édition (p. 135) porte : « voyez l'*Hippias*, tome IV, 1re édit., et le *Minos*, tome XIII, 1re édit. » Or, bien entendu, dans le *Minos*, il n'est nullement question d'Hippias, et il y a là tout simplement un quiproquo de Cousin ou de son imprimeur, une confusion avec l'*Hippias minor*! Les notes ajoutées par M. B.-S.-H. sont au nombre de trois ou quatre à peine, et ne se distinguent guère de celles de Cou-

---

ὅτι κατάδηλοι γίγνονται κ. τ. λ. Cousin a bien vu que *ὅτι* veut dire *à savoir que*; M. B.-S.-H. traduit *de peur que* (p. 143). — *Ibid.* ch. XIV, *ἑκάστοτε*; 1re éd. *à tout moment*; 2e éd. *parfois à tout moment.* — *Phédon*, ch. II, *ὡς ἀδεῶς* etc. ; 1re éd., *tant il mourut avec assurance*; 2e éd. (p. 250) *il mourut avec tant d'assurance... que...* — *Ibid.*, ch. IV, 1re éd. *à propos des poésies que tu as composées, des fables d'Esope..., et de ton hymne*; 2e éd. (p. 255) *à propos des poésies que tu as composées, avec les fables d'Esope... et de ton hymne.* — *Ibid.*, ch. X, *μήτε τὴν ἄλλην αἴσθησιν ἐφέλκων μηδεμίαν...*; 1re éd. *dégagée de tout élément étranger et sensible*; 2e éd. (p. 266) *dans chaque cas* (!) — *Ibid.*, ch. XIII *εὐήθης*; 1re éd. *folle et ridicule*; 2e éd., (p. 271) *trop facile.* — *Ibid.*, ch. XV, *δύο γενέσεις*; 1re éd., *une double opération*; 2e éd. (p. 276), *un double mouvement.* — *Ibid.*, ch. XIX, *ταὐτὸν δὲ ταῦτα πάντα λέγω*; 1re éd. *et ce que je dis d'un seul je le dis de tous*; 2e éd. (p. 285) *ce que je dis de ces choses, je le dis de toutes également.* — *Ibid.*, ch. XXIV, *ζητοῦντας*; 1re éd., *pour trouver*; 2e éd. (p. 292) *et l'on trouverait.* — *Ibid.*, ch. XLVI, *τινὸς... ἀναγιγνώσκοντος*; 1re éd., *quelqu'un lire*; 2e éd. (p. 331) *quelqu'un dire que.* — *Ibid.*, ch. LII, *ἔτι ἔσεσθαι ὅπερ ἦν, χιόνα, καὶ θερμόν*; 1re éd., *rester neige comme elle était, et être chaude*; 2e éd. (p. 343) *rester neige comme elle l'était, ni être neige et chaude.* — *Ibid.*, ch. LXV, 1re éd. *jouir de leurs amours*; 2e éd. (p. 369) *satisfaire leurs désirs.* — Et ainsi de suite. Naturellement je ne puis relever tous les cas où les fautes de la traduction Cousin n'ont pas été corrigées ou ont été remplacées par d'autres; on peut seulement remarquer que c'est surtout dans les passages difficiles du *Phédon*, sur les contraires par exemple, qu'elle a été transcrite sans changements. — P. 170, d'après la leçon *τριάκοντα*, M. B.-S. H. traduit : il n'aurait fallu que *trente* voix de plus pour que je fusse absous; mais il garde la note où Cousin calcule comment il ne manqua à Socrate que *trois* voix (Cousin traduisait sur la leçon *τρεῖς*).

1. Pas même celle qui fait de Cébès de Thèbes l'auteur du *Tableau* que nous possédons (p. 197).

sin; elles semblent, elles aussi, dater de la même époque : celle, par exemple, où il nous apprend (p. 193) que les ruines du cap Sunium n'ont pas été jusqu'à présent étudiées par les archéologues.

M. B.-S.-H. et M. René Millet expriment le désir que d'autres continuent le travail et nous donnent enfin, selon le mot du second, « cette traduction parfaite du divin Platon qui n'existe dans aucune langue ». Pour avoir une traduction parfaite, il faudra commencer par refaire entièrement ce premier volume. A défaut de cela, tout le monde accueillerait avec plaisir une simple réimpression de la traduction Cousin. Car, il faut bien le répéter — puisqu'aussi bien la mémoire de Cousin a toujours été pour M. Barthélemy-Saint-Hilaire l'objet d'un culte profond, cela ne saurait offenser la sienne — tout ce qu'il y a de bon dans le volume que nous annonçons appartient à Cousin [1].

P. Couvreur.

Lydgate's **Fabula duorum mercatorum**, aus dem Nachlasse des Herrn Prof. Dr. J. Zupitza, nach sæmtlichen Handschriften herausgegeben von Dr. Gustav Schleich. Strasbourg, Trübner, 1897. Introd. I-XCI. Texte, notes et glossaire, 155 p.

Excellente édition de la version en vers anglais par Lydgate (première moitié du XV[e] siècle) de la fable orientale des Deux Marchands, cette même fable que Boccace avait contée dans sa nouvelle de Tito et Gisippo. Cette édition, commencée par le professeur J. Zupitza et interrompue par sa mort, a été menée à bonne fin par M. Gustave Schleich. Elle renferme : 1° une comparaison détaillée de six manuscrits, de leur valeur et de leur date respective ; 2° la preuve que le poème est bien de Lydgate ; 3° le texte anglais avec les variantes des divers manuscrits ; 4° des notes pour servir à l'établissement d'un texte définitif ; 5° un glossaire où sont mis en regard les passages où chaque mot figure, non seulement dans la fable des Deux Marchands, mais dans les parties déjà éditées de l'œuvre de Lydgate. Mais pourquoi le commentateur se refuse-t-il à indiquer le sens probable des mots difficiles et s'en tient-il strictement à l'énumération ?

---

1. L'impression du volume, d'ailleurs élégante, a été mal surveillée ; les fautes y sont nombreuses. P. 1, *apographes* pour *apocryphes* ; p. 11, Larochefoucauld et Larochefoucault à quatre lignes d'intervalle ; plus loin Phé*n*orète ; p. 18, Ché*ri*phon ; p. 25, Philè*le* ; p. 82, note 2, φιλίος ; p. 133, n. 1, ἀναγνῶναι ; p. 156, Adès ; p. 161, empêcher qu'il *ne* se commette rien d'injuste, faute de français ; p. 162, n. 4, *Lesbes* pour *Lesbos* ; p. 217, n. 2, *Phlénate* pour *Phliunte* ; p. 248, *apprendais* pour *apprendrais* ; p. 249, avant que le vaisseau *ne* soit arrivé, incorrect (même faute p. 259) ; p. 252, Cté*sh*ippe (deux fois) ; p. 277, cela *n'est* pas assez clair, pour *n'est-il* ; p. 298, ἄδης (deux fois), et é*thy*mologie ; p. 331, ne doit chercher à connaître — *de* ce qui, pour *que* ce qui ; p. 397, πένθει et p. 398, πένθει ; p. 399, μουσική ; p. 402, αὑτῷ ; p. 403, ἀγλ' pour ἀλλ' etc. : les notes fourmillent de fautes d'accent.

Le texte de Lydgate est peu accessible, et il conviendrait que la peine prise par l'auteur de l'édition servît au moins à alléger celle d'autrui.

En rendant hommage à un travail aussi consciencieux et aussi complet, on ne peut toutefois s'empêcher de regretter que le grand labeur du professeur Zupitza et de son continuateur ait porté sur un poème non seulement dénué d'originalité, mais sans valeur de style et de versification, alors que tant de textes de mérite attendent une édition critique.

E. L.

Agrippa d'Aubigné. **Les Tragiques : livre premier.** Texte établi et publié avec une introduction, des variantes et des notes par H. Bourgin, L. Foulet, A. Garnier, E. Maitre, A. Vacher, élèves de l'École normale supérieure, in-12, Paris, A. Colin, 1896.

Le premier livre des *Tragiques* (*Misères*) a été mis au programme de la licence ès lettres par plusieurs Facultés. Cependant aucune édition classique de ce poème n'existait encore. Cinq élèves de l'École normale, MM. Bourgin, Foulet, Garnier, Maitre et Vacher, ont voulu combler cette lacune et nous donnent de cette œuvre un texte critique, précédé d'une introduction sur le poète et le poème, et accompagné de notes abondantes.

L'introduction (I. Vie d'Agrippa d'Aubigné, II. Les Tragiques, III. Bibliographie, IV. Notes sur l'établissement du texte des Tragiques) est fort bonne. Tout au plus y ai-je aperçu en passant deux petites erreurs. P. 10 : « Il faisait partie de cette académie royale qu'avait fondée Charles IX et qui réunissait au Louvre, etc. » ; cette académie, fondée par Antoine de Baïf, ne fut installée au Louvre que par Henri III. — P. 19 : « Les poètes de la nouvelle génération, Du Bartas, du côté des protestants, Guy le Fevre de la Boderie et Vauquelin de la Fresnaye... » Vauquelin de la Fresnaye n'est pas d'une nouvelle génération : il a débuté presqu'en même temps que Ronsard, ses *Foresteries* étant de 1555.

Le texte a été établi avec grand soin, d'abord sur l'édition de 1616, puis sur la seconde édition s. l. n. d. corrigée par l'auteur, enfin sur les deux manuscrits conservés l'un au château de Bessinges, l'autre au British Museum. Une bonne dissertation prouve que ce sont surtout le manuscrit de Bessinges et l'édition s. l. n. d. qui doivent être suivis ; quant à l'édition de 1616 et au manuscrit du British Museum, on n'en saurait guère tirer que des variantes. On retrouvera ces variantes au bas des pages.

Les notes sont en général abondantes, judicieuses, érudites, exactes. Pourtant, comme il est bien difficile de contenter tout le monde en pareille matière, je pense que les cinq auteurs ne m'en voudront pas si je me détermine à formuler ici quelques critiques.

Un certain nombre de notes, me semble-t-il, sont très superflues. Je

ne vois pas bien, par exemple, pourquoi celle-ci (p. 85) « *Courtines.* Front de la muraille d'une place entre deux bastions ». Outre que tout Français est censé connaître sa langue, le mot courtine est dans tous les dictionnaires. Sous le vers 1018

« Savourois l'aconit et la cigue amère, »

cette traduction paraît inutile « Toi qui savourais l'amertume des persécutions de ta belle-mère ». Elle est même d'autant plus regrettable qu'elle fait commettre aux auteurs un contre-sens : l'aconit est un poison et non une simple substance amère et il suffit de la voir adjointe ici à la cigue pour comprendre que, dans l'intention de D'Aubigné, elle signifie *poison* et non amertume. Inutile aussi sous les vers 135 et 136 :

« Je pense encores voir un monstrueux géant
Qui va de brâves mots les hauts cieux outrageant... »

ce commentaire : « *Va... outrageant.* Sur cet emploi fréquent au seizième siècle d'*aller*, comme auxiliaire, v. etc. Vaugelas condamne cet emploi ». Une telle tournure est tout aussi fréquente dans notre poésie actuelle que dans celle du XVIe siècle et l'élève qui ne comprendrait pas ces vers de D'Aubigné serait incapable d'entendre ceux de V. Hugo (*Feuilles d'automne*, XXXV)

« Et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant... »

ou ceux d'A. Barbier (*Iambes, La curée*)

« Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant quelques bouts de galons. »

Par contre, mainte expression et mainte tournure réclameraient une explication que nous cherchons vainement au bas des pages. Une note, par exemple, nous semblerait de toute utilité sous les vers suivants :

V. 38. — Tout parfaict en *ouvrant* (pour travaillant), tout parfaict à connoistre
V. 102. — Dont nature donna à son *besson* l'usage.
V. 107. — Mais son Jacob, pressé d'avoir jeusné *meshui*.
V. 346. — De Dœmons *encharnez*, sépulchres de leurs vies.
V. 712. — *Bée* douteusement sur la calamité.
V. 880. — Qui s'en va dire *à Dieu* (pour adieu) au monde et aux François
V. 930. — Le cœur d'un viel crapaud, le foye d'un *dipsade*.
V. 1042. — A senti quelque paix, *dilucide* intervalle
V. 1338. — Elle a les fers aux pieds, sur les *geennes* assise.

Mais c'est surtout dans les notes destinées à expliquer les passages obscurs du texte que quelque inexpérience de la langue du XVIe siècle paraît se trahir. Citons-en au hasard quelques-unes :

V. 55. — Je n'escris plus les feux d'un amour inconnu.

« *Inconnu* : inouï, extraordinaire, ou bien digne d'oubli et tombé dans l'oubli ». Inconnu a ici le sens strict de *secret*, *ignoré*.

V. 80. — Au lieu de l'Hippocrène esveillant cette sœur,
Des tombeaux rafraîchis dont il faut qu'elle sorte.

« Entendez : faisant sortir cette muse des tombeaux au lieu que ce soit

de l'Hippocrène ». Il y a plutôt à lire : au lieu d'éveiller (c'est-à-dire d'invoquer) l'Hippocrène, invoquant cette sœur, etc.

V. 131. — Quand esperdu je voi les honteuses pitiez.

« *Honteuses pitiez*. Spectacles qui excitent une pitié mêlée de honte ». *Pitié* a toujours, dans l'ancienne langue, le sens de *malheur*.

V. 187 — Vos fausses loix ont fait des faux et jeunes Rois.

« *Vos fausses lois*, celles qui ont fait de la France une monarchie absolue et non une monarchie tempérée ». Il est peu à croire que D'Aubigné en ait voulu dire si long. *Faux* signifie simplement *déloyal*.

V. 247. — Le soldat trouve encor quelque espèce de droict
Et mesme, s'il pouvoit, sa peine lui vendroit.

« Nous comprenons ainsi : là où il n'y a plus rien, les habitants étant dépouillés, le soldat trouve néanmoins encore quelque droit à exercer ; et même il ferait racheter aux habitants le châtiment (*peine*) de leur ville, si ce n'était impossible, puisqu'il ne leur reste rien ». Lisez plus simplement : et même, s'il pouvait, il lui ferait payer les maux qu'il lui inflige.

V. 261. — Le paisan de cent ans dont la teste chenue.

« *Paisan*, dissyllabique, d'après une prononciation qui semble rare au XVI[e] siècle ». — Elle était au contraire très fréquente. Voy. Littré, à ce mot.

V. 399. — C'est peu de cas encor et de pitié de nous.

« Entendez : c'est peu de chose encore et il n'y a pas là de quoi nous prendre en pitié, etc. ». — Ici encore *pitié* a le sens de malheur, il faut lire : c'est peu encore pour nous d'infortune et de malheur.

V. 573. — Il semble que le pis, quant il est esmeu, voye :
Il se jette en la main, dont ces mères, de joye
Font rejaillir aux yeux de leurs mignons enfans
Du laict qui leur regorge...

« *Dont* signifie ici d'où et se rapporte à pis ». — il se rapporte plutôt à main, et le sens du passage est : « Le pis se jette en la main, avec laquelle ces mères en font jaillir le lait qui leur regorge. »

V. 934. — Le vierge parchemin, le palais de fresaye.

« *Fresaye* : sorte de chouette ». Le *Bestiaire divin* de Guillaume de Normandie (édit. Hippeau, p. 210) dit : « Or vos diron del nicorace... *Fresaie* a non en dreit romanz ». C'est donc proprement le *Nycticorax*, c'est-à-dire le hibou.

V. 1173. — Les femmes en colère
Ostent au faux honneur l'honneur de se deffaire.

« Peut-être faut-il entendre ce vers très obscur comme s'il y avait : ostent du faux honneur; c'est-à-dire les femmes ne considèrent pas l'honneur de se défaire comme un faux honneur. On pourrait aussi expliquer : les femmes ôtent au faux honneur, c'est-à-dire au duel

(réservé jusqu'alors aux hommes), l'honneur de se défaire ». — Cette seconde explication est inutile, la première est sûrement la bonne.

V. 1200. — Nous ont pippez, pillez, effrayez et battus.

« *Pippez*. M. Marty-Laveaux signale ce mot au nombre des termes techniques que les poètes de la Pléiade ont tenté d'introduire dans le style élevé ». — Il était d'un usage courant bien avant la Pléiade

V. 1215. — Dont, ainsi que Néron, ce Néron insensé
Rencherit sur orgueil que l'autre avoit pensé.

« *Dont*, à la suite de quoi. Entendez : aussi insensé que Néron, le pape est encore plus orgueilleux de sa puissance ». — Il faut lire : Ce Néron insensé (le pape) renchérit sur l'orgueil que Néron avait seulement rêvé.

V. 1257. — O prince mal-heureux, qui donne au Jésuite
L'accez et le credit que ton péché mérite.

« Ce vers et le suivant sont sans doute une allusion au meurtre d'Henri III ».—Cela n'est nullement évident et s'entend très bien autrement.

V. 1359. — Ton sein ferré soit clos aux pitiez, aux pardons.

« *Sein ferré*, dur comme le fer ». — *Ferré* veut simplement dire garni de fer, cuirassé.

En somme, comme on le voit, nos critiques sont de peu d'importance. On peut louer grandement en son ensemble le travail des cinq éditeurs.

Raoul Rosières.

Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745), publiés pour la Société historique de Gascogne par Louis de Germon (Archives historiques de la Gascogne XIIe année, 1er et 2me trimestres). Paris, Champion et Auch, Cocharaux, 1896, un vol. in-8°, xxv-292 p.

Il faut savoir gré à M. L. de Germon d'avoir publié ces mémoires du marquis de Franclieu. Ils sont précieux comme notation des mœurs de la noblesse militaire et provinciale au xviiie siècle. Franclieu fut, dans la première partie de sa vie, un officier de fortune, dans la seconde un seigneur vivant sur ses terres. Il se montre à nous sous ces deux aspects avec une verte candeur, une fière ingénuité, — et cela fait le grand intérêt et tout l'intérêt de ses mémoires.

Il servit successivement la France et l'Espagne, Louis XIV et Philippe V. Il batailla dans l'une et l'autre armée, vécut à l'une et l'autre cour, se trouva en contact intime avec l'un et l'autre peuple. Il eût pu observer, décrire et juger. Il ne l'a point fait. Ses mémoires n'ajoutent aucun trait à la figure des hauts personnages dont il fut le courtisan ou le familier. Il ne fut pas mêlé aux grandes affaires. Il ne dépassa pas le grade de brigadier qui était le premier degré de la hiérarchie des

officiers généraux et qui le laissait à la tête d'un régiment comme colonel. Il ignorait les dessous de la politique, ne s'en inquiétait pas et n'avait garde d'en raisonner. Ce qu'il nous apprend, c'est la façon dont un brave colonel conduit son régiment au feu et le gouverne en temps de paix, comment il pousse son avancement à la cour, se querelle avec les bureaux, met à la raison les fonctionnaires civils qui s'avisent de molester le militaire, organise des fêtes pour distraire l'ennui des jolies femmes de la ville où il tient garnison et se distrait lui-même en faisant mille ravages dans les cœurs.

C'est en Espagne surtout qu'il a mené cette existence. A trente ans, un « passe-droit » lui fit quitter le service de Louis XIV pour celui de Philippe V. On était en 1710, en pleine guerre de succession d'Espagne, et Franclieu ne cessait pas, somme toute, de combattre pour la France. Mais sa situation devint délicate lorsque la guerre éclata en 1719 entre les deux puissances jadis amies. Franclieu resta fidèle au roi d'Espagne et fit, sur les Pyrénées, la guerre aux soldats de Louis XV. Il est curieux de voir les raisons dont il justifie sa conduite et celles qu'il invoque pour condamner au contraire Bonneval et Langalerie, qui avaient passé à l'ennemi en pleine campagne, dans la guerre précédente : il y a là toute une casuistique ; on n'en était pas encore, en fait de patriotisme, aux idées simplistes (p. 38-39, 138, 157, 246-247).

Franclieu se maria à quarante ans, hérita, quelque temps après, par la mort de son beau-frère, d'importants domaines en Gascogne et ne tarda pas à se démettre de tous ses emplois en Espagne. Là encore son ambition avait été déçue. Il joua dès lors, en son château de Lascazères, le rôle obscur du seigneur du village. Il ne nous entretient plus que de ses relations avec son évêque et son intendant, de son curé et de ses voisins, de l'éducation de ses enfants, de ses bâtisses, de ses domestiques etc. Il nous renseigne minutieusement sur le genre de vie que menait et le train de maison que pouvait soutenir, à cette époque, un gentilhomme campagnard renté de huit à dix mille livres et fort chargé de famillle (pp. 214-258).

Dans sa retraite l'idée lui vint d'écrire ses mémoires. Il aimait l'étude ou tout au moins la lecture. Il en avait pris le goût dans une société de beaux esprits que régentait la présidente Ferrant — une précieuse qui fut aussi une femme passionnée et malheureuse (p. 15-19). Il porta ce goût dans le métier militaire. Même il s'inquiétait de l'instruction de ses jeunes officiers, leur procurait des livres pendant l'hiver (p. 90). Il connaissait les bons auteurs et termine l'histoire de sa vie par une citation de La Bruyère (p. 258). Ses mémoires sont d'une jolie langue, vive, piquante, presque toujours correcte, dont se pourrait contenter plus d'un auteur. Il proteste pourtant qu'il n'écrit point en auteur ni pour le public, mais « comme le premier homme qui s'est mêlé d'écrire les faits sans connaître nulle règle », et « pour donner des avis à ses enfants » (p. 1).

Et il leur en donne d'excellents, mais parfois d'une singulière façon. La formule : « Je raconte cela pour que cet exemple puisse servir à mes enfants pour éviter un tel piège » sert régulièrement de conclusion à une aventure galante gaillardement contée. Toutes ses conquêtes défilent glorieusement devant nous et même les plus banales aventures ne sont pas oubliées. Il anime souvent ces récits d'une vraie verve comique : ainsi de la scène dans une maison de village sur la route de Benavente à la Corogne (p. 141-142). Sur ses frasques d'homme marié il est forcément plus discret. Il se contente alors de sous-entendus assez amusants, comme lorsqu'il nous dit : M. de Camock et moi « nous nous liâmes et nos femmes aussi, au point qu'il lui naquit un enfant dont je fus le parrain » (p. 189). Il était incorrigible et à Lascazères il semble avoir quelque peu versé dans les chambrières. Cela ne l'empêchait pas de craindre Dieu et il montre une franche aversion pour le sans-gêne avec lequel les Espagnols mêlent la religion à la galanterie.

Ces mémoires sont fort bien édités par M. L. de Germon, qui a eu entre les mains non l'original, il est vrai, mais « une copie faite au commencement de ce siècle, qui offre d'ailleurs tous les caractères d'une complète authenticité » et qui est presque tout entière de la main du petit fils de l'auteur (p. XXII). La division en trois parties : France. — Espagne — Lascazères est du manuscrit; la subdivision en chapitres et les sommaires mis en tête de chaque chapitre sont de M. de Germon. L'ouvrage est complété par un bon index analytique et par des notes consacrées presque toutes à donner la carrière des personnages cités par Franclieu. Sur ce genre de notes il y aurait beaucoup à dire, mais ce n'est pas à M. de Germon qu'il faudrait s'en prendre, c'est à un usage général, et il serait déplaisant de chicaner un érudit qui a procuré un vrai plaisir à tous ceux qui sont curieux des mœurs du siècle dernier.

Gabriel Syveton.

Historisch-topographisches Woerterbuch des Elsass bearbeitet von Joseph M. Clauss, Vikar in Herbitzheim. Zabern, Fuchs, 1895-1896. Lieferung I-III (p. 1-192) in-8° (prix 1 fr. 25 la livraison).

Un dictionnaire exact et complet de topographie provinciale et locale, à la fois au courant des données administratives et statistiques les plus récentes et auquel on puisse se fier pour une orientation, tout au moins générale, quant au passé, est certes un des instruments de travail les plus utiles et les plus nécessaires à ceux qui s'occupent incidemment de l'histoire d'une province, d'un département ou d'une localité. Les encyclopédies générales ne sauraient leur suffire, comme trop incomplètes le plus souvent et toujours trop sommaires; ils n'ont pas le loisir, d'autre part, de parcourir toute la littérature locale, qu'ils ignorent générale-

ment d'ailleurs. Si l'on songe à l'utilité indiscutable que présentent des manuels historico-topographiques de ce genre, on peut s'étonner du nombre relativement restreint de ceux que nous possédons en France, j'entends de ceux qui sont autre chose qu'un *Dictionnaire des communes*, et qui possèdent une valeur scientifique. C'est qu'il faut un désintéressement absolu de toute gloriole littéraire et une ardeur patiente et persévérante à la fois pour s'atteler à une aussi ingrate besogne dont tout le monde profite et dont personne ne vous sait gré, dont on se plaît au contraire à relever les lacunes et les erreurs sans appuyer beaucoup sur ses mérites.

On possède pour l'Alsace l'excellent *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin* de Georges Stoffel, réédité sous une forme allemande en 1876 [1], qui date donc d'il y a vingt ans et ne renferme pas d'ailleurs de données historiques ni de statistiques d'aucun genre. En 1849, un modeste travailleur, Jacques Baquol, avait doté la littérature alsatique d'un ouvrage embrassant les deux départements du Rhin, *L'Alsace ancienne et moderne;* encouragé par le succès, il avait donné une seconde édition fort augmentée de ce « dictionnaire géographique, historique et statistique du Haut et Bas-Rhin » dès 1851. Quatorze ans plus tard, M. Paul Ristelhuber publia une troisième édition, mise à jour et notablement étendue, de l'ouvrage et pendant longtemps « le Baquol-Ristelhuber » resta l'instrument de travail nécessaire pour qui voulait s'orienter rapidement sur un point de géographie ou d'histoire locale. Mais voici plus de trente ans que l'ouvrage n'a pas été repris; les recherches historiques ont énormément progressé depuis, l'organisation du pays a presque entièrement changé; aucune des données statistiques ne peut plus servir, sinon pour ceux qui s'occupent du passé. C'est ce qui a poussé un jeune travailleur, auquel ne manquent ni les loisirs, ni la patience, ni la confiance nécessaires, à entreprendre à nouveaux frais et sur un plan plus vaste, un *Dictionnaire historico topographique de l'Alsace*, dont les trois premières livraisons ont paru.

Elles remplissent environ deux cents pages et forment un cinquième à peu près de tout l'ouvrage. C'est suffisant pour apprécier le volume de M. l'abbé Clauss et pour le recommander à tous ceux qui depuis longtemps regrettaient de ne plus posséder un instrument de travail en état de servir efficacement leurs recherches sur l'histoire et la topographie de l'Alsace. L'auteur se distingue surtout de ses prédécesseurs par un développement plus considérable donné aux notices historiques et archéologiques [2], et par l'addition de la littérature de son sujet au bas de chacune de ses notices [3]. Il a, par suite, singulièrement facilité le

1. Topographisches Woerterbuch des Ober-Elsasses, Mulhausen, Bader, 1876, 1 vol. in-4°.

2. Baquol-Ristelhuber n'a que 68 pages pour les deux premières lettres de l'alphabet, M. Clauss en a 192.

3. Il faut dire cependant que les données bibliographiques ne sont pas très égale-

labeur de ceux qui seraient désireux d'aborder l'étude directe et plus détaillée des sources pour une monographie quelconque, sans avoir à parcourir d'abord une vaste bibliographie générale. L'indication surtout des articles des périodiques divers, dépouillés par l'auteur, sera d'autant plus la bienvenue qu'ils échappent souvent au travailleur un peu pressé.

Nous nous permettons seulement de recommander à M. Clauss une révision plus attentive encore de ses épreuves, afin de faire disparaître des erreurs typographiques assez gênantes [1], un peu moins de *subjectivisme* dans ses jugements économiques, politiques et religieux, un dictionnaire étant le lieu le moins approprié pour des polémiques d'une nature quelconque [2]; tout y doit être calme et concis comme un procès-verbal, tout doit s'y rapporter à des faits exacts, et les tendances politiques ou confessionnelles ne devraient jamais s'y faire sentir; les aspirations les plus généreuses en elles-mêmes y font un effet un peu étrange [3]. Pour le reste, M. l'abbé Clauss sollicitant le concours de la critique pour perfectionner son œuvre, nous lui soumettons ici quelques menues observations notées au cours d'une lecture rapide de ses trois premières livraisons. Il y verra, j'espère, une preuve de l'intérêt avec lequel nous attendons la suite prochaine de son travail — car un ouvrage de ce genre n'est vraiment utile que lorsqu'il est complet — que nous voudrions d'autant plus correct et complet que nous en avons attendu depuis si longtemps un pareil [4].

R.

---

ment réparties et qu'il manque des travaux très utiles à connaître. Pour ne citer qu'un exemple, si M. C avait connu le travail d'Erichson *Die evangelische Gemeinde zu Benfeld*, il aurait parlé avec plus d'exactitude des vicissitudes du protestantisme dans cette localité. Dans la bibliographie de Barr manque l'opuscule de Vierling, *Geschichte der evangelischen Kirche in den zur ehemaligen Herrschaft Barr gehœrigen Gemeinden* et au nom de Berstett nous cherchons en vain la brochure si curieuse de M. F. Bresch, *Aus der kirchlichen Vergangenheit der drei elsaessischen Doerfer Berstett, Olwisheim und Eckwersheim*, etc. Ces omissions sont toujours regrettables et un critique malveillant pourrait faire remarquer qu'elles sont de nature à nuire à la réputation d'impartialité de l'auteur, puisqu'elles semblent jeter une espèce d'interdit sur les auteurs non catholiques.

1. P. 42. L'abbé Gunther d'Andlau, nommé en *1441*, n'a pu mourir en *1170*. — P. 47. L'abbé Ch. Martin n'écrivait pas en *1804*, mais en *1864*. — P. 159. Pierre Mueg de Boofzheim, né en *1484*, ne peut être mort en *1624*. — P. 56. l'auteur écrit successivement *Carbiston* et *Carbisthon*; c'est *Carbistoun* qui est la véritable orthographe primitive de ce vieux nom d'Écosse.

2. A quoi bon, par exemple, parler de l'administration « occulte » des fondations de Saint-Thomas (p. 182) soumise pourtant au double contrôle de l'Église et de l'État ?

3. Par exemple p. 55, à propos de la forêt de l'Aspruch, la sortie contre « les velléités centralisatrices des grands ».

4. Il ne nous semble pas admissible, p. 46, qu'on déclare qu'*Argentaria* est un nom « archiromain » (*urroemisch*) et que tout à coup, quelques kilomètres plus loin, *Argentovaria* devienne du celtique pur; pour être logique, il faut y reconnaître ou bien des oies gauloises ou des ouvriers d'ateliers militaires partout. — P. 94. Le

Curti Giovanni). **Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi.** 2e édit. Milan. Rebeschini. 1896. In-16 de XI-306 p. 4 francs.

M. Curti annonçait dans sa première édition (1894) qu'il se proposait de remanier son livre pour mettre à profit quelques ouvrages parus pendant qu'il l'imprimait. Il a tenu et au-delà cette promesse; l'ouvrage s'est enrichi de beaucoup de faits nouveaux; les jugements ont été quelquefois modifiés avec avantage. Par exemple, il exagère moins les mérites de Charles Emmanuel Ier dans son appréciation générale. Il n'a malheureusement ajouté ni sommaires ni index et son livre demeure d'un usage mal commode. Il n'y a pas non plus assez d'accord entre ses diverses réflexions. Tantôt sa sincérité d'historien l'emporte, tantôt sa reconnaissance pour la dynastie qui a présidé à la reconstitution de l'Italie altère son impartialité. Les faits qu'il expose suffisent heureusement à empêcher le lecteur de les mal interpréter.

Charles Dejob.

Duc de Broglie. **La mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin.** Paris, Calmann-Lévy, 1896, 317 p. In-8. 7 fr. 50.

M. de Broglie a réuni en volume ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, sans y joindre ni introduction ni documents, ce qui rend à peu près impossible de critiquer ses conclusions. En fait, il paraît fonder ses affirmations exclusivement sur le témoignage de Gontaut-Biron.

---

château de la Meinau, bâti par Charles Schulmeister, le célèbre policier de Napoléon, n'a pas été démoli en 1814; il existait encore il y a une trentaine d'années. — P. 112. La famille noble des Berstett n'a jamais occupé à Strasbourg la dignité *d'ammeistre*, réservée aux roturiers, mais celle de *stettmeistre*. — P. 137. La culture du tabac n'a pas seulement été introduite à Bischwiller en 1650, mais vers 1620 déjà. — P. 166. La maison des Diaconesses de Strasbourg n'a absolument rien à faire avec l'administration de l'Hôpital civil. — P. 181. L'historien G. Ch. Koch n'a jamais été conseiller d'État, mais membre du Tribunat.—P. 152. Le surnom « d'ânes » donné aux habitants de Boersch, remonte à une époque où il n'était encore question en Alsace ni d'académies ni d'universités; il date du moyen âge. — P. 188. On peut s'étonner que l'auteur répète sérieusement la facétie que les habitants de Burbach près Saarunion, ont voulu fonder une république indépendante en 1792; comme les *ânes* de Boersch, c'est une méchante taquinerie de leurs voisins. — P. 117. En 1720 il n'y avait point encore de pays en Allemagne s'appelant Hesse-Nassau. — P. 89. Le Bastberg près de Bouxwiller n'était pas un « prétendu » lieu de culte payen; le fait seul que la tradition constante des siècles postérieurs en a fait le point de ralliement des sorcières d'Alsace, suffit, à défaut de monuments mégalithiques ou autres, pour l'établir, car on sait que ce fut l'usage constant de l'Église de détourner les nouveaux convertis de leurs anciens lieux de culte, où parfois les rites payens se continuaient en secret, en faisant de ces endroits le séjour préféré du Diable. — P. 82. Ne serait-ce pas par suite d'une inexactitude de langage, que l'auteur en est arrivé à dire que le clergé de la Basse-Alsace « s'édifiait à la conduite du cardinal de Rohan »? (p. 82). On a quelque peine à ne pas croire à une erreur en songeant à la vie du héros de l'affaire du collier.

Encore est-ce un témoignage purement oral. M. de B. ne cite jamais de notes écrites de Gontaut-Biron et ne dit même pas à quelle époque il a rédigé ce qu'il a entendu dire. Son récit se présente avec des garanties analogues à celles de la chronique de Joinville. Le titre exact serait : Souvenirs de Gontaut-Biron sur sa mission.

Cette forme historique excluait la discussion. Aussi l'auteur ne conteste-t-il jamais les allégations de sa source. Sur la question capitale, la prétendue menace de guerre de 1875, il n'a pas même essayé de discuter les textes du parti allemand réunis pourtant dans un livre de vulgarisation (Oncken, *Wilhelm I*). Il va sans dire que dans toutes les affaires, c'est toujours Gontaut-Biron qui joue le beau rôle ; c'est lui qui sauve la France, lui qui force la sympathie et l'estime de tous, lui qui est le point de mire des ennemis de son pays ; tout comme le Sully des *Économies royales*.

Le récit porte sur le rôle de l'ambassadeur dans les négociations de la libération du territoire, les relations avec le gouvernement allemand après le 24 mai 1873 — la crise de 1875 — la rédaction du memorandum dans la question d'Orient — le rappel de Gontaut-Biron.

L'intérêt est surtout dans les conversations de Gontaut-Biron avec des personnages allemands ; mais il est très diminué par l'absence complète de renseignement sur l'époque où ces souvenirs ont été rédigés. Le reste de l'ouvrage est peu instructif : M. de B. est maître dans l'art académique de dire peu de choses en beaucoup de mots.

Le ton de cet écrit est très amer. On ne pouvait guère s'attendre que M. de Broglie parlât avec calme d'événements auxquels il a pris une part passionnée. Mais que penserait-il si un de ses ennemis politiques se permettait de lui attribuer les calculs anti-patriotiques qu'il prête publiquement à ses adversaires [1] ?

Ch. Seignobos.

1. P. 304 « Les coups portés d'une main à la religion... leur permettaient (aux républicains de 1877) de *tendre l'autre à M. de Bismarck* avec une confiance justifiée dans l'empressement qu'il mettrait à la saisir. Cette fois en effet *l'union*... fut annoncée sans déguisement et même affichée... Faut-il croire qu'un accord existât... entre les comités républicains des départements de l'Est et les *fonctionnaires allemands* des provinces annexées, douaniers ou forestiers, qui dans leurs rapports journaliers avec les populations riveraines *patronaient* ouvertement la liste opposante ? » (On remarquera l'invraisemblance de ce *patronage* de la part de fonctionnaires subalternes allemands sans action et même sans contact avec les électeurs français.) « J'hésite encore à penser que des Français aient accepté une telle collaboration. Je n'ai été tenté d'y ajouter foi que... quand j'entendis... Jules Ferry venir... justifier à la tribune l'appel fait à la menace étrangère et convenir ainsi du profit qu'on en avait tiré... Quoi qu'il en soit, il n'y a pas lieu d'être surpris que dès que *la victoire électorale étant une fois conquise par de tels moyens*, un cabinet fut formé..., la première résolution... fut le rappel de M. Gontaut. On aurait eu mauvaise grâce, *après le service rendu*, à refuser cette faveur au désir... exprimé par M. de Bismarck. »

BULLETIN

— M. F. A. B. NITZSCH publie une seconde édition remaniée de son manuel de dogmatique évangélique (*Lehrbuch der evangelischen Dogmatik*. Fribourg en Brisgau, Mohr. In-8°, XVIII et 610 p.). Il établit nettement, dans les considérations préliminaires, la différence entre la philosophie religieuse et la théologie dogmatique. Mais sa théologie, qui ne s'attache à aucune règle extérieure, se trouve ressembler beaucoup moins à ce qu'on entend communément par dogmes et théologie qu'à un essai philosophique, très original et très puissant, sur la signification des dogmes chrétiens. C'est l'expression raisonnée d'une foi très haute et très personnelle. Il y a dans cette œuvre un élément historique et critique dont la valeur est appréciable, une philosophie du dogme qui est remarquable à beaucoup d'égards. Ces qualités suffisent pour recommander le livre, en tant qu'œuvre scientifique. Nous n'avons pas à le juger au point de vue théologique, ni à discuter ses conclusions particulières sur la Trinité, sur la divinité de Jésus-Christ, les anges et les démons, le jugement dernier. On lira surtout avec profit le chapitre qui concerne l'origine et l'essence de la religion, bien que M. Nitzsch s'y montre plus philosophe qu'historien. L'explication du sacrifice qui aurait été simplement un don offert à la divinité, paraît trop sommaire et insuffisante. — C. D.

— Les articles du célèbre théologien A. RITSCHL qu'on vient de rééditer (*Gesammelte Aufsætze*. Fribourg en Brisgau, Mohr. In-8°, 219 p.) concernent le rapport de la confession et de l'Église, l'enseignement chrétien sur Dieu, la conscience, et des extraits de saint Bernard. Ceux qui traitent de la théodicée, et qui avaient paru en 1865 et en 1868 dans les *Jahrbücher für deutsche Theologie*, ont une importance particulière : Ritschl y analyse la notion de Dieu dans saint Thomas d'Aquin et Duns Scot, et montre l'influence de Scot et des nominalistes sur la théologie des réformateurs. — C. D.

— M. de WILAMOWITZ MOELLENDORFF publie *Aischylos, Orestie, griechisch und deutsch, zweites Stück, das Opfer am Grabe* (Berlin, Weidmann. 1896. In-8° de 268 p. 7 mark). Il convient d'attendre la publication des deux autres pièces qui composent l'*Orestie*. Mais on peut dire tout de suite que l'introduction (*Blutrache und Muttermord*) soulèvera bien des discussions et que dans la publication du texte les procédés de M. de Wilamowitz-Moellendorff sortent tant de l'ordinaire qu'ils déroutent la critique. Du reste, on connaît son *Hippolyte*. — P. C.

— Bien reliée, luxueusement imprimée sur du papier magnifique, avec des manchettes, une longue bibliographie, quarante pages d'index, etc., telle est la dissertation que M. Lionel HORTON-SMITH offre au public. (*Ars tragica Sophoclea cum Shakspeariana comparata, an essay on the tragic art of Sophocles and Shakspere*. Cambridge, Macmillan et Bowes. In-8°, 146 p.) Elle a obtenu un prix de latin à l'Université de Cambridge en 1894. Ce prix est sans doute mérité (mais pourquoi la préface, les titres courants, les manchettes, l'index sont-ils en anglais ? Ce mélange est tout-à fait bizarre). Seulement la nécessité d'imprimer cet essai n'apparaît pas bien nettement. Il y a quelque temps, on nous comparait Lucien à Voltaire; maintenant c'est Sophocle et Shakspeare (ou Shakspere, si l'on veut). Du moins, le livre de M. Stapfer sur le même sujet n'était pas écrit en latin, et il se laissait lire. Et celui-ci n'est pas même paradoxal ! Quand abandonnera-t-on cette rhétorique stérile ? — P. C.

— La brochure de M. F. Oscar Weise sur *les caractères de la langue latine* vient d'être traduite par M. Ferd. Antoine (Paris, Klincksieck. In-12, vi et 296 p. 3 fr.). Nous en avons déjà rendu compte (n° du 2 mai 1892) et nous ne reviendrons pas sur les défauts et les mérites de l'original. La traduction est généralement fidèle, sans être servile. On la lit avec plaisir. M. Antoine, s'adressant au public français, a cherché autant que possible à prendre les exemples parallèles dans notre langue, tout en conservant une partie des références à l'allemand. Çà et là, il intercale dans le texte des observations personnelles. Il a mis quelques notes au bas des pages, et il aurait dû en mettre un plus grand nombre ; les assertions de M. Weise prêtent souvent à la critique, et, par excès de réserve, M. Antoine n'y a pas apporté toutes les restrictions et rectifications nécessaires. Nous ne savons si un pareil livre pourrait être mis sans inconvénient entre les mains des débutants ; mais un professeur qui serait à même de le contrôler, en tirerait certainement bon parti. — P. T.

— La quatrième livraison du travail intitulé : *Der ober-germanisch-raetische Limes des Rœmerreiches* et publié par MM. O. de Sarwey et F. Hettner, vient de paraître (Heidelberg, Petters. 3 mark. 60). Il contient la description de quatre fortins : celui d'Eulbach, celui de Würzberg, celui de Hesselbach, celui de Ruffenhofen On ne croit pas inutile de rappeler que chaque description forme un fascicule spécial qui se vend séparément. — R. C.

— Le document, étudié dans la brochure de M. P. Kehr *(Ueber eine rœmische Papyrusurkunde im Staatsarchiv zu Marburg*. Berlin, Weidmann. In-4°, 28 p. et 2 pl. 3 mark), se compose de trois fragments d'une charte privée dressée par un certain Jean, « scriniarius et tabellio urbis Romae ». On sait que les documents privés d'origine romaine rédigés sur papyrus sont peu nombreux. Celui-ci est intéressant surtout pour l'histoire de l'écriture. M. Kehr consacre à cette question une grande partie de son memoire. Il réunit ensuite une foule de renseignements précis sur le tabellionat romain jusqu'au xi° siècle. Sa conclusion est que les fragments de Marbourg sont du x° siècle et que le notaire Jean doit être le même dont nous avons des pièces datées de 949 à 988. Un quatrième fragment, également conservé à Marbourg, doit provenir d'une charte de Jean XIII. — S.

— La carrière de Zwingli est bien connue. L'histoire de sa pensée a été moins étudiée. M. C. Nagel (*Zwingli's Stellung zur Schrift* Fribourg en Brisgau, Mohr. 1896. In-8°, xi et 113 p.) s'attache à un point particulier, mais essentiel dans l'enseignement du réformateur, à sa façon de concevoir et d'expliquer l'Écriture. Il montre comment les idées de Zwingli se sont formées et modifiées sous l'influence des événements : situation à l'égard de l'Église romaine, des anabaptistes, de Luther. On peut trouver l'analyse un peu diffuse, bien qu'elle soit régulièrement conduite, et regretter aussi que M. Nagel se borne à analyser sans juger. Il sympathise trop avec son héros pour se constituer son critique. — C. D.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a, dans une brochure de treize pages (*Deux jardiniers émérites. Peiresc et Vespasien Robin*. Aix, Remondet), résumé une étude de M. Hamy sur Vespasien Robin, « arboriste » et « simpliciste du roi », auxiliaire de Gui de la Brosse, un des meilleurs botanistes du xvii° siècle. Il loue avec effusion ce travail où il a trouvé plaisir et profit. Il loue la façon dont « l'éminent académicien » conte l'anecdote, et il voudrait appeler le docteur Hamy le docteur ami. Il loue même l'argumentation de M. Hamy qui. . a relevé une erreur de M. Tamizey de Larroque! L'éditeur de Peiresc prétend, en effet, que son héros a fait connaître la tubéreuse; or, M. Hamy prouve irréfutablement que Robin offrit cette plante à Peiresc. « Où se pend-on? », s'écrie M. Tamizey de Larroque, et, sans rancune, bien que s'envole

une de ses illusions, bien que Peiresc perde ainsi l'un de ses plus beaux titres, il remercie M. Hamy de ce « brin de vérité qui vaut mieux que toutes les tubéreuses du monde ». — A. C.

— On sait que vers le milieu du XVIIIe siècle, il fut procédé, dans presque toutes les villes de France, à des inventaires détaillés des archives publiques ou privées. Quelques-uns de ces inventaires ont aujourd'hui la valeur de documents originaux, car les pièces analysées ont été détruites. C'est le cas de l'*Inventaire des archives municipales de Bordeaux* (rédigé de 1751 à 1783); les archives ont presque entièrement disparu dans l'incendie de 1862. La ville de Bordeaux a eu l'heureuse idée de décider la réimpression de cet inventaire. Elle a été confiée à M. Dast Le Vacher de Boisville. Le premier volume, qui compte 730 pages in-4°, paraît à l'instant. Il renferme l'analyse de 3,500 documents dont le plus ancien est de l'an 1027. — C. J.

— Deux des cours professés à l'Université de Naples par l'illustre Francesco De Sanctis et jadis recueillis par M. Torraca viennent d'être réimprimés par M. Ben. Croce (*La letteratura italiana nel secolo XIX*, Naples, Morano, 1897). M. Croce ne dissimule pas que ces cours sentent un peu l'improvisation. On y reconnaît un homme qui est sûr de son talent, de sa réputation, et qui remplace quelquefois les aperçus par des confidences. Mais il y a toujours profit à connaître les jugements d'un De Sanctis. La préface de M. Croce est d'ailleurs très intéressante, en particulier pour les détails qu'elle donne sur la carrière de De Sanctis. — Ch. D.

— Un homonyme du célèbre critique, M. Natale De Sanctis, a fait paraître une étude sur la *Virginia* de Durante Duranti (Palerme, Reber, 1896). Cette étude est judicieuse. Mais 47 pages n'étaient pas nécessaires, ce semble, pour prouver que Duranti ne vaut pas Alfieri. — Ch. D.

— Sous le titre *Historisk-topografiske Skrifter om Norge og norske Landsdele forfattede i Norge i det 16de Aarhundrede* (Christiana, impr. Broegger. In-8°, 46 et 257 p.), M. Gustav Storm publie un certain nombre de documents qui traitent de l'histoire et de la topographie de la Norvège; dans l'introduction, il décrit les manuscrits; dans le reste de l'ouvrage, il donne les textes: 1° *Om Norgis rige*, par magister Absolon; 2° *Om Hammer*, par Lars Hummer; 3° *Om Agershuts*, par Simon Nilssœn; 4° *Nommedals Leens beskriffuelse* qui date de 1597; 5° *Lofotens och Vestraelens beskriffuelse* par Erik Hansen Schœnnebœl; 6° *Om Findmarken*. Le premier de ces récits, la description de la Norvège, par Absolon, est le plus intéressant, car Absolon, qui avait étudié à Wittenberg, était un savant pour son époque et il a consulté des livres de toutes langues; après avoir sommairement raconté l'histoire du pays et comparé le développement de la Norvège aux âges de la vie humaine, il fait en treize articles l'éloge de sa patrie et exalte successivement la cathédrale de Drontheim, le corps de Saint Oluf, le zèle religieux des Norvégiens, la justice de leurs rois, leur générosité, leur bravoure, l'étendue de la contrée ou son *amplitudo* (sans oublier l'Islande), l'abondance de ses productions, ses nombreux évêchés, sa noblesse qui est *stadselige* et *ypperlige*, magnifique, superbe. Le deuxième des écrits que publie M. Storm, mérite aussi l'attention pour sa description de l'évêché de Hamar. Dans le cinquième et le sixième on remarquera les pages sur la pêche. Une table utile des noms de lieux et de personnes est jointe au volume. — A. C.

— Le troisième et dernier volume de l'ouvrage de M. Jakob Baechtold, *Gottfried Kellers Leben, seine Briefe und Tagebücher*, a paru à la librairie berlinoise de Hertz; il est consacré aux années 1861-1890; nous reviendrons prochainement sur cette importante publication.

— M. L. Geiger, professeur à l'Université de Berlin, prépare sur Thérèse Huber

dont il a les papiers, un grand travail qui ne peut manquer d'exciter l'impatience et la curiosité du public lettré. Ces papiers se composent d'environ deux mille lettres de Thérèse à ses enfants, à Bœttiger, à la famille Hartmann, à l'envoyé de Hollande, Reinhold, à l'homme d'État suisse, Paul Usteri, et d'un nombre très considérable d'autres lettres, à ses parents, à ses frères et sœurs, à ses amies et à plusieurs écrivains. La correspondance commence aux premières années et finit aux derniers jours de l'existence de Thérèse. On y trouve une quantité de détails intéressants sur la littérature, sur la politique et sur bien des personnages du XVIIIe siècle.

— L'association philosophique et la Société des mathématiciens tchèques à Prague a célébré le 6 décembre le troisième centenaire de la naissance de René Descartes, par une séance solennelle. Le programme portait :

Une allocution de M. M. POKORNY, président de la Société des mathématiciens tchèques, au nom des deux associations ;

Une conférence de M. J. DURDIK, docteur en philosophie, professeur de philosophie à l'Université tchèque de Prague : « Sur l'influence de la doctrine philosophique de Descartes » ;

Une conférence de M. Fr. STUDNICKA, docteur en philosophie, professeur de mathématiques à l'Université tchèque de Prague : « Sur l'importance de l'œuvre de Descartes pour les sciences exactes. »

— Parmi les prix fondés par l'Académie de Bordeaux, nous signalerons : 1° un prix de 300 fr. à une *étude grammaticale de la langue gasconne ;* 2° de 300 fr. à un mémoire sur *la numismatique des provinces méridionales ;* 3° de 300 fr. *à un mémoire sur un ancien monument de la Guyenne ou à une monographie archéologique d'une ville de Guyenne ;* 4° un prix d'éloquence (500 fr.) à *l'éloge de l'historien Girard de Haillan ;* 5° des médailles d'or aux mémoires sur les sujets suivants :

1° « Faire la biographie du maréchal d'Ornano, maire de Bordeaux sous Henri IV » ; 2° « Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province » ; 3° « Chronologie de la vie de Monluc » ; 4° « Monographie de l'ancienne paroissse Saint-Remi de Bordeaux, d'après les titres originaux et les monuments » ; 6° « Histoire de l'amirauté de Guyenne » ; 6° « Étude sur la situation des personnes du Sud-Ouest et des terres dans une paroisse rurale aux XVIIe et XVIIIe siècles, surtout d'après les minutes des notaires » ; 7° « Étudier, d'après les documents originaux, l'administration et le rôle d'un archevêque de Bordeaux au moyen âge, Pey Berland excepté. » Les mémoires doivent être envoyés à l'Académie rue des Trois-Conils (Athénée) 53, à Bordeaux avant le 1er janvier 1898.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1896.

M. Schlumberger, président, adresse à M. Wallon, secrétaire perpétuel, les félicitations de l'Académie à l'occasion du quatre-vingt-quatrième anniversaire de sa naissance.

L'Académie procède au renouvellement de son bureau pour l'année 1897. Sont élus à l'unanimité des voix : président, M. Héron de Villefosse ; vice-président, M. Longnon.

M. Camille Jullian, professeur à l'Université de Bordeaux, est nommé correspondant, en remplacement de M. Sauvaire, de Marseille, décédé.

M. le baron de Rozen, de Saint-Pétersbourg, est nommé correspondant étranger, en remplacement de M. Domenico Comparetti, précédemment nommé associé étranger.

M. Cagnat annonce que M. le lieutenant Poulain, de la brigade topographique du capitaine Lachouque, a découvert, non loin de Testour, une longue inscription latine : c'est un règlement relatif à la ferme et à l'exploitation de domaines impériaux, analogue à ceux qui ont déjà été découverts en Tunisie, notamment à Souk-el-Kmis et à Aïn-Ouassel.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 11 janvier — 1897

WELLMANN, L'école pneumatique jusqu'à Archigénès. — FINKE, Actes du Concile de Constance, I. — MOORMAN, Les pastorales de Browne. — TAMIZEY DE LAROQUE, Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle. — DELAPORTE, La philosophie de La Fontaine. — Correspondance de Prokesch-Osten. — Publication des professeurs du Gymnase d'Erfurt. — SIMMEL, Sociologie. — FIAMINGO, Déterminisme. — BENTLEY, L'unité d'investigation en science sociale. — PATTEN, Théorie des forces sociales; Les lois normales. — WARD, Principes de sociologie. JENKS, La représentation proportionelle. — JAMES, Le premier essai de représentation proportionelle. — REMSEN, Le vote en Australie. — DONA-DURAND, Les réformes politiques et municipales aux États-Unis. — HERSHEY, La reconnaissance des insurgés de Cuba comme belligérants. — JAMES, Critique de l'ouvrage de Brice. — SALEILLES, Le développement de la présente constitution de la France. — RUIZ, Les changements de la constitution italienne. — WUARIN, L'expérience politique de la Suisse. — BORNHAK, Gneist. — *Bulletin* : CALLEGARI, Note chronologique sur le commencemant du règne d'Alexandre Sévère; THALY, Correspondance de Tekely; THURY, Les historiens turcs des guerres de Hongrie; KOLOSVARI et OVARI, Les Comitats de Pongrie, IV.

Max WELLMANN, **Die pneumatische Schule bis auf Archigenes in ihrer Entwickelung dargestellt** (Philologische Untersuchungen herausgegeben von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Moellendorff, 14e fascicule). Berlin, Weidmann, 1895, 239 p.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent l'ouvrage de M. Maurice Albert, dont j'ai rendu compte il y a quelque temps, sur les *Médecins grecs à Rome*; ils y trouveront exposés les principes de l'école pneumatique, ainsi que les théories de ses principaux représentants dans ce qu'elles ont de plus général. Mais ce livre n'est destiné ni aux médecins ni aux savants, et il n'est besoin d'être ni savant ni médecin pour le goûter. L'ouvrage de M. Wellmann est d'une portée différente et d'un caractère beaucoup plus technique. Le chapitre d'introduction, *Histoire de l'école pneumatique jusqu'à Archigénès*, donne tous les renseignements connus sur les médecins de cette école. L'helléniste s'intéressera surtout à la première partie, *Sources pour l'étude du système*, où il verra analysés et discutés les renseignements fournis par Arétée, les ὅροι attribués à Galien, les témoignages de Galien, Oribase et Aétius. Enfin, les médecins curieux de l'histoire de leur science et des théories anciennes ne pourront se dispenser d'avoir recours à la seconde partie, qui traite

du *Système de l'école pneumatique*, et expose en trois chapitres (Physiologie, Pathologie, Diététique et thérapeutique) les principes de cette importante doctrine; ils y noteront principalement la théorie fondamentale du pneuma, et la théorie du pouls, d'Archigénès, rétablie d'après les textes anciens. M. Wellmann nous prévient, en quelques lignes à la fin du volume, que l'ouvrage n'est pas complet, en ce qui concerne les doctrines pneumatistes; il s'est borné à l'étude de la médecine proprement dite et a laissé de côté l'histoire de la chirurgie et celle de la pharmacologie, qui demanderaient chacune un ouvrage à part.

My.

Acta Concilii Constantiencis. Erster Band : Akten zur Vorgeschichte des Konstanzer Konzil's (1410-1414), herausgegeben von Heinrich Finke. — Münster i. W., Regensberg, 1896, viii, 424 pag., in-8°.

M. Fincke s'occupe depuis de longues années de l'histoire du concile de Constance et de celle de l'empereur Sigismond. Dès 1883, il publiait dans les *Strassburger Studien* une étude très documentée sur le procès entamé par l'évêque Guillaume de Diest, devant le Concile, contre le grand-chapitre et la ville de Strasbourg. En 1889, il faisait paraître à Paderborn un volume de recherches critiques sur l'assemblée de Constance (*Forschungen und Quellen zur Geschichte des Konstanzer Konzils*). Depuis, il a visité successivement les bibliothèques et les archives des principales villes de l'Europe, avec le concours de l'Académie des sciences de Berlin, et il a réuni dans les archives de Rome et de Vienne, de Barcelone et de Saint-Pétersbourg, une riche moisson de documents inédits, — car il s'en trouve toujours encore sur la matière, après tous ceux qu'on a mis au jour — relatifs à ces grandes assises de l'Europe chrétienne qui intéressent l'histoire politique presque autant que celle de l'Église et sur lesquelles se fixa pendant des années l'attention des princes et de leur sujets.

Ces documents rempliront plusieurs volumes; celui que M. F. nous présente ici, est entièrement consacré aux préliminaires du concile de 1410 à 1414; il renferme cent treize pièces, dont quelques-unes assez étendues (comme les propositions d'accommodement de Grégoire XII), précédées d'introductions historiques détaillées, d'autant plus nécessaires que bon nombre de ces pièces ne sont pas datées, et qu'il fallait expliquer les raisons du classement chronologique dans lequel l'éditeur les a placées.

M. F. les a divisées en trois groupes. Le premier comprend les premiers projets d'unification, les préparatifs pour un concile œcuménique, les négociations entre les trois papes Jean XXIII, Benoît XIII et Grégoire XII, par l'entremise du célèbre homme de guerre et diplomate Carlo Malatesta, dont on saisit ici toute l'importance politique à ce

moment des préliminaires du concile. La seconde série de documents se rapporte au concile de Rome et aux négociations et correspondances qui s'y rattachent (1412-1413), à l'ambassade de Jean de Montreuil, secrétaire de Charles VI, aux plans de réforme de l'Université de Paris, etc. Le troisième groupe enfin de nos pièces a trait principalement aux négociations pour la convocation d'un concile à Constance, à partir de l'été de 1413, et aux efforts faits par Sigismond pour amener les autres souverains de l'Europe à s'y faire représenter. M. F. y discute assez longuement l'attitude de l'empereur vis-à-vis du roi de France, attitude autrefois incriminée par M. Lenz [1] comme entachée de fausseté, puisqu'il négociait en même temps son alliance avec Henri V d'Angleterre, l'adversaire acharné du malheureux Charles VI. Il déclare que M. Caro a bien jugé ce traité de Cantorbéry qui fait de Sigismond l'allié des Anglais, et qu'il n'y avait là aucune hostilité déguisée contre ses voisins les Valois [2] (p. 215-233). Il serait à désirer qu'un érudit français examinât plus particulièrement les arguments de l'auteur sur cette question, en même temps que les documents nouveaux (p. 361-391) sur lesquels M. F. appuie sa manière de voir; nous ne saurions dire qu'il nous ait entièrement convaincu.

Un second volume doit prochainement paraître; il se rapportera plus particulièrement aux questions ecclésiastiques. Mais nous voudrions engager l'auteur à mettre en œuvre lui-même les nouveaux matériaux ainsi que tous les anciens, après avoir achevé la tâche préliminaire de l'éditeur. Ses précédents travaux prouvent qu'il sait *raconter* l'histoire, comme le présent volume met hors de doute sa profonde érudition. Seulement, il est bien difficile de se faire une idée nette et claire de l'ensemble des questions multiples qui s'agitèrent à cette époque, en parcourant ces petites dissertations fragmentaires entrecoupées de pièces d'archives; le tout n'est pas de réunir les pierres de taille et les moëllons destinés à l'édifice, il faut le construire; pourquoi M. Fincke ne serait-il pas cet architecte?

R.

William Browne, **His Britannia's Pastorals and the pastoral poetry of the Elizabethan age**, by Fréderic W. Moorman. Strasbourg, Trubner, 1897, un vol. 159 pages.

Cette étude sur les Pastorales de William Browne (1590-1645), le Racan anglais, confirme lourdement les jugements plus brefs des littératures courantes. Browne, encore captif de la mythologie classique et de

1. Lenz, *Kœnig Sigismund und Heinrich V von England*; voy. *Rev. crit.* du 10 avril 1875.

2. Caro, *Das Bündniss von Cantorbery*; voy. *Rev. crit.* 8 janvier 1883.

l'arcadisme de la Renaissance, a cependant dessiné — surtout en manière de parenthèse — mainte jolie et exacte vignette copiée sur les paysages de son comté natal de Devon, et mainte scène rustique prise sur le vif. A cette conclusion connue M. Moorman arrive par le plus long et le plus laid, après énumération des sources où Browne aurait puisé. L'érudition du critique est sans attrait, étant mal digérée ; elle est de peu d'utilité, étant tour à tour incomplète et naïvement prolixe. M. Moorman croira devoir prouver que la Marina de Browne n'est pas la première héroïne qui, abandonnée par son amant, ait cherché à se tuer (p. 19). Browne ayant décrit l'écureuil, nous serons avertis que cet animal figure déjà (à peine plus que nommé d'ailleurs) dans le Roman de la Rose, dans Chaucer et dans Spenser (p. 140). M. Moorman saisira une imitation d'Ovide dans la métamorphose de la vierge Aletheia en biche, — Ovide n'a-t-il pas quelque part montré des fourmis changées en hommes ? (p. 27). En revanche, il oublie simplement Ronsard quand il disserte sur le sentiment de la nature dans la poésie française au XVIe siècle. Il semble ignorer d'Aubigné lorsqu'il revendique pour Browne l'honneur d'avoir le premier mis en vers la scène célèbre de la mère affamée tuant son enfant pour le manger (p. 54). Les Tragiques commencées avant 1580 parurent en 1616, la même année que le chant des Pastorales de Browne où figure ce récit. La ressemblance de certains traits est saisissante, bien que les vers un peu mous du poète anglais soient loin de l'horrible et poignante vision de d'Aubigné ; etc...

Les omissions sont d'ailleurs moins à blâmer que les rapprochements à l'infini suggérés par un simple nom, ou par des analogies purement superficielles. Ainsi comprise et ne mettant en regard que des mots ou des cadres vides, la science des « sources » serait peu à encourager. En ce qui est des descriptifs il est assez évident de soi que les objets décrits par eux sont à peu près toujours les mêmes. Seule la façon dont ils ont été vus et décrits diffère. Ce sont les raisons de ces différences et leurs nuances qu'il y aurait lieu de discerner; M. Moorman ne l'a bien fait ni pour Browne ni pour les auteurs de pastorales ses contemporains.

Émile Legouis.

Ph. Tamizey de Larroque, **Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle**. Digne, 1896, in-8°, 62 pages.

« Plus on étudie le chercheur des chercheurs » (Peiresc), dit le savant collaborateur de la *Revue critique* en tête de sa nouvelle publication, « plus on constate que rien n'est exagéré dans ce que l'on a pu dire et redire, au XVIIe siècle comme aujourd'hui, de sa soif de tout connaître ». Et parlant de « certaines liasses » dérobées autrefois par Libri et restituées à l'Inguimbertine, « ces liasses, ajoute-t-il, tirées par moi avec tant

de joie de l'ombre discrète où elles étaient ensevelies, fournissent de nouveaux témoignages de la merveilleuse activité scientifique de Peiresc, se portant presqu'à la fois sur les terrains les plus divers et les fécondant tous. J'ai pensé qu'au moment où l'on s'occupe du plus zélé des savants avec un admirable redoublement de sympathie, non seulement en sa province natale, mais en toute la France et même à l'étranger, un intérêt particulier jaillirait de la lecture des pages jusqu'ici inconnues qui embrassent et éclairent tant de sujets. »

C'est à cette pensée pieuse de l'infatigable éditeur de la correspondance de Peiresc que nous devons la jolie plaquette dont on vient de lire le titre. Elle se compose de dix études d'importance et de longueur bien différentes et qui toutes, à l'exception des instructions sur les momies destinées au P. Minuti, roulent sur des sujets d'histoire naturelle; elles ont pour titre : L'Alzaron, Belle-Isle-en-Mer, De la formation des cailloux des rivières, Limaces, Monstre marin, Montagnes et rochers, Plante souterraine de Boysgency, Le vent du trou du Grand Couyer, Du vent de la Vaudaise au lac de Genève. La première étude sur « l'Alzaron » l'espèce de gazelle que Peiresc, avait reçu de Tunisie et dont il fit dans la suite cadeau au cardinal Barberini, est, malgré sa brièveté, un complément utile aux nombreux passages de la correspondance du grand érudit où il est question de ce curieux animal. Nous sommes ici, on le voit, en pleine zoologie; l'étude IV sur les amours des limaces nous y ramène, ainsi que les deux pages consacrées au « montre marin de forme humaine, qui parut aux costes de Belle-Isle ». J'avoue que l'étude IV ne m'a pas paru toujours claire et je doute — que M. Tamizey de Larroque me pardonne ce blasphème — que Peiresc ait bien observé. Quant au monstre marin, qu'il n'avait pas vu et dont il s'informe avec sa curiosité d'esprit habituelle, comment a-t-il pu croire que ce monstre prétendu eût « une forme humaine » et comment n'a-t-il pas deviné qu'il était simplement question d'un phoque poussé par les courants sus les côtes de Belle-Isle? Avec la « Plante souterraine de Boysgency », nous abordons un autre ordre de phénomènes; ici c'est Peiresc lui-même qui nous renseigne sur ce produit végétal, dont la vue l'avait vivement frappé, qu'il décrit avec tant de soin, mais qu'il admire, il me semble, un peu trop; je ne vois là qu'une de ces algues ou champignons qu'on rencontre si souvent dans les endroits obscurs et humides.

Des cinq autres traités le deuxième, le troisième et le septième se rattachent à la géologie et à la minéralogie, les deux derniers — les n°s IX et X — à la météorologie, c'est-à-dire à trois sciences dont aucune n'existait du temps de Peiresc et dont la troisième est encore dans l'enfance; si le grand érudit n'a que plus de mérite à les avoir présentées, on peut prévoir que les explications qu'il donne sont loin d'être définitives ou même toujours satisfaisantes. J'ajouterai qu'elles ne pouvaient guère l'être, lorsqu'il s'agit, comme pour « le vent du trou du Grand Couyer ».

et « du vent de la Vaudaise » de faits qu'il n'avait pas observés lui-même. Le vent de la Vaudaise n'est autre chose que le courant aérien qui s'établit à certaines heures du jour dans presque toutes les vallées; c'est « le vent de la Montagnière », qui, en été, comme on le lui avait dit, descend tous les soirs du Grand Couyer. Pour le vent du « trou » de cette montagne, il est évident que les correspondants de Peiresc, à commencer par son frère, en exagéraient singulièrement l'importance; il s'agit tout simplement d'un courant d'air analogue à celui qu'on sent près d'une porte entrebâillée ou mal fermée, qui sépare un appartement non chauffé d'une pièce où il y a du feu.

Les études qui se rapportent à la minéralogie et à la géologie donnent lieu à des observations semblables. Dans la première, où Peiresc se borne à peu près à demander des renseignements « sur la vraie situation de Belle-Isle et sur la qualité particulière des lieux plus remarquables d'icelle », il n'y a guère qu'à louer son infatigable désir de connaître; mais dans le traité « de la formation des cailloux des rivières » et dans celui des « montagnes et rochers », il y a toute une théorie, et celle-ci prête singulièrement à la critique. Peiresc commence par rappeler une « observation bien opportune », qu'il avait faite encore tout enfant, pendant son séjour au collège d'Avignon. Un jour qu'il se baignait dans la Sorgue, il ramassa, dit-il, au fond de l'eau, des morceaux de terre « arrondis comme des cailloux, mais tous fort tendres » et en rapporta un certain nombre chez lui. Huit à dix jours après, il aurait trouvé au même endroit, non plus des morceaux d'argile, mais des cailloux aussi durs que l'est d'ordinaire le granit, et rentré chez lui, il aurait alors remarqué, à sa grande surprise, que les morceaux d'argile rapportés antérieurement étaient devenus aussi durs que des cailloux ordinaires. Tel est le point de départ de la théorie de Peiresc; sans se demander, quarante ans plus tard, s'il avait autrefois bien observé les faits, il admet comme probante une observation superficielle et inexacte et en conclut que les cailloux des rivières sont le produit de la coagulation des « germes de pierre », tenus en suspension dans l'eau et qui se déposent et se solidifient peu à peu. C'était confondre des faits tout différents; il est très vrai que les eaux charrient avec elles des substances minérales, qui forment les alluvions de l'embouchure des rivières; mais ces dépôts ne ressemblent en rien aux cailloux dont l'origine est tout autre et bien autrement ancienne.

Peiresc n'a pas été plus heureux dans son étude sur les « montagnes et rochers »; cette étude témoigne, il est vrai, d'une connaissance approfondie des divers monts de la Provence; elle prouve avec quelle attention le célèbre érudit les avait parcourus et en avait étudié la direction; mais pourquoi, parce qu'ils courent en général de l'est à l'ouest, ce qui est tout naturel, puisque ce sont autant de contreforts des Alpes, vouloir en conclure que c'est là la direction forcée de toutes les mon-

tagnes [1] ? Cette hypothèse est la conséquence d'une autre encore plus erronée, c'est que les montagnes auraient été formées dans la mer par les dépôts successifs des matières minérales contenues dans les eaux ; Peiresc est ici en retard sur Avicenne lui-même, qui avait entrevu la théorie du soulèvement des montagnes.

Mais je m'attarde à une critique des vues du savant provençal, quand je voulais uniquement parler de l'édition que M. T. de L. a donnée de ses « notes inédites »; ici je n'ai qu'à louer, et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'étendue et de la richesse des informations ou du soin apporté à éclairer ce qui pourrait arrêter le lecteur. M. T. de L. est là ce qu'il est dans toutes ses publications, en particulier, dans son édition de la correspondance de Peiresc, monument incomparable élevé à la gloire du grand érudit et dont l'apparition de chaque volume est une joie pour tous les amis des lettres. Qu'il me soit permis toutefois de critiquer une remarque empruntée, je crois, par l'infatigable éditeur, à un de ses correspondants de Provence. A propos de la suppression, p. 18, de l'article devant le mot Durance — partout ailleurs Peiresc dit « la Durance » — je lis dans la note 2 : « L'on dit tout court *Durance*, *Calavon, Lar* [2], *Lure*, en vertu d'une tradition qui remonte probablement aux temps lointains où les peuples prêtaient une âme et une personnalité aux fleuves et aux forêts. » Dans ces « temps lointains », il n'y avait pas d'article dans les idiomes de l'ancienne Gaule, et depuis qu'il existe dans notre langue on ne croit plus à « l'âme des fleuves ni des forêts [3] ». La suppression de l'article devant le mot Durance s'explique bien plus simplement; c'est un fait purement grammatical. En écrivant « Durance » et non « la Durance », Peiresc, si ce n'est pas là un lapsus, n'a fait qu'imiter les écrivains du XVIe siècle, qui suppriment régulièrement l'article devant les noms propres [4]. M. Tamizey de Larroque, qui aime avant tout la vérité, comprendra que j'aie tenu à relever une théorie, dont il a eu tort, à mon sens, de se rendre solidaire [5].

Ch. J.

---

1. Peiresc parle encore de cette direction dans l'étude II, où il l'attribue par une erreur singulière, au Liban, encore que cette montagne coure du nord au sud.

2. *Lar* étant pour *l'Arc*, comme l'écrit toujours Peiresc, il n'y a point là de suppression d'aticle. Il faudrait donc p. 42, note 5, *Lar* et non « le Lar ».

3. Les Grecs, qui croyaient à la « personnalité » des sources et des arbres, n'en mettaient pas moins un article devant leur nom.

4. « Où Loire en flottant se ride ». Ronsard, Odes, I, 14.

5. M. T. de L. a accepté trop facilement l'étymologie *Mons Gaudii*, donnée par Mistral pour *Mount-Joio*; *Mons Gaudii* n'aurait pu donner que *Mous Joi*.

Louis **Delaporte** : **La philosophie de La Fontaine.** In-12. Paris, A. Fontemoing, 1896.

C'est un bien gros mot que celui de *philosophie* quand on l'applique à La Fontaine, surtout lorsque, comme c'est ici le cas, chaque page que l'on écrit est pour conclure qu'il ne professa jamais à l'égard de Dieu, de l'âme, de la famille et de la société qu'une douce insouciance. Pas la moindre apparence d'un système philosophique quelconque en ses vers! Si un tel homme était philosophe, on trouverait difficilement sur terre quelqu'un qui ne le soit pas. Un jour, je le sais bien, on l'a vu prendre à parti Descartes en faveur de l'intelligence des animaux, mais, bien qu'en homme de bon sens qu'il était, il eût mille fois raison, les quelques arguments assez faibles et même assez saugrenus qu'il invoqua prouvent surabondamment son peu de vocation pour la dialectique. Tant et si bien que M. Delaporte se voit réduit à justifier son titre en expliquant que par *philosophie* il entend seulement, au sens vulgaire, « l'art de vivre en paix », et qu'à ce compte La Fontaine fut un philosophe au suprême degré : c'est jouer sur les mots et ce n'est certes pas ce que l'on veut dire quand on écrit que Spinoza ou Kant étaient des philosophes. Prenons-y bien garde, d'ailleurs, si La Fontaine était un philosophe, il ne serait plus naïf, et s'il n'était plus naïf, il perdrait la moitié de son charme comme homme et comme écrivain. Nous avons déjà un *La Fontaine économiste*, peut-être aurons-nous tout aussi bien un jour un La Fontaine astronome ou un La Fontaine mathématicien. Grâce pour le cher poète. — Cependant, bien que de pareils exercices littéraires ne soient pas à encourager, lorsqu'une dissertation se présente comme celle-ci, bien simple, sincère, sans prétentieux étalage d'érudition, visant si peu à la profondeur qu'elle ne suit même pas La Fontaine en ses poésies autres que les *Fables*, et nous disant elle-même en sa préface « on ne trouvera ici aucun aperçu tout à fait neuf », c'est le moins qu'on en loue la bonne grâce et l'aisance.

Raoul Rosières.

Aus den Briefen des Grafen Prokesch von Osten.... (1849-1855). Vienne, 1896, VI-472. In-8°.

C'est la correspondance (ou plutôt des extraits de la correspondance) du diplomate autrichien, publiés par son fils. La plus grande partie est formée par les lettres de Prokesch-Osten à sa femme et aux deux ministres Schwarzenberg et Buol; mais il s'y trouve un assez grand nombre de réponses de ses correspondants, surtout de Schwarzenberg. L'intérêt de cette publication est dans les détails sur la période de réaction de 1849 à 1855, en Prusse et en Autriche. Prokesch, conservateur ardent, était en relations avec les chefs de la réaction autrichienne, Schwarzen-

berg l'avait fait revenir d'Athènes et envoyer à Berlin en 1849 pour négocier une entente avec le gouvernement prussien contre la Révolution ; Prokesch y resta jusqu'à la fin de 1852 ; puis il fut envoyé à la Diète de Francfort.

L'éditeur déclare lui-même avoir fait des coupures, mais affirme n'avoir fait disparaître que des faits insignifiants ou purement personnels. Dans tous les cas, ce qu'il nous donne valait la peine d'être publié. Au milieu de détails intéressants seulement pour la biographie de Prokesch-Osten on y trouve — et en grand nombre — des renseignements sur la cour et le gouvernement de Prusse, sur l'impression produite par le coup d'État de Napoléon dans le monde diplomatique, sur les luttes entre le gouvernement autrichien et Bismarck, sur la question d'Orient, sur l'agitation catholique. La plupart de ces lettres sont confidentielles, et d'autant plus instructives.

L'éditeur a publié en appendice un petit mémoire rédigé par l'auteur en 1872, c'est un résumé des souvenirs de Prokesch-Osten dans la période de cette correspondance.

L'exécution typographique est admirable, presque trop belle.

Ch. Seignobos.

Festschrift des Lehrerkollegiums des koenigl. Gymnasiums zu Erfurt zur Feier der Einweihung des neuen Gymnasialgebaeudes am 3. Juli 1896. Erfurt, Bartholomaeus, 1896, 1 vol. in-8°.

Cette publication du corps enseignant du gymnase d'Erfurt, faite à l'occasion de l'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments scolaires, contient une série de mémoires, forts courts pour la plupart et dont un certain nombre seulement rentrent dans le cadre de cette revue. Le travail le plus développé (il compte une cinquantaine de pages) est celui de M. Thiele sur la création du gymnase d'Erfurt en 1561 et sur l'histoire de ses premières années; c'est une utile contribution à l'histoire des écoles allemandes, rédigée d'après les meilleures sources et qu'on lit avec fruit. M. Heinzelmann a donné une traduction et un commentaire de l'*Épître à Diognète*, d'après le texte du *Corpus apologetarum* d'Otto et Harnack, établi sur le manuscrit, aujourd'hui brûlé, de la bibliothèque de Strasbourg. M. Neithardt examine la part qui revient à Moïse Mendelssohn dans la rédaction des *Briefe die neueste Litteratur betreffend*, de 1757 à 1762, — part considérable puisqu'il faut porter en définitive plus d'un tiers des *Lettres* à son actif — et analyse les principaux de ces comptes rendus historiques, philosophiques et littéraires pour en tirer un jugement d'ensemble sur le célèbre philosophe israélite. Mentionnons encore en passant une traduction en vers de l'*Hymne à Cérès*, faite par M. Seelisch, et des notes latines sur quelques passages des *Phaenomena* de Germanicus, rédigées par M. Breysig,

et nous aurons épuisé ce qui, dans ce volume, en dehors des dissertations de mathématiques, de physique, etc., et d'une esquisse de l'histoire contemporaine de l'École (1870-1896), peut présenter quelque intérêt pour nos lecteurs.

R.

Publications of the American Academy of political and social science [1], Philadelphie, in-8°.

I

G. Simmel. **The problem of sociology**, 12 p.
A. J. Bentley. **Units of investigation in the social sciences**, 28 p.
G. Fiamingo. **Individual determinism and social science**, 14 p.
S. N. Patten. **Theory of social forces**, 151 p.
S. N. Patten. **Formulation of normal laws**, 23 p.
Lester Ward. **Principles of Sociology**, 31 p.

I. — La courte étude de M. Simmel est une traduction d'un travail publié en allemand en 1894; dans la manière très intelligente et un peu obscure qui lui est habituelle, l'auteur explique pourquoi on a tort d'étendre le mot *sociologie* à l'ensemble des sciences morales; on devrait, dit-il, réserver ce nom à l'étude abstraite des formes de société; elle consisterait à dégager des faits historiques par l'analyse ce qui constitue la fonction de socialisation.

II. — M. Fiamingo, italien, cherche à poser le problème du déterminisme sur le terrain de l'action individuelle ; puisque les phénomènes sociaux pris en masse (suicide, naissance, folie), sont déterminés, c'est que les individus eux-mêmes le sont par l'hérédité et le milieu (divisé en époque et pays). M. Fiamingo déploie un grand luxe de citations, souvent tirées d'auteurs très médiocres, qui ne rendent pas sa pensée très claire.

III. — Le travail de M. Bentley est au contraire remarquable par la force, la précision et l'originalité de la pensée. Il est consacré à la question qui domine la méthode de la sociologie. Quelle est l'*unité d'investigation* en science sociale? Ce n'est pas la société considérée comme organisme. M. Bentley est catégorique, il rejette les formules « âme sociale », « volonté de la société ». En fait, l'observation sociale ne fait

---

1. Je n'ai pas tenu pied à cette publication devenue très rapide depuis deux ans (le n° 147 a paru en mai 1895, le n° 168 en octobre 1896). Je me borne donc à analyser sommairement ceux des travaux qui ont un caractère de vulgarisation, et au lieu de suivre l'ordre de publication, je les réunis en groupes d'après la nature des sujets traités. I. Sociologie ; II. Politique américaine ; III. Politique européenne. Je réserve pour un prochain article les matières suivantes : Économie politique. — Finances. — Monnaie. — Chemins de fer.

connaître directement que des mouvements, c'est-à-dire des *actions ;* mais les actions ne sont intelligibles que par leurs motifs, c'est-à-dire par une interprétation psychologique, sans qu'il nous soit possible d'établir la relation entre les actes physiques et l'état physique du cerveau.

L'investigation doit donc porter sur deux classes de phénomènes : les phénomènes physiques, qui sont l'acteur et le milieu, — les phénomènes psychiques conscients, qui se divisent en *sujet* et *objet*, c'est-à-dire l'homme qui connaît et agit et le monde qu'il connaît et regarde comme cause de ses actes; ce monde se subdivise lui-même en milieu physique et autres hommes. En continuant l'analyse, on distingue trois façons d'agir, par impulsion, par coutume, par réflexion consciente. Mais il faut aussi tenir compte du nouveau milieu matériel créé artificiellement, et de la « masse de coutumes objectifiée » (État, Église, institutions) qu'on appelle structure sociale et qui, sur l'individu réfléchi, agissent comme des réalités. Ainsi les éléments psychiques à déterminer seront les impulsions, les coutumes, les calculs et le contenu de la connaissance divisée en monde physique, autres individus, formations sociales. Les problèmes formés par la combinaison de ces éléments sont les uns génétiques, les autres statiques Les changements sociaux doivent être expliqués par les esprits des individus; les problèmes statiques, même ceux que soulèvent les phénomènes économiques, ne se résolvent que par la connaissance de ces éléments psychiques (calcul, impulsion et coutume).

La science sociale ainsi comprise ne sera ni purement abstraite (ce qui serait la conception de Simmel), ni purement descriptive des produits sociaux ; elle sera « explicative par une synthèse des éléments sociaux qui ont leur fondement dernier en psychologie ». — Ces formules abstraites recouvrent une théorie de la méthode des sciences sociales, qui peut, je crois, être acceptée par les historiens.

IV. — La *Théorie des forces sociales* de M. Patten est un traité complet de philosophie sociale qui mériterait d'être analysé et discuté beaucoup plus longuement que je ne puis le faire ici. L'auteur, déjà célèbre en Amérique comme économiste, a voulu « redresser la philosophie sociale courante », à laquelle il reproche d'être dominée par les doctrines individualistes du XVIIIe siècle, et formuler une doctrine mieux adaptée au milieu nouveau où vit la société contemporaine.

Il commence par un chapitre sur l'*influence du milieu*, son action sur l'organisme, comme activant ou retardant l'évolution progressive, les conditions de la survie des individus ou des classes — C'est une application aux sociétés de la doctrine transformiste. Puis vient la *psychologie de la race ;* c'est la description du mécanisme mental, étudié par un procédé de psychologie analytique que je regrette de ne pouvoir exposer ici. M. Patten regarde l'esprit comme « une société d'unités conscientes organisées en un mécanisme pour des fins communes », un mécanisme devenu parfait par une longue évolution. Il reproche à la

psychologie du XVIII[e] siècle de n'avoir tenu compte que du mécanisme sensoriel des idées et d'avoir négligé le mécanisme moteur des croyances et des idéaux. Sa théorie repose sur la différence entre les deux espèces de courants nerveux, les uns sensoriels, les autres moteurs, et l'opposition entre les deux mécanismes, le moteur qui sert en première ligne à éviter la douleur ; le sensoriel qui sert à atteindre le plaisir.

Le chapitre III, *Connaissance et croyance*, décrit l'action du milieu sur ces mécanismes, la formation de la connaissance et de la croyance. On y trouve formulée une théorie de la conviction. « La croyance est une tendance non réprimée à l'activité », les croyances ne sont pas créées par un processus logique, mais par une sorte de sélection ; elles représentent les conditions nécessaires au progrès de la race. Le raisonnement ne les crée pas, il ne fait que les détruire ou les fortifier. Le changement de milieu altère les croyances et les habitudes locales plus profondément que les croyances générales. Le chapitre IV, *A social commonwealth*, est un tableau idéal de la société sortie de l'ancien système d'économie reposant sur la tendance à éviter la peine pour entrer dans un système qui reposerait sur la recherche du plaisir. A « l'économie de la peine » correspondent une société, une moralité, une religion dont les fins sont négatives. Avec le changement de milieu qui laisse libre jeu aux pouvoirs sensoriels, commence un monde tout différent où la société sera unie par des liens économiques (division du travail, capital, harmonie de la consommation), des liens sociaux (idéaux esthétiques, moraux, religieux), — où l'antagonisme cessera entre les instincts individuels et l'autorité du gouvernement, où les institutions deviendront des moyens d'augmenter la production ou d'assurer la consommation, — où la morale nationale et l'ascétisme religieux seront remplacés par une morale de progrès de l'espèce humaine (qui a été celle de la philosophie démocratique de la fin du XVIII[e] siècle), sans crainte des ennemis ni de l'enfer ; — où la religion deviendra le culte de l'intelligence et de l'amour.

Le dernier chapitre décrit le *Progrès normal* par lequel l'évolution de l'humanité s'est opérée depuis la barbarie jusqu'à cette société idéale de l'avenir. — Elle a commencé par une « étape économique » où le besoin a développé l'intelligence, puis continué par une étape esthétique. La religion a subi un développement anormal, parce que l'homme ayant écrasé les animaux a réduit la religion à deux termes : fraternité entre hommes, paternité de Dieu. Puis l'humanité est entrée dans la grande transformation, l'affaire capitale de la vie n'a plus été d'éviter le danger extérieur, mais d'accroître le plaisir ; ce qui a transformé l'idéal, donné pour but à la religion la domination de la nature par l'intelligence et la foi à une humanité plus haute, pour but à la morale l'utilisation la meilleure du milieu par la solidarité sociale, la responsabilité sociale, l'immortalité sociale. Ici intervient une des idées les plus originales de cette philosophie, c'est que la lutte pour la vie, en réduisant le monde pensant

à la *seule* espèce humaine, a rendu impossible le développement social complet qui aurait exigé l'harmonie entre *plusieurs* espèces différentes ; le progrès social s'est rétréci jusqu'à se réduire au progrès humain, la science du progrès humain se réduit à l'étude de la race dominante. Ainsi privée de points de comparaison, elle ne peut s'élever au niveau de la biologie, elle ne peut devenir une science comparative. L'assimilation souvent proposée de la société à un organisme, qui serait admissible dans une société formée par la coopération de plusieurs espèces, ne peut s'appliquer à notre société purement humaine qui tend à devenir une espèce unique formée d'individus semblables tous mobiles et capables de tenir indifféremment toute place. M. P. met en garde contre les erreurs nées de l'étude des sociétés nouvelles aristocratiques (qui fait prendre les classes pour des parties d'un organisme) et des religions (qui fait admettre comme idéal la conservation des différentes races unies en un ensemble, tandis que le milieu général unique où vivent tous les habitants de la terre ne rend possible qu'un seul type supérieur). Tous les problèmes du progrès de la société humaine sont civiques, et les forces civiques consistent en trois éléments, coutumes, idéaux et instincts : les coutumes servent à réfréner les instincts agressifs ; les idéaux civiques, c'est-à-dire « démocratiques », sont les « éléments durables du progrès humain », ils opèrent en inspirant le désir de réaliser une société idéale ; les instincts civiques sont locaux, produits par un milieu spécial, ils prennent la forme de sentiments hostiles contre ce qui empêche de réaliser le *standard of life* local, ils éliminent, par le mécanisme de la survie, les types d'hommes non conformes à ce *standard* et modèlent les types survivants.

Cette théorie aboutit à des conclusions anti-démocratiques. Le progrès, dans la société humaine comme dans l'évolution animale, doit se faire par la survie des plus aptes. Or l'idéal démocratique tend à égaliser les avantages entre les forts qui produisent et les faibles qui consomment, il admet qu'on peut réaliser un paradis sur terre et que les pauvres n'en sont écartés que par l'oppression ; il empêche donc la suppression des moins bien adaptés. En outre, les villes, qui sont le centre du progrès, n'ont pas encore les instincts civiques appropriés à la nouvelle vie, à « l'économie du plaisir » ; il leur faudrait une « moralité du loisir » avec une sanction énergique de l'opinion, une forte solidarité qui déciderait à prendre des mesures générales et un plus grand développement des sentiments esthétiques.

Ainsi cette philosophie, si pleine de vues originales dans l'étude des phénomènes d'évolution, reste sous la dépendance de l'hypothèse transformiste de la survie des plus aptes. Il eût fallu prouver que cette hypothèse s'applique aux conditions de la société humaine; M. P. ne l'a pas fait. C'est évidemment le point faible de sa doctrine.

On n'a jamais analysé avec précision le phénomène de la sélection dans la société humaine (qui est certainement différente de la sélection

animale); c'est une des grandes lacunes de la science sociale; M. Patten a l'esprit assez ferme pour qu'on puisse lui demander de la combler.

V. — La courte étude du même auteur sur les *Lois normales* est d'une vigueur de pensée exceptionnelle. C'est, en quelques pages, un tableau de l'évolution de toute la philosophie économique contemporaine. M. Patten commence par rappeler la doctrine fondamentale de la vieille économie politique anglaise (Bentham, Ricardo), c'est la théorie de l'homme normal et de l'unité de richesse. L'école autrichienne a adopté un point de départ tout autre, elle part de la notion des différences subjectives entre les hommes et de la théorie de l'utilité-limite; elle s'occupe surtout des phénomènes de valeur sur le marché. L'école américaine a adopté la théorie autrichienne, mais en étudiant surtout les phénomènes plus généraux de valeur sociale, durée de travail, relation entre le coût et la dépense, remboursement à longue échéance. Elle a été amenée ainsi à transporter dans ces problèmes la notion autrichienne de l'utilité-limite, sans tenir compte que cette notion est restreinte aux phénomènes du marché immédiat étudiés par les Autrichiens et ne s'applique plus aux phénomènes économiques de longue durée.

Dans une théorie de la prospérité, comme prétendent la faire les économistes américains, il faut comparer le niveau de vie du peuple et son idéal à différentes époques. On arrive ainsi à la notion d'un homme normal, conforme à l'idéal moyen des gens d'une époque. Cette notion est d'origine démocratique, elle est « le résultat de l'application des idéaux démocratiques de la race aux problèmes économiques ». Ce type, formé en faisant abstraction des défauts et des différences des individus, devient l'idéal auquel se rapporte la justice, car le citoyen ne réclame pour lui que les droits de l'homme normal. L'économiste, pour comparer différentes périodes, doit déterminer les motifs et les tendances de cet homme normal. Il peut alors formuler des *lois normales*, ce sont les idéaux communs à des millions d'individus. Les économistes américains qui veulent étudier les problèmes de la prospérité et du progrès devront donc s'affranchir de la théorie de l'utilité-limite et faire des théories aussi universelles que l'idéal démocratique.

Cependant à la théorie démocratique M. Patten propose une correction. L'égalité et un *standard* objectif s'appliquent bien aux individus qui ont les qualités normales et produisent leur part contributive, la justice leur suffit; mais pour les individus inférieurs qui restent débiteurs de la société, il faut une règle subjective qui tienne compte de leur faiblesse, c'est l'équité qui doit corriger la rigidité de la justice par une conception plus générale.

VI. — Le travail de M. Ward est une analyse critique du manuel de Giddings, *Principles of sociology*. M. Ward n'admet pas la définition : « La sociologie est une science psychologique. » Il conteste le fondement donné par Giddings à la société, la « conscience d'espèce », c'est-à-dire la conscience d'être semblable aux autres membres de la

société. Il lui reproche surtout « l'absence de toute base scientifique », de s'être arrêté aux phénomènes au lieu de chercher les *lois*, c'est-à-dire d'étudier les forces, en particulier la force sociale. Pour la partie anthropologique, il pense que Giddings aurait pu tirer meilleur parti des observations faites sur les sauvages des États-Unis suivant une méthode scientifique que des récits de voyageurs compilés par H. Spencer. Il conclut que le livre devrait s'appeler, non *Principes* de sociologie, mais *Data*, car il n'est qu'une introduction à la science sociale.

II

J. W. Jenks. **Social basis of proportional representation**, 16 p.
E. J. James. **An early essay on proportional representation**, 16 p.
D. S. Remsen. **Fusion of political parties**, 18 p.
E. Dana Durand. **Political and municipal legisl. in 1895**, 15 p.
A. S. Hershey. **Recognition of Cuban belligerency**, 12 p.
E. J. James. **A review of Bryce's American Commonwealth**, 34 p.

I. — M. Jenks se demande s'il y a lieu d'introduire aux États-Unis la représentation proportionnelle. Dans les démocraties, la majorité est censée diriger ; en fait, aux États-Unis, ce sont des minorités qui dominent ; la statistique des votes montre une proportion des partis dans les Chambres toute différente de la proportion dans le corps électoral. La Chambre élue en 1895 a 245 républicains, 104 démocrates, 7 populistes ; d'après la proportion des votes, elle devrait avoir 171 républicains, 136 démocrates, 43 populistes, 6 prohibitionnistes. Les sectionnements troublent aussi les proportions. En outre, la minorité des riches s'assure indirectement la majorité ; en tout pays, même aux États-Unis, les riches gouvernent, et dans leur intérêt, et « cette perversion des plus simples principes du gouvernement démocratique n'excite pas l'indignation ». Sous le nom de démocratie on a une oligarchie, on n'a pas le gouvernement du peuple. Mais pourrait-on se fier à la majorité réelle ? M. J. pense que les pauvres ont les deux qualités nécessaires à un citoyen, le sentiment des éléments de la prospérité nationale et l'aptitude à sacrifier ses intérêts personnels à ceux de l'ensemble. Et la meilleure éducation civique consiste à leur confier la direction de leurs intérêts. Il faut donc rendre la représentation exacte. — M. Jenks examine le système adopté en Suisse pour la représentation proportionnelle, répond aux objections et en indique les avantages (suppression de la tyrannie des partis organisés, des sectionnements arbitraires et de la corruption électorale).

II. — M. James publie, avec une introduction historique, un projet de représentation proportionnelle, présenté en 1844 à la société de philosophie de Philadelphie per Th. Gilpin ; ce projet, qui resta sans résultat, serait le plus ancien de ce genre.

III. — M. Remsen décrit le système suivi en Australie dans le cas

où l'élection n'a pas donné de majorité absolue, et qui permet de reporter les voix données aux candidats des faibles minorités sur les candidats à fortes minorités, de façon à rendre inutile le scrutin de ballotage. Il recommande cette institution aux États-Unis où suivant le vieil usage anglais, on en est resté à l'élection à la majorité relative (qui donne le pouvoir à des maires ou des gouverneurs élus par la minorité).

IV. — M. Dana Durand donne un résumé très instructif des réformes opérées par voie législative en matière d'institutions politiques et municipales dans les différents États dans le courant de 1894 et 1895 — conditions de suffrage (domicile, instruction) — mode de scrutin (scrutin secret, machines à voter) — mesures contre la corruption — désignation par les partis (quelques États règlent les élections dans l'intérieur même des partis) ; — durée des mandats et intervalles des sessions — administration des comtés — législation municipale — réforme des services municipaux — emprunts locaux — pouvoirs municipaux.

V. — M. Hershey établit, par la pratique du droit international et par la description de l'état actuel de Cuba, que les États-Unis ont le droit de reconnaître les insurgés de Cuba comme belligérants. Il ajoute que cette reconnaissance n'aurait pour les insurgés qu'un effet moral.

VI. — M. James relève dans le grand ouvrage de Bryce, — qu'il déclare d'ailleurs le meilleur de tous les livres de ce genre dans toutes les littératures du monde — cinq appréciations inexactes : 1° sur le partage des attributions entre le pouvoir fédéral et les États (Bryce étend trop le pouvoir fédéral) ; — 2° sur la responsabilité des fonctionnaires (il est inexact de représenter le Président comme responsable envers le peuple, non envers le Congrès ; c'est le contraire) ; — 3° le pouvoir judiciaire fédéral (Bryce le restreint à l'application des lois fédérales, tandis qu'une de ses fonctions essentielles est de faire appliquer les lois des États) ; — 4° les principes de l'interprétation de la Constitution (Bryce attribue à la Constitution un caractère cohérent qu'elle n'a pas, elle ne donne aucune solution pour les conflits de pouvoirs) ; — 5° l'autorité suprême en matière d'interprétation constitutionnelle. — M. James relève en outre quelques erreurs de fait.

III

R. Saleilles. **Development of the present Constit. of France**, 78 p.
G. A. Ruiz. **Amendments to the Italian constitut.**, 27 p.
L. Wuarin. **Recent polit. experiments in the Swiss Democr.** 20 p.
C. Bornhak. **Rudolf von Gneist**, 17 p.

I. — L'exposé de l'histoire constitutionnelle de la France depuis 1875 écrit par M. Saleilles pour les Américains est clair, bien ordonné et très exact. Il ne dépare pas l'excellente collection où il a eu l'honneur d'être admis. L'auteur, quoique juriste, a appliqué une méthode histo-

rique à l'étude de l'évolution de la constitution française. Le juriste ne se retrouve que dans les formules employées pour désigner les usages constitutionnels.

Les questions traitées sont : 1° l'organisation du pouvoir constituant qui, contrairement à la tradition française, a été enlevé au peuple et concentré dans les Chambres et la forme de la Constitution française qui, n'étant plus écrite, « continue à se développer... sous l'influence de la vie sociale », et « rentre dans le domaine de l'évolution historique » ; — 2° l'évolution du suffrage résultant des lois adoptées depuis 1875, unification du suffrage législatif et municipal (1884), restriction du suffrage par la loi des candidatures multiples, loi en opposition avec tous les principes de l'école démocratique ; — 3° l'évolution du Sénat, par la revision de 1884 (unification de recrutement, modification du corps électoral, inéligibilité), 4° l'évolution de l'opinion politique, accroissement d'autorité de la Chambre, dépendance croissante des ministres, diminution de l'autorité du Président, affaiblissement de la doctrine d'une assemblée unique, affaiblissement des partis monarchiques.

M. S. s'est donné le plaisir de terminer par quelques pages où il exprime ses craintes, ses espérances, ses admirations et ses antipathies personnelles. Ce serait un divertissement innocent s'il avait pris soin de distinguer nettement cette confession de foi de la partie objective de son étude. Mais, comme il a négligé cette précaution, il risque d'égarer le public des États-Unis sur l'état réel de l'opinion publique en France. Je crois donc rendre service aux lecteurs américains en les avertissant que la doctrine de ce travail, catholique, libéral, anti-démocratique, hostile au pouvoir de la Chambre, n'est en France admise que par une minorité, très fortement représentée, il est vrai, dans le monde doctrinal des corps savants et des revues, mais sans action sur les électeurs et, par conséquent, sur l'évolution réelle de la vie politique. Je les engage donc à considérer comme de simples impressions personnelles ou du moins comme des appréciations discutables, les assertions suivantes : que depuis 1889 « le Sénat a repris plus d'importance aux yeux du parti républicain », — que « le boulangisme s'explique par le besoin d'un pouvoir fort et d'une volonté de la part du gouvernement » (le boulangisme était une coalition de conservateurs catholiques hostiles à la République et de radicaux mécontents non de la faiblesse du Parlement mais de son inertie), que « le système parlementaire modifié par division en menus partis aboutit... à l'absence de toute direction politique », — que « l'idée que le Parlement peut gouverner tombe de plus en plus en discrédit » et que le régime parlementaire français évolue vers une diminution de l'action du Parlement en raison de cette maxime « qu'il appartient au gouvernement de gouverner et que le Parlement n'est pas le gouvernement », qu'il « faut un chef du gouvernement soutenu par une majorité disciplinée », en d'autres termes que les représentants élus doivent laisser la direction aux fonctionnaires — que l'auto-

rité politique du Président de la République s'accroîtra et que « la république française dans l'avenir présentera... une combinaison de l'autorité personnelle confiée au chef de l'État avec l'influence d'un gouvernement parlementaire »[1].

Les assertions opposées ne seraient peut-être pas plus vraies, mais *certainement* elles ne le seraient pas moins ; et elles seraient beaucoup plus conformes à l'évolution démocratique des électeurs français depuis quelques années.

II. — M. Ruiz, professeur à Naples, expose les transformations de la constitution italienne depuis le Statut de 1848. Établie sous forme d'une constitution promulguée, elle s'est développée par additions et interprétations législatives, sans intervention d'un pouvoir constituant. Elle « consiste en un organisme de loi groupé autour d'un noyau primitif qui est le Statut » de 1848. M. Ruiz cite les déclarations pour et contre le droit du Parlement à modifier la Constitution. Il montre que les changements en Italie ont porté non sur les principes des droits et des libertés, mais sur le mécanisme des institutions.

III.—L'expérience politique en Suisse que décrit M. Wuarin, c'est la représentation proportionnelle. Après avoir décrit le referendum et l'initiative, il raconte l'histoire « de la troisième conquête décisive de la démocratie en Suisse, la représentation proportionnelle ». Recommandée depuis 1864 par une société doctrinale fondée à Genève, elle n'a passé dans la pratique qu'après les troubles du Tessin en 1891 et comme remède au sectionnement arbitraire[2]. Elle a été adoptée bientôt par trois autres cantons et on demande de l'introduire dans le gouvernement fédéral. M. Wuarin décrit, comme le procédé le plus satisfaisant, celui du canton de Genève; il suppose le scrutin de liste; chaque parti a droit à un chiffre d'élus proportionnel au chiffre de ses votants.

IV. — La biographie de Gneist par Bornhak a paru dans l'*Archiv für öffentliches Recht*. C'est une exposition critique de la doctrine de Gneist sur le *self government*.

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. L'auteur se fonde sur cette proposition doctrinale : « On ne peut attendre aucun progrès là où il n'y a pas de volonté déterminante. » L'histoire des progrès politiques aux États-Unis indiquerait presque le contraire, la plupart des progrès s'y sont faits par des compromis.

2. Je ne puis m'empêcher de remarquer que le sectionnement tendencieux (*le gerrymander* des Américains), bien que pratiqué en France dans la politique locale, paraît inconnu des théoriciens français, y compris les admirateurs de la représentation proportionnelle.

BULLETIN

M. E. Callegari, qui prépare un travail d'ensemble sur Alexandre Sévère, sa cour et son temps, et qui a déjà publié (Padoue, 1895) une étude sur les sources de ce règne, cherche, dans une « Note chronologique » (*Nota chronologica, quando abbia cominciato a regnare Alessandro Severo*. Padoue, 1896, in-8°, 28 p.), à résoudre une question de date fort embrouillée, comme l'histoire impériale du IIIe siècle en offre un si grand nombre. Il arrive à cette conclusion que Alexandre Sévère a dû être proclamé auguste le 11 mars 222. D'après cette dissertation, ceci résulte d'abord de la durée du règne d'Élagabal, telle qu'elle est donnée par Dion Cassius, puis de la durée du règne même de son successeur, que M. C. fait mourir le 18 ou le 19 mars 235, et enfin de la durée du règne de Maximin, dont il place la mort au milieu de juin 238. Ces différentes données chronologiques étaient jusqu'ici le plus ordinairement admises : ce sont celles que Duruy adopte dans son *Histoire des Romains*. La *Note* de M. Callegari fortifie les raisons que l'on avait déjà pour les accepter. — G. L.-G.

— M. Coloman Thaly vient de publier, dans les *Monumenta Hungariae historica*, la suite de la correspondance d'Emerich Thoekoely entre 1691 et 1692 (*Thoekoely Imre fejedelem 1691-1692-iki leveleskœnyve*, Budapest, Académie, 399 p.). Thoekoeli, le roi des « Kurucz » comme on l'a appelé, est un des grands héros de l'indépendance magyare. Il a tenu souvent en échec les armées autrichiennes et il fut même pendant quelques mois prince de Transylvanie. Il a rédigé ses mémoires au jour le jour avec le plus grand soin, et il ne cessait de faire copier sa correspondance qui était considérable. Dans le bonheur, comme dans le malheur il n'oubliait pas ses chers « papiers ». Interné en Bithynie, il mourut à Izmid en 1705 ; mais, grâce au comte Feriol, ambassadeur de France à Constantinople, François II Rakoczy, dont la mère Hélène Zrinyi avait épousé Thoekoeli en secondes noces, fit transporter tous les documents en Hongrie (1708). Beaucoup ont été perdus depuis. Toutefois il reste encore bon nombre de journaux, dont cinq volumes ont déjà été publiés par MM. Nagy, Torma et Thaly dans les *Monumenta*. Le sixième volume qui vient de paraître, contient la correspondance de Thoekoeli après sa chute. Le texte a été découvert dans les archives de la famille Jeszenak à Presbourg et se trouve actuellement au Musée national de Budapest, qui devient peu à peu le dépôt des archives des familles hongroises. Les 623 lettres que l'ouvrage contient vont du 23 mars 1691 au 28 décembre 1692. Quoique déchu, Thœkœly était encore un homme avec lequel il fallait compter. La cour de France avait toujours un diplomate accrédité auprès de lui, la Porte ottomane le consultait fréquemment, et il était en relations avec la noblesse polonaise, le woiwode de la Moldavie et le khan tartare. La cour de Vienne lui fit même des avances, car le général autrichien Heissler qu'il échangea plus tard contre sa femme Hélène Zrinyi, retenue à Vienne, était son prisonnier. Les lettres sont pour la plupart en magyar, quelques-unes seulement en latin ; ce qui prouve de nouveau que la Transylvanie était le foyer de la culture magyare à une époque où, dans la Hongrie proprement dite, on ne correspondait qu'en langue latine. Les lettres qui peuvent intéresser l'histoire des relations extérieures de la France sont : n° 247, au ministre français, datée d'Andrinople ; n° 248, au chargé d'affaires de France en Pologne ; n° 337, au roi de France, au nom d'Hélène Zrinyi ; n° 350 à

Béthune, ambassadeur de France en Pologne; n° 399, au secrétaire de l'ambassade française à Constantinople. Un index complet des six volumes sera publié ultérieurement. — J. K.

— M. Joseph Thury continue la série des *Monumenta* concernant la domination turque en Hongrie. Chargé de la traduction des historiens ottomans qui racontent les guerres contre la Hongrie, il nous donne aujourd'hui le deuxième volume, sous le titre : *Historiens turcs, II, 1521-1566* (*Toeroek toerténetirok*, 426 p.). Ce volume contient la traduction hongroise, avec notes, des écrivains suivants : 1° Lufti pacha (*Histoire de la maison d'Osman*), qui était beau-frère de Soliman et a pris part aux batailles qu'il raconte, entre autres à celle de Mohacs dont le récit, très poétique d'ailleurs, évoque pour la Hongrie de tristes souvenirs; la traduction est faite sur un manuscrit de la Bibliothèque de Vienne (Hist. Osm. 17 a. b. c.) et donne des détails intéressants sur les événements qui se sont passés entre 1521 et 1522; 2° Ferdi (*Histoire du sultan législateur Soliman*) a vécu également sous le règne de Soliman; deux exemplaires incomplets de son histoire se trouvent à Vienne; la traduction est faite sur le manuscrit 42 a; 3° Dselalzade Mustafa, « le plus grand historien du plus grand des sultans », qui se place à coté de Kemalpasazade et Szead-Eddin. Le manuscrit également conservé à Vienne (n° 41) donne les événements de 1520 à 1555; 4° Szinan Csausz, *Histoire de l'Expédition de 1543*; 5° Kâtib Mohammed, *Récit des événements de guerre de 1521 à 1578*. M. Thury ajoute en appendice quelques documents turcs relatifs à cette époque et des extraits du *Memorandum* de Kocsi beg écrit sous le règne de Murad IV. François Ier, roi de France, figure à deux reprises dans ces histoires sous le nom de Francsisko « qui gouverne avec grande puissance, a de nombreux trésors et dont les villes, villages et châteaux sont innombrables, car il gouverne sur plusieurs pays ». Souvent on trouve des poésies intercalées dans le récit. L'index très détaillé facilite les recherches. — J. K.

— La série des *Monumenta Hungariae juridico-historica*, autrement dit *Corpus statutorum*, vient de s'enrichir du quatrième volume. Cette série est due à la collaboration de MM. A. Kolosvari et Clément Ovari, professeurs à l'Université de Clausembourg (*Statuta et Articuli municipiorum Hungariae Cis-Danubianorum*, LXXXIII-916 pp., in-8). Ces deux savants parcourent les archives de tous les Comitats et reconstituent par leur recueil l'ancienne vie juridique de la Hongrie. Les districts de la Tisza sont déjà dépouillés et nous avons maintenant les statuts des comitats Arva, Bars, Bacs-Bodrog, Esztergom, Hont, Liptó, Nograd, Nyitra, Pest-Pilis, Pozsony, Trencsén, Turocz et Zolyom, de 1559-1795. La plupart des textes sont en latin, les autres en hongrois. L'index de 83 pages, admirablement fait, contient les divisions suivantes : droit privé, droit pénal, procès, administration, affaires des nationalités, guerre, impôts et finances, église et école, industrie et commerce, noms propres. — J. K.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 18 janvier — 1897

Musées de Berlin, Manuscrits grecs, coptes et arabes. — Cornill, Introduction à l'ancien Testament. — Holtzmann, Manuel de théologie, V et VI. — Schwartzkopff, La révélation de Jésus. — Teichmann, L'eschatologie de saint Paul. — Franklin, Les influences épiques dans Eschyle. — Furtwaengler, Copies de statues ; Intermezzi. — Bussemaker, La scission des provinces wallones. — Loserth, La pacification de Styrie. — Zwiedineck, Les archives des Wurmbrand de Steyersberg. — Brunetière, La moralité de la doctrine évolutive. — *Bulletin :* Les poésies de Bacchylidès ; Bretmann, La littérature phonétique ; Cartier et Chenevière, Du Moulin ; Haas, L'influence du système d'Epicure sur la philosophie des xvi° et xvii° siècles ; Rainer, L'éthique de Malebranche ; Szilady, Les poètes hongrois ; Komaromy, La formation du Comitat d'Ugocsa ; Bulletin de l'Académie hongroise ; Birch-Reichenwald Aars, L'autonomie de la morale ; Mantovani, Psychologie physiologique. — Académie des inscriptions.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin ; Griechische Urkunden, t. I, liv. IV-XII, t. II, liv. I-IX, in 4° et 1-288, p. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1894-1896.

J'ai annoncé en son temps les premières livraisons de ce recueil de documents, le plus précieux qu'on ait publié en ce genre au cours des dernières années ; il faut maintenant noter au passage l'apparition des livraisons qui terminent le premier volume et commencent le second. L'ouvrage est des mieux conçu, et l'exécution en est aussi louable que la conception. Les auteurs, Wilcken, Krebs, Viereck, ont continué de nous donner des transcriptions soignées et consciencieuses de tous ces documents difficiles : leur compétence bien connue nous permet de les employer en toute sécurité pour les besoins de nos études, et la minutie avec laquelle ils ont indiqué les lectures douteuses et rejeté en note leurs conjectures les plus vraisemblables nous est un garant que le texte qu'ils ont donné est entièrement authentique. Un pareil travail échappe par sa nature même à l'analyse : rien que la table des pièces qu'il contient dépasserait la longueur d'un article ordinaire. Il faut se borner à constater qu'il est excellent, en recommander l'usage à tous ceux qu'intéresse l'histoire des institutions antiques ou plus spécialement l'administration de l'Égypte aux temps gréco-romains, puis remercier sincèrement les auteurs du service qu'ils nous rendent.

H. G.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin : Koptische und Arabische Urkunden, T. I, fasc. I, p. 1, in-4°p. 1-32, Berlin, 1895, Weidmannsche Buchhandlung. — Prix 2 m 40 pf. la livraison.

La direction générale des Musées de Berlin a commencé la publication des manuscrits coptes sur le même plan que celle des manuscrits grecs qui se poursuit depuis 1892. Le premier fascicule paru est tout entier l'œuvre de M. Erman. La plupart des textes sont des formules magiques ou des amulettes, et les plus curieux ont été étudiés déjà dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache* par Erman lui-même (1895, t. XXXIII, p. 41-46, 48-51) ou par Stern (1878, p. 50; 1885, p. 42). Ils ont pour objet de guérir diverses maladies ou d'assurer au magicien certaines qualités par la vertu du Christ, de la Vierge et des saints, quelquefois par celle de divinités paiennes empruntées aux religions pharaoniques; dans l'un d'eux figurent des personnages à noms alphabétiques où l'on peut reconnaître les vieillards de l'Apocalypse, dont le rôle s'est développé si fort dans le christianisme égyptien (*Pap. 8330*, p. 16, n° 17). La langue en est curieuse et certaines pièces écrites en dialecte du Fayoum mériteraient d'être examinées de près.

M. Erman a autographié lui même les planches, et cela seul nous est une garantie de correction : l'écriture se lit aisément, et l'ensemble de la publication est d'une netteté accomplie.

G. Maspero.

Ægyptische Urkunden aus den kœniglichen Museen zu Berlin : Arabische Urkunden, t. I, fasc. I, p. 1-32, in-4. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1896.

La série des documents arabes du Musée de Berlin provient presque entière des mêmes localités que les séries grecques et coptes : elle en est la suite historique. Elle renferme comme elles un mélange de pièces officielles et privées, lettres, quittances, contrats, comptes, registre d'impôts, formules magiques : c'est, sous une langue nouvelle et dans des temps plus rapprochés de nous le même fonds d'idées, de mœurs, de pratiques judiciaires et administratives. Les plus anciennes pièces remontent au IIe siècle de l'Hégire et nous montrent la langue arabe pleinement naturalisée en Égypte, le plus grand nombre date du troisième et du quatrième. M. L. Abel, qui a déjà autographié tant de textes assyriens, s'est chargé de reproduire les textes arabes, et il s'est fort bien tiré de cette tâche délicate. Il donne les pièces d'abord en un fac-simile cursif, puis en transcription courante : un erratum sur la couverture indique provisoirement quelques-unes des petites fautes qui lui sont échappées dans la transcription.

M. A. S.

Einleitung in das Alte Testament von C. H. Cornill. Vierte Auflage. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896. In-8, xvi-359 pages.

Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie, von H. J. Holtzmann. Fünfte und sechste Lieferung. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896, In-8. pp. 145-288, 241-288.

Die Gottesoffenbarung in Jesu Christo, von Dr P. Schwartzkopff. Giessen, Ricker, 1896. In-8, 199 pages.

Die paulinischen Vorstellungen von Auferstehung und Gericht, von E. Teichmann, Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896, In-8, vi-125 pages.

I. — Cette nouvelle édition du savant ouvrage publié par M. Cornill, indépendamment des additions particulières qui ont été faites au texte des précédentes, contient un chapitre nouveau, concernant les apocryphes (deutérocanoniques) et les pseudépigraphes de l'Ancien Testament. Les différents chapitres ont été pourvus d'indications bibliographiques qui ne prétendent pas être complètes, mais se réfèrent aux publications les plus importantes. L'auteur déclare qu'il a fait effort pour être aussi *objectif* que possible : il ne semble pas néanmoins avoir été trop profondément ému du reproche de *subjectivisme* qui lui a été adressé de divers côtés, et il a eu raison de ne pas s'en émouvoir. Son livre donne une idée juste de l'état présent de la critique sur les sujets qui y sont traités, et atteste en même temps un effort méritoire pour améliorer ou rectifier les conclusions déjà proposées.

Certains problèmes sont tranchés beaucoup trop promptement et absolument, par exemple l'origine de *Gen.* xiv (histoire de Codorlaomor et de Melkisédek), où M. C. ne veut voir qu'un *midrash* d'époque très récente. La rédaction définitive de l'histoire n'est certainement pas ancienne, mais on discerne assez facilement, sous les additions et les retouches modernes, des éléments consistants. Certains critiques trouvent tout naturel qu'un juif du ve ou du vi^e siècle avant notre ère ait exhumé des documents babyloniens Codorlaomor et Hammurabi (Amraphel), à seule fin de relever le prestige d'Abraham. La chose n'est déjà pas si simple, et nous ne sommes plus au temps où l'on pouvait soutenir qu'une expédition élameto-chaldéenne en Palestine, vers le xxiie siècle avant Jésus-Christ, était impossible à concevoir. Il est assurément fort spirituel de dire que le chapitre xiv de la *Genèse* est sans père ni mère, tout comme un de ses personnages, Melkisédek ; mais n'est-ce pas avouer malgré soi qu'on n'y comprend rien ? Ce chapitre doit avoir une histoire assez compliquée, impossible peut-être à reconstituer. Certaines particularités le rattacheraient au document élohiste (E). Après avoir écarté arbitrairement Codorlaomor, on veut que la rencontre de Melkisédek avec Abraham ait été imaginée pour autoriser le paiement de la dime au temple. D'où vient donc que l'auteur s'est abstenu de conduire le patriarche sur la colline du temple et l'arrête en un endroit qui n'avait pas la même signification religieuse dans le souvenir traditionnel ? Il y aurait une hypothèse bien tentante pour un critique un peu hardi : ce serait de dire que la vallée du Roi (*Mélek*), où s'arrête

Abraham est la vallée de Hinnom, où l'on offrit plus tard des sacrifices à Moloch; que c'était un lieu sacré qui ne fut pris en abomination qu'au temps des prophètes; que le document élohiste commençait justement (ainsi que l'a entrevu Dillmann) par l'histoire de Codorlaomor, où intervenait « Abraham l'Hébreu »; qu'il conduisait Abraham au plus ancien sanctuaire de Jérusalem, de préférence au temple; que cette circonstance effraya les compilateurs de l'histoire sainte; que le récit, peut-être écarté d'abord du recueil sacré, y rentra ensuite, après avoir été bien amendé. Ce serait un château de cartes. Mais tout vaut mieux que la solution étroite et brutale adoptée par M. Cornill, à la suite de Wellhausen.

II. — Le chapitre où M. Holtzmann analyse la prédication de Jésus réalise tout ce qu'on pouvait attendre de l'éminent critique. On voudrait résumer ici cette magistrale étude autrement qu'en en marquant les principales subdivisions : Dieu et l'homme; le royaume de Dieu; la conscience messianique de Jésus. Il est à remarquer que M. H. admet en substance l'exactitude du sens que l'Église romaine attribue à *Matth.* xvi, 17-19 : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » etc.; mais il conteste l'authenticité des paroles évangéliques, en alléguant que l'idée de l'Église est en contradiction avec celle du royaume des cieux annoncé par Jésus. Mais est-il bien sûr que le mot « Église » ait dans ce passage un sens aussi exclusif? M. H. se moque un peu des gens qui croient trouver le salut dans les coupures et qui font emprunter *Matth.* xvi, 17-18, à l'Évangile primitif, en regardant le v. 19 comme une addition de l'évangéliste. Que le critique réservé qui n'a jamais fait de coupure dans un texte biblique, leur jette la première pierre! Il est bien vrai que le fragment évangélique dont il s'agit a tout l'air d'une enclave dans le récit parallèle de saint Marc; mais cela ne prouve pas que la pièce rapportée soit sans rapport avec l'Évangile primitif.

Dans la seconde partie du fascicule, M. Holtzmann analyse les particularités doctrinales de l'Épître aux Éphésiens, des Épîtres pastorales, et commence l'examen de l'Épître aux Hébreux.

III. — L'œuvre de M. Schwartzkopff est à la fois théologique et critique. C'est une dissertation sur la science du Christ, d'après les données des Évangiles. Les théologiens la liront sans doute avec plus d'intérêt que les critiques. Car la plupart de ceux-ci, quand ils traitent de l'enseignement de Jésus, font un simple tableau analytique de sa pensée, comme ils croient la comprendre, tandis que M. S. se met au point de vue théologique et psychologique de la révélation de Dieu ou Jésus, et des limites de cette révélation, c'est-à-dire de l'influence exercée sur l'enseignement de Jésus par la théologie de son temps. Mais bien qu'il veuille être et qu'il soit un théologien méthodique, on dirait presque scolastique, M. Schwartzkopff ne laisse pas d'être un critique fort exact. Il se rencontre souvent avec M. Holtzmann, dont les conclusions purement scientifiques se trouvent ainsi encadrées, sans s'y attendre,

par une théorie dogmatique. L'exposition est un peu sèche, mais d'une parfaite clarté.

IV. — M. Teichmann n'a pas craint d'aborder après M. Holtzmann l'eschatologie de saint Paul. Il a poussé plus avant, peut-être un peu plus subtilement, sur certains points, l'examen des idées qui ont été successivement émises par l'Apôtre. En un endroit, il paraît avoir lu entre les lignes de la première épître aux Corinthiens (xv, 22-28) une opinion qui n'y est pas exprimée : saint Paul, en annonçant que la mort serait définitivement vaincue par le Christ dans son dernier avénement, aurait prédit que les pécheurs se convertiraient alors, pour que la rédemption soit complète ; il n'y aurait plus de jugement. Cela se déduit, assure M. Teichmann, des principes de saint Paul. Et comment savons-nous que saint Paul a tiré cette conclusion, puisqu'il n'en dit rien et qu'il la contredit plutôt ailleurs ? On lira surtout avec profit le chapitre concernant la résurrection (p. 33-75).

J. S.

Traces of epic influence in the tragedies of Aeschylus. A dissertation presented to the Faculty of Bryn Mawr College for the degree of doctor of philosophy, by Susan Braley FRANKLIN. Baltimore, 1895. Un vol. in-8° de 81 p.

Eschyle disait que ses tragédies n'étaient que les reliefs des grands festins d'Homère. Cette parole du poète tragique ne signifie pas seulement qu'il reconnaissait avoir pris dans Homère un bon nombre des sujets qu'il a traités, ce que nous montrent les fragments des pièces perdues ; elle indique aussi qu'il s'est plu à imiter le style de l'épopée. C'est cette imitation de la langue épique par Eschyle qui fait le sujet de la présente dissertation. M. F a relevé avec soin toutes les formes ioniques qui se trouvent dans ce poète ; il les a classées avec ordre ; il omet peu de chose. Mais cela est-il vraiment suffisant ? D'abord une conclusion manque. Quel est le véritable caractère de cette imitation ? En quoi Eschyle se distingue-t-il sur ce point de Sophocle et d'Euripide ? Eux aussi sont remplis de formes ioniques. Entre eux et Eschyle ne peut-on pas noter des différences et des ressemblances ? Nous prenons comme exemple un mot que nous nous étonnons de ne pas trouver dans les listes dressées par M. F., la préposition ἕνεκα. La forme que l'on rencontre le plus souvent non seulement chez les tragiques, mais aussi chez les prosateurs attiques, est οὕνεκα. Dindorf, dans le Thesaurus et dans le Lexique d'Eschyle, dit qu'aucun auteur attique n'a employé la forme εἵνεκα ; elle se trouve cependant dans les inscriptions métriques attiques à partir du milieu du v° siècle (voir Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, 2° éd., p. 176) ; elle est enfin donnée par les manuscrits d'Eschyle, *Prométhée*, 361 ; *Suppliantes*, 194 ; par ceux d'Aristophane, *Plutus*, 329 ; l'emploi de cette forme est attestée, pour Platon et

Démosthène, par Thomas Magister. De plus, Eschyle a employé, au moins deux fois, la forme ἕνεκα (Agamemnon, 791 ; Fragment 181 Nauck). Aucune de ces deux formes ne se trouve chez Sophocle qui emploie exclusivement οὕνεκα. Il nous semble qu'il aurait été utile de dresser une liste d'exemples analogues, en indiquant l'emploi de telle ou telle forme chez Eschyle ou chez ses rivaux ; on serait arrivé ainsi à faire connaître plus clairement le caractère de cette imitation des formes ioniques par le grand tragique.

Albert MARTIN.

Adolf FURTWAENGLER. **Ueber Statuenkopien im Alterthum.** Erster Theil. Extrait des *Abhandlungen der k. bayer. Akademie der Wissenschaften*, I Cl. XX Bd., III Abth. Munich, Roth, 1896. In-4°, 64 p. et 12 planches.

Adolf FURTWAENGLER. **Intermezzi.** Kunstgeschichtliche Studien. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1896. In-4°, 92 p. et 4 planches.

L'auteur des *Meisterwerke* se retrouve tout entier dans ces deux ouvrages, publiés à quelques semaines d'intervalle, avec les qualités et les défauts qui l'ont rendu célèbre, non pas atténués — mais exaltés. C'est toujours, c'est plus que jamais, une érudition immense, une ingéniosité déconcertante, une vivacité et une fraîcheur de style qui valent mieux que l'élégance, mais ne l'excluent pas. C'est aussi une fureur d'affirmation, une intempérance d'hypothèses, une intolérance blessante à l'endroit des idées que M. Furtwaengler ne partage pas. Les personnes ne sont pas plus ménagées que les opinions. Cette fois, la *tête de turc* est ce pauvre M. Kekulé, l'un des directeurs du Musée de Berlin, qui revient dix fois sur la sellette, pour s'entendre faire la leçon comme à un écolier. Pourquoi tant d'acharnement ? La faiblesse des publications de M. Kekulé devait désarmer M. Furtwaengler. Mais voilà : l'administrateur berlinois s'est permis de censurer les *Meisterwerke* dans les *Gött. gel. Anzeigen*, de reprocher, par exemple, à l'auteur d'avoir fait de Callimaque « un pot où l'on peut fourrer tout ce qui gêne ». *Inde irae ;* mais comment M. Furtwaengler ne voit-il pas qu'il se fait tort en mêlant ainsi à ses découvertes, à ses idées justes ou brillantes, l'expression de rancunes personnelles? Ce n'est pas la première fois qu'on en est choqué. Tout récemment, dans la *Philologische Wochenschrift*, M. F. n'a-t-il pas déclaré M. Jamot indigne d'écrire dans les *Monuments Piot* (qui lui doivent tant), simplement parce que ledit M. Jamot, dans deux autres recueils, avait porté des coups sérieux à la théorie de M. F. sur l'*Athéna Lemnia* ? Il faut s'habituer, quand on lit M. Furtwaengler, quand on vit dans l'intimité de ses ouvrages, à ce singulier mélange de grandeur et de petitesse. Mais, après tout, l'essentiel est d'apprendre, et l'on s'instruit toujours avec cet homme supérieur, même lorsqu'on ne peut suivre l'hippo-

griffe qui l'emporte, ou qu'on n'approuve pas tous ses procédés. Laissons donc de côté les questions irritantes — le chapitre des *Intermezzi* sur la tiare de Saitapherne ne donne que trop la tentation d'y insister — pour faire connaître la substance des deux nouveaux ouvrages dont M. F. vient de doter l'archéologie.

Nous commençons par les *Statuenkopien*.

I. — On a beaucoup trop souvent confondu, en matière de statuaire antique, les imitations et les copies. De tout temps, les sculpteurs ont imité; mais, suivant M. Furtwaengler, ils n'ont commencé à copier exactement (en se servant de moulages) qu'au Ier siècle avant J.-C. Les copies pergaméniennes (comme la *Héra* et l'*Athéna*), d'après des originaux de l'époque de Phidias, sont très libres. Le patron des copistes fidèles fut Pasitélès. Quant aux œuvres dites archaïsantes, les unes appartiennent à Callimaque et à son école, c'est-à-dire à la fin du ve siècle, et ne sont que des œuvres maniérées, inspirées par le conservatisme religieux; les autres sont des copies exactes des précédentes, dues à Pasitélès et à ceux qui l'ont suivi. En bronze, même à l'époque de l'Empire, il n'y a pour ainsi dire pas de copies, mais des imitations libres; en terre cuite, les figurines asiatiques qui reproduisent exactement des motifs de la sculpture ne sont pas antérieures au Ier siècle avant J.-C. Telle est la substance du mémoire de M. F. *Ueber Statuenkopien*. Le rôle assigné par lui à Pasitélès est très contestable. M. F. est « certain » (*gewiss*) que cet artiste fit exécuter des moulages d'après les statues célèbres, conservées dans des lieux publics ou dans des temples. Mais, d'abord, aucun texte ne présente Pasitélès comme un copiste et, en second lieu, il n'est pas admissible que l'on ait permis de mouler des statues de marbre, au risque d'en altérer les couleurs. Aujourd'hui même, les directions des Musées d'Athènes et de Constantinople refusent, avec raison, de laisser mouler les Κόραι de l'Acropole et les sarcophages de Sidon. La présence de *puntelli* prouve l'emploi d'un modèle en terre glaise, non pas nécessairement celle d'un moulage en plâtre. Le texte célèbre de Lucien (*Jup. trag.*, 34) concerne une statue de bronze; rien ne prouve qu'on eût l'habitude d'en mouler d'autres.

II. — Ayant récemment fait une tournée archéologique en Angleterre, M. F. a pu visiter quelques-unes des grandes collections privées et rectifier, sur certains points, l'excellent catalogue d'ensemble de M. Michaelis. Il a aussi publié en phototypie, pour la première fois, plusieurs œuvres dont on ne connaissait jusqu'à présent que de méchantes gravures anglaises ou les dessins de Brotherton faits pour Clarac (Zeus et Athéna d'Ince Blundell, Dionysos, Aphrodite et Athéna de Woburn Abbey, etc.). Signalons, en passant, quelques vues personnelles. L'original du Zeus d'Ince remonte à Céphisodote l'Ancien (p. 28); la jeune fille d'Ince (Clarac, 593, 1290) est une hiérodule libyenne de Zeus Ammon (p. 34); le Thésée d'Ince (*Arch. Zeit.*, 1874,

pl. I) dérive du Thésée de Silanion, mentionné ou plutôt impliqué par Plut., *Thes.*, 4 (p. 37); l'Arès du Louvre n'a rien à voir, comme le voudrait M. Robert, avec le Pâris d'Euphranor (p. 43). Sur la planche VIII, M. F. publie une magnifique tête de philosophe (Woburn), où il reconnaît, à la suite de M. Michaelis, Carnéade (p. 47). A la p. 50 est donnée pour la première fois, comme vignette dans le texte, une image satisfaisante de l'Apollon Disney à Cambridge (*Mus. Disneianum*, pl. 24, caricature).

III. — De la statue célèbre d'Agoracrite, qui représentait la Mère des Dieux, M. F. croit que nous possédons une copie libre à la Villa Pamfili (pl. X; au trait dans Clarac, 762 C, 1906 C). L'Athéna Albani avec l'αἶδος κυνέη est une copie de l'Athéna Itonia de Coronée, œuvre d'Agoracrite, qui est apparentée à la Cybèle Pamfili. Mais le visage de l'Athéna Albani est *calamidéen*, tandis que celui de la Cybèle est *phidiesque* : d'où ce petit roman, qu'Agoracrite de Paros, en s'établissant à Athènes, entra d'abord dans l'atelier de Calamis, fit, sur sa recommandation, les statues de Coronée, et passa après 447 dans le camp de Phidias, qui subit, d'ailleurs, l'influence de son nouvel auxiliaire, la *Lemnia* devant quelque chose à l'*Itonia*. Tout ce chapitre est un de ces petits exercices sur la corde raide qui donnent souvent le frisson aux lecteurs de M. Furtwaengler.

IV. — Un Apollon en bronze du Louvre (pl XI), dont il existe une réplique à Vienne, et un Asclépios en bronze du musée de Cracovie (*ibid.*), dont il y a plus de répliques que ne le croit M. Furtwaengler, seraient à compter parmi les rares petits bronzes qui sont des copies approximatives d'œuvres célèbres. L'Asclépios dérive peut-être de Crésilas.

V. — L'Hermaphrodite de Berlin (pl. XII) est, suivant M. Furtwaengler, une copie de l'*Hermaphroditus nobilis* de Polyclès, qu'on a voulu reconnaître à tort dans l'Hermaphrodite Borghèse. C'est une œuvre où l'influence de Praxitèle est sensible. Les arguments de M. F. ne me semblent pas suffisants; il est singulier qu'il existe si peu de répliques de la statue de Berlin et qu'elle n'ait pas été imitée en terre cuite. Je crois qu'il faudra chercher ailleurs.

Passons aux *Intermezzi*.

I. — M. F. a fait photographier, chez le duc de Devonshire à Chatsworth, une magnifique tête grecque en bronze de la première moitié du v[e] siècle, provenant de Smyrne (pl. I-III). L'analyse qu'il en fait est des plus intéressantes, mais : 1° je ne vois pas qu'elle ressemble à la tête de Périnthe; 2° je ne conçois pas les raisons qu'a M. F. de l'attribuer à Pythagore de Rhégium; 3° je trouve qu'elle rappelle, de profil, la tête de l'Apollon de Piombino, bien qu'elle soit au moins d'une génération plus récente.

II. — En 1872, Carl Bötticher avait émis l'idée que l'Athéna Médicis, autrefois envoyée par Ingres de Rome à notre école des Beaux-Arts,

était la figure centrale du fronton oriental du Parthénon. M. F. est arrivé indépendamment à la même conclusion, ayant eu l'occasion, en 1896, d'étudier de près l'original. Il est vrai — M. Furtwaengler nous l'apprend très loyalement — qu'il y a, dans la base de l'Athéna Médicis, quatre goujons dont on ne voit aucune empreinte sur le rebord du fronton de Parthénon, où étaient autrefois fixées les figures. Mais qu'à cela ne tienne! C'est un Romain, probablement Néron, qui a enlevé la Minerve du fronton oriental, où les Athéniens la remplacèrent par une copie; Néron la fit colloquer dans le fronton d'un temple en Italie (d'où les goujons) et de ce temple elle passa dans la collection des Médicis, puis à Paris. — Le mémoire de M. Furtwaengler est du plus haut intérêt. Il établit définitivement que la statue de l'École des Beaux-Arts est un original de l'époque de Phidias, en marbre pentélique; mais je ne crois pas qu'il ait prouvé que cette statue ait jamais fait partie d'un fronton et je suis sûr que tous les artistes trouveront fâcheuse la restauration du fronton qu'il a proposée (p. 29), avec Athéna debout au milieu, deux Nikés à gauche et à droite, puis Héphaestos avec son marteau et Poseidon avec son trident, Zeus et Héra assis sur des trônes et se faisant face, etc. La restauration de M. Six est sans doute encore plus mauvaise (Zeus assis au centre), mais ce n'est pas une raison pour que l'on approuve la nouvelle tentative. Si l'ensemble représentait vraiment la naissance d'Athéna, il est inadmissible que l'artiste n'ait indiqué le sujet que par la présence d'Héphaestos brandissant un marteau. On sculpte comme on écrit en vers ou en prose, pour être compris.

Dans les *Meisterwerke*, M. F. avait considéré l'Athéna Médicis comme une copie romaine de la grande Athéna en bronze de Phidias sur l'Acropole et avait proposé de lui attribuer une tête analogue à l'Athéna Jacobsen. Aujourd'hui, il abandonne à la fois ces deux hypothèses, mais pour en imaginer d'autres. L'Athéna Jacobsen présente quelque analogie avec celui des Dioscures du Monte Cavallo qui porte le nom de Praxitèle (l'Ancien); donc, cette tête est celle de l'Athéna Promachos, du même Praxitèle, statue en mouvement comme la petite Athéna d'Épidaure et qu'on a faussement attribuée à Phidias en la confondant avec la grande Athéna de bronze. M. F. ajoute — heureusement — qu'il ne donne cette combinaison qu'à titre d'hypothèse (*nur eine Vermutung*).

III. — Il y a à Munich une frise représentant le cortège de Poseidon et d'Amphitrite, où Brunn voulut voir jadis un original grec de Scopas. Il y a au Louvre un long bas-relief représentant un sacrifice (*suovetaurilia*) offert par des guerriers romains, qui provient, comme la frise de Munich, du palais Santa Croce à Rome. Les dimensions des deux frises concordent; elles paraissent avoir quelques affinités de style (*flotte saloppe Arbeit*, p. 39). M. F. conclut qu'elles ornaient l'une et l'autre un autel de Neptune, voué par Ch. Domitius Ahenobarbus,

vers l'an 35 avant J.-C., près du cirque Flaminien; Urlichs avait déjà attribué au temple de Domitius la frise de Munich. Celle de Paris présente des difficultés d'interprétation (extrémité de gauche) que M. F. n'a certainement pas résolues; il faut vraiment trop de bonne volonté pour admettre avec lui (p. 42) qu'à côté de vétérans ayant repris le costume civil, se trouve un soldat qui, désirant rester au service, assujettit énergiquement son casque sur sa tête pour affirmer qu'il ne désarmera pas! Mais, dans son ensemble, la thèse de M. F. est séduisante; notre bas-relief du Louvre gagne par là assez d'importance pour mériter d'être exposé dans un meilleur jour.

IV. — Le monument circulaire d'Adam Klissi dans la Dobroudja, autrefois découvert par Molkte et étudié de nos jours par M. Tocilesco, est considéré comme un trophée construit par l'armée victorieuse de Trajan dans la localité dite *Tropaeum Trajani*. Les guerriers barbares représentés sur les bas reliefs grossiers de la frise ont été regardés comme des Daces. M. F. ne veut rien savoir de tout cela. Pour lui, le monument date de l'époque d'Auguste, commémore la victoire de M. Crassus sur les Bastarnes (30 avant J.-C.) et, comme les Bastarnes sont des Germains, il nous offre les plus anciennes représentations des Germains dans l'art antique. L'endroit s'appelait *Tropaeum*; l'addition *Trajani* n'est venue qu'après, ou plutôt, les habitants se sont appelés *Traianenses Tropaeenses*, ce qui ne prouve rien pour le nom de la bourgade. Parmi les ruines d'Adam Klissi, on a découvert une dédicace de Trajan à Mars Ultor, datant de 109 après J.-C., mais cette inscription n'a rien à voir avec le monument. — M. F. a très bien bien montré: 1° que les barbares d'Adam-Klissi diffèrent par le costume, les armes, etc., de ceux de la colonne Trajane; 2° que les Romains ne diffèrent pas moins d'un monument à l'autre (ces différences avaient, du reste, été signalées par M. Benndorf). Il a aussi insisté sur la surprise qu'on éprouve à trouver dans la Dobroudja le trophée de victoires qui, suivant le peu que nous savons, ont été remportées à 500 kilomètres de là. Mais toute cette dépense de talent aboutit à un échec, M. Tocilesco ayant récemment communiqué à l'Institut de France (30 juillet 1896) une inscription d'où il ressort, sans doute possible, que Trajan a aussi fait la guerre et remporté des victoires sur la rive *droite* du Danube. Du reste, il y a bien des choses contestables dans le mémoire de M. Furtwaengler. Il pose en principe que les Barbares *au torse nu* sont des Germains, et il cite lui-même des textes et des monuments où les Gaulois sont représentés ainsi. Il allègue un bas-relief rhénan (Lindenschmit, *Alterthümer*, I, 11, 6, 2) pour montrer que les Germains connaissaient aussi les grands sabres daciques, alors que le court poignard représenté sur ce bas-relief n'est recourbé à son extrémité que par manque de place. Mais son erreur capitale, à mes yeux, consiste à avoir perdu de vue la différence qui existe, à l'époque romaine, entre l'art provincial et l'art urbain. Les bas-reliefs

d'Adam Klissi peuvent être contemporains de ceux de la colonne Trajane, tout en n'ayant presque aucune analogie avec eux. La colonne est l'œuvre de Grecs ou de Romains hellénisés, qui, en sculptant des Daces, se souvenaient des Galates pergaméniens ; ils s'en souvenaient si bien qu'il y a, sur le piédestal de la colonne, des armes qui ne sont pas daciques, mais gauloises. En revanche, les décorateurs d'Adam Klissi étaient tout simplement les légionnaires eux-mêmes, auxquels je n'hésite pas davantage à attribuer les bas-reliefs funéraires de la région du Rhin. Qu'attendre de ces sculpteurs improvisés, sinon une recherche d'exactitude dans le rendu des costumes et des armes, c'est-à-dire précisément ce qu'on a le moins de chance de trouver sur la colonne Trajane, œuvre de gens qui n'ont vu de barbares que dans un cortège triomphal? Maintenant, il est fort possible que les indigènes de la Dobroudja, au temps de Trajan, aient différé des Daces de la rive gauche du fleuve ; mais rien ne prouve qu'ils fussent des Germains et rien, surtout, n'autorise la conclusion de M. F. sur la date *augustéenne* du monument d'Adam Klissi.

V. — Au printemps de 1896, le Louvre a acheté une tiare, un collier et des boucles d'oreille en or, vendus par un marchand de Vienne qui les tenait d'un marchand d'Otchakow (près de Kherson). La tiare, magnifiquement ornée de figures repoussées et ciselées, porte une dédicace de la ville d'Olbie au roi Saïtapharnes, déjà connu par l'inscription dite de Protogène, mais par elle seulement, et dont la date est encore fort incertaine. M. F. a vu la tiare et les autres objets à Paris ; il les a déclarés apocryphes. Après avoir essayé de décider le Louvre à engager une action contre les vendeurs, pour faire résilier le marché, il s'est décidé à saisir le public de l'affaire lorsqu'il a constaté que, loin de reconnaître son erreur, le Louvre l'aggravait en laissant publier et louer la tiare. Très vite, il a composé un article qui a paru dans *Cosmopolis* (1er août). Cet article est venu occuper, dans la longue liste des œuvres de M. Furtwaengler, la seule place encore vide, celle qu'on peut désigner par la rubrique *Schund*. MM. de Villefosse et Théodore Reinach ayant répondu (*Cosmopolis* et *Gazette des Beaux-Arts*, 1er septembre), M. F. a sans doute reconnu que son premier travail était trop mauvais et il l'a remplacé par celui que nous annonçons. Sans doute, il a tiré parti cette fois (sans toujours l'indiquer assez clairement) des objections qui lui ont été faites ; mais son argumentation est restée d'une insigne faiblesse. M. F. déclare n'avoir pas à s'occuper du faussaire ; cela regarde, dit-il, la police. Mais il en vient à attribuer à ce faussaire une science archéologique immense, en même temps que des naïvetés d'écolier ; il en résulte que ce faussaire supposé est un tissu de contradictions, une impossibilité psychologique. Si c'est la police qui doit courir après ce mythe, elle courra longtemps. Je n'insiste pas, pour ne pas répéter ce qui a déjà été écrit (voir aussi la *Revue archéologique* de sept.-oct. 1896). Dans la *Nation* de New-York (27 août 1896), j'ai

raconté tout au long l'histoire de la controverse jusqu'à cette date. Depuis, j'ai fait un voyage; au cours de ce voyage, j'ai rencontré un archéologue allemand, homme considérable, quoique jeune encore. Je lui ai demandé : « Avez-vous vu la tiare? » Réponse : « Je ne l'ai pas vue, mais j'ai lu l'article de M. Furtwaengler; cela me suffit. — Mais, insinuai-je, il me semble que cette manière de juger est bien superficielle. — Du tout, c'est la bonne; étant donnés les arguments de M. Furtwaengler, la tiare doit être authentique. » Réflexions faites, cela me semble très juste. Lorsqu'un grand archéologue comme M. Furtwaengler, pour démontrer qu'un objet est faux, se trouve amené à accumuler des arguments dont aucun ne tient debout, la cause est entendue :

Si Pergama dextra
Everti *possint etiam hac* eversa *fuissent.*

Salomon Reinach.

De Afscheiding der Waalsche Gevesten van de General Unie door Dr C.-H. Th. Bussemaker; Haarlem, Erver Bohm, 1895-1896, 450, 504 p. gr. 8.

Les études sur la grande révolution des Pays-Bas et sur ses différents épisodes ont été nombreuses dans ces dernières années. Les Sociétés savantes des deux royaumes tiennent à honneur de fouiller les archives belges et hollandaises et celles du dehors et l'antogonisme même des partis religieux et politiques modernes dans les deux pays, en stimulant l'ingéniosité des interprètes de toutes les tendances, amène l'élucidation graduelle des problèmes qui restent à résoudre. Nous avons rendu compte (4 nov. 1889 et 20 décembre 1892), des trois intéressants volumes de documents relatifs à l'intervention du duc d'Anjou dans la crise révolutionnaire des Pays-Bas, publiés par MM. Müller et Digerick; c'est en partie à cette même époque que se rapporte le travail de M. Bussemaker, et c'est avec les documents en question, augmentés de beaucoup d'autres, empruntés aux archives de Bruxelles, de La Haye, de Mons, etc., qu'il a rédigé son *Histoire de la sortie des provinces wallones de l'Union générale des Pays-Bas*.

Parmi tous les épisodes de cette lutte presque centenaire, qui ne trouva son dénouement légal qu'aux traités de Westphalie, l'un des plus importants, le plus important peut-être au point de vue de l'histoire générale de l'Europe, c'est celui du schisme qui se produisit entre les provinces révoltées du Nord et celles du Midi, et finit par ramener sous la souveraineté de l'Espagne des sujets qu'elle pouvait croire perdus pour toujours. Aussi comprend-on facilement que l'étude des dissentiments et des froissements entre les différents États et celle des négociations secrètes et officielles, qui se terminèrent par le traité d'Arras en mai 1579, aient attiré à différentes reprises l'attention des érudits belges et hollandais, de M. Kervyn de Lettenhove, de M. de Decker, de M. Müller lui-

même, exploitant les documents qu'il avait mis au jour; leurs travaux n'ont pas empêché la Société Teylerienne de Haarlem de mettre au concours, une fois de plus, la question de la sortie des provinces wallones de la fédération générale des provinces néerlandaises, et nous aurions mauvaise grâces de nous en plaindre, puisque cette mise au concours nous a valu le solide et consciencieux travail de M. Bussemaker, actuellement professeur à l'Université de Groningue.

Ce mémoire couronné nous offre, dans ses deux volumes compacts, une exposition très documentée, très impartiale de la matière en douze chapitres; il nous initie d'abord à la situation générale des Pays-Bas à l'avènement de Philippe II, nous fait connaître les agissements successifs du duc d'Albe et de Requesens, l'attitude de la France et de l'Angleterre à l'égard des rebelles, les désordres financiers et militaires qui entravent l'action du gouvernement royal, le rôle prépondérant de Guillaume d'Orange, qui aboutit momentanément au grand triomphe de la Pacification de Gand et de l'Union de Bruxelles. Mais les chapitres les plus intéressants sont ceux qui nous montrent l'antagonisme grandissant entre le prince d'Orange et la démocratie radicale et ultracalviniste des grandes villes des Flandres, guidée soit par certains ministres de Gand, soit par des nobles ambitieux. L'auteur nous retrace ensuite les conséquences fâcheuses de la défaite des rebelles à Gembloux, l'intervention du duc d'Anjou, désastreuse pour la cause des révoltés, en ce sens qu'elle permet à la haute aristocratie des provinces méridionales de se séparer de ses alliés du nord, tout en ayant l'air de continuer la lutte contre Philippe II [1], la disparition, fort heureuse, en définitive, pour le roi d'Espagne, de don Juan d'Autriche, les avances habiles d'Alexandre Farnèse, au moment même où Guillaume se débat dans le conflit inextricable des antipathies et des haines politiques et confessionnelles, qu'il est, seul de son parti, assez homme d'État pour dominer de haut. Quand le mouvement de révolte des troupes de Montigny manquant de solde (ce qu'on appelle d'ordinaire la révolte des Malcontents), vient se fondre, pour ainsi dire, avec les tendances séparatistes latentes des États wallons, le schisme est accompli; dès le 27 février 1579 M. d'Havré pouvait écrire que MM. du Hainaut avaient bon espoir de s'entendre avec le duc de Parme, et du 4 au 6 avril en dressait à Arras les « poincts et articles advisez pour parvenir à une paix et réconciliation avec Sa Majesté ». Ces 28 articles du traité d'Arras pouvaient, d'ailleurs — M. B. le reconnaît expressément (II, p. 240) — « satisfaire les aspirations d'un patriote, pourvu qu'il fût zélé catholique ». Ils faisaient de l'*Union générale* un souvenir du passé, et, à ce titre, Phi-

---

1. M. Bussemaker, tout en accentuant les causes secondaires multiples qui amenèrent la rupture du nord et du midi, causes parmi lesquelles il faut placer en première ligne l'égoïsme et la jalousie de certains grands seigneurs très influents, constate cependant que la cause principale, primordiale, reste, au fond, l'incompatibilité des sentiments religieux (II, 295 suiv.).

lippe aurait dû s'empresser de ratifier un document qui lui rendait de si riches provinces. Mais son amour-propre était blessé; il hésita si longtemps que les soupçons des Wallons se réveillèrent, et si l'on n'avait pas été si las de la lutte, celle-ci aurait pu s'engager de plus belle. Mais les premiers pas étant faits, les chefs se résignèrent, non sans murmurer, à des concessions nouvelles et, finalement, le roi bénéficia de ses hésitations intempestives, car l'accord de Mons, signé le 4 octobre, modifiait, presque toujours en sa faveur, onze des vingt-huit articles de celui d'Arras et lui donnait surtout le caractère extérieur d'une concession gracieuse faite par le souverain à des sujets repentants [1].

Le récit de M. Bussemaker s'arrête à cette date; il est exact, précis et pondéré dans ses jugements sur les hommes et les choses; on lui voudrait, par moments, un peu plus de vie dans le tableau des agitations populaires, dans l'analyse des courants d'idées et de passions qui traversent et embrasent cette époque; on y voit un peu trop exclusivement à l'œuvre les négociateurs, les diplomates et le grand mouvement des masses houleuses qui est au fond de cette révolution néerlandaise, ne monte pas assez à la surface, si je puis dire, dans l'ouvrage du professeur de Groningue. Mais c'est là un léger défaut de composition qu'on oublie volontiers en présence de l'érudition solide dont témoigne cette instructive et consciencieuse étude que nous recommandons à l'attention du public français [2].

R.

Veroeffentlichungen der historischen Landes-Commission für Steiermark. I. J. Loserth, Die steirische Religionspacification, 1572-1578. Gratz, 1896, 102 p. 8°. — II. Hans von Zwiedineck. Das Reichsgraeflich Wurmbrandsche Haus = und Familienarchiv zu Steyersberg, Gratz, au dépôt de la Commission, 1896, 128 p. 8°.

La *Société historique* de Styrie est une des plus actives de l'empire d'Autriche et ses Mémoires (*Beitraege zur Kunde steiermarkischer Geschichtsquellen*) renferment des travaux d'un grand mérite. Ce sont des tirages à part de ce recueil que nous présentons ici au lecteur. L'opuscule de M. Loserth est d'un intérêt plus général; il raconte les tentatives de la noblesse protestante de Styrie pour arracher à l'archiduc Charles de Graz le libre exercice du culte dans toute la province et la réussite momentanée de ces efforts, l'archiduc, quoique fort hostile

---

1. M. B. a mis en parallèle (II, p. 471-497) les textes des préliminaires d'Arras, de la convention elle-même et de celle de Mons, et l'on peut étudier ainsi, d'un coup d'œil, les prétentions croissantes du roi, vis-à-vis de ses antagonistes faiblissants.

2. M. B. a donné en appendice cinquante-une pièces inédites, qui vont de mars 1578 à août 1579; nous avouons ne pas bien comprendre pourquoi il ne les a point classées dans l'ordre chronologique.

aux hérétiques, ayant beaucoup trop besoin de leur concours entre les ennemis du dehors, contre les Turcs surtout, pour les éconduire tout à fait. Pour ne pas se compromettre vis à vis de sa conscience, ou de ses successeurs, il consentit bien en 1578 à une *pacification*, qui autorisait provisoirement les protestants à exercer leur culte dans les villes et bourgs où ils étaient établis, mais il refusa de la signer ni même de donner aucune promesse écrite à ce sujet. La noblesse ne put suppléer à ce défaut de documents authentiques par les actes notariés de la déclaration princière dressés par elle seule, et plus tard quand l'heure fut plus propice aux mesures de rigueur, le fils de Charles, l'archiduc Ferdinand, le futur empereur, n'eut qu'à invoquer l'adage : *Cujus regio eius religio* pour se débarrasser des hérétiques qui avaient si fort effrayé son père et l'avaient même fait mourir de douleur, si l'on en croit l'archiduchesse Marie son épouse. Cet épisode de l'histoire de la Réformation en Autriche est racontée en détail et d'après les documents authentiques par M. Loserth, avec une impartialité complète; son récit rectifie en plus d'un endroit la narration passionnée de Frédéric de Hurter dans son *Histoire de Ferdinand II et de ses parents* (tom. I); il est accompagné de plusieurs documents inédits.

— L'opuscule de M. de Zwiedineck est d'un intérêt moins général; c'est un répertoire sommaire des pièces d'archives renfermées dans le château de Steyersberg appartenant à la famille comtale de Wurmbrand, et dont les dossiers remontent jusqu'au XIVe siècle. Les Wurmbrand, barons dès le début du XVIIe siècle, comtes d'Empire en 1682, ont fourni jusqu'à ce jour à la maison de Habsbourg de nombreux administrateurs, ministres et fonctionnaires de la cour; le plus connu fut, au dernier siècle, Jean-Guillaume de Wurmbrand, président du *Reichshofrath*, jurisconsulte éminent et collectionneur passionné de documents historiques. Le répertoire de M. de Zwiedineck, bien qu'il le déclare encore incomplet, nous montre quelles richesses peuvent se trouver accumulées dans ces archives particulières de la haute noblesse cisleithane, et bien qu'elles n'aient trait en général qu'à l'histoire provinciale et familiale, ces pièces fourniront pourtant plus d'un trait curieux pour l'histoire générale du temps. On le verra sans doute quand M. de Zwiedineck publiera la biographie détaillée du comte Jean-Guillaume qu'il nous promet à la fin de son répertoire.

R.

F. Brunetière. **La moralité de la doctrine évolutive**, 92 p. in-18 (Firmin Didot, 1896).

Cette étude est un réquisitoire contre les empiètements de la science et ses prétentions à se substituer aux croyances du spiritualisme classique : réquisitoire passionné, sincère, éloquent et violent, surchargé de textes,

d'une allure qui rappelle le sermon de Bossuet sur *l'honneur du monde*. Pour confondre la science, M. B. prétend s'appuyer sur la science elle-même. Dans son premier « point », il s'attache à prouver que l'hypothèse des origines animales de l'homme, loin d'exclure le dogme — ou le « mythe » (sic) — du péché originel, lui donne au contraire un fondement et en confirme la « recevabilité ». Est-il bien possible de jeter un pont entre ces deux extrêmes ? nous ne le pensons pas. Le « péché originel » implique une *faute*, et une faute *personnelle* ; l'hypothèse qui fait descendre l'homme du singe n'implique au contraire l'idée d'aucune faute, mais celle d'une *loi* qui, ne nous attribuant aucune *responsabilité*, ne choque en rien l'idée de *justice* ; en outre, elle donne à l'humanité, comme point de départ, un état *spécial*, c'est-à-dire collectif. Enfin, le dogme du péché originel affirme entre autres principes la grandeur initiale de l'homme, niée précisément par l'hypothèse de l'évolution. La logique de M. B. est hardie, ingénieuse, mais nous paraît tenter ici l'impossible. — Nous sommes plus d'accord avec lui dans le second « point », où, reprenant un thème déjà traité par Caro (*Problèmes de morale sociale*, p. 322-351), il montre que le « progrès », tel que l'entend la science, est souvent illusoire, et que le seul progrès digne de ce nom est le « progrès moral ». — Dans le troisième « point », la thèse développée est que les titres de la doctrine évolutive sont nuls, absolument nuls à parler morale et métaphysique. Soit ; nous l'admettons, bien qu'un récent ouvrage de M. Berthelot nous oblige à une certaine réserve ; mais, s'il en est ainsi, M. B. n'est-il pas obligé de faire la preuve des principes qu'il défend et de nous dire sur quoi il fonde l'obligation morale ? Il repousse les solutions sociologiques du problème; il n'admet pas non plus la belle tentative de Guyau pour fonder sur la nature seule le passage des mouvements égoïstes aux mouvements désintéressés : alors, que lui reste-t-il, en dehors de la conception théologique ou de l'affirmation pure et simple ? nous ne voyons dans son système que la *partem destruentem* ; nous désirerions l'autre. Nous aurions aimé aussi — à la fois pour l'agrément du lecteur et dans l'intérêt de la démonstration entreprise — que M. Brunetière ne multipliât pas autant les citations et n'abusât pas, comme il le fait, du procédé qui consiste à ruiner un corps de docrines (ou d'hypothèses) à l'aide de témoignages individuels empruntés aux sources les plus diverses.

J.C.

BULLETIN

Nos lecteurs savent déjà par un article du *Times* (24 décembre) et de l'*Athenæum* que les journaux français ont reproduit, l'heureuse nouvelle de la découverte d'une partie de l'œuvre du poète Bacchylidès. Le papyrus qui la contient est entré, vers le

commencement de décembre au Musée Britannique et se trouve entre les mains du savant éditeur de l'Ἀθηναίων πολιτεία, M. F. B. Kenyon. J'extrais les renseignements suivants d'une lettre que m'adresse, à la veille de Christmas, l'homme heureux qui vit au milieu de tant d'œuvres inédites. « Le papyrus renferme environ 30 colonnes, dont une moitié environ est intacte. Il y a aussi un grand nombre de petits fragments qui, je l'espère, rempliront les lacunes des colonnes mutilées. Vous voyez donc que, loin de posséder en entier l'œuvre de Bacchylidès, nous en tenons pourtant assez pour juger son talent. Ma première impression est que l'auteur du *De sublimitate* avait raison de le comparer à Hypéride. Il a la grâce et le style poétique, sans l'éclat splendide de Pindare, mais aussi sans les fautes de goût qu'on relève parfois chez ce dernier. Aussi est-il moins difficile à lire. — Je ne puis vous dire le temps que prendront et l'arrangement des fragments et la publication du texte, mais soyez sûr que je ne dépasserai pas les délais nécessaires. » La *Revue critique* adresse ses très vives félicitations à M. Kenyon. Il nous a donné l'*editio princeps* de l'Ἀθηναίων πολιτεία, il nous promet l'*editio princeps* d'un des grands lyriques grecs : il a droit à toute notre reconnaissance. Heureux aussi le Musée britannique, qui peut acquérir tant de papyrus précieux! Souhaitons que le Louvre sache suivre son exemple. — B. Haussoullier.

— La laborieuse compilation de M. Hermann Breymann (*Die phonetische Literatur von 1876-1895, eine bibliographisch-kritische Uebersicht.* Leipzig, Bœhme. 1897. In-8°, 170 p.) est appelée à rendre de grands services, non seulement aux phonéticiens proprement dits, mais encore à tous les linguistes qui y trouveront la bibliographie exacte et complète de tous les ouvrages de phonétique physiologique et expérimentale publiés en Europe ou en Amérique pendant ces vingt dernières années si fécondes pour la science. Même les simples articles y ont leur place, et les livres d'une importance spéciale sont accompagnés d'une bibliographie accessoire, souvent d'un résumé des jugements de la presse. (Mais pour la *Revue critique*, l'indication du millésime n'est pas suffisante, puisqu'il paraît deux volumes par an ; M. Breymann devrait donner le numéro.) Le classement, les index, la richesse des informations ne laissent rien à désirer ; toutefois l'on s'étonne de rencontrer dans la phonétique française (p. 83) l'*Etude sur les changements phonétiques* de M. P. Passy qui est un traité de phonétique générale et théorique. Dans la partie critique (p. 128) l'auteur a rendu pleine justice aux services et au dévouement scientifique de M. l'abbé Rousselot. — V. H.

— On n'a que peu de renseignements sur Du Moulin, valet de chambre de la reine de Navarre. MM. Alfred Cartier et Adolphe Chenevière, dans un travail très intéressant et très bien fait (*Un homme de lettres du XVIe siècle, Antoine Du Moulin, étude biographique et littéraire.* Paris, Colin. 1896 in-8°, 69 p.), ont établi sa bibliographie d'une façon complète et, en étudiant ses écrits, ses épîtres dédicatoires et les pièces de vers que lui ont adressées plusieurs poètes de son temps, fixé quelques dates de sa vie. C'est ainsi que la date de sa naissance, ordinairement placée vers 1520, doit être reculée vers 1510. Il étudia de 1527 à 1535 à Toulouse où il se lia avec Dolet et Voulté. On le retrouve de 1531 à 1535 à Avignon où il rencontra Des Périers pour la première fois. Dès 1536, il est valet de chambre-secrétaire de la reine de Navarre, et il demeure le plus souvent auprès d'elle jusqu'en 1543. En 1544, il est à Lyon et entreprend ses premiers travaux littéraires dans la maison de Jean de Tournes, devenant le collaborateur régulier du célèbre typographe pour le choix des publications, l'établissement des textes, les traductions, etc. Il mourut à Lyon, à l'âge de quarante ans environ, au mois de mai 1551, et l'on doit effacer du récit de sa vie la

légende de son emprisonnement à Mâcon en 1581 pour cause d'hérésie. — T. de L.

— M. Albrecht Haas consacre 155 pages à l'influence de la philosophie épicurienne sur le XVIe et le XVIIe siècle (*Ueber den Einfluss der epicureischen Staats = und Rechtsphilosophie auf die Philosophie des* XVI *und* XVII *Jahrhunderts, ein Beitrag zur Geschichte der Lehre vom Staatsvertrag*. Berlin, Mayer et Müller, 1896, in-8°). Son exposition des systèmes d'Épicure et de Lucrèce est banale. Il ne dit rien de neuf sur Laurent Valla et Gassendi. Et quel paradoxe de faire un épicurien de Bernard Telesio, ce stoïcien manifeste! De même, si Gassendi s'appuie sur le droit romain qui est d'essence stoïcienne (p. 100), peut-on voir dans ses théories juridiques une influence épicurienne! Le livre se termine sans doute par vingt pages d'appréciations personnelles dont la vigueur contraste avec l'insuffisance de l'exposé historique. Mais pourquoi M. Haas omet-il les documents les plus intéressants qui étaient les écrits des grands juristes de la Renaissance? On ne peut faire l'histoire du *contrat social* sans citer Barthole. — Ch. A.

— La littérature hongroise du XVIe siècle a trouvé en M. Aron Szilady un éditeur de grand mérite. C'est au XVIe siècle que, grâce à l'influence de la Réforme, naissent les premières œuvres poétiques de la littérature hongroise. Longtemps négligées à cause de leur langue encore un peu rude et de leurs rimes souvent enfantines, ces œuvres méritent cependant l'attention. M. Szilády les publie avec beaucoup de soin et les accompagne de notes grammaticales, littéraires et historiques (*Bibliothèque des anciens poètes hongrois* ou *Régi magyar koeltoek tára*). Les cinq volumes publiés jusqu'en 1886 contenaient entre autres la première édition critique des œuvres de ce Sébastien Tinodi (1505-1556), surnommé le *joueur de luth*, dont les poèmes inspirés par l'histoire contemporaine sont des documents historiques de grande importance. Les poètes qui figurent dans le volume que nous annonçons (6e de la série, VIII-403 pp.) sont loin d'avoir la réputation de Tinodi. Sur dix-huit écrivains il n'y en a guère que trois ou quatre (Kis István, Ráskai, Heltai, Szegedi) que cite aujourd'hui l'histoire littéraire. On y trouve parfois l'expression touchante du sentiment religieux des Hongrois convertis à la Réforme, et surtout des plaintes sur le triste état du pays après la bataille de Mohács et sur la domination turque, des réminiscences bibliques, des traductions — bonnes du reste — des Psaumes, des vers sur la chute de Jérusalem, c'est-à-dire sur la patrie hongroise, car déjà se marque ce sentiment national qui restera le signe caractéristique de la poésie magyare. L'histoire du brave Francisco de Ráskai, sujet connu par un conte de Boccace, est également reproduite dans ce volume; M. Szilady y a joint de savantes observations sur l'origine et les pérégrinations de ce conte à travers les âges. — J. K.

— *La formation du Comitat d'Ugocsa* (*Ugocsa varmegye kelet-kerése*. 47 pp.), par André Komáromy, est une de ces études d'histoire locale que les nombreuses sources publiées dans les *Monumenta* rendent aujourd'hui possibles. L'auteur connaît bien l'époque des Arpads et les documents. Il suit pas à pas les colons flamands qui ont peuplé sous Geyza II ces contrées sauvages du nord-est de la Hongrie d'où est sorti, entre autres comitats, celui d'Ugocsa, devenu peu à peu magyar, malgré les différentes nationalités qui l'habitèrent jadis. — J. K.

— Le dernier numéro des *Nyelstudomanyi Koezlemenyek*, revue de philologie hongroise, contient un article de Georges Alexics sur l'origine de la langue roumaine, non pas de celle parlée actuellement en Roumanie, mais de la langue populaire (oláh); le berceau de celle-ci, selon l'auteur, ne peut être cherché qu'en Dalmatie et sur le littoral nord-ouest de l'Adriatique. M. Asbóth, professeur de langues slaves à l'Université de Budapesth continue ses recherches sur les mots slaves dans le hongrois. M. Munkácsi traite de la « figura etymologica » dans le vogoul. — J. K.

— Le *Bulletin de l'Académie hongroise*, rédigé avec tant de soin par le secrétaire perpétuel, M. Koloman Szily, est, aujourd'hui que la *Ungarische Revue* a cessé de paraître, le seul organe qui reflète fidèlement l'activité de l'Académie hongroise. Nous relevons dans les fascicules de 1896 (670 pp.) l'*Éloge de Ranke*, par Marczali ; l'annonce du sixième volume de la *Correspondance de Kazinczy*, le Malherbe magyar, par Váczy; l'étude sur l'*Age de cuivre*, par Hampel; *Didon dans Virgile*, par Némethy; les *Éléments étrangers dans le turc*, par Kunos; *Éloge de Hyrtl*, par Thanhoffer; sur l'*Origine du mot ougrien*, par Munkácsi; *Un incunable glagolitique*, par Asboth; le discours important du ministre Kollay lors de la séance solennelle du millénaire sur les *Arpads et l'État hongrois*; *Sur l'ancien nom des Magyars dans les œuvres de Constantin Porphyrogénète*, par Guillaume Pecz; *Composés vogouls et magyars*, par Szilati; *L'Impôt des jobbagyones de 1577-1597*, par Acsady; *Le Canzoniere de Pétrarque*, par Rado, qui vient de publier une *Histoire de la littérature italienne* en deux volumes; *Guarinus et Janus Pannonius*, par Hegedüs; *Éloge de Roscher*, par l'éminent économiste Kautz; *L'accent dans les langues germaniques*, par Gédéon Petz; *Le premier historien de la littérature hongroise, Samuel Papay* (1770-1827), par Badics; *L'enseignement des Cisterciens à Paris au moyen âge*, par Békefi. Suivent les analyses détaillées des principales revues hongroises, les rapports sur les concours académiques et les comptes rendus des séances. — J. K.

— Cinquante pages suffiraient pour traiter le gros sujet qu'aborde M J. Rainer (*Malebranches Ethik in ihrer Abhængigkeit von seiner Erkenntnisstheorie und Metaphysik*. Berlin, Mayer et Müller. 1896. In 8°, 48 p.). Mais l'inconvénient, c'est que M. Rainer ne traite pas ce sujet. Il ne comprend pas son auteur; il ne sait pas ce qu'est l'*ordre* chez Malebranche (p. 27); il ne distingue pas nettement la *vertu* qui est l'union avec Dieu par l'*amour* de l'ordre, et le *devoir* qui n'est que de *suivre* l'ordre et qui n'a nulle valeur morale. Il arrive ainsi à d'étranges confusions (p. 40). Pourtant, et bien qu'il ignore le livre, capital en la matière, de M. Ollé-Laprune, on louera un effort méritoire dans la détermination paradoxale de la spontanéité de la créature (p. 17). — Ch. A.

— Dans son livre *Die Autonomie der Moral* (Hambourg. Voss. 1896. In 8°, 123 p.), M. Birch-Reichenwald Aars, de Christiania, essaie de prouver que la notion kantienne de l'autonomie morale n'est pas encore définie avec rigueur. On imagine qu'il s'agit de l'autonomie du *sujet* moral; c'est plutôt le domaine des *actions morales* qu'il faut soigneusement délimiter de tout le reste et juger autonome; et cette autonomie, on doit la chercher dans une sorte de *beauté* immatérielle, que M. Birch-Reichenwald Aars décrit avec subtilité. Mais l'auteur se croit seul de son avis, et nous paraît oublier un peu Herbart, Fouillée et Guyau. — Ch. A.

— Le manuel que M. Giuseppe Mantovani publie sous le titre de *Psicologia fisiologica* (Milan, Hœpli. In-16°, 165 p.) est succinct, mais très critique et capable d'orienter les débutants. Les chapitres VIII (*Riproduzione delle rappresentazioni* et XI (*Sentimento e volontà*) sont malheureusement tout à fait insuffisants. — Ch. A.

— M. Grégoire Tsereteli vient de faire paraître un mémoire (Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie des Sciences) sur *les Abréviations* des *manuscrits grecs* de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Ce travail a obtenu la médaille d'or de l'Académie. Il est accompagné d'un certain nombre de fac-simile. — L. L.

— La Revue *Osvěta* de Prague commence la publication d'un curieux document. C'est le résumé du procès intenté par Hanka en 1858 au journaliste Kuh qui l'avait accusé d'avoir fabriqué le fameux manuscrit dit de Kralove Dvor (Kœniginhof). — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1896.

M. Schlumberger, président sortant, et M. Héron de Villefosse, élu président pour l'année 1897, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie procède à la nomination de diverses commissions. Sont élus :

Prix Gobert. — MM. Delisle, de Barthélemy, de Ruble, Giry.

Commission des travaux littéraires. — MM. Delisle, Le Blant, Deloche, Girard, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville, Perrot et Meyer.

Commission des antiquités de la France. — MM. Delisle, Paris, Bertrand, Viollet, de Barthélemy, de Lasteyrie, Reinach.

Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. — MM. Girard, Heuzey, Perrot, Paris, Weil, Foucart, Croiset, Boissier.

Commission des études du Nord de l'Afrique. — MM. Le Blant, Heuzey, Barbier de Meynard, Perrot, Oppert, Boissier, Berger, Cagnat.

Fondation Garnier. — MM. Barbier de Meynard, Schefer, Senart, Hamy.

Fondation Piot. — MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Maspero, de Lasteyrie, Müntz, Collignon, Saglio.

Commission administrative. — MM. Delisle et Ravaisson.

M. Hamy lit un mémoire sur les anciens portraits d'Incas du Pérou, conservés au Musée ethnographique du Trocadéro. Il commente chaque pièce du costume de l'Inca à l'aide de textes espagnols ou indigènes du seizième siècle et objets similaires, mais de qualité inférieure, recueillis par divers musées ethnographiques.

M. Cagnat communique, de la part de M. Gauckler, une note relative à une chapelle chrétienne sur plan trilobé, située à Ksar-Hellal, sur l'Oued-bou-Zid. — Il communique ensuite une inscription funéraire de Carthage, concernant un affranchi du nom de Vergilius Ruño, qui vivait vers le premier siècle. Il recherche à cette occasion quelle fut l'extension de la famille Verglia dans le monde romain. — M. Boissier présente quelques observations.

Le secrétariat de l'Institut nous prie d'insérer la note suivante : — « Il est rappelé que le concours sur la question suivante proposée pour le prix du budget : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a « transformé », a été prorogé à l'année 1898, et non à l'année 1897, comme l'a cru un concurrent qui vient d'adresser au Secrétariat un mémoire portant pour devise : *In nova fert animus mutatas dicere formas Corpora* (Ovide). »

Séance du 8 janvier 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort de M. de Mas-Latrie, membre libre de l'Académie, et retrace brièvement la vie du défunt.

Sur la proposition de M. Delisle, l'Académie décide qu'une commission sera nommée pour le prix Estrade-Delcros; six membres, deux de chaque ordre d'études, seront nommés à la prochaine séance.

M. Giry donne lecture des titres des ouvrages présentés au concours pour le prix Gobert.

L'Académie procède à la nomination des diverses commissions de prix. Sont élus :

Concours Allier de Hauteroche. — MM. Deloche, de Vogüé, Schlumberger et de Barthélemy.

Prix Bordin (Orient). — MM. Schefer, Barbier de Meynard, Maspero et Senart.

Prix Stanislas Julien. — MM. Maspero, Schefer, Oppert et Barbier de Meynard.

Prix Brunet. — MM. Delisle, Schefer, Meyer, de Boislisle, Croiset et Müntz. — Lecture est donnée des titres des ouvrages présentés à ce concours.

Prix de la Grange. — MM. Paul Meyer, G. Paris, L. Gautier et L. Delisle.

Prix Saintour. — MM. Barbier de Meynard, Schefer, Maspero et Berger.

Léon Dorez.

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 janvier — 1897

Griffith et Newberry, Les tombes de Bersheh. — Mancini, Le drame satirique grec. — Masqueray, Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque. — Witte et Wolfram, Cartulaire de Strasbourg, V. — Fredericq, Corpus de l'Inquisition néerlandaise. — Guillois, La marquise de Condorcet. — Académie des inscriptions.

Griffith-Newberry-Frazer, El Bersheh, *Part I*, the Tomb of Tehuti-hetep, VIII-44 p. et 34 pl., *Part II*, 71 p. et 23 pl., in-4°, Londres, Kegan Paul, 1894-1895.

Les dessins et les textes qui subsistent encore dans les tombes de Bershéh, ont été recueillis et publiés sous la direction de M. Newberry; ils ont été décrits et traduits par M. Griffith. L'exécution matérielle en est fort bonne, supérieure à celle des planches du *Beni-Hassan* qui a paru dans la même collection : les dessins sont moins réduits et les inscriptions sont par conséquent plus lisibles. Il reste peu à faire aux savants qui dirigent l'*Archæological Survey of Egypt*, pour arriver à la perfection que comporte le genre de recherches auquel ils se livrent.

Les tombes de Bershéh ont été creusées surtout pour des seigneurs de la XI[e] et de la XII[e] dynasties, et nous ont conservé le souvenir d'une des grandes familles féodales qui possédaient le nom du Lièvre aux débuts du premier empire thébain. MM. G. et N. donnent une énumération détaillée des visites qu'elles ont reçues et des travaux dont elles ont été l'objet dans les temps modernes. Leur histoire ne commence guère qu'aux premières années de ce siècle, au moment où Irby et Marlyes les décrivirent; on peut se demander pourtant, si elles n'ont pas été célébrées au XVII[e] siècle et si ce n'est pas à elles que le Père Vansleb, par exemple, fait allusion dans une de ses relations[1]. Quelques portions des scènes dont elles étaient encore couvertes ont été copiées par plusieurs des égyptologues qui les visitèrent, par Rosellini, par Bonomi,

1. Vansleb, *Nouvelle relation, en forme de Journal, d'un Voyage fait en Égypte, en 1672 et 1673*. Paris, chez Estienne Michallet, MDCLXXVII, p. 396 sqq.

par Nestor Lhôte, par Wilkimon, par Lepsius, par Eisenlohr, en dernier lieu par Brown et par Sayce [1]. Elles furent mutilées en 1889-1890 : des fellahs, dont des voyageurs européens, surexcités par la découverte des lettres d'El Amarna, avaient stimulé la cupidité naturelle, y découpèrent des lambeaux d'inscriptions qu'ils offrirent comme tablettes cunéiformes. L'expédition de M. N. ne put que constater les dégâts et copier ce qui avait échappé à la ruine. Les dessins antérieurs ont permis par endroits de rétablir quelque peu des portions détruites; peut-être M. N. aurait-il pu les utiliser plus encore qu'il n'a fait, mais ce qu'il a omis en ce genre est, somme toute, assez peu de chose, et les deux volumes que nous lui devons représentent à peu près tout ce que nous posséderons jamais de ces curieux monuments [2].

Le premier volume ne contient qu'une seule tombe, celle de Thothotpou; c'est, à dire vrai, de beaucoup la plus importante, et Thothotpou paraît avoir été, comme Khnoumhotpou à Béni-Hassan, le personnage le plus puissant de la famille. Un portique y donnait jadis accès, composé de deux colonnes à chapiteau en feuilles de palmier supportant une lourde architrave; les murs en étaient décorés des scènes de chasse, de pêche, d'exercices militaires communes à cette époque. Un tremblement de terre a renversé les colonnes et le plafond il y a plusieurs siècles, et supprimé presque entièrement ce vestibule. On pénètre dans la chapelle proprement dite par une porte étroite et l'on aperçoit aussitôt sur la paroi de gauche le transport d'une statue colossale qui a rendu le tombeau célèbre même parmi les touristes ordinaires. Le mur de droite est ruiné de longue date, mais la niche reste à peu près intacte au milieu de la paroi du fond, en face de la porte : elle ne contenait aucune statue, mais deux figures en bas relief de Thothotpou et de son père Gaî, affrontés, tout prêts à recevoir l'offrande. La décoration est un peu inférieure peut-être à celle des meilleures tombes de Beni-Hassan, mais elle est fort bonne encore et elle fait honneur aux artistes qui l'ont exécutée. Le dessin en est sec, raide, minutieux : les figures humaines sont conventionnelles, mais celles d'oiseaux ou de poissons sont d'un naturel et d'une fidélité rares. La couleur paraît avoir été assez criarde, bien qu'elle ait été salie par les infiltrations et par la fumée. Les poncifs sont identiques à ceux dont se servirent les dessinateurs de Béni-Hassan. Le fait n'a rien d'étonnant en soi, puisque le nome de la Gazelle était gouverné en ce temps-là par une branche de la famille qui

1. J'avais copié les inscriptions de la niche en 1882, mais mes copies sont demeurées dans les archives du Musée de Boulaq, avec un certain nombre de mes papiers.

2. Ainsi Nestor Lhôte avait donné de la scène de purification reproduite à la pl. X une copie plus complète (t. III, fol 255) que M. Newberry cite (I, p. 16); il aurait dû, je pense, consigner, au moins dans son texte, la lettre même des inscriptions préservées par Nestor Lhôte. On peut observer pareil oubli dans quelques autres endroits. En fait, les omissions n'ont pas grande importance; mieux eût valu pourtant ne rien négliger de ce qui donnait à l'ouvrage l'apparence du complet.

commandait dans le nome du Lièvre : la grande ville du pays était Ounou, l'Hermopolis des Grecs, et l'école de sculpture et de peinture à laquelle nous devons les tombes de la XIe et de la XIIe dynasties, de Shéikh Saïd à Minieh, peut être considérée presque à coup sûr comme une école hermopolitaine. Hermopolis avait une vie politique et religieuse des plus actives : il n'était pas inutile de constater qu'elle avait une vie artistique non moins forte.

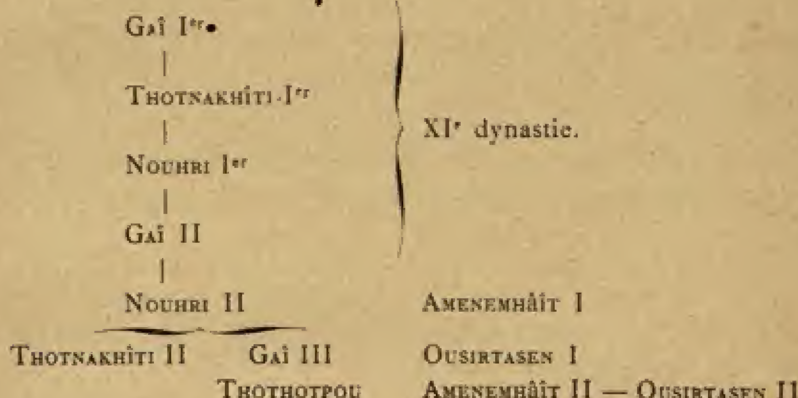
Le second volume contient la description de neuf tombeaux moins intéressants. Tel d'entre eux, le n° 6 par exemple, ne nous fournit que les débris d'une seule légende, où figure heureusement le nom du propriétaire, Thotnakhiti, né de la dame Onkhit ; tel autre, au contraire, renferme encore la matière de plusieurs planches excellentes. Le n° 1 appartient à un prince Thotnakhiti, fils de la dame Sitouzahotpou et du prince Nouhri. Le n° 3 appartenait à un prince dont le nom a disparu, le n° 4 au prince Nouhri, fils de la dame Kamâi, et le n° 5 au prince Ahanakhiti ; le n° 7 abritait un second Nouhri, le n° 8 un second Ahanakhiti et le n° 10 un troisième Thotnakhiti. MM. Blackden et Frazer avaient réuni dans un album spécial une collection de *graffiti* hiératiques, copiés pour la plupart dans la carrière voisine de Hâit-noubou, et où les mêmes personnages reparaissent comme agents des rois thébains leurs contemporains [1]. M. G. a pris les plus importants d'entre eux qu'il a transcrits et traduits, puis il en a tiré les renseignements qui lui ont paru utiles, pour compléter les données historiques ou généalogiques qu'il avait glanées dans les tombeaux. Je ne puis me ranger à son avis sur un point des plus importants. Dans la plupart de ces graffiti, le protocole du prince féodal est précédé d'un chiffre d'années : « An VI ; Le prince, « chef des deux trônes, administrateur des prophètes, grand chèvetaine du « nome du Lièvre, connu du roi, chef du Sud, NOUHRI, né de KAMÂI. » M. G. pense que cette date et les dates analogues se rapportent au règne du prince dans le nome du Lièvre, et il déduit les conséquences historiques de ce fait (t. II, p. 5 sqq.). Il y a certainement des dates de princes féodaux à Beni-Hassan et à Thèbes, au temps de la domination des grands-prêtres de la XXIe à la XXIVe dynasties, mais elles sont rares, et lorqu'on trouve un seul chiffre d'années sur un monument ou sur un objet dédié par l'un des grands-prêtres ou même des rois Thébains vassaux, c'est dans le règne officiel du suzerain Tanite ou Bubastite qu'il faut le classer [2]. Les graffiti de Hammamât nous montrent qu'il en

1. *Collection of Hieratic Graffiti from the Alabaster Quarry of Hat-nub, situated near Tell el Amarna, found December 28th 1891, Copied September 1892 by M. W. Blackden, and G. Willoughby Fraser, F. S. A. (for private circulation only)* XV pl.

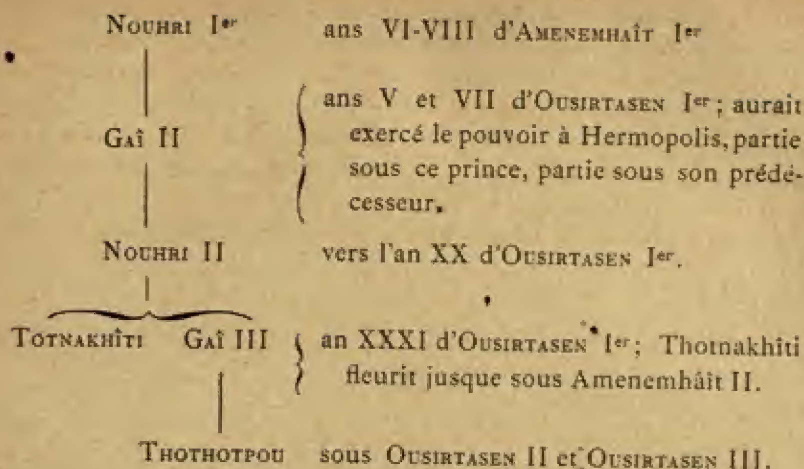
2. Pour les exemples des prêtres d'Amon sous la XXI dynastie, cfr. les dates que j'ai relevées et dont Daressy a donné de nouveaux exemples dans sa *Contribution à l'histoire de la XXIe dynastie*. Les hauteurs du Nil à Karnak, sous la XXIIe dynastie, donnent des doubles dates des grand-prêtres ou même d'un roi thébain à côté de celles du roi Bubastite ou Tanite.

était de même aux temps antérieurs, et que l'année II, mise en tête d'une inscription où un prince de Thèbes racontait son expédition aux carrières de Rahanou, se rapportait non pas à son propre principat, mais au règne du roi Thébain sous lequel il vivait.

Cette considération me porte à raccourcir un peu l'espace de temps que M. G. accorde aux générations connues des barons d'Hermopolis. Supprimant les personnages inutiles à l'objet que j'ai en vue, voici comment il rétablit la succession des membres pricipaux de la famille :



La date de l'an XXXI d'Ousirtasen Ier se trouve dans un graffito tracé pour Amenemhâît, frère de Thotnakhîti II et de Gaî III, et le cartouche d'Ousirtasen III est gravé dans la tombe de Thothotpou, ce qui nous fournit un point d'attache sérieux pour les deux dernières générations de la famille. D'autre part, les graffiti de Hâît-noubou nous ont conservé trois mentions de Nouhri Ier, datées des années VI, VII, VIII d'un roi inconnu et deux mentions de Kaî II datées de l'an V et de l'an VII d'un autre roi inconnu ; si on admet la classification de M. Griffith, d'après laquelle l'Amenemhâît mentionné en l'an XXXI d'Ousirtasen Ier est le fils de Nouhri II, ces deux années V et VII de Gaî II devront appartenir soit au règne d'Ousirtasen Ier lui-même, soit à celui d'Amenemhâît Ier. Pour ne pas prolonger outre mesure cette discussion de chiffres hypothétiques, je dirai que l'arrangement le plus vraisemblable me semble être celui qui, plaçant ces dates des ans V et VII de Gaî II sous Ousirtasen Ier, nous permettrait d'attribuer à Amenemhâît Ier celles des ans VI, VII, VIII rapportées par Nouhri Ier. On aurait alors le tableau suivant :



Ce serait, comme on voit, une réduction assez sensible dans ce premier groupe de personnages. L'autre groupe, celui qui comprend les Ahanakhiti serait alors sur la même ligne de temps que les premiers rois de la XIe Dynastie, ou de ceux de la Xe Héracléopolitaine. MM. G. et N. adoptent, aussi complètement que M. Pétrie l'a fait avant eux [1], les idées que j'ai exposées sur l'histoire de l'Égypte entre la VIIIe et la XIIe dynastie [2] : il admettent que tout ou partie de la Xe dynastie est contemporain des premiers rois Thébains indépendants qu'on classe dans la XIe dynastie, mais que celle-ci ne compte dans le comput Manéthonien qu'à partir du moment où elle eut triomphé des Héracléopolitains. Plusieurs des tombeaux de Bershêh seraient donc, à proprement parler, du milieu ou de la fin de l'époque héracléopolitaine, comme plusieurs des tombeaux de Siout.

En résumé, l'ouvrage de MM. N. et G. est très important. Il montre une fois de plus quel tort ont eu les générations de savants qui se sont succédées en Égypte, de négliger ces tombes de l'Heptanomide; c'est d'elles que sort peu à peu l'histoire des temps obscurs qui s'étendent entre les grandes dynasties de l'empire Memphite et celles de l'empire Thébain. M. Newberry et ses collaborateurs ont bien mérité de notre science par la patience avec laquelle ils ont accompli leur tâche souvent ingrate de copistes ou de dessinateurs, par leur conscience à recueillir les moindres débris et à les reproduire, par leur zèle discret. M. Griffith a aidé M. Newberry à mettre en valeur les documents qu'il rapportait; leur œuvre commune marque un progrès très appréciable dans notre connaissance des mœurs et de l'histoire du Moyen-Empire.

G. Maspero.

---

1. Maspero, *Trois années de fouilles*, dans les *Mémoires de la Mission du Caire*, t. I, p. 238-241, et *Revue Critique*, 1889, t. II, p. 420-422.
2. Petrie, *a History of Egypt*, t. I, p. 123 sqq.

Dott. Augusto Mancini, **Il dramma satirico greco** (Extrait des *Annali della R. Scuola Normale superiore di Pisa*). Un vol. in-8° de 107 p. Paris, 1895.

Étude composée avec soin et qui fait honneur aux maîtres de l'auteur, Fr. Zambaldi et Giov. Setti à qui elle est dédiée. M. Mancini, qui s'est déjà fait connaître par des travaux sur l'humanisme italien à l'époque de la Renaissance, connaît bien son sujet. Le début est un peu pénible à lire, et on peut noter dans tout l'ouvrage l'abus de certaines constructions, en particulier celle de l'infinitif avec l'article. On pourrait relever quelques lacunes; il aurait été intéressant de rechercher sur quel fondement repose le bruit qui attribue à Alexandre une part dans la composition du drame satyrique, *Agen*. Le caractère propre du drame satyrique ne ressort pas assez clairement; les vieilles pages de Patin sur cette question se lisent toujours avec plaisir. La discussion sur les deux chœurs que peut avoir le drame satyrique paraît assez juste. Trop de fautes d'impression dans les citations grecques.

Albert Martin.

Paul Masqueray. **Théorie des formes lyriques de la tragédie grecque**, 1 vol. xvi-320 p. In-8°. Paris, Klincksieck, 1895.

Ce livre a déjà obtenu un vif succès auprès des hellénistes. A la Sorbonne, il a triomphé, sous forme de thèse, devant un aréopage composé de MM. Weil, Croiset, Havet, Decharme, Hauvette, Puech; la Société pour l'encouragement des études grecques l'a couronné par la main de M. P. Girard; dans le *Journal des savants*, M. Weil l'a loué et a regretté, à la fin d'un second article, que ses éloges fussent encore au-dessous du mérite de l'auteur. Tout en nous associant de grand cœur à des suffrages si autorisés et en reconnaissant le mérite de M. Masqueray, l'étendue de ses informations, la finesse et la sagesse de son esprit, nous lui adresserons une critique très franche et très nette, qui, à notre connaissance, ne lui a pas encore été faite, et qui, sans diminuer en rien la valeur des choses contenues dans son livre, a pour objet d'y signaler une lacune grave. Nous la résumerons ainsi: le sujet traité par M. M. est un sujet musical; or, le livre de M. M. n'est point musical: il touche bien en plusieurs pages à la musique, quelquefois même avec excès, mais accessoirement, en se tenant toujours en deçà ou au-delà, c'est-à-dire à côté des principes qui auraient dû fournir le point de vue général d'un tel travail et en éclairer tout l'ensemble.

La méthode qui, en pareille matière, reste étrangère aux considérations musicales, est malheureusement ancienne en France. La conception incomplète des chefs-d'œuvre du théâtre grec, manifeste dans l'étude purement littéraire de M. Patin, a persisté chez nous, malgré les progrès accomplis dans le domaine de la métrique. On a lieu de s'en

étonner, quand on songe que soit en Italie au XVIe siècle, soit en France au XVIIIe, soit en Allemagne au XIXe, les musiciens qui ont voulu créer l'opéra, la tragédie lyrique ou le drame lyrique, ont toujours considéré les compositions d'Eschyle et de Sophocle comme un modèle d'où les artistes modernes devaient essayer de se rapprocher. En ouvrant le livre de M. Masqueray, nous nous attendions, sur la foi du titre, à voir enfin comblée une fâcheuse lacune de notre philologie classique : après les travaux de Bœckh, de Westphal et de Gevaërt, après le beau livre de M. Croiset sur Pindare, — livre qui a dû en partie son succès aux chapitres concernant la musique et la danse — ; après les déclarations très nettes, quoiqu'un peu timides, du regretté O. Riemann écrivant qu' « il n'est guère possible de comprendre la métrique ancienne si l'on ne possède quelques notions de musique », il nous semblait que nul n'entrerait désormais dans le temple du lyrisme sans être musicien. Notre attente a été déçue ; et ce n'est nullement par suite d'un goût personnel pour l'art musical que nous exprimons ces regrets : la nature même du sujet traité par M. M. les justifie. L'auteur ne nous donne rien qui ressemble à une théorie ; il n'explique pas, il se borne à définir, très exactement d'ailleurs, les choses dont il nous devait l'explication.

Il commence par établir la chronologie des pièces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ; il énumère ensuite, d'après le chapitre XII de la *Poétique*, les parties lyriques de la tragédie : la *Parodos*, ou défilé des choreutes ; le *Stasimon* (et ses variétés), ou chant des choreutes lorsqu'ils ont pris place dans l'orchestre ; le *Commos*, ou chant commun au chœur et à la scène ; enfin les chants des acteurs sur la scène ; après avoir soumis à un examen critique les commentaires auxquels ces définitions ont donné lieu, il emprunte au texte même d'Aristote le plan de son étude et nous donne successivement, dans les œuvres des trois grands poètes, le « dessin » exact de ces formes lyriques. Ce sont là des matériaux préparés avec beaucoup de soin et mis en bonne place marchande, mais ce ne sont que des matériaux ; ce n'est pas même une introduction à la théorie annoncée, car cette introduction devrait mettre en lumière des principes d'ordre général. S'il est vrai que pour comprendre l'esprit du théâtre antique il faut remonter à la source primitive de la pensée grecque qui est la religion, il nous paraît non moins évident que pour comprendre l'organisation artistique-littéraire de ce même théâtre, il faut remonter au principe initial du lyrisme qui est le rythme musical. Il y avait, dans la tragédie grecque, une liturgie. mais c'est la musique, dès le début, qui a imposé ses lois à la forme de cette liturgie. La musique n'était pas d'abord un accessoire, ἥδυσμα, comme elle le devint plus tard : elle a été le *primum movens*, le type sur lequel tout s'est réglé : danses et chants populaires d'abord ; ensuite, évolutions et chants du chœur, et aussi, par contre-coup et dans une certaine mesure, le simple dialogue. La poésie (considérée au point de vue du langage) est fille de la musique ; elle lui a obéi avant de devenir

son alliée, et, finalement, sa maîtresse. Or il y a, en musique, des lois générales, indépendantes des temps et des lieux. Ces lois, on aurait pu, on aurait dû les dégager. C'était là le vrai sujet. Ce travail est souvent assez simple, quand on l'aborde avec l'esprit qui convient ; nous allons essayer de le montrer.

M. M. fait la description des stasima d'Eschyle qui vont deux par deux, chaque strophe étant suivie de son antistrophe : AA, BB' ΓΓ' ΔΔ'.... L'auteur oublie de nous dire : que la loi générale de la composition musicale est l'*imitation* (ou *répétition* d'une formule donnée) et qu'en vertu de ce principe le lyrisme antique est fondé sur les *reprises ;* que ces reprises jouent un rôle très important dans les chants populaires, d'où les plus grands compositeurs, Eschyle le premier, se sont inspirés ; qu'enfin — et ceci demandait un examen spécial parce qu'on en peut tirer d'intéressants aperçus pour la théorie générale de la tragédie grecque — ces suites de strophes accouplées sont la forme habituelle de la musique de danse. Il est impossible à un musicien de jeter un simple coup d'œil sur les schèmes donnés par M. M. (p. 76 et suiv.) sans songer à un très grand nombre de compositions modernes dont la structure est identique : en premier lieu, les *suites* de Bach et de Hændel. Ces *Suites* sont un curieux monument du cosmopolitisme musical : elles contiennent des danses de tous les pays : sarabandes, courantes, polonaises, allemandes, gigues, gavottes, bourrées, anglaises, menuets, loures, passepied, rondeaux..., et rien n'est plus étranger à l'art grec ; elles sont pourtant construites comme les stasima : AA', BB', CC'... Si nous considérons la musique de danse plus moderne, nous trouvons la même disposition : AA', BB', CC', DD', EE'... La seule différence, c'est que de Bach à aujourd'hui, le nombre des couples de strophes va en augmentant, tandis que d'Eschyle à Euripide il est allé en diminuant. Ces rapprochements ne sont-ils pas instructifs[1] ? Ne nous aident-ils pas à mieux comprendre le chœur antique ? M. M. dit (p. 10) qu'on a eu tort de considérer les choreutes comme immobiles, en rattachant le mot στάσιμον à ἱστάναι, et que les chanteurs, selon l'explication de Hermann, « exécutaient des mouvements modérés ». L'analogie que je viens de rappeler, et qui se rattache à une loi générale, permet de changer cette hypothèse en quasi-certitude ; au moins fait-elle voir que le type de la composition chorale a dû être emprunté à des danses populaires antérieures. Dans une « théorie », cette idée devait être mise en pleine lumière. Et ici, je ne puis m'empêcher de dire combien je trouve inexact le point de vue auquel se place M. Masqueray ; pour expliquer ces suites d'unités binaires, il écrit : « Par une vision *spé-*

1. Je me permets de renvoyer ici le lecteur au livre que je viens de publier, et dans la première partie duquel j'ai exposé certaines idées de Westphal, en les modifiant : *Études de philologie musicale : Théorie du rythme dans la composition moderne*, etc.... (Paris, Alph. Picard).

ciale, les Grecs, en portant leurs regards curieux sur le monde, saisissaient sans effort le contraste de chaque objet ; *les idées ne défilaient pas une à une, elles se réfractaient par couples dans leur cerveau compréhensif. C'est ainsi que la symétrie devint chez ce peuple encore jeune la loi principale de ses créations artistiques.* » Cette métaphysique me paraît inutile et faible, devant le témoignage, autrement probant, de la musique de danse dans les pays et les temps les plus différents. M. M. passe à côté de faits musicaux très significatifs sans les apercevoir.

Les considérations précédentes sont de nature à éclairer aussi l'évolution des formes lyriques. Il y avait dans le drame grec, avons-nous dit, une liturgie et une musique ; mais ces deux éléments, bien qu'ils aient formé le noyau primitif et donné naissance à la tragédie, étaient contraires, par essence, au véritable esprit de la tragédie. Rien ne favorise moins l'action théâtrale que ces groupes de strophes, d'un dessin si net ; de là, dans l'organisation de la tragédie, une antinomie fondamentale entre l'origine du drame et sa tendance naturelle ; de là une évolution (amoindrissement progressif du chœur) dont le dernier terme n'est pas Euripide, mais notre tragédie du XVII[e] siècle où le poète a fini par se dégager complètement. Le drame grec s'est transformé dans le même sens que notre opéra moderne. Aujourd'hui, le drame lyrique proscrit la forme antistrophique et les « reprises » ; quelle raison donne-t-il ? C'est que le style libre est seul capable d'exprimer avec vérité des passions agissantes. Or, ce principe a été formulé par Aristote lui-même dans un texte dont M. M. ne paraît pas voir, en le citant, toute l'importance, » Les chants de la scène ne sont pas antistrophiques comme ceux du chœur ; c'est que l'acteur est un artiste *qui imite la nature*, ce que fait moins le chœur. » Je ne crois pas qu'Aristote (ou l'auteur des *Problèmes*) ait jamais rien écrit, dans l'ordre musical, de plus profond et de plus curieux que cette phrase. Je conclus de là qu'il est impossible de comprendre l'évolution du théâtre grec, c'est-à-dire la déchéance du chœur, la restriction et l'altération des formes accouplées, si on ne se pénètre pas d'abord de ce principe, cher à tant de compositeurs modernes, que le style propre au drame lyrique, c'est le style libre et non les coupes antistrophiques. Et là encore, c'est une belle théorie musicale que nous devait M. Masqueray.

Il y a une autre forme du lyrisme dont il ne donne pas davantage l'explication : c'est la triade AA' B. C'est un type de composition qu'on retrouve aussi chez les modernes (je citerai seulement les chants des Minnesänger dont la structure est la suivante : *Stollen, Gegenstollen, Abgesang*), et qu'il serait facile d'éclairer par de nombreux rapprochements ; mais il paraît avoir son origine, comme le précédent, dans les danses primitives, ou quelque chose d'approchant. Je m'étonne que M. M. n'ait pas au moins cité le texte suivant : « Olim carmina in deos scripta ex his tribus constabant : circumire aram a dextra *strophen* vocabant ; redire a sinistra *antistrophen* ; post, cum in conspectu dei con-

sistes reliqua peragebant, *epodon* » (Attilius Fortunatianus, *Ars*, p. 295 des *Gram. lat*. ex recens. H. Keilii, vol. VI).

Si, du dessin général des strophes, nous passons à leur analyse intrinsèque, c'est encore à un principe musical qu'il faut avoir recours ; je me borne ici à reproduire quelques lignes excellentes de M. Gevaert : « Le poète grec, quand il avait à composer un chant en strophes, arrêtait définivement sa mélodie avant de procéder à la versification du morceau... Croire que le poète ait pu composer de longues strophes d'une facture aussi compliquée sur des combinaisons arbitraires de longues et de brèves, pures abstractions privées de tout lien interne, de toute vie réelle, cela me paraît absolument inadmissible. Je ne vois pas même comment il aurait pu, au cours de son travail de versification, garder son schéma syllabique présent à l'esprit, s'il n'avait eu, comme aide-mémoire constant, une mélodie complètement fixée dans son contour et dans ses durées rythmiques. » (*La mélopée antique dans le chant de l'église latine*, second appendice, pp. 472-473)

Enfin, est-il possible d'étudier la structure et les diverses combinaisons des strophes sans parler de la musique qui les accompagnait ? Ici, ce n'est plus la méthode générale de M. M. que j'ose critiquer ; c'est tout un côté de son sujet que je lui reproche d'avoir négligé. A moins de rétrécir arbitrairement le sens des mots, ne doit-on pas considérer comme des « formes lyriques » les divers modes de la musique grecque, à chacun desquels était attaché un pouvoir d'expression si spécial ? L'auteur des *Problèmes* demande pourquoi, dans la tragédie, le chœur ne chante jamais sur le mode hypodorien et sur le mode hypophrygien, alors que ces deux modes sont d'un emploi naturel et légitime sur la scène, et il en donne la raison suivante : les acteurs qui sont sur la scène imitent des *héros* ; ils peuvent donc user des deux modes précédents parce qu'ils sont très vifs et portent à l'action (ἐνθουσιαστικὴ καὶ βακχικὴ ἁρμονία). Le chœur, lui, est composé d'*hommes* ; le mode mixolydien lui convient donc, parce que c'est un mode purement affectif et tranquille .. Ici encore, s'imposait une « théorie » des diverses formes de l'expression musicale étudiée dans ses rapports avec l'esprit du drame. La question est pleine d'obscurités, mais on ne pouvait l'éluder.

M. M. nous avertit, dès le début du livre, qu'il n'a pas voulu s'attacher à scander les vers grecs et à étaler une nomenclature « rébarbative » ; c'est fort bien ; mais que peut bien être une « théorie » du lyrisme qui, après avoir écarté la métrique, écarte aussi la musique ? Quel est exactement son objet ? « Préciser, nous dit-on, le dessin de la forme lyrique, pour saisir plus facilement la pensée qui serpente dans son entrelacement. » Cette indication est bien vague. Je ne vois là qu'une ingénieuse formule littéraire, en un sujet qui était tout artistique et précis. M. Masqueray ne nous donne en somme que des notes, des notes excellentes comme préparation à l'étude du vrai sujet, mais auxquelles manque l'essentiel. Nous persistons à croire que pour faire une

vraie théorie du lyrisme tragique, il eût fallu ne pas prendre pour plan l'énumération faite par Aristote, mais aller droit aux principes de la poésie lyrique, aux lois générales du rythme, de la danse et du chant populaires; il eût fallu élargir le domaine traditionnel de la philologie classique et changer de point de vue [1].

Jules COMBARIEU

Urkundenbuch der Stadt Strassburg. Fünfter Band, erste und zweite Haelfte. Politische Urkunden von 1332 bis 1365, bearbeitet von Hans WITTE und Georg WOLFRAM. Strassburg, K. Truebner, 1895-1896, VIII, 1128 pages, in-4. Prix : 65 fr. les 2 volumes.

Ce *Cartulaire de la ville de Strasbourg*, publié aux frais du gouvernement d'Alsace-Lorraine et de la ville de Strasbourg, a été entrepris quelques années après l'annexion; le premier volume, édité par les soins de M. Wiegand, archiviste de la Basse-Alsace, et renfermant les documents les plus anciens et les statuts municipaux jusqu'en 1266, c'est-à-dire jusqu'à l'émancipation de la cité de toute ingérence épiscopale, a paru dès 1879 (cf. *Revue* du 3 janvier 1881. Depuis M. Wiegand a publié en 1886 un second volume, renfermant les documents politiques de 1266 à 1332, et M. Aloys Schulte, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, a mis au jour, en 1884, le tome troisième, renfermant les documents d'ordre privé (actes de vente, donations, etc.) pour le même laps de temps.

Du quatrième volume il n'a paru encore que la seconde moitié, en 1888; elle renferme de nouveaux statuts municipaux et des listes et notices sur les fonctionnaires épiscopaux et municipaux de Strasbourg dues à M. A. Schulte et à M. George Wolfram, actuellement archiviste du département de la Lorraine. La première moitié du volume, qui renfermera des suppléments aux trois premiers et un répertoire général, est, nous dit-on, sous presse.

Il y avait donc près de huit ans que rien n'avait paru du Cartulaire; mais, pour rattraper le temps perdu, les éditeurs viennent de publier, presque simultanément, les deux demi-volumes du tome cinquième, formant un total de plus de onze cents pages. Ils n'embrassent pourtant

1. J'ai dit que M. Masqueray, habituellement en deçà du but à atteindre, le dépassait parfois. Ainsi dans cette phrase sur la parodos des *Perses* (p. 26) : « L'harmonie finale reprend la phrase du récitatif; elle en multiplie la sonorité et la puissance et, conformément à la dominante du poème, elle en tire toute la tristesse qu'elle contenait dans ses quelques notes. » Les termes musicaux ne figurent évidemment ici qu'à titre de métaphores, ce qui en un tel sujet, n'est pas assez; si au contraire on doit les entendre avec leur sens musical habituel, il s'en faut peu que chacun d'eux soit une erreur. J'en dirai autant des mots *duos* et *trios*, qui sont évidemment mal choisis. — P. 97, la 2e syllabe d'Ὀρίων est comptée à tort comme brève.

qu'une courte période de trente-trois années ; avec le milieu du XIVe siècle nous entrons, à Strasbourg comme ailleurs, sinon dans l'ère de la bureaucratie, du moins dans celle des paperasses, soit qu'on les ait mieux conservées qu'autrefois, soit que l'habitude d'écrire se soit développée en même temps que s'étendaient les relations politiques et l'instruction générale des gouvernants. Le tome sixième, qu'on nous annonce comme devant suivre bientôt, ne nous donnera, lui, que les documents de dix-neuf années. Aussi jusqu'à ce que l'*Urkundenbuch* vienne rejoindre la seconde série de documents relatifs à l'histoire strasbourgeoise en cours de publication, la *Correspondance politique de la ville de Strasbourg*, depuis 1517, inaugurée par M. Virck et continuée par M. Winckelmann, il se passera encore du temps, et si l'on ne fait pas un puissant effort pour hâter la publication des volumes suivants, les érudits alsaciens, qui ne sont plus des jeunes gens, devront renoncer à l'espoir d'en voir jamais la fin.

En attendant, l'on doit signaler avec satisfaction ce nouveau volume qui nous apporte pour l'histoire de Strasbourg, vers le milieu du XIVe siècle, un appoint fort considérable de documents tout nouveaux. C'est une des périodes les plus importantes dans le passé de la ville libre impériale, brillante au dehors, fort agitée au dedans. Elle débute par les luttes intestines entre les clans patriciens des Zorn et des Mullenheim (1332), qui amènent une révolution démocratique ; elle embrasse l'invasion de la *peste noire*, suivie des horribles persécutions contre les Juifs ; elle s'arrête après la première apparition des bandes du sire de Coucy, des *Anglais*, comme les appelait le peuple, en Alsace (1365). C'est une époque de luttes incessantes autant qu'embrouillées entre les petits dynastes de la région cis-rhénane, entre les seigneurs et les villes, entre les évêques et leurs voisins laïques, fouillis curieux de querelles suivies de compromis et d'alliances, et recommençant ensuite de plus belle. Les chroniques du temps, Kœnigshoven surtout, nous ont retracé sans doute le tableau de ces rivalités féodales, mais nous trouvons aujourd'hui dans le *Cartulaire* les documents à l'appui qui confirment, appuient et souvent aussi rectifient les données traditionnelles des chroniqueurs mal informés. Quelques-unes d'entre ces pièces ne sont pas inédites. Une partie des documents relatifs à la persécution des Juifs ont été déjà imprimés par Schilter en 1698, dans son édition de Kœnigshoven, et ont dû lui être empruntés, les originaux ayant disparu depuis ; il en est de même de la curieuse enquête sur la rixe sanglante des Zorn et des Mullenheim en 1332. D'autres pièces ont été mises au jour par J. Wencker dans ses savantes dissertations, dès le début du XVIIIe siècle [1] ; mais l'immense majorité des documents réunis par

1. Il en est de même pour la plupart des pièces tirées des Archives de Saint-Thomas, qui avaient été analysées ou communiquées *in extenso* par M. Charles Schmidt dans son *Histoire du chapitre de Saint-Thomas* et pour un certain nombre de documents relatifs aux corporations d'arts et métiers, publiés par MM. Schmoller et Meyer.

MM. Witte et Wolfram sont inédits. Ils embrassent les rubriques les plus diverses, l'histoire diplomatique, militaire, économique et religieuse de la cité. Les textes des alliances diverses, des grandes paix publiques (*lantfrieden*), de 1351 et de 1358 [1], s'y rencontrent avec les nombreuses ordonnances monétaires du magistrat, de 1339, 1344, 1351, 1369, 1376, etc. Les correspondances politiques et les communications privées concernant des actes diplomatiques et militaires y alternent, selon leur date chronologique, avec des pièces curieuses rentrant dans le domaine de l'économie politique ou de l'histoire des mœurs. Nous citerons, à titre d'exemples, l'alliance conclue entre les États d'Alsace à Colmar, le 25 mai 1362, contre les Anglais (p. 465) et les nombreuses pièces de l'année 1365 qui se rapportent à cette invasion des bandes de Coucy; la lettre d'un bourgeois de Reims, Jehan li Poullain, à l'ammeistre Muller, relative aux nouveaux préparatifs de ces mêmes Anglais (p. 561); le rapport d'un Messin, Geoffroi Mine, sur la venue de l'empereur Charles IV à Metz, en 1354 (p. 270); la série de pièces relatives à l'expédition des Strasbourgeois contre Zurich, et surtout le document énumérant les voitures réquisitionnées dans les villages pour le transport des hommes d'armes et de leurs bagages (p. 285); les pièces relatives au célèbre banquier strasbourgeois Rulmann Merswin et à la location que lui fait l'abbaye d'Altorf de l'Ile-Verte pour y établir sa thébaïde mystique (p. 565); les règlements concernant la corporation des cordonniers de Strasbourg (1360-1367) et le local où ils se réunissent (p. 429 et 587); le tarif des droits d'entrée des marchandises bâloises (p. 402); les documents relatifs à la mise en gage de la couronne du margrave Rodolphe de Bade chez deux Juifs de Strasbourg (p. 191) et au dégagement des bijoux de la margravine Marguerite, qui supplie qu'on lui prête pour une quinzaine ses parures engagées, vu qu'elle doit rendre visite à son oncle, à Besançon (p. 454); la défense de porter de porter de faux chignons et d'étaler leurs appats [2], faite par le magistrat à ses sujettes, en 1375 (p. 1033); la décision arbitrale rendue contre Jean Rott, négociant de Duisbourg, dont on a jeté toute la marchandise (des tonnes de harengs à moitié pourris) dans le Rhin, par mesure de salubrité publique et qui réclame en vain 2,000 écus de dommages intérêts (p. 600); la bulle de Grégoire XI défendant aux Dominicains d'entrer en relations illicites avec les Augustines et de les faire sortir de leurs couvents (p. 746), bulle qu'on peut confronter avec la lettre de l'empereur Charles IV au magistrat, dans laquelle le souverain se plaint de ce que certaines religieuses ne veulent pas obéir à Me Elie, le provincial des Dominicains, et se sauvent de leurs monastères (p. 671) [3]. Signalons

1. Certains de ces documents se trouvent déjà dans le vieux recueil de Lunig ou dans les *Reichstagsakten*.

2. Dasz och keine frowe loecke von totenhaer anhencken solle... und sunderlich dass man ir die brueste mit gesehen muege. »

3. De son côté, le magistrat se plaint à l'empereur d'un prêtre portant le nom fai-

encore le procès-verbal, si curieux dans sa naïveté, des déclarations de certains bourgeois, bannis en 1366 pour n'avoir point voulu contribuer aux dépenses publiques pour les fortifications de la Krutenau (p. 577); l'accord entre ceux de Furdenheim et Jean de Wingersheim, dans lequel il est expressément stipulé qu'on ne se jettera plus dorénavant de chandeliers à la tête (p. 361); la plainte en dommages-intérêts présentée par Brunon de Windeck pour dégâts commis dans son château par une garnison strasbourgeoise, document qui nous fait connaître par le menu l'approvisionnement d'un castel du XIVe siècle en lard, fromages, lentilles, noix, sel, vinaigre, etc. (p. 765), et le mémoire des frais, exhibé en réponse par le commandant Gosse Sturm (p. 769)[1]. Les amateurs d'onomastique recueilleront également dans notre volume de nombreux exemples de *l'humour* du temps, affublant seigneurs et bourgeois de noms de famille plus que bizarres, *Esel, Stroseil, Antvogel, Goensefuss, Hammelskopf, Judenbreter, Ungehür*, etc. Ils constateront la présence à Strasbourg, dès 1334, d'Israélites à noms français, tels que Morel et Bonenfant, en même temps que de Juifs italiens, attirés par l'important trafic de la ville rhénane.

C'est donc une riche moisson de renseignements précieux en tout genre que les historiens de Strasbourg et de l'Alsace trouveront dans le nouveau volume du *Cartulaire*. Les pièces nombreuses qu'il renferme sont éditées avec soin, collationnées partout sur les originaux quand ils existent encore, et la correction des épreuves laisse fort peu à désirer. C'est à peine si nous avons relevé, en dehors de l'errata des éditeurs, quelques fautes d'impression fort peu importantes [2].

Le très utile Index n'est pas absolument sans erreurs et pour qui connaît la difficulté d'en établir un qui soit irréprochable, il n'y a pas lieu de s'appesantir sur quelques petites lacunes ou sur des fautes d'attribution ou d'interprétation dans cette longue liste de noms d'hommes

---

dique de Murvogel, qui court les maisons de tolérance et qu'on n'ose arrêter puisqu'il porte une masse d'armes sous sa soutane pour assommer les sergents de ville; l'official ayant refusé de sévir contre lui, on se voit obligé de recourir à l'empereur en personne pour débarrasser la cité de ce personnage peu recommandable (p. 482). Une autre pièce montrant combien dès lors les règles canoniques étaient peu observées, c'est l'ordonnance de l'évêque Berthold, de 1340, défendant qu'aucun chanoine ayant moins de dix-huit ans et qui n'a pas reçu les ordres majeurs, puisse siéger au Chapitre (p. 105).

1. Un procès bien curieux aussi, c'est celui relatif à un cabinet d'aisance établi par Raimbaut Huffelin, dans la ruelle du Rosier, dans la maison dite *à la Lune*. Tout le Conseil de ville opère en corps une descente des lieux examine le corps du délit (« besahet es innen und ussen ») et finit par décider, malgré les voisins, que le propriétaire pourra le laisser subsister (p. 401).

2. C'est ainsi que p. 92 le président du Conseil de 1338, Jean *Wintin* est évidemment identique avec le Jean *Winlin* de 1334 (p. 48). — P. 176, il faut lire *Armleder* pour *Arnleder*, p. 198, *Peter* pour *Petir*, p. 1101 *dominus* pour *domius de* Renneval etc.

ou de lieux [1]. M. Aloyse Schulte en a déjà relevé un certain nombre dans une critique de notre volume insérée dans la *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins* (1896, p. 321-322); nous soumettons encore quelques observations supplémentaires à MM. Witte et Wolfram pour leur montrer avec quelle attention nous avons parcouru ce nouveau volume du *Cartulaire*. Çà et là l'on aurait également désiré un mot d'explication au bas des textes; il ne faudrait pas être trop avare de commentaires quand il s'agit de rendre service aux érudits étrangers aux infiniment petits détails de la topographie locale ou de l'histoire du temps [2]. Mais ce sont là presque des vétilles, sur lesquelles nous n'avons garde d'appuyer, et qui ne nous empêchent en aucune manière d'apprécier à sa juste valeur le recueil dont nous espérons voir bientôt la suite.

R.

---

1. P. 78 nous trouvons le nom de Lunéville sous la forme de *Linstetten*; mais dans l'index il figure seulement avec l'orthographe *Lieustat*. — P. 139 le nom du chevalier *Johans von Schamaley*, comme p. 451 celui de *Scheckemi von Mansey*, cachent certainement des noms de seigneurs français ou bourguignons mutilés ou défigurés. — P. 221 une lettre du comte d'Oettingen est datée *Abrahu*; quelle peut bien être cette localité qui ne figure pas à l'index? — P. 253 le bourgeois de Côme, Jean de *Mundriz*, est sans doute de *Mondrisio*. — P. 537 les lettres de l'évêque Jean écrites pendant l'invasion de Coucy et datées de *Borre* ne devraient pas être désignées dans les en-têtes sommaires comme écrites à *Barr*, mais au château du *Haut-Barr*, pour empêcher qu'on ne songe au bourg de Barr sur la Kirneck. — P. 890 Aussay n'est pas un « Ort in Frankreich (comme le dit l'index à la page 1057), mais le nom français de l'Alsace (pays d'Aussay ou d'Aulsay) jusqu'au XVI[e] siècle. — A la même page, le *Riemelicher thal* mentionné par l'évêque ne serait-il pas dans les alentours de Rémilly? — P. 1084. Le « Holzwerd, localité inconnue près de Strasbourg. » n'est pas une localité mais un des innombrables terrains d'alluvions, îlots boisés du Rhin (*Woerthe*) qui se trouvaient en aval et en amont de Strasbourg. — P. 1124 Wettingen n'est pas près d'Ulm, mais un couvent célèbre dans le canton d'Argovie, qui existe encore aujourd'hui comme école normale d'instituteurs. — Le *Toulous* de la p. 172 est certainement *Toulon* puisqu'il est question de « fontibus circa marina existantibus » dans lesquels les Juifs auraient jeté du poison.

2. C'est ainsi que nous aurions désiré voir figurer sous leur nom moderne les nombreux sièges épiscopaux de légats du pape, évêques *in partibus*, qui se rencontrent dans notre volume. Ainsi, nous avons dans le texte (p. 201) un « Henri de Rossi » qui figure à l'index, sous le vocable inexpliqué, *Rossensis episcopus*. Où le placer? — P. 129 nous voyons Eberlin de Mulnheim léguer à ses fils la maîtrise de la pêche « et le Bruche à Strasbourg »; cela nécessitait un mot d'explication. — P. 829 on voudrait bien savoir ce qu'étaient les « gesellen mit der Wannen » qui offrirent leur alliance aux villes réunies à la diète de Colmar en 1373, association de chevaliers ou bande de malandrins? Nous citons, presque au hasard, ces quelques exemples, afin de faire comprendre quel genre d'indications supplémentaires nous paraîtrait désirable pour rendre plus utile encore une publication que les historiens alsaciens ont saluée dès le premier jour avec reconnaissance et qui facilitera notablement leur tâche.

Corpus documentorum haereticae pravitatis neerlandicae. Verzameling van stukken betreffende de pauselijke en bisschoppelijke Inquisitie in de Nederlanden. Tweede Deel, Gent, Vuylsteke, S' Gravenhage, Nijhoff, 1896, xxii, 411 p. in-8. Prix : 10 fr.

On a déjà parlé dans la *Revue* (3 novembre 1890) du premier volume du *Corpus* de M. Frédéricq, comme du premier volume de l'ouvrage qu'il a fait paraître pour le mettre lui-même en œuvre, *Histoire de l'Inquisition néerlandaise* (cf. *Revue*, 19 décembre 1892). Ce n'est pas une continuation, c'est un supplément de ce tome premier que le savant professeur de l'Université de Gand nous offre aujourd'hui. Depuis que ce dernier a paru, le maître et les disciples (car on sait que M. Frédéricq veut bien faire participer les élèves de son séminaire à l'honneur de cette publication [1]) ont réuni assez de textes nouveaux pour remplir un second volume, parallèle chronologiquement à l'autre, puisqu'il embrasse des pièces de 1075 à 1518.

Le volume s'ouvre par une liste d'hérétiques néerlandais des deux sexes, jugés entre ces deux dates, et sans doute fort incomplète, car elle tient en moins de cinq pages [2]. Puis viennent les documents eux-mêmes, textes latins, français, flamands, de nature très diverse, prose et vers, chroniques, bulles pontificales, jugements des tribunaux ecclésiastiques et laïques, depuis l'affaire de Lambert Le Bègue (1176) jusqu'à celle de Daniel Jacobs (1518); la plupart des pièces sont relatives au xive siècle; les numéros entre parenthèses de chacune d'elles renvoient à la place qu'elles devraient occuper dans le premier volume du *Corpus*. Elles sont éditées avec soin et précédées chacune d'un petit commentaire résumé en flamand qui, pour les étrangers, n'est pas — comme c'est le cas d'ordinaire dans d'autres recueils de ce genre — la partie la plus facile à déchiffrer de l'ouvrage.

De très nombreuses pièces (p. 97-142), fort intéressantes d'ailleurs, sont consacrées aux *Flagellants* qui parcoururent l'Europe occidentale en 1348 et 1349, pour faire pénitence de leurs péchés, et que les sources néerlandaises nous montrent se promenant par les Flandres d'une façon à peu près aussi extravagante qu'ils le firent sur les bords du Rhin et en Alsace. Mais on peut se demander ce qu'ils font ici parmi tant de mécréants authentiques; hérétiques, ils ne l'étaient pas d'intention, à coup sûr, et pendant longtemps ils furent même favorisés plutôt que persécutés par le clergé, qui les recevait au son des cloches quand ils entraient dans une ville. Ce n'est que lorsque la concurrence des pieux pèlerins devint écrasante pour les membres du clergé séculier et régulier que la bienveillance primitive se changea en un anta-

1. Le volume porte sur le titre « en zijne leerlingen ».
2. Il est vrai qu'il y a des fournées de vingt à trente victimes anonymes, comme à Douay en 1236 (p. 46).

gonisme violent, comme le raconte si naïvement et si pittoresquement le chroniqueur strasbourgeois Fritsche Closener, clerc lui-même [1].

A la suite de tous ces documents nous trouvons la liste des 181 ouvrages manuscrits ou imprimés d'où ils ont été tirés, ainsi qu'un index très détaillé des personnes et des localités mentionnées dans le volume.

M. Frédéricq ne nous en voudra pas si nous terminons par l'expression d'un regret au sujet de la disposition des matériaux dans son volume, disposition qu'on aurait pu simplifier en retardant un peu la mise sous presse. Déjà le volume tout entier n'est qu'un appendice au tome I du *Corpus;* puis, à la page 300, nous rencontrons un premier *appendice* de ce supplément; suivent, p. 384, des *Additions* et *rectifications* au même volume, et puis encore des *Additions* et *rectifications* au tome II. On croit qu'alors au moins tout est fini, c'est une erreur; à la page 397 commence un *tweede Anhangsel!* C'est trop d'appendices pour un seul et même volume, et il n'est pas toujours facile de se retrouver dans tous les suppléments du savant éditeur; qu'il nous donne donc bientôt la suite de sa *Geschiednis der Inquisitie*, bien en retard encore sur le *Corpus documentorum*, afin que nous n'ayons plus besoin de nous y orienter nous même!

R.

Antoine Guillois. **La marquise de Condorcet, sa famille, son salon, ses amis, 1764-1822.** In-8, Paris, Ollendoff, 1897.

C'est à Meulan même — à une lieue du château de Villette où naquit Mme de Condorcet et à cinq cents pas à peine de la *Maisonnette* où elle passa ses vingt dernières années — que j'écris ceci. En mon enfance, des vieillards de l'endroit se souvenaient encore de la belle marquise. Ils parlaient d'elle comme d'une grande dame d'autrefois assez analogue à toutes celles des autres châteaux environnants, mais sans rien savoir de bien curieux sur son compte : évidemment, elle ne les avait pas frappés. Depuis lors, après plus ample enquête et lecture des *Huit lettres sur la sympathie*, je m'étais habitué, tout comme eux, à ne lui rien trouver d'exceptionnel. Eh bien! ce n'est pas encore l'élégant et agréable volume de M. Guillois qui modifiera aujourd'hui mon impression. Il a beau réunir en son honneur toutes les louanges imaginables, je continue à ne pas voir en quoi son salon a différé de maint autre salon de l'époque, et quel genre d'influence elle a exercé sur ses contemporains. Jolie, aimable et spirituelle tant qu'on voudra, elle m'apparaît toujours une excellente maîtresse de maison plutôt qu'une

1. Voy. sa chronique strasbourgeoise dans l'édition de Hegel, *Staedtechroniken*, VIII, p. 118-119.

directrice intellectuelle. Il n'y a d'intéressant dans toute son histoire que celle de son mari, et sa célébrité est surtout faite de celle de ses hôtes. Si à vingt ans, elle avait épousé ce M. de Claye qu'on lui avait d'abord présenté, il est bien probable que nous n'aurions pas aujourd'hui à nous occuper d'elle.

Marie-Sophie de Grouchy naquit au château de Villette en 1764. Sa jeunesse s'y écoula calme et régulière comme celle de toutes les jeunes filles de la noblesse provinciale. Pour trouver quelque incident notable en ces vingt-deux années, M. G. est obligé de s'étendre longuement sur une attaque de petite vérole et sur une absence de quelques mois nécessitée par l'obtention d'un titre de chanoinesse.

En 1786, Condorcet l'épouse. Où l'avait-il connue? Ce serait à Paris, chez Dupaty, dont elle était nièce, ou pendant un court séjour d'invité qu'il fit à Villette, nous assure M. Guillois. Mais une circonstance que semble tout à fait ignorer M. G. pourrait bien nous fournir une explication plus probable : c'est que Condorcet était seigneur de Dennemont[1], que le château de Dennemont se trouvait à quatre lieues du château de Villette, et qu'ainsi, nous pouvons supposer une simple union entre voisins de campagne.

Alors Condorcet l'emmène à Paris. Aussitôt la voilà charmant de sa grâce et de sa beauté les savants et les littérateurs que la haute position de son mari — secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française et inspecteur des monnaies — attire en son salon. Ceux qui n'y venaient encore que par obligation y reviennent par plaisir. Cela dure cinq ou six années.

Survient la Révolution, Condorcet, mis hors la loi, s'enfuit et s'empoisonne. Ses biens sont confisqués. Elle se cache rue Saint-Honoré, au fond d'une boutique de lingerie, puis à Auteuil, et gagne sa vie en peignant secrètement des miniatures. Enfin, le calme revient. Elle rassemble ce qu'elle peut réunir de sa fortune, achète à Meulan la *Maisonnette* et s'y installe, tandis que son frère Grouchy suit les armées et que Cabanis, qui vient d'épouser sa sœur, se fixe à Villette.

C'est là désormais qu'elle vivra, n'allant plus faire à Paris que de courts séjours pendant la mauvaise saison. Ses amis anciens viennent l'y voir et quelques amis nouveaux. Ce n'est pas, cependant, la perpétuelle allée et venue de visiteurs à laquelle on pourrait croire d'après le dernier chapitre de M. Guillois. Ils viennent de loin en loin et isolément. La demeure est petite et, quand Mme de Condorcet s'y trouve avec sa fille et ses domestiques, à peine s'il y a de la place pour loger deux ou trois amis. Or, les deux ou trois amis sont presque toujours là C'est d'abord Fauriel, avec qui selon l'heureuse expression de M. Guillois, elle a contracté « une sorte d'union morganatique ». Puis c'est aussi

1. En 1789, c'est encore à titre de seigneur de Dennemont qu'il ira voter à Mantes pour l'élection des députés du bailliage de Mantes et Meulan.

Mlle Julie Beccarie — la fille de Beccaria qui a épousé le comte Manzoni — accompagnée de son fils, déjà poète, et de son ami Imbonati. Je regrette que M. G. n'ait point dit un mot d'Imbonati, car il est vraiment pendant un temps l'âme de la maison. Il meurt et, dans leur désespoir, Mlle Beccarie et Mme de Condorcet refusent de se séparer des restes « du plus vertueux des hommes » et se font autoriser à l'inhumer dans le parc. Elles lui dressent sous les grands arbres un mausolée et chaque matin vont y suspendre des fleurs, jusqu'au jour où, je ne sais plus pour quelle raison, elles envoient Fauriel demander au maire la permission de le transporter en Italie. Sur tout cela M. G. aurait pu trouver dans les archives de la mairie de Meulan quelques pièces fort curieuses.

L'intérêt de cette étude résulte surtout des nombreux documents inédits qui ont été fournis à M. G. par les descendants de Mme de Condorcet. Heureux l'érudit qui peut fouiller à loisir dans des archives de famille puisqu'il est certain d'y surprendre la vérité en ses gîtes naturels, les actes notariés et les notes confidentielles! Mais pour l'historien, cette bonne fortune n'est pas toujours sans inconvénient, car, naturellement épris déjà du héros dont il a fait choix, il lui sera bien difficile de ne pas avoir plus d'égards que l'impartialité l'exigerait pour l'ancêtre d'un héritier qui lui ouvre si généreusement son trésor. Or, M. G. n'a pas su conjurer ce danger et le biographe est bien vite devenu en lui un chevalier servant. La belle marquise ne lui est plus apparue qu'une sorte de divinité douée de toutes les perfections imaginables sans l'ombre du moindre défaut. Tous ceux qui l'ont approchée de près ou de loin ont pris à ses yeux des proportions extraordinaires. Condorcet est « l'un des savants les plus illustres que l'humanité ait produits », Cabanis est « le premier écrivain de son époque », André Chénier est « le plus sublime des poètes » « En revanche, quiconque l'a plus ou moins desservie lui semble d'une infernale noirceur. Fauriel, pour lui avoir ravi son prestige de veuve inconsolable, devient un être « aux cheveux frisés et presque crépus qui n'avait dans son extérieur aucune apparence de distinction : l'œil est rêveur et mélancolique peut-être, mais il y manque la flamme qui anime et qui embellit les physionomies même les plus vulgaires ». Suard, pour avoir tenu fermée la porte de son jardin de Fontenay-aux-Roses le soir où Condorcet fugitif allait y frapper, est véhémentement malmené chaque fois que son nom se présente. Certes, l'action de Suard ne fut pas généreuse, mais encore conviendrait-il de lui admettre quelque circonstance atténuante. Cette circonstance M. G. la connaît puisqu'il écrit : « Ce n'était un mystère pour personne qu'avant le mariage de Mme Suard, Condorcet avait été éperdûment épris d'elle. Suard le savait et ne le pardonna jamais à Condorcet. » Seulement ici, M. Guillois, à force de vouloir innocenter le mari de son héroïne, commet une erreur historique : c'est après le mariage de Mme Suard, et non quand elle était fille, que Condorcet en fût éperdûment amoureux. Il est bel et bien le

héros de ce charmant dialogue de M. et Mme Suard, un soir, au coin du feu : « Qu'avez-vous donc, ma chère amie, pour avoir l'air si troublée? — Eh ! bien, puisqu'il faut vous l'avouer, je sens que je ne vous aime plus comme autrefois ! — Cela reviendra, ma chère amie, cela reviendra. — Mais c'est que je sens que j'en aime un autre ! — Cela se passera, ma chère amie, cela se passera. »

Tout cela, comme on le voit, n'est pas d'une vérité historique bien criante. Cette Mme de Condorcet, revue et corrigée pour lycées de jeunes filles, n'est pas tout à fait celle que nous connaissions. M. Guillois, néanmoins, a fait d'elle un bien joli pastel aux tons nacrés, aux contours vaporeux et perdus dans l'azur et le rose. Quel dommage que l'histoire ait la terrible habitude de ne vouloir accrocher dans ses galeries que de maussades photographies bien exactes et bien nettes ! Mais laissons-la à ses goûts sévères et recommandons le livre de M. Guillois. On le lira certainement avec beaucoup de plaisir : l'essentiel est qu'on ne s'imagine pas trop l'avoir lu avec fruit.

Raoul Rosières.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 janvier 1897 (suite).

M. Foucart lit une note de M. Paris, professeur à l'Université de Bordeaux.

Le Musée archéologique de Madrid a acheté, en 1895, 70 objets de terre cuite et de bronze trouvés à Coslig, île de Majorque; parmi lesquels trois grandes têtes de taureaux en bronze.

Il n'est pas probable que ces têtes ne soient que les débris de statues colossales ; elles se suffisent à elles mêmes et proviennent sans doute d'un temple où elles étaient consacrées en ex-voto. Toutes les trois, malgré des progrès de style et de facture, évidents de l'une à l'autre, appartiennent à un même art primitif.

M. Paris, comparant ces œuvres à celles des arts orientaux et de l'art grec, se refuse d'y voir, comme on l'a fait en Espagne, des œuvres gréco-phéniciennes. Il essaie d'établir que la seule civilisation à laquelle on puisse les rapporter est celle du peuple établi en Sardaigne et aux Baléares, le peuple des *nouraghes* et des talayots, sans préjuger, du reste, la question de savoir si ce peuple doit être ou non assimilé aux Ibères.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1er février — 1897

Spiegelberg, Comptes du règne de Séti I; Les ouvriers de Thèbes. — Robinson, Évangiles apocryphes coptes. — Brinton, Les hiéroglyphes mayas. — Le livre de la chasteté, p. Chabot. — Masqueray, L'ambiguité d'Euripide. — Emile Thomas, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère. — Streitberg, Manuel du gothique. — Huber et Luschin d'Ebengreuth, Histoire de l'État autrichien. — *Bulletin* : Ruggiero, Dictionnaire épigraphique, II, 16; Grandgeorge, Saint Augustin et le néo-platonisme; E. Beaudouin, Le serment du défendeur dans le droit franc; Tamizey de Larroque, La prise de Gontaud; Bergonié, Romas; Grellet-Dumazeau, La société bordelaise sous Louis XV; Casini, La jeunesse et l'exil de Mamiani; E. Herrmann, Contes de Rosegger; Jouin, Les chefs-d'œuvre, III; L'année cartographique, V et VI; Konstantinidis, La Bibliothèque nationale d'Athènes. — Académie des inscriptions.

W. Spiegelberg, **Rechnungen aus der Zeit Seti I**, viii-100 p. et 43 pl. de texte et de transcriptions hiéroglyphiques, in-4° Strasbourg, K. J. Trübner, 1896.

Les Papyrus Rollin de la Bibliothèque Nationale ont déjà été publiés et commentés en partie par Pleyte, en 1868. L'ouvrage a rendu bon service en son temps, mais les progrès de l'Égyptologie ont été si rapides, depuis lors, que beaucoup des données qu'il renferme ne peuvent plus être considérées comme exactes. M. Spiegelberg a repris les manuscrits déjà examinés par Pleyte, il y a joint d'autres fragments qui étaient inédits pour la plupart, et il a donné du tout une transcription et une interprétation excellentes sur la plupart des points.

La façon dont M. S. a entendu la publication du texte me paraît répondre aux exigences de notre science, et je ne puis que l'approuver entièrement, bien que je l'aie entendu critiquer de divers côtés. Une partie des textes a été reproduite en phototypie, d'après les belles photographies de Chassinat (pl. II-VI), d'autres ont été facsimilés et autographiés avec soin par l'auteur même, d'autres ont été donnés par lui en transcriptions hiéroglyphiques. Certains auraient préféré que l'ensemble eût été publié en phototypie d'après des photographies des originaux : j'estime pour mon compte qu'il y aurait eu plus d'inconvénients que d'avantages à employer ce procédé. L'ouvrage, qui est déjà assez coûteux, aurait doublé de prix et serait devenu inaccessible à la plupart des Égyptologues; ils auraient eu, il est vrai, la satisfaction de pouvoir constater que M. S. déchiffre fort bien le hiératique et que ses transcriptions

ne laissent guère à désirer. Les planches en phototypie permettent de juger ce qu'est l'écriture des documents et d'en déterminer les particularités principales ; pour le reste, une simple transcription en hiéroglyphes suffit largement. Je voudrais que les Égyptologues prissent confiance en eux-mêmes et en leurs confrères, et qu'ils se décidassent à écarter les fac-similés ruineux de toutes les publications qui ne les exigent pas expressément. Les hellénistes se contentent pour l'usage journalier des transcriptions de papyrus grecs que le Musée de Berlin édite, et ils ont raison parce qu'ils savent ce que valent les savants qui les ont faites, Wilcken et ses collaborateurs : ils peuvent avoir ainsi pour quelques francs ce qui coûterait vingt fois plus au moins à le publier en phototypie. J'ai la même confiance dans les transcriptions que publient des Égytologues qui ont fait leurs preuves, comme Erman ou comme Spiegelberg, et j'imagine que les quelques fautes qu'ils peuvent laisser échapper par distraction, dans un long texte transcrit, ne sont pas plus de nature à fausser l'intelligence des originaux que celles qu'on a relevées dans les copies de papyrus grecs dont je viens de parler.

M. S a recherché l'origine des papyrus Rollin, les a décrits avec soin, a relevé les dates qu'ils portent et indiqué les principaux caractères de l'écriture, puis il a traduit les comptes qu'ils renferment, et il a expliqué autant que possible les faits qu'ils nous révèlent. Ils sont datés des ans II et III du règne de Séti I[er], pour la plupart du moins ; un certain nombre d'entre eux ne portent que des mentions de mois sans années, et peuvent être quelque peu postérieurs. Ce sont des registres d'entrée ou de sortie, où l'on consigne par exemple les quantités de farine livrées aux boulangers de la cour, dans le palais d'Akhpirkerî à Memphis, en l'an II de Séti, pendant onze mois (p. 10-15), ou l'inventaire de bois épars dans divers quartiers de Thèbes (p. 20-23), avec le nom des parties livrantes ou des parties prenantes, le chiffre des quantités versées, l'indication des localités où elles étaient en dépôt. Le commentaire grammatical est très abondant et très bien fait ; le commentaire archéologique est non moins satisfaisant. J'ai seulement noté au passage quelques inadvertances. Ainsi p. 67, M. S. signale avec justesse l'importance que peut présenter pour la chronologie de l'époque la mention, en l'an II de Séti 1[er], du prince de Koush, Sitaou. Il remarque ensuite qu'on retrouve un Sitaou ayant le même titre dans un document de l'an XXXVIII de Ramsès II ; « d'autre part, ajoute-t-il, la date « la plus haute qui nous soit connue de Séti par les inscriptions est celle « de l'an XXVII. Si nous voulons admettre l'identité des deux personnes « nommées nous obtenons le chiffre de 63 ans pour la moindre durée de « la vice-royauté de Sitaou. Si l'on songe que Ramsès II régna 67 ans, « on ne pourra pas rejeter entièrement l'identité des deux Sitaou. » La date de l'an XXVII que S. assigne à Séti I[er], probablement d'après Wiedemann (*Ægyptische Geschichte*, p. 42), appartient au dernier Ramsès de la XX[e] dynastie (Mariette, *Abydos*, t. II, pl. LXII) : le

raisonnement qui s'appuyait sur elle devient donc caduc, et les difficultés que l'identification des deux Sitaou semblait présenter tombent du même coup. Ce sont là des erreurs comme il est impossible qu'il ne s'en trouve pas dans des mémoires un peu développés. L'ouvrage se termine par deux appendices assez importants. Le premier contient une liste aussi complète que possible des noms de bateaux qu'on a découverts jusqu'à présent sur les monuments du Nouvel Empire Thébain. Dans le second, M. S. a dressé un tableau provisoire des prix que coûtaient un certain nombre des objets les plus nécessaires à la vie, vers la XX[e] et la XXI[e] dynastie, dans le nome Thébain ou dans Thèbes même : il ajoute un certain nombre de données à celles que Chabas avait réunies et publiées, il y a une vingtaine d'années environ. L'ouvrage se termine par un index des noms propres et des mots discutés dans le commentaire.

Les documents étudiés, sans compter parmi les plus intéressants de ceux que l'Égypte nous a rendus, sont de grande utilité pour reconstituer certaines parties de la vie domestique et de l'administration pharaonique. M. Spiegelberg a entrepris d'examiner et de publier l'un après l'autre un certain nombre de ceux qui se trouvent dans les musées ou entre les mains des particuliers. Le mémoire dont je viens d'indiquer en gros le contenu nous donne une idée avantageuse de ce que sera l'ensemble de la publication. S'il y a des points sur lesquels on pourrait différer d'avis avec lui et souhaiter qu'il modifiât ses idées premières, ils sont somme toute assez rares : l'ouvrage prend rang parmi ce qu'on a fait de mieux en ce genre dans ces dernières années.

G. Maspero.

W. Spiegelberg, **Arbeiter und Arbeiterbewegung im Pharaonenreich, unter den Ramessiden** (ca. 1400-1100 v. Cr.), eine kulturgeschichtliche Skizze, mit 1 Tafel und 2 Abbildungen, in-8, IV-25 p., 1895, Strasbourg, K. J. Trubner.

M. Spiegelberg a repris ce thème des grèves d'ouvriers à Thèbes que Chabas, Erman et moi-même nous avons abordé à plusieurs reprises. Il a décrit brièvement la nécropole de Thèbes, sa population, les éléments de trouble qu'elle contenait, et il a essayé de décrire les misères dont elle souffrait, ainsi que les délits ou les crimes qui s'y commettaient à chaque instant. L'ensemble du tableau est déjà connu, mais M. Spiegelberg, qui a étudié de façon très spéciale les papyrus thébains de l'époque, en a extrait nombre d'incidents nouveaux qui complètent et précisent les faits connus antérieurement. C'est ainsi qu'il a puisé dans les papyrus du Musée de Liverpool des détails curieux sur les déprédations dont la nécropole thébaine était le théâtre pendant le règne des deux derniers Ramsès. C'est, d'après des documents inédits, la suite des événements racontés au *Papyrus Abbott* du British Museum. Le tableau

est vivant, le style net, l'exposition claire, et la brochure sera lue avec profit non seulement des Égyptologues, mais de tous ceux qui, n'étant pas Égyptologues de métier, s'intéressent pourtant aux mœurs et à la civilisation de l'Égypte antique.

G. Maspero.

Forbes Robinson. **Coptic apocryphal Gospels**, forme le t. IV, 2 des *Texts and Studies, Contributions to Biblical and Patristic Literature, edited by* J. Armitage Robinson, xxxii-264 p., Cambridge, University Press, 1896, in-8.

Les fragments publiés dans ce volume appartiennent moins à des Evangiles apocryphes qu'à des ouvrages traitant d'un certain nombre de faits concernant le père et la mère de Jésus, surtout des sermons dans les deux principaux dialectes, le Memphitique et le Thébain. Ils se rapportent à la vie de la Vierge et à sa mort, à la mort de Joseph, et ce sont de beaucoup les plus longs; vient ensuite un pot-pourri de débris plus ou moins mutilés sur la naissance de saint Jean-Baptiste, sur les noces de Cana, sur les miracles du Christ, et de préférence sur la résurrection de Lazare, sur la crucifixion et sur la résurrection.

Presque tous ces documents avaient déjà été publiés une fois au moins, en extraits par Zoëga, puis par Révillout, par Lagarde, par Guidi, et l'un des plus importants, celui qui rapporte la mort de Joseph, a été traduit en allemand par Stern On ne peut pas dire que le livre de M. Robinson soit fort original, mais il n'en est pas moins des plus utiles. Les textes y sont reproduits avec un soin minutieux, trop minutieux peut-être par endroits, lorsque l'auteur met entre crochets ou demi-crochets, selon les cas, des lettres disparues ou à demi effacées dont la restitution est obligatoire. Il a dû, comme tous les éditeurs des livres coptes, prendre un parti lorsqu'il s'est agi de diviser les mots. Celui auquel il s'est arrêté est, somme toute, celui de Stern, et je crois bien qu'il a eu raison : c'est celui qui, tout en maintenant le groupement des éléments qui constituent les formes grammaticales de la langue, distingue le plus clairement les diverses parties de la phrase La tâche n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire, et M. Robinson s'est laissé entraîner plus d'une fois à introduire des coupes excentriques ou même fautives, pour qui les juge d'après les principes qu'il a posés lui même ; l'ensemble est pourtant régulier et présente un aspect des plus satisfaisants. La traduction est exacte et les notes répondent pour la plupart aux endroits qui ont vraiment besoin d'éclaircissements philologiques ou autres ; le commentaire contient d'ailleurs un assez grand nombre de passages empruntés à d'autres manuscrits, et qui expliquent ou complètent les données des textes publiés *in extenso*.

En résumé, bon livre dont il faut recommander l'usage : il offre aux débutants comme une série de morceaux choisis des deux principaux

dialectes, variés de forme, corrects et moins fastidieux que ne le sont d'ordinaire les écrits des Coptes.

H. G.

DANIEL G. BRINTON, **a Primer of Mayan Hieroglyphics.** Extrait des **Publications of the University of Pennsylvania, Series in Philology, Literature and Archaeology,** Vol. III, n° 2, in-8° vi 152 p.

M. Brinton a voulu réunir en un seul volume les renseignements divers dont l'étudiant a besoin pour aborder le déchiffrement des hiéroglyphes mayas. Il convient lui-même qu'il n'y a pas réussi, et que la matière est déjà trop considérable pour qu'il soit possible de la condenser en 150 pages. C'est un défaut de composition auquel il eût été facile de remédier en ajoutant le nombre de pages nécessaires à obtenir une exposition complète ; le volume en eût doublé d'étendue que personne ne s'en serait plaint.

Une introduction en quelques paragraphes (9-17) définit le caractère général de l'écriture dans les inscriptions monumentales ou dans les manuscrits qui en subsistent, puis donne l'indication des tentatives d'interprétation malheureuses dont le système a été l'objet. M. B y distingue trois éléments : 1° des éléments mathématiques, comprenant des signes arithmétiques, des chiffres, des expressions numériques ; 2° des éléments idéographiques, représentant des figures d'hommes ou d'animaux, d'objets naturels ou fabriqués ; 3° des éléments purement graphiques, consistant en caractères simples ou composés, servant à rendre les sons de la langue sans rapport visible avec l'image qu'ils reproduisent. M. B. les examine l'un après l'autre dans trois chapitres de longueur inégale (p. 18-126), puis il donne à l'appui quelques spécimens de texte, dont il indique sommairement le sujet, sans essayer de les translitérer ou de les traduire. C'est sans doute le plus prudent en l'état de la science, mais le tout laisse l'impression que beaucoup de sagacité et de travail a été dépensé pour peu de résultats. Le sujet était ingrat : M. Brinton l'a traité avec clarté, avec méthode et avec un esprit de critique qu'on ne trouve d'ordinaire pas chez les Américanistes.

H. C.

Le Livre de la Chasteté composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah, publié et traduit par J.-B. CHABOT. Rome, 1896, in-8°, p. 67 et 84. Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'école française de Rome, t. XVI,

La vie monastique se développa rapidement dans la Mésopotamie orientale dès qu'elle y eut été instituée au IVe siècle de notre ère par

saint Eugène. De nombreux couvents s'élevèrent, dont quelques-uns devinrent célèbres et eurent leur histoire ; tel fut le couvent de Beith-'Abh auquel Thomas de Marga a principalement consacré son Histoire monastique. *Le Livre de la Chasteté* composé par Jésudenah appartient au même ordre d'idées, mais il a un caractère beaucoup plus général. Il se compose de cent quarante notices biographiques très concises relatives aux fondateurs de couvents et aux auteurs qui ont écrit sur la vie monastique.

Quelques-unes de ces notices ne comprennent que peu de lignes. On est tout d'abord porté à croire — et c'est vers cette opinion que penche M. Chabot — que l'ouvrage de Jésudenah était plus développé, et qu'il en aura été fait un épitomé par un auteur anonyme postérieur. Mais c'est une simple hypothèse ; il est tout aussi probable que c'est l'œuvre elle-même de Jésudenah qui nous est parvenue, malheureusement dans un manuscrit unique renfermant des lacunes et des fautes de copiste. M. Chabot n'a eu pour son édition qu'une copie du manuscrit, actuellement dans le couvent des Chaldéens à Séert. Après l'impression du texte il a eu communication d'une autre copie qui ne fournit pas un grand nombre de variantes importantes.

Le Livre de la Chasteté a son importance pour l'histoire des Nestoriens. Il nous fait connaître un certain nombre de faits qui étaient restés dans l'ombre. Il nous apprend notamment que le fameux Sahdôna fut pendant quelque temps évêque d'Édesse et qu'il finit ses jours dans une grotte près de cette ville Il nous apprend encore qu'Isaac de Ninive était nestorien et n'appartenait pas à l'époque reculée que la tradition lui a assignée. Par une heureuse rencontre la biographie de ces deux personnages figure dans les notices les plus étendues, celles de la fin, qui se rapprochent des temps où vivait l'auteur.

On trouve dans cet ouvrage quelques noms géographiques nouveaux, comme Mahôzê de Badaroun près de Bagdad, ou des localités jusqu'ici douteuses, dont la situation est indiquée d'une manière plus précise. Mais il faudrait se garder d'accepter comme nouveaux certains noms, dont l'orthographe seule est nouvelle par suite de fautes de copiste. L'éditeur, pressé de livrer son travail pour les Mélanges de l'École de Rome, n'a pas pris le temps de contrôler les données que le texte renferme : « Les limites de temps et d'espace, dit-il p. 71, qui m'étaient accordées pour la publication de cet ouvrage ne m'ont pas permis d'y joindre les notes historiques et philologiques que j'aurais désiré y ajouter. Je me propose de publier un commentaire du *Livre de la Chasteté* dans lequel j'espère pouvoir éclaircir un certain nombre de points obscurs, mettre en relief les nouveaux renseignements hagiographiques et géographiques qui s'y rencontrent et restituer quelques passages altérés. » Faisons lui donc crédit ; nous reviendrons sur cette utile publication quand le commentaire promis aura paru.

R. D.

De tragica ambiguitate apud Euripidem. Thesim Facultati Litterarum Parisiensi, proponebat Paulus MASQUERAY. Un vol. in-8° de 71 p. Paris, Klincksieck. 1895.

Relever tous les mots à double sens qui se trouvent dans les tragédies d'Euripide, les expliquer et les commenter était assurément une œuvre délicate et difficile. M. Paul Masqueray a eu le courage de l'entreprendre : « opus, quamvis esset magni laboris, aggressi sumus », dit-il dans sa préface. Il a pris la peine de lire attentivement toutes les tragédies d'Euripide, ce qui lui a pris de longues journées : « tragoediae..., quas perlegere et attentissime excutere multos dies postulavit ». M. M. peut se consoler : ce grand nombre de jours qu'il a consacrés à la lecture du plus tragique des poètes aurait pu être plus mal employé ; son temps n'a été perdu ni pour lui ni pour ses lecteurs.

M. M. a suivi, dans l'étude des tragédies d'Euripide, l'ordre chronologique ; toutes les pièces du poète sont examinées l'une après l'autre, d'après la date certaine ou probable de leur composition ; tous les passages à double sens sont étudiés dans l'ordre où ils se présentent. Le plus souvent, le double sens est facile à saisir : c'est là, on peut dire, une des nécessités du genre ; les mots à double sens, pour produire l'effet voulu par l'auteur, doivent être facilement et promptement compris par le public. Cependant il y a dans cet effet scénique un jeu d'esprit, qui est souvent délicat, subtil même ; et puis nous sommes loin des tragiques grecs ; les critiques anciens ne nous ont pas tout dit, il s'en faut. Il peut donc arriver que nous ne comprenions pas bien certains traits, ou même que nous ne les comprenions pas du tout ; que nous passions à côté d'une *ambiguitas* sans la remarquer. C'est un des mérites de M. M. d'avoir reconnu dans bon nombre de passages un double sens qu'on n'y avait pas encore soupçonné : ainsi dans *Médée*, v. 340-342 ; v. 886 ; dans *Iphigénie à Aulis* v. 424 et 433, dans *Ion*, v. 846 et 851. M. M. a su aussi apporter des explications plus justes sur des passages dans lesquels le double sens n'avait pas été exactement saisi ; une des meilleures parmi ces explications est celle qu'il propose pour le v. 527 de l'*Alceste* ; peu de passages d'Euripide sont plus difficiles à comprendre, la pensée est très subtile, très contournée, sans compter que le texte ne nous a pas été transmis d'une façon sûre ; l'explication de M. M. nous paraît résoudre la question. Nous devons enfin signaler l'analyse détaillée de scènes entières dans lesquelles le poète s'est appliqué, avec une véritable complaisance, à développer longuement l'ambiguité. L'examen de telles scènes dans l'*Ion* et dans l'*Hélène* est une des parties les plus intéressantes de la thèse de M. Masqueray.

L'ordre chronologique, suivi par M. M. dans l'examen des tragédies d'Euripide, l'a amené à constater que ce poète, pendant la plus grande partie de sa carrière, ne diffère pas beaucoup, sur cette question de l'ambiguité, d'Eschyle et de Sophocle, qui, eux aussi, ont su tirer un

bon parti de cet effet. Ce serait seulement après l'an 420 environ, c'est-à-dire pendant les quatorze dernières années de sa vie, qu'Euripide aurait fait de l'ambiguité un usage beaucoup plus fréquent et surtout beaucoup moins naturel; il serait alors tombé dans la recherche, dans la subtilité; il aurait sacrifié la vérité au désir de montrer de l'esprit et de produire des effets. On peut accepter cette explication, quoique sur toutes les questions où la chronologie est en jeu dans l'antiquité, nous soyons tenus à la plus grande réserve. *Alceste*, représentée en 438, contient bon nombre de passages à double sens; il y en a encore bien plus dans *Médée*, qui est de 431. Dans ces deux pièces, surtout dans *Alceste*, il ne serait pas difficile de trouver des passages où l'ambiguïté est un pur jeu d'esprit. Qui peut alors nous assurer que, sur le sujet qui nous occupe, ces deux pièces aient été des exceptions parmi les créations d'Euripide dans la première partie de sa carrière? Qui peut nous assurer que, parmi les tragédies perdues, il ne s'en trouverait pas dans lesquelles le poète ait abusé de l'ambiguïté, comme il l'a fait dans *Ion*, dans *Électre*, dans les deux *Iphigénie*, dans les *Bacchantes*?

Voilà la seule observation générale que la lecture complète d'Euripide a suggérée à M. Masqueray. Il nous semble que c'est peu. Ce qui manque à ce travail, c'est une conclusion plus développée. De tous les faits que M. M. a recueillis, de tous les passages qu'il a commentés, il y avait, croyons-nous, à tirer autre chose que des considérations qui ne peuvent être guère que probables sur une question de chronologie. M. M. nous dit qu'Euripide a abusé de l'ambiguïté; il aurait pu nous faire toucher du doigt les défauts du poète; il lui aurait suffi de rapprocher et de comparer quelques-uns des exemples d'ambiguïté qu'il s'est contenté d'expliquer isolément. Il aurait ainsi ajouté à sa thèse quelques pages qui n'y seraient pas de trop. Il y a, avons nous dit, un jeu d'esprit dans l'ambiguïté : bien souvent ce jeu d'esprit n'est, en fin de compte, qu'une allusion à un événement passé ou à venir. Tantôt celui qui parle le connaît seul, c'est le cas pour Hélène (tragédie du même nom) dans les deux scènes où elle se trouve en présence du roi Théoclyménos. Tantôt l'interlocuteur connaît aussi cet événement et comprend l'allusion, mais il n'y attache aucune importance et il n'y répond pas; c'est le cas de Jason entendant les menaces de Médée :

> Νύμφευ'· ἴσως γὰρ σὺν θεῷ δ' εἰρήσεται [1],
> γαμεῖς τοιοῦτον ὥστε σ' ἀρνεῖσθαι γάμον.

Tantôt l'interlocuteur comprend l'allusion et il y répond; ainsi fait Egisthe dans la scène finale de l'*Électre* de Sophocle. Quelquefois

---

1. M. M. rapproche très justement les menaces d'Hermione à Pyrrhus :

> Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne,
> Va, cours, mais crains encore d'y trouver Hermione.

enfin l'ambiguité constitue un véritable quiproquo : le personnage qui parle pense à une chose, celui qui écoute pense à une autre, ainsi pour Électre et Clitemnestre au v. 1120 de l'*Électre* d'Euripide :

Φρονεῖ μέγ' · ἐν γὰρ τοῖς ἐμοῖς ναίει δόμοις.

Voilà déjà bien des sortes d'ambiguités. Était-il inutile de les rapprocher et de les comparer ? Dans l'emploi d'un effet si varié, ne pouvait-on pas relever quelques traits propres à Euripide, quelque particularité utile pour nous éclairer sur la nature de son génie ? M. M. a montré avec beaucoup de justesse que, dans l'*Iphigénie à Aulis*, le discours du messager, qui vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre et de sa fille, contenait des passages à double sens, v. 424 et 433. Mais ce qui est à noter c'est que ce double sens se trouve dans les paroles du messager à son insu ; le messager ne pense nullement à mettre des sous-entendus dans ses paroles, car il ignore les desseins d'Agamemnon sur sa fille, c'est le poète qui met dans la bouche de cet homme des allusions à des faits qu'il ne connaît pas. Euripide affectionne ce genre d'ambiguité peut être plus que tout autre ; en tout cas, c'est un de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment dans les tragédies qui nous sont parvenues. Il y a cependant même ici des distinctions à faire. Dans les deux passages de l'*Iphigénie* que nous venons d'examiner, le messager ne se doute pas du double sens et de l'allusion qui se trouvent dans ses paroles. Il n'y a là rien d'impossible. Le messager parle au roi du sacrifice qui se fera à l'occasion des fiançailles d'Iphigénie ; ses paroles ont un écho douloureux dans l'âme d'Agamemnon qui pense au sacrifice dont la victime sera sa propre fille. Ce sont là de ces rencontres que la vie nous présente à chaque instant. Telle parole insignifiante, prononcée devant un groupe d'hommes, va souvent remuer profondément l'âme d'un des auditeurs, y éveiller des sentiments de joie ou de tristesse, à l'insu de celui qui parle. Le théâtre a tiré de là quelques-uns de ses plus beaux effets. Quand Macbeth, après avoir tué Duncan, entend un des gardes à moitié endormi dire à son camarade : « Dieu vous bénisse », ces paroles inconscientes prononcées par un homme qui rêve ont un retentissement lugubre dans l'âme de l'assassin. Dans l'*Iphigénie*, nous pouvons nous représenter Agamemnon souffrant aux paroles du messager ; un jeu de scène discret de l'acteur pouvait avertir les spectateurs de la douleur muette qui torturait un des personnages en scène. Évidemment, cet effet doit être préparé habilement et ménagé avec art. Il doit surtout être amené naturellement, et c'est ce dont Euripide ne se préoccupe pas assez. Il fait même plus. On trouve chez lui des exemples d'ambiguité arrangés de telle sorte que ni celui qui parle ni celui qui écoute ne se doutent de l'ambiguité ; aucun des personnages qui sont sur la scène n'est affecté par ce qui se dit sur la scène ; l'ambiguité ne s'adresse qu'aux spectateurs. Dans l'*Ion*, v. 845-846, le vieillard dévoué à Créuse et qui veut qu'elle se venge de Xuthos et d'Ion, lui dit : « Il faut prendre une épée, ou agir par la ruse » ; et il ajoute :

ἢ φαρμάκοισι σὸν κατακτεῖναι πόσιν
καὶ παῖδα.

Le vieillard veut dire : « Il te faut tuer par le poison ton époux et *son* fils. » Créuse n'entend pas autrement, elle aussi. Mais le spectateur entend : « Il te faut tuer ton époux et *ton* fils. » La construction de l'adjectif possessif σόν dans cette phrase appelle cette interprétation, et c'est dans cette construction, c'est dans des détails de ce genre qu'éclate le mieux l'art, on devrait plutôt dire l'artifice d'Euripide. Quelques vers plus loin, le vieillard ajoute :

Ἐγὼ μὲν οὖν σοι συνεκπονεῖν θέλω
καὶ συμφονεύειν παῖδα.

Ici encore le vieillard croit simplement dire : « Je veux t'aider à tuer ce jeune homme. » C'est aussi de cette façon que comprend Créuse. Mais ici encore le spectateur entend : « Je veux t'aider à tuer ton enfant. » C'est véritablement l'ambiguité à deux *inconnus* : et, comme, dans le théâtre d'Euripide, les scènes à deux personnages sont de beaucoup les plus nombreuses, on peut dire que c'est là l'ambiguité à sa suprême puissance. On trouvera des exemples de ces divers genres d'ambiguité dans les passages suivants : *Ion*, 311, 1286, 1307 ; *Électre*, 227, 1119 : *Hélène*, 125 ; *Iphigénie à Aulis*, 435-436.

Nous ne nions pas qu'Euripide n'ait su tirer de tous ces genres d'ambiguité de très beaux effets. Un des plus beaux peut-être se trouve dans *Électre*. Égisthe vient d'être tué ; Clytemnestre déjà prise au piège, attirée par ruse dans la maison d'Électre, s'attendrit en voyant l'état misérable de sa fille ; elle lui parle avec douceur ; elle lui promet qu'Égisthe ne sera plus si dur pour elle, v. 1119 :

Καὶ μὴν ἐκεῖνος οὐκέτ' ἔσται σοι βαρύς.

Ce vers produit assurément un grand effet, un effet d'autant plus puissant que le spectateur a vu le cadavre d'Égisthe traîné sur la scène. Cependant on reconnaîtra sans peine que dans l'ambiguité ainsi comprise, il y a toujours quelque chose de forcé et de froid. Comparez aux divers exemples que nous avons cités le cri de colère et de menace que Médée jette à Jason en le quittant ; ou, pour en revenir à cette pièce d'*Ion* si curieuse, si riche en faits intéressants, rapprochez des froides ambiguïtés des vers 846 et 851 sur le mot παῖδα, un passage où se trouve peut-être l'exemple le plus pathétique de l'ambigutié dans Euripide. Créuse et Ion sont en présence, sans se connaître, Créuse encore toute agitée par le trouble qui l'a saisie quand elle s'est trouvée devant le temple du dieu qui lui a fait violence ; la mère et le fils s'interrogent sur leur vie passée ; une secrète sympathie les attire l'un vers l'autre ; la mère raconte comment, après de longues années d'un mariage stérile, elle est venue avec son époux Xuthos demander au dieu s'ils auront des enfants. « Tu n'as donc jamais enfanté? dit Ion. — Phébus sait si j'ai été mère. »

Ὁ Φοῖβος οἶδε τὴν ἐμὴν ἀπαιδίαν.

Ici l'ambiguïté est aussi naturelle que tragique et poignante.

Il y avait donc dans cette étude des distinctions à établir, des groupements à faire, et quelques observations générales à formuler, non pas pour se donner le plaisir d'accoler, comme la critique d'autrefois, quelque épithète louangeuse à côté de tel ou tel passage; mais afin de mieux connaître l'art d'Euripide, afin d'avoir une connaissance plus claire de ses procédés, nous pourrions dire de ses diverses manières. Il s'agissait de rechercher comment un grand poète qui était aussi un artiste habile et ingénieux, qui s'était formé à l'école des sophistes, qui connaissait toutes les ressources de son art, et de l'art des rhéteurs, il s'agissait de rechercher comment un tel poète avait pratiqué un effet dramatique puissant assurément, mais délicat et difficile, fugitif en quelque sorte, borné à quelques traits rapides, à quelques allusions plus ou moins claires, plus ou moins heureuses. L'analyse ici était d'autant plus intéressante que le champ de la recherche était plus restreint, bien déterminé, qu'il était nouveau, qu'on pouvait donc espérer voir sous un jour nouveau aussi les qualités et les défauts du poète le plus intéressant peut être de toute l'antiquité. Il nous semble, pour conclure, que le sujet fournissait la matière de deux ou trois pages de critique littéraire et nous regrettons de ne pas les trouver à la fin de la thèse de M. Masqueray.

Peut-être M. M. aurait-il pu dire aussi quelques mots de l'action qu'une institution religieuse a exercée sur le théâtre; les oracles sont pleins de mots à double entente; le maître de l'ambiguïté en Grèce, c'est le dieu des Delphes, c'est Loxias. M. M. cite bien l'oracle qui présidait à Crésus que, s'il passait l'Halys, il détruirait un grand empire; mais il le cite seulement pour montrer combien la phrase grecque est propre à contenir un double sens. Il y a plus que cela. Dans Hérodote, qu'il faut toujours citer quand on parle des tragiques grecs, les mots à double sens abondent dans les prédictions, dans les oracles; il nous suffira de renvoyer aux passages suivants : I, 212 et 214; VIII, 114, 137.

Malgré ces réserves, cette thèse de M. Masqueray est un travail sérieux et solide, plein d'observations justes et ingénieuses, qui marque certainement un progrès dans l'interprétation du texte d'Euripide.

Albert Martin.

Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère, par Émile Thomas, professeur à l'Université de Lille. Paris, Hachette, 1897. In-12, XII-348 p.

M. Thomas ne pouvait songer à tracer en 350 pages un tableau complet de Rome et de l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère. Il a dû

se contenter de traiter quelques parties de ce vaste sujet. L'important était de les bien choisir et de nous donner une impression d'ensemble. C'est ce que M T. s'est efforcé de faire, et le plan qu'il a suivi est assurément ingénieux.

L'auteur nous conduit d'abord à Pompéi, qui nous offre comme un raccourci de la vie romaine. Puis il nous transporte au cœur même de Rome : au forum, où palpitent les souvenirs de la République, et au Palatin, le siège du nouveau régime. Les bains et les jeux publics tenaient une large place dans l'existence des Romains de l'Empire : nous nous rendons aux thermes, au cirque, au théâtre, à l'amphithéâtre, où se presse une foule avide d'amusements. On s'étonnera peut-être de voir tout un chapitre consacré aux étrennes et aux petits cadeaux (présents des saturnales, *xenia* et *apophoreta*); mais, comme le dit très bien M. T., ces usages nous révèlent de curieux détails de mœurs. Les funérailles sont encore plus dignes d'attention, car le caractère et les croyances d'un peuple se reflètent dans les cérémonies qui entourent la mort. Au chapitre des funérailles se rattache tout naturellement celui des testaments : il renferme entre autres des pages piquantes sur les captations d'héritages, ce fléau de la Rome de la décadence. Nous quittons l'atmosphère enfumée et le tapage de la capitale pour suivre le Romain à la campagne : voici la ferme à la mode antique, voici les somptueuses villas où les riches vont chercher l'air pur et le repos; ceci amène M. T. à nous parler du sentiment de la nature chez les Romains. Les chapitres suivants, intitulés *l'Ecole et les Livres*, *l'Art dans la vie des Romains*, *les Représentants des idées morales*, nous montrent les côtés élevés de la civilisation romaine. Le soutien de cette civilisation et de l'Empire, c'est l'armée; obligé de se limiter, M. T. a pris pour objet d'étude l'armée d'Afrique, si bien connue aujourd'hui grâce au beau travail de M. Cagnat. Au-delà de la frontière gardée par les légions s'agite, confus et menaçant, le monde barbare, qui va bientôt faire brèche. M. T. indique à grands traits quelle idée les Romains se faisaient de leurs plus redoutables adversaires, les barbares du Nord. Enfin, il nous présente dans Pline le Jeune le type du Romain lettré de la fin du Ier siècle.

On le voit, M T. s'est appliqué à nous faire connaître les différents aspects de la vie romaine sous l'Empire par une série d'échantillons caractéristiques. Cette méthode lui a permis de faire tenir beaucoup de choses dans un petit volume. Mais je me demande si, en dépit de l'habileté incontestable qu'il a déployée, il n'a pas eu le tort de vouloir toucher à trop de points à la fois. Son exposé est assez souvent, je ne dis pas superficiel (car le savant professeur s'est préparé consciencieusement à sa tâche et s'est tenu au courant de la science), mais écourté et plus rapide qu'on ne voudrait [1]. Il y a là un certain abus de la prétérition,

1. Les premiers chapitres (*Pompéi*, *le Forum*, *le Palatin*) sont ceux que je goûte

et l'on pense involontairement à ces cicerone pressés qui, dans les musées, font défiler les visiteurs au pas de course. D'autre part, l'auteur s'est, à plusieurs reprises, écarté de son sujet; ainsi il a emprunté à l'*Histoire Auguste*, à Ammien Marcellin, etc., des anecdotes et des détails qui n'ont point rapport à la Rome des deux premiers siècles de notre ère [1]. En élaguant ces hors-d'œuvre, en développant davantage telle partie essentielle, M. T. aurait donné à son livre plus d'unité, d'ampleur et de consistance. Je me plais du reste à reconnaître qu'il a procédé généralement avec tact et avec goût, et que, si une critique minutieuse peut relever çà et là de légères erreurs [2] et des lacunes [3], il n'en a pas moins composé un bon ouvrage de vulgarisation, dont le

---

le moins : ils sont réellement un peu maigres. Les chapitres où M. T. puise plus largement dans les sources littéraires sont bien supérieurs ; on y trouvera plus d'une remarque intéressante.

1. V. notamment p. 69 et suiv ; p. 306 et suiv.

2. P. 44-45, l'aperçu des luttes politiques à Rome manque de précision : M. T. ne fait pas de distinction entre le *patriciat* et la *noblesse*, etc. — P. 47, n° 2, au lieu d' « Asconius », lisez « le Pseudo-Asconius ». — P. 59, M. T. semble placer la construction du temple d'Apollon Palatin après l'incendie du palais en l'an 3 ap. J.-C.; il se trompe ou bien il s'est mal exprimé. — Ibid, au lieu de : « des fils de Danaüs », lisez : « des fils d'Egyptus ». — P. 65, n° 1, les mots : *Felix omnia, infelicissimus imperator*, sont mal traduits (le sens est : « Heureux en tout, empereur très malheureux »). — P. 67, l'énumération des titres et des droits de l'empereur est incomplète et confuse. — P. 85, « Constantinople » est un *lapsus calami* pour « Constantine ». — P. 107, le cruel traitement rapporté par Suétone (*Claud.*, 34) ne fut pas un fait isolé, comme semble le dire M. T. — Ibid. Je soupçonne une inexactitude dans la phrase : « César se laissa arracher », etc. — P. 172, n° 1, il ne s'agit pas d'un mime, mais d'une atellane. — N'est-ce pas aller trop loin que de dire (p. 218) que, dans l'antiquité, les auteurs n'étaient payés par personne (v. Birt., *Das antike Buchwesen*, p. 354 et suiv.), et (p. 219) que la vérification sur place des originaux était « inusitée », du temps de Tite-Live et de Tacite ? — P. 243, le passage de Sénèque (epist. 29, 4) ne signifie pas précisément ce que M. T. lui fait dire. — P. 254, au lieu de : « la fille de Thraséas », lisez : « la fille de Cremutius Cordus ». — P. 256, Lucilius était un procurateur et non un *magistrat*. — P. 271, n° 6, le laticlave et l'angusticlave n'étaient pas des *manteaux*. — P. 285 : « Ces habitudes d'association se conservaient sans doute après la fin du service ». Pourquoi *sans doute*? Le fait n'est pas contestable. — P. 303-304 : « Nous voyons assez clairement ce qui a dû attirer Tacite à ce sujet (*la Germanie*) : d'abord l'étonnement que causaient à Rome certains phénomènes naturels propres à la Germanie, etc. » Je doute que ce motif soit bien sérieux. — Les textes cités p. 325, n° 1, et p. 326, n° 1, sont traduits peu exactement. — Je note deux fautes d'impression assez choquantes : p. 106, « Myrmidons, » pour « Myrmillons », et p. 320, « pieux » pour « épieux ».

3. Comment, à propos du forum, M. T. n'a-t-il pas rappelé, autrement que par une fugitive allusion (p. 49), que c'était le théâtre de la vie judiciaire. — P. 100, aux mimes il convenait d'ajouter les atellanes. — P. 106, M. T. ne parle pas du « spectacle de midi », si éloquemment décrit par Sénèque (epist. 7). — P. 151, M. T. aurait pu utiliser le texte du testament, récemment découvert, de Gaius Longinus Castor. — P. 190 et suiv. (sur le sentiment de la nature chez les Romains), on regrette que l'auteur n'ait pas cité certains passages ravissants de Martial et de Juvénal.

fond est solide, la forme élégante [1] et agréable, et qui, je n'en doute pas, trouvera de nombreux lecteurs.

P. T.

Gotisches Elementarbuch. Von Dr W. Streitberg, Professor an der Universitæt Freiburg i.d. Schweiz (Sammlung von Elementarbüchern der Altgermanischen Dialekte, herausgegeben von Dr W. Streitberg. II.) Heidelberg, C. Winter, 1897. In-8°, xij-200 pp. Prix : 3 mk., et 3 mk. 60.

Je suis heureux de pouvoir décerner au nouveau manuel de M. Streitberg les mêmes éloges qu'à son *Urgermanische Grammatik*, sans y joindre, ou à peine, les réserves dont j'ai dû accueillir l'*Altisländisches Elementarbuch* de la même collection [2]. Il faut convenir toutefois que la tâche était beaucoup plus aisée : le gotique est une langue fort agréable à enseigner ; on en a très vite fait le tour ; ni métaphonies, ni contractions de voyelles, ni chutes de consonnes importantes n'en viennent compliquer la phonétique et dénaturer la morphologie; et, comme il se maintient aussi près que possible du germanique commun, il porte en soi-même, pour ainsi dire, la raison d'être et la préhistoire de ses formes. La brièveté de la grammaire n'offre donc qu'avantage, à condition, bien entendu, que l'étudiant ne manque pas de se reporter scrupuleusement aux paragraphes de l'*U. G.* auxquels on le renvoie. Mais, dans ces conditions, on doit d'autant plus regretter que M. Streitberg ait cru devoir se montrer à son égard si chiche de textes où il pût s'orienter. M. Kahle en donne près du double, et ces 26 pages n'éveilleront qu'une idée bien imparfaite d'une littérature qui, jusque dans la traduction rigoureuse, a su déployer une réelle originalité. Pour quelques chapitres de plus des Évangiles et des Épîtres, on eût volontiers sacrifié l'insignifiant fragment de Néhémie [3].

La graphie des manuscrits a été conservée, y compris même leurs fautes d'orthographe : système qui se justifie en tant qu'il accoutume l'élève à critiquer son texte, mais qui, on va le voir, ne laisse pas d'offrir quelques légers inconvénients. Quant au corps de l'ouvrage et au lexique, ils multiplient au contraire les signes diacritiques, en sorte que le débutant le plus neuf ne courra jamais le risque de confondre une longue avec une brève ni une fausse diphtongue avec une vraie.

---

1. M. T. ne m'en voudra pas de lui signaler quelques négligences de style : p. 4 (« rues passagères »), p. 176 (« le bon Varron ne s'avise-t-il pas croire... »), p. 229 (« très souvent, dans *leurs* descriptions, les poètes du 1er siècle, Ovide surtout, a dans l'esprit, etc. »), p. 303 (« d'abord... d'abord »).

2. Cf. *Revue critique*, XLI, p. 203, et XLII, p. 258.

3. Je m'étonne, par exemple, que les auteurs de chrestomathies négligent l'admirable passage I Cor. 13, dans lequel Ulfilas balance de haute lutte la mâle beauté du texte grec.

Je signale, sans y insister plus que de raison, les petites améliorations qui me paraissent désirables au point de vue de l'enseignement élémentaire. — P. 16, le voyageur Ogier de Bousbecque n'était pas Hollandais, mais Flamand. — P. 47, l. 27, lire *quantitative*. — P. 63, l. 4, la référence est 124, 2 d. — P. 92, l. 17, la référence est § 161. — P. 93, l. 3, lire πεντακοσίοις. — Mc. 12, 4, sur *haubith wundan*, il eût été bon de renvoyer au § 242, 4 de la grammaire. — L. 1, 29 et 63, il fallait avertir que les additions au texte appartiennent à l'Itala — car ceux qui collationneront sur le grec seront déconcertés — et expliquer l'*h* de *gahmelida*. — L. 15, 21 a *frawaurhta* tout court « j'ai péché » au lieu de *frawaurhta mis* (18) : le lexique devrait donc mentionner aussi *frawaúrkjan* tout court, qui est d'ailleurs la locution la plus commune. — L. 15, 24, une note pour avertir de suppléer *waila* devant *wisan*. — J. 11, 38, une note pour indiquer que le grec n'est pas traduit mot à mot et que *hulundi* sous-entendu devient sujet. — Eph. 2, 4, la faute d'orthographe *wisum* ne s'imposait pas, puisque l'Ambr. A porte *wesum*, et Eph. 2, 12, la fausse orthographe *Xristau* pour *Xristu* eût pu être utilement relevée au § 29 de la grammaire, plutôt que d'autres fautes étrangères à la chrestomathie. Tout cela est absolument sans gravité ; mais il n'en est pas de même de l'erreur *gawaurhtai* (Eph. 3, 18) pour *gawaurtai* (ἐρριζωμένοι), inintelligible faute d'un article *gawaúrts* au lexique. — D'autres lacunes au lexique sont plus véniellles : *alls* devrait renvoyer au § 244, à cause de *all taine* J. 15, 2 ; *missô*, au § 269 ; p. 184, lire *hâiti*, et enfin il manque pour Skeir. 37 *a* un article *gasaljan* dont au surplus *saljan* peut tenir lieu [1].

Parmi les pages les plus intéressantes de cet excellent livre, je mentionne tout particulièrement (p. 132-134) l'ample collection d'exemples de l'emploi alterné du perfectif et de l'imperfectif.

V. HENRY.

A. HUBER. **Œsterreichische Reichsgeschichte**. (Geschichte der Staatsbildung und der œffentlichen Rechts). Wien, 1895, in-8°.

A. LUSCHIN VON EBENGREUTH. **Œsterreichische Reichsgeschichte** (Geschichte der Staatsbildung, der Rechtsquellen und des œffentlichen Rechts). I, Bamberg, 1895, in-8°.

Une loi récente a porté au programme des Facultés de droit, en Autriche, un cours obligatoire d'histoire de l'État (*Reichsgeschichte*). C'est en vue de servir à cet enseignement nouveau qu'ont été composés les deux manuels dont on vient de lire les titres. Les noms de leurs auteurs les recommandent suffisamment à l'attention et à l'estime des

1. Eph. 2, 15, n'étant clair ni en grec ni en latin, — la ponctuation en est indécise, — méritait bien un commentaire en gotique.

historiens. On doit remercier MM. Huber et Luschin von Ebengreuth, de s'être donné la peine d'exposer, dans l'intérêt des étudiants, sous une forme claire et condensée, un sujet très difficile et que personne n'était, mieux qu'eux, à même de traiter. Ajoutons, d'ailleurs, que leurs livres ne rendront pas seulement de grands services aux commençants, les érudits y trouveront aussi, malgré leur caractère élémentaire, des guides très sûrs et très bien informés.

On sait qu'en Autriche comme en France, l'État est l'œuvre de la dynastie. Mais la comparaison s'arrête là. Tandis que la royauté française a réuni sous son pouvoir des hommes de même race et des territoires appartenant à une région géographique nettement déterminée par la nature, les Habsbourg ont étendu le leur à toutes sortes de populations distinctes et de pays hétérogènes. Dans les domaines de la maison d'Autriche, deux forces n'ont jamais cessé à travers les siècles d'agir en sens opposé : la dynastie, poussant à l'unité et à la centralisation, les nationalités, à l'autonomie et au particularisme. En France, le développement des institutions se rattache de lui-même à l'ensemble du développement national : peuple français, État français, sont des expressions presque synonymes. Il en est tout autrement aux bords du Danube. Il n'existe pas de nation autrichienne, il n'y a qu'un État autrichien, et partant, c'est en l'histoire de cet État que se résume l'histoire commune de l'Autriche, dans laquelle on ne peut faire rentrer, d'une manière organique, l'histoire des différents peuples, allemands, slaves, magyars, roumains et italiens, dont se compose la monarchie.

On comprend aisément quelles difficultés présente l'histoire d'un État aussi artificiel et aussi bigarré. Ces difficultés sont grandes surtout pour le moyen âge, où il n'existe encore, à côté du souverain, aucune institution centralisatrice. MM. H. et L. les ont très heureusement surmontées. Tous deux exposent parallèlement, époque par époque, les progrès de la formation territoriale et ceux du développement constitutionnel. M. H. a décrit, conjointement avec celles de l'Autriche proprement dite, les institutions de la Bohême et de la Hongrie, que M. L. a rejetées dans un appendice. Cette dernière disposition semble préférable, tant au point de vue de la clarté qu'à celui de la vérité historique, car les institutions communes à toute la monarchie sont, en somme, d'origine allemande. Faisons remarquer en outre, que l'ouvrage du professeur de Graz est plus détaillé que celui de son collègue de Vienne. On y trouve une bibliographie très soignée, et plusieurs chapitres y sont consacrés à l'histoire des sources et à celle de l'évolution économique. Dans plus d'un passage l'auteur a condensé en quelques lignes les résultats de ses propres recherches, et son manuel présente souvent la valeur d'une œuvre originale. Je signalerai particulièrement à cet égard le chapitre consacré aux *Landstænde* et à l'origine des *Landtage*.

La nature essentiellement pédagogique de leurs ouvrages n'a permis à MM. Huber et Luschin que d'insister sur les grandes lignes de leur

sujet. Il faut souhaiter qu'ils reprennent quelque jour leurs travaux sur un plan plus large, et qu'ils nous retracent, dans toute sa complexité, l'histoire et la formation de cet État autrichien, qui, si différent des grands États nationaux du reste de l'Europe, présente par là même le plus puissant intérêt, non seulement pour le juriste et l'historien, mais encore pour le sociologue.

H. PIRENNE.

BULLETIN

— Les livraisons 17-24 des *Études d'archéologie Orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Bouillon. Elles contiennent : § 18, *Edouard Ier, roi d'Angleterre, et la mission mongole de 1287 en Gascogne.* — § 19, *Inscription phénicienne gravée sous un pied de vase en terre cuite.* — § 20, *Le mois phénicien de Zebah Chichchim.* — § 21, *L'inscription phénicienne de Narnaka.* — § 22, *Les stèles araméennes de Neirab* (à suivre).

— Le 16e fascicule du vol. II du *Dizionario epigrafico* de M. de RUGGIERO vient de paraître. Il est entièrement consacré à l'article *Comes* qui commence dans le fascicule précédent et se terminera dans le suivant seulement. — R. C.

— « Le néoplatonisme a agi sur saint Augustin, dit M. L. GRANDGEORGE (*Saint Augustin et le néoplatonisme.* Bibliothèque de l'École des Hautes-études, sciences religieuses, vol. VIII. Paris, Leroux. 1896. In-8°, 158 p.) : 1° en le dégageant du manichéisme et en le portant vers le christianisme, comme l'a fort bien dit saint Augustin lui-même; 2° en lui fournissant des arguments contre des adversaires analogues. Mais si saint Augustin, devenu de plus en plus chrétien, a encore avec le néoplatonisme des idées communes, s'il conserve quelques-unes des doctrines qu'il peut lui avoir empruntées, il les transforme et les adapte à l'ensemble de ses doctrines chrétiennes, de manière à leur faire prendre en réalité une forme toute nouvelle. » Ces mots de M. Grandgeorge résument la thèse qu'il a très méthodiquement et très solidement démontrée par de nombreuses citations et comparaisons de textes. Réduite à de telles proportions, l'influence du néoplatonisme sur Augustin n'est pas, en effet, contestable. Mais un peu moins de raideur dans l'exposé des contradictions apparentes ou réelles que présentent sur certains points les opinions du docteur africain (par exemple, sa conception métaphysique du mal et sa théorie du péché originel) serait à souhaiter : un esprit aussi subtil se serait interprété lui-même avec plus de souplesse. De même, l'auteur explique la conversion de saint Augustin (p. 155) en disant que le christianisme écartait par l'affirmation du mystère les difficultés qu'offrait le néoplatonisme; il semblerait donc qu'elle ait été le passage d'un système philosophique à un autre; mais, au fond, saint Augustin reproche au néoplatonisme de n'être qu'une philosophie, et il se convertit au christianisme parce qu'il y trouve la satisfaction de ses besoins nouveaux. — A. L.

— M. Edouard BEAUDOUIN vient de publier dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. VIII, n° 3, des *Remarques sur la preuve par le serment du défendeur dans le droit franc*, dont il a été fait un tirage à part (107 pages). Cette étude détaillée comporte deux parties principales : 1° sur la loi salique qui, à la différence des autres lois barbares, n'accorde à la preuve par le serment du défendeur et de ses cojureurs

qu'un rôle subsidiaire, et qui, plus que les autres lois barbares, favorise la preuve par témoins; — 2° sur Grégoire de Tours, et, à l'occasion des récits de Grégoire, sur l'origine germanique du serment purgatoire des clercs et sur son développement dans le droit canonique. — L. H.

— Dans sa plaquette *Le maréchal de Biron et la prise de Gontaud* (Agen, Lamy. 1897. In-8°, 24 p.), M. Ph. Tamizey de Larroque a publié une des rares pièces qui aient échappé à l'incendie de sa bibliothèque. C'est une longue lettre du maréchal de Biron « faite à pièces et à bâtons rompus », mais très curieuse et très importante. Biron annonce à Henri III, quinze jours après l'événement, la prise de la ville et du château de Gontaud (13 juillet 1580). M. Tamizey de Larroque reproduit, dans sa brochure, outre ce texte vraiment intéressant et accompagné de notes utiles, trois récits, courts d'ailleurs, d'auteurs contemporains, celui de l'historien de Thou, — dont il donne une traduction exacte — celui du chanoine Syrueilh et celui de Scipion Dupleix. Le travail est orné de deux photogravures du château de Gontaud. — A. C.

— M. J. Bergonié, professeur à l'Université de Bordeaux, a écrit sur le physicien de Romas (1716-1772) une étude pleine de faits nouveaux, fort habilement présentés. Pour la première fois, les travaux et l'intelligence du précurseur français de Franklin sont mis en pleine lumière (*Éloge de de Romas*, Bordeaux, Gounouilhou, 1896, gr. in-8, 18 p.) — C. J.

— Sous ce titre, *la Société Bordelaise sous Louis XV et le salon de Madame Duplessis* (Bordeaux, Feret in-8, 1897, 448 p.), M. Grellet-Dumazeau donne un tableau complet de la vie intellectuelle dans une grande ville de province (la seconde de France en ce temps-là). Les historiens du XVIIIe siècle et ceux des origines de la Révolution trouveront dans ce livre de piquants détails. — C. J.

— La brochure de M. Tommaso Casini (*La giovinezza e l'esilio di Terenzio Mamiani*. Florence, Sansoni. 1896, pet. in-8, 96 pp. 1 fr.), écrite à l'aide de documents conservés à la bibliothèque Oliveriana de Pesaro, est intéressante. On y trouvera, entre autres choses, la preuve que Mamiani avait effectivement refusé de signer la capitulation d'Ancône, des détails sur sa vie et sur celle de quelques autres réfugiés à Paris, sur un duel qu'il faillit y avoir, sur ses sentiments pour la France (voir notamment p. 77-79, et, au fond, c'est surtout le contraste entre la prospérité de la France et la douloureuse condition de l'Italie qui lui inspirait ses accusations amères contre l'orgueil des Français). M. Casini avertit, de plus, que les papiers qu'il a consultés permettraient de raconter presque jour par jour l'existence de Mamiani de 1842 à 1848. Il publie (p. 54-57) une très curieuse lettre où Mazzini déconseille, avec une prudence qui, de sa part, surprend agréablement, un coup de main que Gugl. Pepe voulait tenter avec trois cent Corses sur le royaume de Naples. — Ch. D.

— Pierre Rosegger, le petit pâtre styrien qui est devenu le poète et le conteur national de ses montagnes et l'un des grands écrivains contemporains de l'Autriche, est à peu près inconnu chez nous. Mlle E. Herrmann vient de faire paraître à la librairie Fischbacher une charmante traduction de quelques-uns de ses contes, précédée d'une intéressante étude de M. R. Reuss sur la vie et l'œuvre du poète. Les dix-huit morceaux du volume, intitulé : *Dans une forêt*, sont presque tous exquis de grâce simple, tendre et douce. Quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre : *Ce que disent les étoiles*, *Une visite à l'empereur Joseph*, *Un pèlerinage à Mariazell*. Il est à souhaiter que le succès de ce premier volume soit assez grand pour déterminer Mlle Hermann à nous donner un second volume qui achèvera de faire connaître chez nous Pierre Rosegger comme il mérite de l'être, c'est-à-dire comme un des meilleurs conteurs champêtres de notre siècle. — A. Lr.

— L'éditeur Laurens continue avec un succès mérité la publication entreprise par Mᵉ Jouin sous le titre : *Les Chefs-d'œuvre* (peinture, sculpture, architecture ; in-folio). C'est la troisième année qui est en cours et presque achevée. Comme toutes les entreprises de ce genre, ces fascicules mensuels ont leurs qualités et leurs défauts. Les planches sont toujours superbes (photogravures Braun), mais les œuvres sont ou très connues ou ne sont pas toujours de premier ordre. Les notices sont signées de MM. E. Michel, A. Alexandre, P. Lafond, Yriarte, Marx ; mais le cadre des quatre pages nécessaires est parfois bien vaste, quand on n'a pas grand'chose à dire. N'importe, il y a là de si belles choses, et parfois si peu connues (comme le Rubens de Berlin : l'enfant Jésus et le petit saint Jean), qu'on ne peut nier les services que ces volumes rendront au public et aux artistes, et c'est ce qu'il faut surtout retenir. — H. C.

— Les 5ᵉ et 6ᵉ fascicules de *l'Année cartographique*, suppléments annuels de l'Atlas Schrader (Hachette, in-folio), contiennent les modifications géographiques et politiques des années 1894 et 1895, suivant le système ordinaire, le texte imprimé au dos de la carte. On y trouvera le récit précis, avec les tracés, des explorations de Dutreuil de Rhins, du prince Henri d'Orléans, de MM. Littledale, J. B. Tyrrel, Low et Eaton, etc., dans la Hte Asie, la Guinée, les lacs d'Afrique, la Patagonie, le Tibet, l'Indo-Chine, le Congo, le Canada — H. C.

— Le rapport adressé au ministère de l'instruction publique et des cultes par M. G. Kônstantinidis, bibliothécaire en chef de la bibliothèque nationale d'Athènes, pour l'année 1895-96, se compose de deux parties : un exposé des travaux accomplis et un catalogue par numéros, des ouvrages entrés à la bibliothèque (au nombre de 3507, formant 7742 volumes), par voie d'achat, de dépôt légal, de don ou d'échange. Si l'on en croit l'auteur du rapport, la bibliothèque, avant son entrée en fonctions, était en très mauvais état : le désordre régnait partout, un grand nombre d'ouvrages rares ou précieux étaient égarés ou mal catalogués, les prêts se faisaient illégalement et sans contrôle, et les ouvrages prêtés ne rentraient que difficilement. M. Kônstantinidis a pu, grâce à sa fermeté, au dévouement de son personnel et à la bienveillance du ministère, remettre un peu d'ordre dans ce chaos, et, malgré le faible budget dont il dispose (environ 10,000 drachmes, dont 3000 sont absorbés par les abonnements), il espère arriver à faire de la bibliothèque nationale d'Athènes sinon la première, du moins l'une des premières pour ce qui concerne la Grèce et le Levant. — M. Bn.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 janvier 1897.

L'Académie procède à l'élection d'une commission de six membres pour la fondation Estrade-Delcros, dont le montant (8,000 fr.), sera décerné cette année pour la première fois, et attribué à un ouvrage publié dans les cinq dernières années et « rentrant dans les ordres d'études dont s'occupe l'Académie ». — Sont nommés, dans l'ordre des études orientales, MM. Barbier de Meynard et Senart ; dans l'ordre de l'antiquité, MM. Weil et Boissier ; dans l'ordre du moyen âge, MM. L. Delisle et G. Paris.

M. Müntz communique un mémoire sur le luxe à la cour pontificale d'Avignon. Les chroniqueurs du xivᵉ siècle ont laissé des détails extraordinaires sur les richesses des papes d'Avignon. M. Müntz a entrepris de contrôler leurs dires, à l'aide des

pièces comptables conservées au Vatican. Si les revenus moyens du Saint-Siège variaient entre 2 à 300 000 florins par an (environ 12 à 18 millions de francs), les fortunes accumulées par certains prélats atteignaient des proportions vraiment énormes : l'un d'eux laissa près de 180 000 florins (une dizaine de millions) en espèces monnayées. Il ressort d'ailleurs des documents que les dépenses de pure ostentation des papes d'Avignon n'eurent rien d'anormal : ils se réservaient plutôt pour les œuvres d'art. La cour romaine se composait alors d'environ 300 personnes, à peu près le même nombre qu'à la fin du siècle précédent, par exemple en 1278. Plus tard, la famille pontificale fut plus que doublée : elle comprenait, en 1555, 734 personnes. Dans l'aménagement du palais, on trouve un singulier mélange de luxe et de simplicité : sur les parois, des peintures signées de noms célèbres, de précieuses tentures de haute lisse; sur les crédences, de l'argenterie à profusion ; mais, presque partout, de simples nattes au lieu de tapis; et, sauf dans les chapelles, les fenêtres étaient garnies de toile enduite de cire au lieu de vitres. Dans le costume, le luxe avait atteint ses dernières limites. Quant aux fêtes, elles étaient particulièrement brillantes à la cour d'Avignon, et les descriptions de Froissart paraissent infiniment au-dessous de la réalité. L'entourage des papes surpassait d'ailleurs en somptuosité les pontifes eux-mêmes. Le mobilier religieux enfin et les ornements sacrés donnaient surtout lieu à une magnificence sans bornes.

M. Bernard Haussoullier, directeur à l'École des Hautes-Études, rend compte de sa nouvelle campagne de fouilles à Didyme, sur l'emplacement du temple d'Apollon. Ces fouilles, faites avec l'aide de M. Pontremoli, architecte du gouvernement, ont dégagé toute la partie principale du temple. La découverte la plus remarquable est celle de chapiteaux où la volute s'enroule autour de la tête d'un dieu. — MM. Perrot et Dieulafoy présentent quelques observations.

M. Salomon Reinach lit une note sur les vierges de Sena. Un géographe romain du temps de Tibère, Mela, raconte qu'il y avait, dans l'île de Sena (Sein), neuf vierges gauloises qui commandaient aux vents, rendaient des oracles, se transformaient en animaux, etc. Ce témoignage est tout à fait isolé ; aucun autre écrivain ne parle de ces magiciennes, ni de vierges sacrées chez les Gaulois. M. Reinach pense que le passage souvent cité de Mela n'a aucune valeur historique. Le point de la côte bretonne opposé à Sein passait, à l'époque romaine, pour l'endroit où Ulysse avait invoqué les ombres des morts. Or, dans l'*Odyssée*, l'île opposée à l'ouverture des enfers, dans le pays des Cimmériens, est celle de Circé. Les anciens ont donc simplement identifié l'île de Sein à l'île de Circé, où la légende homérique place une magicienne et ses compagnes, qui commandent aux vents, transforment les hommes en bêtes, etc. Interprétant les fables d'Homère comme un texte révélé, les grammairiens et les géographes de l'antiquité ont voulu à toute force retrouver à Sena l'équivalent de l'île mystérieuse de Circé ; de là l'histoire des Circés gauloises, qui n'ont pas plus de réalité historique que la Circé grecque.

Séance du 22 janvier 1897.

M. Héron de Villefosse, président, donne lecture d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'instruction publique informe l'Académie que son administration a prévenu, pour l'établissement d'une carte de l'emplacement de Carthage, le désir de l'Académie, et fournit quelques détails sur la méthode qui sera suivie dans ce travail. M. Héron de Villefosse donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, offre en hommage à l'Académie le catalogue raisonné des 3786 monnaies d'argent trouvées à Mycènes, en 1895, par M. Tsountas, le continuateur des recherches de Schliemann. Ce catalogue est l'œuvre de M. Lambropoulos, assistant du Musée central d'Athènes.

L'Académie nomme membres de la commission de publication des « Historiens des Croisades », en remplacement de M. de Mas-Latrie, décédé, MM. Paul Meyer (historiens occidentaux) et Gaston Paris (historiens orientaux).

Léon Dorez.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Bethe, Prolégomènes à l'histoire du théâtre antique. — Carroll, La Poétique d'Aristote. — Eschine, p. Blass. — Muenscher, Isocrate. — L. Weber, Les fragments d'Anacréon. — Thompson, L'ornithologie grecque. — W. Schmid, L'atticisme, IV. — Kornemann, Asinius Pollion. — Tacite, Germanie, p. Wolf. — Myer, L'insecte et l'amulette. — Rituel du culte d'Amon. — Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos. — G. Rossignol, Le relèvement de la natalité. — Derury, Un pays de célibataires et de fils uniques. — *Bulletin* : Harvard Studies, VI et VII.

Bethe Erich, **Prolegomena zur Geschichte des Theaters im Alterthum**, Leipzig, Hirzel, 1896, S. xiv-350, in-8.

Il y a de la verve, de la passion, dans ce livre d'une érudition brillante et téméraire. C'est de la science à la façon de Wilamowitz-Möllendorff : une indépendance absolue à l'égard des idées courantes, un sentiment très vif de l'histoire, une imagination effrénée, une tendance excessive à dogmatiser, voilà les qualités et les défauts d'une critique qui a du moins le mérite d'éveiller l'attention et de ne la lasser jamais. Dès le début, par une sorte de paradoxe, l'auteur nous annonce qu'il dédie son livre aux deux savants qu'il va le plus souvent combattre; Dörpfeld et Wilamowitz. Est-ce donc qu'il va se faire le défenseur de la théorie ancienne sur le *logeion*? Nullement : les deux systèmes opposés ont le tort, suivant lui, de trop négliger le développement historique du théâtre ; les témoignages des lexicographes et les monuments archéologiques ne valent que pour une époque déterminée de cette histoire ; seules les œuvres littéraires que nous possédons sont des témoins irrécusables : étudier les indications scéniques que contient chaque pièce datée, voilà le moyen de reconnaître les conditions extérieures de la mise en scène. Si la méthode n'est pas neuve, elle conduit M. Bethe à des conclusions qui ne manquent pas d'originalité. La plus importante et la plus curieuse est celle-ci : il y a eu, à Athènes, en l'année 427/6 (on ne reprochera pas à M. Bethe de manquer de précision), une révolution profonde dans l'organisation matérielle du théâtre : à cette date, pour la première fois, on vit des personnages dramatiques, hommes et dieux, emportés dans les airs sur des machines, et des acteurs placés, dès le début d'un drame, dans une attitude qu'ils étaient censés conserver depuis longtemps; et ces deux innovations coïncident avec une transformation plus grave, qui est l'établissement d'une scène

surélevée au-dessus de l'orchestre, et d'un rideau destiné à cacher aux spectateurs les préparatifs de l'action ! Voilà une révélation qui surprendra plus d'un lecteur ! Ignorée jusqu'à ce jour, cette réforme capitale de l'année 427/6 nous apparaîtra-t-elle désormais comme un fait acquis à la science ? M. B. proteste d'avance contre ceux qui verraient là une simple hypothèse : c'est une vérité démontrée, dit il (p. 198), et, par contre, la prétendue absence de rideau dans le théâtre grec est un dogme qui ne repose pas plus que tous les dogmes sur une preuve scientifique (p. 203). Nous craignons que M. Bethe ne soit en train, lui aussi, de créer des dogmes.

Am. Hauvette.

Mitchell Carroll. **Aristotle's Poetics** c. xxv in the light of the homeric scholia (Thesis for the degree of doctor of philosophy, Johns Hopkins University) Baltimore, J. Murphy et Cie, 1895, 66 p.

Il faut remarquer tout d'abord, à propos de cette thèse de doctorat, que l'auteur s'occupe d'un chapitre de la *Poétique* qui a donné beaucoup de mal aux commentateurs, tant à cause de l'état incertain du texte en plusieurs passages que des difficultés de toute sorte qui semblent contrarier la coordination des détails. Ritter et Vahlen notamment, pour ne citer que ces deux savants, ont été fréquemment embarrassés, et le premier a même conclu, un peu témérairement, que ce chapitre n'est pas d'Aristote. M. Carroll n'est pas de son avis, et il est en désaccord avec ces deux éditeurs sur plusieurs autres points. Nul ne songe à contester l'importance de ce xxv[e] chapitre ; et, fût-il même interpolé, ce que M. C. d'ailleurs ne discute pas, il serait encore d'un intérêt considérable. Les problèmes soulevés jadis par une critique minutieuse et souvent subtile, problèmes dont les scoliastes homériques nous ont conservé tant d'exemples, méritent en effet qu'on les examine de près, sinon pour les étudier en eux-mêmes, car un grand nombre ne reposent que sur des puérilités, du moins pour apprécier la façon dont l'esthétique littéraire était comprise. Considérer, à l'aide d'exemples, les défauts qu'on peut reprocher aux œuvres poétiques, et rechercher de quelle manière ces défauts peuvent être excusés, rentre en effet dans l'esthétique, et M. C. a pleinement raison d'attribuer (p. 33 sv.) une valeur purement artistique aux expressions καλῶς, μὴ καλῶς, σπουδαῖον, φαῦλον (1461 *a* 4 sv.), envisagées par d'autres critiques comme se rapportant seulement à la moralité de la représentation poétique. La partie principale du chapitre est celle qui concerne les λύσεις, c'est-à-dire les moyens d'absoudre ou d'excuser le poète des imperfections constatées à tort ou à raison dans son œuvre. Ces solutions sont, suivant Aristote, au nombre de douze ; mais quelles sont-elles ? M. C. se sépare ici de Ritter, Teichmüller et Valhen sur un point important. Pour ceux-ci, la phrase

περὶ δὲ τοῦ καλῶς ἢ μὴ καλῶς etc. renferme l'une des douze λύσεις ; M. C. ne la considère pas comme telle et cherche la douzième solution dans le passage 1461 *a* 31 sv. : δεῖ δέ... ἐπισκοπεῖν, ποσαχῶς ἂν σημήνειε etc. Mais les raisons qu'il invoque pour repousser l'opinion de Ritter (p. 37 note) et pour appuyer la sienne (p. 53-54) sont plutôt spécieuses ; tout en comportant un certain degré de probabilité, elles manquent, à mon avis, de force convaincante. Le fait que le καλῶς ἢ μὴ καλῶς n'est accompagné d'aucun exemple ne saurait être une preuve, puisque les scolies nous montrent qu'Aristote réfutait par cette solution certaines objections faites à Homère. Je ne puis examiner ici une à une les autres raisons données par M. Carroll ; mais si, d'autre part, le ποσαχῶς etc. représente ce qui est appelé dans les *Soph. Elench.* 4, ὁμωνυμία, ce qui peut être discuté, il ne faut pas oublier que dans ce dernier ouvrage Aristote, parmi les τρόποι τοῦ ἐλέγχειν, compte six manières ἔξω τῆς λέξεως et six autres παρὰ τὴν λέξιν, et je ne puis concevoir comment la phrase περὶ τοῦ καλῶς etc., qui vient immédiatement après cinq solutions ἔξω τῆς λέξεως, et qui précède immédiatement τὰ δὲ πρὸς τὴν λέξιν, pourrait ne pas rentrer dans la première catégorie. Je suis, au contraire, porté à croire que la division des λύσεις, dans la *Poétique*, correspond quant au nombre (six d'un côté et six de l'autre), et jusqu'à un certain point quant à la nature, à celle que nous retrouvons dans les *Réfutations sophistiques*. Or, M. Carroll, se refusant à voir dans le καλῶς ἢ μὴ καλῶς une λύσις, est obligé de trouver sept solutions relatives à l'expression. D'autres viendront sans doute, qui, reprenant la question, y apporteront la lumière et la trancheront définitivement.

My.

Aeschinis orationes. Post Fr. Frankium curavit Fridericus Blass. Editio minor. Un vol. in-12 de xv-332 p. Leipzig, Teubner, 1896. — Editio maior aucta indice verborum a S. Preuss confecto. Un vol. in 12 de xv-522 p.

M. Blass poursuit avec zèle le grand travail de revision qu'il a entrepris sur le texte des orateurs attiques. L'œuvre avance. Des dix orateurs, sept sont aujourd'hui édités : il ne reste plus que Lysias, Isée et Lycurgue. Souhaitons un prompt achèvement à cette grande œuvre qui marquera un progrès important dans notre connaissance de l'éloquence attique.

C'est Fr. Franke qui avait publié les œuvres d'Eschine dans la petite collection Teubner ; cette recension était arrivée à une seconde édition qui a paru en 1863. Ce n'est pas un simple remaniement de cette édition que donne aujourd'hui M. Blass ; c'est bien une œuvre nouvelle. Il y a bien sur le titre du nouveau volume : « Post Fr. Frankium curavit Fr. Blass. » Mais l'indication « tertium edidit » manque ; elle se trouve, dans la même collection sur l'édition, de Démosthène, qui

reste toujours l'édition Dindorf revue par Blass : « ex recensione G. Dindorfii editio quarta correctior ». Ce petit détail a son importance. Depuis 1863, il a paru des éditions d'une valeur incontestable [1] : une due à Schulze, 1865 ; deux dues à A. Weidner, 1872 et 1875. En même temps, diverses études étaient publiées sur la langue, sur la critique du texte d'Eschine ; parmi les auteurs de ces études, il faut citer Cobet, Herwerden, Poutsma, Rosenberg, Adam, Klinke, Ortner. Tous ces travaux avaient sans doute contribué à améliorer le texte de l'orateur, mais pas dans la mesure que pourrait faire supposer leur nombre et leur valeur. Le texte d'Eschine nous est arrivé en fort mauvais état; nous n'avons pas pour cet orateur de manuscrit comparable à l Urbinas d'Isocrate, au Parisinus Σ de Démosthène. De plus, la plupart de ces manuscrits n'ont pas encore été suffisamment étudiés. On voit donc que, si une recension nouvelle des discours du rival de Démosthène était nécessaire, elle présentait des difficultés particulières. M. B. a exposé, dans la préface, les principes qu'il a appliqués à la constitution du texte. Il y a d'abord la question de l'hiatus. Eschine l'évite beaucoup moins qu'Isocrate et Démosthène ; il l'évite cependant, dit M. Blass ; il y a même, dans le discours sur l'ambassade, tout un passage, 176-184, qui est complètement exempt d'hiatus. Je ne sais pas si M. B. ne tombe pas ici dans l'exagération : en réalité, le passage qu'il cite est assez court, et les hiatus sont nombreux dans tout le reste de ce discours sur l'Ambassade et surtout dans le discours contre Ctésiphon qu'Eschine a dû particulièrement soigner. Quant au rythme, M. B. croit qu'Eschine a cherché, lui aussi, à mettre une certaine cadence dans sa prose : il cite même deux passages, dont il a reconstitué la forme métrique. Mais, sur ce point, M. B. sent le terrain se dérober sous lui, et il est obligé d'avouer que pour Eschine cette question présente peu d'importance. La constitution du texte est particulièrement délicate. Nos manuscrits étant tous d'ordre inférieur, chacun des trois discours d'Eschine doit être traité isolément. Pour chacun d'eux, il faudra suivre de préférence telle famille de manuscrits, sans que, pour cela, on puisse négliger les autres. Nous connaissons aujourd'hui deux fois plus de manuscrits que n'en connaissait Bekker : on voit si la besogne est compliquée. Les corrections les plus nombreuses que M. Blass a introduites dans le texte ont pour objet de faire disparaître un hiatus; les atéthèses aussi sont assez fréquentes; en dehors de ces deux cas, nous n'avons pas relevé de conjecture ayant véritablement un caractère personnel et original. Il est bon d'ajouter que pour Eschine, comme pour presque tous les auteurs anciens, les fautes du texte ne doivent pas être imputées aux copistes byzantins ; elles se trouvent déjà sur les manuscrits de l'époque romaine ; pour Eschine, la preuve en a

1. Une excellente édition anglaise du *Disc. contre Ctésiphon*, due à M. Gwatkin et Shuckburgh, semble avoir échappé à la diligence de M. Blass.

été fournie par un manuscrit de Fayum qui contient les §§ 178-186 du discours contre Ctésiphon.

La valeur de l'édition, et, il faut le dire aussi, son prix se trouvent singulièrement augmentés par un index verborum dressé par M. S. Preuss. Il y avait, dans l'édition Franke, un index nominum qui a été reproduit dans la présente édition après avoir été revisé. Le nouvel index de M. Preuss compte 190 pages. Pour se rendre compte de la peine qu'il a dû coûter, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur des mots comme ἄν, ἀνήρ, γάρ, δέ, ἐστι, καί, etc. C'est là un secours des plus précieux, qui peut faciliter grandement les études sur la langue de l'orateur. L'édition minor diffère de l'édition maior en ce qu'elle ne contient pas cet index verborum ; elle coûte 2 m. 40 ; l'édition maior coûte 8 m. ; les 190 pages de l'index de Preuss coûtent donc 5 m. 60 ; c'est un peu cher.

Albert MARTIN.

C. MUENSCHER. **Quæstiones Isocrateæ** (Diss. inaug. Gœttingue) ; Gœttingue, Dieterich, 1895 ; 88 p.

Cette dissertation inaugurale est bien supérieure à la moyenne des travaux de ce genre ; l'auteur, jeune encore, y fait preuve d'une connaissance déjà profonde de la langue grecque et du style d'Isocrate, en même temps que d'un esprit de solide et rigoureuse méthode. La première partie de son travail est intitulée *de Isocrate recensendo et emendando*. On sait que l'*Urbinas* (Γ) est le manuscrit sur lequel s'appuyèrent presque exclusivement tous les éditeurs, depuis Bekker ; les manuscrits qui avaient fourni le texte de la vulgate furent dès lors, sinon délaissés, du moins assez gravement déconsidérés dans leur autorité, quoique Blass, dans sa revision de l'édition de Benseler, en ait cependant tenu compte dans les endroits où l'*Urbinas* donne une leçon manifestement corrompue. M. Muenscher, suivant au contraire les travaux récents de Buermann et de Drerup, rend aux manuscrits de la vulgate l'importance qu'ils n'auraient pas dû perdre, en contrôlant toutes leurs leçons et les comparant à celles de Γ. Les trois manuscrits du texte vulgaire sont le *Laurentianus* Θ, le *Vaticanus* Λ, le *Parisinus* Π ; ils remontent à un même manuscrit que M. M. désigne par Φ, présentant cependant entre eux cette différence que Θ s'écarte souvent des deux autres pour conspirer avec l'*Urbinas*. Contrairement à l'opinion de Drerup, que l'*Urbinas* et la vulgate remontent à un archétype unique, M. M. pense qu'il y eut deux recensions antiques d'Isocrate, l'une représentée par l'*Urbinas*, l'autre par Φ, archétype de ΘΛΠ. Il s'agit donc, pour établir le texte d'Isocrate, de collationner scrupuleusement ces quatre manuscrits, d'en juger les leçons en tenant compte des habitudes de style d'Isocrate, et surtout de ne pas se laisser aller à trop

conjecturer, car en somme le texte qu'on retrouve dans les manuscrits est certainement moins corrompu qu'on ne pense. C'est d'après ces principes, et ils sont excellents, que M. M. a révisé le texte du *Philippe*, sur la collation des quatre manuscrits faite par Buermann. Il n'en reste pas moins vrai que l'*Urbinas* est toujours, en cas de doute, le meilleur guide à suivre; mais il convient de savoir gré à M. M. d'avoir montré nettement (je ne veux pas m'arrêter à de minimes discussions auxquelles donne prise son travail) que les leçons de l'archétype Φ, dans un bon tiers des variantes du *Philippe*, méritent la préférence. Ceux qui pensaient jusqu'ici que les éditeurs s'étaient peut-être trop exclusivement attachés aux leçons de l'*Urbinas* (ou de ses dérivés, *Vatic* Δ, *Ambr*. E) lui seront reconnaissants d'avoir mis les choses au point; c'est là de bonne et saine critique, autrement sérieuse que la critique conjecturale et la divination. — La seconde partie, *de interpolationibus quæ in Isocrate feruntur*, est une discussion relative aux fragments du πρὸς Νικοκλέα reproduits dans l'*Antidosis*; comme Isocrate ne les a pas cités en entier, mais qu'il en a omis certains passages, ces passages seraient, selon certains critiques, interpolés dans le πρὸς N. M. M. combat cette manière de voir. A la fin, il soutient que dans l'*Antidosis* les §§ 222-223 seulement ne sont pas d'Isocrate; il tire de là un nouvel argument en faveur d'un archétype Φ d'une seconde recension, car ces paragraphes qui manquent dans Θ, sont précisément dans l'*Urbinas*. Sur ces deux questions les meilleurs juges sont d'avis très opposés; et quelle que soit la valeur des arguments de M. Muenscher, je ne saurais me prononcer; je n'ai pas d'ailleurs à le faire ici.

My.

Leo Weber, **Anacreontea** (Diss. inaug. Gœttingue), Gœttingue, Dieterich, 1895; 119 p.

Il n'y a pas lieu de s'étendre longuement sur cet opuscule. Satisfaisant en tant que dissertation inaugurale, il n'a guère d'autre mérite que celui du soin et de l'exactitude. L'auteur a consciencieusement étudié le texte des fragments d'Anacréon, mais ce texte est par endroits si peu sûr qu'il n'est pas toujours opportun d'en tirer des conclusions certaines. On nous dit que l'article indique l'origine dans Ἐρξίωνι τῷ Λευκολόφου (fr. 82); mais ce dernier mot est une correction de Bergk, que rien n'impose, pour λευκολόφῳ, et il n'est pas d'une bonne méthode d'établir des règles grammaticales sur des corrections. Si l'on est d'accord aujourd'hui pour admettre que l'ionien n'use pas du duel, il est au moins inexact de s'exprimer de la façon suivante (p. 23) : « On voit que le duel est absolument étranger au néo-ionien par ces mots d'Anacréon (suit la citation du fr. 83); *donc* il faut corriger les quelques passages d'Hérodote et d'Hippocrate où les manuscrits portent le duel. » Les citations d'Hérondas 4, 24, et 5, 5, pour le datif en *i* long, n'ont rien

de sûr ; le papyrus donne presque invariablement ι pour ει, et il n'y a là, selon toute vraisemblance, qu'un phénomène d'iotacisme ; il n'y avait donc pas, ici du moins, à comparer Hérondas avec Anacréon. A propos du mot εὐθύδικοι (fr. 112, épigr.) = *justi*, M. Weber nous dit (p. 36) : « εὐθυδικία se trouve dans Démosthène. » Il est encore ailleurs, dans Isée par exemple ; mais à quoi bon ce rapprochement, puisque εὐθυδικία est un terme technique, d'un sens très précis, qui n'a rien de commun avec εὐθύδικοι d'Anacréon ? Il y a, dans ces quarante premières pages, quelque manque de sûreté et assez d'inexpérience ; mais ce sont des imperfections dont on se corrige. La plus grande partie de cette dissertation (p. 40-103) est un catalogue, enrichi de citations nombreuses, des mots les plus remarquables employés par Anacréon, et qui se rencontrent ou manquent chez les poètes épiques ; la conclusion, attendue d'ailleurs, est qu'Anacréon a emprunté un grand nombre de termes et de locutions à la langue vulgaire. L'*index vocabulorum* sera utile.

My.

D'Arcy Wentworth Thompson. **A. Glossary of greek birds.** Oxford, Clarendon Press, 1895 ; xvi-206 p.

L'ouvrage de M. d'Arcy Wentworth Thompson n'est pas seulement, comme on pourrait le croire d'après son modeste titre, un lexique alphabétique de tous les noms d'oiseaux mentionnés par les auteurs grecs, muni des références et relatant tout ce que nous ont transmis les anciens. Une telle compilation, où nous devons nous attendre à trouver, après la description de chaque espèce, des renseignements variés sur ses mœurs, ses rapports avec les divinités antiques, les légendes où elle joue un rôle, ses représentations sur les monuments figurés et sur les médailles, les proverbes et fables où intervient son nom, son importance dans l'art divinatoire, etc., n'a pas été le but exclusif de l'auteur. Il devait évidemment, ne fût-ce que pour justifier le titre, dresser un catalogue complet et s'efforcer de réunir sinon tous les passages où est mentionné l'oiseau en question (car dans beaucoup de cas un simple *et cætera* suffisait), au moins tous ceux qui renferment un trait spécial, et de rendre ainsi la notice plus abondante et plus précise. Aucun détail, fût-il insignifiant en apparence, ne devait être négligé, puisqu'un tel ouvrage est destiné, semble-t-il, à nous mettre au courant de tout ce qui touche à l'ornithologie grecque chez les anciens Grecs ; et si M. Th. a omis, comme je le montrerai tout à l'heure, un certain nombre de renseignements, dont plusieurs ne manquent ni d'importance ni d'intérêt, c'est sans doute parce que, dans la masse considérable de passages qu'il a dû noter et contrôler, il lui était presque impossible de n'en pas laisser échapper quelques-uns.

M. Th. s'est surtout préoccupé de l'interprétation astronomique des mythes relatifs aux oiseaux et de leur représentation sur les monuments. A défaut de sa préface, qui insiste sur ce point, il suffirait de lire, par exemple, les articles ἀετός, ἀλκυών, κόραξ, κύκνος, οἰνάς, πέλεια, στυμφαλίδες, χελωνοφάγος; et il est certain, en effet, que les anciens avaient établi des relations déterminées entre des astres ou des constellations et diverses espèces d'oiseaux. Les monnaies sont particulièrement instructives à ce sujet, et l'intéressant article publié en 1894 par M. J. Svoronos, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, me dispense d'entrer dans les détails. A un autre point de vue, il n'était pas sans intérêt de signaler ces relations entre oiseaux : une grande partie de la science augurale était fondée sur leurs amitiés et inimitiés vraies ou prétendues, et l'oiônoscopie, qui n'était pas, au moins dès le début, sans avoir quelques liens avec l'observation des astres, occupe à juste titre une place dans l'ouvrage de M. Th. Il en est de même de ces croyances qui associaient les divinités avec les oiseaux, où les anciens reconnaissaient déjà un symbolisme mystique, et auxquelles M. Th., suivant toujours son idée dirigeante, a accordé une large place. On voit combien ce *Glossaire des oiseaux grecs* pourra être utile à ceux qui s'occupent d'interpréter les mythes astronomiques et les légendes religieuses, en leur fournissant, dans un ensemble facile à consulter, toutes ou presque toutes les références dont ils auront besoin. — J'ajoute maintenant quelques notes, qui auraient pu figurer dans l'ouvrage de M. Th., La mouette (λάρος), oiseau d'Hermès (Eustathe, *ad Il.* I, 206); ce passage important d'Eustathe n'est, d'ailleurs, cité sous aucun des noms d'oiseaux qu'il renferme, notamment sous φαληρίς; M. Th. y aurait vu entre cet oiseau et Aphrodite la même relation qu'il a notée dans Aristophane. Il ne semble pas non plus avoir connu un fragment de Psellus publié par Hercher dans le *Philologus* (VIII, 1853, p. 166-168), où entre autres le roitelet (βασιλίσκος) et le pic (δρυοκολάπτης) sont cités comme présageant l'avenir. A propos de l'alectryonomancie, il fallait rappeler Cedrenus (I, p. 548 éd. de Bonn), et l'expérience curieuse qui donna les premières lettres du nom de Théodose. Je ne vois pas mentionnée la prétendue impiété de la perdrix (Artémidore, *Onir.* II, 46). Plutarque, *de Soll. anim.* 962 *ef* aurait dû être cité à l'article περιστερά, à propos du soin des pigeons pour leur couvée : il y a là un trait spécial. Au mot κύμινδις, métamorphose d'Harpalyké en χαλκίς (Parthénius, 13). Sous κόκκυξ, il n'eût peut-être pas été inutile de citer Anacréon (fr. 29). Un aigle à la naissance de Ptolémée II (Théocr. XVII, 72). Les mots ἶβις et στρουθοκάμηλος sur un amulette (*Bull. de corr. hell.*, III, 267)[1]. Les paons à Délos (*Comptes des temples déliens* de 250, l. 19,

1. Cet amulette, ainsi qu'une autre du même genre, a été décrite une seconde fois (avec fac-similé) dans la *Revue des études grecques*, 1891 p. 80 (n° 7; l'autre est le n° 8) par M. G. Schlumberger, qui sans doute ignorait l'article du *Bull. de Cor. hell.* car il ne le cite pas.

cf. *BCH*, 1890 p. 457). Sous κορώνη, au simple renvoi *Apoll. Rhod.* III, 928, il fallait faire remarquer qu'ici la corneille se trouve en rapport avec Héra. La métamorphose d'Apollon, fuyant devant Typhon, en épervier (celle d'Hermès en ibis, dans le même passage d'Antoninus Liberalis, est citée *s. v.* ἶβις). De même les métamorphoses des Emathides sont citées, excepté celle de l'une d'elles en πιπώ (*Anton. Lib.* 9). A propos du langage des corneilles entendu par les Arabes, on pouvait, outre Porphyre, citer Philostrate, *Vit. Apoll.* I, 20. Je n'ai noté que deux oublis dans les noms eux-mêmes : σχοινεύς et κύων (*Anton. Lib.* 7 et 14) ; encore ce dernier est-il mentionné à l'art. τριόρχης.

My.

Schmid (Wilhelm). **Der Atticismus in seinen Hauptvertretern**, von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, IVter Band, 8ter und 9ter Abschnitt, Stuttgart, Kohlhammer, 1896, S. 734, in-8, 15 mk.

Ce quatrième et dernier volume (on nous annonce la publication prochaine de l'index) couronne dignement une œuvre magistrale, commencée il y a dix ans. La grammaire historique du grec, encore si imparfaite, devra beaucoup à M. W. Schmid : il en aura écrit, avec une patience et une rigueur admirables, l'un des chapitres les plus intéressants. Comment, du Ier au IIIe siècle de notre ère, l'*Atticisme* a-t-il tenté de faire revivre une langue depuis longtemps oubliée ? Dans quelle mesure cette langue factice a-t-elle admis certains éléments empruntés au langage commun, et quel a été, en fin de compte, le sort de cette curieuse tentative littéraire ? Telles sont les questions que l'auteur a entrepris de résoudre, non par des considérations générales et superficielles, mais par une série de minutieuses recherches, lexicologiques et grammaticales, sur la langue et le style de Denys d'Halicarnasse, de Lucien, d'Aristide le Rhéteur, d'Elien et de Philostrate. La statistique a droit à la première place dans ce genre d'études, et elle s'étale en listes interminables dans les quatre volumes de M. Schmid. Mais elle n'y est pas seule : elle sert de base solide à des aperçus littéraires du plus haut intérêt, et je signalerai notamment, dans le tome IV, les dix pages où M. S. caractérise, en même temps que l'effort artistique de Philostrate, ses idées philosophiques et son rôle dans le mouvement général de la sophistique. Mais il faut savoir gré surtout à M. S. d'avoir écrit le ch. IX de son ouvrage, c'est-à-dire le résumé de toutes les études partielles qu'il avait faites ; on trouvera dans ce chapitre une revue complète des éléments divers qui ont constitué la langue de l'Atticisme, et l'on appréciera au plus juste la part exacte de ces éléments dans la composition de l'ensemble. M. Schmid est trop bon philologue pour ne pas reconnaître qu'une réaction comme l'*Atticisme* était condamnée d'avance à périr ; mais, en l'absence d'un Dante, d'un

Boccace ou d'un Pétrarque qui aurait pu, en créant des chefs-d'œuvre, élever la langue commune à la dignité d'une langue littéraire, nous devons juger sans parti pris des rhéteurs qui ont essayé du moins de rendre au grec sa beauté antique, et qui ont eu en même temps la pensée généreuse de faire revivre, jusque dans l'esprit de leurs contemporains, quelque chose de la noblesse intellectuelle et morale des grands écrivains classiques.

Am. Hauvette.

Die historische Schriftstellerei des C. Asinius Pollio; zugleich ein Beitrag zur Quellenforschung über Appian und Plutarch. Von Ernst Kornemann. (Besonderer Abdruck aus dem XXII sten Supplementband der Jahrbücher für cl. Philologie) Leipzig, Teubner, 1896; pp. 557-691.

M. Kornemann a commencé son travail comme une étude sur les sources d'Appien et de Plutarque. Il cherche dans un premier chapitre ce qu'on peut retrouver des *Histoires* de Pollion dans ces deux historiens. Les rapports compliqués qu'il suppose entre les divers auteurs qui ont raconté la guerre civile sont résumés dans un tableau qui couvre la page 589. Le deuxième chapitre est une étude sur la vie et le caractère de l'œuvre de Pollion. Dans celle-ci, M. K relève les traits suivants : 1° une forte prédominance de la personnalité de l'auteur ; 2° l'appréciation indépendante des faits et des personnes ; 3° l'insuffisance des données topographiques et chronologiques ; 4° le groupement des faits d'après des idées générales sur leur valeur respective et sur l'importance des acteurs; 5° l'impartialité froide de la narration, sauf à l'égard des optimates, considérés comme la cause de la chute de la république ; 6° le fatalisme et la croyance aux prodiges ; 7° le patriotisme archéologique qui conduit l'auteur à juger sévèrement la guerre civile et à louer le bon vieux temps ; 8° la recherche des éléments dramatiques et oratoires ; 9° l'amour des citations poétiques ; 10° la minutie réaliste des détails.

Un dernier paragraphe est consacré à l'hypothèse de MM. Wölfflin et Landgraf sur le *De bello Africo*. M. K se prononce énergiquement contre cette hypothèse qui attribue l'ouvrage à Pollion. Elle se concilie mal, en effet, avec les rapports que M. K. a cru démêler entre les divers auteurs anciens qui ont traité de la guerre civile. Je me permettrai seulement une observation. On peut contester le bien fondé des raisonnements de MM. Wölfflin et Landgraf, on peut, si l'on veut, trouver trop étroite la base philologique de cette discussion. Mais elle repose néanmoins sur des faits indéniables, de nombreux points de contact entre la langue et le style de l'opuscule et ceux des fragments certains de Pollion. Au contraire, il suffit de lire attentivement le premier chapitre de M. K. pour voir combien peu sûre est l'opinion de ceux qui font de Pollion une source d'Appien. A l'exception des érudits qui, comme

M. K., admettent que Pollion est une source directe, les systèmes les plus divers ont été proposés. C'est qu'en effet ici nous sommes en pleine hypothèse. Les débris incontestables de Pollion comptent quelques pages, et, en grande partie, ne nous viennent pas des *Histoires*. Il est moins facile de juger d'après ces fragments des tendances et de l'esprit de leur auteur que de son style et de sa langue. Enfin, il n'est pas absolument nécessaire, comme l'ont cru MM. Wölfflin et Kornemann chacun de leur côté, de rattacher la question de l'auteur du *De bello Africo* à celle des rapports d'Appien et de Pollion. Dans leur ensemble, les *Histoires* pouvaient former un ouvrage très différent de ton et d'esprit, si on les comparait avec le récit de la guerre d'Afrique, et cependant provenir du même auteur. On n'est pas forcé de croire que Pollion a été toute sa vie l'esprit aigri que nous ont dépeint Sénèque le père, Pline et Suétone. Il n'est pas téméraire de supposer qu'il a servi d'abord la cause de César avec un certain enthousiasme; puis, que le régime du principat, tel qu'Auguste l'a compris et organisé, l'a rendu plus tiède et même sourdement hostile. L'attitude de certains jacobins, serviteurs maussades de Napoléon I[er], peut nous aider à comprendre cet état d'esprit. Comme on le voit, ces problèmes sur lesquels on a déjà tant écrit, sont très compliqués et très délicats. Il serait à souhaiter de les voir repris par un historien qui serait en même temps philologue. Des solutions certaines sont impossibles, mais il faut tendre aux plus vraisemblables en conciliant toutes les données.

Le travail de M. Kornemann ne sera pas stérile, puisqu'il sera d'un grand secours à ce futur ouvrier. En attendant, il pourra servir à tous, grâce aux matériaux recueillis et surtout au groupement, dans les dernières pages de la brochure, des fragments les plus importants des *Histoires*. Ici encore, le lecteur aura à démêler la part de l'exagération qui est le danger de tous les travaux analogues.

P. L.

Tacitus Germania. Fur den Schulgebrauch erklart von Ed. Wolff. Leipzig, Teubner, 1896. xxvi-110 p. in-8, 1 carte. Prix : 1 mk. 35.

Il n'est pas difficile, surtout pour un philologue allemand, de trouver les matériaux d'une édition de la *Germanie*. Ce qui est embarrassant, c'est de les choisir, de les dominer, de les coordonner. Il semble bien que M. Wolff y a réussi. Son introduction indique avec précision et brièveté l'état actuel des questions générales. Les détails sont étudiés dans des notes développées où sont condensés les résultats d'un siècle de travail. Un appendice de deux pages signale les difficultés critiques, spécialement sur les points au sujet desquels M. W. s'écarte de ses devanciers.

Ch. 2, l. 4, *aduersus Oceanus* a été longuement discuté ici autrefois

par Gantrelle[1]; il l'entendait d'une mer « hostile ». Outre les textes qu'il alléguait, d'où ressort l'usage de Tacite, il aurait pu en citer d'autres qui paraissent prouver que cette figure est surtout poétique (*Consol. ad Liu.* 182; Verg., *Ae.*, 12, 1; Catulle, 9 (11), 47). Il n'est pas étonnant de trouver cet emploi chez un prosateur comme Tacite dont la langue est pleine d'imitations des poètes. Mais quoique, quelques mots plus loin, nous lisions « praeter periculum *horridi* etaignoti maris », il ne serait pas illégitime de défendre l'autre interprétation proposée depuis longtemps : « situé aux antipodes », en se fondant sur la phrase même qui contient *aduersus* : « immensus ultra utque sic dixerim aduersus Oceanus raris ab orbe nostro nauibus aditur. » *Aduersus* paraît renchérir sur *immensus ultra* et l'idée des confins du monde (*ultra*) prépare celle d'un monde (*aduersus*) auquel le nôtre s'oppose naturellement (*ab orbe nostro*). L'expression de Tacite peut d'ailleurs passer pour une traduction en prose d'une épithète jointe par Virgile au nom d'un peuple qualifié habituellement d'*ultimus* : « penitus toto diuisos orbe Britannos » (*Ecl.* I, 67). Je préfère donc, pour le passage de Tacite, la seconde interprétation, tout en reconnaissant le caractère spécieux de la première. M. W. a bien fait d'indiquer l'une et l'autre.

Le même chapitre 2 est coupé par M. W., suivant une tradition invétérée, aux mots *Celebrant carminibus antiquis* qui commencent un alinéa. C'est un tort dans une édition où l'alinéa indique un changement de question. Les deux parties de ce chapitre me paraissent former un tout et traiter un seul sujet : l'origine des Germains. Dans la première moitié, Tacite parle de leur autochthonie. C'est pour lui la solution scientifique du problème. Dans la seconde partie, il rapporte la solution mythologique attribuée aux Germains eux-mêmes : *originem gentis conditoresque*. L'opposition est marquée fortement par le simple rapprochement des deux parties, sans particule ni transition. Dans la suite du ch. 2 et au ch. 3, Tacite développe la série des légendes relatives aux Germains. C'est seulement au ch. 4 qu'il aborde un autre point de son étude ethnographique : les caractères physiques de la race. Il n'y a donc pas lieu ni de diviser le ch. 2, ni de séparer les ch. 2 et 3.

A la fin du ch. 2, M. W. propose : « uocabulum recens et nuper *auditum* (ms. *additum*) ». La leçon des mss. est défendue par les textes poétiques (cf. Orelli-Schweizer-Sidler), où Tacite a été puiser cette recherche de vocabulaire.

« Sunt illis haec quoque carmina, quorum barditum uocant, accendunt animos » (ch. 3). M. W. donne de *haec* une explication ingénieuse : les Romains avaient entendu parler de ces chants, ils les connaissaient, mais on ne les avait pas encore décrits soigneusement. Ne vaudrait-il pas mieux lire : *uocamus*? La date récente de nos mss. nous permet de supposer la sigle de *mus* confondue avec *nt*. On aurait alors une phrase

---

1. *Rev. cr.*, 1872, II, 173.

du type de *Germ.* 20; « in *hos* artus, in *haec* corpora, quæ *miramur* ». Ce passage, cité quelquefois à tort à propos du ch. 3, présente d'une façon naturelle le démonstratif de la première personne. Il faudrait alors supposer que les Romains connaissaient bien le nom latinisé de ce chant, *barditus*, mais non le chant lui-même.

« Demat fidem » (ch. 3) est une expression poétique; cp. Ovide, *Rem. am.* 290 : « Deme ueneficiis carminibusque fidem ». De même « addat fidem »; cp. Ovide, *Her.* 21,136 « illa fidem dictis addere sola potest ».

« Germaniae populos nullis aliis aliarum nationum conubiis infectos » (ch. 4). M. W. supprime *aliis*. Cette correction, proposée déjà par Juste Lipse, me semble inutile. Un moyen connu d'indiquer en latin la réciprocité est la formule *alii alios* : « alii alios maritant ». Mais si l'expression cesse d'être verbale, les influences syntactiques se modifient parallèlement. Le complément du verbe devenant le complément d'un nom se met au génitif et le sujet devient le qualificatif de l'action : *alia aliorum matrimonia* (ou *conubia*). La recherche de l'expression dans la phrase de Tacite est plutôt dans l'addition de *nulla* : c'est la substitution connue de l'adjectif à un adverbe, *nullo modo*, *nunquam*, ou tout autre de sens analogue [1].

La place qui m'est ici mesurée ne me permet pas de poursuivre ces observations. Elles n'ont d'autre but que de marquer l'intérêt que j'ai pris à la lecture de l'édition de M. Wolff. Ce livre me paraît être le meilleur choix que l'on puisse faire des résultats des travaux récents, sans exclure une part légitime et discrète d'originalité.

Paul Lejay.

Isaac Myer, **Scarabs, the History, Manufacture and Religious Symbolism of the Scarabœus, in Ancient Egypt, Phœnicia, Sardinia, Etruria,** etc. also Remarks on the Learning, Philosophy, Arts, Ethics, Psychology, Ideas as to the Immortality of the Soul, etc. of the Ancient Egyptians, Phœnicians, etc. in-12°, xxvii-177 p. Paris, E. Bouillon, 1894.

Ce petit livre contient tout ce que nous savons sur les scarabées, et parfois même un peu plus. L'auteur y a réuni les principaux passages d'auteurs anciens et modernes, où il est question de l'insecte, puis de l'amulette ; il y a joint ses observations personnelles, il a tiré du tout des déductions archéologiques et religieuses qui sont parfois très risquées, et il en a composé une histoire du scarabée égyptien et de ses dérivés en dix chapitres. Les trois premiers traitent de l'*ateuchus sacer* et de son symbolisme, puis des matières qui servaient à fabriquer le scarabée, de

1. Sur cet emploi de *nullus*, cf. Naegelsbach, *Lat. Stylistik*, 262 ; Schmalz, *Antibarbarus*, II, 158 ; et les auteurs qu'ils citent.

sa fabrication, des usages auxquels on l'employait. Vient ensuite une classification des scarabées selon les époques (ch. IV), des recherches sur les endroits où on les trouve le plus souvent et sur la manière de les porter (ch. V), puis deux dissertations sur l'importance du symbole dans la religion égyptienne, surtout dans le *Livre des morts* (ch. VI), sur le rôle que joue le cœur dans la doctrine de l'immortalité de l'âme, et par suite, sur la valeur du scarabée en tant que réprésentant l'âme (ch. VII). Le chapitre huitième parle des scarabées faux qu'on fabrique en Égypte pour la plus grande joie des touristes, et les deux derniers disent quelques mots des scarabées phéniciens (ch. IX)[1]. L'auteur n'est pas Égyptologue, et il n'a pas su toujours puiser ses renseignements à bonne source. Un exemple montrera à quelles erreurs il a pu se laisser entraîner : il parle encore de Phtah-Toré comme d'un dieu égyptien, sans paraître soupçonner que Toré est une mauvaise lecture du nom de Khopri, à laquelle on a renoncé depuis quarante ans, et que le Phtah-Toré de la première moitié de notre siècle est notre Phtah-Khopri. Beaucoup des renseignements qu'il fournit sur les questions de religion ou d'archéologie sont sujets à caution, et, sans être toujours inexacts, auraient besoin d'être modifiés ou atténués avant de pouvoir être admis sans danger. Il est fâcheux que M. Myer n'ait pas fait revoir son manuscrit par quelqu'un du métier; car son plan est bien conçu, sa manière d'exposer claire, son style vivant, et le livre se lit avec plaisir.

G. MASPERO

Hieratische Papyrus aus den Kœniglichen Museen zu Berlin, herausgegeben von der Generalverwaltung 1re livraison, P. 3055, Ritual für den Kultus des Amon, pl. 1-16. In-f°, Leipzig, Hinrichs, 1896.

Le fac-simile, exécuté d'après une photographie, est fort bon, et son prix réduit le met à la portée de toutes les bourses d'Égyptologues, même les plus plates. Le livre qui y est reproduit a été analysé déjà par M. de Lemm, il y a quatorze ans, et cette analyse m'avait fait souhaiter vivement la publication du document. C'est, en effet, un rituel des offices célébrés journellement à Thèbes, dans le temple de Karnak, en l'honneur d'Amon, vers la XXIe dynastie. La plupart des cérémonies qui y sont décrites appartenaient à tous les offices de tous les dieux et formaient le fond commun du culte en Égypte; les formules qui les accompagnent sont d'ordinaire fort anciennes et se retrouvent presque toutes dans les Pyramides de Saqqarah. L'étude en sera des plus fructueuses pour l'histoire des rites et pour l'intelligence des religions égyptiennes

G. MASPERO.

---

1. P. 12, n° 1, et il dit expressément, p. 14, que le scarabée « was also the emblem of Ptah Tore, of Memphis, another symbolic form of the creative power ».

Amélineau. **Les nouvelles fouilles d'Abydos**, in-8, 47 p. et une planche. Burdin, Angers, 1896.

On connaît la thèse de M. Amélineau. Sans entrer dans le détail, je rappellerai qu'elle attribue à des rois antéhistoriques, ceux que Manéthon intitulait les Mânes, Νέκυες, certains monuments de plusieurs princes ignorés jusqu'à présent. J'ai dû montrer publiquement à M. Amélineau que nul des témoignages invoqués par lui ne justifiait suffisamment une supposition aussi hasardeuse. L'aspect des objets semblait indiquer que les personnages auxquels ils avaient appartenu vivaient à des époques différentes; avant de remonter aux temps primitifs, il était nécessaire de rechercher si l'on ne pouvait les classer dans les dynasties historiques, et le résultat serait déjà des plus importants si quelques-uns d'entre eux prenaient place parmi les Thinites successeurs du fabuleux Ménès. M. Amélineau, que cette appréciation prudente des faits soumis à l'Académie déconcertait visiblement, se défendit mal et il s'en excuse dans un *Avant-Propos* de son mémoire. « M. le « Président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres m'invi- « tait, dit-il, à répondre brièvement, lorsque ma réponse aurait « exigé d'assez longs détails pour être comprise. » Le président lui aurait accordé tout le temps désirable, sinon ce jour-là, du moins le vendredi suivant, si M. Amélineau lui en avait exprimé le désir. « En « second lieu, j'avais peur que la discussion ne prît, ou même ne gardât « un ton qui n'avait rien de scientifique. » — Et, en effet, M. Amélineau que j'avais écouté en silence m'interrompit impatiemment à plusieurs reprises lorsque vint mon tour, et le président dut lui enjoindre de me laisser parler en paix. Si donc il s'est défié de lui-même, et s'il a craint de ne pas pouvoir s'astreindre à la modération nécessaire dans une assemblée de savants, il a eu raison de se taire. Pour moi, tous ceux qui ont assisté à la séance ont remarqué le soin scrupuleux que je prenais d'adoucir l'expression de ma pensée : j'aurais apporté les mêmes ménagements dans une discussion nouvelle. Enfin, ajoute-t-il, « mon éminent contradicteur a une très grande habitude de la parole « que je n'ai pas ». M Amélineau est trop modeste. Il a eu, par carrière, l'occasion de parler aussi souvent au moins que moi, et la facilité ne lui manque point lorsqu'il croit avoir quelque chose à dire. Si ce jour-là il a préféré demeurer bouche close, c'est qu'en vérité il ne trouvait pas de quoi répondre aisément. Il avait mal posé la question, il avait énoncé une thèse difficile à soutenir, et les raisons dont il l'étayait étaient peu solides dans la forme sous laquelle il les présentait : il sentait tout cela, et s'il avait été sage, il aurait suivi le conseil que je lui donnais, d'attendre qu'il fût de sang-froid avant de revenir à la charge. Il a supposé qu'« en écrivant, il recouvrait une partie des moyens « qu'il n'aurait pas en parlant », et un mois plus tard il publiait en brochure son mémoire et sa réponse.

On y verra ce que M. Amélineau croit être le résumé des observations que je lui avais soumises en séance publique. Il voulut bien m'en apporter son manuscrit ; j'en parcourus seulement les premières lignes, rebuté par la mauvaise écriture, et je viens de lire le reste dans le texte imprimé. Je serais désolé qu'on pût imaginer un instant que ma pensée s'y trouve « à quelques petites nuances près ». Le plus gros de mes paroles y est, mais le plan et l'enchaînement des idées ont disparu. C'était avant tout une critique de méthode que j'adressais à M. Amélineau. Je lui reprochais de s'être lancé dans l'inconnu et d'y avoir perdu pied, avant de s'être assuré que le connu ne suffisait pas pour expliquer le détail de sa trouvaille ; puis, choisissant parmi les faits qu'il venait de me fournir, je lui rappelais comment on rencontrait des faits analogues aux époques historiques, et j'essayais de lui montrer comment on pouvait apprécier la valeur de ses monuments, sans négliger, comme il le faisait, les données actuelles de l'archéologie égyptienne. Il n'a point saisi le fil qui reliait l'une à l'autre toutes les parties de cette démonstration improvisée, mais il l'a rompu inconsciemment, et il n'a servi à ses lecteurs que les faits, égrenés, froissés, brouillés à sa façon : j'ai l'air chez lui de ne pas savoir ce que j'entendais dire ni où je voulais aller, quand je l'ai su complètement et l'ai toujours fait comprendre à mes autres auditeurs. J'ajoute que l'expression dont il a revêtu ces fragments de mon discours ne rappellent que de loin mes façons de langage : M. Amélineau m'a prêté complaisamment son style, et je n'ai pas toujours lieu de me féliciter de son obligeance. Un exemple suffira pour l'indiquer. J'avais terminé en déclarant qu' « il eût été beau déjà de retrouver quelques noms de souverains « appartenant aux dynasties thinites. Avant de s'engager à fond dans « la voie qu'il a prise, je crois que M. Amélineau fera bien de peser « minutieusement les faits qu'il a recueillis : peut être une étude plus « froidement conduite le ramènera-t-elle à des conclusions tout autres « que celles auxquelles il se tient maintenant ». Voici ce que ces paroles très simples, et que j'emprunte aux *Comptes rendus* de l'Académie (p. 200), sont devenues sous la plume de M. Amélineau : « Somme toute, la découverte n'a pas l'importance qu'on veut lui « attribuer. Il ne suffit pas d'aller à Abydos pour mettre du premier « coup la main sur des monuments très importants : les grands succès « se font attendre plus longtemps. Il eût été beancoup plus prudent de « se tenir dans la réserve. Il eût beaucoup mieux valu trouver la « sépulture des rois de la I[e] et de la II[e] dynastie, que de vouloir trouver « ces Νέκυες de Manéthon : la découverte eût été moins sensationnelle, « mais beaucoup plus importante. »

J'aurais beau jeu à reprendre l'une après l'autre les réponses que M. Amélineau a cru faire à mes objections, et à montrer combien elles sont insuffisantes pour la plupart. On y sent à chaque instant qu'il est neuf aux questions d'histoire, et qu'il s'est improvisé archéologue pour

les besoins de sa cause. Je recommande surtout aux Égyptologues une assez longue dissertation sur les *noms de bannière* des Pharaons, où M. Amélineau, faute de s'être reporté aux documents originaux, a confondu avec ces noms mystiques, qui sont enfermés dans un rectangle, le nom et le cartouche de quatre barons thébains de la XI[e] dynastie : une méprise de Brugsch-Bouriant dans le *Livre des rois* lui a fait identifier l'épervier qu'on voit au-dessus du rectangle, avec le titre particulier d'*Horou, Horou tapi*, qui appartient en propre à ces quatre personnages. Il voit là une preuve qu'aux temps où il se place, le *double* du mort n'avait pas un nom différent de celui de la personne, par suite que les *noms de double* par lui signalés sont les noms réels des rois qui les portaient, ce qui nous rejetterait dans une antiquité très reculée : c'est toute une histoire échafaudée à grands renforts de phrases, et sans autre appui qu'une faute d'attention ou d'impression dans un livre de seconde main. Je suis convaincu, moi aussi, qu'il existe des monuments antérieurs à Ménès, et M. Amélineau m'en a entendu citer plusieurs que je crois remonter jusque là, lorsque j'ai parlé au Collège de France des débuts de la civilisation égyptienne; j'ai même souvent signalé Abydos comme pouvant en conserver plusieurs, au même titre que les environs du Sphinx. Toutefois, avant d'admettre que les trouvailles de M. Amélineau rentrent dans cette catégorie, j'aurais voulu qu'il me fournît une preuve, une seule, qu'on ne peut les attribuer ni aux trois premières dynasties, ni aux VII[e], VIII[e], IX[e] et X[e] dynasties, où la plupart des souverains sont privés encore de leurs *noms d'Horus*. M. Amélineau est reparti pour l'Egypte, et il a probablement recommencé ses fouilles. Je ne doute nullement qu'il ne mette au jour des objets fort intéressants, car le sol est si riche qu'on est sûr d'en tirer beaucoup sitôt qu'on le gratte. Les fouilles aux bords du Nil ne sont pas, comme en Grèce ou en Italie, affaire d'expérience et d'habileté; si mal menées qu'elles soient, elles produisent toujours beaucoup, dès qu'on a quelque peu de temps et d'argent à y consacrer[1]. Je souhaite

---

1. M. Amélineau a dépensé, dit-on, l'an dernier, entre 30,000 et 35,000 francs dans la nécropole d'Abydos, et il a employé de 200 à 400 ouvriers par jour, pendant quelque temps même jusqu'à 800. Le service des Antiquités avait, pendant les années que je l'ai dirigé, en 1881, année de la découverte des momies royales, 20,800 fr. (800 L. E.), en 1882, 31,200 fr. 1,200 L. E.), en 1883 et en 1884, 26,000 fr. (1,000 L. E.), en 1885, 27,950 fr. 1,075 L. E.), en 1886, 27,784 fr. (1,069 L. E.), plus une quarantaine de mille francs provenant des souscriptions ouvertes en France, et qui furent consacrés aux déblaiements de Louxor et du Sphinx; depuis 1892 jusqu'à nos jours, le budget des fouilles a été régulièrement de 46,800 fr. (1,800 L. E.) au moins, plus la taxe des voyageurs, qui a rapporté 54,860 fr. (2,110 L. E.) pendant la saison de 1892-1893, 53,352 fr. (2,052 L. E.) pendant la saison de 1893-1894, et 67,262 fr. (2,587 L. E.) pendant la saison de 1894-1895, si bien que le total des fonds disponibles pour les travaux est monté de 26,000-30,000 fr. à plus de 100,000. Il fallait, alors comme aujourd'hui, sur ces sommes restreintes, entretenir les monuments et pousser les fouilles dans cinq ou six endroits diffé-

que les nouveaux monuments qu'il ne peut manquer de déterrer et d'emmagasiner en grand nombre, s'il surveille plus soigneusement ses ouvriers, nous révèlent les noms réels des rois découverts l'an passé et nous enseignent leur place dans la série des Pharaons [1].

G. Maspero.

Rossignol (Georges). **Le relèvement de la natalité et l'avenir colonial de la France.** Bordeaux, Gounouilhou, 1896. In-8, de 12 p.

Debury (Roger). **Un pays de célibataires et de fils uniques.** Paris, Dentu, 1896. In-12 de xi-384 p. Prix : 3 fr. 50.

L'histoire étant la science du présent aussi bien que du passé, les lecteurs de la *Revue critique* trouveront un grand profit dans la lecture de cette brochure et de ce volume pleins à la fois de chaleur généreuse et de faits. On y verra, analysés avec autant de justesse que de patriotisme, les effets du *système du fils unique*, de la mollesse, de la timidité qui envahissent la France. Les deux auteurs montrent la littérature et les journaux énervant les âmes par l'étalage de l'immoralité, le fonctionnarisme épuisant nos finances et, ce qui est pis encore, tarissant nos ressources en détournant des professions qui créent la richesse ; ils font vivement sentir combien notre politique coloniale sera illusoire tant que, faute d'un excédent de population, nous ne pourrons envoyer aux colonies que des explorateurs, des soldats et des commis ; ils montrent combien dans cette Europe, que les gens naïfs croient si pacifique, il y a des nations qui guettent le moment où la décroissance de notre population nous livrera sans défense à leur convoitise haineuse. Ces deux

---

rents. On voit que M. Amélineau a pu dépenser dans Abydos seul, et en moins de six mois, plus d'argent que le Directeur des Antiquités n'en avait, il y a dix ans, pour faire marcher le service pendant une année dans l'Égypte entière.

1. La stèle du *roi Serpent*, que M. Amélineau a publiée dans sa brochure, ne paraît pas avoir été parmi les plus anciennes. Le sommet en est arrondi et surbaissé, ce qui, d'après les observations de Mariette, que M. Amélineau semble avoir ignorées, la ferait postérieure aux stèles rectangulaires : avant de la placer très haut dans le passé, il aurait fallu discuter la théorie de Mariette. Un égyptologue étranger m'écrit que le style du monument lui rappelle l'époque de Séti I[er], et de fait la forme de l'épervier prête à ce rapprochement. J'ai été, quant à moi, frappé de la ressemblance que le serpent présente avec les serpents tracés sur plusieurs monuments d'Abydos et d'Akhmîm provenant de la XI[e] dynastie ; c'est le même soin minutieux du détail, avec la même raideur de ligne et la même sécheresse de ciseau. Je ne sais pas d'ailleurs si les stèles de M. Amélineau sont toutes nécessairement contemporaines des rois dont elles portent le nom d'Horus ; elles peuvent leur être de beaucoup postérieures, et si des découvertes nouvelles nous apprenaient et l'identité des personnages et l'époque tardive des monuments, il n'y aurait que peu de difficulté à expliquer pourquoi on érigea des pierres votives au *double* de ces vieux rois dans la nécropole d'Abydos.

ouvrages abondent en citations caractéristiques empruntées aussi bien à des étrangers clairvoyants qu'à des Français justement alarmés ; et sur la plupart des points les conclusions en sont sans réplique.

Il y a pourtant quelques réserves à faire sur le plus important des deux : l'énergie de M Debury est un peu fébrile ; c'est un excès ; le langage de la raison émue ne doit jamais ressembler à celui des passions. M. D. dédaigne avec raison l'élégance affectée, mais une élégance mâle concourrait plus qu'il ne pense à ses desseins : quand on veut élever les âmes, il ne faut pas régler son style sur celui de la foule. Pour le fond, M. Debury ne devrait pas donner dans la chimère d'un partage de l'Alsace-Lorraine auquel les Allemands consentiraient pour être libres d'agir à Siam et en Turquie. Et il est fâcheux que, par une attaque violente et injuste contre le catholicisme, il ait fermé à son livre l'accès de la moitié au moins des familles disposées à l'accueillir : il ne connaît pas le monde religieux qu'il juge d'après les froissements qui éclatent dans les ménages où les époux ne savent pas se tolérer. M. Rossignol aurait, j'imagine, de bons conseils à lui donner ; que M. Debury garde sa verve et son courage, mais qu'il les surveille, et nous serons tous ses obligés.

Charles Dejob.

BULLETIN

— Le vol. VI des *Harvard Studies in classical Philology* (Boston, Ginn ; 249 pp. in-8) comprend les articles suivants : 1° J. W. White, *The Opisthodomus on the Acropolis at Athens* (planche) : M. W. propose d'y voir un édifice complètement séparé, qui à l'origine était seulement la partie postérieure de l'Hécatompédon ; — 2° J. H. Wright, *Artemis Anaitis and Mên Tiamu, a Votive tablet in the Boston Museum of fine arts* (planche) : tablette qui doit provenir de la Lydie orientale et peut être datée de 196 après J.-C. : corpus des huit inscriptions qui portent le nom de Μὴν Τιάμου ; 3° W. N. Bates, *The date of Lycophron : l'Alexandra* a été écrite vers 295 ; Lycophron a donc dû être chargé de la bibliothèque en 285-284, naître vers 320 et mourir entre 250 et 265 ; — 4° M. W. Mather, *Quo modo iaciendi verbi composita in praesentibus temporibus enuntiaverint antiqui et scripserint* : deux formes auraient été en lutte « -iecio » et « -icio » ; la première, la plus ancienne, aurait vécu jusqu'à la fin du siècle d'Auguste ; après voyelle, la forme « -icio » a donné de bonne heure naissance à une diphtongue ; liste des formes dans les inscriptions et chez les poètes ; — 5° G. E. Howes, *Homeric quotations in Plato and Aristotle* : c'est une source importante pour la critique et l'établissement du texte.

— Le vol. VII de la même collection (1896 ; 279 pp. in-8 ; prix : 6 sh.) porte comme sous titre : *Lane volume* ; il est dédié par ses collègues à M. G. M. Lane, professeur de latin, à l'occasion du cinquantenaire de son baccalauréat passé à Harvard. Il contient les mémoires suivants : 1° W. W. Goodwin, *On the extent of*

the deliberative construction in relative clauses in Greek, où l'auteur reprend et examine à nouveau les exemples cités par les grammairiens anglais et américains au cours d'une discussion qui dure depuis six ans; — 2° J. B. Greenough, *Some features of the contrary to fact construction* : la construction de l'irréel a un fondement logique qui la fait retrouver dans toutes les langues; étude de quelques cas en latin; — 3° W. Everett, *Studies in the text of Lucretius* : soumet à une critique un peu vive la récente édition donnée par Brieger, mais il y aura à retenir plus d'un détail de cet examen ; — 4° F. D. Allen, *On* « Os columnatum » (Plaut., *M. gl.*, 211) *and ancient instruments of confinement* : le patient avait le cou pris dans une sorte de cangue, *neruos*, et cette pièce de bois était soutenue par un montant reposant sur le sol; les *bini custodes* ne sont pas des parties de l'instrument, mais les gardiens de la prison ; — 5° C. L. Smith, *Cicero's journey into exile*, propose l'ordre suivant pour les lettres écrites à Atticus durant le voyage (*Att.*, III) : 1, 3, 2, 5, 4, 6; — 6° J. H. Wright, *Five interesting Greek imperatives* : ce sont πίει, δέχου, ἴδεσι (= ἴδεσθε), qui sont des impératifs ordinaires additionnés de l'enclitique démonstrative ι; δέχτι, formé par analogie avec θές, σχές, etc.; πίεις, qui est πίει suivi de σὺ élidé dans la prononciation courante; — 7° L. Dyer, *The plot of Agamemnon*, compare l'intention morale du poète avec le p. 90; — 8° Ch. P. Parker, *Musonius the Etruscan*, établit une distinction entre Musonius Rufus, le maître d'Epictète, et Musonius de Babylone ou de Tyr, mieux connu du monde oriental et chrétien ; Suidas a dû confondre ces deux personnages; — 8° H. W. Smyth, *Notes on the anapests of Aischylos* : travail de statistique; — 9° H. N. Fowler, *The dates of the exiles of Peisestratos*, essaie de prouver que les dates données par l' Ἀθ. πολιτεία sont acceptables ;— 10° J. R. Wheeler, *Coronelli's maps of Athens* (planches), montre la valeur de l'œuvre dans le mouvement de la Renaissance; — 11° M. H. Morgan, *Notes on Persius*; — 12° A. A. Howard, *Notes on Suetonius* ; — 13° H. W. Hayley, *Varia critica*, sur Tite Live, Pétrone, Térence et Euripide ; — 14° J. W. H. Walden, *A point of order in Greek and Latin* : il s'agit de ce que M. Weil appelle « le repos d'accent »; — Ch. B. Gulick, *Omens and augury in Plautus* : c'est la question si débattue de la part des éléments grecs et latins dans le théâtre de Plaute que M. G. soulève encore ici indirectement; il relève les passages les plus importants de Plaute où il est question de présages ; il est intéressant de noter que les superstitions relatives à la direction des présages s'opposent les unes aux autres, si l'on compare *Pseud.* 759 sqq. *Epd.* 181 sqq., *Asin.* 260, *Aulul.* 624 avec Hor., *carm.*, III, XXVII, 11 et Ovide, *Her.*, II, 115 : ces deux dernier poètes se font l'écho de conceptions helléniques, Plaute de traditions romaines; — 16° W. G. Hale, *Syllabification in Roman speech* : cette étude est d'accord en général avec l'article de M. Louis Havet dans la *Revue celtique*, XVI (1895), n° 2. — L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 février — 1897

Raabe, La version arménienne de l'histoire d'Alexandre. — Petrie-Quibell, Nagadeh et Ballas. — Kirchhoff, Les sources de Thucydide. — Smilda, Le Claude de Suétone. — Nestle, Supplément au Nouveau Testament — Weiss, Le texte des Épîtres. — Ropes, Les paroles de Jésus qui ne sont pas dans les Évangiles officiels. — Corssen, Les prologues des Évangiles. — Holzmann, Théologie du Nouveau Testament, VII et VIII. — Jagic, Codex Slovenicus rerum grammaticarum. — Académie des inscriptions.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Die armenische Uebersetzung der sagenhaften Alexander-Biographie (Pseudo-Caleisthenes) auf ihre mutmassliche Grundlage zurückgeführt von Richard Raabe. Leipzig, Hinrichs, 1896, in-8°, p. viii et 107. Prix, 6 mark.

La version arménienne de l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, connue sous le nom de Roman du Pseudo-Callisthène, a été publiée à Venise en 1849 ; mais le texte n'était accompagné d'aucune traduction et demeurait lettre close pour quiconque ne lit pas l'arménien. La nouvelle publication de M. Raabe rend cette version accessible à un plus grand nombre de lecteurs.

Ce n'est pas une traduction que M. R. nous donne, mais une retraduction en grec qui a la prétention de reconstituer l'original que l'auteur arménien avait sous les yeux. M. R. trouve dans ce procédé, qui lui a coûté certainement plus de travail qu'une traduction allemande, l'avantage de faciliter la comparaison de la version arménienne avec les différentes recensions du Roman d'Alexandre et de faire mieux ressortir le caractère de cette version. Cet avantage compense-t-il ce qu'a forcément de douteux toute restitution d'un original perdu? On pourrait répondre affirmativement, si le traducteur arménien avait rendu littéralement son original. Or, M. R. croit que cet auteur « a utilisé *plusieurs* recensions pour la formation de son texte : l'une correspondant au cod. A, la seconde au cod. B de l'édition grecque de Müller, et la troisième analogue au latin de Valerius. » En outre la version arménienne renferme des passages étrangers à A, et B et à Valerius, que M. R. considère comme des interpolations. Dans ces conditions une traduction allemande et une étude critique de cette version comparée avec les autres versions orientales n'étaient-elles pas préférables ? En laissant à d'autres le soin de faire cette étude, rendue facile par les publications de M. Budge et le mémoire de M. Nœldeke sur le Roman d'Alexandre, M. R. n'a rempli que la moitié de sa tâche.

M. R. a composé sa retraduction en se servant surtout de l'édition de Müller. On regrettera qu'il n'ait pas reproduit pour les chapitres les numéros de Müller, comme il a reproduit entre crochets la division par livres. Il était nécessaire en tous cas de donner soit un sommaire ou une table des chapitres, soit une liste des noms propres, quelque chose enfin qui permît au lecteur de s'y retrouver dans ses recherches.

Quoiqu'il en soit, la publication de M. Raabe a le mérite de mettre à la disposition d'un plus grand nombre de travailleurs un texte important, non seulement pour l'histoire du Pseudo-Callisthène en Orient, mais aussi pour la critique du texte primitif. La version arménienne suppose, comme la version syriaque, un texte ancien qui se rapproche de A, et qui n'a pas encore les légendes postérieures de B et de C.

Le grec de M. B. est un pastiche réussi du grec du Pseudo-Callisthène. Nous ne sommes pas malheureusement compétent pour apprécier l'exactitude de sa traduction.

R. D.

Petrie-Quibell, **Nagada and Ballas**, by W. M, Flinders Petrie and J. E. Quibell, with Chapters by F. C. G. Spurrel in-4°, x-79 p. et LXXXVI pl. Londres, Quaritch. 1896.

Dans l'hiver de 1894-1895, M. Petrie entreprit de fouiller la portion de la chaîne Libyque qui s'étend de Ballas à Nagadèh. M. Quibell et lui s'établirent dans cette région, lui au sud et M. Quibell dans le Nord, sauf à s'aider mutuellement lorsque le cas l'exigeait ou à réclamer le concours des gens de bonne volonté que le progrès d'un voyage sur le Nil amenait à portée. Ils réussirent ainsi à déblayer les ruines d'une petite ville antique, consacrée au dieu Sît, Noubît, et de ses temples, puis à explorer divers grands cimetières et à vider plusieurs milliers de tombes encore intactes pour la plupart. Une moindre partie des objets est demeurée en Egypte et doit se trouver au Musée de Gizèh; la masse principale en a été emportée en Europe et distribuée aux musées d'Angleterre ou d'Amérique, même d'Allemagne. Le volume qui vient de paraître contient le plan des champs de fouille, des planches sur lesquelles les armes, les vases, les outils, les parures, les crânes sont reproduits fidèlement, le récit des opérations, enfin l'exposition des conséquences que M. P. et ses collaborateurs croient pouvoir déduire de leurs découvertes.

Les cinq premiers chapitres sont réservés à l'œuvre de M. Q. et ont été rédigés par lui. Une façon de village antique, placé contre le bourg moderne d'ed-Deir, fut le premier site attaqué. Il ne dut pas durer très longtemps, car le lit de débris n'y dépasse jamais deux pieds d'épaisseur et se réduit souvent à cinq ou six centimètres. Les habitants en étaient fort pauvres, car leurs maisons étaient posées sur le sol sans fondations

sérieuses, et les matériaux en ont disparu. Ça et là, on trouva du charbon de bois pur ou mélangé avec du fumier de mouton pour servir de combustible; des cavités creusées peu profondément renfermaient encore des objets mobiliers, marteaux ou poids en pierre, molettes à broyer le grain et à battre le cuir, rondelles à filer. La poterie était grossière, lourde, à peine décorée, différente pour l'apparence et pour les proportions de la poterie égyptienne commune : un fragment de quartz recouvert d'une glaçure bleue, et deux vases en albâtre d'une facture assez fine, tranchent sur l'ensemble. Les enfants avaient été enterrés à l'intérieur des maisons, comme c'était le cas à Kahoun : leurs corps repliés sur eux-mêmes remplissaient la cavité, et c'est tont au plus si deux ou trois vases de terre rouge y ont place à côté d'eux. Plus tard, quand le village fut abandonné, on y enterra les gens du voisinage. Les chambres sont à un mètre environ sous la surface, étroites, basses, voutées, maçonnées en briques crues. Le squelette y est étendu dans toute sa longueur, mais les chairs n'avaient pas été momifiées et se sont consumées : on y ramasse le mobilier courant de la XII[e] dynastie, des vases bien faits au tour, les uns jaune sale, les autres rouge terne, et disposés le plus souvent autour de la tête, rarement aux pieds, des colliers de disques blancs, en coquille d'œufs d'autruche, de rondelles d'émail bleu ou de cornaline, une fois seulement un scarabée, encore n'a-t-il pas d'inscription. Un peu au Sud de la levée qui enferme le bassin de Ballas, un groupe de mastabas appartenait à l'Ancien Empire, mais il ne rendit qu'un squelette en mauvais état et de la vaisselle hideuse. D'autres tombes plus petites contenaient des corps à demi repliés dans la position de ceux que M. P. a signalés à Méidoum; l'aspect de la poterie les rattache à la IV[e] dynastie. Une assez forte proportion de mastabas datant probablement de la même époque avaient été démolis et appropriés, vers la XII[e] dynastie, aux besoins d'une population étrangère. On descend aux caveaux par un escalier taillé rudement dans le roc: quelquefois une ciste en poterie rouge avait reçu le corps, quelquefois un cercueil en terre, ou plutôt, une vaste jarre de 60 à 70 centimètres en diamètre, posée indifféremment bouche en bas ou bouche en haut. Les objets d'origine égyptienne se mêlent aux objets d'origines étrangère, les premiers provenant probablement des premiers propriétaires, mais la disposition des corps montre que les propriétaires actuels avaient appartenu à une population non égyptienne.

Il n'est pas aisé d'indiquer ici les particularités de ce genre de sépulture, car il faudrait des dessins pour expliquer le texte ; voici pourtant quelques uns des traits qui les caractérisent. Et d'abord le corps nu, non momifié était déposé tantôt sur le sol même du tombeau, tantôt sur une natte, sur une peau de bête, ou sur une toison; une partie des os, même la tête, manque dans beaucoup de cas. A côté de la tête, on trouve toujours au moins une palette d'ardoise, taillée en losange ou présentant la forme d'une bête, antilope, chèvre, tortue, poisson : elle servait à

préparer le fard pour les yeux, et une provision de malachite broyé l'accompagne d'ordinaire, avec des peignes, des spatules, des épingles à cheveux, des perles de colliers. Les épingles et les peignes sont en bois on en ivoire, les perles en pierre ou en terre émaillée, en cornaline, en stéatite, en serpentine, en albâtre, en hématite, même en or ou en argent. Les vases en pierre ont les poignées percées horizontalement, un pied plat, petit, réduit à des dimensions si exigues qu'il ne peut servir dans bien des cas. La poterie est fabriquée à la main, bien que les Egyptiens d'alentour employassent le tour; elle porte à l'occasion des marques d'ouvrier, une croix, un croissant, un scorpion, et elle devait avoir une valeur assez grande, car on en a trouvé plus d'une pièce qui avait été raccommodée. L'espèce la moins précieuse contenait presque toujours des cendres, mêlées d'arêtes de poissons, débris du repas qu'on servait au moment des funérailles. D'autres vases plus fins, aux anses ondées, renfermaient les uns du limon, les autres une graisse d'odeur aromatique : beaucoup d'entre eux avaient été moulés et cuits dans de véritables paniers en osier, dont le tissu a produit à la surface une décoration en treillis assez primitif. La poterie noire et rouge, identique à celle dont j'ai trouvé des spécimens à El-Khozam dès la VIe dynastie, à Gébéléin et près d'Erment dans des tombes de la XIe dynastie, est de beaucoup la plus nombreuse : le corps du vase est d'un beau rouge lissé et poli, et le pourtour de la bouche est d'un noir intense, plus luisant encore que le rouge. Une série très variée consiste en jarres et en coupes à fond rouge, sur lequel se détachent tracées en blanc des fleurs, des palmes, des figures d'autruche, de gazelles, de bateaux. Je m'arrête dans cette énumération ; j'ajouterai seulement qu'on a recueilli à plusieurs reprises des statuettes en terre, de femmes aux cuisses énormes, atteintes de stéatopygie, comme la princesse de Pouanît, au temps de la reine Hâtshopsitou. Une lampe en terre, quelques outils en cuivre, des pions à jouer en calcaire, en os, en silex, des bracelets en ivoire et en coquillages, servaient à la parure et à l'amusement des morts. M. Quibell, résumant tous les faits observés par lui, déclare que les cimetières explorés près de Ballas abritaient les restes d'une population différente de la population indigène, arrivée en Egypte après la VIe dynastie, et qui y aurait fleuri encore pendant la durée du premier empire thébain, sous la XIIe dynastie. J'ajoute, pour en finir avec cette partie de l'ouvrage, qu'un éclat de pierre, découvert par un fellah, nous a rendu le prénom d'un des souverains les plus obscurs de la XIIIe dynastie, ce Thouti dont M. Erman avait reconnu l'existence, d'après un monument du musée de Berlin : il faut le placer non loin sans doute de l'Horou-Aoutouabri, dont M. de Morgan a retrouvé la tombe à Dahshour.

Les chapitres suivants sont l'œuvre de M. P. et traitent des fouilles qu'il a exécutées lui-même au Nord de Neggadèh. Comme le fond n'en diffère pas sensiblement de ce qui vient d'être dit, je n'insisterai point sur la description des tombes ou sur le dénombrement des objets qu'on y

récolte : je crois pourtant qu'il n'est pas inutile de noter en passant certains détails qui complètent les renseignements fournis par M. Q. sur le mode d'enterrement. Ce qui le distingue nettement de l'Égyptien, c'est la position du corps. Les genoux sont toujours pliés extrêmement, et forment avec la cuisse un angle de 45°; les cuisses de leur côté sont à angle droit avec le buste, ou sont relevées de manière à toucher presque les coudes. Les bras sont pliés de même, et les mains réunies sur la face ou sur le cou. On trouve parfois les jambes ramenées en avant de telle sorte qu'elles sont devenues parallèles au tronc. Il fallait un effort violent pour obtenir ces positions, et des indices recueillis çà et là permettent de dire que, dans bien des cas, on divisait les chairs et les tendons pour faciliter l'opération. Les corps sont orientés d'ordinaire du Sud au Nord, couchés sur le côté gauche la face à l'Est, sensiblement dans la même attitude que les individus découverts à Méidoum. Ils sont assez souvent incomplets, et alors la tête manquait ou, du moins elle avait été séparée du cou et reléguée dans un coin de la chambre; dans deux cas, le corps avait été supprimé et la tête seule déposée dans le caveau, plus souvent, elle occupe, à côté du squelette, un poste d'honneur sur une brique, sur un tas de grosses pierres, sur des silex taillés. L'avant bras et les mains étaient soumis au même traitement que la tête : dans beaucoup de cas ils paraissent avoir été ensevelis à part, et on n'en retrouve aucune trace, ailleurs on les rencontre à côté du crâne, ou disséminés à peu près au hasard. D'autres mutilations sont moins fréquentes ; les côtes ont été coupées et empilées derrière le dos, le sacrum a été détaché, les jambes sont désarticulées et éparses, le corps entier démembré complètement et les fragments rangés sur le sol. Dans une des tombes, on trouva six crânes isolés et une masse d'ossements entassés au milieu de la chambre. Les bouts en avaient été brisés, la moëlle retirée, et l'on voyait à la surface des traces qui prouvaient qu'on les avait rongés : comme l'aspect des lieux ne permet pas d'attribuer ces dégats à un animal, M. P. en conclut que parfois les cadavres étaient dépecés respectueusement et mangés. Il rappelle à ce propos la tradition d'après laquelle Osiris aurait interdit l'anthropophagie aux Égyptiens. Je ne m'appesantis point sur ces conclusions qui ont surpris beaucoup de personnes, mais dont il est difficile de nier la légitimité, au moins pour le moment.

Il faut maintenant rechercher ce qu'était cette population, établie sur le sol de l'Égypte pendant de longues générations et qui différait pourtant si fort des Égyptiens ordinaires. M. P. y reconnait une branche des Libyens, pris dans le sens le plus large du mot, c'est-à-dire des populations blanches, venues probablement de l'Europe, qui ont occupé tout le Nord de l'Afrique dès une antiquité très reculée, et dont les monuments ou les sépultures subsistent aujourd'hui encore dans le Magreb entier. Il retrouve chez elles les mêmes coutumes que chez les habitants anonymes de l'Égypte, surtout l'usage de mutiler les morts,

peut-être d'en manger une partie. La poterie ressemble singulièrement à celle qui est employée chez les Kabyles; c'est, dans les deux cas, le même procédé de fabrication à la main et sans tour, les couleurs et les motifs de décorations sont identiques, la plupart des formes sont très voisines l'une de l'autre, et les analogies sont plus frappantes encore si l'on compare les vases de Ballas et de Neggadèh à ceux des dolmens algériens. On doit donc considérer les maîtres des tombes comme des Libyens, venus des régions de l'Atlas par le désert et par la chaîne des Oasis. Ils entrèrent en Egypte après la IVe dynastie, pendant les époques troublées qui séparent l'Ancien et le Moyen Empire, entre l'an 3322 qui marque la fin de la VIe dynastie et l'an 3006 où commence la XIe, et les siècles de leur puissance correspondent probablement aux VIIe, VIIIe et IXe dynasties de Manéthon. Tout ce qu'on sait d'eux jusqu'à présent semble indiquer qu'ils n'avaient point de rapport avec les indigènes de la vallée ; s'ils avaient été employés comme soldats ou comme ouvriers par les Pharaons, on ne s'expliquerait point l'absence complète des objets en usage chez les Égyptiens. Il faut donc admettre qu'ils envahirent violemment le Said, qu'ils en détruisirent ou en expulsèrent les habitants, et qu'ils l'occupèrent sans partage. Ils durent être réduits par les Pharaons de la XIe dynastie, et dès lors ils se laissèrent peu à peu gagner aux mœurs et aux coutumes de leurs maîtres. Somme toute, c'est à leur présence qu'il faudrait attribuer les divisions et l'affaiblissement de l'Égypte, sous les dernières dynaties memphites et sous les dynasties Héracléopolitaines. M. P. reconnait un rameau de la même race dans les Amorites de Syrie, mais je n'appuierai pas sur cette partie de sa théorie. Il rappelle que les invasions Libyennes ont été fréquentes de tout temps dans la vallée du Nil, même sous la domination arabe, et que les califes fatimites étaient venus du Magreb avec l'appui des Berbères. Il y aurait eu, après Papi II, une conquête de l'Égypte par les Libyens, et les tombes déblayées par MM. P. et Q. nous auraient rendu les ossements et la civilisation des conquérants.

Les faits cités par M. P. prouvent bien qu'on voyait, à côté de la race Égyptienne, une race d'origine et de mœurs différentes. Est-il pourtant nécessaire d'admettre que cette race conquit le Said entre la VIe et la XIIe dynasties, ou peut-on expliquer de façon plus simple sa présence et son extension à cette époque? Je crois que M. Petrie, s'il avait interrogé l'histoire moderne du pays, aurait pu nous fournir une solution toute autre. La voici, telle que me l'ont suggérée mes souvenirs personnels et l'étude de la *Description*, et je l'exposerai en me servant autant que possible des termes même qu'ont employés Jomard et Du Bois-Aymé. La longue et étroite vallée est comme assiégée, sur toute l'étendue de ses frontières, par des tribus de Bédouins presque sans ressources. « On les voit rôder autour de l'Égypte, comme des animaux « affamés autour d'une riche proie : tantôt ils tâchent, par des traités avec « les souverains de l'Égypte, d'obtenir la permission de s'établir dans

« des cantons fertiles; tantôt ils y pénètrent à main armée, enlèvent les « troupeaux, les moissons, et se retirent promptement dans leurs « déserts..... Toutes leurs guerres avec l'Égypte se terminent assez ordi- « nairement à leur avantage, et les souverains de ce pays finissent presque « toujours par leur abandonner quelques terrains fertiles sur la limite « du désert. Les Bédouins, de leur côté, s'engagent alors à ne plus piller « les campagnes, souvent même à payer une redevance pour les terres « qu'on leur cède (t. XII, p. 330-332). — Beaucoup de tribus parties du « Nord de l'Afrique sont venues s'établir dans l'Égypte moyenne, depuis « environ un siècle. Ces Arabes ont acquis les terres de plusieurs villages, « et ils les cultivent ou plus souvent ils les font cultiver... De leurs tribus, « les unes habitent encore sous la tente;... les autres logent dans des « villages (p. 284)». D'autres tribus arabes, établies depuis des siècles sur la rive droite, sont plus civilisées, mais n'en gardent pas moins les caractères de leur race primitive et tranchent vivement sur le fond des fellahs qui les environnent. « Le sang arabe s'est si bien perpétué dans leurs « familles sans aucun mélange, qu'on ne peut discerner leurs traits d'avec « ceux des Arabes guerriers; et dès qu'ils sont à cheval et endossent le « *barnous*, il n'y a plus moyen de les reconnaître (p. 370)... Les hameaux « qu'ils habitent sont mal bâtis; ce ne sont souvent, à bien parler, « que des huttes, tandis que dans les villages des *fellâh* on trouve tou- « jours quelques maisons commodes et bien construites (p. 271)... Tous « les Arabes professent à l'égard des *fellâh* cet orgueil excessif qu'ils « semblent avoir sucé avec le lait. Comme ils ne s'allient jamais avec « eux, ils croient conserver par là un sang noble et pur, fait pour com- « mander à l'Égypte (p. 304) ». Ils ont conservé, avec l'orgueil du Bédouin au désert, son attachement aux coutumes de sa race; ils sont peu religieux, leurs femmes ne se voilent pas ou se voilent à peine, leur mobilier et leur outillage est des plus primitifs, sauf leurs armes qu'ils tiennent à avoir le plus perfectionnées possible. Quand on pénètre chez certains d'entre eux, on croit retourner de plusieurs siècles en arrière.

Voilà donc une population vivant sur le territoire Égyptien, partie dans des villages mal construits, qui se tient à l'écart du reste de la population et diffère d'elle par l'outillage et par les mœurs. L'Égypte antique était, comme la moderne, bordée de tribus bédouines qui cherchaient à empiéter sur elle pour les mêmes raisons et de la même manière que les Bédouins d'aujourd'hui. Tout son flanc Ouest était exposé aux incursions des Libyens de race berbère, qu'on trouve établis dans la Grande Oasis, dès la VIe dynastie, sous leur nom de Timihou; depuis la mer jusqu'au-delà de la première cataracte, ils la pressaient, et leurs avant-postes avaient la même tendance à pénétrer dans la vallée qu'on remarque maintenant chez les Bédouins de langue arabe qui leur ont succédé. Sous la XIe dynastie, un Antouf attribuait à ses chiens des noms berbères, et nous apprend par là d'un seul coup la nationalité des peuples du désert, les rapports d'intimité que le fellah avait noués avec

eux. On remarquera que les débris de la race étudiée par M. P. se rencontrent sur toute la lisière, aux points même où le contact s'établit aujourd'hui encore, à Méidoum et dans la région des Pyramides, autour d'Abydos, tout le long de la montagne d'Abydos à la première cataracte, et c'est cette disposition même qui a confirmé M. P. dans l'opinion qu'il avait à faire à des Libyens. On voit à présent quelle est mon idée, et en quoi elle diffère de celle de M. Pétrie. Ses Libyens à lui sont des conquérants venus à une époque déterminée, et qui se seraient emparés par une guerre ou par une série de guerres heureuses de la moitié au moins du pays, après en avoir expulsé les indigènes. Les miens sont les voisins ordinaires de l'Égypte, sans cesse prêts à piller les cantons mal défendus et à se les approprier, refoulés ici dans le désert, là maîtres par achat ou par vol d'une portion des terres arrosées par le Nil, les uns continuant à loger sous la tente, les autres bâtissant ces villages nus, sans palmiers, sans sycomores, sans maisons solides, dont les ruines fondent rapidement et ne laissent au-dessus du sol qu'un résidu sans épaisseur. On remarque les mêmes caractères qu'a notés si bien M. P. dans les localités explorées par le service actuel des Antiquités, et ma pensée recevrait une autorité nouvelle des notions contenues dans le livre de M. de Morgan sur *l'âge de la Pierre et des Métaux en Égypte*, si le parti-pris évident avec lequel l'auteur écarte ou tait tous les faits contraires à sa théorie n'en rendait l'usage difficile. Considérant pourtant que beaucoup des objets attribués par M. de Morgan aux époques antérieures à l'histoire sont semblables à ceux que M. P. et moi nous avons trouvés associés à des monuments égyptiens des VI[e]-XI[e] dynasties, et proviennent des mêmes localités, je crois qu'on peut attribuer à ces Libyens une partie des soi-disant stations préhistoriques; j'attendrai cependant, pour me prononcer définitivement, que des fouilles sérieuses aient été faites dans ces endroits par un observateur d'esprit impartial et instruit suffisamment aux choses de l'Égyptologie.

La prépondérance que les étrangers exercèrent sur les cantons de Ballas et de Naggadéh, entre les Papi et les Antouf, a paru à M. P. ne pouvoir s'expliquer que par la conquête. Ici encore, l'examen de ce qu'était la condition des Bédouins au commencement de notre siècle, nous autorise à écarter cette solution comme inutile. « De pareils voisins « sont un fléau pour les *fellâh*. Ils empiètent continuellement sur les « terres de ces derniers, tantôt sous le prétexte que le Nil a enlevé une « partie de leurs terres et qu'ils doivent les reprendre sur l'autre rive du « fleuve, tantôt en faisant valoir de prétendus droits anciens, qui remonteraient (à les en croire) jusqu'à dix générations; enfin, quand aucun « prétexte ne peut les favoriser, ils montent à cheval et s'emparent à « main armée des terres qui leur conviennent. Il n'y a pas d'exemple « que de pareilles tentatives aient manqué de succès; et si quelque village vient à opposer de la résistance, il le paye bien cher. Pour « soutenir leurs prétentions, ils ont l'avantage d'être beaucoup mieux

« armés que le reste des habitants. Aussi, dans leur voisinage, on vit « sans cesse dans la crainte, et les villages se dépeuplent insensiblement « (*Description*, t. XII, p. 270-271).—Il n'existe pas de village arabe qui « n'ait plusieurs cheykhs... L'inimitié qui règne entre eux les force à se « battre et à mettre dans la querelle parents et amis : il arrive qu'un « d'eux succombe tôt ou tard, et la famille du tué est obligée de fuir « avec une bonne partie des habitants... Ils se portent à une lieue du « champ de bataille, et s'établissent sur les terres des *fellâh*, ou par « force ouverte, quand les vaincus sont encore plus forts qu'il ne faut « pour l'emporter sur ceux-ci ; ou par insinuation et en promettant de « vaincre leurs adversaires et de dédommager les *fellâh* par les terres dont « ils s'emparent. D'année en année on voit l'Égypte se remplir de ces « petits villages, qui ne sont que des amas de cabanes, sans aucun « palmier, et qui se distinguent par le nom du cheykh arabe qui les a « fondés (p. 272-273). Il y a peu d'îles de quelque importance qui ne « leur appartiennent aujourd'hui. Si l'on remontait à l'origine de cette « possession, il est sûr qu'on la trouverait fondée sur l'usurpation et « l'injustice (p. 273). — Les villages arabes (situés sur la rive droite) « jouissent aussi de presque tout le sol immédiatement adjacent *à la* « *rive gauche*, acquis sans doute au même titre que les îles ; ces posses-« sions s'étendent à un quart de lieu dans les terres... On voit ainsi « progressivement leurs propriétés s'accroître en Égypte ; et je ne doute « pas qu'ils ne s'emparent insensiblement de la plus grande partie du « terrritoire, si le gouvernement [1] ne met un terme aux invasions et « n'établit pas de lois fixes pour les limites des terres (p. 274). — Une « tribu arabe qui n'a que quelques terres en propriété ou à titre de loyer, « s'arroge pourtant de l'influence et une sorte de domination dans un « arrondissement qui est beaucoup plus grand que ces mêmes terres, et « cet arrondissement est déterminé et distinct de celui des tribus circon-« voisines. Une tribu ne sort jamais de ses limites pour aller sur l'arron-« dissement des autres ; c'est une sorte de convention tacite, qui a été « réglée à la suite des querelles et des guerres qui ont existé à ce sujet. « Les divers arrondissements sont contigus et embrassent ainsi tout le « territoire. Il n'y a rien de plus singulier que de voir ces prétendus « maîtres de l'Égypte se partager ainsi ses provinces et assigner les « limites de leur juridiction respective. Ils n'appellent pas ces arrondis-« sements autrement que *leur terre*, *leur pays*, *leur principauté* ; ce qui « veut dire que, dans telle étendue de pays, ils ont le droit, exclusivement « à tous les autres Arabes, de commettre leurs pillages et leurs violences « (p. 294-295) ». Ce que Jomard dit des Bédouins de la Moyenne Égypte était vrai de ceux qui habitaient le reste du pays, et l'on verra, en con-

« 1. J'entends ici par *gouvernement*, les maîtres de l'Égypte, gouvernant suivant « les institutions du pays, comme en ont agi les Français pendant l'expédition et « comme en agissent les Mamlouks eux-mêmes. »

sultant les tableaux que Martin et Jaubert avaient dressés de leurs tribus[1], la position considérable qu'ils occupaient au temps de l'expédition française. Le mauvais gouvernement des Mamelouks avait favorisé leur extension et les avait rendus prépondérants, *sans conquête*, dans plusieurs provinces; puis Mohammed-Ali et ses successeurs les réduisirent à l'obéissance, sans les assimiler pourtant au reste de la population. N'est-ce pas là ce qui s'est passé plus d'une fois dans l'Égypte ancienne, et qui explique les faits recueillis si scrupuleusement par M. Pétrie? Les Pharaons des VIIe, VIIIe, IXe, X^e dynasties, furent, à de rares exceptions, des souverains faibles sous lesquels les seigneurs des noms arrivèrent à une indépendance presque complète, comme les beys mamelouks sous l'autorité nominale du pacha Turc siégeant au Caire; les Bédouins Libyens en profitèrent pour s'étendre dans la vallée au détriment des fellahs, comme les Bédouins Arabes firent au XVIIe et au XVIIIe siècles de notre ère. Les Thébains de la XIe et de la XIIe dynasties les ramenèrent à l'obéissance, comme Mohammed-Ali et ses successeurs ont ramené à l'obéissance les Bédouins Arabes. Les vicissitudes diverses que traversèrent les gens de Naggadéh et de Ballas, leur insignifiance ou même leur absence totale sous la VIe dynastie, leur importance croissante après Papi II et leur domination sur les cantons voisins, leur déclin sous la XIIe dynastie et leur mélange avec les indigènes, s'expliquent naturellement dans l'hypothèse que j'exprime, sans qu'il soit besoin de recourir à l'extrémité d'une conquête violente.

Un petit temple placé au milieu de ce champ de fouilles été consacré à Sit Noubiti. La petite ville de Noubit, appelée aussi Pa-noubou, était, comme Dümichen l'a montré il y a longtemps déjà[2], l'Ombos de la Satyre XV de Juvénal, et non l'Ombos dont les ruines se voient aujourd'hui encore à Kom-Ombo. Son temple avait été bâti par Thoutmosis Ier, et plusieurs rois des dynasties suivantes y ont travaillé: Thoutmosis III, Aménothès II, Ramsès II, Ménéphtah, Ramsès III. Il n'était ni grand, ni somptueux, mais il nous a rendu un certain nombre de monuments du dieu Sit et les noms de quelques uns de ses pontifes. M. Petrie en publie le plan, le décrit et essaie d'en établir l'histoire. Cette découverte aurait suffi à faire la fortune d'une campagne de fouilles : elle n'est là pourtant que la moindre de celles dont M. Petrie a consigné les résultats dans son volume.

G. MASPERO.

---

1. *Description de l'Egypte*, t. XVI, p. 67-72, 130-137.
2. Dümichen, *Geschichte Ægyptens*, p. 125-126.

Kirchhoff (A.), **Thukydides und sein Urkundenmaterial**, ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte seines Werkes, gesammelte akademische Abhandlungen. Berlin, W. Hertz, 1895, S. 179 u. eine Tafel, in-8, 3 mk. 60.

Nous avions déjà, de M. Kirchhoff, un recueil précieux de mémoires académiques sur Hérodote, ou plus exactement sur la formation de son ouvrage historique (*Ueber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes*, 2e édit., Berlin, 1878). De 1880 à 1890, c'est à Thucydide que le savant helléniste a tenté d'arracher le secret de son œuvre, et les cinq mémoires qu'il a consacrés à cette recherche nous offrent un nouvel exemple de sa pénétration subtile et de sa puissante logique. Trop versé dans la connaissance de l'antiquité grecque pour méconnaitre les difficultés, peut-être insolubles, de sa tâche, l'auteur n'est pas de ceux qui reculent pour cela devant les problèmes de ce genre; il les aime, au contraire, et les recherche; il y applique, avec une sorte de complaisance, sa méthode d'investigation hardie et, s'il ne prétend pas à l'infaillibilité, il défend du moins ses idées avec une confiance et une autorité qui donnent une force singulière à ses écrits.

Aussi bien a-t-il abordé la question de Thucydide par le côté où elle se prête, ce semble, à la solution la plus sûre : au lieu de faire porter, comme tant d'autres, la discussion sur la préface de l'ouvrage ou sur la composition du livre VIII, M. K. considère seulement, dans la plus grande partie de son nouveau volume (p. 1-152), les documents officiels (traités de paix ou d'alliance) insérés par l'historien dans son exposé des faits, et c'est aussi l'étude de ces documents qui lui fournit l'occasion de remarques plus générales (p. 153-179), *Bemerkungen zu Thukydides* 5, 21-24). La rédaction de ces pièces officielles n'a pas de secret pour l'auteur du *Corpus Inscriptionum atticarum*, et c'est merveille de le voir analyser, expliquer, compléter ou corriger, d'après les originaux qu'il connaît si bien, les textes conservés par les manuscrits. Bien plus, il dégage de ces documents toutes les données historiques qu'ils renferment, et il se demande comment l'historien n'a pas toujours fait, lui aussi, le même travail; mais à cette question il répond que Thucydide avait rédigé plusieurs parties de son histoire avant d'avoir sous les yeux certains documents relatifs aux événements mêmes qu'il racontait, et qu'il a dû ensuite insérer ces textes dans son récit, sans prendre le temps de refaire tous les raccords. On voit comment ces observations amènent M. K. à se prononcer sur la composition de l'ouvrage tout entier : elles donnent, il faut le reconnaître, une base aussi solide que possible à l'hypothèse, déjà ancienne, suivant laquelle Thucydide se serait interrompu après avoir raconté les dix premières années de la guerre du Péloponnèse, et n'aurait entrepris d'en exposer la suite qu'à son retour d'exil, après l'année 403.

Outre cette conclusion générale, le volume contient une foule de remarques particulières, de corrections au texte de Thucydide, et d'in-

terprétations nouvelles qu'on aimerait à trouver signalées dans un index.

Am. Hauvette.

Henricus Smilda. **C. Suetonii Tranquilli vita divi Claudii.** Thèse de Groningue, 1896, 192 p. gr. in-8°.

L'idée ne me paraît pas si mauvaise de choisir, comme sujet de thèse de doctorat, l'édition d'une vie de Suétone, et il faut savoir gré à l'université de Groningue d'avoir pris l'initiative de travaux de ce genre [1]. Supposez qu'on suive cet exemple ; quelles que soient les inexactitudes et les lacunes inévitables dans des essais de début, on aurait l'avantage de renouveler le texte et l'interprétation d'un auteur, pour lequel nous n'avons que des secours trop anciens ou trop dispersés. Ce ne sont pas ici les difficultés qui manquent ; l'une des plus grandes est de trouver le moyen d'accorder l'auteur avec lui-même, j'entends avec les indications qu'il donne en d'autres passages ; de l'accorder aussi avec les autres historiens : Dion, etc., et avec les inscriptions ; enfin avec ce que nous savons, grâce à Mommsen, des traditions de l'administration romaine. Il est nécessaire ici de suppléer au manque de renseignements ; là, de concilier des contradictions apparentes ; pour y réussir, même médiocrement, il faut beaucoup de sagacité et aussi une large et solide érudition

L'essai de M. Smilda me paraît très heureux ; il pourrait être indiqué comme un modèle à ceux qui traiteront un sujet analogue. La thèse est dédiée à M. Boissevain, et partout l'on reconnaît facilement des traces de l'excellente direction du nouvel éditeur de Dion Cassius. Tout ce qu'on pouvait tirer des autres auteurs, du *Corpus*, des traités de droit public, notamment du *Staats Recht*, a été soigneusement recueilli. Je ne crois pas qu'il y ait une seule page où le texte ne soit pas rapproché de quelque inscription du *Corpus*, avec la référence au recueil de Dessau quand elle est possible.

Voici mes desiderata et mes critiques. Il y a plutôt excès et quelque confusion dans ce qui nous est donné. A quoi bon (p. 97) répéter les exemples que chacun peut trouver dans Kühner auquel renvoie la note sur *et-ac*? Si le latin des notes est toujours très clair et revêtu de l'élégance abondante qui est une tradition des Pays-Bas, beaucoup de notes n'en sont pas moins obscures par l'entassement de citations qui ne sont pas toujours nécessaires, et surtout par l'abus des parenthèses qui s'enveloppent les unes les autres comme des boîtes concentriques

---

1. Cette année même, la vie d'Auguste avec introduction, commentaire, appendices et index, vient d'être publiée par M. Shuckburgh, à Cambridge, *University Press*.

Sous le texte, sont rangés, pour chaque fait, tous les témoignages. C'est fort commode. Mais a-t-on le droit de compléter l'une par l'autre des données qui sont d'origine et de valeur très différentes ? Qu'on le fasse pour les noms propres cités, ou pour quelques faits de détail, rien de plus légitime. Mais ce n'est pas du tout une règle à admettre pour le reste, et de ce côté j'aurais voulu plus de réserve dans la méthode de M. Smilda.

Je ne comprends pas pourquoi, dans ce livre si long, M. S. n'a voulu s'occuper exclusivement que des problèmes d'histoire : croit-il qu'on puisse écarter si facilement les difficultés de texte, de langue et de syntaxe que présente une vie de Suétone ? Comment admettre que dans ce livre de près de deux cents pages, on ne rencontre pas un mot sur les fondements du texte ? Par là les discussions critiques éparpillées dans les notes restent en l'air. De même pour la langue [1].

Et cependant grâce à la richesse des notes, à l'étendue de l'érudition de l'auteur, surtout à l'excellente méthode qui ne se dément nulle part d'un bout à l'autre du livre, il est sûr que ce travail est fort au dessus de toutes les thèses que reçoivent les universités. Il annonce un savant dont s'honoreront sans aucun doute nos études et aussi l'Université qui a dirigé ses premiers pas [2].

Émile THOMAS

Novi Testamenti graeci supplementum editionibus De Gebhardt—Tischendorfianis accommodavit Eb. NESTLE. Leipzig, Tauchnitz, 1896 ; in-8, 95 pages.

Die Paulinischen Briefe im berichtigten Text, von B. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1896 ; in-8, 682 pages.

Die Sprüche Jesu die in den kanonischen Evangelien nicht überliefert sind, von J. H. ROPES (*Texte und Untersuchungen*, XIV, 2). Leipzig, Hinrichs, 1896 ; in-8, VI-176 pages.

---

1. J'ai bien remarqué sans doute telles notes : p. 131, sur *quatenus* ; p. 31, sur *addormisceret* ; p. 100, sur *plane* ; mais j'aurais voulu une étude suivie et systématique.

2. Lapsus : p. 124, dans la note sur *impulsore Christo*, vers le milieu : au lieu de *primi alterique*, lire *alteriusque*. — Les fautes d'impression sont assez nombreuses ; on doit souvent corriger le texte par le lemne de la note, ainsi : p. 138, l. 7, *dic* (au lieu de *dii*), ou réciproquement (p. 117, note : *Chaucius*). Au chap. XV (p. 75), je ne crois pas, comme M. S., qu'il puisse être question de tentative de suicide reprochée à un citoyen vivant ; je supposerais plutôt quelque mutilation volontaire, pouvant entraîner l'incapacité de servir. — Pour combattre la mauvaise correction de *ac* en *an* (p. 63, dernière ligne), rappeler le sens que donne Appien régulièrement à l'expression οὐκ ἄνευ θεοῦ et aux phrases similaires. — A propos de *Judæus* (p. 124, 1) ou de *Judææ* (p. 141, 2), ou à quelqu'autre passage, n'aurait-il pas fallu signaler la plainte contre Agrippa, portée devant Claude par des antisémites Alexandrins, plainte qui nous a été révélée récemment par les papiers de Londres et du Musée de Gizeh ?

Monarchianische Prologe zu den vier Evangelien, von P. Corssen (*Texte und Untersuchungen*, XV, 1). Leipzig, Hinrichs, 1896; in-8, v-138 pages.

Lehrbruch der Neutestamentliche Theologie, von H. J. Holzmann; siebente und achte Lieferung. Freiburg i. B. Mohr, 1896; in-8, p. 289-352, 289-416.

I. — M. Nestle rend aux étudiants le service de mettre à leur portée des matériaux très importants pour la critique du Nouveau Testament: collation complète du ms. de Cambridge (D); fragments d'Évangiles perdus (fragment du Fayoum, Évangile de Pierre, etc.); paroles du Seigneur gardées par la tradition (Agrapha), et même la lettre d'Abgar à Jésus avec la réponse. La collation du ms. D est évidemment la partie la plus utile de cette publication, comme complément de l'édition manuelle Tischendorf-Gebhardt. Le recueil de fragments et de citations a l'avantage de contenir en quelques pages tout ce qui reste des Évangiles apocryphes.

II. — Les principes qui ont guidé M. Weiss dans la constitution du texte des Épîtres paulines ont été exposés par lui dans un autre volume (*Textkritik der paulinischen Briefe; Texte und Untersuchungen*, XIV, 3; Leipzig, 1896). On trouve dans celui-ci le texte même des Épîtres avec un commentaire grammatical et littéral qui assure à la publication une valeur durable. L'introduction générale peut sembler assez incomplète; la discussion relative à l'authenticité des Épîtres pastorales sera jugée par beaucoup de gens insuffisante; certaines leçons du texte pourront donner lieu à contestation. Mais l'analyse et l'explication suivie des Épîtres paulines, auxquelles M. Weiss a joint l'Épître aux Hébreux, sont une œuvre que tous les exégètes consulteront désormais avec profit. L'auteur pense avec raison que les difficultés dont une nouvelle école s'autorise pour admettre des interpolations et diverses retouches dans le texte, se dissipent lorsqu'on pénètre plus profondément dans la pensée de l'Apôtre et la suite logique de son discours.

III. — En soumettant à un nouvel examen les paroles de Jésus qui se trouvent citées dans les anciens documents de la tradition ecclésiastique sans être contenues dans les Évangiles officiels, M. Ropes paraît avoir voulu surtout réagir contre les exagérations de M. Resch et l'idée de rattacher à l'Évangile hébreu à peu près tout ce qui, dans les textes anciens, se présente comme parole évangélique. Il soumet à un nouvel examen toutes les paroles du Seigneur qui ont été recueillies comme *Agrapha* dans la collection de Resch, et il les répartit en diverses catégories: cas où l'on a vu à tort une citation et où il n'y a qu'un développement homilétique sur une pensée de Jésus; cas où il y a citation libre des textes canoniques, et non d'une source indépendante; cas où la sentence alléguée a été regardée à tort par les modernes comme citation évangélique; cas où la citation est présentée comme évangélique par une erreur du témoin ancien; cas d'*Agrapha* entièrement dépourvus de valeur historique; cas douteux; cas d'*Agrapha* dont l'historicité peut être soutenue avec plus ou moins de vraisemblance. Ces derniers sont

au nombre de 14 sur un total de 153, et M. Ropes a été bien indulgent pour quelques-uns. La section de l'adultère en saint Jean (VII, 5, 3-VIII, 11) se trouve dans des conditions exceptionnelles, puisqu'elle est conservée dans les textes ecclésiastiques.

L'origine de l'Évangile des Hébreux est discutée assez longuement sans que l'on arrive à des conclusions bien nettes. Ce n'est pas sans beaucoup de subtilité qu'on écarte les témoignages de saint Jérôme (*In Matth.*, II, 5; *De viris*, 3) d'où il semble résulter que l'Évangile des Hébreux contenait les récits de l'enfance. Saint Jérôme a présenté cet Évangile araméen comme étant l'original du premier Évangile canonique et l'œuvre authentique de l'apôtre Matthieu. On veut qu'il ait changé d'avis parce qu'il s'est exprimé là-dessus avec une certaine réserve dans ses derniers écrits. La preuve n'est pas concluante, car il s'agit d'un homme qui tenait à sa réputation d'orthodoxie et dont le langage varie sensiblement avec les circonstances. Dire que saint Jérôme avait très facile de répondre à Théodore de Mopsueste, qui l'accusait d'introduire un cinquième Évangile, est méconnaître l'état historique de la question. Les différences entre l'Évangile canonique et l'Évangile araméen étaient trop grandes pour qu'on pût soutenir ouvertement l'authenticité absolue de ce dernier sans infirmer par là même l'autorité de l'Évangile ecclésiastique : saint Jérôme n'ignorait pas qu'il soulèverait tout le monde contre lui en attaquant même indirectement le texte officiel du premier Évangile.

IV. — Les prologues étudiés par M. Corssen sont les *argumenta* qu'on lit dans la plupart des anciens manuscrits latins des Évangiles. Ces prologues sont antérieurs à saint Jérôme et ils se sont maintenus par la force de la tradition dans les manuscrits de la Vulgate hiéronymienne. Le texte en a été plus ou moins altéré, faute d'être compris, ou parce qu'on le trouvait peu satisfaisant pour l'orthodoxie. M. Corssen s'est efforcé de le rétablir, et il arrive à des conclusions importantes pour l'histoire du recueil biblique. Les prologues supposent les Évangiles classés dans l'ordre : Matthieu, Jean, Luc, Marc. Ils sont du même auteur et doivent avoir été composés à Rome dans le premier tiers du IIIe siècle, après le canon de Muratori. Ils sont fortement imprégnés de monarchianisme, et le prologue de saint Marc contient une critique indirecte du quatrième Évangile. Saint Marc y est loué de n'avoir pas résumé l'œuvre du salut dans l'incarnation d'une parole proférée (critique générale de la théorie du Logos), mais d'avoir montré comment le corps du Seigneur est devenu, lors de son baptême, l'habitacle de Dieu. L'évangéliste est excusé de n'avoir pas raconté la naissance de Jésus, qu'il voyait dans les Évangiles antérieurs *(in prioribus)*, c'est-à-dire en saint Matthieu et saint Luc, avec lesquels il s'accorde *(in consonantibus*, ce qui vise indirectement un Évangile *dissonant)*; et il est félicité d'avoir au moins rappelé de façon sommaire les événements qui se sont accomplis après le baptême, évitant ainsi de compromettre la vérité des faits. On dirait que

l'auteur de ce prologue n'admet que les Évangiles synoptiques et oppose une fin de non recevoir au quatrième, tant à cause du Logos que pour la difficulté de concilier les Synoptiques avec saint Jean, qui ne parle pas du séjour au désert ni de la tentation. Cet argument de Marc présente les idées monarchiennes sous une forme plus primitive que celle des autres prologues; il fait écrire le second Évangile après le troisième, tandis que le prologue de saint Luc suppose que saint Marc a écrit le premier. Le prologue de saint Jean est presque muet sur la valeur doctrinale du livre et sur les circonstances où il a été composé; il fait valoir la qualité de l'apôtre-vierge et explique ainsi que son Évangile ait été placé au second rang. Il est évident que le rédacteur de ces prologues a travaillé sur des pièces écrites avant lui et qu'il a résumé des opinions et des traditions d'âge différent.

La polémique du prologue de Marc contre le quatrième Evangile est conforme aux idées qu'on sait avoir été celles des *aloges*, chrétiens d'Asie opposés au montanisme, qui niaient l'authenticité des écrits johanniques. On savait déjà que le prêtre romain Caïus, au temps du pape Zéphyrin, avait combattu l'Apocalypse, en se servant des mêmes arguments que les aloges, et en attribuant comme eux ce livre à Cérinthe; mais Caïus n'attaquait pas l'Évangile. Il résulte maintenant du prologue de Marc que, dans le même milieu romain, mais à une date un peu plus ancienne, l'Évangile aussi avait été combattu par des gens qui prétendaient s'en tenir aux trois Synoptiques. Si saint Hippolyte a écrit pour défendre l'Évangile et l'Apocalypse de saint Jean; si l'auteur du Canon de Muratori croit devoir insister sur l'authenticité de l'Évangile, les circonstances de sa composition, son accord avec les Synoptiques, c'est que tous les deux veulent étouffer les derniers échos de la contradiction que les écrits johanniques avaient rencontrée à Rome. On ne saurait dire quant à présent quels étaient le nombre et la qualité des contradicteurs, ni si leur opposition s'est produite dès l'abord, ou seulement quand l'Évangile était déjà reçu par l'Église romaine. Le Canon de Muratori place en dernier lieu l'Évangile de saint Jean : la transposition indiquée par les prologues viendrait de l'intention qu'on aurait eue de donner le plus de relief possible à l'Evangile contesté, en le plaçant au second rang.

M. Corssen discute à fond toutes les traditions légendaires concernant saint Jean, et il fait valoir justement contre elles le silence de saint Irénée. Mais n'est-ce pas aller trop loin dans l'interprétation de ce silence que de prêter aux anciens dont Irénée invoque souvent le témoignage une ignorance complète à l'égard du quatrième Évangile? Il reste probable qu'Irénée tenait d'eux sa conception de l'Évangile tétramorphe, bien qu'ils n'aient rien eu à dire sur les circonstances historiques dans lesquelles le quatrième Évangile avait été composé par saint Jean.

V. — Dans le présent fascicule de sa Théologie du Nouveau Testament, M. Holtzmann poursuit son analyse de la prédication de Jésus et traite spécialement de l'eschatologie : résurrection du Messie, retour du

Messie, jugement messianique. Le Christ a prédit sa résurrection en même temps que sa mort; il ne pouvait prédire celle-ci sans annoncer celle-là; la perspective de son avenir messianique ne devait pas s'arrêter au tombeau. Mais les textes qui résument ces prédictions accusent l'influence des événements postérieurs. La mesure de cette influence n'est pas facile à déterminer dans le détail, et il faut déjà savoir gré à M. H. d'avoir bien mis en relief la réalité substantielle des prédictions. La seconde partie du fascicule (sur l'économie de cette publication, voir *Revue* du 4 mai 1896), contient l'analyse doctrinale de l'Épître aux Hébreux, des Épîtres catholiques, et le commencement de l'analyse des écrits johanniques. Il n'est pas sans intérêt de noter que M. H. écarte par d'excellents arguments l'hypothèse récemment émise, qui ferait de l'Épître de Jacques un écrit purement juif. Le rapport de la seconde Épître de Pierre avec l'Épître de Jude est déterminé avec la dernière exactitude. Le chapitre concernant la théologie johannique a trois subdivisions : considérations générales (point de vue théologique; rapport avec le judaïsme et le monde païen; rapport avec le judéo-christianisme et le paulinisme, avec l'alexandrinisme, avec le gnosticisme, avec le catholicisme); hémisphère théologique (Dieu et le Logos; le Logos-Christ; l'apparition humaine; le rapport des deux facteurs; l'Esprit); hémisphère sotériologique. Le développement de ces titres est conduit jusqu'à la troisième partie de l'hémisphère théologique, à la manifestation terrestre du Verbe. Le rapport du prologue (*Jean*, I, 1-18) avec l'Évangile est bien établi dans la première partie.

J. S.

V. Jagic. **Codex Slovenicus rerum grammaticarum** (publication de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg). Saint-Pétersbourg et Berlin, Weidmann, 1896. 1 vol. grand in-8° de xxiii 782 pp.

Le titre latin de cet ouvrage est moins exact que le titre russe dont il est précédé et qui peut se traduire ainsi : *Écrits des anciens écrivains iougoslaves et russes sur la langue slavonne ecclésiastique*. Sauf ce sous-titre et une préface latine de xxiii pages, tout l'ensemble du volume est inintelligible aux profanes. Même dans les pays slaves, il sera réservé à une élite peu nombreuse de grammairiens. Les textes sont en slavon, le commentaire dû à M. Jagic est en russe. L'introduction latine, où le savant éditeur de l'*Archiv* résume le volume, ne pourra donc qu'exciter chez les non slavisants (et ils sont légion) une curiosité impossible à satisfaire. M. Jagic, en écrivant cette introduction, a évidemment songé à gagner de nouveaux adeptes aux études dont il est aujourd'hui en Europe, le plus actif et le plus érudit représentant. A vrai dire, ceux qui voudraient commencer leurs études par ce volume, auraient beaucoup de chance d'être rebutés au bout de quelques pages. Mieux vaut

commencer par les historiens et par les poètes que par les grammairiens, et quels grammairiens! Les textes édités et commentés par M. J. sont d'ailleurs d'un intérêt fort inégal. Le chapitre I comprend les documents relatifs aux origines de l'écriture slavonne, des fragments slavons des biographies pannoniennes de Cyrille et de Méthode, de la Chronique fondamentale russe (vulgo dite chronique de Nestor). Ces textes nous donnent, en quelque sorte, l'acte de naissance de l'alphabet slavon (sans préjuger d'ailleurs la question de savoir s'il était cyrillique ou glagolitique). Le chapitre II est intitulé : la lutte pour l'écriture slavonne. Il comprend l'apologie du moine Khrabr pour les lettres slavonnes (x[e] siècle) d'après différents manuscrits. Ce texte si intéressant fut très populaire au moyen âge. M. J. y a joint un fragment russe sur Cyrille et Vladimir. Il a découvert que le texte de Khrabr était en partie traduit d'un grammairien grec, édité par Gœttling et par Villoison. Tout le commentaire de cette partie est fort intéressant. M. J. rendrait un grand service aux slavisants s'il voulait bien détacher ces deux chapitres de son volume, les réimprimer en supprimant les *titla* (abréviations). Il mettrait ainsi à la disposition des étudiants et des professeurs des textes fort importants que tout le monde n'aura pas le courage ou le moyen d'aller chercher dans le Codex (je me demande, par parenthèse, si le mot *Corpus* ne serait pas plus exact). Le chapitre IV renferme un texte d'Ivan, exarque de Bulgarie, sur les difficultés que présente la traduction du grec en slavon. Ce texte est assez enfantin [1]. La même observation s'adresse au morceau sur les huit parties du discours attribué à tort à l'exarque Jean de Bulgarie qui l'aurait traduit de Jean Damascène. M. J. a fort bien démontré l'inexactitude de ces deux attributions. Ce traité atteste une absolue inexpérience des choses grammaticales ; l'auteur a évidemment suivi quelque modèle grec que nous ignorons provisoirement. Il est confus et borné. Il passe sous silence le pronom, l'adverbe, la préposition et la conjonction ; M. J. s'est efforcé, dans son commentaire, de le rendre intelligible, et ce n'est pas un mince mérite d'y avoir réussi. On a des détails précis sur Constantin le philosophe, grammairien bulgare serbe du xv[e] siècle, auteur d'un traité *des lettres*. Après avoir publié et annoté de son mieux ce texte amphigourique (ch. v), M. J. avoue que le lecteur aura probablement quelque peine à le comprendre aussi bien que lui. Il explique, en bon russe, ce que l'auteur a médiocrement exposé en mauvais slavon. La langue grecque pèse lourdement sur Constantin comme sur la plupart de ses contemporains, — comme la langue allemande pèse aujourd'hui sur certains philologues slaves qui ne peuvent s'affranchir de son influence. — C'est un personnage intéressant que ce Constantin qui nous était déjà connu par des fragments

1. A noter certaines transcriptions du grec : θάλασσα est transcrit par talasa, πάντα τὰ ἔθνη par *panta ta eqni* (sic).

publiés à Agram et par un récit historique. Il a le plus profond respect pour les Grecs auxquels les Slaves doivent la connaissance de l'Écriture-Sainte. Il se désole de l'incorrection des livres sacrés slavons et il voudrait livrer aux bûchers les scribes responsables de ces incorrections. Il a des idées assez singulières sur la langue slavonne qu'il identifie avec le russe. Il fournit de curieux détails sur la façon dont on apprenait alors à lire aux enfants les livres ecclésiastiques, sur l'état d'esprit des chrétiens balkaniques opprimés par les « loups turcs ». Maxime le Grec, dont les œuvres grammaticales occupent le chapitre vi, est un écrivain bien connu d'ailleurs. Gorsky et M. Ikonnikov (de Kiev) lui ont consacré, il y a bien longtemps, des monographies justement estimées. Il a joué, dans la Russie du xve siècle, un rôle considérable. Il remplit à Moscou le rôle de ces Hellènes qui contribueront chez nous à susciter la Renaissance. Il n'est pas, à proprement parler, grammairien, mais il touche à des questions de grammaire à propos des corrections qu'il propose dans les traductions slavonnes des Écritures. Ses écrits exercèrent une influence considérable; ils étaient encore classiques au xviiie siècle et quelques-uns furent réimprimés par Smotritsky dans sa grammaire slavonne. Maxime déclare, quelque part (p. 333), que la Grammaire est le commencement et la fin de toute sagesse. Il est, avant tout, helléniste.

Le chapitre vii renferme des fragments anonymes empruntés à divers manuscrits; ils traitent de l'alphabet, des accents, de la ponctuation, des abréviations (titla), de la notation des chiffres, des nombres, de la prosodie, et sont généralement rédigés par demandes et par réponses. La rédaction en est effroyablement aride et scolastique.

Parfois on recueille un détail intéressant pour l'histoire de la pédagogie ou de la civilisation, celui-ci par exemple : « Le maître qui enseigne la grammaire doit veiller à ce que les élèves ne parlent pas vite; s'ils parlent vite, ils ne comprendront pas; ce sera pour leur langue une grande difficulté, une injure à Dieu, un grand péché pour nos âmes. » — Jusqu'ici toutes les idées grammaticales des auteurs bulgares, grecs ou russes, reposent uniquement sur la connaissance et la comparaison du grec, du slavon, plus rarement de quelque langue slave moderne A partir du xvie siècle, un nouvel élément intervient. La littérature latine fait son entrée en Russie. La grammaire de Donatus est traduite par Dmitri Gerasimov. Un exemplaire de cette traduction existe à la bibliothèque de Kazan et à celle de Saint-Pétersbourg. Les manuscrits paraissent défigurés et incomplets. M. J. y a joint (ch. viii) un texte assez curieux, ce sont des prières latines traduites en caractères russes à l'usage des commençants. Le volume se termine par le texte du Prostoslovie (ch. ix) (xviie siècle), sorte d'abécédaire ou de manuel de lecture, accompagné d'une grammaire élémentaire et par des renseignements bibliographiques (ch. x) sur les sources des textes antérieurs. Il complète les commentaires que M. J. a donnés dans le courant des divers

chapitres et y ajoute des documents nouveaux (par exemple, p. 663 une rédaction serbe du texte de Khrabr ; page 630, un manuscrit de la bibliothèque nationale de Sophia) et la description d'un certain nombre de manuscrits. Quelques textes sont malheureusement imprimés en caractères minuscules qui en rendent la lecture bien difficile. Des index terminent l'ouvrage. Le plus précieux est l'*index rerum* qui permet de se faire une idée non seulement des matières traitées, mais du vocabulaire technique employé par les divers auteurs.

Cette publication fait également honneur au savant éditeur et à l'imprimerie de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Elle suppose d'immenses recherches, un labeur colossal, une science des plus vastes. M. Jagic est, sans contredit, aujourd'hui le premier de nos slavisants; il a dignement remplacé M. Miklosich à l'Université et à l'Académie de Vienne. Espérons qu'il le remplacera aussi un de ces jours ailleurs et que nous verrons son nom figurer, comme naguère celui de son illustre prédécesseur, sur l'annuaire de l'Institut de France.

L. LEGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 janvier 1897 (suite).

M. Edouard Blanc présente une parure en or émaillé, ornée de pierres fines, qu'il a rapportée de son avant-dernier voyage en Asie centrale (1895). Cette parure semble constituer un intéressant spécimen de l'orfèvrerie indo-persane du temps de la Renaissance. Elle a appartenu aux souverains mongols de la grande époque, Akbar (1556-1605), Djehanguir (1605-1627) et Chah-Djehan Ier (1628-1667). Elle se compose d'une ceinture formée de trente-quatre plaques d'or, couvertes d'émail, ornées de diamants et de rubis; d'une parure de tête, également en or émaillé, rehaussée de diamants, de rubis, de perles et d'émeraudes ; et enfin d'une autre pièce d'or. Il y est joint un énorme rubis, qui se portait sur la poitrine comme amulette, et qui a reçu deux inscriptions. M. Blanc pense que ces émaux ont été fabriqués par des ouvriers français, venus à la cour de Chah-Abbas à la fin du XVIe siècle. Il croit que cette parure a dû être offerte par Chah-Abbas au grand mongol son contemporain, qui régnait à Delhi, où Nadir-Chah la reprit lors du pillage de cette ville, en 1739. — M. Barbier de Meynard présente quelques observations.

M. Barth résume un rapport de M. Foucher sur sa mission dans le Kaschmir en 1896.

M. Barth lit ensuite une note sur une découverte récente de M. Führer, qui a déterminé le site de la ville de Kapilavastu et du lieu de naissance du Budha.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 29 janvier 1897.

M. Collignon communique deux documents du XVIIe siècle, relatifs aux antiquités d'Athènes. Ils se trouvent dans le recueil de notes que le marquis de Nointel avait réunies pour écrire la relation de son voyage en Grèce, en 1674, et qui sont cotées de sa main. C'est d'abord une vue de l'Acropole d'Athènes, croquis très sommairement exécuté d'après un dessin plus complet, et portant des légendes en italien. C'est ensuite une « Relation des antiquités d'Athènes », qui complète sur plusieurs points celle du P. Babin, et qui paraît avoir été rédigée par un des Capucins français établi à Athènes. Elle fournit un intéressant commentaire du plan d'Athènes dressé en 1670 par les Capucins. — M. Foucart signale un autre plan d'Athènes que lui avait montré M. Rayet et qui datait de la fin du siècle dernier.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 février — 1897

Greenburg, L'Haggadah. — Pœhlmann, Histoire grecque. — Lycurgue contre Léocrate, p. Cima. — Tolkiehn, Homère chez les Romains. — Sorel, Bonaparte et Hoche. — Muehlenbeck, Schneider. — Mémoires de Barras, III-IV. — Grosjean, France et Russie sous le Directoire. — Bittard des Portes, L'armée de Condé. — Huon de Penanster, Conspiration de l'an X. — Marmottan, Le royaume d'Étrurie; La république de Lucques. — Mémoires de la comtesse Potocka, p. Stryenski. — Moris, Nice et Menton à la France. — Duquet, Paris, Le Bourget et Avron. — La Brière, L'ordre de Malte. — *Bulletin :* Bronisch, Le Kaschoub; Winkler, L'ouralo-altaïque; Blass, Le grec du Nouveau Testament; Études dédiées à M. Unger; Tusculanes, p. Gschwind; Smith, Cicéron en exil; Brun-Durand, Inventaire d'un jurisconsulte de Valence; Hémon, Théâtre choisi de Corneille; Cahen, Scènes choisies de Molière; Leroux, Documents sur la Haute-Vienne; Charavay, Le général Carlenc; Cruppi, Napoléon et le jury; Hahl, Les tendances morales dans l'œuvre de Léopardi; Martinien, Les corps auxiliaires créés pendant la guerre; Salles, Les premiers consulats français; Vissac, Amable Faucon; Walras, Études d'économie sociale. — Académie des inscriptions.

The Haggadah according to the rite of Yemen together with the arabic-hebrew commentary published for the first time from mss. of Yemen with an introduction, translation and critical and philological notes by William H. Greenburg Ph. D. Londres, David Nutt, 1896, in-8, p. xxvi, 55 et 79. Prix, 4 sh. 6.

L'*Haggadah* est récitée dans les communautés juives la veille de Pâques et elle est encore appelée, pour cette raison, *Haggadah de Pésah*. Il en existe plusieurs recensions et il en a été fait des commentaires à diverses époques. C'est la recension et le commentaire arabe des mss. apportés récemment du Yémen que M. Greenburg publie aujourd'hui; cette publication est une œuvre utile, car le texte hébreu avec la vocalisation supralinéaire est le plus ancien que l'on possède. Le commentaire est écrit dans un arabe vulgaire qui ne diffère pas du dialecte syrien, dont les chrétiens de la Syrie faisaient usage. Il n'est donc pas nécessaire de voir des hébraïsmes dans certains phénomènes linguistiques. Seule l'écriture de deux *vav* ou de deux *ya* pour indiquer le redoublement de ces lettres appartient à l'orthographe juive.

Cette publication est faite avec un grand soin, comme en témoigne l'introduction dans laquelle M. G. a élucidé les questions relatives à son sujet et a décrit les manuscrits qu'il a utilisés. La traduction du commentaire est exacte et facilite l'intelligence de l'arabe écrit en caractères hébreux; des notes critiques et philologiques expliquent les mots ou les passages difficiles.

R. D.

Pœhlmann (Robert). **Grundriss der Griechischen Geschichte nebst Quellenkunde.** IIᵉ vœllig umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage, München, Beck, 1896 (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft*, herausg. von Iwan Müller. IIIer Band, 4 Abteilung), S. 268, in-8, 5 mk.

La première édition de ce livre, publiée en 1889, avait 112 pages, la seconde en a 268! Une addition essentielle, indiquée dans le titre même du volume, consiste dans une notice succincte, placée en tête de chaque chapitre, et relative aux sources ; en outre, l'ouvrage contient maintenant un exposé de l'histoire de la Grèce sous la domination romaine et un index alphabétique. Les remaniements les plus considérables portent sur les premiers chapitres : l'auteur a fait disparaître les mots, aujourd'hui démodés, de *Vordorische Zeit* et de *Dorische Wanderung*, pour ne s'occuper que de *la civilisation mycénienne* (ch. I) et des *premiers États grecs établis sur les côtes de la mer Égée* (ch. II). Ce parti pris se fonde évidemment sur une critique légitime de la tradition ancienne ; mais, réduite aux seules lumières de l'archéologie mycénienne, l'histoire primitive de la Grèce demeure enveloppée de ténèbres. M. Pöhlmann se défend pourtant d'un scepticisme absolu : il cherche à sauver du moins quelques faits traditionnels, et il réussit à retenir quelque chose des légendes antiques et de l'épopée. Il procède avec la même mesure dans l'examen des problèmes que soulève l'histoire des siècles suivants. Peu préoccupé d'ailleurs de résoudre lui-même toutes les questions, il renvoie volontiers le lecteur aux ouvrages spéciaux : son livre est, avant tout, un instrument de travail. Aussi souhaiterait-on que sa bibliographie fût à la fois plus complète et plus exacte.

Am. Hauvette.

Licurgo, L'Orazione contro Leocrate, commentata da Antonio Cima, Turin et Rome, chez E. Loescher. 1896. Un vol. in-8 de xxiv-90 p.

Édition en somme très recommandable et qui montre que dans les écoles italiennes on a le souci d'avoir de bons livres. On pourrait sans doute noter soit des lacunes dans les références, soit des choses inutiles dans le commentaire, mais ce ne seraient là que des points de détail. Sans avoir de grandes prétentions scientifiques, cette édition témoigne de la compétence et du tact de l'auteur. Le texte est généralement celui de Bekker. M. Cima a fait quelques changements qu'il a discutés dans le *Bolletino di Filologia classica*, déc. 1895. Deux de ces corrections nous semblent acceptables. § 40 Garder la leçon des mss, ἐπὶ γήρως ὀδῷ φθειρομένους, qui est certainement plus poétique que la leçon de Suidas (v. πεπορπημένος) adoptée jusqu'ici par les éditeurs : ἐπὶ γ. ὀδῷ περιφθειρομένους. §§ 63. La phrase ἐφ' ᾗ δικαίως ἂν ἀποθάνοιεν est peu acceptable; on ne peut guère admettre que Licurgue demande la peine de mort

contre les défenseurs de Léocrate ; la correction ἀποθάνοι fait disparaître toute difficulté ; c'est Léocrate qui mérite la mort.

Albert MARTIN.

J. TOLKIEHN, D^r phil. **De Homeri auctoritate in cotidiana Romanorum vita.** Ex suppl. XXIII Ann. Phil. seorsum expressa, 1896, 66 p.

Voici les divisions de ce travail : place faite à Homère dans les écoles romaines de grammaire, dans celles des rhéteurs ; passages d'Homère particulièrement loués par les Romains ; vers d'Homère devenus proverbes ; citations d'Homère dans les lettres, dans la conversation, dans les festins ; noms propres romains empruntés à Homère.

La dissertation me paraît soignée. J'y trouve beaucoup d'érudition et, ce qui, certes, ne vaut pas moins, beaucoup de bon sens. Passim des remarques curieuses : chez les Romains, comme chez les Grecs, l'*Iliade* est plus goûtée que l'*Odyssée;* si certains noms (Achille, Pâris, Helenus et Hélène, etc), sont très répandus, on ne trouve nulle part ceux d'Ulysse ni de Pénélope.

Voici la seule critique que je ferais à l'auteur : le soin que met partout M. Tolkiehn à prouver qu'il n'a négligé aucune source d'information et qu'il connait toute la litérature antérieure, l'amène, en plus d'un passage, à se perdre en des détails infimes qui alourdissent la lecture de ces pages quoiqu'ils n'eussent au fond aucune importance, ou bien encore ils l'engagent dans des recherches qui demeurent et ne pouvaient que demeurer insolubles (ainsi p. 227, p. 228 et suiv.). Je ne vois pas cité au chap. 1 le détail curieux rapporté par Capitolin, *Maximin*. 30, 4.

Il convient de recommander ce travail à tous ceux que le sujet peut intéresser. L'auteur a l'intention de rechercher comment les écrivains romains ont imité les vers d'Homère ; d'après ce premier essai, on ne peut que l'encourager à une telle étude.

É. T.

Albert SOREL. **Bonaparte et Hoche.** Paris, Plon, 1896. In-8, 340 p. 7 fr. 50.

E. MÜHLENBECK. **Euloge Schneider,** 1793. Strasbourg, Heitz et Mündel, 1896, in-8, xv et 419 p.

Mémoires de Barras, p. p. Georges DURUY. Paris, Hachette, 1896. Tome III, xxvi et 526 p.; tome IV, xxxii et 548 p., 15 fr.

La vie véritable du citoyen Jean Rossignol, p. p. Victor BARRUCAND. Paris, Plon, 1896. In-8, xxiii et 383 p. 3 fr. 50.

Georges GROSJEAN, **La France et la Russie pendant le Directoire.** Paris, Lecène et Oudin, 1896. In-8, 103 p.

René BITTARD DES PORTES, **Histoire de l'armée de Condé.** Paris, Dentu, 1896. In-8, vii et 397 p. 7 fr 50.

Huon de Penanster, **Une conspiration en l'an XI et en l'an XII.** Paris, Plon, 1896. In-8, xi et 327 p. 3 fr. 50.

Paul Marmottan, **Le royaume d'Étrurie** (1801-1807). Paris, Ollendorff, 1896. In-8, 378 p. 7 fr. 50.

P. Marmottan, **Bonaparte et la République de Lucques**. Paris, Champion, 1896. In-8, ix et 129 p. 3 fr.

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), p. p. Casimir Stryenski. Paris, Plon, 1897. In-8, xxxi et 424 p. 7 fr. 50.

Henri Moris, **Nice à la France**. Paris, Plon, 1896. In-8, 78 p.

H. Moris, **Menton à la France**. Paris, Plon, 1896. In-8, 94 p.

Alfred Duquet, **Paris, second échec du Bourget et perte d'Avron**. Paris, Fasquelle. In-8, ii et 344 p. 3 fr. 50.

L. de La Brière, **L'Ordre de Malte, le passé, le présent**. Paris, Chailley, 1897. In-8, 262 p. 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Sorel est un des meilleurs qu'il ait publiés : très sérieusement et minutieusement étudié, rempli de justes aperçus et de réflexions profondes, écrit avec le plus grand talent d'exposition et de style. Comme l'indique le titre, il comprend deux parties. La première, consacrée à Bonaparte, est non seulement une étude historique, très fouillée et très claire tout ensemble, des préliminaires de Leoben et du traité de Campo-Formio, mais encore une étude psychologique, fine, pénétrante; l'auteur montre comment, en 1797, dans cette Italie qui était pour lui ce que la Gaule fut pour César, le général pacificateur complétait son éducation politique et agitait en son esprit les idées qui dominèrent sa vie et par suite notre histoire. La seconde partie, *les vues de Hoche*, se rattache à la première plus étroitement qu'on le croirait. Dans le portrait très beau et très vigoureux qu'il trace de Hoche, dans cette sorte de biographie à la fois rapide, brillante et si pleine du vainqueur de Wissembourg, M. S., à plusieurs reprises, le rapproche de Bonaparte et met en relief, de la façon la plus sagace et la plus attachante, les ressemblances et les différences qu'offrent les deux généraux : tous deux, impatients, emportés, récriminant, tous deux se formant sur de grands théâtres d'expérience, apprenant de plus en plus à gouverner les hommes, annonçant et préparant leur future domination par l'organisation du pays étranger qu'ils ont conquis, l'un entraîné vers l'Orient, l'autre poussant droit à l'Angleterre, mais le premier, plus profond dans l'ambition, plus mesuré dans la marche, plus aidé de la fortune. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire des objections à l'éminent historien. Bonaparte concevait-il en 1797 l'idée de l'empire d'Occident? Avons-nous la preuve de l'influence qu'eurent sur lui les *Considérations* de Joseph de Maistre? Le Concordat était-il à cette époque tellement arrêté dans sa pensée? Mais M. S. a vu clair dans l'âme de ses deux héros. Hoche surtout est admirablement peint, et l'étude qui lui est consacrée renferme des pages où M. Sorel a mis tout son art, et qu'il faudrait citer d'un bout à l'autre : Bonaparte ayant déjà tous les traits de la statue et Hoche, ébauche brisée de la statue d'un jeune dieu ; l'image de l'un fixée

dans le bronze et le marbre, celle de l'autre baignée de la lumière purpurine dont Virgile enveloppe l'ombre des jeunes héros fauchés dans leur matin; Hoche demeurant dans les imaginations françaises comme celui qui « eût résolu l'énigme »[1].

On peut reprocher à M. Mühlenbeck quelques répétitions et surtout quelques longueurs. Son ouvrage eût gagné à être diminué du quart, même du tiers. Et, par exemple, Schneider, dans la première partie du volume, ne paraît pas assez sur le devant de la scène. Les documents sont cités intégralement dans le texte; ne valait-il pas mieux les résumer, mettre en relief ce qu'ils contenaient d'essentiel? On peut encore blâmer M. M. d'avoir fait un livre où les chapitres ne portent ni chiffre ni titre. On regrettera qu'il n'ait pas publié en appendice et d'ensemble un choix des articles de l'*Argos*. On le trouvera bien rigoureux envers Saint-Just — d'autant qu'il reconnaît que Saint-Just « déjoua les desseins de Lacoste et de Baudot » (p. 374), et peut-on croire, comme lui, que si Saint-Just avait été écarté de la Convention, la Terreur eût été, sinon supprimée, du moins considérablement réduite? Mais l'étude de M. M. sur Schneider est complète, et, en outre, exacte, judicieuse. Il a tout consulté — ou à peu près tout; il n'a laissé échapper presque aucun document, et il donne parfois en note des extraits de manuscrits locaux. Il a fait non seulement une biographie d'Euloge Schneider, mais l'histoire de Strasbourg à la fin de 1793, et il éclaire par des textes et l'emploi qu'il en fait certains épisodes obscurs, comme la lettre du pasteur de Gries et celle du marquis de Saint-Hilaire. La dernière partie du volume est la meilleure, parce qu'elle marche au but. Elle traite de l'action des propagandistes, des maladresses de Schneider dans sa tournée à travers les communes de la Bruche, de son arrestation et de sa mort. Le jugement de M. M. sur Schneider mérite d'être approuvé. Schneider, le *Schwob* devenu fonctionnaire français, le vicaire épiscopal marié à une protestante, le défroqué, Schneider à la face couturée, aux yeux surmontés d'épais sourcils, aux cheveux noirs qui débordaient sous le bonnet rouge, a vivement frappé l'imagination populaire. Un de ses ennemis n'écrivait-il pas dans l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsperg, à côté de l'image du loup et des mots *rapacitas est lupus*, le nom d'Euloge Schneider? Le personnage est donc resté dans la mémoire du peuple d'Alsace; il incarna la Terreur; il passa pour une sorte d'Antechrist; il fut chargé de toutes les violences et cruautés de la Révolution; on prétendit qu'il mettait les femmes en réquisition. Pourtant, il n'a que très peu guillotiné; Monet, son rival, disait plus tard : « Il faut beaucoup diminuer du sang dont on l'a couvert. » C'était un bon vivant; il fut serviable et

1. On n'ose pas relever des vétilles : p. 3, le Comité n'a pas confié à Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie; p. 6, Clarke n'a pas été *élève-gentilhomme*, on doit dire soit *élève*, soit *cadet-gentilhomme*, et il fit campagne non seulement en 1792, mais en 1793.

obligeant; il eut des amis (il suffit de citer Butenschön). Mais il était vaniteux à l'excès, et M. M. écrit justement qu'il fut déçu dans ses espérances lorsqu'il vit des hommes médiocres revêtus du pouvoir. Toutefois M. M. a tort de croire que le Comité vit entre les articles de l'*Argos* et le désastre de Wissembourg une « relation de cause ». La vérité, et M. M. la dit du reste, c'est que Saint-Just et Le Bas voulurent « débarrasser l'Alsace de la bande suspecte des prêtres allemands ». Aux yeux de Saint-Just, Schneider est un *prêtre autrichien,* comme, aux yeux des Strasbourgeois, il est un *hergelaufener* (je m'étonne que M. M. n'ait pas cité ce mot). Vainement Schneider affirmait qu'il était doublement Français, ou Franc, comme issu de Franconie et comme citoyen de la nouvelle république franque. « Ne croyons pas, disait Le Bas, les charlatans cosmopolites » (M. M. aurait pu mentionner ce mot). Il périt donc, et — nous aurions voulu que M. Mühlenbeck fît encore cette remarque — l'homme qui perdit Dietrich fut exécuté comme complice de Dietrich [1] !

Les deux derniers volumes des *Mémoires* de Barras sont aussi intéressants que les premiers. Ils abondent, comme les précédents, en détails méchants et haineux sur Bonaparte, sur Joséphine — qui aurait été la maîtresse de Hoche, et qui, lorsqu'elle croit son mari assassiné, se jette avec joie et comme avec un sentiment de délivrance au cou de Barras — sur Talleyrand et Fouché « dont la fausseté et la corruption ne pourront jamais être égalées », — sur Mme de Staël offrant son amour à celui qui tuera Bonaparte. Il y a là évidemment des médisances et des mensonges. Mais l'historien ne pourra négliger ces *Mémoires.* Tout en laissant dans l'ombre, et pour cause, plusieurs points importants, Barras donne d'instructifs renseignements sur le 30 prairial et le 18 fructidor; sur les délibérations des Directeurs qui se combattaient comme des gladiateurs dans l'arène; sur la corruption des ministres, de la plupart des fonctionnaires, des agents civils qui rentraient en France avec leurs rapines, et de certains généraux; sur la carrière de Brune — tout ce qu'il dit, à l'exception de l'éloge des talents militaires du maréchal, est véridique;

---

1. P. 111, Houchard, Jourdan, Rossignol, Léchelle n'étaient pas « dirigés du fond du cabinet topographique »; — p. 32, Luckner n'est pas né à Cologne; — p. 42, Couturier était de la Moselle, et non de la Meuse; — p. 71, ce ne sont pas les révolutionnaires allemands qui décidèrent Gymnich à vendre Mayence; id. lire Eickemeyer et non *Eickmayer*; — p. 72, quoi qu'en dise l'auteur, Cotta était « de la famille des libraires de Stuttgart »; — p. 74, il est inexact que Forster « se tua de ses propres mains »; — p. 75 et 77, lire Aubert (Dubayet) et non *Aubry*; — p. 77, lire « l'empereur d'Allemagne » et non l'empereur d'*Autriche*; — p. 78, il est bizarre de dire que Merlin rendit Mayence parce qu'il « s'ennuyait », et l'on voit bien que l'auteur est amené à ce mot parce qu'il a lu dans un exemplaire de la relation du siège de 1689 cette ligne, curieuse du reste, d'un assiégé de 1793 « retenus ici depuis trois mois sans autre grand mal que l'ennui »; — 269, les sept lignes attribuées à Stamm sont de l'auteur de *Mayence* et datent de 1892, non de 1793; — p. 366, sur la façon dont Hoche échappa à la mort, voir notre *Hoche*, p. 234, note; — ajoutons que M. Mühlenbeck a trop de confiance dans les *Souvenirs* de Nodier.

— sur le ministère de Bernadotte, qui devait être « le plus fin parmi ses collègues de royauté » — et il est évident que Saint-Albin tient ici la plume (il ne manque pas de louer ce jeune secrétaire à l'esprit résolu, au jugement sûr, au caractère éprouvé, etc); — sur le coup d'État du 18 Brumaire. Quel a été le rôle de Barras dans cette dernière journée? Il assure qu'il la prévoyait, mais qu'il était distrait par la chouannerie et qu'il fut surpris par l'événement qui devait avoir lieu le 22. Mais le calme étrange qu'il a gardé, son inaction absolue, sa démission conçue en termes si plats, tout prouve qu'il était dans le secret et qu'il crut aux promesses de Bonaparte. On pourrait croire qu'après brumaire, il n'a plus rien à dire; mais il conserve des relations; il intrigue et cabale; il a des démêlés avec la police impériale; il voit deux fois Murat en 1814; il revoit Carnot et Fouché, reçoit dans sa retraite de Chaillot le duc de Choiseul, le duc de Richelieu qui se plaint de l'amour qu'a pour lui Mme Bernadotte, le duc de Rivière qui consulte l'ancien Directeur au nom de Charles X. Méprisable il était, et méprisable il reste : il applaudit au retour de Moreau en 1813; il engage Murat à être anglais et à mener ses Napolitains en France pour renverser le tyran; il prétend que, bien que régicide, bien que proscripteur de fructidor, il a été souffert en France par les Bourbons parce qu'il avait refusé de signer l'acte additionnel et d'exercer aucune fonction pendant les Cent-Jours! Il oublie naturellement de dire d'où venait sa grosse fortune. Mais il avoue ses rapports avec l'envoyé vénitien Quirini, ainsi qu'avec l'agent royaliste Fauche-Borel, et il lui échappe de dire que si Bonaparte a voulu au 18 brumaire le gagner à prix d'argent, la somme est restée dans les mains de Talleyrand. Deux préfaces, animées, colorées, très attachantes, précèdent chaque volume. Le dernier est accompagné d'un copieux index qui sera très utile, et d'un appendice où l'on trouve, tel quel, avec l'inexpérience du style et les fantaisies de l'orthographe, un long fragment, entièrement rédigé de la main de Barras, sur son existence du 18 Brumaire à la Restauration (signalons en passant la lettre où Murat expose à Napoléon les griefs qu'il a contre lui). M. Georges Duruy mérite tous nos remerciements pour avoir mis à notre disposition ce témoignage, considérable en somme, de l'homme qui personnifie et incarne le Directoire [1].

Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans les *Mémoires* de Rossignol, c'est la première partie, où le compagnon orfèvre raconte ses années d'apprentissage et de régiment, ses querelles, ses duels, ses prisons : les souvenirs d'un plébéien du XVIIIe siècle narrant les incidents de sa vie d'atelier et de garnison nous manquaient jusqu'ici. On le voit ensuite prendre part à la Révolution, sans trop savoir pourquoi, et il est de toutes les journées : il assiste à la prise de la Bastille et il marche le 5 octobre sur Versailles; — mais il ne dit rien de son rôle

1. Lire III, p. 47, Klinglin et non *Khinglin* (qui manque à la table); p. 79, Hainguerlot, et non *Hingrelot*; p. 389, Sieveking et non *Sinking*.

au 10 août et aux massacres de septembre. Il part pour la Vendée, comme capitaine de gendarmerie, et soudain le voilà général en chef, proclamé par Prieur le fils aîné du Comité de salut public. Mais rendons lui cette justice qu'il est très surpris de sa nomination, qu'il se reconnaît incapable de commander une armée, et qu'il donne sur la guerre de Vendée plusieurs détails que les historiens doivent connaître et contrôler. Déporté par Bonaparte, il mourut à Anjouan. L'éditeur des *Mémoires*, M. Barrucand, apprécie Rossignol dans sa préface avec compétence; il connaît le sujet ainsi que les alentours du sujet, et il marque justement que Rossignol représente la force d'action, la volonté vivace qui crée les événements. Il a cherché et trouvé des documents curieux sur son héros. Il a mis au bas des pages qui traitent de la guerre de Vendée des notes inédites de Choudieu. Mais il a tort de regarder Rossignol comme un homme de Plutarque : Rossignol est un ouvrier parisien, batailleur, ignorant, entêté, se jetant dans les bagarres, marchant au premier rang, fier, quand la chance lui vient, et se targuant de son importance, mais, parce qu'il est naïf et qu'il a une grosse franchise, reconnaissant volontiers, sitôt qu'il est dans l'embarras, qu'il manque de moyens et d'instruction [1].

Après avoir retracé, il y a quelques années, la mission de Sémonville à Constantinople et les relations de la France révolutionnaire avec les Deux-Siciles, M. Grosjean étudie aujourd'hui les rapports du Directoire avec la Russie d'après les archives des affaires étrangères. Il raconte longuement, non sans détails piquants, les négociations que Caillard entame à Berlin, par l'entremise d'Haugwitz, d'abord avec Kolytchef, puis avec Panine, et il montre fort bien comment les membres du Directoire eurent tort de croire à un accord immédiat, comment Caillard se bornait plus sagement à demander la levée des prohibitions commerciales, « premier anneau de la chaîne ». M. Grosjean est impartial et il s'efforce de rendre justice à Paul Ier qu'on juge d'ordinaire avec tant de sévérité : il prouve que le tsar, en rompant avec le Directoire, eut toute sorte de « sujets d'inquiétude et de mécontentement », « voyait partout lésés directement et gravement les intérêts russes ».

Sans être excellent, le livre de M. Bittard des Portes peut passer désormais pour le meilleur ouvrage sur le sujet, et il remplace pour le commun des lecteurs deux ouvrages devenus rares, d'Ecquevilly, qui avait d'ailleurs ses mérites, et Muret, qui n'a fait que reproduire Ecquevilly. C'est que l'auteur de cette *Histoire de l'armée de Condé* a puisé non seulement dans Ecquevilly et Muret, mais dans Bouillé, Romain, Neuilly, Thiboult du Puisact, — qu'il nomme une véritable mine de

---

1. Lire p. 17 Mardyck et non *Mardic*; p. 117 Estienne, et non *Etienne* (ce « pas grand'chose » a joué un certain rôle non seulement à Paris, mais en Belgique); p. 140 Talot et non *Tallot*; p. 170 Vietinghoff et non *Witentok* (!); p. 235, par deux fois, Hentz et non *Kunt* (!!).

renseignements (p. 191) et auquel il emprunte sa description du camp de Steinstadt — Puymaigre, La Boutetière et quelques autres mémoires récemment publiés. Il a pareillement consulté les archives de la guerre et le dossier Surval des Archives nationales. Mais, en somme, c'est des documents imprimés qu'il a tiré le plus grand profit. Aussi regrettons-nous qu'il n'apporte pas plus de détails ignorés, d'anecdotes neuves. Il interrompt souvent par de longs extraits sa narration qui devient traînante. Il n'est pas toujours aussi clair, aussi animé, aussi vivant qu'on le voudrait. Il a commis quelques erreurs [1]. Pourtant, bien que M. B. des P. eût pu fouiller davantage, faire plus de recherches encore, donner plus de soin à la forme, son livre témoigne d'un consciencieux labeur. Les divisions sont nettes, et les vingt-quatre chapitres qui composent l'ouvrage se suivent logiquement. Si le récit de Rülzheim et des combats autour de Landau est un peu confus, le récit de Berstheim et de Kamlach se lit aisément. Le rapport secret d'un agent républicain sur le corps de Condé (p. 355) et la note sur le 1er régiment étranger seront les bienvenus. Cette *Histoire*, si imparfaite qu'elle soit, mérite donc d'être consultée, — d'autant que l'auteur se pique d'impartialité et juge très bien que les émigrés aimaient la France, tout en l'aimant à leur manière.

M. Huon de Penanster a vécu dans l'intimité de personnes qui furent mêlées à la conspiration de l'an IX. Mais il ne s'est pas contenté de recourir à la tradition orale ; il a puisé dans le manuscrit de Fauriel publié par M. Lalanne, dans des documents de famille et surtout dans les dossiers de la police secrète. Selon lui, la conspiration de Georges Cadoudal, Pichegru et Moreau, a été dirigée par la police ; Bonaparte voulait perdre Moreau et grouper autour de son rival, pour les atteindre du même coup, tous ceux dont il désirait se défaire ; les rôles furent complètement intervertis, et les véritables conspirateurs n'étaient pas

---

1. P. 12 Bonaparte servait alors au régiment de Grenoble (où Romain le connut), et non au régiment de La Fère ; — *id.* Romain était capitaine au régiment de Grenoble, et non « à la direction de la Corse » ; — p. 22 ce n'est pas Dumouriez qui, en avril 1792, marche sur les Pays-Bas ; — p. 28 il fallait dire que le Hohenlohe en question est Hohenlohe-Kirchberg ; — p. 40 et 51 l'auteur parle deux fois de la prise de Mayence et de Francfort, une fois suffisait, et il aurait dû dire que Condé envoya Romain, Nexon, Prévost et Denis à Mayence ; — p. 51 les Français ne prirent pas Hanau ; — p. 76 Custine voulait alors, non débloquer Mayence, mais livrer simplement un dernier et glorieux combat avant de quitter l'armée du Rhin ; p. 83 (et 67) Kléber ne commandait pas à Mayence ; — p. 110 le général en chef de l'armée française se nommait Carlenc et non *Carlène* (!) ; — p. 133 Pichegru n'a jamais offert ses services à Coblenz, et il était sergent au régiment de Metz, et non au régiment d'Auxonne. — Les noms propres sont trop souvent estropiés : p. 7, 8, 19, *Schenbornlust* et *Schnenbernlust* (pour Schœnbornlust) ; — p. 11 *Saint-Maurice* (pour Saint-Mauris) ; — p. 18 *Bruchstal* (pour Bruchsal) ; — p. 20 *Nahre* (Nahe) ; — p. 28 *Roussie* (Roussy) ; — p. 29 *Stutz* (Yutz) ; — p. 30 *Rethel* (?) ; — p. 32 *Duquet* (Chuquet) ; — p. 33 *Giraucourt* (Gizaucourt) ; — p. 34 *Sey* (Sy) ; — p. 47 *Brissac* (Brisach), etc., etc. ; la liste serait trop longue.

ceux qui s'assirent sur le banc des prévenus. Il faudra tenir compte de ce livre, car l'auteur est exact dans les points principaux de son récit. Mais s'il publie de curieux détails sur les arrestations, notamment en Bretagne et en Normandie, s'il reproduit d'intéressants rapports de Moncey sur le procès et l'embarquement de Moreau, s'il nous renseigne sur le sort de la plupart des gens qui furent mis alors en arrestation, il n'appuie pas toujours ses assertions en un sujet si délicat sur des preuves solides et manifestes. Il commet de menues erreurs qui nous mettent en défiance [1]; il a un parti pris et, par exemple, il avance (p. 217) que Pichegru n'a jamais trahi, que les historiens ont accepté sans contrôle des documents falsifiés et glissés dans les fourgons de Klinglin! Il est, croyons-nous, trop formel, trop affirmatif, et nous devons en rester au jugement de Lanfrey qui déclare que la conspiration fut *en grande partie* — mais non entièrement — provoquée par la police.

M. Marmottan a fait l'histoire du royaume d'Étrurie, qui subsista six ans et quatre mois, d'août 1801 à décembre 1807, c'est-à-dire du règne de Louis Ier (mort le 27 mai 1803) et de la régence de sa veuve Marie-Louise. Il retrace l'épuisement du royaume forcé d'entretenir et de solder les troupes qui gardent le littoral; il montre également les fautes commises, le luxe de la cour et sa bigotterie, la mauvaise gestion des finances, les dépenses inutiles, l'influence du parti antifrançais qui occupe les charges et les emplois. Aussi le royaume ne devait-il pas durer. Le style de M. Marmottan est parfois embarrassé [2], et le récit, coupé par de longs documents, ne se lit pas toujours facilement. Mais dans ses conclusions (p. 247-249), l'auteur explique bien, avec justesse et impartialité, les causes du règne éphémère des Bourbons d'Étrurie. S'il a fait son profit des ouvrages de Zobi et de Covoni, il a étudié sur place; il est allé à Florence et à Livourne; il a consulté les documents de nos archives que les écrivains italiens n'ont pas connus; il reproduit soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives, la correspondance du premier secrétaire Lefebvre, du général Clarke, de Siméon, de François de Beauharnais, d'Aubusson La Feuillade — qui toutefois « accentue un tableau bien peu flatteur » (p. 203), — les lettres de Louis Ier au premier Consul, les rapports de Tassoni, chargé d'affaires de la République cisalpine. Quelques-unes de ces pièces ne se trouvent ni dans la *Correspondance* de Napoléon ni dans les *Mémoires* du prince Eugène.

1. P. 7, la famille des Arena n'était pas *depuis des siècles* ennemie de celle des Bonaparte; — p. 20 Desmarest a été volontaire au 1er bataillon de la Charente; — p. 21 Chépy n'est pas un égorgeur de septembre; — p. 155 est-il vrai de dire que l'armée, lorsqu'elle envoie des adresses de félicitations au premier consul, était restée jusqu'alors étrangère à la politique?; — p. 236 Hémart n'était pas conventionnel, ni régicide; — p. 282 Lajolais n'était pas Suisse (Lajolais, général français, né à Wissembourg!); — lire p. 175 Drake et non *Dracke*; p. 317 Jullien et non *Julien*.

2. On critiquera pareillement des phrases comme (p. 27) « Le Directoire, adoptant la farouche fierté de la Convention », et (p. 67, à propos du tempérament de la reine) « elle était susceptible d'ardeurs ».

Le second volume de M. Marmottan fait le même honneur à son zèle d'investigation historique. Composé d'après les archives de Lucques, il nous renseigne sur la république lucquoise proclamée par Serurier en 1799 et installée par Saliceti qui remet aux habitants, en 1801, une constitution nouvelle. Cette république eut bientôt une sorte de dictateur, Belluomini, que les rapports de Clarke, consultés par M. M. aux archives des affaires étrangères, dépeignent comme un homme ambitieux, cupide et régnant à Lucques par la peur. Mais M. M. a lu, et il reproduit, outre les lettres de Clarke, les dépêches du résident Derville qui finit par demander l'intervention de la France afin d'« enchaîner la fureur des partis ». Le style est encore un peu lourd; la composition manque par instants de fermeté; l'on ne voit pas assez, dans le cours du récit, les effets du « caractère passionné » des Lucquois, et l'on voudrait un tableau plus vivant des intrigues du Grand Conseil, un portrait plus fouillé de ce Belluomini, si habile, si populaire, et qui, selon Clarke, n'a ni talents ni vertu. Toutefois M. Marmottan est le premier Français qui aborde le sujet, et il a tiré bon parti des papiers, manuscrits et imprimés, que lui ont fournis les archives italiennes[1].

Les *Mémoires* de la comtesse Potocka étaient dignes de l'impression. Anne Tyszkiewicz est polonaise : elle décrit avec un sentiment d'horreur le massacre de Praga; elle assiste avec exaltation à la distribution des drapeaux aux trois légions Polonaises; elle raconte avec une profonde émotion les adieux que lui fit Joseph Poniatowski; elle aime la Pologne d'autant plus que la Pologne est opprimée et a droit à l'affection de ses enfants; mais son patriotisme ne l'aveugle pas : elle loue son grand-oncle, le dernier roi, Stanislas-Auguste, mais ajoute que « la nature si prodigue envers l'homme privé avait refusé au monarque ce qui seul fait régner, la force et la volonté »; elle reconnaît les qualités de ses compatriotes, mais ne se dissimule pas leur forfanterie et leur vanité. Après la Pologne, la France est son pays de prédilection. Elle voudrait renaître Française. Mais elle ne sépare pas la France de Napoléon. Bien que l'empereur n'ait pas rendu l'indépendance à la Pologne, bien qu'il n'ait pas mis Poniatowski sur le trône, elle l'admire, elle lui voue un culte passionné, elle éprouve, lorsqu'elle le voit pour la première fois, une sorte de stupeur comme à l'aspect d'un prodige, et il lui semble avoir une auréole. Elle est femme : elle narre d'une façon charmante comment elle veut un soir que son mari l'aime en plein air, au clair de lune; elle ne cache pas qu'elle fut éprise de Charles de Flahaut, cet homme séduisant, ce héros de roman et preux chevalier, et, si elle n'a pas succombé, c'est que Charles s'attache alors et sacrifie sa liberté à

1. Il ne fallait pas dire (p. 5) que les lignes de Wissembourg étaient *formidables*, ni que Houchard et Vandamme ont *jeté les Anglais à la mer*, et il fallait dire (p. 10) qu'« un sieur Permon » était le frère de la duchesse d'Abrantès, dire aussi (p. 30) comment Lucchesini, l'ambassadeur de Prusse, tenait à Lucques et quels étaient ses rapports avec César Lucchesini.

une mystérieuse Française qui lui était depuis longtemps dévouée [1]. Elle aime les arts : elle avait appris à les aimer dans la galerie de Willanow ; elle visite à Paris l'atelier de David, de Girodet, de Gérard, ainsi que le petit musée particulier du galant Denon et, à propos des portraits de Gérard, elle dit qu' « un peintre habile doit faire en sorte que ses portraits soient des tableaux ». Elle a une grande culture littéraire : l'*Iliade* fut dès son enfance son livre de chevet ; une citation de la *Nouvelle Héloïse* dans le *Génie du christianisme* lui fit lire le roman de Rousseau ; elle dévora *Corinne* dans l'exemplaire de Napoléon. Le français dont elle se sert est vif, hardi, personnel. Les personnages qu'elle nous présente sont vivants : sa tante, Mme de Cracovie, veuve du célèbre Branicki et châtelaine du superbe Bialystok — les anecdotes qu'elle tenait de son père Poniatowski sur Charles XII sont curieuses — ; les émigrés Bassompierre, hobereaux prétentieux ; la princesse Borghèse aux formes admirables « trop souvent admirées » et son insignifiant mari ; Murat qui n'a de beau que son panache et qui fait à la comtesse une cour inutile ; Narbonne, qui doit être son mentor et qui vient, tout fardé et « vieux Céladon », la surprendre au bain ! ; Davout qui raffole de Polonaises et vit à Savigny, dans un « abandon un peu soldatesque » ; la sévère maréchale Davout « qui ne perd jamais de vue le maréchalat, Junon d'Homère, femme forte qui ne devait rire qu'au dernier jour » ; le bon Maret, homme de tact et de jugement ; Bignon qui cache de grands talents sous une enveloppe bourgeoise et vulgaire ; le prince de Ligne qui porte si gaiement sa pauvreté ; Mme de Souza qui soigne ses phrases et s'occupe excessivement d'elle-même ; Mme Walewska, jolie comme un Greuze et qui joint à sa beauté l'attitude et la situation commode d'une jeune veuve ; le tsar Alexandre, serré dans son uniforme et si raide qu'il a plutôt l'air d'un officier que d'un souverain ; le grand-duc Constantin à la fois sauvage et pusillanime ; Mme Zajonchek « moitié ministre, moitié Ninon, moins la publicité » ; le généreux Adam Czartoryski ; le grotesque évêque de Pradt ; Marie-Louise au visage de bois et aux gros yeux de porcelaine. M. Casimir Stryenski, l'éditeur de ces *Mémoires*, s'est très bien acquitté de sa tâche. Son introduction offre une analyse spirituelle et fine de l'ouvrage. Il a du reste connu la comtesse et il la représente telle qu'elle fut dans sa fière et enthousiaste jeunesse, comme dans sa vieillesse résignée et doucement mélancolique. Les notes, sobres, instructives, témoignent d'une grande connaissance des choses de Pologne et de l'histoire du premier Empire [2].

---

1. Cf. p. 269 ; mais l'éditeur pouvait nous dire que cette Française était la reine Hortense qui eut de Flahaut un fils, le fameux Morny, né le 21 octobre 1811.

2. On a écrit p. 94 et ailleurs le nom de Kalkreuth *Kalkreyter* ; — pourquoi imprimer F... et non en toutes lettres Flahaut, puisque l'auteur dit que sa mère était Mme de Souza ? ; — p. 221 lire, au lieu de *Layen*, de la Leyen ; — p. 248, le mot attribué à Morellet est de Maury.

M. Henri Moris, le scrupuleux historien, l'éditeur du *Journal* de Suffren et l'auteur des *Guerres dans les Alpes* sous Louis XV et la Révolution, reproduit dans son volume *Nice à la France* les documents officiels relatifs à la « réunion » de Nice en 1793. Ces pièces sont tirées des archives municipales de la ville, des collections du département des Alpes-Maritimes et des archives nationales. Le 15 octobre 1792, les corps administratifs provisoires de Nice et du comté demandent l'annexion ; ils chargent Blanqui et Veillon de porter leur vœu à Paris, et le 4 novembre, Blanqui déclare en pleine Convention que le peuple de Nice a dit à ses délégués avec une douce menace : « Revenez Français ou ne revenez jamais plus. » La Convention répond que le vœu qui lui est soumis émane des administrations provisoires, et non du peuple. Blanqui mande cette réponse à ses commettants ; les assemblées primaires s'assemblent ; toutes les communes (sauf quatre qui désirent l'érection du comté en République sous le protectorat de la France) votent la réunion, et leurs délégués, constitués à Nice en Convention des colons marseillais — pour rappeler que Nice est une colonie marseillaise — renvoient Blanqui et Veillon à Paris. Le 31 janvier 1793, la Convention nationale décrète que le comté de Nice fait partie intégrante de la République. A ces documents M. Moris a joint des extraits des procès-verbaux du club de Nice : on y remarquera l'enthousiasme irréfléchi des clubistes pour Anselme et de curieux détails sur la fête du 7 octobre 1792 — la déesse de la liberté entre au club et le président l'embrasse au nom de la société — sur les sentiments des Niçois, ou, comme on disait alors, des Nissards [1], sur l'allégresse que leur inspirait la réunion « si chère et si désirée ».

Ce qu'il a fait pour Nice, M. Moris l'a fait pour Menton dans un autre volume qui, comme le précédent, mérite bon accueil. En 1792, Menton, ainsi que Roquebrune, dépendait de la principauté de Monaco. Mais, à l'exemple des « Nissards », les Monégasques se réunirent en assemblées primaires. Ils nommèrent douze députés chargés de constituer un gouvernement provisoire. Ces députés formèrent la Convention de Monaco, et dans la première séance, qui eut lieu le 19 janvier 1793, résolurent de demander la réunion de la principauté à la République française. L'un d'eux, l'homme de loi Fornari, rédigea une adresse qui fut portée au général Brunet et transmise à la Convention nationale. Le 14 février 1793, la principauté était réunie. Elle fut rendue par les traités de Vienne à ses anciens maîtres. Mais, en 1848, les communes de Menton et de Roquebrune se soulevèrent. Elles étaient en 1860 provisoirement administrées par le gouvernement sarde — qui différait l'annexion définitive dans l'espoir d'un arrangement amiable avec le prince de Monaco, — lorsqu'elles demandèrent de nouveau leur réunion à la

1. On sait que le mot *Niçard* signifie aujourd'hui un vieux Niçois irréductible et irrédentiste.

France[1]. M. Moris a publié tous les documents officiels relatifs à ces deux annexions. Mais il n'a pas omis de donner dans les *Annexes* les pièces qui concernent la révolution de 1848 : arrêté qui déclare Menton et Roquebrune villes libres sous le protectorat sarde; lettre à Lamartine et réponse de notre ministre des affaires étrangères; vote en faveur de la réunion au royaume de Sardaigne (568 *oui* et pas de *non*); lettre de Cavour à Nigra où l'on trouvera des renseignements sur la situation exceptionnelle des deux localités.

Le volume de M. Duquet ressemble à ses volumes précédents. Même abus de citations; le livre est non seulement « bourré de faits » (p. 1), mais surchargé de textes, et parfois de témoignages insignifiants ou inutiles : pourquoi reproduire les déclamations des clubs, les mensonges de la presse et autres « insanités »? Même patriotisme ardent et peut-être inopportun dans une œuvre d'histoire sérieuse : M. D. traite Bismarck de bête féroce et de monstre. Même inexorable sévérité envers le généralat français et même oubli des difficultés insurmontables qui l'entouraient. A la vérité, M. D. croit cette rigueur de jugement salutaire, et, à plusieurs reprises, il voudrait que ses avis soient entendus et annonce que « les néfastes bureaux préparent des désastres », que nos politiciens gaspillent l'or de la France et se livrent à un « abominable pillage », que notre pays aura « une cruelle surprise ». Mais comme toujours, M. D. est très exact et l'on ne peut travailler avec plus de zèle, plus d'attention et de patience. Il raconte avec les plus grands détails le second échec du Bourget, ce « combat pour rire », et il a retrouvé le fameux mur blanc qui arrêta Lavoignet et que nos canons auraient pu jeter par terre. Il retrace pareillement avec une précision minutieuse la perte du plateau d'Avron, que Trochu aurait dû conserver. Tel quel, avec ses défauts et ses qualités, le volume est, comme l'œuvre entière, et selon l'expression même de M. Duquet, « aussi intéressant à lire qu'instructif à méditer ».

Le livre de M. de La Brière sur l'ordre de Malte n'est pas un livre; à vrai dire, ce n'est qu'une suite de notes. L'auteur expose le passé de l'Ordre et son présent; il décrit ses vestiges qui subsistent en nombre à Paris (armes; commanderies de Saint-Jean-de-Latran, du Temple et de Saint-Antoine; papiers des archives nationales; tombeaux du musée de Cluny; tableaux et statues); il raconte le règne du grand-maître Rohan, et, — après avoir, sous le titre d'éphémérides révolutionnaires, et sous forme d'annales, résumé les rapports de l'Ordre avec la Révolution — la capitulation signée par Hompesch, les faits et gestes de la légion maltaise en Égypte; il analyse le pamphlet de Carasi : *L'Ordre de Malte dévoilé*, loue l'historien Vertot, distingue les faux ordres de Malte (l'ordre protestant d'Angleterre, l'ordre de Russie, l'ordre des chevaliers protestants d'Allemagne ou *Johanniterorden*) et les ordres frères (Tem-

---

1. Menton : 910 électeurs inscrits, 695 votants, 639 *oui*, 54 *non*; Roquebrune : 210 électeurs inscrits, 194 votants, 194 *oui*.

pliers, Teutoniques, Porte-Glaive, ordres espagnols de Calatrava, d'Alcantara, de Saint-Jacques, ordre portugais d'Aviz). Tout cela est bref, rapide, un peu décousu, parfois sommaire. Quelques erreurs se sont glissées dans le récit de la capitulation emprunté uniquement à la *Correspondance* de Napoléon et à la relation de Doublet [1]. Si les lettres curieuses de La Ferté, commandeur de Thévalles, nous font voir en lui un chrétien exemplaire, il ne faut pas croire que tous ses confrères lui ressemblaient, et Napoléon a dit que les baillis et commandeurs employaient les revenus de l'Ordre à tenir leurs maisons avec luxe et à enrichir leurs familles. Mais ce livre qui se lit avec agrément nous apprend bien des choses : que l'Ordre existe, qu'il possède, qu'il agit (voir p. 30-34 la liste des principaux membres français et p. 255-262 l'énumération des œuvres actuelles), qu'il a eu son heure d'expansion coloniale, qu'il pratiquait au XVIII[e] siècle une singulière tolérance.

A. CHUQUET

BULLETIN

— M. J.-B. CHABOT a entrepris, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, d'après les mss. de Paris et de Rome, la publication du texte syriaque (avec traduction française) du recueil connu sous le nom de *Synodicon orientale*, comprenant les actes et les décisions de treize conciles assemblés par le catholicos Isaac (410) et par divers patriarches nestoriens dont le dernier est Henanjésus (694). Ce recueil renferme de précieux renseignements sur l'histoire religieuse et civile de la Perse pendant cette période.

— M. G. BRONISCH a publié à part, sous le titre de *Kaschubische Dialectstudien, erstes Heft* (Leipzig, Harrassowitz, 1896), l'étude précise et détaillée qu'il a faite du dialecte kaschoub et qui a déjà paru dans l'*Archiv für slavische Philologie* (XVIII). Il annonce, pour un prochain fascicule, la publication de textes du même dialecte. — A. M.

— Dans une brochure de 66 pages parue à Breslau sous le titre *Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische*, M. H. WINKLER discute le rapprochement qu'on a établi entre la langue du second système des inscriptions achéménides et les langues ouralo-altaïques; il refuse absolument de reconnaître à cette langue le caractère ouralo-altaïque et indique en terminant quelques traits de ressemblance avec les langues du Caucase. — A. M.

— M. Fr. BLASS a publié l'an dernier, à la librairie Vandenhoeck et Ruprecht de

1. P. 122 pourquoi appeler le contre-amiral Blanquet du Chayla *général de marine?* — P. 130 lire l'avocat Scembri et non le *docteur Schembri*, Bonnano et non *Bonanni*, Amati et non *Amat*. — P. 152-155 il ne faut pas croire que les chevaliers qui suivirent Bonaparte formèrent un corps particulier ; d'Andigné et Mongenet rentrèrent dans l'artillerie comme Picot de Moras dans le génie; du Roure fut agent dans la province de Gizeh; Du Quesnoy, dans celle de Menouf; Beauregard, dans celle de Qelyoub; Pina, dans celle de Mansourah ; Chanaleilles, dans celle de Damiette, etc., etc. — Dans cette liste lire, au lieu de *Sartans*, Durand-Sartoux.

Gœttingen, une très complète et savante grammaire de la langue du Nouveau Testament (*Grammatik des Neutestamentlichen Griechisch*, xij-329 pp., 5 mk. 40). Par suite de circonstances accidentelles, l'article de fond que la *Revue* devait y consacrer n'a pu venir en son temps, et ce remarquable ouvrage, accueilli suivant ses mérites en France ainsi qu'à l'étranger, n'a plus besoin désormais de sa publicité; mais elle doit tenir à honneur de ne pas laisser croire qu'il ait pu lui échapper. L'auteur, comme bien on pense, a fait œuvre de philologue, et non pas de linguiste.. C'était son droit: et, lorsque la philologie à elle seule, par la collation scrupuleuse, non seulement de tous les textes, mais des principales variantes manuscrites du Nouveau Testament, atteint une telle solidité de critique et une telle sûreté de conclusions, la séparation absolue de la philologie et de la linguistique apparaît comme une des conditions presque nécessaires de la division du travail scientifique. On ne regrettera donc même pas de ne pas rencontrer dans les pages de M. Blass ce souffle des hauteurs qui anime et vivifie parfois celles de Winer-Schmiedel. Tels qu'ils sont, les deux ouvrages se complètent et se contrôlent l'un l'autre, au grand profit des théologiens et des hellénistes. — V. H.

— M. C. R. Unger, professeur à l'Université de Christiania, compte un demi-siècle d'activité dans le domaine de l'histoire politique et linguistique de la Scandinavie. A l'occasion de la nouvelle année de son 80e anniversaire, ses collègues et amis, presque tous ses anciens élèves, lui ont dédié un volume de *Sproglig-Historiske Studier* (Kristiania, Aschehoug, 1896) dû à leur collaboration. Ces *Études* sont au nombre de onze, savoir : A. B. Larsen, la relation des dialectes nordiques avec les langues circonvoisines; S. Bugge, les composés vieux-nordiques dont le second terme est le mot *naut-r* (compagnon); O. Rygh, noms de fjords en nordique; H. I. Huitfeldt-Kaas, sur quelques faux diplômes; A. Taranger, sur une coutume ou règle de jurisprudence foncière nordique; G. A. Giessing, sur l'écrivain Saemund le Sage; M. Nygaard, le style savant dans la prose norroise; A. Torp, contributions à l'étymologie germanique et spécialement nordique; E. Hertzberg, sur un recueil de lois du XIIIe siècle; H. Falk, l'insertion de *j* intensif et péjoratif dans les mots nordiques; G. Storm, un règlement de gilde à Trondhjem (avec planche). — V. H.

— Il vient de paraître à la librairie Freytag de Leipzig une édition des *Tusculanes* (I, II et V), par M. Em. Gschwind, professeur au gymnase de Prague. C'est le second volume (le premier est un Tite-Live, XXVIe livre par Stitz) d'une nouvelle collection de classiques grecs et romains avec notes en allemand. On y prodigue tout ce qui peut aider l'élève : analyses, manchettes, lexique. Dix gravures communes reproduisent les bustes des principaux philosophes ou poètes anciens. Les notes du bas des pages sont tout à fait élémentaires; elles rappellent assez exactement les éditions pitoyables qui infestaient nos collèges il y a une trentaine d'années : voilà que « la pédagogie » en dote nos voisins : grand bien leur fasse, mais quel singulier retour des choses d'ici bas! — E. T.

— Le tome VII (1896) des *Harvard Studies* contient (p. 65-84) un article de M. Clément L. Smith sur le Voyage de Cicéron en exil. Les dates d'arrivée ou de départ en chaque ville sont discutées avec soin et rapprochées de nos textes que l'auteur, comme le font aussi nécessairement la plupart des éditeurs, propose de corriger en de nombreux passages. — E. T.

— « On n'a, dit M. Brun-Durand (*Inventaire des biens mobiliers et immobiliers d'un jurisconsulte de Valence*, 1348. Paris, Leroux, gr. in-8o de 36 p.), guère publié jusqu'à présent que des inventaires d'églises ou de grands personnages, et ce ne sont pas toujours les inventaires les plus riches et les plus abondants qui sont les plus

précieux; par cela même qu'ils se rapportent aux classes les plus apparentes et conséquemment les plus connues de la société, ils ne font le plus souvent que fortifier des données acquises, confirmer ce que l'on savait déjà, tandis que les inventaires de bourgeois, particulièrement ceux d'une date ancienne, ont l'incontestable mérite de nous faire pénétrer dans l'intérieur de gens appartenant à une classe non moins intéressante et singulièrement moins connue que les classes aristocratiques. » Le document édité et savamment annoté par M. B.-D. justifie cette appréciation. Les détails curieux y abondent. Mentionnons ce qui regarde la valeur du florin et l'exagération des calculs de Leber, la traduction des mots *cutellos, scutellos, scindipendium* (les deux premiers mots signifieraient de petits couteaux, et le troisième qui ne se trouve nulle autre part, un instrument tranchant, comme les ciseaux, que l'on portait suspendu à la ceinture), l'indication de termes qui n'ont pas été cités par Du Cange (*mornae*, viroles; *barbaria*, nom d'une fourrure; *coquipendium*, marmite en fonte de fer; *palpre*, peuplier). Citons aussi des renseignements bibliographiques sur des ouvrages imprimés ou manuscrits : les traités inédits du jurisconsulte lorrain Jacques de Révigny, le *Speculum judiciale* de Guillaume Durand (si célèbre au moyen âge qu'on nomma son auteur *speculator*, et si oublié aujourd'hui que Camus et Dupin n'en disent mot), etc. Une table alphabétique renferme tout ce que la brochure contient de noms de personnes, de noms de lieux, de titres d'ouvrages et de mots de la basse latinité. — T. de L.

— Le *Théâtre choisi de Pierre Corneille* que publie M. Félix Hémon (Paris, Delagrave, 1897, In-8°, x et 766 p.), condense en un volume les quatre volumes qu'il a publiés à la même librairie il y a dix ans. Il renferme le quatuor consacré des pièces classiques et trois autres pièces, *Pompée*, *Rodogune* et *Nicomède*. Les introductions ont été ramenées à la proportion de courtes notices, et les notes, réduites à l'essentiel. Un *Index* de la langue de Corneille contient les expressions cornéliennes des sept pièces : travail méritoire qui abrège et simplifie sur beaucoup de points les lexiques de Marty-Laveaux et de Godefroy, et qui, sur nombre d'autres, les précise et les complète. — A. C.

— La même librairie édite un volume de *Scènes choisies* de Molière (in-8, xxx et 474 p.), publiés avec une introduction, un appendice, des notices, des analyses et des notes par M. Albert Cahen. Le volume, destiné aux enfants des classes de cinquième et de quatrième, à des écoliers de douze à quatorze ans, remplira son but, et les notes, toutes au bas de la page, éclaircissant chaque difficulté, offrant par instants des rapprochements instructifs, seront utiles au public que l'éditeur a en vue. — C. H.

— M. Alfred Leroux, archiviste du département de la Haute-Vienne, vient de publier un *Choix de documents* relatifs à ce département, de 1791 à 1839 (Limoges, 1896. In-8°, vi et 376 p.). On trouve dans ce volume des rapports administratifs adressés au conseil général en 1791, des documents sur la réorganisation du culte catholique (prestation du serment de fidélité en 1801, installation de la première pierre du Séminaire diocésain en 1821), des documents sur la réorganisation de l'enseignement public (distribution des prix de l'École centrale en 1802, ouverture du lycée de Limoges en 1804, installation de l'Académie en 1810, rapport sur l'état de l'instruction primaire en 1838-1839), des documents sur la cour impériale, sur les loges maçonniques, sur l'agriculture, l'industrie, le commerce. La plupart des pièces contenues dans le volume ne sont pas inédites; elles ont paru, en leur temps, sous forme de brochures imprimées; mais elles sont très rares, et M. Leroux a bien fait de les réunir et de les reproduire. Deux tables, l'une, des noms d'hommes et de lieux, l'autre, des matières, seront fort utiles aux historiens. — A. C.

— Le général Carlenc qui fut élevé en dix jours du grade de chef d'escadron à celui de divisionnaire et qui commanda en chef à titre provisoire l'armée du Rhin du 2 au 22 octobre 1793, était tombé dans un oubli si profond que les historiens le nommaient Carleng ou Carlin — et à l'instant, l'auteur d'un gros travail sur l'armée du Condé le nomme Carlène — et tous, copiant Gouvion-Saint-Cyr, avaient donné sur ce brave homme des détails erronés. Dans son *Wissembourg*, M. A. Chuquet rétablit la vérité. M. Etienne Charavay consacre aujourd'hui, d'après les archives historiques et administratives du ministère de la guerre, une notice très détaillée à l'éphémère commandant de l'armée du Rhin (*Le général Carlenc*. In-8° de 36 p. Extrait du « Bulletin historique et philologique »). Chef d'escadron de dragons, Carlenc était à Benfeld lorsqu'il fut recommandé par un officier aux représentants qui l'appelèrent à Wissembourg : le 20 septembre, il était général de brigade ; le 1er octobre, général de division; le 2 octobre, général en chef; le 13 octobre, il lâchait les lignes de Wissembourg ; le 27, il était destitué et arrêté; mis en liberté le 22 décembre, envoyé à l'armée du Nord, destitué de nouveau 9 mars 1794) sans doute sur l'avis de Saint-Just et de Le Bas qui se rappelaient Wissembourg, il se retira dans le département de l'Hérault, à Saint-Pons, où il mourut à quatre-vingt-cinq ans. P. 14 et p. 27 il faut lire Surbourg au lieu de *Sarrebourg* qui est évidemment trop loin de Wissembourg, et d'ailleurs Carlenc écrit (p 27) que l'armée battue est entre Soultz et Surbourg. — A. C.

— M. l'avocat général Jean Cruppi a prononcé, le 16 octobre 1896, en l'audience de rentrée de la Cour de cassation, un important discours qu'il vient de publier (Paris, Marchal et Bellard) sur ce sujet : *Napoléon et le Jury*. On y trouve une étude historique très intéressante sur les vains efforts que fit Napoléon pendant quinze ans, auprès des magistrats de ses cours souveraines, pour faire disparaître l'institution du jury de notre code de justice criminelle. C'est un travail très curieux et très documenté. — R. Rs.

— L'ouvrage de M. Hjalmar Hahl, *Les tendances morales dans l'œuvre de Giacomo Leopardi* (in-4 de IV-209 p. Helsingfors, 1896), est d'un débutant et d'un étranger ; mais il est d'un débutant qui, dès maintenant, fait honneur à ses maîtres par la conscience dont il témoigne dans l'investigation des faits, et qui s'honore lui-même par l'élévation de ses idées et la générosité de ses sentiments. On n'y trouvera rien de bien nouveau ; mais le beau sujet choisi par l'auteur n'est pas de ceux où il est facile d'être neuf. L'idée générale en est juste : M. Hahl estime que la douleur n'a pas plus desséché qu'abattu l'âme de Leopardi ; toutefois, il atténue trop par endroits l'amertume de son scepticisme. Qu'il prenne garde surtout, dans ses travaux ultérieurs, à l'obscurité métaphysique du style! Mais il promet dès maintenant un italianisant distingué. — Charles Dejob.

— Dans la première partie d'un travail intitulé les *Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-1871* (Paris, Dubois, 1897. In-8°, 36 p.), M. A. Martinien donne des renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs : 1° les noms des chefs des régiments de la garde nationale mobile ; 2° les dates de la formation et du licenciement de ces régiments; 3° la liste des bataillons de la garde mobile qui ne furent pas enrégimentés et les noms de leurs commandants ; 4° la liste des batteries d'artillerie des départements et les noms de leurs capitaines-commandants ; 5° les emplacements de ces régiments, bataillons, batteries, etc., au 1er mars 1871 ; 6° l'emplacement des bataillons et batteries de la garde mobile qui défendaient Paris au 15 janvier 1871 ; 7° les noms des officiers supérieurs tués ou blessés. M. Martinien aurait dû dédoubler cette dernière liste, énumérer d'abord les tués, puis les blessés

et il fera bien de prier son imprimeur de veiller sérieusement à la correction de ses épreuves pour ne pas être obligé à trop d'*errata*. Mais les informations qu'il publie et qu'il a sûrement recueillies avec une peine infinie, seront les bienvenues, et nous attendons la seconde partie qui sera sans doute consacrée aux mobilisés. — A. C.

— L'étude de M. G. Salles (*Les origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger*, d'après des documents inédits extraits principalement de la Bibliothèque impériale de Vienne, des Archives des Bouches-du-Rhône et de la Bibliothèque nationale à Paris. Paris, Leroux 1896, in-8°, 63 p.), n'est pas une monographie au sens exact : l'auteur n'a pas recueilli systématiquement les renseignements sur les plus anciens consulats français. Son intention semble avoir été seulement d'attirer l'attention sur une institution mal étudiée jusqu'ici et d'en montrer l'importance. Il a ramassé, soit dans les documents imprimés, soit dans les archives, et il publie un choix de faits de nature à donner une idée de l'ancienneté des consulats (les mentions des plus anciens « *consuls des Français* » ou « *consuls de la nation française* », sont du XIVe siècle), du système de nomination, du cérémonial d'installation, des droits lucratifs attachés à la fonction, des attributions, de la vénalité des charges de consul. Il y joint des notices sur les consuls d'Alexandrie les plus importants et les mieux connus, et quelques indications sommaires sur ceux de Syrie, de Barbarie, des pays méditerranéens et des pays du Nord. Il ne faut pas prendre à la lettre l'expression « histoire des origines et des développements de la belle institution des consulats » employée par l'auteur. Son travail est une esquisse d'ensemble, d'ailleurs instructive. Les faits sont choisis avec discernement et exposés clairement. Il manque une notice critique sur la nature des documents inédits employés par l'auteur, omission inexplicable de la part d'un érudit de profession. — Ch. Seignobos.

— M. Marc de Vissac publie chez Champion une étude sur *Amable Faucon, poète limagnien*. Mais Amable Faucon, qui est-ce ? — Presque rien. Un brave artisan qui, comme tant d'autres en l'ancienne France, amusa un instant sa ville natale par ses vers facétieux. Auvergnat de Riom, il écrivit en auvergnat. Il naquit en 1724 et mourut on ne sait quand, au commencement de ce siècle, après avoir été successivement chapelier, clerc de procureur, agent-voyer, journaliste, et constamment besogneux. Ses chansons malicieuses et ses bons contes égayèrent ses amis et ses voisins, mais sans parvenir à se répandre hors de Riom, pas plus d'ailleurs que son œuvre maîtresse en quatre mille vers, la *Henriade* mise en vers burlesques et auvergnats. Au dire de son biographe lui-même, on ne parviendrait guère à lui découvrir d'autres qualités que sa grosse bonne humeur. C'est assurément trop peu pour que l'histoire littéraire se décide à tourner le moindre regard vers lui, mais c'est mille fois plus qu'il n'en faut pour que les félibres songent à lui élever un buste, et, en tout cas, l'étude que vient de lui consacrer M. Marc de Vissac sera bien accueillie par tous ceux qui s'intéressent aux menus détails de la vie provinciale d'autrefois. — Raoul Rosières.

— Le livre que vient de publier M. Léon Walras, *Études d'économie sociale* (*Théorie de la répartition de la richesse sociale*, Lausanne, F. Rouge et Paris, F. Pichon 1896, VIII-464 p. in-8°) mérite assurément l'attention des sociologues et des économistes. Il témoigne de l'effort sérieux, suivi et patient d'un homme qui travaille depuis de longues années à élucider des problèmes qui préoccupent tous les esprits. L'auteur n'a rien d'un sectaire et il conçoit son socialisme comme une doctrine très large, à la manière des premiers socialistes français qui ne le restreignaient pas à une pure théorie économique, mais en faisaient une philosophie particulière de l'homme, de ses rapports avec ses semblables et avec les choses. Il faut louer M. Walras de sa

tendance à chercher ce qu'il y a de meilleur chez ses devanciers et à vouloir concilier des doctrines souvent divergentes ou adverses. Son livre est d'ailleurs, avant tout, un livre d'économie sociale, comme son titre l'indique; ce sont les problèmes économiques qui le préoccupent et qu'il s'efforce de trancher, armé d'une érudition abondante. On peut regretter que son œuvre soit d'un abord difficile : elle consiste en une série d'études mal reliées entre elles, et dont le fil est difficile à suivre. Le style manque parfois de sobriété et de netteté. Enfin, je déplore chez l'auteur un certain penchant à l'abstraction qui se traduit par sa sympathie pour une sorte d'algèbre sociale dont il se fait le propagateur. Je sais bien qu'il ne l'emploie que pour l'étude des phénomènes purement économiques. Il n'importe : il est très dangereux en matière sociologique d'oublier qu'il s'agit d'êtres et de choses, ou de ne pas s'en souvenir continuellement. Rousseau, d'une part, dans sa singulière algèbre du *Contrat social*, les manchestériens par ailleurs, témoignent de l'inconvénient qu'il y a à s'écarter de la réalité tangible. Et l'on est doublement inquiet en voyant M. Walras proclamer la science sociale « une science abstraite et déductive autant et plus que la mécanique des forces matérielles ». — A. Lr.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 février 1897.

M. Héron de Villefosse, président, donne lecture d'une lettre du R. P. Delattre, datée de Carthage, 16 février. Le P. Delattre rappelle que, dans la séance du 4 mai 1894, il a fait présenter à l'Académie plusieurs photographies reproduisant de grands marbres découverts à Carthage, sur la colline de Saint-Louis. Le plus complet était un haut-relief de la Victoire, dont le buste et la tête avaient pu être reconstitués à l'aide d'une soixantaine de fragments. Deux des photographies représentaient la partie supérieure de deux autres grandes figures ailées, portant une corne d'abondance. L'une était intacte depuis la ceinture, et l'autre depuis le cou seulement. Cette dernière vient d'être complètement reconstituée à l'aide de plusieurs centaines de fragments. Le P. Delattre en adresse une photographie à l'Académie — M. de Villefosse insiste sur l'importance des services rendus à l'archéologie par le P. Delattre.

L'Académie décide qu'il y a lieu de procéder au remplacement de M. de Mas-Latrie, membre libre, décédé depuis plus d'un mois. — Les titres des candidats seront discutés le 19 février prochain.

M. Giry est nommé membre de la Commission des diplômes, en remplacement de M. de Rozière, décédé.

M. Dieulafoy communique un mémoire sur l'architecture militaire au XIIIe siècle. Il choisit comme exemple le Château-Gaillard, construit aux Andelys par Richard Cœur-de-Lion, à la fin du XIIe siècle, et il montre les différences profondes qui distinguent cet ouvrage des forteresses antérieures. M. Dieulafoy, au lieu d'attribuer, comme ses devanciers, cette révolution à la lecture de Végèce, établit qu'elle est due à des influences orientales.

M. Schlumberger présente les photographies de trois rouleaux dits *Exultet*, qui lui ont été communiqués par M. Bertaux, membre de l'École française de Rome. Ce sont d'abord celles de deux *Exultet* de l'antique collégiale de Saint-Nicolas-de-Bari. Un surtout de ces deux rouleaux est précieux par de superbes miniatures byzantines, dont l'une représente deux « basileis » du XIe siècle. Ce sont ensuite les photographies d'un magnifique *Exultet*, complètement inédit, appartenant à la cathédrale de Salerne. Ce dernier rouleau est enrichi de très belles peintures. M. Bertaux le croit du milieu du XIIIe siècle environ.

L'Académie déclare accepter le legs qui lui a été récemment fait, par M. Auguste Prost, d'un titre de rente de 1.200 francs, destiné à fonder un prix annuel qui sera décerné à l'auteur français du meilleur travail sur Metz et les pays voisins.

M. Clermont-Ganneau lit une note où il cherche à établir que la tradition qui fixe près de Jérusalem l'emplacement du tombeau de Rachel, a son origine dans une confusion avec le tombeau du roi Archelaüs.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

(La suite au prochain numéro)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1er mars — 1897

FINOT, Les lapidaires indiens. — HAIGH, La tragédie grecque. — Tacite, Histoires, I. p. DAVIES. — Horace, Epodes, I. p. GOW. — Plaute, Pseudolus, p. AUDEN. — HIS, Les domaines de l'empire romain. — WILLMANNS, Grammaire allemande, I, 2e éd. — Corneille, Don Sanche d'Aragon p. HÉMON. — D'EICHTHAL, Tocqueville et la démocratie libérale. — NOLHAC et PÉRATÉ, Le Musée national de Versailles. — *Bulletin*. — Académie des inscriptions.

Louis FINOT. **Les Lapidaires indiens** (*Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes. Sciences philologiques et historiques. Cent-onzième fascicule*). Paris, Émile Bouillon, 1896. — LII-4-280 p. in-8.

Dans un récent article de la *Revue* (28 déc. 1896), M. de Mély a parfaitement montré l'importance de la publication de M. Finot et la place qui lui revient dans l'ensemble de la littérature des Lapidaires. Mais il n'a rien dit de l'intérêt spécial qu'elle présente pour les études sanscrites, ni des qualités philologiques qui la recommandent à l'attention des indianistes. La notice qui suit ne fera donc pas double emploi.

La *ratnaparîkâs*, ou connaissance des pierres précieuses, est une discipline vieille dans l'Inde. La littérature est pleine d'allusions aux qualités vraies ou supposées des pierreries et au négoce dont elles étaient l'objet. L'art de les distinguer et de les apprécier n'était pas le propre du commerçant : d'après le *Kâmasûtra,* qui est un livre ancien, il était un des compléments de l'éducation de l'homme du monde, et des textes épigraphiques montrent qu'il faisait partie de celle des rois. En réunissant ces témoignages, M. F. établit en outre que cet art ne s'acquérait pas seulement empiriquement, mais que, de bonne heure, il avait été réduit en doctrine : que, dès le VIe siècle et probablement bien auparavant, il y a eu un *ratnaçâstra.* Des textes mêmes de cette ancienne discipline, si l'on excepte ce qui en a passé dans des ouvrages de médecine et un fragment incorporé dans la *Bṛhatsaṃhitâ* de Varâhamihira, rien pourtant, ou presque rien n'était accessible jusqu'ici autrement qu'en manuscrit [1], et c'est un premier mérite de M. F. de les avoir mis en si

1. Le premier des textes de M. Finot avait bien été imprimé deux fois tant bien que mal à Calcutta, dans le *Garudapurâna*, auquel ce texte a été incorporé. Mais il y était méconnaissable, et c'est un aussi grand mérite à M. Finot de l'y avoir déniché que d'en avoir donné une édition vraiment critique d'après les manuscrits. De même les textes 3 et 6, bien que déjà imprimés auparavant, sont ici *édités* pour la première fois.

grand nombre à notre disposition. C'en est un autre de les avoir si bien choisis. Un coup d'œil sur sa note de la page XIV [1] fait voir qu'il lui eût été relativement facile de grossir son volume. On doit lui savoir gré d'avoir été plus soucieux de la qualité que de la quantité de la marchandise et de nous avoir donné un choix qui, pour être bien fait, demandait beaucoup de tact et une connaissance très étendue de la matière.

A l'exception des chapitres de la *Bṛhatsaṃhitā*, qui ne pouvaient manquer ici, les textes ainsi réunis sont, non pas des extraits, des coupures ou chapitres détachés d'ouvrages [2], mais des traités indépendants ou qui ont été considérés comme tels dans l'Inde, même quand ils se trouvent incorporés à de plus grandes compilations. Ce sont : 1° la *Ratnaparīkṣā* de Buddhabhaṭṭa et — 2° les chapitres 80-83 de la *Bṛhatsaṃhitā* de Varāhamihira. Ces deux textes dérivent d'une source commune, probablement l'ancien *Ratnaçāstra* aujourd'hui perdu, qu'ils abrègent et dont ils sont les représentants les plus anciens. Les chapitres de Varāhamihira, qui n'en représentent qu'une partie, sont du VIe siècle. Le traité de Buddhabhaṭṭa ou Buddhabhaṭa ne doit être guère moins ancien, à en juger par la variété des mètres qu'il emploie pour ses 250 stances et qui, dans les traités techniques postérieurs, sont remplacés par l'uniforme çloka. — 3° L'*Agastimata*, « la doctrine d'Agasti », un remaniement plus développé et plus jeune du même çāstra, fait sur des données en parties différentes et dans le sud de l'Inde [3]. L'attribution de la science des pierres précieuses à Agasti ou Agastya, de même que la relation de ce personnage avec la région du sud, est surtout pourānique. — 4° La *Navaratnaparīkṣā*, un abrégé de la même doctrine traditionnelle, en 126 ou en 183 çlokas. L'une des deux recensions connues le donne comme une portion du *Smṛtisāroddhāra* d'un certain Nārāyaṇa paṇḍita ; mais différents passages paraissent indiquer comme auteur un roi Soma, qu'on est bien tenté d'identifier avec le Cālukya Someçvara Bhūlokamalla, l'auteur du *Mānasollāsa*, qui régnait dans la première moitié du XIIe siècle [4]. — 5° L'*Agastiyā Ratnaparīkṣā*, un autre com-

1. Cette note est elle-même le résultat d'un choix : rien n'eût été plus aisé à M. Finot, pour peu qu'il y eût tenu, que de l'amplifier par la mention de coupures et de chapitres détachés. Je cite au hasard : Berlin, 2239 ; Tanjore, 195b (tous deux du *Skandapurāṇa*) ; Oxford, 86b (du *Purāṇasarvasva* de Halāyudha, XVe siècle).

2. Des extraits de cette sorte, empruntés à des ouvrages publiés, par exemple le 245e chapitre de l'*Agnipurāṇa*, ont été utilisés dans les notes et dans l'introduction. Cf. p. XIX.

3. En 344 et, avec l'appendice, 414 çlokas.

4. Ce n'est là, comme le dit M. Finot, « qu'une hypothèse » ; mais elle est séduisante, car la signature de ces çlokas est exactement celle qui revient sans cesse dans le *Mānasollāsa*. Le présent traité, avec ses 126 çlokas dans une recension, 183 dans l'autre, n'est pas le chapitre du *Mānasollāsa* relatif aux pierres précieuses qui se trouve dans le no 590 de Berlin et n'en contient que 53. Mais il pourrait se trouver ailleurs dans l'ouvrage ou, du moins, les vers ainsi signés pourraient s'y trouver. La compilation composée par le roi ou en son nom paraît avoir joui d'une grande fa-

pendium de la même doctrine, en 100 çlokas, qui, ainsi que l'indique déjà le titre, dépend de l'*Agastimata* pour l'ensemble, mais est original dans le détail. — Les trois opuscules suivants sont moins importants, et ils n'ont été reproduits par M. F. que pour se conformer aux manuscrits, qui les donnent d'ordinaire à la suite des textes principaux ; — 6° un *Ratnasamgraha* en 22 çlokas ; — 7° une *Laghuratnaparīkṣā* en 20 çlokas ; — 8° un *Manimāhātmya* en 58 çlokas. Ces traités, les cinq premiers surtout, permettront de se faire une idée approximative de ce qu'était l'ancien *Ratnaçāstra* aujourd'hui perdu, non quant à la forme, car il était probablement rédigé en prose et en style de sûtra, mais quant à la doctrine. « Ce çāstra mis à part », nous dit M. F., et on peut s'en fier à lui, « je ne pense pas qu'aucun des textes qui ont joui d'une véritable autorité dans l'Inde manque au présent recueil. »

Les textes ont été édités par M. Finot avec le plus grand soin, à l'aide de tout ce qu'il a pu réunir de manuscrits, en mettant à contribution les dépôts de Paris, de Londres, de Florence, de Bombay, de Pouna, de Madras et de Calcutta. Les variantes, très nombreuses et parfois assez considérables pour constituer des recensions différentes, ont été intégralement reproduites. Chaque texte est accompagné d'une excellente traduction. Dans l'introduction (LII pages), toute l'archéologie du sujet est présentée avec une rare compétence ; les textes, d'abord examinés chacun à part, sont comparés entre eux et classés selon leurs affinités et leurs divergences ; les particularités du langage technique sont étudiées et précisées ; enfin la doctrine est exposée dans son ensemble et impartialement appréciée. M. F. ne la surfait pas ; mais il ne la ravale pas non plus. Il fait observer fort justement que les auteurs de ces traités étaient non des professionnels, mais des lettrés qui se chargeaient de mettre en beau langage la tradition du métier. Cette tradition elle-même reposait sans doute sur l'expérience ; mais en même temps elle y échappait sans cesse par le merveilleux et jusque dans ses affirmations en apparence les plus positives. Elle affirmait, par exemple, que le diamant parfait surnage dans l'eau : les joailliers savaient bien que cela n'était pas vrai de ceux qui leur passaient par les mains ; mais c'était là un vieux *dictum* qui pouvait être vrai du diamant idéal. Il en est de même des catégories qu'elle établit pour les pierres, des origines, des vertus, des couleurs qu'elle leur prête. Plusieurs des manipulations qu'elle prescrit sont d'une complication fantastique ; mais nos vieux livres de métier sont pleins de recettes semblables, où il n'y a d'efficace qu'une minime fraction, et notre pharmacopée même ne s'en est débarrassée que récemment. Si l'on tient

---

veur, et il n'est pas probable que cette signature bien connue ait été usurpée par un autre, même par un homonyme. M. Finot s'est donné tant de peine pour éclaircir toutes les questions relatives à ses textes, qu'il a pour ainsi dire autorisé par avance le reproche de n'en avoir pas pris un peu davantage pour élucider aussi celle-ci. Une date, ne fût-ce que celle d'une limite supérieure, est chose si désirable pour ces documents qui flottent à la dérive.

compte des dispositions de l'esprit indien, de sa manie d'énumérer et de diviser, de compléter ce qu'il sait par ce qu'il suppose ou imagine, on pourra même trouver que cette doctrine est relativement assez sobre. En somme, nous n'étions guère plus avancés en Occident avant l'avènement de la chimie et de la cristallographie.

Il ne me reste plus qu'une observation à ajouter : l'auteur du premier traité, Buddhabaṭṭa, était bouddhiste et probablement un religieux. Or, dans un écrit canonique, le *Sāmaññaphalasutta*, il est parlé de la profession d'expert en pierres fines comme d'un genre de vie blâmable. M. F. voit là une contradiction entre la loi et les mœurs, et il en conclut en outre que la profession était envisagée différemment par les bouddhistes et par les brâhmanes. Je crois qu'il y a là un peu d'exagération. Dans les choses séculières, les bouddhistes ne paraissent pas avoir différé des brâhmanes ni du commun des Hindous. Sans doute la profession était regardée comme indigne d'un *sàmana*, qui était censé ne rien posséder. Mais, en cela, il ne différait pas d'un religieux de n'importe quelle secte. Quant au laïc, les écritures bouddhiques font la place trop belle aux marchands de toute sorte, pour qu'on les soupçonne de vouloir lui interdire une branche de négoce qui pouvait fort bien être à la fois profitable et honnête. La profession doit être mise plutôt à côté de toute une série d'autres, dont il est parlé tantôt en bien, tantôt et plus souvent en mal, parce qu'elles sont tout particulièrement propices à la fraude et au charlatanisme. Et alors, ce n'est plus à une opinion bouddhiste que nous avons affaire, mais à une opinion hindoue. Encore aujourd'hui, l'orfèvre, comme classe, n'est pas côté haut. Dans le passé, le médecin parait assez souvent voué au mépris. Et il n'est pas jusqu'à ce membre, de tous le plus indispensable, d'une communauté hindoue, l'astrologue, à qui la littérature ne décerne à la fois un brevet d'honneur et un brevet d'indignité. Et encore faut-il distinguer entre l'expertise en pierres fines comme gagne-pain et la connaissance du *ratnaçāstra*. Celle-ci fut même de bonne heure nécessaire au culte devenu somptueux. Chez les bouddhistes encore plus que chez les brâhmanes, on offrait des *ratnas* d'espèce et en nombre définis suivant les occasions, on en ornait les temples et les images. Aussi, du côté des brâhmanes, est-ce surtout dans les *Purāṇas* traitant du culte qu'on trouve des chapitres relatifs à la *ratnaparīkṣā*. De même que la géométrie avait trouvé place dans leurs *sūtras*, parce qu'elle était indispensable pour la construction de l'autel, d'autres branches du *çilpaçāstra*, l'architecture, la sculpture, la peinture, la parfumerie furent introduites dans leur littérature religieuse. Et il n'en fut pas autrement chez les bouddhistes : toute une série de manuels de ce genre, qui avaient cours sous le grand nom de Nāgārjuna, ont été ainsi recueillis dans le *Tanjour*. Buddhabhaṭṭa a donc pu composer son traité en parfait repos de conscience : il faisait œuvre pie.

Le volume de M. Finot se termine par un double index : celui des mots sanscrits, qui donne l'aperçu de la langue de ces textes, et un index

analytique, qui permet de trouver aisément les matières dont il est traité dans l'ouvrage.

A. BARTH.

The tragic drama of the Greeks, by A. E. Haigh, with illustrations. Oxford, at the Clarendon press, MDCCCXCVI. VIII-499 p.

L'auteur de ce livre était déjà très honorablement connu des hellénistes par un ouvrage relatif au théâtre antique (*The attic Theatre*, Oxford, 1889). Il y avait exposé, avec une érudition solide et sobre, avec une méthode simple, dégagée, toujours claire, tout ce qui se rapporte à l'organisation du théâtre et à la forme des représentations dramatiques à Athènes. Cet ouvrage appelait un supplément. L'auteur se devait à lui-même d'étudier dans le même esprit et avec la même méthode les poètes et leurs œuvres. C'est ce que les lecteurs de son premier livre attendaient de lui, et ce volume sur la tragédie leur donne satisfaction.

Dans un exposé qui n'est ni trop long, ni trop court, M. Haigh embrasse toute l'évolution de la tragédie grecque, depuis ses origines jusqu'au temps où nous la perdons de vue, sous l'Empire, vers le cinquième siècle de notre ère. C'est, d'ailleurs, la période classique, comme cela est naturel, qui attire surtout son attention. Sur les dix chapitres dont se compose le volume, un seul, le plus court, traite de l'histoire primitive. Les trois suivants se rapportent à Eschyle, à Sophocle et à Euripide. Dans le cinquième, sont étudiés les caractères généraux de la tragédie grecque; une section seulement de ce chapitre (six pages) traite du drame satyrique. Enfin, le dernier chapitre expose largement, mais en traits précis, le déclin du genre tragique en Grèce.

Ce plan révèle immédiatement l'intention générale de l'auteur : il ne s'est pas proposé d'ajouter des recherches personnelles à celles de ses prédécesseurs; il a voulu simplement faire œuvre de vulgarisation, mais de vulgarisation savante. Un tel dessein implique qu'on a étudié à fond le sujet dans toutes ses parties, qu'on est au courant de toutes les discussions spéciales, qu'on a lu et jugé tout ce qui a été écrit d'essentiel sur la tragédie grecque par les philologues anciens et modernes, et, par dessus le marché, qu'on sait se dégager des minuties, se former une opinion à soi sur toutes les choses importantes, enfin, ce qui est plus difficile encore, la mettre en lumière sans dissimuler ce qu'elle peut contenir d'incertitude. Tout le livre atteste que M. Haigh était sérieusement préparé à cette tâche et qu'il possède la plupart des qualités qu'elle exige.

D'une manière générale, l'auteur est très bien informé de tout ce qui touche à son sujet; et il sait, comme cela est nécessaire dans un ouvrage de ce genre, rester maître de son érudition, dire seulement ce qu'il veut, sans se jeter dans les digressions et les controverses, condenser et au

besoin numéroter ses arguments lorsqu'il discute, exposer tout l'essentiel de manière à se faire lire agréablement et à être compris sans difficulté. Il en résulte que tout son livre donne une impression de solidité, de loyauté scientifique et de clarté. Le défaut principal qu'on peut lui reprocher provient de ces qualités mêmes. Dans son désir d'être clair, il lui arrive trop souvent de simplifier les choses à l'excès. Cela est très frappant dès le début, dans son chapitre sur les origines. Il raconte l'histoire du dithyrambe comme si nous la connaissions parfaitement; il sait au juste ce qu'il était en Attique à l'origine, ce qu'Arion en a fait et comment ses innovations se sont introduites, il voit naître et grandir la tragédie, comme s'il avait assisté à ses débuts. On est ravi, lorsqu'on se laisse aller à la première impression, de voir si clair dans des choses si obscures. Mais après réflexion, et lorsqu'on songe que ce livre s'adresse à ceux qui étudient, on se demande si, ainsi initiés, ils se rendront bien compte de l'état réel de ces questions et des incertitudes qui les enveloppent. De même, un peu plus loin, dans le chapitre sur Eschyle (p. 96), M. Haigh parle incidemment de la trilogie et de la tétralogie, dont il n'a encore rien dit, et il en attribue l'invention à l'auteur de l'*Orestie* sans la moindre hésitation. Une note au bas de la page avertit seule le lecteur que cela n'est prouvé par aucun témoignage; mais, ajoute l'auteur, « ce système a tant d'affinité avec le génie d'Eschyle et il est si peu en harmonie avec ce que nous savons du drame avant lui, qu'on peut le lui attribuer avec une presque entière certitude (with a fair amount of certainty) ». Et voilà tout. Comment ceux qui lisent cela, s'ils ne sont déjà par eux-mêmes au courant de la question, pourront-ils se douter des difficultés qu'elle soulève, des conjectures qu'elle a suscitées, et comment apprécieront-ils l'opinion même de l'auteur, puisqu'elle leur est simplement présentée comme une chose qu'il faut croire?

Ce défaut me paraît encore aggravé par un autre qui y tient de près, l'insuffisance des références bibliographiques. Sans doute, c'est un mal que de charger un livre qui veut être lu de notes et de renvois, dont l'accumulation a quelque chose d'effrayant. Mais encore faut-il mettre les lecteurs studieux à même de pousser plus loin leurs recherches et de contrôler, s'il y a lieu, les opinions de l'auteur. M. Haigh nomme rarement les philologues contemporains. On est vraiment surpris qu'il ait pu écrire un gros volume sur la tragédie sans mentionner ni l'une ni l'autre des deux éditions de l'ouvrage de Wilamowitz sur l'*Héraclès* d'Euripide, sinon dans une simple note (p. 299), à propos des innovations introduites par le poète dans la légende d'Hercule. Les étudiants anglais ne se feront d'après cela aucune idée de tout ce qu'il y a, dans cet ouvrage, d'informations variées, de vues personnelles, et de ce qu'il apporte en somme à la connaissance générale du drame hellénique. Je choisis cet exemple parce qu'il est frappant : on en pourrait donner beaucoup d'autres. En France particulièrement, nous avons le droit d'être surpris de ce que M. Weil n'est nommé, lui aussi, qu'une seule fois, à propos

de ses observations sur le caractère d'Admète (p. 286, note 2), alors que chacune des sept tragédies d'Euripide qu'il a éditées a été le sujet d'une notice instructive et substantielle [1].

Beaucoup de remarques de détail qu'il y aurait lieu de faire rentrent plus ou moins dans ces observations générales. Contentons-nous donc d'en présenter ici un très petit nombre, surtout à titre d'exemples. P. 130: M. Haigh ne croit pas au rôle politique de Sophocle après le désastre de Sicile; quelque opinion qu'on adopte, il aurait fallu citer Foucart, *Rev. de Phil.*, t. XVII, p. 1 (*le Poète Sophocle et l'oligarchie des Quatre cents*). P. 180 : l'auteur indique l'incertitude de la chronologie des pièces de Sophocle, avec raison; mais il ne renvoie à aucun des ouvrages où la question a été étudiée. P. 185 : le passage d'*Antigone* (v. 905-928), que M. H., après beaucoup d'autres, critique très justement, a été étudié de près par M. Weil (*Rev. des Ét. gr.*, VII, p. 261), qui l'a certainement amélioré; aucune mention de ce travail. P. 288 : selon l'auteur, le silence d'Alceste lorsqu'elle revient du tombeau ne peut pas être imputé à ce qu'Euripide ne disposait que de deux acteurs, car la tragédie était en possession de trois acteurs depuis les dernières années de la vie d'Eschyle; M. H. oublie qu'*Alceste* tenait la place d'un drame satyrique, et que, selon des savants tels que Bernhardy (*Gr. Lit.*, II, 2, p. 148), le drame satyrique n'avait que deux acteurs; opinion que je crois inexacte pour ma part, mais qui méritait d'être indiquée et au besoin discutée. P. 382 : à propos de la symétrie *approximative* dans le dialogue tragique, M. H. cite la grande scène des *Sept*, entre Étéocle, le messager et le chœur, en faisant remarquer que sur les sept couples de discours échangés entre les deux acteurs, il n'y en a que deux qui offrent une correspondance exacte; mais, ni dans le texte ni en note, il n'est fait la moindre mention de l'opinion émise par Ritschl (*Opusc.*, I, 300) et acceptée par beaucoup de critiques, selon laquelle la correspondance des parties serait aujourd'hui détruite par des lacunes ou des interpolations.

Ces omissions, et beaucoup d'autres du même genre, proviennent d'un parti pris. M. H. n'a pas voulu charger son livre de discussions ni de renvois. Je crains qu'en procédant ainsi, il ne se soit exposé dans un assez grand nombre de cas, à donner une idée inexacte des choses dont il parle. Et peut-être est-on d'autant plus en droit de s'en plaindre qu'à certains moments, sans qu'on sache pourquoi, ce parti pris se relâche en faveur d'ouvrages ou de théories qui réellement n'en valaient pas la peine. C'est ainsi que M. H. a cru devoir exposer et discuter assez au long, à plusieurs reprises, les paradoxes que le Dr Verrall a mis récemment au jour dans son livre intitulé *Euripides the rationalist*.

---

1. Il faut ajouter que la forme même des indications bibliographiques est peu satisfaisante. M. Haigh cite trop souvent de simples titres, sans lieu ni date. P. 257, note 1, je lis : Fraccaroli, *De Euripidis scribendi artificio*. Est-ce suffisant?

On en sera certainement étonné en France, où de telles idées n'auraient pas paru mériter un si sérieux examen.

Je ne veux pas multiplier ces remarques à propos d'un ouvrage qui me paraît d'ailleurs très digne d'estime. Mieux vaut indiquer quantité d'excellentes pages, où le sens critique de l'auteur se montre tout à fait à son avantage : par exemple, l'appréciation du problème moral du *Prométhée* (p. 112), celle du rôle de Cassandre dans *Agamemnon* (p. 117), les remarques sur l'emploi que Sophocle a su faire du troisième acteur (p. 139) et sur le double rôle du chœur dans les tragédies de ce poète (p. 153), sur son ironie (p. 174), les jugements sur Euripide qui ont presque tous quelque chose de personnel, enfin le dernier chapitre (*later history of Greek tragedy*), le plus neuf peut-être de tout l'ouvrage où sont réunis et présentés avec ordre un certain nombre de faits qui étaient encore dispersés et difficiles par conséquent à embrasser d'un coup d'œil. M. H. possède à un haut degré l'art de classer et de résumer ; il sait aussi raisonner et conclure. Les quelques pages où il étudie les prologues d'Euripide (p. 250 et suiv.) sont un modèle en ce genre. Les diverses explications qui ont été données de cette singulière invention du grand poète sont passées en revue, exposées en quelques mots, jugées et discutées avec beaucoup de sens et d'élégance. Cela ne veut pas dire toutefois que, même là, on ne puisse reprocher à l'auteur d'avoir trop simplifié. Pour lui, l'usage du prologue chez Euripide provient d'un besoin de clarté qui caractérise le poète. Je serais porté à croire qu'en réalité les raisons en sont plus complexes, et qu'à celle-là on en pourrait ajouter plusieurs autres non moins valables, selon les cas, par exemple le désir de bien marquer dès le début la part de l'intervention divine (prologue d'*Hippolyte*), celui d'étendre, pour ainsi dire, l'horizon de la pièce en la rattachant à d'autres faits mythologiques, etc. Il faut prendre garde qu'en matière de littérature les solutions les plus simples sont rarement les plus vraies.

En résumé, l'ouvrage de M. Haigh est un bon livre, qui marque bien l'état actuel de nos connaissances sur la tragédie grecque. On aurait pu souhaiter qu'il laissât mieux voir les incertitudes, qu'il invitât davantage à penser, et aussi que le sentiment littéraire y eût quelque chose de plus vif et de plus personnel. Mais, tel qu'il est, on ne peut que le recommander aux personnes qui désirent être bien informées des résultats de la science, sans se soucier beaucoup de ses doutes, de ses recherches et de ses tentatives.

Maurice Croiset.

Tacitus. Histories, book I edited with introduction, notes and index by G. A. Davies. M. A. fellow of Trinity College. Cambridge. University Press, 1896, in-12; XXIII-188 p.

Q. Horati Flacci Carmina, liber Epodon with Introduction and notes by James Gow. Litt. D. formerly fellow of Trinity College, Master of Nottingham high School. Cambridge, University Press, 1896, in-12. XL-410 p.

The Pseudolus of Plautus, edited with introduction and notes by H. W. Auden, M. A. assistant master at fettes college, late scholar of Christ's College and Bell University scholar. Cambridge, University Press. 1896, in-12, XXVIII-156 p.

Trois volumes des Pitt Press Series de Cambridge qui ont des qualités, et aussi, comme il fallait s'y attendre, des faiblesses différentes.

1° Le moins bon serait, à mon avis, celui qui vient de paraître en dernier lieu, le *Tacite*. L'éditeur n'est pas très bien au courant, à ce qu'il semble, et, sauf une certaine netteté de forme, je ne vois pas bien par quoi le livre se recommande.

Le texte est, sauf un très petit nombre de changements, celui de la quatrième édition de Halm ; les notes sont empruntées à l'édition de Heräus [1]. Une introduction claire et courte contient un résumé de la vie de l'auteur, de ses sources [2], l'indication des ou plutôt du manuscrit sur lequel s'appuie notre recension ; l'exposé des événements précédents ; enfin, une table chronologique.

J'ai noté dans le commentaire quelques bonnes remarques sur le style et la grammaire de Tacite [3] ; mais aussi des lacunes assez graves par lesquelles, à mon sens, pèche ce petit livre [4].

2° Depuis 1895, M. Gow a édité successivement les livres des *Odes* d'Horace ; il vient de publier les *Épodes* et l'on a réuni le tout en un beau volume qui plaira, je crois, au lecteur, en même temps qu'il lui rendra des services fort appréciables.

Je ne puis pas entrer dans le détail, relever telle lacune ou contester telle explication. A prendre le volume dans son ensemble, en nous plaçant autant que possible au point de vue de nos voisins, nous sommes forcément amenés à comparer cette édition à une autre de même format qui a paru à Londres, il y a quelque dix ans, celle de M. Page [5].

Les notes critiques, semées avec grande sobriété au bas des pages, donnent un avantage évident au livre de M. Gow, et ici encore les notes du commentaire me paraissent avoir plus de corps, tout en étant rédigées sous une forme plus resserrée. Inutile d'ajouter que l'éditeur a pro-

---

1. Pourquoi pas un mot de l'édition de Wolf dont le premier fascicule est de 1886 ? Je ne puis sur ce point ni m'expliquer ni excuser le silence de M. D.

2. Il eût été indispensable, selon moi, de citer à cette place le travail de M. Fabia.

3. Par exemple, p. 54, sur l'emploi hardi des ablatifs absolus.

4. Avec tous les sommaires, tableaux et résumés donnés ici, il est plaisant que l'année que Tacite indique lui-même comme son point de départ (*Initium mihi*, etc.), n'est nulle part nettement indiquée.

5. Chez Macmillan 1883. Notons que dans cette série d'éditions fort estimées chez nos voisins, les *Épodes* avaient été omises, je ne sais pourquoi.

fité des idées et des vues par lesquelles, surtout depuis Kiessling, a été renouvelée l'interprétation d'Horace.

3° Parmi les éditions latines qui devraient être d'usage courant dans nos collèges et dans nos universités, celles de Plaute ne viendraient-elles pas très près du premier rang? Pouvons-nous ignorer ou méconnaître combien elles nous manquent en France? Les Allemands ont les fascicules si commodes de Gœtz et Schöll de la *Bibliotheca Teubneriana*, les excellents livres de Lorenz et de Brix; dans ces dernières années, il a paru en Angleterre un *Amphitryon* de M. Palmer, un *Rudens* de M. Sonnenschein; voici un *Pseudolus* : que mettrions-nous en regard? est-ce là une des conséquences de la décadence de nos études scolaires? Les lecteurs manquent-ils ou les éditeurs?

M. Auden s'est beaucoup servi de l'édition de Lorenz sans avoir aucune intention de rivaliser avec elle. Il donne une édition d'élève, destinée aux écoles anglaises. Des notes au-dessous du texte indiquent la nature du mètre [1]. Les notes du commentaire sont, en général, suffisantes [2]. Pour l'établissement du texte, M. Auden est conservateur jusqu'à l'excès [3] et, à ce qu'il semble, sans aucune chance d'être suivi ou approuvé.

Reconnaissons cependant, malgré les petites taches relevées ci dessous, que le livre fait très bonne impression.

Émile Thomas.

Rud. His. **Die Domænen der rœmischen Kaiserzeit.** Leipzig, Veit, 1896. In-8°, 117 pp. 3 mark 20.

Du jour où il y eut à Rome un empereur, il y eut une, bientôt plusieurs caisses impériales; et, parmi les revenus destinés à les alimenter, les biens-fonds tenaient une place importante. C'est cette partie des ressources impériales que M His s'est proposé d'étudier. Il nous avertit dans son introduction que le sujet a été déjà touché fort souvent dans des livres relatifs à l'administration impériale, et que tout dernièrement il a donné lieu à deux ouvrages spéciaux écrits en France, une thèse de

---

1. Pas toujours cependant : ainsi pas d'indication pour les v. 133-265; 577-607; 911-960, et généralement pour tous les *cantica*.

2. Il ne manque pas pourtant de passages obscurs, sur lesquels je ne vois aucune note et qui certes auraient eu besoin d'être expliqués : v. 269, *ut res sunt ceteræ*, etc.; le v. 297. est mis entre crochets sans aucune explication; il est traduit comme de Plaute à la note; c'est une addition moderne. — Il y a abus dans les renvois à d'autres pièces que les élèves n'ont pas sous la main; certaines notes sont toutes hérissées de chiffres parfaitement inutiles dans un livre comme celui-ci.

3. Voici des leçons qu'il a conservées et qu'il essaie de défendre; 812 : *illi drachmis sunt*; 944. *quam tibi*.

M. Lécrivain et une autre de M. Wiart (Paris 1894). Cette franche déclaration nous évite la peine d'une observation. Néanmoins, continue l'auteur, il manquait encore un travail spécial sur les domaines impériaux : apparemment cette lacune est maintenant comblée.

Entre les différents domaines impériaux on faisait des distinctions : les uns appartenaient au fisc, les autres à la caisse privée de l'empereur, d'autres à son patrimoine; par suite, selon leur nature, ils étaient administrés par des procurateurs différents. Qui veut étudier les domaines impériaux doit donc en examiner les différentes sortes et les divers modes d'administration, soit à l'époque antérieure à Dioclétien, soit après le règne de ce prince. M. H. n'a consacré à la première période que quelques pages, qui sont un résumé des travaux antérieurs, et s'est plus étendu sur la deuxième période laquelle constitue, il le déclare lui-même (p. III, ligne 2), le véritable sujet de son livre. Cette première partie n'est pas la portion la plus intéressante de ce volume. Je regarde la seconde comme plus instructive : elle traite de la mise en valeur des domaines impériaux. Un empereur est un propriétaire comme un autre : il a besoin de tirer de ses terres le plus de revenus possible; il ne peut se désintéresser de leur exploitation. Comment s'y prenaient les empereurs pour faire valoir les biens de la couronne ou ceux de leur famille? Les confiaient-ils à des intendants entourés d'esclaves, ou les louaient-ils à des fermiers? Dans ce dernier cas, quels étaient les baux conclus? Quels avantages offraient-ils aux fermiers, surtout dans les bas-temps où la culture était si difficile et si peu rétribuée? Autant de questions qui intéressent à la fois le droit et l'histoire aussi, puisqu'elles nous mettent en présence des efforts tentés pendant cinq siècles par les différents princes pour faire cultiver des étendues immenses de terrain et qu'elles nous les montrent obligés la plupart du temps de consentir à des sacrifices et de se dépouiller en fait, plus ou moins, par divers expédients, de leur propriété en faveur de petites gens capables de les mettre en valeur. Le droit n'a que des remerciements à adresser à M. His pour la façon dont il a étudié la matière; l'histoire sera plus réservée. On pourra revenir encore sur la question.

R. CAGNAT.

Deutsche Grammatik. Gotisch, Alt-Mittel und Neuhochdeutsch, von W. WILMANNS. I : Lautlehre. Zweite verbesserte Auflage. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, VIII-426 pp. Prix : 8 mk.

Le tome I[er] de la *Grammaire* de M. Wilmanns ne remonte guère à plus de trois années, et déjà une seconde édition en est devenue nécessaire. Ce rapide succès témoigne à lui seul de la valeur de cet excellent ouvrage et justifie amplement l'accueil que lui a fait notre *Revue* [1]. Je

1. *Revue critique*, XXXVI (1893), p. 76 ; cf. depuis, XLI (1896), p. 33, et XLII (1896), p. 122.

n'ai donc qu'à renvoyer le lecteur à mon précédent compte rendu, en ajoutant qu'aujourd'hui les exemples de lois et de phénomènes phonétiques se sont multipliés sous la plume du fécond écrivain. L'ouvrage a passé de 332 pages à 426, ce qui d'ailleurs n'en représente que fort approximativement l'accroissement réel ; car la première édition était tout entière d'un seul type, tandis que celle-ci a de nombreux paragraphes en petit texte : somme toute, elle a dû gagner près de cent pour cent. Le plan est resté le même, mais certaines parties ont été refondues de fond en comble : le seul chapitre du redoublement consonnantique (§ 133-144 a au moins doublé de longueur ; la question si complexe, et renouvelée par tant de si récents travaux, des lois des syllabes finales en germanique (p. 320 sq) est traitée jusque dans le dernier détail, ainsi que celle de l'accent du vieux haut-allemand (p. 398) sans l'observation duquel la poésie médiévale n'est plus qu'une prose à peine cadencée. Enfin la multiplication des exemples amène celle des formes dialectales, où les amateurs de patois trouveront à se satisfaire : j'y ai rencontré, pour ma part, plus d'un idiotisme alsacien, tel que (oberdeutsch, p. 62) *blutt* « nu », qui chez moi se prononce *plot* (*o* fermé bref).

Malgré tout le soin qu'a pris M. W. de suivre la bibliographie de son sujet, il était inévitable qu'il lui en échappât quelque chose. On doit regretter qu'il ait ignoré (page 35) l'identification proposée par M. Meillet entre got. *ga*- et sl. *za* [1]. Sur le changement sporadique d'*i* à *ü* (p. 292), il y avait peut-être lieu de citer *wiste* (subj.) devenu *wüste*, et celui-ci donnant naissance à *wuste* par une sorte de métaphonie en retour [2]. Ce phénomène en lui-même était d'ailleurs d'assez grande importance pour que l'auteur lui consacrât un paragraphe spécial, tandis qu'il ne le mentionne que de nom, çà et là (p. 252), et sans le définir. Je ne pense pas que l'accent primitif de *bieder* soit *bí derbi* comme *ántwort* (p. 409), car Otfrid a *bi-thérbi*, ainsi que M. W. le constate, et la locution initiale *bi derbi* en deux mots est en fait la traduction littérale du latin *frūgī*, exactement « à utilité », d'où « utile, bon, honnête ». Je ne vois rien non plus qui autorise à enseigner que le *b* médial soit spirante sourde en alaman (p. 96) : à Colmar, par exemple, le mot *râve* = *reben* « vignes » a sûrement un *v* et non un *f* médial. Enfin, je ne sais pourquoi M. Wilmanns s'est dispensé de marquer la quantité des mots latins : à la rigueur, *fagus*, *habere* (p. 21), *lux, luceo* (p. 25), *lana* (p. 143), etc., ne sont que choquants pour un linguiste soigneux ; mais *dico* (p. 25) laisse l'étudiant indécis entre *dīcere* et *dicāre* [3].

V. Henry.

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, IX, p. 54.
2. Cf. Henry, *Comp. Grammar of English and German*, p. 357, n. 4.
3. L'exécution matérielle est digne du fond : de toute ma lecture, je ne trouve à relever que *ziécho* (p. 234, l. 22) et *Femdwort* (p. 345, l. 4 du bas).

HÉMON (Félix). **Don Sanche d'Aragon de Corneille.** Nouvelle édition. Paris Delagrave, 1896. In-12 de 167 p.

On ne saurait trop répéter aux jeunes gens en quête de sujets de thèses qu'il y a toute une mine à exploiter dans les rapports littéraires et historiques de la France avec l'Italie et l'Espagne ; ils commencent d'ailleurs à le comprendre, puisque l'année dernière, sur vingt-quatre thèses, six se rapportaient à l'Italie. Les découvertes qu'on peut se promettre dans cet ordre de recherches sont d'autant plus séduisantes qu'elles ont chance de se rattacher à de très grands sujets. On se souvient de tout ce que, pour avoir étudié Lope de Vega, M. Léonce Person nous a appris sur Rotrou. Voici maintenant M. Hémon qui a su mettre la main, à l'Arsenal, sur ce *Palacio Confuso* dont Corneille reconnaissait s'être inspiré. Ce n'est pas faute d'avoir été cherché par des hommes doctes et habiles que ce drame castillan se dérobait. M. H. a été plus heureux que ses devanciers. Puis, il a eu l'excellente idée de recourir aux lumières d'un des universitaires qui connaissent le mieux la langue et la littérature espagnoles. M. Maurice Roques, qui a composé pour lui une excellente analyse, entremêlée de citations, du *Palacio Confuso* ; on y verra au surplus que Corneille n'a pris à cette pièce que la brillante situation du premier acte et l'idée d'un homme qui se croit fils de pêcheur et qui est fils de roi. M. Roques a, de plus, discuté la valeur historique de la pièce espagnole. Quant à l'auteur du *Palacio Confuso*, M. Hémon nous fait espérer qu'il pourra bientôt trancher la question ; mais, d'accord avec M. Ernest Mérimée qu'il a aussi consulté avec profit, il demeure jusqu'ici dans la réserve. Son édition se recommande, en outre, par une très judicieuse préface sur la pièce de Corneille et par une intéressante analyse d'un roman de Juvenel *(Don Pélage ou l'Entrée des Maures en Espagne)* que Corneille a aussi mis à contribution. Voilà une édition classique comme on n'en voit pas tous les jours.

Charles DEJOB.

Eugène d'EICHTHAL. **Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. Étude suivie de fragments des entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior** (1848-1858). Paris, Calmann Lévy, 1897, 1 vol. gr. in-18 de 354 p.

Le livre que M. E. d'Eichthal consacre à A. de Tocqueville est un livre utile et intéressant. L'auteur s'est principalement proposé, non de refaire une biographie de Tocqueville, mais d'exposer et de discuter, d'après ses livres, ses actes et ses conversations, ses idées sur la démocratie. Les cinq chapitres de l'ouvrage étudient successivement : la première partie de la *Démocratie en Amérique* — puis la deuxième — la vie politique de Tocqueville — son livre sur l'*Ancien régime et la Révolution*, — ses dernières années. En appendice, M. d'E. a publié en

les traduisant de l'anglais des fragments importants des conversations de Tocqueville et de Nassau William Senior que celui-ci avait rédigées, en ayant souvent fait revoir ses notes par Tocqueville lui-même. Quoique les idées de ce dernier ne nous parviennent ainsi qu'à travers une double traduction, ces fragments présentent un véritable intérêt.

Tocqueville est certainement en ce moment, et bien à tort, une figure un peu démodée ; on le cite moins, même dans le monde où l'on s'ennuie. Il y a chez lui bien des choses qui paraissent « vieux jeu » : un certain appareil dogmatique et abstrait, des développements généraux sur « la démocratie » ou « le libéralisme », une manière presque religieuse de concevoir non la religion seulement, mais la démocratie elle-même, ne sont pas faits pour lui attirer la faveur actuelle ; ajoutons que le « libéralisme » démocratique et particulièrement celui qui a quelque teinte monarchiste traverse une crise redoutable. L'imminence de la question sociale a mis au second plan la métaphysique politique et libérale. Autant de raisons d'impopularité. Il est bon pourtant que l'attention soit de nouveau attirée sur Tocqueville : les hommes de cœur à vues étendues et les grands livres ne sont pas si nombreux qu'on puisse dédaigner celui qui fut l'un et écrivit l'autre.

Tocqueville fut le modèle du « rallié » convaincu : amis, tradition, sympathie, tout l'écartait de la démocratie ; la sincérité de son esprit, sa foi dans les règles du développement des sociétés suffirent à l'y rattacher. Non pas qu'il l'admirât aveuglément : il la considérait plutôt, semble-t-il, comme un phénomène fâcheux mais nécessaire, et il l'étudia en Amérique à peu près comme un médecin étudie le développement d'un microbe. Le livre qu'il lui consacra à la suite de ce voyage a beaucoup vieilli : il consiste en effet souvent en propositions dogmatiques, qui nous sont présentées dépourvues des faits qui ont servi à les établir et prennent ainsi un caractère d'*a priori*, qu'elles n'ont pas en réalité. Beaucoup d'ailleurs sont justes et méritent encore d'être étudiées. Ce ne sont pas elles cependant, non plus que le ministère de Tocqueville, ni les observations rapportées dans les conversations de Senior qui constituent son principal titre de gloire. En vertu de ses théories non préconçues mais insuffisamment appuyées, il a prédit souvent l'avenir, et nous pouvons déjà contrôler que nombre de ses prédictions ne valaient guère mieux que celles de n'importe quel prophète : pour ne citer que deux exemples, entre beaucoup, Napoléon III n'a pas fait la guerre à l'Angleterre, et la République s'est établie, quoique Tocqueville en ait dit. Ailleurs Tocqueville se contentant de flétrir vaguement les « rouges, » les « anarchistes » semble avoir à peine entrevu les causes profondes du mouvement social actuel.

Ces imperfections dues à son milieu et à son temps ne l'empêchent pas d'avoir été un homme de bien et un philosophe politique distingué. Il est quelque chose de plus : l'auteur d'un des grands livres d'histoire qui ont été écrits en France pendant ce siècle. Non que l'*Ancien*

régime et la Révolution soit un livre de tout point parfait ; M. d'E. rappelle un certain nombre des objections auxquelles il prête : on peut se demander si celui dont le jugement sur Danton se résume ainsi « c'est un fanatique de basse espèce qui n'avait aucune conception nette de ce qu'il poursuivait, mais qui jouissait de l'horrible émoi soulevé autour de lui » (p.331-332) aurait étudié toute l'histoire de la Révolution d'une manière profonde et impartiale. Il n'importe : par la richesse et la solidité de la substruction, par la méthode rigoureuse du développement, par la précision et la clarté du style, par la nouveauté et l'importance des idées émises, l'*Ancien régime et la Révolution* est un des plus parfaits modèles de l'histoire philosophique et sociale. Sous tous ces rapports, je ne vois guère en France que la *Cité antique* de Fustel de Coulanges qui l'égale. Quant à l'ouvrage de Taine qu'on est naturellement amené à lui comparer, quelque supérieur qu'il soit par l'originalité et la profondeur philosophique et par l'imagination artistique et créatrice, il lui demeure inférieur et de beaucoup quant à la méthode, quant à la sûreté, et quant à la précision historique.

Il faut remercier M. d'Eichthal d'avoir à nouveau attiré l'attention sur un écrivain politique et un historien qui vient très près des plus grands.

André Lichtenberger.

Le Musée national de Versailles, description du château et des collections, par Pierre de Nolhac et André Pératé, 1 vol. in-8, 110 planches en typogravure. Paris, Braun et Cie, 1896.

Le livre de MM. de Nolhac et Pératé est une introduction au grand ouvrage qu'ils écriront certainement sur Versailles, et une promesse de l'écrire. Pour le moment il offre l'avantage de représenter exactement l'état de transformation où se trouve le Musée et de laisser prévoir ce qu'il deviendra.

En effet, du jour où M. de Nolhac fut nommé conservateur des collections de Versailles, on eut le sentiment qu'il allait y faire quelque chose et personne n'ignorait qu'il avait beaucoup à faire. On sait que le Musée a été formé sous Louis-Philippe, à une époque où l'histoire de l'art n'avait ni les exigences, ni les scrupules d'aujourd'hui. Du reste le roi et la plupart de ceux qui concoururent à son œuvre n'étaient pas d'un goût très sûr, sans compter que la fameuse devise : « *A toutes les gloires de la France* », obligeait tout naturellement à ne pas laisser un vide dans la série des illustrations nationales. Aussi fit-on entrer dans le Palais tout ce qu'on put trouver, sans trop se préoccuper soit de la valeur artistique, soit de l'authenticité. Quand on ne trouva pas, on commanda, on inventa. On eut ainsi, à l'heure dite, le musée qu'on

voulait, mais le musée le plus disparate, le plus incohérent, où des œuvres de valeur sont compromises, on dirait presque déshonorées, par le voisinage de morceaux qu'on peut sans exagération qualifier de ridicules.

La première tâche consistait donc à émonder, à épurer; elle consistait aussi à établir le bilan des vraies richesses, c'est-à-dire à résoudre des questions toujours délicates d'attribution et, après avoir démasqué et expulsé le mauvais ou le médiocre, à découvrir et à mettre en lumière le bon, quelquefois l'excellent. On avait commencé à le faire avant M. de N., mais il a eu le mérite d'attaquer avec décision cette entreprise qui sera longue, car Versailles est tout un monde. On laissera à M. de N et à ses collaborateurs tout le temps nécessaire, pourvu qu'ils agissent et se tracent une voie. Le livre actuel montre qu'ils savent où ils vont, surtout pour les lecteurs qui ont appris à lire entre les lignes.

Il débute par une courte histoire de la construction et de la décoration du palais, qui ne se borne pas à un simple résumé des études antérieures, mais où la part personnelle de M. de N. se saisit dans les indications précieuses données sur les artistes ornemanistes du XVIIIe siècle. Puis vient une sorte d'itinéraire à travers le château, qui en présente les salles dans l'ordre logique de leur chronologie. J'intitulerais volontiers ces pages : Une heure — bien employée — à Versailles.

Dans la description des collections, MM. de Nolhac et Pératé n'ont point suivi pas à pas la succession des appartements et des galeries; ils ont adopté le classement par périodes historiques et, à partir de Louis XIV, par règnes, faisant rentrer dans ces cadres trois séries principales : portraits, scènes militaires, scènes de la vie civile. Ces chapitres, d'ailleurs, ne procèdent pas par une simple énumération D'abord les auteurs n'y ont pas mis tout l'œuvre de Versailles, et leurs lacunes sont souvent volontaires, elles ont un sens : c'est comme un tableau de proscription par omission. De plus, ils ont çà et là décrit ou apprécié quelques œuvres importantes. Ils ont été aidés dans cette dernière tâche par les *illustrations* très nombreuses et bien choisies que la maison Braun a pu mettre à leur disposition et qui donnent de l'élégance au volume.

On comprend qu'il soit de stricte justice d'examiner le livre de MM. de N. et P. en se plaçant à leur point de vue : ni un guide, ni un catalogue; un relevé préparatoire d'inventaire, voilà tout. On n'y cherchera donc pas tout à fait les mérites et les commodités d'un ouvrage didactique, ni d'un ouvrage destiné à accompagner le lecteur et à le diriger dans une visite au musée. Outre qu'il ne s'occupe pas des moulages ou bien laisse de côté certaines catégories d'œuvres, le classement adopté le rend très difficile à consulter sur place. Sans faire sur ce point aucune critique, je demanderai du moins aux auteurs d'introduire dans une prochaine édition des plans, et surtout d'ajouter à la table des noms d'artistes une table des personnages représentés, etc.

Mais le livre actuel intéressera moins par l'abondance que par la sûreté des renseignements qu'il donne. Je ne crois pas qu'on puisse y relever beaucoup d'inexactitudes. Voici seulement quelques observations ou quelques points d'interrogation. Est-il bien certain qu'on puisse placer exactement à 1624 la date du début des travaux du premier château (p. 10)? — Parler de la *conquête* de la Franche-Comté en 1668, c'est employer au moins une formule équivoque, puisque cette province n'avait été conquise que militairement et venait précisément d'être rendue en 1668; en outre, l'année 1668 n'est pas celle qui correspond au commencement des constructions de Louis XIV. — Il faudrait fixer le moment où Mansart prit la suite de Levau et d'Orbay, d'autant qu'on a généralement tendance à lui donner trop de part (p. 13). — MM. de N. et P. protestent contre les exagérations des historiens à propos des dépenses de Versailles; n'ont-ils pas trop de tendance ici à suivre M. Guiffrey, qui nous paraît avoir tiré peut-être des conclusions générales trop absolues des comptes publiés par lui? Il faut encore attendre pour se prononcer définitivement. Il y a quelque obscurité, je crois, à propos de « l'aile nouvelle » bâtie par Gabriel en 1772, et du pavillon de gauche. Des lecteurs, même instruits, connaissent mal l'histoire de Versailles et peuvent s'y méprendre; c'est là qu'un plan historique serait nécessaire. Et puis, MM. de N. et P. auraient vraiment dû insister plus encore sur le déplorable effet de ce genre (je ne veux pas dire style) néo grec, qui a (pour jamais sans doute) défiguré le château de Louis XIV. — Je crois que le portrait de Charles VII doit être reporté, encore plus nettement que ne le font les auteurs, à la fin du xve siècle (p. 46), et l'Assemblée du Parlement de Bourgogne au xvie siècle; ce sont à coup sûr des œuvres rétrospectives. — Le 3118 (p. 49) ne serait-il pas une Marguerite d'Angoulême? — Le prétendu Laurent de Médicis (n° 3108, p. 50) ne me paraît point « proche » de Clouet. — Le 3726 est actuellement 3725 et réciproquement (p. 205), le 3892 est 3893 (p. 240). — On aurait pu préciser un peu davantage à propos des Lenfant (p. 225), qui ne manquent pas de quelque intérêt, etc.

Je n'insisterai pas sur les questions où le goût personnel est en jeu: elles sont presque toujours impossibles à résoudre; je n'aurais d'ailleurs qu'à noter des nuances entre certaines appréciations de MM. de N. et P. et les miennes. La frise de Van Clève au salon de l'Œil-de Bœuf (p. 20) offre certainement un art « libre et un mouvement élégant », au moins dans ses détails, mais la ligne s'y présente assez monotone et peu décorative. — On aurait pu signaler que les statues de la *Piété* et de la *Foi* au vestibule de la chapelle (p. 31) tombent assez bas dans le médiocre, et que les ouvrages d'angle dans la chambre de la Reine (p. 32), « beaux » comme travail, ont le grave défaut d'une extrême lourdeur. — La réduction du tableau de Bernard Strigel (famille de Maximilien Ier, p. 49), m'a semblé assez plate; j'en dirai autant du carton de Cozette représentant Louis XV à cheval (n° 3752, p. 178). — Je me demande

si le portrait de Louis XV par Drouais (n° 4438, p. 178) peut vraiment compter « parmi ceux qui révèlent le mieux le caractère du modèle ». Je le trouve pour ma part dénué de tout « caractère » et de tout intérêt. On n'y rencontre rien de cette physionomie à la fois hautaine, dédaigneuse et sensuelle, que l'âge n'avait pas effacée et que révèlent surtout certains bustes où la vie ne peut se nier. — La copie de Tocqué (le dauphin fils de Louis XV, n° 3789, p. 182) n'a pas grande valeur, et c'est exagérer un peu que de parler de « l'éclat » du portrait de la fille de Madame Infante (4465, p. 186). Mais, quand il s'agit de Nattier, M. de Nolhac (et comment lui en voudrait-on, alors qu'il nous a rendu le grand service de reconstituer l'œuvre souvent ignoré du peintre?) se sent toutes sortes de tendresses. — Le tableau qui rappelle le lit de justice de 1715 (Galeries Militaires de Louis XV, p. 225) ne mérite de retenir l'attention que comme document. Ce sont là de bien petites chicanes ou, pour mieux dire, des petits problèmes de goût, comme on se plaît à en soulever avec quelqu'un qui l'a délicat.

Après avoir lu le livre, et rendu justice aux auteurs, car il est, je le disais, la manifestation extérieure et visible de leur activité dans leurs fonctions, on est amené à se demander ce qu'ils pourront faire de Versailles. Réussiront-ils à le débarrasser de tout ce qui est indigne de lui? Persuaderont-ils à l'administration supérieure qu'il vaut mieux avoir des salles vides ou peu remplies que mal remplies? Pourront-ils un jour (mais cela dépend-il d'eux?) faire disparaître de la cour d'entrée ces statues colossales, monument néfaste de l'art *troubadour* du XIXe siècle?

Voilà un premier point, en voici un autre bien plus chatouilleux encore. Que doit être Versailles? Les auteurs ne se dissimulent évidemment pas la gravité de la question; ils se la sont posée. Versailles, écrivent-ils, est un musée d'art et un musée d'histoire. Du second nous n'avons rien à dire. Mais du premier? Versailles doit-il être, en effet, un musée d'art au point de remplacer en certains cas le Louvre, et de garder des œuvres dont notre musée national ne peut se passer? Je ne le crois pas, mais il importe, en cette matière très délicate, d'essayer de poser très nettement les termes du débat et de dégager les pourquoi du raisonnement.

Il faut commencer par revenir au point de départ historique. Le Versailles d'aujourd'hui n'a son unité qu'à partir de Louis XIV et ne la garde que jusqu'à la Révolution. Comme œuvre d'art, il n'existe qu'entre ces deux époques. Donc, tout ce qui y a été apporté avant ou après peut en être enlevé sans rien faire perdre à la physionomie du château, bien au contraire. De même, certaines œuvres du XVIIe ou du XVIIIe, qui n'ont pas été faites pour Versailles, n'y sont, comme on dit en termes de droit, des immeubles ni par nature ni par destination : statuaire funéraire, par exemple.

Ainsi on ne toucherait pas à Versailles, on toucherait au Musée, ce qui

n'est pas du tout la même chose, en ramenant au Louvre certains portraits du XVIe ou même du début du XVIIe siècle, alors qu'il en est si pauvre. Au fond, notre musée ne ferait que reprendre son bien, au grand profit de l'éducation historique du public, puisque des lacunes de ce genre dans l'établissement le plus accessible et le plus fréquenté contribuent à perpétuer l'ignorance sur le passé de notre art. Pense-t-on assez que toute la peinture *française* du XVIe siècle est contenue dans deux travées de quelques mètres! Précisément M. de N.. remanie toute la salle des premiers portraits historiques. Il peut rendre un grand service en cédant quelques-unes de ses richesses. Il lui en restera encore assez. Et s'il s'y prêtait, quelle exposition intéressante on organiserait avec les portraits du Louvre, ceux de Versailles, les crayons de la Bibliothèque nationale, rassemblés pour un moment! Ce serait une occasion unique d'élucider quelques questions de l'art de la Renaissance. De ces œuvres, qu'il en restât quelques-unes au Louvre, qui s'en plaindrait? De même, le jour où l'on aurait besoin à Paris de la *Distribution des Aigles* ou de la *Bataille de Taillebourg*, il faudrait bien s'incliner devant un intérêt général.

Dans tout cela, bien entendu, rien qui doive se faire brusquement, violemment, rien qui sente la spoliation. C'est affaire de mesure, de transaction, d'entente entre les conservateurs, de grands ménagements, mais le principe n'en doit pas moins être posé. Versailles est par excellence le musée décoratif du XVIIe et du XVIIIe siècle, le musée historique français, si l'on veut. Le musée d'art est au Louvre. Et de fait, quelqu'un se figure-t-il aujourd'hui les Puget reprenant le chemin des jardins de Versailles, le Sacre de Napoléon Ier quittant le Salon du Louvre, le tombeau de Thou désagrégé encore une fois pour se disperser dans les couloirs du château? Preuve que certaines mesures s'imposent, quelques regrets légitimes qu'elles inspirent.

J'en reviens, pour finir, au livre de MM. de N. et P. et je termine par un vœu. Que les auteurs continuent à nous communiquer ainsi au fur et à mesure le résultat de leurs recherches. Qu'ils n'attendent pas d'être complets pour nous informer en bloc. Je rêve des éditions successives faisant peu à peu sous nos yeux le catalogue futur. Les travailleurs seront reconnaissants à MM. de Nolhac et Pératé de les tenir libéralement au courant de ce qu'ils font pour le bénéfice commun de l'art et de l'histoire.

Henry LEMONNIER.

BULLETIN

— L'University Press de Cambridge a fait paraître trois volumes nouveaux : une édition des livres IX et X du *Paradise lost* par M. A. W. VERITY, avec introduction, notes, glossaire et index ; — une édition du *Roi des montagnes*, d'Edmond About

par M. A. Ropes, avec introduction et notes : — une édition de l'*Avare* de Molière, par M. E. G. W. Braunholtz, avec introduction et notes ; le commentaire de ce dernier volume est très solide et substantiel, tiré des meilleures sources.

— M. M. Murko nous envoie sa leçon d'habilitation pour un cours de littérature slave à l'Université de Vienne. Elle a pour sujet *Les origines du roman russe jusqu'au* XVIIIe *siècle*.

— La *Revue de l'Instruction publique* de Belgique paraît désormais à Bruxelles, chez Lamertin, sous la direction de MM. Cumont, Ch. Michel, Parmentier, Pirenne et Paul Thomas. Chaque numéro contiendra, outre des articles de fonds et des comptes rendus, une chronique relative à la philologie classique, romane et germanique et à l'histoire. (Prix de l'abonnement : 6 fr. pour la Belgique, 7 fr. 50 pour les autres pays.) La *Revue* s'efforcera de tenir le public étranger au courant de tout ce qui paraîtra en Belgique sur le domaine de l'histoire et de la philologie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 février 1897.

M. le secrétaire perpétuel a reçu des lettres par lesquelles le P. Henry Thédenat et MM. Henri Cordier, Emile Picot, Ch. Joret et Ulysse Robert posent leur candidature à la place de membre libre, vacante par suite du décès de M. de Mas-Latrie.

M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, prie l'Académie de désigner une délégation de ses membres, pour assister aux fêtes du cinquantenaire de cette École.

M. Sénart, indisposé, écrit qu'il a reçu de M. Foucher une lettre qui porte sur deux points importants. En premier lieu, M. Foucher croit avoir déterminé sûrement le site de Po-lu-sha où, d'après les pèlerins chinois, s'était localisée la légende de Vessantara, et qu'il place à Shahbaz Garhi. — En second lieu, M. Foucher annonce qu'il vient d'exposer au Consul de France à Calcutta, pour être transmises à l'Académie, onze caisses de pierres taillées, c'est-à-dire de fragments de sculptures gréco-budhiques, dont plusieurs présentent un véritable intérêt.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Dieulafoy communique en seconde lecture son mémoire sur l'architecture militaire du XIIIe siècle. — MM. de Vogüé et de Lasteyrie présentent quelques observations.

Séance du 19 février 1897.

M. Salomon Reinach donne lecture d'une note de M. Cavvadias, correspondant de l'Académie, sur les fouilles qui se poursuivent actuellement à Athènes, entre le « mur franc » et l'Acropole. M. Cavvadias a découvert la grotte dite d'Apollon, dont les niches avaient reçu des tablettes de marbre avec inscriptions. Ces inscriptions sont des ex-voto d'archontes à Apollon « sous les longs rochers ». On croyait à tort, jusqu'à présent, que la grotte en question était celle de Pan.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 10 — 8 mars — 1897

Dalman, Chrestomatie araméenne. — Blaydes, Adversaria sur les comiques grecs, II. — Jurandic, La grammaire péripatéticienne. — Hippocrate, p. Kuehlewein, I. — Chapot, La flotte de Misène. — Les jurisconsultes romains, p. Bremer. — Volf, Les premiers missionnaires en Hongrie. — Gruyer, La peinture à Chantilly, les quarante Fouquet. — Alexandre, École italienne. — Lafenestre et Richtenberger, Venise. — Parmentier, Les termes réthoromans de chorographie. — Krauss, Essais. — *Bulletin* : Feltoe, Le sacramentaire léonien ; Hœhler, Les scolies de Cornutus ; Schenkl, Œuvres de saint Ambroise, I ; G. Martin, Les plus anciens libraires du Puy ; L'enseignement supérieur hongrois, Finaczy, L'enseignement secondaire en Hongrie ; Œuvres de Pazmany ; Discours de Thewrewk de Ponor ; Madach, La tragédie de l'homme, trad. Bigault de Casanove ; Omont, Catalogue général des manuscrits français, III.

Aramæische Dialektproben. Lesestücke zur Grammatik des jüdisch-palæstinischen Aramæisch zumeist nach Handschriften des British Museums mit Wœrterverzeichnis, herausgegeben von Gustaf Dalman, A. O. Professor an der Universitæt Leipzig. Leipzig, Hinrichs, in-8°, p. vii et 56. Prix, 1 mark 80.

M. Dalman qui fit paraître en 1894 une excellente grammaire du dialecte judéo-araméen de la Palestine, complète son œuvre par une petite chrestomathie suivie d'un vocabulaire. Les textes sont bien choisis et puisés aux meilleures sources, mais ils auraient gagné à être plus étendus ; les extraits des targoums notamment sont trop courts pour que l'élève puisse acquérir une notion suffisante de ces documents. Cette chrestomatie est entièrement vocalisée, et il ne pouvait en être autrement pour guider les commençants dans l'étude des dialectes judéo-araméens, dont la prononciation exacte est encore si peu fixée. Pour les morceaux empruntés aux manuscrits du Yémen, M. D. a suivi la vocalisation donnée par ces manuscrits, mais en substituant la vocalisation infralinéaire à la vocalisation supralinéaire. C'est un procédé peu exact et qui se justifie d'autant moins que l'imprimerie Drugulin, à laquelle l'éditeur s'est adressé pour cet ouvrage, possède des types de cette vocalisation. Il y avait aussi utilité à faire connaître aux étudiants cette vocalisation qui n'est pas encore très répandue chez nous.

R. D.

Adversaria in Comicorum Graecorum fragmenta scripsit ac collegit Fredericus H. M. Blaydes. Pars II secundum editionem Kockianam. Halis Saxonum in orphanotrophei libraria, 1896. Un vol. in-8° de VIII-360 p.

M. Blaydes a déjà publié en 1890 un premier volume d'adversaria sur les fragments des comiques grecs : il suivait alors l'édition Meineke. Au moment où ce volume paraissait, l'édition de Kock était terminée depuis deux ans ; les trois volumes, qui composent cette édition, sont de 1880, de 1884 et de 1888. M. B. aurait donc déjà pu suivre dans ce premier volume la nouvelle édition, qui déjà tendait à remplacer l'ancienne : son travail n'était pas encore imprimé et sur son manuscrit une transposition de chiffres eut été facile. S'il l'avait fait, le volume qui paraît aujourd'hui serait la suite naturelle du volume paru il y a six ans ; ils forment à présent deux ouvrages bien distincts, et il faut une certaine peine pour les étudier ensemble ; on a toujours à recourir aux tables de concordances. Notons encore une nouvelle cause de complication, que M. B. a introduite bien gratuitement dans le présent volume. C'est l'édition de Kock que suit M. B. pour l'ordre des fragments ; mais dans les citations, dans les renvois, il indique les numéros de l'édition Meineke ; rien de plus désagréable que tout ce désordre.

Nous trouvons dans l'ouvrage dont nous rendons compte toutes les qualités et aussi tous les défauts de M. Blaydes. Les choses inutiles abondent : ainsi la note sur le fragment 1 de Chionide n'est qu'une reproduction textuelle de Kock ; il en est de même du fr. 237 de Cratinus. Il n'est pas rare de trouver des explications de ce genre, Cratinus, fr. 61 : ἱερὰ ὁδός, Confer via sacra Latinorum. On peut relever aussi quelques observations utiles, par exemple sur le fr. 1 de Magnès (χλιαρούς et σίζοντας), sur la forme οἶσθας dans le fr. 105 de Cratinus Les conjectures sont naturellement très nombreuses ; en voici quelques-unes qui nous semblent dignes d'être signalées ; elles sont prises toutes dans les fragments de Cratinus. Fr. 53. Φέρε νυνὶ | ἐξ αἰθρίας καταπυγοσύνη μυὸς ἀστράψει Ξενοφῶντος. — Fr. 97. Τίς ἄρ' ἐρῶντά μ' οἶδεν ὦ Γνήσιππ'; ἐρῶ πολλῇ σχολῇ. — Fr. 146. Οὐ μὰ Δία ταῦτ' ἔσθ' οἷα τἀπὶ Χαριξένης. — Fr 186. Γλισσός ἐστ' ἐν φάρυγι. — Fr. 190. Il faut un point d'interrogation à la fin du vers. Nous ne voyons pas que, pour les fragments dont nous devons la connaissance à Athénée, M. Blaydes ait mis à profit l'édition Kaibel.

Albert Martin.

F. Jurandic. **Die peripatetische Grammatik**. Agram, Imprimerie « Narodne novine », 1895 ; 127 p.

La préface annonce que le titre est inexact et qu'il n'est pas question d'une histoire d'ensemble de la grammaire péripatéticienne, mais seu-

lement des théories sur lesquelles l'enseignement philosophique et la syntaxe d'Apollonius Dyscole sont d'accord. On s'attend donc plutôt à lire une étude sur Apollonius, et c'est, en effet, ce qui a lieu. L'ouvrage a d'ailleurs un autre but, qui se fait pressentir dans la préface et se révèle dans l'introduction : montrer les services rendus à la science grammaticale par les philosophes, et que les grammairiens, contrairement aux assertions de Schœmann (*Die Lehre von den Redetheilen nach den Alten dargestellt und beurtheilt*, Berlin, 1862), ne méritent pas leur réputation d'avoir perfectionné la grammaire. M. Jurandic ne cite personne, craignant, dit-il, de donner à son œuvre un caractère polémique trop prononcé. La question est nettement posée, et M. J. n'est pas embarrassé pour prouver ce qu'il avance. Il nous montre, en effet, sinon une identité parfaite, comme il le dit p. 30, au moins une liaison étroite entre l'enseignement d'Apollonius et les théories des philosophes relativement aux catégories nominales; il ajoute cependant *et des rhéteurs*, et il faut retenir le mot. Il conclut p. 50 : « Je crois avoir démontré que la théorie des parties du discours n'est pas due aux grammairiens en tant que grammairiens, mais aux philosophes » ; et ces philosophes seraient, déduit M. J. p. 52-53, les péripatéticiens. Il y a bien là quelque subtilité ; car, s'il est vrai que les philosophes furent les premiers à s'occuper de l'étude du langage, on ne peut nier pourtant, et cela ressort de l'étude même de M. J., que les grammairiens, en s'occupant non plus logiquement, mais formellement, des parties du discours, aient fait faire au moins un pas à la science grammaticale. Ils sont sortis du domaine de la grammaire générale pour entrer dans celui de la grammaire particulière, et il est à douter que les philosophes eussent pu aller plus loin qu'ils n'ont été en réalité. La phrase citée de M. J. peut s'appliquer aussi bien, *mutatis mutandis*, à d'autres sciences qu'à la grammaire; et celle-ci, comme les autres, s'est séparée de la philosophie par la force même des choses et le développement des connaissances humaines. On ne conteste pas que la philosophie ait tout vivifié et donné, pour ainsi dire, l'impulsion initiale ; mais de là à conclure que la grammaire, puisque c'est de la grammaire qu'il est question, « a cessé d'être une science » (p. 126) le jour où elle s'est séparée de la philosophie et qu'elle a voulu marcher sans lisières, il y a loin. C'est précisément ce jour-là qu'elle a pris conscience d'elle-même, et qu'elle a affirmé son existence. M. J. reconstitue de la façon la plus précise, et digne de tous éloges, le plan des quatre livres d'Apollonius, m'en voudra-t-il si je dis qu'il l'a fait en excellent grammairien, et que tous les philosophes du monde n'en auraient pas fait autant [1]?

My.

1. P. 27 l. 6 d'en bas, au lieu de τιμηθήσεται, lire τιμάσθω.

Hippocratis opera quæ feruntur omnia. Vol. I, recensuit H. Kuehlewein. Prolegomena conscripserunt J. Ilberg et H. Kuehlewein. Adnexa est tabula phototypa. Leipzig, Teubner, 1895; cxxxiii-248 p. (*Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana*).

Ce premier tome d'une nouvelle recension des œuvres complètes d'Hippocrate comprend les traités suivants : *De l'ancienne médecine, Des airs, des eaux et des lieux,* le *Pronostic, Du régime dans les maladies aiguës*, avec les *spuria,* les livres I et III des *Épidémies,* c'est-à-dire ceux qui sont contenus dans les deux premiers volumes de Littré, plus les *Épidémies*, liv. III. Les prolégomènes sont divisés en trois chapitres, dont les deux premiers, rédigés par M. Ilberg, ont été publiés à part en 1894; j'en ai rendu compte dans la *Revue* (1894, II, p. 188 sv.); je ne m'occuperai donc ici que du chap. iii, intitulé *de dialecto hippocratica*, et du texte donné par M. Kuehlewein. Je ne crains pas de me tromper en disant que cette édition était attendue avec une certaine impatience; non que celle de Littré ou celle d'Ermerins parussent insuffisantes pour étudier la doctrine du maître; mais ces deux éditions, outre qu'elles ne sont pas fondées sur une juste appréciation des meilleurs manuscrits (Littré, par exemple, reconnaît bien l'importance du *Parisinus* 2253 (A), mais s'écarte trop souvent de ses leçons sans motif valable), présentent, pour l'helléniste, le grave inconvénient de reproduire un ionien d'une pureté contestable, négligeant, dans une plus ou moins grande mesure, de faire disparaître des écrits hippocratiques les nombreux atticismes et hyperionismes qui les défigurent. Le nouvel éditeur avait donc une tâche importante, et difficile, à remplir. Il s'agissait, en effet, non seulement de publier un texte d'après une collation soigneuse des manuscrits les plus anciens et de l'établir sur les meilleurs, mais encore et surtout d'y reconnaître les altérations successives qui s'y sont introduites dès une époque assez reculée, de les contrôler une à une, de les éliminer en connaissance de cause, en un mot de donner un texte vraiment ionien, aussi voisin que possible de l'aspect véritable du dialecte dont se servit Hippocrate. M. K. estime que l'intrusion de formes attiques ou vulgaires est une corruption moins grave que celle de pseudoïonismes. C'est vrai en un sens : ce dernier genre de fautes atteint plus gravement le dialecte et lui donne une physionomie que certainement il n'a jamais eue ; on se sent en présence de pièces mal rapportées, dues à une mauvaise connaissance de la couleur véritable. Cependant, au point de vue d'une édition à faire, ces formes étranges me semblent beaucoup moins dangereuses : leur faux air de famille ne saurait, à notre époque où les études dialectologiques ont fait tant de progrès, les empêcher d'être immédiatement reconnues, au moins pour la plupart, et par conséquent expulsées sans réserve. Les formes du dialecte commun sont, au contraire, en certains cas, moins faciles à discerner, et s'il est possible d'affirmer que telle forme n'est pas ionienne, il est quelquefois plus délicat de se prononcer, la prépondérance croissante de l'attique ayant de trop bonne heure influé sur

l'ionien. On est donc obligé, sous ce dernier rapport, en l'impuissance où l'on se trouve de reproduire la main même de l'auteur, d'admettre dans le texte des formes sur lesquelles on conserve de légitimes doutes, en se conformant strictement à l'autorité des meilleurs manuscrits. C'est ce qu'a fait M. K. généralement avec succès; on ne peut que louer l'abondance et la sûreté de ses informations, la solidité des discussions sur lesquelles il appuie ses lectures, le soin qu'il a apporté à examiner certains points relatifs au dialecte, en ce qui concerne du moins les traités contenus dans ce volume. Tel qu'il est cependant, ce tome premier offre une assez large prise à la critique. Je laisse de côté les trop nombreuses inconséquences que M. K. signale lui-même dans la préface (je ne note pas moins de treize expressions de regret relatives à des formes inexactement publiées); elles sont rectifiées, il est vrai, mais cela prouve que le texte n'était pas suffisamment préparé lors de son impression, et qu'il aurait beaucoup gagné à être revu après la rédaction du chapitre III. D'ailleurs, elles ne sont rectifiées qu'en partie, et les *corrigenda* pourraient être bien augmentés : on y signale, par exemple, une fois μείζω et une fois μαλακῶς; lire encore μέζ. 222, 10, et μαλθ. 63, 1; 201, 3; 237, 13. De plus, le titre *De dialecto hippocratica* ne répond que très insuffisamment au contenu du chapitre, et il n'y faut pas chercher une étude complète sur le dialecte d'Hippocrate. Il s'y agit uniquement, et M. K. le reconnaît lui même (p. LXVI), des principes qui ont guidé l'éditeur pour l'adoption de telle ou telle forme, exclusivement dans les traités publiés ici. Un chapitre de ce genre sera donc nécessaire en tête de chaque volume. Encore voudrions-nous être plus complètement renseignés. P. 1, 17 διοικεῖτο, et dans les *Épidémies* ὤκει *passim*; κατειργάσατο 56, 7; un paragraphe sur l'augment temporel était-il inutile? Les corrections font lire 18, 10 et 21, 9 μεμειγμένος; 22, 5 et 23, 12 ἐμείχθην; pourquoi corriger seulement ces quatre formes, quand on laisse avec ι seul 4, 23; 6, 16; 14, 21; 16, 5; 23, 21? Si c'est voulu (?), n'était-il pas nécessaire, en l'absence de variantes, d'indiquer la raison de cette différence? P. 64, 3 πίειραι, mais 70, 9 πίειρα; tous deux sont-ils ioniens, ou seulement l'un des deux? Il est bien parlé en détail des formes ὅπως ou ὅκως et semblables, et M. K. est très clair à ce sujet; mais pourquoi ne dit-il rien sur πῶς ou κῶς, πότερος ou κότερος? Et ne serait-il pas bon de dire que les formes sans ο initial sont toujours dans les manuscrits, une exceptée (κου 45, 9), par π et non par κ? De même, on voudrait être renseigné sur l'opportunité de εἶεν 69, 13, d'après Galien, quand les manuscrits donnent constamment εἴησαν dans les passages où se trouve la 3e pers. plur. de l'optatif de εἰμί. Enfin, si on lit partout, soit d'après les manuscrits, soit par correction, τριηκοστός, on a le droit de demander pourquoi τριακοστός subsiste 201, 22; 202, 3; 208, 1 et 13; et comme τριακοστήν des manuscrits (211, 11) a été corrigé dans ce même premier livre des *Épidémies*, nous devons conclure que dans les quatre cas cités τριακ. est dû à une

inadvertance. Ceci m'amène à un reproche plus grave. Il y a trop fréquemment désaccord entre le texte et les principes suivant lesquels il a été établi, principes exposés dans la préface. Je me borne, ne pouvant allonger cet article outre mesure, à ce qui concerne le ν dit paragogique. Voici comment s'exprime M. Kuehlewein, p. LXVII : « In littera paragogica quam vocant ponenda Parisinum antiquissimum tam pie secutus sum, ut hæc editio quasi imaginem quandam eius reddat. » Et, en effet, sauf p. 17, 7 αὐτοῖσιν, qui est rectifié dans les *corrigenda*, tous les mots susceptibles d'avoir le ν paragogique sont donnés conformément à A, et il n'est point tenu compte des nombreuses corrections (ν ajouté) dues principalement à la troisième main, dans le traité *De l'ancienne médecine*. Mais il n'en est pas de même pour les autres traités contenus dans A. J'ai relevé, dans le περὶ διαίτης ὀξέων, y compris les νόθα, quinze passages où M. K. donne un texte contraire à A, suivant A^2 et même A^4, ou d'autres manuscrits. Un seul est corrigé : 111, 2, p. LXVIII; pour le reste, il m'est impossible de voir quelle raison a pu déterminer le rejet de la leçon de A; par exemple 120, 3 μαρσιππίοισιν ἐπιτηδειότατοι contre A et M (Marcianus 269) avec A^3 et V (Vaticanus 276), et au contraire 122, 7 αὐτοῖσι εἶναι avec AM contre VA^3. Dans le *Prognôsticon*, M. K. s'écarte trois fois de C^2 (Parisinus 446 suppl., qu'il suit partout ailleurs) également sans motif visible. Dans le livre I des *Épidémies*, au contraire, il signale lui-même (p. LXX) les passages où il n'a pas suivi A, en regrettant que cela soit arrivé « iniquitate rerum magis quam consilio. » Il y a moins de discordances dans le traité *des Airs*, etc.; quelques-unes cependant peuvent être signalées, par exemple 35, 4 μεταβάλλουσιν τοῖσιν (Barberinus, vulgate, contre V) à côté d'une vingtaine d'autres cas où V est préféré; il est vrai qu'on lit p. LXXIII : « Vaticanum, quem ego *plerumque* secutus sum. » En revanche, je n'ai rien noté à ce sujet dans le livre III des *Épidémies*. Dans la conclusion, on lit p. LXXV : « Maxime offendit Parisini διατελέουσιν πτισάνας 112, 11 et πίωσιν πτισάνης 118, 1. » On s'attend nécessairement à voir dans le texte soit la leçon de A, soit, puisque cela peut choquer, le ν supprimé dans les deux passages; il n'en est rien : M. Kuehlewein imprime διατελέουσιν (A seul) et πίωσι (πίωσιν A M vulg.). Pour être complet sur ce point, je note enfin cette autre contradiction : « Dans nos manuscrits (p. LXXV), ν ne se trouve pas devant γ, etc. (ce qui d'ailleurs n'est pas tout à fait exact); le seul passage de ce genre (49, 15) ἐστιν γίνεσθαι, donné par tous les manuscrits, a été corrigé depuis longtemps par les éditeurs. » Pourquoi alors ταύτῃσιν γίνεσθαι 189, 8? Je ne puis terminer sans montrer un autre exemple frappant des incertitudes de l'éditeur. P. XCV : « In libro π. ἀέρ. ὑδ. τόπ. correxi codicum formas has : ... 38, 14 et 18 κέονται,... 50, 23 κέονται, etc. At veræ in promptu erant 39, 13 et 51, 4 κεῖνται, etc. » Or, κέονται n'est pas corrigé dans les trois passages signalés, et en outre, je lis bien κεῖνται, 39, 13, mais 51, 4 κέονται! — Toutes ces cri-

tiques, qui prouvent que j'ai accordé à cette nouvelle édition d'Hippocrate toute l'attention qu'elle mérite, n'empêchent pas ce premier volume de constituer un progrès sur les éditions précédentes; mais il est à souhaiter que les volumes subséquents soient revus avec plus de soin, qu'ils renferment moins d'inconséquences, et qu'ils soient complètement expurgés de ces fautes qui affaiblissent la valeur du premier [1].

My.

V. Chapot. **La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif,** Paris, 1896, in-8°, 244 pages chez Leroux.

M. Chapot, docteur en droit, est en ce moment étudiant à la Faculté des Lettres et candidat à l'agrégation d'histoire. Ce fait doit être connu de tous ceux qui entreprendraient de juger son livre; car il faut y voir, si l'on veut être juste, non un ouvrage de longue haleine, mais une thèse inaugurale. Je réponds ainsi par avance à une objection qui ne manquera pas d'être faite. Pourquoi avoir choisi un sujet si souvent traité déjà? Après l'histoire générale de la marine romaine de M. Ferrero, celle des flottes italiennes de M. Fiebiger, celle de la légion Ire Adjutrix de M. Jünemann, pour ne parler que des travaux les plus récents parus sur ces différentes questions, que restait-il de nouveau à trouver? Evidemment fort peu de chose. Mais il y avait moyen d'écrire un livre clair, très au courant des ouvrages français et étrangers, et les résumant tous sans dépendre directement d'aucun d'eux. C'est ce que M. C. me paraît avoir réussi à faire.

Le plan du travail est net et bien conçu; après une courte introduction consacrée à une esquisse de l'histoire de la marine romaine avant Auguste et à la création des flottes permanentes, l'auteur entre en plein dans son sujet. Il examine successivement : l'histoire de la flotte de Misène, ce qu'on sait de ses stations, des navires qui la composaient, des commandants, officiers et soldats, du recrutement des marins, de leur situation juridique, des récompenses et des peines usitées dans la flotte, du costume et de l'armement des *classiarii*, de la durée de leur service, de l'*honesta missio* qui leur était accordée avec leur libération, ce qui l'amène à élucider une fois de plus la question du mariage des

1. Ajouter encore aux corrections : lire 8, 18 ἀφελέοιτο; 48, 14 εὐρέες; 54, 3 νοτίῳ; 82, 11 ἀσθενέων; 92, 13 ἰὼν; 102, 3 νεκρῇ; 240, 18 ῥαστώνῃ; 33, 5 ἀλλήλοισι, qui n'est dans aucun manuscrit, a beau être une addition de Gadaldinus, ce n'en est pas moins un solécisme; lire ἀλλήλῃσι. M. K. donne p. cxxx sv. ses lectures de A, différentes de celles de Littré; il y a quatre inexactitudes : 6, 18 καὶ τῇ ἑψήσει et 23, 12 κατακεταρμένῃ sont donnés par Littré comme leçons du ms. 2255 et non de A (2253); 141, 21 κιρρὸν οἶνον est également cité par Littré comme étant dans A; M. K. n'a pas vu la note 47 à la page 362 (t. II), qui complète la note 46; de même 195, 4, où la note 36 (p. 653) donne la leçon exacte de A, ὀλίγα μᾶλλον.

soldats en activité. Un dernier chapitre traite de l'origine et de l'histoire de la légion I et II Adjutrix, surtout de la première qui fut formée à l'origine de marins de la flotte de Misène. On le voit, c'est à la fois une étude générale de l'organisation des flottes romaines à l'époque impériale et l'étude particulière de la plus importante d'entre elles ; par là le livre sera utile à consulter, quelle que soit la flotte dont on pourra être amené à s'occuper.

La doctrine même ne peut donner lieu ici à une dissertation ou plutôt à une suite de dissertations de détail. Je me contenterai d'insister sur la conscience que M. C. apporte à la solution de toutes les questions soulevées par lui : il discute les différentes idées émises par ses prédécesseurs, en montre les points faibles, pèse les arguments de chacun d'eux et se décide en fin de compte par une solution toujours sage. Cette étude permet d'augurer favorablement de l'avenir scientifique réservé à M. Chapot.

R. Cagnat.

Jurisprudentiæ antehadrianæ quæ supersunt ed. F. P. Bremer. Pars prior. Liberæ reipublicæ juris consulti. Leipzig, Teubner, in-12, 1896, 424 p.

M. Bremer, ancien assesseur au tribunal de Bonn, est un élève de M. Ed. Bœcking. Comme publications antérieures, on indique de lui un travail sur les institutions d'Ulpien et une histoire du Droit Romain [1]. Dans l'ouvrage présent, comme dans le premier que j'ai cité, on sent, dès les premières pages, que l'auteur connaît bien son sujet et qu'il écrit dans un latin élégant et clair.

Tous les lettrés pratiquent le petit in-12 intitulé : *Historicorum Romanorum fragmenta* de H. Peter dans la *Bibliotheca Teubneriana*, et ils savent quels services il leur rend ; voici donc, dans la même collection, pour faire pendant aux historiens, l'énumération et les fragments des jurisconsultes romains. L'ouvrage comprendra deux volumes.

Les prolégomènes ne seront joints qu'au second volume. Celui qu'on nous donne, comprend les jurisconsultes de la République. La liste part du v[e] siècle. Le vii[e] et le viii[e] siècles comprennent chacun trois séries. Voici l'ordre suivi : d'abord tout ce qu'on sait de la vie du jurisconsulte visé ; puis les témoignages dont toute la série est reproduite sans crainte de longueurs [2] ; énumération de tous les passages du Digeste

---

1. *De Domitii Ulpiani institutionibus* scr. atque earundem institutionum reliquias adjecit, 106 p. in-8°, Bonn, 1868. *Geschichte des Rœmischen Rechts*, unter vergleichung des Deutschen bis zu Karls d. Grossen Kaiserkrœnung. La première partie, contenant l'introduction et l'époque d'Auguste et de Tibère, a seule paru à Strasbourg, 1876, chez Trübner.

2. Ainsi, pour Trébatius, M. B. reproduit toutes les lettres de Cicéron à ou sur Trébatius ; n'est-ce pas plus qu'il n'était nécessaire ?

où le jurisconsulte est nommé, suivant qu'il l'est seul ou avec d'autres ; que son avis est approuvé ou combattu (des pages entières sont pleines de chiffres et de titres) ; enfin, les fragments en deux parties : d'abord les *Responsa* ; puis les divers ouvrages.

Pour tous les articles, le fameux historique de Pomponius (*De origine juris*) sert de point de départ. Ses phrases, ses mots sont passés au crible, et, suivant la méthode moderne, M. B. s'efforce de dégager le texte actuel des retouches de Tribonien : tâche ardue et nécessaire, mais où les résultats ne répondent guère jusqu'ici à la peine qu'on se donne.

On voit, par ce qui précède, que le livre de M. B. ne peut se comparer à ce que nous avions jusqu'ici. La belle publication de Lenel est limitée par une restriction qui est indiquée dans le titre même [1]. Sauf les fragments de deux auteurs, elle ne commence qu'à Sextus Cæcilius Africanus, un jurisconsulte du temps d'Hadrien ou d'Antonin. C'est en somme un recueil d'extraits du Digeste, disposés chronologiquement et que n'accompagne aucune note. Le format et le prix de l'ouvrage le réservent plutôt aux bibliothèques. De même l'excellent manuel de Ed. Huschke (*Jurisprudentiæ Antejustinianæ quæ supersunt*) est renfermé dans un cadre étroit ; on en aura l'idée par ce seul fait que l'article, consacré à Servius Sulpicius Rufus, dans Huschke, contient trois pages, et qu'ici, il occupe cent trois pages.

Les jurisconsultes qui ont les honneurs du volume de M. B., sont : Q. Mucius Scævola (57 p.) ; Servius Sulpicius Rufus (104 p.) ; P. Alfenus Varus (50 p.) et C. Trébatius Testa (48 p.).

On peut discuter sur la manière dont certains textes sont interprétés et adresser à l'auteur, avant même d'attendre l'introduction, diverses critiques [3]. Je regrette surtout la négligence apportée à la correction de nombre d'épreuves ; les fautes d'impression s'accumulent en certaines parties. L'errata qui nous a été donné, devra être plus tard triplé, qui sait ? peut-être décuplé [4].

Émile THOMAS.

---

1. Palingenesia juris civilis. Juris consultorum reliquiæ *quæ Justiniani Digestis continentur*, ceteraque juris prudentiæ civilis fragmenta minora secundum auctores et libros. 2 gr. in-4°, Tauchnitz, 1889.

2. Dans le passage de la lettre de Cicéron, *Fam.* VII, 11, 2, cité p. 245, Valérius ne me paraît pas être un jurisconsulte, comme le croit M. Bremer, mais un auteur de mimes, de même que Labérius dont le nom précède immédiatement.

3. Lapsus de rédaction : p. 51 au milieu, lisez *ostendentem* (et non *ostendens*). — Des crochets de même forme < > enferment des mots à suppléer, et ailleurs p. 16, 1b, des lettres à retrancher. — M. B. brouille, p. 48, des textes du *De oratore* (pas d'indication de livre) et du *Brutus*, et il confond l'augure Scévola avec le pontife. — Inconséquence : le même point de détail est indiqué p. 139 au bas avec une restriction (*fortasse* Cercinæ), au contraire affirmé p. 112, l. 3. — P. 17, § 1 des *Responsa*, sur le mot attribué à Bion et à Caton à propos d'un prétendu prodige (vere monstrum habendum fuisse si sorices a caligis roderentur), ajouter qu'il se trouve avec une légère variante dans le *De divinatione*, II, 26, 62.

4. Je renonce à indiquer celles qui sont légères ; voici, parmi celles que j'ai relevées,

Elsœ Keresztény téritœink (*Les premiers missionnaires en Hongrie*), par Georges Volf. Budapest, Académie, 1896. 109 p. in-8.

Les premiers siècles de l'histoire hongroise offrent encore bien des problèmes à élucider. Les sources historiques sont rares et souvent difficiles à mettre d'accord. Il n'est donc pas étonnant de voir les philologues apporter leurs secours aux historiens, surtout quand il s'agit des premiers vestiges de la civilisation magyare. Ainsi, il est intéressant de savoir au juste quels étaient les premiers maîtres de ce peuple asiatique dans l'art de l'écriture et de la lecture, quels étaient les premiers missionnaires qui ont prêché l'Évangile et introduit le catholicisme parmi ces païens.

Jusqu'ici tous les historiens, sur la foi de quelques chroniques allemandes, surtout celle de Pilgrim, évêque de Passau, ont accepté comme un fait certain que les premiers missionnaires étaient en partie des Slaves qui restèrent dans le pays après l'invasion des Magyars, en partie des prêtres allemands que Pilgrim avait envoyés, comme il s'en vante dans une lettre adressée au pape Benoît VII, vers l'an 974 (cf. Endlicher, *Rerum hungaricarum monumenta Arpadiana*, p. 131-133). Mais ce Pilgrim dont le nom figure dans les *Nibelungen*, n'était qu'un fin politique un peu fanfaron. Si vraiment ses missionnaires avaient réussi, comme il le dit, l'œuvre de la conversion sous saint Étienne n'eût pas été si difficile. Quant à Adalbert, évêque de Prague, quoiqu'il fût en relations avec le duc Geyza et sa femme Sarolta, parents de saint Étienne, il n'avait aucune des qualités nécessaires pour organiser l'Église en Hongrie, et l'apathie des magyars l'exaspérait. Quel succès obtient saint Romuald, quittant Pereum, près de Ravenne, avec vingt-quatre disciples, pour prêcher en Hongrie, « nimio desiderii igne succensus, ut pro Christo sanguinem funderet »? Les Hongrois laissent prêcher, ne donnent à personne l'occasion d'acquérir la couronne du martyr et restent païens.

Il ne faut pas croire non plus que les Slaves restés dans le pays après la conquête, étaient aptes à convertir les nouveaux venus. Dans cette partie de l'Europe, à cette époque, le christianisme n'avait pas encore triomphé. Slovènes et Croates étaient de bien mauvais chrétiens qui retombaient eux-mêmes très souvent dans l'idolâtrie (les *Acta Sanctorum* le constatent à chaque instant). Saint Ladislas, roi de Hongrie, ne fondait-il pas en 1093 l'évêché de Zagrab (Agram) pour ramener les Croates dans le giron de l'Église ?

---

les plus déplaisantes. P. 23, fig. 2, l. 2, vice*n*cimo ; p. 34, 8b, *i*nterfamilias (lisez *pater*) ; p. 55 vers le haut, *Itque* (l. *A*tque) ; p. 81, 2 : isse usurpat*a*m (il fallait *e*sse usurpat*a*m, ou *i*sse usurpatum) ; p. 88, 1 fin : *e*um (l. *c*um) ; p. 144 après le milieu, nolu*i*t (l. nol*i*nt) ; p. 149, *Vellem* (il manque l'indication que c'est le début de la neuvième Philippique) ; p. 150, au milieu : circaque e*u*m (l. e*a*m) ; p. 258, 3e l. av. la fin, lire : est ; *ea enim* quod, < > ut ait ; p. 381, au milieu, f. 13, av. dern. l. : cert*a* (l. cert*e*).

On doit donc chercher les vrais missionnaires qui, au cours du xe et du xie siècle, ont entrepris méthodiquement l'œuvre de la conversion, parmi les nombreux captifs que les Hongrois ramenaient de leurs expéditions lointaines. Il y avait là des Allemands, beaucoup d'Italiens — la *via Hungarorum, via ongaressa* est restée dans le souvenir du peuple — et quelques Grecs. Or, parmi ces trois nations, les Italiens avaient l'Église la plus puissante, la mieux organisée, et ce sont surtout les prêtres captifs du patriarcat de Venise — dont le gouvernement s'étendait depuis la Pannonie jusqu'à l'Adige, — qui convertirent leurs vainqueurs.

M. Volf, le savant éditeur des *Anciens monuments de la langue hongroise*, avait démontré, en 1885, que l'accentuation et l'écriture des plus anciens textes hongrois portent des traces indéniables du latin ou plutôt du dialecte vénétien parlé à cette époque en Vénétie, en Istrie et dans le Frioul; que la plus ancienne écriture hongroise se servait de caractères latins, et jamais du glagolitique; que deux mots seulement (*pap* et *barát*, « curé » et « frère lai ») sont d'origine slave, mais que tous les noms de la hiérarchie ecclésiastique viennent de l'italien (sans compter les cinq cents vocables qui ont passé dès cette époque de l'italien en hongrois); que les grands évêques et abbés du premier siècle du christianisme en Hongrie sont des Italiens : saint Gérard né à Venise, et très probablement Asztrik, le premier abbé mitré de Pannonhalma, la maison mère des Bénédictins de Hongrie.

A ces preuves linguistiques, M. V. ajoute un très intéressant chapitre sur l'histoire du patriarcat de Venise au xe siècle, sur l'influence civilisatrice que les captifs et les moines italiens ont exercée sur les Hongrois, sur les nombreuses colonies italiennes en Hongrie, attestées par les noms des communes commençant par *Olasz* (italien), sur l'architecture des plus anciennes églises qui montre également l'influence italienne et sur certaines coutumes, comme la manière de faire le signe de la croix.

Les historiens ne devront pas ignorer le travail de M. Volf qui jette une vive lumière sur une époque obscure et modifie sensiblement les opinions courantes sur la conversion des Magyars.

J. Kont.

La peinture au Château de Chantilly. — *Les Quarante Fouquet* par F. A. Gruyer. — 1 vol. in-4o orné de 40 héliogravures. Paris, Plon éd.

Histoire populaire de la Peinture, par Arsène Alexandre. — *École Italienne.* — 1 vol gr. in-8° orné de 207 grav. s. bois. Paris, H. Laurens éd.

La peinture en Europe, Catalogues raisonnés... etc. par G. Lafenestre et F. Richtenberger : *Venise.* — 1 vol. in-8° orné de 100 phototypies. Paris, anc. maison Quantin éd.

— L'inventaire des tableaux de la galerie du duc d'Aumale à Chantilly

se poursuit par les soins de M. An. Gruyer et dans ses conditions de typographie luxueuse et d'irréprochables reproductions. Chaque année apporte un nouveau volume à la série. Celui-ci est de toute beauté et présente à coup sûr un plus grand intérêt qu'aucun autre. Au moment de commencer la publication du tome II, consacré aux peintures de l'École française, on s'est trouvé en présence des quarante célèbres miniatures de Jean Fouquet qui forment la tête de la collection; et devant ce merveilleux ensemble, si peu connu, inédit encore, et si glorieux pour notre art, on n'a pas hésité à dédoubler le volume, et à consacrer un tome à reproduire la série toute entière. C'est un véritable service rendu là aux artistes, aux critiques, à tous les curieux d'art. Ce le serait sutout si M. G. n'avait eu l'idée malheureuse de borner le tirage à un petit nombre d'exemplaires de luxe, inaccessible à la plupart de ceux qui eussent justement trouvé le plus de profit à cette publication.

On sait l'histoire de Fouquet et de ces miniatures. « C'est non seulement un des plus grands maîtres du xv[e] siècle, mais encore de tout l'art français », dit très justement un critique dont nous parlerons tout à l'heure, M. Arsène Alexandre, et il ne tint pas à lui que notre Renaissance française ne fût vraiment originale et non inspirée de l'italienne. Peintre d'une habileté extrême à composer comme à exécuter, Jean Fouquet, portraitriste et enlumineur, fut un coloriste aussi fin que délicat, et un dessinateur d'une précision et d'une science qui, dans les proportions restreintes où il se tint généralement, ne laissent rien à désirer. Nous n'avons pas à rappeler ici ses œuvres, gloires artistiques des règnes de Charles VII et de Louis XI, et M. G. en donne au reste le détail dans une exacte introduction ; disons seulement que les miniatures dont il s'agit ici sont celles du Livre d'Heures composé pour Maître Étienne Chevalier, trésorier de France. Le dernier des descendants de ce très intelligent Mécène étant mort en 1630, la bibliothèque où se trouvait ce manuscrit passa aux mains d'un neveu qui l'éparpilla. Encore à la fin du xvii[e] siècle, les Heures étaient intactes : Gaignières les vit. Mais vers 1700, une main inconnue détruisit le volume et retira les miniatures pour les vendre plus fructueusement. Un important noyau demeura pourtant, ces quarante feuilles achetées à Bâle en 1805 par G. Brentano, de Francfort, dont le fils les a vendues récemment à M. le duc d'Aumale (en 1891, quelque cinquante fois plus cher).

On en connaît actuellement quatre autres : deux au Louvre, une à la Bibliothèque nationale et une au British Muséum. — Cette œuvre précieuse est certainement le plus beau titre de gloire de Jean Fouquet : en petit, ce sont des tableaux complets, dont l'un des plus grands charmes est l'accent juste et la sincérité du paysage, avec ses effets si délicats de lointains et d'air, sa vivacité de tons et ce coloris si caractéristique du maître. « L'atmosphère est légère et subtile, et il y règne comme une sorte de poudroiement doré auquel on ne peut se tromper. »

M. G. a bien fait de le dire, car, hélas, si parfaites que soient les photogravures, la couleur n'y est pas. Il reste heureusement autre chose encore, l'ordonnance, remarquable, l'expression, grave et élevée, les types, si vrais et si intéressants (citons : l'Ascension, les Funérailles de la Vierge, l'Intronisation de la Vierge, saint Thomas d'Aquin enseignant, et tant d'autres....). Et nous les comptons, par mille détails curieux pour les monuments, les mœurs et les costumes du temps. Peut-être M. Gruyer aurait-il pu insister davantage sur ce côté-là, en passant plus légèrement sur l'historique des sujets eux-mêmes, d'après les livres saints, etc. Le côté archéologique et documentaire est capital ici, et le seul à considérer, indépendamment de la valeur artistique.

— Avec un quatrième volume, consacré à l'École Italienne, M. Arsène Alexandre vient de terminer son histoire populaire générale de la peinture. Nous avons déjà rendu compte ici des trois autres parties de cette œuvre considérable et vraiment neuve. Rien n'était plus malaisé à faire qu'une histoire *populaire* digne de ce nom et douée de vie, capable d'enseigner et de diriger le goût. Dans ce genre-là, sous peine de tomber au-dessous du médiocre, il faut absolument faire œuvre personnelle, travailler d'après nature, si l'on peut dire, laisser de côté les livres, les documents, tout ce qui rend facile, avec de la patience, une histoire raisonnée de l'art. Il faut voir beaucoup, réfléchir autant, classer ses impressions, les juger, enfin en donner l'expression de haut, et impartiale. Assurera-t-on que tous les lecteurs, les artistes, tous ceux qui ont déjà fait leur choix et raisonné leurs enthousiasmes dans l'art, soient toujours de l'avis du critique? Évidemment non. Du moins, s'il faut regretter certains sacrifices, certaines omissions aussi, on avouera que la chaleur et le développement avec lesquels M. A. a parlé des grands, des très grands maîtres, donnent à son travail un relief et un accent remarquables, bref une excellente originalité de pensée.

En somme, ce qu'on regrette le plus, c'est que cette histoire soit exclusivement *populaire* en effet. Si, sans changer un mot du texte, on y pouvait ajouter en note cet appareil de références qui fait entièrement défaut, ce serait parfait : ne fut-ce que la topographie des œuvres et l'indication de leurs reproductions. Car les gravures, ici,..... n'en parlons pas! Il n'y a même pas de table alphabétique des artistes cités... On veut sans doute laisser ce soin au lecteur.

Pour en revenir à ce dernier volume, à l'École Italienne, il suffira de louer l'impartialité qui y a su faire la large place qui leur est due, aux grands artistes dits primitifs, sans en prendre texte pour rabaisser ceux de la maturité de l'art. « La jeunesse et la maturité de cet art ont été admirables entre toutes, et sa décadence a été aussi complète que sa perfection. Et cette perfection même, ou tout au moins la perfection de la maturité, contenait tous les germes de la décadence. » Mais Raphaël ni Michel-Ange n'en sont responsables : on l'oublie trop, et il n'était pas inutile de le faire remarquer.

— On apprendra avec plaisir l'apparition du quatrième volume de la série de catalogues illlustrés des musées de peinture de l'Europe entreprise par M. Lafenestre et Richtenberger. D'abord le musée étudié ici, ou plutôt, car il ne faut pas s'y tromper, l'ensemble des tableaux épars dans ce foyer de richesses artistiques qu'est Venise, soit à l'Académie des Beaux-Arts, soit dans les églises, soit au Musée municipal, au palais des doges, dans les collections particulières, tout cela est d'un extrême intérêt, et le groupement en est nouveau et précieux. Ensuite, on ne trouvera à peu près aucune critique à formuler, de celles que nous avons adressées aux précédents volumes. Au lieu d'un ordre aléatoire et lié à la disposition des salles du Musée (parti déplorable quand il s'agit du Louvre, par exemple, où l'on change presque perpétuellement), nous avons ici l'ordre alphabétique, beaucoup plus simple, et qui se reproduit encore à la fin, dans l'index général des œuvres décrites; c'est dire que l'on consultera aisément le volume.

On rendra également justice à l'intérêt et au développement des notices, des références bibliographiques ou historiques, qui accompagnent la plupart des œuvres (M. Jean Guiffrey y a beaucoup travaillé). On appréciera la division conservée de Venise en sept quartiers, et le soin qui a été pris de donner le plan de chacun d'eux. Enfin, on consultera avec fruit les planches, très nettes dans leur format réduit, tirées en phototypie d'après les clichés d'Alinari et d'Anderson.

Un mot cependant. Les auteurs avaient résolu d'abord de traiter toute la Vénétie. L'idée était excellente, parce que l'École Vénitienne forme un chapitre absolument à part dans l'histoire de l'art italien, qu'on ne saurait fondre avec les autres écoles, et qui perd à être démembré. Ils y ont renoncé à cause de la richesse même de leur sujet, la seule Venise remplissant le cadre de la publication. Pourtant il semble qu'ils eussent pu tout concilier en prenant le même parti que pour notre musée du Louvre, c'est-à-dire en réservant à l'index final le soin d'être vraiment complet sur tous les tableaux du musée et en ne décrivant, avec détails, que les œuvres de véritable importance. Il semble qu'ils eussent pu faire de même à Venise. Tout n'y est pas chef-d'œuvre, tout n'y mérite pas des descriptions aussi étendues.... Au bout du compte, cette objection n'est motivée que par le regret d'avoir encore longtemps à attendre le reste de la province vénitienne : car on ne se plaindra jamais du trop de documents offerts à l'étude. Mais il ne paraît guère qu'un volume par an (c'est trop peu), et le prochain annoncé sera consacré à la Hollande.

H. de Curzon.

Th. Parmentier, **Vocabulaire rhétoroman des principaux termes de chorographie.** Paris, 1896. In-8°, 89 p. (Publication de l'Association française pour l'avancement des sciences).

Le général Parmentier nous dit que c'est en étudiant les admirables cartes de la Suisse dressées par l'État major fédéral, que l'idée lui est venue de rédiger le vocabulaire dont nous allons rendre compte. L'auteur étudie les mots qui entrent le plus fréquemment dans la composition des noms de lieu, comme *accla, aua, casté, crest, crusch* etc., se bornant à en donner le sens et s'abstenant avec raison d'en rechercher l'étymologie qui est, en bien des cas, incertaine et qui, pour plusieurs de ces termes, le restera peut-être toujours. Je relève, pour la signification seulement, le mot *fatsch* (*a*) dans *fatschalv*, traduit par *face, visage* ; dans la tradition des habitants ce mot signifie plutôt *ruban* (all. *band*), donc pour *fascem*. Dans le vocabulaire on pourrait signaler quelques lacunes, par exemple *Piz hinard*, V, 2 [1]; parmi les adjectifs je remarque l'absence de *rodond* (*Plaun rodond, muot roduond, lai roduond*); parmi les substantifs on pourrait faire observer celle de *forbisch* (*Piz Frbisch* 517-1). *Scaletta* est cité, mais non *Scalotta*, 517-3, 410-2, *Scalutta*, 413-2, etc. Tout cela n'empêche pas que le travail de M. Parmentier ne soit très consciencieux et méritoire ; où il est excellent, c'est dans l'introduction : l'auteur y expose d'une manière lumineuse les données générales sur la position du rétoroman dans ses rapports avec les autres langues romanes, et donne sur les dialectes et la littérature les détails qui peuvent intéresser un public non linguiste. On peut donc féliciter les Français d'être entrés à leur tour, tard, mais dignement, dans le nombre des nations qui se sont occupées de l'étude d'une langue romane qui n'a été étudiée scientifiquement qu'après toutes les autres.

J. Ulrich.

Fr. X. Krauss. **Essays.** Premier volume, Berlin, Paetel frères, 1896, in-8°, 546 pages.

L'éminent professeur qui nous donne ces *essais* ne croit pas que le nom illustre qu'il s'est fait dans l'archéologie le condamne à se cantonner dans une catégorie de travaux strictement scientifiques. C'est à un point de vue plus large, plus général et proprement philosophique et littéraire qu'il s'est placé dans les dix études critiques écrites de 1880 à 1886 et dont la réunion forme le présent volume; elles ont trait à Ludwig Spach, au philosophe Joubert, à Antoine Rosmini, à l'œuvre des femmes dans l'archéologie, à Vittoria Colonna, au regretté J.-B. de Rossi, à la lyrique ombrienne, à Maxime du Camp et à Pétrarque. Quoique spécialiste remarquable, M. Krauss aborde, on le voit, avec

1. J'emploie les signes de renvoi adoptés par M. Parmentier.

une égale facilité les questions les plus diverses, et la lecture de son volume est agréable et instructive autant que variée.

C. E.

BULLETIN

— La livraison 7 du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux; elle contient : § 38 (fin) *Madd ed-deîr et le casal de Mondisder*. — § 39, *le culte de la déesse Leucothea dans la région de l'Hermon*. — § 40, *la seconde inscription de Bar-Rekoub*. — § 41, *l'autel nabatéen de Kanatha*.

— M. Feltoe vient de publier une édition du sacramentaire véronais, connu sous le nom de sacramentaire léonien : *Sacramentarium Leonianum*, edited with Introduction, Notes and three Photographs by the Rev. Ch. L. Feltoe; Cambridge, at the university press, 1896, xix-244 pp. petit in-8; prix 12 sh. 6. L'introduction est un résumé exact de ce qu'on peut dire de ce document unique et mystérieux. M. Feltoe croit, avec plusieurs de ses devanciers, que ce recueil est une œuvre privée. Il ajoute que le désordre des pièces, les lacunes et le caractère de certaines prières conduisent à penser que nous avons dans le manuscrit de Vérone la collection originale. Elle serait datée, par suite, comme le manuscrit, du VIIe siècle. Il va sans dire que certains éléments sont plus anciens, par exemple les messes que M. Duchesne fait remonter au temps de Damase. Une autre partie de l'introduction doit être signalée : la liste et l'étude des passages bibliques dont la teneur s'écarte de celle de la Vulgate. Mais M. F. a surtout voulu faire besogne d'éditeur. Il paraît s'en être fort bien acquitté. Son texte est soigneusement établi, avec un système de références un peu compliqué et que la numérotation des lignes permettait de simplifier. Les notes, rejetées à la fin du volume ont surtout pour objet d'indiquer les pièces semblables qui se trouvent dans les divers sacramentaires. Ce travail, en grande partie nouveau, contribue à enlever au sacramentaire véronais quelques-uns des traits qui en faisaient un peu pour les liturgistes précédents un document isolé. Trois tables alphabétiques, des *initia*, des passages bibliques et des particularités notables, terminent ce volume aussi maniable qu'utile. M. Feltoe a droit à la reconnaissance de toutes les personnes qui s'occupent de la littérature et de l'histoire du christianisme. — M. D.

— A propos des *Quaestiones Iuuenalianae* de M. Lommatzsch, j'ai eu récemment l'occasion de mentionner les travaux de M. Hœhler sur les scolies dites de Cornutus (*Rev. crit.*, 1896, I, 389). Il publie aujourd'hui celles du premier livre de Juvénal (Sat. I-V) d'après cinq manuscrits (*Die Cornutus-Scholien zum ersten Buche der Satiren Iuvenals*, herausgegeben von Wilhelm Hœhler; aus dem XXIIIsten Supplementband der *Jahrbücher für cl. Philologie;* Leipzig, Teubner, 1896; p. 381-441, in-8). Cette édition soignée va permettre de se rendre compte de la valeur de ce commentaire plus décrié que connu. Elle confirme déjà l'un des caractères qu'on avait cru y remarquer : l'esprit chrétien de ces scolies, qui pourrait faire songer à une compilation monastique (cf. p. 392, 141 ; p. 426, 37 : etc.). Elle a dû prendre naissance dans le milieu auxerrois du IXe siècle ; car, non seulement Heiric est nommé (IX, 37), mais sa vie de saint Germain est citée dans la partie éditée par M. H. (I, 78). On doit aussi noter la présence d'un certain nombre d'observations de

style, d'un goût subtil et scolastique ; elles laissent supposer la pratique d'une rhétorique supérieure dont Heiric avait précisément donné le modèle dans cette biographie. Enfin, un certain étalage de grec est aussi conforme à ce que nous savons du personnage. Il est donc bien possible que ce travail soit un produit de son école P. 382 (I, 7) : « Ariopagum dicit uillam in qua fuit schola philosophorum sacrata Marti » ; cp. Cassiodore, *Complexiones in Actus*, 42 (*P. L.*, 70, 1395 Migne) : « Duxerunt ad Ariopagum ubi erat philosophorum adunata collectio ». P. 384 (I, 44) : « Lugdunum dicunt quasi lucis donum i. e. mons. » Le sens de *dunum* était bien connu dans les écoles ; il est néanmoins intéressant de comparer ce passage avec Heiric, Vie de saint Germain, I, 3 : « Augustidunum ... Augusti montem transfert quod Celtica lingua » (dans Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, 1375). L'idée de faire de l'autel de Lyon un autel de Diane est à coup sûr bizarre. Serait-ce l'effet d'une confusion avec Lucain, I, 446. Une interprétation non moins singulière de I, 164 a son origine dans un passage plus ou moins mal compris de Virgile (*Aen.*, VI, 432) : « *Urnamque secutus*... In urnam enim sortes capiuntur ; urnam ergo dicit sortem mortis. » On voit que l'étude de ces scolies peut nous aider à comprendre le système d'enseignement du haut moyen âge. Il est regrettable que M. H. n'ait pas joint un index des mots les plus rares, comme il avait fait dans le *Philologus* à son édition des notes de la Satire VI ; *intercolumnia* (382, 12) *expultrix* (394, 3), *comedones* (409, 35) et d'autres encore méritaient d'être signalés. *Phyrgiae* (382, 2) est-il une faute d'impression ? P. 396, l. 2, lire *sci licet*. — Paul Lejay.

— L'édition de saint Ambroise que prépare M. Karl Schenkl, en collaboration avec M. Ihm, est depuis de longues années impatiemment attendue. Le premier fascicule de la première partie vient de paraître : *Sancti Ambrosii opera, pars prima qua continentur libri* : *Exameron, De Paradiso, De Cain et Abel, De Noe, De Abraham, De Isaac, De Bono Mortis*, recens. K. Schenkl ; *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol XXXII ; Vindobonae, Pragae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag ; 1896 ; 497 pp. in-8 ; prix : 12 Mk. 80. Le fascicule publié ne contient que les quatre premiers ouvrages. On voit par les listes des sigles que M. Schenkl a eu à sa disposition pour l'Examéron un manuscrit de Cambridge du VIIIe siècle, deux *Parisini* du IXe, un manuscrit de Carlsruhe du IXe siècle, etc. ; pour le *De Paradiso*, quatre manuscrits français du IXe siècle ; pour le troisième traité des manuscrits dont les plus anciens ne remontent qu'au XIe siècle ; pour le *De Noe*, un seul manuscrit du IXe siècle. Il faut attendre l'introduction qui fera partie du fascicule 2 maintenant sous presse pour avoir des renseignements plus précis. — P. L.

— M. Germain Martin a écrit quelques pages intéressantes sur *Les plus anciens libraires du Puy* (Le Puy, Marchessou, 1897. In-8°, 13 p.). Il nous présente successivement Henri Monestier « honnête et pieuse personne, vieux garçon aisé du commencement du XVIe siècle », Antoine et Julien Amouroux, Jean Allard dit Vendôme qui fit imprimer en 1543 une seconde édition du *Missale ad usum Aniciensis ecclesiae* (dont le titre est reproduit en tête de la plaquette), Barthélemy Nicolas et Rogier Fabre. Il y a là sur les libraires du Puy, sur leurs fréquents voyages à Lyon, sur leurs boutiques et leur genre de vie de nombreux détails tirés des archives départementales de la Haute-Loire. — A. C.

— L'histoire de l'enseignement supérieur en Hongrie n'est pas encore écrite ; même celle de l'Université de Budapest n'est pas achevée. Théodore Pauler, ancien professeur à la Faculté de droit, avait bien commencé en 1880 une histoire documentée de cette Alma Mater, mais il n'a pu donner jusqu'à sa mort (1886) que trois fascicules. Il existe, en outre, quelques monographies de certaines Académies de

droit, publiées, à l'occasion de leur centenaire, telle l'*Histoire de l'Académie de Presbourg*, par M. Ortvay, et celle de Nagy-Várad par M. Bozóky. On trouve également dans les « programmes » des écoles réformées des contributions utiles; mais tous ces matériaux, qu'il faudrait d'ailleurs compléter par des recherches dans les archives des différents établissements, attendent encore un historien pour les mettre en ordre. Le ministère de l'Instruction publique de Hongrie a donc bien fait de publier, à l'occasion du Millénaire, un beau volume sur l'enseignement supérieur auquel dix-huit professeurs ont collaboré (*A felsoe oktataâtsügy Magyarorszâgon*, Budapest, 1896, 824 p. in-8°). C'est un tableau, assez développé, des établissements d'enseignement supérieur depuis le dualisme (1867) jusqu'à nos jours, avec quelques pages sur leur fondation. Le livre se divise en cinq parties. La première traite de l'Université de Budapest, la plus ancienne de ces écoles. Fondée en 1635 par le cardinal Pierre Pazmany à Nagy-Szombat (Tyrnau), elle fut transférée, en 1777, à Bude, puis en 1784 à Pest. Elle ne comprenait, à l'origine, que les Facultés de théologie et de philosophie; la Faculté de droit, fut créée en 1667 et la Faculté de médecine, en 1769. Elle a aujourd'hui 4002 élèves et occupe le cinquième rang (après Paris, Berlin, Vienne et Naples) parmi les Universités du monde. Le professeur de théologie, M. Béla Breznay, a écrit l'introduction et le chapitre sur la Faculté de théologie. M. T. Vécsey, professeur de droit romain, expose, un peu sommairement, l'histoire de la Faculté de droit, et M. E. Hœgyes, directeur de l'Institut Pasteur de Budapest, celle de la Faculté de médecine. Le critique littéraire J. Beœthy trace un tableau détaillé de la Faculté de philosophie et de l'École normale attachée à cette Faculté. — La deuxième partie est consacrée à l'Université de Kolosvár, qui fut fondée en 1872 et qui porte, depuis 1881, le nom du roi François-Joseph. Cette Université n'a pas de Faculté de théologie, mais la « Philosophie » y est scindée en *Lettres* et en *Sciences*. M. Marki a fait l'histoire de cette École appropriée aux besoins de la Transylvanie; M. Pisztory traite de la Faculté de droit; M. Szabo, de la Faculté de médecine; M. Finaly, de la Faculté des Lettres; Kanitz, mort tout récemment, de la Faculté des sciences. — La troisième partie décrit l'École polytechnique qui correspond à l'École centrale de Paris et compte 1041 élèves. — La quatrième partie est peut-être la plus intéressante du volume. Elle contient de nombreux renseignements sur les séminaires théologiques des différentes confessions. On y apprend que la philosophie de saint Thomas d'Aquin a été récemment introduite dans les séminaires catholiques. — La dernière partie nous fait connaître les académies de droit; elles sont au nombre de dix; plusieurs ont très peu d'élèves. — Dans un appendice, M. Mann nous présente l'état actuel des cinq *Maternités*. — J. K.

— L'enseignement secondaire de la Hongrie est un peu mieux étudié au point de vue historique. Fraknoi a écrit un livre sur les écoles au XVI[e] siècle et Aladár Molnár a consacré un gros volume au XVIII[e] siècle, qu'il n'a pu malheureusement achever. M. Finaczy, directeur au Ministère, reprend les recherches au point où Molnár les a abandonnées, et nous espérons qu'il les mènera à bonne fin pour compléter ainsi les beaux travaux de M. Klamarik. A l'occasion du Millénaire, il publie un volume sous ce titre : *Les Écoles d'enseignement secondaire en Hongrie. Leur passé, leur état actuel* (*A magyarorszâgi Koezépiskolák multja és jelene*. Budapest, 210 pp. in-8°). Le livre se divise en deux parties. La première renferme une histoire succinte de l'enseignement secondaire depuis le XVI[e] siècle jusqu'à la loi de 1883. On y remarquera surtout les pages claires, solides, impartiales que M. F. a consacrées aux établissements des Jésuites qui furent appelés en Hongrie par l'ar-

chevêque Niclas Oláh en 1561 pour entraver les grands progrès de la Réforme, et qui obtinrent de grands succès (lorsqu'en 1773 l'Ordre fut supprimé en Hongrie, il avait quarante et un gymnases et sept internats), aux écoles des protestants, à la première *Ratio educationis* que Marie-Thérèse promulgua en 1777 pour organiser les gymnases et y exercer la surveillance de l'Etat, au système de Thun après la Révolution de 1848. La seconde partie retrace l'état actuel des gymnases et écoles *réales* : plan d'études, exercices physiques, discipline, corps des professeurs, bâtiments scolaires (avec des lithographies), budget des écoles d'enseignement secondaire, tout cela est traité par M. Fináczy avec grande compétence. — J. K.

— La Faculté de théologie de l'Université de Budapest continue la publication des Œuvres du Cardinal Pierre Pazmany (1570-1637) un des plus grands écrivains du XVIIe siècle, le fondateur de l'Université de Budapest. Ces œuvres comprennent deux séries : latine et hongroise. Le deuxième volume de chaque série vient de paraître. Dans la première M. Etienne Bognar nous donne, après la Dialectique, la *Physique* (614 pp. in-4° avec un fac-similé), dont deux manuscrits se trouvent à la Bibliothèque de l'Université de Budapest. Il s'est servi de l'exemplaire écrit par Pázmány lui-même à Gratz en 1598. Cette *Physique* est un commentaire, dans l'esprit de St. Thomas d'Aquin, des livres d'Aristote Περὶ τῆς φυσικῆς ἀκροάσεως. Elle contient treize *disputationes*. « Videbis, dit la préface, auctorem, non modo Aristotelis et Angelici Doctoris sapientia imbutum egregie, sed et studiose multumque versatum in scriptis aliorum insignium magistrorum qui auctori vel priores vel coaevi hoc genus philosophiae coluere. » Le deuxième tome de la série hongroise (801 pp. in 4°) donne le célèbre *Livre de prières* (1602) précédé d'un recueil de dissertations sur l'histoire de l'Eglise, cinq lettres à Pierre Alvinczi, le grand adversaire du cardinal, une réfutation du Credo de Calvin et différents sermons. D'un bout à l'autre du volume le grand prosateur et polémiste parle la langue simple du peuple, sans emphase, sans discussion dogmatique, dans le seul dessein de ramener à l'Eglise catholique celles de ses ouailles, trop nombreuses, qui ont embrassé le calvinisme. — J. K.

— La Société philologique de Budapest fut fondée en 1875. Elle eut des débuts bien modestes, mais grâce à l'activité infatigable de son président, M. Emile Thewrewk de Ponor, le savant éditeur de Festus, le traducteur élégant d'Anacréon et de l'Anthologie grecque, elle s'est développée graduellement et compte aujourd'hui 659 membres. Cette société cultive surtout les langues classiques, mais les langues orientales et étrangères ne sont pas exclues de son programme. Son organe est le *Egyetemes philologiai koezloeny* qui compte autant d'années que notre *Revue de philologie*. M. Thewrewk, élu tous les ans président, prononce dans les Assemblées générales des discours où il traite des progrès de la philologie classique en Hongrie, retrace la vie d'un membre décédé (Pott, Schott, Curtius, Abel), expose le rôle des philologues hongrois au Congrès de 1893, excite l'ardeur des « jeunes » qui ont encore un champ très vaste à cultiver. Ces discours, qu'à son vingtième anniversaire la société avait décidé de publier, paraissent en un volume sous le titre : *Ponori Thewrewk Emil elnœki beszédei* (Budapest, 1896, VIII-240 pp. avec le portrait de M. Thewrewk). Les membres de la Société qui ont reçu gratuitement ces *Discours présidentiels*, les garderont comme un précieux souvenir du vaillant philologue et liront très volontiers la notice que le vice-président, M. Gustave Heinrich, a consacrée, en tête du volume, à M. Thewrewk. — J. K.

— M. Ch. de Bigault de Casanove, professeur d'histoire au lycée de Nantes, vient de publier une excellente traduction de *La Tragédie de l'homme* du poète hongrois Emerich Madách (Paris, Mercure de France, x et 254 p.). L'ouvrage méri-

tait cet honneur ; il a été traduit cinq fois en allemand et la critique étrangère est unanime à lui assigner une place honorable à côté du *Faust* de Gœthe et des poèmes philosophiques de Lenau. Théodore Vischer la qualifie de « puissant » (eine gewaltige Geistesthat) et — chose curieuse — quoique la *Tragédie* n'observe pas les règles du genre dramatique, c'est la pièce hongroise qui a fait les plus belles recettes au théâtre national de Budapest où on la joue depuis 1883 dans l'adaptation de Paulay. Par le choix du sujet et par la manière de le traiter, Madach a prouvé que les Hongrois, eux aussi, peuvent créer des œuvres qui aient un caractère universel et non pas exclusivement national. La *Tragédie de l'homme* est la démonstration poétique de ce mot de Schopenhauer, que l'histoire est le cauchemar de l'humanité. Madach ne voit, dans la suite des siècles, que des espérances qui passent d'une génération à l'autre sans se réaliser ; chaque époque a son idéal qui n'est qu'une illusion ; chaque génération poursuit des fantômes sans trouver le bonheur. Le héros de la pièce est le premier homme, Adam : il assiste en rêve à l'évolution de l'humanité et à chacun des moments les plus marquants il intervient, prend part aux luttes intellectuelles. Le poème se compose de neuf tableaux, précédés de trois scènes dont la première se passe au ciel, la seconde au paradis et la troisième hors du paradis. Le réveil d'Adam clôt la tragédie. C'est la première tragédie du théâtre hongrois qui soit traduite en français. — J. K.

— Le nouveau volume du *Catalogue général des manuscrits français* : anciens petits fonds français, III, nos 25697-33264, que vient de publier M. H. Omont (Paris, E. Leroux, 1897, in-8°), contient l'inventaire de plus de 7500 volumes, ajoutés en ces dernières années à la suite du fonds des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. On y trouvera, imprimé pour la première fois, un état complet de l'ancien Cabinet des titres, qui comprend : 1° la liste des dossiers, aujourd'hui reliés en volumes, des différentes séries alphabétiques des Pièces originales, Dossiers bleus, Carrés, Cabinet et Nouveau d'Hozier, enfin collection Chérin ; 2° le catalogue de 1400 « volumes reliés » du Cabinet des titres, contenant de nombreux recueils généalogiques et historiques sur les différentes provinces et les principales familles de France. C'est le quatrième volume du *Catalogue général des manuscrits français* paru depuis deux ans ; quatre autres sont sous presse et ne tarderont vraisemblablement pas à paraître ; ils ont été rédigés par les collègues et collaborateurs de M. Omont : MM. Auvray, Couderc et de la Roncière. M. Dorez, dont le nom est bien connu des lecteurs de cette *Revue*, doit aussi publier prochainement, en deux volumes in-8°, un catalogue détaillé de la collection Dupuy, si importante pour l'histoire de France aux xve, xvie et xviie siècles. On voit quelle activité nouvelle est imprimée à la publication des catalogues du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale sous la savante direction de M. Delisle, si dignement, si laborieusement secondé par M. Omont. — A. C.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 15 mars — 1897

GRIFFITH, Mémoires. — ERMAN, Grammaire égyptienne. — STEINDORFF, Grammaire copte. — PISANI, Études d'histoire religieuse, à travers l'Orient — Philodème, p. SUDHAUS. — DRERUP, Trois discours d'Isocrate. — MERLET, La Chronique de Nantes. — PIRENNE, Le livre de Guillaume de Ryckel. — POLACZEK, Le style de transition en Alsace. — HOLLAENDER, Strasbourg et les Politiques. — HÉMON, La Rochefoucauld. — SASSENAY, Les derniers jours de Murat. — MUNKACSI, Budenz. — *Bulletin* : MAINOT, Les objets mobiliers des bibliothèques publiques. — Académie des inscriptions.

GRIFFITH, Beni-Hasan, Part III, being the 5th **Memoir of the Archaeological Survey of Egypt**. In-4, 42 p. et 10 pl. en couleurs. 1896, Londres, Office of the Egypt Exploration Fund.

Ce troisième volume ne contient pas la copie de tombeaux plus ou moins complets, mais des listes de signes expliqués et des reproductions de scènes qui illustrent certains points obscurs de l'archéologie égyptienne. On n'y trouve aucune dissertation d'ensemble, mais des discussions de détail dont beaucoup sont fort intéressantes.

Les six premières planches et les trente-deux pages qui leur correspondent sont consacrées à l'étude des signes hiéroglyghiques. Elles sont remplies de discussions ingénieuses et de faits nouveaux, auxquels on me permettra d'ajouter quelques détails. Il n'est pas bien certain que le nom du nome de la Gazelle doive se prononcer *mahez* (p. 4). J. de Rougé a donné de bonnes raisons de le prononcer *Mâh*, ou plutôt *mâhit-mâhi(e)* [1], et sa lecture paraît être confirmée par une des orthographes du nom où l'on voit l'épervier posé sur le dos de la gazelle, Horus *saisissant*, ou, pour employer le terme technique, *liant* son ennemi Sit : or *saisir, prendre*, se dit *mâhou* en égyptien. Le signe pour *qâ* se trouve en déterminatif du mot *qait*, *hauteur*, dans les textes des Pyramides, et cete circonstance m'avait inspiré la même idée qu'à M. Griffith (p. 5) sur la valeur de l'une des formes du signe [2].—Je crois que l'orthographe du nom d'Hâthor (p. 67) ne nous apprend rien sur l'origine de la déesse ni sur ce qu'elle personnifiait : que, plus tard, les prêtres aient interprété l'orthographe *hât* (maison) *Horou* (d'Horus) comme une indication du rôle qu'elle jouait, je n'y contredis pas, mais ce n'est qu'une dérivation

1. *Revue archéologique*, 1872, t. XXIII, pp. 70-71.
2. *Les inscriptions des Pyramides*, p. 380, note 4.

secondaire du calembour graphique par lequel les premiers Égyptiens avaient rendu le son du nom. — Le mémoire où M. Joret avait expliqué la forme des signes dérivés du Papyrus a paru, en 1896, dans les *Mélanges de Philologie romane dédiés à Carl Wahlund*, p. 273-280. — Les deux signes pour l'Ouest et pour l'Est (p. 13-14) paraissent avoir représenté des étendards; on les voit encore dans cet emploi sur un bas-relief d'origine libyenne conservé au musée du Louvre. — J'ai trouvé en 1885, dans les tombes de Gébéléïn, plusieurs sacs, *ârfou*, remplis de noir pour les yeux (p. 14); ils sont en cuir, et je ne puis mieux les décrire qu'en les comparant à certaines blagues à tabac, liées d'un lacet. Le signe pour *khâ* que M. Griffith croit être un coquillage (p. 14-15), échange perpétuellement avec l'hiéroglyphe qui a le même son et qui représente une tige soutenant une feuille ou une fleur : E. de Rougé le considérait comme une abréviation de celui-ci, où la fleur ou la feuille aurait été détachée de la tige, et son jugement est exact dans certains cas. La forme et la couleur du signe à Beni-Hasan me portent à penser que le dessinateur a voulu reproduire une espèce d'éventail ou d'écran, dont les Égyptiens se servaient pour attiser le feu. — Le collier de perles avec fermoir (p. 15) a pour nom *nît*, *naît* qui désigne un bout de fil : la paraphrase en serait *un fil de perles*, plus brièvement *un fil*. Le *nîti*, *naîti*, est l'*homme au fil*, celui qui porte au cou le collier de servage, par suite le personnage attaché à un prince ou à un dieu, *l'homme* de ce prince ou de ce dieu. Le fermoir consiste en une plaquette, d'émail ou de métal, percée de deux ou plusieurs trous, par lesquels passent les extrémités du fil qui retient les perles. — Le signe *mâît* (p. 16) est probablement une flûte, comme Loret l'a indiqué. — Le vase *qeb* (p. 17) me paraît avoir été à l'origine une fiole en métal et non une fiole de poterie : le rouge dont l'hiéroglyphe est peint serait la couleur du cuivre. — Dans le signe *sakhonou* (p. 20) la molette n'est pas nécessaire, et elle est remplacée souvent par un sein de femme pendant ou par un autre objet : le sens du mot étant *enserrer*, l'objet *enserré* importait peu, pourvu qu'il fût *enserré* entre les deux mains ou les deux bras. — Dans plusieurs variantes, le signe *oudnou* (p. 20-21) représente un bouton de fleur allongé ou la fleur s'entr'ouvrant avec sa tige repliée en zigzag. — Le signe *ouoskhît* (p. 21) représente probablement le plan d'une entrée d'enceinte fortifiée, ainsi qu'on s'en convaincra en le comparant au dessin des portes fortifiées qui ouvrent sur chacune des douze divisions de l'Hadès. — L'identification du signe *f* avec la limace (p. 23), proposée déjà, n'a jamais prévalu. Il me semble que le *f* représente tantôt la limace, tantôt un serpent. — Chabas pense que l'instrument *Qars* (p. 24) figurait un outil spécial employé à la préparation des momies (*Études sur l'Antiquité historique*, 2e éd., p. 78-79). — L'objet que le signe *ari* porte à son bâton n'est pas un nœud de corde (p. 25), mais le manteau dont le personnage s'enveloppait, roulé comme il l'est dans le signe *shama* du pâtre ou du voyageur. — Le signe *anou* (p. 31) appartient à

une classe de caractères formés d'une lettre ayant sa valeur phonétique courante et suivie de jambes comme déterminatifs : *les jambes sont tantôt écrites isolément, tantôt attachées à la lettre de manière à former avec elle un groupe unique*. A cette classe appartiennent : 1° AIOU, *aller*, formé de la plume *a*, et des jambes séparées souvent de la plume, dans les Pyramides, presque toujours unies à la plume dans les textes postérieurs; 2° SI, *passer*, formé des et des jambes; 3° SHE, *aller*, formé de SH et des jambes; 4° TI, *prendre*, formé de T et des jambes; 5° BOL, *dehors*, formé du chemin BOL et des jambes. ANOU est formé de même du vase NOU, et des jambes, et la prononciation ANOU du groupe montre que le vase se lisait ANOU à côté de NOU, comme valeur secondaire. Tous ces groupes sont donc de simples ligatures graphiques, sans plus.

Les quatre dernières planches et le texte qui leur correspond sont consacrés à ce que nous savons de la fabrication des outils de pierre en Égypte. M. G. a très ingénieusement reconnu un des stages de cette fabrication dans un tableau dont le sens avait été méconnu avant lui. La légende ne laisse pourtant subsister aucun doute à cet égard : elle dit que les personnages SOKHIT SIFOUOU, ce qui se traduit assez littéralement *éclatent des couteaux*. Dans les tableaux qui suivent, M. G. montre l'emploi que les bouchers faisaient des couteaux ainsi préparés : ils les affutent sur un instrument de pierre verdâtre, qui ressemble singulièrement pour la forme au fusil de nos bouchers, puis ils égorgent les bœufs, les écorchent et tranchent les jointures avec une netteté qui ne laisse rien à désirer. La constatation que M. G. vient de faire a bien son importance en ce moment. C'est un lieu commun chez tous ceux qui ont étudié l'Égypte de près, sans préjugé, que l'usage de la pierre y a survécu indéfiniment à l'invention et à la diffusion des outils ou des armes en métal, et que la plupart des silex contenus dans nos collections appartiennent aux époques historiques, aux plus basses comme aux plus hautes. On voit pourtant se produire par intervalles des tentatives de les attribuer tous indistinctement aux âges antérieurs à l'histoire. La découverte d'un atelier de pierre en pleine activité parmi les autres industries de la XIIe dynastie confirme l'opinion courante d'une façon assez originale, et l'ouvrage de M. G. vient à propos pour dissiper les doutes qui se sont manifestés en dehors du cercle des Égyptologues.

Les planches sont d'un dessin et d'une couleur très justes. M. Griffith, bien soutenu par ses collaborateurs Howard Carter et Percy Brown, nous a donné une belle et bonne œuvre de plus.

G. MASPERO.

A. ERMAN. **Ægyptische Grammatik, mit Schrifttafel, Literatur, Lesestücken und Wœrterverzeichnis** (t. XV de la *Porta Linguarum Orientalium*), Berlin, Reuther-Reichard, 1894, in-12, xv-200-70* p.

G. STEINDORFF. **Koptische Grammatik, mit Chrestomathie, Wœrterver-**

zeichnis und Literatur (t. XIV de la *Porta Linguarum Orientalium*), Berlin, Reichard 1894, in-12, xviii-220-94a pp.

Les deux ouvrages forment comme un rudiment d'histoire de la langue égyptienne, depuis les époques les plus anciennes où nous puissions remonter par les monuments jusqu'à sa fin dans les cellules des moines. Ils sont de plus conçus sur le même plan, inspirés par les mêmes méthodes, rédigés par le maître et l'élève dans une collaboration de tous les instants : les éloges ou les critiques auxquels on peut les soumettre sont les mêmes de tout point, et il est naturel de les réunir dans une seule appréciation.

L'article ne sera pas long. Il faudrait, pour rendre un compte sérieux de l'œuvre commune, entrer dans une analyse minutieuse des parties et écrire un véritable traité; je préfère dire en quelques mots quelle en est la tendance. M. Erman a pris pour son point central de préférence la langue de la XIIe dynastie, et M. Steindorff le dialecte thébain du copte. Ils ont groupé chacun, autour du type choisi, les formes propres aux époques antérieures et postérieures ou aux autres dialectes. Les matières ont été divisées, de façon systématique, en paragraphes généralement très courts, où la règle générale a été notée avec toute la clarté et toute la netteté possibles; des remarques classées avec soin contiennent l'explication de certaines des formes fondamentales ainsi indiquées, et montrent ce qu'elles étaient dans les temps antérieurs à l'époque classique, ce qu'elles sont devenues aux temps postérieurs. C'est un livre d'enseignement où la partie du maître est amalgamée à celle de l'élève : l'élève doit apprendre littéralement les paragraphes principaux, ceux-là surtout qui sont marqués d'un astérisque, et les autres sont comme la notation sténographique des commentaires que le maître fait sur les premiers. Je n'ai pas employé le livre de M. E. directement dans mes cours de l'École des Hautes Études, le plan que je suis d'ordinaire différant notablement de celui qu'il a adopté, mais j'ai souvent eu l'occasion d'y renvoyer mes auditeurs et d'en élire certaines pages pour texte de mes développements : je l'ai toujours trouvé très plein de pensée, très ferme et très clair d'expression. Peut-être certaines des formules sont-elles trop condensées et réclament-elles à l'étudiant une continuité d'attention qu'on ne saurait exiger de tout le; monde je ne suis plus certain toutefois que ce défaut soit aussi réel que je l'avais pensé d'abord. Le public des leçons d'égyptologie ne se ressemble pas en Allemagne et en France. Là-bas, M. E. a surtout des auditeurs qui ont reçu déjà une éducation philologique assez étendue, et qui suivent en même temps des cours de langues sémitiques. Ici, j'ai surtout des élèves dont la vocation s'est éveillée par un coup de hasard, sans que rien les eût préparés à ce genre d'études, et qui m'arrivent le plus souvent sans éducation philologique préalable ; il faut recourir fréquemment à des méthodes empiriques pour ne pas les rebuter, et leur exposer

longuement, à propos de l'égyptien, des idées ou des faits généraux qu'ils auraient dû apprendre ailleurs. M. Erman, libre de toute préoccupation de ce côté, obligé du reste d'enfermer son sujet dans un cadre restreint, a pu serrer sa pensée autant qu'il l'a voulu et lui donner une rigueur presque algébrique, sans cesser pour cela de faire ce qui est pour son auditoire un cours élémentaire.

Ce que je viens de dire de la grammaire d'E. s'applique à celle de Steindorff : c'y est la même brièveté prégnante et systématique. L'idée qu'au fond l'égyptien appartient au groupe des langues sémitiques prédomine chez l'un comme chez l'autre, et ils ont jeté la matière égyptienne dans un moule qui n'est souvent que le moule sémitique à peine modifié. Il me semble bien que l'égyptien a quelque chose de plus libre, de plus fluide, et que ce n'est point sans faire violence à sa nature qu'il prend des contours grammaticaux aussi arrêtés et aussi secs. Je crois que sur bien des points, mais surtout en ce qui concerne la phonétique et ses applications, il faudra beaucoup y réformer ; peut-être aussi le départ n'est-il pas assez net entre les formes qui appartiennent aux paradigmes verbaux et celles qui sont de la syntaxe pure. Il y aura là matière à longues discussions entre gens du métier, mais ce sont là questions à régler entre égyptologues dans des recueils spéciaux. Je préfère dire ici que l'œuvre de MM. E. et S. est des plus méritantes, la plus sérieuse qu'on ait tentée dans notre domaine depuis la *Chrestomathie Egyptienne* de Rougé. La plupart des lois découvertes depuis un quart de siècle ont été rassemblées, classées, expliquées, rendues accessibles à la majorité des étudiants, avec une habileté et avec une autorité incontestables. L'arrangement en paraît parfois hasardeux, et il se passera sans doute du temps encore avant qu'on ait réussi à vérifier l'exactitude de certaines affirmations, mais il est impossible, à l'heure actuelle, de rien édifier en Egyptien sans mêler aux faits certains une quantité très appréciable de conjectures. MM. Erman et Steindorff ont restreint la part de l'hypothèse au minimum, et leurs deux grammaires ont bonne chance de demeurer longtemps encore des livres classiques pour l'étude de l'égyptien.

G. Maspero.

L'abbé Pisani. **Études d'histoire religieuse. A travers l'Orient.** Paris, Bloud et Barral [1896]. In-8, xiii-344 p.

Le titre de ce livre a le tort de n'en point indiquer exactement le contenu. Il ne s'agit point d'*études*, c'est-à-dire de mémoires plus ou moins approfondis sur des questions bien délimitées, mais d'un exposé d'ensemble, destiné plus particulièrement au grand public. Le sous-titre n'est pas plus clair, car M. Pisani ne nous conduit pas *à travers l'Orient* : il nous offre — ce qui n'est pas la même chose — un excellent

précis de l'histoire et de la géographie du christianisme oriental sous ses diverses formes. Origine des différents schismes qui ont constitué des églises séparées; extension et importance de ces églises; efforts renouvelés depuis des siècles pour les ramener à l'unité; constitution de communautés catholiques au sein des églises schismatiques et services rendus à ces communautés par les ordres religieux qui relèvent de Rome — tels sont les principaux sujets qu'a fort bien traités M. l'abbé Pisani. L'origine de son livre est un cours professé à l'Institut catholique de Paris; il faut que ce cours ait été fait très sérieusement, car aucune part n'y est faite à la déclamation ni à la sensiblerie. Parlant devant un auditoire composé, en grande partie, de futurs théologiens, M. l'abbé P. indiquait ses sources; dans son volume, il n'a donné que des résultats et s'est contenté d'ajouter à l'*Introduction* (p. XI-XIII) deux pages de bibliographie ne comprenant que des écrits de date récente. Un livre qui touche à tant de faits et à tant de personnes devait avoir, pour complément indispensable, un bon index; M. P. n'en a dressé aucun. C'est là une grave lacune, qu'on est étonné de devoir signaler si souvent en rendant compte d'ouvrages de valeur. Celui-ci, malgré ses allures rapides, est évidemment fondé sur une connaissance précise et personnelle des questions; comme il est, en outre, le seul de son espèce, du moins dans notre langue, il faut espérer qu'on le rééditera bientôt et que la deuxième édition sera pourvue d'un index. Une carte d'ensemble, avec des teintes pour distinguer les Églises, ne serait pas inutile non plus.

M. l'abbé P. — cela va sans dire — est un chaud avocat de l'union des Églises dissidentes de l'Orient. Il ne se méprend pas sur la difficulté de la tâche, car, à l'heure actuelle, les Orientaux unis sont six millions seulement, contre près de cent millions de dissidents (d'*égarés* si l'on veut, p. VII). Pour ramener ceux-ci au bercail, l'Église romaine a renoncé avec raison aux controverses théologiques, aux congrès de docteurs, qui n'aboutissent jamais à une entente; elle fait valoir aux schismatiques la supériorité morale de son clergé, qui paraît réelle, et l'efficacité de sa protection, qui est plus douteuse [1]; surtout, afin de ne pas se heurter, comme par le passé, à des questions de forme, elle se montre très indulgente sur tout ce qui concerne la discipline et la liturgie. L'unité morale n'est pas l'uniformité; c'est pour avoir cherché à imposer l'uniformité que le catholicisme romain a subi tant de défaites. On peut rappeler, entre mille, un exemple allégué par M. Pisani. En 1625, le jésuite Mendez aborde à Massouah et convertit en masse les Abyssins monophysites; mais Mendez abolit la liturgie en langue *ghez*, la remplace par des prières en

1. « L'arménien monophysite n'a pas chez les Orientaux un père puissant qui le prenne sous sa défense au jour du danger. » (p. 295). J'avoue trouver les arguments de cet ordre assez déplacés. Que dire d'un homme qui renie ses convictions, s'il en a, ou celles de ses pères, s'il n'en a plus, par désir d'être *protégé*?

latin; alors le sentiment national reprend le dessus, et à la mort de Mendez, le prince abyssin Facilidas proscrit le catholicisme, chasse ou massacre les Jésuites. Le pape Léon XIII a complètement rompu avec l'esprit qui animait le jésuite Mendez. On a vu cet illustre vieillard, prenant les devants, adresser une lettre pleine de douceur aux évêques grecs pour les rappeler à l'union. La réponse ne se fit pas attendre : ce fut une diatribe encyclique et synodale, un *non possumus* absolu, où, entr'autres gentillesses « l'évêque de Rome » est accusé de fourberie [1]. Ceux qui se faisaient des illusions sur la possibilité d'un rapprochement les conservent, à la vérité, encore; mais la lecture de cette lettre violente n'est pas faite, je crois, pour en augmenter le nombre. C'est qu'outre les divergences théologiques et liturgiques, il y a, de part et d'autre, un long passé de haines et de misères qu'il est impossible d'effacer; il y a, chez les Grecs, le souvenir poignant de la quatrième Croisade et des inexpiables forfaits qui l'accompagnèrent; il y a aussi, il y a surtout, l'idée nationale, si vivace en Orient jusque parmi les nationalités les plus restreintes, et dont l'idée de l'autonomie religieuse est inséparable. *Unum ovile unus pastor* est peut-être une belle formule [2]; mais le rêve de la domination universelle sur les âmes n'est pas moins chimérique que ceux de Napoléon et de Charles-Quint.

Il me semble que M. l'abbé P. aurait pu insister davantage sur les causes politiques de la division des Églises. Ce sont là les causes profondes, parce qu'elles font durer les schismes en y intéressant d'autres sentiments que ceux auxquels s'adressent les théologiens. Presque toujours, le motif le plus apparent a été l'ambition d'un homme, qui a soulevé une querelle théologique; mais c'est seulement lorsque cette querelle impliquait la résistance contre une tyrannie du dehors, une revendication de l'indépendance ou du *self-government* spirituel, que l'hérésie est devenue un schisme. Ainsi le nestorianisme serait mort avec Nestorius s'il n'avait trouvé un milieu propice dans l'école d'Édesse, impatiente du joug d'Antioche et de Constantinople, et si la Perse, ennemie de l'Empire d'Orient, n'avait pris fait et cause pour les schismatiques. M. P. a parfaitement vu que le monophysisme a été une « manifestation du sentiment national dans les provinces de l'Empire éloignées de Constantinople », que les églises nationales, qualifiées de monophysites, sont « avant tout, antibyzantines ». Mais ce qui est vrai d'un passé lointain et de l'origine des schismes ne l'est pas moins de notre temps, ou l'est davantage, car le patriotisme et le particularisme ont gagné tout le terrain que la théologie a perdu.

En des matières si délicates, M. l'abbé P. a fait effort pour être impar-

1. Voir la traduction de ce document dans la *Revue anglo-romaine*, t. I (1895), p. 81, et le commentaire du P. Ermoni, *ibid.*, p. 108.

2. Elle est, à coup sûr, dangereuse, car c'est la devise même des persécuteurs lorsque le pouvoir séculier et le pouvoir spirituel sont dans les mêmes mains.

tial; je ne crois pas qu'il ait toujours réussi. A l'entendre, les catholiques commettent des fautes, les schismatiques ont le monopole des crimes; l'historien a deux poids et deux mesures. Par exemple (p. 139), il s'élève contre la corruption du clergé grec, la simonie, les cadeaux faits par le patriarche aux eunuques, aux sultanes, aux icoglans etc. « C'est une race odieuse, écrit l'abbé Pisani, que celle des Phanariotes » (p. 138). On dit pourtant que la corruption et la simonie n'ont pas été rares dans l'Église romaine au xvi[e] siècle, peut-être même à une époque plus récente. M. P. n'en souffle mot; de même, lorque le fil de son histoire l'amène aux actes de corruption dont se rendit coupable saint Cyrille, défenseur de l'orthodoxie, il trouve convenable de n'y même pas faire allusion (p. 21). On sait assez, par une lettre très explicite de son archidiacre, que Cyrille, dans sa lutte contre Nestorius, distribua force présents aux chambellans de Pulchérie, aux officiers du palais, aux dames de la cour; la malheureuse église d'Alexandrie fut ruinée pour longtemps par des largesses qui n'allaient pas aux pauvres, mais aux riches — et à quels riches! Le vertueux Tillemont s'en est indigné : « Saint Cyrille est saint, mais on ne peut pas dire que toutes ses actions soient saintes, et les plus saints ont beaucoup à craindre la tentation qui nous porte à regarder comme légitime ce qui semble nous pouvoir faire réussir dans les entreprises saintes que nous formons. Il ne faut soutenir la justice que par des voies justes; il faut combattre pour Dieu selon les lois de Dieu, si l'on veut qu'il nous couronne » (*Mém. ecclés.*, t. VII, p. 541). J'aurais été bien aise, je l'avoue, de lire cela dans l'exposé de M. l'abbé P. Plus au courant que Tillemont des choses orientales, il aurait pu faire observer que les hommes mêlés aux luttes du siècle n'ont pas toujours le choix des armes qu'ils emploient, que les meilleurs subissent parfois l'influence d'habitudes fâcheuses qui ont passé dans les mœurs de leur temps. Il serait du coup devenu moins sévère pour l'église du Phanar qui, dans le pays classique du *bakshish*, ne s'est pas toujours conformée à l'idéal chrétien de ne servir Dieu que suivant ses lois. — Ailleurs (p. 170), M. l'abbé Pisani proteste à juste titre contre les persécutions dont furent l'objet les Ruthènes, coupables de ne pas renier l'obéissance due aux papes. « Ils étaient 8,000,000 au xvii[e] siècle; au début de celui-ci, ils n'étaient plus que 800,000; aujourd'hui, 100,000 Ruthènes de Russie gémissent... Les autres ont disparu : l'exil, la prison, la mort et l'apostasie se sont partagés les restes de cette église naguère si florissante qui agonise. » A ce propos, pour la première et la dernière fois, l'auteur s'emporte (p. 178) : « Malheur à ceux qui ont attiré sur leur tête et sur celles de leurs enfants les terribles représailles de la vengeance divine! Le bras de Dieu suspendu sur la Russie est arrêté par les larmes et les supplications des justes : ainsi Babylone coupable fut sauvée par les prières du prophète. » La colère de M. P. est légitime, bien qu'on puisse blâmer un historien de prétendre savoir ce qui arme ou ce qui arrête le bras de Dieu. Mais pourquoi s'indigner de

persécutions anti-catholiques et se montrer si indulgent pour les autres? P. 181 : « Les protestants des provinces baltiques sont molestés, mais à cause de leurs tendances allemandes; *les juifs sont traités durement, mais pour des causes d'ordre économique.* Les rigueurs sont réservées, hélas, aux catholiques ». Est-il possible de s'égarer de la sorte? Ainsi M. l'abbé Pisani pense que les juifs russes n'ont pas été l'objet de *rigueurs!* Faut-il donc que par la faute d'une presse terrorisée ou complice, qui se taisait sur les horreurs de Moscou comme elle faisait silence, hier, sur celles de Constantinople, un historien, professeur à l'Institut catholique, n'ait pas ouï parler de cette nuit cruelle, de cette nuit du 29 janvier 1892, où, par 32 degrés de froid, des milliers de juifs, dont le seul crime était d'être juifs, furent expulsés de Moscou?[1] Et qu'on ne vienne pas alléguer « des causes d'ordre économique »; c'est le fanatisme seul qui inspirait les persécuteurs. Sur un mémoire en faveur des juifs remis à Alexandre III par un grand personnage, l'Empereur écrivit de sa main : « Ne pas oublier que ces gens-là ont crucifié N. S. » Saint Louis aurait pu en faire autant : le tort d'Alexandre III fut d'être en retard de quelques siècles sur la pensée moderne. Aussi ceux qui sont imbus de cette pensée, dont la tolérance religieuse est inséparable, se contentent-ils de souhaiter qu'elle se répande et d'y travailler dans la mesure de leurs moyens. Ils ne crient pas *malheur!* Ils ne parlent pas des « représailles de la vengeance divine », parce qu'un Dieu qui se venge, alors que l'homme doit pardonner, leur semble un legs du passé, d'un passé souillé de crimes et de massacres. Leur patience est autorisée par le ferme espoir que le temps milite pour leur cause et qu'à défaut de l'union des Églises, sous le sceptre spirituel de Rome, on peut entrevoir, sur les ruines du fanatisme, l'union libre des « bonnes volontés ».

Salomon Reinach

Philodemi volumina rhetorica edidit S. Sudhaus. Supplementum : Leipzig, Teubner, 1895; xlii-62 pp. — Idem, volumen II; Leipzig, Teubner, 1896, xxviii-371 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

M. Sudhaus, qui a publié en 1892 un tome premier de la *Rhétorique* de Philodème, suivant les colonnes des papyrus (v. la *Revue* du 19 juin 1893), en donne maintenant une réédition plus accessible au lecteur; elle comprend seulement le premier livre et les deux premières parties du second. Nous avons là un texte lisible, qui fournit un sens général très acceptable, grâce à d'heureuses restitutions dues à une révision

1. Voir les détails navrants donnés par Harold Frederic, *The new Exodus*, Londres, 1892, et L. Errera, *Les Juifs russes*, Bruxelles, 1893 (avec une préface de M. Mommsen).

attentive, grâce aussi à la science de M. von Arnim, qui a été d'un grand secours à l'éditeur. Des notes explicatives, au bas des pages, aident à suivre le développement des idées. Mais il faudra toujours, si l'on veut étudier le texte en lui-même, recourir au premier volume; on a besoin de connaître ce qui est donné par les papyrus, ce qui est douteux, ce qui est simplement conjectural, et surtout ce qui doit être considéré comme la saine lecture, car on se trouve assez souvent, dans le *Supplément*, en présence d'un texte qui n'a que peu de rapport avec des transcriptions données comme certaines dans le tome premier. La préface, qui débute sur un ton quelque peu pédantesque, est intéressante, non pas tant par ce que dit M. S. que par ce qu'il cite de son ami M. Radermacher; celui-ci nous parle de Critolaüs, dont il est fréquemment question dans Philodème, de ses attaques contre la rhétorique et de son adversaire, Diogène le Babylonien; et il met en relief la valeur d'un traité de Lucien, le περὶ παρασίτου, qu'il nous représente justement comme un écho de la polémique engagée sur la question de savoir si la rhétorique est un art. M. S. complète ensuite ces observations [1]. — Le tome II reproduit d'abord (p. 1-64) les pages 289-325 du tome premier, en y ajoutant, colonne par colonne, les compléments du papyrus 832, qui donne la partie inférieure des pages contenues dans le papyrus 1015. Viennent ensuite huit groupes de fragments du livre II, des fragments du livre V, des fragments de place incertaine, et les fragments de l'*Hypomnematicon* περὶ ῥητορικῆς, dont M. Sudhaus essaie de reconstituer le plan dans la préface. Je n'ai rien à dire de ce second volume que je n'aie dit du premier; il faudrait, pour juger avec sûreté, comparer avec les papyrus eux-mêmes. L'index final sert pour les deux volumes; quelques mots sont signalés à tort comme manquant aux dictionnaires (εἰκαιολόγος, ἐκπαίζειν, ἐκτεχνολογεῖν).

My.

De Isocratis orationibus iudicialibus quaestiones selectae, scripsit Engelbertus Drerup. Extrait du XXII[e] volume supplémentaire des *Jahrbücher für Philologie*, pp. 335-371. Leipzig, Teubner, 1896.

Cette étude, écrite dans un latin qui est souvent peu clair et quelquefois incorrect, est toute de polémique; l'auteur s'occupe de trois discours d'Isocrate, le *De bigis* (XVI), le *Trapeziticos* (XVII) et l'*Amartyros* (XXI).

Dans la première partie de son travail, M. Drerup combat, C. C. Mauve, auteur d'une dissertation *De oratione Isocratea quae inscribitur de bigis*, 1878, et H. Schultz, auteur d'une étude intitulée *Quaestionum*

1. P. 49, 10, les papyrus orthographiant invariablement ττ, je ne puis admettre la restitution conjecturale περισσομυθεῖ.

Isocratearum specimen, Commentatio de Isocratis oratione sexta decima, quae inscribitur Περὶ τοῦ ζεύγους, 1886. Le premier de ces deux savants avait soutenu que le *De Bigis* était indigne d'Isocrate et ne lui appartenait pas ; le second acceptait le discours comme étant d'Isocrate ; mais il prétendait que l'orateur y avait complètement falsifié l'histoire. M. D. n'a pas de peine à montrer contre Mauve que le discours porte bien la marque d'Isocrate ; il examine ensuite toutes les assertions de l'orateur et il montre, contre H. Schultz, que, si dans quelques endroits l'orateur a trop arrangé les faits à la manière des rhéteurs, il a, dans la majorité des cas, respecté la vérité. En réalité, toute cette première partie est surtout une discussion sur la vie d'Alcibiade. L'argumentation de M. D. paraît probante, quoiqu'elle n'apporte rien de bien nouveau. Le point délicat est toujours le séjour d'Alcibiade à Argos. Est-ce, en effet, dans cette ville que le fugitif s'est retiré, quand il s'est échappé des mains de ceux qui le conduisaient à Athènes, et ne s'est-il rendu à Sparte qu'après avoir séjourné un certain temps dans Argos, ou bien est-il allé tout de suite à Sparte pour y comploter la ruine de sa patrie ? M. D. soutient ensuite que le discours a été réellement écrit pour être prononcé devant un tribunal, mais qu'il n'a pas été publié tel qu'il a été prononcé; enfin il croit que le discours, même après le remaniement qu'il a subi au moment de la publication, doit être considéré comme antérieur aux deux discours de Lysias contre Alcibiade le jeune.

La seconde partie du travail de M. D. est consacrée à réfuter M. Gross, auteur d'une étude *Ueber Isokrates' Trapezitikos*, 1884. M. Gross soutenait que le *Trapezitikos* contenait de flagrantes contradictions, qu'il était souvent en opposition avec les lois attiques, qu'il ne pouvait pas être d'Isocrate. La réfutation de M. D. porte surtout sur des questions juridiques.

Pour ce qui concerne le discours *Amartyros*, M. D. se prononce cette fois fermement contre l'authenticité. Un examen attentif des faits et de la langue prouve que ce discours n'est pas d'Isocrate. Cependant un discours d'Isocrate, portant le nom d'*Amartyros*, était célèbre dans l'antiquité et considéré comme un des meilleurs d'Isocrate. M. Drerup pense que nous possédons le véritable discours *Amartyros* et qu'il n'est autre que le *Trapezitikos*. La chose ne nous paraît pas suffisamment démontrée.

Albert Martin.

La Chronique de Nantes (570 environ-1049), publiée avec une introduction et des notes par René Merlet. Paris, A. Picard et fils, 1896. In-8, LXXII-167 pages.

Ce volume, qui forme le 19e de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, est bien digne en tous points de ses devanciers. Son auteur, M. René Merlet, y a montré une grande

sûreté de critique et une connaissance approfondie des annales de l'ouest de la France aux xe et xie siècles. Il a réussi à reconstituer presque dans son ensemble (les plus grandes lacunes sont comblées par les traductions qu'en avait faites Le Baud) un document de la plus haute importance, dont on ne connaissait guère que des fragments défectueux; et il y est arrivé, grâce surtout aux deux ouvrages français de Pierre Le Baud sur l'histoire de Bretagne [1], qui l'ont persuadé que la *Chronique de Nantes*, publiée par D. Lobineau en 1707, et le *Fragment du Val-Dieu*, inséré pour la première fois par D. Martène dans son *Thesaurus novus anecdotorum*, avaient été détachés d'un seul et même ouvrage. Cette constatation a été d'autant plus utile que les deux parties se complètent fort heureusement l'une l'autre.

Je n'énumérerai pas par le détail les manuscrits et éditions dont M. M. s'est servi pour obtenir un texte définitif; je préfère renvoyer aux excellentes dissertations qu'il a imprimées. Il a aussi fait preuve de sagacité et d'ingéniosité dans la recherche de l'auteur de la chronique; il a très clairement expliqué que ce fut un chanoine assez lettré de la cathédrale de Nantes, fort ennemi du parti breton alors en lutte contre l'élément indigène et contre les adhérents à la politique des Papes, et qu'il écrivit très probablement à l'instigation de l'évêque Airard, envoyé d'Italie pour combattre la simonie du clergé, c'est-à-dire de 1050 à 1059. Ce fait découle d'une série de démonstrations logiquement déduites.

De même le § iv de l'introduction intitulé : « Les sources de la chronique », doit être noté avec éloges, malgré la difficulté qu'il y avait à découvrir les anciennes annales, les textes liturgiques ou diplomatiques, les traditions primitives, etc., dont s'est inspiré, au xie siècle, le chanoine nantais. Mais je désire particulièrement signaler ici les quelques pages de la conclusion où M. R. M., après avoir constaté l'originalité du document publié par lui, en précise l'intérêt, non seulement pour la ville et le diocèse de Nantes, mais pour la Bretagne tout entière, comme pour les provinces environnantes : Poitou, Anjou, Touraine, Maine, Blésois et Normandie. Il fait remarquer en outre cette autre qualité de la chronique, qui donne pour ainsi dire la contrepartie du *De moribus et actis primorum Normanniae ducum* de Dudon de Saint-Quentin, trop zélé panégyriste des Normands, et qui éclaire d'une lumière assez sincère l'une des périodes les plus obscures de notre histoire nationale.

Je ne parlerai pas du texte même de la chronique, qui est établi d'une façon irréprochable et qui se présente accompagné de très nombreuses annotations. Il suffit de savoir que M. Giry en a revu soigneusement les épreuves, pour être certain qu'il ne laisse rien à désirer.

Le volume, comme tous ceux de la collection, se termine par une

1. Cet auteur, qui écrivait vers la fin du xve siècle, formait son récit avec la traduction des anciennes chroniques.

table alphabétique, identifiant autant que possible les noms cités. En résumé donc, l'édition de M. René Merlet a été faite avec le plus grand soin et la plus parfaite intelligence.

L.-H. Labande.

Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272). Polyptique et comptes de l'abbaye de Saint-Trond au milieu du XIIIe siècle, publiés par Henri Pirenne. ., Gand, H. Engelcke, 1896. In-8, LX-440 pages. (Extrait des *Annexes au Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, 1896.)

Le texte que vient de publier M. H. Pirenne est un document de grande valeur pour l'étude de la réorganisation d'un des plus beaux domaines monastiques belges et du relèvement d'une abbaye bénédictine, fort éprouvée par la révolution économique de la première moitié du XIIIe siècle. Ce n'était pas, du reste, un homme d'intelligence médiocre et de faible énergie, que cet abbé Guillaume de Ryckel, ancien secrétaire et chapelain du roi des Romains, Guillaume de Hollande, ancien curé de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, qui mit à profit ses brillantes relations et déploya des qualités de premier ordre pour solder aux Juifs et aux Lombards les dettes du monastère de Saint-Trond, aux destinées duquel il présida dès l'année 1249, revendiquer les biens usurpés contre les communautés urbaines et les seigneurs voisins, mettre en valeur les cultures et les vignobles, laisser la prospérité là où il n'avait trouvé que le désordre et la dissipation. En bon administrateur qu'il était, il jugea utile de transcrire les recettes et dépenses de son abbaye dans un volume spécial, où il conservait la nomenclature et l'état des différents domaines, la liste des fermiers et censitaires, l'indication des réclamations à faire valoir et des procès à soutenir contre les usurpateurs, etc. C'était pour lui le moyen de connaître facilement quelle était à un moment donné la situation financière de sa maison. Il couvrit ainsi de sa petite écriture fine (un bon fac-simile en est donné), pendant les années 1253-1260, la plupart des feuillets du manuscrit aujourd'hui conservé à la bibliothèque de l'Université de Liège, et fit continuer jusqu'en 1271 cette espèce de bilan par différents copistes, munis de ses instructions.

Ces quelques mots montrent, je crois, le caractère du polyptique publié par M. H. P. à la suite d'une introduction très intéressante. Le texte offrait d'ailleurs certaines difficultés d'établissement à cause des additions et des ratures dont il est surchargé et que l'éditeur a soigneusement notées. En effectuant ce travail, M. H. P. a eu un réel mérite et a témoigné d'une application peu ordinaire; mais dans cette besogne longue et fastidieuse il a été soutenu par la conviction qu'il rendait « de bons services aux travailleurs ». Il ne s'est pas trompé, car « outre l'intérêt qu'il présente pour l'histoire économique » et les éclaircissements qu'il pro-

cure sur l'existence des moines de Saint-Trond, son livre « fournit encore une foule de renseignements précieux pour l'histoire du droit et des institutions et pour l'étude de tout ce petit monde de chevaliers, de clercs, de censitaires et d'échevins, qui vivaient autour de l'abbaye ». Afin d'aider à la compréhension de son texte, l'éditeur a ajouté à l'introduction des détails très précis sur les monnaies et les mesures employées par l'abbé Guillaume de Ryckel, et il a fait suivre son ouvrage : 1° d'une table des noms propres, où il a identifié le plus possible les personnes et les localités mentionnées; 2° d'un glossaire des principaux termes techniques, où j'aurais pour mon compte désiré trouver la traduction d'un plus grand nombre de mots; 3° d'une carte du domaine de Saint-Trond. Enfin, une liste assez longue d'additions et de corrections prouve l'attention toute particulière avec laquelle le manuscrit a été revisé.

On ne saurait donc trop louer M. H. Pirenne d'avoir réussi à donner une publication aussi consciencieuse et aussi correcte, dont les historiens futurs apprécieront toute l'utilité.

L.-H. Labande.

Ernest Polaczek. **Der Uebergansstil im Elsass.** Strasbourg, Heitz. 1894, in-8° (*Studien zur Kunstgeschichte*, I, 4). 108 pages et 6 planches en phototypie.

Le petit livre de M. Polaczek est une thèse sur le modèle réduit de celles dans lesquelles les élèves de l'École des Chartes ont étudié depuis quelques années l'architecture romane de diverses provinces. La première partie se compose de treize monographies d'édifices ou fragments d'édifices ; la seconde partie est un exposé général et une analyse des caractères communs de ces édifices ; l'auteur pose enfin ses conclusions dans un court épilogue. Le tout est clair, méthodique, critique, d'une allure vraiment scientifique ; on peut regretter seulement que l'auteur n'ait pas éclairé son œuvre de quelques dessins d'architecte et surtout de quelques plans.

Les conclusions sont celles-ci : c'est dès le milieu du XII° siècle qu'apparaissent en Alsace les caractères constitutifs du style gothique, mais cette province, comme l'Allemagne, n'a pas, à proprement parler, un style de *transition* du roman au gothique ; on y trouve plutôt un mélange ou mieux encore une juxtaposition des éléments de ces deux styles ; les éléments romans appartiennent à l'école rhénane tandis que les éléments gothiques sont venus de l'Ile de France à travers la Champagne. M. P. a cru reconnaître en Alsace deux variétés de style répondant aux anciens diocèses de Bâle et de Strasbourg. Les monuments étudiés ne sont pas sans mérite et les études similaires qu'on pourra entreprendre dans les provinces limitrophes de l'Alsace rendront les conclusions de M. P. encore plus évidentes. C'est ainsi qu'en Lorraine,

par exemple, l'église d'Etival ressemble beaucoup à première vue à celles qu'étudie M. Polaczek, mais marque déjà cependant une véritable transition, c'est-à-dire une combinaison intime de styles, tandis qu'un peu plus avant en France, l'église de Wassy et celle de Saint-Nicolas de Neufchâteau peuvent être appelées, avec plus de raison encore, des monuments de transition.

M. Polaczek aura apporté quelques très bonnes pages à l'enquête scientifique que poursuivent aujourd'hui les archéologues sur les origines et l'expansion de l'architecture gothique.

C. Enlart.

Alcuin Hollaender. **Strassburg und die franzœsischen Politiker, 1574 und 1575.** — Sonderabdruck aus der *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, neue Folge, Band XI, Heft 4. — Karlsruhe, J. Bielefelds Verlag, in-8.

M. Alcuin Hollaender s'est fait une spécialité de l'histoire des événements qui se sont passés à Strasbourg pendant le cours du seizième siècle. Il a raconté le séjour qu'y fit *Hubert Languet* et la situation de *Strasbourg pendant la guerre de 1552*. L'importance du parti des Politiques et l'intérêt de leurs relations avec les protestants d'Angleterre, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Suisse ne lui ont pas échappé. S'en référant pour l'histoire générale à notre livre sur *les Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy*, *La Molle et Coconat*, paru en 1892, M. H. s'est attaché à suivre les démarches et les négociations du prince de Condé pendant le long séjour qu'il fit sur les bords du Rhin, d'avril 1574 à décembre 1575, en compagnie des cadets de Montmorency et de Châtillon et de nombre de seigneurs français. Le va-et-vient de ces gentilshommes, leur liberté d'allures annoncent déjà le genre de vie que mèneront, deux cents ans plus tard, dans les mêmes régions, les premiers émigrés de la Révolution.

Malgré l'intérêt porté à la cause libérale par les protestants d'Allemagne, cette visite ne laissait pas d'être gênante pour la cité impériale, qui était tenue de respecter la volonté de l'empereur et qui avait à redouter surtout le voisinage des forces espagnoles et lorraines, chargées de réprimer les mouvements de la Réforme sur les confins de l'Allemagne et de la France, depuis la Suisse jusqu'aux Pays-Bas. En outre, les revendications de l'Empire sur les villes de Metz, Toul et Verdun, annexées à la Couronne par le propre père des Montmorency fugitifs, compliquaient la situation.

M. Hollaender met fort bien en lumière le conflit de ces divers intérêts; la sagesse des magistrats de Strasbourg, le zèle religieux de Condé, les témérités des gentilshommes français, les vues ambitieuses et tortueuses des deux célèbres princes palatins du temps, Jean-Casimir, fils

de l'Électeur, et Georges-Jean, souverain de Veldenz et de Lützelstein (la Petite-Pierre), font un plaisant contraste et permettent à l'auteur de révéler un don d'observation psychologique indispensable à tout historien qui veut être à la fois instructif et captivant.

Cette étude locale et détaillée forme un utile complément à l'histoire compliquée des relations des Politiques et des Huguenots avec les puissances protestantes au lendemain de la Saint-Barthélemy.

De Crue.

Hémon (Félix). **La Rochefoucauld.** Paris. Collection des Classiques populaires de Lecène et Oudin. 1896. In-12 de 238 p.

Ce livre est, dit l'auteur, la simple préface d'un livre plus étendu. C'est du moins une préface très judicieuse et écrite dans une fort bonne langue. La biographie y est relevée d'une manière piquante par des emprunts aux *Maximes*, qui viennent à point nommé expliquer la conduite de La Rochefoucauld. Pour le fond, M. Hémon a su se tenir à égale distance de l'excès d'indulgence et de l'excès de sévérité. C'est seulement dans quelques passages clairsemés que ses expressions pourraient faire croire qu'il accepte la thèse des *Maximes* à laquelle d'ordinaire il n'attribue avec raison qu'une vérité relative. Il dit dans sa préface : « Si les affirmations des *Maximes* peuvent être réfutées, ce n'est pas, je le crains, par des affirmations contraires, c'est par l'exemple des sages qui ont usé leurs forces dans l'accomplissement de quelque œuvre désintéressée. » Mais les affirmations contraires dont il parle consistent dans de pures allusions aux exemples de cette nature. « Le seul tort de La Rochefoucauld, dit-il, p. 8, est d'avoir transformé ses observations particulières en axiomes. » Mais c'est aussi le seul tort qu'on lui reproche. On trouvera (p. 206 sqq.) une très curieuse discussion sur le point de savoir si le pessimismede La Rochefoucauld procède du christianisme ou de la libre-pensée. M. H. a raison de ne pas reconnaître en lui un janséniste; mais il va trop loin, à mon sens, en appelant les *Maximes un livre tout payen* (p. 211); si La Rochefoucauld avait vécu dans un siècle payen ou sceptique, il eût été moins sévère; il n'est pas sûr non plus que, malgré les passages rassemblés p. 216, La Rochefoucauld ait véritablement cru que le tempérament asservit la volonté de l'homme; les calculs qu'il nous prête prouvent plutôt qu'il croit au libre arbitre. Mais M. Hémon pose là une question fort intéressante sur laquelle on aura plaisir à le voir revenir [1].

Charles Dejob.

1. Dans le détail, parmi de nombreux passages instructifs, signalons les remarques sur la modestie de La Rochefoucauld (p. 82-83), sur la partialité des Mémoires relatifs à la Fronde (p. 83-85) et, quoiqu'elle ne soit pas de tout point convaincante, la discussion des rapports de La Rochefoucauld et de Mme de La Fayette (p. 142-158).

Les derniers jours de Murat. *Le guet-apens du Pizzo*, par le marquis de Sassenay. Paris, Calmann-Lévy, 1896, 1 vol. in-12 de 306 pages.

Dans ce livre, puisé aux sources, bien composé, M. de Sassenay ne s'est pas contenté de retracer, d'une plume alerte et facile, avec beaucoup de clarté et d'intérêt, la folle entreprise de Murat et son héroïque fin, il a apporté des éléments nouveaux; il a retrouvé et dégagé des responsabilités qui se cachaient; il a montré — et c'est l'explication de son sous-titre — que l'affaire du Pizzo fut un véritable guet-apens.

Sa thèse est celle-ci : Murat fut décidé à descendre en Calabre par des lettres d'anciens amis et serviteurs, notamment le baron Petroni et peut-être Colletta, l'assurant qu'il avait les plus grandes chances de succès. Cette affaire fut menée par Medici, vraisemblablement à l'insu du roi. Mais, comme le dit fort justement M. de S. en terminant son livre, Medici était dans son rôle en combattant son ennemi. Les vrais coupables furent les faux amis qui « lui prêtèrent leur concours pour attirer Joachim dans le guet-apens où il trouva la mort... Les misérables qui, investis de la confiance du prince qui les avait comblés de ses faveurs, le poussèrent traîtreusement à sa perte en jouant vis-à-vis de lui, à l'instigation de ses ennemis, le rôle odieux et lâche d'agents provocateurs ».

La thèse soutenue par M. de S. a été très vivement discutée, surtout en Italie. En dehors du reproche général qu'on lui a adressé de n'avoir pas donné à son livre l'allure d'une œuvre de pure érudition critique, on l'a surtout pris à partie sur deux points. On aurait voulu le voir attacher moins d'importance aux rapports de police du baron de Koller; on aurait désiré surtout qu'il écartât les soupçons qui pèsent sur la mémoire du général Colletta.

Sur le premier point on peut répondre aux érudits italiens que les accusations du baron de Koller, aux communications duquel le gouverneur de la Lombardie, comte de Saurau, attachait d'ailleurs le plus grand prix [1], sont confirmées par bien d'autres témoignages, notamment par ceux du général de Vaudoncourt [2], du baron de Cresceri [3], qui affirme que Médici aurait attiré Murat à Pizzo pour effacer les traces de leurs anciennes et secrètes relations alors qu'il était ministre de la cour de Palerme, de Montgaillard [4].

Quant à Colletta, son honorabilité n'a pas été soupçonnée que dans le volume de M. de Sassenay. Le général Pepe en faisait peu de cas, comme on peut le voir dans ses mémoires [5]. D'autres compagnons d'armes de

1. Il le remerciait de ses rapports dans une lettre du 5 avril 1816 que j'ai sous les yeux.
2. *Quinze années d'un proscrit* (Paris, 1835, 4 vol. in-8°, t. II. p. 95).
3. *Memorie segrete*, p. p. le chevalier de Helfert (Vienne, 1892. in-8°, p. 227).
4. *Hist. de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1825* (Paris, 1827, 9 vol. in-8°, t. VIII, p. 290).
5. Ed. de Paris, 1847, t. I, p. 325

l'historien du royaume de Naples, violemment attaqués par lui, l'ont, à leur tour, fort rudement malmené. M. de S. a cité dans son ouvrage l'opinion du prince Pignatelli Strongolo ; on peut aussi voir, dans le *Moniteur Universel* du 21 décembre 1835, celle du général Manhès.

Il serait trop long d'énumérer toutes les objections qui ont été faites en Italie à la thèse soutenue par M. de Sassenay et de les examiner une à une. Il est fort possible que sur quelques points de détail, de nouveaux documents apportent les éléments d'une appréciation différente de celle qu'il a émise. Mais, dans les points essentiels, tels que nous les avons établis au début de cet article, de nouvelles découvertes ne pourront, croyons-nous, que confirmer son opinion, aussi bien déduite que bien présentée.

Louis Farges.

Budenz Jozsef emlékezete (*Éloge de Joseph Budenz*), par B. Munkacsi, Budapest, Académie, 1896. In-8°, 65 p.

Le nom de Budenz est encore peu connu en France. Il mérite pourtant de prendre place parmi les plus grands philologues qui, dans notre siècle, ont fondé et cultivé la grammaire comparée. Il est vrai que son activité s'est exercée dans un domaine presque ignoré en France, la grammaire comparée des langues ouralo-altaïques.

Budenz (1836-1892) était de naissance allemande. Il fit ses études au gymnase de Fulda, puis à l'Université de Göttingue où il eut comme professeurs Ewald, Wieseler, Curtius et Benfey qui exerça sur lui la plus grande influence. A l'Université, Budenz fit la connaissance de quelques étudiants hongrois et s'éprit de leur langue qu'il commença à étudier. En 1858, il vint, sur les conseils de Louis Nagy, à Budapest. Paul Hunfalvy, qui représentait alors presque seul à l'Académie les études de grammaire comparée, le reçut à bras ouverts, le fit nommer professeur au lycée d'Albe-Royale et, au bout de deux ans, sous-bibliothécaire de l'Académie de Budapest. Bientôt Budenz fut membre de l'Académie et professeur de la première chaire de philologie comparée des langues altaïques qui ait été créée en Europe (1872). C'est à l'Université de Budapest qu'il a fondé cette grande école dont les disciples propagent aujourd'hui, dans les chaires universitaires et à l'Académie, les méthodes de Budenz : Sigismond Simonyi, pour la grammaire historique du magyar ; Volf, pour les anciens monuments de la langue ; Szinnyei, successeur de Budenz à l'Université, pour le finnois ; Halász, pour le lapon ; Munkácsi et Szilasi, pour le vogoul et l'osztjak ; Kunos, pour le turc.

Les travaux de Budenz (outre les nombreux article dans les revues spéciales, notamment dans les *Nyelvtudományi Kœzlemények* de Hunfalvy) sont le *Dictionnaire comparé du hongrois et de l'ougrien*

(1873-1881) et la *Morphologie comparée des langues ougriennes.* Pour comprendre toute la portée de ses œuvres et de son enseignement il faut se rappeler que Budenz et Hunfalvy furent longtemps les seuls qui soutinrent la parenté des Magyars avec les Finnois. Après les brillants essais de Sajnovics, de Gyarmathy et de Révai qui, à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, avaient indiqué le chemin à suivre, les philologues et surtout les historiens avaient tous proclamé, sans preuves évidentes, la parenté, plus noble à leurs yeux, des Hongrois avec les Turcs; — et, de fait, la race magyare montre, au point de vue ethnique, beaucoup de ressemblances avec ce peuple, parce qu'elle a été, dans ses pérégrinations, mêlée souvent aux Tartares et aux Turcs, et il est naturel aussi que son vocabulaire s'en ressente. Mais les travaux des grands philologues finnois Ahlquist, Donner, Lönnroth, et les résultats éclatants que Budenz obtint en appliquant au groupe ouralo-altaïque les méthodes de la philologie comparée des langues indo-européennes, ont enfin, d'une façon sûre et précise, fixé les différents degrés de parenté de la grande famille dont le hongrois est une des branches.

Il est vrai que la lutte a repris au sein de l'Académie vers 1882 entre M. Vámbéry et les « Ougriens ». M. Vámbéry continuait à soutenir la parenté turque; mais déjà Budenz était entouré d'une jeune phalange qui, sur ses conseils, parcourait les contrées habitées par la famille ougrienne jusqu'en Sibérie et rapportait des documents linguistiques de grande valeur. Finalement, la victoire est restée aux « Ougriens », car M. Vámbéry, dans son dernier ouvrage : *Formation et développement de la race magyare* (1895), avoue qu'au point de vue philologique la théorie de ses anciens adversaires est irréfutable.

Ce qui fait le charme de l'*Éloge* de M. Munkácsi, c'est la piété presque filiale qu'il a vouée à son maître. Il promet de continuer l'œuvre de Budenz, et nous ne doutons pas que les disciples achèvent d'élever le grand édifice dont Budenz a posé les assises. L'appui de l'Académie, en tout cas, ne leur fera pas défaut. N'avait-elle pas édité toutes les œuvres de Budenz et celles de ses meilleurs élèves?

J. KONT.

BULLETIN

— M. G. MAINOT, greffier en chef du tribunal de police de Paris, vient de publier, sous le titre : *De la condition des objets mobiliers faisant partie des collections des bibliothèques publiques et de la poursuite de ces objets contre les tiers détenteurs* (Paris, De Soye, 1896, in-8°, 32 p.), un véritable manuel juridique du bibliothécaire. C'est le commentaire de divers jugements, qui ont précédé un dernier arrêt définitif de la Cour de cassation, du 17 juin 1896, au sujet de détournements de miniatures commis à la bibliothèque municipale de Mâcon. Après avoir défini d'une façon nette et précise le caractère des bibliothèques nationales ou municipales, les unes et les

autres publiques ou non, l'auteur établit, en s'appuyant exclusivement sur des textes juridiques, que les collections de livres imprimés, manuscrits, médailles, estampes, etc., conservés dans des bibliothèques publiques et affectées à l'usage du public, font essentiellement partie du domaine public national ou municipal et par suite sont frappées d'inaliénabilité et d'imprescriptibilité. C'est la thèse qu'a confirmée et adoptée en dernier lieu la Cour de cassation en décidant, suivant les propres paroles de l'auteur, que « l'Etat, comme propriétaire, ou les villes, soit comme détentrices d'objets déposés par l'État, soit comme propriétaires, ont le droit de faire réintégrer, sans qu'il leur en coûte rien, dans les bibliothèques publiques les objets affectés aux collections, et, par conséquent à l'usage du public, quelle que soit la manière dont ces objets sont sortis des bibliothèques ». — H. O.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 février 1897.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre, en remplacement de M. de Mas-Latrie, décédé. Les votants sont au nombre de 44; la majorité absolue est de 23.

MM.	Premier tour	Deuxième tour
Henri Cordier	7	3
Ch. Joret	2	0
Emile Picot	16	35
Ulysse Robert	7	1
Henry Thédenat	12	5

M. Emile Picot est élu membre libre de l'Académie ; son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Barth communique un extrait d'une lettre de M. Foucher, datée du 2 février, de Mardan, sur la frontière afghane. Continuant ses recherches sur les itinéraires des pèlerins chinois dans le pays de Gandhâra, M. Foucher a déterminé deux nouveaux sites, celui du « stûpa » de la « Mère des démons », et celui du « stûpa » de Sâmaka, tous deux visités par Hiouen-Thsang. Cette nouvelle identification confirme celle que le général Cunningham avait devinée plutôt que prouvée, de l'ancienne ville de Pushkalâvati, la Πευκελαῶτις de Strabon, avec la localité actuelle de Charsadda, un peu au-dessus du confluent de la rivière de Svât et de celle de Caboul.

M. Heuzey communique une seconde édition du texte chaldéen gravé sur le monument connu sous le nom de galet sacré d'Eannadou ; cette copie a été revisée sur l'original, rapporté au Musée du Louvre. — M. Heuzey offre en même temps, au nom de M. Fr. Thureau-Dangin, le premier essai de transcription et la traduction intégrale de ce précieux document historique.

M. Clermont-Ganneau discute une inscription grecque découverte à Coptos, en Égypte, et publiée récemment par MM. Flinders Petrie et Hogarth. C'est une dédicace faite à un dieu d'un nom douteux par un certain « Belakabos », servant, à l'époque de Caracalla, dans le corps des archers palmyréniens, auxiliaires de l'armée romaine. M. Clermont-Ganneau établit que c'est à tort que M. Hogarth a voulu reconnaître dans le nom de « Belakabos » ceux de Baal et de Jacob ; c'est un nom très fréquent dans les inscriptions palmyréniennes, « Belakab », composé de « Bel » et de « Akab », « celui que Bel protège ». Quant au nom du dieu que le savant anglais supposait devoir être un prétendu « Hiérablous », éponyme de la ville de Hiérapolis, M. Clermont-Ganneau montre que ce n'est autre que « Yerahbôl », ou « Yarhibol », dieu bien connu du panthéon palmyrénien. Il fait voir ensuite que, dans l'inscription, le surnom de « Hadrianien » ne doit pas être rapporté, comme le fait M. Hogarth, au corps des archers palmyréniens, mais au nom même de la ville de Palmyre, dont le nom officiel était « Hadriana Palmyra ». Il termine par la production de divers témoignages historiques et épigraphiques, montrant que les archers palmyréniens, et en particulier les archers montés, jouissaient d'une réputation universelle et formaient un corps spécial servant dans l'armée romaine au titre étranger.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 22 mars — 1897

Toutain, Les cités romaines de la Tunisie. — Maitre et Berthou, Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. — Perey, Marie Mancini. — *Bulletin :* Lettre de M. Sudre; Jacob, Parallèles arabes et bibliques; Holm, Histoire de la Grèce, III; Hiden, Syntaxe des cas dans Lucrèce; Werth, Terentianus Maurus; Merguet, Petit lexique de Cicéron; Mortet, Epaphroditus et Vitruvius Rufus; Jorga, Documents sur l'histoire de Roumanie; Murko, Influences allemandes sur le romantisme slave; Padra, La Bohême et l'étranger; Société de littérature slovène; Revue historique de la résurrection italienne; Parmentier, Album historique. — Académie des inscriptions.

J. Toutain. **Les cités romaines de la Tunisie.** Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, soixante-douzième fascicule). — Paris, Fontemoing, 1896. In-8, 412 pages et 2 cartes.

Depuis quinze ans que l'étude méthodique de la Tunisie ancienne a été inaugurée par nos savants, il s'est publié sur cette contrée beaucoup de bons travaux. Celui que M. Toutain nous offre aujourd'hui se place parmi les meilleurs. Présenté comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris, il a obtenu l'unanimité des suffrages. Ce jugement si favorable sera ratifié par tous ceux qui liront le volume.

Un séjour de plusieurs années dans le pays avait préparé l'auteur à traiter l'importante question qui fait l'objet de son livre. Et cette connaissance approfondie des lieux était plus nécessaire peut-être, pour mener à bien son entreprise, que le dépouillement minutieux des textes. Car les historiens, si prodigues de détails sur les grands personnages de l'Empire, n'ont guère parlé de ces modestes cités africaines que M. Toutain cherche à faire revivre sous nos yeux. C'est aux inscriptions, précieux témoins de la vie quotidienne, c'est aux ruines éparses sur le sol, authentiques vestiges du passé, qu'il faut recourir, si l'on prétend conduire une enquête sérieuse et utile. M. T. ne s'y est pas trompé. Se référant sans cesse aux découvertes de tout genre opérées par les archéologues de métier ou d'occasion, il ne cite que de loin en loin des autorités purement littéraires. Cet emploi presque exclusif de l'épigraphie et de l'archéologie donne à son ouvrage une saveur toute particulière. Le temps est loin sans doute où les historiens ne connaissaient, comme source où puiser, que les écrits de leurs devanciers; et je ne prétends pas que M. T. nous ait révélé tout d'un coup la valeur des « sciences auxiliaires de l'histoire ».

Mais je ne connais guère de volume dans lequel on en ait si complètement et si heureusement tiré parti. Le fait mérite d'être signalé.

C'est en effet par la méthode que ce travail se distingue. On le comprendra sans peine quand j'en aurai exposé l'ordre et l'économie. Il se divise en trois parties d'étendue quelque peu inégale, suivant le nombre et l'importance des documents conservés. Nous voyons tout d'abord quel était l'état matériel des cités, leur répartition géographique, leur situation, pour quels motifs elles s'élevèrent en tel endroit, se groupèrent dans certains cantons, tandis qu'elles restèrent clairsemées ailleurs; on nous les montre pourvues d'eau en abondance, bien bâties, ornées d'édifices où les arts ont multiplié de somptueuses créations, reliées entre elles par un vaste réseau routier, animées par le commerce ou, s'il s'agit de ports, par le trafic maritime. Quels hommes habitaient ces villes? La seconde partie répond à cette question. Elle nous renseigne sur les noms, la langue, la religion, les coutumes funéraires de ce peuple d'Afrique; nous y apprenons encore d'où il était originaire, quels éléments le composaient, de quelle manière il vivait, quelles aspirations s'étaient formées, avaient crû dans son sein. Enfin, sous quel régime administratif et municipal se développèrent les cités? Voilà le problème qui se trouve résolu dans le troisième livre.

M. T. ne s'occupe nulle part de telle ville spécialement, mais partout des villes tunisiennes en général. Sans doute, il ne raisonne pas dans le vide, et ses conclusions s'appuient sur des observations multiples et précises. Toutefois « les détails, les faits particuliers sont étudiés non pas pour eux-mêmes, mais parce que chacun d'eux est une partie du tout et ajoute un trait au tableau d'ensemble » (p. 5). C'est, pourrais-je dire, *la cité* africaine que l'auteur a voulu nous représenter Ses renseignements, il devait donc les cueillir de tous côtés, sauf à négliger tel centre urbain qui s'écarterait trop du *patron* sur lequel furent taillés presque tous les autres. Ne soyons pas surpris que Carthage, agglomération cosmopolite et bigarrée d'éléments hétérogènes, résidence du proconsul et de nombreux services administratifs, capitale et ville de fonctionnaires, n'ait fourni qu'un très petit nombre d'indications. Je dirais volontiers que Carthage n'est pas assez de la province. M. T. l'a rarement proposée en exemple; il a eu raison.

Dans cette vaste synthèse où l'auteur passe tour à tour en revue la situation matérielle, la situation ethnographique et morale, et la situation politique des cités romaines de la Tunisie, plusieurs morceaux me paraissent dignes d'être notés tout particulièrement. M. T. est peut-être l'homme qui connaît le mieux à l'heure présente la religion des Africains durant la période impériale. Ses recherches sur le culte de Saturne [1] lui avaient

---

1. *Le sanctuaire de Saturnus Balcaranensis au Djebel Bou-Kournein (Tunisie)*. (*Mélanges de l'Ecole de Rome*, XII, 1892, p. 3-124, pl. I-IV. — *De Saturni Dei in Africa romana cultu*. Paris, Belin, in-8, 1894.

déjà permis de démêler le caractère complexe des divinités adorées par ces populations d'origine punique, mais de civilisation romaine. Aussi ne suis-je pas surpris que le chapitre intitulé « La Religion » soit un des mieux réussis du volume (p. 206-230). Nous y assistons à la transformation progressive, ou pour mieux dire à l'émiettement de Baal et de Tanit, « couple divin suprême et tout-puissant ». Saturne, Jupiter, Pluton, Liber pater, Apollon et Mercure ne sont que la monnaie du premier; les diverses fonctions de la seconde sont représentées par Cérès, Proserpine, Tellus, Diane, la Lune, Vénus. Ainsi la religion symbolique des Phéniciens tourne peu à peu à l'anthropomorphisme sous l'influence des idées gréco-latines; et cependant elle ne change pas dans son essence. L'extérieur et l'apparence se modifient, mais les dieux demeurent en réalité identiques à ce qu'ils étaient jadis; on les honore souvent par les cérémonies d'autrefois; il n'est pas jusqu'à l'idiome punique qui ne reparaisse çà et là sur les stèles qu'on leur dédie.

L'auteur analyse encore avec le même bonheur les coutumes funéraires et montre qu'elles sont la mise en pratique des idées du peuple sur la vie future (p. 231-245). Il étudie de près l'esprit d'association en Afrique, et surtout les *curies*, qui en sont la principale, mais encore bien obscure manifestation (p. 275-286). Il donne une théorie séduisante des divers types de cités romaines, *civitates*, *municipia*, *coloniae*, et distingue avec soin : « 1° le statut personnel des habitants; 2° le droit en vigueur dans les limites de la cité; 3° la constitution et l'administration municipales; 4° la condition du sol » (p. 321-343) [1].

Mais à quoi bon faire une sélection de ce genre dans un ouvrage où tout est à lire, où les informations toujours sûres sont bien au courant, et auquel devra désormais recourir, comme à un inépuisable répertoire, quiconque voudra s'occuper de la Tunisie? Mieux vaut dire à quelles conclusions M. T. est amené par son consciencieux examen; je ne saurais mieux faire que de lui en emprunter l'expression : « En moins de deux siècles, Rome, grâce à sa politique si largement libérale et tolérante, fit prendre à tout le pays qui s'appelle aujourd'hui la Tunisie un incomparable essor; avec la paix et la sécurité, elle donna aux Africains l'amour de la vie sédentaire, le goût du labeur suivi et fécond; elle se garda bien de les civiliser de force, mais elle mit à leur portée tout ce qui leur était nécessaire pour se civiliser eux-mêmes. » (p. 294). Quand on a bien envisagé cette action douce, mais incessante des agents de Rome, il est aisé de comprendre comment ces peuples inclinés, nulle-

---

1. M. Toutain vient tout dernièrement de répondre à certaines objections que son système lui avait attirées de la part des juristes amis de la théorie; il se place au contraire, en bon historien, sur le terrain des faits et s'y établit, je crois, d'une manière très solide. *Etudes sur l'organisation municipale du Haut-Empire.* — I. *De la distinction faite par Aulu-Gelle entre les municipes et les colonies des provinces, à l'époque impériale* (extrait des *Mélanges de l'École de Rome*, XVI, 1896).

ment contraints vers la civilisation, virent dans la cité romaine l'idéal à atteindre et y tendirent de tous leurs efforts.

Par de fréquentes comparaisons entre les monuments, les objets d'art, les travaux d'utilité publique, les usages et les institutions d'Italie et d'Afrique, M. T. nous fait toucher du doigt tout ce que les habitants de cette province avaient spontanément emprunté à leurs vainqueurs. Mais comme, d'autre part, ils n'avaient pas renié leur passé, ni dépouillé leur propre nature, il se forma de ce double apport une combinaison toute nouvelle, l'Africain.

Les citoyens de la Proconsulaire avaient ainsi en quelque sorte deux patries : l'une, la ville où ils résidaient et dans laquelle ils désiraient obtenir honneurs et richesses ; l'autre, Rome, qui leur avait procuré, ils s'en rendaient bien compte, la paix et par suite la prospérité. Attachés surtout à la première, ils accueillaient néanmoins avec empressement tout ce qui portait la marque romaine ; « à leur fidélité se mêlait un sentiment peut-être obscur de gratitude et d'affection ».

Cet état de choses dura, d'après M. T., depuis le moment où Auguste, en colonisant Carthage, marqua par un signe sensible son intention de ne pas négliger l'Afrique (29 av. J.-C.), jusqu'à l'avènement de Dioclétien (284 ap. J.-C.). Tout change à cette date. Sans doute certains symptômes faisaient prévoir, depuis quelques années, l'établissement d'un régime nouveau ; on trouve des *curatores reipublicae* dès la fin du IIe siècle. Mais cette institution qui transforma le régime municipal du pays ne se développa réellement qu'à partir de la tétrarchie. C'est pourquoi on est en droit de limiter à cette dernière époque, ainsi que le fait l'auteur, une étude d'ensemble sur les cités romaines de la Tunisie. Les trois premiers siècles forment un tout bien complet ; il est légitime de les envisager à part.

Un scrupule m'arrête cependant, que je soumets à M. T. Parmi les inscriptions qu'il utilise avec beaucoup de science, un grand nombre ne sont pas datées expressément et ne renferment aucun indice qui permette de les attribuer à telle année ou même à telle série d'années des trois siècles où il se meut [1]. Qui nous garantira qu'aucune d'entre elles n'est postérieure à 284 ? Il écarterait toute crainte d'employer des documents d'un autre âge en englobant le IVe siècle dans ses investigations. Les textes épigraphiques qui ne remontent pas au-delà des Vandales sont peu fréquents et faciles à reconnaître. On les éliminerait vite avec quelque attention, et tous les autres, c'est-à-dire l'immense majorité, vaudraient pour la période antérieure à l'entrée des Vandales en Afrique.

Aussi bien ne doit-on pas s'exagérer l'influence des *curatores reipublicae*. Ils ne modifièrent que dans une mesure fort restreinte l'aspect et l'état matériel des villes confiées à leurs soins ; ils ne changèrent pas le naturel, les habitudes, les goûts des citoyens. En développant son

---

1. Voir p. 352 au bas, p. 355 l. 9.

enquête, M. T. n'aurait donc pas eu, si je ne m'abuse, à bouleverser l'économie de son livre dans les deux premières parties. Je doute même qu'il ait eu beaucoup à retoucher dans la troisième. Outre que les *curatores reipublicae* n'existèrent point partout, il s'en faut, là même où les empereurs en envoyèrent ils ne firent pas disparaître la vie municipale sans retour. Ils étaient souvent choisis parmi les notables personnages des grandes villes africaines, parmi les décurions de Carthage, d'Hadrumète, etc... Ils n'apportaient donc pas toujours un esprit étranger, et leur œuvre, pour être toute de commande, dépourvue d'élan et de spontanéité, ne doit pas être considérée comme funeste dans tous ses effets.

En poussant jusqu'aux confins du v[e] siècle, M. T. eût inévitablement rencontré sur sa route le christianisme, et il lui eût fallu examiner son action en Afrique; tandis que, bornant son étude à 284, il a pu n'accorder qu'un coup d'œil à la dérobée aux progrès de la foi nouvelle. N'oublions pas cependant que les Scillitains furent martyrisés en 180, sainte Perpétue et ses compagnons en 202 ou 203, la *Massa Candida* en 258, sans parler des confesseurs d'Abitina qui ne moururent qu'en 304. Les uns et les autres étaient originaires de la Proconsulaire; sauf Utique, où périt la *Massa Candida*, ils habitaient des localités d'importance secondaire, *Scillium, Thuburbo minus*, *Abitina*. La religion de Jésus-Christ avait donc pénétré avant la fin du II[e] siècle dans le cœur du pays; elle s'y développa au cours du III[e] (p. 228 sq). Et s'il était besoin d'autres témoignages à l'appui de cette assertion, les écrits de Tertullien, la correspondance de saint Cyprien, la liste épiscopale de 256, nous les fourniraient en abondance. Je me demande dès lors si le petit noyau de chrétiens, grossissant toujours, qui existait dans la plupart des cités d'Afrique avant Dioclétien, ne devait pas avoir sa place en ce livre. Ne dût-on le considérer que comme un élément d'opposition, si l'on veut même comme un dissolvant de la félicité régnante, il n'était pas inutile d'indiquer cette ombre au tableau. M. T. n'aurait eu d'ailleurs, pour nous donner toute satisfaction sur cette question, qu'à développer les justes réflexions condensées par lui en deux endroits de son volume (p. 369 sq., 377).

Mais je m'exagère peut-être l'importance de cette lacune, et M. T., que sait bien ce qu'il veut et pourquoi il le veut, ne manquerait sans doute pas de bonnes raisons à m'opposer. Il en a découvert de subtiles, par exemple, pour circonscrire son étude sur la vie municipale. « Il y a, dit-il, à l'extrémité orientale du Maghreb, une région à la fois distincte de l'Algérie par les grands traits de sa constitution physique, et très nettement séparée d'elle par une frontière naturelle qu'il est malaisé de franchir. Cette région s'appelle aujourd'hui la Tunisie; mais la nomenclature géographique de l'antiquité ne contenait pour elle aucun nom d'ensemble. Je suis donc obligé de désigner ce pays par son nom

moderne, car je tiens à fonder l'unité historique de mon travail sur l'unité géographique du pays » (p. 24).

Ce tableau que M. T. a tracé de main de maître pour une partie de l'Afrique romaine, nous espérons qu'il voudra le compléter. Peut-être suffira-t-il d'en élargir le cadre pour y faire entrer aussi l'Algérie. Les territoires qui la composaient n'ont pas tous atteint au même degré de civilisation que la Proconsulaire, encore que la Numidie puisse soutenir la comparaison sans trop de désavantage; mais cette civilisation est de même ordre, les résultats en furent identiques. Les traces qui en subsistent sont tellement abondantes, et M. T. les a si souvent examinées, qu'il y trouverait sans peine la matière d'un nouvel ouvrage.

Celui qu'il a déjà publié me fournirait encore, tant il est riche en faits et en idées, nombre d'observations. Je m'arrête, préférant renvoyer sans phrases les lecteurs de la *Revue critique* au livre de M. T. Si ce compte rendu les a déterminés à le lire, je n'aurai pas dépensé mon temps sans profit. Un travail tel que le sien, utile pour les savants, ne doit pas non plus passer inaperçu aux yeux de ceux qui ne font pas profession d'être érudits. M. Toutain n'est pas seulement bon historien, il est aussi bon Français. En nous expliquant par quelle sage méthode les Romains ont colonisé la Tunisie, il a voulu faire profiter de leur expérience et instruire par leur exemple ceux qui, de près ou de loin, dirigent notre protectorat dans cette même contrée. Puisse la leçon n'être pas perdue[1], à condition toutefois que nous pensions plus que Rome aux besoins moraux des peuples conquis par nous[2].

Aug. Audollent.

---

1. Un exemple récent prouve que la méthode est heureuse et produit encore aujourd'hui d'excellents résultats; c'est en s'appuyant sur les gens du pays que le général Gallieni a pu dompter les rebelles du Tonkin, et dans le compte rendu qu'a donné M. Jean Hess de cette expédition (*Revue de Paris*, 15 septembre 1896, p. 435-448), je relève cette phrase qui semble extraite du livre de M. Toutain : « La pacification a toujours été obtenue par le concours de l'indigène associé à l'œuvre dans laquelle on avait su lui faire voir son intérêt. »

2. Voici quelques menues remarques, en vue d'une seconde édition du volume. — Il y aurait lieu çà et là de vérifier l'accentuation du grec (p. 131, n. 1; 144; 173, n. 2; 200; 206, n. 1; 296; 312, n. 1). — P. 101, le *septizonium* de Rome est-il le modèle de ceux d'Afrique? Il y a des motifs sérieux pour croire le contraire. Je n'ai pas le loisir de les exposer ici, je les développerai prochainement. — P. 114, l. 1, le bas-relief de Carthage, aujourd'hui au Louvre (salle des antiquités africaines, nº 1838), où l'on reconnaît la terre, l'eau et le feu ou l'air embrasé, n'est point inédit. Il s'en trouve des reproductions dans : *Archaeologische Zeitung*, 1858, p. 242 sq., pl. cxix (O. Jahn); 1864, pp. 177-185, pl. cxxxix; Schreiber, *Die Hellenistischen Reliefbilder*, pl. xxxi, et *Jahrbuch des kaiserlich deutschen archaeologischen Instituts*, XI, 1896, p. 91. — P. 251, deux lignes avant la fin et p. 261, avant-dernière ligne, lire « bureaux du procurateur », au lieu de « bureaux du proconsul ». — P. 285, on pourrait ajouter aux *curies* citées celles de Carthage, que Tertullien mentionne (*Apol.* 39). — P. 310, l. 12, lire « la résidence du propréteur, puis du proconsul », au lieu de « la résidence du proconsul ». — M. Toutain a terminé son livre par trois appendices qui rendront beaucoup de services. Serait-ce se montrer trop exigeant que de le prier d'y joindre un index?

Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère), publié d'après l'original par Léon Maitre et Paul de Berthou. Paris, Le Chevalier, 1896. In-4, XIII-331 pages.

Les éditeurs de ce Cartulaire doivent être félicités d'avoir entrepris cette publication, qui est appelée à rendre des services à l'histoire provinciale et à l'érudition. Les textes qu'ils ont reproduits, bien que connus pour la plupart, sont intéressants à plus d'un titre et il était bon de les réunir et de présenter dans son intégrité le recueil qui les contient. Cependant, il est nécessaire d'examiner si MM. Maître et Berthou ont entièrement rempli la tâche qui leur incombait. Je ne le crois point, et en voici les raisons.

Je regrette tout d'abord qu'ils n'aient fait précéder leurs documents que d'une préface et d'une introduction absolument insuffisantes : la description du manuscrit original y est, certes, exactement faite, toutes les circonstances dans lesquelles il a été retrouvé y sont bien fidèlement rapportées, un exposé très sommaire des pièces et chartes du cartulaire y est bien donné ; mais on y chercherait vainement sur l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé les quelques mots de rigueur dans un pareil ouvrage ; les éditeurs se sont contentés, dans une note de la page 95, de renvoyer, pour la fondation de ce monastère, à une longue dissertation de D. Placide Le Duc, et ils ont daté, sans trop dire pourquoi, du 14 septembre 1029, la notice de leur cartulaire relative à cet événement. Comme renseignement, c'est bien peu. — Quelles ressources historiques présentent les textes publiés? M. Guérard, qui imprima le *Polyptique de l'abbé Irminon*, nous aurait écrit à ce sujet quelques pages fort substantielles; M. Léon Maître se borne à dire : « Notre cartulaire fournira aux études rétrospectives plus d'un enseignement sur le langage et les mœurs des Bretons des XIe et XIIe siècles. » Mais c'est justement aux éditeurs de semblables documents qu'il importe de mettre en relief autant que possible cet « enseignement sur le langage et les mœurs ». — Quel est l'auteur du cartulaire? Si nous lisons la préface, nous voyons : « Le moine Gurheden, qui est l'auteur du texte, était un excellent latiniste », et c'est tout. Dans l'introduction, pas davantage. On est obligé de se reporter à une note de la page 79 pour obtenir de plus amples détails et pour savoir que le moine de Quimperlé en question signa des actes de 1081, 1082 et 1128, et mourut vers 1130. C'est dans cette même note seulement qu'on est renseigné sur la date de la composition du cartulaire, écrit à l'occasion d'un procès pour Belle-Isle, commencé après 1119 et continué, après la disparition de Gurheden, jusqu'en 1232 (1314 pour la chronique universelle). Ces quelques réflexions rapides montrent donc en quoi pèche l'introduction. Mais passons. MM. M. et B. ont encore négligé trop souvent d'indiquer où s'arrête le texte primitif et où débutent les additions. Le lecteur est parfois complètement dérouté à cause de cela. Il aurait été facile de remédier à cet inconvénient en adoptant

à l'impression un caractère différent pour les additions, comme on le pratique ordinairement.

Le Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé a été divisé par les éditeurs en deux parties. La première, qu'ils appellent les préliminaires, donne entre autres choses :

1° Une vie de saint Gurthiern, absolument dénuée de valeur historique. (Par quelle argumentation MM. M. et B. arrivent-ils à établir que ce saint parut dans la seconde partie du VIe siècle? On aimerait assez à le savoir. Observons que le peu qu'ils veulent retenir de sa légende paraît encore excessif.)

2° Une vie de sainte Nannoc, dont les éléments vrais sont impossibles à démêler.

3° Des listes des papes, des archevêques de Tours, des évêques de Nantes, de Vannes et de Quimper, des comtes de Cornouaille. Pour les premiers de ces catalogues, les éditeurs, en les reproduisant, ont cru suffisant de renvoyer à la publication qui en a déjà été faite par M. l'abbé Duchesne, et se sont dispensés d'identifier les noms, ce qui est regrettable. Je suis heureux cependant de déclarer que cette lacune n'existe pas pour les comtes de Cornouaille.

4° Une chronique universelle, sans intérêt jusqu'à l'année 843, mais qui, depuis cette date jusqu'en 1314, est de la plus grande importance. D'ailleurs Baluze a publié presque toute cette dernière partie dans ses *Miscellanea*. Croirait-on que pour ce texte précieux, MM. M. et B. n'aient pour ainsi dire pas donné de détails, n'aient pas fait la plus simple identification? Ils ont rédigé trois notes historiques, pas une de plus. Quel est pourtant l'auteur de cette chronique? M. Hauréau a pensé qu'elle devait être de Gurheden; les nouveaux éditeurs n'expriment aucun avis. Il semblerait seulement, d'après une note de la page 79, qu'ils attribuent au moine de Quimperlé toute la partie antérieure à 1133. Quelles sources ont été utilisées? Quelle valeur ont les différents chronogrammes? Personne n'a répondu à ces questions.

J'ai reproché jusqu'ici le manque d'identifications : il est cependant de mon devoir de reconnaître que pour les noms de lieux, il existe à la fin du volume une table très bien faite, reproduisant auprès des termes anciens les formes modernes. Il y a aussi une table de noms d'*hommes* (*sic*); malheureusement elle n'apprend absolument rien; elle est loin de valoir la précédente et de suppléer à l'absence d'informations signalée ci-dessus.

La seconde partie du Cartulaire contient le texte des chartes ou plutôt des notices rédigées d'après les originaux par le moine Gurheden et ses continuateurs. Je constate avec plaisir que le travail des éditeurs a été ici plus complet, et qu'il est impossible de leur adresser les mêmes observations que pour la première partie. Seulement, ils ont adopté un système singulier pour leurs annotations : au bas des pages, ils n'identifient que les noms de lieux et indiquent les variantes rencontrées dans d'au-

tres copies ou publications ; ils reportent à la fin de chaque acte d'autres notes donnant l'identification des noms de personnes et la traduction de certains mots bretons [1], et ils font suivre le tout d'observations [2] sur les autres copies ou éditions et sur les ouvrages qui ont déjà utilisé le document.

Les dates n'ont pas toujours été scrupuleusement étudiées et les problèmes de chronologie ont quelquefois été résolus trop rapidement, ce qui a produit plusieurs erreurs. P. 98, la pièce « de possessionibus » doit, semble-t-il, être datée du jour de Pâques, 6 avril 1029, ainsi que la « cartula Locdevi » de la page 151. Une chose pourtant m'a choqué dans ce premier document ; on a imprimé : « ...ciclus lunae I, terminus Paschae, III nonas aprilis, dies VIII idus aprilis... » Pourquoi la virgule avant « III nonas aprilis » ? Simple coquille typographique sans doute ; mais pourquoi une erreur semblable se reproduit-elle toutes les fois que le terme de Pâques est indiqué (pages 151, 154, 225) ? — Page 108, la charte n° VIII doit être datée du 21 avril et non du 18 (11 des calendes de mai). — Page 154, l'acte est du 27 février 1069, qui était un vendredi (sexta feria), et non du 27 février 1070, qui était un samedi. D'ailleurs, les autres éléments s'accordent tous pour désigner l'année 1069. Pourquoi là aussi a-t-on imprimé, comme à la page 151, « terminus Paschae IIII, *idibus* aprilis » ? — Page 204, l'acte est du 15 février 1167, qui était le 22ᵉ jour de la lune, et non du 15 février 1168, qui fut le 5ᵉ jour de la lune. Cette remarque, jointe à celle que j'ai faite sur la date de la page 154, prouve que l'année n'était pas comptée à partir de Pâques, comme les éditeurs l'ont cru. — Page 208, la fête de saint Luc est le 18 octobre, comme l'indique la date en tête de l'acte « de cibo canum » ; pourquoi la note *b* place-t-elle cette fête au 12 du même mois ? — Page 216, le 4 des calendes d'août est le 29 juillet et non le 28.

La publication de MM. Maître et Berthou est donc loin d'être irréprochable, et je regrette d'avoir à le constater. Ils auraient cependant pu facilement l'améliorer avec un peu plus de notes et d'identifications et surtout avec une introduction développée ; ils auraient ainsi fourni un livre excellent.

L.-H. LABANDE.

Une princesse romaine au XVIIᵉ siècle. Marie Mancini Colonna, d'après des documents inédits, par Lucien PEREY. Paris, Calmann Lévy, 1896. 532 pages in-8. Prix : 7 fr. 50.

Ce livre fait suite à celui qu'a publié, il y a deux ans, le même auteur

---

1. Pas toujours, puisque pour la charte XXX, page 126, ils se bornent à renvoyer à la *Chrestomathie bretonne* de Loth, sans donner d'autres explications.

2. Le mot est toujours imprimé au pluriel, même quand l'observation se réduit à ceci : Texte inédit.

sous le titre : *Le Roman du grand roi. Louis XIV et Marie Mancini*; tous deux nous offrent la biographie détaillée de la plus sympathique et de la plus agitée des nièces de Mazarin ; le premier nous contait la période « royale » et française de la vie de Marie Mancini, le second nous expose, après le grand sacrifice, le départ pour l'Italie, le mariage et les longues années de cette existence aventureuse, toujours haletante et sans cesse bouleversée par je ne sais combien d'incidents et d'accidents imprévus. Cette période, à la fois italienne et espagnole — car Marie, dès 1674, vécut presque autant en Espagne qu'en Italie, — était bien plus difficile à éclaircir et à expliquer que la précédente, que l'on connaissait en somme assez bien, et que Lucien Perey n'a eu qu'à reprendre en la racontant mieux et plus complètement que ses prédécesseurs, grâce surtout au dossier du duc de Nivernais qui lui fut communiqué et dont il a tiré si bon parti ; mais ici bien des blancs laissés par les historiens tels que Renée, Chantelauze, G. d'Heylli, devaient être remplis, bien des erreurs provenant d'une insuffisante information devaient être rectifiées. Lucien Perey n'a pas ménagé sa peine, et si tous ses efforts n'ont pas été couronnés de succès, si quelques points de la vie de la connétable Colonna restent encore obscurs ou douteux, ce n'est pas faute d'avoir cherché et d'avoir frappé à toutes les portes, qui toutes auraient dû s'ouvrir. On regrette d'apprendre par une note de ce second volume que M. le prince Colonna n'a pas consenti à communiquer à l'auteur d'*Une princesse romaine* la correspondance échangée entre Marie Mancini et un de ses fils, qui aurait jeté une vive lumière sur le séjour de la Connétable à la cour d'Espagne dans les dernières années du XVIIe siècle. Ces lettres chargeraient-elles la mémoire du connétable? C'est peu probable, car Lorenzo-Onofrio Colonna mourut en 1689 et Marie, quoiqu'elle eût beaucoup souffert des durs procédés de son mari, n'était pas rancunière et ne dut pas le poursuivre par delà le tombeau. Au surplus, si ces lettres parlent du prince, que pourraient-elles nous apprendre sur ce triste personnage de plus fâcheux que ce qui nous est révélé par bien d'autres passages du livre de Lucien Perey? Un des mérites de ce nouveau livre consiste précisément à avoir détruit la légende, ou l'opinion reçue, qui faisait la part beaucoup trop belle au Connétable dans les nombreux différends entre les deux époux : nul, après avoir lu cette nouvelle biographie, ne souscrira plus à la phrase écrite il y a tantôt quinze ans par M. G. d'Heylli : « il (le Connétable) avait des qualités physiques et morales qui auraient dû imposer à la nièce de Mazarin de la dignité et de la retenue .» On saura maintenant qu'il n'était point en mesure d'imposer grand'chose, et Lucien Perey n'a pas tout dit.

D'autres archives italiennes, par exemple celles du Vatican, ont été fort heureusement moins avares de leurs trésors, et grâce aux documents qui s'y trouvent, grâce aussi à quelques publications piémontaises et aux *Véritables Mémoires* de la Connétable, Lucien Perey a pu suivre son héroïne dans tous ses voyages et ses séjours à Venise, à Rome, à

Turin et pendant son escapade en France. En revanche, l'Espagne où Marie a demeuré si longtemps et tant occupé l'opinion, n'a presque rien fourni; presque tous les renseignements sur les faits et gestes de la Connétable à la cour de Madrid sont dus à son journal, à des gazettes et à des diplomates français, ou ont été empruntés à des pièces espagnoles dont les originaux se trouvent heureusement en France. Il est évident cependant que les archives publiques ou privées d'Espagne recèlent bien des pièces concernant les démêlés de Marie avec le Connétable et son beau-frère Balbases, ou son emprisonnement au château de Ségovie, ou ses relations mondaines, ou ses retraites dans les couvents; mais allez y voir!

Je ne suivrai pas l'auteur dans son récit ni ne m'arrêterai à montrer ce qu'il nous apprend de plus nouveau : il vaut mieux renvoyer le lecteur au livre lui-même et ne pas lui gâter, par une analyse trop succincte et sèche, le plaisir qu'il trouvera à lire ces pages si nourries de faits et si agréablement écrites. Mais il faut insister ici sur une question de bibliographie historique, très mal étudiée par A. de Courtois, Chantelauze et G. d'Heylli, et que Lucien Perey a eu le mérite de tirer au clair et de résoudre définitivement; j'entends parler des *Mémoires* de Marie de Mancini, écrits et publiés par elle en réponse à un livre imprimé à Cologne en 1676, et qui s'annonçait indûment comme *Les Mémoires de M. L. P. M. M. Colonna, G. Connétable du royaume de Naples*. Mélange de faits qui semblent exacts quant au fond et de faits controuvés ou dénaturés, ce libelle, inspiré à quelque homme de lettres par la publication récente des mémoires de la duchesse de Mazarin, compromettait gravement la Connétable, car il semblait bien émaner d'une personne de son entourage, de quelqu'un qui aurait su écouter aux portes. Il convenait de protester, alors surtout que la conduite de la Connétable à Madrid donnait prise à toutes sortes de bruits malveillants, et il convenait d'opposer aux mémoires apocryphes un récit véridique. Marie écrivit donc, étant à Madrid, une relation de sa vie. Plus personne ne doute de l'authenticité de cette réponse, et les nombreux documents mis au jour par Lucien Perey dans ses deux volumes n'ont fait que confirmer l'impression de complète véracité que le récit de Marie avait déjà produite sur divers érudits. Seulement, il y a une difficulté. Nous possédons de cet antidote aux faux mémoires deux versions : l'une, intitulée *Apologie ou les véritables mémoires de Madame Marie Mancini* (Leyde, 1678 et Cologne, 1679), qui eut pour éditeur un nommé S. Brémond, qu'on croit pouvoir identifier avec Gabriel de Brémond, nouvelliste réfugié en Hollande, auteur de l'*Histoire galante d'un double cocu*, d'un « arrangement », du *Guzman d'Alfarache*, etc; l'autre, intitulée *La Vérité dans son jour, ou les véritables mémoires de M. Manchini*, sans lieu ni date. Laquelle est la bonne? On ne l'avait pas déterminé jusqu'ici, par la raison qu'on ne connaissait guère la seconde que d'ouï-dire [1]. Ni

1. Léon de Laborde cependant l'a connue *de visu* et lui a fait quelques emprunts; voir *Le Palais Mazarin*, Paris, 1846, p. 210.

Chantelauze, ni G. d'Heylli, ni A. de Courtois n'ont vu la *Vérité dans son jour ;* ce dernier seul a très justement admis que la *Vérité* avait dû précéder l'*Apologie* et noté que la seconde édition de celle-ci (Cologne, 1679) porte : *suivant l'imprimé à Madrid*, ce qui fait manifestement allusion à la *Vérité*, imprimée en Espagne, comme nous allons voir. Lucien Perey a voulu examiner cette fameuse *Vérité*, qu'aucun de ses devanciers n'avait réussi à tenir dans ses mains, — ce qui a lieu de surprendre, puisque la Bibliothèque nationale n'en possède pas moins de trois exemplaires [1], — et l'ayant comparée à l'*Apologie*, il s'est convaincu que la *Vérité* « est bien le premier jet sorti de la plume de Marie Mancini, imprimé en Espagne, sans corrections ni remaniements dus à une main étrangère » ; qu'au contraire l'*Apologie* n'est qu'un arrangement où l'éditeur Brémond a respecté les faits, mais changé le style : « Brémond s'est permis de dénaturer tout à fait le style de la connétable en croyant l'embellir. Il y a dans l'édition espagnole une saveur, une originalité et un tour d'esprit impossibles à méconnaître et impossibles à imiter. »

J'irai même plus loin que Lucien Perey : Brémond n'a pas seulement altéré partout le style de l'original ; il a altéré le fond, en ce sens qu'il a pratiqué dans certains passages des coupures importantes et qu'il a supprimé souvent des noms de personnes. Ayant fait moi-même une étude attentive des deux versions, je voudrais présenter à ce propos quelques observations. Examinons d'abord l'édition de la *Vérité*. Le petit volume de 203 pages in-8 (sign. A à N 4) n'a pas d'autre titre, dans les trois exemplaires de la Bibliothèque, que le titre de départ de la première page : *La vérité dans son jour ou les véritables mémoires de M. Manchini, connétable Colonna*. Le texte paginé est précédé (ou suivi, suivant les exemplaires) de quatre feuillets non chiffrés qui contiennent trois sonnets italiens, une anagramme latine sur le nom de Marie Mancini par un conseiller de Castille D. Pedro Tegano, un sonnet espagnol et trois épigrammes en français signées Billet [2] ; ces pièces n'ont pas d'inté-

1. A. de Courtois dit du livre : « Je l'ai inutilement cherché dans plusieurs importants dépôts publics, et les conservateurs et bibliothécaires auxquels je me suis adressé m'ont tous répondu ne l'avoir jamais eu entre les mains » (*Lettres de Mme de Villars*, Paris, 1868, p. 213). Étrange, d'autant plus étrange que le tome IX du *Catalogue de l'Histoire de France* de la Bibliothèque impériale, publié en 1865, signalait très explicitement, sous le numéro Ln [27] 4628, l'édition espagnole de la *Vérité dans son jour !* Plus tard, les continuateurs de Barbier (*Dict. des anonymes*, 3e éd., Paris, 1872, t. I, col. 249) l'ont exactement décrite d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale provenant de Falconnet.

2. Ce Billet est le traducteur en espagnol de la *Vérité dans son jour*, car il existe une version espagnole des mémoires authentiques de Marie Mancini. On ne la connaissait jusqu'ici, je crois, que par une citation de Juan Yañez (*Memorias para la historia de D. Felipe III*. Madrid, 1723, p. 65) : « Maria Mancini... que escrivió en francés las Memorias de su vida, con el titulo de la *Verdad en su luz*, y traduxo de su orden, en castellano, Don Pedro Pablo Billet, y la estampó en Zaragoza el año

rêt. Il suffit de considérer d'un peu près la typographie du volume pour y reconnaître la marque d'une imprimerie espagnole. Sans parler de la forme des caractères, — non plus que de l'orthographe *Manchini* et de l'exactitude avec laquelle sont reproduits les noms espagnols presque toujours dénaturés à l'étranger — la maladresse dans l'emploi du signe de l'apostrophe, inconnu dans la langue castillane, puis l'abondance des accents aigus mis à tort et à travers sur quantité de mots qui n'en réclament point en français, ces deux derniers traits seuls dénoncent à l'œil le moins exercé un compositeur espagnol. Le livre a donc été imprimé en Espagne, vraisemblablement à Madrid, et clandestinement, ce que prouve l'absence de privilége, d'approbation du censeur, de taxe et d'erratum, documents qui ne manquent jamais dans les livres examinés et approuvés par la censure des rois espagnols. Pour le fond, une comparaison sommaire de quelques pages de la *Vérité* et de l'*Apologie* montre aussitôt quel est le rapport des deux textes : le premier nous apparaît comme l'original même écrit ou dicté par Marie, le second comme une copie, souvent maladroite et incorrecte, toujours atténuée et affadie. Voici, par exemple, un passage qui fait voir comment s'y prenait Brémond pour affaiblir et éteindre l'expression vive et primesautière de l'original. Il s'agit de ce qui se passa après que Marie eut consenti à son mariage avec le Connétable, lequel avait été célébré au Louvre par procuration :

VÉRITÉ (p. 37).

Je n'avois fait que la moitié de l'ouvrage ; il falloit partir pour l'achever. Aussi pressay-je dès lors mon voyage et n'eus point de repos jusqu'à ce que je me vis sur le point de me mettre en chemin; *car enfin lorsque j'ay pris une résolution avantageuse ou contraire, il faut que je l'exécute, n'étant point d'humeur à en démordre*. Je pris donc congé de Leurs Majestés, et le Roy me dit adieu en m'asseurant qu'il se souviendroit tous jours de moy et qu'il me protègeroit par tout.

APOLOGIE (éd. d'Heylli, p. 30).

C'étoit là le commencement de cette affaire et le départ de la fin. Je le sollicitai avec beaucoup d'empressement, ne pouvant avoir de repos que je ne me fusse mise en chemin, *parce qu'une fois qu'on a pris une résolution favorable ou contraire, il faut l'exécuter le plus tôt que l'on peut*. Je partis donc, et, en prenant congé de

---

de 1677. » Une obligeante communication de D. Antonio Paz y Melia me permet de dire ici quelques mots de ce rare opuscule dont un exemplaire se conserve à la Bibliothèque nationale de Madrid. En voici le titre exact : *La Verdad en su luz, ó Las verdaderas Memorias de Madama Maria Manchini, condestablesa Colona, traducidas de frances en español, de orden de su Excellencia por Don Pedro Pablo Billet, natural de Paris. En Zaragoza, año de 1677*. Le texte des mémoires, qui compte 326 pages in-8, est ici précédé d'une dédicace à la comtesse de Villaumbrosa, femme du gouverneur du Conseil de Castille et amie de la Connétable, d'un sonnet italien adressé à Billet par D. P. Tegano, et d'un avis au lecteur ; ces pièces ne nous apprennent rien de bien nouveau, mais elles confirment ce qui va être démontré, c'est à savoir que la *Vérité dans son jour* a été originairement imprimée et publiée en Espagne, en 1676 ou 1677.

Leurs Majestés, le roi eut la bonté de m'assurer que j'aurois toujours part dans son souvenir, et qu'il m'honoreroit toujours de son affection, quelque part du monde que je fusse.

Mais voici plusieurs passages où le remanieur a usé de bien d'autres libertés, et où il a pris sur lui de supprimer des phrases entières, d'en abréger et d'en atténuer d'autres. Nous sommes sur la route de Rome, à Lorette ; Marie est tombée gravement malade :

Vérité (p. 44).

La violence du mal, le dégoût et le chagrin qu'il cause ne permettent guères à un malade d'avoir des égards pour personne, aussi en avois-je peu pour M. le Connétable, et il faut que j'avoue qu'il avoit furieusement à souffrir de ma mauvaise humeur. Cependant le cardinal appliquoit tous ses soins à la radoucir et à en corriger l'aigreur. J'eusse bien souhaité qu'il se fût occupé de même à modérer celle de l'archevesque d'Amasie dont l'ingénuité et le zèle indiscret me persécutoient étrangement, n'entrant jamais dans ma chambre que pour dire qu'il n'y avoit plus d'espérance de vie pour moy et qu'il falloit me préparer à la mort, quoy que je ne fusse pas trop résolue à cet éternel départ. Je ne laissoy pas d'en faire les préparatifs et de donner ordre que l'on me cherchât quelque religieux qui sceust le françois. On en trouva un, par bonheur, de la compagnie de Jésus, très habile homme, qui prit la peine en trois ou quatre fois de me faire faire ma confession générale. Cependant M. le Connétable, plus touché de ma maladie que moy même, s'informoit à tous momens, des médecins qu'il avoit fait venir, s'il y avoit quelque espérance, et lui ayant répondu que ouy, pourveu que mon mal n'augmentast point le treizième, qui étoit le jour que l'on devoit me purger, il entra dans ma chambre avec un visage gay et me fit part de cette bonne nouvelle, me conjurant de ne me point affliger des sinistres prédictions de l'Archevesque. Le succès répondit au jugement des médecins et après que l'on m'eut purgée, mon mal diminua visiblement et je fus entièrement hors de danger. Bientost après je fus rendre grâces à Nostre-Dame et communiay dans la chapelle où M. le Connétable, pour accomplir le vœu qu'il avoit fait pour le recouvrement de ma santé, envoya ensuite une des plus riches et des plus magnifiques lampes qu'il y ait.

Alors, comme l'on jugea que le mauvais air et les chaleurs de Lorette pourroient nuire à ma convalescence, on me transporta à Recanati...

Apologie (p. 35).

La violence du mal, l'abattement et la tristesse qui l'accompagnent permettent rarement à un malade de s'acquitter des témoignages d'amitié qu'on doit aux gens ; et ainsi ceux que le Connétable recevoit de moi n'étoient pas grands, et je ne puis pas nier qu'il n'eût beaucoup à souffrir avec l'humeur fâcheuse dont j'étois alors, que le cardinal tâchoit d'adoucir avec un soin tout particulier. Mais il m'auroit fait encore plus de plaisir s'il eût tâché de corriger celle du patriarche, dont l'imprudente ingénuité et le zèle indiscret me persécutoient jusqu'à n'en pouvoir plus, n'entrant jamais dans ma chambre qu'il ne me dît qu'il n'y avoit plus d'espérance de vie pour moi et qu'il étoit temps de disposer de toutes mes affaires.

Enfin je commençai à me mieux porter par le secours de ces nouveaux médecins. On me mena à Recati (*sic*), parce que l'air y étoit meilleur qu'à Lorette...

Marie, après avoir donné un troisième héritier à son époux, considérant que ce présent lui avait coûté beaucoup plus que les précédents, au point de mettre sa vie en danger, fut d'avis de n'en plus faire au Connétable qui l' « exposassent à de semblables périls ». Elle obtint

de lui qu'il confirmât cette résolution « par son aveu », après quoi les deux associés se rendirent à Venise pour y passer le carnaval. Brémond supprime ici un passage concernant un chanteur fort admiré par Marie :

VÉRITÉ (p. 64).

Je ne songeay plus après cet accord qu'à rétablir ma santé, pour me mettre en état d'aller à Venise passer un second carnaval. Nous nous mîmes donc en chemin dès que mes forces me le permirent, et ayant laissé le nouveau-né à la marquise Spinola et le second étant resté à Rome, nous n'enmenâmes avec nous que l'aisné. Nous passâmes le carnaval assés gayment, à mes jalousies près, car enfin M le Connétable n'oublioit point à recouvrer ailleurs ce que nostre accord luy avoit fait perdre, et j'avoue que j'étois fâchée qu'il me tinst parole à ce prix là.

On fit à Venise de très beaux opéra et entre autres le *Titus*, où j'allois très souvent et où je n'étois pas moins attirée par la douceur des voix et par la manière de représenter des acteurs, et particulièrement d'un musicien de S. A. R. appelé Cavagnino et d'une de mes filles qui représentoit admirablement, que par la beauté de la pièce, qui eut l'applaudissement de tout le monde et qui étoit assurément des plus belles qui se soient jamais veues.

Après le carnaval, M. le Connétable alla faire un petit voyage à Rome...

APOLOGIE (p. 47).

Cet accord étant fait, je ne songeai qu'à recouvrer la santé, pour aller passer un autre carnaval à Venise, où nous nous acheminâmes dès le moment que mes forces me le purent permettre. Nous le passâmes joyeusement, si ce n'est quelques jalousies que j'eus du Connétable, qui cherchait de réparer d'ailleurs ce qu'il avoit perdu par l'accord que nous avions fait ensemble; et j'avoue qu'il m'étoit fort sensible que la parole qu'il me tenoit me coutât si cher.

Il y eut de célèbres opéras à Venise et surtout celui de *Titus*, que je voyois représenter fort souvent avec plaisir. Le carnaval étant passé, le connétable fut à Rome avec mon frère...

Plus loin, l'auteur nous parle du voyage qu'elle fit pour aller à la rencontre de la duchesse de Mazarin, sa sœur. Brémond a supprimé tous les détails assez curieux du voyage.

VÉRITÉ (p. 72).

Quelques jours en suite nous nous mîmes en chemin pour Milan, dans le dessein d'aller au devant de ma sœur la duchesse de Mazarin, que j'appris s'être retirée de Paris pour quelques différends qu'elle avoit eus avec le Duc son mary. La tendresse que j'ay tousjours eue pour elle me fit entreprendre ce voyage avec une satisfaction incroyable, et je n'oubliay rien pour y faire condescendre M. le Connétable, qui fit de son costé tout ce qu'il put pour m'en dissuader, alleguant les excessives chaleurs, et que d'ailleurs je n'étois point obligée d'aller si loin. Le courrier que M. le marquis Spinola, gouverneur interim de Milan, par le deceds de feu D. Louis Ponce de Leon, nous dépecha pour nous donner avis que ma sœur étoit à Elstof et pour convier M. le Connétable d'y aller, acheva de le résoudre. Après y avoir consenti de l'air que l'on fait les choses pour lesquelles on a une extreme repugnance, nous partîmes, la marquise Paleotti et moy, dans une chaise roulante, dans laquelle nous courions la poste, et M. le Connétable dans une autre avec la comtesse Stella, dont j'ay parlé sous le nom d'Hortense, dans le commencement de cette histoire. Nous n'avions pour toute suite que trois ou quatre domestiques des plus nécessaires pour un voyage que l'on souhaite faire à la légère, et ainsi nous arrivâmes en six jours à Milan, où j'entroy extrêmement fatiguée, non par la longueur du chemin, mais par les continuelles

disputes que j'avois avec M. le Connétable, qui étoit ravy que tout fust en désordre dans ce voyage, parce qu'il l'avoit entrepris contre son gré et dans la plus rigoureuse saison de l'année. Trois jours après notre arrivée, la marquise Spinola eut avis que Mad. Mazarin étoit à une journée de là, de sorte que nous allâmes aussi tost la recevoir et la trouvâmes, dans une maison de plaisance, plus belle que jamais, nonobstant une asses grande blessure qu'elle s'étoit faite au genouil en tombant de cheval, et laquelle mesme l'obligeoit à garder le lit...

Apologie (p. 52).

Peu de jours après, nous allâmes à Milan pour recevoir ma sœur, Madame Mazarin, qui avoit quitté Paris pour quelques différends qu'elle avoit eus avec son mari. La marquise, qui m'avoit encore accompagnée en ce voyage, fut avec moi pour l'aller voir dans une maison à cinq ou six lieues de Milan, où elle s'étoit arrêtée, et nous la trouvâmes dans le lit, qu'elle étoit obligée de garder à cause d'une blessure qu'elle s'étoit faite à un genou en tombant de cheval...

Ces passages mis en parallèle tranchent, je pense, la question ; ils montrent suffisamment combien il faut regretter que M. G. d'Heylli ait eu la mauvaise inspiration de réimprimer l'*Apologie* [1] plutôt que la version primitive et seule authentique de la *Vérité dans son jour* : cette réimpression doit être maintenant considérée comme non avenue, puisqu'au lieu de nous donner le vrai récit de Marie Mancini, elle ne nous livre que l'arrangement écourté et défiguré de Brémond. Souhaitons que quelqu'un s'emploie bientôt à réparer cette erreur ; une réimpression correcte et bien annotée de la *Vérité dans son jour* pourrait trouver place par exemple dans l'agonisante *Bibliothèque Elzévirienne*, qui aurait bien besoin d'être ranimée par de nouvelles publications intéressantes. Ces mémoires, en effet, d'une bonne langue du xviie siècle, méritent qu'on ne les oublie pas : ils ont trait à un épisode important du règne de Louis XIV et fournissent, d'autre part, des détails infiniment curieux sur la vie de l'aristocratie romaine et espagnole ; enfin, ils sont d'une femme belle, malheureuse et passionnée, qui a mis dans ces pages le portrait fidèle de ses infortunes et y a laissé quelques lambeaux de son cœur.

On voit par ce qui vient d'être exposé combien de reconnaissance est due à Lucien Perey pour cette précieuse découverte. Ses livres s'adressent généralement au grand public, aux gens du monde, qui les goûtent extrêmement, comme nul n'ignore ; il ne pense guère aux érudits, et cette fois-ci cependant il leur a rendu un inappréciable service dont ils lui sauront beaucoup de gré.

Alfred Morel-Fatio.

---

1. *Véritables Mémoires de Marie Mancini, princesse Colonna*, réimprimés pour la première fois avec notice et notes par Georges d'Heylli. Paris, 1881.

BULLETIN

— M. Léopold Sudre nous envoie la lettre suivante : « Dans le quatrième volume de la grammaire historique d'A. Darmesteter, consacré à la Syntaxe et publié par mes soins, la section des Temps du verbe, notamment p. 158 et 159, contient des passages importants empruntés presque mot pour mot à la *Grammaire historique* de M. Clédat (Paris, Garnier). Ces coïncidences m'ont échappé dans la revision que j'ai eu à faire des manuscrits réunis entre mes mains par la famille de l'auteur. Soit que celui-ci ait introduit ces passages dans son cours de l'École normale de Sèvres et que les élèves les aient reproduits sans ajouter la référence qu'il leur avait certainement indiquée, soit qu'ils aient été ajoutés après coup dans une rédaction, je tiens d'autant plus à en rétablir la provenance qu'ils apportent des idées nouvelles sur les valeurs modales du conditionnel, sur la véritable signification du futur antérieur et sur la correspondance des temps dans les différents modes. S'il se publie une seconde édition de ce volume, je m'empresserai de remanier ces paragraphes que, comme je l'ai écrit dans mon avertissement, j'avais cru pouvoir conserver et publier dans leur intégrité. »

— M.-J. B. Chabot vient de faire paraître à la librairie Ernest Leroux un volume intitulé : *Commentarius Theodori Mopsuesteni in Evangelium D. Johannis. Versio syriaca. Tomus* I (in-8° pp. VIII-412). — Ce premier volume renferme le texte complet de la version syriaque de ce célèbre ouvrage dont le texte grec a disparu. Le tome II, contenant l'introduction, les notes et la version latine, est sous presse.

— M. George Jacob vient de publier le 4e fascicule de ses Études sur les poètes arabes (Berlin, Mayer et Muller in-8° pp. 25) sous ce titre : *Altarabische Parallelen zum Alten Testament*. Ces *parallèles* consistent surtout en des rapprochements de coutumes communes à la plupart des peuples orientaux, ou de figures de langage usitées dans toutes les langues sémitiques. Il ne faut donc pas s'attendre à rencontrer la preuve d'emprunts directs faits à la Bible par les poètes arabes. — M. Jacob se borne souvent à des indications bibliographiques comme celle-ci : (p. 16) « Jes. 13, 21, s. Goldziher, Abhandl. zur arab. Philologie, s. 208. » Ce n'est pas précisément commode pour les lecteurs qui n'ont pas à leur disposition une bibliothèque richement pourvue des travaux des arabisants. On aurait pu, sans faire un gros volume, nous fournir les citations utiles. — J.-B. C.

— Le troisième tome de la traduction anglaise de l'*Histoire grecque* de M. Ad. Holm (*The history of Greece*, translated from the German, the fourth Century b. C. up to the death of Alexander, London, Macmillan and Co, 1896, in-8, 456 p.) vient de paraître. Les deux premiers volumes de cette traduction anglaise datent de 1894 et de 1895 : le public anglais n'attendra donc plus longtemps sans doute la fin de cette utile publication. Elle aurait trouvé un accueil plus favorable auprès du monde savant, si l'auteur avait complété et revisé, dans la traduction, certaines parties de son ouvrage original. Le tome III, que nous annonçons, reproduit exactement jusqu'aux notes et appendices du volume correspondant de l'édition allemande : aussi ne pouvons-nous que renvoyer le lecteur au compte rendu que la *Revue critique* a donné de ce volume en 1891 (n° du 28 septembre). — Am. Hauvette.

— M. Hidén commence une étude de la syntaxe des cas dans Lucrèce : *De casuum syntaxi Lucretiana*, I ; Helsingforsiae, 1896 ; Berlin, Mayer et Müller, XI-122 pp. in 8 ; prix : 2 Mk. Cette première partie contient seulement la syntaxe du nominatif,

du vocatif, de l'accusatif et du datif. Le travail paraît consciencieux; il repose sur une étude attentive du texte et sur des dépouillements très exacts; la méthode en est bonne. On ne peut que désirer d'en voir l'achèvement et de posséder bientôt les chapitres consacrés au génitif et à l'ablatif. Il sera indispensable de joindre à cette partie un index des mots dont la construction est étudiée. — P. L.

— M. Alfred Werth (*De Terentiani sermone et aetate*, commentatio ex Supplemento uicesimo tertio Annalium philologicorum seorsum expressa, Lipsiae, Teubner, 1896, pp. 295-376), reprend la thèse de Schultz, généralement adoptée, que Terentianus Maurus a vécu au second siècle de notre ère. Comme Lachmann avait affirmé que le vocabulaire, l'usage des particules et la place des mots obligeaient à le faire descendre jusqu'au IIIe siècle, M. W. étudie certaines parties du vocabulaire et l'usage des particules. Il prouve que rien ne s'oppose à ce qu'on fasse de ce grammairien un contemporain d'Aulu-Gelle. La thèse serait plus complète s'il avait compris dans ses recherches l'ordre des mots autres que les prépositions. Néanmoins cette brochure confirme une opinion que l'on ne conteste guère aujourd'hui et apporte une intéressante contribution à l'histoire du latin. Au commencement de son travail il conteste avec Leo, une assertion de Schultz qui fait remonter jusqu'au premier siècle l'école des *poetae nouellae* ou *neoterici*. C'est encore un point qu'on lui acordera volontiers. — P. L.

— Au lieu de nous donner le Lexique des lettres de Cicéron ou celui des ouvrages de rhétorique, M. H. Merguet commence la publication d'un *Handlexikon zu Cicero* dont nous recevons un spécimen (Leipzig, Freytag, 1896; 16 pp. gd. in-8°). Nous avons ainsi les articles : *a-adfero*. On peut regretter cette décision. L'entreprise n'en est pas moins utile et rendra des services. La méthode employée est la même que dans les grands Lexiques des discours et des œuvres philosophiques (voir *Revue*, 1891, I, 240 ; 1895, II, 149). Il est fâcheux que les questions de formes aient été entièrement bannies et qu'il faille chercher ailleurs que dans ce dictionnaire manuel, par exemple, des renseignements sur les formes de la préposition *ab*. Pour les mots peu employés ou les significations plus rares, il serait désirable que, à côté des exemples cités, on trouve toutes les références; tel serait le cas de *abdicare, abdomen, abortio, acroama*, etc. D'autre part, un signe devrait avertir que tous les passages où l'on trouve un même mot sont indiqués, comme probablement *aberratio, abiecte, abiectio, abiungo, abiuro, abortus*. Ce renseignement est indispensable pour aviser des ἅπαξ. Le *Handlexikon* doit former quatre fascicules d'environ 160 pages à 6 ou 7 Mk 50. L'impression commencera dès qu'un nombre suffisant de souscripteurs sera assuré. L'exécution paraît soignée ; cependant, art. *abs*, je trouve : « abs *the* abalienasti » ; mais un tel lapsus est exceptionnel et je n'ai pas surpris d'erreurs de renvois. L'ouvrage tiendra un rang honorable et utile dans la bibliothèque des latinistes. — P. L.

— Parmi les sources les plus importantes des deux manuels de géométrie répandus au moyen âge sous les noms de Gerbert et de Boèce, il faut placer des extraits connus par la compilation des agrimenseurs. Deux noms d'auteurs sont fournis par ce recueil : Epaphroditus et Vitruuius Rufus. M. Victor Mortet a retrouvé dans le ms de Munich 13084 (IX-Xe siècle) un texte différent et à certains égards plus complet. C'est le meilleur ms. d'une collection publiée récemment par M. Cuntze, d'après un ms. plus récent et beaucoup plus abrégé et fautif. Ces extraits forment trois séries qui portent les titres : 1° *de condicionibus et mensuris agrorum* ; 2° *de figurarum diuersis speciebus et arearum mensuris* ; 3° *de geometria columnarum et mensuris aliis*. M. Mortet vient de les publier dans les *Notices et extraits des mss.*, XXXV, 2e partie, pp. 509-550 (*Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie*

d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus, publié d'après le ms. latin 13084 de la Bibliothèque royale de Munich, par Victor Mortet, avec une introduction de Paul Tannery; Paris, C. Klincksieck, 1896, 44 pp. et 2 pl. in-4°; prix : 2 fr. 60). D'après les vraisemblances, M. Tannery pense que le premier groupe est l'œuvre d'Epaphroditus, le deuxième et le troisième celle de Vitruvius. M. T. croit que le texte attribué à Vitruvius remonte au III° siècle, et peut-être au II° siècle. Il ajoute, à propos de sa source grecque : « On pensait naturellement à Héron d'Alexandrie, lorsqu'on était d'accord pour le placer vers l'an 100 avant J.-C. : maintenant qu'on ne peut guère le considérer comme antérieur au II° siècle de notre ère, il faut plutôt penser que l'auteur suivi par Vitruvius Rufus est un de ceux que Héron a compilés de son côté. » Peut-être que si M. T. avait connu le mémoire récent de M. Ussing, qui place au IV° siècle de notre ère le rédacteur du *De Architectura*, il se serait posé la question d'une façon un peu différente. Que les deux problèmes soient connexes, c'est ce que pourrait faire penser une note de M. Mortet (p. 536, sur le § 20) qui songe à Varron comme l'une des sources de la deuxième partie. Quoi qu'il en soit, nous devons être très reconnaissant aux auteurs pour cette édition, vraiment *princeps*, de ces fragments, et aussi pour le commentaire qu'ils y ont joint et qui en facilite grandement la lecture. P. 513, l. 12, la publication de M. Cuntze est de 1895, non de 1875; — même page, n. 1, il n'y a pas lieu de trop s'étonner de l'omission dans Engelmann-Preuss de l'édition Schott, qui est antérieure à 1700; — pp. 39, § 35, sur *inauratura*, cf. aussi Wœlfflin, *Archiv für lat. Lexicographie*, IX, 522. — L.

— M. Nicolas Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, a réuni un nouveau fascicule, le troisième, de glanes diverses relatives à l'histoire de Roumanie, faites dans les archives et les bibliothèques de l'Europe centrale (*Acte si fragmente cu privire la Istoria Rominilor, III. Bucuresti, Imprimeria Statului*, 1897, 107 pages in-8°). Ces extraits et fragments, d'importance et de valeur très diverses (quelques-uns ne comptent que peu de lignes), sont tirés de chroniques allemandes et italiennes, puisés dans des correspondances diplomatiques, des dossiers judiciaires, des livres de comptes, etc., et témoignent du zèle avec lequel M. Jorga a visité les dépôts scientifiques de Munich, de Weimar, de Dresde et ceux de Gênes et de Venise. Chronologiquement ils s'étendent de 1367 à 1507, mais la plupart se rapportent à la seconde moitié du XV° siècle. — R.

— M. M. Murko a entrepris un travail d'ensemble sur *Les influences allemandes sur les origines du romantisme slave* (*Deutsche Einflüsse auf die Anfænge der Slavischen Romantik*). Le premier volume (Gratz, librairie Styria), est consacré à la Bohême. L'auteur y étudie les restaurateurs de la langue et de la littérature bohême, Dobrovsky, Jungmann, Hanke, Celakovsky, Palacky, Safarik et Kollar. Le chapitre le plus nouveau pour les lecteurs allemands est assurément celui que l'auteur a consacré à Kollar. Kollar a longuement raconté dans ses mémoires (analysés en français par M. Leger, t. I, de *Russes et Slaves*, 280 et suiv.), son séjour à Iéna, la fameuse fête de la Wartburg. M. Murko a eu l'excellente idée de traduire ces chapitres si intéressants. Ils ne constituent pas le moindre attrait de son livre. — L.

— Sous ce titre : *Les Rapports intellectuels de la Bohême avec les pays étrangers jusqu'aux guerres hussites*, M. Ferdinand Padra publie aux frais de la Société royale des Sciences de Prague un ouvrage couronné par cette société et qui constitue une très importante contribution à l'histoire de la civilisation en Europe au moyen âge. Il y donne, notamment, la liste des Tchèques qui étudièrent à Paris, à Montpellier. Nous reviendrons sur cet important ouvrage. — L. L.

— La Société de littérature slovène *Slovenska Matica* a publié pour l'année 1896 : 1° son bulletin (*Letopis*) qui renferme entre autres travaux originaux une étude de

M. Navratic sur les travaux populaires des Slovènes; 2° la suite de l'histoire de la littérature slovène de M. Glaser (la *Revue critique* a rendu compte du premier volume); 3° le deuxième volume des *Chants populaires* recueillis par M. Strekiel; 4° une monographie de Trieste et des pays voisins au point de vue slovène; 5° un recueil de poésies de M. Funtek et une nouvelle de M. Govêkar. — L.

— Les fascicules 7-10 de la *Rivista Storica del risorgimento italiano* achèvent d'en former le premier volume. La France est directement intéressée au succès d'une Revue qui raconte une histoire à laquelle nous avons été si souvent mêlés. Nous signalons comme particulièrement importants pour nous, dans ces quatre derniers fascicules, les articles de M. A. Franchetti (relations diplomatiques de la France et de Naples de 1791 à 1793), de M. T. Casini (A. Codrini à la *Consulta* de Lyon), de M. Jessie White Murio (L'Italie, Rome et la guerre franco-prussienne). Le directeur est M. B. Manzone; l'abonnement aux douze fascicules, d'environ 1000 pages en tout, coûte 12 francs (port en plus). — Ch. Dejob.

— La librairie A. Colin publie, depuis quelque temps déjà, sous la direction générale de M. E. Lavisse, et par les soins de M. A. Parmentier, un *Album historique* sur lequel nous reviendrons quand il sera achevé. Il paraît par livraisons pet. in-4°. (chaque vol. est vendu 15 fr.) et c'est le tome II qui est en cours. Le tome Ier est consacré au moyen âge du IVe siècle à la fin du XIIIe. On s'est proposé de donner, avec un texte courant, très bref mais très précis, une série chronologique des principales images de la vie historique depuis la fin des temps romains jusqu'à nos jours : habitation, costume, mobilier, armes, industrie, commerce, beaux-arts, institutions, religion, guerre, etc. etc. Les documents sont innombrables, et c'est affaire de soin de les classer et de les reproduire avec exactitude et netteté. L'auteur déclare bien haut que l'ouvrage n'a aucune prétention à l'érudition : effectivement, mais il est un arsenal de matériaux, qui permettra à chacun d'approfondir la partie qui l'intéresse et qui, en tous cas, donnera à l'étudiant une vision précise des alentours des choses de notre histoire, en France et à l'étranger. Bien entendu, les *index* ne manquent pas : ouvrages consultés, noms de lieux, noms propres, table méthodique, table alphabétique générale. Cela seul est une garantie du soin pris à cette intéressante publication. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mars 1897.

M. Clermont Ganneau termine la lecture de son mémoire sur une inscription découverte par M. Flinders Petrie et commentée par M. Hogarth.

M. Henri Weil signale un volume récemment publié par M. Grenfell et intitulé *New classical fragments* (Oxford, 1897). Parmi les textes renfermés dans ce recueil, les uns littéraires, les autres (en plus grand nombre) actes publics ou privés, le plus intéressant est un fragment de Phérécyde de Syros, qui passait pour le plus ancien prosateur de la Grèce. Il s'agit, dans ce fragment, du mariage de Zeus et d'Héra, le mariage sacré, comme disaient les Grecs, le premier mariage légitime conclu dans le monde, le type des mariages et des rites qui les accompagnaient dans la vieille Grèce.

M. Th. Reinach fait une communication sur l'auteur de la statue connue sous le nom de la « Vénus accroupie ». Il montre que le texte de Pline relatif à cette statue, a été mal lu jusqu'à présent. Le sculpteur s'appelait, non pas « Dédale », mais « Dédalsès », et il était identique à l'auteur d'une statue célèbre de Jupiter conservée à Nicomédie. Cet artiste, de nation bithynienne, florissait vers 250 a. C.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 29 mars — 1897

Legrand et Pernot, Précis de prononciation grecque. — Iliade, p. Van Leeuwen, I. — Bernoulli et Richardson, Le De Viris de saint Jérome et de Gennadius. — Gebhardt, Le prétendu Sophronius. — Dognon, Les institutions politiques du Languedoc.—Szabo et Hellebrant, Ancienne bibliothèque hongroise.— Horvath, Les incunables de la bibliothèque du Musée de Pesth.—Zolnai, Les premiers monuments de la langue hongroise.—Michael, Histoire d'Angleterre au xviii siècle, I. — Berthelé, Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin. — Marcotti, Voyage dans le midi de la France. — *Bulletin* : Jullian, l'orientalisme à Bordeaux; Hedeler, Bibliothèques privées, I ; Ashutosh sen et Mukharji, Revue mensuelle hindoue; Annuaire du syllogue Parnassos ; L'Anabase, ed. Couvreur ; Bibliothèque Marasli ; Travaux de la Société philologique américaine, XXV ; Vitelli et Mazzoni, Manuel de littérature grecque; Schofield, Le bel inconnu ; Miller, Les noms de lieu dans Bède ; Liddell, Le Palladius anglais ; Blok, Documents des archives de Paris sur l'histoire des Pays-Bas ; Annuaire de Gœthe, XVII ; Pigeon, Guyton de Morveau ; Vincent, L'île de Groix autrefois. — Académie des inscriptions.

Précis de prononciation grecque par E. Legrand et H. Pernot. Paris, Garnier. (1896). In-8°, 39 pp.

La prononciation du grec est depuis quelques mois un sujet gai : on se divertit à le voir traité *ex professo* par les intuitifs qui ignorent les éléments premiers de la phonétique générale, la phonétique historique du grec ancien et jusqu'à celle du grec actuel. Mais il n'est tel jeu dont on ne se lasse, surtout lorsqu'il menace de faire du dégât. Voici un petit livre qui va remettre les choses dans l'ordre. La haute compétence des deux auteurs nous en garantit l'absolue exactitude, en-même temps que la forte discipline phonétique dont ils sont nourris leur a permis de rédiger leurs règles sous une forme scientifique, précise, aisément accessible à tous : quiconque les aura étudiées en les appliquant à leur excellent choix d'exemples prononcera le grec moderne, autant, bien entendu, qu'on peut prononcer une langue qu'on n'a jamais entendu parler, assez du moins pour éviter les erreurs grossières et pour comprendre, s'il est de sens commun, que jamais les rhapsodes ni même les tragiques ou les orateurs attiques, n'ont pu prononcer de la sorte. Car ces néo-hellénistes sont de ceux qui aiment le grec ancien et le veulent défendre contre d'indiscrets ou prétendus amis : « .... Quoique nous soyons convaincus que l'introduction de la prononciation actuelle dans les lycées et collèges aura une influence désastreuse sur l'enseignement du

grec déjà si compromis,... nous avons cru que le poste même que nous occupons nous faisait un devoir ... d'enrayer, dans la mesure du possible, la diffusion, sous le nom de prononciation néo-hellénique, d'une prononciation absolument fantaisiste. » L'Université doit ses remerciements à MM. Legrand et Pernot : ils ont fait un bon livre et, ce qui vaut mieux, une bonne action.

V. Henry.

Homeri Iliadis carmina cum apparatu critico ediderunt J. van Leeuwen J. F. et M. B. Mendes da Costa. Editio altera passim aucta et emendata; accedunt tabulæ duæ. Pars Prior, Carm. i-xii; pars posterior, Carm. xiii-xxiv. Lugduni Batavorum, Sijthoff, 1895-1896; xxiv-334 p. et de p. 335 à 696.

Les hellénistes connaissent la première édition de l'Iliade, de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa (1887); ils connaissent également l'*Enchiridium dictionis epicæ* publié par M. van L. (1re partie 1892; 2e partie 1894); ils savent par conséquent quels sont les principes qui ont guidé les éditeurs de cette nouvelle recension. Il me paraît superflu d'entrer dans trop de détails; j'ai parlé suffisamment, à propos de l'*Enchiridium* (Voy. la *Revue* du 1er avril 1895), des théories de M. van L. relatives à l'établissement du texte des poèmes homériques; et de même qu'il renvoie le lecteur à son manuel, de même je pourrais renvoyer à la critique que j'en ai faite. L'*Enchiridium* contient en effet, comme je l'ai remarqué, de nombreuses discussions sur « des points de doctrine dont la place est plutôt dans la préface d'une édition d'Homère ». Je rappelle donc, entre autres choses, que l'exclusion systématique de la particule ἄν est due à une bonne critique, et que les formes verbales dites διεκτεταμένα sont, avec raison, soigneusement expulsées; qui oserait, aujourd'hui, les admettre dans la langue d'Homère? Mais je répète aussi que les théories de M. van L. relatives à l'augment syllabique, invariablement prononcé, mais non compté pour le mètre, ont des conséquences qu'on aura bien de la peine à admettre. Sans doute M. van L. veut seulement indiquer, par le signe de l'aphérèse, que les aèdes faisaient toujours sentir l'augment dans la prononciation; mais pourtant il faudrait s'entendre. Si par exemple, au commencement du vers, l'augment était perçu dans 'βῆ (*passim*), mais ne comptait pas, il comptait dans ἔβλητο Π 753; c'est donc que le chanteur, ou le poète, si l'on veut, donnait à l'augment, ou ne lui donnait pas, *ad libitum*, une valeur dans le mètre; chose au moins aussi étonnante que la suppression facultative d'un élément préfixal encore insuffisamment incorporé au verbe. Ajoutons que M. van L. ne peut faire autrement que d'admettre la suppression de l'augment dans les composés comme ἔκπεσε E 585, ἔμβαλε Π 529, et surtout κάππεσε Π 743; ou bien comment récitait-on? Mystère. En réalité, c'est pour des raisons purement méca-

niques que M. van L. lit ἔκπεσε, ne pouvant le corriger, et corrige διαστήτην A 6 en διεστήτην; et c'est pourquoi je ne saurais admettre son principe. D'ailleurs si ἐπεὶ ᾿βάλες Φ 91 sonnait ἐπεὶ ἔβαλες (je laisse de côté la question de l'accent), que pouvait-on bien entendre dans le chant de οὐ ᾿μεῖνε E 571, οὐ ᾿λάθε Π 232 et semblables? Οὐ ἔμεινε? Qui le croira? Οὐκ ἔμεινε? Je n'insiste pas davantage. Je rappelle enfin que j'ai dit également mon opinion sur les infinitifs en μεν᾿ = μεναι. M. van Leeuwen est audacieux, téméraire même, bien qu'il recule parfois devant les conséquences de ses théories; c'est ainsi qu'il n'ose pas imprimer ἠρύσσατο Π 230, bien que, selon lui, une voyelle augmentée temporellement fût considérée comme *anceps*. De toute façon, son édition doit être étudiée; et elle ne le sera pas sans profit; un bon professeur y trouvera le germe d'excellentes leçons pour montrer, en matière de critique des textes homériques, les limites qu'il ne faut pas franchir.

My.

Der Schriftstellerkatalog des Hieronymus, Ein Beitrag zur Geschichte der altchristlichen Litteratur von C. A. Bernoulli. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1895, Mohr; VIII-342 pp. in-8. Prix 6 m. 60.

Hieronymus u. Gennadius De uiris inlustribus, hsggb. von C. A. Bernoulli. Mit 2 Tafeln in Lichtdruck. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1895; LVI-98 pp. in-8. Prix: 2 m. 80. (Sammlung ausgewæhlter kirchen- u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften hssgb. unter Leitung von G. Krüger, Elftes Heft).

Hieronymus Liber de uiris inlustribus, Gennadius Liber de uiris inlustribus, hssgb. von E. C. Richardson; Der sogenannte Sophronius hssgb. von O. von Gebhardt (Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchrislichen Literatur, von O. von Gebhardt u. Ad. Harnack, XIV Bd., Heft 1). Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1896; LXXII-112 + XXXIV-62 pp. in-8. Prix: 9 mk.

On n'avait pour le *De Viris* de saint Jérôme et de ses continuateurs que l'édition bénédictine, car la mauvaise édition de Herding est comme n'existant pas, quand, à quelques mois d'intervalle, deux textes soigneusement établis paraissaient à chacune des deux librairies de théologie scientifique de Leipzig, sans parler du travail critique publié par M. Bernoulli en même temps que son édition.

Le livre de M. B. est sorti d'une découverte faite par son maître, M. Overbeck. La source principale, autant dire unique de saint Jérôme, est l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Préciser cette affirmation, montrer les additions ou les changements apportés par Jérôme à son modèle, en déterminer le caractère, telle est la tâche poursuivie et accomplie par M. Bernoulli. A côté de l'*Histoire ecclésiastique*, Jérôme a recouru secondairement à la *Chronique*. La Bible, et spécialement pour les dix premiers chapitres le Nouveau Testament, a fourni quelques compléments. Seuls les chapitres 79-135 du *de Viris* (auteurs contemporains ou postérieurs par rapport à Eusèbe) et, dans la pre-

mière partie, les chapitres 12 (Sénèque), 53 (Tertullien), 57 (Tryphon), 58 (Minucius Felix), 67 (Cyprien), 68 (Pontius), 72 (Archelaus), 74 (Victorin de Pettau) sont des additions personnelles de Jérôme. D'ailleurs, un certain nombre d'additions ou de changements se remarquent dans la partie qui comprend les chapitres 53 à 78. Toutes ces différences sont marquées d'une façon commode dans la réimpression des soixante-dix-huit premiers chapitres par laquelle s'ouvre le volume. Les modifications arbitraires sont soulignées par un trait ondulé, les additions prises à la chronique par un trait simple, les additions propres à Jérôme par un trait gras. Un autre résultat de l'étude de M. B. est d'avoir montré à l'influence littéraire exercée par Suétone sur l'auteur chrétien. Non seulement l'idée du livre vient de Suétone, mais saint Jérôme a emprunté mainte expression à son devancier. Si nous avions de ce premier *De Viris* autre chose que des fragments, il n'est pas douteux que l'on trouverait encore davantage de points de contact.

L'édition de M. Bernoulli fait partie de cette excellente collection Krüger que nous avons déjà souvent signalée. Il s'est écarté du plan ordinairement suivi dans ces réimpressions; il a collationné les manuscrits suivants : Reginensis 2077, VII[e] siècle; Paris B. N. 12161, VII[e] siècle; Veronensis 22 (20), VIII[e] siècle; Vercellensis 183, fin VIII[e] siècle : il en donne les variantes, ainsi que les leçons des éditions de Fabricius, de Vallarsi et de Herding. Deux fac-similés du Reg. 2077 et une introduction historique, très sobre et très précise, complètent cette édition qui est un travail honorable et serait un bon livre manuel s'il était cousu.

Tout autre est l'édition de M. Richardson. Bibliothécaire à l'université de Princeton, M. Richardson a mis au service de Jérôme et de Gennadius la hardiesse d'entreprise et l'« exhaustive accuracy » des Américains. Il a copié complètement neuf manuscrits (les quatre mentionnés plus haut, plus : le Vindobonensis 16 (VIII[e]-IX[e] siècle), le Monacensis 6333 (IX[e] siècle), le Montepessulanus 406 (VIII[e]-IX[e] siècle) et les deux manuscrits de Paris B. N. 1856 et 4955 (du X[e] siècle) ; il a en outre collationné ou copié, plus ou moins partiellement, 139 manuscrits, à peu près tous ceux que l'on connaît. On comprend quelle sûreté une base aussi large offre à la critique. Le classement de cet énorme matériel me paraît fort bien fait, d'abord d'après le contenu (certaines vies, et pas toujours les mêmes, manquent à l'un ou à l'autre des manuscrits) ; puis, dans ces groupes généraux, d'après les fautes caractéristiques. Il est évident que la pratique de cette édition n'est pas très aisée ; elle est rendue encore plus difficile par l'existence d'un double apparat ; enfin, il faut un peu de temps pour retrouver dans l'introduction ce qui concerne chaque manuscrit. Néanmoins nous avons là un bon instrument de travail. Malgré le soin à ne rien omettre, il reste encore des lacunes. M. Carl Weyman, dans un très important article (*Berliner Philolo-*

gische Wochenschrift, 1897, p. 172), a signalé la nécessité de recourir à l'édition Wordsworth-White du Nouveau Testament pour les biographies des auteurs bibliques, ce qui fait entrer en ligne tout un groupe considérable de manuscrits.

Dans le même article M. Weyman montre que le Monacensis 6333 peut aider à reconstruire l'original qu'avait sous les yeux le traducteur grec. Cette traduction grecque, retrouvée par Érasme, puis par M. Wentzell, est publiée par M. von Gebhardt dans le même fascicule des *Texte u. Untersuchungen*. Il y a joint une courte et excellente introduction. L'attribution à Sophronius, proposée par Erasme, est insoutenable. Tout ce que l'ou peut dire, c'est que cette traduction est du haut moyen âge, du VIIe siècle probablement. Des notes, présentant les passages parallèles du pseudo-Dorothée, de Suidas et de Photius complètent heureusement le texte. Il n'est que juste de terminer en remerciant l'éditeur de n'avoir pas réuni sous la même couverture deux ouvrages disparates.

Paul Lejay.

Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc, du XIIIe siècle aux guerres de religion, par Paul Dognon... Toulouse, E. Privat; Paris, A. Picard et fils, 1896. In-8 de XVIII-653 p.

Quomodo tres status Linguae Occitanae, ineunte quinto decimo saeculo, inter se convenire assueverint. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat P. Dognon... Tolosae, E. Privat; Parisiis, A. Picard, 1896. In-8° de IX-123 p.

Ces deux thèses, présentées pour le doctorat par M. Paul Dognon, constituent des ouvrages de première importance pour l'histoire politique et administrative du Languedoc, on peut même dire de toutes les provinces du Midi ; à ce titre, elles méritent de fixer l'attention et sont dignes des plus grands éloges. Les idées neuves abondent, surtout dans le premier de ces volumes, et les résultats acquis sont précieux pour la science. Aussi l'auteur a-t-il eu raison de déclarer que, loin de répéter ce que l'on a lu sur le même sujet dans D. Vaissette, il a trouvé le moyen d'ajouter beaucoup à la nouvelle édition de l'*Histoire du Languedoc*.

« L'histoire des institutions du pays de Languedoc, nous dit-il en fort bons termes, telle que je l'ai conçue, présente un double intérêt. L'intérêt général résulte de l'observation minutieuse, étendue à plusieurs siècles, de l'action du pouvoir royal dans une seule région, de l'exacte description des reculs et des progrès de la centralisation monarchique, des conditions et moyens grâce auxquels elle a triomphé. Cette tentative n'avait jamais été faite. Un intérêt d'un autre genre, plus restreint, mais plus vif en un certain sens, est celui qui s'attache aux insti-

tutions politiques du pays, si curieuses, si différentes de celles du Nord, seigneuries, communautés, États, diocèses, etc. Aucun travail d'ensemble ne leur a encore été consacré, si l'on excepte quelques livres ou mémoires dont le contenu, faits et conclusions, n'était pas de nature à me détourner de l'entreprendre de nouveau. » Voilà donc très nettement et très clairement exposé en quelques phrases le but poursuivi par M. Dognon.

Entrons maintenant dans quelques détails.

Le livre des *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc* est divisé en cinq parties, que suivent sept appendices. La première, consacrée à l'histoire de la formation des communautés, de l'établissement des consulats et de l'élévation du Tiers-État, est le développement de théories aussi neuves que fécondes. Les communautés des régions du Midi, loin d'être la continuation ou le prolongement des anciennes municipalités romaines, comme on l'a cru si longtemps et comme certains auteurs croient encore devoir l'imprimer, sont au contraire nées du régime féodal et sont issues des seigneuries auprès desquelles elles se sont développées. Pour suivre leur évolution, il faut donc envisager tout d'abord quelle était la constitution des seigneuries dans les anciennes villes et particulièrement les cités, et dans les campagnes. Le centre de chacune d'elles était le château, le *castrum*, et sa population se composait, outre le seigneur ou les coseigneurs, de trois classes de personnes libres, généralement désignées sous le nom de prudhommes : les clercs, les chevaliers ou damoiseaux et les bourgeois, et de la classe servile des paysans ou vilains. Des clercs on en trouvait partout ; mais les vassaux nobles résidaient de préférence autour de leur suzerain dans le château. Quant aux bourgeois, c'étaient les habitants des villes murées jouissant de certains avantages, c'étaient ceux qui n'exerçaient aucun métier et vivaient de leurs revenus, c'étaient des propriétaires fonciers, possédant des alleux et même des fiefs. La tendance des gens du commun était de s'élever à ce rang de prudhommes et ils y arrivèrent petit à petit dans les villes : le commerce les enrichissait et leur donnait le moyen de prêter au seigneur, pour en obtenir en retour des privilèges. Les serfs, disséminés dans toute l'étendue du domaine, virent aussi changer leur condition : les terres cultivées par eux se transformèrent assez promptement en emphytéoses.

C'est dans ce groupe d'hommes libres serrés autour du *castrum*, que prirent naissance les institutions des communautés et même les institutions judiciaires et administratives de toute la province. Les prudhommes commencèrent à jouer un certain rôle, quand les *ministri* ou agents du seigneur (viguiers et bayles) administrèrent le domaine, inféodèrent les terres, perçurent les revenus, rendirent la justice ; ils les assistaient au tribunal, contrôlaient leur gestion, donnaient même leur avis sur leur nomination. D'autre part, le seigneur lui-même les consultait aussi bien pour l'accomplissement d'actes personnels à lui

et à sa famille, que pour la direction à donner à sa politique extérieure. A cette période de l'histoire, comme le dit très bien M. Dognon, la seigneurie formait un être collectif, dont tous les membres, d'un côté les hommes libres, d'autre part le seigneur ou les coseigneurs, étaient unis par le serment : c'était déjà une communauté, *universitas* ou *communitas*, qui avait pour organe le conseil des prudhommes assistant le seigneur ou ses représentants. Petit à petit, les membres de ce conseil, en nombre plus ou moins variable, prirent le nom de consuls (du mot *consulere*, délibérer, donner conseil) ou de capitouls (du mot *capitulum*, chapitre, assemblée délibérante); ils gérèrent de plus en plus librement la communauté et tendirent à se dégager de l'influence du seigneur et à se substituer à lui.

Les plus anciennes chartes consulaires ou capitulaires se rencontrent à l'ouest du Languedoc, à Moissac (vers 1125), à Montech et Castelsarrazin (1134), à Ambialet (1136), etc. Évidemment elles ne furent pas une importation d'Italie, comme on l'a dit si fréquemment ; car, si les consulats établis dans la péninsule, dès les dernières années du XIe siècle seulement, avaient eu une influence quelconque sur le développement des communautés françaises, ce serait en Provence et dans la région méditerranéenne qu'il faudrait chercher les premières communautés définitivement constituées. Pourtant si les consulats s'observent si anciennement et si fréquemment dans la partie occidentale du Languedoc, je crois que près des bords du Rhône, ils furent encore plus nombreux que M. D. ne le reconnaît.

Il n'est pas utile, à propos d'un simple compte rendu, d'entrer ici dans plus de détails, et de suivre M. D. dans le récit si intéressant de l'histoire des communautés. J'ai seulement voulu, quoique je ne puisse le faire que très imparfaitement en quelques lignes, exposer sa théorie extrêmement juste de l'origine de leurs institutions. Il a d'ailleurs des pages excellentes pour montrer comment les consulats se sont dégagés de l'autorité seigneuriale, afin de se rendre plus ou moins indépendants ou de passer en la main du roi, comment les communautés se sont transformées et désagrégées, comment dans la lutte des classes le Tiers-État s'est élevé au point d'accaparer à peu près tout le pouvoir.

Ce Tiers-État et les communes qu'il représentait, ont eu un rôle prépondérant dans les assemblées des trois ordres du Languedoc. M. Dognon, dans la seconde partie de son livre, étudie quelles furent ces assemblées et surtout quelle en fut l'origine. Les États du Languedoc ne proviennent pas de la généralisation des assemblées de sénéchaussées ; primitivement ils ne furent pour ainsi dire que les assises méridionales des États convoqués de toutes les parties du royaume, c'était la réunion des délégués des pays sis au sud de la Loire. Leurs délibérations ne portaient que sur les points soumis également aux délégués du Nord et de l'Est, et les sommes qu'ils votaient étaient applicables aux besoins de tous. Les guerres anglaises réduisirent le

domaine royal aux proportions que l'on sait, et c'est ainsi que les États du Languedoc finirent par ne plus compter que les délégués des trois sénéchaussées de Nîmes, Carcassonne et Toulouse; ceux-ci prirent l'habitude de se réunir pour subvenir aux seules nécessités de leur pays et se désintéressèrent du reste de la France. Dès lors la province eut sa constitution propre, ses institutions politiques particulières. La principale mission des États était le vote de l'impôt, qui était ensuite réparti par des assemblées diocésaines, dont le caractère est bien défini par M. P. Dognon.

Mais justement, à cause de ces subsides, les États donnaient facilement prise aux représentants du pouvoir central, qui devaient fatalement chercher à les dominer. La troisième partie du livre de M. D. expose donc quelle fut l'administration royale de Louis IX à François Ier, indique ce que furent les cours de sénéchaussées et les commissions extraordinaires d'enquêteurs et réformateurs envoyées par le roi, montre la toute puissance des gouverneurs pendant la guerre de Cent ans, la centralisation administrative commençant à l'occasion de la levée des impôts, la création et la constitution des cours souveraines, parlement, cour des aides et chambre des comptes.

Cette centralisation, ébauchée à la fin du xive siècle, se poursuivit pendant les xve et xvie siècles, et ses progrès rapides fournissent la matière de la quatrième partie. Le roi reprenait enfin l'une après l'autre les provinces dont il avait été dépossédé, en même temps qu'il sentait s'affermir son autorité. D'un autre côté, il n'avait plus besoin de garder autant de ménagements pour le Languedoc, dont l'importance diminuait en raison de l'accroissement de la France, et qui dut passer sous le joug comme les autres parties du royaume. Deux institutions contribuèrent encore à l'abaissement des privilèges du pays : les généralités, qui furent la base de la centralisation financière, et le Conseil d'État, qui finit par évoquer en premier ressort une foule de causes jusqu'alors plaidées soit dans les sénéchaussées soit au parlement de Toulouse, et en dernier ressort presque toutes les autres affaires judiciaires. A la même époque, la vénalité des charges ruina les fonctionnaires des cours établies en Languedoc et déprécia leur importance.

La décadence de la constitution particulière au pays se précipita donc (c'est la cinquième partie) : les communes furent complètement mises en tutelle et leur comptabilité passa par une très sévère vérification ; les impôts, de plus en plus écrasants, ne furent plus guère levés qu'en vertu de la seule autorité du roi, sans que les États pussent espérer obtenir autre chose que de légères diminutions sur certains d'entre eux ; beaucoup même étaient exigés sans la formalité de la réunion des délégués du pays. L'absolutisme était définitivement vainqueur.

Telles sont, très largement esquissées, les grandes lignes du livre des *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc.*

La thèse latine de M. Dognon est exclusivement consacrée au dévelop-

pement d'une partie de ce premier ouvrage ; elle est relative au mode de réunion et de convocation des États de la province. Elle est écrite en style très correct et très clair, et n'est pas inférieure comme intérêt à la thèse française.

L.-H. LABANDE.

Régi magyar Kœnyvtar (Ancienne Bibliothèque hongroise) par Charles SZABO et Arpad HELLEBRANT. Vol. III. 1re partie, de 1480 à 1670. Budapest, Académie, 1896, VIII-800 p. gr. in-8.

Catalogus Bibliothecae Musei nat. Hungarici I. Incunabula, par Ignace HORVATH, Budapest, Musée national. 1895. — VIII-285 p.

Nyelvemlékeink a Kœnyvnyomtatas Kora'ig (Les anciens monuments de la langue hongroise) par Jules ZOLNAI. Budapest, Académie, 296 p. in-4, avec 26 fac-similés.

I. — Le savant historien de l'Université de Kolozsvár (Clausembourg), Charles Szabó, qui fut en même temps directeur du Musée transylvain, avait dressé la liste de tous les livres parus en Hongrie depuis l'établissement de l'imprimerie jusqu'en 1711, c'est-à-dire depuis le règne du roi Mathias jusqu'à la conquête définitive de la Transylvanie par les Autrichiens. C'est, en effet, sous Mathias Corvin, que le prieur de Bude, Ladislas Geréb, appela, en 1472, l'imprimeur Jean Hess, de Venise, en Hongrie et l'installa à Bude. C'est en 1473 que le premier livre y fut imprimé, mais en latin. Il porte le titre : *Cronica Hungarorum* et a 67 pages; tandis que le premier livre hongrois, la traduction des Lettres de saint Paul par Komjàthy, ne fut imprimé qu'en 1533.

L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* de Szabó a jusqu'ici trois volumes. Le premier contient la description bibliographique des livres imprimés en Hongrie en langue magyare ; le deuxième, les livres imprimés en Hongrie, mais en langues étrangères (latin, allemand, slave, etc.), le troisième, la description des livres imprimés à l'étranger, mais dont les auteurs étaient de naissance hongroise. Chose curieuse, le nombre de ces derniers dépasse celui des deux autres réunis. C'est que la Hongrie, aux XVIe et XVIIe siècles, était ravagée autant par les Turcs que par les Autrichiens. On n'y imprimait que les rares œuvres poétiques et surtout les controverses entre protestants et catholiques. Les savants hongrois, presque tous formés dans les Universités étrangères, y firent également imprimer leurs œuvres. En général, celles du XVIe siècle, lorsque la Réforme triomphait en Hongrie, dépassent en valeur celles du XVIIe siècle.

Le présent volume a été commencé par Szabó en 1885, après qu'il eut achevé les deux premiers (751 et 755 pages). Il avait réuni, jusqu'en 1890, un peu plus de deux mille fiches, lorsque la mort enleva à la science cet érudit qui n'était pas seulement un bibliographe de mérite, mais aussi l'historien sagace des origines de son peuple et auquel Thierry a rendu

un si juste hommage dans son livre sur Attila. Après la mort de Szabó, l'Académie chargea M. Hellebrant, sous-bibliothécaire, d'achever le volume. Plusieurs voyages dans les différentes bibliothèques de l'étranger lui permirent d'ajouter à peu près 3,000 fiches à celles de Szabó. Il nous présente aujourd'hui la moitié de ce travail (2547 numéros). Nous y trouvons les noms les plus illustres de l'érudition hongroise : Pelbart de Temesvár, Michael de Hungaria, Gregorius Cœlius Pannonius, Grégoire Szegedi, les historiens Istvánfi, Schesaeus, les géographes Hontér, Rubigallus, le grand prosateur Dudith, le poète Janus Pannonius, Sambucus, Jean Sylvester, Apácai Cseri, le premier cartésien hongrois, Georges Csipkés avec sa « Hungaria illustrata », etc. Ce qui frappe surtout le lecteur français en parcourant ce volume, c'est le nombre respectable de livres d'auteurs hongrois sortis des presses de Paris et de Lyon, surtout depuis la fin du xv[e] jusque vers le milieu du xvi[e] siècle. A ce moment, la Réforme commence à gagner du terrain en Hongrie, les savants quittent l'Université de Paris et portent leurs travaux dans les Universités protestantes, comme Wittemberg, Königsberg, Utrecht, Leyde, Groningue, Franeker, Deventer et Strasbourg. Ce n'est que par hasard que nous trouvons une thèse de droit imprimée à Orléans en 1667 (Toppeltinus Laurentius, *Theses inaugurales de Nuptiis quas deo favente in illustri ac celeberrima Academia Aurelianensi, pro summis in utroque Jure honoribus promerendis publice ventillandas proponit*). Quant aux livres sortis des presses parisiennes et lyonnaises, nous relevons surtout les œuvres de Michael de Hungaria qui a été élève de l'Université de Paris (*Sermones predicabiles per totum annum licet breves*, Lyon 1495, Paris, 1497 et 1501), celles de Pelbart de Temesvár (né vers 1430, mort en 1504), un des plus grands prédicateurs de l'époque, dont les Sermons (*Pomerium Sermonum de tempore, Sermones Quadragesimales, Sermones Pomerii de Sanctis, Aureum Rosarum theologiae, Stellarium Coronae Virginis*) ont été réimprimés jusque vers la fin du xvi[e] siècle. Ses *Vies des saints hongrois* ont été traduites dans les manuscrits magyars qui forment aujourd'hui les plus précieux monuments de la langue hongroise. — Le *Tractatus de Turcis* (Paris, 1509) est de l'Anonyme de Sebes; l'ouvrage de Georgievics, *De afflictione Christianorum tam captivorum quam etiam sub Turcae tributo viventium* eut de nombreuses éditions à Paris (1545-1568) et à Lyon (1555-1598). Le poete hongrois Sambucus a donné à Paris (1549) une édition de *Dioscoride*, avec traduction latine et des Castigationes; et en 1561 *De imitatione Ciceroniana;* Colosvarinus Pannonius fait imprimer à Paris son *Oratio de vera, et populari, constanti, atque usitata ratione* (1552)[1]; puis Dudith ses *Orationes duae in Concilio Tridentino habitae* (Paris, 1563), le musicien Bacfark y publie, en 1564, le *Premier livre de tablature de luth*,

1. Acquis dernièrement par la Bibliothèque nationale de Paris.

contenant plusieurs fantaisies, motets, chansons françaises; Berzeviczi, son *Oraison funèbre* sur Ferdinand I[er] (1565) et Gregorius Cœlius Pannonius ses *Collectanea in Sacram Apocalypsin*, 1571.

Un index détaillé sera ajouté à la deuxième partie de ce volume édité avec beaucoup de soin et un certain luxe.

II. — Des trois grandes bibliothèques de Budapest : celle de l'Académie, de l'Université et du Musée national, la dernière est la plus riche en Incunables. Le Musée comme la bibliothèque est une fondation de François Széchenyi, père du « plus grand magyar » Étienne Széchenyi (1802). Les premiers incunables furent acquis par lui, mais la collection s'est surtout enrichie par l'achat de la bibliothèque Jankovics (1832) et par des dons. Elle compte aujourd'hui 896 numéros. Le musée a entrepris la publication d'un catalogue qui, sous la direction de l'éminent paléographe Fejérpataky, promet d'être à la hauteur des exigences. Les travaux préparatoires ont été publiés dans la *Magyar Kœnyvszemle* qui est l'organe de cette bibliothèque. On a commencé par les Incunables et le volume que nous annonçons, dû à M. J. Horváth, est le premier de la série des catalogues. La méthode suivie est celle de Hain; l'auteur renvoie à ce Répertoire pour les Incunables qui y sont déjà décrits; les autres sont l'objet de notices très complètes. Parmi ces Incunables, dont 588 sont datés, nous relevons : le premier livre imprimé en Hongrie (*Cronica Hungarorum*, 1473 ; on en connaît aujourd'hui dix exemplaires), la *Cronica Hungariae de Thuroczy*, imprimée à Augsbourg en 1488 sur parchemin. Le plus ancien incunable est le *De oratore de Cicéron* (Subiaco, 1465), puis viennent le *Commentarius super quarto libro sententiarum* de saint Thomas d'Aquin (1469), les *Constitutiones Clementis V*, imprimées par Schœffer, à Mayence (1471), les *Constitutiones incliti regni Hungariae* (1486) avec le portrait de Mathias Corvin, les *Sermons* de Michael de Hungaria (Strasbourg, 1487), les *Capitula concordiae inter Fridericum imperatorem et Mathiam regem*, en latin et en allemand, imprimés probablement l'année de la mort de Mathias (1490), Philippus Bergomensis, *De claris selectisque muliebribus* (Ferrare, 1497), *Legenda sanctorum regni Hungariae* (Venise, 1498), le *Missale Strigoniense* (1498), les breviaires de Strigonie (Venise, 1480 et 1484), le *Missale* de la cathédrale de Pécs (Venise, 1499), etc.

M. Horváth a ajouté un index des auteurs, des lieux d'impression, des imprimeurs et des premiers propriétaires de ces Incunables.

III. — L'Académie hongroise a fait beaucoup jusqu'ici pour la publication des anciens monuments de la langue magyare. Son premier secrétaire perpétuel, Döbrentei, le savant grammairien, a entrepris dès 1838 les *Régi magyar nyelvemlékek* — cinq volumes; — puis M. Georges Volf fut chargé de l'édition critique des anciens manuscrits (*Régi magyar Kodexek*). Il a donné en quatorze volumes tout ce que nous possédons jusqu'ici. Mais ce sont des publications savantes.

Pour rendre accessible au grand public le résultat de ces recherches, l'Académie a chargé le philologue Zolnai de donner un commentaire linguistique et littéraire de ces monuments. Le hongrois, parmi les langues ougriennes, possède les plus anciens, le *Halotti beszéd* (Oraison funèbre) datant du commencement du XIIIe siècle, tandis que le plus ancien monument du finnois, le bréviaire de l'évêque Agricola, ne date que de 1546. Le nombre de ces anciens monuments est de 93; ils vont du *Halotti beszéd* jusqu'à l'impression du premier texte hongrois (1533). Ce sont, pour la plupart, des Codices qui contiennent les légendes des saints, souvent quelques pages ou quelques vers découverts sur les reliures d'autres livres, comme le fragment de Kœnigsberg découvert par Zacher en 1863. M. Zolnai s'est très bien acquitté de sa tâche. Il donne, dans la première partie de son beau volume, tout ce qu'il importe de savoir sur la langue de ces monuments et accompagne chaque chapitre d'une riche bibliographie. Dans la seconde partie, nous trouvons d'excellents fac-similés avec des notes littéraires où les élèves des classes supérieures des Lycées, les étudiants des Facultés, et, en général, tous ceux qui s'intéressent à ces questions, trouvent, sous une forme agréable, les résultats des recherches faites jusqu'ici, auxquelles l'auteur ajoute quelques remarques personnelles.

J. Kont.

W. Michael. **Englische Geschichte im XVIII Jahrhundert**, t. I. Hamburg et Leipzig, L. Voss. 1896. XII, 856 p. in-8°.

D'après les dimensions du tome I, qui n'arrive encore qu'à 1718, on peut juger qu'il s'agit d'un ouvrage considérable. L'auteur se justifie d'écrire l'histoire d'un pays étranger non seulement par cette raison théorique de psychologie qu'un étranger comprend mieux et juge plus sainement, mais par la raison pratique qu'il a trouvé dans les archives d'Allemagne des documents intéressants. Et c'est, en effet, ce qui donne à son histoire sa valeur originale.

M. Michael annonce que dans les volumes suivants il fera une large place à « toutes les faces de la vie anglaise au XVIIIe siècle » (commerce, droit, constitution, sciences, arts). Mais dans le tome I il se borne à étudier l'histoire politique et s'occupe plus spécialement des événements diplomatiques et militaires. Son histoire continue celle de Ranke qu'il semble avoir pris pour modèle.

Le tome I se divise en trois livres. Le livre I tout entier (p. 1 à 208) est une introduction historique « *Revue des temps antérieurs* » qui remonte jusqu'à la conquête romaine ; c'est un résumé sans références, un résumé très sommaire dont l'auteur a négligé d'expliquer l'utilité.

Ce caractère de résumé et de vulgarisation se prolonge dans le livre II, *Fondation de la royauté parlementaire*, jusqu'au point où

l'auteur arrive à l'histoire des intrigues qui ont amené l'avènement de la maison de Hanovre, p. 292. Ici commence la partie originale du travail.

Le livre III, *Affermissement de la situation européenne de Georges I*, est évidemment conçu sur un plan plus développé, car les trois années 1715-1718 y occupent 430 pages. L'auteur complète l'histoire politique d'Angleterre par quelques détails inédits tirés soit des documents du *Record office* du British Museum (il dit avoir travaillé deux ans à Londres), soit des rapports d'ambassadeurs des archives de Vienne, de Berlin et de Hanovre. Comme on peut le prévoir d'après la nature de ces documents, les faits nouveaux se rapportent surtout aux négociations diplomatiques, aux opérations militaires (contre les partisans du Prétendant), et aux intrigues de cour. L'auteur a, d'ailleurs, le mérite de ne pas se faire illusion sur l'intérêt de ses personnages, il déclare que c'est une période d'Epigones. Mais quand il ajoute que son récit « n'a qu'un héros, le peuple anglais lui-même, avec son effort incessant vers la puissance, la richesse et la liberté », il se fait certainement illusion sur la nature de son ouvrage, car il ne nous apprend presque rien sur « le peuple anglais ». Il n'est presque jamais question que du roi, de ses favoris, des ministres ou des généraux.

Ce n'est pas une monographie érudite, les faits nouveaux découverts par l'auteur sont noyés — on pourrait dire cachés — dans la masse du récit de la façon la plus incommode pour les historiens qui voudraient savoir ce que ce travail apporte de nouveau. Ce n'est pas davantage une histoire générale, car la longueur des récits est proportionnée non à l'importance du fait, mais à la quantité des documents inédits trouvés par l'auteur. C'est un ouvrage mixte, hybride, de monographie détaillée et de vulgarisation sommaire. Le récit est long, diffus, sans arrêts, sans explications méthodiques sur les conditions des faits, sans conclusion, sur leur évolution.

On se demande à quels lecteurs s'adresse un ouvrage de ce type et on regrette qu'un bon travailleur comme M. Michael ait noyé un utile travail d'érudition [1] dans une narration d'une lecture pénible. Il est vrai que l'index, très détaillé, rend possible de retrouver les résultats utiles de ce travail.

Ch. SEIGNOBOS.

1. Voir surtout les chapitres sur le soulèvement des jacobites (en particulier la critique des récits de la bataille de Sheriff-Moor), les négociations avec la Hollande pour le traité de la Barrière, avec l'Espagne pour les traités de commerce, l'intervention contre Charles XII, les relations avec le Régent et l'Empereur.

Carnet de voyage d'un antiquaire Poitevin, par Joseph Berthelé. — Paris et Montpellier, 1 vol in-8 de 384 pp.

Le titre de ce volume est bien choisi. Il ne comprend pas moins de 45 articles divers, mais tous se rattachant à l'histoire et l'archéologie du Poitou et de la Saintonge et tous apportant quelque document curieux et nouveau, quelque utile contribution à l'histoire locale. M. Berthelé est un de ces ardents et alertes archivistes départementaux qui ne craignent rien tant que de perdre, au cours d'arides classements, la fougue d'érudition puisée à l'École des Chartes, et qui alimentent leur inspection ou charment leurs loisirs de fouilles acharnées dans tous les coins du pays qui leur est dévolu. Archiviste des Deux-Sèvres et directeur de la *Revue poitevine et saintongeaise*, il a battu en tous sens son district et même ceux des voisins, interrogeant les églises, les donjons, les pierres tombales, les cloches surtout, pour lesquelles il a un faible, et qui sont en effet souvent de précieux documents. Il a déjà publié ainsi un beau volume de *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou*, et plusieurs études campanaires.

Pour ce nouveau recueil, qu'en dire qui ne semble une énumération ? Tout au plus convient-il de mettre en tête des études les plus approfondies les chapitres relatifs au donjon de Niort et son origine anglaise, à la date de l'église Saint-Généroux, aux faïences de Saint-Porchaire, aux lanternes des morts du département des Deux-Sèvres (inventaire très soigné et avec toutes les références bibliographiques), aux anciens artistes et artisans poitevins, enfin un grand nombre d'inscriptions, de cloches ou autres, recueillies un peu partout. Il serait à souhaiter, pour les histoires provinciales, que beaucoup de travaux de ce genre fussent entrepris et menés à bien de front avec les inventaires d'archives. On ne peut qu'engager M. Berthelé à poursuivre dans cette voie si intéressante.

H. de C.

Marcotti (Giuseppe). **Pellegrinaggio**. Florence, Le Monnier, 1896. Petit in-8. de 382 p. 4 francs.

Si ce volume ne contenait que de spirituelles impressions rapportées d'un voyage dans le Midi de la France, la *Revue Critique* en abandonnerait l'analyse aux journaux; mais l'ouvrage est d'un homme qui a beaucoup lu et non pas seulement beaucoup écrit, et qui dans ses excursions ne se borne pas à voir, mais veut savoir et comprendre. Son séjour à Pau est pour lui l'occasion de parcourir les plus piquants des ouvrages relatifs à la vie privée de Henri IV ; ses visites aux domaines de Montesquieu, de Montaigne, de Brantôme l'amènent à prouver qu'il a médité sur leurs écrits ; il raisonne sur les courses de taureaux en homme

qui a étudié la théorie du métier de toréador (p. 182 sqq.). Les anecdotes, les conversations qu'il rapporte mettent presque toujours en relief des traits de mœurs (voy. par exemple le passage sur des prêtres espagnols à qui il a vu faire la contrebande ; p. 140). Nous regrettons seulement que, tout en professant une vive admiration pour la cuisine de la France méridionale (p. 292-297) et tout en terminant son livre par la déclaration que l'hostilité entre les races latines devrait paraître contre nature, il marque en général peu de bienveillance pour notre patrie, témoin son jugement sur les Marseillais et sur nos récentes guerres coloniales (p. 4), sur le cardinal Lavigerie (p. 245), sur M. Carnot, *le président qui ne restera dans l'histoire que pour avoir été assassiné* (p. 301), témoin surtout le passage où, à propos du déplorable incident d'Aigues-Mortes, il semble vouloir réveiller des colères assoupies (p. 372-374). Il lui échappe même de dire à propos de je ne sais plus quel ouvrage d'un de nos compatriotes, qu'il est fait avec une verve, une clarté toutes françaises, mais avec une conscience qui n'a rien de français (*con cosciénza niènte affatto francese*, p. 178). M. Marcotti fait fort bien de dire tout haut ce qu'il pense de nous : nous nous bornons à constater son opinion.

Charles DEJOB.

BULLETIN

— M. Camille JULLIAN a lu, dans la séance du 4 mars de l'Académie de Bordeaux, un intéressant mémoire sur l'*Histoire de l'Orientalisme à Bordeaux*. Il montre que depuis le XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, la philologie orientale a eu dans cette ville des représentants dans l'enseignement et la science : en 1532, création d'un cours d'hébreu au Collège de Guyenne ; au XVII[e] siècle, lectures d'hébreu au Collège de la Madeleine ; au XVIII[e] siècle, travaux de Bellet et de Pacareau sur la philologie et l'archéologie orientales; au XIX[e] siècle, livres de Lacour sur l'égyptologie et les Eloïm, études de Largeteau au Grand-Séminaire, cours de Ladonne à la Faculté des Lettres, collections égyptiennes de Godard, enseignement de la Faculté de théologie. Aujourd'hui, le haut enseignement bordelais n'a plus de chaire d'orientalisme, et pourtant toutes les Universités étrangères ont la leur : Strasbourg a huit maîtres de langues orientales, et Bordeaux, qui a 2,200 étudiants (Strasbourg n'en a que 1,100), n'en possède pas un seul. A la suite de la lecture de M. Jullian, l'Académie a exprimé le regret que l'enseignement public de l'archéologie orientale ne fût plus représenté à Bordeaux. Elle a émis le vœu qu'il pût l'être un jour et décidé que ce vœu serait transmis au recteur de l'Université.

— La librairie G. Hedeler, Nürnbergerstr., 18, à Leipzig, publie en trois langues, anglais, français, allemand, une *Liste de Bibliothèques privées, I, États-Unis, Canada ;* 1897, 100 pp. ; prix : 10 fr. C'est la description très sommaire de 601 bibliothèques, avec indication générale des matières et le chiffre approximatif des volumes. Un index des matières renvoie brièvement aux 601 numéros. Cette

liste, interfoliée de papier blanc, fournit les adresses exactes de 601 amateurs de livres. Par là elle rendra peut-être encore plus de services aux libraires qu'aux spécialistes. — P. L.

— Sous le titre de *The Wealth of India A Monthly Journal of Indian Products, Industries and Trade*, il vient de se fonder à Calcutta une nouvelle Revue ayant pour objet le relèvement économique de l'Inde et le développement, par l'effort indigène, de ses ressources agricoles, industrielles et commerciales. Les directeurs, M. Ashutosh Sen, un *kaviraj*, c'est-à-dire un médecin pratiquant les méthodes hindoues, et M. T. N. Mukharji, secrétaire honoraire de l'*Indian Industrial Association*, sont persuadés que leur patrie a été le berceau de la civilisation et que le monde lui a dû jadis les premiers germes de toute science. Passons leur cet orgueil rétrospectif, qui leur donne la foi en leur œuvre, et souhaitons seulement qu'il ne les rende pas trop ambitieux pour le présent. Sous ce rapport, leur premier numéro (janvier 1897, 32 pages in-8°) est fait du reste pour inspirer confiance : ils ne se font aucune illusion sur les misères actuelles et se maintiennent strictement sur le terrain pratique. Outre une biographie de feu Taranath Tarkavacaspati, que l'Europe ne connaît guère que comme philologue et comme l'auteur du grand dictionnaire sanscrit, le *Vacaspatya*, mais qui a été de plus un remarquable initiateur sur le terrain industriel, agricole et commercial, le fascicule contient un mémoire sur les meilleurs procédés de fabrication en grand de l'encre d'imprimerie, un autre sur les moyens de rendre plus rémunératrice la culture du lin, très répandue dans l'Hindoustan central, où l'on ne récolte que la graine, en laissant se perdre la tige et son précieux textile, enfin un programme complet d'organisation et de propagande, d'enquêtes et de recherches, qui paraît n'avoir rien de chimérique. La Revue, qui est mensuelle et qui servira d'organe central à l'*Indian Industrial Association*, se publie à Calcutta, 140, Lower Chitpore Road. Le prix d'abonnement, payable par avance, est de 3 roupies par an. — A. Barth.

— Le syllogue philologique Παρνασσός vient de publier la première année d'un *Annuaire*, qui contient, avec une partie administrative fort développée, une série de mémoires intéressants. Plusieurs de ces mémoires ne se rapportent pas aux sciences historiques ou philologiques; en voici quelques-uns qui intéresseront les lecteurs de la *Revue* : S. K. Sakellaropoulos, *Corrections à des auteurs latins* (l'auteur propose, entre autres, la correction suivante au distique fameux de Properce : Cedite Romanis, scriptores, cedite, Grai); M. Chrysochoos, *Sur des tumulus de Thessalie et de Macédoine*, avec une planche; Stan. Prato, *L'os qui chante* (importante étude de folk-lore); M. Chrysochoos, *Amydon*, ville de Péonie, avec une carte; I. P. Lambros, *Sur une médaille de la ville crétoise de Hiérapytna*, avec cinq figures; N. G. Politis, *Observations sur trois passages de Pausanias*; D. Philios, *Les mystères d'Eleusis* (compte rendu du mémoire de M. Foucart); Sp. P. Lampros, *Les noms de lieux en Attique et l'invasion des Albanais dans le pays*; N. G. Politis, *Proverbes populaires dans des poésies du moyen âge*. — Am. H.

— M. P. Couvreur, de l'Université de Lille, vient de publier à la librairie Hachette le texte complet de l'*Anabase*, à l'usage de la classe de troisième. On y retrouvera toutes les qualités qui distinguent le jeune maître, et qui lui ont déjà fait un nom parmi les hellénistes : une connaissance sérieuse de la langue, une compétence grammaticale indéniable, une habileté judicieuse dans le choix et la rédaction des notes, et surtout un soin extrême en ce qui concerne la forme du texte. On sent que M. C. s'est longuement préparé, par une étude approfondie des travaux publiés sur l'*Anabase*, à donner cette édition, qui n'est pas, comme certains de nos livres destinés aux élèves, une simple édition de librairie, bâclée avec ennui et le désir d'en

finir au plus vite. Une introduction substantielle ouvre le volume ; on y notera spécialement le chapitre sur la langue de Xénophon, qui servira aux professeurs comme aux élèves, et contribuera, je l'espère, à détruire quelques préjugés relatifs au style de cet écrivain. — M. Bn.

— Un riche Hellène d'Odessa, M. Grégoire Marasli, a eu l'heureuse idée de fonder à ses frais une *Bibliothèque* comprenant les meilleurs ouvrages de philologie, d'archéologie et d'histoire allemands, français et anglais traduits en grec. La publication se fera par livraisons (de 160 pages) paraissant tous les mois. Ont déjà paru la première livraison de l'*Histoire Grecque* de Curtius traduite par M. Sp. Lambros et la première livraison de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay traduite par M. E. Rhoidis. A la fin de ce mois paraîtra la première livraison de l'*Histoire de la poésie latine* de Otto Ribbeck traduite par M. S. C. Sakellaropoulos. — S.

— Le volume XXV des *Transactions of the American philological association* 1894 (Ginn and C° à Boston; 164-LXXXVIII pp. in 8; 2 dollar) contient les articles suivants dans les *Transactions* : G. Knapp, *Notes on prepositions in Gellius* : l'addition d'une préposition à une forme déclinée est dans A. G. un archaïsme plutôt que l'effet de la décadence de la langue latine; cet article est la suite d'une série d'études sur la langue d'A. G., voir *Revue*, 1895, I, 249; — F. G. Moore, *On « Urbs Aeterna » and « Urbs Sacra »* : la première expression devient officielle à l'époque d'Hadrien; sur l'éternité des empereurs et de l'empire, cf. maintenant Fr. Cumont, *L'éternité des empereurs romains*, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, I (1896), 435-452; — Ch. F. Smith, *Some poetical constructions in Thucydides* : ce sont celles des prépositions ξύν, ἐπί τινι, ἐκ, περί τινι, ἀνά, ἀμφί; de l'expression εἰδεῖν τινι; des adjectifs neutres employés comme attributs, accusatifs de relation, substantifs abstraits; des substantifs pris adjectivement; de ἔχειν dans I, XXXVIII, 15; de ὡς = ὥστε dans VII, XXXIV, 23; de ὡς = οὕτως dans III, XXXVII, 26; de ὥστε = ὥσπερ dans VII, XXIV, 7; — Ch. P. Scott, *English Words wich hav Gaind or Lost an initial consonant by attraction* : suite des articles publiés dans les volumes XXIII et XXIV; — Alfred Gudeman, *Literary frauds among the Romans* : dans les *Mélanges Drisler*, M. G. avait traité des fraudes littéraires chez les Grecs (voir *Revue*, 1895, I, 249); dans ces vingt-quatre pages M. G. procède plutôt à une rapide énumération qu'à une étude approfondie; ces notes seront fort utiles pour qui voudra reprendre la question et établir les distinctions nécessaires. Les *Proceedings* contiennent, comme d'ordinaire, le résumé de communications intéressantes dont un certain nombre ont paru ailleurs : E. W. Fay, *The song of the Arval Brothers, the Manes worship in the Aryan period*; — Ch. P. Scott, *Omission as a Means of phonetic representation*; — G. V. Thompson, *The Athenian polemarch* : cette fonction fut créée avant le VIIe siècle; — F. D. Allen, *On the inscriptional hymn to Apollo recently discovered at Delphi* : la mélodie de l'hymne est un exemple d'un des développements les plus compliqués de l'art antique; la progression en est singulière, et, dans l'ensemble, déplaisante pour notre oreille; — J. M. Garnett, *The progress of English philology*; — W. S. Scarborough, *Cena*, δεῖπνον, *prandium*, ἄριστον : les mots, deux à deux, sont synonymes; les deux premiers désignent le repas du matin, les deux autres celui de l'après-midi; — H. N. Fowler, *Notes on Thucydides* I, VIII, 1, IX, 3, XXVIII, 3 : dans le premier possage σκευή désigne l'équipement, dans le deuxième καὶ πεζῷ correspond à ναυτικῷ τε, dans le troisième μᾶλλον tombe sur φίλων qui est à sous entendre avec ὄντων et à tirer de φίλους qui précède; — Ch. Knapp, *A discussion of Horace, Carm. III, XXX, 10-14* : « qua... obstrepit » et « qua... regnauit » se rapportent à *dicar*; à ce propos, M. K. fait un très intéressant rapprochement entre le passage d'Horace et Martial, I, LXI;

— W. B. Owen, *The speeches in the « Agricola » of Tacitus :* traite du parallélisme et de la symétrie; *eoque* dans le discours de Galgacus doit être conservé et a un correspondant dans *ideoque* du discours suivant; — J. H. Wright, *Critical notes on Sophocles :* sur divers passages d'*Ajax*, *Électre*, *Œdipe à Colone*, *Philoctète*, *Antigone;* — J. R. Wheeler, *Coronelli's Maps of Athens*, publié in extenso dans *Harvard Studies*, t. VII (voir *Revue*, 1897, I, 120); — J. W. White, *The opisthodomos on the Acropolis at Athens*, publié dans *Harvard Studies*, t. VI (voir *ib.*, 119); — M. Warren, *A literary judgment of Fronto :* Sur Naber p. 113, où Fronton qualifie d'un mot Lucilius, Albucius, Lucrèce, Pacuvius, Accius, Ennius; — E. G. Sihler, *On Velleius Paterculus :* but de l'ouvrage, caractère de la langue; — K. P. Harrington, *The saturnians of Livius Andronicus and Naevius tested according to the quantitative Theory :* ces vers sont de la prose rythmique; Naevius a plus de liberté que Livius; — F. A. March, *Time and Space in Word Concept*; *The Eye and Ear in learning toread*; — M. W. Mather, *« Iacio » compounds in the present system with prefix ending in a consonant :* publié complètement dans *Harvard Studies*, VI (voir *Revue*, 1897, I, 119); — J. H. Wright, *A votive tablet to Artemis Anaïtis and Mên Tiamu :* publié dans le même recueil (voir *ib.* 119); — J. R. Wheeler, *Beta in the Argive alphabet ;* — H. C. Elmer, *A note on the Gnomic Jaorist;* désigne un acte dans le présent, sans aucune nuance indiquant le développement de l'action; — M. L. Earle, *A critical note on Euripudes « Ion »*, 1-3. — P. L.

— La *Revue critique* a signalé à ses lecteurs l'excellent *Manuale di letteratura italiana* que MM. d'Ancona et Bacci ont récemment publié à la librairie Barbèra de Florence, œuvre achevée de science et de goût, devenue classique dès son apparition, et qui se trouve entre les mains de quiconque s'occupe de littérature italienne. La librairie Barbèra a entrepris de la compléter par des *Manuels* de littérature grecque et latine, et le premier, dû à la collaboration de MM. Girolamo Vitelli et Guido Mazzoni, vient de paraître (un volume in-12 de viii-661 pages). Nous en aurons fait le plus bel éloge quand nous aurons dit qu'il est digne de son aîné ; il se compose de notices, où une érudition très sûre ne nuit en rien à la vivacité et au charme de l'exposition, d'élégantes et succintes analyses, enfin d'extraits fort heureusement choisis. Ceux-ci ont été pour la plupart empruntés aux meilleures traductions existantes, mais, comme les auteurs se sont imposé de donner des versions en vers de tous les poètes, ils ont souvent été obligés de les composer eux-mêmes. La tâche revenait naturellement à M. G. Mazzoni qui a donné ici une nouvelle preuve de son beau talent de poète et de sa prestigieuse habileté de versificateur. L'ouvrage, sagement réduit à des dimensions modestes et d'un prix fort abordable, obtiendra certainement, auprès du public scolaire et ailleurs, le succès qu'il mérite. — A. J.

— Il nous a été impossible, à notre grand regret, de consacrer en son temps au livre de M. W. H. Schofield, sur le *Bel Inconnu* (*Studies on the Li beaus Desconus*, Boston, 1895, in-8° de iv-246 pages ; tome IV des *Harvard studies and notes in philology and literature*) le compte rendu détaillé dont il était assurément digne. Nous tenons du moins à en signaler l'importance à nos lecteurs. M. Schofield y tranche, en effet, définitivement (dans le sens indiqué par M. G. Paris) la question si controversée des rapports du poème anglais avec celui de Renaud de Beaujeu, et établit nettement l'existence d'un original commun. Il montre que les deux poèmes diffèrent en un grand nombre de passages importants et que presque partout la différence tient à ce que Renaud a imité systématiquement l'*Erec* de Chrétien de Troyes. On pourra trouver que M. Schofield a trop multiplié les rapprochements : un tiers au moins des passages qu'il allègue sont de simples formules (par exemple les n° 6, 10

20, 25, 28 etc.) qu'on retrouverait aisément ailleurs (cf. pour le n° 2 *Thèbes*, 2623 et 6091, *Enéas*, 6117; pour le n° 18, *Enéas*, 1473); néanmoins il en reste assez de topiques pour que la démonstration ait un caractère absolu d'évidence. Sur les rapports avec le poème français ou entre eux du *Wigalois* et du *Carduino*, M. Schofield n'est pas arrivé à des résultats aussi sûrs : mais c'est beaucoup, dans un sujet aussi difficile, d'atteindre la certitude, ne fût-ce que sur un point. L'ouvrage abonde du reste en remarques ingénieuses et nouvelles, dont plusieurs ont une portée générale ; c'est une des meilleures études sur les légendes arturiennes qui aient paru depuis longtemps. — A. J.

— Dans son travail, *Place Names in the English Bede and the localisation of the mss.* (Strassburg, Trübner 1896, 80 pages), M. Thomas Miller essaie de déterminer d'après les variations d'orthographe des noms géographiques dans les divers manuscrits de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, à quelle localité il faut rattacher chacun de ces manuscrits et de leurs scribes. Chacun de ceux-ci sera supposé appartenir à la région de l'Angleterre dont il aura reproduit les noms de lieu avec la plus grande fidélité. La même méthode appliquée à l'étude des manuscrits anglo-saxons dans leur ensemble aiderait à les localiser. La science des dialectes anglo-saxons aurait ainsi une base plus solide. — A. L.

— La publication de M. Mark Liddell, *The Middle-English translation of Palladius De Re Rustica, Part I, Text* (Berlin, Eberling, 1896, VIII et 289 pages) sera utile. En attendant les notes promises, il faut remercier l'éditeur d'avoir rendu accessible un texte qui, s'il est sans aucune valeur littéraire, est précieux pour la connaissance du vocabulaire anglais du XV[e] siècle. Un grand nombre de termes d'agriculture ne se rencontrent que là, et ils ont l'avantage d'être précisés par le contexte aussi bien que par l'original latin. — A. L.

— M. le professeur P.-J. Blok, de Leyde, vient de publier son rapport sur la mission que lui avait confiée le gouvernement néerlandais de rechercher dans les dépôts publics de Paris les documents relatifs à l'histoire des Pays-Bas, et d'en dresser un inventaire provisoire (*Verslag aangande een voorlopig onderzoek te Parijs naar Archivalia belangrijk voor de geschiedenis van Nederland*, 'Sgravenhage, van Stockum, 1897, 54 p. 8°). M. B. a exploré les divers fonds de la Bibliothèque nationale, la Bibliothèque Mazarine et celle de l'Arsenal, les riches dépôts du Ministère des Affaires étrangères et de la Guerre, les Archives du Ministère de la marine et du commerce, enfin les Archives nationales ; il se plaît à signaler « la bienveillance et la serviabilité sans limites » des archivistes et des bibliothécaires de la capitale. — R. R.

— La première partie du *Gœthe-Jahrbuch* de 1896 (Francfort sur le Mein, Rütten et Loening, In-8°, 358 p.) contient des pensées et fragments de Gœthe sur l'art et la critique, des lettres intéressantes de Brinckmann, de Tieck et du jeune Voss, le récit d'une visite du baron Steinfurt au poète. Dans la seconde partie, M. Graef étudie le jeune Voss et ses relations avec Gœthe et Schiller ; M. R. W. Meyer, Eckermann, qui fut « l'œuvre de Gœthe, et son œuvre longtemps soigneusement préparée » ; M. Witkowski, l'*Erdgeist* du Faust (sous forme de dialogue entre deux amis) ; M. Strzygowski, l'explication que Gœthe a donnée du *Cenacolo* de Leonard ; M. Schipper, les sonnets de Gœthe ; M. Friedlaender, les poésies de Gœthe mises en musique ; M. Valentin, les peintres de Francfort qui travaillèrent dans la maison de Gœthe. Des mélanges, au nombre de dix-neuf, une chronique, une bibliographie, et une conférence de M. Burdach sur le *Westœstlicher Divan* terminent ce beau et instructif volume. — A. C.

— On lit avec intérêt l'*Éloge de Guyton de Morveau* que M. Pigeon a prononcé à la rentrée des facultés de l'Université de Dijon (Dijon, impr. Berthoud, 1896. In-8°, 18 p.)

Le jeune professeur y retrace les expériences de Guyton, la part que prit Guyton à l'œuvre de Lavoisier, les services que ses connaissances scientifiques rendirent à la France. Il connait bien la vie du célèbre Dijonnais, et il a même consulté, à la bibliothèque de l'Institut, le poëme du *Rat iconoclaste* « plaisanterie sans méchanceté » qui n'a pas la malice de Gresset, mais qui a de la gaieté. — A. C.

— Le travail de M. Vincent sur *l'île de Groix autrefois* (Lorient. La Morinière. 1895. In-8°, de 86 p.), est le premier travail qu'ait provoqué l'histoire de l'île du Morbihan. On possédait des notices manuscrites sur le passé de Groix ; M. Vincent les a utilisées, y a ajouté un fort grand nombre de renseignement empruntés aux registres paroissiaux et aux documents conservés dans les familles. Il a ainsi réussi à faire un ensemble vivant et complet, plein de curieux détails sur l'état social des habitants de l'île aux XVIIe et XVIIIe siècles. Chose remarquable, il signale à Groix une très grande quantité de monuments mégalithiques, et il n'a pu (p. 11) rencontrer aucun vestige de domination romaine. — C. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mars 1897

M. Émile Picot, récemment élu membre libre de l'Académie, est introduit en séance.

M. R. Cagnat communique le texte d'une grande inscription découverte au N.-O. de la ville de Testour par M. Poullain, lieutenant attaché aux brigades topographiques de Tunisie. Ce monument vient d'être apporté au Musée du Bardo par M. Gauckler. L'inscription en couvre les quatre faces. M. Cagnat l'a déchiffrée avec l'aide de M. Toutain, professeur à l'Université de Caen : elle contient une suite de dispositions destinées à réglementer l'exploitation d'un grand domaine africain, au temps de l'empereur Trajan.

M. Héron de Villefosse présente le dessin d'une mosaïque antique, qui vient d'être découverte au-delà du Jourdain, à Madaba, par le R. P. Kléopas, secrétaire du patriarcat grec de Jérusalem. C'est une mosaïque géographique, exécutée avec un sentiment si vif de la nature, que les gens du pays eux-mêmes y reconnaissent encore certaines localités. Elle reproduit la Palestine et une partie de la basse Egypte, c'est-à-dire les régions où se sont déroulés les événements rapportés par la Bible. Les montagnes, les fleuves, les villes sont indiqués par des légendes grecques. Le mosaïste y a ajouté quelques détails pittoresques. Les villes sont représentées par de petits édifices, comme sur la carte de Peutinger. Chaque cité a sa caractéristique : les obélisques d'Ascalon, la place ovale de Lydda, la fontaine semi-circulaire d'Éleuthéropolis, la grande rue de Gaza, etc., présentent une importance particulière. — Les inscriptions sont très correctes ; elles ont été relevées avec soin par deux dominicains de l'École des études bibliques de Jérusalem, les R. P. Vincent et Lagrange. Outre les noms géographiques, on trouve marqué l'emplacement des tribus, en lettres plus grandes. Des légendes assez détaillées se rapportent à des faits importants de l'ancien ou du nouveau Testament. — C'est en construisant une église pour le rite grec, à Madaba, sur les fondations d'une ancienne basilique, que cette mosaïque a été découverte. — A peu de distance de l'église, le P. Kléopas a découvert une inscription, mentionnant une réparation faite à une citerne sous le règne de Justinien. C'est aussi à cette époque qu'on peut faire remonter l'exécution de cette importante mosaïque. Elle serait ainsi à peu près contemporaine d'une autre mosaïque portant une longue dédicace grecque, déjà signalée dans une autre basilique chrétienne de Madaba, et de la célèbre mosaïque de Kabr-Hiram, rapportée au Louvre par Ernest Renan. — M. Clermont-Ganneau lit des extraits d'une lettre à lui adressée par le R. P. Paul de Saint-Aignan et contenant des détails complémentaires sur cette mosaïque. — MM. de Vogüé et Heuzey présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 avril — 1897

Henry, Antinomies linguistiques. — Combarieu, Études de philologie musicale. — Boye, Cercueils de chêne de l'âge de bronze. — Thomsen, Inscriptions de l'Orkhon. — Jean Guiraud, L'État pontifical après le Grand Schisme. — Michaut, Les Pensées de Pascal et sa Vie de Jésus-Christ. — Robertson, Buckle et ses critiques.

V. Henry, **Antinomies linguistiques** (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris, II), in-8, 78 p. Paris, 1896.

M. V. Henry n'a pas cru avoir fait assez en mettant aux mains des étudiants ses excellents manuels de grammaire comparée; il a voulu encore dissiper les préjugés qui s'opposent aux progrès des études de linguistique.

Dans le premier des trois chapitres de son ouvrage, M. Henry recherche ce que l'on doit entendre par une langue. Aucune notion n'est plus fuyante : deux contemporains, habitants d'une même localité, parlent d'une manière sensiblement différente; deux hommes aussi éloignés qu'on le voudra et dans l'espace et dans le temps peuvent se trouver parler une langue identique, modifiée par une série de degrés insensibles. — Le langage n'a pas de « vie »; les termes « *vie du langage, vie des mots* » sont de pures métaphores et des métaphores qui ne sont sans danger que si on ne les prend pas à la lettre.

L'auteur aborde ensuite la question de l'origine du langage; mais c'est pour montrer que ce problème échappe au linguiste. Les premiers monuments de chaque famille de langues fournissent des formes plus ou moins anciennes, jamais des formes primitives : les textes de la Babylonie et de l'Égypte, les restitutions de la grammaire comparée des langues indo-européennes ou des langues sémitiques ne nous mettent jamais en présence que de langues entièrement formées. Dès lors on recourra, si on le veut, à l'anatomie, à la physiologie, à la psychologie pour rechercher comment le langage *a pu se développer;* le linguiste ne dispose d'aucun document qui lui permette de trouver comment le langage *s'est développé*.

En troisième lieu, M. H. étudie le langage considéré comme expression de la pensée. En un sens, chaque homme a moins de mots que de concepts à exprimer; en un autre, il reçoit de la tradition nombre de

mots qui ne répondent pour lui à aucune idée précise. Dans l'un et l'autre cas, toute personne qui n'a pas réfléchi à ces questions est convaincue que langage et pensée se recouvrent entièrement : par suite le changement linguistique est non seulement involontaire, mais de plus inconscient.

Un résumé tel que celui-ci ne saurait donner une idée de la suite de raisonnements serrés qui constituent l'ouvrage ; il est d'ailleurs superflu d'insister davantage : tous ceux qui s'intéressent à la linguistique liront ces pages si fermes et si denses. Il peut moins encore être question de critiquer ici en quelques lignes les vues de M. Henry : on ne peut prétendre à être plus bref dans un essai de discussion que l'auteur ne l'a été dans son exposition.

Il sera permis cependant de faire une réserve sur quelques phrases du premier chapitre. M. H. écrit p. 24 : « Le langage... est... une pure abstraction sans réalité extérieure. » Mais autre chose est l'émission vocale ou la représentation mentale d'une phrase ou d'un mot, autre chose l'ensemble d'habitudes de mouvements, de souvenirs de sons et d'associations psychiques qui permet à chaque sujet soit de parler lui-même, soit de comprendre les autres. Ce n'est pas seulement le mot qui est, suivant l'expression de M. H. lui-même, « une réalité psychologique intermittente seulement à l'état conscient, mais permanente et vivante dans le tréfonds du moi inconscient », c'est le langage tout entier. Les phrases, les mots eux-mêmes, manifestations transitoires, incessamment variées, de cette réalité, sont les seuls objets que puisse observer le linguiste, mais, si on les étudie, c'est pour arriver à connaître cette réalité intime qui échappe à toute prise directe. Le langage a donc dans l'esprit de chaque sujet une existence réelle. M. H. écrit aussi p. 4 : « Il n'y a pas plus de langue française qu'il n'y a quelque part une personne physique incarnant la République française, la sélection sexuelle ou l'horreur du vide dans la nature. » Mais la République française n'a pas besoin d'être incarnée dans une personne physique pour se développer et pour agir ; c'est un « individu social » qui est à chacun des Français ce qu'un homme est à chacune des cellules de son organisme ; la langue française est une *réalité sociale* de même ordre ; réalité différente de celle de chacun des systèmes d'associations psychiques indiqués plus haut, exactement comme la République est différente des citoyens. Le linguiste n'étudie donc pas une abstraction, il a affaire à deux réalités l'une psychique, l'autre sociale ; et l'une de ces réalités ne saurait être séparée de l'autre ; car la langue française n'a d'autre support matériel que les systèmes d'associations existant chez chacun de ceux qui la parlent, mais chacun de ces systèmes n'a d'autre raison d'être, de se développer ou de subsister, que l'existence de systèmes analogues chez un nombre indéfini d'autres individus. De ces deux réalités nous ne pouvons nous former qu'une représentation abstraite, mais nous n'avons pas pour cela le droit d'en contester l'existence.

Si grave qu'elle soit au point de vue théorique, cette réserve laisse intactes la plupart des observations du premier chapitre. Entre tant de pages dignes d'être étudiées, on peut signaler particulièrement à l'attention du linguiste les pages 64 et suivantes où le préjugé encore trop répandu du caractère plus ou moins volontaire et conscient des changements linguistiques est attaqué d'une manière méthodique et, on pourrait le dire si une réfutation décisive suffisait à déraciner une vieille errreur, détruit pour jamais.

A. MEILLET.

Études de Philologie musicale. Théorie du rythme dans la composition moderne d'après la doctrine antique : suivie d'un essai sur l'archéologie musicale au XIXe siècle et le problème de l'origine des neumes, par Jules COMBARIEU, docteur ès-lettres. — 1 vol. in-4, I-IV-1-194 p. Alphonse Picard et fils, 1897.

M. Combarieu a réuni sous ce long titre deux œuvres qui n'ont que bien peu de rapports entre elles : leur seul lien est le dessein louable de l'auteur « de rapprocher deux ordres d'études qui étaient primitivement unis et dont le divorce provient du plus fâcheux malentendu »; — de remettre en présence la musique et la philologie. Nous avons nous-même plusieurs fois signalé, dans la *Revue critique* et ailleurs [1], les services que pourrait rendre le rétablissement de relations familières entre les deux disciplines, et nous ne pouvons que féliciter M. C. de s'efforcer pour sa part de contribuer à cet utile et fécond rapprochement.

Conséquent avec lui-même, l'auteur aborde l'étude du rythme dans la composition musicale moderne, avec la pensée que « l'analyse du lyrisme antique et celle de nos compositions actuelles peuvent se prêter une mutuelle assurance et s'éclairer l'une par l'autre ». Il aurait voulu prendre pour guide un savant français : mais « chez nous la philologie et la musique se tournent le dos ». Il a eu recours à M. Westphal et spécialement à son ouvrage *la Théorie générale du rythme depuis J. S. Bach*. Tout en exprimant des réserves sur certaines « idées fixes » du savant philologue allemand, sur certaines tendances exagérées qu'il a à retrouver partout et toujours Aristoxène chez l'auteur du *Clavecin tempéré*, chez Beethoven et chez Mozart, M. C. a fait de « grasses vendanges dans le clos de M. Westphal ». Il ne va pas naturellement jusqu'à prétendre (non plus que l'écrivain allemand), qu'en composant leurs œuvres, les célèbres musiciens eurent conscience qu'ils se conformaient pour la constitution rythmique de leurs mélodies ou de leurs contrepoints aux principes posés par les théoriciens grecs, ni qu'ils se souciaient d'imiter Pindare ou Eschyle dans la division de leur matière musicale en pieds ou mesures, *kola*, strophes et systèmes. M. C. admet la spontanéité absolue du génie des compositeurs modernes : mais il

---

1. Voir notamment : *Le rythme musical dans la versification française*, Lemerre, 1892.

pense que le rythme a des règles éternelles et que ces règles doivent se retrouver aussi bien en une sonate ou une symphonie de Beethoven qu'en une ode de Pindare ou un drame d'Eschyle. Pour en saisir la confirmation, M. C. analyse un certain nombre de compositions célèbres des maîtres classiques : nous ne le suivrons pas ici dans cette analyse souvent ingénieuse, qui soulève beaucoup trop de questions techniques et didactiques pour être traitées dans la *Revue Critique*. Nous ferons seulement deux objections de principe à sa méthode [1]. La première est celle-ci : sans contester le moins du monde l'existence de périodes rythmiques bien déterminées dans la musique moderne aussi bien qu'en toute production sonore de caractère esthétique, ancienne ou moderne, nous croyons que M. C. exagère l'importance de la *ponctuation*, ou si l'on veut, de l'indication, par un signe sensible à l'oreille, du commencement et de la fin de ces périodes dans l'exécution musicale. Si le compositeur avait attaché un vif intérêt à ce que le virtuose *marquât* d'une façon habituelle et uniforme les périodes rythmiques, il aurait signalé les césures par un signe, là au moins où il y aurait eu incertitude possible. La notation moderne offre toutes les ressources nécessaires pour des indications de ce genre. Si les auteurs-musiciens n'ont pas eu recours aux procédés qu'emploie M. C. (et qui ne sont que l'application rigoureuse du *legato* et de ce qu'il appelle la *diérèse*), il faut bien penser qu'ils ne l'ont pas fait par simple négligence, mais parce qu'ils ne voulaient pas de coupures rythmiques trop accentuées, et qu'ils préféraient laisser au sens artistique de l'exécutant le soin de les indiquer dans son jeu avec le flottement et l'atténuation nécessaires; ils ont désiré qu'un morceau de musique ne fût pas coupé par de véritables hoquets rythmiques, ce qui pourrait bien se produire si l'on réalisait trop à la lettre les signes de suspension écrits par M. C. dans ses restitutions des sonates de Beethoven ou des fugues de Bach. Je préfère, je l'avoue, l'espèce d'indétermination où les éditions classiques nous laissent dans des cas où l'intention de l'auteur n'était pas nettement indiquée, que la coupure arbitraire que le sens rythmique, plus ou moins bien inspiré, de M. C. veut nous imposer. Je suis persuadé que dans beaucoup de cas sa division est juste ; mais la plupart du temps aussi elle se lit d'elle-même, sans signe spécial, et dans les cas douteux pourquoi ne pas laisser à chacun sa liberté d'interprétation [2] ?

---

1. Je reprocherai à M. C. de trop chercher dans la musique le côté descriptif ou les sentiments littéraires. Lui qui a si agréablement raillé, dans sa thèse de doctorat, les comparaisons musicales des littérateurs, devrait s'abstenir de trouver, avec Westphal, dans un andante de Beethoven, suivant qu'on le scande en faisant ou non sentir les *anacruses*, « une matinée d'été qui invite au mouvement, ou un plein midi un peu lourd, en tout cas un ciel très pur », ou dans des fugues de Bach tantôt « une image de la paix de l'âme », tantôt la « tristesse des adieux suprêmes », etc.

2. L'étendue même des *legato* (ou signes de liaison) que M. C. reproche tant aux éditeurs comme Moschelès, Czerny, Kœhler et autres, a l'avantage de laisser le *phrasé*

Ma seconde objection s'adresse à l'emploi que Westphal, et à sa suite M. C., font de la terminologie et des théories des rythmiciens antiques dans leur analyse des rythmes musicaux modernes. Ils me paraissent intervertir le plan qu'il faudrait suivre. Ils partent d'Aristoxène et de ses définitions, et cherchent à les retrouver dans Beethoven et dans Bach, comme justification non pas de leur propre interprétation des textes anciens, mais du sens rythmique des compositeurs classiques, ou des coupures périodiques qu'il importe, suivant les nouveaux commentateurs, de marquer et de faire sentir dans leurs œuvres. Je crois qu'un véritable musicien pratiquera la méthode précisément inverse. Il analysera Bach et Beethoven sans se préoccuper le moins du monde de l'antiquité : et quand il aura bien établi son *schema* rythmique d'un morceau de sonate ou d'une fugue, il recherchera si par hasard le plan d'une strophe ou d'une ode antique serait conforme à celui de la composition moderne qui vit sous ses doigts. Il procédera ainsi du connu à l'inconnu ou plutôt à l'incertain, de ce qu'il sent vibrant en lui-même à ce qui ressort d'un texte plus ou moins obscur : et s'il trouve une conformité saisissante entre le chant moderne et les préceptes d'Aristoxène, il en conclura non pas la légitimité de son interprétation du morceau moderne qu'il a étudié, et qui ne dépend en rien des règles de la métrique grecque, mais la plausibilité des définitions anciennes s'appliquant à des textes morts pour nous au point de vue de leur organisme rythmique. Je voudrais que M. C. eût fait la théorie du rythme antique contrôlé par les compositions modernes, au lieu d'étudier le rythme dans celles-ci *d'après* la doctrine antique. Il serait en bien des cas arrivé aux mêmes résultats : mais il aurait suivi une méthode plus rassurante.

La seconde partie du volume de M. C. est une véritable promenade archéologique (suivant ses expressions mêmes) à travers un sujet resté bien obscur : l'origine et l'explication de la notation dite les *neumes*. M. C. a beau jeu à relever en termes pittoresques, parfois d'une vivacité qui contraste avec la solennité du format de son livre, les bévues, les assertions hasardeuses et ambitieuses, émises en cette question par quelques-uns des auteurs qui l'ont traitée, ou qui ont divagué en semblant

---

dans l'indétermination au lieu de risquer de l'indiquer à faux. Il faudrait au moins que dans une édition comprise à la façon de M. C. tous les signes rythmiques introduits par l'éditeur fussent imprimés dans une encre différente, afin qu'on sût ce qui vient de l'auteur et ce qui appartient au commentateur. Du reste, cette distinction aurait été utile même dans les anciennes éditions, où je suis loin de prétendre qu'il n'y ait pas de graves erreurs de ponctuation. Comment n'y en aurait-il pas dans une matière où forcément le sens individuel intervient d'une façon si considérable? « Malgré la netteté des règles qu'on peut formuler, dit M. C. lui-même, il y a évidemment des cas où l'on est embarrassé pour déterminer l'étendue exacte du *kolon* : il y a telle suite mélodique où rien n'oblige absolument à introduire une césure masculine plutôt qu'une césure féminine. Tout ce qu'on peut dire c'est que pour résoudre ces difficultés, il faut s'inspirer des habitudes du style de l'auteur qu'on étudie... » Nous ne disons pas autre chose.

la traiter. M. C. les passe en revue, depuis Fétis et Ch. Nisard, vis-à-vis desquels M. C. est, avec raison, sévère, jusqu'à Coussemaker, qui a étudié sérieusement les textes, et aux Bénédictins de Solesmes, qui ont repris tout le sujet dans leur *Paléographie musicale* (M. C. a analysé avec éloges leur recueil dans la *Revue critique* et se rallie en général, sauf certaines réserves, à leurs conclusions). Nous n'entrerons pas ici dans l'analyse de la question des neumes, une des plus compliquées qu'il y ait [1], et pour laquelle, d'ailleurs, la compétence nous ferait défaut. M. C. trace un historique amusant du passé de cette question : mais, arrivé au fond même du sujet, il ne me paraît pas aboutir à des solutions bien complètes ni claires. Il laisse de côté les objections adressées par M. Gevaert à la méthode des Bénédictins, qui consiste à « traduire les plus anciens documents neumatiques par des versions diastématiques (c'est-à-dire sur lignes analogues à nos portées), postérieures à Guy d'Arezzo, sans tenir compte des transformations modales que mainte mélodie a subies entre le IXe et le XIe siècles [2] ». Il ne discute pas l'assertion du savant musicographe qui, tout en reconnaissant les services que les Bénédictins ont rendus au chant liturgique par leur grande publication archéologique, déclare que « leur méthode d'investigation est, sous une apparence d'exactitude rigoureuse, en réalité aussi peu scientifique que possible ». Il ne discute pas davantage l'opinion de M. Gevaert sur les motifs de rejeter l'attribution à Grégoire le Grand des chants ecclésiastiques « grégoriens », opinion qui, développée dans les *Origines du chant liturgique de l'Église latine*, a suscité une retentissante polémique soutenue contre le directeur du conservatoire de Bruxelles par les Bénédictins, et a motivé une longue réponse de sa part dans *la Mélopée antique*. M. Combarieu, sans tenir compte des arguments jetés dans la discussion par M. Gevaert sans même les mentionner, maintient à plusieurs reprises l'ancienne attribution. Certes, il ne lui était pas interdit de prendre position dans la question et de se rallier à la thèse affirmative après nouvel examen; mais nous nous demandons pourquoi il a passé sous silence un débat aussi éclatant, des divergences aussi profondes entre autorités musicales d'importance. L'auteur n'a pas ignoré le bruit fait autour de la question, puisqu'il cite dans sa bibliographie à la fois les écrits des Bénédictins *pour* et ceux de M. Gevaert *contre*.

E.

---

1. Guy d'Arezzo, on le sait, comparait les neumes à « un puits sans cordes ».
2. Gevaert, *La mélopée antique dans le chant de l'Eglise latine*. Introd., p. VII.

Fund af Egekister fra Bronzealderen i Danmark. Et monografisk Bidrag til Belysning af Bronzealderens Kultur, af Vilhelm Boye, med Kobbertavler samt Afbildninger i Texten af A. P. Madsen. Copenhague, Andr. Fred. Hœst et fils. Fasc. III et IV. 1895-96, p. 97-187, in-fol. Prix : 20 kr. = 28 fr.

Deux nouvelles livraisons ayant paru depuis le compte rendu qui a été fait des deux premières [1], l'ouvrage est maintenant complet. Il a été publié, grâce aux libéralités de la famille Jacobsen, aux frais de la Fondation Carlsberg, et il est dédié à deux vétérans de l'archéologie danoise, l'illustre naturaliste et archéologue Japetus Steenstrup, et le Directeur du cabinet des médailles et du musée des Souverains, C. F. Herbst qui a, le premier, réussi à conserver le fragile contenu d'un cercueil de chêne (1861-62).

A peine le monument est-il achevé qu'il faut déjà lui ajouter des appendices : en septembre 1896, un tertre situé à Plougstrup, à 9 kilm. au N. N. E. de Ribe, et fouillé sous la direction du capitaine Madsen, le collaborateur artistique de M. V. Boye, a donné avec un cercueil de chêne deux lames de couteau, une pointe de flèche, une aiguille et un fragment de scie, le tout en bronze. Malheureusement, l'auteur du présent texte n'est plus là pour continuer son œuvre et l'enrichir de nouvelles descriptions de trouvailles. Né à Elseneur en 1837, fils d'un pasteur qui avait été un fécond auteur dramatique et qui devint un psalmiste et un prédicateur distingué, il ne s'adonna ni à la poésie ni à la théologie ; ses goûts le portèrent de bonne heure vers les études archéologiques, qu'il ne cessa de cultiver avec passion au milieu des luttes pour la vie. Il est mort en septembre 1896, à un âge où l'on pouvait attendre encore beaucoup de son activité et de sa grande expérience de fouilleur.

Le 3e fascicule, consacré au Slesvig et à la Sélande, qui sont loin d'être aussi riches que le Jutland en cercueils de chêne, ne décrit pas de trouvailles intéressantes comme celles du Borum-Eshœi ou du Trindhœi, auquel se rapportent d'ailleurs deux des curieuses planches qu'il contient; mais le 4e fascicule donne (p. 155-170) une récapitulation fort soignée de toutes les particularités observées dans la construction, les dimensions, l'orientation, les matériaux, la forme des tombeaux ; et en ce qui concerne l'âge des sépultures, les cercueils, les linceuls, le costume, les cadavres, leur sexe, leur position, les rites funéraires, les armes, outils, parures ; le tout si clair qu'une traduction, en quelque langue répandue, de ce résumé avec renvoi aux 27 belles planches et aux figures disséminées dans le texte, suffirait à initier les étrangers à tous les détails du sujet.

L'ouvrage se termine par un rapide coup d'œil sur les trouvailles de même genre faites en dehors du Danemark ; elles sont nombreuses dans

1. *Revue Critique*, 1er juillet 1895, p. 506-508.

les anciennes provinces danoises d'Outre-Sund, où l'on en compte 27 sur les 28 qui ont été faites dans l'étendue de la Suède actuelle. On en connaît également de l'âge de bronze en Angleterre, en Écosse, en Meklenbourg, en Hanovre; mais c'est à l'âge de fer, au moyen âge et même aux temps modernes, qu'appartiennent les cercueils creusés dans des troncs d'arbres, qui ont été découverts dans le reste de l'Allemagne, en Néerlande, en France, dans les pays slaves, jusqu'en Asie même et en Amérique. Ce mode d'inhumation a donc été fort répandu; mais, de toutes les contrées de l'Europe, c'est le Danemark qui en présente les plus remarquables spécimens antiques.

E. Beauvois.

Suomalais-Ugrilaisen Seuran toimituksia. — *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne.* T. V. Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilhelm Thomsen. Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise. 1896, in-8, 224 p. Prix : 6 markka. = 6 fr.

Le titre de cette active Société indique assez que les recherches sur la patrie finnoise font aussi partie du vaste domaine qu'elle s'est attribué et et dont elle prend successivement possession; mais comme les diverses branches des études nationales sont depuis longtemps cultivées avec succès par la Société de littérature finnoise, par la Société archéologique de Finlande, par la Société historique de Finlande et par la Société finnoise des sciences, et que les Hongrois n'ont pas besoin des étrangers pour leur apprendre ou simplement pour les aider à se connaître eux-mêmes, — la Société ougro-finnoise, quoique exclusivement dirigée par des savants finnois, s'occupe plus particulièrement des peuplades congénères. Aux débuts, elle restreignait sa tâche aux territoires s'étendant de la Baltique aux régions Ouraliennes, du bassin du Volga moyen à ceux de la Dvina et de la Petchora, contrées où ont vécu les ancêtres des Finnois et où vivent encore beaucoup de leurs frères non russifiés. Mais bientôt, reprenant le large programme de M. A. Castrén, elle franchit ces limites pourtant fort reculées et tendit à se rapprocher de l'Altaï, berceau supposé de la race à laquelle appartiennent la plupart de ses membres et dont la Finlande a pris l'hégémonie intellectuelle.

De 1887 à 1893, le professeur J.-R. Aspelin, les Drs Hj. Appelgren et A.-O. Heikel, ont étudié les antiquités de la Sibérie occidentale jusqu'aux affluents de l'Iénissei, y compris ceux de la Mongolie chinoise. Les premiers fruits de ces missions furent les *Inscriptions de l'Iénissei*, recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie (Helsingfors, 1889, in-fol), dont le Dr O. Donner a donné le *Vocabulaire* (t. III des *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, 1892), et les *Inscriptions de l'Orkhon*, recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par

la Société Finno-Ougrienne (Helsingfors, 1892, in-fol. XLIX-48 p. avec 69 pl. autotypiques et 1 carte).

Deux de ces dernières font le sujet du présent mémoire. Elles sont gravées sur deux grands monolithes situés près du lac Kocho Tsaïdam, à l'est de l'Orkhon, à un kilom. l'un de l'autre et à 60 kilm. environ au nord du monastère d'Erdentsö, qui occupe l'emplacement de Karakorum (Mongolie). Originairement dressés sur socle, ils sont aujourd'hui renversés; aussi l'un d'eux est-il brisé en quatre morceaux; l'autre intact a 3 m. 32 de haut, 1 m. 22 à 1 m. 32 de large, et 0 m. 44 à 0 m. 46 d'épaisseur. Chacun d'eux porte sur l'une de ses faces une inscription chinoise où l'on voit que celui-ci a été érigé en une année correspondant à 732 de notre ère, l'autre à 735. Les trois autres côtés sont couverts de caractères qu'il s'agissait de déchiffrer. Les inscriptions chinoises ne pouvaient malheureusement guère aider à les interpréter, étant beaucoup trop courtes pour former la contre-partie des autres. La mieux conservée des deux a été plusieurs fois traduite, notamment en français par G. Schlegel dans le t. III des *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne* (Helsingfors, 1892, in-8) et en anglais à la suite du travail de M. V. Thomsen. Elle se rapporte à *Pi-kia kho-han* (Bilgä khan en turc), chef des *Tou-kioue* (Turcs) dans la première moitié du VIIIe siècle, et son frère l'héroïque *Kioue-te-kin* (en turc, Kül teghin), princes bien connus par les annales de la Chine.

S'appuyant sur ces données, l'éminent professeur de linguistique comparée à l'Université de Copenhague, V. Thomsen, à qui l'on devait déjà de profondes remarques sur les relations du finnois avec le lapon, le lithuanien et le letton, entreprit de déchiffrer les caractères inconnus des deux stèles. Après avoir constaté que ceux-ci étaient au nombre de 32 et qu'ils devaient se lire de droite à gauche, il commença par déterminer les voyelles au nombre de quatre, d'ailleurs très souvent latentes comme dans les langues sémitiques, et à chercher les signes représentant les noms des Turcs, de leurs princes, et le mot ciel qui revient souvent. A force de tâtonnements, il constata que les inscriptions étaient en turc oriental et qu'elles offraient le spécimen le plus archaïque de cet idiome essentiellement conservateur et, malgré son ancienneté, assez rapproché de la forme actuelle. Ayant ainsi établi l'alphabet de ces inscriptions, il voulut justifier la valeur qu'il avait attribuée à chaque signe. Ayant réussi à déchiffrer à peu près intégralement les deux inscriptions turques, dont l'une se compose de près de 10,000 caractères, et à leur trouver un sens logique, il n'hésita pas à faire part de sa découverte à l'Académie des sciences et lettres de Danemark (*Bulletin pour 1893*, p. 285-299).

Les 54 premières pages du présent volume, relatives à l'alphabet, furent distribuées, dès le mois de septembre 1894, à divers savants, mais l'impression de la suite fut retardée à cause d'une longue maladie de l'auteur. Dans l'intervalle, le savant turcologue Radloff, se servant de la clé découverte par son émule, retranscrivit les inscriptions et en publia

en même temps une traduction allemande *(Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, St-Pétersbourg, 1894), qui dans les détails diffère souvent de la traduction française de M. V. Thomsen, mais qui, pour l'ensemble, s'accorde avec elle. La concordance générale de deux interprétations faites indépendamment l'une de l'autre par des hommes compétents, ne permet pas de douter de la valeur du déchiffrement proposé par M. V. Thomsen. Grâce à sa découverte, nous avons deux documents précieux pour la langue et l'histoire des Turcs du VIIIe siècle, avec l'espoir que l'on parviendra à déchiffrer aussi les nombreuses autres inscriptions sibériennes de même genre, mais différentes par certains caractères et peut-être aussi par le dialecte. Quoique l'inventeur regarde sa tâche comme accomplie et laisse à ses émules le soin de la poursuivre, nous souhaitons qu'il mette de nouveau sa science et sa perspicacité au service de cette importante branche des études épigraphiques.

La plus grande partie des deux inscriptions est le récit, fait par Bilgä khan, de ses exploits et surtout de ceux de son frère cadet, l'intrépide Kül teghin, mais à la fin c'est leur parent Yolig teghin qui prend la parole pour conter brièvement qu'il a rédigé les légendes et qu'il s'est tenu sur les lieux pour les faire graver, vingt jours pour l'une, un mois et quatre jours pour l'autre. En fait de dates et d'autres points de chronologie et d'histoire, nous trouvons ici une précision à laquelle ne nous ont pas accoutumé les antiques monuments écrits, et qui est due sans doute à l'influence des Chinois.

Le travail de M. V. Thomsen se compose d'études sur l'alphabet, de notices relatives aux Turcs extraites des sources chinoises, de la transcription des deux textes, d'une traduction française, de longues et nombreuses notes, additions et rectifications philologiques et historiques, d'une table des matières, d'un vocabulaire turc, d'un index grammatical, de la traduction anglaise par M. E. H. Parker du plus complet des deux textes chinois, enfin de remarques sur l'interprétation de M. Radloff.

E. Beauvois.

L'Etat pontifical après le Grand Schisme. Étude de géographie politique, par Jean Guiraud. Paris, Fontemoing, 1896; in-8 de 251 pages (*Soixante-treizième fascicule de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*).

Étudier les conséquences du Grand Schisme dans les États pontificaux; suivre les progrès, ici de l'anarchie, là de la tyrannie, qui presque partout, dans l'Italie centrale, se sont substituées à l'autorité apostolique; surtout dresser la carte politique du domaine temporel de la papauté, à l'époque où va commencer, avec Eugène IV, pour durer tout le XVe siècle, l'œuvre de reconquête et de reconstitution de ce domaine: tel est le but que s'est proposé M. Guiraud.

Deux parties sont à distinguer dans ce travail, l'une purement historique, l'autre plutôt géographique. Dans la première, M. G. nous montre le pouvoir pontifical s'affaiblissant d'une manière presque continue, sous Urbain VI, sous Boniface IX, sous Innocent VII, tandis que Rome entre dans un état aigu de révolte, d'où la feront sortir, mais pour bien peu de temps seulement, les solennités du jubilé, en 1400; il nous fait assister aux guerres civiles qui déciment les principales villes de l'Ombrie et de la Tuscie, aux révolutions sanglantes de Viterbe, de Velletri, de la pieuse Assise, de Pérouse surtout, où « Raspanti » et « Michelotti » s'entredéchirent et s'arrachent tour à tour le pouvoir, — qui finalement tombe entre les mains toutes puissantes des « tyrans », d'un Biordo d'abord, puis d'un Braccio di Montone; enfin, il nous fait voir un dernier effet du Schisme dans la disparition presque totale des biens ecclésiastiques, absorbés par les usurpateurs laïques, ou aliénés par les papes eux-mêmes, à bout de ressources.

Le tableau vigoureusement tracé par M. G. de cette époque si troublée, n'est en quelque sorte qu'une préface à la seconde partie du livre, la plus considérable de beaucoup, avec laquelle nous entrons véritablement dans le cœur du sujet. Passant successivement en revue les différentes provinces de l'État pontifical, Campanie et Maritime, Tuscie et Ombrie, Marche et Romagnes, M. G. recherche quelle part, dans le patrimoine apostolique livré à la merci des envahisseurs, se sont taillée respectivement et les grandes familles féodales et les communes; il établit le « bilan du Schisme » au point de vue temporel et domanial.

Le plan suivi dans l'étude géographique de chaque province est à peu près uniformément celui-ci : après avoir, aussi rigoureusement que possible, déterminé les limites de cette province et de ses principales subdivisions, M. G. indique quelles grandes familles ont réussi à s'y rendre indépendantes, comment, dans quelles circonstances, sur quels territoires elles ont pu établir leur domination, quelles positions stratégiques elles occupent, quelles routes elles commandent; bref, il énumère leurs différentes possessions, groupées ou éparses, compactes ou dispersées; puis, passant aux grandes communes et aux grandes abbayes, telles que Subiaco ou Farfa, il mesure l'étendue du terrain qu'elles ont ou gagné ou perdu, fait le compte des villes qui sont sous leur dépendance, et fixe les limites dans lesquelles s'exerce leur autorité.

On conçoit aisément tout l'intérêt que peut présenter une étude de ce genre pour l'histoire des grandes familles de l'Italie centrale, Colonna, Caetani, Conti, Orsini, Farnèse, qui toutes, à diverses époques, ont donné des papes à la chrétienté; les futurs historiens de cette féodalité assez particulière ne sauraient se dispenser de recourir au livre de M. G.

A l'avènement d'Eugène IV, les Colonna sont très fortement établis dans la Campanie, et cela grâce en partie à Martin V, l'un des leurs, qui constitua en faveur de ses neveux, dans une région facile à défendre, et au milieu de leurs autres possessions, un vaste domaine indivis, for-

teresse, « acropole » de toute la famille. Les Caetani possèdent à eux seuls presque toute la Maritime, et sont maîtres de la voie Appienne sur un long parcours. Les Conti occupent une grande partie des diocèses de Velletri et de Segni. Les Savelli tiennent les Monts Albains, aux portes de Rome, et de fortes positions en Sabine.

Dans le Patrimoine de Tuscie, les possessions des redoutables préfets de Vico, dans la région du petit lac de ce nom, confinent, en les pénétrant, à celles de leurs ennemis héréditaires, les Anguillara. D'autres familles encore, en Tuscie ou en Sabine, avaient assez d'influence et disposaient d'assez de ressources, pour que la papauté pût trouver dans leurs chefs, selon les circonstances, ou des adversaires dangereux, ou de précieux alliés; mais, de toutes, la plus puissante de beaucoup était celle des Orsini : fort nombreuse, répandue sur presque toutes les parties de l'État pontifical, se prolongeant par certains de ses rameaux, au nord, jusqu'au delà des frontières de la république siennoise, au sud, jusqu'à Tarente, échelonnée tout le long du Tibre, elle devait hériter, sous Eugène IV, de l'influence qu'avaient exercée, sous Martin V, les Colonna.

Beaucoup moins vastes étaient les possessions des Farnèse; le chapitre que M. G. consacre aux commencements et aux premiers développements de cette illustre famille n'en est pas moins l'un des plus intéressants, l'un des plus typiques du livre; nous y voyons clairement exposée la politique persévérante qui devait les élever si haut. Grâce à une intelligente mise en œuvre de documents encore peu utilisés des archives vaticanes, M. G. a fort bien montré comment, toujours fidèles défenseurs de l'Église, mais sachant se faire payer leurs services, les Farnèse, étendant peu à peu leurs possessions au nord et au sud du modeste château auquel ils doivent leur nom, surent atteindre, d'un côté, le lac de Bolsène, de l'autre, le littoral de la Méditerranée, et se créer finalement, dans une région fertile, aux dépens des papes qu'ils servaient, une sorte de principauté.

Si des grandes familles princières nous passons aux communes, nous voyons que, dans les provinces méridionales de l'État pontifical (Campanie et Maritime), les municipalités se trouvaient à peu près réduites à l'impuissance; en Tuscie, Viterbe et Orvieto, autrefois si florissantes, avaient vu leur ancien empire déchoir sensiblement et leur territoire s'amoindrir. En Ombrie et dans le duché de Spolète, au contraire, les grandes familles font place aux grandes cités; la vie municipale y est encore très intense au xve siècle. Faire la géographie politique de ces régions, c'était tracer les limites des territoires soumis aux grandes communes. Mais ces limites sont essentiellement variables, par suite des guerres incessantes que se font les municipalités rivales. Pérouse, qui a fort empiété sur les territoires d'Assise, est en lutte perpétuelle avec Foligno, qui, non moins ambitieuse, cherche à mettre Nocera sous sa dépendance; tandis que Spolète et Norcia se disputent avec acharnement le pays de Cerreto, et ne songent réciproquement qu'à s'exterminer. — La papauté saura un jour profiter de ces inimitiés.

Dans les Marches, nous retrouvons d'importantes principautés féodales. Les Varano, qui, sous le pontificat d'Eugène IV, devaient tous avoir une fin plus ou moins tragique, étaient, sous Martin V, tout puissants dans les diocèses de Camerino et de Fermo ; plus au nord, les Montefeltre, par des procédés analogues à ceux qui, en Tuscie, avaient si bien réussi aux Farnèse, étaient parvenus à se constituer, tout autour d'Urbin, une sorte de petit État. De si redoutables voisinages n'avaient pas empêché un grand nombre de municipalités de conserver leur autonomie ; Ancône même, très prospère, avait agrandi son territoire et « était le chef-lieu d'une vraie république ».

Dans les Romagnes, la situation était assez particulière. La famille qui, de beaucoup, l'emportait sur toutes les autres en influence, celle des Malatesta, était divisée en deux branches ennemies : Malatesta de Pesaro et Malatesta de Rimini. Martin V, dont le népotisme ne connaissait guère de mesure, favorisa indignement les Malatesta de Pesaro, qui lui étaient parents, en dépouillant à leur profit les Malatesta de Rimini. C'était une raison suffisante pour que son successeur, Eugène IV, témoignât toute sa bienveillance à la branche de Rimini, bienveillance que son chef, Galeotto-Robert, prince bien peu semblable à son entourage, méritait à tous égards par la sainteté de sa vie si courte.

Des autres grandes familles des Romagnes, des Este de Ferrare et des Polenta de Ravenne, comme aussi de la puissante commune de Bologne, M. G. dit peu de chose, trop peu de chose. Il n'a pas donné, à beaucoup près, à cette dernière partie de son travail, tout le développement qu'elle comportait ; il est évident qu'il a été pris de court, et que le temps lui a manqué pour faire dans certaines archives, dans celles de Bologne et de Ravenne, notamment, les recherches nécessaires. Qu'il y ait des lacunes dans son ouvrage, M. G. le sait mieux que personne ; celle-là, assurément, est la plus apparente et la plus regrettable.

Ce défaut est, d'ailleurs, compensé par de très sérieuses qualités. Entre autres mérites, le livre de M. G. a celui de la nouveauté. A la vérité, quelques bonnes monographies, comme celle de Calisse sur les préfets de Vico, ou de Tonini sur les Malatesta de Rimini, ont été à l'auteur d'un réel secours ; surtout Blondus, ou Flavio Biondo, secrétaire d'Eugène IV, lui avait, dans son *Italia illustrata*, comme tracé le canevas de son travail ; mais, en somme, la liste des sources imprimées auxquelles M. G. a dû recourir, comparée à celle des sources manuscrites, est assez courte. C'est des archives publiques ou privées de l'Italie du centre qu'il a tiré la matière presque entière de son livre ; il en a visité beaucoup (dont quelques-unes assez peu explorées jusqu'ici, ou peu importantes), même celles de toutes petites villes, comme Marta, Montefiascone ou Toscanella ; et encore toutes les portes auxquelles il a frappé ne lui ont pas été ouvertes.

Enfin, et cela n'était pas inutile pour l'objet qu'il se proposait, M. G. a parcouru en touriste qui sait voir, la plupart des pays qu'il décrit en

géographe historien; de là une plus nette intelligence de la topographie de ces régions; de là aussi, de temps à autre, une note personnelle et pittoresque, qui relève ce que certaines énumérations pouvaient avoir de monotone, mais assez discrète pour qu'on ne puisse reprocher à l'auteur d'être tombé dans la description.

Si je ne me méprends pas sur le sens de certaines phrases de l'Avertissement, ce livre ne serait que le premier volume, l'Introduction d'un ouvrage plus considérable (qui s'y trouve en quelque sorte amorcé en vingt endroits), d'une histoire de la reconstitution du pouvoir temporel au XV[e] siècle. Cette histoire, nul n'est aujourd'hui mieux préparé ni plus désigné pour l'écrire que M. Guiraud [1]. Lucien AUVRAY.

Collectanea Friburgensia. Commentationes Academicae universitatis Friburgensis Helvet. Fasciculus VI. Les *Pensées* de Pascal disposées suivant l'ordre du cahier autographe; texte critique, établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. MICHAUT. Friburgi Helvetiorum, apud Bibliopolam Universitatis. MDCCCXCVI, LXXXVII-469 et 4 pages in-4.

Blaise Pascal. **Abrégé de la vie de Jésus-Christ,** texte critique par G. MICHAUT. Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université (B. Veith). 1897, VIII-59 pages in-8.

Quelques mots d'abord du second travail. M. G. Michaut donne de cet opuscule de Pascal un texte amélioré sur plusieurs points importants. En le réimprimant à la suite des *Pensées*, j'avais émis l'hypothèse que nous avions affaire à la traduction par Pascal d'un texte latin inconnu, datant du moyen âge. M. M., tout en reconnaissant que ce petit écrit est de faible valeur littéraire, repousse cette supposition. Jusqu'à ce qu'on ait retrouvé le texte que Pascal aurait traduit, la question restera évidemment indécise. On peut, d'ailleurs, admettre, avec le nouvel éditeur, que l'auteur des *Pensées* a voulu composer une concordance des quatre évangiles. Avec beaucoup de raison, M. M. a distingué dans cet opuscule les réflexions personnelles, les gloses de l'auteur, de la partie traduite directement des textes sacrés. C'est une précaution que j'aurais dû prendre.

Beaucoup plus importante est la nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, et M. M. explique en fort bons termes dans la préface pourquoi, rompant avec les traditions établies, il a suivi l'ordre du manuscrit original, en apparence si peu logique. Mais la question mérite quelques mots d'explication.

---

1. Le livre se termine par un Index des noms de lieux et trois cartes, qui en forment le complément indispensable. Ces cartes sont dressées avec soin et intelligence; comme elles sont très claires, on aurait pu, sans les surcharger, y ajouter un certain nombre de localités; toutes celles qui sont mentionnées dans le texte n'y figurent pas; enfin, on aurait souhaité une quatrième carte, pour les Marches septentrionales et les Romagnes.

En mourant, Pascal laissait les matériaux d'une vaste apologie de la religion chrétienne; ce n'étaient que des notes sans ordre et jetées par lui au hasard de la plume et de la réflexion sur des morceaux de papier de toute taille et de toute provenance. De cet amas informe, les Jansénistes de Port-Royal tirèrent une première édition, bien souvent réimprimée; le texte original y est parfois profondément modifié, souvent même altéré, et les éditeurs avaient classé les fragments par sujets, sans chercher à retrouver l'ordre que Pascal comptait suivre dans la rédaction définitive de son œuvre. Au XVIII[e] siècle, l'abbé Bossut, éditeur diligent et soigneux, publie à nouveau le recueil, en améliorant fortement le texte et en ajoutant beaucoup de fragments nouveaux. En 1842, Cousin démontre, dans des articles bien connus et dignes de leur réputation, la nécessité de revenir au texte original; il se proposait peut-être de donner lui-même l'édition dont il prouvait l'urgence : cette gloire lui est ravie par Prosper Faugère, qui publie en 1844 le texte du manuscrit autographe, en essayant de disposer tous ces débris dans l'ordre rêvé par Pascal et exposé plusieurs fois par lui-même à ses parents et amis. Ernest Havet, moins téméraire, se contente de reproduire l'édition de l'abbé Bossut, à laquelle les lecteurs étaient habitués, en corrigeant le texte d'après Faugère et en intercalant de place en place les nouveaux fragments découverts par celui-ci. Enfin en 1877 et en 1878, tout en collationnant à nouveau le cahier autographe, j'ai cherché, de mon côté, à l'imitation de Faugère, à rétablir l'ordre de l'ouvrage projeté.

La tâche était malaisée, et M. M. explique fort bien pourquoi forcément pareil classement devra toujours être arbitraire. Si on connaît dans ses grandes lignes le plan de l'*Apologie* de Pascal, on ignore bien des détails de ce plan; bien plus, beaucoup de pensées sont obscures, malaisées à comprendre, et suivant le sens que leur donne l'éditeur, elles doivent prendre place dans telle ou telle des subdivisions établies. Ajoutons que tout éditeur, en faisant ce classement, se laisse influencer fatalement, inconsciemment par ses vues personnelles; tel sera catholique, tel autre protestant, un troisième rationaliste, et chacun interprétera Pascal à sa fantaisie, suivant son humeur dominante, d'une manière trop subjective; grand péril assurément, surtout quand il s'agit d'un auteur aussi passionné et qui porte partout une égale ardeur, même dans l'exposé de doctrines qu'il combat de toutes les forces de sa dialectique. Enfin, dans ce travail de reconstitution, chaque nouvel éditeur est encore influencé par les travaux antérieurs, et certaines dispositions des premiers classements, peut-être erronées, se retrouveront dans toutes les éditions établies d'après le même système. En un mot, si j'avais aujourd'hui à refaire le travail que j'ai fait il y a déjà vingt ans, peut-être adopterais-je un plan tout autre. Est-ce à dire que je suivrais l'ordre du manuscrit autographe? Sans doute non, car une reproduction exacte de ce manuscrit n'aurait aucune chance de trouver un éditeur, et il lui manquerait sans doute l'essentiel pour une édition classique: à savoir des lecteurs.

En effet, il est à peu près impossible de retrouver traces d'un ordre quelconque dans le manuscrit. Les fragments autographes ont été collés au hasard sur de grands feuillets de papier de format in folio, et le tout a été relié au XVIIIe siècle. De là un désordre extraordinaire; telle pensée se trouve par fragments à 100 pages de distance, et il faut supposer à un amateur de Pascal un courage à toute épreuve pour admettre qu'il fera de la reproduction du cahier original son livre de chevet.

La conclusion de ce long raisonnement semble donc à première vue la suivante : le travail de M. M. était inutile. Il n'en est rien pourtant. Moins que personne, j'aurais le droit de le dire; ce serait supposer que je regarde mon édition comme définitive, les lectures proposées jadis par moi de tel ou tel passage indéchiffrable comme absolument certaines, et rien n'est plus loin de ma pensée. L'écriture de Pascal est, on le sait, une des plus difficiles qui existent, et nul, à moins d'être un modèle de présomption, ne peut se vanter de n'avoir laissé passer aucune erreur. Dans bien des cas, M. M., qui a eu plus de secours que ses devanciers, a pu lui-même se tromper et on aurait certainement le droit de discuter quelques-unes des nouvelles lectures proposées par lui. Mais quand il s'agit d'un auteur tel que Pascal, d'un styliste aussi consommé, d'un penseur aussi original, les moindres corrections ont leur importance et doivent être reçues avec reconnaissance. C'est là le principal mérite de la nouvelle édition ; elle en a bien d'autres également précieux. M. M. a noté avec un soin méticuleux tous les signes de renvois donnés par l'autographe, indiqué de nombreux rapprochements entre pensées semblables ou analogues, et celui qui voudrait reprendre le travail ingrat auquel je me suis condamné à la suite de M. Faugère, y trouverait les éléments d'un classement plus rigoureux et plus sûr. Enfin, le texte de Pascal est précédé d'une longue introduction dont il nous faut dire quelques mots en terminant.

M. Michaut ayant à parler après tant d'autres des *Pensées*, s'est proposé de montrer comment la vie même de l'auteur explique les idées exprimées par lui. Cette étude biographique l'a amené à donner son avis sur différentes légendes dont Pascal a été le sujet, et entre autres sur le prétendu scepticisme de cet écrivain. Comme tous ceux qui ont lu entièrement les *Pensées*, et le nombre en est plus restreint qu'on ne le croit communément, beaucoup de ces fragments étant d'une lecture insipide, il ne croit pas que Pascal ait jamais éprouvé le moindre doute touchant la foi. Cette foi chez lui a pu, pour ainsi dire, s'attiédir par instants, il a pu se laisser séduire par la vie mondaine et oublier le but unique proposé à tout chrétien par les terribles logiciens de Port-Royal, mais jamais il ne s'est laissé gagner par le doute philosophique, et dans ses dernières années il n'était ni le fou halluciné, ni le fanatique que certains auteurs ont voulu peindre. Par contre, il était passionné, il l'a bien montré dans les *Provinciales*, il était de plus un peu rhétoricien au bon sens du mot, amoureux de la belle forme; de là, d'une part, ces boutades qu'on

prend trop souvent au sens littéral, de l'autre, ces développements admirables sur la misère intellectuelle et physique de l'homme, où la passion se retrouve, mais parfois bien atténuée par l'apprêt littéraire.

C'est là, d'ailleurs, la partie vraiment vivante des *Pensées ;* tout le reste sur l'Écriture, les miracles, les figures, les prophéties, n'a, on peut le dire, aucune valeur, ni de fond, ni de forme. L'un est moins qu'insuffisant, l'autre est languissante et sans éclat. Pascal aurait-il jamais terminé l'œuvre apologétique dont il avait si souvent exposé le plan à ses familiers? On peut en douter, mais on peut en tous cas affirmer sans crainte que l'ouvrage terminé n'aurait point valu les débris qui en subsistent; toutes ces réflexions passionnées, d'une forme si personnelle, auraient disparu au milieu de longs développements théologiques et philosophiques sans originalité, et la forme, si belle qu'on la suppose, aurait eu grand'peine à voiler la banalité irrémédiable et la faiblesse native du fond [1].

A. MOLINIER.

J. M. ROBERTSON. **Buckle and his critics, a study in sociology.** Londres, Swan, 1895, xv-565, in-8°.

Voici un livre aussi surprenant par la forme qu'estimable par le fond.

M. Robertson, l'ancien directeur de la *Free Review*, le continuateur politique de Bradlaugh, a été frappé et indigné des jugements injustes qu'il est de mode de porter sur le livre célèbre de Buckle, l'*Histoire de la civilisation en Angleterre*. Il a eu la patience de relever toutes les appréciations, soit d'ensemble, soit de détail, émises sur cet ouvrage et de les comparer aux idées véritables de Buckle qu'il a établies par une analyse de toute son œuvre, phrase par phrase. Il a eu le courage de publier un gros volume pour donner au public la démonstration détaillée de l'injustice commise à l'endroit de Buckle. Je ne connais,

1. Un mot, pour terminer, sur la disposition intérieure de l'édition de M. Michaut. L'introduction d'abord ; elle comprend une étude sur la vie de Pascal, un tableau chronologique des principaux faits, fort utile pour suivre le développement de la pensée du grand écrivain; des notes bibliographiques sur les éditions de Pascal et sur les travaux dont il a été l'objet; enfin un avertissement sur l'édition elle-même. Suit le texte du manuscrit original, dans l'ordre des feuillets, avec les corrections de l'auteur et les renvois aux éditions de Port-Royal (1670), de Bossut, de Faugère, de Havet et de Molinier; M. M. indique également en note les lectures et les fautes de ses prédécesseurs. Puis viennent, dans le même ordre, les pensées qui n'existent plus que dans les anciennes copies et celles qui ne figurent que dans les anciennes éditions. Le volume se termine par une table de concordance entre la nouvelle édition et les éditions antérieures. En un mot, M. Michaut n'a épargné aucun soin pour rendre son travail profitable; le grand public préférera sans doute toujours, à cette version des *Pensées*, l'édition Havet, la plus lisible en somme et la plus littéraire, pour ainsi dire, mais tous les amis de Pascal aimeront à consulter cet excellent travail, qui est bien près d'être définitif, éloge qui n'est pas faible, étant donné les difficultés toutes particulières de la tâche.

dans toute la littérature contemporaine, aucun cas aussi frappant de justice désintéressée.

M. R. a été récompensé de son désintéressement, car l'étude de Buckle lui a donné le désir de comparer les idées de son auteur à celles des contemporains qui ont traité les mêmes questions, et comme il a apporté dans cette enquête, neuve pour lui, un esprit ferme, pénétrant et libre de toute prévention d'école, il lui est arrivé de donner un des tableaux des doctrines sociologiques contemporaines les plus intelligents et les plus exacts que nous possédions.

L'ouvrage se divise en deux parties : 1° la défense de Buckle (chapitres I à XI et chap. XIII); 2° le « développement de la sociologie » (chap. XII, p. 366-517), qu'on peut traiter comme deux ouvrages distincts.

La défense consiste en une revue systématique de toutes les opinions émises sur Buckle, chacune accompagnée d'une critique détaillée. Elle commence avec les jugements sommaires sur l'ensemble de l'œuvre ou sur la méthode (Grant Allen, Tylor, Darwin, Macaulay, Bagehot etc.), puis viennent les examens critiques de Buckle, L. Stephen (article Buckle de la *National Biography*), Th. Parker, Vorländer, les critiques « académiques » (Fiske, Simcox, Pattison), Peschel le géographe; puis les « accusations d'ignorance » contre Buckle (Sumner Maine, Bancroft, Ingram), puis les critiques sur des points spéciaux (Flint, Droysen, Littré etc.); enfin les critiques portant sur la morale, la logique, la méthode. M. R. examine ainsi une quarantaine de critiques, grandes ou petites.

La discussion est conduite avec une conscience irréprochable. Elle commence par la citation du texte du critique (les français sont cités en français); les opinions du critique sont analysées avec précision et bonne foi, et quand elles sont exactes, M. R. se plaît à le reconnaître. (Voir par exemple son jugement sur la critique de Vorländer.) Après avoir consciencieusement rempli son devoir d'historien, en exposant exactement la pensée du critique, M. R. se laisse aller à son tempérament de polémiste. Il prend l'offensive contre les adversaires de Buckle et il se délecte visiblement à leur démontrer ou qu'ils n'ont pas compris Buckle, ou qu'ils l'ont mal lu ou qu'ils ne l'ont pas lu du tout. Et il a toujours raison. — Après quoi lui-même détaille les « erreurs réelles » de Buckle, celles qui ont été signalées par les critiques et celles que personne n'avait vues avant lui. Il conclut par une analyse pénétrante de la personalité de Buckle et par un « résumé synthétique » de toutes ses opinions réunies en un tableau où les propositions de Buckle (avec renvoi à son texte) sont placées en regard des « additions et modifications » proposées par un critique ou par M. Robertson.

Tout cela est écrit avec une verve, une franchise, une clarté, une force de logique qui rappellent la polémique du XVIIIe siècle. — C'est que M. R. se rattache à la tradition idéaliste et rationaliste de la fin du XVIIIe siècle, la tradition anglaise de Paine et de Godwin, interrompue

par la réaction contre la Révolution française et péniblement renouée au XIXe siècle. Il a conservé le culte ardent du XVIIIe siècle pour la justice et la sincérité, un culte désintéressé auquel il a sacrifié une brillante carrière politique et littéraire, car en faisant ouvertement une profession de foi athée, il s'est attiré l'inimitié active des puissances maîtresses de l'opinion en Angleterre. Il faut connaître le passé personnel de M. R. pour comprendre toute la portée de l'explication qu'il donne de l'acharnement du monde littéraire anglais à « enterrer Buckle » ; c'est « qu'il a enseigné à des centaines d'hommes non littéraires à considérer l'histoire d'une façon éclairée et réfléchie et à résister aux cent-une forces qui font la guerre au libéralisme intellectuel — la force du chauvinisme, la force du conservatisme de classes, la force de l'irrationalisme, la force du supernaturalisme déguisé, qui tous cherchent à duper la raison par une apparence de concession à ses habitudes ».

Le *Développement de la sociologie* est une histoire des doctrines sociologiques, sous forme d'analyses et de critiques successives des différents auteurs, quelques-uns étudiés en un paragraphe spécial (Comte, Spencer, Maine, le Play, Lester Ward), les autres réunis en groupes (précurseurs de Buckle, Allemands, Français, Anglais, contemporains).

A chacun M. R. applique sa méthode d'analyse serrée, de résumé concis et de critique précise. Il s'attache surtout à toucher les parties irrationnelles d'un système, il les découvre avec une pénétration et les montre avec une lucidité extraordinaires. Dans Aug Comte, il relève la façon « métaphysique » de traiter l'histoire en personnifiant des entités comme *chevalerie* et *catholicisme* et la prétention d'interpréter l'histoire avant de la savoir. Chez Spencer, il découvre le vice de méthode fondamental : expliquer l'évolution des sociétés humaines à la façon de l'évolution animale au moyen de l'*hérédité* et de la survie des plus aptes, en oubliant que l'*héritage* dans les sociétés constituées assure les moyens d'existence aux moins aptes. Il montre que ses conclusions politiques ne reposent ni sur une induction historique ni sur une déduction logique, que sa sociologie est fondée sur son tempérament personnel, elle « ignore trop de faits et de forces » pour s'élever au rang d'une « généralisation scientifique ».

La critique de Sumner Maine est une des parties les plus vigoureusement pensées de toute l'œuvre. C'est la démonstration de l'incohérence interne de toute la théorie de Maine sur les origines patriarcales des institutions et du droit, théorie née de la Bible (ce qui explique sa popularité dans le monde conservateur anglais), en contradiction avec la propre doctrine de Maine sur la formation du droit romain, qui elle-même est inconciliable avec sa façon de présenter l'évolution du droit grec. De même, sa doctrine sur la démocratie est faite de propositions contradictoires.

M. R. ne se laisse pas arrêter non plus par l'apparence de profondeur

des sociologues allemands. Il indique nettement les services de détail rendus par les philosophes et les érudits allemands, depuis Lessing et Kant jusqu'à Max Müller, et même il précise l'apport de Karl Marx (la doctrine du déterminisme économique). Mais il n'est pas dupe de Schœffle, de sa terminologie d'aspect technique, de sa construction systématique. « C'est un de ces grands livres qu'on ne peut guère acquitter du reproche d'être un grand mal. » Le résultat de tant de travail est une « allégorie plutôt qu'une analogie »; et M. R. note que les trois hommes qui ont entrepris d'expliquer la société comme un organisme, Comte, Spencer, Schœffle, sont arrivés à des résultats opposés.

Peut-être M. Robertson, après avoir été justement sévère pour les Anglais et les Allemands, aurait-il pu être moins indulgent pour les Français, non pas ceux qu'il appelle à tort « minor french sociologist », et qui sont au contraire presque tous des esprits considérables (St-Simon, Guizot, Ch. Comte, Proudhon, Tocqueville, Fustel, Renan, Taine), ceux-là il les comprend bien et les discute très librement. Mais dans les derniers paragraphes il en examine quelques-uns vraiment si « petits » qu'il aurait autant valu ne pas obliger le lecteur à les regarder. Il semble qu'il y ait chez M. Robertson, outre son goût pour l'esprit rationaliste et laïque des Français, une indifférence à la valeur générale des hommes et des ouvrages, qui lui permet de mettre sur le même plan et de discuter avec le même soin les théories des hommes considérables qui ont véritablement pensé et les productions puériles ou les compilations des commerçants en science. Cette absence de critique d'ensemble est d'autant plus frappante qu'elle est jointe à une pénétration et une vigueur de critique exceptionnelles dans le détail.

Les proportions des derniers paragraphes déroutent parfois un peu. Sans doute, il est légitime de consacrer un paragraphe à Le Play ou à Lester Ward, et les écrivains réunis sous le paragraphe commun « Sociologie continentale d'aujourd'hui » ont au moins toute la place qu'ils méritent. Mais les Anglais réunis sous le titre de « Minor sociologists », parmi lesquels Stuart Mill et Bagehot, sont bien entassés en comparaison de M. Letourneau qui a un paragraphe à lui (en compagnie d'« auteurs de précis » qu'on eût pu négliger sans inconvénient).

Mais, même dans cette partie, les critiques sont toujours justes et portent sur le fond même des systèmes. (Voir la critique de la théorie des races de Taine qui « représente un pas en arrière dans la science historique », celle de le Play, de Gumplowicz, et surtout celle de L. Ward.)

Il est à craindre que ce remarquable ouvrage ne soit pas estimé à sa valeur, il choque trop de préjugés anglais et déroute trop les habitudes d'exposition des spécialistes.

Ch. Seignobos.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 avril — 1897

Chabot, Histoire de Mar Jabalaha. — Ch. Michel, Recueil d'inscriptions grecques, I. — Stolz, Grammaire latine. — Lindsay, La langue latine; Courte grammaire latine. — Picavet, Roscelin. — Cogo, Conquête du Frioul par les Vénitiens. — Dorez, Le sac de Rome. — Foffano, Recherches littéraires. — L. Schischmanoff, Légendes religieuses bulgares. — Brückner, Histoire de Russie.

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Arghoun en Occident (1287), traduite du syriaque et annotée par J.-B. Chabot. Ouvrage suivi de deux appendices renfermant plusieurs documents concernant les relations du roi Argoun et du patriarche Jabalaha avec le Pape et les princes chrétiens de l'Occident. (Avec une carte et une planche). Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8, pp. vii-278.

L'histoire de la dispersion des Nestoriens en Asie, à la suite du concile d'Éphèse, est incontestablement l'un des chapitres les plus intéressants du développement des idées de l'Occident par les grandes routes qui mènent vers l'Extrême-Orient, que ces idées aient pris naissance en Europe même ou dans l'Asie antérieure, que les routes aient été prises par terre, voie des T'ien-chan, par mer en suivant la côte hindoustane. Nous connaissions déjà les progrès du nestorianisme par les monuments qui jalonnent la route de l'Issik-Koul, à travers les T'ien-chan jusqu'au Chen si : les travaux de Chwolson sont présents à la mémoire de tous et dans ces dernières semaines, M. Édouard Blanc nous rapportait de Nijni Novgorod les estampages du cimetière de Tokmak, ancienne capitale du royaume de Kiptchak. Nous apprenions quelle était la distance parcourue par le prosélytisme nestorien lorsqu'en 1625 on découvrit à Si-ngan-fou, une des capitales de la province chinoise de Chen-si, une pierre, élevée en 781, marquant l'introduction du christianisme dans la région, et donnant ainsi une date à ce qui n'était jusqu'alors qu'une simple supposition. Il est probable, sinon certain, que les grandes routes qui conduisent des T'ien-chan à Peking, nous révéleraient, surtout par des cimetières, semblables sans doute à ceux du Semeritche, en particulier dans le Chen-si et aux environs de Si-ngan-fou, l'extension du christianisme vers l'est sous forme nestorienne. Cette influence a eu son grand développement à l'époque des Youen (xiiie siècle). Les Nestoriens

avaient alors deux évêchés en Chine : l'un à Peking, l'autre dans le Tangout. L'influence des Mongols de Chine, et en particulier celle du frère de K'oubilaï, Houlagou, qui s'était emparé de Bagdad en 1258 et avait mis fin au Khalifat, devait exercer une action décisive sur le choix des patriarches et leur nationalité. *L'histoire de Mar Jabalaha et de Rabban Çauma*, publiée en syriaque en 1888 par M. Bedjan, prêtre d'origine chaldéenne, a été le point de départ des recherches de M. Rubens Duval, de Mgr Lamy, du Dr Van Hoonacker et de M. Th. Noeldeke. Mais M. l'abbé Chabot a voulu traduire le livre en entier, et la *Revue de l'Orient latin* doit recevoir des félicitations pour avoir donné l'hospitalité à son remarquable travail. Je ne puis, dans le peu d'espace qui m'est réservé — M. Rubens Duval ayant déjà parlé de cette publication, au point de vue syriaque, dans le *Journal Asiatique*, — que marquer l'importance de certains faits pour les historiens et les géographes médiaevistes de l'Orient. Abel-Rémusat a toujours été considéré, et à juste raison, comme faisant autorité dans le récit des relations entre les princes chrétiens et l'Asie, mais le suivre aveuglément ne saurait parfois conduire qu'à des résultats que les recherches modernes ne pourraient confirmer. J'ai déjà montré, par un fait, combien il était sujet à caution dans le détail : le Karakoroum des Mongols n'était pas, comme Rémusat le pensait, le Kara Balgasoun des Ouïgours ; l'abbé C. a prouvé que l'ambassadeur mongol qui remit au roi de France la lettre originale d'Arg'oun, n'était pas Rabban Çauma, comme l'avait cru Abel Rémusat, mais Buscarel. Naturellement, M. l'abbé C. ne pouvait reproduire la lettre adressée à Philippe le Bel avec la fidélité que l'héliogravure a permis d'obtenir dans le beau *Recueil de Documents* du prince Roland Bonaparte.

Il est toujours facile de chercher chicane à un auteur : je ferais peut-être un reproche à M. l'abbé C. de n'avoir pas assez lu les récits des voyageurs européens de l'époque mongole : Odoric de Pordenone (p. 209) et Maudeville? (p. 209), Plan Carpin, etc., ne sont cités que par suite de renvois à Abel-Rémusat ; le *Marco Polo* de Pauthier devait être contrôlé par celui de Yule. Khan-Baliq (p. 10) est aujourd'hui fort bien connu (cf. Yule et Bretschneider). Le Kara Kitaï (p. 12), méritait plus qu'une note sommaire. Les nombreuses sources chinoises, accessibles aujourd'hui par des traductions, n'ont été consultées que par l'intermédiaire de Pauthier, alors que beaucoup a été donné depuis. Les notes de l'ouvrage perdent donc de leur valeur ; elles sont trop arriérées comme géographie et histoire de l'Extrême-Orient. Le livre reste comme un document fort important, au point de vue spécial auquel je me place : examiner, à l'époque mongole, les différents courants politiques et commerciaux établis entre les différents peuples, et le développement des idées chrétiennes en Asie, que les révolutions et les guerres du milieu du XIVe siècle allaient arrêter, soit par terre, soit par mer. Nous devons penser qu'un travail aussi considérable — auquel nous n'adressons que

des critiques de détail, faites avec le parti pris d'un homme qui veut en savoir davantage sur une question plus importante qu'on ne le croit généralement, pour l'histoire des relations de l'Extrême-Orient avec l'Orient, — mérite d'être consulté et encouragé par tous les Orientalistes.

Henri Cordier.

Michel (Charles). **Recueil d'inscriptions grecques.** Fascicule I. Bruxelles, H. Lamertin, 1897, in 8° 192 p., 5 fr. (En dépôt chez E. Leroux, à Paris).

Voilà bientôt quinze ans qu'ont paru presque simultanément les *Greek historical inscriptions* de Hicks, et le *Sylloge* de Dittenberger. Le nombre des inscriptions s'est accru depuis dans des proportions considérables. Un nouveau recueil était devenu nécessaire. Il faut remercier M. Michel d'avoir entrepris cette tâche. Le premier fascicule témoigne du grand soin qu'il y apporte.

M. Michel s'est proposé avant tout de réunir le plus grand nombre possible d'inscriptions, sans dépasser les dimensions d'un volume commode à manier et peu coûteux. Il donne les textes sans commentaire. C'est une large place gagnée et sans grand dommage. A quoi bon répéter les commentaires des précédents éditeurs? la bibliographie suffit; et il vaut mieux réserver aux revues spéciales ceux qu'on pourrait ajouter. Les petits sommaires bibliographiques placés en tête de chaque inscription sont très complets. Aucune référence importante n'a été omise. D'autre part l'auteur ne se borne pas à reproduire les textes dans l'état où ils ont été laissés par le dernier éditeur. Il se reporte aux estampages. Certaines lectures sont plus exactes. On lui doit bon nombre de restitutions nouvelles. Les décrets athéniens (C. I. A. II, 1*b*, IV 1*b*.) relatifs aux Samiens, entre autres, sont sensiblement améliorés : et les restitutions font preuve d'une connaissance approfondie de l'épigraphie attique.

La classification qu'a adoptée M. M. est une innovation des plus heureuses dans un recueil de ce genre. Sous un premier titre : Relations internationales sont réunis les traités, conventions et arbitrages (nos 1-31), puis les lettres et rescrits de souverains (32-69). Un autre chapitre comprend les Lois et décrets, groupés géographiquement dans l'ordre même du corpus : Athènes (nos 70-135), Tribus et dèmes de l'Attique (136-155), Colonies athéniennes (156-165) Mégaride et Péloponnèse, 166-200). Le premier fascicule se termine avec une partie des décrets de la Grèce septentrionale (201-226). Les fascicules II et III doivent contenir le reste des lois et décrets, « les autres documents administratifs, et les principaux textes épigraphiques relatifs au culte et au droit privé ». Le cadre est précis et bien rempli. Peut être M. M. est-il un peu exclusif en écartant systématiquement les textes trop mutilés. Je lui reprocherais par exemple de n'avoir pas donné le traité

d'alliance entre Athènes et Kétriporis de Thrace Lyppéios de Paéonie et Gabros d'Illyrie (C. I .A., II. 66 *b*) de l'année 356 av. J. C., qui jette une si vive lumière sur l'état des hostilités à cette époque entre Philippe et Athènes, et qui offre tant d'intérêt pour l'histoire de la ville de Krenides (Philippes). Ce texte avait d'autant mieux sa place marquée dans un tel recueil, que les inscriptions font presque complètement défaut pour cette période. Peut être faut-il regretter aussi que M. M. ait pris le parti de s'arrêter à la conquête romaine. L'établissement de l'Empire eût été une limite plus naturelle. Cette critique aurait peu de portée s'il ne s'agissait que d'inscriptions historiques; mais pour les inscriptions relatives aux institutions la date importe peu, et M. M. serait ainsi obligé d'exclure des textes du plus haut intérêt. M. M. il est vrai entend cette limite *lato sensu* : certains textes du I[er] siècle av. J. C. figurent dans le premier fascicule. Il est permis de supposer que dans les autres il se montrera moins strict encore.

En résumé, ce recueil ne saurait être trop recommandé. Le rapide aperçu que j'ai donné du plan qui y est suivi, suffit à laisser entrevoir quels services il est appelé à rendre. C'est le complément des manuels d'antiquités grecques; le chapitre intitulé « Lois et décrets », par exemple, forme l'illustration la plus précise des *Staatsalterthümer* de G. Gilbert.

J. Delamarre.

Historische Grammatik der lateinischen Sprache[1]. Bearbeitet von H. Blase, J. Golling, G. Landgraf, J. H. Schmalz, Fr. Stolz, Jos. Thüssing, C. Wagener, A. Weinhold. I, 1 Hælfte, **Einleitung und Lautlehre**, von Fr. Stolz. I. 2te Hælfte, **Stammbildungslehre**, von Fr. Stolz. Leipzig, Teubner, 1894, 1895; xii-vi-707 pp. in 8. Prix : 14 Mk.

The Latin language: an historical account of Latin sounds, stems and flexions by W. M. Lindsay. Oxford, at the Clarendon press, 1894. xxviii-659 pp. in-8. Prix : 21 sh.

A short historical Latin grammar by W. M. Lindsay. Oxford, at the Clarendon press, 1895. xii-201 pp. in-16. Prix : 5 sh. 6.

La librairie Teubner a commencé depuis deux ans à publier une grande grammaire historique de la langue latine dont nous possédons présentement deux fascicules. Chaque partie a été confiée à un spécialiste. Une annonce, signée des trois directeurs de l'entreprise, MM. Schmalz, Wagener, Landgraf et une note insérée dans *l'Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik* de M. Ed. Wölfflin, (X, 150) nous font connaître le plan et l'état d'avancement du travail. Le deuxième volume, confié à M. C. Wagener et consacré aux formes,

---

1. La signature des cahiers porte le titre : *Wissenschaftliche lateinische Grammatik*; pourquoi pas *Historische lat. Gr.*?

paraîtra plus tard. Le troisième volume sera subdivisé en trois parties : 1° Introduction à l'histoire de la syntaxe (Golling), Bibliographie de la syntaxe historique et de la stilistique (Golling et Landgraf), Liste des éditions (Landgraf); ch. I, Sujet, Attribut, Accord (Golling); ch. II, Temps et Modes (Blase); ch. III, Voix du verbe (Wagener); ch. IV, Epithète et Apposition (Golling) : ce fascicule est promis pour l'automne de 1897; — 2° Syntaxe des cas (Golling et Landgraf) : automne 1898; — 3° Formes nominales du verbe (Weinhold), Prépositions (Wagener) : fin de 1898. Le quatrième volume, Syntaxe de la phrase, formera deux fascicules : 1° La coordination (Thüssing) : Pâques de 1899; 2° Subordination (Schmalz), Concordance des temps et attraction modale (Blase), Indices de la syntaxe : automne 1899. Le cinquième volume, Stilistique historique, sera tout entier l'œuvre de M. Schmalz ; il sera divisé en dix chapitres : Substantifs, Adjectifs, Pronoms et Numéraux, Verbes, Particules, Ordre des mots, Phrase et période, Pureté et propriété de la langue, Richesse et variété du style, Simplicité et brièveté de l'expression. Jusqu'à présent l'études des figures est en dehors du plan arrêté. Les auteurs jusqu'à Apulée seront entièrement dépouillés; après Apulée, on notera seulement les innovations.

On voit quelle place importante est faite à la syntaxe dans cette grammaire monumentale. Des chapitres isolés en ont été publiés déjà dans l'*Archiv* de Wölfflin [1] et font vivement désirer que les échéances indiquées ne soient pas reculées, comme il arrive trop souvent. Pour le moment nous n'avons qu'à nous occuper du volume de M. Stolz.

L'auteur est connu pour avoir publié (dans le manuel d'Iwan Müller) la première grammaire des formes latines où l'on ait mis en œuvre les résultats de la linguistique. Ici, il n'a eu à exposer que la phonétique et la formation des thèmes. Le caractère propre de ces 700 pages, c'est d'être un résumé consciencieux des théories des linguistes. Le philologue qui n'a pas sous la main Brugmann, trouvera l'essentiel dans Stolz, avec moins de personnalité et de maîtrise du sujet, mais avec un dépouillement plus minutieux et une indication plus détaillée des travaux antérieurs. On attendait quelque chose de plus d'un ouvrage que les noms des autres auteurs semblent annoncer comme tout pénétré de l'esprit classique, et ce sentiment prend une forme précise quand on compare Stolz et Lindsay. Il n'y a que demi-mal puisque les deux livres se complètent. Le danger de la méthode de M. S. était de résumer de bons travaux pour l'époque, comme ceux de Brambach, sans les contrôler ni chercher à les compléter. Je ne suis pas sûr qu'il ait été complètement évité [2]. Enfin, pour en finir avec les

---

1. VIII, 39 *Der Dativus commodi und der Dativus finalis* (G. Landgraf); IX, 17 : *Der konjunktiv des Præsens im Bedingungssatze* (H. Blase).

2. M. S. renvoie ainsi, p. 114, à la première édition du *Corpus*, non à la seconde, pour le tome I, parce qu'il emprunte son renseignement à Brambach, p. 71.

critiques générales, notons que la disposition du livre est obscure. Il n'y a pas de division en chapitres, mais la matière est morcelée par des titres et des sous-titres sans qu'aucun groupement favorise une vue d'ensemble. Le volume, grâce à l'index très bien fait qui le termine, est facile à consulter ; il l'est moins à lire.

P. 8, *poematorum* n'est pas seulement dans Accius, mais aussi dans Cicéron (Charisius 141. 31 K.). C'est sans doute la forme classique comme le prouve l'emploi exclusif du dat.-abl. plur. *poēmatis* qu'il eût fallu citer. — P. 23, l'opinion attribuée à M. Meyer-Lübke, sur l'existence d'une foule de nuances dans la langue parlée, a été très bien mise en lumière par M. Max Bonnet lui-même, *Latin de Grégoire de Tours*, p. 33. On fera bien de corriger ce qui est dit plus bas de l'influence du soldat romain par les observations de M. Bonnet, *l. c.*, p. 35 et n. 3. — P. 32, il est faux que « d'après les nouvelles recherches », le saturnien ne puisse plus être considéré comme un vers prosodique. Cette théorie a toujours des partisans et elle a réalisé des progrès continus, qui l'approchent de la solution à chaque essai nouveau en regard des incertitudes et des contradictions des diverses théories toniques. Voir le dernier ouvrage sur ce sujet, le programme de Lund 1895 : *De numero saturnio quaestiones*, par M. Zander. — P. 33, qu'entend M. S. par une fixité plus ou moins rigoureuse de la quantité, plus chez les poètes dactyliques, moins chez les poètes du théâtre ? Était-ce chose conventionnelle, que des traditions d'école pouvaient régler ? Comment alors doit-on se figurer la prononciation des mots latins ? Quand Cicéron conversait avec son ami Atticus, pouvait-il dire, s'il lui plaisait, *dŏminus* ou *domĭnus* ? C'est un péché assez fréquent chez les philologues, de raisonner sur ces questions de manière purement abstraite, en ayant dans l'esprit de petits signes typographiques sur lesquels on opère, sans chercher à se faire entendre à soi-même le son vraiment parlé autrefois. — La formule, donnée même page d'après M. Skutsch, de l'abrègement iambique ne me paraît pas bien intelligible. Le mot « folgt » est tout à fait équivoque. De plus l'accent n'a rien à voir dans ce phénomène, puisque l'on trouve des groupes comme *non enim illum*, dont les trois premières syllabes non élidées fournissent un dactyle. Le renvoi à Klotz, *Altröm. Metrik*, 21 qq., était inévitable ; mais il eût fallu mettre en garde le lecteur contre les confusions de la p. 41 ; Klotz n'a pas vu qu'il s'agissait dans la théorie qu'il discute de deux phénomènes absolument différents, mais qui reposent sur le même principe. — Il faut espérer qu'un philologue reprendra dans une autre partie de la grammaire le tableau qu'essaie de peindre M. S. des vicissitudes de la langue. L'histoire de la langue écrite, si sommaire qu'on la suppose dans une introduction, pouvait être racontée plus complètement dans le même nombre de pages. M. S. ne tient pas assez de compte des différences des genres ; il ne sait pas indiquer les détails précis qui font l'image nette. Ainsi, p. 46, il convenait de distinguer dans l'âge

d'argent le temps de Sénèque, ce que M. Schmalz appelle la renaissance classique (Pline le jeune, Quintilien), et enfin la victoire de l'individualisme avec Tacite. — P. 49, la reconstruction des latins provinciaux est acceptée sans restriction, comme si des fissures ne s'étaient pas déjà produites dans ces fragiles édifices. — P. 52, avant-dernière ligne, on pourrait ajouter plusieurs mots dont le plus important est *schema*, *schemae*. — P. 57, dernière ligne, lire : *operum*. — P. 63. le nom de Cassiodore est, pour le moment, *Cassiodorus* (non *Cassiodorius*). — Le § 50 (pp. 64-65) contient des idées très justes sur la portée du témoignage des grammairiens latins. On voudrait y ajouter une observation. Si les grammairiens de la décadence n'ont ni la valeur scientifique ni l'intelligence d'un Varron, en revanche des savants comme Varron, Verrius Flaccus, Palémon sont surtout des esprits systématiques. Avec une toute autre maîtrise que les abréviateurs d'*artes*, ils savent faire plier les faits dans des cadres préconçus, On doit tenir compte de ces dispositions quand on recueille leur témoignage. Il est surtout précieux quand il contredit leur théorie ou quand il porte sur des questions pour eux indifférentes. — L'exposé (pp. 55 sqq.) de l'histoire des études grammaticales dans l'antiquité latine n'est guère qu'une liste de noms avec la bibliographie récente. On aurait voulu y voir indiqués les courants d'idées qui ont porté ces théoriciens et ces érudits. Tout au moins, un renvoi au bel article de M. Schanz (*Hermes*, XXV, n° 1) sur les origines de la controverse entre anomalistes et analogistes eût été nécessaire. Il fallait marquer, d'abord, les tendances opposées qui ont fait naître le débat. Pour expliquer certaines incertitudes de doctrine, il n'était pas indifférent de savoir que les études grammaticales ont été introduites à Rome par le chef de l'école anomaliste et l'adversaire d'Aristarque, Cratès de Malles, tandis que le manuel de Remmius Palémon, devenu sous le règne de Tibère le livre classique, n'était qu'une adaptation de la Τέχνη de Denys le Thrace, un disciple d'Aristarque. Par contre, je ne vois pas quelle lumière particulière nous apporte la tables des *Institutiones* de Priscien donnée p. 65. M. S. abuse de ces tables. Il produit parfois l'impression d'un romancier qui tire à la ligne[1]. — P. 56, la supression du *Z* et l'introduction de l'*R* sont deux faits connexes. — P. 74, le ms. *B* de Plaute est certainement du IXe siècle. — P. 73, « on devra admettre que César a suivi dans ses écrits l'orthographe établie par lui ». Ce principe me parait très contestable et c'est trop vouloir prouver que de fonder l'inexactitude de nos manuscrits en semblable matière sur ce qu'on ne retrouve plus le génitif *Pompeiii*. En France, je connais bien peu de partisans de la réforme orthographique qui admettent dans l'édition de leurs œuvres complètes des formes comme *Vojirar*. Le témoignage des manuscrits est recevable toutes les fois qu'une forme possible, mais en désaccord avec les

1. Telle est encore la table du recueil de Dessau, p. 71.

habitudes des copistes, nous est conservée par hasard. Telle est la règle que l'on peut établir et elle est confirmée par l'observation de Jordan, citée p. 74. Dans le Vaticanus 3864, les déclamations du pseudo-Salluste présentent plus d'archaïsmes que les discours extraits des ouvrages authentiques. Dans l'archétype, la proportion devait être égale. Elle s'est modifiée par la suite, parce que le commencement du recueil était plus étudié dans les écoles de la fin de l'antiquité et du haut moyen âge. L'histoire des éditions imprimées des auteurs devenus « classiques » nous apprend comment s'altèrent les textes par une banalité progressive. Tout ce qui est rare, dès lors difficile, est éliminé peu à peu. — P. 76, pour Alexandre de Villedieu, il fallait renvoyer à la nouvelle édition publiée par M. Kehrbach dans les *Monumenta Germaniae paedagogica* (Berlin, 1893). — Même page, dans « Despanterius », je soupçonne notre *Despautères*. — P. 81, pourquoi les grammaires indiquées ici ne le sont-elles pas plutôt à la page précédente? — P. 90 sqq., M. S. aurait pu signaler quelques autres tentatives d'exprimer graphiquement la longueur des voyelles : par *h* entre la voyelle redoublée *uehemens*, *Ahala*[1]; par *n*, devenu simple signe de longue après *s* (*censor*=*césor*, et de là *Thensaurus*=θησαυρός); par *s* (*maslo*)[2].

De ces observations que j'ai limitées à l'introduction, paraît se dégager une impression d'ensemble. C'est que le livre de M. S. est une compilation. L'auteur nous donne ses notes, généralement complètes et claires. Il n'a fait effort ni pour les rectifier ni pour les dominer. Et cette impression subsiste quand on lit sa phonétique. C'est toujours le même procédé, la juxtaposition : de conclusions tirées de tous les travaux antérieurs. A peine si, dans ce domaine qui est bien le sien, M. S. discute de temps en temps ou émet une opinion propre. L'exposition gagne en sûreté. Mais ainsi se perpétuent d'assez fâcheuses habitudes. Je vais en citer deux exemples.

M. S. p. 315, paraît être embarrassé par deux passages de Festus qui nous donneraient la forme *pesna*=*penna*. Le premier est ainsi conçu (p. 244, 14 Th.) : « *Pesnis pennis*, ut *Casmenas* dicebant pro *Camenis* et *caesnas* pro *caenis*. » On lit dans le deuxième (p. 252, 7) : « *Pennas* antiquos fertur appellasse *peenas* (lire *petnas*)... Item easdem *pesnas* ut *cesnas*. » M. Fleckeisen (*Fünfzig Artikel*, 11) a corrigé le premier texte en lisant : « pesnis penis », ce qui paraît assez hardi à M. S. Il aurait été moins effrayé s'il s'était rendu compte que ces deux passages proviennent du dixième quaternion du manuscrit de Festus ; or ce cahier n'est plus représenté que par des notes de Pomponius Laetus conservées principalement dans l'édition d'Orsini (pp. 182 et 184). C'est O. Müller qui le premier a distribué ces notes, copiées à la suite, entre les différentes parties de l'œuvre de Festus auxquelles on

1. Lindsay, p. 54.
2. *Archiv* de Wœlfflin, III, 281.

peut les rapporter. On peut compléter la tentative faite par M. Fleckeisen d'éliminer l'équation *pesna*=*penna*. Le deuxième passage est un simple rappel du premier. C'est une addition, faite par un lecteur attentif, peut-être par Pomponius Laetus lui-même, qui a cru que le premier texte visait *penna*. La forme *pesna* n'est donc appuyée jusqu'à présent sur aucune autorité certaine.

Un autre mot qui a aussi fort inquiété les linguistes [1] est *cluens*. M. S. le cite (p. 138) comme se trouvant dans Plaute, *Men*. 572, 575; *Most*. 746. Il a emprunté ces indications à Georges, *Lexikon der lateinischen Wortformen* p. 142. Ce n'est pas le seul mauvais service que lui a rendu ce livre sans critique [2]. En fait, *cluens* n'est ainsi écrit qu'en un seul passage de Plaute et seulement dans le palimpseste : dans le *Trin*. 471. Partout ailleurs, le palimpseste a *cliens*, *clienta*, comme tous les autres manuscrits. Les manuscrits de Térence, dont l'un remonte aussi à l'antiquité, ne connaissent que la forme par *i*. Malheureusement le mot n'est pas employé dans le tome I[er] du *Corpus*. Je ne nie pas la possibilité de *cluens* : on m'objecterait *Cluentius*, quoique les deux mots soient peut-être sans rapport. Il semble seulement que dans l'état actuel de nos connaissances, *cluens* est trop peu garanti par les sources pour être allégué sans plus d'explication à l'appui d'une permutation dont il n'existe pas d'autre exemple : le changement de *u* en *i* dans la syllabe initiale et devant voyelle.

On a été très sévère en Allemagne pour M. Stolz, à tort, me semble-t-il. Son livre peut rendre de grands services comme recueil de matériaux non contrôlés. Je dois ajouter que la partie consacrée aux suffixes me paraît plus complètement à l'abri des critiques [3]. Les références sont exactes, autant qu'un usage assez long m'a permis de le constater. Il faut s'y reporter et vérifier chaque assertion. N'est-ce pas là le but de la bibliographie?

Le livre de M. Lindsay, dont un abrégé a paru plus récemment,

---

1. Cf. Leo Meyer dans les *Beitræge* de Bezzenberger, V, 176-183; Wiedemann, *das litauische Præteritum*, p. 138, n. 1.

2. Le premier coupable est Ritschl, *Opuscula*, V, 406 : est-il nécessaire de rappeler toutes les circonstances atténuantes! La méprise du *Lexikon* pourrait venir de ce que les références à la forme *cliens* de la table orthographique de l'*Apographum* de Studemund ont été affectées par distraction à la forme *cluens*, si cette table, parue en 1889, a été communiquée à Georges sur épreuve.

3. M. Stolz a entendu parfois d'une façon trop étroite la limitation de son sujet. Il n'indique pas, p. 481, que si les formes en *-anus* se sont seulement développées sous l'Empire pour donner des adjectifs aux gentilices, c'est qu'auparavant le gentilice servait d'adjectif : *horrea Sulpicia*. Schnorr (*Archiv*, I, 179 et 185), qu'il suit en cet endroit, n'a pas vu le rapport étroit qui unit l'histoire de la forme et celle de la fonction; il n'a pas compris qu'il fallait descendre jusqu'à Velleius pour trouver *Iulianae naues*, parce qu'auparavant l'on aurait dit, si l'adjectif avait été possible au lieu du génitif dans la syntaxe classique, *Iuliae naues*.

comprend l'étude des formes comme celle des sons. Mais il se distingue surtout de celui de M. Stolz par l'esprit dans lequel il a été exécuté. En ouvrant le volume on est agréablement surpris de voir citer tant de textes et d'auteurs latins dans un ouvrage de linguistique. M. L. unit la science des sources anciennes et celle des théories modernes à un degré où elles sont trop souvent séparées. Il est linguiste et au courant des doctrines enseignées en Allemagne autant qu'homme du monde. Il est en même temps fellow d'Oxford et a toutes les qualités d'un bon « scholar », philologue et humaniste : la critique du texte de Plaute ne lui est pas moins familière que la question de l'*n* sonnante. Aussi personne ne songera à lui reprocher de mal connaître les documents. Il y aurait dans son livre plutôt surabondance, si l'on pouvait jamais se plaindre d'être trop renseigné.

Ce caractère résulte dès l'abord de la place faite aux deux premiers chapitres, alphabet et prononciation : à eux seuls ils font un sixième du tout. M. Stolz avait consacré trente pages à ces questions si importantes pour l'étude et l'établissement des textes. Nous allons revenir sur le troisième chapitre, accentuation. Les suivants ont pour objet les sons latins représentant les sons indo-européens (*sic*, et non « indo-germaniques », terme moins exact, mis à part toute question étrangère à la science), la formation des thèmes de noms et d'adjectifs, la déclinaison des noms et des adjectifs avec la formation des degrés de comparaison et l'étude des numéraux, les pronoms, le verbe, les adverbes et les prépositions, les conjonctions et les interjections. C'est, comme on le voit, l'ordre traditionnel. Il est plus facile de le critiquer que de s'en affranchir. On est assez surpris de voir les conjonctions séparées des adverbes et des prépositions avec lesquels elles ont tant de points de contact. Un chapitre unique pour les mots invariables était préférable.

Ces chapitres comprennent deux parties : un texte d'exposition générale coupé par des observations imprimées en plus petits caractères et qui en sont comme les notes et la justification. C'est dans ces observations que se trouvent accumulés les résultats d'un dépouillement consciencieux des sources. On y trouvera les renseignements directs donnés par les auteurs, les témoignages des grammairiens latins, les faits relevés dans les tables du *Corpus*, dans les tables orthographiques et grammaticales des auteurs (prolégomènes de Ribbeck, *apographum*, de Studemund, etc.) dans le *Lexikon* de Georges, etc. M. L. a fait les plus louables efforts pour étendre la base de ses études. En dehors de la réédition de Neue, plus complète et plus détaillée, je ne connais pas de Thesaurus des formes latines qui soit comparable, et comme son cadre est plus large, Lindsay ne peut être remplacé par Neue. Le livre de Corssen, *Ueber Aussprache*, etc., est tout à fait annulé par un ouvrage moins développé sur la question particulière, mais postérieur aux grands travaux qui étaient à peine ébauchés en 1868. Un autre avantage que M. L. a sur ses devanciers est de pouvoir, grâce à sa connaissance par-

ticulière des langues italiques, placer en regard des faits latins les phénomènes parallèles des idiomes voisins. La seule critique que l'on pourrait lui faire serait d'avoir donné une bibliographie moderne très sommaire. Nous avons vu que M. Stolz a comblé cette lacune.

Je viens maintenant à une question qui tient une grande place dans le livre de M. L. et sur laquelle je regrette d'avoir à exprimer un sentiment contraire à celui de l'auteur. Il s'agit de la nature de l'accent latin. M. L. le définit un accent d'intensité. Cette doctrine est également celle de M. Stolz, comme de la plupart des linguistes et des latinistes de l'étranger. Je ne l'ai vue nulle part exposée avec autant de suite et une si grande abondance de détails que dans le livre de M. Lindsay; aussi l'occasion est bonne pour présenter quelques objections.

Les preuves citées à l'appui sont exclusivement des faits ou plus exactement l'interprétation moderne de ces faits. Ce sont principalement les affaiblissements des voyelles intérieures. Ces affaiblissements se produisent surtout dans les composés et dans les mots grecs. Ainsi Τάραντα est devenu *Tarentum* (maintenant *Táranto*). Mais de deux choses l'une. Ou l'accent s'est maintenu sur la première syllabe, contrairement aux lois de l'accent latin. Alors on ne s'explique pas l'affaiblissement de l'*a* accentué dans *Agrigentum* = Ἀκράγαντα, *Casenter* = Κασσάνδρα, *Ateleta* = Ἀταλάντη, *Catina* = Κατάνη, *scutula* = σκυτάλη, etc. Ou bien l'accent a changé de place (on dit aussi aujourd'hui *Taránto*) suivant les règles latines, et il faut expliquer l'*e* de *Tarentum*. Prenons maintenant une autre classe d'emprunts faits au grec. M. L. allègue, en preuve de sa doctrine, les changements de qualité *Sofía* (*i* accentué long) en regard de Σοφία (*i* bref), *idolum* (*o* bref) en regard de εἴδωλον. Il considère l'allongement de la syllabe accentuée comme un effet de l'intensité qui la frappe, l'abrègement de l'atone comme la conséquence opposée du même phénomène. Mais qui ne voit que nous avons affaire à un compromis? D'après les lois de l'accentuation latine, le premier mot ne pouvait avoir la brève accentuée ni le second une pénultième longue posttonique. Il n'y avait que deux solutions possibles : altérer la quantité ou déplacer l'accent. C'est la première qui a été adoptée. Quant aux mots latins, on cite les affaiblissements du type *ago* <*abigo*, mais les affaiblissements du type *facio* <*conficio*, *capio* <*aucupium* sont absolument comparables et cependant il atteignent des syllabes accentuées. La seule explication rationnelle de ces phénomènes me paraît avoir été donnée par M. Louis Havet. Les initiales latines étaient intenses et cette intensité les protégeait contre les altérations auxquelles elles étaient exposées en devenant intérieures. Mais cette intensité n'exclut pas un accent de hauteur, de même nature que l'accent grec antique et que l'accent probable de la langue mère.

La théorie de l'intensité de l'accent latin n'est contredite, au jugement de M. L., que par le « silence » des grammairiens (p. 151). Il y a plus que leur silence. Ils ont emprunté aux grammairiens grecs leur termi-

nologie, ce qui suppose la similitude des accents. Ils ont fait davantage ; ils nous ont laissé des descriptions minutieuses qui toutes se rapportent à un accent de hauteur. J'ai tort de dire « toutes » : Pompéius semble décrire un accent d'intensité. Mais il est du v[e] siècle après J.-C., à une époque où l'accent latin avait certainement changé de nature et était devenu ce qu'il est dans les langues romanes. M. L. cherche alors à repousser ces témoignages par deux objections : les descriptions sont traduites d'ouvrages grecs ; les auteurs de traités d'accentuation étaient rarement des Romains. A la première, on peut répondre qu'il est étonnant que tant d'écrivains n'aient jamais trahi la profonde différence des deux systèmes. Nous avons précisément chez nous un exemple de ce qu'une tradition d'école peut encore supporter de vérité grammaticale. Marmontel, dans ses *Éléments de littérature*, nie que le français ait un accent propre et en même temps il affirme que « le caractère de notre langue est d'appuyer sur la pénultième ou sur la dernière syllabe des mots [1] ». Un linguiste n'aurait pas de peine à tirer de telles assertions la vérité qui s'y trouve voilée. On ne sait trop à quels grammairiens convient la deuxième objection. Il y a une autre observation à faire, plus importante. Il faut distinguer entre les grammairiens de la décadence, copistes serviles de leurs devanciers, au milieu desquels Pompeius tranche comme une exception honorable, et les auteurs plus anciens qui, depuis Varron jusqu'à Quintilien, ont décrit l'accentuation latine. Ceux-ci peuvent être des écrivains systématiques ; leur accord sur un fait quotidien de leur langage ne peut être négligé sous le prétexte qu'ils s'inspirent des idées grecques.

Le premier témoin est Varron. Nous ne connaissons sa doctrine qu'à travers le pseudo-Sergius (Keil, IV, 525, 21 ; 531, 10 ; 532, 16). Il ne peut y avoir de doute sur le sens de ses affirmations ; mais, comme l'on peut contester l'authenticité du texte, je préfère ne pas insister [2]. Un document plus important nous a été conservé par Aulu-Gelle. Il nous rapporte qu'un polygraphe de la même époque, Nigidius Figulus, voulait distinguer par l'accentuation le génitif *Valéri* du vocatif *Váleri*, et il ajoutait cette explication : « Nam interrogandi (casu) [le génitif] secunda syllaba superiore tonost quam prima, deinde nouissima deicitur; at in casu uocandi summo tonost prima, deinde gradatim descendunt » (XIII, xxvi, 1). Dans ce passage, il n'est pas question de la nature de l'accent. C'est par manière d'explication et pour bien faire comprendre sa doctrine, que Nigidius décrit la voix se posant en haut

---

1. Marmontel n'admettait sous le nom d'accent que l'accent de hauteur. Voir le texte dans Weil et Benlœw, *Théorie générale de l'accentuation latine*, p. 4, n.

2. On rattache ordinairement la doctrine de Varron à celle de Tyrannion, l'affranchi de Terentia. Son ouvrage est mentionné par Cicéron *Att.* XII, 11, à la fin ; vi, 2. Il n'est pas prouvé que le livre de Varron n'est pas antérieur ; cf. Wilmanns, *De Varronis libris grammaticis* pp. 59 et 97. Si Varron lui a emprunté quelque chose, ce pourrait être seulement la théorie des quatre espèces d'accents.

sur l'aiguë et descendant ensuite vers le grave. Que le précepte soit, ou non, arbitraire : peu importe ; cette description ne rentre pas dans le système défendu et n'en a que plus de valeur. *Váleri*, avec sa finale longue, présente d'ailleurs une accentuation impossible en grec. Un contemporain de Varron et de Nigidius, Cicéron lui-même ne s'exprime pas autrement qu'eux, et il le fait dans un endroit de l'*Orator* où sa pensée est bien éloignée des questions grammaticales. Dans la partie du traité consacrée à l'action, l'auteur vient à parler du débit et de la cantilène qui doit accompagner la parole et varier avec les sentiments exprimés. « Volet igitur ille qui eloquentiae principatum petet et contenta uoce atrociter dicere et summissa leniter et inclinata uideri grauis et inflexa miserabilis ; mira est enim quaedam natura uocis cuius quidem e tribus omnino sonis, inflexo acuto graui, tanta sit et tam suauis uarietas perfecta in cantibus. Est autem etiam in dicendo quidam cantus obscurior,... ille, quem significat Demosthenes et Aeschines, cum alter alteri obicit uocis flexiones... » (*Or.* 56). Jusqu'ici il est question seulement de l'accent oratoire, de ce chant discret de la parole qui dispose en tout de trois registres, le grave, l'aigu et le passage de l'un à l'autre (tel est le sens de *inflexo* ; cp. *De or.* 2, 193 : « idem inflexa ad miserabilem sonum uoce. ») Mais Cicéron ajoute aussitôt la digression suivante : « In quo illud etiam notandum mihi uidetur ad studium persequendae suauitatis in uocibus : ipsa enim natura, quasi modularetur hominum orationem, in omni uerbo posuit acutam uocem nec una plus nec a postrema syllaba citra tertiam : quo magis naturam ducem ad aurium uoluptatem sequatur industria ». On reste toujours dans le même ordre d'idées, il s'agit encore de chant et de mélodie, comme le prouvent la transition *in quo* et l'expression *quasi modularetur*. Mais ici, c'est de l'accent des mots dont il est question et dont les règles essentielles sont indiquées en deux propositions. Ce n'est au reste qu'une simple observation faite en passant et Cicéron revient aussitôt à son sujet après avoir transformé sa digression en une preuve nouvelle en faveur des *uocis flexiones*. On ne peut imaginer une description plus claire et en même temps une allusion plus naturelle et plus dégagée de tout esprit de système comme de toute réminiscence d'une doctrine étrangère.

Un tel renseignement suffirait à lui seul. Quand on le trouve au centre d'une série de témoignages tout semblables, il les confirme d'un seul coup et ne permet plus les doutes. Cependant il est nécessaire de signaler l'interprétation inexacte donnée par M. L. d'un autre texte, celui de Vitruve, V, IV, 1-2. Dans ce chapitre du *De architectura*, est résumée une théorie générale d'Aristoxène sur deux espèces de mouvements de la voix. Aristoxène, et après lui, Vitruve, parlent musique, non pas accentuation. Cependant au milieu de l'exposition du musicographe grec, Vitruve intercale un exemple pour l'édification du lecteur latin et cet exemple se trouve être la description la plus claire de l'accent

circonflexe entendu comme accent mélodique. Pour le détail, et pour le texte exact de Vitruve, je n'ai qu'à renvoyer à l'article publié par M. Louis Havet (*Rev. de phil.*, I (1877), 276). Mais il est faux de dire que cette description est « borrowed apparently from Aristoxenus ». L'ensemble du passage est sûrement tiré d'Aristoxène, comme le dit Vitruve et comme le prouve la comparaison des deux ouvrages. Toutefois Aristoxène n'a pas plus songé à décrire le circonflexe grec qu'à citer *sol, lux, flos, uox*. Cette parenthèse est de Vitruve, ou probablement d'une source latine antérieure, Varron, d'après une récente conjecture de M. Ussing [1].

Nous arrivons enfin à Quintilien. Il donne les règles de l'accent latin et suppose constamment qu'il s'agit d'un accent mélodique ; il paraît même reprendre les expressions de Cicéron : « Est autem in omni uoce utique acuta, sed nunquam plus una nec unquam ultima ideoque in disyllabis prior » (*Inst. or.*, I, v, 29). Pour apprécier cette doctrine, on doit se souvenir que le manuel de Quintilien est avant tout un livre pratique. Il est assez difficile de concevoir une erreur du maître sur un point aussi important. On a vu dans un autre passage (XII, x, 33), le signe d'un changement dans la nature de l'accent. Quintilien compare l'accent grec avec l'accent latin : « Sed accentus quoque cum rigore quodam tum similitudine ipsa minus suaues habemus, quia ultima syllaba nec acuta unquam excitatur nec flexa circumducitur sed in grauem uel duas graues cadit semper » (lire sans doute : « graues < uox > cadit... »). « L'expression de Quintilien est vague, disent MM. Weil et Benlœw ;... nous croyons y trouver un indice que les Latins appuyaient quelque peu sur la syllabe aiguë et et que déjà leur accent s'acheminait vers l'accent moderne [2]. » L'expression *similitudine* et tout ce qui suit est parfaitement clair : Quintilien dit, ce qui est vrai, que l'accent latin est plus monotone que l'accent grec, parce qu'il jouit de moins de liberté dans les positions qu'il peut prendre. Reste le mot *rigore*. *Rigor*, au propre, désigne l'état de ce qui est rigide : dans la langue des arpenteurs, c'est la ligne droite. Au figuré, le mot est souvent un péjoratif de *constantia* : « (Pisoni) placebat pro constantia rigor » (Sen., *de ira*, 1, 18, 3) ; cp. Pline. N. H., 7, 18, 3. C'est aussi la fixité d'une loi immuable : « rigor disciplinae militaris » (Tac., *H.*, I, 83) ; « iuris rigor » (Dig. XLIX, 1, 19). *Rigor* est la sévérité des règles d'accentuation ; *similitudo* est la monotonie qui en résulte. S'il s'agissait ici de l'espèce de heurt produit sur l'oreille par l'accent d'intensité, on attendrait une toute autre expression, *asperitas* ou *impetus* par exemple. Ce passage ne nous renseigne donc pas sur la qualité de l'accent.

---

1. Je n'ai pas à examiner si l'hypothèse de M. Ussing est plus certaine que la doctrine généralement reçue jusqu'ici au sujet de Vitruve. Il suffit que l'auteur de la compilation, si c'est un faussaire du IVe siècle, ait puisé à une source plus ancienne.

2. Ouvrage cité, p. 9.

Il est prudent de s'arrêter à Quintilien. Si lui-même ne nous laisse pas soupçonner encore un changement dans la nature de l'accentuation, il n'est pas sûr cependant que l'évolution n'était pas déjà commencée. Les témoins de date plus récente sont au reste des compilateurs et des abréviateurs dont il faudrait déterminer les sources. J'ajoute seulement une indication qui parait avoir passé jusqu'ici inaperçue. On a signalé avec beaucoup d'à propos, que dans les mélodies grecques récemment découvertes, les sommets mélodiques sont des syllabes accentuées. « Dans un même mot, aucune syllabe ne peut porter une note plus aiguë que la syllabe tonique[1]. » On en a tiré un nouvel argument en faveur de la thèse de l'accent mélodique grec. Mais bien avant que MM. Monro et Crusius ne fissent séparément cette observation, M. d'Arbois de Jubainville avait remarqué une règle analogue dans quelques-uns des tons de la psalmodie ecclésiastique[2]. Moi-même, j'ai souligné l'un des résultats des travaux des Bénédictins sur la musique neumatique. Le système de notation le plus ancien est le développement d'un système d'accentuation purement mélodique[3]. Les recherches, dirigées en ce sens avec critique et prudence, fourniraient sans doute d'intéressantes données pour l'histoire de l'accentuation.

Il convenait d'insister sur ce chapitre du livre de M. Lindsay, parce que la doctrine exposée a des répercussions dans presque tous les autres. Quant au reste, on aurait bien peu de chicanes à faire à l'auteur, bien peu de lacunes à lui signaler[4].

Il a abrégé son grand ouvrage à l'intention des étudiants. L'abrégé ne contient guère qu'une exposition très claire des faits. Conformément à ce but pratique, les paradigmes et les tableaux ont été multipliés ; trois appendices ont été ajoutés : des spécimens d'ancien latin, une table orthographique et une table de la quantité naturelle des voyelles en syllabe fermée. Le livre est à recommander à ceux qui seraient effrayés par l'aspect du gros volume. C'est toujours à ce dernier qu'il faudra naturellement recourir si l'on veut poursuivre l'étude scientifique du latin.

Paul Lejay.

---

1. *Rev. crit.* 1894, II, 350.
2. *Mém. Soc. de linguistique*, V, 162.
3. *Rev. crit.*, 1892, I, 426.
4. P. 512, *edam* est une forme trop récente pour être considérée comme primitive ; M. Speyer a montré qu'elle n'était pas sûrement attestée avant Ovide. — P. 513, il n'est pas tout à fait exact de parler d'un suffixe *oi* d'optatif : il y a en réalité là un double suffixe : *o* + *i*. — P. 490, dans *sci-licet*, *uide-licet*, le premier élément n'est pas un thème verbal, mais un impératif, comme le prouve la construction de ces mots dans l'ancienne langue avec la proposition infinitive. — P. 570 et 608, on est surpris de voir M. L. admettre le barbarisme *quom*. — P. 617, *em* et *en* ne doivent pas être confondus (*Archiv*, VI, 25).

Picavet. **Roscelin philosophe et théologien d'après la légende et d'après l'histoire** (École pratique des Hautes-Études. Section des sciences religieuses). Paris, in 8°. 1896.

D'après V. Cousin, Hauréau, et tant d'autres historiens, nous tenions volontiers Roscelin pour un vaillant lutteur de la philosophie et même de la libre pensée, toujours ferme et indompté sous les anathèmes des conciles. Il n'y a là, paraît-il, qu'une légende de création toute moderne. En réalité, comme le démontre parfaitement M. Picavet, Roscelin vécut toujours en bon chrétien dans ses fonctions ecclésiastiques, n'encourut la condamnation d'aucun concile, se rétracta ou fournit des explications satisfaisantes quand on lui reprocha des doctrines suspectes, et peut être même ne pourrait-on affirmer qu'il tira jamais de ses prétendues opinions nominalistes les conséquences théologiques dont ses ennemis ont fait si grand bruit. Soit. Mais nous n'oserons suivre au-delà M. P. car il nous semble fort qu'il vaque ensuite sans s'en douter à l'élaboration d'une autre légende toute contraire : celle d'un Roscelin trop irréprochablement orthodoxe. On ne met pas des conciles en émoi, on n'ameute pas contre soi des foules, on ne risque pas de se faire lapider — comme l'assure Yves de Chartres — dans toutes les villes de France où l'on voudrait se fixer, sans avoir proféré quelque hérésie. Que l'on se rétracte devant la perspective du bûcher, comme le fera Galilée, rien de plus humain : mais cela ne saurait être pour l'historien une preuve suffisante d'orthodoxie, surtout lorsque, comme Roscelin, on continue à « défendre avec beaucoup d'ardeur — c'est Yves de Chartres qui le dit — son ancienne opinion dans des discussions clandestines » et que — comme le prétend aussi Abelard — on se garde « d'exposer ses doctrines en public pour préférer les murmurer à l'oreille ». Si ce que nous connaissons de cette doctrine ne nous autorise pas à la déclarer hérétique, nous n'avons pas davantage le droit, puisque nous ne conservons de Roscelin aucun écrit, de nier, contre toutes les affirmations de ses contemporains, qu'elle le fut. L'histoire des temps très religieux abonde en exemples de philosophes qui ont su être à la fois de parfaits croyants et de complets incrédules : peut-être Roscelin est-il simplement un de ceux là.

Raoul Rosières.

Gaetano Cogo. **La sottomissione del Friuli al dominio della repubblica Veneta** (1418-1420) con nuovi documenti. (*Extratto dagli Atti dell' Accademia di Udine*, s. II, vol. III, 1896). Udine, Doretti, 1896. 54 p. in-8.

Le roi Sigismond de Hongrie, empereur d'Occident, n'a guère démenti son origine chevaleresque. Ce fut un prince brillant et pompeux, qui aima la guerre pour elle-même, qui se donna largement en spectacle et

gaspilla sans profit aucun une extraordinaire activité. Des voisins pratiques mirent à profit les travers du romantique souverain.

Venise fut parmi les gagnants. Les Hongrois avaient provoqué une guerre par leur invasion de 1411. Après une courte trêve, les hostilités recommencèrent en 1418. Le lieutenant de l'empereur en Frioul, Louis, patriarche d'Aquilée, abandonné par son protecteur, qui était occupé de conciles, de pacifications, de projets éternels et inutiles, ne put opposer aux Vénitiens que la résistance opiniâtre des habitants eux-mêmes. Ces derniers finirent par s'en lasser, surtout après une expédition manquée des Hongrois, en 1419. Pendant que la Dalmatie devenait vénitienne, et que les Turcs ravageaient à leur gré les frontières du royaume durant l'absence d'un prince toujours occupé ailleurs que là où sa présence était nécessaire, Cividale se soumit le 11 juillet 1419, Sacile au mois d'août, puis Prata, Udine (juin 1420), Muggia et Aquilée elle-même (le 3 août). La « patrie du Frioul » devint une province de la République.

Tout cela est raconté d'une manière nouvelle et intéressante par M. Cogo. Il emploie presque toutes les sources imprimées (sont cependant laissés de côté les *Monumenta* de Ljubic, qui donne dans ses volumes VII et VIII des pièces regardant les négociations entre Sigismond et les Vénitiens, ainsi que les trois délibérations du Conseil des Dix pour supprimer le roi par un empoisonnement ou « d'une manière indirecte [1] »). L'inédit est aussi sérieusement employé, et l'appendice contient dix-huit documents, parmi lesquels il y en a d'importants.

N. Jorga.

Léon Dorez. **Le sac de Rome (1527).** Relation inédite de Jean Cave, Orléanais. (Extrait des *Mélanges de l'École de Rome*, t. XII). Rome, 1896, in 8° de 90 pp.

Depuis longtemps M. Dorez réunissait des documents inédits sur le sac de Rome; il vient de donner la meilleure partie de ses dossiers et a constitué un ensemble fort intéressant de pièces, reliées par une introduction où les nouveautés de détail ne manquent pas.

Le morceau principal est une relation latine d'un certain *Joannes Cavus*, originaire d'Orléans et établi à Rome, qui présente du dramatique épisode un tableau naïf et vivant. Le récit de Jean Cave vient compléter celui de César Grolier, édité en 1637, la lettre de Guillaume Du Bellay à l'amiral Chabot citée par Mignet et publiée pour la première fois intégralement par M. Dorez, enfin le journal anonyme édité par M. Omont dans les *Mélanges* de Rome de l'année précédente et qui se rapporte à la période qui a suivi le sac et à la campagne de Lautrec. C'est là, sur

---

1. *Monumenta spect. hist. Slav. mer.*, t. VIII (Agram, 1886), pp. 1-2, 6. Ces documents sont empruntés par lui aux *Secrets d'État de Venise*, publiés par Lamansky à Saint-Pétersbourg en 1884.

le sujet, une série de chroniques françaises, qui se complètent l'une l'autre et auxquelles on ne peut comparer que l'ensemble des documents italiens. M. D. a même ajouté du prix au journal anonyme, en retrouvant le nom du français qui l'a tenu et qui n'est autre que le fils de Jean Grolier, César, auteur de l'*Historia expugnatae et direptae urbis Romae.*

On trouvera dans les appendices, outre une note sur César Grolier et sa famille, une lettre de François Ier à Clément VII sur « les exécrables inhumanités commises contre le Saint-Siège apostolique », une lettre du cardinal N. Ridolfi, au chancelier Du Prat et le poème de Pietro Corsi sur les tragiques journées romaines.

L'introduction est à consulter sur les pertes éprouvées par les archives de la Chambre apostolique, par la Bibliothèque Vaticane proprement dite, par les bibliothèques et les archives privées, enfin par les librairies de la ville vendues à vil prix ou brûlées. Corsi datait son poème « ex Urbis cadavere »; les détails nouveaux apportés par M. Dorez nous expliquent les lamentations des écrivains et des savants d'Italie après le grand désastre.

P. de Nolhac.

Foffano Francesco, **Ricerche letterarie.** Livourne, Giusti, 1897. Petit in-8, de vi-341 p. Prix 3 fr. 50

Ce volume se compose de six études détachées; la première sur la chronique florentine de Marchionne di Coppo Stefani; la deuxième sur la cour littéraire qui se réunit autour du capitaine Bart. d'Alviano qui avait commandé les armées de Venise contre l'empereur Maximilien; la troisième sur les écrits publiés au xvie siècle en Italie pour et contre le *Roland Furieux ;* la quatrième sur Erasmo da Valvassone à qui Milton doit peut-être les canons dont il arme les anges rebelles; la cinquième, qui est de beaucoup la plus étendue, sur la critique littéraire en Italie au xviie siècle; la sixième sur la polémique soulevée en Italie par la *Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit* de Bouhours. — Dans la cinquième, où les considérations préliminaires auraient pu être fort abrégées, M. Foffano montre très bien, d'une part, l'étonnante activité scientifique d'une époque que l'on croit paresseuse parce qu'elle n'était pas énergique; d'autre part, il remarque fort justement que l'irrévérence de nombreux critiques du temps à l'endroit des classiques italiens ou anciens était l'effet de purs caprices plutôt que de doctrines arrêtées et qu'il n'y eut pas alors en Italie de véritables luttes d'écoles. (On trouvera des détails curieux sur les formes allégoriques données à beaucoup d'ouvrages critiques, p. 172-173; sur les pseudonymes, p. 180; sur les titres étranges, p. 181; sur les journaux littéraires qui, au reste,

traitaient presque exclusivement de science ou de théologie, p. 183-184; sur la déloyauté des polémiques, p. 196-197; sur les bibliographies et les biographies, p. 283 sqq.) — Dans la sixième étude, il faut noter l'équité avec laquelle M. Foffano fait observer à ses compatriotes que les bévues de Bouhours proviennent de son ignorance, de l'étroitesse de son goût, non d'un parti-pris contre l'Italie, et qu'elles ont été relevées par Hipp. Rigault et par M. Doncieux.

Charles Dejob.

Légendes religieuses bulgares, traduites par Lydia Schischmanoff [1]. 1 vol in-18. Paris, Leroux, 1896.

Ce volume fait partie de la collection de contes et de chansons populaires publiés par la librairie Leroux. C'est à coup sûr l'un des plus intéressants. Nous nous imaginons volontiers que les Bulgares ne s'occupent que de politique. C'est une grosse erreur. Ils savent fort bien que leur émancipation a été préparée par des savants, voire même par des maîtres d'école. Ils ont le culte des lettres. Ils comprennent que leur peuple est en train de subir une inévitable transformation, sous la poussée de la civilisation occidentale qui les envahit de tout côté; ils se hâtent de recueillir leur folk-lore pendant qu'il est encore intact. Les revues publient à l'envi des échantillons de dialectes locaux, des chants, des contes, des légendes. Le bulletin périodique de la Société des sciences de Sofia a déjà fourni une belle moisson. Un recueil plus vaste est publié depuis 1890 sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Il est intitulé : *Sbornik za Narodni Oumotvorenia, nauka i knijina* (Recueil de folk-lore, de science et de littérature). Commencé en 1889, il constitue aujourd'hui douze énormes volumes grand in-8 raisin, accompagnés de planches, de fac-simile, de photographies, parfois de notations musicales. C'est assurément l'un des meilleurs recueils édités dans les pays slaves. Les contes traduits par Mme Schichmanov sont pour la plupart empruntés à cette belle collection, et je suis heureux de l'occasion qu'elle m'offre de lui rendre un hommage bien mérité.

Mme Schichmanov est la femme d'un savant très distingué, qui a lui-même publié dans ce recueil un grand nombre de travaux sur l'histoire et la littérature populaire du peuple bulgare. Elle est la fille du regretté savant russe Dragomanov, qui passa les dernières années de sa vie à Sofia. Conseillée par ces deux guides excellents, elle a choisi les contes chrétiens, qui lui semblaient les plus intéressants; sa traduction a été revue en épreuves par M. G. Paris. Elle ne trahit nullement une plume

---

1. L'orthographe Schischm*anoff* est du fait de l'éditeur. Fille et femme de slaviste, l'auteur a écrit son nom Schischm*anov*.

étrangère. Les contes religieux des Bulgares sont particulièrement intéressants à cause des influences bogomiles et manichéennes qu'on peut y rechercher. A ce point de vue, ils demanderaient un commentaire. Dragomanov avait l'intention de l'écrire; la mort ne lui en a pas laissé le loisir. Sa fille a dû se résigner à publier une traduction pure et simple. Quelques-uns de ces contes auraient pu être omis (par exemple p. 132, celui de saint Alexis et non pas *Alexy*, qui ne diffère en rien de la légende bien connue en Occident). Certains mots bulgares auraient pu être expliqués (par ex. p. 144, les stroïnitsi — courtiers, arrangeurs de mariages [1]). Mais, en somme, tel qu'il est, le volume est curieux et sera certainement bien venu des folk-loristes auxquels le bulgare n'est pas familier. Pour ceux qui peuvent consulter les textes originaux, Mme Schichmanov a eu soin de dresser une table spéciale qui indique les volumes bulgares où on pourra les retrouver.

L. LEGER.

A. BRÜCKNER. **Geschichte Russlands bis zum Ende des 18 Jahrhunderts.** Tome In-8° Gotha A. Perthes, 1896.

Cet ouvrage fait partie de la collection d'histoire des États européens publiée par la librairie Perthes. Il comprend l'histoire générale du développement de la Russie depuis les origines jusqu'à la mort de Pierre le Grand. Ce n'est pas à proprement parler une histoire, mais une série d'études sur les premiers rapports de l'Europe et de la Russie; sur les éléments géographiques et ethnographiques du monde russe, sur les influences extérieures byzantines, tatave, occidentale qui se sont exercées sur elle. Il ne sera malheureusement pas continué. Une mort prématurée a enlevé Alexandre Brückner à l'âge de 67 ans. Il ne sera pas aisément remplacé. Né à Pétersbourg d'une famille d'origine allemande, il avait étudié aux universités de Heildelberg, d'Iéna et de Berlin. Il écrivait également bien le russe et l'allemand, il laisse dans les deux langues nombre de travaux justement estimés. En signalant ce dernier ouvrage, nous ne pouvons que rendre hommage à la science profonde de l'auteur, à l'agrément de son style. Tous ceux qui ignorent le russe ne pourront de longtemps s'occuper de la Russie sans recourir aux travaux allemands d'Alexandre Brückner.

L. LEGER.

---

1. P. 294, lire Chapkarev au lieu de Chapkaver.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 19 avril — 1897

WIEDMANN, Manuel du lituanien. — PISCHEL et GELDNER, Études védiques II. — Diophante, II, p. P. TANNERY. — Euclide, VI, p. MENGE. — Serenus. p. HEIBERG. — ODER, Un manuscrit des Hippiatriques.— Les décrets disciplinaires des anciens conciles, p. LAUCHERT. — BERNOULLI, Le concile de Nicée. — VAISSIÈRE, Robert Gaguin. — NOEL, La logique de Hegel. — BERNÈS, Sociologie et morale. — Lettre de M. Combarieu. — *Bulletin* : OERTEL, Le Jaiminiya ; Anabase, p. EDWARDS; FÜHRER, Sainte Deodata ; Le Musée belge ; FRANKLIN, Les animaux d'autrefois ; La Vie de Paris sous la Régence ; Œuvres de Schiller, p. BELLERMANN ; ARNOLD, Immermann ; BROCKHAUS, Une lettre de l'empereur Guillaume ; REBIÈRE, Les femmes dans la science ; GRISEBACH, Schopenhauer ; SPITZER, Études esthétiques ; WEINMANN, Réalité ; LILJEQVIST, Sophistique ; VAZEILLE, La question sociale ; RÉCÉJAC, La connaissance mystique ; HARKINS, Les archives du Vatican ; L. MARTIAL. Pour qu'ils soient des hommes ; Imprimés du cabinet de Reims, IV ; Daniel Sanders. Académie des inscriptions.

O. WIEDEMANN. **Handbuch der litauischen sprache** (Grammatik, texte, wœrterbuch). Strasbourg, Trübner, 1897. in-8, XVI-353 p. — Prix 9 mk.

La belle chrestomathie de Schleicher où des générations de linguistes ont appris le lituanien est épuisée depuis longtemps et ne répond plus à l'état actuel de nos connaissances. La publication d'un nouveau manuel pour apprendre le lituanien était attendue avec impatience : même après le livre de M. Wiedemann, la lacune n'est pas comblée.

Le progrès essentiel à réaliser sur Schleicher était l'introduction des dialectes. Les linguistes ne connaissent trop souvent du lituarien que la langue littéraire moderne, cette sorte de moyenne conventionnelle entre les dialectes occidentaux qu'a adoptée Kurszat dans ses publications. Mais seuls les parlers réels font foi au point de vue linguistique, seuls ils ont la valeur de documents. D'ailleurs, beaucoup de questions ne peuvent être résolues que par la comparaison des formes dialectales ; et le lituanien littéraire occidental ne suffit pas à résoudre certains problèmes dont le rapprochement des dialectes orientaux fournit immédiatement la solution. Il était donc nécessaire de donner des spécimens caractéristiques des parlers de chaque région lituanienne. Au contraire, tandis que l'on trouve chez Schleicher quelques textes dialectaux, M. W. s'en tient de parti-pris à la langue littéraire et choisit ses textes parmi les plus connus : 1° un long fragment de la traduction de l'Évangile revue par Kurszat, accentué suivant le système de Kur-

szat lui-même (p. 147-200; — 2° un choix de poésies de Donalëitis (p. 200-216); — 3° un choix de contes et de chansons tous empruntés à Schleicher (p. 217-256); ces deux dernières catégories de textes sont accentuées à la manière de Schleicher. — C'est à peine si dans la grammaire quelques rares allusions indiquent à l'étudiant la variété des formes dialectales; il arrive que ces formes ne soient absolument pas invoquées là où leur considération serait décisive, par exemple dans la question de l'accusatif pluriel des thèmes lituaniens en *-o-* (ancien *-â-*), p. 50. M. W. a écrit la grammaire de la langue vivante de quelques milliers de paysans uniquement d'après des livres, comme s'il s'agissait d'une langue morte conservée par des savants : en lisant cette grammaire on se prend à se demander quel a pu être le Pânini de ce sanskrit nouveau.

L'exclusion des dialectes entraînait logiquement celle des textes anciens écrits avant l'invention de la langue littéraire; l'élève de M. W. n'aura donc aucune idée des archaïsmes si intéressants que renferment les écrits de Dauksza ou de Szirwid. La bibliographie ne signale pas plus les publications de textes anciens que celles de textes dialectaux; la curiosité de l'étudiant n'est même pas éveillée.

Un second parti-pris, non moins désastreux que le premier, vicie toute cette grammaire. Au seuil d'une chrestomathie, on attend une description de la langue qui permette d'aborder la lecture des textes. M. W. s'est attaché à donner le moins de faits et le plus de théories qu'il était possible.

Sur les trente-sept pages qu'occupe la phonétique, l'étude de la prononciation en occupe deux, dont une consacrée à l'accent; en revanche, l'étude de l'ablaut en prend plus de six, comme si les alternances vocaliques étaient en lituanien un phénomène phonétique et comme si, même en indo-européen, la répartition des voyelles n'était pas due, dans une très large mesure peut-être, à l'analogie. Le reste est consacré à la discussion des origines indo-européennes de chaque phonème. En l'absence d'une grammaire comparée du lituanien, on pourrait savoir gré à l'auteur de cette partie de son travail si M. W. ne s'y était préoccupé surtout d'affirmer à nouveau celles de ses hypothèses qui ont paru le moins bien assises et qui ont été le moins généralement acceptées. Quant aux théories récentes d'autres savants, M. W. n'est guère disposé à les accueillir; plutôt que d'admettre l'explication si satisfaisante de M. Streitberg, il préfère considérer la première pers. plur. *sravime* (avec *i* bref) comme représentant un i.-e. *srovéyomen* (?).

De même en morphologie, l'auteur cherche moins à formuler les règles de formation qu'à indiquer des origines indo-européennes. Les verbes primaires, réguliers en indo-européen et qui sont en lituanien des verbes anomaux, sont mis au premier plan; les dénominatifs et déverbatifs, qui sont les seules formations vivantes, sont expédiés en quelques lignes. Les formules générales et précises qui serrent de près

les faits en les embrassant tous sont évitées : les verbes primaires à suffixe *-ja-* ont un prétérit en *-iau*, dont le vocalisme radical est déterminé par une règle très facile à formuler : si la voyelle du présent est longue ou en syllabe fermée, le prétérit a le même vocalisme : *dengiu*, *dengiau ;* si la voyelle du présent est brève et en syllabe ouverte, cette voyelle est remplacée au prétérit par la longue correspondante : *remiu*, *rêmiau ; vagiu*, *vogiau* ; *giriu*, *gyriau* (les exceptions telles que *guliau* étant très rares) ; M. W. ne formule pas cette règle parce qu'il tient à distinguer le cas de *srebiu*, *srébiau*. où, suivant lui, on est en présence d'une racine indo-européenne à *e* long de celui de *sżeriu*, *sżériau* dont la racine a un *e* bref : quoi qu'il en soit de l'histoire de ces formes, il est certain que, au point de vue lituanien, les deux cas sont pareils, et il est nécessaire de l'indiquer d'abord, quitte à montrer ensuite qu'il y a ici une confusion récente. Du reste l'*e* de *srebiu* a toujours été bref; la racine indo-européenne est * *srebh-* avec *e* bref comme le montrent l'intonation douce de *ur* dans lit. *surbti* et l'ο de gr. ῥοφέω. Quant à l'explication du type *rêmiau*, M. W. affirme que tous ces prétérits seraient analogiques du seul *êmiau* ; rien n'est moins vraisemblable; il n'est même pas certain que *êmiau* doive être reporté à l'indo-européen ; car c'est le prétérit normal d'un présent * *emje-* non conservé en baltique, mais très bien attesté en slave : *jemlje-*. On a ici un excellent exemple du défaut essentiel de la morphologie de M. Wiedemann ; les formules propres de la langue sont faussées et négligées au profit d'explications hypothétiques ou inexactes.

On est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que la morphologie doit être accompagnée d'une théorie de l'emploi des formes et d'une théorie de la phrase. On ne trouvera ni l'une ni l'autre chez M. Wiedemann. Après avoir appris dans la Chrestomathie comment on forme un génitif, l'étudiant devra chercher dans les grammaires de Schleicher et de Kurszat quel usage on en fait. Il y devra chercher aussi ce que signifie le terme *perfectif* qu'il rencontrera dans le lexique. — L'absence de toute indication sur la formation des noms est également une lacune grave.

M. W. a eu de plus un malheur ; le livre de M. Hirt sur l'accent indo-européen et, chose plus fâcheuse encore, la note de M. F. de Saussure sur l'accentuation lituanienne (*Idg. forsch.* VI, *Anzeiger*, 157) ont paru pendant l'impression du *Manuel*. C'est dire que la plupart des indications sur l'accent étaient arriérées avant même d'avoir paru.

Ces critiques nécessaires une fois formulées, on doit reconnaître que le *Manuel* de M. W. a été fait avec beaucoup de soin ; les défauts tiennent à des erreurs de principe plutôt qu'à des maladresses d'exécution. Il n'en serait pas moins aisé de multiplier les observations de détail dont voici quelques exemples : § 17 le *ja-* du serbe *jasen* ne peut pas reposer sur *ê*, mais seulement sur *á* ou *ó*. — § 40 il n'y a pas de rai-

son de tenir *visas* pour emprunté; le thème letto-slave est * *wiso-* dont l'*s* n'a rien à faire avec le *ç* de skr. *viçva-*; comme le montre le *sz* de polon. *wszystek*, l'*s* d'une partie des dialectes slaves résulte de la palatalisation de *ch* après voyelle palatale. Le changement de *ch* en *s* mouillée est parallèle à celui de *k* et *g* en *c* et *dz* mouillés qu'on observe dans les mêmes conditions (cf. *Idg. forsch.* IV, 46). — § 64 la chute de *w* supposée par lit. *szeszi* est indo-européenne. — § 69 A₁ on ne devrait plus chercher dans skr. *sanemi* une finale d'instrumental après l'observation de M. V. Henry (cf. Brugmann, *Grundriss*, II, 1432). — § 69 A b sur *akmens*, v. *Idg. forsch.* IV, 456 et suiv. — § 177 il était inutile de reproduire la liste des verbes athématiques donnée par M. Brugmann; le *Grundriss* dispense de publier de pareilles listes à propos de chaque langue; si M. W. tenait à cette réimpression, il devait au moins en éliminer les impératifs sanskrits en *-si* dont la valeur est nulle pour établir l'existence d'une flexion athématique (Bartholomae, *Idg. forsch.* II, 271 et suiv. — § 177 et suiv. le livre important de M. Ul'janov sur la *Signification des thèmes verbaux* n'est pas cité. — Dans le texte de l'Évangile, M. W. change parfois l'orthographe de Kurszat; il imprime ainsi *cza* (et non *cze*); *oras* (Mc IV, 17); *z'elmeni* avec *el* doux au lieu de *el* rude de Kurszat dans le texte et dans son dictionnaire. — Par une singulière bizarrerie, M. Wiedemann a jugé utile de signaler ceux des mots empruntés dont l'origine est claire; il ne dit rien de ceux qui, comme *laksztingala, brangvynas, jomarkas*, ne sont pas reconnaissables au premier coup d'œil.

A. Meillet.

Vedische Studien von R. Pischel und K. F. Geldner. II. 2. Stuttgart, Kohlhammer, 1897. In-8, x-142 pp. cotées 193-334.

J'ai rendu compte avec assez de détail des précédents fascicules de cette série[1] pour n'être pas suspect d'indifférence en me bornant aujourd'hui à une brève mention. L'esprit et la méthode demeurent les mêmes; et, s'il est permis de ne pas les approuver de tout point, au moins est-il interdit de les ignorer et faut-il même se féliciter de les voir ainsi représentés dans la science. Oui, il est bon qu'il y ait un Pischel et un Geldner pour ramener de force, fût-ce avec excès, sur le sol de l'Inde, les spéculations védiques qui risqueraient de se perdre dans les nuages de la préhistoire, et l'on ne rappellera jamais assez que les Védas sont hindous par la forme et le développement extérieur à ceux qui, comme moi, pensent qu'ils sont indo-européens par le fond et la substance. On souhaiterait seulement que le cri de guerre « l'Inde aux Hindous! » (p. 322) fût poussé plus à propos : il termine la discus-

1. Cf. *Revue critique*, XXIX (1890) p. 81, et XXXIV (1892), p. 425.

sion du sens de *vrâ* « femelle », selon M. P. et Bergaigne[1]; or il faut convenir que ce sens, exactement « celle qu'on recherche » ou « celle qu'on couvre », est beaucoup plus étymologique, partant plus indo-européen, que le sens « troupe » évidemment induit de la simple similitude extérieure avec *vrâta*.

Parmi les théories générales, je relève (p. 274) une intéressante suggestion de M. Geldner sur les *Kurznamen* ou noms communs abrégés : j'y rangerais pour ma part *dravinas* substitué à *dravinódâs* R. V. III, 7·10. Irréprochable en elle-même, elle offre cependant le danger de revenir à l'abus contre lequel Bergaigne n'a cessé de protester : multiplier, de par la *rûdhi* arbitraire, les sens d'un même mot, et méconnaître ainsi le pouvoir de la métaphore, aussi considérable au moins dans la poésie védique que dans toute autre. Le sens « étable » une fois admis pour *ûrvá*, on conçoit fort bien que la caverne où les vaches sont prisonnières soit dite une « étable », ou que les eaux célestes, qui sont des vaches, soient censées « se rendre à une étable commune ». Que la métempsychose soit déjà une croyance védique et que la prairie asphodèle n'ait point d'équivalent dans le Véda (p. 289), cela est bien possible, encore qu'elle offre tous les caractères d'un mythe indo-européen et même primitif ; mais il nous en faudrait d'autres preuves que le sens « chemin » attribué à *gávyûti* dans une stance (R. V. X. 14. 2) où dès lors figureraient à la file trois mots différents avec le sens invariable de « chemin ». L'art des ṛshis n'est pas aussi fruste. Partout où apparaît le verbe *cat*, il implique l'idée, sinon expressément de « se cacher », au moins de « marcher à la dérobée » : l'ajouter à l'innombrable légion des racines qui se glosent par le simple *gatau*, c'est faire bien de l'honneur à la tradition indigène; mais il semble excessif de produire à l'appui un passage de l'Atharva-Véda (p. 301) parfaitement inintelligible et probablement corrompu[2]. Sur le double sens de *írina* « trou dans le sol ou dans une table à jeu » (p. 225), je ferai remarquer qu'il y a dans l'hymne du joueur une série de paradoxes apprêtés où ce double sens joue un rôle : (R. V. X. 34. 9) on jette les dés *en bas*, et ils frappent *en haut* (puisque leur point frappe le joueur en le faisant perdre); ils n'ont pas de mains, et ils frappent le joueur qui a des mains; ce sont des tisons, on les jette « au trou » (où ils devraient s'éteindre), et ils en sortent brûlants (ils brûlent le cœur du perdant). La pointe du milieu, qui est sûre, nous garantit les deux autres.

---

1. Dans mon dernier article j'avais relevé cette coïncidence (p. 427 i. n.) et renvoyé à la discussion approfondie du mot *vrâ* publiée dans *Quarante Hymnes*, p. 14. Mais M. P., qui la reprend parfois exactement dans les mêmes termes, ne paraît pas en avoir pris connaissance. C'est ainsi qu'il aurait pu déjà trouver dans ma traduction de l'A. V., VII, p. 45, le mot *khilyá* traduit avec son vrai sens « comme des vaches éparses en la friche », et je suis fort heureux de m'être rencontré par avance avec lui (p. 205) sur cette interprétation.

2. A. V. IX. 5. 9, et cf. V. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 94 et 135.

M. Pischel a tracé son sillon dans le védisme. Il aura certainement des imitateurs, il en a déjà : souhaitons-leur à tous la même largeur d'orientation dans l'ensemble de la littérature sanscrite.

V. Henry.

The Student's Dictionary of Anglo-Saxon, by Henry Sweet. Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8 carré, xvi-217 pp. Prix net : 8 sh. 6 (cartonné toile).

Un dictionnaire anglo-saxon signé du nom de M. Sweet se passe de recommandation. Il est seulement regrettable qu'il paraisse si tôt à la suite du remarquable dictionnaire de M. Clark Hall [1], auquel d'ailleurs l'auteur, sous des réserves un peu âpres, rend pleine justice et avoue devoir beaucoup. Mais le sien est près de moitié moins cher. Il est vrai qu'il a réalisé la brièveté, qui était la condition indispensable du bon marché, par l'impitoyable suppression des épels divergents des manuscrits : un mot n'apparaît chez lui que sous une seule forme, tantôt la plus usuelle, tantôt la plus correcte, et l'étudiant est invité à se reporter à une liste de *Variations of spelling* (p. xiv) pour savoir sous quelle graphie il doit chercher le mot que l'ordre alphabétique ne lui fournit pas sous l'orthographe admise dans le texte qu'il traduit. Une série d'artifices ingénieux complète le système et renseigne sur les détails qui intéressent essentiellement la lexicographie : c'est ainsi qu'une indication * *bríesan* suivie d'un *y* long indique que, dans l'orthographe correcte d'ancien Wessex, le verbe devrait être *bríesan*, mais qu'il ne se rencontre nulle part que sous la variante *brysan* (*y* long). Tout cela, on le comprend, sauve beaucoup de place. On se demande pourquoi l'auteur, s'épargnant la mention « verbe fort » et la remplaçant par un simple chiffre de classe, a interverti l'ordre généralement suivi dans les classes de verbes forts, de telle sorte que le type *fall* vient en tête et le type *choose* au 7e rang Il y a là de quoi déconcerter certaines habitudes prises. En somme, M. Sweet nous assure lui-même que son dictionnaire est « le plus digne de confiance qui ait paru jusqu'à ce jour », et nous n'avons aucune raison de ne pas l'en croire sur parole.

V. Henry.

Diophanti Alexandrini opera omnia cum graecis commentariis edidit P. Tannery. Vol. II ; Leipzig, Teubner, 1895 ; xlvii-298 p.

Euclidis opera omnia ediderunt I. L. Heiberg et Menge. Vol VI, Euclidis *Data* cum commentario Marini et scholiis antiquis edidit H. Menge. Leipzig, Teubner, 1896 ; lxii-336 p.

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXIX (1895), p. 29.

Sereni Antinoensis opuscula, edidit et latine interpretatus est I. L. HEIBERG. Leipzig, Teubner, 1896. XIX-303 p.
(Ces trois volumes font partie de la *Bibl. script. graec. et rom. Teubneriana*.)

I. Le savant éditeur de Diophante, M. P. Tannery, a publié un second volume contenant quelques fragments attribués à Diophante, les témoignages des anciens sur ce mathématicien, parmi lesquels les scholies aux épigrammes arithmétiques de l'Anthologie (Didot, t. II, ch. XIV), une paraphrase de Pachymère, les scholies de Planude et d'autres scholies anciennes, dont la dernière, qui envoie Diophante au diable (p. 260), pourrait bien avoir son pendant en maint livre classique. L'introduction expose d'abord ce qui a rapport aux morceaux contenus dans ce second volume; revenant ensuite sur des points qu'il avait promis de traiter avec plus de détails, M. T., dans les derniers chapitres, établit la filiation des manuscrits et complète ce qu'il avait à dire sur les signes abréviatifs et les confusions auxquelles ils ont souvent donné lieu, ainsi que sur la notation des fractions; ses observations sont éclairées par des références au premier volume. C'est également au premier volume que se rapporte l'index final [1].

II. Le tome VI des œuvres complètes d'Euclide (on sait que le tome VII l'a précédé), renferme les *Données*, suivies du commentaire de Marinus et des scholies. M. Menge les donne au public après Hardy, Gregory et Peyrard, et il n'était pas inutile en effet de republier ce texte, bien que l'édition de Peyrard ait déjà constitué un notable progrès sur les précédentes. Mais l'éditeur français, que M. M. apprécie à juste titre, n'a pas su tirer tout le parti convenable du *Vaticanus* 190 (P); soit défiance de lui-même, soit confiance exagérée dans les travaux de ses prédécesseurs, soit enfin manque de rigueur critique, il n'a pas su ou pas voulu s'écarter suffisamment du texte de Gregory, qui lui-même, selon toute probabilité, s'est beaucoup servi de celui de Hardy. C'est ainsi que les erreurs se perpétuent; et c'est pour cette raison surtout que la présente édition doit être accueillie avec faveur. Elle repose sur une collation attentive de P, et l'appareil critique reproduit en outre les leçons de cinq autres manuscrits importants. Le commentaire de Marinus est également établi sur P. Dans des prolégomènes étendus, M. M. fait l'histoire des manuscrits des *Données* et du commentaire, au nombre de 38 (non compris P et les cinq ci-dessus mentionnés), qu'il a collationnés et examinés pour la plupart; il étudie longuement ceux de ces manuscrits qui contiennent la recension de Théon, encore d'ailleurs

1. P. 8, l. 26, lire τῶν; 39, 3 παρέστατ' < ἂν > διαλύσεις ; 40, 15 πολλαπλασίασον ; 76, 18 προηγεῖτ' ἄν ; 79, 2 πολλαπλασιασθέντος ; 84, 11-12 δυναμοδύναμιν (au lieu de δυναμοδυναμοστόν) ; 87, 11 ἡμιόλιος ; 87, 13 τοῦ ς (au lieu de τοῦ x) ; 88, 9, τὸ πρόβλημα ; 88, 21 ὑποδεκαπλασιεπίτετον ; 203, 4 ἀνάπαλιν ; 203, 7 τὰ δέ ; 214, 26 ὑπερβέβηκεν ; 284, 4 d'en bas $a^2 + b^2 = c^2$. P. 84, 15 après ἀριθμόν y a-t-il dans le texte une lacune, ou un oubli du copiste, ou bien est-ce le typographe qui a sauté la phrase ἐπὶ δὲ δυναμόκυβον, δύναμιν ?

imparfaitement connue, et termine par une brève analyse des traductions et éditions antérieures. Les pages XVIII-XXI donnent les leçons de la seconde main du *Vaticanus* 204 (Vat. x[e] siècle) « quem constat sæculo XV et audacter interpolatum et perite correctum esse ».

III. Tout en poursuivant la publication des œuvres d'Euclide, M. Heiberg nous donne encore d'autres œuvres des mathématiciens anciens. Le présent volume contient deux opuscules de Serenus, qui vivait, comme l'a justement conjecturé M. Tannery, au IV[e] siècle. Ces deux opuscules sont *de Sectione cylindri* et *de Sectione coni*. M. H. en a établi le texte, déjà publié une première fois par Halley, sur le cod. *Vaticanus* 206 (V), en y suppléant, pour certains passages indiqués p. VIII, où le texte de V est d'une main plus récente, par un autre *Vaticanus* (203, v), qui lui fournit également un certain nombre de figures. Le texte est accompagné d'une traduction latine. Une conjecture (c'est mieux qu'une conjecture, tellement elle est certaine) rectifie le nom de la patrie de Serenus : il ne faut plus dire, comme précédemment, Serenus *Antissensis* ou *Antinsensis* (Ἀντισσέως), mais Antinoensis (Ἀντινοέως), d'Antinoeia ou Antinoupolis, ville d'Égypte fondée par Hadrien.

My.

Anecdota Cantabrigiensia, edidit et commentatus est Eug. Oder. Progr. Berlin, Gaertner, 1896. 31 p. in-4.

M. Eugène Oder, de Berlin, avait préparé une édition des Hippiatriques grecques ; il avait recherché et étudié les mss. qui devaient lui servir pour cette publication ; comme ses occupations et l'état de sa santé ne lui font pas prévoir à une date prochaine l'achèvement de l'édition, il en a détaché ce qu'il a trouvé d'inédit et de plus intéressant dans un ms. de Cambridge ; de là un article du *Rheinisches Museum* [1], et aussi le présent programme.

Dans l'article, M. O. a donné une description détaillée du ms. ; il en signale l'importance, qui vient surtout du grand nombre de morceaux inédits qu'il contient (441). M. O. en précise le caractère ; il montre le rapport des données nouvelles du *Cantabrigiensis* avec les traités classiques de Varron et de Columelle (autrement dit les ouvrages inspirés de Magon, notamment à propos de la description du bon cheval et du mauvais cheval, où, de part et d'autre, les caractères sont énumérés dans le même ordre et presque dans les mêmes termes.

Dans le programme, M. O. donne comme spécimen les six chapitres qui se trouvent aux premières feuilles du ms. et qui traitent du dressage des chevaux. Il institue, comme il l'avait annoncé dans l'article [2], une

1. T. LI (1896), p. 52-69, De Hippiatricorum codice Cantabrigiensi.
2. P. 57, en haut.

omparaison avec les autres auteurs, afin de prouver que tous ces textes remontent à une source commune, qui n'est pas trop mal conservée dans le ms. de Cambridge. Il constate notamment que ce ms. dérive d'une source à laquelle ont puisé les *Geoponica*, dont nous avons signalé récemment une nouvelle édition [1], et aussi les autres ouvrages des Romains sur le même sujet.

M. O. s'adresse au public sans beaucoup de confiance. « Qui lit maintenant les programmes? » nous dit-il lui-même, au début du sien. D'autre part, intéresser les modernes à une étude sur les hippiatriques anciens, quelle entreprise ardue! Pour nous donner du cœur, M. Oder nous rappelle cette assertion de Végèce, que les maladies des hommes ne diffèrent pas beaucoup de celles du cheval. L'argument lui réussira-t-il près des lecteurs? Je me borne à le renvoyer des vétérinaires aux médecins.

E. T.

Sammlung ausgewæhlter Kirchen und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, unter Leitung von Pr. G. Krüger, XII Heft:

Die Kanones der wichtigsten altkirchlichen Concilien nebst den Apostolischen Kanones. Herausgegeben von Friedrich Lauchert. Freiburg i. B. u. Leipzig, 1896; J. C. B. Mohr. xxx-228 pp. in-8. Prix : 3,50 mk.

Das Konzil von Nicæa; Habilitationsvorlesung von C. A. Bernoulli. Friburgi. B. u. Leipzig, 1896; J. C. B. Mohr. 36 pp. in-8. Prix : Mk. -, 80.

Un recueil des anciens conciles avait sa place marquée dans l'excellente collection que dirige M. Krüger, à côté des *Analecta* si commodes publiés par M. Preuschen. M. Lauchert s'est chargé du recueil des décrets disciplinaires. On y trouvera les canons apostoliques (Const. apost., VIII, xlvii); les conciles d'Elvire, Arles 314, Ancyre 314, Néocésarée, Nicée 325, Antioche 341, Sardique, Laodicée, Gangra, CP 381, Éphèse 431, Chalcédoine 451, *In Trullo* 692, Nicée II 787, les trois premiers de Carthage, Saragosse 380, Tolède 400, Valence 374, Nîmes 394, Turin 401. Les textes sont publiés d'après les éditions les moins suspectes; on sait, en effet, que, pour la plupart, il n'existe pas, à proprement parler, d'édition critique. En appendice, M. L. donne les variantes des diverses éditions. L'introduction fournit, sous une forme concise, les renseignements historiques nécessaires. La bibliographie ne mentionne que les publications anciennes importantes; elle vise à être complète pour les temps modernes. Le mémoire de M. Duchesne, *Le concile d'Elvire et les flamines chrétiens* (*Mélanges Renier*, 1887, p. 159), qui discute et explique l'attitude du concile à l'égard des actes de culte païen, a échappé à M. L.; c'est le sort ordinaire des travaux

1. *Revue critique*, 1896, I, p. 7.

enfouis dans les volumes de mélanges. Sur le caractère de ce qu'on appelle le quatrième concile de Carthage, il y avait lieu de renvoyer non plus aux Ballerini ou à Hefelé (p. XXVII), mais à Maassen et surtout à M. Malnory, qui a montré que ces canons sont un règlement édicté par Césa re d'Arles (*Premier congrès scientifique international des catholiques en 1889*, II, 428; et surtout *Saint Césaire, évêque d'Arles*, Paris, 1894). Ce règlement est des premières années du VIe siècle. Mais ce sont là des lacunes peu importantes. Le recueil de M. Lauchert rendra les plus grands services. Il serait à souhaiter qu'il fût complété par un choix des textes dogmatiques les plus importants avec les signatures des évêques. Ces dernières indications ont un grand intérêt pour l'histoire des églises.

Dans sa leçon d'ouverture, M. Bernoulli a cherché à faire revivre les personnages et les principaux incidents du concile de Nicée. Une telle entreprise ne va pas sans une part d'exégèse personnelle, qui offrirait ample matière à discussion. Les notes où l'auteur indique quelques-unes de ses autorités ne font guère que poser les questions : ainsi la n. 1, sur les sentiments religieux de Constantin, reproduit le jugement de Burckhardt, que M. B. fait sien. Burckhardt s'est, je crois, représenté Constantin trop exactement comme un homme d'État moderne. L'empereur avait un esprit d'une grande portée politique, il serait bon d'ajouter qu'il avait aussi une âme de barbare. Mais il faut surtout recommander aux historiens la note 8, sur les divergences qui existent pour les signatures entre Socrate et les actes. M. Gelzer, qui prépare une édition des Pères Nicéens, a communiqué à M. Bernoulli des remarques intéressantes sur ce désaccord. Il s'agit, en effet, de savoir en quelle qualité Hosius de Cordoue figure en tête de la liste.

P. L.

P. de Vaissière. **De Roberti Gaguini ministri generalis ordinis sanctae Trinitatis vita et operibus.** Chartres, Durand, 1896. XI-106 p. in-8.

Le livre de M. de Vaissière dépasse les limites de l'indulgence qu'on accorde volontiers aux thèses latines de doctorat. L'auteur n'a presque rien fait pour préciser, contrôler ou enrichir les renseignements fournis par les précédents biographes de Robert Gaguin; il n'a même pas pris la peine de lire de près ses ouvrages, pour en tirer tous les renseignements autobiographiques qu'ils contiennent. Nous aurons trop souvent l'occasion de le montrer en suivant M. de V. dans son examen de la vie et des œuvres de Robert Gaguin.

M. de V. place la naissance de son personnage entre les années 1420 et 1425. Ces dates nes auraient s'accorder avec un passage d'une lettre à Arnoldus Bostius[1], où Robert Gaguin se déclare âgé de cinquante-trois ans. Il est

1. *Roberti Gaguini Epistolae et Orationes*, 1498, fo. 52, vo. C'est l'édition dont se sert M. de V. et à laquelle nous renverrons toujours au cours de l'article.

vrai que la lettre n'est pas datée. Mais on peut, pour diverses raisons, la croire à peu près contemporaine d'une autre lettre au même personnage (fo. 48, v°), où Gaguin parle d'une églogue que Faustus Andrelinus vient de composer; or, l'églogue parut en 1494 et cela ne permettrait pas de faire naître Robert Gaguin avant 1440. Si l'on accepte cette date, il est peu probable qu'en 1467 ou 1468, le jeune homme ait déjà pu être doyen de la Faculté de Décret (p. 5). Et de fait, un document publié par M. de Laborde nous apprend qu'à cette époque « Frere Robert Gagin » était « religieux du monastère à la Motte ou Bois » (*Les ducs de Bourgogne*, I, p. 499). De même, il est bien certain qu'il enseigna la rhétorique et eut Reuchlin pour élève; mais ce fut en 1473, et non vers 1465, comme le veut M. de V. [1]. Sa carrière professorale ne doit guère avoir commencé avant cette année-là : son temps et son activité avaient été jusqu'alors employés tout entiers au service de l'ordre des Mathurins, qui lui confia plusieurs missions hors de France. M. de V. connaît seulement celle d'Espagne; mais si elle n'a été précédée d'aucune autre, comment expliquer cette phrase d'une lettre à Ioannes Nauellus, qui a été écrite au retour du voyage d'Espagne : « Arbitrarisne suauissimum esse ponere ante oculos amici quae *in mediis Alpibus*, item *apud Ligures, Tuscosque*, deinde *apud Teutones*, mox in *ulteriore Hispania*, et passus sum mala, et deo uolente bona suscepi »? (*Epist. et Orat.*, fo. 4, v°). Comment, enfin, M. de V. peut-il dire (p. 10) qu'à partir de 1468, quatre années de la vie de Robert Gaguin nous échappent, quand nous savons par un témoignage contemporain qu'il était à Rome en 1471 [2]?

En 1473, notre personnage est nommé général des Mathurins. Il va bientôt jouer un certain rôle dans les affaires publiques; sa vie nous est dès lors mieux connue, et on peut suivre M. de V. avec un peu plus de confiance. Sur la première ambassade en Angleterre, il pouvait cependant être plus précis et plus complet. Le 20 novembre 1489, Robert Gaguin venait d'arriver à Londres, nous le voyons par une des poésies latines qui se trouvent à la suite des *Epist. et Orat.* (fo D, r°); les deux derniers vers indiquent justement l'objet de son ambassade :

> Mens tamen ardescit reges componere pace
> Si Maia genitus rectus in ore sonet.

D'autre part, la pièce suivante, écrite de Londres le 25 janvier 1489 (a. st.) atteste qu'à cette date il n'avait pas encore quitté la ville. Enfin, et pour en finir avec cette première partie du livre, M. de V. ne semble pas connaître la tradition qui fait de Robert Gaguin le bibliothécaire

1. L. Geiger, *Joh. Reuchlins Briefwechsel*, p. 199; mais la lettre avait déjà été imprimée par Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, et auparavant par du Boulay.
2. Ém. Legrand, *110 lettres grecques de François Filelfe*, p. 233.

de Louis XI. Cette tradition, M. Delisle la rejette *(Cabinet des mss.*, I, p. 77); M. Franklin la confirme *(Les anc. bibl. de Paris,* II, p. 131); M. de V. n'en parle même pas; la question valait cependant la peine d'être examinée à nouveau, et il n'était pas impossible de la résoudre.

La deuxième partie du livre, consacrée aux ouvrages de Robert Gaguin, ne rachète pas les défauts de la première. Des trois chapitres que M. de V. consacre successivement à Robert Gaguin historien, humaniste, théologien, nous ne voulons examiner que le deuxième; mais il convient de signaler d'abord à M. de V. deux inadvertances qui se sont glissées dans son *thème;* l'une est à la page 72, où le nom du célèbre imprimeur Josse Bade devient sous sa plume *Jossius* (au lieu de *Jodocus) Badius,* l'autre à la page 73 où, pour introduire une citation, l'on trouve un « dit Sorel », assez étonnant dans une thèse latine.

M. de V., dans sa conclusion (p. 103), appelle Robert Gaguin un précurseur de la Renaissance : il se peut qu'il mérite d'être appelé ainsi, mais ce ne sont pas les raisons de M. de V. qui pourraient nous en persuader. Robert Gaguin, nous dit-il (p. 76 et 78), a possédé l'amitié et l'estime d'Érasme, de Marsile Ficin, de Guillaume Fichet et de Reuchlin. Or, nous n'avons, pour Reuchlin, aucune preuve qu'il soit resté l'ami de son ancien professeur; quant à Érasme, il ne faut pas oublier que ses relations avec Gaguin furent toujours des relations d'écolier à maître, et l'excès même des louanges qu'il lui décerne doit nous mettre en garde contre leur sincérité.

Il était intéressant de nous dire quelle connaissance du grec avait eue au juste Robert Gaguin; M. de V. le pouvait aisément, s'il n'avait ignoré un passage essentiel de l'*Ars versificatoria* (réimpression de Félix Baligault, fo. b 6, r°) : il y eût appris que Gaguin avait fréquenté à Paris le grec Gregorios Tifernas, mais sans tirer grand profit de ses entretiens avec lui. Il y avait, d'ailleurs, à recueillir dans ce traité bien des indications précieuses pour fixer la place de l'auteur dans l'histoire de l'humanisme. Si les noms des poètes latins classiques y sont cités à chaque page, il est curieux que Gaguin aille encore prendre des exemples chez tels poètes obscurs du moyen âge : cela n'est pas le fait d'un véritable humaniste. Mais peut-on demander à M. de V. d'avoir lu Robert Gaguin, quand il n'a pas su donner de ses ouvrages une nomenclature complète? Il semble ignorer tout à fait le *Conseil prouffitable contre les ennuys et tribulations du monde,* traduction faite par « Maissire Robert Gagin » d'une lettre de Jean Pic de la Mirandole à son neveu François. Il ne mentionne pas non plus ce « Glossarium latinum ad Ludovicum XI », que Montfaucon *(Biblioth. biblioth. manuscr.*, II, p. 1. 109), a vu à Saint-Germain-des-Prés, dans le fonds Coislin. L'attribution peut provenir d'une erreur; encore valait-elle la peine d'être indiquée et discutée. Enfin, nous savons par Gaguin lui-même, qu'il s'est employé à corriger des manuscrits latins *Epist. et Orat.*, fo. 23, v°). Il semble même qu'il en ait fait métier (*Ibid.*, fo. 14, v°), et peut-être

a-t-il été copiste; en tout cas, l'on conserve à la Bibliothèque nationale deux manuscrits qui furent écrits par un copiste du nom de Gaguin (Delisle, *Cabinet des manuscrits*, II, p. 377).

On pourrait encore ajouter à ces remarques, mais celles-là suffiront pour édifier le lecteur. Nous apprenons, d'autre part, que plusieurs érudits s'occupent en ce moment de Robert Gaguin : leurs travaux seront la meilleure critique du livre de M. de V. Aussi bien nous avons déjà retenu trop longtemps le lecteur sur un ouvrage qui n'est guère supérieur aux compilations des dictionnaires biographiques. Nous voyons bien ce que M. de Vaissière a gagné à l'écrire; nous ne voyons pas le profit que le public en a retiré.

Louis Delaruelle.

Georges Noel. **La Logique de Hegel.** Paris, Alcan, 1897. VIII-190 pp. in-8.

Reconnaissons d'abord que c'est la monographie la plus complète qui ait été publiée sur ce difficile sujet. Mais voilà tout l'éloge qu'on peut en faire. M. Noël suit de près son texte; et, chose méritoire, le comprend toujours. Mais cette intelligence qu'il en a, semble extérieure. M. N. ne saisit pas le lien interne des théorèmes hégéliens. Il est dupe de toute l'imagerie et de toute la terminologie hégélienne. Et, comme il y croit, il s'en sert. En sorte que son livre résume consciencieusement Hegel, mais ne l'interprète jamais; et, destiné à servir d'explication à une doctrine très obscure, il n'est lui-même intelligible qu'aux initiés.

Ce n'est pas non plus définir avec assez de précision l'attitude de la pensée contemporaine à l'égard de Hegel, que de montrer comment de certains problèmes existent, que ni le positivisme ni le criticisme ne résolvent mieux que lui (p. 161-181). Un hégélien croyant, comme est M. Noël, aurait eu d'abord à s'expliquer sur les objections faites à Hegel, depuis les retentissantes polémiques de Schelling et de Feuerbach. Un critique impartial aurait aimé à montrer comment Hegel demeure le résumé de quelques erreurs-types de la pensée du XIX[e] siècle, et à analyser les procédés d'esprit neufs, et excellents, en petit nombre, que nous lui devons et par où nous sommes tous hégéliens.

Ch. Andler.

Marcel Bernès. **Sociologie et Morale.** Deux années d'enseignement sociologique. Paris, chez Giard et Brière, 1896.

Les systèmes sociologiques se succèdent sans relâche, comme autrefois les systèmes métaphysiques, dont ils tiennent la place. Celui que M. Marcel Bernès a enseigné à l'Université de Montpellier est une très

vigoureuse construction appuyée sur une très considérable assise de faits. La critique des sociologies antécédentes, mécanistes, biologiques, psychologiques, est probablement définitive. La méthode préconisée est une « observation à la fois historique et psychologique, *mais qui sous l'un et l'autre aspect doit toujours être collective* » (p. 79); et cette addition nous inquiète.

S'il faut admettre, pour qu'une sociologie se construise, que la conscience, même individuelle, ne soit pas individuelle en son fond (car « dans sa plénitude, elle est volonté, et la volonté n'a rien de purement subjectif; elle est action; elle n'est que par *l'expansion, l'effort solidaire*, la société », p. 48), je crains bien que cette sociologie ne soit fondée sur un mythe. Et c'est une autre image que cette « donnée sociale », masse mouvante, intérieurement plastique, qu'il faut prendre garde de consolider jamais en entier, même par la pensée, et dont les changements exigent, pour être suivis, un sens spécial, le « sentiment de la vie » (p. 74).

On admirera une très neuve interprétation de la civilisation grecque et une théorie de la Révolution française qui place M. Bernès à côté de MM. Th. Hertzka et Léon Bourgeois, dans le socialisme libéral contemporain.

Ch. ANDLER.

LETTRE DE M. JULES COMBARIEU

6 avril 1897.

Monsieur le Directeur,

Dans l'article (n° du 5 avril) qu'il a consacré à ma *Théorie du rythme d'après la doctrine antique*, etc., — ouvrage récemment couronné par l'Institut, sur le rapport de la section musicale — votre collaborateur a fait une confusion que j'ai à cœur de relever. En parlant des signes à l'aide desquels j'ai marqué les divisions rythmiques de la composition musicale, M. E. écrit : « Un morceau de musique serait coupé par de véritables hoquets, si l'on réalisait trop à la lettre les signes de *suspension* écrits par M. C. dans ses restitutions des sonates de Beethoven ou des fugues de Bach. » Les signes dont je me suis servi ont pour objet de marquer des *césures*, mais, pas plus que dans les vers, ils n'indiquent un arrêt obligatoire. J'ai pris soin de le dire à maintes reprises : « La prétendue nécessité, affirmée par Westphal, d'une courte pause après chaque membre de phrase, est impraticable, anti-musicale, et de nature à bouleverser toute composition » (p. 1, n. 2). — « L'exécutant supprime parfois toute *césure*, car le mouvement de la phrase veut qu'on enchaîne ses diverses parties » (p. 8. — v. aussi p. 67, 69, etc.) En somme M. E. me reproche, sur un point essentiel, une opinion qui non seulement n'est pas la mienne, mais que mon livre a pour objet de combattre : c'est celle de R. Westphal, dont la théorie aboutit en effet à des « hoquets rythmiques » dans le débit musical, et que j'ai caractérisée ainsi : « Westphal exige une courte pause à la fin de chaque membre de phrase! toutes ces pauses bouleverseraient la composition; *nous n'en admettons qu'une seule*,

sans en faire d'ailleurs une loi absolue, à la fin de la période... Cette ossature du rythme, si elle était trop marquée, ressemblerait à une pièce d'anatomie, à un squelette au lieu d'un corps vivant et sain » (*Av. pr.*, p. 6).

BULLETIN

— Les fascicules 8 et 9 du *Recueil d'Archéologie Orientale* (janvier-mars 1897) de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux; ils contiennent : § 42 (fin) *Les Archers palmyréniens à Coptos.* — § 43 *Le nom palmyrénien de Bolleha.* — § 44 *La grande inscription nabatéenne de Petra.* — § 45 *L'abstinence du pain dans les rites syriens, païen et chrétien.* — § 46 *Le Sépulcre de Rachel et le tumulus du roi Archelaüs.* — § 47 *La prise de Jérusalem par les Perses en 614.*

— Si les matériaux disponibles ne permettent pas encore à M. Hanns Œrtel d'éditer le texte du Jaiminîya-Brâhmana, ils peuvent cependant servir à élucider dès maintenant quelques problèmes intéressants. Un article publié dans le *Journal of the American Oriental Society*, vol. XVIII, 1, 15-48 : *Contributions from the Jaiminîya Brâhmana to the history of the Brâhmana literature* étudie les rapports du Jaiminîya avec le Çâtyâyana Brâhmana connu jusqu'ici par un petit nombre de fragments. M. Œrtel montre bien que, malgré leur étroite parenté, les deux ouvrages ne doivent pas être confondus; en outre, les passages qu'il publie éclairent par des rédactions parallèles plusieurs de ces légendes étranges dont fourmille le Tândya Mahâ-Brâhmana. — S. L.

— Le petit volume de M. G. M. Edwards (*Xenophon, Anabasis, Book II*, with introduction, notes and vocabulary. Pitt Press Series. Cambridge University press, 1897), élégant et imprimé avec un soin remarquable, est digne de la collection à laquelle il appartient. Bien que l'auteur le destine seulement aux débutants, ce livre rendrait service, chez nous, même aux candidats à la licence et à l'agrégation : il est, en effet, au courant des travaux les plus récents. M. E. a utilisé les éditions et les études critiques de Cobet, de Hug, de Redhantz, et admis avec ces derniers l'importance spéciale du *Codex Parisinus* n° 1640 (on doit toutefois regretter que, même dans une édition classique, l'auteur ne réunisse pas en un court apparat critique les leçons divergentes des manuscrits ou des éditeurs, parmi lesquelles il fait son choix). L'introduction (notices sur Xénophon, Cyrus, Proxène, et résumé rapide de l'*Anabase*) est empruntée, comme les notes (rejetées malheureusement à la fin du volume) aux travaux les plus autorisés de Grote, Curtius, Kühner, Taylor, Pretor. A signaler aussi une bonne carte, indiquant l'itinéraire des Dix Mille. L'auteur s'excuse, avec raison, dans sa préface, d'avoir donné place, parmi ses commentaires grammaticaux, à quelques questions de syntaxe dépassant la portée de jeunes élèves. On pourrait, en revanche, lui reprocher de trop simplifier parfois la tâche des lecteurs, en traduisant les moindres difficultés; les notes sont d'ailleurs très sobres, plutôt un peu sèches (sauf p. 44, ἐλίατρου). On ne peut que louer la brièveté et la netteté du vocabulaire placé aux pages 60-83, et de l'index historique qui le suit. — Pascal Monet.

— M. J. Führer, dont nous avons signalé l'excellente discussion de la légende de sainte Félicité (*Revue*, 1895, I, 451) publie : *Eine wichtige Grabstætte der Katakombe von S. Giovani bei Syrakus* (Munich, Lindauer, 1896; 11 pp. in-8°). La crypte est celle d'une sainte dont le nom n'avait pu être lu par M. Orsi qui avait publié le premier l'inscription. M. Führer est parvenu à la déchiffrer : ΔΕΛΛΟΤΑ et en tire le nom

Adeodata ou Deodata. Un complément fort heureux de cette intéressante découverte a été fourni par M. H. Achelis. Il s'est rappelé à propos qu'une sainte sicilienne Deodata était mentionnée dans les *AA. SS.* au 31 juillet (VII, 187). Ses actes sont légendaires et la donnent comme Syracusaine. Ce dernier point, que d'autres traditions pouvaient rendre douteux, est désormais assuré grâce à M. Führer. L'inscription atteste qu'elle était vierge, tandis que les actes la marient à Fantius et lui attribuent un fils, Fantinus. Un frère est mentionné sur la pierre et il s'appelait peut-être Syrakosios. — P. L.

— Nous recevons communication d'un nouveau périodique : le *Musée Belge, Revue de philologie classique* (Louvain, Ch. Peeters; Paris, A. Fontemoing). Ce recueil trimestriel, « qui ne contiendra que des travaux originaux, dit le prospectus, sera un organe de publicité pour tous les professeurs de l'enseignement moyen et supérieur qui voudront bien lui offrir leurs travaux scientifiques ». Le premier numéro renferme une étude sur les Italo-grecs, leur langue et leur origine, la restitution d'une inscription latine, une note sur l'*Archiv* de Wœlfflin, et un travail sur Philocore. A cette revue est annexé un bulletin bibliographique et pédagogique qui s'adresse plus particulièrement à l'enseignement moyen; une place y sera réservée à tous les ouvrages nouveaux qui peuvent intéresser l'enseignement littéraire et historique. Le président du Comité de rédaction est M. Willems, le secrétaire, M. Waltzing. Le prix de l'abonnement envoyé directement à l'éditeur est de 12 fr. par an, pour les deux périodiques, de 8 fr. pour le *Musée belge* seul. — C.

— M. Alfred Franklin publie un volume nouveau de la *Vie privée d'autrefois*. Ce volume est intitulé *Les animaux* (Paris, Plon, in-8°, 336 pp., 3 fr. 50). L'auteur y recherche ce que les plus éminents docteurs du XIIIe et du XIVe siècle enseignaient sur les bêtes et le rôle que les animaux jouèrent durant cette période dans la vie privée. Son livre comprend donc deux parties. Dans la première, il expose et apprécie les sources qu'il a consultées — le plus érudit et le plus consciencieux de tous les ouvrages qui lui ont servi, est celui d'Albert le Grand — puis, d'après l'ensemble de ces sources, montre, en cinq chapitres, *mammifères*, *oiseaux*, *reptiles et poissons*, *insectes*, *divers*, où en était l'étude de la zoologie au moyen âge et ce que les maîtres de cette science professaient alors. Dans la seconde, il raconte une foule d'anecdotes réparties en trois chapitres : XIIIe *siècle*, XIVe *siècle*, *Charles VI et Isabeau* (pour le règne du roi fou il a tiré profit de quelques registres de comptes et livres de dépense). Une table des animaux et une table de quelques noms latins terminent le volume. On regrettera que M. Franklin n'ait pas étendu ses recherches et épuisé ce beau sujet ; mais il a dû se borner et il fait œuvre de vulgarisation. A corriger p. 42 une légère inadvertance : « l'esturgeon qui habite la Caspienne, remonte le *Danube* ! » — A. C.

— En même temps, M. A. Franklin fait paraître le premier volume d'une seconde série de la *Vie privée d'autrefois*. Il publiera sans doute dans cette seconde série des relations de voyages. En tout cas, le premier volume que nous annonçons et que M. Franklin intitule *La vie de Paris sous la Régence* (Paris, Plon, in-8° 347 pp., 3 fr. 50), est une description de Paris par Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck. L'ouvrage de Nemeitz parut d'abord en allemand (1718), puis en français (1727). M. Franklin réimprime la traduction française, mais en l'allégeant et la corrigeant — car elle est obscure, diffuse, rocailleuse — sans toutefois lui ôter ce qu'elle a d'archaïque et de naïf. On lira volontiers cette description. Elle est très curieuse et renferme nombre de détails aussi intéressants qu'exacts. Nemeitz était un observateur désintéressé et sagace. Sous forme de conseils aux voyageurs de condition, ses

jeunes compatriotes, et tout en leur indiquant comment ils doivent se conduire et user de leur temps et de leur argent, Nemeitz trace un tableau complet de la vie intime des Parisiens sous la minorité de Louis XV. — A. C.

— Nous avons déjà rendu compte du VII[e] volume (*Histoire de la Guerre de Trente Ans*), dû à M. Kukelhaus, de la nouvelle édition des *Œuvres* de Schiller, publiées par M. Ludwig Bellermann, à l'Institut bibliographique de Leipzig et de Vienne. Les autres tomes ne méritent pas moins une mention. Le premier renferme les *Poésies*; le deuxième, les drames en prose, *Brigands, Fiesque, Cabale;* le troisième, *Carlos* et *Marie Stuart*; le quatrième, *Wallenstein*; le cinquième, la *Pucelle*, la *Fiancée, Tell, Demetrius*; le sixième, l'*Histoire* du soulèvement des Pays-Bas; le huitième, les écrits philosophiques. M. Kerckhoff a recueilli les variantes du troisième et du quatrième volume. M. Paul Kaiser publie le huitième. M. Bellermann s'est chargé des autres tomes et a composé la biographie du poète qui sert d'introduction. La publication comptera quatorze volumes. Les huit premiers, déjà parus, contiennent tout ce qui paraît propre au grand public; les six qui restent sont destinés aux lecteurs sérieux et studieux. Le texte, tel que Schiller l'avait approuvé en dernier lieu, n'est nullement modifié. L'éditeur suit les règles de la nouvelle orthographe et il imprime *Flut* au lieu de « Fluth »; mais il conserve *ergetzen, fodern, gæh*. Il ne fait de changements que dans la ponctuation dont Schiller n'avait pas grand souci. Le commentaire, au bas des pages, est très sobre; il éclaircit les obscurités et explique les allusions. L'appendice contient deux sortes de notes : les unes, consacrées aux variantes, forment une partie très originale et importante de la publication; les autres indiquent les sources de l'écrivain et mentionnent des « passages parallèles » (cf. dans le quatrième volume, tout le long passage de Tschudi). Chaque volume, ainsi muni d'introduction, de notes concises et utiles, d'une liste complète des variantes, et, en outre, très bien relié, ne coûte que 2 fr. 50! — A. C.

— Le discours commémoratif prononcé par M. Robert F. Arnold le 24 avril 1896 devant les étudiants de l'Université de Vienne (*Karl Immermann. Gedenkrede zur Centennarfeier des Dichters*, Wien, Perles, 1896, in-8°, 19 p.), est une des meilleures études qui aient paru sur Immermann, et l'auteur a réussi, en si peu de pages, à dire l'important et l'essentiel. Par instants, il hausse le ton et il n'est pas, comme son héros, ennemi de la phrase, « ein Feind aller Phrase » (p. 7). On est choqué par des mots comme *Incommensurabilitæt* et *incommensurabel* (pp. 7 et 8), *im Zenithe seines Schaffens* (p. 8), *das moderne Leben und seinen Vater, die Geschichte* (p. 9), et l'on ne s'attend guère à la comparaison entre les *Epigones* et les *Rougon-Macquart* (p. 15). Mais il fait bon marché des drames d'Immermann et il apprécie avec originalité *Alexis, Merlin* et *Münchhausen*. — A. C.

— M. Rodolphe Brockhaus vient de faire paraître à très petit nombre, en une plaquette de huit pages, sous le titre *Zum 22 Mærz 1897*, le fac-similé d'une lettre que l'empereur Guillaume I[er], alors qu'il n'était que prince et n'avait que dix-sept ans, écrivit de Paris le 22 mars 1814 à son frère Charles. La lettre est courte, simple, et, à l'occasion du centenaire de la naissance de Guillaume I[er], elle n'aura pas manqué son effet. Le jeune prince conte, entre autres choses, qu'il a été la veille au Théâtre Français où l'on jouait *Heraclius* et *Le legs*, qu'on représente aujourd'hui le *Triomphe de Trajan*, qu'il est invité à passer toute la journée du lendemain à La Malmaison, qu'il vient de recevoir la visite du duc d'Orléans « ein sehr aimabler Mann », que la bataille de Paris a coûté beaucoup de monde aux Prussiens. L'économie bourgeoise du vieil empereur perce dans un détail : on sait qu'il employait les vieilles enveloppes en se contentant de changer l'adresse. La lettre qu'il écrit de Paris à son frère Charles, offre une enveloppe semblable. C'était une enveloppe déjà employée et

non envoyée ; elle portait les mots *der Prinzessin Charlotte;* Guillaume a mis *dem Prinzen Carl* et remplacé l'*r* de « der » par un *m*, supprimé dans « Prinzessin » *ssin* et ajouté un *n* à *Prinze*, enfin barré dans « Charlotte » *h* et *otte*. — A. C.

— On trouvera dans l'intéressant volume que M. A. Rebière publie sous le titre *Les femmes dans la science* (Paris, Nony, in-8°, ix et 359 pp.) : 1° une suite de notices, rangées selon l'ordre alphabétique, de toutes les femmes qui, par des moyens divers, ont exercé sur les progrès des sciences une heureuse influence — naturellement, celles qui sont hors pair, ont, sans détails techniques, il est vrai, une ample notice; 2° une note qui réunit des opinions variées sur cette question : *si la femme est capable de science;* 3° une seconde note formée de *menus propos sur les femmes et les sciences*, aperçus divers, citations, anecdotes, pensées, etc. L'auteur, se souvenant du mot de Fontenelle qu'il faut avoir raison avec quelque agrément, a orné son dictionnaire de quelques autographes et de deux douzaines de portraits, curieux et peu connus. On voudrait que ses notes biographiques et bibliographiques fussent parfois plus complètes. Il fallait dire, par exemple, que Mlle Kulmus était la femme du célèbre Gottsched et donner les dates exactes de sa naissance et de sa mort (11 avril 1713-26 juin 1762). P. 132, Mme *Hannemann* n'est-elle pas Mme Hahnemann (Mélanie d'Hervilly), femme de l'homéopathe ? P. 137, art. Hevelius lire Seidemann et non *Deidemann*; p. 144, lire Humann et non *Human*; p. 151, Jaunez et non *Jaunesse;* p. 169, Krüdener (Juliane de Vietinghoff) et non *Krudner (Julie de Wietenghoff)*; p. 237, Phlipon et non *Philipon*. — A. C.

— La biographie de *Schopenhauer* (*Schopenhauer, Geschichte seines Lebens*. Berlin, Hofmann, in-8°, xi et 332 pp., 4 mark 80) que publie M. Ed. Grisebach, forme un des volumes de la collection des « Héros de l'esprit » dirigée par A. Bettelheim. L'ouvrage comprend vingt et un chapitres Il est intéressant, plein de détails et de citations, minutieusement exact, et peut-être eût-il gagné à être allégé en certains endroits En somme, c'est une complète biographie du philosophe, et l'on trouve, à la fin de ce méritoire travail, non seulement une table alphabétique des noms, mais sous le titre « remarques, indications des sources et pièces justificatives » (pp. 275-327) une foule d'utiles références qui prouvent l'immense lecture de l'auteur. — A. C.

— M. Hugo Spitzer réunit dans *Kritische Studien zur Aesthetik der Gegenwart* (Leipzig et Vienne, Fromme, 1897, 87 pp., gr. in-8°), des articles esthétiques, parus dans l'*Euphorion*, sur le beau expressif, la philosophie de la métaphore, le plaisir du beau, l'esthétique de Schiller, et l'illusion consciente. On aimera surtout une très ingénieuse hypothèse explicative sur Schiller. — Ch. A.

— M. Rudolf Weinmann, professeur à l'Université de Munich, continue dans *Wirklichkeitsstandpunkt* (brochure en 37 pp , gr. in-8°), la vigoureuse campagne commencée par lui contre le subjectivisme kantien. Nous croyons qu'il tombe dans toutes les erreurs du réalisme prékantien ; mais cette réaction contre l'idéalisme coïncide étrangement avec la réaction analogue qu'un métaphysicien plus profond, M. Bergson, essaie en France. — Ch. A.

— M. Efraim Liljeqvist, dans son livre *Antik och Modern Sofistik* (Gœteborgs Hœgskolas Arsskrift, 1896, fasc. 3) tente, sur le même plan, mais sur des systèmes en partie différents, une étude faite déjà par M. Th. Funck-Brentano. Il lui paraît qu'il y a une sophistique moderne (Hegel, Schopenhauer, Stirner, Nietzsche) dont les erreurs sont semblables à celles de l'ancienne. La thèse est ingénieuse, mais tout à fait fantaisiste. L'exposé de la philosophie présocratique, appuyé surtout sur Zeller, est en retard. — Ch. A.

— Pour le cinquantenaire de son doctorat, M. Kuno Fischer réédite une édition

remaniée et, on peut croire, définitive, de sa *Geschichte der neuern Philosophie*, devenue classique (9 vol. in-8°, Heidelberg, Winter, 1897). Les volumes sur Descartes, Spinoza, Kant et Schopenhauer promettent des nouveautés importantes. Le t. VIII, sur Hegel, depuis quinze ans annoncé, doit enfin paraître. — Ch. A.

— Si vraiment *La Question sociale est une question de méthode*, comme le veut le titre de la brochure publiée par le Dr Vazeille (Giard et Brière, in-8°, 94 pp.), il est sûr que la méthode de M. Vazeille ne la résoudra pas. M. Vazeille procède par un jeu d'analyses et de synthèses, qui, à son insu, reconstruit presque toute l'économie politique de Hegel. Dans le détail, il y a infiniment de vrai, et toute la critique à la fois du libéralisme traditionnel et du marxisme est absolument probante. — Ch. A.

— M. Récéjac, dans son *Essai sur les fondements de la connaissance mystique* (Paris, Alcan, 306 pp., in-8°), est l'écrivain qui a le plus franchement et le plus clairement tiré les conséquences dernières de la philosophie fondée par MM. Ravaisson et Lachelier. Il a essayé, dans une langue très belle, de démontrer en détail ce que M. Ravaisson indiquait en aphorismes brefs : « Au cœur appartient *le dernier mot en tout*, mais éminemment dans la haute sphère de l'ordre surnaturel » (Ravaisson, *Métaphysique et morale*, 1893) ; et il a raison de dire (p. 297) que le mysticisme n'est pas autre chose que cette « spontanéité de l'esprit », admise de M. Lachelier. Enfin, entre la « cité mystique » de M. Récéjac et la « libre hiérarchie des âmes » décrite par M. Boutroux, on ne voit pas grande différence. Maintenant, tout cela n'a rien de commun avec la science. — Ch. Andler.

— M. C. H. Haskins nous offre un tirage à part (19 p. in-8° numérotées 40-58) de son article sur les Archives du Vatican (*The Vatican Archives*) qui a paru dans l'*American Historical Review* d'octobre 1896. Son travail consiste à indiquer brièvement la nature et le contenu des riches dépôts du Vatican et à montrer dans quel sens les recherches et les publications ont été le plus activées depuis que ce fonds a été ouvert aux travailleurs. Ce petit opuscule sera d'une réelle utilité à tous ceux qui ont des recherches à faire au Vatican et en ignorent encore les détours. — S.

— La « Société d'historiens allemands » a tenu son quatrième congrès à Innsbrück du 11 au 14 septembre 1896, et en publie le compte rendu (Leipzig, Duncker et Humblot. In-16, 73 p.). La brochure contient le discours du président de la Société, M. de Zwiedineck-Südenhorst, de Graz, et le procès-verbal des discussions auxquelles se sont livrés les membres présents sur « les vœux qu'ont à exprimer les historiens envers l'administration des dépôts d'archives », « le projet d'un atlas historique des pays alpestres », etc. — S.

— Dans le volume de Mme Lydia Martial, *Pour qu'ils soient des hommes* (Paris, Havard, 1877), la pensée est en général un peu vague ; mais l'auteur intéresse par le généreux dépit qu'elle ressent à voir l'appétit des jouissances miner à la fois les croyances chères à la femme et le respect que le christianisme avait obtenu pour elle. Mme Martial demande hardiment et judicieusement qu'on prépare les jeunes filles à leurs fonctions de mères, qu'on leur apprenne à faire un jour de leurs fils des soldats, des maris, des pères. — Ch. Dejob.

— L'Académie d'Agram commence la publication d'un recueil de folklore sud-slave. Le premier volume, rédigé par M. le professeur Ivan Miletic, comprend des documents relatifs à la Dalmatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Croatie, la Slavonie et le Montenegro. Il se termine par des comptes rendus bibliographiques et par un certain nombre d'illustrations. — L. L.

— Nous avons reçu un nouveau volume du *Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims*, t. IV, *Histoire*, Reims, imprimerie de l'*Indépendant rémois*, 1896, 427 pp. in-8. On sait que le Cabinet de Reims est la partie de la bibliothèque réservée aux

publications locales. Ce volume offre encore plus d'intérêt peut-être que le précédent. On y trouvera décrits de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire religieuse et spécialement à l'histoire de l'église de Reims. Nous reproduisons les réserves déjà faites antérieurement sur les appréciations dont les auteurs du catalogue ont cru devoir accompagner leurs notices. — A.

— MM. Arthur Koenig et Carl Runge viennent d'éditer le t. V des admirables *Vorlesungen über theoretische Physik* de Helmholtz, sous le titre de *Vorlesungen über die Elektromagnetische Theorie des Lichts* (Hamburg, L. Voss, 1897).

— La librairie J. Baedeker, de Leipzig, publie une quatrième édition de la *Geschichte der englischen Litteratur* de M. Edouard Engel (on sait que l'ouvrage contient un appendice sur la littérature de l'Amérique du Nord). Cette quatrième édition a été complètement remaniée. Elle paraîtra en cinq livraisons, chacune au prix de 1 fr. 25. La première livraison comprend les 112 premières pages, c'est-à-dire tout le premier livre *Die altenglische Litteratur*.

— On nous prie d'annoncer que le Centenaire d'Antonio Rosmini sera célébré à Rovereto, non pas, comme on l'avait dit, le 24 mars, mais le 2 mai.

— Le 11 mars 1897 est mort à Alt-Strelitz (Mecklembourg) Daniel Sanders, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il est l'auteur de nombreux travaux sur la langue allemande. Son ouvrage le plus connu est son grand dictionnaire de la langue allemande (3 volumes, 1860-1865, et un volume supplémentaire 1881-1884). Il avait entrepris en dernier lieu la rédaction de la partie allemande-anglaise du *Dictionnaire encyclopédique* de Muret-Sanders et c'est quelques semaines après l'apparition de la première livraison (Berlin, Langenscheidt) que la mort l'a enlevé en plein labeur. L'œuvre sera continuée par un anglisant bien connu, M. Immanuel Schmidt. — A. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mars 1897.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre du R. P. Paul de Saint-Aignan, datée de Jérusalem, 9 mars 1897, et qui contient l'histoire de la découverte de la mosaïque géographique de Madaba.

M. Cagnat termine sa communication relative à l'inscription romaine découverte en Tunisie, aux environs de Testour, qu'il a lue et traduite à la dernière séance. Il en lit un commentaire dû à M. Toutain, professeur à la Faculté des lettres de Caen. M. Viollet présente quelques observations.

M. Dieulafoy est désigné comme lecteur pour la séance trimestrielle, qui aura lieu le premier mercredi du mois d'avril. Il y donnera lecture de son mémoire sur l'architecture militaire du XIIIe siècle.

M. Perrot annonce que M. Bonnaffé, l'un des exécuteurs testamentaires de M. Piot, vient de faire hommage à l'Académie de tout ce qui restait entre ses mains des papiers du collectionneur qui a institué l'Académie son héritière! Ces papiers, très variés, contiennent en particulier des notes sur chacun des nombreux voyages d'Eugène Piot, avec des listes des antiquités vues ou achetées au cours de ces tournées.

M. Clermont-Ganneau commente, à l'aide des sources orientales, le poème du patriarche Sophronios, récemment publié par M. Couret et relatif à la prise de Jérusalem par les Perses, en 614.

M. Maspero annonce que la onzième session du Congrès international des Orientalistes se tiendra à Paris, du 5 au 12 septembre 1897.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 26 avril — 1897

F. Dubois, Tombouctou la mystérieuse. — Vie de Porphyre de Gaza, par le diacre Marc. — Denys d'Halicarnasse, ars rhetorica, p. Usener. — Oberziner, Les guerres de Julien contre les Germains. — De La Tour, Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale, rois et reines de France. — K. Schirmacher, Théophile de Viau. — Gasté. Malherbe et ses terrains de Toulon; Le calice de Bossuet au Plessis-Grimoult; Le portrait original de d'Alembert, par La Tour. — Mourlot, Villars à Denain. — Lenotre, Marie-Antoinette. — Gaulot, Les grandes journées révolutionnaires. — Hennet, Alexis Dubois. — Alombert, Mortier à Dürrenstein. Comte Murat, Murat en Espagne. — Mémorial de Norvins, II et III, p. Lanzac de Laborie. — Mémoires de Mme de Chastenay, p. Roserot. — Welschinger, Le roi de Rome. — Arnold, Le philhellénisme allemand. — Baechtold, Gottfried Keller. — Spoelberch de Lovenjoul. La véritable histoire de Elle et Lui. — *Bulletin :* Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, XXIII; De Vries, Reproduction de manuscrits; Vidier, Répertoire méthodique du moyen âge; Ennecerus, Les séquences de l'Eulalie; Tamizey de Larroque, Lettres de Jean et Pierre Bourdelot; Federico Stefani. — Académie des inscriptions.

Félix Dubois. **Tombouctou la Mystérieuse.** Édition du *Figaro*. Paris, 1897. In-8, 420 pp.

Certains noms ont le privilège de parler à l'imagination des foules, sans que bien souvent on trouve une raison sérieuse à cet engouement. Que des villes comme Rome, Carthage, etc., aient acquis une notoriété à peu près universelle, cela s'explique sans peine par les événements dont elles ont été le théâtre; mais en quoi, par exemple, les cités de Kairouan et de Tombouctou méritent-elles la célébrité dont elles jouissent? Il serait assez difficile de le dire, et n'était le mystère qui a plané si longtemps sur elles, il est probable que leurs noms n'auraient pas aisément franchi les solitudes qui les entourent. En choisissant le titre de Tombouctou la Mystérieuse, M. Félix Dubois a trouvé un qualificatif convenable à ce monceau de terre et de masures, dont notre imagination aurait volontiers fait un séjour enchanteur. Cependant il est juste d'ajouter que si Kairouan a eu ses jours de splendeur sous la dynastie aghlabite, Tombouctou a été autrefois la capitale d'un grand empire noir, et reste encore aujourd'hui une localité d'une extrême importance, au point de vue politique et commercial, par sa position à proximité du grand fleuve qui sert à la fois de limite aux régions desséchées du Sahara et aux terres que couvre la luxuriante végétation des tropiques.

M. F. D. n'est point un véritable explorateur, mais bien un de ces grands reporters à la façon de Stanley. Comme son illustre devancier, il ne se borne pas à jeter un coup d'œil superficiel sur le pays qu'il parcourt; il en veut connaître l'histoire et il ne dédaigne pas d'en étudier les ressources et d'en présager les destinées. Grâce à quelques manuscrits arabes, qu'il a su se procurer sur place, il a obtenu un grand nombre de renseignements nouveaux qu'il a complétés et contrôlés en interrogeant avec patience et méthode les indigènes les plus instruits et les plus communicatifs. Le résultat de cette enquête complète heureusement le récit vivant et imagé des aventures de voyage. Nous voyons clairement qu'il y a eu deux centres de civilisation sur la courbe du Niger : Tombouctou, qui se rattache par ses institutions, ses mœurs et sa culture intellectuelle, aux populations du nord de l'Afrique; Dienné, dont les origines seraient bien différentes et qui aurait été fondée par une colonie égyptienne, à en croire M. F. Dubois. Ce dernier point, il est vrai, n'est point établi d'une façon péremptoire, et ce n'est encore qu'une hypothèse, fondée sur le caractère architectural des édifices de Dienné. Le lecteur s'intéressera aussi à l'histoire de ces contrées, qui est donnée avec plus de détails et de méthode que dans les travaux précédents, mais il devra se garder d'accepter toujours l'orthographe des noms propres, qui parfois ont été étrangement défigurés par des erreurs typographiques. Un livre facile à lire, intéressant et instructif, tel est le jugement qu'il convient, en somme, de porter sur *Tombouctou la Mystérieuse*, et il faut savoir gré au *Figaro* d'avoir contribué, par ses subsides, à la publication d'une pareille œuvre.

O. Houdas.

Marci diaconi, **Vita Porphyrii episcopi Gazensis**, ediderunt Societatis philologæ Bonnensis sodales. Leipzig, Teubner, 1895 : xii-137 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La vie de Porphyre, évêque de Gaza, écrite par le diacre Marc, un de ses disciples, est intéressante en ce qu'elle est l'œuvre d'un témoin oculaire (les vies de saints qui sont dans ce cas ne sont pas très nombreuses), et qu'elle nous fait assister « au dernier acte de la guerre entre les chrétiens et les sectateurs des anciens dieux ». On n'en connut longtemps que la version latine; en 1874 seulement on en posséda l'original grec, découvert dans un manuscrit de Vienne (V) par Maurice Haupt, et publié après sa mort, sans qu'il eût eu le temps d'y mettre la dernière main. Cette édition de Haupt n'était donc pas exempte de fautes, et une nouvelle pouvait paraître nécessaire; on découvrit d'ailleurs un manuscrit plus pur et plus complet, dans la Bibliothèque bodléienne d'Oxford (*Baroccianus*, B) que les nouveaux éditeurs ont mis à profit. Ils n'ont pas jugé à propos d'utiliser un *Ottobonianus*, qui reproduit V purement

et simplement, et ils regrettent de n'avoir pu collationner un manuscrit de Jérusalem du xe siècle. L'édition est complétée par deux abrégés de la vie de Porphyre, l'un suivant un manuscrit de Paris (Bibl. nat. 1452), l'autre d'après un manuscrit de Moscou. Le texte est publié avec la même méthode que la vie de saint Hypatius (cf. la *Revue* du 28 déc. 1896); la syntaxe de l'époque, ve siècle, y est avec raison respectée, et les membres du séminaire philologique de Bonn ont encore une fois bien mérité des hellénistes.

My.

Dionysii Halicarnasei quæ fertur Ars rhetorica, recensuit H. Usener. Leipzig, Teubner, 1895; VIII-166 p.

Les ouvrages de rhétorique de Denys d'Halicarnasse ont, pour la plupart, grand besoin d'être publiés à nouveau sur une collation sérieuse des manuscrits. Celui qui est intitulé *Ars rhetorica*, d'ailleurs attribué inexactement à Denys, est donné actuellement par M. Usener d'après le *Parisinus* 1741, de la Bibliothèque nationale. C'est ce manuscrit qui est le fondement unique du texte; M. U. ajoute à ses variantes, pour que le lecteur puisse plus facilement remonter aux sources, les leçons d'un manuscrit de Wolfenbüttel, et, pour les deux derniers chapitres, du *Marcianus* 508, qui les donne à la suite du *De compositione verborum*. L'appareil critique contient encore les leçons et les conjectures les plus remarquables des éditeurs et commentateurs précédents, notamment de Sylburg et de Schott. A la fin, un index très soigné, pour la rédaction duquel M. U. a été aidé par son fils. Le nom de l'éditeur dispense de tout éloge; on peut dire que ce texte de l'*Ars rhetorica* annule les précédents, et ceux qui ont eu à étudier la Τέχνη de Denys dans les anciennes éditions étaient trop souvent obligés de conjecturer pour ne pas être reconnaissants à M. Usener.

My.

Le Guerre Germaniche di Flavio Claudio Giuliano, par M. L. Oberziner. Rome, E. Loescher, 1896, in-8 de 128 p.

Dans cet opuscule, d'une lecture fort agréable, M. L. Oberziner a raconté en détail les campagnes dirigées par le futur empereur Julien contre plusieurs tribus germaniques pendant les années 356, 357, 358 et 359 de l'ère chrétienne. La Gaule, surtout la Gaule de l'est et du nord, avait cruellement souffert des incursions accomplies par les Alamans et les Francs. Julien consacra toute son activité à réparer les maux qui désolaient alors ces régions et à refouler au-delà du Rhin les

bandes agressives des Barbares. Il y réussit en plusieurs campagnes M. O. a exposé ces évènements avec une grande précision et beaucoup de clarté. Il s'est principalement servi d'Ammien Marcellin, dont l'ouvrage est précieux pour cette période du ɪvᵉ siècle; de Julien lui-même, et de l'historien Zosime. Il connaît fort bien, comme le prouve son Index bibliographique, les travaux des savants modernes qui ont traité les questions dont il a eu à s'occuper au cours de son étude. Son livre forme donc une très intéressante et très utile contribution à l'histoire des provinces gauloises après Constantin; il est écrit avec plus de sens critique que les pages consacrées au même sujet par Amédée Thierry, dans son *Histoire de la Gaule sous la domination romaine*.

Nous regrettons toutefois que M. O. ait omis de signaler : d'une part les mesures d'ordre financier prises par Julien au début de l'année 358 pour alléger ou du moins pour ne pas augmenter les charges qui pesaient sur les sujets gaulois de l'empire; d'autre part, la dernière campagne faite au-delà du Rhin en 361 par Julien, déjà proclamé Auguste, au moment où il partait pour l'Orient. La politique financière de Julien en Gaule se rattache étroitement et logiquement à ses campagnes contre les barbares; elle a le même but et veut réparer les mêmes désastres. Sa dernière expédition contre les Alamans doit nécessairement être comptée parmi ses « Guerre Germaniche ». Enfin il nous semble que la conclusion de M. O. est un peu brève. M. Oberziner se contente de nous dire, en quelques lignes, que Julien rendit la sécurité à la Gaule et qu'il se révéla, pendant cette période de quatre années, aussi habile général que prudent politique.

Mais peut-être cet opuscule n'est-il que le prélude d'un travail plus considérable, d'une Histoire de l'empereur Julien. Dans ce cas l'absence d'une conclusion développée s'expliquerait assez bien. Quoi qu'il en soit, les qualités du livre écrit par M. Oberziner sur les guerres germaniques de Julien nous font souhaiter vivement que l'auteur continue à étudier le quatrième siècle de l'empire, encore si peu ou si mal connu.

J. Toutain.

M. de la Tour. **Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale. Rois et Reines de France.** Paris, Rollin et Feuardent, 1897, in-8 de xlvi et 504 pages. 36 pl. phototyp.

Pendant longtemps les numismatistes n'eurent de curiosité que pour les monnaies et les médailles antiques; en dehors des Grecs et des Romains il n'y avait rien à faire; on faisait exception pour les monnaies royales de France, par respect pour les noms qui y étaient inscrits. C'est très tard que l'on a pensé aux monnaies féodales; plus tard encore, de nos jours seulement, aux jetons. Il y avait des collectionneurs, aux deux derniers siècles, mais les érudits n'en avaient cure. Et cependant les plus

habiles artistes gravaient les jetons, les Académies rédigeaient avec grand soin les légendes qui y étaient gravées; à partir d'Henri III le jeton devient un prétexte pour rappeler les événements dignes de souvenir de chaque année; il remplace le journal moderne, et dans une certaine limite les nouvelles à la main qui précédèrent le journal. La collection du Cabinet de France est l'une des plus riches que l'on connaisse, bien qu'il y ait quelques collections particulières qui possèdent des pièces qui ne sont pas encore à la Bibliothèque nationale. On y trouve des renseignements sûrs et officiels qui touchent à l'iconographie, à l'état d'âme de la nation au jour le jour, à la politique, etc, etc. Il faudra bien que les historiens des quatre derniers siècles aient recours aux jetons.

Mais pour cela il est indispensable de les connaître : ils sont si nombreux et si éparpillés. M. de la Tour a entrepris cette tâche aussi délicate qu'effrayante par le labeur auquel elle oblige; il commence par faire connaître les jetons des rois et reines de France, depuis la fin du XIIIe siècle. Quand l'ouvrage sera complet, et il y aura plusieurs volumes, on sera surpris de la riche mine d'enseignements que fournira la collection des jetons du Cabinet de France.

Le premier volume commence par une introduction qui est une excellente dissertation, presque une conférence, sur l'histoire du jeton et sur celle de la formation de la collection du Cabinet de France. Cette entrée en matière prouve combien M. de la Tour est compétent en pareille matière; aussi nous attendons avec confiance et un peu d'impatience les volumes suivants, qui intéresseront particulièrement l'histoire des institutions et celle des provinces.

A. de BARTHÉLEMY.

Théophile de Viau, sein Leben und seine Werke, von Dr. Käthe SCHIRMACHER. In-8 de XII-320 pp. Welter, éditeur, Leipzig-Paris.

Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première contient la biographie de Théophile; la deuxième une étude sur le poète; la troisième, intitulée « Théophile de Viau, Malherbe », est consacrée surtout à la langue et à la versification de l'auteur de *Pyrame et Thisbé*, comparées à la langue et à la versification de Malherbe.

Il n'existait pas jusqu'à présent d'étude complète sur Théophile; la notice biographique rédigée par M. Alleaume en tête de son édition de la Bibliothèque elzévirienne, celle de M. Jules Andrieu, l'article de Th. Gautier dans les *Grotesques*, voilà ce qui avait été écrit de plus important sur Théophile. Il faut avouer que c'était insuffisant, si l'on considère le rôle qu'a joué Théophile dans la première moitié du XVIIe siècle, à la fois comme poète et représentant attardé de la Pléiade, et aussi comme penseur et comme chef de file des « beaux-esprits » de ce temps. Mlle Schirmacher a essayé de combler cette lacune, de nous donner la

date des œuvres principales, de montrer l'évolution de l'esprit du poète, son développement, son influence. Elle distingue deux périodes dans le développement de son esprit : celle où il subit surtout l'influence de Ronsard et du cavalier Marini, jusqu'en 1619, époque de son bannissement; à cette période appartient la représentation de *Pyrame et Thisbé*, que Mlle Sch. a signalée avec raison, après Charles Sorel, comme une des dates les plus importantes de l'histoire du théâtre français (pp. 243-44) ; — la deuxième période, où se montre l'originalité du penseur, et qui en comprend elle-même deux autres : la période athée et la période mystique. — Il faut louer l'étude, un peu brève cependant à notre avis, sur le philosophe et le théoricien (p. 170-188); le fameux adversaire du père Garasse occupe une place de marque dans l'histoire des idées au XVIIe siècle.

Dans la troisième partie (Théophile de Viau et Malherbe), Mlle Sch. n'a pas assez montré, à notre avis, que le véritable novateur ce n'est pas Théophile, c'est Malherbe. Est-ce bien la réforme de Malherbe qui a tué le lyrisme en France, pendant deux siècles? Assurément, Malherbe n'est pas aussi vraiment poète que Théophile; mais la véritable raison du succès de sa réforme, c'est qu'elle répondait à un besoin d'ordre, de clarté, de logique qui se faisait sentir à cette époque. Théophile est un attardé; il a le regard tourné en arrière. Cela explique le jugement de La Bruyère et le dédain de Boileau [1].

Cette étude intéressante, claire, bien ordonnée, fait honneur à Mlle Schirmacher.

Paul Gautier.

Armand Gasté, **Malherbe concessionnaire de terrains à bâtir sur le port de Toulon avec un appendice sur le portrait de Malherbe par Finsonius.** Caen, Delesque, imprimeur-éditeur, 1896, in-8° de 15 p. (Extrait des *Mémoires* de l'Académie de Caen.)

Le calice de Bossuet au Plessis-Grimoult. Note Havre, impr. du Commerce, gr. in-8° de 7 p. (Extrait de la *Normandie monumentale et pittoresque.*)

Quentin de La Tour. Le portrait original de d'Alembert. Caen, impr. Valin, gr. in-8° de 22 p. (Extrait du *Bulletin* de la Société des Beaux-Arts de Caen.)

Les trois brochures de M. Gasté sont dignes de l'attention des curieux auxquels les recommandent les noms d'écrivains comme d'Alembert, Bossuet et Malherbe, d'artistes comme Finsonius (oublié dans le *Bouillet*) et La Tour.

M. Gasté, dans la première brochure, étudie et éclaircit un point de

---

1. Dans cette même partie, Mme Sch. signale des « alliances de mots » chez Théophile, qui n'ont rien de remarquable : Ainsi (p. 304) : « Un sang généreux » — « la sotte antiquité », — « la grandeur farouche », etc.

la vie de Malherbe [1]. Il établit que le poète, concessionnaire de quelques terrains conquis sur la mer qui lui avaient été accordés par le roi [2], le 30 juin 1617, ne se fit pas entrepreneur de constructions et ne bâtit point des maisons d'un côté ou de l'autre du port de Toulon. Au milieu des soucis de ses dernières années, Malherbe n'eut guères le loisir de faire travailler à « l'ornement et décoration de la dicte ville. » D'ailleurs, le texte du testament de sa veuve est formel : elle laisse (1er août 1629) à son héritier des *places de maisons*. M. G. n'a pu déterminer aussi bien l'époque où fut peint par Finsonius le beau portrait de Malherbe, et, après avoir discuté les conjectures des biographes, il conclut : « Considérons donc ce portrait comme l'image vraie du poète caennais dans toute la force de l'âge, alors qu'il ne songeait pas encore à dire : Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ».

Dans la seconde brochure, M. G. combat une légende « qui circule depuis plus de deux siècles en Normandie et qui persistera longtemps encore ». Bossuet qui fut, pendant trente deux ans, prieur commandataire de l'abbaye du Plessis-Grimoult, à 8 lieues de Caen, n'a pas donné à cette abbaye le calice en argent repoussé qui est aujourd'hui la pièce la plus précieuse du trésor de l'église paroissiale. L'inscription même gravée sous le pied du vase sacré prouve qu'il fut donné aux moines en 1669 par le prédécesseur de Bossuet, Jacques de Matignon [3].

La troisième brochure, ornée d'une magnifique reproduction du portrait de d'Alembert, nous apprend que ce portrait, un des plus beaux pastels de La Tour, date de 1753 et qu'il est conservé à Caen chez un professeur de la faculté de droit, M. Daniel Danjon. M. Gasté explique comment ce chef-d'œuvre est entre les mains du petit-fils de Harou-Romain (auquel il avait été donné par la veuve de Condorcet (Sophie de Grouchy), très liée avec la famille de cet architecte et marraine de la mère de M. Danjon) et, à cette occasion, multiplie les détails intéressants sur Condorcet, d'Alembert et La Tour [4].

T. de L.

---

1. M. G. rappelle (p. 10) que Malherbe mourut le 6 octobre 1628, et non le 16 « comme le répètent, l'une après l'autre, les biographies du poète », et il cite à ce sujet le travail de l'abbé Bourrienne : *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande* (1895). Je ferai observer que M. Lalanne avait indiqué la bonne date voilà déjà bon nombre d'années.

2. Complétant les *Recherches biographiques sur Malherbe et sur sa famille* M. G. a publié (p. 6-8) un document que son devancier avait laissé dans les archives d'Aix : *Lettres pattantes (sic) octroyées par Sa Majesté au sieur de Malerbe pour le fere jouir du don des dictes places de maisons* [22 maisons à bâtir].

3. En tête de la brochure est représenté le prieuré du Plessis-Grimoult (au commencement du XVIIIe siècle) d'après un dessin de l'époque conservé en la bibliothèque de l'Arsenal. Trois photographies (pp. 4, 5 et 6) reproduisent le prétendu calice de Bossuet (1° tout entier ; 2° le pied ; 3° la patène).

4. On trouve à l'appendice : 1° *Iconographie de d'Alembert* (Tableaux, gravures et lithographies ; 2° une lettre et des fragments de lettres de Mme de Condorcet, plus

Le maréchal de Villars et la victoire de Denain (24 juillet 1712), par Félix Mourlot, Valenciennes, Lepez et Ayasse. 1895. In-8· 171 p.

G. Lenotre, **Marie-Antoinette (sa captivité et sa mort)**. Paris, Perrin, in-8·, xxi et 430 p. 7 fr. 50.

Paul Gaulot, **Les grandes journées révolutionnaires**, histoire anecdotique de la convention nationale. Paris, Plon. 1897. In-8·, iii et 392 p. 7 fr. 50.

Le général Alexis Dubois. La cavalerie aux armées du Nord et de Sambre et Meuse pendant les campagnes de 1794 et 1795, par Léon Hennet, sous-chef aux archives de la guerre. Paris, Baudoin, 1897. In-8·, 77 p. 1 fr. 50.

Campagne de l'an 14 (1805). **Le corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier. Combat de Dürrenstein**, par le capitaine Alombert, de la section historique de l'état-major de l'armée. Paris, Berger-Levrault. 1897. In-8·, 420 p. 6 fr.

Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808, **d'après sa correspondance inédite et des documents originaux**, par le comte Murat. Paris, Plon, 1897. In-8·. xi et 478 p. 7 fr. 50.

Mémorial de Norvins, publié par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon. 1896-1897. In-8·, tome deuxième, 418 p. Tome troisième, 356 p. 15 fr.

Mémoires de Mme de Chastenay, 1771-1815, publiés par Alphonse Roserot. Paris, Plon, 1896, In-8·, deux vol. in-8· viii et 488 p., 585 p. 15 fr.

Henri Welschinger, **Le roi de Rome** (1811-1832). Paris, Plon. 1897. In-8·, vii, et 493 p. 8 fr.

M. Mourlot a consulté toutes les sources (qu'il a soin, dans les premières pages, d'exposer et de contrôler), et il raconte la bataille de Denain avec un très grand détail et de façon fort claire, fort attachante. Il use notamment d'une carte inédite du temps qui marque bien la marche des armées du 19 au 24 juillet. Mais le point saillant de son livre, c'est l'appréciation de Villars et de son rôle. M. M. discute ce point longuement, mais avec netteté. Il ne nie pas ce que Villars dut à Lefebvre d'Orval; il rappelle que Louis XV anoblit un neveu de Lefebvre en 1771 parce que Lefebvre avait « donné l'idée de l'importante affaire de Denain ». Il ne nie pas ce que Villars dut à d'Artagnan-Montesquiou : Montesquiou proposa le plan d'attaque avec plus d'insistance que tous les autres officiers, le proposa le 23 au matin plus ardemment que jamais, seconda Villars le 24 avec la plus louable activité. Mais si Montesquiou a eu « part égale aux préparatifs du combat » et a joué un « rôle insigne », Villars avait toujours la décision suprême; et M. Mourlot montre fort bien que cet audacieux et fanfaron Villars eut alors le grand mérite de la prudence, qu'il agit avec une sage lenteur, qu'il avait toujours son *projet de Denain*, qu'il prit le 23 toutes les mesures destinées à tromper Eugène et à lui donner le change, que, le 24, il dirigea ce superbe assaut des retranchements et compléta au pont de Prouvy la victoire commencée à Denain, que, le

---

un billet de Claude Fauriel, adressé au jeune Harou-Romain, billet que M. G. trouve avec raison charmant et au sujet du destinataire duquel il dit : « Heureux enfant, qui avait un savant aussi aimable pour répétiteur de... grec ! »

25, il envoya Montesquiou, quoi qu'en dise Saint-Simon, faire le siège de Marchiennes [1].

Il suffit d'énumérer les documents reproduits par M. Lenôtre pour donner une idée de son volume : relation de Dufour et incident de Rohan-Chabot ; relations de Daujon, de Turgy, de Goret, de Lepitre, de Moëlle, de Rosalie Lamorlière, notes de Mgr de Salamon, enquête de Mme Simon-Vouet, récit de la femme Bault, souvenirs de Mlle Fouché rédigés par Robiano, déclaration de l'abbé Magnin, notes de Chauveau-Lagarde, relations de Larivière, de Busne, de Léger, de Desessarts, de Desfossés et de Rouy. Sous cinq rubriques, *Les Feuillants*, *Le Temple*, *La Conciergerie*, *Le Procès*, *L'Exécution*, M. Lenôtre reproduit ainsi les notes de tous ceux qui purent, du 10 août 1792 au 16 octobre 1793, pénétrer jusqu'à Marie-Antoinette. Ces notes sont du reste curieuses, et l'on y trouve plus d'un détail inattendu : la reine causant avec un municipal qui compare le Temple au château de Coucy, montrant à un gardien la collection des cheveux de ses enfants, lui passant devant le visage ses mains qu'elle vient de parfumer, croyant à la victoire et à la prochaine venue des alliés, etc. On lira surtout avec intérêt le récit de Daujon sur les journées de septembre et sur les assassins de la princesse de Lamballe. Cette reconstitution de la vie presque quotidienne de la reine prisonnière est rehaussée par des avant-propos, par des notes instructives et surtout par quinze gravures où l'on remarquera le portrait de Marie-Antoinette par Werthmuller et les plans et dessins du Temple [2].

Le livre de M. Gaulot est-il bien utile aux historiens? L'auteur nous apporte-t-il, comme il dit, des renseignements ou nouveaux ou plus complets? Son ouvrage est-il, selon une autre de ses expressions, une contribution à l'histoire générale de la Révolution? Nous en doutons. Tout cela était connu, et M. Gaulot a tort, en se servant de ses sources, de citer les unes et d'oublier les autres (par exemple le livre de M. Lenotre sur *le baron de Batz* qu'il a sûrement consulté pour son chapitre sur « l'affaire de la compagnie des Indes ») ; il a tort d'insister sur le culte de Marat et de ne rien dire des hommages rendus à Charlotte Corday ; il a tort de faire si peu de cas du discours de Danton au tribunal révolutionnaire (p. 211 « Danton ne répond plus que par des phrases incohérentes » !). Néanmoins cette suite de petites études, bien qu'elles ne

1. P. 9. Le chapitre s'ouvre d'une façon dramatique, et ce jeune officier au teint pâle, aux longs cheveux plats, qui revient de Denain à Douai, après avoir visité le champ de bataille sans permission, fait très bon effet... mais Napoléon n'a jamais tenu garnison à Douai, quoi qu'en dise Douai : il est marqué « absent » sur tous les états de revue de son régiment.

2. La *Revue rétrospective* du 1er juillet 1892 (p. 72) a publié une lettre d'un citoyen Lapierre qui assista à l'exécution de Marie-Antoinette.

soient nullement liées et ne forment pas un tout, trouvera des lecteurs : c'est de l'histoire anecdotique ; l'auteur a beaucoup lu, beaucoup extrait, et on le lit sans ennui. Mais est-il possible d'estropier, comme il l'a fait, les noms des conventionnels, dans la liste des membres qui votèrent au procès de Louis XVI [1] ?

Le général Alexis Dubois, que M. Hennet a fait revivre, n'était guère connu jusqu'ici. L'auteur a étudié la correspondance et les registres d'ordres du général ; il le suit aux armées et le montre vaillant, infatigable, désintéressé. Dubois était, en 1793, à l'affaire des lignes de Wissembourg, et fut à Woerth frappé d'un coup de biscaïen à la jambe droite ; en 1794, il commanda la cavalerie de l'armée qui vainquit à Fleurus ; en 1795, il défendit la Convention (journée du 1er prairial) et pacifia une partie de la Belgique ; en 1796, il rejoignit l'armée d'Italie, et, le 4 septembre, à Roveredo, reçut, pendant qu'il chargeait à la tête du 1er régiment de hussards, trois balles qui le blessèrent mortellement. M. Hennet insiste justement sur les qualités de cavalier qu'Alexis Dubois a déployées : Dubois préconisait l'emploi de la cavalerie par masses, et voulait qu'elle eût toujours avec elle de l'artillerie légère.

Le capitaine Alombert apporte à l'histoire du combat de Dürrenstein la plus utile contribution. Il a recueilli aux archives du ministère de la guerre et dans des papiers particuliers une foule de pièces relatives à cet événement. Il montre comment Napoléon fut amené, dans sa marche sur Vienne, à jeter sur la rive gauche du Danube le détachement de Mortier ; il donne plusieurs récits de la journée du 11 novembre 1805 (récits de témoins oculaires ou rapports et journaux de marche des corps) ; il indique les premières mesures de sûreté et d'information que prit l'empereur et les inquiétudes qui le saisirent, ainsi que les ordres qu'il donna pour réparer les pertes du corps de Mortier et lui donner un repos nécessaire. D'utiles annexes contiennent des notes sur la flotille du Danube, sur la haute paie qui retenait les vieux soldats sous les drapeaux, sur l'organisation de l'infanterie, sur les troupes qui formaient le corps de Mortier, et de très curieux États qui donnent l'âge des officiers de ce corps et le nombre des militaires qui y étaient admis à la haute paie. Officiers et soldats étaient, en somme solides, énergiques, éprouvés, et voilà pourquoi ils sortirent à leur honneur de la terrible épreuve de Dürrenstein. Ils eurent de dignes adversaires, des Russes qui avaient combattu sous Souvorov, et le corps

---

1. Il imprime, par exemple, *Maille* pour Malhes ; *Mottredo* pour Moltedo ; *Buzio* pour Bozi ; *G. de Sainte-Croix* pour Jay de Sainte-Foy ; *Piffiléger* pour Pflieger etc., etc., etc., etc. Il est inexact (p. 84) que la Convention ait « admis dans son sein » Adam Lux. P. 180 « un sieur Papuguet d'Espagnac, ci-devant abbé », pauvre Sahuguet !

à corps fut vite pris, les blessures à la baïonnette ont été les plus nombreuses, le feu de mousqueterie s'est même exécuté de très près, parfois à bout portant. Mais les troupes françaises, surtout celles de la division Gazan, montrèrent, dit très bien M. Alombert, ce qu'on peut attendre de soldats décidés à faire le sacrifice de leur vie; c'étaient des troupes admirables, et sans leur vigueur, il y aurait eu désastre, et un désastre d'une très grande gravité au point de vue moral.

Le livre du comte Murat sur *Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne*, a été fait avec grand soin. L'introduction comprend deux parties : la première est un chapitre inédit du travail que le comte de Mosbourg, Agar, préparait sur son ancien compatriote, camarade et souverain; la seconde est une rapide biographie de Murat, et l'on y trouvera de curieuses lettres à sa famille. Viennent ensuite ,en douze chapitres, les trois cents pages consacrées à la mission de Murat dans la Péninsule. Elles sont intéressantes; et on y lit avec profit et sans nul ennui le récit des événements de 1808, de la révolution d'Aranjuez, des destins de Godoï, du voyage des Bourbons d'Espagne à Bayonne, des premiers éclats de l'insurrection. Mais ce qui nous frappe et attache le plus, c'est le rôle de Murat, tel que son descendant l'expose d'après les correspondances officielles et privées. L'auteur prouve que Murat ne connut pas les desseins de Napoléon et que la lettre écrite par l'Empereur au grand duc de Berg le 29 mars 1808 pour blâmer très vivement l'occupation hâtive de Madrid n'est pas authentique. Il montre que Murat n'avait pas les mêmes idées que Napoléon sur les moyens d'établir en Espagne une influence durable, ne cessait de protester contre l'emploi de la violence et de demander les plus grands ménagements envers les Espagnols, mais ne pouvait qu'obéir en soldat aux instructions qu'il recevait. Le grand duc de Berg ambitionnait-il le trône d'Espagne? Peut-être eut-il cette pensée. Mais, d'après ses lettres, il semble désintéressé, uniquement préoccupé de servir la politique qui lui est tracée, et il travaille loyalement pour un autre[1].

Les deux derniers volumes du *Mémorial* de Norvins offrent le même intérêt que le premier. L'auteur reste lui-même, fort instruit, spirituel, gardant le ton d'un causeur de salon, mettant de la bonne humeur dans la narration de ses disgrâces, un peu superficiel et frivole. Il n'est pas toujours croyable ; il n'a pas été nommé à Rome d'aussi cavalière façon qu'il le dit; il fait de Dalvimart un singulier éloge; il oublie dans sa haine contre Rochambeau les difficultés que Leclerc léguait à son successeur. Mais le second volume fourmille d'anecdotes : séjour de

1. L'auteur a tort (p. 32) de ne pas citer le travail de Grasilier sur Landrieux et de ne pas croire à la transformation du nom de Murat en Marat.

Norvins dans le canton de Berne, ses rapports avec Mme de Staël qui le sauva de la mort en obtenant du général Lemoine un sursis de jugement, sa détention à la Force au milieu de compagnons qui lui offraient le plus curieux échantillon de la perversité humaine, la bonne volonté du guichetier qui lui permettait de sortir quelquefois la nuit dans la ville, sa délivrance, ses ambitieux projets, la vie de plaisirs qu'il mena sous le Consulat, l'heureux Consulat — car un trait saillant de Norvins, c'est son amour pour Napoléon qui pourtant ne l'a pas gâté, et il affectionne surtout le premier Consul : « pouvoir respirer sans inquiétude le plein air de la patrie, quand on ne lui devrait que ce seul bienfait, que Bonaparte soit béni à jamais! » La grande aventure de Norvins, c'est l'expédition de Saint-Domingue. On trouvera dans son récit nombre de détails fort intéressants sur la situation de l'armée, sur la fièvre jaune, sur d'Aure, sur Pauline, sur Leclerc dont il loue l'activité et les remarquables facultés, sur Rochambeau et Decrès, deux hommes qu'il exècre également. Ces pages qui traitent de Saint-Domingue remplissent la fin du second et le commencement du troisième volume. Le reste du *Mémorial* est peut-être moins attachant. Le secrétaire du gouvernement de Saint-Domingue, présenté à son retour au Premier Consul, le suit au camp de Boulogne et au voyage de Brienne, puis devient gendarme d'ordonnance et fait la campagne de Prusse, devient chambellan de la reine de Westphalie et caractérise au passage quelques hommes de l'entourage du roi Jérôme, Jean de Müller, Le Camus, Eblé, Morio qu'il entend traiter de lâche par l'empereur. Le *Mémorial* s'arrête à l'instant où Norvins est nommé directeur général de la police dans les États Romains. L'éditeur, M. Lanzac de Laborie, s'est acquitté de sa tâche avec goût et savoir; il a sobrement, exactement annoté le texte, et l'accompagne d'un utile index.

Les mémoires de Mme de Chastenay comptent deux volumes. Dans le premier la spirituelle chanoinesse, fille d'un député de la noblesse aux États-généraux, retrace les préliminaires de la Révolution, les manœuvres des assemblées de bailliages, les sentiments de la noblesse et du Tiers-État, — elle était, dit-elle, dans le délire et, comme son père, se jetait dans la ligue démocratique. Mais à ce tableau succède bientôt la peinture saisissante et sombre de la vie en province sous la Terreur. Un instant, toute la famille de Mlle de Chastenay est en prison. Elle échappe à la mort, mais après combien d'angoisses et de démarches! A ces pages curieuses s'ajoute la description de Paris sous le Directoire et le Consulat. Une foule de personnages défilent devant nous, et Mlle de Chastenay crayonne finement leur portrait : Tallien, Barras, Treilhard, Lebrun, Delille, Chénier, La Harpe, Grétry, Mme de Staël. Elle est alors en relations journalières avec Réal qui s'éprend d'elle, désire l'épouser et lui rend les services les plus importants. Et la chanoinesse fait d'autres passions encore : nombre de personnages demandent sa

main ; mais elle refuse de se marier, sauf en 1812 où (II, 173) elle deviendrait sans trop de répugnance la maréchale Kellermann duchesse de Valmy. — On remarquera dans le second volume beaucoup d'animosité contre l'Empereur. Mlle de Chastenay connaissait Napoléon ; elle l'avait vu à Chatillon-sur-Seine en 1795 et elle eut alors avec lui une longue conversation. Lui en voulut-elle de ce qu'il l'avait oubliée ? « L'esprit des femmes, dit-elle, inspirait à Napoléon la haine, et la beauté ne recevait de lui qu'un encens grossier. » De son côté Napoléon ne l'avait-il pas jugée fière et pédante, entichée de sa naissance, de son esprit, de son érudition? « Elle ne voudra pas de vous », remarquait-il à Kellermann. Ce second tome est, d'ailleurs, moins intéressant que le premier, et l'histoire — bien que Mlle de Chastenay se pique d'écrire pour elle — y trouvera peu de nouveau. Notons toutefois le portrait de Fouché, quelques détails sur l'état d'âme d'une royaliste à la fin de l'Empire, des réflexions ingénieuses sur la fusion apparente des classes qui résultait de leur mélange dans les emplois, et — après avoir signalé au lecteur de ces *Mémoires* les quatre pages que Barras consacre à la chanoinesse (III, 425-429), — félicitons l'éditeur, M. Roserot, des soins qu'il a pris. [1]

Le nouveau livre de l'infatigable M. Welschinger est le fruit de laborieuses recherches, de recherches si étendues, si considérables que l'auteur nous semble épuiser complètement sa matière. Il y a, de ci de là, quelques longueurs. Mais, après tout, M. W. ne s'écarte pas de son sujet lorsqu'il retrace les projets de la cour de Vienne en 1815, les intrigues de Fouché et les hésitations de la Chambre des représentants. On le suit volontiers à travers ses dix-neuf chapitres depuis la naissance du roi de Rome jusqu'au jour où « l'infortuné prince est affranchi du fardeau qui pesait sur ses trop faibles forces ». Le portrait qu'il trace de Marie-Louise en divers endroits du volume est aussi vrai que piquant. Mais ce qu'il faut surtout louer, c'est le portrait du duc de Reichstadt. Grâce à une foule de documents, et, avant tout, aux souvenirs de Prokesch-Osten, ce Posa du jeune prince, M. W. montre que le fils de Napoléon — nullement énervé et indifférent, comme on l'a dit, mais ardent, fougueux, enthousiaste, avide de savoir, étudiant avec fièvre l'histoire de la guerre — gardait l'amour de son père et l'amour de la France, était, malgré l'éducation allemande, et restait français, et ne voulait d'autre carrière que celle des armes, ne pensait à la gloire militaire que pour faire un pas de plus vers le trône de France. D'autres points sont fort bien traités : les menées bonapartistes sous la

1. Lire I, p. 475 Hémart et non *Amar* ; I, 480, Klinglin et non *Glinglin* ; II, 90, Voght et non *Woght* ; II, 127, Desmarest et non *Desmaret* ; II, 136, l'année 1793 et non 1792 (arrestation de Maret) ; II, 223, Yorck et non *York* ; rectifier II, p. 383 « M. Guizot, jeune littérateur *genevois* ».

Restauration; le voyage de Barthélemy, ses entretiens avec Dietrichstein et son *Fils de l'homme ;* les relations de Marmont et de Maison avec le prince durant leur séjour à Vienne; la politique des monarchies pour qui l'existence de l'héritier de Napoléon était une sorte de cauchemar; la séquestration où Metternich, engagé envers les puissances, tenait le jeune duc, ne lui ôtant pas son cher Prokesch, mais empêchant ses rapports avec le dehors, s'opposant à ses désirs et à ses rêves. Bref, nous avons là une étude très sérieuse, très approfondie, qui fait grand honneur à M. Welschinger [1].

A. Chuquet.

Dr Robert F. Arnold. **Der deutsche Philhellenismus.** Kultur = und litterarhistorische Studien. Tirage à part de la revue d'histoire littéraire *Euphorion*, 2e supplément. Bayreuth, impr. Ellwanger, 1896; 113 p.

Il s'agit, dans ce livre, des manifestations du philhellénisme en Allemagne, suivant les régions, à une époque où, comme cela se conçoit, les événements d'Orient attiraient les regards de l'Europe; le soulèvement des Grecs, armés pour la conquête de leur liberté, eut en Allemagne le même retentissement que dans les autres pays. Le titre pourrait induire en erreur; le sous-titre donne les proportions exactes : il n'est question, en effet, que des manifestations littéraires du philhellénisme. M. Arnold les étudie dans le dernier détail, nous montrant d'abord l'état des esprits en Allemagne au moment de la révolution grecque, l'attitude des libéraux vis-à-vis des gouvernements, l'opinion des puissances et l'opinion du public, et il insiste avec raison sur la part qu'avaient les souvenirs classiques, archéologiques et littéraires, dans le développement des sentiments philhellènes. Il passe alors en revue, en remontant aux œuvres antérieures à notre siècle, tout ce qui s'est produit en Allemagne à propos des Grecs; on lit avec intérêt les pages consacrées à Hölderlin, l'auteur d'*Hypérion*, dont la triste fin lui inspire de mélancoliques réflexions; avec plus d'intérêt encore le bel éloge du poète des *Griechenlieder*, W. Müller, pour lequel il est plein d'une admiration raisonnée. Il ne s'interdit pas, en juste et impartial appréciateur du beau, de sévères jugements sur la foule de productions médiocres, et plus que médiocres, suscitées par le philhellénisme; il met Waiblinger en juste place, et, s'il s'incline devant la noblesse de sentiments, la générosité, les goûts artistiques du roi Louis Ier de Bavière, il trouve avec raison que les poésies royales ne méritent qu'un sourire de pitié. M. A. ne manque pas d'ailleurs de signaler la contre partie :

1. P. 320 lire Zedlitz et non *Sedlitz*; p. 387, Napoléon était en 1790, non pas à Auxonne, mais en Corse.

Gœthe, un instant peut-être philhellène, s'était bientôt dégagé de semblables préoccupations; un autre poète, Immermann, ne dissimule pas son antipathie. « La poésie philhellénique, prise en gros, n'est digne de considération que pour l'historien; elle apparait alors comme une étape dans la marche en avant de l'opinion publique » (p. 115). Ainsi parle M. Arnold, dans ses dernières lignes; il conviendrait d'ajouter qu'en Allemagne comme ailleurs le philhellénisme n'était pas autre chose que le sentiment de la liberté, liberté des peuples comme des individus, répandu dans toute l'Europe par la Révolution française; sentiment alors encore très vivace, que la censure allemande étouffait de tout son pouvoir.

My.

Jakob Baechtold. **Gottfried Kellers Leben.** Seine Briefe und Tagebücher. Berlin, W. Hertz. 3 vol. in-8 : I, 1894, 459 p. (4e éd. 1895, 467 p.); II, 1894, 544 p.; III, 1897, 671 p.

Plus heureux que bien d'autres dont la vie fut plus bruyante et la renommée plus sonore, G. Keller vient d'être pourvu, sept ans à peine après sa mort, d'une biographie copieuse, œuvre « de vérité, d'honnêteté et de simplicité » qui convient à la personnalité modeste et fruste de l'écrivain zurichois. C'est moins, à proprement parler, une biographie qu'un recueil de matériaux biographiques, une collection de lettres, d'opuscules inédits ou peu connus, de fragments de journal intime; le héros du livre est, aussi souvent qu'il se peut faire, son propre porte-paroles; M. Baechtold s'efface avec discrétion derrière lui, s'étant réservé la tâche de choisir et d'ordonner ces documents et de munir les huit chapitres de l'ouvrage d'introductions plus ou moins développées, où il supplée aux lacunes de la correspondance et fixe les points incertains de la vie du poète.

A certains égards, cette publication peut sembler prématurée, si l'on songe que d'assez fréquents astérisques et des initiales discrètes y cachent les noms de personnages encore vivants, et surtout que deux séries de la correspondance de Keller, les lettres à P. Heyse et celles à Th. Storm, n'ont pas pu y prendre place. En revanche, on conçoit de quelles facilités d'information pouvait disposer ce travail, entrepris si peu de temps après la mort de G. K., — préparé même dans une certaine mesure de son vivant. Plus de 600 lettres ont été rassemblées par les soins de M. B., qui en publie 384 seulement, et qu'il faut louer de cette discrétion. Un choix plus sévère, çà et là, n'eût même pas nui à l'intérêt de l'ouvrage; il y a quelque monotonie dans telles lettres de Munich et de Berlin, qui répètent sans variété le thème douloureux de la question d'argent; d'autres, qui débattent des détails de publication et d'honoraires, ne jettent un jour bien nouveau ni sur la personnalité de l'au-

teur, ni sur la genèse intellectuelle de ses ouvrages. La plus grande partie de cette correspondance, en revanche, est un précieux commentaire de l'œuvre de Keller et la manifestation vivante d'un esprit dont on a plaisir à retrouver, toujours pareilles à elles-mêmes, les qualités de sincérité, de bon sens et d'humour : on ne saurait savoir trop de gré à M. B. de nous l'avoir fait connaître.

En tête de chaque division de l'ouvrage, une étude assez étendue examine les conditions matérielles de la vie de Keller et rappelle sommairement le contenu et le caractère de ses œuvres : sage procédé, qui ne va pas néanmoins sans quelques doubles emplois, certains détails de la correspondance se trouvant, *avant la lettre*, dans le commentaire [1]. A part une appréciation trop décidément optimiste du talent dramatique de Keller (II, 28), les jugements portés sur l'œuvre de l'écrivain sont judicieux et mesurés. Quant à la conscience et à la richesse du commentaire dont les ouvrages se trouvent entourés, deux exemples en témoigneront : M. B. a démontré, presque chapitre par chapitre, l'identité à peu près complète du roman *Henri le Vert* et des années de jeunesse de son auteur, et il a poussé la curiosité du document jusqu'à pouvoir citer l'état-civil des jeunes gens dont la tragique idylle a inspiré *Romeo et Juliette au village* [2]. Sauf une rigueur excessive à l'égard de Georges Herwegh, l'étude des milieux qu'a traversés ou côtoyés la vie de Keller est impartiale et ne manque ni de pittoresque, ni d'un certain humour : signalons en particulier les renseignements qui nous sont donnés sur la colonie des réfugiés allemands à Zurich vers 1845 [3].

L'impression qui se dégage surtout de ces trois volumes, c'est celle d'un Gottfried Keller nationalisé, « helvétisé », si l'on peut dire ; cette face de son génie n'avait échappé à personne, mais il semble que, par ces lettres et par leur commentaire, on sente mieux que jamais par quelles fortes racines Keller tenait au terroir dont il a gardé l'âpre bouquet. Le savant auteur de la *Deutsche Literatur in der Schweiz* était mieux en mesure que personne de ramener de la sorte en Suisse un écrivain dont s'honore la littérature allemande : est-il permis de souhaiter qu'il poursuive jusqu'à l'époque contemporaine l'ouvrage que nous venons de citer et qu'il y fasse entrer, à la place qui lui est due, l'écrivain dont il vient de terminer la biographie ?

F. Baldensperger.

---

1. Plusieurs de ces doubles emplois ont heureusement disparu de la 4e édition du 1er vol., qui a été remanié et augmenté d'appréciable manière.

2. Cette abondance d'informations est cause de quelques longueurs : le développement donné, par exemple, à la fête des artistes munichois en l'honneur d'A. Dürer, en 1840.

3. Ranger Anastasius Grün parmi les *Nachfahren* de la Jeune Allemagne (I, p. 226 dans la 4e édition) semble inexact. Les études de Sigmund Schott sur le roman allemand contemporain ne sont pas consacrées seulement à Heyse, Storm et Raabe (III, p. 621). Et c'est retarder un peu que d'appeler, dans un livre qui porte la date de 1897, feu Challemel-Lacour *der jetzige Senatspraesident Frankreichs* (III, p. 259).

Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL. La véritable histoire de « Elle et Lui » Notes et documents. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-8 de IV-291 p.

Quelques moralistes se sont émus de la rage de publications posthumes qui sévit en ce moment parmi nous. Il est certain que c'est souvent une curiosité plus indiscrète que littéraire qui fait l'engouement du public pour ces documents, et qu'il y a plus de désir de réclame que de souci scientifique chez nombre de ceux qui les lui jettent en pâture.

Le livre que vient de faire paraître le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul n'a rien de commun avec ce genre de préoccupations. Le savant commentateur de Gautier et de Balzac est probablement l'homme le plus compétent de l'Europe, et à coup sûr le plus documenté sur toute la littérature française du second tiers de notre siècle. Il a voulu ajouter quelques chapitres à notre connaissance de cette période, en nous présentant un certain nombre de pièces inédites concernant la vie intellectuelle, littéraire et morale de George Sand. Sans doute c'est la fameuse aventure de Musset et de George Sand qui fait le fond et l'unité du volume de M. de S. Mais cette aventure là n'est pas de celles dont il puisse être indiscret de scruter les péripéties. Les deux amants se sont empressés à qui mieux mieux de la jeter au public et d'en faire de la copie. Étudier leurs amours, ce n'est pas seulement sonder leurs cœurs : c'est faire la critique et examiner la genèse de plusieurs de leurs œuvres. C'est bien ainsi que l'a compris M. de S. Le titre même de son livre indique sa signification : il s'appelle *La Véritable histoire de « Elle et Lui »*; c'est-à-dire celle du roman que son aventure inspira à George Sand. M. de S. a voulu faire œuvre d'historien érudit; et il s'est contenté de relier, par un commentaire dont on serait tenté de déplorer la brièveté et la modestie, un grand nombre de documents inédits qu'il a extraits de son archive, célèbre et hospitalière à tous les curieux de notre littérature romantique.

Quelques-unes de ces pièces sont d'un intérêt piquant. Citons l'amusante complainte qu'inspira à Musset le duel de Gustave Planche et de Capo de Feuillide à propos de George Sand ; les curieuses lettres de George Sand à son mari pendant le voyage de Venise (en fait de « largeur d'idées », Mme de Musset mère seule pouvait rivaliser avec M. Dudevant); toute la correspondance de George Sand avec Sainte-Beuve, qui fut son directeur de conscience après la rupture avec Musset ; un fragment d'un roman inédit que commença George Sand, toujours sur le même sujet ; les lettres de Buloz avant la publication de *Elle et Lui*, etc.

En même temps qu'il intéresse le grand public, M. de Spoelberch apporte à l'histoire littéraire un contingent considérable de documents nouveaux, classés avec une méthode et une érudition impeccables.

André LICHTENBERGER.

BULLETIN

— Le vingt-troisième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* rédigé sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio (t. V, pp. 89-248), qui vient de paraître à la librairie Hachette, contient les articles suivants : *Hercules* (fin) (Dürrbach); *Heredium, Homicidium, Honorati* (G. Humbert); *Heres, Hereditas* (F. Baudry); *Hermae* (P. Paris); *Hermaphroditus, Herochia, Hetairideia, Hippokrateia* (L. Couve); *Herois, Heros, Hieroduli* (J. A. Hild); *Hestiarchos Hestiatorion, Hesychidai, Hodopoioi* (Ch. Lécrivain); *Hestiasis, Hetaireseos graphè, Hierosylias graphè, Hippobotai, Homoioi* (Caillemer); *Hetairiai, Hierothysion, Hierothyteion, Hierothytes* (P. Foucart); *Hetairoi, Hippagogi, Hipparchos, Hippodromos* (Alb. Martin); *Hexadrachmon, Hexagrammon, Hexas, Hiera Gerousia* (F. Lenormant); *Hibernaculum, Honoraria summa, Honorarium* (René Cagnat); *Hieromnemones* (Bouché-Leclercq); *Hieros gamos* (H. Graillot); *Hieropoioi, Hilaritas, Himanteligmos, Hippikon, Hippocampus, Homoloia, Homonoia, Honos, Hoplomachia* (E. Saglio); *Hippalektryon* (H. Lechat); *Hirnea, Holkion, Holmos* (E. Pottier); *Histrio* (O. Navarre); *Honestiores, Humiliores, Honos* (C. Jullian); *Honoraria summa, Honorarium* (Is. Lévy); *Honorarius, Honorarium* (Ed. Cuq).

— La librairie Sijthoff, de Leyde, a commencé, sous la direction de M. Du Rieu, une collection de reproductions de manuscrits grecs et latins. Après la mort du regretté conservateur de la bibliothèque de Leyde, c'est son successeur, M. S. de Vries, qui s'est chargé de continuer l'entreprise. M. de Vries n'a pas besoin d'être présenté à nos lecteurs (*Revue*, 1889, I, 368; 1890, I, 125; 1895, I, 27). Il va prochainement publier le tome II, avec une introduction de M. Hagen : *Codices Graeci et Latini photographice depicti*, duce Scatone De Vries; t. II, *Codex Bernensis 363 Horatii carmina, Ouidii Met. fragm., Seruii et aliorum opera grammatica, S. Augustini de dial. et de rhetor., Bedae Hist. Brit. I, cet, cet. continens*; Lugduni Batauorum, Sijthoff, 1897, in-4. Le prix de souscription est de 250 fr. Le premier volume de la collection, paru récemment, donnait la reproduction du manuscrit Sarraviano-Colbertinus de l'Ancien Testament, avec une introduction de M. Omont.

— L'immense développement qu'ont pris les travaux d'érudition rend de plus en plus nécessaires des recueils bibliographiques exacts, complets et assez rapidement publiés. En ce qui concerne le moyen âge, en dépit de louables efforts faits par diverses revues, ce *desideratum* est loin d'être rempli. Ce n'est pas encore la perfection qui est atteinte avec le répertoire que M. A. Vidier publie depuis deux ans dans le *Moyen Age* et que les éditeurs de ce recueil ont eu cette année l'heureuse idée de paginer à part et de publier séparément (*Répertoire méthodique du moyen âge français, Histoire, Littérature, Beaux-Arts*, deuxième année, 1895. Paris, Bouillon, in-8° de 190 pages). Mais il faut reconnaître qu'un grand progrès est dès à présent réalisé : nous avons ici, en effet, une bibliographie complète (presque trop complète) et ordinairement fort exacte, embrassant à la fois l'histoire (politique, religieuse, artistique), la philologie, l'archéologie et les sciences auxiliaires. La division générale du recueil est satisfaisante (I *Histoire générale*; II *Histoire de la civilisation*; III *Histoire religieuse*; IV *Philologie, Sciences et Histoire littéraire*; V *Beaux-Arts*;

VI *Histoire et Archéologie locales; VII Sciences auxiliaires de l'histoire*). Il y aurait pourtant dans le détail quelques modifications à apporter : dans la section IV, assez mal intitulée elle-même, le titre des chapitres est médiocrement exact, ou leur objet mal déterminé : pourquoi, dans le chapitre premier (*Celtique et Basque*) les études de grammaire et d'histoire littéraire se trouvent-elles réunies, alors qu'elles sont séparées dans les suivants? Le chapitre II est intitulé à tort *Philologie*, puisqu'il ne comprend que des travaux relatifs à la grammaire (à rayer par conséquent les nos 1812-1814); ces travaux sont classés dans l'ordre des langues; l'auteur, ne s'occupant que du moyen âge « français », avait le droit de ne distinguer que le latin, le français et le provençal. Mais il eût du écarter purement et simplement et non classer dans les *Généralités* des études dont l'objet est très déterminé, mais qui ne se rattachent à aucune de ces trois langues (1738, 1784 ss.). Dans ces *Généralités*, sont aussi classées à tort, outre des travaux qui n'ont rien à faire avec les langues romanes (comme des notices sur l'œuvre de Darmesteter), des études sur les patois, ou du moins une partie de ces études, car nous en trouvons d'autres sous les rubriques *Français* et *Provençal*. Dans chaque subdivision même, il eût été utile de distinguer ce qui se rapporte à la phonétique, à la morphologie, à la formation des mots, à la syntaxe, à la versification, à l'étymologie. Dans le chapitre IV de la même section (*Littérature en langue vulgaire*) il y a des erreurs de classement (nos 2309, 2349, 2453) et divers articles à rayer, par exemple ceux qui sont exclusivement relatifs aux imitations allemandes ou anglaises d'œuvres françaises et non à leur source (2323 ss.). Le paragraphe 4 enfin (*Divers*) était à supprimer : tous les articles qui le composent pouvaient trouver place ailleurs. On trouve dans ce chapitre l'indication de quelques textes dialectaux; on en trouve d'autres dans deux autres sections (sections V, chapitre III, *Chansons populaires* et section VI); ne gagneraient-elles point à être réunies, ainsi que tout ce qui concerne les mœurs et traditions populaires (sous le titre de *Folk-lore* par exemple)? — Ces légères critiques, que l'auteur a sollicitées au début de sa publication, n'enlèvent rien à l'estime où nous la tenons : telle qu'elle est, elle rendra déjà de grands services, et deviendra, quand elle aura reçu les quelques perfectionnements nécessaires, un très précieux instrument de travail. — A. J.

— Dans une récente brochure, *Zur lateinischen und franzœsischen Eulalia* (Marburg, Elwert, 1897, 15 pages, in-8°), que nous signalons à l'attention des romanistes et des historiens de la musique, M. ENNECCERUS communique les résultats d'un nouvel et très attentif examen du manuscrit des séquences latine et française de Sainte Eulalie. Il nous renseigne très exactement sur ce qui émane réellement du scribe ou provient de divers accidents postérieurs et il complète ou rectifie les indications fournies par les différents fac-simile publiés jusqu'à ce jour. Mais cette étude (à laquelle sont annexées deux excellentes reproductions en héliogravure) n'est point purement paléographique : par des raisons tirées, non seulement de l'examen du manuscrit, mais aussi de l'étude des mélodies de Notker, l'auteur repousse l'hypothèse par laquelle M. Suchier avait essayé d'expliquer l'asymétrie de la fin de la séquence latine. — A. J.

— M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE a fait tirer à part les lettres inédites de *Jean et Pierre Bourdelot* qu'il avait publiées dans la « Revue d'histoire littéraire de la France ». La plaquette forme le XXIe fascicule des *Correspondants de Peiresc* et compte 24 pages. On y trouve d'abord une notice très complète sur le spirituel et singulier Pierre Bourdelot; puis quatre lettres de Pierre Bourdelot à Peiresc (Rome, 1634-1636), trois lettres de Jean Bourdelot au même (Paris, 1635-1636); enfin, en appendice, une lettre de Jean Bourdelot à Gassendi (Paris, 10 juin 1633). Le com-

mentaire est, comme toujours, à la fois instructif, intéressant, copieux. Mais ce qu'on louera le plus, c'est l'introduction si détaillée, si pleine de renseignements et de témoignages sur ce Pierre Bourdelot, qui fut non seulement l'amuseur de Christine et de Condé, mais l'ami de Peiresc, de Gassendi et de Pascal. — A. C.

— A l'occasion du trentième anniversaire de l'entrée de M. Th. Korsch à l'Université de Moscou, ses collègues et ses élèves viennent de publier dans cette ville un volume de *Mélanges de philologie et de linguistique* sous ce titre : Χαριστήρια. Il renferme des travaux de MM. Netasil, Zenger, Zielinsky, Oulianov, Schakmatov, Solmsen, Koulakovsky, Sobolevsky, Brock, Kodjdestvensky (un travail en grec sur Demetrius de Phalère), Mourkov, Fortounatov, etc....

— Le P. Pierling vient de publier le dernier volume de ses études sur la *Russie et le Saint-Siège* (Paris, Plon). C'est une réimpression corrigée et un peu augmentée du volume qui avait paru en 1890 sous le titre : *Papes et Tsars*.

— Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de M. le Commandeur Federico Stefani, président de la R. Deputazione di Storia Patria, de Venise ; il était le directeur estimé du *Nuovo Archivio Veneto* et l'un des éditeurs des *Diarii di Marino Sanuto*. Nous nous associons au deuil de ses collègues et en particulier de MM. les Comm. N. Barozzi et G. Berchet. — H. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 mars 1897.

M. Clermont-Ganneau termine la série de ses observations relatives au poème grec du patriarche Sophronius sur la prise de Jérusalem par les Perses, en 614, récemment publié par M. Couret.

M. Senart annonce qu'il a reçu des fragments de sculpture envoyés des Indes par M. Foucher, et propose de les déposer au musée du Louvre. — Cette proposition est adoptée.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations sur le mémoire du R. P. Lagrange, relatif à la mosaïque géographique de Madaba et récemment publié par la *Revue biblique*.

M. Hamy communique, au nom de G.-B. Flamand, une note sur deux « pierres écrites » (hadjramektouba), provenant d'El Hadj Mimoun, dans la région de Figuig, et récemment envoyées au musée du Louvre par M. J. Cambon, gouverneur général de l'Algérie. Ces deux roches, découvertes par M. Boulle et Flamand, portent une vingtaine de figures gravées, qui rentrent dans le type des inscriptions sahariennes déjà connues et appartenant, comme l'a montré M. Hamy, à une époque intermédiaire entre celle des inscriptions « numidiques », presque toutes contemporaines de l'occupation romaine, et celles des « rupestres », d'où sont sorties les inscriptions touaregs. On y trouve le cheval monté, le dromadaire porteur, l'autruche, le serpent, la croix annelée, etc., déjà signalés dans les monuments dessinés, il y a quinze ans, par MM. Boucher et Tournier. Tous ces détails aussi bien que ceux qu'avait tirés M. Hamy des premières inscriptions d'El Hadj Mimoun (1882), indiquent une date quelque peu antérieure à l'introduction de l'Islam dans l'Afrique septentrionale.

M. Collignon commence la lecture d'un mémoire de M. W. Helbig, associé étranger de l'Académie, sur les vases du Dipylon et les Naucraries.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 3 mai — 1897

Grimme, L'accentuation de l'hébreu. — Perles, Critique de l'Ancien Testament. — Traduction néo-grecque du Pentateuque, p. Heseling. — Les Juges, p. Brooke et Lean. — Zupitza, Les gutturales germaniques. — Parthenius, p. Sakolowski. — Antonius Liberalis, p. Martini. — Clugnet, Dictionnaire liturgique grec-français. — Catulle, p. Palmer. — Hunziker, L'hyperbole dans Virgile. — Priebsch, Manuscrits allemands d'Angleterre. — Reinbot, Saint George, p. Vetter. — Sattler, Idées religieuses de Wolfram. — Priebsch, La Vrône Botschaft. — Tropsch, Fleming et la poésie latine. — Wukadinovic, Prior en Allemagne. — Bolte, Le théâtre de Danzig. — Schlœsser, De Hambourg à Gotha, treize années de théâtre — Brette, Les Constituants. — Correspondance de Frédéric de Bade, IV. — Académie des inscriptions.

Grundzüge der hebræischen Akzent = und Vokallehre, von H. Grimme. Fribourg, librairie de l'Université, 1896; in-4, xiv-148 pages.

Analekten zur Textkritik des Alten Testaments, von F. Perles; Munich, Ackermann, 1895; in-8, 95 pages.

Les cinq livres de la Loi, traduction en néo-grec, publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, transcrite et accompagnée d'une introduction, d'un glossaire et d'un fac-simile, par D. C. Hesseling. Leipzig, Harrassowitz, 1897; in-8, lxiv-443 pages.

The Book of Judges in Greek according to the text of Codex Alexandrinus, edited by A. E. Brooke and N. M. Lean. Cambridge, University Press, 1897; in-8, vii, 45 pages.

I. — Le travail que M. Grimme vient de publier sur l'accentuation et la vocalisation de l'hébreu est, croyons nous, le plus original, le plus méthodique, le plus approfondi qui ait encore paru. C'est une étude comparée de l'accentuation et de la vocalisation dans les langues sémitiques, en vue d'expliquer la phonétique de l'hébreu. L'auteur pense avec raison que la question n'a pas encore été étudiée à fond, qu'elle mérite de l'être, et il offre aux sémitisants le résultat de ses propres recherches, dans un système complet et fort bien équilibré en toutes ses parties. Il va sans dire qu'une pareille construction implique nécessairement beaucoup d'hypothèses. La première, qui sert de base à tout l'édifice, consiste à regarder à peu près comme synonymes les termes *altarabisch* et *ursemitisch*. Les assyriologues réclameront probablement contre une identification aussi absolue; mais pour réclamer de façon utile et corriger, s'il y a lieu, l'hypothèse fondamentale de M. Grimme,

ils devront produire une théorie de la phonétique assyrienne. La théorie des voyelles hébraïques a été développée avec une particulière complaisance. On y trouve des paragraphes fort intéressants, par exemple ceux qui concernent la particule copulative et les temps dits convertis, la formation du pluriel dans les noms hébreux. Dans une note supplémentaire, M. Grimme discute l'origine du nom divin יהוה il ne croit pas que la forme יהו dérive par abréviation de la forme pleine : c'est יהו qui est primitif relativement à יהוה, et cette dernière forme vient de la précédente, *als Plural resp. Kollektivform*. L'étymologie de *Iahvé*, tirée de הוה « être », serait artificielle. Quant au sens primitif de *Iahu*, nul ne peut le dire.

II. — Les diverses causes qui ont contribué à l'introduction de fausses lectures dans le texte hébreu de l'Ancien Testament sont exposées avec beaucoup de méthode et quantité d'exemples par le D. Perles. La partie la plus neuve de sa dissertation concerne l'emploi assez fréquent des abréviations et les méprises qui en ont été souvent la conséquence. M. P. a essayé d'expliquer par là beaucoup de fautes qui peuvent avoir une autre origine ; mais le principe de ses observations paraît juste, nonobstant l'excès de l'application. Certaines corrections de textes poétiques sont particulièrement défectueuses. Tout le monde connaît le passage du Ps. XXII, 17, qui est traduit dans la Vulgate par : *Foderunt manus meas et pedes meos*, et où la tradition chrétienne a trouvé une prophétie évidente du crucifiement. L'hébreu : « Comme un lion (כארי lu כארו par les anciens interprètes), mes mains et mes pieds », ne donne aucun sens, M. Perles veut lire : « Ils (les méchants) entourent (כתרו) mes mains et mes pieds. » Qu'est ce que cela peut bien signifier ? Accordons que la leçon de l'hébreu est absurde, celle des versions suspecte ; mais le vieil Olshausen, en soupçonnant là un paquet de variantes échoué entre deux vers authentiques, a probablement indiqué la vraie racine du mal.

III. — La traduction du Pentateuque en grec moderne, que vient d'éditer M. Hesseling, intéresse plutôt l'histoire de la langue grecque que la critique biblique. L'introduction contient une bonne étude sur le vocabulaire et les particularités grammaticales de cette version, qui a été publiée en caractères hébreux dans un Pentateuque polyglotte de Constantinople où se trouve aussi une version espagnole. Il n'y a pas lieu d'être surpris qu'une version moderne, faite par des juifs et pour des juifs, soit complètement indépendante de la version des Septante. Le vocabulaire contient beaucoup d'éléments étrangers. La traduction est d'un littéralisme qui la rend en certains endroits presque inintelligible au lecteur non hébraïsant. M. Hesseling pense qu'elle a été faite à Constantinople, en vue de sa publication dans l'édition polyglotte qui nous l'a conservée.

VI. — Il est reconnu depuis longtemps que le manuscrit Vatican et le manuscrit Alexandrin contiennent deux recensions différentes de l'an-

cienne version grecque des *Juges*. On a même pu soutenir qu'il s'agissait de deux versions distinctes, et non seulement de deux recensions d'une même version. Quoique cette opinion ne soit pas fondée, et que la recension du manuscrit A semble être une revision de la version primitive, d'après le texte hébreu, les savants éditeurs anglais des Septante ne laissent pas de rendre un vrai service à la critique de l'Ancien Testament en publiant à part les *Juges* de A. C'est le manuscrit B qui a fourni le texte des *Juges* dans les Septante de Swete (*The Old Testament in Greek*, I), et les variantes de A y sont indiquées; mais les variantes sont tellement nombreuses et considérables que la publication du texte complet s'imposait, pour faciliter la comparaison.

J. S.

E. ZUPITZA, **Die germanischen Gutturale** (Schriften zur germanischen Philologie herausgegeben von M. Rœdiger, achtes heft), Berlin, 1896, 262 p.

M. E. Zupitza fait ici pour le germanique ce que M. Bersu a fait autrefois pour le latin : un examen critique de tous les mots germaniques renfermant des gutturales.

Le livre est dédié à M. Joh. Schmidt; on n'y retrouvera pas la préoccupation, habituelle chez M. Brugmann et plus encore peut-être dans son école, de n'asseoir les raisonnements que sur des étymologies qui comportent l'identité phonétique et morphologique des mots rapprochés (sauf l'action des lois propres à chaque langue). La critique étymologique de l'auteur manque très souvent de rigueur : gr. γαστήρ, lat. *uenter* et got. *githus* sont tenus pour parents sans la moindre hésitation (p. 87); *floh* de *fliegen* (p. 131) rappelle vraiment trop *lucus a non lucendo;* le *b* de got. *hwairban* ne peut être identifié avec le π de gr. καρπός, car il n'y a aucune raison de tenir ce thème verbal pour oxytoné (p. 57); l'*i* de zd *driγu-* est un *i* indo-européen comme le prouve le superlatif *draējishta-* (Vend. III, 19) et n'a rien à faire avec l'*ē* germanique de v. h. a. *trāgi*, etc.; sur les domaines qui lui sont étrangers l'auteur est plus imprudent encore et admet des rapprochements aussi invraisemblables que celui de got. *hardus* et arm. *karcr*.

L'ouvrage comprend deux parties : dans la première, M. Z. s'efforce d'expliquer les exemples où l'on a supposé en germanique le traitement labial d'une ancienne labio-vélaire; dans la seconde partie, il passe en revue les traitements réguliers des gutturales indo-européennes.

M. Z. nie énergiquement l'existence du traitement labial. Tout au plus admet-il que l'*f* de got. *fimf* représente un ancien k^w par une assimilation inverse de celle qu'on observe dans lat. *quinque*. On accordera volontiers que beaucoup des exemples du traitement labial *doivent* être, en effet, écartés et que certains autres *peuvent* l'être. Mais il reste bien

des doutes. On ne saurait rapprocher got. *wulfs* du lat. *uolpes* et séparer le masculin v.-isl. *ulfr* de son féminin *ylgr*; le gr. λυκός établit le caractère labio-vélaire du *k* de skr. *vrkas*; arm. *gayl* ne rentre pas dans cette famille de mots. Le *b* de got. *bidjan* est dû sans doute à l'influence d'un verbe parent de gr. πείθω; mais le sens, la forme et le vocalisme sont d'accord pour imposer d'ailleurs le rapprochement avec zd *jaiδyeiti*. M. Z. repousse à bon droit beaucoup d'étymologies qui supposent un traitement germanique *p* de g^w p. 18 et suiv.; mais on ne doit pas non plus méconnaître le caractère exceptionnel et secondaire du *b* indo-européen; par exemple got. *paida* et gr. βαίτη sont-ils des mots indo-européens et ne sont-ils pas plutôt un emprunt fait par ces deux dialectes indo-européens? L'hypothèse sur v. h. a. *pfad*, p. 24, ne valait pas la peine d'être publiée (on notera en revanche le rapprochement de lat. *spatium* et *pateo* présenté à ce propos; on aurait pu comparer lit. *splecżu*, *platus*, car **(s)plet(h)-* et **(s)pet(h)-* ne peuvent guère être séparés).

Les cas — fort nombreux — où le germanique présente, soit dans un même dialecte, soit dans des dialectes voisins, une alternance de gutturale et de labiale sont expliqués par des élargissements ou des « racines parallèles » (cette dernière notion est un peu nuageuse). Cette explication n'est ni démontrée, ni démontrable. Sans doute certaines racines indo-européennes se prêtent à une analyse et ont une première partie commune avec d'autres racines plus ou moins exactement synonymes; on a ainsi pour l'idée de « frapper, heurter » **(s)t-eu-*, **(s)t-ei-*, **(s)t-en-* et ces trois racines comportent à leur tour des élargissements; on s'explique ainsi l'opposition de got. *stigqan* et de v. h. a. *stampfôn*. Mais le nombre des cas de ce genre est très limité; nulle part on ne trouve de pareils faits en aussi grande quantité que le suppose M. Zupitza; les alternances du lituanien qui sont citées p. 36 et suiv. paraissent peu anciennes et comportent, en partie au moins, d'autres explications: *dugnas* peut sortir de **dubnas*. Du reste, il n'est guère croyable que de pareils doublets aient survécu depuis l'indo-européen jusque dans les dialectes germaniques sans qu'aucune distinction de sens ait été associée à la différence de forme. Le problème reste posé.

La seconde partie de l'ouvrage se divise en deux chapitres: gutturales avec appendice labio-vélaire et gutturales simples.

A propos des gutturales à appendice labio-vélaire, M. Z. présente quelques observations neuves: 1° il rend probable que l'élément labio-vélaire n'est pas tombé devant d'anciens i.-e. *o* ou *ô*, devenus germ. *a* et *ô*. Il n'aurait pas dû se laisser entraîner à contester la parenté de got. *hals*, lat. *collum* avec v.-sl. *kolo*, cf. lit. *kaklas* et skr. *cakram*, gr. τράχηλος et τροχός: la racine **k el-* a un doublet dépourvu d'appendice labio-vélaire (Grammont, *Dissimilation consonantique*, 175 et suiv.). — 2° Il considère γ (got. *g*) comme le représentant normal de i.-e. g^wh initial; si l'on admet le maintien de l'élément labial devant *o*, ce

traitement est appuyé par plusieurs bons témoignages; sinon, il ne reste qu'un exemple probant : *gildan*, cf. gr. τέλθος; si séduisant qu'il soit, ce rapprochement ne suffirait pas à établir la loi. Pour le traitement de $g^{w}h$ entre voyelles, M. Z. admet sans raison sérieuse une influence de l'accent.

Quant aux gutturales sans appendice labio-vélaire, leur théorie ne présente en germanique aucune question litigieuse; l'auteur a donc dû se borner à dresser la liste des exemples qui occupe la plus grande partie du volume, p. 102-218 (le reste p. 219-260 étant consacré à un index fort détaillé). M. Z. a séparé les mots où les dialectes orientaux répondent par une vélaire de ceux où ils répondent par une palatale ; pas plus que l'italo-celtique et le grec, le germanique ne distingue ces deux cas. Si on tient à poser trois séries de gutturales — ce qui est sans doute inutile, car le traitement vélaire des dialectes orientaux s'explique le plus souvent par des influences particulières—, on n'a pas le droit d'attribuer ces trois séries à l'indo-européen dont les dialectes orientaux et occidentaux ne présentent chacun que deux séries, mais seulement au pré-indo-européen ; et il est moins légitime encore d'admettre que la confusion de la série vélaire sans labialisation que l'on suppose et de la série palatale soit postérieure à l'isolement d'un dialecte germanique de l'indo-européen, comme l'affirme M. Zupitza, p. 1, sans en donner la moindre preuve. Comme toutes les classifications qui ne reposent sur aucune distinction réelle, la division des gutturales sans appendice labio-vélaire en deux séries conduit à une répartition arbitraire : on ne saurait dire pourquoi *ligan* figure dans une série et *deigan* dans l'autre : les deux racines présentent dans les dialectes orientaux une alternance de la palatale et de la vélaire.

Dans le domaine de l'étymologie germanique il y a désormais moins à trouver qu'à critiquer; on ne pouvait attendre de M. Zupitza beaucoup de découvertes et l'on doit lui savoir gré de quelques nouveautés telles que le joli rapprochement de got. *handus* et du nom de nombre « dix ». Le principal mérite du livre est d'épuiser la question traitée grâce à une revue sensiblement complète des faits. S'il n'a été donné à l'auteur d'ajouter que peu de chose aux lois connues, cela tient surtout à ce que les problèmes qu'il s'est posés sont de ceux auxquels le petit nombre des exemples et leur ambiguïté ne permettent pas de donner une solution certaine [1].

A. Meillet.

---

1. M. Z. aurait pu s'éviter la peine d'ajouter une nouvelle transcription du sanskrit à celles que l'on avait déjà.

Mythographi græci, vol. II, fasc. I. **Parthenii libellus** *Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων* edidit P. Sakolowski. **Antonini Liberalis** *Μεταμορφώσεων συναγωγή* edidit. E. Martini. Leipzig, Teubner, 1896; xcvi-148 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le texte de Parthénius et d'Antoninus Liberalis ne s'est conservé que dans un manuscrit, le *Palatinus* 398 d'Heidelberg (P). De nombreuses éditions en existent, mais les dernières, déjà anciennes, étaient susceptibles d'améliorations, comme l'ont démontré, pour Ant. Liberalis par exemple, les travaux d'Oder et de Blume. MM. Sakolowski (Parthénius) et Martini (Antoninus Liberalis) ont jugé à propos d'en donner une édition nouvelle, en s'attachant scrupuleusement au texte de P, dont les leçons, en cas de corrections, sont toutes insérées dans l'appareil critique. Chacun des deux éditeurs a écrit sa préface; celle de M. Martini est de beaucoup la plus importante. C'est lui qui s'est chargé de donner la notice du manuscrit, et cette partie des prolégomènes, intitulée *de cod. Pal. memoria*, doit avant tout attirer l'attention du lecteur; la discussion relative aux sources d'Ant. Liberalis (principalement Nicandre et Boïos) est conduite avec art et méthode, et l'on peut dire, après ce travail, que dans son ensemble cette question est épuisée. L'édition des deux textes, donnant toutes les conjectures les plus remarquables des éditeurs et commentateurs précédents, pourra servir de base à une revision encore plus approfondie; car, malgré ses mérites, elle laisse encore à faire, et les éditeurs le savent (cf. Sakolowski, p. xv). Mon attention s'est portée plutôt sur Ant. Liberalis, et c'est à M. Martini, par conséquent, que je soumets quelques doutes. P. 67, 8 <ἐπ>εγέγραπτο (ἐγέγρ. P) me semble inutile : le grec reprend très souvent par le simple un verbe composé (ἐπιγράψας l. 6); 74, 2 l'adjonction de εἶναι n'est pas nécessaire : Ἡρακλέους se construit régulièrement sans εἶναι avec νενομίκασι (cf. Krüger, 47, 6, 11); 79, 20 est-il bien utile d'ajouter ἐπ' ἄντρον? 87, 10 au lieu d'ajouter καί je considérerais plutôt Μελιτέα comme une explication de τὸν ἐν τῇ ὕλῃ παῖδα, introduite à tort dans le texte. En général M. M. me semble trop enclin à compléter le texte par des additions peu nécessaires. Au contraire, il supprime σύν (100, 11) devant αὐταῖς ἀτραποῖς καὶ δένδρεσιν; en bonne grécité, fort bien; mais notre auteur est loin d'être un bon écrivain, et comme on rencontre des exemples de σύν ainsi employé, et même ainsi placé, avec un datif sociatif, j'estime qu'il valait mieux suivre P et le conserver (cf. Tycho Mommsen, *Beitr. zu... griech. Präpos.*, p. 188, 219, 232, etc.). Quant à la longue discussion p. lxxxviii sv. sur les mots οἱ δὲ ἐκ τῶν πύργων ἔβαλλον (89, 10), que M. M. trouve corrompus et voudrait remplacer par εἰς τοὺς πύργους ἔφυγον, je n'y vois rien à modifier; si l'on songe que ἐπὶ τῶν ἀγρῶν ne signifie pas *en rase campagne* (νυκτός, la nuit!), que les mots suivants οὐ γὰρ ἦσαν αὐτοῖς ἰσόμαχοι expliquent ἐκ τῶν πύργων sans qu'il soit nécessaire de supposer une fuite, et si l'on veut interpréter le texte même et n'y pas chercher autre chose que ce qui y est, le sens sera le suivant : « Comme ils se trouvaient à la campagne, des brigands, la

nuit, tentèrent de les enlever ; eux se défendaient (ἔβαλλον, lançaient des traits, des pierres, ou autres projectiles) du haut de leurs tours (leur maison fortifiée, apparemment ; et cela vaut encore mieux que de supposer une tour voisine ; il y a d'ailleurs l'article), car ils n'étaient pas de force à se mesurer avec eux (entendez : corps à corps, en sortant de la maison) ; les brigands mirent alors le feu aux bâtiments. » En principe, il vaut mieux ne pas violenter les textes ; et d'ailleurs M. Martini a sagement fait de ne pas modifier celui-ci, se bornant à proposer sa conjecture en note, après l'avoir discutée dans la préface [1].

My.

L. Clugnet. **Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque** Paris, Alph. Picard et fils, 1895 ; xii-186 p.

Cet ouvrage rendra certainement des services. La langue liturgique de l'Église grecque est assez peu familière aux occidentaux pour qu'il soit nécessaire, même à un lecteur qui connaît le grec ancien, d'avoir recours à un dictionnaire spécial, lorsqu'il rencontre des termes soit nouveaux dans la langue, soit revêtus d'un sens technique qu'ils ne pouvaient avoir dans le grec classique. Des ouvrages volumineux, comme le *Glossarium* de Du Cange (et le *Greek lexicon* de Sophocles, que M. Clugnet ne cite pas, mais connaît sans doute), ne sont pas à la portée de tous, et un livre comme celui-ci facilitera beaucoup les recherches. M. C. donne, à la fin de sa préface, la liste des livres liturgiques grecs publiés jusqu'ici par l'imprimerie romaine de la Propagande, et c'est pour aider à les comprendre qu'il a composé ce dictionnaire ; il a en même temps, à la suite de chaque article, donné les mots latins et français qui répondent sinon au sens exact, du moins à l'idée exprimée par le terme grec. Je tiens à faire des réserves sur le plan même du livre. Pourquoi *noms* liturgiques ? Parce que l'auteur n'a voulu enregistrer que les noms, c'est-à-dire les termes désignant des objets, concrets ou abstraits ? Il semble, en effet, que telle ait été la pensée de M. Clugnet, puisque les substantifs seuls, avec quelques adjectifs pour la plupart employés substantivement, ont trouvé place dans son recueil. Mais pourquoi pas les verbes, dont un grand nombre, de même que les substantifs, ont un sens spécial dans la langue liturgique ? Les termes qui expriment les diverses actions du prêtre, du diacre, etc., ne sont-ils pas d'une importance égale, et le but que se propose M. C. sera-t-il pleinement atteint, si le lecteur, connaissant les

---

1. Tout au plus serait-on tenté de lire πῦρ ἐνέβαλον (-λλον P), car il ne s'agit plus ici de l'imparfait *de conatu*, et cet imparfait peut être dû à ἔβαλλον qui précède. — Dans Parthénius, les yeux de lynx de M. Dittmann (p. xxvi), qui a revu les épreuves, ont laissé passer συγγνωμενον (21, 14).

noms, est arrêté par des expressions verbales dont le sens exact lui demeurera inconnu? Je regrette également l'absence de références : on aimerait à savoir exactement où M. C. a pris tous les mots qu'il cite. Je souhaite que M. C. puisse compléter et perfectionner son ouvrage, comme il le désire (p. x); il lui faudra pour cela ajouter un assez grand nombre de *noms* qui lui ont échappé. Quelques-uns, pris au hasard : καθαίρεσις, déposition; θυμίασις, action d'encenser; παροικία = ἐνορία; ξύλον = σήμαντρον; κοινοβιάρχης, chef d'une communauté; μεσόστιχον, verset entre les deux parties d'un tropaire doublé; νηστεία τοῦ ἁγίου Φιλίππου = ν. τῶν Χριστουγέννων; ἡ κυριακὴ τῆς λαμπροφόρου = Ἀντίπασχα; ἀργία, l'état d'un ecclésiastique exclu temporairement des fonctions sacrées; des épithètes de saints (puisque M. C. en cite un certain nombre) comme πρωτόκλητος, ép. de l'apôtre André; μυροβλύτης, ép. de saint Démétrius, etc., etc. Je pourrais en citer beaucoup d'autres; je les tiens à la disposition de l'auteur. M. Clugnet devra aussi rectifier l'ordre alphabétique, troublé en quelques endroits, par exemple aux mots προφήτης et τριχοκουρία, et corriger les fautes typographiques; quelques-unes ont déjà été corrigées (par lui?) dans mon exemplaire, mais il en reste encore un certain nombre dans les mots grecs.

My.

Catulli Veronensis liber edited by Arthur Palmer, fellow of Trinity College, prof. of Latin in the University of Dublin. London, Macmillan, 1896. LV-97 p. petit in-12.

On ne dira pas que Catulle manque de lecteurs en Angleterre; en dehors de l'édition critique et du commentaire d'Ellis, auxquels toutes les autres publications se réfèrent, voici coup sur coup dans ces dernières années de petites éditions coquettes (Postgate, 1889; Owen, 1893), sans compter l'*Attis* de M. Allen et le *Corpus poetarum*, où le Catulle est de M. Postgate; nous avons tous les droits d'être jaloux de nos voisins.

Le présent volume fait partie de la *Parnassus-Library*, collection de classiques grecs et latins, qui vient de se fonder chez Macmillan [1].

Le texte de M. Palmer est fondé sur celui d'Ellis. Les notes critiques, assez nombreuses et assez développées, contiennent une trentaine de pages. Et cependant il n'y en a pas assez; car aux italiques du texte aurait dû, ce semble, et ce n'est pas le cas, correspondre toujours une note qui les explique. M. P. a résisté plus d'une fois à l'excès de conservatisme de M. Ellis, et il donne ses raisons. D'autre part, on verra, insérées dans le texte, bon nombre de conjectures, et parmi elles la conséquence était forcée, beaucoup qu'on trouvera téméraires ou mal-

1. Volumes publiés jusqu'ici : *Horace et Virgile*, par Page; *Iliade*, par Walter Leaf; *Eschyle*, par Lewis Campbell; *Sophocle*, par Tyrrell.

heureuses 1. Ce qui n'empêche que, même de ce côté, le travail ne soit sérieux et que l'éditeur n'ait montré du tact et de la mesure.

E. T.

Rudolf HUNZIKER. **Die Figur der Hyperbel in den Gedichten Vergils**, mit einer einleitenden Untersuchung über Wesen und Einteilung der Hyperbel und ausführlichen Indices. Berlin, Mayer und Müller, 1896. 163 p. in-8.

Allons droit aux conclusions de l'auteur de cette plaquette : il est persuadé qu'à considérer le nombre, la valeur des hyperboles dans un poème, on pénètre plus avant dans les habitudes de composition du poète, et qu'on juge ainsi beaucoup mieux la valeur de ses créations. Il n'y aurait pas de meilleur critérium. Il l'applique donc à l'étude de Virgile, et, comme on rencontre dans tous ses poèmes de nombreuses hyperboles, qui ne font qu'augmenter d'un livre à l'autre, juste dans le sens contraire au sens droit et à la raison, M. Hunziker s'efforce de plaider ainsi qu'il suit les circonstances atténuantes : Virgile, sentant plus ou moins distinctement que le don de l'invention épique lui manquait, aurait porté tout son soin sur le détail ; il vise avant tout aux beautés de l'expression et recourt au pathétique de la forme pour cacher ses faiblesses de fond ; ce qui le fait tomber souvent dans l'obscurité, l'exagération et l'enflure ; défauts surtout sensibles si l'on rapproche de ses imitations les vers du poète grec.

D'après cela, on peut juger du fond et du ton de toute la brochure. Je dois reconnaître que la thèse est appuyée d'un ample apparat d'érudition, citations de poètes en toutes les langues, français, anglais, italien et portugais. Mais comment ne pas dire qu'en vérité l'auteur était trop plein de son sujet ; qu'il a exagéré lui-même en tous sens, et que, sur le terrain de la critique littéraire, sa brochure n'est elle-même qu'une assez déplaisante et fort inutile hyperbole ?

E. T.

Deutsche Handschriften in England, beschrieben von Dr. Robert PRIEBSCH. Erster Band. Erlangen, Junge, 1896, in-4, VI et 335 p. 16 mark.

M. Priebsch s'est proposé de faire connaître les manuscrits allemands

1. Par ex. II, 8 : *cordi est*; LXIV, 16 : *illac aequalis*; LXVIII b, 101 : *vi vindice*, etc. J'aime encore moins, malgré toutes les raisons données à l'appendice, la conjecture proposée dans les notes : LXVIII, 139 : flagrans est questa *Dianae*. — Pourquoi la note de la p. XXVI ? On peut voir, par la planche de Chatelain ou la photographie Lumière, que ces lectures (1379 et 1374) étaient erronées.

(haut et bas allemand, néerlandais, frison), des bibliothèques publiques et privées d'Angleterre. Dans ce premier volume il décrit avec grand détail les manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques des Universités de Cambridge et d'Oxford, ainsi que dans trois bibliothèques particulières, celle de lord Ashburnham, celle de sir Thomas Phillips et celle du comte de Crawford. Ces manuscrits, au nombre de 192, sont présentés selon l'ordre alphabétique des bibliothèques : Ashburnham-Place, Cambridge, Cheltenham, Oxford, Wigan. Un appendice contient soit en entier, soit en extraits, les morceaux inconnus jusqu'ici ou qui offrent de nouvelles versions importantes pour la critique : extraits d'un poème sur un duc de Brunswick, du poème de Jean Rothe sur la chasteté, du poème *Johan uz dem virgiere* (poème qui est évidemment d'un jongleur et où l'on remarquera un Ganeron qui, par son nom et son rôle, rappelle le traître Ganelon), d'un poème du xv[e] siècle sur la vie de saint Étienne, deux poèmes sur la mort. etc. Une table facilite les recherches. Bien que M. Priebsch regrette de n'avoir pas à signaler de ces trouvailles qui font époque, il faut le féliciter de son zèle, de sa persévérance, et l'encourager à continuer de si méritoires recherches.

A. C.

Der heilige Georg des Reinbot von Durne, mit einer Einleitung über die Legende und das Gedicht herausgegeben und erklært von Dr. Ferdinand Vetter. Halle, Niemeyer, 1896, in-8, cxc et 298 p. 14 mark.

L'introduction du travail est fort méritoire. M. Vetter raconte d'abord d'une façon très claire et complète, d'après les sources, non sans les contrôler et sans rabattre beaucoup des accusations des orthodoxes — car « l'image de George ne nous a guère été transmise que par les caricatures de ses ennemis les plus acharnés » — l'histoire véritable de l'évêque arien d'Alexandrie. Il montre ensuite que la plus ancienne forme littéraire qu'ait reçue la légende de George, est la *Vita* grecque du v[e] siècle conservée dans les fragments d'un palimpseste grec de Vienne et remaniée dans deux textes latins, celui du *Gallicanus* et celui du *Sangaliensis*. Il mentionne les différentes rédactions de la légende primitive, les unes canoniques, les autres apocryphes, les autres qui imitent celles-ci et celles-là (c'est sur une rédaction mélangée, celle de Pierre de Parthenope, que repose le poème allemand de Reinbot de Durne ainsi que son original français qui n'a pas été retrouvé). Il étudie les diverses versions du *Drachenwunder*, du combat contre le dragon, épisode postérieurement ajouté à la légende. Vient alors une étude spéciale sur le *Saint George* de Reinbot : évidemment Reinbot est Bavarois (des environs de Straubing); il a pour maîtres et modèles Veldeke, Hartmann d'Aue, et surtout Wolfram; dans son poème triomphent le formalisme et la convention : tous les personnages sont « en bois » ; pas la

moindre trace de composition, de mérite poétique; tout manque, mesure, style, pensée; rien de mâle ni de sérieux; mais, conclut courageusement M. V., la réputation de cette poésie courtoise du moyen âge n'est-elle pas imméritée, et le *Parzival* de Wolfram n'est-il pas « formlos und gedankenarm »? On sera d'autant plus reconnaissant à M. Vetter d'avoir pris tant de soin et de peine pour nous faire connaître une œuvre dont il pense si peu de bien. Il décrit ses trois manuscrits complets et ses cinq fragments; il analyse minutieusement sa langue et sa métrique, publie ses 6120 vers en donnant les variantes au bas des pages, et termine par de courtes, mais très nombreuses remarques (p. 213-296) où il explique le sens de certains mots et passages, signale les réminiscences de Wolfram et d'autres, note sans pitié les faiblesses de ce méchant rimailleur de Reinbot.

A. C.

Grazer Studien zur deutschen Philologie, hssg. von Schœnbach und Seuffert. Graz, Styria.

I. **Die religiœsen Anschauungen Wolframs von Eschenbach**, von A. Sattler. 1895, in-8°, 112 p.

II. **Diu Vrône Botschaft ze der Christenheit. Untersuchungen und Text**, von Robert Priebsch, 1895. In-8°, 73 p.

III. **Flemings Verhæltnis zur rœmischen Dichtung**, von Stephan Tropsch. 1895, In-8°, 143 p.

IV. **Prior in Deutschland**, von Spiridion Wukadinovic. In-8°, 69 p.

Sous la direction de MM. Schönbach et Seuffert se publient depuis quelque temps à Graz les meilleures dissertations de doctorat relatives à la littérature allemande. Quatre ont déjà paru et font honneur aux élèves et aux professeurs de l'Université styrienne.

M. Sattler traite des idées religieuses de Wolfram. On pourrait lui reprocher de voir des expressions de piété dans de simples formules poétiques, comme *got lôn dir*. Mais il est prêtre et son travail, fait avec beaucoup de méthode et de soin, renferme, dans ses quinze chapitres, une foule de citations, de passages parallèles tirés des ecclésiastiques du moyen âge, notamment d'Honorius d'Autun, et il prouve que Wolfram, sans être théologien et sans prendre part aux débats théologiques de son temps, sans être, comme voulaient San-Marte et d'autres, un prédécesseur de la Réforme ou même un Vaudois, avait la somme de connaissances que possédait alors un laïque instruit.

Dans le deuxième fascicule de ces « Études de Graz », M. Priebsch publie le poème de la *Vrône Botschaft* d'après l'unique manuscrit de Vienne et l'étudie consciencieusement à tous les points de vue : formes, langue, versification. Il conclut que l'auteur a mis en vers une *Epistola Christi descendens de caelo super altare sancti Petri in Hierusalem*, et remarque fort justement que cet auteur, sûrement un ecclésiastique,

peut-être un prédicateur, n'avait aucun talent, et que son œuvre fourmille de chevilles.

M. Tropsch établit dans le troisième fascicule, en les classant sous des rubriques ingénieuses, les emprunts que Fleming a fait aux poètes latins et notamment à Horace. Mais M. Tropsch, si studieux, si sagace, si savant qu'il soit — il est vraiment très versé dans les poètes latins, et les a lus plume en main — va quelquefois trop loin, et si l'on acceptait tous ses rapprochements, et surtout si l'on en tirait la conclusion qui s'impose, Flaming ne serait plus qu'un traducteur, un compilateur. Or, Fleming est poète; son épitaphe, par exemple, n'est pas, autant que le croit M. Tropsch, une imitation d'Horace, et il avait raison de dire que ce qui resterait de lui, c'est ce qui a flamme et âme, *Glut und Seele*. Que nous font ces réminiscences de l'antiquité, puisque Fleming les a rendues siennes? Il les a introduites tout naturellement, et comme inconsciemment, dans ses œuvres, non pas d'une façon voulue et en ayant devant lui, sur sa table, les textes mêmes, comme le croit M. Tropsch — qui distingue même, bien subtilement, trois périodes de dépendance. Il eût fallu d'ailleurs, dans cette étude de statistique, laisser de côté les poésies latines de Fleming qui nous importent peu.

Le quatrième fascicule est dû à M. Wukadinovic qui passe en revue, très complètement, ce nous semble, les imitateurs et traducteurs de Prior au XVIIIe siècle. Somme toute, le poète anglais fut un des favoris des littérateurs allemands; il plaisait parce qu'il était lui-même élève des Français et qu'il cultivait le petit poème anacréontique et le récit comique; mais son influence ne fut pas très profonde; il agit sur le goût, non sur le choix des sujets; il contribua à attirer l'Allemagne vers les Anglais. On remarquera surtout dans le travail de M. Wukadinovic les pages qui traitent de Wieland.

A. C.

Theatergeschichtliche Forschungen, hrsg. von Berthold Litzmann. Hamburg und Leipzig, Voss, 1895.

XII. **Das Danziger Theater** im XVI und XVII Jahrhundert, von Johannes Bolte. In-8, XXIII et 296 p. 7 mark.

XIII. **Vom Hamburger Nationaltheater zur Gothaer Hofbühne 1767-1779**, dreizehn Jahre aus der Entwickelung eines deutschen Theaterspielplans, von Rudolf Schlœsser, in-8, 109 p. 2 mark. 80.

M. Bolte a réuni dans un gros volume la plupart des matériaux qu'il a trouvés sur le théâtre de Danzig non seulement à Danzig, mais à Berlin, à Kœnigsberg, à Copenhague, à Stockholm, à Riga et ailleurs. Il fait l'histoire de ce théâtre année par année, donnant le titre complet des pièces et leur sommaire, les analysant parfois avec détail, reproduisant les témoignages des chroniqueurs contemporains, comme Gruneweg, publiant les requêtes des acteurs, etc. On trouvera dans l'ouvrage

nombre d'informations sur des pièces scolaires en langue latine et notamment sur le Mariage d'Enée, du professeur Raue, et sur les comédiens anglais, Spencer, Reinald, Green (voir p. 69 les noms de six autres). Chemin faisant, M. Bolte prouve définitivement que la tragédie de *Dorothée* est bien une adaptation allemande de la *Virgin martyr* de Massinger. Le point le plus intéressant de son livre concerne la troupe de ce Paulsen qu'il nomme un des *Principale*, des directeurs les plus remarquables de son temps. Grâce au Journal du conseiller George Schröder — qu'il reproduit d'ailleurs intégralement — M. B. nous renseigne sur huit pièces représentées par Paulsen, dont l'une, *Der Prinz wird ein Schuster* (qui fut connue de Tieck et jouée encore par les bateliers de Laufen en 1830), reproduit une comédie de Rowley, *A shoemaker a gentleman*. Mais peu à peu le goût se tournait vers les Français et les Espagnols : sur les 59 pièces du répertoire de Paulsen énumérées par M. B., dix seulement viennent des comédiens anglais. M. Bolte termine l'historique des pièces jouées par toutes ces « bandes » et « compagnies » à l'année 1730, où le Conseil de Danzig fit élever une *Bude* qu'il donna à bail à Martin Möller. Il a joint à sa publication si consciencieuse, si fournie, et où abondent les trouvailles, le texte inédit, découvert dans les papiers de George Schröder, de deux pièces des comédiens anglais : *Tiberius von Ferrara und Arabella von Mömpelgard* et *Der stumme Ritter*. Deux tables, qui seront utiles, terminent le volume

L'étude de M. Schlösser est intitulée « Du Théâtre national de Hambourg à la scène de la cour de Gotha ». Mais elle pourrait s'intituler aussi « Ekhof et ses compagnons de 1767 à 1779 », puisque d'un bout à l'autre du volume, M. S. suit Ekhof et ceux qui s'attachent à Ekhof. Elle comprend quatre parties : le théâtre national de Hambourg, les étapes dans le Nord-Ouest, le séjour en Thuringe et en Saxe, le théâtre de Gotha. Grâce aux matériaux recueillis par Ekhof, M. S. a pu reconstituer en grande partie le répertoire de sa troupe, et il reproduit même, dans un appendice, les affiches des pièces dont Lessing a rendu compte en sa *Dramaturgie de Hambourg*. Il résulte du travail de M. S. que dans cette troupe dont Ekhof est le soutien et le véritable chef, la tragédie française a fini, lentement, il est vrai, malgré les efforts de Gotter, par céder la place au drame bourgeois, que les opéras et les comédies de Goldoni ont surtout joui de la faveur du public, etc. Les chiffres produits à ce sujet par M. Schlösser sont intéressants, et il semble incroyable qu'à Gotha, dans une cour à demi française, avec un critique comme Reichard, sur une scène dirigée, non par un réformateur tel que l'était Schröder, mais par un maître et héros de la vieille école tel que l'était Ekhof, *Hamlet* ait été joué dix fois en dix-huit mois [1].

A. C.

---

1. P. 19, il est curieux que l'auteur n'ait pu arriver à connaître le nom (Dubois-Fontanelle) de l'auteur d'*Ericie ou la Vestale*.

Armand Brette. **Les Constituants, liste des députés et des suppléants élus à l'Assemblée Nationale de 1789.** — Paris, 1897, in-8, 310 pages.

La Société de l'Histoire de la Révolution française a entrepris de publier la liste exacte de tous les membres des assemblées délibérantes de 1789 à 1799. M. Jules Guiffrey a mis au jour en 1889 celle des Conventionnels; M. Armand Brette vient, en suivant le même plan, de nous donner celle des Constituants. Ce volume ne rencontrera pas moins de faveur auprès du public érudit que le premier.

M. A. B. était bien préparé à ce travail par son *Recueil de documents relatifs à la convocation des États-Généraux*, dont il a été déjà rendu compte. Le volume comprend : 1° Un avertissement, où on trouve la bibliographie des procès-verbaux de l'ouverture des États-Généraux et des premières séances des ordres du Clergé et de la Noblesse jusqu'à leur réunion à l'Assemblée nationale; et celle des recueils des portraits des Constituants, dûs à Dejabin et à Levachez, et de la liste dressée par Soliman Lieutaud; la nomenclature des documents manuscrits conservés aux Archives nationales; — 2° la liste, par bailliages ou juridictions assimilées des députés titulaires ou suppléants élus en 1789; — 3° la liste sommaire, par ordre alphabétique, des députés titulaires et suppléants; — 4° les modifications diverses survenues dans le personnel de la Constituante au cours de la session ; — 5° le tableau des présidents et secrétaires de l'assemblée Constituante.

La liste par baillages donne les nom, prénoms et qualités des députés et des suppléants. Un astérisque indique ceux qui ont été remplacés au cours de la législature. Les noms des suppléants qui ont siégé sont suivis de l'indication : *a siégé*. La liste par ordre alphabétique ne contient que les nom, prénoms, ordre et bailliage. Un astérisque précède le nom de ceux qui n'ont pas siégé.

Dans un semblable travail l'exactitude doit être la qualité maîtresse de l'auteur. Les procès-verbaux d'élection, qui semblent être le plus sûr guide, fourmillent d'erreurs; les noms sont souvent estropiés, les prénoms sont parfois omis. Il faut restituer l'orthographe et les renseignements. C'est à ce labeur que M. A. B. s'est dévoué, et avec un succès que méritait sa persévérante érudition. Il a vérifié les noms sur les signatures originales; il a fouillé les archives pour retrouver les prénoms manquants, et sa liste ne renferme que très peu de vides sur ce dernier point et seulement pour les suppléants. Le résultat a répondu à l'effort, mais, pour apprécier la grandeur de l'effort, il faut être attelé à la même charrue.

M. A. Brette a dit lui-même — et un véritable érudit est seul capable de faire un tel aveu — que sa liste était imparfaite. La perfection n'est pas du domaine de l'érudition, et nul auteur ne saurait se flatter de l'avoir atteinte, surtout quand il s'agit d'un si grand nombre de noms propres. Il faut toujours y tendre et M. A. B. est aussi proche du but que possible. Un erratum a rectifié les fautes d'impression; il reste

cependant çà et là, quant à l'orthographe des noms, quelques inexactitudes [1] ou quelques doutes. Je n'insisterai que sur un point. M. A. B. suit toujours la signature et c'est là en effet le meilleur criterium que nous ayons; toutefois, quand il s'agit de nobles, il convient de faire exception à la règle. Prenons pour exemple La Fayette : la particule *la* est indépendante du nom et il faut écrire : *Gilbert du Motier*, *marquis de la Fayette*. Or La Fayette signait, même avant la Révolution, *Lafayette*, ce qui était illogique. M. A. B. a justement restitué l'orthographe véritable, en écrivant le nom en deux mots. Pourquoi n'avoir pas suivi la même méthode pour Le Peletier de Saint-Fargeau, qui appartenait à la noblesse, et avoir écrit *Lepeletier*, d'après sa signature? Je crois que, pour les personnages d'origine noble, il faut adopter l'orthographe usitée par la famille et souvent conforme à l'étymologie, quand même ils ne se seraient pas, pour un motif quelconque, soumis à cette règle.

Je livre cette observation à M. A. Brette, dont le travail mérite les plus grands éloges. C'est plaisir de le voir, sans bruit et modestement, conquérir un des premiers rangs parmi les spécialistes de l'époque révolutionnaire.

Étienne CHARAVAY

Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden. 1783-1806, herausgegeben von der Badischen Historischen Commission. Vierter Band, 1801-1804, bearbeitet von K. OBSER. Heidelberg, Winter, 1896, In-8°, LXXIV et 574 p.

Le quatrième volume de la *Correspondance politique* du margrave Charles-Frédéric de Bade, publié par M. Obser, concerne la période comprise entre la paix de Lunéville et le mois de mars 1804. On ne peut analyser un pareil recueil et nous relevons seulement, au passage, quelques points intéressants : négociations de Reitzenstein qui amènent, grâce à Talleyrand et malgré la malveillance de Morkov, la convention de Paris du 3 juin 1802; missions du prince Louis à Pétersbourg et à Paris pour obtenir l'adhésion du tsar et remercier le premier Consul; pourparlers avec la Bavière pour la cession des bailliages du Palatinat; envoi du conseiller Meier à Ratisbonne; règlement de certaines questions relatives aux nouveaux territoires annexés par Bade; rapports de Dalberg qui juge que la France est la seule protectrice de Bade et que la politique badoise est sous le canon de Strasbourg, mais qui croit que le revers de la médaille se présentera quelque jour, que la France perdra son influence par l'abus de son pouvoir, que Bade ferait peut-être bien de s'unir secrètement aux grandes puissances pour ramener la France dans ses anciennes limites (p. 426-431.) De tout le volume

1. Dans la liste des présidents et secrétaires de l'Assemblée, on lit *Rabaud de Saint-Étienne* pour *Rabaut*; *Pétion* pour *Petion*; *Dandré* pour *D'André*.

résulte cette conclusion que Bonaparte a voulu agrandir un État qui lui serait attaché par la reconnaissance et qui combattrait dans le sud de l'Empire allemand l'influence autrichienne; « vous formerez notre avant-garde dans la prochaine guerre », disait-il au prince Louis. Le tome, précédé d'une assez longue introduction, renferme 668 pièces, les unes entièrement reproduites, les autres résumées ou citées seulement dans leurs passages essentiels. Il est terminé par une table des noms propres et par d'importants suppléments aux précédents tomes (instructions de Ternan en 1790 et de Massias en 1801, ainsi que les documents récemment utilisés par M. Hüffer, deux rapports du Danois Rosenkrantz à Bernstorff et lettre du secrétaire Eyben à Rosenkrantz sur l'assassinat des plénipotentiaires de Rastatt).

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 avril 1897.

M. Barbier de Meynard fait hommage, au nom de M. de Kühlmann, directeur général des chemins de fer de l'Anatolie, de trois albums de photographies qui intéressent à la fois l'archéologie, l'art et l'épigraphie du monde musulman. Cet envoi était accompagné d'une lettre où M. de Kühlmann dit qu'il tient à ce que l'Institut soit mis en possession des photographies des monuments situés le long de la route suivie, sur l'ordre de son gouvernement, par M. Clément Huart. — M. Perrot insiste sur la valeur et l'importance de ces photographies, et formule le vœu qu'un inventaire en soit publié dans les comptes rendus officiels de l'Académie.

M. Salomon Reinach communique une lettre de M. Perdrizet, membre de l'École française d'Athènes, qui annonce la découverte d'une statue de bronze du ve siècle à Créusis, en Béotie. La statue, d'un tiers plus petite que nature, porte sur le socle une dédicace à Poseidon et représente le dieu nu, barbu, le pied droit avancé. C'est la troisième grande statue de bronze que l'on découvre en Grèce; les deux précédentes sont l'éphèbe du musée de Berlin et l'aurige de Delphes. M. Stais a fait transporter la statue de Créusis au musée d'Athènes.

M. Cagnat annonce que Mgr Botto, supérieur du séminaire épiscopal de Faro (Portugal), a communiqué à M. Ravaisson les photographies de divers objets conservés au musée de cette ville. L'une d'elles représente une base honorifique, trouvée en 1894 à Faro même, l'ancienne « Ossonoba ». On y lit : *Imp(eratori) Caes(ari) L. Domitio Aureliano Pio Felici Aug(usto) p(ontifici) m(aximo), t(ribunicia) p(otestate), p(atri) p(atriae) II C(on)s(uli) proc(onsuli), r(es) p(ublica) Ossonob(ensis), ex decreto ordin(is), d(evotus) n(umini) m(ajestatique) ejus, d(ecreto) d(ecurionum).* — Les titres impériaux contiennent soit une interversion soit une inexactitude. L'empereur Aurélien ne prit le titre de *Cos. II* qu'avec sa cinquième puissance tribunice. Il faut noter aussi l'interversion *II cos.*, qui est assez surprenante. Peut-être l'inscription était-elle primitivement rédigée de la façon suivante : *t. p. II, p. p. cos. proc.*

M. Héron de Villefosse rend compte d'une lettre adressée à l'Académie par M. Ducroquet, agriculteur à Oudna (Tunisie). Cette lettre contient la copie de deux inscriptions récemment découvertes en cette localité. La première, qui provient de la salle principale de la citadelle, est gravée sur un cube de pierre, en forme de piédestal, et les lettres portent des traces de peinture rouge. Elle est ainsi conçue : *Gnatiae, G(aii) [fili]ae, Honorat ae], Q(uinti) Cass(ii) Fronton[is] Justiani fl(aminis) p(erpetui) uxor[is]. D(ecurionum) d(ecreto), p(ecunia) p(ublica).* — La seconde inscription a été trouvée à peu de distance du puits romain et du cimetière musulman; elle est gravée, en beaux caractères, sur une plaque de marbre blanc. C'est certainement un texte chrétien : *Vincenti Optati in pace red(didit) pr(idie) kal(endas) nove[mb(res)].*

Léon Dorez

(La suite au prochain numéro.)

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

\ REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 mai — 1897

SEWELL, Le calendrier indou. — EGGELING, Le Çatapatha-brâhmana, III. — Thucydide, p. CLASSEN, I. — DAVID, Le droit augural et la divination officielle des Romains. — Sénèque, morceaux choisis, p. P. THOMAS. — Tacite, Agricola, p. PICHON. — Auberee, p. EBELING. — HAEBLER, Les Fugger en Espagne. — FRIDICHOWITZ, Le commerce des grains sous l'ancien régime. — WYGODZINSKI, La transmission de la propriété rurale en Prusse. — KOSTER, L'auteur de la Vénus cuirassée. — Fr. ZARNCKE, Écrits sur Gœthe — JUNG, Gœthe et Antonie Brentano. FELLNER, GEFFCKEN, R. M. MEYER, SCHULTESS, Immermann. — *Bulletin* : Max MÜLLER, Contributions à la science de la mythologie comparée ; CHEYLUD, Les anciennes corporations de Murat ; SZILAGYI, Documents sur la Transylvanie ; NAGY, Journaux des deux Vass ; ORTVAY, Le Comitat Temes ; ACSADY, L'impôt des Jobbagymes ; MATYAS, Concordances et erreurs historiques ; RÉTHY, Le romanisme dans les Balkans ; GAAL, Carlyle ; RADO, Histoire de la littérature italienne ; HEGEDUCS, Pannonius et Guarino ; KUNOS, Les éléments étrangers du turc ; MUNKACSI, Poésie populaire vogoule ; SZIGETVARI, Le Coriolan de Shakspeare. — Académie des inscriptions.

The Indian Calendar with tables for the conversion of Hindu and muhammadan into A. D. dates and vice versa, by Robert SEWELL and Sankara Bâlkrishna DIKSHIT with tables of eclipses visible in India by Dr. Robert SCHRAM. London, Swan Sonnenschein et Cᵉ, 1896. XII, 169, CXXXVI.

La chronologie de l'Inde semble imaginée à dessein pour plonger les indianistes dans le désespoir : tantôt elle fait entièrement défaut, et il faut y suppléer par des artifices et des combinaisons arbitraires, tantôt elle se décide à parler et son langage est une série d'énigmes : ou l'ère n'est point précisée, et le choix flotte indécis entre les multiples computs en usage ; ou l'ère est indiquée, mais le point de départ en est inconnu ; ou les indications astronomiques, prodiguées avec une apparente surabondance, exigent, pour être contrôlées, l'épreuve des divers systèmes qui se disputent depuis longtemps la faveur des auteurs d'almanachs indous ; les uns suivent l'Arya siddhânta, les autres suivent le Sûrya siddhânta ; les uns comptent par l'année écoulée, les autres par l'année présente ; les uns fixent le commencement du mois à la pleine lune, les autres à la nouvelle lune ; ici l'année commence en caitra, là en kârttika. Une dernière chance reste à courir : la précision des données n'est parfois qu'un trompe-l'œil destiné à dissimuler un faux. Archéologue et fonctionnaire du service civil, également rompu à sa double profession, M. Sewell a voulu mettre entre les mains de ses confrères un instrument commode

de recherche et de vérification ; il s'est adjoint un collaborateur indigène, M. Sankar Dikshit, qui a déjà fait ses preuves et jouit, même en Occident, d'une légitime autorité. Inspiré de deux tendances, l'ouvrage les satisfait également l'une et l'autre : il enseigne à la fois des méthodes expéditives qui permettent d'obtenir, sans grand effort et sans dépense de temps, des résultats approchés, et aussi des méthodes délicates, mais simples et clairement exposées, qui assurent des résultats rigoureusement précis. Un exposé substantiel et lucide de la théorie indienne du calendrier, une série de définitions exactes sans pédantisme des termes techniques essentiels à ce système (tithis, karaṇas, yogas, etc.), introduit sans effort le novice au maniement des tables. J'ai moi-même constaté par ma propre expérience la netteté et la sûreté des formules. Grâce aux auteurs de *l'Indian Calendar*, c'est un jeu désormais de fixer la correspondance des dates indiennes, chrétiennes et musulmanes ; le nombre effrayant de calculs qu'ils ont eu la charité de faire ne mérite pas seulement l'admiration, mais encore la reconnaissance.

Le complément fourni par M. Schram n'est pas moins précieux : les éclipses de soleil sont une époque particulièrement propice aux donations, et la mention de ce phénomène insérée dans une inscription peut servir à en préciser la date ; mais les calculs des éclipses sont en général laborieux et réclament des connaissances spéciales. Les tables de M. Schram simplifient considérablement la difficulté ; on peut, sans être mathématicien, constater si une éclipse donnée était visible en un point donné de l'Inde. Le gouvernement de Madras, qui a pu apprécier déjà les services de M. Sewell, accueillera sans doute avec la même satisfaction que les indianistes une publication entreprise sur sa demande expresse.

Sylvain Lévi.

Julius Eggeling. **The Çatapatha-brâhmana** (according to the text of the Mâdhyandhina school) translated by .. Part III. (Sacred Books of the East, vol. XLI). Oxford, 1894.

Le troisième volume de la traduction clôt la première moitié de la longue besogne entreprise et poursuivie avec un courage méritoire par M. Eggeling ; des quatorze livres que comprend le Brâhmaṇa, sept sont maintenant publiés. Le livre V termine les cérémonies à Soma ; les rites du vâjapeya et du râjasûya, qu'il décrit, n'intéressent pas seulement l'étude de la liturgie, ils pénètrent et éclairent la vie politique et sociale de l'Inde ancienne. Le vâjapeya montre la course de chars transformée en institution religieuse à l'usage des aspirants à la souveraineté ; le râjasûya est la cérémonie du sacre, laborieusement réglée et compliquée à plaisir par des prêtres méticuleux. Les livres VI et VII exposent en partie la construction de l'autel du feu, le plus prodigieux des casse-

tête imaginés par des cervelles sacerdotales. M. Weber, qui en a jadis analysé le mécanisme dans un magistral mémoire (*Ind. Studien*, vol. IX), a nettement posé la question des influences iraniennes sur cette partie de la liturgie; le problème reste encore en suspens dans l'incertitude générale des connaissances védiques; M. Eggeling le reprendra peut-être dans une des introductions substantielles qui accompagnent chaque volume. La traduction de M. Eggeling ne se recommande pas seulement par sa rigoureuse fidélité; des notes brèves et savantes complètent, à l'aide des indications fournies par les sûtras, l'exposé du Brâhma*n*a, et en comblent les lacunes.

Sylvain Lévi.

Thukydides, erklært von J. Classen. Erster Band. Einleitung. Erstes Buch. IV[e] Auflage, bearbeitet von J. Steup. Berlin, Weidmann, 1897, S. LXXIV-398, in-8. Prix : 4 mk. 50.

La 3[e] édition du I[er] livre de Thucydide, publiée par Classen en 1879, était depuis longtemps épuisée : la 4[e] édition vient de paraître, due aux soins de M. J. Steup. Malgré des remaniements et des modifications considérables, l'œuvre personnelle de Classen tient encore la première place dans ce volume : on y retrouve notamment, dans l'introduction, toute la biographie de Thucydide (p. I-XXXII) et le jugement de Classen sur le caractère de l'homme, de l'historien et de l'écrivain (p. XXXVIII-LXXIII). M. S. n'a ajouté à ces pages que des notes succinctes, qui sembleraient même insuffisantes si l'auteur avait eu la prétention de répondre à toutes les théories nouvelles, émises dans de récentes publications. Mais il nous avertit lui-même dans sa préface qu'il n'a pas entrepris un pareil travail : quand l'opinion de Classen lui paraît juste, il se contente de résumer en quelques notes les systèmes contraires, fussent-ils de Kirchhoff (p. LVIII) ou de Wilamowitz (p. LVI). En revanche, il supprime toute la discussion de Classen contre Ullrich, et, à la place, en quelques pages parfaitement claires (p. XXXII-XXXVIII), il expose sa propre manière de voir sur l'origine et la formation de l'œuvre de Thucydide. Tout en donnant raison à Ullrich sur plusieurs points essentiels (les premiers chapitres du liv. I[er] n'ont certainement pas été écrits après 404, et l'historien ne pensait d'abord à raconter que la guerre de dix ans, jusqu'à la paix de Nicias), il n'admet pas l'hypothèse d'une longue interruption dans la composition de l'ouvrage : selon lui, Thucydide travaillait encore en 410 au récit de la première partie de la guerre, sans songer à y rattacher les événements de Sicile et la guerre de Décélie (cf. IV, 48, 5); c'est plus tard seulement que l'idée lui vint de réunir dans un vaste ensemble le récit alors achevé de la première guerre et celui des événements ultérieurs : occupé d'abord à recueillir des matériaux, il ne se mit à l'œuvre, pour cette seconde partie de son livre,

qu'après l'année 404; encore n'eut-il pas le temps d'en reviser le début ni de réaliser jusqu'au bout le nouveau plan qu'il s'était tracé. Cette théorie de M. S., exposée dans l'introduction, reparaît plus d'une fois dans le cours du volume et dans l'appendice critique : elle lui permet de supposer souvent que des notes marginales de Thucydide, destinées à se fondre un jour dans un texte revu et corrigé, ont pris place indûment dans son œuvre, par le fait du premier éditeur (cf. I, 5, 3, une interpolation qui comprendrait, selon M. S., les ch. 6 et 7 tout entiers).

Si l'on excepte les *athétèses* de ce genre, qui auraient peut-être un peu étonné Classen, l'esprit du commentaire critique et explicatif, dans cette nouvelle édition, est généralement conforme à ce qu'il était dans les précédentes. Assez ordinairement rebelle aux hardiesses de la critique verbale, M. S. se décide pourtant à proposer, du moins en appendice, quelques corrections. Il serait trop long d'expliquer ici pourquoi je n'approuve pas celle-ci : τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν τὰ παλαιότερα, au lieu de τὰ γὰρ πρὸ αὐτῶν καὶ τὰ ἔτι παλαιότερα (I, 1, 2); mais en voici une qui me paraît excellente : καὶ τὰ αὑτοῦ ἅμα ἐκποριζώμεθα (I, 82, 1), au lieu de τὰ αὐτῶν, leçon qui ne donne pas un sens satisfaisant, ou τὰ αὑτῶν, variante que condamne la grammaire de Thucydide.

Dans l'interprétation du texte et dans le commentaire historique, M. S. se sépare quelquefois de son prédécesseur : je signale entre autres la note de l'appendice relative à la fondation de Marseille (I, 13, 6) : M. S. n'admet pas que l'imparfait ἐνίκων puisse désigner dans ce passage une série de victoires successives (explication de Classen), et il ne veut pas davantage de la correction qui consiste à supprimer les mots Μασσαλίαν οἰκίζοντες; il préfère attribuer à Thucydide l'opinion contraire, ce semble, à celle d'Aristote, que les Phocéens fondèrent Marseille, non pas vers l'an 600, mais seulement dans la seconde moitié du VIe siècle. En modifiant ainsi quelques détails, M. S. n'en a pas moins laissé subsister, dans les notes de Classen, ce riche commentaire grammatical qui ne cessera jamais de rendre les plus grands services : c'est toujours à Classen qu'il faudra recourir pour bien comprendre Thucydide. Est-ce à dire que même ces notes abondantes, qui remplissent maintenant les trois quarts de chaque page, fournissent au lecteur toutes les explications désirables? Telle est la difficulté de certains passages, qu'ils demanderaient encore une interprétation plus complète (à la fin du ch. 83, § 6, la suite des idées ne me semble pas suffisamment mise en lumière). Mais quelle édition pourra jamais répondre à toutes les questions que soulève une lecture attentive de Thucydide?

Ajoutons que M. Steup a demandé à M. Studniczka une note sur les portraits antiques de Thucydide (l'édition nouvelle contient en frontispice une représentation du buste de Naples), ainsi qu'une étude assez développée (p. 330-340, en caractères très serrés) sur l'ancienne mode attique du κρωβύλος et des τέττιγες, à propos du ch. 6, § 3 : cinq figures accompagnent cette savante dissertation, dans laquelle M. Studniczka

tend à admettre, sans la considérer comme certaine, l'hypothèse d'Helbig sur la forme en spirale des cigales d'or (χρυσῶν τεττίγων ἐνέρσει).

Am. Hauvette.

Fr. David. **Le droit augural et la divination officielle des Romains.** Thèse de doctorat en droit. Paris, Klincksieck, 1895. 210 pp. in-8.

Il n'est pas facile d'apprécier et de ranger dans une catégorie quelconque un livre comme celui-ci, œuvre hybride de la plume et des ciseaux. C'est une série de faits, appuyés tantôt par des références aux textes, tantôt et plus souvent par des renvois à des travaux modernes, reliés par des considérations empruntées à tout venant, à des livres, à des articles, à des discours, voire à une « interview » de Mme Adam, et aboutissant à une sorte de refrain monotone, qui est la « thèse » de l'auteur : à savoir que la divination jouait autrefois le rôle de la science, et que la science est appelée à jouer dans le gouvernement des sociétés futures le rôle de la divination. M. David serait heureux de vivre dans un État gouverné par « un collège de savants officiels », les augures de l'avenir. C'était déjà le rêve de Platon. Souhaitons que M. D nous apporte des idées plus neuves dans l'ouvrage qu'il annonce en tête de celui ci : « L'Evoluscience des Idées », et surtout qu'il change de méthode : la sienne ressemble trop à l'art de confectionner les kaléidoscopes. Qu'il renonce au plaisir d'énumérer plus de deux cents noms dans une « Table des noms d'auteurs cités » (p. 203-207). Il n'est pas sûr que cela émerveille les profanes, surtout s'ils s'aperçoivent qu'on a voulu allonger la liste en y faisant figurer les noms qui servent d'enseignes aux collections et dictionnaires (Panckoucke, Nisard, Daremberg, Saglio, etc.) d'où sont extraites les citations déjà pourvues d'une signature particulière, et certaines gens y trouvent ou retrouvent l'occasion d'exercer leur scepticisme. Ils se demandent, par exemple, si M. David connaît *de visu* Vopiscus, qu'il s'obstine à appeler deux fois dans le cours de l'ouvrage, une fois de plus dans la Table, *Vospicius*.

J'aurais pourtant bien voulu ne pas m'exposer, comme je le fais, au reproche d'ingratitude, car, pour le nombre des citations, je marche de pair, dans la Table, avec Cicéron et Tite-Live.

A. Bouché-Leclercq.

Sénèque. Morceaux choisis extraits des lettres à Lucilius et des traités de morale. Texte latin publié avec une introduction, des remarques et des notes par Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand. Hachette, 1896, 296 p. in-16.

Voici certainement un très bon petit livre. Je ne sais pourquoi nous n'avions pas eu jusqu'ici, dans nos éditions classiques, de Sénèque, ou

ou au moins de bon Sénèque. Les nouveaux programmes auront eu le mérite d'en faire naître au moins un.

Celui-ci est bon pour bien des raisons : il a été composé et imprimé avec beaucoup de soin ; mais il doit, j'imagine, ses meilleures qualités à ce fait qu'il y avait une convenance intime entre l'auteur et l'éditeur, ce qui, pour tout le reste, sera toujours la meilleure des garanties. Depuis plusieurs années, M. P. Thomas s'occupe du texte de Sénèque ; il a découvert à Bruxelles un manuscrit important, et les Bulletins de l'Académie royale de Belgique ont publié à plusieurs reprises des *Notes* ou *Corrections* de M. P. T., fort bien reçues du monde savant [1]. Il est sûr qu'il revient toujours à Sénèque *con amore*. Il y est revenu cette fois pour le plus grand profit de nos étudiants et de nos élèves.

L'introduction fort bien écrite contient, sur la vie, sur le talent de l'auteur, tout ce qui est nécessaire. J'ai eu l'occasion d'exposer sur Sénèque d'autres idées ; mais M. P. T. est ici l'interprète de la tradition, et j'admets très bien que provisoirement ce soit lui qui ait raison contre moi.

Les élèves et même les latinistes apprécieront surtout dans le livre les 25 pages intercalées entre l'introduction et le texte, et toutes consacrées à des remarques sur la langue et le style de Sénèque. M. T. y expose avec sobriété et beaucoup de clarté ce qu'il y a de nouveau dans le vocabulaire et dans la grammaire de l'auteur. Notez que là-dessus les secours, dispersés dans des thèses et des programmes, ne sont ni très nombreux, ni toujours très sûrs.

C'est aux latinistes que sont destinées les 12 pages d'appendice critique, dont la rédaction est aussi très claire et très sobre. M. T a caché là beaucoup de notes très suggestives et tout à fait originales.

Il faut chercher cependant, puisque c'est notre métier, quelles seraient dans ce petit livre les parties moins bonnes (*maculas* quas... humana parum cavit natura). Dans l'excellente page (40) sur le style de Sénèque, je regretterais d'abord un ou deux traits qui rappellent un peu trop la description amphigourique du style de Tacite qu'on lit en tête des Histoires de Gantrelle ; élèves ou lecteurs seront bien avancés quand ils sauront par telle note que Sénèque multiplie les « paronomases [2] » (p. 58, 6). Ajoutons que dans ce tableau, tout hérissé de noms de figures, je ne vois pas indiqués quelques-uns des traits les plus connus, les plus marqués du style de Sénèque : ainsi ses « trouvailles d'expression », parfois cherchées, mais si souvent heureuses ; ses répétitions continuelles

---

1. T. XXVII, 1894, n° 1 : Remarques sur quelques passages de Térence et de Sénèque ; t. XXIX, 1895, n° 4 : Notes critiques sur Manilius, Sénèque, etc. ; t. XXX, 1895, n° 7 : Corrections au texte des Lettres de Sénèque à Lucilius.

2. Je puis bien assurer M. T. qu'aucun élève chez nous et peut-être que tel maître qui n'est pas sans mérite, ne saura pas, sans recherche préalable, ce que c'est que le sens prégnant (p. 175, n. 8), que la protase et l'apodose (p. 37, 131), l'épitase et l'antanaclase (p. 49, n. 2). Qui a tort ?

de la même idée avec d'autres mots. N'aurait-il pas fallu signaler d'un mot les formes qui reviennent chez lui constamment et par lesquelles il donne à son exposition une chaleur artificielle (apostrophes au lecteur : *Dic... Ita est;* objections mises dans la bouche de l'adversaire, *inquit*, etc.); et aussi tout ce qu'il emprunte à l'école [1] : évocation du tyran en lutte avec le sage; subtilités d'apparence juridique glissées dans toutes les discussions morales, etc. ?

Autre gêne qui vient de la disposition générale. Il arrive très souvent qu'un morceau renvoie à un autre. Mais il faut pour cela feuilleter le livre et non sans quelque peine. Pour faciliter les recherches, n'aurait-on pu mettre au titre courant du recto le numéro de l'extrait (I, II, ou III, etc.), à côté de Morceaux choisis? En adoptant pour ces morceaux, qui sont souvent assez longs, une numérotation de chapitres et de paragraphes particulière à son livre, au lieu des divisions traditionnelles (Dialogues, Lettres), qui n'auraient cependant pas pris beaucoup plus de place, M. T. s'est nui à lui-même. Car ce qu'il apporte d'original dans les notes ou dans l'appendice critique, devra être d'abord démarqué pour être reporté de là dans les Sénèques ordinaires. C'est grand dommage.

Il y a aussi, si je ne me trompe, quelque abus dans les renvois aux remarques. Quand (p. 60, n. 1), le lecteur s'est reporté à une remarque sur l'emploi et le sens de *sed haec*, était-il utile de le renvoyer dans la même page (n. 10) à la même remarque pour *et his*? Et combien de fois revient dans le livre le renvoi à la remarque (53) sur l'emploi des participes futurs?

Tout un groupe de notes jure avec le mérite du livre. En sommes-nous réduits à ce point que les élèves, *arrivés au milieu du livre* (p. 172, n. 6), aient encore besoin qu'on leur apprenne qui était Épicure et quel était le sens de sa philosophie? Même objection quoique moins forte pour la note sur Théophraste (p. 174, 1). Pourquoi dans le texte ces signes de quantité, qui ne sont d'usage que dans les livres de débutants? Un élève incapable de distinguer à la première déclinaison l'ablatif du nominatif, à la troisième le génitif singulier de l'accusatif pluriel, n'est vraiment pas en état de lire du Sénèque. Renvoyons-le à sa grammaire et aux petits exercices. Ce serait contribuer à l'abaissement de nos études que de multiplier les secours de ce genre; je dirais avec l'auteur : *jus peccandi adjuvando facitis.*

Dans la liste des mss. la plupart des noms seront compris (*Ambrosianus*, etc.) assez facilement des étudiants. Mais pour le ms. qui sert

1. M. T. aurait dû avertir le lecteur que toute la description de l'Océan avec les monstres qui l'habitent (p. 90) est un thème d'école qu'on retrouve déjà dans Sénèque le père et partout. Ajoutons que les conjectures de Madvig et de Gronove (*aeriæ, terrestria*), admises dans le texte, sont des platitudes par lesquelles est déplacée l'épithète traditionnelle et nécessaire qui revient constamment dans ces descriptions, où l'idée de terreur est celle qui domine tout.

de base au *De Clementia* et au *De Beneficiis*, pour le fameux *Nazarianus* dont le nom ne sera pour tous les débutants qu'une énigme, n'eût-il pas fallu ajouter une courte note comme celle-ci : « Ainsi nommé du fameux couvent de bénédictins de Lorsch (Hesse-Darmstadt), consacré à Saint-Nazaire; ce ms. est maintenant à la Vaticane. »

Qu'importent d'autres petites misères comme celles que je note ci-dessous [1]? L'important est que le lecteur ne soit pas dupe de l'apparence modeste du livre. Élèves ou maîtres, dès qu'ils l'auront pratiqué, lui accorderont, j'en suis sûr, toute l'estime qu'il mérite.

Émile Thomas.

P. Cornelii Taciti De vita et moribus *Julii Agricolæ* liber. Texte latin établi et annoté par René Pichon. Paris, Colin, 1895, 176 p. in-12.

Il y a bien du soin et du mérite dans ce petit livre. Dans l'impression et la composition, beaucoup de netteté; l'introduction contient un bon exposé des idées politiques de Tacite et du caractère de l'*Agricola*. L'ouvrage a été bien étudié; sur tous les points on trouvera le nécessaire et même beaucoup plus que le nécessaire.

Je viens d'indiquer le côté faible de l'édition. A force de veiller à ne rien omettre, par l'application à tout dire, M. Pichon, suivant moi, a beaucoup nui à son travail. Ce défaut, sensible dès les premières pages du livre, se marque de plus en plus à mesure qu'on avance. Il faudra par prudence conseiller aux lecteurs de M. P. de beaucoup passer dans les notes de son livre, sans quoi ils pourraient bien être accablés, et l'on prévoit qu'ils auraient vite fait de se dégager entièrement. L'auteur pourrait-il lui-même se relire sans rien omettre de ses notes ou de ses renvois?

C'est maintenant une habitude reçue chez nous et qui a des avantages très sérieux, de grouper en tête d'une édition les remarques grammaticales qu'on dispersait autrefois au bas des pages. On constitue ainsi une grammaire de l'auteur et une sorte de schema de sa langue et de son style. Fort bien; mais par compensation ne devrait-il pas être entendu qu'un renvoi à ces remarques n'est légitime dans les notes que si l'on

1. Je relève, pour la rareté, quelques fautes d'impression. P. 34, n° 102, lire VII (et non VI), 2. P. 61, fin de la note 6, après 57, ajouter 5° ; p. 174, n° 8, lire *reformidant*. J'ai regretté de voir insérées dans le texte quelques conjectures douteuses, plus obscures et plus contournées que la vulgate; ainsi p. 91, au mot de la n. 9 : *quidni*... N'aurait-il pas fallu ajouter dans quelque note du bas de la page 62, que la phrase citée de Tite-Live n'est dans aucun des livres qui nous restent de l'historien? Au lieu de la note dédaigneuse et qui n'apprend rien (p. 89, n° 10) sur *ex uno fonte diffusi omnes*, il eût mieux valu rappeler la théorie (exposée : *Q. Nat. III*, 8) d'après laquelle tous les fleuves ont leur source dans un réservoir unique des eaux situé au milieu de la terre.

doit trouver, dans la remarque, plus ou autre chose que ce qui est à la note de la page, ou si le rapprochement est par lui-même nécessaire? Quand une fois, et pour cela il ne faut pas longtemps, on se sera aperçu que chez M. P. les renvois très souvent n'apprennent rien, le lecteur se gardera bien de s'y reporter. Qui donc lui donnerait tort? Ainsi pour les anaphores, pour toutes les omissions de *et*, de *sed*, les hendiadyin, fallait-il coup sur coup renvoyer aux Remarques? Et de même au bas des pages, que viennent faire ces descriptions de la Mœsie, la Dacie, la Germanie et la Pannonie (p. 163, n. 4 et 5); les élèves n'ont-ils pas d'atlas? à quoi bon définir, et de quelle manière vague et superficielle, les fonctions du questeur, du propréteur, du proconsul (p. 94, n. 4)? Belle entreprise que de faire entrer dans ces notes, avec l'histoire littéraire, avec la critique de texte et la grammaire latine, les plus simples éléments de la géographie et de l'histoire!

Il n'y aurait à relever dans l'introduction que quelques fautes de goût ou des exagérations [1].

Les notes critiques comme les autres sont verbeuses et contiennent maintes choses inutiles aux professeurs comme aux élèves. Tout ce trop nuit au reste et c'est dommage [2].

É. T.

Auberee, altfranzœsisches Fablel... herausgegeben von Georg Ebeling. Halle, Niemeyer, 1895, in-8 de vii-170-147 p.

Il est sorti depuis quelques années de l'école de M. Tobler une série de travaux, fort divers par le sujet, mais qui se recommandent tous par l'excellente méthode qui y est appliquée : tels sont ceux de MM. Naetebus sur les formes de strophes non lyriques dans l'ancienne poésie

---

1. P. 9 au milieu : « Son mariage est transformé... *en mariage d'amour* (?) ». P. 10 en haut : « même *parsimonia* ». P. 19 en haut : « c'est la méthode de Polybe... de Salluste... ou chez nous de Taine ».

2. Fautes d'impression : p. 4, au milieu : *scolastici*; p. 82, dans le sommaire, le titre du ch. XLII est erroné et suggérera des idées très fausses; dire : du proconsulat *d'Asie ou d'Afrique*. Voir ici même, p. 77, la fin de la 1re note critique du ch. XLII. — Erreurs : p. 164, n. 11 : il n'y a pas à suppléer *jam;* l'adjectif est pris absolument et indique un vice habituel du prince. P. 165, n. 2 : ni *consilium* ni *exemplum* ne sont bien expliqués ni bien traduits. N'est-ce pas vouloir dérouter les élèves à plaisir, sans aucun profit, que de parler accessoirement dans une note p. 165, n. 5, du roi des Thrèces! C'est parler allemand en français que de dire, dans une note très embrouillée, p. 165, 7 : *beneficii*, génitif marquant *l'objet*. — A propos du texte des mss. au commencement de XXIV, M. P. n'explique bien ni aux notes du bas de la page, ni aux notes critiques, que la difficulté porte sur la direction de l'expédition d'Agricola : s'est-il porté au nord en Écosse, ou a-t-il abordé en Irlande (à cause de *nave* prima).

française, Cohn sur les substitutions de suffixes en ancien français, Lang sur le chansonnier portugais du roi Denis, Kolsen sur Guiraut de Bornelh, Springer sur le *planh* provençal. A ces livres est venu s'ajouter, il y a déjà quelque temps (mais je ne crois pas qu'il ait été jusqu'à présent signalé dans une revue française, et ce silence excuse dans une certaine mesure un compte rendu aussi tardif), celui de M. Ebeling sur le fableau d'*Auberée*. Ce n'est sans doute que l'édition d'un morceau très court, mais cette édition est définitive et le texte est, à tous les points de vue, illustré de manière qu'il n'y ait pas à y revenir. M. E. s'occupe d'abord, dans une longue étude comparative que je ne puis examiner ici, de l'histoire du conte, puis des manuscrits et de leurs rapports (p. 77), enfin de la langue du texte (p. 127-171). L'édition de celui ci, paginée à part, est suivie de remarques critiques (p. 41) et de notes grammaticales (p. 61-141). Celles-ci forment la partie la plus originale et la plus utile du travail; la plupart et les meilleures de ces remarques ont pour objet la syntaxe; qu'il n'y ait point çà et là quelques digressions, quelque surabondance dans les exemples (car M. E. a déjà une immense lecture et il n'a pas toujours su résister au plaisir de nous communiquer ses richesses), il serait téméraire de l'affirmer; mais les faits sont bien observés et leur interprétation est en général aussi judicieuse que précise; en somme ces notes, où l'auteur s'est évidemment proposé l'exemple des *Vermischte Beitraege* de son maître, ne sont point indignes de cet excellent modèle.

On ne peut faire sur un travail de ce genre que des observations de détail : en voici quelques-unes. — V. 30, le sens de *taire* qui est ici signalé (cesser) est encore fréquent dans les patois méridionaux. — V. 119, la traduction de *floris* (= blanc, chenu) par *abgeblühter* est au moins inexacte. — Le v. 177, « *qui ert a privee mesniee* » est traduit par « qui était occupée avec ses domestiques, qui avait à faire à la cuisine ». Cette interprétation me paraît inadmissible; nous avons affaire ici à une locution toute faite, où *mesniee* a pu perdre beaucoup de sa détermination primitive et aboutir simplement au sens de « personne »; je comprendrais, en lisant *aprivee* (apprivoisée), « qui était douce, compatissante » (il s'agit de la jeune femme accordant à Auberée les friandises qu'elle est venue lui demander pour sa fille malade). — 215. Dans la locution *bien m'en membre*, l'idée de souvenir a fait place à celle de science, notion précise; je traduirais par : « je le sais bien ». — 278. La forme *Pere* au lieu de *Pierre* est fréquente; on en trouve plusieurs exemples dans le *Courounement Louis* (voy. éd. Langlois, table des noms). — 281. Lire *betee* (mer) et non *Betee*. — 292. « *Mieuz emploias que tu ne cuides — le pain, le vin*, etc. », dit l'entremetteuse à la jeune femme, faisant allusion à l'acte de charité dont elle prétend la récompenser. Il n'y a là aucune difficulté. Elle veut dire simplement : « ton bienfait n'a pas été perdu ». *Emploiai*, que M. E. voudrait substituer à *emploias*, n'aurait pas de sens. La signification de *employer*

qu'il signale en ancien français se trouve encore dans nos locutions populaires : « Voilà qui est bien, qui n'est pas mal employé. — 335. L'explication de la locution *sens dessus dessous* est peu claire ou du moins peu complète : il faut comprendre en effet *ce* (qui était) *dessus*, (mis) *dessous* ; mais *cen* (écrit à tort *sens*) n'est pas, comme le dit Littré, que M. E paraît suivre, *ce* + *en*, mais la forme nasalisée *cen*, fréquente surtout à partir du XIV[e] siècle [1]. — 344 On trouvera d'autres exemples de *degré* au sens collectif dans *Alexis* et le *Charroi de Nîmes*, v. 54. — 357. La locution *deus tans* (où *tans* est certainement *tantus*, non *tempus*) a ici son sens ordinaire de « deux fois autant » ; je prends *lieve* au sens propre. — 373. Dans l'exemple allégué (*Dieus regnans en sangle unité*) *sangle* est à conserver et n'est autre, naturellement, que *singulus*; l'épithète renforce simplement la valeur du substantif. — 418. Autre exemple de *enseree* (*enserer* pour *enserir*) dans une chanson (Raynaud, 516) récemment publiée (*Revue des langues romanes*, 1896, p. 250). — 432. Je ne sais où M. E. a pu trouver en français moderne des exemples de *deviser tendresse*, *faire la devisée*. — Ibid. (p. 116, l. 17), lire *s'ont* au lieu de *sont*. — 517. Autre jeu de mots sur *papelart*, *Dits artésiens*, VIII, 77; quant à l'étymologie, il me paraît plus vraisemblable de tirer le mot de *paper* (= manger), que de le rattacher à l'allemand *plappern;* le *papelart* serait celui qui se cache pour manger du lard en carême, tou en affectant les dehors de l'austérité. — 538, l. 10. *Cerai* doit être interprété *serrai* (de *seoir*). — 571. (v. 14 de la variante) M. E. s'occupe, avec beaucoup d'autres, de la locution *traire la penne* (ou *plume*) *par* (ou *devant*) *l'uel*. Prenant *plume* au sens de « plume de fleche », puis « fleche » (mais cette extension du sens est impossible), il suppose que la locution repose sur la métaphore, en effet très fréquente, qui nous montre l'Amour tirant des flèches dans les yeux de ses victimes et par là, ajoute M. E., les aveuglant et s'en rendant maître. Il me paraît évident au contraire, comme à M. Bédier, que cette locution n'a rien à faire avec la métaphore en question : l'Amour s'empare de l'homme, le dompte, mais ne le trompe point; or, le sens de tromper, décevoir par des ruses, est très nettement celui de la locution dans tous les passages où elle apparaît. J'incline à y prendre *plume* au sens propre (plume d'oiseau) et à la croire empruntée au vocabulaire de la fauconnerie; elle aurait été appliquée d'abord au faucon et aurait désigné un des artifices par lesquels on parvenait à le dresser et à le lancer sur sa proie : par exemple en faisant tournoyer devant ses yeux un objet en forme d'oiseau et garni de plumes, au lieu de lâcher devant lui (ce qu'on faisait souvent, mais ce qui devenait fort coûteux) un oiseau

---

1. En ce qui concerne la préfixation directe du démonstratif à l'adverbe, qui n'est point sans faire quelque difficulté, on pourrait être tenté d'en voir un autre exemple dans notre texte même (v. 390); mais il faut lire en trois mots *ceus de hors*. — v. 23 je lirais *li*; v. 498 *a dens*.

réel : la tromperie à laquelle fait allusion la locution consistait à le priver de sa curée (cf. l'emploi du *leurre* pour le rappeler à soi). Cette interprétation est appuyée par la locution moderne *passer la plume par le bec*, qui me paraît une évidente modification de l'ancienne.

Dans ce travail qui témoigne à tant d'égards d'une parfaite maturité, il y a pourtant des traces de jeunesse : je veux parler de l'intransigeance avec laquelle sont professées certaines doctrines, de la sévérité déployée à l'égard de certaines personnes. Passe encore d'exprimer avec une chaleur plutôt surprenante en pareille matière son opinion sur l'uniformisation graphique des anciens textes [1]; mais ce qui est moins admissible, c'est la façon dont sont traités certains auteurs d'éditions complètes ou de travaux d'ensemble sur les fableaux; il ne faudrait pas oublier que, tant qu'on n'aura pas, pour tous ces petits poèmes, d'éditions comparables à celle de M. Ebeling (et il faudra vraisemblablement les attendre un siècle ou deux), les travaux de ce genre rendront d'inappréciables services, et il serait donc de la plus stricte justice de ne point exiger des savants dévoués qui entreprennent l'édition de 25 ou 30.000 vers, ou l'étude comparée d'une centaine de contes, la rigueur absolue que l'on a grandement raison de s'imposer dans l'édition d'un texte de 670 vers.

A. JEANROY.

I. HÆBLER : **Die Geschichte der Fugger'schen Handlung in Spanien**, Weimar, E. Felber 1897, 1 vol, in-12 237 p.

II. Dr FRIDRICHOWITZ : **Die Getreidehandelspolitik** des *Ancien Régime*, Weimar, E. Felber, 1897, 1 vol. in-12, 316 p.

III. Dr WYGODZINSKI : **Die Vererbung des lændlichen Grundbesitzes in Kœnigreich Preussen**; I Oberlandes-gerichtsbezirk Kœln, Berlin, P. Parey, 1897, 1 vol. in-8°, 201 p.

I. — Le volume de M. Häbler est le premier des « Suppléments » que la « Revue d'histoire sociale et économique », éditée à Weimar sous la direction de MM. S. Baüer et L. M. Hartmann, entreprend de publier. M. H. a derrière lui de patientes études, poursuivies depuis plusieurs années dans les divers dépôts d'archives de l'Empire, sur les rapports économiques de l'Allemagne avec les États de la Péninsule ibérique depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Il attend pour nous donner un ouvrage d'ensemble d'avoir pu consulter les archives espagnoles et portugaises; mais pour l'activité commerciale des Fugger en Espagne, il a trouvé des données suffisamment complètes dans

---

1. Ce doit être aussi un principe arrêté chez M. E. que de ne point distinguer *v* de *u*, *j* de *i*, et de ne point cédiller le *c*; en français, où il n'y a guère d'hésitation possible sur tous ces points, je ne vois pas l'avantage du procédé et j'en vois fort bien les inconvénients.

les archives princières et comtales des Fugger à Augsbourg, qui ont été mises très libéralement à sa disposition, et dans les recueils de documents espagnols; et il s'est risqué à publier sans plus attendre cette étude de détail. De fait, son livre est solidement bâti, interprète et coordonne avec une méthode perspicace et prudente les données parfois très indirectes ou vagues que fournissent les documents. Un premier chapitre sur les Fugger et leur commerce sert d'introduction et retrace dans son développement et dans ses traits généraux l'étonnante fortune commerciale des descendants de ce Jean Fugger qui vient s'établir à Augsbourg en 1367. L'auteur nous montre ensuite comment la maison d'Augsbourg établit une succursale à Lisbonne, lorsque le commerce des Indes tomba aux mains des Portugais, après leurs grandes découvertes, dans les premières années du XVIe siècle. Puis il traite largement du commerce des Fugger en Espagne. Ils y sont arrivés avec Charles-Quint qui, après les services qu'il avait reçus d'eux lors de son élection à l'Empire, n'avait rien à leur refuser. En 1523, il leur devait encore près de 200,000 ducats et il s'acquitta en leur concédant la ferme des revenus des grandes-maîtrises de Saint-Jacques, Calatrava et Alcantara, dont il était le titulaire, comme l'avait été Ferdinand le Catholique; les Fugger lui payaient une somme fixe et faisaient rentrer pour leur compte les revenus des *Maëstrazgos*. Ce privilège leur procura, entre autres avantages, l'exploitation des riches mines de mercure d'Almaden. Ce fut là leur principale affaire, mais ils étaient aussi banquiers de Charles-Quint en Espagne. Ils gardèrent une haute situation dans la péninsule sous Philippe II. En étudiant tous ces faits, M. Häbler a écrit une excellente étude sociale et qui donne une idée fort nette des rapports des gouvernements avec la haute banque au XVIe siècle.

II. — Un Arménien, M. Araskhaniantz, a publié en 1882, à Leipzig, une longue étude sur « la politique française relativement au commerce des grains jusqu'en 1789 ». Son œuvre a semblé imparfaite à M. Fridrichowitz qui en a entrepris la vérification à l'aide du « Recueil des anciennes lois françaises » d'Isambert, du « Traité de police » de Delamarre, des ouvrages des économistes du XVIIIe siècle, etc. M. F. nous avoue que son travail de contrôle a été fait précipitamment, en quatre mois. Cela aurait dû l'induire à plus de modestie. C'est une singulière méthode, pour faire un livre, que de partir d'un livre antérieur et d'en mettre à profit tous les résultats en le dénigrant. M. F. commence la plupart de ses chapitres par une citation plus ou moins longue, parfois fort longue, d'Araskhaniantz, citation qui donne la « caractéristique », comme disent les Allemands, de l'époque étudiée dans le chapitre; après quoi, vient une série de textes, plus ou moins probants, destinés à rectifier l'opinion citée. Cela ne constitue pas un livre. M. Fridrichowitz, si acrimonieux envers Araskhaniantz, n'est pas mieux disposé pour les économistes et leur doctrine « prétendue libérale ». Il ne manque pas une occasion de la condamner dédaigneusement. Il est possible qu'elle

ait fait son temps, mais elle a été utile et a amené des progrès. En tout cas il faudrait la discuter sérieusement et au point de vue historique. Enfin, puisque M. Fridrichowitz est un critique si sévère, il nous permettra de lui faire remarquer qu'il ne faut pas écrire Lavretelle pour Lacretelle, ni « Recueil des lois anciennes françaises », et aussi que, pour un livre qui ne peut prétendre qu'à être un livre de vulgarisation, il aurait tiré bon parti d'ouvrages qu'il semble ne pas connaître, comme l'« Essai sur le ministère de Turgot » de M. Foncin.

III. — Le ministère prussien de l'agriculture, des domaines et des forêts a entrepris une enquête sur la « transmission de la propriété foncière rurale dans le royaume de Prusse ». Il se propose le relèvement de la propriété rurale. Il a commencé à ce sujet des travaux préparatoires et il projette, entre autres mesures, de modifier le droit successoral en vigueur et de le mettre en conformité avec les vœux des populations. Ces vœux sont, en beaucoup d'endroits, en opposition avec la législation qui régit actuellement la succession ab intestat. Le ministère veut se rendre compte des coutumes que suivent les propriétaires qui testent ou qui, d'une façon quelconque, disposent de leurs biens de leur vivant en faveur de leurs héritiers. Mettre le droit successoral en accord avec les coutumes *réellement* suivies par la population, en cela doit consister la réforme; connaître ces coutumes, tel est le but de l'enquête. Cette enquête a été placée sous la haute direction de M. Sering. Elle s'accomplit par les soins des autorités locales dans les grandes circonscriptions administratives. M. Wygodzinski a été chargé de la rédaction du rapport pour l'Oberlandesgerichtsbezirk de Cologne, et son travail vient d'être publié. Il est très complet, minutieux et méthodique. Il offre avec le mérite de la plus louable exactitude celui d'une parfaite clarté. Cinq tableaux et quatre cartes parfaitement dressés le complètent heureusement. C'est un témoignage de plus des redoutables aptitudes administratives des Prussiens.

Gabriel Syveton.

Der Dichter der Geharnschten Venus, eine litterarhistorische Untersuchung von Albert Koester. Marburg, Elwert, 1897, in-8, 114 p. 2 mark.

Ce travail est fort curieux. On attribuait jusqu'ici à J. Schwieger la *Geharnschte Venus*, signée « Filidor der Dorfferer ». L'argumentation érudite, convaincante, de M. Köster démontre que l'auteur de ces « poèmes d'amour composés dans la guerre » est Kaspar Stieler. 1° Filidor ne peut être Schwieger, qui diffère de lui par la langue, par le rythme, par la façon de traiter un sujet et de grouper les pièces de vers. 2° Filidor n'était pas un Bas Allemand, et ses mots, surtout ses formes, notamment une ou deux formes dialectales, semblent indiquer que l'Allemagne centrale, la Thuringe, était sa patrie : il emploie en outre les

mêmes termes et tours que les maîtres de Kœnigsberg, et il a vécu, il a eu son roman d'amour à Kœnigsberg. 3° En tête du volume, une lettre d'un ami et camarade d'université de Kœnigsberg se termine ainsi : *nimm so vorlieb Mit Meiner Person*, et cet ami est évidemment le *Pranserminto* à qui Filidor dédie le premier « zehen » de ses poèmes; or, *Pranserminto* donne Martin Posner, comme *Mit Meiner Person* donne Magister Martin Posner, — lequel était de Gera et étudia à Kœnigsberg de 1651 à 1654. 4° Le deuxième « zehen » est dédié à trois *Gerenschæfer* ou bergers de la Gera, et Filidor dit une fois qu'il demeure sur le bord de cette rivière; Filidor se sert des mots *datern*, *næhrlich*, *gewest*, *geloffen*, qui ne sont guère usités qu'à Erfurt; Filidor se nomme *der Dorfferer* parce qu'il est « Erforder », parce qu'il vint d'Erfordia ou Erfurt. Il ne reste plus, pour soulever son masque, qu'à chercher sur le registre de l'Université de Kœnigsberg les étudiants qui venaient d'Erfurt et qui suivirent les cours comme Posner de 1651 à 1654. Ces étudiants sont au nombre de dix, tous inconnus, sauf un seul, Kaspar Stieler. Voilà l'homme cherché. Tout comme Filidor, l'Erfurtois Stieler étudie à Leipzig et à Kœnigsberg, vit dans la Prusse orientale, guerroie en Pologne, souffre de la peste, séjourne à Hambourg, etc. Stieler publie en 1691 un gros lexique et y reproduit des mots rares de sa *Vénus*. Enfin, dans son poème, il dit que sa bien-aimée le nomme soit Filidor, soit Karpes, et, une autre fois, qu'il renonce à s'appeler Peilkarastres : Karpes est l'anagramme de Kasper, et Peilkarastres, de Kaspar Stieler. La démonstration de M. Köster est très intéressante, et il faut le féliciter du soin, de la sagacité qu'il a mis dans cette jolie enquête. Mais son livre est encore utile à d'autres points de vue : on y trouve nombre de mots employés par Stieler et qui ne sont pas dans Grimm.

A. C.

Gœtheschriften, von Friedrich ZARNCKE. Mit einem Bilde Zarnckes und einem Facsimile in Lichtdruck. Leipzig, Avenarius, 1897, in-8, XII et 441 p. 10 mark.

On a eu l'heureuse idée de publier dans ce volume les principales études et « recensions » de Zarncke. Le lecteur y trouvera, méthodiquement classées, les recherches de l'éminent philologue sur Gœthe, sur les portraits de Gœthe, sa vie, ses œuvres, et sur le *Faust* avant Gœthe. La plupart des comptes rendus de Zarncke, si courts qu'ils soient, se lisent avec profit. Il connaissait son Gœthe à fond. Il était non seulement exact, épris de cette « acribie » qu'on doit, dit-il, vouer aux classiques modernes comme aux classiques anciens, mais encore intelligent, sagace. Il savait dire beaucoup en peu de mots, mettre en relief ce qu'un titre contenait d'essentiel, et cela sans négliger les critiques de détail, et en marquant les fautes. Le volume contient, outre des articles de bibliographie, des travaux de longue haleine qu'on est aise de rencontrer parce

qu'ils étaient devenus rares ou n'existaient pas dans le commerce : les portraits de Gœthe dans sa jeunesse; le texte des curieuses notes du voyage de Silésie accompagné d'une si instructive préface et d'un si sûr commentaire; l'étude sur l'*Elpénor ;* la bibliographie du *Faustbuch;* la biographie de Jean Spiess ; le travail — qui compte cent vingt pages — sur *l'iambe de cinq pieds* avant Lessing, Schiller et Gœthe. Un index et un beau et ressemblant portrait de Zarncke rehaussent la valeur de ce volume indispensable à tous les studieux de Gœthe.

A. C.

Gœthes Briefwechsel mit Antonie Brentano, 1814-1821, hrsg. von Rudolf Jung. Mit zwei Lichtdrucken. Weimar, Böhlau. 1896. In-8°, 66 p. 2 mk. 40.

Le Brentano qui épousa Maximiliane de La Roche et eut d'elle douze enfants, avait eu six enfants d'un premier mariage et en eut deux d'un troisième. Un fils du premier mariage, Pierre-Antoine, eut pour femme Antonie de Birkenstock. L'éditeur du volume que nous annonçons, publie vingt-et-une lettres adressées par Gœthe à Antonie. Ces lettres n'offrent pas un très grand intérêt. Mais quelques mots méritent d'être cités. Gœthe dit de Stein que c'est une étoile qu'il ne voudrait pas de son vivant voir s'éteindre. Une fille de meunier près de Wiesbaden lui semble être la jeune sœur de sa *Dorothée*. L'introduction de l'éditeur, M. Jung, se lit avec agrément. Son commentaire est plein de goût comme de savoir, intéressant, tout à fait *sauber*. On le remerciera, entre autres choses, de son arbre généalogique des Brentano qui manquait jusqu'ici : grâce à cette liste exacte et complète, les historiens de cette géniale famille des Brentano éviteront plus d'une erreur.

A. C.

Karl Immermann, eine Gedæchtnisschrift zum 100. Geburtstage des Dichters, mit Beitrægen von R. Fellner, J. Geffcken, O. H. Geffcken, R. M. Meyer, und Fr. Schultess. Hamburg, Voss, 1896, in-8, viii et 220 p. 6 mark.

Six études. 1° *Immermann patriote* : M. O. H. Geffcken fait un grand éloge d'*Andreas Hofer*, mais il insiste justement sur la jeunesse d'Immermann, sur le personnage de l'Epigone Hermann, sur l'union d'Oswald et de Lisbeth dans le *Münchhausen*. — 2° *Tulifæntchen*, par M. R. M. Meyer. L'auteur de cette étude est étourdissant ; il multiplie les rapprochements, les secoue de ses manches, les jette à pleines poignées : on admire l'étendue de ses lectures et sa sagacité à deviner les allusions, à flairer les réminiscences, à dépister les emprunts. Mais il abuse parfois de ce savoir subtil, et, si on l'écoutait, il ne resterait plus

rien, rien du tout dans les œuvres d'Immermann qui appartînt à Immermann. Il fait d'ailleurs trop de digressions. Pourquoi citer Villiers de l'Isle-Adam? Pourquoi tant parler de l'acier à propos du « mur d'acier », rappeler inopportunément un mot de Théophile Gautier sur l'eau encadrée dans les quais « comme l'acier d'un miroir », faire même des calembours, en disant que les *Stahlfedern* ou ressorts d'acier de l'esprit d'Arnim ne sont pas nos *Stahlfedern* ou plumes d'acier, ou bien qu'Immermann mentionne justement comme noms typiques de l'émancipation des femmes, *Dacier* et *Stael* (p. 76-79)? — 3° *L'époque et les contemporains d'Immermann dans les Epigones* : M. Schultess voit bizarrement dans le nom de Médon l'anagramme du mot *démon* (p. 105), il écrit *Jacquotot* au lieu de Jacotot (p. 115), et son travail est par instants une analyse plutôt qu'une étude; mais il a traité son sujet d'une façon très claire, très intéressante, très complète, et on comprend fort bien, après l'avoir lu, le mot de Treitschke, que les *Epigones* sont moins un roman qu'un tableau d'histoire. — 4° *Genèse du Münchhausen* : M. J. Geffcken nous fait, selon l'expression allemande, jeter un regard dans l'atelier du maître, en publiant des notes qu'Immermann avait jetées sur le papier lorsqu'il travaillait à *Münchhausen*, et des matériaux qu'il avait rassemblés (comme la lettre du pasteur d'Unna à Mme de Sybel et la réponse de Mme de Sybel aux questions du romancier). — 5° *Immermann directeur de théâtre* : M. Fellner montre comment Immermann a, durant trois années, dirigé la scène de Dusseldorf, non sans succès, formé des acteurs, joué Shakspeare, etc. — 6° *Marianne* : M. J. Geffcken, déjà nommé, trace un portrait très attachant de la veuve d'Immermann.

A. C.

BULLETIN

— Sous le titre modeste de *Contributions to the Science of comparative Mythology*, M. F. Max Müller a publié à Londres deux forts volumes d'études où il résume et confirme les travaux et les doctrines de toute sa vie sur l'existence préhistorique d'une mythologie âryenne d'où sont issus respectivement les folklores ou les religions des Hindous, des Hellènes, des Germains, des Letto-Slaves, et sur le caractère essentiellement naturaliste des données primordiales de cette mythologie. Bien que tous les détails de son argumentation ne soient pas également irréprochables, et que, notamment, les phonéticiens intransigeants y pussent trouver à reprendre, on ne fera pas difficulté de lui concéder en principe que, dans les étymologies de noms propres et en particulier de noms mythologiques, il convient parfois de laisser sommeiller les lois phonétiques et de n'en pas poursuivre l'application avec trop de rigueur; et, ce point une fois admis, on sera surpris et charmé de l'ingénieuse multiplicité des rapprochements qui se présentent naturellement à l'esprit de ce chercheur, qui a butiné dans toutes les mythologies, y compris même celles des nations anâryennes et des peuplades sauvages. Si pourtant l'on s'étonnait

de voir l'auteur, dans le cours de ces pages, revenir trop souvent sur les mêmes idées, peut-être serait-il en droit de répondre que ces redites sont voulues ou qu'on l'y a contraint : ses idées, simples, claires et sobrement exposées, mériteraient certes d'être accueillies de tous les bons esprits, comme elles l'ont été de beaucoup ; ce n'est pas sa faute si elles ont été méconnues, critiquées parfois avec plus de passion que de compétence et en partie dénaturées, si enfin il faut un gros livre pour prouver ce qui semblerait clair comme le jour et combattre la réaction nécessaire, mais à tous égards excessive, qu'ont soulevée les doctrines de l'école mythologique. La *Revue* se réserve de revenir sur cet important ouvrage, aussitôt après l'apparition de la traduction française, qui est sous presse à la librairie F. Alcan. — H.

— Les livres sur les anciennes corporations françaises sont si peu nombreux, ce genre d'études renferme encore tant de nouveau et offre un intérêt si actuel, qu'on voit avec plaisir M. Cheylud s'occuper de l'histoire des anciens apothicaires. Il vient de publier une brochure sur *les Anciennes corporations des médecins, chirurgiens et apothicaires de Murat (16 0-1776)* d'après les registres et les actes de la corporation, avec documents et fac-similés (Paris, Champion, 1896, in-8° de 88 pp.). — C. J.

— Les *Monumenta Hungariae historica* viennent de s'enrichir de deux volumes. L'éditeur infatigable des *Monumenta Comitialia Regni Transylvaniae*, M. Alexandre Szilagyi donne dans le XIXe volume de cette série les actes et documents se rapportant aux années 1686 à 1688 (534 pp. dont 54 formant le chapitre xxxiii de l'histoire de la Diète). La destinée de la Transylvanie est toujours entre les mains de Michel Apafi, mais l'Autriche, enhardie par la reprise de Bude, ne cache plus ses desseins sur cette principauté. Sous prétexte de chasser les Turcs, elle envahit le pays et veut y envoyer Caraffa qui, par les atrocités commises à Eperjes, avait soulevé l'indignation de tous les protestants de l'Europe. Elle remplace Caraffa par Charles, duc de Lorraine, qui occupe, sans coup férir, les principales villes. « Jamais, écrit un historien du temps, Cserey, ni le païen ni le chrétien n'ont si facilement conquis un pays, que les Allemands, la Transylvanie ; la principauté s'est soumise sans résistance. » Apafi s'adresse encore une fois au roi de France, mais sa missive ne fut pas expédiée. Les premières lignes : « Horrendam et vix ulterius tolerabilem regni mei Transylvaniae a Germanis oppressionem, credo, quod hactenus Vestra christianissima Majestas ex publica fama cognoverit » (p. 123), expriment assez son désespoir. Trois ans plus tard, la Transylvanie était, comme la Hongrie, une province autrichienne. Niclas Bethlen, un des descendants de ce Gabriel Bethlen qui fit jadis trembler l'Autriche, ne put remettre à la cour de Vienne que sa protestation, *Moribunda Transsilvania ad pedes augusti imperatoris Leopoldi projecta*. — L'autre volume paru fait partie de la série : *Scriptores* et contient les « Journaux » de *Georges et Ladislas Vass*, édités par M. Jules Nagy (xiv-632 pp. avec une table généalogique). Les deux écrivains dont ce volume donne les notes autobiographiques (1659-1739) appartenaient à une noble famille transylvaine. Mais ce ne sont pas de bons stylistes, comme on en trouve souvent à cette époque parmi les princes et les nobles qui ont composé des mémoires. Les notes où les Vass, père et fils, retracent leurs impressions au jour le jour ont peu d'intérêt. Une seule partie, la quatrième du *Journal* du père, qui relate l'insurrection de Rákoczy, offre une valeur historique ; mais cette partie a déjà été publiée dans les *Toerteneti Lapok*. Les mémoires du fils donnent quelques détails intéressants sur la vie municipale de la Transylvanie au commencement du xviiie siècle, lorsque l'Autriche y établit définitivement sa domination. — J. K.

— M. Théodore Ortvay, l'historien de la ville de Presbourg (cf. *Revue crit.* 1893, nº 39-40 et 1896 nº 12), a commencé la monographie du comitat Temes et de son chef-lieu Temesvár. Ce comitat du sud de la Hongrie est un des plus intéressants, tant au point de vue de sa formation, qu'au point de vue de sa situation politique au cours des siècles. L'historien Frédéric Pesty, originaire de Temesvár, avait réuni les matériaux de ce travail dans les différentes archives du pays. La mort l'enleva trop tôt et ne lui permit pas d'achever son œuvre. L'Académie acheta ses papiers et après entente préalable avec la municipalité et le Conseil général de Temes, confia ces documents à M. Ortvay et le chargea d'écrire l'histoire du comitat. A juger d'après les deux volumes qui viennent de paraître, cette monographie sera aussi nourrie et complète que celle de la ville de Presbourg. Elle aura environ 2,500 pages. Le premier livre du tome I (*Oeskor*, L'Antiquité, x-368 p. gr. in-8°) est entièrement l'œuvre de M. Ortvay. Il traite en vingt et un chapitres la géographie et l'ethnographie du pays depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque où les Daces font leur apparition sur ce territoire. Les recherches archéologiques si fructueuses dans cette contrée et centralisées dans les publications des sociétés savantes locales, augmentées des recherches de l'étranger sur l'âge de la pierre, du bronze, du fer, sont condensées dans ce volume. — M. Ortvay a en même temps publié le premier tome des documents recueillis par Pesty (*Oklevelek*, xxxiv-640 p. formant le tome IV). Ce volume embrasse la période de 1183, année où l'on trouve, dans une charte du roi Béla III, la première mention d'une localité du comitat, jusqu'en 1430, et donne en tout 418 documents tous en latin. — J. K.

— M. Acsady continue ses arides, mais fécondes recherches sur la vie économique et financière de l'ancienne Hongrie. Son nouveau mémoire (*A jobbágy-adózás 1577 97-ben*, 138 p.) s'occupe de l'impôt payé par les jobbagyones entre 1577 et 1597, sous le règne de Rodolphe. D'après des documents inédits, M. Acsady établit année par année ce que les habitants de certains comitats ont dû payer tant en impôt direct qu'en *lucrum camerae* et en corvées. — J. K.

— Un historien original, mais qui recherche plutôt les curiosités et redresse les erreurs commises par d'autres, M. Florian Matyas, donne dans son mémoire intitulé : *Concordances et erreurs historiques* (*Toerténeti egyezések és tévedések*, 30 p.) quelques notes intéressantes concernant : 1° la cérémonie de l'élévation sur le bouclier des ducs et des rois hongrois. Cette coutume, mentionnée également dans des chartes de l'étranger, n'est pas exclusivement magyare; on la trouve chez les Francs, les Goths et les Lombards. Il faut faire une distinction entre les termes *elevatur* et *coronatur*; le premier terme seul rappelle l'ancienne coutume. — 2° Le titre *dux Ruizorum*, que le chroniqueur de Hildesheim donne à Emerich, fils de saint Étienne, ne peut se rapporter qu'à l'Autriche. — 3° Le passage : *quae si velit cute redimat*, dans une loi de saint Étienne, ne peut se rapporter qu'à une punition corporelle, et non pas à la peau d'un animal avec laquelle on aurait pu payer l'amende. — 4° Le capitaine Bulcsu fut, non pas empalé par l'empereur Othon, mais pendu. — 5° Saint-Étienne n'a jamais ordonné d'enterrer vifs les païens. La locution : *cum uxore vivus sepultus est* n'est qu'une paraphrase du chroniqueur qui s'est rappelé un verset des Psaumes (54, 16 : Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes) et a voulu dire que le païen et sa femme, en question, sont morts sans se convertir au christianisme. — J. K.

— Le mémoire avec lequel M. Ladislas Réthy a pris séance à l'Académie (*A romanismus Illyricumban*, 27 p.) est la suite des importants travaux que ce savant a déjà consacrés à l'ethnographie des pays des Balkans. Disciple de Jean Hunfalvy dont il a

édité l'*Histoire des Roumains* (voy. *Revue crit.*, 1895, n° 35-36), il se propose d'élucider, d'une façon scientifique, sans parti-pris et de concert avec les jeunes savants roumains, tels que Gaster, Tiktin, Nadejde, Alexi et d'autres, la naissance du peuple et de la langue valaques. Dans le présent mémoire, il établit qu'il faut distinguer trois sortes de *romanisme* dans la presqu'île des Balkans. La première s'est formée en Illyrie et sur les îles de l'Adriatique : là, les colons romains ont complètement absorbé l'élément autochtone, lui ont imposé leur langue et leurs coutumes. La deuxième forme du romanisme se trouve en Albanie : là, l'élément latin n'a pas pu complètement absorber la langue de la population primitive; il y a cependant laissé des traces nombreuses qui se manifestent dans les termes se rapportant à la vie municipale, à la société, à l'agriculture, au commerce et aux idées transmises par le christianisme. La troisième forme du romanisme, beaucoup plus récente que les deux premières, est la forme valaco-roumaine. Elle date des VII° et VIII° siècles après J. Ch. lorsque des tribus de bergers, quittant la Romagne, se dirigèrent à travers le Frioul pour s'établir après de longues pérégrinations dans les Balkans. — J. K.

— M. Eugène GAAL a consacré un mémoire au système social et politique de Thomas Carlyle (*Carlyle Tamás társadalom politikai rendszere*, 77 p.). C'est un exposé clair et précis des doctrines du philosophe anglais. M. Gaal, grand admirateur de Carlyle, retrace avec beaucoup de finesse la carrière de l'auteur du *Sartor Resartus*. Il trouve que le comte Étienne Széchenyi a exprimé avant Carlyle les mêmes opinions : « L'homme faible seul, disait le régénérateur de la Hongrie, n'aime que soi-même, l'homme fort porte des nations dans son cœur. » M. Gaal prouve, par de nombreuses citations, que la manière de voir, le caractère de ces deux hommes de génie, étaient les mêmes. Carlyle a réformé la société anglaise, de même que le comte hongrois a réveillé son pays de la léthargie. — J. K.

— Dans la Bibliothèque que l'Académie hongroise publie à l'usage du public lettré, M. Antoine RADO, l'élégant traducteur des poètes français et italiens, vient de donner en deux volumes une histoire de la littérature italienne (*Az olasz irodalom toerténete*, 515 et 552 pp.). Sans préambule, sans préface, où il rendrait compte de ses sources italiennes et allemandes — nous n'avons trouvé nulle trace des travaux français pourtant si nombreux — M. Rado commence par l'exposé de la littérature italienne jusqu'au Dante, passe en revue, dans son premier volume, le Dante, Pétrarque, Boccace, les humanistes, la littérature toscane, l'Arioste, Machiavel, le Tasse et les autres écrivains du Cinquecento. Le deuxième volume reprend la littérature du XVI° siècle, traite Marini, Tassoni, les satiriques, la science avec Galilée, le renouveau — l'Arcadie — Métastase, Parini, Goldoni et Alfieri. Un chapitre retrace l'influence de la littérature française sur les historiens et les savants italiens du XVIII° siècle. Le XIX° siècle est représenté par Monti, Foscolo, Manzoni et les romantiques, par Silvio Pellico, Leopardi et le lyrisme patriotique jusqu'en 1870. L'exposition est partout claire et attrayante. Dans la même collection les littératures française et anglaise sont représentées par la traduction des œuvres de Nisard et de Taine. — J. K.

— Parmi les disciples de l'humaniste italien Guarino Veronese, se trouvait le poète hongrois Janus Pannonius (1434-1472), de son vrai nom Jean de Csezmicze. Après la mort de son maître l'humaniste magyar qui a joué un grand rôle à la cour de Mathias Corvin, composa un poème de 1109 hexamètres : *Silva panegyrica ad Guarinum Veronensem praeceptorem suum*, que tous les biographes de Guarino, Rosmini, Sabbadini, Voigt et Symonds, considèrent comme une des principales sources pour la vie de l'humaniste italien. M. Etienne HEGEDUES dans sa brochure

intitulée : *Guarinus és Janus Pannonius* (87 p.) nous donne la traduction hongroise dans le mètre de l'original. Quelques notes accompagnent cette traduction élégante, précédée d'une introduction de 53 pages où M. H. retrace d'après les beaux travaux d'Abel, les relations du maître italien et de son fils, Baptiste, avec l'évêque hongrois, puis la manière d'enseigner de Guarino, et dit quelques mots sur le genre panégyrique. — J. K.

— Cinq ans de séjour en Turquie ont permis à M. J. Kunos d'étudier les différents dialectes d'Asie-Mineure et de recueillir les vestiges de la poésie populaire turque, si peu connue en Turquie même et dédaignée par les indigènes instruits qui ne la trouvent pas assez bariolée d'éléments arabes et persans. Après avoir publié plusieurs recueils de poésie populaire, il poursuit actuellement dans les *Nyelvtudományi koezlemények* son enquête sur les éléments étrangers dans la langue turque et vient de publier une dissertation (*Kisázsia toeroek dialektusairól*. Les dialectes turcs de l'Asie-Mineure, 48 p.) où il rend compte de ses recherches au point de vue philologique. Il y ajoute un appendice où il étudie les spécimens des dialectes d'Angora, de Karaman et de Konia. — J. K.

— Un autre voyageur hongrois, M. B. Munkacsi, qui a exploré le pays des Vogouls, publie dans les éditions de l'Académie toute une série d'ouvrages sur ce peuple sibérien, parent des Hongrois. Le titre général de son recueil est : *Collection de poésie populaire vogoule*. Le premier volume contient les contes et les légendes sur la création du monde; le deuxième, les chants et les contes des Dieux ; le troisième, les chants d'Ours; le quatrième, qui vient de paraître sous le titre : *Életképek* (440 p.), donne le texte vogoul avec traduction hongroise de chants héroïques, de scènes dialoguées, de chants sur les animaux, de fables, d'énigmes avec de nombreux détails ethnographiques. Le premier explorateur hongrois du pays des Vogouls, Antoine Reguly (1819-1858), avait déjà recueilli bon nombre de ces poésies, mais les publications de Munkácsi rectifient et enrichissent sur de nombreux points les manuscrits de Reguly acquis par l'Académie. — J. K.

— Il est d'usage dans les lycées hongrois de faire lire, outre les chefs-d'œuvre de la littérature nationale, quelques œuvres étrangères traduites par des poètes hongrois ; telles *Jules César* de Shakespare dans la version du grand poète Voeroesmarty ; le *Coriolan*, dans celle de Petoefi; les *Femmes savantes*, dans celle de Ladislas Arany. Les élèves de l'enseignement classique, n'apprenant d'autre langue vivante que l'allemand, font ainsi connaissance avec les chefs-d'œuvre de la France et de l'Angleterre. Le *Coriolan* que Petoefi a traduit en 1848, vient d'être édité à l'usage des classes par M. I. Szigetvari (*Coriolanus*, Shakspere tragédiaja, forditotta Petoefi Sandor, 146 p.). M. Sz. a relégué en appendice ce que nous mettons ordinairement dans l'introduction des éditions classiques. Nous y trouvons des pages excellentes sur le caractère du héros, sur Shakespeare et Plutarque, sur la composition de la pièce, sur la versification, sur *Coriolan* en Hongrie, sur la vie du poète anglais et le théâtre de son temps. Dans les notes qui accompagnent le texte magyar, M. Sz. explique d'une façon très concise les difficultés que certains passages pourraient présenter aux élèves. Les travaux français sont partout mis à contribution. — J. K.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 avril 1897 (suite).

M. Collignon continue la lecture du mémoire de M. W. Helbig sur les vases du Dipylon et les Naucraries.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. C. Jullian, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, un mémoire sur deux tablettes magiques trouvées à Chagnon (Charente-Inférieure). Ces deux tablettes de plomb portent une inscription en lettres cursives du second siècle p. C., renfermant une exécration prononcée par un anonyme contre deux adversaires en justice. L'envoûteur nomme d'abord ses adversaires, Lentulus et Tasgillus. Il ne souhaite pas leur mort, mais il demande à Pluton et à Proserpine de les rendre impuissants devant le tribunal et de priver leurs avocats de l'usage de la parole.

M. F. de Mély fait une communication sur la sainte lance. Des reliques de la Passion, la sainte lance est celle dont l'identification présente le plus de difficultés. Au moyen âge, en effet, on en connaissait plusieurs dans différents sanctuaires, munies des authentiques les plus précieux. On vénérait la sainte lance à Prague, à Cracovie, à Paris, à Rome. M. de Mély a dû étudier à nouveau cette question pour l'édition du troisième volume des *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*. De ses recherches il résulte qu'en 570, cette relique était vénérée à Jérusalem par Arculfe, et que de là, après avoir été prise par Sharbaraz, elle revint à Constantinople, où elle échappa au pillage de 1204; enfin, elle fut envoyée par Bajazet à Innocent VIII, en 1493. Depuis, elle n'a pas quitté Rome. Quant à la sainte lance d'Antioche, ce n'était vraisemblablement qu'une pointe d'enseigne, celle peut-être qu'on vénère aujourd'hui à Estchméatzine.

M. Max van Berchem communique plusieurs inscriptions des Assassins de Syrie, provenant des châteaux qui appartenaient à cette secte pendant le moyen âge. Ces inscriptions jettent une vive lumière sur l'histoire mystérieuse des Assassins. Le chef de la secte, nommé dans l'un de ces textes, était probablement ce même Vieux de la Montagne qui échangea, au dire de Joinville, des ambassades avec saint Louis à Saint-Jean-d'Acre.

Séance du 9 avril 1897.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre qui lui a été adressée de Jérusalem, à la date du 29 mars, par le P. Germer-Durand, au sujet de la mosaïque découverte à Madaba et qui représente une grande carte de la Palestine exécutée à l'époque byzantine. Le P. Germer-Durand s'est rendu à Madaba et a réussi à photographier directement l'ensemble de la mosaïque en dix clichés. M. Clermont-Ganneau place sous les yeux de la Compagnie d'excellentes épreuves, en les accompagnant de quelques observations sur l'identité des divers noms de lieux figurés sur la carte

M. Max van Berchem termine la lecture de son mémoire sur la secte des Assassins, d'après les inscriptions qui lui ont été communiquées par deux archéologues, MM. Fossey et Dussaud, et qui proviennent de plusieurs châteaux de Syrie qui ont appartenu à cette secte. Ces documents nouveaux prendront place dans le *Corpus inscriptionum arabicarum*, que M. van Berchem publie dans les Mémoires de la mission française du Caire.

M. de Mély communique le résultat de ses recherches relatives à la sainte lance d'Allemagne. Il établit que le Trésor des insignes de l'Empire ne renferme qu'une lance et non pas quatre, comme le disent les écrivains du dix-huitième siècle; que la sainte Lance, dite de saint Maurice, aujourd'hui dans le trésor de l'empereur d'Autriche, est celle qui était appelée, au moyen âge, Lance de la Passion, au onzième siècle Lance de saint Maurice, et au dixième Lance de Constantin. C'est ce qui résulte de textes formels. Remontant ensuite aux origines, M. de Mély démontre que cette Lance, dite de Constantin, fut certainement faite pour accompagner la fausse donation de cet empereur au pape Sylvestre, et que probablement elle fut remise à Charlemagne le jour de son sacre (25 décembre 800) par le pape Léon III, avec les ornements impériaux que celui-ci disait tenir de la libéralité de Constantin.

M. Oppert rend compte de ses nouvelles recherches métrologiques sur les mesures de capacité de la Mésopotamie.

En présentant un fascicule de la *Revue d'assyriologie*, contenant les documents inédits de Sargon l'Ancien et de Naram-Sin, M. Léon Heuzey signale en outre un fait nouveau pour l'histoire de cette haute époque (trente-huitième siècle). Sur un petit fragment de cachet de la collection de M. de Sarzec au musée du Louvre, M. Fr.

Thureau-Dangin a relevé l'inscription suivante : « Naram-Sin, dieu d'Agadé ; Bingani-Sarali, ton fils ; Abi-i-sir, scribe, ton serviteur. » Il en résulte que le prince Bingani, déjà connu comme « fils de roi », était le propre fils de Naram-Sin. Les cachets de ce Bingani sont d'ailleurs bien distincts de ceux de Sargani, identifié avec Sargon l'Ancien, père de Naram-Sin ; ils portent des figures d'un art plus avancé.

Séance du 14 avril 1897.

M. Ph. Berger fait une communication sur l'église du Saint-Sépulcre, qu'il croit retrouver sur le plan de Jérusalem figuré sur la mosaïque de Madaba. Si ses conclusions sont justes, on aurait sur ce plan l'image de l'église à rotonde élevée par Constantin en 336 sur l'emplacement du Saint-Sépulcre, avec les portiques et les colonnades dont elle était précédée d'après le témoignage d'Eusèbe. M. Berger prend pour point de départ les trois portes de Jérusalem qui se voient sur le plan et qui correspondent exactement à la porte de Damas au nord, celle de Saint-Étienne à l'est et celle de Jaffa à l'ouest. S'appuyant sur la topographie actuelle de la ville, il s'attache à prouver que la voie, bordée sur trois côtés de colonnes, qui se voit au milieu de Jérusalem, n'est autre que le forum somptueux dont parle Eusèbe, sur lequel s'ouvrait le vestibule de l'église du Saint-Sépulcre. Les tronçons de colonnes de granit retrouvées par Robinson en cet endroit ne seraient que les restes de la colonnade figurée sur la mosaïque de Mabada.

L'église du Saint-Sépulcre elle-même se voit au milieu de la colonnade occidentale, avec une façade percée de trois portes et surmontée d'un fronton au-dessus duquel on voit le dôme et la coupole dont parlent les auteurs anciens. Cette découverte montre, à côté de beaucoup d'autres points dont quelques-uns ont déjà été signalés à la dernière séance par M. Clermont-Ganneau, le haut intérêt historique de cette mosaïque, dont le mérite principal, ainsi que l'a dit le P. Lagrange, vient de ce que c'est une carte géographique contemporaine dans laquelle l'auteur n'a mis que ce qu'il avait réellement sous les yeux.

M. Paul Tannery fait une communication sur une correspondance inédite échangée, vers 1025, entre un certain Rambaud, écolâtre à Cologne, et un certain Raoul, maître aux écoles de Liège. Il résulte des lettres qu'à cette époque l'enseignement de la géométrie n'était nullement constitué et que les maîtres en ignoraient les premiers éléments. Ils possédaient, en l'attribuant à Boèce, une traduction d'une partie des énoncés d'Euclide, mais étaient incapables de les comprendre. La géométrie attribuée à Euclide n'existait pas encore, pas plus que celle qui porte le nom de Gerbert. Des trois parties qui composent cette dernière, la première, celle qui a le plus de valeur, a dû être composée entre 1025 et 1050 ; les deux autres sont des compilations. L'origine de la seconde reste inconnue.

M. Ulysse Robert donne lecture d'une étude sur les testaments de l'officialité de Besançon, collection qui se composait d'au moins huit mille documents dont les plus anciens remontent à 1255. Ces documents furent détruits au moment de la Révolution, moins quelques-uns qui avaient été enlevés au XVIII[e] siècle et vendus à la Bibliothèque nationale. Heureusement, deux inventaires fort bien faits en ont été conservés ; ils ont, avec les documents originaux qui existent encore, permis à M. Ulysse Robert de donner une idée aussi complète que possible de l'importance que devait présenter cette précieuse collection pour l'histoire de la Franche-Comté.

M. René Dussaud, chargé de mission, rend compte de son voyage en Syrie dans l'Akkar et le Djebel-Ansariyé. Parmi les résultats de son exploration, nous signalons l'identification de Qal-Ab-el-Felis avec Felicium et celle de Mariamin avec Mariamme. Il en résulte que le domaine phénicien s'étendait jusqu'à la vallée de l'Oronte. M. Dussaud décrit ensuite le sanctuaire de Bœtocécé, consacré à un Baal et à la déesse d'Ascalon. Enfin, il a rapporté une inscription phénicienne qui est la première accadienne. Jusqu'ici la plus septentrionale provenait de Byblos. — Le président, M. Clermont-Ganneau, M. Berger et M. Heuzey adressent leurs félicitations à M. Dussaud.

L'Académie, sur la proposition de M. Delisle, émet un vœu en faveur de la conservation intégrale de la vieille église de Saint-Pierre de Montmartre.

Séance du 23 avril 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort du général Hanoteau, correspondant de l'Académie depuis 1873.

Le R. P. de La Croix rend compte des fouilles conduites par lui à Berthouville, sous les auspices et avec des subventions du Comité des travaux historiques et des Sociétés d'archéologie d'Évreux et de Bernay. L'ensemble de ces fouilles, auxquelles M. Join-Lambert a collaboré, a mis au jour des temples dédiés à Mercure et à Vénus,

un théâtre, enfin l'emplacement de la bourgade de *Canetonnum*. — C'est à Berthouville aussi qu'on avait trouvé, en 1830, un superbe trésor aujourd'hui conservé au Cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une note de M. le docteur Rouvier, professeur à l'École française de médecine de Beyrouth, sur un poids ancien de Béryte, qui fait partie de sa collection. Ce poids, qui remonte à l'époque des Séleucides, porte une date, 184, et le nom du magistrat Nikôn.

M. Piette, membre correspondant de la Société des Antiquaires de France, présente une statue très mutilée, de l'époque glaciaire, qu'il a trouvée dans des fouilles faites à Brassempouy (Ariège) avec le concours de M. de Laporterie, et qui fournit un spécimen remarquable de l'art quaternaire.

M. Philippe Berger revient sur la communication qu'il a faite, à la dernière séance, sur l'emplacement du Saint-Sépulcre. — Il communique ensuite une transcription néo-punique trouvée à Maktar par M. Bordier, et qui contient des noms latins transcrits en caractères sémitiques. M. Berger insiste sur quelques-unes de ces transcriptions intéressantes pour la linguistique latine. — MM. Bréal, Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Séance du 30 avril 1897.

Sur le rapport de la commission de la fondation Garnier, une somme de 8000 francs est allouée à M. Sylvain Lévi, professeur au Collège de France, pour lui permettre de continuer ses recherches sur le bouddhisme dans les régions sub-himalayennes, et une somme de 3000 francs est accordée en supplément à M. Foucher, pour achever les études qu'il a entreprises dans le N.-O. de l'Inde et dans le Kachmir en particulier.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique une lettre de la Société centrale des architectes français, priant l'Académie de désigner un membre des Écoles d'Athènes et de Rome à qui sera attribuée la médaille d'or annuelle de la Société.

M. Fr. Thureau-Dangin communique un premier essai d'interprétation des principaux passages de l'inscription gravée sur le monument conservé au Musée du Louvre et connu sous le nom de *Stèle des Vautours*. Cet important document, qui remonte environ à l'an 4000 a. C., était resté jusqu'ici presque entièrement inexpliqué. D'après M. Thureau-Dangin, il contient, outre le récit de guerres soutenues par Eanadou, roi de Sirpourla, contre ses voisins les Ghisbanites, la formule du traité qui termina ces guerres. — MM. Oppert et Heuzey présentent quelques observations.

M. Clermont-Ganneau donne lecture de quelques notes d'archéologie orientale. — MM. Barbier de Meynard, Héron de Villefosse et de Vogüé présentent quelques observations.

M. G. Bénédite présente un trésor d'orfèvrerie, provenant de Dahschoûr (Égypte). Ce trésor se compose d'anneaux d'or qui servaient de monnaie dans l'antiquité, de colliers, de bagues, de talismans, d'objets en pierres gravées. Ces bijoux sont d'époques très diverses : les plus anciens remontent à la douzième dynastie, les plus récents confinent à l'époque arabe. Parmi les plus importants, on peut citer : 1° trois cachets en or plein, de la vingt-sixième dynastie; 2° deux petites galères d'un style gréco-égyptien, rappelant la construction des vaisseaux grecs du VIe s.; 3° une statuette du dieu Bès, en ivoire teinté et orné d'accessoires en or émaillé. Ces bijoux constituent un ensemble d'un haut intérêt tant au point de vue de l'art qu'à celui de certaines questions historiques qu'ils soulèvent. Le poids de l'or pour l'ensemble est de 708 gr. 5. — M. Maspero insiste sur l'importance de ce trésor.

M. Ulysse Robert termine la lecture de son mémoire sur les testaments de l'officialité de Besançon.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 20 — 17 mai — 1897

Hopkins, Les religions de l'Inde. — Alypius, Gaudence, Bacchius, trad., Ruelle. — Valmaggi, Grammaire latine. — Pavanello, Verbes latins. — Nottola, Les comparaisons de Cicéron. — Giri, Le suicide de Lucrèce. — Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du xe siècle. — Perlbach, Les Prussiens aux Universités. — Rolland, Flore populaire. — Rossel, Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne. — Lettre de M. Gaulot. — Académie des Inscriptions.

Edward Washburn Hopkins : **The Religions of India** (forme le premier volume d'une série de **Handbooks on the History of Religions**, publiés sous la direction de M. Morris Jastrow). Boston, U. S. A., and London, Ginn and Cie. 1895. — xvii-612 p. in-8°.

J'ai hésité d'abord à rendre compte de ce livre : il fait si visiblement concurrence à mes *Religions de l'Inde* et, en même temps, il en parle d'une façon si élogieuse, que je devais être également embarrassé d'en dire du bien et du mal. A la lecture pourtant, cette première impression s'est effacée peu à peu et, tout compte fait, je me risque, espérant qu'on voudra bien me faire le crédit de quelque impartialité.

Dès le début, M. Hopkins a parfaitement indiqué la différence qu'il y a entre nos deux livres et, à part les épithètes beaucoup trop flatteuses qu'il donne au mien, je souscris entièrement à son appréciation, un seul point excepté. Quand il dit (p. xi) : « Barth has aimed at making his reader know all about the religions of India », il me fait trop d'honneur. Je n'ai jamais eu semblable dessein. Au contraire, je me suis efforcé de simplifier et d'élaguer autant que possible. Tout ce que j'ai voulu, c'est présenter un aperçu intelligible et suffisamment probable, pouvant servir de fil conducteur à ceux qui entreprendraient de pénétrer eux-mêmes dans cette étrange labyrinthe. Quand ensuite il ajoute : « we have sought to make our reader know those religions », il me laisse perplexe. A-t-il atteint ce but, et pouvait-il l'atteindre ? Un livre, quelque bien fait, quelque complet qu'on le suppose, fera-t-il *connaître* au profane cet ensemble confus, où le spécialiste, s'il veut être sincère, est obligé d'avouer qu'il ne chemine qu'à tâtons ? Croire qu'il suffit pour cela de beaucoup citer, c'est se faire une singulière illusion. On a beau vouloir être objectif et laisser la parole aux textes : ces textes, il faut les choisir, les grouper, leur assigner une portée suivant

les solutions qu'on aura données à une infinité de problèmes qu'ils soulèvent; bref, il faut prendre parti sans cesse et quoi qu'on en ait. C'est même là, soit dit en passant, ce qui rend la composition de cette sorte d'ouvrages si pénible à ceux qui sont affligés de la faculté décourageante de voir à la fois l'endroit et l'envers des choses. Aussi l'élément subjectif y tient-il toujours une place énorme. Et, de fait, il n'y a pas moins de théorie dans le livre de M. H. que dans le mien; il y en a même plus, et cela était forcé, puisqu'il entre davantage dans le détail et que le chaos ne se détaille pas. A part des diversités d'opinion inévitables, la vraie différence entre les deux livres est là, et non dans leur caractère plus ou moins abstrait et théorique. M. H. cite davantage, mais surtout il donne plus : il s'est proposé, non de simplement orienter, mais de fournir un enseignement complet, et c'est plutôt lui qui « has aimed at making his reader know all about the religions of India ». C'est un mérite que je lui reconnais pleinement, et qui est d'autant plus grand qu'il n'est pas sans péril. Son volume est plus que le double du mien, et je crois bien qu'il m'en aurait encore fallu deux fois davantage, si mon plan avait comporté autant de détails que le sien. Mais alors il est fort probable aussi que je ne l'aurais jamais exécuté, dans la crainte d'empiéter sur ce qui me paraît être, pour longtemps encore, du domaine de la monographie.

Cette petite querelle vidée, il ne me reste que la tâche agréable de rendre hommage au zèle et au savoir avec lesquels M. H. a rempli son très compliqué programme. Dans un espace relativement restreint, il a su condenser une masse énorme d'informations de toute sorte, considérations historiques et théoriques et collections de faits, parfois, il est vrai, au détriment de la clarté : en bien des endroits, l'exposition est comme encombrée, et le lecteur a de la peine à se retrouver au milieu de tous ces détails [1]. Les références et les citations prises dans toutes les branches de la littérature sont prodiguées. De ce chef surtout, M. H. peut s'attendre à être largement pillé. Souvent, en effet, son livre fait songer à ces manuels qui, entre les mains de certains lecteurs, remplacent l'étude des originaux au lieu de la provoquer et d'y aider. Mais de ceci, ce n'est pas lui qui sera responsable et, quelqu'abus qu'on puisse en faire, son ouvrage n'en reste pas moins un monument de vaste et consciencieux labeur : toute cette richesse chez lui, j'entends surtout celle des faits, est solide et de première main.

Après deux chapitres préliminaires de généralités, consacrés l'un aux sources, à leur chronologie et aux diverses méthodes d'interprétation, l'autre à la description du pays et de ses habitants, M. H. examine dans les six chapitres suivants le panthéon védique. C'est la partie de l'ouvrage qui me paraît soulever le plus d'objections. M. H. adopte la

---

1. A cette cause d'obscurité s'en joint souvent une autre, la négligence du style; M. Hopkins, décidément, n'écrit pas *the Queen's English*.

division déjà établie par les Hindous, en dieux du ciel, dieux de l'atmosphère et dieux de la terre, division qui lui paraît correspondre à trois périodes de la théologie védique. Dans une période précédente, antérieure aux Hymnes et dont nous n'avons plus de témoignages directs, le panthéon védique se serait constitué de bas en haut, en commençant par les divinités les plus rapprochées, celles de la terre. Mais, dans les Hymnes, nous assisterions à un mouvement religieux s'accomplissant en sens inverse : c'est en allant du haut en bas que la spéculation sacerdotale aurait successivement attribué la souveraineté à ces trois ordres de dieux, d'abord à ceux du ciel, puis à ceux de l'atmosphère et finalement aux dieux de la terre, les agents du sacrifice ; chaque ordre héritant de celui qui l'avait précédé, l'absorbant en quelque sorte ; le dernier aboutissant au panthéisme mystique dans lequel s'achève la spéculation védique. Tout cela, poursuivi dans le détail, constitue une chronologie fort compliquée et qui paraît bien arbitraire. Pour l'établir, M. H. a été obligé, par exemple, de mettre impitoyablement de côté comme *late* [1], comme récent, tout le mysticisme rituel et liturgique dont le Veda abonde, et d'opérer notamment un vrai massacre parmi les hymnes adressées à Agni et à Soma. Ces hypothèses paraîtront d'autant plus invraisemblables, que M. H. n'accorde pour cette évolution qu'une période d'environ cinq siècles, de 2000 à 1500 av. J.-C., limites qu'il assigne à la composition des Hymnes. — La religion de l'Atharvaveda et l'examen des affinités de la mythologie védique avec celles des autres peuples aryens sont le sujet des deux derniers chapitres de cette section.

Vient ensuite, en trois chapitres, le Brahmanisme avec sa théologie, (rôle du dieu abstrait Prajâpati), son rituel et sa spéculation *(Upanishads)*. Le dernier de ces trois chapitres est consacré à ce que M. H. appelle le Brahmanisme populaire, celui des *Grihyasûtras*, des *Dhasmasûtras* et des anciens codes de lois, notamment celui de Manu.

Les deux chapitres suivants traitent du Jainisme, que M. H. place le premier, et du Bouddhisme [2].

Trois autres ont pour objet l'ancien Hindouisme, le développement des grandes religions de Çiva et de Vishnu, telles qu'elles apparaissent dans l'ancienne poésie épique d'abord, dans les Purânas ensuite. Le chapitre consacré au Mahâbhârata, sur lequel M. H. a publié de si

1. M. H. est encore plus prodigue de cette épithète dans un récent travail, un examen critique, d'ailleurs du plus grand mérite, du VIII[e] livre de Rigveda, qui a paru dans le vol. XVII du Journal de la Société orientale américaine (1896) : *Pragâthikâni*, I.

2. M. H., p. 323, me range à tort parmi ceux qui admettent une parenté plus étroite du Bouddhisme avec le Sânkhya. S'il avait lu quelques lignes plus loin, il aurait vu que je suis de l'opinion opposée, et que c'est dans le Vedânta que je cherche cette parenté.

belles monographies, se distingue surtout par l'abondance et par l'excellent usage des données.

Puis viennent les sectes modernes (un chapitre), les religions des peuplades aborigènes (un chapitre) et, enfin, les rapports de l'Inde avec l'Occident Ce dernier chapitre, qui retrace ces influences depuis l'origine, en remontant jusqu'au Mazdéisme, est parfois plutôt un parallèle et contient en outre beaucoup de *miscellaneous matter*. Les derniers et tout récents échos de la pensée occidentale dans l'Inde, les mouvements des divers *samâjs* et du néo-bouddhisme, ne sont que sommairement traités.

En Appendix est jointe une bibliographie méthodique, qui ne prétend pas à être complète, mais qui rendra de bons services surtout par ses nombreuses références à des monographies, articles détachés et menues coupures de journaux et de revues. Il est seulement regrettable que ces indications soient parfois d'une brièveté plus qu'enigmatique. Que faire, par exemple, d'une mention comme celle qui se lit en tête de la page 582 : « Weber, Nachträge, p. 795 [1] ?

En me bornant à cette rapide analyse du contenu de ces *Religions of India* de M. Hopkins, je me fais un devoir de constater encore une fois la richesse et la solidité de l'ensemble et des matériaux dont il est construit. Personne n'étudiera sans profit ce livre de vaste et profonde recherche.

A. Barth.

Alypius et Gaudence, traduits en français pour la première fois; **Bacchius** l'Ancien, traduction entièrement nouvelle; commentaire perpétuel et tableaux de notation musicale, par Ch.-E. Ruelle; Paris, Imprimerie nationale; librairie Firmin-Didot et Cie, 1895, xv-140 p. (Collection des auteurs grecs relatifs à la musique, V).

Les trois musicographes grecs dont nous avons ici la traduction complètent, ou à peu près, l'œuvre entreprise par M. Ruelle, donner en français les textes contenus dans le *Corpus* de Meibom ; il ne manque plus qu'Aristide Quintilien. Le traducteur s'est servi de l'édition récemment publiée par K. v. Jan. Cette traduction est généralement exacte [2]; M. Ruelle a même par endroits apporté plusieurs rectifications, notamment dans les signes de notation d'Alypius ; il avait déjà appelé l'attention à ce sujet dans un ouvrage antérieur *(Le musicographe Alypius*

---

1. Il y a des lapsus semblables en divers endroits du livre ; par exemple, p. 264, note : « Weber has shown, *loc. cit.*, that.... » (la référence est probablement à un passage de Ind. Stud. X, 4-16). Or la dernière citation d'un écrit de M. Weber, écrit qui n'a rien à faire ici, se trouve, autant que je puis voir, à la page 244.

2. La phrase suivante est omise p. 104 à la fin du § 8 : Qu'est-ce que le double du demi-ton ? Le ton.

corrigé par Boèce, 1895). Je suis cependant en désaccord avec lui sur quelques points. Gaudence, p. 329, 10 (Jan) : τότε φαμὲν φθόγγον εἶναι τὴν φωνήν, etc. ; la correction ἰέναι ne me semble pas nécessaire ; ἰέναι φωνὴν est sans doute très grec, et très fréquent, mais on peut hésiter devant ἡ φωνὴ ἴησι φθόγγον, que nous aurions ici. Pour la division τίνα ; ταῦτα (*passim* dans Bacchius) au lieu de τίνα ταῦτα ; je ne partage pas l'opinion de M. R. Le démonstratif (attribut) joint à un interrogatif ne se trouve, comme d'habitude, qu'après une première information, généralement, ici, une réponse constituée par un nom de nombre ; nous ne le rencontrons pas là où il n'en est pas ainsi, p. ex. 303, 4 et 5, où nous le trouverions également suivant la ponctuation de M. Ruelle ; d'ailleurs c'est une façon de parler tellement usitée qu'il me suffira d'en citer un exemple : Criton : ἀγγελίαν φέρων χαλεπήν (ἀφῖγμαι). — Socrate : τίνα ταύτην ; (Platon, *Criton*, 43 *c*).

My.

Publications récentes en Italie.

I. Manuali Hoepli. **Grammatica Latina** del Professore Luigi Valmaggi. Seconda edizione riveduta e corretta. Hoepli, Milan, 1897. In-16. 256 p. — Dott. Antonio Fernando Pavanello. **I verbi latini** di forma particolare nel perfetto e nel supino con indice alfabetico di dette forme. Hoepli, Milan, 1897. In-16, 215 p.

II. Dott. Umberto Nottola Prof. nel r. liceo di Aosta. **La similitudine in Cicerone**. Studio. Aosta. Mensio. 1896. In-8. 87 p.

III. Giacomo Giri. **Il suicidio di T. Lucrezio.** La questione dell' emendatora ed editore della « Natura », Palerme. Clausen. 1895. gr. in-8. 111 p. — Du même auteur. Ancoro del **suicidio di Lucrezio**. Estratto della *Rassegna di Antiquità Classica*, vol. I, 1896. Palerme, in-8°, 29 p.

Il semble bien qu'on travaille ferme dans les Universités et dans les Collèges d'Italie. Les anciens maîtres apportent le résultat de leurs travaux ; on presse les débutants de se faire connaître. De là des publications de toute forme, sur tous sujets ; peut-être trop nombreuses, et, pour quelques-unes, certainement trop hâtives, sur des sujets assez mal choisis. Pour n'être pas toujours heureux, cet effort, qu'on sent, n'est pas moins digne d'éloges [1].

Les petits volumes par lesquels commence la liste donnée ci-dessus (I), font partie de ces manuels Hoepli, qui sont éclos par centaines l'an dernier. Leur format, comme leur nom, rappelle nos Roret. C'est une œuvre de vulgarisation à laquelle il ne faut demander que la clarté. La collection s'étend à tous les domaines scientifiques et autres : je relève dans la liste trois volumes (dictionnaires et manuels de conversation) en Volapük.

---

1. Voir la *Revue* de 95, I, p. 482 ; de 94, I, p. 203 et II, p. 258 ; de 91, II, p. 421 et 471, etc.

La grammaire de M. L. Valmaggi, professeur de latin à l'Université de Turin, ne donne, comme bien on pense, que l'essentiel. L'auteur est connu par divers ouvrages, notamment par une histoire de la littérature latine et aussi par un bulletin de philologie classique qu'il dirige. Notons qu'avant d'être incorporée dans la collection des Manuels, la grammaire avait paru séparément [1].

La collection comprenait dès le début un volume qui a pour titre : *I verbi greci anomali* di Spagnotti. Il était naturel qu'on y ajoutât un lexique des verbes latins irréguliers. Première partie : liste alphabétique des verbes; temps principaux; sens propre et sens figuré. En second lieu, liste alphabétique des formes irregulières du parfait et du supin réunies dans le livre, avec référence à la forme de l'indicatif présent. C'est un livre à l'usage des petites classes.

L'auteur de la brochure indiquée ensuite (II) fait ressortir l'importance de son sujet ; il le prend de très haut dès le début : « l'histoire de l'art, comme celle de la civilisation, peut jusqu'à un certain point se tirer de l'histoire de la similitude » ; il suit donc la similitude depuis les premiers temps « où l'art n'était rien, où la nature était tout » jusqu'à l'époque des Alexandrins, le tout avec force renvois à des brochures et des articles de revues italiennes. Bien étrange sujet, et ton non moins étrange! M. Nottola a dressé une liste des comparaisons de Cicéron ; il les répartit en douze catégories, d'après l'objet qui sert de point de départ à la comparaison (objets matériels; l'univers ; la mer ; les plantes; êtres animés; les arts; la guerre; la mythologie; l'histoire, les sciences). M. N. raisonne très doctement sur le nombre des comparaisons relevées dans chaque catégorie comme si ces listes étaient et pouvaient être complètes; comme si elles donnaient une idée exacte du goût et du style de l'orateur romain! N'est-ce pas, en vérité, pour lui emprunter une de ses expressions : « totum aliquem *nævo aliquo* velle cognoscere » ?

Les deux dernières brochures (III) sont celles où il y a le plus de mérite et qui font le plus d'honneur à l'Italie. A la suite d'une *Vita* manuscrite de Lucrèce, préparée par un savant de la Renaissance, (Pontanus) et qu'a publiée un anglais, M. Masson, nous venons de voir paraître, en ces deux dernières années, toute une série d'articles sur la biographie de Lucrèce [2]. Ils se sont suivis comme une trainée de poudre,

1. A côté d'exemples très simples, je vois cité p. 136, sans indication d'auteur et sans aucune explication, le vers fameux : *qui Curios simulant*... : sera-t-il compris?

2. Je n'indique ici que les articles les plus importants : John Masson, *Academy*, 23 juin 1894, p. 519, et *Classical Review*, oct. 96; Carl Radinger, *Berl. Phil. Woch.* 94. p. 1244; Woltjer et Fritzsche, *Berl. Phil. Woch*. 95, p. 517 et 542; Woltjer, *Mnemosyne*, 1895, p. 222; Fritzsche, *Jahrb. Phil.* 1896, p. 555; Brieger, *Berl. Phil. Woch* 1896, p. 1552. La France ne figurerait dans la liste que par un chapitre du livre posthume de M. C. Martha (*Mélanges de littérature ancienne* sur Lucrèce et Cicéron), chapitre où l'on retrouve la finesse, mais aussi toutes les faiblesses de la méthode critique de M. Martha.

et il s'est produit sur ce sujet entre les savants de tous les pays un véritable tournoi.

En Italie on n'a pas ou du moins l'an dernier on n'avait pas discuté l'authenticité de la *Vita* si joliment déchiquetée et démolie par M. Woltjer. La recherche portait sur la valeur de la fameuse notice de saint Jérôme. Les arguments par lesquels on a tâché de la réduire à néant, ont été présentés avec talent et avec beaucoup de vues nouvelles dans les deux brochures dont le titre se trouve en tête de cet article[1], tandis que la thèse traditionnelle a été défendue par un autre savant italien, le prof. Stampini[2]. Messine répondait à Palerme.

MM. Giri et Stampini ont certainement donné au débat toute son ampleur. Il est vrai que ce n'est pas d'eux qu'il faut attendre, suivant moi, les arguments décisifs et la meilleure solution.

Je ne dirai rien de la réponse de M. Stampini que je ne connais que par la réplique de M. Giri. Au surplus il semble bien que c'est M. Giri qui apporte dans la discussion de ce problème ancien un esprit nouveau. Précédemment il avait publié sur Catulle un opuscule que je ne connais pas, mais dont on dit grand bien[3]. Au lieu d'analyser sa brochure sur Lucrèce, je demande la permission d'indiquer brièvement comment le problème me paraît se poser, et comment je crois qu'on peut le résoudre.

Au point de départ, tout le monde est d'accord. Il est sûr que la fameuse notice contient tout juste le contraire de ce que nous pouvions attendre. Voici un poème dont l'auteur a dû créer une langue nouvelle; il affecte, il suit une logique rigoureuse dans l'expression de ses idées comme dans ses développements ; et l'on vient nous apprendre que ce poème serait l'œuvre d'un fou dans ses intervalles lucides. L'auteur se disait appelé à un véritable apostolat ; il brûlait du désir de délivrer les hommes des craintes qui les accablent, crainte des dieux et crainte de la mort. Il allait toucher au but; son œuvre était presque achevée, et l'on prétend que juste à ce moment, égaré par un philtre, il a tout abandonné, tout rejeté en se donnant la mort.

Véritablement une seule chose étonne ; c'est qu'on n'ait pas senti depuis longtemps que ces anecdotes biographiques juraient avec le souffle, l'inspiration, le fonds même du poème de Lucrèce ; nous nous expliquons difficilement que les trois ou quatre lignes de la chronique n'aient soulevé dansles générations précédentes que de timides protestations. Seul un détail répugne aux modernes : ils sourient rien qu'à l'idée de ce breuvage *(poculum amatorium)* qui aurait causé la folie de Lucrèce;

---

1. Une note de la seconde brochure : *Ancora*, (p. 17-18, fin de la note 7), nous avertit que les études comme celle-ci sont toute récentes en Italie.

2. Dans la *Rivista di storia antica*, Messina, 1896, anno I, n° 4.

3. *De locis qui sunt aut habentur corrupti in Catulli carminibus.* Turin, Loescher 1894.

nous avons l'esprit bien trop libre pour croire à l'action des philtres. Fort bien, mais qu'on y réfléchisse : justement cette répugnance n'est-elle pas exagérée ? Ne pourrait-on faire remarquer que ce « breuvage » est simplement, dans le monde ancien, l'explication populaire, traditionnelle de phénomènes pathologiques que nous connaissons parfaitement et auxquels nous donnons d'autres noms ? Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

La plupart des critiques n'acceptent les données de saint Jérôme qu'à condition de choisir entre elles et de les arranger à leur guise. M. G. leur objecte avec raison qu'ils n'en ont pas le droit, et qu'il est de bonne méthode, dans un document ancien dont on discute l'authenticité, de tout recevoir sauf explication, ou de tout rejeter.

Pour lui, M.G. rejette entièrement la notice desaint Jérôme; il n'y voit que les restes d'une légende. Mais (ceci est nouveau) il fait la contre-épreuve de sa démonstration et tâche de retrouver pourquoi, comment et de quoi s'est formée la légende. Voici le fonds de sa thèse. Le silence du siècle d'Auguste et du premier siècle sur Lucrèce prouve uniquement l'admiration qu'on éprouvait pour le poète. On rechercha plus tard avec une curiosité impatiente ce qu'on savait de sa vie. Or de tous les classiques, il n'y en avait pas un dont la biographie fût plus vide. Le *de Natura* ne contient aucune allusion à la personne du poète ; autour de lui et dans les auteurs on trouve à peine deux lignes énigmatiques de Cicéron : ensuite silence complet.

Devant cette absence irritante de tout renseignement, surtout en un temps où l'on aimait les biographies et les anecdotes, les lecteurs se sont révoltés ; ils ont créé plus ou moins adroitement, de toute pièce, ce qui leur manquait, en le tirant du poème à défaut d'autre source. Leur imagination a fait une vie de Lucrèce, et suivant l'usage, une vie accidentée. Comment ? M. G. l'explique d'une manière fort ingénieuse. Le troisième livre prouvait éloquemment que la mort n'est qu'une délivrance après la monotonie et les dégoûts de la vie; il n'y avait qu'un pas à faire pour admettre que le poète avait été de lui-même au devant de la libératrice. Le quatrième livre dévoilait les folles illusions de l'amour, qui ne vit que de mensonges et d'apparences. La sagesse populaire veut que les grands contempteurs des faiblesses humaines, surtout ceux de l'amour, soient toujours punis dans leur orgueil; ils sont réduits à faire pis que ce qu'ils ont raillé ou trop tendrement décrit. Chacun sait par quelles tribulations passe le chantre du trop pieux Énée, dans les légendes du moyen âge. On imagine de même pour Lucrèce, et cela dès l'antiquité, une de ces aventures qui devaient fournir des thèmes de nouvelles au Décaméron et à Boccace. Ne voyait-on pas citées dans l'histoire ancienne, dans Suétone même, nombre de femmes qui, en voulant éveiller l'amour ou retenir un amant, avaient précipité leur victime dans la folie ? On intercala dans la vie de Lucrèce cette histoire tragique. La légende aurait pris forme avant saint Jérôme, peut-être même (M. G. l'admet) avant et longtemps avant Suétone.

Même méthode et hypothèse de même genre dans la seconde partie de la brochure qui paraît cependant moins originale que la première[1] : on savait que Lucrèce n'avait pas publié son poème; la petite phrase de la lettre à Quintus a été le point de cristallisation pour la légende qui s'est formée sur l'édition du poème par Cicéron. Celui-ci n'était-il pas aux yeux de la postérité l'homme le plus éclairé de ce temps et n'avait-il pas introduit à Rome la philosophie? Grâce à cela, on a passé sur toutes les invraisemblances qui pouvaient se présenter à la réflexion. Les simplistes qui créent les légendes, ne s'attardent pas aux détails.

Déductions fort ingénieuses sans doute, exposées avec talent; mais en définitive comment ne pas voir qu'aux indications romanesques de la notice, M. G. n'a fait que substituer une série d'hypothèses[2]? On trouvera qu'il a en vérité beaucoup et trop d'imagination. Le moindre fait capable de nous servir de point d'appui, aurait pour nous un tout autre prix. Où le chercher?

Avant de le dire, je voudrais appuyer la thèse de M.G. d'un argument tiré des mots même de saint Jérôme : *cum aliquot libros per intervalla insaniæ conscripsis et quos... emendavit*. Tous les savants ont discuté sur cet *aliquot libros*, chacun l'interprétant en faveur de sa thèse. J'y vois, pour mon compte, une contradiction caractéristique, qui suffit pour rendre suspecte toute la note. L'auteur n'a sûrement pas voulu dire que Lucrèce a composé *tout* son poème dans les intervalles de lucidité; ce serait une exagération inutile, le poème ayant pu être commencé avant la maladie de Lucrèce, et il est trop clair qu'il n'écrivait pas pendant l'accès. De plus *aliquot libros* ne peut avoir le sens qu'aurait eu *sex libros* ou *libros* tout seul. Je ne puis croire, quoi qu'en dise M. Fritzsche, que Suétone ait écrit *aliquot libros* pour laisser entendre que peu importait le nombre des livres du poème. Jamais Romain, et Suétone moins que tout autre, ne se serait ainsi exprimé. Un grammairien de la décadence pouvait seul se permettre de tels à peu près[3]. Le sens est donc bien, d'après l'ensemble de la note : *une partie* du poème (considérable ou non, laissons ce point).

Mais ce sens est inconciliable avec la proposition qui suit *quos... emendavit*. L'antécédent de *quos* est forcément : le poème *dans son entier*. Donc la note est contradictoire et très mal rédigée; elle ne peut

---

1. L'auteur se figure à tort le contraire : *Ancora*, p. 17, n. 7.

2. M. G. est bien forcé de le reconnaître. Le vrai caractère et aussi la faiblesse du travail ressort clairement de ces mots de la p. 48 (en haut), qui pourraient servir d'épigraphe à la brochure : « Per vero io non mi arrogo di asseverare niente con sicurezza. »

3. Le seul exemple que cite la *Clavis Suetonia* : *Gr.* 6 : *aliquot volumina ex quibus novem*... est différent. — Faut-il voir dans *aliquot* une corruption provenant du chiffre indiqué par Varron, *De lingua Latina*, dans la phrase où le nom de Lucrèce s'est substitué à celui de Lucilius ? Varron dit : *XXI libros* ; un copiste aurait lu ALI.

sous cette forme provenir de Suétone, et saint Jérôme n'a pu l'admettre telle quelle que par une singulière inadvertance.

Il est vrai que, pour bien juger de cette notice, au lieu d'en tourner et retourner tous les mots, il vaut mieux s'en dégager et la juger du dehors. On nous en a donné le moyen. Ce fait positif, extérieur que nous souhaitions, nous l'avons; M. Brieger [1] a eu grand raison de le signaler; je ne m'explique pas comment M. Giri, si bien informé, l'a négligé; ou plutôt son excuse est qu'en Allemagne, et dans la revue même où il a été consigné d'abord, on semble n'en avoir pas bien vu l'importance [2].

M. Samuel Brandt, l'éditeur bien connu de Lactance, a remarquéque dans les *Institutions* où Lucrèce est souvent nommé et attaqué sans ménagement, Lactance ne dit rien, partant qu'il ne sait rien ni de la folie, ni du suicide du poète. Ce qu'ignorait Lactance, son maître Arnobe l'ignorait de même. C'est donc qu'au ɪvᵉ et déjà au ɪɪɪᵉ siècle, parmi les représentants les plus en vue de l'enseignement officiel, en Afrique, c'est-à-dire dans la province la plus cultivée de ce temps, et ensuite en Orient, à Nicopolis, la prétendue biographie, ou pour mieux dire le roman de Lucrèce était entièrement inconnu. Voilà qui de toute manière ôte la meilleure part de sa valeur à la notice de saint Jérôme.

Ira-t-on jusqu'à conclure que cette note de la chronique ne dérive pas de Suétone? M. Brandt a hésité devant une conclusion si hardie. Je devine sa raison : que deviendront les historiens et aussi les histoires de la littérature si ce cadre, qui leur était si commode, ne fait plus foi désormais? Voilà toute la chronologie en grand péril. M. Brieger accepte la conclusion avec toutes ses conséquences, tout en faisant remarquer que, pour notre sujet, la différence n'est pas considérable : puisqu'en supposant même, si on le veut, que Suétone ait mentionné ces deux traditions si vite tombées dans l'oubli, il n'a dû les rappeler qu'en passant et en ajoutant qu'elles ne méritaient aucune confiance. Que perd-on en admettant qu'il n'en a rien dit?

Le résultat est toujours qu'il ne reste plus rien du roman qui a traîné jusqu'ici dans toutes les biographies de Lucrèce. De la nouvelle *Vita*, il ne reste pas davantage. Mais nous avons le *De natura rerum* : dira-t-on que ce n'est pas assez?

Emile Thomas.

---

1. *Berlin. Phil. Woch.*, 96. p. 1554.
2. Dans son article du *Jahrb. für Philol.*, M. Fritzsche n'en dit pas un mot.
3. *Jahrb. Phil.* 1891. p. 246 et ss.
4. Défauts de la brochure : bien des longueurs; quantité de thèmes ou de lieux communs littéraires qui sont comme autant d'*excursus* et qui ne se rattachent pas bien au sujet; c'était une des misères de l'ancienne critique; n'allons pas y revenir. — Je n'aime pas voir mêler aux traductions, aux analyses de Lucrèce des vers de poètes postérieurs : d'Horace (p. 52), de Tibulle (p. 54). Ce sont des *fleurs* mal placées qui ne peuvent que rendre l'exposition confuse et inexacte. L'hémistiche de Lucrèce (IV), 1177 : *omnis inquirere risus*) est certainement obscur; mais M. G. lui donne (p. 53

G. Schlumberger. **L'Epopée byzantine à la fin du xe siècle. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares. Luttes civiles contre les deux Bardas. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares** (969-989). Paris. Hachette, 1896, 1 vol. in-4, de vi-800 pages avec 16 planches hors texte et de nombreuses gravures.

La période de vingt années (969-989), qui forme la matière du livre de M. Schlumberger, est une des plus mal connues, des plus obscures de l'histoire byzantine. Les textes sont peu nombreux, les renseignements épars dans vingt chroniques, grecques et latines, arabes et slaves, géorgiennes et arméniennes; les témoignages offrent souvent, selon la nationalité des chroniqueurs, les plus criantes contradictions; les événements les plus essentiels n'apparaissent fréquemment qu'à travers d'épaisses ténèbres; et il y a des années entières dont on ne sait rien absolument. Peu d'époques pourtant ont, dans l'histoire byzantine, une importance plus grande que ce dernier tiers du xe siècle : c'est le temps où, sous l'énergique gouvernement d'un Jean Tzimiscès ou d'un Basile II, l'empire romain d'Orient s'anime d'une vie nouvelle, où une fois encore, selon l'expression du chroniqueur, « l'empire, cette vieille femme, apparaît comme une jeune fille, parée d'or et de pierres précieuses »; en Asie, les armées impériales reparaissent victorieuses en Syrie et jusqu'en Palestine; en Europe, les frontières de la monarchie atteignent de nouveau le Danube, et le temps est proche où le second royaume bulgare disparaîtra noyé dans un bain de sang. C'est le moment où la Russie fait son entrée sur la scène de l'histoire, la Russie barbare encore, et que Byzance va convertir; et aux grandes figures des empereurs guerriers, d'autres images se mêlent, ambitieuses et dures comme celles de cet eunuque Basile, qui fut, sous quatre règnes successifs, le premier ministre de l'État, romanesques et gracieuses comme celles de Théophano d'Allemagne et de l'empereur Otton II son époux, figures de prétendants où éclatent toute la fougue indisciplinée des grands barons asiatiques, figures de saints et de cénobites où revit la foi profonde et l'ardeur monastique de cette fin du xe siècle byzantin. Ainsi la matière est riche, séduisante autant que difficile, presque toute neuve aussi et inexplorée, et il convient tout d'abord de remercier M. S. d'avoir, dans l'effroyable disette des textes, dans la pénurie des recherches contemporaines, porté tant de lumière sur cette époque considérable entre toutes, d'avoir fait faire cette fois encore un pas décisif aux études byzantines.

---

un sens très bizarre; je me borne à le renvoyer à Lambin ou mieux à Wakefield.— Je ne vois citée nulle part dans les brochures de M. G. la note curieuse de M. Fr. Marx sur l'origine de Lucrèce (*Exercitationis grammaticæ specimina* dédiés à Bücheler, Bonn, 1881). Elle est cependant citée et analysée dans l'édition de Teuffel-Schwabe. Si elle cause d'abord de l'étonnement, on ne peut nier qu'elle ne soit discutée avec méthode et qu'elle n'ait quelque fondement. Les conséquences en seraient si considérables qu'il me paraît impossible de la passer entièrement sous silence dans un travail développé, comme celui-ci, sur la vie de Lucrèce.

M. S. a voulu tout ensemble faire œuvre d'érudit et d'historien. Œuvre d'érudit par l'ampleur avec laquelle il a traité — en un fort volume de 800 pages, — une période relativement brève ; œuvre d'érudit surtout par le soin minutieux qu'il a pris à ne négliger aucune source d'information, à ne laisser tomber aucun fait, si insignifiant qu'il pût paraître, ni aucun témoignage, si suspect qu'il pût sembler; œuvre d'érudition encore par l'attention apportée à préciser les plus minces détails, par la conscience admirable mise à tout lire, à tout examiner, par l'effort de travail prodigieux consacré à ce livre, et qui n'a point reculé devant les plus arides recherches ni devant les très longs voyages. Mais œuvre d'historien aussi, par l'ardent désir de faire revivre les choses et les hommes disparus, par le goût des grandes scènes dramatiques ou pittoresques, par l'amour passionné de ce monde byzantin, que M. S. voit, d'une vision directe et présente, et qu'il veut évoquer vraiment à nos yeux ; œuvre d'historien encore par l'attrait du récit, la claire compréhension des événements, l'effort pour comprendre les hommes, par la séduction enfin des grandes figures esquissées. Et de là est sorti un livre, à la fois très savant et très attirant, où la science pénètre sans peine l'esprit du lecteur, tant l'exposition est aisée, variée, attrayante. M. S. a exprimé quelque part la crainte qu'on n'éprouvât quelque lassitude au récit de tant de guerres et de batailles, et il faut avouer que l'histoire de Nicéphore Phocas et de Théophano offrait plus d'éléments romanesques, et aussi que bien des descriptions pittoresques du précédent ouvrage eussent été dans celui-ci d'inutiles répétitions. Mais dans sa couleur plus sobre et plus grise, le présent livre ne présente point, à mon sens, un moins puissant intérêt. Il plaira moins peut-être aux romanciers amoureux de princesses byzantines; et peut-être sera-t-il moins propre que *Nicéphore Phocas* à initier le grand public à l'attrait pittoresque de Byzance; mais par ses fortes et sérieuses qualités, il méritera l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire byzantine.

Quelques-uns — des érudits de la stricte observance — estimeront peut-être que dans un si savant livre l'érudition eût mérité la place plus large encore. Ils regretteront que M. Schlumberger, qui connaît si bien les documents, ait dédaigné trop souvent de mettre au bas de ses pages de très exactes références, qu'entre des témoignages très contradictoires il ait accepté parfois des solutions un peu bien éclectiques, qu'il n'ait point, entre les opinions divergentes, jugé utile de communiquer les raisons critiques de son parti-pris. D'autres — des historiens qui pensent que l'histoire aussi est un art — jugeront peut-être inversement que l'accumulation des textes fait parfois quelque tort à l'attrait du récit, et qu'il eût mieux valu sans doute combiner les divers témoignages en une trame mieux unie ; ils regretteront qu'on n'ait point, à ce prix, évité quelques répétitions, quelques lenteurs... Et peut-être y a-t-il du vrai dans tout cela Pourtant, de la contradiction même de ces deux cri-

tiques, nous conclurons plus légitimement, je pense, que M. S. a su fort heureusement tenir sa route entre deux extrêmes. Il se peut bien qu'entre son éducation d'érudit et son goût d'histoire pittoresque, lui-même ait été un peu gêné parfois ; mais il a voulu, avant toute chose, il l'a dit quelque part, faire « un simple récit, et non une œuvre de polémique » ; et ce récit, il l'a écrit d'une passion si ardente, si sincère, avec un tel désir — et si heureusement réalisé, — de passionner ses lecteurs pour cette antique histoire, que l'on aurait mauvaise grâce vraiment à chicaner sur quelques détails. Il se peut que l'amour du pittoresque, un légitime désir « d'éviter la monotonie », ait parfois entraîné M. S. au-delà de ce qui convient à « l'historien préoccupé de ne dire que strictement ce qu'il sait » (p. 21-22, 106, 170-171, 296, 305-306, etc.); mais, en revanche, quel singulier attrait dans ces scènes où l'historien ne fait que traduire avec un merveilleux éclat le témoignage des documents, dans ces prestigieux épisodes de la grande guerre russe (p. 144-145, 148-149) que M. S. a retracés en traits inoubliables ! Et comment n'être point reconnaissant de cet effort si grand pour restituer presque de toutes pièces cette histoire si digne d'être connue, de cette passion si communicative pour les choses de Byzance, qui finira bien, il faut l'espérer, par triompher des préjugés séculaires et venger l'empire grec d'Orient de ses injustes détracteurs ! S'il arrive un jour — que nous souhaitons prochain — où les études byzantines trouvent enfin, non plus seulement à l'étranger, mais en France aussi, la place et l'estime qu'elles méritent, certes M. S. pourra, sans fausse modestie, s'attribuer dans cette réparation tardive une part considérable entre toutes ; par son exemple, par ses ouvrages, par la ferveur de son enthousiasme, il a soutenu, dirigé, formé la phalange, trop peu nombreuse encore, de ceux qu'attire le prestige de cette civilisation byzantine tant décriée.

Il faut ajouter que, par ailleurs encore, l'ouvrage de M. S. contribuera merveilleusement à la connaissance des choses de Byzance. Ce savant livre est, en effet, un très beau livre, tout plein d'illustrations dont le choix atteste à lui seul la science archéologique si sûre de l'auteur. Ce sont tous, monuments contemporains de l'époque dont le livre raconte l'histoire, choisis dans ce qu'offrent de plus rare les ivoires, les miniatures, les étoffes, les émaux, les mosaïques de Byzance. On trouvera, dans ce musée, beaucoup de pièces peu connues, ou mal reproduites jusqu'ici, d'autres absolument inédites, comme ces mosaïques de Daphni, qu'a étudiées M. Millet, ou celles de saint Luc, dont j'ai donné pour la première fois la description complète et exacte ; et si l'on ajoute que ces reproductions ont été exécutées avec une perfection presque absolue, on sentira toute l'importance que par là encore l'*Epopée byzantine* a pour l'histoire de l'art oriental à la fin du xe siècle; et si l'on songe enfin qu'à ce moment même, de nouveau l'influence byzantine va s'exercer sur l'Occident (que l'on se rappelle

le rôle souvent attribué à la seconde Théophano), on comprendra tout le prix qu'offre, pour l'étude de la *question byzantine*, cette série si précieuse de documents authentiques et précis.

Je dois, en terminant, faire une réserve encore. Certes, c'est un beau titre, et sonore à plaisir, que l'*Epopée byzantine à la fin du dixième siècle* ; et sans doute je ne méconnais point tout ce qu'il peut y avoir d'épique dans les grands coups d'épée qu'échangèrent les soldats de l'empereur avec leurs adversaires russes, arabes ou bulgares. Tel qu'il est, pourtant, ce titre prête un peu à la confusion, et je ne serais point étonné si quelqu'un, sur sa foi, allait chercher dans ce livre des informations de pure histoire littéraire sur les poèmes épiques byzantins. Un sous-titre, un peu long, corrige, je le sais, et éclaircit les choses ; n'eût-il pas mieux valu alors trouver tout d'abord un tour plus précis et plus simple ? M. Schlumberger, j'imagine, sera un peu de ce sentiment; j'ai lieu de croire qu'il n'est qu'à demi responsable de cet intitulé un peu bien pompeux, et au demeurant bien inutile : car, pour tous ceux qui, même de loin, s'intéressent aux choses de Byzance, le nom de l'auteur, à lui seul, suffisait à recommander l'ouvrage.

Ch. Diehl.

Perlbach : **Prussia Scholastica** : Die Ost-und Westpreussen auf den mittelalterlichen Universitæten. Leipzig, Spirgatis, 1895, in-8. Prix : 6 M.

M. Perlbach a entrepris de dresser la liste de tous les Prussiens dont on constate la présence à une Université, jusqu'en 1525, date de la sécularisation de l'état teutonique. Les noms sont classés successivement dans quatre listes, établies d'après des principes différents : 1° par universités; pour chaque université les noms sont rangés dans l'ordre même où M. P. les a trouvés dans les publications dépouillées. De brèves indications, s'il y a lieu, sont données sur la carrière universitaire de chaque personnage ; 2° d'après le lieu d'origine, c'est-à-dire par diocèse; dans chaque diocèse, par ville et, dans chaque ville, par ordre alphabétique. Quand il a été possible de s'en procurer, M. P. donne des renseignements sur la carrière ultérieure d'un chacun ; 3° par prénoms; 4° par noms de famille. Ces diverses listes semblent dressées avec soin, les recherches y sont faciles et le livre pourra rendre des services. Suivant l'intention de l'auteur, il est une contribution utile aux travaux préliminaires du *Corpus Scholarium Germaniæ* dont M. P. appelle de ses vœux la publication.

L'introduction résume les quelques idées générales qui se dégagent de toute cette statistique. L'université la plus fréquentée par les Prussiens a été de beaucoup celle de Leipzig. Avec les Silésiens, ils y formaient le gros de la nation dite polonaise, et dans laquelle les Polonais étaient fort peu nombreux ; il y jouèrent un rôle important et fourni-

rent treize recteurs de 1411 à 1512, sans pourtant parvenir jamais à y constituer un collège; il fallut se contenter de quelques fondations de bourses (M. Perlbach donne à ce sujet de curieux détails). Les autres universités, sauf Cracovie, ont beaucoup moins d'importance. En France notamment, les étudiants prussiens ont toujours été assez rares. La Prusse a pourtant fourni deux recteurs à l'Université de Paris, en 1412 et 1494.

E. Jordan.

Eugène Rolland. **Flore populaire ou Histoire naturelle des plantes dans tous leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore.** Tome I. Librairie Rolland, Paris, 1896. III-272 pages.

Après avoir donné une Faune populaire de la France dont le succès a assez montré la valeur, M. Eugène Rolland a formé aussitôt le dessein de faire pour le règne végétal ce qu'il avait fait pour le monde des animaux. Les lecteurs de ses *Variétés bibliographiques* ont pu assister à l'éclosion de cette œuvre nouvelle, que seul peut-être il pouvait entreprendre, dont il a mûri pendant plus de dix ans l'exécution et qu'il se décide enfin à publier. Le premier volume, dont la *Revue* a déjà annoncé l'apparition et qui compte 255 pages, ne renferme que cinquante genres et moins de neuf familles — les crucifères ne s'y trouvent qu'en partie, — c'est dire quelle est l'abondance des informations et la richesse des noms vulgaires. On pourra s'en faire une idée quand on saura que six pages entières sont consacrées aux *Caltha palustris*, *Paeonia officinalis* et *Fumaria officinalis*, huit au *Ranunculus acris*, à l'hellébore, au *Berberis vulgaris*, ainsi qu'au *Cheiranthus cheiri* et au *Nasturtium officinale* — le cresson, — neuf au *Chelidonium majus* et à la *Matthiola incana* — la giroflée, — dix au nénufar et seize au *Papaver rhaeas* — le coquelicot. — Jamais jusqu'ici aucune flore populaire n'avait offert une telle richesse de noms.

Aucune flore populaire non plus n'avait encore embrassé une étendue aussi considérable de pays; toutes celles que l'on possède s'étaient bornées à une seule contrée; la Flore de M. E R. comprend l'Europe entière et la côte méditerranéenne de l'Afrique et de l'Asie; il a même poussé des pointes jusque dans l'Asie centrale et recueilli les noms de quelques plantes des Antilles, non cultivées en Europe, comme les *Anona*. Il y avait là à la fois une généreuse audace et un écueil, celui de savoir où s'arrêter. Pourquoi, peut-on demander, donner des noms de certaines plantes des Indes occidentales ou même d'Égypte et omettre les autres? Je ne vois pas, par exemple, à quel titre la *Farsetia aegyptica* a pris place dans la Flore populaire, quand la *Farsetia ovalis* ne s'y trouve pas? Une autre difficulté que présentait un ouvrage aussi immense, c'était de donner toujours des indications exactes; n'ayant pu, à

quelques exceptions, travailler que de seconde main, il est trop évident que M. E. R. a été presque constamment condamné à suivre des autorités qu'il ne pouvait contrôler; sa grande habitude des textes, ses profondes connaissances linguistiques l'ont guidé et le plus souvent empêché de s'égarer; mais parfois aussi il a enregistré des formes qui paraissent douteuses ou sont contredites par d'autres. Est-il bien certain, par exemple, que le nom *bidaoude* de la clématite existe en même temps que *bidaoule* (p. 2), et tous deux ne devraient-ils pas, comme tous ceux de la région provençale, se terminer par o et non par *e*? Est-il possible aussi qu'on dise à la fois dans les Vosges (p. 51), *p'houtottes* DE CHEVAUX et *paitte* DÉ CHWAU? Il me semble qu'il faut dans les deux cas *dé chawau(s)*. M. E. R. a, ici comme partout, transcrit fidèlement les formes qu'il rencontrait; on n'en est pas moins en droit de demander si toutes ces formes sont également exactes. Un autre reproche, auquel M. E. R. s'est parfois directement exposé, c'est de n'avoir pas toujours assez précisé la région où est usité le nom populaire qu'il donne. Ainsi je lis par exemple p. 17, « *coripiène*, Normandie » ; ce nom de l'*Anemone pulsatille* n'est point connu dans toute la Normandie ; il est propre au département de l'Eure, où je l'ai signalé d'après Chesnon.

Encore une remarque. M. E. R. a voulu faire une « Flore populaire » ; mais a-t-il toujours été fidèle à son programme? N'a-t-il admis dans son livre que des noms réellement populaires? Ici, je le sais, le problème est insoluble; la plupart des vocables considérés, non sans raison, comme populaires, ont une origine savante et pour faire un départ certain entre ceux que l'on devrait admettre ou exclure, il faudrait les avoir recueillis soi-même, ce qui est impossible dans une flore générale; on ne doit donc pas y regarder de trop près, et le mieux est d'accepter par dessus le marché les dénominations comme « pavot épineux », « coque du Levant », « pomme cannelle », etc., qui ont vraiment par trop l'air d'appartenir à la langue savante; il y en a tant d'autres qui ne peuvent être que populaires, sinon tous par leur origine, du moins par leur forme actuelle! On est frappé d'admiration en présence de leur nombre prodigieux, et on ne saurait trop remercier M. E. R. du soin et de la patience qu'il a mis à les rassembler. Je ne chercherai pas à démontrer l'utilité d'un recueil semblable; elle saute aux yeux pour quiconque s'occupe de parlers populaires ; elle nous révèle parfois les lois restées cachées de transformations phonétiques obscures ou des étymologies inconnues.

Il serait difficile de rien ajouter aux informations si complètes de M. E. R. : je n'ai trouvé qu'un nom normand omis dans la longue liste qu'il donne. C'est celui du « cresson alénois », porté par la *Cardamine hirsuta* dans le Bessin, et qu'il a oublié de relever dans ma Flore populaire. Il serait difficile aussi d'ajouter à la liste des ouvrages consultés par M. E. R ; en voici deux cependant que je lui signale et qui lui fourniront de précieux renseignements dans la continuation de son immense

travail. C'est d'abord Colmeiro (Miguel). *Enumeracion y Revision de las plantas de la peninsula hispano-lusitana e islas Baleares*. Madrid, 1888-89, 5 vol in-4°, auteur dont il n'a connu qu'un ancien dictionnaire de botanique, mais qui lui fournirait un nombre immense de noms vulgaires; ensuite Kœppen (Fr. Th.). *Geographische Verbreitung der Holzgewaechse des europaeischen Russlands und des Kaukasus*. St-Petersburg, 1888, 2 vol. in-8, ouvrage excellent, qui, œuvre d'un botaniste, donne des noms populaires russes et des langues du Caucase, offrant toutes les garanties possibles d'authenticité.

Il me reste à exprimer un vœu en terminant cet article que j'ai trop fait attendre; c'est que le succès de la *Flore populaire* de M. E. Rolland réponde à son mérite et qu'elle trouve auprès des linguistes, des folk-loristes, des bibliothécaires et, j'ajouterai, de l'administration compétente, l'accueil et les encouragements auxquels une œuvre aussi conscieucieuse et jusqu'ici unique en son genre a le droit de prétendre.

Ch. J.

Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne, par Virgile Rossel. Paris, Fischbacher, in-8, IV-531 pp.

Le nouveau livre de M. V. Rossel n'est pas de ceux dont on se demande quelle est l'utilité, et quel besoin avaient leurs auteurs de les écrire. Par ces temps de littérature cosmopolite, où les idées se propagent si rapidement de peuple à peuple, où l'art semble devenir plus « européen », selon le mot de Mme de Staël, plus humain même, il est intéressant de rechercher les origines de ces relations littéraires et d'étudier leur évolution dans le passé. La littérature française, en particulier, si riche pourtant de son propre fonds, a fait de larges emprunts à ses voisines, et elle leur a rendu d'ailleurs généreusement sans compter ce qu'elles lui avaient prêté. C'est une partie de cette importante question, celle des rapports entre la France et l'Allemagne, qu'a traitée M. R., et il convient de l'en féliciter. Il avait qualité pour faire un pareil travail, appartenant à une nation qui « a servi d'intermédiaire entre la pensée française et la pensée germanique », et qui peut avec le plus d'impartialité apprécier chacune d'elles. Il a mis largement à profit les travaux de ses devanciers, surtout Süpfle et Gœdeke; son livre très documenté, très nourri (un peu trop même), est un répertoire commode auquel devront avoir recours désormais tous ceux qui traiteront la question; un index alphabétique facilite beaucoup les recherches.

Mais cela dit, et en rendant pleine justice à la conscience de l'auteur, il importe de faire quelques réserves. Le plan qu'a suivi M. R. ne nous paraît pas le meilleur que l'on puisse adopter. M. R. divise son sujet en deux parties : 1° la littérature allemande en France; 2° la littérature française en Allemagne. Nous savons ce qu'on peut dire pour défendre

un tel plan, et ce qu'il met d'ordre *apparent* dans les faits ; mais nous savons aussi que c'est au détriment de l'enchaînement des idées et de la clarté véritable. Et cependant que d'histoires littéraires, de « manuels » et de programmes d'études nous voyons rédigés sur ce modèle ! On range, par exemple, d'un côté les prosateurs et de l'autre les poètes, et l'on s'estime satisfait, comme si l'histoire de la poésie pouvait se séparer de celle de la prose et s'il n'y avait pas action réciproque de l'une sur l'autre. Il en est de même de l'ouvrage de M. R. Nous voyons bien dans la première partie, par exemple, l'influence que Gœthe a exercée sur l'esprit français ; mais on ne nous a pas parlé auparavant de celle que Diderot et Rousseau ont exercée sur le même Gœthe, et si nous voulons la constater, il nous faut attendre la seconde partie de l'ouvrage. N'eût-il pas été plus logique de suivre le développement des idées en Allemagne et en France, époque par époque, puisque ces mêmes idées passent et repassent sans cesse la frontière, se transforment de Rousseau à Gœthe, de Gœthe à Mme de Staël et aux écrivains romantiques ? Si vous cessez de suivre le fil conducteur, cette évolution de l'esprit humain qui est, en somme, ce qu'il y a de vraiment intéressant, qu'il s'agisse des choses de France ou d'Allemagne, vous aurez peut-être réuni les matériaux d'un livre, vous n'aurez pas écrit ce livre.

C'est ce qui est arrivé à M R. Il a séparé deux actions en réalité inséparables ; il ne suit pas ces courants principaux, — *Hauptstrœmungen*, comme dit M. Brandes, — qui vont sans interruption de France en Allemagne et d'Allemagne en France. C'est ainsi, pour revenir à Gœthe, que l'on ne comprend pas l'influence considérable exercée par *Werther* sur les imaginations françaises, sur des œuvres telles que *René*, *Obermann*, *Delphine*, *Adolphe*, si l'on ne montre tout d'abord que les idées de Gœthe sont inspirées de celles de Rousseau et de la *Nouvelle-Héloïse*, qu'elles sont ces idées mêmes, mais repensées par un cerveau allemand, avec un effort de plus vers une conception idéale, philosophique et pessimiste, qui manque chez Rousseau. L'exemple est frappant On en pourrait citer beaucoup d'autres qui prouvent qu'en un tel sujet, il n'y a d'autre ordre à suivre que l'ordre chronologique de l'apparition des idées et de leurs influences.

M. R. étudie dans plusieurs chapitres de son livre l'influence de l'Allemagne sur le romantisme français. Nous n'ignorons pas l'action exercée à la fin du XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe par un écrivain comme Ch. de Villers, le Français « qui est entré le plus avant dans l'âme allemande », par Gérando, par Mme de Staël surtout, dont le livre *de l'Allemagne* est le plus puissant livre de propagande littéraire du commencement du siècle, celui qui a répandu en France le plus d'idées nouvelles. Mais nous croyons aussi que les vrais romantiques, les Vigny, les Dumas, les Hugo et la génération de 1830, n'ont pas subi directement l'influence de l'Allemagne ; ils la connaissaient peu, ils la connaissaient mal, ne l'ayant vue qu'à travers le livre de Mme de

Staël et les articles du *Globe*. Cette Allemagne un peu conventionnelle, ils l'ont étrangement défigurée, la confondant avec l'Angleterre, parfois même avec l'Espagne! Ils n'ont guère retenu que son goût pour le moyen âge, le décor tout extérieur de son théâtre et quelques noms qui sonnaient agréablement dans un poème et lui donnaient, comme on disait alors, de la « couleur locale ». M. R. a cité des vers de Gautier, sans faire remarquer le curieux amalgame des noms propres qui hurlent de marcher ainsi côte à côte : Léonore, Macbeth, Lara, Marguerite, Faust, don Juan, Werther, Rembrandt, Mignon! C'est ainsi que l'Allemagne apparaissait aux romantiques dans un lointain brouillard de rêve, mêlée aux autres nations. Sauf Émile Deschamps et surtout Gérard de Nerval, personne, comme on dit, « n'y était allé voir », et l'on s'imaginait de bonne foi, Hugo en tête, suivre les traces de Gœthe! Celui-ci ne s'y trompait pas, et refusait de reconnaître pour siens ces enfants terribles qui avaient méconnu sa pensée : Hugo lui semblait « incapable de développer son talent dans toute sa pureté », *Hernani* était « une œuvre absurde », et *Notre-Dame de Paris* une « abomination »! Faut-il accuser, comme le dit M. R., la vieillesse et l'affaiblissement de l'âge chez l'auteur de *Faust?* Non; mais réellement Gœthe n'avait que trop de raisons de ne pas se reconnaître dans les imprécations de la Sachette et dans le lyrisme éperdu d'*Hernani*.

Sainte-Beuve entrevoyait clairement le fond des choses, quand il disait de nos romantiques : « Ils sont parfaitement étrangers à l'Allemagne ». C'est une vérité qui se fera jour de plus en plus. Il faut élargir la question : peut-être le génie d'un peuple, dans ce qu'il a de plus caractéristique et de plus profond, reste-t-il en dépit de tous les efforts, irréductible à celui d'un autre peuple, qui n'est pas de même race et de même origine. Il y a là un mystérieux problème, en partie insoluble : la constitution physique, le climat, l'hérédité, le genre de vie, autant de causes qui font que nous restons enfermés en nous-mêmes sans pouvoir en sortir; et quand nous imitons les peuples voisins, ce n'est jamais par leurs qualités les plus originales. Il faut être Français pour comprendre tout Molière, Anglais pour comprendre tout Shakespeare, Allemand pour comprendre tout Gœthe.

Une dernière critique, pour terminer, à l'ouvrage de M. R. « L'esprit français, dit-il à la fin de la première partie (p. 277), et ceci dit à peu près tout, n'a été qu'esprit ». Et il nous invite à mettre à part quelques « individualités » d'exception, qui conviennent mal à sa thèse : Pascal, Molière, Rousseau, Châteaubriand. On y pourrait joindre quelques autres noms, semble-t-il, par exemple Bossuet au XVIIe siècle, Lamartine, Hugo au XIXe. Mais alors, ne s'aperçoit-on pas que nous citons justement les plus grands noms de notre littérature et ceux-là mêmes qui font sa gloire? Qui donc serait « éminemment » français? Beaumarchais sans doute, ou Eugène Labiche, qui représentent, nous le savons, un peu trop la France à l'étranger? Vraiment il serait temps d'en finir

avec ce reproche que nous acceptons, nous autres Français, avec trop de facilité, comme étant de ceux qu'il est doux de recevoir et qui flattent agréablement la vanité. On refuse trop aisément à notre littérature ce caractère de profondeur qu'on accorde volontiers à celle de nos voisins d'Allemagne. Et c'est trancher un peu vite la question que de supprimer de propos délibéré les noms les plus illustres qui vont à l'encontre de cette thèse.

Paul GAUTIER.

LETTRE DE M. GAULOT.

Je suis trop respectueux des droits de la critique pour discuter aucune des appréciations portées sur mes ouvrages. Je me permettrai seulement de vous demander une rectification sur un point de fait.

Dans les quelques lignes que vous consacrez aux *Grandes Journées révolutionnaires* (n° 17, p. 329), se trouve cette phrase : « M. Gaulot a tort, en se servant de ses sources, de citer les unes et d'oublier les autres (par exemple le livre de M. Lenôtre sur *le Baron de Batz*, qu'il a *sûrement* consulté pour son chapitre sur l'affaire de la Compagnie des Indes). » Le chapitre de mon livre sur l'affaire de la Compagnie des Indes a été publié dans la *Revue Hebdomadaire* le 12 mai 1894, c'est-à-dire *deux ans avant* qu'ait paru le livre de M. Lenôtre sur le *Baron de Batz*.

Je me permettrai également de vous faire observer que je n'ai point écrit « le sieur *Pa*puguet d'Espagnac ». Mon texte contient une faute d'impression, c'est vrai (*Pahuguet* pour Sahuguet); mais votre citation en contient une aussi.

Paul GAULOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mai 1897.

M. Héron de Villefosse, président, exprime ses sentiments de profonde sympathie pour ceux des membres de l'Académie qui ont perdu des parents ou des amis dans la catastrophe du 4 mai — Il annonce ensuite la mort de Mgr le duc d'Aumale, dont toutes les classes de l'Institut de France ont éprouvé la bienveillance et la générosité, et lève la séance en signe de deuil.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 24 mai — 1897

Barhébraeus, Récits amusants, p. Budge. — Vodskov, Animisme et naturisme, I. — Cauer, La critique d'Homère. — Allmers, Flâneries romaines. — Salomon, Promenades en Italie. — Lumbroso, Napoléon et l'Angleterre. — Dauriac, La psychologie dans l'opéra français. — Lettre de M. Michaut : Pascal et l'Abrégé de la Vie de Jésus. — *Bulletin* : Socrate dans Xenophon et Platon, p. Lincke ; Le Phédon, p. Stender ; Wachtler, Alcméon ; Mélanges offerts à M. de Hartel ; Nettleship, Essais, II ; Knoke et Riese, La bataille de Teutoburg ; Abrahams, La vie juive au moyen âge. — Académie des inscriptions.

The laughable stories collected by Mar Gregory John Bar-Hebræus ; the syriac text edited with an english translation by E. A. Wallis Budge, keeper of the Egyptian and Assyrian antiquities in the British Museum. Londres, Luzac and C°, 1897, in-8, p. xxvii, 204 et 166.

Sous le titre de *Récits amusants*, le célèbre polygraphe syrien Barhébræus a réuni une collection de sept cent vingt-sept contes, divisés en vingt chapitres et renfermant des aphorismes, des anecdotes et des fables d'animaux ayant un caractère soit moral, soit simplement récréatif. Le livre nous était connu par quelques spécimens publiés précédemment. M. Budge, qui a déjà rendu tant de services aux lettres syriaques, vient d'éditer l'ouvrage entier avec une traduction anglaise. Comme dans le latin, le syriaque « dans les mots brave l'honnêteté ». Par respect pour sa langue maternelle, l'éditeur a dû rendre en latin quelques contes plus ou moins obscenes. Barhébræus s'excuse lui-même à la fin de son recueil de les avoir admis, prétextant qu'ils ont aussi leur utilité, mais j'estime qu'il a plutôt voulu être complet. Pour nous, ils ont aussi leur intérêt, car ils nous font juger de la délicatesse d'esprit des Syriens. Les autres contes, plus ou moins moraux, suffiraient, il est vrai, pour ce jugement ; notre goût raffiné n'apprécie pas toujours le sel que les Orientaux y mettaient, et l'ennui remplace l'amusement que l'auteur nous offrait. Un certain nombre d'aphorismes et de fables d'animaux font exception ; les folkloristes eux-mêmes trouveront à y glaner. En tous cas, M. B. a eu raison de ne pas faire un choix et de donner l'ouvrage en son entier. La littérature profane des Syriens n'est pas tellement riche qu'on puisse en négliger une partie.

Ces contes ne sont pas le produit original du génie syrien. Barhébræus, dont les connaissances linguistiques et littéraires faisaient l'admiration

de ses contemporains, les a ramassés, comme il nous en avertit [1], dans les livres des chrétiens, des musulmans, des juifs, des païens, ou dans les dictons populaires. Il les notait, au courant de la plume, pendant ses lectures des livres grecs, syriaques, arabes, persans et juifs. On trouve dans l'introduction de M. B. quelques informations sur les sources de Barhébræus. La plaisanterie, recueillie par cet auteur, suivant laquelle les hommes se sont arrogés tous les droits au détriment des femmes, ne prouve que le savant évêque tenait les femmes en meilleure estime que les autres Orientaux, comme le pense M. B., p. IX. La sentence n° 262, qu'une femme bonne est aussi rare qu'un corbeau blanc, ne serait pas déplacée dans les Proverbes ou dans l'Ecclésiastique.

Les aphorismes, écrits dans un style concis et avec une pointe dont la finesse n'est pas toujours sensible, présentent des difficultés de traduction dont M. B. a généralement triomphé [2].

A la fin du recueil, M. Budge a publié quelques poésies de Barhébræus contenues dans un des manuscrits dont il s'est servi. Ces poésies, de bonne facture, font honneur au talent de leur auteur et se lisent avec plaisir [3].

Le livre est imprimé avec luxe; quelques fautes d'impression, faciles à reconnaître, n'otent rien aux mérites de l'édition.

R. D.

---

1. P. 6, l. 4-5 du texte, traduire : « qu'il (le genre de contes) vienne d'un chrétien (*litt.* de quelqu'un de la belle religion), d'un musulman, d'un hébreu, d'un païen ou d'un homme du peuple ».

2. Parmi les passages que j'ai comparés avec le texte, voici ceux où je proposerais une correction : n° 11, quel est l'homme sensé ? Il répondit : Celui dont les opinions sont tenues le plus souvent pour vraies. — n° 31, ... ses richesses passent et il s'afflige; ses jours passent (*nôfqîn*) et il ne s'afflige pas. — n° 96, « passion » non *anger*. — n° 134, « aveugle » non *poisoneth*. — n° 160, « une ombre torse », non *the shadow of the thread*, comp. p. 192, vers 95. — n° 161, ... celui qui veut faire du bien doit examiner d'abord quel est celui à qui il veut le faire, comme un homme qui veut ensemencer doit d'abord examiner la terre qu'il veut ensemencer. — n° 169, si les animaux qu'on mange étaient desséchés par la mort (naturelle)... — n° 197, ils décidèrent, non *they were doubtful*. — n° 200, il têtait avec leurs petits, non *he used to nourish their young*. — n° 223, « une humiliation », du texte, au lieu de *the proof*, de la note, est la bonne leçon. — n° 291, il ne doit rien laisser dans la première (maison), non *it is meet for him... to send on some provision in advance*. — n° 471, mais des tisserands ne vaudraient rien! (ironique), non *but weavers have never been so employed*. — n° 604, « puce » au lieu d'*orange*. — n° 664, les mots « on lui vola l'âne » ont été omis, ce qui rend le conte inintelligible.

3. Voici, pour cette partie, quelques corrections à la traduction : p. 189, vers 40, et, comme avec le doigt, elle (la nuit) indique (lire *rômez*) à tout le monde le type de la fin; — p. 193, vers 104, comme le Sinaï se distingue et brille au milieu des étoiles; — p. 195, vers 151, ma malheureuse âme a renoncé complètement au monde; — p. 196, vers 162, par elle-même (*byôlôh*) elle est... non *its own habitation* (*baitôh*) *is*...; — p. 197, vers 185-186, si l'on a jamais vu mon œil non éveillé, c'est qu'il s'endort pour te voir, sinon personne ne l'aurait vu sommeillant.

Sjaeledyrkelse og Naturdyrkelse, Bidrag til Bestemmelsen af den mytologisk, Metode, af H. S. Vodskov. I. Rig-Veda og Edda. — Copenhague, Lehmann et Stage, 1890-97. Pet. in-8, CXLIX-336 pp. en cinq livraisons (à suivre).

Cette « contribution de méthodologie mythologique », dont le titre général « Animisme et Naturisme » paraît le mieux propre à résumer les tendances et l'antithèse fondamentale, est d'une si haute portée philosophique et si grosse de conséquences historiques de première importance, que je voudrais essayer d'en donner quelque idée aux lecteurs français. Malheureusement, à cela près que les premiers chapitres du livre traitent du Rig-Véda, l'auteur ne saurait trouver auprès du public savant un interprète moins compétent ni moins bien préparé à le comprendre, — je ne dis pas « moins sympathique » — qu'un linguiste endurci tel que moi. Il m'excusera donc si je le critique à faux, ou plutôt, — car entre deux natures aussi antipodes que les nôtres la critique est hors de saison, et je m'en abstiendrai le plus possible, — si je dénature ses idées en essayant de les pénétrer.

Il ne se peut, en effet, de désaccord plus flagrant. M. Vodskov n'est ni linguiste ni mythographe : je veux dire que, pour lui, la linguistique et la mythographie sont des moyens et non des buts, les matériaux d'une sorte de vaste psychologie historique, morale et religieuse, non seulement d'une race en particulier, mais de l'humanité tout entière; je me suis formé et j'ai grandi dans l'idée que la philologie et la mythologie comparées sont des sciences en elle-mêmes et pour elles-mêmes, que sans doute elles font partie intégrante du patrimoine scientifique de l'humanité et y versent leur apport, mais qu'elles doivent être étudiées chacune pour soi et dans leur pleine indépendance, en dehors de toute prévention aprioristique qui en pourrait dévier les inductions. En récompense, M. V. est anthropologiste, ethnographe, historien et surtout philosophe : autant de titres qui me manquent pour le discuter à fond. Dans la rigoureuse application de son principe directeur, — à savoir qu'il n'y a pas, qu'il ne peut pas y avoir de civilisation proethnique, — M. V. maintiendra, par exemple, avec bien plus d'énergie encore que MM. Pischel et Geldner, que le Véda est un livre hindou, rien qu'hindou, aussi exclusivement hindou que *Candide* est de Voltaire; et moi, sans prétendre que ce soit par accident si le Véda est écrit en sanscrit, l'Iliade en grec et l'Edda en norrois, j'ai dirigé toutes mes années d'apprentissage, qui durent encore, dans l'intime conviction que ces vieux documents hindous, helléniques ou germaniques étaient, avant tout, indo-européens... Est-ce tout ? Non, si j'abordais l'infime détail je trouverais bien d'autres incompatibilités entre nos deux tournures d'esprit, qui m'imposeraient presque le devoir de me récuser. Ajouterai-je que les idiomes scandinaves ne m'ont pas livré tous leurs secrets et qu'on lit bien mal ce qu'on ne lit que le dictionnaire à la main ?

D'après cet exposé sommaire, on prévoit la nature des objections que

j'adresserais à l'auteur si je me laissais entraîner dans la voie des objections. Il s'est fait une thèse et il la démontrera, nous dit-il, et je veux l'en croire, quoi qu'il m'en coûte ; mais enfin c'est une thèse et, comme telle, suspecte de faire naître d'elle-même et de la meilleure foi du monde les arguments destinés à l'étayer. Trois races se partagent l'ancien monde : Indo-Européens, Mongols, Sémites. Pourquoi précisément trois? et de quel droit les Étrusques, les Basques et les Dravidiens sont-ils classés Indo-Européens, *invita Minerva*, au mépris de tous les témoignages linguistiques et autres? de quel droit les Africains associés aux Sémites, sous le couvert des Égyptiens qui présentent des affinités avec les uns et les autres? Je n'en saurais pour ma part voir d'autre raison, sinon qu'il n'y a rien de méprisable comme un fait lorsqu'il se permet de contredire une théorie. Ces trois races sont respectivement, dans l'antiquité préhistorique, les représentants de la vie de pêche et de chasse, de l'élevage nomade, de la vie agricole, succédant à la simple cueillette, laquelle était encore la manière de vivre de l'Indo-Européen lors de son expansion. Aucun document ne nous autorise à croire que l'Indo-Européen ait jamais passé par la vie nomade; soit, mais il me semble vaguement qu'on n'en saurait dire autant des Sémites ni des Africains. Ces trois races sont le produit de la scission tripartite d'une race unique : cela est possible, probable même si l'on veut; mais M. V. n'en sait rien, non plus que moi ; à l'époque du premier couple nous n'existions encore qu'en puissance. La séparation des trois races a dû s'effectuer sur les plateaux éraniens, puisque c'est en ce point que s'opposent par le sommet les angles qu'elles occupent sur l'étendue de l'ancien continent. En vérité, la conséquence ne s'impose pas : on pourrait aussi bien imaginer que les trois races, parties des points les plus éloignés, se sont rencontrées là, aussi incapables de se réduire l'une l'autre que de se fondre en une seule; les deux assertions se valent, et les plus sanguins hésiteront à croire que jamais la science future acquière les moyens de les départager.

Mais c'est assez de critique négative : il est temps de laisser loyalement la parole à M. V. et de ne plus contrarier l'exposition de sa doctrine; elle mérite l'attention, ne fût-ce que par son originalité. La civilisation est intimement liée à la nature du sol, aux conditions de subsistance qui s'en dégagent : on ne l'emporte pas, non plus que le sol même de la patrie, à la semelle de ses souliers. Les Indo-Européens n'ont jamais émigré d'une contrée à une autre; ils se sont épandus lentement et progressivement à la surface du sol, à mesure de leur multiplication, et jusqu'à ce que le terrain leur fît défaut. Si à cette époque lointaine ils eussent possédé seulement les premiers germes d'une civilisation, cette expansion ne se serait point produite; car la civilisation consiste précisément à savoir vaincre les résistances de la nature, à suppléer par l'industrie à ses insuffisances, et c'est seulement dans la période de la cueillette brute que l'homme est l'esclave-né des conditions naturelles, obligé de vaguer comme un fauve à la recherche du vivre, profitant plus ou

moins habilement des ressources qu'il rencontre, mais incapable de s'en créer. C'est donc durant la phase de la cueillette que se sont propagées les races dites indo-européennes [1], et c'est assez dire que la civilisation n'a pas voyagé avec elles. L'Arya Celte parvenu aux extrémités de l'Armorique et l'Arya Hindou qui le premier mit le pied sur le pic d'Adam étaient des sauvages purs, très inférieurs à l'immense majorité des enfants de la nature tels qu'il nous est donné de les observer aujourd'hui. C'est arrivés là seulement, *illis ubi defuit orbis*, qu'ils se replièrent par nécessité sur eux-mêmes et commencèrent, chacun de son côté, à élaborer une civilisation primitive. Que nous voilà loin des idylles et des drames rêvés par l'anthropologie préhistorique : pour les uns, les Indo-Européens étaient d'honnêtes pasteurs, trayant leurs vaches et doués de toutes les vertus familiales, témoin les noms du père, du frère, de la fille et du beau-frère ; pour les autres, c'étaient d'affreux bimanes, toujours armés en guerre, se mangeant les uns les autres, et au besoin dévorant leurs propres enfants, témoin les édifiantes histoires de Cronos, de Pélops et d'Atrée. Rien de tout cela : des moucherons battus et dispersés à tous les vents, s'abattant là où par hasard ils trouvaient une proie, vivant et mourant sans laisser nulle part une trace de leur passage ou de leur squelette.

Et toutefois ces pauvres êtres portaient en eux un atome mental mystérieux et fécond, le vague concept du naturisme ou culte de la nature en tant qu'opposé à l'animisme : du naturisme qui, étouffé dans l'Inde sous le poids du ritualisme védique [2], y avorta sans retour, mais qui, développé peu à peu dans toutes les autres peuplades indo-européennes, leur assura, à mesure qu'elles parvinrent à un rudiment de civilisation, la supériorité intellectuelle sur toutes les autres races, y compris le Sémite animiste qui avait été pour une grande part leur éducateur. Encore une fois, je résume, je ne discute plus ; autrement je devrais dire qu'à mes yeux le Kheroub assyrien, Iahveh dans le buisson ardent, ou même — si indigent en mythes que soit le mahométisme, —

1. Tout est relatif cependant : si — ce qui est incontestable — un degré élevé de civilisation a permis à l'homme blanc d'éliminer et de supplanter l'indigène d'Amérique, pourquoi un moindre degré de civilisation, mis en présence d'un état plus rudimentaire de sauvagerie, n'expliquerait il pas la disparition, devant l'Indo-Européen, de ces Aborigènes d'Europe dans lesquels M. V , pour les besoins de la cause, veut absolument voir des Indo-Européens attardés?

2. Ici se placent, naturellement, les développements d'exégèse de l'auteur, qui embrassent jusqu'à présent Agni sous ses diverses formes rituelles, Sôma et Aditi. Le tout est traité dans l'esprit essentiellement ritualiste de Bergaigne qui, exact en principe pour l'Inde, deviendrait exclusif et faux pour peu qu'on fît rentrer l'Inde dans le cadre de la mythologie âryenne. Or M. V., on l'a vu, ne veut pas entendre parler d'une période de civilisation âryenne ; à mes yeux, cette période est un postulat nécessaire. Il est donc superflu de poursuivre dans le détail l'application respective de notre système d'explication à chacune des stances qu'il cite : d'accord sur le mot à mot, nous ne nous entendrions jamais sur le sens ; le Véda est un filtre qui rend exactement ce qu'on y a versé, sans le filtrer.

Allah faisant de l'araignée le soleil, sont des tableaux criants de naturalisme. Quoi qu'il en soit, la supériorité du *Naturdyrkelse* sur le *Sjaeledyrkelse* consiste en ce que, envisageant les forces de la nature comme les manifestations, non de la volition instantanée d'êtres inconnus et redoutables dont on ne saurait prévoir ni à plus forte raison empêcher les caprices, mais de la volonté raisonnée et réfléchie d'un pouvoir directeur et souverain, le naturisme rend nécessaire et possible l'observation, puis l'étude, enfin la connaissance de la nature, en un mot — la science, à laquelle le Sémite ne s'est jamais élevé ni, parmi les Indo-Européens, l'Hindou non plus, mais à laquelle les autres familles de l'indogermanisme, — et tout particulièrement le germanisme, qui a le plus d'avenir, — doivent l'empire qu'elles ont établi et établiront sur l'univers civilisé.

Cette unanimité, moins une voix, des Indo-Européens en faveur du naturisme et, pour étendre la question, cette vaste unité de civilisation, de langage et d'intellectualité qui constitue la famille indo-européenne, d'où donc vient-elle, si l'on ne peut la placer à l'origine? Sans doute, les sauvages proethniques emportaient avec eux les germes latents que la nature devait lentement couver; mais de dire que ces germes ont fructifié identiquement dans toute l'étendue de leur domaine, autant vaudrait penser que les Aryas Celtes de 5000 ans avant notre ère, partis des bords du Gange, avaient dans leurs bagages un bacille qui a fait éclater le choléra en 1832 sur les bords de la Seine. Alors?... Alors il reste, je le sais bien, la ressource du contact des races, de l'échange des idées et des mots, à la faveur de relations commerciales de tribu à tribu beaucoup plus actives et plus étendues qu'on ne l'a supposé jusqu'à présent, à partir, bien entendu, du moment où les Indo-Européens ont marché d'un pas rapide dans les voies de la civilisation. Rien de plus légitime que cette hypothèse quant à l'histoire des institutions et des mœurs : en mythologie même, on peut, on doit sans cesse tenir compte de l'éventualité du voyage des mythes; mais, après tout, ce n'est qu'une éventualité et, dans chaque cas particulier, de combien plus plausible que celle d'une origine commune? Et surtout, que pèse-t-elle en linguistique? Ici, malgré qu'il en ait, le linguiste se révolte ou cesse de comprendre. Quoi! si l'on parle la même langue du Grönland à l'Himâlaya, c'est que les mots ont voyagé? Nous expliquera-t-on, dans cet ordre d'idées, non pas le principe théorique et méthodologique, mais le fait avéré et constaté de la « régularité des lois phonétiques », qui fait que, dans cent mots pris au hasard, le germanique, par exemple, présente toujours la même consonne et la même voyelle, par rapport à la voyelle ou à la consonne, — différente, mais toujours la même dans chaque langue, — du slave, du grec, du latin ou du sanscrit? Tous ces mots ont donc été empruntés à la même date? ou bien le règne d'une loi phonétique, le règne de toutes les lois phonétiques a duré constamment pendant des dizaines de siècles sur l'étendue desquels se répartissent

chronologiquement ces emprunts ? Ce n'est pas tout : l'emprunt n'a pas été, je suppose, exclusivement unilatéral; en d'autres termes, si les Germains ont pris des mots aux Grecs, les Grecs en ont pris de leur côté aux Germains : il faut donc que les Grecs et les Germains aient fait subir à leurs emprunts réciproques précisément toujours le même traitement et précisément toujours le traitement inverse les uns des autres. Que l'on multiplie cette proposition par la somme des emprunts possibles entre toutes les branches existantes et éteintes de l'indogermanisme, et l'on ne pourra, je pense, se dispenser d'accorder à la théorie de l'arbre généalogique l'avantage de la simplicité.

Mais j'accorde, de ma part, que la vérité n'est pas simple. C'est pour cela et parce qu'aucune spéculation ne l'enferme ni ne l'exclut, que j'ai consacré ces quelques lignes à un livre considérable et inachevé, sur lequel je ne reviendrai plus, mais que je voudrais voir traduit, lu, médité, discuté et — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? — réfuté par qui y apporterait plus d'autorité que moi.

V. Henry.

Paul Cauer. **Grundfragen der Homerkritik.** Leipzig, Hirzel, 1895; 322 p.

Il est déjà tard pour parler de ce remarquable ouvrage; mais les circonstances ont fait qu'il me parvînt tardivement, et je n'ai pas voulu le signaler par une simple analyse; d'ailleurs les questions qu'il agite sont toujours d'actualité, et la critique homérique continuera longtemps encore à diviser les savants, si même il arrive un jour où tous les esprits se trouvent d'accord. Le sentiment personnel des commentateurs et la différence des points de vue où ils se placent seront toujours un obstacle à ce que les solutions proposées s'imposent à tous, et s'il ne manque pas de bonnes raisons pour justifier une théorie, il n'en manque pas non plus d'excellentes pour la réfuter. L'éclectisme en pareille matière ne mènerait à rien de solide; prendre dans chaque système ce qu'il y a de bon ne saurait servir à résoudre les questions si variées et si intimement unies que soulèvent les épopées homériques; et si pour certaines d'entre elles, que l'on peut examiner en dehors de toute subjectivité, il est possible d'atteindre un résultat ferme et inébranlable, il ne peut en être ainsi pour les plus importantes, car la réponse à ces questions sera toujours inséparable des premiers principes posés. Or, ces premiers principes varient nécessairement suivant les interprètes; et il arrive qu'avec une entière bonne foi chacun retrouve, dans l'étude approfondie qu'il fait d'Homère, la thèse initiale qu'il concevait dans son esprit, dont les conséquences lui paraissent d'autant plus certaines qu'il croit véritablement les avoir déduites. Si l'on y regarde de près, chaque point de détail, dans l'infinie multitude des questions, est discuté et résolu d'après une vaste théorie d'ensemble dont la démonstration reste toujours à

faire; et il y a plusieurs de ces théories, nettement opposées et inconciliables entre elles. M. P. Cauer, un des plus subtils connaisseurs d'Homère, voudrait que tous les savants unissent leurs efforts, au lieu de s'isoler chacun dans son groupe de recherches et de critiquer de parti pris l'œuvre d'autrui : on atteindrait ainsi de meilleurs résultats, et si l'on ne pouvait établir, à propos de la question homérique, un corps de doctrines généralement admises, on ferait au moins quelques progrès. Je crains que l'accord rêvé par M. C. ne soit qu'une chimère : le linguiste, le métricien, le mythologue, partis de points différents, n'ont guère de chance de se rencontrer dans la même solution, pas plus que le savant qui reste dans le domaine purement littéraire et celui qui s'occupe de l'histoire de la civilisation. Déterminer l'âge des différentes parties de la poésie homérique, en connaître le noyau primitif, en séparer les additions successives est possible, et a été tenté par toutes les méthodes; quelques résultats, cela va de soi, sont communs, et rien n'est plus heureux que ces résultats obtenus par des voies différentes : ils sont définitifs. Mais la plupart du temps ces routes qui, suivant le désir de M. C., devraient se réunir, n'arrivent pas à se confondre; pour si près que parfois elles se touchent, ce n'est qu'une rencontre fortuite; bientôt, non par manque de bonne volonté, mais par impossibilité réelle de s'entendre, les chercheurs se séparent de nouveau. La méthode qu'indique M. C., qui d'ailleurs ne saurait être différente, semble en effet devoir conduire à un but unique : il faut (p. 5) comprendre l'ouvrage en lui-même et par lui-même, en analyser, en peser, en comparer les moindres parties; puis, d'après l'impression d'ensemble que l'on s'est ainsi faite, juger de nouveau chaque partie à part et la remettre à sa place. On ne saurait mieux dire; c'est ce qu'ont fait, à part quelques exceptions, les chercheurs sérieux; le malheur est que l'Iliade et l'Odyssée ne se laissent pas facilement ainsi démonter et remonter, et il s'est trouvé qu'après le démontage l'impression d'ensemble a été différente, d'où des remontages différents.

Examinons la première partie du livre de M. C., l'histoire du texte. On sait combien l'établissement du texte d'Homère a soulevé de discussions, et combien les divers principes mis en avant sont contradictoires: les uns, pour ne parler que des deux principaux courants d'opinion, ne veulent pas rechercher un autre texte que celui dont se servait Aristarque; les autres prétendent, à l'aide surtout d'observations linguistiques, retrouver un texte antérieur, plus voisin de son origine. C'est ce dernier principe qui est admis par M. C., et pour m'exprimer avec le mot de Gœthe qui sert d'épigraphe à l'ouvrage, j'estime qu'il a *plus raison* que les partisans du premier. Mais alors encore les avis se partagent; la vraie forme des poèmes homériques n'est pas pour M. C. la même, par exemple, que pour M. van Leeuwen; leur manière d'appliquer le principe dépend d'une foule de raisonnements de détail, justes pour l'un, insuffisants pour l'autre. « Là où des considérations de di-

verses natures, dit M. C. (p. 57), grammaticales, logiques, métriques, viennent à se prêter un mutuel appui, pourquoi renoncer à la correction qu'elles recommandent ? » C'est fort sage ; mais quand plus loin (p. 63) il considère comme une erreur l'admission du F dans le texte, « parce que les chants épiques ont été composés dans un dialecte qui ne possédait plus le son du F », il n'est plus strictement d'accord avec lui même. « Il restait, dit-il, des hiatus qu'on ne comprenait plus et qu'on admettait néanmoins, comme empruntés à une plus ancienne période de la poétique. » Ici M. C. n'a pas plus raison que l'éditeur hollandais ; il a moins raison à mon sens, car s'il est vrai que le F n'existait plus au moment de la première mise par écrit des poèmes homériques, il n'est pas interdit à un éditeur de remonter plus haut que cette première rédaction, quelle qu'on puisse la supposer. Est-ce trop téméraire ? Non certes ; si l'hiatus existe, s'il est dû à un ancien F initial, il semble et il a semblé que son admission dans le texte, quoique contraire à l'usage ionien tel que nous le connaissons actuellement, est plus conforme à l'état dans lequel les poèmes homériques ont été composés et récités primitivement, même par les chantres ioniens. Ou bien ne faut-il pas dépasser Pisistrate ? C'est encore une autre question ; d'ailleurs, en ce qui concerne le F, M. C. ne prétend pas (p. 105-106) « que le dernier mot soit dit à ce sujet ». Je ne puis suivre non plus M. C. dans sa discussion relative à l'emploi simultané des particules ἄν et κεν (p. 110 sv.) ; et, bien que je n'approuve pas partout les opinions des éditeurs hollandais, je suis d'avis pourtant que dans ce cas encore ils ont plus raison que M. C. Il serait superflu de reproduire les arguments de M. van Leeuwen (*Enchir. dict. ep.*, notamment p. 562 sv.) ; d'ailleurs M. C. dit p. 99 : « Les chanteurs qui précédèrent immédiatement l'époque de Pisistrate ne savaient à quoi s'en tenir sur certaines des formes qu'ils employaient, parce qu'elles appartenaient à un dialecte qui leur était étranger » ; c'est là un argument à double tranchant, qu'il serait facile de retourner contre lui. La conclusion de cette première partie est (p. 130) qu'une étude approfondie du texte fait reconnaître dans les chants homériques des couches superposées, qui appartiennent par leur langue à différentes périodes et à différents milieux de civilisation ; on verra, dans les quatre chapitres qui traitent de la valeur critique d'Aristarque, du texte anté-alexandrin, de la première rédaction écrite et du mélange des dialectes, comment M. C. y est arrivé. Elle est d'une importance capitale pour un éditeur ; mais elle n'a qu'une valeur générale, et l'on voit aussi que, chemin faisant, M. C. n'est pas sans se heurter à des objections de détail qui, sans infirmer l'excellence du principe, conduisent néanmoins à des résultats différents ceux même qui, sur le fond, pensent comme lui.

La seconde partie n'est pas moins importante. Elle démontre l'existence de ces couches successives par l'étude du contenu des deux poèmes. M. C. s'occupe tour à tour du fond historique, de la civilisation homérique, du culte et des rapports des dieux avec les hommes ; il passe

ensuite à la manière dont sont composées l'Iliade et l'Odyssée, et en examine un certain nombre de passages, pour en déterminer la nature exacte, l'âge et la place dans le poème. Il y a bien encore çà et là place pour quelques doutes; je ne saurais, par exemple, considérer comme démontré que les légendes qui servent de fond à l'Iliade sont exclusivement éoliennes. M. C. admet la conjecture de Busolt et de Beloch, suivant laquelle Agamemnon serait un Thessalien, roi d'Argos de Thessalie, dont plus tard seulement on aurait fait un roi de Mycènes. La dissertation de M. C. sur le nom d'Argos dans Homère est du plus haut intérêt, et montre combien le texte de l'Iliade est un champ inépuisable de recherches; on la suit avec tout le plaisir que donne la lecture d'ingénieuses combinaisons; mais, somme toute, M. C. n'apporte aucune preuve convaincante; le vraisemblable de la déduction ne lui enlève en rien son caractère hypothétique; et tout en adhérant pour ma part aux conclusions proposées, je ne puis m'empêcher de sentir que toute cette construction, qui en réalité repose seulement sur l'interprétation de quelques épithètes, est d'une grande fragilité. On pourra trouver étrange ce renversement historique de tout un poème, et sa transplantation, pour ainsi dire, sur un autre sol, sans qu'il en soit resté une trace indéniable. Il faudrait encore examiner un à un les principaux chefs de l'Iliade et expliquer comment, s'ils ne sont pas thessaliens, ils se rencontrent dans l'ouvrage; car les rapporter tous à la période de l'ionisme ne laisserait pas grand chose du noyau primitif. Croire, comme Niese, que Nestor, par exemple, n'est pas un des personnages primitifs de l'Iliade, n'est qu'un expédient qui ne satisfait pas des esprits amis des raisonnements rigoureux; M. C. n'est pas satisfait davantage et il fait de Nestor, naturellement, un éolien. Au fond, l'on rencontre toujours cette pensée, exprimée ou non, que les poètes ioniens ont reçu des éoliens des idées et des formules auxquelles ils ne comprenaient plus rien, et qu'ils ont ou métamorphosées pour leur usage, ou conservées telles quelles sans plus de souci; c'est ce qu'il faudrait démontrer et ne pas laisser à l'état d'hypothèse.

Il n'est pas nécessaire que je m'étende plus longuement; M. C. retrouve encore des âges successifs dans les poèmes homériques en étudiant l'usage du fer, la situation de la femme relativement au mariage, les lieux du culte, le rôle des divinités; je signale seulement une remarque lumineuse sur l'emploi du mot νηός, qui ne se rencontre que sous cette forme, jamais sous la forme ναός; or le temple proprement dit n'a été construit qu'après une période plus ancienne de culte en plein air; la mention en appartient donc à la période des chantres ioniens, qui usèrent pour cela du mot propre à leur dialecte. Le dernier chapitre est en quelque sorte l'application, nécessairement partielle, des résultats obtenus. — L'ensemble de l'ouvrage a un caractère polémique nettement prononcé, que M. C. explique d'une manière toute naturelle, ayant été obligé, dit-il, d'exposer et de discuter en détail les opinions d'autrui. Il

cite en effet, soit pour les approuver, soit le plus souvent pour les combattre, les théories de Ludwich, de Fick, de Wilamowitz, de E. Rohde, de Kirchhoff, à qui le livre est dédié, d'autres savants encore. C'est ainsi, par exemple, que tout le chapitre 2 de la première partie est une défense, contre Ludwich, du principe d'un texte homérique plus ancien que les manuscrits, et que le chapitre 3 de la même partie est une critique des opinions de Wilamowitz sur la première rédaction des deux poëmes. Mais cette polémique n'a rien d'amer; M. Cauer nous donne un excellent modèle de discussion courtoise; aussi ses adversaires eux-mêmes, je n'en doute pas, lui accorderont sans difficulté, comme il le demande (p. 312), que « le travail est digne du sujet »[1].

My.

Hermann ALLMERS. **Rœmische Sohlendertage**; 9e illustr. Auflage, mit 20 Vollbildern. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz (s. d.); in-8, 468 pp.

Ludwig SALOMON. **Spaziergænge in Süd-Italien**, mit vielen Illustrationen. Oldenburg und Leipzig, A. Schwartz (s. d.); in-8, 201 pp.

Les relations de voyages en Italie sont décidément un des articles les plus appréciés de la librairie allemande. Après les intéressantes esquisses de V. Hehn dont nous annoncions ici naguère (19 oct. 1896) la 5e édition, voici deux promeneurs qui n'ont d'autre prétention que de raconter ce qu'ils ont vu à Rome et dans l'Italie méridionale. Les « flâneries » de M. H. Allmers à travers la ville éternelle remontent à 1858, et nous avons sous les yeux la 9e édition de son livre. On nous permettra de ne pas insister; nous nous contenterons de dire que le succès de ces causeries d'un tour personnel, varié, aimable, nous paraît justifié; M. A. est un observateur attentif et bienveillant de la vie italienne. Il complète cette nouvelle édition du livre dans lequel il « a décrit avec tout son cœur tout ce que Rome contient d'intéressant et de beau », par quelques planches d'après des dessins. Elles ne manquent pas d'intérêt.

Le séjour de M. Salomon en Italie est tout à fait récent au contraire (1895). La personne de l'auteur occupe dans ce livre une moindre place; la description y est plus objective. M. S. nous renseigne exactement sur les modifications accomplies à Rome depuis vingt-cinq ans; puis il nous conduit jusqu'à Palerme, en passant par Naples, Pompeï et Salerne, sans oublier Capri; on voit qu'il n'a pas autrement peur des

---

1. Peu de temps après cet ouvrage paraissait la seconde et dernière partie (chants 13-24) de l'édition classique de l'*Odyssée*, par M. P. Cauer (Prague et Vienne, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1896). Elle se termine par deux tables, l'une des noms propres, l'autre des noms de choses qui ont rapport à la vie homérique, et aux degrés successifs de civilisation qui nous y sont révélés. Nul ne saurait méconnaître l'importance de ce dernier index. (Pour la première partie, v. la *Revue* du 10 juin 1895.)

chemins battus. Dans le texte sont intercalées de petites gravures sans prétention. Il y a là de bons moments à passer pour les amateurs de voyages au coin de leur feu.

H. H.

Alberto Lumbroso. **Napoleone e l'Inghilterra.** Roma, Modes et Mendel. 1897. 1 vol in-8 de xiv-514 pages.

M. Alberto Lombroso, l'érudit italien auquel nous devons déjà les premiers fascicules d'une colossale « Bibliographie de l'époque napoléonienne », vient d'exposer en un gros volume le duel économique de Napoléon et de l'Angleterre. Son livre est moins une histoire narrative du blocus continental qu'une étude détaillée des causes qui l'ont produit et des conséquences qu'il a eues. C'est ainsi que, dans la première partie, l'auteur recherche quel était alors l'état des doctrines économiques en France et en Angleterre à la fin du xviii[e] siècle, et comment elles ont déterminé la politique suivie par ces deux États depuis le traité de Versailles (1783) jusqu'au décret de Berlin (1806); dans la seconde partie, il montre comment le système du blocus a profité à l'industrie française et quels effets divers il a eus dans chacun des pays de l'Europe. L'ouvrage, très richement documenté, est d'une lecture facile et contient des indications curieuses : telle est, par exemple, l'analyse d'un mémoire que le philosophe Fichte faisait paraître, à la fin de l'année 1800, pour proclamer la nécessité pour chaque État d'un isolement économique absolu.

Albert Pingaud.

L. Dauriac. **La psychologie dans l'Opéra français.** (Alcan, bibliothèque de philosophie contemporaine, 1897).

Nous signalerons dans cet ouvrage un défaut de précision et de logique vraiment singulier chez un philosophe écrivant pour une collection d'ouvrages philosophiques. Le titre, *La psychologie dans l'opéra français*, est vague ; rien, dans ce qui suit, n'est de nature à l'éclairer ou à le justifier. Il y a bien, dans le travail de M. Dauriac, des observations psychologiques, et même des observations très intéressantes ; mais ce que nous n'y voyons pas, c'est une ou plusieurs questions de psychologie nettement posées, étudiées avec suite, avec méthode, et aboutissant à certaines conclusions. Nous ferons en outre remarquer que, des trois musiciens *français* choisis par M. D. *(Auber, Rossini et Meyerbeer)*, le second est le plus italien des italiens de Pesaro, et le troisième est né à Berlin, d'un riche banquier juif. M. D. reconnait lui-même que « Meyerbeer est décidément bien du pays de Beethoven et de Mozart,

surtout de Mozart » (p. 112), et qu'on trouve dans *Robert le diable* « de l'italien frelaté » (p. 109). Alors que signifie cette rubrique : *l'opéra français?* — Voici qui déroute encore le lecteur. Après avoir annoncé une étude de psychologie, qu'il ne fait pas, sur trois œuvres françaises, dont deux ont été écrites par un italien et un prussien, M. D. avertit, dès les premières lignes de sa préface, qu'il a voulu étudier « l'*évolution* de la musique et du goût musical en France, de *La Muette de Portici* à *Robert le diable* ». Ceci est encore autre chose ; mais ce second sujet annoncé n'est pas plus traité que le précédent. Comment d'ailleurs aurait-il pu l'être? La *Muette* est de 1828 ; *Robert* est de 1831. Eh quoi! est-ce dans l'espace de trois ans qu'un philosophe va nous faire voir une évolution? Quelle est cette Chimère armée des bottes de sept lieues? M. D. a, sans doute, l'intention de poursuivre ses études au-delà de 1831 ; mais, même dans ces conditions, son plan nous paraîtrait étriqué, inadmissible. L'étude de l'évolution musicale, telle que nous l'avons esquissée ici même, ne commence pas à Auber, à Lully, ou même à Palestrina : elle prend son point de départ chez les Grecs, créateurs du rythme musical et de la science de ce rythme ; elle aborde ensuite l'analyse des mélodies gregoriennes, et s'efforce de montrer ce que l'église latine a emprunté à l'art antique ; en dernier lieu, elle suit les transformations du plain-chant dans l'art moderne. Tel est le programme que nous avons adopté; en nous inspirant des travaux de Westphal, de Gevaërt et des Bénédictins de Solesmes ; il assimile l'évolution de la musique à celle des langues dites *romanes*, et nous paraît plus philosophique qu'une maigre apologie d'Auber. — Enfin, p. 3, l'objet du livre est annoncé encore d'une façon toute différente : « Voici ce que je voudrais essayer. Je voudrais, non pas appliquer une esthétique, mais rechercher, au moyen de textes connus, éprouvés, admirés, les maximes d'esthétique dont ces textes dérivent, dont ils sont, quelques-uns d'entre eux, tout au moins, d'éminentes applications, ou pour mieux dire, *illustrations* ». Tout cela est confus, saccadé, incohérent. Dépouillé de ses étiquettes inexactes, le livre se réduit à une suite de conférences souvent brillantes, parfois un peu lourdes, où l'on trouve d'ailleurs tout ce qui est de nature à intéresser un public moyen. M. Dauriac a lu attentivement quelques partitions célèbres ; il en détache les airs les plus connus ; il indique le ton dans lequel ils sont écrits et en commente la signification pathétique ou pittoresque par des analyses fines et des rapprochements variés ; on peut trouver cependant qu'il va un peu loin quand il dit qu'Auber est « un artiste plein de conscience » (p. 21), « un homme *étonnamment pourvu du côté de l'invention* » (sic., *ibid.*), ou encore un maître « unique, non seulement dans l'histoire de la musique française, mais encore dans l'histoire de l'art musical » (p. 19). Ce sont là des opinions personnelles devant lesquelles nous nous inclinons, sans les partager.

Jules Combarieu.

LETTRE DE M. MICHAUT A M. MOLINIER.

Monsieur, dans le compte rendu que vous avez bien voulu donner de mes éditions des *Pensées* et de l'*Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, de Pascal (*Revue critique* du 5 avril), vous rappelez brièvement la petite discussion qui s'est élevée entre nous sur le degré d'originalité de ce dernier ouvrage; et, citant votre hypothèse, puis la mienne, vous concluez que, dans l'état actuel de nos connaissances, la question reste indécise. Voulez-vous me permettre de vous en apporter aujourd'hui la solution?

Ce n'est pas moi d'ailleurs qui l'ai trouvée : je l'ai reçue, il y a quelque temps, d'un correspondant qui, par un excès de modestie, a gardé l'anonyme. Il m'écrit d'Amsterdam : « L'*Abrégé de la Vie de J. C.* n'est qu'une traduction quelquefois littérale de la *Series Vitæ J. C. juxta ordinem temporum*, que l'on trouve dans Jansenius, *Tetrateuchus, sive commentarius in sancta J. C. Evangelia.* »

Que Pascal se soit en effet servi de l'œuvre de Jansenius, cela est hors de doute. — Dans la partie narrative de son *Abrégé*, il a visiblement eu sous les yeux, et il a parfois traduit le texte même de la *Series*. — Pour la partie explicative, il a le plus souvent résumé, paraphrasé, ou simplement reproduit les commentaires du *Tetrateuchus*. — J'ai pu ainsi constater qu'au verset 51, j'ai eu tort de rejeter votre leçon *perfection* qui est la bonne, et qu'au verset 347 il faut non pas *inférieure* comme vous l'avez écrit, ni *inférieurs* comme je l'ai écrit, mais *inférieur*. Pour mes autres corrections, ou la comparaison avec le texte de Jansenius ne m'a rien appris, ou elle les a confirmées.

Toutefois, mon correspondant me paraît exagérer quand il dit : « *L'Abrégé n'est qu'une traduction* ». Et une étude attentive m'a permis de reconnaître que la part d'originalité de Pascal reste encore grande.

1° Là où il suit Jansenius, il le suit librement, inégalement d'ailleurs, tantôt ajoutant ou des faits nouveaux, ou de nombreux détails au texte de la *Series*. — Jansenius a divisé son récit en six chapitres : ætas puerilis, ætas virilis ante primum pascha post baptismum, annus primus predicationis, annus secondus predicationis, annus tertius predicationis, quartum pascha. Pascal néglige ces divisions, et son récit à lui se déroule d'une seule teneur. — Le résumé de Jansenius est très bref. Pascal l'a singulièrement développé, inégalement d'ailleurs, tantôt ajoutant de nombreux détails au texte de la *Series*, tantôt semblant rivaliser de sécheresse avec elle.

2° Chose plus importante, il ne suit pas toujours Jansenius. — Je n'ai pas retrouvé, ni dans le *Tetrateuchus*, ni dans la *Series*, la préface de l'*Abrégé*. — Il arrive à Pascal (rarement, il est vrai) de rejeter les explications que lui offre son auteur pour leur en substituer d'autres : ainsi, quand Jésus a prédit qu'un de ses apôtres le trahirait, Pascal écrit (verset 198) : ils disputent entre eux de la primauté, *peut-être parce qu'ils croient comme tantôt que son règne approchait*; Jansenius, lui, semble, dans la *Series* même, donner une raison tout autre de ce débat : contendunt inter se quis eorum videretur esse major, *et consequenter a proditione alienior*. — Mais surtout Pascal substitue *sa concordance personnelle* des Évangiles à celle que propose Jansenius. A) Il supprime des faits racontés par Jansenius : première réprimande aux pharisiens qui demandent des miracles (annus secundus predicationis, 7), voyage en Galilée (annus secundus pr. 9), seconde réprimande à s. Pierre (quartum pascha, 4). B) Il distingue deux faits que Jansenius confond en un seul : 2 fuites en Galilée (versets 28 *début* et 30 a), 2 voyages à Nazareth (versets 28 *fin* et 68), 2 fuites au désert (versets 72 et 73), répétition d'une même parabole (versets 127 et 172). C) Il change l'ordre des événements tel que le rapporte Jansenius : s'il eût fidèlement suivi la *Series*, par exemple, il aurait dû ranger ses versets dans l'ordre suivant : 37, 63, 112, 66, 67, 38, etc.; 122, 58, 62, 123, etc.; 110, 142 *fin*, 113, etc.; 159, 163, 164, 160, 161, 162, 165, etc; 259, 250, 260, etc.; et ce sont bien là des interversions volontaires et réfléchies, puisqu'il lui arrive de les faire malgré les remarques formelles de Jansenius : cf. *Tetrateuchus*, *Marc* XVI, 14 et *Abrégé*, 338, 339, 340. D) Enfin

il y a entre les deux récits des désaccords plus graves et qui portent non plus sur l'ordre des faits, mais sur les faits eux-mêmes. Ainsi, Pascal croit qu'à sa première comparution devant Caïphe Jésus garda le silence (verset 220) et qu'à la seconde seulement il se déclara le Christ (verset 235); Jansenius au contraire croit qu'il le déclara dès la première fois (quartum pascha, 6) et qu'il le répéta la seconde (quartum pascha, 8. — Cf. aussi *Abrégé*, 304 et 306, et quartum pascha, 21).

Je ne crois donc pas qu'on puisse dire après cela que Pascal ait *traduit* la *Series* de Jansenius; sans doute il l'a lue; peut-être même est-ce cette lecture qui lui a suggéré l'idée de son *Abrégé*; il a librement puisé dans le *Tetrateuchus* et dans la *Series* les matériaux dont il avait besoin, sans se priver de traduire les passages qui lui convenaient, mais en corrigeant beaucoup et la forme et surtout le fond du récit de Jansenius : ce n'est qu'une *libre imitation*. Cette solution, comme vous le voyez, Monsieur, nous donne à tous deux en partie tort, en partie raison; et Pascal n'est ni aussi peu original que vous le croyiez, ni aussi original que je le pensais.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

G. Michaut.

P. S. Puisque je vous entretiens de Pascal, voulez-vous me permettre encore, Monsieur, de vous signaler un rapprochement assez curieux. Je lis dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace (*Colloque de la méditation 1, sur le péché*) : « Colloquium fiet imaginandum Jesum Christum coram me adesse in cruce fixum. Itaque exquiram mecum rationem qua Creator ipse infinitus fieri creatura et ab æterna vita ad temporariam mortem venire, pro peccatis meis dignatus sit. Arguam insuper meipsum, percontans quid hactenus dignum memoratu egerim pro Christo, quid agam tandem, aut agere debeam ? » N'y a-t-il pas là comme le canevas du *Mystère de Jésus* ? et ne dirait-on pas que Pascal a développé avec sa passion et sa flamme une matière proposée par le fondateur de la Société qu'il a tant combattue ?

G. M.

BULLETIN

— Notre collaborateur M. C. E. Ruelle vient de faire exécuter un « carton » pour son édition de *Damascius*, 2e partie, p. 5-6 et 11-12. La librairie Klincksieck le tient à la disposition des personnes qui lui en feront la demande.

— A Halle (Buchhandlung des Waisenhauses) paraissent de nouvelles *Klassiker-Ausgaben der griechischen Philosophie*. Ce sont des lectures destinées à la plus haute classe des gymnases. Au temps de Napoléon, quand la Prusse luttait pour sa liberté, il convenait de faire lire aux jeunes gens les historiens et les orateurs de la Grèce libre ; aujourd'hui que l'on a la liberté, il faut chercher la vérité, et leur donner à lire les philosophes. Le premier volume (*Socrates, eine Sammlung apologetischer Schriften Xenophons und Platons* : prix : 1 m. 20) est dû à M. K. Lincke ; il est précédé d'une introduction sur la philosophie antésocratique, bon résumé, mais qui sera, je pense, parfaitement inintelligible aux jeunes *Primaner*. Le volume contient, sans aucune note, des fragments mis bout à bout des *Mémorables* et de l'*Economique*, fragments dont le choix n'est pas toujours très heureux, puis l'*Apologie* et le *Criton* de Platon. Le second volume de M. J. Stender est intitulé *Platons Phaedon, mit Einleitung und Kommentar* (1 m. 50). L'*Einleitung* est tout simplement un petit fragment, en grec, de Diogène Laërce. Le texte du *Phédon* est

complet, moins les chapitres 59 à 61, où la géologie de Platon pourrait étonner les élèves imbus de la science moderne (mais remarquons que le chapitre 62 devient alors incompréhensible). Le commentaire, de caractère absolument scolaire, et souvent mis sous la forme de questions adressées à l'élève, est sobre et sensé ; il appellerait nombre de petites rectifications dont ce n'est pas ici la place. Suivent des fragments de la *Métaphysique* d'Aristote, de l'*Apologie*, du *Phèdre*, de la *République*, du *Ménon* et du *Gorgias*. — P. C.

— La brochure de M. J. Wachtler (*de Alcmaeone Crotoniata* Leipzig, Teubner, 1896, 104 pp.) contient, réunis et discutés, tous les témoignages relatifs à Alcméon, et une collection de 23 fragments, suivie d'une étude sur les rapports des autres médecins et philosophes grecs avec Alcméon. Les matériaux paraissent complets, et le travail définitif. — P. C.

— En mémoire du trentième anniversaire du doctorat de M. W. von Hartel, ses élèves et ses amis lui ont offert un volume de mélanges comprenant 52 mémoires d'étendue diverse : *Serta Harteliana*, Wien, Tempsky, 1896 ; 314 pp. in-8°. Voici l'indication sommaire du contenu trop varié de ce recueil. — Archéologie. M. Hoernes, *Ueber den Ursprung der Fibel* (97-103). P. Bienkowski, *Der « Fauno colla macchia » und der junge Kentaur des Aristeas u. Papias* (193-196). R. von Schneider, *Ueber das Kairosrelief in Torcello und ihm verwandte Bildwerke* (279-292) : groupe un certain nombre de monuments qui témoignent de la survivance de l'art antique au moyen âge. — Antiquités et histoire ancienne. R. Heberdey u. E. Kalinka, *Eine neue Ehrenliste aus Lykien* (1-7) : longue inscription trouvée près du site antique de Kyaneai et qui est du milieu du IIe siècle après J.-C. H. Swoboda, *Zur Geschichte der attischen Kleruchien* (28-32) : à propos de Thucydide, III, 50. V. Thumser, *Ἐγγύησις, γαμηλία, ἐπιδικασία* (189-192). Ad. Wilhelm, *Ein attisches Vereinsgesetz* (231-235) : restitution et explication de CIA. III, 23 connue par une copie de Fourmont. A. von Domaszewski, *Der Vœlkerbund des Marcomannenkrieges* (8-13) : sur le groupement et les mouvements des tribus germaniques au temps des Antonins. J. Jung, *Zur Geschichte der Appenninenpæsse* (109-112) : énumération qui va de 220 avant J.-C. au VIIIe siècle après J.-C. E. Szanto, *Zur antiken Wirtschaftsgeschichte* (113-116). — Littérature grecque. E. Reisch, *Ithaca* (145-159) : comparaison des données de la réalité avec la topographie de l'Odyssée. A. Engelbrecht, *Die Cæsuren des homerischen Hexameters* (293-312) : il n'y a qu'une césure dans le vers ; toutes les autres pauses, même quand elles sont évidemment voulues, n'ont pas de valeur rythmique ; elles ne peuvent avoir au plus qu'une valeur métrique et prosodique (j'avoue ne pas comprendre la distinction, car tout ce qui est métrique est employé en vue du rythme). A. Rzach, *Die Sippe des codex Messianus der hesiodischen Erga* (209-223) : cette famille comprend le manuscrit de l'université de Messine 11 XIIe siècle, qui en est le meilleur représentant, et les manuscrits du XIVe siècle : Ambr. J 15 sup., B. N. 2773, Trinity-College O 9 27, Vat. 1332 et le manuscrit du XVe siècle Vindob. gr. 256 ; comparaison avec un autre groupe de manuscrits qui donne la tradition la plus ancienne. Fr. Studniczka, *Ueber den Schild des Herakles* (50-88) : discussion du texte, comparaison avec les monuments archéologiques, essai de restitution ; cette dissertation est la plus étendue du volume. H. Jurenka, *Alcmanica* (36-38) : sur les vers 13-21 du parthénée d'Alkman ; sur toute cette pièce, voir maintenant Diels dans l'*Hermes*, XXXI, 339-374, et sur les vers en question spécialement 345-346. A. Scheindler, *Metrische Studien zu Sophokles* (14-27) : sur la synizèze et l'aphérèse dans les trimètres. K. Wotke, *Ueber die Quelle der Kategorienlehre des Aristoteles* (33-35) :

les dix catégories ont été tirées exclusivement des cinq modes de la pensée mentionnés dans le Sophiste de Platon. S. MEKLER, *Zu Diotogenes Eklogismos* (199-201). C. von HOLZINGER, *Bemerkungen zu Lycophron* (89-92) : sur les vers 652, 815 et 786, 993, 1333 et principalement sur les questions topographiques qui s'y rattachent. R. WEISHÄUPL, *Zu den Quellen der Anthologia Palatina* (184-188) : en étudiant les pièces de Méléagre VII 406-529, 646-665, 707-740, on voit qu'elles sont groupées d'après les sujets. L. STERNBACH, *Adnotatiuncula Babriana* (197-198). C. BURKHARD, *Scholia uerbis Nemesii adiecta e codice Dresdensi* (84-88) : publication intégrale de ces scolies qui contiennent des gloses, des passages parallèles et des définitions. Fr. HANNA, *Textkritische Bemerkungen zu Spaneas* (93-96). — Littérature latine. H. SCHENKL, *Scenisches zu Plautus* (104-108) : observations très justes sur le rapport du mètre employé avec le rôle et le caractère du personnage, auxquelles on peut comparer celles de M. Pichon dans la *Revue de philologie* XVII (1893), 132, sur l'emploi des mètres lyriques d'Horace. W. WEINBERGER, *Der lateinische Choliamb* (117-120). Ad. M. A. SCHMIDT, *Zum Sprachgebrauch des L. Coelius Antipater* (205-208) : dépouillement des fragments publiés par Peter. A. POLASCHEK, *Caesariana* (224-226) : discute, à propos de l'édition Meusel, la question des interpolations, celles des lacunes, et les cas où la tradition fournit pour le même passage l'indicatif et le subjonctif (voir B. G. 6, 22, 3). E. LOEWY, *Vergil und die Laokoongruppe* (44-49). S. SPITZER, *Zu den stilischen Kunstmitteln des Horaz* (121-124) : Horace cherche à varier le plus possible les épithètes d'ornement, de manière à ne pas répéter la même, non seulement dans la même pièce, mais aussi dans l'ensemble de ses odes. J. GOLLING, *Zu Sallust und Livius* (202-204) : Sall., Cat. 22, 1 sq.; Liv., 1, 21, 1; 21, 8, 9. R. BITSCHOFSKY, *Zu Livius* (229-230) : 1, 9, 5; 2, 17, 3; 21, 62, 10. J. HAUER, *Fragment einer Ovid-Handschrift* (227-228) : deux feuillets rognés provenant d'un manuscrit des Tristes du XIIIe siècle, aujourd'hui à l'abbaye bénédictine de Kremsmünster; sans valeur indépendante pour l'établissement du texte. I. HILBERG, *Beobachtungen über die prosodischen Functionen inlautender muta cum liquida bei Ovid* (172-176) : la syllabe est brève dans des cas déterminés par la forme du mot, son espèce, et sa place dans le vers. F. ZŒCHBAUER, *Eine dunkle Stelle in der Germania des Tacitus* (241-246) : sur le commencement du chap. 30. R. C. KUKULA, *Zur Kritik des jüngeren Plinius* (247-250) : 2, 17, 13 sqq.; 5, 6, 16 sq. C. ZIWSA, *Des Caesius Bassus Bruchstück « de metris »* (251-256) : nouvelles preuves, tirées principalement de la langue et du style, que le fragment est bien de Caesius Bassius et non pas d'Atilius Fortunatianus. E. HAULER, *Frontonianum* (263-269) : nouvelle lecture de la p. 251 du palimpseste (Naber, 205-206). J. M. STOWASSER, *Kleinigkeiten aus Porphyrio* (125-128) : défend les formes *eludificare, iaiunosus, bussus* (ac. plur., βύσσους), *Persida* (nomin.), etc. H. St. SEDLMAYER, *Das zweite Buch von Hilarius de trinitate im Wiener Papyrus* (177-180) : c'est un des plus précieux manuscrits que nous possédions; la souscription « Dulcitius Aquini legebam » est originale et provient d'un ami connu de saint Augustin; la recension du deuxième livre est très différente de celle que donnent les autres manuscrits; de plus, nous avons à la fin un fragment d'un traité de saint Hilaire contre les Ariens, que l'on ne connaissait pas. P. KNŒLL, *Zu den Confessiones des Augustinus* (137-141) : l'archétype était abîmé et devenu en plus d'un passage d'une lecture douteuse, de là des corrections nécessaires à 1, 14, 23; 18, 29; 2, 2, 2; 8, 2, 3; 9, 8, 18; il faut écrire *Manicheus* (sans *ae*) dans saint Augustin (ceci est principalement fondé sur l'étymologie donnée par Augustin, *In Faustum*, 19, 22; mais saint Augustin a bien pu donner une étymologie par à peu près et cette étymologie conduire ensuite les premiers éditeurs et

recenseurs de ses écrits à adopter *manicheus;* le raisonnement n'est donc pas absolument indiscutable). F. Klein, *Textkritische Beitræge zu « St Augustini collatio cum Maximino, Arianorum episcopo »* (160-162) : les éditions présentent un texte où la langue de Maximinus ne se distingue presque pas de celle de saint Augustin; il en est autrement quand on remonte aux meilleurs et aux plus anciens manuscrits. J. Zycha, *Standpunkt der Textkritik bei Augustinus* (163-166) : discussion avec l'un des nombreux critiques des éditions publiées par M. Zycha. Fr. Weihrich, *Balanus, Ein Beitrag zur Kritik Augustinischer Bibelcitate* (167-171): dans Isaïe, 2, 13, Augustin lisait : « super omnem arborem balani Basan ». S. Reiter, *Eine unedirte Schrift des Pelagius* (134-136) : ce traité avait été déjà signalé par M. Duchesne dans le ms. 70 d'Orléans (*Bul. cr.* 1884, 96; *Rev. q. hist.*, 36, 369). F. Weigel, *Die Quaestiones Vergilianae des Aemilius Asper im Palimpsest der Pariser Nationalbibliothek* (129-133) : complément à la lecture donnée de ce fragment par M. Chatelain, *Rev. de phil.*, 10 (1886), 87. V. Lekusch, *Zur Verstechnik des Elegikers Maximianus* (257-262) : statistiques portant sur la nature des pieds, les césures, la répartition et la place des mots, les synalèphes, différents détails de prosodie. L. M. Hartmann, *Abercius und Cyriacus* (142-144) : rapports entre les deux légendes. J. Huemer, *Unverstandene Stellen in Freculf's Chronicon* (39-43) : l'auteur de cette chronique était fort savant, mais ignorait le grec. — Histoire de la philologie. R. Beer, *Eine Handschriftenschenkung aus dem Jahre 1443* (270-274) : publication de l'acte par lequel Jean de Raguse fit don au couvent des dominicains de Bâle de son importante collection de manuscrits, d'après une copie presque contemporaine. Th. Gottlieb, *Ein unbekannter Brief Locher's an Celtis* (275-278) : lettre du 30 juin 1501 d'après une copie conservée dans le ms. de Vienne 15021; dans le ms. 3448, qui contient les lettres de Celtes, on trouve un tableau des personnages qui devaient jouer ses œuvres. A. Baran, *Aristides in dramatischer Bearbeitung* (236-240) : pièce jouée en 1691 au collège des jésuites de Krems. A. Th. Christ, *Lessing's Fabel « Jupiter und Apollo » und ihr Vorbild* (181-183) le sens et la portée de la fable n'ont pas été bien compris par Lessing. — Le volume est accompagné d'un portrait en héliogravure de M. von Hartel et le titre présente une vignette d'après Conze, *Die attischen Grabreliefs*, n° 622, pl. CXXI. — L.

— Il est bien tard pour signaler le recueil des derniers travaux et articles de feu Henry Nettleship : *Lectures and Essays* by Henry Nettleship; second series edited by F. Haverfield. With portrait and memoir. Oxford, at the Clarendon press, 1895, xliii-269 pp. in-8. Prix : 7 sh. 6. Le seul morceau inédit est une excellente notice sur Madvig, à l'origine leçon publique donnée il y a dix ans. Parmi les autres articles, les uns sont bien connus déjà des latinistes ; les autres qui trahissent les préoccupations intimes de N. et nous font connaître ses idées générales, ont paru dans des recueils spéciaux : *The original form of the Roman satura* (publié à part en 1878); *Literary criticism in Latin antiquity* (*Journal of philology*, 1890) ; *The historical development of classical Latin prose* (*ib.*, 1886); *Life and poems of Juvenal* (*ib.*, 1888); *The study of Latin grammar among the Romans in the first century A. D.* (*ib.*, 1886); *On the present relations between classical research and classical education in England* (imprimé dans un recueil de mélanges de divers auteurs en 1876); *The moral influence of literature* (publié en 1890 avec la conférence suivante); *Classical education in the past and at present*; *Authority in the sphere of conduct and intellect* (*International Journal of ethics*, 1892) ; *The relations between natural science and literature* (publié avec des conférences d'autres auteurs en 1886). Une bibliographie de tous les travaux de Nettleship termine le

volume avec un excellent index. Enfin, tout le monde lira avec intérêt et sympathie la notice que la femme du défunt lui a consacrée. — P. L.

— M. F. Knoke, d'Osnabrück, s'occupe depuis de longues années de reconstituer en détail l'histoire et les péripéties des luttes de Rome contre les Germains à l'époque d'Auguste. Il affirme qu'il a trouvé au sud-ouest d'Osnabrück l'endroit précis où succombèrent les légions de Varus. Dans un opuscule récent, intitulé *Das Varus Lager im Habichtswalde*, il expose une nouvelle découverte faite par lui. Cette fois, il pense avoir fixé, sans contestation possible, l'emplacement du dernier campement des soldats romains dans la forêt de Teutoburg, du *semirutum vallum*, à l'abri duquel les débris de l'armée romaine tentèrent une résistance désespérée (Tacite, *Annales* I, 61). M. Knoke a en effet reconnu, en pleine forêt, les traces d'un camp, entouré d'un fossé, derrière lequel s'élevait un talus; les détails multiples, décrits par l'auteur avec une grande précision, semblent bien prouver qu'il s'agit là d'une œuvre romaine, non pas de quelque poste destiné à durer, mais d'un campement provisoire. Après avoir exposé sa découverte, M. Knoke s'efforce de démontrer, en se référant à ses études antérieures, que là, et là seulement, et non pas autre part, a dû s'accomplir le dernier acte du drame sanglant dont le souvenir arrachait à Auguste l'exclamation bien connue. La démonstration de M. Knoke n'a pas convaincu tout le monde. Des critiques fort vives, des objections nombreuses lui ont été adressées, en particulier par M. A. Riese dans le *Literarisches Centralblatt*. M. Knoke a répondu, très vivement aussi. Nous ne saurions prendre parti dans ce débat. Il est naturel que les savants allemands se passionnent sur un tel sujet et prétendent chacun, à l'exclusion de tous les autres, avoir trouvé la solution de ce problème. Quant à nous, il nous semble que c'est là une question d'un intérêt très secondaire. L'opuscule de M. Knoke est bien composé; ses arguments paraissent sérieux; il est donc possible qu'il ait raison. Toutefois, il est dangereux pour un érudit de conclure en ces termes : « Des savants plus expérimentés pourront rectifier mes résultats sur quelques points de détail; mais, d'une façon générale et en principe, le problème de l'emplacement du champ de bataille de Teutoburg est désormais résolu sans contestation possible (*in der Hauptsache wird die Frage der Lage des Teutoburger Schlachtfeldes sicherlich erledigt sein*). » Et d'autre part, est-elle bien à sa place, dans l'œuvre d'un érudit sérieux, la note suivante, par laquelle se termine la réplique de M. Knoke à M. Riese : « Quant aux objections qui ont été faites dans la presse à mes conclusions, j'ai réfuté toutes celles qui sont venues à ma connaissance, dans des répliques adressées sur-le-champ aux rédactions des journaux. J'affirme qu'il n'a pas été produit, dans ces attaques, un seul argument qui pût affaiblir en quoi que ce soit mon récit de la bataille de Teutobourg (*Ich stelle dabei fest, dass in allen diesen Befehdungen auch nicht* EIN *Beweis hervorgetreten ist, der meine Darlegungen über den Verlauf der Teutoburger Schlacht* IRGENDWIE ENTKRÆFTEN *kœnnte!*). » A notre humble avis, ce n'est pas là le langage d'un vrai savant. — J. Toutain.

— L'auteur de *Jewish life in the Middle Ages* (Londres, Macmillan, 1896, xxvii-451 p.), M. Israel Abrahams, n'a prétendu écrire qu'un livre de vulgarisation ; mais il a consulté et les sources juives (dont il donne la liste) et la littérature plus moderne et profane de son sujet (il a tort, p. xxi, de prendre Bédarrides pour un écrivain chrétien), si bien que ce volume acquiert la valeur d'une œuvre originale et de première main. Le titre semble, à première vue, paradoxal. L'histoire des juifs ne se laisse pas scander comme celle des sociétés chrétiennes : pour quelques groupes juifs, ceux de Russie et d'Orient, le moyen âge dure encore, cependant la Révolution française a sonné pour les uns et les autres l'heure de l'émancipation. De cette revue de toute la

vie juive dans la synagogue, dans la famille, dans les relations avec les Gentils, racontée en une série de chapitres vivants, se dégage surtout le rôle social des Juifs, qui furent courtiers d'idées comme de denrées, et ne restèrent étrangers à aucun des mouvements qui agitèrent leurs contemporains. Un autre fait à signaler, c'est qu'avec une plasticité merveilleuse les Juifs s'adaptèrent aux milieux divers où le sort les avait placés, de sorte que malgré eux et malgré les autres surtout ils furent naturalisés et nationalisés : les juifs de France furent à la fois juifs et français. C'est là un argument dont les coreligionnaires de l'auteur ne sauraient trop se prévaloir, car il est fondé sur la vérité historique et sur l'intérêt des choses. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mai 1897.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de condoléances adressée par l'Académie Royale de Belgique aux secrétaires perpétuels des cinq classes de l'Institut, à l'occasion de la mort du duc d'Aumale, qui comptait parmi ses associés.

M. Senart présente un spécimen d'un manuscrit en caractères Kharoshthî rapporté des environs du Khotan par la mission Dutreuil de Rhins. Aucun manuscrit écrit en cet alphabet n'était encore connu; seules, des inscriptions, découvertes dans le N.-O. de l'Inde, et dont aucune ne semble postérieure au IIIe s. p. C., l'avaient fait connaître. L'examen sommaire auquel M. Senart a soumis les fragments conservés lui a permis d'y voir des morceaux d'une recension du Dhammapada ; elle est conçue dans un prâcrit voisin du pâli, mais offre avec la version singhalaise des différences considérables. Rien jusqu'à nouvel ordre ne paraît indiquer que le ms. soit sensiblement plus récent que les inscriptions. Ce serait, s'il en était ainsi, de beaucoup le ms. indien le plus ancien qui ait été signalé.

Sur le rapport lu par M. Maspero, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, le prix est décerné à M. Chavannes, professeur au Collège de France, pour les deux premiers volumes de sa traduction de Se-Ma-Tsien.

Sur le rapport lu par M. Müntz, au nom de la commission du prix Brunet, ce prix est partagé entre MM. Claudin, pour ses recherches sur les *Origines de l'imprimerie à Poitiers, Limoges et Bordeaux*, 1.500 fr. ; Emile Legrand, pour sa *Bibliographie hellénique* (XVIIe et XVIIIe siècles), 1.500 fr.; H. Monceaux, pour son ouvrage sur *les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et typographes du XVe siècle*, 1.000 fr.

M. Barth communique un estampage et une photographie de l'inscription récemment découverte par le Dr Führer sur la colonne érigée par le roi Açoka au parc de Lambini près de Kapilavasta, à l'endroit où la tradition fait naître le Buddha. Il en donne la transcription et la traduction.

M. Boissier donne lecture d'une note de M. Philippe Fabia, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, sur le gentilice de Tigellin, préfet du palais sous Néron. Quoique les mss. de Tacite, d'accord avec Probus, commentateur de Juvénal, l'appellent « Ofonius », il est appelé, depuis Juste Lipse et sur la foi des mss. de Dion Cassius, « Sofonius ». Or il eût fallu au contraire corriger la leçon de Dion par celle de Tacite. M. Fabia fait remarquer que, tandis qu'il n'y a nulle trace d'une « gens Sofonia » dans les inscriptions, elles font connaître au moins deux représentants de la « gens Ofonia ».

M. E. Pottier annonce que M. Pharmakowsky vient de publier dans les *Mémoires de la Société impériale de Saint-Pétersbourg* un nouveau fragment de fresque trouvée sur l'Acropole de Mycènes. C'est le bras d'un personnage tenant un bouton de fleur dans sa main fermée; mais l'exécution en est si parfaite qu'elle peut être comparée aux meilleurs dessins de l'âge classique et qu'elle modifie les idées reçues sur l'imperfection des figures humaines dans les peintures de cette haute antiquité. Les procédés techniques rappellent à la fois l'Egypte et l'Assyrie. Le nouveau document présente donc, comme les autres monuments de Mycènes, le mélange d'influences orientales et d'éléments originaux qui rend si difficile à démêler l'origine vraie de l'art mycénien — MM. Perrot, Heuzey et Dieulafoy présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 mai — 1897

Riant, L'Église de Bethléem. — Lavoix, Monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. — Euripide, Oreste, p. Wedd. — D'Amico, Le siège d'Agrigente. — Pedroli, Le royaume de Pergame. — Kirner, Les procès des Scipion. — Grasso, Études d'histoire et de topographie antique, II. — Ruggiero, Les colonies romaines. — Calvus, p. Plessis. — Le Blant, Inscriptions de pierres gravées. — Clédat, Le théâtre au moyen âge. — Scartazzini, Encyclopédie dantesque. — Mott, L'amour dans la poésie de Dante et avant Dante. — Perrens, Les libertins en France au xvii° siècle. — M. Wolf, L'éducation nationale. — Preux, La loi du Vinodol. — *Bulletin* : Ruville, La politique impériale de la diète de Ratisbonne. — Académie des inscriptions.

Etudes sur l'Histoire de l'Église de Bethléem, par le comte Riant, membre de l'Institut. — Tome Ier, Gênes, 1889; in-8 pp. xiv-258; — Tome II, publié d'après les notes de l'auteur par Ch. Kohler; Paris, 1896; in-8 pp. II-156.

I. — L'Église de Bethléem est, de toutes les églises latines fondées en Orient à la suite des croisades, celle dont l'histoire offre le plus d'intérêt, car elle se poursuit jusqu'à nos jours; elle est mieux documentée qu'aucune autre et, par suite, mieux connue des érudits qui s'appliquent aux études palestiniennes. M. Riant, qui avait consacré sa fortune et son talent à ranimer, encourager et faciliter chez nous ces études, fut amené à s'occuper de l'histoire de l'Église de Bethléem par plusieurs articles publiés en Italie sur cette matière. — Dans le premier volume, il examine la théorie nouvelle de MM. Fazio et Rossi, prétendant que la ville de Varazze fut au xiie et au xiiie siècle la résidence des évêques et du chapitre de Bethléem. Il passe en revue les sources de leur travail, résume l'histoire de l'Église de Bethléem, nous donne une chronologie détaillée des évêques de ce siège du xiie au xive siècle, et montre par quantité d'arguments que les documents les plus authentiques sont en contradiction avec les assertions des historiens de Varraze. L'histoire du chapitre bethléemitain le conduit aux mêmes conclusions. Les pièces justificatives sont réunies dans les appendices [1].

1. Ces appendices renferment : Tableau des séries épiscopales de Bethléem-Ascalon; — Liste des vicaires-généraux des év. de Bethléem pour l'Italie au xive s. — Liste

II. — Les recherches patientes et laborieuses de M. Riant sur ce point particulier de l'histoire de l'Église de Bethléem et la découverte de documents peu connus ou inédits l'avaient conduit à examiner bien d'autres questions qu'il réservait pour un second volume qui devait comprendre « outre plusieurs monographies relatives à des personnages ou à des faits mal connus de l'histoire de Bethléem, une bibliographie assez complète pour permettre à d'autres de refaire de fond en comble cette histoire ». Ce second fascicule a été publié après la mort de l'auteur par M. Ch. Kohler, qui avait déjà collaboré — et, qu'il me permette cette indiscrétion, dans une très large mesure, — au premier volume. Il comprend neuf monographies relatives à divers évêques [1], cinq dissertations sur des points particuliers [2], un chapitre très curieux de critique littéraire habilement conduite sur la source de l'*Histoire de l'évêché de Bethléem*, de M. Chevalier-Lagenisssière (ouvrage qui ne serait qu'un plagiat), et enfin une bibliographie qui n'occupe pas moins de 40 pages. — On voit qu'il y a dans ces deux volumes d'abondantes ressources pour quiconque s'intéresse à la palestinologie, et d'autant plus faciles à utiliser que chaque volume est terminé par une excellente table alphabétique très complète.

J.-B. Chabot.

Henri Lavoix. **Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale. Égypte et Syrie.** Paris, Imprimerie nationale, 1896. In-4, 562 pp. X planches.

Ce troisième volume de la série a été, ainsi que nous le dit M. Babelon dant l'Avant-Propos, commencé par M. Lavoix, revu et terminé, après la mort du savant numismatiste, par M. P. Casanova, auquel nous devons plus spécialement le classement des monnaies frappées par les sultans mamlouks et la rédaction des tables. Il est à regretter que la partie descriptive ne soit point précédée d'une Introduction : une vue d'ensemble du monnayage égyptien eût été intéressante autant qu'utile. — Le classement repose sur ce principe, fondamental en numismatique

des prévôts bethléemitains de l'église de s. Ambroise de Varazze, aux XIII-XIV[e] s. — Inventaires des pièces qui établissent les rapports de l'Eglise de Bethléem avec sa possession de Varazze et avec l'église de Savone (64 documents ; une vingtaine des plus importants, dont quelques-uns inédits, sont donnés in-extenso). — Carte provisoire des dépendances de l'Eglise de Bethléem en Italie aux XII-XV[e] s.

1. Ascétin ou Ancelin I[er]. — Raoul I[er]. — Rainerio. — Godefrido de' Prefetti de Vico. — Gaillard ou Gallard d'Ossau. — Hugues de Tours (Ugo de Curcis). — Vulfran d'Abbeville. — Jo de Genence. — Jean IV. — Raimond de la Rochaz

2. Perte par l'Église de Bethléem de sa possession de Varazze. — Les Hieronymites et les Bethléemites, moines latins à Bethléem avant la 1[re] croisade. — Les évêques d'Alskallon. — Archevêques et évêques non latins (grecs et arméniens)de Bethléem et d'Ascalon. — Sceaux des évêques de Bethléem-Ascalon.

musulmane et pourtant trop souvent méconnu, qu'on ne doit attribuer à un prince que les monnaies qui portent son nom, la *sekkah* (inscription du nom sur les monnaies) étant un attribut essentiel de la souveraineté. Les pièces cataloguées appartiennent aux dynasties (Thoulounides, Ikhshidites, Fathimites, Ayyoubites, Mamlouks Bahrites et Mamlouks Bordjites), qui se sont succédé en Égypte depuis la conquête de ce pays par Ahmed ibn Thouloun (868 A. D.) jusqu'à celle des Turcs sous Sélim (1516 A. D.). La plupart de ces pièces émanent d'ateliers égyptiens ou syriens; d'autres ont été frappées en Ifriqya (ateliers fathimites de Kairouan, Mahdiyah, etc.), en Sicile (sous les Fathimites), en Mésopotamie ou dans le Yémen (Branches ayyoubites); le sous-titre: *Égypte et Syrie* ne répond donc pas exactement au contenu du volume, puisque celui-ci renferme des monnaies frappées ailleurs que dans ces deux pays; il y manque d'autre part celles des petites dynasties locales de Syrie, qui seront classées au tome IV. — Les tables sont nombreuses et très complètes: après la table des matières, celle des années inscrites sur les monnaies, importante au point de vue historique; index des villes où existaient des ateliers monétaires; index des noms propres et des titres; table des formules religieuses, table de formules diverses; enfin un index des ornements et un index des représentations figurées, que M. P. C a dressés avec le plus grand soin; ils sont des plus intéressants et d'une réelle utilité pour l'étude de l'art ornemental arabe.

A. R. v. G.

The Orestes of Euripides edited with introduction, notes and metrical appendix by N. Wedd. Cambridge, University Press, 1895; xxxvii-215 p. (*Pitt Press Series*).

Ce qu'il y a de mieux dans cette édition sont l'introduction et les notes. M. Wedd esquisse le plan de la pièce, examine la question de savoir si *Oreste* a tenu la place d'un drame satirique (il se prononce pour l'affirmative, ce qui est fort discutable), et expose la manière dont Euripide a envisagé et traité la légende; tout cela est dit simplement et comme il convient. Les notes sont abondantes, souvent instructives, grâce à de nombreuses comparaisons, ce qui est, à mon sens, un des meilleurs moyens de faire connaître la littérature à des élèves. L'appendice métrique ne sera utile qu'à ceux qui seront assez avancés pour le comprendre; sa simplicité n'est qu'apparente. Le texte pourrait être meilleur; M. W. nous dit que la base en est celui de Kirchhoff, et en effet il s'en écarte fort peu; mais il aurait pu, il aurait dû tenir plus de compte de ce qui s'est fait depuis. Pour ne donner qu'un exemple, on lit au vers 1535 Πυλάδην, dans des trochaïques; si M. W. n'admet pas la lecture φίλον de M. Weil, il devait au moins dire en note que Πυλάδην est

contraire au mètre. D'ailleurs M. W. a négligé un grand nombre d'excellentes lectures de Kirchhoff, qui se trouvent principalement dans son annotation, et qui ont été depuis admises par les éditeurs, comme meilleures à tous égards; de sorte que, le plus souvent, M. Wedd préfère la Vulgate, sans signaler que Kirchhoff a lu ou voulu lire différemment [1].

My.

Dott. Salvatore Sajeva D'Amiço, **Sull' assedio di Akragas** del 406 a. C. Girgenti, Montes, 1896, 35 pp. in-12.

Il regno di Pergamo. Studi e richerche del Dott. Uberto Pedroli. Torino, Loescher, 1896. 68 pp. in-8.

G. Kirner. **A proposito dei processi degli Scipioni** (Estratto dalla *Rassegna di Antichità Classica*, I, 1896, p. 199-214).

Dott. Gabriele Grasso, **Studi di Storia antica e di topografia storica** fascicolo II. Ariano, Tip. Appulo-Irpino, 1896, xxv, et 83 pp. in-8°.

Ettore de Ruggiero, **Le colonie dei Romani**. Spoleto, Tip. dell' Umbria, 1897, 130 pp. in-12.

La petite brochure de M. d'Amico est une discussion, très documentée et munie d'une ample bibliographie, sur la valeur des témoignages concernant le siège d'Agrigente par les Carthaginois — enquête qui tourne à l'avantage de Diodore — et sur une question de topographie qui, à en juger par le nombre des opinions discutées, n'intéresse pas seulement les habitants de Girgenti. Où étaient installés les 40,000 Ibères et Libyens qui, au dire de Diodore (XIII, 85), avaient leur camp à part? A l'O. sur la colline de Monserrato (jadis *Toros*), ou à l'E. sur le Sperone et San Pietro? C'est presque une bataille entre archéologues : Siefert, Schubring, contre Grote, Freeman, Meltzer et Holm. M. d'Amico adjuge la victoire au camp oriental, au nom du « sens commun, de la logique de la stratégie, etc. », arguments qui lui permettent de parler haut et ferme « sans immodestie ».

Disons qu'une petite carte aurait été de grande utilité dans la circonstance.

La publication des inscriptions de Pergame (*Altert. von Pergamon*, VIII) fait sentir la nécessité et donne les moyens de retoucher sur bien des points l'histoire du petit royaume des Attalides. M. Pedroli a voulu coordonner les résultats acquis, résoudre les questions controversées, enfin, nous donner une exquisse fixant l'état de la science à la date de juin 1896. Il a su être bref et clair, éviter l'étalage d'érudition et prendre parti quand il le fallait. En ce qui concerne la période correspondant au règne si agité et si mal connu des Séleucides Séleu-

---

1. Ainsi λέγεις σύ (173) est encore attribué à Électre : Kirchhoff a bien vu que ces mots appartiennent au chœur; 700 ὅταν; K. a substitué ἄν; 776 τιμωρῶν, K. τιμωρῶν γ'; 1300 ἐπίκουρον, K. ἐπίκουρος; 1653 ἐφ' ἧς et en note « les meilleurs mss. lisent ἐφ' ᾗ », ce qui est rétabli avec raison par K., etc.

cus II et Antiochus Hiérax, M. P. suit la chronologie de M. Beloch, écartant comme lui les hypothèses de Niebuhr et faisant un triage judicieux entre les batailles livrées aux Gaulois seuls et aux Gaulois mercenaires d'Antiochus Hiérax [1]. Hypothèse aussi le système de M. Thraemer sur les *Nicephoria*, soi-disant pentaétériques et soi-disant instituées en 238. M. P. oppose aux opinions aventureuses des textes précis, dont il s'attache à ne pas dépasser le sens, et ce n'est pas un médiocre service rendu au lecteur. Est-ce à dire qu'il ait raison contre M. Radet, dont il conteste les vues sur l'itinéraire suivi par Attale Ier dans sa campagne contre Achæus? M. Pedroli exprime ses doutes avec ménagement, sans instituer de discussion en règle, et nous pouvons laisser la question en suspens.

En somme, cet opuscule se lit avec plaisir et profit.

L'article de M. Kirner porte sur les *Studi romani* de C. Pascal, dont j'ai rendu compte ici même (*Revue Critique*, 1896, nº 30). Il suffit de le signaler : critiquer des critiques serait engendrer le mouvement perpétuel.

Dans l'Introduction mise en tête de ce fascicule, M. Grasso maintient les conclusions de précédents mémoires : à savoir, que *l'oppidulum* dont Horace n'a pas pu faire entrer le nom dans un hexamètre (*quod versu dicere non est. Sat.*, I, 5, 87), était *Herdoniae*, et non pas *Asculum;* que *Aquilonia* doit être placée à Macchiagòdena, et *Cominium* à Cerreto, dans la province de Bénévent ; que la *Via Aurelia Aeclanensis* se dirigeait sur *Aequum Tuticum*, et non sur *Herdoniae*.

Les trois sujets nouveaux sur lesquels s'exerce la critique de M. Grasso, sont :

1º Un passage de Frontin (*Strateg.* II, 11, 4) où les meilleurs manuscrits donnent la leçon : *Antipater, conspecto priore neciorum exercitu*, transformée par les divers copistes et éditeurs en *Peloponnesiorum, Nestiorum, Paropamisiorum,* etc. M. G. pense que la correction *Perrhaeborum* peut « satisfaire à toutes les exigences topographiques, historiques, paléographiques » ;

2º Un texte plus obscur encore d'Ammien Marcellin, où il est dit que Trajan avait l'habitude de donner sa parole d'honneur dans les termes suivants : *Sic in provinciarum speciem redactam videam Daciam : sic pontibus Histrum et Aufidum superem* (Amm. Marc. XXIV, 3, 9). La leçon *Aufidum*, tirée du cod. Vatic. 1873, a été remplacée par *Euphratem* dans l'édition de Gardthausen. Cette correction, généralement acceptée, ne satisfait pas M. Grasso, qui ne veut pas laisser déposséder l'Apulie de la place qu'elle tenait, suivant lui, dans les pensées du glorieux empereur. Il pense qu'il s'agit d'un pont construit sur l'Aufide près de Canosa pour livrer passage à

1. A corriger (p. 22) une faute d'impression : 220 mis pour 229 a. Chr., et (p. 27) 338 pour 238 a Chr. : ailleurs (p. 42), Liv. XXXV, 42 pour XXXVI, 42.

la *Via Trajana*, allant de Bénévent à Brundisium, pont qui existe encore et porte le nom de Trajan, tandis que le pont sur l'Euphrate n'a jamais été ni construit, ni peut-être même projeté (cf. Dio Cass., LXVIII, 28). M. G. défend sa thèse avec beaucoup d'énergie et d'érudition : mais on a peine à croire qu'un pont sur l'Ofanto ait été une œuvre mise par Trajan au nombre de ses plus chers souhaits ou de ses titres de gloire;

3° Les « Nouvelles observations sur la partie samnitico-apulienne de la Table de Peutinger » (p. 33-78), avec carte, entrent dans des détails qu'il n'est pas facile de résumer, et les conclusions sont disséminées un peu partout. M. G. veut prouver que le tronçon de route indiqué sur la Table de Peutinger comme allant de *Sepinum* vers l'Apennin se dirigeait sur *Aequum Tuticum*, faisant ainsi communiquer par la voie la plus courte le centre du Samnium avec l'Apulie. Il étudie encore, comme très importante pour l'histoire des faits et gestes d'Hannibal durant l'hiver de 217 a. Chr., la route qui mène de *Bovianum* à *Teanum Apulum*. Cette voie transversale était nécessaire pour relier les deux routes qui couraient parallèlement, l'une le long de la côte, l'autre à l'intérieur. La Table de Peutinger l'indique; mais on ne sait quel parcours lui attribuer, et notamment où placer la station *Geronum VIII*. En s'aidant de Polybe (III, 100) et de T. Live, (XXII 23), qui mentionnent la prise de *Gereonium* par Hannibal, M. G. arrive à un emplacement qui porte encore le nom de *Gerono*, *Girone* ou *Gerone*, à deux milles de Casacalenda.

On conçoit que je me renferme ici dans le rôle de rapporteur : les questions qu'agite M. Grasso, après Kiepert, Mommsen et E. Desjardins, ne sont pas de celles sur lesquelles on puisse se faire une opinion au pied levé.

Le petit volume de M. de Ruggiero est un tirage à part de l'article *Colonia* du *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane*. Petit volume, mais grand article, serré, substantiel, exposé complet du droit colonial, inventaire sans lacunes de toutes les colonies romaines ou latines d'Italie (p. 98-130), des colonies *immunes* ou *juris italici* dans les provinces (p. 91-94), le tout de première main, d'après les textes et les monuments, indiqués par d'abondantes références. L'éloge du *Dizionario* n'est plus à faire, et l'on sait que le savant directeur de cette utile publication est, au milieu de ses collaborateurs, *primus inter pares*.

A. Bouché-Leclercq.

———

Calvus, édition complète des fragments et des témoignages; étude biographique et littéraire par F. Plessis, maître de conférences à l'École normale supérieure; avec un essai sur la polémique de Cicéron et des attiques, par J. Poirot, élève de l'École normale supérieure. Klincksieck, 1896. 106 p. in-12.

Petit livre qui n'est pas sans mérite, mais qui pourra laisser une déception aux lecteurs, s'ils trouvent qu'il contient moins encore que ne le ferait attendre son format, et qu'en somme il est vraiment trop « attique », dans le mauvais sens du mot.

M. Plessis a repris, en la complétant et en la corrigeant, l'étude qu'il avait publiée il y a dix ans; les exagérations du premier essai ont ici disparu ou sont atténuées. M. Poirot nous redonne (était-ce nécessaire?) un historique de la polémique de Cicéron.

Je n'attache pas une telle importance à toutes les querelles de détail qu'on pourrait faire aux deux auteurs[1]. La principale critique est celle-ci : ces deux études contiennent-elles dans le tour, dans les détails donnés, la part d'originalité qui seule peut justifier de tels essais de renouvellement? Je dois avouer en toute sincérité que je ne l'ai pas vue. Il est possible, après tout, que je n'aie pas su la voir.

E. Thomas.

---

1. Pour la clarté des renvois, comment n'avoir pas rangé en une seule série les fragments si peu nombreux de Calvus, au lieu de subdiviser les témoignages en deux séries (vers, prose) et les fragments en deux séries dont l'une (fragments en prose) est encore subdivisée (fragments oratoires et fragments divers)? Pourquoi consacrer deux pages (p. 57 et 58) à discuter un rapprochement malheureux de M. Couat (« Calvus, ce Pascal païen? ») Pourquoi appeler les poèmes de Catulle des *pièces* (p. 27) : Tite-Live *un municipal* (p. 79)? Que veut dire (p. 54, à propos de l'école attique) : « je ne dis rien *de la méconnaissance des valeurs* ». On lit p. 5, en haut : « il ne *serait* pas impossible que ce fragment ...*vienne*..., »; et p. 3 : « C'est sans doute *ce pourquoi* Calvus l'attaque ». La phrase de la page 55 en haut rappelle les périodes à la Patin. — L'opinion d'Atticus sur Macer et les historiens est opposée à celle de Cicéron (p. 46 et s.); mais nous ne connaissons le sentiment d'Atticus que par une objection et par un conseil que Cicéron met dans la bouche d'Atticus; et ce n'est là peut-être qu'une fiction du dialogue. — M. Pl. est bien venu à se plaindre (p. 56, fin de la première n.) « qu'on tire en général des conclusions beaucoup trop précises d'expressions purement littéraires ». Il doit en savoir quelque chose. Comment faire une étude volontairement optimiste sur Calvus sans répéter indéfiniment le mot de la comédie : « Il y *avait* un beau vers »? Nous en avons si peu que forcément ils sont tous beaux. — Un travail comme celui-ci, qui n'a guère chance d'être bientôt refait, devrait renvoyer, si brièvement qu'on voudra, aux travaux importants. Je n'ai pas compris qu'à côté du témoignage des scolies de Berne (p. 40 au bas), il n'y eût pas un renvoi à la page suggestive de M. Unger (Philol., XLVIII [89] p. 557). Notez qu'à cause de son Valgius, M. Unger était sur le sujet une autorité de premier ordre. — Faux renvois : p. 39, xxxii, lire V, 3, 5 et au même endroit supprimer la virgule entre *Lentulum* et *Gaetulicum*. — La ponctuation manque souvent et la méthode d'impression est irrégulière, surtout aux premières pages. — Fautes d'impression : p. 28, viii, licencia; p. 81 en haut, le prénom d'Asellus est Titus et non Lucius; p. 75, n. b. : schol. (et non *scol.*); p. 38 au bas, xxxi : le nom de Pompeius Saturninus est à mettre entre simples parenthèses au lieu de crochets.

Le Blant (Edm.) **750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues.** Paris, Imprimerie nationale, 1896, in-4 (Extrait du t. XXXVI (1re p.) des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Comme tous les travaux que les chercheurs doivent à l'érudition de M. Le Blant, ce Corpus n'a vu le jour qu'après de longues et persévérantes recherches, alors seulement qu'on ne pouvait guère espérer y joindre beaucoup d'autres découvertes. Dans une courte introduction, le savant épigraphiste nous explique l'intérêt qu'il a trouvé à cette étude, les limites dans lesquelles il a voulu se circonscrire, puis nous dit entre quelles époques extrêmes il croit devoir placer les formules qu'il reproduit : car ce ne sont pas de simples inscriptions. Bien que nombre d'entre elles portent des noms de personnages, la plupart ont un caractère magique, que d'ailleurs nous ont révélé les auteurs de l'Antiquité. Mais M. Le B. sent qu'il y a là autre chose que les livres de Pline, et tous les traités publiés jusqu'au *Nouveau Voyage en Italie* de Misson (1703) : il a beau citer les nombreux *Lapidaires* que j'ai publiés ou réédités dans le *Rôle des pierres gravées du Moyen Age*, il est convaincu que c'est du côté de l'École Alexandrine qu'il faut chercher la source du formulaire que M. Cagnat disait dernièrement à l'Académie (2 avril), à propos d'un diptyque magique, certainement devoir exister quelque part. Son érudition ne le trompait pas : et lorsque bientôt paraîtront les *Cyranides*, texte alexandrin, mais assurément d'origine orientale, on trouvera là réponse à bien des interrogations qu'il est actuellement impossible de résoudre. Les formules s'expliqueront et en même temps on verra la transformation *abracadabrante* — c'est ici le mot technique — de choses incompréhensibles en choses simples : tel ce *dromadaire avec les cheveux épars*, remplaçant dans une description de pierre gravée, l'*Andromeda cum crinibus sparsis*, du texte primitif.

Le volume de M. Le B. se divise en salutations, en souhaits, devises amoureuses, amulettes, inscriptions chrétiennes, noms propres. Forcément les divisions empiéteraient les unes sur les autres, si ce n'était essentiellement un livre d'épigraphie : la table des matières en est la meilleure preuve. Mais si, personnellement, nous examinons le travail à un autre point de vue, il le faut séparer en trois chapitres : formules d'inscriptions, sujets représentés, nature des pierres. Les trois sections se tiennent étroitement; et elles nous donnent alors des solutions qui sortent peut-être du cadre de M. Le B., mais qui, je crois, sont de nature à mettre encore plus en évidence son importance scientifique. Elles présentent sous un jour nouveau l'intérêt tout particulier de ces petites pastilles d'argile, *cretae* ou *cretulae* exposées à la devanture des graveurs sur pierres, pour arrêter l'amateur et l'aider dans son choix : malheureusement nous ignorons sur quelles pierres elles étaient gravées. C'est ainsi que sans la connaissance de la vertu du jaspe, il était impossible de comprendre l'amulette du Cabinet des médailles reproduite par M. Schlumberger dans *Un empereur byzantin*, p. 155, représentant une

tête de Christ sur jaspe, entourée de ce vers : « Sortilegii vires et fluxum tollo cruoris ». Ici, il en serait de même de l'Esculape (723). Alors que M. Le B. croit voir dans le mot ΣΩCA un nom propre, je penserais bien plutôt lire ΣΩZE, sauve-moi [1], et j'ai, pour m'aider de son autorité, le fameux camée d'Esculape, du trésor de Saint-Albans, consigné et dessiné dans l'inventaire de 1258, qui dit précisément : « Mulieribus enim parituris efficax confert patrocinium. »

Il y aurait longuement à s'arrêter sur les intailles qui portent des signes du zodiaque, des représentations de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, gravées sur les pierres qui leur sont particulièrement attribuées, mais je ne veux que signaler dans l'Antiquité comme au Moyen Age, l'influence des petits monuments. Un quadrige (702), dont le similaire a été publié par M. Schlumberger avec des déformations que les intermédiaires arabes nous ont seuls permis d'identifier, n'est autre chose que le revers d'une médaille, tout comme Salomon terrassant la maladie (219), n'est autre également que le revers d'une médaille de Constantin; j'en ai trouvé bien d'autres encore. Mariette, nous apprend M. Le B. à propos de l'enfant allaité par une biche (278), avait déjà proposé cette solution, de médailles transformées en amulettes, et de nos jours j'ai acheté dans les contreforts du Caucase une très belle médaille grecque attachée, comme amulette précisément, au bonnet d'une Arménienne.

La somme de documents réunis ici pour le plus grand profit des travailleurs est considérable, et les recherches de M. Le Blant sont d'autant plus méritoires que cet infatigable érudit a su découvrir dans des inventaires, dans des manuscrits, inédits au moment où il écrivait ou presque inconnus, la masse de renseignements qu'il nous apporte. Mais son labeur trouvera sa récompense dans les sentiments de reconnaissance que nous devons lui adresser.

F. de Mély.

L. Clédat. **Le Théâtre au Moyen Age.** In-8°, Paris, Lecène et Oudin, 1896.

Sous ce titre : *le Théâtre au Moyen Age*, M. Clédat publie les analyses pures et simples, avec fréquentes citations à l'appui, d'une vingtaine de jeux dramatiques des xiie, xiiie et xive siècles. On ne peut que féliciter M. C. de la façon dont il s'est acquitté de sa tâche : ses analyses sont très fidèles et très nettes, les quelques pièces qu'il nous présente fort bien choisies, ses connaissances en la matière très saines, et ses intentions extrêmement louables. Mais je crains bien que le moyen âge n'ait guère à se féliciter d'un pareil travail.

Une grande littérature n'a pas plus intérêt à divulguer ses premiers

1. Que nous voyons p. 89 : Ἀρθῖμις σῶζε.

bégaiements qu'un grand littérateur à publier ses premiers devoirs de collège. Tout essai d'une verve encore balbutiante est un document d'une valeur inappréciable pour les érudits qui peuvent y discerner les premiers éléments d'une glorieuse évolution future, mais il est fort à craindre que le grand public, moins bien préparé à de si délicates recherches, n'y trouve aucun intérêt et s'en détourne au contraire avec de fâcheuses préventions. Je reconnais bien volontiers qu'il y a beaucoup d'habileté dans la composition de ce *Jeu d'Adam*, — dont Michel-Ange recevra traditionnellement plus tard tout le programme pour les fresques de la chapelle Sixtine — qu'on savoure d'excellentes promesses dans le *Jeu de Saint-Nicolas*, et qu'on rencontre quelques strophes lyriques d'une belle venue (l'invocation à la Vierge dans le *Théophile* de Rutebeuf — dont cependant M. C. n'a pas daigné s'occuper — ; mais je ne puis que déplorer la complète médiocrité de toutes les pièces extraites des *Miracles de la Vierge*. Quand encore on les lit dans le texte même, on peut arriver à y surprendre quelquefois un incident habilement amené ou une tirade convenablement tournée; mais dans une analyse qui écourte les insipides longueurs des incidents secondaires ou dissimule les défauts de construction, je prétends qu'il est impossible de se faire une idée juste de ces poèmes et comme, à défaut d'une valeur littéraire appréciable, ils ne peuvent être lus que par quiconque tient à s'en former une idée juste, je me demande à quoi un pareil travail peut bien servir.

C'est surtout ce titre : *Le Théâtre au moyen âge* que je regrette, car il peut porter le public à croire qu'en fait de théâtre le moyen âge n'a jamais fait mieux.

Or, il a fait mieux mille fois, mais c'est justement pendant l'époque au seuil de laquelle, sans que j'entrevoie bien pour quel motif, M. C. s'arrête. Le moyen âge se prolonge bien au-delà de la première moitié du XIVe siècle, et, dans l'histoire littéraire, dure très visiblement jusqu'à la mort de Louis XI. Que pour la poésie lyrique, la nouvelle, l'histoire, les sciences et la philosophie, une période de transition commence vers le milieu du XIVe siècle, on peut le soutenir avec mille bonnes raisons. Mais il n'en va pas de même pour le théâtre. Les *mystères* du manuscrit de Sainte Geneviève, qui sont du commencement du XVe siècle, restent encore complètement dans le genre des *Miracles de la Vierge*, et le *Mystère d'Orléans*, bien qu'écrit au milieu du XVe siècle, suit toujours fidèlement la poétique théâtrale des jeux qu'analyse M. Clédat.

Mais autour de ces œuvres traditionnelles, tous les éléments dramatiques qu'elles offrent en germe se sont développés en d'autres œuvres, si bien que le XVe siècle est devenu une des trois ou quatre grandes époques de l'histoire du théâtre. Alors apparaissent les plus longs poèmes que l'univers ait encore vus depuis les grandes épopées indiennes — un mystère du Viel-Testament en 49.000 vers, une *Ven-*

geance de Notre Seigneur en 22.000 vers, la *Passion* d'Arnoul Gréban en 34.000 vers, la *Destruction de Troyes* en 30.000 vers, les *Actes des Apôtres* en 61.000 vers. Alors, comme aux plus beaux temps des jeux gymnastiques de l'ancienne Grèce, des villes entières s'émeuvent pendant de longs mois, tandis que tous leurs artisans travaillent aux innombrables machines que nécessite un spectacle devant durer plusieurs jours et que tous leurs lettrés apprennent les rôles d'une action qui comporte quelquefois jusqu'à trois cents personnages. Alors, chaque année, en chaque ville, si petite qu'elle soit, des sociétés badines improvisent et débitent des farces et des soties aux fêtes solennelles ; et ces sociétés sont innombrables : rien qu'à Cambrai on en compte au moins sept, et Laon, quand son *Roi des Braies* convoque ses sujets, voit entrer pendant un jour entier par toutes ses portes grandes ouvertes le flot continu des confréries joyeuses venues de Péronne, de Compiègne, de Reims, de Soissons, de Noyon, de Ham, de Crespy, de Saint-Quentin, de Chauny, et de bien d'autres lieux encore. C'est alors qne le moyen âge a véritablement son théâtre. Grossier, barbare, inhabile et chaotique même tant qu'on voudra, cette littérature dramatique a visiblement enfin conscience de sa voie — que la Renaissance viendra interrompre, hélas ! ne laissant plus un Shakespeare possible qu'à l'Angleterre — et déjà en maint endroit offre des scènes d'une indéniable consistance littéraire. C'est, dans la *Vengeance de Notre Seigneur*, ce dramatique premier acte dont le crescendo de terreur constitue peut-être ce qu'on a encore entendu de plus dramatique depuis les premières scènes d'*Œdipe-roi ;* ce sont, dans la *Passion* de Gréban, le délicieux duo de Joseph et de Marie autour du berceau de Jésus (v. 5044-5153), le divertissement des bergers célébrant la naissance du Christ (v. 4638-4854), le récit que fait Lazare de sa descente aux enfers (v. 15752-15856), la fête des Rameaux (v. 16145-16235), la mort de Judas (v. 21790-22030) : ce sont quelques belles strophes des chœurs de la *Destruction de Troyes ;* ce sont, dans le *Mystère du Viel Testament*, la gracieuse pastorale des bergers de Laban (v. 13396 etc. et 13613, etc.), et quelques tableaux populaires pleins de verve.

Si M. Clédat veut faire connaître au public le *Théâtre au moyen âge*, qu'il le lui montre donc en un second volume : avec celui-ci nous n'en sommes encore qu'aux prolégomènes.

Raoul Rosières.

Dr. G. A. Scartazzini. **Enciclopedia dantesca; dizionario critico e ragionato di quanto concerne la vita e le opere di Dante Alighieri.** 1er vol., A.-L. Milan, Hoepli, 1896; in-8, IX-1169 pp.

Lewis Freeman Mott. **The system of courtly love studied as an introduction to the Vita Nuova of Dante.** Boston et Londres, Ginn, 1896 ; in-8, VI-153 pp.

I. — On ne saurait reprocher à M. Scartazzini de s'endormir ; il se

multiplie au contraire pour répandre de plus en plus et faciliter l'intelligence de l'œuvre et du génie de Dante. Cet érudit, qui depuis tant d'années s'est voué à l'étude du divin poète, est mieux préparé que personne à l'œuvre de vulgarisation qu'il a entreprise de concert avec l'éditeur Hoepli : après les deux éditions en un volume de la Divine Comédie (voir *Rev. crit.* du 26 juin 1893 et du 23 décembre 1895), après le petit manuel dantesque, refondu en 1894 sous le titre de *Dantologia*, voici le premier volume d'une *Encyclopédie dantesque*, dont le titre développé indique clairement le caractère : c'est un dictionnaire, en ce sens que l'ordre suivi est celui de l'alphabet, et que l'on y trouve tous les mots latins, italiens ou provençaux, qui se rencontrent dans les œuvres de Dante ; mais c'est aussi un commentaire des œuvres et de la vie du poète, en ce sens que les difficultés que soulève l'interprétation de certains passages, et les problèmes relatifs à la vie de Dante y sont largement résumés et discutés. Par exemple on trouvera un relevé minutieux de tous les emplois que Dante a faits de mots usuels comme *così*, *con*, *di*, *io*, *fare*, *essere*, etc. ; on lira à l'article *fermo* un résumé de toutes les explications proposées pour le fameux *piè fermo* (*Inf.* I, 30) ; à l'article *donatio* est inséré tout le document apocryphe relatif à la donation de Constantin ; au mot *Beatrice*, M. S. a donné, en près de huit pages, un exposé substantiel des discussions auxquelles donnent lieu la personne et l'allégorie de Béatrice ; sous le mot *Commenti* figure un tableau fort complet de tous les commentaires qu'ont fait naître les œuvres de Dante, du XIVe siècle à nos jours. Le plan sur lequel est conçue cette Encyclopédie est donc à la fois très vaste et très simple, double mérite qui assure à cet ouvrage un bel avenir : il est, croyons-nous, destiné à supplanter tous les dictionnaires similaires aujourd'hui en usage [1].

L'exécution répond-elle à la conception? M. S. est loin de penser que son travail soit parfait. L'étendue même de la tâche qu'il s'est imposée ne lui permettait guère de s'abandonner à une pareille illusion, et les critiques qui signaleront certains défauts de l'Encyclopédie dantesque n'auront certes pas l'intention de diminuer le mérite de son auteur. L'ouvrage est de ceux qui sont destinés à avoir plusieurs éditions; il est donc naturel qu'on pense dès maintenant aux améliorations qui pourront y être apportées. En relevant quelques-uns des côtés faibles de ce grand travail, notre intention est plus modeste ; nous ne croyons pas avoir qualité pour donner des conseils et proposer des corrections ; nous voudrions seulement dire aux lecteurs de la *Revue* ce qu'ils trouveront et ce qu'ils ne trouveront pas dans cette Encyclopédie.

Des trois aspects sous lesquels on peut envisager l'œuvre de M. S. — philologique, explicatif et historique, — le premier est celui qui prête le plus à la critique. M. Scartazzini n'est pas linguiste ; c'est son droit, mais il est fâcheux qu'il paraisse aussi complètement étranger à

1. Le second volume de l'*Enciclopedia dantesca* (M-Z) est annoncé pour 1898.

la méthode et aux principes de la philologie. Il a voulu donner l'étymologie de chaque mot, et il constate que *amor* vient du latin *amor*, *anima* de *anima*, *cantare* de *cantare*, *felice* de *felix*, etc... quitte à rester court quand la chose est moins simple. Il lui arrive de dire que *anzi* vient de *ante*, comme si ce mot et les formes congénères *ains*, *anz* ne supposaient pas nécessairement un dérivé bas-latin de *ante*; même observation pour *lonza* qui ne peut venir directement de *lynx*, pour *ingemmare*, dérivé de *gemma* par une formation absolument distincte de *ingemmescere*. Comment peut-on dire que *enno* soit une forme originale et « régulière » pour *sono*, alors que c'est une forme analogique tirée de *è* sur le modèle de *ha*, *hanno* et *sta*, *stanno*? Comment ne pas voir nettement dans *balía* un substantif dérivé, au moyen du suffixe *-ia*, du radical que l'on retrouve dans *báiulo*, *báilo*, *bália*? Rattacher ce mot à *valeo* est au moins étrange. On voit le défaut; passons.

Il est tout un ordre de renseiguements dont l'importance est grande quand il s'agit de la langue d'un poète, et sur lesqnels le nouveau dictionnaire est absolument muet; ce sont les particularités prosodiques: déplacements de l'accent tonique, valeur des syllabes pouvant donner lieu à la diérèse. *Beatrice* est compté tantôt pour trois, tantôt pour quatre syllabes; *celestiale* tantôt pour quatre, tantôt pour cinq; la question de la diérèse se complique de celle de la place de l'accent pour des mots comme *geometra*, *etiope*, etc. Sans entrer dans de longs détails sur ce genre de questions, M. S. n'aurait-il pu indiquer sous quelles formes Dante a employé ces mots? Il n'est pas jusqu'à la distinction entre les différents sens d'un mot qui ne prête à la critique. Nous n'en citerons qu'un exemple: le huitième sens indiqué pour l'adjectif *fiso* est le sens adverbial: *guardar fiso*; et le troisième est celui que prend cet adjectif avec les verbes *guardare*, *mirare*, etc.; les citations indiquées sous ce § 3 conviendraient donc tout aussi bien au § 8, et réciproquement!

L'encyclopédie de M. S. profitera peu, on le voit, à la connaissance de la langue de Dante, sur laquelle un travail d'ensemble est encore attendu; elle aura seulement l'avantage de faciliter les recherches, à la condition que l'on contrôle toujours les renvois, afin de s'assurer qu'ils correspondent bien au sens et à l'emploi pour lesquels ils sont indiqués.

Le commentaire explicatif et historique est infiniment plus utile. Il reproduit, bien entendu, à peu près tout ce que M. S. avait déjà mis dans ses diverses éditions de la D. Comédie et dans sa Dantologia. Toutefois il y a apporté de sensibles améliorations, et on lui saura gré d'avoir enfin atténué ou même fait entièrement disparaître certaines opinions trop absolues, et surtout certaines appréciations qui nous faisaient dire naguère que le goût de M.S. n'était pas, à beaucoup près, aussi sûr que sa science. Cette fâcheuse impression tend à s'effacer de plus en plus.

Nous laissons aux revues spéciales le soin de remédier aux lacunes de la bibliographie donnée par l'auteur sur chaque question; on ne peut

lui demander d'être absolument complet; toutefois on s'attendrait à le trouver plus au courant[1]. N'est-il pas étrange, par exemple, que M. S., qui cite sur saint François les études de Chavin, de Malan, de C. Hase, de Renan, etc., omette le livre de M. P. Sabatier, qui a fait pourtant un certain bruit il y a trois ans? — Mais c'est le point sur lequel il sera le plus facile de compléter l'Encyclopédie dantesque, en vue d'une nouvelle et, souhaitons-le, prochaine édition.

II. — La dissertation présentée par M. Lewis Freeman Mott à l'Université de Columbia, pour l'obtention du grade de docteur en philosophie, est un intéressant chapitre de littérature dantesque : l'auteur retrace l'histoire du sentiment qui a inspiré les poètes provençaux, français et italiens jusqu'à Dante, ce qu'il appelle, dans un style dépourvu de grâces, « le système d'amour employé par Dante dans la *Vita Nuova* ». Il a bien su tirer parti des ouvrages de Diez, Mahn, Bartsch, G. Paris, P. Meyer, Jeanroy, Langlois, Carducci, Gaspary, auxquels il a fait de larges emprunts : il a cité et surtout traduit, fort correctement d'ailleurs, de nombreux fragments de nos vieux poètes romans; il a enfin caractérisé très sagement l'œuvre lyrique de Dante, et bien indiqué la place de la *Vita Nuova* dans le développement de la pensée du poète. Tout cela n'est pas très original ; mais il faut savoir gré à M. Mott de n'avoir pas essayé d'être révolutionnaire dans un sujet aussi connu.

Henri HAUVETTE.

F.-T. PERRENS. **Les Libertins en France au XVIIe siècle.** in-8°, Paris, L. Chailley, 1896.

N'est pas croyant qui veut. Même aux époques de foi ardente il se trouve toujours dans les foules des esprits indifférents qui professent les dogmes enseignés sans se donner la peine d'y croire et des esprits positifs qui ne peuvent réussir à s'en persuader. Les uns et les autres pratiquent sans la moindre objection tous les devoirs religieux que la bienséance sociale leur impose, mais parfois aussi leur scepticisme naturel peut s'enhardir jusqu'aux railleries irrévérentieuses, quand l'autorité spirituelle se relâche, ou s'exaspérer jusqu'aux rebellions hérétiques quand l'oppression religieuse devient trop lourde.

Le XVIe siècle s'était fait hérétique et avait combattu. Mais, au XVIIe siècle, l'Église ayant vaincu le protestantisme et ne tenant plus fixés que sur lui ses milliers d'yeux, les incroyants, se sentant moins surveillés, reprirent leur insouciance et se complurent à la trahir de temps en temps par de discrètes railleries. — Il y avait là un état intellectuel très curieux à observer d'un peu près : M. Perrens a voulu

---

1. On trouvera déjà cinq grandes pages d'additions importantes proposées par M. R. Renier dans le *Giorn. storico della lett. ital.*, XXIX, p. 148 et suiv.

s'en faire l'historien et s'est acquitté de cette tâche avec autant d'érudition que de bon sens philosophique et d'esprit.

C'est plaisir que de lire son livre. Comptez d'abord — puisque les documents font défaut pour étudier la libre pensée dans le populaire — qu'il ne nous mène qu'en excellente société de grands seigneurs, de belles dames, de prélats très lettrés, d'abbés de cour, de poètes, de philosophes, et que ce XVII[e] siècle est une de ces époques privilégiées où il semble que tout le monde ait de l'esprit. Quantité de jolies silhouettes bien originales vont défiler devant nous, étudiées avec toutes les ressources de l'érudition par un écrivain très expert en fait d'enquêtes historiques, et si fins seront leurs propos irrévérents, leur boutades impies et les gaies anecdotes dont ils se sont faits les héros, que ce simple livre d'histoire sérieuse pourra être savouré comme une sorte d'anthologie du XVII[e] siècle en gaîté.

Mais lorsqu'après avoir lu cet agréable volume nous cherchons à en résumer la substance, quelques objections nous viennent à l'esprit et nous finissons par ne plus être très certains que l'auteur nous ait donné là, comme il a l'air d'en être convaincu, l'histoire de la libre pensée au XVII[e] siècle.

1° Suffit-il équitablement d'un bon mot pour damner un homme? Si oui, le livre de M. F. pourrait être bien plus gros, car il n'est dévot en belle humeur qui ne profère parfois quelque plaisanterie répréhensible Si non, sa liste des libertins du XVII[e] siècle est beaucoup trop longue, car innombrables sont les grands seigneurs et les littérateurs — fort orthodoxes à tous autres égards—qu'il a enrôlés parmi les libres penseurs pour un simple propos inconsidéré tenu entre bons amis après boire.

2° Tous ces bons mots sont-ils bien authentiques? J'en doute d'autant plus que la plupart sont empruntés à Tallemant des Réaux. Or, la fantaisie m'a pris, il y a deux ou trois ans, d'éditer une *historiette* de Tallemant des Réaux en l'annotant phrase par phrase et j'en suis arrivé à cette conclusion que la grande majorité des bons mots qu'il prête si généreusement à ses héros avaient déjà été dits bien antérieurement— quelquefois même chez les Grecs et les Romains, — par d'autres personnages. Voici, par exemple, à la page 113 du livre de M. Perrens, une répartie que je voudrais bien, pour cause de décence, ne pas rapporter ici, mais que l'on reconnaîtra aisément à ses derniers mots « c'est le ragoût ». Or M. P. l'attribue à Boisrobert sur la foi de Tallemant ; mais il se trouve justement que Tallemant, avant de la donner comme étant de Boisrobert, l'a déjà donnée comme étant de Vauquelin des Yveteaux (v. l'*historiette* dudit). Il est bien évident qu'ils n'ont pu l'imaginer l'un et l'autre sous la même forme, et tout porte à croire dès lors qu'ils la tiennent d'un troisième personnage ou qu'ils ne l'ont dite ni l'un ni l'autre.

Si ces deux objections sont fondées, on peut penser que le livre de M. Perrens, comme *Histoire des Libertins*, gagnerait beaucoup à être accourci. Mais :

3° Ces seigneurs, ces grandes dames, ces prélats, ces abbés et ces philosophes dont s'occupe presque exclusivement M. P., constituent-ils à eux seuls toute l'armée des libres penseurs du XVII[e] siècle, et, malgré le silence des documents, l'érudition ne pourrait-elle pas, en dirigeant quelques-uns de ses plus vifs rayons Rœntgen à travers les grands mouvements politiques et sociaux, apercevoir encore bien des courants d'incrédulité dans les foules et même parmi les dévots qui, en ce temps de religiosité officielle, étaient peut-être plus nombreux qu'on ne pense à dire comme l'un d'eux : « Je ne crois ni en Dieu ni en Diable, mais je me ferais tuer pour la religion ? »

4° Est-ce que l'histoire de la libre pensée au XVII[e] siècle tiendrait tout entière dans les joyeuses conversations de quelques beaux esprits ? Cela n'est guère croyable, à considérer l'impétuosité que le scepticisme va prendre dès les premières années du XVIII[e] siècle : ses sources peuvent être cachées mais assurément elles doivent être fort multiples pour produire ensuite un tel torrent. Peut-être faudrait-il les chercher plutôt dans l'immense rébellion, sourde mais générale, qui s'affirme alors de toutes parts contre la papauté et ses dogmes. On les trouvera, bien plus certainement sans doute que parmi les bons mots des esprits forts, dans la turbulence accrue des protestants sous Louis XIII (histoire qui, à ma connaissance, n'a jamais été bien indiquée que par Buckle) ; dans la diffusion du doute méthodique de Descartes envahissant la théologie elle-même et s'élargissant jusqu'au quasi-athéisme de Spinoza; dans la lutte intrépide des jansénistes contre les décisions papales ; dans la revendication de l'épiscopat français en faveur des libertés de l'Église gallicane, dans l'esprit de libre examen qui commence à la lecture de la Bible française de Lemaistre de Sacy pour aboutir à l'exégèse hardie de Richard Simon.

Et, d'après ces dernières objections, on pourrait conclure que, comme histoire de la libre pensée au XVII[e] siècle, le livre de M. Perrens devrait être considérablement augmenté.

Raoul Rosières.

Maurice Wolf. **L'Education nationale. Le problème de l'éducation moderne et l'Université.** Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de IX-203 p.

M. Maurice Wolf a entrepris de poser quelques principes généraux et quelques règles fondamentales qui, d'après lui, doivent diriger l'éducation dans notre démocratie moderne. Il a consacré à cette tâche un volume intéressant, clair, enthousiaste, parfois éloquent [1]. Son œuvre se

1. Peut-être devrait-il se défier d'une tendance à allonger sa phrase et à la surcharger d'incidentes. Voyez par exemple p. 2 et 5.

divise en deux parties distinctes quoique fondues : une partie historique où il dégage les idées maîtresses de ceux qu'il désigne comme nos grands éducateurs; une partie dogmatique où, faisant la critique des opinions qui lui sont adverses, il nous expose les siennes.

La partie historique a de réelles qualités de clarté et de précision. M. W. ne s'est pas attardé à des analyses longues et nombreuses. Il a choisi un petit nombre d'écrivains et s'est efforcé d'en donner la substance, en laissant de côté tout ce qui n'était pas essentiel. Il a certainement eu raison et je le loue de n'avoir pas sacrifié dans cet exposé au souci du détail, du pittoresque ou de la « couleur locale » des idées chez chaque écrivain. Il y a cependant quelques réserves à faire. D'abord, ce choix est-il toujours heureux? Duclos et la Chalotais doivent-ils figurer parmi nos grands éducateurs? l'un fut un moraliste peu original et l'autre un parlementaire honnête et étroit. D'autre part, il me semble que M. W. se laisse parfois un peu éblouir par l'admiration très naturelle qu'il éprouve pour ses modèles. Il a fort bien fait de mettre en lumière le nom de Fénelon, injustement éclipsé par Bossuet depuis quelques années. Mais je crains que son portrait de Rousseau ne nous donne du personnage plutôt l'idée qu'en conçoivent ses enthousiastes, que celle qui résulte d'une étude attentive et impartiale de sa vie et de tous ses écrits.

C'est une double erreur que de prétendre (p. 55) que Rousseau a le premier exprimé des doléances contre la monarchie et proclamé sa déchéance inévitable : les doléances du curé Mercier sont autrement violentes; et d'autre part chaque fois que Rousseau a été obligé de donner un avis pratique, il s'est montré infiniment conservateur. Il était, c'est lui-même qui le dit, « l'homme du monde qui porte un plus vrai respect aux lois et aux institutions nationales et qui a le plus d'aversion pour les révolutions » Il appelait son projet pour la Corse une utopie; et son projet pour la Pologne une chimère; — sans doute il a prédit la Révolution (p. 57), mais d'Argenson l'avait prédite avant lui, peut-être d'une manière plus curieuse; — la lettre à M. de Lastic est fort éloquente (p. 58); elle est même superbe; mais le fait de l'avoir écrite pour un pot de beurre, reçu probablement par méprise, frise le grotesque; — ne voir dans Rousseau qu'un « homme sensible et doux » (p. 59) est inexact; il était trop sensible pour être doux; — p. 60 : si, Rousseau a volé; sinon dans l'occasion désignée par M. W., au moins en deux autres; — p. 61 : si, Rousseau a fait, à sa manière, la cour aux grands; — p. 62 : la théorie du contrat social date du XVI[e] siècle; Rousseau l'a admirablement développée et systématisée, mais il n'a pas été « le théoricien de la république »; — p. 72 : je reste sceptique sur les leçons de choses de l'*Émile*.

Je contredirais encore volontiers M. W. sur d'autres points. Mais cela ne veut nullement dire que son étude sur Rousseau soit sans valeur. Elle nous prouve admirablement, par ses défauts mêmes, l'influence

prodigieuse que Rousseau a exercée et exerce encore. Il a fait siennes un grand nombre d'idées déjà émises, en a ajouté de nouvelles, et les a enchaînées avec génie. L'éclat de son œuvre a été tel qu'on a oublié ses devanciers, ses tares, ses contradictions, ses restrictions, et que, sinon de propos délibéré, au moins par la manière dont son influence s'est exercée, il a été le précurseur de la Révolution. Son action a été souvent mauvaise ou insupportable. Mais elle a souvent été bonne ; et quand elle s'exerce comme sur M. W., elle est excellente.

J'aime beaucoup en effet la partie dogmatique de son livre. Elle est sérieuse, enthousiaste, optimiste et vraie au fond : il y a beaucoup de choses justes dans ce reproche qu'il fait à notre démocratie de dédaigner l'éducation pour l'instruction, et dans les critiques qu'il formule contre nos procédés actuels. Peut-être s'exagère-t-il un peu le pouvoir et la facilité de l'éducation publique. Après tout, peut-être la seule éducation véritable est celle que chacun se donne à soi-même entre dix huit et vingt-deux ans. Je sais de cruelles déceptions qu'ont eues bien des jeunes éducateurs partis en guerre avec de beaux enthousiasmes, et peu à peu obligés de se rabaisser eux-mêmes au rôle d'instituteurs. Donner des notions précises n'est pas à dédaigner ; et je me méfie de la science exagérément éducatrice et moralisatrice. Ce que dit M. W. de sa conception de l'histoire n'est pas sans nous donner quelque inquiétude. Je crois pourtant, somme toute et à tout prendre, qu'il y a des réformes à faire dans le sens qu'il indique : ce ne sont pas ses intentions seulement qui sont bonnes; c'est l'action qu'il aura qui sera bienfaisante sur ses lecteurs. Ils seront certainement nombreux. Car son livre fait penser, discuter et contredire. Ce qui est le signe d'une œuvre vivante et de valeur.

André Lichtenberger.

Jules Preux. **La Loi du Vinodol**, traduite et annotée. Paris, Laroze, 1897, in-8. p. 3 fr. 50.

Cet opuscule, extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit* français et étranger, est le début d'un jeune slavisant qui parait vouloir se consacrer à l'étude jusqu'ici peu pratiquée en France, de l'ancien droit slave. Les monuments de ce droit sont fort nombreux en Russie, en Pologne, en Serbie, en Croatie. La plupart sont rédigés en latin ; beaucoup en slavon. Ils ont été réunis en une sorte de corpus par Hermenegild Jireczek dans l'ouvrage *Svod zakonuv slovanskych* (Prague, 1888), et étudiés dans leurs traits généraux par M. Dareste : *Études d'histoire du droit* (Paris, 1889). Ils ont en outre été l'objet, dans les différents pays slaves, d'une infinité d'éditions, de monographies et de commentaires. Le document auquel M. Preux s'est attaqué appartient au XIIIe siècle et était rédigé en ancien croate. M. P. est parfaitement au cou-

rant de tous les travaux dont son texte a été l'objet dans ces dernières années ; il l'a interprété et commenté avec une véritable piété. Je laisse aux juristes le soin d'expliquer ce que la loi du Vinodol peut apporter d'intéressant à leur science. Ce que je puis attester, c'est la compétence et la parfaite conscieuce de son interprète. J'ai le plaisir de l'avoir pour élève depuis plusieurs années, et je sais quelle ardeur il apporte à ses études. Je suis particulièrement heureux de le voir rendre justice à « la prodigieuse activité scientifique de l'Académie d'Agram, activité trop longtemps méconnue en France dans les milieux qui auraient eu le devoir d'en être le mieux informés ». Je n'ai que deux ou trois observations de détail à présenter à M. Preux : p. 6, la Revue *Kolo* où notre document a été publié pour la première fois ne doit pas être traduit par *la Roue*, mais plutôt par *la Ronde*. Le *Kolo* est la danse nationale des Serbes et des Croates. A propos de la famille Frankopan ou Frangipani (p. 2 du commentaire), il eût peut-être été intéressant de signaler le volume publié en 1873 par l'Académie d'Agram. De même à propos des legs ou fondations pour l'âme (zadusu), il eût été bon de mentionner le mot zadusbina, qui désigne en serbe moderne les fondations pieuses, et le mot zadusie, qui se rencontre dans le lexique paleo-serbe de Danicié.

L. LEGER.

BULLETIN

— La politique de la maison de Habsbourg après le traité de Westphalie a été sévèrement qualifiée par la plupart des historiens, par ceux de l'école prussienne surtout (Droysen, Erdmannsdœrffer) qui l'ont accusée de placer l'intérêt dynastique et catholique au-dessus de l'intérêt allemand. M. von RUVILLE revise ce jugement. Son plaidoyer (*Die Kaiserliche Politik auf dem Regensburger Reichstag, 1653-1654*. Berlin, Guttentag, 1896, 124 p.), minutieux et documenté sur les pièces des archives de Vienne, montre la cour de Vienne travaillant à la paix, à l'unité, à la grandeur de l'Allemagne ; Ferdinand III, malgré son égoïsme autrichien et son intolérance religieuse, a été un bon empereur allemand, identifiant sa cause à celle de l'Empire. Il est certain qu'en regard des princes ne poursuivant que leurs satisfactions particulières ou particularistes, pensionnés par l'étranger, les souverains autrichiens ont le sentiment plus net et plus haut de la patrie allemande. Néanmoins, ce fut un bonheur pour l'Allemagne que la question constitutionnelle n'ait pas été tranchée au Congrès de Westphalie et qu'elle ait été remise à la Diète, car en cette assemblée, foyer de petites intrigues et pétaudière, c'est-à-dire véritable parlement, l'idée nationale s'est élaborée. Cette idée n'a trouvé, s'il faut en croire M. von Ruville, sa réalisation que dans la constitution du nouvel empire germanique. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mai 1897.

Sur le rapport présenté par M. Deloche, au nom de la commission du prix Allier d'Hauteroche (numismatique), ce prix est décerné à M. Adrien Blanchet, pour ses deux volumes intitulés : *Les Monnaies grecques* et *Les Monnaies romaines*.

Sur le rapport présenté par M. Ph. Berger, au nom de la commission du prix Saintour, ce prix est décerné à M. Casanova, pour son étude sur la *Citadelle du Caire*. En outre, la commission accorde, à titre de récompense extraordinaire, une somme de 1,000 fr. à M. Kirste pour l'ensemble de ses travaux relatifs à l'Unadiganasutra de Nemachandra, et une somme de 500 fr. à M. Moïse Schwab pour son Dictionnaire de l'angélologie juive d'après les mss. conservés à la Bibliothèque nationale.

La commission des Antiquités de la France décerne les récompenses suivantes : 1re médaille (1,500 fr.), M. Beautemps-Beaupré, pour son ouvrage intitulé : *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au* XVIe *siècle*; 2e médaille (1,000 fr.), M. P.-M. Perret pour son *Histoire des relations de la France avec Venise du* XIIIe *siècle à l'avènement de Charles VIII*; 3e médaille (500 fr.), M. R. Merlet, pour son ouvrage intitulé *La Chronique de Nantes*. En outre, la commission a décidé de demander à M. le Ministre de l'Instruction publique de disposer d'une quatrième médaille (500 fr.) en faveur de M. Lemoine, pour sa *Chronique de Richard Lescot, religieux de Saint-Denis*. — Les mentions honorables sont distribuées ainsi qu'il suit : 1re mention, M. A. Rigault, *Le procès de Guichard, évêque de Troyes*; 2e mention, M. Jules Chevallier, *Essai historique sur l'église et la ville de Die*; 3e mention, M. Henri Gross, *Gallia judaica, Dictionnaire géographique de la France d'après les sources rabbiniques*; 4e mention, M. E. Laurain, *Essai sur les présidiaux*; 5e mention, MM. L. De Santi et A. Vidal, *Deux livres de raison*; 6e mention, M. H. Malo, *Renaud de Dammartin et la coalition de Bouvines* (manuscrit).

M. Maspero donne lecture du rapport de la commission du prix Bordin, qui a décidé d'accorder ce prix à M. l'abbé Chabot pour ses deux ouvrages intitulés : *Histoire de Mar Jabalaha III* et *Chronique attribuée à Denys de Tell-Mahré*.

M. Perrot, au nom de la commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, propose de désigner, pour la médaille d'or annuellement décernée par la Société centrale des architectes français, M. Graillot, ancien membre de l'École de Rome.

M. Müntz présente les photographies d'une suite de tapisseries qui lui a été signalée par M. Collignon et qui se trouve depuis près d'un siècle dans la famille de M. le général Bézard. Cette tenture, représentant l'histoire de Diane, a été tissée en 1610, mais reproduit des cartons au moins d'un demi-siècle plus anciens, se rattachant à l'école de Fontainebleau. On y retrouve la paraphrase littérale des Métamorphoses d'Ovide, dont les moindres épisodes sont interprétés (sauf pour les costumes, qui sont du XVIe s.) avec la plus grande exactitude. Enfin, les cartons originaux de l'histoire de Diane ont été commandés par Diane de Poitiers, comme le prouvent le chiffre de la favorite d'Henri II et des emblèmes dont la signification n'est pas douteuse. On connaît aujourd'hui trois suites de tapisseries exécutées pour Diane de Poitiers et consacrées toutes trois à la glorification de la déesse sous le patronage de laquelle la duchesse de Valentinois s'était placée : quatre pièces qui ont fait retour au château d'Anet; une pièce de la collection de M. Maurice Kann; enfin les six pièces appartenant à M. le général Bézard. Diane de Poitiers a sans doute tracé elle-même aux peintres le canevas des compositions; elle possédait, dans sa bibliothèque d'Anet, un manuscrit de la traduction française des Métamorphoses.

M. Marquet de Vasselot, attaché au musée de Versailles, fait une communication sur le trésor de l'abbaye de Roncevaux (Navarre espagnole). Il signale d'abord un coffret arabe en argent doré, du XIIe siècle; la couverture de l'Évangéliaire sur lequel les rois de Navarre prêtaient serment lors de leur sacre (XIIIe siècle) ; un coffret en argent du XVIe siècle, décoré de fragments provenant d'un monument antérieur; une statuette de la Vierge, en bois recouvert d'argent, du XIVe siècle; une croix en argent doré, du XVIe siècle. Puis il étudie en détail deux pièces très importantes : la Vierge de Roncevaux, une des œuvres les plus intéressantes de l'orfèvrerie toulousaine à la fin du XIIIe siècle, et un reliquaire en argent, de la fin du XIVe siècle, qui est orné de 51 compartiments en émail translucide. Ces deux derniers objets peuvent être comptés parmi les pièces d'orfèvrerie les plus remarquables du moyen âge.

M. Devéria communique un travail où il examine les estampages de treize inscriptions chinoises, provenant de la mission de MM. Dutreil de Rhins et Grenard dans la haute Asie. Six inscriptions bouddhistes consacrées à la mémoire de prêtres ou religieux morts entre 663 et 856 montrent les Chinois commençant seulement à employer, en 672, la forme d'écriture inventée plus de trois siècles auparavant par Wang Hi-tchi, écriture aujourd'hui adoptée par la typographie chinoise. M. Devéria donne la traduction in extenso d'une inscription datée de 137 p. C., provenant de Barkoul et relatant une victoire remportée par les Chinois sur les Huns commandés par le prince Hou-gen. Il cite à cette occasion les textes d'un recueil de 1083 inscriptions chinoises annotées, composé en 1815 sous le titre de *Kin-chi-tsoei pien*, et dans lequel cette inscription de Barkoul est reproduite avec des commentaires dont il est donné lecture.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 7 juin — 1897

Crowley et Neubauer, Texte hébreu de l'Ecclésiaste. — Heisterbergk, Le tirage au sort des fonctionnaires. — Keller, Les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques. — Catalogue de la bibliothèque du baron Pichon. — A. Régnier, Lexique de la langue de Retz. — D'Arbois de Jubainville, Deux manières d'écrire l'histoire. — Beoethy, Histoire de la littérature hongroise. — Endroedi, Trésor poétique de la littérature hongroise. — Ferenczi, Vie de Petœfi.

The original hebrew of a portion of **Ecclesiasticus** (XXXIX, 15 to XLIX, 11) together with the early versions and an english translation followed by the quotations from Ben Sira in rabbinical literature edited by A. E. Cowley and Ad. Neubauer with two facsimiles. Oxford, Clarendon press, in-4, 1897, p. xlvii et 41; prix 10 shillings et 6 pence.

L'importance de la découverte d'une partie (dix chapitres) du texte hébreu de l'Ecclésiastique n'est plus à signaler. La question qui se posait au moment où cette découverte fut faite, si les fragments hébreux représentaient l'original ou une version hébraïque postérieure, est résolue avec évidence par la publication de ces fragments ; c'est, sans l'ombre d'un doute, une notable portion de l'œuvre même de Jésus, fils de Sirach, que nous possédons.

La publication, confiée à deux savants que leur compétence notoire désignait, renferme non seulement le texte hébreu annoté et traduit, mais aussi tous les éléments nécessaires pour l'étude des fragments découverts. Les deux versions qui procèdent directement de l'hébreu (la Septante, faite par le petit-fils de l'auteur en 132 avant notre ère, et la version syriaque, dont l'existence au milieu du ive siècle après J.-C. est établie par les citations des homélies d'Aphraate) sont reproduites dans les parties correspondantes au texte hébreu retrouvé. Les éditeurs ont ajouté l'ancienne version latine et les proverbes de Ben Sirach conservés dans les Talmuds et les livres rabbiniques. Un glossaire renferme les mots hébreux qui ne se rencontrent pas dans l'Ancien Testament ou qui ne se trouvent pas dans les passages cités dans les fragments. On a ainsi sous la main tous les matériaux nécessaires pour un commentaire complet du texte hébreu et de ses versions.

Ce commentaire reste à faire; il était en dehors de la tâche des éditeurs; il ne peut non plus rentrer dans le cadre d'un compte rendu. Nous pourrions nous arrêter ici, mais nous devons signaler en quelques mots le principal intérêt de ce commentaire.

Comme les éditeurs le remarquent dans leur préface, ces fragments de l'Ecclésiastique sont écrits dans un hébreu classique légèrement teinté d'aramaïsme. La date de la composition du livre est connue à quelques années près, puisque le petit-fils de l'auteur le traduisit en grec en 132 avant notre ère. Comparés, sous le rapport du style, avec les livres bibliques dont la date est douteuse, comme l'Ecclésiaste, Job, le Cantique des Cantiques et les Chroniques, ces fragments fourniront d'utiles indices sur l'époque de la rédaction de ces livres.

Pour la critique des versions grecque et syriaque, les fragments ne sont pas moins précieux. Grâce à eux, il est facile de reconnaître quelle est celle des deux versions qui donne la bonne leçon quand il y a divergence. Les fragments sont, il est vrai, d'une époque relativement moderne, de la fin du xie s. au plus tôt, suivant le jugement des éditeurs; pendant le cours de treize siècles le texte hébreu a souffert de la négligence des copistes ou a été altéré par leurs corrections maladroites; mais la concordance de l'hébreu avec une version forme un criterium certain. Un exemple expliquera notre pensée : XXXIX, 29, en lisant dans l'hébreu avec les éditeurs *râ 'âb w^{e} déber* = Sept. λιμὸς καὶ θάνατος, il devient évident que le syriaque *Kîfê d^{e} mautô* est une faute pour *Kafnô w^{e} mautô* « la famine et la mort (ou la peste) »; XL, 1, l'hébreu *'ôl* « joug » = Sept. ζυγός a été lu *'oul* « enfant » par le traducteur syriaque qui a rendu ce mot par *genso* « race, postérité ». En sens inverse, XL, 11, le grec ἀπὸ ὑδάτων εἰς θάλασσαν ἀνακάμπτει doit être corrigé, d'après l'hébreu et le syriaque, ainsi : « ce qui vient d'en haut retournera en haut ». Le rapprochement des versions fera saisir, d'un autre côté, les altérations de l'hébreu. Enfin, le commentaire devra expliquer la raison des nombreuses lacunes du syriaque.

On sera reconnaissant aux savants éditeurs non seulement de leur excellente publication, mais aussi de leur empressement à livrer au public le plus tôt possible ces importants fragments.

R. D.

B. Heisterbergk, **Die Bestellung der Beamten durch das Los** (Berliner Studien f. klass. Philol. und Archæol. XVI 5 [Berlin, Calvary. 1896]), 119 p. in-8.

La découverte de l'Ἀθηναίων Πολιτεία d'Aristote a tranché plus d'une controverse; en revanche, elle en a soulevé d'autres, et les débats sur l'authenticité de cet opuscule, sur le triage des interpolations, ayant rendu courage aux vaincus de la première heure, on a vu reparaître des

hypothèses qu'on avait cru définitivement condamnées. M. Heisterbergk, voulant étudier à fond une question dans laquelle l'autorité d'Aristote n'est plus acceptée sans conteste, n'a pu se dispenser de prendre parti. Il tient pour l'authenticité du chapitre IV (législation de Dracon) qu'il considère comme une retouche, mais une retouche faite par Aristote mieux informé; si bien que, en cas de contradiction, une assertion émise au chapitre IV doit prévaloir sur toute autre rencontrée dans le reste de l'ouvrage. Il n'en élimine qu'une glose malencontreuse (κληροῦσθαι δὲ καὶ τὰς ἄλλας ἀρχάς) qui va contre son système.

M. H. affirme donc que le tirage au sort usité au temps de Dracon pour les bouleutes seulement, fut appliqué par Solon aux magistrats, mais après élection préalable de dix candidats par chacune des quatre tribus. Élection et tirage combinés remplacent, pour les archontes, la nomination par l'Aréopage. Les Pisistratides abolissent le tirage au sort, qui les eût empêchés de disposer à leur gré de l'archontat. C'est le régime qui, maintenu par Clisthène, a fait arriver au pouvoir, en temps opportun, Thémistocle et Aristide. En 487/6 a. Chr., on revient au système de Solon, avec cette différence que, les candidats désignés par les dèmes étant en plus grand nombre (M. H. propose de substituer ρ' = 100 à φ' = 500 dans 'Αθην. Πολ. chapitre 22), le rôle de l'élection préalable est amoindri. Une nouvelle réforme, dont on ne saurait fixer la date, supprime l'élection ou désignation préalable et ne laisse plus subsister que le tirage au sort en partie double, dans les dèmes d'abord, puis à Athènes, par le ministère des thesmothètes.

Ce n'est pas pour établir ce cadre sommaire de faits généralement acceptés ni pour découvrir le nom des réformateurs anonymes que M. H. a écrit près de cent pages. Ce qu'il recherche, ce sont les motifs psychologiques qui ont amené les Athéniens à préférer à l'élection le tirage au sort, lequel a été pratiqué avant l'élection et lui a survécu. Était-ce que le sort passait pour une investiture divine, comme le pensait Fustel de Coulanges? Alors on ne s'explique pas la docimasie consécutive, instituée pour réformer, si besoin est, les choix divins; la docimasie portant non sur la capacité, mais sur la qualité et la moralité des candidats, avec la prétention sacrilège de découvrir des tares que les dieux n'auraient pas su voir. Était-ce un moyen de prévenir les brigues électorales? Mais le tirage au sort est un mode d'investiture plus ancien que l'élection et n'a pu être institué pour en corriger les abus. Était-ce une satisfaction donnée à l'instinct démocratique? Mais le tirage au sort n'est pas démocratique par essence : Fustel de Coulanges trouvait même d'excellentes raisons pour soutenir qu'il est plutôt aristocratique. Ce qui est certain, c'est que le tirage au sort restreignit d'abord et supprima ensuite un droit que le peuple aime à exercer, celui de choisir qui lui plaît. La réforme de 487/6 — que l'on croyait jusqu'ici faite par Aristide, dix ans plus tard, et doublée d'une prétendue extension de l'éligibilité à toutes les classes — était en somme un retour vers le passé, une réaction.

Aurait-on voulu prendre des précautions contre les magistrats et leur enlever le prestige que confère l'élection directe ? Mais on se serait plutôt défié des généraux ou stratèges, qui, eux, furent toujours élus, et par le peuple entier. Enfin, n'aurait-on pas visé, en abolissant totalement l'élection, à assurer la représentation des minorités ? Ce put être un résultat obtenu accidentelement, non le but : on ne reconnaissait pas de droit aux minorités.

Il est temps que M. H., après avoir rejeté toutes les solutions connues, nous donne la sienne. Il aboutit à cette formule : que l'on peut considérer la constitution athénienne comme « une dyarchie formée d'éléments démocratiques et hékastocratiques » — autrement dit, et barbarisme à part : qu'elle est née du conflit permanent entre le droit du peuple et le droit de l'individu, le premier représenté par le suffrage, l'autre par le tirage au sort. C'est l' « hékastocratie » qui l'emporte à la fin : le peuple ne peut plus empêcher personne de se porter candidat aux fonctions publiques.

Il y aurait beaucoup à dire là dessus, et l' « hékastocratie », découverte personnelle de M. H., ne paraîtrait plus chose si neuve après discussion : mais c'est assez, et même trop, de philosophie. La dissertation de M. H., judicieuse, documentée, bienveillante dans la polémique, n'a d'autre défaut que d'être prolixe et confuse, en dépit des chapitres qui la scandent. Du moins, elle m'a paru telle, et je n'ai pu l'analyser qu'en la bouleversant de fond en comble.

M. H. a réimprimé en appendice (p. 99-119) une dissertation, parue en 1889 dans le *Philologus*, sur la *provincia* romaine, c'est-à-dire sur le tirage au sort dans le droit public romain. Il soutient, contre l'opinion accréditée par Göttling et Mommsen, que *provincia* désigne toute fonction adjugée par le sort, et celle-là seulement. Sans rejeter la dérivation du verbe hypothétique *pro-vincere*, il préfère la combinaison *pro-vincia* signifiant littéralement « en guise de lot gagné ». Les textes, doucement sollicités, se prêtent à tous les systèmes : celui-ci est inacceptable pour quiconque croit l'autorité des magistrats romains antérieure et supérieure à l'influence exercée en fait par le Sénat. M. Heisterbergk veut que le tirage au sort des compétences ait été imposé dès l'origine par le Sénat, lequel « permettait parfois aux consuls de s'entendre à l'amiable » (p. 114). Sans doute, l'égalité entre collègues devait suggérer aux consuls eux-mêmes l'idée de recourir au sort ; mais cela ne suffit pas à démontrer que ce recours était de droit, et que *pro-vincia*, au sens juridique et précis du mot, est un lot *gagné* au tirage.

A. Bouché-Leclercq.

Die Anfaenge der Reformation und die Ketzerschuhlen. Untersuchungen zur Geschichte der Waldenser beim Beginn der Reformation, von Ludwig Keller. Berlin, Gaertner, 1897, iv, 6 p. in-8. (Vortraege und Aufsatze aus der Comenius-Gesellschaft, iv, 1.2)

Il y a quelques années (16 décembre 1889), nous avons parlé ici des nombreux travaux de M. L. Keller sur les origines de la Réforme et surtout sur les rapports qui peuvent avoir existé entre les promoteurs du mouvement du xvie siècle et les sectes, vaudoises et autres, qui continuaient alors les traditions hérétiques du moyen âge. Nous disions alors que les études du savant archiviste de Munster étaient très suggestives, mais que, sous leur forme absolue, les thèses de M. K. n'avaient pas grande chance d'être admises, et que catholiques fervents et protestants zélés s'uniraient sans doute à une critique impartiale mais prudente pour en repousser les déductions téméraires. Nous ne pouvons que répéter ce jugement à propos du nouveau travail de M. K. sur *les débuts de la Réforme et les conventicules hérétiques* contemporains. Sur bien des points, il a raison ; ainsi il est évident que la Réforme était déjà partout en l'air, au moment où éclate la révolte de Luther ; c'est là une condition préalable, nécessaire, pour toute révolution qui se produit au cours des destinées de l'humanité. Sur d'autres points, on est tout disposé à ne pas lui donner tort; ainsi je ne songe pas à contester qu'il y ait eu, entre 1515 et 1520, à Worms, à Augsbourg, à Saint-Gall, et dans d'autres villes encore, des congrégations vaudoises, ayant leurs évêques, leurs apôtres, leurs prophètes. J'admettrai — parce que cela est dans la nature des choses — que les nombreuses Académies et Sociétés littéraires fondées en Allemagne et en Italie, à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, ont abrité plus d'un incrédule, voire même de véritables hérétiques. Mais il ne résulte nullement de là que l'Allemagne ait été couverte d'un vaste réseau de congrégations hérétiques, importantes par le nombre de leurs fidèles ; il en résulte encore moins que ces Sociétés et ces Académies aient été les centres occultes de je ne sais quelle franc-maçonnerie vaudoise, occupée à répandre, sous le voile trompeur d'études littéraires, le venin de l'hérésie [1]. De même on concédera volontiers qu'au sein des corporations de métiers dans les villes libres il y ait eu des adhérents de ces doctrines condamnées par l'Église et peut-être furent-ils assez nombreux dans *quelques-unes* des cités de l'Allemagne du Sud. Mais admettrons-nous pour cela les affirmations de l'auteur qui voit ces Vaudois du xvie siècle envahir jusqu'aux sodalités ou confréries religieuses afin de les utiliser pour leur

1. C'est ainsi que Pomponius Laetus à Rome, Conrad Celtes et Albert Durer à Nuremberg, Sapidus et Schurer, à Schlestadt, sont aux yeux de M. K. des sectateurs de l'hérésie du moyen âge. A ce titre le pieux Wimpheling, fondateur d'une Société littéraire, était aussi un hérétique? Et les *Libertins* de Genève sont-ils aussi des Vaudois, puisqu'ils sont combattus par Calvin?

propagande sectaire, et les notables des villes libres s'agréger aux tribus d'arts et métiers sous l'influence des mêmes préoccupations mystérieuses [1] ? Je suis tout prêt enfin à admettre une certaine filiation entre plusieurs des communautées appelées vaudoises par M. Keller, signalées vers 1520, et les groupes anabaptistes contre lesquels luttent les réformateurs de Suisse et d'Allemagne après la guerre des Paysans. Mais cette filiation ne me semble nullement aussi étroite ni surtout aussi générale que le veut notre auteur. Il n'est pas admissible que bon nombre des adhérents de la vieille foi dissidente n'aient pas été absorbés par le puissant mouvement de la Réforme, et d'autre part il est trop évident que pour beaucoup des sectateurs de la Nouvelle Jérusalem l'élément religieux disparaît tout à fait devant les problèmes politiques et sociaux; c'est un ordre d'idées tout différent pour lequel ils combattent et périssent [2].

En exagérant ainsi ses théories, en les poussant à outrance, M. Keller devient, sans s'en douter assurément, le plus dangereux adversaire des opinions qui lui sont chères; il détourne les esprits pondérés et critiques d'accepter même la part de vérité que renferme incontestablement sa thèse favorite.

R.

Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le baron Jérôme Pichon, président honoraire de la Société des Bibliophiles français. Première partie; *livres rares et précieux, manuscrits et imprimés*. Paris, librairie Techner, 3-14 mai 1897; in-8, 460 pp., 1575 numéros.

I

Toujours la Colombine! Quand il n'y en a plus il y en a encore, et les plaquettes rarissimes volées à la Bibliotheca Colombina en 1885, revenant à la lumière, se répandent de nouveau comme une manne bienfaisante sur les brocanteurs et les libraires. Les lettrés y trouvent aussi leur compte; ceux qui ont pignon sur rue, s'entend.

On ne connaîtra jamais l'étendue de ce désastre, presque sans exemple

1. Jusqu'à la Révolution le Magistrat des villes libres forçait les savants, ecclésiastiques, professeurs, jurisconsultes, etc. de s'inscrire dans l'une des corporations de métier, pour empêcher l'esprit de caste de se développer. M. K. voit dans ce fait, *obligatoire* pour eux, et *constant* à travers les siècles, un but de propagande volontaire poursuivie par les notables en question pour endoctriner les artisans dans la foi vaudoise qu'ils professent secrètement eux-mêmes!

2. M. K. en veut beaucoup à Zwingle, Capiton, Bucer, etc. d'avoir eu si peu de sympathies pour les prophètes et pour les apôtres anabaptistes, après avoir frayé avec leurs précurseurs. L'idée ne lui est pas venue qu'ils ont changé d'attitude précisément parce que les baptistes d'après 1525 n'étaient pas ou plus les inoffensifs Vaudois de 1520.

de nos jours dans l'histoire de la bibliographie. Le lecteur se rappelle sans doute la déplorable histoire que nous narrâmes à cette place [1], il y a quelques années.

La superbe bibliothèque fondée par Fernand Colomb à Séville en 1526 et merveilleusement riche en opuscules français et italiens des plus importants pour l'histoire de la littérature au XVIe siècle, fut mise à sac. Les premiers envois en France de ces pièces précieuses ne provenaient pas entièrement des déprédations commises avec la louable intention de remplir l'escarcelle des collectionneurs étrangers. Cette idée géniale ne vint que plus tard. Quelques-unes des plaquettes gothiques paraissaient avoir été ramassées dans les balayures de la fameuse bibliothèque, soigneusement administrée, comme l'on sait. Toutes les autres furent arrachées des recueils reliés et servirent à emballer des tapisseries et de la ferraille. C'est en ce triste équipage que ces trésors bibliographiques arrivèrent dans la capitale du monde civilisé.

La joie fut grande lorsque les amateurs virent apparaître sur le quai Voltaire des liasses entières de ces précieux opuscules, offertes pour un morceau de pain. Les bibliophiles de la dernière heure ne les obtinrent cependant qu'après avoir été fortement majorées. Par exemple, les *Deduiz de la chasse des bestes sauuages* et le *Cheualier aus Dames* étaient maintenant cotés trois louis chacun : prix encore abordable, si l'on songe que des exemplaires de ces livres mêmes avaient été naguère adjugés, en vente publique, à 5,000 [2] et 11,000 [3] francs pièce.

Connaissant nombre de ces plaquettes pour les avoir vues autrefois à Séville, nous pûmes facilement déterminer l'origine du lot entier, malgré les mutilations qu'on leur avait fait récemment subir afin d'en dissimuler la provenance. D'ailleurs, rien de plus simple :

Au fur et à mesure que Fernand Colomb achetait des livres, il inscrivait sur chacun d'eux, en tête du premier feuillet, une rubrique de classement et, au bas de la dernière page, une note énonçant la date, le lieu et le prix d'acquisition, en y ajoutant quelquefois des renseignements particuliers. C'est même avec ces annotations que nous reconstituâmes naguère certains détails de la vie et l'itinéraire des voyages de ce célèbre bibliophile. Or, les mutilations avaient eu pour but de faire disparaître toutes ces notes. Mais comme les plaquettes provenaient de recueils lacérés à la hâte, plusieurs échappèrent au funeste grattoir, d'autres furent mal raclées, de telle sorte qu'on pouvait encore discerner des traces de rubriques et, pour quelques-unes, jusqu'au cachet de la bibliothèque.

Notre premier soin fut d'appeler l'attention des honnêtes gens sur

---

1. *Revue critique*, numéro du 18 mai 1885.

2. *Le Cheualier aus Dames* (et non *Place aux Dames*, comme le dit le Señor Fabié, membre de l'Académie espagnole); vente Didot, juin 1878, n° 126.

3. *Des deduiz de la chasse des bestes sauuages* ; vente faite à Paris en 1881.

cette singulière aventure. L'article consacré à ce sujet [1] eut de l'écho, même au-delà des Pyrénées.

Deux législateurs péninsulaires, craignant qu'on ne vît dans de tels faits une preuve que l'Espagne était une Grèce en décadence : « que España parezca una Grecia en decadencia », interpellèrent le gouvernement au Sénat et à la Chambre. Ils voulaient savoir ce que le ministre de la justice pensait des révélations de la *Revue critique* : « un periodico que goza de gran reputacion entre los eruditos y aficionados à la historia [2]. » Aux Cortès, S. E. s'efforça de rassurer ses interlocuteurs, justement inquiets. Il ne fallait y voir, selon lui, « qu'une de ces choses d'Espagne qui, ayant eu le malheur de passer par la plume d'écrivains étrangers, revêtent des formes extraordinaires et fantastiques, s'éloignant beaucoup et même tout à fait de la vérité [3] ».

En effet, comment admettre que des livres valant des milliers de francs auraient jamais été traités de la sorte au milieu des populations savantes de l'Andalousie et à une portée de fusil d'une académie célèbre dans ces régions? On comprendrait à la rigueur que les secousses du tremblement de terre eussent pu faire sortir, par les barreaux de la bibliothèque capitulaire, plusieurs centaines de ces malheureuses brochures, au moment psychologique où quelque brocanteur passait par hasard sous les fenêtres. Mais parler d'ignorance et de déprédations, c'était une calomnie pure.

La divulgation de ce pillage ne fit, naturellement, qu'aiguillonner le zèle des pourvoyeurs d'objets d'art exotique, et l'un d'eux me tarda pas à se procurer une nouvelle cargaison de livres rares et de beaux manuscrits, enlevés de la Bibliothèque Colombine.

Cette fois encore nous eûmes l'audace de dénoncer ces vols [4], et cette fois encore on nia les faits. Mais dans l'intervalle, grâce à des documents irréfragables, il nous fut possible de ressusciter toutes les annotations de Fernand Colomb, ainsi que les rubriques portées sur ses catalogues et même d'indiquer les recueils vides de ces pièces qui se trouvaient encore sur les rayons de la bibliothèque [5].

Comme bien l'on pense, la source de ces objets de si grande valeur n'était pas tarie. Il en arrivait encore dans les alentours du bois de Boulogne ou de la Grange-Batelière ; mais sans que nous pussions les voir ou les palper. On ne les montrait qu'aux initiés, et ceux-ci, leur petite affaire faite, les cachaient avec un soin jaloux, non exempt d'inquiétude.

---

1. *Grandeur et décadence de la Colombine*, dans la *Revue critique*, loc. cit.
2. *Diario de las sesiones de Cortes*, 23 mai 1885, pp. 4419, 4420 ; 25 mai suiv. pp. 2615, 2616 ; 1er juin suiv. pp. 2753, 2754.
3. *Diario*, 1885, n° 155, p. 4419.
4. *La Colombine et Clément Marot*, dans *Le Livre*, numéro du 10 mars 1886.
5. *Excerpta Colombiniana : Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle*. Paris, 1887, in-8.

Notre embarras était extrême. Les amis du chapitre de Séville nous disaient avec une joie manifeste : « C'est une invention ! Où sont ces prétendues merveilles, les avez-vous seulement vues ? Montrez-nous le corps du délit ». Mais la Providence veillait et, par suite d'une circonstance malheureusement inévitable, c'est-à-dire une vente après décès, nous pouvons enfin dire, *de visu*, ce qu'elles sont devenues. Fait plus important, ces opuscules précieux se trouvent accompagnés d'autres de même provenance et non décrits jusqu'ici. Il nous reste à les signaler.

II

Tout dernièrement, du 3 au 14 mai, il a été vendu, à l'hôtel Drouot, la plus belle bibliothèque qu'on ait mise aux enchères depuis la vente Lignerolles. Quinze cent soixante-quinze numéros, tous triés sur le volet. Des livres uniques ou rarissimes, de superbes manuscrits, des volumes imprimés sur vélin, d'autres ornés de dessins originaux, des maroquins très frais, enfin des provenances extraordinaires, à tous les points de vue. Il n'y manquait que l'in-douze [1] nommé d'après son savant commentateur : bouquin du reste fort déchu dans l'estime de la clientèle. Rondement menée et le commissaire-priseur assisté d'experts des deux sexes, cette vente a produit plus d'un demi-million de francs : joli denier pour une bibliothèque, par le temps qui court !

Le catalogue cité en tête du présent article fournira par le menu à nos lecteurs l'indication de tout ce que cette collection renfermait de rare ou de cher. Comme nous nous y attendions bien un peu, il énumère aussi des plaquettes provenant de la malheureuse bibliothèque de Fernand Colomb. Elles y abondent même. Cinquante-sept, — sans compter les très précieuses vendues sous le manteau. Complétons les détails du catalogue, soigneusement rédigé d'ailleurs, et précédé d'une biographie qui se laisse lire. Ce sera une preuve nouvelle et définitive du scandale que dans l'intérêt des lettres la *Revue critique* a dénoncé.

134. *Protestation de la foy.*

C'est le n° 190 de nos *Excerpta*, et voici ce qu'il portait, de la main de Fernand Colomb, avant d'avoir été lacéré : *11430. 13394. Este libro costo .6. dineros en leon per setiembre de .1525. y el ducado vale .570. dineros.*

Arraché du recueil G. 37-30.

758. *La complainte de lescuyer a la dame.*

C'est le n° 33 des *Excerpta*. Arraché du recueil F. 31-20.

772. *Lamant rendu cordelier en lobseruance damours.*

Cette édition donnée comme « non citée » est le n° 5 des *Excerpta*. Voici ce que portait cette pièce avant d'avoir été lacérée : *11372. 5083. Este libro costo .1. sueldo*

---

1. La prétendue première édition de *Manon Lescaut*; Amsterdam (Rouen), 1733, grand in-12.

a mompeller a .12. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .47. sueldos.
Arraché du recueil F. 31-20.

773. *Lapprobation de chascun.*
C'est le n° 6 des *Excerpta*. Il portait la rubrique 6720, et a été arraché du recueil T. 109-136.

774. *La balade des leutheriens.*
Cette pièce décrite comme « non citée », est le n° 12 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11396. 9294. Este libro costo ... quarto en turin a. 14. de enero de .1521. y el ducado de oro vale .212. quartos.*
Arrachée du recueil G. 37-18.

775. *La belle dame qui eut mercy.*
Cette pièce, donnée comme « non citée », est le n. 54 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *13190. 11398. 10280. Este libro costo .2. dineros en leon por agosto de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-4.

777. *La Complainte de nostre dame.*
C'est le n° 34 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *4808. Este libro costo .1. dinero en mompeller a .6. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.*
Arrachée du recueil G. 37-33.

780. *La complainte... des belles pucelles.*
C'est le n° 40 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *4483. Este libro costo .2. dineros en mompeller a .27. de junio de .1535. y el ducado vale .564. dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-15.

781. *Le contre rommant de la Rose.*
Cette pièce, donnée comme « complètement inconnue », est le n° 46 des *Excerpta*. Elle a été signalée dès 1875 par notre savant et sympathique collaborateur, M. Paul Meyer, dans le *Bulletin de la Soc. des Anciens textes français*, t. I, p. 36.

785. *Le doctrinal des seruiteurs.*
Cette édition, donnée comme « non citée », est le n° 79 des *Excerpta*. Avant d'avoir été grattée, cette pièce portait les rubriques 11558. 6725.

787. *Lhospital damours.*
Cette édition, dite « non citée », est le n° 114 des *Excerpta*, malgré la légère erreur commise par Gallardo, qui donne le titre comme étant en rouge et noir. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *11372. Este libro costo .6. dineros en mompeller a .9. de julio de .1525. y el ducado vale .564 dineros.*
Arrachée du recueil F. 31-21.

793. *Le testament de Martin leuter.*
C'est le n° 224 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré il portait : *11396. 13570. Este libro costo .2. dineros en leon por setiembre de .1525. y el ducado vale .575. dineros.*
Arraché du recueil G. 37-18.

939. *Sensuyt lassumption de la glorieuse vierge Marie.*
C'est le n° 9 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *Este libro assi enquadernado costo .20. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*
Arraché du recueil H. 43-30.

971. *Sensuyt le rommant de Richard sans poor.*
C'est le n° 209 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait :

11584. 5180. Este libro costo .9. dineros en mompeller a .14. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.
Arraché du recueil O. 79-15.

1058. *Mariaige et Triumphe des quatre filz Haymon.*
C'est le n° 144 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11402. 9404. Este libro costo .4. quartos a .21. de enero de .1531. y el ducado de oro vale .302. quartos.*
Arraché du recueil F. 31-4.

1081. *Le purgatoire des mauluais marys.*
C'est le n° 195 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *13925. Este libro costo .4. dineros en leon por otubre de .1525. y el ducado vale .570. dineros.*
Arrachée du recueil G. 37-26.

1213 *Proposition faicte par les nobles bourgoys.*
Cette pièce, donnée comme « non citée », est le n° 189 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11665. 13534. Este libro costo .4. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale 570 dineros.*
Arrachée du recueil O. 79-15.

1217. *Sensuyt le debat des heraulx darmes.*
C'est le n° 57 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, cette pièce portait : *11584. 13905. Este libro costo .5. dineros en leon por otubre de .1525. y el ducado vale .574. dineros.*
Arrachée du recueil O. 79-16.

1219. *Les nouuelles venues a Lyon.*
C'est le n° 165 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire, acheté à Lyon en 1535, portait les rubriques 11545. 13541.
Arraché du recueil O. 79-15.

1409. *Police subsidiaire.*
Cette pièce, donnée comme « connue seulement par la mention de Duverdier », est le n° 180 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacérée, elle portait : *11565. 5065. Este libro costo .5. dineros en mompeller a .12. de julio de .1535. y el ducado de oro vale .564. dineros.*
Arrachée du recueil O. 97-15.

1430. *Les faitz du chien insaciable du sang chretien.*
C'est le n° 96 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11525. 13540. Este libro costo .2. dineros en leon por setiembre de .1535. y el ducado vale .370. dineros.*
Arraché du recueil O. 79-15.

1431. *La Vizion miraculeuse veue par le grand Turch.*
C'est le n° 253 des *Excerpta*. Avant d'avoir été lacéré, cet exemplaire portait : *11565. 14199. Este libro costo .2. dineros en leon a .28. de diciembre de .1535. y el ducado vale .570. dineros.*
Arraché du recueil O. 79-15.

III

Voici maintenant une série de pièces que nous ne savions pas avoir été également volées à la Bibliothèque Colombine lors du tremblement de terre. Elles ne sont ni moins rares ni moins importantes que les

autres pour l'histoire de la littérature française, et comme dans le nombre on en trouve d'inconnues jusqu'ici, il importe de les citer :

92. *Le mirouer de lhomme et de la femme*. Paris, Symon Vostre, libraire, s. d. in-8, goth.

113. *Le tresor de lame*. Anthoine Verad (*sic*), s. d., in-fol. goth.

122. *Corona mistica*. Antwerp. Gerard de Leew. MCCCCXCII. In-8, goth.

142. *Le repos de consolacion*. Anthoine Verard, 1505. In-4, goth.

256. *La maniere de enpter et planter en iardins*, s. d. in-4, goth.

264. *La flagice de peste*. Poictiers, Jacques Bouchet, 1530. In-8, goth.

267. *Compendi utilissim. contra pestilencia......* Barcelona, Rosembach. mil.d.c.vij., in-4 goth.

289. *La terrible et epouuantable comete....... lan M.CCCCC.XXVII en Westrie*. S. d., in-4. goth.

292. *Lymaige du monde*. Paris, Alain Lotrian ; s. d., in-4, goth.

318. *Emanuel Miroir olimpiaque pour lan .1529.; fabrique par M. P. Verney de Semur*. S. l. n. d., in-4, goth.

761. *Le siecle dore*. (Paris) Fesandad, s. a., in-4, goth.

765. *Le rosier des dames*. S. l. n. d., in-8, goth.

776. *Le baston pour chasser les Loups ;* s. l. n. d. in-4. goth. Pièce protestante.

779. *La complainte du nouueau marié*. S. l. n. d. in-4, goth.

783. *La doctrine des princes*. S. l. n. d., in-4. goth.

790. *Le regime de mesnage*. S. l. n. d., in-4, goth.

791. *Les sept pseaulmes penitentiaulx*. S. l. n. d., in-4. goth.

923. *Bataglie qual fece la Rezina*. Venise, Sessa, s. d., in-4, caract. ronds.

924. *Ruffianela de miser Ioanne bocazo*. S. l. n. d., in-4. Cette pièce porte encore : *Este libro costo en Roma un quatrin por dezembri de .1515. Esta registrado*.

925. *Assalto de Francesi alla cita de Parma*. S. l. n. d., in-4, goth.

926. *El fatto Darme del Christ. Re de Franza. Composta per Teodore Barbiere*. S. l. n. d., in-4.

927. *El fatto darme del christ. Re di Franza. Stampata del .1525*. In-4, s. l.

970. *Les faitz et gestes des nobles conquestes de Geoffroy a la grant dent*. Paris, Iehan Trepperel, s. d., in-4.

1162. *Vie de Saint Jehan Baptiste*. S. l. n. d., in-4, goth.

1184. *Les passaiges doultremer*. Paris, Michel Lenoir, 1518. In-fol.

1214. *Le double des lettres enuoyez a la Royne* (nouvelle de la bataille d'Agnadel). S. l. n. d. in-4, goth.

1215. *La publication de la paix* (de Noyon) s. l. n. d., in-8, goth.

1216. *Les noms et surnoms des nobles hommes... qui ont touche aux trois emprinses de ces presentes joustes... en ceste ville Damboyse* (le 1er mai 1518). S. l. n. d., in-8, goth.

1218. *Le traicte de la paix* (de Cambrai). S. l. n. d., in-4, goth.

1221. *Procession generale faicte a Paris, le Roy estant en personne* (21 janv. 1535). S. l. n. d., in-8, goth.

1408. *Ung petit liure de lantiquite... de Lyon... A lisle galique dicte Lyonnoise*. S. d., in-4, goth.

1416. *La teneur des lettres contenant les lamentables inundations... au pays de Flandres, Brabant et Holande*. (Nov. 1530). S. l. n. d., in-4, goth.

1517. *Le sacq des Ars et sciences*. Anvers, Guill. Vosterman, 1529 ; in-4, goth[1].

---

1. Le lecteur apprendra avec plaisir que malgré l'exéguité de ses ressources, la Bibliothèque nationale (de Paris) s'est rendue acquéreur des nos 765 (370 fr.), 780 420 fr.), 781 (600 fr.), 791 (510 fr.), 793 (300 fr.), 1431 (118 fr.), 1517 (370 fr.),

Les prix obtenus, — malgré le krash des livres rares et curieux, — ont été fort rémunérateurs. C'était, on le voit, un placement de père de famille. Cependant, hâtons-nous de le dire, ces œuvres charmantes de la Renaissance n'étaient plus en haillons. D'habiles raccommodages ont rendu aux feuillets la pureté des premiers jours, et une judicieuse application de pâte légère a effacé toute trace suspecte. Avec une entente merveilleuse de l'art des enchères, chaque plaquette a été habillée de maroquin, rouge, vert, bleu : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'ingénieux bibliophile a même eu le soin, le courage, de faire insinuer au milieu de la fanfare ou des filets, un petit navire : marque d'origine, destinée sans doute à rappeler Jason et le rapt de la Toison d'or. Mais cet audacieux emblème éveille surtout en nous le souvenir des nobles intentions de Don Fernand, à tout jamais frustrées. Il fait aussi penser à son seul héritier naturel : le chapitre de Séville, bafoué, honni et spolié de tous ces livres précieux.

Henry Harrisse.

Les grands écrivains de la France : Cardinal de Retz, tome X; Lexique de la langue du cardinal de Retz. Un vol. in-8 de LXXXIV-437 pages. Paris, Hachette, 1896.

Ce Lexique de la langue de Retz, composé par M. Louis-Adolphe Régnier, est destiné sans doute à faire patienter les souscripteurs qui attendent depuis ving-cinq ans une notice biographique dont l'utilité ne saurait être contestée. Mais il faut prendre les volumes comme ils viennent, et chacun sait que l'on n'aura jamais trop de lexiques de nos grands écrivains.

L'examen de celui-ci n'est pas sans donner matière à quelques réflexions et à quelques critiques. M. Régnier dit lui-même dans sa Préface que la langue de Retz n'offre pas autant d'intérêt que celle des écrivains de profession; pour être logique, il aurait donc bien fait de consacrer à cette langue un lexique de peu d'étendue. En outre, M. R. aurait dû se dire que dans sa lutte contre Mazarin le célèbre coadjuteur devenu archevêque a fait faire par d'autres des factums qu'il a simplement signés, et dont toutes les locutions ne sauraient lui être attribuées. Etait-ce bien la peine de consacrer à Retz un lexique de 437 pages à deux colonnes, ce qui représenterait peut être 600 pages du

---

et des belles pièces historiques : 1213 (300 fr.), 1214 (300 fr.), 1215 (300 fr.), 1217 (395 fr.), 1219 (300 fr.), 1409 (580 fr.), 1429 (265 fr.). Ce sera une consolation pour les curateurs de la Bibliothèque Colombine d'apprendre que ces plaquettes qui, à l'époque du tremblement de terre auraient facilement trouvé acquéreur à six fois ces sommes, ont été adjugées à si bas prix. Ils y verront le « doigt de Dieu ».

Lexique de La Bruyère ou de La Rochefoucauld? M. R. n'a-t-il pas été obligé de tirer à la ligne, comme on dit vulgairement, et d'introduire dans son Lexique une foule de mots qui ne devraient pas y être? De deux choses l'une, ou bien l'on donne tous les mots qui se rencontrent chez un auteur, et cela devient un *index vocabulorum* fastidieux, ou bien l'on fait choix des constructions, des tournures particulières à cet auteur, des locutions, des mots qui n'apparaissent guère que chez lui ou qui prennent sous sa plume un caractère spécial. Il n'en est pas ainsi de la plupart des mots catalogués par M. Régnier. Je ne vois pas bien pourquoi il a transcrit des noms de religieux tels que *Bernardins*, *Capucins*, *Carmes*, *Carmélites*, *Célestins*, *Chartreux*, *Jacobins*, *Jésuites*, *Récollets*, etc. Ils ont chez Retz la même signification que partout ailleurs, donc ils sont inutiles. Il en est de même du substantif *bénéficier* et de plusieurs centaines de mots qui figurent à leur rang et qui ont les honneurs d'une citation parfois bien longue. Tels sont les mots *Calebasse*, *Coche*, *Commencer*, *Dangereusement*, *Échouer*, *Fausseté*, *Hallebarde*, *Infaillible*, etc., etc. A ce compte les deux premiers vers d'*Athalie*

> Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,
> Je viens, selon l'usage antique et solennel...

pouvaient donner matière à bien des articles. Or je consulte l'excellent Lexique de Racine, un des modèles du genre, et si j'y trouve le mot *oui*, qui en effet mérite d'être signalé, et qui peut être rapproché du premier mot d'Andromaque et du premier mot d'Iphigénie, je ne vois absolument rien, Dieu merci! aux mots *Venir*, *Temple*, *Adorer*, *Éternel*, *Selon*, *Usage*, *Antique* et enfin *Solennel*; ces mots là n'avaient pas besoin d'être notés, parce qu'ils sont de la langue courante

Mais, d'autre part, il n'est pas vrai, à mon humble avis, que la langue de Retz offre moins d'intérêt que celle des écrivains de profession. J'estime au contraire qu'elle en offre infiniment plus que celle de Vaugelas ou de Patru Paul de Gondi était un très grand esprit, il avait beaucoup étudié, et il maniait le français avec une dextérité merveilleuse. A chaque instant l'attention du lecteur instruit est attirée par quelques-unes de ces expressions vives, originales, singulièrement heureuses, trouvées, comme on dit, qui caractérisent les grands écrivains. On aimerait à voir de telles expressions figurer dans le Lexique de M. Régnier; je dois avouer qu'un très grand nombre d'entre elles n'y sont malheureusement pas. Voici la preuve de ce que j'avance, je prends quelques exemples au hasard d'une lecture de quelques pages des Mémoires : « Mme de Pommereux avait *trouvé habitude* avec la femme de ce garde... Je *divertissais* mon ennui par mes études... Je demeurai *purement* à la garde du maréchal... Elle avait beaucoup *d'air* de Mme de Lesdiguières... *Le préalable* fut d'amuser le maréchal... Nonobstant beaucoup de *parties* qu'il avait d'un très grand seigneur... Une *manière*

de *ravelin* (ce dernier mot, plus intéressant que *hallebarde*, manque absolument)... Quatre gentilshommes que je *fais état de* mener avec moi... *A la portée du demi-pistolet* de mes six gardes qui me pouvaient *tirer à travers des* barreaux de ma porte... etc., etc. »

Il est donc bien à craindre que ce lexique ne rende pas tous les services que les ouvrages de ce genre sont appelés à rendre; cette édition de Retz, si bien commencée par le regretté M. Feillet, ne me paraît pas être le chef-d'œuvre de la belle collection des Grands écrivains de la France.

A. GAZIER.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **Deux manières d'écrire l'histoire.** In-12. Paris, Bouillon, 1896.

Qu'il y ait deux manières d'écrire l'histoire — l'une qui groupe les faits afin de leur faire prouver une théorie préconçue et l'autre qui, sans se préoccuper d'aucune théorie, se borne à relater exactement les faits — nul ne l'ignore. Que cette seconde manière soit au point de vue scientifique la seule bonne, tout le monde l'admet unanimement. Vous pouvez donc compter que M. d'Arbois de Jubainville ne se serait pas donné la peine d'écrire tout un volume pour établir des vérités si indiscutées. Seulement l'illustre érudit avait, à ce propos, mille choses à nous dire, réflexions sur quelques points d'histoire contemporaine, souvenirs personnels, anecdotes inédites, commentaires sur divers textes anciens, menus propos de toutes sortes, et, laissant errer sa conversation tout autour du sujet principal, il a écrit un charmant livre à la Michelet. Pourtant — hâtons-nous de l'ajouter pour ne pas chagriner l'auteur — c'est là du Michelet moins la parure littéraire. M. D'A. de J., en effet, a cette opinion qu'il faut « dédaigner l'emploi des perles fausses, c'est-à-dire des ornements littéraires et poétiques incompatibles avec la dignité de l'érudit sérieux et du véritable historien ». Nous pensons tout différemment, estimant qu'il n'y a aucun avantage à dire d'une façon ennuyeuse ce qu'on pourrait dire agréablement, et sachant par expérience que bien souvent des poètes, rien que pour avoir mis un peu de couleur au bout de leur plume, ont fait voir dans le passé des choses que jamais les érudits n'avaient réussi à montrer. Il est visible que M. D'A. de J., en toute cette polémique, confond sans cesse l'érudit et l'historien, c'est-à-dire celui qui fouille et dégage les décombres du passé et celui qui en reconstruit l'édifice. Or, s'il est vrai que le premier n'a besoin que de beaucoup de science, il l'est aussi que le second a besoin de beaucoup d'art. Quelles que soient les erreurs commises par Augustin Thierry et surtout par Chateaubriand, ces poètes n'en ont pas moins été les premiers à rendre des âmes à ces Romains et à ces Barbares dont les érudits, avant eux, n'avaient su qu'étiqueter les pièces

anatomiques. C'est assez pour qu'il leur soit beaucoup pardonné. Aussi ne saurions-nous approuver M. D'A. de J. quand il nous confesse sa furieuse envie de briser la statue de Chateaubriand toutes les fois qu'il passe devant elle dans le couloir de l'Institut, ou la honte qu'il aurait eue d'avoir Fustel de Coulanges pour collègue à l'Académie des Inscriptions. Eux aussi ont apporté une large part de lumière sur bien des points et la science gagnera bien plus à rectifier leurs erreurs qu'à supprimer leur œuvre. Peut-être d'ailleurs M. D'A. de J. s'exagère-t-il souvent l'importance des critiques dont il les crible et peut-être même se trompe-t-il parfois tout comme eux en les critiquant. Page 165, par exemple, le savant professeur de celtique ne prétend-il pas que le bardit chanté par les Franks au sixième livre des *Martyrs* — « Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée » — est un chant « inventé et écrit dans une langue qu'a inspirée la lecture de l'*Ossian* de Macpherson », alors que tout au contraire ce bardit n'est réellement que la traduction littérale de quelques vers d'un chant scandinave bien connu (Olai Wormii, *Litteratura runica*, p. 198)? Mais peu importe : cela ne nous empêchera nullement de saluer en M. D'Arbois de Jubainville un des maîtres de la science moderne, ni de déclarer que son petit volume de spirituelles et savantes causeries sera un régal pour maints lettrés.

Raoul Rosières.

I. **A magyar irodalom toerténete** (Histoire de la littérature hongroise) publiée sous la direction de Zoltán Beoethy. Budapest, Athenaeum, 1896. — 2 vol. gr. in-8, 516 et 840 pp. 74 planches hors texte et de nombreuses illustrations.

II. **A magyar Kœltészet Kincseshaza** (Trésor poétique de la littérature hongroise) publié par Alexandre Endroedi. — Ibid., gr. in-8, cxxvi-1508 colonnes.

I. Parmi les ouvrages parus à l'occasion du Millénaire, ceux que nous annonçons occupent une des premières places. Ils ont été publiés par la grande maison d'édition l'Athenaeum et la beauté de leur exécution fait grand honneur à la librairie hongroise.

L'*Histoire de la littérature hongroise*, en deux volumes, est l'œuvre de 41 écrivains qui tous ont un nom plus ou moins retentissant dans la critique. M. Beoethy (pron. Beuty), académicien et professeur d'esthétique à l'Université, auquel on doit un excellent manuel de littérature hongroise, et M. Badics se sont chargés de réunir ces études, de ménager les transitions nécessaires et de veiller à ce que les susceptibilités religieuses ne soient pas offusquées. Mais malgré ces soins les deux volumes offrent l'imperfection inhérente à ce genre de publication, imperfection signalée ici-même par M. Bourciez à propos des deux premiers volumes de l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*. « Dans une histoire littéraire composée de la sorte, disait M. Bourciez, il ne faut pas évidemment s'attendre à trouver cette unité profonde qui relie les

diverses parties d'une œuvre d'art et les rend étroitement solidaires entre elles : tout ce qu'on peut lui demander, c'est cette unité générale qui résulte d'une exacte ordonnance des matières et d'une certaine proportion dans la place accordée aux auteurs et aux écrits. » Ces lignes peuvent s'appliquer également à la publication hongroise.

Le premier volume nous mène des origines jusqu'à 1772, c'est-à-dire jusqu'au moment du renouveau de la littérature hongroise grâce à l'École dite *française*. Les œuvres littéraires proprement dites n'auraient certainement pas fourni le contenu d'un volume, car avant la bataille de Mohács (1526) il n'y a pas de littérature *hongroise*; les XVIe et XVIIe siècles sont remplis des bruits et des luttes entre catholiques et protestants et des plaintes contre la domination turque, le XVIIIe siècle, jusque vers 1770, est dépourvu de tout caractère national et n'est qu'une transition lente des ténèbres à la lumière. Quand on a parlé de la Renaissance sous Mathias, des trois poètes lyriques Tinodi, Balassi et Gyoengyoesi; du grand cardinal Pázmány qui a déployé toute son énergie à convertir les protestants; du premier cartésien hongrois, Apáczai Cseri, et du hardi réformateur Molnár de Szencz, ce digne disciple de Calvin, on a à peu près épuisé le sujet. Il a donc fallu avoir recours, pour remplir ce volume, aux historiens, et retracer comment, au milieu de cette longue nuit et des tristesses de toute sorte, le développement intellectuel de la race se manifeste dans la langue, dans les mémoires historiques, dans les écoles, dans la jurisprudence et dans les arts. Nous avons ainsi quelques excellents chapitres de Simonyi sur l'histoire de la langue, une étude bourrée de faits et où la profondeur des idées lutte difficilement avec la forme, sur la civilisation sous les Arpad, par Lánczy, un chapitre sur l'architecture par le doyen des archéologues hongrois, François Pulszky; un autre sur le mouvement humaniste par Hegedues, puis des pages sur le droit hongrois et le célèbre *Tripartitum* par Hajnik, sur l'instruction publique dans l'ancienne Hongrie par Felméri, et enfin de nombreux chapitres sur les écrivains de mémoires dont l'importance est plus grande au point de vue historique que littéraire. Mais ces études ne sont nullement déplacées et le lecteur ne s'en plaint pas parce qu'il y trouve tous les éléments d'une histoire de la civilisation hongroise. — Dans l'exposé du mouvement littéraire, on a évité avec beaucoup de soin de froisser les convictions religieuses. Il est évident qu'il fallait parler des luttes qui ont donné naissance aux œuvres les plus remarquables de l'époque, mais les deux camps se sont imposé une certaine réserve. Ainsi l'étude de l'évêque Fraknoi sur Pázmány ne choque nullement les sentiments des protestants, et le réformé Széchy a retracé avec beaucoup de tact, mais aussi avec vérité, les horribles tortures endurées par les protestants au moment de la réaction catholique (1606-1676).

Avec le second volume nous entrons enfin dans le domaine littéraire. Il se divise en trois livres : le premier retrace l'histoire de la littérature

depuis Bessenyei, le chef de l'École française, jusqu'à l'époque des réformes politiques (1825); le deuxième va jusqu'à la Révolution (1848) et le troisième s'arrête au dualisme (1867). Nous assistons à la riche éclosion d'une littérature où, sous l'influence étrangère, se forment plusieurs écoles qui toutes préparent l'avènement d'une littérature nationale. Celle-ci atteint son apogée avec Vörösmarty, Petőfi, Tompa et Arany dans la poésie épique et lyrique, avec Katona et Szigligeti dans le drame, et avec Eoetvoes (pron. Eutveuch), Jokai, Kemény et Gyulai dans les différents genres prosaïques. Il y a dans ce volume des études pénétrantes sur chacun des grands écrivains; Szász a magistralement traité Vörösmarty et Tompa; Riedl, dans une étude brève mais très brillante, le lyrisme de Petoefi, et Beoethy a exposé avec beaucoup de conviction ce qu'il y a de profond, de vraiment national dans les poèmes épiques et dans les ballades d'Arany. Eugène Rákosi, auteur dramatique lui-même, a apprécié Katona et Szigligeti; B. Alexander, la *Tragédie de l'Homme* de Madách. Le chapitre de Baráth sur Kossuth, orateur et écrivain, et ceux d'Antoine Zichy sur Széchenyi et Deák, écrivains, sont d'excellentes contributions à la biographie de ces grands patriotes.

Nous n'avons qu'un regret à exprimer. Pourquoi M. B. a-t-il arrêté son exposé avec l'année du dualisme? Voilà trente ans que la jeune Hongrie continue l'œuvre de ses aînés, sinon dans le même esprit — le changement politique effectué en 1867 au grand profit du pays ne le permet pas — du moins d'une façon digne d'éloges. Les faibles excuses que nous trouvons à divers endroits du volume ne sont guère valables. Il est permis de parler des courants littéraires au milieu desquels la critique se trouve placée; exemple l'*Histoire de la littérature française* de M. Lanson et l'entreprise de M. Petit de Julleville, qui promet de pousser jusqu'à 1900. Ce parti pris est d'autant plus regrettable que ces trente dernières années ont vu naître des œuvres qui ont singulièrement élargi l'ancien fonds de la poésie. La physionomie littéraire des plus grands de ces écrivains est achevée, et plusieurs sont morts après avoir donné un ensemble qu'il est facile de juger. M. B. s'écarte de son plan quand il parle de quelques historiens et philologues tout à fait contemporains; à plus forte raison aurait-il pu faire une place à Csiky, le plus grand dramaturge de la jeune Hongrie, à Rákosi, Dóczy, Émile Abrányi, Joseph Kiss, Mikszáth, pour ne parler que des plus éminents. A défaut d'études spéciales, on aurait pu au moins consacrer un chapitre aux courants les plus importants qui se manifestent, depuis le dualisme, dans la poésie lyrique, dans le théâtre et dans le roman. — Il manque également une bibliographie, même sommaire.

L'illustration de cet ouvrage est extrêmement riche, parfois trop riche. Comme dans les publications historiques de l'Athenaeum, nous trouvons ici des planches hors texte où nous admirons surtout les reproductions des anciens manuscrits, les enluminures de quelques volumes de

la Corvina, les portraits authentiques de tous ceux qui ont un nom dans la littérature, des fac-similés de lettres et de signatures. La collaboration de tant d'esprits d'élite et l'exécution artistique feront adopter ces deux volumes non seulement par les bibliothèques, mais aussi par toutes les familles qui s'intéressent à la vie littéraire du pays.

II. — Nous n'avons que peu de mots à dire de l'Anthologie de M. Endroedi. Elle est la plus volumineuse qui ait paru jusqu'aujourd'hui en Hongrie. Deux excellentes études la précèdent : l'une signée Albert Kardos retrace l'histoire de la littérature en 95 pages ; l'autre, signée L. Négyesy, est un véritable traité de versification hongroise. M. Endroedi a accepté la division selon les genres ; elle est un peu démodée aujourd'hui, mais puisque cette Anthologie s'adresse principalement à la jeunesse des écoles, cette division théorique présente peu d'inconvénients. Nous trouvons donc trois parties principales : la poésie lyrique, la poésie narrative et la poésie dramatique, chacune avec ses nombreux genres. Dans la première partie, la moisson la plus riche est fournie par la chanson populaire, le *lied*. Parmi ces poésies, les unes sont anonymes, telles que nous les trouvons dans les recueils si riches de la poésie populaire, les autres, non moins belles, sont les œuvres de Petœfi, qui dans ce genre a atteint le plus haut degré de perfection, de Tompa et de toute une pléiade qui jusqu'aujourd'hui produit de beaux morceaux. Nous trouvons également d'excellents modèles pour l'ode, l'hymne, le dithyrambe, la rhapsodie, l'élégie, le poème philosophique, le poème didactique, l'épître, l'épigramme, la satire et l'idylle. Dans la deuxième partie nous voyons la poésie si riche, si variée, des légendes, contes, fables, ballades, romances, et des extraits des épopées, genre dans lequel Vörösmarty, Arany et Czuczor ont excellé. La poésie dramatique nous montre les faibles commencements du XVIIe et du XVIIIe siècles lorsque le théâtre n'existait pas encore, puis le riche répertoire de la tragédie, de la comédie, du drame et de la pièce populaire. Un grand avantage de ce volume, c'est qu'il est moins exclusif que l'Histoire de la littérature de M. Beothy. M. Endroedi a donné une large place aux œuvres poétiques de la jeune génération, et nous pouvons voir par les morceaux publiés qu'ils sont dignes de cet honneur.

J. KONT.

Petœfi életrajza par Zoltán FERENCZI. Budapest, Franklin, 1896. 3 vol, VIII-390, 308 et 411 pp.

Ces trois volumes ont remporté le prix Széher de la Société littéraire *Kisfaludy*, et la même Société s'est chargée de leur édition. Preuves suffisantes de la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Malgré l'immense gloire de Petőfi, malgré les nombreuses études sur ses œuvres, une biographie

digne du poète manquait encore. M. Paul Gyulai, qui pendant plusieurs années a fait des conférences sur lui à l'Université de Budapest, avait promis de combler cette lacune, Mais soit que les liens de parenté — il était le beau-frère de Petőfi, — soit que de nombreuses occupations l'en eussent empêché, toujours est-il que la première grande biographie du poète a paru en Allemagne. Elle est due à M. Alexandre Fischer et parut en 1889. L'année précedente, la Société *Kisfaludy* avait mis au concours la *Vie* du poète. Il faut se rappeler les conditions de ce concours pour bien juger l'œuvre de M. Ferenczi. On demandait non pas tant une appréciation littéraire et esthétique de l'œuvre du plus grand lyrique hongrois, qu'une étude détaillée sur sa vie, si courte mais si mouvementée (1823-49). Car les dates de ses nombreuses pérégrinations depuis son enfance jusqu'à sa mort héroïque, celles de la composition de ses pièces, plusieurs circonstances de sa vie intime, de ses débuts littéraires, n'étaient pas établies exactement. M. Ferenczi fonda à cet effet, en 1888, le *Musée Petœfi* (*Petœfi-Muzeum*), publication périodique qui paraît encore à Kolozsvár et dont le but est de concentrer, à l'instar du *Goethe-Jahrbuch*, tout ce qui se rapporte à la vie et aux œuvres du poète hongrois. De ces nombreux matériaux recueillis, pour la plupart, par M. F. lui-même, est sortie cette biographie qui donne enfin une base sûre à la *Petœfi-Forschung*. Il sera maintenant plus facile de dater chacune des poésies, d'y saisir les allusions au moindre événement, et de suivre pas à pas le développement intellectuel du poète. Et c'est d'une grande importance pour Petőfi, dont la poésie n'est que la vie vécue avec toutes ses misères, tous ses espoirs et tous ses élans de liberté.

Il ne faut pas cependant croire que le travail de M. F. soit une énumération sèche de dates, ni une réfutation systématique des légendes qui se sont formées depuis quarante ans. Quoique l'écrivain s'abstienne d'une appréciation esthétique, cette *Vie*, grâce aux nombreux documents mis en œuvre, se lit comme un roman. Nous y trouvons même d'excellentes pages sur la littérature hongroise au moment où Petőfi a débuté, sur le théâtre qui exerça sur lui une puissance magique, sur l'influence de la Révolution de février et de Béranger sur le poète hongrois.

Chacun de ces volumes est accompagné d'un index très exact.

J. Kont.

ERRATUM

Lettre de M. Michaut (nº 21 p. 414).

Ligne 24, lire : il le suit librement. Jansenius a divisé son récit...

Ligne 30, lire : ajoutant ou des faits nouveaux ou de nombreux détails...

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 14 juin — 1897

Cheikho, Commentaire d'Al Hansâ; Traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit. — Conrady, La formation indo-chinoise des causatifs-dénominatifs. — Gomperz, Observations sur des auteurs grecs; La Poétique d'Aristote. — Mlles Jex-Blake et Sellers, L'histoire de l'art dans Pline l'Ancien. — Waitz, Histoire de la constitution allemande, VI, 2e éd., p. Seeliger. — Kaufmann, Histoire des universités allemandes, II. — Petit de Julleville, Histoire de la langue et de la littérature française, III. — J. du Teil, Une famille militaire au xviiie siècle. — Maleissye, Mémoires, p. Roberti — Biré, Journal d'un bourgois de Paris, IV. — L. G. Pélissier, Le registre de l'île d'Elbe. — Mme d'Armaillé, Une fiancée de Napoléon. — Moussoir, Le conventionnel Richaud. — Souvenirs du général Fleury. — *Bulletin :* Le prix Falcouz.

Le P. L. Cheikho, **Commentaires sur le divan d'Al Hansâ. Supplément et tables.** Beyrouth, 1896. Imprimerie catholique.

Kanz el hoffadh d'Ibn Es Sikkit. Deuxième volume. Beyrouth, 1896. Imprimerie catholique.

Un nouveau manuscrit important a permis au P. Cheikho de compléter son édition des poésies d'Al-Hansâ en publiant, dans le supplément que nous signalons, nombre de gloses nouvelles. Mais, ce qui fera particulièrement plaisir aux travailleurs, c'est qu'ils trouveront dans ce même fascicule toute une série d'index qui faciliteront leurs recherches. Parmi ces tables, au nombre de neuf, celle relative aux mœurs et coutumes des Arabes ne sera pas la moins consultée. Il faut féliciter le P. Cheikho de cette initiative et souhaiter qu'elle trouve des imitateurs parmi les auteurs ou éditeurs musulmans.

Le second volume du traité lexicographique d'Ibn Es Sikkit vient de paraître. Le savant éditeur, comme on le voit, travaille avec un zèle infatigable à cette intéressante publication, qui ne tardera plus beaucoup maintenant à être entièrement achevée et qui rendra de grands services aussi bien aux européens qu'aux orientaux, car ceux-ci y trouveront de précieux renseignements pour donner plus de précision à leur style parfois assez flottant et indécis.

O. H.

Eine indo-chinesische Causativ-denominativ-bildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten, von Dr. August Conrady; Leipzig, Otto Harrassowitz, 1896, in-8°, xx + 208 pp.

Les langues indo-chinoises, c'est-à-dire principalement le tibétain, le birman, le siamois, le chinois, sont regardées comme apparentées, par suite des grandes ressemblances de leurs vocabulaires : M. Conrady, allant plus loin qu'on n'avait fait jusqu'ici, étudie, dans ces diverses langues, quelques règles de morphologie et, pour venir immédiatement à ses conclusions, il trouve dans toutes : 1° une même formation des transitifs tirés des intransitifs par l'assourdissement ou l'aspiration des initiales sonores primitives; 2° une même tendance à l'assourdissement des anciennes initiales sonores; 3° dans trois seulement des quatre groupes cités, un système d'intonations qui affecte un ton bas aux initiales sonores primitives et à leurs transformations ultérieures, un ton haut aux anciennes initiales sourdes. Peut-être eût-il été préférable d'énoncer cette triple loi dès le commencement du volume, on aurait su dès l'abord où l'on va, et l'ouvrage y eût gagné en clarté; il aurait été utile aussi de définir le sens des termes causatif et dénominatif, qui ne semblent pas employés ici tout à fait avec la même valeur que dans la linguistique indo-européenne et auxquels se substitue souvent le mot transitif qui n'en est pas l'équivalent; de même, il eût été bon de mettre en note les nombreuses parenthèses qui coupent le texte : ce sont là des questions de disposition et de méthode qui ne touchent pas le fond de l'ouvrage, mais qui ont bien leur importance. Quoi qu'il en soit, l'idée directrice du travail est bien suivie et appuyée d'un grand nombre d'exemples et d'arguments.

Commençant par le tibétain auquel son remarquable état de conservation phonétique permet d'attribuer, parmi les langues qui nous occupent, un rôle analogue à celui du sanscrit dans la famille indo-européenne, l'auteur montre que les formes transitives en *s-*, *r-*, *ʒ-*, *b-*, *g-*, *d-* ne sont pas des temps, mais des formes parallèles; qu'elles viennent de l'agglutination à la racine de mots préfixes significatifs et qu'à un degré de fusion plus avancée, les lettres préfixes même disparaissent, ne laissant comme trace de leur passage que l'assourdissement de l'initiale sonore. Des faits analogues se retrouvent en birman et en siamois; cette dernière langue est, au fond, d'accord avec le tibétain sur l'emploi des tons, le ton haut s'appliquant aux mots qui ont ou ont eu un préfixe, le ton bas restant pour les autres ; l'élévation de la voix est donc la caractéristique des transitifs. Dès lors, il devient possible, même en chinois, à l'aide des tons, des prononciations dialectales, des anciennes initiales explosives, sourdes ou sonores, d'établir des tables d'intransitifs avec les transitifs correspondants : on est ainsi amené à supposer dans cette langue l'existence d'anciens préfixes agglutinés, que la force de l'accent a fondus dans le mot.

Telles sont brièvement les théories de M. Conrady, et je n'ai pas besoin d'insister sur le progrès qui résulterait pour la linguistique de l'Extrême Orient de la démonstration d'un pareil principe : aussi bien M. Conrady a peut-être eu des devanciers, ainsi von der Gabelentz et M. Arendt, mais il a développé et modifié leurs idées et les a appuyées de nombreux exemples. J'ajouterai cependant que la thèse de l'ouvrage ne me paraît pas complètement prouvée : outre que le raisonnement par analogie, dont je ne méconnais pas la valeur, y a un rôle trop prépondérant, il existe, et M. Conrady le reconnaît et s'efforce de l'expliquer, bien des exceptions au principe de la distinction des transitifs et intransitifs par l'initiale et par le ton. Puis, spécialement pour le chinois, les difficultés de la langue et de l'écriture sont de telle nature que, malgré les progrès faits depuis une quarantaine d'années, elles rendent encore bien hasardeuses les recherches de phonétique : il serait à souhaiter que, se servant de ces trésors littéraires qui nous permettent de remonter à mille ans avant notre ère et au delà, on étudiât, aux divers points de vue lexicographique, grammatical, phonétique, morphologique, un certain nombre de caractères, depuis leur apparition dans les textes jusqu'à l'heure actuelle; avec quelques centaines de ces monographies, on aurait la base d'un dictionnaire historique de la langue chinoise, et je ne doute pas qu'alors une bonne partie de la thèse de M. Conrady ne se trouvât confirmée.

Maurice Courant.

Th. Gomperz. **Beitræge zur Kritik und Erklærung griechischer Schriftsteller**, V; Vienne, Carl Gerold fils, 1895, 16 p. — Le même : **Zu Aristoteles' Poetik**, II et III; Vienne, Carl Gerold fils, 1896; 22 et 45 p. (Sitzungsber. der Kais. Akademie der Wissensch. in Wien, philos.-histor. Classe, t. CXXXIV, 2, et t. CXXXV, 2 et 4).

Le premier de ces fascicules contient des observations sur une vingtaine de passages d'auteurs grecs. J'y note, entre autres conjectures séduisantes, ὡς οἶδια (= πρόβατα) au lieu de ὡς οἴεται dans Platon, *Rep.* 387 *b* : φρίττειν δὴ ποιεῖ ὡς οἴεται πάντας τοὺς ἀκούοντας. Le texte des manuscrits, pour les vers de Philémon cités par Stobée (*Flor.* 102, 4), est fort justement défendu contre Bentley et ceux qui l'ont suivi; c'est, en effet, par un abus inconcevable de l'art critique que l'on a pu ne pas accepter ἄνθρωπον ὄντα ῥᾴδιον παραινέσαι | ἔστιν, ποιῆσαι δ'αὐτὸν οὐχὶ ῥᾴδιον, et vouloir substituer aux deux premiers mots ἄλλῳ πονοῦντι. La conséquence, d'ailleurs, comme le remarque Nauck, qui approuve cette correction, imposerait πονῆσαι au lieu de ποιῆσαι, et M. Gomperz complète son observation par ces mots que devraient méditer tous les remanieurs de textes : une conjecture manquée en entraîne toujours d'autres, également malheureuses (p. 13). Ce n'est pas qu'il soit interdit de chercher

à rétablir des textes évidemment altérés; et M. G. en prend quelquefois à son aise, lui aussi. Ainsi fait-il à propos de ces deux vers d'un comique : ὁ μὴ γέλωτος ἄξιος ἂν ᾖ γέλως, | αὐτοῦ γέλωτος πέφυκε κατάγελως; qu'il refait comme suit : ὁ γέλως, ἐὰν <τι> μὴ ᾖ γέλωτος ἄξιον, | αὐτοῦ πέφυκε τοῦ γελῶντος κατάγελως. Ce sont-là jeux de critique, et M. G. a voulu s'amuser [1].

Les deux autres fascicules forment la seconde et la troisième parties des recherches de M. G. sur le texte de la *Poétique* d'Aristote, depuis le chap. VII jusqu'à la fin, moins le chap. XXVI dont il a déjà parlé ailleurs. Tout ce qui touche à la *Poétique* est d'un intérêt considérable; c'est dire combien cette série d'études mérite l'attention, et le nom de M. G. l'impose encore davantage. La critique verbale s'est amplement donné carrière à propos de ce texte, un des plus incertains que l'antiquité nous ait laissés; que de remaniements n'a-t-il pas subis, et que d'efforts ont été dépensés, si j'ose le dire, en pure perte! C'est qu'il ne s'agit pas seulement des mots eux-mêmes; l'ouvrage a souffert d'interpolations, de transpositions, d'altérations de tout genre, qu'il est singulièrement difficile de découvrir. Or les éditeurs et les commentateurs ne sont nullement d'accord sur un grand nombre de points. Dans quelques cas, M. G. a touché juste : chap. XXIII (*initio*), ἐμμέτρου μιμητικῆς pour ἐν μέτρῳ est excellent; il combat avec raison Vahlen, qui admet dans trois passages que ἀναγνωρίζω a le sens du simple γνωρίζω (II, p. 16); à la fin du chap. XX, ἐνδέχεται <καὶ> ἄνευ ῥημάτων εἶναι λόγον est bien probable, quoiqu'il semble qu'on puisse se passer de καί; les preuves ajoutées (II, p. 9 sv.) contre l'authenticité du chap. XII sont solides. Tout cependant n'est pas également acceptable; des conjectures sont forcées, d'autres sont loin de s'imposer, d'autres sont dues à un excès d'imagination, et il y a vraiment trop de subtilité dans le compte des tragédies tirées de la *petite Iliade* (III, p. 33 sv.). Mais on sait que M. G. est hardi, et bien qu'il sache à l'occasion parfaitement défendre et expliquer le texte traditionnel (p. ex. νῦν δ' ἓν μέρος ἀπολαβὼν etc., chap. XXIII), il ne manque pas çà et là de diriger quelques traits contre la critique conservatrice. De toute façon, ces opuscules sont instructifs; même là où l'on n'approuve pas, où l'on est obligé de faire des réserves, il y a toujours quelque chose à prendre; c'est un des traits caractéristiques de M. Gomperz, qu'il n'écrit jamais sans être utile, même lorsqu'il ne convainc pas, et qu'on ne lit jamais sans profit ses moindres observations.

My.

---

1. On peut moins altérer le texte :

Οὗ μὴ γέλωτος ἄξιος ἂν ᾖ γέλως,
αὐτοῦ γέλωτος <κἂν> πέφυκε κατάγελως.

The elder Pliny's chapters on the history of art. Translated by K. Jex-Blake, with commentary and historical introduction by E. Sellers and additional notes contributed by H. L. Urlichs. London, Macmillan, 1896. In-8, c-252 p., avec un fac-simile d'une page du *Bambergensis*.

« Il faut plus d'un homme, disait Scaliger, pour écrire sur le grand Pline. » Cela est surtout vrai aujourd'hui, car, depuis le XVII[e] siècle, les exigences de l'herméneutique se sont singulièrement accrues et compliquées. Il ne s'agit pas seulement, en effet, de comprendre et d'expliquer ce que le compilateur latin a voulu dire, mais de distinguer les sources directes ou indirectes auxquelles il a emprunté son savoir. — Deux Anglaises, M[lles] Jex-Blake et Sellers, se sont associées pour donner une édition critique et exégétique des passages de l'*Histoire Naturelle* où il est question de l'histoire de l'art. Miss Jex-Blake a écrit la traduction qui est, à elle seule, un commentaire perpétuel, car un traducteur honnête est obligé d'émettre un avis non seulement sur ce qu'il entend bien, mais sur ce qu'il entend mal [1]. Miss Sellers a rédigé les notes, presque exclusivement archéologiques (et non grammaticales) qui se trouvent au bas des pages; elle a été aidée, dans cette lourde tâche, par MM. L. Traube, Furtwaengler, Klein, Münzer, etc. M. H. L. Urlichs, qui préparait un travail analogue, a cédé ses notes à Miss Sellers; ces notes ont été imprimées entre crochets et suivies des initiales de l'auteur. Enfin — et c'est là ce qui fait la grande importance du livre — Miss Sellers a écrit une longue introduction où toutes les questions relatives aux sources de Pline sont exposées avec une clarté parfaite et une connaissance presque surabondante de la « littérature » qu'elles ont provoquée.

Avant d'insister sur cette introduction, qu'aucun archéologue ne pourra désormais négliger, je dois dire que la traduction de Miss Jex-Blake est très bonne. Plus fidèle encore que celle de Littré, elle a l'avantage d'avoir été faite sur un meilleur texte. Dans l'ensemble, c'est celui de Detlefsen; mais plusieurs corrections séduisantes y ont été introduites par M. Traube (p. ex. XXXIV, 84 : *infans* amplexando *anserem strangulat*, au lieu de l'inintelligible *sex anno*), et Miss Sellers elle-même en a proposé une qui mérite l'attention. Il s'agit de Calamis (XXXIV, 71) : *Ne videatur in hominum effigie inferior, Alcmena nullius est nobilior*. Au lieu d'*Alcmena* (Detlefsen), le *Bamberg.* porte *alcamen et*, les autres mss. *Alchimena*. Miss Sellers corrige : *Alcman poeta*, attribuant ainsi à Calamis un portrait du poète spartiate Alcman. Ce n'est pas là une conjecture gratuite, car Calamis a travaillé pour Sparte (Paus. X, 16, 4) et l'on a déjà supposé qu'une épigramme connue (*Anthol.*

---

1. Si l'on traduit si rarement des textes qui ne l'ont pas encore été, c'est que peu de savants veulent s'astreindre à tout comprendre, ou à avouer qu'ils ne comprennent pas tout.

Palat., VII, 709] avait figuré, à Sparte, sur la base d'une statue du poète Alcman. L'épithète de *nobilior* est également attribuée par Pline au portrait de Périclès par Crésilas (XXXIV, 74).

Le commentaire, quoique destiné surtout à indiquer l'état des problèmes et des solutions qui en ont été proposées, est riche en suggestions originales. Ainsi, Miss Sellers reprenant (à son insu) une théorie de Rayet *(Études d'archéol.*, p. 70), donne d'assez fortes raisons pour attribuer l'Hermès d'Olympie non pas, avec Pausanias, à Praxitèle, mais, avec Pline, à Céphisodote. Il est certain que les traditions écrites dont Pline est l'écho sont, en principe, plus dignes de foi que les attributions de *ciceroni* répétées par Pausanias; d'autre part, lorsqu'une œuvre est donnée tantôt à un artiste très célèbre, tantôt à un artiste secondaire, l'attribution la moins éclatante a toujours plus de chance d'être la vraie. Assurément, ce serait grand dommage pour l'histoire de l'art grec s'il fallait renoncer à saluer Praxitèle dans l'Hermès; mais on peut se demander si cette hypothèse, trop généralement acceptée, ne s'est pas déjà heurtée — silencieusement — à des difficultés qu'on ne peut plus taire sans péril pour l'honnêteté scientifique. Il y a vraiment trop loin, de l'Hermès d'Olympie, aux différentes répliques de l'Aphrodite de Cnide, au Sauroctone, à l'Artémis de Gabies, qui sont certainement des œuvres praxitéliennes. Et peut-on continuer à rendre Praxitèle responsable du très médiocre Dionysos enfant que porte l'Hermès d'Olympie? Miss Sellers a bien fait de poser à nouveau la question : elle fera mieux encore de l'approfondir [1].

Parmi les notes de M. Urlichs, il y en a bon nombre qui se rapportent seulement à l'énumération de certaines œuvres dans l'ordre alphabétique direct ou dans l'ordre inverse; ces constatations ont leur importance, car elles permettent de restituer les catalogues qui sont à la base des énumérations de Pline; mais M. Urlichs ne s'est pas borné à cela. Une de ses observations (on pourrait en citer d'autres) formule une découverte ingénieuse et d'un intérêt général. Le peintre Aristide, dit Pline, est l'auteur d'un tableau représentant *Anapauomenen propter fratris amorem* (XXXV, 99). Qu'était-ce que cette *Anapauomene*? Le dernier archéologue qui ait écrit sur le peintre Aristide, M. Rossbach (*ap.* Pauly-Wissowa, t. II, p. 897), admet encore, avec M. Kalkmann, qu'il s'agit de Canacé, amoureuse de son frère Macarée, qui se tua ou fut tuée avec lui. La vraie solution a été fournie à M. Urlichs par une épigramme de l'*Anthologie* (VII, 517) : l'*Anapauomene* est une jeune fille qui mourut de chagrin après la mort de son frère et l'œuvre d'Aristide était un « tableau funéraire », à rapprocher des *expirantium imagines* attribués par Pline à Apelles (XXXV, 90) et de la peinture de Sicyone mentionnée par Pausanias (II, 7, 3). Remarquons, en passant, combien de pareilles

---

1. On annonce, à ce sujet, un prochain article de Miss Sellers dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

œuvres s'accordent mal avec la théorie de M. Ravaisson, qui prétend interdire aux artistes grecs la représentation, même discrète et voilée, de la mort [1].

Venons-en à l'exposé qu'a fait Miss Sellers de la question des sources de Pline. S'il fallait, chemin faisant, rendre à chacun ce qui lui revient, notre résumé serait hérissé de noms propres; aussi n'en citons-nous pas, tout en rappelant, pour être juste, la grande dette de l'auteur envers M. Münzer (*Hermes*, t. XXX, 1895).

Il fut un temps où l'on croyait avoir tout dit en constatant que Pline, loin d'avoir lu tous les livres qu'il mentionne, avait pris la plupart de ses renseignements et de ses références dans une compilation latine antérieure — celle de Varron, par exemple. Aujourd'hui, on cherche à savoir quelles sont les sources *grecques* auxquelles le compilateur suivi par Pline (à défaut de Pline lui-même) a puisé, et l'on s'efforce d'établir le caractère de ces sources, ainsi que le degré de confiance qu'elles méritent. Voici, en gros, le résultat de ce travail d'analyse poursuivi presque exclusivement en Allemagne depuis le mémoire d'O. Jahn (*Ueber die Kunsturtheile des Plinius*, 1850).

1° *Xénocrate de Sicyone* (vers 280 av. J.-C.). De cet auteur dérivent les jugements sur les artistes qui se terminent par un énoncé général des services rendus par chaque artiste au progrès de l'art (Phidias, Polyclète, Myron, Pythagore, Lysippe). Ces jugements avaient pour but essentiel d'établir les mérites relatifs des cinq plus grands sculpteurs *(insignes)*. Aux yeux du critique, Lysippe est le sculpteur par excellence; et ce critique n'est pas un Romain, car le mot *symmetria*, qui paraît dans le jugement qui concerne Lysippe, indique une source grecque. Or, Pline mentionne un critique grec qui, comme Lysippe, *était de Sicyone* : c'est Xénocrate, qu'il n'a d'ailleurs connu qu'à travers Varron. Cela posé, on peut rapporter à Xénocrate des passages de Pline concernant dix-neuf artistes, où leur talent est jugé de haut, sans emprunts à des épigrammes ni mention d'anecdotes. Xénocrate est la *source doctrinale*.

2° *Antigone de Carystos* (vers 295 av. J.-C.). Même dans les passages de Pline qui remontent à Xénocrate, on trouve souvent, à titre d'inter-

1. Je consigne ici quelques observations de détail à l'adresse du commentaire de Miss Sellers. P. xcv, la bibliographie est fautive ; ainsi le Pline de Littré n'est pas de 1883, mais de 1848-50; le Δελτίον n'a paru que de 1888 à 1892; la date initiale du *Rhein. Mus.* n'est pas indiquée, alors qu'elle l'est pour d'autres revues; le *Corp. ins. graec.* n'a fini de paraître qu'en 1877; il fallait citer la date de publication du livre de Sillig et non celle d'une traduction anglaise à peu près inconnue, etc. — P. 47, à propos du *Libys* de Pythagore, je crois qu'il faudrait rappeler la statue connue par Guattani, Clarac 856, 2182 ; p. 74, note, lire *Arria and Paetus*; p. 215, note, l'observation au sujet de la μικροτεχνία n'est pas de moi, mais de Stephani; p. 232, en bas, lire *Hildesheim* et *Bosco Reale*. — Il y a deux index, l'un des noms d'artistes, l'autre muséographique; il manque l'index le plus important, celui des œuvres d'art elles-mêmes. Espérons que cette grave lacune sera comblée dans une seconde édition.

polations plus ou moins sensibles, des traits qui sentent le rhéteur, des antithèses littéraires. On a conclu de là que le traité de Xénocrate avait servi de canevas à un écrivain moins austère. Cet écrivain est cité par Pline (XXXV, 67) à propos de Parrhasios : c'est Antigone (de Carystos), littérateur fécond, collectionneur de bons mots et d'anecdotes. Voilà la *source littéraire*. Miss Sellers a donné des raisons personnelles de croire qu'une des sources principales d'Antigone fut *Duris de Samos* (vers 340 av. J.-C.), auquel remonteraient, en dernière analyse, la plupart des anecdotes d'artistes recueillies par Pline.

3° *Les épigrammes littéraires*. A la suite de Jahn et de M. Benndorf, Miss Sellers a énuméré de nombreux passages où Pline semble simplement mettre en prose la donnée essentielle d'une épigramme grecque. Les rapprochements avec l'*Anthologie Palatine* sont souvent tout à fait concluants à cet égard. Pline doit ces éléments d'information aux compilateurs qui l'ont précédé, Antigone, Pasitélès, Varron, peut-être même exclusivement à ce dernier. Il est certain qu'ils avaient déjà passé par plusieurs mains. Ainsi Pline dit de Myron (XXXIV, 57) : *Fecisse et cicadae monumentum ac locustae carminibus suis Erinna significat*. Or, dès 1685, Hardouin a ingénieusement établi l'origine de cette erreur ridicule : la poétesse Erinna avait écrit, pour une jeune fille nommée *Myro*, l'épitaphe d'une cigale et d'une sauterelle (cf. *Anthol. Palat.*, VII, 190). La confusion doit être antérieure à Pline.

4° *Héliodore d'Athènes* (vers 150 av. J.-C.). Pline dit qu'il a écrit *de Atheniensium anathematis*, ouvrage aussi cité par la *Vie d'Hypéride* et qui paraît être la source des parties périégétiques dans les *Vies des dix Orateurs*. Quatre passages périégétiques, dans Pline, offrent le même caractère. Pline a probablement connu Héliodore à travers Pasitélès.

5° *Pasitélès de Naples* (vers 70 av. J.-C.), auteur de cinq volumes sur les œuvres d'art célèbres (*quinque volumina scripsit nobilium operum in toto orbe*, XXXVI, 40). Pasitélès était lui-même un compilateur ; sans doute il avait fait passer dans son ouvrage les traités de Xénocrate et d'Antigone, procédé en accord avec ses tendances comme sculpteur (il se fit *archaïsant*, c'est-à-dire copiste). Pasitélès fut la source principale de Varron, dont les travaux sont la source principale de Pline.

6° *Varron* (116-28 av. J.-C.) est l'auteur le plus souvent cité par Pline, mais il n'avait pas écrit d'ouvrage spécial sur l'histoire de l'art. Dans la mise en œuvre des matériaux que lui ont fournis ses modèles grecs, sa part semble se réduire à quelques parenthèses rappelant des souvenirs personnels, proposant des étymologies et indiquant les prix élevés qu'on avait payés, à diverses époques, pour des œuvres d'art.

7° *Cornelius Nepos* a fait connaître à Pline l'existence du peintre Ecphantos (XXXV, 16), peut-être aussi celle des potiers corinthiens, compagnons de Démarate (XXXV, 152). On croyait autrefois que les

anecdotes d'artistes contées par Pline remontaient seulement à Nepos; aujourd'hui, on en suit la piste jusqu'à Duris.

8° *G. Licinius Mucianus* (vers 50 av. J.-C.) avait séjourné en Asie-Mineure et décrit les œuvres d'art conservées dans les villes et les îles du littoral. Pline lui doit une grande partie des renseignements qu'il donne sur Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Milet, Samos, Éphèse, Smyrne, Iasos, Chios, Pergame, Parium, Lysimachie. Ces renseignements présentent un caractère nettement périégétique: ce sont, pour la plupart, des on-dit de *ciceroni* locaux.

Enfin, la part personnelle de Pline consiste dans les informations qu'il nous fournit sur les œuvres d'art qui existaient *de son temps* à Rome; on peut y ajouter ses lamentations fréquentes sur la décadence de l'art et diverses fleurs de rhétorique aujourd'hui fanées.

« Ainsi, conclut Miss Sellers, la tendance de la critique moderne est de diminuer de plus en plus l'importance des contributions de Pline à l'histoire des artistes qui porte son nom. Et cependant, par une ironie singulière, les défauts essentiels de son ouvrage lui ont donné, pour nous, une valeur durable. Il a mieux fait que de nous laisser un monument de critique personnelle tel qu'en pouvait produire son temps; nous lui devons une compilation qui est un véritable trésor, où sont réunis des fragments de livres perdus, de Xénocrate, de Duris, d'Antigone, à côté d'apophtegmes précieux qui viennent en droite ligne des écrits mêmes d'Apelles et de Pamphilos » (p. xciv).

Discuter ici les diverses thèses que nous venons de résumer est impossible; ce serait, du reste, méconnaître le caractère synthétique du travail de Miss Sellers. Tel qu'il est, ce travail est excellent, d'une lucidité irréprochable, et fait à celle qui l'a conçu et rédigé le plus grand honneur.

Salomon Reinach.

G. Waitz. **Deutsche Verfassungsgeschichte.** VI. Die Deutsche Reichsverfassung von der Mitte des neunten bis zur Mitte des zwœlften Jahrhunderts. — 2me édit. par Gerhard Seeliger. Berlin, Weidmann, 1896. 625 p. in-8, 18 mk.

La deuxième édition du tome VI de la *Deutsche Verfassungsgeschichte*, par M. G. Seeliger, présente les mêmes qualités que celle du tome V, due à M. K. Zeumer. Comme son devancier, M. Seeliger a remis au point l'ouvrage de Waitz, tout en respectant le plus possible le texte original. La revision a surtout porté sur les notes qui constituent, comme on sait, la partie essentielle du livre. Nombre de textes inexactement cités ou cités d'après d'anciennes éditions ont été ou identifiés ou rectifiés. Une quantité de citations nouvelles ont été ajoutées. Le chapitre relatif à la chancellerie est le seul qui ait subi des remaniements considérables: on sait depuis longtemps qu'il était devenu tout à

fait insuffisant. Les additions et les corrections de l'éditeur sont partout insérées entre crochets. On saura gré à M. Seeliger de l'abnégation dont il a fait preuve en se soumettant à un travail très long et très pénible pour replacer au niveau de l'état actuel de la science un ouvrage indispensable à tous les médiévistes.

H. P.

Die Geschichte der deutschen Universitaeten von Georg Kaufmann. Zweiter Band. Entstehung und Entwicklung der deutschen Universitaeten bis zum Ausgang des Mittelalters. Stuttgart, Cotta, 1896, xviii, 587 pages in-8°.

Après une interruption de plus de huit années nous voyons paraître la suite du grand ouvrage sur les Universités allemandes, entrepris avec le concours du ministère de l'instruction publique prussien par M. George Kaufmann, actuellement professeur à l'Université de Breslau. Le premier volume, paru en 1888, renfermait l'introduction générale, la *Vorgeschichte* comme l'appelait l'auteur, dans laquelle étaient exposés le mouvement général des esprits au xiiie siècle, le réveil des études en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, la création des grands centres scientifiques à Bologne, à Paris, à Montpellier, etc. Dans le présent volume M. K. nous retrace plus particulièrement la création successive des universités du Saint-Empire-romain germanique au moyen âge, depuis Prague, en 1347, jusqu'à Francfort-sur-l'Oder en 1506. Elles furent au nombre de vingt, dont onze — Prague (1347), Vienne (1365), Heidelberg (1386), Würzbourg (1402), Leipzig (1409), Rostock (1419), Greifswald (1456), Fribourg (1457), Bâle (1460), Tubingue (1477), Breslau (1505) — subsistent encore aujourd'hui, tandis que les neuf autres (Kulm, Cologne, Erfurt, Lunebourg, Ingolstadt, Trêves, Mayence, Wittemberg, et Francfort-sur-l'Oder) ont disparu, les unes dès le moyen âge, les autres à la fin du dernier siècle seulement, pour être remplacées par des sœurs plus célèbres, Cologne par Bonn, Ingolstadt par Munich et Francfort par Berlin.

Il ne faut pas chercher dans le beau travail de M. K. une série de monographies sur les différentes universités allemandes au moyen âge ; il a préféré donner un tableau d'ensemble qui permît d'embrasser d'un coup d'œil tout ce qui concerne les études et la vie académique, de marquer les ressemblances et les différences dans l'enseignement et dans les règlements des différentes grandes écoles de l'Empire ; peut-être aurait-il pu faciliter les recherches spéciales par une table alphabétique des matières détaillée, ou par la rédaction d'une petite *bibliographie* pour chacune des Universités dont il s'occupe [1].

1. La place indiquée pour ces petites notices bibliographiques aurait été dans l'*Index des Universités* (p. xiii-xviii) où il avait déjà groupé quelques indications chronologiques sur chacune d'elles, et où l'on aurait tout naturellement cherché l'indication des sources à consulter pour connaître leur histoire particulière.

Dans un premier chapitre M. K. nous parle des chartes de *fondation* des Universités, depuis celle de Prague jusqu'à celle de Francfort, soit qu'elles aient été créées par l'accord de l'État et de l'Église, soit par l'empereur seul, soit encore par les seigneurs territoriaux, comme Leipzig ou Heidelberg, ou même par des villes, comme Erfurt et Cologne. Il nous explique comment se constituait la dotation des hautes écoles nouvelles, généralement avec des biens d'église. Les trois chapitres suivants sont consacrés à une exposition très détaillée de l'organisation universitaire, de la corporation universitaire elle-même, des *nations*, des facultés, de leur rang et de leur nom, des rapports entre les Universités et l'État et l'Église, de l'autonomie plus ou moins étendue dont elles jouissent vis-à-vis du pouvoir spirituel [1] et des seigneurs territoriaux, princes ou seigneurs. Nous y étudions le mécanisme gouvernemental interne des Universités, la formation, les discussions, les votes du Sénat, le rôle du recteur et des autres fonctionnaires académiques, bedeaux et notaires, la constitution de la faculté des arts et des facultés supérieures, les *bourses* et les *collèges*, le fonctionnement administratif, souvent troublé, de ces différents organes. M. K. expose en détail le plan des études, les vacances académiques, la collation des grades, les cours publics et privés, les honoraires à payer aux maîtres, les *disputations* ordinaires et *quodlibétiques*, la surveillance plus ou moins réussie des étudiants tant internes qu'externes, etc.

Dans un cinquième chapitre l'auteur expose le développement historique des universités ainsi constituées et outillées, à travers le xv[e] siècle, tant au point de vue de leurs transformations internes qu'à celui de leurs rapports avec les influences et les puissances du dehors. On remarquera surtout ce que M. K. dit du rôle insignifiant des Universités allemandes à l'époque du grand schisme et des conciles œcuméniques, quand on le compare à celui de l'Université de Paris; puis encore le paragraphe sur les rapports réciproques des humanistes et des universitaires allemands au début du xvi[e] siècle. Contrairement aux opinions reçues, il n'admet qu'une influence très atténuée de la véritable Renaissance, de celle d'au-delà des monts, sur les corps enseignants de l'Allemagne, voués d'autant plus à la scolastique pédante d'autrefois que le paganisme italien les effraie et les dégoûte. C'est chez les Frères de la vie commune, bien plutôt que chez les néo-platoniciens de Florence qu'il faut chercher les ancêtres d'un Wimpheling, d'un Hégius, d'un Dringenberg, les grands « pédagogues » de la Germanie nouvelle. Pour qu'une réforme scientifique puisse se produire, il faut

---

1. M. K. est très porté à réduire cette influence à un minimum; peut-être est-il permis, tout en admettant avec lui que les universités n'étaient pas des instituts ecclésiastiques, que les étudiants n'étaient pas forcément clercs, que les chanceliers, généralement prélats influents, n'avaient pas une autorité prépondérante sur le corps universitaire, de croire que la puissance de l'Église y était très grande, très forte, avant le schisme.

un mouvement plus général, une secousse plus violente pour secouer la torpeur des esprits ; c'est à ce mouvement de la Réforme, aux Universités nouvelles qu'il appela à l'existence, aux changements qu'il introduisit dans les anciennes que M. K. consacrera son troisième volume. Espérons que nous ne l'attendrons pas aussi longtemps que nous avons attendu son prédécesseur. Dans un sujet aussi vaste, aussi vivement controversé encore de nos jours — on n'a qu'à comparer les conclusions de M. Paulssen avec celles de notre auteur pour voir combien peu l'on est prêt à s'entendre sur certaines questions — M. Kaufmann ne peut espérer rallier tout le monde à sa façon de voir ; mais sur tous les points il est intéressant à entendre et utile à consulter, car il a mûrement examiné la matière et il expose ses idées avec une chaleur qui n'exclue nullement la netteté ni l'esprit critique.

R.

Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900, ornée de planches hors texte en noir et en couleur, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. — Tome III : xvi[e] siècle. Paris, A. Colin, 1897 ; un vol. gr. in-8, de 864 pages, avec 19 planches.

La publication dirigée par M. Petit de Julleville continue à paraître de quinzaine en quinzaine avec une remarquable régularité. Voici le troisième volume achevé : il est tout entier consacré au xvi[e] siècle. Je ne veux point insister aujourd'hui sur la question des collaborations multiples, sur les avantages et les inconvénients qui en résultent : j'ai eu l'occasion d'en toucher un mot dans un précédent article [1]. Il me suffira d'indiquer d'une façon sommaire, et en suivant l'ordre même des chapitres, de quelles études se compose essentiellement le nouveau volume, et à quels auteurs elles sont dues. Ce tome s'ouvre par quelques pages brillantes de M. Petit de Julleville (*La Renaissance*, p. 1-28) sur le sens et la portée de ce grand mot, dont les contemporains ne se sont pas servi, quoiqu'ils aient eu du fait lui-même une intuition nette : ces considérations générales sont semées de vues ingénieuses et profondes ; elles appelleraient parfois la discussion, mais elles sont toujours très suggestives. — Le chapitre II, dû à M. Ch. Marty-Laveaux (*Rabelais, les Conteurs au* xvi[e] *siècle*), est une causerie agréable à propos de Rabelais, causerie érudite, procédant souvent par rapprochements avec des faits actuels, destinée surtout, semble-t-il, à ceux qui, par avance, connaissent bien le Gargantua et le Pantagruel. — Du chapitre III (*Marot et la poésie française de 1500 à 1550*) je n'ai rien à dire : il est signé de mon nom. — M. G. Pellissier nous a donné sur *Ronsard et la Pléiade* un chapitre IV très étudié, bien composé, dans lequel il n'a même pas reculé devant des subdivisions un peu didactiques. Je ne

1. Voir *Revue critique* du 14 décembre 1896.

suis pas absolument de son avis sur le style de Ronsard, et crois qu'il y a du vrai dans le jugement de Boileau. Je sais bien qu'il est à la mode de faire bon marché de ce jugement, depuis Egger, dont les idées sur ce point spécial ont été vulgarisées par A. Darmesteter : mais il me semble que dans le tome I[er] de son *Appendice à la Pléiade*, M. Marty-Laveaux vient de remettre les choses au point. — Le chapitre v (*La Poésie après Ronsard*) renferme de bonnes pages sur Du Bartas, d'Aubigné, Desportes, et telles qu'on devait les attendre de M. P. Morillot. — Dans le chapitre vi sur *Le Théâtre de la Renaissance*, M. Rigal nous offre une étude systématique, pleine de faits et d'analyses condensées : je le trouve un peu dur pour Larivey. — Le chapitre vii (*Théologiens et Prédicateurs*), dû à MM. Petit de Julleville et A. Rébelliau, met surtout en relief la figure de Calvin et celle de François de Sales. Il n'y a pas à dire, chronologiquement, Calvin arrive un peu tard, venant après Du Bartas et d'Aubigné. Il eût été préférable, je crois, de scinder le chapitre en deux. Puis, quel que soit d'ailleurs le mérite de François de Sales, il est peut-être excessif de lui avoir consacré cinquante pages : c'est un véritable manque de proportion dans une œuvre où il n'y en a pas beaucoup, malgré la variété des collaborations. — Le chapitre viii (*Les Moralistes*, par P. Bonnefon) est une étude très intéressante sur Montaigne, étude qui fait bien connaître l'homme et l'œuvre, et où des recherches personnelles ont renouvelé en maint endroit ce que le sujet semblait avoir de rebattu. — Dans son chapitre ix (*Les Écrivains scientifiques*), le même auteur a donné quelques pages sobres et justes sur Bernard Palissy. — Avec le chapitre x (*Auteurs de Mémoires, Historiens, Écrivains politiques*), M. de Crozals avait affaire à un sujet vaste et disséminé : il s'en est en général tiré à son honneur. Toutefois, je trouve qu'accorder seulement trois ou quatre pages à Monluc, cet écrivain de tout premier ordre, c'est vraiment bien peu. La langue de Brantôme aussi est jugée avec un certain dédain : elle est pourtant bien savoureuse par endroits ! — Le chapitre xi de M. Ch. Dejob (*Les Érudits et les Traducteurs*) est une étude consciencieuse, qui met en bonne lumière Amyot, Henri Estienne et Pasquier. — Reste enfin le chapitre xii de M. Brunot, sur *La langue au* xvi[e] *siècle* : c'est un travail relativement considérable, puisqu'il a plus de deux cents pages. L'auteur y a retracé d'abord la lutte du français contre le latin : par des renseignements de sources diverses, par d'abondantes références bibliographiques, il a rendu visibles les progrès de l'idiome national. Viennent ensuite les efforts pour constituer une grammaire française, les tentatives de réforme orthographique, celle de Meigret surtout : tous ces points sont largement développés. On pourrait peut-être trouver au contraire, quoique l'essentiel y soit, que le développement spontané de la langue est un peu brièvement retracé. M. Brunot, évidemment, a craint de refaire ici ce qui a déjà été souvent fait : en revanche, il a insisté sur les questions de vocabulaire, sur les emprunts au latin, au

grec, à l'italien, etc., et a dressé, avec beaucoup de soin, des listes copieuses, qui seront très utiles à consulter [1].

E. Bourciez.

Baron Joseph du Teil. **Une famille militaire au xviii[e] siècle.** Paris, Picard, 1896, in-8, viii et 571 p., 12 fr. [2].

Général marquis de Maleissye. **Mémoires d'un officier aux Gardes-Françaises**, 1789-1793, publiés par M. G. Roberti, professeur à l'Académie militaire de Turin. Paris, Plon, 1897, in-8, xxviii et 395 p., 7 fr. 50.

Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur, par Edmond Biré. IV. La chute des dantonistes, 5 novembre 1793-6 avril 1794. Paris, Perrin, 1897. In-8, 370 p., 3 fr. 50.

Le registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon I. (28 mai 1814-22 février 1815), publiés par Léon-G. Pélissier. Paris, Fontemoing, 1897. In-8, xxvi et 310 p., 3 fr. 50.

Une fiancée de Napoléon. Désirée Clary, reine de Suède (1777-1860), par la comtesse D'Armaillé, née Ségur. Paris, Perrin, 1897, in-8, 273 p., 3 fr. 50.

Georgees Moussoir. **Le conventionnel Hyacinthe Richaud**. Paris, Plon, 1897, in-8, xii et 459 p., 3 fr. 50.

Souvenirs du général comte Fleury. Tome I[er] (1837-1851). Paris, Plon, 1897. In-8, viii et 433 p., 7 fr. 50.

La monographie de M. Joseph du Teil sur ses ancêtres les du Teil

---

1. Il va sans dire que, malgré ce soin, ces listes, comme M. B. le dit lui-même avec beaucoup de bonne grâce, sont toujours plus ou moins provisoires. J'en prends une au hasard, par exemple celle des mots italiens introduits en français au xvi[e] siècle (p. 817-819) et voici quelques observations qu'elle me suggère : *Bagatelle*, cité seulement dans Cotgrave, a été signalé par Delboulle dès 1548 chez Noël du Fail (*Rev. d'Hist. litt.*, 1897, p. 132). — *Barque*, cité dans J. Lemaire d'après HDT., a été signalé par Delboulle dans un texte franco-italien du xiii[e] siècle, et dans plusieurs textes du xiv[e] et du xv[e] (*Rev. d'Hist. litt.*, 1897, p. 136). — *Carole*, quelle que soit son origine, est un mot fort usité dès le xii[e] siècle, et qu'on s'étonne de trouver ici. — *Estrette*, cité dans Brantôme et Montaigne, et qui pourrait l'être également dans Monluc et Henri IV, vient-il directement de l'ital. *stretta*? C'est possible : mais l'expression *da estreyte* était courante aussi en gascon. On pourrait en dire autant à propos de *monine* (guenon) : le terme de *mounino* est très usité dans tout le midi de la France. Voir d'ailleurs les très sages remarques qui sont faites dans la note 3 de la page 815. — *Garbuge* = *garbuglio* ; oui, mais avec un changement de suffixe. Du reste, on trouve aussi *garbouil* dans Rabelais et ailleurs. — *Menestre* (soupe) est cité, d'après Godefroy, dans les *Singularités* de Belon (1553). Je puis en indiquer un exemple antérieur, qui se trouve dans une chanson de 1515 (Le Roux de Lincy, II, p. 59). — *Piller* doit être antérieur en français au xvi[e] siècle, comme l'indique dans Littré l'historique de *pillage, pillard, pillerie, pilleur*. Ce qui à ce moment-là fut dû à l'influence italienne, ce sont des expressions comme *piller patience, piller un flambeau*, etc. : le mot serait donc à rejeter à la liste 3° de la p. 817.

2. Un extrait de ce volume a paru sous le titre *Napoléon Bonaparte et les généraux du Teil* (*1788-1794*), *l'Ecole d'artillerie d'Auxonne et le siège de Toulon* (Paris, Picard, 272 p.); mais « c'est dans l'intention d'être agréable à ses amis » que l'auteur a publié à part ces quelques chapitres de son ouvrage, et l'extrait ne se trouve pas dans le commerce.

mérite les plus grands éloges. C'est une contribution très intéressante, très instructive, à l'histoire générale. L'auteur ne s'est pas contenté, pour composer son ouvrage, de consulter les papiers de famille; il a fait de patientes recherches dans les archives publiques à Paris et en province. Nous voyons d'abord quels ont été les services des du Teil au XVIIIe siècle et comment ils préfèrent l'artillerie aux autres régiments d'infanterie. Nous voyons Ange du Teil se distinguer à Landau, et Jean-Ange du Teil, simple capitaine, jouer à la bataille d'Hastenbeck un rôle prépondérant. Nous suivons les du Teil dits de Beaumont à travers tout le XVIIIe siècle. Les quatre frères, Jean-Pierre, Alexis, Jérôme et Jean, ont une vie fort curieuse, aussi curieuse qu'honorable. Alexis et Jérôme, tous deux capitaines d'artillerie, font tous deux la campagne des Indes, se signalent pareillement et meurent, Alexis, de fatigue à Pondichéry, Jérôme, d'une blessure reçue à Madras : l'auteur a reproduit leur correspondance qu'on lit avec sympathie et profit à la fois. Les deux autres frères, Jean-Pierre et Jean, qui arrivent aux plus hauts grades, sont les véritables héros du volume. Jean-Pierre commanda l'école d'Auxonne, l'une des meilleures écoles d'artillerie — M. Joseph du Teil donne sur ces établissements des détails de toute sorte dont on lui saura gré — et fut fusillé à Lyon par les terroristes. Jean commanda en chef l'artillerie à l'armée du Rhin, à l'armée des Alpes et à l'armée qui assiégeait Toulon. Mais tous deux seraient inconnus si le plus grand capitaine des temps modernes ne s'était formé auprès d'eux, et le codicille rédigé par Napoléon en faveur des fils et petits-fils de Jean-Pierre a plus fait pour le renom des deux du Teil que les cinq siècles de services militaires rendus par leur famille au pays. L'auteur du volume insiste sur les encouragements que Jean-Pierre donnait à Auxonne au lieutenant Bonaparte, et reproduit dans les pièces justificatives une œuvre inédite de Napoléon, le procès-verbal que le jeune officier, secrétaire d'une commission, rédigea au mois d'août 1788. Il insiste également sur le rôle de Bonaparte et de Jean du Teil au siège de Toulon. Ce chapitre d'histoire militaire (p. 361-416) est très soigné, très étudié, et les historiens du siège devront en tenir grand compte. Peut-être l'auteur est-il trop porté à rehausser l'importance de Jean du Teil (cf. notre article de *Cosmopolis*, février 1897, p. 475) : si durs qu'ils soient, les mots de Napoléon sur le général ne peuvent être récusés; si Jean du Teil n'était pas incapable, il était infirme, impotent, et notre auteur ne cite pas la lettre du 18 septembre où Kellermann propose de placer à Grenoble, et non aux armées, un homme dont « les incommodités s'augmentent journellement ». Ce livre de M. Joseph du Teil, tout plein de renseignements puisés aux sources, très exact, très minutieux, accompagné de pièces justificatives d'un prix réel, lui vaudra la reconnaissance des « amis de tous les vieux souvenirs » et, souhaitons-le, une de nos belles récompenses académiques [1].

1. P. 15-16, au tableau généalogique des du Teil (art. Marie-Césaire), lire 1772 et

Les souvenirs de Maleyssie, officier des gardes-françaises, que M. Roberti a trouvés à la Bibliothèque du roi à Turin, sont d'autant plus importants qu'ils ont été écrits au printemps de 1793. L'auteur a la mémoire encore fraîche, et il rapporte sur l'indiscipline des gardes-françaises, sur le 14 juillet, les journées d'octobre, l'affaire Favras, l'insurrection de Nancy et le voyage de Varennes « quelques détails peu connus » (c'est l'expression même qu'il emploie à diverses reprises). On notera surtout son séjour à Metz auprès de Bouillé, dont il fut aide-de-camp, la mission que l'imprudent Calonne lui avait confiée dans le Midi, le rôle qu'il joua en 1792 à l'armée austro-prussienne, organisant un service d'informations, envoyant à Dumouriez deux lettres, l'une du marquis de Lambert, l'autre du duc de Brunswick. Comme tout bon émigré, il exècre Necker, qu'il accuse de perfidie et d'hypocrisie, et Lafayette qu'il qualifie de traître, de scélérat et de monstre. Il est parfois inexact, et la passion l'aveugle : il prétend que Lafayette a voulu au 5 octobre tenir le roi en son pouvoir et faire échouer l'expédition de Nancy pour perdre Bouillé; il croit que Gouvion a vu la famille royale fuir des Tuileries et n'a rien dit, pour laisser au roi l'humiliation

---

non 1773; — p. 169 (et 236 et 265), lire de Lance et non *de La Lance*; — p. 195, lire Dupuy (de Bordes) et non *Dupuis*; — p. 322, Dietrich était maire de Strasbourg et non *préfet* du Bas-Rhin; — p. 327, Carnot le jeune n'était pas « représentant »; — p. 425 et suiv., il y avait plus à dire sur l'arrestation de Jean-Pierre du Teil : il était suspect depuis longtemps; sur une de ses lettres, datée de Grenoble, 27 octobre 1793, un agent du ministre a écrit à la marge « Le général du Teil n'aime pas l'égalité »; mais ce fut la Société populaire de Grenoble qui causa sa mort; le 5 pluviôse an II, le comité des lois, présidé par Héraud, accusait le général d'avoir mis des retards dans l'expédition des convois d'artillerie, et le lendemain le club décidait d'envoyer le rapport de son comité des lois aux représentants du peuple et aux membres de la commission militaire à Lyon : Duteil, disaient les clubistes de Grenoble, n'avait pas exécuté « l'ordre de faire partir par *la voie la plus prompte* des pièces de siège et affûts pour le camp sous Toulon »; — p. 317, il y avait aussi plus à dire sur César et Alexandre. César émigra le 12 septembre 1791 et rejoignit le 16 août 1794 l'armée de Condé, où il servit dans l'artillerie jusqu'à la fin. Alexandre émigra le 1er novembre 1791, fit la campagne de 1792 dans l'artillerie de l'armée des princes, rejoignit le 13 décembre 1792 l'armée de Condé, où il fit la campagne de 1793, et la quitta pour se rallier à la République. Il ne put rentrer au service, mais il obtint un emploi dans l'administration des subsistances militaires et contribua à l'approvisionnement de la division Lecourbe dans le pays des Grisons, et de l'armée de réserve dans la région du Léman; le 13 pluviôse an IX, le premier Consul recommandait au ministre de la guerre de le placer, et ce fut sur cette recommandation qu'Alexandre du Teil entra dans les droits réunis; — p. 440, Charles-César fit les campagnes de 1813 et de 1814 comme maréchal-des-logis au 2e régiment des gardes d'honneur, et s'y comporta en homme de cœur; — p. 537, Patris, qui avait épousé Alexandrine du Teil, est mort non en 1809, mais le 23 juin 1811, comme capitaine, et non comme chef de bataillon. Alexandrine se rappela au souvenir de l'empereur; elle était, disait-elle, « la plus jeune des filles du brave général d'artillerie du Teil, dont la mémoire et la funeste fin ne sont pas effacées du souvenir de Sa Majesté »; elle n'avait eu d'abord, par décret du 10 février 1812, qu'une pension de 300 francs; un décret du 18 mai suivant porta la somme à 2000 francs.

d'une arrestation scandaleuse. Il a toujours raison et, à l'entendre, si l'on avait suivi ses conseils, les gardes-françaises n'auraient pas fait défection,.. et la Révolution n'eût pas éclaté (p. 26). Mais il conte des anecdotes curieuses et vraies (sur la marquise de Montholon et Sémonville, sur Chérin, sur le duc du Châtelet qui s'aliéna son régiment, etc.); il fait en un ou deux endroits un joli portrait de Lafayette (p. 89 et 135); il porte sur Bouillé un jugement dont l'histoire devra tenir compte, et lui rend plusieurs fois (p. 203 et 247) un hommage mérité; il narre avec beaucoup d'attrait l'arrestation de Louis XVI à Varennes; il apprécie Dézoteux avec une juste sévérité; il relate exactement les opérations de la campagne de 1792, fait de judicieuses réflexions sur les sentiments de la France (p. 313), sur l'armée prussienne de ce temps-là, sur la situation de Dumouriez en face de Brunswick et des émigrés après le 20 septembre, sur la politique des puissances, et les dernières pages de ses *Mémoires* font honneur à sa sagacité, à son impartialité. Bref, le récit de Maleyssie, qui plaît d'ailleurs par sa franchise, est un des plus instructifs que nous ayons sur les commencements de la Révolution, et M. Roberti, qui l'a publié très soigneusement et accompagné de notes fort utiles, a droit aux remerciements du public lisant[1].

M. Biré poursuit, dans un quatrième volume, le *Journal* où un bourgeois de Paris est censé relater les événements dont Paris est le théâtre pendant la Terreur. Ce genre est faux et nous préférons un récit, une exposition objective des faits à ces mémoires personnels qui ont, malgré tout, quelque chose de factice et de forcé. On s'étonne que le « bourgeois » ait pu être partout, voir tant d'événements et tant de personnes, lire et citer tant de journaux. Et il lui arrive parfois, rarement il est vrai, de se tromper. Il croit que Dubois-Crancé est allé en mission dans les Pays-Bas (p. 299) et, en bon Parisien, il n'entend pas grand'chose aux affaires militaires et aux combats de la frontière : il exagère les premiers succès de Hoche, ignore la défaite de Kaiserslautern et s'imagine que Pichegru a remporté une victoire à Lauterbourg (p. 178-179). Mais le *Journal*, qui témoigne d'une vaste lecture et d'un soin consciencieux, est rempli de détails précis et authentiques sur les

1. P. 15, le nom de cet officier, parent du combattant de Fontenoy, est Antroche et non *Auteroche*; — p. xix et 97, *Graven Macheren* est Grevenmaker ou Grevenmachern (comme p. 251); — p. 33, Laclos était capitaine d'artillerie et non du *génie* (cf. p. 35); — p. 79, Malartic est mort du choléra le 20 juillet 1832; — p. 105, Desperrières est devenu général et n'a pas été « relégué dans la classe des lieutenants de chasseurs soldés »; — p. 204, *Dumas* manque à la table, c'est sans doute Mathieu Dumas; — p. 306, lire Glisuelle au lieu de *Greswel*; — p. 319, Guyonneau au lieu de *Guilloneau*; — p. 335, Mangiennes au lieu de *Maugienne*; — p. 352, la Perche au lieu de *Le Porche*; — p. 357, sur-Auve au lieu de *sur-Ceuve*; — p. 364, Thouvenot au lieu de *Thévenot*; — p. 371, Termes au lieu de *Thermes*; — p. 341, Beaurepaire n'a pas signé la capitulation de Verdun; — p. 342, Courbière est mort en 1811 et non en 1807; — p. 348, Sauce était à Saint-Mihiel, et non à Varennes.

hommes et les choses. Tout ce qu'avance M. Biré est appuyé de preuves et de documents. Certains passages, comme ceux qui traitent de la conversion de Camille Desmoulins et de la clémence de Danton, ont du piquant, de la justesse, de l'originalité.

Le registre de l'île d'Elbe, publié d'après un manuscrit de Carcassonne (copie Cornet-Peyrusse) par M. L.-G. Pélissier, contient des documents omis dans la *Correspondance* de Napoléon, tous les billets, lettres et ordres écrits ou dictés par l'empereur durant son éphémère souveraineté de l'île d'Elbe. On le lit avec intérêt, et on remerciera M. P. de l'avoir mis au jour : c'est le complément du tome XXVII de la *Correspondance* et, comme dit M. P., une barque de pêcheur de Porto-Ferrajo dans le sillage de l'*Inconstant*. Mais l'éditeur a-t-il raison de qualifier Napoléon de bureaucrate, d'officier d'administration, de riz-pain-sel? Si Napoléon s'applique alors aux petites choses, est-ce parce qu'il a « l'âme petite »? S'il fait des économies, est-ce par « avarice atavique » ou par suite des « préoccupations budgétaires du retraité »? Et le métier des armes n'a-t-il « été pour lui à l'origine qu'un gagne-pain ou qu'un gagne-retraite »? L'annotation de M. Pélissier est d'ailleurs sobre et utile : on remarquera la note de Pons de l'Hérault, qui constitue comme une histoire de l'*Inconstant*, et les renseignements sur la route de Longone [1], sur la Pianosa, sur le lieutenant Larabit, sur l'île après le départ de Napoléon. Nous souhaitons que le jeune et infatigable érudit publie très prochainement les souvenirs de Pons de l'Hérault.

Le livre de M[me] d'Armaillé sur Désirée Clary a été composé, lisons-nous dans l'avant-propos, d'après le récent ouvrage du baron Hochschild, et il contient de nombreux renseignements inédits. Ces détails inédits (on en trouve p. 245-249) ne sont pas aussi nombreux que le dit l'auteur, et si son récit se lit facilement et renferme de piquantes citations, il met trop à contribution non seulement Hochschild, mais Bourrienne, M[me] d'Abrantès, Marbot — qu'il faut consulter avec tant de précaution, — Rochechouart et Ségur. Le témoignage de Barras n'est pas cité. Il y a du reste, de ci de là, des erreurs [2]. Une faute amusante est celle de la page 15 où l'on nous apprend, d'après le baron Larrey, que M[me] Bonaparte narrait à ses enfants les *contes de Vocceri!*

---

1. Galeazzini, commissaire-général à l'île d'Elbe, eut en effet une querelle avec le génie militaire à la suite de la construction de cette route; on lui donna tort, et il fut suspendu le 29 novembre 1810.

2. On lit à l'avant-propos et p. 165, 168 *Hoschild* pour Hochschild ; — p. 1, 76, 77, *Sonis* pour Somis; — p. 2, *Villeneuve* pour Blait de Villeneufve ; — p. 50, 53, 54 *Faïpoul* pour Faipoult; — p. 10, Ricord n'a pas « fui en Suisse »; — p. 12, Napoléon n'a pas « tenté d'épouser » Mlle du Colombier, et n'a pas été « carrément refusé »; — p. 55, l'assassinat de Bassville est appelé un « meurtre accidentel » ; — p. 70, la guerre n'avait pu être déclarée en *avril* à Léopold, qui était mort en mars.

Le conventionnel Richaud, maire de Versailles, a eu un jour de gloire, une heure sublime : le 9 septembre 1792, avec le plus généreux courage, il s'exposait à la mort pour sauver les prisonniers d'Orléans, et sa statue s'élèvera prochainement à Versailles, à l'endroit même où eut lieu cet acte d'héroïque dévouement, à l'angle des rues de l'Orangerie et de Satory. M. Moussoir a raconté complètement cet épisode. Mais il n'est pas moins complet sur les autres actes de Richaud ; il le montre arrivant à la magistrature municipale, entrant à la Convention et aux Cinq-Cents, déployant à Pirmasens une bravoure téméraire, s'efforçant d'arrêter la désorganisation de l'armée de la Moselle et conquérant l'amitié de Hoche, s'opposant à Lyon aux mesures de réaction et de représailles, finissant modestement sa vie dans sa patrie d'adoption, où il fut durant vingt-sept ans conseiller de préfecture. L'excellent livre de M. M. n'a pas le ton du panégyrique. C'est une œuvre de réelle histoire, une véritable biographie où rien n'est omis, où l'activité de Richaud dans les camps ainsi que sa mission dans la région du Rhône est retracée aussi exactement et avec autant de détail que son administration versaillaise, et cette exactitude, cette simplicité du récit met en un relief saisissant le caractère de Richaud, son mâle patriotisme et le sentiment du devoir qui l'anima toujours. Les documents reproduits sont peut-être trop nombreux, et l'auteur n'a pu résister au plaisir de citer entièrement toutes les pièces qu'il a trouvées aux archives communales de Versailles et à celles de Seine-et-Oise et du Rhône, aux archives de la guerre, aux archives nationales ; mais la plupart sont intéressantes [1]. Puissent les futurs biographes de nos conventionnels s'acquitter de leur tâche avec le même zèle, la même conscience, la même ardeur studieuse que M. Moussoir !

Un beau sentiment éclate dans le premier volume des *Souvenirs* du général Fleury : sa reconnaissance envers Napoléon III. Les éloges qu'il décerne à son souverain paraîtront presque incroyables : non seulement Napoléon savait « maîtriser les élans de son cœur et dérouter par un calme imperturbable les plus habiles investigations » ; mais il avait l'air martial et gracieux d'un grand cavalier ; il était l'homme le mieux élevé de France ; il avait dans le regard une bonté, une douceur qui le rendaient irrésistible ; il était le plus grand écrivain de son règne (!) ; à la veille de sa chute, il avait encore une telle popularité que s'il fût revenu de Châlons à Paris au lieu de se jeter à Sedan, il eût sauvé par sa « fermeté inébranlable », par « ce calme qui domine les foules », et le trône et le pays. Fleury ne blâme Napoléon qu'en un seul passage : il aurait dû tout faire pour s'assurer l'alliance de la Russie (p. 255). Mais il y a autre chose dans le volume que ces louanges exagérées, autre chose que des détails sur l'organisation de l'escadron d'Or-

1. Lire p. 215 Reubell pour *Rewbel*.

léansville et du beau régiment des guides. Fleury nous raconte les commencements de Yusuf et quelques épisodes de la guerre d'Afrique, comme la campagne contre Bou-Maza et celle de Kabylie. Il nous présente, en quelques traits frappants, Saint-Arnaud, Pélissier, Bosquet, Lamoricière, Bugeaud, Changarnier, Magnan, Espinasse, Morny, Rouher. Il retrace les débuts de Louis-Napoléon, l'élection du prince et son installation à l'Élysée — où Fleury fut un peu le grand-maître de la cour — l'aspect de ses salons, ses voyages, les ambitions de miss Howard, le mariage de l'empereur et la constitution de sa maison. Il rectifie les dires de Granier de Cassagnac sur les préliminaires du coup d'État et explique pourquoi le prince n'agit pas le 17 septembre. Tout en renvoyant le lecteur à Cassagnac et à Maupas, il répare quelques oublis de ses devanciers, corrige des erreurs, fournit des détails ignorés sur la lutte du 2 décembre : c'est ainsi qu'il nous apprend que 50.000 francs en or, prêtés par M. de Grimaldi, furent distribués aux troupes. Il narre avec esprit sa mission à Darmstadt et l'insuccès du projet d'alliance avec la princesse de Wasa. Fleury était intelligent et fin, puisqu'il a deviné la future grandeur de Louis-Napoléon, et il a eu une très grande influence : il obtenait au 2 décembre que le prince, si l'émeute était triomphante, formât aux Tuileries un camp retranché et marquât la volonté de se défendre, au lieu de fuir comme Charles X ou Louis-Philippe ; il fut, dit-il lui-même, l'intermédiaire entre Napoléon et l'armée, ou, selon une autre de ses expressions, un directeur du personnel *ad latus;* il décida les principaux généraux et colonels à se prêter au coup d'État ; il lança Saint-Arnaud, le désigna pour le ministère de la guerre et le commandement de l'expédition de Crimée ; il fit rapporter la décision qui substituait Niel à Pélissier, donner le maréchalat à Canrobert et à Bosquet.

A. Chuquet.

BULLETIN

— Le prix biennal Etienne Falcouz, de la valeur de 1,000 francs, fondé par décret du 25 mars 1897 sur la rente annuelle de 4,000 francs allouée à l'Université de Lyon par M. Augustin Falcouz, sera décerné en 1898 à l'auteur du meilleur mémoire sur la question suivante, mise au concours par le Conseil de l'Université de Lyon, sur la proposition de la Faculté des Lettres : *Étude sur un poète dramatique français du* XIX*e siècle*. Pour être admis à concourir, il faut être de nationalité française et avoir moins de 30 ans au 1er mai 1898. Les mémoires ne seront reçus qu'à l'état de manuscrits entièrement inédits. Ils devront parvenir, francs de port, au Secrétariat de l'Université (Faculté de Médecine) avant le 1er mai 1898, dernier délai. Ils porteront chacun une devise qui sera répétée sur un pli cacheté joint à l'ouvrage et contenant le nom de l'auteur. L'auteur ne devra pas se faire connaître, sous peine d'être exclu du concours.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 juin — 1897

Delitzsch, L'origine des cunéiformes. — Harper, Lettres assyriennes et babyloniennes. — Eisenlohr, Un plan cadastral de Babylone. — Baumstark, Babylone. Platon, Le Sophiste, p. Apelt. — Hirzel, Le dialogue. — Saupe, Œuvres choisies. — Conybeare, Philon. — Wendland, Les thérapeutes. — Menghini, Aquilano, I. — Les registres de l'Académie française. — Desdevises du Désert, L'Espagne de l'Ancien régime. — V. Pierre, La déportation ecclésiastique sous le Directoire — *Bulletin :* Autobiographie de sir Georges Airy ; Dick May, L'enseignement social à Paris ; P. E. Richter, Bibliotheca geographica Germaniae ; Schrader et Gallouédec, Cours général de géographie. — Académie des inscriptions.

Friedrich Delitzsch. **Die Entstehung des ældtesten Schriftsystems** oder der Ursprung der Keilschriftzeichen. Leipzig, Hinrichs. 1897. Gr. in-8, 240 p.

R. Fr. Harper. **Assyrian and Babylonian Letters**. belonging to the Koujunjik collections of the British Museum. London, Luzac, 1896. Part III et IV, in-8. p. 229-344 et p. 345-460.

A. Eisenlohr. **Ein altbabylonischer Felderplan**. Leipzig, Hinrichs. In-8, 16 p.

A. Baumstark. **Babylon**. Zur Stadtgeschichte und Topographie. Stuttgart, Metzler. 1896. In-8, 34 p.

I. — Depuis l'époque déjà lointaine où, dans son *Expédition en Mésopotamie*, M. Oppert établissait que les signes cunéiformes se ramènent en dernière analyse à des images, la question de l'origine et du développement de ce système d'écriture a fait peu de progrès : elle vient, pour la première fois, d'être traitée d'ensemble par M. Delitzsch dans un ouvrage magistral ; on doit savoir gré à M. D. d'avoir introduit, dans des recherches dont elle était jusqu'ici trop souvent absente, une véritable méthode scientifique. Partant de ce principe que l'écriture cunéiforme s'est développée par la juxtaposition, la combinaison ou la différenciation d'un petit nombre de motifs primordiaux, M. D. prend les signes un à un, les décompose en leurs éléments constitutifs et parvient ainsi, au terme d'une longue et pénétrante analyse, à ramener les 400 signes du syllabaire à une quarantaine environ de formes simples. Le fait sur lequel M. D. fonde son système n'est pas contestable : il est certain que beaucoup de signes se sont formés par combinaison ; mais il ne faut pas exagérer l'importance de ce facteur dans la constitution du syllabaire ; je serais, pour ma part, disposé à croire que le nombre des formes directement dérivées d'images primitives est beaucoup plus grand que ne l'admet M. D. Voici, par exemple, les signes SAG et GIR :

si M. D., qui cherche à les expliquer par l'analyse, s'était référé aux deux petits monuments Blau [1], il eût pu constater que, dans leurs formes les plus anciennes, ces signes présentent nettement l'image, l'un d'un profil humain tourné vers la droite, l'autre d'un fer de lance : ici donc aucune trace de combinaison ; j'aurais des réserves analogues à faire au sujet de beaucoup d'autres signes (tels que IM, TUR, TIG, NE, MAH, etc.), dans lesquels je ne puis voir, avec M. D., des composés.

M. D. s'est beaucoup servi de quelques-uns des textes récemment publiés par Hilprecht (OBI Part II), j'ajouterais volontiers qu'il s'en est peut-être trop servi. Il est assez douteux que l'inscription de Lougalzaggisi ait la haute antiquité que lui attribue Hilprecht : en tout cas le caractère inégal et grossier de l'écriture, où M. D. voit un signe d'archaïsme, marque simplement de la part des scribes une hâte et une négligence qu'expliquent et justifient amplement le grand nombre des répliques ; beaucoup de caractères sont disloqués, tronqués ou surchargés. Aussi ne peut-on consulter ce texte comme témoin des formes, qu'avec la plus grande réserve. Il est regrettable que M. D. ait emprunté parfois à l'inscription de Lougalzaggisi et donné comme base à ses hypothèses tel signe déformé accidentellement et n'ayant par suite aucune valeur typique et représentative. (Voir p. ex. NE p. 178, NIM et DA p. 182, etc.) Les formes si régulières et si alignées des inscriptions d'Eanadou fournissent des données beaucoup plus sûres pour l'élucidation des problèmes d'origine. Ainsi sur la Stèle des Vautours le signe SHU présente à côté de quatre petits traits parallèles un trait en arc de cercle qui figure le pouce cambré. (Voir la représentation de la main sur les plus anciens monuments, p. ex. *Déc. en Chaldée*, pl. 1 ter, n° 1a).

L'ouvrage de M. D. se termine par une digression sur l'origine de l'écriture phénicienne : l'alphabet phénicien aurait été inventé sous l'influence combinée de la Babylonie et de l'Égypte : M. D. ne prétend pas qu'il y ait emprunt direct des formes à l'écriture babylonienne, mais à une imitation et une adaptation, qui supposeraient les inventeurs très versés dans la connaissance de l'origine du système cunéiforme.

II. — Les deux nouveaux volumes de lettres assyriennes et babyloniennes que M. Harper vient de donner à peu d'intervalle portent à quatre le nombre des parties aujourd'hui publiées de cet important ouvrage : restent encore à paraître les parties V à VIII. On devait déjà à Delitzsch et à Smith des publications partielles de cette catégorie de textes : l'ambition de M. H. est autre et c'est un véritable *Corpus* des lettres assyriennes et babyloniennes que formera l'ouvrage complet ; on ne saurait savoir assez de gré à M. H. d'avoir entrepris et de mener à bien un travail aussi considérable. Il est fort heureux qu'on renonce de

1. *American Journal of Archæology*, 1888, pl. IV et V.

plus en plus aux mélanges et aux morceaux choisis : le grand travail d'inventaire et de classement poursuivi au British Museum en ces dernières années a déterminé comme un renouveau de publications assyriologiques : le nom de l'initiateur de ce mouvement, M. Bezold, ne saurait être oublié à propos d'ouvrages qui, comme celui de M. H., ont eu comme condition nécessaire *le catalogue des collections de Kouyoundjik* [1].

III. — Le plan cadastral publié par M. Eisenlohr est actuellement à Constantinople : je l'ai trouvé en juillet dernier parmi des tablettes que l'administration du musée de Stamboul m'avait chargé de déballer et de trier ; j'en pris aussitôt copie. Quelque temps après, ce curieux document tombait sous les yeux du R. P. Scheil, qui en envoya une copie à M. Oppert, à qui elle a fourni la matière d'une communication à l'Académie (voir *Comptes Rendus*, juillet-août 1896, p. 331), et une autre à M. E., qui en a fait le sujet du travail précité. J'ai moi-même consacré au même texte une étude spéciale qui a paru quelque temps après celle de M. Eisenlohr.

Ce plan, qui appartient à l'époque de la seconde dynastie d'Our (environ 2500 av. J.-C.), est de beaucoup le plus complet et le mieux conservé de tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici. Les longueurs des côtés et les surfaces sont indiquées, ce qui permet de restituer tous les calculs. Les arpenteurs ont déterminé dans le terrain qu'ils avaient à mesurer un grand polygone rectangulaire bordé par des triangles et des trapèzes : pour le calcul de ces dernières figures, pas de difficulté. La chose est moins aisée pour le polygone central : cette grande figure se divise en quatre rectangles pour la surface desquels deux séries d'évaluation sont données, calculées sur des bases différentes : la moyenne arithmétique entre les sommes des surfaces dans chaque série fournit la surface totale : ce procédé de calcul est destiné à compenser les erreurs inévitables. M. E. a bien saisi la marche générale suivie par les arpenteurs chaldéens ; il arrive néanmoins pour le calcul de cinq rectangles sur huit à des résultats qui diffèrent notablement des chiffres donnés : ceci tient à deux causes, d'abord à la fausse lecture d'un chiffre et ensuite à la méconnaissance d'un fait qui témoigne de la part de ces très anciens géomètres d'un remarquable souci d'exactitude ; ce fait est le suivant : pour le calcul de la surface du quatrième rectangle dans chaque série, la longueur attribuée au petit côté est la moyenne arithmétique entre le côté mesuré et le côté calculé.

---

1. En classant dernièrement au Musée du Louvre des documents provenant du fonds Longpérier, j'ai trouvé une tablette qui appartient évidemment à la collection dont M. H. a entrepris la publication ; je ne crois pas qu'elle ait jamais été publiée ; elle a trente-sept lignes, et est en assez bon état de conservation : c'est une lettre adressée au roi par un certain Ashour-ritsoûa. Le recueil de M. H contient précisément plusieurs missives de ce même personnage ; il y aurait, ce semble, intérêt à joindre ce nouveau document aux autres : je suis tout disposé à l'indiquer à M. H., à son prochain passage à Paris.

En dépit des quelques inexactitudes que nous venons de relever, le travail de M. E. n'en fait pas moins grand honneur à son auteur.

IV. — Signalons en terminant une bonne monographie de la ville de Babylone, où M. Anton Baumstark a réuni toutes les données babyloniennes, hébraïques, grecques ou modernes sur la célèbre cité asiatique : un fait nouveau qui a son importance vient s'ajouter aujourd'hui à ceux que signale M. B. C'est la mention de Babylone sur une tablette de Telloh contemporaine de Sargon l'Ancien.

François Thureau-Dangin.

Platonis Sophista. Recensuit prolegomenis et commentariis instruxit Otto Apelt. Leipzig, Teubner, 1897, 1 vol. in-8° de 218 pages.

Cette édition, qui se présente modestement comme une « editio altera emendatior » de celle de Stallbaum, est en réalité une œuvre nouvelle, à laquelle M. Apelt s'était préparé par de nombreuses études sur le *Sophiste*. Les prolégomènes sont entièrement de lui, et dans le commentaire les notes de Stallbaum sont plus rares que celles où il est réfuté. L'édition s'ouvre par une analyse du dialogue, extrêmement précise et serrée, et la façon dont M. A. en entend la conduite y est admirablement présentée. On lira avec grand intérêt l'étude qui suit sur le but et le sujet du *Sophiste;* et en passant nous féliciterons M. A. de n'avoir même pas accordé les honneurs d'une réfutation aux critiques qui nient l'authenticité de ce dialogue. Il s'est contenté d'énumérer les nombreux témoignages d'Aristote, qui ne laissent place à aucun doute. De plus on verra avec plaisir que bien des fois, au cours de son commentaire, M. A. a noté les tournures, les expressions, les plaisanteries, l'ironie, toutes ces choses charmantes et indéfinissables qui, même dans cette œuvre de sujet extrêmement aride, décèlent la main de Platon et rendent l'authenticité, selon le proverbe grec, δήλη καὶ τυφλῷ. Mais les aveugles ne sont pas rares, et même en France il nous a été donné de voir cette authenticité attaquée dans un livre que M. A. a trop honoré en le citant une ou deux fois. Il y a des gens qui, incapables d'embrasser le génie de Platon dans sa complexité, ont pris le parti de le mutiler pour se le rendre plus accessible. A ceux-là, justement parce qu'il ne leur répond pas, le livre de M. A. sera une réponse victorieuse, et, nous l'espérons, définitive. Nous regretterons pourtant de voir négligée, de propos délibéré, la question de savoir pourquoi le rôle de protagoniste appartient ici à l'hôte d'Élée et non plus à Socrate : elle ne nous paraît pas tout à fait insoluble. — Les prolégomènes se terminent par une bibliographie très complète.

Du texte il n'y a pas grand'chose à dire. M. A. a suivi M. Schanz,

mais avec une louable indépendance [1] ; de plus, il a eu à sa disposition une collation plus complète du manuscrit de Vienne, dont il a souvent tiré un excellent parti. Les corrections ou conjectures personnelles à l'auteur sont peu nombreuses [2]. Du reste il avertit lui-même que le commentaire l'a préoccupé plus que l'établissement du texte.

Ce commentaire est excellent, écrit d'une langue nette, sobre, et disant presque toujours tout le nécessaire [3]. Dans quelques passages on ne peut s'empêcher d'admirer la précision et l'à-propos des remarques (voyez par exemple 222 B, 238 A, 238 D, 239 D, 256 B — sauf quelques doutes sur l'interprétation — 263 E, etc.). Cet éloge presque sans restrictions nous permettra de ne pas entrer dans de plus longs détails. Ce n'est point l'affaire de cette *Revue* de discuter la partie purement philosophique de l'interprétation ; du reste les précédents articles de M. A. l'avaient déjà fait connaître. Mais pour la partie de simple exégèse, il nous paraît difficile de faire mieux ; on pourrait seulement faire un peu davantage. Contentons-nous de présenter à M. A. deux ou trois très minces observations : p. 217 E les mots οἷον ἐπίδειξιν ποιούμενον sont mal traduits par *mei quasi ostentandi causa* ; le mot ἐπίδειξις désigne les *conférences* solennelles des sophistes. P. 218 C δέδοκται... τὸ πρότερον ἐν σμικροῖς... αὐτὰ δεῖν μελετᾶν, πρίν, etc. : il est difficile d'admettre que « τὸ pertinet ad δεῖν », c'est évidemment τὸ πρότερον, et δέδοκται se construit avec l'in-

1. 218 D il a eu tort de ne pas le suivre dans la correction <ὦ> Θεαίτητε : dans tout le cours du dialogue, il n'y a pas un seul vocatif qui ne soit précédé de ὦ.

2. En voici la liste : 219 C *διαπράξει* pour *καί · πράξει* (en note) ; 235 A *μυρίων* pour *μερῶν* (id.) ; 241 E *φαντασμάτων <ὄντων> αὐτῶν* (id.) ; 244 D *καὶ τὸ ἕν γε, ἑνὸς ὄνομα ὂν καὶ τοῦ ὀνόματος αὖ τὸ ἓν ὄν* (dans le texte) : passage extrêmement difficile, très tourmenté par les critiques, et où l'on ne peut dire avec certitude que M. Apelt a trouvé la vérité ; 249 D *μὴ λίαν θάρσει* pour l'inintelligible *μέντ' ἂν ἄρα* (en note) : c'est au moins hardi ; 253 D *ἓν ἑνί* pour *ἐν ἑνί* (en note), conjecture qui se rattache à l'interprétation nouvelle donnée de ce passage par M. Apelt ; 256 A *ἡ αὐτή* pour *αὕτη* (en note), correction inutile ; 257 E *ἀντίθεσις... εἶναί τις*, pour *εἶναί τι*, très bonne correction ; 239 C *ὡς δέον αὐτά* pour *ὡς δυνατά* qui n'est peut-être pas inexplicable (en note) ; 266 D suppression de *αὐτουργική* et de *εἰδωλοποιική* (dans le texte) ; 268 A *ἑκατέρου γένος*, pour *γένους* (en note). — Dans l'adoption des conjectures d'autrui, M. Apelt est avec raison très prudent ; 253 D il devait absolument, avec Hirschig, supprimer *καί* après *εἶναι*. — Qu'il me soit permis, p. 226 B, après les verbes *διηθεῖν, διαττᾶν, βράττειν*, de suggérer, au lieu de l'inintelligible *διακρίνειν*, un verbe *διακοσκινεῖν* ou *διακοσκινίζειν*, dont on n'a d'ailleurs aucun exemple.

3. Voici quelques points où nous réclamerions un supplément d'explication : 218 A le sens de *ἐπεί* ; 229 C *γ' οὖν* pour *δ' οὖν*, contre l'autorité des principaux manuscrits demanderait à être appuyé ; en revanche, 230 A, *δ' οὖν* est bien obscur ; ailleurs des phrases entières appelleraient une remarque : 233 D *καὶ κινδυνεύεις γε...* ; 240 C *κινδυνεύει τοιαύτην τινά...* ; 251 E, la note de Heindorf « *εἰς μηδὲν* est *nulla in re* » est étrange, ainsi citée sans commentaire, et paraît inexacte ; 259 C que veut dire la phrase *ὡς οἱ νῦν λόγοι φασί* ? 266 C tout le passage, à partir de *ἁπλοῦν δέ*, est insuffisamment élucidé. Dans d'autres passages la concision est vraiment exagérée, étant donnée l'importance et la difficulté des questions. Voir encore 241 A où tout est bien obscur et bien douteux.

finitif sans article. P. 252 E καὶ μὴν τά γε δύο ἀδύνατον εὑρέθη; en note « *sc.* συμμίγνυσθαι. Stb. » : la note de Stallbaum a été évidemment mal comprise ou déplacée ; elle doit porter sur les mots qui suivent, τοῦτο δρᾶν ; en tous cas la phrase en question signifie, sans doute possible : « d'autre part, deux de ces hypothèses ont été reconnues inadmissibles ». Mais il est inutile de prolonger ces légères critiques. La revision de l'édition Stallbaum se poursuit, un peu lentement à notre gré : nous souhaitons que toutes les nouvelles éditions qu'elle comporte ressemblent à celle que M. Apelt vient de nous donner du *Sophiste*[1].

P. COUVREUR.

Rudolf HIRZEL. Der Dialog, ein literarhistorischer Versuch ; 2 vol. de XIII-565 et 473 pp. Leipzig, S. Hirzel, 1895.

« Le recenseur de cet ouvrage n'aura pas de peine à en trouver les imperfections », dit l'auteur. Sans doute ; on lui reprochera, en effet, quelque disproportion ; il s'attarde trop, par exemple, à l'examen détaillé de certains dialogues, d'importance secondaire, de Plutarque et de Lucien, ce qui n'était peut-être pas indispensable, puisque, comme il le dit, il ne voulait pas répéter ce qui est connu de tous ; et si cette raison l'a déterminé à étudier d'une façon relativement plus brève le dialogue dans Platon, il semble qu'elle aurait pu également faire restreindre la large part accordée aux deux auteurs que je viens de citer. La crainte de répéter des choses connues n'est pas sans avoir parfois gêné M. R. Hirzel, et certains lecteurs penseront que le chapitre relatif aux mythes

---

1. Il nous faut signaler ici les assez nombreuses fautes d'impression : p. 53, n. 7, 109 A, pour E (un certain nombre des renvois seraient ainsi à rectifier) ; 62, n. 11, θεραπευτικόν ; 63, l. 7, καὶ pour καὶ ; 69, 4, ἐκεῖνο, p. ἐκεῖνο ; 72, n. 8 de la p. préc., εἰρῆσθαι σοι ; 80, 9 et note, ἀπο τρόπου ; 81, n. crit., 2, pour 3 ; 109, n. 2, 111, pour III ; 112, n. 4, 663 C est un renvoi incomplet : il manque l'indication du dialogue ; 116, n. crit., 10, pour 9 ; 125, note crit. l. 2, 8, pour 3 ; 134, 6 et 135, 1, καί, pour καὶ ; 134, 12, καὶ *omis devant* κατὰ, faute grave ; 139, n. 6, 144, pour 104 ; 156, 1 et note, νῦν ἐτμὴν ; 165, 13, ἀπ' ; 167, n. 12 de la p. préc., ξυνημμένης pour ξυνημμένην ; 169, n. 3, αὐτῷ γε σοι ; 170, n. 18, ουτων ; 179, 9, ἡμῖν ἐστί. — P. 62, 5, 150, 11 et 175, 15, lire comme partout ailleurs νυνδὴ et non νῦν δή. — Les formes en ξυν sont-elles admissibles dans Platon ? les formes de duel γένη, εἴδη sont-elles certaines ? A-t-on le droit de laisser subsister ἔστωσαν (231 A), ἀποκρινέσθωσαν (244 B), πλεῖον pour πλέον (244 B et 258 C), πλέονα pour πλείονα et même πλείω (245 B), ἢ κεῖνος pour ἢ 'κεῖνος (258 C) ? — Parfois le texte et les notes critiques ne sont pas d'accord : 232 E, le texte porte γοῦν δή, et la note donne en première ligne la leçon de BT, γοῦν sans δή ; 234 A, καὶ γάρ est entre crochets dans le texte, et la note dit que ces mots ne se trouvent que dans W ; 222 B, M. Apelt dit qu'il conserve la leçon des manuscrits τιθεῖς, et le texte porte τιθείς. A ce propos y a-t-il vraiment lieu d'admettre ces formes en -εις, comme ξυνιεῖς, 238 E et 243 B ? je ne le crois pas, malgré Cobet, et je renvoie à Kühner-Blass, § 282, 4.

et à leur rôle dans le dialogue socratique pourrait être traité plus à fond. On lui reprochera encore sa brièveté, trop voisine de la sécheresse, sur le dialogue dans la littérature moderne; ses informations en ce qui concerne les écrivains français sont insuffisantes et incomplètes; Henri Estienne, Boileau, Vauvenargues, pour ne citer que quelques noms, auraient pu être mentionnés. J'aurais préféré, pour ma part, que M. H. se fût borné à l'antiquité grecque et romaine, et qu'il se fût occupé du moyen âge et des temps modernes, selon son intention première, seulement en manière d'appendice; nous aurions eu ainsi un tout complet en soi, plus homogène, traité d'une façon plus uniforme et avec une méthode plus serrée, tandis que nous lisons une œuvre sans doute intéressante jusqu'au bout, mais dont la dernière partie, écourtée, devient de plus en plus superficielle et se rapproche de plus en plus d'une simple énumération. Mais M. H. va lui-même au-devant des reproches, et désarme le lecteur trop sévère en le prévenant. J'aurai fait la part de la critique quand j'aurai ajouté, pour les détails, qu'à la p. 344 (t. I), où il est question de la forme dialoguée chez les orateurs, on attendrait un mot sur Lysias; que p. 83 (I) la comparaison entre Socrate et Frédéric le Grand ne laisse pas de surprendre; que le rapport établi p. 18 (II) entre Socrate et Horace « qui se consacraient presque tout entiers à l'observation de la vie humaine et de ses lois morales » touche au paradoxe; que la comparaison, p. 90 (II), entre Dion Chrysostome et Rousseau est inexacte et sans consistance, ne reposant que sur des données tout à fait extérieures; et qu'enfin l'absence totale de dates, dans les derniers chapitres, empêche de s'orienter facilement dans la multitude des noms cités. Et maintenant, combien la part de l'éloge sera plus abondante! L'ouvrage se lit partout avec intérêt, souvent même il attache. Après avoir défini le dialogue « une discussion suivie sur quelque point sérieux, qui pénètre au fond des questions et cherche à les résoudre », M. H. montre comment ces discussions revêtirent précisément la forme d'entretiens, dès le principe, dans la littérature; puis il poursuit l'histoire du développement de ce genre littéraire, après en avoir cherché et découvert les premiers rudiments, depuis Socrate et les socratiques jusqu'aux derniers représentants du dialogue ancien en Grèce et à Rome [1]; il analyse chaque dialogue important, le met dans son milieu, en étudie les éléments essentiels, et montre comment, suivant les époques, les mœurs et l'esprit littéraire de chaque peuple, le dialogue s'est modifié quant aux personnages, aux idées, à la mise en scène, à la nature même de la discussion. Il serait difficile de suivre pas à pas un ouvrage dont la forme d'ensemble est un des moindres mérites; je me borne à constater (et c'est, je crois, ce qui doit le plus attirer l'attention) qu'il est rempli de vues neuves et ingénieuses, de jugements originaux, où l'on reconnaît une vaste lecture et une pro-

1. C'est à dessein que je ne pousse pas plus loin ma recension.

fonde érudition. Il n'est presque pas d'écrivain à propos duquel ne se présente, sous la plume de l'auteur, une série d'observations suggestives, que l'on voudrait pouvoir signaler; avec cela, un style clair et précis, coulant et varié, relevé çà et là par une sorte de tendance à l'épigramme qui n'est pas pour déplaire. J'indique brièvement quelques passages : Influence vivifiante du dialogue sur la langue (I, 87 sv.); le dialogue comparé au drame, quant au nombre de trois personnages (208 sv.); théorie de l'*essai*; les dialogues de Platon considérés à ce point de vue (244 sv.); comment le dialogue s'écarte de plus en plus de la vie naturelle et de la réalité (337); discussion très suivie sur les ouvrages d'Héraclide de Pont « περὶ τῆς ἄπνου » et « de l'âme » (323 sv.); le lieu de la scène du dialogue chez les Romains, à propos des dialogues de Brutus sur le droit (430 sv.); le chapitre sur Varron et le *de re rustica* à la fin du tome I, est particulièrement remarquable. Dans le tome II, je note une comparaison intéressante entre le *Phédon* et le *de genio Socratis* (148 sv.); une autre, d'égal intérêt, entre le *de facie in orbe lunæ* et le *de defectu oraculorum* (196 sv.); une autre encore (car M. Hirzel aime beaucoup les comparaisons) entre le *Pêcheur* de Lucien et les *Acharniens* (306 sv.). Je ne puis m'étendre plus longuement; mais je me reprocherais de ne pas mentionner, en terminant, les notes abondantes et développées que l'on rencontre à chaque page, qui touchent, souvent avec justesse, à des points de critique et d'histoire littéraire, et qui contribuent pour une bonne part à rehausser la valeur de l'ouvrage[1].

My.

Hermann Sauppes **ausgewaehlte Schriften.** Mit dem Bilde Hermann Sauppes. Berlin, Weidmann, 1896; VII-862 p.

H. Sauppe mourut le 15 septembre 1893. Les services qu'il a rendus aux lettres, particulièrement aux lettres grecques, sont connus de tous, et tant qu'on étudiera la langue de Démosthène, tant qu'on admirera les chefs-d'œuvre de l'éloquence athénienne, le nom de l'éditeur des orateurs attiques sera honoré. Ses amis et ses élèves ont voulu élever un monument à sa mémoire; ils n'ont rien trouvé de mieux que de réunir, en un volume spécial, ceux des écrits du maître, dissertations originales ou recensions, qui pouvaient le mieux faire connaître, en même temps que ses principes et sa méthode, l'étendue de son érudi-

1. P. ex. l'excellente note (I, p. 147, 1) sur la trop grande promptitude qu'on apporte souvent à fixer la date d'un écrit (il s'agit de l'*Economique* de Xénophon) d'après l'emploi de certaines particules; la note sur la réalité historique des personnages de Platon (I, p. 176, 1, cf. p. 103, 4); la note substantielle sur les rôles du dialogue de Lucien *les Sectes à l'encan* (II, p. 303, 1); et bien d'autres également dignes d'être méditées.

tion et la variété de ses travaux. L'idée est heureuse; les articles de H. Sauppe sont disséminés dans une foule de recueils qu'il n'est pas toujours facile de se procurer, et que toutes les bibliothèques ne possèdent pas; le plus grand nombre de ses meilleurs opuscules se trouvent dans les *indices scholarum* de l'université de Gœttingue, qui ne peuvent pas être dans toutes les mains, et un volume unique est toujours plus commode à acquérir et plus aisé à consulter. Nous avons là, pour ne pas parler des comptes rendus, où pourtant il y a plus d'une observation précieuse à recueillir, une bonne moitié des dissertations composées par H. Sauppe, et, comme de juste, sa célèbre *Epistola critica* adressée à G. Hermann. L'ensemble est disposé selon l'ordre chronologique; et le volume se termine par un catalogue complet des ouvrages de H. Sauppe, y compris ses discours. Le public savant remerciera M. C. Trieber, qui s'est chargé de cette difficile publication.

My.

Philo about the contemplative life or the fourth book of the treatise concerning virtues, critically edited with a defence of its genuiness by Fr. C. Conybeare. With a facsimile. Oxford, at the Clarendon Press, 1895; xvi-403 pp. in-8.

Die Therapeuten und die Philonische Schrift vom beschaulichen Leben. Ein Beitrag zur Geschichte des hellenistischen Judentums, von Paul Wendland (Besonderer Abdruck aus dem zwei und zwanzigsten Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie). Leipzig, Teubner, 1896. Pp. 695-772 in-8. Prix : 2 mk. 80.

L'attribution du traité *De la Vie contemplative* à Philon a été autrefois l'objet de vives discussions entre réformés et catholiques. Depuis cette époque, la question avait été examinée avec calme et tranchée négativement par Lucius dans ses deux ouvrages sur les Thérapeutes (1880) et sur l'Essénisme (1881). Mais la thèse de l'authenticité gagnait progressivement des adhérents. Rien à cet égard n'est plus instructif que de comparer deux articles de Renan à vingt ans de distance. En 1874, il écrivait dans le *Journal des savants* (p. 798) : « Il nous paraît douteux que l'opuscule soit de Philon lui-même; mais nous croyons qu'il est de son école et qu'il a été composé comme un développement du passage du traité *Que l'homme vertueux est libre* relatif à l'essénisme. » En 1892, il concluait, après lecture des ouvrages de Lucius (*ib.*, p. 84 et 85) : « Le style et les pensées de la *Vie contemplative* sont absolument le style et les pensées de Philon... Il est donc permis de croire que le traité de la *Vie contemplative* fut écrit par Philon comme appendice à son traité : *Que tout honnête homme est libre.* » Dans l'intervalle, M. Massebieau s'était prononcé avec énergie en faveur de l'authenticité (*Revue de l'hist. des religions,* 1887, 170 et 284).

C'est au même parti que se rangent aujourd'hui MM. Conybeare et Wendland. Le livre du premier est d'abord un recueil complet de tous

les matériaux de la question. Le texte grec est édité d'après quatorze mss. et accompagné de rapprochements continus avec les œuvres certaines de Philon. Ce dernier travail est un véritable tour de force et rendra toujours service, quelque opinion que l'on adopte. Puis viennent les versions latine et arménienne ; les extraits d'Eusèbe, en grec et dans la traduction de Rufin ; enfin, un commentaire très détaillé du texte même et qui occupe plus de cent soixante pages. Tout le reste du volume est consacré à la question de l'authenticité (pp. 258-358). Des tables détaillées complètent cet ensemble : index graecitatis, glossaire de la traduction latine, bibliographie du sujet, index alphabétique des matières.

M. Wendland a étudié à nouveau, dans le premier chapitre de son travail, l'histoire du texte. Il est en désaccord avec M. C. sur un point important. Ce dernier croyait que la traduction latine dépendait de la source directe des mss. grecs que nous possédons; on devait donc la considérer comme un document parallèle. M. W., au contraire, fait de cette version un second rameau de la tradition, complètement distinct de celui que représentent les mss. grecs. Tous deux avaient comme souche commune un ms. établi par Euzoios au IVe s., quand fut restaurée la bibliothèque de Césarée fondée par Origène. En tout cas l'histoire longue et complexe de l'ouvrage rend inacceptable toute hypothèse qui le placerait à une date postérieure au IIe s., et cette conclusion est confirmée par le fait que Clément d'Alexandrie l'a lu et en a fait des extraits. Lucius ne pourrait plus soutenir que la *Vie contemplative* est l'œuvre d'un chrétien du IIIe s. Cette opinion, que M. C. attaque vivement et réfute dans le détail, se heurte à une impossibilité chronologique. Or, ce résultat est capital. Car, comme le dit très bien M. W., si l'on reconnait que l'ouvrage est du temps de Philon, il n'y a plus de raison de croire qu'il est d'un autre auteur.

Une preuve nouvelle ressort des détails du style. Quand on parcourt les innombrables rapprochements si patiemment établis par M. C., on se prend à douter et l'on se demande si ces parallèles ne trahissent pas seulement chez l'auteur de la *Vie contemplative* une grande connaissance des écrits de Philon. Il y a cependant plus que des similitudes inévitables dans les œuvres d'une même école. Ce ne sont pas seulement les idées familières et la terminologie de l'écrivain juif que l'on retrouve dans la *Vie contemplative*. M. C., dans ses dernières pages, M. W., avec plus de rigueur et de précision, ont montré que le style de Philon s'y reconnaît avec ses nuances les plus légères, ses tours favoris, et aussi l'absence des expressions et des constructions qu'il évite ailleurs. Un pastiche d'une telle perfection serait un phénomène tout à fait inouï dans l'antiquité. Reste possible la supposition d'un disciple. Elle est assez indifférente pour l'historien. Une question de ce genre aurait son importance s'il s'agissait d'une œuvre d'art. Ce n'est pas le cas.

Mais est-ce un document historique? M. W. essaie de le prouver dans ses derniers chapitres sur l'origine et la nature des thérapeutes. Ici

nous retrouvons encore la même abondance de faits, la même érudition que dans les pages précédentes; l'auteur est cependant moins convaincant. Il voit dans les thérapeutes une congrégation de docteurs de la loi : c'est une définition bien juive d'une institution qui le paraît si peu. Pour tout lecteur non prévenu, la description a une couleur chrétienne. M W. admet lui-même que Philon a prêté aux thérapeutes sa propre philosophie. Il ne serait pas téméraire de croire que d'autres après lui leur ont prêté autre chose [1]. Dès lors la première question qui se posera sera celle-ci : notre texte actuel est-il exempt de remaniement? n'avons-nous pas ici affaire à une recension très augmentée d'un original philonien? Tous les problèmes que soulève ce traité ne sont donc pas résolus. Mais on pourra mieux les poser après les ouvrages de MM. Wendland et Conybeare.

P. L.

M. Menghini, **Le Rime de Serafino de' Ciminelli dall' Aquila**, volume primo, Bologne, Romagnoli, 1894 [publié seulement en 1896], in-8° de cxviii-343 pages. (*Collezione di opere inedite o rare....diretta da* G. Carducci).

Il y a une vingtaine d'années, M. d'Ancona, dans un article qui fut, comme il devait l'être, très remarqué [2], rappelait l'attention sur trois poètes, idoles des cours en leur temps, puis oubliés au lendemain de leur mort, qui furent, aux environs de l'an 1500, de véritables précurseurs du *seicentismo*. C'est certainement à cet article que deux de ces poètes, Cariteo et Serafino Ciminelli, dit Aquilano, ont dû d'être réimprimés [3]. Mais c'est là un honneur qui ne profite guère à leur mémoire, car, si l'on pouvait, alors que leurs œuvres étaient à peu près introuvables, conserver quelque illusion sur la légitimité de leur succès, il n'en reste plus aucune aujourd'hui : leur vogue fut due, bien décidément, à un caprice de la mode, à une particulière et passagère dépravation du goût, à laquelle elle ne survécut point, et que leur seul intérêt est aujourd'hui de refléter. M. M. qui, depuis de longues années, étudie l'ancienne poésie populaire italienne, était tout désigné pour éditer Aquilano, qui fut l'un des premiers à acclimater dans l'atmosphère des cours le *strambotto* sicilien. Le travail n'était peut être point urgent, mais l'essentiel était, si on l'entreprenait, qu'il fût

---

1. M. Wendland n'arrive pas à expliquer de façon bien satisfaisante le jeûne de sept semaines des Thérapeutes. Il est au moins fort étrange que ce jeûne se trouve être une pratique récente de l'ascétisme chrétien; cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 231, n. 5.

2. *Del Seicentismo nella poesia cortigiana del secolo XV*, *Nuova Antologia* 1876; réimprimé dans *Studii sulla letteratura dei premi secoli*, 1884, p. 150.

3. Le premier par M. Pèrcopo, Naples, 1892.

exécuté avec le soin et la conscience que la critique exige aujourd'hui des éditeurs de textes. Or, à ce point de vue, l'œuvre de M. M. est au-dessus de tout éloge, et Aquilano — plus heureux en cela que bien des poètes d'un tout autre mérite — pourra bientôt être lu dans une édition critique et vraiment définitive [1]. De l'examen attentif des éditions les plus anciennes du poète, M. Menghini a conclu qu'elles se répartissaient en quatre groupes, dont il a pris les prototypes pour base de sa publication (en y ajoutant celle donnée à Florence en 1516), mais il a poussé le scrupule jusqu'à communiquer les variantes des autres [2]. Cet examen lui a permis en outre de rejeter comme apocryphes un certain nombre de compositions qui s'étaient glissées peu à peu parmi celles d'Aquilano. Au point de vue bibliographique son *Introduction* ne laisse donc rien à désirer, mais il est permis de regretter qu'elle soit purement bibliographique. L'œuvre de Ciminelli, si médiocre qu'elle soit, soulève au moins deux questions intéressantes : d'abord, qu'y a-t-il en elle de vraiment populaire [3] ? Ensuite, cette première invasion du *seicentismo* est-elle due seulement à l'influence du milieu où vécut Aquilano, ou faut-il la rattacher à l'origine espagnole de Cariteo, son modèle préféré ? Les deux questions ont été agitées [4], mais non résolues : il nous semble que nul n'était mieux en mesure de les traiter définitivement que l'éditeur des *Canzoni antiche del popolo italiano* et l'auteur du livre si exact sur le fameux Marini, qui est, par plusieurs traits de sa physionomie, non moins espagnol qu'italien.

A. Jeanroy.

Les registres de l'Académie françoise (1672-1793). — Paris, Didot, 3 vol. gr. in-8°, 1895.

La publication de ces précieux registres a été faite par l'Académie

1. Le premier volume comprend les sonnets, les églogues, une « représentation allégorique », qui est peut-être l'œuvre la plus curieuse de l'auteur, et les épîtres amoureuses. M. M. y a naturellement fait entrer les deux seuls documents anciens qui nous renseignent avec quelque précision sur la personne du poète, sa vie, par V. Calmeta, et son Apologie, par A. Colocci qui parurent au lendemain de sa mort. Le second volume est annoncé comme devant paraître très prochainement.

2. M. M. ne se borne point à décrire les éditions; il en reproduit en *fac-simile* les titres et les xylographies ; il agit de même pour les plaquettes populaires imprimées du vivant de l'auteur où il a retrouvé quelques-unes de ses œuvres ; il ne se borne point à en donner la table, mais imprime toutes les pièces inédites qu'elles contenaient, de sorte que son *Introduction* apporte un notable enrichissement à notre connaissance de la poésie populaire ou semi-populaire du xve siècle.

3. Il semble bien à première vue qu'il n'y ait rien autre chose que la forme même du *Strambotto*, où il a versé les produits d'un pétrarquisme gâté par la rhétorique la plus exaspérée.

4. Notamment par M. M. d'Ancona (art. cité) et d'Ovidio (*Seicentismo, spagnolismo* dans la *Nuova Antologia* du 15 octobre 1882 ; reproduit dans Morandi, *Antologia della Critica*, p. 512).

française elle-même, et c'est M. Camille Doucet, l'avant-dernier secrétaire perpétuel de l'illustre compagnie, qui a pris la peine de les présenter aux travailleurs. Sauvés par l'abbé Morellet lors de la destruction des académies en août 1793, ils ont été restitués par lui à la date de 1805, et depuis ce moment jusqu'à nos jours ils ont été communiqués à ceux qui pouvaient avoir intérêt à les compulser. Les voici enfin à la disposition de tout le monde, et la publication commencée doit prochainement être complétée : on donnera un Appendice contenant :

1° Des analyses et fragments des registres perdus (1652-1672);

2° Des documents officiels;

3° Une table des noms propres

C'est la nécessité de paraître à une date déterminée, lors du centenaire de la fondation de l'Institut, qui a fait renvoyer à une date ultérieure la publication de cet Appendice absolument indispensable.

Assurément il ne viendra jamais à l'idée de personne de lire d'un bout à l'autre ces procès-verbaux dont la plupart donnent simplement la liste des académiciens présents et le nombre des jetons distribués; mais une étude attentive de ces registres peut fournir aux érudits et même aux littérateurs des indications fort utiles. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes chemin faisant, et elles montreront, je l'espère, l'intérêt d'une publication si bien faite. Ainsi le plus ou moins d'exactitude d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Bossuet peut ne pas nous être indifférent. Corneille, l'académicien jetonnier par excellence, le père de famille toujours besogneux, le poète accusé d'avarice, est d'une assiduité remarquable; Racine au contraire assiste rarement aux séances, peut-être parce qu'il évite de se rencontrer avec Corneille, car après *Phèdre*, en 1677, on retrouve son nom plus fréquemment sur les registres. Bossuet, le moins littérateur des écrivains, ne fait que de rares apparitions. Après la mort de Racine, durant les douze dernières années de sa vie, Boileau cesse presque complètement d'assister aux séances.

C'est une tradition généralement admise que les *Femmes savantes* ont, sinon tué Cotin, du moins réduit ce triste personnage à cacher loin de Paris sa honte et son désespoir; or l'abbé Cotin est le plus assidu peut-être de tous les académiciens; il assiste à la réception de Racine et de Fléchier en janvier 1673; ce jour là même, pour fêter les nouveaux venus, il s'associe à Perrault, Charpentier, Talman *(sic)*, Le Clerc, Boyer et Furetière, qui lisent « plusieurs stances, sonnets et madrigaux de leur façon » (p. 53). L'année suivante il présente à l'Académie des vers et un tableau de Mlle La Croix de Fresnoy, et intéresse vivement la docte compagnie en lui soumettant ces deux œuvres. Enfin, le 4 janvier 1679, trois mois après avoir lu, d'une voix affaiblie par l'âge, un discours de philosophie, l'abbé Cotin était élu chancelier de l'Académie. Ainsi l'examen de nos registres détruit une légende reconnue fausse.

Si l'on veut maintenant se placer à un tout autre point de vue, l'étude de ces trois volumes peut être fort utile pour nous faire connaître, non

pas comme on le dit à la p. 4 de l'Avertissement, l'histoire des doctrines successives de l'Académie en matière d'orthographe; mais plutôt la parfaite indifférence de MM. les Académiciens pour une question aussi peu importante. Les secrétaires-perpétuels se suivent, et leurs orthographes ne se ressemblent pas; il en est parmi eux qui estropient constamment les noms de leurs confrères; il en est qui cherchent à faire prévaloir leur façon d'écrire; l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Dubos et Duclos sont de ce nombre. L'abbé Dubos écrit obstinément *juilliet*, *billiet*, *jettons*, *mil sept cent vint*, *scéances*, *receuil*, etc. Duclos écrit, en parlant de l'Académie : *èle* n'a pas *doné* de prix *cete anée*; *oficier*; *abé*, *depost*, etc. Mais s'ils viennent à être malades, leur suppléant ne se croit nullement obligé d'orthographier comme eux. Autant de secrétaires-perpétuels, autant d'orthographes, et parfois elles sont curieuses, comme *chefdœuvres*, qui apparaît en 1718 et que nous devrions bien adopter une fois pour toutes.

Ainsi la publication des Registres de l'Académie française peut être appelée à rendre de véritables services, et l'historien de profession y trouverait à l'occasion des renseignements utiles sur l'affaire de l'abbé de Saint-Pierre, accusé d'avoir outragé la mémoire de Louis XIV, sur la visite de Pierre le Grand et plus tard de son petit-fils le comte du Nord, sur les relations de l'Académie avec le roi, la cour et les principaux dignitaires de l'État, sur bien d'autres détails encore. On ne saurait trop remercier l'Académie qui a décrété la mise au jour de ces registres; mais il ne faut pas oublier le savant aussi distingué que modeste qui a si souvent, à l'aide de notes excellentes, complété ou même rectifié des procès-verbaux dont le laconisme n'est pas toujours exempt d'erreur.

A. Gazier.

L'Espagne de l'Ancien Régime : la Société, par G. Desdevises du Dézert, professeur d'histoire à l'Université de Clermont, in-8°, xxii et 294 p. Lecène, 1897.

Longtemps négligées en France, les études relatives à l'histoire et à la littérature espagnoles semblent avoir repris une nouvelle activité. C'est surtout sous l'influence des écrits et de l'enseignement d'un savant qui unit à la sûreté de la méthode critique un talent littéraire supérieur, M. Morel-Fatio, que s'est formée la petite phalange de nos hispanisants. On doit à plusieurs d'entre eux, tels que MM. Mariéjol, Mérimée, Léonardon, Courteault, Ch. de Grandmaison, etc., des travaux remarquables. M. Desdevises est parmi ces savants l'un des plus actifs et des mieux doués. Après une thèse très fouillée consacrée à Carlos de Viane et à l'Espagne du Nord au xve siècle, M. D. nous donne aujourd'hui la première partie d'un ouvrage plus mûri, digne de tous éloges, où il retrace l'état social de la monarchie espagnole à la fin du xviiie siècle.

Il y a condensé, sous une forme claire, en traits nets et précis, les

résultats de près de dix années de recherches dans les archives et bibliothèques de la péninsule, notamment à Pampelune, Bilbao, Saint-Sébastien, Simancas, Alcala, Madrid, Séville, Cadix, Grenade, Valence, Saragosse et Barcelone. Il y a joint le dépouillement méthodique d'un grand nombre de recueils de documents et d'ouvrages particuliers publiés en France et en Espagne. On peut considérer son enquête comme la plus approfondie qui ait été jusqu'ici tentée sur la situation de la monarchie espagnole avant la guerre de l'Indépendance. La bibliographie compacte qui clôt ce volume peut donner une idée du travail énorme et méritoire que s'est imposé l'auteur. Peut-être est il permis de regretter que le caractère de cette publication, destinée surtout, semble-t-il au grand public, n'ait pas permis à M. D. d'indiquer la valeur et l'importance de chacune de ses sources.

Cette légère critique ne saurait, d'ailleurs, atténuer le mérite d'une œuvre dont la lecture satisfaira à la fois les savants et le public lettré. Ce n'est pas, en effet, exclusivement un travail d'érudition que M. D. a voulu écrire; il s'est efforcé, et on ne peut que l'en féliciter, de tracer un tableau coloré et vivant de cette Espagne d'autrefois dont l'Espagne contemporaine a eu tant de peine à se dégager. L'auteur est un esprit très libre qui aime la nation espagnole, qui en connaît l'âme à la fois chevaleresque et simple, mais aussi le caractère dur et étroit. Il a su se garder de l'enthousiasme de commande des touristes contemporains, pour qui le pittoresque est tout, et des appréciations tranchantes, fruits de l'ignorance et du préjugé, qui ont été si longtemps de mise en France quand il s'agissait de nos voisins. De cet ouvrage se détachent dans la précision minutieuse du détail des vues d'ensemble faites de contrastes, et qui expliquent l'histoire de l'Espagne depuis le début du siècle.

En premier lieu, le cadre où se meut la société espagnole est celui d'un vaste empire qui compte en Europe 10,500,000 habitants, et 19 millions aux colonies, et où, sans parler de la variété des races, apparaissent à côté des Indes soumises au régime despotique, la monarchie centralisée des Castilles, le royaume privilégié d'Aragon, les États semi-républicains de Navarre et des Provinces Basques, avec, dans la majeure partie du territoire péninsulaire et européen, des provinces et des municipalités pourvues d'une large autonomie. Ici, la souveraineté concentrée aux mains du prince et la vie publique presque éteinte, là le pouvoir local très fort et la vie puissante des organisations régionales.

Dans ce cadre se détachent en traits saisissants les diverses classes de la société espagnole. Au sommet, un clergé richissime, maître d'un quart du sol, disposant d'une masse de capitaux, formé d'une armée de prêtres et de moines, redoutable à la royauté par son influence et ses privilèges, formant l'esprit des classes riches par l'enseignement qu'il monopolise, et celui des classes populaires par la prédication, fermant jalousement par l'Inquisition tout accès à la pensée moderne. Mais, s'il est

gênant à l'occasion pour la couronne et suspect aux légistes qui la conseillent, il garde un immense ascendant dû aux vertus et à la charité de la plupart de ses membres, à l'origine populaire de beaucoup de ses hauts dignitaires, au mélange journalier de ses curés et de ses moines ignorants et fanatiques avec le peuple auquel plaisent leurs mœurs simples et joviales. Les réformes de Ferdinand VI et de Charles III ont glissé sur ce corps sans l'entamer. Plus atteinte a été la noblesse, devenue aristocratie de cour ou de service, et, comme toutes les castes en décadence, entichée de ses prérogatives, souvent bouffie de vanité et de bêtise, embourbée dans la routine et l'ignorance. Toutefois, elle compte encore de grands seigneurs amis du progrès, de bons soldats, d'héroïques marins, des administrateurs énergiques, de braves gens ignares et têtus, mais loyaux « et remplis de vertus privées ». Il faut lire dans les chapitres précis et colorés de M. D. les traits qui nous peignent sur le vif l'existence des ecclésiastiques et des nobles. Il a su avec plus de charme encore nous tracer le tableau de la vie active des grandes villes espagnoles, et surtout de Madrid, dont la description curieuse est un des meilleurs chapitres de l'ouvrage. A côté du monde des aspirants fonctionnaires, des industriels et des commerçants, des manolos et des manolas, à côté de la bourgeoisie provinciale figée dans sa médiocrité et ses prétentions, passionnée pour la flânerie et les fêtes, promenades, processions, courses de taureaux et théâtres, il nous montre cette élite d'hommes remarquables, jurisconsultes, publicistes, administrateurs qui ont essayé de réaliser en Espagne les réformes du despotisme éclairé, mais dont l'influence est restée trop restreinte pour que leurs efforts aient été suivis d'un entier succès. En effet, la masse de la nation espagnole est demeurée ignorante et fanatique, livrée à ses deux plaies chroniques, la mendicité et le vagabondage, abandonnée aux suggestions de l'oisiveté et de la paresse. Une organisation sociale vicieuse, fondée sur la grande propriété seigneuriale et cléricale, et sur des coutumes économiques arriérées, maintient dans la misère des millions d'ouvriers agricoles, de bergers et de paysans tenanciers. Ce sont, pour la plupart, de braves gens fiers et opiniâtres, sobres et endurants, dont l'humour naturel traversé d'une pointe de mélancolie, s'égaie en chansons et légendes naïves ou malicieuses, en proie à des superstitions grossières, pleins d'attachement et de vénération pour le moine et le curé qui les protègent et partagent leur vie, de respect et d'amour pour le roi, lointaine image de la patrie.

C'est de cette opposition fondamentale entre les idées de centralisation et d'autonomie, entre l'esprit moderne d'émancipation laïque et l'esprit de domination ecclésiastique fort des services rendus, entre une minorité de libéraux éclairés et une masse populaire capable d'élans généreux, mais incapable par son éducation et ses mœurs de se hausser aux aspirations de la civilisation moderne, que se trouve l'explication de tous les événements de l'histoire contemporaine de l'Espagne.

Telles sont résumées les idées maîtresses qui ressortent de cet ouvrage lentement mûri, dont la trame est solide autant que brillante, et auquel l'aisance et le pittoresque de la forme n'ôtent rien de l'exactitude et de la précision du fond. A tout prendre, c'est une œuvre qui fait honneur à M. Desdevises, et l'une des plus solides que l'histoire d'Espagne ait inspirées.

P. BOISSONNADE.

VICTOR PIERRE. **La déportation ecclésiastique sous le Directoire.** — Documents inédits recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine. — Un vol in-8°. de XXXIX-488 p. Paris, Picard, 1895.

Il s'agit ici de documents inédits, arrêtés de déportation ou rapports d'arrêtés destinés à montrer, car ce sont des pièces à l'appui d'une thèse, l'intolérance et la cruauté du Directoire de 1797 à 1799, après le coup d'État de Fructidor. La démonstration que M. V. Pierre a voulu faire est en partie conforme à la vérité; elle peut aider le lecteur à comprendre pourquoi le 18 brumaire a été accueilli dans la France entière avec tant d'enthousiasme. Français ou Belges, les prêtres suspects de royalisme furent déportés méthodiquement, les uns à l'île de Ré ou à l'île d'Oléron, les autres à la Guyane; et tantôt le Directoire les frappait individuellement; tantôt au contraire, à l'instar du tribunal révolutionnaire ou des proconsuls les plus féroces, il faisait de véritables fournées. M. V. P. a cru devoir donner tous les noms et transcrire même in extenso presque tous les arrêtés; on conviendra que c'est pousser un peu loin l'amour de l'exactitude et le culte du document. Il y avait matière à une brochure de 50 pages, nous avons un gros volume dont on ne lira guère que l'introduction. A ce compte la publication des pièces d'archives relatives à la Révolution nécessiterait des milliers de volumes, et la tâche de l'historien deviendrait à peu près impossible. Il y a là, ce me semble, une tendance fâcheuse contre laquelle on devrait réagir dans l'intérêt même des études historiques.

Quoi qu'il en soit de la mise en œuvre, les conclusions de M. Victor Pierre, qui traite sévèrement les directeurs signataires de tant d'arrêtés de déportation, sont en partie justifiées; il est impossible de ne pas réprouver la conduite de Merlin de Douai, de Reubell, de Treilhard, de La Révellière-Lépeaux surtout; ces républicains intolérants ont contribué de la manière la plus efficace à la destruction du régime républicain. Mais comme il faut être juste pour tout le monde, on ne doit pas oublier que, de l'aveu de M. V. P., les deux tiers des prêtres français, les sept huitièmes des prêtres belges condamnés à la déportation ne furent pas déportés; le gouvernement directorial leur laissa le temps de fuir ou de se cacher; il affecta même d'ignorer le lieu de leur retraite. En outre M. V. P. aurait bien de la peine à prouver que les

prêtres visés par ces arrêtés n'étaient pas pour la plupart des royalistes avérés, ennemis acharnés du régime alors en vigueur et travaillant plus ou moins ouvertement à sa ruine. Les membres de l'ancien clergé, rentrés par milliers durant les derniers mois de 1795, fanatisaient littéralement les populations de certains départements; loin de prêcher la soumission au gouvernement établi, ils ne séparaient pas le trône de l'autel, ils appelaient de tous leurs vœux un retour à l'ancien état de choses; ils étaient bien pour le Directoire les ennemis les plus dangereux. La grande faute du Directoire a été de ne pas séparer nettement la religion de la politique et de persécuter des gens qui ne lui demandaient en somme que la liberté de conscience. Il a frappé alors, sur des dénonciations dont il ne contrôlait pas la valeur, même des prêtres républicains, notamment l'ex-curé constitutionnel de Baracé, Philippe Marchand; il a tracassé les prêtres et les fidèles pour la translation du dimanche ou décadi; il a trouvé moyen de s'aliéner tous les honnêtes gens et de préparer les voies à l'ambition de Bonaparte. Mais les arrêtés de déportation si complaisamment transcrits par M. V. P. pourraient bien n'être pas tous des actes de tyrannie; un certain nombre d'entre eux ne sont peut-être que des coups portés par un pouvoir en état de légitime défense. Il faudrait, pour être équitable, faire le départ des uns et des autres; M. Victor Pierre ne l'a pas fait, et je reconnais qu'il est à peu près impossible de le faire. Mais alors quelle conclusion tirer de documents dont on ne peut connaître la valeur? N'est-ce pas la preuve de ce fait qu'en histoire il faut procéder avec une extrême prudence et ne pas se hâter de conclure?

A. Gazier

BULLETIN

— M. Wilfrid Airy a fait paraître à l'imprimerie de l'Université de Cambridge l'*Autobiographie* de Sir Georges Biddel Airy, astronome royal, avec portrait. Les matériaux de ce monument, élevé par la piété filiale à l'un des plus éminents astronomes, non seulement de l'Angleterre, mais du monde sont : l'autobiographie de sir Georges Airy, ses rapports annuels, ses œuvres imprimées, sa correspondance soit privée, soit surtout scientifique, avec les astronomes du continent et les directeurs d'observatoires des colonies. La vie du savant anglais est avant tout celle d'un travailleur professionnel par excellence; rien ne l'a distrait de sa mission officielle et son labeur incessant, son mérite personnel, l'ont conduit à l'autorité scientifique la plus incontestée, à l'estime la plus générale. Dans le récit chronologique des travaux et des progrès accomplis durant les quarante-six années que Sir G. Airy a passées à l'observatoire de Greenwich, se résume, on peut le dire, l'histoire de cet établissement royal. Ses œuvres imprimées, formant quatorze gros volumes in-quarto, ont paru dans la période de soixante-trois ans qui s'étend de 1822 à 1885 : on y trouve consignés tous les progrès de l'astronomie et de quelques sciences connexes durant ce long intervalle de temps. Sir Georges Airy, mort en 1892, était né le 27 juillet 1801 à Alnwick, dans le Northumberland. — Ch. Millot.

— Parmi les instituts, plus nombreux qu'on ne l'imagine, qui distribuent l'enseignement social, le Collège libre se distingue par cette originalité qu'il ne sert aucun parti, disons mieux, aucune doctrine. Ni église ni chapelle. Plutôt bazar qui débite également l'économie politique orthodoxe, le socialisme d'État, le socialisme catholique. Entreprise très honorable, par le temps qui court; et Dick May a quelque droit de vanter et l'œuvre et les résultats obtenus. (DICK MAY, *L'enseignement social à Paris*, suivi des programmes détaillés du Collège libre des sciences sociales pour l'année 1896-97 et d'un index des bibliothèques appliquées aux études sociales. Paris, Arthur Rousseau, 1896, in-12, 116 p.) L'auteur, qui connaît les dessous des idées de ce qu'on peut appeler le personnel « social » de Paris, signale en une critique très fine, si fine qu'elle en devient parfois pointue, les faiblesses ou péchés de ces écoles ou associations qui travaillent pour une cause politique ou dans un intérêt de classe, ou simplement pour l'art. Le Collège libre, s'il reste fidèle à l'esprit qui en a inspiré la création et s'il justifie son titre, formera par une éducation à la fois académique et pratique des hommes de bonne foi et de bonne volonté, et ce n'est pas la manière la moins efficace de résoudre la « question sociale ». — B. A.

— La *Bibliotheca geographica Germaniæ. Litteratur der Landes-und Volkskunde des deutschen Reichs* (barbeitet... durch Paul Emile RICHTER. Leipzig, Engelmann, 1896, x-841 p.), malgré l'ampleur de ses proportions, risque de paraître un monument incomplet. La faute en est un peu à la sincérité de l'auteur, auquel a manqué non la bonne volonté ni la compétence, mais l'argent : seul le gouvernement prussien s'est intéressé par des témoignages effectifs à cette publication; les autres États allemands ont fait la sourde oreille. Aussi n'a-t-il été possible d'enregistrer que les ouvrages relatifs à l'Allemagne entière — à l'exclusion des études régionales — et les ouvrages seuls, à l'exclusion des articles de revues. M. R. expose les affres par où il a passé pour établir sa classification. Aussi ne critiquera-t-on pas la part exagérée faite à l'élément historique : à la mythologie, à l'ancien droit germanique, aux institutions ecclésiastiques et scolaires, toutes rubriques qui débordent hors de la géographie, à moins d'admettre avec certains géographes, que tout est dans tout. — B. A.

— Le *Cours général de géographie* de MM. SCHRADER et GALLOUÉDEC (Hachette, 1897, 872 p., 40 cartes en couleur, 127 croquis) ne se distingue pas sensiblement des plus honorables manuels parus en ces dernières années. On regrettera — ici comme dans les ouvrages analogues — que des faits géographiques, acquis à la science et classiques en quelque sorte, ne trouvent pas leur expression : entre autres exemples, le relief africain est fort incomplètement présenté (p. 112, 657 et suiv.), il ne suffit pas de dire que la composition géologique et le relief de la péninsule des Balkans sont « mal reconnus »; l'on en sait assez sur les lignes maîtresses pour en tracer une image ressemblante; en somme les notions *générales*, surtout dans un cours qui s'intitule *général*, doivent offrir toute garantie de précision et d'information. Ajoutons que le livre est écrit dans une langue élégante qui ne rappelle pas l'idiome des manuels, que chaque chapitre est suivi d'un résumé fort net, que l'illustration est digne de l'institut géographique de la maison Hachette. — B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mai 1897.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre du R. P. Germer-Durand, datée de Jérusalem, 11 mai. A son retour de Petra, le P. Germer-Durand adresse à M. Cler-

mont-Ganneau l'estampage et la photographie d'une inscription nabatéenne, probablement inédite, mais malheureusement un peu dégradée au commencement des lignes. — M. Clermont-Ganneau, à la suite d'un premier examen, pense qu'il s'agit d'un monument du plus haut intérêt : le piédestal d'une statue élevée au roi nabatéen Rabel Ier, qui vainquit et tua à Môtho (auj. Mouta, près de Kerak) le roi séleucide Antiochus XII Dionysos, vers l'an 86 a. C. La dédicace est datée du mois de kislev de l'an 16, à ce qu'il semble, du règne de son successeur Arétas III Philhellène, qui doit être son frère cadet, tous deux étant fils d'Obodas Ier, prédécesseur de Rabel Ier. Ce texte est donc jusqu'à ce jour, et de beaucoup, le plus ancien connu en langue nabatéenne.

M. Berger a reçu du R. P. Calixte Mathieu, professeur d'hébreu à N.-D. de France, à Jérusalem, une lettre sur le même monument, où il a reconnu le nom du roi Rabel, ainsi que le mois de Kislev, qui ne figurait pas encore dans le calendrier nabatéen. Le P. Mathieu a en outre envoyé à M. Berger la photographie de plusieurs autres inscriptions trouvées à Petra, et dont l'une, qui est bilingue, nabatéenne et grecque, est malheureusement très mutilée.

L'Académie se forme en comité secret.

La commission du prix Volney (linguistique) décerne ce prix, de la valeur de 1,500 fr., à M. Emile Ernault, pour son *Glossaire moyen-breton* (Paris, 1895-6, 2 vol. in-8). Elle accorde en outre, sur les reliquats des années précédentes, un prix de 1,000 fr. à M. Maurice Grammont, pour son ouvrage intitulé *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes* (Dijon, 1896, in-8).

M. Senart donne lecture d'un mémoire qui lui a été adressé par M. Adhémar Leclère, résident à Kratié (Cambodge). Cette notice est relative aux divers types connus au Cambodge du « pied sacré » du Buddha, lequel est en ce pays, comme dans les autres régions bouddhiques, l'objet d'un culte populaire.

Séance du 4 juin 1897.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture de l'ampliation du décret autorisant l'Académie à accepter le legs, qui lui a été fait par M. Auguste Prost, d'une rente de 1,200 francs, destinée à la fondation d'un prix annuel à attribuer à l'auteur du meilleur ouvrage sur Metz et ses environs.

L'Académie procède à l'élection d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes. M. Longnon est élu à l'unanimité des voix.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. F. Funck-Brentano pour son ouvrage intitulé : *Philippe le Bel en Flandre*, par 31 voix, contre une donnée à M. Baudon de Mony et un bulletin blanc. — Le second prix est décerné à M. Baudon de Mony, pour son ouvrage sur les relations de la France et de la Navarre, contre 11 à M. Tardif et deux bulletins blancs.

M. Müntz, qui, dans des communications précédentes, avait retracé l'histoire des illustrations de la Bible pendant les premiers siècles de l'Eglise, communique un mémoire où il pousse ses recherches jusqu'à l'époque carolingienne. Avec le VIe siècle, la vogue de ces représentations faiblit. A la place de fresques ou de mosaïques retraçant l'ensemble ou toute une période de l'histoire des Juifs, on ne trouve plus que l'illustration de quelques épisodes isolés. Et cependant le concile « Quinisexto » ou « in Trullo », qui s'était réuni à Constantinople en 692, avait décidé que désormais la peinture historique serait préférée aux symboles. — Avec le IXe s., les scènes de la Bible rentrent en faveur. Peut-être sous l'inspiration de Charlemagne, de vastes cycles analogues à ceux des premiers siècles ornent le dôme d'Aix-la-Chapelle et l'église d'Ingelheim. A Rome, le pape Formose (891-896) fait exécuter dans la basilique du Vatican une série de peintures retraçant l'histoire des patriarches. Grâce à des photographies de M. Berteaux, ancien membre de l'Ecole française de Rome, M. Müntz peut montrer les reproductions de dessins anciens, représentant les peintures de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, détruites par l'incendie de 1823. Une partie de ces peintures, qui retraçaient, en 38 compartiments, l'histoire de Génèse, depuis Adam jusqu'à Moïse, semble antérieure à l'an mille.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 28 juin — 1897

Diels, La Pentemychos de Phérécyde. — Konstantinidis, La langue grecque. — Waltzing, Les corporations professionnelles chez les Romains. — Communications faites au Congrès des langues romanes. — Boos, Histoire de Worms, I. — Dorez et Thuasne, Pic de La Mirandole en France. — Koeppel, Les sources de Chapman, Massinger et Ford. — Hanotaux, Richelieu, II, 1. — Lonchay, France et Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700. — Toldo, Le théâtre de Gherardi à Paris; Trois comédies inédites de Goldoni. — Croce, La révolution napolitaine de 1799. — Lumbroso, Miscellanea Napoleonica — Bourguet, France et Angleterre en Égypte. — *Bulltin* : L'Urquell ; Kuhn et Schnorr de Carolsfeld, La transcription d'alphabets étrangers; César, p. Eymer ; Cornelius Nepos et César, p. Shuckburgh ; Cornelius Nepos, p. J. Schmidt ; Eusebio, Rectifications au texte de Baehrens ; Nordmeyer, La mort de Néron dans la légende ; Novak, Analecta Tacitea ; Soucaille, Le consulat de Béziers ; Hémon, Scènes choisies de Corneille. — Académie des inscriptions.

H. Diels. **Zur Pentemychos des Pherecydes**, Sitzungsber. der K. Pr. Akademie zu Berlin, 1897, tome XI, pages 144 ss.

On trouve dans cette communication, faite à propos de la découverte d'un fragment de Phérécyde de Syros (*Greek Papyri, Series II, edited by B. Grenfell and A. Hunt*, Clarendon 1897, p. 21 ss.), plusieurs conclusions qui méritent d'être signalées.

D'abord les quelques lignes que l'on vient de retrouver, et qui complètent un extrait cité par Clément d'Alexandrie, ont si bien les caractères de la vieille prose Ionienne et le ton d'un conte archaïque, qu'il devient impossible de voir encore dans la Πεντέμυχος le produit d'une officine de contrefacteurs Alexandrins. C'était une œuvre authentique de Phérécyde de Syros, dont les gnostiques auront conservé le texte comme celui d'Héraclite jusqu'au IIe siècle au moins.

Le passage retrouvé appartient à un ἱερὸς γάμος, le plus ancien de tous, celui dont plus tard on répéta les rites pour sanctifier le mariage. Ce seraient les noces de Zeus et d'Héra d'après M. Grenfell. Mais il invoquait un texte qui doit être de Phérécyde d'Athènes. Le fragment nouveau nous apprend que le grand voile sur lequel Zeus avait peint la terre et les demeures de l'Océan fut le cadeau offert par l'époux dans le mariage sacré. Or, un autre fragment de la Πεντέμυχος dit expressément que la déesse Χθονίη prit le nom de Γῆ quand Zeus, ou plutôt Zas, lui eut fait présent de la terre.

Il n'est pas parlé dans le fragment du chêne ailé sur lequel, d'après Clément d'Alexandrie, le voile aurait été tendu. Mais après la mention du voile, le récit est interrompu par une lacune de plusieurs lignes. M. Grenfell ne trouvait pas la place que le chêne aurait eue dans les rites d'un ἱερὸς γάμος. M. D. est plus heureux. On exposait le péplos des Panathénées sur un mât de vaisseau. Phérécyde imagina peut-être que le présent de Zas à son épouse Χθονίη fut étalé de même sur les branches d'un chêne[1]. Le rôle de l'arbre mystique se trouve ainsi singulièrement diminué. Les ailes qui le supportent rappellent sans doute avec intention une nouveauté du système d'Anaximandre, le premier qui fit du sol sur lequel nous marchons un corps suspendu dans l'espace. Mais le symbolisme ne va pas plus loin, et Phérécyde, en plaçant le voile sur un chêne, n'a pas songé à représenter une sorte de charpente qui soutiendrait l'écorce de la terre.

Damascius rapporte que le Chronos de Phérécyde aurait fait sortir de sa propre semence, ἐκ τοῦ γόνου ἑαυτοῦ, le feu, l'air et l'eau. M. D. reprend la correction αὐτοῦ de M. Kern, que Zeller avait rejetée. Les cinq parties du monde sont, pour Phérécyde, l'éther, le feu, l'air, l'eau et la terre. Zas, l'éther, et Chthonie, la terre, sont aux deux bouts de cette série : c'est qu'ils forment l'enceinte de l'univers. Phérécyde les donne comme seuls éternels. Le feu, l'air et l'eau ont donc besoin de l'intervention du Temps pour se produire, et c'est de la semence de Zas, c'est-à-dire de l'éther, que Chronos les fait naître : τὸν δὲ Χρόνον ποιῆσαι ἐκ τοῦ γόνου αὐτοῦ [Ζανὸς] πῦρ καὶ πνεῦμα καὶ ὕδωρ.

Le chiffre ϛ' écrit dans la marge vers le milieu du papyrus semble indiquer que le fragment forme la fin du 5ᵉ et le commencement du 6ᵉ chapitre ; peut-être aussi, comme M. Weil le pense, est-ce un signe stichométrique, marquant la six centième ligne du traité. Quoi qu'il en soit, le ἱερὸς γάμος ne figurait pas dans la toute première partie de la Πεντέμυχος, ni — si l'on se hasarde à dégager de ce roman allégorique le système de cosmologie qu'il dramatise — dans la phase initiale de la création. Les cinq principes existaient déjà, ainsi que les astres, faits de feu et d'eau. Alors Chthonie, fécondée par Zas, produit les vallées et les montagnes, les campagnes et les bois ; elle répand des trésors de vie et, comme le dit le fragment, le troisième jour du mariage, on voit s'étaler le présent de son époux, le voile merveilleux dont elle sera désormais parée.

La découverte de ce fragment nouveau de Phérécyde va changer tout à fait l'idée qu'on se faisait de son œuvre. Ce n'était pas une sorte de cosmogonie apocalyptique, mais un conte plein d'aisance et de charme, dont l'auteur retraçait les grandes phases de l'histoire du monde en y introduisant à la façon des poètes épiques des entretiens familiers entre

1. M. Weil fait le même rapprochement dans un article de la *Revue des Études grecques* qui était écrit au moment où a paru la communication de M. Diels.

les dieux. La construction des phrases, les répétitions de mots, le vocabulaire y sont archaïques, mais le fragment ne donne pas l'impression que l'on a devant soi un des premiers essais de la prose Ionienne. Au contraire, on est tenté de prendre la Πεντέμυχος pour une production presque tardive, de la deuxième moitié du VIe siècle. Phérécyde semble avoir voulu réunir le contenu moderne de la physique rationaliste et la forme moderne de la prose qui servait aux auteurs de chroniques et de traités de philosophie, avec le contenu mystique et la forme archaïsante des poèmes cosmologiques.

Les conclusions de M. D. sont si solidement établies qu'il aurait pu, je pense, se montrer sans grand danger beaucoup plus affirmatif. Le dessin et la peinture dont Zeus orne le voile de Chthonie, pour y représenter la terre entourée du fleuve Océan, ne rappellent-ils pas l'invention géographique d'Anaximandre, qui traça le premier une carte de la terre? Il y aurait là une preuve de plus de l'influence qu'il exerça sur Phérécyde et une raison décisive de reculer celui-ci jusque dans la seconde moitié du VIe siècle.

J. BIDEZ.

S. TH. KÔNSTANTIDINIS. Περὶ ἑλληνικῆς γλώσσης. Διάλεξις γενομένη τῇ 6 Δεκεμβρίου 1895 ἐν τῷ φιλολογικῷ συλλόγῳ « Ἀθηναίῳ » καὶ καταχωρισθεῖσα ἐν τῇ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἑλλ. ἐφημερίδι « Μεταρρυθμίσει ». Alexandrie, impr. Ταχυδρόμος, 1895; 29 p.

Cette conférence n'est qu'une série de banalités, en un style pédantesque, sur les grands écrivains de la Grèce ancienne. M. Kônstantinidis voudrait qu'on revînt à la langue de la belle époque classique; il n'a pas l'air de se douter de ce qu'elle est. Il termine par une rodomontade, après avoir appris à ses auditeurs quelques nouvelles intéressantes, que sans doute ils ignoraient : P. 9, la langue latine, issue du dialecte éolien, et enrichie peu à peu par ses voisines, les langues tyrrhénienne et sabine. P. 17, le sapin sur lequel se percha Hypnos s'appelait dans la langue des dieux χαλκίς, dans celle des mortels κύμινδις (est-ce un lapsus, ou M. K. n'a-t-il pas compris?). P. 20, Homère, ayant pris les grandes formes de la poésie lyrique, l'ionien, l'éolien et le dorien, les mêlant, les tempérant, les fondant ensemble, a créé cet admirable mélange de la poésie épique (M. Kônstantinidis dit μελικὴ ποίησις). P. 20-21, le platonisme est un astre très éloigné, caché dans des

1. Pour les lacunes des lignes 29 et 30 du papyrus, les éditeurs avaient proposé une reconstitution dont M. Gomperz (Sitzungsber. de l'Académie de Vienne, 4 mars) a montré l'invraisemblance. M. D. rétablit le passage avec plus de bonheur : ἡ δέ μι[ν ἀμείβε]ται δεξα[μένη εὖ τὸ] φᾶ[ρος]. Une communication de M. D. me permet de signaler deux fautes des éditeurs qu'il n'avait pas relevées : l. 9, écrire ἐπεὶ δή en deux mots, et l. 11 l'article est inutile.

lointains brumeux, que n'ont pu sonder (remarquer la métaphore) ni Cousin, ni Schleiermacher, ni aucun des critiques modernes (les écrivains sérieux, en Grèce, impriment les noms occidentaux en caractères romains, ce qui évite des formes ridicules comme Σλάϊερ Μάχερος). P. 23, un article de l'Ἡμέρα (de Trieste), une dissertation de la *Clio*, ne semblent-t-ils pas très voisins du style d'Isocrate, de Plutarque, de Démosthène? — Un conférencier peut bien avoir quelques privilèges, mais *est modus in rebus*.

My.

J. P. Waltzing. **Etude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains**, t. II, Louvain, 1896, in-8, 553 p.

Le deuxième volume du livre de M. Waltzing sur les corporations professionnelles à Rome est, en tous points, digne de son devancier dont j'ai entretenu, il y a deux ans, les lecteurs de la *Revue* : même connaissance des sources littéraires, juridiques, épigraphiques; même soin à les interroger dans le moindre détail ; même sagesse dans les conclusions. M. W. nous a donné un travail de fonds qu'on ne refera pas de si tôt ; les érudits de tous les pays peuvent l'en remercier

Ce volume a sur le premier un avantage qu'il tire du sujet lui-même, lequel est véritablement une actualité. L'auteur y a étudié les collèges, non plus comme associations privées, mais comme institutions officielles, non plus dans leur organisme spécial, mais dans leurs rapports avec l'État. Il nous montre tous ces corps, d'abord librement constitués, absorbés peu à peu par le gouvernement et à son profit. Les causes de cette évolution me semblent avoir été bien exposées. A Rome, on demandait aux citoyens non seulement des impôts en argent, comme on le fait chez nous, mais des prestations en nature ; de là la nécessité de créer des services de toute sorte pour encaisser les prestations, les conserver, les distribuer, parfois les transformer ; et d'imposer des corvées à certains contribuables pour assurer la régularité de ces services. Il était naturel qu'on s'adressât à cet effet à la classe d'artisans ou de commerçants que leur profession rendait particulièrement aptes à la chose ; il le fut non moins qu'après être entré dans cette voie si avantageuse pour l'État, et aussi pour les corporations que l'on payait de leur peine par certains privilèges, on y ait persévéré, en étendant même le système, et cela à la satisfaction des deux parties. Naturellement les municipalités, suivant en cela encore l'exemple de l'État, traitèrent de même sorte les collèges et firent avec eux même union. Quels étaient les collèges ainsi appelés à venir en aide au gouvernement et aux villes, à quels services publics ils étaient employés, quels privilèges on leur accordait en retour, quelle était leur situation légale, leurs droits,

c'est ce que M. W. examine très complètement et dans une suite de chapitres fort intéressants.

Or voici que les collèges ne tardèrent pas à s'aviser qu'en échange de quelques avantages et d'une situation flatteuse pour l'amour-propre, ils avaient aliéné leur indépendance, et que l'État les traitait, non plus comme des auxiliaires bénévoles, mais comme des instruments d'administration. Ils voulurent se dégager ; l'État, qui ne savait pas comment les remplacer, ne le toléra point ; il emprisonna les citoyens dans leurs associations, comme les décurions dans les curies, et les cultivateurs dans leur domaine. « La liberté professionnelle, dit M. Waltzing, il n'en resta bientôt rien du tout. Les *corporati* ne peuvent pas choisir un genre de travail approprié à leur talents, à leurs goûts, à leur vocation, ils ne disposent même plus de leur propre personne ; leurs femmes et leurs enfants participent à leur servitude. Eux et les leurs sont esclaves et ils le resteront ! En vérité, ce régime leur ravissait tout et l'on ne peut pas s'étonner qu'ils aient appelé de tous leurs vœux les libérateurs barbares. »

M. W. n'a pas voulu tirer une leçon des faits qu'il a exposés dans son livre; il ne s'est pas demandé si l'application de certaines théories modernes, qu'il n'est pas besoin de nommer, amèneraient les mêmes résultats; ceci était, en effet, en dehors du cadre d'un livre strictement limité à la science de l'antiquité. Mais d'autres pourront le faire à sa place ; et c'est par là que ce volume sera lu utilement non seulement par nous autres, antiquaires et épigraphistes, mais par tous ceux qui, à un titre quelconque, désirent connaître exactement l'histoire des associations à Rome.

Une table analytique très détaillée termine le volume. M. Waltzing devait ajouter à son travail un appendice contenant toutes les inscriptions grecques et romaines auxquelles il renvoie le lecteur ; du moins l'annonce-t-il en plusieurs passages ; mais cet appendice fait défaut. Il faut le regretter et espérer qu'il nous sera donné dans la suite. Parmi tous ceux qui auront besoin de consulter son livre, ceux qui ont chez eux le *Corpus inscriptionum latinarum* sont rares et il n'est personne qui possède la série de périodiques où les inscriptions grecques sont dispersées.

R. Cagnat.

Communications faites au Congrès international des Langues romanes, tenu à Bordeaux du 5 au 10 août 1895. — **Bordeaux, Féret et fils, 1897; un vol. in-8°, de 190 pages.**

On trouvera exposés, dans un court *Avant-propos*, les différents motifs qui ont quelque peu retardé la présente publication : contentons-nous d'en signaler ici le contenu à tous ceux qu'intéressent les

questions relatives aux langues et aux littératures romanes. Le volume s'ouvre par une petite diatribe que M. le commandant Bonetti a dirigée essentiellement contre nos anglicismes contemporains (*L'invasion des mots étrangers dans la langue française*). Viennent ensuite différents mémoires qui ont trait à l'étude pratique des langues modernes (M. Bergh, *L'étude pratique des langues ;* M. Béranger-Anglès, *Comment on doit apprendre à parler et à écrire les langues ;* M. Mareca, *Quelques idées sur l'importance et sur l'étude des langues néo-latines ;* id., *De la méthode propre à l'enseignement de l'espagnol en France*). Dans une deuxième section, après une communication de M. Portal sur *Pierre-Michel Carbonell, chroniqueur et poète catalan*, on trouve groupées quelques études relatives à la philologie et aux divers dialectes romans. M. le général Parmentier, dans *Les langues rhétoromanes*, nous offre l'étude très distinguée d'un amateur, qui, sans se plier à une méthode rigoureusement scientifique, n'en apporte pas moins son contingent de faits intéressants et constatés sur place. M. Bourciez (*Contribution à l'étude du son œ landais*) aborde un des points délicats du vocalisme gascon. M. Paris, de Genève (*Les dialectes italiens*) signale plusieurs traits curieux à propos de la persistance des idiomes locaux de l'autre côté des Alpes. Deux pièces de vers patoises qui avaient été récitées par leurs auteurs dans les séances du Congrès (l'une bigourdane de M. Jean Palay, l'autre agenaise de M. Télismart) sont aussi reproduites là, comme pour attester la vitalité de nos idiomes méridionaux. La troisième section comprend une courte lettre de M. A. Gasté (*Du latin comme langue internationale*) ; deux communications, l'une de M. Busila (*Aperçu de l'histoire de la littérature romaine*), l'autre de M. Steureanu (*Langue roumaine*), curieuses non seulement par les faits allégués, mais comme documents sur l'état d'âme actuel du peuple roumain. On y trouvera encore la réimpression d'une brochure de M. Bourciez, publiée en 1891 (*L'Enseignement français et l'Enseignement supérieur des langues romanes*), et une communication faite en espagnol par M. T. Mera (*La Lengua y la Literatura en el Ecuador*). Enfin, c'est une heureuse idée d'avoir clos le volume par la très intéressante conférence qu'avait faite en français Mme Pardo Bazan, le romancier si connu, sur *La Littérature contemporaine en Espagne*. Il faut lire ce morceau de critique où il y a des aperçus suggestifs sur la renaissance du Romantisme de l'autre côté des Pyrénées, sur le goût persistant de nos voisins pour le théâtre d'action, etc. : ce sont les auteurs espagnols jugés par eux-mêmes, ou plutôt par une femme, qui, dans la liste, n'a oublié volontairement qu'un nom, et non le moindre — le sien.

E. B.

Geschichte der rheinischen Staedtecultur von ihren Anfaengen bis zur Gegenwart, mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Worms von Heinrich Boos. Bd. I. Berlin, Stargardt, 1897. xix, 556, 43 pages in-4. Prix : 10 mks.

Nous avons parlé à plusieurs reprises des volumes du Cartulaire de la ville de Worms, publié par M. Boos, professeur à l'Université de Bâle[1]. Ce travail important avait été mené à bonne fin, grâce au concours pécuniaire du baron Heyl de Herrnsheim, protecteur éclairé des études historiques dans sa ville natale. C'est encore à lui que les citoyens de la vieille ville libre impériale devront le nouveau travail de M. Boos, son collaborateur scientifique. Désireux de mettre à leur portée les documents accumulés dans les trois gros volumes des *Sources de l'histoire de Worms*, il a prié le savant bâlois de mettre lui-même en œuvre ces témoignages du passé recueillis autrefois par ses soins, et tout en conservant, à ce qu'il assure, un caractère strictement scientifique à son travail, de le rédiger de manière à donner aux bourgeois du xixe siècle une lecture attrayante et pas trop pénible, comme ces *Chroniques* urbaines que le xvie siècle vit éclore à Augsbourg, à Spire, à Nuremberg et autres lieux. Il a chargé un artiste de talent d'enrichir l'ouvrage de dessins nombreux [2] et, grâce à une large subvention de sa part, ce gros volume de 600 pages in-4° se vend à un bon marché fabuleux, quand on connaît les prix ordinaires de la librairie allemande.

Bien que l'ouvrage nouveau de M. Boos porte un titre plus général, c'est au fond une histoire de Worms seulement, et cela se comprend aisément. Les villes du Rhin supérieur n'apparaissent pas, pour ainsi dire, dans son récit, et les villes du Rhin inférieur, Cologne par exemple, y figurent aussi peu que Bâle et Strasbourg. Mais comme Worms ne surgit qu'assez tard dans l'histoire et que l'auteur voulait donner à son public un aperçu général de la civilisation depuis les origines, il a placé, comme une espèce d'introduction de près de deux cents pages, un résumé des mœurs et coutumes des vieux Germains, écrit de verve et sans farder la vérité [3], mais mêlant peut-être un peu trop les sources de siècles bien éloignés les uns des autres [4] et s'éloignant parfois considéra-

---

1. Voy. *Revue critique* du 24 novembre 1890 et du 4 décembre 1893.

2. Les dessins de M. Sattler sont en partie des reproductions d'anciens documents, en partie des compositions originales, et très originales; mais peut-être aussi aurait-on dû y joindre quelques notes explicatives pour le gros des lecteurs, par exemple pour les quarante têtes de la p. 405, qui représentent sans doute le conseil de Worms; mais comment le deviner?

3. Quand il dit des Germains, p. ex. de la grande invasion (p. 134) : « Ils ont brûlé les villages et les villes, ont assassiné et détruit à cœur joie; mais ils n'ont point fait en définitive autre chose que ce que l'on fait encore aujourd'hui à la guerre ».

4. P. 137, dans une description des costumes nous trouvons, sur un même feuillet, des citations d'Agathias, de Sidoine Apollinaire et de Notker de Saint-Gall; p. 164, dans un tableau de mœurs épulaires, comme garants Tacite, Grégoire de Tours, le *Capitulare de Villis* et l'Edda, textes disséminés à travers plus de huit siècles!

blement des bords du Rhin et de la cité de Worms [1]. Il y aurait là plus d'une observation critique de détail à présenter, si vraiment le livre devait être jugé au seul point de vue de l'érudition [2]. Mais il est certain d'autre part que l'auteur écrit d'une manière très attrayante, tout à fait à la portée du grand public, et ses descriptions de paysages, ses tableaux de mœurs feront pénétrer des notions plus exactes sur l'antiquité et le moyen âge germaniques dans des milieux nécessairement fermés aux travaux purement scientifiques [3]. Le jour où chaque cité plus considérable posséderait une monographie aussi soigneusement établie que celle que M. Boos vient de consacrer à Worms, aussi artistiquement executée [4], combien plus facile à écrire serait à écrire une grande histoire générale de la civilisation moderne! Espérons que le second volume de l'ouvrage du professeur de Bâle ne se fera pas trop longtemps attendre.

R.

Pic de la Mirandole en France (1485-1488) par Léon Dorez et Louis Thuasne. Paris, E. Leroux, 1897, in-18 de 218 pages; prix: 3 fr. 50.

Quelques épisodes particulièrement intéressants de la Renaissance viennent de trouver en MM. Dorez et Thuasne des historiens très bien informés. Il s'agit de deux séjours faits en France, sous le règne de Charles VIII, par Pic de la Mirandole, en des circonstances fort différentes. Le premier fut un voyage d'études, inspiré au jeune aristotélicien par le désir de voir l'Université de Paris et de puiser aux sources mêmes de la philosophie scholastique. Le second suivit immédiatement l'éclat des thèses romaines et leur condamnation par une commission pontificale; c'est alors que, sur les réclamations des nonces d'Innocent VIII, le prince Pic fut arrêté auprès de Lyon et détenu à Vincennes trois ou quatre semaines, avant d'être conduit hors du royaume.

---

1. On ne voit pas très bien, p. ex., ce que les bons petits plats dégustés et décrits par Venantius Fortunatus — « ein grosser Gourmand » — chez la sainte reine Radegonde à Poitiers, ont de commun avec Worms et la culture germanique sur les bords du Rhin. Il en est de même pour une série d'autres *excursus* englobés dans le texte, histoire de la commune de Cambray, campagnes des évêques de Worms en Italie, biographie de Walther von der Vogelweide, etc.

2. Bataille entre César et Arioviste placée à Belfort (p. 12), calembourg de Saint-Grégoire Ier sur les Angles (p. 124), contradictions formelles sur la participation des Burgondes à la lutte contre Attila (p. 95 et 96), sur le sens artistique des Germains (p. 139 et 151), sur la situation des contrées rhénanes au IIIe siècle (p. 78 et 79), etc.

3. L'auteur aurait pu se garer un peu pourtant contre un langage un peu trop familier, comme p. 168. Trop de mots latins aussi et français (*Flusskorrektion*, *immense Weiden*, *Funktion der Kloester*, *Reservoir für die überschüssige Bevoelkerung*, *Charakteristikum des Stiles*, *Manœuvre*, *Routine und leere Konvention*, *exceptionnelle Stellung*, etc., etc.)

4. On regrette pourtant l'emploi des vieux types gothiques qui fatiguent énormément les yeux.

Deux découvertes de documents se rattachant à ces voyages ont permis aux auteurs de préciser tous les détails qui peuvent intéresser l'histoire. M. Thuasne a mis au jour la correspondance des nonces auprès de Charles VIII ; M. Dorez a trouvé, dans la bibliothèque du séminaire archiépiscopal de Malines, le procès-verbal des audiences tenues par la commission pontificale chargée d'examiner les propositions les plus suspectes de Pic de la Mirandole. Le volume a été composé en commun ; mais la partie italienne est due à M. D., et la partie française à M. T. On remarquera les pages d'introduction, sur les études de Pic et son séjour à Florence, qui expliquent l'origine des thèses et donnent la clef de tout le récit. Toutefois l'examen du fond même du débat a été presque entièrement réservé et fera l'objet d'un des chapitres du livre, qu'on doit désirer très prochain, de M. Dorez sur Pic de la Mirandole.

Les documents inédits apportent des lettres d'Alessandro Cortese, Ermolao Barbaro, Michel Marulle, le texte du procès de Pic, des extraits de la correspondance des nonces et la lettre dédicatoire de l'*Elucidaire*, adressée à Charles VIII par Simon de Phares et qui montre bien quels souvenirs avait laissés à Paris l'illustre prisonnier de 1488. Il faut signaler enfin d'utiles notes biographiques sur Robert Gaguin, qui attend encore son historien, comme vient de le démontrer ici même M. Delaruelle.

On aime de pareils livres qui, sous un modeste aspect, apportent tant de faits nouveaux et remuent beaucoup d'idées en peu de pages. Au point de vue de l'histoire des idées, on y apercevra, entre autres choses, la violence de la guerre allumée entre les théologiens romains et la Sorbonne, d'une part, et, de l'autre, entre les mêmes théologiens et l'humanisme platonicien. Le grand esprit de Pic de la Mirandole s'usa vainement à des efforts de conciliation de toutes ces doctrines ennemies « dans l'harmonie d'une doctrine supérieure ».

P. de Nolhac.

Emil Koeppel. **Quellenstudien zu den Dramen George Chapman's, Philip Massinger's und John Ford's.** Strassburg: Karl. J. Trübner, 1897. In-8, 169 p. Prix : M. 6.

On ne saurait trop louer M. Koeppel de la richesse et de la sûreté de son information. Il est évidemment au courant de toutes les questions qui touchent à l'histoire du théâtre anglais du xviie siècle. Son livre sera utilement consulté par tous ceux que ce théâtre intéresse ; et peut-être d'autres tireront-ils de ses recherches mêmes un parti qu'il n'a pas songé à en tirer. Le livre de M. Koeppel n'est au fond qu'une collection de notes rédigées sans le moindre effort de composition, sans la moindre tentative vers une synthèse quelconque ou une conclusion. On en est averti par la réunion même dans son livre de trois auteurs que

rien ne désigne pour un rapprochement. M. K. manque aussi de variété dans son exposition. Il passe en revue dans l'ordre chronologique — qui ici ne s'imposait pas — les différentes pièces des auteurs qu'il étudie, les analyse consciencieusement, même lorsqu'il doit reconnaître que ses recherches pour découvrir les sources où les auteurs ont puisé n'ont pas abouti, et passe ensuite, quand il y a lieu, aux documents qu'il a recueillis. Il s'ensuit que la répétition invariable du même procédé d'exposition rend la lecture du livre de M. K. pénible et monotone. Il n'en reste pas moins un labeur très consciencieux qu'il faut reconnaître, et ce n'est que justice de rendre hommage à l'érudition de l'auteur.

J. Lecoq.

Gabriel Hanotaux. **Histoire du Cardinal de Richelieu**, t. II, 1re partie : le chemin du pouvoir — le premier Ministère, 1614-1617. 1 vol in-8, 200 p. Paris, Firmin-Didot, 1896.

Parmi tant d'historiens plus portés à admirer qu'à analyser, plus préoccupés d'agencer des textes que de faire revivre le passé, on doit louer sans réserve M. Hanotaux de posséder un sens très vif de la réalité et de la vie. Il écrit, au cours de son étude : « Il ne faut nullement se représenter ici le futur cardinal, l'homme d'État de grand poids et de physionomie grave que la tradition, par un procédé de simplification trop aisé, ramène à un type unique et consacré » (p. 134). Cette phrase incidente caractérise la méthode de saine psychologie qu'il a appliquée. Il a cherché et il a réussi à évoquer la figure d'un évêque politicien de trente ans, d'un ambitieux aux aguets, d'un ministre jeune, fougueux et inexpérimenté ; voilà, au vrai, l'homme que fut le Richelieu de 1614 à 1617 ; il nous est montré tel qu'aurait pu le voir, à cette époque, un observateur intelligent et bien informé, qui se serait douté que M. de Luçon avait de l'avenir, sans pouvoir prophétiser au juste cet avenir.

Dans les deux cents pages de ce demi second volume, le héros nous apparaît dans trois situations, ou, si l'on veut, trois postures principales. Nous le trouvons d'abord député aux États-Généraux de 1614. Il fait partie, là, du groupe des jeunes évêques réunis autour du cardinal Duperron : Miron, Potier, Dinet, Fenouillet, Gabriel de l'Aubespine, tous hantés par le souvenir des grands prélats hommes d'État, persuadés que l'heure est venue de rendre aux gens d'Eglise un rôle prépondérant dans les affaires. De tous Luçon est le plus actif. Il travaille dans les « commissions », comme nous dirions aujourd'hui, et on l'emploie, avec une préférence marquée, comme négociateur dans les circonstances délicates, soit qu'il s'agisse de réconcilier la noblesse avec le tiers-état et d'établir un concert entre les trois ordres, soit qu'il faille désavouer auprès de la reine mère les attaques violentes qui se sont élevées contre elle. Il s'acquitte de ces missions en homme habile et sensé,

avec le souci manifeste de prendre toujours le parti de l'autorité. Cela le fait désigner comme orateur du clergé lors de la remise des cahiers de doléances. En cette journée d'apparat, il parle bien, avec ampleur et précision ; mais il ne fait que développer le programme que lui a tracé son ordre, comme c'est son devoir ; son discours est, en un sens, impersonnel, et les historiens modernes auraient tort, nous dit M. H., d'y chercher, en forçant le sens de certains passages, les futures conceptions de l'homme d'État (p. 38). La note personnelle ne s'y décèle guère que par l'insistance que met le jeune ambitieux à préconiser l'emploi des ecclésiastiques dans les hautes fonctions de l'État et à louanger la reine-mère dont la faveur donne le pouvoir.

Ainsi, pour un temps, Luçon s'est trouvé en vue ; mais, les États terminés, la cour l'oublie. Une « crise de fatigue et d'abattement » l'éloigne alors de Paris et lui fait chercher un refuge dans son prieuré de Coussay. Il s'y consacre à la théologie et à une active correspondance avec des prêtres et des « personnes édifiantes » (p. 87-92). Cependant les événements l'invitent à rentrer au jeu. C'est l'époque de la seconde révolte des princes et du voyage de la cour à Bordeaux pour l'accomplissement des mariages espagnols. Luçon va saluer Louis XIII et Marie de Médicis à Poitiers, et il attrape la charge d'aumônier de la jeune reine, — ce qui amène de sa part de chaleureuses protestations de dévouement à la reine-mère (p. 95). Mais ce qui l'inquiète et le travaille, ce sont ces conférences de Loudun où, à deux pas de Coussay, se débat la réconciliation de la cour et des princes. Voilà l'affaire où il serait bon de se mêler ! Il l'essaie sous des prétextes assez vains et n'y réussit pas (p. 97). Cependant il apprend qu'un changement se prépare dans le ministère : Concini, dont l'influence est arrivée au comble, veut éloigner les Barbons : Sillery, Villeroy, Jeannin. Il y aura des places à prendre ! Le premier, Sillery est mis à l'écart et les sceaux passent à du Vair. Alors Luçon n'y tient plus : il abandonne Coussay, vient s'installer à Paris dans sa maison de la rue des Mauvaises-Paroles, fait tenir à Marie de Médicis de nouvelles assurances d'attachement aveugle (p. 100-101), voit, au mois de mai 1616, revenir à Paris la cour et les Concini et s'accomplir enfin le coup d'État par lequel le maréchal pousse aux affaires, à la place des vieux ministres, ses créatures, Barbin et Mangot.

Luçon ne remplit d'abord dans le nouveau ministère qu'un rôle officieux, celui de négociateur, auquel, décidément, il semble voué : on l'expédie à Condé qui reste à bouder dans le Berry malgré la paix de Loudun et qu'il ramène à Paris, puis à ce fou dangereux de Nevers qui menace d'une prise d'armes. Ses services sont enfin récompensés par une situation officielle : on lui offre l'ambassade d'Espagne ; mais à ce moment la retraite de du Vair entraîne un mouvement dans le ministère même ; le poste de secrétaire d'État devient libre ; Richelieu le reçoit et aux attributions de cette charge, c'est-à-dire à la correspondance pour les

affaires tant intérieures qu'extérieures du royaume, on joint pour lui l'administration de la guerre (p. 133).

Le voilà ministre et ministre important dans un « grand ministère ». Les hommes nouveaux, appelés au pouvoir et soutenus par Concini, avaient la mission de faire prévaloir sur les factions l'autorité royale. Le chef du ministère était Barbin, dont M. H. restitue bien la figure énergique et un peu vulgaire. Luçon eut à côté de lui une place à part. Il « était le bras droit de Barbin : l'ami, le protégé, le confident. Tout ce qui s'est fait pendant ce court ministère a été décidé en commun par ces deux hommes, souvent contre leurs collègues, parfois contre le maréchal d'Ancre » (p. 132). Cette situation était dangereuse pour un débutant, car si elle lui permettait de déployer librement ses facultés de commandement et d'activité, elle l'exposait à trahir son inexpérience. De fait, s'il fut plein de vigueur, d'entrain, de confiance dans le succès, il prouva qu'il ignorait la force des obstacles et ne savait pas prévoir les événements.

Tel nous le montre M. Hanotaux dans l'étude qu'il consacre au « premier ministère », et qui est certainement la partie capitale du livre. La politique du jeune ministre est analysée et critiquée là avec une rare pénétration. L'auteur rend hommage à la fermeté hautaine avec laquelle Luçon soutint contre les princes les droits du roi, à sa rapidité à mettre des troupes sur pied pour contenir les rebelles, à la vigueur des coups qu'il porte aux seigneurs dans les provinces (p. 165-167 et 172-173). Il le loue aussi d'avoir voulu dégager la politique française de la politique espagnole, bien qu'il eût été jusqu'ici un client de Marie de Médicis et de l'Espagne, et d'avoir fait entendre hautement la voix de la France dans les questions italiennes, soulevées alors à propos de la succession de Mantoue. Mais il ne dissimule pas combien il était malencontreux que ce grand effort d'autorité parût être fait moins pour la royauté elle-même que dans le dessein d'imposer à la nation un favori justement détesté. Il signale la légèreté de tous ces gens habiles qui ne se préoccupèrent pas plus du roi dont le nom couvrait tous leurs actes que si ce roi n'existait pas, et qui se laissèrent prendre à l'improviste par un évènement dont ils n'avaient pas admis un seul instant l'éventualité : le meurtre de Concini. Pour les affaires extérieures, il démontre comment la politique italienne de Luçon aboutissait à une pure impossibilité : car en se dégageant de l'influence espagnole sans soutenir franchement ni la Savoie ni Venise, c'est-à-dire en mécontentant tout le monde, Luçon prétendait faire accepter par tout le monde, aussi bien par la Savoie et Venise que par l'Espagne, l'arbitrage de la France ; et cela était contradictoire. Il « poursuivait une politique qui, par excès de finesse, tombait dans la contradiction. Il voulait gagner des deux côtés à la fois, ce qui est impossible, à moins d'avoir affaire à des partenaires incapables ou d'avoir recours à la force. Il avait mal calculé : mal calculé le mérite de ses adversaires, mal apprécié sa propre autorité. Jeune présomptueux

averti par ce premier insuccès, il fut trop heureux de dissimuler, dans la catastrophe générale qui l'écarta du pouvoir, l'avortement complet et piteux de la première négociation importante qu'il eût menée et dont il se garda bien de souffler mot, par la suite, dans ses *Mémoires* » (p. 184-185).

Toute cette démonstration est menée par M. H. avec beaucoup de finesse, de souplesse et de sûreté. Elle est convaincante. Elle est vivante. Au lieu de l'être de raison, du type traditionnel, figé dans une attitude de convention, nous avons sous les yeux la figure animée d'un politique trop jeune, trop fougueux, acharné à trop faire et à trop bien faire : nous touchons à l'homme. Pour nous le faire mieux voir, M. H. a soin de fixer son apparence extérieure. A cette époque, nous dit-il, « il a à peine perdu l'aspect de l'adolescence, ses habitudes physiques et son ton cavalier. Il ne paraît en évêque que dans les cérémonies publiques. Dans le cours de la vie, c'est un jeune courtisan maigre et grêle, à l'aspect sérieux et intelligent » (p. 134). M. H. en fait autant pour ses personnages de second plan : l'un est « une belle barbe », l'autre « un petit homme noir », un autre encore est « bas de jambes, demi-bossu, rabougri, bon vivant, Bourguignon aimant la table et le bon vin ». Les figures de la reine-mère lourde et empâtée, de Concini, le bel Italien au teint pâle et à la mine fière, de la Galigaï, petite femme brune et passionnée sont aussi fixées d'un trait net et sûr. L'auteur « voit » ses personnages. Il se plaît à les grouper entre eux, dans les attitudes que devaient leur imposer leurs caractères et leurs situations réciproques, comme, par exemple, lorsqu'il dépeint les conciliabules de Luçon avec la reine et la favorite (p. 125).

La faculté d'imaginer suppose généralement celle de dramatiser. M. H. voit facilement par tableaux. Tout son premier chapitre sur les États de 1614 est un tableau composé avec un art patient et une parfaite symétrie : il s'ouvre par la procession solennelle des graves députés, dont on attend la réforme de tous les abus et la guérison de tous les maux du royaume, et il se clôt par la description d'une fête brillante où la cour célèbre sa joie d'être enfin débarrassée de ces témoins gênants et de ces donneurs de conseils.

Il est étonnant qu'avec des qualités de ce genre, M. H. paraisse manquer, parfois, d'habileté dans la composition. Incontestablement son premier volume, avec ses deux parties de longueur si inégale, avait l'air quelque peu « dégingandé ». Un certain défaut de proportion est encore sensible dans le second volume. Des parties semblent trop développées ou mal rattachées à l'ensemble. Il faut se souvenir que de 1614 à 1617 Richelieu n'exerça sur les destinées de son pays qu'une action intermittente et d'intensité très variable. Il semblerait d'une bonne méthode de ne raconter les événements qu'autant qu'il y a pris part ou qu'ils l'ont touché. Sans doute les tableaux largement brossés des États de 1614 et du ministère Barbin se justifient pleinement, parce que Richelieu agis-

sait alors dans un ensemble dont on ne saurait l'abstraire. Mais dans l'intervalle, alors qu'il n'était qu'un ambitieux à l'affût, les faits généraux devraient, peut-être, être rappelés avec plus de brièveté, dans des proportions plus sévèrement mesurées, sans tant de détails sur la régence de Marie de Médicis, les Barbons, la faveur des Concini, etc. Je sais bien que M. H. a cédé à la tentation d'expliquer, mais s'il eût eu la force d'y résister, son ouvrage y eût gagné certainement un aspect plus harmonique.

Je néglige le côté érudition et recherches et j'en ai le droit, puisqu'il est bien évident que M. Hanotaux n'a pas pu reconstituer avec tant de vérité et de force son héros et le milieu où il se débattait, sans avoir fait une étude approfondie des sources historiques. Il n'est pas fanatique du document inédit, et il l'a avoué. Je suis trop de son avis sur ce point pour lui chercher chicane. La correspondance et les *Mémoires* de Richelieu, les relations des ambassadeurs vénitiens, les lettres de Malherbe, les mémoires, libelles et opuscules du temps, le précieux *Mercure* qui contient tant de pièces intéressantes — sont de fort suffisantes sources d'informations. Il s'agissait moins d'en chercher de nouvelles que de bien comprendre celles-là et de leur arracher le secret de ce futur cardinal qui n'était alors qu'une façon de Chérubin de la politique.

Gabriel SYVETON.

La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas (1635-1700). Étude d'histoire diplomatique et militaire par Henri LONCHAY, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Bruxelles, imp. Hayez, 1896, 367 p. in-8.

Le présent travail, extrait des *Mémoires couronnés* par l'Académie royale de Belgique, nous offre un tableau complet et généralement très exact des luttes dont les Pays-Bas espagnols furent le théâtre et souvent aussi l'enjeu, depuis la déclaration de guerre de Louis XIII à l'Espagne jusqu'au moment de la mort du roi Charles II. Peut-être l'auteur s'exagère-t-il légèrement l'ignorance dans laquelle on aurait vécu jusqu'ici sur les différents épisodes de la « question belge », comme il l'appelle, au XVIIe siècle; du moins nous n'avons pas rencontré, dans son volume, malgré ses recherches consciencieuses aux archives de Bruxelles et de Paris, beaucoup de données absolument nouvelles ni sur les campagnes de la guerre de Trente Ans, celles de la guerre de Dévolution, de Hollande, etc., ni sur les négociations publiques ou secrètes qui ont abouti à la paix des Pyrénées, à celles d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue et de Ryswick. Cependant il est toujours instructif de voir la série des événements diplomatiques et militaires que, depuis les volumineux in-folio contemporains jusqu'à nos jours, de nombreux ouvrages hollandais, allemands et français nous ont fait connaître, reprise et développée

devant nous à un point de vue spécial, et par cela même relativement nouveau.

M. Lonchay a eu parfaitement raison de vouloir traiter cette question, si souvent déjà discutée dans l'ensemble de la grande lutte pour l'établissement de l'équilibre européen, au point de vue des populations particulièrement intéressées à son issue, encore que leur attitude y ait été généralement bien passive. Nous aurions même voulu que l'auteur insistât plus encore sur le côté local du long conflit dont il nous raconte les périodes successives. Au lieu de refaire après Mignet et Ranke, après MM. Chéruel, Valfrey, le duc d'Aumale, Lefèvre-Pontalis, Legrelle, Erdmannsdœrffer, Pribram et tant d'autres, qui ont traité ou touché de près ou de loin son sujet, le narré des faits de guerre et des négociations embrouillées qui appartiennent en définitive bien plus à l'histoire de la diplomatie européenne qu'à celle de la Belgique, il aurait assurément davantage rendu service aux hommes du métier, et peut-être intéressé davantage encore ses lecteurs belges, en leur dépeignant, avec des détails nombreux et précis, la situation intérieure des Pays-Bas espagnols à cette époque.

Ce qu'il a si bien fait pour leur organisation militaire dans son deuxième chapitre — à notre avis, le plus neuf de l'ouvrage, le plus utile en tout cas — il aurait dû le faire aussi pour l'administration civile. On s'attendait également à trouver, dans un travail aussi étendu, quelques détails plus amples sur l'attitude des diverses classes de la population, seigneurs, clergé, bourgeois des villes, dans les provinces wallonnes et flamandes vis à vis de l'Espagne, d'autant plus que l'auteur accentue fort leur loyalisme dans l'introduction, alors que dans le cours de sa narration l'antipathie profonde entre Espagnols et autochthones se révèle çà et là par des indications fort brèves mais significatives. Ce qui ressort en somme du travail de M. L. — et cela aussi nous le savions déjà — c'est que les provinces de la Belgique actuelle n'ont été préservées alors de l'absorption par la France, ni par l'énergie patriotique des habitants eux-mêmes, ni par celle du gouvernement espagnol, absolument incapable, absolument épuisé. Sans l'Europe coalisée par la crainte et la colère contre Louis XIV, sans les efforts réunis ou successifs de l'Angleterre, des Provinces-Unies, de la Suède et de l'Empire, cette annexion, qui réussit pour une partie de l'Artois, des Flandres, du Luxembourg, etc., aurait pu aboutir également pour l'ensemble des provinces espagnoles.

Quelques fautes d'impression et de légères erreurs ont échappé à la revision de l'auteur [1].

R.

---

1. P. 21, il y a confusion entre le *Lech* et le *Leck*. — P. 118, il faut lire *Rottweil* au lieu de *Rottweilen*. — P. 129, l. *Olivarez* pour *Olivier*. — P. 130, l. *restitutions* pour *restrictions*. — P. 190, il n'y avait pas *trois* ducs de *Brunswick-Lunebourg*, mais un duc de *Lunebourg*, un duc de *Celle*, un duc de *Hanovre*. — P. 222, Gré-

Toldo (Pietro). **Il teatro d'Evaristo Gherardi a Parigi.** Extr. *de la Rassegna Nazionale*. Florence, 1897. 29 p.

— **Tre commedie francesi inedite di C. Goldoni.** Extr. du *Giornale storico della letteratura italiana*. 15 p. 1897.

M. Toldo est un des rares Italiens qui visitent nos bibliothèques. On sait déjà par M. Gaston Paris ce qu'il y a précédemment trouvé. Signalons deux nouveaux articles dans lesquels il nous donne d'une part un aperçu de l'œuvre collective qu'on appelle le théâtre de Gherardi, notamment des emprunts de ce théâtre aux légendes du moyen âge, à Molière, à Boursault, et des emprunts que par contre Lesage n'a pas dédaigné de faire à ce répertoire pour *Turcaret ;* d'autre part, une analyse de trois canevas inédits, de pièces composées à Paris par Goldoni pour la Comédie italienne. M. Toldo a été également bien inspiré, et en résumant ces trois canevas et en s'interdisant de les reproduire in extenso.

Charles Dejob.

Croce (Benedetto). **Studii storici sulla rivoluzione napoletana del 1799.** Rome, Loescher, 1897. In-8 de xxiv-290 p. Prix 2,50.

Les morceaux qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément : mais ce n'est pas une raison pour ne pas les annoncer ; car l'auteur, qui est profondément versé dans l'histoire locale de sa patrie, en a particulièrement étudié (avec la période de la domination aragonaise ou espagnole) la période de la révolution. Il raconte ici le rôle joué par l'héroïque Eleonora de Fonseca Pimentel, la rédactrice du *Monitore Napoletano*, par le socialiste Vinc. Russo, par Luisa Sanfelice qui révéla sans le savoir la conjuration royaliste des Baccher. Suivent deux appendices, sur les jacobins de Naples avant 1799 et sur la demande en grâce de Domenico Cirillo. M. Croce, en publiant à nouveau ces études, les a augmentées et, de plus, complétées par une préface où il explique que la république parthénopéenne ne pouvait se soutenir, parce qu'il lui aurait fallu pour s'attacher le peuple procéder à des réformes qu'elle ne se sentait pas assez forte pour accomplir, mais qu'elle frappa fortement l'imagination des Napolitains et prépara une révolution dans les esprits.

Ch. D.

---

monville, l'ambassadeur à Vienne, n'était pas *comte* mais *chevalier*. — P. 243, l. 1689 au lieu de 1789. — P. 301, en 1680, Louis XIV n'avait plus besoin de se soumettre les dix villes *impériales* (pas *libres*) de l'Alsace. Leur soumission directe et complète était effectuée depuis 1673.

LUMBROSO Alberto. **Miscellanea Napoleonica.** Série II[a]. Rome, Modes et Mendel, 1896. In-8° de LXVI-177 p.

L'auteur, qui est aujourd'hui un des hommes les plus versés dans l'histoire de Napoléon Ier, publie, outre deux volumes sur le blocus continental dont il vaut mieux laisser l'analyse à un historien de profession [1], les cinq morceaux suivants : la *Napoleonide* de G. Polcastro; quelques lettres à Jos. von Burl sur la guerre du Tyrol (1797-1801), des lettres de Méjan sur la campagne de Russie ; une lettre de Chouvigny sur un projet d'assassiner l'empereur à l'île d'Elbe; une lettre de Proudhon sur Napoléon Ier (17 septembre 1858). Dans la préface, on remarquera (p. XXIII) un curieux témoignage de la tendresse que les Italiens ont toujours eue au fond pour Napoléon Ier; Fossombroni croit que Rome exerçait sur l'empereur une véritable fascination et lui pardonne à ce prix les contradictions de sa politique envers la Péninsule.

Ch. D.

BOURGUET (Alfred). **La France et l'Angleterre en Égypte.** Paris, Plon, Nourrit et Cie. 1897. In-18 de 287 p.

M. Bourguet n'a pas prétendu raconter l'histoire de l'Égypte durant ces vingt dernières années ni même suivre les variations de l'opinion publique en Europe touchant le *condominion*. Il s'est uniquement proposé de résumer d'après les documents diplomatiques la conduite des divers gouvernements, et en particulier de la France et de l'Angleterre, dans les négociations auxquelles donnèrent successivement lieu l'administration d'Ismaïl Pacha et les menées d'Arabi. Nous recommandons ce précis rapide et clair aux personnes qui désirent s'éclairer sur cette importante question; elles y trouveront des faits exacts, des appréciations judicieuses et de légitimes motifs d'espérer que l'avenir nous dédommagera des mécomptes du passé. L'auteur arrête son récit en 1883, et il a raison puisqu'à partir de cette date la situation n'a plus varié. Ce livre, qui est un début, marque une intelligence nette des faits historiques : c'est un bon commencement.

Ch. D.

BULLETIN

— M. Henri STEIN publie une nouvelle revue à laquelle nous souhaitons la bienvenue et qui rendra de grands services, le *Bibliographe moderne, courrier interna-*

1. Ces deux autres volumes ont paru à Rome chez le même éditeur, à Paris, chez Picard ; cf. *Revue*, n° 21.

tional des archives et des bibliothèques. La revue paraît tous les deux mois (abonnement de l'année : France, 10 francs ; étranger, 12 fr. 50 ; adresser toutes communications à M. Henri Stein, 38, rue Gay-Lussac, à Paris).

— Nous recevons le fascicule 2 du tome Ier (nouvelle série) d'une revue de folklore qui se publie à Vienne et s'imprime à Leide (Brill) : *Der Urquell, eine Monatschrift für Volkskunde herausgegeben von* F. S. Krauss, 30 pages, 5 francs par an. Les articles sont très courts, et par conséquent le contenu fort varié. A remarquer une curieuse collection de métaphores flamandes pour désigner l'ivresse — en possède-t-on l'équivalent pour la langue française? — et surtout un intéressant recueil de *judaica* : superstitions animales des juifs de Galicie — mais sont-elles spéciales aux juifs? il y en a, ce me semble, qu'on trouve un peu partout — proverbes et fragments de chansons en *judendeutsch*, etc. — V. H.

— MM. E. Kuhn et Schnorr von Carolsfeld publient, sous le titre *Die Transcription fremder Alphabete* (Leipzig, 1897), une brochure de 15 pages sur la question mise en délibération par le Congrès des Orientalistes de Genève : il s'agit de concilier les propositions du comité genevois avec les usages de la Bibliothèque royale de Berlin et les nécessités de la bibliothéconomie en général. La nature d'un semblable opuscule en interdit la discussion dans la *Revue critique*, qui ne possède point de types spéciaux, soit originaux, soit de transcription. Je me borne à répéter que je regrette en sanscrit l'abandon du ç, qui a le double avantage d'exister dans toutes les casses et de ne pas introduire dans les textes védiques accentués une lettre accentuée dont l'accent signifie tout autre chose que celui des autres lettres. J'ai déjà dit aussi, il y a bien longtemps, que je souhaiterais, pour la spirante gutturale, l'adoption du *x*, caractère disponible et totalement inutilisé dans nos transcriptions actuelles. — V. H.

— La librairie Freytag publie, comme troisième volume de la collection d'éditions élémentaires grand in-8, dont nous avons indiqué le plan (I, p. 156), un *César*, troisième livre de la guerre civile, par M. Wenzel Eymer : 5 gravures (bustes et monnaie) et 4 (petites) cartes. Le petit plan de la bataille de Pharsale, d'après Gœler, sera commode aux élèves. P. 58, dernière note sur LXXXVIII : au lieu de « Cæsar », lisez « Pompeius ». — E. T.

— Dans les Pitt Press Series, deux nouveaux petits volumes de M. Shuckburgh : sept *Vies* de Cornélius Népos et un extrait de César (B. G. I, 1-29) avec le titre : *The history of the Helvetian War*. Ce sont des livres élémentaires, pourvus chacun d'un lexique. Dans l'introduction du dernier, une carte et quelques gravures (légionnaire, vexillaire, un chef Gaulois, l'*agger*, etc.) — E. T.

— Un peu auparavant, le *Cornélius Nepos* complet de Weidner a été repris en 4e édition par M. Johann Schmidt. Il contient 3 cartes, 3 plans, et dans le supplément jusqu'à 24 gravures : l'agora d'Athènes, l'Acropole, Salamine, bustes, statues, etc. — E. T.

— M. Federico Eusebio se propose de donner dans le *Bolletino di filologia Classica* une suite de rectifications au texte des *Fragmenta poetarum Romanorum* de Baehrens. La première a été insérée dans le numéro d'octobre-novembre et concerne un vers de Cn. Matius (p. 281, v. 8), où Baehrens a eu le tort de substituer *in nocte* à *in morte*. Consacrer 17 pages à une critique évidente, n'est-ce pas beaucoup? Si l'auteur continue de même et s'il va passer en revue la série des témérités de Baehrens, il en a pour longtemps. — E. T.

— Signalons un récent programme très bien déduit, très plein d'idées, de M. Nordmeyer, professeur à Mœrs : *Der Tod Neros in der Legende*, en d'autres termes : quelle

a été l'origine et aussi le développement de la légende qui s'est formée sur la mort de Néron. On sait quelle extension elle prit au moyen âge; l'auteur du programme suit et décrit les formes par lesquelles elle a passé dans les premiers siècles de notre ère. Tout d'abord on crut que Néron, après avoir subitement disparu, devait revenir sur terre pour annoncer le règne de l'Antechrist. A cette croyance se substitua, vers le second siècle, une légende nouvelle inspirée de Suétone : Néron se serait enfui dans les bois et là, suivant les uns, il mourait de faim : il était, suivant d'autres, la proie des loups. Nouvelle transformation vers l'an 400 : Néron se serait fait enterrer vivant (c'est une imagination sortie d'un contre-sens sur Suétone); suivant d'autres, il se pend. Des échos de ces traditions se retrouvent dans la *Légende dorée*, et jusqu'à la veille de la Renaissance. — E. T.

— Un nouveau travail de M. Rob. Novák : *Analecta Tacitea* (Comm. ex ephemeridis Ceské Museum filologické, t. II, seorsum expr., Prague, 1897). Conjectures sur la série traditionnelle des œuvres de Tacite (moins le Dialogue que M. N. regarde comme ne pouvant être que d'un autre auteur). Mêmes caractères que dans les travaux précédents de M. Novák : idées heureuses, avec des changements inutiles, des explications tortillées, etc. Retour fréquent sur des conjectures que M. Novák a reçues dans son texte des *Annales*, et qu'ici il discute et défend par des preuves tirées des habitudes de style de Tacite. — E. T.

— M. Antonin Soucaille continue à s'occuper de l'histoire de Béziers et vient de publier un travail très recommandable intitulé : *Institutions municipales. Le consulat de Béziers* 1131-1789 (Béziers, imprimerie générale, 1896, grand in-8° de 292 p.). Il s'est servi surtout des riches archives communales de Béziers, et son travail est une histoire de la ville elle-même. Il a eu soin de reproduire les documents les plus importants, le premier en date étant les lettres-patentes accordées aux consuls par le roi Philippe le Bel en 1297, au sujet des *Garrigues* (p. 22), le dernier étant la relation (très minutieusement détaillée) de l'entrée et des séjours de Monsieur, comte de Provence, à Béziers, les 26 et 27 juin 1777 (p. 229-240). Est-il besoin d'ajouter que le consciencieux érudit n'a négligé de consulter, à côté des manuscrits, aucune des publications méridionales d'autrefois et d'aujourd'hui qui pouvaient éclairer sa marche à travers six siècles et demi? Les six chapitres dont se compose l'ouvrage sont suivis (p. 255-288) d'une *Liste chronologique des consuls* depuis 1247 jusqu'en 1789 (interrompue malheureusement pour quelques années), et les recherches, facilitées par une fort bonne Table analytique des matières. — T. de L.

— M. Félix Hémon publie, à la librairie Delagrave, des *Scènes choisies de Pierre Corneille* (in-8°, VIII et 315 p.). Le volume, précédé d'une étude biographique et accompagné d'un index, est destiné aux élèves des classes de grammaire. Les deux tiers sont remplis par des scènes tirées des vrais chefs-d'œuvre; mais, en reproduisant quelques scènes d'*Heraclius*, même d'*Attila* et de *Surena*, M. Hémon donne à son jeune public une idée complète du génie cornélien. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juin 1897.

M. Gaston Paris, au nom de la commission du prix La Grange, déclare qu'il n'y a pas lieu de décerner ce prix cette année. — Acte est donné à la commission de cette déclaration.

L'Académie procède au scrutin sur les conclusions de la commission du prix Es-

trade-Delcros. Sur 43 voix, 26 sont données à M. Pottier; 9 au R. P. Delattre, 8 à M. Rubens Duval. En conséquence, le prix est décerné à M. Edmond Pottier, pour la première partie de son catalogue des vases grecs du Louvre et l'ensemble de ses travaux archéologiques.

M. Schlumberger présente, au nom de M. V. Dobrusky, directeur du Musée de Sofia, deux photographies représentant des parures d'or et d'argent, boucles d'oreilles, bagues, pièces ayant formé un collier, tous objets retrouvés récemment dans des fouilles faites au centre de cette ville pour les fondations d'une maison. Dans les deux petits pots de terre cuite grossière contenant ces objets se trouvaient, en outre, plus de 200 monnaies d'or et d'argent d'empereurs byzantins du XIe siècle.

M. Clermont-Ganneau présente les photographies et les dessins, qui lui ont été communiqués par le R. P. Paul de Saint-Aignan, d'un précieux reliquaire des Croisades, récemment découvert à Jérusalem, dans les ruines de l'établissement de l'Ordre des chevaliers de l'Hôpital. Il consiste en un cône de verre massif, aplati latéralement en forme de mitre, et entouré d'une riche monture incrustée de pierres précieuses; il contenait une petite tablette de bois de cèdre, recouverte de plaques d'or et d'argent. Sur l'une des faces de la tablette, au milieu d'un encadrement de pierres précieuses, sont enchâssés des morceaux de la vraie Croix et deux reliques de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre. Sur l'autre face, dans une série de petites arcades ajourées et élégamment ciselées sont enchâssées quinze autres reliques provenant, selon les inscriptions, des principaux apôtres et martyrs, André, Paul, Marc, Philippe, Barthélemi, Mathieu, etc. ; on y remarque une dent de saint Thomas et une autre de saint Jacques le Mineur. La dernière relique est celle de saint Oswald, le roi anglo-saxon de Northumberland, dont la mention peut fournir un indice sur l'origine ou la destination de ce reliquaire unique en son genre.

M. Delisle présente le premier volume du *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*. Ce volume contient le commencement de la série des ouvrages dont le nom des auteurs est connu. Il y a la notice de 11,000 articles environ, c'est-à-dire un peu plus du quart des articles rangés sous la lettre A. Ce travail est dû particulièrement aux soins de MM. Marchal, Blanchet, Couraye du Parc et Finot.

Séance du 18 juin 1897.

M. Eugène Müntz termine la lecture de sa communication sur les illustrations de la Bible depuis le VIe siècle jusqu'au IXe. A propos du précieux fonds de reproductions anciennes conservées à la bibliothèque Barberini, il insiste sur l'intérêt que présente l'archéologie médiévale de Rome, à partir de l'école carolingienne : tout est à faire, et ce serait là un beau champ d'activité pour les membres de l'École française de Rome.

M. Lutoslawski résume les études qu'il a faites sur le style des écrits de Platon dans le but d'en établir l'ordre chronologique, et rend compte de la méthode qu'il a suivie dans ce travail. — MM. Croiset et Weil présentent quelques observations.

M. Bréal fait une communication sur le mot *bratoude*, qui se trouve sur une série d'inscriptions du sud de la Gaule. Ce mot, qui avait reçu les interprétations les plus diverses, a été récemment expliqué par M. Robert de Planta. Il correspond au latin *merito*, qu'on lit sur tant d'inscriptions votives. La syllabe finale est la préposition latine *de*. Ces inscriptions du sud de la Gaule paraissent appartenir à une population de langue italique, bien plutôt qu'à une population celtique. C'est le dernier rameau de la famille à laquelle appartiennent l'osque, l'ombrien et le latin. — M. d'Arbois de Jubainville, à l'occasion de la communication de M. Bréal, présente quelques observations sur l'influence de la civilisation ligure dans le midi de la France.

M. Héron de Villefosse communique un extrait d'une lettre du R. P. Delattre, relative à la découverte, à Carthage, de cinquantes lamelles de plomb avec inscriptions, ainsi que de monnaies et de divers autres objets. — M. Cagnat donne quelques détails sur cette découverte, qui a été faite dans le sous-sol de l'amphithéâtre, et pense que ces lamelles, trouvées pour la première fois ailleurs que dans un cimetière, avaient peut-être été placées dans la chambre mortuaire où l'on déposait les corps des gladiateurs. — M. Deloche présente quelques observations.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 1 Trente-unième année 4 janvier 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1285 : The works of Lord Byron, p. Henley, I, Letters, 1804-1813. — Weston, Mountaineering and exploration in the Japanese Alps. — Medley, The German Bogey. — Irma Dreyfus, Lectures in Franch literature delivered in Melbourne. — Hazlitt, The Lambs, their lives, their friends and their correspondence. — Rigg, St Anselm of Canterbury.

The Athenaeum, n° 3608 : H. Spencer, The principles of sociology III. — Memoir of sir John Drummond Hay. — Barrett, Battles and battlefields in England. — Cuming, Withe the jungle folk, a sketch of Burmese village life ; Gascoigne, Among pagodas and fair ladies, an account of a tour through Burma. — The battle of Hastings (Stephens). — The etymology of Robbins (Leslie et Ward). — Merlin's prophecy (Skeat). — The new Record Office Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 51 : The Old Testament in Greek, p. Swete. — Gardthausen, Augustus und seine Zeit (cf. *Revue*, 1896, n° 44). — Potthast, Bibliotheca hist. medii aevi, 2e éd., 3 et 4. — Horn, Kolleg und Honorar. — Bonn, Spaniens Niedergang während der Preisrevolution des XVI Jahrh. — Gregorio, Glottologia (sans importance). — Garbe, Samkhya und Yoga (très méritoire). — Baunack Die delphischen Inschriften. — Moschetti e Crescini, La canzone d'Orlando (cf *Revue*, 1896, n° 50). — Michels, Studien über die ältesten deutschen Fastnachtsspiele (très instructif). — Hans Sachs, p Goetze, 22 u. 23. — Voss, Gœthe u. Schiller in Briefen, p Gräf. — Jahrbuch der Grillparzergesellschaft, p. Glossy, VI. — Kraus, Gesch. der christlichen Kunst, I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 51 : Natorp, Plato's Staat u. die Idee der Socialpädagogik. — Die Inschriften von Pergamon, p. Fränkel. — Hiden, De casuum syntaxi Lucretiana (excellent). — Winterfeld, Beitr. zur Quellen=und Textkritik der Wetterzeichen Aviens (utile). — Th. Reinach, L'empereur Claude et les antisémites alexandrins d'après un nouveau papyrus. — Halkin, Les collèges de vétérans dans l'empire romain (très recommandable). — Gauckler, Musée de Cherchel. — Bömer, Des Münsterischen Humanisten Johannes Murmellius Scoparius in barbariei propugnatores et osores humanitatis ex diversis illustrium virorum scriptis ad iuvanda politioris litteraturae studia comparatus (réimpression méritoire).

— N° 52 : Platons Protagoras, p. Deuschle-Bochmann. — Philodemi volum. rhet. p. Sudhaus, II. — Sereni Antinoensis opuscula p. Heiberg. — Ovidii metam. Auswahl von Siebelis-Polle. — Catilina p. Gertz ; Kunst, Bedeut. u. Gebrauch der zu der Wurzel fu gehörigen Verbalformen bei Sallust. — Gillischevski, De Aetolorum praetoribus 221-168 (matériaux utiles). — Grenfell, Revenue laws of Ptolemy Philadelphus (très long art. de Viereck). — Ohlert, Die deutsche höhere Schule.

Euphorion, Zeitschrift für Litteraturgeschichte, hrsg. von Aug. Sauer. IV, 1 : Hauffen, Fischart-Aufsätze. — Hampe, Benedikt von Walt. — Asmus, Zur Entstehungsgeschichte von Lessings Laokoon. — Fr.

Fricke, Die Quellen des Julius von Tarent. — Düntzer, Ueber Gœthes Gebrauch abgebogener, vorangehender u. nachtretender Participien. — Niejahr, Ein Livianisches Motiv in Kleists Prinz von Homburg. — Castle, Lenaus Savonarola, Composition, Aufnahme u. Beurteilung. — E. Schmidt, Gustav Freytag als Privatdocent. — *Miscellen* : Krauss, Zu Schillers Anthologie ; Jacobs, Zu Arnim ; Distel, Ein Spottlied auf die Calvinisten. — *Recensionen* : Ueber, Geistliches Schauspiel und kirchliche Kunst ; Schriften zum Hans-Sachs-Jubiläum, III, Stiefel u. Hartmann ; Angelus Silesius, Cherubinischer Wandersmann, p. Ellinger ; Berger, Die Entwickelung von Schillers Aesthetik ; A. von Chamisso, Fortunati Glücksäckel u. Wunschhütlein, p. Kossmann ; E. Wolff, Gesch. der deutschen Litteratur in der Gegenwart.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : Ilberg, Die Sphinx in der griech. Kunst und Sage (très savant et acceptable de tous points). — Lucien, Dialogues choisis, p. Masson et Humbert. — Weidner, Schulkomm. zu Tacitus' Agricola. — Knappisch, De L. Coeli Firmiani Lactanti Ave Phoenice (ne marque pas un progrès). — A Lange, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Latein.

— N° 49 : Furtwaengler, Ueber Statuen Kopien in Altertum, I (très remarquable). — Pascal, Studi di antichita e mitologia (peu de nouveau). — Hellenika, p. Polthier. — Nicephori Blemmydae curriculum vitae et carmina p. Heisenberg (travail original). — Hiden, De casuum syntaxi Lucretiana, I. — Knust, Bedeutung u. Gebrauch der zu der Wurzel fu gehörigen Verbalformen bei Sallust. — P. Thomas, Catal. des mss. de classiques latins de la Bibl. royale de Bruxelles (utile). — Czyczkiewicz, De dativi usu Taciteo (complet). — Caspari, De cynicis qui fuerunt aetate imperatorum romanorum.

— N° 50 : La glyptothèque Ny-Carlsberg, fondée par Carl Jacobsen. Les monuments antiques, p. Paul Arndt, 1 u. 2. — Wetzel, Antiker u. moderner Standpunkt bei der Beurteil. des Sophokl. Dramas König Oidipus. — A. Philippson, Der Kopais See in Griechenland und seine Umgebung. — Nogara, Iscrizioni etrusche e messapiche. — Cauer, Die Kunst des Uebersetzens, 2e ed.

— N° 51 : Reber u. Bayersdorfer, Klassischer Sculpturenschatz, I. — Bassi, Apollo Liceo (n'est pas toujours clair). — Die Homer Batrachomyomachia des Karers Tigres, p Ludwich (très recommandable) — Rossberg, Xenophons Hellenika, ausgew. geschichtl. Gruppen u. Einzelbilder. — Bünger, Auswahl aus Xenophons Memorabilien. — Kalbfleisch, Galeni institutio logica. — Mayr, Zur Gesch. der älteren christl. Kirche von Malta (excellent).

N° 2 Trente-unième année 11 janvier 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, n° 36 : Asse, Les malheurs d'une héritière, Mlle de Nogent (suite). — *Questions* : Un vitrail à retrouver; Inscriptions parisiennes à expliquer, La déesse Drucca. — *Réponses* : Maison du Temple à Formont-sur-Seine.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXIX, 6ᵉ livraison : Boisacq, L'art mycénien. — *Comptes rendus* : Lanson, Choix de lettres du xviiᵉ siècle, Choix de lettres du xviiiᵉ siècle; Cohn u. Wendland, Philonis opera, I; Ch. V. Langlois, Manuel de bibliographie historique, I, instruments bibliographiques; A. Lefranc, Les dernières poésies de Marguerite de Navarre.

The Academy, n° 1286 : W. W. Hunter, Life of Brien Houghton Hodgson. — Robertson, The Kafirs of the Hindu-Kush. — Jex-Blake and Sellers, The Elder Pliny's chapters on the history of art. — Journal of sir Joseph Banks, 1678-1771, p. Hooker. — Adventures of Roger Lestrange, sometime captain in the Florida Army of Hernando de Soto, transl. from the Spanish by Daly. — Biré, The diari of a citizen of Paris during the Terror. — Abrahams, Jewish life in the middle ages. — Sir Herbert Maxwell, The history of Galloway and Dumfries. — Ashton, The devil in Britain and America. — The history of Don Quixote of the Mancha, transl. by Shelton, with introd. by Fitzmaurice-Kelly, III and IV. — Avesta, the sacred books of the Parsis p. Geldner. — Émile Bourgeois, The century of Louis XIV, its arts, its ideas. — Hunt, Religious thought in England in the XIX century. — Gladstone as a book collector, an autobiographical letter.

The Athenaeum, n° 3609 : The poetical works of Wordsworth, III-VII, p. Knight. — Moltke's letters to his wife and other relatives. — Hartland, The legend of Perseus, a study of tradition in story, custom and belief, III. — Theal, The Portuguese in South Africa. — The Tarikh-i-Rashidi of Mirza Muhammad Haidar, Dughlat, a history of the Moghuls of Central Asia. — Palgrave, A dictionary of political economy, II-I, A-M. — *Classical Philology* : Kuiper, Studia Callimachea; Harvard Studies, VII; C. Martha, Mélanges de littérature ancienne. — A letter of Grotius. — A bibliography of the writings of Rob. Browning (Wise). — Coleridge's notes on comic literature, a find. — Birch, London churches of the XVII and XVIII centuries.

Literarisches Centralblatt, n° 52 : Chrysostomus, super psalmo quinquagesimo liber primus. — Lea, A history of auricular confession, III (clair, soigné, érudit). — Strümpell, Abhandl. zur Gesch. der Metaphysik, Psychologie u. Religionsphilosophie in Deutschland, 1-4. — Robertson, Buckle and his critics (compétent). — J. von Zahn, Styriaca. — Joseph u. Fellner, Die Münzen von Frankfurt am Main (valeur scientifique et durable). — Lavisse et Rambaud, Hist. gén. du ivᵉ siècle, VI, VII. — Sorel, Montesquieu (très instructif). — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807, IV. Eylau Tilsit (très fouillé). — Trinius, Thüringer Wanderbuch, VI. — Eggeling, Catalogue of the Sanskrit mss. in the library of the India office. — Klotz, Curae Statianae (bon). — Grünbaum, Jüdisch-spanische Chrestomathie. — Kelle, Gesch. der deutschen Literatur, II (beaucoup trop de disproportion dans les parties). — Nietzsche, Werke, IX, Schriften und Entwürfe. — Greif's

gesammelte Werke. — Nuovo Bullettino di archeologia cristiana. — Beltrami, Il libro d'Ore Borromeo. — J. Meyer, Zur Gesch. u. Kritik der modernen deutschen Kunst. — Dörpfeld, Gesammelte Schriften. — Maas, Bibliothekumzüge. — Olcott, Old diary leaves.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 52 : Nencini, Lucretiana (une seule conjecture juste). — Melodia, Gli studi piu recenti sulla biografia di Lucretio; Grasso, Il Pauper aquae Daunus Oraziano. — Cornelius Nepos, auswahl der wichtigsten Lebensbeschreib. p. Hoeber, I, Text. — Münch, Vermischte Aufsätze über Unterricht, 2e éd.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 3 Trente-unième année 18 janvier 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, janvier-février; IMBART DE LA TOUR, Les paroisses rurales dans l'ancienne France, II. — BATIFFOL, Le Chatelet de Paris vers 1400, suite. — Ch. V. LANGLOIS, L'affaire du cardinal Francesco Caetani, avril 1316. — A. STERN, Ch. Eng. Oelsner, notice biogr. accomp. de ses mémoires relatifs à l'hist. de la Rev. fr. — PERROUD, Les Mémoires inédits de Champagneux. — *Bulletin* : France, l'enseignement supérieur et la réforme des examens (Monod), Livres nouveaux (Molinier et Monod), Alsace (Reuss). — *Comptes rendus* : PROTT et ZIEHEN, Leges graec. sacrae e titulis collectae; MAHAFFY, The empire of the Ptolemies; GRENFELL and MAHAFFY, Revenue laws of Ptolemy Philadelphus; STAMPINI, Il suicidio di Lucrezio; CALLIGARI, La legislazione soziale di Caio Gracco, quando abbia cominciato a regnare Alexandro Severo; P. MEYER, Der röm. Konkubinat nach den Rechtsquellen u. den Inschriften; POTTHAST, Bibl. hist. medii aevi; COMBA, I nostri protestanti, avanti la Reforma; FINKE, Acta concilii Constanciensis, I; HALLER, Concilium Basiliense; MACKINNON, The union of England and Scotland.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 6 : L. DUCHESNE, Les premiers temps de l'Etat pontifical, 5e art. : La maison de Théophylacte. — Fr. JACOBÉ, La Kesita. — J. DELAROCHELLE, L'idée de l'Eglise dans saint Cyprien. — H. M. HEMMER, Chronique de l'histoire de l'Eglise gallicane. — H. MARGIVAL, Bibliographie théologique. — J. SIMON, Chronique biblique. — Index.

Revue de l'université de Bruxelles, déc. : L. MAINGIE, L'assurance contre l'invalidité et la vieillesse en Allemagne. — L. VANDERKINDERE, A propos des auspices romains. — L. CALLEWAERT, Le doctorat en sciences pédagogiques. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1897, n° 1 : R. v. NOSTITZ-RIENECK, Die päpstlichen Urkunden für Thessalonike. — E. LINGENS, Die eucharistische Consecrationsform. — A. STRAUB, Sinn des can. 22 sess. VI conc. Trid. — *Recensionen* : O. FLEISCHER, Neumenstudien. — C. GUTBERLET, Der Mensch. — Ae. SCHÖPFER, Bibel u. Wissenschaft. — J. BRUCKER, Questions actuelles. — A. POTTHAST, Bibliotheca historica medii aevi. — C. GUTBERLET, Dogmatische Theologie. VII. — B. DUHR, Studienordnung der Ges. Jesu. — M. HEIMBÜCHER, Die Orden u. Congregationen. — S. BÄUMER, Geschichte des Breviers. — *Analekten* : Die Verwerfung der anglicanischen Weihen (E. Lingens); Zur Emmausfrage (I. B. Nisius); Zur Lebensgeschichte eines verschollenen Theologen (O. Pfülf); Zur Execration der Kirche (M. Gatterer). — Literarischer Anzeiger.

Berliner philologische Wochenschrift, 1897, n° 1 : H. SCHÖNE, Apollonius von Kitium (excellent; il ne manque plus maintenant qu'une traduction). — P. Vergili opera rec. O. RIBBECK. — F. C. BURKITT, The Old Latin and the Itala (bon). — R. WAGNER, Der Entwickelungsgang der griechischen Heldensage. — G. CARUSELLI, Sulla origine dei popoli italici (ridicule). — W. CALAND, Die altindischen Todten u. Bestattungsgebräuche (intéressant). — J. PISKO, Kurzgefasstes Handbuch der nordalbanesischen Sprache (surtout pratique). — W. REIN, Encyklopädisches Handbuch der Pädagogik.

Wochenschrift für klassische Philologie, 1897, n° 1 : H. SAUPPE, Ausgewählte Schriften (précieux). — A. DE MARCHI, Il culto privato di Roma antica, I (bon). — Liui ab u. c. libri XXIV-XXV, IV-V; W. Weissenborn's erklärende Ausgabe bearb. von H. J. MÜLLER (long article élogieux). — A. MELODIA, Miscellanea. — O. v. SARWEY u. F. HETTNER, der Obergermanisch-rätische Limes, 4.

The Academy, n° 1287 : Literature in 1896. — MERZ, A history of European thought in the XIX century, I. — Life and letters of Sir Charles Halle. — FORBES, The record of an historic regiment. — Records of the East India Company, p. DANVERS, I, 1602-1613. — POULTON, Charles Darwin and the theory of natural selection. — The adventures of Hajji Baba of Ispahan, by James Morier, edited by WILLS, with an introd. by Sir Frederic GOLDSMID. — FLETCHER, Bookbinding in England and France. — BOOTH, Life and labour of the people of London, VIII. — The girlhood of Maria Josepha Holroyd (Lady Stanley of Alderley), recorded in letters of a hundred years ago, 1776-1796, p. ADEANE.

The Athenaeum, n° 3610 : The works of Lord Byron, p. HENLEY, Letters, 1804-1813. — A. DOBSON, Eighteenth century, III. — ASHTON, The devil in Britain and America. — A calendar of the Inner Temple Records, p. INDERWICK, I. — JEVONS, Introd. to the history of religion. — Two books about Japon : Eleanor STREDDER, The Hermit Princes, a tale of adventure in Japan ; RIORDAN and TAKAYANAGI, Sunrise stories. — The Head Master's Conference. — General Meredith Read. — A bibliography of the writings of Robert Browning, VI, complete volumes of biography and criticism (Wise). — The English translation of prof. Maspero's « Struggle of the nations » (« Prof. Maspero adopts the historical conclusions of Reuss and Wellhausen ; the translator, M. McClure, alters in his translation the text of the passages in question, so as to make Prof. Maspero appear throughout as an orthodox traditionalist. ») — The Raeburn Byron. — Notes from Athens (Lambros).

Museum, n° 11 : Ilias, p. VAN LEEUWEN et MENDES DA COSTA, 2e éd., XIII-XXIV ; HARTMANN, Epistola critica ad amicos Van Leeuwen et Mendes da Costa (Kniper). — Plauti com. rec. Leo, II (Karsten). — Miscellanea Tironiana, p. SCHMITZ (De Vries). — Festschrift zur 50 jährigen Doktorjubelfeier K. Weinholds (Symons). — Beiträge zur Volkskunde, Festschrift K. Weinhold dargebracht (Symons). — VAN DER HOEVEN, Lambert ten Kate (Kern). — WEISSENFELS, Gœthe im Sturm und Drang, I (Kossmann). — BURGER, Neue Forsch. zur aelteren Gesch. Roms, II (Boissevain). — SCHMITZ, Der Neusser Krieg (De Hullu). — Le livre de l'abbé G. de Ryckel, p. PIRENNE (Blok. — KLEINBENTINK, A new English grammar (Ten Bruggencate).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 4 Trente-unième année 25 janvier 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue retrospective, n° 31, 10 janvier : Journal du lieutenant de police Feydeau de Marville (du 2 janvier au 10 février 1744; publie les passages les plus intéressants d'un journal inédit, appartenant à la bibliothèque Carnavalet, et composé par les soins de Marville, d'après des gazettes de police et surtout les observations personnelles de ce journaliste et reporter qui s'appelait le chevalier de Mouhy; le journal comprend neuf mois de 1744; on y trouvera nombre de détails curieux et ignorés sur la politique, l'armée, la littérature, les arts). — Mém. du sergent Bourgogne (suite : toujours aussi intéressant; le sergent rejoint enfin l'armée ou mieux les débris de l'armée, et voit passer l'empereur, « à pied et un bâton à la main; il était enveloppé d'une grande capote doublée de fourrure, ayant sur la tête un bonnet de velours, couleur amarante, avec un tour de peau de renard noir. »)

The Academy, n° 1288 : Lloyd Morgan, Habit and instinct. — The early fiction of Jefferies, p. G. Toplis; Jefferie's land, a history of Swindon and its inhabitants, by Richard Jefferies. — A memoir of Sir John Drummond Hay, sometime minister at the court of Morocco. — Annie Fields, Authors and friends. – English prose selections, p. Craik, V. — Academy portraits, IX, Thomas De Quincey. — Paris letter (sur le Tocqueville de M. d'Eichthal).

The Athenaeum, n° 3611 : Lord Roberts of Kandahar, Forty-one years in India, from subaltern to commander-in-chief. (1 art.). — The Gospel Book of Saint Margaret, p. Forbes Leith. — Sir Herbert Maxwell, A history of Dumfries and Galloway. — Hosmer, The life of Thomas Hutchinson. — Indian problems. — Prof. Maspero's, « Struggle of the nations. » — Byron's letters (Henley). — Robert Harrison — Sir Joseph Bank's journal.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : K. Müller, Symbolik. — Smend, Die evangel. deutschen Messen bis zu Luthers deutscher Messe. — Bon, Ethik. — Schulten, Die röm. Grundherrschaften (n'est pas toujours clair et précis, mais exact, réfléchi, donne des résultats). — Liv = Est = Kurländ. Urkundenbuch, X, 1444-1449. — Codex diplom. Lusatiae super, I, 1419-1423, p. Jecht. — Brückner, Gesch. Russlands bis zum Ende des XVIII Jahrh., I, Ueberblick der Entwickel. bis zum Tode Peters des Grossen (analyse originale, mais il n'y aura pas de second volume, l'auteur est mort). — Die Chroniken der Schwäbischen Städte, Augsburg. — Stoll, Der Geschichtschreiber Wilken. — P. Reichard, Stanley. — Aegypt. Urk. aus den Museen zu Berlin (Cf. *Revue*, n° 3). — Aeschinis orat. p. Blass, Index p. Preuss (très bon). — Cecaumeni strategicon et incerti scriptoris de officiis libellus, p. Wassiliewsky et Jernstedt. — Florus, p. Rossbach (excellent). – Körting, Neugriechisch u. romanisch. — Scartazzini, Enciclopedia Dantesca; Moore, Studies in Dante; Dantes Vita nova, p. Beck. — Ranke, Erinner. aus meinem Leben. — Künoldt, La Chalotais u. sein Verhältnis zu Basedow.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2 : E. Wolff, Quae ratio intercedat inter Lysiae epitaphium et Isocratis panegyricum. — Edg. Martini, Quaestiones Posidonianae (très bon). — Ch. Justice, Le codex Schottanus des extraits De legationibus (utile contribution à l'histoire du

texte). — J. VAHLEN, De deliciis quibusdam orationis Catullianae (important). — Q. Horatius erklært von A. KIESSLING, II, 2e éd. — Evangelium palatinum denuo ed. J. BELSHEIM. — A. HÖCK, Demosthenes, ein Lebensbild — A. FURTWÄNGLER, Ueber die Statuenkopieen im Alterthum ; Intermezzi (à lire) — O. HOLTZMANN, Neutestamentliche Zeitgeschichte (bon manuel). — A. BARAN, Geschichte der alten lateinischen Stadtschule u. des Gymnasiums in Krems.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 2 : Fr. BLASS, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch (à recommander). — J. KOHM, Die Komposition der Sophokleischen Tragödie Odipus Tyrannus. — J. TRALKA, Socratis de diis eiusque daemonio opiniones quae fuerint. — Fr. ALAGNA, Observationes criticae in Senecae Herculem (pouvait rester inédit). — F. GRECCHI, Monete Romane (recommandable). — J. SCHERER u. A. SCHNORBUSCH, Uebungsbuch nebst Grammatik für den griech. Unterricht der Tertia.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 5 Trente-unième année 1er février 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1289 : De Windt, Sakhalin — The scientific papers of John Couch Adams, I. — Ossian, p. Sharp (l'introduction n'est ni claire ni concise). — Evil and evolution. — The recollections of Alexis de Tocqueville, transl. — G. Stisted, The true life of Captain Burton. — A note upon Mr. Pater. — Leigh Hunt. — Excalibur (Skeat et Nicholson). — Pope Leo XIII and Chlodowech (K. Blind). — The mediaeval Jew and ritual murder (Delta).

The Athenaeum, n° 3612 : Lord Roberts of Kandahar, Forty-one years in India (2e art.). — Sinigaglia, Climbing reminiscences of the Dolomites. — Great public schools. — Bedae Hist. Eccles. p. Plummer. — Jusserand, The romance of a King's life. — Prof. Maspero's « Struggle of the nations ». — The book sales of 1896. — Coleridge's notes on comic literature, a find. (Matthewson). — Müntz, Les tapisseries de Raphael au Vatican et dans les principaux musées ou collections de l'Europe, étude historique et critique (très remarquable).

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Bornemann, Die Taufe Christi-Luthers primary works, p. Wace and Buchheim. — Ritschl, Gesamm. Aufsätze (Cf. *Revue*, n° 1, p. 17). — Fromm, Frankfurts Textilgewerbe im Mittelalter. – Monum. Germ. hist. III, 3, p. Mommsen. — Rekeningen der stad Groningen, p. Blok. — Efterladte Papirer, p. Bobé. — Karkala, India. — Leonardo da Vinci, Il Codice Atlantico, 9-10. — Kern, Manual of Indian Buddhism. — Goldziher, Abhandl. zur arab. Philologie, I (de haute valeur). — R. Schmidt, Der Textus ornatior der Çukasaptati. — Josephi op. p. Naber. VI. — Becker, Die alte franz. Wilhelmssage (important). — Morsbach, Mittelengl. Grammatik, I. — Philologische Studien, Festgabe für Ed. Sievers. — Joseph, Die Frühzeit der deutschen Minnesangs. — Ch. Schmidt, Wörterbuch der Strassburger Mundart (précieux). — Humboldts Jugendbriefe an Wegener, p. Leitzmann. — S. Müller, Nordische Altertumskunde deutsche Ausg. — Hirth, Fremde Einflüsse in der chinesischen Kunst. — Catalogue of the National-Museum of Arab Art. — Parmentier, Hist. de l'éduc. en Angleterre.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : N. Batistić, La Nekyia (n'est pas au courant). — V. Puntoni, L'inno Omerico a Demetra (sérieux, mais le sujet est difficile). — Ἀργυριάδης, Διορθώσεις εἰς Θουκυδίδην (violente le texte). — G. M. Columba, La tradizione geografica dell' età Romana ; Le fonti di Giulio Solino (mérite attention). — Flori epitomae et fragmentum ed. O. Rossbach. — D. Philios, Eleusis. — P. Trommsdorff, Quaestiones duae ad historiam legionum Romanarum spectantes. — R. Edward, Museum of fine arts Boston. — G. Castellani, Giorgio da Trebizonda ; Documenti Veneziani relativi a Fr. e Mario Filelfo.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 3 : Der erste Brief an die Korinther, von Heinrici G. (bon). — K. Dahl, Demetrius περὶ ἑρμηνείας. — P. Thomas, Sénèque, morceaux choisis (bon). — J. Paulson, In tertiam partem libri Juliacensis annotationes.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 6 Trente-unième année 8 février 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Celtique, n° 4 (octobre 1896) : P. Collinet, Droit celtique et droit romain — W. Stokes, The Annals of Tigernach, 4e fragment. — Loth, Dialectica, VI, mutations initiales; VII. La terminaison -ou et les noms en -adou, gallois -adwy; Mélanges : I. Pothoet; II. Le sens primitif de bôroma; III, fled. — Le mot gaelique aite (d'A. de J.). — Remarques sur le Wortschatz der keltischen Spracheinheit de W. Stokes, avec additions de Bezzenberger (Loth). — Archiv für keltische Lexicographie (annonce d'un nouveau recueil publié chez l'éditeur de Halle, Max Niemeyer, par W. Stokes et Kuno Meyer). — Table des principaux mots étudiés dans le volume XVII de la Revue Celtique.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 1 : Aleix, La philosophie du droit de Stahl (1802-1861) et la philosophie de la Révol. française. — Silvestre, La polit. française dans l'Indo-Chine. Annam (suite). — Potrel, La Russie et la rupture de la paix d'Amiens (mai-sept. 1803). — A. G., Les Roumains de la Turquie d'Europe. — *Analyses et comptes rendus :* Boutmy, Le Parthénon et le génie grec; Gouffre de Lapradelle et Levy-Uhlmann, Les négoc. de valeurs cotées; Caillaux, Touchard, Privat-Deschanel, Les impôts en France, L. Bourgeois, Solidarité; Guénin, La Nouvelle France; P. Champion, Géogr. de la France; Lux, La vérité sur Madagascar; Cannan, The history of local rates in England; Foster, Comment. on the const. of the United States; Hanotaux, Hist. du card. de Richelieu; Castries, L'Islam; Dugard, La soc. américaine; Langlois, Manuel de bibliogr. hist.; Bittard des Portes, Hist. de l'armée de Condé; Kergall, L'impôt sur le revenu; Ignotissimus, Une voix d'Alsace; Heitz, Le général Salme; Luzeux, Les transports dans les expéd. d'outremer; projet d'org. d'une armée coloniale; Garnier, L'or et l'argent au Transvaal et au Cap; Sérieux et Mathieu, L'alcool; Coste, L'alcoolisme en Espagne.

Annales de l'Est, I : Ch. Schmidt, Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge (fin). — Krug-Basse, Hist. du parlement de Lorraine et Barrois (suite). — Pfister, Docum. sur le prieuré Notre-Dame de Nancy. — *Comptes rendus :* Botstetter, Brumath; Bonnabelle, Notes sur Seigneulles, Savonnières, Naives, Rarécourt; Gény, Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt u. Ruffach. II; Maxe-Werly, Un sculpteur italien à Bar-le-Duc en 1463; Ingold, A la recherche des mss. de Denys le Chartreux; Doc. inédits sur Brendel; Le monastère des Unterlinden; Les corresp. de Grandidier, VI, VII, VIII; Œuvres inédites de Grandidier, nouvelle série: Bardy, Miscellanées; Heimweh, La guerre et la frontière du Rhin, la solution; Droit de conquête et plébiscite; Missey, Un contre-sens ou la croix de Lorraine dans la basilique de Domremy.

Annales du Midi, n° 33, janvier 1897 : Bladé, Influence des métropolitains d'Eauze et Auch en Navarre et en Aragon (fin). — Douais, Charles VII et le Languedoc d'après un registre de la viguerie de Toulouse (fin). — *Mélanges et documents :* Le partage entre Jourdain et Isarn de l'Isle Jourdain, 1225 (Galabert); La primatie de Bourges (A. Leroux); Louis VIII en Rouergue (A. T.); Un fragment des Vœux du Paon (A. T.). — *Comptes rendus critiques :* Mouttet, A propos de Vauvenargues (L. G. P.); Raynaud, Les défauts de la comtesse de Grignan (L. G. P.).

Revue de l'Agenais, nov.-déc. 1896 : Tamizey de Larroque, Le maréchal de Biron et la prise de Gontaud. — Bruguière, L'agriculture du sud-ouest et le concours régional d'Agen. — Baronne de Gervain, Le baron Portal. — Nicolaï, L'église de Saint-Come ; antiquités de Caumont, Samazan, Argenton. — Tholin, La féodalité en Agenais au milieu du xiiie siècle.— Foveau de Courmelles, Le magistrat de Romes. — T. de L. : Cassinogilum et M. Jullian. — *Bibligraphie régionale* : Micé, Not. nécrol. sur Fred. Fournet ; Durengues, Martin de Bonnefond, curé de Marmande ; Meller, Les anciennes familles dans la Gironde. — Léo Drouyn.

The Academy, n° 1290 : Sir H. S. Cunningham, Lord Bown. — Clodd, Pioneers of evolution, from Thales to Nuxley. — Mrs. Oliphant, A history of Scotland for the young. — Memoirs of Oudinot. — *Educational suplement* : Illustrations in connexion with teaching ; Historical teaching in public schools (A. Smith) ; The use of models in schools, etc. — School books. — The public schools : reports and records. — Lord Macaulay.

The Athenaeum, n° 3613 : The autobiography of Gibbon, p. Murray, Private letters of Gibbon, p. Prothero. — Herbert, The chronicles of a virgin fortress, being some unrecorded chapters of Turkish and Bulgarian history. — Biré, The diary of a citizen of Paris during the Terror. — Almalck, A bibliography of the King's Book or Eikon Basilike. — Sir W. Hunter, The Thackerays in India and some Calcutta graves. — S. Augustini de cathechizandis rudibus, p. Fausset. — Prof. Maspero's Struggle of the nations (Mc Clure). — Count Bestuzhev-Ryumin (Bain). — Hilary, bishop of Chichester (Round). — Dumfries and Galloway (Maxwell). — Langdon, Old Cornish crosses.

The American Journal of Philology, XVII, 3 : Carl Darling Buck, Quelques problèmes généraux d'apophonie. — Steele, Quel est l'auteur du *Dialogue des orateurs* ? — Edward Capps, La Synchorégie à Athènes. — Georges Hussey, Les comparaisons dans Platon. — H. D. Wild, La syntaxe de *quamvis*. — Fay, De l'agglutination.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Saadia, Version arabe d'Isaie. — Wendland u. Kern, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie u. Religion. — Sagmüller, Thätigkeit u. Stellung der Cardinäle bei Bonifaz VIII (soigné). — Le livre de Guil. de Ryckel p. Pirenne (sera très utile). — Zimmermann, Die Kolonialpolitik Portugals u. Spaniens (très habilement fait). — Moltkes milit. Corresp. — Narses syrische Wechsellieder, p. Feldmann (bon). — Bruns, Das literarische Porträt der Griechen (sujet neuf et traité avec esprit). — Benecke, Antimachus of Colophon (inachevé). — Die Gedichte des Michelangelo, übers. von Robert-Tornow. — Holthausen, Die engl. Aussprache bis 1750 (cf. *Revue*, 1896, n° 49). — Köster, Der Dichter der geharnischten Venus (important). — Unbekannte u. unvergessene Autographen, p. Günther. — Schlie, Die Kunst= und Geschichtsdenkmäler des Grossherz. Mecklenburg-Schwerin, I. — Rein, Encycl. Handbuch der Pädagogik, II. — Maire, Manuel pratique du bibliothécaire.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 4 : K. Schwerzek, Erläuterungen zu der Rekonstruktion des Westgiebels des Parthenon. — Wizemann, Die Giebelgruppen des Parthenon. — Tacito, il libro II delle Storie, a c. di. L. Valmaggi (bon). — V. Henry, Antinomies linguistiques (pénétrant)

Zeitschrift für romanische Philologie, XXI, 1 : PETERS, Sprache u. Versbau der Chronik von Floreffe. — EGGERT, Zur Frage der Urheberschaft der Celestina. — BORINSKI, Dantes Canzone zum Lobe Kaiser Heinrichs. — FRIEDESDORF, Die poetischen Vergleiche in Petrarkas Africa. — P. A. BECKER, Duodas Handbuch — P. MARCHOT, La numération ordinale en ancien fr. — SUCHIER, Ueber Eledus u. Serena. — *Vermischtes* : SCHULTZ-GORA, Eine Strophe im Sirventes des Peire de la Caravana ; SCHUCHHARDT, It. fisma, fr. salope ; SUCHIER, tenser ; ULRICH, engad. barmoer, oberl. barmier, selig. — *Besprechugen* : TÄCKHOLM, Études sur la phonétique de l'anc. dialecte rousselvan ; GRÜNBAUM, Jüdisch-spanische Chrestomathie ; APPEL, Provenz. Chrestomathie. — LENZ, Metodolojia para la ensenanza inductiva del frances.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, I, 3 (1896-1897) : MOMMSEN, Die römischen Bischöfe Liberius u. Felix II. — E. MAYER, Das Herzogtum des Bischofs von Würzburg u die fränkischen Landgerichte. — HOSSENCAMP, Ueber die Versuche des Pfalzgrafen Philipp Wilhelm, König Karl II von England auf den Thron zurückzurufen. — DAVIDSOHN, Consules u. boni homines. — Bibliographie zur deutschen Gesch. (Massow).

— Id. Monatsblätter, nos 7-8 : BREYSIG Ueber Entwicklungsgeschichte. — *Kritiken* : GARDTHAUSEN, Augustus u. seine Zeit ; Ausgew. Urkunden zur Verfassungsgesch. der deutschösterr. Erblande im Mittelalter ; SCHYBERGSON, Gesch. Finnlands ; WIBEL, Die alte Borg Wertheim ; PIPER, Die Burgruine Wertheim ; VAN DER LINDEN, Les Gildes marchandes dans les Pays-Bas au moyen âge ; SIEVERS, Die polit. Bezieh. Ludwigs des Baiern zu Frankreich ; SPANGENBERG, Cangrande I della Scala ; BETTGENHAEUSER, Die Mainz-Frankfurter Mainschifffahrt im Mittelalter ; BONN, Spaniens Niedergang während der Preisrevolution des XVI Jahrh. ; Kölner Inventar, I, p. HÖHLBAUM ; MENTZ, J. P. von Schönborn, Kurfürst von Mainz ; WILD, J. P. von Schönborn ; MEINECKE, Das Leben des Feldmarschalls H. von Boyen, I.

— n° 9 : KURZE, Behauptung oder Beweis, eine Entgegnung. — *Kritiden* : GUNDLACH, Heldenlieder der deutschen Kaiserzeit aus dem Latein. übersetzt ; FINKE, Die kirchenpolit. u. kirchl. Verhältnisse zu Ende des Mittelalters nach der Darst. Lamprechts ; BAUMANN, Die 12 Artikel der oberschwäb. Bauern, 1525 ; SOMEREN, Archives ou corresp. inédite de la maison d'Orange-Nassau ; HEDENSTRÖM Die Bezieh. zwischen Russland u. Brandenburg, 1655-1660 ; Moltkes milit. Werke. — Ernst Curtius.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Trente-unième année 15 février 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, XXI (1897). Janvier-avril : Deux papyrus grecs du British Museum, p ar Frédéric G. Kenyon. — Optio, par Otto Keller. — Note sur le papyrus CLXXXVII du British Museum, par B. Haussoullier. — Servire, par René Pichon. — Les Théâtres de Rome au temps de Plaute et de Térence, par Philippe Fabia. — Remarques sur le texte de l'histoire de Crésus dans Hérodote, par Ed. Tournier. — Nouvelles notes critiques sur le texte de Tacite, par Léopold Constans. — Quinte-Curce, III, 1, 11, par J. Keelhoff. — Dèmes et tribus, patries et phratries de Milet, par B. Haussoullier; — Un nouveau manuscrit des lettres de Sénèque dispersé entre Leyde et Oxford, par Emile Chatelain. — Notes sur Thucydide, par E. Chambry. — Mis. tis honoris gratia (causa), par Louis Havet. — Τὸ μὴ et τοῦ μή. Question à propos d'Hérodote, I, 86, par Ed. Tournier. — Sur un passage de Phèdre, par L. Duvau. — Nouvelles et Bibliographie.

Revue des études grecques, nos 35-36, juillet-décembre 1896 : *Partie administrative.* — *Partie littéraire* : M. Holleaux, Un décret du Koinon des villes de Troade. — Milhaud, La géométrie grecque considérée comme œuvre personnelle du génie grec. — P. Foucart, Corrections à une inscription attique. — W. R. Paton, Inscription de Cos, Cnide et Myndos. — Th. Reinach, Une épigramme funéraire de l'île de Rhodes. — Th. Barnaud, Note sur une inscription de Pergame. — P. Jouguet, Epitaphe d'un Grec d'Egypte. — *Chonique* : H. Lechat, Bulletin archéologique ; Actes de l'Association, etc.

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. : M. Mauss, La religion et les origines du droit pénal. — L. Knappert, Le christianisme et le paganisme dans l'Histoire ecclésiastique de Bède, III. — W. Wassilief (trad. S. Lévi), Le Bouddhisme dans son plein développement d'après les Vinayas. — A. Audollent, Bulletin archéologique de la religion romaine (année 1895). — *Revue des livres* : A. Maury, Croyances et légendes du moyen âge (réédition de ce beau livre qui rendra un grand service). — H. C. Warren, Buddhism in translations (choix judicieux). — A. Dillmann, Handbuch der A. Testamentlichen Theologie (ouvrage posthume, vieux avant de paraître). — L. Bensly and James, The fourth Book of Esra (cf. *Revue*, 1896, n° 7). — H. Willrich, Juden u. Griechen vor der Maccabäischen Erhebung (mal rédigé, mais utile). — Morfill and Charles, The book of Secrets of Enoch (cf. *Revue*, 1896, n° 12). — Gwilliam, Burkitt and Stenning, Biblical and patristic relics of the Palestinian Syriac literatur. — Burn, The Athanarian creed. — Burkitt, The old Latin and the Itala. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : L. Marillier, Religions des peuples non civilisés et folklore, II. — *Chronique*.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1 : Roy, Les premiers cercles du XVIIe siècle, Mathurin Regnier et Guidubaldo Bonarelli della Rovere. — Tourneux, Une épave du cabinet noir de Louis XV. — Lanson, Etude sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle (suite). — Bonnefon, Quelques renseignements nouveaux sur Wagnière. — *Mélanges :* L'Ecossaise de Montchrestien représentée à Orléans en 1603 (Auvray); un nouveau ms. de Jacques Thiboust de Bourges (Omont) ; Lettres de Jean et de Pierre Bourdelot

à Peiresc (Tamizey de Larroque); Alfred de Vigny et la fille de Sedaine (Sauveterre), Deux lettres inédites de Gœthe à Mounier (Joret); Notes lexicologiques (Delboulle). — *Comptes rendus* : Lalanne, Brantome et ses écrits; Mahrenholtz, Fénelon; Bourseaud, Hist. et descr. des ms. et des éditions originales des ouvrages de Bossuet.

Revue de la Société des études historiques, n 3-4 : *Études critiques* : Coquelle, Les deux Scanderbeg. — *Lectures et mélanges* : Fabre de Navacelle, Les commissaires de la Convention aux armées; Boisjoslin, Falstaff; Coquelle, Lettres de la duchesse Sophie de Hanovre à sa gouvernante. — *Notes et documents* : Caron, François I[er] et le Parlement de Paris; Bridirer, Une lettre de Toussaint Louverture; Moireaux, Adam Smith's Lectures, Herbert Spencer. — *Comptes rendus* : Valois, La France et le grand schisme d'Occident.

Correspondance historique et archéologique, n° 37 : Asse, Les malheurs d'une héritière, la marquise de Melun (fin). — Roserot, Les grandes orgues de l'abbaye de Morimond. — Poux, Note sur l'itinéraire de Paris à Toulouse au xviii[e] siècle. — *Questions* : L'architecte Gobert et le peintre Le Jeune; Reliures en maroquin peint à fleurs; Reliures à la royale et à l'impériale; Ouvrages sur les sceaux et monnaies d'Angleterre; Jubilé de 1775. — *Réponses* : Combat des Sept; La déesse Drucca.

The Academy, n° 1291 : Ch. Pritchard, Memoirs of his life. — Les Pensées de Pascal, p. Michaud. — Menzies, Newly discovered early Christian literature in translations. — Plauti Bacchides, p. M'cosh. — The teaching of English literature in schools (Collins). — Southey.

The Athenaeum, n° 3614 : Lang, Pickle the spy. — Ten Brink, History of English litterature, III (volume qui n'est pas indigne des précédents). — I tsing, A record of the Buddhist religion as practised in India and the Maloy Archipelago, transl. Takakusu. — The history of Don Quixote, transl. Shelton. — How and Leigh, A history of Rome to the death of Caesar. — The Thackerays in India (Prideaux. — Prof. Maspero's Struggle of the nations (Verax). — The romance of a King's life (Jusserand). — John Lamb's poetical pieces (Dobell). — Sir J. B. Mackenzie, The castles of England.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Das Marienburger Tresslerbuch, p. Joachim. — Sello, Saterlands aeltere Gesch. u. Verfassung. — Polit. Corresp. Friedrichs von Baden, IV, p. Obser. — Lowell, Governments and parties in continental Europe (instructif). — Beyschlag, Aus meinem Leben — Euting, Eine Reise in Inner-Arabien, I (très intéressant). — Nicholson, Vernacular inscr. of the ancient Kingdom of Alban. — Giles, Vergl. Gramm. der klass. Sprachen (sera très utile). — Harnack, Die Chronologie der altchristl. Liter. bis Eusebius I (avance les questions aussi loin qu'il est possible). — Erec et Enide, p. W. Foerster. — Pisko, Kurzgef. Handbuch der nordalban. Sprache. — Priebsch, Deutsche Handschriften in England. I. — Die Mondsee-Wiener Liederhandschrift u. der Mönch von Salzburg p. Mayer u. Rietsch. — Ecken ausfahrt, Augsburg 1491 p. Schorback. — Streitberg, Gotisches Elementarbuch (excellent). — Roscher, Das von der Kynanthropie handelnde Fragment des Marcellus von Side. — Hauffen, Einführ. in die deutsch-böhmische Volkskunde. — A. Springer, Handbuch der Kunstgesch, 4[e] éd. II-IV.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 5 : Olympia, Die Ergebnisse der Ausgrab von E. Curtius u. Fr. Adler, V. Die Inschriften, von Dittenberger, u. Purgold. — Hesiodos ins Deutsche übertragen von R. Peppmüller. — Th. Gomperz, Zu Aristoteles Poetik ; Das Schlusskapitel der Poetik (profond). — H. Merguet, Hand lexikon zu Cicero (soigné).

— N° 6 : Pauly's Realencyklopädie, 4. — E. Sandys, Select private orations of Demosthenes, 3e éd. — D. Stavropulos, Ἐρετριακὰ μελετήματα. — Cicero, Tusculanarum disput. I, II, V, éd. Gschwind (quelques défauts). — Ivanoff, Architektonische Studien.

Altpreussische Monatsschrift, 1896, V et VI, juillet-septembre : Conrad, Entsteh. des evangel. Kirchspiels Mühlhausen, Kreis Pr. Holland. — Beckherrn, Bewaffnung u. Ausrüstung der heidnisch preuss. Krieger u. einige andere Gegenstände des preuss. Heerwesens. — Toppen, Kleine chronikal Aufzeichn. zur Gesch. Preussens im XVI Jahrh. — *Kritiken* : Hansisches Urkundenbuch, p. Kurze. — Universitätschronik ; Lyceum Hosianum in Braunsberg ; Rautenberg ; Ost = und Westpreussens ein Wegweiser die Zeitschriftenliteratur.

— 1896 VII et VIII, octobre-décembre : Toeppen, Die preuss. Landtage während der Regentschaft des brandenb. Kurfürsten Johann Sigismund, 1609-1619. — H. Freytag, Zur Gesch. des Latermannschen Streites. — G. Conrad, Eine Handfeste über 1440 Hufen im Lande sassen vom 15 Aug. 1321 ; Die erneuerte Handfeste von Gilgenau, von Gilgenburg — *Mitteilungen* : Zur Befestigung Königsbergs im Mittelalter (Beckherrn) ; Rautenbergs Wegweiser ; Das hundertjährige Jubiläum eines Buches ; Nansens Nordpolfahrt ; Universitätschronik.

Museum, n° 12 : Hesiodos trad. Peppmüller (v. d. Es.) — Ovink, Oversicht der Griekschen wijsbegeerte (Heymans). — Ciceronis scripta, p. Müller, III, 1. (v. d. Mey). — Dahlmann, Das Mahabharata (Speyer). — Das Waltharilied, trad. Althof (Boer). — Een spel van sinne van Charon, p. de Vreese (Leendertz). — Furtwängler, Beschreib. der geschnittenen Steine (Dompierre de Chauffepié). — Caro, Genua und die Mächte am Mittelmeer (P. L. Muller). — Heeres, De opkomst van het Nederlandsch gezag in Oost Indie (Heeringa). — Cauer, Die Kunst des Uebersetzens (Kniper). — Kaegi's grieksche Syntaxis, bewerkt door Sormani (Garrer).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 8 Trente-unième année 22 février 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue rétrospective, n° 32 : Le 24 février 1848, relation de M. Roussel, commandant de la garde nationale — Lettres de Pauline Roland (1852). — Une lettre de Michelet (1852) — Journal d'un secrétaire de Suard, fragment. — Les honoraires des médecins, d'après le docteur Récamier. — Journal de Feydeau de Marville 1744, suite. — Mémoires du sergent Bourgogne 1812-1813, suite.

The Academy, n° 1292 : Lord Roberts' autobiography. — Macnaghten, Common thoughts on serious subjects; Gore, The sermon on the mount. — Miss Kingsley, Travels in West Africa. — Steevens, The land of the dollar. — Lang, Pickle the spy. — Coleridge. — Educational notes. — Rational education.

The Athenaeum, n° 3615 : Miss Kingsley, Travels in West Africa — M. Bryce, Memoir of John Weitch. — Veitch, Border essays. — Suetoni Divus Augustus, p. Schuckburgh. — Boulger, The life of Gordon. — Mrs Clark, Maori tales and legends ; Mrs Parker, Australian legendary tales — Woodhouse, Monasticism, ancient and modern ; Lee, A history of auricular confession and indulgences in the Latin church. III, Indulgences. — Lamb's poetical pieces (Ainger). — Maspero's Struggle for the nations (Mcclure) — A tract attributed to Milton (Firth). — The Testament of love (Bradley) — The Mirror of Justices. — James, Letters, archaeological and historical, relating to the isle of Wight.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4 : A. Hillert, De casuum syntaxi Sophoclea. — M. Graf, In Dionis Prusaensis orationes coniecturae (discutable). — Simplicii commentaria, ed. Diels (éloges). — A. Gercke, Seneca-Studien (objections). — John, Die Briefe des jüngeren Plinius u. der Dialogus (peu convaincant). — K. Bapp, Prometheus. — O. Meltzer, Geschichte der Karthager, II.

— N° 5 : R. C. Jebb, Homer, übers. von E. Schlesinger (analyse). — J. Hooykaas, De Sophoclis Œdipode Coloneo. — V. Ussani, Un caso della fusione di due voci in Vergilio (invraisemblable). — Hieronymus, Gennadius, de Viris inlustribus, ed. Richardson ; der sog. Sophronius, ed. Gebhardt (important art. de C. Weyman continué au numéro suivant). — La glyptothèque Ny-Carlsberg. — Dritter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache hrsg. von G. Weigand (analyse).

— N° 6 : Herodotos erkl. von Stein, II, 2 ; 4. Aufl. — W. A. Heidel, Pseudo Platonica. — Aeschinis orationes, ed. tr. Blass ; index comp. S. Preuss. — Th. Reinach, Deux fragments de musique grecque. — Ciceronis Tusculanarum libri V, erkl. von O. Heine, 2 ; 4. Aufl. — Eranos, acta philologica Suecana (bon). — L. Whitley, Greek oligarchies. — J. E. Hylén, De Tantalo. — J. Jüthner, Ueber antike Turngeräte. — V. Reforgiato, Gli epigrammi di G. Pannonio. — C. Castellani, Pietro Bembo bibliothecario della libreria dit S. Marco in Venezia.

— N° 7 : The Orestes of Euripides ed. by N. Wedd. — J. L. V. Hartman, Notae criticae ad Platonis de re publica libros. — Galeni Institutio logica, ed. C. Kalbfleisch. — Suetonii uita Claudii commen-

tario instr. H. Smilda (ensemble bon). — Iuris prudentiae antehadrianae quae supersunt ed. Bremer. — Niccolini, Fasti tribunorum plebis. — P. Giles, Vergleichende Grammatik der kl. Sprachen, deutsch von Hertel (très élémentaire). — J. Schvarcz, Neun Briefe an P. Nerrlich über die Literatur der Griechen. — O. Tüselman, Eine Studienreise durch Italien 1562.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 7 : Omero, l'Iliade, l'Oddissea, da O. Zuretti (bon). — Thukydides, Auswahl von H. Stein, II. — Phaedri fabulae Aesopiae; Phèdre fables ésopiques, ed. Havet (commencement d'un long article dont la fin est au nº suivant). — Eos, commentarii editi a L. Cwiklinski.

Eranos, Acta philologica Suecana, cur V. Lundström, 1896, 1, nº 2 : J. Paulson, Anmerkungen zur Oidipus Sage. — O.-A. Danielsson, Damia-Amaia u. Azezia-Auxesia. — V. Langlet, Ad Columellae codicem Sangermanensem qui uocatur. — V. Lundström, Ausser oder Innen? Einige Bemerkungen zur Inscenierung der röm. Komödie. — J. Bergman, Neue Prudentiushandschriften von hohem Wert u. Alter. — R. Törnebladh, Angelica, Elegia Malmstroemii. — Appendix critica

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

HISTOIRE

ALLÈGRE (F.), maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon. Étude sur la déesse grecque Tyché, sa signification religieuse et morale, son culte et ses représentations figurées. In-8. 4 fr. »

BAZIN (H.), proviseur du Lycée de Reims. La République des Lacédémoniens de Xénophon, étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IVe siècle avant J.-C. In-8........ 5 fr. »

— De Lycurgo. In-8................................ 5 fr. »

BERLIOUX (E.-F.), professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Les Atlantes. Histoire de l'Atlas primitif et introduction à l'histoire de l'Europe. In-8.. 4 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Histoire de la divination dans l'antiquité. Quatre volumes In-8.. 40 fr. »

Tome I. — Introduction. — Divination hellénique (Méthodes).

Tome II. — Les Sacerdoces divinatoires. — Devins, Chresmologues, Sibylles. — Oracles des dieux.

Tome III. — Oracles des dieux (suite). — Oracles des héros et des morts. — Oracles exotiques hellénisés.

Tome IV. — Divination italique (étrusque, latine, romaine). — Appendice. — Index général.

— Tyché ou la Fortune. In-8.......................... 2 fr. »

CHASSIOTIS (G.), ancien directeur du Lycée de Péra. L'instruction publique chez les Grecs, depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. Avec statistique et quatre cartes figuratives en chromolithographie. Un fort volume grand in-8.............. 15 fr. »

Chronique de Morée aux XIIIe et XIVe siècles, publiée et traduite par A. MOREL-FATIO. In-8............................ 12 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 9 Trente-unième année 1er mars 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1293 : W. C. HAZLITT, The Hazlitts in England, Ireland and America. — LESTER, A memoir of H. D. Harper. — FENWICK, A history of the ancient city of Chester. — TAYLOR, A study of intellectual and spiritual growth from early times to the establishment of christianity. — Some theological books.

The Athenaeum, n° 3616 : HINDE, The fall of the Congo Arabs. — CALDWELL, Schopenhauers System in its philosophical significance. — G. S. ROBERTSON, The Kafirs of the Hindu-Kush. — Mrs. PHILPOT, The sacred tree. — The coronation of the Conqueror (Round). — Melanchton. — Samuel Pepy's will (Aitken). — Thomas Stapleton's copy of the works of Sir Thomas More (Jusserand). — The Testament of Love (Skeat). — The bookmaker's bar (Andrew Lang).

Literarisches Centralblatt, n° 6 : ROBINSON, Euthaliana. — Osnabrücker Urkundenbuch, p. PHILIPPI, II, 1201-1250. — SCHUBART, Die Glocken im Herzogtum Anhalt. — G. KAUFMANN, Gesch. der deutschen Universitäten, II (clair, complet, manquait jusqu'alors) — DRUFFEL, Beitr. zur Reichsgesch. 1535-1555. — LETTOW-VORBECK, Gesch. des Krieges von 1866 in Deutschland (excellent). — R. v. KAUFMANN, Die Eisenbahnpolitik Frankreichs. — The laughable stories collected by Barhebraeus, Syriac text and transl. by BUDGE (très intéressant, sa traduction n'est pas suffisamment travaillée). — WACHTLER, De Alcmaeone Crotoniata (judicieux, méthodique et savant). — PEZZI, Saggi d'indici sistematici. — BROWN, The authorship of the Kingis Quair (méritoire). — WÜLKER, Gesch. der engl. Literatur (très important). — Die Ienaer Liederhandschrift, facsim. Ausg. p. K. K. MÜLLER — Briefwechsel zwischen Karoline von Humboldt, Rahel u. Varnhagen, p. LEITZMANN. — WIEDEMANN, Handbuch der litauischen Sprache. — PINLOCHE, Gesch. des Philanthropinismus, deutsche Bearb. von RAUSCHENFELS u. PINLOCHE.

— Nouvelle série, in-8 en 3 fascicules (sous presse). Chaque fascicule .... 7 fr. 50

DIEHL (Ch.), professeur à la Faculté des Lettres de Nancy. — L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination Byzantine en Afrique (533-709). Un volume in-8, avec cartes, figures et planches .... 20 fr. »

Couronné par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

DROYSEN (J. G.). — Précis de la science de l'histoire. Traduit de l'allemand, par P. A. Dormoy, professeur à l'école Colbert. In-8 .... 2 fr. 50

GESTES DES CHYPROIS (Les). — Recueil de chroniques françaises écrites en Orient aux VIII[e] et XIV[e] siècles (Philippe de Navarre et Girard de Montréal), publié par Gaston Raynaud. In-8 .. 12 fr. »

GULDENCRONE (baronne de). — L'Achaïe féodale. Etude sur le moyen âge en Grèce (1205-1456). In-8 .... 10 fr. »

HOPF (Karl). — Les Giustiniani, dynastes de Chios, étude historique, traduite de l'allemand, par E. Vlasto. In-18 .... 2 fr. 50

LAFFITE (P.), professeur au Collège de France. — Les grands types de l'Humanité, appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine. Deux volumes in-8 .... 15 fr. »

Vol. I. Moïse, Manou, Bouddha, Mahomet.

Vol. II. Homère, Aristote, Archimède, César.

LEGRAND (Emile), professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes. — Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire, relatifs à la Turquie et aux Principautés Danubiennes, publiés et traduits. In-18 .... 15 fr. »

— Bibliographie hellénique ou Description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XV[e] et XVI[e] siècles. Deux volumes in-8 (Epuisé.) .... 60 fr. »

— Complainte d'Ali de Tébélen, pacha de Janina, poème historique en dialecte épirote. Texte grec. In-8 .... 3 fr. 50

— Notice biographique sur Jean et Théodose Zygomalas (dans : *Recueil de textes et de traductions*). Deux volumes in-8. 30 fr. »

— Documents inédits concernant Rhigas Vélestinlis et ses compagnons de martyre, tirés des Archives de Vienne et publiés (en grec. In-8 .... 10 fr. »

MACHERAS (Léonce). — Chronique de Chypre, texte grec, publié, traduit et annoté par E. Miller, de l'Institut, et Sathas. Deux volumes, in-8, carte .... 40 fr. »

MALLET (D.). Les premiers établissements des Grecs en Egypte (VII[e] et VIII[e] siècles). In-4, avec dessins dans le texte .... 30 fr. »

MARRAST (A.). — Esquisses byzantines. In-18 .... 3 fr. 50

METAXAS (C.). — Souvenirs de la guerre de l'Indépendance de la Grèce, traduits par J. Blancard. In-18 .... 5 fr. »

PAPADOPOULOS-KERAMEUS. — Documents grecs pour servir à l'histoire de la IV[e] Croisade (Liturgie et reliques). In-8. 1 fr. »

PHARMACOPOULOS (P.). — L'indépendance de la Grèce, en grec et en français. In-18 .... 5 fr. »

REGNAUD (Paul), professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce. In-8 .... 15 fr. »

CURTIUS, DROYSEN, HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ; professeur à la Faculté des Lettres de Paris

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Prix Langlois)

et par l'Association pour l'Encouragement des Études grecques (Prix Zographos).

Douze volumes in-8, dont un Atlas

Les 12 volumes, prix ensemble........................ 100 fr. »

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

5 volumes in-8.. 37 fr. 50

On sait que l'ouvrage de E. Curtius est devenu en quelque sorte classique en Allemagne, et il n'y a rien là d'étonnant, car M. Curtius est assurément un des hommes qui connaissent le mieux l'antiquité et les antiquités helléniques. (*Journal de Genève.*)

La critique doit rendre hommage à l'inspiration élevée qui a guidé M. A. Bouché-Leclercq, le savant traducteur de l'*Histoire grecque*, dans le choix d'une telle œuvre, Il est impossible d'apporter des soins plus éclairés, une conscience plus délicate. dans l'accomplissement de ce travail difficile. (*Le Temps.*)

J.-G. DROYSEN

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME

3 forts volumes in-8.................................. 30 fr. »

Tome I. — Histoire d'Alexandre Le Grand.
Tomes II et III. — Les successeurs d'Alexandre. Les Diadoques. Les Épigones.

G.-F. HERTZBERG

HISTOIRE DE LA GRÈCE
SOUS LA DOMINATION ROMAINE

3 forts volumes in-8.................................. 30 fr. »

Tome I. — De la conquête au règne d'Auguste. Traduit par P. Scheurer, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont.

Tome II. — D'Auguste à Septime Sévère. Traduit par E. de Liebhaber, agrégé de l'Université.

Tome III. — L'Université d'Athènes. Traduit par P.-P. Huschard, professeur au lycée Michelet.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

ATLAS POUR L'HISTOIRE GRECQUE

In-8.. 12 fr. »

L'Atlas de M. Bouché-Leclercq comprend 25 cartes coloriées, plans de villes et de batailles, listes généalogiques, olympiades, tableaux chronologiques, métrologiques, etc.

Il est non seulement le complément indispensable de l'*Histoire grecque* de Curtius, mais aussi de tous les ouvrages historiques sur la Grèce.

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23.

N° 10 Trente-unième année 8 mars 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire et de littérature religieuse, 1897, n° 1 : E. BEURLIER, Les Juifs et l'église de Jérusalem. — H. MARGIVAL, Richard Simon et la critique biblique au XVII[e] siècle, 3[e] art. : R. Simon et Port-Royal. — A. LOING, Le Prologue du quatrième évangile, 1[er] art. — H. M. HEMMER, Manning avant sa conversion, 1[er] art. — J. SIMON, Chronique biblique : Histoire d'Israël, Religion d'Israël, Théologie biblique. — P. LEJAY, Chronique de littérature chrétienne, la messe latine.

Revue de l'instruction publique en Belgique, XI, 1[re] livraison : CUMONT, L'astrologue Palchos. — BIDEZ et PARMENTIER, Boanensis Lacus. — GREGOIRE, L'enseignement de la phonétique. — LUCIEN, Une réforme administrative dans l'enseignement moyen. — *Comptes rendus* : KRETSCHMER, Einleit. in die Gesch. der griech. Sprache ; MASSON et HOMBERT, Lucien, Dialogues choisis ; Boileau, p. PITERS ; PROU, Catal. des monnaies françaises de la Bibliothèque nationale, monnaies carolingiennes ; WEISE, Les caractères de la langue latine ; PLESSIS, Calvus ; Horace, p. HUBERT ; Phèdre, p. L. HAVET ; LAFAYE, Quelques notes sur les Silves de Stace, I ; E. THOMAS, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de l'Empire ; ESPAGNOLLE, Le vrai dictionnaire étymologique de la langue française ; FONSNY et DE WALQUE, Recueil de morceaux littéraires ; A. MICHEL, Notes sur l'art moderne.

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 5, février : H. PERGAMENI, L'évolution du roman français au XIX[e] s. — D FUNCK, Les vaccinations contre le choléra aux Indes. — Emile LAURENT, Lettres congolaises, IV. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre 1896 : STUDZINSKI, Caractère et genèse des œuvres poétiques d'Ambroise Metlinski — RETRZYRSKI, Cronica Ungarorum iuncta et mixta cum cronicis Polonorum.

The Academy, n° 1294 : Nansen's Farthest North — Sir W. HUNTER, The Thackerays in India. — HINDE, The fall of the Congo Arabs. — ANDREWS, The historical development of modern Europe. — R. E. SELFE, Selections from the first nine books of the Croniche Fiorentine of Villani. — WELCH, Modern history of the city of London. — Some memoirs of Verlaine by one who knew him. — Michael Drayton. — Educational notes.

The Athenaeum, n° 3617 : Nansen's Farthest North. — The Compleat Angler, p. A LANG, p. LE GALLIENNE. — Sir MOUNTSTUART GRANT DUFF, Notes from a diary, 1851-1872. — SCARTAZZINI, Enciclopedia Dantesca ; MOORE, Studies in Dante ; PASQUALIGO, Pensieri sull' allegoria della Vita Nuova di Dante ; R. E. SELFE, Selections from the first nine books of the Croniche fiorentine of Villani. — GARDNER, Sculptured tombs of Hellas.

Literarisches Centralblatt, n° 7 : O. RITSCHL, Albrecht Ritschls Leben. — KATZER Das evangelisch-lutherische Kirchenlied der sächs. Oberlausitz. — FLECHSIG, Gehirn und Seele. — PERRET, Hist. des relations de la France avec Venise du XIII[e] siècle à l'avènement de Charles VIII, préf. P. MEYER (très méritoire). — LIEBERMANN, Leges Edwardi Confessoris (important). — GÉNY, Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt u.

Rufach'. — WITTICH, Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland. (épuise le sujet). — DURAND et CHEIKKO, Elem. gramm. arab. — Lucianus, p. SOMMERBRODT, II, 2. — Aristoteles' Poetik trad. GOMPERZ (beau travail). — KORNEMANN, Die histor. Schriftstellerei des C. Asinius Pollio (excellent). — KÜCHLER, Gesch. der italien. Dichtung der Neuzeit, I. (soigné et détaillé). — The voyage of Bran Son of Febal to the Land of the Living, ed. and transl. Kuno MEYER. — UHLENBECK, Kurzgef. etymol. Wörterbuch der gotischen Sprache (bon). — THIMME, Lied und Mähre. — ROLLAND, Flore populaire, I. — NEUMANN, Architektonische Bearbeitungen. — Hinrichs' Fünfjahrscatalog.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 8 : A. F. R. KNÖTEL, Homeros der Blinde von Chios u. seine Werke, II (mauvais). — Pindari carmina ed. W. CHRIST (pratique). — U. NOTTOLA, La similitudine in Cicerone (quelques lacunes). — Nouum Testamentum rec. I. WORDSWORTH et H. J. WHITE. — D. MALLET, Les premiers établissements des Grecs en Egypte. — W. IHNE, Röm. Geschichte, II, 2ᵉ éd. — Festbuch zur hundertjährigen Jubelfeier der deutschen Kurzschrift, hrsg. von Chr. JOHNEN. — Catalogue of the Greek and Etruscan vases in the British Museum, III-IV (le meilleur guide dans l'étude des vases). — M. HARTMANN, Metrum u. Rhythmus. — Cena in Caudiano Neruae.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 8 : Sophokles' Elektra, erkl. von G. KAIBEL (article continué au numéro suivant). — H. FRANCOTTE, L'antidosis. — E. LINDEN, De bello ciuili Sullano. — L. WINKLER, Der Infinitiv bei Livius in den Büchern I, XXI, XLV. — Phaedri fabulae; Phèdre, Fables ésopiques, par L. HAVET (matériaux considérables; conclusions conjecturales; dans l'édition classique, les fables de La Fontaine sont reproduites « denen gegenüber man die Kürze des römischen Dichters erst recht schätzen wird » !).

— N° 9 : Aischylos' Orestie von U. v. WILAMOWITZ-MÖELLENDORFF. — SCHEFCZIK, Ueber die Abfassungzeit der 1 philippischen Rede des Demosthenes (n'apporte pas une solution). — M. SCHANZ, Geschichte der röm. Litteratur, III (œuvre scientifique de premier ordre qui s'écarte heureusement du plan primitif). — Liui libri I, II, XXI, XXII; hersg. von A. ZINGERLE u. A. SCHEINDLER (quelques indications trop élémentaires).

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœcese Kœln, LX : BONE, Register zu den Annalen XLI-LIX (table très détaillée et qui sera très utile).

— LXII : HÜFFER, Die Gemäldesammlung der Brüder Boisserée im Jahre 1810; Sechs Briefe des Freiherrn Joseph von Lassberg an Sulpiz Boisserée. — P. WAGNER, Die Entwickel. der Vogteiverhältnisse in der Siegburger Propstei zu Hirzenach. — ESSER, Das Dorf Kreuzau. — MEISTER, Das städtische Freiheitsprivileg für Dinslaken. — TILLE, Zur Vertheilung des Grundbesitzes im Kirchspiele Rommerskirchen am Ende des XVIII Jahrhunderts. — ROTH, Handschriften zu Darmstadt aus Cöln und der alten Erzdiöcese Cöln. — KORTH, Urkunden zur Verfassungsgeschichte Niederrheinischer Landstädte. — *Miscellen* : ROTH, Johannes Curvello, ein vergessener Humanist des XVI Jahrhunderts; W. MEIER, Zur Vorgesch. des Rheinbundes von 1658; TILLE, Xantener S. Victorstracht von 1464. — Bericht über Frühjahrsversammlung des historischen Vereins für den Niederrhein zu Andernach am 20 mai 1896. — Nalhträglich (N. Hüffer).

— Beiheft I : TILLE, Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz, I, Die Kreise Kölnland, Neuss, Krefeld-Stadt und Land, S. Goar.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

HISTOIRE

REINACH (Théodore). — Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8.......... 10 fr. »

RENOUVIER (Ch.). — Introduction à la philosophie analytique de l'histoire. Un fort volume in-8.......................... 12 fr. »

— La Philosophie analytique de l'histoire. Quatre forts volumes in-8. Chaque volume.................................. 12 fr. »

SCHLUMBERGER (G.), de l'Institut. — Sigillographie de l'Empire Byzantin. In-4, avec 1,100 dessins .... 100 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande..................... 140 fr. »

SCHNEIDER (Ed.). — Les Pélasges et leurs descendants. Une race oubliée. In-18, planches en phototypie................. 5 fr. »

TERZETTI. — La Grèce ancienne et moderne, considérée sous l'aspect religieux. In-18.................................. 2 fr. 50

VLASTO (E. A.). — 1453. Les derniers jours de Constantinople. Avec préface de M. Emile Burnouf. In-8.................... 4 fr. »

REVUE DES ETUDES GRECQUES. Sous la direction de M. Théodore Reinach. Trimestrielle.
Abonnement ; Paris.................................. 10 fr. »
— Départements et étranger.......................... 11 fr. »
— Une collection complète (1888-1897)............... 100 fr. »

REVUE ARCHÉOLOGIQUE. Sous la direction de MM. A. Bertrand et G. Perrot, membres de l'Institut. Mensuelle.
Abonnement : Paris.................................. 30 fr. »
— Départements...................................... 32 fr. »
— Etranger .... 33 fr. »
— Une collection complète (1844-1897) .... 900 fr. »
— Table de la Revue (1870-1890). In-8............... 8 fr. »

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. Sous la direction de M. Jean Réville. Paraît tous les deux mois.
Abonnement : Paris.................................. 25 fr. »
— Départements...................................... 27 fr. 50
— Etranger .... 30 fr. »
— Une collection complète, Tomes I-XXXVI........... 360 fr. »

REVUE DE L'ORIENT LATIN. Secrétaire M. Ch. Kohler. Trimestrielle.
Abonnement : Paris.................................. 25 fr. »
— Départements...................................... 26 fr. »
— Etranger.. 27 fr. »

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE. Trimestrielle.
Abonnement.. 20 fr. »
— Une collection complète (1887-1897)............... 200 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 11 Trente-unième année 15 mars 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril 1897 : Ch.-V. Langlois, Les travaux de l'hist. de la soc. française au moyen âge d'après les sources littéraires. — Batiffol, Le Chatelet de Paris, vers 1400 (fini). — L.-G. Pélissier, Le cardinal Ascanio Sforza prisonnier des Vénitiens, 1500 — Alfred Stern, Oelsner, suite, 1791. — *Bulletin historique* : France, travaux sur l'antiquité romaine (Jullian); Histoire moderne (Reuss : Zeller, Marie de Médicis et Villeroy; Perrin, Loménie de Brienne; Kobeko, La jeunesse d'un tsar; Vian, Les Lamoignon; Lettres de Marie Edgeworth; Chassin, Les pacifications de l'Ouest; Castries, l'Islam); histoire contemporaine (André Lichtenberger : Leroux, Documents sur la Haute-Vienne; D'Eichthal, Tocqueville; Walras, Etudes d'économie sociale; Mémoires de Trochu). — Lettre de M. Comba et réponse de M. Jean Guiraud. — *Comptes rendus* : Le Tellier, L'organisation centuriate et les comices par centuries; Burger, Neue Forschungen zur aelteren Gesch. Roms; Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du x[e] siècle; Mirbt, Die Publicistik im Zeitalter Gregors VII; Bofarull y Sans, El Testamento del Ramon Lull; Gothein, Ignatius von Loyola u. die Gegenreformation; Lodge, Richelieu; Gardiner, History of the great civil war.

Revue des Universités du Midi, 1897, n° 1 : G. Radet, Recherches sur la géographie ancienne de l'Asie mineure : V, La campagne de Valens contre Procope en 365 (Mygdus). — E. Chambri, Place de l'adjectif déterminatif et du génitif dans Cornelius Nepos. — A Jeanroy et H. Guy, Chansons et dits artésiens au xiii[e] siècle. — A. Benoist, Le théâtre de Musset. — *Bulletin historique régional* : J.-A. Brutails, Vallées d'Andorre. — *Extérieur* : J.-R. Mélida, Bulletin archéologique d'Espagne. — *Bibliographie.*

Correspondance archéologique et historique, n° 38, 25 février : Dumoulin, Le mouvement historique et archéologique en Roannais — Chavanon, Une ancienne relation sur Madagascar — *Questions* : Talleyrand, Un sculpteur à identifier — Chronique.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 1, janvier 1897 : Kruczkewicz, Royzius, sa vie et ses œuvres — Lewicki, La question de l'union des Églises sous Jagellon.

Revue byzantine russe, tome III, livraisons III et IV : D. Bielaev, Un nouveau manuscrit du typicon des églises de Constantinople. — Pantchenko, L'histoire secrète de Procope — F. Korsch, Remarques critiques sur le Συναξάριον τοῦ τιμημένου γαδάρου. — Dosios, Un poème anonyme en hexamètres. — V. Vasilievsky, Deux poèmes funéraires de Siméon Logothète. — A Vasilievsky, Les chants d'église grecs. — *Comptes rendus* : Publications de l'archimandrite Vladimir de Pomialovsky, de Tikkanev, de Pokorovsky, de Schlumberger. — *Bibliographie* : Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Grèce et Turquie. — Variétés.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : Japhet, Die Accente der heiligen Schrift. — Ed. Meyer, Entstehung des Judentums (très bon). — Michael, Gesch. des deutschen Volkes, I, wirths. gesellsch. u. rechtliche Zustände während des XIII Jahrh. (aide à mieux comprendre les difficiles questions du présent). — Bock, Aus einer kleinen Universitätsstadt, I (sur Giessen). — Sepp, Görres (se lit volontiers). — Ssapunow u. Drutskow-Lubetsky, Materialien zur Gesch. u. Geographie der Kreise Dissna u.

Wileika des Wilnaschen Gouvernements. — Sir Joseph Crowe, Lebenserinnerungen eines Journalisten, Staatsmannes und Kunstforschers, 1825-1860. — P. Schwarz, Iran im Mittelalter nach den arab. Geographen; I (importants matériaux). — Abubekr Muhammed Ibn Zakariya-al-Razi, Traité sur le calcul dans les reins et la vessie. trad. Koning. — Wislicenus, Deutschlands Seemacht sonst und jetzt. — Hauptmann, Das Wappenrecht. — Zdekauer, Il constituto del comune di Siena, 1262. — Gesenius, Hebr. Gramm. kleine ausgabe der 26e Aufl. — Halbertsmae, Adversaria critica. — Kridel, Romance and other studies (utile). — Eneccerus, Zur latein. und franz. Eulalia (recherches où il y a du nouveau). — Van der Schueren, Teuthonista of Duytschlender, p. Verdam. — Panzer, Bibliographie zu Wolfram. — Schubert, Die philos. Grundgedanken in Wilhelm Meister (instructif). — Kautzsch, Die Holzschnitte der kölner Bibel 1479; Weisbach, Der Meister der Bergmannschen officin, Die Baseler Buchillustration des XV Jahrh.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XXII, 2 : Hampe, Reise nach England 1895-1896, II. — Caro, Ein untergeschobener Schiedsspruch 1231. — Erben, Die Annalencompilation des Dechants Christian Gold von Mattsee. — Holder-Egger, Aus Handschriften des Erfurter St. Petersklosters. — *Miscellen* : Das Nonnenalter (Th. Mommsen); Zur Weltchronik vom J. 741 (Th. Mommsen); Zur Beurtheilung der Handschrift des Waltharius (Winterfeld); Ein unediertes Carmen de translatione s. Bartholomaei (Sepp); Ein Brief des Gegenpapstes Anaclet II (Baumgarten).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9 : Ph. Chr. Molhuysen, De tribus Homeri Odysseae codicibus antiquissimis (débat qui sera utile). — The treatise of Plutarch De cupiditate diuitiarum, ed. W. R. Paton (très propre à faire apprécier la valeur de divers mss). — Die Apologien Justins des Märtyrers, hrsg. von G. Krüger (2e édition d'un livre commode). — A. Leuschke, De metamorphoseon in scholiis Vergilianis fabulis (clair). — R. Novák, Obseruationes in scriptores historiae Augustae (voir *Revue* 1896, n° 40). — L. Hervieux, Les fabulistes latins, IV, Eudes de Cheriton (très intéressant). — Studi italiani di filologia, IV (voir *Revue* 1896, n° 51). — K. Weissmann, Die scenischen Anweisungen in den Scholien zu Aischylos, Sophocles, Euripides, u. Aristophanes u. ihre Bedeutung für die Bühnenkunde (approfondi). — E. Thomas, Rome et l'Empire (voir *Revue*, n° 5).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 10 : Die Tragödien des Sophocles, Ubersetzung von O. Hubatsch; Die Chorlieder u. Wechselgesänge aus den Tragödien des Sophocles in Ubersetung von W. Hoffmann. — P. Knapp, Uber Orpheusdarstellungen (bon). — Felix Stillfried, In Lust un Leed; Nachdichtungen zu Horaz u. Scenen aus Homer. — M. von Chlingensperg auf Berg, Die römischen Brandgräber bei Reichenhall.

Museum, n° 1, mars 1897 : Pindari carmina, p. Christ (Van Herwerden). — Kniper, Studia Callimachea, I (Polak). — Cannegieter, De formis quae dicuntur formae syncopatae in so, sim (Speyer). — Zupitza, Die germanischen Gutturale (Uhlenbeck). — De Limburgsche Sermoenen. p. Kern (J. W. Muller). — Mau, Führer durch Pompei Strootmann). — Waddington, Louis XV et le renversement des alliances (Beaufort). — Regesten van het archiev der stad Utrecht, p. Muller (Block). — Mansen, In nacht en ijs, 1re ed. (Timmermann). — Bloemlezing uit Caesars Gallischen Oorlog p. Smit (Reversen).

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

GÉOGRAPHIE

VOYAGES AU LEVANT

APERÇU RAPIDE sur l'île de Chypre. Rôle actuel. Transformation. Histoire. Esquisse géographique de la nouvelle colonie anglaise. In-8, carte.......... 3 fr. 50

ARAMON (D'). — Le voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau, publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, avec planches.......... 20 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande.......... 30 fr. »

BERTRANDON DE LA BROQUIERE, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. — Le Voyage d'Outremer, publié et annoté par Ch. Schefer, membre de l'Institut. In-8, avec planches.......... 30 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande.......... 40 fr. »

BUONDELMONTI (CHRISTOPHE). — Description des îles de l'Archipel grec. Traduction par un Anonyme grec, publiée avec une traduction française et un commentaire, par Emile Legrand. Un fort volume grand in-8, illustré d'environ 85 planches hors texte. (Sous presse.).......... 50 fr. »

CHANTRE (ERNEST), sous-directeur du Muséum à Lyon. — Mission scientifique en Cappadoce (1893-1894). Recherches archéologiques dans l'Asie Occidentale. Grand in-4, avec 30 planches en noir et en couleur, une carte et 200 dessins dans le texte. (Sous presse).......... 50 fr. »

CUINET (VITAL). — La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de l'Asie-Mineure. Quatre forts volumes grand in-8, avec carte d'ensemble et cartes de tous les vilayets.......... 40 fr. »

— Syrie, Palestine, Liban. Un fort vol. in-8, avec carte et plan de Jérusalem.......... 16 fr. »

DE PASSAGIIS IN TERRAM SANCTAM edidit G.-M. Thomas. — Reproduction en héliogravure du manuscrit de Venise. Grand in-folio.......... 50 fr. »

DU FRESNE CANAYE. — Voyage dans le Levant (1573), publié par M. Hauser, chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Clermont. In-8, carte et figures.......... 25 fr. »

GERMAIN (JEAN). — Le discours du Voyage d'Outremer au très victorieux roi Charles VII, prononcé en 1452 par Jean Germain, évêque de Chalon, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par Ch. Schefer de l'Institut. In-8, planche... 4 fr. »

Tirage à part à quelques exemplaires de la *Revue de l'Orient latin*.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 12 Trente-unième année 22 mars 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 33 : Retour de l'Empereur, mars 1815, le colonel Moncey et le 3e hussards. — Le bœuf gras de 1825. — Journal de Feydeau de Marville, 1744 (suite).

Revue de l'Agenais, janvier-février 1897 : Tamizey de Larroque, Le maréchal de Biron et la prise de Gontaud (suite et fin). — Bruguière, L'agriculture du Sud-Ouest et le concours régional d'Agen (suite). — Baronne de Gervain, Un ministre de la marine et son ministère sous la Restauration, le baron Portal (suite). — Bladé, Les comtes carolingiens de Bigorre et les premiers rois de Navarre (suite). — Tholin, Notes sur la féodalité en Agenais au milieu du XIIIe siècle (suite). — H. de B., Notes sur les familles de Labat de Vivens et de Lartigue. — Tablettes révolutionnaires. — *Bibliographie régionale* : Trois nouvelles publications de M. Tamizey de Larroque ; A propos d'un nouveau livre sur Léon XIII ; De Mazet, Lou loun del Lot ; Ruble, Jeanne d'Albret et la guerre civile, suite d'Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret.

The Academy, n° 1295 : The autobiographies of Gibbon, p. Murray ; Private letters of Gibbon, p. Prothero. — Thomas of Monmouth, The life and miracles of St William of Norwich, p. Jessopp. — Camping, History in fact and fiction. — Fitzgerald, Vice-admiral Sir George Tryon ; Sinigaglia, Climbs in the Dolomites ; Burns, p. Chambers, nev. Wallace, IV ; Ruston, Shakspeare an archer ; Watson, The Society of Newcastle-on-Tyne ; G. A. Smith, The histor. geography of the Holy Land. — Landor.

— N° 2256 : Burns, III, p. Henley and Henderson. — Church, Occasional papers. — Weadmore, Fine prints. — Smeaton, Smollett. — E. W. Smith, The Moghul architecture of Fathpur Sikri. — Thatcher, Europe in the middle age ; Arden of Feversham, p. Bayne ; Brooke, A primer of English literature ; The soldier's song-book, p. Collier and Miller ; Way and Wheatley, Reliquies of old London ; M. Allies, Pius VII, etc. — G. Ebers. — Samuel Pepys. — Educational notes. — The Hebrew monarchy.

The Athenaeum, n° 3618 : Olive Schreiner, Trooper Peter Halket of Mashonaland. — Leach, English schools of the Reformation 1546-1548. — Gibbs, Early essays by John Stuart Mill. — Maitland, Domesday book and Beyond. — Church, Occasional papers. — Miss Kingsley's Travels in West Africa. — Barbour's Bruce and the disputed legends (Neilson). — F. M. Hueffer, Ford Madox Brown, a record of his life and work. — Pompey's pillar at Alexandria (Mahaffy).

— N° 3619 : Fitzgerald, Vice-admiral Sir George Tryon. — Burns, p. Henley and Henderson, III. — Ellen Browning, A girl's wanderings in Hungary. — Frere, The Marian reaction in its relation to the English clergy, a study of the episcopal registers. — Baden-Powell, The Indian village community. — Bibliographical literature. — Cromwell's speaches (Palgrave). — Hewlett. — Tiele and Müller (A. Lang). — St Patrick (Olden). — Siren voices. — Degrees for women at Cambridge. — The discovery of Buddha's birthplace (Bühler).

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Festschrift zum 1100en Jubiläum des deutschen Camposanto in Rom. — HOONACKER, Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone. — HEIGEL, Gesch. Bilder u. Skizzen. — VILLARI, Machiavelli, 2e éd. III. — CONRADY, Carl von Grotman, III (bon). — ROGGE, Aus sieben Jahrzehnten, I. — KINGSLEY, Travels in West-Africa. — FRIEDBERG, Die Canonessammlungen zwischen Gratian u. Bernhard von Pavia. — SCHWARTZ, Fünf Vorträge über den griech. Roman (long et instructif art. de E. R.). — KLUGE, Die Schrift der Mykenier (très intéressant). — KUIPER, Studia Callimachea, I. — PLANTA, Gramm. der oskisch-umbrischen Dialekte, II (important). — Byron. Prisoner of Chillon and other poems, p. KÖLBING. — J. SCHMIDT, Gesch. der deutschen Litteratur, V, 1814-1866 (mêmes qualités et mêmes défauts). — A. SCHNEIDER, Das alte Rom. — R. HILDEBRAND, Beiträge zum deutschen Unterricht.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : Aischylos Orestie, von WILAMOWITZ-MOELLENDORFF. — F. ESSEN, Das dritte Buch der Aristotelischen Schrift über die Seele in kritischer Uebersetzung (original, mais très discutable). — B. I Λεονάρδος, κριτικὰ καὶ ἑρμηνευτικὰ εἰς Πλουτάρχου Ἐρωτικόν (de bonnes choses). — Caesaris commentarii, rec. B. Kübler III, 1 (le *De bello Africo* est édité par Wölfflin qui fait tacitement amende honorable de toutes les hardiesses de son édition de 1889). — Serta Harteliana. — J. ILBERG, Die Sphinx (excellent, mais il manque des gravures). — THOMPSON, A glossary of Greek birds (beau et solide travail). — A. ARRO, Noterelle glottologiche (mauvais).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 11 : G. KÖRTING, Geschichte des griechischen u. römischen Theaters (premier article). — H. SCHMITT, Präparationen zu Homers Ilias I-VI ; H. GAUMITZ, Präparationen zu Platons Apologie (trop élémentaire). — Cicero's Rede gegen Caecilius, IV Buch gegen Verres, V Buch gegen Verres, 2te Auflage von H. NOHL (soigné). — L. MACKENSEN, De Verrii Flacci libris orthographicis (bon).

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

GÉOGRAPHIE — VOYAGES AU LEVANT

— Description géographique, historique et archéologique de la Galilée. Deux volumes grand in-8, avec une carte..... 24 fr. »
HAMY (Dr. E. T.), de l'Institut. — Etudes historiques et géographiques. In-8, contenant 10 cartes et 21 figures......... 20 fr. »
HUART (C.). — Konia, la ville des derviches tourneurs. Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure. In-18, fig., pl. et cartes... 5 fr. »
— Notes prises pendant un voyage en Syrie. In-8...... 2 fr. »
ITINERA HIEROSOLYMITAMA et descriptiones Terrae Sanctae, ediderunt T. Tobler, A. Molinier et C. Kohler. Tome I en deux parties. Deux volumes in-8. Chaque volume.............. 12 fr. »
— Tome II. In-8.................................... 12 fr. »
ITINÉRAIRES FRANÇAIS. Tome I, édité par H. Michelant et G. Raynaud. In-8.................................. 12 fr. »
ITINÉRAIRES RUSSES en Orient, traduit par B. de Khitrovo. Tome I. In-8.. 12 fr. »
JACQUES DE VÉRONE. — Le pèlerinage du moine Augustin Jacques de Vérone (1335), publié d'après le manuscrit de Cheltenham par R. Rœhricht. In-8.................................. 5 fr. »
LEGRAND (Emile). — Voyages de Basile Vatace en Europe et en Asie. (Dans : *Nouveaux Mélanges Orientaux.*) In-8.......... 15 fr. »
MARCEL (Gabriel). — Cartes et mappemondes des xive et xve siècles. (Portulans de la Méditerranée), 16 planches grand in-folio en un carton.. 40 fr. »
MILLER (E.), de l'Institut. — Le mont Athos, Vatopédi et l'île de Thasos. Avec une notice biographique par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. In-8, 2 cartes......................... 10 fr. »
NICOLAS DE MARTONI. — Relation du Voyage à Jérusalem (1394-1395), publié par Léon Le Grand, archiviste aux Archives nationales. In-8 (tiré à très petit nombre).................. 5 fr. »
PARMENTIER (Jean). — Le premier et le second volume des navigations de Jean Parmentier, publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, carte fac-similé................................ 16 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande................... 25 fr. »
POSSOT (Denis). — Le voyage de la Terre Sainte, composé par messire Denis Possot et achevé par messire Charles Philippe, seigneur de Champermoy et Grandchamp, procureur du très puissant seigneur messire Robert de la Marck (1532). Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, avec planches..................... 30 fr. »
— Le même, sur papier de Hollande.................. 40 fr. »
ROCHECHOUART (Louis De), évêque de Saintes. — Journal de voyage à Jérusalem (1461), publié avec une notice sur sa vie, par Camille Couderc. In-8................................ 5 fr. »
SCHEFER (Ch.), de l'Institut. — Mémoire historique du marquis de Bonnac sur l'Ambassade de France à Constantinople. In-8. 3 planches.. 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 13 Trente-unième année 29 mars 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 2, 15 mars 1897 : SILVESTRE, La politique française dans l'Indo-Chine, Annam (suite). — LA CHÈVRE, Un message royal au commencement du siècle (Georges IV) et Caroline de Brunswick). — G. CAHEN, Louis Blanc et la commission du Luxembourg (1848). — *Correspondance politique et parlementaire :* Etats-Unis, 6 nov. 1894-4 mars 1897 (Cayx de Saint-Aymour) — Revue des revues — *Analyses et comptes rendus :* ENGELHARDT, Les protectorats anciens et modernes; ROSIERS, Le trade-unionisme en Angleterre; D'AVRIL, Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi.

Revue celtique, n° 1 : Salomon REINACH, Les vierges de Sena.—Whitley STOKES, The Annals of Tigernach (suite). — LOTH, Nimptha en vieil irlandais — W. STOKES, The Annals of Ulster. — MOWAT, Matantes, Sextanmanduius, Mullo. — Remarques sur le Wortschatz der Keltischen Spracheinheit de M. W. Stokes, avec additions de Bezzenberger. — Correspondance (Haussoullier). — *Chronique* : Cartulaire de Quimperlé; Noms français d'origine celtique dans le Dict. Darmesteter, Hatzfeld et Thomas; Nouv. livr. du Trésor vieux-celtique de Holder, Les Celtes dans l'Hist. de Carthage de Meltzer, II; Les Irlandais dans les Poetae latini aevi carolini; Les noms celtiques dans le tome III des Script. rerum merov.; Glossaire moyen-breton de ERNAULT; Une brochure de M. MOLIÈRE; La lyra celtica; Les noms de lieu d'origine gauloise en Belgique et dans la France du N.-E. suivant Kurth; Les pronoms infixes irlandais suivant M. Sommer; Les Celtes dans la nouv. éd. de Pauly Realencyclopaedie, Avienus, ora Maritima, suivant M. Sarmento; Le rôle des métaux précieux dans le contrat de vente en Irlande avant le monnayage scandinave suivant un livre de M. Babelon; Le culte de Mercure en Gaule dans le dict. mythol. de M. Roscher; La Gaule dans le tome LV des Mém. de la Soc. des antiq. de France; Un texte breton dans le missel de Léon de 1526; Une nouv. gramm. du gaélique d'Ecosse; La Gaule primitive par E. LAMBIN; Simple lessons in Irish par O'GROWNEY; Hist. de Bretagne, I, par LA BORDERIE.

Romania, n° 101, janvier 1897 : JEANROY, Etudes sur le cycle de Guillaume au court nez (suite). — RAJNA, Contributi alla storia d'ell epopea e del romanzo medievale — MOREL-FATIO, Version napolitaine d'un texte catalan du Secretum secretorum — *Mélanges* : Eloge d'un épervier, fragment d'un poème perdu (P. M.); Le fableau du héron (P. M.); Couplets sur le mariage (P. M.); Essai de restitution d'une chanson de Peire Guillem de Luserne (P. M.); Les jours d'emprunt, d'après Alexandre Neckam (P. M.); Roumain spelare laver (Densusianu) — *Comptes rendus* : Mélanges de philologie romane dédié à Carl Wahlund (G. P.); Etudes d'hist. du moyen âge dédiées à G. Monod (G P.); Zwei altfr. Bruchstücke des Floovant, p. GEHRT (G. P.); Dante, Il trattato de vulgari eloquentia, p. RAJNA (Pagét Toynbee); COTARELLO Y MORI, Don Enrico de Villena (Morel-Fatio); CIAMPOLI, I codici francesi della Marciana (P. M.); Recueil d'anciens inventaires (P. M.); E. ROLLAND, Flore populaire (A. Beaunier).

The Academy, n° 1297 : Max MÜLLER, Contributions to the science of mythology. — GIBBS, Early essays of John Stuart Mill selected. — WORSFOLD, South Africa, a study in colonial administration and development; STATHA, South Africa as it is. — ROSS OF BLADENSBURY, A

history of the Coldstream Guards 1815-1895. — M. H. GRIMM, Life of Michel Angelo, transl. F. E. BUNTRELL. — Selections from the letters of De Brosses, transl. GOWER. — Edmund Waller.

The Athenaeum, n° 3620 : G. SMITH, Guesses at the riddle of existence and other essays on kindred subjects. — Letters received by the East India Company from its servants in the East, I, 1602-1613, p. DANVERS. — Selections from the letters of de Brosses. — O. LEARY, Recollections of fenians and fenianism. — *Books of travel :* Max MÜLLER, Letters from Constantinopel ; RUSSELL, In the edge of the Orient ; CROMMELIN, Over the Andes, from the Argentine to Chili and Peru ; TAINE Carnets de voyage. — *Syriac philology* : Miss J. PAYNE SMITH, Compendious Syriac dictionary ; CHARLES, The Apocalypse of Baruch transl. — Parables concerning Ilyas the Prophet, n° 2, The slave girl's progress to Paradise. — Cromwell's speeches. — Lord Brougham on literary agents. — English schools at the Reformation. — The Sacred Tree (Philpot). — The destruction of the Spanish Armada (Crawford). — The rev. N. Pocock. — F. M. HUEFFER, Ford Madox Brown, a record of his life and work (2e art.). — H. RIEMANN, Dictionary of music, new ed. transl. by SHEDLOCK.

Euphorion, Zeitschrift für Litteraturgeschichte, IV, 2 (Leipzig et Vienne, Fromme) : MINOR, Die innere Form. — MINOR, Stichreim und Dreireim bei Hans Sachs, II-V, mit Beiträgen von Drescher, Hauffen, Jellinek, Kraus, Leitzmann, Muncker et Rachel. — HAUFFEN, Fischart-Studien, III. Der malleus maleficarum und Bodins Demonomanie (fin). — NEUBAUR, Tobias Schleicher. — NIEJAHR, Kritische Untersuchungen zu Gœthes Faust. — REICHL, Gœthes Faust und Agrippa von Nettesheim. — EGGERT, Gœthe und Diderot, über Schauspieler und die Kunst des Schauspielers. — BIEDERMANN, Ein Antixenion. — E. MÜLLER, G. Reinbeck als Vorbild von W. Hauff. — BOLTE, Lenaus Gedicht Anna, mit Benutzung von Reinhold Köhlers Collectanea. — *Miscellen* : Amor und Tod (Minor) ; Zu Hoffmanns waldau (Minor) ; Schillers und Egmonts letztes Schreiben an Philipp (Diskel). — *Recensionen und Referate* : WUKADINOVICZ, Prior in Deutschland (Wyplel) ; DEVRIENT, Schönemann und seine Schauspielergesellschaft (Schlösser) ; ELLINGER, Fr. Nicolais Briefe über den itzigen Zustand der schönen Wissenschaften (Rosenbaum) ; ALTENKRÜGER, Fr. Nicolais Jugendschriften (Rosenbaum) ; HODERMANN, Gesch. des gothaischen Hoftheaters 1775-1779 (Fürst) ; PORTIG, Schiller in seinem Verhältnis zur Freundschaft und Liebe (Arleth) ; ROHDE, Creuzer und Caroline von Günderode (Steig) ; JADEN, Theodor Körner und seine Braut (Steig) ; GRISEBACH, Waiblingers Gedichte aus Italien (Krauss). — Berichte über neuere literarhistorische Arbeiten in polnischer Sprache (Barewicz) : S. MATUSZEWSKI, Das Zauberwesen und der Mediumismus ; Q. TARNOWSKI, Ueber Schillers Dramen. — Bericht über die 1895-1896 in America veröffentlichten aufsätze über deutsche Litteratur (Max Poll). — Bibliographie (Zeitschriften). — Appell (not. nécrol. par J. Baechtoldt).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : Anonymus Londinensis, herausg. von H. DIELS ; deutsche Ausg. von H. BECKH u. Fr. SPAET, (bonne traduction). — G. KÖRTING, Gechischte des griechischen u. römischen Theaters (2e art.). — H. LAEHR, Die Wirkung der Tragödie nach Aristoteles (sérieuse discussion de l'hypothèse de Bernays, qui ne l'ébranle pas). — Lateinische Variationen nach Livius XXI u. XXII (peut aider un maître pressé). — Jahresbericht über das hohere Schulwesen (méritoire).

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

GÉOGRAPHIE — VOYAGES AU LEVANT

THENAUD (frère JEAN). — Le Voyage et itinéraire d'Outremer. Egypte, mont Sinaï, Palestine. Suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Egypte. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. Grand in-8, carte et planches..... 25 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande.................... 40 fr. »

VARTHEMA. — Les Voyages de Ludovico di Varthema, ou le Viateur en la plus grande partie de l'Orient. Publié et annoté par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8, carte.......................... 30 fr. »

— Le même sur papier de Hollande.................... 40 fr. »

VAUX (baron L. DE). — La Palestine. Ouvrage illustré de 140 dessins originaux de MM. P. Chardin et C. Mauss. In-8.... 15 fr. »

— Le même, demi reliure, tranches dorées........... 18 fr. »

VOYAGE DE LA SAINCTE CYTE DE HIERUSALEM fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siège du Grand Turc à Rhodes. et régnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par Ch. Schefer, de l'Institut. In-8.......................... 16 fr. »

— Le même sur papier de Hollande..................... 25 fr. »

LITTÉRATURE ET LINGUISTIQUE ÉPIGRAPHIE

ALLÈGRE (F.). — La Poétique d'Aristote. Manuscrit 1741 du fonds grec de la Bibliothèque Nationale, publié en fac-simile, avec préface de M. Henri Omont. Petit in-4........................ 17 fr. »

— De Ione Chio. In-8.................................. 3 fr. »

Voy. Cucuel.

ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

XX[e] année. In-8.................................. 8 fr. »

XXI[e] année. In-8.................................. 9 fr. 50

ANTIPHON. Voy. Cucuel.

ARISTOTE. La Poétique. Voy. Allègre.

BASILIADIS. — Galatée, drame grec en cinq actes, en prose, texte et traduction publié par le baron d'Estournelles de Constant. In-18.. 5 fr. »

BATIFFOL (L'abbé P.). — Les Manuscrits grecs de Bérat d'Albanie et le Codex Purpureus Φ. In-8.......................... 4 fr. »

— Canones Nicæni pseudepigraphi. In-8................ 1 fr. 50

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 14 Trente-unième année 5 avril 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1298 : Ker, Epic and romance. — Leach, English schools at the Reformation. — Prof. Drummond (not. nécr.). — Wilkie Collins. — Cowley's Hymn to Light.

The Athenaeum, n° 3621 : Donaldson Smith, Through unknown African countries. — Skeat, A student's pastime. — The original Hebrew of a portion of Ecclesiasticus p. Cowley and Neubauer. — Kent, Records and reminiscences of Goodwood and the dukes of Richmond. — Benecke, Women in Greek poetry. — The tale of Thrond of Gate, englished by Powell ; Richard Rolle of Hampole and his followers, II ; Herford, The age of Wordsworth. — The Centenary Burns — Two Prothalamia (Wickham Flower). — The Serangeum in the Piraeus (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Driver, Einleit. in die Literatur des Alten Testaments. — Pijper, Geschiedenis der Boete en Biecht in de christelijke Kerk, II, 1. — Boudon de Mony, Relations polit. des comtes de Foix avec la Catalogne (cf *Revue*, 1896, n° 51). — Reicke, Gesch. der Reichsstadt Nürnberg (parfois trop long, parfois trop court, parfois trivial). — Poschinger, Fürst Bismarck und der Bundesrath (un recueil de matériaux, mais non un livre). — Obrutschew, Aus China. — Greek Papyri, p. Grenfell and Hunt, II. (très méritoire). — Blaydes, Adversaria in comic. graec. fragm. II. — Suetoni Divus Augustus, p. Shuckburgh (beaucoup de critiques à faire). — Holder, Beowulf, Wortschatz (utile). — Die Sangesweisen der Kolmarer Liederhandschrift und die Liederhandschrift Donaueschingen, p. P. Runge. — Rieger, Klinger in seiner Reife dargestellt (bon). — Kiepert und Huelsen, Formae urbis Romae antiquae. — Gerland, Die spätromanischen Wandmalereien im Hessenhof zu Schmalkalden.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : The Book of Daniel, p. Kamphausen, trad. anglaise. — Grosse, Die Formen der Familie u. die Formen der Wirtschaft (travail tout à fait distingué). — Grillenberger, Die ältesten Todtenbücher des Cistercienser-Stiftes Wiehering. — A. Pfister, Aus dem Lager des Rheinbundes 1812 u. 1813 (instructif). — Wright, A grammar of the Arabic language, 3e ed. rev. Smith and Goeje, I. — C. Ritter, Plato's Gesetze. — Ἑλληνικὰ Διηγήματα μετὰ τῶν εἰκόνων τῶν συγγραφέων. — Anthologia latina, carmina epigraphica p. Buecheler, II. — Skeat, A student's pastime. — Schultze, Wege u. Ziele deutscher Litteratur u. Kunst ; Bartels, Die deutsche Dichtung der Gegenwart. — Rabenlechner, Hamerling. — Monumenti antichi p. Accad. dei Lincei, V. — Gauckler, L'archéologie de la Tunisie. — Tikkanen, Die Psalterillustration im Mittelalter, I, 1. — Glasenapp, R. Wagner's Leben. — Minerva, VI.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 13 : L. Horton-Smith, Ars tragica Sophoclea cum Shakesperiana comparata (voir *Revue*, n° 1). — Josephi opera, ed. B. Niese, VI et VII ; rec. Naber, V et VI. — R. Dienel, Untersuchungen über den Taciteischen Rednerdialog (très intéressant). — J. Espagnolle, Le vrai dictionnaire étymologique de la langue française (cas pathologique).

Zeitschrift für katholische Theologie, II : *Abhandlungen* : A. Straub,

Nochmals vom Sinn des 22 Canons der 6 trid. Sitzung. — J. Lasse, Der 90 Psalm. — A. Zimmermann, Jesuitenmission in Canada. — Nisius, Zur Erklärung von Phil. II, 5-11. — *Recensionen*: O. Bardenhewer, Biblische Studien. — Ph. Huppert, Der Lebensversicherungsvertrag. — Kraus, Geschichte der christlichen Kunst. — Zenner, Die Chorgesänge im Buche der Psalmen. — O Braunsberger, Canisii Epistulae. — Hansen, Rheinische Akten. — Allies, The See of St-Peter. — Lewis, Some pages of the four Gospels. — Holzhey, Der codex syrus Sinaiticus. — A. Baldus, Justin u. die Synoptiker. — *Analekten*: Diöcesen in Dalmatien (Hoffer); Zur Erklärung des 7 Ps. (Hontheim); Die Epiklese (Goecken); Zur Veräusserung von Kirchengütern (Biederlack); D. Dogma v. N. T. (Nisius); Lebensende Luthers (Michael); Zur christl. Gesellschaftslehre (Biederlack); Das Duell in Deutschland (Michael); Zu den Homilien des hl. Chrysostomus (Haidacher). — Literarischer Anzeiger.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

LITTÉRATURE ET LINGUISTIQUE
ÉPIGRAPHIE

— Fragmenta Sangallensia. Contribution à l'histoire de la Vetus Itala. In-8, fac-simile.......... 2 fr. »

— Didascalia CCCXVIII Patrum pseudepigraphia. In-8.. 3 fr. »

— Studia Patristica. Etudes et textes d'ancienne littérature chrétienne. Fascicule I. Le Livre de la Prière d'Aséneth, étude sur l'origine de ce livre apocryphe de l'Ancien Testament, texte grec et version latine d'après le syriaque. In-8.......... 5 fr. »

— Fascicule II. Le Syntagma doctrinae de saint Athanase, texte critique et commentaire. In-8.......... 5 fr. »

BERGER (J.), agrégé des Lettres. — Un nouveau contrat bilingue démotique grec, publié et expliqué. In-4.......... 7 fr. 50

BOURIANT (U.). — Fragments du texte grec du Livre d'Hénoch et de quelques écrits attribués à Saint-Pierre. In-4, 8 pl.. 30 fr. »

BRÉAL (Michel), de l'Institut. — Sur le déchiffrement des inscriptions cypriotes. In-4.......... 3 fr. 50

CAMPOS-LEYZA (E. De). — Analyse étymologique des racines de la langue grecque, pour servir à l'histoire de l'origine et de la formation du langage. In-8.......... 7 fr. 50

CHABOT (J.-B.). — Index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines de la Syrie, publiées par Waddington. In-4.......... 4 fr. »

CONSTANTIN LE RHODIEN. — Description des œuvres d'art et de

l'église des Saints Apôtres de Constantinople, poème en vers ïambiques, publié d'après le manuscrit du Mont Athos, par Emile Legrand et suivi d'un commentaire archéologique, par Th. Reinach. In-8, fig. et planches........................ 4 fr. »

CUCUEL (Ch.). — Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8.. 5 fr. »

— Quid sibi in Dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato. In-8.. 3 fr. »

— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8.. 3 fr. »

— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8. 3 fr. »

DAPONTÈS. Voy. à l'Histoire.

DARESTE, HAUSSOULLIER, TH. REINACH. — Recueil des Inscriptions juridiques grecques. Un volume in-8, publié en 3 fascicules.. 22 fr. 50

— Le même ouvrage. Seconde série. (*Sous presse.*)

DELISLE (Léopold), de l'Institut. — Littérature latine et histoire du moyen âge. In-8, planches........................ 1 fr. 50

— Imitation des anciennes écritures par des scribes du moyen âge. In-8, planches.. 1 fr. »

DEMOSTHENIS Codex Σ. Fac-similé du ms. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont. Deux forts volumes in-folio.. 600 fr. »

FILELFE. — Cent dix lettres grecques de François Filelfe, publiées intégralement pour la première fois, d'après le *Codex Trivulzianus* 873, avec introduction, notes et commentaires, par Emile Legrand. In-8.. 20 fr. »

GIRARD (Paul). — De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8.. 3 fr. 50

GRAUX (Ch.) et Albert MARTIN. — Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8........................ 2 fr. 50

— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8.. 7 fr. 50

— Ses articles originaux publiés dans divers Recueils. Edition posthume augmentée de notes inédites, dirigée par son père et surveillée par Ch.-Em. Ruelle. In-8, planches.............. 10 fr. »

HYPÉRIDE. — Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 pl. en héliograv. 40 fr. »

LEGRAND (Émile). — Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux. In-18........................ 5 fr. »

Voy. Filelfe; à l'Histoire : Dapontès et Legrand; à la Géographie : Buondelmonti.

LEUCIAS (A. G.). — Aphorismes sur la peste orientale, écrits dans le dialecte ionien. In-8.. 3 fr. 50

LODS (Adolphe). — Le Livre d'Hénoch. Fragments grecs découverts à Akhmim (Haute-Egypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduites et annotées. In-8.................. 15 fr. »

— Reproduction en héliogravure du manuscrit d'Hénoch et des écrits attribués à saint Pierre, avec introduction. In-4... 40 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot 23.

N° 15 Trente-unième année 12 avril 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n° 39 : L. LAZARD, Histoire posthume de quelques personnages célèbres (le P. Aimé de Lamballe; le P. Ange de Joyeuse et le P. Joseph ; la reine Louise de Lorraine; Mme de Voyer de Paulmy d'Argenson). — J. CHAVANON, Une ancienne relation sur Madagascar, 1650 (suite). — *Réponses* : Un sculpteur à identifier (c'est Henri de Triqueti).

Le moyen âge, janvier-février 1897 : Ch. PETIT-DUTAILLIS et Paul COLLIER, La diplomatie française, le traité de Brétigny. — *Comptes rendus* : E. DÜMMLER, Epistolae Carolini aevi, II (A. Molinier). — F. KEUTGEN, Untersuchungen über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung (G. Espinas). — G. KURTH, La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France, I (M. Prou). — W. SCHMITZ, Miscellanea tironiana (M. Prou). — *Chronique :* L. DELISLE, Un manuscrit de Pétrarque ; DRIAULT et MONOD, Manuel d'histoire; DES DEVISES DU DEZERT, Les croisades; LEJAY, Le catalogue de la bibliothèque de Perrecy ; Annales de Saint-Louis des Français.

Revue de l'histoire des religions, janvier-février : JIVANJI JAMSHEDJI MODI, L'antiquité de l'Avesta. —M. MAUSS, La Religion et les origines du droit pénal (2e art.). — P. PARIS, Bulletin archéologique de la religion grecque (1895-1896). — E. CHAVANNES, La première inscription chinoise de Bodh-Gâya. — *Revue des livres* : GRIFFITH et NEWBERRY, El-Bersheh, II ; E. NAVILLE, The temple of Deir el Bahari. — W. SIMPSON, The Buddhist Praying-Wheel. — H. de CASTRIES, L'Islam (réserves). — F. LEHMANN, Die Katechetenschule zu Alexandria (bon, mais peu au courant des travaux récents). — L. DUCHESNE, Autonomies ecclésiastiques, églises séparées (tendancieux). — FRASER, Philosophy of theism. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : R. BASSET, Islamisme. — Chronique.

Revue d'histoire et de littérature religieuses, mars-avril : H. M. HEMMER, Manning avant sa conversion (2e art.). — F. JACOBÉ, L'hypogée d'El-Berith à Sichem, note d'archéologie biblique. —A. LOISY, Le prologue du quatrième évangile (2e art.). — J. LATAIX, Le commentaire de Saint Jérôme sur Daniel, Opinions de Porphyre. — P. LEJAY, Chronique de littérature chrétienne, La messe latine : Origine et date du rit gallican ; Le ms 349 de Saint-Gall ; Le *Liber pontificalis* et la messe romaine ; Recueil de textes; Les livres gallicans; Le sacramentaire véronais.

The Academy, n° 1299 : CALLWELL, The effect of maritime command on land campaigns since Waterloo. — Sir George C CLARKE, The navy and the nation. — Greek folk-poesy, transl. by Lucy GARNETT. — Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII. — MASPERO, The struggle of the nations, p. SAYCE. — The writings of St Patrick, the apostle of Ireland, a revised translation with notes critical and historical by Ch. H. WRIGHT. — Scottish poetry of the XVIII century p. TODD. — Milton.

The Athenaeum, n° 3622 : Max MÜLLER, Contributions to the science of mythology. — FROSER, Philosophy of theism. — Sir James BELL, Glasgow, its municipal organization and administration. — LESTER,

Mémoirs of H. D. Harper. — F. Dubois, Timbuctoo the Mysterious. — Two Prothalamia (Hales et Harting). — The Rev. William Fulford. — English schools at the Reformation. — Tennyson bibliography, I. (Wise). — Ant d'Abbadie. — E. A. Gardner, A handbook of Greek sculpture, I and II, handbooks of archaeology and antiquities.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : Acta apostolorum sive Lucae ad Theophilum liber alter, p. Blass. — Elisabeth Förster-Nietzsche, Das Leben Friedrich Nietzsche's. — D'Arbois de Jubainville, Deux manières d'écrire l'histoire, critique de Bossuet, d'Aug. Thierry et de Fustel de Coulanges. — Schulze, Die Colonisierung u Germanisierung der Gebiete zwischen Saale und Elbe (utile). — Gribble, History of the Deccan, I. — Wittemann, Abriss der schwed. Gesch. — Henrici, Lebenserinn. eines Schleswig-Holsteiners (des détails intéressants). — Ardouin-Dumazet, Voyage en France, V-IX. — Diehl, Proudhon. — Aristophanis Ranae, p. Van Leeuwen. — Valerii Flacci Argonauticon libri octo, p. Langen (commentaire très détaillé). — Miscellanea Tironiana, p. Schmitz. — Le Chevalier du Papegau, p. Heuckenkamp. — S. B. Smith, Studier paa den ældre danske literaturs. — Die Psalmenübers. des Paul Schede Melissus, p. Jellinck. — Immermann, eine Gedächtnisschrift von Feller, Geffken, Meyer, Schultess. — Broussolle, Pèlerinages ombriens. — Grapp, Oettingen-Wallersteinische Sammlungen in Maihingen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : C. Ritter, Platos Gesetze (utile). — I. Tolkiehn, De Homeri auctoritate in cotidiana Romanorum uita. — Fr. Alagna, Obseruationes criticae in L. Annaei Seneca Herculem (mauvais). — A. Smith Lewis, Some pages of four gospels. — R. Nordin, Die äussere Politik Spartas zur Zeit der ersten Perserkriege (soigné). — C. Pascal, Studi di antichità e mitologia. — Fr. Blass, Grammatik des neutestamentlichen Griechisch (à recommender aux philologues et aux linguistes).

— N° 12 : A. Ludwich, Homerica. — Fr. H. M. Blaydes, Aduersaria in Comicorum graecorum fragmenta, II (cf. *Revue*, n° 10). — Callimachi Aetiorum librum I prolegomenis instruxit E. Dittrich (subjectif). — Kaiz, Die Frage nach der Anordnung der Horazischen Oden; J. A. Simon, Zur Anordnung der Oden des Horaz. — Phèdre, fables, éd. L. Havet. — A. Furtwängler, Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium (secours de premier ordre). — F. Hettner, Bericht über die Erforschung des obergermanisch-rätischen Limes.

— N° 13 : Παντάζης, Περὶ τοῦ νόθου τῶν Πλάτωνος νόμων ζήτησις (manqué, mais des observations à noter). — M. Schwab, Bibliographie d'Aristote (fait avec la plus grande légèreté). — A. Dieterich, Die Grabschrift des Aberkios erklärt (interprétation inacceptable; il s'agit d'Isis). — T. Liui libri. Ausg. von H. J. Müller, II, 2 (excellent). — W. Helbig, Sur la question mycénienne (très important). — Harvard Studies, VII. — E. Grosse, Zusätze zu Herders Nemesis.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 14 : B. Niese, Grundriss der römischen Geschichte, 2 A. — G. Joachim, Geschichte der römischen Litteratur (donne beaucoup dans un petit espace). — Liui libri; Auswahl von A. Egen. — W. Amelung, Führer durch die Antiken in Florenz (comble une lacune).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 16 Trente-unième année 19 avril 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1300 : Abbott and Campbell, Life and letters of Benjamin Howett. — Palgrave, Landscape in poetry from Homer to Tennyson. — Meredith, An essay on comedy. — Sir J. William Dawson, Relics on primeval life. — Gilbert Murray, Ancient Greek literature. — Oman, A history of England, III. — Sir Benjamin Word Richardson, Vita medica, Chapters of medical life and work. — William Cowper. — The recreations of literary men. — The care of books.

The Athenaeum, n° 3623 : Jowett's life and letters. — T. W. Arnold, The preaching of Islam. — Pacata Hibernia or a history of the wars in Ireland during the reign of queen Elizabeth, especially within the province of Munster under the government of Sir George Carew and compiled by his direction and appointment, p. O'Grady. — The life and miracles of St William of Norwich, p. Jessopp and James. — J. F. Bright, Maria Theresa; Joseph II, coll. des Foreign Statesmen- Books of travel. — An undescribed edition of Gray's Elegy (Gosse). — The recently discovered fragment of Ecclesiasticus in Hebrew (Bevan). — Haydon's notes on Keats (Endean). — Two prothalamia (Flower et Rowley). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : A concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the O. T. p. Hatch and Redpath. — Ropes, Die Sprüche Jesu, die in den kanonischen Evangelien nicht überliefert sind. — Altmann, Ausgew. Urkunden zur brand. preuss. Verfassungs = und Verwaltungsgesch. — Brandis, Diarium, Hildesheimische Gesch. 1471-1528, p. Hänselmann. — Die Matrikel der Univ. Rostock, III, 1-2, 1552-1694, p. Hofmeister. — Friedjung, Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland 1859-1866, I (bon travail). — Delitzsch, Assyrisches Handwörterbuch, I-IV. — Holl, Die Sacra Parallela des Johannes Damascenus (travail qui est un modèle). — Lucrez, III, p. Heinze (méritoire). — Ciampoli, I codici francesi della R. bibliotheca nazionale di S. Marco in Venezia (très utile). — Flores Saga ok Blankiflur, p. Kölbing. — Zimmermann, Zachariae in Braunschweig. — Weichardt, Pompeji vor der Zerstörung. — G. Körting, Gesch. des griech. und römischen Theaters. — Classischer Sculpturenschatz, p. Reber u. Bayersdörfer, 1-7. — Le présent numéro est accompagné d'une liste complète des cours et conférences des universités et établissements d'instruction supérieure (été de 1897).

Museum, n° 2 : Van den Es, Grieksch Woordenbook, V (Houtsma). — Hooykaas, De Sophoclis Œdipode Coloneo (Berlage). — Nestle, Philologica sacra (Van den Sande Bakhuyzen). — Acta apostolorum, p. Blass (Van den Sande Bakhuyzen). — Sidonius, p. Mohr (Van der Vliet). — Windisch, Mara und Buddha (Kern). — Kluge, Deutsches Wörterbuch (Symons). — Hauksbok, 2, 3 (Boer). — Knoke, Das Varuslager (Gratama). — Rühl, Chronologie des M. A. und der Neuzeit (Fruin). — Klinkenborg, Geschichte der Ten Broks (Feith). — Canisii epist. et acta, p. Braunsberger (Brom).

ÉMILE THOMAS
Professeur à l'Université de Lille

ROME ET L'EMPIRE
AUX DEUX PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Un vol. in-16, broché.. 3 fr. 50

PAUL GUIRAUD
Maître de conférences à l'École normale supérieure
professeur adjoint à la Faculté des Lettres

FUSTEL DE COULANGES

Un volume in-16, broché.. 3 fr. 50

GUSTAVE LARROUMET
Membre de l'Institut

PETITS PORTRAITS
ET NOTES D'ART

Un volume in-16, broché.. 3 fr. 50

MARCEL DIEULAFOY
Membre de l'Institut

LE ROI DAVID

Un volume in-16, broché.. 3 fr. 50

C. JULLIAN
Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux
Membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique

EXTRAITS DES HISTORIENS FRANÇAIS
DU XIXe SIÈCLE

Publiés, annotés et précédés d'une introduction
sur l'Histoire de France

Un volume petit in-16, cartonné.. 3 fr. 50

R. THAMIN
Professeur de philosophie au Lycée Condorcet

EXTRAITS DES MORALISTES
XVIIe, XVIIIe XIXe SIÈCLES

Publiés avec un avertissement, des notices et des notes

Un volume petit in-16, cartonné.. 2 fr. 50

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 17 Trente-unième année 26 avril 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 34, 10 avril 1897 : Lettres inédites de Voltaire à M. et Mme Elie de Beaumont, 1764-1776. — Mémoires du sergent Bourgogne, 1812-1813, suite (Smorgoni, départ de l'empereur, Vilna). — Journal de Feydeau de Marville, 1744 (fin).

The Academy, n° 1301 : Beazley, The dawn of modern geography. — Prose works of Wordsworth, p. Knigth. — Sir Oxford Men, Essays in liberalism. — G. Smith, Guesses at the riddle of existence. — Heaton, Beauty and art. — Maitland, Domesday Book and beyond, three essays in the early history of England. — Stories of the nations : Bourinot, Canada; Frazer, British India. — Ch. Level. — Theology in fiction. — Ch. Darwin.

The Athenaeum, n° 3624 : Simpson, The Buddhist praying-wheel. — Robertson, Elements of general philosophy; Elements of psychology. — Ker, Epic and romance, essays in mediaeval literature. — G. Murray, A history of ancient Greek literature. — Gebhart, Moines et papes. — On obscure point in English history. — Tennyson bibliography, I. (Wise). — Two prothalamia (Flower, Hales, Ainger, Case). — Pompey's Pillar at Alexandria (Petrie).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 14 : A. Rzach, Die Sippe des codex Messanius der Hesiodischen Erga (important). — Tryphiodori et Colluthi carmina, rec. G. Weinberger (bon). — Schwartz, Fünf Vorträge über den griechischen Roman (agréable). — G. Horati Flacci carmina by J. Gow (bonne édition scolaire). — J. Dianu, Tite Live, étude et collation du ms. 5726 de la B. N. (utile). — Fr. Lauchert, Die Kanones der wichtigsten altchrislichen Concilien (bon). — L. G. Gyraldus, De poetis nostrorum temporum, herausg. von K. Wotke, — J. Lattmann, Geschichte der Methodik des lateinischen Elementarunterrichts seit der Reformation.

— N° 15 : J. J. Hartman, Epistola critica continens annotationes ad Odysseam (excessif). — E. Maass, De tribus Philetae carminibus. — N. Sabat, De synecdoche eiusque in Horatii carminibus usu. — K. Holl, Die sacra Parallela des J. Damascenus (1er article). — F. Knoke, Das Varuslager im Habichtswalde bei Stift Leeden. — Wratislaviae laudes composuit P. Scharnweber.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 15 : C. Ritter, Platos Gesetze (art. de 14 colonnes de Nitsche). — Cicero, In Verrem actio prima, comm. da V. Brugnola (bon). — N. Sabat, De imaginibus atque tropis in Horati carminibus (continuation du sujet traité dans la brochure mentionnée ci-dessus). — A. Arrò, Noterelle glottologiche (très discutable). — F. Grunsky, Griechisches Uebungsbuch für Klasse VI (Obertertia).

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

LITTÉRATURE & LINGUISTIQUE

ÉPIGRAPHIE

— L'Evangile et l'Apocalypse de Pierre publiés pour la première fois, d'après les photographies du manuscrit de Gizéh, avec un appendice sur les rectifications à apporter au texte grec du Livre d'Hénoch. In-18 .... 3 fr. 50

— Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt, ad fidem codicis in Aegypto nuper inventi, cum latina versione et dissertatione critica. In-8.......... 4 fr. »

MACHÉRAS. — Voy. à l'Histoire.

MASSEBIEAU. — Le classement des œuvres de Philon. In-8. 3 fr. 50

MÉLY (F. De) et Ch.-Em. Ruelle. — Les Lapidaires grecs. Texte et traduction. In-4. (*Sous presse*.).......... 30 fr. »

MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. — Recueil d'inscriptions grecques. In-8, en trois fascicules.......... 12 fr. »

MILLER (E.), de l'Institut. — Fragments inédits de littérature grecque. (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien.) In-8.......... 3 fr. »

NICOLAIDY (B.). — Grammaire française en grec moderne. Grand in-8.......... 10 fr. »

OMONT (Henri). — Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio, avec 100 planches..... 60 fr. »

— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule de la Bibliothèque nationale du IVe au XIIe siècle. In-folio, avec 50 planches.......... 32 fr. »

— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales, et publiée avec fac-simile. In-8.......... 2 fr. »

— Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8.......... 2 fr. 50

— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIIIe siècle, par J.-B. Germain. In-8.......... 1 fr. »

PSICHARI (J.). — Essais de Grammaire historique néo-grecque :
1re partie, in-8 ..... 7 fr. 50
2e partie, in-8 ..... 16 fr. »

— Quelques observations sur la phonétique des patois et leur influence sur les langues communes. In-8 ..... 2 fr. »

— Quelques observations sur la langue littéraire moderne, 1888. in-8 ..... 1 fr. 50

— ΤΟ ΤΑΞΙΔΙ ΜΟΥ. Voyage. 1888, in-18 ..... 2 fr. »

— La ballade de Lénore en Grèce. In-8 ..... 1 fr. 50

REINACH (Salomon), de l'Institut. — Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur les inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches ..... 20 fr. »

REINACH (Théodore). — Textes d'auteurs grec et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8 ..... 10 fr. »

— De Archia poeta. In-8 ..... 3 fr. »

— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8 ..... 2 fr. »

RISTELHUBER (P.). — Les Mimes de Hérodas, traduits en français, avec introduction et notes. In-12 ..... 2 fr. 50

RODET (Léon). — Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre. In-8, fig ..... 2 fr. 50

SABATIER. — L'Evangile de Pierre et les évangiles Canoniques. In-8 ..... 1 fr. »

SCHEIL (Le P.). — Deux traités de Philon, publiés d'après un papyrus du VIe siècle, trouvé à Louxor. In-4, 4 planches .... 16 fr. »

STAVRIDES (J.) — Quelques remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8 ..... 2 fr. »

TZETZAE Allegoriæ Iliadis, accedunt Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonade. In-8 ..... 5 fr. »

VALAORITIS (Ar.). — Poèmes patriotiques, traduits du grec par A. Blancard et Queux de Saint-Hilaire. In-18 ..... 5 fr. »

— Athanase Diakos. — Dame Phrosyne, poèmes traduits par A. Blancard et Queux de Saint-Hilaire. In-18 ..... 5 fr. »

WADDINGTON (de l'Institut). — Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, rédigé par J.-B. Chabot. In-4 ..... 4 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 18 Trente-unième année 3 mai 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de la Société des études historiques, n° 1 : Wiesener, Comment l'abbé Dubois devint archevêque de Cambrai. — *Lectures et mélanges :* Vavasseur, La bourgeoisie dans le passé; Fabre de Navacelle, Mém. du cardinal de Richelieu. — *Notes et documents :* Frantz Funck-Brentano, Les curies de l'Afrique romaine et les confréries du moyen âge; Les documents historiques dans Alexandre Dumas; Moireau, Les chiffres de l'élection présidentielle des Etats-Unis; Bellanger, A propos d'un passage de la guerre des Gaules. — *Comptes rendus :* Pascal, Hist. de la maison royale de Lusignan; Mém. et corr. du chevalier et du général de La Farelle; Rodocanachi, L'assimilation française en Tunisie.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, XL, 2e livr. : Cumont, L'inscr. d'Abercius et son dernier exégète. — Huyghens, Tanchelm. — *Comptes rendus :* Wissowa, Pauly's Realencyclop. der Altertumsw.; Callinicus, De vita S. Hypatii liber ; Gossart, Charles Quint et Philippe II; Lonchay, Rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas, 1635-1700; Peyronel, Uso del congiuntivo in Lucano; Classen, Thucydides, I; Stein, Herodotos, II; Flammermont, Album paléographique du Nord de la France; Timmermans, Etymol. comparées de mots français et d'argot parisien; Herte, Préceptes de la composition littéraire; Bourseaud, Hist. et descrip. des mss. et des éditions originales de Bossuet; Staderini, Nel ginnasio inferiore, ancora contro il formalismo; Soubies, Hist. de la musique allemande.

The Academy, n° 1302 : The poetical works of James Thomson, p. Tovey. — Don. Smith, Through unknown African countries. — Sir Charles Gough, The Sikhs and the Sikhs wars. — Cecil, Pseudophilosophy at the end of the XIX century, I an irrationalist trio, Kidd, Drummond, Balfour. — Bright, Maria Theresa ; Joseph II. — Lindsay, Recent advances in theistic philosophy of religion. — Adams, The growth of the French nation. — Hutton, The church of the VI century; Rea, Châlukyan architecture; Nevius, Demon possession and allied themes; Keasbey, The Nicaragua Canal and the Monroe doctrine; Salmon, Some thoughts on the textual criticism of the New Testament. — Tennyson. — A London lane, its literary traditions.

The Athenaeum, n° 3625 : Mahan, The life of Nelson. — Reports of State Trials, VII, 1848-1850, p. Wallis. — Gurteen, The epic of the fall of man, a comparative study of Caedmon, Dante and Milton. — Gregorovius, The history of the city of Rome in the middle ages, transl. by Annie Hamilton, III. — Michael, Engl. Gesch. im XVIII Jahrh. I. — Studia biblica et eccles. VI ; Menzies, Ante-Nicene library. — Catalogues of manuscripts. — Translations from the Greek poets. — Ubaldino and the Armada. — Chaucer and King René of Anjou (Jusserand). — Two prothalamia (Hales). — Cave, The ruined cities of Ceylon. — Housman, Arthur Boyd Houghton; Boutmy, Le Parthénon et le génie grec. — Sir E. Burne Jones at the New Gallery. — Vitruviana (Aitchison). — Pompey's pillar at Alexandria (Mahaffy.)

Literarisches Centralblatt, n° 15 : Nestle, Philologica sacra. — Zöckler, Askese und Mönchthum, 2e éd., I. — Wilmann, Gesch. des Idealismus II,

Kirchenväter und Realismus der Scholastiker. — VIERKANDT, Naturvölker und Culturvölker. — RIEMANN, Gesch. des Jeverlandes, I. — SCHIEMANN, Treitschke's Lehr = und Wanderjahre. — NAUDÉ, Beitr. zur Entstehungsgesch. des siebenjährrigen Krieges, I, II. — BÜCHER, Arbeit und Rhythmus (original). — LAEHR, Die Wirkung der Tragödie nach Aristoteles (instructif sans être convaincant). — HARTMANN, Notae criticae ad Platonis de Republica libros, I. — SYLWAN, Svenska pressens historia till statshvälfningen, 1712. — Volkslieder von der Mosel und Saar, p. J. MEIER, I. — H. ZIMMERN, Beitr. zur Kenntniss der babylon. Religion, I, die Beschwörungstafeln Surpu. — Leges Graecorum sacrae e titulis collectae, p. PROTT, I. — STUHLFAUTH, Die altchristl. Elfenbeintechnik. — TORR, On the interpret. of Greek musik. — WASIELEWSKI, Aus siebzig Jahren. — PAULSEN, Gesch. des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen u. Universitäten vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart, 2e éd. I, II.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 16 : Lucretius, III, erkl. von, R. HEINZE (ne paraît pas correspondre à ce que l'on attend d'un interprète de Lucrèce). — Kleine Aeneis, in Hexametern verfasst von A. TEUBER. — M. KRIEG, Die Ueberarbeitung der Platonischen Gesetze durch Philipp von Opus (soigné). — M. BANNER, Pädagogische Aphorismen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : H. PETERSEN, Platons ausgewählte Dialoge, I. — K. HOLL, Die Sacra Parallela des Johannes Damascenus (2e art.). — A. SCHNEIDER, Das alte Rom (manque de maturité). — Fr DELITZSCH, Assyriches Handwörterbuch (voir *Revue*, 1896, nos 37-38).

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23.

N° 19 Trente-unième année 10 mai 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 17 : FURTWÄNGLER, Intermezzi (voir *Revue*, n° 3). — Platons Protagoras, erkl. von J. DEUSCHLE, S. A. von E. BOCHMANN (n'est pas au courant). — Dionis Prusaensis quae extant ed. J. de ARNIM (durable). — M. DELOCHE, Le port des anneaux (clair, mais pas assez développé). — E. THOMAS, Rome et l'Empire (voir *Revue*, n° 5).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 17 : A. LUDWICH, Die homerische Batrachomachia des Karers Pigres (l'attribution à Pigrès est fausse). — A. E. BURN, The Athanasian Creed (matériaux utiles).— J. P. MAHAFFY, The Empire of the Ptolemies. — D. BASSI, Saggio di bibliografia mitologica, I, Apollo (précieux). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1895.

The Academy, n° 1303 : STRACHEY, From Grave to Gay. — SAINTSBURY, The flourishing of romance and the rise of allegory. — Memories of Hawthorne. — HARPER, Pioneer work in the Alps of New Zealand. — BADEN-POWELL, The Indian village community. — Emma PHIPSON, Choir stalls and their carvings, examples of misericords from English cathedrals and churches. — BENSON, Cyprian. his life, his time, his work. — MACLEOD, The Sepoy revolt ; HAMERTON, The mount, narrative of a visit to the site of a Gaulish city on Mont Beuvray, with a description of the neighbouring city of Autun ; HARTWRIGHT, The story of the house of Lancaster ; The mss of J. Eliot Hodgkin. — Longfellow.

The Athenaeum, n° 3626 : BENSON, Cyprian, his life, his time, his work. SELBY-BIGGE, British moralists. — MASPERO, Hist. anc. des peuples de l'Orient classique, les premières mêlées des peuples. — Welsh literature. — An Anglo-Saxon enigma (Skeat). — Tennyson bibliography. — Two prothalamia (Rowley). — PINNINGTON, George Paul Chalmers and the art of his time. — PENFIELD, Posters in miniature. — Fresh Mycenaean datings (Petrie). Pompey's pillar at Alexandria (Petrie).

ARCHÉOLOGIE — NUMISMATIQUE

ALBUM ARCHÉOLOGIQUE DES MUSÉES DE PROVINCE, publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, et sous la direction de M. Robert de Lasteyrie, membre de l'Institut. Livraisons I, II, III, avec planches en héliogravure. Chaque......... 12 fr. »

BABELON (Ernest), conservateur du Département des médailles et antiquités à la Bibliothèque nationale, et J.-A. BLANCHET, sous-bibliothécaire. — Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale, publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Piot). Un beau volume grand in-8 de 800 pages, illustré de 1100 dessins.................... 40 fr. »

BABELON (Ernest). — Catalogue des Camées de la Bibliothèque nationale. Un beau volume grand in-8 et un album de 76 planches.. 40 fr. »

BARGÈS (l'abbé). — Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie. In-8, 8 planches.. 7 fr. 50

Histoire de la fondation des villes de la côte française de la Méditerranée : Narbonne, la Crau, l'Argentière, Monaco, Marseille. Établissement des Phéniciens à Marseille avant l'arrivée des Phocéens. Monuments phéniciens trouvés sur le littoral.

BLANCHET (Adrien). — Les monnaies grecques. In-18, illustré de 12 planches.. 3 fr. 50

CHIPIEZ (Charles). — Le système modulaire et les proportions dans l'architecture grecque. In-8, 9 planches................ 5 fr. »

— Les édifices d'Épidaure. Remarques et observations critiques. In-8.. 2 fr. »

— Réponse à M. Lechat [édifices d'Épidaure]. In-8...... 1 fr. »

COURAJOD (L.), conservateur au Musée du Louvre. — L'imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques aux XVe et XVIe siècles. In-18, illustré.. 3 fr. 50

DUMON (K.). — Le théâtre de Polyclète, reconstruction d'après un module. In-4, planches, et 2 planches dans un carton... 20 fr. »

— Études d'art grec. Symétrie et harmonie. Le Logeion. In-4, figures et planches.. 5 fr. »

FOUCART (George), docteur ès lettres. — Histoire de l'ordre lotiforme. Étude d'archéologie égyptienne. Gr. in-8, 76 fig. et planches.. 16 fr. »

HAMDY BEY, directeur du Musée Impérial à Constantinople, et THÉODORE REINACH. — Une Nécropole royale à Sidon. Fouilles de Hamdy-Bey. In-folio, avec planches en héliogravure et héliochromie. Publié en quatre livraisons.................. 200 fr. »

KONDAKOFF (Le professeur), TOLSTOI (le comte J.) et REINACH (Salomon). — Antiquités de la Russie méridionale. Traduit du russe. Un volume in-4, publié en 3 fascicules, avec nombreuses illustrations dans le texte.. 25 fr »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 20 Trente-unième année 17 mai 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 40, 25 avril 1897 : M. DUMOULIN, Le mouvement historique et archéologique en Roannais (fin). — H. MARTIN, La marquise d'Argenson. — URSEAU, Note sur le mode et le prix des transports des prisonniers au XVIIIe siècle. — CHAVANON, Une curieuse relation sur Madagascar (suite). — *Questions :* Le baron d'Heiss ; Le cloître des Ermites de Saint-Augustin à Anvers ; armoiries à déterminer.

The Academy, n° 1304 : The Stapletons of Yorkshire. — Mrs ADY, Millet, his life and letters. — SETH. Man's place in nature and other essays. — FREEMAN, Sketches of travel in Normandy and Maine. — COOL, With the Dutch in the East, an outline of the military operations in Lombock, 1896. — LUCAS, A historical geography of the British colonies, IV, South and East Africa. — M. George Moore on Stevenson. — « Henry V » at Stratford-on-Avon. — Andrew Marvell.

The Athenaeum n° 3627 : CLOWES, The royal navy, a history from the earliest times to the present. — THATCHER, Europe in the middle age. — SAINTSBURY, The flourishing of romance and rise of allegory. — Sir Herbert MAXVELL, Heroes of the nations : Robert the Bruce and the struggle for Scottish independence. — Two prothalamia (Flower). — Vitruviana (B. Brown.)

Museum, n° 3 : SCHWAB, Hist. Syntax der griech. Comparation, II, III (Woltjer.) — BLAYDES, Adversaria in com. graec. fragm. II (Vollgraff). — DIETERICH, Die Grabschrift des Aberkios (Boisssvain). — Valeri Flacci Argonautica, p. LANGEN (Karsten). — DALHMANN, Nirvana (Warren). — GREIN-WÜLKER, Bibliothek der angels. Poesie, III, 1 Cosijin). — WILLEMS, Etude sur l'Ysengrinus (S. W. Muller). — BARAUDON, La maison de Savoie et la triple alliance (Bussemaker). — SYVETON, Ripperda (Bussemaker). — SELLO, Des David Fabricius Karte von Ostfriesland (Feith). -W. von Humboldt, Sechs ungedruckte Aufsätze, p. LEITZMANN (Polak). — HUMBERT, REVILLIOD et TILANUS, La vie et les œuvres de J. E. Liotard (Moes).

Literarisches Centralblatt, n° 17 : HOFFMANN, Die Abendmahlsgedanken Jesu Christi. — H. MAIER, Die Syllogistik des Aristoteles. — KIESEWETTER, Der Occultismus des Alterthums, Der Occultismus der nordamerikanischen Indianer. — DÜRR, KLETT u. TREUBER, Lehrbuch der Weltgeschichte. — CLEMEN, Johann Pupper von Goch (excellent). — BLOK, Geschiedenis van het Nederlandsche Volk, III (très bon). — BRANDT, Beitr. zur Gesch. der franz. Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart (commode). — HIRSCH, Der Winterfeldzug in Preussen 1678-1679. — KLINGHARDT, Artikulations = und Hörübungen, prakt. Hilfsbuch der Phonetik für Studierende u. Lehrer. — LUTOWSLAWSKI, Sur une nouv. méthode pour déterminer la chronologie des dialogues de Platon. — BASSERMANN, Dante's Spuren in Italien, Wanderungen u. Untersuchungen (instructif). — SCHWAB, Das Schauspiel im Schauspiel zur Zeit Shakesperes. — KRÜGER, Schwierigkeiten des Englischen, I, Synonymik und Wortgebrauch. — Jacob Frey's Gartengesellschaft, p. BOLTE. — Gœthes Gespräche, p. BIEDERMANN, X, Nachträge, 1775-1832. — Dicionario anonymo da lingua geral do Brasil, p. PLATZMANN.

— Plaut, Deutsches Land u. Volk im Volksmund. — Caland, Die altindischen Todten = und Bestattungsgebräuche (matériaux recueillis avec un soin extraordinaire). — Conrad Fiedler's Schriften über Kunst, p. Marbach. — Beltrami, Storia documentata della Certosa di Pavia. — Ohlert, Die deutsche höhere Schule.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Revesse, Die Lehre der zwölf Apostel. — Réville, Les origines de l'épiscopat (instructif et suggestif, sinon convaincant). — J. Duboc, Anti-Nietzsche. — Fick, Die soziale Gliederung im nordöstl. Indien zu Buddhas Zeit (soigné). — Helbig, Sur la question mycénienne. — Zielinski, Cicero im Wandel der Jahrhunderte, ein Vortrag. — A. von Berger, Studien u. Kritiken. — Murko, Die ersten Schrittte des russischen Romanes.— Annales Gandenses, p. Fr. Funck-Brentano (bonne édition faite avec soin). — Battles of the nineteenth century, p. A. Forbes, Henty, Griffiths — Em. Friedberg, Die Canones-Sammlungen zwischen Gratian u. Bernard von Pavia (très long art. de Seckel sur cette publication fort méritoire).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 21 Trente-unième année 24 mai 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : JUSSERAND, Jacques Ier d'Écosse fut-il roi ou poète ? — PIRENNE, Une polémique historique en Allemagne. — SYVETON, Une hypothèse sur Charles XII. — A. LICHTENBERGER, Un socialiste inattendu, le général Caffarelli du Falga. — WERTHEIMER, Docum. inédits sur la maladie et la mort du duc de Reichstadt. — *Bulletin* : France, moyen âge (Molinier) ; époque moderne (Bémont) ; Angleterre, moyen âge (Bémont). — *Comptes rendus* : SOLTAU, Die Quellen des Livius ; DIEHL, L'Afrique byzantine ; LAMPRECHT, Deutsche Gesch. ; CHARLÉTY, De B. Villario ; SCHLITTER, Briefe der Erzherzogin Marie-Christine. Aus den Briefen des Grafen Prokesch von Osten ; Sir Ch. LAWSON, Warren Hastings ; LAUGHTON, Nelson.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2 : RIGAL, Les personnages conventionnels de la comédie au XVIe siècle. — LANSON, Rapports de la litt. française et de la littérature espagnole au XVIIe siècle, Voiture. — D'ESTRÉE, Un journaliste policier, le chevalier de Mouhy. — *Mélanges* : Une page obscure de la Deffence (Chamard) ; Bernardin de Saint-Pierre, intendant du Jardin des Plantes (Largemain) ; Historique de trois mots, pindariser, philologie et sycophante (Delboulle) ; L'autobiographie de Brantôme (P.-B.). — *Comptes rendus* : ROSSEL, Hist. des relations littéraires entre la France et l'Allemagne ; BETZ, Bayle u. die Nouvelles de la République des lettres ; HARASZTI GYULA, Molière elete ès muveï ; Jules HARASZTI, Vie et œuvres de Molière ; ROBERTSON, A century of French verse, brief biographical and critical notices of thirty three Frenck poets of the XIX century with experimental translations from their poems ; GOURDON, Guillaume d'Orange.

Annales du Midi, n° 34 : TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellievre. — Edmond MICHEL, Jean Nicot et sa famille. — DOUBLET, Caulet, évêque de Pamiers, et les Jésuites. — *Mélanges et documents :* DOUAIS, Charte de fraternité de l'abbaye de Quarante et du prieuré de Cassan, 2 février 1282 ; AUTORDE, de A. THOMAS, L'eslaus d'un étang. — *Comptes rendus* : DOGNON, Quomodo tres status linguae occitanae inter se convenire assueverint ; FALGAIROLLE, Jean Nicot, ambassadeur de France.

Annales de l'Est, n° 2 : VACANT, La bibliothèque du Grand Séminaire de Nancy. — DENIS, Le conventionnel Jagot. — *Diplome d'études supérieures d'histoire et de géographie :* PORT, L'armée byzantine au VIe siècle ; PERRON, Le patriarcat de Constantinople au VIe siècle. — Ch. Mehl (Grucker). — *Comptes rendus :* P. MARICHAL, Catalogue des mss. de la collection lorraine. — BLEICHER et BEAUPRÉ, Guide pour les recheches archéologiques dans l'est de la France ; BOYÉ, Le budget de la province de Lorraine et Barrois sous le règne nominal de Stanislas ; GEFFROY, L'Islande avant le christianisme.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 35 : Un disciple de Lamennais, lettres de Jean Dessolliaire (montrent jusqu'où peut aller l'influence de certains livres et donnent une idée de la part qui revient à Lamennais dans la préparation de la révolution de 1848). — Journal d'un marin, Oneille, Naples, Cagliari, 1792-1793. — Un modèle de Bouchardon, Lucie Lefèvre. — Mém. du sergent Bourgogne, 1812-1813 (départ de Vilna, la montagne de Ponari, abandon du trésor).

Le Musée belge, première année, n° 1, 15 janvier : DE GROUTARS, Les Italo-grecs, leur langue et leur origine. — L. HALKIN, Restitution d'une inscription votive de Flémalle. — J. PIRSON, Le Thesaurus linguae latinae et l'Archiv für lat. Lexikographie. — A. ROERSCH, Étude sur Philochore.

— N° 2, 15 avril : V. GÉRARD, La langue vulgaire et le langage familier dans les satires de Perse. — A. ROEGIERS, La famille de Socrate et sa prétendue bigamie. — H. DAVOULIN, Les collegia iuuenum dans l'Empire romain. — A. ROERSCH, Étude sur Philochore. — J. P. WALTZING, Notes sur l'Octavius de Minucius Felix.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, n° 1 : *Partie bibliographique. — Partie pédagogique :* F. COLLARD, Les auteurs grecs au collège (suite aux n°s 2 et 3). — n° 3 : G. DOBBELSTEIN, La question des humanités (suite au n° 4). — n° 4 : F. COLLARD, Faut-il lire dans nos collèges la Cyropédie et les Helléniques ?

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 7 : E. DESTRÉE, La peste. — G. DWELSHAUVERS, Notre bilan philosophique. — L. LECLÈRE, La question arménienne (suite). — J. DALLEMAGNE, Biologie et sociologie (suite). — *Variétés :* E. BOISACQ, Conjecture sur un passage de Pline l'Ancien. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

The Academy, n° 1305 : BADEN-POWELL, The Matabele campaign. 1896. — Some anthologies. — Mem. of baron Lejeune. — Horace transl. BRYCE — FEA, The flight of the king, being a full, true and particular account of the miraculous escape of His Most Sacred Majesty King Charles II after the battle of Worcester. — OMOND, Fletcher of Saltoun. — Robert Browning.

The Athenaeum, n° 3628 : Dictionary of national Biography, XLVIII, L. Reilly-Scobell. — HOGARTH, Philipp and Alexander of Macedon. — SWEET, The Student's Dictionary of Anglo-Saxon. — The hystory of Canada. — Prof. Land. — The Chaurapanchasika (Cecil Bendall). — Excavations at El Kab (Somers Clarke).

Literarisches Centralblatt, n° 18 : HIENRICI, Der erste Brief an die Korinthier bearb. — Ed. von HARTMANN, Kategorienlehre — NEUMARK, Die Freiheitslehre bei Kant u. Schopenhauer. — STEIN, Die Völkerstämme der Germanen nach röm. Darst. Ein Commentar zu Plinius Natur. (parfois contestable). — GOETZ, Gesch. der Slavenapostel Kyrillus u. Methodius. — Bullarium Trajectense, p. GROM, II, 1-4. — OVERVOORDE et JOOSTING, De Gilden van Utrecht tot 1528. — MERTENS, Hilfsbuch für den Unterricht in der deutschen Gesch. — G. DESCHAMPS, Das heutige Griechenland, übers. MARKUS. — G. SCHLEGEL, La loi du parallélisme en style chinois. — Galeni institutio logica, p. KALBFLEISCH. — Tuscul. p. GSCHWIND, I-II. — Divina Commedia p. RICCI. — ENGEL, Gesch. der franz. Literatur (beaucoup de défauts). — RUSHTON, Shakspere an archer. — MURKO, Deutsche Einflüsse auf die Anfänge der böhmischen Romantik (neuf). — EBE, Deutsche Art in der bildenden Kunst. — HENNIG, Die Aesthetik der Tonkunst. — DÖRPFELD, Ges. Schriften.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : WADSTEIN, Die eschatologische Ideengruppe. — FRÄNKEL, Kurzes Repetitorium der Gesch. der Philosophie. — EISLER, Gesch. der Philosophie im Grundriss. — STUMME, Gramm. des Tunisischen ; Neue Tunis. Sammlungen. — Thukydides, p. Classen, 4e ed. STEUP. — MAY, Cäsar als Beurteiler seines Heeres (très exact). — Foltz, Von allen Paden die von Natur heiss sind. — WALCKER, Gesch. der englischen Literatur (excellent livre). — BELOCH, Griech.

Gesch. II, bis auf Aristoteles u. die Eroberung Asiens (souvent dur et injuste, mais clair, et réussit à faire un ensemble). — Treitschke, Hist. u. polit. Aufsätze, IV. — Pobedonoszew, Streitfragen der Gegenwart, trad. — Lohmann, Vauban (bon).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, janvier-mars 1897 : Brandenburg, Luther, Kursachsen u. Magdeburg 1541-1542. — Witkowski, Der historische Faust. — *Kleine Mitteilungen* : Fœster, Die angebl. Stammmutter aller regierenden europ. Fürstenhäuser, eine genealogische Anfrage; Köhne, Die Weissagung auf das Jahr 1401. — Masslow, Bibliographie zur deutschen Geschichte.

Monatsblætter (supplément au recueil précédent), février-mars : Geffken, Der germanische Ehrbegriff. — *Kritiken* : Schulten, Die röm. Grundherrschaften ; Arnold, The preaching of Islam ; Reg. diplom. necnon epist. hist. Thuringiae I, p. Dobenecker ; A. K. Fischer, Die Hunnen im Schweiz. Eifischthale u. ihre Nachkommen bis auf die heutige Zeit ; Buschbeil, Die Professiones fidei der Päpste ; Mittag, Die Arbeitsweise Ruotgers in der Vita Brunonis; Lucas, Gesch. der Stadt Tyrus zur Zeit der Kreuzzüge ; Sello, Des David Fabricius Karte von Ostfriesland u. andere Fabriciana des Oldenburger Archivs ; Haake, Brandenburg. Politik u. Kriegführung 1681-1679 ; Kaufmann, Israel Conegliano u. seine Verdienste um die Republik Venedig ; Naudé, Beitr. zur Entstehungsgesch. des siebenjährigen Krieges, II ; Briefwechsel des Theodor von Schön mit Pertz u. Droysen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : H. Ouvré, Quae fuerint dicendi genus ratioque metrica apud Asclepiaden, Posidippum, Hedylum (très intéressant). — G. Osberger, Studien zum 1. Buch von Xenophons Anabasis. — G. Grasso, Il « Pauper aquae Daunus » Oraziano. — G. Curtius u. J. A. Kaupert, Karten von Attika. — P. Gardner, Sculptured tombs of Hellas (utile). — A. Holder, Alt-celtischer Sprachschatz, I (secours de premier ordre).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : M. Schneidewin, Die antike Humanität. — J. Beloch, Griechische Geschichte, II (méritoire). — V. Nussbaum, De morum descriptione Plautina (insuffisant). — H. Willenbücher, Tiberius u. die Veschwörung des Sejan (à recommander).

— N° 19 : A. Pawlowsky, Die Skulpturen in Attika vor den Perserkriegen (longue analyse). — V. Ussani, *Una* restituzione a Plauto e una emendazione a Cicero; In Peruigilium Veneris conjecturae; In difesa di Enea. — Petri de Dacia, Vita Christinae Stumbelensis éd. J. Paulson (soigné).

— N° 20 : J. Vahlen, De Catulli carminibus (précieux). — Th. Zielinski, Cicero im Wandel der Jahrhunderte (agréable). — E. Le Blant, 750 inscriptions de pierres gravées. — L. Flori epitomae libri II et P. Flori fragmentum éd. O. Rossbach (1er article). — E. Sewera, Zu den Verbalformen der griechischen Schulgrammatik (utile, malgré des erreurs).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 22 Trente-unième année 31 mai 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3 : R. G. Lévy. Les finances espagnoles. — Grenard, Chine, Angleterre, Russie en Asie centrale. — Levasseur, De l'état présent et prochain de l'ouvrier américain (suite). — G. Cahen, L. Blanc et la commission du Luxembourg (suite). — *Analyses et comptes rendus :* Lawrence-Lowell, Governments and parties in continental Europe; Poiré, L'émigr. française aux colonies ; Malosse, Impressions d'Egypte ; Hamm, Le socialisme et le congrès de Londres ; Flammermont, Les corresp. des agents diplom. étrangers en France avant la Révolution ; Rey et Féron, Hist. des gardiens de la paix ; Castelein, Socialisme et droit de propriété ; Seeley, Formation de la politique britannique ; Rouard de Cœrd, Les traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895 ; Heliwa, Russie et Pologne.

Le Bibliographe moderne, n° 1 : Stein, Fragments d'une théorie générale de la bibliographie : Kruse, Bibliographie des musées d'art de Suède. — La nouvelle organisation des archives nationales à Paris. — Stein, Note inédite sur Guillaume Fichet. — De Curzon, Le centenaire de Schubert, bibliographie des ouvrages relatifs à cet artiste. — Chronique des archives ; des bibliothèques ; chronique bibliographique (France et étranger). — Nécrologie (Du Rieu). — *Comptes rendus :* Scargill-Bird, A guide to the principal classe of documents preserved to the Public Record Office; Omont, Catal. des mss français de la Bibliothèque nationale; Baudrier, Bibliographie lyonnaise; Madan, The early Oxford Press ; Ducourtieux, Les Barbou imprimeurs ; Moes, De Amsterdamsche bookdruppers ; Schwab, Bibliographie d'Aristote ; Lumbroso, Bibliografia dell' epoca napoleonica, V ; Annuaire des Musées scientifiques et archéologiques des départements, I.

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 8 : P. Heger, Emil du Bois Reymond. — J. Crocq, Considérations sur la chaleur animale et la fièvre. — J. Capart, Le Double, d'après Maspero. — *Variétés :* Le Dantec, La détermination biologique et la personnalité consciente. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

The Academy, n° 1306 : Lyne, Life of sir Henry Parkes, Australian statesman. — Sir Archibald Geikie, The ancient volcanoes of Great Britain. — Vernon Lee, Limbo and other essays. — G. Boissier, Cicero and his friends, trad. Jones. — Godkin, Problems of modern democracy ; Russell, The edge of the Orient ; etc. — Carlyle. — Shakspeares natural history. — Fiona Macleod. — The Flight of the King (Fea ef Penruddocke).

The Athenaeum, n° 3629 : Palgrave, Landscape in poetry. — Eastlake, Heroic Japan, a history of the war between China and Japan. — Feret, La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, moyen âge. — Sophocles, Aiax, p. Jebb. — S. A. R. The Duc d'Aumale (Emilia F. S. Dilke). — Pierre d'Urte (Rhys).

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Theolog. Jahresbericht. — Huth, Gesch. des Buddhismus in der Mongolei. — Naudé, Die Getreide-handelspoli-

tik der europ. Staaten vom XIII bis zum XVIII Jahrh. (très soigné). — HEYD, Bibliogr. der Württemb. Gesch. — JUNG, Das histor. Archiv der Stadt Frankfurt am Main. — E. W. LANE, Cairo fifty years ago. — SARRE, Reise in Kleinasien. — Der Oderstrom, hrsg. vom Bureau des Hochwasser-Ausschusses, III. — GRIMME, Grundzüge der hebr. Akzent = und Vokallehre (cf. *Revue*, n° 18) — Hymnus an Apollo, trad. THIERFELDER. — Apulei Metam. p. VAN DER VLIET (trop de corrections). — Giornale Dantesco, dir. PASSERINI, III. — SONNENBURG, Herzog Anton Ulric von Braunschweig als Dichter. — AMELUNG, Führer durch die Antiken von Florenz. — NEUWIRTH, Burg Karlstein. — VOLKELT, Aesthetik des Tragischen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : VOLZ, Die vorexilische Jahweprophetie u. der Messias. — NAGEL, Zwinglis Stellung zur Schrift ; FINSLER, Zwingli-Bibliographie. — SCHULTZE, Volkshochschulen u. Universitätsausdehnungsbewegung ; BERGEMANN, Ueber Volkshochschulen. — OERTEL, Contributions from the Jaiminiya Brahmana to the history of the Brahmana literature (cf. *Revue*, n° 16, p. 315). — W. von Humboldt, sechs ungedruckte Aufsätze über das klassische Altertum, p. LEITZMANN. — KEESE, Quomodo Serenus Sammonicus a medicina Pliniana ipsoque Plinio pendeat (soigné). — KLOTZ, Curae Statianae (heureux essai). — ZIMMERMANN, Zachariae in Braunschweig (utile). — La canzone d'Orlando, trad. MOSCHETTI. — MELTZER, Gesch. der Karthager, II (peu clair, diffus, trop détaillé, mais beaucoup de soin et de lecture, très instructif, ne se goûte pas sans peine). — H. von POSCHINGER, Fürst Bismarck und der Bundesrat, I u. II (« d'un mortel ennui » et « des erreurs »). — Blanche von KÜBECK, Handbuch der engl. Gesch. (manqué). — MERCER, Researches upon the antiquity of man in the Delaware valley and the Eastern United States. — MAGNUS, Die antiken Büsten des Homer, eine augenärztliche ästhetische Studie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : The Iliad of Homer ed. by W. LEAF and M. A. BAYFIELD (soigné et élémentaire). — G. GLOGAU, Das Vorstadium und die Anfänge der Philosophie (bon). — Philonis Alexandrini opera ed. L. COHN et P. WENDLAND, I (durable). — P. THOMAS, Catalogue des manuscrits de classiques latins de la bibliothèque royale de Bruxelles (voir *Revue*, 1896, n° 51). — Coptical apocryphal gospels transl. et ed. F. ROBINSON (voir *Revue*, n° 5). — V. GARDTHAUSEN, Augustus u. seine Zeit (voir *Revue*, 1896, n° 44). — B. MAZZEGGER, Die Römerfunde u. die römische Station in Mais (bon). — P. REGNAUD, Eléments de grammaire comparée du grec et du latin, II.

— N° 20 : Dionis historiarum Romanarum quae supersunt, ed. U. Ph. BOISSEVAIN, I (très honorable contribution à l'édition idéale). — Plini Naturalis Historiae libri XXXVII ed. C. MAYHOFF, IV (il reste encore beaucoup à faire). — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques (mérite les plus grands éloges). — E. WILISCH, Geschichte Korinths von den Perserkriegen bis zum dreissigjährigen Frieden (soigné). — C. PASCAL, Studi romani, III-IV. — A. S. MURRAY and A. S. SMITH, White Athenian Vases in the British Museum (la plus belle et la plus exacte publication de vases grecs que l'on ait faite jusqu'à présent). — A. MAU, Führer durch Pompei, 2. Aufl — C. PASCAL, Saggi Italici (manqué).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 21 : Pindari carmina ed. W. CHRIST (bon instrument de travail). — H. MAIER, Die Syllogistik des Aristoteles (excellent). — U. PEDROLI, Il regno di Pergamo (sans utilité). — Florus, ed. O. ROSSBACH (deuxième article). — L. OBERZINER, Le guerre germaniche di Flavio Claudio Giuliano (soigné et solide).

La Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 23 Trente-unième année 7 juin 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'Agenais, 1897, n° 2 : L'abbé Durengues, Vie de M. Hébert, évêque, comte d'Agen. — Baronne de GERVAIN, Un ministre de la marine et son ministère sous la Restauration, le baron Portal (suite). — MOMMÉJA, Etapes archéologiques en Italie (suite). — BRUGUIÈRE, L'agriculture du S. O. et le concours régional d'Agen (fin). — THOLIN, Notes sur la féodalité en Agenais au milieu du XIIIe s. (suite). — C. JULLIAN, A propos de l'embouchure de l'Avance. — DE BOSREDON, Croquis algériens. — Bibliographie régionale : Une nouvelle biogr. d'Anne de Caumont; DOGNON, Les instit. polit. et admin. du pays de Languedoc; Inventaire somm. des registres de la jurade de Bordeaux, p. DAST LE VACHER DE BOISVILLE; GRELLET-DUZEAU, La société bordelaise sous Louis XV et le salon de Mme Duplessy; L. GREIL, Le livre de main des du Pouget; MELLER, Les anciennes familles dans la Gironde; Archives historiques de la Gironde; LA GUÉRARD, Docum. pontificaux de la Gascogne d'après les archives du Vatican.

Revue des universités du Midi, n° 2 : P. PERDRIZET, Delphes et Marseille, à propos d'une inscription archaïque. — A. BOUCHÉ-LECLERCQ, Le règne de Séleucus II Callinicus et la critique historique. — E. BOUVY, Origines italiennes de la Henriade. — H. VILLENEUVE, Les écoles françaises et étrangères en Syrie. — *Bulletin historique régional* : C. JULLIAN, Bordelais et Bazadais. — *Bibliographie* : G. MASPERO, Histoire des peuples de l'Orient, II (G. Radet). — Ch. MICHEL, Recueil d'inscriptions grecques, I (G. Radet). — P. DOGNON, Les institutions du Languedoc du XIIIe siècle aux guerres de religion (Ch. Molinier). — E. DUPUY, L'Ecole normale de l'an III (E. Martin). — Ch V. LANGLOIS, Manuel de bibliographie historique, I (G. Radet).

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 3, mai-juin : L. DUCHESNE, Les premiers temps de l'Etat pontifical, VI, Les papes d'Empire. — H. MARGIVAL, R. Simon et la critique biblique au XVIIe s., IV, La publication de l'Histoire critique du Vieux Testament. — A. LOISY, Le prologue du quatrième évangile, III. — J. LATAIX, Le commentaire de saint Jérôme sur Daniel, II, Opinions d'Origène; III, Traditions juives. — P. LEJAY, Chronique de littérature chrétienne, La messe latine : Le sacramentaire du VIIe s.; le sacramentaire du VIIIe s., les livres grégoriens; observations diverses.

The Academy, n° 1307 : FARRAR, The Bible, its meaning, and supremacy. — SINGER et BERENS, Some unrecognised laws of nature. — CLIFFORD, In Court and Kampong, being tales and sketches of native life in the Malay Peninsula. — SAYLE, In praise of music, an anthology. — Mrs HAMMOND, A woman's part in a revolution. — Shelley. — Ouida, an estimate.

The Athenaeum, n° 3630 : RAMSAY, West and Westcentral Phrygia. — Mrs HART, Picturesque Burma, past and present. — FENWICK, A history of the ancient city of Chester. — American history : H. RAVENEL, Eliza Pinckney; Alice BROWN, Mercy Warren; E. CHANNING, The United States of America, 1765-1865; HARDING, The contest over the ratification of the federal constitution in the state of Massachusetts; BYINGTON, The Puritan in England and New England; BRYAN, The first battle, a story of the campaign of 1896, etc. — *Scottish biography* : BROWN, The life and legend of Michael Scot; OMOND, Fletcher of Saltoun. — Coleridge on Spinoza (White). — Tennyson bibliography, I (Wise). — Nelson's autobiography. — An Anglo-Saxon enigma. — Greek inscriptions at Clandeboye (Mahaffy).

Literarisches Centralblatt, n° 20 : The Book of Genesis, p. BALL. —

Novi Test. Graeci supplem. p. NESTLE. — Thomas of Monmouth, The life and miracles of St. William of Norwich, p. JESSOPP, and JAMES. — SCHULTZE, Deutsche Gesch. II. Das merowingische Frankreich (bon). — Schragen der Gilden u. Aemter der Stadt Riga bis 1621, p. STIEDA, u. METTIG. — H. GRIMM, Beitr. zur deutschen Culturgesch. — TREITSCHKE, Histor. u. polit. Aufsätze, IV. — P. REGNAUD, Elem. de gramm. comparée du grec et du latin. — SCHWAB, Bibliographie d'Aristote. — H. BREYMANN, Die phonetische Literatur 1876-1895. — FRIESLAND, Wegweiser durch das dem Studium der franz. Sprache u. Literatur dienende bibliographische Material. — BERNEKER, Die preussische Sprache (important). — Yorkshire writers, Richard Rolle of Hampole and his followers, p. HORTSMAN, II. — KLEINPAUL, Das Fremdwort im Deutschen (feuilleton). — ZIEBARTH, Das griech. Vereinswesen (très bonnes remarques). — MIELKE, Volkskunst. — HENNECKE, Altchristl. Malerei u altkirchl. Literatur. — BÄRWALD, Theorie der Begabung.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : Homeri opera rec. MONRO (élégant Homère de poche). — H. SCHEFCZIK, Ueber die Abfassungzeit der ersten philippischen Rede des Demosthenes (mal établi). — Flauii Iosephi opera rec. NABER; Id., recens. NIESE. — V. MORTET, Un nouveau texte d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus; La mesure des colonnes à la fin de l'époque romaine (important). — K. SITTL, Atlas zur Archäologie der Kunst (tout à fait mauvais). — H. KIEPERT et Ch. HÜLSEN, Formae urbis Romae antiquae (excellent guide). — LANCIANI, Forma urbis Romae, IV (précieux, mais ne peut être consulté sans précaution). — G DE GREGORIO, Sopra una forma d'infinitivo attivo nelle lingue classiche (sans valeur).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 22 : H. STEUDING, Denkmäler antiker Kunst (très bon et très bon marché) — Lucreti libri VI, rev. di C. GIUSSANI, I-II (intéressant). — Th. EDELBLUTH, De coniunctionum usu Lucretiano (sérieux). — A. WERTH, De Terentiani sermone et ætate (voir *Revue*, n° 12). — K. BINZ, Doktor Johann Weyer (intéressant). — Deutscher Universitätskalender, 51 A. Sommer 1897.

Neues Archiv der Gesellschaft für altere deutsche Geschichtskunde XXII, 3 : K. HAMPE, Reise nach England, III (juillet 1895-février 1896). — H. BÖHMER, Der sogen. Serlo von Bayeux u. die ihm zugeschriebenen Gedichte. — *Miscellen :* Zu Jordanis (Simson); Zur Erklärung eines Briefes Bapst Hadrians I an den Abt von St Denis (Hampe); Zu Karolingischen Dichtern (P. von Winterfeld). — Handschriftliches (Manitius); Zu den Annales Moguntini (Holder-Egger); Wer ist Werner von Lüttich (Schmitz).

Zeitschrift für romanische Philologie, XXI, 2 : TOBLER, Vermischte Beitrage zur franz. Grammatik, III, n[os] 14-17. — BLÖTE, Der histor. Schwanritter. — HORNING, Lat. faluppa u. seine roman. Vertreter. — SCHUCHARDT, Keltorom. frog. frogn; Lautsymbolik. — SCHULTZ-GORA, Noch einmal zu den Briefen des Rambaut de Vaqueiras. — BRAUNE, Neue Beitr. zur Kenntnis einiger roman. Wörter deutscher Herkunft. — *Vermischtes :* Ein Bruchstück des Roman de Rou (Suchier); Ein paduanischer Text in Rovigo (Ulrich); Iholt et seche du Jonas (Marchov); Rom. = vulgärlat. — ai, 1[er] P. S. Perf. (Schuchardt); Etymologies picardes et wallonnes (Doutrepont ; Etymologisches (Horning); Zu Ztschr. XXI, 132 (Schuchardt); Etymologisches (Ulrich). — *Besprechungen :* DE LOLLIS, Vita e polsia di Sordello di Goito; WEIGAND, Zweiter Jahresbericht des Instituts für romanische Sprache; BACCI, Liber amatorius, Canzoniere di Antonio Forteguerri; STAAFF, Le suffixe arius dans les langues romanes; BEHRENS u. WETZ, Public. of the Modern Language Association, Bd. I-XI.

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23.

N° 24 Trente-unième année 14 juin 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, n° 41 : Anthyme SAINT-PAUL, Morienval, fin d'une question. — *Questions* : Le peintre Firmin Girard, La tête de saint Pourçain ; Famille Julien ; L'approvisionnement de Paris en 1870. — *Réponses* : L'architecte Gobert et le peintre Le Jeune ; Le cloître des Ermites de Saint-Augustin, à Anvers.

The Academy, n° 1308 : Ch. BOOTH, Life and labour of the people in London. — WOODWARD, Vittorino da Feltre and other humanist educators. — Sir Martin CONWAY, The first crossing of Spitsbergen. — LILLY, Essays and writings. — DOBSON, and GRIFFIN, Handbook of English literature. — WIEDEMANN, Religion of ancient Egyptians. — Ch. Dickens. — Shelley's portraits (Lees).

The Athenaeum, n° 3631 : Sir Evelyn WOOD, Achievments of cavalry. — ESCOTT, Social transformations of the Victorian age. — EYRE-TODD, Scottish poetry of the XVIII century. — HUMPHREY, The private library. — COOL, With the Dutch in the East, an outline of the military operations in Lombock. — BEAZLEY, The dawn of modern geography. — FLETCHER, Foreign bookbindings in the British Museum. — The Silchester excavations of 1896.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : WEISS, Die Paulin. Briefe. — BACHER, Die Agada der paläst. Amoräer ; Die Bibelexegese Moses Maimunis. — MAHAN, Der Einfluss der Seemacht auf die Geschichte, 3-12. — KNOKE, Das Varuslager im Habichtswalde (manqué). — REUTER, Das Kieler Erbebuch, 1411-1604. — O. LORENZ, Staatsmänner u. Geschichtsschreiber des XIX Jahrh. — UJFALVY, Les Aryens au N. et au S. de l'Hindou-Kouch. — BEYER, Im Pharaonenlande. — A. von BERGER, Studien und Kritiken. — Aegypt. Urkunden. griechische, II, 7-9. — S. Ambrosii opera, p. SCHENKL. — RICHTER, Der deutsche S. Christoph. — SCHUBART, Thorane (cf. un prochain art. de la *Revue*). — BAECHTOLD, Gottfried Keller (cf. *Revue*, n° 17). — SIMONYI, Nemet es magyar izolosok. — SPIEGELBERG, Die aegypt. Sammlung des Museums Meermanno-Westreenianum im Haag. — LE BLANT, 750 inscr. de pierres gravées (cf. *Revue*, n° 22). — CUMONT, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, 3, 4. — SCHMARSOW, Barock u. Rokoko. — REBER, Verhältniss des myken. zum dorischen Baustil. — GILDEMEISTER, Essays.

Museum, n° 4 : MOLHUYSEN, De tribus Homeri Odysseae codic. antiq. (Houtsma). — Aeschinis orat. p. BLASS (Herwerden). — HUNZIKER, Die Figur der Hyperbel in den Gedichten Vergils (Woltjer). — Al-Razi, Traité sur le calcul dans les reins et la vessie, p. KONING (Houtsma). — De Genestet, Leekedichtjens, p. MEIJBOOM. — MEYER, Machiavelli and the Elizabethan drama (Logeman). — HANOTAUX, Richelieu, II (Krämer). — GRANDMAISON, Napoléon et ses récents historiens (Blok). — ARNOLD, The preaching of Islam (De Goeje). — WOLTJER, Serta Romana (Gunning). — Tennyson, Enoch Arden, p. BENSE (Ten Bruggencate). — LATTMANN, Gesch. des method. Elementarunterrichts. (Kan).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Euclidis opera ed. HEIBERG et MENGE, VI (très important). — Commentaria in Aristotelem graeca,

XXI, 2, ed. H. Rabe (mérite notre reconnaissance). — Anthologia latina, II, 2 éd. Bücheler (admirable). — L. Bergmüller, Ueber die Latinität der Briefe des L. Munatius Plancus an Cicero; M. Ladyzinski, De quibusdam priscorum poetarum scaenicorum locutionibus (bons travaux). — L. Valmaggi, Del luogo della cosi detta prima bataglia di Bedriaco. — G. Meyer, Griechische Grammatik (3e éd. mise au courant).

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 23 : G. Meyer, Griechische Grammatik (1er article). — J. Geffcken, Leonidas von Tarent. — G. Kirner, Contributo alla critica del testo di Solino; M. Columba, Le fonti di Giulio Solino (travaux sérieux qui commandent la réflexion). — Max. Ferdinand, Sexual Mystik der Vergangenheit (le livre n'est pas sérieux).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 25 Trente-unième année 21 juin 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 37, janvier-mars : *Partie littéraire* : H. WEIL, Un nouveau fragment de Phérécyde de Syros. — F. ALLÈGRE, Aristophane, Plutus, 521. — P. TANNERY, Sur la locution ἐξ ἴσου. — P. PERDRIZET, Comment finit Chabion. — M. HOLLEAUX, Questions épigraphiques. — C. BRUSTON, De quelques textes difficiles de l'Évangile de Pierre. — H. OMONT, Martin Crusius, George Douza et Théodose Zygomalas. — G. DOUBLET, La Crète autonome. — *Chronique* : Th. REINACH, Bulletin épigraphique ; Actes de l'Association ; Nouvelles diverses ; Additions et corrections. — *Bibliographie* : Comptes rendus.

Revue celtique, n° 2 : Salomon REINACH. Teutatès Esus. Taranis. — Whitley STOKES, The Annals of Tigernach (suite). — Em. ERNAULT, Études bretonnes, X, sur les pronoms. — STRACHAN, Notes on the Milan Glosses. — LOTH, Dialectica, VIII, gw-chw. — Dans la prononciation. — LOTH, Alltraw, athraw, intron. — *Bibliographie* : Eug. ROLLAND, Flore populaire ou hist. naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le Folklore. — *Chronique* : Noms celtiques dans les chartes du prieuré de Nérouville ; Pennobrias vicus ; Les Gaulois dans le tome I du Répertoire de la statuaire grecque et romaine de M. Salomon Reinach ; Dictionnaire gallois de MM. Evans ; Le gaulois dans la grammaire osque et ombrienne de M. de Planta ; Une histoire de l'église chrétienne dans le pays de Galles ; Une édition américaine du De bello gallico ; L'enseignement de l'irlandais en Irlande.

The Academy, n° 1309 : BARING-GOULD, A Study of St Paul. — S. R. GARDINER, Cromwell's place in history. — WHITE, The inner life of the House of Commons, 1860-1870. — HOGARTH, Philip and Alexander of Macedon. — The Yellow Book, 1897 ; RUSSELL and STANDING, Ibsen on his merits ; FREESE, A short populary history of Greece ; The consolation of Boethius, transl. JAMES. — Jonathan Swift.

The Athenaeum, n° 3632 : MACCARTHY, A history of our own times from 1880 to the Diamond Jubilee — AYROLES, La vraie Jeanne d'Arc. — RAMPINI, A history of Moray and Nairn. — An alleged error of Venerable Bede's (Anscombe). — Gibbon's library (Rae). — Defoe the rebel (Omond). — The date of Minucius Felix (Ramsay). — A singing crocodile (Cheyne). — Venus and Apollo in painsing and sculpture, p. STILLMAN. — Ancient Alexandria (Hogarth).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : VOLLERT, Tabellen zur neut. Zeitgesch. — TEICHMANN, Die paulin. Vorstell. von Auferstehung u. Gericht. — FAGGI, Dante e il materialismo. — TÖNNIES, Hobbes' Leben u. Lehre. — VOGELSTEIN u. RIEGER, Gesch. der Juden in Rom, I (beaucoup de matériaux). — RAUSCHEN, Jahrbücher der christlichen Kirche unter Theodosius (solide et soigné). — SIEVEKING, Die rhein. Gemeinden Erpel u. Unkel u. ihre Entwick. im XIV u. XV Jahrhundert. — MEINARDUS, Protokolle u. Relationen des Brandenb. Geheimen Rathes IV, 1647-1654. — POSCHINGER, Bismarck u. der Bundesrath, II (utile). — S. Gregorii Theologi liber carminum iambicorum, II, p. GISMONDI. — Die griech. christlichen Schrifsteller der ersten drei Jahrhunderte, I (publié par l'Académie des sciences de Berlin ; événement scientifique d'une grande portée). — KOEPPEL, Quellenstudien zu den Dramen Chapman's, Massinger's und John Ford's (instructif). — Rinck, Studienreise 1783-84, p. GEYER. — MEILLET, Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave (sujet traité à fond, bien qu'un peu longuement). — USENER, Götternamen (suggestif). — FALKE, Majolika.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

MÉMOIRES D'ARCHÉOLOGIE GRECQUE

BABIN (G.). — Note sur l'emploi des triangles dans la mise en proportion des monuments grecs. In-8, figures. 1 fr. 50

BAYET. — Notes sur le peintre byzantin Manuel Pansélinos et sur le Guide de la peinture du moine Denys. In-8.. 1 fr. »

BAZIN (H.). — Le galet inscrit d'Antibes. Offrande phallique à Aphrodite. In-4, pl. 2 fr. 50

BIENKOWSKI (P.). — Deux sculptures de l'école de Praxitèle, In-8, 2 planches.... 1 fr. 50

— Note sur l'histoire du buste dans l'antiquité .... 1 fr. »

BLANC (A.). — Réponse à une question de M. Hirschfeld, In-8 .... 1 fr. »

BLANCHET (J.-A.). — Tessères antiques, théâtrales et autres. In-8, illustré....... 2 fr. »

— Statuette d'hermaphrodite. In-8, planches...... 1 fr. 25

CARAPANOS (C.). Inscriptions de l'oracle de Dodone et pierre gravée. In-8, fig.... 1 fr. »

CHAMONARD (J.) et COUVE. — Catalogue des vases peints grecs et italo-grecs de la collection de M. Bellon. In-8............... 2 fr. »

COLLIGNON (Maxime), de l'Institut. — Caractères généraux de l'archaïsme grec. In-8.............. 1 fr. 50

— Tête en marbre trouvée à Tralles (Musée de Constantinople). In-8, héliogr. 1 fr. 50

ADNICOURT (A.). — Hermès et Dionysos. In-8, fig. et héliogravure.............. 2 fr. »

DUSSAUD (René). — Artémis chasseresse, marbre du Louvre dit « Diane à la biche ». In-8, fig. .... 1 fr. »

— Voyage en Syrie (1895). Notes archéologiques. In-8, fig. et planches........... 2 fr. 50

DUVAL (Émile). — Tête antique du Musée Fol à Genève. — In-8, héliogravure....... 1 fr. 50

FOSSEY. — Scènes de chasse, sur des vases grecs inédits. In-8, fig. .... 1 fr. »

FROEHNER. — Inscriptions grecques archaïques de la collection du comte Michel Tyzkiewicz. In-8, pl.... 2 fr. »

FURTWAENGLER (A.). — L'Athéna Lemnia, sur les pierres gravées. In-8...... 1 fr. »

— Note sur une monnaie de Trézène. In-8...... 0 fr. 50

GIRARD (Paul). — Un nouveau bronze du Kabirion. In-8................ 1 fr. »

— De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8............... 3 fr. 50

HAUSSOULLIER (B.). — Note sur la formation des caractères complémentaires de l'alphabet grec, d'après un mémoire de M. Clermont-Ganneau. In-8 .... 1 fr. »

HEUZEY (Léon), membre de l'Institut. — Discours historique sur les couvents des Météores. Texte grec publié pour la première fois. In-8..... 1fr. 50

— Nouvelles recherches sur les terres cuites grecques ; groupe de Déméter et de Coré. Les cueilleuses de fleurs et les joueuses d'osselets. In-4, 2 planches......... 5 fr. »

HOLLEAUX (Maurice). — L'inscription de la tiare de Saïtapharnès. In-8...... 1 fr. 25

HOMOLLE (Th.), de l'Institut. — Iomilcas et Iechomelekh. In-8............... 0 fr. 50

HOUSSAY (F.). — Les théories de la Genèse à Mycènes, et le sens zoologique de certains symboles du culte d'Aphrodite. In-8............... 1 fr. 50

— Nouvelles recherches sur la faune et la flore des vases peints de l'époque mycénienne, et sur la philosophie préionienne. In-8, fig... 2 fr. »

IMBERT (J.). — Lettre à M. Perrot sur deux tombeaux lyciens. In-8............... 1 fr. »

JACOB (Alfred). — Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices græcos utilium. Recueil de mots pour servir à la collation et à la description des manuscrits grecs. In-8......... 2 fr. »

JAMOT (Paul). — L'Athéna Lemnia de Phidias. In-8. 1 fr. 50

JOUBIN (A.) — Apollon de Tralles. In-8............... 0 fr. 50

— Stèles funéraires de Phrygie. In-8............... 1 fr. »

— Statue crétoise archaïque. In-8, planche....... 2 fr. »

— Correction à un texte de Strabon. In-8....... 0 fr. 50

JURGIEWITCH (Ladislas). — Sur deux inscriptions grecques inédites de la Russie méridionale. In-8............... 1 fr. 25

LAUNAY (L. De). — Histoire géologique de Mételin et de Thasos. In-8, 2 planches.... 1 fr. 50

— Notes sur Lemnos. In-8, figures............ 1 fr. 25

— Note sur la nécropole de Camiros, dans l'île de Rhodes. In-8, figures........ 1 fr. »

LEBÈGUE. — L'Inopus. In-8............... 0 fr. 50

— Recherches sur Délos. In-8............... 1 fr. 25

— Les premières fouilles de Délos. In-8......... 1 fr. »

LECHAT (H.). — Tête en marbre du Musée de l'Acropole d'Athènes. In-8, héliogravure............... 1 fr. 50

— Les sculptures en tuf de l'Acropole d'Athènes. In-8, planches........... 4 fr. »

— Les édifices d'Épidaure. In-8............... 1 fr. »

— La patine des bronzes grecs. In-8............... 1 fr. »

LEGRAND (Ph.-E.). — Contribution à l'histoire des marbres du Parthénon. In-8. 0 fr. 75

— Encore les marbres du Parthénon. In-8....... 0 fr. 50

LEVAL (André). — Lettre supposée de Mahomet IV à Léopold Ier, empereur d'Allemagne, et réponse de ce dernier. In-8............... 1 fr. 50

— Inscription grecque de Constantinople......... 1 fr. »

— Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles, conservées dans les archives du couvent Saint-Louis, à Péra. In-8.. 1 fr. »

— Inscription de Constantinople. In-8.......... 0 fr. 50

MARIETTE (Aug.), de l'Institut. — Identification des dieux d'Hérodote avec les dieux égyptiens. In-8......... 1 fr. »

MICHON (E.). Les sculptures d'Olympie conservées au Musée du Louvre. In-8..... 2 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 26 Trente-unième année 28 juin 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)
MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue Rétrospective, n° 36 : Bataille de Waterloo, relation du général Delort. — Conseillers d'état et maîtres des requêtes, 1779. — Les tribulations d'un Législateur, 1791-92, mémoire d'Henry Juglar, député à la Législative. Un disciple de Lamennais (fin). — Lettres de Mme S. Huberty, d'H. Monpou, d'Orfila. — Mém. du sergent Bourgogne 1812-1813 (suite).

Revue de la Société des études historiques, n° 2 : Fr. FUNCK-BRENTANO, Les anciennes chartes de coutumes, Meilhan en Bazadais. — COQUELLE, Blucher intime. — W. MARIE, A propos de la reprise de Don Juan. — LAPLATTE, Notes sur l'influence sociale du Saint-Simonisme. — *Comptes rendus* : Fr. FUNCK-BRENTANO, Les origines de la guerre de Cent-Ans, Philippe le Bel en Flandre.

Revue de l'Université de Bruxelles, n° 9, juin : GOBLET D'ALVIELLA, Moulins à prières, roues magiques et circumambulations. — M. VAUTHIER, La « science de l'Etat » en Allemagne. — G. DWELSHAUVERS, Leçons sur la philosophie de Kant, II. — *Variétés* : V. ENSCH, L'étiologie de la sexualité ; A propos du laboratoire ambulant. — W. VOLLGRAFF, Note sur un vers d'Aristophane (Vesp. 82). — Chronique universitaire.

The Academy, n° 1310 : CROZIER, History of intellectual development on the lines of modern evolution, I. — MACCARTHY, A history of our own times, V, from 1880 to the Diamond Jubilee. — A. FILON, The English stage. — Memorials of Christie's. — CATTANEO, Architecture in Italy. — FAWCETT, The life of Queen Victoria; GRAHAM, The Victoria era ; Sir Walter BESANT, The rise of the Empire. — Thackeray.

The Athenaeum, n° 3633 : CHAPMAN, Wild Norway. — CLARK, The observances of the Augustinian Priory at Barnwell. — Prose works of Swift, I, p. SCOTT. — W. PATER, Essays from the Guardian. — GRIMME, Grundzüge der hebr. Accent = und Vokallehre. — Scandinavian literature. — FRAZER, British India. — Literary expenses in St Margaret's, Westminster, through Reformation times. — SPIRO, English-Arabic vocabulary. — Junius' edition of Chaucer (Liddell). — Duc de RIVOLI, Les missels imprimés à Venise de 1481 à 1600.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : CORNILL, Einleit. in das A. T. — PLUMMER, A critical and exegetical commentary on the Gospel according to S. Luke. — HEIMBUCHER, Die Orden. u. Congregationen der kathol. Kirche. — R. M. MEYER, Deutsche Charaktere. — Ahlefeldt's Memoiren 1617-1659, p. BOBE. — JARRY, Les origines de la domination française à Gênes. — THÜNA, Ein aus Eisenach stammendes preuss. Infanterieregiment im siebenjährigen Kriege. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherzogtums Baden, IV. — HILLEBRANDT, Vedische Opfer uud Zauber (très utile). — Phaedon, p. STENDER. — DEJOB, Études sur la tragédie (attachant). — DAHLERUP, Det Danske Spoogs Historie i almenfattelig Fremstilling (très bon). — CHIARINI, Studi Shakspeariani. — BRYNILDSEN, Tysk norsk (dansk) Ordbog, I. — GRIMME, Gesch. der Minnesinger, I, die rheinisch-schwäbischen (quelques critiques à faire). — STEINDORFF, Das Grab. des Mentuhotep.

Altpreussische Monatsschrift, 1-2, janvier-mars : TOEPPEN, Die preussischen Landtage während der Regentschaft des brandenb. Kurfürsten Johann Sigismund 1609-1619 (suite). — TREICHEL, Van der Pielchen = oder Belltafel. — *Kritiken und Referate* : THIELE, Die Philosophie des Selbstbewusstseins. — Acten der Ständetage Preussens, p. THUNERT, I. — BÖTTICHER, Die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen, VI, Masuren. — STRADONITZ, Die staatsrechtliche Stellung der Grafen zu Dohna am Ende des XVII und Anfang des XVIII Jahrhunderts. — Der Verein Frauenwohl. — *Mitteilungen und Anhang* : Ein Autograph Friedrich Wilhelm I, Königs in Preussen ; Preisaufgabe der Rubenow-Stiftung ; Universitätschronik 1896-1897. — Comme supplément : Altpreussische Bibliographie für 1895 nebst Ergänzungen zu früheren Jahren.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Homeri Iliadis carmina, N-Ω; éd. II, J. van LEEUWEN et MENDES DA COSTA (Homère de fantaisie). — Nicephori Blemmydae curriculum uitae et carmina ed. A. HEISENBERG (excellent). — Plauti comoediae. II, rec. LEO (premier article). — Atilio de MARCHI, Il culto privato di Roma antica (bon). — A. SCHULTEN, Die römischen Grundherrschaften. — C. TORR, Memphis and Mycenae (insoutenable malgré d'heureux détails). — Eb. SCHRADER, Keilinschriftliche Bibliothek (utile).

— n° 24 : Fr. A. GEVAERT, Le nouvel hymne delphique (très important). — Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften von H. COLLITZ ; II, 5, Die delphischen Inschriften von J. Baunack (à la hauteur des précédents fascicules). — Studia biblica et ecclesiastica by members of the university of Oxford, IV. — Plauti comœdiae, rec. Fr. LEO (provoque la contradiction, mais aussi la recherche et l'étude). — A. de RIDDER, L'idée de la mort en Grèce à l'époque classique (livre diffus et inutile). — W. M. RAMSAY, The Cities and Bishoprics of Phrygia (1er art.).

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 24 : E. SCHWARTZ, Fünf Vorträge über den griechischen Roman. — G. MEYER, Griechische Grammatik, 3 Aufl. (deuxième article). — Livi libri ; Auswahl von A. EGEN, 3 Aufl. — A. WEIDNER, Schüler-Kommentar zu Tacitus' Germania (mélangé). — A. SEIDEL, Neugriechische Chrestomathie.

— n° 25, J. EVANS, Cretan pictographs and prae-Phoenician script ; H. KLUGE, Die Schrift der Mykenier (la tentative de Kluge est manquée, mais on doit lui savoir gré de l'avoir risquée). — O. BILTZ, Der Phädo Platos und Mendelssohns (bienvenu). — Tryphiodori et Colluthi carmina, rec. S. WEINBERGER ; W WEINBERGER, Studien zu Tryphiodor u. Kolluth (désintéressé et courageux). — Codices Graeci et Latini photographice depicti a S. de VRIES, II, Cor. Bernensis 363 (doit être acheté par toutes les bibliothèques d'universités, et par les bibliothèques de gymnases qui ont les ressources nécessaires). — K. STAEDLER, Horaz' Oden an seine Freunde in Reimstrophen verdeutscht (des observations utiles dans l'introduction).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TRENTE-UNIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XLIV.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

TRENTE-UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XLIV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

ANNEE 1897

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

pages

Abydos (fouilles d'). 437
ACHELIS, Œuvres d'Hippolyte, I. 221
Agni (Hymnes à). 509
Agram (Académie d'). 433
Alankara (Les traités d'). 56, 431
ALBERT, Histoire de Radolfzell (R.). 468
Aléandre (Jérôme). 22, 471
Alsace (l') en 1648. 253
ALTMANN, Textes relatifs à l'histoire des constitutions (A. C.). 140
AMÉLINEAU, Les nouvelles fouilles d'Abydos (G. Maspero). . . 437
Anabase, II, p. EDWARDS (Pascal Monet). 490
Apollonius de Kitium et son commentaire sur Hippocrate. . . 123
Aristophane, Les Grenouilles, p. VAN LEEUWEN (Albert Martin). 332
ARNIM, Dion Chrysostome, II (My). 415
ARNOLD, La publication de l'Islam (B. A.). 81
Association philologique américaine (Travaux de l'), XXVI (L.). 18
Athanase (saint). 224
Atharva-Veda (l'). 506
Augustin (saint). 271
AULARD, Recueil et Actes du comité du salut public, VIII et IX. — La Société des Jacobins, V et VI. — L'État de la France en l'an VIII et en l'an IX (A. Chuquet). 323
AVELOT, Croquis de Grèce et de Turquie (S. R.). 297
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Les parures préhistoriques (Salomon Reinach). 466
Baal-Saturne (Un sanctuaire de). 4
BAASCH, La Hanse et les Barbaresques (R.). 5
Bacchylidès, ses poèmes (B. Haussoullier). 517
Bacon, Essais, p. WEST (J. L.). 298

pages

Baedeker, Guide de l'Égypte (G. Maspero).......... 276
Ball, Edit. de la Genèse.......................... 1
Bambara (Essai de grammaire) par un missionnaire de la Société des Pères Blancs (O. Houdas)............ 361
Basset, Nouveaux contes berbères; — Les manuscrits arabes de la Zaouyah d'El Hamel (O. Houdas)........... 361
Batrachomyomachie (la).......................... 301
Bauchet, Histoire du droit privé de la république athénienne (Paul Guiraud)........................ 309
Beaumarchais.......................... 321
Bekefi, Les Cisterciens à Paris (J. K.)............... 178
Belin de Ballu, traduction de Lucien............... 251
Bénédictins (les) de Stanbrook, La musique grégorienne (Jules Combarieu)........................ 307
Benedix, Le voyage de noces, p. Sahr (A. C.).......... 140
Benigni, L'économie sociale chrétienne avant Constantin (S. L.)........................ 269
Benzinger, Archéologie hébraïque (Clermont-Ganneau)... 497
Bérard (Victor), La politique du sultan (Salomon-Reinach). — La Macédoine (Salomon Reinach)............. 96
Bergson, Matière et mémoire (Ch. Andler)........... 38
Bernardakis, Édition de Plutarque VII, Moralia (My).... 433
Bernoulli, La méthode de la théologie (C. D.)......... 445
Bertrand (Édouard), Cicéron au théâtre (P. T.)......... 219
Besson, Knebel (A. C.)........................ 322
Bettelheim, Anzengruber (A. C.)................ 299
Bibliothèque de l'École des langues orientales (Catalogue de la)........................ 41
Bibliothèque Nationale, Catalogue général des livres imprimés, I. (H. Cordier)........................ 463
Bienaymé, Le coût de la vie à Paris (Ch. Seignobos)..... 423
Blagay (Maison de)........................ 477
Blemmydès........................ 192
Bloomfield, Traduction de l'Atharva-Veda (V. Henry).... 506
Blümner, Satires choisies d'Horace, de Perse et de Juvénal (E. T.)........................ 447
Boethlingk, Luther et Loyola.................. 107
Bonwetsch, Hippolyte, son commentaire sur Daniel et le cantique (Paul Lejay)........................ 221
Boppe, La légion portugaise (A. C.)............. 327
Bossard, Mémoires de Boutillier de Saint-André........ 157
Bossuet et le jansénisme........................ 75
Bossuet, Oraisons funèbres, p. Rebelliau (A Gazier)..... 52
Bournon (Fernand), Rectifications et additions à l'Histoire de Paris de l'abbé Lebeuf, I (Marius Barroux)........ 227

Boutillier de Saint-André, Mémoires, p. Bossard (A. Baguenier-Désormeaux) . . . 157
Brakelmann, Les plus anciens chansonniers français (A. Jeanroy) . . . 283
Brandt, La politique commerciale de la France depuis Colbert (Ch. Seignobos) . . . 458
Brassai (Samuel). — J. K. . . . 407
Brelet, Grammaire grecque et Exercices (P. Monet) . . . 137
Broglie (duc de), Histoire et politique (Ch. Seignobos) . . . 428
Broussolle, Pèlerinages ombriens, 2e édition (C. Enlart) . . . 319
Brugmann, Grammaire comparée des langues indo-européennes, introduction et phonétique (V. Henry) . . . 187
Buhl, Géographie de l'ancienne Palestine (Clermont-Ganneau) . 501
Bund, L'église galloise (J. Loth) . . . 170
Burkitt, Les versions latines de la Bible (P. L.) . . . 205
Burn, Le symbole de saint Athanase (Paul Lejay) . . . 224
Calderon (Anthologie de Juan Antonio) . . . 68
Callegari, Guerres et mort d'Alexandre Sévère (G. L.-G.) . . . 138
Callimaque, Aetia, p. Dittrich (My) . . . 278
Carreras (D. Luis), travail inédit sur Cervantes . . . 378
Carrier à Nantes . . . 325
Cartault, Étude sur les Bucoliques de Virgile (P. Lejay) . . . 336
Carton, Le sanctuaire de Baal-Saturne à Dougga (R. Cagnat) . . . 4
Castanier, Histoire de la Provence dans l'antiquité, tome II, Les origines historiques de Marseille et de la Provence (Salomon Reinach) . . . 278
— Lettre à M. Salomon Reinach . . . 401
Castelli, Le poème sémitique du pessimisme (A. Loisy) . . . 441
Caulet (François de) réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers . . . 259
Cervantes (vie et œuvres de) . . . 378
César, Guerre d'Alexandrie et d'Afrique (E. T.) . . . 87
— Guerres des Gaules, p. Dosson-Lejay (P. L.) . . . 491
Chabot, Commentaire de Théodore de Mopsueste, I (R. D.) . . 141
Champion, La France d'après les cahiers de 1789 (A. Brette) . . 131
Chantepie de la Saussaye, Manuel d'histoire des religions 2e éd. 1-6 (J. S.) . . . 146
— 2e éd., 7-18 (J. S.) . . . 377
Charles, L'Assomption de Moïse (A. Loisy) . . . 441
Charon . . . 374
Chepoy (Thibaut de) . . . 347
Chevaldin, La grammaire appliquée (My) . . . 490
Cicéron au théâtre . . . 219
— Lettres, p. C. W. Mueller (P. L.) . . . 192

pages
— Morceaux choisis des traités de rhétorique, par Em. Thomas (P. L.). 270
— *Verrines*, p. Nohl (E. T.). 103
Clarac de poche. 246
Cloquet, Les grandes cathédrales du monde antique (C. Enlart). 318
Cotarelo y Mori, Maria Ladvenant et la Tirana (A. Morel-Fatio). 379
Cohen-Solal, Mots usuels de langue arabe (O. Houdas) . . . 185
Colluthus. 126
Comédie Française (la), ses collections. 176
Comptes rendus annuels de la littérature allemande moderne (A. C.). 54
Coubertin, L'évolution française sous la troisième République (Ch. Seignobos) 427
Couvreur (P.), Édition du Ménéxène de Platon (My). . . . 218
Couvreur (S.), Les Quatre Livres; le Chi King; le Chou King (H. Cordier). 412
Crousaz-Crétet, Le duc de Richelieu (Ch. Seignobos). . . . 425
Cuccoli, Marcantonio Flaminio (P. N.). 404
Cumont, Hypsistos (M. D.). 271
Da Cunha, Camoens et Barbara (Ch. J.). 140
Daniel (Le livre de), p. Kamphausen (J.-B. Chabot). 1
Darmesteter (James), Nouvelles études anglaises (E. Legouis). 133
Delisle, Les sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan . 80
— Un livre annoté par Pétrarque (P. de Nolhac) 127
Démosthène, La première Philippique et les Olynthiennes, p. J. E. Sandys (P. Couvreur) 44
— Les Olynthiennes, p. Glover (Pascal Monet). 490
Des Granges, Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire (Raoul Rosières). 350
Dhammapada (traduction du). 101
Dimitvas, La Macédoine (C. E. R.). 178
Dion Chrysostome II, p. Arnim (My). 415
Dittrich, Les Aetia de Callimaque. 278
Domeier, Les papes juges des empereurs (R.). 139
Dottin, Les désinences verbales en *r* (Léon Job). 357
Doublet, Un prélat janséniste, François de Caulet (A. Gazier). 259
Dougga (fouilles à) 4
Dowden, Histoire de la littérature française (Paul Gautier) . . 422
Duhm, Le Livre de Job (J. S.). 331
— L'origine de l'Ancien Testament (J. S.). 160
Dumaine, Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes, d'après un travail inédit de D. Luis Carreras (H. Léonardon). . . . 378
Dumas (le général Alexandre) 326
Dunant, Texte authentique de la pétition de F. C. de La Harpe au Directoire (A. C.) 519

pages

Durand-Fardel, Traduction de la Vita Nuova (Ch. Dejob). . 519
Durandin, Lectures historiques allemandes 408
Edelbluth, Les conjonctions dans Lucrèce (L.) 59
Eginitis, Le climat d'Athènes (S.). 271
Eidenschenk, Mots usuels de la langue arabe (O. Houdas). . . 185
Electre (l') de Sophocle. 161
Encyclopédie protestante (l') sur le texte et les versions de la Bible (J. S.). 142
Espinosa (Anthologie d'). 68
Eusèbe, son œuvre sur les martyrs de Palestine 206
Fairclough, La nature chez les tragiques grecs (A. Martin). . 432
Falgairolle, Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal au xvie siècle (H. Hauser). 93
Faugère, 2e éd. des Pensées de Pascal. 207
Feldmann, Les chants alternants de Narsès (R. D.). 61
Fleury (le comte), Carrier à Nantes (A. C). 325
Florence et son école de sculpteurs. 25
Florus, p. Rossbach (P. L.). 376
Foerstemann, Constitutions de la Curie romaine (L. H. Labande). 153
Fornari, Fornari et l'Orlando furioso (P. N.). 118
France chrétienne (la) dans l'histoire (Laicus). 14
Franchina, La Sicile au Temps de Verrès (E. T.). 250
Frank, Dernier voyage de Marguerite de Navarre aux bains de Cauterets (Paul Courteault). 394
Frati, Lettres de Tiraboschi à Affo (L.-G. Pelissier). 12
Fray Candil, Baturillo (H. L.). 272
Frédéric Guillaume I. 8
Frederichs, L'Inquisition dans le Luxembourg (R.) 288
Fredericq, Les Flagellants aux Pays-Bas (R.). 287
Friedlaender Le judaïsme en Grèce (J. S.). 269
Funck-Brentano, Philippe le Bel en Flandre (H. Pirenne). . 416
Galates (les). 446
Galien, Institutio logica. 218
Galles (L'église celtique de). 170
Garofalo, Revue trimestrielle d'antiquités grecques et romaines (P. L.). 118
Gautier (Lucien), Au-delà du Jourdain (Clermont-Ganneau). 504
Geffcken, Léonidas de Tarente (My.). 277
Gemoll, L'Anabase (P. C.). 298
Genèse (la), p. Ball (J.-B. Chabot). 1
Geoffroy et la critique dramatique. 350
Gerbert. 92
Gercke, Études sur Sénèque (P. Lejay). 195
Gilbert (G.), Procédure et droit grec (G. Glotz). 249

pages
GLAGAU, La Législative et l'origine des guerres de la Révolution (G. Pariset) 213
Gœthe et Thoranc 30
GŒTZ, Le christianisme de Cyprien (L.) 118
Goldoni 454
GOMPERZ, Penseurs grecs, IV (J. Bidez) 392
GORRA, Un drame de Frédéric Schlegel (H. H.) 112
Grandidier, État ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454, p. INGOLD (A. C.) 271
— Nouvelles œuvres inédites 119
GREENIDGE, Histoire constitutionnelle de la Grèce (A. Martin) . 191
GRENFELL et HUNT, Sentences de Jésus (A. L.) 329
GRÜNBAUM, Nouvelles contributions à la légende sémitique (Clermont-Ganneau) 504
GUDEMAN, Histoire de la philologie classique, 3e éd. (E. T.) . . 447
GUÉRARD, Documents pontificaux sur la Gascogne, I (L.-H. Labande) 150
GUIRAUD (Paul), Fustel de Coulanges (Funck-Brentano) 430
HALLAYS, Beaumarchais (Raoul Rosières) 321
HAMY, Études géographiques; — Musée d'ethnographie du Trocadéro (H. Cordier) 413
— Vespasien Robin (Ch. J.) 397
Hanse (la) et les Barbaresques 5
HARNACK, Histoire de la littérature chrétienne, I (P. Lejay) . . 198
— Les nouvelles sentences de Jésus (J. S.) 330
— Manuel de l'histoire des dogmes (C. D.) 444
HARASZTI, Molière, sa vie et ses œuvres (J. Kont) 110
HARRE-GIERCKE, Exercices latins pour la sixième (A. Bauer) . 491
HARRISSE, Histoire diplomatique de l'Amérique (B. A.) 518
HARTMAN, Corrections à l'Odyssée (My) 124
HARTMANN (K. A. M.), Impressions de voyage et observations d'un philologue ès langues modernes en Suisse et en France (L. Roustan) 381
HATZFELD, Saint Augustin (M. D.) 271
HAUPT, Worms sous la Réforme (R.) 404
HAUSER, Le travail des femmes aux XVe et XVIe siècles (T. de L.) . 139
HAUTERIVE (d'), Le général Alexandre Dumas (A. C.) 326
HEIMWEH, L'Alsace Lorraine (A. C.) 433
Heine poète 296
HEINZE, Édition du livre III de Lucrèce 164
HEISENBERG, Nicéphore Blemmydès (My) 192
HERBOMEZ (d'), Philippe le Bel et les Tournaisiens 347
Herrade de Landsperg 108
HESSELING, Charon (Jean Psichari) 374
HILBERG, Le pentamètre d'Ovide (P. L.) 193

pages
Hillebrandt, Rituel védique (Sylvain Lévi). 217
Hippolyte, I, p. Bonwetsch et Achelis (Paul Lejay). 221
Hirmer, La République de Platon (P. C.) 298
Hirsch, Voyages dans l'Arabie du Sud (H. G.). 276
Hodgson. 493
Holden, Édition de l'Economique de Xénophon. 3
Holder, Trésor vieux celtique, 9 (G. Dottin) 149
Holl, Jean Damascène 224
Holtzmann, Manuel de la théologie du Nouveau Testament, 9-11 (J. S.). 144
Hommel, Israel et les inscriptions (A. Loisy). 441
Houdard, L'art grégorien (Jules Combarieu). 308
Hubert (Eugène), La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le xviii[e] siècle (R.). 260
Huebschmann, Grammaire arménienne (A. Meillet). 385
Huizinga, Le Vidûsaka ou le rôle bouffon du théâtre hindou (A. B.). 57
— (Victor Henry). 63
Humbert (Louis), Traduction de Lucien. 251
Hunter, Hodgson (L. Feer). 493
Ingold, Bossuet et le jansénisme (A. Gazier). 75
— Lettre de M. Ingold. 115
— État ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454. . . 271
— Nouvelles œuvres inédites de Grandidier, I (A. C.). . . . 119
Islam (prédication de l'). 81
Jacob (Charles), La cession de l'Alsace en 1648 (R.). 253
Jacob (G. A.), Les traités d'Alankara (A. B.). 56, 431
Jacobs, Études d'archéologie hébraïque (Clermont-Ganneau). 499
Jadart, La baronnie de Thour en Champagne (A. C.). . . . 182
Jagic, Les dialectes serbo-croates (L. L.). 120
James, Fragments d'apocryphes (P. Lejay) 205
Jarry, Les origines de la domination française à Gênes (L.-H. Labande). 153
Jean Damascène, p. Holl (Paul Lejay). 224
Jeanne d'Albret. 46
Jérusalem (le Temple de) 500
Jésus de Nazareth. 88
Jésus (ses nouvelles sentences). 329
Jireczek, Les noms de lieux dans les Balkans (L. L.). 434
Johnson, La musique grecque (Jules Combarieu). 304
Jolly, Droit et coutume de l'Inde antique (Sylvain Lévi). . . 245
Jung, Géographie de l'Italie (R. Cagnat). 510
Kaibel, L'Electre de Sophocle. 141
Kalbfleisch, L'Institutio logica de Galien (My). 218
Kalkoff, Dépêche du nonce Aléandre sur la diète de Worms,

pages
2e ed. (R.) 471
Kaluzniacki, Actes et Épitres des apôtres (L. L.) 299
Kamphausen, Édition du Livre de Daniel 1
Karacsonyi, Les patrons du monastère de Pusztaszer (J. K.) . 405
Kasia 345
Keller (L.), Réponses à des adversaires sur les questions capitales de l'histoire de la Réforme (R.) 473
Kettner, Les Nibelungen (H. L.) 449
Kerviler, Répertoire général de bio-bibliographie bretonne (T. de L.) 181
Kindermann, La légende d'Énée (E. T.) 270
Klett et Treuber, Histoire générale, III (A. C.) 299
Knebel 322
Knod, Les registres matriculaires de l'Université de Strasbourg (R.) 291
Knopfler, Johann Adam Moehler (M. D.) 59
Körting, Roman et néo-grec (Hubert Pernot) 105
Koschwitz, Guide de l'étudiant en langue française (Alfred Bauer) 60
Krumbacher, Kasia (Jean Psichari) 345
Kübler, César, Guerre d'Alexandrie (E. T.) 87
Kuiper, Études sur Callimaque (My) 83
Kurth (G.), sainte Clotilde (M. D.) 271
Labriola, Essais sur la conception matérialiste de l'histoire (A.-D. Xénopol) 489
Ladvenant (Maria) 379
Lambrecht, Catalogue de la Bibliothèque de l'École des langues orientales, I (C. Sonneck) 41
Lameere, L'audiencier dans les Pays-Bas (R.) 453
Langlois (Ch. V.), Formulaires de lettres des XIIe, XIIIe et XIVe siècles (L.-H. Labande) 155
La Sizeranne, Ruskin (André Lichtenberger) 114
Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand 113
Lavisse et Rambaud, Histoire générale du IVe siècle à nos jours, tomes I-VII (Ch. Pfister) 236
Lazzarini, Marino Faliero (N. Jorga) 348
Lebeuf (abbé), Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris, rectifications et additions 227
Lecestre, Lettres inédites de Napoléon I (A. Chuquet) 262
Leger (L.), Les voyageurs russes en France. — Le monde slave (A. C.) 433
Législative (l'Assemblée) 213
Legras, Henri Heine poète (F. Baldensperger) 296
Lehugeur (Paul), Histoire de Philippe le Long, roi de France, I (Frantz Funck-Brentano) 252

pages
LENEL, La puissance de Venise sur l'Adriatique (R.). 286
Leonidas de Tarente. 277
Lermontov, trad. DUPERRET (L. Leger). 429
LE SUEUR, Maupertuis et ses correspondants (Raoul Rosières). 320
Liège (La principauté de) et Jérôme Aléandre. 22
LINDSAY, Corrections des textes latins (P. L.). 137
LINDSKOG, La parataxe chez les anciens Latins (P. L.). . . . 59
— Le drame antique (A. Martin). 432
LIVET, Lexique de la langue de Molière, II-III (A. Delboulle). 208
LOERSCH, La loi française du 30 mars 1887 (H. P.). 434
LOS RIOS, L'anthologie d'Espinosa et de J A. Calderon (A. Morel-Fatio). 68
Lucide. 127
Lucien, Extraits, p. Pascal MONET (My). 3
— Œuvres complètes, trad. HUMBERT (C.-E. R.). 251
— II, 2, p. SOMMERBRODT (My). 21
Lucilius, dates données sur lui par saint Jérôme 58
Luckner en Belgique. 291
Lucrèce (Les conjonctions dans). 59
Lucrèce, III, p. HEINZE (A. Cartault). 164
LUDWICH, La Batrachomyomachie (My). 301
LUMBROSO, Note des députés à la Consulta extraordinaire de Lyon (Ch. Dejob). 182
— Nozze Lumbroso-Besso (A. C.). 299
MAHRENHOLTZ, Fénelon (Ch. J.). 289
Mandchourie (la). 465
Marasli (Bibliothèque). 271
MARGARITORI, Pétrone (Emile Thomas). 448
Marguerite de Navarre à Cauterets. 394
Marie de Médicis et Villeroy. 231
MARIN (Rodriguez), L'anthologie d'Espinosa et de J.-A. Calderon (A. Morel-Fatio). 68
Martirano (les). 7
MARZI, Tolosani et Lucide (H. H.). 127
MASI, Goldoni (Ch. Dejob) 454
MAYHOFF, Pline l'Ancien, IV (E. J.). 87
MEILLET (A.), Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave (Paul Boyer). 334
— La racine men (M. Grammont). 122
MELZER, Carthage, II (C. C.-G.). 403
Ménéxène (le) de Platon. 218
MERMEIX, Le Transvaal et la Chartered (Ch. Seignobos). . . . 462
MÉTIN, Le socialisme en Angleterre (André Lichtenberger). . 354
MEYER (P.), Le manuscrit français 6447 (L.-H. Labande). . . 150
MINOCCHI, Jérémie (J.-B. C.). 115

pages
Moeller, Manuel de l'histoire de l'église (A. L.). 443
Molière. 110
— Chronologie de sa vie (H. de Curzon). 175
— Lexique de sa langue, par Livet, II-III. 208
Molinier (Em.), Les meubles du moyen âge et de la Renaissance, les sculptures microscopiques, les cires (C. Enlart). 316
Monet (Pascal), Extraits de Lucien (My). 3
Monod (Gabriel), Portraits et souvenirs (Raoul Rosières). . . 328
Montesquieu (Voyages de), p. A. de Montesquieu, I et II (Raoul Rosières). 234
Montouhotpou (le tombeau de). 273
Monval, Chronologie moliéresque (H. de Curzon). 175
— Les collections de la Comédie Française, catalogue historique et raisonné (H. de Curzon). 176
Mortensen, Le drame profane en France (A. J.). 138
Mortillet (Gabriel de), Formation de la nation française (Salomon Reinach). 263
Mseriang, Le dialecte de Mouch (A. Meillet). 333
Mueller (C. W.), Éd. des lettres de Cicéron. 192
Mühlbacher, Histoire des Carolingiens (R.). 281
Mulder, L'hérésie à Anvers (R.). 287
Müntz, La tiare pontificale (C. Enlart). 451
— L'Œuvre d'art (Ch. Dejob). 60
Myer, Scarabées (Clermont-Ganneau). 505
Nagy, La prise du titre d'empereur d'Autriche (J. K.). 405
Napoléon I, Lettres inédites. 262
Narsès, ses cantiques ou chants alternants. 61
Navarro, Maqueda et Escalona (H. L.). 272
Nestle, Introduction au Nouveau Testament (J. S.). 143
Neumann, La lutte pour l'art nouveau (F. Baldensperger). . . 120
Neumann (K. E.), Le chemin de la vérité (L. Feer). 101
— Recueil des sûtras moyens (L. Feer). 101
Nicolini, Quatre corrections (A. M.). 115
Nicot (Jean) 93
Nilles, Calendrier manuel, I (Manuel Dohl). 104
Nohl, Les Verrines de Cicéron. 103
Nolhac, Érasme en Italie (C.). 404
Novati, Correspondance de Salutati, III (P. de Nolhac). . . . 109
Nowack, Manuel d'archéologie hébraïque (Clermont-Ganneau). 497
Oldenberg, Hymnes à Agni (V. Henry). 509
Ommanney, Le symbole de saint Athanase (Paul Lejay). 224
Omont, Catalogue de la collection Prost (A. C.). 519
Ovide, son pentamètre. 193
Pacheu, De Dante à Verlaine (Raoul Rosières). 134
Paquier, Jérôme Aléandre et la principauté de Liège (R.). . . 22

pages

Pariset, L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric Guillaume I (G. Syveton). 8
Parmentier, Album historique, II (H. de C.). 470
Pascal, son jansénisme. 130
— Pensées, p. Faugère, 2e éd. (A. Gazier). 207
Pascoli, Vers latins (L.). 407
Pasini (Un poème latin de). 57
Passy (Paul), Chrestomathie française (V. Henry). 65
Peter, Les historiens romains (Émile Thomas) 365
Petit (Joseph), Un capitaine du règne de Philippe le Bel, Thibaut de Chepoy (Frantz Funck-Brentano). 347
Pétrarque, un livre qu'il a annoté. 127
Pétrone. 448
Peyronel, Le subjonctif dans Lucain (P. L.). 117
Pfeiffer, Luckner en Belgique (A. C.). 291
Phèdre. 311
Philadelpheus, La peinture grecque (My). 82
Philippe-le-Bel et les Tournaisiens. 347
Philippe le Long. 252
Picavet, Gerbert (Ch. Dejob) 92
Pieper, Les légats et nonces du pape en Allemagne, France et Espagne, I (R.). 471
Platon, Lois, p. C. Ritter (P. Couvreur). 42
— Gorgias, p. Gercke (P. Couvreur). 364
— Ménéxène, p. Couvreur (My). 218
Pline l'Ancien, IV, p. Mayhoff (E. T.). 87
Plutarque, Moralia, p. Bernardakis (My). 433
Pometti, Les Martirano (Ch. Dejob) 7
Postgate, Lucain (P. L.). 116
Pozdneiev, La Mandchourie (H. Cordier). 465
Praetorius, Le recul de l'accent tonique dans les mots hébreux (A. L.). 464
Pulsky (François). — (J. K.). 406
Quesvert et Stein, Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, I (H. de C.). 469
Radolfzell (Histoire de). 468
Rambeau, Chrestomathie française (V. Henry). 65
Rasi, L'élégie latine (P. L.). 57
— Rutilius (P. L.). 58
— Les dates de Lucilius (P. L.). 58
— La patavinité de Tite-Live (P. L.). 270
Rebelliau, Oraisons funèbres de Bossuet (A. Gazier). . . . 52
Récéjac, Doctrine de saint Augustin sur le mensonge (A. L.). 115
Reforgiato, Les contradictions de Leopardi (Ch. Dejob). . . . 520
Reichel, Cultes préhelléniques (Sal. Reinach). 389

pages
Reinach (Joseph), Œuvres oratoires de Challemel-Lacour (A. C.) 136
Reinach (Salomon), Répertoire de la statuaire grecque et romaine, I Clarac de poche (Henri Lechat) 246
Reuss (R.), Annales des frères mineurs de Strasbourg. — Inventaire sommaire des manuscrits alsatiques de la Bibliothèque de la ville de Strasbourg. — Jean-Pierre Massenet (A. C.) 491
Réville (Jean), Les origines de l'épiscopat (Pierre (Batiffol) . . 166
— (Albert), Jésus de Nazareth (J. S.) 88
Revues hongroises 405
Reymond, La sculpture florentine au xiv[e] siècle (H. Hauvette). 25
Reynier (A.), Le styrax (Ch. J.) 398
Ribbeck, Tragiques romains, 3[e] éd. (E. T.) 86
Ribera, Bibliothèque de l'Espagne musulmane (H. L.) 272
Ritter (Const.), Les Lois de Platon (P. Couvreur) 42
Robert (Pierre), Histoire de la littérature française, I (Raoul Rosières) 135
Robin (Vespasien) 397
Robiquet, Discours de Jules Ferry, V (A. L.) 137
Rossbach, Édition de Florus (P. L.) 376
Rouanet, Intermèdes espagnols du xvii[e] siècle (A. Morel-Fatio). 400
Ruble (de), Jeanne d'Albret et la guerre civile (P. Courteault). 46
Ruskin 114
Rutilius 58
Sakellaropoulo, Conjectures latines (P. L.) 117
Salutati (Correspondance de) 109
Sandys, Édition de la première Philippique et des Olynthiennes de Démosthène 44
Schick, Le tabernacle et le temple de Jérusalem (Clermont-Ganneau) 500
Schlagintweit, Sureçamatibhadra, La chronologie du Bouddhisme (L. Feer) 121
Schlegel (un drame de Frederic) 112
Schmidt (Ch.), Herrade de Landsperg (R.) 108
Schneidewin, L'humanité antique (E. Thomas) 373
Schoene, Commentaire d'Apollonius de Kitium sur Hippocrate (My) 123
Schubart, François de Théas, comte de Thoranc (A. Chuquet). 30
Schubert, Œdipe à Colone (P. C.) 298
Schultheß, Le Diwan de Hatim (B de M.) 410
Seidel, Chrestomathie du grec moderne (Huber Pernot) 513
Seillière, Études sur Ferdinand Lassalle (Ch. Andler) 113
Sénèque 195
Serres, La Révolution en Auvergne (A. Brette) 111

pages

Sicile (la) au temps de Verrès. 250
Siecke, La religion primitive des Indogermains (V. Henry). . 64
Smith (C. Alphonse), Grammaire du vieil anglais et livre d'exercices (V. Henry). 66
Société historique d'Utrecht. 139
Société littéraire israélite de Hongrie (J. K.). 179
Solari, La navarchie à Sparte (A. Martin). 432
Sommerbrodt, Édition de Lucien, II, 2 (My). 21
Sophocle, Electre, p. Kaibel (Albert Martin). 161
Soubies, Almanach des spectacles (A. C.). 60
Souriau, Le jansénisme des Pensées de Pascal (Raoul Rosières). 130
— La préface de Cromwell (R. Rosières). 513
Staehelin, Les Galates (T. R.). 446
Starck (E. de), Palestine et Syrie (Clermont-Ganneau). . . . 504
Stein (H.), La paix perpétuelle (Ch. Seignobos). 425
Steindorff, Le tombeau de Montouhotpou (G. Maspero). . . 273
Strada, Jésus et l'ère de la science (Ch. Seignobos). 415
Strasbourg (Université de). 291
Stumpf, Les problèmes aristotéliques sur la musique. — Histoire de la consonance (C. E. R.) 308
Sybel, La fondation de l'empire allemand (Ch. Seignobos). . 426
Szilagyi, Actes de la diète transylvanienne (J. K.). 404
Talqvist, Proverbes arabes (B. de M.). 409
Tamizey de Larroque, Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellièvre (A. C.). 119
Texte, Quinet à Lyon (R. Rs.). 160
Thalloczy et Barabas, Codex diplomaticus comitum de Blagay (J. Kont). 477
Théodore de Mopsueste. 141
Thomas (Émile), Morceaux choisis des traités de rhétorique de Cicéron (P. L.). 270
Thoranc (Le comte de). 30
Thudichum, Promachiavell (H. H.) 119
Tolosani. 127
Torma (Charles). — J. K. 406
Toth, De bouche en bouche. — Les curiosités de l'histoire universelle (J. Kont). 478
Tiraboschi (Lettres de) à Affo. 12
Tirana (la). 379
Tryphiodore. 126
Tyrrell, Poésie latine (L.). 116
Urbini, Les œuvres d'art de Spello (P. N.). 118
Utrecht (Société historique d'), vol. VIII (R.). 288
Van Leeuwen, Édition des Grenouilles. 332
Védique (Rituel) 217

pages
Vengerov, Dictionnaire des écrivains russes (L. L.) 299
Venise et sa puissance sur l'Adriatique 286
Verity, Le roi Lear (J. Lecoq) 407
Verrines (les) 103
Vicaire, Manuel de l'amateur des livres du XIXe siècle (H. Cordier) 462
Vidûsaka (le) . . . . 57 et 63
Villeroy et Marie de Médicis 231
Violet, L'œuvre d'Eusèbe sur les martyrs de Palestine (P. Lejay) 206
Virgile, Les Bucoliques 336
Vittorino da Feltre 130
Volf (Georges), Le pays d'origine de la langue liturgique des Slaves (J. K.) 178
Volf (Georges). — J. K. 407
Waddington (A.), La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols (R.) 474
Waltz, Chronique de la maison de la douane de Colmar (A. C.) 298
Weil (Henri), Études sur le drame antique (Amédée Hauvette). 363
Weinberger, Tryphiodore et Colluthus (My) 126
Wildeboer, Les Proverbes (Albert Martin) 332
Winjkoor, Syntaxe hébraïque (J. S.) 115
Witte, L'élément allemand en Alsace (R.) 455
Wölfflin, César, Guerre d'Afrique (E. T.) 87
Woodward, Vittorino da Feltre et autres humanistes (H. Hauvette) 130
Worms 404
Wyatt, Grammaire élémentaire du vieil anglais (V. Henry) . 66
Xénophon, Économique, p. Holden (My) 3
— Anabase, II, p. Edwards (Pascal Monet) 490
Zander, Le Saturnien (L.) 118
— Les paraphrases de Phèdre (Louis Havet) 311
Zeller (B.), La minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Villeroy (Gabriel Syveton) 231
Zevort, Histoire de la troisième République, I et II (A. Seignobos) 459
Zielinski, Cicéron dans le cours des siècles (Émile Tomas) . . . 85

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue de l'Agenais.
Revue de la Société des Etudes historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue des Universités du Midi.
Revue d'histoire et de littérature religieuse.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Litteraturzeitung.
Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft.
Euphorion.
Literarisches Centralblatt.
Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.
Zeitschrift für romanische Philologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Musée belge.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.
Revue de l'Université de Bruxelles.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 5 juillet — 1897

La Genèse, p. Ball. — Daniel, p. Kamphausen. — Xénophon, Économiques, p. Holden. — Lucien, Extraits, p. Monet. — Carton, Le sanctuaire de Baal-Saturne à Dougga. — Baasch, La Hanse et les Barbaresques. — Ponetti, Les Martirano. — Pariset, L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric Guillaume I. — Frati, Lettres de Tiraboschi à Affo. — La France chrétienne dans l'histoire. — *Bulletin* : Travaux de l'Association philologique américaine, XXVI. — Académie des inscriptions.

The Book of Genesis, Critical edition of the Hebrew text printed in colors exhibiting the composite structure of the book, with notes by the Rev. C. J. Ball. M. A. etc ; Leipzig, Hinrichs ; 1896 ; gr. in-8°, pp. 120.

The Book of Daniel. Critical edition of the Hebrew and Aramaic text printed in colors exhibiting the bilingual character of the book, with notes by A. Kamphausen, D. D., prof. in the Univ. of Bonn, Leipzig, Hinrichs ; 1896, gr. in-8°, pp. 43.

I. — L'édition du texte hébreu de la Genèse donnée par M. Ball nous met sous les yeux les dernières hypothèses de la critique sur la composition de ce livre. La théorie à laquelle s'est rangé l'éditeur est incontestable dans ses grandes lignes ; mais on pourrait, nous semble-t-il, en plus d'un passage, critiquer l'attribution de tel ou tel verset à tel ou tel document. Comme pour les précédents volumes de la même collection, nous nous contenterons d'exposer l'opinion de l'auteur. En voici les principes fondamentaux : vers l'an 850 une rédaction des récits contenus dans la Genèse fut faite dans le Royaume du Sud. Elle est connue sous le nom de document *judaïque* (J). Ce document subit, pendant les deux siècles suivants, quelques additions et modifications. Les parties les plus anciennes (J^1) datent des environs de l'an 850 [1] ; les plus récentes (J^2) des environs de l'an 650 [2]. Un récit parallèle, mais

1. Telles sont les parties suivantes : II, 5-10, 16-25 ; III, 1-19, 21, 23 ; IV, 17-24, VI, 1-4 ; IX, 20-27 ; XI, 1-9 ; XLIX, 1-27.

2. A cette partie du document appartiennent : III, 20, 22, 24 ; IV, 1-15, 25, 26 ; V, 29 ; VI, 5-8 ; VII, 1-5, 10, 12, 18, 22, 23 ; VIII, 2, 3, 6-13, 20-22 ; IX, 18, 19, X, 9-19, 21, 25-30 ; XI, 28-30 ; XII, 1-4, 6-30 ; XIII, 1-6, 8-13 ; XV, 1 *b d*, 2 *a*, 3 *b*, 4, 6-12, 17, 18 ; XVI, 1, 2, 4-7, 11-15, XVIII, 1-5, 7-16, 20-33 ; XIX, 1-25, 27, 28, 30-38 ; XXI, 6, 7 ; XXII, 30-34 ; XXIV ; XXV, 1-6, 18, 21-34 ; XXVI, 6-14, 16, 19-33 ; XXVII, 1-10, 14, 15, 17, 20, 23-27, 29-32, 35-45 : XXVIII, 10, 13-16, 19 ; XXIX, 1-15, 19-23, 25-27, 29-35 ; XXX, 4, 7, 9-16, 20, 21, 24, 25, 27, 29-42 ; XXI, 1, 3, 25-27, 38-40, 46, 48-51 ; XXXII, 4-14, 23-32 ; XXXIII, 1-7, 9, 10, 12-17 ; XXXIV, 10-13, 19, 30, 31 ; XXXV, 21, 22 ; XXXVI, 31-39 ; XXXVII, 2-4, 12,

indépendant, rédigé dans le royaume du Nord, constitue le document *ephraïmite* (E), dont la rédaction est antérieure à 650 [1]. — Vers 640, un rédacteur (R^{JE}) mit en œuvre les deux documents précédents et les fondit en un seul (JE) connu sous le nom de *Narration prophétique* de l'Hexateuque [2]. Pendant la seconde moitié de l'exil quelques mots [3] furent ajoutés sous l'influence du *Deuteronomiste* (D [3]. Enfin, le *Code sacerdotal* P, rédigé en Babylonie vers l'an 500, a fourni matière à de nouvelles et importantes additions [4] dont les dernières [5] ne seraient pas antérieures aux années 440-400, époque à laquelle doit être fixée la rédaction définitive de la Genèse dans la forme sous laquelle elle est parvenue jusqu'à nous.

II. — La tâche de l'éditeur de Daniel était autrement simple et facile, quant à la distribution du texte, que celle de l'éditeur de la Genèse. Le livre, rédigé aux environs de l'an 160, est composé de deux parties bien distinctes. M. Kamphausen a conservé l'ordre habituel ; mais la partie araméenne II, 5-VII) a été imprimée en rouge. La critique du texte était moins aisée ; malgré les nombreux travaux dont la partie araméenne surtout a été l'objet en ces derniers temps, il restait à faire un choix au milieu des nombreuses restitutions ou corrections proposées. L'éditeur s'est acquitté de son labeur avec beaucoup de sagacité.

On peut dire la même chose, d'ailleurs, du travail critique de M. Ball sur la Genèse ; il n'a non plus négligé aucune des ressources dont il pouvait disposer pour nous donner un texte restitué avec autant de probabilité que le permet l'état actuel de la philologie hébraïque. Son

---

13, 15-17, 25-27, 32, 33, 35 ; XXXVIII ; XXXIX, 1-5, 8-23; XLI, 33-35, 44, 49 ; XLII, 1, 2, 5-7, 26-29, 38; XLIII, 1-13, 15-34 ; XLIV ; XLV, 1, 4, 13, 14 ; XLVI, 28-34; XLVII, 1-5, 13-26, 29-31 ; XLVIII, 10, 13, 14, 17-19 ; L, 1-11, 14.

1. A ce document appartiennent : XV, 1 *a*, *c*, 2 *b*, 3 *a*, 5 ; XVIII, 6 ; XIX, 26 ; XX, 1-17 ; XXI, 9-32 ; XXII, 1-14, 19 ; XXVII, 1 *b*, 11-13, 16, 18, 19, 21, 22, 28, 33, 34 ; XXVIII, 11, 12, 17, 18, 20-22 ; XXIX, 16-19 ; XXX, 1, 3, 6, 8, 17-19, 23, 26, 28; XXXI, 2, 4-17, 19-24, 28-37, 41-45, 47, 52-54 ; XXXII, 1-3, 15-22; XXXIII, 8, 11, 19 ; XXXV, 1-8, 14, 16-20 ; XXXVII, 3, 6-11, 14, 19, 22, 23, 28-31, 33, 36; XXXIX, 6-7; XL; XLI, 1-30, 32-34, 37-40, 42, 43, 45, 46, 50-57; XLII, 3, 4, 8-25, 29-37; XLIII, 14; XLV, 1 *b*-4 *a*, 6-12, 15-19, 22-28; XLVII, 12; XLVIII, 1, 2, 8, 9, 11, 12, 15, 16, 20-22 ; L, 15-26.

2. A cette rédaction sont attribués : XV, 12-16 ; XVI, 8-10; XVIII, 17, 18; XX, 18; XXI, 34; XXII, 15-18; XXVI, 1 *b*, 2 *b*, 3 *b*, 4, 5 *a*, 15, 17, 18; XXXII, 33.

3. Par exemple : XVIII, 19, 20 ; XXVI, 5.

4. De ce document proviennent principalement : I, II, 1-4 ; V ; VI, 9-22, VII, 13-17, 19-21, 24; VIII, 1, 2, 4, 5, 13, 14-19; IX, 1-17, 28, 29 ; X, 1-7, 20, 22-24, XI, 10-27, 31, 32 ; XII, 4, 5 ; XIII, 7, 12 ; XVI, 15, 16 ; XVII ; XIX, 29 ; XXI, 3-5; XXII, 20-29 ; XXIII ; XXV, 7-17, 19-20 ; XXVI, 34 ; XXVII, 46 ; XXVIII, 1-9 ; XXIX, 24, 28 ; XXXI, 18; XXXVI, 1-30 40-43; XLI, 36, 46-48; XLVI, 5-7; XLVII, 5-11, 27, 28.

5. Principalement : XXXIV 1, 4, 8, 9, 14-17, 20-24, 27-29 ; XLVI, 8-27.
Le chapitre XIV proviendrait, selon l'éditeur, d'un *midrash* du temps de l'exil.

volume est certainement un des meilleurs qui aient paru jusqu'à présent dans cette collection.

J.-B. CHABOT.

Ξενοφῶντος Οἰκονομικός. **The Œconomicus** of Xenophon, with introduction, summaries, critical and explanatory notes and full indexes, by Hubert Ashton HOLDEN. Fifth edition. Londres, Macmillan et Cie 1895 ; XXVIII-415 p.

L'édition de l'*Économique*, de M. Holden, est bien connue du public ; la faveur dont elle a joui dans son pays l'a rapidement conduite jusqu'à un quatrième tirage (1884, 1885, 1886, 1889), et voici qu'elle est réimprimée pour la cinquième fois. L'auteur a complètement refondu son travail : les notes critiques, au lieu d'être en appendice, sont au bas des pages, ce qui facilite beaucoup l'étude du texte ; le simple lexique des éditions antérieures a été remplacé par un index complet des mots grecs, et l'introduction est nouvelle. Elle traite brièvement certaines questions relatives à l'*Économique* : l'intention de Xénophon en écrivant cet ouvrage, sa relation avec les *Mémorables*, la date de sa composition, la date, les interlocuteurs et le sujet du dialogue ; une seconde partie est relative à la constitution du texte. Comme on le voit, et comme le fait remarquer M. H. lui-même, cette édition est quelque chose de plus qu'une édition classique : l'appareil critique donne les leçons des meilleurs manuscrits et les conjectures des principaux commentateurs, et les notes, très développées puisqu'elles occupent près de deux cents pages, renvoient à chaque instant à la *Grammaire* et à la *Syntaxe* de Goodwin ; en outre, par une méthode que je ne saurais trop recommander à nos éditeurs de textes classiques, elles sont abondamment fournies de citations et de comparaisons avec d'autres auteurs. Le volume, élégant et maniable, est imprimé en caractères qui rappellent ceux des papyrus alexandrins (comme plusieurs textes déjà publiés par la librairie Macmillan), avec un soin et une habileté qui font honneur à MM. R. et R. Clark, d'Edimbourg.

MY.

Extraits de Lucien, à l'usage de la troisième classique, par Pascal MONET. Paris, Paul Dupont, 1896 ; XII-185 p.

Cette édition comprend des fragments du *Timon*, du *Songe*, de l'*Icaroménippe* et du *Charon*. Chaque dialogue est précédé d'une notice, et pour que l'unité n'en soit pas détruite, les passages laissés de côté sont remplacés par un résumé. L'introduction dit le nécessaire sur l'époque de Lucien, sa vie, ses œuvres et son style. Les trois pages intitulées *Aperçu bibliographique* pourraient être supprimées sans inconvénient :

des renseignements sur les manuscrits et sur les travaux d'érudition relatifs au texte sont inutiles à des élèves de troisième[1], et en général, selon moi, aux élèves de l'enseignement secondaire; ou alors qu'on leur donne des éditions pouvues de notes critiques. Ce qui importe, avant tout, dans ces petites éditions, classiques, ce sont les notes explicatives. M. Monet l'a compris, et ses notes sont abondantes, comme il convient; j'aurais voulu y trouver plus de sûreté, et parfois plus de soin. P. 56, note 1 : « L'aoriste du subjonctif remplace souvent l'impératif, même à la seconde personne et à la troisième. » Il s'agit de μὴ κάμῃς; la note manque de précision et d'exactitude; il fallait dire qu'on n'emploie jamais l'impératif de l'aoriste à la seconde personne lorsqu'il est accompagné de la négation, qui est alors μή. P. 153, la note 2 dit que le datif sociatif avec αὐτός se construit chez les Attiques « quelquefois avec σύν »; il fallait dire jamais avec σύν, très rarement avec σύν dans la langue de la décadence, et le plus souvent au pluriel. M. M. me semble avoir voulu dire « quelquefois avec l'article ». P. 27, note 1 : « Jacobitz rapporte avec vraisemblance ce dialogue... à la seizième année du second siècle. » Jacobitz-Bürger : « Wahrscheinlich ist er (ce dialogue)... am Anfang der sechsziger Jahre des 2. Jahrhunderts verfasst. » Outre l'inadvertance « seizième », il est certain que M. Monet n'a pas regardé d'assez près au sens de *der sechsziger Jahre*. P. 110, note 9 : Mégare n'est pas « dans l'isthme de Corinthe ». P. 71, note 6 : Opisthodome, « bâtiment construit derrière le temple d'Athéna au Parthénon ». Même en supposant la coquille *au* pour *ou*, on ne rendra pas bonne cette singulière note. P. 68, ligne 1 : Πρὸς Ἀχαρνᾶνας; en note : « Les Acharniens étaient, pendant la guerre du Péloponnèse, parmi les ennemis d'Athènes. » La note aggrave la faute du texte. — Quand on fait une édition pour les élèves, il faut y apporter le soin le plus méticuleux, jusque dans la rédaction de la moindre note.

My.

Dr. Carton. **Le Sanctuaire de Baal-Saturne à Dougga** (Extrait des *Nouvelles archives des Missions scientifiques*, t. VII). Paris. Imprimerie Nationale, 1896, in-8°, 112 p.

Pendant que M. le Dr Carton était attaché, comme médecin militaire,

---

1. D'autant plus qu'ils sont fournis quelque peu au hasard. Je ne vois pas bien, par exemple, pourquoi on cite P. Vogt, *De Luciani libellorum pristino ordine quaestiones* (que peuvent bien y voir même des rhétoriciens?), tandis qu'on néglige A. du Mesnil, *Grammatica, quam Lucianus in scriptis suis secutus est, ratio cum antiquorum Atticorum ratione comparatur*; ni quel intérêt peuvent bien éprouver des élèves à savoir que le *Timon* a été traduit en polonais. Il eût mieux valu ne pas oublier l'édition de Bekker, celle de Menke, et l'édition *critique* de Sommerbrodt; et ne pas imprimer *Hahn* pour *Halm*, ni *von* (pour *van*) *Herwerden*. Il y a d'ailleurs un certain nombre de fautes d'impression dans le grec des notes.

au poste de Teboursouk, il allait souvent étudier les ruines de la ville romaine voisine de Dougga (ancienne Thugga); quand il pouvait obtenir quelques hommes de l'officier qui commandait la garnison, il fouillait et trouvait. C'est de ces recherches privées, devenues ensuite officielles, grâce à une subvention du ministère de l'instruction publique, qu'est sortie la découverte du temple de Saturne, objet de la présente publication. On a déjà parlé souvent avec éloge de cette découverte; j'ai dit moi-même ailleurs de quelle importance était la connaissance d'un sanctuaire de Baal, même à l'époque romaine, et quel jour les trouvailles du Dr C. jetaient sur l'histoire de la religion et des rites phéniciens en Afrique. Il ne doit s'agir ici que du rapport présenté par lui au ministère de l'Instruction publique. Ce rapport est bien composé et très complet. L'auteur commence par décrire les restes du temple romain, datant de Septime Sévère, qu'il a déblayés avec son péribole et ses colonnades, avec les trois *cella* qui en forment le fond et la plate-forme qui le précède. Il parle ensuite du sanctuaire primitif dont il a reconnu les restes sous la substruction de l'édifice romain, et auquel appartenaient toutes les stèles votives qu'il a recueillies. L'étude de ces monuments, des symboles qui y sont donnés, des inscriptions puniques et romaines qu'ils portent occupe le chapitre suivant (p. 59 à 82) et permet au Dr C. de montrer, par un exemple typique, l'évolution du culte de Baal depuis le jour où les fidèles commencèrent à l'adorer dans une cour sacrée, jusqu'à celui où ils firent, pour loger leur dieu, la dépense d'un temple somptueux, du moins à leurs yeux; ce qui l'amène à chercher dans le plan de ce temple les éléments orientaux et les éléments gréco-romains, enfin à tenter une reconstitution du sanctuaire primitif et du sanctuaire romain (pour ce dernier il a joint une vue cavalière, p. 105 et des coupes, p. 107). Je ne sais pas si tous les détails de cette reconstitution sont strictement exacts, et il est probable qu'un architecte, s'il étudiait de très près la question, pourrait proposer, sur des points particuliers, d'autres solutions; mais outre qu'on doit se contenter souvent en pareil cas de la vraisemblance, M. Carton aura tout au moins le mérite d'avoir proposé le premier une solution, acceptable dans l'ensemble. Ce rapport comptera parmi les bons travaux auxquels les découvertes africaines ont donné lieu pendant ces dernières années.

R. CAGNAT.

Die Hansestaedte und die Barbaresken, mit einem Anhang von Dr Ernst BAASCH. Kassel, Brunnemann, 1897. II, 238 pages in-8, prix : 7 fr. 50.

Le travail de M. Baasch est une contribution intéressante à l'histoire, peu connue encore, des relations maritimes des États de l'Europe septentrionale avec les États barbaresques, alors que l'ouvrage de M. de Mas-

Latrie et d'autres publications, plus récentes, nous ont fait en détail connaître celle des nations méditerranéennes avec leurs incommodes et dangereux voisins. Seulement le titre de l'étude de M. B. est infiniment trop vaste et induira sans doute en erreur plus d'un de ceux qui désireront le consulter; cette étude n'embrasse nullement l'ensemble des relations des Villes Hanséatiques avec les États barbaresques, mais seulement celles de Hambourg avec le dey d'Alger et le sultan du Maroc, de 1750 environ à 1830.

Ces relations elles-mêmes ont été peu suivies; les entreprises commerciales de la Hanse au XVIII[e] siècle ne se dirigeaient guère vers l'Afrique ni vers le Levant; en 1747 Hambourg ne comptait qu'une cinquantaine de navires dans la Méditerranée, une vingtaine sur les côtes d'Espagne et de Portugal, une cinquantaine aussi dans le golfe de Gascogne, Lubeck et Brême, une douzaine peut-être. Ce commerce était si peu important aux yeux des intéressés eux-mêmes que la république de Hambourg cessa d'équiper en 1746 des vaisseaux de guerre pour convoyer sa flotte marchande dans ces parages lointains. D'autre part, c'est précisément l'abandon du système des « convois » qui donna l'idée de gagner les chefs de la piraterie méditerranéenne par des traités d'alliance qui impliquaient forcément un payement de subsides ou de tribut. Pendant soixante-dix ans, le sénat de Hambourg oscilla entre les partisans de traités de paix et ceux qui affirmaient qu'on n'y gagnerait aucune sécurité réelle, étant donné le naturel des gens auxquels on avait à faire, et qu'on se mettrait à dos les nations maritimes de l'Europe, jalouses de chaque traité nouveau, qui diminuait le nombre des États laissés à la merci des corsaires et augmentait forcément l'insécurité pour tous. Durant ce laps de temps, le sénat de la ville libre put constater en effet l'égal danger des deux systèmes; il vit ses vaisseaux attaqués malgré les traités, et quand il eut signé en 1751 un traité formel avec le dey, quand il lui eut envoyé 54 canons, 12.000 bombes et boulets, 1.000 quintaux de poudre, etc., etc., il excita par le don de cette contrebande de guerre la colère de l'Espagne, au point que la cour de Madrid fit présenter un ultimatum exigeant la rupture immédiate du traité, si l'on ne voulait pas voir les Hambourgeois exclus de toutes les villes et ports d'Espagne. Or, le commerce avec la péninsule était fort important; le malheureux sénat dut donc obéir, bien qu'il craignît la colère du souverain d'Alger. Mais le dey avait reçu les cadeaux; il daigna dire qu'il n'était pas fâché; qu'il y avait déjà trop de traités avec des nations étrangères, paralysant l'activité de ses sujets, et que, de la sorte, il y avait de nouveau quelques navires de plus à piller. On comprend qu'après de pareils aperçus sur la politique barbaresque, Hambourg ne revînt pas de sitôt à ses projets d'alliance, et qu'en fait aucun traité n'avait été signé quand l'expédition française mit fin, en 1830, à l'existence même de la régence d'Alger.

Les rapports diplomatiques et commerciaux ne furent guère mieux

réglés, ni d'une façon plus durable au Maroc, encore qu'il y eût là, vers 1780, un souverain, Sidi Mohammed, vraiment désireux d'ouvrir ses ports au commerce européen et d'abolir la piraterie. C'est à ce moment que furent entreprises les négociations entre Hambourg et le Maroc, par l'entremise d'un Marseillais, d'Audiffret-Caille, nommé consul du sultan pour la plupart des États de l'Europe. C'est l'épisode le plus curieux peut-être du volume de M. B. Mais finalement rien n'aboutit; un traité fut bien esquissé en 1805, mais dès 1806 le blocus continental mit fin au commerce hanséatique, et après 1814 la nouvelle Confédération germanique n'eut pour ces questions d'outre-mer qu'une « placide inertie » qui empêcha d'aboutir, malgré le concours, un peu décevant peut-être, quoique empressé en apparence, de la Grande-Bretagne. Sur ce point également de la côte africaine, les villes libres de l'ancienne Hanse finirent par profiter du changement produit au Maroc, à Tunis, à Tripoli, par l'occupation française de l'Algérie; ils furent tranquilles dorénavant sans avoir à négocier plus longtemps des traités ou à promettre des subsides et des tributs. Tout le travail de M. Baasch est une démonstration frappante de la vérité élémentaire qu'une nation commerçante a besoin d'une flotte de guerre pour défendre sa marine marchande, et que la plus mauvaise économie qu'elle puisse faire, c'est de s'en priver.

R.

POMETTI (Francesco). I **Martirano**. Rome, typog. des *Lincei*. 1897. In-4, de 155 p.

L'Académie des *Lincei*, en décidant, sur la proposition de MM. Monaci et Tommasini, l'impression de ce Mémoire, a justement récompensé les investigations patientes et sagaces d'un jeune auteur. Peut-être M. Pometti a-t-il exagéré le mérite littéraire des deux frères Martirano ; mais, outre qu'il a su rassembler tous les documents propres à éclairer leur œuvre, il ne se trompe pas en estimant que l'un et l'autre a sa place marquée dans l'histoire du XVIe siècle. L'aîné, en effet, Bernardino, a été, comme secrétaire d'État du royaume de Naples, collaborateur de Pierre de Tolède de 1532 à 1548, et il est fort légitime de lui attribuer une part des réformes énergiques entreprises par le vice-roi, bien qu'on ne puisse malheureusement définir cette part. L'autre, Coriolano, a parlé au concile de Trente avec un courage qui s'est élevé à l'éloquence le jour où, démasquant des calculs qu'on cachait sous une feinte peur, il s'est écrié : « J'aime mieux qu'on montre la place où l'on m'aura étranglé que la porte par où j'aurais fui. » M. P. qui, à plusieurs reprises, montre fort bien comment chez Coriolano le lettré ne primait pas le chrétien, était sur la voie d'une étude générale qu'il devrait entreprendre : il serait curieux de rechercher comment, dans la première moitié du XVIe siècle, alors

que la cour de Rome était encore payenne, il se préparait pourtant parmi quelques prélats lettrés un retour de l'humanisme à l'esprit chrétien. Mais M. Pometti, qui n'en est pas d'ailleurs à ses débuts, travaille à une monographie sur les efforts du Saint-Siège entre 1713 et 1717 pour réunir l'Europe contre les Turcs, et à une autre étude sur les Vaudois de Calabre. Souhaitons qu'il rapporte ainsi de plus en plus ses recherches à de grands sujets et qu'il conserve la méthode sévère qui lui a valu l'appréciation bienveillante des *Lincei* [1].

Charles Dejob.

Georges Pariset. **L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier**, 1713-1740. Paris, Armand Colin, 1 vol. in-8°, xx-989 p.

L'étude de M. Pariset traite un sujet si nouveau et elle repose sur de si longues et si patientes recherches qu'il ne saurait être question — pour moi — d'en contrôler, à un point de vue vraiment critique, les résultats ; je me contenterai d'en marquer l'objet et de noter les principales tendances qu'elle révèle.

M. P. s'est proposé d'étudier les rapports des Églises et de l'État en Prusse de 1713 à 1740 partout où ces deux groupes sociaux, comme il les appelle, peuvent se trouver en présence. Il ne faut donc lui demander de définir ni tout l'État prussien ni les Églises en elles-mêmes. Il examine l'Église au point de vue politique et l'État au point de vue ecclésiastique. Il s'arrête aux faits où se constate une action commune de l'État et de l'Église. Si, par exemple, il parle du mariage (IV, 3 § 4), il n'étudie pas l'influence du protestantisme sur la constitution de la famille — ce qui est le point de vue purement religieux —, mais il analyse la réglementation extérieure du mariage, qui est donnée en commun par l'État et par les Églises, il recherche les conditions exigées pour la conclusion et la dissolution du mariage, etc. Malgré quelques digressions — notamment au livre Ier où sont exposés des faits d'ordre exclusivement politique (chapitre 1) et au livre V où sont traitées des questions plus purement religieuses — l'auteur reste, en général, fidèle au programme restreint qu'il s'est tracé. Il pose les deux termes de la question dans ces trois premiers livres : l'*État tuteur de l'Église* (le roi-évêque, les fonctionnaires et collèges administratifs surveillant et réglementant le clergé) ; *la Constitution de l'Église* (clergé et fidèles) ; *la Situation sociale de l'Église* (la vie du pasteur, la discipline intérieure et les revenus du clergé). Ainsi il nous montre : 1° l'État en tant qu'il influe sur l'Église et 2° l'Église en tant qu'elle s'encadre dans l'État et dans la société. Cela fait il décrit le rôle commun de l'Église et de l'État :

1. Signalons-lui le *lapsus* qui semble lui faire attribuer (p. 127) à Racine la *Médée* de Corneille.

d'abord le *Rôle social de l'Église* (livre IV), ses attributions en ce qui concerne le culte, l'enseignement, la justice et l'assistance publique; puis la *Vie Religieuse* (livre V), c'est-à-dire la façon dont l'Église remplit son rôle social, son action réelle (évaluation de la religiosité dans la population, croyances populaires et idées théologiques). Enfin son dernier livre (IV) est consacré aux *Dissidents et Étrangers*, sectes protestantes, catholiques, juifs et colons. On voit comment l'auteur a compris et traité son sujet.

Cette question des rapports entre les Églises et l'État est éternelle et éternellement intéressante. Pourquoi M. P. a-t-il choisi, pour l'examiner, la Prusse et, en Prusse, le règne de Frédéric-Guillaume Ier? Il n'est pas embarrassé pour nous donner une foule d'excellentes raisons. Je n'en veux retenir que deux, les deux seules, au fond, qui importent.

La première est une raison d'opportunité. Le règne de Frédéric-Guillaume Ier est celui où se constitue définitivement l'État prussien dans toutes ses parties essentielles; aussi l'étudie-t-on en Allemagne avec prédilection depuis une trentaine d'années; et cependant on n'avait pas encore examiné sérieusement le gouvernement ecclésiastique de Frédéric-Guillaume; il y avait là une lacune d'autant plus regrettable que le protestantisme a été un des facteurs essentiels de la gloire prussienne, que la question ecclésiastique et religieuse a toujours en Prusse primé toutes les autres (sauf la question militaire toutefois qui vient, au moins, au même rang); donc, en l'état actuel des connaissances historiques, il était nécessaire d'écrire le livre que M. P. a écrit (p. VI-IX). — Cela est exact : ni en France ni même en Allemagne nous n'avions rien sur la question, et l'ouvrage de M. P. constitue une importante nouveauté historique. Bien que je me sois défendu d'estimer les résultats, je dois reconnaître que M. P. a dressé, le premier, le répertoire des faits relatifs aux rapports des Églises et de l'État en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier et qu'il l'a dressé exact et complet. Il a apporté ainsi une grosse contribution à l'enquête faite par les historiens allemands et notamment par Schmoller et ses disciples sur le règne du Roi Sergent. Il a démontré qu'au moment où s'organisait définitivement l'État prussien, l'Église protestante tombait en décadence par le progrès de l'indifférentisme et par la naissance de l'esprit philosophique, et que de ce double fait il est résulté que l'État a envahi le gouvernement de l'Église et a mis celle-ci en tutelle. C'est là la conclusion générale à laquelle arrive M. Pariset. Elle répond à la question telle qu'il l'a posée au début et aux faits qu'il a décrits dans le corps de l'ouvrage. Il la complique de considérations générales plus hardies, qui pourront sembler dépasser la portée de sa monographie (*Conclusion*, p. 817-837) et qui prêteraient à des contestations; mais cela ne saurait l'infirmer. Dans le détail, M. Pariset a été amené à reprendre des questions déjà connues et à les exposer sous une forme nouvelle (I, 2 et 3; II, 1, 2 et 3; IV, 2; V, 3 § 1 et 4 § 3; VI, 1 § 5 et 4) ou à poser des questions nouvelles (I, 4 § 2

et 5 § 2; II 5 § 2-4; III; IV, 1 § 1-3, 2 § 1-3, 3 § 2-3 et 4 § 3; V, 1 et 3; VI, 3). Voilà qui prouve l'opportunité du livre et son utilité.

Mais M. P. nous donne encore pour justifier le choix de son sujet une autre raison. Celle-là est une raison de principe. Le gouvernement ecclésiastique de Frédéric-Guillaume Ier, dit M. Pariset, mérite tout particulièrement d'être étudié parce qu'il n'offre rien d'extraordinaire, parce qu'il correspond à une époque « normale » entre deux époques de bouleversement : celle de Frédéric Ier où le prétisme modifia profondément le protestantisme allemand, et celle de Frédéric II où la révolution philosophique émancipa la pensée de la théologie. C'est une époque normale entre deux crises. Or ce sont les époques normales qu'il importe d'étudier en histoire, plus que les crises. Elles paraissent moins attachantes au premier abord et elles sont plus difficiles à comprendre, parce qu'elles sont en quelque sorte tout unies, que rien n'y attire spécialement l'attention, que tous les éléments de la vie historique ou sociale s'y font équilibre — mais c'est justement pour cela qu'en elles seulement nous pouvons saisir, dans sa vérité, la vie d'une nation (p. IX).

On reconnaît là, sous une de ses faces, une doctrine historique fort en faveur à l'heure actuelle, surtout en Allemagne. Cette doctrine s'efforce d'abolir en nous notre antique vénération pour « les faits dits historiques, » crises, grands événements, et aussi pour les « personnages dits historiques, » les grands hommes en particulier et les individualités en général. Les historiens ont assez fait de pathologie et de tératologie, nous dit-on : l'histoire n'est pas là. Elle est dans les lents et obscurs mouvements de la vie journalière des peuples. Et ces lents et obscurs mouvements eux-mêmes on les saisit non pas dans l'individu, phénomène contingent et éphémère, mais dans le « groupe social » qui a formé l'individu et dont l'individu tire en somme toute sa réalité (fût-ce un grand homme). En nous arrachant à l'accident (crise et individu) pour nous attacher au développement normal du groupe social, nous arriverons à poser des lois et nous ferons de l'histoire une science. Voilà, grossièrement définie, la doctrine : il est évident qu'elle fait de l'histoire une branche des sciences sociologiques, encore que, parfois, on l'ait voulu nier.

Il serait fâcheux que cette théorie fût universellement adoptée et prise au pied de la lettre, parce qu'elle supprimerait beaucoup de beaux livres qui sont encore à écrire. Il est heureux qu'elle ait été formulée, car elle peut donner naissance à beaucoup de beaux livres, — pourvu qu'elle soit sagement appliquée.

M. P. ne néglige pas complètement l'individu. Il consacre un chapitre à faire la psychologie religieuse de Frédéric-Guillaume Ier (I, 3 : la Religion de Frédéric-Guillaume Ier), — et il y met beaucoup de finesse et d'agrément, comme pour nous montrer qu'il lui serait facile d'écrire l'histoire de cette façon-là, s'il le voulait. J'en conclus que s'il croit que l'individu est un produit du groupe social, il admet du moins

que l'individu est capable de réagir ensuite sur le groupe qui a d'abord agi sur lui. Mais évidemment ce qui paraît digne d'étude à M. P. c'est le groupe social. Il déclare que « l'humanité est un complexe de groupes sociaux », et il définit le groupe social : « une réunion permanente ou provisoire d'hommes plus ou moins nombreux associés pour réaliser en commun une croyance commune » (p. 521). L'État prussien est un groupe social. Les Églises prussiennes sont des groupes sociaux. La tâche que M. P. s'est donnée consiste à les étudier et à étudier les réactions qu'ils exercent les uns sur les autres. A moins que je ne me trompe, c'est de ce point de vue qu'il faut envisager sa monographie, — et cela nous amène à examiner sa méthode de recherches et d'exposition.

Étudier un groupe social à l'état normal, c'est étudier des faits infinitésimaux et infiniment nombreux. Comment le savant arrivera-t-il à la connaissance de ces faits? Et comment nous la transmettra-t-il exactement, sans que nous nous perdions dans l'émiettement et le chaos?

M. P. a exposé dans son introduction (p. XI-XVI) sa méthode d'investigation. Documents imprimés ou manuscrits, depuis les ouvrages théologiques jusqu'aux prophéties, de l'édit du roi au registre d'église ou au compte de fabrique, il n'a rien négligé. On jugera de la minutie de ses informations par ce fait qu'il a reconstitué deux cent cinquante biographies de pasteurs. On en jugera mieux encore en consultant les appendices de son volume : *la liste alphabétique des documents et ouvrages utilisés* (p. 839-860); *le répertoire chronologique de la législation ecclésiastique prussienne sous Frédéric-Guillaume Ier* (p. 861-939), et *la nomenclature alphabétique de 250 pasteurs prussiens en exercice sous Frédéric-Guillaume Ier* (p. 940-943).

Les faits ainsi retrouvés et rassemblés, M. P. a voulu les relater *tous*, dans la mesure du possible, avec leur référence exacte et de première main : ainsi il dresserait un répertoire tel qu'on ne pourrait plus s'occuper de la question sans le consulter; ainsi il nous introduirait dans la complexité des choses et nous ferait saisir la vie sur le fait dans son étonnante variété. Pour cela il a recouru, pratiquement, à deux procédés.

Le premier est celui de la sélection qui consiste à choisir les faits les plus caractéristiques. C'est le plus commode. M. P. l'a employé le plus souvent, en prenant soin toutefois de nous donner toujours deux ou trois faits du même ordre. Mais on sent que ce procédé là ne le satisfait pas complètement et qu'il lui en préfère un autre, qui lui est personnel et où il croit trouver plus de garanties d'exactitude : celui de l'addition.

Il consiste à présenter les faits sous leur forme collective. Son application la plus heureuse a été faite au chapitre III du livre III, chapitre intitulé: *la Vie du Pasteur*. M. P. a réuni deux cent cinquante biographies de pasteurs. Il ne peut pas nous les exposer toutes. Il ne veut pas recourir au procédé imparfait de la sélection en nous citant simplement les

plus caractéristiques. Il veut encore moins se contenter d'une généralisation vague et approximative. Il veut établir scientifiquement certaines constatations générales. Alors il recourt à la méthode arithmétique. Veut-il se rendre compte des *Origines sociales des pasteurs?* Il calcule que 93 pour 100 sont roturiers et 7 pour 100 pourvus de la particule nobiliaire, que 28 pour 100 sont fils de pasteurs, 8 pour 100 fils de fonctionnaires, 4 pour 100 fils de professeurs, etc., etc. Veut-il savoir quelles étaient les occupations du futur pasteur depuis sa sortie de l'Université jusqu'à son entrée dans la carrière pastorale? Nouveau tableau où il inscrit que 7.6 pour 100 ont voyagé, 10.4 pour 100 ont été aumôniers militaires, 16.8 pour 100 ont été précepteurs, etc. Et il examine soigneusement ces chiffres, s'efforce d'en tirer toutes les conséquences qu'ils comportent, de les expliquer et, en certains cas, mais plus rarement, d'en conclure des rapports constants ou lois : par exemple p. 570, à propos de la vitalité de l'Église dans les pays prussiens vers 1740, il pose les lois suivantes : dans les grandes villes la religiosité diminue à mesure que la population augmente; la religiosité est d'autant plus grande que les confessions sont plus mélangées; la religiosité d'un groupe confessionnel est d'autant plus grande que le groupe est plus petit.

Mais ces moyennes, ces pourcentages, qu'est-ce au fond sinon les habituels procédés de la statistique? Cela nous conduit à deux réflexions : 1° que le procédé de l'addition doit prêter à toutes les critiques qu'on fait à la statistique; 2° qu'il était tout naturel que M. Pariset, qui ramène l'histoire à la sociologie, aboutit à la statistique comme procédé d'exposition historique.

Je crois avoir signalé le double intérêt que présente l'ouvrage de M. P. : 1° il apporte un appoint considérable à nos connaissances historiques sur le règne de Frédéric-Guillaume Ier, sur les rapports de l'Église et de l'État en Prusse, sur le protestantisme allemand enfin — je ne voudrais pas oublier ce point spécial — sur les Réfugiés français; — 2° ce livre de mille pages, où il n'y a pas une ligne de bavardage, où l'on ne sent nulle part la trace d'une négligence ou d'une fatigue, constitue l'effort le plus vigoureux qui ait été fait en France pour réaliser une conception de l'histoire sur la valeur absolue de laquelle je ne saurais pas me prononcer, mais qui, certes, a le mérite du courage puisqu'elle tend à faire de l'histoire une science exacte.

Gabriel Syveton.

Carlo Frati. **Lettere di Girolamo Tiraboschi al padre Ireneo Affo**; 2e partie. Un vol grand in-8°, xxxiv-436 pp. (p. 321 à 757.)

La seconde partie de la belle publication que M. Frati a tirée des correspondances inédites conservées dans la *Biblioteca Estense* de

Modène et la *Biblioteca Palatina* de Parme a suivi rapidement la première, et il faut savoir gré à l'éditeur d'avoir mis tant de zèle et de soin à donner au public ces lettres de Tiraboschi, qui seront des plus utiles à quiconque voudra étudier l'histoire littéraire de l'Italie au xviiie siècle. Ce volume contient la préface ; dix années de la correspondance (1784 à 1794 pp. 321 à 573); des notices étendues sur trois manuscrits cités par Tiraboschi et Affò et conservés à la bibliothèque Estense : VIII * 20, *Poesie volgari del secolo XV;* XII C 34, *epistole di fr. Alberto da Sartiano ed altre scritture del secolo XV;* I. H. 15-17, *Lettere a Ferrante I Cesare I, Ferrante II Gonzaga e ad altri scritte nel secolo XVI e nei primordi del XVII.* (pp. 577-671) et enfin cent pages d'index (à 2 colonnes) comprenant un index général des matières, un index chronologique des lettres d'Affò à Tiraboschi, un index des manuscrits *estensi* cités dans les notes, et trois pages de notes, additions et corrections. Comme le dit très justement l'éditeur, cette correspondance est une mine précieuse de renseignements historiques et littéraires de toutes sortes, d'autant plus que, comme ses deux auteurs se sont toujours occupés parallèlement de travaux analogues, leur érudition commune mettait chacun d'eux à même de répondre utilement aux questions de l'autre. Aussi bien Frati n'a-il pas à s'excuser d'avoir publié in extenso les lettres de Tiraboschi, qui étaient en partie déjà connues, et d'avoir publié les plus amples fragments des réponses d'Affò. Il est d'ailleurs toujours intéressant de voir revivre par des détails précis et familiers ces écrivains qui, comme Muratori ou Tiraboschi en Italie, sont devenus tellement classiques qu'on oublie en eux l'homme pour ne plus voir que l'in-quarto. On verra défiler dans ces lettres, outre Tiraboschi et Affò, ami constant, dévoué, modeste et inépuisablement généreux, tous les gens de lettres qui florissaient dans la fin du *settecento*, érudits sans doute du second ordre pour la plupart, mais initiateurs en somme du splendide progrès qu'a fait l'Italie de ce siècle dans l'histoire et l'histoire littéraire de l'Italie : tels sont Bodoni, Napoli-Signorelli, le juriste napolitain Diodati, l'abbé Mehus, « homme d'une érudition ample, parfois prolixe », Audiffredi ; des amateurs, comme Cesare Lucchesini, Malacarne, Giuseppe Beltramelli, la comtesse Grismondi, Bettinelli, plus critique qu'érudit, Bandini et ses collaborateurs des *Novelle letterarie* de Florence (à qui ils reprochent d'être trop bruyants) et tant d'autres. On y voit surtout Andrea Mazza de Parme, l'ennemi de Paciaudi et Du Tillot, devenu bibliothécaire de Parme à la chûte de Du Tillot, et on y suit toute la chronique quotidienne de ses intrigues et de ses démêlés avec Affò et Tiraboschi. On comprend qu'il soit impossible d'ailleurs d'analyser ces lettres bourrées de faits et de renseignements : il faudrait en quelque sorte en recopier l'index tout entier si l'on voulait donner un aperçu de leur contenu. — J'ajouterai seulement que la préface de Frati contient les renseignements les plus précis sur les sources origi-

nales d'où il a tiré sa publication; et que l'annotation est remarquablement précise et érudite.

Frati dit en conclusion que cette importante publication est la première d'une série dans laquelle il espère pouvoir faire figurer peu à peu les catalogues des manuscrits et des séries les plus importantes de la Bibliothèque, ainsi que l'édition intégrale de quelques-uns des manuscrits les plus importants, celle entre autres du célèbre chansonnier provençal. C'est là une promesse à laquelle il faut applaudir et dont il faut souhaiter la plus prochaine réalisation.

L.-G. Pélissier.

La France chrétienne dans l'histoire. *Ouvrage publié à l'occasion du XIVe centenaire du baptême de Clovis, sous le haut patronage de S. E. le cardinal Langénieux et sous la direction du R. P. Baudrillart de l'Oratoire.* Paris, Didot, 1896, 1 vol. in-4°.

Ce beau livre est dû à la coopération d'écrivains et d'historiens d'un grand mérite que le cardinal Langénieux présente ainsi au lecteur : « Les trente-six noms qui signent ainsi les chapitres de la *France chrétienne dans l'histoire* forment un ensemble imposant, très significatif, qui commandera l'attention. Tous ont l'estime et la faveur du public sérieux et lettré ; plusieurs déjà illustres sont en pleine possession de la célébrité, et les autres, dans l'une ou l'autre branche du savoir humain, sont en voie de la conquérir. Après l'Institut de France et la Sorbonne, à côté des Facultés de l'État et des Facultés libres, toutes nos grandes écoles sont représentées : l'École normale, l'École de Droit, l'École des chartes, l'École des Hautes-Études, l'École d'Athènes et l'École de Rome. Après Paris, c'est Lyon, Bordeaux, Lille, Rouen, Versailles, Rennes, Autun, Grenoble, puis Liège avec son université, et Bruxelles avec l'illustre société des Bollandistes, car il nous plaisait que la Belgique, membre de la Gaule franque et point de départ des conquêtes de Clovis, fût aussi conviée à apporter sa pierre au monument [1]. »

---

1. Je soumettrai ici quelques observations de détail aux savants auteurs. — P. 72. On a suivi, pour le couronnement de Charlemagne à Rome, le récit d'Hincmar. Ce récit que j'appellerais volontiers officiel, ne tient pas. Je crois qu'il faut adopter le récit, différent et, à mon sens, bien plus véridique, des *Annales de Moissac*. P. 632. Louis XVI n'a pas consacré, dans son admirable testament, la France au Sacré-Cœur. Mais on a publié (sans indication de source) un projet de vœu attribué à l'année 1792, projet dans lequel Louis XVI *promet* de consacrer sa famille et son royaume au Sacré-Cœur de Jésus, « si, par un effet de la bonté infinie de Dieu, je recouvre, écrit le monarque, ma liberté et ma puissance royale ». Je dis projet, car le document n'est pas signé.

L'Introduction donne prise aussi à quelques observations du point de vue de l'histoire : P. xi. L'auteur s'exprime comme s'il croyait au sacre de Clovis. Même page. Il ne résulte point des prières du sacre que le roi de France soit le « défenseur-né » du souverain pontife. On a confondu ici l'empereur et le roi de France.

Cet ouvrage, composé de morceaux divers (quelques-uns excellents), a été demandé à ces collaborateurs épars à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis. On a voulu évoquer devant la France « l'impérissable souvenir de cet événement qui a fixé ses destinées aux applaudissements de la chrétienté tout entière, lui rappeler ses origines et sa mission providentielle. » L'agencement général est très heureux. (Ce travail d'agencement et de revision est dû au P. Baudrillart.)

Je n'étonnerai pas beaucoup les lecteurs de la *Revue critique*, en leur disant que j'ai abordé cet ouvrage avec défiance. Il y a là, me disais-je, une idée fausse qui, suivant toute probabilité, doit être admirablement mise en œuvre. Je me préparais à entendre un ensemble de voix justes sonnant faux, le morceau exécuté étant en soi contraire aux lois de l'harmonie. On a voulu une œuvre d'édification : par suite on n'a pu commander à écrire le tableau complet de la France chrétienne. Les matières traitées ne correspondront donc complètement ni au sujet annoncé par ce titre (ce à quoi j'attache après tout peu d'importance), ni même aux grandes divisions du livre qui supposent, elles aussi, une œuvre d'ensemble.

Je reconnais qu'un esprit critique peut réussir à puiser dans la grande réserve de l'histoire et surtout dans le trésor de la pensée et de l'inspiration chrétienne des extraits très propres à édifier et à élever les esprits et les âmes ; mais je tiens toute entreprise de ce genre pour très délicate. Je l'estime plus difficile si elle se présente comme œuvre d'ensemble et non comme choix de récits ou d'extraits, plus difficile encore si elle est entreprise sous le patronage d'un évêque, plus difficile si cet évêque est cardinal, plus difficile peut-être s'il est archevêque de Reims. Comment toutes ces difficultés (je ne dis pas ces impossibilités) auront-elles été résolues? Que nous dira-t-on dans la *France chrétienne* à travers les âges de la guerre des Albigeois, de la révocation de l'édit de Nantes, de la Réforme du XVI[e] siècle? Dans ce livre d'édification osera-t-on nous parler des affreux désordres de l'Église qui expliquent si bien Luther et Calvin? Quel jugement un critique bien informé portera-t-il sur le fameux Hincmar, alors qu'il écrit sous le patronage de son successeur? Car, en définitive, il paraît établi qu'Hincmar était un faussaire et qu'il a préparé son vicariat apostolique par un faux.

Ces inquiétudes n'étaient pas toutes parfaitement fondées. C'est ainsi, par exemple, que les désordres de l'Église au moment de la Réforme sont relatés d'une manière qui m'a donné une assez large satisfaction. Il a suffi pour cela à M. Baudrillart de reproduire ces paroles du cardinal de Lorraine en plein concile de Trente (elles sont concises, mais elles disent l'essentiel et elles le disent éloquemment) : « Qui accuserons-nous, mes frères, évêques? Qui dirons-nous avoir été auteurs d'un si grand mal? Il ne nous le faut et ne le pouvons dire et confesser sans notre propre honte et vergogne, et avec grande repentance de notre vie passée. A cause de nous, la tempête et orage est venue, mes frères, et

pour ce jetez-nous en la mer. Que le jugement nous mène à la maison de Dieu et que ceux qui portent les vases du seigneur soient jugés et réformés! »

L'article *Hincmar* me réservait aussi une agréable surprise. Un savant du premier ordre lui a consacré un excellent article conçu de telle sorte qu'il reste fort peu de place à l'étude des œuvres suspectes du célèbre archevêque. Mais le caractère équivoque de telle de ses œuvres est néanmoins indiqué (dans un sentiment, il est vrai, bien indulgent). Les critiques que je serais tenté de formuler s'évanouissent, si je constate que l'auteur n'avait pu lire le récent article de Krusch sur Hincmar [1]. Écrirait-il aujourd'hui encore qu'à tout prendre Hincmar fut « un grand évêque »? Grand politique, je n'y contredis pas. Mais « grand évêque »? La dignité de la vie et le désintéressement, l'honnêteté de l'esprit et la délicatesse de l'âme font le grand chrétien, par conséquent le grand évêque (ou le grand pape); non pas le rôle joué sur la scène de ce mode, non pas les vues politiques ou le nom laissé dans l'histoire.

Quant à la guerre des Albigeois, quant à la révocation de l'édit de Nantes, j'avais vu juste. Aucun des collaborateurs ne s'est attribué ces sujets délicats et la Direction ne les a probablement pas proposés. Par suite le livre IV, *La France au service de l'Église à l'époque féodale*, ne tient pas les promesses du titre. On n'a pas envisagé l'État catholique jouant le rôle de persécuteur. D'autres aspects importants de la *France chrétienne* n'ont pas été davantage présentés au lecteur. Aucun chapitre ne traite, par exemple, de l'abolition de l'Ordre des Templiers, de l'abolition de l'Ordre des Jésuites : sujets pleins d'enseignements et très propres à faire apprécier à certains modernes très épris de l'alliance étroite des deux puissances certains effets singuliers de cette alliance.

Les pages consacrées à l'histoire de l'absolution de Henri IV m'ont paru embarrassées et pénibles. J'ai eu le sentiment qu'il y avait eu là pour le critique une grosse difficulté : comment porter sur un pape (le pape Clément VIII) un jugement défavorable? L'historien s'est essayé à une justification compliquée. Certes, je puis ici me faire illusion, car c'est une sorte de procès de tendance que je fais à l'auteur de l'article incriminé et celui-ci est peut-être, en définitive, tout aussi libre que je le souhaite dans ses appréciations, qui seraient en ce cas, complexes, parce que, pour être justes, elles devaient être complexes.

En lisant certains ouvrages, je me demande quelquefois si les papes ne jouissent pas du singulier privilège de ne jamais entrer dans l'histoire. Que d'écrits dus à des catholiques, plus je vieillis, m'inspirent cette réflexion douloureuse! Les efforts tentés çà et là dans une meilleure voie par les savants collaborateurs de *La France chré-*

---

1. Krusch, *Reimser Remigius Fælschungen*, dans *Neues Archiv*, t. XX, pp. 511-568. Voir surtout pp. 527, 528, 531, 533.

tienne sont-ils suffisants? Je crains que, pris dans son ensemble, ce volume ne contribue, en aucune manière, à développer chez les catholiques l'esprit critique, l'esprit scientifique. Je souhaite si vivement voir les savants catholiques tendre vers ce noble but, si digne de leur activité, que je me suis pris à reprocher à Mgr de Reims ces 500 pages qui, par ce qu'elles ne disent pas plus encore que par ce qu'elles disent, flattent, caressent de graves défauts. Ne traitons pas nos frères suivant le procédé qu'autorise Jean de Salisbury, évêque de Chartres, à l'égard du tyran. Est-il permis de flatter le tyran? écrit ce pieux prélat. — Assurément, car il est permis de le tuer. [1] Qui peut le plus peut le moins. — Mais le docte casuiste ne nous autorise nulle part à flatter ceux que nous n'aurions pas le droit d'assassiner. Au demeurant, je ne sais quelle atmosphère qui n'est pas parfaitement saine enveloppe cette œuvre historique. On sent qu'elle contrarie certaines aspirations très nobles de l'esprit moderne qui veut non seulement la vérité, mais toute la vérité, et qui répudie instinctivement tout ce qui ressemble à une apologie ou à un plaidoyer.

C'est encore caresser un défaut trop commun que de parler à chaque instant de la Providence. A la suite du cardinal de Reims, la plupart de ses savants collaborateurs lisent, sans hésitation ni effort, dans le livre ouvert de la Providence. Je sais qu'ils sont très informés. Pourtant il me reste parfois quelques doutes. Je voudrais, d'ailleurs, que les savants catholiques s'avisassent de plus en plus que la Providence agit d'ordinaire par des voies naturelles et qu'ils s'attachassent avant tout à la recherche des causes naturelles des événements humains. Il en résulterait un véritable progrès intellectuel.

Les auteurs de ce beau livre ne sont pas exclusivement historiens. Plusieurs d'entre eux, tout en étudiant le passé, ont les yeux ouverts sur l'avenir. Quelles sont leurs aspirations?

Il faut bien rappeler ici que le plus étrange antilibéralisme inspire de nos jours certains écrivains catholiques qui condamnent sans rémission l'esprit de la société moderne. Quand on songe que cet esprit moderne (dont 89 marque chez nous l'éclosion) est aujourd'hui, en fait, l'unique sauvegarde des intérêts religieux, quand on contemple les résultats magnifiques de cette conception moderne dans les grands pays libres d'où nous les tenons (Angleterre, États-Unis), on ne réussit pas à comprendre comment des hommes intelligents se fourvoient si lamentablement.

Ce travail des esprits date de plus de vingt-cinq ans. L'arbre donne aujourd'hui ses premières fleurs (en attendant les fruits qui seront amers). Où est le temps (1843) où l'abbé Dupanloup se réclamait, comme catholique libéral, des principes de 89 et opposait très justement à ces principes les actes mêmes de la Révolution qui en

1. *Polycraticus*, III, 15. (édit. Giles, t. III, pp. 217).

sont l'éclatante négation? Où est le temps (1864) où un Jésuite illustre, le P. Félix, dans un discours retentissant, passait en revue devant l'élite des catholiques, les trois phases de la vie de l'Église : dans le passé, persécution, protection, dans l'avenir, avenir prophétisé par de nobles esprits, liberté sans nul privilège sous l'égide du droit commun, et déclarait solennellement que, loin de redouter cette ère nouvelle de liberté, il en espérait des fruits excellents? Non. Pour nos modernes théoriciens, l'avenir n'est pas celui qu'appelaient les Montalembert ou les Metz-Noblat. L'avenir, c'est, autant que possible, le passé ressuscité. C'est quelque chose comme une religion d'État avec quelqu'un comme un Garcia Moreno pour chef de cet État. Seulement nos modernes ont un peu retouché la langue. Ils ne disent plus : *Religion d'État*. Ils ont trouvé cette formule nouvelle, plus douce, plus vague et, prise en soi, si attrayante. Ils disent: *Le règne social de Jésus-Christ*. Ils disent aussi : *Christianisme social* ou *Christianisme intégral*. Mais creusez quelque peu. Cherchez derrière les mots les choses. Que trouvez-vous? La religion d'État ou quelque chose d'approchant. Eh bien! en lisant certaines pages de ce beau volume, j'ai entendu l'écho de ces doctrines décevantes. Elles se répandent de proche en proche. Elles séduisent d'excellents esprits. Si nos doctrinaires réussissent à arracher des âmes modernes le respect de la liberté d'autrui, ils achemineront notre pays aux convulsions périodiques de l'Amérique du Sud ou assureront l'oppression et le discrédit de la religion. Il n'y a pas d'autre alternative.

LAICUS.

BULLETIN

— Le volume XXVI des *Transactions of the American philological association 1895* (Boston, Ginn and C°; 154-LXXI-XCV pp. in-8) contient les articles suivants. Dans les *Transactions* : M. BLOOMFIELD, *On professor Streitberg's theory as to the origin of certain Indo-European long Vowels* : voir la discussion de cette théorie ici même, 1894, 2, 27. — M. WARREN, *On the contributions of the Latin inscriptions to the study of the Latin language and literature* : exemples des renseignements nouveaux fournis par les inscriptions sur la langue, le vocabulaire, l'histoire littéraire des Romains. — J. M. PATON, *Some Spartan families under the Empire* : établit les rapports de parenté existant entre une soixantaine de personnages mentionnés dans les inscriptions des premiers siècles de l'ère chrétienne. — E. RIESS, *On ancient superstition* : terminologie ancienne, sources anciennes et méthode de l'histoire de la superstition chez les Grecs et les Romains; exemples. — B. PERRIN, *Genesis and growth of an Alexander-myth* : la légende d'Alexandre outrageant Batis est une pure invention, dont la source première se trouve dans les traditions romanesques recueillies par Clitarque, d'après lesquelles Alexandre était identifié aux héros de l'Iliade, notamment à Achille. — S. SLAUGHTER, *The « Acta ludorum saecularium*

quintorum » and the « Carmen saeculare » of Horace : l'édition de l'inscription donnée dans l'*Ephemeris* contient un assez grand nombre de fautes ; le chant séculaire n'est pas un chant destiné à être exécuté en marche ; il était la conclusion des fêtes et, dans la pensée de l'auteur, devait les résumer ; si l'on part de cette idée, et si l'on a présent à l'esprit le but d'Horace, glorifier le nouveau régime établi par Auguste et protégé par Apollon et par Diane, tout s'explique aisément dans le poème et il présente une clarté de plan qui fait le plus grand honneur à l'habileté d'Horace. — Ch. P. G. Scott, *The Devil and his Imps : an etymological inquisition* : étude de 133 noms familiers et populaires du diable et de ses suppôts. — F. A. March, *The fluency of Shakespeare* : étude de statistique lexicographique. — Dans les *Proceedings*, sont publiées d'une manière plus ou moins sommaire les communications suivantes : L. Bevier, Les hymnes de Delphes et la prononciation des voyelles grecques ; A. Gudeman, Plutarque philologue ; E. W. Fay, Aryen tr = gr. πλ = lat. *cl* ; C. R. Lanman, « reflected meanings », étude de sémantique ; K. P. Harrington, la langue de l'*Apocolocyntosis* (les rapports que M. H. signale entre cet ouvrage et celui de Pétrone, ne s'expliquent peut-être pas par une influence réciproque, mais simplement par le fait que tous deux appartiennent au même genre littéraire) ; W. A. Lamberton, notes sur Thucydide (1, 2 ; ὥσπερ καί ; 1, 5, 9 et 10) ; A. Fairbanks, cultes locaux dans Homère ; M. Carroll, les objections adressées à la poésie d'après Aristote (explication de *Poet.* 28, d'après les préoccupations des scoliastes d'Homère) ; Ch. Knapp, Notes sur Horace (Sat. 1, 1, 36, 4, 22) ; W. C. Lawton, le vers national unité naturelle de la pensée ; Fr. L. van Cleef, confusion de δέκα et de τέσσαρες dans Thucydide (le signe Δ signifiant 4 a été lu 10 par les copistes d'après un nouveau système de numération) ; B. Newhall, particularités du langage chez les femmes dans la littérature classique ; E. G. Sihler, saint Paul et la loi *Iulia de ui* ; H. W. Magoun, La villa de Pline (avec un plan) ; J. W. White, Le mur d'Athènes antérieur à Thémistocle ; H. Collitz, étymologie de ἄρα et de μάψ ; J. L. Manatt, textes littéraires en faveur de l'Enneakrounos de Dörpfeld ; B. I. Wheeler, le duel grec en ε (voir les *Indogermanische Forschungen*) ; J. H. Wright, sur Alexandre Polyhistor (Euseb., *Chron.* I, 15, 16) ; H. W. Smyth, les anapestes des tragiques grecs ; A. V. W. Jackson : deux anciens noms perses en grec, Ἀρταΰκτης et Φαιδύμη (dans Hérodote 7, 33 ; 3, 68) ; M. L. Earle, remarques sur les modes de la volonté en grec ; E. W. Fay, aryen gn = lat. *mn* ; C. D. Buck, le passif en osque et en ombrien ; W. J. Battle, imprécations magiques sur tablettes de plomb ; Ch. Knapp, notes lexicographiques (latines ; publié *Amer. Jour. of Ph.*, t. XVI) ; W. W. Goodwin, la γραφὴ παρανόμων chez les Athéniens et la doctrine américaine de la loi constitutionnelle ; K. P. Harrington, y a-t-il quelque trace du nome de Terpandre dans Tibulle ? (conteste vivement et avec raison la thèse de Crusius) ; G. B. Hussey, les formes les plus compliquées des figures de comparaison dans Platon ; H. W. Magoun, quelques plans de la villa de Pline ; S. G. Ashmore, l'atrium et le cauum aedium dans Vitruve et d'autres auteurs ; J. H. T. Main, les verbaux en -τέος, -τέον ; J. H. Wright, le rôle de l'imagination dans la philologie classique ; V. J. Emery, le grand incendie de Rome sous Néron (voir *Amer. Journal of Archaeology*, janv. 1896) ; W. G. Hale, l'ictus métrique détruit-il l'accent des mots ? (conclut négativement, mais suppose un accent d'intensité, c'est-à-dire identité d'espèce entre l'ictus et l'accent ; pour qui admet la nature mélodique de l'accent latin, la question ne se pose même pas ; ictus et accent sont deux choses complètement différentes qui existent côte à côte sans avoir rien de commun) ; H. N. Fowler, l'Apollon du Belvédère ; Ch. P. G. Scott, « assumed singulars » ; H. F. De Cou, la syntaxe du subjonctif et de l'optatif dans le dialecte éléen ; W. H. Hulme, signes de quantité

dans des mss. vieil-anglais; H. Schmidt-Wartenberg, les appareils phonétiques de l'abbé Rousselot; M. L. D'Ooge, la figure ἀπὸ κοινοῦ; S. B. Platner, notes sur la métrique de Perse (statistiques relatives aux deux derniers pieds); G. B. Hussey, incorporation de quelques dialogues (*Critias*, *Hermocrates*) dans la *République* de Platon; K. P. Harrington, un emploi négligé de l'impératif latin (l'impératif futur serait dans certains cas un impératif adouci; mais cette nuance, si elle existe, se distingue peu de celle du futur; un commandement pour l'avenir est toujours plus réservé qu'un ordre à exécuter immédiatement); E. W. Fay, la constance des lois phonétiques; E. W. Fay, encore une fois le chant des Arvales; W. A. Merrill, quelques spécimens d'anglais moderne; E. M. Pease, la formule de salutation dans la correspondance de Cicéron. Il y a cette année deux séries de procès-verbaux: car l'Association a pris part, en 1894, à un congrès de philologues réuni à Philadelphie pour honorer la mémoire de Whitney. Dans ce congrès, la question des études classiques a été agitée. Des sociétés de professeurs avaient élaboré des programmes qui, dans la pensée de leurs auteurs, auraient été proposés à l'acceptation de tous les établissements d'enseignement. L'un de ces programmes, qualifié de classique et établi en vue d'un cours de quatre années, faisait commencer l'étude du grec dans la troisième année. L'Association philologique américaine s'est émue à juste titre d'une réduction si considérable du temps consacré au grec. Le danger était d'autant plus grand que les établissements d'instruction, maîtres de leurs programmes, pouvaient adopter un changement que paraissait recommander l'autorité des rédacteurs. Aussi, dans une des séances ordinaires de 1895, l'Association a adopté à la suite d'un rapport très fortement motivé le vœu que trois années soient réservées à l'étude du grec. Un vœu analogue a été formulé un peu plus tard au sujet du latin. — L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juin 1897.

M. Oppert lit un mémoire intitulé : Eclaircissements sur quelques points relatifs à la dernière période de l'empire assyrien.

M. Héron de Villefosse communique un diplôme militaire, daté de l'année 139, et qui a été découvert près de Nazareth. Ce diplôme lui a été envoyé par M. Joseph-Ange Durighello, de Beyrouth. Il a une très grande importance au point de vue historique, en ce sens qu'il donne la composition des troupes auxiliaires qui faisaient partie de l'armée de Palestine au lendemain de la révolte de Barchokéba, qui commença en 132, sous Hadrien, et fut si longue à réprimer. Il fournit le nom du gouverneur de Palestine en 139, P. Calpurnius Atilianus, qui avait été consul ordinaire en 135, et dont les noms complets sont donnés par une inscription de Rome. On y trouve aussi les noms de deux consuls suffects de l'année 139, qui n'étaient encore connus par aucun document, et la mention de plusieurs corps de troupes qui apparaissent pour la première fois dans cette inscription.

M. Leger, professeur au Collège de France, communique un mémoire sur l'empereur Trajan dans la mythologie slave. Les expéditions de Trajan sur le Danube avaient laissé une très vive impression chez les peuples balkaniques. Des localités, des monuments portent encore son nom. Chez les Serbes, les Bulgares et les Russes, Trajan, sous le nom de Troïan, est devenu un dieu païen. Diverses légendes, qu'on retrouve d'ailleurs chez Tsetsès et Bertrandon de La Broquière, lui prêtent des aventures fantastiques et des attributs analogues à ceux des satyres ou du roi Midas.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 12 juillet — 1897

Lucien, p. SOMMERBRODT, II, 2. — PAQUIER, Jérôme Aléandre et la principauté de Liège. — REYMOND, La sculpture florentine au XIVe siècle. — SCHUBART, François de Théas, comte de Thoranc.—BERGSON, Matière et Mémoire.—*Bulletin*.—Académie des inscriptions.

Lucianus, recognovit J. SOMMERBRODT. Voluminis secundi pars posterior. Berlin, Weidmann, 1896; X-276 p. plus 2 feuillets paginés 192 a-192 d.

Huit opuscules[1] sont compris dans la seconde partie du second volume du *Lucien* publié par M. Sommerbrodt. La disposition diffère de la première partie : l'annotation critique vient ici avant les leçons des manuscrits. Étant un de ceux qui désirent que Lucien soit de plus en plus étudié (je trouve qu'il ne l'est pas assez en France), et qui, avec M. Sommerbrodt, « nihil aliud curant, nisi ut Luciano recte et iuste consulatur », je remarque avec plaisir que la critique conjecturale tient beaucoup moins de place dans ce volume que dans les précédents. M. S. attache toujours une certaine importance à la *divinatio*, qu'il appelle, avec un jeu de mots, « divinæ veritatis amor ac studium » ; mais il s'aperçoit qu'il ne faut pas en abuser, et qu'il vaut mieux, en certains cas, laisser à d'autres le soin de comprendre, s'ils peuvent, que de refaire un texte suivant son propre sentiment. Il sait mieux que personne que le plaisir de conjecturer entraîne parfois le critique hors des justes limites; et comme il lui est arrivé de tomber dans cet excès, il se défend en ces termes : « Errant igitur, qui sola libidine correptos vanam gloriolam eos captare credunt, qui coniecturis supplere student, quæ libri non suppeditant. » Je le crois volontiers; mais ceux qui accusent les critiques de conjecturer là où il n'en est pas besoin, se trompent-ils? Car c'est là la vraie question. Il ne manque pas d'ailleurs d'excellentes corrections dans ce volume : *Imagg*. 2, τοὔνομα..; ὅ τι καλοῖτο, au lieu de ἥ τις est une des meilleures et des mieux justifiées (usage de Lucien); de même *id*. 11 εὖ ἐχούσας pour ἡκούσας. *Gall*. 9 ἢν μὴ ὅ γε κληθεὶς αὐτός (pour αὖθις) εἴπῃ, avec quatre manuscrits, est indiscutable ; *id*. 23 ἀποσεισάμενος ἀστεῖα τὴν ἄσην, avec deux manuscrits, n'est pas moins bon ; *id*. 25 Ἀλέξανδρον pour ἄλλον est une de ces jolies conjectures, certaines, qui retrouvent un nom propre altéré. Citons encore, entre beaucoup

1. Amores, Imagines, Pro imaginibus, Toxaris, Juppiter confutatus, Juppiter tragædus, Gallus, Icaromenippus. — V. la *Revue* du 4 février 1895.

d'autres heureuses restitutions, *Icarom.* 12 τὴν ὄψιν ἐς τι (pour τὸ) ἀτενὲς ἀπηρεισάμην; *id.* 21 ὑπὸ σκηνῆς pour ἐπὶ σκηνῆς. D'autres corrections sont contestables. *Jup. conf.* 18 εἴ τις ἀκούσιός τι δεινὸν ἐργάσαιτο, pour ἀκούσιον, est d'autant moins nécessaire que cet adjectif ne s'emploie pas, en général, des personnes; *Icarom.* 19 καὶ μὴν (au lieu de πλὴν) αἵ γε πόλεις repose sur une fausse conception du sens de πλήν, qui est ici bien à sa place. *Jup. conf.* 2 la leçon du *Mutinensis* παρών (pour παρόν) d'où ὅς au lieu de ὅ, me semble inacceptable et n'a pas été suffisamment pesée. Voici le passage : καὶ ξυγγνώμη, εἰ ἄνθρωποι ὄντες ἀγνοοῦσι τἀληθὲς ἀπελθόντος ἐκείνου, ὃ τέως παρὸν ἐρραψῴδει δι' αὐτῶν. M. Sommerbrodt, lisant ὅς... παρών, traduit (p. 180) : « Nonne consentaneum est errare homines remoto eo, qui per musas carmina sua canebat? » Or voici ce qui précède : οἱ ποιηταὶ δὲ πρόσα μὲν ἐκ τῶν Μουσῶν κατεχόμενοι ᾄδωσιν, ἀληθῆ ταῦτά ἐστιν· ὁπόταν δὲ ἀφῶσιν αὐτοὺς αἱ θεαί... τότε δή... σφάλλονται etc. L'interprétation de δι' αὐτῶν par *per musas* est inexacte ; il faut entendre *per eos*, et traduire, en conservant ὅ... παρόν, « ils sont excusables d'ignorer le vrai, en l'absence de *ce qui* chantait par leur bouche »; *ce qui*, exprimé vaguement à dessein, au neutre, c'est-à-dire *la divinité*, *les Muses*, en opposition à ἐκ τῶν Μουσῶν κατεχόμενοι et à ὁπόταν ἀφῶσιν αὐτοὺς αἱ θεαί. — Bien que l'impression soit plus soignée, je relève encore un certain nombre de fautes : mots sans esprit, ou sans accent, ou mal accentués p. 111 l. 24; 124, 2; 131, 24; 133, 5; 137, 17; 139, 17; 142, 20; 148, 27; 157, 4 d'en bas; 160, 10 etc.; 94, 22 ἀνθρωμοι; 156, 5 νομίζουσιυ; *id.* 22 'Ολύμπια; 189, 5 d'en bas καταισχύνοιμι; 192, 23 πολιοικοῦμαι; 154, 12 lire κατασκάφῃ; 192, 12 ἀναπέπτατα:. Le texte s'éloigne souvent de la leçon donnée par les notes; un seul exemple : *Gall.* 9 (p. 189), σὺν τριβακῷ || ἐν τ. Cobet Dindorf. — λελοῦσθαι || λοῦσθαι Cobet. Ce sont les derniers mots qui doivent être lus; or ce sont les premiers qui sont dans le texte, à tort. M. Sommerbrodt a corrigé lui-même (p. 275) quelques-unes de ces erreurs, mais trop peu ; il dit bien, il est vrai, p. 276 : « Sicubi textus discrepat ab adnotatione critica rogo præferatur adnotatio », mais comme cette *discrepantia* est trop fréquente, il en résulte que la lecture du texte est loin d'être facilitée.

My.

Jérôme Aléandre et la principauté de Liège (1514-1540). Documents inédits publiés par J. Paquier, chapelain de Saint-Louis des Français, docteur en philosophie. Paris, Alphonse Picard, 1896. xxi, 374 pages in-8. Prix : 7 fr. 50.

Il est peu d'exemples de célébrité posthume aussi caractérisés que celui de Jérôme Aléandre. Profondément ignoré il y a vingt ans, sauf de quelques fervents de la Renaissance et de plus rares théologiens, l'ancien humaniste de Venise et de Paris, le conseiller du prince-évêque de Liège, le secrétaire du cardinal Jules de Médicis, le nonce apostolique

à la diète de Worms, comme au Concile de Vicence, a subitement émergé en pleine lumière, depuis que les collections du Vatican sont devenues accessibles aux érudits du dehors. De 1884 à 1896, nous avons vu successivement paraître sur lui les recueils de documents, les recueils épistolaires, les études diverses de MM. Balan et Brieger, de MM. Friedensburg et de Nolhac, de MM. Dorez et Omont, auxquels vient se joindre aujourd'hui M. l'abbé Paquier. Ce ne sera pas le dernier travail consacré au cardinal-archevêque de Brindes, car notre auteur nous promet pour plus tard « une édition complète des lettres familières d'Aléandre, complément considérable mais nécessaire de sa correspondance diplomatique ».

M. P. avait déjà étudié les rapports d'Érasme et d'Aléandre dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome; il nous donne ici une autre monographie, reconstituée dans la masse des papiers d'Aléandre, légués par ce dernier au dépôt du Vatican, dont il fut pendant quelque temps le bibliothécaire. Ce sont les correspondances relatives aux affaires de la principauté de Liège depuis le moment où, quittant l'Université de Paris en novembre 1514, il s'attache à la fortune d'Erard de La Marck, prince du Saint-Empire, et réside auprès de lui comme conseiller affairé, très écouté, très jalousé aussi des gens du pays, qui voient avec colère [1] cet habile Italien s'insinuer de plus en plus dans la faveur du prince. En 1516 Erard de La Marck l'envoie comme son agent confidentiel à la cour de Rome; il y soigne les affaires de son maître; il y soigne surtout les siennes et finit par atteindre aux plus hauts sommets de la hiérarchie catholique, grâce à son savoir universel et à son habileté diplomatique, grâce aussi à une « obséquiosité un peu servile [2] » — le mot est de M. P. — qui lui faisait se charger de toutes les besognes, même compliquées et désagréables, quand son ambition toujours en éveil y voyait quelque occasion de gloire ou de succès.

Il y a dans le volume de M. P. deux groupes de documents; les uns se rapportent à l'administration de la principauté de Liège durant le séjour qu'y fit Aléandre; il faut se placer au point de vue de l'historiographie locale pour ne pas trouver que l'éditeur a trop bien fait les choses et fourni trop de matériaux; beaucoup de ces pièces n'ont qu'un intérêt très secondaire, comme celles qui se rapportent aux querelles avec les chanoines des collégiales, à des recommandations d'amis pour des prébendes, à l'envoi de quelque argent ou d'un tapis, à l'achat d'un luth, etc. La seconde moitié du volume est consacrée aux lettres que le chargé d'affaires du prince-évêque écrivit, à partir de 1516 jusqu'en 1540,

1. Il le leur rendait bien; il appelle les Liégeois *Eburones sive nebulones* (p. 36).

2. L'expression est absolument méritée; il faut lire sa lettre à l'évêque de Liège pour le remercier d'avoir daigné envoyer un autographe, à lui « humillimum vermem », dans laquelle il raconte que « decies exosculatus sum has litteras » (p. 31). Voy. aussi le vrai dithyrambe à Erard, du 6 mai 1515. Cela ne l'empêche pas d'être fort heureux de se sauver « ex carbonariis nebulis » liégeois.

à son maître ou à ses amis de Liège, ou qu'il reçut d'eux pendant son séjour à Rome et ses nombreux voyages. Dans ce long espace de temps, on voit l'humaniste, mordant et gouailleur, qui cite au début volontiers Ovide et Martial, qui assimile plus ou moins les théologiens et les hypocrites (p. 46), qui trouve spirituel d'appeler les moines les porcs de Jésus-Christ (p. 122), et qui paie volontiers ses dettes par une belle période classique [1], se métamorphoser peu à peu en un personnage, conseiller influent du Saint-Siège, en un Père de l'Église, félicitant gravement Erard de Liège de lutter contre l'hérésie, s'occupant de l'organisation du futur concile, allant en ambassade en Espagne, en Angleterre, etc. [2]. Mais l'homme moral ne change guère au fond ; c'est toujours la même jalousie contre ceux qui pourraient contrebalancer son influence, soit à Liège, soit à Rome [3] ; c'est toujours surtout la même avidité, naïve, presque inconsciente, car tandis qu'il postule toujours et partout, à Liège, à Chartres, à Rome, à Valence, des bénéfices nouveaux à son profit, il se lamente dans ses lettres à Hezius, l'un de ses amis liégeois, sur la corruption de cette cour pontificale, où tout le monde ne songe qu'à gagner de l'argent [4]. Il est déjà archevêque de Brindes qu'il ne peut se décidér à renoncer à son canonicat de Liège, comme on le lui demande assez naturellement. « Mea prima uxor fuit, dit-il d'un ton sentimental; eam non est animus deserere. » Un vrai chef-d'œuvre en son genre, qui fait apprécier les ressources de l'écrivain, mais qui donne une piètre idée de l'homme même, c'est sa longue lettre à Erard de Liège, du 25 janvier 1518, en réponse aux reproches sévères faits par ce dernier à Aléandre d'avoir accepté la position de secrétaire auprès du cardinal de Médicis. Dans cette *Oratio pro domo* de dix pages, il mêle le pathétique au plaisant, les affaires au sentiment, le profane au sacré, avec un art consommé, déplorant la corruption de cette « Rome exécrable », la perte d'un frère chéri, le tout pour... conserver une pension de trois cents livres que lui faisait son évêque [5] !

1. « Debeo tibi, mi Medulla, scutatos aureos decem; sed quid aureos dicam? Me ipsum tibi totum debeo » (p. 92).

2. Nous apprenons, par une lettre du 14 janvier 1516, que le légat du pape auquel allait incomber la tâche de combattre l'hérésie allemande à Worms, ne savait pas un mot d'allemand (p. 112).

3. Il faut voir comment il arrange son collègue et rival à Rome, le chargé d'affaires liégeois Gérard Dutry; il trouve à la fois en lui un *ingenium heteroclitum*, une *asinina stultitia*, une *viperea malignitas* (p. 259).

4. P. 286. Cela ne l'empêchait pas d'écrire, en 1526, à l'évêque de Chieti : « Ego in servitio Leonis et ejusdem qui nunc rerum potitur octo annis et tot ducatorum millibus de meo insumptis, adde etiam tot tantisque terra marique contra Lutherum periculis, ne minimo quidem sacerdotiolo toto eo tempore fuerim donatus. »

5. P. 177-187. Voici un passage bien caractéristique de son plaidoyer, petit tableau des mœurs romaines, d'autant moins sujet à caution qu'il est jeté là, tout au hasard, pour faire ressortir, non pas les vertus du futur cardinal, mais sa stricte économie : « Nunquam bene comedi, nunquam lusi, nunquam habui mimos, in Venere non expendi nisi quod superius dixi, et hoc pro salute potius quam voluptate .. Potuissem

L'édition de M. l'abbé P. n'est malheureusement pas irréprochable ; loin de là. Non seulement l'impression matérielle du volume a été mal surveillée, si bien qu'il manque souvent des mots, non seulement dans le texte, mais dans les *résumés* et les *notes* des lettres, ou qu'ils y sont estropiés, mais encore la tâche obligatoire de tout éditeur a été trop souvent négligée ici. Assurément, il n'est pas tenu de *tout* expliquer *longuement*; mais on est en droit de demander à qui met au jour des correspondances inédites, de nous renseigner sur les personnes auxquelles elles sont adressées et dont on y parle. Or, M. P. semble avoir rempli cette partie de sa tâche tout à fait au hasard. Parfois, il y a une note biographique, souvent il n'y en a pas et nous voyons ainsi défiler devant nous une foule de personnages — comme aussi beaucoup de noms de lieux — qui nous restent absolument étrangers. D'autres fois, on nous renvoie simplement au *Journal* d'Aléandre, que tout le monde n'a pas sous la main. Il se peut que les natifs liégeois éprouvent moins de difficulté à s'orienter dans nos textes en l'absence d'indications de ce genre, mais je me plais à croire que ce n'est pas pour les lecteurs de Liège seuls que l'auteur a réuni ses textes.

Quant à ceux-ci, trop souvent ils sont mutilés et présentent à qui veut les étudier de près des lacunes facilement explicables par l'état des manuscrits; de ceux-là je n'ai rien à dire; mais j'aurais voulu que M. Paquier ne se résigne pas à éditer parfois des textes monstrueux comme celui de la p. 92, où l'on peut lire : « Dum nuper *in helidine feculus* ubi princeps meus jucundissimam arcem habet, etc. », alors qu'en feuilletant un dictionnaire géographique de la province de Liège ou de la province du Rhin, il serait sans doute facile de reconnaître le nom de la localité dont parle Aléandre. Et l'on pourrait citer encore d'autres exemples de cette résignation peu critique.

R.

Marcel Reymond. **La sculpture florentine. — Les prédécesseurs de l'Ecole florentine et la sculpture florentine au XIVe siècle.** Florence, Alinari, 1897, 1 vol. gr. in-8°, VIII-220 pp.

Ce beau volume est le premier des trois que M. M. Reymond consacrera à une histoire générale de la sculpture florentine. Il traite rapidement des origines et du développement de la sculpture chrétienne, puis de l'école pisane, et enfin de l'école florentine proprement dite au XIVe siècle.

---

et vilius conducere amicas, sed Neapolis [le *mal français* des ultramontains] me deterret, neque aliter potest Romae fieri ; sic cardinales, sic severissimi Rotae auditores, sic omnes faciunt, praeter omnes qui puerilia sectantur, quos diabolus rapiat ! Ego enim, etsi Italus, semper tamen sum id vitium abominatus, in quo doleo multos hic ex inferioribus et nostratibus, ut audio, esse oculis tenus infectos... »

M. R. est un homme heureux : non content de manier le pinceau avec un réel talent, il s'est passionné pour l'histoire de l'art italien, et il a mis la main sur un admirable sujet, parfaitement limité, qu'il traite en véritable artiste; avec cela il a eu la bonne fortune de trouver dans la maison Alinari de Florence des collaborateurs peut-être uniques pour une publication de ce genre; les gravures qui accompagnent le texte, au nombre de plus de cent cinquante, sont d'une finesse qui ne laisse rien à désirer; elles ont la douceur de photographies au platine, avec plus de vigueur.

Mais c'est du texte qu'il faut parler : le livre de M. R. n'est pas un livre d'images; c'est un traité fort méthodique, c'est une véritable thèse, dont l'idée maîtresse peut se résumer ainsi : la sculpture florentine n'a pas été un phénomène isolé, une sorte de génération spontanée, sortie avec Nicolas de Pise de quelques sarcophages romains, et se développant jusqu'à Michel-Ange par la seule influence des modèles antiques; cet art n'est qu'une phase, un acte, dans le grand développement de l'art chrétien qui, après avoir emprunté ses moyens d'expression à l'art païen de Rome [1], a donné naissance d'abord à l'art byzantin, puis à l'art gothique des XIIe et XIIIe siècles : les écoles pisane et florentine ont recueilli, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, l'héritage de la sculpture française, en l'adaptant aux besoins et au génie de la civilisation toscane. La renaissance des formes et des sujets antiques viendra, seulement à la fin du XVe siècle, arrêter le développement de cet art chrétien, pour lui substituer l'art classique. Jusqu'à la fin du XVe siècle, il ne convient donc pas de parler de *Renaissance*, mais plutôt d'art gothique, suite naturelle de l'art français du moyen âge.

Prise dans son ensemble, cette thèse est excellente; si elle n'est pas encore généralement adoptée, elle ne peut beaucoup tarder à l'être, moyennant de très légères atténuations. Il est temps de reviser les idées de Vasari, si mal informé de tout ce qui n'était pas toscan; on commence à savoir que la Renaissance n'a pas succédé à une léthargie, et que la révélation de l'antiquité n'a pas tiré l'Europe de la barbarie. Par malheur, ce mot Renaissance prête à bien des équivoques. Si l'art de la Renaissance ne se reconnaît qu'à des emprunts très directs d'idées et de formes classiques, on est amené à rattacher tout le XIVe et presque tout le XVe siècle florentin à la civilisation du moyen âge, ce qui est excessif; or, telle paraît bien avoir été la pensée de M. R. lorsqu'il a écrit : « Il faut bien se garder, ainsi qu'on le fait trop souvent, de considérer le

1. Fort à propos M. R. met sous les yeux des lecteurs (p. 17 et 18) deux beaux sarcophages du IVe siècle, conservés au musée de Latran. Je ne crois pas me tromper en disant que, dans le second, la tête du Christ, d'un sentiment tout moderne, a été partout, et très habilement, substituée à la tête imberbe qui devait y figurer primitivement; c'est du moins ce que l'on constate en examinant de près le marbre. Il eût été bon d'en avertir les lecteurs.

Dôme [1] de Florence comme appartenant à la Renaissance » (p. 176); et plus loin, après avoir dit que les sculpteurs de la porte de la Mandorla (toujours au dôme) s'en sont tenus « aux formes dérivées de l'art roman » (p. 192), il ajoute que, en dépit « de petites têtes copiées sur des médaillons d'empereurs romains, et certaines figures nues qui rappellent les statues des guerriers et des dieux antiques », cette porte « n'appartient en rien à la Renaissance » (p. 195). A supposer même qu'ici l'expression n'ait pas légèrement trahi sa pensée (car il y a des éléments antiques dans cette porte [2]), M. R. ne disconviendra pas que bien avant l'époque classique, avant l'adoption exclusive des formes de l'art antique, il y a eu un rajeunissement et comme un épanouissement de la vie florentine, dès le XIVe et surtout au XVe siècle; depuis qu'on ne peut plus, sans ridicule, parler du réveil de l'Europe après la nuit du moyen âge, on a pris l'habitude de considérer comme appartenant à la Renaissance les œuvres où se font jour « la sérénité de l'âme, la jeunesse, la beauté, le bonheur de vivre [3] », la confiance, l'optimisme, une certaine complaisance pour tout ce que la vie de ce monde a de bon, de gracieux, de doux, de facile; ces sentiments, étrangers au moyen âge, ont trouvé en Italie, dès le milieu du XIVe siècle, leur expression à peu près définitive dans le *Canzoniere* de Pétrarque et le *Décaméron* de Boccace, œuvres bien italiennes, nullement antiques, et bien *renaissance*, malgré leurs relations avec celles des troubadours et des conteurs de France. En dépit des progrès de l'humanisme, qui préparait seulement le triomphe assez fâcheux du *classicisme*, ce renouveau de la vie italienne n'a fait, jusqu'au XVIe siècle, que très peu d'emprunts, et très indirects, à l'antiquité [4]. — Mais ceci n'est qu'une question de mots, passons.

Très épris d'idées générales, avec une tournure d'esprit volontiers systématique, M. R. entend que sa thèse ne souffre aucune exception, et c'est naturellement sur les points où il sent qu'elle sera le plus discutée qu'il redouble ses efforts. L'un de ces points est, à coup sûr, la question de Nicolas de Pise : le style de ce maître dériverait, non de l'art romain, mais de l'art gothique; M. R. insiste longuement sur

1. Je crois, sans en être bien sûr, que M. R. prend ici le mot *dôme* dans le sens de *coupole*; je n'en suis pas bien sûr, parce que dans tout ce passage il a employé le mot tantôt dans son sens français de coupole, tantôt dans son sens italien (allemand) de cathédrale. Sur la double signification et la double étymologie du mot, voir les observations de M. G. Paris, *Romania*, 1895, p. 274.

2. Et certaines statues, reproduites à la même page 195, paraîtront, même aux moins expérimentés, singulièrement romaines!

3. Ce sont les expressions mêmes dont M. R. se sert pour caractériser le style d'André de Pise (p. 118), et qu'il répéterait volontiers pour les appliquer à certains bas-reliefs d'Orvieto (p. 158 et suiv.).

4. Et même au XVIe siècle! Le poème de l'Arioste n'est-il pas la suite de l'épopée carolingienne? Il diffère autant de la *Chanson de Roland* que de l'*Iliade* ou de l'*Enéide* : situé à égale distance de la poésie du moyen âge et de la poésie classique, il représente dans tout son éclat la poésie de la Renaissance.

cette idée et s'attache à l'exprimer sous une forme péremptoire : « L'art de N. de P., nous ne saurions trop le redire, a essentiellement pour origine, non l'art antique, mais l'art chrétien du moyen âge,... cet art qui, en dernier lieu, avait abouti à la merveilleuse floraison de l'art français du XIIe et du XIIIe siècle » (p. 71). Si par « art antique » il faut entendre l'art grec ou l'art romain de la grande époque impériale, la cause est gagnée. Mais ici encore une bonne définition n'eût pas été inutile, car je crois pouvoir comprendre dans l'art antique ces œuvres romaines du IVe siècle, où l'on voit appliqués à la représentation d'idées chrétiennes les procédés de l'art païen. Or ces œuvres-là, Nicolas de Pise les a étudiées, imitées (p. 52, 63) « avec plus d'amour que ne l'a fait aucun autre artiste » (p. 68); il est resté obstinément fidèle à la tradition de l'art romain » (p. 68); et, par son école, cette tradition s'est transmise aux ateliers siennois (p. 142). On le voit, M. R. nous fournit lui-même les corrections qu'il est nécessaire d'apporter à l'affirmation catégorique que je citais plus haut : l'école pisane, si elle succède chronologiquement à l'école française, en dépend peu; il existait une tradition romaine, italienne, toscane, en tout cas locale, qui n'était passée ni par Byzance, ni par Paris, et qui se trouve prête à jouer un rôle de quelque importance, au moment où les artistes italiens rapprirent l'art longtemps oublié, mais alors à son apogée en France, de sculpter la pierre ou le marbre.

Ici une nouvelle question se pose : comment la sculpture française a-t-elle provoqué l'éclosion de la sculpture italienne et en a-t-elle guidé l'évolution pas à pas, à travers tout le XIVe siècle ? Sans doute l'Italie a fait à la France des emprunts littéraires importants au XIIIe siècle; il peut être bon de le rappeler (p. 62, 144 n. 2), mais sans oublier que des chansons, des légendes, voire de pesants manuscrits voyagent plus aisément que des portails de cathédrales; d'ailleurs, en ce qui concerne les échanges littéraires, on peut citer des faits précis ; pour les arts, c'est une autre affaire. Les artistes pisans ou florentins ont-ils eu des maîtres français? ont-ils séjourné en France ? Nous n'en savons rien, et M. R. n'émet à ce sujet aucune hypothèse; il signale, et, par de belles gravures (p. 23-25, 63, 145), montre la supériorité des maîtres français au XIIIe siècle, en même temps que par d'intéressants tableaux chronologiques il en fait voir l'antériorité (p. 59 60); il relève des analogies curieuses, et conclut que l'on peut, en bonne logique, considérer l'art français comme l'inspirateur de la sculpture florentine au XIVe siècle (p. 211). Mais la logique (à supposer que celle-ci soit impeccable) n'est pas tout en histoire, si même elle y est quelque chose : on voudrait savoir ou entrevoir comment cette influence s'est exercée; or sur ce *comment* M. R. est muet. En revanche, l'analyse pénétrante qu'il fait du style gothique italien (à propos du dôme de Florence, p. 182 et suiv.) met clairement en relief les différences essentielles de ce style avec le

gothique français[1] : les Italiens ont eu connaissance des trois ou quatre caractères fondamentaux de l'architecture gothique, et ils les ont très librement élaborés, à leur manière, en vue de les adapter à leur goût et à leurs besoins particuliers, sans se conformer à aucun modèle déterminé. De même, les voyageurs ont pu rendre compte de la grandiose floraison de sculpture que la décoration des cathédrales françaises avait suscitée : ils en auront décrit les sujets, les idées, l'ordonnance générale ; des morceaux aisément portatifs comme des objets en ivoire, ou des pièces d'orfèvrerie, des croquis peut-être, ont pu servir à préciser les renseignements oraux : cela suffit déjà à expliquer l'espèce de direction imprimée par les artistes français aux premières écoles d'Italie ; l'originalité, les traditions de celles-ci n'étaient pas entamées par une influence plus littéraire que technique. C'est du moins tout ce que nos connaissances actuelles nous permettent de supposer : de nouvelles découvertes viendront-elles éclaircir ce point obscur ? Peut-être ; mais en attendant, des rapprochements comme celui que M. R. établit (p. 121) entre une délicieuse silhouette de femme dessinée par Giotto pour un bas-relief du campanile, et une figure secondaire du tympan de la cathédrale de Bourges, sont peu concluants. Faut-il croire que Giotto a travaillé à Bourges ? Toute analogie, toute coïncidence ne suppose pas nécessairement une imitation. Comparaison n'est pas raison, dit la sagesse des nations. Je reconnais que la critique d'art a dans la méthode comparative un puissant moyen d'investigation. M. R en a tiré le plus heureux parti ; c'est grâce à elle qu'il a renouvelé maintes questions, présenté des vues judicieuses sur la classification des écoles et la chronologie des œuvres. Mais avec cela je ne pense pas que la comparaison constitue à elle seule un instrument d'une précision suffisante dans les recherches historiques ; il est en tout cas fort imprudent d'aller jusqu'à paraître lui attribuer une valeur supérieure même aux faits (p. 114, 132, 159) ; je crois reconnaître là une tendance chère à toute une école, mais bien dangereuse !

Il ne viendra à l'esprit de personne que les réserves formulées ici tendent à diminuer la valeur du travail si personnel de M. Marcel Reymond. C'est l'honneur de ce livre de soulever beaucoup de questions d'un ordre très élevé et très délicat, questions de méthode, questions historiques, détermination du style des diverses écoles, influence de ces écoles entre elles. Sur tous ces points, alors même qu'il

---

1. Je relève sur ce point quelques contradictions : en dépit de ces différences, les architectes pisans auraient été « de fidèles disciples de l'architecture française » (p. 101) ; or, à Sienne, où la construction du dôme avait dû attirer « de nombreux artistes étrangers venant du nord » (p. 103), ces influences étrangères auraient « imprimé à l'art siennois un caractère différent de celui de l'école pisane », et Nicolas de Pise n'y aurait pas trouvé « un milieu favorable à l'adoption de ses idées » (p. 104). L'école pisane était donc en opposition avec le style gothique ? et ces étrangers n'avaient donc pas apporté à Sienne les traditions de la sculpture gothique, puisque l'on fit appel à un pisan pour sculpter la chaire ?

ne force pas la conviction d'une manière définitive. M. Reymond fait preuve d'une grande indépendance, d'une grande sincérité. Il faut lire les pages pleines de goût qu'il consacre à analyser et à définir le talent d'André de Pise, d'Orcagna, des sculpteurs d'Orvieto ou d'Or san Michele. Grâce à toutes ces qualités, son livre est très vivant; on le lit avec un rare plaisir; il fait penser, il invite à discuter (on s'en sera aperçu), en même temps qu'il charme les yeux [1].

Et maintenant c'est avec une très vive curiosité, une curiosité confiante, que nous attendons le volume suivant, celui qui traitera des Donatello, des Ghiberti, des della Robbia.

Henri HAUVETTE.

François de Théas, comte de Thoranc Gœthes Kœnigslieutenant, Dichtung und Wahrheit, drittes Buch. Mitteilungen und Beitræge, von Martin SCHUBART. München, Bruckmann, gr. in-8, 183 p.

M. Schubart a, dans un voyage (on peut même dire plusieurs voyages) en Provence, recherché les traces de ce François de Théas, comte de Thoranc, qui fut lieutenant de roi à Francfort et que les *Mémoires* de Gœthe nous représentent comme grand amateur de tableaux. Il a, à force de questions à droite et à gauche — et son exemple doit nous servir, à nous autres Français : ne pas craindre de demander, *sich nicht scheuen zu fragen*! — retrouvé les nombreux tableaux que Thoranc avait fait faire à Francfort par Fiedler, Seekatz, Junker, Trautmann, Hirth, Nothnagel et Schütz. Il les a découverts — au nombre de plus de cent! — dans deux maisons de Grasse ainsi qu'au château de Mouans, et à Mouans il a pu acquérir du propriétaire cinq toiles, et parmi elles un *Joseph vendu par ses frères* où, selon une tradition très vraisemblable de la famille Thoranc, le jeune Gœthe a posé pour Joseph. Il a en outre consulté les papiers et journaux de Thoranc et, grâce à ces documents, grâce aux pièces des archives de Francfort déjà mises en œuvre par Grotefend, il nous donne une biographie complète de ce

---

1. La correction typographique est remarquable, pour un livre imprimé à l'étranger; je ne relèverai qu'une faute, parmi les trois ou quatre que j'ai remarquées : dans le tableau des corporations qui ont contribué à la décoration d'Or san Michele, p. 196, c'est *Fripiers* qu'il faut lire, sous le n° 12, et non *Tripiers*. Dans ce même tableau, *Galigai* (n° 16) serait mieux traduit par *tanneurs*, *corroyeurs* étant réservé pour les *Correggiai*; quant à la fameuse et puissante corporation dite *Arte di calimala* (et non *calimara*), elle est très insuffisamment désignée en français par les mots *commerce* (p. 196) ou *négociants* (p. 197). — M. R. regrette (p. 171, note) que les monuments florentins soient aujourd'hui affublés de noms qui ne rappellent plus la noblesse de leur origine; du moins ces noms leur ont-ils été donnés par les Florentins eux-mêmes au cours des siècles; mais de grâce n'acclimatons pas en France le nom de Ste-Marie *des fleurs*, pour *de la fleur*; la faute ne serait ici imputable qu'à nous-mêmes.

Français auquel le poète allemand a donné l'immortalité. Il ne se borne pas à établir définitivement l'orthographe du nom de Thoranc — écrit longtemps Thorane — et à confirmer les points exposés dans la brochure de M. de Montgrand. Il reproduit le rapport du colonel de Pappenheim sur la surprise de Francfort et le propre récit de Thoranc, qui prouve non seulement que le Provençal eut une très grande part à l'événement, mais que Textor et autres adhérents du parti autrichien n'étaient pas gagnés par la France. Il montre le mécontentement qu'éprouvait le lieutenant de roi, alors simple capitaine d'infanterie, de n'avoir pas le brevet de colonel, l'activité que Thoranc déploya au jour de Bergen, l'influence bienfaisante que ce commandement de quatre années eut sur la police et sûreté de Francfort, la reconnaissance que les bourgeois témoignèrent à l'officier français en obtenant son élévation à la dignité de comte de l'Empire et en payant les frais de chancellerie. Les dernières pages du volume, pleines de détails nouveaux ou peu connus, sont consacrées aux peintres que Thoranc fit travailler et à celles de leurs toiles qui se trouvent à Grasse et à Mouans. Dans un supplément de trois pages, M. S. nous apprend qu'au moment où il allait publier son livre, un bouquiniste ou marchand d'autographes lui a, de Paris, envoyé contre espèces sonnantes, plus de 400 lettres écrites à Thoranc pendant son séjour en Allemagne par des personnages considérables de l'époque. A cette précieuse liasse se sont jointes des lettres de M. de Lersner et de Diené, que Thoranc reçut à Grasse et à Saint-Domingue de 1763 à 1765. Diené, l'interprète que Thoranc avait fait nommer inspecteur des lanternes et qui rend compte à notre officier de quelques commissions, Diené envoie des compliments de M. et Mme Gœthe et rapporte — dans une lettre de 1764 — que Nothnagel et Seekatz s'acquittent de leur tâche grâce à Wolfgang Gœthe (« par la lecture et par la traduction que le jeune Gœthe a fait de vos lettres »).

Il y aurait quelques observations à présenter. M. S. s'étonne (p. 37) que Thoranc ne parle dans son Journal ni de son hôte maussade du Hirschgraben, ni de la dispute qu'il eut avec le conseiller au soir de Bergen, et l'heureux chercheur explique fort bien ce silence de Thoranc : le noble Thoranc, dit-il, méprisait la bourgeoisie francfortoise et ne frayait qu'avec l'aristocratie, avec Mme de Barkhaus (dont M. S. nous communique quelques lettres intéressantes), avec Glaubburg, Lersner, etc. Pourtant, nous voyons qu'après son départ, le comte échange des compliments avec les Gœthe. L'auteur de *Poésie et vérité* n'aurait-il pas ici, comme en beaucoup d'endroits, exagéré ou romancé les choses? Il nous dépeint Thoranc comme hypocondre ; or, la famille du comte atteste que Thoranc n'eut jamais d'accès d'hypocondrie.

M. S. craint (p. 107) que Thoranc, enterré dans la fosse commune en août 1794, n'ait été victime de la Terreur. Qu'il se rassure, Thoranc mourut dans son lit. Son nom ne se trouve pas sur la liste des trente personnes exécutées à Grasse ou, comme on disait alors, des trente numéros gagnants de la liste de la sainte guillotine.

M. S. dit (p. 101) que Thoranc n'eut jamais le rang si désiré de colonel, et il semble croire que son héros n'a pas eu d'avancement. Mais Thoranc, brigadier en 1763 et maréchal de camp en 1770, est devenu ce que nous nommons aujourd'hui général de brigade. Il n'eut donc pas à se plaindre de la fortune et, après tout, il était de petite noblesse. Sans doute, il n'a pas été colonel ; mais on choisissait les brigadiers dans le grade de colonel ou de lieutenant-colonel (règlement du 12 juin 1759), et il était lieutenant-colonel lorsqu'il fut nommé brigadier.

On pourrait reprocher également à M. S. quelques longueurs (notamment dans le récit de ses pérégrinations, d'ailleurs si fructueuses, en Provence). On pourrait aussi le blâmer, si je puis dire, de nous faire venir l'eau à la bouche sans nous satisfaire. Il cite en passant (p. 67) un incident qui valut à Thoranc la défaveur du duc de Broglie, et il supprime (p. 131), dans une lettre de Mme de Barkhaus, un passage relatif à Mme Gœthe. Pourquoi mentionner cet incident sans insister davantage, et pourquoi indiquer cette suppression ? Mieux valait ne rien dire du tout.

J'aurais enfin, à mon tour, quelques détails inédits à produire sur le nom de Thoranc, sur son fils et sur certains épisodes de la carrière de celui que Gœthe comparait au duc d'Ossunna.

La famille de notre Thoranc était depuis longtemps établie à Grasse et s'appelait Théas. Les Théas se divisèrent en plusieurs branches : les Théas de Thorenc, les Théas de Sully [1], etc. Pareillement, les Théas de Thorenc se partagent en divers rameaux, comme les Théas de Thorenc de Caille et les Théas de Thorenc de Gars [2]. Le père du *Kœnigslieutenant* était Jacques de Théas de Thorenc de Caille ; le *Kœnigslieutenant* est parfois nommé dans les pièces officielles Thoranc de Caille, et son frère cadet, Jean-François (né le 12 novembre 1723 à Grasse, sous lieutenant au régiment de Vexin en 1740 et plus tard capitaine en second à Vermandois, blessé à Lawfeld et pensionné le 19 novembre 1756), signe Jean-François de Thoranc de Caille. Le nom devrait s'orthographier Thorenc, comme le nom du village aujourd'hui disparu,

1. Le capitaine Théas, dit Sully, invalide, ex-noble, chef du parti aristocratique de Grasse, est gardé à vue dans son domicile, parce qu'il est malade, en l'année 1793-1794, et le 10 avril 1792 le Directoire du district fait protéger par la garde nationale, contre une bande exaltée, la maison de ce Théas, signalée à tort, ainsi que le couvent des Visitandines, comme asile de prêtres insermentés.

2. Tous ces Théas entraient au régiment de Vermandois. Le Thoranc de Gœthe y fut capitaine ainsi que son cadet, et un autre Thoranc de Caille (Jacques Lavanade). De même, les Théas de Gars : Claude-François de Théas (né à Grasse le 7 mai 1736) commande à Vermandois, en 1771, une compagnie dite compagnie de Théas, et son cadet, Jean-Paul-Louis, dit M. Gars (né à Grasse le 25 août 1739, retraité le 12 avril 1787), devint capitaine-commandant des chasseurs du même régiment. Les jeunes gens de Grasse suivaient volontiers les Théas à Vermandois-infanterie : on trouve en 1768 au régiment trois Grassois : le capitaine Honoré-Paul de Calvy et deux lieutenants, deux hommes de fortune, Nicolas Manuel et Jacques Reboul.

situé au-dessus de Grasse entre Cipière et Andon, sur la montagne de Thorenc : les bureaux de la guerre écrivent ordinairement Thorenc ; des personnages originaires de la contrée, Tardivy de Thorenc (né à Grasse le 27 novembre 1727, capitaine d'artillerie, suspendu le 15 septembre 1793), un autre Tardivy de Thorenc (né à Grasse le 12 juin 1743 et capitaine de grenadiers au 33e régiment d'infanterie ci-devant Touraine), Fanton de Thorenc (né à Grasse le 23 décembre 1729 et chef de brigade d'artillerie), signent toujours *Thorenc*; tous les brevets de pension de notre *Kœnigslieutenant* (24 février 1770, 1er juin 1779, 22 mai 1781 et 9 avril 1792) portent *Thorenc*, et lui-même signe par deux fois *Thorenc*, le 19 avril 1779, une lettre au ministre Montbarey et une déclaration de pension, sans doute, comme il dit, parce que cette « pension lui a été accordée sous le nom de Thorenc ». Mais le nom se prononçait *Thoran*; il est écrit dans certaines pièces soit *Thorant*, soit *Thorent*, et un état du régiment de Vermandois mentionne la compagnie de *Thorand*. Notre François de Théas, ainsi que son frère cadet Jean-François, voulut conformer son nom à la prononciation et peut-être éviter la confusion avec les Tardivy et les Fanton : il changea l'*e* en *a* et transforma « Thorenc » en *Thoranc*.

Le fils de Thoranc, Jean-Baptiste, signait presque toujours *Théas-Thoranc*. M. S. nous raconte, d'après une tradition de famille, qu'il était capitaine de la garde et qu'il fut un jour désigné pour commander l'escorte de Louis XVIII, que son domestique oublia de le réveiller, qu'il arriva trop tard aux Tuileries, essuya des reproches et s'affecta tellement qu'il perdit la raison. L'anecdote doit être vraie. Voici, en tout cas, quelques faits et dates sur la carrière de ce malheureux Théas-Thoranc et sur sa fin. Il était né le 17 décembre 1784 à Grasse. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra dans l'armée impériale : recommandé au ministre comme fils d'un ancien maréchal de camp et issu d'une famille qui s'était distinguée dans les armes, noté par le préfet du Var comme un des hôtes de la princesse Pauline qui pendant son séjour à Grasse avait remarqué « le ton de décence et la bonne éducation dudit sieur Théas », il obtint d'emblée le grade de sous-lieutenant au 4e hussards (8 novembre 1809). Il alla guerroyer en Espagne, devint lieutenant (22 novembre 1813), et — après avoir refusé de servir Napoléon aux Cent-Jours — adjudant-major aux hussards de la garde (12 octobre 1815), capitaine (12 avril 1817), et chef d'escadron (12 avril 1821). Il était très bien noté, et l'on disait de lui qu'il servait avec beaucoup de zèle et de dévouement. Mais il eut, sans doute à la suite de l'accident ci-dessus mentionné, un accès de folie, ou, comme disaient ses chefs, « une maladie grave dont la nature exigeait du repos et du calme ». Il obtint un congé de convalescence de six mois (4 septembre 1821) qui fut prolongé d'un nouveau semestre (15 mars 1822), et une décision du 24 avril 1822 le raya du corps des hussards de la garde royale : il fut réformé pour jouir d'un traitement annuel de 900 francs pendant cinq

années, du 7 mai 1822 au 6 mai 1827. Toutefois, à l'expiration de sa prolongation de congé, au mois de septembre 1822, il revint à Paris et fit des démarches afin d'être placé chef d'escadron dans un régiment de chasseurs à cheval ou de servir dans l'état-major. Il demeurait alors à l'hôtel de Bourgogne, rue de Grenelle-St-Germain. Mais bientôt, à la fin de décembre, le lieutenant-général Coustard, commandant la 1re division militaire, apprenait qu'il régnait du désordre dans les idées de Thoranc, qu'il avait le cerveau frappé, que l'aliénation mentale dont il était atteint parvenait à un point tel que son état inspirait des craintes dans la maison où il résidait. Thoranc eut l'ordre de quitter Paris; il revint à Grasse et fut soumis à un traitement énergique dans sa propre maison; le mal ne disparut pas, et le 12 mai 1823 le tribunal de l'arrondissement de Grasse prononçait son interdiction; le 24 du même mois, une délibération du conseil de famille lui nommait un tuteur, son beau-frère, le comte de l'Escarène, et décidait qu'il serait mis en pension chez le docteur-médecin Mercurin, directeur de la maison de santé de Saint-Paul, au terroir de la ville de Saint-Remy. Ce fut là que mourut Jean-Baptiste de Théas-Thoranc, le 30 juin 1823, à trois heures du matin.

J'ajouterai sur la vie de François de Thoranc quelques particularités qui ne seront pas inutiles à son biographe. Lorsque Thoranc fut nommé lieutenant-colonel, il demanda avec insistance que son titre de comte du Saint-Empire fût inscrit dans son brevet. « Comme vous avez bien voulu, écrivait-il de Grasse, le 4 mai 1763, à Choiseul, porter le roi à consentir que je jouisse de cette dignité, je ne prévois pas que je puisse tomber dans aucun inconvénient en vous suppliant d'ordonner que l'omission en soit réparée. Je joins ici, pour cela, mon brevet, sans crainte de passer à vos yeux pour un homme attaché à des minuties. Puisque notre cour et celle de Vienne ont trouvé bon que la dignité de comte de l'Empire fût une récompense de la satisfaction qu'on a eue de ma conduite en Allemagne, je crois devoir paraître jaloux de ce titre. C'est à vous, Monseigneur, à décider si mes idées là dessus sont telles qu'elles doivent être. Un seul mot de votre part sera la loi d'après laquelle je suivrai ou abandonnerai le désir de faire enregistrer mon diplôme à la Chambre des comptes de cette province ci, vous suppliant de favoriser le désir s'il n'est pas hors de règle. » Le bureau de M. Accaron demanda à Monseigneur s'il fallait donner à Thoranc la qualité de comte du Saint-Empire, et Monseigneur écrivit de sa main : *il faut la lui donner*.

Lorsque Thoranc partit pour Saint-Domingue où il allait être commandant en second, il sollicita de l'avancement : « Vous pouvez, lui répondit Choiseul, partir avec tranquillité; vous recevrez à Saint-Domingue le brevet de brigadier; le comte d'Estaing, gouverneur-général, en sera porteur, et il vous le remettra à son arrivée dans cette colonie. »

Thoranc quitta Saint-Domingue à la suite de démêlés avec d'Estaing,

et reçut, à son retour, la lieutenance de Sa Majesté vacante à Perpignan par la démission de M. de Guibert : la place rapportait 9.834 livres (5 700 d'appointements et 4.134 d'émoluments). Mais il eut encore des difficultés dans le Roussillon et Choiseul le rappela. Le duc offrit alors de l'argent à Thoranc pour le dédommager ; Thoranc demanda le grade de maréchal de camp. « M. le duc de Choiseul, écrivait-il dans une lettre datée de Paris, du 18 décembre 1769 (sans doute à un chef de bureau), ne m'a jamais trouvé dans des sentiments différents de ceux où je suis aujourd'hui, et il m'a toujours traité cependant mieux que je ne le méritais. Des raisons de convenance l'engagent à disposer de ma place : je lui en ai donné ma démission sans répugnance. Il a voulu me faire un traitement pour m'en dédommager : je l'ai supplié de trouver bon que je ne regardasse pas l'argent comme un dédommagement convenable. Mais je n'ai pas prétendu, par là, renoncer à celui qui convient à ma position ; elle exige, pour que mon honneur soit à couvert, que je n'aie pas l'air d'un homme renvoyé ; pour cet effet, j'ai demandé des grâces qui marquent que l'on n'est pas mécontent de moi. Sans cette raison, je vous aurais supplié, Monsieur, de régler vous-même le traitement dont vous m'auriez cru susceptible, et tel qu'il eût été, j'en aurais été satisfait. M. le duc de Choiseul m'a, en quelque façon, reproché, en votre présence, que j'étais resté à Francfort pendant une partie de la guerre. Pourquoi y suis-je resté ? parce que M. le maréchal de Belle-Isle m'y a trouvé utile et m'a marqué toutes les fois que j'ai demandé à reprendre les fonctions d'aide-maréchal des logis de l'armée que je faisais avant que d'entrer à Francfort, que le roi me tiendrait compte des services que je rendrais dans cette place tout de même que si je le servais à l'armée. Comment suis-je entré à Francfort ? J'étais à la tête des troupes qui s'en emparèrent sous les ordres de M. de Wurmser, et je les commandais sous lui ; l'expédition finie, il eut le commandement de la ville et moi, la lieutenance de roi ; c'est donc par distinction que j'y suis entré. Comment m'y suis-je conduit ? M. le duc de Choiseul, en me faisant brigadier, a récompensé amplement les soins que je m'y suis donnés. Depuis la paix, il m'a envoyé à Saint-Domingue en qualité de commandant en second ; il m'a dit, en votre présence, que cet essai n'avait pas mieux réussi que celui de Perpignan. Si quelque chose me fait honneur, depuis que je sers, c'est le sacrifice que j'ai fait de ma place à Saint-Domingue. Ce n'est que par délicatesse de sentiment que je l'ai quittée ; les témoignages que M. le comte d'Estaing, cause de mon retour, a rendus lui-même de ma conduite, font foi qu'elle a été telle qu'elle doit être. Celle que j'ai tenue à Perpignan n'a pas eu plus de succès ; je n'entreprends pas de la justifier. Je n'ai rapporté ce que je viens de vous exposer, Monsieur, que pour vous mettre à portée de faire connaître si j'étais susceptible d'une augmentation de grade, au cas que le roi fasse une promotion qui s'étende jusques à moi. Tous ceux qu'il fera maréchaux de camp sont dignes de cette grâce ; mais j'aurai toujours

ma mission de Saint-Domingue et le temps que j'ai passé en Roussillon par dessus les services qu'ils produiront, puisqu'ils n'ont pas été employés depuis la paix. Le surplus de services et la justice de M. le duc de Choiseul, qui ne voudra pas sans doute me faire sortir de Perpignan par une mauvaise porte, me font espérer que je serai compris dans la promotion. »

Il écrit en même temps au duc (29 décembre 1769) : « Je me suis exécuté, Monsieur le duc, j'ai travaillé, d'après ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, à la destruction de l'établissement que j'avais fait en Roussillon ; ma maison est ou sera bientôt à bas, et me voilà tout consolé de ne plus retourner en Roussillon. Je puis cependant m'y montrer tête levée, et je suis bien assuré que les prétendues préventions qu'on a regardées comme incompatibles avec mon retour dans ce pays-là, ne sont ni fondées, ni réelles. Il vous serait aisé, Monsieur le duc, de savoir ce qui en est ; quelqu'un pourrait interroger, de votre part, sur mon compte, M. l'évêque de Perpignan et ses grands-vicaires, les commissaires de la noblesse, les syndics des autres États, les viguiers de Roussillon, Conflans et Cerdagne, les directeur et contrôleur des fermes du roi, les chefs de tous les États militaires, tels que commandants de place et lieutenants de roi et majors, les colonels et lieutenants-colonels des régiments qui ont été en Roussillon depuis que j'y suis employé, le directeur du génie, le commandant de l'artillerie, les commissaires des guerres, le grand-prévôt de la maréchaussée, les entrepreneurs des fournitures du roi et les autres personnes principales sur le rapport desquelles devrait être jugée la conduite d'un homme qui est chargé du commandement. Cette espèce d'enquête, que peut faire un de ceux que je viens de désigner (n'importe lequel), ferait connaître exactement ce qu'on pense de moi dans une province où on sait déjà que je ne dois plus paraître. On n'y déguisera pas, par cette raison-là, son sentiment sur ce qui me regarde. J'ose affirmer que, à l'exception du conseil souverain, de l'intendance et des consuls actuels de Perpignan, qui sont parties dans le procès, tout rendra témoignage en ma faveur, et vous verriez alors, Monsieur le duc, qu'on vous en a imposé sur la prévention comme sur le fonds des choses. Mais tant que vous répugnerez à percer le mystère d'iniquités qui couvre les trames ourdies contre moi, je vous paraîtrai impropre à la mission que vous m'aviez confiée. Quoi qu'il en soit, disposez de moi comme vous le jugerez à propos. Si vous m'en confiez une autre, je tâcherai de faire mieux que par le passé. Si vous ne me compreniez pas dans la promotion prochaine, et que quelque brigadier de même date que moi y fût compris, on croirait que je me suis comporté indignement, et on aurait lieu de le penser, indépendamment de mon déplacement ; à plus forte raison serait-on fondé à le croire, si on me voyait essuyer cette double disgrâce. Si vous vouiez bien, Monsieur le duc, faire quelque attention à ma situation, vous sentirez que c'est bien assez pour moi d'en essuyer une, et puisque vous avez la

bonté de vouloir m'en dédommager, vous verrez que le grade de maréchal de camp et le retour de votre confiance sont les seuls dédommagements que je puisse vous demander; la promotion vient à propos pour me faire sortir du Roussillon par une porte honnête... »

Le 3 janvier 1770, Thoranc fut nommé maréchal de camp. Il eut également une pension qui l'endemnisa de ses travaux et débours : non seulement il avait envoyé en 1766 et en 1767 au ministre des mémoires sur la défense des frontières de Provence et sur la guerre offensive et défensive du comté de Nice, mais il avait dépensé 30.000 livres de son bien en Roussillon pour « le bien du service ». Il obtint, le 24 février 1770, une pension de trois mille livres sur le fond de l'extraordinaire des guerres.

Cette pension était désormais tout le traitement de Thoranc. Il réclama de nouveau les bontés du roi : « Il n'y a peut-être pas, disait-il de lui-même, de maréchal de camp plus indigent que lui, car il ne lui reste pas un sol de bien patrimonial, ayant employé à l'honneur du service tout ce qu'il avait; malgré son indigence, pourtant, il soutient depuis longtemps un abbé de Villeneuve, son neveu, au séminaire de Saint-Sulpice. » Et il demandait le rétablissement d'une pension de 2.000 livres dont il jouissait avant d'être lieutenant de roi à Perpignan. Le 22 mai 1781, sa pension de trois mille livres fut augmentée de deux mille livres : il avait donc un traitement de cinq mille livres (ou mieux, de 4.655 livres, car la pension de 3.000 livres avait été réduite à 2.655 par la retenue d'un dixième). La loi du 2 octobre 1791 lui accorda une pension de 6.000 francs [1].

La seule note qu'on trouve sur lui aux bureaux de la guerre est postérieure à 1781; mais elle semble exacte et mérite d'être retenue : « Passe pour avoir un esprit tracassier et extraordinaire. »

Nous ne terminerons pas cet article sans remercier M. Schubart du plaisir qu'il nous a causé et sans le féliciter de son flair, de sa persévérance et du soin qu'il a mis à sa publication. L'ouvrage, joliment imprimé par la maison Bruckmann, contient un beau portrait du *Kœnigs*-

1. Les états de services de Thoranc sont ainsi conçus : « Lieutenant en second au régiment de Vexin-infanterie (13 juillet 1734), lieutenant (1er mars 1738), capitaine (16 avril 1743), incorporé avec ce régiment dans le régiment de Vermandois-infanterie (10 février 1749), aide-maréchal-général des logis surnuméraire à l'armée de Soubise (1er mai 1758), lieutenant de roi à Francfort (15 février 1759), remplacé à sa compagnie (13 avril 1759), commissionné lieutenant-colonel d'infanterie (1er décembre 1762), commandant en second à Saint-Domingue (1er mai 1763), brigadier d'infanterie (27 décembre 1763), rentré en France en 1764, lieutenant de roi à Perpignan (1er janvier 1768), employé comme brigadier à Perpignan (1er mars 1768), avec ordre pour commander en Roussillon en l'absence du comte de Mailly, a quitté sa lieutenance de roi le 30 décembre 1769, maréchal de camp (3 janvier 1770), a obtenu une pension de 6.000 livres le 2 octobre 1791 — a fait les campagnes des guerres de la succession de Pologne, de la succession d'Autriche et de Sept-Ans, ainsi que celles de 1763 et 1764 à Saint-Domingue — chevalier de Saint-Louis le 12 novembre 1749. »

lieutenant — que M. S. attribue à Fiedler, — une chromolithographie des armoiries comtales de Thoranc et des reproductions de plusieurs toiles : cinq épisodes de l'histoire de Joseph, la tête agrandie de Joseph auquel le jeune Gœthe servit de modèle, un portrait de Seekatz par lui-même, un incendie de Trautmann et une *Résurrection de Lazare* du même, un paysage de Schütz, un tableau de fleurs de Junker. M. Schubart a tout lu sur le sujet (même l'article de notre *Revue* du 17 septembre 1883); il raconte ses voyages avec esprit et décrit avec goût les œuvres d'art; il a fait revivre le personnage dont il s'est fait le biographe, et il a pour le généreux et chevaleresque Thoranc une sympathie qui l'honore. Ce volume est donc un des meilleurs, un des premiers parmi les innombrables travaux dont la vie de Gœthe a été l'objet.

A. Chuquet.

Henri Bergson. **Matière et Mémoire.** Essai sur la relation du corps à l'esprit. Paris, Alcan, 1896. iii, 280 p. in-8.

Le public philosophique européen se jugera par l'accueil qu'il fera à ce livre. Tout y est neuf, la méthode (« transposer les problèmes de métaphysique au point de les faire coïncider avec des problèmes de psychologie que l'observation pure et simple peut trancher », p. 267), jusqu'au moindre détail, et si tous les problèmes connus de la philosophie reçoivent de cette méthode une solution infiniment originale et précise, c'est justement parce qu'aucun d'eux n'est posé dans ses termes traditionnels. Le grand secret de création métaphysique perdu depuis Hegel, l'art de grouper, en symétries belles, toutes les propositions du savoir humain autour d'une métaphore centrale, est retrouvé. Et comme ce système résulte chez M. Bergson d'une prodigieuse élaboration de faits positifs, comme il est au courant, partout presque, de la science la plus récente, et que personne n'a une critique plus aiguë, personne n'avait le droit plus que lui de chercher un lien explicatif dernier.

Dans ce livre, admirablement écrit, tout n'est pas fait pour produire la conviction rationnelle. Dans la proposition initiale et en apparence inoffensive, que « mon corps, objet destiné à mouvoir des objets, est donc un centre d'action : il ne saurait faire naître une représentation » (p. 4), des métaphores sont en germe. Si la perception ne peut rien nous faire connaître; si elle ne peut qu'orienter nos mouvements, on a vite conclu qu'il faut partir « *comme du principe véritable* » de l'indétermination de la conduite (p. 18). Mais c'est là un postulat énorme et imagé; et c'en est un plus grand que de poursuivre : « Une loi *rigoureuse* relie l'étendue de la perception à l'intensité d'action vivante. » Une métaphore nouvelle complique la précédente : « L'*intériorité* ou l'*extériorité* ne sont que des rapports entre images » (p. 11). Et c'est alors toute une frondaison de tropes ingénieux La perception, identique

en nature à l'objet extérieur, n'en diffère que par un *moins*. La matière vivante, l'organisme, se *laisse traverser* par les actions indifférentes à sa conduite propre (p. 24). Elle ne perçoit que celles contre qui elle réagit, qu'elle ne transmet pas sans les diminuer, mais qu'au contraire elle enraye par sa spontanéité. — Peut-être un physicien aurait-il quelque peine à admettre cette spontanéité de la matière organique, qui va jusqu'à détruire le principe de l'égalité de l'action et de la réaction. Mais il semble bien alors que toute la théorie à la fois de la *perception*, et davantage celle de *l'affection* chez M. Bergson soit ruinée, et la perception consciente ne naîtra jamais.

La merveille inanalysable est la théorie de la mémoire (p. 73-195). M. Bergson imagine que le passé se survit en nous sous deux formes : 1° en mécanismes moteurs que l'habitude des réactions perceptives a montés en nous au cours d'une évolution séculaire ; 2° en souvenirs immatériels. Et la reconnaissance aussi se fait de deux manières : 1° par des *mouvements*; 2° par des *représentations* immatérielles. Mais on passe par degrés insensibles des souvenirs disposés le long du temps aux mouvements qui en dessinent l'action naissante ou possible dans l'espace (p. 74-75). Donc, à vrai dire, la vie de l'esprit n'est que dans le souvenir. Le souvenir seul est étranger au corps, et inattingible à ses lésions. Mais la perception incessamment se renforce de souvenirs pour compléter sa besogne d'orientation ; de même qu'incessamment le souvenir se matérialise en des mouvements faits à son image par le moyen desquels l'esprit guide le corps. — Et sans doute cela est ingénieux à ravir. Mais n'est-il pas vrai qu'entre ces deux mémoires, qui à la fois *s'inhibent* (p. 82) et se renforcent l'une l'autre, et dont la différence fait désormais toute la différence du corps à l'esprit, on rétablit à la fois tout le dualisme ancien de la nature et de la pensée, qu'on avait rejeté, et toute leur harmonie préétablie qu'on avait critiquée chez Kant? — Toutefois il est sûr que, M. B. ayant fait apparaître dans toute leur vétusté les images des systèmes qu'il a détruit, les siennes ont droit, pour un temps très long, à l'attention des historiens.

Le quatrième chapitre, sur la matière, est celui qui plaira le moins. Il s'attarde à critiquer les atomes de Faraday et les *vortex atoms* de Thomson. Nous attendons de M. Bergson, dont la culture mathématique est singulièrement forte, qu'il veuille bien interpréter comme il sait faire, les théories contemporaines de l'élasticité, de l'électricité et de la viscosité, où seule apparaît la notion des physiciens actuels sur la matière.

Ch. Andler.

BULLETIN

— M. Francisque Bouillier réimprime ses deux très intéressantes brochures sur l'*École normale pendant la guerre* et le *Centenaire de l'Institut de France* et les fait précéder de *Souvenirs* qui plairont par l'indépendance, la probité, la sincérité qu'ils respirent (Orléans, Pigelet, 1897). On y trouvera les plus curieux détails sur le vieux Lyon, sur l'enseignement de Michelet à l'École normale, sur les luttes que l'auteur eut à soutenir dans sa carrière, sur la vie des Facultés de ce temps-là, sur l'inconvénient des jurys de baccalauréat tirés de l'enseignement secondaire, et de l'emplacement actuel de la Faculté de Lyon. — Charles Dejob.

— M. Ant. Em. Caruana commence la publication d'une étude, *Sull'origine della lingua Maltese* (Malte, typog. Busuttil, 1896), dont nous avons reçu les deux premiers fascicules.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juillet 1897.

M. Dieulafoy donne communication d'un travail sur l'évolution de la poliorcétique au XIIIe siècle. Il s'agit de la bataille de Muret, livrée par Simon de Montfort aux armées coalisées de Pierre II, roi d'Aragon, des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges (12 sept. 1213). Selon M. Dieulafoy, les mêmes raisons qui favorisèrent, au XIIIe siècle, la création des places de guerre qui couvrirent l'Europe à cette époque, condamnèrent la noblesse féodale à sacrifier la tactique et la stratégie à la sécurité et à la puissance du choc. L'influence de l'Orient, si elle s'exerça dans ce domaine, s'éteignit donc aussitôt.

M. Léopold Delisle annonce qu'en vertu d'une loi de finances promulguée le 30 juin, les médailles grecques réunies, au nombre d'environ 7000, par feu M. Waddington, font désormais partie des collections de la Bibliothèque nationale. M. Waddington s'étant attaché à rechercher avant tout les types insuffisamment représentés dans ces collections, la nouvelle série fera très rarement double emploi avec les anciens fonds de la Bibliothèque. Un inventaire sommaire en sera rédigé sans retard.

M. Clermont-Ganneau présente un fragment d'inscription phénicienne provenant de Tyr. C'est une des très rares inscriptions de cette provenance qui soient connues jusqu'ici. Elle porte le nom d'un personnage appelé Abdbaal.

Léon Dorez.

Dans le dernier numéro de la *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*, M. le professeur Nœldeke regrettait que la traduction de ses *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, par M. Wirth, eût été publiée sans son autorisation. Or, je n'ai accepté cette publication que muni de l'autorisation donnée par M. Nœldeke en son nom et au nom de son éditeur, et M. Nœldeke, fort courtoisement, veut bien reconnaître que sa mémoire l'avait mal servi en cette circonstance.

Ernest Leroux.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 19 juillet — 1897

LAMBRECHT, Catalogue de la Bibliothèque de l'École des langues orientales, I. — RITTER, Les lois de Platon — Démosthène, La première Philippique et les Olynthiennes, p. SANDYS. — DE RUBLE, Jeanne d'Albret et la guerre civile. — Bossuet, Oraison funèbres, p. RÉBELLIAU. — Comptes rendus annuels de la littérature allemande, III et IV. — *Bulletin* : JACOB, Les traités d'Alankara ; HUIZINGA, Le Vidûsaka ; Un poème latin de Pasini ; RASI, l'élégie latine, Rutilius, Les dates de Lucilius ; LINDSKOG, La parataxe chez les anciens latins ; EDELBLUTH, Les conjonctions dans Lucrèce ; KNOEPFLER, J. A. Mœhler ; JORET, Les plantes ; SOUBIES, Almanach des spectacles ; KOSCHWITZ, Guide de l'étudiant en philologie française ; MUNTZ, L'œuvre d'art.

Catalogue de la bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes par E. LAMBRECHT, secrétaire-bibliothécaire de l'École.
Tome premier. I. Philologie générale. II. Langue arabe. VII-623 pp., 1 vol. gr. in-8°. Paris, Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28.

L'École des langues orientales vivantes, qui célébrait il y a deux ans le centenaire de sa fondation, a passé les trois quarts de son existence dans une des dépendances de la Bibliothèque nationale. Recueillie au Collège de France en 1868 par M. Stanislas Julien, ce n'est qu'en 1873 qu'elle fut définitivement installée dans l'ancien hôtel de l'École du génie maritime.

Il ne faut pas songer à se créer une grosse bibliothèque quand on n'a pas de chez soi : aussi n'est-ce qu'avec quelques livres indispensables que l'École vint habiter sa nouvelle demeure. Pour réparer autant qu'il se pouvait le temps perdu, tous ceux qu'intéressent les études orientales apportèrent à l'œuvre enfin entreprise, et sans que leur zèle se soit jamais ralenti, le concours le plus dévoué. Les efforts constants de l'Administration, les libéralités des gouvernements des pays dont les langues sont enseignées à l'École, les legs et dons des professeurs, dont plusieurs lui ont laissé leurs bibliothèques, et qui tous lui font hommage de leurs publications, les témoignages de gratitude de nombreux élèves qui, gardant dans leurs lointaines résidences un souvenir reconnaissant à cette affable et hospitalière maison, lui offrent ou lui procurent les ouvrages intéressants qu'ils rencontrent, ont fait en peu de temps de cette jeune bibliothèque un puissant instrument de travail : elle compte présentement plus de 35.000 volumes.

Le moment était venu d'inventorier ces richesses et de les faire con-

naitre aux orientalistes. Cette tâche ardue, confiée à M. Lambrecht, ne pouvait être mise en de meilleures mains; il en présente aujourd'hui la première partie au public.

Ce premier volume, à part 337 numéros de philologie générale, est entièrement consacré à l'arabe, une des cinq langues de fondation de l'École. Dans une classification très claire et très détaillée, les 3196 numéros qui composent le fonds sont l'objet d'une description complète. Une table des matières et trois index alphabétiques rendent les recherches aussi sûres que rapides. Le deuxième index — liste des ouvrages arabes — fait ressortir la large place que les productions originales occupent dans la bibliothèque; il a cet autre avantage de grouper, et par conséquent de permettre de distinguer facilement beaucoup de livres dont les titres sont semblables et ne diffèrent que par les sous-titres. Le système de transcription adopté par M. L. permet, à cause même de son extrême simplicité, de reconstituer sans hésitation en caractères arabes les noms et les titres.

M. Lambrecht a voulu que le trésor dont il est l'aimable gardien pût être exploré jusque dans ses parties les plus cachées; il y a pleinement réussi. Ce premier résultat lui fait un devoir de donner bientôt la suite de son travail.

Le volume sort des presses de l'Imprimerie nationale.

C. Sonneck.

Platos Gesetze. Darstellung des Inhalt. — **Platos Gesetze.** Kommentar zum griechischen Text. Von Const. Ritter. Leipzig, Teubner, 1896; 2 vol. de 162 et 415 pp.

Il n'est facile de faire ni le compte rendu ni la critique de ces deux ouvrages. Ils se complètent l'un l'autre. Le second est le plus important, mais il ne saurait être étudié indépendamment du premier. Celui-ci est une analyse détaillée des *Lois* de Platon, chapitre par chapitre, où M. Ritter s'efforce de dégager un plan très net, que Platon aurait suivi à travers toute l'œuvre, mais dont il n'aurait pas eu le temps de développer toutes les parties, non plus que de les mettre toujours d'accord entre elles. Ce travail est d'autant plus méritoire qu'il donnera une base solide aux dissertations nombreuses (il en est paru depuis la publication de M. R.) sur la part qui revient à l'éditeur Philippe d'Oponte dans la rédaction des *Lois*. L'analyse de M. R., qui est suivie d'un index très complet, est un guide indispensable pour la lecture de son commentaire.

A vrai dire, ce que nous trouverions surtout à critiquer, c'est l'idée même de ce commentaire sans texte. Un ouvrage qui ne se suffit pas à lui-même nous déplaît toujours; dans l'espèce, étant donné que les six premiers livres seulement des *Lois* ont été édités scientifiquement par M. Schanz, nous aurions presque le droit d'exiger que M. R. nous eût

donné un texte sérieusement établi, avant de le commenter. La preuve qu'il pouvait difficilement s'en dispenser, c'est qu'au cours de son ouvrage, il discute très souvent des questions de texte : l'index signale même une cinquantaine de corrections personnelles. C'est dire que le caractère de ce commentaire n'est pas nettement défini ; nous aimons à mieux déterminer la part de la critique et celle de l'exégèse. Au point de vue exégétique même, l'ouvrage nous cause un certain embarras : il semble que les notes soient mises un peu au hasard ; tel passage est expliqué, puis deux ou trois pages entières sont laissées sans aucune explication. M. R. a voulu insister sur un certain nombre de points, et c'est évidemment pour cela qu'il n'a pas fait une véritable édition des *Lois*. Mais alors il nous semble qu'il aurait dû s'interdire toute explication de détail, et c'est ce qu'il n'a fait que par places. En revanche, celles qu'il donne sur certains chapitres importants prennent un développement qui nous paraît un peu disproportionné, et deviennent de véritables dissertations indépendantes. Pour ces raisons, il nous semble que le très utile ouvrage de M. R. ne peut pas être définitif.

Il ne l'est pas, d'ailleurs, pour une autre cause, qui explique justement les défauts que je viens de signaler. C'est une œuvre de polémique. M. R. s'est fait le champion de Platon et des *Lois* en particulier, et il n'a développé ses explications que sur les points où il rencontrait des contradicteurs. Son principal adversaire est M. I. Bruns, mais il en a d'autres, et il n'est pas jusqu'au maître vénéré de la philosophie ancienne en Allemagne, M. Ed. Zeller, auquel il ne s'attaque parfois. La science française est épargnée, mais aussi elle n'est pas citée, et nous devons reconnaître qu'elle n'avait pas lieu de l'être, et que le reproche adressé par M. R. au seul Français qu'il cite (p. 221, note) n'est que trop justifié. Tout cela donne aux discussions de M. R. un intérêt actuel et souvent fort vif, mais dans bien des cas on sent bien qu'il a écrit telle page pour répondre à tel critique, et qu'il aurait aussi bien pu ne pas l'écrire. Vingt pages d'additions terminent le volume, et on se rend compte qu'il n'y a aucune raison pour qu'il n'y en ait pas quarante.

Mais comme « c'est du choc des opinions que jaillit la lumière », nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre des discussions de M. R. Elles ont été l'occasion d'un excellent ouvrage. Les *Lois* de Platon avaient été rarement étudiées ; on peut même dire qu'elles étaient négligées. Le commentaire de M. Ritter est une sorte de réhabilitation très sérieusement documentée. Nous recommanderons surtout la dissertation — faut-il dire digression ? — sur l'astronomie de Platon ; mais d'autres explications ne sont pas moins intéressantes ni moins neuves. Un éditeur des *Lois* ne devra pas quitter des yeux ce très important commentaire, qui renouvelle entièrement l'étude de ce grand dialogue, et compte parmi les meilleurs ouvrages consacrés à Platon dans ces dernières années. — N'oublions pas de signaler l'appendice où M. Ritter défend l'authenticité

de la 8e et surtout de la 7e lettre platonicienne, en admettant quelques remaniements.

P. Couvreur.

Demosthenes. The first Philippic and the Olynthiacs, with introduction and critical and explanatory notes, by J. E. Sandys. London, Macmillan and Co, 1897, 1 vol. in-16 de lxxviii-246 pp. (classical series).

Les *Bacchantes* d'Euripide, l'*Orator* de Cicéron, la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, un discours d'Isocrate, plusieurs discours de Démosthène, tels sont les textes publiés jusqu'ici par M. Sandys, avec la même conscience et la même abondance. Tout le monde le connaît aujourd'hui pour un des *scholars* les mieux informés et les plus laborieux d'Angleterre. Le présent petit volume ne modifiera pas cette opinion, et si, dans les précédentes éditions, on pouvait souvent trouver que la science n'était pas de première main et que l'originalité manquait un peu, une telle critique ne serait plus de mise pour celle-ci, qui est destinée aux classes. A vrai dire, comme il arrive fréquemment à propos des livres classiques anglais, nous nous demandons à quelles classes une semblable édition peut convenir. A côté de notions assez élémentaires sur la vie de Démosthène jusqu'en 351 et sur la Macédoine (celles-ci sont fort utiles, parce qu'on ne saurait où les aller chercher), l'Introduction contient des discussions chronologiques assez délicates et une savante bibliographie ; le texte est accompagné d'un appareil critique fort complet; enfin les notes, même celles qui sont imprimées en caractères moins fins, contiennent une foule de citations [1], de références, d'explications tirées des scholiastes et données en grec, toutes choses peu appropriées à une destination classique. Mais ne nous plaignons pas, comme on dit, que la mariée soit trop belle, puisqu'aussi bien nous n'avons pas qualité pour parler de pédagogie anglaise. Prenant l'édition en elle-même, indépendamment de sa destination, tout le monde reconnaîtra qu'elle est très complète, très instructive et digne d'être consultée à côté des meilleures. Quand nous aurons dit d'autre part que la forme extérieure est fort jolie — quoique le caractère des notes y soit vraiment trop fin et fatigant, — il ne nous resterait plus qu'à étudier le détail des notes critiques et explicatives. Comme dans les premières, je n'ai rencontré aucune correction due à M. S., et que les autres se composent surtout de rapprochements et de renvois à l'ouvrage de Goodwin, je demande la permission de laisser cet examen et d'indiquer seulement deux points sur lesquels j'espère pouvoir revenir quelque jour.

---

1. Il y en a même de tout à fait contemporaines, de M. Joseph Chamberlain, de M. William Harcourt, empruntées au *Times* de ces derniers mois. Sont-elles bien à leur place?

Le premier est relatif à la chronologie des Olynthiennes. M. S. expose abondamment la question, et je doute qu'un seul travail sur ce point lui ait échappé. Mais il la laisse sans solution, du moins en ce qui concerne la place respective des deux premières Olynthiennes. Le reste, en effet, ne me paraît pas matière à discussion, mais je voudrais — sous toutes réserves, car je ne me dissimule pas qu'il y a quelque hardiesse à combattre l'opinion d'un maître aussi éminent que M. Weil, — présenter quelques arguments en faveur de la théorie qui place la seconde Olynthienne avant la première. Disons tout de suite que l'ordre des manuscrits est absolument arbitraire, et que Philochore, dans les passages conservés par Denys, ne mentionnant pas les discours de Démosthène, nous avons le droit de faire bon marché des témoignages postérieurs et de nous appuyer sur la seule vraisemblance historique. On voit clairement que les deux discours sont très rapprochés et qu'ils furent prononcés au moment où Philippe abandonna un instant Olynthe pour regagner la Thessalie et expulser de Phères le tyran Pytholas. Mais lequel précéda l'autre? Appelons-les A et B. M. Weil dit que l'exorde de B résume des considérations qui avaient été développées dans A : on peut dire également que A développe des considérations indiquées dans B; — que les relations entre Philippe et la Thessalie sont présentées dans A et B de la même manière : donc il n'y a là aucune source d'argument; — que Démosthène semble dans B combattre un certain découragement : mais Denys au contraire en trouvait le ton joyeux, et ce sont là des appréciations peut-être délicates. Quant à l'argument relatif au général Charès, il serait un peu long de le discuter ici. D'autre part, les considérations présentées par Stueve et par Grote sont jugées par M. Weil trop générales pour être décisives. Elles ont pourtant leur poids, et il est certain que B est plutôt une Philippique qu'une Olynthienne; il y est à peine question d'Olynthe, et cette ville n'est pas présentée comme en grand danger; on ne parle que d'un blocus des ports de la Chalcidique. Examinant nous-même le discours B, il nous apparaît effectivement que la puissance macédonienne y est représentée comme faible. Dans A, il me semble que le danger est bien plus pressant; Philippe y paraît bien réellement maître de la Chalcidique, qu'on espère à peine pouvoir délivrer; Démosthène y montre (§ 5) les Olynthiens obligés de combattre, non plus pour la gloire ou pour une partie de leur territoire, mais bien pour leur liberté. Enfin, et ceci à mes yeux démontre que la situation est devenue plus grave, dans A est effleurée la question du *théorique*, dont il n'est pas dit un mot dans B, et qui, à partir de ce moment, sera un des sujets favoris de Démosthène. Quoi que ces considérations puissent avoir de subjectif, je crois qu'elles ne sont pas sans importance, et que la première Olynthienne a dû être prononcée très peu de temps après la seconde, mais qu'entre temps il était arrivé d'Olynthe des nouvelles alarmantes.

L'autre observation que je veux faire ici a trait à la critique du texte.

Depuis la publicatiou du fac-simile photographique de notre Σ par M. Omont — que M. S. cite et connaît, — il me semble qu'aucun éditeur n'a le droit de publier un discours de Démosthène sans en avoir revu soigneusement le texte sur ce fac-simile. C'est ce que M. S. n'a pas fait. Et pourtant, quoique le Σ soit le plus lisible de tous les manuscrits, quoique de nombreuses collations en aient été faites, quoique celles qui furent entreprises pour l'édition Weil aient été entourées de toutes les garanties possibles d'exactitude, il reste encore à y glaner. Je m'en suis convaincu en collationnant de nouveau toutes les harangues et quelques-uns des plaidoyers politiques. Je pourrai sans doute un jour achever ce travail et en publier les résultats. Naturellement, les questions d'accentuation et d'orthographe y tiendront la plus grande place, et aussi les observations relatives aux corrections de différentes mains et aux notes marginales. Mais dès maintenant je soumettrai à M. S. et aux lecteurs de cette *Revue* quelques remarques qu'ils pourront vérifier (une collation n'est jamais trop souvent vérifiée : on l'a prouvé pour celle du *Bodleianus* de Platon, par M. Schanz). Ol. I, 8 il y a ὑμᾶς et non ἡμᾶς; II, 23, il y a φίλοις comme dans plusieurs autres manuscrits, et non τοῖς φίλοις; III, 29, l'orthographe est ὦ τᾶν; ibid., on lit κονίομεν et non κονιῶμεν (l'ο écrit sur une lettre grattée, peut être un ω). J'aurais surtout à signaler un grand nombre de passages où des corrections de seconde main ont été présentées par les éditeurs comme les leçons de Σ. Il me suffit d'avoir appelé l'attention sur ce point. M. Sandys, qui paraît en ce moment s'occuper surtout de Démosthène, fera bien, s'il publie d'autres discours, de reviser soigneusement les appareils critiques de ses devanciers.

P. Couvreur.

Jeanne d'Albret et la guerre civile, suite de *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, par le baron de Ruble, membre de l'Institut. Tome premier, 1 vol. in-8. Paris, Em. Paul et fils et Guillemin, libraires de la Bibliothèque nationale, 28, rue des Bons-Enfants. 1897, v-475 pp.

Ce premier volume ouvre une nouvelle série des belles études que M. le baron de Ruble a, depuis vingt ans, consacrées à la mère de Henri IV et au xvie siècle français. Le monument dont le savant éditeur de Blaise de Monluc, d'Agrippa d'Aubigné, de Michel de la Huguerye, jetait en 1877 les fondations dans le *Mariage de Jeanne d'Albret*, et dont il avait, depuis, édifié le soubassement dans les quatre volumes consacrés à *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, grandit, prend forme et tournure maintenant que l'historien est face à face avec son héroïne. Neuf années le séparent encore de la mort de la reine de Navarre; c'est donc plusieurs volumes qui sont nécessaires pour achever l'œuvre. Tous ceux qui s'intéressent au xvie siècle souhaiteront avec nous que M. de R. puisse nous les donner sans tarder.

Le quatrième volume d'*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret* s'arrêtait au 17 novembre 1562, date où le roi de Navarre, revenant par eau de Rouen, meurt des suites de sa blessure, en face des Andelys, sur le bateau qui le ramenait à Saint-Maur. Le premier volume de *Jeanne d'Albret et la Guerre civile* s'arrête seulement au 19 mars 1563, date de la paix d'Amboise; mais l'auteur y reprend l'histoire de son héroïne au moment où elle quitte la cour, chassée par son mari, pour se réfugier en Guyenne (fin mars 1562) [1]. D'autre part, M. de R. a fait précéder le récit des premiers troubles en Guyenne d'une étude très neuve et très intéressante des progrès de la Réforme pendant l'année 1561 dans les diverses provinces qui formaient le gouvernement du roi de Navarre et dans les propres de Jeanne d'Albret. C'est donc un récit complet de la première guerre civile en Guyenne, avec ses causes, ses péripéties, son dénoûment, — la défaite de la reine de Navarre et le triomphe de Monluc nommé lieutenant de roi dans le propre gouvernement du fils de sa grande ennemie, — qui remplit presque tout le volume. Le dernier chapitre seul est consacré au récit de la guerre civile autour de Paris, de la bataille de Dreux, de l'assassinat du duc de Guise devant Orléans (sur lequel M. de R. annonce un travail spécial qui paraîtra prochainement), enfin des négociations qui préparèrent la paix d'Amboise et de la publication de l'édit.

Comme on le voit, M. de R., fidèle à la méthode qu'il a suivie dans ses précédents volumes, ne néglige rien pour donner à son étude biographique toute l'ampleur qu'elle comporte. A l'occasion de Jeanne d'Albret, c'est presque toute l'histoire intérieure du règne de Charles IX qu'il nous présente. Il s'en justifie lui-même dans sa préface : « L'étude des sources, dit-il, nous a prouvé que, pendant les dix années qui s'écoulent depuis le commencement de la guerre civile (1er avril 1562) jusqu'à la mort de la reine de Navarre (9 juin 1572), l'histoire de la Réforme en France gravite autour d'elle. Dans les grandes déterminations de ses coreligionnaires, on reconnaît son inspiration vibrante, sa décision, sa constance inébranlable. Condé, Coligny, sont de braves capitaines, des instruments utiles, des conseillers écoutés à leur heure. Jeanne d'Albret est l'âme du parti. C'est elle qui prépare la guerre, qui exalte les courages, qui donne le signal de la reprise des armes. Les catholiques les plus avisés pressentent son influence. » Cette action dominatrice exercée par la veuve d'Antoine de Bourbon apparaît, dès la fin de 1562, dans cette lutte que M. de R. a fort heureusement appelée : le duel de Jeanne d'Albret et de Monluc. Après avoir vainement essayé, dans les premiers jours de juillet, d'arrêter Monluc en marche sur Bordeaux, nullement abattue par les deux défaites de Duras à Targon (17 juillet)

---

1. M. de R. complète (p. 187-188), d'après les *Mémoires de Jeanne d'Albret*, qu'il a retrouvés et publiés en 1893, le récit qu'il avait donné du départ de la reine de Navarre dans *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. IV, p. 89 et suiv.

et à Vergt (9 octobre), Jeanne d'Albret, réfugiée en Béarn, malade, sans trésor, sans armée, profite de la bienveillance de la reine-mère pour assurer à son fils la succession des charges possédées par Antoine de Bourbon, surveille Philippe II et suscite contre Monluc en Périgord deux adversaires redoutables, deux hardis partisans, Piles et la Rivière. Ce duel aboutit, du reste, à la défaite de la reine de Navarre : Blaise de Monluc, en récompense de ses services, est investi de la lieutenance de la Haute-Guyenne [1].

Grâce à M. de R., on peut aujourd'hui suivre jusque dans leurs plus petits détails les péripéties de ce dramatique épisode. La narration s'appuie à chaque page, à chaque ligne, sur des documents originaux déjà publiés ou inédits. Les documents déjà publiés ont été recherchés et réunis avec un soin minutieux et d'une façon à peu près complète; pourtant M. de R., qui a si largement puisé dans la belle collection des *Archives historiques de la Gironde*, ne paraît pas en avoir utilisé le XXIXe volume, qui renferme les nombreux et si curieux documents publiés par M. G. Tholin sur les guerres de religion en Agenais. Il est vrai que M. de R. a usé de plusieurs de ces documents, qui lui ont été directement communiqués par le savant archiviste d'Agen ; il en a laissé passer un bien curieux, la déclaration de Pothon, sénéchal d'Agenais, faite d'accord avec Blaise de Monluc aux consuls d'Agen, le 18 janvier 1562 (*Arch. hist. de la Gir.*, XXIX, 22), qui montre l'auteur des *Commentaires* modérant, sans doute pour la dernière fois, le zèle catholique des magistrats agenais. — M. de R. s'est aussi servi des collections manuscrites des *Registres secrets du Parlement de Bordeaux* : il les a cités tantôt d'après le vol. conservé à la Bibliothèque nationale (f. fr. vol. 22369), tantôt d'après l'*Histoire de la Réformation à Bordeaux*, t. I, de Gaullieur (livre qu'il loue d'une façon peut-être exagérée), tantôt enfin d'après les registres conservés à la Bibliothèque municipale de Bordeaux, dont il cite l'ancienne foliotation, mais sans indiquer le volume ; ces emprunts sont faits au ms. 369, 2 (coll. Labat de Savignac).

Les documents inédits — sauf les lettres de l'ambassadeur espagnol Chantonay, tirées des Archives Nationales (série K), et quelques lettres du duc d'Albuquerque, gouverneur de Pampelune, prises aux archives de la secrétairerie d'Espagne à Simancas — sont presque tous empruntés à la Bibliothèque nationale. La moisson de M. de R. a été, comme toujours, des plus riches. Sous le titre de *Pièces justificatives*, il a réuni à la fin de son volume plus de 150 documents nouveaux; 16 seulement sont publiés *in extenso*, dont une belle lettre de Jeanne d'Albret à Ca-

1. Avant le 9 février 1563, d'après M. de R. (p. 347 et note). Les feuillets qui contenaient les lettres de nomination ont malheureusement disparu du volume d'enregistrement des édits royaux pour les années 1562-1565, conservé aux *Archives départementales de la Gironde* (B, 36). Ces lettres furent enregistrées au Parlement de Bordeaux le 15 mars 1563 (*Biblioth. munic. de Bordeaux*, *Registres secrets du Parlement*, mss. 370, f° 707-8).

therine de Médicis (février 1563), écrite à une heure critique, au moment où Monluc allait être nommé lieutenant de roi en Guyenne (cf. p. 348-353). Les autres sont analysés d'une façon très détaillée avec, parfois, des citations. J'y relève 24 lettres ou instructions du roi Charles IX, 22 lettres, mémoires ou rapports de Burie, qui complètent la belle collection de lettres du même personnage, publiée jadis par M. Tamizey de Larroque dans les *Archives historiques de la Gironde;* — 13 lettres d'Antoine de Noailles, maire de Bordeaux, à ajouter à celles déjà données aussi par M. T. de L. dans sa brochure *Antoine de Noailles à Bordeaux;* — 2 lettres d'Antoine de Bourbon ; 4 du duc de Montpensier; 5 du Parlement de Toulouse; 4 lettres et arrêts du Parlement de Bordeaux ; 3 lettres des commissaires Compain et Girard, envoyés à Cahors en mars 1562; le procès-verbal des États provinciaux tenus à Bordeaux le 10 juin 1561 ; enfin des lettres de Joachim de Monluc, s. de Lioux, frère de Blaise, du duc de Guise, du maréchal de Saint-André, de d'Escars, Montpezat, Jarnac, Vaillac, Sansac, Candale, du président de Roffignac, etc ; des rapports, procès-verbaux, mémoires de consuls, de sénéchaux, d'officiers royaux. Cette énumération incomplète donne, du moins, une idée des richesses nouvelles que nous devons au labeur infatigable et à l'heureuse sagacité de M. de R.

Le récit de la campagne de Monluc et Burie en Guyenne (février-octobre 1562) occupe presque tout le chapitre second du livre. M. de R. s'est servi, pour ce récit, outre les documents originaux fort nombreux, de deux sources historiques de premier ordre, les *Commentaires* de Monluc et l'*Histoire ecclésiastique* attribuée à de Bèze, qui se complètent et se confirment l'une l'autre de la façon la plus curieuse. En particulier, M. de R. s'est attaché à reconstituer avec exactitude l'itinéraire de Burie et Monluc au cours de cette campagne. Il a fait avec beaucoup de soin ce travail minutieux; on ne peut guère y relever que une ou deux omissions et, peut-être, une ou deux erreurs.

Lorsque Burie et Monluc, au début d'avril 1562, reviennent de Cahors et de Villefranche-de-Rouergue sur Agen, M. de R. (p. 167-168) se borne à donner leur itinéraire d'après le récit des *Commentaires* (II, p. 385). Il est possible de le compléter au moyen de l'*Histoire ecclésiastique* qui, en deux endroits différents, mentionne des noms de lieux par où sont passés Burie et Monluc (I, 943, II, 892). — Au retour de la même expédition, Monluc, d'après les *Commentaires* (II, 387), vint camper à Lafox, chez Durfort de Bajaumont : M. de R., qui note le fait (p. 169), a omis de relever l'apparition antérieure de Monluc devant Agen, le 25 avril, « dont il n'osa toutefois approcher ni attendre l'escarmouche » *(Hist. eccl.*, II, 892). De Bèze confirme aussi (II, 893) la réunion des seigneurs gascons à Faudoas, dont M. de R. a parlé seulement d'après les *Commentaires.* — P. 176, M. de R. dit : « Au commencement de juin il (Monluc) aguerrit ses troupes par des marches sur Tonneins, sur Clairac, sur Marmande. » L'*Hist. eccl.* (II, 893, 895-900)

raconte avec détail des manœuvres de Monluc autour d'Agen et ses négociations avec les consuls pour reprendre possession de la ville occupée par les huguenots. De Thou, *Hist. univ.* (t. IV, p. 406 de l'édition française de Londres, 1734), parle aussi des négociations de Monluc et Burie avec les protestants d'Agen et dit que des conférences engagées à ce sujet furent rompues le 19 juin [1].

P. 157, M. de R., racontant l'exécution de Saint-Mézard, la première que fit Monluc « au sortir de sa maison », la place le vendredi 27 février 1562. Pour établir cette date, M. de R. corrige celle que donne Jean Crespin (qui copie de Bèze, I, 898), dans son *Histoire des Martyrs* (25 février) au moyen de l'indication du jour de la semaine, donnée par les *Commentaires*. Mais il paraît difficile d'adopter et la date de Crespin et celle de M. de R. : en effet, le 25 février, Burie écrivait de Clairac au premier président du Parlement de Bordeaux : « Monsieur de Monluc et moy somes en ce lieu dez hier avec de bonnes forces, d'où nous partirons demain matin pour estre mardy prochain à Fumel... » (*Arch. hist. de la Gir.*, X, 46 ; la lettre est datée, à la fin, par erreur, de Bordeaux). L'entrevue de Burie et Monluc à Clairac, mentionnée par M. de R. (p. 158) étant antérieure à l'exécution de Saint-Mézard, celle-ci paraît devoir être placée le *vendredi 20 février*.

P. 213, il est dit que Burie et Monluc, après avoir pris Monségur (1er août) et Duras (le 2) se séparèrent et que Burie seul alla prendre Bourg, tandis que Monluc s'avançait lentement vers Agen. En réalité, la lettre au roi, publiée au t. XVII des *Arch. hist. de la Gir.* (p. 271), et datée du camp de Saint-Andras, devant Bourg, le 7 août 1562, est collective d'un bout à l'autre. Burie et Monluc y annoncent qu'ils ont pris Bourg « aujourd'hui » ; qu'après avoir donné ordre à cette place, ils repasseront la Dordogne pour aller prendre Sainte-Foy, enfin que, dans cinq ou six jours, lorsque les Espagnols les auront rejoints, ils diviseront leurs troupes, « c'est à sçavoir M. de Monluc pour se tenir avec une partie en ceste haulte Guyenne, et moy Burye pour m'en aller en Xainctonge chastier les insullaires... » Il semble donc bien que Monluc n'a quitté Burie qu'après la prise de Bourg.

Ces remarques, qui tendent seulement à prouver combien sont délicates ces questions d'itinéraire, sont, d'ailleurs, les seules que m'ait suggérées la lecture du récit de la campagne de Monluc en 1562. J'y joindrai quelques observations de détail et quelques corrections : p. 305, note 7, M. de R. dit que « la nomination de Henri de Béarn à l'amirauté de Guyenne est mentionnée, sans indication de source, par M. Gaullieur,

1. Ces omissions sont bien excusables lorsqu'on songe que l'*Histoire ecclésiastique* est, au point de vue chronologique, un véritable chaos. Il est permis de regretter que les auteurs de l'édition donnée en 1883-1889 (Paris, Fischbacher) n'aient pas cru devoir dresser un tableau chronologique, qui eût rendu moins pénibles les recherches et qui eût utilement complété l'intéressante étude mise par M. Rod. Reuss en tête du IIIe vol.

Hist. de la Réform. à Bordeaux, t. I, p. 530, note ». En réalité, à la page indiquée par la référence, Gaullieur donne pour les lettres de nomination à l'amirauté de Guyenne de Henri de Béarn la date du 26 décembre 1562, date inexacte, car c'est d'après M. R. lui-même, celle des lettres patentes conférant au jeune fils de Jeanne d'Albret la lieutenance générale de Guyenne. Quant à la nomination de Henri de Béarn à l'amirauté de Guyenne, elle est du 1er janvier 1563 (Arch. dép. de la Gironde, B, 36, f° 28). — P. 67, note 3 : à propos de l'inaction de Blaise de Monluc lorsque Burie vint à Agen en octobre 1561, M. de R. écrit : « Blaise de Monluc était à la cour quelques jours auparavant (Brantôme, t. III, p. 198). » C'est en *septembre 1560* que Monluc fut à la cour et c'est à cette date que se rapporte le récit de Brantôme; M. de R. le dit lui-même plus loin (p. 150, note 4). — Page 309 : « Monluc « aboyait » après la lieutenance générale... » et en note : « Mot de Théodore de Bèze. » Je n'ai pu retrouver le passage dans l'*Hist. eccl.*, mais je crois bien qu'il y est dit que Monluc « abayoit » après la lieutenance (*abayer*, être aux abois, *aspirer*, dit Lacurne de Sainte-Palaye). — P. 20, ligne 21 et note 3 (et ailleurs) M. de R. appelle le comte de Candale *Frédéric* de Foix : les documents le nomment toujours *Fédéric* de Foix, et telle est sa signature. — P. 13, note, ligne 7 : lire *25 décembre 1560* et non 1561. — P. 54, note 3 : lettre de Burie au Parlement de Bordeaux du 27 février 1562 ; corr. : *25 février*. — P. 68, note : ordonnance de Burie du 9 octobre 1561 ; corr. : *8 octobre 1561* (cf. p. 427). — P. 399 : renverser l'ordre des notes 3 et 4. — P. 12, ligne 17 : « Jeanne d'Albret ne garda plus de *mesures* » corr. : *mesure*. — Enfin, dans la préface, p. v, la citation de Tacite (*Ann.*, liv. XIII, cap. 20), doit être corrigée ainsi : « Nos consensum auctorum *secuturi* (et non *secuti*) quæ diversa prodiderint sub nominibus ipsorum trademus. »

Ce mot de Tacite est l'expression même d'un des principes de la méthode scientifiquement impartiale qu'a adoptée M. de R., et à laquelle il reste, d'un bout à l'autre de son livre, rigoureusement fidèle. L'historien de Jeanne d'Albret admire très sincèrement l'indomptable et virile énergie de son héroïne; cela ne l'empêche pas de signaler tous ses actes, même les plus blâmables. Monluc aussi, l'autre héros du livre, est toujours jugé à la fois sur son témoignage et sur celui de ses ennemis. Cette stricte impartialité, dénuée de toute passion, qui s'impose aujourd'hui à l'historien des guerres de religion, n'est pas l'un des moindres mérites de l'œuvre entière de M. de Ruble, et en particulier du nouveau volume qu'il vient d'y ajouter.

Paul Courteault.

Bossuet, Oraisons funèbres, publiées avec une introduction, des notices, des notes et un index grammatical, par A. Rébelliau. 1 vol. in-16 de XLII-574 p. Paris, Hachette, 1897.

Un livre signé de M. A. Rébelliau peut être considéré pour ainsi dire à priori comme un livre très bien fait, et c'est le cas pour cette nouvelle édition des Oraisons funèbres de Bossuet. L'introduction substantielle que M. R. a placée en tête de l'ouvrage, les notices historiques qu'il a consacrées à chacun des personnages loués par l'orateur, les notes si nombreuses qu'il a placées au bas des pages, et enfin l'index grammatical qui remplit les derniers feuillets, tout concourt à donner l'idée d'une édition magistrale des oraisons funèbres. Je ne sais pas si les écoliers de seconde ou même de rhétorique sont à même d'en profiter, mais les candidats à la licence et à l'agrégation, et surtout les professeurs chargés d'expliquer Bossuet feront bien d'adopter cette édition de préférence aux autres. Venue la dernière, elle a mis à contribution celles qui l'ont précédée, et M. R., rendant à chacun la justice qui lui est due, a compris qu'il avait le droit et même le devoir de prendre son bien partout où il le trouvait.

Mais tout en admirant le travail du savant éditeur, je me demande s'il a véritablement atteint le but qu'il se proposait Ce petit volume in-16 a toutes les allures d'un livre classique, et sans doute il est destiné à remplacer l'édition Aubert, publiée jadis à la même librairie. Il fait d'ailleurs partie d'une collection de « classiques français » faite en vue de l'enseignement secondaire. C'est une considération que M. R. me paraît avoir perdue de vue en composant ce nouvel ouvrage. Une édition des oraisons funèbres en 600 pages, des notices plus longues que le discours qu'il s'agit d'étudier, des notes qui occupent souvent plus de la moitié des pages, n'est-ce pas excessif pour des jeunes gens de quinze à dix-sept ans, et n'aurait-on pas raison de crier au surmenage si tous les « classiques » étaient faits sur ce modèle? Un livre classique, c'est un livre qu'on étudie surtout « en classe » sous la direction d'un professeur qui doit avoir chez lui des éditions savantes; et par conséquent il y faut, si je ne me trompe, des notices courtes et peu de notes. De deux choses l'une, ou l'écolier lira ces notes en nombre presque infini, et dès lors les grandes beautés de la composition lui échapperont, ou il ne les lira pas parce qu'elles ne sont pas destinées uniquement à éclaircir les obscurités, à résoudre les difficultés du texte, et alors pourquoi les prodiguer ainsi?

Il en est de même des savantes notices que M. R. a placées avant chacune des oraisons funèbres dont il donne le texte complet. Ce sont des chapitres d'histoire très bien faits par un homme qui connaît à fond le XVII[e] siècle; mais là encore M. R. me paraît s'être mépris. Il n'a pas voulu voir que des Oraisons funèbres sont avant tout ce que La Fontaine appelait « des pièces d'éloquence ». On ne les étudie pas pour y apprendre l'histoire, et ceux mêmes qui se pressaient au pied de la chaire

de Bossuet auraient été désagréablement surpris si l'orateur, se transformant en biographe, avait prétendu leur apprendre ce qu'ils savaient beaucoup mieux que lui. Parmi les personnages dont Bossuet fait l'éloge, il en est qui ont joué sur la scène du monde un rôle à peu près nul. M. R., qui nous a donné une si excellente édition du *Siècle de Louis XIV*, sait mieux que personne que Voltaire n'a pas consacré cinq lignes à Marie-Thérèse ; et le récit de la mort de Madame, le tableau de la vie pénitente de la princesse Palatine [1], ou celui de la retraite de Condé à Chantilly ne sont en aucune façon des chapitres d'histoire. C'est comme chefs-d'œuvre d'éloquence que les Oraisons funèbres veulent être considérées, et il suffit à ceux qui doivent les étudier ainsi de savoir ce que l'histoire nous apprend en gros sur la vie et sur le caractère des héros d'oraisons funèbres. M. R., qui a publié jadis une bonne édition des Sermons de Bossuet, n'a pas cru devoir alors se jeter à corps perdu dans la théologie ; il n'a considéré les sermons que comme des œuvres littéraires, et il a eu raison. S'il avait été conséquent avec lui-même, il aurait donc, en éditant les Oraisons funèbres, accordé beaucoup moins d'importance aux détails purement historiques ; il se serait réservé pour les observations d'ordre littéraire, pour les jugements surtout, qui tiennent si peu de place dans son édition. Il aurait montré comment ces incomparables chefs-d'œuvre sont composés ; il en aurait reconstitué le plan, il aurait expliqué les sublimes beautés de tel ou tel passage, etc. Trop d'histoire [2], trop de grammaire et de philologie, pas assez de littérature proprement dite, voilà ce qui me fait considérer l'ouvrage de M. R. comme un « livre du maître » et non comme un « livre de l'élève », pour employer les termes consacrés.

Ce qui a porté M. R. à procéder ainsi, c'est, à mon avis du moins, l'erreur dans laquelle il est tombé en jugeant Bossuet auteur d'oraisons funèbres. Son introduction presque tout entière est consacrée à prouver que Bossuet n'a pas cessé de dissimuler ou de taire les défauts de ses héros et d'exagérer leurs mérites ou leurs vertus. Lui qui a pour l'évêque de Meaux une admiration si vive, il en vient à l'accuser, non pas de mensonge, mais d' « insincérité ». Bossuet, dit-il, substitue constamment l'idéal à la réalité ; il invente son héros plus qu'il ne le raconte (p. xxv-xxx). C'est là une explication que je ne puis admettre ; à défaut de toute autre preuve, l'oraison funèbre de la Palatine prouverait que Bossuet, respectueux des plus vulgaires convenances et chargé officiellement de louer et non pas de juger, ne cherche pourtant pas à inventer ses héros. La première partie de cette oraison funèbre a surtout pour objet de

1. Voltaire ne la nomme pas une seule fois dans le *Siècle de Louis XIV*, si j'en crois l'index de M. R. lui-même.

2. Ou pour mieux dire trop de rectifications historiques, car certains faits ne sont même pas mentionnés ; j'ai cherché vainement la date de la naissance de la Palatine et de Michel Le Tellier ; on ne voit pas que l'Oraison funèbre de la Palatine a été prononcée un an après la mort de cette princesse, etc.

nous montrer la princesse arrivant de chute en chute jusqu'à l'athéisme. L'oraison funèbre de Madame nous montre avant tout le néant des grandeurs que la mort efface, et le je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue n'a pas précisément pour objet d'idéaliser les personnages. Une fois, il est vrai, Bossuet s'est trouvé dans la nécessité de forcer la note et d'exalter, plus qu'il ne l'aurait voulu sans doute, le père de Louvois et de l'archevêque de Reims. Mais il fut le premier à le regretter, et l'année suivante, après avoir « déploré » la mort de Condé et rabaissé les plus grands conquérants au-dessous de ceux qui donnent aux pauvres « un verre d'eau », il prit l'engagement solennel de ne plus prononcer d'oraisons funèbres. Il allégua, comme l'on sait, et ses cheveux blancs et cette « voix qui tombe », et cette « ardeur qui s'éteint ». Or, il avait cinquante-neuf ans à peine, et ses luttes ultérieures contre les protestants, contre Fénelon, contre Caffaro, contre Richard Simon, ne dénotent pas un bien grand affaiblissement. Si Bossuet a ainsi renoncé au panégyrique funèbre, c'est parce qu'il craignait d'avoir à louer des personnages indignes, et en effet on aurait pu lui demander de louer dans la chaire de vérité un Louvois ou un Harlay de Chanvallon, ce que sa conscience ne lui permettait pas de faire.

Mais ce genre de considérations pourrait nous mener bien loin ; il faut revenir à M. Rébelliau et redire en finissant que si son édition des Oraisons funèbres ne paraît pas devoir convenir à la jeunesse des collèges, elle n'en est pas moins un des meilleurs livres qu'on puisse recommander aux étudiants de l'enseignement supérieur et même à leurs maîtres.

A. Gazier.

Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte. Dritter Band, Jahr 1892 ; Vierter Band, Jahr 1893. Leipzig, Gœschen. 1894 et 1895.

Les Comptes rendus annuels de la littérature allemande moderne continuent à paraître lentement, mais sûrement, et au grand profit de tous ceux qui, en grand nombre, étudient l'Allemagne littéraire des derniers siècles. La mort prématurée de Szamatolski n'a pas arrêté la publication qui est dirigée aujourd'hui par MM. J. Elias et Max Osborn, avec l'appui de M. Erich Schmidt. Comme précédemment, chaque époque est traitée par un spécialiste qui apprécie en un tableau d'ensemble les ouvrages parus sur son domaine ; des notes, au bas des pages, donnent le titre des livres et indiquent les articles dont ils ont été l'objet.

Rendre compte de pareils recueils, c'est dresser une table des matières. Dans le volume relatif aux publications de l'année 1892 nous trouvons les chapitres suivants : *Partie générale :* Histoire de la philologie allemande (Golther); Livres et imprimerie (Kochendörffer) ; Histoire de la civilisation (Steinhausen); La littérature à l'école (Goldscheider); His-

toire de la langue écrite (Wunderlich); Métrique (Heusler); Histoire des sujets ou *Stoffgeschichte* (Bolte); Histoire de la musique (Reimann); Éducation (Kehrbach); Poétique (R. M. Werner). *Du milieu du* XVe *au commencement du* XVIIe *siècle* : Généralités (Osborn); Lyriques et Humanistes (Ellinger); Drame (Bolte); Didactique (Roethe et Schoenbach); Épopée, Luther, Littérature de la Réforme (Kawerau). *Du commencement du* XVIIe *au milieu du* XVIIIe *siècle* : Généralités (Reifferscheid); Lyrique (Waldberg); Épopée (Reifferscheid); Drame (Bolte); Didactique (Michels). *Du milieu du* XVIIIe *siècle à l'époque présente* : Histoire littéraire (Ad. Stern); Histoire politique (Philippson); Mémoires et correspondance (Muncker); La littérature allemande et l'étranger (Ad. Stern); Généralités (Roethe); Lyrique (Werner et Elias); Épopée (Muncker); Drame et histoire du théâtre (Weilen); Didactique (R. M. Meyer); Lessing (E. Schmidt); Herder (Naumann); Gœthe, généralités (Valentin), Vie et épopée (L. Geiger), Lyrique (Pniower), Drame (Witkowski); Schiller (Köster); Romantisme (Walzel); Jeune Allemagne (Elster); Grillparzer (Sauer).

Le volume qui traite des publications de l'année 1893 offre à peu près les mêmes rubriques et les mêmes auteurs, avec quelques changements toutefois : dans la *partie générale*, l'histoire littéraire a été confiée à M. Otto Harnack; le chapitre sur les livres et l'imprimerie, à M. de Hase; l'histoire de la civilisation, à M. G. Liebe; la *Volkskunde* à M. Fr. Vogt; la métrique à M. Minor; l'histoire de l'art, à M. Gurlitt; la poétique à M. Werner. Notons encore d'autres modifications : XVe-XVIIe *siècle* : Épopée (Hauffen); Drame (Creizenach); Didactique (Jeep); XVIIe-XVIIIe *siècle* : Lyrique (Pariser); XVIIIe-XIXe *siècle* : Histoire politique (Winter); Lyrique (Sauer et Elias); Vie de Gœthe (Heinemann); Épopée gœthéenne (Witkowski).

Il est inutile de louer cette admirable publication, qui ne cesse de s'acheminer vers la perfection. Elle paraîtra désormais, non plus en deux demi-volumes, mais en quatre fascicules séparés, et l'on a pu voir par la liste des collaborateurs et des sujets traités qu'elle s'agrandit chaque année. Chaque année, en effet, elle ajoute des chapitres aux chapitres, et quelques-uns sont fort instructifs (je cite, par exemple, entre les plus attachants de ces bulletins, ceux de M. Ad. Stern). Chaque année, la bibliographie devient de plus en plus complète; le dépouillement des revues et des journaux, plus long et plus compliqué; la double table des matières, avec les noms et les chiffres qui la remplissent et hérissent, plus difficile à rédiger, à imprimer et corriger. Il y a d'ailleurs, dans des entreprises de ce genre, d'insurmontables obstacles : certains collaborateurs s'étendent outre mesure; d'autres se retirent soudain sans livrer la copie promise. Pourtant, MM. Elias et Osborn ont su réunir et rallier autour d'eux les « forces » suffisantes, et ces deux volumes de 1892 et 1893 leur vaudront la reconnaissance de tous les studieux de la littérature allemande. Nous leur conseillons, pour se tenir

au courant et suivre de plus près la production, de réunir le *Material* de deux années en un seul *Bericht*, ou du moins de faire cette fusion dans quelques chapitres (comme M. Minor dans le chapitre de la métrique, où il parle des ouvrages de 1893 et de 1894), et, pour cela, de prescrire, d'imposer sévèrement à quelques-uns de leurs collaborateurs une extrême concision, d'empêcher les collisions (le *Kotzebue* de Rabany ainsi que Hettner-Harnack est apprécié deux fois, et une seule suffisait). Tout cela est malaisé. Aussi ne voulons-nous pas y insister, et de tout cœur nous félicitons les directeurs de la publication d'avoir mené à bonne fin un si consciencieux, si pénible, mais si intéressant et si utile travail.

A. C.

BULLETIN

— Les livraisons 10-13 du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux ; elles contiennent : § 47 (fin). *La prise de Jérusalem par les Perses en 614*. — § 48. *La carte de la Palestine d'après la mosaïque de Mâdeba*. — § 49. *Épitaphes palmyréniennes d'Alep*. — § 50. *Localités arabes de l'époque des Croisades*. — § 51. *Le culte de St Mennas en Mauritanie*. — § 52. *De Hesbân à Kerak*. — § 53. *Jethro et le nom nabatéen Ouitro*. — § 54. *Les Nabatéens dans le pays de Moab* (à suivre).

— Sous le titre modeste de *Notes on Alankâra Literature*, M. le colonel G. A. Jacob a publié, dans le cahier d'avril du *Journal* de la Société asiatique de Londres, la première partie d'un travail très méritoire sur les relations mutuelles et sur la chronologie des anciens traités de poétique sanscrite. Ce premier mémoire, qui ne comprend pas les traités spécialement consacrés à la poésie dramatique, va du *Kâvyâdarça* de Dandin au *Kâvyaprakâça* de Mammata, en passant par Bhâmaha, Udbhata, Çankuka, Vâmana, Anandavardhana, Rudrata, Indurâja, Bhatta Nâyaka, Abhinavagupta, Nami, Bhojarâja, Ruyyaka et son commentateur Jayaratha, Vâgbhata. Pour chacun de ces écrivains, le colonel Jacob donne l'état actuel de la question, d'après les dernières recherches, la liste des auteurs qui ont cité l'écrivain, la liste des auteurs que l'écrivain cite lui-même, et, pour plusieurs, la liste aussi des *alankâras* ou figures de rhétorique traitées dans leurs écrits. On sait combien l'établissement de ces listes exige de patience et de précautions. Un grand nombre de ces citations sont anonymes : il faut les retrouver et les vérifier dans les ouvrages les plus divers de la littérature poétique et dans les anthologies : très souvent ce travail aboutit à des conflits d'attribution, une même stance étant successivement assignée à plusieurs auteurs. Même dans le cas où les citations sont spécifiées, on ne peut pas toujours les accepter de confiance : elles peuvent être fautives ou interpolées ; elles peuvent aussi être exactes, bien qu'elles ne se retrouvent pas dans le texte actuel de nos éditions. Il y a là encore de quoi exercer pendant longtemps la patience des chercheurs. Mais, dès maintenant, après les nombreuses publications d'anciens textes poétiques et de traités d'*alankâra* qui se sont succédées pendant ces dernières années, rien ne pouvait venir plus à propos qu'un inventaire soigneusement dressé comme celui qu'a entrepris le colonel Jacob. — A. B.

— Dans une thèse soumise le 28 mai à la Faculté des Lettres de l'Université de

Groningue : *De Vidûsaka in het indisch tooneel*, Groningen, P. Noordhoff, 1897, M. J. Huizinga a étudié en détail le rôle du Vidûsaka, du brahmane bouffon, gourmand, poltron, borné, mais honnête, fidèle et dévoué, un des personnages les plus finement nuancés du théâtre hindou. Il rejette l'hypothèse de M. Windisch, qui veut voir dans ce rôle un simple reflet du parasite de la comédie grecque : avec M. Sylvain Lévi, il y reconnaît une création originale de l'esprit hindou et un héritage direct d'un ancien drame populaire antérieur au drame de l'époque classique. Par contre et malgré le nom technique du personnage (*vidûsaka* signifie « corrupteur »), il ne pense pas que son rôle ait été à l'origine celui du complaisant vicieux, de l'entremetteur, que le vidûsaka ne frise qu'une fois, dans *Mâlavikâgnimitra* et que, du reste, l'érotique hindoue réserve aux femmes : la caractéristique essentielle aurait été plutôt l'élément bouffon et grotesque. Cet élément, qui a dû être grossièrement exagéré dans le drame populaire, reparaît encore comme la note dominante du rôle dans le *Nâgânanda* et dans plusieurs scènes de la *Mricchakatikâ* : il est d'ailleurs le seul sur lequel insiste la théorie. Il est fort atténué dans les pièces de Kâlidâsa qui, sous ce rapport, sont très en avance sur cette théorie : le vidûsaka y est tout juste assez ridicule et assez lourdaud pour faire contraste avec les qualités de noblesse et de raffinement du héros. En analysant la théorie du ridicule chez les Hindous, M. Huizinga a fort bien montré combien elle est peu intelligente et dépourvue d'observation réelle. Il a aussi étendu son étude aux autres rôles comiques du théâtre indien, celui de Samsthânaka dans la *Mricchakatikâ* par exemple, et ceux de la farce, qui appartiennent plus proprement au domaine de la caricature et de la satire. — A. B.

— Viennent de paraître à Copenhague (Lehmann et Stage) les 6e et 7e fascicules (pp. 337-560) de l'ouvrage de M. Vodskov, *Sjaeledyrkesle og Naturdyrkelse*, dont il a été rendu compte au n° 21 de la présente année. Ces deux fascicules traitent, suivant la méthode de l'auteur, des entités divines d'Aditi, Diti et Tvashtar dans le Rig-Véda, des hymnes âgnis, des Açvins, des Manctes, d'Ushas. Ils complètent le tome Ier et le terminent par quelques pages de résumé. — V. H.

— Pierre Pasini né à Venise, en 1779, mort en 1853, a écrit pendant la domination française un poème en 6 chants de plus de 4,500 vers. Ses petits neveux ont eu la malencontreuse idée de le publier : Petri Pasini, *Adriades* ; Venetiis, typis fratr. Visentini, IV id. maj. MDCCCXCVII ; 152 pp. in-8° et portrait. On y trouvera des injures amusantes à l'adresse de *Bonapars*, gén. *Bonaepartis*, et des *Francigenae* (*Harpyias putares !*), encadrées dans des réminiscences de Virgile et gauchement parées de tous les oripeaux de l'épopée conventionnelle. Que Silius Italicus est un grand homme L'impression est atroce ; il suffit de feuilleter quelques instants la brochure pour relever : *Republicam* (p. 10), *adjexi* (p. 10), *tucuit* (p. 30), *lust a* (*lustra ?* p. 32), *sorque* (*sorsque*, p. 114), etc. ; la ponctuation est inintelligible p. 13, vv. 7-14 et ailleurs. Dans la courte biographie placée en tête, je relève ce passage : « Quum summi Securitatis urbanae Moderatoris Venetiarum filio cuidam secundas, non primas, tribuisset, multis undique ac saepe frustra hortantibus potentium amicis, factum est, ut illico Pataviums e transferre iussus *sit* (sic). » Pasini aurait donc eu quelque raison d'employer contre les idées révolutionnaires des Français une métrique moins rogue. La couverture de la brochure donne la liste de treize recueils de travaux inédits de Pasini. Les petits-neveux feront bien de les garder inviolés dans leurs archives domestiques. Je serais pourtant curieux de connaître le n° 1 : *Della letteratura antidiluviana*. — L.

— M. Pierre Rasi nous a envoyé trois brochures : 1° *De elegiae latinae compositione et forma* ; Patavi, typis seminarii, 1894 ; VII-195 pp. in-8°. Ce titre promet

plus que le livre ne tient. L'auteur s'est, en effet, à peu près exclusivement confiné dans l'étude des questions métriques. Il est fâcheux que le sujet que l'on attend, la théorie du développement élégiaque, ne soit abordé qu'incidemment. Il serait temps de récrire, à un tout autre point de vue, le chapitre de Dissen consacré à la question en y comprenant tous les élégiaques. Le travail de M. R. n'en est pas moins le bienvenu. C'est une étude consciencieuse qui montre, comme on l'a fait pour d'autres parties de la littérature, l'originalité et le tact des Romains dans leur adaptation des modèles grecs. On a bientôt fait de signaler les imitations des Latins. Qu'il s'agisse de métrique, d'idées ou d'images, tant qu'on s'en tient là, on n'a rien dit. Car les plus grands poètes modernes sont pleins de réminiscences. Il faut étudier de près ces emprunts et analyser le travail qui les a élaborés et transformés. Pour les particularités de métrique, M. R. a recouru comme de juste à la statistique; en discutant avec soin nombre de passages, il montre en même temps qu'il ne s'est pas contenté de statistiques faites mécaniquement. Sur les éléments constitutifs de l'hexamètre et du premier hémistiche du pentamètre, ainsi que sur la forme du mot final du pentamètre, M. R. ne paraît pas avoir eu connaissance des statistiques de M. Plessis, *Traité de métrique grecque et latine*, pp. 115 et 281. M. Plessis a eu le mérite d'indiquer nettement en quoi Ovide a dépassé le but en terminant invariablement tout pentamètre par un mot iambique; voir aussi du même auteur, *Études critiques sur Properce*, p. 295. M. R. admire trop l' « élégance » d'Ovide. Le chapitre le plus original de son étude a pour objet la disposition dans le même vers de deux paires de substantifs et d'adjectifs. Cependant il ne semble pas avoir vu que cette disposition a une cause métrique, d'un caractère purement formel; le vers a, de par sa nature propre, des places qui reçoivent l'effort de la voix : le premier pied, la césure, le dernier pied. Ici encore, l'on ne peut que renvoyer au *Traité* de M. Plessis, p. 275. Tandis que dans la prose un principe logique préside en général à l'ordre des mots, en poésie, c'est un principe musical. De la construction du vers, M. R. passe naturellement à celle du distique et de la période poétique et multiplie les observations précises et intéressantes. On attend alors une analyse de la composition de la pièce, quand le chapitre finit brusquement et fait place à un autre traitant de l'élision. — 2° Dans cette brochure, M. R. n'avait étudié que Catulle, ses précurseurs (dans deux chapitres séparés) et les trois élégiaques classiques. Rutilius Namatianus, qu'il avait laissé de côté, vient d'être l'objet d'un article conçu d'après le même plan : *In Claudii Rutilii Namatiani de reditu suo libros adnotationes metricae* (Ex *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, XXV, n° 2, excerptum); Augustae Taurinorum, H. Loescher, 1897, 48 pp. in-8°. — 3° On sait que les deux dates de Lucilius données par saint Jérôme dans sa *Chronique*, 103 et 147, sont inconciliables entre elles et avec ce que nous savons de la vie et de la carrière du poète. Haupt avait pensé à une confusion entre deux paires de consuls dont les prénoms seuls différaient et reporté la date de naissance à 180. Une telle confusion, pour une période sur laquelle saint Jérôme fournit tant de détails d'histoire littéraire, paraît impossible à M. Rasi, d'autant plus qu'il s'agit des additions faites par le traducteur à l'original. Il paraît donc plus probable que les copistes sont ici en faute. Il faut lire avec Vallarsi : « Lucilius poeta *agnoscitur* » et non « nascitur », ce qui est tout à fait conforme aux habitudes de saint Jérôme. La mention « aetatis anno XLVI » qui se lit à la fin de l'indication de la mort, serait une addition d'un lecteur ou d'un grammairien postérieur. Les interpolations ne sont pas rares dans la *Chronique*. M. P. Rasi (*Di una data nel* Chronicon Eusebi *di S. Girolamo*, 1895, Torino, Loescher; estr. dalla *Rivista di filologia*, XXIII, fasc. 3°; 13 pp. in-8°), aura, quoi qu'on en pense du fond de la thèse, eu le mérite de ramener l'attention sur une conjecture oubliée et de montrer que la date de naissance de Lucilius ne peut être énoncée qu'avec un point d'interrogation. — P. L.

— Nous avions déjà sur la parataxe dans Plaute et dans Térence trois dissertations de Weninger, de Weisenborn et de Becker. Je ne connais pas la dernière; mais les deux autres ne sont que des recueils de matériaux. C'est ce qu'a bien compris M. Claes Lindskog, *Quaestiones de parataxi et hypotaxi apud priscos latinos*, Lundae, Hjalmar Mœller, 1896; 95 pp. in-8. Il commence par classer rationnellement les faits de juxtaposition. Puis il s'occupe de deux points importants pour l'histoire des constructions : la présence d'un pronom ou d'un adverbe qui trahit le lien des deux propositions et constitue comme un embryon de subordination, et les vestiges de parataxe qui subsistent dans la période complexe. Ces deux points avaient été négligés par ses prédécesseurs; c'est cependant seulement en faisant des recherches dans ce sens que l'on peut espérer se faire une idée de l'évolution par laquelle deux propositions isolées ont pu être unies grammaticalement. A ce propos, M. L. touche à la difficile question de la concordance des temps chez les auteurs archaïques. Il serait peut-être bon de se demander s'il y a lieu de la poser et si la distinction du sens du parfait et de l'aoriste était aussi nette à cette époque qu'à l'époque classique. M. Lindskog nous promet d'ailleurs de poursuivre ces intéressantes études. Un chapitre voisin de celui qu'il vient d'aborder est celui de la coordination employée pour la subordination; je me permets de le lui signaler, parce qu'il serait très utile de savoir dans quelle mesure des constructions comme celle de Verg. *Aen.* 2, 692-693 se rencontrent avant le temps d'Auguste. J'en dirai autant de l'emploi de *atque* en tête de la proposition principale dans Plaute, *Bacch.*, 279 : c'est d'ailleurs un cas tout différent du précédent. Il n'y a qu'à louer M. Lindskog d'avoir fait un travail aussi intelligent et de n'avoir pas cru que la patience suffisait. Son but, son plan, ses conclusions le prouvent, et aussi la façon dont il a recueilli les exemples et dont il les a triés en tenant compte du sens du passage; voir, par exemple, p. 25, la discussion de Pl. *Asin.* 790. Il est fâcheux que les épreuves aient été corrigées un peu rapidement (p. 10 *Groetz*; p. 20, n. 2 *hauc*; p. 22, n. *responsit*). — P. L.

— M. Th. Edelbluth, *De coniunctionum usu Lucretiano quaestiones selectae*, Monasterii Guestf., 1895; 79 pp. in-8, traite seulement de certains points de syntaxe des particules adversatives, disjonctives, causales et conclusives, pour la coordination, et, pour la subordination, des conjonctions complétives, temporelles, comparatives et concessives. C'est un travail réfléchi et soigné qui sera aussi utile à un éditeur de Lucrèce qu'à un grammairien. Voici ses principales conclusions. Lucrèce emploie rarement *non solum... sed etiam* et autres formules semblables; évite absolument *atqui*, remplacé par *at nunc* ou *nunc igitur*; préfère *aut* à *uel*; présente *ue* là où l'on attend *que*; n'a pas *accedit quod*, mais seulement *adde quod* ou *accedit ut*; en fait de raretés, on peut noter : *enim quoque*, 2 fois; *eoque* conclusif, 2 fois; *proinde* avec l'indicatif, 7 fois; *ubi* avec le prétérit au sens parfait, une cinquantaine de fois; *si ulac primum*, 4 fois; *uelut... sic*, 9 fois. — L.

— A l'occasion du centième anniversaire de Johann Adam Mœhler, M. Alois Knœpfler, son successeur dans la chaire d'histoire ecclésiastique de l'université de Munich, a entrepris de rappeler le souvenir du grand théologien dans une brochure : *Johann Adam Mœhler. Ein Gedenkblatt zu dessen hundertstem Geburtstag*; München J. J. Lentner, 1896; IX-149 pp. in-8; portrait; prix : 2 M. 50. L'auteur a divisé le sujet en dix chapitres : la jeunesse et les années d'études, la préparation au sacerdoce, la préparation à l'enseignement, les fondateurs de l'école historique, le travail scientifique du théologien, le professeur d'université, les fonctions, le caractère de Mœhler, ses derniers jours et sa mort. Il est difficile à un étranger de juger ce qui doit dominer dans une telle bibliographie, du récit des faits ou de l'étude de l'action intellectuelle et de l'exposé de la méthode. Mais ce qui nous intéresse avant tout dans

Mœhler, c'est le restaurateur de l'esprit historique dans la théologie catholique, le fondateur véritable de cette grande école qui fait de Munich un des centres intellectuels du monde catholique. La notice, d'ailleurs intéressante de M. Knœpfler, est un peu étriquée sur ce point. Espérons que la série d'articles que M. A. von Schmid vient de commencer dans l'*Historisches Jahrbuch* comblera cette lacune. En appendice, M. K. a publié des cours inédits de Mœhler et notamment un jugement curieux sur les jésuites qui a déjà provoqué d'amusantes protestations : « Les jésuites, dit Mœhler à propos de leur suppression, n'étaient plus ce qu'ils avaient été, ne convenaient plus aux temps nouveaux, et ne pouvaient plus être utiles à l'Eglise ; ils avaient achevé leur mission historique et on pouvait s'en passer. » Une bibliographie détaillée termine la brochure. — M. D.

— La librairie Bouillon vient de mettre en vente un nouvel ouvrage de notre collaborateur M. Charles Joret, professeur à l'Université d'Aix : *Les plantes dans l'Antiquité et au moyen âge. Histoire, usages et symbolisme* Première partie. *Les plantes dans l'Orient classique*. I. *Égypte, Chaldée, Assyrie, Judée, Phénicie* (Paris, 1897, in-8° de xx, 504 pages, prix 8 fr.). Cet ouvrage, sur lequel la *Revue* aura à revenir, est une histoire de toutes les plantes connues des Égyptiens et des anciens Sémites, au point de vue agricole, alimentaire, industriel, artistique, poétique, pharmaceutique et légendaire ou mythique. Nous croyons utile d'insister sur l'intérêt que présente un tel sujet ; nous nous bornerons à souhaiter que l'auteur ne se laisse pas arrêter dans sa tâche, et qu'il nous donne prochainement, comme il le promet, l'histoire, si riche en légendes et en mythes curieux, des plantes iraniennes et hindoues. — A. C.

— M. Albert Soubies a publié le volume qu'il fait paraître annuellement sous le titre *Almanach des spectacles*. Ce volume est consacré à l'année 1896 (Paris, Flammarion ; petit in-12, 144 p. avec une eau forte de Lalauze ; 5 fr.). Ce petit annuaire est le vingt-cinquième volume de la collection. M. Soubies célèbre ainsi les noces d'argent de sa publication, et, à cette occasion, on ne peut que le féliciter d'avoir mené si loin une œuvre de ce genre, appelée d'ailleurs à rendre plus tard et même dès aujourd'hui de grands services aux historiens du théâtre. — A. C.

— M. Koschwitz, professeur à l'Université de Marbourg, vient de publier à la librairie Elwert un petit guide de l'étudiant en philologie française (*Anleitung zum Studium der franzœsischen Philologie*, 148 pp). Ce sont des conseils excellents pour l'étudiant et pour le professeur. Nous nous étonnons qu'il ne demande pas énergiquement la division de l'examen en plusieurs parties, la faculté pour les candidats de passer l'examen en deux fois, et même en trois ou quatre fois : c'est une conséquence nécessaire des exigences de ces examens, qui augmentent d'année en année, et que M. Koschwitz est loin de désapprouver. — Alfred Bauer.

— L'*Œuvre d'Art*, revue bi-mensuelle illustrée (24 fr. par an, 12 fr. pour 6 mois, 7 fr. pour 3 mois), a depuis le 15 mai dernier pour directeur M. Eugène Müntz. Nous n'avons pas à faire l'éloge ni de l'éminent critique, ni d'un périodique qui compte déjà cinq ans d'existence : nous nous bornons à renvoyer au 99e numéro de l'*Œuvre d'Art*. On y verra comment cette revue entend rechercher toutes les manifestations de l'art, non pas seulement dans ses formes les plus relevées, mais dans les plus humbles, et non pas seulement dans les musées célèbres, mais dans les collections les moins habituellement explorées. — Charles Dejob.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 26 juillet — 1897

Feldmann, Les chants alternants de Narsès. — Huinzinga, Le rôle bouffon du théâtre hindou. — Siecke, La religion primitive des Indogermains. — Passy et Rambeau, Chrestomathie française. — Smith et Wyatt, Grammaire du vieil anglais. — Los Rios et Rodriguez Marin, L'anthologie d'Espinosa et de J.-A. Calderon. — Ingold, Bossuet et le jansénisme. — *Bulletin* : Delisle, Les sept psaumes de Christine de Pisan.. — Académie des inscriptions.

Syrische Wechsellieder von Narses, ein Beitrag zur altchristlichen syrischen Hymnologie nach einer Handschrift der kœniglichen Bibliotek in Berlin, herausgegeben, uebersetzt und bearbeitet von Franz Feldmann. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1896, in-8, p. viii, 55 et 35.

Narsès, le célèbre professeur de l'École de Nisibe, composa des poésies syriaques très goûtées des Nestoriens et qui valurent à leur auteur le titre de *La harpe du Saint-Esprit*. Bien peu de ces poésies ont vu le jour; la publication de M. Feldmann nous donne fort à propos un bel échantillon du talent d'écrivain de Narsès et en même temps une nouvelle contribution à l'histoire littéraire de la Syrie.

Cette publication comprend huit cantiques ou chants alternants *(sougitha)* qui forment l'appendice de huit homélies métriques. Les homélies étaient récitées ou psalmodiées pendant les fêtes religieuses en vue desquelles elles étaient écrites, et les cantiques étaient ensuite chantés par deux chœurs. Ces poésies se rapportent à la Nativité du Seigneur, à l'Annonciation, à l'Épiphanie, à la fête de saint Jean-Baptiste, à la fête des Docteurs nestoriens Diodore, Théodore et Nestorius, à la Passion, aux Rameaux et à la fête des Confesseurs (le vendredi de la semaine de Pâques). M. Sachau avait déjà édité en 1896 le cantique relatif à la fête de Pâques dans les Rapports de l'Académie de Berlin, t. XI, p. 195. Les textes ont été imprimés d'après un ms. moderne conservé à la Bibliothèque de Berlin. En outre, M. F. a consulté un ms. du musée Borgia également récent, qui renferme le même tome des poésies de Narsès. Il est regrettable que M. F. n'ait pas décrit ces manuscrits, et qu'il ne nous renseigne que d'une manière insuffisante sur leur contenu. Il se contente de renvoyer au catalogue de M. Sachau, qui n'est pas encore paru.

Ces *sougitha*, en forme de dialogues, se composent de strophes acrostiches dans le mètre heptasyllabique, dit mètre de Saint-Ephrem; chaque strophe comprend quatre vers. Après une introduction dont

l'étendue varie de cinq à dix strophes, commence le dialogue entre deux personnages ou groupes de personnages, qui prennent la parole alternativement. Les strophes suivent l'ordre alphabétique et sont doubles pour chaque lettre, de sorte qu'une *sougihta* se compose de quarante-quatre strophes (le nombre des lettres syriaques étant de vingt-deux), en dehors des strophes de l'introduction.

Les trois premières *sougitha* se trouvent dans le bréviaire maronite sous le nom de Saint-Ephrem, auquel elles ont été attribuées à tort; M. Lamy les a imprimées dans son édition, *S^{ti} Ephræmi syri hymni et sermones*, d'après le bréviaire publié à Rome en 1656. Le texte donné par le bréviaire a été retravaillé et présente des variations trop nombreuses pour que M. F. ait pu les reproduire intégralement. Cependant M. F. aurait dû tenir compte de l'édition Lamy, quand celle-ci donne la bonne leçon [1].

La traduction de M. F. est généralement fidèle, quoique parfois un peu lâche [2].

Les notices sur la vie et la mort de Narsès, que M. F. donne dans son introduction, p. 2, sont en partie inexactes. Dans sa fameuse lettre sur le nestorianisme, Siméon de Beith-Arscham dit que les Nestoriens (parmi lesquels se trouvait Narsès) furent expulsés d'Édesse *après la mort d'Ibas*, Assémani, *B. O.*, I, 353, et non pas *après la destruction de l'Ecole des Perses en 489*. Barhébræus, *Chron. eccl.*, II, 77, nous apprend que Narsès vécut cinquante ans à Nisibe après son départ d'Édesse; Ibas étant mort en 457, la mort de Narsès tombe donc en 507, et Wright avait raison de dire que Narsès mourut au commencement du VIe siècle. L'assertion d'Assémani, *B. O.*, II, 402, d'après laquelle Barhébræus place l'expulsion des Nestoriens et la destruction de l'École des Perses sous Rabboula est erronée. Barhébræus, *Chron. eccl.*, II, 55, dit que Mana, Barçauma, Narsès et Acacius, furent chassés d'Édesse à l'instigation de Philoxène de Mabboug, et que l'École des Perses fut détruite. Barhébræus confond la date de l'exil de ces Nestoriens (457) avec celle de la destruction de l'École des Perses (489), mais il ne parle nullement de Rabboula. La date de 431 qu'Assémani fixe approximativement pour cet exil, *B. O.* II, 402 et 407, note II, est contredite par ce fait que Barçauma était encore à Édesse en 449, époque du Concile connu sous le nom de Brigandage d'Éphèse, Barhébræus, *Chron. eccl.*, II, 55, note 1.

Enfin, il est inexact de dire que Barhébræus, d'après Assémani, *B. O.*,

1. Par exemple, la strophe 43 de la page 10 et la strophe 3 de la page 11 doivent être corrigées d'après l'édition Lamy.

2. Traduire : Strophe 17, p. 8 : « Il est étonnant que tu ne veuilles pas croire et tenir pour vraie (*w^e taschrin*, comp. str. 25) l'espérance que je t'ai apportée... » (également mal traduit dans Lamy, II, 596); strophe 19, p. 33 : « Voyez combien votre doctrine est défectueuse! Quel est celui de votre religion qui possède dans ce monde des honneurs comparables à ceux qui distinguent les païens ! »

II, 407, fixe la mort de Narsès à 807 des Grecs ou 496 de J.-C. Ni Barhébræus, ni Assémani, ne disent rien de pareil. Assémani rapporte seulement *B. O.*, II, 408, le passage d'Amr, qui indique cette date pour la mort d'Acacius, comp. édition Gismondi, p. 35. M. Feldmann a donc tort d'accepter cette date de 496 qui a été donnée par M. Bickell dans son *Conspectus rei Syrorum literariæ*, p. 37.

R. D.

De Vidûshaka in het Indisch Tooneel (Le rôle bouffon du théâtre hindou). Proefschrift ter verkrijging van den graad van Doktor in de Nederlandsche Letterkunde, door Johan Huizinga. — Groningue, Noordhoff, 1897. In-8, 155 pp.

C'est une heureuse pensée de consacrer une étude d'ensemble à cette curieuse figure de théâtre. On doit regretter que l'auteur de la préface de *Cromwell* ne l'ait pas connue : nous y avons perdu quelques phrases sonores. De fait, le rôle du *vidûshaka* eût apporté à l'alliance du tragique et du comique un appui moins chancelant que les théories du maître ; car il tient tout autrement à l'action que les quatre fous de Mylord Protecteur ou le don César du quatrième acte de *Ruy Blas*. Il est mêlé à toutes les intrigues, connu de tous les personnages ; il n'y a presque pas de bonne scène sans lui. Non seulement il fait contraste et repoussoir à tout le drame, mais il est lui-même tout contraste : entremetteur et prêtre, confident d'ardentes amours et plaisantin vulgaire, Scapin et Jocrisse, bafoué pour ses vices et sa bêtise, vénéré au double titre de brâhmane et d'ami du roi. Le Gautama de *Mâlavikâgnimitra*[1], notamment, revêt dans l'uniformité générale du rôle un caractère fort individuel, que M. Huizinga fait très bien ressortir (pp. 42-52), et qui, à en juger par le succès des plus récentes tentatives d'exotisme, aurait grande chance de plaire sur la scène moderne, si on l'y transportait bonnement tel quel, sans le coucher sur le lit de Procuste des arrangeurs en prose ou en vers. M. Huizinga étudie le personnage du *vidûshaka* dans *le Chariot de terre cuite*, *Çakuntalâ*, *Mâlavikâgnimitra*, *Ratnâvalî*, *la Joie des serpents*, *Priyadarçikâ* et *Urvaçî prix de la valeur*, en le contrôlant par les théories esthétiques des écrivains indigènes[2] et par nos propres goûts en fait *d'humour* théâtral. Ses analyses sont fines et précises, ses traductions pleines de verve ; sa jeunesse probable et son originalité certaine sont pour l'indigence relative de sa bibliographie des excuses amplement suffisantes. Début plein de promesses et digne de tous les encouragements.

V. Henry.

---

1. Je suis heureux de constater que l'auteur ne paraît pas hésiter à attribuer à Kâlidâsa cette charmante comédie, vraiment digne du prince du théâtre indien.

2. Il va sans dire que sur ce point les ouvrages de MM. Regnaud et Lévi sont largement mis à contribution.

Die Urreligion der Indogermanen, Vortrag gehalten im Verein für Volkskunde, von Dr. Ernst Siecke. — Berlin, Mayer et Müller, 1897. In-8, 38 pp. Prix : 0 mk. 80.

Cette courte brochure contient autant de suggestions intéressantes que maint gros volume, et il y aurait plaisir à l'analyser en détail; mais il faut bien proportionner le compte rendu à la dimension de l'ouvrage, et d'ailleurs mon jugement risquerait d'être suspect. L'auteur, en effet, est un naturaliste aussi ferme, aussi décidé, aussi intransigeant que moi sur le principe. Entendons-nous : pas plus que moi, il ne prend à son compte les fâcheuses mais inévitables exagérations du début qui ont compromis un instant le succès de la méthode. Il attache même plus d'importance que moi aux divergences d'interprétation entre naturalistes : si fortes qu'elles semblent à un examen superficiel, elles n'approchent pas du chaos que remue complaisamment l'école opposée, et la conciliation en est toujours facile [1]. Où j'ai le plus de peine à le suivre, c'est quand il exige du mythe une langue précise; je ne sais même au juste ce qu'il entend par là. Sans doute, le mythe est l'expression crue objective d'un fait cru réel par le sujet qui le constate (p. 4), mais il ne s'ensuit pas que cette expression doive être précise; bien plus, elle ne peut pas l'être : d'abord, parce que la langue primitive est aussi peu précise que les rudiments de pensée qu'elle est destinée à fixer; ensuite, parce que, une fois deux ou plusieurs mythes créés, ils ont joué ensemble, ils se sont confondus, on a dit de l'un ce qu'on disait de l'autre, et l'écheveau s'est brouillé. Bien habile qui le démêlerait [2] ! Qu'on ajoute, brochant sur le tout, l'influence de l'allégorie voulue, de la « devinette » artificielle, dont M. S. ne dit mot, mais à laquelle je tiens, non seulement comme perturbatrice, mais aussi comme créatrice de mythes et mère du mysticisme religieux.

Mais ce qui importe ici, c'est sa conclusion. Sans admettre — tant s'en faut — toutes les identifications naturalistes proposées jusqu'à présent, auxquelles il en substitue d'autres également discutables [3], sans nier que les Indo-Européens aient pu ou même dû rendre un culte accessoire aux arbres, aux sources, aux animaux, aux gnomes, aux lutins et aux âmes des morts, M. Siecke écrit sans hésiter (p. 38) : « Aucun des grands dieux indo-européens n'est sorti de ces superstitions inférieures; ils remontent *tous* au couple Soleil-Lune, au Ciel ou à telles autres puissances naturelles. »

« On y reviendra », écrivais-je il y a quinze ans, lorsqu'on s'amusait de facéties d'*escholiers* du genre de « Comme quoi M. Max Müller n'a

---

1. Cf. *Revue critique*, XLIII (1897), p. 1.

2. Un exemple : je veux bien, pour mon compte, qu'Aphrodite soit la lune et que la plupart de ses épithètes s'y accordent; mais il faut convenir que son nom (*abhra-ditâ* en sanscrit « celle qui vole dans le nuage ») peut désigner la nuée, l'aurore, la lune, le vent, et bien d'autres choses.

3. Le nom de la déesse lunaire hindoue (p. 29) est Anumati par *i* bref.

jamais existé ». On y revient plus vite et plus franchement que je n'aurais osé l'espérer. On pourra enrayer la réaction, — et peut-être sera-ce un bien, — on ne l'empêchera point.

V. Henry.

Chrestomathie française, morceaux choisis de prose et de poésie, avec prononciation figurée, à l'usage des étrangers, par Jean Passy et Adolphe Rambeau, précédée d'une Introduction sur la méthode phonétique. Paris (Le Soudier) et New-York, 1897. In-8, xxv-250 pp.

Je pense qu'il est tout à fait superflu de rééditer, à propos de ce nouvel ouvrage, les réserves déjà formulées, soit par moi, soit par d'autres critiques plus autorisés, sur le système de transcription de MM. Passy. S'ils n'en ont pas tenu compte, c'est apparemment qu'ils ont leurs raisons, comme nous pourrions avoir les nôtres de les maintenir, surtout en ce qui concerne quelques regrettables outrances dans la suppression de l'*e* muet ou de l'*s* de liaison [1]. Ils me paraissent, à force de s'être défaits de l'illusion des *livresques*, n'avoir pas su se garder de l'illusion contraire : ceux-ci croient prononcer tout ce qu'ils écrivent; MM. Passy croient élider toujours ce que certainement eux-mêmes n'élident que dans le dialogue le plus familier; et, à tout prendre, si j'étais étranger, j'aimerais mieux parler le français avec une nuance de pédanterie qu'avec une légèreté affectée et artificielle qui jurerait, semble-t-il, dans ma bouche. Mais c'est affaire de pédagogie exotique, où je ne saurais m'immiscer, et je concède volontiers que cet excès n'a de réels inconvénients que dans la transcription du vers. J'affirme à MM. P. et R. qu'on peut réciter le vers français sans insister désagréablement sur l'*e* muet et sans toutefois faire subir au rythme un déchet de deux syllabes sur huit : « El faisait semblant d'vivre [2] ».

Je proscrirais aussi les intonations trop locales : que l'ouvrier menuisier de M. Daudet (p. 132 sq.), natif de la rue de l'Orillon, prononce *somâtion* avec le même *a* que dans l'anglais *father*, j'y souscris à la rigueur; mais j'ai peine à croire que Taine (p. 100) traînât de même sur la pénultième d'*opérâtion*, ou que telle soit la coutume de la majorité de mes contemporains.

Je me reprocherais d'insister sur ces misères, si le livre que j'ai sous les yeux n'était de ceux qui méritent un examen minutieux et détaillé. Je le crois presque de tout point approprié à sa destination, et, sans me prononcer sur le mérite de la méthode, que je n'ai jamais eu l'occasion

1. Comment croire, par exemple, que « Textes en double transcription » (p. 3) se prononce « textan... » (p. 2)?

2. La notation quasi-musicale qui accompagne ce morceau (p. 194 sq.) est fort intéressante et délicate; il n'en est pas moins fâcheux de choisir, pour l'instruction des étrangers, une pièce où Musset fait « argile » du masculin.

de voir expérimenter, j'estime que MM. Passy et Rambeau ont mis entre les mains des maîtres et des élèves qui la suivent un instrument indispensable, d'un maniement sûr, commode et littérairement plein de charme : d'abord quelques menus textes, des anecdotes, des amusettes qui servent d'amorce aux *absinthia taetra* de la phonétique [1]; puis une série de morceaux de prose d'un choix judicieux et d'une graduation habile, un cours de M. G. Paris, un délicieux article de M. Faguet, que je ne connaissais pas; en fait de poésie, quarante pièces qui s'espacent de La Fontaine à Verlaine [2] — un peu trop de Béranger —, et, pour finir, l'immortelle leçon de notre maître à tous, celui qui montra la philosophie à M. Jourdain. C'est de quoi satisfaire les plus exigeants et répandre, avec la connaissance de la langue française, le goût et l'intelligence de ses chefs-d'œuvre.

V. Henry.

An Old English Grammar and Exercise Book, with inflections, syntax, selections for reading, and glossary, by C. Alphonso Smith, Professor of English in the Louisiana State University. — Boston, Allyn and Bacon, 1896, pet. in-8, vi-129 pp.

An elementary Old English Grammar (Early West Saxon), by A. J. Wyatt, M. A., External Examiner in English to Victoria University. — Cambridge, University Press, 1897, pet. in-8, x-160 pp.

Le guide qui initie les débutants à l'histoire ancienne de leur propre langue est le seul qui connaisse à fond toutes les affres de la pédagogie : s'il se cantonne dans cette langue même, il risque d'encombrer leur mémoire d'une foule de règles empiriques, qu'il ne saurait leur expliquer, et qui dès lors y flottent à la merci de tous les oublis ; — cela est vrai surtout de l'anglo-saxon, encore si riche en formes de déclinaison que le moyen-anglais a impitoyablement saccagées ou indûment propagées ; — ou bien, s'il amène à leur secours les langues apparentées qui donnent la clef de ces mystères, il semble exiger d'eux le violent effort d'apprendre quatre langues pour en savoir une, et il étouffe au berceau les bons vouloirs déjà trop rares. Tous les ouvrages de linguistique élémentaire publiés dans ces dernières années, y compris ma *Grammaire comparée de l'Anglais et de l'Allemand*, sont des tentatives plus ou moins heureuses pour tourner ce double écueil. Le juste milieu est malaisé et, malgré la haute valeur des deux nouvelles grammaires anglo-saxonnes qui nous arrivent, l'une d'Angleterre, l'autre d'Amérique, je

---

1. Passe pour les calembours, même par à peu près : rien ne divertit davantage les enfants; mais il ne faudrait pas leur faire croire (p. 37) que l'*o* de *téléphone* sonne comme l'*au* de *faune*.

2. L'épigramme sur l'abbé Roquette (p. 179) est-elle de Boileau ? Je la croyais anonyme.

ne suis pas du tout sûr que la manière la plus simple d'apprendre l'anglo-saxon, même pour un Anglais, ne soit pas de commencer par savoir le gotique; car le gotique est si clair, si vite su, si transparent de phonétique et de morphologie, qu'on dirait presque un prégermanique fabriqué dans les écoles pour servir d'archétype à toute la famille. Mais enfin un Anglais a le droit de désirer lire *Béowulf* sans avoir épelé Ulfilas, et à un Français qui aurait la même ambition, on ne saurait recommander une meilleure direction que celle de M. Smith ou de M. Wyatt.

Les deux ouvrages ne se ressemblent que par la méthode et l'esprit généraux : exclure le germanisme, ou le reléguer à l'arrière-plan; par les détails du système et l'enchaînement de l'exposition, ils diffèrent autant que peuvent différer deux excellentes grammaires de la même langue. M. Smith répartit l'enseignement en vingt-deux chapitres, qu'il faut étudier l'un après l'autre, en traduisant les exercices y afférents, ne passant au suivant qu'après s'être rendu entièrement maître du précédent, et n'abordant les textes suivis qu'après complète lecture de la grammaire; M. Wyatt donne en tête de son livre quelques paradigmes essentiels et conseille à l'élève, dès qu'il les saura par cœur, de se lancer dans l'examen de la chrestomathie qui paraîtra incessamment, de mener de front l'étude des textes et des règles en caractères gras de la grammaire, et enfin d'achever son éducation par la lecture de l'ouvrage tout entier avec report scrupuleux à toutes les références. Chez ce dernier auteur, les notions de phonétique anglo-saxonne, ramenées en partie à la phonétique prégermanique, et résumées en tableaux chronologiques d'une remarquable netteté, occupent plus de 40 pages, ce qui, avec l'abondance de ses paradigmes, l'a obligé de réserver la chrestomathie pour un ouvrage à part; M. Smith, au contraire, trouve moyen de nous donner, dans un fort petit espace, les éléments de syntaxe que M. Wyatt renvoie à la chrestomathie, des séries de petites phrases de thème et version, dix pages de chrestomathie et dix-huit de glossaires. A peine ai-je besoin d'ajouter que leurs connaissances à tous deux sont sûres et précises [1], leurs transcriptions irréprochables, leurs exemples puisés aux meilleures sources, et qu'on s'aperçoit sans peine — critérium du bon pédagogue — qu'ils savent à fond même ce qu'ils ne jugent pas à propos d'enseigner dans un livre élémentaire [2].

V. HENRY.

---

1. Mais où M. Wyatt a-t-il pris que l'allemand *Gott* se prononçât avec un o fermé (p. 12)?

2. Je suis obligé de constater que ma nomenclature « métaphonique » ne fait pas fortune. M. Wyatt ne paraît pas la connaître et s'en tient à l'insipide *mutation*. M. Smith se borne à constater (p. 42) qu'elle n'a pas été « naturalized ». Il y a temps pour tout, puisqu'à l'époque où il écrivait elle ne datait que de deux ans. Lui-même la juge commode : s'il m'avait fait l'honneur de l'adopter, nous aurions été trois, — car M. Henri Lichtenberger a bien voulu s'y rallier, — et les lettres de naturalisation seraient venues à leur heure.

Primera parte de las Flores de poetas ilustres de Espana, ordenada por Pedro Espinosa, natural de la ciudad de Antequera. Segunda edicion, dirigida y anotada por D. Juan Quirós de los Rios y D. Francisco Rodríguez Marín, é impresa á expensas del Excmo. Sr. D. Manuel Pérez de Guzman y Boza, marqués de Jerez de los Caballeros. Séville, 1896, vii et 458 pages pet. in-4°.

Segunda parte de las Flores de poetas ilustres de Espana, ordenada por D. Juan Antonio Calderón, anotada por D. Juan Quirós de los Rios y D. Francisco Rodríguez Marín y ahora por primera vez impresa á expensas del Excmo. Sr. D. Manuel Pérez de Guzman y Boza, marqués de Jerez de los Caballeros. Séville, 1896, viii et 426 pages pet. in-4°.

Pedro Espinosa, originaire d'Antequera, chapelain du duc de Medina Sidonia, D. Manuel Alonso Pérez de Guzman, et recteur du collège de Saint-Ildephonse de Sanlucar de Barrameda, doit sa notoriété et la place qu'il occupe dans l'histoire de la littérature espagnole à une anthologie : *Primera parte de las Flores de poetas ilustres de España*, imprimée à Valladolid en 1605. Poète à ses heures, aussi habile que bien d'autres à tourner agréablement un sonnet, — N. Antonio dit même en son latin précieux : « Versus panxit ea elegantia et gravitate, ut non multis e choro « vernaculorum poetarum herbam porrigeret », — il ne s'est pas oublié dans la gerbe qu'il offrit aux amateurs de poésie espagnole et plus particulièrement andalouse, il y a mêlé assez abondamment ses propres fleurs. Les autres furent cueillies dans toute l'étendue du domaine; mais on ne saurait trouver étrange qu'il ait donné la préférence aux rimeurs de sa région, aux Arguijo, Góngora, Barahona de Soto, Alcázar, et fait la part très belle aux antequerains Luis Martín de la Plaza et Agustin de Tejada. Comment ne pas sacrifier au saint amour de la petite patrie et du clocher! Les *ingenios* des autres régions de l'Espagne sont peu et assez inégalement représentés : parmi les Castillans, Lope de Vega et Quevedo ont à eux deux une trentaine de pièces environ, Luis de Leon deux seulement ; l'Aragon n'a guère fourni que son Lupercio Leonardo de Argensola. Autour de ces illustres se groupent des *minores*, quelques femmes et un peu trop d'auteurs de *ripios aristocráticos*. Il y a des omissions qui, au premier abord, surprennent : même parmi les Andalous, si favorisés dans ce florilège, nous ne trouvons ni Diego de Mendoza, ni Cetina, ni Herrera [1], dont les œuvres n'avaient point encore été publiées isolément [2]. Quels ont été les motifs des admissions et des exclusions? Il ne semble pas possible de les discerner sûrement, d'autant plus que les *Flores* ne sont, le titre l'indique, qu'une *première partie*, et que rien ne nous défend d'admettre que le collecteur aurait inséré, dans la

1. Le choix des poésies d'Herrera publié en 1582 compte à peine et n'avait guère circulé.

2. Ces trois poètes, à la vérité, devaient être exclus comme morts avant 1605, puisque le compilateur déclare ne vouloir donner que les œuvres des « ilustres ingenios que oy en España profesan el estudio de la poesia ». Mais les nouveaux éditeurs des *Flores* montrent qu'Espinosa n'est pas resté fidèle à ce principe, qu'il a, par exemple, accueilli Luis de Leon, mort en 1591, et Barahona de Soto, mort en 1595.

seconde, des œuvres de certains auteurs, qui, pour des raisons purement matérielles, n'avaient point été inclues dans la première. Puis il faut tenir compte des difficultés de l'entreprise, de la négligence des auteurs à répondre, etc. Espinosa se plaint spirituellement des tracas que lui a causés son emploi de compilateur : « Pour extraire cette fleur de farine, « j'ai dû bluter quelques centaines de boisseaux de poésie assez ordinaire. « Je n'ai pas voulu vous en donner aujourd'hui plus d'un volume... « Si celui-ci vous agrée, je lui adjoindrai un compagnon; si non, vous « me dispenserez d'assiéger les gens d'épîtres, dont je paye le port et « auxquelles on me répond en m'adressant une glose sur : *J'ai vu la « Jeanne qui lavait son linge*, ou quelques couplets à la façon de Cas- « tillejo et Montemayor (restes vénérables du Vieux Régiment), ou à la « rigueur quelque sonnet aux épaules remontées et à la vue un peu « courte. » Néanmoins du triage qu'il opéra, il lui est demeuré entre les mains ce que, dans sa pensée, les « gentils esprits » de l'époque ont composé de plus réussi. Doit-on le croire? Assurément le choix est varié et en somme assez heureux : tous les genres y figurent, depuis l'ode patriotique, l'églogue, la satire morale, jusqu'au sonnet érotique ou galant, jusqu'à la chanson badine ou burlesque et l'épigramme mordante, sans parler de nombreuses traductions d'Horace dont Espinosa dit, sérieusement ou ironiquement — avec les Andalous on ne sait jamais, — qu'elles « surpassent l'original », et sans parler non plus de la section de poésie religieuse qui remplit un quart du volume. Comme il convient à un habitant de la *tierra de Maria Santisima*, le bon chapelain n'était point ennemi d'une douce gaîté et ne craignait même pas les propos un peu gaillards : au dire de N. Antonio, son *alacritas* lui aurait particulièrement concilié la protection du duc de Medina Sidonia. La *sal* andalouse et le piment madrilègne assaisonnent donc bon nombre de pièces : ne nous en plaignons pas, car tout vaut mieux que le pétrarquisme espagnol. Celui-ci et toute la défroque de la lyrique italienne n'occupent que trop de place dans le recueil, et combien, après la lecture de tant de médiocres pastiches, n'éprouve-t-on pas de soulagement à retomber sur de sémillants rondelets, sur une létrille de Quevedo ou une épigramme d'Alcázar! Mais Espinosa, comme tous les professionnels de la poésie au XVIIe siècle, tenait pour le goût italien; l'Italie, c'était pour ces Espagnols une manière d'antiquité, plus accessible que l'autre et où l'on pouvait commodément et à peu de frais s'approvisionner d'idées et de beaux secrets de style. La moitié, si non plus, de tous ces sonnets érotiques ou moraux, de ces *canciones* ou églogues, est traduite ou imitée de la poésie italienne, ou tout au moins inspirée par elle. Si l'on avait le courage d'étudier les *raccolte* du XVIe siècle, on y découvrirait sans peine les patrons des copies espagnoles; mais qui aura ce courage? Sur l'originalité de leur poésie artistique du XVIe siècle, beaucoup d'Espagnols de nos jours se font d'étranges illusions. Voici qui le montre. Un érudit italien, M. Eugenio Mele, a trouvé naguère qu'un madrigal

soupiré par Don Quichotte, et qu'on tenait pour un morceau authentique de Cervantes, s'adapte étroitement à un autre madrigal introduit par Bembo dans le premier livre des *Asolani* [1]. D'où, grand émoi dans les Athénées : Cervantes plagiaire! Qui l'eût cru? Mais tous l'ont été plagiaires de l'Italie, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits! On pouvait le savoir déjà, pour plusieurs, rien qu'à lire le commentaire de Herrera sur Garcilaso ou celui de Salcedo Coronel sur Góngora; aujourd'hui, les notes, en partie dues à Gallardo, de la nouvelle édition des *Flores* [2], nous dévoilent bien d'autres larcins. Il faut en prendre son parti, et, à mon sens, l'Espagne n'y perdra pas grand'chose. Quand elle aura jeté par dessus bord les trois quarts du chargement exotique dont elle était encombrée et qu'elle n'aura gardé du trésor de sa poésie artistique que certains morceaux de choix, elle n'en sera pas plus pauvre pour cela, bien au contraire; et d'ailleurs ne lui reste-t-il pas sa poésie à elle, la vraie, celle du vers national, celle des romances?

La nouvelle édition des *Flores* d'Espinosa, exécutée aux frais d'un amateur distingué de Séville, le marquis de Jérez de los Caballeros, a eu pour éditeurs deux érudits andalous, D. Juan Quirós de los Rios et D. Francisco Rodriguez Marin; le premier, mort pendant l'impression du recueil, a laissé au second la charge d'achever son travail. Tout hispanisant connaît M. Rodriguez Marin et ses ouvrages, en particulier son admirable collection de chants populaires espagnols. Cette nouvelle publication, il ne l'a entreprise que pour ne pas laisser interrompue une œuvre utile qui avait été commencée par un ami avec compétence et entrain. M. R. M. s'est fort bien acquitté de son emploi, et les notes nombreuses qu'il a ajoutées ont tout autant de valeur que les premières. Très bon connaisseur de la poésie espagnole en général, doué en outre d'un tact très fin et très sûr, le nouvel éditeur a pris sa tâche au sérieux : presque chaque pièce du recueil a suscité un commentaire où sont notés les vers faux, où sont relevées les variantes et proposées d'heureuses corrections. M. R. M. pense que les vocables sonores et les périodes ronflantes ne font pas toute la poésie; aussi cherche-t-il à comprendre ce que les poètes ont prétendu exprimer et ne se gêne-t-il pas pour signaler la faiblesse ou l'obscurité de telle ou telle idée. Cela est nouveau en Espagne, où la poésie classique, admirée de confiance et très superficiellement comprise, n'a jamais été sérieusement étudiée dans son lan-

1. Eugenio Mele, *Un plagio de Cervantes*, Trani, 1895 (extrait de la *Rassegna pugliese*). On dirait que Juan de la Cueva pressentait cet emprunt le jour où il a écrit: « Que debo agradescer á la terneza Del español que al vulgo da un soneto *Traduciendo del Bembo su fineza?* » (Gallardo, *Ensayo*, II, 643.)

2. Notes inscrites sur un exemplaire de l'édition de 1605 que possède le marquis de Jerez de los Caballeros. — D'autres rapprochements ont été faits tout récemment dans un très intéressant compte rendu de l'Anthologie d'Espinosa, par M. Eugenio Mele (*Un' antologia spagnuola del principio del seicento*, extrait de la *Rassegna pugliese*).

gage, son style, sa versification et ses sources, depuis les très rares commentateurs des XVI[e] et XVII[e] siècles. Les notes de l'éditeur répondent donc à un besoin très réel; répondent elles aussi à tout ce qu'on pouvait désirer? Pas entièrement. D'abord parce que M. R. M. n'a pas eu le temps de compléter les recherches bio-bibliographiques de son devancier, et puis parce qu'il n'a pas eu toujours les ressources suffisantes pour établir le texte des morceaux. Çà et là, on aurait voulu un peu plus d'éclaircissements. Dans le genre de la poésie *italienne*, ce qui offre le plus d'intérêt est la satire morale, d'ailleurs pauvrement représentée dans les *Flores;* ici, les poètes espagnols, ceux du moins qui ne s'en tiennent pas aux vices ou aux travers généraux, témoignent de quelque originalité. Décrivant et fustigeant des mœurs particulières, ils volent plus librement de leurs propres ailes, et comme la virulence, l'esprit caustique, l'ironie cruelle ont, depuis la période latine, toujours fleuri en Espagne, ces satires méritent qu'on s'y arrête. Littérairement parlant, elles présentent sans doute de graves défauts : même les meilleures, celles des Argensola, pèchent par la composition, l'impitoyable délayage, l'impropriété de l'expression. Ce qui les relève sont les traits de mœurs, les allusions piquantes aux choses du jour; mais ces mœurs sont bien loin de nous et il faudrait les éclairer. Pour prendre un exemple, dans la satire de Gregorio Morillo (n° 151 des *Flores*[1]) qui, en dehors d'un petit groupe de connaisseurs, comprendra et saura expliquer avec précision le vers *Qué viuda la premática destapa?* ou l'allusion à *Doña Oliva*, ou l'expression *prestar al uso de Sevilla*, sans parler d'autres difficultés de langue et de style? M. R. M. ne nous donne donc pas tout ce qu'il était permis d'attendre de son érudition, mais ce qu'il donne a de la valeur et se lit avec plaisir, car il évite la pédanterie et mêle à ses dissertations une pointe de *gracejo* andalous qui les allège.

Voici quelques menues remarques. N° 1. A propos du sonnet d'Arguijo, les observations sur l'*h* aspirée provenant d'une *f* latine sont justes, mais il eût été bon de mieux distinguer les époques : ainsi Garcilaso aspire *toujours* (les quelques exceptions dues à des copistes doivent être corrigées). La petite dissertation sur ce sujet avait son utilité, car les traités de versification même les plus copieux donnent à ce sujet des renseignements confus et inexacts. Benot, par exemple, dans sa *Prosodia castellana* (II, 393), signale comme un fait remarquable le traitement différent de l'*h* dans ce vers de Herrera : « Dañaronme *huyendo* y si *hubo* alguno », sans s'apercevoir que la seconde n'a jamais été aspirée. — N° 3. *Lleva tras sí los pámpanos otubre*. Sonnet célèbre de Lupercio

1. Dans l'édition de cette satire donnée par A. de Castro dans les *Curiosidades bibliográficas* de la Bibl. Rivadeneyra, il y a une seule note pour nous apprendre, à propos du mot *Fúcar*, que les *Fúcares* étaient des « gentilshommes *flamands* fort riches qui eurent longtemps la ferme des mines d'Almaden ». Il s'agit naturellement des Fugger d'Augsbourg, les grands banquiers de Charles-Quint et des Philippe, dont la *calle de los Fúcares* à Madrid conserve encore le souvenir.

Argensola, dont la chute malheureusement est assez faible. Il fallait indiquer la variante du v. 8 *opaca*, de l'éd. de 1634, préférable à *dura*. A noter aussi les allitérations voulues *campos cubre* et *Tays tendido*. Moins voulus sont les huit *ca*, *co*, *cu* des deux premiers quatrains. — N° 14. Ode de Góngora composée à l'occasion du départ de l'Invincible Armada et connue surtout par l'apostrophe très outrageante adressée à Elisabeth : « Mujer de muchos y de muchos nuera! Oh reina infame, reina no, mas loba Lidibinosa y fiera! » V. 31 et 32, lire *aun que* (non pas *aunque*) et *ilustrará*, seules leçons admissibles et qui sont dans les bonnes éditions. — N° 15. Ode, sur le même ton, d'Agustin de Tejada, d'une arrogance extraordinaire, quand on songe qu'elle a été écrite une dizaine d'années après le désastre de 1588. Le poète s'adresse au jeune Philippe III, qu'il a hâte de voir couvert d'acier [1] pour combattre avec sa gent « invicta y laureada » le royaume qui jadis honorait saint Georges. Lui aussi attaque violemment Elisabeth : « Si tu attends, dit-il à l'Angleterre, ton Arthur devenu corbeau, .. pourquoi ne chasses-tu pas cette pie avant que son cruel venin ne se répande? » La légende d'Arthur changé en corbeau revient sans cesse dans la littérature espagnole de l'époque [2] et prête à des plaisanteries. Dans la satire de Morillo, le personnage *hecho un Artur* désigne un vieux beau qui se teint les cheveux en noir de corbeau. Plus loin, stance 3, lire *Grave los yelmos* (il s'agit des armures gravées de Milan); stance 5, lire *A jorro*, au lieu de *Ajorro*. — N° 22. *Tras importunas lluvias amanece*. Autre sonnet célèbre de Lupercio Argensola. Au vers 6, Espinosa a la bonne leçon *Del animal*, pour *El animal* qui chagrinait Hermosilla à juste titre. M. R. M. a raison de reprocher au préceptiste de n'avoir pas connu le texte des *Flores* et d'avoir de son chef corrigé le texte, mais il a tort de plaisanter, en ce cas, son rigorisme. Quand il relève chez les poètes espagnols des fautes contre la logique et la syntaxe ou leur reproche des métaphores incohérentes, Hermosilla a presque toujours raison : sa rhétorique a du bon, quoiqu'on dise, et ne serait point inutile à beaucoup d'écrivains de nos jours. — N° 26. Sonnet de Juan de Valdes sur Héro et Léandre. Au v. 4, lire *ruego*, car *fuego*, qui ne peut s'entendre de la *luz* allumée par Héro, ni du feu dont brûle Léandre, ne donne aucun sens. Dans les notes, riche et curieuse bibliographie de l'histoire de Héro et Léandre chez les poètes espagnols. — N° 42. Rondelets de Diego de la Chica sur l'argent, dans le goût de la fameuse letrilla de Quevedo : *Poderoso caballero Es don Dinero*, mais moins réussis. Que signifie faire à quelqu'un *el trato del apóstol calabrés* (saint François de Paule)? [3] Il aurait

1. Le même vœu se trouve dans la belle romance *Mirando estaba el retrato Del rey Felipe Tercero*, où un soldat blessé implore son roi qu'il voudrait plus belliqueux : *Jo confieso Que lo que os está mejor Es un vestido de acero*.

2. Voir par ex. *Don Quichotte*, I, 13, et le *Persiles*, I, 18.

3. Ne faudrait-il pas corriger *apóstol* en *huespede*, allusion à l'*hospes calaber* d'Horace.

fallu interpréter aussi les vers *Cual dice el de Mariñano*[1] : *Con dinare e più dinare*, et nous expliquer cet usage napolitain qui « blasonne » l'argent *alegria universal*. — N° 49. Sonnet de Micer Artieda sur l'espérance. Mauvaise ponctuation du second quatrain. Il n'y a pas ici d'interrogation ; le poète énumère les catégories de gens qui espèrent : l'un désire la joie, l'autre la faveur, l'autre une mitre, etc. Le premier tercet aussi est mal ponctué, car la phrase se termine à *segunda* (verbe). « L'espérance se fonde, non sur des réalités, mais sur des présomptions, et, si ce qu'on espère n'arrive pas au moment voulu, elle réitère et s'obstine. » — N° 72. Joli sonnet burlesque de Mateo Vazquez de Leca sur Héro et Léandre. L'expression *barcos de la vez* était-elle usitée à Séville pour désigner les barques qui faisaient la traversée du fleuve?[1] Je ne la trouve pas dans l'*Apparatus latini sermonis* de Melchior de la Cerda où se lit une si curieuse description des bateliers du Guadalquivir. — N° 86. Le sonnet du sonnet. En étudiant ce petit jeu plaisant[2] — il s'agit de la définition du sonnet faite en un sonnet adressé à une dame — j'ai eu l'occasion de dire que je ne croyais pas exacte l'attribution à Diego Hurtado de Mendoza de la version des *Flores* : « Pedis, Reina, un soneto, » etc. D. Juan Quirós est du même avis ; ce sonnet, ainsi qu'une traduction du *Solvitur acris*, que les *Flores* mettent aussi sous le nom de Diego de Mendoza, il les adjuge au capitaine Diego de Mendoza de Barros. Sans doute, il a raison, mais on voudrait des preuves. Aux observations de son collaborateur, M. R. M. ajoute trois autres versions de l'amusette[3], dont une joliment tournée de Baltasar del Alcázar. — N° 107. Il n'eût pas été inutile de rappeler que cette ode du Dr Mescue a été écrite à l'occasion de la prise de Cadix par Essex en 1596. — N° 108. « A une dame éprise d'un borgne. » Pièce assez spirituelle, pleine de calembours et d'à peu près, du licencié Juan de Valdés (*Cartago* = *cuartago* ; *Roma* = *roma*, mule, etc.) Dans la troisième strophe avant la fin, lire *turnios* pour *turnos*. — N° 110. Sonnet de Liñan sur l'amitié. Le mot *uniò* au v. 6 n'a aucun sens ; la seule leçon possible est *vino*, que donne Böhl de Faber. — N° 207. A propos du sonnet de Luis Martin de la Plaza, note intéressante sur certaines formules fort usitées par les poètes du XVIe siècle. Celle qui commence par *Como* a été empruntée par les premiers hendécasyllabistes castillans à Auzias March, dont tant de pièces débutent par un *Axi com cell* ou un *Si com aquell*.

---

1. Il s'agit, bien entendu, du fameux condottiere Jean-Jacques de Médicis, marquis de Marignano.

2. Voyez l'expression *barco de la vez*, appliquée à Séville, dans l'épître de Lope de Vega à Diego Felix Quijada J. Riquelme, et appliquée à Salamanca, dans une épître au duc d'Albe du prince d'Esquilache.

3. *Revue d'histoire littéraire de la France*, numéro du 15 juillet 1896.

4. J'en trouve une quatrième, de Tomas José Gonzalez Carvajal, dans les *Poetas del siglo XVIII* de Cueto, t. II, p. 562.

Pedro Espinosa s'en tint au volume qu'il avait intitulé *Primera parte de las Flores;* pour des raisons qu'on ne nous fait pas connaître, il céda la place à un personnage appelé Juan Antonio Calderon, qui, en 1611, ordonna une nouvelle anthologie, toujours sous le titre de *Flores*, qu'il dédia à Diego Lopez de Haro, marquis del Carpio, à la maison duquel il appartenait. Dans ce second recueil apparaissent, à côté des poètes déjà représentés dans la première partie, plusieurs noms nouveaux, par exemple celui de Bartolomé de Argensola; mais ici encore c'est l'Espagne méridionale qui l'emporte de beaucoup sur les autres provinces. Cette nouvelle récolte de poésie, préparée pour l'impression, mais fort incorrectement transcrite, était demeurée inédite dans la bibliothèque des comtes de Torrepalma, depuis ducs de Gor. Le marquis de Jérez de los Caballeros et les deux érudits qui lui ont prêté leur concours nous en livrent aujourd'hui la première édition, sous le titre de *Segunda parte de las Flores de poetas ilustres*. Vu l'état du texte, il y avait matière à bien plus d'essais de correction que dans la première partie. M. R. M. a fait ce qu'il a pu avec des moyens insuffisants, — il n'a même eu entre les mains qu'une copie du manuscrit de Gor, — mais il resterait encore beaucoup à faire [1]. Je me bornerai à signaler quelques pièces intéressantes ou curieuses. Les nos 78 et 134, sonnets de Luis Martin de la Plaza et de Luis Vélez de Guevara, nous offrent deux versions de l'épigramme latine célèbre attribuée au Sicilien Janus Vitalis : *Qui Romam in media quaeris, novus advena, Roma*. On sait qu'elle a été traduite en français par Du Bellay : *Nouveau venu, qui cerche Rome en Rome*, et par Jean Doublet. Aux deux versions espagnoles des *Flores*, il faut encore joindre un sonnet de Quevedo : *Buscas en Roma á Roma, oh peregrino!* (no 3 de l'édit. Janer). — No 170. Sonnet en vers alexandrins : une rareté dans la poésie espagnole des XVIe et XVIIe siècles. Il eût valu la peine de citer les quelques exemples de cette versification qu'offrent les recueils de l'époque. On en trouve un dans le livre IV de la *Diana enamorada* de Gil Polo, où l'alexandrin est appelé *verso francés*, comme dans le *Cisne de Apolo* de Luis Carvallo (1602). Il est à remarquer que l'alexandrin espagnol du XVIIe siècle répond à l'ancien alexandrin français ou à celui du *mester de clerecia*, c'est-à-dire que le premier hémistiche n'enjambe pas sur le second. — Le sonnet no 100 attribué à Bartolomé de Argensola (*Galla, no alegues à Platon*) n'est pas inédit ; il a été publié dans les *Obras postumas de Leandro Fernandez de Moratin*, Madrid, 1867, t. II, p. 98. — De Bartolomé de Argensola, Calderon nous donne, entre autres, un texte médiocre, probablement une ébauche, de la fameuse épître satyrique *Dicesme, Nuño*, qui toutefois peut servir à

1. Sur certains points de grammaire, je ne me rendrai pas à l'avis de M. R. M. Ainsi dans l'églogue de Barahona de Soto (no 26), *cupieron* ne peut être le parfait de *cupere;* c'est celui de *caber*, qui anciennement s'employait avec un régime direct comme le latin *capere*. Il s'agit ici des cieux, qui ont *recueilli* l'âme de Silvano.

l'intelligence de certains passages difficiles que nul ne s'est occupé jusqu'ici d'éclaircir. Calderon reproduit aussi le sonnet dirigé contre l'escrime mathématique (nº 96). M. R. Marin a l'air d'admettre que Bartolomé s'est victorieusement défendu d'avoir attaqué les *diestros* Carranza et Pacheco de Narvaez. Ce n'est pas mon avis, et il me paraît tout à fait impossible qu'il n'ait pas pensé, en l'écrivant, à la *Filosofia de la destreza* et autres écrits analogues des escrimeurs scientifiques. Sinon, quel sens et quelle portée aurait eus le sonnet?

Je m'arrête, en remerciant ceux qui nous ont rendu, en édition correcte et soignée, ces précieuses fleurs de poésie espagnole dont nous pourrons désormais goûter et analyser le parfum, commodément et tout à loisir.

Alfred Morel-Fatio.

A. M. P. Ingold. **Bossuet et le Jansénisme.** Paris, Hachette, 1 vol. in-8º de 157 pages. 1897.

Ce nouvel opuscule de l'ancien bibliothécaire de l'Oratoire répond à l'idée que l'on pouvait s'en faire, étant donné le nom de son auteur. Il est imprimé avec luxe, orné des armoiries de Bossuet, et les indications historiques ou bibliographiques que l'on y trouve sont en général puisées aux bonnes sources. C'est un travail sérieux, fait avec amour par un de ces ecclésiastiques, chaque jour plus nombreux, qui considèrent la gloire de Bossuet comme une des « religions », le mot est de Sainte-Beuve, de la France et par conséquent du clergé français. Mais en rendant hommage à la science et à la loyauté de M. Ingold, je ne puis m'empêcher de faire quelques réserves sur les conclusions de son travail, et sans répéter ce que j'ai dit il y a plus de vingt ans sur *Bossuet et les jansénistes* [1], je crois devoir présenter à M. I. un certain nombre d'observations.

Et d'abord le titre de son ouvrage n'est pas d'une clarté parfaite, car on ne voit pas bien dans quelle mesure M. I. en est l'auteur. Ce sont des « Notes historiques publiées par A. M. P. Ingold », et nous lisons à la page 3 que des notes rédigées par un certain abbé Gillet, « théologien estimé à l'égal des plus grands » — mais fort peu connu des simples mortels, *sont le fond de son travail*. Il en résulte que le lecteur ne sait pas au juste s'il a affaire à M. G. ou à M. I., au grand théologien ou au savant bibliographe.

Ces notes ont pour but, dit leur auteur, de venger la mémoire de Bossuet, accusé couramment de gallicanisme et de jansénisme, et doublement hérétique au dire de ses ennemis. La question du gallicanisme est traitée en 10 lignes, et l'on peut voir par là avec quelle désinvolture

1. V. *Revue politique et littéraire* (Revue bleue), du 12 juin 1875.

le néo-catholicisme traite les plus grosses questions de l'ancienne théologie. Bossuet, dit résolument M. I., « était dans l'erreur; mais cette erreur n'était pas [encore] condamnée »; et celui que l'on absout de la sorte, c'est l'auteur de l'*Histoire des variations*, l'homme qui disait en parlant des protestants : « S'ils nous montrent la moindre variation dans les dogmes de l'Église catholique depuis son origine jusqu'à nous... je veux bien leur avouer qu'ils ont raison, et moi j'effacerai toute mon histoire. » Mais n'insistons pas, il y aurait trop à dire, et laissant de côté le gallicanisme de Bossuet, venons à son jansénisme, à cette « hérésie dont on ne saurait le disculper s'il l'avait soutenue ex professo, ou plus ou moins favorisée. » Il s'agit pour M. I. de prouver : 1° que Bossuet n'a pas été janséniste, et 2° qu'il n'a nullement, comme on l'en accuse, favorisé le secte.

Et d'abord il est trop clair que Bossuet n'a jamais été janséniste; sa vie tout entière proteste contre cette calomnie par trop jésuitique. Élève de Nicolas Cornet, il a toujours taxé d'hérésie l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres; il allait même jusqu'à dire que les cinq propositions sont partout dans cet ouvrage, qu'elles sont l'âme du livre. Il a signé sans hésiter le formulaire d'Alexandre VII, et il conseillait à tout le monde, même aux religieuses de Port-Royal, de le signer de même. Il blâmait Arnauld « un si grand homme! » d'avoir passé sa vie à chicaner sur la question de fait, et de s'être constitué ainsi « fauteur d'hérésie ». En 1700 comme en 1660, il s'élevait fortement contre la doctrine de l'*Augustinus*, et il en poursuivait à nouveau la condamnation. Il est difficile d'être plus antijanséniste. M. I. a donc parfaitement raison de prouver directement ou indirectement que Bossuet ne saurait être accusé de jansénisme. Les arguments qu'il emprunte à des historiens aussi décriés que Bérault-Bercastel, Lafiteau, Gaillande, dom Lataste et Picot, anciens jésuites ou hommes vendus aux jésuites, n'ont pas la moindre valeur, et M. I. qui sait travailler, aurait dû ne pas même citer de semblables autorités. Mais les faits parlent d'eux-mêmes, et il a fallu toute l'animosité, toute la perfidie de certaines gens pour diriger contre la mémoire de Bossuet une pareille accusation.

Mais si l'évêque de Meaux n'a jamais été janséniste, a-t-il du moins « favorisé la secte », comme on l'en accuse? Avant de répondre à cette question, son nouvel apologiste aurait bien dû nous donner quelques éclaircissements préalables, car le monde devient méfiant, comme disait Pascal, et beaucoup de savants modernes — des laïques bien entendu, — se demandent aujourd'hui ce que c'est au juste que le jansénisme. Singulière hérésie, disent-ils, car on y trouve ni hérésiarque ni sectateurs. Jansénius avant de mourir a soumis son livre à l'Église et accepté par avance le jugement doctrinal qui pouvait intervenir; donc il n'a pas l'obstination qui, au dire des théologiens, distingue l'hérésie de la simple erreur. Voilà pour le chef, et l'on sait que le premier soin de tout bon janséniste est de rejeter avec horreur la doctrine décourageante

et désolante qu'on attribue à Jansénius. Pascal, Arnauld, Nicole, Quesnel, Duguet et tutti quanti n'ont jamais cessé de dire que les propositions condamnées par Innocent X étaient hérétiques; ils ont déclaré cent fois qu'ils les condamnaient où qu'elles fussent, et lorsque Clément IX admit la distinction si naturelle du fait et du droit, tous les prétendus jansénistes ont signé le formulaire; ils ont condamné les propositions, sauf à garder respectueusement le silence quand on leur disait que ces propositions étaient dans Jansénius.

Évidemment Bossuet n'a pas favorisé une secte qui n'existait pas; mais s'il n'y a jamais eu de véritables jansénistes, il y avait au temps de Bossuet un assez grand nombre d'augustiniens, de sectateurs de saint Augustin, d'adversaires déclarés du jésuite Molina, et il est bien difficile d'établir que Bossuet n'a pas favorisé ces gens-là. A dater de 1668 il a toujours été des leurs, et il leur a témoigné en toute circonstance, n'en déplaise à M. I., beaucoup d'estime et beaucoup d'affection. Lorsque Clément IX eut rendu la paix à l'Église parce que les jésuites furent alors tenus en dehors des négociations, Bossuet fut au premier rang de ceux qui tendirent les bras aux solitaires de Port-Royal. Cette paix de l'Eglise, que les disciples de Molina violèrent aussitôt, il l'observa fidèlement durant les trente-cinq dernières années de sa vie. On ne trouverait pas dans tous les écrits de ce Père de l'Église qui a tant parlé de la Grâce, un mot de blâme pour le coryphée du prétendu jansénisme, pour Pascal. En 1669, il conseillait au futur cardinal de Bouillon la lecture des *Provinciales*, « dont quelques-unes ont une grande force, et toutes une extrême délicatesse ». Vingt-cinq ans plus tard, il invita ironiquement Fénelon à « ramener les grâces des Provinciales », et l'anecdote que rapporte Voltaire dans le *Siècle de Louis XIV* doit être vraie. Bossuet aurait voulu avoir fait les *Provinciales*, non pas à titre de littérateur, car ce grand écrivain n'a jamais connu la vanité d'auteur, mais à titre de moraliste et de théologien.

De même pour Antoine Arnauld, Le Maître de Sacy, Nicole, Le Roy de Haute-Fontaine, Tillemont, Duguet et les autres. Arnauld, qui n'était pas payé pour juger favorablement les évêques, rendait justice à Bossuet; il lui reprochait seulement ce qu'il a appelé dans une de ses Lettres un *verumtamen;* il regrettait que Bossuet n'eût pas le courage de parler fortement au roi pour lui démontrer l'innocence des prétendus jansénistes. Directeur de conscience, Bossuet permettait à Mesdames de Luynes et d'Albert la lecture de Saint-Cyran, et je crois savoir que jusqu'à la mort de l'évêque de Meaux l'admirable La Vallière lisait avec délices les ouvrages de Port-Royal, qu'on lui interdit ensuite à sa grande désolation. Les Carmélites du faubourg Saint-Jacques, formées par lui, ont appelé de la bulle Unigenitus avec une énergie comparable à celle des religieuses de Port Royal, et elles ont souffert en plein XVIIIe siècle une persécution analogue. En 1679, Bossuet ne fut pas nommé à l'évêché de Beauvais parce qu'il refusa ce que Louis XIV exigeait de lui;

il ne voulut pas *écraser* les jansénistes qui pullulaient dans ce diocèse ; « il y a, dit-il simplement au roi, des choses que la conscience ne permet pas de faire ». Vers le même temps, lorsque les oratoriens affolés signèrent sous la pression des jésuites une déclaration moliniste, M. de Condom leur lava la tête, au dire d'un contemporain bien informé ; il leur reprocha vivement d'abandonner la doctrine de saint Augustin sur la grâce efficace par elle-même. Il appela dans son diocèse, pour lui confier les importantes fonctions de théologal, le chanoine Treuvé, augustiniste déterminé, qui mourut appelant[1], et plus tard les curés du diocèse de Meaux qui appelèrent de la bulle *Unigenitus* se réclamèrent des enseignements de Bossuet. Voici le passage le plus saillant de leur lettre au Régent : « Enfants spirituels du grand Bossuet, nous sommes partisans de la grâce efficace par elle-même, de la prédestination gratuite, de la doctrine des Saintes Écritures, de la tradition et de nos libertés gallicanes, comme de vérités dont nous avons juré la défense dans ces assemblées synodales et dans ces conférences ecclésiastiques où il nous instruisait comme un père par ses bontés, comme un docteur par ses lumières supérieures, et comme un évêque qui nous donnait de l'attrait pour le saint ministère et pour toutes nos fonctions... » C'est lui enfin qui dans ses *Méditations sur l'Évangile* s'est prononcé si nettement en faveur de Port-Royal persécuté ; il est allé jusqu'à dire : « La régularité passe pour rigueur, on lui donne un nom de secte », et il a dit encore : « Il faut s'attendre à être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte... Je ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue ; mais afin qu'on ne pense pas que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très fréquente (*Médit.* — La Cène, 2[e] part., 17[e] journée).

Cent exemples analogues seraient allégués, si la chose était nécessaire, pour établir que Bossuet, depuis 1668, a toujours favorisé ceux qu'on appelle couramment des sectaires. En pouvait-il être autrement puisqu'il était d'accord avec eux sur la morale et sur la doctrine ? Il a toujours eu horreur de ce qu'il appelait « les ordures des casuistes », et ses théories sur la grâce sont de tout point celles de saint Augustin, cité et commenté, sinon par Jansénius, du moins par Arnauld, par Nicole, et qui plus est par Quesnel. Sa belle *Défense de la tradition et des saints Pères* contre Richard Simon respire l'augustinisme le plus pur, et dans ce gros ouvrage il n'a pas cru devoir prendre les jansénistes à partie. Il a

1. En 1679, avant d'être appelé à Meaux par Bossuet, Treuvé s'exprimait ainsi dans une lettre inédite à l'abbé de Haute-Fontaine : « ...Nous avons ici la copie d'une grande lettre écrite par M. l'abbé de la Trappe à M. le maréchal de Bellefonds, qui est fort bonne et fort mauvaise en même temps. Ce qui regarde la morale y est fort bon. L'endroit du Formulaire me paraît misérable et indigne d'un homme qui sait apparemment bien qu'il a blessé la vérité en signant comme il se glorifie de l'avoir fait. » Voilà l'homme que Bossuet a choisi pour prêcher et pour enseigner la théologie dans son diocèse.

bel et bien pris en main contre les jésuites la défense des *Réflexions morales* de Quesnel, et c'est jouer sur les mots que d'appeler *Avertissement* la *Justification* en règle qu'il a voulu faire de cet ouvrage. N'est-ce pas justifier un livre que de lui décerner un éloge comme celui-ci : « Il ne faut que lire ce livre... pour y trouver, avec le recueil des plus belles pensées des saints, tout ce qu'on peut désirer pour *l'édification*, pour *l'instruction* et pour la *consolation* des fidèles » (§ 1, p. 6 de la 1re édit.). Or Bossuet, dans cette justification, prend la défense des propositions qui ont été le plus nettement condamnées par la bulle *Unigenitus*, et même il faudrait être un théologien bien subtil pour établir la différence qu'on peut noter entre la 1re proposition de Jansénius : « Quelques commandements sont impossibles aux justes à raison de leurs forces présentes », et cette proposition de Bossuet citant le concile de Trente et saint Augustin : « ...Il est de la foi qu'on peut dire à pleine bouche, non seulement de l'homme hors de l'état de grâce, mais encore de l'homme juste, qu'il y a des commandements qu'il ne peut pas toujours accomplir » (§ 8, p. 28).

La doctrine de Bossuet sur ces matières est diamétralement opposée à celle de Molina et des jésuites ; il est donc aussi janséniste que l'étaient les adversaires de Molina, c'est-à-dire Arnauld, Pascal, Nicole, Malebranche et Quesnel. La rage des jésuites a transformé ces grands hommes en hérétiques; Bossuet a mérité le même honneur.

La dernière partie du livre de M. I. « Bossuet et les jésuites », est à mon avis la plus faible, et pourtant, je le crains, elle ne satisfera pas ceux-là mêmes qu'il tient le plus à ménager. Les jésuites, il faut bien le dire, ont toujours été les plus grands ennemis de Bossuet leur ancien élève; s'ils n'ont pas osé, comme dit Saint-Simon, « aboyer » directement contre lui, du moins ils lui ont toujours fait sentir le poids de leur colère ; ils l'ont empêché d'être évêque de Beauvais, archevêque de Paris, cardinal enfin. De son côté, l'évêque de Meaux éprouvait pour les jésuites en général un sentiment de répulsion qu'il avait peine à dissimuler; tout en eux lui déplaisait : il réprouvait leur théologie, leur morale, leur politique, leur esprit de domination, leur intolérance et surtout leur habitude de crier à l'hérésie pour ruiner leurs adversaires. Prêchant un jour devant les Oratoriens il leur adressa la parole en ces termes : « Soyez bénie de Dieu, sainte compagnie... » et vingt-six ans plus tard, en 1688, prêchant chez les Jésuites, il corrigea son ms. de la façon la plus significative : « Et vous, disait-il, sainte et savante compagnie... » Puis il s'est ravisé, les mots *sainte* et *savante* ont disparu, et on lit dans le texte imprimé : « Et vous, *célèbre* compagnie..., » ce qui n'est pas précisément la même chose [1].

---

1. Les Oratoriens et les jésuites du XVIIe siècle ne s'aimaient guère. Au dire du Père de Saint-Pé, le Père de Condren avouait qu'il ne comprenait pas comment on pouvait se sauver parmi les jésuites.— (Journal ms. et inédit de Pontchateau.)

Pour conclure, je crois devoir dire avec M. Ingold que Bossuet n'a jamais été janséniste et n'a jamais favorisé le jansénisme; mais je me sépare de lui en disant que Bossuet a réprouvé de toutes ses forces la théologie et la morale des jésuites, et qu'il a donné toute son estime, surtout après 1668, à ceux que la compagnie de Jésus ne cessait pas de calomnier en les appelant jansénistes. N'était le désaccord, secondaire en somme, sur la question de fait, Bossuet mériterait une place d'honneur dans les Nécrologes de Port-Royal.

A. Gazier.

BULLETIN

— M. Léopold Delisle, en étudiant un manuscrit des sept Psaumes allégorisés que la Bibliothèqu nationale vient d'acquérir (une autre copie avait déjà été signalée dans les collections du comte d'Ashburnham), est parvenu à en déterminer avec certitude l'auteur et la date de la composition. C'est la fameuse Christine de Pisan, qui a écrit ce traité dans les derniers mois de l'année 1409, après l'avénement du pape Alexandre VI (26 juin 1409), qui l'a dédié à Charles le Noble, roi de Navarre, et qui en a offert un exemplaire comme étrennes au duc de Berry, le 1er janvier 1410. Cette découverte a été rapportée par M. Delisle dans sa *Notice sur les sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan* (Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nat. et autres Bibl., t. XXXV, 2e partie; tirage à part à la libr. Klincksieck). — L.-H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 juillet 1897.

M. Héron de Villefosse, président, rappelle brièvement les paroles qu'il a prononcées aux obsèques de M. Éd. Le Blant.

M. Dieulafoy communique en seconde lecture son mémoire sur la poliorcétique au XIIIe siècle et la bataille de Muret.

M. Héron de Villefosse félicite M. Léopold Delisle d'avoir été choisi, dans la dernière séance plénière de l'Institut, comme troisième conservateur des collections de Chantilly.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur la présence des Samaritains dans la ville de Yabreh, en Palestine, et sur un stratège nabatéen du nom de Nakebos, dont il est question dans Josèphe et dont la nationalité est prouvée, d'ailleurs, par des inscriptions trouvées au mont Sinaï.

M. Salomon Reinach présente la photographie d'un groupe en marbre autrefois acquis à Athènes par M. Piscatory, ministre de France, et appartenant aujourd'hui à sa fille, Mme Trubert. Ce groupe, représentant une Aphrodite drapée en compagnie d'un Eros, offre certains détails archaïques qui paraissent donner raison à M. Furtwaengler, d'après lequel le type de l'Aphrodite drapée remonterait à l'époque de Phidias.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un mémoire de M. Jules Rouvier, professeur à l'Ecole française de médecine de Beyrouth, sur les satrapes Mazaios et Bélésys.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31-32 — 2-9 août — 1897

Arnold, La prédication de l'islam. — Philadelpheus, La peinture grecque. — Kuiper, Callimaque. — Zielinski, Cicéron à travers les siècles. — Tragiques romains, p. Ribbeck. 3e éd. — Pline l'Ancien, IV, p. Mayhoff. — César. Guerres d'Alexandrie et d'Afrique, p. Kuebler et Woelfflin. — Albert Réville, Jésus de Nazareth. — Picavet, Gerbert. — Falgairolle, Jean Nicot. — Bérard, La politique du sultan, La Macédoine.

T. W. Arnold. **The preaching of Islam; a history of the propagation of the Muslim faith.** (Westminster, A. Constable, xi-388 p. 2 cartes.)

Depuis quelque temps il est de mode de réhabiliter l'Islam, qui en a besoin plus que jamais. En France les livres du commandant Binger, de M. de Castries — sans parler de la propagande « par le fait » du député de Pontarlier — sont des indices de ce mouvement. Voici un témoignage qui remplira de joie et d'orgueil le cœur des croyants et intéressera vivement tous les hommes libres de préjugés confessionnels. M Arnold, qui a étudié à Cambridge et qui enseigne la philosophie au collège mahométan anglo-oriental d'Aligarh, dans l'Indoustan, pose et développe la thèse suivante : l'islamisme est une religion d'apostolat et non de guerre; c'est par la parole et non par l'épée qu'il a triomphé. Mahomet est le type de l'apôtre ou du missionnaire; il n'a jamais été agresseur : avant de combattre, il a toujours requis ses ennemis de se convertir. L'auteur voit là non des sommations brutales, mais de pieuses exhortations.

Au reste, l'intérêt de l'ouvrage ne réside pas dans la thèse elle-même, qui n'est pas neuve et que peuvent revendiquer toutes les religions, mais dans l'histoire des conquêtes morales de l'islam.

M. A. démêle les causes multiples qui ont rallié à la foi musulmane des peuples si divers, chrétiens asiates, chrétiens de l'Orient européen, de l'Espagne, Persans, Mongols, Indous, Malais, Africains peuples dont la plupart étaient pourvus déjà d'un idéal et d'un *credo*. Ce qui les a séduits, c'est la simplicité des dogmes et des pratiques, et le caractère démocratique et fraternel de l'islam. Aux chrétiens d'Orient, l'islam est apparu comme une réaction contre le byzantinisme théologique et politique, contre les scandales de leur clergé, contre les prétentions de l'empereur à représenter ou figurer Dieu; les esprits, épuisés par les arguties, ont trouvé le repos dans la formule toute neuve de l'unité de Dieu, dans les

exercices d'un culte sans pompe ni mystères. Les Indous, ce même que la masse du peuple impur chez les Persans, ont confessé l'Islam par haine du système des castes. Les noirs d'Afrique l'embrassent comme une rédemption de l'esclavage. M. A. établit avec beaucoup de soin ses démonstrations. Il ne raconte pas que le passé, il aborde la propagande actuelle, si vivace et si heureuse : on trouvera de curieuses informations sur les progrès de l'Islam dans l'Inde, où l'auteur est chez lui, dans l'archipel malai, où les Hollandais le favorisent par raison d'État ; sur la renaissance religieuse dans le monde musulman, sur le panislamisme. M. A. se félicite de cette diffusion, qu'il attribue à la prédication seule, à la mission pacifique qui est selon lui le véritable *jihad*, ou guerre sainte ; il résume en un tableau les étapes décisives de l'extension de l'Islam.

On aurait souhaité que l'auteur montrât comment cette religion, à la fois si simple et si souple, se transforme dans les milieux dissemblables où elle règne et comment à son tour elle transforme les hommes de races et d'âmes différentes qu'elle a conquis. Il est certain que la communion musulmane n'est pas un vain symbole ; et qu'elle menace et la civilisation et le prestige chrétiens.

C'est avec cette préoccupation qu'il faut lire le volume de M. Arnold, œuvre sincère tant dans son esprit que dans sa composition : il n'est besoin d'autre témoignage que de la copieuse bibliographie.

B. A.

Alex. Th. Philadelpheus. Ἡ Γραφικὴ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις Ἕλλησι. Athènes, impr. Paraskevas Leonis, 1896 ; 116 p.

Bien qu'il n'en porte pas le nom, ce livre n'est pas autre chose qu'un manuel ; M. Filadelf (c'est ainsi qu'il écrit lui-même son nom en français) prend ses opinions un peu partout, et nous donne plutôt le résultat de ses lectures que de ses études personnelles ; il doit beaucoup, par exemple, à la *Peinture antique* de Paul Girard. Çà et là cependant il essaie d'exposer son sentiment propre sur une question controversée ; il tente, p. 72 et sv. d'expliquer le λευκογραφεῖν d'Aristote (*Poét.* 1450a 35), qu'il pense désigner le clair-obscur. Mais il en donne une singulière raison : c'est que, dit-il, il n'y a pas d'autre mot qui puisse signifier ce genre de peinture. La discussion à ce sujet manque d'ailleurs de précision ; il semble confondre le clair-obscur tantôt avec la grisaille, tantôt avec la peinture en camaïeu, bien qu'il dise expressément que le camaïeu n'a aucun rapport avec l'idée contenue dans λευκογραφεῖν. Les deux premières parties de l'ouvrage traitent des monuments de la peinture chez les anciens Grecs, de ses procédés et de ses instruments ; la troisième est intitulée *Histoire sommaire de la peinture antique*. Elle est sommaire en effet, et même

superficielle; l'auteur abuse de formules telles que « pour plus de renseignements, voir...; » mais j'ai dit que nous avions affaire à un manuel. On désirerait pourtant moins de confusion et de vague, un style plus simple et moins chargé d'épithètes admiratives, et surtout moins de ces comparaisons banales, qui n'ont rien de juste et qui ne prouvent rien, entre les peintres anciens et les peintres modernes ou de la Renaissance. Je regrette enfin que M. Filadelf (Philadelpheus), comme plusieurs de ses compatriotes, transcrive encore certains noms propres occidentaux en caractères grecs, ce qui les défigure parfois de la façon la plus étrange. Qui reconnaîtrait, par exemple, Breughel dans Μπρῦγκελ, et Ingres dans Ἔγγκρ ?

My.

K. Kuiper. **Studia Callimachea.** I. De Hymnorum I-IV dictione epica. Leyde, Sijthoff, 1896; 238 p.

Pour montrer comment Callimaque imite et interprète les anciens poètes, dans ses quatre premiers hymnes, comment il puise dans Homère, comment il emprunte à la langue de Pindare et des tragiques, M. Kuiper transcrit ces hymnes, pour ainsi dire par paragraphes, et fait suivre chacun de ces paragraphes d'une étude sur les mots et les sources littéraires qui les ont fournis au poète. Son travail est donc une sorte d'édition, accompagnée d'un commentaire où est recherchée et discutée l'origine des expressions dont s'est servi Callimaque. C'est un examen détaillé, autant dire une dissection, de la diction du poète, et chaque forme, chaque tournure doit montrer, pour ainsi dire, son acte de naissance; nul mot ne peut échapper à la question τίς καὶ πόθεν. L'ouvrage ne se prête donc pas à une critique d'ensemble. Il est bon cependant de faire une remarque de principe. La question n'est pas précisément de savoir qui et comment Callimaque a imité; il est notoire, en effet, qu'il a pour son usage particulier largement emprunté à Homère et aux tragiques (pour ne pas parler d'Hésiode ou même de Lycophron), et que ces emprunts ont été pour lui matière à un étalage d'érudition qui lui valut près de ses contemporains le renom de grand poète. Il s'agirait bien plutôt de savoir jusqu'à quel point il a imité, et si, lorsqu'on rencontre chez lui un terme qui remonte aux antiques épopées, il y a véritablement imitation et allusion savante. Or on ne prête qu'aux riches, dit notre proverbe; et Callimaque est tellement riche du bien d'autrui qu'on est exposé à lui retrancher du sien propre en cherchant de l'érudition dans tout ce qu'il dit. M. K. écrit quelque part *opus tessellatum*; mais à force de regarder de trop près toutes les petites pierres de cette mosaïque, il a, ce me semble, quelque peu perdu la juste notion des couleurs. Il lui arrive souvent, il est vrai, de ne se prononcer qu'avec une extrême réserve; mais alors même qu'il se borne

à soupçonner une imitation ou un emprunt, on doit nécessairement lui répondre que ce soupçon est aussi difficile à justifier que facile à exprimer. Voici, par exemple, le mot τοκάς (τοκάδες κύνες *Dian*. 89). Pourquoi Callimaque l'a-t-il employé? Parce que, répond M. K. à sa propre question, Callimaque connaissait peut-être l'épigramme attribuée à Platon (*Anth. Pal.* IX, 823), dans laquelle les chèvres sont appelées τοκάδες. Mais le mot est-il si extraordinaire que Callimaque ne l'ait pu prendre dans le trésor poétique de son temps, sans songer à ceux qui pouvaient l'avoir employé avant lui? *Del.* 197 φιλόμολπος semble pris dans Pindare (*Nem.* VII, 9). Pourquoi Callimaque, si habile, si au courant de la composition des mots, n'aurait-il pas pu tirer de lui-même un adjectif si facile à faire? Ou bien, si l'on ne veut pas aller jusque là, le terme ne serait-il pas plutôt une de ces formes accessibles à quiconque voulait écrire en vers? Ces deux exemples suffisent, entre beaucoup d'autres. Il faut être très érudit soi-même pour retrouver ainsi les moindres apparences de l'érudition de Callimaque; l'ouvrage de M. K. est plein d'observations ingénieuses et d'heureuses comparaisons; il jette une lumière spéciale sur les procédés poétiques du plus savant des Alexandrins, et il a su démêler, le plus souvent, tout ce qu'il y a d'artificiel dans le faire du poète. Mais n'a-t-il pas été trop loin, en voyant parfois des emprunts là où il peut n'y avoir que des rencontres? Quelle que soit la manière dont Callimaque ait manié le vocabulaire poétique, il me semble prudent de ne pas poser à chaque instant les questions : Où a-t-il pris cette expression? A qui doit-il ce mot? On arriverait ainsi à faire de lui, pour me servir d'un mot de la Bruyère, comme « le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres génies ». Or une telle opinion est exagérée et injuste. — Au cours de son travail, M. K. propose une vingtaine de corrections au texte de Callimaque; la plupart sont ingénieuses, sans cependant s'imposer; une au moins est inutile : *Apoll.* 69 πολλοί σε Βοηδρόμιον καλέουσι ; au lieu de ce dernier verbe, il propose κλείουσι, parce que, dit-il, le vers suivant, πάντη δέ τοι οὔνομα πουλύ, *ubique celebraris a multis*, indique l'idée de *celebrare* et non de *vocare*. Mais Euripide a dit (*Hipp*. 1) πολλὴ κέκλημαι; il n'y a donc pas à modifier le texte. D'ailleurs M. Kuiper se contredit dans sa traduction; il dit, en effet, plus haut (p. 50, note 1) : Recte Schneideri opinionem de adjectivi πολύς significatione *(a multis celebraris)* impugnavit Janius (Fr. v. Jan, *de Call. Homeri interprete*, p. 101); et il traduit πάντη πολυώνυμος εἶ, ce qui est plus exact que la version précédente.

My.

Cicero im Wandel der Jahrhunderte. Ein Vortrag von Th. Zielinski, prof. an der Universitæt Saint-Petersburg. Teubner, 1897. In-8, 102 p.

Voici qui nous dépasse. On nous avait parlé ces temps-ci beaucoup et même un peu trop de centenaires. Avec M. Zielinski, les siècles ne sont que des moments sur lesquels on glisse, et souvent très vite; son œuvre doit consacrer un double millénaire. Rien que l'idée de ce long espace effraie.

Le 3 janvier 1895, alors que tout le monde oubliait qu'il y avait juste deux mille ans écoulés depuis la naissance de Cicéron, M. Z. a rappelé le souvenir de l'illustre Romain dans une séance de la Société historique de l'Université de Saint-Pétersbourg; sa conférence a paru plus tard (février 1896) dans la Wiestnik Jewropy; la voici sous forme de plaquette élégante.

J'indique brièvement comment le sujet est conçu et divisé. Notre civilisation diffère surtout de la civilisation ancienne par trois côtés principaux : par nos idées morales et religieuses; par le développement intellectuel de notre temps; par les convictions, par les tendances politiques qui tiennent au plus profond de nous-mêmes. Trois crises principales nous ont amenés où nous sommes : l'établissement du christianisme, la Renaissance, la Révolution. Qu'est devenue dans l'intervalle l'idée que l'on se faisait de la personne et des œuvres de Cicéron?

Telle est la question : voici la réponse. Tout d'abord, les chrétiens ne lisaient que les traités de philosophie de Cicéron et n'appréciaient en lui que le moraliste. La Renaissance découvre ses lettres, mais ne les lit ni ne les estime beaucoup; elle lui emprunte le doute qui est au fond de sa doctrine préférée, pour revendiquer les droits de l'individu à l'encontre des prétentions de la foi. Le XVIIIe siècle relève dans sa philosophie un troisième aspect, le côté négatif : son rationalisme; Voltaire en dégagera l'idée de tolérance. Enfin les doctrinaires et les orateurs de la Révolution liront ses discours et ses traités politiques; ils lui emprunteront des armes pour leur cause et Mirabeau imitera, en bon écolier, ses mouvements oratoires les plus célèbres [1].

La conclusion est très remarquable; Cicéron y est montré comme l'interprète des droits de la défense, comme un de ceux dont l'action évidente a provoqué la réforme de nos tribunaux : question qui n'a pas cessé d'être d'actualité.

Quel dommage que Cicéron ne puisse pas lire ce panégyrique éloquent et spirituel! Il serait, je suppose, bien étonné, et quoique la modestie n'ait jamais été son fort, il ne pourrait manquer d'être émerveillé de tout ce qu'il a fait pendant ces vingt siècles, le plus souvent sans le savoir. Mais c'était une des nécessités du sujet que le héros fût idéalisé. M. Z.

---

1. Aux amateurs de ces pastiches de l'époque révolutionnaire, il faut recommander les pages où sont relevées, dans les discours de Mirabeau, les imitations plus ou moins avouées de Cicéron : p. 47 et 48; et la note, p. 95.

redescend aux discussions historiques et à une critique plus humaine dans une série de notes qui remplissent une quarantaine de pages à la fin de sa brochure. Il y provoque, et, ce semble, de parti pris, mainte objection qu'on ne manquera sûrement pas de lui opposer [1].

Émile THOMAS.

Tragicorum Romanorum Fragmenta, tertiis curis recognovit Otto RIBBECK. Teubner, 1897. In-12, 334 p., 4 m.

Cette troisième édition des Tragiques romains a été préparée pour faciliter le travail de préparation du *Thesaurus latinitatis*. M. Ribbeck a tiré profit de tout ce qui a été publié sur son sujet depuis vingt-cinq ans; mais il a conservé le plan, la méthode et presque partout les numéros des vers de l'édition de 1871. N'oublions pas qu'il faudra toujours recourir à cette édition, soit pour l'index des mots, soit pour les discussions de la préface ou *Corollarium*. Attius s'appelle ici Accius; pas de changement dans les *ex incertis incertorum*, du moins pour le nombre des vers; pas de changement non plus dans les *Prætextæ*, sauf la suppression formelle du vers d'Ennius sur le *triste sinapi*; quelques suppressions dans les mots isolés qu'on croit empruntés à des tragédies d'Accius (*pristices*, rendu à Lucilius; et *arviga*).

M. Bücheler est nommé pour les conjectures ou les interprétations qu'il propose à presque toutes les pages; M. Havet l'est souvent. C'est sans doute en souvenir d'anciennes querelles que M. R. a voulu éviter jusqu'au nom de L. Müller, ce qui n'était pas commode après son édition de Nonius. La Providence n'aime pas ces rancunes; elle en a puni M. Ribbeck en lui faisant commettre dans la préface, pour l'indication

---

1. En voici quelques-unes. Malgré les raisons que développe M. Z. dans une note (p. 74) je ne pense pas qu'on puisse traduire la phrase célèbre de saint Augustin : *cujusdam* Ciceronis, cujus linguam fere omnes mirantur, pectus non ita, par : jenes Cicero, dessen Rede alle bewundern, auch die jenigen, die für seins Geist kein Verstændnis haben. C'est violenter un texte en l'honneur de Cicéron. — Autre question ou plutôt autre côté de la question : M. Z. nous a énuméré toutes les bonnes choses que nous devons à Cicéron; n'y a-t-il pas la contre-partie? et surtout pour nous autres Français, pour tous nos écrivains, mais surtout pour nos avocats, de combien de défauts lui sont-ils redevables? — Noter ce qui concerne l'Allemagne ou mieux la tribune allemande : p. 57 : für den Redner Cicero hatte es keine Zeit, und so ist er dort bis auf den heutigen Tag unentdeckt geblieben. — Je remarque aussi la sévérité avec laquelle (p. 99) l'auteur parle des éditions allemandes des discours de Cicéron en comparaison des éditions anglaises. « C. s Gerichstreden sind litterarische Kunstwerke, rhetorisch der Form, juridisch dem Inhalt, philosophisch dem Geiste nach; damit bist gesagt um welchen Preis ihr Verstændnis zu haben ist; wer weniger bietet, kriegts nicht. » Rien de plus juste, mais M. Z. me paraît trop oublier ce qu'on doit à Halm et à Mommsen. Il néglige aussi l'écueil : à trop demander, on risque de ne rien obtenir.

fondamentale et indispensable dans son apparat de l'édition de Nonius (ici appelée *x*), une erreur de dix ans, qui obscurcit tout.

A côté de cette grosse erreur, lacune très grave : comme tous ceux qui se serviront de ce livre, n'auront pas en même temps sous la main un Nonius, il aurait fallu, suivant moi, en tête, un index complet et plus clair des sigles employées. Il y a tour à tour, pour désigner le *Bambergensis*, *Ba* et *Bamb*. J'ignore ce que c'est (p. 11 au bas, 1) que *F*, etc. Le mérite de l'édition consiste, pour la meilleure partie, dans l'apparat critique : à quoi bon s'il est à demi-inintelligible ?

Ce qui n'empêche pas que ce livre commode et d'une forme concise sera très employé et rendra beaucoup de services.

É. T.

C. **Plini Secundi** Naturalis historiæ libri XXXVII rec. ed. Car. MAYHOFF. Vol. IV. Libri XXIII-XXX. Teubner, 1897. X-500 p. in-12.

C. **Julii Cæsaris** Commentarii. Vol III. Pars prior : Commentarius De Bello Alexandrino rec. B. KÜBLER. Commentarius De Bello Africo rec. Ed. WÖLFFLIN. Teubner, 1896. Ed. major XLIV-104 p. et ed. minor.

On nous donne la suite de deux éditions dont j'ai eu déjà occasion de parler [1].

Le nouveau volume de Pline a toutes les qualités que je signalais dans le précédent. La distribution des livres diffère de l'édition de Jan en ce que le livre XXXII sera joint au tome V qui est sous presse et paraîtra dans quelques mois. Pour le texte des livres XXIII-XXX, texte qui, dans ces livres sur la médecine, ne s'appuie que sur des mss. de la Renaissance, M. M. s'est surtout appliqué à revoir les collations faites par Jan pour Sillig, en contrôlant Pline par les auteurs qui ont puisé aux mêmes sources, notamment Empiricus et Serenus Sammonicus. M. M. a mis des points d'interrogation dans plusieurs passages où il suppose que la collation de Jan est erronée. Il fait appel à ceux qui habitent Florence ou Paris pour faire à cette occasion des vérifications qui ne seront pas très pénibles. Un appendice contient, avec des corrections au tome III, la rectification d'une suite d'erreurs de l'apparat critique. Elles proviennent de ce que M. M., dans la première partie de son travail, s'était beaucoup trop fié à l'édition de Sillig. Il s'est aperçu après coup que les collations de Jan, beaucoup plus exactes, ont été mal utilisées par Sillig.

Les mss. consultés pour le *De Bello Alexandrino* et le *De Bello Africo* sont les mêmes que ceux de la guerre civile; M. K. a profité, pour le premier de ces commentaires, de collations du ms. d'Ashburnham et d'un autre ms. de Florence à peu près du même temps. L'apparat cri-

---

1. Voir la *Revue* de 1893, I, p. 242 et 1894, I, p. 305, et II, p. 151.

tique est pour une bonne partie entièrement nouveau. Il contient sur les passages corrompus quelques conjectures proposées, non pas toujours sans hésitation, par M. Kübler, et qui sont, comme il arrive en pareil cas, de valeur inégale.

M. Wölfflin s'est chargé du *De Bello Africo* afin de pouvoir corriger, dans l'édition qu'il a donnée en 1889, ce qu'il trouvait de défectueux. On ne manquera pas de remarquer que le *De Bello Africo* conserve ici le titre traditionnel et qu'on ne lit plus en tête, comme dans l'édition : *C. Asinii Polionis*.

Signalons à la suite de l'*Adnotatio critica* (p. XLIV) une demi-page de corrections au t. II du César *(De Bello Civili)*.

É. T.

Jésus de Nazareth, études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus, par Albert Réville. Paris, Fischbacher, 1897; deux in-8, x-500 et 522 pages.

Le nom de l'auteur nous avertit assez que ces deux volumes sont une œuvre de science indépendante, en ce sens, du moins, que l'érudition n'y est mise au service d'aucune théologie traditionnelle. Car la critique de M. Réville n'est pas plus indépendante de certains principes appliqués par lui à l'histoire religieuse, et d'une certaine conception idéale du Christ, que la critique d'un théologien orthodoxe n'est indépendante de la confession de foi qu'il place au-dessus de toute discussion. L'ouvrage s'annonce comme une rectification de Renan, dont la méthode n'aurait pas été assez sévère, et qui aurait manqué de fermeté dans l'appréciation des documents. Le reproche peut être mérité; mais il ne faudrait pas confondre l'exactitude de la méthode avec la rigueur apparente des conclusions, ni la certitude des faits avec la forme tranchante des jugements. Renan s'était montré assez réservé dans les questions de date et d'authenticité des Évangiles; il a prédit que l'avenir lui donnerait raison et qu'on trouverait un jour exagérées les affirmations de Baur et de ses disciples. Et M. R. reprend en partie ces affirmations, juste au moment où Harnack déclare que les opinions de l'école de Tubingue ont fait leur temps, et s'arrête, pour son propre compte, à des vues fort analogues à celles que Renan avait formulées. Tant il est vrai que la plus élémentaire prudence conseille de ne jamais prétendre dire le dernier mot en des matières si délicates, puisque aussi bien, avec toute la science et la meilleure volonté du monde, on ne dit jamais que l'avant-dernier.

Quinze chapitres ont été consacrés à décrire les antécédents de l'histoire évangélique : c'est un abrégé savant de l'histoire israélite depuis les origines jusqu'au temps de Jésus-Christ. Un tel préambule a sa raison d'être. Il aurait pu sans doute être un peu plus court si M. R. n'avait

tenu à nous faire connaître sa façon de concevoir tout le développement religieux d'Israël, et ne s'était cru obligé de combattre ici ou là, un peu partout, les opinions traditionnelles. Serait-ce qu'on voudrait démontrer une thèse et ne se borner pas à raconter et expliquer une histoire? « Il a été prouvé, nous dit-on avec beaucoup de gravité, que le fameux passage *Ésaïe* VII, 14, ne parle pas de la maternité d'une vierge; que les trente sicles d'argent, salaire dû au berger dont il est question *Zach.*, XI, 12-13, n'ont rien à faire avec les trente pièces pour lesquelles Judas Iscariote aurait vendu son maître, etc. » Tout le monde (j'entends les personnes capables de lire M. R.) sait bien en quelle manière cela est prouvé : à quoi bon insister? N'est-ce pas encore abuser de l'érudition que de nous citer tout au long, et sous deux formes, la première strophe du *Dies irae*, comme si nous ne la connaissions pas, afin de prouver que la tradition catholique sanctionne (?) l'autorité des sibylles? Cette polémique agaçante et superflue, qui s'est donné carrière dans tout l'ouvrage, pourra faire méconnaître à beaucoup de gens les mérites réels que de longues recherches et une érudition solide garantissent à cette nouvelle vie de Jésus.

Le second livre (six chapitres) a pour objet les sources de l'histoire évangélique. L'origine des Évangiles y est longuement discutée. M. R. admet un proto-Marc, source commune des trois Synoptiques, et un recueil de discours où auraient puisé les rédacteurs de Matthieu et de Luc. L'existence de ce proto-Marc est au moins douteuse, et il est pareillement contestable que les « discours du Seigneur » dont Papias attribue la rédaction à l'apôtre Matthieu n'aient pas été renfermés dans un cadre historique. Que les Synoptiques n'aient été composés qu'entre 98 et 117, c'est une opinion bien difficile à soutenir : le « timide » Renan plaçait Marc vers l'an 75, Mathieu vers 85, Luc vers 95; et Harnack, en qui nul ne peut voir un critique trop timoré, fait écrire le second Évangile entre 65 et 70, le premier entre 70 et 75, le troisième entre 78 et 93, sauf quelques retouches accessoires pour le premier et le second. La date de 140 pour le quatrième Évangile est certainement trop tardive; M. R. est obligé de nier que saint Justin en ait fait usage, et de négliger des données traditionnelles qui ne sont pas dépourvues de valeur historique. Ici encore Harnack n'hésite pas à reconnaître que les écrits johanniques étaient lus en Asie vers la fin du règne de Trajan et qu'on n'en peut renvoyer la composition après l'an 110. Sur tous ces points la critique vraiment indépendante n'est pas si éloignée de la tradition qu'on devrait le croire si les conclusions de M. R. n'étaient fondées sur une vue partielle et systématique des faits.

Après ces préambules, qui occupent les trois quarts du premier volume, vient l'exposé ou plutôt la discussion de la vie de Jésus en ses divisions principales : préliminaires de l'histoire évangélique, l'Évangile de Galilée, le Messie, la Passion, la Résurrection. L'argumentation dogmatique (elle est très dogmatique de forme et d'esprit, quoique dirigée

contre les dogmes traditionnels) s'y mêle toujours à ce qui est proprement observation critique et matière d'histoire. On y trouve beaucoup de conjectures qui ne sont pas accompagnées du « peut-être » que Renan jugeait si utile aux exégètes. Est-il bien sûr que les mages de Matthieu nous soient présentés comme des « savants de premier ordre » et que l'évangéliste n'ait pas pensé surtout à des chefs orientaux apportant le tribut au roi messianique, comme il est dit en *Is.* LX, 3-6, et *Ps* LXXII, 10? Est-il bien sûr que Jésus soit né seulement après la mort d'Hérode (4 av. J.-C.), et s'il faut placer la mort du Christ en l'an 29 ou en l'an 30 de notre ère, doit-on presser l'indication vague du troisième Évangile : « Jésus avait environ trente ans quand il commença à prêcher », pour mettre Luc en contradiction avec lui-même? N'est-il pas arbitraire d'admettre que Jésus se rendit à Jérusalem avec ses parents à l'âge de douze ans, et qu'il n'avait pas l'habitude d'y aller pour les grandes fêtes, dans un âge plus avancé, ni après avoir commencé son ministère? de rejeter absolument le cadre chronologique du quatrième Évangile et de présenter le dernier voyage à Jérusalem comme un fait tout nouveau dans la carrière de Jésus? Est-il bien nécessaire que l'enseignement parabolique ait été préparé par des expériences aussi précises et immédiates que celle des commères de Nazareth, dont l'une avait perdu une drachme et racontait aux autres comment elle avait fait pour la retrouver? Est-il bien certain que le récit de la tentation dans Marc soit « le thème primitif sur lequel ensuite a travaillé l'imagination des pieux croyants », et n'est-ce pas plutôt l'indication sommaire d'une tradition que les deux autres évangélistes reproduisent intégralement? Luc, en disant que le démon vaincu laissa Jésus « pour un temps », veut-il vraiment signifier que Jésus fut souvent tenté de la même manière, et n'a-t-il pas plutôt songé aux préliminaires de la passion et à l'agonie du Sauveur (*Luc*, XXII, 3, 31, 40)? N'est-ce pas pratiquer dans l'Évangile une véritable interpolation que de mettre au fond de la prédication galiléenne le « sentiment du péché », comme si jamais le Christ avait parlé directement ou indirectement « de la défectuosité congénitale affectant le pouvoir et le vouloir du bien » ? Est-il bien sûr que la conception du royaume de Dieu ait été purement morale, n'ayant pas d'autre objet que la conversion du monde, et n'est-ce pas moderniser inconsciemment la prédication évangélique, substituer un idéal philosophique et abstrait à des espérances beaucoup plus positives, transformer le Christ en un rationaliste du XIX[e] siècle, que de nous le représenter comme « le prophète de la religion de l'homme en soi »? La formule pourra éblouir quelques esprits hantés par ce même idéal de religion humaine, et qui s'imagineront que Jésus a dû être ce qui leur paraît le meilleur : au point de vue historique et critique, elle exprime un des plus merveilleux contre-sens dont l'exégèse des Évangiles ait jamais été enrichie. Où voit-on que Jésus ait voulu seulement fonder une religion, organiser la conversion du monde? L'idée que Jésus, en

prenant le nom de « Fils de l'homme », se donnerait comme « organe de l'humanité pure », est un vrai mythe rationaliste : il est trop clair que, dans la mesure où le Christ lui-même a usé de ce titre, et dans la mesure beaucoup plus large où la rédaction dernière des Évangiles nous le présente, c'est un nom messianique dont le rapport avec le livre de Daniel et la conception eschatologique du royaume de Dieu ne peut guère être contesté. Toute l'argumentation de M. R. contre les discours apocalyptiques de Jésus et la conception eschatologique du royaume des cieux est fondée sur la persuasion que Jésus n'a pas *dû* tenir les propos et avoir l'idée dont il s'agit. Ce n'est pas en ces termes que la question se pose pour l'historien. Arguer de l'arianisme contre l'authenticité du passage (*Marc*, XIII, 32) : « Le Fils ne connaît ni le jour ni l'heure » (du grand jugement), est oublier que le texte est cité par saint Irénée et Origène, et que ni le mot « Père » ni le mot « Fils » n'ont en cet endroit un sens métaphysique. Les syllogismes les plus subtils ne feront pas que l'invitation à se préparer pour l'avènement du royaume céleste soit un simple appel à la conscience et une exhortation à entrer dans « le royaume invisible des âmes ». Après avoir lu l'Évangile sans parti pris, on ne croira pas que, dans la pensée du Christ, le royaume de Dieu, purement spirituel, devait se constituer sans lui, après sa mort ; que cette mort était pour lui la fin de son rôle messianique et que l'idée de la résurrection lui fut absolument étrangère ; que Jésus, la veille de sa mort, entretenait la pensée de quitter Jérusalem, de se séparer pour quelque temps de ses disciples, de les retrouver ensuite et, qui sait? de faire ce que Paul a fait quelques années plus tard ; que le rendez-vous en Galilée avait été donné dans cette prévision, de telle sorte que les disciples, par une méprise singulière, auraient attendu en Galilée le Sauveur ressuscité, parce qu'il avait eu l'intention avouée d'y retourner vivant ; que la réponse de Jésus à Caïphe: « A présent vous verrez le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel », signifie « le triomphe définitif de l'homme, de la religion humaine, de la conscience humaine, sur toutes les puissances de l'erreur et du mal ».

L'interprétation des récits concernant la résurrection pourrait aussi donner lieu à beaucoup de contestations. Notons seulement que la finale de Matthieu ne peut pas être censée représenter la finale primitive de Marc : il est évident que le rédacteur du premier Évangile perd le fil de Marc à l'endroit où s'arrête le texte des plus anciens manuscrits, et qu'il a résumé les traditions à lui connues dans un tableau qui porte sa marque personnelle. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'apparition galiléenne qui est annoncée dans Marc : cette apparition est bien plutôt celle de la pêche miraculeuse, qui était la première dans l'Évangile de Pierre (où il n'est pas dit précisément que le lac de Tibériade soit auprès de Jérusalem), et que le quatrième Évangile raconte après avoir exposé la tradition hiérosolymitaine, qui supporte également le récit de Luc. M. Réville croit pouvoir définir la nature des apparitions, ce qui, à

raison même de l'objet, et dans l'état des documents, n'est guère possible à l'historien. Une analyse attentive des sources permet, jusqu'à un certain point, de reconstituer le développement psychologique de la foi à la résurrection chez les premiers disciples. De ce côté la critique paraît avoir encore des progrès à faire. Tout n'est pas dit quand on a supposé, bien gratuitement, que le sanhédrin a fait enlever le corps de Jésus, et que les femmes et les disciples, surexcités, troublés, dominés par leurs souvenirs, eurent ensuite des extases où ils pensèrent voir le Maître ressuscité. Il n'y a là qu'une facon par trop sommaire d'expliquer des faits qui ne sont pas réellement appréhendés par la critique, en laissant plus ou moins de côté les données positives, beaucoup plus nuancées, que fournissent, soit directement, soit par voie de rapprochement, les textes où la foi apostolique s'est décrite elle-même.

J. S.

Picavet (F). **Gerbert : un pape philosophe d'après l'histoire et d'après la légende.** Paris, Leroux, 1897. Gr. in-8 de xi-227 p.

Peut-être le seul défaut de cette consciencieuse étude est-il dans l'excès des scrupules de l'auteur. Son premier chapitre *(La civilisation médiévale avant Gerbert)* eût pu être résumé en quelques lignes, puisqu'on en connaissait d'avance tout l'essentiel; mais M. P. craint qu'on ne l'accuse d'attribuer à Gerbert tout ce qu'avaient fait Alcuin et ses successeurs immédiats. De même, par crainte qu'on ne l'accuse d'opposer une réfutation de fantaisie à des erreurs séculaires, il s'efface le plus qu'il peut, dans les deux chapitres sur la vie de Gerbert, derrière les faits authentiques soigneusement classés. De là, non seulement un peu de sècheresse, mais même d'obscurité; car, outre que le lecteur se reconnaît mal au milieu d'une foule de noms et d'événements fort secondaires, le récit trop rapide engendre d'apparentes contradictions [1] et il faut atteindre les pages 192-193 pour bien comprendre la conduite de Gerbert avec les empereurs et les rois. Même dans la partie spécialement consacrée à l'explication de cette conduite, M. P. se contente à tort, pour ce qui touche au plan de Gerbert relatif aux rapports du sacerdoce et de l'Empire, de l'exposition qu'en a donnée Olleris (p. 195, note). Olleris, en effet, ne dit point quelle part de pouvoir devaient laisser au pape les sept ecclésiastiques qu'on aurait appelés les juges palatins, ni comment on réservait les droits de l'autorité temporelle alors que l'empereur ne pouvait prendre aucune décision sans deux d'entre eux, le Primicerius et le Secundicerius, et que l'empereur chargeait ces juges *de juger le monde.*

1. A la p. 38, M. P. dit qu'en acceptant l'abbaye de Bobbio, Gerbert devenait son maître; et à la p. 39 il dit que Gerbert déplora d'avoir par cette acceptation aliéné sa liberté. M. P. ne prend même pas le temps de citer des pages *très éloquentes, très courageuses*, qui d'après lui feraient le plus grand honneur à son héros (p. 102 et 103).

En revanche, M. P. a très bien compris les deux traits essentiels de Gerbert, ceux qui le mettent à part dans le moyen âge : d'un côté, Gerbert a essayé d'embrasser toutes les branches du savoir humain, unissant non seulement l'étude de la philosophie à celle de la théologie, mais l'étude des poètes et des orateurs à celle des philosophes et des mathématiciens ; d'autre part, il a compris que la culture intellectuelle rend un homme bien trempé plus propre à l'action en lui apprenant à manier les volontés. M. P. exagère seulement un peu la portée de son esprit ; car s'il est vrai qu'au fond les questions de philosophie discutées par Gerbert sont de celles qu'on discute encore aujourd'hui (p. 144 sqq.), on ne saurait croire combien l'originalité manque aux maximes de conduite relevées dans sa correspondance (p. 164).

Dans le détail, on remarquera comme particulièrement intéressantes la réfutation de l'erreur qui faisait de Gerbert un élève des Arabes d'Espagne (p. 34-37) et l'histoire de la légende de Gerbert (p. 202 sqq.). M. Picavet a eu raison de citer intégralement la version que donne Guill. de Malmesbury, et qui est si bien un chef-d'œuvre de naïveté qu'on la prendrait pour un chef-d'œuvre de malice.

Charles Dejob.

Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal au xvie **siècle.** Sa correspondance diplomatique inédite, avec un fac-simile en phototypie, par E. Falgairolle. Paris, Challamel, 1897. In-8 de cxvi-246 p.

Il faut évidemment savoir gré à M. Falgairolle d'avoir publié les lettres de Jean Nicot, le parrain de la nicotine. Mais le moins qu'on puisse exiger d'un éditeur de documents, c'est de savoir lire les manuscrits et, autant que possible, de les copier avec exactitude. A cet égard, M. Falgairolle ne nous donne jamais le sentiment de la sécurité absolue. Il nous a fourni lui-même un moyen de contrôle en publiant un fac-simile en phototypie d'une lettre de Nicot au cardinal de Lorraine, du 31 août 1560 ; si l'on collationne sur ce fac-simile la leçon publiée par M. F. (p. 57), on relève dans cette dernière les fautes de lecture suivantes : *auls* pour *aulx*, *daignez lui* pour *daigniez luy*, *les* pour *lez*, *couse* pour *cause* (*couse* est cité à l'index comme forme rare), *liens* pour *lieus*, *pour* au lieu de *par*, *je supplie* pour *je vous supplie*. Ces erreurs ne sont pas très graves, mais elles sont (dans une seule page) assez nombreuses pour nous mettre en défiance. Une connaissance même élémentaire de la paléographie et de la langue du xvie s. permet très souvent de rétablir, par conjecture, le texte vrai sous la forme dont M. F. l'a revêtu.

Il me faudrait plusieurs pages de la *Revue* pour dresser l'erratum complet de cette publication. Je néglige les lettres prises les unes pour les autres (*recent* pour *receut* p. 4, *meune* pour *menne* p. 55, *car* pour *cas* p. 136, etc.), *e* pour *o*, *u* pour *n*, *s* pour *t* (*consentement* pour *con-*

tentement p. 4), *y* pour *z* (37 *fraiy*, 39 *lesdity*, pour *fraiz*, *lesditz*, etc. [1].) Je m'attache uniquement aux leçons qui faussent le sens comme celles-ci : P. 16, *ment*, lisez *m'eut ;* 93, *moins en moins*, l. *mois en mois ;* 45, *ne* soient, 59, *ne* puisse, lisez *me ;* 86, *mesure*, l. *mesme ;* 92, *sais*, l. *suis ;* 94, *me fait ainsy*, l. *me faict croire*, et *secouray*, l. *secouruz ;* 99, *devra*, l. *dira ; miens*, l. *mieux ;* III, *ainsi*, l. *ains ;* 90, *mère*, l. *mort ;* 91, *ung mesme*, l. *moy mesme ;* 129, *desir*, l. *desià ;* 133, *a moyen*, l. *à moyen ;* 153, *treuvent*, l. *tiennent*, et p. 145 *exaspéré*, l. (très probablement) *exposé*. Et ce n'est pas tout!

Ces erreurs de lecture amènent M. F. à imaginer des formes grammaticales étranges (114 *enteuctement* pour *entendement*, 141 *sugyroit* p. *suyvroit*), qu'il prend, par surcroît, la peine d'expliquer dans son Index. A quoi bon commenter savamment *congneuc*, *innolucion*, *picca*, *desvy*, *cuidente*, *jas*, quand il est si simple de lire, comme tout le monde (et comme certainement portent les mss.) : cogneue, involucion, piéça, desny, évidente, pas? De même pour les noms géographiques : il est inutile de créer une *Miena Espana*, des *senillans* (marchands, dit l'Index) et d'envoyer des galères turquesques à Calais (*Calez*, p. 69), quand on n'a qu'à lire *Nueva Espana*, *Sevillans* et *Caliz* (Cadix).

Dans la lecture des chiffres romains, M. F. change le v en b (p. 52, 63, 96, 99 et passim). Il imprime p. 31 : « xiib » pour xiie et nous donne, sous prétexte, dit-il (p. 39), de « respecter les chiffres conventionnels (!) » des sigles tout à fait bizarres, tels que p. 31 : m^{g}bj^{l}yy », p. 39 : « m.mj^{e}mjbbbj » (est-ce mv^{c}xxxi ?), p. 43 : « mb^{c}tt tty » (sans doute mv^{c}xxxii) et « tti^{c} fevrier aud. au b^{c}ttt ii » (l. 21 févr. aud. an 1532), etc. [2].

Une fois lus et copiés, des documents doivent être classés avec soin. Pour des correspondances diplomatiques, on peut hésiter entre deux systèmes : ranger toutes les pièces, quelle que soit leur origine, dans un ordre strictement chronologique, ou bien constituer une série spéciale pour chacun des correspondants. M. F. a trouvé un troisième système qui ne rend guère facile l'utilisation de ses documents. Il publie successivement : 1° les lettres de Nicot conservées à Pétersbourg ; 2° les minutes des dépêches du roi et de la reine-mère à Nicot, provenant du même fonds ; 3° les lettres de Nicot conservées à la Bibliothèque nationale (parmi lesquelles uue lettre du roi). D'où il résulte que, pour suivre le récit d'une affaire, il faut perpétuellement recourir à cette triple série de documents. J'ai tâché, ci-dessous, de mettre un peu d'ordre dans cette confusion :

---

1. Je ne parle pas des fautes de typographie, qui sont nombreuses. Le latin *ae* est lu, on ne sait pourquoi, *x*, p. 131. *Promectre* est constamment mis pour *permectre*, p. 5 et 52.

2. Pour la ponctuation, signalons. p. 44 : «... et a ce qu'il nen happe d'aultres. Je suis après... », qu'il faut lire : « Et a ce qu'il n'en happe d'aultres, je suis... », et p. 73 : «... pour m'en retourner toutesfois comme V. M. verra par ce que j'escry au Roy. Il y a... », l. : « pour m'en retourner. Toutefois, comme V. M. verra par ce que j'escry au Roy, il y a... »

Les *Instructions* de Nicot (du 6 mai 1559) et les lettres datées du même jour, qui devraient normalement ouvrir la série, occupent les pages 81 à 84 ; elles sont suivies (p. 84-91) par des lettres du roi et de la reine-mère, datées de septembre. Pour retrouver ensuite les lettres de Nicot (au nombre de six) du 4 septembre, il faut courir aux pages 3-36 ; c'est à la page 107 que l'on trouvera la lettre de Nicot au roi, du 5 novembre, tandis que la lettre du roi à Nicot, qui est du 10 décembre, figure à la page 91, et aux pages 36-49 les lettres de Nicot du 12 décembre [1]. — P. 95-99, lettres du roi et de la reine, du 17 mars 1560. — P. 50 à 60, lettres de Nicot des 26 avril, 25 juillet, 25 et 31 août, 26 sept., 10 octobre. — P. 118 à 154, lettres et pièces comprises entre le 29 déc. 1560 et le 5 juillet 1561 [2]. — P. 61 à 75, lettres du 28 juillet 1561 au 10 septembre. (*La Demande à la reine de Portugal*, p. 75, me paraît être de septembre 1559 et non 1561).

Quand le lecteur s'est donné la peine : 1° de rétablir le texte des lettres de et à Jean Nicot ; 2° de les classer dans un ordre rationnel, il espère trouver un commentaire de ces documents dans l'introduction ou dans l'index de l'éditeur. Mais l'introduction n'est qu'une indigeste paraphrase du texte des lettres elles-mêmes et nous n'y trouvons nullement le fil conducteur qui nous permettrait de nous orienter dans le fouillis de la correspondance [3].

Quant à l'Index, j'y relève entre autres les erreurs suivantes :

« ALFONDEGA (l') : du seigneur. Vaisseau sans doute. 140. » Il n'est pas nécessaire de cultiver le portugais pour reconnaître dans le mot *alfondega* un entrepôt des douanes.

« ÉVÊQUE DE LIMOGES : Ambassadeur d'Angleterre », c'est-à-dire : *en* Angleterre.

« MALAGUET, MALAGUETTE : Défaut de surveillance, d'attention, inadvertance. 43. » Sans doute cela vient de *mal* et *aguets* ! Et dire que le premier dictionnaire venu aurait appris à M. F. que *malaguette*, au XVIe s., veut dire tout simplement poivre, et qu'il s'agit de la Côte du Poivre dans ce passage : « pays de Bresil, Myne, Guynée et Malaguette » !

« PÉLISSIER (Guillaume) Episcopo Montispessulano » (*sic*), parce que la lettre de Nicot, p. 130, commence naturellement par ces mots au datif [4] !

J'en ai dit assez pour montrer que le livre de M. Falgairolle ne ressemble en rien à une édition. Et pourtant la correspondance de Jean

---

1. Les lettres du roi des pp. 100-102 ne sont certainement pas en place ; la seconde est de Lorraine.

2. P. 130. Faut-il apprendre à M. F. que *VI Kal. Maii* ne signifie pas le 6 mai, mais bien le 26 avril ?

3. P. XVIII, « collège de Paris », en note : « Collège de France ». P. CI « les salons littéraires (*sic*) qui brillaient vers la fin du XVIe s. » P. XCVII : le mot *prelum*, dans le latin du XVIe s., veut dire presse à imprimer, et il ne s'agit sûrement pas d'un pressoir dans la lettre à Pellicier, p. 130.

4. Je laisse de côté le style, les noms propres estropiés, etc.

Nicot est loin d'être dépourvue d'intérêt. Il se trouve à Lisbonne à l'époque où l'on négociait un mariage entre Marguerite de France et don Sébastien, négociation qui d'ailleurs ne put aboutir. Il est mêlé aux querelles internationales nées de l'entreprise de Villegaignon. Il nous donne de curieux renseignements sur la façon dont les Français faisaient en Portugal le commerce des blés La politique portugaise apparaît dans ses lettres violente et perfide; les Portugais favorisent la sortie illégale des blés français et, le cas échéant, se conduisent vis-à-vis des marchands français comme de véritables corsaires, coulant leurs navires, tuant leurs capitaines; ces violations du droit des gens restent impunies, car les tribunaux de Lisbonne donnent toujours raison aux nationaux. Le Portugal entend profiter de tous les avantages de l'alliance française sans se soumettre à aucune des obligations de cette alliance; il y réussit parfaitement, grâce à l'insigne faiblesse de la politique française. Quant à Nicot, que son biographe traite de « diplomate consommé », il joue au milieu de ces complications un rôle des plus effacés; il se laisse leurrer par les bonnes paroles de la reine de Portugal et lorsque Charles IX, pour donner enfin un sérieux avertissement au Portugal et mettre fin à une situation intenable, se décide à rappeler son ambassadeur, celui ci n'a obtenu aucune des satisfactions légitimes qu'il avait réclamées au nom de la France.

H. Hauser.

V. Bérard. **La Politique du sultan.** Paris, Calmann Lévy, 1897. in-8°. xix-361 p., avec une préface d'E. Lavisse.
— **La Macédoine.** Paris, Calmann Lévy, 1897. in-8°. 308 p.

I. — Tout le monde sait que *la Politique du sultan* a paru, sous forme d'articles, au cours des derniers mois de 1896, alors que dans notre presse, et ailleurs encore, on faisait systématiquement le silence sur les massacres qui, pendant dix-huit mois, ont coûté la vie à plus de deux cent mille Arméniens. Il y avait quelque courage à publier ces choses. Mais M. Bérard n'a pas été seulement courageux; il a été juste. Le titre même de son livre est un acte de justice. Il a fait remonter à qui de droit la responsabilité d'horreurs dont le monde civilisé aurait dû frémir et qui ont laissé ses chancelleries presque indifférentes. « Du côté de l'Islam et du côté de l'Europe, les peuples ne doivent pas être mis en cause; les vrais coupables tiendraient à l'aise sur un divan » (p. 201). Et ailleurs (p. 70) : « Dans les provinces, pas plus qu'à Constantinople, les massacres ne furent un mouvement populaire ou une explosion de fanatisme. » M. B. s'est bien gardé d'incriminer l'islamisme, la religion de Mahomet; puisant ses informations à bonne source, il a su que dans les villes où sévirent le plus cruellement les assassins, Grecs, étrangers et même Arméniens catholiques furent presque toujours épargnés. Il a montré les fonctionnaires, l'armée régulière

commençant et dirigeant les tueries (p. 46); les tribus kurdes, dont on a mensongèrement exagéré le rôle, n'ont fait que prêter leur collaboration à l'autorité (p. 52). Le grand coupable, c'est le sultan Abdul-Hamid, qui a donné l'ordre de massacrer les Arméniens, parce que les Arméniens le gênaient; le fanatisme musulman, enflammé par ses émissaires, lui a fourni des bras, mais ne l'a ni inspiré ni devancé. Le crime en est encore plus hideux, mais il garde son caractère de crime politique, conçu par un despote comme une vaste mesure de salut public. La tache de sang n'a pas rejailli sur le manteau du Prophète; le forfait d'un individu n'est pas devenu celui d'une religion.

A vrai dire, M. B. n'a pas dit cela; il s'est contenté, et c'est déjà beaucoup, de ne pas dire le contraire. On voudrait cependant qu'il eût été plus explicite, car son travail n'avait pas encore paru qu'une opinion toute différente de la sienne se faisait jour. Au mois de mai 1896, M. l'abbé Pisani écrivait dans la *Revue de l'Institut catholique de Paris* : « L'intolérance est le dogme fondamental de l'islamisme... L'histoire de l'islamisme est un long martyrologe où se lisent, écrits en lettres de sang, les noms de tous les peuples chrétiens .. Ce n'est pas du palais impérial qu'est parti l'ordre d'extermination... Au-dessus du sultan se trouvent les confréries religieuses toutes puissantes dans l'Islam... C'est d'elles qu'est venu le mot d'ordre. » Voilà donc l'islamisme mis sur la sellette et l esprit des Croisades qui se réveille. Malgré les protestations mille fois justifiées d'Ahmed Riza, auteur de l'excellente brochure *Tolérance musulmane* et de vingt éloquents articles dans le *Mechveret*, les idées de M. l'abbé Pisani ont fait leur chemin. Par ignorance, par incuriosité, la presse quotidienne, même indépendante, s'en est fait l'écho. J'ai découpé ce qui suit dans *l'Éclair* du 24 février 1897 (sous la signature de M. G. Jollivet) : « Les Musulmans sont avant tout des croyants fanatiques, persuadés que nous sommes, non pas malheureux, mais coupables d'être infidèles, que notre incroyance offense Allah et que, par conséquent, ils peuvent nous immoler avec d'autant moins de remords que Mahomet, prophète d'Allah, leur octroiera, dans son paradis, au moins une houri par tête de chrétien coupée. » Il n'est pas besoin d'être musulman, il suffit d'avoir quelque teinture de l'histoire pour être écœuré de pareilles calomnies. En 1891, un journal turc de Constantinople, le *Terjiman Hakkat* , écrivait ce qui suit : « Partout où l'Islam s'est établi, il a sauvé la population indigène; les peuples conquis ont tous survécu et ils ont conservé leur langue et leur nationalité. Le christianisme peut-il se vanter d'en avoir fait autant? Où sont les Arabes d'Espagne, les aborigènes d'Australie et d'Amérique ? » C'était parler d'or; mais, comme l'article contenait quelques lignes agressives à l'adresse du christianisme, le journal fut suspendu. Voilà l'intolérance musulmane !

Depuis la publication du livre de M. Bérard, on a imprimé des lettres écrites d'Arménie par le savant professeur M. Rendel Harris et sa

sœur (*Letters from the scene of the recent massacres in Armenia*, Londres, 1897). Les deux voyageurs concluent exactement comme M. Bérard ; tout s'est passé suivant des ordres venus de Yildiz. Et, pour répondre à la thèse anti-islamique, ils citent des exemples nombreux de Musulmans ayant pris des chrétiens sous leur protection, même de villages kurdes qui refusèrent de s'associer à l'ignoble besogne qu'on leur prescrivait et furent, en conséquence, durement traités par les Turcs (cf. *N. Y. Nation*, 1897, p. 385).

Il est une autre calomnie dont M. B. a fait justice. Suivant certains journalistes, qui ont fini par en persuader le gros public, l'agitation arménienne, à laquelle répondirent les massacres, aurait été fomentée par les Anglais. De ces effroyables hécatombes, l'Islamisme serait responsable pour une part, le Protestantisme pour une autre. Or, M. Bérard, qui n'est d'ailleurs pas tendre pour l'Angleterre, énonce ainsi les résultats de son enquête (p. 275) : « On n'a jamais pu reprocher aux consuls anglais que des paroles ou des démarches contre les préfets et les exactions de l'autorité. » Le vrai tort de l'Angleterre, ou plutôt du ministère anglais, a été de croire qu'un pays libre est isolé lorsqu'il peut avoir de son côté, du jour au lendemain, la conscience des autres pays libres. L'humanité regrettera toujours que l'escadre anglaise n'ait pas forcé les Dardanelles au mois de septembre 1895, date des premières assommades de Stamboul, au risque de rencontrer une autre escadre dans la Corne d'Or.

Le rôle de la France et de son ministre des affaires étrangères est très difficile à apprécier. De la France, d'abord, c'est-à-dire de l'opinion publique, il ne peut guère être question, puisqu'elle n'était pas informée. « Ce pays, écrit M. Bérard (p. 290), ignore les affaires arméniennes. La conspiration du silence fut sans doute payée par l'ambassade turque — dix-sept journaux français touchèrent des subsides — mais elle fut tolérée par le gouvernement français. » *Tolérée* est trop peu dire, car n'a-t-on pas vu notre gouvernement interdire à un savant professeur de faire, à Lyon, une conférence sur les affaires d'Arménie ? Ne l'a-t-on pas vu différer, sous mille prétextes, la publication du *Livre Jaune* et finir par n'en publier qu'une ombre, avec des textes tronqués, sinon altérés ? Mais ce sont là précisément des indices qui doivent donner à réfléchir aux esprits impartiaux. Quand un ministre, qui est par surcroît un historien et un érudit de haute valeur, se décide à agir comme un vizir oriental, il doit avoir, pour cela, de puissants motifs. Ces motifs, nous les entrevoyons seulement, nous les devinons dans la pénombre des secrets d'État. La France s'est prononcée énergiquement en faveur d'une certaine alliance ; elle veut la fin, ses ministres assurent les moyens. MM. Lavisse et Bérard oublient cela. Leurs réproches iraient bien plus justement à l'Allemagne, qui n'a rien fait, et à l'Angleterre, qui n'a pas osé agir seule. La France a été la moins coupable, parce qu'elle est la moins libre. Et si elle n'est pas libre, c'est que

l'Europe a permis, il a vingt six-ans, qu'on lui ouvrît une blessure au flanc. *Crimen erit Superum qui nos fecere nocentes.*

Quant à l'attitude de notre presse, M. B. aurait dû y insister. Cette attitude est sans excuse; un mouvement d'opinion en France, au moment des massacres d'Arméniens, aurait pesé dans les conseils des chancelleries et éveillé un écho puissant en Russie même. Il ne suffit pas de dire que dix-sept journaux ont touché des subsides; en comparant les feuilles Havas aux informations données par la presse à l'époque des tueries, on aurait vite fait de découvrir les félons. Dans un pays où la liberté de la presse est illimitée, la conspiration du silence est une improbité misérable, qui devrait être dûrement châtiée par l'opinion. M. B. aurait pu, sans grands efforts, mettre les points sur les *i*. A-t-il craint, lui aussi, que la presse ne le punît de trop de franchise en faisant le silence autour de son jeune talent?

Enfin, j'ai quelque raison de croire que M. B. a négligé un facteur essentiel dans l'appréciation de la politique turque. Ce facteur, c'est le revirement de 1882, sur lequel M. Ramsay a plusieurs fois insisté. A cette époque, le « courant asiatique » reprend le dessus, la vieille Turquie se ressaisit, s'incarne dans son sultan, envoie au diable les idées anglaises de réforme et se tourne vers les empires du Nord, dont elle accepte la tutelle à condition d'être maîtresse à l'intérieur. Les massacres d'Arménie ne sont qu'un épisode de cette rupture éclatante de la Turquie avec la politique britannique; les événements de Crète et la guerre de Grèce en sont des épisodes ultérieurs.

II. — M. B. connaît fort bien la Macédoine. Il l'a visitée une première fois vers 1890, comme membre de l'Ecole française d'Athènes, et en a rapporté un très beau livre, trois fois réimprimé depuis, *la Turquie et l'hellénisme contemporain*. Pendant l'automne de 1896, il est revenu en Macédoine pour rafraîchir ses souvenirs et se rendre compte des changements survenus. Ces changements lui ont paru considérables. Au lieu d'un pays malheureux sans doute, mais résigné à la domination du Turc, seul capable de maintenir un semblant de paix entre trop d'avidités en conflit, il a trouvé une Macédoine « bouleversée de fond en comble », dont il a tracé un tableau peut-être poussé au noir. « Chrétiens prêts à la révolte, musulmans prêts au massacre, propagandes tournées à l'insurrection, administration changée en police, impatience des sujets, inquiétude des gouvernants, il semble que des sentiments d'autrefois il ne reste plus trace et que n'importe quel avenir puisse être préféré à l'état présent. La Macédoine aux Serbes! La Macédoine aux Grecs, aux Bulgares, à l'Autriche ou même aux Macédoniens! Chacun a son cri de ralliement, mais tous se rallieront au cri du voisin » (p. 12). Et M. Bérard, au retour de sa tournée macédonienne, nous promettait des « Pâques sanglantes ». Elles l'ont été, hélas! mais ailleurs qu'en Macédoine; tandis qu'on se battait en Thessalie, on n'a guère tiré plus de coups de fusil qu'à l'ordinaire entre Kavala et Monas-

tir. Et pourtant, l'impression qu'a rapportée M. B. paraît juste dans son ensemble : l'état de choses actuel ne peut pas durer. Avec ses Albanais, ses Valaques, ses Grecs, ses Bulgares, ses Serbes, qui se jalousent, se dressent des embûches, s'épuisent en querelles sans lendemain, la Macédoine se dépeuple, s'appauvrit, offre à l'Europe le honteux spectacle (honteux pour l'Europe, s'entend) d'une région admirablement fertile, propre à l'immigration, au commerce, à tout ce qui fait le progrès humain, et où, malgré quelques voies ferrées construites en dépit du bon sens, la civilisation recule, le désert avance. M. Bérard, qui est excellent géographe, dont les descriptions, précises et rapides, font saisir à merveille l'aspect des différentes régions, est vivement frappé du contraste entre les libéralités de la nature et les tristes effets de la malice humaine sous le plus mauvais gouvernement qui fut jamais. « La Macédoine, écrit-il énergiquement, n'est encore à personne. Elle est à ceux qui la prendront pour la coloniser. » Qui la prendra ? Chacun veut l'avoir pour soi et le Turc, servi par l'Albanais qui joue ici le rôle du Kurde en Arménie, se flatte de la garder au milieu de ces rivalités qu'il entretient. Philhellène d'ailleurs, M. B. est sévère pour les Grecs macédoniens. Au lieu de s'unir, comme en Asie-Mineure, pour conquérir le pays sur les Musulmans grâce à leur supériorité intellectuelle et commerciale, les Grecs macédoniens sont divisés à l'infini en fractions qui se détestent et qui, tour à tour, font appel, par leurs dénonciations, soit au Patriarche, soit au préfet turc. L'hellénisme a perdu du terrain en Macédoine ; Serbes, Bulgares et Valaques en ont gagné. Et au-delà de cette mêlée confuse de peuples, un grand empire européen attend que l'heure soit propice pour s'établir sur la côte nord de la mer Égée. M. B. en prend son parti : « Il faut passer par là ; à moins que l'Europe ne s'y oppose par la force, Salonique doit être autrichienne » (p. 306). Certes, ce ne serait pas un malheur pour Salonique, ni même pour la Macédoine tout entière, car l'Autriche-Hongrie a prouvé, en Bosnie et en Herzégovine, qu'elle est éminemment apte à gouverner des pays où les races et les religions offrent autant de bigarure que chez elle-même. Mais l'Europe permettra-t-elle ? A la fin de son livre, M. Bérard fait parler un diplomate, qui lui confie un de ses rêves. Ce diplomate voudrait que l'Europe permît, que l'Allemagne trouvât une compensation en Autriche et que la France trouvât une compensation... on devine où. Tout cela est trop beau pour n'être pas un rêve ; mais quand les réalités sont si affligeantes, quand le noble sentiment de l'intérêt « mondial », si vif dans les premiers temps de l'Empire romain, a fait place partout à l'égoïsme stérile, n'est-il pas permis, pour se consoler, de rêver un peu les yeux ouverts ?

Salomon REINACH.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34 — 16-23 août — 1897

Neumann, Le chemin de la vérité et le Recueil des sûtras moyens. — Cicéron, Verrines, p. Nohl. — Nilles, Calendrier manuel, I. — Koerting, Roman et néo-grec. — Boehtlingk, Luther et Loyola. — Ch. Schmidt, Herrade de Landsperg. — Novati, Correspondance de Salutati, III. — Haraszti, Molière. — Serres, La Révolution en Auvergne. — Gorra, Un drame de Fr. Schlegel. — Seillière, Lasalle. La Sizeranne, Ruskin. — *Bulletin* : Lettre de M. Ingold; Minocchi, Jérémie; Winjkoop, Syntaxe hébraïque; Récéjac, Doctrine de saint Augustin sur le mensonge; Nicolini, Quatre corrections; Tyrrell, Poésie latine; Postgate, Lucain, VII; Peyronel, Le subjonctif dans Lucain; Sakellaropoulo, Conjectures latines; Zander, Le saturnien; Goetz, Le christianisme de saint Cyprien; Garofalo, Revue d'antiquités; Fornari, Fornari et l'Orlando furioso; Urbini, Les œuvres d'art de Spello; Tamizey de Larroque, Lettres inédites de Marguerite de Navarre; Thudichum, Promachiavell; Ingold, Œuvres inédites de Grandidier, I; Neumann, Le combat pour l'art nouveau.

Der Wahrheitpfad aus dem Pâli in den Versmaassen des Originals übersetzt von Karl Eugen Neumann. Leipzig, Veit et Comp. 1893, in-8, VIII et 182 pages.

Die Reden Gotamo Buddho's aus der mittleren Sammlung Majjhimanikâyo des *Pâli-Kanon* zum ersten Mal übersetzt von Karl Eugen Neumann. Livraisons 2-5. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1896, gr. in-8.

J'ai déjà parlé des travaux de M. C. E. Neumann [1], qui a pris le rôle de vulgarisateur du Bouddhisme, mais vulgarisateur en qui la science et l'érudition ne perdent jamais leurs droits. Depuis son *Anthologie Bouddhique* il a fait les deux publications que nous annonçons.

I. — Sa traduction du Dhammapada, qu'il intitule *Warheitpfad* « chemin ou sentier de la vérité », appuyant d'une longue et savante discussion son interprétation du titre de l'ouvrage, est déjà un peu ancienne. Ce n'est pas, à proprement parler, une œuvre de vulgarisation, puisque ce texte était connu depuis assez longtemps par plusieurs versions dont le nouveau traducteur n'ignore pas l'existence, car il les énumère et donne sur elles son appréciation. Mais il a eu l'ambition de faire mieux que ses devanciers en soumettant l'interprétation du texte à un nouvel examen et surtout en le reproduisant (ce que nul n'avait fait avant lui), en sentences versifiées, qui devaient être un véritable calque des 423 *gâthâs* ou stances de l'original. On sait que la langue allemande

1. Voir *Revue critique*, 1891, 2e semestre, p. 361-362 et 1893, 2e semestre, p. 185-186.

se prête mieux que toute autre à ce genre d'exercice. Quelque avis que l'on ait sur la mesure dans laquelle M. N. a approché de son idéal, il est certain que l'interprétation du texte a gagné quelque chose aux discussions qui remplissent les notes, et que l'on a plaisir à lire une traduction dont la forme extérieure se rapproche plus que toute autre de celle de l'original.

II. — La seconde publication de M. Neumann, toute récente et non encore achevée, est beaucoup plus importante par son étendue et par sa nouveauté. M. N. a entrepris la traduction de la deuxième des grandes compilations de la collection dite *Sûtra* (en pâli *Sutta*), qui est la deuxième portion du Canon bouddhique du Sud. Elle est intitulée *Majjhima nikâya,* c'est-à-dire « recueil des sûtras moyens », et partagée en trois sections ou cinquantaines. Chaque cinquantaine se subdivise en décades ou chapitres composés chacun de dix textes. Le recueil entier devrait donc avoir cent cinquante textes (ou sûtras); mais il en compte deux de plus, parce que l'avant-dernier chapitre de la troisième cinquantaine en a douze au lieu de dix. C'est la traduction de la première cinquantaine que M. N. offre aujourd'hui au public allemand. Elle a paru en cinq livraisons dont la première ne m'est pas parvenue, de sorte que je ne puis rien dire de la Préface (*Vorrede*) qui se trouve en tête de l'ouvrage; mais je puis affirmer que la traduction est faite avec le soin le plus scrupuleux et la plus grande exactitude.

M. N. a pour principe de tout traduire; de sorte qu'on ne trouve pas dans sa traduction de termes pâlis. On comprend parfaitement qu'un vulgarisateur évite des expressions étrangères à la langue de ses lecteurs et ne se serve que de mots qu'ils puissent entendre parfaitement. Mais je pense que c'est aller trop loin que de bannir complètement les termes techniques appartenant à la langue dans laquelle sont écrits les livres qu'on veut faire connaître au public. Il en est quelques-uns qui, soit à cause de leur emploi fréquent et de leur sens bien défini, soit à cause de leur obscurité et de leurs sens multiples, devraient plutôt être reproduits sous leur forme originale, à la condition qu'on les explique. Pour ne citer qu'un exemple, le mot *Nirvâna* (en pâli *Nibbâna*, seule forme acceptée par M. N.) est bien connu, on peut même dire qu'il est devenu populaire. M. N. ne le reproduit jamais; il le traduit toujours. Est-il donc sûr que sa traduction, si bonne qu'elle puisse être, réponde à l'idée, au fond vague et indécise, si on la presse un peu, que ce terme exprime? C'est, à mon sens, un de ces termes qu'il vaut mieux reproduire, sans le traduire, mais en l'interprétant dans une note. Un Européen, qui cherche à connaître une religion asiatique, ne doit-il pas se résigner à apprendre quelques termes originaux propres à cette religion?

La traduction est faite sur le texte édité par M. V. Trenckner pour la *Pâli text Society*. Le commencement des pages du texte est indiqué en marge de la traduction, afin que l'on puisse recourir au texte : ce qui, avec un certain nombre de notes savantes, nous prouve que M. N., tout

en travaillant pour le grand public, n'a pas oublié les indianistes. Nous trouvons un nouveau témoignage de cette double sollicitude dans les nombreux index qui terminent ce travail : il n'y en a pas moins de quinze. Je ne les énumère pas; je signalerai seulement : 1° l'index des passages importants (I *Stellenlese*); 2° celui des Comparaisons (II *Gleichnisse*); 3° celui des commencements des vers (XII-XIII *Versanfänge*) cités dans les textes : cet index est double. M. Neumann, qui a traduit en vers allemands tous les vers pâlis du texte, donne naturellement les commencements de vers de sa traduction; mais il donne aussi le commencement des vers pâlis du texte. Dans le XIV[e] index, il donne la liste des titres pâlis des cinquante sûtras, titres dont on ne trouve que la traduction au cours de l'ouvrage.

Ces index nombreux et variés permettent à tout lecteur, versé ou non dans le Pâli, non seulement de lire, mais d'étudier, c'est-à-dire de lire sérieusement et avec fruit ce curieux recueil de sermons bouddhiques.

L. Feer.

Ciceros Rede gegen Q. Cæcilius und das vierte Buch der Anklageschrift gegen C. Verres für den Schulgebrauch herausgegeben von Herm. Nohl. Zweite verbesserte Auflage, mit 39 Abbildungen. Leipzig, Freytag. 1897. XVIII-156 p., 80 pf.

Ciceros Anklageschrift gegen C. Verres. Fünftes Buch. Zweite verb. Aufl. XVI-94 p., 70 pf.

Peu de changements pour le livre V. En France on s'étonnerait de voir mêlées dans l'index final les indications historiques sur quelques noms propres et l'explication de passages difficiles.

L'aspect extérieur de l'autre volume a été entièrement changé par l'intercalation de nombreuses et bonnes gravures. Sauf celle du frontispice, elles se trouvent toutes dans l'index ou dans le supplément qui le précède et qui, sur la demande de l'éditeur, contient en 16 pages un résumé du développement de la plastique grecque. L'emploi des figures dans les livres classiques a été tenté depuis longtemps chez nous; il est justifié plus que jamais par le sujet du IV[e] livre. Nous avons eu occasion il y a deux ans (1895, II, p. 492) de signaler un programme de Bernbourg de M. Hachtmann, sur les rapports du livre IV avec l'histoire de l'art grec. On va ici au-delà de ce que souhaitait M. Hachtmann, puisque, présenté sous cette forme, le discours proprement dit court risque de n'être plus qu'un accessoire à côté d'un sujet bien plus étendu et qui, pour quelques-uns, pourrait n'être que trop séduisant. M. Nohl, tout en exécutant ce qu'on lui a demandé, ne nous cache pas qu'il a conçu des doutes sur l'utilité de cette innovation.

É. T.

Kalendarium manuale utriusque ecclesiae orientalis et occidentalis. auspiciis commissarii apostolici auctius atque emendatius iterum edidit Nicolaus Nilles S. J., academiis clericorum accommodatus. Superiorum permissu. Tomus I. Œniponte, typis et sumptibus Feliciani Rauch (K. Pustet). 1896. lxix-536 p. in-8°. et carte. Prix : 8 fr. 75.

Le jésuite Nilles a organisé depuis longtemps à l'Université d'Innsbruck un séminaire de liturgie. Avec le collège bollandiste, ce sont les deux centres des études liturgiques poursuivies d'après une méthode scientifique. Il est d'ailleurs naturel qu'une université du domaine autrichien prenne l'initiative de telles recherches : dans l'unité nominale de l'Empire austro-hongrois se trouvent réunies non seulement des races, des religions, des confessions diverses, mais aussi, dans la confession catholique, des rites variés. C'est donc en partie pour répondre à un besoin pratique que le P. N. écrit ses savants ouvrages.

Nous avons ici une seconde édition du premier volume du *Kalendarium manuale :* elle a une cinquantaine de pages de plus que la première et a été soigneusement revue dans le détail. L'introduction, après les renseignements bibliographiques indispensables, donne la définition des termes les plus usuels. Je n'y ai pas vu celles de certaines catégories de saints (« égaux aux apôtres », etc) que l'auteur a étudiées dans la *Zeitschrift für katholische Theologie*. Le P. N. donne ensuite le calendrier des deux églises. Mais la partie la plus importante de ce volume est consacrée à l'étude des fêtes fixes de l'Église orientale dans l'ordre où elles se succèdent. A l'occasion de chacune d'elles, on trouvera une notice sommaire du saint, une comparaison entre les divers calendriers, des renseignements sur les cérémonies particulières du jour, avec des textes relatifs à ces fêtes. A la fin du volume, le P. N. traite du calendrier et du martyrologe romains et donne en appendice le calendrier ruthène (catholique); le calendrier arabe des Melchites, des Syriens, des Arméniens et des Maronites ; les calendriers serbe, bulgare, syrien et syromaronite. Il faut aussi signaler dans cette partie un tableau des évêchés des divers rites de l'empire autrichien. Un index des saints rend le maniement de ce livre très commode.

On voit les services que peut rendre ce premier volume. Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'il est un simple guide pratique. Parmi ces traditions liturgiques, plus d'une est ancienne. L'historien y trouvera souvent à glaner. C'est ce que nous aurons l'occasion de montrer plus complètement quand nous aurons reçu la deuxième édition du tome II. Nous souhaitons que le P. Nilles nous la donne bientôt. Dès maintenant son œuvre le place à côté des Renaudot, des Goar et des Martinov.

Manuel Dohl.

Neugriechisch und Romanisch. Ein Beitrag zur Sprachvergleichung. Von Gustav Kœrting. Berlin, W. Gronau, 1896. 165 p. in-8°.

Un ouvrage d'ensemble sur le développement comparé du néo-grec et des langues romanes était-il bien opportun? On en doutera peut-être en lisant les conclusions auxquelles arrive M. Körting, à la suite de son étude. Il y déclare en effet (p. 162-163) :

1° qu'en ce qui concerne la phonétique et la morphologie, le néo-grec est resté plus près du grec ancien que les langues romanes du latin;

2° que le néo-grec, dans son développement, n'a été influencé ni par le latin ni par les langues romanes. . et qu'en général, phonétiquement et morphologiquement, il n'a subi l'influence d'aucune langue étrangère;

3° que là où le néo-grec et les langues romanes se sont écartées respectivement du grec et du latin, leur développement a eu lieu presque toujours parallèlement, les mêmes causes produisant, comme on sait, les mêmes effets.

Or, de ces trois constatations, la première ne nous apprend rien que nous ne sachions depuis longtemps; elle a pu être faite par tous ceux à qui il est arrivé de jeter les yeux sur une grammaire du grec moderne. Les deux autres sont des vérités de linguistique générale dont la démonstration n'est plus à faire et dont les applications sont innombrables; M. K. serait arrivé à des conclusions identiques en étudiant, au lieu du néo-grec et des langues romanes, un nombre quelconque d'idiomes pris n'importe où.

De ce qu'une comparaison entre le néo-grec et les langues romanes ne paraît pas offrir l'utilité générale qu'y a surtout cherchée M. K., il ne s'ensuit pas pourtant qu'elle soit fatalement dépourvue d'intérêt. Elle peut servir à élucider, de part et d'autre, certains points obscurs ou insuffisamment clairs, tant en phonétique qu'en morphologie, pour ne rien dire ni de la syntaxe, dont les néo-grécisants ont négligé de s'occuper jusqu'ici, ni de la sémantique, que M.K. a cru devoir passer complètement sous silence. Si, par exemple, les langues romanes ouvrent aux néo-grécisants des horizons sur la destinée des cas ou sur le traitement de certains sons et leur permettent de mieux juger des phénomènes qui s'offrent actuellement à eux dans ces divers ordres d'idées, les romanistes, à leur tour, constatent avec satisfaction, entre autres choses, que le phénomène —*arium* = — *aire*, sur lequel les langues romanes ne leur fournissent que des données peu nettes, est aujourd'hui en pleine vitalité dans certains dialectes néo-grecs [1], bien que M. K. déclare expressément le contraire (p. 21).

Mais encore faut-il, pour arriver, dans l'un ou l'autre sens, à des résultats satisfaisants, avoir des notions suffisamment précises sur l'état

1. Annuaire de l'École des Hautes Études, 1894, pp. 77 et suiv.

actuel des langues qu'on rapproche. Or, en ce qui concerne le néo-grec, ces notions font parfois défaut à M. K.

Sa principale source — on peut même dire son unique source, quoiqu'il cite (p. 2) l'Einleitung de Hadzidakis et le Simon Portius de Meyer-Lübke — est la grammaire qu'a publiée Thumb à la fin de 1895, un an à peine avant l'apparition du livre qui nous occupe. Il n'y puise pas toujours d'une main assez sûre. Ainsi, il cite, dans un paradigme (p. 49), le nominatif *pluriel* κλέφτης et l'explique par une contraction de κλέφτη-ες. Cette forme κλέφτη-ες non seulement est purement gratuite, mais encore ne pourrait pas aboutir à κλέφτης en grec moderne. Bien plus, la forme κλέφτης elle-même, dont M. K. entreprend l'historique, n'a jamais existé : c'est le résultat d'une faute d'impression dans le livre de Thumb, p. 29, l. 10, où il faut lire κλέφτες.

L'auteur semble d'ailleurs s'être proposé d'extraire du mot en question toute une série de nouveautés linguistiques. Il nous apprend, en effet, en note, que κλέφτης [1] est pour κλέπτης d'après ψεύτης *(pseftis)* ou d'après le présent κλέβω, κλέφω (pour κλέπτω). M. K. oublie qu'il a cité lui-même (p. 15-16) le groupe φτ de cette même forme κλέφτης comme illustration d'une règle de phonétique, absolument générale en grec moderne : « *Die Tenues* π *und* κ *werden vor* τ *zu* φ *und* χ *verschoben (also* πτ > πτ, φτ > χτ [2]), z. B. πτερόν > φτερό, κλέπτης > κλέφτης... » Il n'y avait donc pas lieu d'avoir recours ici à des influences analogiques.

Immédiatement après (p. 49, même note), on lit encore « ἔκλεψα ist freilich durch ἐκλέφτηκα verdrängt worden. » Or, ἔκλεψα est un actif (j'ai volé), (ἐ)κλέφτηκα un passif (j'ai été volé) et tous deux existent comme tels. D'où vient cette étrange assertion de M. K. ? Sans doute de ce qu'il a lu dans le glossaire de Thumb (p. 214, l. 18) : κλέφτω (κλέβω, κλέφω, ἐκλέφτηκα, ἐκλάπηκα), stehlen, entführen. Voyant ces deux aoristes, il a pris l'un pour l'actif, l'autre pour le passif, ne sachant pas que (ἐ)κλέφτηκα, aoriste 1 passif, est usité concurremment avec l'aoriste 2 passif (ἐ)κλάπηκα, bien que Thumb le dise formellement (p. 93) et que lui-même traite de ces doubles formes, p. 150-151.

Les méprises de ce genre ne sont pas précisément rares dans le livre de M. K. On sait qu'il y a en grec moderne deux futurs, l'un momentané : θὰ γράψω (plus rarement θέλω γράψει), l'autre continu ou répété : θὰ γράφω (plus rarement θέλω γράφει). Or, M. K. cite (p. 112) comme futur momentané : θὰ γράψω, et comme futur continu : θέλω γράψει (γράφει), θὰ γράφω. L'explication de cette erreur qui consiste 1° à faire de θέλω γράψει un futur continu, et 2° à le mettre sur la même ligne que θέλω γράφει qui, a priori, en est tout l'opposé, provient encore, selon toute vraisemblance, de ce que l'auteur aura lu dans Thumb (§ 78, l. 3 4) θέλω γράφει (γράψει) qu'il aura pris pour un temps unique.

1. Il s'agit, cette fois, du nominatif *singulier*, qui existe.

2. Lisez : also πτ φτ, κτ χτ.

Nous ferons également des réserves sur la façon dont M. K. envisage le développement historique du néo-grec. Les hypothèses, même bien faites, ne sauraient prévaloir contre les faits, et M. K. semble s'être enfermé de parti pris dans le domaine hypothétique.

C'est ainsi que nous avons (p. 18) sur la disparition du ν final, une nouvelle explication dont personne à coup sûr ne sentait le besoin et que l'auteur paraît avoir oubliée lui-même lorsqu'il nous dit, d'ailleurs à tort (p. 113 et p. 114), que γράφομε pour γράφομεν est dû à l'analogie de γράφετε.

Ainsi encore, M. K. soutient à propos des nominatifs modernes ἐλπίδα (paléo-grec ἐλπίς), πατέρας (pg. πατήρ) des théories obscures et compliquées que rend vaines l'existence pourtant bien connue des accusatifs médiévaux ἐλπίδαν, πατέραν (τὴν ἡμέραν : τὴν ἐλπίδαν = ἡ ἡμέρα : ἡ ἐλπίδα ; τὸν νεανίαν : τὸν πατέραν = ὁ νεανίας : ὁ πατέρας).

Les formes φιλειοῦμαι, φιλειούμουν, pour φιλοῦμαι, φιλούμουν (= ἐφιλούμην) sont également l'objet d'une interprétation nouvelle. On y a vu jusqu'ici une influence de l'imparfait actif ἐφίλεια, ἐφίλειες, ἐφίλειε. M. K. suppose (p. 131) que la forme contracte φιλοῦμαι a influencé la forme non contracte φιλέομαι ; d'où φιλεοῦμαι, puis, par intercalation d'un ι, φιλε-ι-οῦμαι, et enfin φιλειοῦμαι (ει = ι) ! C'est retarder manifestement sur l'évolution de la langue, que d'admettre à la naissance de φιλειοῦμαι la survivance de φιλέομαι, depuis longtemps disparu. Mais, d'autre part, c'est avancer, non moins manifestement sur elle, que de donner, au même passage, une forme φιλειῶ, qui n'a pas encore vu le jour.

On pourrait multiplier les observations de ce genre. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur certaines des considérations linguistiques développées dans le livre de M. Körting, à la page 44 notamment.

L'auteur, dans sa préface, demande à la critique de lui dire s'il a réussi dans l'œuvre qu'il a entreprise. J'ignore quelle sera l'opinion des romanistes, mais je crains que la réponse des néo-grécisants soit plutôt négative.

Hubert Pernot.

Doctor Martin Luther und Ignaz von Loyola. Eine geschichtliche Parallele, von Arthur Boethlingk. Heidelberg, Hoerning, 1897, 48 p. in-8.

M. Arthur Boethlingk est professeur au *Polytechnikum* de Carlsruhe ; il est connu surtout par un ouvrage sur la jeunesse de Napoléon Bonaparte et par de bruyantes polémiques sur l'assassinat des plénipotentiaires français au Congrès de Rastadt, polémiques qui l'ont conduit avec ses adversaires jusque devant les tribunaux. Il nous offre ici une conférence faite dans la capitale badoise devant le grand public, et dans laquelle il a voulu résumer les contrastes religieux et politiques du XVIe siècle, en opposant Martin Luther et Ignace de Loyola, « qui appartiennent l'un

à l'autre comme le jour et la nuit, comme les deux pôles d'une même sphère, » et qui « incorporent en eux le cri de guerre opposé, qui a mis son sceau sur le siècle de la Réforme ». Il n'y aurait guère de profit à suivre l'auteur dans les considérations, parfois fort justes, et parfois plus que bizarres qu'il expose, en un style dont nous venons de citer un exemple, au sujet du « gentilhomme espagnol » et du « fils de paysan thuringien ». Ce que nous y avons rencontré de plus curieux, c'est l'affirmation de l'étroite alliance du sémitisme et du jésuitisme (p. 29), dès son origine. On ne s'étonnera pas non plus d'apprendre que M. de Bismarck a « parachevé l'œuvre nationale du réformateur » (p. 45). Mais assurément ce n'est pas dans la brochure de M. Boethlingk que nous conseillerions d'apprendre l'histoire du XVI[e] et du XVII[e] siècle à quelqu'un qui ne la connaîtrait pas de près

---

Herrade de Landsperg par Charles Schmidt. Strasbourg, Heitz et Mündel, s. dat. (1897). 112 p. petit in-4. — Prix : 10 fr.

En 1894, M. le professeur Charles Schmidt rédigeait une de ces notes érudites et substantielles, comme il savait les faire, sur la célèbre abbesse du couvent de Sainte-Odile ou de Hohenbourg en Alsace, et sur son encyclopédie à miniatures, plus célèbre encore, le *Hortus deliciarum*, qui a péri lors du bombardement de Strasbourg et de l'incendie de ses bibliothèques. De ce travail, quelques exemplaires seuls furent tirés et distribués à des amis. Après sa mort, l'éditeur a pensé, non sans raison, qu'il méritait aussi d'être connu du grand public et il a réimprimé le mémoire de M. S., sans aucun changement, sauf quelques très légères retouches de pure forme dans les premières pages. Seulement nous ne comprenons pas bien pourquoi, de la brochure de 59 pages in-8, très agréable d'aspect, on a tenu à faire un volume in-4, en employant des caractères gigantesques qui s'expliqueraient à peine dans un volume grand in-folio, mais n'ont pas bonne mine du tout dans un format si réduit et qui ont doublé, bien inutilement, le prix du volume.

Il y aurait eu lieu de faire ajouter quelques notes supplémentaires au texte de M. S. ou de le modifier légèrement çà et là. Ainsi, p. 103, il est dit que M. Léopold Delisle « s'occupe de classer » les manuscrits et les notes de M. de Bastard. C'était vrai en 1894; le travail de classement est depuis longtemps achevé, en 1897. — P. 108, on pourrait croire que la *première livraison* de la *Herrade* de MM. les chanoines Straub et Keller a seule paru et que cet important travail, dont *huit livraisons* sont publiées, ne renferme que des calques des dessins conservés à Strasbourg, alors qu'il a mis à contribution aussi bien ceux de Paris que ceux de Berlin [1]. Ces observations ne nous empêchent pas de re-

1. Je note quelques fautes d'impression, qui, pour la plupart, ne se trouvent pas dans la première édition. P. 7, lire *Conrad* pour *Courade*. — P. 11, l. *Obernai*

mercier, en terminant, l'éditeur d'avoir rendu plus accessible le savant mémoire de M. Schmidt, resté presque inconnu jusqu'à ce jour, et qui est, présentement, ce que nous avons de plus précis sur Herrade de Landsperg.

R.

Epistolario di Coluccio Salutati a cura di Francesco Novati. Vol. III. Rome, Istituto storico italiano, 1897, in-8 de 682 p.

Le troisième volume de la grande publication de M. Novati est plus important encore que les autres, par son étendue et par l'intérêt des matières sur lesquelles il accumule les documents. Les principaux correspondants de Salutati pour la période de 1394 à 1403, que comprend ce volume (livres IX-XIII), sont : Peregrino Zambeccari, chancelier de Bologne, avec qui le chancelier de Florence discute longuement les questions morales les plus curieuses, à propos de l'amour et de la poésie érotique ; Jacopo Angeli da Scarperia, dont la vie et les œuvres sont étudiées avec soin dans les notes très nourries de l'éditeur ; Emmanuel Chrysoloras, dont la présence en Italie a amené la création de la chaire de langue grecque au *Studio* de Florence, due spécialement à Salutati ; les deux Jean de Ravenne, Malpaghini et Conversano, si longtemps confondus en un seul personnage, et dont M. N. se propose de débrouiller un jour l'histoire de façon définitive ; Pietro di Ser Mino da Montevarchi, futur successeur de Coluccio comme chancelier de Florence, dont la carrière littéraire très peu connue jusqu'à présent est mise, par les recherches de M. Novati, en suffisante lumière. Cette correspondance continue à nous introduire au milieu de l'activité merveilleuse du monde des humanistes, nous fait connaître mieux qu'aucune autre leurs conceptions littéraires, leurs idées morales, leurs tendances communes et leurs polémiques. Salutati apparaît de plus en plus, au milieu d'eux, comme le conseiller universel et le promoteur du mouvement intellectuel de son époque, en même temps que comme le précurseur des érudits et des critiques de l'âge suivant. Nous aurons occasion de revenir sur le sujet, quand paraîtra le quatrième et dernier volume.

P. de Nolhac.

---

pour *Obernay*. — P. 26 et *passim*, l. *Le Noble* pour *Lenoble*. — P. 54, l. *manuscrits* pour *manuscripts*. — P. 90. L'*Histoire d'Obernai* de M. le chanoine Gyss n'a pas paru en *1860* mais en *1866*. — P. 110, lire vers *léonins* pour *léonions*.

Molière élete és müvei (Molière, sa vie et ses œuvres) par Jules Haraszti. — Budapest, Franklin, 1897, 2 vol. 330 et 483 pp.

Parmi les auteurs dramatiques français, Molière est le seul dont le *Théâtre complet* soit traduit en hongrois. Voilà un siècle qu'il a fait son entrée dans la littérature magyare. Des essais timides, des paraphrases plutôt que des traductions le font connaître, d'abord, au public ; puis, au fur et à mesure, que la langue et la versification se perfectionnent, que le besoin d'enrichir le répertoire du *Théâtre National* se fait sentir, la Société littéraire *Kisfaludy* entreprend la traduction complète de Molière qu'elle confie à seize écrivains qui tous ont un nom plus ou moins retentissant dans les lettres. La Société magyare a pu ainsi donner un Molière qui, avec le Shakespeare de la même compagnie, occupe le premier rang parmi les nombreuses traductions dont la littérature hongroise s'est enrichie au cours des cinquante dernières années. Dans toutes ces traductions les pièces écrites en vers sont rendues dans le mètre de l'original, la langue magyare étant apte à rendre les rythmes les plus variés des poètes étrangers.

La traduction de Molière achevée, la Société *Kisfaludy* chargea M. Haraszti, professeur de littérature française à l'Université de Kolozsvár (Clausembourg) d'écrire en guise d'Introduction la biographie du poète. On ne pouvait faire un meilleur choix. Élève distingué de l'Université de Budapest, M. H. a complété son instruction en France. Ses livres sur le Roman naturaliste, sur la poésie d'André Chénier — ce dernier traduit en français par l'auteur (Hachette, 1892) — montrent qu'il connaît bien le mouvement littéraire en France. On pouvait donc s'attendre à ce que l'Étude sur Molière serait un ouvrage remarquable. Et, en effet, cette Biographie se place, tant par l'ampleur de l'information, que par la finesse de l'analyse et par un certain bon sens qui guide l'auteur à travers le labyrinthe des controverses, parmi les meilleures. Très adroit à démêler la fiction de la vérité dans les recherches savantes françaises, depuis Grimarest jusqu'au dernier article paru dans les *Débats* ou la *Revue d'histoire littéraire de la France*, M. H. se meut aisément dans cette énorme masse d'informations, de critiques et d'études. Dès le début de son travail, il rend compte des sources où il a puisé ; mais ce n'est pas une énumération sèche : c'est la critique raisonnée de tout ce qu'on a écrit de remarquable sur son auteur. M. H. ne tombe pas dans le défaut de ces érudits étrangers qui mettent sur la même ligne tout ce qu'on a écrit en France sur Molière. Tout en reconnaissant les grands mérites de ses maîtres, il trouve moyen de rectifier telle ou telle opinion, de se poser en adversaire de certaines hypothèses. Il raconte avec beaucoup de charme la vie du grand comique, en appuyant surtout sur le développement psychologique et en y mêlant l'analyse de ses pièces.

Le premier volume s'arrête à *l'Impromptu de Versailles ;* au second

sont réservés les chapitres sur les chefs-d'œuvre, où nous signalons surtout ceux sur *le Tartufe*, *le Misanthrope*, *l'Avare* et *les Femmes savantes*. Une conclusion — si rare dans les livres hongrois — résume les résultats obtenus et insiste sur l'art du poète comique et sa place parmi les maîtres du genre. Ce qui se dégage, comme idée principale, de cette étude, c'est que les œuvres de Molière ne doivent pas être uniquement expliquées par sa vie. M. H. se pose en adversaire résolu de tous ceux qui, par des analyses trop subtiles, ont fait de Molière soit un misanthrope, soit un athée, soit un écrivain qui ne veut qu'étaler la misère de la société. Sa comédie veut faire rire, avant tout. Molière est le représentant du bon sens, tant vanté par Boileau. Malgré sa vie de bohême où il n'a pas tant souffert qu'on le croit généralement, malgré ce fond de pessimisme inséparable de toute observation un peu profonde, Molière a gardé le souvenir de son origine : il est resté *bourgeois* dans le fond de son âme. C'est pourquoi il met en scène surtout la vie de famille, qu'il considère comme la base saine et inébranlable de la société. Malgré ses malheurs conjugaux, qui n'ont pas laissé de traces profondes dans son âme, il est partisan du mariage.

M. H. ajoute en note les dates de la première traduction et représentation hongroise des pièces. Actuellement on trouve au répertoire du Théâtre National les comédies suivantes : *Le Médecin malgré lui* — la première pièce qu'on ait traduite en 1792 — *L'Avare*, *Tartufe*, *George Dandin*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *l'École des maris*, *l'École des Femmes*, *le Mariage forcé*, *les Fourberies de Scapin*, *Sganarelle*, *l'Étourdi*, et *les Précieuses ridicules*. Les pièces le plus souvent jouées sont *l'Avare* et *Tartufe*.

Un chapitre sur l'influence exercée par le Théâtre de Molière en Hongrie, eût été le bien venu, mais malgré cette lacune, l'étude de M. Haraszti rendra d'excellents services.

J. Kont.

Histoire de la Révolution en Auvergne, par M. Jean-Baptiste Serres. Paris, Vic et Amat, 1895, 4 vol. in-8°.

Dans cette prétendue histoire de la révolution en Auvergne, l'Auvergne, la révolution et l'histoire elle-même sont méconnues et maltraitées dans une égale mesure. C'est un pamphlet sans esprit ou pour mieux dire une fastidieuse compilation faite en vue de satisfaire une clientèle spéciale et qui, pour la sûreté des sources, va d'Alexandre Dumas à Eugène Loudun (t. I, p. v).

Les ignorances de l'auteur déroutent la critique. A propos des *vingtièmes*, il écrit (t. I, p. 81) : « *le clergé* et la noblesse payaient cet impôt. » Or le clergé de France était « le seul corps du royaume qui ne payât pas cet impôt » (c'est le mot même de Calonne dans son *Mémoire*

sur l'imposition territoriale). On lit ailleurs : « On appelait bailli de robe courte l'officier royal d'un bailliage qui ressortissait d'un autre bailliage » (t. I, p. 38). Tout le monde, sauf notre auteur, sait que le bailli de robe courte était un officier d'épée (Mathieu de Montmorency était, en 1789, bailli de robe courte de Montfort l'Amaury). La morale de cet écrivain pieux ne se hausse pas au-delà d'une vile admiration pour la richesse : « Ces deux jeunes époux, écrit-il, possédaient des biens immenses en Auvergne et *outre cette illustration de la fortune* ils portaient sur leur front la gloire de la foi la plus vive » (t. III, p. 45). Il y a bien : *illustration de la fortune*. Il simplifie habilement enfin la critique historique : « On ne peut, déclare-t-il, expliquer les atrocités de la Révolution que par la possession diabolique » (t. II, p. 64). Mais la franc-maçonnerie surtout excite sa colère « parce que tout chrétien est soldat et que la plume est une épée ». Et cette plume-épée devient alors terrible : « Les francs-maçons, société secrète reposant sur des initiations mystérieuses, *ayant pour but la destruction du trône et de l'autel*, étaient là ardents à la besogne, grouillant dans les marais fangeux, aiguisant leurs poignards, préparant leurs poisons » (t. I, p. IV). La franc-maçonnerie était alors entre les mains directrices de l'aristocratie et du clergé (voir à ce sujet les intéressants travaux du regretté Louis Amiable); c'est un plaisant spectacle de voir en particulier Louis XVI et ses deux frères (pour qui l'on avait créé en 1775 une loge, à l'orient de la cour sous le nom de « La militaire des trois frères unis ») grouillant pour détruire le trône dans des marais fangeux. Mais évitons à l'auteur l'ennui de plus longues citations. Aussi bien l'œuvre ne méritait pas même une mention. Trompés par le titre quelques auteurs et des bibliographes l'ont citée. C'est l'excuse de cette page.

Armand BREITE.

Egidio GORRA. **Un dramma di Federico Schlegel.** Roma, Forzani e C. 1896; in 8°, 85 p. (Extrait de la *Nuova Antologia* 1er Oct. et 14 Déc. 1896, avec quelques additions).

L'ardeur avec laquelle les critiques italiens entreprennent l'étude, assez nouvelle pour eux, des littératures étrangères, est un des symptômes les plus significatifs de l'activité qui règne, au-delà des Alpes, dans les milieux universitaires : les professeurs ne veulent plus s'y résigner à commenter uniquement le texte de Dante, ou à discuter les mérites du parler florentin et ses droits au titre de langue italienne, choses excellentes en soi, mais au profit desquelles l'élite intellectuelle d'une nation ne saurait, sans préjudice, consacrer exclusivement ses efforts. M. E. Gorra, professeur à l'Université de Pavie, a prouvé, dans l'étude que nous avons sous les yeux, qu'il pouvait parler très savamment à la fois des littératures espagnole, portugaise et alle-

mande : il suit, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'au milieu de notre siècle, la fortune de la romance intitulée *El Conde Alarcos*, d'abord dans la poésie narrative castillane, portugaise, catalane et piémontaise, puis dans la littérature dramatique, où elle a inspiré successivement Lope de Vega, Juan Perez de Montalvan, Guillen de Castro, Mira de Mescua, Balthazar Diaz, Pietro Paolo Todini, Harsdörfer, Bertuch, Rambach, Fr. Schlegel et enfin un Cubain, José Jacinto Milanés. On voit que le drame de Fr. Schlegel est plutôt l'occasion que le sujet réel de cette intéressante monographie. La méthode qui consiste à suivre ainsi la destinée d'un thème lyrique ou dramatique à travers toutes ses transformations successives nous paraît être une des meilleures que l'on puisse appliquer à l'étude comparée des littératures modernes.

H. H.

Ernest Seillière. **Études sur Ferdinand Lassalle, fondateur du parti socialiste allemand.** Paris, Plon, 1897. xvi-399 pp. In-8°.

Ce livre se lit comme un roman. Il expose, avec impartialité et avec une connaissance complète des documents accessibles, toute la partie anecdotique de la vie de Lassalle. M. Seillière rend service, car il épuise son sujet, ainsi restreint; et, en ne nous faisant grâce ni d'un racontar ni d'une amourette, il empêche à tout jamais qu'on y revienne.

Le titre modeste du livre le met à l'abri de critiques contre ses lacunes capitales. On trouvera chez M. S. des analyses développées de la très mauvaise tragédie sur *Franz de Sickingen*, des très emphatiques discours sur Fichte et Lessing; mais la *Théorie des droits acquis* tient en seize pages (140-156), et le système social de Lassalle en treize (167-169 ; 170-176 ; 195-200). Si l'on ajoute que M. S. a toujours soin d'abriter ses appréciations derrière M. Bernstein (p. 152 sq ; 172 ; 176) ou Karl Marx) p. 199 sq), et qu'il leur emprunte même leurs inexactitudes pourvu que ce soient des négations, on trouvera un peu excessive sa prétention de « faciliter une entente » par « la connaissance raisonnée des revendications de la partie adverse » (p. vi). Quelques erreurs de terminologie ou d'histoire feront sourire[1].

Ch. Andler.

---

1. P. 127. « Le duc de Wolfenbüttel » pour *le duc de Brunswick* ; — p. 136, le nom d' « Histoire *populaire* de la littérature allemande » donné aux cinq énormes volumes de Julien Schmidt ; — p. 173. La loi d'airain « *rayée définitivement* du programme socialiste *en 1891 à Erfurt* », où il faut lire : *en 1890 à Halle*. — Il n'est pas non plus exact que M. Bernstein « *possède la correspondance* de Lassalle avec Marx » (p. 122), puisqu'il lui manque précisément les lettres de Marx (Bernstein, édition de *Lassalles Reden und Schriften*, t. I, p. 46).

Robert de la Sizeranne. **Ruskin et la religion de la beauté.** Paris, Hachette, in-16 de 360 p.

C'est un très beau livre que celui que M. Robert de la Sizeranne vient de consacrer à Ruskin. Certes, le nom du prophète de la beauté était connu de nous. Mais sa figure nous apparaissait lointaine et vague comme un pic superbe, souvent voilé de nuages, d'un accès difficile, dont on parle plus par ouï-dire que pour l'avoir visité, qu'on admire plus qu'on ne le connaît. C'est assurément une des physionomies les plus singulières de notre siècle littéraire et artistique ; rien, au premier abord, ne paraît plus déconcertant et plus bizarre que ses procédés littéraires, si ce n'est son prodigieux succès et sa réelle influence. Il fallait, pour le comprendre, et surtout pour le faire comprendre, une connaissance approfondie de la langue anglaise, une âme d'artiste très souple, un esprit philosophique très clair et un réel talent d'écrivain. M. de la S. possède toutes ces qualités. Il ne s'est pas contenté de lire Ruskin, il s'est en quelque sorte inoculé son âme en refaisant ses voyages, en démêlant expérimentalement, et le pinceau en main, ses procédés de peinture, en tâchant de revivre ses impressions dans la mesure du possible. Ces expériences menées à bien, il en a laissé peu à peu les résultats généraux se déposer dans son esprit, et ensuite il nous les a livrés. Son livre a pour but, non de discuter les théories de Ruskin, mais de nous expliquer l'homme et ses idées. Il se divise en trois parties. La première est le portrait de l'homme; les titres des trois chapitres qu'elle comprend en sont les trois caractéristiques : *la contemplation, l'action et la franchise*. Dans la deuxième partie (*Ses paroles*), M. de la S., par un choix lumineux de textes bien commentés et groupés, nous fait la genèse de l'art littéraire de Ruskin et nous dissèque les formes de sa sensibilité si prodigieusement plastique. Enfin la troisième partie, la plus considérable, nous donne « sa pensée esthétique et sociale ». M. de la Sizeranne n'a pas voulu être plus précis que son auteur. Il n'en a masqué ni les contradictions ni les bizarreries. Mais il nous a fait suivre admirablement l'enchaînement de sa pensée errante et sublime, comment son amour fondamental de la nature était la base de sa théorie de l'art, et comment la haine de la laideur l'avait amené à souhaiter la rénovation de notre société d'où le beau est si cruellement exclu. Des notes et une bibliographie complètent cet ouvrage qui, en même temps qu'un modèle de biographie artistique et littéraire, est presque lui-même une œuvre d'art par la grâce précise du style et par l'identification parfaite du héros et de l'aède.

André Lichtenberger.

BULLETIN

— M. l'abbé A. M. P. Ingold nous envoie la lettre suivante : « Permettez-moi de répondre par quelques mots seulement à l'article de M. Gazier (n° 30), me réservant de le faire plus longuement, ainsi qu'à d'autres critiques, dans la préface d'une édition que je prépare de la *prétendue* « Justification des Réflexions morales de Quesnel » de Bossuet. D'après M. Gazier, Bossuet aurait été janséniste autant qu'Arnauld, Nicole, Malebranche (que vient faire ici le grand adversaire d'Arnauld ?), Quesnel, etc., ou plutôt, *augustinien* comme eux, puisque d'après M. G. il n'y a jamais eu de jansénistes, Jansénius lui-même ayant rétracté dans un testament les hérésies que pouvait contenir son livre, — fait reconnu inexact depuis l'ouvrage de Vandepereboom (cf. *Bull. crit.*, 1893, p. 89). — Mais que fait donc M. G. de déclarations de Bossuet comme celle-ci : « M. Arnauld... est inexcusable d'avoir tourné toutes ses études... pour persuader au monde que la doctrine de Jansénius n'avait pas été condamnée. » Quant à la pensée de Bossuet sur le livre de Quesnel, je ne puis m'empêcher de croire que M. G. n'a pas lu l'appendice I de mon livre et je me permets de l'y renvoyer pour voir ce que Bossuet approuvait et rejetait dans les *Réflexions morales*. Je reviendrai du reste amplement là-dessus dans le travail que j'ai annoncé en commençant. Enfin, M. G. écrit que j'ai tenu à *ménager les jésuites*, tandis que le P. Baudrillart dit que *d'un bout à l'autre de mon livre je les poursuis*. Voilà deux opinions qu'il est difficile de concilier ! La vérité ne serait-elle pas entre les deux, et qu'à l'imitation de Bossuet, *si parva licet*..., je n'ai voulu qu'une chose : *ne quid veri non audeat*. »

— M. S. Minocchi vient de publier un élégant petit volume intitulé : *Le Lamentazioni del Profeta Geremia* tradotte e commentate con uno studio sulla poesia elegiaca nell'antico Oriente (Rome, 1897 ; in-12, pp. xvi-128 ; Desclée et Cie, édit.). — L'introduction contient un bon résumé des différents travaux dont les « Lamentations » ont été l'objet en ces derniers temps. — J.-B. C.

— L'excellent manuel de syntaxe hébraïque, publié en hollandais par J. D. Wijnkoop, vient d'être traduit en anglais par C. Van den Biesen (*Manuel of Hebrew-Syntax* ; London, Luzac, 1897, in-8°, xiii-171 pages). L'ouvrage est précédé d'une lettre du Card. Vaughan où on lit qu' « un des plus pressants besoins de l'Église en Angleterre est une école catholique bien au courant des temps et des dernières recherches en ce qui regarde la science biblique ». Ce besoin n'existe peut-être pas qu'en Angleterre ; mais nous voyons que, là du moins, il est compris et avoué. Double mérite ! — J. S.

— La thèse de M. Régnac, *De mendacio quid senserit Augustinus* (Paris, Leroux, 1897 ; in-8°, 82 pages), est d'une lecture facile. La doctrine de S. Augustin sur le mensonge y est bien analysée et judicieusement appréciée. L'objet de la controverse entre l'évêque d'Hippone et saint Jérôme au sujet de l'attitude de saint Paul dans l'Épître aux Galates, a été nettement défini ; de même, la pensée de saint Augustin quand il dit de Jacob trompant Isaac pour avoir sa bénédiction : *non est mendacium sed mysterium*. En résumé, très bonne page d'histoire de la morale chrétienne. — A. L.

— Des quatre corrections proposées par M. Fr. Nicolini (*Adnotationes in Longini Π. Ύ libellum XIV, 2 ; XXXI, 2 ; XXXII, 8 ; Accedit in Euripidis Iphigeniam*

Tauricam, 1234-1239), aucune n'a, croyons-nous, de chance d'être acceptée ; celle qui vise Longin XIV, 2, suppose au mot [illegible] un sens qui n'a pas encore été constaté ; sur *Iphigénie*, v. 1237, la conjecture τεχθέντα ne nous paraît pas non plus acceptable : mais au v. 1238, l'auteur a eu la bonne fortune de trouver une correction excellente, malheureusement elle n'est pas nouvelle. M. Weil l'a déjà proposée ; elle figure dans la deuxième édition d'Euripide qui est de 1879 ; elle a été acceptée par Ch. Ziegler et Ewald Bruhn. Tout indique qu'en la proposant, M. N. a été de bonne foi et on ne peut que le féliciter si l'on pense aux conditions dans lesquelles il travaille ; non seulement il ne connaît pas les éditions récentes d'Euripide, mais il en est réduit à citer comme autorité pour le sens d'un mot grec le vieux dictionnaire grec-français de Planche. — A. M.

— M. R. Y. Tyrrell, l'éditeur bien connu de la Correspondance de Cicéron, a été chargé en 1893, de faire à Baltimore la série de conférences annuelles, fondée par M. et Mme Turnbull en mémoire de leur fils, Percy. Il les a, depuis, réunies en un volume élégant : *Latin poetry, Lectures delivred in 1893 on the Percy Turnbull memorial foundation in the Johns Hopkins university* ; London, Macmillan, 1895 ; xv-323 pp. in-8 ; prix : 7 sh. Déjà cette fondation avait donné naissance à un bon livre, celui de M. Jebb sur le développement de la poésie grecque. Celui de M. Tyrrell n'est pas inférieur. Après une introduction, M. T. étudie successivement l'ancienne poésie latine, Lucrèce et l'épicuréisme, Catulle et la transition à l'époque d'Auguste, Virgile, Horace, la satire de Perse et de Juvénal, la décadence. Martial et Juvénal sont les derniers auteurs nommés Le volume s'adresse plutôt au public instruit qu'aux philologues, mais on y trouvera des jugements très fins et généralement justes. L'auteur est bien un peu sévère pour Horace. Au risque d'encourir l'accusation d' « Horatiolâtrie », que M. T. fait peser sur les modernes, on admettra difficilement qu'Horace ait dû la plus grande partie de son talent à ses précurseurs. Mais on saura gré à M. T. d'avoir montré leur influence avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Un autre caractère de ces leçons est la part qui est faite à l'histoire de la réputation de chaque poète. M. T. suit l'auteur depuis son époque jusqu'à notre temps et indique brièvement quelles fluctuations sa renommée a subies. Des renseignements sur les traductions anglaises et un appendice sur quelques versions récentes de Virgile, achèvent de donner à ce livre un caractère particulier dans la foule de ceux du même genre. Dans sa préface, M. Tyrrell rend hommage à ses devanciers et donne le premier rang à la critique française. Puisqu'il l'estime d'un si haut prix, il sera satisfait si l'on met son œuvre non loin de celles qu'il cite p. xiii avec la reconnaissance d'un homme de goût. — L.

— L'édition classique du livre VII de Lucain que vient de publier M. J. P. Postgate est soignée et personnelle : *M. Annaei Lucani de Bello ciuili liber VII with introduction, notes et critical appendix* ; Cambridge, at the university press, 1896 ; xxxviii-104 pp. in-16. M. P. a naturellement pris pour base de son texte l'édition parue à Leipzig en 1892. On ne pouvait lui demander de collationner de nouveaux manuscrits à l'occasion d'un travail scolaire. Mais puisqu'il a ajouté à son édition un appendice critique, il a eu tort de ne pas laisser soupçonner que la situation est loin d'être définitive. Il était difficile, après les travaux de M. Francken, de ne pas mentionner du tout l'Ashburnhamensis Il n'est plus guère possible de présenter le premier manuscrit de Montpellier comme un représentant de la classe « Pauline », quand on sait que la souscription a été rajoutée dans les quatre cas où on la trouve (voir mon édition du premier livre, p. xcvi ; Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, p. 19). On ne peut davantage admettre une date précise

pour cette revision ; car cette date est le résultat d'une identification qui manque absolument de base (*Rev. de philologie*, XVIII (1894), 53). Enfin, le manuscrit de Berne ne saurait être cité comme un témoignage indépendant ; c'est une copie du manuscrit latin B. N. 10314. Si M. P. l'avait su, il aurait pu juger peut-être plus exactement telle variante. Ainsi, avant de décider que, VII, 519, *hominum* du Bernensis est une glose, il est bon d'apprendre que cette variante est le texte de l'Ashburnhamensis, introduit par correction dans le 10314, et passée de là dans le Bernensis ; quel que soit le jugement final, on voit que les données du problème se présentent d'une manière toute différente (éd. du premier livre, p. xcv). De même, VII, 462, le Bernensis représente la seconde main du 10314; la première a : *manus... tempus quo noscere possent*. M. P. a proposé ou introduit dans le texte plusieurs corrections. Voici les principales : 43 *clausere ;* 130 *mortis uentura est;* 141 *corrigitur ;* 179 *defunctos que ululare patres et sanguinis umbras;* 180 *dementibus ;* 331 *rapiunt;* 394, 393 ordre; 414 *prona;* 436 sqq. un point après *Ausoniam*, pas de ponctuation après *nostris ;* intervertir 462 et 463; 463 *inde manum, spectant; uultusque ac noscere tempus;* ordre : 488, 514-520, 489-513, 521 (avec le commentaire de Bernel) ; 522 *ciet ;* 625 *e scissis ;* 658 *uoluit* de *uelle ;* 693 *pugnae* sans virgule ; 735 *ac Marte peractis ;* 740 *rutilis;* 761 *caesum.* Sur *accerso* et *arcesso* (252), renvoyer à Wœlfflin, *Archiv*, VIII, 276. — P. L.

— Le travail de M. B. Petronel, *Uso del congiuntivo in Lucano*, I, *Congiuntivo indipendente* (Catania, N. Giannotta, 1896, 57 pp. gr. in-8), rendra service par un relevé complet de tous les passages. Parmi les conclusions les plus intéressantes, on doit noter l'extrême rareté de la 2e personne du subjonctif pour l'expression d'un sujet indéterminé (3 cas seulement) ; le fait tient peut-être seulement au genre littéraire et à ses convenances. L'emploi du subjonctif présent a pris une grande extension, aux dépens de l'impératif d'une part, du parfait de l'autre. La négation *non* tend à se substituer complètement à *ne*, *nec* et *neue* : M. P. attribue ce progrès en partie à la commodité de cette négation qui se place aussi bien devant voyelle que devant consonne, et assurément cette cause, qui ne paraît pas avoir été signalée, doit entrer en ligne de compte. D'ailleurs, les renseignements donnés sur ce point p. 22-23, ne paraissent pas suffisants et nous n'avons pas de statistiques complètes, semble-t-il. L'emploi de *nec* après une proposition positive est régulier (voir Riemann, *Syntaxe*, 269, r. 3 b). P. 23, l. 8 et 9, faut-il lire *neue* au lieu de *neque?* — P. 14, je n'ai pas compris la note : *uelim* est de par son origine et sa forme un optatif. — P. 47-48, puisque *licet* est une véritable conjonction dans Lucain, il semble que ce paragraphe devait être renvoyé à la deuxième partie de l'étude. Nous ne pouvons qu'exprimer le désir de voir bientôt paraître cette deuxième partie, qui sera sans doute plus importante que la première. Enregistrons déjà le fait signalé en passant que *forsitan* sur 5 emplois est suivi quatre fois de l'indicatif et que c'est aussi l'indicatif que l'on rencontre ordinairement (dans quelle proportion ?) après *quamuis*. — P. L.

— Outre quelques conjectures proposées déjà dans sa traduction de la biographie d'Horace par M. Lucien Müller (*Revue*, 1895, I, 210), M. Sakellaropoulo indique un assez grand nombre d'autres corrections aux auteurs latins dans un article intitulé : Διορθωτικὰ εἰς Λατίνους συγγραφεῖς (Ἀπόσπασμα ἐκ τῆς Ἐπετηρίδος τοῦ φιλολογικοῦ Συλλόγου Παρνασσοῦ, ἐν Ἀθήναις, 1896 ; 8 p. in-8). Plusieurs paraissent s'imposer, toutes sont à examiner. Cicéron, *Brutus* 43 : « ... posterior, *morbo* mortuum scripsit et [*in Attica clam humatum*] *tantum* addidit fuisse... » — *Ad Quintum fr.* 2, 11 : « ..., multis luminibus ingeni, *non* multae tamen artis; sed cum ueneris... (*lacune*).

Virum te putabo, si Sallusti Empedoclea legeris [hominem non putabo]. » La chute de *non* entre *ingeni* et *multae* est très vraisemblable ; elle avait été déjà supposée par Klotz. Il n'est pas nécessaire de croire que quelques mots sont tombés après *ueneris*. M. Tyrrell (*The correspondance of Cicero*, II, p. 107) suppose avec raison que la fin de la phrase est sous-entendue. — Horace, *Sat*., I, I, 44, lire : « Quid habet *lucri* »; cp. Theocr. 16, 22 : *τί δὲ κέρδος ὁ μύριος ἔνδοθι χρυσὸς κείμενος* ; — *Sat*., I, 3, 39, ponctuer : « caecum uitia, aut ». — Térence, *Ad*., 82, lire : « Roga me ubi nobis Aeschinust, scies quid tristis ego sim. » — *Ad*., 272 : « Nos iam rem sero scisse et... » — *Ad*., 850 : « Cedo. Ut melius dicas! — Tu quam tu potes,... » — Salluste, *Catil*., 3, 2 : « *Dicta factis* exaequanda sunt » : correction qui repose sur un contresens grammatical ; le texte traditionnel : « facta dictis » est à conserver : *dictis* est un ablatif; voir la note de l'édition Schmalz. — *Ib*., 12, 2 : « Luxuria atque *superbia* cum *auaritia*. » — *Ib*., 51, 27 : « Ad ignaros *uiros* ». — Jug. 85, 1 : supprimer *modicos*. — P. L.

— On sait que le vers saturnien est divisé en deux hémistiches à la fin desquels on peut trouver une syllabe commune, M. C. M. Zander croit qu'il y a aussi des cas assez fréquents où l'un de ces hémistiches se rencontre à l'état isolé. Ce lui est une occasion de reprendre toute la question du saturnien. Si nous pouvions ici entrer dans le détail, nous aurions bien des réserves à faire sur le rôle qu'il fait jouer à l'accent. A la fin de la brochure, il donne une nouvelle édition des principaux fragments (*De Numero saturnio quaestiones*; Lundae, 1895, C. W. K. Gleerup; 45 pp. in-4). — L.

— M. Gœtz, *Das Christentum Cyprians* (Giessen, Ricker, 1896; x-141 pp. in-8; prix : 3 M. 60) distingue dans le christianisme de saint Cyprien : le christianisme logico-moral, le christianisme dynamique, le christianisme dualiste, le christianisme national et le christianisme politique. De toutes ces espèces, celle qui domine est la première. Saint Cyprien est donc plutôt un écrivain édifiant. M. Gœtz excelle à découper les textes et à les grouper en une sorte de table analytique qui pourra rendre des services. Mais il fera bien de se défier des rapprochements avec les cultes orientaux. L'édition de Cyprien par Hartel n'est pas de 1888. — L.

— M. F. P. Garofalo fait paraître à Naples le premier numéro d'une *Rivista bimestrale di antichità greche e romane* dont voici le sommaire : Prefazione; G. Busolt, Per la storia della Kleruchia attica in Lemno; W. Soltau, Dione e Livio nella III, IV e V decade; F. P. Garofalo, Sulla Leuga; Sui Celti nella Penisola Iberica; Sull' Ostracismo. La couverture présente des comptes rendus et des analyses d'ouvrages de MM. G. Podesta, A. G. Amatucci, R. V. Scaffidi, Luigi La Rocca. Le but de M. Garofalo est de donner dans Naples un organe à la philologie classique et d'y préparer la création d'un enseignement régulier. Lacune singulière : ce premier numéro ne présente ni adresse de l'administration ni conditions d'abonnement. — P. L.

— Simone Fornari, de Reggio de Calabre, a été le premier commentateur de l'*Orlando Furioso*, et ses travaux sont demeurés les plus intéressants à consulter, l'auteur ayant été contemporain de l'Arioste et ayant publié son œuvre en 1549. Un de ses descendants, aujourd'hui professeur au Lycée T. Campanella, M. Luigi Furnari, connu par un commentaire de plusieurs *canzoni* de Pétrarque, vient de tirer parti de ses archives de famille pour écrire un utile essai critique sur *Simon Fornari da Rheggio, primo spositore dell' Orlando Furioso*, Reggio di C., Morello, 1897, 64 p. in-8°. — P. N.

— C'est une véritable monographie de ville italienne que M. Giulio Urbini vient

de publier sous ce titre : *Le Opere d'arte di Spello*, Rome, Danesi, 1897, in-4°, après l'avoir donnée d'abord à l'*Archivio storico dell' arte*. On se rappelle avec quelle méthode ingénieuse l'auteur avait su revendiquer jadis, en faveur de la petite ville ombrienne, l'honneur d'avoir vu naître Properce. Ce sont des titres encore plus certains et plus intéressants qu'il met en lumière aujourd'hui, en avertissant les curieux de tout ce que l'art de la Renaissance a laissé à Spello de merveilles peu connues et en établissant, par des recherches solides, l'histoire complète des monuments de la ville. L'église de Santa-Maria-Maggiore, qu'illustrent les œuvres de Pinturicchio, est un véritable musée d'art, qui vaut à lui seul que les voyageurs d'Assise s'arrêtent à Spello pendant quelques heures. M. Urbini leur donne les moyens de le faire avec grand profit. — P. N.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a publié, en les accompagnant de notes érudites, vingt-quatre *Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellièvre* (Toulouse, Privat. In-8°, 33 p. Extrait des « Annales du Midi »), et à leur suite, quatre autres lettres inédites de la même à Catherine de Médicis, à Henri III et à Honorat de Savoie, marquis de Villars, amiral de France. Ces lettres achèvent d'éclairer une dramatique période de la vie de Marguerite (1579-1585), et renferment des détails curieux sur la séduisante princesse, sur son mari et sur d'autres personnages célèbres ; elles sont d'ailleurs, comme on doit s'y attendre, fort bien tournées, écrites avec clarté, avec esprit et en un style très français. — A. C.

— En dépit de la dédicace qu'elle porte fièrement sur la première page : « à la mémoire du glorieux fondateur du nouvel empire allemand, Guillaume Ier le Grand, 22 mars 1897 », la brochure de M. Fr. Thudichum, *Promachiavell* (Stuttgart, Cotta, 1897. In-8., 144 p.), n'a pas l'attrait d'une publication de circonstance. Il y a quarante-quatre ans que l'auteur s'est appliqué à l'interprétation du *Prince* et à la réfutation de l'*Antimachiavel* de Frédéric le Grand (p. 106); c'était le temps où ce « grand parvenu, Napoléon III », attirait l'attention de toute l'Europe. Il n'est pas très aisé de découvrir les raisons qui ont décidé M. Thudichum à publier en 1897 cette étude consciencieuse, mais peu originale, sur le fameux traité de Machiavel, alors surtout que, dans l'intervalle, M. Villari a publié deux éditions de son ouvrage magistral, dont les lecteurs allemands possèdent une traduction. Est-ce pour le simple plaisir de citer, à l'appui des idées de Machiavel, des exemples encore non utilisés par les historiens de race latine, et, par exemple, pour justifier la politique suivie par l'Allemagne en Alsace-Lorraine depuis 1870 (p. 89)? — H. H.

—Aidé par une subvention de la généreuse Société industrielle de Mulhouse, M l'abbé Ingold entreprend la publication de *Nouvelles œuvres inédites* de Grandidier. Le premier volume (Paris, Picard, 1897. In-8°, xii et 450 p.) contient : 1° plusieurs pièces qui tiennent lieu d'une biographie de Grandidier : l'*Eloge* de Spach qui, par son style soigné, son ton ému, méritait certainement d'être reproduit, et la trop courte et incomplète autobiographie publiée par Merklen, mais augmentée par M. Ingold de quelques notes et dates essentielles; 2° une bibliographie détaillée des ouvrages et articles imprimés de Grandidier ainsi que de ses manuscrits inédits (bibliographie qui prouve mieux que de longues phrases, comme dit M. Ingold, l'ardeur laborieuse du jeune savant mort à trente cinq ans en laissant des œuvres qui pourraient illustrer plusieurs vies); 3° quelques notes éparses de Grandidier, réunies sous le titre peu heureux l'*esprit de Grandidier*, et où l'abbé strasbourgeois expose ses idées sur la critique historique et répond à ses détracteurs; 4° deux *Voyages* de Grandidier en Alsace, l'un, entrepris en 1784 dans le pays de Bade et la Suisse, l'autre, fait en 1786, de Strasbourg à Colmar (ce dernier récit, dans lequel se trouve une

description de tous les endroits où passait Grandidier, est particulièrement intéressant); 5° une dissertation sur les poésies de l'évêque Erchambaud; 6° une autre dissertation sur la nourriture, l'habitation et l'habillement des anciens Alsaciens. Ce volume n'est qu'une préface; mais il a été édité joliment et avec grand soin; tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Alsace et qui connaissent et apprécient le grand historien catholique de ce pays, remercieront M. l'abbé Ingold d'avoir pris la peine de classer et de transcrire aux archives de Carlsruhe ces précieux documents dont il commence aujourd'hui la publication. — A. C.

— Nous recevons les derniers fascicules de l'utile compilation de M. P. Orsi : *Storia d'Italia narrata da scrittori contemporanei agli avvenimenti*. Réunis, ils formeront deux forts volumes.

— Le fascicule 1-2 de la deuxième année de la *Rivista storica del Risorgimento italiano*, dirigée par M. Benjamino Manzone, contient les articles suivants : E. Valli, *Genesi dell' unità italiana*; G. Sforza, *Contributo alla storia della poesia popolare italiana*; F. Guardione, *Di Gaet-Abela e degli avvenimenti politici di Sicilia dal 1820 al 1826*; Ag. Zanelli, *Il Museo del risorgimento nazionale in Brescia*; T. Casini, *I deputati al congresso cispadano dal 1796 al 1797*.

— On souhaiterait peut-être une définition moins flottante de l' « Art Nouveau » pour lequel M. Carl Neumann fait campagne en son recueil d'essais, *Der Kampf um die Neue Kunst*. (In-8, 268 p. Berlin, 1re éd. 1896; 2e éd. 1897.) D'ingénieuses argumentations nous démontrent que l'absence d'un public vraiment éclairé, que la prédominance de la peinture de paysage et la recherche excessive des simples effets de couleur et de lumière sont parmi les principales causes de l'infériorité et de l'incertitude de l'art actuel : et au moment (p. 138) où l'on croit pouvoir s'attendre à une délinéation de l'art qu'espère M. N., il nous déconcerte par un symbole plus poétique que précis. Déception qui nous serait moins sensible, si l'auteur de ce livre de combat ne témoignait une confiance entière dans la *maieutique* de la critique d'art, et s'il ne fallait le louer à l'ordinaire de ne pas faire, à propos de peinture, de la littérature ou de la métaphysique. (P. 135, est-il bien sûr que le dilettantisme du public soit aussi salutaire à l'art que le veut l'auteur, et qu'il ne risque pas d'incliner les artistes à la pure virtuosité? P. 20, comment la couleur « soleil » se trouve-t-elle rangée parmi des *farbenschwache Tœne*? Et, p. 103, il y a sans doute un anthropomorphisme excessif dans une théorie citée par M. N. et qu'il admire sans réserve.) Des monographies consacrés à Rauch, A. Feuerbach et Bœcklin font suite à la partie purement polémique du livre et témoignent de précieuses qualités d'intelligence et d'éclectisme. — F. Baldensperger.

— M. Jagic a publié dans les Mémoires de l'Académie de Vienne un travail intitulé *Die Aufgaben der Erforschung der südslavischen Dialekte erlæutert an dem Verhæltnisse der serbo-kroatischen Schriftsprache zur bosnisch-herzegovinischen Mundart*. C'est une importante contribution à l'étude de la dialectologie serbo-croate. M. Jagic a également publié avec un subside de l'Académie une traduction — protestante — des Prophètes faite au XVIe siècle en dialecte croate de l'Istrie d'après la version de Luther. *Veteris Testamenti Prophetarum interpretatio istro-croatica sæculi XVI* (Vienne, librairie Holzhausen). — L. L.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 35-36 — 30 août-6 septembre — 1897

Schlagintweit, Sureçamatibhadra, La Chronologie du bouddhisme. — Meillet, La racine « men ». — Schoene, Commentaire d'Apollonius de Kitium sur Hippocrate. — Hartman, Corrections à l'Odyssée. — Weinberger, Tryphiodore et Colluthus. — Marzi, Tolosani et Lucide. — Delisle, Un livre annoté par Pétrarque. — Woodward, Vittorino da Feltre et autres humanistes. — Souriau, Le jansénisme des Pensées de Pascal. — Champion, La France d'après les cahiers de 1789. J. Darmesteter, Nouvelles études anglaises. — Pacheu, De Dante à Verlaine. — P. Robert, Histoire de la littérature française, I. — Marchand, La faculté des arts de l'Université d'Avignon. — *Bulletin:* J. Reinach, Œuvres oratoires de Challemel-Lacour; Robiquet, Discours de Jules Ferry, V; Lindsay, Corrections des textes latins; Brelet, Grammaire grecque et Exercices; Callegari, Guerres et mort d'Alexandre Sévère; Mortensen, Le drame profane en France; Domeier, Les papes juges des empereurs; Société historique d'Utrecht; Hauser, Le travail des femmes aux xve et xvie siècles; Da Cunha, Camoens et Barbara; Altmann, Textes relatifs à l'histoire des constitutions; Benedix, le voyage de noces, p. Sahr.

Die Berechnung der Lehre von Sureçamatibhadra aus dem Tibetischen übersetzt von Emil Schlagintweit. München, 1896, in-4, 82 pages. (Extrait des Mémoires de l'Académie royale de Bavière.)

M. Schlagintweit nous donne ici, avec le texte, la traduction largement annotée d'un traité polémique sur la « Chronologie de la Doctrine », c'est-à-dire du Bouddhisme. L'auteur tibétain — dont le nom nous est communiqué sous la forme sanscrite,— Sureçamatibhadra, critique vivement, dans ce travail datant de 1591, deux savants tibétains qui, en 1441, avaient publié une « rectification » de la Chronologie du Bouddhisme, et fixé le Nirvâna à l'année tibétaine correspondant à 545 av. J.-C., ce en quoi ils se mettaient presque d'accord avec les bouddhistes du Sud. Sureçamatibhadra déclare cette « rectification » inexacte, et appelle l'an 1441 « l'année de la fausse rectification ». Il place le Nirvâna en l'an 573 et appuie son assertion sur de nombreuses citations empruntées à vingt-deux ouvrages différents, en même temps que sur des observations et calculs astronomiques qui occupent, dans son mémoire, une place considérable et ne contribuent pas à la clarté de l'exposition; car le savant traducteur a dû renoncer à en traduire une partie.

Outre cette date du Nirvâna, l'auteur en fixe plusieurs autres, notamment celle de la naissance de l'Islamisme (623) et celle du règne de

l'empereur mongol de Chine Kubilaï-khan (1262), très voisines l'une et l'autre de la véritable date.

Csoma de Körös avait déjà parlé de ce traité dans l'appendice V de sa Grammaire tibétaine; mais il en dit peu de chose. Il l'avait d'ailleurs étudié superficiellement et sur un mauvais texte. M. Schlagintweit a fait son travail, enrichi de nombreux éclaircissements, sur un texte meilleur, d'après un manuscrit rapporté par ses frères de leur exploration dans l'Asie centrale en 1854-1858. — C'est un bon service rendu aux études tibétaines.

L. Feer.

A. Meillet. De indo-europaea radice *men- « mente agitare ». Paris, Bouillon, 1897. In-8°, 61 p.

De l'avis de toutes les personnes compétentes, les grands problèmes de la linguistique indo-européenne sont aujourd'hui résolus d'une façon satisfaisante, et le travail qui s'offre actuellement aux linguistes consiste à réviser chaque question en détail et à vérifier chaque point par l'examen de toutes les formes.

C'est ce que M. Meillet a entrepris pour un groupe de mots. Prenant pour sujet la racine indo-européenne **men-*, il en détermine le sens (« mente agitare ») et la forme (p. 4-6) et la distingue des diverses racines **men-* dont la signification est différente (p. 7 sqq.). Puis il étudie les mots tirés de cette racine, les groupant en deux classes, d'abord les verbes, puis les noms.

Comme il le dit dans sa préface, il veut montrer les rapports qu'ont entre eux les mots que l'on rattache à la racine **men-*, et quels sont ceux que l'on doit reporter à l'indo-européen, ceux au contraire qui ont été formés postérieurement dans chaque langue en particulier. Le principe qui le guide pour faire ce départ consiste à n'attribuer à l'indo-européen que les mots qui, existant dans plusieurs langues, ne peuvent pas être expliqués dans chacune d'elles séparément.

Ce travail constitue donc en quelque sorte un article du dictionnaire indo-européen que nous réserve l'avenir. Mais nous n'avons pas ici la sécheresse qui est obligatoire dans un dictionnaire; au contraire cette brochure pour un spécialiste se lit comme un roman, on suit page à page les destinées de la racine **men-* et comme dans les romans bien faits, quand on arrive au bout, on regrette que ce soit fini. C'est qu'à propos de chaque mot M. Meillet n'étudie pas ce mot seulement, mais toute la catégorie à laquelle il appartient, soit pour la formation, soit au point de vue phonétique, et à chaque fois il apporte du nouveau ou tout au moins de la précision. Nous citerons en particulier pour la phonétique le traitement des nasales sonantes devant voyelle en sanskrit (p. 49) et en latin (p. 7); pour la formation des temps, l'origine du plu-

riel des prétérits germaniques (p. 40). Enfin, pour la morphologie, et c'est peut-être ici le chapitre le plus neuf, après avoir distingué nettement le type des causatifs **pōteye-* de celui des itératifs (ou mieux intensifs) **poteye-* (cf. MSL, IX, p. 143 sqq), il détermine la forme indo-européenne de l'aoriste des itératifs, à savoir **ptā-* (p. 30); puis il explique le type **potā-* par le mélange de la forme du présent **poteye-* avec celle de cet aoriste **ptā-* (p. 31).

En terminant, nous ne saurions trop recommander aux jeunes linguistes qui veulent se rompre à une bonne méthode et faire des travaux utiles de prendre celui-ci pour guide et pour modèle.

Maurice Grammont.

Apollonius von Kitium, illustrierter Commentar zu der hippokrateischen Schrift περὶ ἄρθρων, herausgegeben von H. Schœne. Mit 31 Tafeln in Lichtdruck. Leipzig, Teubner, 1896; XXXIX-35 p. in-4.

Le Commentaire d'Apollonius de Kitium sur le περὶ ἄρθρων d'Hippocrate est contenu, avec d'autres écrits grecs relatifs à la chirurgie ancienne, dans plusieurs manuscrits dont le plus ancien et le plus important est le Cod. LXXIV, 7 de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Il est bien connu; et parmi les savants qui en ont déjà parlé avec quelque détail il faut citer MM. Ilberg et Kuehlewein (Prolégomènes de leur édition d'Hippocrate, t. I, p. XIII-XV). La description que donne M. Schöne de ce manuscrit, qui est la source des autres, peut passer pour un modèle en ce genre; mais M. S. s'écarte de l'opinion courante, qui depuis Cocchi rapportait ce manuscrit au XI-XIIe siècle, en l'attribuant, pour des raisons paléographiques que je ne puis discuter, au IXe siècle, ou tout au moins à la première moitié du Xe siècle. Le reste de l'introduction est consacré, après une courte discussion sur l'époque d'Apollonius et sur l'école à laquelle il semble appartenir, à l'examen des curieuses peintures qui servent à illustrer le commentaire d'Apollonius; elles sont minutieusement décrites, et M. S. fait ressortir avec raison ce fait que l'artiste byzantin qui copiait ces figures n'a pas su toujours se conformer à l'original qu'il avait sous les yeux, d'où il résulte que certaines opérations sont représentées d'une manière assez peu conforme au texte d'Hippocrate, reproduit par Apollonius. Elles n'en sont pas pour cela moins intéressantes : parmi les ouvrages contenus dans le Laurentianus, il n'y en a qu'un autre, le traité de Soranus περὶ ἐπιδέσμων, qui soit ainsi illustré. Le texte, publié pour la première fois par Dietz en 1834, est redevable à ce savant de beaucoup d'améliorations; M. H. Schöne, aidé de son père et de son ami M. Brinkmann, l'a souvent aussi heureusement corrigé; quelques passages seulement sont encore à restituer;

souhaitons que M. S. y réussisse dans l'édition qu'il doit donner à la Bibliothèque Teubnérienne [1].

My.

J. J. Hartman. **Epistola critica ad amicos J. van Leeuwen et M. B. Mendes da Costa, continens annotationes ad Odysseam.** Leyde, Sijthoff, 1896; 136 p., plus 3 feuillets non paginés.

Dussé-je passer, aux yeux de M. Hartman, pour un de ceux qui « alto supercilio aliena condemnant conamina », je ne puis me résoudre à approuver sa méthode. Elle se caractérise d'un mot : excès de la critique subjective. M. H. corrige l'Odyssée d'un point de vue spécial : il s'inquiète beaucoup moins de savoir si le texte est correct pour la grammaire et pour le sens que d'examiner si la succession des pensées répond à ce qu'il a lui-même dans l'esprit. Un passage n'est pas pesé en lui-même et pour lui-même; il est jugé non d'après le sens qu'il présente, mais d'après celui que, suivant M. H., il devrait présenter ; méthode dangereuse dont le résultat est que la majorité des corrections proposées par M. H. ont un caractère hypothétique nettement prononcé. Il signale, il est vrai, certaines difficultés que peut-être on ne remarquerait pas : c'est un mérite; mais en même temps il en voit là où il n'y en a pas, et il se fait cette illusion que là où il est arrêté d'autres le sont ou le seront : c'est un tort. Notons cependant, comme correctif, que pour un certain nombre de passages M. H. se borne à proposer ses doutes. Dès les premières pages la méthode se montre dans son plein jour : α 203 sv., Mentor dit qu'Ulysse ne restera pas longtemps éloigné de sa patrie, οὐδ' εἴ πέρ Fε σιδήρεα δέσματ' ἔχῃσι; et il ajoute φράσσεται ὥς κε νέηται, ἐπεὶ πολυμήχανός ἐστι. Ce dernier vers est faible et languissant, et indigne d'Homère, selon M. H., parce que Mentor ne peut raisonner que de la façon suivante : « Ulysse reviendra, tel est l'arrêt des dieux » ; or le vers en question indiquerait qu'Ulysse est lui-même le propre auteur de son retour ; il faut donc le supprimer. Le point de départ de cette subtilité est que σιδήρεα signifie « que nulle force humaine ne peut briser »; mais qui nous oblige à l'interpréter ainsi ? σιδήρεος a ici une signification en quelque sorte proverbiale, il complète ce qui est dit plus haut, χαλεποὶ δέ μιν ἄνδρες ἔχουσι, ἐρυκανόωσ' ἀέκοντα, et Mentor ne dit pas autre chose que ceci : « Quand même il serait retenu par les liens les plus solides qu'on puisse supposer, Ulysse saura bien se tirer d'affaire, car je le connais. » Loin de considérer ce vers comme *insulsus*, je le trouve tout à fait à sa place, et sa construction asyndétique en accentue encore la valeur. La

---

1. P. 5, l. 27, ne serait-ce pas le mot ἱμάντας qui se cache sous « ἀντίας? Alors κλιμακωτὸ serait abrégé pour — ειδές; il y a dans ce texte beaucoup d'abréviations de ce genre. Mais il faudrait voir le manuscrit.

lecture μήλων (ι 330) : ὑπὸ κόπρῳ, ἥ ῥα κατὰ σπέεος μήλων κέχυτ' ἤλιθα πολλή, au lieu de ...κέχυτο μεγάλ' ἤλιθα πολλή, est ingénieuse et de bonne critique, μεγάλα étant considéré comme une glose de ἤλιθα; mais M. H. corrige en outre διὰ σπέεος, parce que, dit-il, le fumier devait être répandu « ab ipso antri introitu usque ad extremos ejus recessus », et que κατὰ σπέεος signifierait plutôt « dans le fond de la caverne ». Mais les commentateurs qui pensent (van Leeuwen par exemple) que κατά est ici mal construit avec le génitif sont dans l'erreur; il suffit d'entendre κατὰ σπέεος κέχυτο « était répandu *sur le sol* de la caverne », et διά est inutile, n'exprimant même pas avec précision ce que voudrait M. H. Sa préoccupation constante est de chercher ce qui doit être dit, et il en résulte nécessairement que c'est dans les paroles prêtées aux personnages qu'il trouve le plus souvent à reprendre. Le poète ne s'exprime pas toujours selon le goût de M. H. : « en cette situation, voici plutôt ce que l'on doit dire; dans ces circonstances, on n'a pas l'habitude de parler ainsi », sont des formules qui reviennent fréquemment, de même que les adverbes *languide*, *inepte*, *invenuste*, et autres du même genre. D'où corrections ou suppressions. Quand M. H. a d'autres raisons, je veux bien le suivre; mais lorsqu'il n'apporte que son propre sentiment, il ne doit pas trouver étrange qu'on ne l'approuve pas toujours : son goût n'est pas le nôtre, voilà tout. Un autre exemple typique : μ 50 sv. Circé conseille à Ulysse de se faire attacher au pied du mât pour pouvoir entendre sans danger les chants harmonieux des Sirènes, ὄφρα κε τερπόμενος Fόπ' ἀκούῃς Σειρήνοιιν. Ceux qui ne cherchent pas la petite bête ne voient là rien à reprendre; Ulysse entendra les Sirènes avec plaisir, disons même avec ravissement, grâce au moyen indiqué par Circé. « Beau plaisir, ma foi! » s'écrie M. H.; « Ulysse sera mal et de corps et d'esprit, et on appelle cela τέρπεσθαι! Il faut donc lire, au lieu de τερπόμενος, quelque chose qui signifie *sine tuo comitumque periculo.* » Mais si le héros ne s'est pas bouché les oreilles à lui-même, ce qui en somme eût été de beaucoup le plus simple, c'est qu'il tenait à jouir de ces accents ravissants; τερπόμενος est indispensable, et « sans péril » se dégage de tout le contexte. Homère sommeille par moments : cette fois-ci M. H. a dormi tout éveillé. Ailleurs encore, π 42 τῷ (Télémaque) δ' ἕδρης ἐπιόντι πατὴρ ὑπέFειξεν Ὀδυσσεύς. Il faut lire ὑπέFειχεν, dit M. H.; Ulysse *voulait* céder sa place à Télémaque, qui l'en empêcha. Erreur, dis-je à mon tour, moi qui tiens compte du texte et non de la pensée de M. H.; Ulysse *céda* sa place en réalité, il la *quitta*, mais la *reprit*, αὖτις ἰών (46), sur l'invitation du jeune homme. — L'ouvrage est intéressant, et l'esprit (parfois un peu lourd) que M. H. a semé çà et là en rend même la lecture agréable. Il renferme d'ingénieuses observations; j'ai cité la conjecture μήλων (ι 330); je note encore l'excellente correction τίς κεν ἔπειτα (γ 113), pour ἐκεῖνα; de même ἀγορή pour ἀγοραί (θ 16), et quelques autres; mais je répète que M. Hartmann suit plutôt son idée que celle

d'Homère, et je doute qu'il ait réussi à jeter beaucoup de lumière sur la poésie épique grecque, comme il dit se l'être proposé.

My.

W. Weinberger. **Studien zu Tryphiodor und Kolluth** (Tirage à part des *Wiener Studien*, t. XVIII, p. 116-159, 161-179) Vienne, chez l'auteur; impr. Carl Gerold fils, 1896.

— **Tryphiodori et Collutbi** carmina ad codicum fidem recensuit, adnotatione critica et indice verborum instruxit Guil. Weinberger. Leipzig, Teubner, 1896; xiv-91 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Dans les *Studien*, qui sont en quelque sorte un commentaire de l'édition de Tryphiodore et de Colluthus, parue presque en même temps, M. Weinberger s'occupe d'abord brièvement de quelques passages de Tryphiodore, pour lesquels il met en relief la valeur du manuscrit F (*Laurentianus* XXXII, 16), et de quelques lacunes dans Colluthus. Il passe ensuite à l'étude du vocabulaire et de quelques points de syntaxe, pour terminer par un examen minutieux et intéressant de la métrique; il se dégage de ses observations des règles importantes pour la versification de ces deux poètes. Cette dernière partie surtout mérite l'attention; mais elle est purement statistique, et dès lors ne se prête pas à l'analyse. — Le texte de Tryphiodore est fondé sur F, celui de Colluthus sur M (*Mutinensis*, auj. *Parisinus* suppl. gr. 388); M. W. donne en outre, dans l'appareil critique, les leçons des autres groupes de manuscrits, ainsi que les conjectures les plus remarquables; les différences avec Wernicke (1819) pour Tryphiodore, et avec Abel (1880) pour Colluthus, ont été soigneusement relevées. L'index, bien composé, manque parfois de clarté à cause du trop grand nombre de signes employés. Quelques notes : Col. 389, M. W. lit ἔρριψε καλύπτρην avec Portus, au lieu de ἔρρηξε de tous les manuscrits; on compare *Iliade*, XXII, 406, τίλλε κόμην, ἀπὸ δὲ λιπαρὴν ἔρριψε καλύπτρην; mais je ne vois ici aucune nécessité de s'écarter des manuscrits, et le vers 326 ἀνέμοισιν ἀπορρίψασα καλύπτρην ne prouve rien. L'idée de *déchirer*, avec καλύπτρην comme régime, ne peut paraître inexacte, Eschyle ayant dit *Pers.* 540 πολλαί... καλύπτρας κατερεικόμεναι. A propos du vers 232 de Colluthus, M. W. dit (*Studien*, p. 122) que, puisque deux vers sont consacrés à la chevelure de Pâris, il est vraisemblable que deux vers également l'étaient à ses pieds; et il suppose, avec d'autres d'ailleurs, une lacune d'un vers. Rien ne semble y obliger; M donne μὴ πόδες...ὑπαυχμάντοιο κονίης; d'autres mss. ὑποχραίνοιντο, qui est pour M. W. une conjecture trop hardie sur laquelle on ne peut s'appuyer. Je crois au contraire que la vraie leçon doit être un optatif, avec κονίῃ déjà préféré par Stan. Julien, et qu'il n'y a pas de lacune. Je ne sais pas quel est cet optatif, mais je signale *Iliade*, XI, 282 ῥαίνοντο δὲ νέρθε κονίῃ, et Colluthus pourrait bien avoir dit ὑπορραίνεσθαι, aussi régulier et aussi inconnu, d'ailleurs, que ὑπο-

χραίνεσθαι. L'hypothèse d'une lacune ne doit être faite qu'en désespoir de cause. Le mérite de l'édition consiste plutôt dans l'annotation critique, du moins en ce qui concerne Colluthus ; M a souvent des leçons étranges, et M. Weinberger lui accorde une importance qui me paraît n'être pas encore démontrée.

My.

Demetrio Marzi. — **Giovanni Maria Tolosani e Giovanni Lucido Samoteo.** Castelfiorentino, Giovannelli e Carpitelli ; 1896 ; in-8°, 31 pages. Extrait de la *Miscellanea storica della Valdelsa* V, 1.)

Le dominicain Tolosani de Colle di Valdelsa est-il l'auteur des traités relatifs à la réforme du calendrier et à la fixation de la date exacte de Pâques qui portent le nom d'un prétendu Français, Jean Lucide (ainsi l'appelle Moreri) ? On l'avait déjà soupçonné. M. D. Marzi, à la suite de son important travail sur la question de la réforme du calendrier au cinquième Concile de Latran (1512-1517), a été amené à résoudre ce petit problème : il se prononce pour l'identité des deux personnages, et il ne paraît pas que son argumentation laisse place au moindre doute.

H. H.

Notice sur un livre annoté par Pétrarque, par M. Léopold Delisle. (Tiré des *Notices et extraits des mss.*, t. XXXV, 2e partie). Paris, Klincksieck, 1896, in-4 de 20 p. et 2 pl.

Le ms. 2101 du fonds latin de la Bibliothèque nationale de Paris contient, réunis dans un texte du XIIe siècle, le *De anima* de Cassiodore et le *De vera religione* de saint Augustin. L'attention de M. Delisle a été attirée sur ce volume parce qu'il l'a trouvé décrit sur l'inventaire de l'ancienne bibliothèque de Pavie publié par le marquis d'Adda. Cet inventaire lui permet de compléter peu à peu les renseignements déjà si riches que contient le tome Ier du *Cabinet des manuscrits* sur les volumes des ducs de Milan, que Louis XII avait fait transporter de Pavie à Blois et qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Un certain nombre de volumes de cette provenance avaient, comme on le sait, appartenu antérieurement à Pétrarque, et ce sont précisément les traces de cette illustre possession, reconnue par M. D. sur les marges et les gardes du ms. 2201, qui le rendent particulièrement précieux et digne d'étude. Ce manuscrit et le bréviaire du fonds Borghèse récemment entré à la Vaticane portent à trente-huit le nombre des volumes de la collection de Pétrarque aujourd'hui identifiés, et dont vingt-six sont à Paris.

Dans la notice extrêmement complète qu'il a écrite, M. D. a publié intégralement les cinquante et une notes marginales que renferme le manuscrit, notes écrites à diverses époques de la vie de Pétrarque et contenant d'assez nombreux renvois à d'autres lectures. Ces renvois, groupés dans une liste alphabétique, viennent s'ajouter, sans apporter d'élément inconnu de recherches, à ceux qu'on a étudiés déjà sur d'autres livres analogues. La particularité la plus curieuse est la correction faite par Pétrarque au titre même des deux traités du manuscrit, qui se présentait avant lui comme renfermant un seul ouvrage divisé en deux livres et intitulé *De beata vita*. Le nom du Père de l'Église à qui était attribué cet ouvrage a été gratté avec soin, dès que le poète a pu reconnaître les deux traités distincts et rétablir le nom des auteurs. M. D. voit dans cette rectification « un nouvel exemple de la clairvoyance et de la critique avec lesquelles Pétrarque se rendait compte du contenu des anciens manuscrits ». Il veut bien rappeler l'exemple d'identification du même genre qui se trouve indiqué, à propos de Sénèque, dans *Pétrarque et l'Humanisme*. Le nouveau manuscrit fournit un témoignage matériel de la façon de procéder de l'humaniste, plus frappant encore que celui que porte, au titre du pseudo-Hortensius de Cicéron, le manuscrit de la bibliothèque de Troyes, où Pétrarque n'a corrigé l'erreur traditionnelle que par une simple note marginale.

L'intérêt principal du volume est dans les feuillets de garde. Les premiers contiennent deux prières latines écrites de la main de Pétrarque, dont la plus courte, datée du 10 juillet 1338, a été déjà publiée d'après une copie par M. Hortis, et dont la plus longue, datée du 1er juin 1335, était inconnue. Ce morceau, qui n'occupe pas moins d'une page et demie dans l'édition qu'en donne M. D., en outre du fac-similé, est un morceau fort intéressant pour la connaissance de la piété de Pétrarque; ce n'est pas moins d'ailleurs, malgré l'appel direct à Jésus-Christ, une méditation du poète sur lui-même qu'une prière proprement dite.

Une page des dernières gardes, que M. D. reproduit à la fois en fac-simile et en déchiffrement, est la partie la plus curieuse de sa trouvaille et demande quelques observations. Elle porte, de la main de Pétrarque, une liste ou plutôt trois listes de livres, dont la plus importante, intitulée *Libri mei*, est assez étendue et ne comprend que des livres profanes. M. D. y reconnaît, « selon toute apparence, l'ébauche du catalogue d'au moins une partie des livres que Pétrarque avait su se procurer, probablement au début de sa carrière littéraire ». Je crois qu'on peut serrer la vérité de plus près encore et y trouver exactement l'inventaire des livres que Pétrarque a possédés à un moment notable de sa vie, qu'il est possible de déterminer.

On remarquera d'abord qu'il n'y est pas fait mention de livres acquis en Italie en 1350, tels que Quintilien et Pline, ni même d'un important volume rapporté à Vaucluse à la suite du voyage en Italie de 1345, les Lettres de Cicéron à Atticus. Si, d'autre part, parmi les volumes dont

l'époque d'acquisition nous est connue, ceux qui ont été achetés à Rome en 1337 ne sont pas non plus sur la liste, cela tient seulement, sans doute, à ce que ce sont des ouvrages ecclésiastiques, et que ces ouvrages ont été exclus de cette liste, d'après une note de Pétrarque, aujourd'hui grattée et peu déchiffrable, mais où, en s'en tenant à la lecture de M. D., on peut deviner une sorte d'exclusion. C'est à d'autres remarques que nous devons demander la date vers laquelle nous pouvons placer cet état de la bibliothèque de Pétrarque. L'écriture de l'Inventaire nous renseignera. Il faut attribuer une réelle autorité, au point de vue des renseignements chronologiques qu'elles apportent, aux différentes transformations, très exactement constatées, que subit l'écriture du poète. Ce genre d'observations, dont je ne me suis servi jusqu'à présent que pour confirmer des hypothèses de détail d'autre part très appuyées, donnerait ici un renseignement assez précis. L'écriture est sensiblement celle du moment où Pétrarque s'est installé à Vaucluse et dont une dizaine de lignes, datées de 1337, dans un *Commentaire* de saint Augustin sur les *Psaumes*, fournissent un exemple de vérification facile (*Fac-similés de l'écrit. de P.*, pl. IV). En tout cas, comme on ne la retrouve plus à la fin du séjour à Vaucluse, on est porté à penser qu'on a sous les yeux la liste des livres profanes que Pétrarque possédait dans l'été de 1337, alors qu'il découvrit sa chère retraite, à son retour de Rome : *Inde autem reversus diverticulum aliquod quasi portum quaerens, reperii Vallem perexiguam quae Clausa dicitur... Captus loci dulcedine libellos meos et me ipsum illuc transtuli. (Ep. ad post.)*

La liste de cette première série d'auteurs ayant contribué à la formation intellectuelle de Pétrarque est conforme à ce qu'on a pu déjà conclure des recherches faites sur le sujet. Elles les préciseront sur certains points et ajouteront notamment trois ouvrages à ceux qui ont été désignés comme ayant fait partie de la collection du père de l'humanisme; ce sont l'abrégé de Festus par Paul Diacre, portant dans la liste le nom de Festus et rangé parmi les livres d'histoire, le lexique mis sous le nom de Papias, et enfin un livre grammatical, qui n'est pas, comme le supposait M. Paul Lejay, les *Catholica* de Probus, mais simplement le *Catholicon* de Jean de Gênes. J'ai eu quelque plaisir, je l'avoue, à trouver confirmée, par le témoignage inattendu de Pétrarque lui-même, l'exactitude des conclusions auxquelles j'étais arrivé sur la composition de sa bibliothèque; j'ai tenu à marquer ici ce qu'y ajoute l'heureuse découverte de M. Delisle et à indiquer quelques-unes des questions que résout ou que soulève son travail.

P. de Nolhac.

William Harrison Woodward. **Vittorino da Feltre and other humanist educators; essays and versions.** An introduction to the history of classical education. Cambridge, University press, 1897, in-8°; xii 256 p.

Notons tout d'abord que cet élégant volume fait partie d'une collection d'ouvrages sur la science de l'éducation, publiés par la «Cambridge University press », et en second lieu qu'il contient la traduction anglaise de quatre traités, écrits en latin par divers humanistes italiens du xvie siècle, sur l'éducation. C'est dire assez clairement que l'intention de l'auteur a été avant tout de vulgariser parmi ses compatriotes les idées et les méthodes des humanistes de la Renaissance en pédagogie. Cette vulgarisation est excellente; M. W. est parfaitement au courant de toutes les publications relatives à son sujet, mais son érudition est discrète : elle ne lasse pas le lecteur. Il nous présente d'abord un portrait exact et vivant de Vittorino da Feltre, humaniste modeste, tout entier à ses devoirs d'éducateur, et dont le nom, par là même, est comme éclipsé par nombre de ses contemporains et amis, par Guarino de Vérone en particulier. Mais pourquoi, dans les 92 pages qu'il consacre à cette douce figure de professeur, M. V. n'a-t-il introduit aucune division, n'a-t-il dirigé le lecteur par aucun sommaire, soit au début, soit au haut des pages? Renseignements sur l'Université de Padoue au début du xve siècle, sur la vie de Vittorino, sur ses relations avec ses contemporains, sur ses études et sur sa méthode d'enseignement (c'est le point capital du chapitre), tout cela s'enchaîne sans que l'on ait le loisir de respirer, ni la commodité de retrouver, la lecture finie, tel passage sur lequel on aimerait à revenir. Ce reproche ne s'applique pas au dernier chapitre, dans lequel les principes, le but et la méthode de l'éducation donnée par les humanistes sont méthodiquement exposés, textes en main. Entre ces deux chapitres (pourquoi à cette place?), M. W. a publié la traduction anglaise de quatre textes d'un réel intérêt pour l'histoire de la pédagogie, et dont les éditions ne sont pas fort aisées à se procurer. Ce sont le *De ingenuis moribus* de P. P. Vergerius, le *De Studiis et Litteris* de Leonardo Bruni, le *De liberorum educatione* de Enée Sylvius Piccolomini (Pie II), et le *De ordine docendi et studendi* de Battista Guarino. Mais on aura beau dire, il n'aurait pas été mauvais de publier plutôt le texte original de ces traités : l'histoire de l'humanisme n'y aurait rien perdu, et cela aurait laissé croire que les personnes qui s'intéressent à l'histoire de la pédagogie, en Angleterre, lisent couramment le latin.

Henri Hauvette.

Maurice Souriau. **Le Jansénisme des Pensées de Pascal.** In-8. Paris, A. Colin, 1896.

On estime généralement que l'ouvrage dont Pascal recueillait les ma-

tériaux en notant ses *Pensées* devait être une apologie du catholicisme. Ce serait là, au dire de M. Souriau, une grave erreur. « J'attaque, s'écrie-t-il (p. 5), la théorie traditionnelle que les *Pensées*, si Pascal avait eu le temps de les mettre en œuvre, auraient été l'apologie du christianisme et n'auraient été que cela. J'essaierai par contre d'établir ceci : dans la partie purement dogmatique de son livre, Pascal comptait prouver surtout la vérité du jansénisme; dans une autre partie consacrée à la polémique, il aurait attaqué les ennemis de Port-Royal et les siens : les jésuites, le roi, le pape. » Eh bien! franchement, je ne crois pas cette thèse aussi « neuve » et aussi « importante » que M. S. se l'imagine, et je ne vois pas du tout en quoi l'opinion traditionnelle peut s'en trouver ébranlée. Du moment qu'un janséniste aussi intransigeant que l'est Pascal prend la plume pour défendre le catholicisme, il me semble de toute certitude que c'est le catholicisme janséniste qu'il défendra. On se le représente fort mal combattant en faveur du catholicisme des jésuites. Mais je voudrais bien, cela entendu, ne pas suivre au-delà les déductions de M. Souriau, quelque ingénieuses qu'elles puissent être. Si Pascal allait, avec l'ouvrage nouveau, composer une nouvelle *Provinciale* et donner à sa polémique contre les jésuites, le roi et le pape, la conclusion d'une argumentation complète et définitive : je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Puisque nous n'avons que des fragments, ce sont des fragments seuls que nous devons juger. Pascal les aurait-il employés tous? Les destinait-il tous à un même ouvrage? Ne les aurait-il pas modifiés en les utilisant? C'est ce que nous ignorons et c'est ce que, selon la stricte méthode scientifique, nous devons nous résoudre à toujours ignorer.

Raoul Rosières.

La France d'après les cahiers de 1789, par Edme Champion. Paris, Colin, 1897. 257 p. in-18 jésus, 3 fr. 50

Nul n'était mieux désigné que M. Champion pour faire, de la France de 89, un tableau puisé aux bonnes sources; celui qu'il avait donné en tête du tome VIII de l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud, était forcément sommaire; l'ouvrage que nous annonçons est « le développement et la justification » de ce chapitre.

L'ignorance dans laquelle nous sommes encore de « ce qui a précédé la Révolution », n'a pas d'autre cause que l'injuste oubli dans lequel on a laissé les cahiers de 89, souvent invoqués, jamais lus. M. Ch. a voulu « tirer des cahiers l'enseignement qu'ils contiennent ». Dans un court avant-propos il nous montre d'abord l'importance de cette étude pour l'histoire et aussi l'urgence qu'il y aurait à publier un texte exact et complet de ces cahiers, la publication qui a été faite par les *Archives parlementaires* étant à la fois confuse et incorrecte.

L'ouvrage se divise en seize chapitres, suivis d'un excellent *index*. Dans le chapitre I — *La convocation des États généraux* — l'auteur analyse rapidement cette opération immense pour une puissance aussi faible que l'était alors la monarchie ; aussi vit-on, en cette circonstance, le pouvoir royal « étaler ses infirmités comme à plaisir ». Le chapitre II est consacré à *La rédaction des cahiers*, ce travail d'une si touchante humilité auquel chacun apportait en tremblant (je parle du tiers) ses vœux, ses peines et ses déclarations d'amour pour un si bon roi. Dans le chapitre III l'auteur résume les vœux de la noblesse et du clergé sur la nécessité de doter la France d'une *Constitution*; plusieurs cahiers des deux premiers ordres défendaient à leurs députés « d'accorder aucun subside avant qu'il n'ait été statué sur la Constitution ». — Ceux qui n'ont pas lu attentivement les revendications de certains pays peuvent-ils savoir à quel point l'esprit séparatiste sévissait en France en 1789? Et quel bon marché, par exemple, les Navarrais et les Béarnais faisaient du lien qui les unissait au royaume? Le chapitre IV — *Les obstacles à l'unité nationale* — résume les vœux si heureusement réalisés de la nation. — Avec le chapitre V — *Les provinces* — nous avons un tableau de l'incroyable enchevêtrement des divisions territoriales, tableau si sottement faussé par tous les écrivains pédagogiques qui enseignent, et enseigneront longtemps encore, que la France était divisée en 30, 32 ou 40 *provinces* que l'on ne définit pas, pour cause, mais que l'on assure aussi régulièrement délimitées qu'un département actuel.

L'œuvre se poursuit ainsi dans un résumé rapide, mais plein de faits : nous ne pouvons que citer les chapitres consacrés à la *Royauté* (ch. VI), aux *Trois ordres* (ch. VII), aux *Finances* (ch. VIII), à la *Justice*, (ch. IX); dans le chapitre X, consacré à la *Féodalité*, M. Champion répondant à ceux qui prétendent que les abus de la féodalité avaient disparu en 1789, rappelle que le clergé et la noblesse eux-mêmes condamnent, à cette date, « la *barbarie féodale* qui maintient les populations et l'agriculture dans un engourdissement mortel », et il renvoie, pour preuve, à des textes irréfutables. — Les derniers chapitres — *Industrie et commerce* (XI), *l'Armée et la marine* (XII), *la Religion et l'État* (XIII), *l'Instruction publique* (XIV), *l'Esprit des hommes de 89* (XVI) — ne le cèdent en rien aux précédents pour l'intérêt et la sûreté de l'analyse. Tirons de pair cependant le quinzième chapitre intitulé *la Douceur de vivre sous Louis XVI*; l'histoire de ce mot, qui a fait fortune, est celle même du mensonge et des fausses doctrines. Venu des *mémoires* publiés par les heureux du monde, par les privilégiés et tous ceux qui jouissaient des abus, il est durement contredit par ces mémoires plus vrais des humbles et des déshérités, les cahiers de 89; mais ceux-là n'ont point d'anecdotes et dès lors qui les lit? La noblesse elle-même dénonçait dans ses cahiers « la misère du peuple », le mot n'est donc qu'une cruelle raillerie.

Ce chapitre justifierait à lui seul cet excellent livre dans lequel la critique relèvera difficilement des fautes [1]; il est fait à souhait par sa briéveté même pour courir le monde et y répandre la vérité; il réunit tous les mérites. Un de ceux que l'on ne pourrait assez louer, c'est le style de l'auteur, d'une concision si ferme et à la fois d'une telle richesse qu'on le reconnaît entre tous; ceux qui connaissent la *Philosophie de l'histoire de France*, *l'Esprit de la Révolution*, *Voltaire*, n'ont de ce chef rien à apprendre; mais, lorsque tant de prétentieuse *écriture* (comme l'on dit maintenant) déshonore notre langue, c'est un régal de lire de telles pages.

Armand Brette.

Nouvelles études anglaises de James Darmesteter. Avant-propos de Madame Mary James Darmesteter. 1 vol. Paris, Calmann Lévy, 1896. 3 fr. 50.

L'avant-propos, œuvre de tendre et pénétrante piété, nous apprend qu'en 1877 James Darmesteter, déjà connu comme zendisant, avait été sur le point d'abandonner la philologie pour se vouer à l'étude des lettres anglaises. S'il ne céda point à cette forte tentation, il donna du moins toutes les heures de loisir de sa trop courte vie à la lecture des écrivains et surtout des poètes d'Angleterre. Une édition de *Macbeth*, une autre de Byron, un livre sur Shakespeare dans les *Classiques populaires* et d'assez nombreux articles, furent le fruit de ces récréations. Plusieurs de ces articles avaient déjà été réunis en un volume. Quelques autres, rassemblés après sa mort, forment les *Nouvelles études anglaises*. Ce sont encore de brefs essais, mais tous témoignent à la fois de la conscience habituelle à l'érudit et de la chaleur d'âme de l'homme. Bien que sans lien apparent, ils manifestent leur parenté par le même souci d'enquête morale qui les anime : comment s'est peu à peu élevée et purifiée la conscience anglaise qui, après avoir vu dans Jeanne d'Arc une sorcière d'enfer, puis une charlatane, puis une fanatique, en est venue à la glorifier comme une sainte; comment le poète moral que fut Wordsworth sentit et jugea la Révolution française; quel « évangile d'altruisme » nous est enseigné par la vie et l'œuvre de George Eliot; que nous révèlent les récentes études celtiques de l'âme des premiers Irlandais, et quels parmi les sentiments du passé sont restés vivaces chez les Irlandais d'aujourd'hui; comment l'Angleterre comprend dans les Indes son rôle d'éducatrice, etc.

1. Signalons seulement une inexactitude. On lit, en note, p. 20 : « Saint-Severe, oublié au moment de la convocation, fut admis à avoir un cahier » etc. Il fallait dire Saint-Sever de Rustaing (pour éviter la confusion possible avec Saint-Sever des Landes) ou mieux encore le *pays de Rustaing*, parce que ce fut l'ensemble des sept communautés de ce pays qui fut autorisé à choisir parmi les députés de Bigorre un défenseur du cahier permis.

Ces questions si diverses sont plutôt effleurées que traitées à fond. M. D. cherche moins à les résoudre qu'à diriger l'attention sur elles. Son esprit clair, la sûreté de son information, son langage simple et rapide y répandent une attrayante lumière. En même temps une sorte d'ardeur mystique contenue, qui trouve son aliment dans l'érudition même la plus sévère, imprime comme une trépidation à ces pages si sobres et les colore çà et là d'une rougeur vite effacée. Bien que le sens de la beauté proprement artistique ne lui fît nullement défaut (l'essai sur les poésies de Mary Robinson le prouverait à lui seul), M. Darmesteter aspirait surtout et excellait à exprimer des œuvres étudiées le suc de moralité qu'elles renferment. C'est sans doute ce caractère qui eût dominé dans la *Littérature anglaise* qu'il avait un jour rêvé d'écrire.

E. Legouis.

J. Pacheu. **De Dante à Verlaine.** In-12. Paris, Plon, 1897.

Il m'est bien difficile, n'étant pas mystique, de parler avec quelque compétence d'un livre consacré à la littérature mystique. J'y vois bien que le poète mystique par excellence est Dante, et je souscris volontiers à tous les éloges que voudra lui prodiguer l'auteur, parce que je l'adore et que ses rêves, quels qu'ils soient, me ravissent. Mais quand je trouve rangés à sa suite, comme des satellites de fortes grandeurs autour d'un soleil, Spenser, Bunyan, Shelley, Verlaine et M. Huysmans, je me prends à regretter que la littérature mystique n'ait pas un ciel plus richement constellé à nous offrir. Voir Shelley en pareille compagnie m'étonne, car je l'avais toujours tenu plutôt pour un matérialiste éthéré que pour un chrétien fervent. Spenser m'élève fort peu au-dessus de mes conceptions ordinaires. Bunyan me semble un prédicateur dont la candeur enfantine peut charmer, mais dont la manière est assez grossière. Pour Verlaine, j'aurais trop peur d'être obligé d'accompagner ceux qui le suivent dans l'*en-deçà* si je consentais à accompagner ceux qui le suivent dans l'*au-delà*, et j'aime mieux ne voir en lui que l'excellent artiste. Quant à M. Huysmans qui, paraît-il, referait à la fois la *Divine Comédie* et le *Pilgrim's progress* — sans avoir toutefois l'avantage d'être, comme Dante, un homme du xiv[e] siècle et, comme Bunyan, un chaudronnier, — je préfère attendre que la trilogie, dont il n'a publié que le premier volume, soit achevée, pour le juger. Je me bornerai donc à apprécier le livre de M. Pacheu au point de vue littéraire. On le lira, je crois, avec plaisir. Il est écrit d'un style fort agréable. L'auteur me paraît louer ses amis et argumenter contre ses adversaires avec un savoir étendu et une très louable impartialité. On ne saisira pas sans profit une si bonne occasion de visiter une région d'idées où la science ordinaire n'a que de si rares occasions de pénétrer.

Raoul Rosières.

Pierre Robert. Histoire de la littérature française, des origines au milieu du xixe siècle. Tome Ier. Paris, Dupont, 1896, in-12.

Tant d'histoires littéraires ont été publiées en ces derniers temps que l'on est bien en droit de réclamer tout au moins quelque originalité à celles qui maintenant se présentent. Celle-ci, pourtant, n'a rien d'original. On n'y trouvera aucun aperçu nouveau, ni aucune mention inusitée. Sa division par histoire séparée des différents genres littéraires a le grand défaut de forcer l'esprit à de continuels retours en arrière qui lui rendent impossible toute vue d'ensemble et lui laissent contracter la mauvaise habitude de croire que chacun de ces genres a eu une vie absolument indépendante sur laquelle celle des autres n'a jamais influé. Ajoutez que ce volume est écrit d'un style tout didactique qui ne saurait lui permettre de devenir un livre de lecture. Malgré toutes ces réserves, il n'est que juste de recommander et de louer ce nouveau travail. Je ne connais pas d'histoire littéraire faite de notes plus consciencieusement prises et plus consciencieusement agencées. L'auteur a su puiser aux meilleures sources tous les renseignements nécessaires et condenser aussi brièvement que possible, sans lacunes regrettables et sans erreurs importantes, toutes les notions indispensables. Il me paraît même que les jugements qu'il porte sur les auteurs petits ou grands dont il s'occupe sont plus mesurés et plus judicieux que ceux qui se trouvent d'habitude dans les traités analogues. A quiconque voudrait, par exemple, connaître la littérature du xvie siècle, je n'hésiterai pas à conseiller bien plutôt la lecture de la seconde moitié de ce petit volume que celle de tout le gros dernier tome de la grande *Histoire littéraire* publiée par M. Petit de Julleville, où des poètes aussi célèbres qu'Amadis Jamyn, Olivier de Magny, Jean Passerat, n'ont même pas une ligne d'appréciation, où des *essayistes* comme Chalières et G. Bouchet sont rangés parmi les conteurs, de façon à laisser Montaigne seul et inexplicable, et où François de Sales jouit de quarante-six pages alors que Ronsard n'en a que vingt. Ici, point de ces mécomptes : chacun apparaît à la place qu'il mérite. Raoul Rosières.

La Faculté des arts de l'Université d'Avignon. Notice historique accompagnée des statuts inédits de cette Faculté, par J. Marchand,... — Paris, A. Picard et fils, 1897. In-8, 60 pages.

L'Université d'Avignon, qui avait été fondée le 1er juillet 1303, comprenait dès son origine une Faculté des arts. Cependant, pendant près de trois siècles, celle-ci n'eut qu'un rôle très effacé et c'est à peine si l'on trouve la preuve dans quelques rares documents que des étudiants s'y faisaient inscrire [1]. Ce fut l'établissement du collège des Jésuites dans

1. Voici plusieurs noms de professeurs de théologie qui ont échappé aux recherches de M. Marchand, et qui sont indiqués dans le catalogue des mss. de la Biblioth.

l'antique cité papale vers le milieu du XVIe siècle, ce furent leurs succès et leurs prétentions de décerner en dehors de l'Université des diplômes de baccalauréat et de maîtrise à leurs nombreux élèves de philosophie, qui réveillèrent l'ancienne institution. L'archevêque François de Marinis ayant fondé en 1655 une chaire de théologie dans l'Université, puis, onze ans après, une chaire de philosophie thomiste, que devaient occuper des professeurs appartenant à l'ordre de Saint-Dominique, la Faculté des arts fut solennellement restaurée avec de nouveaux statuts, en l'année 1675. Elle vécut désormais d'une existence tantôt débile, tantôt brillante, jusqu'à la Révolution; l'édit de Louis XIV, de mars 1707, qui imposait aux étudiants en médecine l'obligation de prendre le grade de maître ès arts, accrut sa clientèle; mais plus tard, l'agrégation à l'Université des séminaires de la ville lui fit perdre du terrain.

Si ses étudiants furent en général peu nombreux, si l'enseignement de ses professeurs (enseignement exposé avec beaucoup de détails intéressants par M. Marchand, qui a retrouvé le texte de plusieurs cours) était rebelle aux progrès de la science, si elle était tenue elle-même en tutelle par les docteurs en droit, « en revanche, tandis que dans la plupart des autres Universités les Facultés des arts se confondaient de plus en plus avec les collèges, à Avignon cette Faculté avait gardé son rang et sa place à côté des Facultés supérieures, ses élèves restaient fidèles à l'ancien esprit universitaire,... son enseignement enfin, loin d'être, comme cela se passait ailleurs, soudé à celui des humanités et de la grammaire, demeurait élevé et indépendant et continuait à présenter, dans des proportions il est vrai bien modestes, le cadre, sinon le type d'un véritable enseignement supérieur ».

Ces traits méritaient d'être notés; aussi le mémoire de M. Marchand, fort bien présenté, copieusement documenté et écrit en un style très clair, apporte-t-il un précieux appoint à l'étude des anciennes Universités.

L.-H. LABANDE.

BULLETIN

— M. Joseph REINACH a publié en un volume (Delagrave. In-8°, XXXI et 596 p.) les *Œuvres oratoires* de Challemel-Lacour. Sa préface fait revivre en quelques pages la noble et sévère figure de Challemel. On trouvera dans le volume tous les discours du grand orateur, depuis le discours sur les marchés de Lyon — où il fit apparaître,

---

d'Avignon, t. I, p. 197 : « Anno Domini 1501, et die prima augusti, ego frater Johannes Reynard, ordinis Praedicatorum... terminavi lecturam Sententiarum, et XXa ejusdem mensis et anni, in domo archiepiscopali insignia magistralia suscepi. — Anno Domini 1487, frater Hugo Monneti... legit Sententias pro primo anno in praesenti alma Universitate Avinionensi. » En 1488 ce fut Claude Bouvier, et en 1489 Jean Cotelli.

comme dit M. Joseph Reinach, par larges touches successives, derrière d'odieux marchandages, le tableau de la ville bouleversée et, derrière cette ville, l'image même de la patrie envahie — jusqu'aux discours sur les affaires du Tonkin et aux éloges funèbres de sénateurs. On y trouve aussi le discours de réception à l'Académie française et les discours prononcés aux obsèques de Michelet et du président Carnot, ainsi qu'un discours aux élèves du lycée de Marseille sur l'éducation classique que Challemel « considérait comme bien vivante et comme plus nécessaire que jamais », parce qu'elle « conserve et développe les dispositions qui font l'homme vraiment éclairé » et parce que « le rôle des hommes éclairés n'est pas et ne sera jamais terminé ». — A. C.

— Nous avons reçu : *Discours et opinions* de Jules Ferry, publiés avec commentaires et notes par Paul Robiquet; tome V : *Discours sur la politique extérieure et coloniale (2e partie); Affaires tunisiennes (suite et fin); Congo, Madagascar, Égypte, Tonkin; Trois préfaces;* Paris, A. Colin, 1897; 566 p. in-8°; prix : 10 fr. Le contenu de ce volume est fort intéressant comme on le voit; les commentaires de M. R. sont suffisants, quoique passionnés. On lit p. 2 : « Une intervention semblable de M. Clémenceau dans la séance du 29 juillet 1882, nous fera perdre l'Égypte, et c'est ce que, dans le langage parlementaire, on appelle de *belles journées !* » Cette phrase est un résumé un peu trop synthétique des affaires d'Égypte, exposées clairement, pp. 225 sqq., et où la part de M. de Freycinet est très nettement indiquée. — A. L.

— M. W. M. Lindsay, dont nous signalions récemment la grammaire latine, vient d'écrire pour les étudiants anglais : *An introduction to Latin textual emendation based on the text of Plautus;* London, Macmillan, 1896; xii-131 p. in-8°; prix : 3 sh. 6, cartonné. Erreurs de correction, erreurs par transposition, omissions, insertions, substitutions, confusions de lettres, confusions de sigles, tels sont les chapitres de ce petit livre clair et pratique. M. L. a choisi ses exemples surtout dans Plaute. On peut discuter l'opportunité de cette préférence, précisément à cause de la grande difficulté de l'établissement du texte et de l'énorme bibliographie que suppose la moindre excursion sur ce terrain. Je croirais volontiers que, si M. Lindsay a cité surtout Plaute, c'est qu'il le connait parfaitement. Le livre est très recommandable et n'est pas dépourvu d'originalité. Trois appendices, une étude sur l'archétype des manuscrits palatins, un spécimen d'apparat critique expliqué, des règles pour la collation des manuscrits, ainsi qu'une table des corrections proposées et un index alphabétique le complètent très heureusement. — P. L.

— La librairie Masson vient de mettre en vente la *Grammaire grecque* de M. H. Brelet, professeur au lycée Janson de Sailly. Ce livre est la digne continuation du cours de *Grammaire latine* précédemment publié par le même auteur, et très estimé dès son apparition. Nous retrouvons dans la *Grammaire grecque* les mêmes qualités pédagogiques, la même sûreté scientifique. M. Brelet a composé, pour ainsi dire, ce volume, en face de ses élèves : aussi n'y retrouvera-t-on guère que les connaissances nécessaires dans les classes; rien d'inutile, pas de complications de science pure, mais de la clarté, de la concision et un soin remarquable pour condenser en tableaux nets et précis toutes les variations morphologiques (notamment en ce qui concerne la déclinaison et la conjugaison). Je recommande en particulier le tableau résumé des flexions verbales (p. 238 et 239). La syntaxe semblera peut-être un peu trop développée : M. Brelet a cru devoir insister sur cette partie de la grammaire, pour marquer les différences qui séparent la langue grecque de la langue latine et montrer aux élèves que savoir la syntaxe de cette dernière n'est pas, comme on l'a souvent pensé, connaître celle de l'autre. L'idée est juste, assurément, mais une syntaxe de cent

soixante-quatorze pages est bien longue pour des candidats au baccalauréat. En revanche, on trouvera dans cette *Grammaire* plusieurs chapitres très commodes et même intéressants; par exemple sur l'ordre des mots et la période (p. 445 et sqq), sur les figures de grammaire (p. 450 et sqq). L'appendice sur les dialectes est excellent de clarté et de sobriété. Deux index faciles à consulter, l'un grec, l'autre français, rendent le livre très maniable et pratique. L'impression est remarquablement correcte et agréable à l'œil. M. Brelet a eu l'heureuse idée de mettre en relief, à l'aide de caractères gras, les flexions, les portions de mots étudiées, et, dans la syntaxe, les parties de la phrase sur lesquelles portent les règles. J'aurais bien quelques observations de menus détails à présenter sur la rédaction de certains passages. Ainsi p. 47 « la désinence du datif singulier se place sous l'α et l'η, ce qui donne, ᾳ, ῃ (*alpha* ou *éta*, *iota* souscrit) ». Cette parenthèse est-elle claire? Dans les différents tableaux, là où manquent des formes, l'auteur écrit simplement : « Pas ». Est-ce indispensable? Un blanc ne suffit-il pas? Et, quand il s'agit des verbes, *certains* élèves ne liront-ils pas maladroitement ici une abréviation de : « Passif »? P. 62, n° 69, on trouve une règle spéciale, relative au vocatif dans les radicaux en ι non contractes; puis, en note, M. B ajoute qu'il existe seulement deux radicaux de ce genre; c'est une complication inutile Parfois les règles de syntaxe sont formulées d'une manière trop empirique; on attendrait quelques raisons des faits, surtout dans un traité détaillé. — Mais toutes ces critiques n'atteignent que la forme du livre. L'ensemble est excellent. — Pascal Monet.

— M. Brelet, aidé de M. Faure, professeur, lui aussi, au lycée Janson, publie, en même temps que sa *Grammaire*, un volume d'exercices grecs, versions et thèmes sur la syntaxe, pour les quatre classes supérieures. C'est un recueil méthodique; bien gradué; et les phrases qu'on y trouve ont l'avantage de n'être pas des absurdités comme dans tant d'autres ouvrages analogues. MM. Brelet et Faure ont emprunté tout le texte grec aux vingt plus grands auteurs; et le texte français est traduit des mêmes sources. La simplicité lucide de Xénophon le désignait au premier rang; aussi son nom revient-il très souvent. Signalons l'habile disposition de ce volume : partout, la page de gauche contient des phrases grecques, et la page de droite, des phrases françaises, appliquant les mêmes règles de syntaxe. — P. Monet.

— M. E. Callegari, dont la *Revue critique* (n° 2) a déjà signalé une étude chronologique sur Alexandre Sévère, a consacré un nouveau travail aux entreprises militaires et à la mort de cet empereur (*Imprese militari e morte di Alessandro Severo*. Padoue, 1897, in-8°, 72 pages). La partie la plus intéressante de cette dissertation, où l'auteur ne pouvait pas prétendre à beaucoup de nouveauté, consiste dans la critique des sources qui font connaître les expéditions d'Alexandre Sévère contre les Perses et les Germains, et en particulier dans la discussion du récit d'Hérodien. M. C., préparé par ces travaux sur l'histoire du milieu du IIIe siècle, devrait entreprendre à présent une étude d'ensemble sur la personne et le règne d'Alexandre Sévère. Les résultats de ses recherches auraient plus de cohésion dans une histoire générale que dans ces dissertations fragmentaires. — G. L.-G.

— Dans son récent volume sur *le Drame profane en France* [des origines à 1600] (*Profandramat à Frankike*, Lund, librairie Universitaire Hjalmar Mœller, in-8, de x-228 p.), M. J. Mortensen semble s'être interdit de parti pris les recherches de pure érudition, celles notamment concernant les sources, qui eussent pu renouveler assez aisément cet attrayant sujet. Il n'a en somme que peu ajouté aux études plus ou moins récentes de MM. Petit de Julleville, Faguet, Creizenach et Rigal; il nous offre surtout une série d'analyses dont la réunion serait fort commode — encore que

quelques-unes soient rendues assez inutiles par les ouvrages déjà existants — si un plus grand nombre de lecteurs entendaient le suédois. — A. J.

— La plus récente livraison (la cinquante-troisième) des *Untersuchungen zur deutschen Staats-und Rechtsgeschichte*, qui paraissent sous la direction de M. O. Giercke, professeur à la Faculté de droit de Berlin, nous apporte une contribution fort méritoire de M. Victor Domeier à l'histoire de l'influence du Saint-Siège en Allemagne au moyen âge (*Die Paebste als Richter über die deutschen Koenige von der Mitte des 11. bis zum Ausgang des 13. Jahrhunderts*, Breslau, Koebner 1897, 115 pages in-8°, prix : 4 fr. 50). Il y examine et discute les doctrines qui ont été formulées successivement de part et d'autre, durant la longue lutte qui, de Henri IV à Frédéric II, de la diète de Tribur au concile de Lyon, a divisé la chrétienté germanique. En trois chapitres, qui se groupent autour des personnalités de Grégoire VII, d'Innocent III, de Grégoire IX et d'Innocent IV, il expose aussi bien la théorie et la pratique de la curie romaine sur la déposition des empereurs, que celle du pouvoir séculier sur le droit des souverains pontifes et des conciles à l'égard des souverains. Il a surtout aussi étudié l'attitude des princes de l'Empire dans ce conflit et les principes qui peu à peu sont devenus dirigeants dans ce milieu spécial, les États de l'Empire regardant comme licite la revendication par les papes du droit de disposer de la couronne impériale, mais se réservant le droit de prononcer la déchéance de la couronne royale. C'est un chapitre curieux de l'histoire du droit constitutionnel allemand que M. Domeier a traité avec tous les détails désirables et d'une façon judicieuse, dans ce *mémoire* académique. — R.

— Dans le compte rendu de l'assemblée générale de la *Société historique* d'Utrecht, qui s'est tenue dans cette ville le 20 avril 1897 (*Verslag van de algemeene vergadering der leden van het Historisch Genootschap gehouden te Utrecht*, etc. S'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1867, 99 pages in-8), nous trouvons un intéressant mémoire de M. V. H. de Beaufort sur les intrigues du célèbre ministre suédois, le baron George-Henri de Goertz, aux Pays-Bas, et sur son arrestation, opérée à Arnheem par ordre des États-Généraux, à la demande du roi Georges Ier d'Angleterre, en février 1717. — Il renferme également un travail de M. C. Hofstede de Groot sur le développement local de l'école de peinture hollandaise au XVIIe siècle et une étude de M. P. L. Muller sur les rapports réciproques de l'histoire générale et particulière et leur application à la littérature historique néerlandaise. — R.

— M. H. Hauser publie une intéressante brochure sur *Le travail des femmes aux XVe et XVIe siècles* (Paris, V. Giard et E. Brière, 1897, gr. in-8° de 15 p. Extrait de la *Revue Internationale de Sociologie*). Il combat avec succès l'opinion assez généralement répandue que l'emploi des femmes dans l'industrie est une invention des temps modernes. Il montre, à l'aide de plusieurs documents des Archives nationales (fonds *Y* et *AD* XI) et de la Bibliothèque nationale (ms. Delamarre) et en s'appuyant aussi sur les travaux généraux de MM. d'Avenel (*Paysans et ouvriers des trois derniers siècles*), Fagniez (*Études sur l'industrie*) et sur les travaux particuliers de MM. de Lespinasse (pour Paris), Ouin-Lacroix (pour Rouen), Du Bourg (pour Toulouse), Cauvin et Lochet (pour le Mans), Pagart-d'Hermansart (pour Saint-Omer), que les siècles passés n'ont pas laissé exclusivement la femme à son rôle d'épouse et de mère, et que l'*ouvrière*, la *patronne*, la *jeune apprentie* ne sont nullement des types nouveaux. Devant les textes produits par le vaillant chercheur (qui aurait voulu pouvoir chercher plus encore, et traiter le sujet tout entier, en dépouillant méthodiquement *tous* les détails relatifs au travail féminin, dans *tous* les métiers, libres ou organisés, dans *toutes* les villes, jurées ou non jurées), devant les textes, dis-je, si bien

réunis et si bien commentés, il est impossible de ne pas le reconnaître, la femme, qui apparaît déjà dans l'industrie du XIIIe siècle, joue un rôle considérable dans l'industrie du XVe et du XVIe siècles. — T. de L.

— Sous le titre *Pretidão de amor. Endechas de Camões a Barbara escrava, seguidas da respectiva traducção em varias linguas e antecedidas de um preambulo*, le savant bibliothécaire de la ville de Lisbonne, M. Xavier da Cunha, vient de publier un recueil de quatre-vingt-quatorze traductions, dans les idiomes et les dialectes les plus divers, — il y en a une en tamoul de M. Vinson et une autre en guarani — des stances de Camoens à la captive nègre Barbara, dont il s'était épris. Ce recueil, véritable monument élevé en l'honneur du grand poète portugais, est précédé d'une curieuse introduction de deux cent soixante-neuf pages dans laquelle M. da Cunha a examiné avec une grande érudition toutes les questions soulevées par la personne même de Barbara et par les vers que lui adressa l'auteur des *Lusiades*. Tout se réunit, on le voit, pour augmenter l'intérêt que présente la publication de M. da Cunha. Il faut ajouter que sortie des presses de l'imprimerie nationale de Lisbonne, elle ne se recommande pas moins par la beauté et le luxe de l'exécution que par l'importance philologique et la valeur littéraire de quelques-unes des traductions qu'elle renferme. — Ch. J.

— Dans ses *Ausgewæhlte Urkunden zur ausserdeutschen Verfassungsgeschichte seit 1776* (Berlin, Gaertner. In-8°, 278 p.), M. W. Althann, bibliothécaire et privat-docent à Greifswald, a voulu donner aux étudiants en histoire et en droit un recueil « manuel et pratique » de textes qui leur apprendront à connaître le développement de l'histoire des constitutions en dehors de l'Allemagne. Les textes qu'il publie sont au nombre de vingt-deux : la déclaration des droits du 12 juin 1776, la constitution de la Pensylvanie (28 septembre 1776), celle de Massachussetts (2 mars 1780), celle des États-Unis (17 septembre 1787) ainsi que les *Articles of Confederation* (4 octobre 1776), les constitutions françaises de 1791, de 1793, de 1795, de 1799, de 1804, de 1814, de 1830, de 1848, de 1852 et les trois lois constitutionnelles de 1875 sur l'organisation du Sénat et des pouvoirs publics, la constitution espagnole du 19 mars 1812, la constitution belge (7 février 1831), le *Statuto del regno* de Sardaigne ou d'Italie (4 mars 1848), la *Bundesverfassung* de la confédération suisse (29 mai 1874). Ce choix de textes sera d'autant le bienvenu que plusieurs d'entre eux ne sont pas facilement accessibles. — A. C.

— L'édition de la *Hochzeitsreise* de Benedix publiée par M. J. Sahr dans la collection *Franzœsische Uebungsbibliothek* (Dresde, Ehlermann, n° 14. In-8°, VII et 79 p.) est aussi bien faite que les éditions précédentes du professeur de Dresde. La pièce n'est pas si « excellente » que le dit M. Sahr; p. 8, *knifflich* est mal traduit par « vétilleux » (il y faut trop de finasserie), et p. 14, *feucht* doit être rendu par « humide », et non par « moisi », outre que « et sans doute il est moisi » n'est guère français (traduire : et sans doute il doit y avoir de l'humidité). Mais le commentaire est fort louable et prouve une très profonde connaissance de notre langue. — A. C.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 37-38 — 13-20 septembre — 1897

Chabot, Commentaire de Théodore de Mopsueste, I. — Article de l'Encyclopédie protestante sur le texte et les versions de la Bible. — Nestle, Introduction au Nouveau Testament. — Wernle, Le Christ et le péché selon saint Paul. — Holtzmann, Manuel de la théologie du Nouveau Testament, 9-11. — Chantepie de la Saussaye, Manuel d'histoire des religions, 2e éd., 1-6. — Holder, Trésor vieux celtique, 9. — P. Meyer, Le manuscrit français 6447. — Guérard, Documents pontificaux sur la Gascogne, I. — Foerstemann, Constitutions de la Curie romaine. — Jarry, Les origines de la domination française à Gênes. — Ch. V. Langlois, Formulaires de lettres des xiie, xiiie et xive siècles. — Boutillier de Saint-André, Mémoires, p. Bossard. — *Bulletin :* Texte, Quinet à Lyon ; Duhm, L'origine de l'Ancien Testament ; Dalman, L'idée de justice.

Commentarius Theodori Mopsuesteni in evangelium D. Johannis in libros VII partitus. Versio syriaca juxta codicem Parisiensem cccviii edita studio et labore Johannis Baptistæ Chabot. Tomus I, textus syriacus. Paris, Ernest Leroux, 1897, in-8, p. viii et 412.

Nous annonçons avec plaisir la nouvelle publication de M. l'abbé Chabot, dont le premier volume, renfermant la version syriaque du commentaire de Théodore de Mopsueste sur l'Évangile de saint Jean, vient de paraître. Commencée en 1894 [1], l'impression de ce volume a duré trois ans. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de ce commentaire dont l'original grec est perdu. Théodore trouvait dans l'Évangile de saint Jean l'occasion d'exposer sa doctrine sur la nature et la personne de Notre-Seigneur. Cette doctrine ayant été condamnée par les Conciles, on ne s'étonne pas que les écrits originaux de l'auteur aient presque tous disparu, tandis qu'une partie s'est conservée en syriaque dans la Mésopotamie orientale, où échouèrent les adeptes de Nestorius, le disciple de Théodore. Les mss. orientaux ne nous ont pas encore livré tous leurs secrets, et on peut espérer qu'ils nous ménagent encore quelque heureuse surprise de ce genre.

C'est sur une bonne copie d'un de ces mss., récemment acquise par la Bibliothèque nationale, qu'est basée l'édition de M. C. La Bibliothèque royale de Berlin possède une autre copie très incorrecte, dont M. C. donnera les principales variantes dans la préface du second volume qui est sous presse.

1. Voir *Journal asiatique*, juillet-août 1894, p. 188.

La version syriaque est certainement ancienne et nous partageons l'avis de M. C. qui y voit une œuvre de la célèbre école des Perses à Édesse, du commencement du v[e] siècle. Les tournures grecques, quoique en petit nombre, y sont sensibles, mais on ne rencontre pas de mots grecs transcrits comme dans les versions d'œuvres philosophiques de la même époque. Ce fait s'explique parce que les Syriens possédaient déjà la langue théologique, tandis que la terminologie d'Aristote n'avait pas d'équivalent chez eux. Cette version suit, pour les citations de l'Évangile, la Peschitto, à la critique de laquelle elle apporte une nouvelle contribution.

Un certain nombre de fautes d'impression ont échappé à l'éditeur; elles lui sauteront aux yeux quand il traduira le texte, et il aura l'occasion de les corriger dans le second volume qui renfermera la traduction. Nous reviendrons sur cette publication quand la dernière partie aura paru; mais, dès maintenant, nous adressons nos félicitations à M. Chabot, qui continue à rendre de si louables services aux lettres syriaques.

R. D.

Urtext und Uebersetzungen der Bibel. Leipzig, Hinrichs, 1897; gr. in-8, 240 pages.

Einführung in das griechische Neue Testament, von E. Nestle. Gottingen, Vandenhœck, 1897; in-8, 129 pages.

Der Christ und die Sünde bei Paulus, von P. Wernle. Freiburg i. B., Mohr, 1897; in-8, XII, 138 pages.

Lehrbuch der Neutestamentlichen Theologie, von H. J. Holtzmann, neunte bis elfte Lieferung. Freiburg i. B., Mohr, 1897; in-8, p. 353-503, 417-532.

I. — Il faut savoir gré aux éditeurs de la *Real-Encyclopaedie für protestantische Theologie und Kirche*, d'avoir publié à part l'important article concernant le texte et les versions de la Bible. Cet article forme un traité complet, une histoire du texte et des versions de l'Écriture, rédigée par des hommes compétents et tenue au courant des derniers travaux sur le sujet. L'ensemble ne manque pas d'unité, quoique la besogne ait été partagée entre plusieurs savants. On peut trouver néanmoins que le paragraphe consacré par M. Buhl au texte hébreu de l'Ancien Testament, très nourri d'ailleurs et très exact en ce qu'il contient, est moins complet et moins développé que celui où M. O. von Gebhardt traite du texte grec du Nouveau Testament. Les paragraphes concernant les versions grecques, latines, syriaques etc., composés ou revus par M. Nestle, méritent une mention spéciale tant pour la clarté de l'exposition que pour la richesse des indications bibliographiques; de même, l'étude de M. S. Berger sur les traductions en langues romanes. Remarquons toutefois que M. Berger, en signalant la pénurie des traductions françaises publiées par des catholiques et la façon dont les Évangiles de H. Lasserre ont été appréciés à Rome, paraît ignorer

l'existence de travaux qui ne sont peut-être pas d'un mérite transcendant, mais qui tiennent leur place dans les bibliothèques ecclésiastiques et sont mêmes lus des pieux fidèles : par exemple, la traduction de Glaire (Ancien et Nouveau Testament) rééditée par M. Vigouroux (Paris, 1892), les Évangiles de M. Fillion (traduction ornée de gravures, Paris, 1896), le Nouveau Testament de Crampon (Tournai 1885). Ce dernier auteur avait même commencé de publier une traduction de l'Ancien Testament sur l'hébreu, dont le premier volume seul, contenant le Pentateuque, a paru (Tournai, 1894).

II. — Le petit volume de M. Nestle est une introduction excellente à la critique textuelle du Nouveau Testament. Comme il est d'une seule main et d'une main experte, la partie concernant l'histoire du texte et des versions se trouve peut-être mieux proportionnée que les paragraphes qui y correspondent dans l'œuvre collective que nous venons de signaler. M. Nestle joint à l'histoire du texte et des versions l'exposé des principes qui gouvernent la critique du texte, et il fait l'application de ces principes en montrant où en est l'examen des différents livres et des passages les plus discutés. Il importe de constater que le savant critique voit dans le texte de l'édition Hort-Westcott, établi d'après les manuscrits Vatican et Sinaïtique, la recension qui avait cours à Alexandrie au IIIe siècle, et pense que le manuscrit D (avec les autres témoins occidentaux) se rapproche beaucoup plus sur certains points du texte primitif. Rien n'est plus consolant pour ceux qui ont soutenu que le manuscrit B, tant pour l'Ancien que pour le Nouveau Testament, n'est pas du tout un texte neutre, mais un texte revisé, qui ne peut être censé le type d'après lequel on doit juger tous les autres témoins.

III. — M. Wernle nous prévient que son livre est une œuvre de jeunesse, écrite pour des jeunes. Nonobstant ce préambule quasi-révolutionnaire, l'œuvre est sérieuse et ne paraîtra subversive qu'aux théoriciens absolus qui font honneur à saint Paul de leurs propres idées sur la justification. M. W. a découvert que l'Apôtre n'a pas enseigné précisément le système luthérien de la justification par la foi et qu'il a dit certaines choses dont les catholiques peuvent légitimement se prévaloir. C'est que le problème du salut ne se posait pas pour saint Paul dans les mêmes termes que pour les réformateurs et les théologiens modernes. L'attente de la *parousie* le dispensait d'avoir des idées arrêtées sur la façon de réparer les péchés commis après le baptême. En principe, il ne croit pas que le péché subsiste dans le fidèle, et même il ne veut pas admettre que celui-ci pèche après qu'il a été une fois sauvé par la grâce de Jésus-Christ. L'expérience allait contre ce principe; mais l'optimisme de l'Apôtre n'en est point déconcerté ; la communauté de Corinthe, où l'on voit se produire des abus si incontestables, des abus que saint Paul lui-même reconnaît et condamne, demeure néanmoins une société de saints. L'espoir de l'avènement prochain du royaume céleste couvre tout. Notre « jeune » auteur discute les passages principaux des Épîtres

avec beaucoup de pénétration et une grande sûreté de jugement. Il a bien mis en relief sa conclusion principale : saint Paul est saint Paul; le système catholique de la justification procède de lui aussi bien que le système protestant. Il ajoute que le système protestant complète bien saint Paul : c'est une question à débattre entre théologiens et qui n'intéresse pas directement l'exégèse. Si hardi que l'on soit, et M. Wernle ne croit pas l'être un peu, on subit toujours l'influence de son éducation ; mais quand on n'est pas né protestant, l'on n'éprouve aucune difficulté à reconnaître que Luther (après saint Augustin) a fait un contre-sens sur le fameux passage (*Rom.* XIV, 23) : « Tout ce qui ne vient pas de la foi est péché. » Le contexte montre que le sens est celui-ci : « Tout ce qu'un chrétien fait contre sa propre conscience est mal. » Si c'est là le seul endroit où saint Paul se soit élevé à la hauteur de Luther, laissons tomber la comparaison.

IV. — L'œuvre magistrale de M. Holtzmann se termine avec les deux livraisons qui viennent de paraître (sur les précédentes, voir *Revue* des 4 mai 1896, 18 janvier et 15 février 1897). Le premier volume s'achève par l'analyse des problèmes théologiques du christianisme primitif : commencements de la christologie et des spéculations sur la mort du Messie ; croyances et pratiques de la communauté chrétienne ; l'hellénisme et le judéochristianisme ; l'histoire évangélique ; l'Apocalypse, la gnose dans le Nouveau Testament ; le Nouveau Testament et l'Église. La fin du second volume contient l'exposé de la théorie du salut *(Soteriologische Hemisphaere)* dans le quatrième Évangile. Il serait superflu de louer cette publication qui est, au point de vue purement scientifique et historique, et sauf les réserves à faire sur certaines conclusions de l'auteur, la mieux ordonnée, la mieux documentée, la plus précise et la plus détaillée qui existe à l'heure présente sur le sujet.

M. H. croit devoir insister sur le fait que Jésus n'a pas positivement institué le baptême. Les textes qu'il écarte comme non historiques (*Matth.* XVIII, 19; *Marc*, XVI, 16) ne contiennent pas réellement l'ordre de baptiser, mais supposent plutôt le baptême en vigueur. Il est certain, d'autre part, qu'on a baptisé dès les premiers temps de la prédication apostolique, et l'on n'a aucune objection sérieuse à alléguer contre ce que dit le quatrième Évangile touchant le baptême conféré par les disciples de Jésus pendant son ministère. Dans ces conditions, peu importe que les Évangiles ne fixent pas le moment ou cette pratique fut adoptée par le Sauveur : le moment n'était peut-être pas possible à fixer autrement qu'en remontant au baptême de Jésus luimême, comme ont fait beaucoup d'anciens Pères et le Catéchisme romain, cité par M. Holtzmann. Une institution proprement dite n'était pas requise, puisque la coutume existait avant l'Évangile et qu'elle devient chrétienne par le baptême de Jésus et l'usage qui en est fait par lui ou autour de lui. On comprend ainsi pourquoi saint Paul ne conçoit pas qu'on puisse être chrétien sans être baptisé, bien qu'il ne

rattache pas la nécessité du baptême à un ordre formel du Sauveur. M. H. distingue fort bien tous les éléments qui sont entrés dans la conception du baptême chrétien; mais, en les distinguant, il les sépare peut-être un peu trop, sans montrer le lien qui rattache l'idée primitive à son développement ultérieur.

Pour expliquer la leçon de la version syriaque du Sinaï dans *Matth.* I, 16 : *Jacob genuit Joseph; Joseph, cui desponsata erat virgo Maria genuit Jesum*, M. H. suppose que le manuscrit grec dont s'est servi le traducteur n'avait pas la généalogie qu'on lit en tête du premier Évangile. Le traducteur l'aurait ajoutée en faisant la suture autrement que dans le texte ordinaire. Mais cette hypothèse n'explique pas pourquoi la même leçon se trouve, avec une légère modification, dans certains manuscrits de l'ancienne Vulgate. Cette leçon étrange ne seraitelle pas la plus ancienne, même dans le grec, et ne peut-on admettre qu'elle a été volontairement corrigée dans le texte canonique? M. H. ne discute pas l'hypothèse (purement apologétique) d'après laquelle l'original de la version sinaïtique aurait donné la lecture : *Jacob genuit Joseph, cui desponsata virgo Maria genuit Jesum*. Il est trop évident que cette phrase tortueuse est sortie de la leçon représentée par le syriaque, en éliminant le nom de « Joseph », sujet naturel du verbe « engendra ». Du reste, l'interprète syrien ne voyait pas de contradiction entre la généalogie et le récit de la conception virginale.

L'idée de la conception virginale est-elle exclue dans le quatrième Évangile par celle de l'incarnation? M. H. le croit, sauf à admettre comme possible que l'évangéliste ne connaissait pas les récits de Matthieu et de Luc. Cette dernière hypothèse est peu vraisemblable; et pour ce qui est de l'origine humaine de Jésus, on doit plutôt dire que Jean néglige de s'en occuper; il n'a guère pu ignorer l'idée de la conception virginale, et s'il ne dit rien qui l'implique, il ne dit rien non plus pour l'exclure. Les critiques modernes qui se prononcent pour l'exclusion paraissent être restés, sans qu'ils s'en doutent, sous l'influence de la théologie traditionnelle, qui rattache l'incarnation du Verbe à la conception de Jésus; ils trouvent ensuite que cette association rend inutile la conception virginale et prêtent à Jean l'intention de la rejeter; mais l'association d'idées qui sert de base à leur raisonnement semble n'avoir été complètement effectuée que par la tradition chrétienne; la plupart des critiques refusent de voir un fait très simple et facilement reconnaissable à tout œil non prévenu, à savoir que le quatrième Évangile commence, tout comme le second, au baptême du Christ, et que, dans la perspective du récit, l'incarnation coïncide avec la descente de l'Esprit. C'est uniquement en tenant compte de ce fait que l'on peut comprendre l'économie du prologue de Jean et l'importance accordée au témoignage du Précurseur; sinon il faut dire que la mention du baptême, la descente de l'Esprit sont une réminiscence synoptique, une concession aux idées reçues dans le christianisme pri-

mitif. Mais l'explication, qui semble nécessaire dans l'association d'idées qu'on prête à l'évangéliste, est réellement contredite par le texte, où Jean-Baptiste, loin d'avoir un rôle secondaire, est introduit comme témoin principal de l'incarnation. Les deux éléments qui, d'après M. Holtzmann, font double emploi, l'incarnation du Verbe et la permanence de l'Esprit en Jésus, ont entre eux le rapport le plus intime et se distinguent à peine dans la pensée de l'évangéliste.

On voit quel genre d'observations, je ne dis pas de critiques, pourrait comporter l'œuvre de M. Holtzmann. Les deux volumes sont à lire par quiconque s'intéresse à l'étude scientifique et historique de la doctrine contenue dans le Nouveau Testament.

J. S.

Chantepie de la Saussaye. **Lehrbuch der Religionsgeschichte**, zweite Auflage. Erste bis sechste Lieferung. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1896. in-8, 288 p.

L'excellent manuel d'histoire des religions publié par M. Chantepie de la Saussaye a subi des modifications importantes dans cette seconde édition. Toutes les considérations générales qui appartiennent à la philosophie plutôt qu'à l'histoire des religions ont été éliminées. On a même supprimé un chapitre de caractère plus positif où l'on discutait certains traits communs à la plupart des religions historiquement connues : idolâtrie, objets sacrés, adoration de la nature, des animaux, de l'homme, magie et divination, prière et sacrifice, etc. L'auteur se réserve de développer ce chapitre en un livre à part. Il ne faut donc pas nous plaindre, quoique l'histoire des religions particulières se trouvât éclairée par ce chapitre préliminaire sur la *Phénoménologie* religieuse. Quant aux considérations sur l'origine des religions, l'histoire primitive, l'évolution religieuse, la définition même de la religion, M. C. a estimé qu'elles se trouvaient en dehors de son cadre, rien de tout cela n'étant matière d'histoire ; mais comme elles se résumaient en quelques pages très sensées dans la première édition il n'y avait aucun inconvénient, et peut-être y avait-il quelque avantage à les conserver. L'introduction générale, maintenant réduite à deux courts paragraphes concernant la science des religions et leur classification, paraît un peu maigre et insuffisante.

Une autre innovation à laquelle on ne peut qu'applaudir est la division du travail entre plusieurs savants qualifiés pour traiter les différentes parties. Dans les fascicules déjà parus, M. C. s'occupe des peuples d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie ; M. Buckley, des Mongols et des Japonais, et le même savant a revu avec M. C. le chapitre des Chinois ; M. Lange traite de la religion égyptienne ; M. Jeremias, des religions phénicienne, syrienne et assyro-babylonienne ; M. Valeton, de la reli-

gion israélite. Cette dernière n'était pas entrée dans l'édition précédente : on devine pourquoi, mais on voit encore mieux qu'elle devait trouver place dans celle-ci. Les paragraphes concernant les Mongols et les Chinois, les Phéniciens et les Syriens sont également nouveaux. Mais ceux qui regardent la religion égyptienne et la religion assyrienne, le sont presque autant, car ils ont été entièrement renouvelés. Aussi doit-on dire que la présente édition donne sur tous les points l'état de la science des religions à l'heure actuelle ; elle le donne si bien qu'elle éveille chez le lecteur une impression très nette de ce que l'on ignore, en même temps qu'elle fait connaître ce que l'on sait.

En analysant le mythe chaldéen du déluge, M. Jeremias dit que l'île des immortels, où le héros du déluge et sa femme ont été transportés, se trouve « à l'embouchure des fleuves », c'est-à-dire du Tigre et de l'Euphrate. On a observé déjà que la traduction : « à la source des fleuves » serait tout aussi légitime et qu'il s'agit probablement de la source commune de l'Océan et des fleuves, dont parle aussi la Genèse. Dans cette hypothèse, il n'y a plus de difficulté à placer à l'est l'île des immortels. L'animal qui ravit à Gilgamès la plante de vie paraît-être un serpent, de très près apparenté à celui de la Bible. La périphrase *nishu sha qaqqari* ne semble pas devoir être traduite par « lion de terre », mais par « animal » ou « être du sol », rampant, ou vivant dans les trous ; et le mot *tsiru*, employé d'abord pour désigner l'animal qui emporte la plante, signifie certainement serpent. Les assyriologues, si empressés jadis à trouver des points de contact entre la Bible et les textes cunéiformes, sont maintenant bien lents à reconnaître que le couple immortel dans son île, à la source des fleuves, avec la plante de vie et le serpent, offre des ressemblances et des différences également instructives avec Adam et Ève au paradis terrestre.

M. Jeremias et M. Valeton ne se trouvent pas d'accord sur le sens primitif de la circoncision. D'après le premier ce serait un simulacre de sacrifice ; d'après le second, un rite consécratoire. M. Jeremias compare la circoncision à l'offrande de la chevelure, substituée à celle de la personne. M. Valeton dit qu'il n'y a rien de commun entre les deux pratiques. Il serait téméraire de prendre un parti absolu dans une question qui paraît assez complexe. Mais on ne voit pas pourtant que l'idée d'un sacrifice en miniature soit la plus probable. La circoncision n'est jamais présentée comme équivalent de sacrifice ; c'est toujours un rite d'initiation. Il est clair que tous les mâles circoncis ne pouvaient être censés des victimes soustraites à la divinité par un semblant d'immolation. M. Valeton doit donc avoir raison de regarder la circoncision comme une cérémonie d'introduction à l'existence virile et au mariage. Mais cette idée n'explique peut-être pas suffisamment la portée religieuse du rite, si l'on n'y joint celle d'un pacte de sang par lequel le jeune homme se trouvait lié à la tribu et à son dieu ou ses dieux, en même temps qu'il devenait apte au mariage : les deux idées sont connexes ; il

s'agit d'associer un homme de plus à la vie de la tribu. La mutilation sacrée, avec l'effusion du sang, bien qu'elle n'ait jamais été un sacrifice ou un semblant de sacrifice, se rattacherait néanmoins à la même conception fondamentale que les sacrifices : la communion de vie à établir ou à conserver entre le dieu et la tribu. L'offrande des cheveux pourrait bien avoir un sens analogue. « Le seul hommage que nous puissions offrir à ceux qui ne sont plus est de couper notre chevelure et de répandre des larmes » dit Pisistrate à Ménélas (*Odyssée*, IV, 197-198). Ce rite funéraire n'était pas un sacrifice, mais un signe de communion avec le mort, et l'on n'avait pas précisément l'intention de donner ses cheveux au défunt, pour tenir lieu de la personne. Il en était de même quand on offrait sa chevelure aux dieux. M. Jeremias voudrait aussi voir dans la prostitution sacrée une sorte de sacrifice, et telle ne peut avoir été non plus l'idée primitive. Cette coutume doit remonter, chez les peuples qui l'ont pratiquée d'abord, à une époque où ils n'avaient pas d'autre famille que la tribu ; on maintint ensuite autour des temples, comme exception garantie par la tradition religieuse, ce qui avait été primitivement la coutume générale dans un milieu donné. L'alliance d'une telle pratique avec la religion, particulière à certaines nations, n'autorise nullement à supposer que toutes les branches de l'humanité ont traversé une période durant laquelle la famille n'existait pas; mais elle ne permet guère de penser à un abus tardif, né de la mythologie, et ayant pour but d'offrir à telle déesse, Astarté par exemple, un hommage conforme à sa propre conduite. La racine de l'abus est sans doute bien plus profonde. La déesse n'a pas existé avant les servantes, et l'on pourrait même dire qu'elle a été conçue à leur image. Ce qui est devenu la prostitution sacrée, a dû être d'abord, là où se rencontre cette institution, la forme ordinaire et religieuse de l'organisation familiale, si tant est que l'on puisse user de ces mots pour qualifier un état humain où nous ne trouvons guère d'ordre ni de famille. C'était, en son genre, quelque chose d'assez analogue à la circoncision, et les deux coutumes ont pu prendre naissance dans les mêmes tribus. Si l'une a eu moins de durée que l'autre, c'est qu'elle était beaucoup moins compatible avec un état social quelque peu avancé. L'une et l'autre, d'ailleurs, ont changé de caractère avec le temps. La fonction de l'hiérodule devient un métier avilissant, qu'une religion morale ne peut tolérer, et la circoncision, reportée en Israël à la naissance des enfants, devient un rite d'initiation purement religieuse, un simple signe dont le sens primitif était en partie oblitéré et dont le caractère traditionnel empêchait de remarquer l'étrangeté.

J. S.

Alt-celtischer Sprachschatz von Alfred Holder, neunte Lieferung, I. Livius, Leipzig, Teubner, 1897, col. 1-256.

Les principaux articles de cette livraison sont : *Iapodes*, *Indutiomarus*, *Insubri*, *Intercatia*, *Isara*, *Iura*, *Iveriu*, *lancea*, *Lemannos*, *Lemovices*, *Lero*, *Leucetios*, *leuga*, *Licinus*, *Liger*, *Lingones*, *Livius*.

Voici quelques observations que nous a suggérées la lecture de cette livraison :

A l'article *Iantu-maros*, il conviendrait de rappeler, à titre de comparaison, le gallois *-iant* conservé dans *add-iant* regret, plus voisin du gaulois que l'irlandais *ét*.

Il me semble bien difficile d'expliquer *ieuru* comme un prétérit augmenté de la particule *u*. Cette particule est inconnue dans les langues celtiques, et l'impératif sanskrit en-*tu* ne peut avoir aucune parenté avec un tel prétérit. D'autre part, l'emploi d'une première personne en -*u* = *ō* est peu conforme à l'usage ordinaire des inscriptions. Si au lieu de comparer *ieuru* à des formes sanskrites ou irlandaises, on le rapproche simplement d'autres mots gaulois, on est tenté de le reconnaître dans le second terme de *And-iourus; ieuru* serait donc un nom. Dans presque toutes les inscriptions qui contiennent *ieuru*, *ieuru* est accompagné d'un nom au datif : *ieuru Brigindoni; — ieuru Dvorico; — Elvontiu ieuru; — Frontu Tarbeisonios ieuru; — ieuru Anvallonacu; — ieuru Alisanu; — ieuru Ucuete*. Il n'est peut-être pas téméraire de supposer que *ieuru* se rapporte à ces noms propres et est au même cas qu'eux, c'est-à-dire au datif; *ieuru* serait sans doute une épithète dont je me garde bien de déterminer le sens.

L'irlandais *Iondátmár* n'est pas phonétiquement identique à *Indutiomarus*, et doit être une formation très différente.

Est-il vraisemblable que le nom des *Insubres*, *Insubri* ait quelque rapport avec le gallois *chwefr* rage? D'ailleurs, *in-suebro-* que suppose *chwefr* est-il donc identique à Ἴνσομβρες, Ἴνσοβρες, Ἴσομβρες, nom des Insubri dans les manuscrits de Polybe ?

Iona ne doit pas être l'ancien nom de Sainte-Gemmes-le-Robert, mais bien le nom de la Jouane, affluent de la Mayenne et qui passe à Sainte-Gemmes.

ἴορκος, ἴορκες n'est donné comme celtique ni par Oppien, ni par Hésychius ; de plus, le nom correspondant au gallois *iwrch*, bret. *iourc'h*, n'existe pas en irlandais. Il est donc peu vraisemblable que ce mot soit celtique.

Iorebe peut être apparenté à *ieuru;* dans l'inscription qui nous l'a conservé il est joint à deux noms propres au datif : *Atextorigi Leucullosu*. Pourquoi *iorebe* ne serait-il pas un datif pluriel, plutôt qu'un prétérit ?

Pourquoi le mot irlandais correspondant à *Isara*, *iar* = gr. ἱαρός? ne serait-il pas aussi bien *iar* (O'Clery) « noir » ? Si l'on veut tout expliquer,

il faut donner toutes les explications possibles, au moins en matière de noms propres.

L'irlandais moyen *esc*, eau, me semble une notation phonétique de *uisce*, forme connue par les plus anciens textes. Le nom de rivière *Isca* n'a sans doute rien à voir avec *uisce*. Une rivière dont le nom serait l'Eau aurait d'ailleurs une dénomination bien peu caractéristique.

Itavus donnerait vraisemblablement en breton *idou* comme *genava* > *genou* et n'a évidemment rien de commun avec le breton *etéô*, gall. *etewyn* « tison ».

Col. 114, au mot *Labarus*, il faut lire : vannetais *larein* et non *laret*.

Col. 115, au mot *Laciacus*, ajoutez Lassay (Mayenne).

Sans qu'on puisse en donner des preuves directes, il semble bien que *laena* n'ait rien de celtique et soit, comme l'a supposé M. Bréal, la transcription latine du grec χλαῖνα; les groupes formés de consonnes + *l* sont rares en latin et subissent le plus souvent une réduction : *stl*, *tl* deviennent *l*.

Col. 147, au mot *laros* : « ir. *lár* gl. solum patrium ». La glose irlandaise (ml. 22 a) ne porte évidemment que sur *solo* qui a été expliqué par l'irlandais *lár* parce qu'il pouvait être pris pour *solo* « seul ».

Col. 159, l'irlandais *láine*, « gaieté », que M. Holder rapproche du gallois *lawen* me semble être le même mot que *láine*, « plénitude » = * *plānia*.

Leucimalacos offre l'apparence d'un mot grec : Λευκιμάλακος. Μάλακος se rencontre comme nom propre; Λευκι- serait pour Λευκο-; cf. Καλλι- pour Καλλο- et Λεύκιππος.

G. Dottin.

Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447 (traduction de divers livres de la Bible. — Légendes des saints) par M. Paul Meyer Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, t. XXXV, 2e partie. — Paris, imp. nat.; librairie C. Klincksieck, 1896. In-4°, 78 pages.

Le ms. fr. 6447 de la Bibl. nat., entièrement composé d'ouvrages français, transcrits vers 1275 par un copiste de la Flandre ou du nord de la France, s'est recommandé surtout à l'attention de M. Paul Meyer par une traduction du livre de la Genèse et par un recueil de soixante-huit légendes concernant le Christ et les saints les plus populaires au moyen âge.

Par une étude extrêmement minutieuse du premier de ces textes, il est arrivé à démontrer que l'auteur s'est servi, pour sa première partie, d'une version rédigée antérieurement en vers octosyllabiques (certaines phrases rythmées ont même laissé deviner quelle était cette première rédaction). Or, cette ancienne version ne peut encore être identifiée avec aucune autre et n'est connue jusqu'ici que sous la forme dénaturée

qu'elle présente dans le ms. 6447. La seconde partie de cette traduction de la Genèse dérive du poème d'Herman de Valenciennes, qui a été suivi avec assez de fidélité. Cette découverte fait le plus grand honneur à la sagacité et à l'esprit critique de M. P. Meyer; d'ailleurs, depuis longtemps, on est habitué à saluer au passage ces qualités qu'il possède à un degré éminent.

J'omets de parler d'une traduction des livres des Juges et des Rois, et d'une histoire des Macchabées, pour arriver à ce recueil de légendes en français, qui presque toutes semblent constituer un fonds commun de récits, mis en vogue vers le milieu du XIII[e] siècle, et conservés dans plusieurs mss. de cette date. Une trentaine de ces légendes se rencontrent partout et paraissent avoir formé la collection primordiale; les autres sont des additions d'origines diverses. Une de celles-ci, la vie de sainte Marthe, précédée d'un prologue en vers octosyllabiques, a été écrite sur le commandement de Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut (1244-1280); une autre, la vie de saint Quentin, composée de plus de 4.000 vers, est d'un certain Hue de Cambrai, qui est peut-être le trouvère bien connu de ce nom. Pour toutes, M. P. Meyer, avec une conscience scrupuleuse et une science accomplie, a recherché de quel texte latin elles pouvaient être l'adaptation ou la traduction, et a fait le relevé des mss. qui offrent des textes semblables ou analogues.

Le ms. 6447 se termine par une copie de sermons français (de Maurice de Sully pour la plupart), d'un manuel de confession et d'annales de la Terre-Sainte. Ces dernières ont été publiées dans l'*Orient latin*.

L.-H. LABANDE.

Documents pontificaux sur la Gascogne d'après les archives du Vatican. Pontificat de Jean XXII (1315-1334). Textes publiés et annotés par l'abbé Louis Guérard,... Tome I[er]. — Paris, H. Champion; Auch, L. Cocharaux, 1896. In-8, LXXX-252 pages. (Archives historiques de la Gascogne, XII[e] année, 3[e] et 4[e] trimestres; 2[e] série, fasc. 2.)

Ce volume est le premier d'une série que la Société des Archives de Gascogne publie sur les documents pontificaux relatifs à cette province. Le plan et le but de la collection projetée sont exposés dans une introduction, que je louerai à peu près sans réserves. C'est qu'en effet l'abbé L. Guérard, chargé des travaux de préparation, de déblaiement, dirais-je, a eu l'excellente idée de guider dans le dédale des archives du Vatican tous ceux qui seront appelés à continuer son œuvre et même tous les érudits, quels qu'ils soient, qui auront à faire des recherches dans ce dépôt. Il a donc énuméré d'abord les inventaires déjà rédigés des principaux fonds et indiqué le degré de confiance qu'ils méritent; puis il a passé en revue les grandes catégories de documents : 1° les bulles avant et depuis Jean XXII (*regesta Avenionensia* ou registres des lettres com-

munes ou curiales, autrement dit de simple administration ; *regesta Vaticana*, lettres communes et secrètes, celles-ci concernant les affaires politiques et formant la correspondance privée des papes ; *libri supplicationum*) ; 2° l'archive caméral ou pièces de comptabilité du Saint-Siège (*introitus et exitus*, *servitia* pour les sommes dues et payées par les évêques et abbés promus, *collectoriae* ou comptes des deniers recueillis dans toute la chrétienté) ; 3° les *Miscellanea*. Après cet exposé, M. G. a développé un plan très séduisant d'exploitation de ces différents fonds pour l'histoire de chacune des provinces de la France, plan qui, hélas! ne se réalisera sans doute jamais : on ne trouvera pas en nombre suffisant des travailleurs assez désintéressés pour se condamner pendant de très longues années au dépouillement des registres et à la confection de simples recueils de textes. Et c'est encore une des raisons pour lesquelles on doit remercier M. G. d'avoir entrepris ce travail pour la Gascogne, ou plutôt pour l'ancienne province ecclésiastique d'Auch au temps de Jean XXII.

Après avoir feuilleté les registres du pontificat de ce pape, recueilli près de 900 documents sur les relations administratives du Saint-Siège avec les diocèses de cette province et près de 400 secrètes, après avoir extrait tous les fragments des comptes relatifs à la même région, M. G. a divisé sa publication en deux séries : 1° les secrètes ; 2° les actes administratifs et les extraits des comptes. Je ne vois pas trop, je le déclare en toute franchise, l'utilité de cette division, et je me demande même s'il n'aurait pas été plus simple et plus commode d'éditer en même temps les secrètes et les curiales, en réservant les comptes pour une autre série, ou bien en les publiant à la fin de chaque année.

Quoi qu'il en soit, le volume aujourd'hui mis au jour contient 160 secrètes, écrites de 1316 à 1321. L'éditeur les a débarrassées en grande partie des formules, a restitué les dates qui manquaient à plusieurs d'entre elles, les a fait précéder d'une analyse très suffisante (avec indication des cotes dans les registres du Vatican ou des autres copies) ; il les a enfin annotées très consciencieusement à l'aide des travaux antérieurs, dont il a pu avoir connaissance. Les textes se présentent donc de la meilleure façon. D'autre part, il a, dans son introduction, marqué sommairement mais suffisamment les avantages qu'on en pourra recueillir. Si l'administration spirituelle de la province y tient peu de place, en revanche cet ensemble de documents montre avec quelle sollicitude et quelle attention le pape suivait les événements de la Gascogne, intervenait pour assurer le maintien des privilèges et des juridictions ecclésiastiques ou pour amener la paix entre les seigneurs, prévenait les conflits entre les différents suzerains et leurs vassaux en multipliant les conseils et en offrant des arbitrages, employait son crédit pour les nobles auprès du roi de France et de son redoutable parlement, etc. Toute une série de pièces, et non des moins curieuses, concerne le fameux Bertrand de Got, neveu de Clément V, et la procédure engagée

contre lui pour la restitution du trésor pontifical, dont il s'était emparé après la mort de son oncle.

Après avoir félicité M. l'abbé Guérard d'avoir aussi bien débuté, il ne reste donc plus qu'à souhaiter de le voir mener promptement à bonne fin une entreprise, qui fait autant d'honneur à celui qui en est chargé qu'à ceux qui l'ont inspirée et soutenue de leur concours. Espérons aussi que ses vœux seront entendus en partie et que son exemple sera suivi pour quelques autres provinces de la France.

L.-H. Labande.

Novae constitutiones audientiae contradictarum in curia Romana, promulgatae A. D. 1375. Nunc primum edidit J. Færstemann. — Lipsiae, Veit et Cie. 1897. In-8, 56 pages.

On savait jusqu'ici par une bulle de Martin V que les règlements mis en vigueur en 1331 par Jean XXII pour l' « audientia litterarum contradictarum », avaient été réformés et remplacés par d'autres constitutions; mais on n'avait pas encore retrouvé le texte de celles-ci. M. J. Förstemann l'a découvert dans un ms. de l'Université de Leipzig et vient d'en publier les 58 articles. Ces nouvelles constitutions avaient été rédigées d'abord par le célèbre juriste Geoffroy de Saligny, mort évêque de Châlon-sur-Saône en 1374; elles furent ensuite revisées, mises au point et enfin promulguées, le 16 janvier 1375, par Pierre de Sortenac, alors évêque élu de Viviers et auditeur du tribunal en question.

La présente publication, soigneusement faite, n'appelle guère de commentaire; on aura tout dit quand on en aura signalé l'intérêt pour l'histoire des institutions juridiques de la cour pontificale au xivᵉ siècle.

L.-H. Labande.

Documents diplomatiques et politiques. Les origines de la domination française à Gênes (1392-1402), par Eugène Jarry. — Paris, A. Picard et fils, 1896. n-8, vii-632 pages.

Nul, mieux que M. Eugène Jarry, n'était préparé à aborder l'histoire des négociations entre la France et les États du nord et du centre de l'Italie. Son volume sur la *Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407)*, son article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* sur la *Voie de fait et l'alliance franco-milanaise (1386-1395)*, lui avaient déjà fait explorer minutieusement les archives de la péninsule et avaient révélé une partie des ténébreuses intrigues qui, à la fin du xivᵉ siècle, formèrent le fonds de la politique des factions et des princes souverains du même pays. La méthode rigoureuse suivie par M. J. et les précieux résultats auxquels il était parvenu donnaient donc lieu

d'augurer favorablement du nouvel ouvrage qu'il avait entrepris. Cette attente n'a pas été déçue : pour mon compte, j'ai éprouvé un véritable plaisir à suivre l'auteur dans le récit des incidents diplomatiques et des opérations militaires, qui ont implanté pour quelques années la domination française à Gênes. Peut-être certaines personnes estimeront-elles qu'il s'est montré trop méticuleux dans l'énoncé d'une foule de petits actes ou de faits très peu saillants, et qu'en définitive son livre aurait dû être allégé ou condensé. Je ne serai pas si sévère : d'abord, il était extrêmement difficile, pour bien exposer et surtout pour bien faire comprendre les différentes variations de la politique des Français, des Génois, des Florentins ou des Milanais, d'être plus bref et d'entrer dans moins de détails ; et puis, une telle précision a son importance, pour éclairer les replis obscurs des consciences italiennes de cette époque, pour démasquer le double jeu de la plupart des princes et chefs de factions avec lesquels nos représentants eurent affaire, enfin pour dessiner les caractères de tous ceux qui entrèrent en scène à ce moment-là. Et c'est ici, remarquons-le, que se trouve un des côtés des plus originaux et des plus attrayants de l'ouvrage de M. J. On lui a encore reproché dans une autre revue d'avoir eu, en l'écrivant, des préoccupations toutes contemporaines et de s'être montré par trop hostile au régime démocratique alors en vigueur à Gênes et trop favorable aux institutions purement monarchiques. Il serait oiseux de revenir sur cette observation : il m'est cependant permis de penser qu'auprès de beaucoup d'esprits son livre aurait gagné en autorité, si cette manifestation s'était faite sous une forme plus discrète.

Ce volume est, en réalité, composé de deux parties bien distinctes. La première est le récit des événements relatifs à l'établissement de la domination française à Gênes, depuis 1392 jusqu'en 1402 ; la seconde est formée par la publication de 47 « documents diplomatiques et politiques », se rapportant à ces mêmes événements : 35 étaient entièrement inédits ; tous constituent un ensemble complet, où les futurs historiens du Nord de l'Italie auront encore beaucoup à glaner, bien que M. J. en ait exprimé la meilleure substance.

Il a commencé son récit par un exposé très net et très lumineux de la situation de Gênes en 1392 et des péripéties par lesquelles était passée la politique de ce pays, travaillé par la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Pour reprendre et conserver définitivement le pouvoir, le parti vaincu des nobles et des Guelfes eut recours à des princes étrangers ; après s'être adressé au comte de Savoie, il négocia avec le roi de France, puis avec le duc d'Orléans. Celui-ci se montra disposé à accepter la souveraineté qu'on lui offrait et envoya son lieutenant, Enguerrand VII de Coucy, conquérir l'État de Gênes par les armes. Malheureusement l'indécision qui régnait dans les conseils des Français ralentit leurs succès et faillit même les compromettre tout à fait. Enfin, Charles VI se résolut à se substituer au duc d'Orléans, traita avec Antoniotto Adorno, doge de

la République, et malgré les subterfuges de ses adversaires, réussit, dans les derniers jours de décembre 1396, à se faire reconnaître pour souverain. Antoniotto Adorno, nommé gouverneur de l'État au nom du roi, se démit presque aussitôt de ses fonctions et fut remplacé par le comte de Saint-Pol, qui étendit les conquêtes françaises. Mais il ne conserva que peu de temps son pouvoir; quand il fut parti, les troubles et les révoltes se renouvelèrent avec une fréquence qu'encourageait la faiblesse des représentants de la France, Bourleux de Luxembourg, l'évêque de Meaux et Colart de Calleville. La cour de Charles VI se décida pourtant à agir vigoureusement, pendant qu'il en était temps encore; elle conféra le gouvernement de Gênes au maréchal de Boucicaut, qui par ses mesures énergiques sauva la situation et rétablit l'ordre. Cela ne devait pas durer, puisqu'en 1409 la première domination française allait être renversée par le marquis de Montferrat.

Telles sont, très brièvement résumées, les grandes lignes du récit de M. J.; il serait impossible, sans entrer dans de longs détails, de les marquer davantage et d'indiquer même sommairement les négociations qui eurent lieu dans ces circonstances entre notre pays et les différents États de l'Italie, notamment avec Florence et Milan. Cependant ces quelques mots suffiront peut-être pour donner au lecteur une idée de l'œuvre en question, surtout quand il songera que ces événements sont contemporains du grand schisme et ont servi en quelque sorte de préface aux guerres de Charles VIII et de ses successeurs.

Une réclamation pour terminer : il aurait été utile de joindre à ce volume, si rempli de faits, une carte bien détaillée de l'État de Gênes et des régions voisines à la fin du XIVe siècle. M. Jarry avait en mains assez de documents pour l'établir parfaitement.

L.-H. Labande.

Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle, par Ch.-V. Langlois. Tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques, t. XXXIV, 1re et 2e partie; t. XXXV, 2e partie. — Paris, impr. nat.; librairie C. Klincksieck, 1890-1896. 5 brochures in-4° de 32, 18, 18, 15 et 30 pages. Prix 5 fr. 80.

On sait tout le parti que les historiens peuvent tirer des formulaires épistolaires du moyen âge; c'est qu'en effet les auteurs de ces sortes de recueils se contentaient fréquemment de transcrire telles quelles des lettres originales qu'ils avaient sous la main et dont ils admiraient le style, sans en éliminer les phrases spéciales, mais en conservant les noms propres, l'adresse, la date, etc. MM. Rockinger, Noël Valois, Kervyn de Lettenhove, Léopold Delisle et d'autres érudits encore, avaient déjà montré quelle mine inépuisable de renseignements étaient ces compilations. Aussi M. Ch.-V. Langlois a-t-il entrepris d'en étudier en détail quelque

types, ceux qui lui ont paru les plus intéressants, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire.

Il a débuté par le ms. lat. 4763 de la Bibliothèque nationale, dont le copiste, vivant à la fin du règne de Philippe le Long et attaché à la chancellerie de ce prince, peut-être au greffe des requêtes, a recueilli plusieurs centaines de lettres royales et de mandements administratifs ayant trait à des matières de droit privé, aux brigandages, aux juifs, aux usuriers, à l'administration des biens confisqués à l'ordre du Temple, etc. La majorité de ces documents concerne la région du Nord : 215 sont des mandements adressés au bailli d'Amiens, 48 le sont à celui de Vermandois, 21 à celui de Senlis. La liste de tous les bailliages, sénéchaussées et monastères nommés, a été d'ailleurs dressée par M. L., qui a publié les 36 principaux articles de ce recueil.

Les 64 premiers feuillets du ms. 8 de la Bibliothèque municipale de Soissons sont occupés par un autre formulaire, écrit en l'abbaye de Prémontré par un anonyme qui disposait de la correspondance de l'abbé Guillaume de Louvignies et de ses prédécesseurs immédiats. Il nous a conservé une foule d'actes relatifs aux relations de ce monastère avec la cour romaine, et surtout aux enquêtes et visites annuelles prescrites par les statuts de l'ordre.

Les trois formulaires orléanais que M. L. a examinés ensuite (vol. 279 de la collection des papiers de Baluze à la Bibliothèque nationale, 7420 B du fonds latin du même établissement et 1468 de la Bibliothèque de Rouen), sont composés en grande partie de lettres concernant la procédure des officialités, mais où il est assez difficile de distinguer le vrai du faux. La contestation la plus grave visée par ces documents aurait existé entre un sous-diacre du diocèse d'Auxerre et l'évêque de Chartres, Renaud de Bar, qui aurait fini par être excommunié.

Le quatrième article est consacré à la notice d'extraits du ms. DDIX. 38 de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (fol. 88-94, formulaire avec pièces sur l'administration du diocèse de Llandaff, sous l'épiscopat de John de Monmouth, 1297-1323; fol. 94-99, formules au nom de l'évêque de Worcester ; fol. 100-103, recueil d'actes privés et de pièces des archives du monastère de Reading, que des moines ont transcrits en mutilant les noms propres et les dates). Ce qui fait surtout le prix de ce ms., c'est qu'il renferme la copie d'un *ars dictaminis*, que Pierre de Blois, archidiacre de Bath, composa sur un plan particulier et qui méritait d'être mieux apprécié qu'il ne l'avait été jusqu'ici.

Pour terminer, M. L. a vu trois mss. italiens : le Plut. XXV, sin. 4 de la Laurentienne, vraisemblablement écrit en Orient à la fin du XIII[e] siècle, contient un formulaire anonyme, dérivé des *artes dictaminis* des religieux de Clairvaux ; quelques documents concernent la France et les croisades. — Le CXVI de la collection Leopoldina-Gaddiana, à la même Bibliothèque, offre depuis le fol. 70 une collection de lettres que rassembla Vivien de Montaut, chanoine du Puy et de Rodez, et familier

à la cour pontificale d'Avignon du vicomte de Caraman, neveu de Jean XXII. — Le 388 de la Bibliothèque de Pérouse contient un *ars scribendi epistolas* de Geoffroy l'Anglais ou de Geoffroy de Cumeselz. Le nom de ce dernier auteur soulève un problème : doit-il être identifié avec Geoffroy, dit de Vinesauf, rédacteur lui aussi d'un *ars dictaminis?* Il est sans doute prématuré de le faire, mais la question est posée.

Dans le cours de ces notices, M. Langlois a un peu oublié le plan qu'il s'était tout d'abord tracé, cependant il ne faut pas s'en plaindre; il a tellement augmenté nos connaissances sur ces recueils de lettres et sur leurs compilateurs, qu'il y a lieu bien plutôt de le féliciter d'avoir montré tant de sagacité et tant de sincérité dans la recherche du vrai. Il a, de plus, forcé de nouveau l'attention des historiens à se porter sur ces textes, trop peu utilisés en général, tout en signalant les dangers qu'ils présentent à la critique.

L.-H. LABANDE.

Boutillier de Saint-André. **Mémoires d'un père à ses enfants. Une famille vendéenne pendant la grande guerre** (1793-1795), avec introduction, notes, notices et pièces justificatives par l'abbé Eugène BOSSARD, docteur ès lettres. Paris, Plon, 1896. 1 vol. in-8.

La véritable histoire des guerres de la Vendée est encore à faire, et bien peu nombreux sont les hommes qui connaissent réellement à fond ces luttes, beaucoup plus importantes pour notre histoire nationale qu'on ne le croit généralement. Jusqu'à ces dernières années, on a multiplié les récits des combats livrés — sans, le plus souvent, user d'une critique suffisante — on a publié des amas de documents souvent très précieux, qui n'attendent qu'à être mis en œuvre; on a imprimé un certain nombre de *Mémoires* de contemporains ou d'acteurs du drame ; mais presque tout ce qu'on a mis au jour jusqu'ici a trait à peu près exclusivement à la lutte elle-même, et on s'est peu préoccupé de toute une série de renseignements pourtant indispensables, pour éclairer la véritable physionomie du mouvement, déterminer ses causes et démontrer la portée considérable qu'il a eue. A de très rares exceptions près, on n'a guère encore songé à étudier le caractère, les idées, ni la manière de vivre des habitants des régions de l'Ouest à la fin de l'Ancien Régime. Il est vrai qu'on connaît peu de documents de ce genre. C'est à peine si Mmes de La Rochejaquelein, de Bonchamps, de Sapinaud, de La Bouëre, MM. Poirier de Beauvais, de Romain, de Béjarry, de la Frégeollière, ont laissé quelques indications sur la noblesse de leurs provinces à cette époque.

L'âme du peuple nous apparaît peut-être plus facilement à travers les souvenirs de Pierre Devaud, de Louis Monnier, de Coulon et surtout dans les innombrables récits traditionnels recueillis de la bouche même de témoins et d'acteurs et publiés par l'abbé Deniau dans son *Histoire*

de la Vendée. Je ne parle pas des *Mémoires* de Renée Bordereau, dite Langevin, l'époque à laquelle ils ont été publiés et le motif qui les a fait paraître les rend trop sujets à caution.

Quant à la bourgeoisie, nous l'ignorons à peu près complètement. Cependant cette classe riche et instruite, dont les nombreux représentants remplissaient les villes de l'Ouest et y dirigeaient l'opinion, a joué un rôle considérable, prépondérant même, dans toute la Révolution Française. On conçoit facilement l'intérêt très intense qui doit s'attacher aux documents de nature à faire connaître et apprécier ce rôle. Dans l'Ouest, la bourgeoisie était tout entière partisante des réformes; elle était divisée seulement sur les moyens de les obtenir et surtout sur les conditions dans lesquelles il convenait d'en profiter ensuite. Les uns formaient une phalange ardente, marchant résolument de l'avant; ils ne furent pas longs à engager ouvertement la lutte contre le pouvoir royal : c'était la gauche du parti bourgeois. Après avoir attendu de longues années, nous commençons seulement à connaître d'eux quelque chose, grâce à la publication si longtemps différée des *Mémoires de La Réveillère-Lepeaux*, aux coupures choisies dans les *Cahiers de Mercier du Rocher*, par M. Chassin, et au *Journal de Lofficial*, donné tout dernièrement par M. Leroux-Cesbron. Jusque là, le *Mémoire de L.-L.-L.-L. Barré*, la *Correspondance de Benaben*, avaient déjà démontré l'intérêt des documents de cet ordre. Malheureusement, si nous nous trouvions initiés forcément par ces ouvrages aux sentiments personnels de leurs auteurs, nous y trouvions peu d'indications bien particulières sur la vie privée de ceux-ci et de leur entourage; sauf, peut-être, dans quelques pages de La Reveillère-Lepeaux.

L'autre partie de la bourgeoisie, le centre-droit, si je puis ainsi m'exprimer, n'avait encore été révelée par aucune publication, quand ont paru coup sur coup, tout dernièrement, les *Mémoires d'un père à ses enfants*, de Boutillier de Saint-André, et le *Précis historique de la guerre de Vendée*, de Henri Gibert. Du *Précis*, je ne dirai rien, en étant l'éditeur et l'annotateur; il a trait d'ailleurs presque exclusivement aux événements de la guerre et à l'organisation administrative des Vendéens.

Avec les *Mémoires d'un père à ses enfants*, nous nous trouvons en présence d'un très curieux document familial; plus curieux certainement pour l'étude de la bourgeoisie vendéenne que pour celle de la guerre elle-même. C'est donc avec juste raison que M. B., leur éditeur, leur a donné ce second titre : *Une famille vendéenne pendant la grande guerre*.

Marin-Jacques Boutillier de Saint-André et son fils appartiennent à l'une des plus anciennes et des plus estimables familles du terroir. Famille de robe, dont les membres exercèrent de nombreuses charges de judicature, toutes remplies avec la conscience la plus scrupuleuse. Né en 1746, à Mortagne-sur-Sèvre, où son père était procureur fiscal de la baronnie, M. B. de S.-A. avait été élevé au collège de Beaupréau, « le

principal foyer intellectuel du pays, où les meilleures familles nobles et bourgeoises envoyaient leurs fils ». Plus tard, nous le retrouvons avocat au Parlement de Paris. Lorsque éclata la Révolution, il était devenu lui-même sénéchal de Mortagne et de plusieurs autres seigneuries voisines et encore, depuis 1787, procureur-syndic de l'assemblée siégeant en l'élection de Chatillon-sur-Sèvre. En 1790, ses concitoyens l'élurent maire de Mortagne; quelques mois après, la ville de Cholet le faisait président du tribunal de son district.

Comme l'immense majorité de ses compatriotes, « il avait salué avec enthousiasme le mouvement de réformes de 1789 ». Mais il était de ces hommes pusillanimes qui, par tempérament, crurent d'une prudence habile de ne prendre parti pour personne, lorsque éclata l'explosion vendéenne, et d'éviter autant que possible toute compromission, « sans réfléchir que si le neutre est étranger à notre langue, c'est qu'il répugne encore plus au caractère français ». Chose bizarre, cet état d'esprit commun à beaucoup de personnages les plus marquants de cette catégorie sociale, n'excluait ni le courage, ni la grandeur d'âme, lorsqu'il s'agissait d'être utile à autrui. Boutillier, profondément estimé de tous, blancs et bleus, oubliait ses propres dangers aussitôt qu'il y avait un service à rendre. Il mourut victime de sa conscience, ayant voulu, à la barre de la Société populaire de Nantes, rendre publiquement justice à la garnison républicaine de Mortagne, ignominieusement accusée de lâcheté. On l'arrêta sur la dénonciation d'un homme auquel il avait sauvé la vie, et il fut guillotiné sur la place du Bouffay, le 14 avril 1794. Je ne vois aucun personnage de son temps et de sa classe, dont le caractère soit mieux le prototype à mes yeux de ce que, tout à l'heure, j'ai appelé le centre-droit vendéen.

Après avoir refusé de faire partie du conseil supérieur royaliste, bien que partisan avéré de la monarchie et lié d'amitié avec les chefs du mouvement, il avait accepté d'écrire l'histoire de la lutte entamée. Ses manuscrits recopiés, sous sa direction, par son fils alors âgé de treize ans, ont malheureusement disparu. Cet enfant, d'une intelligence très ouverte et très développée, ayant une mémoire extraordinaire, était devenu déjà depuis un certain temps le confident intime, le collaborateur de l'ancien sénéchal.

A défaut de ceux du père, ce sont les *Mémoires* du fils que nous donne M. l'abbé B.; mais ils sont très imprégnés des récits paternels. L'auteur a vécu près des acteurs principaux du drame, il a assisté à toutes ses péripéties, il en a gardé les vives émotions. A ses récits, il mêle la description la plus exacte de ce qu'était alors la vie des familles de la haute bourgeoisie provinciale, la peinture la plus frappante de l'état d'esprit de leurs membres.

C'est assurément le côté le plus important et le plus intéressant de ce document. Il en est un autre qui, à mon humble avis, a bien aussi son mérite; c'est de rétablir la vérité sur bon nombre de questions quelque

peu faussées de l'histoire vendéenne, en restituant notamment à d'Elbée son véritable rôle. Il corrobore ainsi tout particulièrement les travaux de M. O. de Gourcuff sur le second généralissime de la Grande Armée catholique et royale.

M. l'abbé Bossard a mis en tête une étude très serrée sur les deux Boutillier de Saint-André et sur les historiens de la Vendée, leurs tendances et leurs erreurs, volontaires ou non. Cette introduction a pour cette partie de l'Histoire l'importance d'un véritable manifeste, et il faut féliciter l'auteur de sa courageuse indépendance. Les notes substantielles dont sont accompagnés les *Mémoires* sont heureusement complétées par une bonne table onomastique.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

BULLETIN

— Le récent volume de mélanges philologiques publié par M. Mœller, libraire de l'Université de Lund (*Fran Filologiska Fœreningen i Lund, Sprakliga Uppsatser*, 1897), contient les études suivantes : 1° Axel KOCK, étymologie de quelques mots suédois ; 2° J. PAULSON, *In Lucretium aduersaria ;* 3° A. AHLBERG, *Adnotationes in accentum Plautinum* ; 4° E. RODHE, *Transitivity in modern English* ; 5° Th. HJELMQVIST, *Petter, Per och Pelle*, prénoms suédois incorporés dans des expressions proverbiales ; 6° M. NILSSON, *De republica Atheniensium a Clisthene constituta* ; 7° E. SOMMARIN, sur la *Kormaks-Saga* ; 8° Sven BERG, la place de l'adjectif-épithète en français moderne ; 9° C. LINDSKOG, le pronom personnel sujet chez les élégiaques latins ; 10° H SŒDERBERGH, la rime et l'assonance chez les poètes suédois modernes.

— M. J. TEXTE a fait, devant la *Société des Amis de l'Université*, une conférence sur la *Jeunesse d'Edgar Quinet et son enseignement à Lyon*, qu'il publie (Lyon, Storck, in-8, 1897). On y trouvera un résumé agréable des souvenirs dispersés par E. Quinet dans ses différents livres, mais peu de faits nouveaux. Toutefois, un ample extrait de la *Revue du Lyonnais* de 1839, qui s'y trouve en appendice, fournit un document très utile pour l'étude des débuts du célèbre historien-philosophe. — R. Rs.

— Le discours de M. R. DUHM sur l'origine de l'Ancien Testament (*Die Entstehung des Alten Testaments*, Friburg i. B. Mohr, 1897, in-8, 31 pages), résume de façon très claire les conclusions de la critique, une critique très savante, mais peut-être un peu absolue et hardie, touchant la composition des livres de la Bible hébraïque et l'histoire de leur collection. — J. S.

— M. G. DALMAN a publié une intéressante étude sur l'idée de *Justice* (justice de l'homme, justice de Dieu) dans l'Ancien Testament (*Die richterliche Gerechtigheit im Alten Testament*. Berlin, G. Ranck, 1897 ; in-12, 19 pages).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39-40 — 27 septembre-4 octobre — 1897

Sophocle, Electre, p. Kaibel. — Lucrèce, III, p. Heinze. — Jean Réville, Les origines de l'épiscopat. — Bund, L'Église galloise. — Monval, Chronologie Moliéresque; Les collections de la Comédie Française, catalogue historique et raisonné. — *Bulletin :* Dimitzas, La Macédoine, III; Bekefi, Les Cisterciens à Paris; Société littéraire israélite de Hongrie; Kerviler, Bibliographie bretonne, Cler-Coetm; Wingerath, Lectures françaises; Jadart, La baronnie du Thour en Champagne; Lumbroso, La Consulta de Lyon. — Académie des inscriptions.

Sammlung wissenschaftlicher Commentare zu griechischen und rœmischen Schriftstellern. — Sophokles Elektra erklært von Georg Kaibel. Leipzig. Teubner. 1896. Un vol. grand in-8· de viii- 310 p.

Ce livre inaugure une série. La librairie Teubner entreprend de publier une « Collection de commentaires scientifiques sur des auteurs grecs et latins ». Ces commentaires sont destinés non aux élèves des gymnases, mais aux philologues. Voici la liste des ouvrages qui sont annoncés comme devant paraître prochainement : Lucrèce, Livre *III* par R. Heinze ; l'*Aetna* par S. Sudhaus et F. Vollmer ; le *Timée* de Platon par F. Dümmler ; Tibulle par F. Leo ; le *Rudens* de Plaute par F. Marx ; les *Héroides* d'Ovide par R. Ehwald ; l'*Octavius* de Minucius Felix par E. Norden ; le *Paidagogus* de Clément d'Alexandrie par E. Schwartz ; Herodote, livres V et VI par G. Kaibel. Le choix est des plus variés. On annonce que la collection sera composée sans esprit de système, qu'on n'a pas l'intention de s'astreindre à des règles fixes ; on publiera tel ou tel auteur selon qu'il se trouvera un savant compétent, disposé à écrire sur cet auteur un commentaire qui pourra rentrer dans le plan général de l'entreprise. On ne se croit pas tenu de publier toutes les œuvres d'un même auteur; pour les poètes dramatiques, par exemple, une pièce suffira ; le commentaire qui sera fait sur cette partie de l'œuvre du poète suffira pour la connaissance de l'œuvre tout entière. Le plan sera uniforme pour toute la collection : d'abord le texte grec ou latin avec des notes critiques, très courtes, au bas des pages ; une introduction traitant des questions générales, composition de l'ouvrage, valeur littéraire, date, etc ; enfin un commentaire très développé, qui ne suit pas le texte mot par mot, mais qui procède par grands alinéas. En somme, ce plan se rapproche assez de celui que M. U. de Wila-

mowitz-Möllendorf a adopté pour ses éditions de l'*Héraclès*, de l'*Hippolyte* d'Euripide et des *Coéphores* d'Eschyle. Il est même permis de supposer que c'est l'exemple de M. de W. qui a suggéré l'idée de la nouvelle collection. La différence la plus importante consiste en ce que l'on a renoncé à donner une traduction du texte ancien. Nous n'avons nous étrangers, qu'à approuver cette disposition. On peut se demander si, en réalité, les traductions en vers de M. de W. ont été bien goûtées même en Allemagne. La direction générale de la collection a été confiée à M. G. Kaibel; le choix est certainement des plus heureux. M. K. a pensé qu'un de ses devoirs de directeur était d'ouvrir la voie, de montrer l'exemple; il inaugure la nouvelle collection en publiant l'*Électre* de Sophocle.

Ce qui frappe tout d'abord quand on ouvre la nouvelle édition, c'est la part vraiment restreinte qui est faite à la critique verbale. Les discussions sur la constitution du texte sont le plus souvent écourtées et même, on peut dire, parfois négligées. Tel passage, qui est évidemment altéré et sur lequel on désirerait quelques explications, est à peine l'objet d'une note de quelques mots. Ainsi au v. 21, qui est un locus desperatus entre tous, M. K. se contente de dire qu'aucune des corrections proposées n'est acceptable. Évidemment, il y avait autre chose à dire, surtout dans une édition où l'espace n'est pas mesuré à l'auteur. Aucune des corrections proposées au v. 21 n'est acceptable; mais le long travail de la critique sur de tels passages doit-il être ainsi condamné et perdu? Ces conjectures manquées ne sont pas pour cela inutiles : elles permettent de voir plus clairement où est la faute; elles sont de plus un essai de guérison, qui n'a pas réussi, sans doute, mais qui plus tard peut mettre sur la bonne voie un critique avisé qui trouvera enfin le remède. Sur le passage en question, j'ouvre l'édition Jebb. Ce savant, lui non plus, n'a accepté aucune des corrections proposées; mais il ne les a pas condamnées en bloc; il a choisi les plus dignes d'être signalées; il les a étudiées et classées. Ce classement méthodique et raisonné des conjectures est certainement une des meilleures nouveautés de cette belle édition anglaise de Sophocle. On peut regretter que M. K. n'ait pas suivi l'exemple qui lui était donné.

Pour l'établissement du texte, M. K. est convaincu, avec la grande majorité des critiques aujourd'hui, que la première main du Laurentianus L n'est pas l'unique source du texte; il croit que le reviseur de ce manuscrit et que le Parisinus P. (anc. fond, grec 2712) forment une seconde famille dont le secours est indispensable. Il n'a pas jugé nécessaire de se procurer des collations nouvelles de ces deux manuscrits; celles qui ont servi à Michaelis pour la troisième édition de l'*Électre* d'Otto Jahn, Bonn, 1882, lui ont semblé très suffisantes. Les corrections proposées par M. K. sont assez peu nombreuses. Nous citerons en particulier celle du v. 93, publiée déjà par l'auteur, *Hermes*, *XIX*, 256 : μογέρα οἰκείων au lieu de μογέρων οἴκων ; la première main de L donne pour ce dernier mot οἰκίων.

En somme, c'est le commentaire qui fait la valeur de la nouvelle édition; elle répond parfaitement au titre de la collection. Il y a lieu de remarquer que l'auteur ne s'est pas toujours cru obligé de répéter les observations déjà faites, et pour ainsi dire, courantes. Ainsi au v. 13, il ne relève pas le rapprochement avec le vers de l'*Iliade*, IX, 485 ; au v. 22, il n'indique pas les divers emplois de l'expression ἀκμή. M. K. a pensé sans doute que, l'ouvrage étant destiné aux philologues, de telles indications étaient superflues. Le difficile sur ce point est de ne pas dépasser la juste mesure. L'introduction est aussi très intéressante. M. K. réfute avec raison l'opinion de M. de Wilamowitz, relative à la priorité de l'*Électre* d'Euripide sur celle de Sophocle. Une des raisons qu'il avance pour réfuter cette opinion a au moins le mérite de la nouveauté. M. K. pense qu'Euripide a voulu, en composant son *Électre*, faire la critique de l'*Électre* de Sophocle. Sans doute, dit M. K., Euripide a aussi attaqué Eschyle ; il a même mis dans sa pièce une réfutation mordante de quelques moyens scéniques imaginés par le vieux poète. Mais, pour Eschyle, le blâme ne porte que sur des points de détail; pour Sophocle, au contraire, Euripide s'attaque à la pièce entière. Elle a, en effet, un grave défaut. Électre en est le personnage principal; tout l'intérêt se concentre sur elle, et cependant elle ne dirige pas l'action ; elle a un rôle purement passif; c'est Oreste qui fait tout. C'est ce défaut de la tragédie de son rival qu'Euripide a voulu mettre dans tout son jour; et, pour cela, il a composé une pièce dans laquelle Électre est le personnage principal, non pas seulement parce qu'elle concentre sur elle l'intérêt, mais parce qu'elle dirige toute l'action : son frère n'est qu'un instrument dans ses mains. Nous avouons que le défaut reproché ici à Sophocle ne nous avait pas bien frappé, et aujourd'hui encore nous avons beaucoup de peine à le croire aussi grave que le dit M. K. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, le personnage principal, celui qui donne son nom à la pièce, en quoi contribue-t-il vraiment à l'action? Victime d'abord de la passion de Phèdre, puis de la colère de son père, ne joue-t-il pas lui aussi, comme l'Électre de Sophocle, un rôle passif? En est-il moins pour cela le personnage le plus intéressant, le plus important de la pièce? C'est Oreste qui dirige l'action dans la pièce de Sophocle; dans celle d'Euripide, c'est Électre. Il nous semble que la raison de cette différence s'explique par la façon différente dont les deux poètes jugent l'acte qui fait le sujet des deux pièces, le meurtre de Clytemnestre par son fils. Pour Sophocle, ce meurtre est légitime; il est ordonné par un dieu qui ne peut pas se tromper, qui est le juge suprême de la valeur morale des actions humaines. C'est donc Oreste, c'est le fils qui conduira l'action dans la tragédie; c'est à lui qu'Apollon a parlé ; c'est lui, le chef de la famille, qui vengera le père, qui sera le justicier, qui punira un crime commis dans la famille. Euripide, au contraire, prend nettement parti contre les meurtriers de Clytemnestre et surtout contre l'instigateur du meurtre, contre Apollon ; l'assassinat

d'une mère par la main du fils est un crime horrible; et alors, tout naturellement, le poète misogyne rejette sur la femme, créature inférieure, inconsciente ou immorale, la plus grande part de responsabilité dans ce crime; Électre est, après Apollon, l'agent principal de la mort de Clytemnestre; c'est donc elle qui conduira l'action. Nous ne croyons pas que le drame de Sophocle soit moins tragique que celui d'Euripide, il a de plus l'avantage d'être plus simple et plus naturel.

Ces réserves légères une fois faites, nous sommes heureux de constater la haute valeur du travail de M. K. Le commentaire est rempli d'observations excellentes, de fines remarques; on y rencontre souvent des aperçus nouveaux, des vues originales. Ce livre marquera un progrès sérieux dans l'interprétation d'un des chefs-d'œuvre de Sophocle.

Albert Martin.

Sammlung wissenschaftlicher Commentare zu griechischen und rœmischen Schriftstellern. T. Lucretius Carus De rerum natura Buch III erklært von Richard Heinze. Leipzig, B. G. Teubner, 1897, in-8, vi-206 p.

Il ne suffit pas d'étudier les auteurs anciens au point de vue philologique. Tout n'est pas dit, lorsqu'on a, grâce aux secours des meilleurs mss. et par l'introduction des corrections nécessaires, constitué le texte le plus pur possible, classé les faits grammaticaux, établi les lois métriques, s'il s'agit d'un poète, pénétré les intentions du style. Ce sont là des travaux préliminaires, sans lesquels toute étude ultérieure manque de base; mais il faut atteindre la pensée même. Les écrivains anciens parlent de choses que nous ne connaissons plus et, sans cette connaissance, nous ne saurions avoir de leurs œuvres une intelligence pleine. Telle paraît être l'idée qui a présidé à la naissance de la « Collection de commentaires scientifiques » dont nous avons ici un spécimen. A vrai dire, elle n'est pas nouvelle; le commentaire traditionnel résultant des travaux des savants depuis la Renaissance et qui est constitué plus ou moins complètement suivant les auteurs, touche au fond des choses au moins autant qu'à la forme; peut-être n'est-il pas mauvais de distinguer, plus nettement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le commentaire scientifique du commentaire philologique. Le commentaire scientifique devra être entendu différemment, suivant les auteurs; tous ne s'y prêtent point également. Il est parfaitement à sa place, lorsqu'il s'agit de Lucrèce, dont l'intention capitale a été d'initier ses contemporains à la conception épicurienne de l'existence des choses, conception dont la vérité clairement démontrée devait produire la paix dans les âmes et les rendre accessibles au bonheur.

M. Heinze aurait assurément rendu un grand service, si, à propos du 3e l. du *De rerum natura*, il avait rempli tout son programme, *Vorwort*,

p. III « ...expliquer la suite et le progrès de l'argumentation, mettre en lumière le rapport de chaque partie avec l'ensemble de l'ouvrage, éventuellement du système philosophique,... établir la relation des pensées avec ce qui a été pensé antérieurement,... comme Lucrèce traduit une doctrine étrangère, mettre en regard cette doctrine autant que nous en possédons la rédaction originale, examiner si l'exposé en est correct et complet, ramener à leurs causes les inexactitudes et les lacunes qui peuvent s'offrir,... l'héritage propre d'Épicure ne nous étant parvenu que sous forme de débris, utiliser les écrits de ses élèves, rechercher les échos de la doctrine et de la polémique épicurienne même chez les représentants d'autres écoles. Dans quelques cas, mais rares, une interprétation soigneuse permettra peut-être de tirer une conclusion sur la forme sous laquelle la doctrine épicurienne se présentait à Lucrèce; on reconnaîtra les additions, les omissions, les modifications individuelles, et la méthode de travail du poète apparaîtra plus clairement en lumière. » Ce n'est point la faute de M. H. s'il n'a pas accompli dans toutes ses parties une tâche si vaste, mais c'est sa faute de l'avoir ainsi définie. La connaissance de l'antiquité est pour nous fragmentaire, il faut savoir la considérer comme telle et distinguer soigneusement les points, sur lesquels nous pouvons arriver à des certitudes, de ceux où, ne pouvant tirer des conclusions fermes en l'absence de renseignements suffisants, nous sommes réduits à nous contenter d'hypothèses ou même à constater notre impuissance. Malgré ses efforts, M. H. n'a pu montrer le lien logique qui expliquerait la succession des arguments multiples de Lucrèce en faveur de la mortalité de l'âme. En ce qui concerne le rapport du III[e] livre avec ses sources, on n'arrive pas à une solution qui s'impose. Dans quels traités Lucrèce a-t-il étudié l'Epicurisme? Avait il sous les yeux un manuel qu'il a suivi plus ou moins exactement ou bien les lignes principales et le plan de son ouvrage lui appartiennent-ils en propre? Nous ne saurions le dire avec certitude, puisque c'est de l'examen du poème lui-même que nous devons tirer là-dessus des conclusions conjecturales. Sans doute le rapprochement du texte de Lucrèce et des passages d'ouvrages épicuriens, soit antérieurs, soit postérieurs, est intéressant en lui-même et apporte des lumières dans le détail; mais M. H. est obligé de constater bien des lacunes et nous restons dans l'incertitude pour l'ensemble. C'est surtout en ce qui concerne la phraséologie scientifique de Lucrèce que la comparaison est instructive.

M. H. a mis très complètement en valeur les documents dont nous disposons; il n'apparait pas cependant de son commentaire qu'il ait l'esprit spécialement philosophique; il ne s'est pas appliqué du reste à lui conserver toujours strictement son caractère spécial. On ne saurait le blâmer d'avoir discuté de près le texte qu'il explique; mais à ce point de vue les résultats ultra-conservateurs auxquels il arrive ne constituent point un progrès. Pour éviter d'admettre une lacune qui s'impose ou

un déplacement de quelques vers, il impute parfois à Lucrèce des façons de raisonner bizarres et tout à fait inadmissibles. Il ne parviendra pas à convaincre que le texte du *De rerum natura* ne nous soit parvenu en assez mauvais état, que la liaison n'échappe çà et là entre les différentes parties et que par suite il ne faille admettre dans la tradition un certain désordre : l'hypothèse que Lucrèce n'a pas laissé son poème complètement achevé, que certains développements cadrent mal dans la disposition actuelle avec les développements voisins, est toujours le plus vraisemblable.

Il y a cependant intérêt à suivre l'analyse minutieuse que fait M. Heinze de la pensée de son auteur et le rapprochement perpétuel avec les textes grecs; ces textes contiennent un certain nombre de fautes d'impression; j'ai cru autrefois que les livres allemands étaient plus corrects et mieux revus que les nôtres; c'est une erreur dont je suis revenu.

A. Cartault.

Les origines de l'épiscopat, étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire romain (première partie), par M. Jean Réville. — Paris, Leroux, 1894 : un vol. gr. in-8°. de vi-538 pp.

Nous venons bien tard pour rendre compte du livre de M. Jean Réville : mais nous y gagnons du moins de pouvoir constater l'accueil si favorable qui lui a été fait par toute la presse compétente, depuis la *Theologische Literaturzeitung* jusqu'aux *Analecta bollandiana* On s'est plu à signaler dans *Les origines de l'épiscopat* une enquête approfondie dans un sujet nettement limité, une discussion minutieuse et pénétrante.

M. R. rappelle en commençant les solutions diverses antérieures à son travail. Il cite Baur, Rothe, Ritschl, Renan, Hatch, Harnack... Nous aurions souhaité à cet exposé plus de développement : le nom de M. de Weizsäcker et celui de M. Sohm y manquent et l'on est un peu étonné de cette lacune. Il nous semble même qu'une discussion préalable des systèmes de Hatch, de Harnack, de Welrzsäcker et de Sohm eût jeté beaucoup de lumière sur la suite de l'enquête de M. R. On devine que l'auteur a voulu définir avant tout sa propre méthode et entrer sans tarder au milieu des faits. L'unité des institutions hiérarchiques ecclésiastiques est au terme de l'évolution catholique, dit-il avec raison : de cette évolution ou développement, dont le terme est atteint dès le IIe siècle, peut-on retrouver les états successifs? C'est l'intérêt de l'histoire des origines de l'épiscopat d'être une histoire richement documentée. Mais ces données seront à dater et à caractériser : il faudra, et c'est une inspiration très heureuse de M. R., les grouper surtout d'après leur provenance géographique.

La division du sujet est dès lors indiquée : 1° les premières communautés en Palestine ; 2° les premières communautés en terre païenne ; 3° les églises à la fin du 1er siècle ; 4° avènement de l'épiscopat monarchique dans les églises d'Asie-Mineure.

M. R. a cru nécessaire d'étudier l'état qu'il considère comme le plus primitif et qu'il identifie avec celui des premières communautés palestiniennes. C'est ici que le théologien, toujours en quête d'unité primitive, paraît avoir influencé M. R.. Et aussitôt la critique y perd de sa rigueur. Citer les Synoptiques, citer les Actes des Apôtres sans s'être expliqué d'abord sur leurs sources, c'est s'exposer à s'avancer sur un terrain parfois bien mouvant. Le texte de *Math.* XVI, 13-20, et plus particulièrement le passage fameux « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église... », constitue une donnée de valeur : est-ce un discours authentique de Jésus, se demande M. R. ? Et la question, en effet, est ouverte entre certains critiques. Supposé que le passage en question appartienne, comme le veut M. R., à « une couche secondaire de la tradition évangélique », supposé qu'il représente « une tradition judéo-chrétienne inspirée par le désir de fortifier l'autorité de l'apôtre Pierre », comme le veut encore M. Réville, qui nous dira la date de l'origine de cette « tradition judéo-chrétienne » ? Est-elle contemporaine de la première épître aux Corinthiens et du fameux *Christus Partei* ? Est-elle hiérosolymite ? Questions qu'il est bien malaisé de résoudre fermement. On en dira autant, j'en ai peur, du fait que M.R. qualifie « d'avènement de Jacques, le frère du Seigneur », et dont il avance qu'il « coïncidait avec l'établissement d'une première organisation ecclésiastique encore rudimentaire sur le modèle de la synagogue juive, mais qui accordait peut-être dès l'origine un certain privilège légitimiste au représentant de la famille de Jésus » : cette assertion suppose qu'on a résolu la question de l'identité du Jacques fils d'Alphée et du Jacques dont parle Hégésippe. Hégésippe parle de Jacques probablement d'après l'Évangile des Hébreux et dans un récit d'une tendance anti-pétrine très sensible : qu'est ce que cette « tradition judéo-chrétienne » de la primauté de Jacques, exactement opposée à la « tradition judéo-chrétienne » de la primauté de Pierre ? Voilà bien des rivalités de primautés.

Sur l'état des premières communautés en terre païenne, M. R. a très heureusement étudié la condition légale qui s'imposait aux communautés — disons mieux, encore que ce mot paraisse répugner à l'auteur, — aux églises chrétiennes. Ces églises ne pouvaient être que des synagogues ou des collèges. Or, elles ne sont constituées exactement, ni comme des synagogues, ni comme des collèges ou thiases : ces églises sont des sociétés de type nouveau, et des sociétés dont aucune n'est isolée des autres. Mais j'ai peur que M. R. n'ait interprété dans un sens trop restrictif les données souvent vagues fournies par les épîtres paulines sur les fonctions sociales dans les églises auxquelles ces épîtres

sont adressées, et qu'il ait au contraire laissé dans l'ombre une donnée, concrète entre toutes, l'eucharistie. Qui dit eucharistie dit réunion habituelle, prière commune, frais communs, règlement : des épimélètes deviennent nécessaires. L'eucharistie, qui est le lien social de chaque église, suppose une fonction permanente, distincte de la fonction apostolique et de la fonction prophétique, et, si cette fonction permanente est représentée par les ἐπίσκοποι et les διάκονοι de l'épître aux Philippiens seulement, nul doute qu'elle n'ait dû exister ailleurs qu'à Philippes, de quelque nom qu'aient pu être désignés ceux qui en étaient revêtus, et sans exclure les presbytres que les Actes des Apôtres signalent dans les églises pauliniennes. Comment le principe s'est-il imposé de considérer ces épimélètes des églises comme inamovibles, comme investis à vie d'une fonction inadmissible? Là est pour le critique une des énigmes du problème des origines de l'épiscopat, et le lecteur sera un peu déçu de voir M. R. s'y arrêter à peine, même à l'occasion de la *Prima Clementis*. Car c'est par cette prérogative que *l'episcope-presbytre* se distingue des fonctionnaires similaires, soit des synagogues, soit des collèges.

Pour les églises de la fin du Ier siècle, M. R. discute les données de l'épître de saint Jacques, de la *Didaché*, du discours de Milet dans les actes, des épîtres Pastorales. On s'étonnera que l'épître aux sept églises, qui figure en tête de l'Apocalypse, n'ait pas été discutée avec l'ampleur qu'elle appelait. M. R. est-il sûr que l'ange de chaque église est l'ange préposé dans le ciel au gouvernement de ces églises, plutôt que l'ensemble des presbytres de chacune de ces églises? On ne conçoit guère que, même dans le style le plus apocaliptyque, un homme ait mission de rappeler des anges à leurs devoirs. Et si ces anges ne sont point des êtres célestes, si ange est synonyme de συνέδριον, pourra-t-on dire que l'Apocalypse johannine ne connait d'autorité que celle des διδάσκαλοι? L'épître aux sept églises annonce les formules ignatiennes et le développement est, il nous semble, plus serré que M. R. le marque, de 95 à 110. Sur un autre point, entre plusieurs, nous ne souscririons pas au sentiment de M. Réville, savoir sur la date de la *Prima Petri*. La question a fait quelques progrès depuis 1894, notamment depuis la *Chronologie* de Harnack; mais ici le dissentiment existe aussi bien avec Harnack qu'avec M. Réville : il s'agit de la date à fixer au régime légal de persécution. Nous fixons cette date à l'époque de Néron, nous croyons que la législation persécutrice est contemporaine de l'incendie de Rome : c'est là un sentiment qui nous est commun avec quelques Français (MM. Duchesne, Allard, Lejay...) et que nous savons n'être reçu, ni en Angleterre (Ramsay), ni en Allemagne (Mommsen, Harnack). Nous le croyons pourtant justifié au mieux ; et ce serait déjà une justification que de voir la peine que des critiques comme Harnack ou M. R. ont à dater les pièces qui font allusion à des persécutions antérieures à la fin de Domitien, lorsqu'ils ont posé en fait que « Domitien le premier procéda avec quelque méthode contre les chrétiens ». De même, la

distinction entre juifs et chrétiens était une distinction admise publiquement bien avant que Domitien eût réclamé sévèrement l'impôt du didrachme : comment expliquer sans cela que les massacres de 64 n'aient atteint que des chrétiens ?

Le livre de M. R. touche à tant de questions, dont un si grand nombre sont encore à l'ordre du jour de la critique, que l'on oublierait aisément le sujet particulier de son étude par attrait pour les problèmes plus généraux qu'il aborde ou les détails infinis où il nous introduit. Hâtons-nous d'arriver au chapitre consacré à « l'avènement de l'épiscopat monarchique dans les églises d'Asie-Mineure », et qui est la partie la plus développée et la plus neuve de tout le livre. M. R. admet, avec toute la critique actuelle, l'authenticité des sept épîtres de saint Ignace et de l'épître de Polycarpe, et il prend même la peine de rappeler les meilleures preuves de cette authenticité. L'originalité de M. R. consiste en ce que, admettant l'authenticité des documents, il les interprète de manière à restreindre la valeur de leur témoignage. — Saint Ignace, écrit-il, voit les choses à travers son imagination ardente plutôt que d'une façon conforme à la réalité : « Prendre à la lettre les renseignements que ses épîtres fournissent sur l'état ecclésiastique de son temps, c'est à peu près aussi raisonnable que de se représenter l'état de notre société moderne d'après les violentes diatribes d'un clérical militant contre la République des francs-maçons... » Et évidemment un « clérical militant », dont le zèle s'exprimerait en « violentes diatribes », serait un médiocre témoin pour juger de la pureté d'intention de ses adversaires politiques. Encore est-il qu'il n'ignorerait pas les institutions cléricales de son temps. M. R. soupçonne saint Ignace de s'exprimer sur le compte des institutions ecclésiastiques avec la chaleur d'un homme d'action qui exprime un idéal plutôt que la réalité : s'il met si haut l'épiscopat, c'est que les églises auxquelles il s'adresse sont encore bien loin de pratiquer la soumission à l'épiscopat. Il se peut, en effet, que l'enthousiasme mystique de saint Ignace pour l'unité par l'épiscopat soit une inspiration personnelle à saint Ignace. Encore est-il que l'épiscopat monarchique existe et qu'il n'est combattu par personne là même où il est accepté avec moins d'enthousiasme. — M. Réville, analysant l'inspiration personnelle d'Ignace, pense trouver le principe du système ecclésiastique d'Ignace dans le « besoin profond d'unité ecclésiastique locale ». M. R. fait d'Ignace un politique : il nous semble que M. von der Goltz, qui, dans son *Ignatius von Antiochien als Christ und Theologe*, a pu mentionner les vues de M. Réville, a raison de dire que cette conception politique ne tient pas compte des données dogmatiques selon lesquelles la pensée d'Ignace est surtout organisée : l'épiscopat monarchique à la tête de chaque communauté, Sohm l'a bien exprimé et von der Goltz après lui, est « *die sarkische Darstellung der pneumatischen Christusgemeinde* » : c'est une conception d'ordre a priori et mystique, sans l'ombre d'une arrière pensée

opportuniste. — Enfin M. R. tient pour assuré que l'épiscopat monarchique a pris naissance en Asie-Mineure et qu'il s'y est développé rapidement, alors qu'il n'existait pas encore ailleurs. Toutefois, il faut admettre, et M. R. ne fait aucune difficulté de le reconnaître, que l'épiscopat monarchique existait en Syrie, à Antioche, c'est-à-dire dans l'église même dont Ignace était l'évêque, l'évêque unique et reconnu comme tel par l'autorité romaine. Ainsi, vers l'an 110, la Syrie et l'Asie étaient conquises au principe de l'épiscopat monarchique. Pourrait-on en dire autant de toutes les églises chrétiennes? Je ne m'aventure pas à l'affirmer. Mais que, dans la pensée de saint Ignace, l'épiscopat monarchique fût de règle partout, non pas en droit, mais de fait, c'est ce qui me semble devoir être conclu du texte fameux οἱ ἐπίσκοποι οἱ κατὰ τὰ πέρατα ὁρισθέντες... M. R. ne le pense pas, et il donne de graves raisons pour motiver son opinion : sont-elles décisives ? Je voudrais qu'un philologue nous le dît, qui ne serait ni épiscopaliste, ni antiépiscopaliste.

Car M. R. est antiépiscopaliste et son livre est la critique de l'épiscopat dans ses origines historiques. Il donne ainsi une utile réplique aux travaux d'épiscopalistes comme Gore ou même Sohm. Et l'on pourra, nous le pensons du moins, tantôt conclure autrement que M. Réville, tantôt réserver son jugement là où il croit pouvoir conclure ; mais son livre n'en demeurera pas moins longtemps le traité le plus approfondi sur la question des origines des institutions hiérarchiques de l'Église.

Pierre Batiffol.

J. W. Willis Bund. **The Celtic church of Wales.** London, D. Nutt. 1897.

M. Willis Bund a entrepris de prouver en 523 pages, grand in-8°, que l'Église galloise, dans tout le cours de son histoire, a été la seule Église indépendante de tout contrôle étranger, papal ou royal, dans l'Europe occidentale.

Le christianisme des Celtes et celui des Latins pour lui sont fondés sur des idées *diamétralement* opposées au point de vue de l'objet, de la nature et de la mission de l'Église. Le christianisme des Celtes, c'est le christianisme *tribal*, de clan; le christianisme latin, c'est le christianisme impérial. Chez les Celtes, le christianisme a pris la place des religions locales et n'a eu, libre d'influence latine, d'autre ambition d'abord que de les remplacer. Le christianisme des Celtes, c'est une adaptation du christianisme au paganisme. C'est là ce qui a réellement séparé les deux églises, et non pas de simples questions de rituel. La lutte dure depuis le commencement de l'établissement du christianisme en Bretagne. Elle se diviserait en plusieurs périodes :

Première période : de l'établissement du christianisme jusqu'à l'arri-

vée d'Augustin en Angleterre, c'est-à-dire jusqu'en 602 : c'est l'époque du libre développement du christianisme.

Deuxième période : elle est marquée à son début par le refus des Celtes de se soumettre à l'autorité d'Augustin et de la cour de Rome et se termine à la conquête normande; les relations forcées avec l'Angleterre saxonne ont amené certains changements extérieurs, par exemple, l'adoption de la date de la Pâque; on remarque aussi chez les évêques de langue celtique une tendance à demander la consécration aux prélats bretons. Il n'y a pas de schisme, l'Église celtique indépendante, libre de tout contrôle étranger, ayant repoussé la suprématie papale.

Troisième période : la troisième période part du moment où les rois anglo-normands prennent l'habitude de nommer des évêques en Galles jusqu'à la conquête définitive d'Edward (1100 à 1284).

Quatrième période : c'est l'époque de la domination latine en Galles, grâce au système normand. Elle cesse par l'union du pays de Galles avec Henri VIII et la chute de l'Église de Rome (1284-1534).

Cinquième période : la cinquième, celle de la suprématie de l'Église anglicane, dure encore. Pendant tout ce temps, ces diverses périodes, l'Église galloise n'a cessé de lutter pour son indépendance : « Bien hardi serait, dit M. W. Bund, celui qui se hasarderait à dire que le conflit ecclésiastique est terminé aujourd'hui en Galles, et quelle sera son issue. »

Exposer une pareille thèse, c'est la réfuter. Les seules difficultés qui se soient élevées entre l'Église Bretonne et celle de Rome proviennent ou de l'isolement, ou de la surexcitation du sentiment national.

Pour les deux dernières périodes, les témoignages abondent. Les poètes gallois du moyen âge sont des papistes avérés. On n'est pas plus fondé à voir dans les satires d'auteurs du moyen âge, comme celles de Dafydd ab Gwilym contre les Franciscains, une preuve de désaffection envers l'Église romaine qu'à conclure à une lutte de principes entre l'Église gallicane et Rome à cause des nombreuses et mordantes satires de nos auteurs français de la même époque, contre le clergé et les moines. Il est même certain qu'à l'époque de la Réforme, le pays de Galles était plus papiste que le reste de l'Angleterre, et que le mouvement réellement protestant n'y a commencé qu'au XVIIe siècle. Je renvoie M. Bund sur ce point à un livre en gallois d'un des meilleurs travailleurs du pays de Galles, Charles Ashton. L'auteur, qui est fort bien informé, est un protestant zélé : pour lui, cet état d'âme des Gallois ne prouve qu'une chose, c'est qu'ils étaient encore plus ignorants et superstitieux que les Anglais[1] ! Si les Gallois sont aujourd'hui hostiles à l'anglicanisme, cela tient à diverses circonstances, et surtout à la maladresse, à l'âpreté au gain et à la brutalité des Anglicans qui ont cru pouvoir

1. Charles Ashton, *Bywyd ac amserau yr Esgob Morgan* (vie et temps de l'évêque Morgan, premier traducteur de la Bible en gallois). Treherbert, 1891.

traiter le pays de Galles en pays conquis et n'ont su ni voulu en comprendre le caractère et les traditions.

De la conquête normande à celle du Nord-Galles par Edward, il y a quelques révoltes ou protestations de l'esprit national, contre l'ingérence tyrannique des métropolitains anglo-normands, et c'est tout. Rien de plus instructif à cet égard que le *Liber Landavensis* et les œuvres de *Giraldus Cambrensis*.

Quant à la deuxième période de M. Bund, c'est peut-être celle qui se prête le moins à sa théorie. Il affirme que les Bretons avaient refusé de reconnaître la suprématie de Rome. Comme preuve du contraire, on peut alléguer le fait que la Pâques romaine a été adoptée en 768 (*Ann. Cambriae*), les pèlerinages des rois gallois à Rome [1], et enfin le récit même de Bede de l'entrevue et des rapports d'Augustin avec les évêques bretons.

Resterait la première période, *celle du libre développement*.

Je n'objecterai pas à M. B. la présence de trois évêques de Bretagne au Concile d'Arles en 314. Il me répondrait que c'étaient des évêques *Brythons* (Brittones) et non des *Goidels* (*Gaidel* vaudrait mieux). Les *Brittones* eux se sont convertis nettement et sans arrière pensée au christianisme. Les *Goidels* l'ont adapté au paganisme; c'est chez eux seuls que l'on trouve le vrai chistianisme paganisé et *tribal* des Celtes. Si les Gallois sont justement les plus purs représentants de ce christianisme, c'est qu'ils sont en grande partie *Goidels*. Cette thèse, qui a été soutenue par quelques bons esprits, sans raison bien sérieuse, à mon avis, et en tout cas fortement exagérée et viciée par des *a priori*, M. B. ne se donne pas la peine de l'établir. Il admet sans sourciller qu'au ve-vi^e siècle la Cornouailles est *Gaélique*, sans se demander comment nous le trouvons authentiquement de langue bretonne dans le cours des siècles, ainsi, d'ailleurs, que la Cornouailles française.

Si les documents historiques ne sont pas assez nombreux ni assez explicites au ve siècle, à la fin du vie, nous avons sur l'Église bretonne des renseignements sûrs et concluants.

Sur quoi portent les démêlés des Bretons avec Augustin, l'envoyé du pape? Sur trois points : Augustin leur demande d'adopter le mode romain du baptême, la date romaine de la Pâques, enfin de l'aider à convertir les Saxons. Au fond, la rupture n'eut lieu entre lui et les Bretons qu'à cause de leur refus de se soumettre à l'autorité de l'église établie chez les Angles. Pour leur Pâques, dont on a fait grand bruit, ce n'est que par point d'honneur qu'ils l'ont défendue. Ils avaient, en effet, d'après les *Ann. Cambriae*, adopté le comput oriental établi par le pape Léon en 453. Mais, par suite de leur isolement, ils avaient ignoré la réforme opérée en 525 et, au vie siècle, les Pâques ne tombaient pas toujours chez eux le même dimanche que dans le reste du monde chrétien.

---

1. Cinnen, roi de Powys, meurt à Rome en 854; Higuel (Howel), en 885 (Ann. Cambr.).

La tonsure celtique a persisté longtemps sans que Rome s'en soit émue. Au commencement du IXᵉ siècle, les moines de Landevennec, en Bretagne, l'avaient encore. Certaines pratiques frisant l'hérésie ne paraissent pas non plus avoir causé de différend ; il est vrai qu'elles pouvaient avoir cessé du temps d'Augustin : par exemple, l'usage chez les Celtes de confier à des femmes la distribution de l'Eucharistie sous les espèces du vin et, en général, l'assistance du prêtre à l'autel, le ministère diaconal proprement dit [1]. Cette hérésie était, paraît-il, d'origine orientale.

Donc, dans cette première période, comme dans les autres, c'est le sentiment national seul qui amène une sorte de schisme momentané entre les Bretons et Rome. Le refus d'aider Augustin dans la conversion des Saxons n'a pas besoin d'explication quand on connaît l'histoire des Bretons. A en juger par l'*Epistola ad Coroticum*, et d'autres documents, ils n'estimaient guère plus un Gaël chrétien qu'un Saxon converti.

Restent les prétendus principes opposés sur lesquels reposerait l'antagonisme du christianisme celtique et du christianisme latin. Ils se réduisent à deux : 1° chez les vrais Celtes, le christianisme s'est adapté au paganisme ; 2° le christianisme a adopté le système politique et social des Celtes : il est devenu *tribal*, ou de clan.

M. Bund, abstraction faite de certaines exagérations qui lui sont propres, ne se doute pas qu'il avance, sur ces deux points, une doctrine admise par tout le monde : il enfonce une porte ouverte. Eh oui, le christianisme a tenu compte chez les Celtes, et partout ailleurs, des usages païens dans la mesure où ils étaient compatibles avec ses principes essentiels, et beaucoup ont subsisté malgré lui. L'étude de la littérature populaire de tous les peuples chrétiens le prouve. Quant aux divisions politiques et territoriales, le christianisme les a acceptées et utilisées. Si la Gaule était restée indépendante, nos diocèses actuels représenteraient à peu près exactement les cités gauloises ; ils les représentent d'ailleurs assez bien encore, car les Romains respectèrent, en général, les divisions qu'ils trouvèrent solidement établies. Il en a été de même au pays celtique. Les cinq évêchés irlandais du VIIIᵉ siècle représentent les cinq royaumes qui se partageaient le pays. L'histoire du pays des Celtes, étudiée à fond, donnerait des résultats analogues.

M. Bund voit dans le monachisme celtique quelque chose de national. Il se peut qu'il y ait au moins dans certains détails de l'organisation du monachisme irlandais et breton, dans l'esprit dont les moines étaient animés, quelque chose de celtique. Mais il est sûr que, comme le reste des institutions chrétiennes, l'érémitisme et le monachisme sont venus, dans les Iles Brittaniques, de la Gaule [2].

---

1. J. Loth, *Un ancien usage de l'église celtique* (*Revue celtique*, XV, p. 92.)

2. Sur cette question du monachisme avec ses traits orientaux, cf. G. Stokes, *Ireland and Celtic Church*, p. 166 et suiv.

M. B. affirme que les termes ecclésiastiques ne sont pas les mêmes chez les Celtes que chez les Latins et n'ont pas le même sens. M. B. avoue qu'il ignore les langues celtiques (on le voit du reste); qu'il s'en prenne, dans ce cas, à ses amis Gallois; ils lui ont fait avancer une énormité. Les termes celtiques ecclésiastiques sont empruntés à l'Église romaine, *abbé, moine, cellule, apôtre, évêque, aumône, prière, baptême, carême, confession, communion, messe, prêtre, trinité, diacre, diable, vêpres, martyr, Noël, Pâques, péché, pécheur, pénitence, paroisse, sermon, etc.*

Les paroisses portent le même nom en Galles et en Bretagne armoricaine et témoignent d'une organisation commune et qui ne me paraît avoir rien de spécial. Les *Llan*, monastères, lieux consacrés, sont fréquents, mais le terme générique pour les paroisses est le *plwyf* (breton, *plou, ploe, plen, plu*), du latin *plêbe*. Le *vocab. cornique* du XII[e]-XIII[e] siècle traduit *presbiter* par *hebrenciat plui*, directeur de paroisse. L'italien *pieve* a un sens analogue à celui de *ploue* : c'est une paroisse qui a sous elle des paroisses de village.

Le chapitre le plus symptomatique et le plus extraordinaire du livre de M. Bund, est celui qui est consacré aux saints. Le *saint* celtique ne prenait personne sous sa protection ; il n'était jamais invoqué, aucune église ne lui était dédiée ! Je croirais faire injure aux lecteurs de la *Revue critique*, en réfutant une pareille assertion ; sans parler des témoignages directs, des litanies de saints bretons du X[e] siècle, des vies de saints authentiques, qui nous montrent le culte des principaux saints, solidement établi dans les pays de langue brittonique [1], de saints qui sont des personnages historiques, on peut mettre en face de M. B. toute la géographie des pays celtiques. Nos paroisses à nous, Gallois, Cornouaillais, Bretons insulaires ou armoricains, sont, trèssouvent, placées sous le vocable de saints bien connus, dont le culte remonte au VI[e]-VII[e] siècle. En vérité, de pareilles assertions sont un défi au sens commun et à l'histoire.

M. B. ignore les langues celtiques, nous l'avons vu. Mais les textes irlandais où on peut puiser, au point de vue de l'histoire ecclésiastique, de l'organisation de l'église celtique, de ses croyances, de ses usages, ont été traduits ou analysés. On reste confondu qu'une thèse ait pu se produire après la publication de la *Tripartite life of saint Patrik*, où l'homme qui a rendu le plus de services aux études celtiques avec Zeuss, M. Whitley Stokes, a donné, d'après des analyses et des traductions de textes irlandais, un tableau détaillé et clair de l'état, des croyances et de l'organisation de l'Église celtique d'Irlande, fondée par le Breton Patrice [1].

M. B. ignore totalement l'histoire de la Bretagne armoricaine.

Il ne paraît guère plus versé dans l'histoire ecclésiastique générale.

---

1. J'entends par *brittonique*, le gallois, le cornique et le breton-armoricain.
2. *Trip.-Life*, I, pp. CXXXV; CLVIII-CLXVIII; CLXXX-CXCVIII.

Il prend le mariage des prêtres et des évêques pour un trait celtique. Or, il est bien établi que cet usage a été fort répandu jusqu'à Grégoire VII et n'a pas disparu immédiatement après le décret qui l'avait formellement aboli. Les évêques de Quimper, dans notre Cornouailles, pendant quelque temps, au xᵉ-xiᵉ siècle, se sont succédé de père en fils; absolument comme certains évêques anglicans de notre temps, dit-on.

M. B. n'a pas les prétentions d'avoir fait un ouvrage de première main; mais il aurait dû mettre un peu de critique dans le choix de ses autorités.

En résumé, la thèse de M. Bund est radicalement fausse. Ce qu'on trouve de vrai dans son ouvrage est depuis longtemps connu. Les erreurs graves y sont fréquentes. Il y a cependant, par ci par là, quelques aperçus ingénieux : M. B. a le paradoxe facile et le soutient avec chaleur : ce doit être un remarquable prédicateur.

J. LOTH.

Chronologie Moliéresque, par Georges MONVAL. Paris, Flammarion, 1 vol. in-18 av. portrait. — **Les Collections de la Comédie-Française** : catalogue historique et raisonné par Georges MONVAL. Paris, Soc. de propagation des Livres d'art, 1 vol. gr. 8° av. planches

C'est un hasard, mais un hasard favorable, qui a fait paraître en même temps ces deux publications du même auteur et qui nous permet de les grouper ici. La chronique journalière de Molière n'est-elle pas l'histoire même de la Comédie-Française en ses premières années, et les collections de portraits et d'autographes de ce même théâtre ne sont-elles pas intimement liées au souvenir de son fondateur? Aussi bien la même méthode de discrète et sûre érudition a-t-elle présidé à l'exécution des deux œuvres.

M. G. Monval, Moliériste sans rival et chercheur infatigable, a eu une idée très originale pour l'achèvement de la jolie collection des pièces de Molière entreprise par Jouaust en fascicules séparés. Au lieu d'une notice biographique ou d'un essai littéraire, deux choses dans lesquelles M. M. eût excellé sans doute, mais qu'il a bien fait de juger superflues aujourd'hui, il a imaginé un répertoire spécial, une sorte de guide chronologique, pour suivre la vie de Molière dans ses épisodes intimes comme à travers les événements publics qui l'ont entourée. En 250 pages, il suit pas à pas, quelquefois jour par jour, et les 51 ans de l'existence de Molière, et ce qui a pu, de par le monde politique ou littéraire, être mêlé directement ou indirectement à sa vie. Il reconstitue en quelque sorte dans ses éléments essentiels le journal hypothétique du grand écrivain, de 1621 à 1673.

A première vue, plus d'un renseignement pourra paraître superflu : une bataille livrée, une victoire remportée, la naissance de tel person-

nage plus tard illustre, l'apparition de tel livre... Voilà bien des événements peu Molièresques. Mais tout cela n'est pas tant superflu qu'il apparaît. Cela *met au point* toutes sortes de coins intéressants de la carrière et de la production littéraire de Molière (et de bien d'autres en même temps, ce qui n'est certes pas un mal), cela ouvre des horizons inattendus, cela facilite, par le rapprochement, des recherches toujours nécessaires dans cette époque de Louis XIII et de Louis XIV jeune, qui a provoqué tant de travaux et où il y a encore tant à trouver. Le livre n'est d'ailleurs qu'un essai, un cadre (M. M. conseille modestement au lecteur de l'interfolier, afin de le corriger ou de l'augmenter plus à l'aise). Que de mémoires du temps, que de lettres, surtout parmi les inédites, où l'on pourra glaner quelque renseignement, dès lors si aisé à *piquer* à sa date!

Une des choses, par exemple, qui pourront attirer la curiosité des chercheurs, c'est la foule des nouvelles intéressantes dont la date exacte n'a pu être déterminée encore, et qu'on trouve placées seulement à la fin de chaque année. On a été si longtemps sans attacher d'importance à la date précise! et c'est pourtant souvent un trait de lumière, en histoire littéraire surtout. — M. M. n'a eu garde d'omettre l'addition d'un *index* alphabétique : il était, pour tant de dates douteuses, indispensable.

Il y en a un également, comme de juste, à la fin de son catalogue du Musée de la Comédie Française. Il était, lui aussi, d'autant plus indispensable, que ce catalogue est à proprement parler un *inventaire des richesses d'art*, et pas autre chose. Il ne faut pas s'y tromper, car l'énoncé du titre pourrait laisser croire, à l'examiner rigoureusement, que toutes les *collections* du théâtre s'y trouvent décrites. Or, parmi elles, ne faut-il pas placer en première ligne les *Archives*, les manuscrits, les autographes, etc.? Ce travail reste à faire; espérons que M. M. ne laissera à nul autre le soin de l'exécuter : il serait aussi neuf qu'intéressant à tous égards. Mais pour le moment, c'est des œuvres d'art seules qu'il s'agit, ou pour mieux dire, de tout ce qui est exposé, encadré ou sous vitrine, dans les diverses salles du Théâtre français. (Il y a aussi quelques *reliques* et quelques autographes.) Et les œuvres d'art sont énumérées simplement au fur et à mesure de la promenade que le lecteur est censé faire dans le bâtiment.

C'est le parti qu'on avait pris jusqu'ici, et M. M. l'a suivi comme le plus simple. En somme, il est peu scientifique et raisonné : c'est le système qu'on emploie dans les *guides* du visiteur aux musées et pour lui faciliter la besogne (ce qui est souvent une bonne plaisanterie, parce que, entre la rédaction de cet inventaire et sa publication, les conservateurs ont eu le temps de changer la place des tableaux). Il était peut-être moins indiqué à la Comédie, où le public n'est justement pas admis dans les appartements qui renferment la majeure partie du musée. En tous cas, il faudra refaire quelque chose de plus complet et de plus

logique, le jour où le musée pourra être classé et ouvert au public. M. J. Claretie, dans sa préface au livre, M. Monval, dans son historique du musée, réclament tous deux ce musée qui serait, en effet, si curieux et qui n'a pas de local. C'est une question où il ne faut pas mêler l'utopie, parler de monument spécial, etc. D'abord, ces collections ne se conçoivent pas en dehors du théâtre même, auquel elles appartiennent en propre (et par conséquent à la société). Et puis, rien ne sera plus aisé à installer, quand on aura *rendu* au théâtre ce qui lui a été enlevé sur le Palais Royal et la rue Montpensier, pour l'attribuer à la Cour des Comptes : on en juge très bien sur le plan dressé par M. Ch. Lucas et ajouté au volume. C'est là qu'est la solution très simple du problème : hors de là, point de salut.

Ce classement raisonnable et cette disposition aisée des portraits, scènes, statues et bustes divers dont la Comédie Française est actuellement remplie (plus de 500 numéros), auront d'ailleurs un avantage inestimable, car il paraît que plus d'une œuvre importante, ou promise ou donnée déjà, attend ce moment pour faire son entrée à la Comédie Française, dont les murs n'ont plus, depuis plusieurs années, un pouce carré de libre... Enfin, on le voit, il y là beaucoup de choses à faire, et qui ne sont pas indignes de l'attention publique, car ce musée spécial est et pourrait être doublement précieux, par la valeur artistique des œuvres et par l'utilité historique des portraits ou documents de tous genres relatifs à notre première scène.

L'inventaire de M. G. Monval, dressé avec beaucoup de critique, et sans commentaires démesurés comme d'autres sont trop portés à le faire, est illustré d'un certain nombre de reproductions qui ne nous ont qu'à moitié satisfait. Qu'on ait pris le parti, pour des statues et des bustes, et même pour des portraits peints, de les faire dessiner au préalable et de faire ensuite reproduire par un procédé les dessins, alors que des héliogravures directes eussent été de toute évidence plus exactes et plus chaudes, c'est ce que nous avouons ne pas comprendre. Ce n'est pas que les dessins soient médiocres, mais comparez-les seulement aux quelques héliogravures qu'on a tout de même admises (par exemple, pour le célèbre et si important « tableau des farceurs français et italiens » de 1670)! La question est de savoir si c'est l'exactitude et le *document* qu'on cherche avant tout; le choix des œuvres reproduites le fait penser, et aussi le caractère d'*inventaire* du catalogue : n'est-ce pas, dès lors, un peu contradictoire ?

Henri de CURZON.

BULLETIN

— La livraison 14 du vol. II du *Recueil d'archéologie orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU vient de paraître à la librairie Leroux. Elle contient : § *54 (fin)*. *Les*

Nabatéens dans le pays de Moab. — § 55 *Bacatha, ville épiscopale d'Arabie.* — § 56. *Les Samaritains à Yabneh.* — § 57, *Le stratège nabatéen Nakebos.* — § 58, *La statue du roi nabatéen Rabel Ier à Pétra.*

— M. le professeur Marg. Dimitzas a publié en 1896 la troisième partie de son grand ouvrage sur la Macédoine, Μακεδονικά. Cette partie comprend une Introduction où sont énumérés les historiens macédoniens et autres, anciens et modernes qui ont écrit sur cette contrée, puis une description géographique et surtout archéologique de chacun de ses districts. L'auteur à fait entrer dans les deux gros volumes qui composent cette partie le texte et la notice de 1409 inscriptions grecques et de 139 inscriptions latines; il s'est arrêté sur tous les monuments antiques, les uns décrits déjà par M. L. Heuzey, les autres encore inconnus que porte le sol macédonien. M. Heuzey a signalé cet important travail à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — C. E. R.

— L'ordre des Cisterciens occupe, tant par l'ancienneté que par les services rendus, un rang très honorable dans les annales de l'enseignement en Hongrie. Cet ordre possède encore aujourd'hui quatre *gymnases* et plusieurs abbayes. Il a trouvé un historiographe bien informé dans un de ses membres, M. R. Békefi, qui a publié, à l'occasion du Millénaire, un beau volume où il a retracé l'histoire de l'Ordre en Hongrie depuis 1142 jusqu'à nos jours. Le même savant publie, dans les Mémoires de l'Académie hongroise, une brochure sur *l'Enseignement des Cisterciens à Paris au moyen âge (A cisztercziek kæzépkori iskolazasa Parisban*, 87. p.), où nous trouvons l'histoire extérieure du célèbre Bernadinum avec toutes ses péripéties au cours du moyen âge. Comme l'enseignement qu'on y donnait, servait de modèle à toutes les maisons de l'ordre, M. B. en étudiant les détails de cette École qui fait partie de l'Université de Paris, veut donner une idée de la haute culture que les Cisterciens hongrois, envoyés dans le Bernardinum, ont dû y acquérir. Les sources de cette étude sont, en première ligne, les volumes déjà publiés du *Cartulaire de l'Université de Paris* (que M. B. cite à tort, uniquement sous le nom du P. Denifle, M. Châtelain y ayant collaboré dans une large mesure), puis Martene et Durend : *Thesaurus novus Anecdotorum* et les histoires de l'Ordre publiées en France. Les noms des élèves hongrois ne se trouvent pas dans les actes ; M. B. constate seulement que les anciens élèves du Bernardinum sont devenus, pour la plupart, les abbés mitrés des maisons hongroises, qui, à l'exception de deux, sont de fondation française. — J. K.

— Après avoir étudié la question des premiers missionnaires en Hongrie (cf. *Revue critique*, n° 10, 1897), M. Georges Volf vient de publier une brochure très importante sous le titre : *Le pays d'origine de la langue liturgique des Slaves et la prise en possession de la Hongrie* (*Az egyházi szlav nyelv hazája ès a magyar honfoglalas*, tirage à part des : *Nyelvtudomanyi közlemënyek*, 96 p.). La question sur le pays d'origine de la langue liturgique des Slaves, c'est-à-dire le vieux slovène, tellement différent des langues slaves actuellement parlées, a été déjà étudiée par Kopitar et Miklosich. Ces savants ont trouvé que le vieux slovène était la langue des Slaves établis en Pannonie et en Moravie avant l'arrivée des Magyars en Europe. M. Jagic, dans plusieurs articles de l'*Archiv für slavische Philologie* a, par contre, soutenu que cette langue fut apportée par les apôtres Cyrille et Méthode de la Macédoine et imposée aux Slaves habitant ces pays. M. Volf reprend et approfondit la discussion et combat l'hypothèse de Jagic par l'étude méthodique des dialectes slaves parlés en Macédoine et par l'étymologie des noms géographiques hongrois qui peuvent élucider la question. Il prouve qu'aucun des dialectes macédoniens ne peut dériver du vieux-

slovène, car ces dialectes ont un article, mais n'ont ni déclinaison, ni infinitif, tandis que le vieux-slovène n'a pas d'article, mais, par contre, a une déclinaison et l'infinitif Cette différence ne peut pas être de date récente; elle remonte à l'époque de la formation de ces dialectes dans les Balkans, c'est-à-dire bien avant le IXe siècle, puisque le bulgare, le valaque et l'albanais montrent les mêmes caractères linguistiques. Or, le vieux-slovène n'est devenu langue littéraire que dans la seconde moitié du IXe siècle; s'il était originaire de la Macédoine, il aurait donc également l'article, mais n'aurait ni déclinaison, ni infinitif. — Dans la deuxième partie de son étude, M. Volf apporte de nouveaux arguments, tirés de la linguistique hongroise, en faveur de l'hypothèse de Miklosich. Les anciens vocables slaves conservés dans la langue hongroise prouvent, selon M. V., que les peuples trouvés par les Magyars, lors de leur arrivée en Pannonie vers la fin du IXe siècle, parlaient le vieux-slovène. Ces vocables sont des substantifs et des noms géographiques. Ces derniers, surtout, montrent jusqu'à l'évidence que la thèse de M. Jagic est insoutenable. Les Vieux-Slovènes se sont vite amalgamés avec les conquérants et ont enrichi le vocabulaire magyar. Par contre, les noms des localités slovaques et vendes sont de date plus récente et dérivent du magyar, soit par déformation, soit par traduction. On peut donc démontrer par la linguistique que les Hongrois, lors de leur arrivée en Pannonie, ont trouvé des populations parlant le vieux-slovène, mais que les Slovaques et les Vendes, qui habitent actuellement le territoire hongrois et que M. Jagic considère comme descendants de ces Vieux-Slovènes, ne sont venus s'y établir que lorsque les Magyars avaient déjà occupé le sol. M. Volf conclut que, de toutes les nationalités qui habitent la Hongrie, les Magyars sont les plus anciens. — J. K.

— Nous recevons les premières publications de la *Société littéraire israélite de Hongrie*, fondée en 1894 sur le modèle de la « Société des Études juives » de France. Ces publications, dirigées par le grand-rabbin de Budapest, M. Samuel Kohn, l'éminent historien des Juifs en Hongrie et des Sabbathaires en Transylvanie (cf. *Revue critique*, n° 17, 1895), par MM. Mezei, député, Bánóczy, membre de l'Académie hongroise, et Bacher, le savant orientaliste, professeur au séminaire de Budapest, favoriseront le développement intellectuel de leurs coreligionnaires, et donneront, en même temps, de précieuses contributions à l'histoire du judaïsme dans cette contrée orientale de l'Europe. Six volumes ont paru jusqu'ici : 1° *Histoire des Juifs à Sopron* (Oedenburg) *depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (*A Zsidók története Sopronban*, 379 p.), par M. Pollak, rabbin de Sopron. Ce mémoire, couronné par la Société, nous donne, d'après les documents conservés dans les archives de Sopron, l'histoire des Juifs depuis 1324, année où le roi Charles-Robert, de la maison d'Anjou, leur ouvre les portes de la ville, jusqu'à nos jours. Les trois premiers chapitres retracent la situation sociale et politique, la vie intellectuelle de la communauté pendant le moyen âge. Quoique inquiétés un moment sous Louis le Grand, en 1360, la situation des Juifs était très tolérable en Hongrie, jusqu'à l'avènement des Habsbourg en 1526. Le désastre de Mohács devint le signal de la persécution des Juifs. A peine Ferdinand Ier devint-il roi, qu'on les chassa de Sopron, comme de Presbourg et de Bude, c'est-à-dire de la partie occidentale du pays, déjà soumise au joug autrichien. La communauté de Sopron, ville située à la frontière autrichienne, peuplée d'Allemands et non de Hongrois, était exposée à toutes les vexations, et les persécutions y prirent un caractère particulièrement odieux. Le chapitre IV, le plus intéressant du volume, retrace les péripéties du procès engagé par les Juifs contre le magistrat de Sopron qui, non seulement a fait main-basse sur tout ce que la communauté possédait, mais qui ne voulait même pas payer ses dettes. La conduite de

Ferdinand Ier, dans cette circonstance, ne lui fait pas grand honneur. Pendant les huit ans que dura le procès, dont tous les actes sont encore conservés, il a changé quatre fois d'avis. Finalement les Juifs perdirent tous leurs biens et restèrent chassés de la ville. Ils se retirèrent dans les villages voisins et se mirent sous la protection de quelques grands seigneurs qui pouvaient lutter contre le magistrat. Les Eszterházy obtinrent au XVIIe siècle que leurs sujets juifs pussent aller dans la ville les jours du marché. L'exil dura jusqu'au commencement de notre siècle, et ce n'est qu'en 1840 que la communauté actuelle a pu se constituer. 75 documents inédits complètent ce volume intéressant. — 2° Une traduction hongroise avec une bonne introduction de la *Legatio ad Cajum de Philon d'Alexandrie*, par M. Salomon Schill, professeur au Séminaire (*Alexandriai Philo jelentése a Cajus Caligulanal jart Küldottségröl*, XIII-100 p.). La traduction est exacte, coulante, et enrichit en même temps la littérature philologique hongroise, car c'est la première œuvre de Philon qui soit traduite en hongrois. — 3° *Préceptes moraux tirés du Talmud*, par M. Samuel Krausz (*Talmudi életszabalyok és erkölcsi tanitasok*, 55 p.). C'est la traduction du traité *Derech Erecz*, qui se trouve dans le IXe tome du Talmud. Comme les gnomes de Théognis, les dictons de Publilius Syrus et les distiques de Caton, ce traité contient un véritable trésor de préceptes moraux qu'on peut encore étudier aujourd'hui avec profit. La traduction est faite d'après le texte de Tawrogi (Kœnigsberg, 1885), et de Machzor Vitry (Berlin, 1893), et accompagnée de notes et d'un Index. — 4° *Annuaires pour 1895, 1896 et 1897*, les deux premiers rédigés par MM. Bacher et Mezey, le troisième par MM. Bacher et Banoczy (*Évkönyv, Kiadja az izr. magyar irodalmi tarsulat*, 483, 372, 365 pp.). Ces beaux volumes contiennent, outre les actes de la Société, une foule d'articles intéressants, parmi lesquels nous relevons : (Tome I). Banoczy, *Toldi et la Bible*, où le savant réunit les expressions bibliques dans la belle épopée d'Arany ; Kaufmann, *Un témoin oculaire de la reprise de Bude en 1686*, histoire navrante d'Isaac Schulhof, qui a décrit le sac de Bude par les soldats autrichiens ; Bernstein, *Le rôle des Juifs dans la Révolution de 1848-49 ;* Radó, *Traduction en vers de l'épisode : Joseph et Putiphar du Schahnamé*; Neumann, *L'influence de la religion zende sur le judaïsme ;* Weissburg, *La philanthropie chez les Juifs d'après le Talmud ;* Bacher, *La Société des Études juives en France ;* puis de nombreuses traductions de poètes juifs des XIIe et XIIIe siècles. — (Tome II) Bacher, *Il y a mille ans ;* aperçu plein d'érudition sur la situation des Juifs à la fin du IXe siècle; S. Kohn, *Sources historiques hongroises concernant les Juifs ;* Klein, *Pharisiens et Sadducéens dans leurs rapports avec les Macchabées ;* Bernstein, *La tragédie de l'homme de Madach et la littérature juive ;* Waldapfel, *La Bible dans la pédagogie moderne ;* Gerö, traduction en vers du *Lecho dodi*, poésie de Salomon Hallévi Alkabicz du XVIe siècle, chantée dans les synagogues le vendredi soir, et que Herder a beaucoup louée et traduite (Voy. *Adrastea*, p. 568, édit. Hempel) ; Neumann, *Jugements des écrivains grecs et romains sur les Juifs*, compte rendu élogieux du livre de M. Th. Reinach paru en 1895 ; Beck, *Le péché originel dans la littérature juive ;* Pollak, *Documents pour servir à l'histoire de la rouelle ;* en Hongrie les Juifs furent forcés de porter la rouelle sous le premier roi de la maison des Habsbourg, Ferdinand Ier (1526-1564) ; au moyen âge on n'en trouve pas de trace ; Büchler, *Le Consistoire israélite en Hongrie aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles ;* Kecskeméti, *La légende du Juif-Errant dans la littérature hongroise ;* Goldschmied, *L'iconographie des patriarches au moyen âge*. — (Tome III) *Séance solennelle du Millénaire*, avec un discours remarquable de Karman sur *La vie nationale et confessionnelle ;* Alexander, *Objets du culte israélite à l'Exposition du Millénaire ;* Kecskeméti, *Cérémonies funéraires*

de l'ancien Israël; FISCHER, *Règles anciennes sur le maintien dans les synagogues;* ACSADY, *Les Juifs hongrois de 1735 à 1738;* BLOCH, *Le Congrès du Sanhedrin en France sous Napoléon Ier;* KRAUSZ, *Le grand Concile du IIIe siècle avant J.-Ch.;* FRISCH, *Influence szefard (espagnole) sur les Juifs hongrois.* — La lecture de tous ces mémoires nous montre que cet annuaire est dirigé dans un esprit éminemment scientifique. — J. K.

— Le *Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne* par René KERVILER et ses collaborateurs a été si souvent mentionné et loué dans la *Revue critique*, qu'il suffira de dire quelques mots seulement du fascicule vingt-cinquième qui vient de paraître (Rennes), librairie générale de J. Plihon et L. Hervé, 1897, in-8°, de la p. 321 à la p. 477). Ce fascicule complète le neuvième volume de l'immense publication et embrasse les noms compris entre *Cler* et *Coëtm.* Parmi les articles les plus intéressants dus en ces pages à nos vaillants bibliophiles bretons, signalons *Clisson* (famille de) — avec détails biographiques et bibliographiques très abondants sur le connétable Olivier, fils d'Olivier III et de Jeanne de Belleville, né le 23 avril 1336 on ne sait trop où (château de Clisson ? château de Blain ?), mort le 22 avril 1407 au château de Josselin — *Coat* (Vincent), poète ouvrier dont on reproduit (p. 359) un sonnet en langue bretonne contenant les *Plaintes de Jeanne la Boiteuse, duchesse de Bretagne* — *Coetivy* (famille de) féconde en hommes remarquables tels que l'amiral Prégent VII de Coëtivy, époux de Marie de Raiz, fille du trop fameux monstre Gilles, Alain de Coëtivy, évêque de Dol, puis cardinal d'Avignon, frère du précédent — *Coetlogon* (famille de), avec piquantes citations sur Louise-Philippe, fille du marquis René, demoiselle d'honneur de la reine Marie-Thérèse, célébrée pour sa beauté par la *Muse historique* de 1664 et par la *Gazette* de Robinet de 1665, mais fort maltraitée au point de vue physique dans les *Mémoires* de Saint-Simon — *Coetlosquet* (famille du), avec notice développée sur Jean-Gilles du Coëtlosquet, membre de l'Académie française, évêque de Limoges (1739-1758) et sur ses mandements (p. 454-460), etc. — T. DE L.

— M. H. WINGERATH, directeur de l'École réale de Saint-Jean à Strasbourg, a publié la sixième édition de son *Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires* et un volume nouveau, intitulé *Franzœsisches Lesebuch für Mittelschulen sowie für die Mittelstufe der hœheren Schulen* (Cologne, Dumont-Schauberg. In-8°, 308 p.). Ce dernier volume est composé avec goût et intelligence. Il ne renferme que des morceaux d'écrivains du XIXe siècle, et, ce qui ne gâte rien, nombre de ces écrivains n'ont pas encore figuré dans de pareilles anthologies scolaires : le livre aura pour les élèves l'attrait du nouveau. L'éditeur a joint au volume une carte de France, un plan de Paris et un dictionnaire qui sera d'autant plus utile qu'il est complet et — nous nous en sommes assuré — n'oublie aucun mot. Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage est la quatrième partie, *Géographie*, où sont reproduits plus de trente extraits divers qui font passer devant les yeux du lecteur les régions principales de la France. — A. C.

— Dans une intéressante étude sur *la baronnie de Thour en Champagne* (Arcis-sur-Aube, Frémont. In-8°, 93 p.), MM. JADART et LE GRAND étudient d'abord la situation et l'étendue de cette baronnie, sa durée, les principales familles qui l'ont possédée. Puis, après cette entrée en matière, ils reproduisent l'*Aveu* et dénombrement de la seigneurie fait en 1390 par Jean de Châtillon. Ce document, qui forme l'objet principal de leur travail, offre à l'histoire locale des matériaux de toute sorte : on y relève, pour les huit villages qui composaient l'ancienne seigneurie, plus de trois cents noms divers, dont une cinquantaine de seigneurs tenant fief, une centaine d'habitants censiers et tenanciers, le reste de lieux dits encore connus ou abolis

de longue date ; on y trouve des éclaircissements sur les mesures de grains et de terres, sur les dates d'échéances, sur les droits féodaux. A cet Aveu de 1390 les deux auteurs ajoutent un *Aveu* de la même baronnie fait en 1616 par damoiselle Gabrielle de Régnier : l'Aveu de 1616 est beaucoup moins complet et montre que la seigneurie a été en déclinant comme source de revenus féodaux. Le livre se termine par un état présent des terroirs, par une liste annotée de tous les lieux dits actuels de six communes de la baronnie (Bannogne, Hannogne, Juzancourt, Saint-Germainmont, Villers-devant-le-Thour et Le Thour), et M. Jadart a raison de dire que la carte de France bénéficiera de ce modeste apport, qu'il est très utile, à beaucoup d'égards, de publier à la fin de notre siècle le relevé des lieux dits. — A. C.

— M. Alberto Lumbroso qui, tout jeune encore s'est fait une place à part entre les érudits voués à l'histoire de la période napoléonienne, vient de réimprimer avec autant d'élégance que de correction la *Note des députés à la Consulta extraordinaire Cisalpine convoquée à Lyon*. Cette brochure (tirée à 30 exemplaires numérotés chez Forzani et Cie, à Rome) contient outre les noms des députés, l'indication du corps que chacun d'eux représente et leur adresse à Lyon. — Ch. Dejob

— La librairie Delagrave a publié des *Morceaux choisis de Victor Hugo* (In 12°, 504 p.). Ces morceaux, en prose, sont les « extraits les plus significatifs des livres les plus importants » et l'on ne peut que louer l'éditeur, M. Jules Steeg, du choix qu'il a fait. Les notes sont fort peu nombreuses; mais il ne fallait pas dire (p. 253) que Gribeauval est, comme Folard, un écrivain militaire. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 16 juillet 1897.

M. Ducroquet, agriculteur en Tunisie, adresse la copie d'une inscription romaine découverte à Oudna.

Le président communique une lettre du P. Delattre, contenant une inscription qu'il a reçue du P. Heurtebise, supérieur de l'orphelinat des Pères blancs de Saint-Joseph de Thibar. Cette inscription, trouvée dans les ruines de l'antique Thibaris, était gravée sur un piédestal en pierre blanche haut de 1 m. 03. En voici le texte : « L. Cornelio. P. F. Arn. Maximo Mag. Pag. Odilon Sacerd. Aesculap. Plebis Pra... Pagus Thibar*itan*. Ob Munificen. DD. PP. » Outre le nom de Thibaris, qui était déjà connu, l'inscription nous fournit celui d'Odilo, qu'il faut ajouter à la liste des *pagi* africains. Le P. Dalattre ajoute que ce nom de lieu se lit également dans l'inscription d'Henchir-Mettich, récemment commentée par M. Toutain. Lucius Victor, nommé en tête des personnages qui firent graver le règlement agricole de Trajan, fut *magister* du pagus Odilo, comme Cornelius Maximus.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture du mémoire de M. Jules Rouvier, professeur à l'Ecole française de médecine de Beyrouth, sur les monnaies frappées à Sidon, vers le milieu du quatrième siècle, par les satrapes Mazaies et Belesys.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite une étude sur les gouverneurs romains de la province d'Arabie d'après les inscriptions et les monnaies.

Séance du 23 juillet 1897.

M. Botto, directeur du musée archéologique de l'Infant don Henrique, à Faro (Portugal), envoie le dessin d'une inscription hébraïque très intéressante pour l'histoire de l'israélitisme portugais. Elle a été trouvée dans les sablières aux environs de Faro; et elle est aujourd'hui encastrée dans un mur du cimetière israélite de cette ville. Ce monument indique d'abord le lieu où a été le cimetière hébraïque primitif. Il renseigne aussi sur l'importance du mouvement israélite à Faro au XIVe siècle, et serait le monument le plus ancien connu en Espagne à ce sujet. Il révèle l'ensevelis-

sement d'un rabbi très distingué, Joseph Dotomol (1315), ce qui suppose une organisation parfaitement synagogique dès cette époque. La constitution d'une synagogue exigeait la réunion de dix membres au moins, et ces membres devaient être des personnages importants, parce que, selon le texte, leur rabbin était « vénérable ».

M. le marquis de Vogüé communique l'estampage d'une inscription nabatéenne relevée à Bosra par le R. P. Séjourné. Le texte avait déjà été copié par un voyageur anglais, le R. Eroing; mais sa copie défectueuse ne permettait pas le déchiffrement; l'estampage, quoique imparfait, est plus lisible. M. de Vogüé traduit ainsi cette inscription : « Ce mur tout entier du.... et les bassins (?) ont été construits par Thaïmon fils de..... en l'honneur de Doutara et de T.... dieux ». Il s'agit d'une enceinte sacrée, d'un harem renfermant, outre un sanctuaire, des constructions diverses se rattachant au culte des divinités adorées dans le sanctuaire. Les exemples d'enceintes analogues sont assez fréquents en Syrie, et un certain nombre d'inscriptions grecques ont été recueillies, se rapportant à la construction des murs qui les entourent. — M. de Vogüé annonce en même temps qu'un voyageur suisse, le docteur Chin, qui a visité Petra en 1862, lui a signalé dans une vallée latérale, située au sud est des ruines de la ville, de nombreuses inscriptions nabatéennes; il en a relevé un certain nombre dont M. de Vogüé a examiné les copies, assez imparfaites, sans pouvoir les déchiffrer entièrement. Il appelle l'attention des voyageurs sur cette nouvelle mine à exploiter et sur l'intérêt qu'il y aurait à avoir de bonnes reproductions de ces textes.

M. Théodore Reinach commente une inscription récemment découverte à Delphes, qui révèle l'existence d'un nouveau roi de Bithynie, Nicomède III, mari de la reine Laodice de Cappadoce, fille de Mithridate V. Il établit l'identité de ce roi avec le Nicomède Evergète mentionné par l'annaliste Licinianus et essaye de restituer l'histoire et la physionomie de ce prince, qui fut le digne émule des anciens rois de Pergame, l'associé et le précurseur du grand Mithridate.

M. Emile Picot est désigné comme lecteur à la séance publique annuelle des cinq académies, qui est fixée au 25 octobre prochain.

M. Salomon Reinach est désigné comme lecteur à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions, qui aura lieu en novembre prochain.

M. Léopold Delisle lit une notice sur un psautier du XIIIe siècle, appartenant au comte de Crawford. Il donne la description de ce magnifique manuscrit, qui paraît avoir été exécuté par un scribe et par un ou plusieurs enlumineurs de l'école de Paris pour un membre de la famille royale ou pour un des grands vassaux ou des grands dignitaires de la couronne. Les peintures méritent d'être citées parmi les chefs-d'œuvre de l'art français au XIIIe siècle. Elles rappellent, à certains égards, celles de la grande Bible en trois volumes qui sont actuellement partagés entre la Bibliothèque nationale de Paris, le Musée britannique et la Bodléienne d'Oxford. Le psautier dont il s'agit est depuis longtemps en Angleterre. Sur une des feuilles de garde on remarque une signature composée des mots « Jahanne reyne ». Il fallait déterminer quelle était la reine qui, au XIVe ou au XVe siècle, employait cette signature. M. Delisle a reconnu que c'était Jeanne de Navarre, fille du roi Charles le Mauvais, qui épousa d'abord Jean de Montfort, duc de Bretagne, puis Henri IV, roi d'Angleterre, et qui mourut en 1437. La signature « Jahanne », en traits identiques à ceux que nous offre le psautier, se retrouve au bas de trois actes émanés de la reine Jeanne de Navarre en 1403, 1418 et 1437. De plus, un bel exemplaire de la Bible historiale, que possède la Bibliothèque nationale et qui a authentiquement appartenu à la reine Jeanne de Navarre, porte également en traits semblables la signature « la R. Jahanne ». Il reste à retrouver un troisième manuscrit que cette même reine a possédé. C'est un bréviaire qui lui avait été légué, en 1395, par sa tante Blanche de Navarre, veuve du roi Philippe de Valois. Jeanne de Navarre, duchesse de Bourgogne et reine d'Angleterre, a donc le droit de figurer sur la liste des grandes dames du moyen âge qui ont eu le goût des beaux livres.

M. Emile Bertaux, ancien membre de l'Ecole française de Rome, commence la lecture d'un travail sur Castel del Monte et les architectes français de l'empereur Frédéric II. Il se propose d'établir que le château bâti par cet empereur allemand en Pouille, près d'Andria, n'est pas, comme on l'a prétendu jusqu'ici, une imitation de l'antiquité ou le monument isolé d'une sorte de Renaissance précoce, suscité par le goût et la volonté du souverain. Castel del Monte n'est pas autre chose qu'un chef-d'œuvre d'architecture français. M. Bertaux établit sa thèse par une analyse détaillée de la construction, de la destination et du plan de l'édifice, appuyée sur la présentation de photographies exécutées par lui et de dessins dus à M. Chaussemiche, architecte et pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Il prouve notamment l'identité du plan de Castel del Monte avec les déambulatoires de Saint-Remi de Reims et de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, plan exceptionnel même en France. M. Bertaux essaie même de démontrer que les imitations les plus profondes des motifs antiques relevées à Castel del Monte n'ont pas été inspirées par des monuments et des objets d'art apuliens, mais apportées directement de Bourgogne et de Champagne, où l'on trouve les mêmes motifs traduits de la même manière. La construction et la décoration sculptée de

Castel del Monte doivent être attribuées à un architecte et à un atelier de l'école bourguignonne-champenoise. Quant aux mosaïques qui décorent le pavement et les voûtes des salles du château, elles se rattachent à la tradition et à la technique arabo-sicilienne.

Séance du 30 juillet 1897.

M. Frothingham, ancien directeur de l'école américaine d'archéologie de Rome et actuellement professeur d'archéologie à l'Université de Princeton, fait une communication sur l'arc de Trajan à Bénévent. Ce monument fut érigé par le Sénat à l'occasion de la construction de la grande route entre Bénévent et Brindes, pendant les années 114 et 115, au moment de l'expédition de Trajan en Orient. Quoique M. Momartini, antiquaire local, et M. Petersen, secrétaire de l'Institut allemand de Rome, en aient publié de bonnes descriptions, les sculptures de cet arc ne sont généralement pas connues. La nouvelle école américaine d'archéologie de Rome a fait exécuter le moulage d'une partie de ces sculptures et de nombreuses photographies que M. Frothingham soumet à l'examen de l'Académie. Ces sculptures forment peut-être la plus grande et la plus belle série de sculptures romaines, elles surpassent en importance celles de l'arc de Constantin à Rome. Les bas-reliefs représentent les grands événements du règne de Trajan, et, comme documents historiques sur cette époque, ils offrent un grand intérêt. Ils commencent, en effet, à la seconde guerre contre les Daces et ont trait à l'érection de la Dacie en province romaine, à l'entrée triomphale de Trajan à Rome, aux triomphes pacifiques de cet empereur, à l'institution des *pueri alimentares*, à l'ouverture d'un port, à l'arrivée d'ambassadeurs étrangers, etc. L'École américaine d'archéologie de Rome tient à la disposition des musées tous les moulages et toutes les photographies de sculptures que M. Frothingham a fait exécuter.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur les tombeaux de David et des rois de Juda à Jérusalem.

Séance du 6 août 1897.

L'Académie déclare la vacance du fauteuil de membre titulaire occupé par M. Edmond Le Blant, décédé le 5 juillet dernier. L'examen des titres des candidats à ce fauteuil aura lieu dans la séance du 26 novembre prochain.

L'Académie fixe au vendredi 12 novembre la date de sa séance publique annuelle.

M. Clermont-Ganneau continue la lecture de son mémoire sur les tombeaux de David et des rois de Juda à Jérusalem.

M. Bertaux, ancien membre de l'École française de Rome, continue la lecture de son mémoire sur les architectes français de l'empereur Frédéric II. Après avoir établi que le magnifique château bâti en Pouille par cet empereur était l'œuvre d'une école bourguignonne ou champenoise, l'auteur indique, dans la seconde partie de son travail, d'autres châteaux contemporains, comme Castel Mainoce à Syracuse et Lagopesole en Basilicate, qui doivent évidemment être attribués à la même école. M. Bertaux rattache le fait de cette importation de l'art français dans l'Italie méridionale à la présence en Pouille d'un ingénieur militaire français du nom de Philippe Chinard qui, après être venu de Chypre en Italie, a donné en 1233 le plan du château de Trani. De l'étude des documents et des monuments passés en revue par l'auteur, il ressort que l'architecture française a été introduite sous Frédéric II dans l'Italie méridionale par l'intermédiaire de l'Orient latin.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 11 octobre — 1897

Eidenschenk et Cohen-Solal, Mots usuels de la langue arabe. — Brugmann, Grammaire comparée des langues indo-européennes, introduction et phonétique. — Greenidge, Histoire constitutionnelle de la Grèce, — Heisenberg, Nicéphore Blemmydès. — Cicéron, Lettres, p. C. W. Mueller. — Hilberg, Le pentamètre d'Ovide. — Gercke, Études sur Sénèque. — Harnack, Histoire de la littérature chrétienne, I. — C. Burkitt, Les versions latines de la Bible. — James, Fragments d'apocryphes, II. — Violet, L'œuvre d'Eusèbe sur les martyrs de Palestine. — Pascal, Pensées, p. Faugère, 2e éd. — Livet, Lexique de la langue de Molière, II, III. — Glagau, La Législative — Académie des inscriptions.

Eidenschenk et Cohen-Solal. **Mots usuels de la langue arabe.** Alger, A. Jourdan, 1897; in-18, 296 pp.

L'étude pratique des langues étrangères vivantes a été si longtemps négligée en France que l'on a pu dire que nous étions inaptes à nous assimiler le langage des autres peuples. Cette faculté d'acquérir la connaissance des divers idiomes n'est cependant guère plus rare chez nous qu'ailleurs, et notre ignorance en ces matières provient de diverses causes, parmi lesquelles on peut mettre en bonne place les habitudes prises dans notre enseignement classique. Rien de plus naturel quand nous étudions notre propre langue que de nous attacher exclusivement à sa forme la plus correcte et la plus littéraire, puisqu'il nous est facile de trouver, en dehors des maîtres, mille moyens de nous perfectionner dans le langage courant, d'en acquérir toutes les finesses et même de garnir notre mémoire des locutions les plus vulgaires ou des expressions les plus triviales. Pour le latin et pour le grec, il n'y a point à s'inquiéter pour nous de leur prononciation exacte, pas plus que des modifications qu'elles subissaient en passant par la bouche des gens illettrés, ces deux langues étant mortes à tout jamais. Aussi, là encore, nous bornons-nous à la lecture des chefs-d'œuvre littéraires, laissant cette fois aux savants le soin de reconstituer, dans un but théorique, la façon dont les Romains ou les Grecs s'entretenaient entre eux familièrement et sans apprêt. Appliqué à des langues vivantes, ce système ne pouvait guère donner de bons résultats. L'étudiant en connaissait bien les mots les plus recherchés, les tournures de phrases les plus correctes; au besoin il faisait une excellente version à coups de dictionnaire; il arrivait même à écrire un

thème plus ou moins rempli de constructions tout à fait françaises, mais dès qu'il s'agissait de tenir un bout de conversation ou de lire une lettre mal rédigée ou médiocrement orthographiée, il se trouvait réduit à l'impuissance la plus absolue. S'il en était ainsi, c'est qu'on affectait un parfait dédain pour les formes dites vulgaires et que l'on se serait cru déshonoré ou tout au moins disqualifié en les enseignant. Les ouvrages mis entre les mains des étudiants consacraient tout naturellement ces dispositions d'esprit et l'on ne trouvait dans les manuels classiques que des extraits d'auteurs anciens portant sur des sujets qu'une élite seule a pour habitude de traiter.

Aujourd'hui, sur ce point comme sur bien d'autres, les choses semblent vouloir se modifier : on songe à tirer un parti immédiat des connaissances acquises et on commence à enseigner les langues telles qu'elles sont parlées et écrites par l'immense majorité des populations qui en font usage. En ce qui concerne l'arabe, d'une manière spéciale, les grammaires, vocabulaires et manuels se font peu à peu dans le sens qui vient d'être indiqué et, il faut l'espérer, on ne tardera plus beaucoup maintenant à s'apercevoir dans le public combien les dénominations, bizarres et inexactes, d'arabe vulgaire et d'arabe littéral ont été fâcheuses pour la propagation de cette langue parmi les Européens. En effet, c'est grâce à cette division artificielle, inconnue des Arabes, que l'on a perpétué une sorte d'antagonisme entre la littérature ancienne, d'une part, et la littérature moderne qui va cependant se confondre avec la première par une gradation insensible, en partant des formes les plus basses et les plus triviales dont les Arabes se servent seulement de vive voix dès qu'ils possèdent une instruction suffisante qui leur permet d'employer des termes plus corrects et plus relevés.

Ce préambule était nécessaire pour faire comprendre tout l'intérêt qui s'attache au livre dont nous allons parler. Jusqu'ici, à part l'excellent *Recueil de textes* de M. Delphin, les manuels d'arabe parlé ne contenaient guère que des contes, légendes ou fables le plus souvent obtenues par une traduction paraphrasée de textes français. Sans doute on y pouvait trouver bon nombre de mots à utiliser dans nos rapports avec les musulmans, mais on n'y rencontrait rien ou presque rien des expressions qui leur sont les plus familières et dont on a besoin avec eux pour les relations de chaque jour. MM. E. et C.-S., non contents de nous enseigner ces mots usuels d'une façon très méthodique, ont cherché en outre à nous mettre au courant des mœurs et des coutumes des gens avec qui nous devions avoir affaire. Ils ont réuni en tête de chaque chapitre une liste des verbes, noms, adjectifs, se rapportant à un même ordre d'idées : école, maison, meubles, nourriture, mariage, maladies, café, bain, etc.; puis ils ont employé tous ces mots à faire des versions et des thèmes fournissant, sous chacune de ces rubriques, tous les détails de la vie arabe de nature à nous intéresser, tantôt sous forme d'exposition, tantôt d'une manière en quelque sorte dialoguée. Tout cela est

fait avec un soin minutieux de telle façon que celui qui a, au préalable, étudié la grammaire, puisse traduire exactement tous les textes arabes ou français du livre sans avoir recours à aucun autre ouvrage. Quelques fautes typographiques : lettres cassées, points omis ou ajoutés à tort, sont à relever dans l'impression ; elles auraient dû faire l'objet d'un errata qui aurait pu aussi corriger un très petit nombre d'erreurs d'importance plus grande, mais ce sont là de légères taches qu'une nouvelle édition fera disparaître. Peut-être aussi n'aurait-il pas été inutile de réunir tous les mots donnés dans un double vocabulaire arabe-français et français-arabe. Une partie des mots a été placée en notes à la suite des thèmes ou versions et, comme ils ne sont plus classés méthodiquement, il devient difficile de les retrouver lorsqu'on en a besoin. Enfin la transcription ou un supplément de notation des voyelles, dans certains cas, aurait rendu un réel service aux débutants. Mais ces observations ne sont point faites pour diminuer la valeur de l'ouvrage qui est, à coup sûr, le meilleur qui ait jamais été publié dans ce genre.

O. Houdas.

Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, von K. Brugmann und B. Delbrück. I. Einleitung und Lautlehre, von K. Brugmann. 1. Zweite Bearbeitung. — Strasbourg, Trübner, 1897. In-8, xlviii-622 pp. Prix : 16 mk.

Ce devrait être un plaisir sans mélange que d'écrire l'analyse d'un ouvrage de M. Brugmann. Pourquoi ne puis je aborder celle-ci sans une nuance d'embarras ? J'en veux dire la raison dès le début, pour n'avoir plus à y revenir : si je revendique, pour certains linguistes, dans le progrès de la phonétique et de l'étymologie contemporaines, une place plus grande et une influence plus considérable que l'auteur ne paraît disposé à leur accorder, j'aurai l'air de plaider *pro domo*, ce qui ne laisse pas d'être pénible et déplaisant ; et pourtant je ne saurais me dérober à l'obligation de me faire l'organe des lecteurs qui constatent à regret combien la bibliographie de M. B. est plus complète et mieux informée sur les *Indogermanische Forschungen* que, par exemple, sur les *Mémoires de la Société de Linguistique*[1].

---

1. Je mentionne, à titre de simple justification, l'équation δώ = *dva* (p. 155), l'équation *faber* = *tapfer* = *dobr* (p. 311), une série de remarques (p. 37 et 504) qui rentrent entièrement dans l'hypothèse des coefficients radicaux telle que je la hasardais dès 1882 (*Muséon*), l'explication de l'*i* de ἵππος par M. Meillet (p. 119), laquelle vaut exactement celle de l'*i* de εἴκοσι (p. 195) ; et comment un esprit aussi clair que M. B. n'a-t-il pas été frappé (p. 217, etc.), de la merveilleuse clarté qu'apporte à la théorie de l'accentuation latine la distinction des deux accents, — accent initial

Le livre vient à son heure, ni trop tôt, ni trop tard : il fallait bien laisser aux nouvelles doctrines le temps de mûrir ; et, pour celles qui ne sont pas encore venues à maturité, il leur faudra, si même elles n'avortent, bien des années de culture intensive. Ce qu'est devenue, dans l'intervalle de onze ans, la phonétique indo-européenne, ce qu'elle a gagné en étendue, en profondeur, en connaissance de détail, mais malheureusement perdu en simplicité, un seul fait tout matériel en fera juger : les 622 pages de la présente édition répondent à 343 de l'ancienne. Je me prends parfois à me féliciter d'avoir appris la phonétique il y a un quart de siècle : peut-être n'aurais-je plus aujourd'hui le courage de l'entreprendre. Il est vrai que nos étudiants n'ont et n'auront à apprendre qu'une phonétique, tandis que les linguistes de ma génération ont dû commencer par en oublier une. Il y a compensation à tout.

Et puis, et surtout, quelle satisfaction pour l'esprit dans la forte discipline que résume si magistralement l'ouvrage de M. B.! Je songe aux temps où mes livres m'enseignaient que l'*a* indo-européen devenait *e* ou *o* ou restait *a*, que le *k* primitif devenait *p* ou *t* ou restait *k*, le tout dans la même langue et dans des conditions apparemment identiques : il fallait croire sur parole, sauf, si l'on était le moins du monde pourvu de ce sens de la constance du phénomène qui seul constitue l'homme de science dans tous les ordres, à imaginer des conditions originairement différentes, des nuances à jamais effacées par le temps, un air perdu sur lequel s'était mené jadis ce branle capricieux des voyelles et des consonnes. La découverte de l'*e* et de l'*o*, des deux ordres de gutturales, de la loi de Verner, a été pour nous un soulagement intellectuel, la réhabilitation en linguistique de la méthode inductive, si féconde partout ailleurs. Et maintenant ce n'est plus de ces grands faits seulement qu'il s'agit : on cherche la raison déterminante des moindres irrégularités, n'eussent-elles dans une langue qu'un seul représentant ; on sait comment se comportait en prégermanique une vélaire labialisée, selon qu'elle était flanquée, en avant ou en arrière, de telle ou telle consonne, voyelle, semi-voyelle, nasale ou liquide. Il y a, sans doute, à cela quelque excès ; car les cas embarrassants qui échappent à la loi réclament le secours toujours complaisant de l'analogie ; heureux encore, s'ils ne sont pas en majorité, ce qui projette sur la loi elle-même une ombre de suspicion fâcheuse. Mais, excès ou non, c'en est un très noble, et très digne d'encouragement, et très propre enfin à former des esprits loyaux et graves, que celui qui procède d'excès de confiance dans la science.

L'introduction générale (pp. 1-40) comprend, comme dans l'édition précédente, mais avec plus de développement, la classification des divers rameaux de la famille indo-européenne, l'énoncé des problèmes que la

---

expiratoire, accent *musical* pénultième ou antépénultième, — enseignée depuis longtemps par M. Havet ? Je crois lui rendre service en l'engageant à s'y reporter avant de mettre la dernière main à la seconde partie de son livre.

linguistique se propose de résoudre en ce qui la concerne, et les grandes lignes de sa structure morphologique par racines et suffixes, y compris les mystérieux déterminants de racines, qui, sans jamais livrer leurs secrets, laissent entrevoir parfois les premiers rudiments de la formation du verbe indo-européen.

En tête de la phonétique, M. B. a inséré une section presque entièrement nouvelle (pp. 41-92) consacrée aux éléments de la phonétique physiologique. Le tableau des concordances des voyelles (p. 93), très enrichi et néanmoins fort clair, a reçu toutefois une addition plutôt fâcheuse, celle de l'ει grec répondant à *ē* proethnique : l'*é* fermé long du thessalien et du béotien est une nuance trop locale et trop insignifiante pour mériter de figurer dans un tableau schématique, où il a l'inconvénient de faire croire au débutant que le grec peut représenter une voyelle simple par une diphtongue. C'est un menu fait, mais qui montre le danger pédagogique d'être trop complet et trop bien informé. Je ne comprends pas trop non plus l'utilité de l'incise « quand l'*i* final se conserve en latin »... (p. 97). M. B. admet-il donc encore qu'il puisse se perdre? en d'autres termes, que *legit* équivaille phonétiquement à * *legeti*, doctrine que je n'ai cessé de combattre et qui me paraît en dernière analyse indirectement et péremptoirement réfutée par la dernière étude de M. Axel Kock [1]? Si *legit* représente * *legeti* en position enclitique, soit dans * *col-legeti* et similaires, il est hors de doute que cette forme avait perdu sa voyelle finale dès avant la période celto-latine

La phonétique vocalique (pp. 92-256 : 1re éd. 32-110) a été rangée dans un ordre nouveau : les diphtongues, auparavant classées sous la voyelle qui leur sert de support, sont maintenant étudiées à part, et il va sans dire qu'une section est réservée aux diphtongues à voyelle longue ; traités à part aussi, ce qui déblaie singulièrement l'exposition, les phénomènes divers d'affaiblissement, de syncope et de réduction qui affectent, dans chaque langue en particulier, la voyelle de syllabe atone. Les lois de contraction proethnique ont été supprimées à juste titre : elles appelaient trop de sérieuses réserves. — P. 122, l'ī de *quīntus* intervient pour expliquer l'allongement de *quīnque*, mais précisément on n'aperçoit pas la justification de l'ī de *quīntus*. — P. 186, *ei* pour *oi* dans *vīcus* et *vīnum* n'est qu'une application individuelle d'une loi plus générale, dont dépendent aussi *voster* devenu *vester*, *vortō* devenu *vertō*, etc., et qui se formule ainsi : *vo* initial latin devient *ve* en syllabe fermée. A séparer des faits qui s'étaient mutuellement, on ne gagne que de les rendre douteux ou inexplicables. — P. 224, il est invraisemblable que *possumus* et *volumus* aient gardé leur *u* médial sous l'influence de l'o précédent, alors que *quaesumus* non plus n'est pas devenu * *quaesimus*. La vérité est plus simple : la première personne du pluriel ayant par analogie adopté la voyelle thématique de la deuxième, le vocalisme est

1. *K. Z.*, XXXIV, p. 576 sqq.

demeuré intact dans les cas où il n'existait pas de deuxième personne homologue pour contaminer la première, et dans ceux-là seulement.

L'étude des semi-voyelles, des nasales ou des liquides, soit consonnes, soit voyelles brèves ou longues (pp. 256-482 : 1re éd. 110-246), a doublé d'étendue. Le principe directeur de la division des syllabes en indo-européen, que les recherches des dernières années seulement ont amené à un point suffisant de netteté et de consistance, joue naturellement ici un rôle prépondérant. L'auteur n'abandonne rien de sa position, quant à la prononciation vocalique des nasales et des liquides, et je me suis assez expliqué sur cette controverse, dans mon article sur le dernier ouvrage de M. J. Schmidt, pour pouvoir lui donner raison sans phrases. Alors même que la méthode Rousselot nous aura renseignés avec la dernière précision sur la nature et l'évolution de cette classe de phonèmes, je ne verrai pas la nécessité urgente d'en modifier le symbole. — P. 279, il est très vrai que le sanscrit et le latin nous laissent souvent indécis sur la nature vocalique ou consonnantique du *y* initial ; d'autant plus vrai que je ne serais pas éloigné de tenir pour artificielle et illusoire cette distinction fondée sur le grec tout seul ; mais, le principe admis, l'application à sk. *yuyoti* et lat. *juvat* n'en est pas douteuse, puisque la racine *yudh* ne saurait guère être qu'une amplification de la racine *yu*, et qu'à celle-là le grec répond par ὑσμίνη. — P. 436, je vois un sérieux inconvénient à confondre sous la rubrique « prothèse », toutes les voyelles initiales spéciales au grec : il n'y a pas de prothèse, par exemple, dans ὀρέγω, et la simple nuance de sens qu'il présente en regard de *regô*, indique qu'il contient le débris d'un ancien préfixe de direction. — P. 441, le fr. *prostré* est un néologisme tout récent, abstrait de *prostration*, qui lui-même n'est qu'un mot savant : à remplacer par lat. *prostrâtus*. — Le mot *bré* au sens de « hauteur » (p. 467 et cf. 518) est moyen-breton, mais non moderne ; car il n'existe plus qu'en cornouaillais, et encore dans des locutions adverbiales toutes faites (*kiarc'het ar bré* « montez » Ernault).

La section de l'apophonie indo-européenne (pp. 482-505 : 1re éd. 246-261) n'est pas sensiblement allongée, mais refondue de fond en comble. Plus d'*ablautsreihen*, ce qu'à un certain point de vue on serait tenté de regretter ; car leur régularité factice et fatalement sommaire n'en constituait pas moins pour l'étudiant un excellent aide-mémoire ; mais il est bien certain que des types dispersés d'alternance qualitative, quantitative ou cumulée répondent beaucoup mieux à la réalité. Ce qu'on ne regrettera pas, c'est la disparition totale et silencieuse de cette nomenclature de la *tiefstufe* et de la *nebentonige hochstufe*, qu'à l'exemple de M. de Saussure je m'étais toujours refusé à adopter, et que récemment encore un critique anglais, d'ailleurs très bienveillant, me reprochait de n'avoir pas introduite dans mes grammaires. Je me suis défendu de mon mieux dans la préface de la dernière édition anglaise. Je n'aurai plus à me défendre, je pense, et la cause est gagnée, puisque nos chers

voisins réclament pour les doctrines linguistiques l'estampille « Made in Germany ».

Les explosives indo-européennes classées selon le lieu d'articulation (pp. 505-622 : 1re éd. 261-346) terminent le volume. M. B. adopte la théorie des trois ordres de gutturales, qui a le grand avantage d'aplanir beaucoup l'exposition, mais le défaut de supposer chez nos ancêtres des nuances d'articulation bien ténues, et bien persistantes pour être si ténues, et néanmoins bien capricieuses puisqu'avec tout cet appareil certaines discordances demeurent encore énigmatiques (p. 547). Mais c'est encore là, si je ne me trompe, affaire de symbole plus que de doctrine.

J'ai suivi pas à pas le beau livre de M. Brugmann; je n'ai pas dit ce qu'il vaut. Aussi bien n'avais-je pas à le redire : voilà tantôt douze ans qu'il domine et guide nos recherches, et le seul danger qu'il courût, on vient de le voir, c'était d'être surfait. Ce danger, l'auteur y a paré de lui-même, en se critiquant et se corrigeant, en condamnant ou revisant ses anciennes hypothèses, et l'esprit dans lequel il l'a fait indique à ses lecteurs l'esprit dans lequel ils doivent l'étudier. Ce serait manquer de respect à une méthode aussi sévère que d'en accepter les résultats tels quels, sans se les assimiler par un perpétuel contrôle des documents et des arguments. On les trouvera rarement en défaut.

V. HENRY.

A. H. J. GREENIDGE, **A Handbook of Greek constitutional history.** Londres, 1896. Un vol. in-8, de XVII-276 p.

Ce petit livre n'est pas un manuel des antiquités politiques de la Grèce, c'est un résumé de l'histoire constitutionnelle de ce pays, un court exposé des révolutions et des transformations du régime intérieur des principales cités grecques. Athènes occupe naturellement la place d'honneur. La constitution athénienne est exposée assez nettement, plutôt d'après les manuels d'antiquités politiques qu'avec l'aide des ouvrages spéciaux; c'est ainsi que l'auteur traite des clérouchies, des stratèges, des métèques, etc., sans que les noms de Foucart, Hauvette, Clerc, etc., soient mentionnés. Parfois la lacune est encore plus grave. Un chapitre est consacré aux lois internationales, aux rapports des cités grecques entre elles et il n'est pas dit un seul mot de l'institution si curieuse des proxénies. La partie la plus intéressante du livre se trouve dans les considérations générales sur les révolutions qui ont agité les cités grecques; il y a là une largeur de vue et un sens pratique qui font le plus souvent défaut dans les manuels allemands.

Albert MARTIN.

Nicephori Blemmydæ curriculum vitæ et carmina nunc primum edidit A. Heisenberg. Præcedit dissertatio de vita et scriptis Nicephori Blemmydæ. Leipzig. Teubner, 1896; cx-136 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

C'est une figure intéressante que Nicéphore Blemmydès, moine du xiiie siècle. Ami des empereurs de Nicée, qui lui offrirent à plusieurs reprises l'épiscopat et même le patriarcat, il refusa toujours les honneurs que sa renommée lui valait à juste titre, préférant ne pas aliéner sa liberté; son caractère altier et difficile l'empêchant de supporter la moindre sujétion, il ne voulut d'aucune dignité qui pût le mêler aux affaires politiques, et l'obliger à une attitude contraire à son humeur. Ce fut un savant, à la fois médecin, philosophe, géographe, théologien, et en même temps un poète, dont les vers augmentèrent encore la réputation; il faut croire même que son goût poétique était bien vif, puisqu'il composa en vers jusqu'à des ouvrages médicaux, entre autres un canon περὶ οὔρων et un autre περὶ αἱμάτων. La plus grande partie de sa vie se passa dans l'administration de son monastère (Saint Grégoire le Thaumaturge) et dans l'étude et l'enseignement des lettres. Ses œuvres n'avaient été jusqu'ici publiées qu'en partie, et sa vie même n'était qu'imparfaitement connue. Or, Blemmydès l'avait écrite lui-même; et, étant donnée la personnalité de l'auteur, cette autobiographie doit être considérée comme l'ouvrage le plus intéressant qu'il ait produit. C'est cette vie que publie M. Heisenberg pour la première fois, d'après le seul manuscrit qui la contienne en entier (*Monacensis* 225, M), en y ajoutant des fragments d'une règle écrite pour son couvent, et quelques poésies, d'ailleurs bien faibles. M. Heisenberg, dans l'introduction, étudie la vie de Nicéphore et ses œuvres, avec des développements qui satisferont les plus difficiles; l'histoire littéraire byzantine s'est, grâce à lui, enrichie d'un chapitre instructif, de même que l'histoire des querelles religieuses du xiiie siècle [1].

My.

M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia recognouit C. F. W. Mueller; Partis III, vol. I continens : Epistularum ad familiares quae dicuntur libros XVI, Epistularum ad Q. fratrem libros III, Q. Ciceronis de petitione ad M. fratrem epistulam, eiusdem uersus quosdam de signi XII. Lipsiae, Teubner, 1896; lxxxviii-578 p. in-12 (Bibliotheca Teubneriana).

Depuis longtemps, on attendait de l'édition Müller le présent volume de Cicéron. M. M. n'avait pas voulu s'en occuper avant la publication de la grande édition de Mendelssohn. Pour les lettres « ad familiares quae dicuntur », M. M. s'est servi en outre des travaux de Lehmann

1. P. xxiii, M. H. a négligé de corriger « postquam *viginti* duos annos gloriose regnavit » (Jean Vatatzès, 1222-1254) : lire *triginta*.

et d'Andresen; pour les lettres à Quintus, il a utilisé l'édition Antoine; pour le *de petitione*, la collation de Baehrens publiée en 1879 : je mentionne seulement les travaux postérieurs à Wesenberg; auxquels il faut ajouter l'édition Bücheler des œuvres de Quintus, que Wesenberg semble avoir négligée. Quant à la grande édition Tyrrell et Purser de la Correspondance, M. M. l'a connue trop tard pour en tirer un autre parti que de la citer quelquefois dans son apparat.

Cet apparat, ou plus exactement cette *adnotatio critica*, est, comme dans tous les volumes de M. M., un morceau excellent. On n'y trouve pas seulement les renseignements les plus indispensables sur les sources du texte, mais aussi comme les éléments d'une grammaire de Cicéron. Je citerai notamment les notes orthographiques *cotidie* (2, 2), *eis* et *ei* (2, 18), *Volcatius* (2, 21), *cenare* (3, 35), *quom* (4, 19), *quicquid* (4, 21), etc.; les notes de syntaxe sur *cum sententia* (5, 12), sur l'omission de *in* (25, 22), sur le mode après *sunt qui* (28, 4), sur le subjonctif *putares* (40. 32), etc.; les notes de style sur la parenthèse (2, 13), sur la ponctuation après des formules comme *De Vatinio autem* (23, 22), sur le sens de *certum* (32, 23), pour ne relever que quelques points intéressants dans les premières pages. On trouve aussi dans cette annotation les principes essentiels de la critique des Lettres et des observations générales sur les fautes les plus ordinaires des mss. On sait que nous sommes assez mal documentés, un seul des mss. étant du IXe s. La méthode adoptée par M. C. F. W. Müller paraît dans l'ensemble fort sage, également éloignée de la hardiesse conjecturale de certains éditeurs et de la fidélité parfois servile que le dernier, Mendelssohn, avait montrée.

P. L.

Die Gesetze der Wortstellung im Pentameter des Ovid, von Isidor Hilberg Leipzig, Teubner, 1894; VII-892 pp. in-8.

Le livre de M. Hilberg se distingue de beaucoup d'autres par deux points : la méthode de recherche et la méthode d'exposition. La méthode de recherche est mathématique; cela ne veut pas dire qu'elle procède par statistique non raisonnée. La méthode d'exposition est fondée sur le principe des énumérations complètes, ce qui a pour conséquence de faciliter le contrôle des recherches et d'empêcher l'éternel recommencement dont sont affligés certains chapitres de la philologie.

M. H. a résumé en forme de théorèmes ses principaux résultats. 1° L'ordre des mots ne peut être en contradiction avec les principes prosodiques et métriques adoptés par Ovide. Ainsi le poète évite de faire suivre une brève finale d'un groupe composé de muette et liquide; la finale du pentamètre est toujours disyllabique; il n'y a pas d'élision dans la deuxième moitié du pentamètre. Les habitudes d'agencement que

l'on observe dans Ovide ne peuvent être en opposition avec ces faits bien constatées. — 2° L'ordre des mots doit empêcher toute ambiguïté de sens, toute construction grammaticale irrégulière. — 3° L'importance relative des mots doit être autant que possible traduite par leur place dans le vers. — 4° Autant que le permettent les trois lois précédentes et la loi 12, l'ordre naturel dicté par la syntaxe et par la suite et la relation des idées, est observé. — 5° L'épithète précède le substantif ou le pronom qui en tient la place. Si l'épithète est un possessif, il peut y avoir intervention de la loi 13 : les mots *unus, paucus, nullus*, sont soumis à cette loi et à la loi 13 en tant qu'ils contiennent une idée numérale. L'ensemble de cette loi peut être contrarié par les lois 1, 2, 3, 4, 11 et 12. — 6° La finale brève est le plus possible évitée dans le pentamètre. Pour cette loi, qui n'est pas nouvelle, on aurait désiré la liste complète des exceptions. Il ne résulte pas de l'exposition de M. H. qu'il l'ait donnée. — 7° L'enclitique *st* (= *est*) ne se rencontre jamais à l'intérieur du vers que pour des raisons de sens ou de métrique. A la fin du vers, *st* est fréquent (très rare au contraire à la fin de l'hexamètre), régulièrement après voyelle brève, exceptionnellement après syllabe longue en *ae*, *u*, *i* et probablement *e*. Après syllabe commune en *i* (dans les mots comme *mihi*), *st* n'est omis que dans le cas où l'on obtient ainsi, sans nuire au sens, une rime des deux hémistiches. Cette dernière observance, qui ferait d'Ovide l'ancêtre lointain du vers léonin, ne paraît appuyée que par un petit nombre d'exemples. — 8° Les syllabes longues par nature sont préférées aux syllabes longues par position à la fin du premier hémistiche, quand les lois 1 à 5 ne s'y opposent pas. M. H. fait suivre cet énoncé de trois listes : vers où la place des mots est déterminée par le concours des lois 8 et 11, vers où elle l'est par celui des lois 8 et 12, enfin vers où la loi 8 suffit à déterminer la place des mots. Viennent ensuite les vers où l'action de la loi 8 est contrariée par celle des lois 1 à 5. — 9° A la fin du premier hémistiche, les syllabes longues par nature sont préférées aux syllabes en *-m*, quand les lois 1-5, 11 et 12 ne contrarient pas cette tendance. Des listes analogues à celles que je viens de signaler sont dressées par M. H. pour chaque catégorie de faits. — 10° A la fin du premier hémistiche, les syllabes en *-m* sont préférées aux syllabes longues par position, sous la réserve de l'action des mêmes lois 1-5, 11-12. — 11° Le premier pied doit être un dactyle. — 12° Quand le premier pied peut être un spondée, Ovide évite que la même syllabe soit finale du mot et finale du pied. — 13° Le substantif, ou le pronom qui en tient la place, et son épithète, doivent être autant que possible répartis entre les deux hémistiches. — 14° Le verbe est rapproché du commencement du vers autant que le permet l'action des lois précédentes.

Plusieurs de ces principes étaient déjà connus. M. H. n'a eu que le mérite de les préciser et d'en montrer l'application. La loi 7 est un premier essai méthodique d'élucider une question où, jusqu'ici, les éditeurs paraissaient se décider au petit bonheur. L'auteur a tort de

croire qu'en dehors d'observances tout artificielles, Ovide a pu avoir conscience de l'action combinée de toutes ces lois. Puisqu'elle se produit d'après l'hypothèse comme celle des lois naturelles, elle ne peut être perçue par la conscience du sujet. De plus le premier postulat de ce livre est que ces lois sont l'expression des faits observés dans la mesure où n'intervient aucune autre loi, formulée ou à découvrir. Dans la pratique, il faut donc les tenir moins pour des règles absolues que pour des tendances d'après lesquelles un éditeur peut se diriger. Enfin, dans le détail, le livre n'est pas exempt d'inadvertances : *Pont*. 4, 9, 36 *sit* (pour *si*) introduit un solécisme; les changements d'ordre, présentés comme possibles au moyen de petits exposants placés sur les mots, sont souvent inacceptables au point de vue du sens et du naturel. Néanmoins, il abonde en idées ingénieuses et en corrections séduisantes. Il est regrettable que M. Hilberg n'en ait pas rendu l'usage plus commode par un index des matières et des mots discutés.

P. L.

Seneca-Studien von Alfred Gercke. Besonderer Abdruck aus dem XXIIsten Supplementband der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, B. G. Teubner, 1895. 334 pp. in-8.

Le livre de M. Gercke a pour sujet spécial les *Questions naturelles* de Sénèque : il se divise en deux parties : 1° la tradition manuscrite, 2° recherches historiques et biographiques sur Sénèque et son époque et principalement sur les sources des *Questions naturelles*.

Cet ouvrage ne nous a été transmis que par des copies de date récente. Des 41 mss. existants énumérés par M. G., aucun n'est antérieur au xiie s., un seul est de cette époque, le ms. de Cambrai 555, tous les autres du xiiie s., du xive s. surtout et du xve s. Il semble que les copies qui se sont multipliées à l'aurore de la Renaissance ont amené la destruction des exemplaires plus anciens; ce fut la conséquence de la diffusion de ce traité qui servait de manuel de sciences naturelles aux Franciscains et aux Dominicains. Par suite, il était assez difficile de s'orienter à travers la quantité de ces manuscrits récents. Les travaux de Fickert, Larisch, G. G. Müller avaient peu à peu rendu la solution prochaine. Trois familles peuvent être aujourd'hui déterminées : une famille de mss. complets, Φ; une famille de mss. incomplets, Δ, caractérisée par une lacune III, 25, 6-IV a; une famille très nombreuse de mss. mélangés se rattachant pour I-III 25, 6 à Δ, pour le reste à Φ; les mss. de cette classe se distinguent extérieurement des autres mss. complets (Φ) en ce qu'ils ont l'ordre de nos éditions, tandis que les mss. de la classe Φ ont l'un des deux ordres suivants : IV b, V, VI, VII, I, II, III, IV a, ou bien I, II, III, IV b, V, VI, VII, IV a. Les meilleurs mss. (et aussi les plus anciens) appartiennent à la classe Φ. Il résulte de là que les

trois plus importants représentants de cette classe, *Q* (B. N. 8624, XIIe-XIIIe s.), *K* (Cambrai 555), *P* (B. N. 6628), *L* (Leide F 69, fin du XIIIe s.) doivent être les guides de l'éditeur, tandis que le ms. E (Erfurt à Berlin, XIIIe s.), rangé dans une subdivision inférieure de la classe Φ, ne peut prétendre au rôle prépondérant qu'on lui a fait jouer jusqu'ici. Quant à la classe Δ, dont M. G. renonce à établir le stemme, il semble bien qu'il n'y a pas grand'chose à en tirer. Cependant, s'il est vrai que les mss. A (Voss. O 55, XIIIe s.) et B. (Bamberg M IV 19, XIIIe s.) ne sont pas mélangés, en saine critique, leur accord avec l'une des fractions de la classe Φ devrait représenter la leçon, vraie ou fausse, de l'archétype commun.

La classification des mss. est dans l'ensemble établie d'après une bonne méthode. La description offre prise au contraire à des critiques. M. G. ne parait pas être très au courant des plus récents travaux sur les mss. latins. C'est ainsi qu'il ne connaît pas un florilège représenté actuellement par quatre mss. (Arsenal 711,4, commencement du XIIIe s.; B. N. 17903, XIIIe s.; Arras 305, XIVe s.; Madrid, XVe s. [1]). Le supplément latin de la Bibliothèque nationale a dû échapper à M. G., car il ne mentionne pas davantage le ms. 17842, XVe s., dont le frontispice est décoré d'un médaillon d'Alphonse d'Aragon; ce ms., sans importance pour la constitution du texte, offre peut-être de l'intérêt pour l'histoire de l'humanisme [2]. Les écritures, parfois difficiles du XVe siècle, ont causé plus d'un embarras à M. G.; voir p. 12, note du n° 7; p. 19, n° 13; p. 37, n° 35; p. 18, l. 12 lire sans doute *dioc(esis)* comme plus bas. Le mss. B. N. 6628 est plutôt de la fin du XIIIe s. que du commencement. P. 50, l'idée de rechercher les mss. les plus anciens est une idée moderne; elle ne pouvait venir à Albert le Grand, encore moins qu'aux imprimeurs d'incunables. P. 87, la mention d'un ancien catalogue: « Senece naturalium questionum I » ne signifie ni « liber unus » ni

---

1. *Quintiliani Liber primus;* texte latin publié par Ch. Fierville, pp. LXXXVI-LXXXVIII.

2. Un autre ms., qui peut présenter le même genre d'intérêt, est le B. N. 8717. C'est un recueil du XIVe s., contenant diverses œuvres de Sénèque (voir Gercke, p. 20, n. 18) et précédé d'une table alphabétique des pensées les plus remarquables du philosophe païen. En tête de ce travail se trouve une dédicace, dont voici les passages essentiels; je ne sais si elle a déjà été signalée: « Reuerendo uiro, fratri Angelo de Castello, lectori(*) ordinis fratrum heremitarum sancti Augustini, frater Juncta de sancto Jermano (*sic*), eiusdem professionis, sincere caritatis affectum (?). Inter tormenta simul atque dispendia positus...;... occurrit illico mox medicus et magister Seneca... Quapropter... iam me persensi senechistam. Et ne tanta dulcedo a corde recederet, proposui suis libris moralibus inuentarium seu tabulam iungere, ut ipsorum sincere (*singulae?*) sentencie facilius ualcant reperiri. » Suivent des détails sur le système de références adopté. « Libros de officiis... perfectos... nonnisi semel inueni, et hoc Bononie, quibus in hac tabula usus fui... » Les lettres à Lucilius contenues dans ce volume sont accompagnées en marge d'analyses rédigées d'après un même type. Après les premiers mots de la lettre, ces résumés débutent par: « Intentio (ou summa intentionis) 63 epistulae est ortari, etc. ». Ces sommaires sont signés: *G. de Ca.*, ou: *G. d. C.*

« liber primus » ; mais dans la rédaction ordinaire de ces listes, c'est l'indication d'un seul exemplaire ou d'un seul volume.

L'ordre des livres est une des questions les plus difficiles que soulèvent les *Questions naturelles*. M. G. propose l'ordre suivant : III, IV a, IV b, II, V, VII, 1 ; c'est à peu de chose près celui de G. Müller et de M. Diels. Il se fonde sur un passage de II, 1, 1-2 où Sénèque distingue les êtres en *caelestia*, *sublimia*, *terrena*. C'est peut-être mettre beaucoup de précision dans une division dont Sénèque s'est avisé après coup. M. G. est forcé de convenir qu'elle ne doit pas être serrée de près, que Sénèque attachait plus d'importance à ses digressions morales qu'au sujet lui-même, qu'il a commencé son ouvrage sans savoir où il allait (p. 124-125). Il y a d'ailleurs contre cette disposition une objection plus grave. Elle est en désaccord avec la tradition manuscrite et elle la rend incompréhensible. C'est un point sur lequel il faut insister, car M. G. ne s'est pas expliqué bien nettement. Les mss., en effet, donnent les quatre ordres suivants :

Δ :	I, II, III, 1-25, 6	IV b, V, VI, VII
Mixti :	I, II, III, IV a	IV b, V, VI, VII
Φ 1 :	IV b, V, VI, VII	I, II, III, IV a
Φ 2 :	I, II, III	IV b, V, VI, VII, IV a

Deux hypothèses peuvent rendre compte de ce tableau : 1° l'archétype de tous les mss. était divisé en deux volumes, peut-être par suite d'un accident. Cette division a subsisté pendant plus d'une génération de mss., de sorte que le volume I-IVa a subi des mutilations plus ou moins étendues : dans Δ, de III 25, 7-IVa ; dans Φ 2, de IVa, cette partie ayant été rajoutée après coup ; il est impossible aujourd'hui de dire dans quel ordre se succédaient les deux moitiés, mais nous n'avons pas de donnée traditionnelle qui permette de supposer des transpositions de livres à l'intérieur de chacune d'elles ; — 2° l'ordre de Φ 1 est l'ordre primitif, et quelques-uns des exemplaires ont perdu des feuillets à la fin. Postérieurement, ces exemplaires incomplets, ancêtres de Δ et de Φ 2, ont été divisés en deux, ou les cahiers ont été transposés. La classe des *mixti* repose sur un exemplaire complété sur Φ 1. Cette dernière hypothèse est d'ailleurs très compliquée. Elle suppose le partage de l'ouvrage au même point dans deux exemplaires différents ; elle établit entre les familles des rapports presque contradictoires. La première supposition paraît donc être le seul point de départ possible de tous les raisonnements. M. G. a fini par le comprendre confusément. Il admet que l'ouvrage a été publié après la mort de Sénèque avec la disposition de nos éditions ; mais cette disposition était contraire aux intentions de l'auteur et au plan primitif. Dans le cas présent, il est assez difficile de connaître les intentions de l'auteur ; nous ne pouvons remonter au-delà de l'archétype, ce qui suffit pratiquement à l'éditeur.

M. G. reproduit ensuite et discute les jugements portés par les anciens

sur le style de Sénèque. Ces paragraphes ne m'ont pas paru offrir rien de bien neuf. J'en dirai autant de la deuxième partie de la brochure. Les recherches historiques et biographiques de M. G. n'ouvrent pas de voies nouvelles. On pourrait en revanche y relever des hypothèses discutables. De plus, ces discussions sont un peu longuement poursuivies. Il y a dans l'ensemble du livre un manque de condensation assez rare dans les travaux allemands. Quoi qu'il en soit de ces détails, nous devons souhaiter dans l'intérêt de nos études que M. Gercke publie le plus tôt possible son édition.

Paul Lejay.

Die Chronologie der altchristlichen Litteratur bis Eusebius von Adolf Harnack; Erster Band, **Die Chronologie der Litteratur bis Irenaeus nebst einleitenden Untersuchungen.** Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1897; xv-732 pp. in-8. Prix : 25 mk.

Ce volume ouvre la deuxième partie de la monumentale histoire de la littérature chrétienne jusqu'à Eusèbe entreprise par M. Adolf Harnack [1]. Un deuxième volume contiendra l'étude de la chronologie d'Irénée à Eusèbe. Enfin, la troisième partie de cette histoire sera consacrée à l'étude du développement de la littérature et à la caractéristique de chacun des écrits dont elle se compose.

M. H. a placé en tête du présent volume une préface qui a fait un certain bruit. « Il y a eu un temps, dit-il, et le grand public ne l'a pas encore dépassé, où l'on se croyait obligé de considérer l'ancienne littérature chrétienne, y compris les livres du Nouveau Testament, comme un tissu mensonger de falsifications. Ç'a été pour la science un épisode pendant lequel elle a beaucoup appris, et après lequel elle doit beaucoup oublier. Les résultats des présentes recherches dépassent dans un mouvement en arrière tout ce que l'on pourrait considérer comme la position moyenne de la critique actuelle. La plus ancienne littérature chrétienne, dans ses grandes lignes et dans la plupart des détails, est digne de foi et authentique. » Puis M. H. signale quelques points. On s'est mépris, principalement de l'autre côté de la Manche, sur le sens et la portée de ce mouvement de recul. Il n'y a, pour l'apprécier d'un coup d'œil, qu'à se reporter aux pages 717 sqq. M. H. a dressé en tableau chronologique les conclusions de son gros volume ; si plus d'un lecteur pressé y trouvera une occasion de ne pas lire autre chose, encore convient-il de le consulter. On y verra les écrits johanniques attribués, non à l'apôtre, mais au prêtre Jean, entre 80 et 110 ; les épîtres pastorales présentées comme un travail fait après coup d'après quelques billets authentiques, entre 90 et 110, plus de vingt-cinq ans après la mort de Paul ; la lettre

1. *Rev. cr.*, 1896, II, 27.

de Jude placée entre 100 et 130, celle de Jacques entre 120 et 140, la première de Pierre, sous Domitien, et la seconde, au temps de celle de Jude. En lisant attentivement le volume, la partie consacrée aux évangiles, notamment les pages 697 sqq., on peut se convaincre que M. H. se fait une idée assez peu réactionnaire de l'ancienne tradition sur les temps qui ont suivi la mort de Jésus. Ces questions intéressent tout particulièrement les protestants orthodoxes, pour qui la Bible est source directe de la foi. Il est donc étonnant que quelques-uns se soient mépris. Le véritable sens des paroles de M. H. me paraît résulter des dernières lignes de sa préface. Il y est question de ceux qui donnent toutes les idées contenues dans le Nouveau Testament et dans l'ancienne littérature chrétienne pour le produit spontané du christianisme considéré isolément; la méthode de la « théologie biblique » est quelque peu malmenée; dans l'Évangile, M. H. voit le produit historique des forces accumulées au sein de l'Église naissante et le complément attendu d'une richesse, inouïe à toute autre époque, en phénomènes religieux et moraux. Sans le dire expressément, M. H. replace le christianisme dans son milieu. Les représentants de l'école de Tubingue étaient encore des théologiens, au sens étroit du mot. Leurs conclusions avaient beau être hardies et ébranler toutes les idées reçues; leur méthode n'en était pas moins celle des exégètes ordinaires. A cette méthode, qui de la discussion et de l'interprétation des textes isolés conduit à leur découpage, M. H. oppose la méthode purement historique; sans négliger l'examen des œuvres elles-mêmes et de leurs tendances, il met en première ligne les données externes et cherche à établir une suite chronologique qui puisse s'encadrer dans l'histoire générale. Par conséquent, il n'y a pas lieu de distinguer entre les écrits canoniques et les autres; sans doute l'historien doit tenir compte de l'autorité particulière qu'on a accordée à certains livres : ce fait est de son domaine comme les renseignements bibliographiques de toute nature; mais il n'existe pas de discipline scientifique spéciale du Nouveau Testament. Si telle est bien la pensée de M. H., il y a entre lui et les critiques de Tubingue plus de différence qu'entre ceux-ci et les commentateurs du moyen âge. Certaines conclusions peuvent être réactionnaires; les procédés de recherche et d'investigation ne le sont pas. Loin d'être un mouvement en arrière, par son esprit et par sa méthode l'œuvre de M. H. est un pas nouveau et décisif dans la voie de la sécularisation des études religieuses. On peut le déplorer : il est naïf de s'y tromper.

L'ouvrage est divisé en deux livres : 1° Recherches préliminaires; 2° La littérature jusqu'à Irénée. Dans le premier livre, M. H. pose les bases de son travail. Le nom d'Eusèbe est le centre de ces études. M. H. distingue deux séries de renseignements dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe : les listes épiscopales et les autres données chronologiques. Il s'efforce d'abord d'établir la valeur et la nature de celles-ci. Le principe général est le suivant : Eusèbe prend pour cadre chronologique la liste

des successions impériales et, sauf exceptions rares et explicables, ne connaît pas d'autre principe. Cette règle ne s'applique pas seulement aux énonciations chronologiques introduites par ἐπί ou κατά (p. 4), mais aux indications plus vagues comme ἐν τούτῳ, τότε, τηνικαῦτα, etc. (p. 15). Elles se rapportent au dernier prince dont l'avènement a été mentionné. Ainsi les faits ne sont pas présentés dans un ordre qui les unisse les uns par rapport aux autres; ils ne sont pas mis davantage en relation avec les listes épiscopales : ces listes forment une série entièrement distincte. Enfin, à l'intérieur de chaque règne, Eusèbe ne cherche à établir aucune succession chronologique (p. 19). La date de l'année du règne ne se rencontre qu'exceptionnellement, et principalement pour des événements politiques et pour la vie d'Origène. Comme on le voit, l'ordonnance de l'*Histoire ecclésiastique* est fort simple : l'auteur a procédé par grandes masses encadrées dans les fastes impériaux, méthode d'une grande prudence et qui permettait de laisser intacts les problèmes délicats ou insolubles. L'ensemble forme trois parties inégales : 1° les temps apostoliques, jusqu'à la mort de Jean et de Philippe, par suite jusqu'à la mort de Trajan (II, 1-III, xxxi, 6); 2° de la mort des apôtres au temps d'Eusèbe vers 268 (III, xxxii, 1-VII, xxvi, 3); 3° l'histoire contemporaine. Tandis que la seconde partie, très longue, ne comporte aucune subdivision visible, on peut distinguer trois sections dans la troisième : 1° jusqu'à la persécution (VII, xxvii, 1-xxxii, 32), 2° le temps de la persécution (VIII-IX), 3° le triomphe (X) (p. 24). Les coupures des livres n'ont en général aucun rapport avec le plan et la méthode de l'ouvrage, car les deux premiers chapitres du livre IV se rattachent manifestement au livre III, les quatre premiers du livre III au livre II, les huit premiers du livre V au livre IV, les deux derniers du livre V au livre VI (p. 20, n. 3). Quoi qu'en pense M. H., des raisons d'ordre matériel ont dû intervenir ici, comme le prouve le moyen purement mécanique employé pour établir la liaison d'un livre à l'autre, la répétition au commencement d'un livre de la dernière phrase du précédent.

La *Chronique* d'Eusèbe présente des renseignements qui concernent indirectement l'histoire littéraire, à savoir les listes épiscopales et l'indication des persécutions et des martyres; et des données directes sur les maîtres et les écrivains, sur les controverses dogmatiques et les hérésies (p. 27). M. H. relève toutes celles-ci, au nombre de 34. A l'exception de notions relatives à Basilides, Justin, Clément et peut-être Irénée, elles ne reposent pas sur une chronographie antérieure, mais sur le dépouillement personnel entrepris par Eusèbe et d'après lequel il a écrit successivement sa *Chronique* et son *Histoire ecclésiastique*. Elles valent donc ce que vaut chacune de leurs sources. Mais nous sommes, vis-à-vis d'Eusèbe, dans la situation la plus favorable. Il nous transmet fidèlement ses renseignements, sans en troubler la sincérité par de maladroits efforts de conciliation, sans en modifier arbitrairement la nature par un système préconçu (pp. 37 et 45). La *Chronique* est,

pour ses données d'histoire ecclésiastique, comme la table thématique de l'*Histoire* (pp. 52 et 54). Quand on se sert de la *Chronique*, on ne doit pas oublier d'ailleurs que bien des événements étaient assignés à un règne sans date plus précise. Saint Jérôme a complètement modifié l'aspect de l'original en marquant partout des dates en chiffres ; la version arménienne l'a mieux conservé, mais nous ne pouvons savoir aujourd'hui dans quelle mesure. Cependant, en général, on trouve dans la *Chronique*, classés d'après l'année du règne, les événements qui, dans l'*Histoire ecclésiastique*, sont classés seulement d'après le règne (p. 63).

On peut s'étonner qu'Eusèbe ait pour ses travaux adopté des jalons profanes et négligé ceux que lui fournissaient les successions épiscopales. M. H. l'explique en reprenant une théorie de M. Heinrici, qu'il fait sienne (p. 64). L'idée dominante d'Eusèbe est celle des διαδοχαὶ τῶν ἱερῶν ἀποστόλων. Par là, il n'entend pas seulement les successions épiscopales, mais les générations de tous ceux ὅσοι κατὰ γενεὰν ἑκάστην ἀγράφως ἢ καὶ διὰ συγγραμμάτων τὸν θεῖον ἐπρέσβευσαν λόγον (praef. 1). La continuité des dynasties épiscopales n'est qu'une partie de cet ensemble de témoins qui, de génération en génération, se transmettent le dépôt sacré. Partant de cette idée, M. H. trouve dans Eusèbe seize générations de témoins depuis les Apôtres jusqu'à la grande persécution (p. 65). Il semble cependant qu'un autre motif a dû guider Eusèbe. La tendance apologétique de son œuvre n'est pas discutable. En particulier, M. H. l'a signalée dans la *Chronique*. Eusèbe y indique nommément ses sources dans tous les passages qui touchent aux rapports de l'Église et de l'État ; ce sont presque toujours des autorités païennes, ou de celles dont les païens pouvaient le moins récuser le témoignage, comme Josèphe (p. 35 et n. 4). Ne serait-ce pas dans le même esprit qu'il avait classé ses notes par années impériales? Comme il voulait, surtout dans la *Chronique*, montrer les titres historiques du christianisme, les concordances avec l'histoire profane en rendaient la vérification plus facile et plus éclatante.

La méthode suivie dans cette partie est la même. M. H. relève dans Eusèbe et groupe tous les faits de même nature. Il déduit de ces rapprochements le caractère du groupe et fait la critique des exceptions apparentes ou réelles. La conclusion se dégage pour ainsi dire d'elle-même. Comme contre épreuve, M. H. reprend une à une toutes les données du livre IV et leur applique ses règles d'appréciation (p. 20). On ne peut imaginer rien de plus clair et de plus rigoureux.

Dans le chapitre consacré aux listes épiscopales, M. H. ne procède pas différemment. Il commence par placer les documents sous les yeux du lecteur : 1° les listes de la *Chronique* d'après les versions arménienne et latine mises en regard, et d'après la version syriaque, telle que la représentent Denys de Telmahar et *l'Epitome* publiée par Rœdiger ; 2° les listes de l'*Histoire ecclésiastique* ; 3° les listes romaine, antio-

chienne, alexandrine et hiéroslymitaine, données par le Chronographe syntomon, Syncelle, Nicéphore, Eutychius pour les quatre Églises, et par Elie de Nisibe, le Synaxaire copte et Barhébræus pour l'une ou l'autre d'entre elles. De la comparaison de ces documents, M. H. déduit la liste primitive et ses différentes recensions (pp. 99-112). Puis il étudie ces listes en elles-mêmes. Ici, M. H. a fait une large place à l'hypothèse. Dans son travail sur la liste romaine, il est parti des conclusions données par Lightfoot pour les compléter ou les corriger. Un résultat acquis grâce au savant anglais est l'identité de la liste suivie par Eusèbe dans la *Chronique* et dans l'*Histoire ecclésiastique* (p. 113). Le principal témoin de cette liste est l'*Histoire ecclésiastique*, parce que cet ouvrage a parfaitement conservé les chiffres (p. 116). La liste romaine et la liste alexandrine d'Eusèbe donnent l'une et l'autre les chiffres depuis le commencement jusqu'à Éliogabale, d'après les années des empereurs; elles proviennent de la même source, qui n'est autre que la *Chronographie* de Jules Africain (p. 123). Après cette date de la première année d'Éliogabale, Eusèbe, dans l'*Histoire ecclésiastique*, ne connaît plus les années impériales des évêques de Rome et d'Alexandrie, sauf pour saint Denys d'Alexandrie, dont il avait spécialement étudié la vie. Si donc on trouve des dates dans la *Chronique* pour la période postérieure, elles reposent sur les recherches personnelles d'Eusèbe (p. 127). Mais les chiffres donnant la durée des pontificats ont, pour l'ensemble de ces listes, une autre source que Jules Africain. Celui-ci possédait une liste semblable à celle qu'Eusèbe a pu consulter; mais il a transposé les années de durée des pontificats en années impériales, de façon à obtenir le même total (pp. 129 et 138). Pour Jérusalem, Eusèbe a utilisé les documents de cette église : il parle expressément d'une liste qu'il y a trouvée (p. 129). A côté des listes romaines utilisées par Eusèbe, il faut placer le catalogue libérien que M. H. reproduit d'après les travaux récents de MM. Mommsen, Duchesne, Frick et Ligthfoot (pp. 144-149). Ce document, qui représente en partie la liste perdue d'Hippolyte, permet d'expliquer de fortes erreurs d'Eusèbe pour les pontificats qui suivent l'avènement d'Éliogabale. Les listes d'Hippolyte et d'Eusèbe, de Pierre à Pontien, sont identiques pour la succession des noms et pour la durée des pontificats (p. 153). Pour la suite, ce document, d'ailleurs excellent, avait été transmis à Eusèbe dans un exemplaire très mutilé et Eusèbe n'était pas en état de suppléer les lacunes. Hippolyte avait d'ailleurs rédigé sa liste, non d'après des informations orales, mais d'après un document antérieur (pp. 156-158). Comment cette liste s'est-elle formée? quelle valeur mérite-t elle? Ici surtout la thèse de M. H. repose sur d'ingénieuses combinaisons qui seront discutées. M. H. rappelle d'abord comment étaient datés les deux plus grands événements du christianisme, la naissance et la mort du Christ. De bonne heure, ils furent mis en relation avec l'histoire des empereurs. Des quatre dates fournies par le troisième Évangile, c'est la

date par l'empereur et le procurateur qui subsiste : les noms du tétrarque et du grand-prêtre ne se retrouvent pas ; celui d'Hérode apparaît quelquefois pour être bientôt oublié. Ainsi se réfléchit la marche de la nouvelle religion qui abandonne le sol juif pour entrer dans le courant de l'histoire universelle (p. 159). Dès lors, la place assignée aux empereurs romains est importante. Dès le commencement du IIe siècle, il y a une histoire des empereurs conçue dans un esprit chrétien, bientôt agrémentée de légendes. Il ne faut donc pas s'étonner que l'on date les événements de l'histoire de l'Église, même ceux de son histoire intérieure, par les années et par les règnes des empereurs. Mais à côté de ce système de datation, nous en trouvons un autre d'après les années des pontifes romains. Il est admis par tous les écrivains ecclésiastiques jusqu'au commencement du IIIe siècle, et la seule exception, un passage d'Hégésippe, s'explique par une circonstance particulière. Cet ensemble de références, réunies par M. H., est d'autant plus remarquable que ces écrivains appartiennent à toutes les régions, et pas seulement à l'Église de Rome (p. 169-170). Il faut donc croire que ces écrivains avaient à leur disposition la liste que connurent Jules Africain et Eusèbe. D'après cet ensemble de données, il est facile de la reconstruire (p. 171) Que valait-elle? La réponse dépend de l'idée qu'on se fait de l'épiscopat romain. Ligthfoot croyait que les évêques de Rome étaient, au moins depuis Clément, investis de pouvoirs sensiblement égaux à ceux de leurs successeurs, et que, par suite, l'épiscopat monarchique était documenté à partir de cette date. M. H. croit au contraire que l'Église de Rome était administrée à l'origine par le *presbyterium ;* Télesphore, Hygin et Pie seraient des personnalités dominantes du clergé à l'époque d'Hadrien (p. 179). Ce n'est qu'à partir de Soter que l'on peut accorder quelque créance à la liste romaine. M. H. corrige un texte d'Hégésippe (dans Eusèbe *H. E.*, 4, 22, 2) pour lui retirer la rédaction de ce document que lui avait attribuée Lightfoot (p. 180). Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la liste connue d'Irénée, d'Épiphane, de Jules Africain et d'Eusèbe, d'Hippolyte et du catalogue libérien, a pris naissance à Rome sous le pontificat de Soter (p. 188 et 192). Cette liste comportait quelques renseignements historiques sommaires et était un embryon de chronique. M. H. la restitue, p. 191. M. H. conclut que l'épiscopat monarchique a commencé avec Anicet (p. 193). L'état de la liste alexandrine n'est pas meilleur, au contraire. Sur l'origine et la valeur des renseignements qui concernent les dix premiers évêques, nous disons « ignoramus », et avec probabilité « ignorabimus » (p. 206). La liste de Jérusalem présente encore plus de difficultés à cause du grand nombre de noms.

La deuxième partie du volume de M. H. contient la discussion de la date des œuvres littéraires prises l'une après l'autre. M. H. les a seulement divisées en deux groupes : les œuvres à date certaine, les œuvres qui ne peuvent être attribuées sûrement à certaines limites chronolo-

giques. On m'excusera d'insister beaucoup moins sur cette partie que sur la première, où se révélait le mieux la méthode de l'auteur. Voici seulement, en dehors des conclusions citées plus haut, les points les plus importants des résultats obtenus par M. H. Toutes les dates de la biographie de saint Paul sont reculées de cinq ans, de sorte que sa conversion est reportée à l'année 30 et son martyre à 64. La première lettre de Clément est placée entre 93 et 95 ; l'Évangile des Égyptiens est assigné à l'époque de Trajan, sinon plus tôt, en tout cas avant 130. L'Evangile de Pierre est placé entre 110 et 130; cette date est fondée sur des rapports littéraires avec Justin ; mais je continue à penser que la source de quatre d'entre eux (*Apol.* I, 35 et 40 : cp. Luc, 23, 10 ; *Dial.* 97 et 108), pourrait être l'un des Évangiles canoniques; un autre est insignifiant (*Apol.* I, 50); il reste *Dial.* 103, qui peut être une rencontre ; les données indirectes fournies par la provenance probable et par la tendance anti-quartodécimane auraient pu être examinées. Rien ne prouve d'ailleurs que ce texte n'est pas un recueil d'extraits plus ou moins tendancieux. Notons que M. H. a renoncé à l'hypothèse d'après laquelle l'auteur n'a pas connu les Évangiles ; il lui reste cependant des doutes sur les rapports avec saint Jean, malgré la ressemblance de Pt. 16-17 avec Jn. 19, 28. Entre 120 et 170 se placent les *Acta Pauli*. Vers 130-131, est écrite la lettre de Barnabé. Vers 140, le *Pasteur* d'Hermas reçoit sa forme actuelle, bien que certaines parties puissent être plus anciennes de 20 ou 25 ans. En 145-160 Papias rédige les discours du Seigneur. A la même époque (140-150), prend naissance le symbole des apôtres. Polycarpe est martyrisé le 23 février 155 ; la lettre sur ce sujet adressée par la communauté de Smyrne est du moment même. Les Actes de Paul et de Thécle sont postérieurs à 160, antérieurs à 170 ; de même, les Actes de Carpus, Papylus et d'Agathonice. Comme je l'ai dit, M. H. place vers 160-175 la deuxième lettre de Pierre, ce qui nous confirmerait plutôt dans l'opinion d'une origine récente de l'Évangile ; car les deux documents paraissent n'être pas étrangers l'un à l'autre. Les martyrs de Gaule sont maintenus à l'an 177-178, et l'hypothèse manquée de M. Abbott (*Expositor*, févr. 1896), qui les reporte à 155, est écartée d'un mot. La passion des Scillitains est du 17 juillet 180. Entre 180 et 185 a lieu à Rome le martyre d'Apollonius. Entre 180 et 240 se placent l'*Oratio ad Graecos* (Pseudojustin), la lettre à Diognete (peut-être plus tard), l'Évangile gnostique de Philippe. Le protévangile de Jacques a reçu sa forme actuelle avant le milieu du IV[e] s., mais certains morceaux, comme le récit de la naissance, peuvent remonter au II[e] s. Les Actes de Pilate ne sont pas antérieurs au III[e] siècle.

Une telle masse de résultats ne peut se discuter au pied levé en un compte rendu. J'ai tenu avant tout à être rapporteur et j'ai cru rendre plus de service en m'abstenant d'apprécier. Mon but a été seulement de signaler la très grande importance du nouveau livre de M. Harnack, d'en donner une impression aussi fidèle que possible, d'aider à se re-

trouver dans ces longues discussions. D'ailleurs, la clarté ne leur manque pas. M. Harnack a un rare talent de composition et aucune de ses œuvres ne nous en avait encore donné une preuve aussi frappante. Si le mot « allemand » accolé à un titre de livre a eu quelquefois un sens fâcheux, jamais pareille épithète conviendrait plus mal. Mais ce livre n'est ni allemand ni russe : c'est une œuvre scientifique, magistralement composée, écrite avec une élégance sobre et claire qui est sensible même à un étranger. Il provoquera plus d'une controverse et bien des contradictions, qui permettront de le refaire dans cent cinquante ans.

Paul Lejay.

Texts and Studies, contributions to Biblical and Patristic literature edited by J. Armitage Robinson :

IV, 3 : **The old Latin and the Itala** with an appendix containing the text of the S. Gallen palimpsest of Jeremiah, by F. C. Burkitt. Cambridge, at the university press, 1896 ; VIII-96 pp. in-8 ; prix : 3 sh.

V, 1 : **Apocrypha anecdota**, second series, edited by Montague Rhodes James. Cambridge, at the university press, 1897 ; CII-174 pp. in-8 ; prix 7 sh. 6.

M. Burkitt a réuni dans son petit volume deux essais qui reproduisent la substance de son enseignement à Oxford l'année dernière. Le premier a pour objet les anciennes versions latines. Il montre, pour trois livres bibliques, Daniel, Job, les Évangiles, que les différences que nous connaissons entre les divers textes grecs ont eu leur répercussion sur les traductions employées en Occident Le texte dit « européen » des Évangiles paraît n'être que le terme d'une série de dégradations du texte dit « africain ». Le deuxième essai a pour but de démontrer que le terme d'*Itala*, employé une fois par saint Augustin (*doctr. chr.* 2, 22) désigne la version de saint Jérôme exécutée à Rome; saint Augustin s'en serait servi en 404 dans sa discussion avec Félix le manichéen. Il ne paraît pas douteux que pour les Évangiles il avait adopté la Vulgate; mais de là à croire que c'est de cette traduction qu'il est question dans le passage tant de fois discuté, c'est aller un peu vite. Les observations prudentes de M. G. Mercati dans la *Rivista bibliografica italiana* (10 nov. 1896, p. 261 sq.), méritent d'être pesées et sont de nature à faire hésiter. Quoi que l'on pense des conclusions de M. Burkitt, on doit cependant recommander la lecture de son livre ; la clarté et l'aisance de l'exposition le rendent admirablement propre à guider dans ces difficiles questions. Dans un appendice est donnée une nouvelle lecture du fragment de Jérémie de Saint-Gall (n. 912), publié incorrectement par Tischendorf et dont plusieurs parties sont déchiffrées pour la première fois.

M. James poursuit son entreprise si utile de recueillir les fragments

inédits d'apocryphes [1] et son nouveau volume s'ouvre par un morceau très important, une portion étendue des Περίοδοι de saint Jean. Le caractère docétique de ce texte, le rôle qu'y joue la croix, l'hymne attribué au Christ dont saint Augustin nous avait conservé la mention (*ep*. 237), les rapports que l'on peut établir entre le fragment et l'Évangile de Pierre et les *Acta Pilati* méritent d'attirer l'attention des théologiens. La publication est faite d'après un ms. de Vienne du commencement du XIVe s. et accompagnée d'une traduction anglaise. Les autres pièces contenues dans le livre de M. J. sont des Actes de saint Thomas; des lettres d'Hérode et de Pilate, connues seulement dans leur forme syriaque; une lettre de Tibère à Pilate, mal publiée par Birch et par Fleck; une apocalypse de Baruch, citée par Origène; et enfin le Testament de Job. Ces textes sont précédés d'excellentes introductions où l'on est renseigné très clairement sur les rapports et les sources de ces livres et sur les apocryphes analogues. Il y a lieu de signaler surtout l'analyse des actes éthiopiens de saint Thomas (p. XXXVIII), la liste des ouvrages qui portent le nom de Baruch (p. LIII), la liste des apocryphes qualifiés de « Testament » (p. LXXXIII). Dans un appendice, M. James a eu l'heureuse idée de signaler et d'analyser brièvement les plus récentes publications du même genre que la sienne : les *Anecdota* de Vassiliev, l'histoire d'Achikar, les apocryphes arméniens publiés par les mékitaristes, les apocryphes éthiopiens de M. Basset, les versions arméniennes des *Acta Pilati* traduites par M. Conybeare, et enfin les Évangiles coptes de M. F. Robinson. Ce volume devient ainsi un livre de référence en même temps qu'il est un recueil de textes.

P. L.

Die Palæstinischen Mærtyrer des Eusebius von Cæsarea, ihre ausführlichere Fassung und deren Verhæltniss zur kürzeren von Bruno VIOLET (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, herausgegeben von O. von GEBHARDT und Ad. HARNACK, XIV Bd., H. 4). Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1896. VIII-178 pp. in-8. Prix : 6 mk.

Nous connaissons deux rédactions de l'ouvrage d'Eusèbe sur les martyrs de Palestine. La plus courte nous a été conservée dans le texte original et se trouve dans la plupart des mss. de l'*Histoire ecclésiastique* en appendice au livre VIII, dans d'autres après le livre X. La plus longue n'est plus représentée dans son entier que par une traduction syriaque découverte et publiée en 1861 par Cureton. M. Violet rassemble tout ce que l'on pouvait savoir sur le sujet. Dans la première partie de son travail, il donne la traduction allemande du texte de Cureton et en

1. *Revue critique*, 1894, 2, 159; dans un de ses appendices, M. James publie un certain nombre d'additions et de corrections au tome premier.

regard, en autant de colonnes parallèles qu'il est nécessaire, les sources accessoires de la rédaction développée; car, depuis que l'on possède la version syriaque, on a identifié plus d'une pièce des légendaires grecs et latins comme des emprunts à la rédaction développée d'Eusèbe : passion de saint Procope, passion des saints Apphianus et Aedesius, passions des saints Pamphile et compagnons, passion de sainte Théodosie, etc [1]. Il est très facile maintenant de se faire une idée exacte de l'œuvre d'Eusèbe et ce n'est pas le moindre mérite de la brochure de M. V. de nous avoir fourni un recueil si exact et si clair de tous les matériaux.

La deuxième partie de ce travail est une étude des deux recensions. La question la plus importante est celle de leur rapport mutuel. Lightfoot avait pensé qu'elles étaient destinées chacune à un public différent. M. V. considère par contre la recension la plus courte comme une esquisse, non destinée à la publicité, conservée dans l'exemplaire de l'*Histoire ecclésiastique* qu'Eusèbe avait sous la main, et passée de là dans nos mss. Autrement l'insertion de ce texte à des places différentes dans le ms. reste inexplicable et de fait Lightfoot ne l'avait pas expliquée. La recension développée représente au contraire l'œuvre définitive. Cette théorie, sans parler des arguments sérieux allégués par M. Violet, paraît très bien cadrer avec ce que nous savons de la méthode de travail d'Eusèbe. Ses grands ouvrages historiques sont de même fondés sur un travail préliminaire, un recueil d'extraits, dont il tira successivement parti dans sa *Chronique* et dans son *Histoire*.

P. L.

Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux en grande partie inédits par M. Prosper Faugère, seconde édition revue et corrigée. Paris, Leroux, 1897, 2 vol. in-8° de xcv-506 et 547 pp.

Lorsque Victor Cousin, dans un rapport justement célèbre, eût montré la nécessité de publier à nouveau, d'après le manuscrit autographe, les *Pensées* de Pascal, M. Prosper Faugère revendiqua l'honneur de mettre ce beau projet à exécution. Il obtint du ministre Villemain les autorisations nécessaires, et fit paraître en 1844, chez le libraire Andrieux, deux volumes in-8° qui sont aujourd'hui, dit-on, des raretés bibliographiques. L'édition Havet, qui parut ensuite avec un savant commentaire et qui avait l'avantage de respecter l'agencement des éditions réputées classiques, rejeta au second plan le travail de M. F. dont le texte était fort bon, mais qui avait l'inconvénient de disposer les *Pensées* de ma-

1. Voir encore, dans le dernier numéro des *Analecta Bollandiana*, de nouveaux textes de même provenance.

nière à en rendre la lecture très fatigante. Cinquante trois ans se sont écoulés sans que l'on ait réimprimé un ouvrage épuisé depuis longtemps, mais voici enfin une seconde édition revue, corrigée, accompagnée comme la première du beau portrait de Pascal enfant et de quelques fac-simile. On y a joint même une reproduction en héliogravure du portrait de Pascal par le peintre Quesnel, le seul que l'on connaisse [1].

La nouvelle édition reproduit assez exactement l'ancienne; quelques notes ont été ajoutées; quelques autres ont été retranchées sans que l'on voie toujours bien pourquoi. Les seuls changements notables sont ceux qui modifient l'ordre des lettres à Mlle de Roannez. La neuvième devient la première parce que, postérieurement à 1844, M. F. a reçu des indications et des rectifications précises dont il n'a pas assez tenu compte. Il les devait à une personne d'un grand savoir et d'une étonnante puissance de travail, à feu Mlle Rachel Gillet, le véritable éditeur des *Lettres de la mère Agnès Arnauld* publiées sous le nom de M. Faugère [2].

L'annotation des *Pensées* est un peu plus complète qu'elle ne l'était en 1844; l'éditeur est parfois au courant des travaux même les plus récents, parfois aussi, notamment quand il s'agit de Mlle de Roannez, il semble en ignorer qui ont été mis à profit par M. Havet il y a plus de quinze ans. En somme, cette réédition servira surtout aux érudits, et elle marquera une des étapes de la très curieuse histoire des *Pensées* de Pascal, histoire qui se continue en ce moment même, et dont le dernier chapitre ne semble pas devoir être écrit avant le xxe siècle.

A. Gazier.

Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale par Ch.-L. Livet. Ouvrage couronné par l'Académie française. Tomes II et III. Paris, imprimerie nationale, ap. Welter, prix : 30 francs.

Molière est certainement avec Corneille, La Fontaine, Mme de Sévigné, l'auteur qui méritait le plus qu'on fît un lexique *complet* de sa langue. Grâce à M. Livet nous l'avons maintenant, et cet ouvrage aussi consciencieux que savant, plein de recherches et de rapprochements curieux, devra être dans les mains de tous ceux qui aiment notre grand

---

1. Le nouvel éditeur dit que ce portrait de Pascal est attribué à Philippe de Champaigne, c'est une erreur manifeste ; cette héliogravure, d'ailleurs très belle, reproduit le tableau gravé par Edelinck, et ce tableau a été fait, après la mort de Pascal, d'après son masque en plâtre, par un peintre qui sans doute ne l'avait pas connu.

2. J'en puis parler en connaissance de cause, ayant eu entre les mains les manuscrits autographes de Mlle Gillet et sa correspondance avec M. Faugère. Mlle G. avait transmis à M. F. la véritable date de la huitième lettre à Mlle de Roannez (17 décembre, 3e dimanche de l'Avent) ; M. F. n'en a pas tenu compte.

poète comique, qui s'intéressent au français, aux mœurs, aux usages, aux idées du xviie siècle. Veut-on bien se rendre compte, pour ne citer qu'un exemple entre cent autres, de ce qu'on entendait à cette époque par un « honnête homme » ? Qu'on lise l'article où M. L. a recueilli sur ce sujet les citations les plus variées et les plus instructives. Il n'y manque que celle-ci extraite des lettres du chevalier de Méré : « Cet homme (il parle de Voiture) voulait être de nos amis en apparence ; je voyais qu'il disait souvent d'excellentes choses, mais je sentais bien qu'il était plus comédien qu'honnête homme. » C'est à peine si, dans un travail d'aussi longue haleine, j'ai pu noter quelques mots oubliés. *Angigorniaux* dont se sert le paysan Perrot (*Don Juan*, act. II, sc. 1), était à rapprocher de *engigornement* qu'on rencontre dans l'*Alphabet de l'imperfection des femmes*, par Jacques Olivier: « De chaisnes, de brasselets, de coliers, de carquans et de mille autres petits engigornements. » *Choses*, au pluriel, a je ne sais quoi de comique et d'emphatique dans la bouche des personnages ignorants ou prétentieux : c'est un maître à danser qui dit à M. Jourdain que la danse et la musique « ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses » ; c'est M. Jourdain lui-même « qui veut avoir de l'esprit et savoir raisonner des choses », et Philaminte qui gronde son laquais pour s'être laissé choir par terre, « après avoir appris l'équilibre des choses ». *Miniature* est orthographié mignature conformément à la prononciation du temps, laquelle s'est longtemps maintenue, Acad. 1694-1878. *Ongle* méritait un article, parce qu'il rappelle à l'esprit une mode des muguets d'autrefois : « Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit ? » (*Misanthrope*, act. II, sc. 2). — « Il s'était laissé croistre l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvait le plus galant du monde », lisons-nous dans Sacrron. Molière fait dire à Mercure, dans le prologue d'*Amphitryon* : « Je me sens par ma *planète* A la malice un peu porté », allusion aux généthliaques qni prétendaient que les hommes gouvernés par cette planète étaient « spiritez et inventifs ». Philaminte fait du mot *repas* un emploi tout à fait précieux qu'il eût été bon de signaler : Servez-nous promptement votre aimable repas » (*Femmes sav.*, act. III, sc. 2). Ce *repas*, c'est un sonnet de Trissotin. De même dans le *Poète basque* de Poisson, le baron qui va entendre je ne sais quelle comédienne en renom, s'écrie : « Mon esprit va faire un bon repas » (act. 3, sc. 2). J'allais oublier *enthousiasmer* que je n'aurais pas omis, d'autant plus que les dictionnaires n'en donnent pas d'exemple antérieur à Molière. On trouve ce verbe en 1629 dans un poète très peu connu, Antoine Dorival.

Il y a dans la langue française, a dit Joubert, de petits mots dont presque personne ne sait rien faire. C'est un reproche qu'on n'adressera pas à Molière, si on lit avec attention dans ce lexique les articles *dans*, *de*, *en*, *fait*, *le*, *on*, *par*, *pas*, *pour*, *que*, *rien*, *y*. M. L. note avec jus-

tesse toutes les nuances de sens que le poète sait donner à ces monosyllabes, et il est difficile de trouver à reprendre aux explications qu'il en donne Pourtant dans ce passage : « Nous lisons *des* anciens que leur coutume était d'enlever par force, etc., » je ne crois pas que des = *dans*, mais *au sujet de.* — T. II, p. 430 : « Par mon chef, c'est un siècle étrange *que* le nôtre ! » *Que,* dans cette citation et les suivantes, n'est pas *inutile :* il est entre deux propositions dont la première est sous-entendue. Dans ce vers : « Suffit, rentrez tous deux — Vous n'avez *rien* qu'à dire », *rien* n'est pas non plus inutile ; il signifie *uniquement*, *seulement*, et renforce l'idée. Par conséquent le passage tiré des *Femmes savantes* et les remarques qui suivent ne sont pas à leur place. *Que si* est un latinisme aussi bien que *si* construit avec le conditionnel. Les quelques additions, remarques et corrections qui suivent prouveront à l'auteur que j'ai lu avec soin et avec le plus vif intérêt tous les articles de son lexique.

— *Deshabillé*, s. m. « Nous prismes un laquais pour aller quérir un deshabiller *(sic)* pour Clitiphon à l'hostellerie », Théophile de Viau, II, 26. — *Document*, qui n'a point d'historique dans Littré, date du XIIIe siècle au sens d'enseignement. — « *Donner dans les yeux ou dans la vue*, donner de l'amour ou du désir. » Ant. Oudin, *Curios. fr.* — *Ecuyer* : tout le monde ambitionnait ce titre, à en juger par ces deux exemples : 1624. Le royaume de France est tout plein d'escuyers (Du Lorens, *Premières satires*, 111). — 1626. Le roturier comme le noble, le pauvre comme le riche prennent la qualité d'escuyer (Olive du Mesnil, *Actions forenses*, 83). — Il semble que Chapelain se soit servi le premier de *façonnier* au sens actuel : « Nos ministres sont façonniers », *Lettres*, 3, 359. — « Vous n'avez jamais rien vu de si contraint et de si façonnier », *id.* 1, 199. — *Fort en gueule*, qui parle avec facilité, qui dit beaucoup, Ant. Oudin, *Ouvr. cité.* « Cette princesse d'Harcourt si forte en gueule », dit encore Saint Simon. — *Frasque* apparaît dès le XVe siècle et *fuligine* au XVIe ; voir le Dict. H. D. T. — *Gagner au pied :* cfr. dans Bon. des Périers, *Nouv.* CV, *gagner au trot* qui a le même sens. — *Chanter la gamme à quelqu'un*, le tancer, le crier, le reprendre, Ant. Oudin, *Ouv. cité.* — *Godelureau* est dans Rabelais à la date de 1548. — *Idiot* avec l'acception que lui donne Molière est vieux dans notre langue : « Un ignorant ou ydiot », Oresme. — « Les images sont les livres des idiots », Calvin, *Inst. christ.* Il en est de même de *ignare :* « 1481. Maints *ignares* desrobetz de sain entendement », *Baratre infernal.* — J'ai trouvé *luxuriant* à la date de 1545. Quant au verbe *luxurier* = être luxuriant, que Mercier proposait dans sa *Néologie*, Godefroy en donne plusieurs exemples, dont un du XIVe siècle. *Donner la main à quelqu'un*, l'épouser, manque à l'article *main* : « Prenez cette matoise, et lui donnez la main. » *Étourdi*, act. III, sc. 2 A propos de l'adverbe *mal* joint à un adjectif, Chevreau fait cette remarque : « Cette manière de parler nous est commune avec les Latins, témoin : malsain,

maladroit, malheureux, malhabile, malcontent, malpropre », *Œuvres mêlées*, II, 411, edit. 1687. — *Malencontreux* appliqué aux personnes n'est pas rare : « Les moines ne sont que des animaux malencontreux, » Guy Patin, *Lettres choisies*, 440. « Adieu, courrier malencontreux », Regnard, *Le distrait*, act. II, sc. 1. — « Laissons là ce *malfait* qui estime bestize La gentille vertu qui se nomme accortize. » Du Lorens, *Sat. premières*, 113. — *Marcher*, substantif, me rappelle cette phrase de Pascal : « Tous les marchers, éternuers, toussers, sont différents », et ce vers de Du Lorens : « On cognoissoit jadis les dieux à leur marcher », *Sat.*, 122.

Marmouset : ce mot est fort bien défini par Palsgrave, mais à condition de lire *beast* au lieu de *beest* qui n'offre aucun sens. La citation qui suit vient à l'appui de l'explication de ce mot donnée par Gentillet dans son Anti-Machiavel : « Les affamez marmousets, pestes capitales de toute république ». Charondas le Caron, *Pandectes du droit français*, 283 v°, édit. 1586. *Martel*, mot françàis-italique pour soucy et jaloux, Oudin, *Curios. fr.* Dans Saint-Amant, en effet, Martel en-teste désigne un personnage jaloux, t. II, 420. *Matois* était en usage au XVIe siècle : « Trois pendars de matois armez à blanc jusques au collet », Tournebu, *Les Contens*, act. IV, sc. 2. *Piquer sa mazette*, est une locution qu'on rencontre dans Sonnet de Courval, *Satires*, III, 68 : « De piquer sa mazette il desdaigne. » Dans la *Muse normande*, pique-mazette, piqueur de mazette, est un mauvais cavalier. Chapelain définit ainsi l'adjectif *mièvre* : « C'est un mot du menu peuple, et signifie jeune fripon, hargneux, volontaire, faiseur de niches et de désordre importun », *Lettres*, II, 286. Dans ses *Curios. fr.*, Oudin explique ainsi *mijaurée* : « une badine, une sotte, mot vulgaire » Est. Binet en 1620 emploie *nouvelliste* « charlatans nouvellistes », mais Chapelain préfère encore à ce mot *nouvellant, nouvellier*. Il peut se faire que *obscénité* ne soit dans aucun dict. avant 1680, pourtant Garasse l'emploie en 1623, et on le trouve dès 1511 : « Le dict Commode vesquit avec toutes luxures, obscénités et infamies, » *Vies des Sainctz Pères*, f° 25 v°. L'emploi peut-être le plus ancien qu'on ait fait d'orviétan est dans la *Muse normande* : « Non un vendeur d'onguents, Mais de l'orviétan fort propre pour la vie », t. III, 67. *Où employé pour qui, lequel, laquelle*, déplait à Chevreau : « L'on ne dit point : c'est un homme où j'ai remarqué beaucoup de vertu; c'est une femme d'où je tire de grands avantages», *Œuvres mêlées*, II, 454. Fénelon qui reproche à Molière de parler souvent mal, aurait peut-être été de l'avis de Chevreau. Sous *pélerin* ce vers de Chapuzeau n'aurait pas été déplacé : « Et Paris est rempli d'étranges pélerins », *Dame d'intrigue*, act. III, sc. 2. A l'article *Participe présent*, M. L. cite ce passage : « Mais savez-vous, lui trouvant des appas, Qu'autrement en tuteur sa personne me touche », et l'explique ainsi : « Sa personne touche moi, lui trouvant des appas. » Les éditeurs de Molière l'entendent autrement : « Vous qui lui trouvez des appas, qui la jugez

digne de votre attention. » Quelques phrases embarrassées comme celle-ci faisaient sans doute dire à La Bruyère qu'il n'avait manqué à Molière que d'écrire purement. *Périclíter*, v. actif, au sens où l'emploi Molière est dans le *Viel Testament* (xve s.) : « Ma mère ayant de moi pitié, ne me voulut pericliter » *Pimpesouée*, femme prétentieuse, est un mot qui n'est pas de l'invention de Molière : « Item, doux yeux pipesouers, *Var.* pimpesouez », Martial d'Auvergne, L'*Amant rendu cordelier.* Pour l'étymologie, voir le Dict. H. D. T. On a beaucoup déraisonné sur l'origine du mot *Poulet* = billet doux ; en voici une autre preuve que nous donnons à titre de curiosité : « Police, c'est un terme italien ou lombart, polizza, et signifie un brevet ou billet, breve scrittura in piccola carta, en termes d'amour, c'est un poulet ; le castellan dit un papele, » *Us et cout de la mer*, 188, édit. 1671. Voir encore dans Ler. de Lincy, *Proverbes*, 1, 196, ce que dit le géographe Duval sur la locution : porter un poulet. La remarque de Vaugelas sur *quelque* = environ n'est pas approuvée par Chevreau : « Cette remarque, dit-il, quoique curieuse, m'est un peu suspecte. Au contraire, *environ* ou *à peu près*, y est sous-entendu : et l'on dit souvent ; ils étaient environ, ou à peu près, quelques cinq cents hommes. Pour moi, j'écrirais toujours, ils étaient environ ou à peu près cinq cents hommes », *Œuvr. mêlées*, II, 459. Le même ne convenait pas encore de cette remarque de Vaugelas sur *quoi* mis pour lequel, laquelle : « J'écrirais toujours, c'est le cheval sur lequel (et non sur quoi) j'ai couru la bague ; c'est la colonne sur laquelle (et non pas sur quoi), il a mis un chapiteau », *ibid.*, 467. *Ratiociner* est un mot emprunté à Rabelais. Sous *régal et régale* manque cette curieuse citation : « Régal ne vaut rien, et il faut toujours dire *régale* sans craindre d'équivoque », Chapelain, *Lettres*, II, 152. *Robin* désignant les gens de robe apparaît dès 1627 : « Or je veux... Censurer ces robins, ces coqs de république qui... vendent à purs deniers le droit et la justice », Sonnet de Courval, *Sat.* 1, 78. *Roulement d'yeux* : « Vos agitations de bras, vos roulemens des yeux », Garasse, *Introd. aux œuvres de Théophile de Viau*, 127. On a dit au xvie siècle *satiriquer*, et aussi *satiriser* : « Je serais bien fâché de satiriser et mesparler d'un trespassé », Thévet, *Vies des hommes illustres*, 560 r°. *Savantas* : Chapelain orthographie *savantazze* : « Ces savantazzes à qui l'acquis étouffe le naturel », *Lettres*, 7, 258. Sous *sollicitude*, M. L. attribue à Chapelain le mot *lentitude*, à tort, car il est dans Est. Pasquier, dans l'*Hist. macaronique*, etc. *Tuant*, adj : « Et n'avons pas seulement de mauvais complimens de sa part, mais encore de *tuantes* visites », Chapelain, *Lettres*, 1, 199. *Tutoyer* : selon l'Académie (1694-1762) *tutaier*, est beaucoup plus en usage que *tutoyer* ; les uns prononcent par l'*e* ouvert simple, et les autres par le double son *ouè*. *Vert-galant* avec le sens qu'il a aujourd'hui est dans Noël du Fail (1548) : « Je suis autant fin qu'un autre, et peut-être aussi fin valet, et autant vert-galant comme, je ne dis mot », *Baliverneneries*, chap. 1.

Antérieurement le fameux prédicateur Michel Menot applique cette épithét. à l'*Enfant prodigue* : « c'est un enfant plain de sa volonté, volage, ung mignon, ung vert gallant. » *Pour voir* est une locution dont M. L. est allé chercher bien loin l'explication : l'ancien adjectif voir = vrai, n'y est certainement pour rien.

Je mets fin à ces observations qui n'ôtent presque rien à la valeur, et je dirais volontiers, à l'excellence de ce lexique, en souhaitant que M. Livet mène aussi à bonne fin et nous donne au plus tôt celui de Bossuet : il aura bien mérité de la langue française.

A. Delboulle.

Hans Glagau, **Die franzœsische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege, 1791-1792.** Berlin, E. Ebering, 1896, un vol. in-8°, xiii-368 pp.

Pour énumérer dans toute leur complexité les origines de la première guerre révolutionnaire, il faudrait suivre les négociations, publiques ou secrètes, qui s'enchevêtrent de Paris à Vienne, à Berlin, Londres, Pétersbourg, Stockholm, Madrid, Coblence, etc. M. Glagau n'a pas eu de si vastes desseins. Il s'est proposé seulement de décrire le jeu des partis en France, du 20 juin 1791, date de la fuite à Varennes, jusqu'à la déclaration de guerre du 20 avril 1792. Mais deux circonstances l'ont amené à modifier le sujet qu'il s'était ainsi défini. Travaillant sur les pièces des archives de Vienne — dont il reproduit quelques-unes en appendice — il a été conduit à parler presque autant de l'Autriche que de la France. En outre, il l'avoue lui-même dans sa préface, il avait commencé son travail dans l'idée de raconter seulement le ministère de Narbonne. C'est au cours de ses recherches qu'il s'est décidé à en élargir le cadre. Narbonne est cependant resté au premier plan. A partir de la chute du ministère « feuillant » dont Narbonne faisait partie (10 mars 1792), le récit de M. G. tourne court, et Dumouriez, dont le rôle personnel a été si considérable en avril, immédiatement avant la déclaration de guerre, Dumouriez est à peine nommé ! Le contenu ne répond donc pas exactement au titre du volume; le sujet a été déformé. Tel quel, M. G. a du moins fort bien su le mettre en œuvre. Le récit est clair, bien agencé, intéressant, malgré quelques longueurs inutiles; les chapitres sont habilement coupés, les citations choisies avec discernement. On lira l'étude de M. G. avec plaisir et profit — mais non sans précaution.

Bien des réserves seraient nécessaires, en effet. Analyser quelques pages de Mavidal et Laurent pour le récit détaillé des séances de la Législative, c'est, semble-t-il, se satisfaire à trop bon compte. Citer à plusieurs reprises Lacretelle, Montgaillard, Toulongeon, Villemain, et autres, dont l'autorité n'est ici que subsidiaire, paraît d'une critique

insuffisante[1]. Dire qu'à la Constituante la gauche se divisait en deux fractions dirigées l'une par le triumvirat Lamothe-Barnave-Dupont, l'autre par La Fayette, c'est simplifier trop commodément les choses; et de parler encore du triumvirat et des « fayettistes » comme partis organisés à la Législative après janvier 1792, c'est commettre une véritable inexactitude. Les références sont exactes, mais données trop souvent sous une forme tellement succincte, qu'elles deviennent inutiles parce qu'invérifiables. M. G. met comme une coquetterie à ne citer que des sources originales; il nomme pourtant Ranke et Sybel; pourquoi pas alors Sorel, Chuquet et Aulard dont il connaît sans doute les études sur l'organisation des partis révolutionnaires? Ce silence est déplaisant. Un index bibliographique n'eût pas été inutile, non plus qu'un index onomastique[2].

Malgré ces critiques, dont il serait facile d'allonger la liste, le récit de M. G. est généralement exact, quelquefois même assez pénétrant, et, sur deux questions au moins, vraiment nouveau. Le rôle et la politique de Narbonne ont été pour la première fois étudiés avec soin, peut-être même avec une excessive complaisance. Mais surtout, M. G. a pleinement mis en lumière les relations secrètes du triumvirat avec la cour de Vienne et leur influence sur la rédaction de la note impériale du 19 février 1792, dont le ton comminatoire devait provoquer la rupture des négociations. Dans sa conclusion, M. Glagau a résumé d'un mot heureux sa vue de l'attitude respective de la France et de l'Autriche lors de la déclaration de guerre. Ce fut, dit-il (p. 274), le choc de deux offensives.

G. Pariset.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1897.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son travail sur les tombeaux de David et des rois de Juda. Ce problème, le plus important, le plus passionnant de toute l'archéologie hébraïque, n'a pas encore trouvé de solution. On ne saurait, en effet, prendre au sérieux la solution préconisée autrefois par M. de Saulcy et d'après laquelle la nécropole royale ne serait autre que les Koboûr el-Moloûk, au nord de Jérusalem. Ce dernier sépulcre, sculpté dans le goût gréco-romain, est, selon toute vraisemblance, celui de la reine Hélène d'Abadiène et n'a, en tous cas, rien à voir avec celui des rois de Juda. Il est regrettable que le gouvernement, en acceptant la donation de ce mo-

---

1. De même, l'anecdote que M. G. accepte de Ségur, p. 36, est invraisemblable, et son récit d'une entrevue entre Narbonne et la reine, p. 153, d'après Bertrand de Molleville et Mad. de Tourzel, doit être tenu pour très contestable.

2. En le dressant, M. G. aurait eu occasion de corriger l'orthographe de quelques-uns de ses noms propres. Il n'aurait pas écrit, par exemple, *Degrave* (p. 240) ou *von Grave* (p. 216) pour *de Grave*.

nument, due à la munificence de la famille Pereire, ait officiellement endossé une doctrine qui constitue une véritable hérésie historique. M. Clermont-Ganneau insiste, à ce propos, pour que l'Académie, usant de l'autorité qui lui appartient, intervienne auprès de qui de droit afin de faire modifier le libellé, compromettant pour la science française, de l'inscription commémorative de cette donation dont on a cru devoir décorer le vestibule de ce monument, indûment qualifié du nom de « Tombeaux des rois de Juda. » — M. Clermont-Ganneau, s'appuyant sur un ensemble de preuves historiques et surtout sur l'étude minutieuse d'un aqueduc souterrain de plus de 500 mètres de longueur, creusé dans le roc sous la colline d'Ophel à l'époque du roi Tzachias, comme en fait foi une inscription hébraïque en caractères phéniciens gravée au débouché de cet aqueduc, — propose une solution nouvelle de la question. En effet, cet aqueduc, qui est un véritable tunnel, décrit dans sa partie méridionale un immense détour à angle droit jusqu'ici inexpliqué. M. Clermont-Ganneau cherche à démontrer que ce détour a été justement causé par la nécessité d'éviter l'hypogée royal, qui, excavé dans les profondeurs de la colline, était interposé sur le trajet direct qu'on aurait dû suivre. Cette induction permet de déterminer avec précision sur le terrain le point qu'il conviendrait d'attaquer pour découvrir l'entrée mystérieuse de l'hypogée où reposent les corps de David, de Salomon et de la plupart de leurs successeurs. Cette entrée, qui, jusqu'à ce jour, a défié toutes les recherches, devait consister non pas, comme on le pensait à tort, en une porte plus ou moins monumentale, mais en une simple bouche de puits, puits par lequel on descendait dans l'hypogée juif selon une disposition fréquemment employée dans les anciens sépulcres de la Phénicie et de l'Égypte. C'est ce que nous montre clairement un passage de Flavius Josèphe, dont on n'avait pas jusqu'ici compris le sens — S'inspirant, sans citer l'auteur, de ces idées, émises il y a déjà longtemps par M. Clermont-Ganneau, un archéologue anglais, le docteur Bliss, vient de pratiquer une excavation dans les parages indiqués, mais sans résultat. Il ne pouvait en être autrement; car, s'étant mépris sur les données, cependant bien explicites, établies par M. Clermont-Ganneau, le docteur Bliss a fouillé en dehors de la boucle de l'aqueduc, tandis qu'il fallait, au contraire, fouiller en dedans de cette boucle. C'est donc une opération manquée et il faudra recommencer sur de nouveaux frais. C'est ce qui a engagé M. Clermont Ganneau à reprendre aujourd'hui l'ensemble de la question de façon à dissiper toute équivoque pour l'avenir. Sa démonstration terminée, il laisse l'Académie juge de l'opportunité qu'il y aurait à en faire tenter l'application rationnelle sur le terrain, sans attendre qu'une nouvelle initiative soit prise à l'étranger et aboutisse, cette fois, à une découverte dont les conséquences seraient inappréciables pour l'histoire biblique. Les conclusions du mémoire de M. Clermont-Ganneau ont été renvoyées à l'examen d'une commission composée de MM. Philippe Berger, Dieulafoy, Oppert, le marquis de Vogüé, Maspero et Clermont-Ganneau.

Séance du 20 août 1897.

M. Heuzey communique un mémoire sur les monuments du roi Ourou-Kaghina, un des rois chaldéens très antiques que les découvertes de M. de Sarzec permettent de placer avant l'époque reculée de Naram-Sin On possède de lui un certain nombre de fragments d'inscriptions sur terre cuite, qui étaient considérées à tort comme ayant formé des « barillets ». Ils appartenaient en réalité à des « cônes » comme celui d'Entéména. Un de ces cônes a pu même être absolument complété avec les anciens fragments. Il vient ajouter un texte important aux documents peu nombreux du règne. — C'est une inscription architectonique plutôt qu'historique; mais l'étroite relation de plusieurs constructions avec celles d'Entéména, confirme M. Heuzey dans son opinion antérieure, d'après laquelle Ourou-Kaghina ne doit pas être placé en tête, mais à la suite de la vieille dynastie de la ville de Sirpourla — Il faut signaler aussi une tablette d'argile du même roi, qui permet de faire remonter les tablettes analogues jusqu'à cette haute époque et même par delà, et de constituer une classe de tablettes archaïques. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Hamy présente la première partie d'un grand album intitulé *Galerie américaine du Musée d'ethnographie du Trocadéro*. Dans ces 60 planches in-folio, accompagnées d'un texte explicatif et reproduisant 174 pièces choisies parmi les plus caractéristiques des différentes régions du Nouveau-Monde, M. Hamy a reproduit les formes les plus accentuées, les décorations les plus typiques de l'archéologie et de l'ethnographie américaines, en donnant la préférence, en un certain nombre de cas, à divers objets remarquables par leur rareté ou offrant un caractère historique. Cet ouvrage a pris d'assez importantes proportions, grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat.

M. Clermont-Ganneau présente un rapport sur un mémoire de M. le docteur J. Rouvier, relatif aux ères de Tripoli de Phénicie. Ces ères sont au nombre de trois : 1° l'ère courante des Séleucides, qu'on avait déjà reconnue; 2° une ère autonome,

propre à Tripoli, et commençant à l'an 64 (ère de Pompée), ou à l'an 156, ou à l'an 112, suivant les systèmes divergents entre lesquels se partageaient jusqu'ici les numismatistes; 3º l'ère de la victoire d'Actium, commençant à l'an 31 a. C., qui figure sur une série de monnaies de Tripoli allant de l'an 1 de cette ère à l'an 29. Ce dernier fait, jusqu'ici inconnu, est particulièrement intéressant parce qu'il coïncide avec l'emploi de l'ère actiaque sur des monnaies frappées par la ville de Botrys, voisine de Tripoli, et aussi par d'autres villes de Syrie. Il existe une preuve épigraphique importante à l'appui de la thèse de M. Rouvier dans l'inscription découverte par Renan à Mââd, village situé sur une partie de la côte phénicienne qui peut être considérée comme dépendant de Tripoli.

M. Bertaux termine la lecture de sa communication sur le château de Castel del Monte et les architectes français de l'empereur Frédéric II.

M. l'abbé Chabot communique les photographies et les estampages de dix-huit inscriptions palmyréniennes qu'il a recueillies au cours de sa mission en Syrie, principalement à Alep, dans les familles Marcopoli et Poche. Ces inscriptions sont gravées à côté des bustes funéraires, surtout de bustes de femmes. Elles contiennent bon nombre de noms nouveaux et fort intéressants pour l'onomastique palmyrénienne. Plusieurs bustes offrent aussi un réel intérêt au point de vue de leur exécution matérielle, surtout ceux qui représentent le costume féminin avec tout le détail des parures et des bijoux qui en étaient le complément.

Séance du 27 août 1897.

M. Héron de Villefosse, président, prononce l'éloge funèbre de M. Léon Gautier, membre ordinaire, décédé à Paris le 25 août 1897. Après avoir rappelé les principales étapes de sa carrière si remplie, M. Héron de Villefosse étudie les travaux principaux de M. Gautier sur la poésie liturgique, l'histoire et la paléographie. « Il a eu une bonne fortune, rare pour un érudit, celle de voir le succès de ses livres. Il le doit surtout à la chaleur communicative et à la clarté de son style. Son plus vif désir était d'exprimer ses idées d'une manière agréable. Il ne méprisait pas la forme pour ne s'occuper que du fait. On lui a quelquefois reproché son ardeur et son enthousiasme; mais, sans ces puissants mobiles, il n'aurait pas entrepris les œuvres qu'il nous laisse et rendu d'aussi notables services à la science. »..... « Le premier volume des *Epopées françaises* parut à un moment où l'on n'avait encore, dans le public lettré, que des notions très vagues sur notre ancienne littérature. L'histoire de notre poésie épique est une matière singulièrement complexe, et, sans un plan très clair, elle serait tout à fait ténébreuse. C'est un des grands mérites de L. Gautier d'avoir apporté l'ordre et la clarté dans ce chaos. Il a su résumer et vulgariser sous une forme nouvelle tous les travaux qui avaient pour objet la littérature épique de la France; il a complété ces travaux par le résultat de ses propres recherches... Mais ce qui a rendu le nom de L. Gautier presque populaire, c'est le texte définitif qu'il a donné de la *Chanson de Roland*... » « Il me resterait à dire un mot de ses travaux paléographiques. Il me semble qu'ils peuvent être confondus avec son enseignement. Pendant plus de vingt-cinq ans, il a été titulaire du cours de paléographie à l'École des Chartes, et il s'y est montré tout à la fois érudit et éloquent. Il avait la passion du professorat et un don particulier pour conquérir l'affection de ses élèves... »

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 18 octobre — 1897

Hillebrandt, Rituel védique. — Galien, Institutio logica, p. Kalbfleisch. — Platon, Ménexène, p. Couvreur. — Ed. Bertrand, Cicéron au théâtre. — Hippolyte, I, p. Bonwetsch et Achelis. — Bonwetsch, Le commentaire d'Hippolyte sur Daniel et le cantique. — Jean Damascène, p. Holl. — Burn et Ommanney, Le symbole de saint Athanase. — Lebeuf, Histoire de Paris, rectif et add. par Bournon, I. — B. Zeller, Marie de Medicis et Villeroy. — Voyages de Montesquieu, p. A. de Montesquieu. — Lavisse et Rambaud, Histoire générale, I-IV. — Académie des inscriptions.

Alfred Hillebrandt. **Ritual-Litteratur.** Vedische Opfer und Zauber. (Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde... herausgegeben von Georg Bühler, vol. III, fasc. 2); 186 p. Strassburg, Trübner. 1897. Prix : m. 9,50.

Les travaux de M. Hillebrandt le désignaient d'avance au choix de M. Bühler ; le rituel védique n'a pas de dévôt plus exclusif que lui. Sa longue activité s'est confinée résolument dans le domaine du Véda, et cette abnégation méritoire lui a valu une compétence sans rivale en matière de rites. Seul peut-être M. H. pouvait tenter, sans être taxé de témérité, de réduire aux proportions d'un manuel les effroyables complications des sacrifices védiques. D'excellentes monographies, de savantes traductions, avaient d'ailleurs frayé assez de sentiers sur ce domaine pour permettre d'en reconnaître l'ensemble, et M. H. a loyalement marqué l'apport de ses prédécesseurs dans les indications bibliographiques qui accompagnent son exposé. Aprés des considérations étrangères au sujet et qui font longueur, M. H. passe en revue les sources du rituel, et, à défaut d'une chronologie positive, essaie de marquer les rapports entre les écoles et les traités. L'étude des rites est partagée en deux sections, conformément à la classification indienne : les rites domestiques (conception, naissance, initiation, étude, mariage, mort), et les rites solennels qui exigent plus de feux et plus de prêtres officiants (installation du feu, oblation au feu, sacrifices de la nouvelle et de la pleine lune, etc., et cérémonies à Soma ou similaires). M. Hillebrandt ajoute à ces deux catégories une troisième rubrique : la magie ; il y passe en revue les formules, les actes, les symboles d'incantation, les pratiques défensives et offensives, les présages, les oracles, etc). Mais, comme l'observe l'auteur lui-même, il est impossible de tracer une ligne de démarcation nette entre les deux premières classes et la troisième.

L'œuvre rituelle est toujours une opération magique, indépendante de conceptions morales, dangereuse à manier comme une arme à double tranchant; un simple lapsus, une faute d'accentuation expose le sacrifiant aux plus graves dangers. L'invention de cette rubrique contestable souligne justement une fâcheuse lacune de l'ouvrage. Noyé dans la masse confuse des détails, le lecteur cherche en vain l'idée directrice qui donne l'unité à cet ensemble. Le caractère extérieur du rituel apparaît dans la complexité minutieuse des prescriptions; l'esprit qui y circule et qui s'y exprime demeure insaisissable. L'ouvrage y perd en intérêt; il n'en sera pas moins éminemment utile. Les indianistes, novices ou vétérans, ont désormais sous la main un répertoire commode de faits et de références, et la science toute récente encore des institutions comparées entre en possession d'un véritable trésor : il n'est pas de peuple, au moins parmi les Indo-Européens, qui puisse disputer à l'Inde l'honneur d'avoir fixé si tôt et si complètement en un corps de doctrines le souvenir de ses antiquités religieuses, domestiques et sociales.

Sylvain Lévi.

Galeni Institutio logica edidit C. Kalbfleisch. Leipzig, Teubner, 1896, xii-75 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Minoïde Mynas avait rapporté de sa mission au mont Athos, entre autres œuvres inconnues des écrivains grecs, un opuscule de Galien intitulé εἰσαγωγὴ διαλεκτική, qu'il publia en 1844. C'est ce même ouvrage que publie à nouveau M. Kalbfleisch, déjà connu par plusieurs travaux sur Galien; avec raison, car l'édition de Mynas est notoirement insuffisante, malgré beaucoup de bonnes corrections. La tâche était assez ingrate : le manuscrit, le seul (*Parisinus* suppl. gr. 635), est plein de fautes de tout genre, sans compter que l'humidité en a rendu par endroits la lecture presque impossible. M. K., malgré la difficulté, a réussi à donner un texte lisible, souvent très heureusement restitué, bien qu'il ait dû laisser encore en mauvais état quelques passages pour lesquels aucun remède certain ne s'est présenté à son esprit. Plusieurs bonnes corrections lui ont été fournies par Prantl (*Historia artis logicæ*, I, 591 sv.); mais ce savant ne croit pas devoir attribuer cet opuscule à Galien. M. Kalbfleisch se propose d'en établir l'authenticité dans une dissertation spéciale.

My.

Platon : Ménexène, texte grec. publié avec une introduction et des notes explicatives, grammaticales et historiques, par P. Couvreur. Paris, Garnier frères, s. d.; xxiv-84 p.

Le *Ménexène* ayant été inscrit dans les nouveaux programmes, il

fallait bien que les élèves eussent dans les mains un instrument de travail. M. P. Couvreur est un de ceux qui se sont chargés de leur donner une édition classique qui les mît à même d'expliquer le texte et de le comprendre. Dans l'introduction, il examine brièvement la question si controversée de l'authenticité ; étant pour (bien qu'à mon avis on ne puisse la considérer comme certaine), il montre bien comment, dans cette hypothèse, ce morceau est « une attaque contre l'éloquence, le style et les procédés de Gorgias »; et après quelques pages où il analyse l'ouvrage et le jugement de Denys d'Halicarnasse, il termine par un court résumé sur les oraisons funèbres que nous ont laissées les Grecs, celles du moins qui se rapportent à des funérailles publiques Le texte est celui de Schanz; les notes, grammaticales et historiques, sont rigoureusement rédigées. D'autres trouveront peut-être qu'elles sont trop abondantes, car c'est un reproche que j'ai déjà vu adresser à plusieurs éditions classiques, sous prétexte qu'ainsi on ne laisse pas assez d'initiative aux élèves; ce n'est pas mon avis; je suis sûr qu'au contraire élèves et professeurs remercieront M. Couvreur de la peine qu'il a prise, d'autant plus qu'en général ses notes disent tout ce qu'il faut et prêtent fort peu à la critique [1].

My.

Cicéron au théâtre, par Édouard Bertrand, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature latine à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble (*Extrait des Annales de l'Université de Grenoble*, 1er trimestre 1897). Grenoble, F. Allier, 1897. 128 pages in-8°.

On ne peut contester à M. Bertrand le double mérite d'avoir heureusement choisi son sujet et de l'avoir traité avec intelligence et avec goût. Cicéron aimait le théâtre; ses œuvres abondent en citations des tragiques et des comiques latins, en renseignements curieux sur l'art dramatique et sur les représentations qui eurent lieu de son temps. Sans doute ces citations et ces renseignements ont été maintes fois utilisés, groupés, commentés; mais M. B. a su présenter la question sous un nouvel aspect. « C'est Cicéron, dit-il (p. 8), qui sera le centre et, pour ainsi dire, l'âme de notre travail; c'est encore moins le théâtre latin que nous aurons en vue que son admirateur et son interprète. Les goûts,

1. Quelques minuties : p. 9, note 4, les *discours* d'Antiphon est une expression qui peut induire les élèves en erreur; il eût été préférable de leur dire que sauf trois ces discours ne ressemblent pas à ceux qu'ils connaissent et ne sont que des exercices d'école. P. 18, note 4. τε... καὶ ne sert pas « à marquer disjonction », pas plus ici qu'ailleurs, ni que dans le passage cité de l'*Eutyphron;* c'est notre traduction française par *ou*, fréquente en pareil cas, qui est la source de l'erreur. P. 33, note 12, une observation sur l'emploi de ὑστεραῖος, au lieu de ὕστερος (et autres semblables), en parlant des jours, eût été nécessaire pour des élèves de seconde.

les jugements, les impressions de ce maître, voilà ce que nous voulons surtout rechercher ; l'écho lointain de cet antique théâtre, représenté par ses ouvrages, voilà ce qui nous intéresse. »

Cicéron historien du théâtre, *Cicéron critique dramatique*, *Le théâtre dans les ouvrages philosophiques*, *dans les discours et dans la correspondance de Cicéron*, telles sont les principales divisions de l'étude de M. B. La matière est habilement disposée, le style est élégant, et l'ensemble plaira aux lettrés. Je citerai parmi les meilleures pages la fine analyse de la lettre de Cicéron à Marius (p. 112 et suiv.). M. B. a cru devoir traduire en vers les fragments des tragiques et des comiques cités par Cicéron ; il en donne les raisons p. 9. Ces raisons peuvent être fort bonnes, mais j'avoue que je goûte peu des vers dans le genre de ceux-ci :

Sur le sol j'ai vu mon Hector,
O douloureuse image !
Emporté par l'essor
D'un fougueux attelage (p. 58),

ou :

Point d'effort ! doucement !
Marchez avec mesure ;
Un trop vif mouvement
Irrite la blessure (p. 83),

ou encore :

Par la plus cruelle morsure
Glissant son noir venin,
La vipère cause en son sein
Une horrible torture (p. 87) [1].

Dans les idées indiquées ou développées par M. B., je ne trouve guère à reprendre que certaines exagérations [2]. Mais les inexactitudes de détail sont assez nombreuses. M. B. n'ignore pas que le *Cheval de Troie* est de Névius (v. p. 29), ce qui ne l'empêche pas de l'attribuer, p. 17, à Livius Andronicus. Il cite à plusieurs reprises (p. 84, 85, 124) la pièce d'*Ennius* où figurait Eurypyle blessé, et ailleurs (p. 39) il met cette même pièce sous le nom de Pacuvius. Il nous apprend (p. 110) que Térence adolescent avait, par sa beauté, conquis *Livius Salinator* (Livius Salinator était le maître de Livius Andronicus ; celui de Térence s'appelait Terentius Lucanus). Le mimographe *Publilius* Syrus est appelé *Publius* Syrus (p. 23, 108, 110) ; M. B. n'a donc pas consulté une histoire de la littérature latine quelque peu récente ? *Polymestor* est transformé en *Polymnestor* (p. 63). M. B. semble croire (p. 26) que,

1. Il est regrettable que M. B. n'ait pu consulter la nouvelle édition des *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta* que M. O. Ribbeck vient de faire paraître dans la *Bibliotheca Teubneriana*. — Dans le fr. d'Ennius (*Incert. nomin. reliq.*, n° II) cité p. 124, M. B. met entre parenthèses le troisième vers, « moyen très simple, dit-il, d'éclaircir la construction de la phrase. » Cette conjecture est assez plausible.

2. Par exemple p. 7 : « C'est donc une histoire complète du théâtre latin qui se trouve dans les ouvrages de Cicéron. »

dans la comédie, les « iambes » (le texte de Cicéron porte *senarii* étaient accompagnés de la flûte. Plus loin (p. 28) il n'établit pas de distinction bien nette entre le chant proprement dit et le récitatif. Dans la traduction d'un fragment de l'*Atrée* d'Accius (n° XII éd. Ribbeck), il parait avoir confondu *lacerta* avec *lacerata* (p. 72). Il commet (p. 107) un contresens comique en traduisant : « Dans le rôle d'Andromaque il a été meilleur que dans celui d'Astyanax [1]... » Il traduit (p. 42, note 3) *ducenties sestertium* par « 200.000 sesterces », au lieu de « 20.000.000 de sesterces », et il s'étonne que la somme soit si petite! S'il est brouillé avec la numération, il l'est bien plus encore avec la chronologie. Cicéron avait 44 ans, et non 46 (p. 33, note 4), quand il plaida pour Archias. P. 41, au lieu de « l'an de Rome 702 = 54 (!) », lisez « l'an de Rome 762 = 9 ap. J.-C. » [2]. P. 71, l'anachronisme de Sénèque (*De ira*, I, 20, 4), qui place la composition de l'*Atrée* d'Accius à l'époque de Sylla, n'est pas relevé. P. 106, M. B. nous dit que Milon était édile en 54, alors qu'il fut, selon toute apparence, *préteur* en 55. P. 107, il place la bataille de Munda en 46. P. 111, la tentative faite par le censeur Cassius pour bâtir un théâtre de pierre n'aurait eu lieu que 7 ans avant l'inauguration du théâtre de Pompée, c'est-à-dire en 62 av. J.-C., tandis qu'elle remonte au milieu du II[e] siècle av. J.-C. Ces erreurs, je le veux bien, ne tirent pas à conséquence; elles n'en produisent pas moins une fâcheuse impression et défigurent un ouvrage d'ailleurs estimable [3].

P. T.

Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, herausgegeben von den Kirchenvæter-Kommission der kœnigl. Preussischen Akademie der Wissenschaften :

Hippolytus Werke; Erster Band : **Exegetische u. Homiletische Schriften**, herausgegeben von G. N. Bonwetsch und Hans Achelis; Erste Hælfte, **Hippolyt's Kommentar zum Buche Daniel und die Fragmente des Kommentars zum Hohenliede**, herausgegeben von G. Nathanael Bonwetsch, XVIII-374 pp. in-8; **Hippolyt's kleinere exegetische und homiletische Schriften**, herausgegeben von Hans Achelis; X-309 pp. in-8.

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1897. Ensemble : 18 mk.

Archiv für die von der Commission der gkl. Preussischen Akademie der Wissenschaften unternommene Ausgabe der ælteren christlichen Schriftsteller, herausgegeben von O. von Gebhardt u. Ad. Harnack (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, Neue Folge) :

---

1. Cicéron, parlant d'un acteur chétif et de petite taille, dit (*ad Att.*, IV, 15, 6) : *In Andromacha tamen* MAIOR *fuit quam Astyanax; in ceteris parem habuit neminem.* M. B. n'a pas saisi la plaisanterie.

2. Ce passage est en outre rendu inintelligible par une bévue typographique.

3. Nous mettrons sur le compte de l'imprimeur les fautes suivantes : *304* pour *204* av. J.-C. (p. 16), *Aenomaüs* pour *Œnomaüs* (p. 19 et 73), *rhytme* pour *rythme* (*passim*);

I, 1. **Die Sacra Parallela des Johannes Damascenus**, von Karl Holl; xiv-392 pp. in-8; prix : 12 mk. 1896.

I, 2. **Studien zu den Kommentarien Hippolyts zum Buche Daniel und Hohenliede**, von G. Nathanael Bonwetsch; 86 pp. in-8; prix : 3 mk. 1897.

La grande entreprise de l'Académie de Berlin de nous donner un *Corpus* des premiers écrivains ecclésiastiques de langue grecque vient de recevoir un très beau commencement. En même temps que paraissait le tome Ier de la nouvelle patrologie (ce mot inexact est bien commode), la collection des *Texte und Untersuchungen* se transformait et devenait l'*Archiv* de la commission berlinoise.

Le volume d'Hippolyte est divisé en deux parties réunies sous la même couverture, mais avec une pagination différente : complication bibliographique inutile, puisque les deux parties brochées ensemble ont paru en même temps. On ne voit pas pourquoi les deux parties n'ont pas reçu une pagination continue. Allons-nous assister de nouveau à l'extraordinaire enchevêtrement de tomaisons dont la collection latine éditée à Vienne fournit un exemple historique? Autre chicane de même ordre. L'allemand a été adopté pour les introductions, ce qui à la rigueur peut se défendre. Mais il l'a été aussi pour la traduction des sources slave, éthiopienne, arabe, syriaque, du texte : ce qui est un abus. Dans le prospectus de la publication, le choix de la langue a été défendu très habilement : il est impossible aujourd'hui à un savant de poursuivre des études d'érudition sans la connaissance de l'allemand. Ce principe est absolument incontestable. Mais l'application n'en est pas juste. Le recueil des « écrivains chrétiens grecs des trois premiers siècles » peut être considéré comme une œuvre définitive; dans quatre cents ans, il ne sera pas remplacé. Or l'allemand, comme toute autre langue vivante, n'est pas fixé en l'an de grâce 1897. Si, pour leurs grandes publications scientifiques, les contemporains de Luther ou de Belleforêt avaient tous employé leur langue maternelle, ils auraient laissé des livres plus consultés au xixe siècle par les germanistes et par les romanistes que par les érudits de la spécialité. Le choix d'une langue vivante (c'est une circonstance secondaire qu'il s'agisse de l'allemand : j'en dirais autant du français) témoigne donc, de la part des organisateurs de l'entreprise, d'une modestie excessive. Il n'y avait que le latin dont l'immobilité pût être l'instrument de la longue durée du nouveau *Corpus*.

Dans la première partie du premier volume, M. Bonwetsch a publié : 1° le commentaire d'Hippolyte sur Daniel, d'après des mss. grecs fragmentaires, et surtout d'après une version slave qui seule nous a conservé le texte complet; 2° des fragments du commentaire sur le Cantique, également d'après une traduction slave. Cette partie du volume ne contient presque que de l'inédit et nous donne pour la première fois un spécimen important de la méthode exégétique d'Hippolyte. La tâche de M. Achelis était plus compliquée, parce qu'elle devait se diviser entre

vingt-quatre ouvrages ou fragments d'ouvrages : 1° sur l'Antichrist; 2° fragments sur la Genèse, provenant en grande partie de la Chaîne de Procope de Gaza; 3° un morceau cité par Léonce de Byzance et qui est tiré d'un livre intitulé vraisemblablement : εἰς τὰς εὐλογίας τοῦ Βαλαάμ; 4° des fragments donnés dans Théodoret εἰς τὴν ᾠδὴν τὴν μεγάλην (le Deutéronome d'après Philon; 5° d'après une chaîne arabe de date récente, des fragments sur le Pentateuque, où le noyau authentique et les additions postérieures peuvent difficilement être séparés; 6° un fragment sur Ruth, inédit jusqu'ici, tiré d'un ms. de l'Athos; 7° quatre fragments εἰς τὸν Ἐλκανᾶν καὶ εἰς τὴν Ἄνναν, dans Théodoret; 8° un fragment apocryphe εἰς ἐγγαστρίμυθον; 9° divers fragments, qui ne sont pas tous authentiques, sur les Psaumes; 10° divers textes très mélangés sur les Proverbes; 11° quelques phrases sur l'Ecclésiaste; 12° εἰς τὴν ἀρχὴν τοῦ Ἡσαΐου : citation de Théodoret; 14° des morceaux sur saint Matthieu conservés dans les chaînes; 15° et 16° εἰς τὴν τῶν ταλάντων διανομήν et εἰς τοὺς δύο λῃστάς, connus par Théodoret; 17° un extrait d'un discours aprocryphe sur saint Jean et la résurrection de Lazare, conservé par deux recensions arméniennes et une recension grecque, original de la version arménienne la plus courte et éditée dans saint Jean Chrysostome; 18° des fragments sur l'Apocalypse, dont l'un existe dans une traduction slave, les autres dans un commentaire arabe et dans Jacques d'Édesse; 19° contre Gaius : fragments syriaques dans Denys Bar Salibi; 20° sur la résurrection, à l'impératrice Mammée; 21° περὶ ἀναστάσεως καὶ ἀφθαρσίας; 22° εἰς τὰ ἅγια θεοφανεία; 23° περὶ τοῦ ἁγίου πάσχα; 24° διήγησις Ἱππολύτου τοῦ γνωρίμου τῶν ἀποστόλων, tiré de l'Histoire lausiaque de Palladius dont M. Preuschen prépare une édition. M. Achelis a ajouté deux appendices. L'un contient les fragments, donnés comme authentiques, et qui proviennent de la correspondance apocryphe de Jules Ier de Rome : c'est une falsification apollinariste. L'autre est une édition, d'après l'édition princeps, du *De consummatione mundi*, combinaison d'Ephraïm et du *De antichristo*. Le travail minutieux de M. Achelis paraît excellent.

M. Bonwetsch n'a voulu laisser à personne le soin de présenter au public les commentaires d'Hippolyte qu'il vient d'éditer. C'est pourquoi il résume dans sa brochure les résultats de son étude sur l'état du texte et la composition des œuvres, sur l'emploi des livres de la Bible, sur les doctrines relatives au salut, aux fins dernières, à l'Église, à la morale. On comprendra l'importance du commentaire sur Daniel, si l'on songe que c'est le premier traité exégétique que nous possédions. J'ai dit : traité; car il est sûr maintenant que ce n'est pas un recueil d'homélies, comme on l'avait cru d'abord. Le commentaire sur le Cantique a été utilisé directement ou indirectement par les exégètes postérieurs, de sorte que l'on peut soupçonner qu'ils renferment encore beaucoup d'idées d'Hippolyte que nous ne pouvons déterminer avec sûreté. Le texte de Daniel connu d'Hippolyte était la version de Théodotion. Dans

son emploi des livres bibliques, il faut remarquer la place faite à l'épitre aux Hébreux, tout près des œuvres authentiques de Paul; l'exégète connaît aussi les deux lettres de Pierre, celle de Jacques, le Pasteur, l'Apocalypse de Pierre, les Actes de Pierre et ceux de Paul. Pour dater les deux commentaires, nous sommes inégalement renseignés. Le traité sur le Cantique est peut-être postérieur au commentaire de Daniel. En tout cas, celui-ci appartient aux premiers temps de l'activité littéraire d'Hippolyte.

A l'occasion des fragments édités par M. Achelis, j'ai souvent nommé les Chaînes. Il faut placer à côté les florilèges. Sous le nom de Jean Damascène, on a diverses recensions d'un ouvrage en trois livres, ἱερά, dont M. Holl a recherché et classé les mss Ce travail critique est exécuté avec une grande exactitude et l'on peut accepter les conclusions de l'auteur. Il y a des *Sacra Parallela* deux recensions fondamentales, représentées respectivement par l'édition de Le Quien et par le ms. de La Rochefoucauld (aujourd'hui Berlin Phil. 1450). Ces deux recensions ont été ensuite diversement combinées et altérées. L'auteur premier est bien Jean Damascène. Sa source principale paraît être Maxime Malheureusement il est difficile, d'après nos mss., de reconstruire l'ouvrage primitif, surtout en ce qui concerne le troisième livre. En dépit de l'incertitude de quelques conclusions, on doit remercier M. Holl d'avoir débrouillé l'écheveau compliqué de la tradition de cet ouvrage, un des plus importants recueils de citations d'anciens Pères. Comme travail préparatoire à la grande entreprise de l'Académie prussienne, son livre peut être tenu pour un excellent modèle.

Paul Lejay.

Texts and Studies, Contributions to Biblical and Patristical Literature edited by J. A. Robinson, vol. IV, n. 1 : **The Athanasian Creed and its early commentaries**, by A. E. Burn. Cambridge, at the university press, 1896 ; xcix-68 pp. in-8. Prix : 5 sh.

A critical dissertation on the Athanasian Creed; its original language, date, authorship, titles, text, reception and use, by G. D. W. Ommanney ; Oxford, at the Clarendon press, 1897; xiii-559 pp. in-8. Prix : 16 sh.

L'origine du symbole dit de saint Athanase qui fait aujourd'hui partie de l'office dominical de prime est encore obscure. On est généralement d'accord pour le considérer comme postérieur au vi^e siècle et comme originaire d'Occident. Le premier qui éleva des doutes sur l'attribution à saint Athanase fut G. J. Voss en 1642. Aujourd'hui, la question ne se pose même plus. On cherche seulement dans quel milieu latin cette pièce a pu être rédigée. En 1875, Swainson supposa qu'elle était la combinaison de deux morceaux préexistants, une exposition de la Trinité et une christologie, entre lesquelles se partage, en effet, notre

texte actuel. Ces deux fragments existent séparément, l'un dans une formule de serment à l'usage d'un nouvel évêque, l'autre dans la copie d'un manuscrit de Trèves. L'un et l'autre datent du VIIIe siècle. C'est au IXe siècle, d'après Swainson, que les deux moitiés ont été réunies.

Cette théorie, acceptée par quelques théologiens comme M. Harnack, a été combattue, surtout par M. Ommanney, l'auteur de l'un des deux ouvrages indiqués ci-dessus. Il a fait paraître successivement, en 1875, *The Athanasian Creed, an examination of recent theories*, et en 1880, *Early History of the Athanasian Creed*. Il a repris aujourd'hui ces deux essais, les a combinés et complétés dans un fort volume où il expose d'abord l'état de la question d'après nos renseignements : témoignages, canons et prescriptions ecclésiastiques, manuscrits, commentaires et versions; puis, les conclusions qui se déduisent de ces matériaux. M. O. croit que le symbole est l'œuvre d'un lecteur de saint Augustin, qu'il est originaire de Gaule, spécialement de Lérins, et que si un nom d'auteur peut être énoncé, celui de Vincent de Lérins répond le mieux à tout ce que nous pouvons savoir (vers 434). M. Burn, après une discussion qui a nécessairement plus d'un point de contact avec celle de M. Ommanney, croit également que le symbole *Quicumque* (ainsi désigné par son premier mot) provient de Lérins. Mais il le fait un peu plus ancien que Vincent, et, sur la foi de deux mentions assez vagues, le donne au fondateur du monastère, à Honorat (mort en 429).

Il est difficile d'admettre une telle précision. La solution résulte principalement de l'étude interne du document. M. B. pense que les dernières allusions à une hérésie nous reportent à l'apollinarisme (deuxième moitié du IVe siècle); M. O. descend jusqu'au nestorianisme (428-433). Le principal argument contre l'opinion de M. O. est l'absence de toute mention de la maternité divine de la Vierge. Cependant, comme il le fait très bien remarquer, la double naissance du Christ est affirmée avec une netteté qui ne laisse rien à désirer (v. 30-31) : « Iesus Christus,... Deus pariter et homo est, Deus ex substantia Patris ante saecula genitus, homo ex substantia matris in saeculo natus. » C'est presque dans les mêmes termes que, vers 430, Cassien argumente contre les Nestoriens : « Pro personarum diuersitate reddidit parenti unicuique similitudinem suam : secundum diuinitatem enim homousios Patri, secundum carnem autem homousios matri fuit; non quod alter qui homousios Patri, alter qui homousios matri, sed quia idem dominus Iesus. Christus et homo nascens et deus utriusque in se parentis habuit proprietatem, dum et in eo quod homo est humanae matris reddidit similitudinem, et in eo quod deus est dei Patris habuit ueritatem » (*Contra Nestorium*, VI, XIII, 2 ; I, 341, 3 Petschenig). Les versets suivants du symbole correspondent exactement à la même préoccupation (30 31) : « Perfectus Deus, perfectus homo ex anima rationali et humana carne subsistens ; aequalis Patri secundum

diuinitatem, minor Patre secundum humanitatem. » D'ailleurs, le *Quicumque* nous transmet l'écho de controverses nées de l'apollinarisme, mais postérieures à cette doctrine. Dans la période qui suivit, l'on discuta surtout sur la manière dont l'union des deux natures était opérée dans le Christ. C'est là proprement l'origine et l'objet de la controverse nestorienne. Or, il est impossible de ne pas rattacher au même courant d'idées les lignes suivantes du symbole (32-34) : « Qui licet Deus sit et homo, non duo tamen sed unus est Christus,... unus omnino non confusione substantiae sed unitate personae ». Toute l'étude de M. O. sur ce point est à lire. Il est difficile de ne pas lui donner raison. Le symbole paraît bien correspondre au début du nestorianisme. En revanche. M. B. a indiqué avec beaucoup d'à-propos les visées que l'auteur ou les propagateurs du symbole pouvaient avoir à l'égard du priscillianisme (p. LXXV).

Mais le résultat le plus assuré des travaux de MM. B. et O. est la destruction définitive de la théorie de Swainson. Nous avons des attestations du texte complet antérieures au IXe siècle. Il a été commenté dans son entier au VIIIe siècle (commentaires dits de Troyes et de l'Oratoire). Le quatrième concile de Tolède (633) en insère des extraits pris dans les deux parties. Enfin, au Ve siècle (Burn) ou au VIe (Ommanney), un inconnu en donne une glose qui porte le nom de Fortunat. M. O. adopte cette attribution; il se fonde sur quelques passages parallèles que présente ce texte avec une exposition du symbole des apôtres attribuée à Fortunat (p. 168, n.). M. B. constate que le dogmatique de ce traité correspond à peu près au même état d'esprit que le symbole lui-même, la dernière hérésie nommée est l'apollinarisme, il est fait allusion au nestorianisme, aucune doctrine postérieure ne paraît visée. En conséquence, l'ouvrage doit provenir du même milieu que le symbole et n'en être séparé que par une génération. Si l'on doit en croire le titre d'un manuscrit perdu de Saint Gall, ce serait l'œuvre d'Euphronius, identifié par M. B. avec Euphronius d'Autun. Quoi qu'il en soit, ce commentaire est sûrement antérieur à 650. Nous voilà loin de Charlemagne. D'ailleurs, le manuscrit de Trèves qui aurait dû représenter la deuxième moitié du texte, n'est qu'un fragment commençant au milieu d'une phrase. La profession de foi de l'évêque Denebert ne comprend qu'un choix d'articles de la première partie, parce que l'on songeait surtout alors à répondre à une recrudescence du sabellianisme. Ainsi le support paléographique de la théorie des deux documents manque à son tour. Le *Quicumque* est une œuvre plus ancienne, plus unitaire, plus originale que ne le supposait Swainson. Si l'on y trouve combinés des éléments antérieurs, ce n'est pas d'une autre façon que dans une œuvre littéraire quelconque.

On peut regretter que deux savants, qui étaient en relation d'étude et de correspondance, aient cru devoir publier chacun de leur côté un livre sur un sujet d'intérêt aussi limité. De part et d'autre on retrouve

cités les mêmes manuscrits, les mêmes textes, les mêmes commentaires. M. Ommanney est plus ample; il descend plus bas dans l'histoire du symbole; il a fait des questions dogmatiques une étude plus personnelle. Le livre de M. Burn plus court est aussi plus maniable, plus condensé, plus précis; un certain nombre de tableaux facilitent le travail du lecteur [1]; l'auteur est plus au courant de la bibliographie moderne; il ne craint pas les hypothèses un peu hardies, tandis que son rival est plus prudent. Tous deux nous ont donné dans leurs appendices une édition critique du symbole; tous deux ont publié le commentaire de Troyes. On trouvera de plus dans M. Burn ceux d'Orléans, de Stavelot et de Fortunat; dans M. Ommanney, ceux de l'Oratoire, de Bouhier et de Paris, avec la version grecque d'Alde, un fragment d'une autre version grecque, une ancienne traduction anglaise et une traduction wycliffiste. Il reste encore une question à traiter, celle de la langue et du style, car aucun des deux auteurs ne l'a abordée avec le développement convenable [2]. Les nombreux rapprochements avec Augustin, Faust, Vincent de Lérins, réunis par M. Burn dans un de ses tableaux ne sont qu'un point de départ. Il y aurait aussi à analyser le rythme du morceau et à le comparer avec celui que l'on observe dans les auteurs supposés contemporains. Par ces études de détail on aura quelque espoir de renouveler un problème que pourrait seulement trancher une découverte faite dans les bibliothèques. Bien que ces deux ouvrages aient précisé plus d'un point, quiconque reprendra le sujet ne devra pas oublier que le résultat le plus clair de ces 750 pages a été de nous débarrasser d'une théorie qui n'a guère plus de vingt ans d'existence. C'est quelque chose sans doute et nous devons espérer qu'on n'y reviendra plus [3].

Paul Lejay.

L'abbé Lebeuf. **Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris.** *Rectifications et Additions* par Fernand Bournon. Livr. 1, 2 et 3 (1re partie). Paris, Champion, 1890-95, In-8, 540 p., 1 plan.

L'ouvrage que M. F. Bournon s'est proposé d'écrire pour compléter *l'Histoire de la ville et du diocèse de Paris* publiée par l'abbé Lebeuf, et auquel il a simplement donné le titre de *Rectifications et Additions*, est presque terminé en ce qui concerne la ville même de Paris et son

1. Notamment une liste des témoignages du VIIIe et du IXe siècle; un tableau des versets cités aux mêmes siècles; un tableau des passages parallèles.

2. Quoique une formation de futur comme *resurgere habent* soit fréquente dans saint Augustin, elle ne lui est pas particulière; cf. Thielmann dans l'*Archiv* de Wœlfflin, II, 176.

3. Burn, p. XXII, n. 5 lire : « Note *F* »; p. 42, titre, lire : « Conc. Tol. IV ».

ancienne banlieue, puisque le dernier fascicule à paraître pour cette partie ne doit comprendre que des notes relatives à quelques communes annexées. Il n'y a donc pas lieu d'en différer davantage un compte rendu. L'auteur a, dans un avant-propos, expliqué son plan d'une façon très nette : faire « un commentaire minutieux du texte de l'abbé Lebeuf », « reviser les documents essentiels pour en extraire la substance », « dire tout ce que Lebeuf aurait dit, s'il vivait maintenant, et tout ce qu'il a manqué à dire par simple omission ». On voit comme un tel cadre assez considérable encore est de dimension moindre que celui de Cocheris dont on n'aperçoit pour ainsi dire pas les limites. Dans son édition de l'histoire du diocèse de Paris, qui s'arrête au monastère de Sainte-Marie de la Visitation, Cocheris avait donné toutes ses additions en notes rejetées à la fin de chaque chapitre. En composant une annotation nouvelle et en la faisant paraître à part, M. B. a-t-il mis en œuvre une idée utile? Il peut sembler qu'il aurait mieux valu abandonner le plan trop spécial et par là trop étroit suivi par l'abbé Lebeuf; il peut sembler aussi qu'une publication ne doit pas consister uniquement en des notes juxtaposées, incompréhensibles même parfois quand on ne les rapproche pas du texte auquel elles s'appliquent. Mais il faut considérer que le travail ne devenait assez facilement exécutable qu'à la condition d'être ainsi compris, ainsi renfermé dans des bornes, et que la publication à part des additions, si elle était moins logique, se trouvait être à certains points de vue plus commode ou plus avantatageuse pour l'auteur et pour l'éditeur. Maintenant, le plan adopté a-t-il été rigoureusement suivi? M. B. paraît avoir développé de plus en plus son commentaire et les notices qu'il a consacrées aux anciennes communes de la banlieue sont devenues de véritables monographies. Il a aussi trop souvent, à l'exemple de Cocheris, publié intégralement de longs textes (voir pp. 131, 202, 345, 375, 455, 469, 526) et ne s'est pas en cela conformé à la méthode de Lebeuf. Aussi, pour quatre cent cinquante-sept pages que compte le texte de Lebeuf dans la réimpression de 1883, en a-t-il publié cinq cent quarante. Pourquoi encore avoir indiqué les règlements de la Maison Chardon-Lagache (p. 444)? N'est-il pas d'ailleurs un peu bizarre de trouver consignés des renseignements qui ne se rattachent pas au texte de Lebeuf, puisqu'il ne s'agit ni de transformation ni de disparition à signaler, ni même d'établissements ayant quelque caractère religieux (ainsi les écoles dont il est parlé à la page 445?) Je ne puis m'empêcher de penser qu'il aurait été préférable de se borner absolument à compléter l'ouvrage de Lebeuf sans citer en général d'institutions ou d'édifices postérieurs à la Révolution. Disposant alors de plus de place, M.B. aurait fait mieux d'indiquer, au moins par leur nom, comme Lebeuf le faisait souvent, des établissements anciens que Cocheris n'a eu garde d'omettre (par exemple la communauté de Saint-Paul.

Mais ces observations générales une fois présentées, je louerai M. B.

pour la manière dont il a su mettre son projet à exécution. Il a examiné, surtout aux Archives Nationales, un nombre considérable de documents et il a pu ainsi faire au texte de Lebeuf des additions fort importantes, notamment en ce qui concerne les anciens collèges (pp. 197-218), il a sur bien des points apporté d'utiles rectifications : une sorte d'hôpital a existé dans l'église Saint Gervais vers 1400 (p. 58), l'église Saint-Benoît a reçu au moins dès 1349 son nouveau qualificatif de « Bien tourné » (p. 95), la fondation de l'église Saint-Étienne-du Mont est de 1222 (p. 193), Marguerite de Provence n'a été que la bienfaitrice du couvent des Cordelières du faubourg Saint-Marcel (p. 228), le couvent de Liesse date de 1644 (p. 267), celui des Bénédictins anglais, de 1614 (p. 128), celui des Bénédictines de Notre-Dame de Consolation, de 1634 (p. 269), la communauté du Petit-Saint-Antoine, de 1368 (p. 343), l'abbaye de Sainte-Perrine était située sur le territoire de la Villette (p. 320). Il a aussi fait preuve d'un esprit judicieux en discutant les étymologies données par Lebeuf (voir p. 13 : Croix du Tiroir, p. 14 : Louvre, p. 16 : Fief Popin, p. 55 : Porte Baudoyer, p. 70 : Saint-Julien, p. 101 : Tombe Issoire, p. 168 : Saint-Denis de la Chartre, p. 286 : Saint-André des Arts, p. 523 : Montmartre). N'épargnant pas sa peine, il a, pour arriver à déterminer l'emplacement d'un édifice secondaire comma la chapelle Saint-Martin, fait l'étude la plus minutieuse d'un texte de Grégoire de Tours (p. 143). Il s'est attaché également à donner une édition correcte de la Nomenclature des rues de Paris au xve siècle. Il a fait un dépouillement détaillé des registres paroissiaux des communes de Boulogne, de Clichy, de Neuilly.

Ce n'est pas à dire cependant que des critiques de détail ne puissent être adressées à M. Bournon. Il aurait dû noter, p. 25, la disparition de l'église Saint-Thomas, signaler, p. 258, que l'église des Récollettes fut convertie en salle de spectacle sous la Révolution. Il paraît avoir négligé en général comme sources d'information les documents judiciaires et financiers. Il est plus singulier qu'il ne cite pas de plans et que, faisant une exception, il ait donné la reproduction d'un plan médiocre des paroisses, alors qu'il en existe aux Archives Nationales un autre, beaucoup plus intéressant, que l'abbé Dufour a signalé dans sa bibliographie. On ne voit pas assez si tous les documents compris dans l'Inventaire des Archives Nationales sont notés ici ou bien s'il est toujours fait un choix parmi eux ; on ne voit pas non plus toujours nettement si M. Bournon indique des sources d'après ses propres recherches ou d'après les travaux des autres. Sa méthode manque de la rigueur qu'on pourrait souhaiter. Il cite des manuscrits de la bibliothèque de Rouen (pp. 271, 275), des documents des archives d'Abbeville (p. 396), mais, p. 124, il s'en fie à Cocheris pour faire connaître l'existence d'un manuscrit de la Bibliothèque Mazarine et surtout il ne fait des renvois aux Archives de la Seine qu'à partir de ses notes sur Clichy (p. 488). On remarque aussi dans la bibliographie

l'omission de certaines publications ; il convenait de mentionner, sinon, p. 71, l'étude sur Saint-Julien le Pauvre publiée par E. Chardon (1876), au moins, p. 123, l'ouvrage de Ruprich-Robert sur l'église et le monastère du Val de Grâce (1875). Les monographies d'établissements hospitaliers sont particulièrement omises : celles des docteurs Laboulbène, Guillier, Feulard, sur la Charité (1878), la Pitié (1882), les Incurables (1884). Page 62, à propos d'une charte royale de 1141, il n'est pas même fait allusion au catalogue de M. Luchaire. Des publications qui semblaient devoir être passées sous silence sont en revanche mentionnées, par exemple, p. 482, le Discours d'un paysan de Chaillot. Où se trouve d'ailleurs cet imprimé? Il eût été bon d'indiquer toujours dans quel dépôt ont été consultées les brochures devenues rares. Sans qu'on en voie la raison, certains documents manuscrits cités dans le texte ne sont pas ensuite rappelés dans les bibliographies qui terminent les différents articles (pp. 437, 532). Page 360, il ne fallait pas que la phrase relative à l'hôpital Andral laissât croire à l'existence ininterrompue d'un établissement hospitalier dans cet ancien bâtiment. Des additions faites à un ensemble de notices auraient dû être annoncées typographiquement de manière à ne pas paraître s'appliquer uniquement à la notice qui figure la dernière (p. 281) [1].

J'ai proportionné l'étendue de cet article à l'importance de l'ouvrage. En résumé, si l'on tient compte de ce fait que le travail était des plus longs et que des erreurs secondaires étaient inévitables, il est juste de reconnaître que cette publication faite d'après les sources est une des plus remarquables parmi celles qui traitent de l'histoire générale de Paris. Les ouvrages consacrés à l'histoire locale étudiée dans son ensemble sont bien souvent, même lorsqu'il s'agit de Paris, de simples livres de vulgarisation où sont mal utilisées des monographies d'une valeur du reste insuffisante. Il est à souhaiter que M. Bournon, quand il aura achevé ses additions relatives à la banlieue de Paris, laisse à d'autres le soin de continuer la trop laborieuse publication qu'il avait courageusement entreprise; dire que son activité sera mieux employée au service de l'érudition parisienne, c'est faire de son travail un éloge assez significatif.

Marius Barroux.

1. Je ne relèverai qu'en note des contradictions (p. 53 et 68 au sujet de la rue de la Mortellerie ; p. 334 et 354 au sujet de l'église Saint-Paul) et autres négligences, lapsus ou fautes d'impression (Pierre de Montereau appelé aussi Pierre de Montreuil dans la même page, p. 174 ; Philippe le Bel pour Philippe VI, p. 391 ; 1763 pour 1673, p. 272; 1763 pour 1733, p. 299). Les trois lignes qui se trouvent au commencement de la page 197 sont à placer à la fin. Le style aussi présente quelques négligences (p. 205 : « la plupart d'entre eux a... »; p. 238 : « édifice achevé de construire » ; p. 307 : « à l'habitude » ; 309 398).

La minorité de Louis XIII. Marie de Médicis et Villeroy. Étude nouvelle, d'après les documents florentins et vénitiens, par BERTHOLD ZELLER, professeur d'histoire à l'Université de Paris. 1 vol. In-8. XVI-387 p. Paris, Hachette, 1897.

M. B. Zeller a entrepris en réalité d'écrire une histoire de France de 1610 à 1624. Son volume sur *Henri IV et Marie de Médicis* en a été le point de départ et en formera l'introduction. Nous en possédons dès maintenant la seconde partie, de 1617 à 1624, avec *le Connétable de Luynes* (paru en 1879) et *Richelieu et les ministres de Louis XIII de 1621 à 1624* (1880). Quant à la première partie, de 1610 à 1617, M. Z. l'a entreprise en dernier lieu et seulement depuis quelques années : en 1892 il nous a donné *Marie de Médicis et Sully* (1610-1612); il nous donne maintenant *Marie de Médicis et Villeroy* (1612-1614); nous arrivons ainsi à la fin de la minorité de Louis XIII. Avec un dernier volume sur la période de 1614 à 1617 le cycle sera fermé et nous possèderons dans son ensemble une œuvre historique considérable.

La période de 1612 à 1614 est caractérisée par l'influence du ministre Villeroy.

A l'intérieur, Villeroy a affaire à la premère prise d'armes de Condé et des princes, en Champagne. Les princes font reculer la régente et lui imposent le traité de Sainte-Menehould. Ce traité stipule la réunion des États-Généraux. Le gouvernement ne recouvre quelque énergie que pour « préparer » ces élections : c'est le but de la chevauchée armée de Louis XIII en Orléanais, Touraine, Poitou, Bretagne et Anjou. Comme il transige avec les princes, Villeroy transige avec les Concini : après avoir tenté de se débarrasser du favori, en le reléguant à Amiens, il se réconcilie, s'unit avec lui par un mariage entre Mlle Concini et son petit-fils : sur quoi Concini rentre à Paris et devient maréchal de France.—A l'extérieur, Villeroy, qui vient de conclure les mariages espagnols, se trouve, de ce fait, assez embarrassé vis-à-vis de l'Angleterre, qui voit de très mauvais œil le rapprochement des cours de Paris et de Madrid, et vis-à-vis de la Savoie, à laquelle on vient de manquer de parole, car la princesse Elisabeth, donnée à l'infant, avait été promise au prince de Piémont. De là des négociations très embrouillées qui ont pour but de satisfaire le Savoyard en l'amenant à se contenter pour son fils d'une princesse florentine, et de regagner l'Angleterre en mariant la seconde fille de Henri IV au prince de Galles. Ces ennuis menacent de tourner à la crise aiguë quand s'ouvre la succession de Mantoue. Notre client, le nouveau duc de Mantoue, est en danger de perdre le Montferrat, car le duc de Savoie, sous prétexte de défendre les intérêts de la fille du feu duc de Mantoue, qui est sa petite fille, a fait main basse sur Casal. Il faut faire reculer la Savoie. On soupçonne qu'elle a derrière elle l'Espagne. On n'ose s'engager. Et la solution que reçoit l'affaire est une solution espagnole où la France n'a pas eu de part et ne trouve guère d'honneur. C'est dans ces circonstances que Louis XIII est solennellement proclamé majeur, le 2 octobre 1614.

Tout cela n'est pas très brillant. Tout cela, nous dit M. Z., est l'œuvre de Villeroy. Il nous parle de la « toute puissance » de ce ministre et il nous cite certaines dépêches des ambassadeurs étrangers qui attribuent, en effet, à Villeroy un rôle prépondérant (pp. 46, 65 et 250-251). On est étonné, cependant, de ne pas voir l'action de Villeroy se marquer aussi clairement dans les faits. Ce qui étonne encore plus, ce sont les éloges que M. Zeller donne à la politique du ministre. « Le gouvernement de Marie de Médicis, femme faible et imprudente », dit-il, « avait jusqu'alors trouvé *une véritable providence* dans l'expérience, la sagacité et l'habileté politique du ministre Villeroy » (p. 64-65) Il est aisé à l'écrivain de déclarer que Villeroy, en conseillant la chevauchée que fit Louis XIII dans le centre et l'ouest du royaume, avait eu « une idée géniale ». Mais cela paraît un bien gros mot pour un si banal procédé de la politique monarchique. Pour nous incliner devant le génie de Villeroy, il nous faudrait des preuves plus convaincantes.

Nous les chercherions vainement dans les deux évènements les plus importants de cette période : la révolte des princes et l'affaire de Mantoue.

Lors de la révolte des princes, la conduite de Villeroy est difficile à saisir. M. Z. nous dit bien qu'il a toujours conseillé d'opposer une résistance énergique aux rebelles, mais cette affirmation reste sans preuves suffisantes (p. 191, 208, 213), et d'autre part nous voyons : 1° que Villeroy rédigea la réponse de la reine aux premières sommations de Condé, et que cette réponse, si elle était habile dans la forme, « cédait complètement sur le fond », accordait les États-Généraux, ce qui, si près de la Ligue, était une concession fort dangereuse (p. 182) ; 2° que la régente fut trahie par ses ministres, qui cherchaient à s'entendre secrètement avec Condé pour ménager l'avenir, et que Villeroy ne fit pas exception : « Le chancelier fut le premier à se mettre en sûreté, Villeroy s'étudiait à arriver au même but. » (p. 207). Enfin Villeroy n'apparaît pas dans la négociation de l'accord, ce qui nous fait fortement douter, à tout le moins, de sa toute-puissance. M. Z. écrit d'ailleurs dans sa préface : « La politique intérieure est faible et indécise, c'est qu'ici Villeroy n'est pas absolument le maître » (p. IX). Voilà qui restreint déjà la haute idée que l'on veut nous donner du ministre. Il eût fallu ajouter une autre restriction : Villeroy a surtout été préoccupé de ménager les deux partis pour pousser sa fortune personnelle. Cela n'est pas d'un grand ministre. Il est vrai qu'il lui reste l'idée de la chevauchée royale, mais c'est peu.

La même habitude de louvoyer, de marchander, et le même désir de « gaigner » apparaissent dans l'attitude de Villeroy vis à vis des Concini. La réconciliation, l'union des deux familles, donnèrent lieu à un véritable maquignonnage : Villeroy taxa son petit-fils à un prix exorbitant (p. 149-156).

Il n'eut guère plus de prestige dans les affaires extérieures. Notre pro-

tection était due au duc de Mantoue. On avait un moyen des plus simples de faire sortir le duc de Savoie du Montferrat : « c'était de commander à Lesdiguières [le gouverneur du Dauphiné] d'envahir la Savoie et le Piémont, comme il le pouvait avec la plus grande facilité, conformément aux promesses faites au cardinal-duc que l'on avait répandues partout, quand il n'était pas besoin de les tenir » (p. 123-124). On ne le fit pas. On ne fit rien. Et Villeroy est, en grande partie, responsable de cette abdication. M. Zeller cite un entretien de l'ambassadeur vénitien avec le ministre qui est tout à fait caractéristique : Villeroy était persuadé que le Savoyard était d'accord avec la cour de Madrid et il ne voulait pas risquer de rompre l'alliance espagnole et les mariages (p. 126-127). Si quelqu'un a conseillé une attitude vigoureuse, c'est Condé (p. 129). M. Z. blâme Condé et « la jeune noblesse française qui ne demandait que la guerre, le gaspillage du trésor de la Bastille et la fin de ce gouvernement prudent et habile qui, sans coup d'éclat, mais avec une dextérité consommée, avait jusqu'alors conduit la régence au milieu des écueils de la politique étrangère » (p. 133). La dextérité consommée consistait à ne défendre nulle part les intérêts français. Cela aboutit à un fâcheux résultat : le duc de Mantoue, désespérant de rien tirer de la cour de Paris, se jeta dans les bras de l'Espagne, se laissa imposer par elle un accommodement peu avantageux pour lui et peu honorable pour la France. M. Z. le reconnaît formellement (p. 144, 161). L'accommodement, d'ailleurs, ne termina rien. Des difficultés subsistèrent, se traînèrent, et quand, pour relever le bon renom du roi très chrétien, on envoya le marquis de Cœuvres en ambassade en Italie, sa mission se termina par un lamentable échec (p. 164, 223, 224). Non moins indécise et pusillanime fut la conduite de Villeroy lors du règlement des frontières de Navarre : ce règlement était lié aux mariages ; l'Espagne se moqua impudemment de Marie de Médicis.

Cela n'empêche pas M. Z. de résumer la politique extérieure de Villeroy dans cette phrase laudative : « Il tient en bride l'Espagne (!) et dans l'affaire de la succession de Mantoue force la Savoie à désarmer » (p. ix). Heureusement la sincérité de M. Z. nous sauve de l'erreur où pourrait nous induire sa partialité, puisqu'il nous fait, lui-même, toucher du doigt les faiblesses et les erreurs de celui qu'il a commencé par nous donner comme une manière de grand homme.

Cette singularité d'interprétation n'enlève rien à la valeur intrinsèque des renseignements très nouveaux et très complets que M. Z. nous donne sur la période qu'il étudie. Il les a puisés à ses sources favorites : les relations des ambassadeurs vénitiens et florentins à la cour de France. Giorgio Giustinian et Pietro Contarini, « le bon et sage Scipion Ammirato » et « le médiocre et brouillon Matteo Botti », ainsi que les deux frères Bartolini, lui ont fourni des renseignements précieux, contrôlés et complétés par une connaissance parfaite des autres sources,

comme le *Journal d'Héroard*, le *Mercure français*, les *Mélanges sur le règne de Louis XIII* de la Bibliothèque de l'Institut, etc.

M. Z. utilise ces documents d'après la méthode qu'on lui connaît. On connaît aussi les critiques faites à cette méthode. L'écrivain met sur le même plan les grandes affaires politiques et les intrigues, la vie journalière de la cour, un duel, une fête, un procès de sorcellerie. Il nous tient aussi au courant des intérêts privés de ses personnages. On peut trouver par exemple qu'il attache trop d'importance aux mésaventures du résident florentin Botti : il nous conte dans le détail ses déboires à propos des mariages espagnols, ses efforts désespérés pour ne point quitter Paris avant d'avoir obtenu les compliments, les cadeaux et la pension désirés. Évidemment Botti trouvait tout cela très digne d'intérêt, il donnait à tout cela une large place dans sa correspondance, mais tout cela eût pu être réduit par l'historien à de plus justes proportions, eût paru, en tout cas, mieux à sa place dans une monographie consacrée à Botti que dans un livre d'histoire générale.

Cependant on ne saurait nier que cette complexité même ne prête une vie, un intérêt particulier aux ouvrages de M. Zeller. Il en est un peu de ses livres comme de ces romans étrangers où il y a peu d'intrigue, beaucoup de personnages et où ces personnages accomplissent beaucoup d'actions indifférentes. On lit d'abord avec négligence, mais on finit par connaître si bien les acteurs, par pénétrer leur individualité et par les « voir » si bien que tout en eux intéresse et qu'on les suit dans leur existence comme des amis familiers. Notons d'ailleurs qu'un pareil procédé historique a le mérite de serrer de plus près la réalité que le procédé de l'abstraction ; car il est bien certain que Marie de Médicis et son entourage s'intéressaient tout autant, sinon plus, aux querelles de la cour et à l'organisation d'une grande fête qu'à une négociation diplomatique dont ne dépendait pas, après tout, le sort du royaume.

Gabriel Syveton.

Voyages de Montesquieu, publiés par le baron Albert de Montesquieu. 2 vol. gr. in-8. Paris, A. Picard, 1894-1896.

Montesquieu avait laissé quelques manuscrits qui, depuis sa mort, étaient restés inédits dans les archives de son château de la Brède. Ses descendants se sont enfin déterminés à les mettre en lumière. Il y a cinq ans, M. le baron de Montesquieu publiait *Deux opuscules* et des *Mélanges inédits*. Aujourd'hui, son frère, M. le baron Albert de Montesquieu, nous donne les *Voyages* de son illustre aïeul.

Voilà un fort bel ouvrage. C'est plaisir de bibliophile que de feuilleter ces deux élégants volumes, aux larges marges, au texte bien aéré, à l'impression nette et correcte, aux jolies planches reproduisant en fac-simile

quelques pages des manuscrits originaux; c'est plaisir de curieux que de parcourir en les lisant l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas, avec un guide aussi intéressant que Montesquieu; et c'est plaisir d'érudit que d'étudier la substantielle préface qui précède l'ouvrage et les copieuses notes qui le terminent. Le tout dévoué éditeur n'a rien négligé pour rendre cette publication aussi parfaite qu'il lui était possible, et tous ses collègues de la Société des Bibliophiles de Guyenne l'ont vaillamment aidé. « La transcription du manuscrit, nous dit-il, a été l'œuvre de M. Raymond Celeste, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Bordeaux. M. Henri Barckhausen, professeur à la Faculté de Droit et correspondant de l'Institut, a rédigé la préface. Il s'est aussi spécialement occupé de la correction des épreuves avec M. Reinhold Dezeimeris, correspondant de l'Institut, et de la préparation des notes explicatives avec MM. Dezeimeris et Celeste. » On n'aurait pu choisir de meilleurs collaborateurs pour élever à l'auteur de l'*Esprit des Lois* un monument digne de lui.

Avec une grande modestie les zélés collaborateurs, à leur tour, ajoutent : « Malgré tout, notre édition des *Voyages* est et reste une première édition, c'est-à-dire un essai. » Tranquillisons-les. Il serait difficile d'élucider avec plus de soin et de savoir les nombreux détails qui, à cent soixante-dix ans de distance, sont devenus pour nous vagues ou tout à fait obscurs dans un Journal que l'auteur ne rédigeait que pour lui même. Souhaitons-leur, s'ils le désirent, une seconde édition, mais assurons-les qu'elle nous semble inutile.

Dans la pensée de Montesquieu, en effet, ces carnets d'excursion n'étaient nullement un ouvrage. Rien n'indique même qu'il avait l'intention en les rédigeant d'y amasser les matériaux d'un livre, car, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-cinq ans, il les laissa dormir au fond de ses tiroirs sans les utiliser. Ce sont de simples notes, prises à la hâte, au jour le jour, sans aucune prétention littéraire et sans aucun souci de l'orthographe ou même de la syntaxe. Croire qu'un tel ensemble de feuilles volantes trouvera jamais autant de lecteurs que les *Lettres Persanes* ou l'*Esprit des Lois* serait se leurrer d'une illusion. Au point de vue littéraire, disons-le franchement, elles constituent un médiocre régal, et le grand écrivain ne s'y trahit guère que çà et là à la façon nette et spirituelle de formuler brusquement quelque impression originale. La publication de ces documents est une bonne fortune inestimable pour quiconque s'intéresse à Montesquieu et à l'histoire du XVIIIe siècle; mais à présent que les voilà entre les mains des érudits, il n'est guère à prévoir qu'ils chemineront au-delà parmi le public. Les notes intimes d'un homme, si grand qu'il soit, ne sauraient intéresser que ses amis intimes.

Mais les amis de Montesquieu sont nombreux et l'on peut être certain qu'ils se réjouiront grandement de cette publication. Au point de vue purement historique elle est d'une importance capitale. Sur l'état poli-

tique et social de l'Italie, de l'Allemagne et des Pays-Bas, elle abonde en menus détails piquants, en aperçus ingénieux, en renseignements précis, en anecdotes de toutes sortes que l'on chercherait vainement ailleurs. Elle sera plus précieuse encore à ceux qui voudront pénétrer dans le génie de Montesquieu jusqu'à la formation de ses pensées. C'est merveille de voir ce grand esprit, toujours en éveil, attentif aux choses les plus diverses, notant avec une même curiosité les chiffres des transports maritimes ou les systèmes constitutionnels des pays qu'il traverse, observant les mœurs autant que les paysages, considérant une machine hydraulique avec la même attention qu'un monument antique, rédigeant un mémoire sur les mines du Harz et consignant minutieusement ses réflexions sur toutes les statues des musées et tous les tableaux des palais. Mais à quoi bon en dire davantage? Quand un volume de Montesquieu paraît, il serait aussi puéril d'en entreprendre la critique qu'inutile de le recommander. Il suffit qu'on le signale.

Raoul Rosières.

Histoire générale du ive siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de MM. Ernest Lavisse et Alfred Rambaud.
Tome I. *Les origines* (395-1095). vi-805 pp.
Tome II. *L'Europe féodale. Les croisades* (1095-1270). 987 pp.
Tome III. *Formation des grands États* (1270-1492). 984 pp.
Tome IV. *Renaissance et Réforme. Les nouveaux mondes* (1492-1559). 999 pp.
Tome V. *Les guerres de religion* (1559-1648). 982 pp.
Tome VI. *Louis XIV* (1643-1715). 981 pp.
Tome VII. *Le xviiie siècle* (1715-1788). 1051 pages.
7 vol. grand in-8°, 1893-1896. Armand Colin et Cie, éditeurs. Paris, 5, rue de Médicis.

L'*Histoire générale*, publiée sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud, a été commencée en 1893, et elle a été continuée avec une régularité tout à fait remarquable. Chaque année, deux volumes ont été mis sous presse; et, aujourd'hui, toute la période antérieure à la Révolution a été traitée. Il est temps de jeter un coup d'œil sur cet excellent ouvrage, qui fait honneur aux directeurs et aussi à l'éditeur qui l'ont entrepris et achèvent de le mener à bonne fin.

Cette histoire générale se distingue de toutes les autres collections semblables par la manière dont elle a été exécutée. Jusqu'à présent, ou bien les histoires universelles ont été l'ouvrage d'un seul auteur, ainsi les *Weltgeschichten* de Schlosser et de Weber en Allemagne, l'histoire universelle de Cantu en Italie, l'histoire du moyen âge de Hallam en Angleterre. Mais un unique écrivain ne pouvait avoir une compétence égale pour l'histoire de tous les peuples et de tous les temps; il s'étendait forcément sur la nation ou la période qu'il étudiait spécialement et sacrifiait les autres, se bornant à compiler d'une manière plus ou moins heu-

reuse les travaux spéciaux. Ou bien encore la tâche était partagée entre un certain nombre d'historiens, et chacun traitait en des volumes *séparés* d'un pays ou d'une période. On donnait à la collection un titre général, à chaque groupe de volumes un titre spécial Mais ces tomes paraissaient au hasard, selon que les divers auteurs étaient plus ou moins zélés. Souvent l'on attendait la suite d'un ouvrage pendant de très longues années. Tel fut le cas de la collection entreprise par Heeren et Uckert *(Geschichte der europæischen Staaten)*. Les cent onze tomes qui la composent aujourd'hui ne forment pas un ouvrage d'ensemble; ils sont tant bien que mal juxtaposés. Il en est de même de la collection illustrée à laquelle Oncken a attaché son nom, et de notre collection d'histoire universelle entreprise sous la direction de Duruy. Dans le présent ouvrage, pour la première fois, chaque période est traitée par un spécialiste qui l'avait étudiée à fond auparavant, qui avait publié sur elle des travaux estimés, qui n'avait qu'à condenser les résultats de ses études antérieures; et, pourtant, ces résumés forment véritablement un tout; chaque volume, œuvre d'une dizaine d'auteurs, est bien coordonné, suivant un plan très logique. Cette histoire universelle présente le double avantage d'être une histoire suivie, par périodes chronologiques, et d'être l'œuvre d'hommes qui sont des garants sûrs de son exactitude scientifique.

Le système adopté est, à coup sûr, le meilleur de tous. Il faut louer sans restrictions les directeurs, MM. Lavisse et Rambaud, de l'avoir conçu. Ils ont aussi eu le mérite d'avoir réparti fort bien cette histoire de 395 à 1789 en sept volumes, distinguant chacun d'eux par un sous-titre qui en résume l'idée dominante et lui donne son unité; puis, dans l'intérieur de chaque tome, les divers chapitres ont été distribués avec beaucoup de netteté. D'abord assez sommaire, le développement gagne en ampleur, au fur et à mesure que nous approchons de notre époque. Pourtant un tel système présente aussi des inconvénients auxquels on n'a pas tout à fait échappé. Certains collaborateurs se sont conformés d'une façon très stricte aux instructions données; ils ont remis exactement le nombre de pages qu'on leur réclamait. D'autres, au contraire, ont profité de l'aubaine; ils ont étalé leur science et dépassé la mesure. Il y a, par suite, souvent défaut de proportion très visible; et, chose extraordinaire, ce sont les chapitres sur l'histoire de France qui sont traités d'ordinaire avec le plus de sobriété. Puis la *manière* de chaque collaborateur apparaît trop, et il y aurait à ce sujet de très curieuses observations à faire. L'un expose très exactement la suite des faits et nous présente un récit qui est celui d'un manuel très distingué; l'autre s'attache davantage au développement des institutions, dont il nous fait connaître avec clarté les moindres rouages; un troisième s'élève à des considérations d'ensemble très justes et s'efforce de nous montrer les causes des événements, etc. Tous ces chapitres ont leur intérêt et leur originalité; mais le ton est trop

différent. L'unité qui a présidé à la naissance de cette collection ne se retrouve pas dans l'exécution des diverses parties. Pourtant, au fur et à mesure que nous avançons, l'œuvre est davantage fondue ; le ton a été trouvé et les collaborateurs s'y conforment. Le travail devient ainsi avec chaque tome plus uni. Nous ajoutons aussi qu'il devient plus parfait. S'il y a des chapitres médiocres en cette grande collection — il y en a peu — c'est tout à fait au début qu'il faut les chercher.

Évidemment, nous ne pouvons parcourir en détail ces sept volumes très compacts ; nous nous bornerons à énumérer les principaux collaborateurs, en suivant l'ordre des pays. L'histoire de France a été partagée entre MM. Berthelot, Luchaire, Coville, Pingaud, Gaillard, de Crue, Buisson, C. Martin, d'Avenel, Debidour, Vast, Lacour-Gayet, Foncin. Une série de dates inexactes, de noms propres mal orthographiés [1], quelques contre-sens dans l'interprétation des textes [2] attestent la grande hâte avec laquelle ont été faits les chapitres sur les Mérovingiens et les Carolingiens, qui renferment d'ailleurs quelques bonnes remarques et sont écrits avec une certaine vivacité. Les chapitres sur les Capétiens jusqu'à la mort de Louis IX (987-1270) sont très exacts, mais trop sommaires à notre gré. Neuf pages seulement sont consacrées à Philippe-Auguste : on exige des connaissances plus nombreuses des élèves de notre classe de troisième ! La période qui s'étend de l'avènement de Philippe III aux guerres d'Italie est très convenablement traitée ; mais c'est à coup sûr dans l'histoire moderne qu'on trouve les chapitres les plus remarquables et les plus originaux. Quatre d'entre eux méritent d'être signalés à part : celui de M. Buisson sur la Réforme en France jusqu'en l'année 1559, morceau achevé écrit avec une vive émotion ; celui du vicomte d'Avenel sur Richelieu, notamment sur les institutions du célèbre ministre principal ; enfin ceux de MM. Lacour-Gayet et Foncin sur le gouvernement intérieur de Louis XIV et de Louis XV. M. Foncin a tracé de Louis XV un portrait très fin, d'une très grande sûreté de touche, sans aucun trait forcé.

Les chapitres sur l'histoire de France sont accompagnés, à partir de 1270, de petites études sur l'économie politique ; elles sont dues à M. Levasseur, dont l'on sait la haute compétence. On lit aussi dans le volume quelques chapitres sur l'histoire littéraire de France par MM. Petit de Julleville et Faguet. Ils sont forcément très brefs et peut être eût-on mieux fait de renvoyer le lecteur à l'Histoire générale de la littérature, en ce moment en cours de publication. Remarquons, du reste, que si

---

1. Par exemple : Firmin pour Pirmin, p. 288. — Braine pour Berny. Cf. Longnon, *Géographie de la Gaule au VIe siècle*, p. 395. — On s'appuie encore sur la lettre du pape Anastase à Clovis, sur la fausse *collatio episcoporum* de 499, etc., etc.

2. On y répète le fameux contre-sens sur le capitulaire de Meerssen (février 847). Qu'il soit donc entendu que ce capitulaire n'oblige point les hommes libres à choisir un seigneur ; il leur permet de choisir librement leur seigneur. Il ne porte pas l'obligation, mais la liberté du choix.

l'on nous entretient de l'art des autres peuples, l'on a négligé de nous faire connaître leur littérature. On ne nous parle de Shakespeare que d'une façon incidente, et deux épithètes sont consacrées en passant à Cervantes « esprit createur », et à Lope de Vega « génie abondant ».

Nous aimons beaucoup tous les chapitres sur l'Angleterre; ils forment une excellente série depuis les origines jusqu'en 1784. M. Bémont nous montre très bien la situation de l'heptarchie anglo-saxonne et le développement de la constitution anglaise, depuis la conquête de Guillaume jusqu'à la mort de Henri VII. M. Ch.-V. Langlois nous dit en fort bons termes comment l'Angleterre changea trois fois de religion sous Henri VIII, Édouard VI et Marie la Sanglante. M. A. Filon nous expose les grandeurs du règne d'Elisabeth et les causes de la première Révolution anglaise; M. É. Sayous, enfin, nous raconte, en des articles très bien divisés, très philosophiques, l'histoire anglaise de la mort de Charles Ier à celle de Georges III (1649-1784). Il nous dit, notamment, comment ont pris naissance les deux partis whig et tory, et insiste sur la grande corruption des parlementaires anglais.

L'histoire de l'Italie sous Théodoric demanderait à être refaite; il faudrait, en ce remaniement, tenir davantage compte des *Ostgothische Studien* si remarquables de Mommsen. Bientôt cette histoire italienne se confond avec celle de l'Allemagne. M. C. Bayet nous parle de l'une et de l'autre (887-1268) en historien consciencieux, connaissant à fond les sources historiques des deux pays, également familier avec Muratori et Pertz. Il s'étend avec raison sur la querelle des investitures et sur celle des guelfes et des gibelins. Quand Charles d'Anjou eut fait périr Conradin sur l'échafaud, les destinées des deux pays se séparent. M. G. Blondel nous raconte celles de l'Allemagne au XIVe et au XVe siècle. M. E. Denis nous expose l'histoire de la Réforme, résumant la biographie de Luther, par Kœstlin, et surtout l'admirable *Geschichte der deutschen Reformation* de Bezold. Nous retrouvons M. Blondel avec l'année 1648. Il essaie de nous faire connaître les institutions allemandes au lendemain des traités de Westphalie; il nous montre l'opposition croissante entre la Prusse et l'Autriche, en résumant jusqu'en 1786 l'histoire des souverains de ces deux pays. — Cependant M. Pietro Orsi narre, d'une manière un peu confuse, l'histoire si confuse de l'Italie aux XIVe et XVe siècles, nous transportant tour à tour dans les principaux États : à Naples, à Venise, à Florence, à Rome, etc. Le même nous décrit la triste situation de la péninsule, sous la prépondérance espagnole, après le traité de Cateau-Cambresis, et aussi les premières réformes introduites en Toscane au XVIIIe siècle par le duc Léopold Ier, à Naples par le ministre Bernardo Tanucci. Entre ces chapitres se placent ceux où M. Berthelot nous a énuméré les architectes, les peintres et les sculpteurs de la Renaissance italienne; et ceux où M. Gebhardt nous a défini avec grand charme, mais d'une façon un peu fuyante — tant les nuances sont nombreuses! — la situation de l'Italie à la veille des expéditions françaises, et où il

nous a raconté avec bonne grâce les campagnes de Charles VIII et de Louis XII en la péninsule.

MM. Mariéjol, Desdevises du Dézert, Boissonnade et Orsi se sont chargés de l'histoire de l'Espagne. Le premier nous dit la longue lutte des chrétiens contre les musulmans du XIe à la fin du XIIIe siècle; plus loin, il expose la manière dont l'unité s'est faite sous Isabelle et Ferdinand le Catholique; il consacre des chapitres tout à fait intéressants à Charles-Quint et à Philippe II. Le second nous fait l'histoire des royaumes ibériques séparés, Portugal, Castille, Aragon, Navarre, aux XIVe et XVe siècles, et insiste sur leurs institutions. Le troisième s'est chargé du XVIIe siècle, règne des favoris et période de triste décadence intérieure; le quatrième du XVIIIe siècle, qui vit les réformes des princes imbus des idées du *despotisme éclairé*, Ferdinand VI et Charles III. Ces divers articles sont bien faits et cette série espagnole ne mérite que des éloges.

Nous devons passer sur les chapitres consacrés par MM. Pirenne, Frédéricq et Waddington aux Pays-Bas, pour montrer la grande place laissée par l'*Histoire générale* aux populations septentrionales et orientales de l'Europe. M. Haumant nous raconte l'histoire des pays scandinaves jusqu'en 1648, que poursuit jusqu'en 1788 M. Chr. Schæffer. M. Sayous, l'auteur de l'Histoire de Hongrie, nous parle avec une grande sympathie des Magyars. MM. Denis, Leger et Rambaud nous entretiennent avec une sympathie non moins vive des peuples slaves, ces éternels ennemis des Hongrois. M. Denis a répété avec sa haute compétence l'histoire de Jean Huss et des Tchèques; M. Leger a suivi l'histoire de Pologne de 1492 jusqu'à la nomination du premier roi saxon en 1696. M. Rambaud, enfin, nous a raconté l'histoire de Russie depuis le règne d'Ivan le Grand en 1462 jusqu'au traité de Kainardji en 1774. On sait quelle est la haute valeur de l'*Histoire de Russie* du maître qui est aujourd'hui notre ministre de l'instruction publique; elle a été traduite en toutes les langues; elle est devenue classique en tous les pays. M. Rambaud a repris ici cette œuvre; mais il ne s'est pas borné à la découper par tranches; il l'a entièrement remaniée; il a résumé les réformes de Pierre le Grand, mais souvent, surtout pour la période entre Pierre et Catherine II, il a ajouté des développements nouveaux. Tous ces chapitres sur la Russie se développent avec une très grande facilité et excitent un vif intérêt.

Au sud-ouest de l'Europe, dans la péninsule des Balkans, l'empire byzantin, continuant les traditions romaines, s'est maintenu jusqu'en 1453. M. Bayet, en deux chapitres bien conduits, nous raconte l'histoire de cet empire de 395 à l'avènement des Comnène au XIe siècle, mettant surtout en relief les deux grandes figures de Justinien et d'Héraclius. Après lui, M. Rambaud expose le sort des Comnène; il nous dit comment les seigneurs de la quatrième croisade ont substitué leur domination à celle de Byzance, comment l'empire grec, reconstitué en 1261, a définitivement succombé sous les coups des Turcs. Il nous pré-

sente ces Turcs eux-mêmes dominant en Europe à l'époque de Soliman I[er], menaçant encore Vienne au XVII[e] siècle, puis tombant au XVIII[e] siècle en une profonde décadence. Tous ces chapitres sur l'empire turc, un peu longs, ne laissent pas que de tenir notre attention éveillée ; ici nous lisons tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur la question d'Orient depuis les premiers jours où elle est posée, c'est-à-dire depuis que les Turcs sont en Europe. M. Rambaud, après avoir dépouillé pour nous les documents slaves, résume maintenant les historiens de la Turquie ; et nous le retrouverons encore tout à l'heure. Sa part dans la composition même de cette histoire est tout à fait considérable, et il s'est réservé les chapitres les plus difficiles.

A côté de ces chapitres spéciaux sur les diverses nations, quelques chapitres, plus généraux, embrassent l'histoire de l'Église catholique, celle des arts et des sciences en Europe. M. Lavisse, en des pages brillantes, nous a montré la formation du pouvoir pontifical jusqu'au jour où Pépin donna au pape un État temporel. Puis, par tranches, M. Chénon nous a fait connaître l'organisation de l'Église aux diverses époques, nous a énuméré les diverses hérésies, les principaux conciles, la naissance des ordres religieux. Il y aurait ici beaucoup et de très sérieuses réserves à faire; la matière immense n'est pas toujours dominée ; les grandes idées générales sont un peu absentes ; mais on lira encore avec plaisir ces pages sans prétention, où l'auteur a voulu avant tout être exact. A l'histoire ecclésiastique nous attacherons le chapitre de M. Seignobos sur les croisades, très bien ordonné, aux conclusions nettes et tranchées. M. Michel nous donne sur les arts en France et hors de France quelques renseignements utiles et quelques fines appréciations, présentées par endroits en ce style tourmenté particulier à nos critiques spéciaux [1]. Enfin, M. Paul Tannery, en cinq études dont nous ne saurons assez vanter la clarté, nous initie au mouvement scientifique en Europe de 1270 jusqu'à la veille de la Révolution. Ici sont jugés avec une grande autorité les travaux de Galilée, de Descartes, de Leibnitz, de Newton, de Herschel et de Buffon.

L'*Histoire générale*, qui a voulu véritablement mériter son titre, ne s'est pas bornée à l'Europe. Elle nous raconte les grandes révolutions des autres parties du monde. Mahomet et les Arabes, Gengis-Khan, Tamerlan et les Mongols, défilent tour à tour devant nous. Les premiers nous sont présentés avec une grande netteté par M. M. Wahl. Nous voudrions pouvoir en dire autant des seconds. M. Léon Cahun connaît certes fort bien son sujet; mais il ne s'est pas mis à notre portée. Nous nous perdons au

1. Exemple : « Le Bernin plus qu'aucun autre a déchaîné, parmi le peuple des statues, ce vent de tempête qui souleva en plis tourmentés les draperies tumultueuses et fit claquer, comme des bannières, autour des gestes emphatiques des dieux mythologiques ou des héros chrétiens, les pans des manteaux et les écharpes déroulées. » — Combien nous préférons à ces lignes la page vraiment émue où M. Michel apprécie Watteau !

milieu de cet amas de noms propres entassés les uns sur les autres. Nous nous reconnaissons de nouveau quand M. Gallois nous signale les découvertes des Portugais et l'histoire de leur empire en Asie, quand M. Rambaud nous décrit l'Indoustan sous la domination mongole, raconte les conquêtes de Dupleix et son éclatante disgrâce, puis le triomphe définitif des Anglais avec Clive et Warren Hastings. M. Henri Cordier a écrit deux chapitres intéressants sur la Chine et le Japon au XVI[e] et au XVII[e] siècle. M. E. Masqueray, de regrettée mémoire, nous parle avec une grande autorité des révolutions de l'Afrique du Nord et cite les dynasties arabes qui s'y sont succédées jusqu'au jour où la Turquie y conquit le premier rang. M. A. Moireau, l'auteur d'un excellent ouvrage sur les États-Unis, était tout désigné pour nous entretenir de l'Amérique. Si son chapitre sur Christophe Colomb n'est qu'une reproduction de Harrisse, s'il mentionne bien à tort une Université de Lorraine, établie à Saint Dié (confusion avec l'Académie de Vautrin-Lud et de Waldseemuller), il reprend tous ses avantages lorsqu'il nous expose la formation et la constitution des treize colonies anglaises, la lutte des Français et des Anglais dans le Canada, ou la guerre d'indépendance des États-Unis.

Tous ces chapitres sont suivis d'une bibliographie, très sommaire, mais en général excellente. Nous avons des bibliographies nationales plus détaillées ; mais nulle part l'on ne trouvera réunis tant de renseignements bibliographiques sur toute l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Ce répertoire rendra les plus grands services ; il permettra aux lecteurs de compléter eux-mêmes les indications, nécessairement un peu abrégées, du texte.

Cet ouvrage doit trouver des lecteurs de toute catégorie. Il est dès à présent le livre de chevet des professeurs et des étudiants d'histoire. Il est le guide où ceux-ci apprennent l'enchaînement des faits généraux et auquel ceux-là se réfèrent volontiers. Son succès dans l'enseignement est tout à fait incontestable. Nous voudrions en plus qu'un tel livre fût entre les mains de tous ceux qui en France pensent et écrivent, de tous ceux qu'on appelait au XVII[e] siècle les honnêtes gens. Combien les journalistes auraient intérêt à l'avoir à leur portée, au lieu de recourir toujours aux médiocres nomenclatures du Larousse ! Un tel livre ne doit pas être seulement consulté, il doit être lu. Ses chapitres ne sont pas du tout exclusivement des répertoires de faits bien ordonnés, ils contiennent de véritables idées qui méritent d'être méditées. Et de l'ouvrage entier, aux assises si régulières, l'on emporte une conception très nette de la manière dont les empires sont nés, ont grandi et sont tombés en décadence. L'on y saisit quelle a été dans les deux mondes la marche même de la civilisation. Nous souhaitons enfin que ce livre, dû à la collaboration des historiens les plus compétents en France, se répande à l'étranger. L'on y a fait une part très belle à l'histoire de toutes les nations. Allemands, Anglais, Russes, etc., y trouveront d'utiles indica-

tions sur leur propre pays ; puis ils y apprendront l'histoire des autres nations, surtout celle de France. Nous plaçant au point de vue français, nous avons estimé que la place faite à la France était un peu mesurée ; mais eux y liront tous les détails nécessaires.

Nous avons loué, au cours de cette analyse, l'unité de plan qui fait de cette œuvre collective une œuvre suivie. Nous devons ajouter que tous les collaborateurs se sont inspirés du même esprit. La plupart appartiennent à l'Université : ils sont imbus des principes auxquels cette Université — l'ancienne du moins — se fait gloire de s'attacher. Professant le respect de toutes les croyances, reconnaissant les incontestables services qu'elles ont rendus, ils ont salué les manifestations de la pensée libre, et ils ont opposé aux revendications absolues des Églises, quel que soit leur nom, les droits imprescriptibles de la société civile. Dans le domaine politique, ils ont su rendre justice aux efforts de la royauté qui a fait la grandeur de la France ; mais ils n'ont pas dissimulé leurs préférences pour un gouvernement contrôlé directement par la nation et tirant d'elle son origine et sa légitimité. L'œuvre se présente à nous comme une œuvre laïque et libérale. Par dessus tout, elle est une œuvre scientifique. Ses auteurs n'ont voulu, en somme, rien démontrer; ils ont eu avant tout le souci d'être exacts, de saisir la vérité objective des faits, et l'on doit reconnaître qu'ils y ont réussi.

Ch. Pfister.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 septembre 1897.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux lettres par lesquelles M. Émile Legrand, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, et M. Hartwig Derenbourg, directeur à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du récent décès de M. Ed. Le Blant.

M. Oppert lit un mémoire sur les différentes opérations commerciales et financières d'un dieu chaldéen de la ville de Sippara sur l'Euphrate, le dieu Sames ou le dieu Soleil.

M. Blanchet, professeur d'histoire au lycée de Constantine, fait une communication sur les fouilles exécutées par lui, il y a quatre mois, grâce à la Société archéologique de Constantine, à la Kalaa des Beni-Hammed, fondée en 1007 dans les montagnes du Hodna (province de Constantine) et détruite en 1185 par les Almoravides d'Ibn-Ghama. M. Blanchet a étudié quelques-uns de ces monuments en ruines, signalés dès 1852, mais non encore étudiés. Ce sont surtout : la grande mosquée; le château du Fanal; le palais des Emirs, où M. Blanchet a relevé de nombreuses traces de décoration cloisonnée. L'intérêt de ces fouilles est de révéler des monuments berbères du XIe siècle : on n'en connaît point à l'heure actuelle du IXe au XIIIe, de Kairoan à Tlemcen. Il est curieux de retrouver, cent ans plus tôt, à la Kalaa, une décoration absolument identique à celle qui orne les palais et les églises de Palerme ; il est plus intéressant encore de trouver, au château du Fanal, le prototype exact — plan et décoration — de la Caba et de la Zisa, et de constater l'existence, au XIe siècle, de monuments entiers revêtus de faïences et ornés de vitraux d'un admirable coloris.

Séance du 10 septembre 1897.

M. Paul Meyer, puis M. Heuzey, président successivement la séance, en remplacement de M. Héron de Villefosse, empêché.

Lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Devéria, professeur à l'École des langues orientales, pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ed. Le Blant.

M. Devéria présente, de la part de M. Gérard, ministre de France en Chine, l'estampage d'une inscription du royaume de Si-Hia ou Tangout. Cette inscription, la première authentique qui ait été trouvée, est datée de l'année 1094, sur une contrepartie chinoise, dont M. Devéria lit la traduction. Elle provient d'un temple bouddhique situé à Léangtcheou dans la province du Kan-sou. L'écriture Si-Hia de cette stèle est semblable à celle de l'inscription en caractères inconnus de la porte Kiu-yong-Koan près de Péking. M. Devéria prie l'Académie de faire reproduire par l'héliogravure l'estampage qu'il présente et dont les caractères Si-Hia sont restés jusqu'ici indéchiffrables.

M. de Goeje, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, et M. Radlof, de Saint-Pétersbourg, correspondants étrangers de l'Académie, assistent à la séance.

M. Deloche communique un mémoire intitulé : « Pagi » et vicairies du Limousin. Il décrit un « pagus » nouveau et huit vicairies nouvelles, qui viennent s'ajouter aux 45 districts de cette sorte mentionnés dans ses études antérieures. Il montre en outre que certaines vicairies, qu'on a proposé d'inscrire dans la liste produite en 1857, ne peuvent y figurer.

Séance du 17 septembre 1897.

Le R. P. Lagrange communique, au nom du R. P. Séjourné, le plan et les mosaïques avec inscriptions grecques d'une nouvelle église qu'il a découverte à Madaba, au mois d'août dernier. Cette église, que les inscriptions désignent sous le nom d'Elianée ou église de Saint-Elie, comprend une crypte pavée de superbes mosaïques et une basilique supérieure. La crypte a été bâtie par Sergios, en 490, et la basilique par Léontios, qui a continué son œuvre en 502, indiction onzième : cette dernière indication se rapporte à l'ère de Bosra 106, p. C. Les dates respectives sont donc 596 et 608, et concordent avec la renaissance artistique du règne de Justinien qui a précédé la conquête arabe. Le nom de Sergios est sans aucun doute celui d'un évêque de Madaba; quant à Léontios, c'était peut-être seulement le desservant de l'Elianée. — Le P. Lagrange annonce en outre qu'il a offert au Cabinet des Médailles une monnaie, trouvée par le P. Séjourné dans le Hauran ; elle date du règne de Commode et mentionne Dousarès comme Dieu de la ville d'Adraa.

M. Oppert fait une communication sur une dynastie d'usurpateurs qui occupa deux fois le trône de Babylone, la première fois en 561 a. C., et la seconde fois depuis le mois d'août 560 jusqu'au 20 juin 556 a. C.

M. Cagnat présente les photographies d'un diplôme militaire trouvé récemment en Bulgarie, non loin de Widdin. Ces photographies lui ont été communiquées par M. Dobrusky, conservateur du musée de Sofia. Le diplôme date du règne de Domitien; il fait connaître la composition de l'armée de la Mésie supérieure à cette époque. Il offre une particularité très curieuse : il est daté du seizième jour avant les kalendes Domitiennes, c'est-à-dire d'octobre, l'empereur Domitien ayant donné pour quelque temps son nom à ce mois. C'est la première fois qu'on rencontre cette appellation dans un document officiel.

M. Cuq donne lecture d'un mémoire étendu sur la condition des colons dans les possessions romaines d'Afrique sous le règne de Trajan, d'après l'inscription d'Henchir-Mettich, près de Testour. — M. Deloche présente quelques observations relatives à un article de cette inscription qu'il rapproche de l'article 45 de la loi Salique. — M. Héron de Villefosse annonce que le Musée de Louvre a reçu récemment un moulage de cette inscription.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 43 — 25 octobre — 1897

JOLLY, Droit et coutume de l'Inde antique. — Salomon REINACH, Clarac de poche. — GILBERT, Procédure et droit grec. — FRANCHINA, La Sicile au temps de Verrès. — Lucien, trad. BALLU-HUMBERT. — LEHUGEUR, Histoire de Philippe le Long, I. — JACOB, La cession de l'Alsace en 1648. — DOUBLET, François de Caulet. — HUBERT, La torture aux Pays-Bas autrichiens. — Lettres inédites de Napoléon, p. LECESTRE. G. DE MORTILLET, Formation de la nation française. — *Bulletin* : BENIGNI, L'économie sociale chrétienne avant Constantin ; FRIEDLAENDER, Le judaïsme en Grèce; KINDERMANN, La légende d'Énée ; RASI, La patavinité de Tite-Live; Em. THOMAS, Morceaux choisis des traités de rhétorique de Cicéron ; HATZFELD, Saint Augustin ; KURTH, Sainte Clotilde; CUMONT, Hypsistos ; GRANDIDIER, L'état ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454, p. Ingold; Bibliothèque Marasli ; EGINITIS, Le climat d'Athènes; RIBERA, Bibliothèque de l'Espagne musulmane ; FRAY CANDIL, Baturillo ; NAVARRO, Maqueda et Escalona. — Académie des inscriptions.

Julius JOLLY. **Recht und Sitte.** (Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde... herausgegeben von G. Bühler, vol. II, fasc. 8). Strasburg, Trübner, 1896. 158 pp. Prix : 8 marks.

Le livre de M. Jolly touche à la perfection. En un mince volume, l'auteur a condensé une richesse extraordinaire de documents et de faits choisis avec soin et classés avec méthode. L'œuvre était pourtant hérissée de difficultés. L'Inde antique, en dépit des opinions reçues, n'a pas de code; les recueils d'Institutions mis sous les noms de Manu, de Yâjnavalkya et d'autres sages légendaires, sont des compilations purement individuelles qui n'ont jamais été nulle part acceptées ou appliquées dans leur ensemble. Fondées en principe sur les usages de certains clans brahmaniques, leurs prescriptions n'expriment qu'un idéal où la coutume doit tendre. La coutume, au rebours, n'a pas été fixée par écrit ; elle se laisse entrevoir dans le travail des commentateurs qui ont tenté d'accommoder les théories avec les réalités, dans les récits souvent erronés des voyageurs grecs, chinois, arabes, européens ; les beaux travaux de statistique et d'ethnographie entrepris par l'administration britannique commencent seulement à permettre d'en faire l'objet d'une science. M. J., fort sagement, n'a tenu compte de la coutume que dans la mesure où elle atteste et contrôle les textes ; le plan de la collection où paraît ce manuel réclamait un travail non de juriste, mais de philologue. Une introduction sur les sources du droit trace un tableau substantiel de la littérature juridique : ce n'est pas là seulement un abrégé des notions

acquises ; les questions d'origine et de chronologie n'ont jamais été étudiées avec tant de sûreté et de précision. Puis l'auteur passe successivement en revue le droit de famille et d'héritage ; le droit réel et les obligations ; les délits, les peines et les châtiments ; les pratiques judiciaires ; les mœurs et coutumes. Familier par une longue expérience d'éditeur et de traducteur avec tous les *dharma-çâstras* de l'Inde, il s'oriente aisément dans leur verbiage indigeste et en résume la substance dans un exposé méthodique et lucide. Des références détaillées, une bibliographie riche et sans faux luxe, permettent à tout moment le contrôle et montrent la voie à de nouvelles études. L'ouvrage est indispensable à l'indianiste ; il est nécessaire à tous les esprits curieux qu'intéresse l'originalité sociale de l'Inde : l'organisation de la famille, les mariages infantiles, la condition des veuves, la constitution des castes, etc.

Sylvain Lévi.

Salomon Reinach. **Répertoire de la statuaire grecque et romaine.** Tome Ier : *Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du* Musée de sculpture *de Clarac, avec une introduction, des notices et un index.* 1 vol in-8° de LXIV-660 pages, dont 617 de gravures. (Paris, Leroux, 1897 ; 5 fr.)

Ce volume est le premier d'un ouvrage qui doit en avoir trois. Le deuxième, dont la publication est imminente, donnera les dessins de *plus de 6.000* statues ou statuettes antiques, *réunies pour la première fois*, avec un index. Le troisième sera consacré à la description des planches des deux premiers et à l'index général de cet immense répertoire. L'essentiel de l'ouvrage consiste donc : 1° en une réédition du recueil de Clarac, 2° en un second recueil du genre de celui de Clarac, mais plus considérable, mieux disposé et absolument nouveau par son contenu. Si l'on songe que ces milliers d'œuvres auront chacune leur notice, pourvue d'une bibliographie complète, une sorte de vertige se mêle à l'admiration que l'on ne peut manquer de ressentir pour l'ouvrier d'une si formidable tâche. Quelles épaules autres que celles de M. Reinach seraient capables de soutenir un tel fardeau ? Mais le plus étonnant de cette étonnante entreprise, c'est le prix très bas auquel M. R. a tarifé ses trois volumes : cinq francs, ce *Clarac de poche*, qui renferme 617 planches, avec une moyenne de plus de 7 monuments par planche ; cinq francs, les 6.000 dessins nouveaux du second tome ; cinq francs, le troisième tome, qui sera le plus vaste *trésor* d'érudition archéologique publié jusqu'alors ! Les archéologues, condamnés presque toujours à acheter très cher le moindre papier noirci d'une méchante image, se frottent les yeux de surprise devant ce *cinq francs*, qui timbre d'une façon si peu banale la couverture d'un recueil de 617 planches. J'insiste à dessein sur la modicité du prix ; car cette question

tient grandement à cœur à M. R. Le but qu'il s'assigne dans la plupart de ses travaux est de mettre le plus de matière scientifique possible, au meilleur marché possible, à la disposition du plus grand nombre de travailleurs possible. « Pour la première fois depuis qu'on fait de l'archéologie, écrit-il dans son Introduction (p. III), j'offre au voyageur archéologue, à l'étudiant le plus humble, à l'instituteur, au curé de campagne, le moyen de reconnaître si une sculpture est connue et quelles sont celles dont les motifs sont similaires. Il est inutile d'insister sur l'importance que présente une pareille réunion de types pour celui qui veut restituer par la pensée un fragment antique ou poursuivre l'histoire d'un motif plastique dans la statuaire. J'ose dire que la publication de ces deux volumes, qui se suivront à très bref intervalle, marquera une date dans nos études ; au cours d'une vie passionnément consacrée aux travaux utiles, je n'aurai rien fait de plus utile que cela. » M. R. a eu parfaitement raison d' « oser dire » cela. J'ose dire, à mon tour, que cet esprit de charité scientifique qui l'anime ne saurait être loué trop haut. Jamais plus abondante érudition n'a été mise aussi généreusement au service de tous ; jamais plus intense labeur n'a été aussi *altruiste ;* jamais savant n'a travaillé avec plus d'abnégation pour rendre à autrui le travail plus aisé et plus fécond. J'ose dire qu'une vie ainsi employée mérite notre admiration et notre reconnaissance. J'oserai dire enfin que M. Salomon Reinach apparaît à la fois comme le Pic de la Mirandole et le saint Vincent de Paul de l'archéologie.

Une bonne partie de l'Introduction mise en tête du *Clarac de poche* concerne les deuxième et troisième volumes, non encore parus, de l'ouvrage, principalement le deuxième; nous n'avons à en retenir aujourd'hui que ce qui touche la réédition du *Musée de sculpture* de Clarac. Les planches du recueil original, qui sont des gravures en taille-douce d'assez grandes dimensions, ont été réduites de façon que les figures n'eussent plus en général qu'une hauteur d'environ cinq centimètres. Il va sans dire que des réductions de ce genre atteignent à un degré de finesse que ne sauraient avoir des dessins directs aussi petits, et M. R. avertit, en effet, que les 6.000 dessins nouveaux du second volume seront inférieurs pour l'exécution matérielle à ceux du premier. M. R. a éliminé, comme de juste, les planches qui reproduisaient exclusivement des objets modernes (sauf une, la planche aujourd'hui numérotée 132, qui a été maintenue par inadvertance); pourtant il a dû laisser subsister un certain nombre de ces objets, lorsqu'ils étaient confondus sur une même planche avec de véritables antiques. De plus, il a rejeté en bloc toutes les têtes isolées et par conséquent toute la partie iconographique, attendu qu'un simple dessin au trait ne peut donner une idée suffisante d'une tête, ni surtout d'une physionomie. Mais, après ces suppressions faites, c'est encore près de 1.100 planches de l'ancien recueil qui se retrouvent sur les 617 du nouveau. Ainsi allégé dans son contenu et réduit dans son format, le grand ouvrage de Clarac gagne bien plus qu'il ne

perd. « Il me semble, dit M. R. (Introd., p. VII), qu'il reçoit une vie nouvelle et qu'après une carrière déjà bien remplie, il s'apprête à en recommencer une autre où il sera bien plus utile encore. » Certes, le voilà rajeuni et revivifié, comme ces autres ouvrages vieillis et presque disparus que M. R. nous a rendus dans les quatre volumes aujourd'hui publiés de sa *Bibliothèque des monuments figurés*. Mais pourquoi, du moment qu'il s'agissait d'organiser un répertoire complet de la sculpture antique, n'avoir pas refondu dans l'ensemble les planches de l'ancien recueil, au lieu de diviser ce répertoire en deux parties : le *Clarac* et (si je puis dire) le *Méta-Clarac ?* Pourquoi aussi avoir conservé, à côté des numéros des planches nouvelles, l'ancienne numérotation si compliquée? C'est, répond M. R., afin que les innombrables références au recueil de Clarac, lesquelles se rencontrent dans quantité de publications archéologiques, gardent leur valeur même avec le nouveau Répertoire; et cette raison est assurément excellente. Je crois cependant que M. R. en a eu une autre encore, qu'il n'a pas dite, pour agir ainsi. Clarac, qui a rendu aux études archéologiques l'immense service d'instituer le premier répertoire général des statues antiques, s'est ruiné dans cette entreprise, et il est mort à la tâche, avant de l'avoir terminée: n'y aurait-il pas eu une sorte d'ingratitude à le dépouiller de sa gloire posthume en substituant un nouveau répertoire au sien, condamné dès lors à tomber peu à peu dans l'oubli? M. R. a dû être heureux d'avoir trouvé une combinaison qui lui permît, sans faire tort à nos études, d'assurer à l'ouvrage de son devancier un nouveau bail d'existence. Il a, en outre, considéré comme « un devoir » de nous faire connaître en détail la carrière bien remplie de l'auteur du *Musée de sculpture*. Sa *Notice historique sur le comte de Clarac* sera une révélation pour tout le monde; car la vie de Clarac était aussi complètement ignorée que son ouvrage était souvent cité. La *Notice* de M. R., écrite avec chaleur, est un bel hommage rendu à ce travailleur actif, agité même, zélé pour la science et noblement désintéressé. Clarac n'aura point perdu à attendre 50 ans (il est mort en 1847) un éloge funèbre digne de ses mérites. Comme on a l'habitude d'exiger de plus en plus de ceux qui vous gâtent, il se pourrait même qu'un lecteur captivé, je dirai presque ému à la lecture de cette biographie, regrettât que M. R. n'y ait pas ajouté en tête le portrait de son « héros ».

Les 617 planches du volume sont encadrées entre des *Notices provisoires* et un *Index*. L'*Index* met de l'ordre dans le désordre de Clarac, ou du moins permet de se servir du recueil avec autant de facilité que si celui-ci avait été primitivement bien ordonné. Quant aux *Notices provisoires*, elles sont d'une extrême brièveté, la plupart se bornant à un renvoi au Catalogue du musée auquel appartient le monument reproduit. Elles seront remplacées, dans le troisième volume, par des notices plus développées, dont M. R. amasse actuellement les matériaux. Je crois être un interprète exact de son désir, en disant ici que tout ren-

seignement destiné à la rédaction de ces notices, surtout s'il s'agit d'œuvres peu connues ou dont on a perdu la trace, sera reçu par lui avec empressement.

Je termine par l'indication de quelques lapsus ou fautes très vénielles que M. R. aura bientôt, j'espère, l'occasion de corriger en donnant une nouvelle édition de son premier volume. — P. v, l. 12 : au lieu de *de bas en haut*, lire *de haut en bas* (cf. p. XLV, l. 2). — P. IX, l. 27 : au lieu de *à la suite*, lire *en avant* ou *en tête*. — P. XXI, l. 19 : supprimer un des deux *les*. — P. XLV. Il semble que M. R. aurait dû citer le *Guide des Musées de Rome* par M. Helbig, d'après la traduction française de M. Toutain et non d'après l'édition allemande; car M. Helbig lui-même a présenté cette traduction comme une seconde édition, revue et complétée par endroits, ce qui a amené quelques changements dans la numérotation. La même raison qui a fait adopter à M. Reinach l'édition anglaise des *Meisterwerke* de M. Furtwængler, plutôt que l'édition allemande, devait l'engager à citer de préférence l'édition française du *Führer* de M. Helbig. — P. XLVI, l. 1 des *Notices* : au lieu de *p. 186*, lire *p. 187*. — La note 1 de cette page est superflue, l'abréviation dont elle explique le sens se trouvant déjà expliquée à la page précédente, l. 10-11. — Enfin, il eût été utile d'appeler l'attention sur la petite note, devenue microscopique à présent, qu'on lit (non sans peine) au bas de la planche 133. Cette note donne la clef d'un certain nombre de signes conventionnels dont les dessinateurs de Clarac se sont servi pour marquer les restaurations modernes des œuvres antiques. L'importance de ces signes est donc considérable. Je ferai même remarquer à ce propos que, dans certains ouvrages contemporains qui ont emprunté des illustrations au recueil de Clarac, lesdits signes sont venus avec le reste de la gravure, et que beaucoup de lecteurs certainement en ignorent le sens. C'était une belle occasion de le leur apprendre.

Henri LECHAT.

GUSTAV GILBERT. **Beitræge zur Entwickelungsgeschichte des griechischen Gerichtsverfahrens und des griechischen Rechtes.** Leipzig, Teubner, 1896. (Tirage à part du XXIIIe supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*, p. 445-535).

M. Gilbert s'est proposé de rechercher les origines de la législation grecque et de suivre en particulier l'évolution de la législation relative aux affaires de sang. Dans la première section de son travail, il étudie la formation et la transformation de la procédure et du droit dans la Grèce en général; dans la deuxième et la troisième, l'histoire de la juridiction athénienne et du droit athénien en matière d'homicide. On retrouve partout dans cette étude les qualités d'érudition et d'origina-

lité, de précision et de clarté qui donnent tant de prix au *Handbuch* du même auteur.

Les idées de M. G. sont donc toujours intéressantes. Toutefois, ses développements sur la période primitive restent quelquefois assez superficiels. Il n'essaie pas de combler la lacune entre les institutions homériques et les institutions athéniennes, comme il le pourrait, par exemple, à l'aide de telle *rhetra* d'Elis trouvée à Olympie. M. G. a multiplié cette fois les arguments en faveur d'une thèse qu'il avait déjà soutenue sur l'origine et la compétence des éphètes : il prétend qu'avant Dracon tous les homicides indistinctement relevaient de l'Aréopage, et qu'entre Dracon et Solon ils furent tous jugés par les éphètes. Je ne sais s'il est parvenu à rendre vraisemblable son hypothèse : elle soulève encore bien des objections. Parmi les pages les plus pleines et les plus fortes, il faut signaler celles qui sont consacrées aux crimes justiciables des tribunaux de sang, surtout à la γραφὴ φαρμάκων et à la γραφὴ βουλεύσεως.

Ces *Beitræge* viennent à leur heure. L'ouvrage classique de Philippi sur l'Aréopage et les éphètes avait vulgarisé en Allemagne de graves erreurs et péchait surtout par une inaptitude foncière à l'intelligence des variations historiques. Une série de travaux de détail ont commencé la réaction. Celui de M. Gilbert est un des plus considérables et sûrement le plus synthétique.

Gustave Glotz.

Dott. Sebastiano Franchina. **Le condizioni economiche della Sicilia ai tempi di Verre.** Parte I. L'Agricoltura; la Pastorizia; le Industrie; il Commercio; le Condizioni sociali. Palerme, Reber, 1896, 73 p. in-8°.

Qu'il s'agisse d'un récit de voyage contemporain ou d'une étude historique de n'importe quelle date sur la Sicile, on peut être sûr d'avance que l'auteur sera amené à discuter la situation économique de l'île. C'est un sujet inévitable dont tout un côté est navrant ; mais, d'autre part, il n'est pas neuf. Nous savons qu'il a été traité tout récemment en Italie [1], dans le cadre proposé ici, sous une forme, il est vrai, moins étendue. Je ne me sentais pas pour cela moins disposé à entendre un Sicilien [2] sur un chapitre de l'histoire ancienne de son pays.

Mais en ouvrant cette plaquette, ne suis-je pas tombé sur un historique de la Sicile où je voyais cités les livres XIV et XVI de Tite-Live avec des extraits de trois à six lignes? J'avais cru d'abord à des fautes d'im-

1. Dans le livre de M. Ciccotti, publié à Milan en 1895, et intitulé : *Il processo di Verre*, le chapitre IV se termine par un paragraphe sur *Le condizioni economiche della Sicilia*.

2. La préface est signée de Catane.

pression ; mais non ; l'auteur a cueilli ces passages dans les suppléments de Freinshemius, et il les donne comme du Tite-Live : beau début pour un statisticien ; mais cela dispense, n'est-ce pas, de parler du reste [1].

É. T.

Œuvres complètes de Lucien de Samosate ; traduction de Belin de Ballu, revue, corrigée et complétée, avec une introduction, des notes et un index, par Louis Humbert. Paris, Garnier frères, 1896. 2 vol in-18 jésus.

La librairie Garnier poursuit l'entreprise de publier la traduction, tantôt nouvelle, tantôt revue et corrigée, des auteurs de l'antiquité classique grecque et romaine. M. Humbert, professeur au lycée Condorcet, reproduit une traduction de Lucien, estimée mais vieillie, puisqu'elle date de 1793. Peut-être lui reprochera-t-on d'y avoir encore laissé trop d'expressions qui n'ont plus cours. Peut-être aussi n'a-t-il pas toujours contrôlé assez sévèrement l'interprétation de Ballu. Pour ne citer qu'un exemple, nous croyons voir un réel contre-sens dans la phrase suivante (t. I, p. 11) : « Le dialogue au contraire ne tenait que de graves entretiens, philosophait sur la nature et sur la vertu, *conformément* à cet axiome des musiciens : l'harmonie est le double diapason [double octave] frappé de l'aigu au grave. » L'ancien traducteur met sur cette phrase une note, contresignée par M. H., laquelle accentue la méprise : « Cela veut dire que le dialogue philosophait d'une manière obscure et énigmatique, etc. » Les deux traducteurs auraient dû se rappeler un autre passage de leur auteur (*De conscr. historia*, § 7) où ce proverbe reparaît, comme on l'a remarqué d'ailleurs dans l'édition de Reitz. Il fallait, suivant nous, détacher complètement la seconde partie de la phrase (conformément, etc). L'idée exprimée ici, c'est que la comédie et le dialogue, restés à distance l'un de l'autre comme les deux limites de la double octave [2], sont, dans les œuvres de l'atticiste, pour la première fois réunis et combinés. Le proverbe cité porte, non pas sur le dialogue seul, mais à la fois sur la comédie et sur le dialogue. L'introduction de M. H. est très substantielle ; ses notes personnelles sobres et précises, son index fort commode. Seulement nous regrettons que M. H. n'ait pas ajouté au texte continu de son devancier la division en paragraphes adoptée dans l'édition G. Dindorf, de la collection Didot.

En résumé, l'on ne pouvait guère tirer un meilleur parti que ne l'a

---

1. M. Fr. nomme le professeur qui a été son maître ; il enseigne dans une des premières Universités d'Italie ; on m'excusera de ne pas reproduire l'indication.

2. Ce proverbe figure aussi dans l'*Apologie* (t. I, p. 315), où τὸ δὶς διὰ πασῶν a été fautivement traduit : « deux fois à travers les cordes », mais commenté exactement : « Ce proverbe indique la plus grande distance possible. » Cp. Erasme, Adag. Chil., I, II, 63.

fait M. Humbert, d'une traduction qui elle-même rend assez bien le tour d'esprit de Lucien.

C.-E. R.

Histoire de Philippe le Long, roi de France (1316-1322), par Paul Lehugeur. Tome Ier. *Le règne*. Paris, Hachette, 1897, 1 vol. in-8 de xxxi-475 p.

Nous nous empressons de dire que le livre de M. Lehugeur est une œuvre importante, dénotant de longues et consciencieuses recherches, beaucoup de réflexion, qu'elle apporte des faits nouveaux, et, ce qui vaut mieux encore, des idées nouvelles. Il est de ces travaux sains et solides dont on peut écrire qu'ils contribuent au progrès de l'histoire, réparant le mal que font à la science tant d'autres dissertations. M. L. fait preuve de jugement et, qualité si rare, de bon sens. Une dernière qualité qu'on appréciera est sa modestie. Il ne nous annonce pas dans sa préface qu'il a découvert l'Amérique. Peut-être, après tout, ne l'a-t-il pas découverte, mais au moins, un certain nombre de groupes d'îles qui ne laissent pas d'avoir leur importance.

Il est d'ailleurs bien difficile de juger son livre dans son ensemble, tant que le volume suivant n'aura pas paru. Ainsi la division adoptée pour ce tome Ier ne satisfait pas.

1° Événements politiques intérieurs et extérieurs;

2° Relations quotidiennes avec la noblesse, le clergé, le peuple;

3° Les misères publiques.

Cette division paraît artificielle et bizarre et, sans doute, quand nous aurons le second volume, nous sera-t-elle justifiée.

Un autre reproche que nous ferons portera sur l'étude insuffisante, nous semble-t-il, de la valeur relative des chroniques. La *Chronographia regum Francorum*, les *Anciennes Chroniques de Flandre*, la chronique dite de *Jean Desnouelles*, sont citées trop complaisamment. M. L. ne s'aperçoit pas que l'*Istore et Cronique de Flandre* et la *Chronographia* sont une seule et même œuvre, l'une en latin, l'autre en français. Le livre de M. L. montre une fois de plus combien sont urgentes des études critiques sur la valeur des chroniques qui servent à écrire l'histoire de France.

Le chapitre sur *la Succession à la Couronne*, où est abordée la fameuse question de la loi salique, est, autant que nous en pouvons juger, très remarquable. M. L. met bien en relief l'habileté et la fermeté de la politique de Philippe le Long et indique d'autres raisons à son accession au trône que « les lis ne filant pas » et « la couronne de France ne pouvant tomber de lance en quenouille ».

En revanche, le chapitre flamand soulève bien des objections. Tout d'abord que de sources ignorées et même de sources imprimées! Comment M. L. a-t-il pu laisser échapper les textes publiés par M. le comte

de Limburg-Stirum et surtout ceux qui ont été imprimés par M. Vander Linden dans les publications de la commission royale d'histoire de Belgique? Il est inexact que Robert de Béthune, comte de Flandre, eût été depuis 1305 l'ennemi acharné de Philippe le Bel et n'eût signé le traité d'Athis en 1305 qu'avec la résolution de ne pas l'exécuter. A propos du traité d'Athis, M. L. met une note ainsi conçue : « Athies (c. Laon, Aisne), et non pas Athis près Paris (ar. Corbeil) comme le disent plusieurs auteurs. » Or, c'est précisément à Athis-sur-Orge, arrondissement de Corbeil, que le traité fut signé, et non à Athies (Aisne) comme le disent certains auteurs. En 1316, le comte de Flandre n'avait plus à fournir 600 Brugeois pour des pèlerinages, puisque la peine des « pèlerinages » avait été convertie en une somme à payer.

Un dernier petit grief (que nous formulerons tout bas et timidement, car de mauvaises langues, de mauvaises plumes voulons-nous dire, prétendent que nous sommes loin d'en être exempt) est l'allusion à des faits tout à fait modernes à propos des événements du moyen âge. A propos de Jean Ier, fils de Louis le Hutin, est-il bien opportun de citer les prétendants qu'a pu voir surgir la famille Bonaparte, se disant le vrai roi de Rome, et des articles du *Temps* du 14 oct. 1895. A propos des infortunes conjugales de Philippe le Long, est-il utile de rappeler celles de Sganarelle, et de transcrire les vers, charmants d'ailleurs et que l'on aime toujours à relire, de Molière ?

Enfin, nous aurons quelques rectifications à proposer pour les noms propres, il faut lire *Arrabloy*, non *Arrablay ;* Amaury de *Créon*, non de *Craon*, etc.

M. Lehugeur doit voir combien est excellent son ouvrage, en constatant la petitesse des critiques que nous sommes réduit à lui faire.

Frantz Funck-Brentano.

Die Erwerbung des Elsass durch Frankreiche im Westfaelischen Frieden von Dr Karl Jacob. Strassburg, Trübner, 1897, xiv, 339 p. in-8. Prix : 10 fr.

Dans le présent volume, M. Jacob a repris, une fois de plus, la question, si souvent déjà controversée, dans ces derniers temps, de la cession de l'Alsace à la France par le traité de Munster et des limites territoriales fixées au conquérant, lors des négociations terminées en 1648. L'auteur a rajeuni la matière en utilisant une série de documents nouveaux, réunis surtout aux archives de Vienne et de Strasbourg ; il connaît à fond la vaste littérature imprimée sur son sujet [1] ; il est très

1. Si quelques titres d'ouvrages manquent dans la *Bibliographie* (comme Froitzheim) on voit que l'auteur les connaît, par des citations postérieures. Si je me permets de mentionner ici, comme manquant, la critique que j'ai faite du livre de M. Legrelle, *Strasbourg et Louis XIV*, dans la *Revue historique* (année 1886, III, 211-219),

modéré dans ses exposés et très impartial dans ses déductions; il s'efforce d'écarter tout élément extra-scientifique d'une discussion déjà suffisamment ardue par elle-même, et là même où l'on se refuse à le suivre, on est tout prêt à rendre hommage à son désir sincère d'arriver à la vérité.

M. J. a divisé son travail en trois chapitres. Le premier embrasse les actes du Congrès de Munster depuis mars 1644 jusqu'à l'arrivée de Trautmansdorff en novembre 1645. Le second expose les discussions des plénipotentiaires relatives à l'Alsace jusqu'aux préliminaires du 13 septembre 1646. Le dernier, enfin, nous mène jusqu'à la signature du traité définitif en octobre 1648. Disons sur-le-champ que les documents utilisés ou publiés par l'auteur n'apportent — et ne pouvaient apporter d'ailleurs, — aucune révélation nouvelle sur la question qu'il étudie, et que, s'ils élargissent notre connaissance de l'attitude observée par la cour de Vienne, ils ne changent absolument pas l'idée qu'on s'en faisait jusqu'ici. Il en restera de même le jour où les archives comtales des Trautmansdorff, encore inaccessibles aujourd'hui, seront ouvertes aux érudits. Elles renferment, paraît-il, toute la correspondance intime entre Ferdinand III et son principal ambassadeur au Congrès; la lecture en sera curieuse, assurément, mais elle ne saurait modifier grandement ce que nous savons déjà de la manière de voir et d'agir de l'empereur et de son délégué.

Il est donc au moins inutile, après ce que je viens de dire du talent et du zèle consciencieux de l'auteur, d'entrer dans un exposé détaillé de son récit. Il est un seul point important sur lequel nous sommes en désaccord complet; c'est la façon de comprendre la marche des négociations relativement à l'étendue des territoires cédés à la France. On sait quelle est l'interprétation ordinaire et contradictoire des historiens allemands et français sur ce sujet. Les premiers affirment en général que l'Empereur et l'Empire n'ont cédé à Louis XIV en Alsace que les seules possessions autrichiennes et les droits et prérogatives de la préfecture provinciale de Haguenau; tout le reste a été pris par la violence perfide de la France. Les seconds affirment volontiers d'un mot que le traité de Munster a donné l'Alsace à la France. Il est une autre manière de voir que la plupart des historiens critiques adoptent successivement aujourd'hui; elle consiste à dire que la France et l'Empire se sont résignés de part et d'autre à accepter des formules de cession ambiguës, afin de pouvoir interpréter plus tard, chacun à son gré, le traité dans un sens à eux favorable; pas de noire *perfidie* du côté de la France, pas de *candeur* invraisemblable du côté de la maison d'Autriche; *ruse pareille* des

c'est que M. J. aurait pu trouver là, en résumé, toute ma manière de voir sur le traité de Munster; elle sera, d'ailleurs, prochainement exposée dans un travail d'ensemble sur l'Alsace au XVII[e] siècle, dont le premier volume va paraître et où la discussion du traité de Munster trouve sa place naturelle.

deux parts, avec plus de chance et plus d'habileté du côté de Louis XIV. M. J. vient apporter tout à coup à ce problème une solution nouvelle et, certes, inattendue; il maintient aux représentants de Ferdinand III le mérite d'une candeur absolue, mais il veut en faire jouir également les délégués de la maison de Bourbon. En d'autres termes, le traité de Munster, dans tous ses paragraphes, est d'une lucidité, d'une simplicité parfaites; il ne dit que ce qu'il veut dire *primâ facie;* ni Trautmansdorff, ni Servien n'en ont rédigé une ligne avec une arrière-pensée mauvaise de reprise ou d'usurpation future; l'un et l'autre l'ont interprété d'une manière absolument identique, du moins au début [1]. Il est vrai que plus tard, hélas! cet accord parfait s'est rompu.

Si l'on entre dans cette manière de voir, la polémique au sujet de ce traité se déplace forcément. Comme la lutte recommence, âpre, ardente, de 1674 à 1679, pour ces mêmes territoires, il faut bien que les Français aient eu tort de les réclamer plus tard, ou les Impériaux de les refuser. Seulement on peut revêtir les diplomates français (ceux de 1648) d'une première robe d'innocence, sauf à l'arracher à leurs successeurs et à accabler les usurpateurs de la guerre de Hollande de tout le contraste des vertus de leurs devanciers. Pour ma part, j'avoue ne pas comprendre comment M. J. a pu terminer son enquête approfondie et consciencieuse par une argumentation pareille; elle est en contradiction absolue avec les faits et les documents allégués au cours de son propre travail. On n'a qu'à le lire attentivement, comme je demande la permission de le lui faire lire à lui-même, pour constater que, dès l'origine, on a compris, en Allemagne, que la France voulait l'Alsace tout entière, et non pas seulement les territoires autrichiens; que l'on n'a pas non plus absolument opposé jusqu'au bout, de la part des Impériaux, un refus catégorique à pareille demande; enfin que la France n'a nullement eu recours à une duplicité condamnable, en revendiquant plus tard ce qu'elle regardait, dès le début des négociations, comme le prix de la guerre soutenue par elle depuis seize ans contre les Habsbourg. Assurément, il y a eu certaines oscillations dans les négociations, longues et pénibles, de Munster et d'Osnabruck. D'abord la France était un peu gênée par les déclarations si catégoriques de désintéressement complet qu'elle avait faites aux États de l'Alsace; puis — il ne faut pas l'oublier — la situation politique était autre avant les victoires décisives des alliés en Bavière, en Bohême et aux Pays-Bas, et après les succès répétés des Wrangel, des Condé et des Turenne. Mais, pour l'ensemble, on ne peut pas dire que l'objectif de la politique française ait varié d'une façon marquante depuis le début des négociations sérieuses jusqu'à leur fin.

Dès 1645, les délégués de l'électeur de Bavière ont fort bien compris que les représentants de Mazarin veulent *l'Alsace entière*, et non pas

1. A ce moment M. J. n'en veut qu'aux Bavarois qui, à Munster, trompaient à la fois les Français et les Impériaux.

seulement les districts autrichiens. Dans leur dépêche du 9 juillet, adressée à leur maître, ils énumèrent tous les États de l'Alsace; ils ajoutent même l'évêché de Spire à ce que convoitent les Français [1]. Dès leur première déclaration nette et précise, le 7 janvier 1646, les plénipotentiaires français, eux aussi, demandent « la Haute et Basse-Alsace, le Sundgau et Brisach ». Ils n'ont plus jamais hésité, à partir de ce moment, pour *l'Alsace*, en tant que *territoire;* il s'agissait seulement d'en fixer les limites et surtout le degré d'autorité qui reviendrait à la France sur les autres formations politiques de la province. Les délégués de Ferdinand III étaient prêts, de leur côté, d'ailleurs, et vers la même époque, à céder des territoires *qui ne leur appartenaient pas*. Quand on lit dans le mémoire accompagnant la dépêche du 27 mars 1646 : « Regi Galliarum *cedatur illa pars advocatiae* principalis quam domus Austriaca inter Motteram et Luttram possedit, *et quae duas civitates imperiales, Hagenoam scilicet et Weissenburgum comprehendit* [2] », il s'agit bien évidemment de *territoires* à céder et non pas d'un droit de protection seulement. En mai 1646, le commissaire impérial, Isaac Volmar, est même prêt à abandonner au roi, contre d'autres concessions, toutes les villes de la Décapole *en toute souveraineté*, plus les villes épiscopales de Saverne et de Benfeld, qui n'appartiennent pas non plus à son maître [3]. La France ne réclamait pas, il est vrai, la possession *directe* de toute l'Alsace; elle n'en revendiquait pas l'exploitation *matérielle* à son profit. Préoccupé surtout d'étendre la sphère de son influence politique, Mazarin n'avait cure des revenus de tel ou tel petit dynaste alsacien. Il se contentait de réclamer la même « protection sur les États d'Alsace qu'avait eue jusque là la maison de Habsbourg ». M. J. déclare (p. 141) qu'il « ne comprend pas bien ce que les hommes d'État parisiens se sont imaginés en employant cette formule ». C'est son étonnement qui nous étonne. Ils entendaient par là une suprématie politique, une suzeraineté de fait, masquée par le droit *d'immédiateté* laissé aux États dans leurs rapports avec l'Empire. Seulement — et c'est là que se trouvait l'antinomie fatale, qui allait sans cesse ramener les troubles jusqu'aux arrêts de réunion de 1680, — l'état politique actuel de la France, déjà puissamment centralisée, ne permettait pas aux ministres et au monarque français de concevoir, ni surtout d'admettre, dans leur sphère d'action, cette indépendance à peu près complète que les traités de Westphalie allaient accorder à chacun des États immédiats du Saint-Empire romain, même aux plus petits, tandis que les États d'Alsace voyaient, eux, dans cette immédiateté, leur dernière sauvegarde.

Si quelqu'une des parties négociatrices trompait l'autre, ce n'était pas la France, c'était la maison d'Autriche, qui, alors qu'elle ne voulait

1. Jacob, p. 61.
2. Jacob, p. 129. Jamais Wissembourg n'avait appartenu à la maison d'Autriche.
3. Jacob, p. 153, 155.

concéder au vainqueur que ses propres domaines, au dire de notre auteur, autorisait cependant l'emploi de la formule *integram provinciam*, par une décision du Conseil aulique de Vienne. Quant à dire que « cela se fit apparemment sans que les délégués de l'empereur se fussent rendus compte de la portée de cette expression [1] », je n'oserai jamais faire à Trautmansdorff ni à Volmar l'affront de les croire aussi... étourdis que cela. La formule de cession proposée par la cour impériale, le 29 mai (Sundgau, landgraviat de la Haute-Alsace, Brisach et la préfecture provinciale), n'est d'ailleurs plus celle du 13 septembre ; elle a été élargie (elle comprend « le landgraviat de la Haute et *Basse-Alsace*, le Sundgau et la préfecture provinciale [2] »), et je ne vois pas comment M. J. peut dire qu'elles sont identiques (p. 197). Jamais la maison de Habsbourg n'a porté le titre de landgrave de la Basse-Alsace; on dépasse donc évidemment les frontières du territoire autrichien en la cédant. Quant à répéter avec M. Marcks que l'expression *landgraviat* signifie *ici* (dans ce texte unique!) « le district héréditaire appartenant aux Habsbourg dans le landgraviat d'Alsace », ce n'est pas sérieux [3]. Encore me concéderait-il du coup que, contrairement aux déclarations de tant de ses confrères, le *landgraviat* est bien ici un *territoire;* car d'admettre qu'un *Herrschaftsbezirk* pût être *situé* dans une *charge judiciaire ou administrative*, ce serait le comble de l'absurdité. C'est pour bien marquer que l'Alsace, pour eux, était un *territoire*, que les diplomates français font toujours suivre la mention des deux landgraviats de celle du Sundgau (*überflüssiger und verwirrender Weise*, ajoute notre auteur), afin que nul ne pût prétendre l'ignorer. Mais M. J. est si peu soupçonneux des artifices de la diplomatie qu'il croit même que le fameux *Ita tamen*, destiné à restreindre l'immédiateté des États d'Alsace, a été ajouté au § 89 [4] par d'Avaux et Servien « sans qu'ils se soient rendus compte des conséquences et sans aucune intention malicieuse [5] ». Assurément, l'histoire connait des hommes d'État auxquels s'applique en plein le mot du vieux chancelier Oxenstierna à son fils : « *Vide, mi fili quam parva scientia regitur mundus* ! » ; mais je ne pense pas qu'on ait jamais regardé comme admissible, avant M. J., une candeur pareille. Sans doute il *faut* que les plénipotentiaires français soient de cette

---

1. « *Anscheinend ohne das Bewusstsein seiner Tragweite von Kaiserlicher Seite* ». Jacob, p. 184.

2. Les cartes allemandes détaillées du XVII[e] et du XVIII[e] siècle appellent presque toutes l'Alsace entière *Landgraviatus utriusque Alsatiae.*

3. « Bezeichnet hier den erbeigenthümlichen Herrschaftsbezirk ». J'ai beaucoup d'estime pour le beau talent de M. Marcks et je l'ai dit ici même, en parlant de son *Coligny*. Mais il a été bien mal inspiré quand il a, en réponse aux subtilités juridiques de M. Legrelle, produit d'autres arguments qui ne tiennent pas debout davantage.

4. C'est l'ancien § 87 des éditions ordinaires; nous citons d'après l'édition de M. Vast, qui a numéroté les alinéas d'après les coupures de l'original.

5. Jacob, p. 201.

force-là, car les représentants de l'empereur « n'ont pas eu non plus le moindre soupçon du danger de cette addition [1] », alors que cependant — il faut bien l'avouer — d'autres délégués au Congrès ont signalé « immédiatement le danger, de la façon la plus énergique et la plus pressante [2] ».

Et cependant, dit M. J., les commissaires impériaux ne firent aucune démarche au sujet de cette dangereuse possibilité d'une interprétation contradictoire, créée par le paragraphe *Ita tamen* », et il s'en étonne (p. 239), d'autant plus « qu'ils n'ignoraient pas que les Français essayaient, dès ce moment (en 1647), une interprétation beaucoup plus étendue du passage relatif aux territoires cédés » (p. 235). C'est qu'ils ne *voulaient* pas voir ni entendre ce qui se passait autour d'eux [3], ni prendre note trop exacte des modifications du texte consenties par eux [4], afin de pouvoir continuer à prétendre qu'ils n'avaient sacrifié qu'eux-mêmes au besoin général de la paix et non les autres États de l'empire; afin de réserver aussi à l'empereur, dans cette ambiguïté même des termes admis, le moyen de prendre une revanche plus ou moins prochaine, quand l'occasion serait propice [5].

Tout cela est fort net et fort clair quand on admet l'interprétation des négociations de Munster et de leur issue que nous défendons encore aujourd'hui et qui, heureusement, trouve de plus en plus des défenseurs convaincus en Allemagne même, parmi les historiens les plus récents, MM. Erdmannsdoerfer, Pribram, et autres. Tout cela redevient au contraire absolument incompréhensible si l'on se met au point de vue de l'auteur, si l'on affirme qu'il est « hors de doute » que, d'après les intentions des *deux parties contractantes*, il ne s'est agi à Munster que

1. Jacob, p. 202.

2. Jacob, p. 218, p. 272. Avant la signature du traité de paix on a dit aux plénipotentiaires impériaux, à ce que l'auteur rapporte lui-même : « Künftiger Zeit dürften am franzœsischen Hofe consiliarii aufstehen welche die verba nehmen, prout jacent », ce qui prouve bien qu'on *pouvait* les interpréter différemment et qu'on s'attendait à ce que cela arrivât.

3. L'intention des Français de regarder la Décapole comme placée sous la protection, c'est-à-dire sous la suzeraineté française, fut ouvertement déclarée par Servien à Oxenstierna et dévoilée par lui à Marc Otto, l'envoyé de Strasbourg, qui l'annonçait au magistrat dès le 30 août 1647.

4. M. J. veut (p. 199) qu'il n'y ait aucune différence de fond entre la formule sur l'immédiateté, insérée dans les préliminaires de 1646, et celle admise par la France dans le texte définitif; dans les mots *quâ hactenus gavisi sunt* ajoutés, il y a *l'intention* d'une restriction considérable, puisque Ferdinand II et le *landvogt* Léopold d'Autriche avaient traité Colmar et Haguenau, par exemple, comme des villes presque sujettes, en avaient chassé les protestants, etc., y avaient fait acte de souveraineté, en un mot.

5. Marc Otto, l'envoyé strasbourgeois, avait dit très ouvertement, au Congrès d'Osnabrück, que « la maison d'Autriche entendait rester en dissimulation perpétuelle à l'égard de la France, et attendrait le moment favorable pour lui reprendre nuitamment ce qu'elle avait été obligée de lui céder » (Jacob, p. 270).

de la cession de l'Alsace autrichienne (p. 218); si l'on écrit que les articles du traité sont « absolument clairs, non équivoques, inattaquables [1] ». Mais ce qui ne se comprend plus du tout, après cette double affirmation solennelle, c'est la phrase finale de l'auteur : « La rédaction (de ces articles) *pouvait*, leur contenu *devait* amener tôt ou tard de nouveaux conflits. » Dans le système de M. Jacob une conclusion pareille est la plus illogique qu'il lui fût possible de formuler.

Pour nous, les arrêts de réunion de Brisach, de Metz et de Besançon, sont implicitement contenus, *non en droit, bien entendu*, mais dans les *intentions* des signataires français, dans les paragraphes de l'instrument de paix de Munster. Les troubles de la Fronde, puis la prudence connue de Mazarin, ont empêché assez longtemps la couronne de France de les traduire dans le domaine des faits, jusqu'au moment où la guerre de Hollande eût démontré le danger des invasions répétées de l'Alsace par les forces de l'Empire. Le péril révélé, Louis XIV s'est servi de l'*Ita tamen* réservé jusqu'alors; il a *réuni* les États de la province, il a saisi Strasbourg et fermé de la sorte la frontière aux armées de l'Allemagne [2].

R.

G. Doublet. **Un prélat janséniste. François de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers.** Paris, Picard, 1895. 1 vol. in-8 de 222 p.

Le titre de cet ouvrage est quelque peu trompeur, car il donnerait à penser qu'on a sous les yeux une étude d'ensemble, une sorte de monographie de François de Caulet. Or M. Doublet, qui sans doute nous donnera plus tard un portrait en pied du célèbre évêque de Pamiers, s'est contenté de nous le montrer ici sous un jour très particulier; c'est l'administrateur, c'est le réformateur du chapitre de Pamiers, et incidemment du chapitre de Foix, que nous voyons à l'œuvre. C'est, en définitive,

---

1. « *Volkommen klar, eindeutig, unanfechtbar* » (Jacob, p. 311).

2. Une question subsidiaire, et purement juridique, est celle de savoir si Ferdinand III avait le droit de céder les territoires cédés au nom de l'Empire, comme il les a cédés. Mais il est fort inutile de se perdre dans les arguties légales de ce grave problème. On ne pouvait demander à la couronne de France d'être plus forte ou plus pointilleuse en fait de droit public germanique que le chef du Saint-Empire lui-même. — Nous ne nous arrêterons pas à relever ici quelques points de détail dans le travail de M. J. Cela nous mènerait trop loin. Signalons seulement quelques fautes d'impression pour un *errata* qui manque au volume. P. 183, lire *Michaud* pour *Michand*. — P. 187. *Chéruel* pour *Chénuel*. — P. 192, l. *Tagebuch* pour *Tageauch*. — P. 197. l. *Sundgoviam* pour *Sundgoriam*. — P. 214, l. *niedergelegten* pour *wiedergelegten*. — P. 217, l. *Heiligen-Kreuz* pour *St-Kreuz*. — P. 236, l. *Hanau* pour *Hanau*, etc. — Pourquoi l'auteur écrit-il toujours *Penneranda* au lieu de *Peñaranda?* (p. 31, 122, etc.). — P. 75. Au XVIIe siècle les Ribeaupierre n'étaient plus État immédiat de l'Alsace, ayant prêté hommage aux Habsbourgs.

de l'histoire purement locale, fort bien faite d'ailleurs avec des pièces d'archives en grand nombre, et il n'était pas besoin de parler ici du jansénisme de Caulet, de même qu'il n'était pas nécessaire de reproduire, à propos de ces querelles domestiques, la très médiocre estampe de Desrochers et le blason de Caulet, et même deux fac-similés de son écriture. M. Doublet peut et doit nous donner plus et mieux, c'est-à-dire une histoire complète où le réformateur de Pamiers et de Foix s'effacera devant l'ennemi de la Régale, devant l'homme qui a si énergiquement tenu tête à Louis XIV.

A. Gazier.

La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le xviiie siècle, étude historique, par Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège. Bruxelles (Mémoires de l'Académie royale de Belgique), 1897, 176 p. gr. in-4°.

Le travail de M. Hubert est une étude fort documentée, et renouvelle un sujet que l'on pouvait croire épuisé, par l'abondance des détails réunis sur la matière pour un coin spécial de l'Europe et pour une époque qui n'est pas encore bien éloignée de nous. Écrit avec beaucoup de critique et une impartialité complète, le mémoire de M. H. intéressera le philosophe et le jurisconsulte autant que l'historien, mais il leur donnera une bien piètre idée du développement intellectuel et moral des Pays-Bas autrichiens à la veille de la Révolution : j'entends par là non seulement les grossiers échevins ruraux dont l'auteur a dépouillé les registres, mais les savants docteurs et les grands seigneurs eux-mêmes qui siégeaient dans les Conseils provinciaux d'alors. Après une courte mais substantielle introduction historique sur la législation criminelle, qui remonte à Philippe II (elle repose sur l'ordonnance du 9 juillet 1570), le savant professeur liégeois nous expose la lutte engagée partout, dans le domaine judiciaire, entre les traditions du moyen âge et les tendances humanitaires nouvelles, dès le xviie siècle [1]; il nous montre que ces dernières ne trouvaient aux Pays-Bas qu'un bien faible écho. Les gros in-folio latins de Bernard van Espen ne pénètrent pas dans le public, et quand commence le grand duel entre Beccaria et Muyart de Vouglans, les légistes endurcis et les dévots administrateurs des provinces belges, n'hésitent pas un instant à se mettre, en immense majorité, du côté de la routine contre l'humanité [2]. Le mot de M. H., que « les juriscon-

---

1. Nous avons constaté avec plaisir que M. H., à côté de la *Cautio criminalis* de Frédéric de Spée, le pieux jésuite si souvent et à bon droit loué, insiste aussi beaucoup sur l'ouvrage d'Augustin Nicolas, conseiller au Parlement de Besançon, paru en 1682, à peu près inconnu, et qui nous avait toujours paru très remarquable pour l'époque.

2. Un mot typique d'un de ces conseillers, le comte Wynants, écrit en 1604, est rapporté par M. H. Il déclarait qu'il avait à appliquer la loi, « sans nous rompre la tête à examiner si ces loix sont justes ou non » (p. 103).

sultes ne font pas les réformes ; elles se font malgré eux », n'a jamais été plus vrai — il l'est encore trop, un peu partout, de nos jours — que dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle.

Quand Marie-Thérèse eut aboli la torture dans ses États héréditaires allemands en 1776 [1], elle n'osa pas la supprimer dans ses territoires néerlandais, car les conseils provinciaux, consultés dix ans auparavant, sur la question s'il était utile d'abolir la torture, avaient conclu, sauf celui de la Gueldre, qu'il n'y avait aucune raison de le faire. Les gouverneurs-généraux, le prince Albert et l'archiduchesse Marie-Christine, ayant défendu, dans un cas spécial — il s'agissait d'un prêtre accusé de faux — de mettre l'accusé à la torture, le Conseil de Flandre avait simplement répondu qu'il lui était « désagréable » de faire ce que prescrivait Sa Majesté. Joseph II, plus courageux que sa mère, imposa l'*Édit de réformation de la justice* aux provinces autrichiennes, le 3 avril 1787. On a peine à croire aujourd'hui au soulèvement général des esprits contre cette mesure de bon sens et d'humanité; la protestation des États de Brabant fut si violente que, dès le 30 mai 1787, l'édit fut suspendu par Marie-Christine et qu'on n'osa plus le réactiver plus tard. On continua donc à user de la torture, comme par le passé [2]. En 1792, le magistrat d'Anvers trouvait « étonnante » la supplique d'une mère, le priant de ne pas l'infliger à son fils. Ce procès Mertens, auquel M. H. consacre à bon droit une attention spéciale, parce qu'il a lieu dans un grand centre et non dans un obscur village, et en pleine époque révolutionnaire déjà, laisse voir dans toute sa laideur la procédure criminelle alors encore en vigueur aux Pays-Bas. C'est avec une brutalité quasi bestiale que les juges-échevins, la *Vierschaere* d'Anvers, font remettre le malheureux, à bout de forces, estropié, malade, à la torture. *Sept fois* ils la lui infligèrent, de juillet 1792 à juillet 1793; avouant toujours (car on ne le descend de l'instrument de torture que lorsqu'il avoue), il se rétracte toujours aussi, jusqu'à ce qu'on l'exécute enfin, en septembre 1793, alors, qu'au dire de M. Hubert, l'examen du dossier de ces « sept horribles séances de torture » ne fournit aucune preuve convaincante de sa culpabilité [3].

On peut, certes, ne pas être admirateur d'un régime révolutionnaire ou napoléonien ; mais quand de pareilles horreurs se perpétuent, quand

1. Il y a pour la date une contradiction dans le récit de M. H. P. 89, il dit que l'édit est du 2 janvier 1776 : p. 108, il le place au 3 février 1776.

2. On torturait parfois 15, 20, 29 heures de suite, sans interruption. En 1767, un malheureux, un voleur d'église, fut même torturé *108 heures de suite* (p. 53), jusqu'à ce qu'il eût avoué. Le grotesque se joint parfois à l'horrible. M. H. a communiqué une procédure de 1758, où le patient, pendant qu'il est sur l'instrument de torture, prie le bourreau de lui fourrer une prise de tabac dans le nez, ce que l'autre fait, en lui donnant aussi un verre de petite bière.

3. Nous n'avons guère rencontré de fautes d'impression ; cependant dans la *Table des matières*, il ne faut pas lire : *Reuss*, *125*, mais *Reufs*, *126*.

des populations abruties les acceptent ou demandent même à les conserver, il est bon, il est nécessaire qu'une main de fer intervienne, despotisme terroriste ou despotisme militaire, pour abattre ces institutions honteuses et vermoulues, et pour arracher à l'Espagne son Inquisition comme aux Pays-Bas autrichiens leurs instruments de torture.

R.

Lettres inédites de Napoléon Ier (an VIII-1815), publiées par Léon Lecestre. Paris, Plon, 1897, in-8. Deux vol., viii et 388 p., 426 p. 15 fr.

On sait que la *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de Napoléon III, compte vingt-huit volumes, que les quinze premiers ne renferment en somme que peu d'omissions, mais que dans les suivants la commission de publication, alors présidée par le prince Napoléon, a laissé de côté des lettres entières et supprimé ou modifié nombre de passages.

M. Lecestre nous donne dans les deux tomes de l'ouvrage que nous annonçons, 1225 lettres qui ne se trouvent pas dans la *Correspondance*. Elles se rapportent aux années 1800-1815, du Consulat à Waterloo. Toutes ne sont pas inédites. Quelques-unes — 340 — avaient paru ailleurs; mais M. L. indique l'ouvrage où il les a trouvées et, avec les 885 autres lettres qu'il a copiées aux archives des affaires étrangères et surtout aux archives nationales, elles forment un curieux et attachant ensemble.

M. L. s'est très bien acquitté de sa tâche [1], et personne ne pourra le taxer d'inexactitude ou de négligence : peu d'auteurs sont aussi exacts, aussi soigneux et déploient, comme on dit aujourd'hui en Allemagne, autant d'acribie, autant d'accuratesse.

Il avoue avec bonne grâce qu'il a laissé de côté beaucoup de pièces relatives à la guerre. Mais ce serait être fort injuste que de lui en faire un reproche. Il a publié les lettres les plus importantes. S'il avait tout livré, il aurait eu plus de deux volumes, et... le Supplément Lecestre n'aurait pas paru.

Ce précieux Supplément Lecestre est bien intéressant. Mais on ne peut tout citer. Rappelons seulement les passages où Napoléon commande des articles aux journaux et ceux où il surveille et poursuit Mme de Staël, Chateaubriand et leur « clique », les chouans, certains émigrés, et des généraux, comme Lecourbe et Lahorie, attachés au parti de Moreau, ses notes et instructions à Talleyrand, à Champagny, à Fouché, sa correspondance avec Junot qui dirige les opérations de l'armée de Portugal, et une foule de piquants détails : l'empereur se proposant de fabriquer le même papier-monnaie que l'Autriche ou pla-

1. Nous n'avons guère vu d'autre faute que *Gradenz* pour Graudenz (I, 147).

çant en secret dix millions dans l'emprunt de Prusse à condition que cet argent lui rende au moins dix pour cent et demandant une commission parce qu'il fait les paiements de suite, et non successivement.

Cette publication, pourvue d'ailleurs d'une excellente table analytique — qui a dû coûter à l'auteur beaucoup de temps et de peine — sera fort utile aux historiens de Napoléon, à ceux du Consulat et surtout de l'Empire. Ils y trouveront une quantité de renseignements, et tous s'associeront à nous pour remercier M. Lecestre du grand service qu'il leur rend.

A. CHUQUET.

Gabriel de MORTILLET. **Formation de la nation française.** Textes. Linguistique Palethnologie. Anthropologie. Paris, Alcan, 1897. In-8, 336 p., avec 153 gravures et cartes dans le texte.

Le titre de ce livre peut induire en erreur, car il ne correspond pas exactement au contenu. M. de Mortillet ne pousse pas son étude ethnographique au-delà du vᵉ siècle après J.-C.; il n'a donc tenu compte ni des Arabes, ni des Normands, qui ont cependant joué un rôle dans la « formation de la nation française ». En réalité, nous avons ici une édition nouvelle, revue et très écourtée, du *Préhistorique* publié par l'auteur en 1884, plus une esquisse sommaire du *Protohistorique*, c'est à-dire de l'âge du bronze et des deux premiers âges du fer dans l'Europe occidentale. Mais il y a encore bien autre chose dans ce volume, comme va le montrer une rapide analyse. La première partie (p. 25-143) est consacrée à une revue des textes historiques, grecs et latins, concernant les Ligures, les Ibères, les Celtes, etc. L'auteur veut prouver que ces textes sont de mauvais documents pour l'ethnographie, qu'ils sont incertains, contradictoires et mal datés. La deuxième partie, *Déductions linguistiques*, a pour but de montrer que la linguistique et l'étymologie ne sont guère plus instructives pour l'ethnographe que l'étude des textes. Dans cette section de l'ouvrage, il y a des chapitres inutiles sur les parlers de la France au moyen âge, mais il n'y a rien touchant la toponymie, qui peut cependant rendre des services à l'ethnographie. Avec la troisième partie, *Données palethnologiques*, M. de M. aborde enfin un domaine qui lui est familier et sur lequel il a fait ses preuves. Si l'on compare son exposé à celui du *Préhistorique* (2ᵉ éd., 1885), on constatera que l'auteur a changé d'avis sur quelques points. Il n'admet plus un *hiatus* entre le paléolithique et le néolithique, mais y substitue le *tourassien* (p. 249), ainsi nommé de la grotte de la Tourasse dans la Haute-Garonne. On sait (cf. *Revue crit*, 1896, II, p. 142) que, si la lacune a été comblée, du moins dans la région pyrénéenne, c'est uniquement aux beaux travaux de M. E. Piette que nous en sommes rede-

vables ; mais M. de M., qui cite cependant des autorités, ne dit pas un mot de M. Piette. Une autre période, suivant M. de M., relie le *tourassien* au néolithique : c'est le *tardenoisien* (ainsi nommé de la Fère-en-Tardenois), qui est caractérisé par une industrie de petits silex à formes géométriques et témoignerait d'une première invasion de la Gaule. Ce *tardenoisien* semble une innovation malheureuse ; je ne comprends pas comment M. de M. a pu inventer une période pour y loger quelques petits silex qui n'ont pu, cependant, constituer à eux seuls une industrie. L'époque néolithique comprend le *campignyen* (de la station de Campigny) et le *robenhausien* (de Robenhausen en Suisse) ; il n'était pas encore question du *campignyen* dans le *Préhistorique*. M. Salmon, un élève de M. de M., avait proposé une division tripartite du néolithique : *campinien*, *chasséo-robenhausien* et *carnacéen*. M. de M. ne discute ni ne mentionne cette tentative, qui a trouvé de l'écho à l'étranger ; il passe également sous silence l'intéressant mémoire de M. Piette, *Subdivisions de l'époque magdalénienne et de l'époque néolithique* (1889). L'invasion *tardenoisienne* fut suivie de deux autres, beaucoup plus importantes. Un premier flot humain, venu du pays entre l'Asie-Mineure, le Caucase, le nord de la Perse et la Tartarie, apporta en Gaule les animaux domestiques, les céréales, les outils néolithiques, les idées religieuses, la pratique de l'inhumation (p. 252). Une seconde invasion, partie de la région située entre l'Afghanistan et l'Inde au Sud, la Chine et la Sibérie au nord, introduisit chez nous le bronze, le *swastika*, l'incinération (p. 327). — A part ces quelques points, sur lesquels M. de M. a rectifié ou précisé ses opinions d'il y a douze ans, nous retrouvons partout, soutenus avec une obstination imperturbable, les paradoxes et les erreurs palpables du *Préhistorique*. Les silex de Thenay et d'Otta sont toujours l'œuvre d'un « précurseur de l'homme » ; seulement M. de M., qui avait appelé ce précurseur *anthropopithèque*, le baptise aujourd'hui *homosimien* (p. 218). L'homme a paru en France il y a deux cent quarante mille ans ; cette date est « basée sur des données certaines d'histoire naturelle » (p. 321). [Elle n'est « basée » que sur un prétendu chronomètre auquel son auteur lui-même, L. Pillet, a bien vite cessé de croire.] L'homme chelléen est préglaciaire, non interglaciaire ; tout ce que MM. Geikie et Boule ont écrit pour établir le contraire est nul et non avenu ; M. de M. n'en fait même pas mention. Le « coup de poing » à taille grossière était le seul instrument employé à l'époque chelléenne (p. 229) ; en vain M. d'Acy a-t-il prouvé dix fois qu'il y a des outils moustériens dans les alluvions chelléennes ; en vain la station à faune chaude de Taubach, où *l'elephas antiquus* domine comme à Chelles, a-t-elle fourni exclusivement des silex magdaléniens ; tout cela n'existe pas pour M. de M. ; il feint de l'ignorer et passe outre. De même, en ce qui concerne les inhumations à l'époque de la pierre éclatée, attestées aujourd'hui par les découvertes de Laugerie, de Menton, de la grotte des Hoteaux, etc. ; M. de M. se contente de quelques allusions dédaigneuses à

ces faits gênants. La théorie — celle du *Préhistorique* — veut que la « religiosité », principe des pratiques funéraires, n'ait été apportée du fond de l'Asie qu'à l'époque néolithique ; si donc il y a des ensevelissements antérieurs, on les niera. C'est bien simple. Mais voici à quoi l'on arrive. Dans l'abri de Laugerie-Basse (Dordogne), M. Massénat a trouvé, en 1872, un squelette accroupi, couché sur le côté gauche, tout couvert de coquilles méditerranéennes servant de parures. Ces coquilles, analogues à celles qui parent les squelettes des grottes de Menton, semblent bien indiquer un rite funéraire ; la position accroupie du squelette, si fréquente chez les peuples primitifs, milite dans le même sens. Mais, comme le milieu est paléolithique, M. de M. écrit (p. 295) : « Il s'agit évidemment d'un homme écrasé par un éboulis de rochers... *La victime de l'accident se trouvait recouverte de ses ornements.* » Singulier hasard !

Étant donné l'attachement de M. de M. aux opinions qu'il a une fois exprimées, on ne s'étonnera pas de le voir, ici encore, soutenir l'origine asiatique des animaux domestiques et des céréales, l'origine indoue de la croix gammée ou *swastika*, l'origine indoue ou tout au moins asiatique des premières épées de bronze, parce qu'elles ont des poignées plus petites que les nôtres et que les Asiatiques ont de petites mains, etc. L'Asie exerce sur M. de M. une véritable fascination. Reproduisant le vase de bronze trouvé dans le tombeau de Graeckwyl, œuvre évidemment grecque où figure l'Artémis dompteuse de fauves, dite Artémis persique par Gerhard, il écrit que cette déesse représente « Astarté, divinité syrienne » et voit là une preuve des relations de la Gaule, au premier âge du fer, avec l'Asie (p. 265).

Le vase de Graeckwyl appartient à l'époque pour laquelle Broca a proposé autrefois le nom de *protohistorique ;* M. de M. l'expédie en vingt pages, ce qui est bien peu. Il y a, dans ce chapitre, deux idées à relever : 1° l'introduction du fer en Gaule est due aux peuples italiens qui furent, de bonne heure, en contact avec l'Égypte ; elle est le résultat non d'une invasion, mais de relations commerciales ; 2° le second âge du fer doit être scindé en deux périodes, le *marnien* et le *beuvraysien* (du mont Beuvray, où s'élevait Bibracte). M. de M. a raison de trouver mauvaise la désignation d' « époque de la Tène », adoptée par les archéologues allemands pour le second âge du fer ; mais il ignore que ces archéologues, en particulier Tischler, ont déjà subdivisé le second âge du fer avec beaucoup plus de précision que lui, principalement d'après la forme des épées et celle des fibules.

La quatrième partie du livre, *Documents anthropologiques*, est peut-être la plus intéressante. M. de M. a tenu compte des pièces osseuses qui sont venues, depuis 1885, préciser l'idée qu'on se faisait du type néanderthaloïde ; il a opposé, à ce type du Néanderthal, celui de Laugerie, qui en serait une transformation sur place, sans mélange d'éléments étrangers. Mais, ici encore, l'esprit de système, démon qui possède M. de M., a beau jeu. Il n'y a que deux types humains à l'époque

paléolithique, pas un de plus; les squelettes qui ont le malheur de s'écarter de l'un ou de l'autre sont impitoyablement précipités dans le néolithique. Tel est le cas pour ceux de Menton, de Cro-Magnon, de Solutré, etc. L'orthodoxie de M. de M. est un lit de Procruste; cet esprit net et vigoureux, passionnément hostile à la tyrannie cléricale, aurait pu agiter, au XVIe siècle, le corps d'un terrible inquisiteur.

Il me faut maintenant revenir sur la première partie de cet ouvrage et m'y arrêter. La tendance polémique en est évidente : M. de M. en veut aux historiens de cabinet, aux hellénistes et latinistes qui pâlissent sur les textes, au lieu de manier crânes et cailloux; leur besogne est stérile et, du reste, ils s'en acquittent fort mal. A la vérité, M. de M. ne paraît guère connaître les ouvrages de ces savants que par extraits. Ainsi la *Géographie de la Gaule* de Desjardins, les *Premiers habitants de l'Europe* de M. d'Arbois, n'existent pas pour lui; *a fortiori* ignore-t-il Zeuss et Müllenhoff. Ses préférés sont Henri Martin, dont le « remarquable travail » lui « semble contenir tous les renseignements historiques actuellement connus » (p. 2) et surtout Lagneau, l'auteur de la laborieuse, indigeste et inexacte compilation intitulée *Anthropologie de la France*. Mais H. Martin et Lagneau ne sont pas responsables de toutes les erreurs de M. de Mortillet.

Que dirait le savant préhistorien, dont j'admire autant que personne la pénétration lorsqu'il parle des choses qu'il connaît, si un philologue se mêlait d'écrire sur le préhistorique pour démontrer la vanité de cette étude, et que ce philologue mît Chelles en Pologne, Saint-Acheul en Turquie et fît de Boucher de Perthes le confesseur de Louis XIII? Or, ces bévues ne sont rien à côté de celles que M. de M. a commises en s'aventurant dans le domaine des textes historiques sans aucune préparation.

Il faut donner des exemples.

A la p. 7, M. de M. écrit ce qui suit : « Nous passerons en revue les textes anciens, *en ayant soin de tenir bien compte de leur date, ce qui a été trop négligé jusqu'à présent.* » Voyons comment M. de M. tient sa promesse.

A la p. 49, nous apprenons que Pausanias est un auteur grec du second siècle *avant J.-C.*, qui se fixa à Rome en 170. Ce n'est pas une faute d'impression, car je lis à la p. 80 : « Presque à la même époque que Pausanias, un de ses compatriotes, qui avait également séjourné à Rome, Polybe, publiait son *Histoire universelle.* » Pausanias qui, par parenthèse, n'a jamais, que nous sachions, séjourné à Rome (M. de M. confond le Périégète du Sipyle avec le rhéteur de Césarée), écrivit le Ve livre de son ouvrage en 173, c'est-à-dire 296 ans au moins après la mort de Polybe.

M. de M. place le géographe Ptolémée dans la première moitié du IIe siècle *avant J.-C.* (p. 49). Ce n'est pas une faute d'impression, car on lit, p. 64 : « L'existence de cette Ibérie est attestée par Ptolémée *dès*

la première partie du IIe *siècle avant notre ère.* » Mais, par surcroît, M. de M. confond le Ptolémée alexandrin, qui écrivait sous Marc-Aurèle, avec Ptolémée fils de Lagus, dont l'ouvrage sur Alexandre fut une des sources de celui d'Arrien. P. 71 : « Ptolémée, *Histoire d'Alexandre*, dans la première moitié du IIe siècle avant notre ère, raconte que les Celtes de l'Adriatique, etc. » Le passage visé est Arrien, *Anab.*, I, 4, dérivant de la même source que Strabon, VII, p. 301, où Ptolémée fils de Lagus est cité; mais ce Ptolémée vivait au IVe siècle. Quelques lignes plus loin (p. 72), M. de M. cite bien l'auteur de l'*Anabase*, mais il l'appelle *Appien;* il cite aussi (p. 60) le traité de Flavius Josèphe *Contre Appien*, ce qui met le comble à la confusion. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que M. de M., suivant sans doute une source différente, met ailleurs Ptolémée à sa vraie date (p. 120) : « Les Saxons... inconnus de Tacite à la fin du Ier siècle, sont cités dans la première moitié du IIe siècle par Ptolémée. » A-t-il pensé qu'il s'agissait d'un homonyme?

J'ai relevé six passages (p. 50, 82, 89, 114, 123, 125) où Ammien Marcellin, mort vers 390, est placé au VIe siècle; une fois même (p. 123) il est dit que cet historien écrivait « cent ans environ après la défaite d'Attila. »

Hécatée de Milet, le premier des prosateurs, est un « poète grec » (p. 48). Apollodore « florissait vers 140 av. J.-C. » (p. 49); il s'agit de l'auteur de la *Bibliothèque*, qui écrivait 250 ans plus tard. Denys le Périégète aurait vécu dans la seconde moitié du IIIe siècle ap. J.-C. ou au commencement du IVe (p. 50); il est parfaitement établi qu'il écrivait sous Hadrien, vers 130. Claudien, né vers 365, écrivait « au commencement du IVe siècle » (p. 115). Pomponius Mela a composé un livre intitulé *Les sites du Globe* (p. 105; c'est ainsi que M. de M. traduit *De situ orbis!*) Ailleurs (p. 66) il renvoie à « Silius Italicus, *Passage d'Annibal*, livre III. » P. 48, il fait de Thucydide l'aîné d'Hérodote et le place de 471-395 (lire 455-400), alors qu'Hérodote aurait vécu de 460-406 (lire 484-425). A la page suivante, j'ai lu avec stupeur ceci : « Scymnos de Chio, poète grec, époque un peu incertaine... Compilateur qui a beaucoup écrit, d'après Timée. » Au prix de beaucoup de recherches, je crois avoir découvert le passage incompris qui a suggéré cette erreur à M. de Mortillet. C'est une note de Müller dans les *Fragm. hist. graec.*, t. Ier, p. 201 : *Complura Scymnus Chius ex Timaeo in sua transtulit.* De *Complura transtulit*, M. de M. a fait : « Compilateur qui a beaucoup écrit ! » Une autre mention de M. de M. m'a condamné à de longues incertitudes. Dans sa liste des auteurs (p. 50), entre Florus et Arrien, il cite : « Marcellus, Latin, IIe siècle. » Qu'est-ce que ce Marcellus? Je crois qu'il s'agit de Valère Maxime, parce qu'un fragment de cet auteur relatif aux Gaulois du Pô, qui est transcrit dans Dom Bouquet (t. Ier, p. 665), concerne le général romain Marcellus. Ailleurs, je renonce à deviner dans quel Bouillet vraiment préhistorique M. de M. a puisé son savoir. Ainsi, à deux

reprises (p. 84 et 101), il dit que la Galatie est « sur les bords de la mer Noire » ; p. 89, il la fait réduire en province romaine cinquante ans après la véritable date. Qui est responsable de ceci (p. 102) : « Presque immédiatement après la conquête, on a vu, *grâce à l'intervention de Cicéron*, plusieurs habitants de Vienne, *alors la capitale de la Gaule romaine*, entrer au Sénat romain. » Vienne n'a jamais été la capitale de la Gaule ; Cicéron n'a jamais fait entrer un Gaulois au Sénat. Quelle est la source de cette étrange erreur ?

Bien d'autres bévues singulières seraient à relever, attestant un travail extraordinairement rapide, alors que l'ouvrage qui nous occupe, né d'un cours professé en 1889-1890, a pu être mûri pendant sept ans. — P. 53 : « Dans une autre énumération de l'armée de Darius, en 490, Hérodote (VII, 12) cite des Ligures avec des Mantiéniens, etc. » Quatre fautes : il s'agit de l'armée de Xerxès ; on est en 480 ; Hérodote dit cela VII, 72 ; les Mantiéniens sont les Matiènes, Ματιηνοί. P. 129, M. de M. écrit sérieusement que les Sallyes ou Salluvi des environs de Verceil sont des Saliens (Francs Saliens !) descendus en Italie avec les Cimbres. Il lui était cependant facile de savoir que les Salluvi sont mentionnés en Italie plus de cent ans avant qu'il ne fût question des Cimbres. P. 183, il rattache au nom des Boïens, dont ils attesteraient les migrations, les noms de Boïum, montagne de Grèce, et de Boïon, ville de la Doride. Je laisse aux celtisants le soin de dénoncer les hérésies linguistiques dont fourmillent les pages 182-184. Il me suffit ici de juger la science historique de l'auteur. Les erreurs matérielles qu'il commet sembleraient moins graves s'il ne le prenait pas de si haut avec les historiens de profession. Un des reproches qu'il leur fait — chose incroyable ! — c'est de tenir compte des fragments des auteurs. Je cite textuellement (p. 48) : « Le passage d'Hésiode dans lequel il est question des Ligures est un fragment cité par Strabon, *ce qui en réalité le rajeunit de sept à huit siècles.* » Encore une fois, ceci est aussi fort, *mutatis mutandis*, que l'aphorisme d'un philologue traitant de *lusus naturae* les haches de Saint-Acheul. Que M. de M. veuille bien réfléchir à ce qu'il penserait de ce philologue, pour se faire une idée de l'impression que nous laisse sa science d'historien !

M. Marc. Boule a loué récemment (*L'Anthropologie*, 1897, p. 344) la « façon séduisante de simplifier et de clarifier les problèmes scientifiques » qui a valu tant d'adeptes à M. de Mortillet. L'éloge est très juste et fort bien exprimé. La clarté, l'ordre, la bonhomie du style, sont des qualités qu'on ne refusera pas à l'auteur. Quelquefois, il pousse la familiarité un peu loin, par exemple lorsqu'après avoir cité le mot de Caïn dans la *Genèse* : « Quiconque me trouvera, me tuera », il ajoute (p. 3) : « Il y avait donc des *quiconques* en dehors de la famille du premier homme ! » Mais tout vaut mieux que l'obscurité et que l'emphase ; or, M. de Mortillet n'est jamais ni emphatique, ni obscur. Autre mérite : il ne fait aucune concession à cette pruderie peu innocente qui

consiste à passer, en saluant bas, devant les questions où la théologie s'est immiscée. Il y a un chapitre de son livre, sur le transformisme (p. 203-212), qui, bien que supprimant les objections (c'est sa manière d'y répondre) est un modèle d'exposition lucide. Faut-il ajouter que l'auteur, par les grands services qu'il a rendus à l'étude des âges de la pierre, a droit à tous les respects des préhistoriens qu'il tyrannise, et même des historiens qu'il scandalise? Son livre s'ouvre par une dédicace touchante à M. le Dr Despagnet, qui lui a restitué la vue en l'opérant de la cataracte. Nous souhaitons que le vieux préhistorien, dernier témoin, avec Sir John Evans, de l'époque héroïque de la science, conserve longtemps encore l'acuité visuelle et le tact archéologique qui lui ont permis, il y a vingt-cinq ans, de mettre un commencement d'ordre dans ce qui semblait devoir rester un chaos. Mais qu'il laisse donc les textes à ceux dont c'est le métier de les étudier, dût-il voir avec impatience quelques philologues, comme l'auteur de ces lignes, quitter parfois leurs livres pour mettre le nez dans ses cailloux!

Salomon Reinach.

BULLETIN

— Les fascicules 5 et 6 du dictionnaire assyrien de M. Muss-Arnolt (*Assyrisch-englisch-deutsches Handwœrterbuch* (voir *Revue* du 17 juin 1895 et du 27 janvier 1896) ont paru au cours de l'année dernière (Berlin, Reuther, 1896); ils vont du mot *dimêtu* au mot *Kaldu* (p. 257-384).

— M. Umberto Benigni est persuadé que l'Encyclique du pape Léon XIII, *De conditione opificum*, est un manuel complet de science sociale, où se résume la tradition chrétienne sur le sujet Il a écrit un ouvrage, *L'economia sociale cristiana avanti Costantino* (Genova, Fassicomo, 1897; in-12 XIII-270 pages) pour prouver que la doctrine de cette Encyclique est déjà tout entière dans le Nouveau Testament et dans les anciens Pères. L'auteur, qui a composé son livre avec beaucoup de soin, de méthode et de clarté, ne paraît pas avoir conscience des tours de force exégétiques moyennant lesquels il trouve dans l'Évangile un enseignement sur le droit de propriété, la légitimité au prêt à intérêt (!), etc. C'est toujours la même vieille erreur de la théologie scolastique : toutes les sciences sont contenues dans la théologie, et la théologie est contenue dans l'Écriture. Après avoir logé la géologie dans le premier chapitre de la Genèse, voilà qu'on veut mettre l'économie sociale dans l'Évangile. Il n'y a pas de raison pour qu'on s'arrête en si beau chemin : les découvertes de Pasteur doivent être quelque part dans le Lévitique, et je serai bien trompé s'il n'est pas question des chemins de fer, du télégraphe et des ballons dirigeables dans l'Apocalypse. *Se ne permette la stampa.* L'ouvrage de M. Benigni est garanti par l'autorité ecclésiastique. Il faut n'en pas dire trop de mal, et regretter seulement que le sens de l'histoire et de la critique fasse un peu défaut à un livre si orthodoxe. — S. L.

— La brochure de M. Friedlænder, *Das Judenthum in der vorchristlichen griechischen Welt* (Wien, Breitenstein, 1897; in-8, 74 pages) résume, en termes parfois un peu exagérés, les données historiques relatives à l'organisation et l'influence reli-

gieuses des Juifs de la dispersion. L'auteur a puisé principalement dans les oracles sibyllins et les ouvrages de Philon. Sa façon générale de comprendre le rôle des Juifs hellénistes est conforme à l'histoire; mais on n'en saurait dire autant de son opinion sur les deux tendances, conservatrice et radicale, entre lesquels le judaïsme helléniste se serait partagé et qui se retrouveraient dans le christianisme primitif. — J. S.

— La plaquette de M. C. H. Kindermann, *De Aeneas sage en de Aeneis, en Majesteitsvoorstelling te Rome* (Leiden, Adriani, 1897, in-12, 64 p.) est, je suppose, une thèse d'habilitation. Tout d'abord, principaux traits de la légende d'Enée, tels que nous les trouvons chez les poètes et dans les historiens grecs; ensuite chez les annalistes romains jusqu'à Varron y compris. Puis, exposé de la légende d'Enée, telle qu'elle est dans Virgile; changements apportés par lui dans l'ancien récit, et cause de ces changements. L'intention du poète aurait été de représenter par allégorie les personnages et les grands faits de son temps; surtout Octave et l'éclat de sa gloire. Rien de bien neuf ici et plutôt beaucoup d'exagération. On s'étonnera surtout que es nombreuses citations ne soient accompagnées d'aucune référence. — E. T.

— M. Pietro Rasi reprend un sujet traité souvent autrefois, *Della così detta Patavinità di Tito Livio* (estratto dei *Rendiconti* del R. Ist. Lomb. disc. elett., ser. II, vol. XXX, 1897), 27 pp., in-8°. Il conclut en rappelant le passage du Brutus (171), où Brutus demande : « Qui est iste tandem urbanitatis color ? », et Cicéron répond : « Nescio ; tantum esse quendam scio. » De même, à la question : « Qui est iste tandem patauinitatis color ? », Asinius Polio aurait probablement fait la même réponse. — P. L.

— Les *Morceaux choisis tirés des traités de rhétorique de Cicéron* par M. Émile Thomas (Paris, Hachette, 1897; xxxi-404 pp. in-16) contiennent les parties les plus caractéristiques ou les plus connues de ces ouvrages. M. Th. a mis à part la rhétorique à Hérennius et a joint aux extraits qu'il en donne un appendice où il étudie les deux questions suivantes : Sur quoi s'appuie-t-on pour soutenir que la Rhétorique à Hérennius n'est pas de Cicéron ? Que savons-nous du temps, de la condition, des goûts de l'auteur de la Rhétorique ? L'introduction caractérise chacun des traités et expose assez longuement l'emploi du dialogue par Cicéron et la polémique entre Attiques et Asiatiques. M. Th. paraît considérer ce débat surtout comme une question de personnes, comme l'effet de la réaction contre le genre d'Hortensius poussée à des limites où Cicéron ne la suit pas, enfin comme l'effet d'une sorte de méprise de l'opinion qui aurait continué à trouver dans Cicéron les défauts de sa jeunesse. Peut-être le débat avait-il des origines plus lointaines et doit-on l'éclaircir par la rivalité des orateurs du groupe des Scipions et des Gracques avec ceux dont Caton était le plus illustre. Chaque série d'extraits est précédée d'une brève notice contenant la date de l'ouvrage, l'indication du sujet et de la forme adoptée par Cicéron. Les notes ont surtout pour but de faciliter la traduction. Les renseignements concernant le fonds des choses ont été réservés à deux répertoires alphabétiques : index de rhétorique, index historique. Le texte est celui de l'édition Friedrich modifié dans un sens moins conservateur. Pour la Rhétorique, M. Th. a supprimé un certain nombre de gloses; pour les grands traités au contraire, il a rétabli des mots passés par les *mutili* et donnés par les *integri*. Dans l'ensemble, le recueil est une œuvre judicieuse et pratique qui est de nature à répandre la connaissance de Cicéron dans les classes. P. xv, n. 2 lire : *Piraeeo* ; xxii, n. 1 lire : *Gaius* ; pp. viii et xii, la mention de Q. Cicéron est inattendue, puisqu'on ne sait pas qu'il est le dédicataire du dialogue. — P. L.

— La librairie Lecoffre met en vente une nouvelle collection de biographies inti-

tulée : « Les Saints ». On paraît avoir pris pour modèle la Collection des grands écrivains français de la librairie Hachette. Nous avons reçu deux volumes de cette série : *Saint Augustin*, par Ad. HATZFELD ; Paris, 1897 ; 183 pp. in-18 ; et : *Sainte Clotilde*, par G. KURTH ; 180 pp. in-18. Le *Saint Augustin* comprend deux parties : la Vie, la Doctrine. Pour la première, l'auteur n'a pas fait de grands efforts de recherche et de mise en œuvre ; c'est un résumé assez incolore des Confessions. La deuxième, arbitrairement divisée en philosophie et théologie, comme si dans ce puissant esprit qu'est Augustin tout ne se tenait pas, trahit une certaine inexpérience de l'histoire des idées. Il est inutile d'y chercher la trace des travaux de Harnack et de Rottmanner, qui ne sont même pas mentionnés dans la singulière bibliographie jointe en appendice au volume. Le volume consacré à sainte Clotilde est une réhabilitation dont on peut penser ce qu'on veut, mais dont au moins l'auteur est très compétent. Les lecteurs du *Clovis* de M. Kurth et de l'*Histoire poétique des Mérovingiens* y reconnaîtront les thèses favorites du professeur de Liège. — M. D.

— M. Fr. CUMONT publie une brochure intitulée : *Hypsistos* (supplément à la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1897), Bruxelles, imprimerie Polleunis et Ceuterick, 1897, 15 pp. in-8 et une planche. Le point de départ de ce travail est un mémoire de M. Schürer sur les σεβόμενοι θεὸν ὕψιστον du Bosphore. M. C. prouve l'identification de Sabazios avec le Iahvé Sabaoth des Juifs, identification constante dès le IIe s. avant notre ère. Or, Sabazios est également identifié avec le θεὸς ὕψιστος. Cette double identification explique la transformation des thiases de Sabazios en collèges d'adorateurs du Très-Haut et le mélange d'éléments « helléniques » et de traditions juives qui est signalé dans la secte postérieure des Hypsistariens. M. Cumont marque les divers degrés d'influence qu'exerça la Diaspora juive sur la religion de Sabazios et donne le Corpus des inscriptions relatives à Hypsistos. La planche reproduit la stèle de Cyzique où se trouve figurée une scène du culte de Sabazios. — M.-D.

— M. A. M. P. INGOLD a fait tirer à part du « Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace » (tome XVIII) un document important, l'*État ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1454*, qu'il avait trouvé parmi les papiers inédits de Grandidier aux archives générales du duché de Bade, à Carlsruhe. On possédait deux travaux analogues de Grandidier, le *Registrum episcopatus et diocesis*, et celui des *Nova subsidia* de Würdtwein ; mais le premier qui date de 1778, est postérieur au document publié par M. Ingold et le second est incomplet et ne porte pas de date. L'*État ecclésiastique* est la plus ancienne statistique complète du diocèse de Strasbourg que nous ayons, et, comme dit fort bien M. Ingold, puisqu'il précède de longtemps le protestantisme qui a changé tant de choses, son intérêt saute aux yeux. — A. C.

— La publication de la *Bibliothèque Marasli*, malgré les malheurs dans lesquels la Grèce a été plongée, n'est pas ralentie. Ont déjà paru : deux livraisons de l'*Histoire grecque* de Curtius traduites par S. P. LAMBROS, deux livraisons de l'*Histoire de la poésie latine* de Ribbeck par S. SAKELLAROPOULOS, deux livraisons de l'*Histoire des Diadoques* de Droysen par S. PANTAZIDIS, une livraison des *Antiquités grecques* de Gilbert par N. POLITIS et le premier volume de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay par Em. RHOÏDIS. La publication de ces ouvrages sera poursuivie ; une livraison paraîtra par mois. A ces livres s'ajouteront bientôt : la *Littérature Byzantine* de Krumbacher, la *Littérature Dramatique* de St. Marc-Girardin, l'*Histoire des Monnaies* de Head et la *Littérature Grecque* de Christ. — S.

— M. Démétrius EGINITIS, directeur de l'Observatoire d'Athènes et professeur

d'astronomie à l'Université, vient de publier (Imprimerie Nationale, 1897) en français un ouvrage de 220 pages in-4° sur le *climat d'Athènes*. Cet ouvrage contient, outre une introduction de 14 pages, 14 chapitres : Pression atmosphérique. — Température de l'air. — Humidité de l'air. — Vents. — Pluie. — Neige. — Grêle. — Rosée et givre. — Brume et Brouillard. — Nébulosité. — Orages. — Évaporation. — Phénomènes optiques. — Températures diverses. Les citations des sources antiques ne manquent pas. — S.

— La petite plaquette de M. J. Ribera, *Bibliófilos y Bibliotecas en la España musulmana* (Madrid, 1896), est intéressante, tant sur la formation des belles collections de livres de l'Espagne musulmane que sur les causes diverses qui ont amené la dispersion de ces bibliothèques et la disparition de ces manuscrits arabes dont le nombre dépassa de beaucoup ce que l'on s'imagine volontiers : M. Ribera estime en effet qu'à Cordoue seulement, à l'époque où florissait son université, les étudiants et copistes devaient produire 60 à 80,000 manuscrits par an. — H. L.

— *Baturillo*, par Fray Candil ou Emilio Bobadilla (Madrid, Rivadeneyra, 1895) est un recueil d'articles de critique, enlevés d'une plume alerte. On y lit avec une certaine curiosité quelques appréciations d'écrivains et d'artistes français par un étranger, très bienveillant du reste. — H. L.

— Dans *Fortalezas y Castillos en la Edad Media (Maqueda y Escalona)*, M. Felipe B. Navarro (Madrid, 1895) a donné d'intéressantes notices archéologiques sur ces deux châteaux forts. — H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 septembre 1897.

M. Heuzey annonce que M. Pierre Paris, de la Faculté des lettres de Bordeaux, au cours d'une mission archéologique en Espagne, encouragée par l'Académie, signale une remarquable sculpture provenant d'Elche, l'antique *Illici*, sur la côte au S. d'Alicante. C'est un buste de jeune femme, de grandeur naturelle, en pierre calcaire, appartenant à la même classe de monuments que les statues du *Cerro de los Santos*, qui ont donné lieu à tant de controverses. Seulement cette figure dépasse de beaucoup les autres par la beauté du type et par l'originalité de la parure. La conservation, en dépit de quelques coups de pioche, est excellente. M. Heuzey trouve là une confirmation de l'opinion antérieurement émise par lui sur la sculpture gréco-phénicienne de l'Espagne. M. Arthur Engel a déjà rapporté au Louvre plusieurs débris du même art, recueillis dans les provinces environnantes.

M. Devéria lit la suite de sa communication sur l'écriture Si-Hia; il fournit, d'après les auteurs chinois, l'historique de son invention et du milieu politique dans lequel elle s'est développée.

M. Léon Dorez donne lecture d'un court mémoire où il étudie l'histoire des édifices élevés sur l'Aventin par les Savelli, particulièrement par Honorius IV. Le palais de ce pape, bâti entre les années 1285 et 1287, sorti des mains des Savelli dans la seconde moitié du XVe siècle, restauré par deux fois vers 1482 et 1506, mis en vente par les Dominicains de Sainte-Sabine en 1541, paraît avoir été ensuite abandonné et s'être écroulé en 1640 environ. Il n'en subsiste plus qu'une énorme muraille, munie de créneaux, à la base de laquelle on a trouvé, en 1855, un pan de mur de Servius Tullius, un fragment des actes des frères Arvales et les ruines d'une maison du IVe siècle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 1er novembre — 1897

Steindorff, Le tombeau de Montouhotpou.— Baedeker, guide de l'Égypte.—Hirsch, Voyages dans l'Arabie du sud. — Geffcken, Leonidas de Tarente. — Callimaque, Aétia, p. Dittrich. — Castanier, Les origines historiques de Marseille. — Muehlbacher, Histoire des Carolingiens. — Brakelmann, Les plus anciens chansonniers français. — Lenel. La puissance de Venise sur l'Adriatique. — Fredericq Les Flagellants aux Pays-Bas. — Mulder L'hérésie à Anvers — Frederichs, L'Inquisition dans le Luxembouag. — Société historique d'Utrecht, VIII.— Mahrenholtz Fénelon. — Pfeiffer, Luckner en Belgique. — Knod, Les registres matriculaires de l'Université de Strasbourg.—Legras, Henri Heine, poète. — *Bulletin* : Avelot, Croquisde Grèce et de Turquie; Gemoll, L'Anabase; Hirmer, La politique de Platon; Schubert, Œdipe à Colone; Waltz, Chronique de la maison de la douane de Colmar; Bacon, Essais, p. West; Lumbroso, Nozze Lumbroso-Besso; Klett et Treuber, Histoire générale, III; Bettelheim, Anzengruber; Vengerov, Dictionnaire des écrivains russes; Kaluzniacki, Actes et Épîtres des apôtres. — Académie des inscriptions.

G. Steindorff. **Grabfunde des Mittleren Reichs in den Kœniglichen Museen zu Berlin, I, das Grab des Mentuhotep** (forme le 8e fascicule des *Mittheilungen aus den Orientalischen Sammlungen*). Berlin, Speman, 1896, in-f°, p. vi-46, xiii pl. et de nombreuses vignettes intercalées dans le texte. — Prix, 100 fr.

Passalacqua découvrit, le 4 décembre 1828, dans la nécropole de Thèbes, la tombe intacte d'un certain Montouhotpou. Il a raconté lui-même les péripéties de la recherche et dressé le catalogue exact des objets trouvés [1] : ils entrèrent au musée de Berlin avec sa collection, et ils y sont restés depuis lors. Les inscriptions du cercueil avaient été reproduites par Lepsius [2], mais l'ensemble de la trouvaille était demeuré inédit, et cela était d'autant plus regrettable qu'elle pouvait nous fournir un exemple jusqu'à présent unique de ce qu'était le tombeau d'un bourgeois égyptien de moyenne fortune, vers les débuts de la première époque thébaine. M. Steindorff nous en a donné l'an dernier une description complète, avec vignettes et planches coloriées.

Il débute par les trois cercueils au fond desquels la momie reposait. Il laisse de côté les extraits du *Livre des Morts* dont ils sont couverts en partie, et qui avaient été publiés déjà dans les *Ælteste Texte* de

1. Passalacqua, *Catalogue raisonné et historique des Antiquités découvertes en Égypte*, p. 111-138.
2. Lepsius, *Ælteste Texte appl. Todtenbuchs*, in-4, 1868.

Lepsius ; il se borne à nous apprendre qu'il en a fait, de concert avec M. Schæfer, une copie exacte qui est déposée au musée de Berlin à la la disposition des Égyptologues. Il n'a étudié que les courtes légendes et les figures des objets mobiliers. Les cercueils du premier empire thébain portent, en effet, avec les formules religieuses indispensables, une série de représentations qui, dans les mastabas du second type de la VI[e] dynastie, étaient tracées uniquement sur les parois de la chambre. C'était le facsimile du trousseau et de l'équipement du mort, ses vêtements, sa chaussure, sa coiffure, ses bijoux, ses insignes divers, ses armes et, à des places réservées, ses provisions de bouche pour l'autre monde. Le nom de chaque objet est écrit à côté de l'objet lui-même, parfois avec un chiffre qui désigne la quantité fournie. On conçoit quel intérêt ces images présentent pour le lexique et pour l'archéologie. Je les avais définies rapidement : M. Steindorff les étudie l'une après l'autre en s'aidant des variantes que lui ont offertes douze autres cercueils de même époque dispersés dans nos musées. Il a rapproché également des figures les exemplaires d'un certain nombre des objets qu'on a ramassés dans les tombeaux, et il a réussi à déterminer de la sorte le sens et l'usage de la plupart d'entre eux. Je ne me séparerai de M. S. que sur un ou deux points secondaires, à propos des deux queues attachées à la ceinture des hauts personnages et qu'il déclare, selon l'habitude, être des queues de lion (p. 22) Leur forme n'est pas celle de la queue de cet animal, mais, comme je l'ai dit ailleurs, celle de la queue du chacal [1]. Si elles sont teintes de jaune, c'est à cause du pelage fauve de l'animal : le chacal-dieu était peint en noir, le chacal-bête était peint de la couleur qui lui était naturelle. Une description de la momie termine l'étude des légendes : une petite image du défunt était posée contre elle, une statuette en bois de travail assez bon, et qui nous rend le portrait de Montouhotpou. Le cadavre avait un maillot de bandelettes grossières, brunies par les parfums et par l'âge ; un masque coloré à perruque bleue en recouvrait le haut et un collier large *(ouoskhou)*, aux attaches en forme de tête d'épervier, reposait sur la poitrine. Le tout tomba en pièces sitôt qu'on essaya d'y toucher, ainsi qu'il arriva pour les momies de même époque que je découvris à Saqqarah. Le collier, le masque, les étoffes ont disparu, et l'on n'en a plus que le dessin exécuté par Passalacqua lui-même ; la statuette seule est entrée au musée de Berlin.

Un second chapitre renferme l'énumération des accessoires. Un plan de la main de Passalacqua montre la place qu'ils occupaient à côté du sarcophage J'aurais aimé que M S. nous donnât également la vue de la chambre funeraire que Passalacqua a mise en tête de son *Catalogue*,

---

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, p 55, n° 3. La queue en bois du musée de Marseille (Maspero, *Catalogue*, p. 92, n° 279) est une queue de chacal, non de lion.

et que Prisse d'Avennes a reproduite en couleur, d'après les originaux, sur une planche de ses monuments : on aurait compris d'un seul coup l'aspect général que présente ce genre de tombeaux, si peu connu. Les bateaux sont décrits avec soin, et je suis heureux de voir que M. S. y reconnaît, comme je l'ai fait il y a longtemps [1], la flotille sur laquelle le mort accomplissait son voyage vers l'Occident, au pays des Osiriens. Il en examine soigneusement les parties, et il en montre l'usage : ici encore, il s'est rencontré avec moi et il a montré que le moteur du gouvernail n'était pas une corde, comme on l'affirme d'ordinaire, mais une pièce de bois [2]. Le premier bateau avait un mât mobile et un équipage de rameurs dont les noms étaient tracés à l'encre noire; il remorquait l'esquif funéraire sur lequel la momie était couchée. Dans les tombeaux riches, les bateaux sont parfois au nombre de cinq ou six; leur suite représente exactement le convoi du mort et ce voyage vers Abydos qui le menait aux Champs d'Ialou. Deux porteuses d'offrandes en bois peint, d'un joli travail, rappellent ces longues processions de domestiques ou de domaines qu'on voit dans les tombeaux de tout siècle, apportant les revenus nécessaires à l'entretien et au culte du *double* : elles symbolisent aussi les deux déesses sœurs Isis et Nephthys, qui accomplissent pour l'homme les mêmes rites charitables qu'elles avaient célébrés pour leur frère Osiris. Enfin les provisions ne manquaient pas : trois plats contenant du pain d'orge et des feuilles de sycomore, quatre grandes cruches jadis remplies d'eau et symbolisant les quatre bassins où le mort s'abreuve dans les quatre maisons du monde au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest [3], le crâne d'un jeune taureau et sa jambe de devant, la *khopshou* des listes d'offrandes, enfin le chevet sur lequel le dormeur appuie sa tête, et les deux cannes de cérémonie aussi nécessaires là-haut qu'ici-bas à tout Égyptien au-dessus du commun.

Le volume est des plus intéressants et des plus précieux. Les vignettes intercalées dans le texte sont en partie la reproduction même des dessins de Passalacqua ou des originaux conservés au musée de Berlin, et sont la plupart assez nettes; quelques-uns de ces *directs* ont le défaut commun à l'espèce, de venir trop noirs au tirage. Les planches en couleurs sont fort belles et font honneur à M. Lütke, qui les a exécutées ; peut-être la teinte en est-elle trop crue par endroits, et l'imprimeur aurait-il dû l'éteindre en passant par-dessus les tons forts un nouveau ton de gris presque imperceptible, comme je l'ai fait dans la *Mission du Caire*. Il faut remercier sincèrement M. Steindorff et son éditeur de nous avoir donné un si bel ouvrage, et souhaiter que le volume annoncé sur le cercueil de Sovk-âou ne tarde pas trop longtemps à paraître.

G. Maspero.

---

1. *Études égyptiennes*, t. I, p. 130.
2. *De quelques navigations des Égyptiens sur la mer Érythrée*, p. 15.
3. Les *bâtons de quatre bassins*, qui sont énumérés parmi les objets mobiliers du mort, représentent probablement le talisman qui lui permettait d'approcher de ces réservoirs, peut-être l'équivalent de la baguette de coudrier des chercheurs de sources.

Ægypten, Handbuch für Reisende, von K. Bædeker, mit 29 Karten und Plænen, 48 Grundrissen, 65 Ansichten und Textvignetten, 4te Auflage, in-12, Leipzig, Bædeker, 1897, cxcviii-405 p.

Les premières éditions de ce *Guide* formaient deux volumes, rédigés en partie par Ebers, Dümichen et Eisenlohr. La quatrième réunit la Haute et la Basse-Égypte sous une même couverture, sans atteindre à ces épaisseurs et à ce poids massif, qui rendent notre *Guide* d'Isambert si incommode à manier pour les voyageurs. Le texte est lisible, même le plus fin, les cartes sont nettes et suffisamment complètes, les plans excellents. On conçoit en l'étudiant que ce *Guide d'Égypte* ait un succès aussi franc et multiplie ses tirages.

Le rédacteur de cette quatrième édition est M. Steindorff : c'est dire que la partie archéologique de l'ouvrage a été exécutée avec beaucoup de soin et de compétence. J'ai bien relevé çà et là quelques erreurs, dont la plus grave a trait au tombeau de Ti. M. Steindorff, en décrivant la chambre du fond, en décrit le plafond comme imitant un assemblage de troncs de palmiers « die Palmstämme imitierende Decke » (p. 134). Ce n'est pas une imitation de troncs de palmiers, mais bien des troncs de palmiers réels, et, qui plus est, des troncs de palmiers modernes. Le toit antique avait disparu, et la chapelle était à découvert au moment du déblaiement, comme on pourra s'en convaincre en examinant la photographie publiée dans les *Resultate* de Dümichen : c'est Mariette qui l'a découverte pour empêcher l'invasion des sables. La méprise de M. Steindorff est des plus excusables : la mauvaise lumière l'a induit en erreur, comme elle a fait bien d'autres.

Somme toute, excellent livre qu'on ne saurait trop recommander aux touristes et aux savants. Il est au courant des dernières fouilles jusqu'en 1896, et les plans des villes ou des temples antiques ont été modifiés ainsi qu'il convient, de manière à montrer l'état le plus récent des déblaiements entrepris. Les pages consacrées aux monuments et à l'art arabe sont remplies de renseignements inédits, dus au très habile architecte du service des *Wakfs*, M. Herz. J'ai relevé pourtant dans cette partie un désaccord entre le texte et la carte. La carte appelle une des mosquées de la citadelle la Mosquée de Sultan Kalaoun : le texte (p. 51) donne le titre exact de *Gâmia ibn Kalaoun*.

G. Maspero.

L. Hirsch, **Reisen in Süd-Arabien, Mahra-Land und Hadhramût**, mit Karte, Brill, Leiden, 1897, in-8, xii-232 p.

Le voyage de M. Hirsch a jeté quelque lumière sur l'une des parties les moins connues de la péninsule arabique, l'une de celles que les habitants défendent avec le plus de résolution contre les Européens.

C'est seulement après avoir erré assez longtemps le long de la côte, que M. Hirsch a obtenu la permission de s'avancer dans l'intérieur, et de pénétrer jusqu'aux deux villes principales du pays, Schibâm et Térim.

Il en a rapporté un itinéraire très détaillé, des observations précieuses sur la géographie, l'état politique, les mœurs, la langue, les productions naturelles, l'industrie, aussi un herbier très riche qui a été classé par Schweinfurth et par Ascherson ; il avait eu soin de recueillir, avec un spécimen des plantes, le nom arabe de chacune d'elles, et le tout, réuni dans un Appendice, forme un document également précieux pour le botaniste et pour le linguiste. Le ton du récit est en général simple et précis, l'observation paraît être exacte et impartiale ; l'auteur s'est donné une peine infinie pour ne publier que des faits d'une authenticité incontestable. Il reste évidemment beaucoup à faire pour arriver à la connaissance complète de la contrée; la relation de M. Hirsch nous montre qu'avec du tact, de la patience et du courage, on parvient à dissiper les préventions des habitants, à les familariser avec l'Européen et à tirer d'eux tout ce qu'il importe de savoir.

H. G.

J. Geffcken. **Leonidas von Tarent** (Tirage à part des *Jahrbücher für classische Philologie*, 23ᵉ supplément, pp. 7-164).

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage plus que n'indique son modeste titre; c'est une véritable édition de ce poète de l'Anthologie, l'un des plus intéressants sinon pour son talent, que M. Geffcken rabaisse d'ailleurs plus qu'il ne convient, au moins pour l'influence qu'il a exercée autour de lui. M. G. publie, en effet, 100 épigrammes qu'on peut attribuer à Léonidas, sauf un petit nombre, en toute certitude, accompagne le texte des lectures des manuscrits de l'Anthologie, étudie chaque pièce dans un commentaire développé et instructif, et termine par une appréciation d'ensemble sur Léonidas. Le plus utile, c'est la publication du texte, malgré quelques restitutions purement arbitraires, par exemple celles de l'épigramme 12, qui altèrent complètement et la forme et la pensée. Le plus intéressant, c'est le commentaire : soit à propos de la langue et des corrections proposées par d'autres, soit à propos du sujet et de son interprétation, M. Geffcken nous communique une foule de justes réflexions et d'observations ingénieuses, telles d'ailleurs que devait en faire l'auteur de la jolie plaquette *Stimmen der Griechen am Grabe*. Le chapitre de conclusion seul est peut-être un peu sec et sacrifie trop le côté littéraire aux considérations de pure technique ; mais c'est là une question de tempérament.

My.

Callimachi **Aetiorum** librum I prolegomenis testimoniis adnotatione critica auctoribus imitatoribus instruxit E. Dittrich (Extrait du 23e suppl. des *Jahrbücher für class. Philologie*, p. 167-219); Leipzig, Teubner, 1896.

M. Dittrich n'est pas le premier qui tente de reconstituer les Αἴτια de Callimaque; il n'est pas le premier non plus, il faut bien le dire, qui se livre à ce sujet à de fantaisistes développements. Pourrait-il en être autrement? Sur les 45 fragments que M. D. attribue au livre I, 13 seuseulement sont de ce livre avec certitude, 2 sont cités comme appartenant aux Αἴτια sans mention du livre, et sur les 30 fragments qui restent, une douzaine sont anonymes, les autres portent le nom de Callimaque sans autre indication. Notons encore que sur les 13 fragments certains, 6 consistent en un seul nom géographique. Avec ce genre de ressources, l'imagination peut se donner carrière : celle de M. D. ne le cède en rien à celle de ses prédécesseurs, Hertzberg, Hecker, Rauch, O. Schneider, etc. Discuter la reconstruction de M. Dittrich ne servirait à rien [1]; d'autres peut-être chercheront encore, ils publieront des essais intéressants et suggestifs, comme est en réalité celui-ci; mais les résultats seront nécessairement différents selon l'esprit de combinaison de chacun. Pour moi, les lignes suivantes, empruntées au bel ouvrage de M. Couat, *La poésie alexandrine*, me semblent être l'expression de la plus sage critique (p. 137) : « Nous ignorons absolument, à nous en tenir aux fragments des *Aetia*, le sujet et la composition de chaque livre. Les fragments cités avec le numéro du livre auquel chacun d'eux appartenait sont beaucoup trop obscurs (j'ajoute et plusieurs trop insignifiants) pour jeter le plus faible rayon de lumière sur ce point. La difficulté est naturellement bien plus grande encore, si l'on examine les fragments cités sans aucune indication de l'ouvrage dont ils faisaient partie. » Il y a quinze ans que ces lignes sont écrites; elles ont encore aujourd'hui toute leur portée.

My.

Prosper Castanier. **Histoire de la Provence dans l'antiquité. Tome II. Les origines historiques de Marseille et de la Provence.** Paris et Marseille, Flammarion, 1896. In-8, 320 pages, avec douze planches.

Le premier volume de cet ouvrage, publié en 1893 (voir *Revue*, 1894, I, p. 87), traitait des époques préhistoriques en Provence. Le second est consacré à l'histoire de la colonisation phocéenne dans la Méditerranée, du VIe au IVe siècle avant Jésus-Christ. L'auteur étudie successivement la vieille Phocée, la fondation de Marseille et d'Alalia,

1. Comment discuter, par exemple, l'attribution d'un mot d'Hésychius comme τρηχὺ νόημα ou encore αἶψα λέλειπτο 1° à Callimaque, 2° aux *Aetia*, 3° au livre premier? Cela peut se trouver partout.

les guerres des Phocéens contre les Carthaginois et les Étrusques, les établissements des Massaliètes chez les Ibères et les Ligures. Cette première partie n'occupe que 136 pages. Le reste nous apporte quinze dissertations sur des points spéciaux, par exemple la réfutation de la thèse qui fait de Marseille une colonie phénicienne. Les planches reproduisent quelques-unes des stèles de style ionien archaïque qui ont été découvertes à Marseille, l'Aphrodite du Musée de Lyon, le tarif phénicien, des monnaies, le plan de Phocée dressé par M. Weber et la prétendue « Artémis Massaliète ».

Cette dernière figure est un haut-relief conservé au Musée Calvet à Avignon. En 1886, M. Bazin l'a publié dans la *Revue archéologique* (1886, II, p. 258) et s'est imaginé y reconnaître la copie romaine d'une œuvre grecque archaïque représentant Artémis Dictynna ; la déesse, suivant M. Bazin, brandissait un coutelas et s'apprêtait à immoler deux taureaux debout à ses pieds. M. Castanier a reproduit en partie le mémoire de M. Bazin [1] et s'est étendu longuement sur la « Diane-Vierge des Hellènes », l' « Artémis Massaliète », que l'ionienne Aristarché aurait apportée d'Éphèse en Provence. Malheureusement, cette prétendue déesse est un dieu. Dès 1876 (*Gaz. archéol.*, t. II, p. 78), François Lenormant avait publié un bas-relief tout à fait analogue à celui d'Avignon, découvert à Nîmes en 1752, sur lequel on lit une dédicace *Jovi optimo maximo heliopolitano*. Il s'agit donc, à Avignon comme à Nîmes, d'une idole du Zeus syrien d'Héliopolis, image de basse époque romaine, n'ayant rien de commun avec la colonisation ionienne de la Provence. Tout cela a été parfaitement établi en 1890 par M. Wolters. M. C. aurait pu le savoir, puisque l'article de M. Wolters a été signalé et résumé dans la *Revue archéologique* (1890, II, p. 257).

M. C. a cependant beaucoup lu. Il a dépouillé, la plume à la main, de gros ouvrages, notamment l'*Histoire des colonies grecques* de Raoul Rochette, la *Monnaie dans l'antiquité* de Fr. Lenormant, les *Premiers habitants de l'Europe* de M. d'Arbois. Évidemment, en lisant ces livres, il en a transcrit de longs passages et s'est ensuite servi de ses *fiches* pour rédiger son travail. Cela est parfaitement licite. La compilation a son utilité et le compilateur a le droit de prendre où il lui plaît les pierres qu'il met en œuvre. Mais lui est-il permis d'emporter des pans de mur tout entiers? Peut-il, comme M. Castanier, copier, avec de légères variantes, *des pages entières* d'un même ouvrage, reproduisant non seulement les textes, mais les notes, qui sont le fruit de l'érudition propre d'un auteur, et se contenter de nommer cet auteur incidemment, *à propos d'un fait isolé*, ou, mieux encore, de le citer négligemment au bas d'une page, en faisant précéder son nom d'un *voir aussi* ou d'un *confer?* J'avoue que j'éprouve quelques scrupules à ce sujet ; mais je ne

1. Y compris des références qui, de 1886 à 1896, ont naturellement vieilli quelque peu.

veux rien décider. Je me contente de donner, sur deux colonnes, un texte de M. Castanier rapproché d'un texte de M. d'Arbois. Les notes placées au bas des pages dans ces deux ouvrages, sont imprimées ici entre crochets. Aux lecteurs de la *Revue* de juger si c'est tout à fait correct.

Castanier, p. 138-139-140.

Si Romulus et ses premiers successeurs semblent avoir possédé une certaine indépendance [Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. xxxvii, édition Kiessling, t. I, p. 159; cf. Properce, iv, ii, 51, 52,] à l'égard des Étrusques, nous croyons évident, avec M. d'Arbois de Jubainville [Les premiers habitants de l'Europe, 1re éd., p. 101.] que cette indépendance relative avait disparu sous la domination des Tarquins, de 614 à 509 avant notre ère. Ce nom — que portèrent deux rois, l'un dit l'Ancien, l'autre le Superbe, — ce nom est certainement étrusque; de plus, un discours de l'Empereur Claude constate l'origine étrusque du chef que la chronologie met entre eux, Servius Tullius, — de son vrai nom Mastarna. [Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 136. Cette preuve est catégorique; aussi s'étonne-t-on de voir M. Mommsen (*Rœmische Geschichte*, 6e édition, t. I, p. 123), sans preuve contraire, révoquer en doute l'exactitude de cette assertion.] Rome, il est vrai, tenta de recouvrer sa liberté, en 509, en expulsant Tarquin le Superbe; mais les Étrusques, sous les ordres de Porsenna, assiégèrent cette ville; la future reine du monde dut capituler [Tacite, *Histoires*, III, lxxii] et prendre l'engagement de ne se servir de fer que pour l'agriculture. [Pline, XXXIV, xxxix, § 2.] Elle resta dès lors sous la domination des Étrusques jusqu'à la perte de leur puissance en Campanie, vers l'an 424; et, durant presque tout le ve siècle, elle fit partie de l'Empire étrusque. Aussi, Sophocle, écrivant vers le milieu de ce siècle, ne parle-t-il pas de Rome et, décrivant les côtés occidentales de l'Italie, n'y remarque-t-il que l'Oïnotrie, le golfe Tursénique et la Ligustique ou Ligurie. [Denys d'Halicarnasse, I. I, c. xii, édition Kiessling, t. I, p. 15.] Mais au commencement du ive siècle [C'est la date de la description de l'Italie que renferme la *Périple de Scylax*] la situation était notablement changée;

D'Arbois, *Premiers habitants*, 2e édition, t. I, p. 158.

Romulus paraît conserver une certaine indépendance. [Denys d'Halicarnasse, II, 37; édition Kiessling, t. I, p. 159..... Properce, livre IV, chant II, vers 51-52.] Il semble évident que cette indépendance relative avait disparu sous la domination des Tarquins, de l'an 614 à l'an 509 avant notre ère..........

....

.... Ce nom de Tarquin porté par deux rois, l'un dit l'Ancien, l'autre le Superbe, est évidemment étrusque; et un discours de l'empereur Claude constate l'origine étrusque du prince qui se place entre eux, Servius Tullius, dont le vrai nom est Mastarna [Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 136.... M. Mommsen, *Roemische Geschichte*, 6e éd., t. I, p. 123, révoque en doute l'exactitude de cette assertion. Nous ne comprenons pas pourquoi.] L'expulsion de Tarquin le Superbe, à la fin du ve siècle, en 509, ne mit pas fin à la domination étrusque. Rome, assiégée par Porsenna, dut capituler [Tacite, *Histoires*, III, 72.], s'engager à ne se servir de fer que pour l'agriculture; on ne put alors dans la future capitale du monde se servir du poinçon à écrire... [Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 139.] Rome resta probablement sous le joug des Étrusques, jusqu'à une date qui précéda de peu la chute de leur domination en Campanie, vers l'an 424... On comprend donc que Sophocle, écrivant vers l'année 469, n'ait rien dit de Rome et qu'en parlant des côtés occidentales de l'Italie, il n'ait vu à y distinguer que l'Oïnotrie, le golfe Tursénique et la Ligustique ou Ligurie [Denys d'Halicarnasse, I, 12; édit. Kiessling, t. I, p. 15.] Mais au commencement du quatrième siècle, date de la description de l'Italie contenue dans le périple de Scylax, le Tibre était la limite méridionale de l'Étrurie et plusieurs nations indépendantes bordaient la côte entre Rome et la Lucanie, anciennement connue sous le nom d'Oïnotrie ou Œno-

l'Étrurie n'arrivait plus que jusqu'au Tibre et l'on citait, entre Rome et la Lucanie — l'ancienne Oïnotrie ou Œnotrie — plusieurs peuples indépendants. [Didot-Müller, *Geographi graeci minores*, t. I, p. 18-19.] Trente ans auparavant, en 428, Rome, révoltée contre la domination des Étrusques, leur avait enlevé Fidènes [Tite-Live, l. IV, c. XXII, édition Teubner-Weissenborn, t. I. p. 27; cf. Mommsen, *Roem. Gesch.*, 6e éd., t. I, p. 239.]; bientôt, de vaincus, les Latins deviennent agresseurs et s'emparent de Veïes, ville étrusque au nord du Tibre, en 396 [Tite-Live, l. V, c. XXI, édition Teubner-Weissenborn, t. I, p. 277; cf. Mommsen, *Roem. Gesch.*, 6e éd., t. I, p. 329], l'année même où les Gaulois commencèrent l'invasion de l'Italie.

trie [Didot-Müller, *Geographi Graeci minores*, t. I, p. 18. Cf § 8, p. 19.]... C'est de l'année 426 que date la première conquête des Romains sur les Étrusques, la prise de Fidènes [Tite-Live, l. IV, c. XVII-XXII; Teubner-Weissenborn, t. I, pp. 213, 217]... P. 166 : En 428, Rome s'était emparée de Fidènes. [Tite-Live, IV, 33-34; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 228-229. Mommsen, *Rœm. Gesch.* 6e édition, t. I, p. 328.] Le Latium échappait à la domination étrusque... et Veïes, cité étrusque au nord du Tibre, tomba entre leurs mains en 396. [Tite-Live, V, 21; éd. Teubner-Weissenborn, t. I, p. 277-278; Mommsen, *Rœm. Gesch.*, 6e éd., t. I, p. 329.] Au même moment les Gaulois faisaient sur les Étrusques la conquête de l'Italie du Nord.

Salomon REINACH.

Deutsche Geschichte unter den Karolingern von Engelbert MÜHLBACHER Stuttgart, Cotta, 1896, VI, 672 pages gr. in-8. Avec carte.

L'histoire des Carolingiens de M. Mühlbacher, qui avait commencé à paraître en livraisons, il y a plusieurs années déjà, est maintenant achevée. Elle fait partie de la *Bibliothèque d'histoire allemande*, entreprise, il y a dix ans, par la librairie Cotta, de Stuttgart, et dirigée par M. de Zviedineck-Südenhorst, qui veut présenter à ses abonnés et à ses lecteurs les résultats des recherches scientifiques modernes dans un récit détaillé mais débarrassé de tout appareil critique. Quelques-uns des collaborateurs, MM. Moritz Ritter, Reinhold Koser, Théodore Lindner, Théodore Heigel, sont des écrivains et des érudits de grand mérite, et, dans quelque temps, leurs travaux réunis constitueront une très volumineuse et très complète *Histoire d'Allemagne*, la plus détaillée qui ait encore été écrite. L'inspiration de cette œuvre de longue haleine, confiée à tant de plumes diverses, sera-t-elle suffisamment uniforme pour ne pas dérouter parfois quelques-uns de ceux qui l'utiliseront? C'est une question qu'on ne pourra discuter avec fruit qu'après l'entier achèvement de l'ouvrage et que nous n'avons point à aborder ici.

En tout cas le volume de M. M. est un de ceux de la collection qui intéressent forcément le plus de lecteurs français, puisqu'il s'occupe tout autant de l'histoire de France au VIIIe et au IXe siècle que de celle de la future Allemagne; seulement il s'arrête à la mort de Louis l'Enfant en 911 et ne dit plus rien des Carolingiens français depuis Charles le Simple jusqu'à Louis le Fainéant.

Les volumes de la collection Cotta sont écrits, dit-on, pour le grand

public. C'est lui faire peut-être beaucoup d'honneur que de le croire capable de s'intéresser à tant de détails et d'absorber une nourriture aussi compacte et aussi substantielle. Ce seraient plutôt, à notre avis, des manuels excellents pour les professeurs de l'enseignement secondaire ou pour des étudiants studieux ; mais pour cette catégorie de lecteurs il leur manque absolument les renvois aux sources, ainsi que toute discussion des textes sur les points controversés, innombrables, comme on sait, dès qu'on entre un peu dans les détails. On est ainsi forcément amené à remplacer parfois les hypothèses incertaines par des affirmations catégoriques, chose fort naturelle vis-à-vis du grand public, qui n'aime pas à s'arrêter aux points obscurs, mais peu goûtée dans le monde des érudits grincheux. Quand à cette nécessité de fausser compagnie à la bonne méthode vient s'ajouter encore le fait d'une publication prolongée à travers de longues années, le résultat ne laisse pas d'être parfois très troublant pour le simple lecteur [1].

Évidemment, M. M. n'est point du tout responsable de ces inconvénients ; il a dû se conformer aux exigences du programme général. Son récit est simple, fait avec soin d'après les sources, qu'il cite fréquemment, mais sans renvois, et, par moments, il est assez vivant [2]. Çà et là, par contre, il nous semble trop touffu ; on y entre dans trop de détails qui ne peuvent intéresser le gros du public, et qui ne peuvent même pas toujours être compris par lui, comme dans les chapitres relatifs aux institutions civiles, juridiques ou militaires. S'il croit les comprendre, c'est souvent parce qu'il n'a pas conscience des nombreuses difficultés de détail qui surgissent de l'interprétation contradictoire des textes qu'il ignore.

M. M. ne nous semble pas non plus partout également impartial ; il juge certains personnages plus sévèrement que d'autres ; certains faits lui paraissent fort excusables et d'autres, analogues, excitent son indignation et son mépris. On sera peut-être étonné d'apprendre que le soulèvement des grands d'Austrasie contre Brunehaut fut suggéré par leur indignation morale [3], ou que par ses lois cruelles contre les Saxons, Charlemagne est devenu le champion évident de l'humanité et de la civilisation [4]. Peut-être M. M. est-il trop jeune pour s'être scandalisé jadis, avec toute l'Europe civilisée, de l'enlèvement du petit israélite

1. Ainsi la question de la donation de Pépin au Saint-Siège, qui est traitée dans un sens plutôt négatif pour les détails dans le texte, et puis à la dernière page, à l'*Errata*, le lecteur apprend que c'est le contraire qu'il faut croire.

2. On pourrait lui reprocher çà et là un peu trop de *modernisme*; p. 430, l'auteur dit : « *Treueide waren bereits so wohlfeil als Brombeeren.* » — P. 534 : « *Anastasius schnellte unter Hadrian in die Hoehe.* » — P. 557 : « *Karl trollte sich rasch nach Hause.* » — P. 605, Charles-le-Gros adopte « le après nous le déluge! dans sa forme médiévale », etc.

3. « *Eine That des sittlichen Gefühls* » (p. 27).

4. *Geradezu im Dienste der Menschlickkeit und Zivilisation* » (p. 127).

Mortara; pour moi, je ne puis vraiment admirer comme lui le zèle avec lequel Charles entasse ses otages, les petits paysans saxons, dans ses couvents pour en faire de bons Francs et de pieux chrétiens. M. M. trouve aussi parfaitement naturel, et fondé sur la tradition séculaire, le partage de l'Empire par Pépin le Bref et Charlemagne; pourquoi reproche-t-il si amèrement à Louis le Débonnaire d'avoir été « le plus acharné adversaire de l'unité de l'Empire » (p. 424)? Pourquoi surtout, alors que Lothaire veut reprendre cette politique unitaire qu'il préconise avec raison, et réunir tous les territoires francs entre ses mains impériales, M. M. le traite-t-il d'égoïste perfide, etc. (p. 425)? C'est qu'il a peut-être, au fond, un faible assez prononcé pour Louis le Germanique, et tous ceux qui lui ont fait tort, dans ses ambitions ou ses droits héréditaires, ont à en pâtir [1]. Quelle large tolérance aussi pour les innombrables amours de Charlemagne, surtout quand on songe à l'indignation stéréotype avec laquelle l'historiographie d'outre-Rhin s'épanche d'ordinaire sur la corruption de Louis XIV! Assurément il y avait plus de décorum à Versailles, et moins de favorites autour d'un monarque moins vieux, qu'on n'en rencontre autour du vieil empereur dans le gynécée d'Aix-la-Chapelle. L'auteur se contente de signaler chez Charles et chez tous les siens un peu trop de verdeur *(einen starken sinnlichen Zug)*; cela répond à tout.

Mais ces quelques observations sur des points secondaires ne nous empêcheront pas de reconnaître le mérite sérieux du travail de M. Mühlbacher, qu'on adopterait volontiers comme manuel d'orientation rapide sur l'époque carolingienne, si l'on y trouvait seulement l'indication, fût-elle fugitive, des sources, et une table détaillée des matières ou un relevé des noms propres, qui font également défaut [2].

R.

Jules Brakelmann, **Les plus anciens chansonniers français, publiés d'après tous les manuscrits.** Marburg, Elwert, 1896, in-8 de VI-120 p. (*Ausgaben und Abhandlungen*, publ. p. E. Stengel, n° 94).

On sait que M. G. Paris fit paraître, à la librairie Bouillon, en 1891,

---

1. Ainsi Charles-le-Chauve, dont nous ne songeons certes pas à faire un personnage sympathique, ni surtout héroïque, est criblé de sarcasmes pour sa lâcheté; mais si l'on faisait le calcul, dans le récit même de M. M., du nombre de fois où Louis le Germanique se retire en toute hâte, sans oser combattre, devant son père ou ses frères, on arriverait à un chiffre de reculades à peu près pareil.

2. Il y a très peu de fautes d'impression; p. 324, il faut lire *Noirmoutiers* pour *Hermoutiers*; personne ne traduit ainsi de nos jours le nom latin *Heria* ou *Heri insula*. — P. 564, il faut lire *Hincmar* au lieu de *Hindmar*. — Çà et là il y a quelques petites répétitions; ainsi les quarante Espagnols de 812 apparaissent p. 153, puis encore p. 158.

les quatorze premières feuilles, tirées dès 1870, de ce *Corpus* des chansonniers français que l'infortuné Brakelmann s'était proposé de publier. Les épreuves et le manuscrit leur faisant suite ne s'étaient pas retrouvées alors : ces documents étaient depuis 1880 entre les mains de M. Stengel, qui vient de les donner au public en un volume de la collection qu'il dirige.

M. G. Paris, en publiant la première partie du travail de Brakelmann, en faisait lui-même ressortir les lacunes en ces termes : « Les chansons sont imprimées dans un texte critique, mais l'*apparatus* n'est pas donné ; on ne discerne même pas clairement les principes de la constitution du texte ; les courtes notices mises en tête de chaque pièce renvoient sans cesse, soit à l'introduction, qu'on n'a pas, soit à des parties également manquantes. » L'*apparatus*, non plus que l'introduction, ne s'est pas retrouvé depuis que ces lignes ont été écrites, de sorte que ce second volume, comme le premier, reste privé de la partie qui lui eût assuré une valeur durable. Quant au principe qui dirigea la publication, un fragment de lettre écrite par Brakelmann en 1869 nous éclaire à son sujet : il avait pris pour base le ms. de Berne, mais il prétendait en effacer les traces de dialecte lorrain et rétablir le « dialecte du centre » : travail non seulement minutieux, comme il le disait lui-même, mais presque impossible à l'époque où il l'entreprenait, et péchant même par la base, puisque la plupart des poètes lyriques n'appartiennent pas au Centre ; le ms. de Berne, enfin, ne contient pas toutes les chansons conservées. L'application trop rigoureuse de ce principe a conduit Brakelmann à une conclusion singulière : il a cru devoir modifier la graphie même de mss. exécutés dans la patrie de l'auteur ou à très peu de distance : c'est ce qu'il a fait par exemple pour les chansons d'Audefroi le Bâtard, pour lesquelles il eût été si simple de transcrire le ms. artésien 12615 ; ce qui est curieux, c'est que, quand il s'en éloigne, ce n'est pas pour adopter la graphie de l'autre manuscrit (844). Voici un exemple qui permettra de juger des libertées qu'il croyait devoir prendre avec la graphie des mss. (je reproduis le texte de l'editeur en indiquant entre parenthèses les leçons divergentes de l'un ou l'autre des mss. ; il s'agit des deux premiers couplets du nº 311, pub. p. 87 ; 844 = K, 12615 = L) :

Amors de qui (L cui) je moef (K jesm.) mon chant,
M'a si a son voloir mené,
Que del tot (L tut, K tout) sui a son comant,
Et serai a sa volenté.
N'ainc ne m'i vi (L truis) desconforté
De li servir, mais plus (K maiz pluz) engrant
Me (L mi) truis adès, com (L con) fin amant,
De cuer verai enamoré (K Lenamouré).

Ainc n'amai a cuer repentant,
Ne n'i soi (L seuc, K ne seu) faire falseté (L fauseté) :
Ains (K ainz) aim et serf a (K de) cuer joiant,

De fin voloir entalenté,
Ma dame, ou poi (L un poi, K pou) ai conquesté,
Fors que d'amer hardement (L hardiment) grant :
Et quant li di mon covenant (K convenant),
Semblant (K samblant) fait de congié doner (K douner).

Quelles que soient les défectuosités de ce système, M. Stengel n'en a pas moins eu raison de nous donner cette suite : elle nous offre, en effet, de plusieurs pièces, un texte supérieur à ceux que nous possédions [1] (bien que provisoire, puisqu'il n'est pas contrôlable), et nous en fournit onze complètement inédites [2]. M. Stengel a cru devoir imprimer intégralement le ms. de l'auteur, et il y a là un sentiment de piété fort touchant ; néanmoins, il faut reconnaître que l'œuvre n'eût rien perdu de sa valeur si l'éditeur eût allégé les notices de pages aujourd'hui bien surannées (celles par exemple où est longuement démontrée l'insuffisance des publications de Tarbé, Dinaux, L. Lacour), et les textes de tous les morceaux publiés depuis, ordinairement d'une façon supérieure, par Bastsch, Raynaud, Scheler et Fath [3]. Il eût enfin fait œuvre utile en corrigeant quelques légères bévues ou en comblant quelques lacunes, ce qui eût été possible, dans bien des cas, grâce à la *Bibliographie* de M. Raynaud. Voici quelques menues observations (dont aucune ne porte sur l'établissement des textes, puisqu'ils ont été publiés ailleurs ou le seront nécessairement de nouveau). Le n° 421 (p. 86) est identique au n° 422 et se trouve par conséquent aussi dans A et H. Dans cette pièce un bourdon, entre le v. 8 et le v. 9, a fait tomber le dernier vers du premier couplet et les sept premiers du second. — N° 1559 (p. 53) : une chanson pieuse (n° 1609) en est imitée et en signale explicitement la popularité *(Sor un chant ki jaidis — soloit estre mult oïs)*. — N° 1670 (p. 56) : le deuxième couplet est aussi dans N, fol. 37 r° (à la suite de 217). — N° 673 (p. 57) : est aussi dans A (indiqué par Raynaud). — N° 77 (p. 90) : le premier couplet est cité dans le *Roman de la Violette*, p. 160. — N° 688 (p. 95) : a déjà été publié par Du Méril *(Journal des savants de Normandie*, 1844, p. 422, d'où elle a dû passer dans les *Mélanges d'archéologie)*.

A. JEANROY.

---

1. Ces pièces se répartissent comme suit : deux du roi Richart, dont la seconde (*Daufin, ieus voill*) est donnée ici avec toutes les variantes, huit du Vidame de Chartres, trois de Chardon de Croisilles, dix de Raoul de Ferrières, une d'Aubouin de Sézanne, huit de Thibaut de Blaizon (plus cinq autres en appendice), seize d'Audefroi le Bâtard, une de Roger d'Andeli ; en tout cinquante-quatre morceaux.

2. Ce sont les n°s (de Raynaud) 77, 139, 243, 311, 729, 831, 1001, 1260, 1412, 1535, 1628.

3. C'est le cas, notamment, pour toutes les « chansons de toile » d'Audefroi. Telle des pièces publiées ici ne l'avait pas été auparavant moins de cinq fois (les n°s 1378 et 1559, par exemple).

Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria mit Beitraegen zur Verfassungsgeschichte, von Walter Lenel. Strassburg, Trübner, 1897, iv, 145 p. in-8. Prix 4 fr. 35 c.

L'auteur s'est voué, depuis plusieurs années déjà, à des recherches sur l'histoire italienne au moyen âge. Il a publié déjà, en 1893, un premier fascicule, dans lequel il s'occupait de Vérone et de Padoue au xiii[e] siècle. C'est à Venise qu'il a consacré ce nouvel opuscule; il y examine le développement graduel de la puissance maritime de la république dans l'Adriatique, depuis le règne du doge Pierre II Orséolo et les derniers empereurs saxons, vers la fin du x[e] siècle. M. Lenel nous fait connaître surtout en détail les luttes soutenues par Venise pour implanter son autorité sur la côte dalmate, dans une longue lutte contre Byzance et les rois de Hongrie, les Croates et les Normands, où Zara, Raguse, Spalato, sont tour à tour occupées et perdues. Pendant le xiii[e] siècle surtout la lutte est âpre entre les représentants de la couronne de Saint-Étienne et ceux du lion de Saint-Marc; vainqueurs d'abord, et se croyant assurés de leur prépotence définitive vers le milieu de ce siècle, les Vénitiens sont refoulés par les Hongrois, et c'est moins à leurs armes qu'à l'intensité de leur activité commerciale qu'ils ont dû de reprendre le dessus dans le cours du siècle suivant.

Il est très intéressant de suivre ce *processus* économique dans le substantiel travail de M. L., de voir Venise triompher dans la guerre de tarifs engagée contre Ancône, Ferrare, etc., et anéantir, pour ainsi dire, cette dernière ville, grand marché international encore au xiii[e] siècle, par le traité de commerce imposé en 1240. Bologne aussi est mâté par celui de 1273 et Venise monopolise de la sorte, au début du xiv[e] siècle, tout le trafic des côtes et des embouchures fluviales de l'Adriatique, en se l'assurant pour longtemps par ses forts et par ses bureaux de douanes. Elle se prépare de la sorte aux luttes territoriales qui commencent vers la même époque et lui vaudront ses bailliages de la *Terra ferma*.

Le travail de M. Lenel est suivi de deux appendices; l'un est consacré à la critique de certains passages des *Annales* d'Andrea Dandolo, et à l'examen de leur valeur historique, comparativement aux sources hongroises. L'auteur démontre que le chroniqueur vénitien s'est souvent laissé entraîner par sa haine contre les adversaires nationaux à présenter d'une façon peu impartiale les traditions déjà très fragmentaires qui subsistent à Venise sur les guerres dalmates. Le second appendice traite des origines du Grand-Conseil de Venise, qui ne date pas, ainsi qu'on l'affirme d'ordinaire, de 1172, après l'assassinat du doge Vitale II Michiel; c'est en 1187 que le *Consilium majus* et le *Consilium minus* paraissent pour la première fois dans les chartes.

Les discussions de l'auteur sont toujours calmes et lucides; elles dénotent une connaissance approfondie de cette époque et une grande

maturité de jugement. On peut attendre de lui d'utiles travaux sur un champ relativement peu exploré, et trop riche encore en légendes.

R.

De Secten der Geeselars en der Dansers in de Nederlanden, tijdens de 14de eeuw, door Paul Fredericq. Brussel, Konink. Academie, 1897, 62 pages in-4, avec planche en couleurs.

— **Twee verhandelingen over de Inquisitie in de Nederlanden, tijdens de 16de eeuw**, door Jan-Joris Mulder en Julius Frederichs. Gent en S' Gravenhage, Nijhoff, 1897, viii, 127 pages in-8. Prix : 3 fr.

Nous réunissons ici ces deux travaux, non seulement parce qu'ils traitent des sujets analogues, mais parce qu'ils se rattachent tous deux au Séminaire historique de M. Paul Frédéricq, professeur d'histoire à l'Université de Gand, auquel nous devons déjà tant d'études intéressantes sur l'histoire des Pays Bas. Ils rentrent également dans le cycle des recherches poursuivies avec ses élèves, depuis plusieurs années déjà, sur les origines et le développement de l'Inquisition néerlandaise. On sait que, d'une part, M. F. réunit les pièces elles-mêmes, trouvées aux archives, dans son *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*, dont deux volumes ont paru et que nous signalions ici naguère [1], et qu'il a commencé d'autre part à les mettre en œuvre dans sa *Geschiednis der Inquisitie* [2]. C'est un fascicule du dossier, réuni dans le second volume du *Corpus*, que M. F. a utilisé pour la rédaction de son mémoire académique sur les Flagellants aux Pays-Bas, depuis leur première apparition en 1349 jusqu'à leur interdiction ou suppression définitive par l'édit de Gand (1400). A l'aide de ses textes contemporains il nous dépeint leurs coutumes [3], leurs règlements, leur itinéraire et la lutte du clergé contre ces concurrents désagréables qui détournaient sur eux la charité publique. Un chapitre spécial est consacré à la secte des *Sauteurs*, venue d'Allemagne aux Pays-Bas en 1374.

Le second opuscule renferme deux études d'élèves de M. F. Le plus important de ces mémoires est l'œuvre posthume de M. Jean-Joris Mulder, mort en 1890 dans sa vingt-cinquième année. Il est consacré au récit des efforts faits pour réprimer le développement de l'hérésie à Anvers, dans les dernières années du règne de Charles Quint et les premières de celui de Philippe II (1550-1566). C'est une étude approfondie de la situation religieuse de la grande métropole marchande,

---

1. *Revue critique*, 25 janvier 1897.
2. *Revue critique*, 19 décembre 1892.
3. Nous signalons le beau fac-similé chromolithographique, tiré de la Chronique de Gilles Le Muisit, manuscrit de la Bibliothèque royale de Bruxelles, représentant le cortège des flagellants.

depuis l'introduction de l'Inquisition par le placard du 29 avril 1550, jusqu'au moment où la Ligue des nobles prend la tête du mouvement général contre les inquisiteurs aux Pays-Bas. On y trouvera tout le détail de la longue lutte des autorités anversoises contre l'inquisiteur Titelmann (1559), les protestations contre la création d'un siège épiscopal (1562), etc.

Le mémoire de M. Jules Frederichs, professeur à l'Athénée d'Ostende, sur *l'Inquisition dans le duché de Luxembourg avant et pendant le* XVe *siècle*, est moins développé. L'auteur établit, contre Gachard, Poullet et autres auteurs récents, que non seulement il y eut des hérétiques au Luxembourg durant le moyen âge — ce qu'on pouvait affirmer *a priori*, — mais que l'inquisition y avait été introduite de bonne heure pour les combattre. Grâce à des documents trouvés par M. Rahlenbeck aux archives de Bruxelles et communiqués à l'auteur, M. Frederichs a pu donner en deux chapitres un tableau de l'activité du Saint-Office dans la province, depuis 1112, date à laquelle furent brûlés les premiers hérétiques, jusque vers la fin du XVIe siècle, où l'Inquisition épiscopale et papale eut raison des derniers adversaires de la foi catholique [1].

R.

Bijdragen en mededeelingen van het Historisch Genootschap gevestigd te Utrecht. Achtiende Deel. S' Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1897, LII, 464 p. in-8°.

Outre les communications régulières sur le chiffre des membres de la Société, l'accroissement de sa bibliothèque, etc., ce nouveau volume des *Contributions et communications* de la *Société historique* d'Utrecht renferme une série de mémoires qui présentent de l'intérêt pour ceux mêmes qui ne s'occupent pas spécialement de l'histoire des Pays-Bas. C'est ainsi que M. J. A. Worp a mis au jour un fragment considérable de l'autobiographie latine du diplomate Constantin Huyghens (né en 1596), dont un volume précédent nous avait donné déjà de curieux récits de voyage à travers l'Europe centrale, au début de la guerre de Trente-Ans. Ces notes, rédigées entre 1629 et 1631, nous paraissent intéressantes surtout comme tableau très détaillé d'un cours d'études élémentaires et supérieures et par de nombreuses remarques sur les savants et les artistes que Huyghens a connus, soit dans sa famille, soit durant ses premiers voyages à l'étranger.

M. S. Muller a mis au jour le livre de comptes de Jean de Kemenate, *droste* ou grand bailli de Twenthe pour le comte de Gueldre, durant les années 1336-1339. On y apprend à connaître le prix des denrées, la

1. P. 105, lire *Teissier* pour *Peissier*.

soif des administrateurs et des administrés [1], le détail des frais de justice [2], etc.

Cent cinquante pages sont consacrées par M. H. Brugmans à analyser et à extraire les dossiers des commissaires du commerce et de la navigation à Amsterdam pour les années 1663 à 1665. Les notices et les rensenseignements réunis par M. B. donnent une idée très nette de l'activité du *Collège du commerce* de la grande ville maritime, et très avantageuse du développement du trafic néerlandais par le monde entier, à ce moment, le plus brillant peut-être de son histoire.

Signalons encore le récit d'un anonyme contemporain sur l'entrevue du duc Arnold de Gueldre avec son fils Adolphe, lors du siège de Venloo, en 1459, récit tiré des archives gueldroises par M. J. van Veen, et le mémoire de Nanninck Keyser, pensionnaire de la ville de Horn, sur les événements de l'année 1650, publié par M. G. W. Viernkamp. Keyser fut arrêté à cette date et incarcéré à la forteresse de Loevestein, sous l'accusation de menées anti-orangistes; la pièce en question, qui s'est trouvée aux archives générales de La Haye, est la reproduction amplifiée de l'apologie verbale par laquelle il réussit à convaincre les commissaires chargés d'examiner l'affaire. C'est une page assez curieuse de l'histoire intérieure de la république néerlandaise au moment où le parti orangiste allait être brusquement dépossédé du pouvoir et presque anéanti pour un temps, par la mort subite du stadthouder Guillaume II, en novembre 1650.

R.

Rich. Mahrenholtz, **Fénélon, Erzbischof von Cambrai.** Leipzig, 1896, in-8, viii, 188 p.

M. Rich. Mahrenholtz est au premier rang des Allemands, qui connaissent le mieux notre littérature moderne, et nul ne l'a étudiée avec plus de sympathie et d'impartialité; le livre que nous annonçons en est une preuve nouvelle. Une étude sur Fénélon offrait des difficultés toutes particulières pour un étranger et un protestant; juger avec équité un zélateur du catholicisme et un partisan déclaré, quoique non fanatique, de l'infaillibilité du pape, apprécier avec justesse sa double polémique avec Bossuet et contre le jansénisme, estimer tant d'écrits divers à leur vraie valeur, c'était une entreprise singulièrement ardue; M. R. M. s'en est acquitté avec une grande habileté, et son étude consciencieuse

---

1. La mention « *pro... tunnis servicie* » témoigne par sa fréquence de la bonne volonté des uns et des autres.

2. Quelquefois une note supplémentaire serait désirable. J'avoue ne pas comprendre clairement quel peut être le méfait, souvent frappé d'amende : « *pro eo quod traxit manum de sanctis sine licencia judicis.* »

et complète, malgré son peu d'étendue, mérite d'être lue même en France.

On sait comment, après avoir été de son vivant l'objet de violentes attaques et avoir passé les dernières années de sa vie dans l'exil de Cambrai, Fénelon a été remis en honneur au XVIIIe siècle; comment on en fit alors un précurseur du parti philosophique, ou tout au moins un apôtre de la tolérance; par un retour singulier, les choses ont changé de nos jours; le pasteur Douen en a fait presque un persécuteur religieux, et M. Crouslé l'a jugé avec une sévérité, qui contraste avec son indulgence pour Bossuet; M. R. M. a su éviter ces exagérations; une étude attentive de la vie et des écrits de Fénelon lui a montré, dans l'archevêque de Cambrai, ce qu'il était réellement : une nature indépendante, mais un catholique zélé, une âme tendre, portée par là même au mysticisme et hostile au jansénisme, mais incapable de tomber dans les erreurs dont Bossuet l'accusait, un esprit subtil et merveilleusement fait pour la polémique, enfin une imagination vive et un talent flexible, qu'une trop grande facilité ont souvent empêché d'arriver à la perfection littéraire.

Les différents aspects de cette figure mobile et curieuse ont été analysés par l'auteur dans douze chapitres, qui nous font successivement connaître la jeunesse et l'éducation religieuse de Fénelon, son rôle comme directeur des jeunes converties et ses missions de Saintonge et d'Aunis, puis ses écrits de jeunesse, sa situation à la cour, son préceptorat et le livre où sont exposées ses vues sur le gouvernement et la société — le *Télémaque*, — ainsi que son influence et ses visées comme conseiller politique; un court chapitre nous met au courant de ses relations littéraires; deux autres, fort longs et qui présentaient des difficultés exceptionnelles, exposent la querelle du quiétisme et la polémique du célèbre prélat contre les jansénistes; enfin, dans un dernier chapitre, sont examinées les lettres spirituelles, qui nous font pénétrer au fond des convictions les plus intimes de Fénelon, et ont fourni à M. R. M. les meilleurs traits du portrait qu'il a, en terminant, tracé de son héros.

Telle est cette substantielle étude; on n'y rencontre, il est vrai, aucun fait nouveau, et l'auteur n'a point eu la prétention d'en découvrir; mais on y trouve condensé et présenté avec clarté tout ce qu'on doit savoir d'essentiel sur la vie et les œuvres de l'archevêque de Cambrai; également exempt d'une admiration exagérée et d'un esprit de dénigrement, M. Rich. Mahrenholtz a mis les choses au point, et ses appréciations sur l'homme et l'écrivain sont également acceptables; il me semble seulement qu'il a fait de Fénelon un trop grand contempteur de l'antiquité, lui qui en était nourri autant et plus qu'aucun de ses contemporains. Ce n'est pas non plus par étroitesse classique, mais par goût particulier, que l'auteur du *Télémaque* a mis Térence au-dessus de Plaute; les œuvres de l'ami de Scipion étaient, aux yeux de Fénelon, un modèle de politesse et de style, comme celles de Plaute paraissaient,

à l'esprit plus rude de Bossuet, l'expression la plus fidèle du génie romain.

Ch. J.

Dr Heinrich Pfeiffer, **Der Feldzug Luckners in Belgien im Juni 1792.** Leipzig, Fock, 1897. In-8, 79 p. 2 fr. 50.

M. Pfeiffer a étudié très consciencieusement la campagne de Luckner au mois de juin 1792, et aucune source ne lui échappe. Son récit, tout plein de détails, est définitif, et l'on ne peut qu'approuver ses réflexions sur cette expédition, ou mieux sur cette retraite qui n'eut sûrement pas un caractère politique (p. 63) et qui résultait avant tout de l'attitude du pays belge où les patriotes ne se levaient pas, et de l'absence des renforts (p. 65). Néanmoins, la narration aurait pu être plus concise et plus serrée, plus condensée. Il y a par instants quelques erreurs, très vénielles du reste [1], et M. Pfeiffer eût bien fait de consulter, outre l'*Invasion prussienne*, la *Retraite de Brunswick* et *Jemappes* [2]. Mais, répétons-le, son travail offre le tableau le plus fidèle de la campagne.

A. C.

Die alten Matrikeln der Universitaet Strassburg, 1621 bis 1793, bearbeitet von Gustav C. Knod. Bd. I. Die allgemeinen Matrikeln und die Matrikeln der philosophischen und theologischen Facultaet. xxxvii, 710 p. — Bd. II. Die Matrikeln der medicinischen und juristischen Facultaet. 679 p. Strassburg, K. Trübner 1897, 2 vol. gr. in-8°. (Prix : 45 fr.)

Les matériaux nécessaires pour écrire une histoire détaillée de l'ancienne Université de Strasbourg s'accumulent depuis quelque temps d'une façon réjouissante. Après le beau *Cartulaire* dont MM. Marcel Fournier et Charles Engel viennent de publier le premier volume [3],

---

1. C'est ainsi que l'auteur écrit toujours Madame *Rolande* et qu'il imprime *Chavanay* pour Charavay (p. 10), et *Bureau de Puzy* pour Bureaux de Pusy.

2. Il parle (p. 15) de notre « célèbre » ouvrage *la Première invasion prussienne;* c'est trop. Mais il a raison de nous reprocher des inexactitudes sur les commencements de Luckner. Toutefois, s'il avait lu notre *Retraite de Brunswick* (p. 38-40), il aurait vu que nous avions corrigé ces « inexactitudes », et quelques détails qui se trouvent là eussent heureusement complété l'aperçu biographique qu'il donne à la fin de son travail. Pareillement dans *Jemappes* (p. 55-58), il aurait pu faire son profit de notre récit, si court qu'il soit, de l'expédition de Luckner et de l'incendie des faubourgs de Courtrai, et il ne dirait plus qu'il est le seul qui ait vu clair.

3. Voy. *Rev. crit.*, 22 avril 1895. — Nous sommes quelque peu surpris de l'étonnement douloureux que laisse percer M. Kn. sur ce que pareil travail ait été publié en France, et nous ne comprenons pas cet accès de chauvinisme chez un savant de mérite. Pourvu qu'un travail soit bien fait, qu'importe la nationalité de l'auteur, et que dirait M. Kn. si quelque érudit français s'avisait de trouver mauvais qu'on s'oc-

voici les registres matriculaires de l'Université, mis au jour par M. Gustave Knod. Grâce à une subvention considérable du gouvernement d'Alsace-Lorraine, M. Kn., connu par de solides études sur les humanistes alsaciens, a pu mener à bout la transcription, longue et fastidieuse, de ces catalogues d'immatriculation de l'*Alma Mater Argentinensis*, pour autant qu'ils subsistent encore aux archives de Saint-Thomas, de la Ville et de l'Université nouvelle. Malheureusement, il en manque une partie, la plus intéressante à coup sûr, tous les anciens registres de la Haute-École et de l'Académie de Jean Sturm, depuis 1538 et 1562 jusqu'à 1620 ; ils ont été perdus par l'incurie des autorités académiques, longtemps avant la Révolution, et nous sommes privés de la sorte des sources authentiques qui auraient pu seules nous donner des renseignements exacts et précis sur la provenance des étudiants strasbourgeois au XVIe et au début du XVIIe siècle, sur la fréquentation de l'Académie, etc. On peut bien reconstituer, dans une faible mesure, le tableau d'ensemble, mais les détails feront toujours défaut [1].

Le premier volume de M. Kn. renferme d'abord la *Matricula serenissimorum*, ou le registre spécial dans lequel s'inscrivaient les princes, comtes et barons. Nous y voyons des barons allemands s'y inscrivant en français dès 1662, et des Français, arrivant dès 1709 pour suivre les cours de l'Université; un peu plus tard la noblesse alsacienne fait, elle aussi, usage de la langue française; il est vrai que certains de ses représentants le font d'une façon qui ne témoigne pas en faveur de leur science linguistique[2], mais il ne faut pas oublier qu'au XVIIIe siècle, savoir l'orthographe est encore considéré comme une vertu de cuistre, et d'ailleurs les jeunes barons allemands, qui se servent de leur langue maternelle, ne brillent pas davantage sur ce chapitre [3].

La *Matricule générale* de l'Université est presque entièrement perdue; elle n'existe qu'à partir de 1766; mais comme nous avons les registres par Facultés, le mal est réparable à partir de 1621. Bien curieuse est la *Matricula didascalorum et servorum*, 1692-1770, car c'est là que nous trouvons tous les maîtres de langues, de danse, d'armes, etc., qui ont travaillé pendant un siècle à *civiliser* la jeunesse universitaire. La *Matricula studiosorum philosophiae*, qui va de 1622 à 1793, comprend 5657 étudiants; celle des *Candidatorum laureae poeticae*, qui cesse,

---

cupe de notre histoire et de notre littérature à Munich ou à Berlin? Il le trouverait ridicule et il aurait cent fois raison.

1. On aurait désiré que M. Kn. indique plus exactement où se trouvent *en ce moment* les documents qu'il édite. A force de donner le détail de leurs migrations, on finit par ne plus très bien savoir quels en sont actuellement les propriétaires.

2. Ainsi M. de Clebsattel loge « chee M. Schewente, sentique (Schwendt, syndic), M. de Ruth « au projet bleu »!

3. MM. de Levetzow, (dont l'un est ancêtre sans doute de l'ex-président du *Reichstag* de Berlin), par exemple; l'aîné, « *Otto-Sigesmund, louschirt* au Louvre », l'autre « Victor-Christien loiert in dem Louvre », hôtel de Strasbourg.

faute de combattants, en 1737, ne comprend que vingt-sept amateurs en 115 ans. La *Matricule des théologiens* (1621-1792) renferme 2631 étudiants, celle des *Docteurs en théologie* (1621-1786), ne renferme en tout que 43 noms; depuis 1670 jusqu'à la Révolution, nous n'y rencontrons *pas un seul nom* étranger à l'Alsace.

Le tome II reproduit le registre matriculaire des étudiants en *médecine* (1612-1792): il ne compte que 810 étudiants en 180 ans. Celui de la *faculté de droit* en contient dix fois plus (8691 étudiants), dont 2969 ont passé leur examen de candidat (ou de licence), de 1621 à 1791.

Ces chiffres sont intéressants sans doute et permettent toutes sortes de déductions sur la fréquentation de l'Université et des différentes Facultés, sur les origines de la jeunesse académique, etc. [1]. Sont-ils toujours absoluments exacts? M. Kn. est le premier à exprimer des doutes à ce sujet; la négligence des doyens, chargés de la tenue des registres, la paresse des étudiants, la perte de tel feuillet d'un registre, ont amené des lacunes fâcheuses. Si, comme l'affirme l'éditeur (p. XXVII) les jeunes Strasbourgeois ne s'inscrivaient pas au registre matricule; si, par exemple, encore en 1762, de tant de théologiens natifs de Strasbourg, il n'y en a pas une demi-douzaine d'inscrits, la valeur de ces registres, du moins en ce qui regarde Strasbourg même, serait singulièrement diminuée.

Tout en remerciant M. Kn. de nous avoir fourni ces matériaux considérables, on aurait désiré qu'il eût poussé sa tâche d'éditeur plus loin et qu'il eût pris la peine de les dégrossir un peu lui-même, de grouper ces chiffres bruts, d'en extraire, pour ainsi dire, les données intéressant l'histoire de la civilisation générale, etc. Peut-être le fera-t-il plus tard dans une étude spéciale; pour le moment, il y a renoncé, préférant consacrer une partie notable de son introduction à proclamer le caractère purement allemand de l'Université de Strasbourg pendant tout le XVIII[e] siècle et en faisant de son corps enseignant l'antagoniste, au moins secret, de la *Verwelschung* de l'Alsace par l'élément français La thèse n'est pas neuve; seulement il s'agirait de la prouver. M. Kn. veut-il parler du point de vue politique? Il n'a qu'à lire quelques-uns des panégyriques prononcés en l'honneur de Louis XV et de Louis XVI, au nom de l'Université, tout le long du siècle, par les Khun, les Schœpflin, les Lorenz; il n'y trouvera jamais autre chose que des compliments outrés et surtout pas la moindre trace d'antipathie politique. Est-ce de la *nationalité des professeurs* qu'il veut parler? Il n'a qu'à ouvrir la liste du corps enseignant, donnée, avec le lieu d'origine, par Hermann [2], pour voir que Dannhauer, nommé en *1633*, est le

---

1. On n'y apprend rien sur la confession religieuse à laquelle appartenaient les étudiants. — Le premier israélite (Abraham Baruch, de Duppigheim) ne paraît qu'en 1788.

2. Hermann, *Notices sur la ville de Strasbourg*, t. II, p. 297-301.

dernier théologien, non alsacien, appelé à Strasbourg ; Kulpis, qui part en *1686*, le dernier professeur en droit ; Henninger, nommé en *1703*, le dernier médecin ; Bartenstein, en *1702*, le dernier philosophe. Donc, à partir du commencement du XVIII[e] siècle, *tous* les professeurs nouvellement nommés sont sujets du roi de France. J. D. Schœpflin, seul, nommé en 1720, est né dans le margraviat de Bade, mais sa mère est Alsacienne et son père vient s'établir en Alsace. Sa qualité d'historiographe du roi de France répond d'ailleurs de son attitude politique. Est-ce que M. Kn. veut parler de la *nationalité des étudiants* seulement ? Là encore, son assertion n'est pas exacte. J'ai pris la peine de faire les tableaux qu'il ne nous a pas donnés, pour certaines périodes au moins, afin de contrôler ses dires. Il résulte des listes mêmes publiées par lui que, de la capitulation de Strasbourg, par exemple, à la paix de Rastatt (1681-1711), il y a eu relativement *très peu* d'Allemands à l'Université de Strasbourg ; pour certaines Facultés, cela fait à peine un *neuvième* des étudiants et même moins encore. Vers la fin du XVIII[e] siècle, résultats analogues. En prenant les quatre derniers semestres antérieurs à la prise de la Bastille (nov. 1787-mai 1789) alors que le mouvement révolutionnaire ne pouvait encore ni effrayer ni attirer aucun jeune Allemand, je constate une immatriculation totale de 238 étudiants ; là-dessus il y a 109 Alsaciens, 67 Français ; à peu près autant de Suisses (18) que d'Allemands (23) ; le reste sont des Russes, des Danois, des Hollandais, des Anglais, etc. Où donc est cette prédominance germanique ? Serait-elle, par hasard, dans la *langue de l'enseignement ?* Mais on ne faisait alors les cours ni en *allemand* ni en *français*, mais en *latin*. M. Kn. pourrait voir à la Bibliothèque de la ville de Strasbourg les cahiers de cours du médecin Thomas Lauth, du philosophe Herrenschneider, etc., rédigés en langue latine à la veille de la Révolution.

La vérité sur ce point n'est pourtant pas difficile à trouver, quand on sait se dégager des préjugés et des antipathies politiques contemporaines. L'Université de Strasbourg n'avait, au XVIII[e] siècle, *aucun cachet politique ni national ;* elle n'était ni *allemande*, ni *française ;* tout au plus, si l'on tient à la différencier, à revendiquer pour elle un cachet personnel, peut-on dire qu'après 1681 et jusqu'en 1793, elle resta foncièrement, exclusivement *protestante*, dans un milieu de plus en plus catholique. Et si M. Kn. n'a pas tort assurément en signalant l'analogie des méthodes d'enseignement employées à Strasbourg avec celles des universités d'outre-Rhin, il pourra constater aussi en étudiant l'organisation des Universités françaises de l'époque (de celles au moins qui avaient le mieux résisté à leur décadence profonde), combien sur des points, elle est semblable à celle de son Université « germanique » ; c'est que l'une, comme les autres, est la continuation affaiblie de l'Université-type du moyen âge. On y enseigne en latin, comme autrefois ; on y enseigne la moitié à peine des sciences qu'on regarde comme indispensables aujourd'hui, dans un enseignement même secon-

daire; on y laisse à la théologie et à la philosophie une place exorbitante dans l'ensemble des chaires académiques. En un mot, les dissemblances sont beaucoup moins nombreuses que les ressemblances, et ce qui leur est commun à toutes deux, de l'un et de l'autre côté des Vosges, c'est le cachet vieillot et sénile de leur enseignement. Pour un ou deux maîtres de mérite, un Koch et un Thomas Lauth, il y avait, depuis plus d'un siècle, de trop nombreuses nullités, arrivées par protection et encombrant le haut enseignement strasbourgeois. M. Kn. me permettra de continuer à croire que la nouvelle Académie de Strasbourg, détruite par les événements de 1870, laissera dans l'histoire de la science moderne plus de traces fécondes avec ses Pasteur et ses Fustel de Coulanges, avec ses Ch. Schützenberger et ses Gerhardt, avec ses Janet, ses Édouard Reuss et ses Charles Schmidt, que les personnages obscurs qui formaient l'immense majorité du corps enseignant en 1789. Ils étaient condamnés par les meilleurs d'entre eux-mêmes [1], ils étaient condamnés par l'opinion publique, qui se rendait plus ou moins vaguement compte de l'esprit de routine invétérée qui régnait dans leurs cours. La vieille Université de Strasbourg a eu la chance d'être violemment renversée par les Jacobins comme « un sanctuaire de l'hydre du germanisme [2] »; ce mot absurde a fait sa fortune depuis 1870. On se complaît à lui créer des mérites trascendants dans le passé pour mieux y rattacher les merveilles de l'avenir, mais c'est là de la fantasmagorie, ce n'est plus de l'histoire. Ce qui caractérise précisément toute la façon d'être de l'Université strasbourgeoise au moment où elle disparaît, c'est qu'elle a perdu à peu près tout point de contact avec la sève intellectuelle nouvelle qui commence à circuler par le grand corps germanique, sans avoir su prendre un contact suffisant avec les éléments de la nationalité nouvelle, de la vie de laquelle allait vivre pourtant l'Alsace moderne [3].

R.

---

1. M. Kn. cite lui-même le travail, si curieux à cet égard, d'Isaac Haffner, qui s'exprime pourtant avec des ménagements infinis puisqu'il parle de ses collègues plus âgés. Il y a beaucoup de documents analogues. Voy. par exemple la pétition des bourgeois de Strasbourg, dans Reuss, *L'Alsace et la Révolution française*, II, p. 226.

2. Le mot fut employé parce qu'il *portait*, dans la sauvage mêlée des partis : en réalité les professeurs-chanoines de Saint-Thomas furent incarcérés comme usufruitiers de richesses qu'on convoitait, et comme *feuillants*; ils auraient été patriotes acharnés, on aurait fermé leurs cours tout de même, les Jacobins voulant saisir leurs capitaux. M. Kn. sait d'ailleurs, aussi bien que moi, le rôle patriotique actif que beaucoup d'entre eux, Blessig, Braun, Oberlin, Schweighaeuser, ont joué pendant la Révolution.

2. Nous connaissons trop bien la difficulté du déchiffrement de tant de milliers d'écritures diverses pour nous étonner de quelques lapsus inévitables, échappés à M. Knod. C'est uniquement pour lui montrer avec quelle attention nous avons parcouru ses volumes que nous notons ici pour son *errata* quelques fautes de transcription certaines; pour beaucoup de cas douteux, il faudrait comparer son texte avec les originaux. P. 27, lire *Trautmansdorf* pour *Trautmonsdorf*. — P. 48, l. *La Pique*

Jules Legras. **Henri Heine poète.** Paris, Calmann. 1 vol. gr. in-18, xxiv et 438 p.

Il convient d'admirer avec quelle rigueur inébranlable M. Legras est resté cantonné dans les limites du sujet qu'il s'est assigné : c'est assurément un beau domaine d'un seul tenant, mais il a dû falloir résister à bien des tentations et des sollicitations pour n'en point sortir. Écrit dans une langue élégante et facile, édifié sur un fonds de connaissances que l'auteur met une sorte de coquetterie à ne trop manifester ni par l'appareil critique ni par la disposition même du volume [1], ce livre tient strictement les promesses de son titre : est-ce à dire qu'on ne souhaiterait point par instants davantage?

Toutes les études consacrées en France à Heine poète (et il ne semble pas qu'il en faille excepter celle d'E. Hennequin) cherchaient plus ou moins à étreindre et à révéler sa contradictoire et fuyante psychologie à force d'intuition sympathique et grâce à une espèce de confraternité d'âmes ; celle-ci se place bien plus objectivement en face de cette sensibilité de poète et, l'abordant en quelque sorte du dehors au dedans, a recours surtout à l'analyse pour l'expliquer. Muni d'instruments minutieux tels que l'édition de M. Elster, tels que les révélations fournies par la langue, le style et la prosodie [2] et par d'ingénieux rapprochements M. L. arrive à noter, plus rigoureusement qu'on n'avait accoutumé de le faire, tous les tressauts de pensée et de cœur de Heine poète, à formuler aussi des jugements esthétiques plus fortement motivés [3].

---

pour *La Pipue*. — P. 50, l. *Sanguszko* pour *Sangrusko*. — P. 93, l. *Richshoffer* pour *Richshoffen*. — P. 104, l. *Vignette* pour *Vinette*. — P. 190, l. *Teterel* pour *Titeret*-Delattre ; c'est le fameux révolutionnaire qui voulut, en 1794, décapiter la cathédrale de Strasbourg. — P. 179. Est-il bien sûr que M. Deslonde de Cervance, de Remiremont, ait écrit *Jeubabites* au lieu de *Jean-Baptiste* ? — P. 188. *Jarumaire* doit certainement se lire *Jeanmaire*, nom de famille montbéliardais, très fréquent en Alsace sur les registres universitaires du xixe siècle. — P. 204. George-Daniel Arnold, le futur professeur et poète en dialecte strasbourgeois, n'a certainement pas ajouté un *t* à son nom; c'est un paraphe dont l'éditeur a fait une lettre finale. — On se demande aussi ce que fait le chiffre 1758 en marge de la p. 148 du premier tome. — I, p. xxxvi, lire *Wilhelmer* pour *Wilhemer*.

1. La bibliographie de la p. 436 est décidément bien dédaigneuse, malgré l'excuse de ce « choix rapide ». Et si le livre ne s'adresse pas un peu aux germanistes, pourquoi tant de mots allemands non traduits ?

2. La remarque au « moyen de *der* au lieu de *er* » (p. 130, 5°) semble inutile; le même chapitre aurait du signaler l'effet tiré de mots français ; la forme muette de vers à quatre accents (p. 147, C), admissible pour l'exemple cité, ne l'est pas dans tous les cas; le dernier vers de la citation p. 355 n'est pas composé de seuls iambes plats. Quelques taches dans les traductions, fidèles et élégantes à l'ordinaire, des citations de Heine : p. 242, où la liberté mène la vie publique; p. 258, ce que le tocsin a sonné; p. 338, Une garde est vacante ; p. 371, Le garçon prétend que c'est moi-même, etc.

3. Contradiction assez singulière, quoique résidant moins dans la pensée que dans les termes, entre p. 1 : Le *Buch der Lieder* n'est pas... une œuvre proprement originale, et p. 113 : Le *B. d. L.*, ce livre si profondément original...

Il n'en reste pas moins quelque disproportion entre le souci de faire saillir les procédés de mise en œuvre et de surprendre en quelque sorte les secrets d'atelier, tout un déploiement d'analyse où le livre est vraiment supérieur, et une sorte d'indifférence volontaire pour des questions auxquelles on voudrait voir accorder une plus large place. L'impression laissée par le Heine poète de M. L. est un peu celle d'un arbre dont on connaîtrait dans le détail les feuilles et les fruits, sans trop savoir sa place dans la forêt ni la nature du sol qui le nourrit. Puisque M. L. semble accorder à la race la valeur d'influence qu'il conteste si justement au seul milieu [1], peut-être eût-il pu s'étendre encore sur les qualités et les défauts qu'a dû conférer à Heine et à sa poésie l'hérédité ethnique, au lieu de s'en tenir à des aphorismes comme ceux des p. 132 et 190. Et quelque insistance sur la signification spécifique de la poésie de Heine dans les littératures modernes [2] n'aurait point gâté les très belles pages de conclusion où M. Legras condense les résultats de son étude : conclusion qui ne prétend point donner une formule nouvelle de Heine, mais qui balance assez péremptoirement les parts d'artifice et d'ingénuité, les habiletés d'attitude et la noblesse foncière de son caractère et de son talent, pour qu'on ne soit plus tenté de le ranger, comme il est arrivé si souvent, parmi les *schlechte Lente und gute Musikanten.*

F. Baldensperger.

BULLETIN

— Les *Croquis de Grèce et de Turquie* (Mame, Tours, 1897) sont l'œuvre d'un artiste de talent, M. Henri Avelot, qui a écrit un texte léger et sans prétentions pour encadrer ses jolis dessins. Des événements politiques qui se sont produits depuis trois ans dans le monde oriental, l'auteur n'a rien vu par lui-même ; il n'en a pas moins cru devoir raconter les massacres des Arméniens, l'insurrection de la Crète, la guerre turco-grecque, etc. Ces chapitres d'histoire, rédigés à coup de ciseaux, sont négligeables; en revanche, il y a des descriptions bien venues et

1. P. xii. Est-il exact de ranger Dusseldorf parmi les villes rhénanes « égayées par les vins légers que produisent leurs coteaux »?

2. La note de la p. 381 semble exagérer l'influence de Heine dans les pays de langue anglaise.

3. Quelques observations de détail : n'est-il pas contradictoire que M. Legras, qui écrit l'*Heimkehr* et *d*'Heidelberg, écrive *de* Henri Heine ? Rien de plus juste que la note de la p. 279, mais la plaisanterie qui la termine est plus malicieuse qu'exacte : *der Apotheker von Chamounix* a été écrit en 1853, à Berlin; et un auteur que M. Legras connaît bien (Luc Gersal, l'*Athènes de la Sprée*, p. 106) nous assurait que les poêles berlinois, loin d'être confortables, ne se réglaient bien... que le lendemain. Enfin, il ne me semble pas que les intéressants brouillons communiqués en appendice par l'heureux *Heine-Forscher* qu'est M. Legras confondent, autant qu'il le veut bien dire, ceux qui ont prétendu que Heine savait mal le français.

sobres, comme celles des couvents des Météores et des vieux quartiers de Smyrne. On voudrait que tous les dessins fussent des croquis, c'est-à-dire exécutés d'après nature; mais que vient faire (p. 153) cette composition lugubre et un peu puérile, *Ensevelissement des Arméniens massacrés?* Ce n'est plus de l'art, mais de l'illustration de second ordre. — S. R.

— Nous recevons deux tirages à part du 23e vol. de supplément des *Neue Jahrbücher*. L'un (p. 539-578) est intitulé ***Bemerkungen zu Xenophons Anabasis*** et a pour auteur M. W. Gemoll. Ces remarques tendent surtout à rétablir dans presque tous les cas les formes et les leçons données par le principal manuscrit G (B. N. 1640); la plus grande partie est à approuver, et je me suis souvent rencontré avec M. G. On peut toutefois lui reprocher parfois d'oublier son principe et de rétablir certaines formes attiques malgré le manuscrit, alors surtout que Xénophon parle une langue d'un atticisme fort mêlé. Les conjectures personnelles de M. G. méritent aussi sérieuse considération, et le tout devra être consulté par tout éditeur de l'*Anabase*. L'autre brochure, ***Entstehung und Komposition der platonischen Politeia***, par J. Hirmer (p. 579-678), est une dissertation couronnée par l'Université de Münich. Elle est en grande partie dirigée contre les théories de Krohn, et a pour but de démontrer l'unité de composition de la *République*, qui aurait été conçue en bloc et écrite entièrement entre 380 et 370. Cette opinion, défendue avec une grande chaleur, a pour elle beaucoup de vraisemblances : du reste, en France, on a toujours répugné à admettre que la *République* ait été composée fragmentairement, à intervalles éloignés et sans plan préconçu. Une découverte intéressante de M. H. est celle d'une ancienne division en six livres, prouvée par les citations de l'Antiatticiste de Bekker. — P. C.

— La librairie Freytag publie une 2e édition corrigée de l'*Œdipe à Colone*, édité sans notes à l'usage des classes par M. F. Schubert (xviii-80 pp. 60 pf.), avec introduction, conspectus métrique et appendice sur le théâtre à Athènes. Il y a dans le texte une dizaine de corrections dues à l'éditeur : je note 380-81 αὐτὸν... ταφῇ pour ἄργος... τιμῇ; 940 οὔτε δούλην pour οὔτ' ἄβουλον (cf. 917). — P. C.

— M. A. Waltz, bibliothécaire de la ville de Colmar, vient de publier la chronique de la maison de la douane de Colmar, *Chronik des Colmarer Kaufhauses* (Colmar, Saile, x et 84 p.). L'introduction, due à M. E. Waldner, archiviste de la ville, retrace l'histoire de la maison d'après des documents inédits. Quant à la chronique (que M. Liblin a traduite en français dans la *Revue d'Alsace* de 1876) M. Waltz la reproduit intégralement d'après le manuscrit. Ce manuscrit, nommé le *Wunderbuch* et trouvé dans les papiers de Billing, se compose de 112 pages attachées ensemble, dont 58 contiennent le texte de la chronique. Il se divise en trois parties très inégales : la première où Billing a copié des extraits de la chronique de Kirchner (années 1424-1564) ; la deuxième écrite de la même main, sans ordre chronologique (années 1562-1592) ; la troisième où des employés de la douane ont transcrit les événements remarquables qui se passaient à Colmar. M. Waltz a reproduit le *Wunderbuch* tel quel en se bornant à mettre la ponctuation et à ranger les notices selon l'ordre chronologique. Au livre est joint un portefeuille ou carton qui renferme : 1° une fort belle gravure (les alentours du Kaufhaus au commencement du xixe siècle); 2° la reproduction en couleur d'une fresque de l'édifice ; 3° dix vues de la maison avant les travaux de 1896. — A. C.

— La nouvelle édition des *Essais* de Bacon que publie M. Alfred P. West (Pitt. Press. Series Cambridge, the University Press. 1897. in-8, 302 p. 3 s. 6 d.), pourra rendre service à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la langue de l'auteur. L'éditeur

a reproduit le texte et l'orthographe de l'édition de M. Aldis Wright, à la ponctuation près qu'il a simplifiée et modernisée. Les appendices sont nombreux et les notes multiples, mais parfois d'une utilité contestable : tout cela est souvent élémentaire. L'introduction, peu développée d'ailleurs, est tout à fait insuffisante pour donner une idée de la valeur des *Essais* de Bacon tant en eux-mêmes qu'au point de vue du développement de la prose anglaise. Cependant l'édition de M. West est faite avec soin. — J. L.

— Dans une jolie plaquette *Nozze Lumbroso-Besso* (Rome, 16 juin 1897), M. Albert LUMBROSO reproduit quatre documents : 1° lettre de Hancart à Fabre d'Églantine fils (Vilna, 15 juillet 1812); 2° du baron Serra au baron Bignon (Prague, 10 mai 1813); 3° du marquis d'Osmond au duc de Duras (Gênes, 11 mars 1815); 4° du colonel comte Arnaud Saint-Sauveur à Talleyrand (Gonesse, 3 juillet 1815). La première lettre est intéressante : elle retrace le passage du Niémen. La quatrième concerne les mesures prises par Wellington pour entrer dans Paris sans effusion de sang et répandre aussitôt la proclamation de Louis XVIII. — A. C.

— Le troisième volume du *Lehrbuch der Weltgeschichte* de MM. KLETT et TREUBER (Stuttgart, Neff. 1897. In-8°, XII et 464 p.) traite de l'époque moderne, *neue Zeit*. Il est clairement composé et contient l'essentiel. Le récit est par instants trop sommaire, et il fallait citer le nom de Denain au lieu de dire vaguement que « Villars remporta quelques avantages sur le théâtre de la guerre dans les Pays-Bas » (p. 235); il fallait aussi écrire Enzheim et non *Ensisheim* (p. 218) et Seneffe au lieu de *Sennef* (id.). Mais les deux auteurs ont bien fait de donner un grand développement aux événements d'Allemagne de 1555 à 1618. Ils ont insisté sur la *Culturgeschichte* et l'on remarquera les pages où ils exposent l'état intellectuel et social de l'Allemagne au XVII° siècle ainsi que les effets et efforts de la Révolution sur le domaine du droit, des finances et de l'instruction (p. 329-332). Un tableau instructif de la législation actuelle de l'empire allemand termine le volume. — A. C.

— L'intéressante et copieuse biographie d'Anzengruber que M. A. BETTELHEIM avait publiée il y a plusieurs années, atteint sa seconde édition (Berlin, Hofmann. In 8°, VII et 286 p.). L'auteur n'y a rien changé d'essentiel. Il a conservé les trois parties de son livre : *l'homme*, *l'œuvre* (le dramaturge et le conteur), *la philosophie*, et l'appendice où se succèdent les sources consultées, les remarques et quelques notices et pièces justificatives. Mais il a tiré parti des écrits et documents parus dans l'intervalle, des souvenirs de Rosegger, des lettres de jeunesse d'Anzengruber à Lipka, etc. — A. C.

— M. A. S. VENGEROV vient de faire paraître le cinquième volume de son *Dictionnaire critique bibliographique des écrivains et savants Russes*. Pour accélérer la publication de cette œuvre colossale, M. Vengerov a dû adopter un nouveau plan. Au lieu de publier les articles dans l'ordre alphabétique, il les publie dans l'ordre où ses collaborateurs les lui font parvenir. Ainsi le V° volume contient des notices sur des personnages dont les noms commencent par les lettres B. V. G. D. et K. Un index alphabétique, publié à la fin de chaque volume et entièrement remanié à la fin du dernier tome, permettra au lecteur de s'orienter. Parmi les notices les plus intéressantes du tome V nous signalerons les articles : *Beaudouin de Courtenay*, *Bodiansky*, *Bolotov*, *Veinberg*, *Vinogradov*, *Bouslaev*, *Droujinine*, etc. Le prix des cinq volumes déjà parus est de 15 roubles (pris à Pétersbourg). L'éditeur est M. Vengerov, rue Brounitskaïa n° 3. — L. L.

— M. Emilian KALUZNIACKI a publié aux frais de l'Académie impériale de Vienne le texte slavon des *Épîtres et des Actes des apôtres* d'après un manuscrit du

XIIᵉ siècle conservé naguère au monastère de Christinopol en Galicie et qui, depuis 1889, appartient à l'Institut Slawopigien de Lemberg : *Actus epistolæque apostolorum paloeoslovenice ad fidem codicis christanopolitani, sumptibus Cæsareæ litterarum academiæ* (Vienne, Gerold, in-8°, prix : 14 marcs). Le texte appartient à la Russie méridionale. Ce texte est d'autant plus précieux que si nous sommes très riches en évangiles slavons, nous avons en revanche fort peu d'éditions des actes des apôtres. M. Kaluzniacki a joint à son texte une introduction critique et deux index slavons-grecs-latins : 1° des mots qui ne se rencontrent pas dans les évangiles slavons ; 2° de ceux qui s'y rencontrent, mais qui ont dans les Actes et les Epîtres une signification différente. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1ᵉʳ octobre 1897.

La place de M. Léon Gautier, membre ordinaire, décédé il y a plus d'un mois, est déclarée vacante. La date de l'élection de son successeur sera fixée dans la séance du 15 octobre.

M. Collignon communique la photographie, exécutée par M. Jouguet, d'un groupe funéraire en pierre calcaire, conservé au musée gréco-romain d'Alexandrie. Le monument, dont les figures sont plus grandes que nature, représente une femme voilée, assise, dans une attitude de deuil, auprès d'une fillette debout. C'est un nouvel exemplaire de ces statues funéraires dont la soi-disant Pénélope du Vatican est un spécimen bien connu, et qui se multiplient au IVᵉ siècle dans les nécropoles grecques. Le type de la femme drapée offre de grandes analogies avec celui des figures féminines sculptées sur les stèles attiques du IVᵉ siècle, et rappelle, à certains égards, le style de l'école de Scopas. Exécuté en Egypte par un artiste grec, et contemporain des premiers Ptolémées, le groupe d'Alexandrie est un document intéressant pour l'histoire de la sculpture gréco-égyptienne. Il montre comment, au début de l'évolution alexandrine, l'influence des types de la Grèce propre exerce son action sur l'art de l'Egypte hellénisée

M. Heuzey ajoute quelques indications à celles qu'il a déjà présentées, au nom de M. Pierre Paris, sur la figure de femme découverte à Elche, en Espagne. Ce n'est pas la partie supérieure d'une statue brisée, mais bien une figure coupée à la hauteur de la poitrine, c'est-à-dire un buste. Le dos porte une ouverture circulaire et une cavité assez profonde, comme pour recevoir des cendres ou des offrandes. Cette image, d'une beauté saisissante, était donc un monument votif ou même, très probablement, un monument funéraire.

M. Salomon Reinach établit, d'après un passage négligé des *Fastes* d'Ovide, qu'il existait à Albe des statuettes de la déesse Vesta se voilant le visage avec les deux mains Ce motif, antérieur aux influences de l'art hellénique, avait probablement été prêté à la vieille statue en bois de Vesta qui faisait partie du groupe des douze dieux romains, sur le Forum Il se retrouve sur un autel, jusqu'à présent inexpliqué, de Mavilly (Côte-d'Or), et appartenant à Mᵐᵉ la comtesse de La Loyère, à Savigny-sous-Beaune. Cet autel, où figurent les douze dieux romains, paraît reproduire les images archaïques de ces dieux que l'on voyait au Forum. Le geste singulier de Vesta n'était plus compris des anciens eux-mêmes ; il se justifie par les fonctions mêmes de Vesta, déesse du foyer, qui se préserve ainsi de la fumée. Un dieu du foyer, chez les Latins, s'appelait *Caeculus*, nom que les anciens ont expliqué par le clignotement des yeux : le dieu clignait des yeux, la déesse se les cachait. M. Salomon Reinach fait observer qu'on ne connaissait jusqu'à ce jour aucune image de la Vesta romaine et insiste sur l'importance de l'autel de Mavilly, où ce type très ancien se rencontre pour la première fois. — MM. Boissier et Cagnat présentent quelques observations.

M. Deloche communique en seconde lecture son mémoire intitulé « Pagi et vicairies du Limousin ».

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 8 novembre — 1897

La Batrachomyomachie, p. LUDWICH. — JOHNSON, La musique grecque. — La musique grégorienne par les bénédictins de Stanbrook. — HOUDARD, L'art grégorien. STUMPF, Les problèmes aristotéliques sur la musique; Histoire de la consonance. BEAUCHET, Histoire du droit privé de la république athénienne. — ZANDER, Les paraphrases de Phèdre. — Em MOLINIER, Histoire des arts appliqués à l'industrie, II. — CLOQUET, Les grandes cathédrales du monde catholique. — BROUSSOLLE, Pélerinages ombriens. — LE SUEUR, Maupertuis et ses correspondants. — HALLAYS, Beaumarchais. — BESSON, Knebel. — AULARD, Recueil des Actes du Comité de salut public, VIII et IX; La Société des Jacobins, V et VI; l'état de la France en l'an VIII et en l'an IX. — FLEURY, Carrier à Nantes. — D'HAUTERIVE, Le général Alexandre Dumas. — P. BOPPE, La légion portugaise. — G. MONOD, Portraits et souvenirs.

Die Homerische Batrachomachia des Karers Pigres nebst Scholien und Paraphrase, herausgegeben und erlæutert von A. LUDWICH. Leipzig, Teubner, 1896, VI-484 p.

Cet ouvrage considérable, longuement préparé, est le fruit d'un véritable travail de bénédictin; mais aussi, je le dis immédiatement, le résultat répond à l'effort. Il y aura bien sans doute encore à glaner après M. Ludwich ; mais à glaner seulement, et l'on ne pourra le faire qu'à l'aide de son livre : qu'il ait réussi ou non dans sa reconstruction de la Batrachomyomachie, il n'en fournit pas moins tous les éléments d'étude nécessaires à ceux qui voudront s'en occuper après lui. Il ne prétend pas, d'ailleurs, dans ce qu'il nomme l'archétype, retrouver la main même du Carien Pigrès, l'auteur, selon lui, de ce petit poème (on ne saurait en effet parler d'Homère); il remonte seulement, dit-il, au texte d'un manuscrit déjà très éloigné des plus anciens manuscrits connus, et auquel ceux-ci, en fin de compte, devraient leur origine. Ce texte s'étend, sur les pages impaires, de 143 à 197 ; le texte traditionnel, qui doit servir de point de comparaison, comprend les pages paires de 142 à 196; au bas des deux colonnes, un des plus riches appareils critiques que l'on puisse désirer contient non seulement les variantes des quatre plus anciens manuscrits (Z, *Baroccianus* 50 d'Oxford, x[e]-xi[e] siècle; Π, *Parisinus* suppl. gr. 690, xi[e] siècle; L, *Laurentianus* XXXII, 3, xi[e] siècle; Ω, *Escorialensis* I, 12, xi[e] siècle), mais encore une ample collection des leçons de nombreux autres, ainsi que beaucoup de conjectures modernes. M. L. a eu à sa disposition la collation complète ou

partielle de 74 manuscrits (Baumeister n'en avait que 15) qu'il groupe en 4 classes, et divise respectivement en 4, 3, 3, et 2 familles. Le tableau en est dressé p. 56, et le stemma p. 116 permet de s'orienter relativement à leur chronologie. Ce n'est pas tout : M. L. ajoute des scholies (p. 198-308) qu'il avait déjà en partie publiées; elles se composent du commentaire de Moschopoulos, de celui de Laonikos de Crète, et de scholies anonymes dont l'intérêt n'échappera à personne ; entre autres raisons, plusieurs d'entre elles sont rédigées en grec populaire, et les lexiques de la langue byzantine trouveront à s'y enrichir. Vient enfin une paraphrase, écrite et peut-être composée par Théodore Gaza (p. 309-318). Un commentaire développé (p. 319-425) termine ce bel ouvrage, dont les premiers chapitres (1-10) s'occupent de l'épopée animale et de diverses questions relatives à la Batrachomyomachie.

Je ne veux pas m'attarder à examiner les modifications apportées au texte par M. L., non plus que certaines formes des scholies qui appelleraient d'intéressantes remarques. Mais je tiens à présenter quelques observations sur deux points importants. D'abord le titre. M. L., à la suite d'études de plus en plus précises, s'est convaincu (et autant que j'en puis juger par l'examen de l'appareil critique, je pense qu'il est dans le vrai), que la source la plus pure de la Batrachomyomachie est non pas L, comme il le croyait autrefois, mais Z, le chef du groupe qu'il appelle famille d'Oxford (6 manuscrits) ; il ne s'écarte en effet des leçons fournies par cette famille qu'une vingtaine de fois, dont seize fois en suivant la famille qu'il nomme Florentine (5 manuscrits, en tête L). Or Z donne pour titre au poème, de première main, Βατραχομαχία. Serait-ce donc là le véritable titre ? M. L. répond par l'affirmative. C'est, dit-il, ce qu'il y a de mieux à faire (s'en rapporter au manuscrit le plus ancien et le moins corrompu) en présence de la grande incertitude où nous laissent les autres documents. Mais voyons ses arguments de plus près. Un autre manuscrit (*Ambrosianus* L 73, XIVe siècle) porte le même titre que Z. Dans le titre du commentaire de Moschopoulos. un manuscrit porte βατραχομαχίαν avec μυο au-dessus du milieu du mot ; un autre βατραμαχία. Un distique de Martial (XIV, 183) a pour titre *Homeri Batrachomachia*, et on lit au premier vers *cantatas ranas ;* de même *ranarum prælio* dans le premier livre de la mythologie de Fulgence. La même forme se trouve encore dans plusieurs manuscrits des biographies d'Homère (Ps. Hérodote, Proclus, Suidas), et dans quelques anciennes éditions de Plutarque (*de Herod. mal.* 873 f). Enfin, l'analogie des nombreux composés semblables, tous formés de deux et non de trois éléments, confirme brillamment, dit M. L., le témoignage de Z. Aucune de ces raisons n'est suffisante. En regard de Z et du manuscrit de Milan cité plus haut, tous les autres manuscrits donnent soit βατραχομυομαχία, soit μυοβατραχομαχία ; il est au moins étrange que sur 74 manuscrits 72, y compris les dérivés directs de Z, aient perpétué un titre erroné, contraire, remarquons-le, du moins sui-

vant M. L., à l'analogie. La faute βατραμαχία n'indique rien ; les mots de Fulgence ne se rapportent pas nécessairement au titre de l'ouvrage, encore moins ceux de Martial, et le titre *Batrachomachia* dans le poète latin peut bien être refait sur *cantatas ranas*, ou même simplement être une faute. Il n'y a pas lieu de s'appuyer sur les manuscrits des vies homériques, dont la plupart portent la forme traditionnelle ; et les éditeurs récents de Plutarque publiant βατραχομυομαχία, M. L. reconnaît lui-même qu'il faudrait avoir le témoignage des manuscrits. Quant à l'analogie, M. L. l'invoque à tort : γερανομαχία tout seul (Suidas) est si peu clair que Strabon dit τῶν Πυγμαίων γερανομαχία ; ἀραχνο- et ψαρομαχία, qui peuvent signifier des ouvrages du genre de celui qui nous occupe (?), sont à l'état de simples titres et inexplicables quant à leur contenu. Les autres mots cités (p. 12, note 30) signifient un combat soit entre deux partis également désignés par le premier composant (θεομαχία), soit d'*hommes* (ou des dieux) contre un être quelconque (θηριομαχία, Γιγαντομαχία) et plus souvent dans une circonstance ou avec un moyen exprimé par le premier terme (ἡμερομαχία, κριομαχία) ; ils ne signifient nullement une lutte entre le premier composant et un autre non exprimé par le composé. Je ne puis, on le comprend, examiner chacun des mots grecs ainsi formés ; mais leur analyse prouve précisément que s'ils comprennent seulement deux termes, c'est qu'un troisième ne saurait intervenir dans leur composition ; et par conséquent l'analogie, loin de confirmer l'hypothèse de M. L., va directement contre elle. D'ailleurs βατραχομαχία est une faute tellement naturelle [1] (le copiste passant du premier μ au second), qu'elle s'est en réalité produite dans le commentaire de Moschopoulos, si toutefois βατραχομαχία et μυο au-dessus sont de la même main, ce que nous devons conclure du silence de M. L. à ce sujet. Il n'aurait pas manqué, pour sa thèse, de noter cette différence, de même qu'il note la correction, due à une main postérieure, dans les deux manuscrits qui portent le titre tronqué.

L'autre point est d'ordre différent. M. Ludwich estime qu'Alciphron a « fortement utilisé » les noms d'animaux de la Batrachomyomachie, pour les appliquer notamment à des parasites. Il y a, en effet, des deux côtés, des noms qui sont ou identiques, comme Λειχοπίναξ (c'est le seul), ou presque identiques, comme Ἀρτεπίβουλος (Batr.) et Ἀρτεπίθυμος (Alc.) ; mais je ne puis partager cette manière de voir. Les listes parallèles dressées par M. L. (p. 98) ne sauraient me prouver l'influence du poème sur l'épistolographe. Les noms ou surnoms de parasites devaient être assez fréquents au IIe siècle après J.-C. pour qu'Alciphron les eût pour ainsi dire sous la main : était-il indispensable d'avoir recours à la Batrachomyomachie pour appeler un parasite Λειχοπίναξ ? Et Ἀρτεπίθυμος suppose-t-il nécessairement Ἀρτεπίβουλος ? On peut aller loin dans cette

1. Cf. par exemple les noms propres suivants, dans divers manuscrits : v. 224 καμίνθης (καλαμίνθης), 226 ἐμβασίτρος (ἐμβασίχυτρος pour -σι-) ; 230 βορβοκοίτης (βορβορ.) ; 241 κραμβάτην (κραμβοβ.) ; ce genre de faute est bien connu.

voie, et M. L. va loin en effet, puisqu'il met en regard Κραμβοβάτης et Ναυβάτης, Ὀριγανίων et Ἀμπελίων, Σευτλαῖος et Θυνναῖος, comme s'il était besoin de la Batrachomyomachie pour appeler des gens de mer Ναυβάτης et Θυνναῖος, et Ἀμπελίων un homme des champs. M. L. ne cite pas Κνισσόζωμος ni Ἐκτοδιώκτης [2] (Alc.) à côté de Κνισσοδιώκτης (Batr.), parce

2. Ou Ἐτνοδιώκτης selon Seiler.

que ce dernier mot, selon lui, ne remonte pas dans le texte au-delà du xve siècle; mais ce n'est pas une raison, parce que Βορβοροκοίτης, par exemple, remonte à l'archétype de la Batrachomyomachie, pour qu'il doive être considéré comme le modèle sur lequel Alciphron prit Βορβορόζωμος. Μανδρόβουλος (Alc.), que M. Ludwich met en regard de Ἀρτεπίβουλος (Batr.), est ici d'autant moins à sa place qu'il s'agit d'un proverbe connu, pour lequel Alciphron n'avait pas le choix du mot. Mais c'est assez : mon sentiment est qu'Alciphron n'a pas eu besoin, pour ses noms de parasites, et encore moins pour ses noms d'hommes des champs ou de pêcheurs, d'imiter la Batrachomyomachie; pour les premiers surtout, les œuvres des comiques, à défaut des appellations populaires, lui fournissaient bien d'autres modèles, et si l'on tenait à y voir des imitations, je crois que c'est plutôt de ce côté qu'il faudrait chercher.

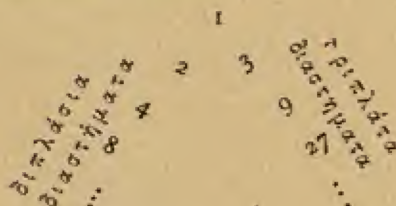
My.

Musical pitch and the measurement of intervals among the ancient Greeks, by Charles W. L. Johnson. Baltimore, 1896, in-8, 76 p.

Ce travail est une thèse de doctorat très distinguée, présentée récemment, avec succès, à l'Université de Baltimore. L'auteur, qui paraît être à la fois un helléniste, un musicien et un mathématicien, a exploré avec soin les *Musici scriptores græci*, en se servant particulièrement de l'édition de C. Janus. Son livre n'est pas divisé en chapitres et forme un seul bloc; on y peut cependant distinguer trois parties.

Dans la première, M. Johnson expose et apprécie brièvement les définitions diverses que les Grecs ont données du son (ψόφος), du son articulé (φωνή) et du son musical (φθόγγος) : définitions évidemment incomplètes pour un moderne, mais qui contiennent déjà des idées essentielles, comme celle-ci, tirée des *Problèmes* : ὁ δὲ ψόφος ἀήρ ἐστιν ὠθούμενος ὑπὸ ἀέρος. En ce qui concerne le son musical, l'auteur reproduit la classification des mouvements de la voix par Aristoxène, Ptolémée, Aristide Quintilien, et donne, dans un tableau synoptique, toutes les définitions accessoires qu'il a recueillies, *jusqu'à Bryennius* ! Cette première partie, qui est une sorte d'introduction, n'offre rien de bien nouveau ; mais c'est un répertoire intéressant où l'on trouve l'utile et même le superflu. — Dans ce qui suit, M. J. s'occupe des intervalles. Son objet est de montrer que *les indications nombreuses, contenues dans*

les textes anciens, sur la mesure des intervalles, sont exactes et peuvent, par conséquent, être considérées comme faisant connaître les intervalles réels employés pratiquement dans la musique grecque. Son étude est d'abord consacrée aux *consonances.* Après avoir insisté sur ce fait important et indiscutable qu'il n'existe aucun intervalle pouvant servir d'unité de mesure pour les autres, M. J. étudie quelques textes montrant que les anciens étaient familiers avec les rapports exprimant certains intervalles. Le premier qu'il examine est le célèbre passage du *Timée* (35, B, sq.), où Platon donne une « tétractys » à deux branches qui peut être ainsi présentée :



Les théoriciens ont combiné ces nombres de façon à leur faire exprimer... la gamme. Par exemple, la somme des cubes 8 + 27 = 35 fut décomposée en 4 nombres : 6, 8, 9, 12, lesquels — *mirabile dictu!* — représentent précisément les quatre notes fixes ou invariables et formant consonance (φθόγγοι ἑστῶτες) de chaque gamme d'un octave; $\frac{12}{6}$ représente l'intervalle d'octave (διὰ πασῶν); $\frac{8}{6}$, l'intervalle de quarte (διὰ τεσσάρων) ; et $\frac{9}{6}$, l'intervalle de quinte (διὰ πέντε). — Sous sa forme complète, la progression géométrique de Platon ne contient pas seulement les intervalles consonants, mais aussi le rapport de ton majeur (8 : 9) et même celui de limma, ou demi-ton (243 : 256) auquel on arrive en prolongeant les deux séries :... 8, 16, 32, 64, 128, 256; et... 27, 81, 243. — Au *Timée*, l'auteur ajoute divers textes des *Problèmes*, de *Plutarque*, de *Théon de Smyrne*, et examine quelques-unes des expériences à l'aide desquelles les anciens arrivaient à mesurer les consonances (cf. Janus, *Musici Scriptores*, p. 120-146).

Dans la troisième partie, M. J. s'occupe des intervalles dissonants, plus nombreux dans la théorie antique que dans la théorie moderne (puisque les Grecs ne considéraient pas comme consonantes les tierces et les sixtes), et d'une nature telle, qu'il ne serait pas possible de leur donner une place correspondante dans notre système. Ici encore, il s'applique à défendre le texte des théoriciens qu'il considère comme représentant l'usage courant. « Puisque la mesure des consonances a été bien faite par les Grecs, on peut en conclure que la même exactitude doit se retrouver dans la mesure des dissonances». Tel est son raisonnement. Comment se fait-il donc que les théoricions ne s'accordent pas toujours pour la mesure des intervalles dissonants? M. J. a une réponse ingénieuse à cette objection : il croit que l'oreille n'exige pas (s'il s'agit

d'une musique purement mélodique) une exactitude absolue dans les dissonances, et qu'il est bien possible, par conséquent, que les intervalles aient varié avec le temps, sans qu'on soit en droit de conclure de cette variabilité que les mesures des théoriciens sont défectueuses. Il déclare enfin avec raison que notregamme actuelle (dite du *tempérament égal*, depuis le xviii[e] siècle), ne pourrait servir que rarement à la transcription juste de la musique grecque.

Tel est le dessin général de cette thèse. Elle est intéressante, précise, et témoigne, en un sujet difficile, d'une grande compétence. Nous lui adresserons les observations suivantes : 1° De la mesure des intervalles faite par les théoriciens, lorsqu'elle est exacte, M. J. conclut à l'existence de ces mêmes intervalles dans la musique pratique. C'est l'idée générale de son livre. Mais, en ce qui concerne les consonances, nous n'avons nullement besoin de prendre un chemin aussi détourné et de passer par le texte des *Scriptores*, pour savoir qu'elles formaient la base de la musique antique. Les intervalles d'octave et de quinte sont un fait primordial et quasi nécessaire, imposé par la nature au musicien. On sait que ces intervalles représentent les premiers harmoniques d'un son fondamental quelconque, et qu'on les obtient en soufflant avec un peu plus de force dans un tuyau sonore. Il était impossible aux Grecs de manier l'instrument à vent le plus primitif sans les trouver. En même temps, l'intervalle d'octave leur était indiqué par la différence qui sépare les voix d'enfants de celles des hommes, et celui de quinte par le langage ordinaire; la quarte devenait ainsi la seconde partie du diapason. On ne voit pas comment ces intervalles auraient pu ne pas être employés; en déduire l'usage d'une théorie mathématique constitue une méthode un peu anormale ou un luxe inutile. — 2° Dans la dernière partie (p. 64 sq.), l'auteur raisonne ainsi : puisque les Grecs ont trouvé avec exactitude la mesure des intervalles consonants, nous devons penser qu'en mesurant les dissonances, ils ont été non moins exacts. Ce raisonnement par analogie nous semble, en l'espèce, contestable; car, si la mesure des consonances s'obtient facilement, à l'aide d'expériences simples (par exemple, pour l'octave, la corde vibrante qu'on touche légèrement en son milieu), il n'en est pas de même pour les dissonances. M. J. nous fournit lui-même l'objection qu'on peut lui opposer. P. 55, il cite le texte suivant de Plutarque (*De anim. procr.*, c. 12) : τούτων γὰρ τῶν ἀριθμῶν οἱ Πυθαγορικοὶ τὰ μὲν ε' τροφόν, ὅπερ ἐστὶ φθόγγον, ἐκάλουν, οἰόμενοι τῶν τοῦ τόνου διαστημάτων πρῶτον εἶναι φθεγκτὸν τὸ πέμπτον. Il l'explique de la façon suivante : si on partage une corde en 256 parties égales et que, en faisant vibrer, on raccourcisse la corde de $\frac{1}{256}$ chaque fois, la différence de sons produits par la corde libre et la corde diminuée ne devient sensible que quand on a enlevé $\frac{5}{256}$; en un mot, c'est au chiffre 5 seulement, τὸ πέμπτον, qu'un intervalle nouveau devient sensible (φθεγκτόν). De cette interprétation — que je ne discute point, — ne résulte-t-il pas que, dans la mesure d'un intervalle, on peut se tromper impunément

d'au moins $\frac{1}{256}$?... Enfin, au sujet de certains désaccords des théoriciens antiques, je citerai le témoignage suivant d'un moderne : « Ni les musiciens avec les physiciens, ni les physiciens entre eux, ni les musiciens ne s'accordent, lorsqu'il s'agit de déterminer la valeur numérique des intervalles de la gamme majeure. Il y a entente, il est vrai, pour l'octave et la quinte de tonique;... mais l'évaluation des cinq autres notes, *ré*, *mi*, *fa*, *la*, *si*, est encore un sujet de contestation. » Ceci a été écrit en 1871 [1] ; on se dit que s'il en est ainsi chez les modernes, ce serait miracle que les écrivains grecs, là au moins où ils ne se copient pas l'un l'autre servilement, soient toujours parvenus à s'entendre en pareille matière. Pratiquement, les musiciens ne tiennent aucun compte de ces divergences théoriques.

Gregorian music, an outline of musical palæography, illustrated by fac-similes of ancient manuscripts by THE BENEDICTINES OF STANBROOK (London and Leamington art and Book Company, New-York, Benziger brothers, 1897, in-4, IX-97 p.)

Cet ouvrage est un excellent résumé de la *Paléographie musicale* des Bénédictins de Solesmes. C'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Il marque les progrès de la musique grégorienne en Angleterre et fait honneur à celles qui l'ont rédigé. L'objet *de la musique religieuse*, — la « *Paléographie musicale* », — *les origines de l'écriture neumatique*, — *la notation diastématique*, — *les neumes liquescents*, — *les signes et lettres romaniens*, — *le rythme*, — *le* CURSUS *dans les mélodies grégoriennes*, — *l'adaptation des textes*, — enfin, *l'exécution*, tels sont les titres des chapitres. Un tableau fort intéressant à signaler : *la psalmodie romaine et l'accent tonique latin*. Dans les planches, nous trouvons les fac-similés suivants : ms. 121 d'Einsiedeln (neumes-accents, neumes liquescents, signes et lettres romaniens) ; ms. 473 de Cambridge (tropaire du XI[e] siècle, neumes-accents anglo-saxons) ; le ms. digrapte de Montpellier (XI[e] siècle, neumes-accents français) ; ms. 104, de la bibl. du chapitre de Monza (graduel du XII[e] siècle, accents et points) ; missel du XII[e] siècle (Vérone) ; graduels venant de Toulouse (notation aquitaine, à points superposés), de l'abbaye de la Cava (XV[e] siècle), etc. — (P. 84, les huit modes de plain-chant sont énumérés et chacun d'eux est accompagné d'une épithète caractéristique : *gravis*, *tristis*, *misticus*, *angelicus*, *perfectus*, etc. ;... une note serait nécessaire pour avertir que cette classification n'a pas été faite par l'auteur — ce dont il faut le féliciter — mais par un théoricien du moyen âge). — En somme, très bon et très utile ouvrage de vulgarisation.

---

1. *Étude sur les interprétations ou évaluations de la gamme diatonique majeure*, par Renaud, Paris, Haton, 1871, p. 10.

L'art dit grégorien d'après la notation neumatique... par Georges Houdard. Paris, Fisbacher, 1897.

Cette brochure annonce une *grande découverte* et précède un ouvrage qui sera publié par souscriptions. Bien qu'elle ne contienne absolument rien de nouveau et nous inspire quelques doutes, nous souhaitons que M. Houdard publie son livre — avec ou sans les 500 souscripteurs demandés, — afin qu'on puisse lui rendre pleine justice.

Jules Combarieu.

C. Stumpf, **Die pseudo-Aristotelische Probleme über Musik**. Berlin, Reimer, 1897, in-4, 85 pages.

C. Stumpf, **Geschichte des Consonanzbegriffes**. I. München, Franz, 1897, in-4, 78 pages.

Ces deux dissertations, contribution importante à l'histoire de l'ancienne musique grecque, sont extraites la première des Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, l'autre de ceux de l'Académie des sciences de Munich. En attendant l'édition, avec traduction française et commentaire, des problèmes aristotéliques relatifs à la musique, promise par M. Gevaert et ses collaborateurs, on ne lira pas sans fruit le travail de M. Stumpf qui contient des considérations psychologiques et physiologiques autant que musicales sur chacun des cinquante problèmes πρὸς ἁρμονίαν. Il a lu avec soin les publications faites sur la matière par Bojesen, MM. Th. Reinach et E. d'Eichthal, C. von Jan et par l'auteur de ce compte rendu. Tantôt il les approuve et tantôt les critique, mais ne se départ jamais de ce ton, mesuré, discret qui seul laisse aux jugements d'un censeur leur autorité. Il reconnaît le caractère aristotélique de tous ces problèmes, mais croit pouvoir distinguer du moins deux auteurs de la rédaction qui nous est parvenue; le second aurait commencé son œuvre avec le problème 35. M. St. emprunte à ce qu'il appelle « la nouvelle psychologie musicale » des éléments d'interprétation pour certains problèmes, notamment le n° 19, qui nous ont paru quelque peu suspects, pour ne pas dire plus, Aristote ou ses continuateurs n'ayant pu avoirprésente à l'esprit cette conception moderne de l'esthétique musicale. Dans le passage suivant cité de Démétrius dit de Phalère relatif aux sept voyelles chantées par les prêtres gréco-égyptiens ἀντὶ τοῦ αὐλοῦ καὶ ἀντὶ τῆς κιθάρας (*De elocutione*, ch. LXXI) M. St. (p. 27) traduit ἀντὶ comme signifiant « avec accompagnement de »; mais on pourra lui objecter que cette signification appartient exclusivement, chez tous les autres auteurs, aux prépositions πρὸς et ὑπό. L'auteur est entré en de longues explications physiologiques sur l'*identité* des sons extrêmes de l'octave, proclaméedans les problèmes 14, 16, 17, 18 et 19, et, à ce pro-

pos, sa théorie de l'*Analogie* mérite d'être méditée. Relevons en passant cette assertion suggestive à propos du texte ἡ συμφωνία οὐκ ἔχει ἦθος (probl. 27), que ces mots marquent la différence fondamentale entre la musique ancienne et la nôtre. L'auteur revient en terminant sur l'historique de la rédaction et conclut que la plupart des problèmes datent du Ier ou du IIe siècle. Son argumentation toute philologique, très serrée, nous semble trancher la question. Ce n'est pas à dire que, dans son opinion, il ne faille voir dans les problèmes qui portent le nom d'Aristote une œuvre émanant de son génie et que l'on n'y trouve la marque indélébile de sa puissante autorité scientifique.

La seconde dissertation de M. Stumpf est surtout une revue analytique de tous ou presque tous les passages de l'antique littérature musicale où est définie et décrite la consonance. Ce tableau, qui restait à faire, commence avec les plus anciens pythagoriciens et se prolonge jusqu'aux derniers musicographes. Le dernier auteur cité, Marcien Capelle, vivait au Ve siècle. Les documents fournis par la patrologie bien que peu importants n'ont pas été négligés. On peut dire que la cause est instruite et que la question est épuisée. Une seconde partie résumera les résultats de cette enquête critique sur la consonance et contiendra un exposé de sa signification réelle, en vue d'en poursuivre tout le développement jusqu'aux temps modernes. Espérons qu'elle ne se fera pas trop attendre

C. E. R.

BEAUCHET, **Histoire du droit privé de la république athénienne**; Paris, Chevalier-Marescq et Cie, 1897, 4 vol. in-8. Prix : 36 fr.

M. Beauchet vient de publier un ouvrage considérable sur le droit privé des Athéniens. Les deux premiers volumes sont consacrés au droit de famille, le troisième au droit de propriété, le quatrième aux obligations. Les matières sont en général bien distribuées, quoique le dernier volume reprenne certaines questions traitées antérieurement. L'exposition est lente et parfois diffuse; mais elle est claire, correcte et méthodique.

L'auteur possède à fond la bibliographie de son sujet. L'index qu'il a mis en tête du tome I n'énumère qu'une partie des travaux modernes qu'il a consultés ; dans ses notes il en signale encore un très grand nombre. Je doute que rien lui ait échappé à cet égard. Les livres qu'il cite, on voit qu'il s'en est beaucoup servi. Souvent, il se contente de les reproduire ; mais, avec sa loyauté habituelle, il rend à chacun de ses devanciers ce qui lui est dû. Il n'emprunte rien à personne sans se reconnaître son débiteur. C'est au point qu'on serait par endroits tenté de lui reprocher l'excès de ses scrupules, du moins lorsqu'il s'agit de certains faits tellement entrés dans le domaine commun qu'ils appar-

tiennent en réalité à tout le monde. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que M. B. se soit borné à rédiger rapidement, avec ces secours étrangers, une vaste compilation. Il est remonté aux sources; il a lu les textes originaux, et il n'adopte les opinions d'autrui qu'après avoir vérifié si elles sont conformes aux documents. Je ne remarque pas qu'il ait jamais aliéné son indépendance d'esprit : il discute avec la même liberté les assertions de M. Fustel de Coulanges ou de M. Dareste et celles d'un érudit du dernier ordre.

Je dirai peu de chose sur le fond même de l'ouvrage. Il me faudrait trop de place pour engager avec l'auteur une controverse sur quelques-unes de ses affirmations. Il me suffira de constater que son argumentation est presque toujours très solide et mérite qu'on s'y arrête. Je ne suis pas convaincu qu'il ait constamment raison ; mais plus d'une fois il me paraît avoir aperçu la vérité mieux que ses prédécesseurs. En ce qui me concerne, je lui sais gré d'avoir trouvé plusieurs erreurs de détail dans mon livre sur la *Propriété en Grèce*. Je crois en avoir découvert dans le sien, mais je préfère n'y point insister, dans l'impossibilité où je suis de développer mes objections. J'appellerai simplement l'attention de M. B. sur ses références. Même si on néglige les fautes imputables peut-être à l'imprimeur (mots estropiés, accentuation fantaisiste, etc.), on relève à chaque page des inadvertances, souvent très graves, dont je donnerai au hasard quelques exemples.

Tome I, p. 37, note 2. *Leges*, 15, 23 (énigme). — P. 43, 3. *Corp. script. hist. byz.*, p. 145 (quel volume?). — P. 139, 3. *C. Stephan.* (Est-ce le 1er ou le 2e plaidoyer?). — P. 143, 5. *Etymol. magn.*, III, 37, 38 (très obscur). — P. 175, 5. Plutarque, *V. Dionys.*, c. VI (c'est évidemment la vie de *Dion*). — P. 237, 6. Auct. problem. rhet., c. LVIII. Hermogenes, *Part. Stat.*, sect. XIII.— P. 247, 1. *Conjug. praec.* (de Plut.), 201, p. 140 (énigme). — P. 248, 4. *Médée* d'Euripide, acte II, scène II. — P. 257, 1. *Leges* (de Platon), liv. VI. — P. 287, 1. Théon, *Progymnasmata*, 8, p. 165 (quelle édition?). — P. 339, 3. Platon, *Civitas*, liv. V, p. 461, d, 51 (la pagination est celle de l'édition Didot, alors qu'on se réfère toujours à celle de l'édition H. Estienne). — P. 340, 3. Euripide, *Jon.* — P. 358, 5. *C. Arristogiton* (le 1er ou le 2e?). — P. 479, 3. Eustathe, ad. I, 449 (Est-ce l'*Iliade* ou l'*Odyssée*?).

Tome II, p. 69 Plutarque, *Thésée*. — P. 84, 4. Plaute, *Heautont.* — P. 150, 1. Lysias, *C. Diogit.* — P. 423, 1. Xénophon, *Rep. ath.*, I, 10 (au lieu de I, 1) ; Plaute, *Stichus*, III, 1, 436 (au lieu de 446). — P. 436, 3 *Leges*, XI, p. 865 (au lieu de IX). — P. 438, 3. *Corp. inscr. att.*, II, 834, 6, col. b. I, 65 (il fallait mettre 834 B, col. I, l. 65). — P. 439, 1. Une ligne de Pollux prise pour un vers d'Eupolis. — P. 532, 2, Héraclide, 1, 5 in Müller, I, 206 (au lieu de II).

Tome III. P. 26, 4. Athénée, IV, 64, 65, 139 (émigme). — P. 30, 4. Denys d'Halicarnasse, V, p. 603, R, Didot, n° 15. — P. 40, 6. *Corp. inscr. att.*, 1059 (intercaler II). — P. 72, 4 Elien, *Epist. rust.*, 15,

p. 648 (de quelle édition ?). — P. 83, 3. Elien, *Hist. div.* — P. 132, 5. Sopater, διαιρ. ζητ., p. 175, 239 w., Cyrus, π. διαφ. στ. 5 M. (rébus). — P. 178, 3. Périzonius, *ad Ælian*, V. G. IV, 1 (?). — P. 200, 6 (et non 8). Lysias, κακολογ., 10 (inexact, s'il s'agit du discours VIII ; de plus, pourquoi indiquer ce seul plaidoyer sous cette forme ?). — P. 222, 2. *C. Onetor*, II. — P. 299, 2. Denys d'Halicarnasse, l. V, p. 610, de Isaco (Didot, p. 343, n° 122). — P. 380, 4. *Corp. inscr. att.*, n° 841 b. — P. 394, 2. *Apostol. Proverb. Centur.*, 18, 50. — P. 499, 1. *Leges*, XI, p. 475, 2 (inexact). — P. 572, 3. Thalheim, *Antiq. for.*, p. 10 (?). — P. 727, 1. Lysias, *De antid.* (au lieu de Isocrate).

Tome IV. — P. 48, 3. Isocrate, *C. Euthyn.* — P. 103, 1. Lécrivain, *Cautionnement*, 28 (il s'agit d'une étude publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1894, p. 200 et s., et toujours citée par M. Beauchet d'après la pagination du recueil. Est ce ici un tirage à part ?) — P. 175, 7. *Corp. inscr. att*, IV, II, 53 a, l. 16 (au lieu de IV, 2, 53 a). — P. 199, 3. *Bulletin* (de corr. hell.), p. 245. — P. 254, 4. Plutarque, *De vit. ære al.*, IV, 4 (inexact). — P. 25, 3, *Odys.*, I, 227 (au lieu de 226). — P. 259, 3. *C. Athenogen.*, fr. 109 (inexact). — P. 371, 2. Le texte de Dem. *C. Nicostrate* n'a aucun rapport avec le sujet. Dans Dem. *C Timothée*, 31, la mine dont il est question est une monnaie, non une exploitation minière. — P. 392. 2. Eusèbe, *Préparat. évangélique*, liv. V. — *Ibid.*, 3. Plutarque, *De animal.* II, 3 (?). — P. 395, 2. Démosthène, κατὰ Ὀλυμπιοδώρου βλάβης (même remarque que ci-dessus pour Lysias). — P. 396, 1. Démosthène, ὁ κατὰ Διονυσοδώρου βλάβης.

Paul Guiraud.

De generibus et libris paraphrasium Phaedrianarum scripsit C. M. Zander. Lundae 1897 typis expressit E. Malmstrœm. 42 p. in-4°.

On sait que les paraphrases en prose des fables de Phèdre, en dépit des fautes et sottises dont elles fourmillent, présentent un intérêt de premier ordre. Non seulement elles permettent, à l'occasion, de corriger dans le texte du poète un passage fautif, mais elles nous ont conservé un bon nombre de fables qui avaient péri dans l'archétype de nos manuscrits de Phèdre.

Le texte des paraphrases nous a été conservé par trois sources primaires : le recueil d'*Adémar* de Chabannes (ce qu'on a longtemps appelé « l'anonyme de Nilant »), le manuscrit de *Wissembourg*, enfin le recueil du prétendu *Romulus*. Il y a de plus de nombreuses sources secondaires (ce sont des remaniements du Romulus). Ces sources, tant primaires que secondaires, ont été réunies récemment par M. Hervieux en un grand corpus, qui forme (avec ce qui concerne Phèdre lui-même) la matière des deux premiers volumes de ses *Fabulistes latins*.

Dans l'opuscule qui est l'objet du présent article, M. Zander, professeur à l'université de Lund, en Suède, s'est proposé l'étude des trois sources primaires *Adem.*, *Wiss.*, *Rom.* La critique de ces textes barbares est chose complexe et ardue ; aussi est-il des points où les conclusions de M. Zander me paraissent soit inexactes, soit incertaines. Mais il en est d'autres, plus graves, sur lesquels il a jeté une vive lumière, et qui méritent d'être signalés ici.

M. Z. montre avec évidence que nos paraphrases proviennent de deux sources bien distinctes. L'une est l'Esope *ad Rufum*, paraphrase de basse époque, où le texte de Phèdre est modifié de la façon la plus grave et où l'ordre des fables est dérangé. L'autre est une rédaction plus ancienne, très voisine du texte primitif, et qui, souvent, en est une copie négligée plutôt qu'une véritable paraphrase. Cette seconde source, naturellement, a pour la critique de Phèdre une importance beaucoup plus grande que la première. — L'*ad Rufum* est représenté pour nous par *Wiss.* (moins deux fables ajoutées après coup, sur un blanc du dernier feuillet de l'archétype) et par *Rom.*, ainsi que par une partie des fables d'*Adem.* La rédaction plus ancienne est représentée pour nous par le reste des fables d'*Adem.* De sorte que, dans *Adem.*, les deux rédactions sont enchevêtrées l'une dans l'autre : 1, 5, 6, 8, 10... proviennent de l'*ad Rufum* ; 2, 3, 4, 7, 9... proviennent de la rédaction ancienne. L'auteur de ce recueil composite procédait d'une façon qui peut étonner et que M. Zander a su très bien démêler malgré l'invraisemblance. Il avait sous les yeux l'*ad Rufum* et le copiait dans l'ordre du texte. Mais quand, pour une fable donnée, il avait la chance de posséder aussi la rédaction ancienne, il en substituait le texte à celui que l'*ad Rufum* lui offrait, et cela à la place même où la fable figurait dans l'*ad Rufum*. Ainsi sa règle était de suivre l'*ad Rufum* pour l'ordre, la rédaction ancienne pour le détail du texte. Dans quelques endroits il lui est arrivé d'établir un texte mixte ; c'est là une exception, qui n'empêche pas que les grandes lignes tracées par M. Z. ne soient très nettes et, à mon avis, plus sûres encore qu'il ne l'a vu lui-même.

Qu'on prenne, en effet, le tableau par lui dressé p. 2 (d'après l'ordre des fables de Phèdre dans le ms. Rosanbo) : on verra, au premier coup d'œil, que les fables d'*Adem.* qui correspondent à des fables conservées dans ce manuscrit, et qui d'ailleurs sont issues de la rédaction ancienne, sont massées dans une même région. Il y en a dix-neuf : toutes, sans exception, appartiennent à la portion initiale du Phèdre Rosanbo, limitée par l'énigmatique indication LIB. SECVNDVS INCIPIT LIBER TERTIVS. Cette portion de texte, indivise dans le ms. Rosanbo, provient en réalité de la juxtaposition de deux tronçons indépendants. Le premier tronçon finit avec le vers 12 de la treizième fable ; le second commence avec le prétendu vers 13, c'est-à-dire dans une fable mutilée, et s'arrête dans la trente-et-unième fable, qui est mutilée aussi. Au premier tronçon correspondent *neuf* des fables *Adem.* de rédaction

ancienne, au second les *dix* autres. Pour le groupe des *neuf*, les limites sont les mêmes que celles du premier tronçon ; l'un et l'autre contiennent les fables première et treizième. Au contraire, pour le groupe des *dix*, il n'y a pas coïncidence de limites : la première fable complète du second tronçon est la quatorzième du Phèdre Rosanbo, tandis que le groupe des *dix* ne contient aucune fable avant la vingtième ; le second tronçon finit avec le v. 13 de la trente et unième fable, tandis que la fable *Adem.* correspondante contenait encore un 14e vers. De ces faits résultent nécessairement les conséquences suivantes :

1° La rédaction ancienne n'est pas un remaniement comme l'*ad Rufum ;* c'est un *Phèdre* en mauvais état, où les fables étaient encore groupées conformément à l'ordre primitif, et qui ne différait de l'ouvrage original que par des fautes de détail ou des interpolations de détail.

2° L'auteur du recueil composite *Adem.* avait à sa disposition non pas la totalité de la rédaction ancienne, ni non plus une anthologie extraite arbitrairement de l'ensemble de l'œuvre, mais bien des liasses de feuillets arrachés, constituant des tronçons analogues à ceux qui ont constitué la partie initiale du Phèdre Rosanbo. Et ceci explique et rend en réalité très rationnel le bizarre procédé qu'a reconnu la sagacité de M. Zander. L'auteur d'*Adem.* suivait ses feuillets arrachés quant au texte, parce que le texte y était meilleur ; il suivait l'*ad Rufum* quant à l'ordre, parce que seul, l'*ad Rufum* formait un tout.

3° Jusqu'à preuve contraire, c'est aux mêmes liasses de feuillets arrachés qu'il faut attribuer les fables *Adem.* provenant de la rédaction ancienne, mais non conservées dans le ms. Rosanbo. Telles sont, d'après M. Zander, la Souris et la Grenouille, la Souris de ville et la Souris des champs, l'Ane et le Bœuf, le Lion d'Androclès, le Moucheron et le Taureau, l'Ane et le Cheval orgueilleux, la Chauve-souris, les Brebis et les Loups, l'Ane et le Cheval qui lui refuse l'orge, l'Insecte et le Chameau. Ces fables doivent provenir soit de ce qui suivait la treizième fable Rosanbo, c'est-à-dire de la seconde moitié du Livre I, soit de ce qui suivait la trente et unième, c'est-à-dire, selon toute apparence, d'une portion du Livre II transposée dans le ms. Rosanbo. Enfin, dans une édition critique de Phèdre, ce qu'on pourra restituer de ces fables aura sa place naturelle marquée par la méthode, à la suite de la trente-et-unième fable Rosanbo.

Le manuscrit de Wissembourg, à la suite de l'*ad Rufum,* contient deux fables à texte très peu altéré, que M. Z. suppose provenir d'un feuillet égaré du recueil *Adem.*, et, par cet intermédiaire, de la rédaction ancienne définie plus haut. Une seule de ces deux fables, le Veau et le Taureau, existe encore dans le Phèdre Rosanbo ; elle y est l'avant-dernière. Comme rien n'autorise à croire que l'auteur du recueil *Adem.* ait eu en sa possession un des derniers feuillets de la rédaction ancienne, il est probable qu'il n'a jamais connu cette fable et n'a pas servi d'intermédiaire. Elle peut d'ailleurs provenir directement d'un

fragment d'un *Phèdre* en plus ou moins bon état; soit d'un autre fragment de ce même manuscrit dont l'auteur d'*Adem.* possédait deux fragments étendus, soit d'un fragment d'un autre manuscrit. — L'autre fable supplémentaire de Wissembourg, la *Vulpes* métamorphosée en femme [1], ne se retrouve pas dans le Phèdre Rosanbo. Elle appartenait probablement à la portion du Livre V qui a péri avant la fable des deux Chauves. Les deux fables supplémentaires de Wissembourg ont dû en effet être trouvées ensemble, sur un même fragment de manuscrit. Or, si celle de la *Vulpes* était placée comme il vient d'être dit, il y a grand' chance qu'elle n'ait été séparée de l'autre par aucune fable d'animaux, pouvant tenter de même l'auteur du supplément de Wissembourg.

Voilà l'essentiel de ce qui concerne la rédaction ancienne consultée par l'auteur du recueil *Adem.* (et, accessoirement,le supplément de Wissembourg). Il me reste à parler de l'*ad Rufum*, la seule véritable paraphrase de Phèdre, connue par deux sources continues *Wiss.*, *Rom.*, et par une source intermittente *Adem.* Selon M. Zander, *Adem.* et *Rom.* sont apparentés, de sorte que le double témoignage *Adem.-Rom.* ne ferait que balancer l'unique témoignage *Wiss*. Cela se peut, mais la discussion de M. Z. aurait besoin d'être reprise. La parenté d'*Adem.-Rom.* ne peut être démontrée rigoureusement, comme il a essayé de le faire, par des *variantes* communes : seules des *innovations* communes seraient probantes. Ces innovations, il est souvent impossible de les déterminer dans l'œuvre personnelle du paraphraste ; en effet, étant donné dans un passage une variante mauvaise et une autre en soi satisfaisante, nous savons rarement si la mauvaise est une corruption de l'autre ou celle-ci une correction-palliatif de la première. Il faudrait donc concentrer son attention sur les leçons qu'on sait provenir du texte même de Phèdre, et qu'une ou deux des trois sources modifient; par conséquent, ne s'occuper que des fables dont l'original a survécu. Enfin, au moins pour commencer, il y aurait à écarter deux des fables sur lesquelles M. Z. s'appuie principalement pp. 32-33, la sixième et la douzième du Phèdre Rosanbo. Car, d'après ce qui a été exposé, il y a chance que l'auteur du recueil *Adem.* en ait trouvé le texte dans sa première liasse de feuillets arrachés, et que par suite il ne nous offre pas, pour la comparaison avec *Rom.* et *Wiss.*, de l'*ad Rufum* tout pur [2].

L'ordre des fables n'est pas tout à fait le même selon que l'on considère *Adem.-Rom.* ou *Wiss.;* de là encore M. Z. veut tirer une preuve, mais c'est justement là qu'il est bien difficile de déterminer de quel côté est l'innovation. Sur un seul point il me semble y avoir évidence, mais

1. Pour un détail de la restitution, voir mon petit *Phèdre* de classe, p. 285.

2. En fait, dans la sixième fable, c'est *Wiss.* et non *Adem.* qui a gardé les leçons primitives *Aesopus*, *cum vellet*, *causam*, *inquit*, *cogit* ; cela est favorable à la thèse de M. Zander, et semble même décisif pour cette fable en particulier.

dans un sens contraire à la thèse de M. Zander. La fable du Poulet et de la Perle est la première dans *Adem.-Rom.*; dans *Wiss.* elle est presque tout à la fin. Ici ce sont *Adem.* et *Rom.* qui ont raison, car dans *Wiss.* la fable est précédée d'un morceau qui en est solidaire et qui est manifestement une préface ou une fin de préface (préface de tout le recueil? préface d'un seul livre? préface en tout cas). L'ensemble des deux morceaux appartient-il bien au texte *Wiss.*? ou bien serait-ce par hasard un supplément étranger? ce que je vois, c'est qu'il n'est plus où il devrait être, et qu'il constitue un troisième témoignage à joindre à ceux d'*Adem.* et de *Rom.* Mais qu'on ne se méprenne pas sur ce que je veux dire. Je combats ici certains arguments, mais les arguments seulement; quant à la conclusion de M. Zander, je suis très porté à en attendre la confirmation des recherches qui seront faites par lui ou par d'autres.

En somme, M. Zander a résolu des questions importantes, et il en a posé d'autres d'une façon qui fait espérer au moins que la solution en sera possible. Son travail sera utile à quiconque désire bien connaître soit les paraphrastes de Phèdre, soit Phèdre lui-même[1].

Louis Havet.

---

1. Voici quelques menues observations. P. 5 l. 17 : M. Z. a été trompé par la forme de l'abréviation *pro* dans le ms. Rosanbo. L. 10 du bas il restitue dans Ph. un vers incorrect (voir mon § 51); de même p. 6 l. 21 (§ 24), p. 7 l. 3 (§ 35). P. 6 l. 21-22 : fondre en une les lacunes des deux vers, *conferebat* [fortunae comes. Hostes] *in pacem*. P. 9 l. 18 : il est inexact que *Rom.* omette *quodam*. L. 28 : l'auteur *ad Rufum* aurait eu sous les yeux un Phèdre proprement dit et aussi la paraphrase ancienne; d'après ce qui a été exposé, il y a chance que ces deux sources n'en fassent qu'une. P. 18 l. 24 : *coepit esse iniuriosus* dérive simplement de la faute *nocuit* p. *necuit* (et p. 20 l. 4 du bas *acceptor* de *raptor*); M. Z. n'attache peut-être pas assez d'importance au rôle que jouent, dans l'œuvre du paraphraste, les altérations dont le point de départ est mécanique. P. 12 l. 3 du bas : je ne comprends pas ce qui est dit de *potes*. P. 13 l. 20 : au lieu d'*Adem*, 10, lire 41; à la ligne 18, autre mention inexacte d'*Adem.* 10. L. 3. du bas : app. 15, 29, 19, lire 9, 13, 27. P. 21 l. 11 du bas : le *titre* de *Wiss.* a échappé à M. Zander. P. 23 l. 19 : confusion de deux vers ayant l'un *perferte*, l'autre *sustinete*. P. 26 l. 8 du bas : je n'ai pas dit ce que M. Z. me fait dire. P. 24-25 : noter que les deux fables de *Rom.* non tirées de Phèdre sont des fables contigues. P. 13 au milieu : j'ai de grands doutes sur les fables d'*Adem.* que M. Z. veut retirer à Phèdre. Ainsi [*Iacentem in horto*] *cochlea speculum repperit* (*Adem.* 8) serait d'aussi bon Phèdre que *Asinus iacentem uidit in prato lyram*; la morale que le singe fait au miroir rappelle celle que le vautour fait au chien dans une fable de l'invention personnelle de Phèdre (I 27). La fable du Chauve et du Jardinier *Adem.* 24 rappelle Phèdre par la préoccupation de la calvitie (V 3; V 6; II 2); la grossièreté inepte du dialogue fait pendant à celle de I 29; *bibere sanguinem* est une expression de Phèdre, à propos aussi de chauve et de mouche. La fable du Menteur et du Véridique (*Adem.* 51) se trouve s'appliquer à Caligula : de qui serait-elle sinon de Phèdre? Dans *Adem.* 53 *mergentem « undis »* a bien l'air d'une fin de vers dans la langue de Phèdre (*mergentem undis*), et ce qui suit, *inquirit ab ea cur hoc faceret*, rappelle singulièrement *interrogata ab alia cur hoc diceret* I 30, 4; cf. IV 20, 5; IV 1, 8; même observation pour *interrogata a leone respondit* (*Adem.* 59). Dans *Adem.* 6 et 19 il semble qu'on trouve aisément des vers ou des hémistiches : *Gallus dum*

Émile Molinier. **Histoire générale des arts appliqués à l'industrie du vᵉ à la fin du xviiiᵉ siècle.** — Tome II. — *Les meubles du Moyen Age et de la Renaissance. Les sculptures microscopiques. Les cires.*

C'est avec un entrain vraiment digne d'admiration que M. Émile Molinier réalise le programme qu'il s'est imposé ; programme dont l'étendue et la variété compliquée eussent certainement effrayé tout autre que lui, et l'on ne voit pas que cette rapidité de travail ait nui à la sûreté et à la précision de ses informations et de ses conclusions. Ce nouveau volume a la même netteté d'exposition, de critique et de doctrine, qui recommande le précédent. Il est également très bien présenté, illustré avec luxe, avec goût et avec abondance.

On y trouve d'abord un exposé de ce que nous pouvons savoir de tout à fait certain sur le mobilier du moyen âge en France, en Allemagne, en Flandre, en Espagne et en Angleterre. On y trouve aussi une série importante et en partie inédite de meubles et de boiseries de style roman, conservés en Scandinavie. Ces objets, qui peuvent nous donner beaucoup mieux qu'une restitution quelconque, l'idée de ce que fut le mobilier du xiiᵉ siècle, sont l'objet d'un intéressant commentaire. On trouve plus loin une bonne étude d'ensemble, non pas sur toutes les stalles des églises de France, ce qui serait irréalisable, mais sur la plupart.

Le chapitre II est une étude complète et critique du meuble et de la boiserie en Italie, et il forme le préambule logique du chapitre III, plus étendu encore, consacré à la Renaissance en France. Il se termine par un précis de l'histoire du meuble de la Renaissance allemande et flamande.

De nombreuses citations et pièces justificatives figurent en note dans ces trois chapitres. Une pièce justificative du chapitre III prend avec raison la forme d'un autre chapitre inséré à la suite : ce sont les *Statuts et Ordonnances des maistres jurez huchers et menuisiers de Paris*, confirmés en 1580.

C'est encore de travaux en bois et principalement d'œuvres de la Renaissance, que traite le commencement de l'étude consacrée aux *Sculptures microscopiques*, depuis le buis byzantin du xiiᵉ siècle du musée du Louvre, jusqu'aux bois de Saint-Claude et de Flandre du xviᵉ siècle. M. É. M. semble avoir trouvé ici une solution parfaite de la question si controversée de l'origine des lettres sculptées, M. et F.,

---

cum alio litem intendit saepius ; — ex meis hodie unguibus ; — Et quae sata olim uellerent radicitus ; — Vbi dixero Da mi offam lapidem porrige ; — commonuit nequid pateretur mali ; — percussit gruem Et crura fregit.... La fable totalement inintelligible *Adem.* 25 ne serait-elle pas une très vieille fable, défigurée par une longue série d'accidents, plutôt qu'une composition récente ? et n'est-ce pas parce qu'ils ne la comprenaient plus que *Wiss.* et *Rom.* l'ont sautée ? Je ne fais ici que des questions, avec l'espoir d'y trouver réponse dans un travail spécial que nous promet M. Zander.

conservées au musée du Louvre : ce seraient des bibelots exécutés pour Marguerite d'Autriche et pour Philibert le Beau. — Il nous donne ensuite un résumé critique et excellent de l'histoire des pierres de Munich et des buis allemands, puis il aborde les sculptures microscopiques plus récentes, ou exécutées en d'autres matières.

Le volume se termine par une remarquable étude sur les cires, depuis les effigies funéraires du moyen âge et l'énigmatique tête de cire de Lille, jusqu'aux œuvres du xviiie siècle. Cette partie contient des vues personnelles très intéressantes, tant au point de vue historique qu'au point de vue pratique, sur la technique d'un art que nos contemporains ont eu le bon esprit de vouloir restaurer, sans parvenir, jusqu'ici, à des résultats pleinement satisfaisants.

La partie la plus importante et la plus intéressante du livre est l'étude du meuble français du xvie siècle. M. É. M. le classe avec raison en deux périodes qui correspondent aux moitiés du siècle, et que l'on trouverait définies et divisées de même en étudiant l'architecture. Il soumet à une discussion très serrée les classifications par écoles proposées avant lui, et son argumentation n'en laisse presque rien subsister. Voici en résumé ce qu'il établit : il faut se résigner à ne pas distinguer les écoles des huchiers de la première Renaissance, qui combine partout les mêmes traditions gothiques avec les mêmes modèles italiens. La seconde Renaissance, au contraire, ne vit plus de traditions : elle crée des modèles; mais comme ces modèles sont gravés et circulent partout, il ne faut pas chercher non plus de divisions régionales bien nettes; on peut, en revanche, reconnaître la manière des artistes qui fournissent ces modèles; il existe, sinon une école française, du moins une école de du Cerceau, et, sinon une école bourguignonne, du moins une école de Hugues Sambin. Il est vrai aussi que leurs modèles pourront être plus ou moins interprétés, et même combinés. Les pages dans lesquelles M. É. M. établit ces conclusions nouvelles autant que lumineuses, sont les meilleures de son livre, et il semble qu'on ne saurait refuser d'y souscrire, soit que l'on aime du Cerceau qu'il me semble aimer, soit qu'il vous fasse comme à moi l'effet d'un cauchemar, mais là n'est pas la question.

Le premier chapitre me paraît seul prêter, non pas à des critiques, mais à quelques observations : on ne saurait le désirer meilleur, mais je l'aurais préféré plus complet; on pourra regretter de n'y pas voir figurer le bahut roman de Sion en Valais, un dessin de l'armoire de Bayeux; un détail des stalles de Chillon autrefois à Lausanne, et des belles stalles du xiiie siècle de Xanten, si analogues au croquis reproduit d'après Villard de Honnecourt; puis des spécimens, ou tout au moins la mention de certaines autres pièces de mobilier ecclésiastique en bois dont la France a conservé de beaux échantillons : couvercle de fonts baptismaux sculptés de Saint-Riquier (Somme); Bueil (Indre-et-Loire); Vallouise (Hautes-Alpes), etc.; chaires à prêcher, souvent si jolies

depuis le type purement gothique d'Azy (Aisne) et celui de Saint-André-les-Troyes (première Renaissance), jusqu'à ceux du xvie siècle avancé (Péronne, Béthune, etc.); les tabernacles en forme de tourelles gothiques xiiie siècle (Senanque), ou flamboyant (Saint-André-les-Troyes et abbaye du Bec. Collection Reiset), ou de la Renaissance (Flètre, etc.), et enfin les lutrins, voire même les tambours de portes ou *ostevents* (Saint-Martin d'Ypres). Il est juste d'ajouter que ces divers meubles rares sont, en somme, des échantillons plutôt que des séries et ne prêtent guèrent à des conclusions.

Dans la liste des stalles, celles de Saint-Anatoile de Salins, œuvre du xve siècle, rappelant encore beaucoup le xive, auraient été mieux à leur place avec les stalles du xve qu'avec celles du xvie siècle, et inversement pour les stalles de Gassicourt, encore flamboyantes, mais appartenant au xvie siècle et présentant de curieuses analogies avec celles de Champeaux. Dans la revue des stalles de l'étranger, j'aurais aimé voir figurer le Danemark pour celles de Roskilde et de Ringsted, qui sont signées et datées, et présentent, avec un type particulier, une riche série de sculptures.

J'aurais aimé enfin, et ceci est une pure question de sentiment personnel, de voir enrichir ce chapitre du dépouillement d'un certain nombre de tableaux, enluminures, estampes, tapisseries et sculptures de retables ou de stalles des xve et xvie siècles, mais l'auteur a formellement répudié cette source d'informations : il emprunte ses documents d'une façon à peu près exclusive aux meubles eux-mêmes, constatant avec raison la fâcheuse influence qu'ont eu les monuments figurés sur les œuvres de certains de ses prédécesseurs. Est-ce une raison pour être aussi sceptique qu'il l'est sur l'exactitude de toutes ces représentations ? Je ne le crois pas car je suis persuadé que, plus savant et plus sage que d'autres, M. É. M. n'aurait pas trouvé les mêmes inconvénients qu'eux à exploiter des sources qui eussent ajouté d'intéressants renseignements à son livre. La contre-partie de ce regret est la certitude que M. É. M. ne nous donne que des renseignements rigoureusement exacts.

Nul ne pourrait nier que le nouveau volume de M. É. Molinier soit à la fois une œuvre de critique et d'enseignement de premier ordre; il marque un pas en avant dans l'archéologie des objets dont il traite, il rectifie et précise ce qu'on en savait, contient à assez peu de chose près ce qu'on en peut savoir, détruit des légendes et ne donne que des renseignements absolument sûrs et dont il apporte la preuve.

C. Enlart.

L. Cloquet. **Les grandes cathédrales du monde catholique.** Lille, *Société de Saint-Augustin*, 1897, in-4° de 380 p. et 208 gravures.

M. L. Cloquet, professeur à l'Université de Gand, est assez connu

comme architecte et comme érudit pour qu'il soit inutile de rappeler les services qu'il a rendus. Il nous donne aujourd'hui un bon livre de vulgarisation qui apprendra beaucoup aux gens du monde et à la jeunesse des écoles. On y trouve une histoire de l'architecture ecclésiastique depuis le temps des Catacombes jusqu'à nos jours. L'auteur a donné avec raison la place de beaucoup la plus large à l'art des époques romaine et gothique. On peut relever quelques erreurs matérielles et accidentelles ; d'autres empruntées aux travaux que l'auteur a utilisés : par exemple, p. 164, parlant des stalles de la cathédrale d'Amiens, il les dit « sculptées par Al. Huet, Arm. Bouillon et Ant. *Tavernier* sous la direction de J. Turpin ». En réalité, elles ont été construites par les huchers Arnould Boulin et Alexandre Huet et décorées par Antoine Avernier, entailleur d'images; Jean Turpin était un ouvrier. C'est ce que le savant archiviste de la Somme, M. G. Durand, a parfaitement établi dans son intéressant mémoire sur l'*ameublement civil au* XVe *siècle dans les stalles de la cathédrale d'Amiens* (*Mém. de la Soc des Antiquaires de Picardie*, 1890).

M. C. adopte pour la date de Saint-Ambroise de Milan l'opinion de M. de Dartein. C'est une opinion très combattue et que les travaux les plus récents sur l'origine du style gothique ne semblent pas confirmer.

Ces réserves faites, on ne peut que louer l'œuvre de M. C. et souhaiter qu'elle se répande beaucoup dans le public.

C. ENLART.

J.-C. BROUSSOLLE. **Pèlerinages ombriens**. Seconde édition. Paris, Fischbacher, 1897, in-8° de 302 p. orné de 46 figures.

M. l'abbé Broussolle vient de publier la seconde édition d'un livre qui a révélé aux amateurs d'art et de paysage toute une série de bourgades pittoresques et inconnues de l'Ombrie, et toute une série de peintures médiévales d'un haut intérêt. L'auteur a illustré lui-même ce livre où il a noté à la fois ses émotions d'artiste et ses remarques de critique. Parmi ces dernières on trouvera des pages instructives sur Pérugin, à qui M B. doit consacrer une étude plus étendue, et sur Benedetto Bonfigli. On trouvera aussi de nombreux renseignements écrits ou dessinés sur de curieuses bannières peintes du XVe siècle. Ces objets ne sont pas spéciaux à l'Italie : il en existe quelques-unes en Allemagne et en Suisse et un bon specimen au Musée de Bergen (Norvège), mais M. Broussolle est, je crois, le premier à signaler et à décrire celles des villages d'Ombrie qui ont un véritable intérêt artistique et historique.

C. ENLART.

L'abbé A. Le Sueur. **Maupertuis et ses correspondants.** In-8. Paris, A. Picard, 1897.

Maupertuis légua toute sa correspondance à La Condamine en lui recommandant de brûler ses propres lettres, mais de conserver fidèlement celles de ses correspondants. La Condamine déféra au vœu de son ami et, lorsqu'il mourut à son tour, le précieux dépôt passa aux mains de sa femme qui le laissa à son neveu, le comte d'Estouilly. Celui-ci le déposa dans la bibliothèque de son château d'Estouilly avec les autres papiers de son oncle et ne parut plus s'en préoccuper davantage. Cette correspondance dormit là cent ans dans le plus parfait oubli et peut-être y aurait-elle dormi encore bien des siècles si, tout récemment, le propriétaire actuel du château, M. le comte de Vaudrimey d'Avout, n'en avait parlé au curé d'un village voisin, M. l'abbé Le Sueur, qui désira la feuilleter. C'étaient des lettres du Grand Frédéric, du prince Henri de Prusse, de La Beaumelle, d'Euler, de Kaestner, de Kœnig, de Haller, du président Henault, du comte de Tressan, de Condillac, de l'abbé d'Olivet, du maréchal d'Écosse et d'autres personnages fameux. Émerveillé, M. l'abbé Le Sueur les lut, les copia et se résolut à les publier. Telle est l'origine de ce livre.

Dire que nous sommes là en présence d'un ensemble documentaire de haute valeur serait pousser trop loin l'optimisme. Voici, par exemple, quatre lettres de Condillac : Lisons-en une. « Monsieur, sur la première nouvelle de l'honneur que m'a fait l'Académie, je me suis hâté de vous remercier; depuis on m'a renvoyé ici la lettre dont vous m'avez honoré. Je suis charmé qu'elle me procure l'occasion de vous rendre grâce une seconde fois, car je ne saurois trop vous témoigner combien je suis sensible à une faveur dont je crois vous avoir toute l'obligation. Je regarde l'honneur d'être votre confrère comme le commencement d'une union qui deviendra plus étroite; ma reconnaissance vous répond que je ferai tout ce qui dépend de moi pour conserver votre estime et pour mériter votre amitié. Je suis, avec toute la considération possible... » Toutes les autres lettres, à peu de choses près, sont de ce genre. Elles remercient, congratulent, louent, sollicitent et ne nous apprennent presque rien de nouveau, si ce n'est que Maupertuis est un des plus grands génies de l'humanité et que tout le monde est prêt à mourir pour lui.

Une déception surtout, c'est de ne la voir apparaître nulle part, cette figure rogue et renfrognée de Maupertuis! Elle se dérobe toujours, comme celle d'un dieu, derrière les fleurs que ses fidèles lui jettent. C'est sans doute dans les réponses qu'il faisait à toutes ces missives qu'on pouvait le surprendre, mais La Condamine les a brûlées. On dirait que ses correspondants eux-mêmes sont impersonnels au fond de leurs félicitations et de leurs requêtes rédigées selon les plus banales formules de l'obséquiosité à la mode.

L'un d'eux, pourtant, se livre plus : c'est l'homme à tout faire de

Maupertuis, son autre lui-même dans sa guerre avec Voltaire, La Beaumelle. Mais la franchise de celui-là ne tourne pas à son avantage, et un peu plus de discrétion lui aurait mieux convenu. M. l'abbé Le Sueur, qui, en sa qualité de prêtre, a les meilleures raisons du monde pour ne pas aimer Voltaire, essaie bien, en sa préface, de nous présenter La Beaumelle sous le meilleur jour possible et va même jusqu'à écrire qu'il se dressa « haut et fier devant ce colosse ». Mais on ne voit vraiment pas, en toute cette correspondance, la moindre trace de cette « hauteur » et de cette « fierté », et M. l'abbé Le Sueur lui-même ne peut les transcrire sans exhaler au bas des pages maintes notes indignées. Impossible, en effet, d'imaginer un type plus achevé de folliculaire sans scrupule que l'argent seul fait taire ou fait parler. Je recommande surtout aux lecteurs les récits qu'il fait, sans penser à mal, de ses diverses fiançailles, nouées ou rompues à mesure que croît ou décroît pour lui l'espoir d'une bonne dot.

Ne serait-ce que pour nous avoir édifiés pleinement sur le compte de La Baumelle, la publication de cette correspondance si généralement anodine aurait donc quelque utilité. Peut-être aussi y trouvera-t-on quelques détails utilisables sur le fonctionnement de l'Académie de Berlin. On doit donc savoir bon gré à M. l'abbé Le Sueur de son initiative. Il se peut que les notes dont il a cru devoir commenter ou éclairer son texte soient jugées un peu trop sommaires et surtout insuffisantes, mais on le félicitera sûrement de la substantielle préface dans laquelle il a résumé les principaux incidents de la vie de Maupertuis.

Raoul Rosières.

A. Hallays. **Beaumarchais.** In-12, Paris, Hachette, 1897.

Un Beaumarchais, sinon nouveau, du moins bien plus précis que celui de nos anciennes histoires littéraires, a surgi depuis quelques années des recherches nouvelles et des documents inédits. Restait à le dégager des dissertattions savantes pour le présenter libre et alerte au public. M. Hallays s'est acquitté de ce soin avec autant d'habileté que de compétence. Il a su fort bien résumer, dans le petit nombre de pages que la collection des *Grands écrivains français* accorde à ses collaborateurs, tout ce qu'il est esssentiel de savoir sur la vie et l'œuvre de Beaumarchais. Les découvertes récentes y sont toutes condensées, des aperçus originaux les complètent souvent, et le récit est clair et facile.

Une seule chose me taquine, c'est de voir combien en cette étude la part faite à l'homme l'emporte sur la part faite à l'écrivain. On garde malgré soi l'impression que Beaumarchais fut un homme d'affaires qui n'écrivait qu'en amateur et par rencontre. A cela M. H. me répondra sans doute que tel il l'a vu en effet, mais je ne sais si cette vision est bien la bonne et je crois que la postérité continuera plutôt à le

considérer comme un littérateur qui s'est beaucoup occupé d'affaires. Est-ce que, d'une part, M. H. n'aurait pas cru toutes ces opérations commerciales et financières qu'il raconte un peu plus anormales qu'elles ne l'étaient réellement dans la vie d'un homme de lettres du XVIIIe siècle? Beaucoup d'écrivains, cependant, étaient alors des spéculateurs tout aussi effrénés. Si, notamment, on voulait narrer les innombrables spéculations auxquelles s'est livré Voltaire, on écrirait fort aisément un livre de même ampleur que celui-ci sans pouvoir peut-être y trouver une dernière page pour dire qu'il avait aussi beaucoup écrit. Puis, d'un autre côté, M. H. n'aurait-il pas restreint un peu plus que de raison l'importance de l'œuvre de Beaumarchais? Qu'il mette le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* hors de pair, rien de mieux. Qu'il ne prise que médiocrement *Eugénie*, *Tarare* et la *Mère coupable*, on l'approuve. Mais Beaumarchais n'est pas tout entier en ces cinq pièces seules. Ses *Mémoires sur l'affaire Goëzman* me paraissent valoir beaucoup plus que le pense M. H., et l'on pourrait trouver bien des jolies choses à retenir encore dans ses autres mémoires, dans ses fantaisies, dans ses lettres et même dans ses petits vers. Qu'il ait été un vrai littérateur, les savants raffinements de son style suffiraient seuls à m'en convaincre, et je n'en doute plus quand M. Hallays lui-même me dit : « Les innombrables ratures de ses brouillons prouvent qu'il ne se contentait pas du premier jet. » En somme, pour peu que l'on considère tout ce que Beaumarchais a fait imprimer et tout ce qu'il a laissé en manuscrit, il faut bien reconnaître que peu d'écrivains ont passsé une si bonne partie de leur vie la plume à la main.

Mais je ne voudrais pas insister sur ces observations jusqu'à les transformer en critiques. Ce sont de simples impressions personnelles que je risque en passsant. Il y a en ce livre 113 pages sur Beaumarchais homme d'affaires et d'intrigue, et 73 pages sur Beaumarchais littérateur : j'aurais préféré le contraire, et voilà tout.

Raoul Rosières.

P. Besson. **Un ami de la France à la cour de Weimar, Ch.-L. de Knebel.** Grenoble, imp. Allier, 1897. In-8, 44 p. (Extrait des *Annales de l'Université de Grenoble*, 2e trimestre 1897).

Cette étude est attachante et mérite d'être lue et consultée. M. Besson ne se borne pas à raconter la vie de Knebel, ses voyages, son mariage et les amitiés illustres de ce « dernier témoin de la période classique de la littérature allemande ». Il analyse finement son caractère et expose avec détail son antipathie pour le militarisme prussien et sa sympathie pour la France : Knebel salue avec joie la Révolution, admire sincèrement Bonaparte « le modèle de tous les modèles », souhaite un instant

de s'enrôler dans les rangs de l'armée impériale, dissuade son fils aîné de s'engager parmi les volontaires de 1813.

Mais M. Besson aurait dû parler davantage des poésies de Knebel, et lorsqu'il parle du séjour de son héros à Paris en 1775, pourquoi ne traduit-il pas la suite du fragment autobiographique qu'il cite (p. 13)? Les traits de complaisance française que rapporte Knebel sont curieux, et il est important de savoir qu'il connut Villoison, Cacault, Diderot. « Je rencontrai Diderot, écrit Knebel, dans l'atelier d'un sculpteur; il parla beaucoup, et tout son discours fut à vrai dire une conférence; il s'étonnait qu'on n'eût pas voulu recevoir Moïse Mendelssohn à l'Académie des sciences de Berlin, et il s'en irritait contre le grand roi. Cacault me fit connaître de jeunes esprits qui jouèrent plus tard un rôle dans la Révolution; ils me montrèrent un grand livre qu'ils nommaient *cadastre* où étaient inscrits les noms et règlements de tous les bourgeois et de toutes les personnes; ils me dirent qu'à l'avenir tous devaient être égaux, bourgeois, paysans et nobles. » L'impression que Strasbourg fit sur Knebel est assez remarquable pour être notée : « Cette nature hybride, cette singerie des mœurs et manières françaises ne m'édifia pas... je me remis à Paris, où tout était moins français qu'à Strasbourg. »

A. C.

F.-A. Aulard. **Recueil des Actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire.** Tomes VIII et IX. 1895, gr. in-8, 771 et 832 p.

— **La Société des Jacobins**, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris. Tomes V et VI. 1895 et 1897, gr. in-8, 711 et 805 p (Paris, Cerf, Noblet et Quantin).

— **L'Etat de la France en l'an VIII et en l'an IX.** In-8, IV et 157 p. Paris. Société de l'histoire de la Révolution française.

M. Aulard poursuit avec vaillance et sans se lasser ses travaux sur la Révolution française, et nous avons à annoncer de nouveau plusieurs volumes de l'infatigable et savant chercheur.

Tout d'abord, les tomes huitième et neuvième des *Actes* du Comité de salut public. Le tome huitième ne comprend qu'un mois : du 25 octobre au 26 novembre 1793, mais les événements auxquels il nous fait assister sont considérables : campagne d'Alsace, siège de Toulon, levée en masse, efforts contre les « brigands » de la Vendée. Un des documents les plus remarquables, le plus remarquable peut-être de ce volume, est la lettre de Carrier, du 12 novembre (p. 371-382) : Carrier y fait preuve, non seulement d'une « franchise imperturbable », mais d'intelligence, de coup d'œil ; il affirme que tous les succès sont dus à la garnison de Mayence, il proclame le républicanisme de ces soldats et officiers que

soupçonnait Bouchotte, il loue en fort bons termes Kléber, Vimeux, Haxo, Beaupuy, Blosse, Marigny.

Le tome neuvième des *Actes* va du 27 novembre au 31 décembre 1793. On y remarquera surtout les lettres des représentants à l'armée des Pyrénées-Occidentales (notamment celle du 8 décembre, p. 131-143), le grand décret sur le mode de gouvernement provisoire et révolutionnaire (p. 149-161), ainsi que les importantes circulaires du Comité aux représentants en mission, aux généraux en chef, aux comités révolutionnaires, aux départements, aux districts, aux communes, aux agents nationaux, aux tribunaux militaires (p. 161-186), les documents sur la prise de Toulon qui « fixe toute la sollicitude » du Comité, sur le conflit des commissaires de la Convention à l'armée du Rhin et à celle de la Moselle, sur les opérations de Hentz et de Florent Guiot dans le département du Nord (arrestation de Lavalette et de Dufresse), sur la bataille de Savenay, etc.

En même temps, M. Aulard terminait la publication des documents relatifs à la Société des Jacobins. Le tome cinquième de ce recueil va de janvier 1793 à mars 1794. M. A. a reproduit les comptes rendus des séances du club d'après trois sources : 1° d'après le *Journal des Jacobins*, du 23 janvier au 26 août 1793 (parce que ce journal est à ce moment aussi exact et plus complet que la feuille imprimée par Nicolas); 2° d'après le *Journal de la Montagne*, du 28 août au 6 septembre (parce que les articles de cette gazette, rédigés par Aristide Valcour, sont plus détaillés, plus vivants qu'auparavant et rapportent les discussions avec plus de suite et de clarté que le *Journal des Jacobins*); 3° d'après le *Moniteur*, du 8 septembre 1793 au 18 mars 1794 (parce que, durant cet espace de temps, le *Moniteur* donne régulièrement, et de la façon la plus étendue, le compte rendu des séances de la Société).

Le tome sixième du recueil des Jacobins va du 19 mars au 14 novembre 1794. Il contient en outre des corrections et additions (parmi lesquelles le récit du voyage de Halem), et deux listes précieuses dont il faut de tout cœur remercier M. A., car il a dû, pour les dresser, ne ménager ni son temps ni son labeur. Ce sont : 1° une liste des présisidents, vice-présidents et secrétaires de la Société des Jacobins; 2° une liste générale alphabétique des six volumes de la publication, table bien malaisée à faire, car dans les documents dont disposait l'éditeur, les noms étaient très souvent défigurés; mais, à force de patience et d'érudition, M. Aulard a vaincu la plupart des difficultés, et cette table alphabétique nous donne la liste des Jacobins, aussi complète qu'il est possible de l'avoir.

-

Le volume que M. Aulard intitule *l'Etat de la France en l'an VIII et en l'an IX* renferme quatre documents : 1° un rapport de Fouché sur la situation générale de la République (12 vendémiaire an VIII); 2° un

autre rapport du même, intitulé *Bulletin* et non daté, mais se rapportant à tout le mois de vendémiaire an VIII et par conséquent écrit peu de temps avant le coup d'État de brumaire [1]; 3° un troisième rapport de Fouché, daté du 24 frimaire an VIII et relatif aux événements postérieurs au 18 brumaire; 4° un tableau contenant des renseignements sur l'esprit public, les ministres du culte, les préfets, les sous-préfets et les émigrés en l'an IX. Ce tableau a coûté à M. Aulard une peine infinie dont il faut lui savoir gré : il a, dans le texte des articles qui concernent les préfets et sous-préfets, intercalé les noms de ceux qui étaient en fonctions en l'an VIII et au début de l'an IX; il a rectifié ces noms très souvent défigurés dans les almanachs nationaux; il a indiqué en notes les fonctionnaires qui avaient fait partie de la Constituante et de la Convention; enfin, il a mis à la fin de ce volume une table alphabétique des noms de personnes, de lieux et de choses, où le lecteur trouvera les noms de tous les préfets et sous-préfets au début du Consulat, avec leurs prénoms et autres détails utiles à l'identification de leur personnalité.

A. Chuquet.

Le comte Fleury. **Les grands terroristes. Carrier à Nantes** (1793-1794). Paris, Plon, 1897. In-8, 523 p. 7 fr. 50.

On pourra reprocher à l'auteur de ce travail quelques redites et longueurs. Mais il a rempli consciencieusement sa tâche, et non seulement il a fait l'histoire du proconsulat de Carrier, mais il a réussi à faire voir ce qu'était et ce que devint cet homme, enivré de sa puissance, se jetant dans les plaisirs, énervé, surexcité par la débauche, et de sournois devenu un violent, presque un fou (p. 199). Il ne s'est pas contenté de lire les imprimés : il a glané après M. Wallon – qu'il nomme l'illustre draineur des documents criminels; — il a fouillé aux archives départementales de Nantes dans le fonds Dugast-Matifeux, et il a profité des travaux et des conseils de M. Lallié. Il retrace d'abord les commencements de Carrier, qui fut élu le dernier député du Cantal à cinq voix de majorité — « ces cinq voix vouaient la Bretagne nantaise à l'ostracisme et à la mort », — puis sa mission en Normandie, à Rennes et à Nantes. Il n'oublie pas de dire qu'il y avait à Nantes, avant l'arrivée de Carrier, une petite Terreur organisée par le comité révolutionnaire, Goullin, Chaux, Bachelier; « le comité, c'est-à-dire Goullin par instinct cruel, Chaux par cupidité et Bachelier avec sa lâcheté ordinaire, avaient bien

---

1. P. 24, lire Barbaczy pour *Barbesci*; p. 61, lire Panattierri au lieu de *Pannetières*; p. 62, Stephanopoli au lieu de *Stefanopole*; p. 96, Bettembourg au lieu de *Bitbourg*; p. 131, Boubers au lieu de *Boubert*; p. 66, « le nommé *Schenneramnes* m'a bien l'air d'être le fameux Schinderhannes.

préparé le terrain ». Mais il insiste particulièrement sur les noyades. C'est le point le plus obscur de son sujet. Il adopte les conclusions de M. Lallié : il n'y eut pas de « mariages républicains », mais il y eut sûrement *onze* noyades et on a des indices de plusieurs autres. Quant au nombre des noyés, on ne peut le fixer. Son jugement sur le rappel de Carrier mérite d'être retenu : ce n'est pas le jeune Jullien qui a fait connaître les excès du représentant ; le Comité les connaissait, au moins en partie, et il reproche à Carrier des *formes dures* et *violentes* ; il lui reproche surtout d'avoir insulté Tréhouard — autre représentant, — suspendu la Société populaire et maltraité Jullien ; il lui reproche enfin d'être *usé*. Dans la dernière partie du volume, très intéressante du reste et dramatique, nous assistons au châtiment : Carrier rappelé et « engagé dans le sillon d'Hébert », trouve appui aux Jacobins. Mais, bien qu'il contribue à Thermidor, il se voit bientôt menacé : la condamnation des deux adjudants-généraux Fouquet et Lamberty, la lutte entre le comité révolutionnaire de Nantes et Phelippes Tronjolly, l'arrestation des deux partis, les dénonciations de Phelippes contre Carrier, son acquittement et celui des 94 Nantais, le procès des membres du comité révolutionnaire qui rejettent leurs fautes sur Carrier, l'ascendant croissant des Thermidoriens, la fermeture du club des Jacobins, tout cela fatalement aboutit au décret d'arrestation. Carrier fut exécuté avec Pinard et Grandmaison ; Goullin, Chaux, Bachelier furent acquittés, mais ils « méritent la flétrissure de l'histoire [1] ».

A. C.

Ernest d'Hauterive. **Un soldat de la Révolution, le général Alexandre Dumas** (1762-1806). Paris, Ollendorf, 1897. In-8, 257 p., 3 fr. 50.

La vie du général Alexandre Dumas est un véritable roman, et M. E. d'Hauterive a su le raconter d'une façon agréable et vive. L'auteur nous montre d'abord la force et l'adresse de son héros. Il narre ensuite ses duels, son rapide avancement, sa nomination au grade de général en chef, ses exploits en Italie et dans le Tyrol, son gouvernement de Trévise et de la Polésine. Vient enfin le récit de l'expédition d'Égypte, — où Dumas se décourage et se brouille avec Bonaparte, — de sa captivité à Tarente et à Brindes, de ses dernières années passées dans la tristesse et la retraite. M. d'Hauterive a consulté non seulement les *Mémoires*

---

1. P. 23, quoi qu'en dise l'auteur, le président « avait le droit » de ne faire concourir au second scrutin que deux candidats ; — p. 26, lire « défection » au lieu de *défaite* ; — p. 161, lire Lefaivre au lieu de *Lefebvre* (il est regrettable que l'auteur n'ait pas connu la brochure que ce Lefaivre fit imprimer) ; — p. 235, lire Cloots et Kock (au lieu de Clootz et Koch) ; — j'aurais voulu que M. le comte Fleury eût cité le poème de Klopstock, *Nantes*.

d'Alex. Dumas père, mais encore les archives de la guerre. On pourrait lui chercher chicane sur certains points. Il aurait dû dire davantage sur le rôle de Dumas à l'armée du Nord [1]. Il aurait dû tirer parti de la lettre des représentants, du 3 décembre 1793 (Aulard, IX, 136), qui reprochent à Dumas, officier de dragons, de n'avoir pas les qualités nécessaires pour commander en chef. Il aurait dû consulter la lettre où Bonaparte rend compte de l'arrestation de l'espion autrichien devant Mantoue : cet espion était un cadet qui apportait une lettre de l'empereur, renfermée dans un petit cylindre qu'il avait avalé (*Corr.*, II, 259). Mais le livre — qui pouvait et devait être plus fouillé, plus complet et plus critique — est intéressant, bien composé, et l'auteur, si favorable qu'il soit au général, reconnaît que Dumas était « fatigué par de violentes douleurs de tête, conséquences d'une ancienne blessure », et qu'il y avait chez lui des accès de découragement, et « un mélange de force et de faiblesse dû à l'influence de l'origine créole ».

A. C.

La Légion Portugaise, 1807-1813, par le commandant P. Boppe. Paris, Berger-Levrault, 1897. In-8, 518 p. (avec une héliogravure et quatre planches en couleurs).

La légion portugaise — dont Napoléon disait qu'il n'avait pas à se repentir (p. 323) — était au premier siège de Saragosse et à la bataille de Wagram ; elle fut employée dans le Simplon; elle prit part à la campagne de Russie. M. Boppe fait l'historique de cette légion. Il raconte comment elle fut formée, organisée, réorganisée, dissoute ; il la suit dans ses transformations, dans ses marches, dans ses garnisons, assiste à ses revues d'inspection, transcrit les rapports dont elle fut l'objet. Il donne aussi les états de services des principaux chefs, portugais et étrangers, de la légion : d'Alorna, Gomez-Freyre, Pamplona, Carcome, Loulé, Jumilhac, Cathelin, etc. Il laisse trop souvent la parole aux documents officiels, et, comme il dit, les états de situation hérissent son récit (p. 311). Mais son livre, composé d'après tous les documents imprimés et manuscrits [2], est complet, et au sortir de cette lecture, nous avons, ainsi que lui, une réelle sympathie pour ces Portugais qui, « entraînés par l'éclatant prestige de notre gloire militaire et du grand nom de Napoléon, firent de la France leur patrie adoptive ».

A. C.

---

1. On lit dans une lettre de Lavalette à Bernadotte (4 août 1793) que « Dumas serait fort bien à Pont-à-Marcq, où il faut un général actif et intelligent », et dans une lettre de Kilmaine, du 7 août suivant, qu'il attend Dumas pour commander ses flanqueurs de droite.

2. Je regrette qu'il n'ait pas connu un témoignage du général Paulin (*Souv.*, 210).

Gabriel Monod. **Portraits et Souvenirs.** In-12. Calmann-Lévy, Paris, 1897.

Il y a, comme chacun sait, deux hommes en M. G. Monod : un grave érudit et un amateur délicat de toutes choses belles ou bonnes. Ils n'écrivent pas toujours ensemble, parce qu'ils ont des idées arrêtées sur la distinction des genres, et cela est fort regrettable, car on aurait constamment ainsi des dissertations savantes très aimables et des dissertations aimables très savantes. Mais ils se passent volontiers la plume et dans ces *Portraits et Souvenirs*, nous aurons du moins le plaisir de les lire alternativement.

Le premier y a écrit *Michelet à l'École normale*, article tissu de rênseignements précieux sans lequel il sera désormais impossible d'étudier le grand historien, — *John Richard Green et l'histoire du peuple anglais*, morceau de philosophie historique aussi substantiel que judicieux, — et les notices très étudiées sur *Georges Waitz et le séminaire historique de Gœttingue*, sur *Victor Duruy* et sur *Fustel de Coulanges*. Au second nous attribuerons plutôt le *Victor Hugo et son siècle*, dans lequel le grand poète nous semble pourtant un peu trop exclusivement prisé comme historien « écoutant aux portes de la légende », — les souvenirs émus sur *James Darmesteter* et sur *Edmond de Pressensé*, — le panégyrique d'*Alexandre Vinet*, où la critique du premier aurait été peut-être un peu plus inflexible, et l'étude sur *Mikluho-Maclay* où le premier a certainement écrit quelques passages très documentés.

Mais à la fin du volume, une bonne fortune nous attend : voici que tous deux se sont enfin résolus à écrire ensemble trois articles : *Richard Wagner et Bayreuth en 1876*, *le Jubilé des Nibelungen et l'Allemagne en 1896*, et *le Mystère de la Passion à Ober-Ammergau*. Qu'ils ont bien fait ! On ne saurait souhaiter un plus charmant mélange de détails historiques, de sensations d'art et d'impressions de voyage. Ces *Souvenirs d'Allemagne*, à eux seuls, à feraient la fortune du livre : il suffit de les recommander pour le recommander.

Raoul Rosières.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 15 novembre — 1897

Grenfell et Hunt, Sentences de Jésus.— Harnack, Les nouvelles sentences de Jésus. — Wildeboer, Les Proverbes. — Duhm, Le livre de Job. — Grenouilles, p. van Leeuwen. — Mseriantc, Le dialecte de Mouch. — Meillet, Le génitif-accusatif en vieux slave. — Cartault, Les Bucoliques de Virgile. — Krumbacher, Kasia. — D'Herbomez, Philippe le Bel et Tournay.—J. Petit, ThiBaut de Chepoy. —Lazzarini, Marino Faliero. — Des Granges, Geoffroy et la critique dramatique. — Métin, Le socialisme en Angleterre. — Académie des inscriptions.

Sayings of our Lord from an early greek papyrus, discovered and edited, with translation and commentary, by B. Grenfell and A Hunt. Corner, London, 1897, in-8, 20 pages.

Ueber die jüngst entdeckten Sprüche Jesu, von A. Harnack. Freiburg, i. B. Mohr, 1897, in-8, 36 pages.

Parmi les nombreux papyrus découverts par MM. Grenfell et Hunt à Behnesa, l'ancienne Pamazit, capitale du nome de l'Oxyrrhinque, s'est trouvée une feuille, une seule malheureusement, couverte de sentences évangéliques. La feuille provient d'un livre, non d'un rouleau; elle mesure 15 centimètres sur 9; la ligne porte en moyenne 16-17 lettres; sauf quelques lacunes, 21 lignes sont déchiffrables sur le recto et autant sur le verso; écriture onciale, sans ponctuation ni accents, mais avec tendance à marquer la séparation des mots. D'après les savants éditeurs, ce fragment n'a guère pu être écrit avant l'an 150 ni après l'an 300 de notre ère; il faut le rapporter sans doute au commencement du IIIe siècle. Un fac-similé de la précieuse feuille est joint à l'édition.

Il y a en tout six sentences lisibles, dont la première est fragmentaire et contient la fin de la parole bien connue : « Enlève la poutre de ton œil, *et tu verras à ôter le fétu qui est dans l'œil de ton frère.* » Sur les cinq autres, il y en a trois seulement qui ne sont que peu ou point apparentées avec les Évangiles canoniques. La plus curieuse est conçue en ces termes : « Jésus dit : J'ai été au milieu du monde et je leur suis apparu dans la chair, et je les ai trouvés tous ivres, et je n'en ai trouvé aucun d'altéré; et mon âme peine pour les fils des hommes, parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur. » Chaque pensée a été pourvue d'un commentaire par les éditeurs, avec tous les rapprochements qui peuvent faciliter l'intelligence du texte. Des remarques générales complètent la publication : cette série de sentences ne peut être un fragment d'Évan-

gile, mais un recueil qui ne dépend pas de nos Évangiles canoniques, au moins dans leur forme actuelle. MM. Grenfell et Hunt ont droit à la reconnaissance des exégètes, pour l'empressement et le soin particulier qu'ils ont mis à publier ce texte important.

M. Harnack commente, il n'est pas besoin de dire avec quelle compétence, les nouveaux *Logia* et il reprend une hypothèse plutôt combattue qu'indiquée par les éditeurs anglais touchant le rapport qui pourrait exister entre ces sentences et l'Évangile des Égyptiens, cité par Clément d'Alexandrie et par Origène. Cet Évangile ancien, car on doit le supposer écrit dans le premier tiers du second siècle, a été supplanté, avant la fin du même siècle, par les Évangiles canoniques ; mais l'idée qu'on aurait pu en extraire les pensées qui ne se trouvaient pas dans les Évangiles officiels, ou bien qui avaient une forme un peu différente de la forme canonique, ne doit pas être écartée a priori ; elle devient vraisemblable si les sentences nouvellement découvertes ont une réelle affinité de fond et de forme avec les fragments connus de l'Évangile des Égyptiens. M. H. insiste particulièrement sur la sentence qui a été citée plus haut, et où le Christ parle de son incarnation. Il observe avec raison que le quatrième Évangile n'est pas allé si loin. Or, on sait que l'Évangile des Égyptiens faisait tenir à Jésus lui-même un langage que les sabelliens interprétaient dans le sens de leur doctrine ; cet Évangile faisait parler Jésus comme Dieu incarné, ce qui est le cas de notre fragment. D'autre part, on ne voit pas que les sentences contiennent d'élément gnostique, au sens propre du mot. La christologie, autant qu'on en peut juger, ressemble à celle de l'Évangile johannique ; mais on n'a pas craint de la faire enseigner par Jésus lui-même. Cependant, par le contenu et la forme des sentences, la parenté serait plutôt avec les Synoptiques. Bref, M. Harnack considère comme très probable que l'Évangile des Égyptiens a été composé, non d'après les Synoptiques, mais d'après les sources des Synoptiques par un écrivain dont la christologie était à peu près celle de l'Évangile johannique, et que les sentences récemment découvertes faisaient partie d'un recueil d'extraits compilé dans le temps même où l'Évangile des Égyptiens venait d'être exclu de l'usage ecclésiastique, mais conservait encore assez de crédit pour qu'on fût tenté de ne pas laisser perdre ce qu'il contenait de particulier. L'hypothèse est très soutenable, et c'est assurément la meilleure qu'on puisse faire avec les données dont on dispose pour le moment.

A. L.

Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament, herausgegeben von K. Marti. Lieferung I, **Die Sprüche**, erklært von G. Wildeboer; in-8, xxiv-95 pages. Lieferung 2, **Das Buch Hiob**, erklært von B. Duhm ; in-8, xv-212 pages. Freiburg i. B., Mohr, 1897.

Le nouveau commentaire dont M. Marti entreprend la publication,

avec le concours de plusieurs savants distingués, connus déjà par de remarquables travaux sur l'Ancien Testament, promet de tenir une place honorable parmi les collections exégétiques de cette fin de siècle, où il semble que l'Allemagne et l'Angleterre (appuyée par les États-Unis) rivalisent de fécondité. Ce recueil fait pendant au *Hand-Commentar zum Neuen Testament*, de MM. Holtzmann, A. Liepsius, Schmidel, von Soden, qui a trouvé dans tous les milieux où l'on s'occupe d'exégèse historique une faveur méritée. Il ne contient pas de traduction nouvelle, celle de Kautzsch étant à bon droit jugée suffisante, sans qu'elle soit d'ailleurs nécessaire à l'intelligence du commentaire. Les deux premiers fascicules renferment une explication très substantielle et concise des Proverbes et de Job. M. Wildeboer renvoie toute la collection des Proverbes après l'exil, le travail de composition et de compilation s'étant accompli au IVe et au IIIe siècle avant notre ère. Il paraît certain que la composition générale n'est pas ancienne; mais l'âge des collections partielles ne peut guère être déterminé d'une manière précise, et les arguments par lesquels on décide que le groupe *Prov.* XXV-XXIX est moins ancien que *Prov.* X-XXII, 16, ne sont peut-être pas très concluants. M. W. ne s'occupe pas du rythme des Proverbes et il ne semble pas connaître l'important travail publié par Bickell dans la *Wiener Zeitschrift fur die Kunde des Morgenlandes* (V, 2-4). M. Duhm pense qu'il a existé d'abord un Job en prose, dont l'introduction et la conclusion ont été utilisées pour encadrer les discours qui constituent la partie la plus importante du livre actuel. Ce livre en prose est antérieur au règne de Josias; Ézéchiel y fait allusion. Le poème, sauf un certain nombre d'additions plus récentes, a été écrit dans la première moitié du Ve siècle; c'est une œuvre très régulière, en strophes de quatre vers. Sur ce dernier point, M. D. s'accorde avec Bickell, qu'il a soin de citer. Les discours d'Élihu ont été ajoutés après coup. M. D. a des paroles sévères mais justes sur le plaidoyer que certains critiques ont produit dernièrement en faveur de leur authenticité. La description de l'hippopotame (Behémoth) et du crocodile (Léviathan) n'appartient pas non plus au poème primitif, et le livre actuel contient encore beaucoup d'autres interpolations plus ou moins considérables. Toutes ces conclusions sont au moins probables. Cependant, la date du poème primitif pourrait être plus ancienne ; il est bien difficile d'admettre que l'auteur dépende de Jérémie et qu'un penseur aussi hardi ait vécu après la captivité. La critique du texte est en général ce qu'on peut attendre d'un critique aussi expérimenté que M. Duhm. Mais je ne puis me persuader que *Job* XIX, 26 b, soit à traduire : « Sans ma chair, je verrai Dieu », c'est-à-dire je viendrai sur la terre après ma mort, pur esprit, rien que pour assister à ma justification. Cela est bien subtil, et le texte paraît avoir été trop altéré, retouché, tourmenté en cet endroit, pour être jamais restauré dans sa forme et sa signification premières. J. S.

Aristophanis Ranae. Cum prolegomenis et commentariis edidit J. van Leeuwen. Lugduni Batavorum, apud A. W. Sijthoff, 1896. Un vol. in-8 de xx-228 p.

Cette édition des *Grenouilles* est un nouveau témoignage de l'activité et de la science d'un homme qui, depuis quelques années, a su prendre dans l'École hollandaise une place des plus honorables. L'ouvrage débute par des prolégomènes dans lesquels se trouvent des longueurs, des hypothèses hasardées, et, qui pis est, du sentiment. Ceci est un peu le péché de tous les savants allemands, quand ils parlent d'Aristophane; M. van Leeuwen, qui relève ce défaut chez certains d'entre eux, aurait bien dû l'éviter à son tour. Mais ces prolégomènes contiennent une partie excellente; c'est la façon dont M. v. L. explique comment la pièce a été composée. Il pense qu'Aristophane l'avait commencée au moment de la mort d'Euripide. La rencontre de ce poète avec Eschyle dans les Enfers lui parut fournir un très bon sujet de comédie; il se mit à le traiter; il représentait Euripide arrivant aux Enfers et disputant aussitôt à Eschyle la proédrie sur tous les poètes tragiques. Cette partie de la pièce était assez avancée quand Sophocle mourut. Étant donné le sujet, il était impossible de ne pas parler d'un tel mort. Aristophane modifia alors sa pièce. Il imagina de faire descendre aux Enfers le dieu du théâtre, Dionysos, pour en ramener le poète tragique qui serait jugé le meilleur. De cette façon Eschyle et Euripide pouvaient rester opposés l'un à l'autre : il n'y avait qu'à ajouter quelques vers en l'honneur de Sophocle, qu'à le montrer plein de déférence pour Eschyle et lui cédant de bon gré le premier rang. En réalité, ce sujet différait du premier : la dispute pour la proédrie aux Enfers était remplacée par un ἀγών, par un concours pour savoir qui des deux poètes méritait d'être ramené sur la terre par Dionysos. Dans la pièce, telle qu'elle fut composée par Aristophane, la première donnée n'a pas complètement disparu : les deux sujets subsistent l'un à côté de l'autre, mais si adroitement mêlés et combinés qu'il faut un effort d'attention pour les distinguer. Cette explication est bien de M. van Leeuwen : elle date de 1876; M. de Wilamowitz l'a reprise récemment dans la préface de son édition de l'*Héraclès* d'Euripide; mais c'est à M. v. L. qu'il convient de la restituer. Il est certain qu'elle est très séduisante; qu'elle explique bien des obscurités, bien des contradictions de la comédie.

Quant à l'édition elle-même, nous avons à constater que les changements apportés au texte sont nombreux; les athétèses, en particulier, abondent et le plus souvent elles ne nous paraissent pas justifiées. C'est ainsi que, si l'on supprime les v. 26-29, tout le sel du passage est enlevé; le poète insiste avec raison sur l'idée qu'il traite; il la développe pour que le public sente bien ce qu'elle a de comique. Les conjectures suivantes méritent d'être signalées : v. 958, περιφρονεῖν au lieu de περινοεῖν, cf. v. 95; v. 678, φιλοτιμοτέρα au lieu de φιλοτιμότεραι; au v. 1301, M. v. L. n'a pas tout à fait trouvé la vérité, mais il a indiqué la voie. En revanche,

bien d'autres corrections nous semblent inacceptables ; ainsi au v. 103, il faut garder σέ ; déjà les grammairiens anciens avaient remarqué que les Attiques construisent ἀρέσκω avec l'accusatif du nom de personne, cf. la scholie de l'*Electre* de Sophocle, v. 147 ; au v. 479, οὗτος doit être rapproché de τί δέδρακας, les exemples de cette construction abondent, cf. v. 522 ; au v. 646, remplacer ἔπταρον par ἠσθόμην, c'est faire disparaître un effet comique et mettre à la place un mot insignifiant, etc. Le commentaire est, en général, très bien fait ; les explications des vers 85, 303, 678, etc., sont excellentes ; au v. 932, il faudra refaire la note sur l'ἱππαλεκτρυών d'après l'article de Lechat dans le *Dictionnaire des Antiquités gr. et rom.*, fasc. 23, p. 186. C'est assurément une erreur d'attribuer à un quatrième acteur les rôles du Mort, de Platané et de Pluton ; ces bouts de rôle étaient confiés à des sortes de figurants, à des παραχορηγήματα ; on peut considérer comme certain qu'à cette époque, pour la tragédie comme pour la comédie, il n'y avait que trois acteurs.

Albert MARTIN.

L. MSERIANC. **Etjudy po armjanskoj dialektologij.** (Première partie, Phonétique du dialecte de Mouch comparée avec celle du grabar). Moscou 1897, XXIV, 147 pp.

Pendant un séjour dans la Transcaucasie russe, M. Mserianc a pu étudier le dialecte de Mouch chez les émigrants que les massacres organisés par le gouvernement turc venaient de chasser de leur pays. On aura une idée de l'intérêt qu'offre ce dialecte quand on saura que, identique pour la morphologie aux dialectes occidentaux, il a conservé d'autre part l'ancienne prononciation des consonnes qui subsiste encore dans les dialectes orientaux ; de plus, il renferme des traits fort archaïques, notamment la conservation de la préposition զ devant un accusatif déterminé. Le sujet, bien choisi, a été traité avec une bonne méthode et le livre fait bien augurer des autres travaux dialectologiques qu'a entrepris l'auteur et dont la publication rendra aux études arméniennes un service signalé. — On regrettera que M. M. n'ait pas décrit la prononciation avec plus de détails et d'une manière plus précise ; ces renseignements occuperaient avantageusement la place que tient sans grande utilité un résumé des théories sur l'origine indo-européenne de chaque phonème arménien. Il eût été bon aussi d'insister un peu plus sur le parallélisme de certains traitements, notamment de *e* et *o*, et de rassembler en un chapitre les cas de chute d'une voyelle intérieure, le fait le plus général et le plus sûr de la dialectologie arménienne. On ne saurait entrer ici dans le détail de ce travail très spécial ; on notera seulement que la forme *banjr* prise par *barjr* à « haut » Mouch et dans d'autres dialectes et qui a étonné M. Mserianc est le résultat d'une dissimilation (cf. Grammont, *Dissimilation*, p. 21 et suiv. et 60 et suiv.).

Il suffira de recommander cet ouvrage à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue arménienne.

A. Meillet.

Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux-slave, par A. Meillet, directeur d'études adjoint à l'École des Hautes-Études. Paris, Bouillon, 1897, in-8 (1 f. n. n. — 198 pp.)

Avant d'aborder l'objet même de son étude, étude de morphologie et de sémantique, M. Meillet, dans une courte préface, en montre le haut intérêt. Il établit tout d'abord quel est, à ses yeux, l'objet propre de la grammaire comparée : c'est de rendre compte de chacun des systèmes linguistiques nouveaux qui, dans le cercle des langues indo-européennes, se sont formés avec les mêmes éléments indo-européens primitifs, mais qui néanmoins apparaissent comme très éloignés du système ancien et dont aucun ne recouvre exactement l'un quelconque, même le plus voisin, des systèmes nouveaux développés parallèlement. Puis il continue en ces termes : « Le devoir étroit du linguiste est de déterminer quelles sont, dans chaque langue, les notions pourvues d'une expression grammaticale, et c'est seulement en s'attachant à les découvrir et à les expliquer qu'il peut préciser l'originalité d'un idiome et en rendre compte » (p. 4). Or, la notion du *genre animé*, véritable sous-genre du masculin, est une notion nouvelle en slave, et l'expression de cette notion n'est possible que par le développement ou la ruine de notions voisines. Il faudra donc, pour expliquer cette innovation, pénétrer le système linguistique slave à la fois « dans ce qu'il a de particulier et d'individuel », et les modifications antérieures ou simultanées des autres formations et des notions correspondantes apparaîtront alors d'une manière plus conforme au génie propre de la langue; mais il faudra, pour en bien comprendre la genèse, ne jamais perdre de vue que « la modification du système morphologique d'une langue provient ordinairement d'une dyssymétrie que les sujets parlants cherchent à éliminer au moyen de l'analogie » (pp. 4 et 5).

En vieux-slave, on le sait, l'accusatif singulier des thèmes masculins en *-o-* a deux formes : l'une identique au nominatif s'il s'agit de choses, l'autre identique au génitif s'il s'agit de personnes, et, en particulier, de personnes déterminées : c'est à cette seconde forme que l'auteur donne le nom de *génitif-accusatif*. Un premier chapitre, le plus long (pp. 15-74), est consacré à une définition rigoureuse de la règle. Les exceptions sont classées et en partie expliquées. C'est ainsi, par exemple, que les noms d'animaux, traités d'abord comme les noms de choses, prennent peu à peu le génitif-accusatif au même titre que les noms de personnes, — et telle est l'origine du genre animé des langues slaves modernes. L'emploi du génitif-accusatif vieux-slave est en somme

beaucoup plus régulier qu'on n'a paru le croire jusqu'à présent : l'auteur prouve la constance parfaite de cet emploi en ce premier chapitre où il s'est efforcé de rassembler *tous* les exemples susceptibles d'éclairer la question étudiée. Au reste, M. M. ne se contente pas de citer la lettre du texte évangélique telle qu'elle nous est parvenue : par delà les variantes des divers manuscrits, il retrouve le texte des premiers traducteurs, et ses reconstitutions se présentent généralement avec tous les caractères de la certitude.

L'emploi du génitif-accusatif à l'époque la plus ancienne une fois précisé, M. M. en recherche le point de départ. Cet emploi est réservé aux personnes, et le génitif-accusatif, au regard de la syntaxe, est un véritable accusatif. Puisqu'il n'y a pas confusion de deux cas, mais confusion de deux formes casuelles, fait purement morphologique « il faut trouver une forme d'un mot applicable seulement à des personnes qui soit à la fois génitif et accusatif et puisse par là provoquer une confusion des deux cas » (p. 81). Précisément le pronom personnel ,tant au singulier qu'au pluriel, a pour accusatif accentué une forme identique à celle du génitif: M. M. s'efforce d'établir que *tebe*, *sebe* et même *mene* sont, au regard de l'étymologie, des accusatifs aussi bien que des génitifs. D'autre part, le génitif-accusatif n'apparaît à l'origine que dans les thèmes en -*o*- désignant des personnes et surtout des personnes déterminées. L'action du pronom personnel ne s'est donc pas exercée directement, mais par l'intermédiaire des démonstratifs; et les formes *togo*, *jego* sont expliquées par M. M. comme étant à la fois des accusatifs et des génitifs. Puis, grâce à la forme déterminée de l'adjectif, la forme commune de génitif et d'accusatif s'est finalement étendue aux noms. Le chapitre V (pp. 119-163) passe en revue le détail de cette extension : l'auteur, en une énumération que l'on peut appeler « dénombrement parfait », indique les diverses circonstances qui l'ont favorisée et restitue en quelques mots le milieu grammatical où elle s'est produite. On pourrait objecter que ces considérations s'appliqueraient également bien à tout sujet où le génitif serait étudié en l'ensemble de ses fonc tions : il n'en demeure pas moins que l'idée est heureuse d'avoir recherché avec ce soin minutieux toutes les circonstances accessoires qui, en slave, ont permis ou facilité le développement d'une notion grammaticale nouvelle. Un sixième et dernier chapitre (pp. 164-171) esquisse le développement du genre animé dans les divers dialectes slaves : moins sûr peut-être de son terrain, M. M. se borne ici à de simples indications.

L'ouvrage se termine par deux appendices : l'un sur la formation et l'accentuation de l'aoriste non sigmatique en slave, remarques dont l'intérêt serait mieux en valeur dans une théorie générale du verbe slave ; l'autre sur l'explication communément admise des chutes de *e* en indo-européen : M. M. ne dissimule pas son scepticisme quant à l'influence attribuée à l'accent en matière de vocalisme.

Ce n'est pas à dire que les propositions de M. M. se présentent toutes avec un égal degré de certitude. Sans doute le chapitre I est inattaquable : les faits y sont exposés de façon définitive et sans qu'on y puisse rien reprendre. Par contre, la théorie du pronom personnel prête à de sérieuses critiques : le vieux-slave, dans la plupart des textes, ne connaît que très peu les accusatifs accentués *mene*, *tebe*, *sebe*; l'identité letto-slave du génitif et de l'accusatif est donnée comme possible, mais n'est pas établie; enfin l'on ne voit pas bien si cette même identité du génitif et de l'accusatif, reconnue en grec, est tenue pour ancienne dans cette langue : peut-être ne s'agit-il ici que d'une simple coïncidence. La théorie des démonstratifs et interrogatifs *togo*, *jego* etc. n'offre pas non plus toute la certitude désirable : il n'est pas rendu compte, en particulier, de la forme russe * *tovo* qui ne paraît décidément pas pouvoir être tirée de *togo*.

Mais ce serait mal comprendre le livre de M. Meillet que d'y voir uniquement la solution élégante, fût-elle définitive, d'un problème dont jamais encore les conditions n'avaient été posées avec une suffisante précision. Ce livre ne vaut pas seulement par les résultats directs qu'il fournit; il vaut encore, il vaut surtout peut-être par les règles de méthode que l'auteur s'est fixées et dont l'application, volontaire et consciente, se poursuit, au cours de l'ouvrage, avec la plus impeccable rigueur. M. Meillet ne s'est pas contenté d'apporter une contribution du premier mérite à la grammaire slave : ses *Recherches* resteront comme un modèle que tous les linguistes, en quelque domaine spécial que soient arrêtés leurs efforts, auront profit à connaître et parfois à imiter.

Paul Boyer.

Étude sur les Bucoliques de Virgile, par A. Cartault. Paris, A. Colin, 1897. VIII-502 pp. in-18. Prix : 5 fr.

« Le but de ce travail est de dégager aussi nettement que possible ce que nous pouvons savoir de la jeunesse de Virgile et d'étudier la formation de son talent poétique. » Comme on le verra par la suite de cet article, l'auteur surpasse cette promesse de l'avertissement.

Le premier chapitre est intitulé : « La jeunesse, les protecteurs, les amis de Virgile ». Le procédé de M. Cartault est très simple. Sur chaque point, date de naissance, patrie, nom et situation des parents, éducation, etc., il transcrit bout à bout ce que nous fournissent nos sources : Suétone-Donat, Suétone-Jérôme, Pseudo-Probus, etc. De cette comparaison, qui n'est souvent qu'une addition, il tire des conclusions. La prudence de M. C. met en garde contre plus d'un piège. Mais on attendrait, avant toute discussion de détail, une discussion générale de la valeur de nos sources, de leur tradition plus ou moins certaine, et

surtout des rapports littéraires de ces divers textes. La besogne serait simplifiée en plus d'un cas. Nous retrouvons le même procédé chez M. C. toutes les fois que les commentateurs et les grammairiens fournissent des données historiques. Ainsi, à propos de l'esclave Alexis donné à Virgile par Mécène suivant Martial, M. C. joint aux vers de Martial deux autres versions, celle de Suétone-Donat et de Servius, d'après laquelle le nom de l'esclave est Alexandre et celui du donateur. Pollion, et celle des scolies de Berne et du Pseudo-Servius, qui désignent Alexis et Pollion. Si l'on tient compte des habitudes de travail des scoliastes, ces deux variantes paraissent être la mise au point du récit de Martial, le nom de Mécène n'étant pas acceptable et devant être remplacé par celui de Pollion. Ainsi, au lieu de cinq sources, ou de trois au moins, nous n'en avons qu'une, gravement viciée par une impossibilité chronologique. M. C. a dû faire un raisonnement de ce genre, car il conclut par un *non liquet*. C'est peut-être trop demander au lecteur de vouloir qu'il le refasse, à travers des textes dont la masse doit nécessairement imposer. Ailleurs, à propos de l'églogue VI, Servius et les scolies de Berne sur le v. 11 rattachent la doctrine exposée à un enseignement de Siron, les deux pâtres (ou satyres) sont Virgile et Varus; dans les scolies de Berne sur le v. 13, Silène est Virgile, les pâtres sont Varus *(sic)* et Tucca. Ces dernières identifications sont évidemment une contamination de la première version, qui seule est à discuter, avec les récits relatifs au rôle d'éditeurs de Varius et de Tucca. Il est donc encore ici possible de déblayer le terrain et de retenir seulement les éléments qui comptent. Il est vraisemblable, dans ce cas particulier, que tout est sorti de l'imagination des commentateurs. Ils ont voulu connaître la source des doctrines exposées, et, entre plusieurs noms contemporains, auront choisi, malgré la différence de quantité, celui de Siron en allitération avec celui de Silène, par un procédé assez familier aux anciens. Un autre cas, où la comparaison des sources conduit à une conclusion négative, est celui de la date de la prise de la toge virile par le poète (p. 9). Suétone, dans Donat, la place à la quinzième année (55 avant J.-C.), d'après Reifferscheid que suit M. C. On met ainsi d'accord le chiffre avec la mention : « isdem consulibus iterum quibus erat natus. » Mais deux des manuscrits donnent XVII, un troisième VII, ce qui conduit à première vue à XVII. C'est l'année 53 avant J.-C. Or saint Jérôme rapporte le fait à la même année dans les extraits de Suétone conservés dans sa Chronique. Il n'est donc pas permis de corriger d'abord les manuscrits de Donat, puis d'après eux le renseignement de saint Jérôme. Cette date de 53 est difficile à concilier avec le reste de nos données, bien qu'on puisse supposer aisément que *breue tempus* (Jérôme ; *paulo post*, Donat) désigne moins de deux années. Mais tout ce récit est rendu gravement suspect par une indication tendancieuse : « euenit ut eo ipso die Lucretius poeta decederet. » D'après saint Jérôme, si l'on peut se fier à la tradition paléographique de la *Chronique*,

et sans entrer dans la description de ce renseignement contesté, la mort de Lucrèce est de 51. Nous avons donc l'équation 51 = 55 = 53. Il ne sert de rien de corriger l'un des termes, puisqu'on aurait toujours 51 = 53. Il y a dans ce passage deux de ces synchronismes auxquels se plaisaient l'imagination des grammairiens et nous n'avons pas à espérer d'en tirer une donnée positive. Tout le texte est à écarter dans une biographie critique de Virgile. M. C. est resté à mi-chemin : il se borne à dire : « Nous n'avons pas à nous occuper du synchronisme qui fait mourir Lucrèce le même jour ». Mais, dans la plupart des cas, j'ai hâte de l'ajouter, M. C. a parfaitement démêlé le vrai, le vraisemblable, et le reste. Pour n'en citer qu'un exemple, il explique fort bien comment les scoliastes ont placé la composition des Bucoliques après la restitution du domaine de Virgile (p. 25) : « La première Églogue étant un remerciement à Octave pour la conservation de la propriété d'Andes, les grammairiens ont étendu à l'ensemble ce qui n'est vrai que de la première pièce [1]. » Il est arrivé souvent à M. Cartault, par la simple application d'un esprit judicieux et réfléchi, de donner la solution naturelle de difficultés où s'étaient perdus ses devanciers; ainsi (p. 13) il concilie très heureusement ce qu'on nous dit de la parole embarrassée de Virgile avec le témoignage de Montanus sur le débit du poète : « On peut lire à merveille et se montrer lourd dans la conversation, incapable d'improviser devant un auditoire. »

Le deuxième chapitre, sur l'ordre chronologique et la date des Bucoliques, est une discussion très serrée de toutes les données. Voici les résultats ; ils me paraissent exacts dans l'ensemble et concordent avec les conclusions des plus récents travaux :

Églogue	II	publiées en 42-41,
—	III	
—	V	
—	VII	même époque probablement ;
—	IV	fin 40 ;
—	VI	40, après l'égl. IV ;
—	VIII	milieu de 39 ;
—	I	septembre 39 ;
—	IX	39-38 ;
—	X	37.

On reconnaît dans la place assignée à la première églogue, l'influence de M. Sonntag. M. C. admet aussi que dans cette églogue, il s'agit de la conservation du domaine, non d'une restitution. Cette conservation fut précaire et, peu après, au temps de la IX[e] églogue, le domaine était définitivement perdu pour Virgile. C'est là le dernier état du problème, c'en est aussi la solution la plus naturelle. L'ordre : II, III, n'est pas nécessairement l'ordre chronologique (p. 72) ; car, si ces deux pièces ont

1. Voir aussi les explications données sur les œuvres de Gallus et les méprises des commentateurs, pp. 45 sq.

été composées dans l'ordre inverse, Virgile a dû les changer de place pour être fidèle à son principe général de classement.

Chacun des chapitres suivants du livre de M. C. est consacré à une pièce, prise dans l'ordre chronologique rétabli au ch. II. M. C. commence par en dégager l'idée générale, discute au besoin les interprétations anciennes, précise la portée de chaque détail, rend un compte minutieux des procédés, résoud les difficultés et termine par l'indication des sources et une étude de leur mise en œuvre. Ainsi se trouve renouvelé et fortifié de tous les secours de la philologie moderne l'exercice cher autrefois aux professeurs d'humanités, l'analyse littéraire. On arrive, en suivant M. Cartault, à une intelligence complète et approfondie du texte; son livre fournit ce qu'une édition devrait donner et donne si rarement. Il sera le manuel des maîtres et des étudiants qui auront à expliquer une des Bucoliques. Dans ce travail, tout de détail, il est difficile de signaler ce qu'il contient d'heureux et de nouveau. Voici quelques points que je me borne à indiquer : correction de III, 109-110 (p. 125, n. 2 : « Non nostrum inter uos tantas componere lites | (et uitula tu dignus et hic), set quisquis amaros | aut metuet, dulcis aut experietur amores »); sens de *inducere* V, 30 (p. 156, n. 2 : « faire avancer »); valeur des mots « uir gregis ipse caper » VII, 7 (p. 188); sens de IV, 8 (p. 226 : « nascenti puero », « la naissance de l'enfant »); justification du texte de *R*, le seul manuscrit antique conservé pour le passage, IV, 18 (p. 239 : « ac »); sens de « tantum », VI, 16 (p. 264, « seulement »); imitation de Lucrèce dans la VIe égl. pp. 269 sqq.); sens de VIII, 7 (p. 291); distribution du dialogue VIII, 105-108 (p. 321); justification de la leçon « turbamur » I, 11 (p. 327, n. 1); élement autobiographique dans les rôles de Tityre, Moeris et Menalcas (pp 352 sq.); origine des vers 27-29 de l'égl. IX (p. 367); interprétation et distribution de IX, 23-45; enchaînement des idées dans le monologue de Gallus (p. 398); situation représentée par la IXe Égl. (p. 355)[1].

Il y a cependant un certain nombre de points sur lesquels je dois insister plus longuement, soit pour exprimer des doutes, soit pour confirmer les conclusions de M. C. — I, 20 (Cartault, p. 328, n. 2) : l'explication proposée de *saepe solemus* est fort ingénieuse; il conviendrait peut être de la transporter en plus d'un cas où l'on a vu un affaiblissement du sens spécial des verbes fréquentatifs. — 59 sqq. (344) : « le ton juste pour louer un bienfaiteur » varie suivant les temps et les mœurs; critiquer les hyperboles de Virgile est commettre la même

1. P. 30, dans le passage cité des *Dialogues des orateurs*, il n'est question que du style. — P. 39, deuxième alinéa, lire : *Gaius*; par contre, p. 1, dans Suétone-Donat et la *Vita Bernensis*, lire sans doute : *Cn*. — P. 42, en ajoutant un mot, le texte de Macrobe deviendrait clair et sensé : « quo grammatico in graecis <fabulis> Vergilius usus est ». — P. 96, n. 3, lire : p. 81. — P. 187, l. 2, lire : « la chose se trouve ». — P. 197, l'appel de la note 2 doit être déplacé.

erreur que blâmer les compliments adressés au roi par les prédicateurs français du XVII[e] siècle. Le rapprochement n'est pas trop risqué, puisque M. C. (p. 346) « serait tenté de croire que, si Virgile a exagéré le ton de la reconnaissance, c'était pour faire passer la leçon ». — 67 (335, 1) : la correction tentée : « pos*sessa et* mea regna uidens mirabor a*b* is*tis* » me paraît assez plate et l'explication donnée du texte traditionnelle est bien préférable. — Égl. II est comparé à Théocrite, III. Dans l'original, le désespoir conduit par une progression continue un chevrier à se laisser tomber à terre pour être mangé par les loups. Cette peinture paraît plus satisfaisante à M. C. (pp. 89 et 101) que celle de Virgile, dans laquelle on voit Corydon, d'abord désespéré à mourir, puis subtilisant avec lui-même, arriver graduellement à se consoler, malgré des retours subits et violents de passion. Il ne semble pas que ce monologue soit moins naturel : ce mélange de désespoir, de passion, de raisonnement, avec des revirements brusques, des accès subits de fièvre amoureuse, convient parfaitement à un chagrin qui se calme et qui s'use. La situation dans Virgile n'est plus la même que dans Théocrite et cette légère déviation est bien caractéristique de l'imitation chez le poète latin. Ce qui n'est pas naturel, c'est que le monologue de Corydon soit présenté comme un résumé des sentiments ordinaires de l'abandonné : *assidue ueniebat, haec iactabat* (vv. 4-5) : ces propos n'ont guère pu être répétés ; dans le développement normal d'une passion, ils correspondent à un état d'esprit très précis et par suite très instable. Comme l'indique M. C. *assidue* doit être l'écho de πολλάκι de Théocrite XI, 12, de l'un des autres originaux de cette églogue ; l'erreur de Virgile procède encore une fois d'un attachement trop exact au modèle. — II, 16 (p. 92) l'antithèse *niger... candidus* ne paraît pas être un souvenir, mais plutôt, ainsi que l'a indiqué très sommairement Heyne, l'effet d'une comparaison entre le teint hâlé du villageois et la peau blanche du citadin. — III, 94-99 (p. 123 et n. 2) : M. C. recommande l'ordre 92-93, 98-99, 96-97, 94-95, et obtient ainsi une suite très satisfaisante. Mais la faute n'est pas aussi facile à expliquer qu'il le pense. Si les vers 96-99 ont été passés, puis rétablis à une fausse place, il faut encore supposer que dans le voyage ils auront subi une interversion et que l'ordre primitif par hypothèse 98, 99, 96, 97 aura été changé avant l'insertion à la suite de notre vers 95. C'est assez compliqué. — 102 (p. 124, n. 2) : M. C. propose : « hisce cutes, neque amor causa est, uix ossibus haerent » ; mais *neque* peut introduire une opposition avec le sens de *sed non*. On aura le sens : « Mais pour ceux-ci, l'amour n'est sûrement pas la cause de leur dépérissement ». — IV, 21 (p. 240) « lacte .. distenta » est un rappel de VII, 3 « distentas lacte ». — 23 (p. 241, n. 1) : la transposition de ce vers après le v. 20 est « non inepta », comme la qualifie Ribbeck. M. C. défend l'ordre traditionnel : « au v. 25, V. parle encore des plantes : il n'a donc pas adopté la composition simpliste, qui consiste à mettre les plantes d'un côté, les ani-

maux de l'autre. » Mais ce qui l'amène à parler de nouveau des plantes au v. 25, c'est l'idée de poison : « occidet et serpens, et fallax herba ueneni | occidet » ; la mention del'*amomum* vient pour achever le vers. Si l'on place 23 entre 20 et 21, *blandos fundent* fait écho à *ridenti... fundet* du v. 20, et *ipsa* appelle *ipsae* du v. 21. — 48 sq. (p. 244) pourraient « s'adresser à l'homme fait qui va entrer dans la carrière des honneurs ». Il faut que le poète lui assigne un rôle. M. C. croit qu'il s'est bien gardé de nous le dire. Je ne puis admettre, pour mon compte, une telle lacune. L'enfant mystérieux, arrivé à l'âge d'homme, gouvernera la nature régénérée, ou, si l'on veut, affadie : « reget.. orbem ». Le rapprochement des mots *tempus* et *honores* ne pouvait éveiller dans l'esprit d'un Romain que l'idée de la carrière et des honneurs qu'un patricien heureux assume « à son année », *suo anno*. Évidemment, cette idée ne cadre pas très bien avec la peinture du monde transformé. Mais dans cette pièce, ce n'est pas l'unique disparate, et elle est moins choquante, à tout prendre, que la lacune acceptée par M. Cartault. Dans cette partie de la pièce, V. aura suivi une marche inverse à celle des vers 26-32, où il nous dit d'abord ce que fera son héros, puis ce que sera la nature. Aux vers 32-49 il décrit la nature avant de revenir à son héros. Les vers 50-52 ramènent le poète à la pensée du moment présent : l'univers, futur théâtre de l'activité de l'enfant qui va naître, tressaille d'allégresse au moment de la naissance, dans l'attente des merveilles qui s'accompliront plus tard. On obtient ainsi une suite naturelle dans les développements. — 60 (p. 247) : M. C. adopte la leçon de Quintilien, « qui non risere parenti ». Il ne nous dit pas s'il garde *hunc*, au v. suivant, ou s'il le corrige en *hos*, avec Schrader. — V, 12 (p. 164) : on peut noter ici la différence entre Théocrite et Virgile. Dans Théocrite, un des deux bergers garde les chèvres pendant que l'autre chante. Dans Virgile, un personnage indéterminé se trouve à point pour la circonstance et il n'en est plus question. Nous voyons apparaître déjà le personnel silencieux qui fait cortège aux acteurs du drame classique et ferme les portes à leurs entrées et à leurs sorties. — 20-23 (p. 155) : « Virgile ne nous dit ni qui est Daphnis, ni comment il est mort. C'est une mère en général qui pleure son fils et s'en prend aux astres et aux dieux, ce qui ne manque pas d'emphase. » Cette critique n'est qu'en partie fondée. Dans la poésie savante qu'est la poésie de Virgile, c'est un raffinement de procéder par allusion et l'auditeur sait qui est Daphnis. Mais cette excuse est même inutile. Le chant de Mopsus débute avec éclat par le thème. Nous sommes saisis tout d'abord par la solennité et l'énergie de ce prélude. L'attente qui est ainsi excitée sera plus loin satisfaite par l'éloge de Daphnis, vv. 29-35. M. C. a d'ailleurs raison, au v. 23, d'admettre la répétition de *atque*, contrairement à l'interprétation de Ribbeck : « complexa (est) atque uocat ». — 53 (p. 158) : l'emploi de *munus* est peut-être moins frappant en latin qu'il ne serait en français ; on peut aussi comparer l'allemand, qui emploie une métaphore analogue sans

lui donner une valeur spéciale. — VI, 3 (p. 251, n. 1) : le véritable sens de « cum canerem » ne me paraît pas recommander l'une des interprétations de ce début plutôt que l'autre. On peut aussi bien suppléer *nam* que *postea;* et *nam* serait même plus naturel, si, comme M. C. incline à le croire (p. 258), les entreprises épiques de Virgile se sont bornées à des velléités. — 32 (p. 270, n.) : je ne crois pas que *fuissent* ait un sens analogue à *essent; coacta fuissent* indiquent que les *semina* ont été rassemblés pendant un temps plus ou moins long dans le passé, avant le moment où, de ces agglomérats tels quels, sont sortis d'abord les embryons des choses, puis les corps eux-mêmes. Il y aurait donc quatre moments successifs marqués [par les mots *semina*, *coacta*, *exordia* et *formae rerum*. — 35 (p. 271) : l'emploie de *durare* au sens de *durescere* a pu être suggéré par un sens analogue (non pas semblable) du mot dans Ennius *Fab.* 162 M. où *durat* = *durus est.* Ce serait une nouvelle trace de la lecture d'Ennius, signalée déjà pour la même époque à l'occasion de la quatrième églogue. — 86 (p. 263, n.) : M. C. a raison de préférer la leçon *referre* de la tradition à la correction de Ribbeck si difficile à défendre, *referri;* cp. d'ailleurs *cogere*. — VII, 4 et 26 (p. 182) : la conception de l'Arcadie est aussi peu nette dans la VI[e] églogue, où il n'y a qu'une simple allusion. — 15 (186, 2) : M. C. a très bien justifié la virgule placée à la fin de ce vers par M. Kloucek — 53 (p. 196, n. 3) : en faveur de la construction *stant hirsutae*, on doit alléguer *strata iacent* du v. suivant. — VIII, 21 (p. 303) : ce vers et le refrain analogue de la seconde partie commence, et non pas clôt, la strophe; c'est ce que confirme le vers final de chacun des morceaux : « desine Maenalios... » (61) et « parcite... carmina... » (109). — 50 (p. 299, n. 3) : ce vers est authentique, comme le pense M. Cartault; mais l'autorité de Sedulius, à peine plus ancien que nos manuscrits, n'a pas grand poids. Il y avait du reste, dès le temps de Faltonia Proba, comme une vulgate analogue au texte du *Mediceus;* voir la préface de l'édition Carl Schenkl. — 85 sqq. (p. 319) : je n'ose élever des doutes sur une interprétation très établie. Est-il bien sûr qu'il s'agisse de l'amour d'une vache pour son veau ? Dans l'épisode de Pasiphaé, VI, 46, *iuuencus* désigne le taureau. Ailleurs, III. 100, Virgile parle des souffrances d'amour d'un taureau; nous aurions ici l'inverse. La comparaison serait mieux en situation, quoique un peu étrange. Il n'y aurait plus, naturellement, à chercher une influence, d'ailleurs très vague, de Lucrèce (p. 323), sauf peut être le rapprochement avec II, 30. — X, 44 (p. 399) : M. C. justifie excellement la correction de Heumann, *te* au lieu de *me*, et rejette à bon droit l'explication tentée par Servius. L'idée que l'amour de Gallus le transporte au milieu des camps auprès de Lycoris ne pourrait être exprimée dès le début; elle ne viendrait bien qu'après les vers 46 et sqq. — P 502 : la croyance à l'astrologie n'est pas supposée seulement par le vers 23 de l'églogue V ; M. C. a montré ailleurs qu'elle est un des fondements de la IV[e] églogue.

Un dernier chapitre du livre est une comparaison des « réalités rustiques dans Virgile et dans Théocrite ». Je voudrais bien pouvoir chicaner M. C. sur ce mot de «réalités», adaptation de l'allemand « Realien ». Mais le terme correspondant nous manque. En treize paragraphes, M. C. passe en revue les noms des pâtres, les répétitions de noms, la condition des pâtres, les différentes espèces de pâtres, les troupeaux, les soins et les produits des troupeaux, la campagne, l'installation des pâtres et les pâturages, la culture de la terre, les animaux, les plantes, la musique et la poésie, les dieux, la religion et les superstitions populaires.

Après une étude aussi détaillée et aussi consciencieuse, on attend une conclusion qui rassemble les résultats généraux. Elle manque et c'est la grave lacune de cet excellent livre. Sans doute, le lecteur attentif notera par quels progrès se développe le talent de Virgile, d'abord confiné dans l'imitation ingénieuse et de plus en plus aisée de Théocrite, dans les pièces II, III, V, VII, les deux premières plus gauches, les deux autres plus dégagées ; puis, s'essayant à des sujets d'une portée plus haute dans deux directions différentes avec les églogues IV et VI (cf. p. 245) ; revenant à Théocrite pour faire passer en latin une idylle isolée, sans user du procédé ordinaire de la contamination (VIII) ; mêlant, avec une incertitude voulue, la réalité et la fiction, dans deux morceaux que l'accent personnel met à part et au-dessus des autres (I et IX) ; essayant enfin dans la pièce X de tirer d'un genre épuisé, l'idylle gréco-latine, de nouveaux éléments pour une plainte d'amour plus touchante et plus variée que celle de Damon, plus soutenue que celle de Corydon (pp. 398 et 407). On rapprochera les traits qui caractérisent dans Virgile l'imitation de Théocrite. Le poète latin traduit les passages qui le frappent (p. 365) : il sait par cœur les œuvres de son devancier et sa mémoire lui fournit à l'occasion les détails utiles (pp. 98, 207). Mais en général, outre ces imitations particulières, il choisit pour chacune de ses pastorales deux modèles grecs qu'il mélange inégalement. Il renouvelle ces adaptations en les colorant des nuances propres à sa vision personnelle, surtout en ce qui concerne les plantes et les fleurs (p. 480). Dans la peinture des personnages, tantôt il les transporte du milieu sicilien sans changer leur caractère : telle Amaryllis (p. 417) ; plus souvent, il modifie la donnée première en la rendant plus vague. Au contraire, la condition sociale des acteurs paraît mieux marquée dans Virgile, parce qu'il peint la classe de petits propriétaires qui l'entoure (p. 425), peut-être aussi parce qu'un Romain arrête inconsciemment une attention plus intense sur les faits politiques et économiques. Les paysans de Virgile mettent dans l'expression de leurs sentiments une abondance, une logique, une suite et une éloquence toutes latines (p. 130 et passim). Le poète s'applique encore à varier l'imitation en modifiant les caractères (p. 131), en changeant les oppositions (p. 310), en mélangeant la fiction grecque et la réalité vécue (p. 342), en intervertissant les

personnages (pp. 411, 412), en atténuant la sincérité brutale des mœurs grecques (pp. 265, n. 2; 463). Un court passage de la huitième églogue réunit plusieurs de ces procédés par lesquels Virgile tente sur des vers de Théocrite de faire de la poésie personnelle (p. 306). Il s'exerce ainsi à ces savantes combinaisons d'éléments opposés, d'idéal et de réalité, d'emprunts et de faits observés, où excelle son génie harmonieux et subtil : entreprise périlleuse, où toute l'habileté du monde n'arrive pas à concilier l'inconciliable, où les sutures et les raccords restent parfois visibles, d'où sort une poésie compliquée et délicate, avec quelque chose d'inachevé et des concordances vagues dont il ne faut pas trop presser les termes contradictoires (pp. 55, n. 1 ; passim [1]). Plus tard, il ne procédera pas autrement, quand il voudra donner au fantastique infernal une localisation et un cadre réaliste ou qu'il mélangera la mythologie avec l'histoire romaine. Mais à ces premiers essais, Virgile a su se pénétrer d'un modèle au point d'en reproduire la couleur générale sans qu'on puisse indiquer la source précise (p. 349) : il a appris à regarder autour de lui et à noter ce qu'il voyait (pp. 201 ; 202) ; il a senti s'éveiller cette sympathie universelle qui est le charme des Géorgiques (p. 345) ; il s'est rendu maître de la technique de son art et s'est créé l'instrument des grandes œuvres qu'il va pouvoir exécuter sous l'influence de Mécène et d'Octave (p. 389). Car la veine bucolique est épuisée et il est temps qu'il tourne ailleurs son activité (pp. 396 et 408).

Plusieurs de ces conclusions ne sont pas nouvelles. Le mérite de M. C. est d'en avoir poursuivi la justification dans le dernier détail, peut-être çà et là non sans excès de rigueur ou abus d'information [2]. S'il est incommode de ne trouver nulle part un résumé complet, impossible à faire ici, ce défaut est aggravé par le manque de tables. Il n'y a pas d'index, ni des matières, ni des passages discutés à propos d'une autre églogue que celle d'où ils sont tirés, ni des rapprochements avec Théocrite, et cette dernière lacune est d'autant plus fâcheuse que le livre est aussi important pour l'exégèse de Théocrite que pour celle de Virgile (voir p. 92 n., et ailleurs). M. C. nous donne en dix-huit lignes la liste des titres de chapitres ; c'est peu que d'avoir pour guide seulement des indications comme : « La deuxième Eglogue », « La troisième Eglogue ». Les titres des paragraphes du chapitre XIII sur les réalités rustiques ne sont pas même reproduits dans cette table. Le

1. Parfois dans l'indication de ces disparates, M. C. va trop loin. III, 7 (p. 129), l'aventure de Menalcas n'a pas besoin d'être amenée et préparée dans un échange rapide de propos malicieux. III, 62, (pp. 119, n. 2, et 141), la riposte : « Et me Phoebus amat », « Et moi, c'est Phébus qui m'aime », est vive et naturelle ; une préparation, ou une tentative quelconque pour la faire pressentir, l'affaiblirait et serait une faute de goût.

2. P. 267, l. 6 : « Ursinus » ; le nom italien est connu. — Pp. 63 et 362, c'est une exactitude quasi superstitieuse de garder la † qui précède la signature de Thilo dans les *Jahrbücher*. — P. 354, n. 2 : la phrase de Feilchenfeld a été déjà citée p. 61, n. 2 ; M. C. a été un peu prodigue de ces citations allemandes.

livre est trop utile pour que nous ne regrettions pas vivement des imperfections qui en rendent l'usage moins facile. L'avertissement nous promet presque un travail analogue sur les pièces de l'*Appendix*. Nous souhaitons qu'il ne tarde pas et que M. Cartault publie sur toute l'œuvre de Virgile, authentique ou supposée, une série de volumes semblables à celui-ci, mais munis de tables copieuses.

Paul Lejay.

Kasia von Karl Krumbacher. München, 1897. Extrait des Sitz. b. d. philos.-philol. u. d. hist. Cl. d. k. bay. Ak. d. W. 1897, Heft III, p. 305-370 et deux planches.

Euphrosyne, la veuve de l'empereur Michel II, voulant marier son fils Théophile, fit venir de toutes les provinces de l'empire les jeunes filles les plus belles. Lorsqu'elles furent réunies ensemble au palais, l'impératrice remit à son fils une pomme d'or qu'il devait offrir à la fiancée de son choix Il y avait, parmi ces jeunes filles, une vierge d'une rare beauté et d'une noble famille, qui s'appelait Kasia [1]. Charmé par sa grâce, Théophile se tourna vers elle et lui dit : Ὡς ἄρα διὰ γυναικὸς ἐῤῥύη τὰ φαῦλα. D'un ton modeste et fier à la fois, elle répliqua : Ἀλλὰ καὶ διὰ γυναικὸς πηγάζει τὰ κρείττονα. Il paraît que l'étiquette ne s'accommodait pas de cette réponse, si bien que la pomme d'or échut à Théodora, qui fut plus tard régente, après la mort de Théophile, et que Kasia fonda un couvent et se fit nonne. M. Krumbacher, qui nous conte cette histoire d'après les chroniqueurs nombreux dont le témoignage concorde (p. 312-313), consacre à Kasia et à ses productions littéraires une très fine monographie.

Nous n'avons d'ailleurs pas, sur Kasia, d'autres détails biographiques que ceux que l'on vient de lire. Dans les premières pages de sa brochure, M. K. passe en revue les femmes byzantines qui, depuis Hypatie [2], ont marqué dans l'histoire et dans les lettres. Il en rencontre un très petit nombre et fait observer que, dans le monde grec, plus oriental, la femme n'est jamais arrivée à la situation morale qu'elle occupe, surtout depuis le christianisme, dans le monde latin et germanique. L'anecdote de Kasia le prouve. La femme y est encore aujourd'hui conçue comme un être subordonné à l'homme et dont c'est la fonction. Est-ce pour cela que nous savons si peu sur toutes celles dont il fut question un moment ? En tout cas, dit M. K., si nous tenons à nous faire d'elles une

1. Voir p. 315 suiv. Le nom est orthographié Κασία, Εἰκασία, Ἰκασία, Κασσιανή. M. K. écarte cette dernière graphie (p. 317) et explique les deux autres (Εἰκ. Ἰκ.), par l'agglutination de l'article (p. 317-318). Il paraît, en effet, vraisemblable que la forme Κασία est la bonne (317) ; mais, s'il s'agit d'un article agglutiné, je m'étonne un peu de ne pas rencontrer la graphie Ἡκασία ou Ἡκ.

2. La page est jolie. Peut-être M. K. ne reste-t-il pas tout à fait dans la fidélité de la couleur morale en rapprochant Hypatie de Madame Récamier.

image physique exacte, il faut écarter loin de nous toute figure qui se rapprocherait de celle de Gretchen : « Ce sont plutôt des viragos, des femmes masculines (Mannweiber) grandes et robustes (kräftig gewachsene) au fin nez aquilin, aux sourcis arqués, au regard de feu et à la voix plus profonde que claire, types de femmes tels qu'il s'en rencontre encore dans le Midi plus fréquemment que chez nous [1]. » M. K. ne va pas jusqu'à dire que la personne de Kasia répond à ce portrait, et je n'oserais l'affirmer davantage.

Les œuvres de Kasia ne forment pas un bagage considérable. Elle a composé des chants d'église et rythmé des proverbes [2]. M. K. a identifié les pièces attribuées à Kasia, a signalé celles que l'on connaissait déjà, en a publié de nouvelles et d'inconnues. La bibliographie de Kasia nous apparaît complète. Il a cherché aussi à démêler la part d'inspiration personnelle qu'il y avait dans ces proverbes et a fait de très habiles rapprochements avec ce que nous connaissons — et que connaît en particulier l'auteur — de ce genre de littérature dans l'antiquité et le moyen âge. Il conclut hardiment que tout est loin d'être imitation, en réponse sans doute à la surprenante question qui lui a été adressée, nous dit-il, par un savant de grand renom (hochangesehener Gelehrter), c'est à savoir si les Byzantins ont jamais eu une pensée qui fût à eux [3].

Kasia (je n'ai pas cherché cette transition) témoigne surtout dans ses proverbes d'une crainte presque maladive, d'une horreur persistante des sots. Elle y revient à plusieurs reprises et ce sentiment, qui n'a rien que d'honorable (cf. p. 336), lui a suggéré quelques expressions assez vives : Γνῶσις ἐν μωρῷ πάλιν ἄλλη μωρία· γνῶσις ἐν μωρῷ κώδων ἐν ῥινὶ χοίρου (p. 362, v. 136-137). Je me demande si elle avait, au fond, conservé grande estime pour l'empereur Théophile, dont le règne, d'ailleurs, ne manifeste pas une intelligence extraordinaire. Elle a souvent aussi des pensées fines et touchantes, celle-ci, par exemple, Μέγα φάρμακον τοῖς πενθοῦσιν ὑπάρχει Τῶν συναλγούντων τὸ δάκρυον καὶ ῥῆμα (p. 359, v. 68-69), et celle-ci qui a justement frappé M. Krumbacher (p. 337) : Μέτριον κακὸν γυνὴ φαιδρὰ τῇ θέᾳ, Ὅμως παρηγόρημα τὸ κάλλος ἔχει· Εἰ δ'αὖ καὶ γυνὴ καὶ δύσμορφος ὑπάρχοι, Φεῦ τῆς συμφορᾶς, φεῦ κακῆς εἱμαρμένης, ce qui revient à dire (p. 337) qu'une femme belle est un mal aussi, mais qu'au bout du compte la beauté est toujours une consolation, tandis que lorsqu'une femme est méchante et laide à la fois, le mal a passé toutes les bornes.

Qui sait si, dans cette épigramme, il n'y a pas comme un secret retour sur elle-même? M K., suivant un plan qu'il s'est proposé depuis longtemps, cherche non pas seulement à nous renseigner avec toute l'exac-

---

1. P. 312.

2. Kasia est une novatrice. La quantité classique des longues et des brèves ayant disparu, elle les traite avec un souverain mépris.

3. P. 340. Ce Gelehrter n'y est pas nommé.

titude possible sur la bibliographie et la biographie des personnages qu'il étudie, mais aussi à pénétrer dans le détail de leur caractère. C'est ainsi qu'il a essayé de reconstituer quelque chose de l'être moral de Kasia. M. Krumbacher est universellement connu et apprécié pour son *Histoire de la littérature byzantine*, qui vient de voir sa seconde édition (1897). Je ne voudrais pas qu'elle fît du tort à ses monographies; on y trouve toujours un soin, une curiosité, une élégance qui me font désirer de les voir bientôt réunies en volume.

Jean Psichari.

Philippe le Bel et les Tournaisiens, par Armand d'Herbomez, Bruxelles (Extrait du tome VII des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*), 1897, in-8.

Nous avons déjà rendu compte de la remarquable étude que M. d'Herbomez a publiée sur les rapports de la ville de Tournay avec la couronne de France sous le règne de Philippe le Bel, étude si précise et si richement documentée. L'auteur publiait cent deux chartes inédites. A l'époque où paraissait ce travail, le classement des archives de Tournay laissait beaucoup à désirer. Un recollement fait depuis lors a mis au jour dix-neuf chartes nouvelles, inédites, du grand roi. M. d'Herbomez les publie avec le soin qu'il apporte à chacun de ses travaux. Il y joint cinq autres lettres du même prince découvertes par lui à Bruxelles, aux Archives du royaume, à Mons et à Tournay même dans les archives de l'administration des hospices.

Un capitaine du règne de Philippe le Bel, Thibaut de Chepoy, par Joseph Petit. Paris (Extrait du *Moyen Age*), 1897, in-8.

Les études sur le règne de Philippe le Bel sont en faveur. Le *Moyen Age* a entrepris toute une série de travaux sur ses officiers ou sur les différents points de son administration. Bien qu'elle ne soit pas une figure de premier plan, celle de Thibaut de Chepoix est intéressante. Ce qui sera toujours regrettable pour les monographies consacrées aux personnages de ce temps, c'est que bien rarement les documents permettent de faire revivre les caractères. L'auteur ne peut guère, comme M. Petit, que retracer l'image d'une fonction, non celle d'un homme. M. P. a d'ailleurs fait œuvre de bon érudit, avec un louable souci de la précision et de la sobriété.

Pourquoi appelle-t-il son héros Th. de Chepoy au lieu de « Chepoix »? L'identification (dép. de l'Oise, cant. de Breteuil) est certaine. L'auteur donne pour justifier sa fantaisie orthographique de bien

mauvaises raisons. « Le mot est écrit dans les textes, dit-il, Chepoy, Cepoy, Chepeium, Cepeium, mais ce n'est pas Cepoy dans l'Orléanais. Quant à l'*x* qui termine aujourd'hui le nom de cette localité dans le *Dictionnaire des Postes*, jamais il n'y en a trace au moyen âge le nom latin n'en comporte pas, nous conservons donc l'orthographe des documents, de préférence à celle du *Dictionnaire des Postes* ». M. P. oublie de citer comme « orthographe des documents » les formes « Cepoi, Cipois, Chipoi, Chypois ». Parmi ces formes différentes, de quel droit en choisit-il une plutôt qu'une autre? Il prend « Chepoy », un autre prendra « Cipois », un autre « Cepoi ». La forme « Chepoix », non seulement fera une entente commune, mais donnera une identification précieuse. M. P. dit que l'*x* ne se trouve pas dans la forme latine. Croit il, par hasard, que la forme latine soit antérieure à la forme française? Ce qu'il appelle « l'orthographe du dictionnaire des Postes » n'est pas seulement l'orthographe du dictionnaire des postes, mais de toute l'administration, des indicateurs de chemin de fer, etc. Chepoix s'appelle Chepoix, comme Paris s'appelle Paris et Versailles, Versailles. Imagine-t-on la belle confusion que nous aurions si chaque érudit se mettait à modifier les noms propres sous prétexte qu'ils ne sont pas d'accord avec la forme latine? On nous pardonnera de nous arrêter un instant à cette question, dans son principe elle ne laisse pas d'être importante. La forme Chepoix, précisant l'identification, donnera lieu à des rapprochements de textes et de documents utiles; la forme Chepoy, où s'obstine M. Petit, créera au contraire des confusions et risquera d'être une source d'erreurs à cause de la localité Cepoy en Orléanais. De même dans la brochure de M. Petit il faut lire « Thierri d'Hirson (Aisne, arr. de Vervins) », au lieu de « Hireçon ». Il importe d'établir le plus d'unité et de simplicité dans nos travaux, l'adoption des noms de localités, avec l'orthographe actuelle, en cas d'identification possible, est le plus pratique, d'autant, comme nous l'avons dit, qu'elle est et sera constamment la source de rapprochements intéressants.

Il faut imprimer Gérard et non Girard de Sottegem, et De Smet au lieu de Smet. La particule *De* n'est pas nobiliaire, c'est, en flamand, la traduction de l'article *le*. « De Smet » est l'équivalent exact du français « Le Fèvre ». Les *Anciennes Chroniques* de Flandre ne sont pas une bonne source pour cette époque, en particulier lorsqu'il s'agit des événements d'Aquitaine.

Frantz Funck-Brentano.

Vittorio Lazzarini, **Marino Faliero. La Congiura.** Venise, Visentini, 1897, in-8°, 205 pp. (extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, t. XIII) [1].

Marino Faliero est un personnage populaire. Tout le monde connaît

1. Voy., du même, *Genealogia del doge Marino Faliero*, dans la même Revue, t. III, 1re partie, et *Marino Faliero avanti il dogado*, dans la même, t. V, 1re partie (tirage à part de 105 pp. in-8°, Venise, Visentini, 1893).

la légende, consacrée par des travaux historiques considérables et par de belles œuvres littéraires : le vieux doge de quatre-vingts ans et la jeune dogaresse qu'on ne respecte pas ; Michel Steno mettant par écrit sur le dossier de la *seggia ducale* ce que se disait toute la ville là-dessus ; la colère du vieillard qui ne peut obtenir contre le coupable plus qu'une punition si légère qu'elle est une injure pour le doge et pour l'époux ; le mécontentement des gens du peuple contre un régime qui les exploite, qui met à profit leurs services dans les guerres et qui leur refuse toute participation aux affaires ; l'idée sympathique du doge de se venger de son injure privée par une révolution qui établirait, dans le sang odieux des nobles, un régime de *tirannia*, de césarisme soutenu par les humbles ; puis la mort tragique, d'une cruauté raffinée, infligée par l'esprit de vengeance des patriciens à ce glorieux doge de quatre-vingts ans. Comme on le voit, la légende est une apothéose du décapité et un réquisitoire contre la noblesse vénitienne du XIVe siècle. Daru y a cru, et avec lui beaucoup d'autres ; quant au « grand public », il y croit encore.

Depuis quelque temps, cette légende avait été cependant attaquée par des savants qui connaissaient bien l'histoire de leur pays. Elle était sortie assez maltraitée de ces attaques ; M. Lazzarini vient de lui donner, dans son récent ouvrage, le coup de grâce.

De longues recherches et les véritables découvertes qu'elles ont produites lui ont fourni des résultats décisifs, dont devront tenir compte désormais ceux qui, parlant de Marino Faliero, se sentiraient attirés par le charme romantique qu'exerce le personnage de fantaisie créé par les chroniques du XVe et du XVIe siècle. Ces résultats, les voici : Aluica Gradenigo, la dogaresse de la légende, était, en 1355, la date de la conspiration, depuis bien vingt ans l'épouse de Marino ; elle avait atteint probablement l'âge de la majorité dès 1317 ; elle était très vieille en 1387, « senio pregravata », et on la croyait « mentis alienata, » tombée en enfance, dès l'année 1384. Michel Steno, qui fut en effet dans sa jeunesse un mauvais sujet, ce qui ne l'empêcha pas d'être doge plus tard, écrivit dans une salle appartenant aux *chambres privées* du doge, avec plusieurs complices, dont un dessinateur, quelques mots contre *le doge et son neveu*. La punition des coupables ne fut pas terrible, il est vrai ; mais on pouvait maltraiter le doge à bon marché, de sorte que Faliero n'avait pas de motif à se plaindre. Enfin, le Conseil des Dix eut, à l'occasion du procès, une conduite absolument légale [1].

Cela fait que la belle légende romantique a vécu et qu'on a enfin l'histoire, l'histoire un peu maigre et dénuée de couleur, mais l'histoire

1. Elle était légale aussi, sans doute, cette décision qui défendait à donna Fiore, l'épouse de Bertuccio Faliero, de voir jamais son mari, même en présence de plusieurs témoins. Bertuccio passa une vingtaine d'années dans son cachot, où on refusa d'ouvrir une fenêtre, et il y mourut.

de la conjuration de Marino Faliero. M. L. l'expose bien, à l'exception de quelques longueurs concernant les biens du doge justicié, leur source et le sort qu'ils eurent après 1355. L'intérêt se soutient partout et il est même parfois très vif, comme dans le paragraphe que l'auteur intitule « Conclusion » et qui contient le jugement sur la conjuration, ses motifs et ses buts. D'après M. Lazzarini, Faliero, qui suivait le courant politique de l'époque, en rêvant de tyrannie et de gouvernement populaire, n'aurait pas eu en vue d'anachroniques projets de démocratie moderne : il voulait uniquement jouir, le peu qu'il lui restait à vivre, d'une autorité qui fût entière et puissante. Et peut-être encore, ajoute l'auteur, voulait-il perpétuer ce pouvoir suprême dans sa famille, le laisser, en première ligne, à ce neveu qui lui tenait lieu de fils, Fantino. M. L. rejette avec beaucoup de raison l'hypothèse d'un acte de démence sénile : ce n'était pas, sans doute, un vieillard tombé en enfance celui qui osait des choses si dangereuses et aspirait, avec énergie et conscience des obstacles, à une situation si haute.

Les arguments qu'apporte M. Lazzarini à l'appui de ce jugement sont très forts, mais j'avoue n'en être pas complètement convaincu. Faliero, l'homme d'action enchaîné dans cette savante machine de gouvernement qui fut la République de Venise, ne me paraît pas avoir suivi seulement les conseils d'une ambition un peu inutile, pour lui-même au moins, ni avoir eu seulement en vue des avantages personnels. Les actes du procès ont été malheureusement perdus, et il faut se contenter des obscures indications de quelques chroniques dignes de foi. Si on les retrouvait jamais, ces actes du procès de Faliero, peut être y trouverait-on quelque chose de plus, le témoignage de motifs plus nobles et larges pour la tentative criminelle de Faliero. Le doge connaissait bien par sa longue expérience tout ce que les *popolani* de Venise avaient d'intelligence, de hardiesse et d'énergie, et peut-être son patriotisme croyait-il rendre des jours meilleurs à la République en confiant le timon à des mains plus fortes, en élargissant le cercle dans lequel l'État devait choisir ses plus hauts dignitaires. Et alors, si cette conjecture est vraie, la conduite du Conseil des Dix et de l'aristocratie vénitienne restera tout aussi explicable qu'elle l'est aujourd'hui, pour qui est capable de juger *historiquement* la conduite des hommes de parti, mais on rendra la sympathie dont il a joui jusqu'à présent à celui qui serait mort dans ce cas pour un but noble et patriotique, à Marino Faliero.

N. Jorga.

C. M. Des Granges. **Geoffroy et la critique dramatique sous le Consulat et l'Empire.** In-8. Paris, Hachette, 1897.

Voilà un de ces livres qui effrayent. Cinq cent dix pages vastes, com-

pactes, en petits caractères, de cinquante et une lignes chacune, et sur un personnage aussi peu attirant que Geoffroy, dont la vie très uniforme ne se recommande par aucun épisode curieux et dont l'œuvre, plus uniforme encore, n'est qu'un recueil de feuilletons de critique théâtrale !

N'importe, ouvrons et lisons.

Geoffroy naît à Rennes en 1743, étudie chez les Jésuites de cette ville, va à Paris, entre comme précepteur chez un financier, écrit à *l'Année littéraire* de Fréron, obtient une chaire de professeur de rhétorique au collège Mazarin, s'enfuit pendant la Révolution et se fait maître d'école en province, devient enfin critique dramatique aux *Débats* et meurt en 1814. Tout cela, semble-t-il, pourrait être conté, même minutieusement, en quelques pages. M. Des Granges en écrit cinquante, grâce à deux procédés qui se trahissent aussitôt.

D'abord, il ne nous fait grâce d'aucune des notes qu'il a pu recueillir au cours de ses recherches. Geoffroy entre-t-il aux Jésuites : voici les noms et les biographies de tous ses maîtres, les illustres pères Desbillons, Bertier, Brotier, Souciet, Du Tertre, etc. (p. 9). Passe-t-il un examen ou concourt-il pour un prix : voici les sujets des épreuves, les procès-verbaux de l'examen, la liste des examinateurs, — les non moins célèbres Sencier, Le Beau, Lambert, Furgault, Quervel, Gardin, — même les noms des concurrents, ce qui nous donne la joie d'apprendre que le jeune Mouzon fut ajourné (p. 19).

En second lieu, quand les documents laissent M. D. G. au dépourvu, il y supplée par des hypothèses. Lorsque, par exemple, il installe Geoffroy dans sa chaire du collège Mazarin en 1779, il se pose cette question : « Pourrions-nous, dans une certaine mesure, nous représenter ce que fut Geoffroy comme professeur de rhétorique ? » et bravement il répond « Sans doute ». A-t-il donc des renseignements précis à ce sujet ? Aucun. Mais il connaît un article où, en 1807, Geoffroy développe quelques idées sur l'éducation et, sans se demander si le versatile critique n'avait pas acquis pendant ces vingt-sept ans des opinions nouvelles ou même des points de vue différents, il nous le montre ayant certainement été en sa jeunesse le pédagogue idéal de son rêve de vieillard. Par malheur, quand on suppose aussi facilement, on n'est jamais bien sûr de toujours supposer juste. De cette vérité voici aussitôt la preuve. Puisque Geoffroy est promu maître incomparable, il convient, pour bien prouver son mérite, de montrer encore qu'il forma des élèves fameux. En conséquence, M. D. G. écrit : « Parmi les élèves des Quatre-Nations qui durent passer sous la férule de Geoffroy on peut noter : Lavoisier, Le Gendre, le peintre David, Bailly, maire de Paris en 1789, le vaudevilliste Désaugiers, Charlemagne, l'auteur d'un grand nombre de charmantes petites pièces, Marie-Joseph Chénier... » (p. 28). Or, en 1779, Bailly était membre de l'Académie des sciences depuis seize ans et Lavoisier depuis onze ans, David était parti pour Rome quatre ans auparavant, Le Gendre professait les mathématiques à l'École militaire depuis cinq ans, et Désaugiers avait sept ans à peine.

Ainsi se poursuivra le livre, au grand désagrément parfois du lecteur, que tous ces petits faits rebutent, mais toujours au grand avantage de Geoffroy, que tant de bienveillantes hypothèses amplifient singulièrement.

Comme bien vous pensez, il va devenir un homme à peu près exempt de tout défaut. « On a souvent dit de Fréron qu'il était aussi aimable en société que mordant dans ses écrits. Formé à la même école, Geoffroy *devait avoir* avant la Révolution un caractère analogue à celui de Fréron » (p. 40). Cela n'est peut-être pas très péremptoire. On a bien, à la vérité, reproché deux grands défauts à Geoffroy, celui de s'enivrer un peu trop fréquemment et celui de proportionner très savamment l'indulgence et la sévérité de sa critique à la valeur des cadeaux en nature ou en espèce que lui offraient les auteurs. Sur ces deux points, les accusations de ses contemporains sont si nombreuses, si unanimes, si formelles, qu'il semble bien que l'Histoire a rarement la bonne fortune d'enregistrer des faits aussi solidement attestés. Mais M. D. G ne l'entend pas ainsi. Geoffroy dînait beaucoup en ville, objecte-t-il, et tout le monde sait que quand on dîne beacoup en ville on devient toujours quelque peu gai au dessert (p. 228). Quant à sa vénalité, peccadille! « Faire des cadeaux à propos de tout et de rien, dit M. D. G., était au début de ce siècle une coutume presque obligatoire. » Mais voilà justement ce qui m'inquiète davantage : il fallait que Geoffroy reçût bien des cadeaux pour scandaliser des gens aussi habitués à en recevoir!

Comme critique, le Geoffroy de M. D. G. ne peut évidemment manquer d'être doué des qualités les plus exceptionnelles. Il connaît l'antiquité mieux qu'homme de son temps, découvre plus de choses que tous ses prédécesseurs réunis dans les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, se trompe rarement dans l'appréciation des pièces de ses contemporains, et devine avec une étonnante clairvoyance les goûts dramatiques de l'avenir. C'est sur ce dernier point notamment que M. D. G. le trouve incomparable. Dès que Geoffroy dit « on verra plus tard » ou « il faudra bientôt », M. D. G., sans même s'enquérir si d'autres auteurs n'avaient pas eu déjà des pressentiments identiques, le sacre prophète. Lorsque Fréron écrit : « Il y a de l'injustice à fermer les yeux sur les beautés des écrits de nos voisins : cela sent le goth et le barbare. La république des lettres embrasse tout l'univers et le génie ne connaît de bornes que les limites du monde », M. D. G. s'écrie : « On conviendra que ces réflexions dénotent un esprit critique quelque peu plus large que celui de Voltaire. Mais combien, sous ce rapport, Geoffroy n'est-il pas supérieur à Fréron! » C'est jouer de malheur, car il se trouve justement que Voltaire avait développé cette idée de Fréron cinquante ans auparavant dans son *Essai sur la poésie épique* (chap. Ier). — Geoffroy engage-t-il les poètes dramatiques à aller chercher des sujets de tragédies dans nos vieilles chroniques, estimant que « les mœurs des chevaliers sont bien aussi poétiques que celles de l'antiquité », aussitôt M. D. G. de vanter ces

« réflexions judicieuses » qui, dit-il, « ne sont pas, je pense, d'un critique étroit et borné ». Un faible effort de mémoire aurait cependant suffi à lui prouver qu'après l'*Adélaïde du Guesclin* et le *Tancrède* de Voltaire, la *Gabrielle de Vergy* de De Belloy ou le *Richard-Cœur de-Lion* de Sedaine, le conseil de Geoffroy arrivait un peu tard. — Vienne encore Geoffroy à reconnaître, malgré bien des réserves, que Shakespeare est doué d'un génie dramatique très puissant, M. D. G. trouvera ce fait admirable. Que de mots pourtant nous savons de Diderot, de Grimm, de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, qui prouvent que, même au milieu du XVIIIe siècle, maints lettrés avaient compris déjà le poète anglais tout aussi largement !

Assurément, Geoffroy valait une étude. Le tort de M. D. G. est d'avoir voulu lui élever un de ces vastes monuments qu'on ne doit qu'aux grands hommes et l'on ne peut s'étonner si, faute d'en trouver les matériaux dans l'œuvre du critique, il a dû si souvent en remplir les interstices de son béton de petits faits douteux ou erronés. Mais, en revanche, on ne saurait trop louer l'application et le soin qu'il a mis à sa tâche. Pour savoir tout ce qu'il était possible de connaître sur son héros, il a fouillé avec un zèle infatigable tous les livres de l'époque qui pouvaient lui fournir quelque bribe de renseignements, et les actes de l'état-civil, et les documents inédits, et les collections de journaux, et les caricatures, et les pamphlets. Aussi quand bien même, faute de critique, il ne nous aurait pas reconstitué le Geoffroy véritable, il nous a du moins rendu par ses recherches de bénédictin le grand service de nous fournir tous les éléments qui peuvent nous le révéler. Malgré son livre, ou plutôt grâce à son livre, la physionomie du vieux critique grognon se dessine très nettement devant nos yeux. C'était, à n'en pas douter, un pédant de la vieille race, capable de faire merveille dans l'étroit horizon où il se démenait, mais au-delà n'apercevant pas grand'chose. Adorateur fanatique des maîtres du grand siècle, Corneille, Racine et Molière, il les glorifiait nuit et jour avec une connaissance incontestable de leur génie, et les offices qu'il célébrait à leur gloire forment la partie vraiment solide de son œuvre. Après eux, il ne voyait plus guère que faux dieux à combattre. Toute pièce qui n'était pas aussi parfaite que *Cinna*, *Athalie* ou le *Misanthrope*, restait à ses yeux non avenue, malgré toutes les lueurs de beauté qu'elle pouvait offrir et quand bien même son auteur — tel Beaumarchais — se serait approché aussi près que possible des maîtres. Certes, il avait parfois des vues judicieuses, sensées, ingénieuses, originales, mais elles étaient mêlées à tant d'autres aperçus contestables, étroits, défectueux, dérisoires, qu'elles ne sauraient suffire à lui constituer une renommée de grand homme. Sa qualité principale était moins son sens critique que sa verve, une verve ardente, caustique, brutale souvent jusqu'à la grossièreté et pataugeant volontiers dans la trivialité des coq-à-l'âne et des calembours, mais franche, spontanée et servie d'ordinaire par un style primesautier dont la netteté et la solidité rappellent encore

la bonne prose du XVIIIe siècle. Le diable-au-corps de ses éreintements explique mieux que la valeur de ses jugements la vogue dont il jouit pendant le premier empire. Ses feuilletons, qui laissaient toujours des morts et des blessés, s'harmoniaient à merveille avec les bulletins de la Grande-Armée et donnaient le même plaisir. Somme toute, il restera dans notre histoire littéraire plutôt à titre de type curieux que comme littérateur. Son nom seul garde un dernier souffle de vie, mais son œuvre est si bien morte avec lui que, soixante ans plus tard, il a fallu à M. Des Granges plus d'érudition pour l'exhumer que pour retrouver celle d'un moine mérovingien.

Raoul ROSIÈRES.

A. MÉTIN. **Le socialisme en Angleterre.** Paris, Alcan, 1897. in-12 de 309 p.

Le livre de M. Métin est le bienvenu auprès de tous ceux qui s'occupent de l'histoire du socialisme. Le socialisme anglais n'a été chez nous l'objet d'aucune étude d'ensemble. Les rares chapitres qui lui ont été consacrés dans des histoires générales du socialisme étaient tout à fait insuffisants. Le livre dans lequel M. M. a réuni, en les développant, plusieurs articles déjà publiés, comble une lacune, et il la comble bien. Il est plein de faits, clair, net, précis, allant parfois jusqu'à la sécheresse. En même temps que les doctrines M. M. nous présente les hommes que visiblement il connaît lui-même : cela est intéressant, surtout pour un mouvement où l'action personnelle est fort grande. Des bibliographies sobres, mais bien dressées, sont adjointes à chaque chapitre. M. M. nous a décrit l'évolution du socialisme en Angleterre depuis la fin du XVIIIe siècle, le mouvement chartiste, le socialisme chrétien et le socialisme agraire, le socialisme industriel de ces dernières années. Tout cela est clairement et très intelligemment exposé. Peut-être M. M. (et c'est là que je trouve chez lui quelque sécheresse) aurait-il pu mieux nous marquer la place du socialisme en Angleterre et dans l'esprit anglais. Il y aurait eu là certainement quelques idées intéressantes à exposer, pour les développer ou les combattre. L'Angleterre est peut-être de tous les pays d'Europe celui où la tradition, politique, religieuse et sociale, a le plus d'importance. Elle a été bouleversée par de furieuses révolutions, mais ces révolutions se réclamaient toujours du passé, et non d'un passé purement imaginaire, mais d'un passé réel, au moins partiellement. Le socialisme, comme M. M. l'a fort bien dit, ne se présente pas, en Angleterre, sous un aspect révolutionnaire, comme quelque chose d'entièrement nouveau. Sauf le tout récent socialisme industriel, c'est une doctrine mi-bourgeoise, mi-chrétienne, « respectable », et que des « gentlemen » peuvent adopter sans déroger. Il aurait été intéressant de rechercher s'il n'existait pas en Angleterre

quelque chose d'une tradition socialiste, d'examiner à quelles tendances générales de l'esprit anglais le socialisme moderne peut correspondre. Sans remonter jusqu'à Pélage, n'est-il pas curieux de constater, dans ce pays classique de l'individualisme, l'existence d'un courant communiste semi-chrétien depuis Wiclef et John Ball, jusqu'à certains des puritains de 1640, courant qui même n'a pas disparu au début du XVIII[e] siècle? Je ne dis pas qu'il y ait eu là un véritable socialisme. Mais pourquoi ne pas examiner s'il y eut eu une relation entre ces idées d'autrefois et celles que nourrissent les socialistes modernes? Quant à moi, je suis bien persuadé qu'un grand nombre des socialistes chrétiens d'aujourd'hui sont les héritiers directs de ceux de 1640 et ont un état d'âme très voisin. Pourquoi ne pas rappeler aussi que, dans ce « pays classique de l'individualisme », juridiquement, à l'heure actuelle encore, la propriété territoriale absolue n'existe pas, que nul ne possède, comme au temps de Guillaume le Conquérant, que sous le bon plaisir du roi? Cette conception socialiste du droit a-t-elle été entièrement dénuée d'influence? Peut être oui; alors il fallait le dire. Mais probablement non. Ce sont là de menus regrets qui n'enlèvent rien au solide mérite du livre de M. Métin. Le tableau qu'il nous a donné du véritable socialisme anglais est excellent. J'aurais souhaité qu'il l'encadrât davantage. Étudier un mouvement d'idées est non seulement en analyser les doctrines, c'est en déterminer la place relative dans le temps et dans la pensée des hommes.

André LICHTENBERGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 octobre 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort de M. W. Wattenbach, professeur
à l'Université de Berlin, correspondant de l'Académie, décédé le 23 septembre 1897.
M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M[me] veuve Bouillon, édi-
teur, l'informant que M. Frédéric Godefroy, récemment décédé, a légué à l'Institut
la fin du manuscrit de son *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.
M. Emile Picot communique un mémoire sur la mère des Gondi, Marie-Catherine
de Pierre-Vive, dame du Perron. Ce mémoire est destiné à être lu à la séance
publique annuelle de l'Académie.
M. Salomon Reinach lit un mémoire sur le « voile de l'oblation ». Ce mémoire sera
lu à la séance publique annuelle de l'Académie.
M. Barbier de Meynard rend compte du Congrès des Orientalistes tenu à Paris au
mois de septembre. Ce congrès n'a pas compté moins de 800 adhérents. M. Barbier
de Meynard signale les résultats réalisés. Plusieurs résolutions importantes ont été
votées, entre autres un vœu en faveur de la conservation des monuments anciens et
de la direction des fouilles dans l'Inde, la préparation d'un lexique général de la
langue égyptienne, la publication d'une grande encyclopédie musulmane, etc.
M. Clermont-Ganneau présente un mémoire de M. Jules Rouvier sur d'anciennes
monnaies de Beyrouth. — Il annonce ensuite qu'il a reçu de Beyrouth la copie de la
tabula posterior du diplôme militaire que M. Héron de Villefosse a récemment
signalé à l'Académie.
M. Vidal de La Blache examine un texte de Pausanias, où il est dit que le pays de
provenance de la soie (*Seria*) est un delta fluvial situé au fond de l'Océan Indien.
Ce renseignement, écrit vers l'an 175 p. C., est en contradiction avec ce qu'avaient
allégué, sur la position géographique des Sères, Ptolémée et les géographes antérieurs.

C'est qu'auparavant la soie parvenait dans les villes manufacturières de Syrie par voie de terre, tandis qu'au moment où écrivait Pausanias un changement s'était produit dans les directions du commerce. A la suite de la guerre contre les Parthes qui éclata en 162, guerre suivie d'une peste qui ravagea l'Asie occidentale, les négociants de Syrie, privés de leurs communications terrestres, durent s'organiser pour chercher par mer cette denrée sur laquelle était fondée la prospérité de leur industrie. C'est alors aussi que pour la première fois les textes chinois signalent l'arrivée, à plusieurs reprises, de négociants (dits ambassadeurs) occidentaux dans le « Ji-nan » ou Tonkin, qui paraît être la *Seria* de Pausanias.

Séance du 15 octobre 1897.

M. Héron de Villefosse, président, annonce la mort de don P. de Gayangos, correspondant étranger de l'Académie.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats à la chaire de paléographie de l'Ecole nationale des Chartes, vacante par suite du récent décès de M. Léon Gautier. Elle désigne en première ligne M. Elie Berger, archiviste aux Archives nationales, et en seconde ligne M. Maurice Prou, bibliothécaire au département des monnaies et médailles, à la Bibliothèque nationale.

M. Henri Weil annonce la découverte faite par M. Jules Nicole, de Genève, de nouveaux fragments de Ménandre. M. Weil pense qu'une des quatre colonnes conservées contient la fin du prologue. Il insiste sur l'intérêt de cette trouvaille, dont il se propose de reparler dans une communication plus détaillée.

M. de Boislisle lit une notice inédite de Saint-Simon sur le cardinal de Polignac et présente à ce sujet quelques observations sur les collections d'antiquités que le cardinal avait rapportées de Rome. — MM. l'abbé Duchesne, S. Reinach et E. Müntz présentent quelques observations. M. S. Reinach rappelle le recueil publié par le sculpteur Adam, qui indique la collection Polignac comme provenance des marbres par lui reproduits; Clarac s'est défié de cette indication comme du recueil tout entier, mais l'identification, faite par M. Benndorf en 1876, de l'une de ces statues (un Persée trouvé à Rome sous Léon X) avec une statue du musée d'Aix, prouve que les scrupules de Clarac étaient exagérés.

M. Paul Tannery fait une communication sur la géomancie. Le nom grec de ce mode spécial de divination avait dans l'antiquité une signification générale; il a été donné au moyen âge, dans l'Occident latin, à une pratique arabe, par un traducteur nommé *Hugo Sanctelliensis* (?), qui vivait en Aragon dans la première moitié du XIIe siècle. Les Grecs de Byzance ont donné à la même pratique un nom tout différent, tiré de l'arabe *raml*, qui signifie « sable ». M. Tannery ajoute quelques détails sur cette pratique. — MM. Paul Meyer, Barbier de Meynard, Clermont-Ganneau et Maspero présentent diverses observations sur ce mode de divination.

Séance du 22 octobre 1897.

M. le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Ernest Babelon pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Léon Gautier.

La discussion des titres des candidats aux places de membre ordinaire vacantes par suite du décès de MM. Ed. Le Blant et Léon Gautier est fixée au dernier vendredi de novembre.

M. Barbier de Meynard lit, au nom de la commission du prix Benoît-Garnier, un rapport annonçant que cette commission a alloué au R. P. Hacquard, missionnaire de la compagnie des Pères Blancs, une somme de 5.000 francs, à titre d'encouragement, pour continuer ses études sur les langues africaines (grammaire et dictionnaire banbera). Le président donne acte à M. Barbier de Meynard de cette décision, qui est adoptée.

(*A suivre.*)

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 22 novembre — 1897

Dottin, Les désinences verbales en r. — Basset, Nouveaux contes berbères; Manuscrits arabes d'El Hamel. — Grammaire bambara. — Weil, Le théâtre antique. — Platon, Gorgias, p. Gercke. — Peter, Les historiens romains. — Schneidewin, L'humanité antique. — Hesseling, Charon. — Florus, p. Rossbach. — Chantepie de la Saussaye, Manuel d'histoire religieuse, 7-18, 2e éd. — Dumaine, Cervantes. — Cotarelo y Mori, Maria Ladvenant et la Tirana. — Hartmann, Les langues vivantes en France. — Académie des inscriptions.

Georges Dottin. **Les désinences verbales en R** en sanskrit, en italique et en celtique. In-8, xxiii-412 p. Rennes, 1896.

Un ouvrage comme celui de M. Dottin ne souffre pas l'analyse. Ce qui en fait la valeur et l'intérêt, c'est surtout la richesse de la documentation, l'abondance et la variété des observations et des conjectures de détail, la rigueur de la méthode. Le sujet ne comportait pas d'unité et de suite entre les chapitres. Ils sont juxtaposés et se suffisent à eux-mêmes; rarement ils se pénètrent, se complètent ou s'éclairent mutuellement. Les langues qui nous ont conservé des désinences verbales à *r* se sont parlées dans des pays fort éloignés les uns des autres [1] et à des époques très différentes [2]. Bien qu'issues d'un ancêtre commun, elles n'ont entre elles que de lointaines affinités, et c'est sage prudence que d'hésiter à conclure de l'une à l'autre. Même différence dans le nombre et l'étendue des documents, entre le latin ou l'irlandais, par exemple, et l'osque ou le cornique.

M. Dottin examine donc chaque groupe à part, — sanscrit et zend, — ombrien, osque et sabellique, — latin, — armoricain, — cornique, — gallois, — irlandais, — et dans chacun il étudie, dans la mesure du possible, les désinences à *r*, leur physionomie, les éléments primitifs ou adventices qui les composent, leur valeur, leur origine, leur histoire. Les derniers éléments à *r* auxquels l'analyse puisse aboutir dans chaque idiome remontent-ils à un ou plusieurs types communs? et si ces types ont existé, quels en étaient l'aspect et le sens? Questions aujourd'hui et sans doute à jamais insolubles. En ce qui concerne la forme, on ne pour-

1. Inde, Perse, Italie, Gaule, Grande-Bretagne.

2. Les poèmes védiques remontent à 1200 ans avant notre ère, peut-être à 1500 ou 2000. L'irlandais ne nous est connu que depuis le VIIe siècle ap. J.-C.

rait proposer que des hypothèses en l'air. La signification la plus ancienne à laquelle il soit possible d'atteindre laisse le choix entre deux explications également plausibles : les désinences à *r* étaient caractéristiques de 3e pers. plur. (sanscrit), ou d'impersonnel (langues italiques et celtiques). La logique ne permet pas de donner la priorité à l'une de ces acceptions plutôt qu'à l'autre; on passe tout aussi bien de *legunt* à *legitur*, « on lit », que de *legitur* à *legunt*.

Le livre de M. D. conclut ainsi par des points d'interrogation et un aveu d'impuissance. Est-ce à dire qu'il soit sans portée? Loin de là. C'est déjà quelque chose d'avoir marqué le terme extrême au-delà duquel nos investigations seraient condamnées d'avance à l'insuccès. Mais surtout nous possédons désormais une étude détaillée et approfondie de tout un groupe de désinences intéressantes par leur physionomie particulière; quelques vérités déjà connues sont précisées [1]; des résultats nouveaux semblent acquis à la science.

Les chapitres les meilleurs sont sans contredit ceux qui traitent des dialectes celtiques et notamment des formations irlandaises. C'est là que l'auteur a le plus mis du sien. Signalons rapidement les points suivants.

En irlandais, les formes passives à dentale sont les plus récentes (p. 258); le vocalisme des désinences à *r* est en rapport étroit avec celui des désinences correspondantes de l'actif [2], ou celui des formations en *-r* les plus anciennes [3]; sous leurs divers aspects, les dentales dont sont pourvues la plupart des désinences de l'actif et du déponent remontent à un caractère unique, le *t* de 3e pers. Il s'est nuancé en *t*, *th*, *d*, *dd*, suivant la nature des phonèmes qui l'entouraient et d'après la place de l'accent. Et, chemin faisant, nous rencontrons sur la nature, l'origine et la date de la voyelle de liaison du pluriel passif (p. 272-279), sur l'histoire des dentales (p. 286-312), sur l'accentuation et son influence dans la déclinaison et la conjugaison (p. 300-307), des pages du plus haut intérêt pour les études irlandaises.

P. 264, 332, etc. : le déponent a pour point de départ l'unique désinence *-ther* de l'impersonnel, prise pour 2e pers. sing. *Adamraigther*, « on s'étonne », fut conçu comme synonyme de * *adamraigi*, « tu t'étonnes ». De là toute une série de formations analogiques à désinences en *-r*, différenciées du passif par l'accent, là où elles auraient pu se confondre avec lui. Enfin, le passif et le déponent se sont développés d'une façon indépendante en celtique et en latin (p. 114, 204, 332);

---

1. Par exemple, la valeur impersonnelle des formations à *r* dans les langues italiques (p. 64 sq.) et celtiques (p. 122-132, 150, 156 sq., 187-191, 204, 330 sq.), la création de nouvelles désinences moyennes ou passives et du déponent par la combinaison de l'élément *r* avec des désinences déjà existantes (passim), etc.

2. Passif (p. 256 sq.), et première pers. sing. du déponent (260 sq.).

3. Autres personnes du déponent (p. 262-267).

ainsi se trouve détruit l'un des principaux arguments en faveur d'une unité linguistique italo-celtique (p. xxi, 376).

Sur ce dernier point, M. D. a omis une hypothèse intéressante. Sans vouloir revenir sur la question de l'unité italo-celtique, assez oiseuse au fond, il faut pourtant reconnaître qu'eu égard aux désinences à *r*, les dialectes celtiques et italiens se ressemblent singulièrement et s'opposent nettement à toutes les autres langues indo-européennes. L'*r* y est toujours final, même dans les formations analogiques où les langues indo-éraniennes ne le présentent jamais qu'intérieur. Seuls, à notre connaissance, ils ont « distingué par une expression spéciale la personne verbale dont le sujet est indéterminé et que nous exprimons au moyen du pronom *on* » (p. 117). Il n'est pas jusqu'à l'absence d'une deuxième personne du pluriel à *r* qui ne marque entre eux une affinité particulière[1]. On a supposé qu'il y avait eu emprunt pur et simple, et la conjecture n'est pas invraisemblable en elle-même, les deux nations étant voisines et ayant eu entre elles de fréquents rapports. Que le passif et le déponent aient passé du latin au celtique pendant ou après la conquête de César, cela ne se peut, puisqu'alors le latin ne connaissait plus les formes sans dentale à sens impersonnel, les plus anciennes en celtique, et que le déponent, peu populaire d'ailleurs et impropre par conséquent à se transmettre oralement, ne se trouve qu'en irlandais, dialecte que sa situation géographique a dû particulièrement défendre contre toute contamination latine. Mais plus tôt, à l'époque où, selon toute probabilité, les formes impersonnelles à *r* étaient pleines de vie en ombrien, où peut-être se développaient le passif et le déponent latins, les Gaulois occupèrent le nord de l'Italie et Rome même. Ne se pourrait-il qu'ils eussent remporté, de leur séjour dans la péninsule, et le passif et les premiers germes du déponent? Hypothèse toute gratuite, sans aucun doute; mais elle a été proposée sous diverses formes, et M. D. ne l'ignore pas, puisqu'il y a répondu ailleurs[2]. Pourquoi n'y fait-il ici aucune allusion, lui, si attentif d'ordinaire à présenter les conjectures de ses principaux devanciers?

Son explication de la genèse du déponent celtique est fort séduisante, bien qu'on voie mal comment et pourquoi la langue aurait tiré de la 2e pers. sing. tout un paradigme, qui fait double emploi pour le sens avec la conjugaison active. Mais il semble, à tout le moins, que les formes en *-ther* soient bien, de par leur origine, des impersonnels pris pour 2e pers. sing. Ce que M. D. dit de la désinence latine *-ris* (p. 82, 110, 117, 264), est plus douteux. Ce serait également une ancienne caractéristique d'impersonnel. Sans doute de la « personne indéterminée » à une deuxième personne, il n'y a qu'un pas. Cela est si vrai qu'en français, dans le langage populaire et familier, à *on*, pronom

1. Voir, d'ailleurs, p. 107 sq., 113, etc.
2. *Bulletin Soc. Ling.*, VII, p. xvi (1889).

au cas sujet, répond comme cas régime *vous*, et comme pronom possessif *votre*. Il n'est pas rare d'entendre des phrases comme celle-ci : « Quand *on* le salue, c'est à peine s'il *vous* rend *votre* salut. » Notons toutefois que la 2ᵉ pers. sing. n'est synonyme de *on* qu'au subjonctif en latin [1], à l'optatif en grec (ἴδοις ἄν), c'est-à-dire à des modes qui expriment la possibilité, l'éventualité, et communiquent en quelque sorte au verbe la nuance indéterminée de *on* français [2]. Admettons cependant qu'une forme *legeris*, « on lit », ait pu être prise pour une 2ᵉ pers. sing. C'est le sens de « tu lis » qu'elle aurait revêtu, jamais celui de « *tu es lu* ». L'objection est si grave, si frappante, qu'on se demande comment elle a pu échapper à M. D. Peut-être a-t-il négligé de dire que, dans sa pensée, *-ris* avait été tout d'abord une forme de déponent [3] : *sequeris* « on suit », d'où « tu suis ». Mais comment se serait-elle introduite au passif ? comment cette forme à *r* intérieur a-t-elle pris place dans un paradigme dont la carastéristique est *r* final ? Au reste, il me paraît tout à fait invraisemblable que le déponent n'ait jamais eu de signification particulière (p. 119 sq.) et que le latin ait créé de toutes pièces cette conjugaison, grosse de confusions et absolument inutile. Si l'on admet au contraire que le passif et le déponent soient les héritiers d'une ancienne conjugaison médio-passive [4], on comprend qu'ils se soient développés simultanément par un même mouvement linguistique. Et si *-ris* est, en effet, un ancien impersonnel et répond au zend *-r*^{e}*s*, on s'explique que sa finale *-s* l'ait fait prendre pour une 2ᵉ pers. sing., et son *-r-* intérieur pour un synonyme de *-re*, désinence ancienne de la conjugaison médio-passive.

D'ailleurs, les premiers chapitres manquent parfois de précision et de décision. M. D. professe que, devant la complexité des faits du langage humain, il est bon de multiplier les hypothèses, « sans chercher à faire prévaloir une explication sur les autres » (p. XVII). De là nécessairement quelque confusion, et même des contradictions. Ainsi, à propos des désinences sanscrites, il semble adopter (p. 12 sq.) la théorie de Zimmer : *-nti* des temps primaires s'oppose à *-ur* des temps secondaires et du parfait, comme *ûdhmas* à *ûdhar*, *feminis* à *femur*, etc. ; *-nt* est refait d'après la proportion linguistique, *-nt* : *-nti* = *t* : *ti*. Mais nous lisons un peu plus haut (p. 11) : « Il est *sûr* que la désinence *-ur* était à

2. D'après M. Dottin (p. 330), c'est par le subjonctif que la désinence à *-th-* se serait propagée tout d'abord dans la conjugaison irlandaise. Cette circonstance aurait pu favoriser le passage de l'impersonnel à la 2ᵉ pers. sing.

3. En français, c'est le pluriel qui est l'équivalent de *on* ; c'est peut-être ce qui donne à la 2ᵉ pers. une nuance d'indétermination.

4. Il dit même tout le contraire (p. 120) : « Le rapport établi entre le passif et le déponent intransitif faisait créer la première et la seconde personne du déponent sur le modèle du passif. » Cf. d'ailleurs p. 110, l. 6 sqq., p. 117, l. 3 du bas, où il est question uniquement du passif.

5. Cf. p. 112, 113.

l'origine propre au parfait. » Les temps secondaires n'avaient-ils donc pas de désinence? Et pourquoi *-ur* aurait-il été confiné au parfait? En somme, l'unique argument de M. D. — et de Brugmann, — c'est que « les désinences du parfait... se séparent... nettement des désinences propres aux temps primaires et aux temps secondaires. » Le raisonnement inverse est tout aussi probant et concilie les théories de Brugmann et de Zimmer. La désinence *-ur*, supplantée par *-nt* dans les temps secondaires, est restée attachée au parfait, dont les désinences étaient, comme elle, isolées dans la conjugaison.

Enfin, on ne voit pas bien quelle confusion s'est faite sous la plume de M. D. (p. 268). « La présence de la dentale (en irlandais) coïncide, dit-il, avec la présence d'une voyelle autre que la voyelle thématique;... il n'y a pas de dentale alors que le présent de l'indicatif n'est caractérisé que par la voyelle thématique... Ce phénomène fait penser à un phénomène *contraire*... en grec. » Mais il y a ressemblance absolue : τίθη-τι, athématique, a un τ; λύει, thématique, n'en a pas. La présence de la dentale coïncide avec l'absence de la voyelle thématique, et réciproquement.

De pareilles vétilles n'enlèvent pas de son mérite au livre de M. Dottin. C'est en somme une enquête vraiment scientifique sur un ensemble de problèmes difficiles. A ceux qu'elle ne satisferait pas de tous points, elle fournit des matériaux riches et sûrs pour des études nouvelles, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'elle marquera dans l'histoire des grammaires bretonne et irlandaise.

Léon Job.

René Basset. **Nouveaux contes berbères, recueillis, traduits et annotés.** Paris, Ernest Leroux, 1897, in-18, p. xxvi et 373.

— **Les manuscrits arabes de la zaouyah d'El Hamel.** Extrait du Journal de la Société asiatique italienne. Florence, 1897, p. 57.

Un Missionnaire de la Société des Pères Blancs. **Essai de grammaire bambara (idiome de Ségou).** Paris, Joseph André, 1897, p. 61.

La nouvelle contribution qu'apporte M. R. Basset au folk-lore africain forme la suite d'une première série publiée il y a déjà dix ans. Ce recueil tire son principal intérêt de ce fait que les populations chez lesquelles la plupart de ces contes ont été recueillis, sont à la veille de perdre définitivement l'usage de la langue berbère. Il était dès lors utile de ne point laisser disparaître ces derniers vestiges d'une des manifestations de l'esprit berbère sans les signaler à l'attention des folk-loristes. En dehors de cette considération, d'un ordre tout à fait spécial, il faut bien avouer que cette littérature populaire des populations primitives du Nord de l'Afrique offre peu d'attraits pour les Européens. Dans tous ces récits, l'art de la composition fait absolument défaut; l'idée philoso-

phique ou morale qui s'en dégage n'apparait pas toujours avec beaucoup de netteté et, parfois même, on se demande si l'on n'a pas affaire à des décadents d'un autre âge. Sans doute, il est bien certain que l'état d'âme de ces Berbères diffère quelque peu du nôtre; le passage d'une langue à une autre a dû aussi atténuer le charme naïf de ces contes; mais, à côté de ces causes inévitables de dépréciation, il reste encore beaucoup de défauts que l'on serait tenté d'expliquer par une infériorité de race si, toutefois, il est exact que le cerveau humain n'ait pas partout les mêmes aptitudes. Les notes, qui occupent environ le tiers du volume, témoignent une fois de plus de la vaste et sûre érudition de M. R. Basset; elles font oublier en partie la fadeur et la sécheresse des textes qu'elles commentent.

— Quelques zaouïas algériennes possèdent encore des collections de manuscrits arabes; en général, on n'y trouve guère que des ouvrages de droit, de théologie ou de grammaire, la plupart imprimés aujourd'hui. Cependant il est bon d'établir le bilan de ces collections: il peut arriver, en effet, que, parmi ces ouvrages, on rencontre quelques textes inconnus intéressant l'histoire ou la géographie des peuples musulmans. La liste des manuscrits de la zaouïa d'El Hamel que publie M. R. B. ne renferme que 53 numéros se référant tous au droit, à la théologie ou à la grammaire. Le profit à en tirer pour les études arabes sera donc de médiocre importance. Seules, les indications fournies sur chaque auteur et sur ses commentateurs seront lues avec le plus grand profit, car elles résument très fidèlement tout ce que nous en pouvons savoir d'après les documents que nous possédons à l'heure actuelle. Il y aurait bien à relever quelques fautes d'impression dues à la mauvaise qualité de la fonte employée pour l'impression arabe; mais, somme toute, elles sont de peu d'importance et il me semble plus urgent de signaler une appréciation qui, à mon sens, est inacceptable. M. R. Basset dit que le triomphe de la doctrine malékite en Afrique et en Espagne a été la principale cause de la prompte décadence scientifique et littéraire de ces contrées (p. 51 et 52). Pourtant il est certain que les malékites n'ont dominé dans la partie occidentale de l'empire musulman que vers la fin du IIIe siècle de l'hégire, alors que les symptômes de décadence étaient déjà manifestes en Orient. Le mauvais goût y avait fait son apparition le jour où les poètes et autres gens de lettres s'étaient transformés en plats courtisans pour briguer les honneurs et les profits dont disposaient les premiers califes abbassides. D'autre part, la langue arabe, admirablement adaptée à la peinture des solitudes de l'Arabie et aux mœurs des nomades, n'est plus aussi bien outillée quand il s'agit de décrire un milieu pour lequel elle n'a pas été faite. Enfin, si le gongorisme a fleuri plus spécialement en Espagne et en Afrique qu'ailleurs, la faute en pourrait remonter à la race berbère, moins bien douée que la race arabe sous le rapport littéraire et scientifique. En dehors de ces diverses causes, il

serait aisé d'en trouver quelques autres qu'il n'y a pas lieu d'indiquer ici, où l'on ne peut qu'effleurer la question.

— Les nombreux dialectes parlés au Soudan commencent à nous intéresser au point de vue pratique, et il convient de signaler les travaux qui leur sont consacrés. Formuler les règles grammaticales d'une langue qui n'a jamais été écrite est une tâche difficile et ingrate. Aussi faut-il encourager l'auteur anonyme de l'*Essai de grammaire bambara*, qui a su débrouiller les premiers principes de l'une de ces langues africaines en usage dans nos nouvelles possessions coloniales.

O. Houdas.

Weil (Henri). **Etudes sur le drame antique.** Paris, Hachette, 1897, 1 vol. in-12, 328 p. Prix : 3 fr. 50.

M. Weil, en publiant ce volume, a cédé aux pressantes instances de son entourage : lui-même, toujours actif, toujours à l'affût des découvertes, toujours prêt le premier à déchiffrer ou à commenter les hymnes de Delphes et les papyrus d'Égypte, ne semblait guère se soucier de revenir sur des études qui n'avaient plus à ses yeux l'intérêt de la nouveauté. Nous devons le remercier d'avoir fait violence à ce sentiment : la pensée d'un maître comme lui est toujours précieuse à recueillir, et les démentis partiels qu'une trouvaille récente peut opposer à d'anciennes hypothèses ne font que mieux mettre en lumière, ce semble, la rare perspicacité du savant. Les fragments de l'*Antiope* d'Euripide publiés par M. Mahaffy en 1891 ne contredisent que sur des points de détail la restitution tentée par M. Weil en 1847 : quelques notes additionnelles et un supplément de quatre pages ont suffi à mettre au point une étude qui date de cinquante ans. Une autre théorie, exposée par l'auteur en 1848, n'a pas eu à subir la même épreuve : aucun texte inédit ne viendra sans doute éclairer jamais la question toujours débattue de la *Purgation des passions* chez Aristote. M. W. maintient avec fermeté l'explication qu'il a donnée jadis du passage fameux de la *Poétique*, et il résume en ces mots son opinion (p. 162) : « Aristote ne dit pas que la tragédie purge ou épure la pitié ou la crainte ; il ne dit pas non plus qu'elle nous délivre de ces affections ; il dit qu'en nous les faisant éprouver, elle nous procure le soulagement, le plaisir, que donne la satisfaction du besoin que nous avons de telles émotions. » La plupart des autres articles réunis dans ce volume datent d'une dizaine d'années seulement : ils touchent aux problèmes les plus délicats que soulève aujourd'hui l'histoire du théâtre grec. On ne saurait exposer avec plus de précision, mais aussi avec plus d'indépendance, les idées de M. U. von Wilamowitz-Mœllendorff sur la tragédie attique, celles de M. Zielinski sur la structure de la vieille comédie athénienne. Ajoutons que

M. Weil n'a garde de négliger les importants travaux de la science française sur le même sujet : témoins les chapitres qu'il consacre au livre de M. Decharme sur Euripide et à la thèse de M. Masqueray sur les formes lyriques de la tragédie grecque.

Am. Hauvette.

Platons ausgewæhlte. Dialoge, erklært von H. Sauppe. Drittes Bændchen : Gorgias, hrg. von A. Gercke. Berlin, Weidmann, 1897 ; 1 vol. in-8° de LVI-186 pp.

La collection Weidmann contient peu de dialogues de Platon. Hermann Sauppe y avait publié le *Protagoras ;* on a trouvé dans ses papiers une édition terminée du *Gorgias :* c'est elle que M. Gercke publie aujourd'hui, avec très peu de changements dans le texte et d'additions dans les notes. Le travail de feu Sauppe est solide et sûr, mais il est visiblement insuffisant, surtout au point de vue explicatif, et les notes de M. G. ne le complètent vraiment pas assez. L'un et l'autre se sont principalement attachés à marquer la suite des idées et du raisonnement, et à éclairer les doctrines exposées par des rapprochements avec les autres dialogues. Rien n'est plus précieux, mais des élèves et des étudiants exigent un peu davantage. Peut-être d'autre part y a-t-il dans ce commentaire quelques parties vieillies et qui commencent à dater ; mais ceci est plutôt une impression qu'une certitude, et d'ailleurs sur quelques points M. G. a rectifié et rajeuni les opinions de son prédécesseur ; on pourra trouver qu'il a été d'une discrétion un peu excessive.

L'*Introduction* est tout entière de M. Gercke, et certes on ne pourra lui reprocher de n'être pas au courant. Tant d'ouvrages y ont été utilisés, tant de rapprochements ont été faits, que certaines pages hérissées de chiffres, de références et d'abréviations deviennent presque illisibles. A la vérité, cet appareil est un peu superflu, et l'on préférerait que les questions fussent discutées dans une forme plus littéraire. L'argument même (p. XVIII), qui est fait avec soin et pourrait être fort utile, devient pénible à suivre. Dans le reste de l'introduction, il y a quelques longueurs, par exemple sur la date où le dialogue est censé avoir lieu — question bien oiseuse que M. G. résout d'ailleurs de la bonne manière — et sur les personnages du dialogue. Signalons sur ce dernier point l'opinion de M. G. qui fait de Calliclès un personnage imaginaire : cela me paraît tout à fait contraire aux habitudes de Platon, qui donne bien à certains personnages un rôle qu'ils n'ont jamais pu jouer et des idées qu'ils n'ont jamais pu concevoir, mais qui n'en crée point de toutes pieces (à moins qu'il ne les laisse anonymes, comme l'hôte d'Elée ou l'hôte d'Athènes). On lira avec grand intérêt,

sauf à en contrôler les conclusions, la 6ᵉ partie de l'introduction (*Polemik*), surtout ce qui se rapporte à Polycrate et à Isocrate.

M. Gercke a évidemment donné tous ses soins à cette introduction ; dans les notes il a un peu épargné sa peine. Nous sommes obligé de dire en terminant qu'il s'est vraiment trop peu soucié de la correction des épreuves : le nombre des fautes d'impression est beaucoup trop considérable pour un livre qui sort de la maison Weidmann [1].

P. Couvreur.

Dʳ Hermann Peter. **Die Geschichtliche Litteratur** über die Rœmische Kaiserzeit bis Theodosius I und ihre Quellen. 2 in-8, 478 et 410 p. Teubner, 1897, 24 m.

Nous avons ici le livre d'un critique et d'un érudit, fils d'un critiqu et d'un historien; M. Herm. Peter a édité précédemment, dans la Bibliothèque de Teubner, l'Histoire Auguste (en deux volumes) et (en un volume) les fragments des historiens romains; il a publié aussi chez Teubner, en 1892, sur les auteurs de l'histoire Auguste, une étude détaillée et pénétrante (Die *Scriptores Historiæ Augustæ*), où il avait annoncé le présent ouvrage. Son père, M. Carl Peter, a donné autrefois (1870-1871) une histoire romaine en trois volumes, fort estimée, qu'on a rééditée récemment, et, en 1879, une étude sur les sources des historiens romains (Zur Kritik der Quellen der älteren römischen Geschichte). L'ouvrage qui vient de paraître est tout à fait digne du nom qu'il porte en tête; quant à l'auteur, il était non seulement préparé, mais prédestiné à un tel sujet. Déjà, il y a cinq ans, M. P. nous avait aidé à voir plus clair dans l'histoire Auguste; son nouveau livre sera indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire romaine comme à tous les lettrés.

Au lieu de traduire ou de paraphraser le titre qui peut paraître un peu obscur, résumons en quelques mots le sujet de l'ouvrage : il s'agit de rechercher quelle idée les Romains se faisaient de l'histoire et des devoirs de l'historien; quels documents leurs historiens avaient à leur disposition et comment ils s'en servaient; et particulièrement, pour les documents insérés dans le récit, traités, lettres, discours, de préciser avec quelle liberté les historiens, ou plutôt chaque historien, se permettait

---

1. Entre autres : p. 7, n. 9 ἂν καὶ n'est pas d'accord avec le texte, qui porte ἄν p. 8, n. 18 καὶ pour καί; p. 11, l. 13 ἐμὼ pour ἐγὼ; p. 13, l. 1 τε p. τό; l. 12 λέγεις p. λέγοις; p. 15, l. 17 παραστατεῖν; p. 19, l. 5 et 10 ζῷα, p. 37, n. 13 ἰδίῳ; p. 61, l. 14 μάρτυρας; p. 93, l. 8 εὐφυνές; n. 7, 485 pour 484; p. 98, l. 20 εἰς p. οἷς; p. 109, n. 7 τοῦ p. τοῦτο; p. 115, l. 18 οὐδέ; p. 133, l. 18 sqq. le texte n'est aucunement d'accord avec la note; p. 141, n. 18 παρασκευαστέον; p. 151, l. 6 ἄν, absolument inintelligible; p. 173, l. 15 κατηγοροῦντες; p. 181, l. 16 un point virgule intempestif, etc. Je ne parle pas des nombreuses fautes ou chutes d'accent. — L'abréviation GGA, deux fois employée, est lettre close aux profanes.

de les modifier ; partant, quelle valeur a pour nous toute cette partie de leurs œuvres.

Voici, d'ailleurs, le plan de M. P., qui n'est pas irréprochable. Livre I : pour qui est faite l'histoire à Rome; public savant et simples curieux ; place restreinte laissée à l'histoire dans l'éducation. Livre II : documents contemporains dont les historiens ont pu se servir : pamphlets, mémoires ; *Acta*; inscriptions, monnaies, livres. Livre III : de l'influence de la cour ; le cabinet de l'empereur *(ab epistolis, magister memoriæ)* [1]. Livre IV : le sénat et l'histoire. La tradition historique et les auteurs jusqu'à la fin du IIIe siècle. Livre V : l'histoire païenne au IVe siècle; Ammien et les abréviateurs. Livre VI : jugement général sur l'histoire de l'empire : son but, sa méthode, sa forme littéraire.

Ce n'est pas là sûrement un plan simple. En France, nous aurions voulu un ordre plus rigoureux ; les livres IV et V ont l'air d'interrompre sans profit la suite naturelle ; mais l'important est moins l'ordonnance que ce qui nous est donné, et M. P. nous offre ici toutes sortes d'excellentes choses.

Pour distinguer de l'ensemble quelques parties, je pourrais citer les études sur Tacite, sur Ammien, sur Suétone, dispersées, il est vrai, dans le livre; les chapitres sur les abréviateurs connus ou anonymes, sur leurs sources, leur méthode ; sur l'organisation du cabinet de l'empereur avec les emplois qui en dépendent *(ab epistulis, a libellis, a rationibus)*; les pages consacrées à l'influence de l'histoire fabuleuse d'Alexandre sur les biographies de Pompée et des empereurs (I, p. 309 et s.), et celles qui résument le roman d'Alexandre du prétendu Ésope, d'où est sorti le roman populaire du moyen âge (I, p. 156); ou encore cette remarque ingénieuse que, dans toute la littérature, les noms propres empruntés à

1. Je voudrais, tout au moins, indiquer l'esprit très original dans lequel est écrit ce chapitre. M. P. montre que, contrairement à ce qu'on supposait, il n'a pu se former, à Rome, une tradition officieuse comme celle que telle dynastie moderne imposait à ses historiographes : il n'y avait proprement pour les empereurs ni dynastie, ni esprit dynastique; ils avaient en face d'eux le sénat jaloux, aidé d'ailleurs dans ses rancunes par les empereurs eux-mêmes, puisque chacun d'eux commençait par dénigrer à plaisir son ou ses prédécesseurs. Le résultat a été que, sauf l'exception d'Auguste et de Julien, qu'on s'explique assez bien, il n'y a aucun empereur sur l'histoire de qui se soit établie une tradition nettement favorable ou même suffisamment équitable. Sur chaque règne nous n'entendons qu'une voix : à l'avènement d'un nouveau prince, et surtout après les grandes crises, l'histoire officieuse, mensongère, écrite sous l'influence de la cour, sombrait tout à coup ; on voyait pulluler aussitôt les pamphlets qui en formaient la contre-partie; mais ceux-ci ne tardaient guère à tomber dans l'oubli ; et à leur place se créait ce qui a été l'origine de notre tradition : l'histoire des empereurs précédents était tout à coup arrêtée; elle se *crystallisait* en une forme qui ne changeait plus et que se transmettaient intégralement les uns aux autres tous les écrivains, historiens, rhéteurs, abréviateurs. C'était, autant que nous pouvons en juger, une histoire rédigée dans un esprit conforme aux vues ou mieux aux prétentions du sénat, plutôt hostile à l'égard des empereurs de toute origine.

l'histoire de la république se suivent d'habitude par groupes ; souvent d'après des formules que nous dirions stéréotypées et qui passent de livre en livre. Ce sont très probablement autant de réminiscences d'école ; M. P. les a suivies avec soin à travers les prosateurs et les poètes jusqu'à Ausone, en insistant sur Horace (I, p. 70) et sur Lucain (p. 74). Je pourrais citer bien d'autres recherches de détail, originales et ingénieuses ; j'aime mieux signaler le principal mérite de M. P., qui me paraît être d'avoir très clairement indiqué comment la rhétorique et la sophistique ont à Rome, comme deux poisons subtils, peu à peu envahi et bientôt occupé tout le domaine de l'histoire : remarque qui sans doute n'est pas absolument neuve ; les travaux de M. Rohde et d'autres sont ici bien souvent cités ; mais les résultats de toutes les recherches contemporaines sont exposés dans notre livre avec une grande clarté, avec les textes essentiels, époque par époque, et sans exagération. Le tableau d'ensemble se trouvera être original de fait pour quiconque n'a pas suivi dans les revues les essais qu'on a faits dans cette voie depuis quinze à vingt ans.

M. P. a soigneusement profité de tout ce qui a été publié en Allemagne sur son sujet ou sur telle ou telle partie du sujet ; les noms de Mommsen, de Ranke, de Friedländer, reviennent ici très souvent ; pour la bibliographie, pour les analyses, le livre est tout à fait au courant. Il contient aussi mainte étude personnelle de l'auteur, avec beaucoup de textes bien choisis ; M. P. complète ou rectifie les études récentes, ou encore il remarque que sur tel point, il manque jusqu'ici un bon travail [1]. Qu'il me suffise d'ajouter que le livre est très clair ; qu'une table des matières très développée et un index (malheureusement incomplet) pourront en faciliter la lecture et aider aux recherches qu'on voudra faire après l'avoir lu.

Le fonds utile de l'ouvrage se ramènerait en somme à ces deux points : idée que les anciens se faisaient de l'histoire ; sources, méthode, talent des principaux historiens.

M. P. s'est d'abord attaché à bien mettre en lumière cette remarque que les anciens comprenaient tout autrement que nous les devoirs de l'historien. Ils subissaient en cela deux influences distinctes qui n'ont fait que croître à Rome d'une dynastie, d'un historien à l'autre : celle de la rhétorique, et d'autre part celle de l'esprit de servilité. Les modernes ont grand'peine à s'expliquer les faux et les mensonges impudents auxquels, grâce à elles, se sont laissés glisser d'anciens auteurs ; le dernier terme nous serait représenté à peu près par l'histoire de Constantin d'Eusèbe et par l'histoire Auguste. M. P. a indiqué avec précision et aussi avec preuves, siècle par siècle, et d'un historien à l'autre, ce progrès néfaste.

1. Par ex. une bonne histoire de la critique dans l'antiquité ; une édition critique du *De viris illustribus*, etc.

Ce qu'a fait alors l'esprit de servilité, on le conçoit facilement ; il est le même à toutes les époques ; il est vrai qu'à Rome il se heurtait régulièrement au déchaînement d'attaques par lequel débutait tout nouveau règne. L'absence d'hérédité en principe et souvent en fait favorisait les revanches ; aussi nous est-il resté fort peu d'œuvres *inspirées ;* l'histoire de Velleius est une exception.

Malgré toutes les preuves que nous avons sous les yeux, nous avons plus de mal à concevoir combien a été funeste l'influence de la rhétorique. M. P. nous l'explique ; il montre fort bien que les Romains se faisaient des exigences de l'histoire une idée tout autre que celle qui nous est habituelle. Pour eux, une œuvre historique valait avant tout, j'allais dire uniquement, par la forme, qui était entièrement sous la dépendance de la rhétorique, et celle-ci visait uniquement à plaire et se conformait au goût des lecteurs sans beaucoup se soucier de la vérité. De là le dédain des détails précis qu'on relève chez les meilleurs auteurs [1] ; puis les exagérations de tout genre, le goût de l'horrible, les imaginations vagues et écœurantes qu'applaudissaient les écoliers, toutes les misères qui accompagnent le règne de la phrase : mauvais goût, lieux communs, banalités prétentieuses, et à la fin ce que nous appellerions des mensonges et des faux (documents et prétendues citations fabriquées de toutes pièces ; références à des auteurs imaginaires, etc.).

Comment les Romains, d'esprit si positif, sont-ils arrivés à de tels excès ? Car l'idée que nous nous faisons de la probité de l'historien n'est pas exclusivement moderne ; Suétone citait exactement, et Marius Maximus avait joint à ses biographies des appendices, analogues à nos pièces justificatives, contenant des lettres, des édits authentiques, etc. Mais à l'époque classique, surtout sous l'influence des Grecs contemporains, tout le monde estimait que la reproduction textuelle d'un document, lettre ou discours véritable, eût détruit l'unité de style et qu'elle eût fait disparate. Les meilleurs auteurs se croyaient tenus de remanier la forme des actes qu'ils citaient. Les discours où l'écrivain montrait de quoi il était capable, devaient, sous peine d'accusation de plagiat, changer d'une histoire à l'autre. On conçoit qu'on soit arrivé ainsi, et très

1. Tacite croit devoir employer une paraphrase pour éviter le nom grec Soter ; il évite de même, systématiquement, de donner, à l'occasion des batailles, le chiffre exact des morts et des blessés ; il décrit si mal certains lieux qu'on ne les retrouve pas, et il a raconté les campagnes militaires de telle façon qu'on a mis en doute s'il a jamais commandé une légion. Pour César, un général victorieux, un écrivain si simple, si précis, ennemi de toute rhétorique, les modernes ne retrouvaient plus les endroits où il s'est battu et qu'il avait cru désigner suffisamment pour ses contemporains, et les champs de bataille auxquels son nom est attaché n'ont été identifiés que quand ils ont été vus et étudiés par des modernes du métier, Gœler, Napoléon et Stoffel. — A cette singulière méthode des historiens anciens, de s'en tenir aux indications vagues et générales, opposez le procédé des humoristes modernes qui, pour nous donner l'illusion de la réalité et nous faire croire l'invraisemblable, multiplient les détails précis, donnent des chiffres, etc.

vite, à l'invraisemblable et à l'insipide. Les abréviateurs qui déclaraient ouvertement ne donner que des extraits de tel historien, se croyaient eux-mêmes obligés de changer les phrases qu'ils empruntaient ou résumaient. Plusieurs auteurs, que nous avons conservés, prétendent faire la même citation d'un auteur perdu; elle n'est la même nulle part. De même que dans les vies des saints, le pieux narrateur emprunte aux vies voisines tous les miracles qui pourraient manquer à la gloire de celui qu'il célèbre : ainsi dans les récits de bataille, pour orner sa narration, l'historien ancien (même un Tacite!) ne craignait pas d'emprunter aux récits classiques de faits tout autres, telle expression, tel détail, même telle anecdote [1]. On devine d'après cela ce que se sont permis les purs déclamateurs comme Denys et Hérodien. Bref, l'historien de l'empire faisait et croyait devoir faire juste le contre-pied de ce que nous demandons à l'historien contemporain. Ce que nous appelons la conscience historique n'existait pas pour lui, et en même temps se perdait ce qui nous paraît la matière même de l'histoire.

Ces défauts n'ont été sans doute réunis dans un auteur et ne se sont librement étalés que dans la pleine décadence et chez les pires auteurs. Le sens du vrai et du juste, la probité d'écrivain, n'a pas manqué à tous les anciens. Aux Grecs du temps de l'empire, à Denys et à Diodore, il suffirait d'opposer l'exemple de Thucydide et de Polybe; et à Rome, Suétone, Asconius, avaient recherché la vérité pour elle-même; il est vrai que ceux-ci ne se donnaient pas pour historiens; que Tacite, Tite-Live, avaient dû faire des concessions aux préjugés de leur temps; de bonne heure la flatterie intéressée, la vanité, la légèreté d'esprit, se joignant au reste, ont précipité la décadence. Cet exposé, dans M. P., me paraît d'une vérité et d'une solidité incontestables; il est semé de maintes remarques ingénieuses et originales [2].

Revenons à notre second point : comment M. P. juge-t-il les principaux historiens? Pour chacun d'eux, M. P. se demande quelles étaient ses opinions politiques. A-t-il écrit sous l'influence de la cour ou du sénat? Croyait-il, comme nous disons, à la possibilité de la *dyarchie?* D'après ce que nous savons de sa vie, quelle confiance mérite son témoignage? Quelles ont été ses sources?

M. P. rencontrait surtout ici toute une série de recherches, souvent confuses et discutables. Son esprit net a très bien fait le départ de

---

1. Par ex., soldats tombés à l'endroit même où ils ont tout le temps combattu; morts serrés les uns contre les autres et si denses qu'ils restaient debout; ruisseaux de sang, fleuves obstrués, cadavres tranchés en deux parties, etc., etc.

2. Qu'on ne croie pas, de la part de l'auteur, à un parti pris de sévérité. Tout au contraire. M. P. nous avertit à plusieurs reprises que le moyen âge, pas plus que l'antiquité, n'a connu ce que nous appelons la critique, le souci de l'exactitude, ce qui est pour nous inséparable de l'histoire considérée comme science. Ce sont là des idées toutes modernes, au moins pour ce qui concerne la méthode, et M. P. ajoute qu'il est déjà fort honorable à l'antiquité d'en avoir entrevu quelques-unes.

ce qu'on peut tenir pour acquis, et des exagérations qui ont tout brouillé. Il combat la fameuse thèse de Nitsch, trop facilement acceptée par Nissen, à savoir que, sauf exception, les historiens anciens n'employaient, comme base de leur travail, que l'œuvre d'un de leurs prédécesseurs qui était, pour chacun d'eux, une source unique. Les preuves qu'on donnait, se réfutent surtout par ce fait qu'on a, jusqu'ici, argumenté sur les extraits byzantins, comme s'ils représentaient exactement pour le lecteur les récits de Polybe et de Dion. Et cependant, on sait combien ces extraits ont été remaniés et combien ils contiennent d'inexactitudes. En bonne méthode, on ne peut tirer de conclusions sûres que des parties de ces auteurs qui sont arrivées jusqu'à nous sous une forme complète. Quand on s'en tient à cette base, la seule solide, on voit crouler toutes les restrictions que Nitsch avait imaginées. Les anciens historiens ont eu assez de faiblesses sans que nous leur en prêtions.

Celui qui pâtit le plus des pénétrantes analyses de M. P., est, comme on pouvait s'y attendre, l'excellent Tite-Live, que ne ménage guère la critique moderne. Il est rare que toute nouvelle étude n'aboutisse pas pour lui à quelque nouvelle critique et qu'elle ne relève pas chez lui des preuves de négligence ou quelque grosse erreur. Mais M. P., qui tient à être juste, ne manque pas d'ajouter que ces défauts sont partout compensés chez Tite-Live par une candeur, un bon sens qui l'ont gardé bien souvent des fautes ridicules qui s'étale dans Denys. Dion est fort bien apprécié et il y a, chez M. P., plutôt un regain de faveur pour lui et pour Ammien. M. P. se montre partout très sévère à l'égard d'Appien ; c'est sa bête noire [1].

Je n'ai vu nulle part ici, à propos de ces auteurs, une remarque qui me paraît indispensable : à savoir qu'on doit attacher une importance particulière à ce que dit Diodore de la Sicile et de son histoire ; à ce que rapporte Appien de l'Égypte et surtout d'Alexandrie, et de même à tout ce qui, dans Dion, concerne l'Asie et en général l'Orient ; originaires de ces pays, ces historiens ont vu [2] les monuments dont ils parlent et on peut croire qu'ils se sont intéressés davantage à cette partie de leur sujet.

On ne s'attendrait pas à trouver dans ces études un chapitre sur Juvénal ; voici la réponse de l'auteur : M. P. voit, dans les satires, le reflet des idées politiques que nous trouvons dans Tacite, Plutarque et

1. Appien, suivant M. P., ne donne que le gros des faits et cela de telle manière qu'on n'en comprend pas bien la suite ; il insère les discours de son cru en choisissant les occasions les plus insignifiantes, et il les met dans la bouche de personnages qui n'ont joué qu'un rôle accessoire ; les détails horribles sur les cadavres entassés dans les creux au pied de la citadelle de Carthage ne sont qu'une réminiscence des sottes imaginations des rhéteurs ; il a commis de nombreuses erreurs géographiques et de chronologie ; telle description de bataille, meilleure que les autres, est due non à Appien, mais à sa source.

2. Pour reprendre un mot dont se sert plus d'une fois M. P., il y a eu là *autopsie*.

Suétone ; le poète a été un témoin des mêmes faits; il les a vus de même et a recueilli sur eux et sur les hommes de ce temps la même tradition.

Un des chapitres les plus lus sera celui qui est consacré à Tacite. Son talent y est analysé avec beaucoup de soin ; M. P. montre fort bien les procédés de son style : traits à effet qui terminent un développement ou un livre; brusqueries de certaines phrases initiales qui, par une interruption voulue de la suite, doivent commander l'attention. Dans l'exposé de ses idées politiques, M. P. reprend la série de ces passages célèbres dont Haase et Nipperdey ont bien montré le sens. Je n'aime pas beaucoup cependant l'idée abstraite, l'angle sous lequel M. P. veut faire rentrer toutes les vues politiques de Tacite [1]. On sent bien et l'on ne peut qu'approuver l'effort qu'a fait M. P. pour replacer Tacite en son temps ; il dévoile ses effets et ses faibles ; mais il n'ignore pas et ne peut méconnaître quelle est sa supériorité sur tous ses contemporains et combien l'étendue de son intelligence, sa noblesse d'âme, sans compter sa maîtrise de style, le mettent en dehors et au-dessus de tous les esclaves de la rhétorique.

Voici quelques critiques. M. P. consacre des notices particulières à Nonius, à Macrobe : pourquoi aucune à Donat, ni à Servius ? La seule ligne que je trouve sur la décadence de la *Scholien Litteratur* (I, 135, n. 4), ne peut représenter exactement, dans un livre comme celui-ci, tout ce que nous ont appris les scolies, sinon sur l'histoire, au moins sur les institutions romaines, sur la vie et les idées des Romains du temps de l'empire. — Ce que dit M. P., I, p. 270, de l'inintelligence et de l'indifférence des Romains pour les monuments historiques et les œuvres d'art en général, me semble très contestable. Toutes sortes d'objections viennent à l'esprit ; il me suffit de renvoyer à ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet. — M. P. a incorporé dans son ouvrage les conclusions de ses analyses critiques sur l'Histoire Auguste. C'est son droit assurément. Sauf des réserves de détail, je consens à les admettre : mais tout le monde fera-t-il de même ? — Bien souvent, M. P. me paraît tirer des textes ce qu'ils ne contiennent pas. Il les voit du dehors, les *sollicite*, comme nous disons, ou raisonne sur eux *ex silentio*, ce qui est le pire des raisonnements en critique [2]. Mais c'est là un défaut si fréquent en notre

1. Elles se ramèneraient, suivant M. P., à l'idée qu'il se fait de la *virtus*; au fond la *virtus* ne se distinguerait pas pour lui de la *nobilitas*; autrement dit, Tacite ne s'attend à trouver de vrai mérite, de vrai courage, que dans les membres du patriciat romain. Je crains qu'il n'y ait là rien que de factice. M. P. exagère dans mainte phrase l'importance des mots *virtus* et *virtutes* (p. 61) et il s'est vu forcé de citer des textes qui contredisent singulièrement sa thèse (p. 52).

2. I, p. 239, n. 4 : II, p. 276, note ; II, p. 50, n. 4 ; texte d'Ammien, II, p. 125, n. 4; du *De Legibus*, I, p. 56, n. 1 ; de Suétone, I, p. 62, en haut. II, p. 331, n. 1 : je ne crois pas, mais le lecteur, à première vue, croira que M. P. a voulu traduire le passage de Suétone cité en note : *Tib.* 33 : *principem exeruit*, par les mots du texte : (Sueton ihn) læsst,den Kaiser *vergessen* ce qui est juste le contraire. II, p. 374, l. 12 : équivoque de rédaction : la phrase ferait croire que l'auteur des Χρόνοι n'est pas,

matière qu'il faut être indulgent à tous ceux qui pèchent ainsi sans le savoir et contre leur vouloir, et tel est bien, si je ne me trompe, le cas de M. Peter. Un peu de subtilité parfois [1].

Le livre est imprimé en général avec un très grand soin [2].

Parmi tous les chapitres, plus d'un lecteur moderne sera tenté de lire d'abord celui ou ceux dans lesquels il s'agit de publications faites sous l'influence de la cour ou, comme nous disons, *inspirées*. Je crains cependant qu'en les lisant on ne soit déçu. Est-ce un vrai reflet de l'histoire officieuse que cette liste d'auteurs dont nous ne savons guère que les noms (I, p. 413 et suiv.)? Trop souvent les analyses, d'ailleurs fort soignées, de M. P., ne font que remplir ou masquer ainsi les lacunes et le vide de ce que nous savons. Peut-être la déception était-elle ici inévitable. Qu'il y ait eu de tous temps des « *reptiles* », qui en doute? Il semble qu'au temps des empereurs, ils devaient être plus nombreux et moins payés. Mais à cette distance, comment retrouver leurs traces? Et sur l'organisation officielle, quoique voilée, de cette publicité, il était facile à ceux qui la dirigeaient de nous donner le change ou même de tout effacer. Acceptons avec reconnaissance ce que nous donne M. P., sans lui demander l'impossible.

Les pages les plus convaincantes sont peut-être celles où M. P. nous démontre (p. ex. I, p. 290 et s.) que, pour la meilleure partie de l'histoire de l'empire, les contemporains et nous-mêmes nous sommes condamnés à l'ignorance ou aux plus fortes erreurs; que pour les événements militaires, ceux même qui été ont le plus souvent racontés, notre tradition reste insuffisante en raison même du scepticisme du public qui n'ajoutait pas plus de confiance aux communications officielles de

---

pour M. P., l'auteur de la vie de Constantin, tandis qu'il veut dire simplement qu'entre les deux ouvrages, il n'y a pas de comparaison : cf. I, p. 410. II, p. 317, l. 9 : M. P. aurait dû éviter, en parlant de Tacite, le terme *in den Historien* qui pour lui, désigne ce semble, l'œuvre d'ensemble de Tacite; I, p. 104, 10 : le sénat parle, mais au nom de la république évoquée par la prosopopée (*beata... tua*) : insignifiantes vétilles pour qui songe au riche fond qui est mis ici à la disposition du lecteur.

1. Ainsi II, p. 66, où M. P. suppose un fond documentaire à tels discours de Tacite, parce que l'impression qu'ils font sur le lecteur se trouve en désaccord avec le jugement de l'historien; M. P. donne comme exemple les discours de Tibère; faible preuve contre toutes celles qui viennent d'abord à l'esprit : le discours de Claude, etc.!

2. Notons, par exception, que I, p. 20, l. 19, l'ami de Sénèque à qui il adresse ses lettres morales, est imprimé *Lucius*. II, p. 208, l. 11, à propos de la Pharsale : den Marsch des *Brutus* durch die Wüste; il faut lire : Cato. II, 209, n. 3, lire Dubois-Guchan (quelle idée a eue M. P. d'aller repêcher un tel ouvrage, et comme la citation montre quelles erreurs on commet d'un pays à l'autre!). — De même, dans une note du chapitre sur la littérature de cour, M. P. cite, comme exemple de mensonges dynastiques, le fait que les Bonaparte auraient substitué l'acte de naissance de Joseph à celui de Napoléon, afin de permettre à celui-ci de n'être pas trop âgé pour entrer à Brienne. M. P. emprunte cela à Iung sans bien connaître, à ce qu'il semble, le caractère de son livre, et comme Iung, il se trompe : voir la réfutation dans Chuquet, *Jeunesse de Napoléon*, p. 64-67.

la cour « que nous n'en accordons nous-mêmes aux livres blancs, jaunes, bleus ou rouges » (I, p. 370). Le public ancien ne prenait même pas la peine de les démentir. A l'occasion de mainte histoire, M. Peter avertit qu'on ne doit l'employer qu'avec prudence (mit Vorsicht); il conseille beaucoup de scepticisme sur l'ensemble, de la réserve pour chaque auteur et sur chaque cas particulier; il fait remarquer coup sur coup toutes les lacunes de notre tradition : on s'attendrait après tout cela à un résultat négatif; il semble au contraire que tout lecteur, en quittant ce livre, aura conscience d'avoir beaucoup appris. Idée générale de l'histoire, méthode et talent de tous ces historiens, voilà des choses qui sont enfin précisées, et où, grâce à M. Peter, nous voyons ou nous croyons voir désormais beaucoup plus clair.

Émile THOMAS.

MAX SCHNEIDEWIN. **Die Antike Humanitæt.** Weidemann, 1897, gr. in-8. 558 p.

Je ne sais comment rendre compte de cet énorme livre. J'ai eu beau en lire bien des pages, ce qui n'est pas tout à fait sans mérite, à cause de la rédaction verbeuse, enchevêtrée à plaisir; tout est ici vague et obscur, à commencer par le titre; car à combien de lecteurs ne faut-il pas l'expliquer? Que de pages l'auteur a dû consacrer à cela même! Au lieu des expressions courantes : tableau des idées et de la civilisation romaine d'après Cicéron, mettre en tête et répéter des milliers de fois : *Die Antike Humanitæt, der antik Human*, voilà qui renouvelle sans doute un sujet! Pas pour nous tout au moins. J'ai eu beau me dire que j'étais sans doute injuste; qu'on pouvait pardonner à M. Schneidewin d'avoir cherché, d'avoir vu la civilisation romaine tout entière en Cicéron [1]; c'était après tout un hommage rendu au grand orateur; on pouvait passer sur ce paradoxe cher à l'auteur et qui lui fait retrouver, dans les phrases de Cicéron, mainte idée de Hegel ou de Hartmann : hommage encore à l'élasticité et à l'ampleur de la forme cicéronienne. Ses bibliographies, très nombreuses, sont sans doute peu complètes et nullement au courant [2] : je répondais que ce n'était pas ici un manuel. Mais, malgré mes efforts de patience, plus j'ai lu,

1. Il est vrai que l'auteur se condamnait par là même à forcer les textes, à découvrir des finesses dans les moindres mots (Lucullus *noster*; opp. tuus, etc.), dans des formules toutes faites (*Di omen avertant; si Di adjuverint*), et qu'il a été obligé, pour remplir certains chapitres, de recourir tout simplement à des analyses de Marquardt.

2. Par ex. M. Schn. s'en tient au *Cicero historicus* de Freund, même pour les jugements de Cicéron sur les poètes, sur les objets d'art et sur les artistes, etc., sujets si connus et bien mieux traités ailleurs. De même pour ce qui concerne la situation de la femme à Rome, etc.

moins j'ai compris l'intention de l'auteur et l'intérêt de l'ouvrage, et à la fin j'ai laissé là le livre. Mettons que je connais insuffisamment l'humanité ancienne et la moderne. A ce prix, j'y renonce [1].

É. Thomas.

D. C. Hesseling. **Charos.** Ein Beitrag zur Kenntniss des neugriechischen Volksglaubens. Leide-Leipzig, [1897]; in-8, [II-] 64 p.

Le Charon moderne, ce Charon que le peuple en Grèce aujourd'hui se représente à cheval, a toujours préoccupé les philologues, les folkloristes et aussi les poètes. Avec cette curiosité érudite et ce goût historique qu'il porte partout, Anatole France, dans *Les Noces Corinthiennes* [2], avait dit, frappé par l'inattendu de cette apparition :

> Tout batelier qu'il est, le vieux Kâron, le soir,
> Passe par les chemins sur un grand cheval noir.

En effet, la métamorphose n'est pas commune et il est intéressant de rechercher comment, de nocher qu'il était, Charon est devenu cavalier. C'est le problème dont M. Hesseling s'est proposé l'étude. On connait les monographies antérieures, celle d'Ambrosch (De Charonte etrusco), de M. W. Furtwängler (Der reitende Charon), etc., etc. M. Hesseling s'est placé à un point de vue nouveau et les conclusions auxquelles il arrive me paraissent aussi finement déduites que convaincantes. M. H. (p. 4) ne voit pas entre le Charon étrusque et le Charon moderne une aussi grande ressemblance qu'on a bien voulu le dire. Il ne croit pas davantage que nous ayons à reconnaître dans le personnage de Charon le survivant d'une très ancienne conception de l'Hadès. M. H. procède tout autrement. Il commence par relever les traits caractéristiques de ce dieu chez les Grecs (on sait qu'Homère ne connaît pas Charon); Charon, le nocher, n'a pas dans la littérature l'aspect terrible qu'il a souvent aujourd'hui; tout au plus, suivant l'expression de M. Pottier, a-t-il un aspect rude sur certains lécythes (voir H., p. 10). Dieu secondaire, il est encore loin de cette hégémonie de la mort, qui lui a fait cumuler tour à tour les emplois des divinités souterraines [3]. M. H. constate que chez Lucien, où pourtant Charon revient si souvent, le vieux πορθμεύς conserve encore tous ses attributs classiques.

---

1. On comprend, d'après ce qui précède, que je n'attache pas grande importance aux erreurs de détail. Je crois, d'ailleurs, qu'elles ne sont pas nombreuses; l'auteur, professeur de gymnase à Hameln, est bon Cicéronien et il s'est montré, dans le détail, très consciencieux. Je lui ferai remarquer cependant que la *mater* quæ lagœnas etiam inanes obsignabat (p. 189, au milieu), n'est pas, comme il le dit, *Pomponia*, la femme de Quintus, mais la mère de l'orateur et de Quintus.

2. Paris, Lemerre, 1876, p. 103.

3. Notamment dans l'Hadès; voir H., 17-20.

Mais à cet endroit M. H., avec beaucoup de critique, sait démêler en mythologie, comme cela se passe dans la langue grecque elle-même, la part de l'élément savant et de l'élément populaire. Il reconnaît dans un mot de Démonax, cité par ce même Lucien, ainsi que dans d'autres textes, rapprochés à propos (p. 13-14), un Charon populaire, plus terrible et plus sauvage, ce qui se comprend, quand on songe qu'en effet, avec le cours des siècles [1], Charon en est venu à représenter à lui seul toutes les idées se rattachant à la mort. Dans Suidas : Χάρων, ὁ θάνατος, l'identification est complète.

Cela ne nous explique pas encore Charon à cheval. C'est ici que les recherches historiques de M. H aboutissent à des résultats intéressants. Il part de cette observation de W. Seelmann que toutes les danses macabres connues en Europe reposent sur un original français (XIVe siècle). De France, elles ont rayonné de tous côtés. Ce premier point sert à établir que l'imagination plastique sous laquelle on se représente la mort n'est pas nécessairement propre à chaque pays et qu'un pays peut très bien l'emprunter à un autre. Mais voici qui est plus frappant. Dans ces danses macabres, la Mort est très souvent à cheval. Pourquoi cela ? C'est que la Mort est conçue comme un chasseur qui fait la chasse aux humains (peut-être l'Apocalypse et l'Ancien Testament ne sont-ils pas étrangers à cette conception, voir H., p. 37). Sur un bas-relief de Naples, qui est de l'année 1361, la mort est figurée avec les attributs du chasseur. L'inscription en vers italiens (voir p. 37-38) ne laisse aucun doute à cet égard. Or, un poème crétois de la fin du XVe ou du commencement du XVIe siècle, le poème de Pikatoros, nous décrit précisément le dieu Charon comme un chasseur, et n'oublie pas même de mentionner le faucon (voir d'autres passages p. 30, n. 3, etc.). Une chanson populaire (Passow, 408, v. 4 ; H., p. 32), nous dit expressément que Charon va à la chasse. Il faut songer d'autre part, non seulement aux nombreux contacts matériels qui se sont produits tant par le commerce que par une domination directe entre Italiens et Grecs au moyen âge, mais aussi à l'influence littéraire et morale que l'Italie a constamment exercée sur la Grèce et dont l'histoire reste à faire. La monographie de M. H. en forme un chapitre. Cet emprunt de caractère religieux n'a rien en soi de surprenant. Ces danses macabres se voyaient souvent sur l'extérieur des murs, elles étaient accessibles à tous les yeux. Nous avons une preuve positive que les Grecs les ont vues, puisque Georgillas, en 1498-1499, nous apprend en propres termes que Charon a été *peint* bien des fois (p. 41-42, n. 1) [2]. M. H. ajoute que les Grecs ont également çà et là

---

1. Les passages en grec moyen, avec les discussions auxquelles ils donnent lieu, ont été recueillis p. 22-31. P. 27, M. H. a l'air de s'étonner de la locution τὸν Χάρον τοὺς ἐσπείρασι : ils ont semé leur Charon. Elle n'a rien d'étrange, quand on songe que Χάρος est aujourd'hui nom commun, en même temps que nom propre, et en est venu à signifier simplement : la mort.

2. Voir aussi, pour l'Italie méridionale, p. 46, n. 1.

emprunté aux Italiens l'idée de la mort-squelette; mais cette idée n'a jamais pris racine dans le peuple (p. 43-46); le sentiment plastique particulier du Grec s'y est toujours opposé. En somme ce qui lui est venu de l'Occident, c'est la figure de la Mort à cheval. Charon a forme humaine. D'où les mythes parfois touchants d'une mère et même d'un fils de Charon. Ces détails de la légende sont examinés par M. H. dans les dernières pages de la brochure, qui se termine par deux morceaux inédits en grec moyen, où Charon et l'Homme conversent ensemble. M. H. établit le texte et donne en note les leçons des mss. Peut-être y aurait-on désiré un court commentaire grammatical, où auraient été relevées quelques formes intéressantes, telles que μέν pour μήν (sur δέν), p. 59, v. 87, etc. Cf. C Sathas, Th. crét., Venise, 1879, p. 139, v. 85 μὲν κινήσου et souvent ailleurs.

M. Hesseling n'en est pas à ses débuts. Doué d'un sens critique excellent, philologue et linguiste, patient dans la recherche et fin dans le résultat, il nous doit, après tout ce qu'il nous a donné, d'autres œuvres encore. Je voudrais depuis longtemps le voir s'attaquer à l'histoire de la κοινή ancienne, d'après les papyrus et les inscriptions. Je lui suis particulièrement reconnaissant de ce beau travail, où il m'a fait l'honneur et la gracieuseté d'inscrire mon nom sur la première page.

Jean Psichari.

L. Annaei Flori epitomae libri II et P. Annii Flori fragmentum de Vergilio oratore an poeta. Edidit O. Rossbach. Leipzig, 1896, Teubner; LXVIII-272 pp. in-8. Prix : 2 M. 80. (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana).

En 1852, O. Jahn publia une édition critique de Florus dont la base était un manuscrit de Bamberg du IXe siècle, tandis qu'un deuxième manuscrit de même date et connu depuis longtemps, le Nazarianus, maintenant à Heidelberg, passait au second rang Halm, dans son édition de la *Bibliotheca teubneriana* en 1854, poussa encore plus loin l'application des principes de Jahn, si bien qu'en deux ans le texte de Florus fut entièrement changé La présente édition, donnée aussi pour la *Bibliotheca teubneriana* par M. O. Rossbach, diffère en près de 450 passages de l'édition Halm. Entre les deux, la critique, comme pour tant d'autres écrivains, a évolué et s'est rapprochée du point de départ.

Ce fut Sauppe qui, en 1870, donna le signal de la réaction dans un programme de Göttingue. Depuis lors, les leçons du Nazarianus ont été constamment plus souvent citées et appréciées. Il est arrivé pour ce manuscrit ce qui s'était produit pour la deuxième classe des manuscrits de César. On sait que Nipperdey avait fondé son texte à peu près exclusivement sur ceux de la première et qu'on est revenu ensuite à

mieux juger des leçons de la seconde quand on les a trouvées justifiées par Orose. De même celles du Nazarianus de Florus se retrouvent ordinairement dans Orose. Les travaux d'Opitz, de Goertz, de Beck ont fortifié le préjugé favorable qui ressortait de ces coïncidences. Aussi M. R. dans cette édition a adopté une conduite éclectique.

Il ne s'est pas contenté, au surplus, de comparer entre eux les deux manuscrits principaux collationnés à nouveau. Il a fait en outre appel à neuf manuscrits de la classe du Nazarianus : deux manuscrits de Leyde, dont l'un est important et avait été signalé par Baehrens ; deux manuscrits de Paris, un Harléien, un manuscrit palatin différent du Nazarianus, un manuscrit de Munich, un de Breslau et un de Cracovie. Les emprunts faits par Jordanès ont été aussi soigneusement étudiés. Il est regrettable que M. Rossbach n'ait pas songé à appliquer à Florus les règles de la prose métrique; ce contrôle eut donné à son texte une sûreté définitive en plus d'un passage. Il convient de recommander l'introduction très développée et pleine de faits intéressants. L'index, qui atteint presque 100 pages, rendra les plus grands services aux philologues et aux historiens.

P. L.

Chantepie de la Saussaye. **Lehrbuch der Religionsgeschichte.** Zweite Auflage. Siebente bis achtzehnte Lieferung (I, 289-399; II, xvii-512 pages). Friburg. i. B. Mohr, 1897.

La seconde édition de ce manuel aura été promptement achevée (voir *Revue* du 13-20 septembre 1897). Les fascicules qui viennent de paraître contiennent la dernière partie de l'histoire de la religion israélite, par M. Valeton; l'histoire de l'islamisme, par M. Houtsma; celle des religions de l'Inde (religion védique, bouddhisme, hindouisme) et de la Perse, par M. Lehmann; celle de la religion grecque par M. Chantepie de la Saussaye, avec le concours de M. Lehmann. L'histoire de la religion romaine est restée à peu près ce qu'elle était dans la première édition. M. C. a fortement retouché le chapitre des Germains et ajouté deux chapitres nouveaux, l'un sur la famille baltique, l'autre sur les Celtes. La publication est complète, et on peut dire qu'elle est tout à fait satisfaisante dans l'ensemble. Il suffit de comparer cette deuxième édition à la précédente pour se convaincre que la science des religions a trouvé sa voie et qu'elle a réalisé, en quelques années, des progrès considérables. En se désintéressant des questions théoriques étrangères à l'histoire, en s'appliquant aux textes et aux faits, elle a véritablement pris possession de son domaine et elle réussit de mieux en mieux à le défricher. C'est encore une province de la science, et des plus importantes, qui échappe au contrôle de la théologie, sans que celle-ci ait l'air de s'en apercevoir. Les théologiens s'étaient un peu émus de certaines allures antidogma-

tiques affectées par l'histoire des religions encore à ses débuts. Depuis qu'elle s'enferme dans son cadre, on ne la suppose plus dangereuse, et je crois même que, dans certains milieux, on a déclaré qu'elle aussi avait fait banqueroute. Nul ne s'en douterait en lisant le recueil de M. Chantepie, et s'il y a une étude qui se recommande aujourd'hui à l'attention, non au mépris des théologiens sérieux, c'est l'histoire des religions.

J. S.

C. B. Dumaine. **Essai sur la vie et les œuvres de Cervantes,** d'après un travail inédit de D. Luis Carreras. Paris, A. Lemerre, 1897, in-12, 329 p.

Le livre de M. Dumaine est extrait d'un volumineux manuscrit, œuvre inédite d'un littérateur espagnol mort en 1888, D. Luis Carreras. De par son origine même,—le travail de Carreras étant resté inachevé,—cet essai est un peu décousu et les analyses de certaines comédies de Cervantes y font longueur. La partie de beaucoup la plus intéressante est relative à la vie même de l'auteur du Don Quichotte. On pourra trouver que sa biographie y perd quelque peu de son charme poétique. Le personnage d'allure à demi picaresque, que s'était plu à nous représenter la légende, y cède la place à un fonctionnaire menant assez bourgeoisement une existence, sinon fort aisée, du moins beaucoup moins gênée qu'on ne se l'est longtemps imaginé, et nullement misérable. D'ailleurs à cette minutieuse enquête Cervantes ne perd rien de la dignité de son caractère et après examen critique la réputation de grandeur d'âme et de générosité du captif d'Alger demeure intacte et même plus solidement établie. Sous ce rapport l'œuvre de Carreras donnera pleine satisfaction aux Cervantistes. Regrettons seulement dans ce livre, si utile pour l'histoire littéraire, l'absence de toute indication de sources.

Dans le manuscrit de Carreras il est un chapitre que son éditeur posthume s'est plu à développer : c'est une étude sur la folie de Don Quichotte. Carreras et M. D. se sont attachés à démontrer que dans la peinture de son héros Cervantes n'avait tracé aucun trait que ne puisse approuver un aliéniste moderne. Sans doute Cervantes n'était pas sans avoir observé des fous et il n'y a rien de surprenant à ce que dans les excentricités et dans tels ou tels propos du chevalier errant on puisse relever certains des caractères de la folie. Mais vouloir absolument trouver dans l'immortel chef-d'œuvre une précision pathologique aussi parfaite que le prétend M. Dumaine nous paraît l'effet d'un zèle d'apologiste peut-être excessif. Outre que certains détails ne laissent pas de gêner la thèse des commentateurs, nous ne voyons pas quel avantage il y aurait eu à faire de Don Quichotte, avec tant de souci, un fou au sens médical du mot, et la portée morale de l'œuvre ne pouvait au contraire qu'y perdre beaucoup. S'il est en effet légitime de ridiculiser, pour les

guérir, certains travers d'esprit, certaines exaltations de sentiment, s'il est même permis d'en sourire, la folie véritable, maladive, ne nous semble pas un sujet qui prête à la gaîté et ce n'est pas par la satire qu'elle se doit traiter. Laissons donc à Don Quichotte, sans en faire un sujet de clinique, son caractère de chimérique rêveur, épris d'un idéal insaisissable, « au-delà des forces humaines », et qui meurt, doucement mais tristement résigné, lorsque la désillusion est venue.

H. Léonardon.

Emilio Cotarelo y Mori. **Estudios sobre la historia del arte escénico en Espana.** Maria Ladvenant y Quirante, primera dama de los teatros de la corte. Madrid, 1896, 205 pages in-8.

Du même auteur. **Estudios sobre la historia del arte escénico en Espana.** II. Maria del Rosario Fernandez, la Tirana, primera dama de los teatros de la corte. Madrid, 1897. 287 pages in-8.

Dans ces deux livres également nourris de faits nouveaux et curieux, M. Cotarelo y Mori retrace la carrière de deux grandes actrices espagnoles du siècle dernier. La première est la fameuse Ladvenant, d'origine française, comme son nom l'indique, née à Valence, le 23 juillet 1741, d'un père déjà acteur qui remplit longtemps l'emploi de second jeune premier *(segundo galan)*, et plus tard celui de père noble *(barba)*. Maria Ladvenant débuta à Madrid en 1759, épousa à cette époque un acteur, nommé Manuel de Rivas, pour se mettre en règle avec le pouvoir qui imposait presque le mariage aux comédiennes, et obtint en 1760-61 un emploi de seconde grande amoureuse (*segunda dama*) dans l'une des deux compagnies de Madrid. Dès lors, elle est lancée ; ses succès vont chaque jour grandissant et elle a la chance de mourir en pleine renommée, très jeune encore, le 1er avril 1767. La femme ne réussit pas moins que l'actrice. Piquante et gracieuse plutôt que belle, — à en juger du moins par la médiocre gravure qui nous a conservé ses traits — elle tourna toutes les têtes ; la jeunesse dorée de l'époque se disputait avec acharnement ses faveurs, qu'elle distribuait, il faut le reconnaître, avec libéralité :

> para todos abierta,
> amorosa y cortesana,

dit la chronique. Elle eut pour amants plusieurs grands noms de l'aristocratie espagnole auxquels elle laissa des souvenirs assez encombrants : au duc de Villahermosa, deux fils, au marquis de la B. (la Breña ? la Bañeza?), une fille. Volontairement ou non, Maria embrouillait un peu ces paternités, et certaine déclaration *in articulo mortis* nous apprend qu'elle attendit d'être à l'agonie pour restituer à l'un ce qu'elle avait longtemps attribué à l'autre. Parmi ses *apasionados* figure encore le fameux marquis de Mora, qui lui avait voué,

nous dit M. Cotarelo, un culte purement esthétique (j'en doute fort), puis le duc d'Arcos, le duc d'Huescar (plus tard duc d'Albe), etc. etc. Bref, les galanteries d'une part et les planches de l'autre usèrent vite cette nature ardente qui dépensait sans compter. Sur le caractère de son talent, les nombreux dithyrambes chantés en son honneur ne nous révèlent rien de précis : tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'elle dut ses succès beaucoup plus à son tempérament qu'à l'étude. Née comédienne, douée d'un besoin supérieur de plaire et d'une affabilité très séduisante, elle compta toujours, pour réussir, sur ses moyens naturels et ne s'inquiéta guère d'approfondir la théorie de son art. Elle reçut ses premières leçons dans la maison paternelle, en même temps que sa sœur Francisca qui fit aussi une jolie carrière, comme chanteuse comique [1] : cette famille tenait au théâtre par tous les bouts. Le répertoire de la Ladvenant consistait surtout en pièces du théâtre espagnol du XVIIe siècle toujours fort prisées du public, malgré la guerre que commençaient à leur déclarer beaucoup de beaux esprits imbus des principes de notre théâtre classique ; puis aux comédies de Lope, de Calderon, de Moreto, il faut ajouter beaucoup d'*entremeses*, de *sainetes* et de chansons comiques *(tonadillas)*, car Maria chantait aussi ; un écrit du temps parle de l'*estilo con que cantaba*. M. C. a dressé pour trois années (1763-65), d'après les archives municipales de Madrid, la liste de toutes les pièces jouées par la compagnie dont Maria devint la directrice, nous donnant ainsi le moyen d'apprécier très exactement le goût régnant en fait de littérature dramatique.

II. — La seconde actrice dont M. C. nous conte l'histoire s'appelait Maria del Rosario Fernandez et au théâtre *la Tirana* : ce sobriquet, dit l'auteur, lui vint de son mari Francisco Castellanos, surnommé *el Tirano* parce qu'il jouait habituellement les tyrans [2]. Née en 1755 et originaire d'Andalousie où elle fut élevée, Maria Fernandez reçut une éducation dramatique assez complète dans le collège de déclamation fondé à Séville par le fameux Olavide. On lui inculqua dans cet établissement les pures doctrines du classicisme français ; on lui fit déclamer des tragédies traduites ou imitées des nôtres, et ce fut là surtout ce qui recommanda cette actrice à José Clavijo, directeur des théâtres des résidences royales, qui essayait de réformer le théâtre national en l'accommodant au goût français, en suscitant la composition par des auteurs espagnols de pièces calquées sur le modèle de nos grands auteurs. Elle joua donc devant l'assistance choisie des *reales sitios* ;

1. C'est cette Francisca ou Francisca Isidora qui mourut à Burjasot (province de Valence), le 11 avril 1772, à vingt-deux ans (voy. Peyron, *Nouveau voyage en Espagne*, Londres 1782, t. I, p. 98). M. C. cite à tort (p. 137 de son livre) le *Voyage en Espagne* de Bourgoing qui semble confondre cette Francisca avec sa sœur Maria. Il fallait s'en tenir à Peyron qui reproduit très exactement l'épitaphe de la première.

2. M. C. ne nous dit pas si la chanson appelée *tirana*, « cancion andaluza que hoy está muy en moda » (d'après T. Iriarte, *Obras*, t. VII, p. 363), tire son nom de l'actrice.

puis, quand après la chute d'Aranda ces théâtres de cour furent supprimés, elle s'engagea dans une des compagnies de Madrid. De 1780 à 1793, elle ne quitte guère les planches, et nous la voyons s'essayer à peu près dans tous les genres (sauf dans le chant), car le genre classique français, que les gens de cour feignaient par contenance d'apprécier, n'eut jamais le moindre succès auprès du public du parterre ou de l'amphithéâtre, qui préférait à tout, soit quelques *comedias* anciennes, soit de gros mélodrames, surtout des *comedias de magia*, comme savait en fabriquer certain tailleur appelé Juan Salvo y Vela dont parle Moratin, soit enfin des intermèdes comiques. La *Tirana* avait des rivales, — entre autres cette fameuse *Caramba*, incomparable dans le *sainete* chanté et la *tonadilla*, — elle devait sans cesse lutter pour maintenir sa réputation et ne pas se laisser vaincre par de nouvelles étoiles : aussi jouait-elle de tout, mais son triomphe étaient les rôles tragiques, et en effet son superbe portrait par Goya donne bien l'impression d'une tragédienne. Un tel surmenage épuisa ses forces ; elle prit sa retraite en 1794 et dut attendre trois ans l'emploi de receveuse pour les fauteuils d'orchestre au théâtre du Prince, qu'elle ne réussit même pas à conserver jusqu'à l'année de sa mort (1803). Celle qui avait ému et ravi tant de spectateurs se voyait refuser le droit de leur vendre des places !

Cette rapide analyse des deux volumes de M. Cotarelo y Mori ne donne pas une idée complète de leur importance et de leur mérite ; il faut dire encore, à ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre espagnol, qu'ils y trouveront une masse de renseignements précieux et exacts, car ils ont été puisés aux meilleures sources, sur les comédiens, les auteurs et les critiques du XVIIIe siècle espagnol.

Alfred MOREL-FATIO.

K. A. M. HARTMANN. **Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich.** Leipzig, Stolte, 1897, in-8°, p. VI, 194.

Chargé ou non d'une mission officielle par le gouvernement saxon (il semble plutôt qu'il n'en ait reçu qu'une bourse de voyage), M. Hartmann s'est livré à une enquête étendue sur l'enseignement des langues vivantes en France [1]. Il a assisté, d'octobre 1895 à mars 1896, à 313 leçons et entendu 238 maîtres. Sauf à l'école Arago et dans les maisons religieuses, il a rencontré en tous lieux le meilleur accueil : proviseurs, censeurs, directeurs, inspecteurs, l'ont partout reçu, guidé, accompagné avec la plus grande prévenance. Dans certains établissements on a dérogé en

---

1. Un premier chapitre (24 p.) est consacré à la Suisse ; Genève y est durement traitée.

sa faveur au programme des classes. Dans une Faculté, le professeur s'est interrompu au milieu du cours, l'auditoire s'est levé, le doyen est venu s'asseoir à ses côtés jusqu'à la fin de la leçon, puis l'a promené en voiture par toute la ville. Les directeurs des différents enseignements, le recteur de l'Académie de Paris, le ministre l'ont accueilli avec empressement, même en dehors des heures d'audience. Ainsi muni de hautes recommandations, le délégué (?) saxon a pu pénétrer partout, là même où n'entre pas le profane français (comme dans le sanctuaire Gouin de la rue Saint-Jacques) ; il a tout vu, tout entendu, tout noté. Voici ses notes qu'il livre au public.

M. H. constate que l'enseignement des langues et des littératures étrangères a fait chez nous depuis 25 ans de grands progrès à tous les degrés. Il ne dit cependant presque rien de l'enseignement supérieur [1] et peu de chose de l'enseignement primaire. Toutes ses observations — ou plus justement toutes ses critiques, — s'adressent à l'enseignement secondaire. Le grand reproche très souvent répété qu'il fait à nos professeurs, c'est qu'ils manquent totalement d'éducation pédagogique : la France à ce point de vue « vient après le Canada et le Chili » (p. 189). Mais ce n'est point la seule critique, écoutez plutôt : les classes sont suivies sans intérêt, elles sont trop longues, la composition n'en est pas homogène ; on n'y fait travailler que les bons élèves, en vue du concours général [2] ; on s'y préoccupe trop du baccalauréat ; la discipline est relâchée, l'enseignement à peu près livré au hasard ; dans nos livres classiques les incorrections ne sont pas rares [3] ; la prononciation est négligée, défectueuse, même celle des maîtres (elle rappelle à l'auteur les temps de Riccaut de la Marlinière) ; on ne fait aucune place à la langue parlée que le professeur ne possède d'ailleurs qu'insuffisamment ; tout le temps est absorbé par l'enseignement grammatical, trop dogmatique, donnant de très médiocres résultats, et par la traduction, *das Zickzackverfahren*, la bête noire de M. Hartmann, le « spectre » qui l'a partout poursuivi ; à l'entendre, c'est cet hideux loup-garou qui paralyse tout effort. Le recrutement du personnel n'inspire à M. H. qu'une médiocre confiance : la licence de langues vivantes, examen hybride ; le certificat d'aptitude le trouve un peu plus clément ; quant à l'agrégation, outre qu'elle ne forme pas des pédagogues, elle est une institution cruelle, un concours inhumain qui remplit les cadres de vaincus aigris et ulcérés. M. H. qui est un peu psychologue, tout en étant *Neuphilolog*, veut voir dans ce procédé de recrutement la cause essentielle du pessimisme qu'il a observé chez ses collègues d'outre-Vosges (! ?).

1. Il ne fallait pas appeler Alfred M. Arthur Chuquet.

2. Il est inexact de dire que les journaux publient avec le nom des élèves couronnés celui de leurs professeurs.

3. On pouvait passer quelques *Schnitzer* à nos maîtres quand l'empereur d'Allemagne s'en permet dans ses télégrammes de condoléance en français.

J'ai relevé les principales critiques que l'auteur fait à nos maîtres : le suivre dans le détail pour y répondre serait trop long et inutile. Tout est loin d'être parfait chez nous, et il ne manque pas pour le dire d'*obcenae volucres*. D'ailleurs, tous ces blâmes, s'ils ne visent que les langues vivantes, devraient dans la pensée de M. H. s'adresser à tout notre système d'enseignement. Je ne chercherai pas non plus à opposer à ce tableau de nos lycées celui des gymnases allemands et à donner une statistique comparée des erreurs et des mécomptes dans les deux pays. L'idéal qu'on nous prône ressemble assez, vu de près, à la réalité dont on veut nous faire honte. Je ne m'attacherai qu'à la conclusion de l'auteur. Il croit, dit-il à la fin de son livre avoir recueilli assez d'observations pour autoriser un jugement. Nous ne le croyons pas aussi aisément. Même 300 leçons, suivies de près, photographiées en huit volumes de notes, ne suffisent pas à juger un pays aussi vaste que la France, quand il s'agit surtout d'un enseignement qui s'organise, qui manque de traditions, qui n'est encore qu'une ébauche et qui varie donc à l'infini avec la personnalité du maître. Sans compter que la vanité naturelle à nos écoliers, le maître aidant, dénature toujours le caractère des leçons faites devant un étranger. Si M. H. eût un peu plus possédé la psychologie de nos classes, il se serait défié davantage des *Schaustücke* qu'il avait devant lui. La bonne foi de l'auteur n'est pas en cause, mais il a eu le tort de généraliser, d'écrire à chaque page *dans bien des cas, partout*, *toujours* ; d'avancer une affirmation et de citer à l'appui *un exemple caractéristique*. L'étranger qui voyage trouve sans peine pour soutenir les convictions qu'il s'est données des exemples caractéristiques. Cette généralisation hâtive enlève presque toute sa valeur au livre. Je reprocherai aussi à M. H. d'avoir accueilli trop facilement des doléances personnelles, des racontars de sous-préfecture, des misères de métier qui donneront en Allemagne une pauvre idée des professeurs français. Ces vétilles peuvent être vraies, mais quand on juge de haut, on a le devoir de les ignorer.

Peut-être que l'idéal pédagogique de M. Hartmann ne l'a guère préparé à s'élever à ces hauteurs. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les mérites des différents systèmes proposés pour l'enseignement des langues étrangères. Ce que dit l'auteur des classes élémentaires (ses préférences vont d'ailleurs aux maîtres de l'enfance et aux professeurs des lycées de jeunes filles) est très défendable ; il ne manque pas non plus çà et là d'observations dont nous pouvons profiter ; mais en général il est permis de croire qu'on peut faire quelque différence entre *abrichten* et *unterrichten* et apporter plus d'élévation et de tact dans la conception de l'éducation de notre jeunesse.

L. ROUSTAN.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 octobre 1897 (suite).

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur une très ancienne inscription arabe en caractères coufiques, récemment découverte à Jérusalem, à une centaine de mètres à l'E. de l'église du Saint-Sépulcre. Grâce aux estampages et photographies que lui en ont envoyés le P. Séjourné et le P. Fournier, il a pu déchiffrer et traduire ce texte, qui constitue un document historique et archéologique de premier ordre pour la question, si débattue, des divers sanctuaires élevés par l'empereur Constantin et sa mère Hélène sur l'emplacement traditionnel de la Passion. M. Clermont-Ganneau a retrouvé, en effet, dans la chronique arabe d'Eutychius la preuve qu'au x[e] s. p. C., les Musulmans s'étaient emparés d'une partie du vestibule et de l'escalier de la grande basilique de Constantin pour y établir une mosquée qu'ils appelaient « mosquée d'Omar », sous prétexte que le calife Omar, lors de la prise de Jérusalem, avait fait en cet endroit la prière rituelle du culte musulman. C'est de cette mosquée qu'il s'agit dans l'inscription, interdisant d'une manière absolue aux chrétiens l'accès du nouveau sanctuaire musulman. M. Clermont-Ganneau établit que le bloc sur lequel est gravée cette inscription fait partie intégrante du mur oriental de la basilique constantinienne, dont il avait dégagé l'angle S.-E. dans ses fouilles de 1873. La présence de l'inscription assure définitivement l'identité de ce mur, d'un très bel appareil. — Dans la seconde partie de son mémoire, qui fera l'objet d'une lecture ultérieure, M. Clermont-Ganneau se propose de montrer, par le rapprochement de cette inscription avec les textes historiques qu'elle vient illustrer, le parti qu'on en peut tirer pour trancher la question, encore si contestée, de l'emplacement, de la forme générale et de l'orientation de la basilique de Constantin.

M. Moïse Schwab communique une note sur la transcription hébraïque de quelques mots latins au moyen âge.

Séance du 29 octobre 1897.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux lettres, par lesquelles M. E. Pottier, conservateur-adjoint au Musée du Louvre, et M. Jacques Flach, professeur au Collège de France, présentent leur candidature, le premier, à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Ed. Le Blant; le second, à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Léon Gautier.

M. Henri Weil revient sur les nouveaux fragments de Ménandre découverts en Égypte et publiés par M. Jules Nicole, de Genève. Ces fragments sont tirés du *Campagnard* de Ménandre, comédie très goûtée dans l'antiquité et déjà connue par quelques citations, dont deux se retrouvent dans le papyrus en question. Après avoir insisté sur le mérite du premier éditeur, M. Weil examine à son tour les nouveaux textes, propose des suppléments pour les lacunes, et essaye de deviner une partie de l'intrigue. Les morceaux les plus intéressants sont d'abord un récit d'une vérité toute réaliste, puis quelques vers d'une ironie fine et bien attique, ensuite la fin d'un monologue et des fragments d'autres scènes, qui excitent notre curiosité sans la satisfaire et laissent le champ libre aux combinaisons conjecturales.

L'Académie procède à la nomination d'un membre de la commission des monnaies et médailles, en remplacement de M. Ed. Le Blant, décédé. M. Héron de Villefosse est nommé à l'unanimité des voix.

Sur un rapport de M. Hamy, présenté au nom de la commission de la fondation Garnier, l'Académie accorde sur les arrérages de cette fondation une somme de 20,000 francs à M. Ch.-E. Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, qui prépare un grand voyage d'exploration dans la haute Asie.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 29 novembre — 1897

HUEBSCHMANN, Grammaire arménienne. — REICHEL, Cultes préhelléniques. — GOMPERZ, Penseurs grecs, IV. — FRANK, Dernier voyage de Marguerite de Navarre aux bains de Cauterets. — HAMY, Vespasien Robin. — A. REYNIER, Le styrax. — ROUANET, Intermèdes espagnols du XVII° siècle. — Lettre de M. Castanier. — *Bulletin* : MELZER Carthage, II ; HAUPT, Worms sous la Réforme ; NOLHAC, Erasme en Italie ; CUCCOLI, Flaminio ; SZITAGYI, Actes de la diète transylvanienne ; KARACSONYI, Le monastère de Pusztaszer ; NAGY, Le titre d'empereur d'Autriche ; Revues hongroises ; VERITY, Le roi Lear ; PASCOLI, Vers latins ; DURANDIN, Lectures historiques. — Académie des inscriptions.

H. HÜBSCHMANN. **Armenische Grammatik** I Theil, Armenische Etymologie. II Abtheilung. Die syrischen und griechischen Lehnwœrter im altarmenischen und die echtarmenischen Wœrter. — Leipzig, 1897, pp. XXIII et de 281 à 575 (forme la suite du sixième volume de la collection de grammaires indo-européennes publiée par la maison Breitkopf et Hærtel).

La première moitié du livre a déjà été annoncée ici (*Rev. crit.* 1er juin 1896); M. Hübschmann y étudiait les emprunts iraniens; la seconde renferme les emprunts syriaques et helléniques et les mots d'origine indo-européenne. Ainsi est complété un dictionnaire étymologique arménien qui est un modèle de précision philologique et de correction linguistique; on y trouvera critiquées avec un jugement sûr les étymologies déjà proposées, car l'auteur s'est moins préoccupé de donner des rapprochements nouveaux que des rapprochements certains. On y sent partout l'œuvre d'un savant qui n'a écrit que quand il a été maître d'un sujet qu'il étudie depuis de longues années, qui a rédigé sans hâte et qui a imprimé avec une correction presque impeccable un livre destiné à ne laisser à ceux qui l'ont précédé qu'une valeur historique et à devenir la base des travaux ultérieurs.

Les emprunts arméniens au syriaque et au grec sont le résultat d'influences religieuses et trahissent souvent dans leur forme même leur caractère de mots pris à des textes écrits; la plupart ne sont pas sortis des livres où ils ont été plus ou moins employés; une minorité seulement est entrée dans l'usage. M. H. s'est attaché à donner la date du plus ancien emploi de ces mots : il est inutile de dire que ces dates sont sujettes à rectification et subiront peut-être d'assez grands changements si l'on arrive à dresser une chronologie exacte de l'histoire littéraire

arménienne. Cette partie du livre fournit peu de matière à des critiques : p. 290, il n'est pas évident que, à la différence des autres noms, *Cedekia* soit la « Graecisirung » d'un mot syriaque, non la « Syrisirung » d'un mot grec ; l'absence d'*s* finale n'est pas probante, cf. *Eremia* – p. 309. La conservation de *u* dans géorgien *huria*, cf. arm. *hreay* « juif » rappelle géorg. *mushaki*, emprunté de arm. * *mushak*, d'où *mshak* « ouvrier ». Le γ*w* de géorg. γ*wino* ne serait-il pas aussi la forme ancienne du *g* issu de *w* de arm. *gini* « vin » ? — p. 327, n. 2 M. H. touche à la question de *l* et λ : il n'est pas douteux que λ ne soit *l* vélaire ; la transcription par *l* barrée est donc excellente et celle par λ n'est conservée ici que pour des raisons typographiques ; mais on accordera difficilement à M. H. que l'orthographe *ay*λ, fréquente dans les plus anciens manuscrits, ne réponde à aucune réalité et qu'il faille lire partout *ayl*. En fait, au début de la tradition *l* et λ différaient peu ; l'arménien possédait deux *l*, l'une un peu antérieure, l'autre un peu postérieure ; ni l'une ni l'autre par conséquent ne répondaient exactement au λ grec et toutes deux étaient employées pour le transcrire ; à ce même moment, λ paraît avoir été la forme prise par toute *l* à la fin des mots ; de là les graphies *ay*λ, *gay*λ, *thoy*λ, etc. dans les plus anciens manuscrits ; par suite de la réaction des formes où *l* n'était pas finale, *l* a prévalu le plus souvent, d'où *ayl*, *gayl*, etc. ; comme, d'autre part, *l* et λ ont de plus en plus divergé et que λ a cessé de bonne heure d'être une *l*, l'hésitation ancienne entre *ayl* et *ay*λ, etc. n'a pu subsister ; néanmoins les *l* qui autrefois alternaient avec λ ont souvent dans les manuscrits un signe diacritique spécial. Toute cette question de λ appelle une étude détaillée ; l'hésitation entre les graphies -*ī*λ et -*iw*λ qui indique bien la prononciation vélaire de λ est un fait particulièrement curieux ; on trouve même la forme dialectale *e*λ à côté de *iw*λ « huile » déjà au XIe siècle, et cette forme valait sans doute d'être signalée p. 394. — P. 329. Les assimilations signalées se font suivant une règle à peu près constante : dans les dissyllabes, de la première syllabe à la seconde (*dalapr* de *dolabra*) ; dans les polysyllabes, de la seconde syllabe à l'initiale (*mekhenay* de μηχανή) ; c'est une trace précieuse de l'accent secondaire sur l'initiale. — P. 389 et suiv. Les emprunts au français signalés ici ont un certain intérêt pour l'histoire de la phonétique française et confirment les résultats acquis sur quelques points. Il eût été curieux de rappeler que le mot *paron* (*baron*) a subsisté jusqu'aujourd'hui avec le sens de « Monsieur ».

La partie du livre de beaucoup la plus importante est la cinquième : *Echtarmenische Wœrter*. C'est, on le sait, M H. qui, en 1875, démontra que l'élément indo européen de l'arménien se compose de deux parts bien distinctes : des emprunts iraniens et un élément original, et par suite que l'arménien n'est nullement une langue iranienne ou indo-iranienne, mais qu'il forme parmi les langues indo-européennes un groupe particulier. La démonstration était définitive :

elle n'est plus contestée de personne aujourd'hui. Mais la détermination de cet élément original est étrangement malaisée. Les mots arméniens ne sont pas moins éloignés de l'indo-européen que ne le sont les mots romans : *mayr* n'est pas plus près de l'indo-européen que le français *mère*, *hing* pas plus que le français *cinq*. Et l'on n'a pas, comme en celtique et en letto-slave, plusieurs dialectes permettant de fixer des détails de phonétique ; les dialectes arméniens modernes n'enseignent rien, ou du moins rien de sûr, qui vienne ajouter à ce que peut indiquer l'étude de l'ancienne langue littéraire. Enfin, on ne saurait déterminer quelle est l'importance, peut-être très grande, de l'élément emprunté à d'autres langues inconnues de l'Asie Mineure : un mot dont on ne connaît pas l'origine n'est pas nécessairement pour cela indo-européen. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'on ne soit même pas fixé sur tous les points essentiels de la phonétique ; par exemple, M. H. n'a pas d'idée arrêtée sur le traitement de *t* et *k* à l'initiale ; on peut trouver ce scepticisme un peu excessif et croire que le traitement *th* et *kh* de *t* et *k* est établi par d'assez bons exemples tant à l'initiale qu'à l'intérieur du mot (le *k* de *akn* « œil » n'est pas probant : 1° parce qu'il est devant *n* et que devant *n* on peut admettre un traitement particulier des occlusives, comme il arrive en germanique ; — 2° parce que *akn* peut devoir son *k* à l'analogie d'autres mots où le *k* n'est pas radical et où l'origine de cette lettre est inconnue, notamment *unkn* « oreille ») ; mais il n'en reste pas moins qu'un savant tel que M. H. n'est pas convaincu Dès lors il est malaisé de se prononcer d'une manière décisive sur beaucoup d'étymologies. Comme M. Hübschmann ne visait pas à fournir une liste complète des rapprochements proposés mais seulement à donner les étymologies qui lui paraissent ou sûres ou du moins vraisemblables, il a dû faire un choix qui comporte une grande part d'arbitraire par la nature même du sujet. Il a dû par exemple écarter la plupart des lois phonétiques proposées par M. Bugge et les étymologies qui appuient ces lois : il y avait là trop de choses indémontrées, sans doute même indémontrables, mais dont la fausseté n'est pas non plus toujours démontrable. De parti pris, il écarte les rapprochements qui supposent une forte déviation de sens : ce n'est pas que le sens des mots n'ait pu se modifier en arménien autant que leur forme ; mais un rapprochement qui comporte à la fois une forte altération phonétique et une forte altération sémantique cesse évidemment d'être probant : il ne devient pas pour cela impossible ; peut-être M. H. est-il un peu trop sévère à cet égard. Ceux qui voudront étudier à fond l'étymologie arménienne ne pourront donc se dispenser de recourir aux études particulières signalées p. XVII ; on y retrouvera des étymologies qui ne sont pas toutes aussi évidemment fausses que le dit M. H. ; on ne saurait dire que M. H. en ait écarté de vraiment évidentes ; dans l'ensemble, on ne peut que souscrire à son jugement ; on le louera en particulier d'avoir mis beaucoup de points d'interrogation et d'avoir ainsi

rappelé que l'étymologie arménienne est le domaine de l'incertain.

Un livre de cette nature — et de cette importance — peut prêter à des discussions infinies; on se bornera ici à quelques détails. — P. 427, M. H. trouve surprenant que *bam*, *bas*, *bay* servant à annoncer les paroles de quelqu'un soient des formes du verbe « dire »; on peut rapprocher de cet usage l'habitude populaire de dire : *que j' dis*, *qu'i dit*, etc.; cf. aussi le lituanien *buk* — p. 428 *barj*, comme aussi *arg* dans *yargem* est nécessairement un emprunt; sinon l'on aurait λ et non *r* en regard de *l* des autres langues; *barj*) est emprunté à un dialecte différent de celui qui est devenu le persan; la même observation s'applique à *vasn* qu'il est bien difficile de ne pas tenir pour un mot emprunté non seulement à cause de l'*a* et du *v*, mais aussi et surtout à cause du sens; on en peut dire autant de *spas*. L'*a* de *tasn* a été expliqué d'une manière assez séduisante par un degré réduit du vocalisme; cf. l'*a* de lat. *quattuor*. — P. 433. Il n'est guère admissible que le *g* de *geλjkh* « glande » puisse reposer sur i.-e. *gh*, car il devrait être palatalisé; si le mot est indo-européen, ce *g* ne paraît pouvoir représenter que *w*. Et, en effet, *geλj* « désir » semble appartenir à la même racine que lat. *uolo*, gr. Fέλπομαι et Fέλδομαι; l'élargissement seul diffère, l'arménien ayant *gh*, tandis que le grec a *p* et *d*. — P. 454. L'*s* de *lsem* « j'entends » répond au *k* de skr. *çloka-* : le suffixe *-ka-* n'étant pas primaire, le *k* sanskrit doit être tenu ici pour le reste d'un ancien élargissement; on a au contraire l'élargissement *s* dans lit. *klausau*, cf. arm. *luay* « j'entendis ». — P. 471 *magil* n'a rien à faire avec ὄνυξ dont il faut plutôt rapprocher *eλungn* « ongle » (Grammont, *Dissimilation cons*. p. 71). — P. 473. Comme exemple de arm. *k* issu de *dw* on pourrait encore songer à *meλk* « *mollis* » : **meldwi-* comme lat. *mollis* de **moldwis*; cf. ce que dit M. H. de *erku* « deux » p. 445. — P. 478. Le thème skr. *ana-* que cite M. H. à côté de arm. *n* et de lit. *ans* a un sens tout différent; il ne sert guère que pour l'instrumental du thème *a-* et sort sans doute tout simplement de l'ancien instrumental *anā*. — Même page; il semble bien que le préfixe *ni-* conservé dans *nist* se trouve encore dans quelques autres mots; cf. *hayim* et *nayim*, *yenul* et *necuk*. — P. 484 *uth* de **optō* (corrompu de **oktō*) est régulier : *khun* ne peut sortir ni de **swepno-* ni de **supno-* mais seulement de **swopno-* et présente le même traitement; le *p* n'est donc devenu *u* ici qu'après le moment où i.-e. *ou* était devenu arm. *oy*. — P. 497. Le *d* de skr. *drapsas* « goutte » n'est-il pas un ancien *dh-*? Cf. Wackernagel, *Altind. gramm*. I, 242.

Un appendice assez long renferme nombre de corrections et additions se rapportant à la première moitié du livre, parue en 1895. — Il y a enfin un index complet des mots arméniens et un des mots des autres langues indo-européennes rapprochées; sans doute pour ne pas grossir le volume, M. H. s'est abstenu de dresser la liste des mots iraniens, syriaques ou grecs qui ont passé en arménien par emprunt

on le regrettera surtout pour les mots iraniens dont les emprunts arméniens fournissent souvent la forme la plus archaïque.

Tous les lecteurs souhaiteront que M. Hübschmann ne fasse point attendre trop longtemps la suite d'un livre aussi indispensable.

A. MEILLET.

Wolfgang REICHEL. **Ueber vorhellenische Gœttercuite.** Vienne, Alfred Hœlder, 1897. Gr. in-8 de 98 p. avec 36 vignettes.

L'auteur des *Homerische Waffen* passe à bon droit, depuis plusieurs années, pour un des connaisseurs les mieux informés du monde mycénien. Le nouveau travail qu'il nous offre ne pourra que consolider sa réputation et faire augurer favorablement de ceux qu'il nous annonce sur le même sujet.

Une bague en or de Mycènes, publiée par M. Tsountas, présente une procession de trois femmes qui, levant le bras droit, s'avancent vers un objet posé à terre; cet objet a été qualifié de temple par M. Tsountas, d'autel par M. Perrot (*Hist. de l'art*, t. VI, p. 842). M. Reichel y reconnaît un trône, c'est-à-dire un siège d'apparat, et nous croyons qu'il a parfaitement raison. Il existait donc, à l'époque mycénienne, *un culte du trône*. Ce culte a-t-il laissé d'autres traces? Assurément. Le fameux trône d'Amyclées était autrefois adoré sans image; plus tard, la statue d'Apollon par Bathyclès y fut posée debout. Un hermès debout figure également sur un grand trône, au revers d'une monnaie d'Aenos. Pausanias connaît à Delphes un trône en fer, qu'une tradition absurde mettait en relation avec le poète Pindare; une autre légende, rapportée par Hérodote, mentionnait le trône du roi Midas, que ce dernier aurait dédié dans un temple. On parle encore d'anciens trônes au temple de Zeus à Olympie, au temple d'Apollon Lykios à Argos. M. R. écrit fort bien (p. 18) : « Le jour vint où les vieux trônes vides, objets de culte, cessèrent d'être compris comme tels, parce que les dieux étaient représentés par des images; alors on essaya de les rendre intéressants en y rattachant le souvenir de quelque mortel ayant joué un rôle important dans le passé. » Pausanias, à Argos, vit la couche de Héra, κλίνη τῆς Ἥρας; d'autres couches de Héra sont signalées à Olympie et à Platées; à Tégée, on montrait celle d'Athéna Aléa. Ces couches ne sont pas des lits, mais des trônes avec dossiers, d'une grandeur et d'une longueur telles que les exégètes, du temps de Pausanias et même bien avant lui, les prenaient pour des lits et non pour des sièges. D'autre part, il existe en Grèce et en Asie-Mineure nombre de plate-formes taillées dans le roc où la tradition voyait les trônes de certains dieux ou de personnages mythiques comme Pélops. M. R. n'a cependant pas le droit de dire (p. 22) que la « patrie primitive » du culte du trône est l'Asie. S'il avait étendu

ses recherches au-delà du monde italo-grec, il aurait vu que l'idée populaire de reconnaître, dans les reliefs du sol ou les accidents des rochers, les sièges, les chaires, les tables, les lits, les palets, etc de démons, de nains ou de géants, est tellement répandue qu'on ne saurait lui assigner une origine unique et précise. Il y a encore des *chaires du diable* en France et en Allemagne, des *chaires des fées*, des *chaires de Saint-Martin*, des *autels du diable* etc. (voir les renseignements que j'ai réunis à ce sujet dans la *Rev. archéol.*, 1893, I, p. 195, 329). Dès que l'homme conçut des êtres immortels à son image, anthropomorphisme plus ancien que le culte des statues, il chercha dans la nature environnante, comme il le fait encore, les traces du séjour et de l'activité des dieux. Que le culte de certains lieux, considérés comme des trônes ou des autels de divinités, soit antérieur à l'ère iconique des religions, c'est ce que tout folkloriste accordera aisément à M. Reichel. Il n'est pas moins vraisemblable que lorsque des tribus pratiquant ce culte changèrent de domicile, passant, par exemple, d'un pays de montagnes dans une région de plaines, elles continuèrent à honorer des trônes ou des autels — non plus naturels ou taillés dans le roc, mais fabriqués de main d'homme. M. R. a très justement appelé l'attention sur un passage d'Hérodote relatif au grand sanctuaire de Bel à Babylone : il y avait là une tour élevée surmontée d'une couche vide, devant laquelle était placée une table d'or. « Nous avons ainsi, dit M. R. (p. 35), toute la chaîne du développement : la montagne naturelle comme trône naturel de la divinité ; la montagne naturelle avec trône divin artificiel ; la montagne artificielle avec trône artificiel ; enfin, le trône artificiel et transportable. » Parmi ces derniers, M. R. veut compter l'arche d'alliance des Juifs, sorte de chaise à porteurs surmontée d'une tente où se tenait, invisible, le dieu d'Israël. Il y avait quelque chose d'analogue dans l'armée de Xerxès, le char portant le trône sacré où pas un mortel ne devait s'asseoir (Hérod., VII, 40).

La liaison établie, par une formule célèbre, entre le trône et l'autel, reçoit, des recherches de M. Reichel, une éclatante confirmation. L'autel est la table du dieu ; mais le dieu doit-il manger debout ? Tout d'abord, il faut lui offrir un siège. Aussi, les plus anciens autels de la Grèce paraissent avoir été des trônes plutôt que des tables. Le type primitif s'est conservé dans les autels à degrés. Plusieurs vases peints archaïques montrent le dieu assis sur son autel ; une amphore corinthienne offre l'image d'Achille égorgeant Troïlos au-dessus d'un véritable siège. Au VII[e] siècle encore, le souvenir de l'ancien autel-trône n'était pas perdu. Cependant la mode ionienne de manger couché (et non assis) produisit un changement dans les usages; une fois qu'on eût cessé de s'asseoir pour manger, les autels-trônes furent considérés comme des tables et prirent partout la forme cubique que nous leur connaissons.

Tout cela est très ingénieux et très vraisemblable. Il y a plus d'incertitude dans le second chapitre, consacré aux divinités mycéniennes et homériques. « J'ai acquis la conviction, déclare M. R. (p. 52), que

l'époque mycénienne se bornait à adorer des dieux invisibles et ne possédait pas encore d'images de culte. » La deuxième partie de cette assertion peut être exacte, si l'on entend par « image de culte » la statue qui occupe le sanctuaire d'un temple; mais la première paraît fausse, et M. R. est obligé de reconnaître lui-même qu'une quantité d'êtres fantastiques et de démons sont figurés sur les gemmes mycéniennes. M. Milchhœfer était bien plus près de la vérité quand il parlait, en 1883, du *polydémonisme* mycénien, opposé au *polythéisme* de la Grèce classique. Mais les observations que M. R. a présentées sur le caractère aniconique de la religion d'Homère n'en offrent pas moins un grand intérêt. Maintenant seulement, nous comprenons bien, grâce à la découverte du « culte du trône », des épithètes tels que εὔθρονοι et χρυσόθρονοι qu'Homère applique si souvent à ses dieux. Lorsqu'il est question du péplos placé par Théano Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν, on sera tenté d'accorder à M. Reichel qu'il ne s'agit pas d'une image, mais seulement d'un trône d'Athéna. En revanche, quand l'auteur s'occupe de la grande bague en or de Mycènes et prétend que la double hache qui figure au milieu n'est qu'une « signature d'artiste », ou encore que la figure centrale de la peinture mycénienne Ἐφ. ἀρχ. 1887, p. 10, n'est pas une idole — on sent qu'il cède à un parti pris, déjà sensible dans ses *Homerische Waffen*, consistant à ne rien vouloir reconnaître à Mycènes qui ne cadre pas avec les données de l'épopée homérique. Plusieurs critiques lui en ont déjà fait l'observation.

Ce que M. R. dit des figures de femmes nues égéenes et mycéniennes m'a, je l'avoue, fort étonné. Je croyais, sans doute à tort, avoir banni de la science la manie de chercher l'Istar babylonienne dans toute espèce de figures nues du sexe féminin. Mais quand même je me serais grossièrement trompé en admettant la propagation d'un type de femme nue d'Occident en Orient, il n'en restait pas moins établi, me semblait-il, que le dévêtement d'Istar lui étant imposé comme une humiliation, il n'y avait pas moyen d'identifier à Istar la déesse nue des cylindres. Or, voici ce que dit M. R. (p. 79) : « La descente d'Istar aux Enfers se termine par un épisode significatif. Un Mage raconte à un homme, qu'il a perdu sa femme ou sa sœur, le mythe de la déesse, et lui conseille de s'adresser à elle. Cela explique tout *(sic)*. Aux Enfers, tout le monde est nu. Si donc on donne comme compagne à un mort l'image d'Istar nue, cet acte symbolique est l'équivalent du conseil du Mage : de même que la déesse dévêtue a pu ramener son amant des enfers, de même le mort, auprès duquel est placée l'image d'Istar pourra revenir à la lumière... Ces images sont donc des amulettes. » Il me semble inutile de discuter ce laborieux paradoxe : l'exposer suffit. Je ne saurais trop conseiller à M. Reichel de regarder d'autres images de femmes nues, par exemple *L'Anthropologie*, 1895 (t. VI), pl. I et suiv., qui ne sont certainement pas apparentées à l'Istar babylonienne; de même que je le prie de comparer à l'idole de Tirynthe publiée par lui (fig. 33) certaines

figures reproduites dans mon mémoire *La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines* (fig. 13-17, 22, 30, 80). En se tenant parfaitement informé des découvertes faites ailleurs que dans le bassin de la mer Égée, M. Arthur Evans a donné aux *mycénologues* un exemple qu'ils ont bien tort de ne pas suivre. Le mycénien est précisément le terrain sur lequel les études d'archéologie préhistorique se raccordent à celles des archéologues hellénisants ; c'est une raison, pour ces derniers, d'élargir leur horizon et de chercher des points de comparaison ailleurs que dans le monde connu d'Hérodote. La présence de quantités d'ambre *baltique* dans les tombes mycéniennes ne devrait-elle pas suffire à leur en faire un devoir ?

Salomon Reinach.

Griechische Denker. Eine Geschichte der antiken Philosophie, von Th. Gomperz, sechste Lieferung. Leipzig, Veit, 1897, 96 pages, 2 marcs.

Cette nouvelle livraison des *Griechische Denker* — Socrate et les Socratiques — forme le commencement du second volume. L'ouvrage est loin encore de toucher à sa fin, mais les parties déjà parues permettent d'apprécier l'utilité du travail considérable que M. Gomperz a entrepris.

L'histoire de la philosophie ancienne était restée trop exclusivement une histoire des systèmes de philosophie. On avait toujours isolé l'évolution des conceptions philosophiques, comme si elles avaient en elles-mêmes tous leurs principes et tous leurs stimulants. On se contentait de les rattacher l'une à l'autre comme on enchaîne des théorèmes de géométrie. M. G. les encadre dans un tableau du développement de toute la civilisation antique, spécialement des sciences, de la littérature et de la religion. L'importance qu'il accorde à ses vues d'ensemble, le grand nombre des explications tirées de l'histoire politique, sociale ou religieuse, donnent à son exposé — qui devient presque un récit — une clarté, une ampleur et un intérêt dont les constructions abstraites de Ritter, de Brandis, d'Ueberweg et même de Zeller manquaient trop souvent.

Le livre de M. G. est accessible à un plus grand nombre de lecteurs que les autres histoires de la philosophie. On peut le comprendre sans être familiarisé avec la terminologie des traités de métaphysique. Partout elle est remplacée par des exposés simples, lucides et animés (la description de la méthode socratique, p. 44-48, serait à citer à cet égard). Ainsi encore, M. G. réussit à mettre une clarté toute nouvelle sur un sujet qui a toujours paru d'une obscurité rebutante à la plus grande partie du public lettré.

Tout en répandant la connaissance des philosophes anciens, M. G. donnera le goût d'y revenir. Le lecteur de son livre le plus prévenu

contre l'habitude d'attribuer aux Grecs l'initiative de tous les progrès, se demandera si les idées qui dirigent notre science tout entière sont autre chose qu'emprunt ou réminiscence. Il se dira même que beaucoup d'idées, laissées jusqu'à ce jour incomprises par les lecteurs dans les écrits de Platon et d'Aristote, n'attendent peut-être qu'un esprit ouvert et accueillant pour s'y réveiller à une nouvelle vie ; et que rien ne peut être plus salutaire que la résurrection dans une intelligence moderne d'une de ces idées demeurées longtemps inactives.

M. G. recherche moins l'originalité des thèses que la clarté et les qualités de forme qui diminuent la fatigue de la lecture. Il a écarté du texte toute discussion et toute référence. Son livre est cependant un recueil de renseignements dont on peut toujours connaître la source première, car des notes réunies en appendice indiquent, pour chaque chapitre, les théories dont le fond n'est pas nouveau, et celles qui s'écartent des opinions généralement admises. Le choix entre les diverses hypothèses a d'ailleurs été fait toujours avec une connaissance parfaite des littératures anciennes et modernes, et, dans les problèmes où le jugement ne parvient pas à décider, avec un sentiment très juste du naturel et de la vraisemblance. Aussi l'ouvrage prête peu aux critiques de détail.

Il y en a une cependant à laquelle les deux derniers fascicules donnent lieu. On s'étonne de voir une ligne de séparation très marquée entre la philosophie atomistique, la sophistique, les débuts de l'histoire, placés à la fin du premier volume — et « l'évolution des croyances et des mœurs » (Eschyle, Sophocle, Euripide), décrite au commencement du second. Le tableau d'ensemble sur lequel l'auteur détache avec tant d'art la physionomie de Socrate, se présenterait mieux aux yeux du lecteur, si la division annoncée en tête du premier fascicule avait été plus scrupuleusement conservée : « Le premier volume se terminera, disait le prospectus de l'éditeur, par une description de la grande époque d'émancipation intellectuelle dont les représentants les plus brillants sont Démocrite, Socrate, et quelques-uns des penseurs encyclopédiques que l'on appelle sophistes. »

Plus d'un sera d'avis qu'un tel ouvrage devrait être présenté dans une bonne traduction au public lettré de langue française. Malheureusement l'insuccès d'une traduction analogue, publiée il y a quelques années, pourrait rendre la librairie défiante. Ce serait à tort. L'utilité du grand ouvrage de Zeller tient surtout à l'excellence de ses notes bibliographiques et de ses références, à l'étendue et à la qualité de son érudition : c'est dire qu'il n'est guère consulté que par des spécialistes, qui savent tous l'allemand, et qui devront toujours préférer la dernière édition du texte original à une traduction faite d'après une édition déjà remplacée. Les *Penseurs grecs* de M. G. s'adressent à une plus grande partie du public, à des lecteurs qui n'ont ni les mêmes connaissances ni les mêmes besoins. Cette nouvelle histoire de la philosophie ancienne ne fera

même nullement concurrence à l'œuvre de Zeller. Au contraire, les deux ouvrages ne peuvent que se compléter et se faire valoir l'un l'autre. Ils vieilliront tous deux, mais pour des raisons différentes : l'un très rapidement, parce que les recherches d'érudition ne tarderont pas à le dépasser ; l'autre, plus lentement, parce qu'il est surtout un exposé de la philosophie grecque mis à la portée des lecteurs de notre époque. Des deux histoires, je pense même que c'est celle de M. Gomperz qui a le plus de chances de demeurer toujours intéressante. Elle formera un document utile à consulter pour la connaissance de notre civilisation contemporaine. On y verra quel genre d'exposé, quels rapprochements d'idées, et même quel titre et quels mots il fallait pour faire comprendre et goûter la philosophie ancienne à une génération éprise d'un positivisme étroit et beaucoup plus portée vers les sciences que vers la spéculation pure.

J. Bidez

Dernier voyage de la reine de Navarre Marguerite d'Angoulême, sœur de François]Ier, avec sa fille Jeanne d'Albret aux bains de Cauterets (1549). — Epîtres en vers inconnues des historiens de ces princesses et des éditeurs de leurs œuvres. — Étude critique et historique d'après des textes inédits et des recherches nouvelles, suivie d'un appendice sur le vieux Cauterets, ses thermes et leurs transformations, par Félix Frank, membre de la Société d'Histoire littéraire de la France. Toulouse, imprimerie et librairie Edouard Privat, 45, rue des Tourneurs. Paris, librairie historique des provinces, Émile Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins, 1897, 1 broch. in-8°, 112 pp.

Le titre de cette brochure est sûrement un peu long : je me hâte d'ajouter que le travail de M. Félix Frank contient plus de choses encore que son titre n'en promet. Dans cette étude, déjà parue, moins l'*Appendice*, dans le tome VIII de la *Revue des Pyrénées*, le très consciencieux éditeur des *Marguerites* et de l'*Heptaméron* nous donne le résultat de ses recherches nouvelles sur la reine de Navarre. Ces recherches, poussées en sens divers avec la sagacité minutieuse et le zèle scrupuleux d'un érudit qui se complaît dans l'infini détail, avec aussi la passion, parfois un peu jalouse, d'un véritable amoureux, ont conduit M. F. à la découverte de plusieurs pièces inédites d'un véritable prix, et lui ont permis de reconstituer d'une façon très précise les derniers mois de la vie de Marguerite d'Angoulême, d'ajouter quelques détails intéressants à la biographie de sa fille Jeanne d'Albret, complétant et rectifiant ce que l'on savait déjà de ces deux princesses. Essayons de dégager et de classer — ce n'est pas toujours facile — les trouvailles contenues dans ce travail curieux et touffu.

En premier lieu, un an à peine après la belle publication des *Dernières poésies de Marguerite de Navarre*, faite par M. Abel Lefranc avec un succès si retentissant et si mérité, M. F. a d'avoir découvert de

l'inédit. Il remarque, tout d'abord, que sept des Épîtres en vers, données comme inédites par M. Lefranc, avaient été déjà publiées, en 1883, dans le *Correspondant*, par M. Ed. Frémy ; ce dernier se trompa, d'ailleurs, sur leur attribution et, sur la foi d'une note de Paulin Paris, les donna sous ce titre : *Les Poésies inédites de Catherine de Médicis*. M. F. prouve, par des arguments surabondants et décisifs (p. 10-15, 38-47), la fausseté de cette attribution, contestée par MM. Baguenault de Puchesse et Tamizey de Larroque, au moment où parut la publication de M. Frémy. Les sept Épîtres en vers, données par ce dernier d'après le ms. 883 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, se retrouvent dans le ms. 24298 du même fonds : elles doivent être attribuées, non à Catherine de Médicis et à sa fille Élisabeth, reine d'Espagne, mais à Marguerite de Navarre et à sa fille Jeanne d'Albret. En résumé, M. Ed. Frémy a le mérite d'avoir le premier publié ces épîtres ; M. Abel Lefranc a celui de les avoir *rééditées* avec leur véritable attribution ; M. Frank, enfin, a celui d'avoir, grâce à la découverte du ms. 24298, due à M. Lefranc — découverte capitale à laquelle il faudra toujours revenir quand il s'agira de ces questions — clos d'une façon décisive le débat soulevé naguère par les prétendues poésies de Catherine de Médicis.

Ce n'est pas tout : en explorant, après MM. Frémy et Lefranc, le ms. 883, M. F. y a découvert deux pièces, négligées par ses prédécesseurs : une Épître de Jeanne d'Albret souhaitant le prochain retour de sa mère, et une Épître d'un personnage de la cour de Pau s'enquérant d'un incendie survenu à Cauterets et où faillirent être endommagés les « tendres piedz » de la jeunesse princesse. M. F. (p. 16-20), par des rapprochements très ingénieux avec les épîtres de Jeanne d'Albret déjà publiées, démontre que la première des pièces par lui découvertes appartient à la série des Épîtres échangées entre la fille et la mère et donnée par M. Lefranc. De plus, il restitue à Marguerite (p. 32-38) l'attribution d'une épître, contenue aussi dans le ms. 883, l'*Épître de Cauterets*, ignorée de M. Lefranc et publiée par M. Frémy comme étant de Catherine de Médicis.

Ces découvertes et ces rectifications importantes ont permis à M. F. d'établir que « la *Marguerite des Princesses* accomplit, bien peu de mois avant sa mort, un dernier voyage aux montagnes et aux bains de Cauterets, dans le printemps et l'été de 1549, et que sa fille Jeanne d'Albret, épousée par le duc de Vendôme, Antoine de Bourbon, le 20 octobre 1548, y passa quelque temps avec elle, puis l'y laissa terminer la cure commencée, elle-même étant rappelée alors par son mari, qu'il lui fut toutefois impossible — en raison de circonstances imprévues — de rejoindre aussitôt » (p. 5). La série maintenant complète des Épîtres en vers échangées entre la mère et la fille ne se rapporte donc pas, comme l'avait cru M. Lefranc, à la séparation qui suivit, *vers la fin d'octobre 1548*, le départ de la nouvelle duchesse de Vendôme

allant rejoindre son mari, mais au séjour que Marguerite fit à Cauterets, avant le mariage de sa fille, *en mai-juin-juillet 1548*. La démonstration, fondée sur des rapprochements de dates et sur l'examen minutieux des textes, est faite par M. F. d'une façon très rigoureuse et qui paraît décisive. Elle lui a permis d'établir la chronologie de ces Épîtres et d'en donner (p. 47-60) un commentaire historique et littéraire, presque vers par vers, qui ne laisse plus de place à la moindre obscurité. Les faits établis par les historiens de Marguerite et de Jeanne d'Albret, MM. de la Ferrière et de Ruble, viennent éclairer et expliquer des allusions que le lecteur, mal informé jusqu'ici, n'avait pas soupçonnées.

L'étude de M. Félix Franck est, on le voit, une contribution curieuse à l'histoire de la vie et de l'œuvre de Marguerite d'Angoulême. Mais, en dehors du fait principal qu'elle découvre, elle contient encore divers renseignements nouveaux, qui méritent d'être signalés. M. Frank, qui avait eu l'idée de consacrer un travail spécial aux séjours de la reine de Navarre aux Pyrénées, profite de l'occasion pour consigner ici le résultat de ses recherches à ce sujet : il établit (p. 11-28) que, avant 1549, la reine alla à Cauterets en avril-mai 1541, en septembre 1546 (c'est la saison à laquelle il est fait allusion dans le prologue de l'*Heptaméron*), en septembre 1547, enfin probablement au printemps de 1548. — La présence de Jeanne d'Albret aux bains près de sa mère au printemps de 1549 suggère aussi à M. F. (p. 36, n. 3) quelques inductions ingénieuses sur le tempérament et la santé de la jeune princesse (on peut les compléter avec ce qui est dit dans l'*Appendice* (p. 107-110) de la « diathèse constitutionnelle » de Jeanne d'Albret et des effets qu'elle attendait de la vertu curative des eaux de Cauterets). — A propos de l' « *Epistre de la Royne de Navarre à Madame l'abbesse de Fontevrault* », publiée par M. Lefranc, M. F. établit d'une façon exacte (p. 60-67) le degré de parenté de Marguerite et de Louise de Bourbon. — Il rectifie aussi (p. 69-72) l'erreur de Brantôme (non relevée par M. Ludovic Lalanne) qui place en Béarn le château d'Odos en Bigorre, où mourut la reine de Navarre. — Enfin, M. F. annonce, aux dernières pages de son étude, que dans le même ms. 883 il a découvert deux nouveaux poèmes inédits qu'il attribue à Marguerite : *Quatre epistres escriptes par quatre damoyselles à quatre gentilz hommes de diverses affections*, avec une *Responce* masculine pour chacune, et une *Comédie* sans titre. Ces deux œuvres paraissent être des variations de thèmes familiers à l'auteur des *Marguerites*.

L'*Appendice* sur le *vieux Cauterets, ses thermes et leurs transformations* est intéressant. M. F. y discute, entre autres (p. 93-95), la question de savoir si Rabelais est allé à Cauterets. Il y établit (p. 102-103) l'existence de deux saisons de bains (printemps et automne). Il y donne même de nombreux et doctes renseignements sur la valeur curative des diverses sources. Nul doute que cet *Appendice* ne soit largement mis à contribution par les fabricants de *Guides* : ils y trou-

veront à souhait de quoi grossir et renouveler leur « partie historique ».

J'ai déjà loué la sagacité patiente, l'ingéniosité subtile, le labeur minutieux de M. Frank. Ces qualités peuvent paraître parfois poussées à l'excès : le détail le plus menu est intéressant, à condition de n'être pas oiseux. J'admets qu'il fût utile, pour établir que Catherine de Médicis et Élisabeth d'Espagne ne purent se trouver en 1565 à Cauterets, de reproduire les principales étapes de la cour de France d'après le *Journal de voyage* d'Abel Jouan : mais les notes copieuses, d'ailleurs intéressantes, mais souvent étrangères à son sujet, dont M. F. a surchargé ce passage de son étude, étaient-elles *ici* absolument nécessaires, surtout lorsqu'elles ne nous apprennent rien de neuf? (Cf. p. 38, n. 7, p. 42, n. 1 et 4, p. 43, n. 1, p. 44, n. 6.) Le travail tout entier de M. F. pèche aussi par l'absence de composition : sur son sujet principal, l'auteur a greffé, comme on l'a vu plus haut, plusieurs hors-d'œuvre qui n'ont souvent qu'un rapport lointain avec le titre de l'étude. Il n'a pas réussi — était-ce possible? — à fondre en un tout harmonieux les résultats de recherches d'ailleurs fort diverses Ce défaut, d'ordre tout littéraire, rend assez pénible la lecture de ce travail. Plus de clarté dans l'ordonnance, plus de netteté dans l'exposition n'en eussent pas diminué l'intérêt ; au contraire [1].

Paul Courteault.

Dr. E.-T. Hamy, **Vespasien Robin,** arboriste du Roy, premier sous-démonstrateur de botanique du Jardin royal des Plantes (1675-1662). Paris, 1896, in-4. (Extrait des Nouvelles archives du Museum d'histoire naturelle, 3e série).

Lettre de M. Alfred Reynier à M. le docteur Hamy, membre de l'Institut, sur le **styrax**, à propos de la plaquette de M. Tamizey de Larroque intitulée : « Deux jardiniers émérites, Peiresc et Vespasien Robin ». Saint-Etienne, 1896, in-8.

I. — Personne n'ignore que Vespasien Robin passe pour avoir introduit en Europe le faux-acacia [2], service dont Linné a consacré le souvenir en donnant son nom à cet arbre élégant et aujourd'hui si répandu ; mais c'est là aussi à peu près tout ce que l'on savait du célèbre jardinier ; il faut donc être reconnaissant à M. le Dr Hamy d'avoir essayé, autant que le permet la pénurie des documents, de nous faire connaître ce collaborateur de Guy de la Brosse, sur lequel la publication de la correspondance de Peiresc avait déjà rappelé l'attention.

Né en 1579, associé dès son enfance aux travaux de son père Jean, apothicaire et botaniste, Vespasien entreprit de bonne heure, pour

---

1. M. F. cite à plusieurs reprises, avec complaisance, B. de La Grèze : il est permis de faire moins d'honneur à un historien qui affirme, d'après un manuscrit, que Charles IX passa à Tarbes en 1565 (cf. p. 44, n. 2).

2. Il faut dire toutefois que c'est là plutôt une légende qu'un fait historiquement établi.

recueillir des plantes inconnues, des voyages non seulement dans les diverses parties de la France, mais en Angleterre, en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne et jusque sur les côtes Barbaresques ; il poussa même, il semble, jusqu'en Guinée ; l'édition de 1608 du *Jardin du Roy* de Pierre Vallet fait mention de plusieurs espèces exotiques, rapportées cinq ans auparavant des îles Bissagos dans la Guinée portugaise, par un Robin le jeune, qui ne peut guère être que Vespasien [1]. Quoi qu'il en soit, Vespasien ne se borna pas à importer les plantes qu'il avait découvertes dans les pays étrangers, il composa aussi une *Histoire des plantes nouvellement trouvées en l'isle Virgine*, publiée en 1620, et M. H. suppose avec raison que c'est à lui seul vraisemblablement qu'est dû l'*Enchridion isagogicum* (1627), qui porte avec son nom celui de son père Jean et renferme l'énumération de plus de quinze cents espèces ou variétés, tant indigènes qu'exotiques, cultivées dans le jardin paternel.

On comprend que Guy de la Brosse, quand il voulut donner plus d'extension à la culture du jardin du roi et à l'enseignement qu'on y donnait, ait eu à cœur de s'adjoindre un amateur aussi zélé ; en 1635, Vespasien Robin fut nommé sous-démonstrateur dans l'établissement royal ; sur ce théâtre agrandi, il put se livrer à son goût passionné pour la botanique ; après la mort de Guy de la Brosse, survenue dès le mois d'août 1676, ce fut lui qui supporta tout le faix du jardin du roi, à la décadence duquel sa vieillesse attristée dut, dans une position subalterne, assister, sous la direction funeste du chimiste Davisson (1647-1651). Il mourut en 1662, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

On ne doit pas être surpris qu'amateur des plantes, comme il l'était, Peiresc soit entré en relations avec un jardinier aussi éminent que l'était Vespasien Robin ; il avait fait sa connaissance, ainsi que celle de son père, pendant le voyage qu'il entreprit à Paris en 1605, avec du Vair, et depuis lors il resta en rapport avec lui. M. H. publie sept lettres adressées au célèbre jardinier par le grand érudit provençal ; la première est de 1610, les six autres des années 1627-1634 ; elles sont accompagnées de deux lettres de Vespasien à Valavez, frère de Peiresc, et, comme lui, grand amateur de fleurs, l'une de 1628, l'autre de 1639. Dans toutes, il est question surtout de plantes [2], que Peiresc envoie à Vespasien Robin ou de celles qu'il reçoit, lui ou Valavez, du jardinier du roi ; elles offrent par là de précieux renseignements pour l'histoire de l'horticulture et de l'acclimatation, au commencement du XVIIe siècle. On y voit quelle place considérable occupait alors dans les jardins la culture des anémones, des cyclamens, des narcisses et autres liliacées. Ce fut d'un frère de Robin que Peiresc reçut en 1627 la tubéreuse qu'il cher-

1. L'hypothèse paraît du moins vraisemblable ; toutefois Vespasien avait des frères, et rien ne dit que l'un d'eux ne soit pas allé sur les côtes de Guinée.

2. Il y est aussi question d'un jardinier que Robin avait procuré à Peiresc. Lettre du 9 juin 1628.

hait depuis de longues années à se procurer et qu'il reçut aussi de Rome en 1628 [1]. Il ne devait pas être en reste avec son correspondant parisien ; il lui envoya la même année des semences de jasmin jaune [2] ; en 1634, il lui adressait dans une boîte une racine de *culcas* — la colocasse, — une autre fois des « semences d'herbes potagères, » reçues du Caire [3].

Longtemps auparavant, en 1610, Peiresc lui avait fait parvenir une boîte, « où il y avait des styrax (et) des subjects de quelques arbrisseaux... Si je sçay, ajoutait-il [4], que vous en désirez d'aultres de ce païs, je vous en envoyrais très volontiers ». Cette phrase montre que le styrax était indigène en Provence ; M. H. dit, p. 11, que Peiresc le « possédait depuis six ans déjà » ; une lettre qu'il avait adressée en 1604, au botaniste de l'Ecluse — Clusius — et dont j'ai publié un fragment [5], nous apprend qu'il avait trouvé cet arbuste précieux aux environs même de Belgentier. Je m'arrête ici. Ce que j'ai dit suffit pour montrer quel intérêt varié présente la belle publication de M. le Dr Hamy ; elle a sa place marquée à côté des *Correspondants de Peiresc*, que l'infatigable éditeur de la correspondance du grand érudit, M. Tamizey de Larroque, nous fait tour à tour connaître depuis vingt ans.

II. — Dans la plaquette dont on a lu le titre plus haut, et que lui a suggérée une citation, empruntée à M. le Dr Hamy par l'auteur de *Deux jardiniers émérites, Peiresc et Vespasien Robin* [6], M. Alfred Reynier s'est proposé d'empêcher « une méprise à craindre à propos du styrax, dont l'introduction en France serait due à Peiresc » ; si, ne « pouvant contrôler » paraît-il, — ce qui pourtant ne devait pas être très difficile — les *Nouvelles archives du Museum*, M. A. R. s'était renseigné auprès de M. Tamizey de Larroque avant de partir en guerre, il aurait appris que la lettre de 1610, de Peiresc à V. Robin, indique le styrax comme étant « de ce païs », c'est-à-dire évidemment comme étant indigène en Provence, et son correspondant n'aurait pas manqué de lui apprendre encore que Peiresc lui-même, dans la lettre à de l'Escluse, dont j'ai parlé plus haut, dit qu'il a trouvé cet arbuste aux environs de Belgentier ; il n'aurait pas dès lors écrit cette phrase singulière : « Quelques curieux — il faudrait « ignorants » — non au courant, ont dû se dire : « D'où Peiresc aurait-il reçu, en 1604, le styrax ? » Il aurait compris aussi que le « petit problème », qui, suivant lui, « comporte un court débat, » consiste uniquement à enfoncer une porte ouverte, et il se serait épargné

1. Lettre du 9 juin 1628.
2. Lettre du 21 juillet 1628.
3. Lettre du 19 mai 1634. La *Faba aegyptiaca*, dont il est question dans cette lettre, est le lotus rose, qui a disparu de l'Egypte, mais qui y existait encore au XVIe siècle.
4. Lettre 1, dont la date a disparu.
5. *Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste*. Aix, 1894, in-12, p. 62.
6. Voir le numéro 1 de la *Revue*, t. XXXI, p. 18.

le léger ridicule de réfuter une erreur qu'il a seul inventée. Cependant, son inutile réfutation nous fait connaître une région précise où le styrax croît encore aujourd'hui, comme sans doute au temps de Peiresc ; mais pourquoi n'a-t-il pas mentionné la localité signalée dans son excellente flore des Bouches-du-Rhône[1], par M. Derbes, qui méritait toute confiance ?

Ch. J.

Intermèdes espagnols (Entremeses) du XVIIe siècle, traduits avec une préface et des notes par Léo Rouanet. Paris, A. Charles, 1897, 321 pages in-12.

M. Rouanet, qui nous avait donné l'an dernier un joli recueil de chansons populaires espagnoles[2], nous offre aujourd'hui quelques spécimens d'un genre dramatique qui a fleuri chez nos voisins : l'*entremés* ou intermède comique. Ce genre affecte des formes assez variées : on a l'*entremés* proprement dit, le *baile*, la *mojiganga*, et plus tard la *zarzuela*, intermède chanté, puis le *sainete*, qui, à la fin du XVIIIe siècle et avec Ramon de la Cruz, devient presque une petite comédie. L'origine de cette farce remonte assez haut, au moins à la fin du XVe siècle ; au siècle suivant elle a des adeptes fervents, par exemple le fameux Lope de Rueda, Timoneda et plus tard Cervantes. Mais la période de splendeur de l'*entremés* est la seconde moitié du XVIIe siècle ; presque tous les grands dramaturges espagnols de cette époque s'y sont essayés avec plus ou moins de succès : aucun n'y a mis plus d'esprit et d'entrain que Luis Quiñones de Benavente, qui reste le maître incontesté du genre. M. R. a fait un choix heureux dans la vaste collection d'*entremeses* que nous ont légués les XVIe et XVIIe siècles et s'est appliqué à traduire fidèlement ces petites pièces d'une intelligence souvent difficile. Sans compter qu'ils ont été imprimés avec la dernière négligence, les *entremeses* abondent en expressions empruntées au langage populaire et en allusions aux choses du jour ; pour comprendre tout cela, il faut avoir soi-même beaucoup lu et travaillé, car les Espagnols n'ont presque rien fait en vue d'éclaircir ces difficultés : leurs dictionnaires sont muets et les rares notes qui accompagnent les éditions modernes montrent surtout qu'ils ne comprennent guère mieux que nous le sens de beaucoup de passages. M. R. termine son recueil par l'intermède intitulé « La prison de Séville » et qu'on attribue à Cervantes. Sa traduction, très exacte en général, prête cependant à quel-

1. *Catalogue des plantes qui croissent naturellement dans le département des Bouches-du-Rhône*, par L. Castagne, avec une préface, etc. par Alp Derbès. Paris-Marseille, 1862, p. 105.

2. *Chansons populaires de l'Espagne, traduites en regard du texte original*, par Léo Rouanet. Paris, 1896.

ques critiques; tout au moins, ai-je relevé quelques passages qui me paraissent devoir être interprétés autrement qu'il ne l'a fait. J'ajoute tout de suite qu'il est bien excusable, vu que le texte de cet intermède a été particulièrement altéré et que l'argot de voleur employé par presque tous les personnages de la pièce contient des locutions, des jeux de mots, des *à peu près* difficiles à comprendre et encore plus difficiles à rendre en français. P. 282. Le « père » auquel Goroseo remet la Beltrana n'est pas un « juge ecclésiastique de première instance », c'est tout autre chose et, pour ne pas employer le mot français, nous dirons que c'est le *padre de la mancebia*. — P. 283. La traduction littérale de *soplavivos* par *souffle-vivants* ne donne pas au lecteur le sens de l'expression : la vraie traduction est « mouchards ». — P. 286. Cette partie de cartes présente bien des difficultés d'interprétation que je n'ai pas la prétention de résoudre toutes. La phrase : *Meto el corazon y las barbas, en saliendo suerte, de lo que fuere, y dice esto?* doit être mal ponctuée dans l'édition que j'ai sous les yeux (Madrid, Gaspar et Roig, 1868). M. R. traduit : « A cœur. Les *barbes*. Et j'attends. Qu'est-ce que ça dit? » En tout cas « à cœur », n'est pas exact, les Espagnols jouant avec des tarots — P. 288. « Jusqu'à ce que mort s'ensuive comme il est naturel ». Non : « Jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuive ». — P. 292. *Rodrigon* signifie « écuyer porte-respect » plutôt que « cavalier servant ». — P. 292 « Col... bien ouvert ». Col « plissé » ou « godronné » serait plus précis. — P. 298. Les mots *que todo es borracheria y barahunda* font partie de la phrase antérieure qui doit se traduire ainsi : « Mères, qui avez des enfants, veillez aux leçons et aux exemples que vous leur donnez ; voyez où mènent l'ivrognerie et le désordre! »

M. R. me paraît avoir fort bien traduit les autres *entremeses* de sa collection ; sa langue a de la saveur et de l'originalité. J'ajouterai que l'introduction qu'il a mise à ce volume donne au public français les renseignements nécessaires sur l'histoire du genre et le prépare très suffisamment à goûter l'humour assez particulier de ces petites farces espagnoles. Il est fort à désirer que M. Rouanet continue ses études et s'attaque cette fois aux drames religieux, qu'on connaît très peu en France. Les théâtres étrangers sont à la mode ; il faut en profiter.

Alfred Morel-Fatio.

LETTRE DE M. CASTANIER.

Dans votre numéro du 1er novembre, vous avez publié un article de M. Salomon Reinach, sur le tome II de mon *Histoire de la Provence dans l'antiquité*. M. Reinach y fait appel à l'opinion de vos lecteurs; veuillez donc me permettre de me défendre devant eux.

Je n'insisterai pas sur cette malheureuse statue, qu'abrite le musée d'Avignon, et dans laquelle M. S. Reinach croit voir, — d'après M. Wolters, d'ailleurs, — un Zeus syrien d'Héliopolis, au lieu d'une déesse. Si M. Reinach avait, comme moi, examiné

onguement cette antiquité, il l'aurait jugée en assez mauvais état pour ne pas être trop absolu au sujet de son identification.

Je passe également sur le mot de *compilation* qu'il applique à mon livre; et je m'en rapporte au jugement des collègues de M. S. Reinach à l'Institut : ceux qui ont bien voulu examiner mon ouvrage ont vu si, réellement, celui-ci ne contient pas des idées nouvelles et une thèse personnelle.

J'ai basé, il est vrai, mon récit sur des références, indiquées trop minutieusement au gré de M. Reinach; en soutenant des idées dont M. D'Arbois de Jubainville a prouvé la vérité, — et c'est, je crois, au fond, ce qui contrarie le plus le conservateur-adjoint et le disciple de M. Bertrand à Saint-Germain, — j'ai consulté les mêmes auteurs que M. D'Arbois. Quoi de plus naturel?

Dans la page de mon livre que M. S. Reinach a reproduite, en regard d'un passage analogue de M. D'Arbois, je n'ai fait que citer une opinion établie par l'éminent auteur des *Premiers habitants de l'Europe*; et j'ai dit : « Si Romulus et ses premiers successeurs semblent avoir possédé une certaine indépendance à l'égard des Étrusques, nous croyons évident, avec M. D'Arbois de Jubainville [*Les premiers habitants de l'Europe*, 1re édit., p. 101], que cette indépendance relative avait disparu sous la domination des Tarquins de 614 à 509 avant notre ère. » Comment cette indépendance avait-elle existé? Dans quelles circonstances avait-elle disparu? C'est ce que j'ai expliqué, en m'appuyant sur les faits invoqués par M. D'Arbois. Parce que ce savant a tiré ses arguments de Denys d'Halicarnasse, de Tacite, etc., est-il défendu de citer ces auteurs?

Un détail suffira à montrer que j'ai fait, pour ces citations, œuvre personnelle. Au cours du fragment que donne M. Reinach, il est raconté que Rome, vaincue par les Étrusques, dut prendre l'engagement de ne se servir de fer que pour l'agriculture. Sur ce point, M. D'Arbois cite Pline, *Histoire naturelle*, XXXIV, 139. Or, voici ma note : Pline, XXXIV, xxxix, § 2. L'indication du paragraphe n'indique-t-elle pas que j'ai examiné ce texte, comme, d'ailleurs, tous ceux que je cite?

Je voudrais que M. S. Reinach mît autant de conscience dans ses compilations; je lui demanderai surtout d'apporter plus d'impartialité dans ses critiques

Ainsi, pour ce passage relatif à la domination des Étrusques sur Rome, si j'ai adopté l'opinion de M. D'Arbois et ses arguments, je n'ai pas craint de rendre à cet auteur l'hommage qui lui était dû, en le citant, en une même page (v. mon *Histoire de la Provence*, t. II, p. 136), une première fois dans le texte, et une seconde en note. En outre, M. Reinach a oublié de dire que, deux pages après, en finissant de résumer la thèse de M. D'Arbois, j'ai écrit la note suivante : « Pour de plus nombreux détails, voir les chapitres que M. D'Arbois de Jubainville a consacrés aux Étrusques ou Pélasges-Tursânes d'Italie dans son savant ouvrage sur les *Premiers habitants de l'Europe*, pp. 84-106 de la 1re édit. et pp. 129-166, t. I, de la 2e édit. »

Ces trois mentions en trois pages indiquent suffisamment que la thèse exposée au sujet des Étrusques le fut d'abord par M. D'Arbois.

S'il y a donc, en tout ceci, quelque chose de peu correct, ce sont assurément les procédés de critique dont M. S. Reinach est coutumier à l'égard des érudits ayant assez d'indépendance pour ne pas le considérer comme le plus grand savant du siècle.

Au lieu de se poser ainsi en gardien jaloux de la probité littéraire, M. S. Reinach ferait mieux d'expliquer par quel miracle il a pu, lui l'omniscient, ignorer un passage important d'Hérodote, ainsi que je l'ai prouvé dans mon *Histoire de la Provence dans l'antiquité*, t. II, p. 173 et 174.

Mais on sait que M. Reinach se conduit volontiers comme s'il avait le monopole de l'histoire et de l'archéologie. Lorsqu'il aura prouvé qu'il est vraiment un maître, j'accepterai ses critiques, pourvu qu'elles soient loyales et fondées.

Prosper Castanier.

RÉPONSE DE M. S. REINACH.

J'ai demandé aux lecteurs de la *Revue critique* si les procédés de M. Castanier étaient tout à fait corrects. M. Castanier répond lui-même. Il n'y a pas lieu d'ajouter un mot. — S. R.

BULLETIN

— La 16e livraison du volume II du *Recueil d'archéologie orientale* de M. Clermont-Ganneau vient de paraître à la librairie Leroux. Elle contient : § 61. *Les gouverneurs romains d'Arabie* (fin). — § 62. *L'ancien dieu arabe Okaisir.* — § 63. *Inscription grecque de Sarephtha* (Phénicie). — § 64. *Le plan de l'église du Saint-Sépulcre dessiné par Arculphe au VIIe siècle.* — § 65. *Cachet israélite archaïque aux noms d'Ichmael et de Pedayahou.* — § 66. — *Les tombeaux de David et des rois de Juda et le tunnel-aqueduc de Siloé* (à suivre).

— Sous ce titre, *l'Orientalisme à Bordeaux* (Bordeaux, Feret et fils), M. Camille Jullian fait paraître une notice bibliographique sur les travaux et les enseignements suscités à Bordeaux depuis le XVIe siècle par l'étude de la philologie et de l'archéologie orientales.

— M. Otto Melzer vient de nous donner le second volume de sa *Geschichte der Karthager* (Berlin, 1896, librairie Weidmann). La publication du premier volume remonte à 1879. Nous n'aurons rien perdu pour attendre. L'auteur nous apprend qu'il s'est vu dans la nécessité de doubler cette seconde partie qui, dans le plan primitif, devait terminer l'ouvrage; il nous annonce un troisième volume, qui sera le bienvenu, comme ses deux aînés. Souhaitons seulement qu'il vienne à bref délai, car il sera certainement muni des index indispensables pour se diriger dans ce labyrinthe d'érudition, soit dit sans ironie. On a, en effet, quelque peine à suivre M. M. dans ces deux volumes comptant plus de onze cents pages compactes, si l'on veut retrouver tel ou tel fait donné. La chose sera évidemment beaucoup plus aisée quand nous aurons à notre disposition ces tables que nous appelons de tous nos vœux. Il est regrettable qu'en attendant ce secours, nous n'ayons pas, au moins, le moyen de nous orienter dans ces copieuses *Anmerkungen* rejetées à la fin des deux volumes, et dont plusieurs constituent de véritables et fort importantes monographies. Il eût été bon, et bien facile, de donner à chacune d'elles un titre imprimé en caractères gras. L'œuvre est d'ailleurs tout à fait méritoire et contient des parties vraiment excellentes, à côté d'autres sur lesquelles il y aura des réserves à faire. — Nous essaierons de les discuter quand la publication sera achevée. En général, l'auteur, dont on peut discuter telle ou telle vue théorique, est remarquablement bien informé sur la matière qu'il traite; on lui saura gré, en particulier, d'avoir fait intervenir dans l'histoire de Carthage les éléments nouveaux que nous apporte l'épigraphie phénicienne. C'est une mine qui n'était pas encore ouverte quand les devanciers de M. M. lui ont frayé la voie. Il a su en tirer plus d'une fois un heureux parti, pas tout le parti cependant qu'on pourrait en tirer. Nous signalerons, dans un autre ordre d'idées, l'*Anhang* (p. 153-220) et les *Anmerkungen* (p. 520-543) consacrés à la topographie de Carthage. M. Melzer y prend résolument position dans la question, si débattue, des ports de la ville punique. Les trois cartes jointes à l'appui sont plutôt

médiocres; mais la faute en est plutôt à ceux qui, maîtres de Carthage depuis bon nombre d'années, ont tant tardé à nous donner une image fidèle et définitive du terrain. Espérons que d'ici à l'apparition de son troisième volume, M. M. sera mis à même d'utiliser des documents topographiques moins insuffisants. — C. C.-G.

— Vient de paraître à la librairie Otto Petters le cinquième fascicule de la publication intitulée : *Der obergermanisch-raetische Limes des Rœmerreiches* (prix : 4 marks 20). Il contient trois études : sur le fortin d'Oehringen, sur celui de Vielbrunn et sur celui de Lorch. Chacune forme, suivant la méthode adoptée pour cet ouvrage, un tout distinct. — R. C.

— M. Hermann Haupt, bibliothécaire de l'Université de Giessen, a réimprimé dans une élégante plaquette (*Beitraege zur Reformationsgeschichte der Reichsstadt Worms zwei Flugschriften aus den Jahren 1523 und 1524*, Giessen, Ricker, 1897, 31, xxxvi pages in-4°), deux brochures, dont l'une au moins présente une certaine importance pour l'histoire du développement des idées religieuses nouvelles dans le sud-ouest de l'Allemagne, et qui ont paru dans les années critiques entre la diète de Worms et la guerre des Paysans. *L'épître consolatoire* de 1524 a été assez souvent discutée dans ces derniers temps, et récemment encore M. Keller y voyait le manifeste d'une antique congrégation vaudoise cachée jusqu'alors dans Worms. C'est avant tout pour réfuter cette opinion, ce me semble, que M. Haupt a fait réimprimer les documents de sa brochure, en les faisant précéder d'une introduction succincte, qu'on ne lira pas sans profit, sur les origines et les premières phases de la Réforme dans cette ville impériale. — R.

— La librairie Klincksieck publie une nouvelle édition du livre de M. Pierre de Nolhac, *Érasme en Italie* (*étude sur un épisode de la Renaissance, suivie de douze lettres d'Érasme*) (Paris, 1898, in-8° de 144 p.). Cette édition comporte d'assez nombreuses additions, d'après des documents érasmiens nouveaux et quelques récents travaux; on y trouvera aussi un fac-similé de l'écriture d'Érasme daté de 1507 et tiré d'une des lettres à Alde Manuce, retrouvées par M. de Nolhac à la Vaticane. — C.

— M. Ercole Cuccoli vient de publier chez Zanichelli, à Bologne, un travail sur le poète et philosophe du xvi[e] siècle, *Marcantonio Flaminio, studio con documenti inediti* (in-8° de 292 p.). Cette étude, un peu sèche de forme, est condensée et très complète sur le sujet; c'est une bonne contribution à l'histoire de la poésie latine de l'humanisme. — P. N.

— M. Alexandre Szilágyi vient d'ajouter un nouveau volume aux *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae* (*Erdélyi országgyűlési emlékek*. Budapest, Académie, 492 p.). C'est le vingtième de la série; il contient les actes de la Diète transylvanienne de 1688 à 1691, c'est-à-dire pendant les dernières années du règne de Michel Apafi et les troubles causés par l'invasion d'Emerich Tœkœli. Les Habsbourg étaient déjà en grande partie maîtres du pays, mais la Diète demandait certaines garanties pour que la Transylvanie ne fût pas traitée en province conquise. La cour de Vienne hésita longtemps à confirmer les anciens droits; mais lorsque Tœkœli, aidé par les Turcs et les Valaques, battit les généraux Heissler et Teleki à Zernyeste, Niclas Bethlen se rendit à Vienne, où l'empereur Léopold lui remit enfin le « Diploma Leopoldinum » (6 octobre 1690) qui, tout en marquant l'avènement des Habsbourg en Transylvanie, garantissait au pays plus de droits qu'à la mère-patrie. D'après ce diplôme le jeune Apafi, qui n'avait que quatorze ans à la mort de son père, ne devait être proclamé prince qu'à l'âge de vingt ans. Les 18 articles du diplôme furent adoptés par la Diète de Fogaras le 10 janvier 1691. Puis Louis de Bade força Tœkœli de quitter la Transylvanie; la Porte ottomane renonça définitivement au pays en

1699 et Tœkœli fut interné en Bithynie, où il mourut en 1705. L'Introduction (76 p.), formant le chapitre XXXIV de l'histoire des Diètes de la Transylvanie, est très nourrie. Les documents sont en grande partie en hongrois, la langue nationale ayant servi dans les délibérations beaucoup plus souvent qu'en Hongrie, où à cette époque le latin seul était en vigueur. — J. K.

— Le mémoire de M. Jean Karácsonyi, *A pusẓta-sẓeri monostor Kegyurai* (*Les patrons du monastère de Pusẓtasẓer*, Budapest, Académie, 78 p.), retrace l'histoire d'un des plus anciens monastères hongrois. Pusztaszer est cet endroit historique où les sept chefs des tribus hongroises ont élu Arpad duc et ont jeté les bases d'une constitution qui prouve suffisamment que ces nomades, lors de leur arrivée en Hongrie, n'étaient pas tellement barbares qu'on le suppose généralement. Le monastère qui s'éleva dans cette ville fut fondé entre 1110 et 1140; les Turcs en firent un établissement de bains; en 1715 les réformés s'en servirent comme temple, puis les Autrichiens le changèrent en magasin à fourrages. Depuis 1819, c'est une école catholique. M. Karácsonyi cherche à établir, à l'aide des chartes, quels furent les patrons de ce monastère fondé par la famille des Kalán. Les patrons successifs furent les Ellœsy, Szentszalvatory, Bári et Fósafy; ce qui nous conduit à la fin du xvᵉ siècle. On voit par cette dissertation que, grâce à la publication des *Monumenta*, on peut élucider bien des questions de détail et reconstituer l'histoire des grandes familles hongroises. — J. K.

— Le mémoire de M. Ernest Nagy : *Aẓ ausẓtriai császári cẓím foelvételérœl* (*La prise du titre* : *Empereur d'Autriche*, Budapest, Académie, 39 p.), est fait d'après les pièces conservées aux archives de la maison impériale à Vienne. On sait que l'Empereur François II, par lettres patentes du 11 août 1804, a pris le titre d'Empereur d'Autriche. M. Nagy recherche le mobile de cette décision, les pourparlers avec les puissances étrangères et le côté juridique de la question. La décision fut prise sur un memorandum de Kobenzl et n'avait pas d'autre but que de garantir aux empereurs d'Autriche, au cas où ils ne seraient plus élus empereurs d'Allemagne, un titre au moins équivalent à celui que Napoléon s'était octroyé. La France ne s'opposait nullement au nouveau titre. On lit, dans une dépêche du 2 août 1804 adressée à Champigny : « Le souverain de la monarchie autrichienne ayant joui avant la dernière guerre d'une parité parfaite de titre et de rang avec le souverain de la monarchie française, Sa Majesté ayant le droit et l'obligation de conserver cette parité à son auguste maison, ne pouvait se dispenser d'adopter aussi de son côté le titre d'Empereur »; ce qui fut admis par Napoléon. Mais l'Angleterre fit des réserves : « Pour le cas, disait-elle, où la dignité d'empereur d'Allemagne et la dignité impériale de l'Autriche ne se trouveraient pas réunies dans le même souverain, Sa Majesté Britannique ne saurait reconnaître dans l'empereur d'Autriche d'autre préséance que celle qui lui appartient comme roi de Hongrie et de Bohême. » La question a, en effet, une certaine importance au point de vue constitutionnel hongrois. Les Magyars ne connaissent pas l'empereur d'Autriche, mais seulement le roi de Hongrie. C'est pourquoi Deák, lors du dualisme, a déclaré que le titre pris en 1804, tout en pouvant être maintenu, ne peut nullement léser les droits du royaume de Hongrie. Ce titre est uniquement honorifique, conférant des droits honorifiques et n'a qu'une importance internationale. — J. K.

— Dans les deux derniers fascicules des *Nyelvtudományi Koeẓlemények* (Revue de philologie magyare), M. J. Kunos qui, au dernier congrès des orientalistes à Paris, a fait connaître la poésie populaire des Turcs, continue ses études sur les éléments étrangers dans le turc. M. Munkácsi étudie les changements d-l et d-z en hongrois

et en finnois; M. Szinnyei, le directeur de cette excellente revue, expose ses théories sur la prononciation des anciens monuments de la langue magyare; M. Asboth, professeur de philologie slave à l'Université de Budapest, énumère les mots hongrois qui se trouvent dans le vocabulaire roumain. — J. K.

— *La Revue d'histoire littéraire de la Hongrie* (*Irodalomtoertèneti Kœzlemények*) publie un article très intéressant de M. Kœrœs sur le drame de Charles Hugo : *Egy magyar király* (*Un roi hongrois — Mathias Corvin*). Hugo, qui a écrit en magyar, en allemand et en français, a beaucoup étudié la tragédie classique française, et dans plusieurs de ses pièces il a réagi contre le mouvement romantique si accentué au théâtre hongrois entre 1840 et 1850. *Un roi hongrois* montre cependant l'influence des drames historiques de Shakespeare — Dans la même revue, M. Bayer, l'historien du théâtre hongrois, étudie dans tous leurs détails les deux premières adaptations de l'*Avare* de Molière. Il donne la préférence à la première, due à Christophe Simai (1792) qui porte le titre : « Zsugori, Avare insatiable, d'après le célèbre poète français Molière. » Malgré son style rocailleux, Simai a mieux gardé la saveur de l'original que l'académicien Dœbrentei (1822), qui l'a passablement maltraité. Aujourd'hui on joue la pièce dans l'excellente traduction de Gabriel Kazinczy. — M. Badics consacre un article au premier historien de la littérature hongroise, Samuel Pápay, dont le manuel en deux volumes a paru en 1808. Mais ce livre fut vite oublié et l'histoire littéraire hongroise reconnaît son père en François Toldy (1805-1875), qui pendant cinquante ans a exploré ce domaine et dont les travaux sont encore consultés aujourd'hui avec fruit. — J. K.

— Le *Magyar Nyelvoer*, ce « Gardien de la langue nationale », continue sa belle carrière sous la direction intelligente du grand philologue Simonyi. Les articles de cette revue ne sont pas bien longs, mais toujours très instructifs. On y veille surtout à la pureté de la langue et on blâme sévèrement chaque ouvrage où l'on trouve des germanismes. Les jeunes grammairiens recueillent les matériaux du folk-lore et des différents patois; ils examinent les nouveaux vocables qui ont déjà obtenu droit de cité. A signaler les articles de MM. Balassa (Mots français en hongrois); Balogh (Classification des adverbes); Sebestyén (Traductions d'Homère); Vozari (La langue du romancier Kemény); Horger (Le dialecte de Léa Ráskai. — J. K.

— L'Académie hongroise vient de perdre coup sur coup quatre de ses membres les plus distingués. 1° Charles Torma (né en 1829) a débuté dans la vie politique, mais s'est adonné de bonne heure à l'archéologie et à l'épigraphie. On lui doit, outre de nombreuses contributions aux revues spéciales et au Corpus inscriptionum latinarum, les premières études approfondies sur le *Limes dacicus*. Ces études l'ont occupé pendant vingt ans. Il a publié le « Répertoire archéologique et épigraphique de la Dacie », et dirigé avec beaucoup de compétence les fouilles de l'amphithéâtre d'Aquincum (O-Buda, Altofen). Professeur d'archéologie à l'Université de Budapest, il prit sa retraite en 1890 et passa les dernières années de sa vie près de Rome, à Anzio, travaillant toujours, mais un peu fatigué et désabusé. — 2° Un autre archéologue, François Pulszky (né en 1814), avait une renommée plus universelle : il était également écrivain politique. Tous les étrangers de marque de passage à Budapest se rappelleront l'aimable hospitalité qu'ils ont trouvée chez lui. Il appartenait à cette génération de savants hongrois qui ne se spécialisaient pas de trop bonne heure. Dans sa jeunesse il collabora aux principaux journaux et revues, publia des considérations philosophiques sur l'histoire hongroise et fut le secrétaire de Kossuth, qu'il suivit en exil, en Amérique et en Angleterre, où il vécut de ses travaux littéraires. Lors du dualisme il revint en Hongrie, devint directeur du Musée national qui est la réunion

de presque toutes les collections du pays. Pulszky en fit un établissement comparable aux plus grands musées de l'Europe. Président du congrès des archéologues à Budapest, il a pu montrer la belle collection d'archéologie préhistorique due à sa grande activité. Ses études sur « l'Age de bronze en Hongrie » sont traduites en plusieurs langues. Il entreprit à la fin de sa vie cette « Archéologie hongroise » qui manquait encore. L'ouvrage, couronné par l'Académie, vient de paraître en deux volumes. N'oublions pas ces délicieux mémoires : *Életem és Korom* (Ma Vie et mon Temps), où nous trouvons une analyse très fine des réformes antérieures à 1848, l'histoire anecdotique de la Révolution et des émigrés jusqu'en 1867, et un aperçu très ingénieux sur le mouvement littéraire et artistique. — 3° Un savant universel fut aussi Samuel Brassai, qui a atteint l'âge de cent ans. On l'appelait le dernier « polyhistorien » hongrois, car il embrassait les sciences, les lettres, la grammaire et la philologie. Ce professeur de mathématiques a écrit des mémoires excellents sur la grammaire hongroise. Doué d'un sens profond pour la linguistique, il a donné les premiers travaux importants sur la syntaxe hongroise. — 4° Georges Volf, dont nous avons annoncé les derniers travaux sur les « Premiers missionnaires en Hongrie » et sur la langue liturgique des Slaves, est mort à l'âge de 54 ans. Il était un philologue des plus sagaces qui, après avoir édité en quatorze volumes les anciens Codices de la langue magyare (*Nyelvemléktár*), a consacré tous ses efforts à élucider les problèmes souvent obscurs de la civilisation primitive des Hongrois. Il sentait que dans ce domaine la philologie pourra rendre de meilleurs services que l'histoire. Son discours prononcé dans la séance solennelle de l'Académie « sur la civilisation des Hongrois au IXe siècle (*Bulletin de l'Académie*, juin 1897), est son dernier travail et un vrai chef-d'œuvre d'érudition. Il démontre par les monuments de la langue, l'état de la civilisation de ces tribus nomades que les moines allemands, dans leurs chroniques, ont représentées comme de vrais démons. L'état intellectuel de ce peuple, qui avait séjourné assez longtemps au milieu des Khazares, n'était pas inférieur aux peuples de l'Occident vers la fin du IXe siècle. — J. K.

— L'édition du *King Lear*, que donne M. A. W. Verity (Pitt Press Series, Cambridge, XL et 260 p.), a le rare mérite d'être à la fois substantielle et claire. C'est une édition destinée aux classes : l'orthographe et la ponctuation sont modernisées et l'éditeur s'est abstenu de tout appareil critique. Mais tout en restant dans les limites qui lui étaient assignées, M. V. a su faire preuve d'érudition. Son introduction est de tout point excellente. Il y résume d'une façon nette et précise ce que nous savons sur la date de la composition de la pièce, les premières éditions, les sources du drame, etc. Les notes sont rédigées avec clarté ; le glossaire est suffisant ; l'appendice contient de bonnes remarques sur la métrique et la grammaire. Pour tout cela, M. V. a évidemment largement puisé dans les travaux de ses devanciers. Mais il faut le louer sans réserve d'avoir su faire une édition sérieuse qui ne dépasse pas la portée des élèves à qui elle est destinée. — J. Lecoq.

— M. J. Pascoli continue à gagner la médaille du concours de vers latins institué près l'Académie néerlandaise (voir *Revue*, 1895, 2, 304). Nous avons reçu la brochure contenant son poème et quatre autres qui ont été jugés dignes d'une mention : *Reditus Augusti*, *carmen* J. Pascoli *praemio aureo ornatum in certamine poetico Hoeufftiano* (14 pp.) Accedunt IV poemata laudata : *Matris natalicia*, *carmen* J. J. Hartman (12 pp.) ; *Jugurtha*, *carmen* J. Pascoli (15 pp.) ; *De anguillarum Comaclensium piscatione*, *carmen* A. Zappata (32 pp. et une planche) ; *In mulieres litteratas*, *carmen* Petri Rosati (13 pp.) ; Amstelodami, apud Io. Muellerum, MDCCCXCVII, in-8. — L.

— M. Paul Durandin publie à la librairie Masson un volume de *Lectures historiques allemandes* (in-8, iv et 476 p., 4 fr. 50), qui sera utile aux élèves des classes supérieures. L'éditeur a tiré ses textes non pas seulement de Schiller et d'Archenholtz, mais de Gindely, de Philippson, d'Arneth, de Treitschke, de Ranke, de Brückner, de Sybel, etc. Pour la guerre de 1870, il a recouru surtout à l'ouvrage du grand État-Major allemand et à celui de Moltke. Dans les lectures géographiques, il a mis des descriptions du Bosphore et de Constantinople par Moltke, des steppes russes par Meyer de Waldeck, et de Madagascar par Ratzel.

— Le XXXIV[e] fascicule du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, de MM. A. Bachmann, R. Schoch et H. Bruppacher (volume IV, feuilles 30-39. Frauenfeld, Huber), vient de paraître : il va de *meis* et *meise* à *metzge*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 novembre 1897.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux lettres par lesquelles MM. Maurice Croiset et Paul Tannery posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Léon Gautier.

L'Académie propose pour les premier et second prix Bordin, et pour le prix ordinaire, à décerner en 1900, les sujets suivants. Premier prix Bordin : « Étude sur deux commentaires du Coran : le Tefsîr de Tabarî et le Kachchâf de Zamakhsharî. Après avoir indiqué les origines et le caractère de ces deux œuvres, y relever ce qu'elles contiennent d'essentiel, au point de vue de la métaphysique, du droit, de l'histoire, de la grammaire et de la lexicographie, en s'en tenant aux résultats immédiatement applicables à l'interprétation du texte coranique. » — 2[e] prix Bordin : « Étude générale et classement des monuments de l'art dit gréco-bouddhique du N.-O. de l'Inde; constater les influences occidentales qui s'y manifestent et leur relation avec les monuments de l'Inde intérieure. » — Prix ordinaire : « Étudier la géographie de la Syrie, de la Mésopotamie et des régions voisines d'après les auteurs syriaques, en consultant de préférence les Chroniques, les Actes des Martyrs et ceux des conciles nestoriens. »

M. Salomon Reinach communique une lettre de M. Cavvadias, éphore général des antiquités grecques, qui annonce la découverte, sur l'Acropole, d'une inscription très importante pour l'histoire de l'art. Elle prouve que le petit temple de la Victoire Aptère, qui domine encore aujourd'hui l'entrée de l'Acropole, a été construit vers 450 a. C. par Callicratès, un des architectes du Parthénon, au début du gouvernement de Périclès. Cette découverte permet d'écarter les théories généralement admises, qui attribuent le temple de la Victoire Aptère au temps de Cimon (vers 465), ou le font contemporain de la construction des Propylées (437-432), ou enfin en abaissent la date jusqu'en 425. M. S. Reinach insiste sur les conséquences que la chronologie de l'architecture et de la sculpture attiques pourra tirer de cette trouvaille, qui confirme une hypothèse émise en 1880 par M. Carl Robert, professeur à Halle.

M. Clermont-Ganneau achève la lecture de son mémoire sur l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Il s'attache à démontrer que l'inscription coufique commentée par lui dans la précédente séance, permet de trancher d'une manière définitive la question de la position et de l'orientation de la célèbre basilique, aujourd'hui détruite, que Constantin et sainte Hélène avaient élevée sur l'emplacement de la Passion. Ce document prouve, contrairement à une nouvelle théorie soutenue par l'école allemande, que la façade de cette basilique regardait l'Est et non l'Ouest, et qu'on accédait aux portes d'entrée par un escalier monumental occupant toute la largeur de la façade et débouchant sous un grand vestibule à colonnades. C'est dans ce vestibule même que, plusieurs siècles après, les Musulmans avaient établi une mosquée, à l'endroit où, selon eux, après la reddition de Jérusalem, le calife Omar avait fait ses dévotions, et c'est cette mosquée dont parle l'inscription récemment découverte.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nouvelle série XLIV

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 6 décembre — 1897

TALQVIST, Proverbes arabes. — SCHULTHESS, Le Diwan de Hatim. — S. COUVREUR, Les quatre Livres; le Chi King; le Chou King. — HAMY, Études géographiques; Musée d'ethnographie du Trocadéro. — Dion Chrysostome, II, p. Arnim. — STRADA, Jésus et l'ère de la science. — FUNCK-BRENTANO, Philippe le Bel en Flandre. — DOWDEN, Histoire de la littérature française. — BIENAYMÉ, Le coût de la vie à Paris. — STEIN, La paix perpétuelle. — CROUSAZ-CRÉTET, Le duc de Richelieu. — SYBEL, La fondation de l'empire allemand, VII. — COUBERTIN, L'évolution française sous la troisième République. — Duc de BROGLIE, Histoire et politique. — Lermontov, trad. DUPERRET. — P. GUIRAUD, Fustel de Coulanges. — *Bulletin:* JACOB, Le traité d'Uahbata; SOLARI, La navarchie à Sparte; LINDSKOG, Études sur le drame antique; FAIRCLOUGH, La nature chez les tragiques grecs; Plutarque, Moralia, VII, p. BERNARDAKIS; Académie d'Agram; L. LEGER, Les voyageurs russes en France et Le monde slave; HEIMWEH, L'Alsace-Lorraine; LOERSCH, La loi française du 30 mars 1887; JIRECZEK, Les noms de lieux dans les Balkans. — Académie des inscriptions.

Arabische Sprichwœrter und Spiele gesammelt und erklært von Knut L. TALQVIST (Leipzig, 1897, in-8°, 152 p.).

C'est une bonne coutume chez les jeunes orientalistes allemands d'aller demander à l'Orient le complément de leurs études théoriques. M. Talqvist a suivi cet exemple : pendant un séjour d'assez longue durée dans le Liban, il a amassé les matériaux de ce recueil de proverbes où l'étude de l'arabe de Syrie a beaucoup à glaner et qui n'est pas sans intérêt non plus pour la connaissance des mœurs et des croyances populaires.

Sur les deux cents proverbes ou dictons qu'il renferme il en est un grand nombre d'inédits. Le reste, il est vrai, se retrouve avec des variantes plus ou moins importantes dans tous les recueils du même genre qui ont été livrés à la publicité depuis le Meïdani de Freytag jusqu'aux travaux plus récents de Landberg et de Jewett. M. T. a voulu du moins ajouter une valeur nouvelle à cet ancien fonds par le commentaire dont il l'a accompagné. Chaque proverbe est donné d'abord en texte arabe avec la transcription et une traduction littérale. Celle-ci est suivie d'une paraphrase assez naïve, écrite sous la dictée de braves gens d'indigènes qui n'avaient heureusement aucune prétention au bel esprit.

C'est sans doute à ces modestes collaborateurs que nous devons la

théorie du jeu de balles et de quilles, celle du jeu de barres, du cheval fondu et d'autres divertissements consciencieusement expliqués ici en bonne langue vulgaire. Et comme un privat-docent ne fait rien à la légère, le jeune professeur d'Helsingfors a poussé son scrupule d'éditeur jusqu'à chercher des références sur ces graves sujets dans le *De ludis orientalibus* de Hyde et les *Reisen im Orient* de Petermann. Tout cela après tout vaut infiniment mieux que les insipides contes et facéties qui, sous prétexte de linguistique et de folklore, encombrent trop souvent les manuels consacrés aux idiomes vulgaires de l'Orient. M. T. n'a pas eu la prétention d'étendre au loin ses recherches. Il ne s'est guère éloigné de Beyrouth et ses notes ont été la plupart du temps rédigées au milieu des populations chrétiennes qui habitent *Deïr el-Kamar* et *B'charrah*. On s'en aperçoit à la prononciation. Elles sont d'ailleurs inévitables ces nuances phonétiques entre musulmans et chrétiens, moins sensibles cependant que celles, par exemple, qui caractérisent le turc parlé par les Arméniens et les Grecs de l'Empire ottoman. Mais c'est toujours du parler vulgaire puisé aux sources locales et voilà l'essentiel. En résumé, l'opuscule de M. Talqvist se recommande par des qualités d'observation et d'exactitude qui lui assurent une place honorable à côté des travaux plus étendus de Landberg et de Socin. C'est un heureux début et de bon augure pour le Recueil des chants populaires du Liban dont l'auteur nous promet la publication prochaine.

B. M.

Der Diwân des Arabischen Dichters Hâtim Tej, nebst fragmenten herausgegeben, übersetz und elæutert von Dr F. Schulthess. Leipzig, 1897 in-8°.

« Hatim Tay n'est plus, mais sa bonté fera vivre son nom jusqu'à la fin des siècles. »

C'est le poète persan Saadi qui rend ainsi hommage dans le *Gulistân* au vieux cheikh arabe dont la légende a fait le type idéal de la générosité et de l'abnégation poussées jusqu'au sacrifice de la liberté et de la vie. Dès le VI siècle de notre ère, c'est-à-dire antérieurement à la prédication de l'Islam, ce type était créé : quelques siècles plus tard, la poésie persane s'en emparait à son tour et la restitution du personnage réel devenait plus difficile encore. Par bonheur Hatim était poète et son *Diwan*, c'est à dire le recueil de ses élucubrations poétiques, a été sauvé de l'oubli par les rhapsodes qui, dans les deux premiers siècles de l'hégire, allaient chercher au cœur de l'Arabie les sources du beau langage. C'est donc dans les poésies même du cheïkh qu'il faut recueillir les traits épars d'une physionomie que l'imagination populaire s'est plue à entourer d'une auréole de merveilleux.

A vrai dire, la part une fois faite à la légende, il reste peu de chose à la biographie historique. Quelques dates incertaines variant entre le

vi^e siècle et le commencement du viie, quelques querelles locales, des rapports problématiques avec la cour de Hira et une série ininterrompue d'actes de dévouement : voilà à peu près tout ce qui se peut tirer du poème et des souvenirs de ses scoliastes.

Hatim, nous le répétons, est le type idéal de l'Arabe aux temps de la *Djahelyeh*, c'est-à-dire pendant les deux ou trois siècles de paganisme qui précédèrent la prédication de la religion nouvelle. Brave jusqu'à la témérité, il prodigue son sang, comme ses biens, sans compter : il se ruine pour donner l'hospitalité à tout venant, en temps de disette. Quand il est sans ressources, il va piller les tribus du voisinage, fait la razzia par esprit de charité et pratique le brigandage au profit des pauvres. En outre, il est poète, il chante ses exploits avec la naïve forfanterie des paladins de l'Arabie ante-islamique et se proclame le plus intrépide et le plus généreux « parmi ceux qui foulent le sol mouvant des déserts ». Ce thème revient sans trêve dans les quatre-vingts pièces du Diwan, ce qui ne laisse pas d'être quelque peu monotone, et le poète n'aurait sans doute aux yeux de la critique moderne que des droits contestables à un regain de publicité si, par l'âge où il vécut, et les particularités dialectales qui distinguent son style, il ne méritait d'arrêter l'attention des lettrés.

M. Schulthess n'a rien négligé pour donner de son texte une édition plus complète et en quelque sorte définitive. Son travail, facilité par la comparaison de plusieurs bonnes copies, entre autres du manuscrit conservé au British Museum, a une supériorité incontestable sur l'édition de Hassoun publiée à Londres en 1872 Comme dans ces copies, les pièces de vers ne sont pas rangées par ordre alphabétique, M. S. a remédié à cette confusion en donnant à chacune d'elles un numéro d'ordre correspondant à sa traduction. Celle-ci est d'une exactitude et d'une clarté dignes de tout éloge; quoique un peu paraphrasée dans certains passages, elle prouve que le traducteur est versé dans l'étude des anciens poètes. Enfin les variantes et annotations qui occupent un bon tiers du volume sont une preuve de plus du soin avec lequel M. S. a compris et exécuté son œuvre. Je ne lui ferai qu'un reproche. C'est qu'après s'être entouré de tous les matériaux qui pouvaient améliorer sa tâche, il ait oublié de consulter les nombreux fragments que le P. Cheikho a donnés des poésies de Hatim dans le premier volume de ses *Poètes Arabes Chrétiens*. Assurément, il faut faire des réserves sur les suppressions et les retouches qui déparent quelquefois les textes publiés à Beyrouth ; on peut s'étonner aussi de la facilité avec laquelle le pieux éditeur ramène au giron du christianisme plus d'un mécréant du Hédjaz ou du Yemen qui n'en connaissait même pas le nom, mais il n'en est pas moins vrai que le recueil du Père Cheikho, établi sur des documents d'une valeur certaine, devra désormais être consulté toutes les fois qu'il s'agira de mettre en lumière les anciennes poésies de l'Arabie classique. L'édition de M. Schulthess satisfait aux exigences de la critique et

mérite nos remerciements, mais elle n'aurait pu que gagner au contact de l'œuvre qui l'a précédée de quelques années.

B. M.

Les quatre livres avec un commentaire abrégé en chinois, une double traduction en français et en latin et un vocabulaire des lettres et des noms propres par S. Couvreur S. J. Ho Kien fou. Imprimerie de la Mission catholique, 1895. In-8°, pp. VII-748.

Cheu King. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin une introduction et un vocabulaire par S. Couvreur, S. J. Ho Kien fou. Imprimerie de la Mission catholique, 1896. In-8, p. XXXII-556, 1 carte.

Chou King. Texte chinois avec une double traduction en français et en latin des annotations et un vocabulaire par S. Couvreur, S. J. Ho Kien fou. Imprimerie de la Mission catholique, 1897. In-8°, 4 ff. n. ch. pp. — 464, 1 carte, fig.

Le P. Séraphin Couvreur témoigne de sa rare activité scientifique par des volumes qui marquent chaque année une nouvelle étape. Nos lecteurs connaissent les divers dictionnaires du missionnaire du Tche-li : en 1895, *les Quatre Livres* ; en 1896, le *Chi King* ; en 1897, le *Chou King* nous permettent d'espérer une collection des classiques chinois.

On sait que l'étude des livres classiques de la Chine nous est assez connue maintenant par suite de nombreuses traductions dont la plus célèbre est celle du professeur de chinois à l'Université d'Oxford, le Révérend Dr James Legge. En commençant cette publication, que je considère comme une nouvelle série, le P. Couvreur, débutant par les *Se chou*, ou Quatre Livres, a dû penser qu'il fallait, pour les élèves, aller du plus facile au plus difficile, car c'est une des bases, comme le dit fort bien le traducteur dans sa préface, de l'enseignement classique. Les *Se chou* sont, en effet, les premiers des *King* de second ordre; ils comprennent le *Ta hio*, le *Tchoung young*, le *Luen yu*, et le *Meng tseu*. Les grands *King*, qui sont au nombre de cinq, renferment le *Y King* (que je ne sais pourquoi le P. C. a oublié de citer dans sa préface), le *Chou King*, le *Chi King*, le *Li Ki*, dont font partie les deux premiers des *Se chou*, et le *Tchouen tsieou*. Je suppose que le P. C. aura le désir de compléter ce grand ensemble et de nous donner les trois autres grands *King*. Les *Se chou* renferment les principes moraux de Confucius et de ses disciples; Mencius avec son Commentaire, représente à lui seul 209,749 caractères : ce sont les livres classiques que nous avons connus le plus tôt par les traductions des Jésuites au XVIIe siècle, et en particulier par celles des PP. da Costa et Intorcetta. Le *Chi King* qui est le livre de poésie, est une source considérable de citations pour les lettrés chinois; nous n'en avions en français qu'une traduction fort médiocre, comme celle d'ailleurs des *Se chou*, par Pauthier. Le *Chou King*, qu'on désigne généralement sous le nom de Livre d'histoire et qu'on devrait appeler plus exactement *le Livre*, comprend les Annales de la Chine, ou

mieux des documents relatifs à l'histoire de Chine, depuis les premiers souverains jusqu'à 721 avant notre ère, c'est-à-dire la période *Ping wang* de la dynastie des *Tcheou*. De Guignes le père avait, en 1770, donné une bonne édition de la traduction du P. Antoine Gaubil, augmentée des recherches du P. de Prémare.

Le P. C. dans ses nouvelles éditions, qui méritent le plus chaleureux accueil de la part de tous les sinologues, a évidemment un but multiple : s'adresser aux sinologues, puisqu'il donne le texte chinois, comme Legge d'ailleurs ; à l'élève européen puisqu'il donne la prononciation chinoise ; aux Français, puisqu'il donne une traduction française ; et à tous les étrangers puisqu'il donne également une traduction latine. Les savants y trouveront leur compte à cause des notes nombreuses mises au bas de chaque page : parfois des figures, soit dans le *Chi King*, soit dans le *Chou King*, aident à la compréhension de ces notes. L'introduction du *Chi King*, qui donne la quintessence du livre, est extrêmement précieuse ; elle évitera au lecteur, qui ne veut pas faire du livre une étude spéciale, de le parcourir en entier, et elle lui donnera des notions très exactes sur les matières, qui en dehors du sinologue, peuvent aussi intéresser le géographe ou le folkloriste. Le *Chi King* et le *Chou King* contiennent la liste des souverains de la Chine depuis l'origine, *Fou hi*, et une note sur l'origine des *T'cheou*, qui sont identiques. Le *Chou King* renferme en plus des notes sur les *Ordres du Jour*, le *Cycle* et les *Constellations Zodiacales*. Une carte à la fin de l'introduction du *Chi King*, et une autre à la fin du *Chou King* permettent de mieux connaître les régions, moins étendues qu'on ne le croit généralement, dans lesquelles se déroule l'histoire de la vieille Chine. A la fin de chaque volume se trouve, et ce n'est pas là la chose la moins appréciable, une liste des caractères rangés par clefs.

Je constate, et en l'approuvant, que malgré la tendance des lettrés contemporains (on sait que la dynastie est étrangère), le P. Couvreur, comme il le dit dans sa préface, a suivi le plus fidèlement possible, l'interprétation de Tchou hi, l'illustre philosophe de la dynastie des Soung, au XIIe siècle.

Henri CORDIER.

I. — **Études historiques et géographiques** par le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut... Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8, pp. VIII-480, 10 cartes et 21 fig.
II. — **Codice Messicano Vaticano** N° 3773 [Danesi, Rome].
III. — **Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.** Choix de pièces archéologiques et ethnographiques décrites et figurées par le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut..., 1re Partie. Paris, Ernest Leroux, gr. in-fol.

I. — Avec une prodigalité qui n'appartient qu'aux riches, M. le Dr E.-T. Hamy disperse les résultats de ses fécondes recherches dans nombre de périodiques : *Bulletin du Comité des Travaux historiques*,

Bulletin de la Société de Géographie, *Journal des Américanistes*, etc C'était rendre grand service aux historiens et aux géographes de réunir dans un même volume vingt mémoires épars dans ces divers recueils. L'un des mémoires est inédit, quoique lu à la séance du 30 octobre 1888 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; c'est la *Notice sur une Carte marine inédite du Cosmographe majorcain, Gabriel de Vallsecha* (1447). Je tire hors de pair quatre de ces Mémoires : le 7e, *L'œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques*; le 9e, *Commentaires sur quelques cartes anciennes de la Nouvelle Guinée pour servir à l'histoire de la découverte de ce pays par les navigateurs espagnols* (1528-1608); le 11e, *Francisque et André d'Albaigne, cosmographes lucquois au service de la France*; et le 20e, *Nicolas Martin Petit, dessinateur à bord du Géographe* (1801-1804). Dix cartes hors texte et vingt et une figures aident à la compréhension d'un Recueil qui embrasse toutes les parties du monde, aussi bien le Spitzberg que l'Amérique, le Sénégal, les Moluques, la Nouvelle-Guinée, les Carolines. Un index permet de se reconnaître dans cette véritable Encyclopédie géographique.

Nous émettons le vœu que l'auteur donne pour ses études anthropologiques un volume semblable à celui qu'il vient de publier sur la géographie.

II. — On nous permettra de profiter de la circonstance pour attirer l'attention sur le renouveau des études américaines à Paris. Une *Société des Américanistes de Paris* a été créée il y a quatre ans et publie un *Journal* que je dirais fort nouveau dans sa forme si je n'étais intéressé à sa rédaction, mais il m'est permis d'affirmer qu'il a donné indirectement quelques fruits précieux. Grâce à la munificence du Duc de Loubat, le manuel rituel mexicain conservé à la Bibliothèque Vaticane sous le n° 3773, a été reproduit avec une fidélité méticuleuse. En même temps, un savant bien connu, M. F. del Paso y Troncoso, nous donnait un court mais excellent mémoire sur les livres d'*écriture figurée* dont se servaient les anciens Indiens de l'Anáhuac. Tout ceci est reprendre avec plus d'exactitude la tradition de l'infortuné Lord Kingsborough (auquel je conserve un souvenir attendri pour avoir fait imprimer à ses frais par les missionnaires protestants de Malacca en 1831, la *Notitia linguæ sinicæ* du P. de Prémare : l'Américanisme ne fait jamais perdre ses droits à la Sinologie), éditeur des *Antiquities of Mexico*, qui s'est ruiné dans l'intérêt de la science, et qui est mort dans la prison pour dettes à Dublin en 1837. Ajoutons que le *Codex Mexicanus*, dit du *Corps législatif*, est en ce moment en préparation.

III. — Sous les mêmes auspices, le Dr Hamy a entrepris de publier et de décrire un choix des pièces archéologiques et ethnographiques conservées dans la galerie américaine du Musée du Trocadéro. Un album exposé à Chicago en 1893 par le Ministère de l'Instruction publique a servi de base à la publication qui reproduit des pièces carac-

téristiqnes de tontes les régions du Nouveau-Monde. La première partie de l'ouvrage comprend outre, l'introduction et de savants commentaires, soixante planches renfermant cent soixante-quatorze figures qui nous donnentune idée des antiquités de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'au Pérou, en passant par le Mexique et le Guatemala. On nous annonce la seconde livraison qui paraîtra sans doute dans peu de temps. Cette superbe publication fait honneur et à celui qui l'a éditée et au Mécène qui en a été l'inspirateur.

Henri CORDIER.

Dionis Prussaensis quem vocant **Chrysostomum** quæ exstant omnia, edidit apparatu critico instruxit J. de ARNIM. Vol. II. Berlin, Weidmann, 1896, XIV-380 p.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le premier volume (1893) de cette excellente édition ; ils connaissent également les principes qui ont présidé au groupement des manuscrits, à l'appréciation de leurs leçons et à l'établissement du texte. Je n'ai donc qu'à signaler le second et dernier volume, qui est à la hauteur du premier. Il se termine par les témoignages anciens relatifs à Dion et par la réimpression du *de exilio Dionis* d'Emperius. Il importe surtout de remarquer les tables précieuses qui sont jointes à ce volume; divisées en dix parties, elles notent les noms historiques et géographiques, les auteurs cités, et avec les derniers détails tout ce qui a rapport à la vie et à la philosophie de Dion Chrysostome. La préface s'occupe de quelques passages de Jordanès qui supposent une connaissance indirecte (par Cassiodore et peut-être par un certain Ablabius) des *Getica* composés par l'orateur ; en outre elle donne les leçons d'un manuscrit de Patmos, déjà publiées dans la *Revue de Philologie* (1896) par M. L. Parmentier, se rapportant à des passages des discours III et IV περὶ βασιλείας ; ce manuscrit conspire avec le groupe UBV (V. la *Revue* du 27 août-3 septembre 1894).

MY.

J. STRADA. **Jésus et l'ère de la science. La véritable histoire de Jésus. La France mère de l'esprit et de la liberté du monde par la religion de la science.** (*Philosophie de l'impersonnalisme méthodique. Évolution pacifique des Sociétés de foi en Sociétés de sciences*). Paris, Alcan, 1896. XVI-323 p. in-8.

Ce livre marque, dans la pensée du prophète Strada, une évolution qui intéressera vivement ses disciples. Inquiété par les tentatives de réaction mystique, Strada s'est mis à étudier directement les Évangiles pour tirer l'histoire de la légende et arriver à « la science faite de Jésus ». L'auteur a opéré avec son simple bon sens, comme les rationalistes du

XVIIIe siècle, sans tenir compte des travaux antérieurs. Il va de soi qu'il n'y a pas lieu, dans la *Revue critique*, à discuter une histoire de Jésus faite sans aucune connaissance préalable de l'exégèse et présentée sans aucun appareil critique. Mais il vaut la peine de signaler la concordance frappante entre les résultats obtenus par cet autodidacte et certaines des conclusions de Havet et de Renan, qu'il ne semble pas avoir connus. — L'interprétation du caractère de Jésus aboutit, comme chez Havet, à montrer un prophète sévère tout différent du Jésus débonnaire admis par la chrétienté depuis la fin du moyen âge. — L'explication de la Passion et de la résurrection de Jésus (par un évanouissement suivi d'une fuite), se rapproche de celle de Renan, et en l'état des textes elle est beaucoup moins puérile qu'on n'est d'abord porté à le croire; peut-être même l'hypothèse vaut-elle l'honneur d'être discutée.

En tout cas, l'ouvrage est écrit avec une bonne foi passionnée qui en rend la lecture très attrayante.

Ch. SEIGNOBOS.

Frantz FUNCK-BRENTANO. **Les origines de la guerre de Cent-Ans. Philippe le Bel en Flandre.** Paris, Champion, 1897. XXXIV et 707 pages in-8°.

La longue guerre de Philippe le Bel contre la Flandre forme assurément l'un des épisodes les plus importants de l'histoire du XIVe siècle. Si le roi eût réussi dans ses desseins, non seulement la Flandre eût été dès lors réunie au domaine de la couronne, mais encore le reste des Pays-Bas, où, depuis le règne de Philippe-Auguste, l'influence française avait complètement éclipsé l'influence allemande, n'eussent pas tardé à devenir, comme le royaume d'Arles, une annexe de la monarchie capétienne. Les frontières de la France eussent atteint le cours du Rhin, l'établissement de la maison de Bourgogne dans les bassins de la Meuse et de l'Escaut eût été rendu impossible, et partant, il n'eût pu se former, entre les deux grandes puissances occidentales, cet État intermédiaire dont la Belgique et la Hollande modernes sont les héritières directes, et qui a tant contribué, depuis le XVe siècle, à déterminer le caractère de l'histoire politique de l'Europe. On comprend sans peine que des événements dont les conséquences furent aussi graves aient attiré l'attention d'un érudit de la valeur de M. Funck-Brentano. Le livre qu'il vient de leur consacrer est neuf d'un bout à l'autre. Le nombre de faits inconnus qu'il met en lumière et de rectifications qu'il apporte aux renseignements que l'on possédait jusqu'ici, est vraiment étonnant, surtout si l'on songe à la quantité considérable de recherches que la question a provoquées tant en France qu'en Belgique depuis un demi-siècle. Sur le champ qu'il a parcouru, M. F.-B. n'a laissé que bien peu de chose à glaner à ses successeurs. Son ouvrage prend place parmi les recherches

les plus fortement documentées qui aient été écrites dans les derniers temps sur l'histoire du moyen âge.

Une telle somme de découvertes et quasi de révélations, suppose un labeur ininterrompu pendant de longues années. On s'aperçoit, dès la lecture des premières pages, que l'auteur a traité son sujet *con amore*, qu'il s'est identifié avec lui et qu'il n'a reculé devant aucune peine pour rassembler la masse imposante des matériaux qu'il a mis en œuvre. La liste des ouvrages imprimés consultés par lui ne comprend pas moins de 22 pages [1], et, d'un bout à l'autre du volume, des notes compactes, bourrées de renvois à des milliers de chartes éparpillées dans les archives de Paris, d'Arras, de Lille, de Bruxelles, de Gand, de Bruges, d'Ypres et de Furnes, soutiennent, comme de solides fondations, le texte du récit. La moisson de documents a été si abondante que M. Funck-Brentano a dû renoncer à communiquer au lecteur, dans les 700 pages de son ouvrage, tout ce qu'il a trouvé de neuf. En même temps que son livre, il faisait paraître, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* et dans la *Revue d'Histoire diplomatique*, une foule d'actes qui eussent augmenté démesurément les proportions du volume. Rappelons en outre que nous devons à ses études préliminaires un certain nombre de travaux bien connus des médiévistes : en 1889, une dissertation sur l'*Histoire des relations de la France avec l'Allemagne sous le règne de Philippe le Bel* (*Rev. hist.*, XXXIX); en 1894, un *Mémoire sur la bataille de Courtrai*, dont il a été rendu compte ici même (*Rev. crit.* du 7 mars 1892); en 1895, des recherches sur le traité de Marquette *(Mélanges J. Havet)*. Enfin, on sait qu'il a donné tout récemment une nouvelle édition des *Annales Gandenses*, la source la plus importante que l'on possède sur la guerre des Flamands contre le roi de France.

Si l'ouvrage de M. F.-B. laisse bien loin derrière lui, par l'abondance des faits et la richesse de l'érudition, les travaux de ses prédécesseurs, ce n'est pas en cela, toutefois, que consiste son plus grand mérite. L'auteur ne s'est pas contenté du rôle d'annaliste. Il a voulu faire plus et mieux qu'un simple récit des événements : il s'est surtout attaché à les comprendre et à les expliquer. A lire Michelet, Kervyn de Lettenhove, Le Glay, etc., la lutte de la Flandre contre la France apparaît tout à la fois comme la révolte d'un peuple d'hommes libres contre le despotisme de

---

1. Il eût été préférable, au risque d'augmenter encore cette liste déjà si longue, de citer chacune des diverses chroniques utilisées, au lieu de se borner à renvoyer le lecteur aux grandes collections de sources telles que Dom Bouquet ou les *Mon. Germ. Hist.* Il eût été bon aussi de joindre à la mention de ces chroniques celle des travaux critiques qui leur sont spécialement consacrés. P. XIII, il était inutile de citer Capefigue, qui n'a plus aucune valeur. Pour Jean de Thielrode, il fallait renvoyer le lecteur à l'édition des *Mon. Germ. Script.*, XXV, et pour P. Mouskes, aux fragments publiés *ibid.*, XXVI. Enfin, M. F.-B. aurait dû indiquer, à côté de la *Chronique Normande*, l'*Istore de Flandre* publiée par Kervyn de Lettenhove, laquelle n'est qu'une recension différente de ce texte.

l'étranger, et comme une réaction de l'esprit germanique contre le génie roman. On a été jusqu'à voir dans Van Maerlant l'inspirateur des communiers de Coutrai, sans prendre garde que l'on ne trouve dans ce poète aucun sentiment de haine à l'égard de la France et encore moins l'apologie de la liberté politique. Sous l'impression de la révolution de 1830, on a fait de Breydel et de De Koninck de pures incarnations du patriotisme flamand, sans se demander si les idées qu'éveille aujourd'hui ce mot de patriotisme existaient déjà au début du XIVe siècle. On a dépeint ces deux héros populaires tels qu'on se les est imaginés, non tels qu'ils ont été en réalité. On a, d'ailleurs, donné à leur rôle une importance qu'il n'a pas eue et l'on ne s'est pas suffisamment préoccupé de placer les événements dans leur milieu, de les éclairer par l'étude des circonstances du moment, des intérêts en jeu et des idées de l'époque.

M. F. B. a procédé tout autrement. Il a très bien compris qu'il est trop commode de recourir à ces grands mots de luttes de races, d'amour de la liberté, pour expliquer la complexité des faits historiques. Il a senti qu'un mouvement aussi puissant que celui qui a soulevé la Flandre contre Philippe le Bel devait avoir pour promoteur autre chose que des tribuns populaires, si éloquents qu'on les suppose, si énergiques qu'ils aient pu être. C'est par une longue analyse de la société flamande au XIVe siècle que débute son livre, et cette analyse lui a montré clairement que la guerre a eu pour causes essentielles, des causes sociales. Elle lui a montré, dans les grandes villes manufacturières du comté, au nord comme au sud de la frontière linguistique, à Gand, à Bruges et à Ypres comme à Lille et à Douai, deux partis en présence : celui des patriciens et celui des métiers. Entre ces deux partis, le conflit n'est pas politique, mais social. Ce n'est pas pour la liberté abstraite que combattent les artisans, ce n'est pas le sentiment de leur dignité d'hommes qui les soulève contre les grands bourgeois. Les tisserands et les foulons s'insurgent pour échapper à l'exploitation économique à laquelle les soumettaient les marchands de laine et les marchands de drap. Le conflit économique entre les riches et les pauvres a été le point de départ de tous les événements subséquents, et c'est lui qui en explique la marche. C'est lui qui détermine l'attitude des deux partis qui se partagent la bourgeoisie au moment où éclate la lutte entre le roi et le comte. On comprend facilement, en effet, que Philippe le Bel ait profité, pour abattre Gui de Dampierre, de la situation interne de la Flandre. Les complots dont les villes étaient continuellement le théâtre lui donnaient une occasion excellente d'intervenir dans les affaires du comte. La guerre civile amena nécessairement la guerre étrangère. Le roi fit alliance avec les patriciens, qui voyaient dans la couronne leur protectrice contre les métiers et contre le comte. Pour résister à la coalition menaçante qui s'est formée contre lui, Gui de Dampierre se rapproche des métiers et de l'Angleterre, et finalement, poussé à bout, rompt avec son suzerain. Les armées françaises conquièrent facilement la Flandre. Mais, par une

nécessité inéluctable, la conquête française produit dans toutes les villes une recrudescence de la domination patricienne, si bien que les métiers désespérés prennent les armes et se soulèvent contre le roi pour abattre le régime odieux dont il est le soutien. Aussitôt les fils de Gui de Dampierre et Guillaume de Juliers, leur neveu, accourent se mettre à la tête des artisans, décidés à reconquérir grâce à eux leur héritage confisqué. En réalité, deux questions distinctes s'enchevêtrent dans la guerre de Flandre : d'une part, le conflit purement social des métiers et des patriciens; de l'autre, la lutte politique du comte contre son suzerain. Mais par la force même des choses, ces deux mouvements se réunissent et se combinent. Les patriciens, sous le nom de *Leliaerts*, deviennent le parti de la France, tandis que les gens de métier, sous celui de *Klauwaerts*, défendent contre le roi l'indépendance de la Flandre.

Pour rapide qu'il soit, ce résumé donne, je pense, une idée assez exacte des principaux résultats qui se dégagent du livre de M. Funck-Brentano. Il suffit à montrer, en tous cas, combien ils s'écartent des idées traditionnelles. Il n'est pas douteux qu'en général, ils ne soient parfaitement conformes à la réalité historique. Tant pour les détails que pour la conception d'ensemble, l'auteur a su renouveler complètement le sujet qu'il a traité.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que son livre ne provoque pas de nombreuses réserves, et que, tout en en admettant la thèse dans ses traits essentiels, on ne soit pas forcé de s'en écarter sur plus d'un point très important.

Tout d'abord, le tableau social de la Flandre par lequel débute le volume, me paraît en partie inexact. M. F.-B. a trop modernisé les villes manufacturières du XIVe siècle. Il est trop tenté de voir dans leurs marchands de laine et de drap des capitalistes, voire même des spéculateurs. Il oublie trop que le grand capital et la grande industrie sont des phénomènes inconnus au moyen âge. S'il est très vrai que les produits de l'industrie flamande ont eu pour débouchés le monde entier, il ne l'est pas moins que c'est sous la forme du petit atelier patronal que s'exerçait la fabrication. Les drapiers ne sont en rien comparables à nos grands industriels. Je n'en veux pour preuve que la facilité avec laquelle ils changeaient de profession. D'une année à l'autre on les voit prendre ou abandonner les affaires. Si, d'ailleurs, le capital mobilier avait été aussi abondant dans la Flandre du moyen âge que le veut M. F.-B., pourquoi ce pays serait-il resté jusqu'au XVe siècle tributaire des Lombards pour tout ce qui concerne les opérations de banque? En fait, on peut hardiment affirmer qu'il n'a guère existé au XIVe siècle de grandes fortunes mobilières. Les bénéfices réalisés dans le commerce et l'industrie se plaçaient en terres ou en revenus fonciers. Les marchands cherchaient avant tout à se transformer en grands propriétaires et à se rapprocher autant que possible de la noblesse. Il faut tenir compte de ce fait si l'on veut apprécier exactement le mouvement social du

XIVe siècle et lui laisser, en face de nos conflits actuels entre le capital et le travail, son caractère original. Je demeure d'accord avec M. F.-B. que la Flandre, à l'époque de Philippe le Bel, différait profondément du reste de la France, encore essentiellement agricole. Mais c'est aller trop loin de dire qu'elle représente un monde nouveau et d'y voir poindre les origines de la société moderne.

J'adresserai à la partie du volume qui est spécialement consacrée au récit de la guerre une critique plus grave. M. F.-B. n'a pu s'empêcher de faire ici l'apologie de Philippe le Bel au détriment de Gui de Dampierre. Le parti-pris est visible chez lui d'innocenter le roi des reproches que lui ont adressés sans exception tous les historiens flamands. Mais il a certainement dépassé la mesure, et si Kervyn de Lettenhove, par exemple, est injuste pour le roi, M. F.-B. de son côté, ne l'est pas moins pour le comte. Il sait pourtant mieux que personne qu'entre eux le conflit était fatal. Il dit lui-même (p. 518) que « le comte était placé entre ses villes et le roi et obligé, soit de chercher à se créer une souveraineté indépendante, soit, en suivant l'exemple de ses collègues de la pairie, de se résoudre à voir les droits suzerains de la couronne de Flandre absorbés un à un par les droits suzerains du roi ». Chacun des deux adversaires était dans son rôle : le premier, en continuant la politique de ses ancêtres et en visant à étendre le pouvoir direct de la monarchie sur le grand fief du Nord ; le second, en s'efforçant de défendre son indépendance. A chercher à justifier la conduite de l'un ou de l'autre au point de vue du droit féodal, on perd sa peine [1]. Le droit féodal, en effet, craque de toutes parts au XIVe siècle, et l'on ne peut exiger ni du roi ni du comte qu'ils s'astreignent à l'observer. Sans doute ils l'invoquent tous deux, mais contre leur rival, se réservant chacun de le violer à son profit. Entre eux, ce n'est pas une question de droit qui se pose, mais une question de force. Est-il vrai, du moins, que Gui de Dampierre ait été le triste personnage que dépeint M. F.-B. : à la fois bête et fourbe, brouillon et maladroit? Je ne pense pas que le malheureux prince mérite tous ces reproches. M. F.-B. est si prévenu contre lui qu'il ne parvient pas toujours à bien comprendre sa pensée, et il lui arrive de trouver des intentions machiavéliques dans une phrase fort innocente [2]. Au fond, il semble bien que Philippe le Bel, ou du moins ses conseillers, aient dépassé de beaucoup le pauvre comte en fourberie. Ils agirent à son égard comme ils devaient agir un peu plus tard

---

1. A la page 188, M. F.-B., dans son argumentation contre les raisons produites par Gui de Dampierre pour rejeter la compétence du parlement, se met en contradiction avec les faits exposés p. 183.

2. Voy. pp. 139 et 192. La phrase citée par M. F.-B., qui ne la reproduit pas entièrement, signifie seulement que le comte, après une série de vains appels à la justice royale, a reçu de docteurs en droit l'avis qu'il pouvait, sans méfaire, être délié de l'hommage qu'il devait à son suzerain.

à l'égard de Boniface VIII. Des lettres fausses furent fabriquées avec l'assentiment du roi pour perdre Gui dans l'opinion [1].

Entraîné par sa sympathie pour Philippe le Bel, M. F.-B. a parfois trop facilement accepté la version des sources qui sont favorables à son héros. Il dit lui-même que les *Annales Gandenses* sont la meilleure chronique de l'époque. Il n'eût donc fallu rejeter leur témoignage, en ce qui concerne par exemple le massacre des Français à Bruges ou le traité de Marquette, que pour des raisons tout à fait décisives. Pour le premier de ces événements, M. F.-B. s'appuie, il est vrai, sur une lettre de Philippe le Bel, laissant ainsi, comme je l'ai fait observer ailleurs, le roi juge dans sa propre cause. Ailleurs, on s'étonne de trouver sous sa plume des affirmations bien contestables : celle, par exemple, que les préliminaires de Paris en 1304 ne diffèrent pas du traité d'Athis. Manifestement, ici comme dans les passages que j'ai relevés plus haut, M. F.-B. s'est laissé égarer par sa tendresse pour Philippe le Bel et par la conviction où il est que le plus grand malheur de la Flandre a été de ne pas être devenue française au XIVe siècle.

Ces réserves faites, je suis à l'aise pour louer encore une fois le contenu si riche et si neuf de l'ouvrage de M. Funck-Brentano. Je m'en voudrais de ne pas terminer par un éloge ce long compte rendu et de ne pas constater que, en dépit de l'énorme appareil d'érudition qui l'accompagne, ce livre est aussi vivant et aussi pittoresque qu'il est savant [2].

H. PIRENNE.

---

1. Voy. p. 148. M. F.-B. ne dit pas que le roi savait les lettres fausses, mais Gui de Dampierre l'affirme, et jusqu'à preuve du contraire, il n'y a pas lieu de douter de sa parole.

2. Voici quelques observations de détail notées au cours d'une lecture attentive de l'ouvrage. — P. 2. Le nom ancien du Zwin n'est pas Sincval, mais Sinceval; ce nom avait d'ailleurs disparu au XIVe siècle. — P. 5. Les traditions qui font descendre les comtes de Flandre de prétendus forestiers du IXe siècle sont purement légendaires. — P. 6. Warnkoenig *n'établit* pas l'existence de l'hommage-lige dû par les comtes de Flandre aux rois de France. Il se borne à l'affirmer sans preuves. — P. 11. Les châtelains de Flandre n'apparaissent pas avant le XIe siècle, et ils n'ont jamais dépendu directement de la couronne. — P. 17. Louis le Gros fut loin de se montrer favorable aux communes flamandes. Son intervention dans leurs affaires après le meurtre de Charles le Bon provoqua au contraire un soulèvement général dans les bourgeoisies. — P. 33. M. F.-B. fait probablement allusion aux *overdraghs*. C'étaient de simples plans inclinés sur lesquels les bateaux étaient halés au moyen d'un treuil. — P. 38. Il n'a pas existé au moyen âge d'établissements de filature à Ypres et à Courtrai. Chaque ville drapière avait ses fileuses, la division du travail n'existant pas encore à cette époque. — P. 40. Le chiffre de 200.000 habitants pour la ville d'Ypres est, en dépit d'une bulle d'Innocent IV, absolument inadmissible. Ni Ypres, ni aucune ville de l'Europe occidentale, n'a, à beaucoup près, atteint ce chiffre au moyen âge. D'ailleurs, en 1268, Alexandre IV déclare que la population de la ville est de 40.000 habitants, chiffre probablement encore trop élevé. Les chiffres donnés par M. F.-B. pour Gand et pour Bruges doivent être réduits dans la même proportion. — P. 50, 51. La constitution des métiers en Flandre ne présente aucun caractère familial. — P. 57. Il est absolument inexact de dire que la noblesse flamande a résidé de préférence

Histoire de la littérature française, par Ed. Dowden, professeur de littérature anglaise à l'Université de Dublin. London, William Heinemann; in-8, x-444 pages.

Cette histoire de la littérature française est le second volume de la série publiée sous la direction de M. Edmond Gosse, qui doit comprendre l'histoire générale de toutes les littératures. Le premier volume était la littérature grecque ancienne, de M. Gilbert Murray. Cette publication est destinée à la fois aux étudiants et aux gens du monde, et à l'heure présente où chaque littérature éprouve plus que jamais le besoin de se retremper à des sources étrangères, la tentative de M. Edmond Gosse ne saurait trop être louée. Il serait à souhaiter qu'en France on entreprit une pareille publication.

M. Dowden s'est beaucoup servi des histoires de la littérature française qu'il signale dans sa préface : celle de M. Petit de Julleville, de M. Lanson, de M. Lintilhac, — des histoires de Birsch-Hirschfeld et de Lotheissen. Il a mis largement à contribution MM. Brunetière, Faguet, Larroumet et autres critiques. C'est, en somme, un bon résumé, assez clair, de la littérature française, jusqu'à la fin du Romantisme.

Je ferai simplement une critique à M. Dowden. C'est trop un livre de vulgarisation, et M. D. suit trop docilement les opinions des critiques précités. Le lecteur qui y cherchera une appréciation originale, *au point de vue anglais*, de la littérature française, sera déçu. Il n'est pas défendu, même à un livre de cette sorte, d'exprimer des opinions personnelles, et nous aurions voulu savoir ce que pense M. Dowden de notre littéra-

---

dans les villes au XIIIe et au XIVe siècle. — P. 120. M. F.-B. interprète d'une manière assez inexacte une charte de Philippe le Bel. Loin que le roi ait imposé au comte de Flandre l'emploi du flamand à son tribunal, il décide au contraire que, par dérogation à la coutume, on y plaidera en français lorsque ses représentants seront présents. — P. 198. Meyer n'est pas la source des renseignements que nous possédons sur la prétendue assemblée de Grammont. On trouve ceux-ci bien avant lui dans la chronique d'A. de Budt. — P. 267. Il n'y a pas eu d'abbaye à Vive Saint-Bavon. — P. 284, n. lire 29 avril au lieu de 28 avril. — P. 360. Il eût été préférable de laisser son nom à P. de Koninck, au lieu de l'appeler Pierre Coninc. En outre, ce n'est pas seulement le compilateur Meyer qui fait du célèbre brugeois le chef de la corporation des tisserands. Le bourgeois de Valenciennes dit qu'il était « maître des teliers». — P. 381. Coutereel est d'une cinquantaine d'années postérieur à Breidel et de Koninck. — P. 389, n. 4. Une partie seulement des *Récits du bourgeois de Valenciennes* a été imprimée par Buchon; le reste était inédit. — P. 391. Le mot *solier*, qui se rencontre dans le texte de la chronique artésienne, signifie grenier ou étage (lat. *solarium*, fl. *zolder*), et non *soulier*. — P. 393. C'est seulement à l'époque moderne qu'on a donné le nom de Matines Brugeoises au massacre des Français à Bruges. — P. 393, n. 2. M. F.-B., en me citant, ne rend pas très exactement ma pensée. Tout en reconnaissant la parfaite bonne foi de Le Muisit, j'ai dit, dans le passage visé par la note, que l'abbé de Saint-Martin avait puisé son récit à des sources françaises. — P. 406. Le fait très intéressant établi par M. F.-B. est déjà indiqué par la *Chronique de Flandre* et la *Chronique Normande*. Seulement ces textes donnent par erreur, au gouverneur royal de la Flandre, le nom de Godefroi de Boulogne au lieu de celui de Robert. — P. 547. Le mot *mangones*, des *Ann. Gandens.*, ne doit pas être traduit par « revendeurs », mais par « courtiers ».

ture. Nous aurions été charmés de trouver dans ce livre le même genre d'intérêt que les lecteurs anglais peuvent trouver dans l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine. Bref, c'est un bon manuel; c'est trop un manuel [1].

La bibliographie est assez complète, et l'index est bien fait.

Paul Gautier.

G. Bienaymé. **Prix des principaux objets de consommation à Paris depuis deux siècles environ et plus anciennement pour quelques objets.** Paris, imprimerie ouvrière, 1895, 28 p. gr. in-8.

— **Le coût de la vie à Paris à diverses époques.** Nancy, Berger-Levrault, 1897, 41 p. gr. in-8.

Voici un statisticien qui se rend un compte exact des limites et des conditions de la statistique et qui sait l'appliquer à l'histoire avec une rigueur de méthode irréprochable. M. Bienaymé, voulant étudier une des questions les plus importantes de l'histoire économique, le coût de la vie, a eu l'intelligence, le courage et l'honnêteté de commencer par une monographie statistique restreinte rigoureusement à une ville, à une période, à des objets pour lesquels il pouvait établir, sur des documents *sûrs*, une liste *continue* de prix.

I. — La première de ces deux études repose surtout sur le dépouillement des registres de comptes de trois établissements, l'Hôtel Dieu de 1732 à 1791, le collège Louis-le-Grand depuis 1688, les Quinze-Vingt; comme termes de comparaison, on y a joint, pour la période antérieure au XVIe siècle, des chiffres tirés de documents isolés de quelques autres couvents ou collèges de Paris; pour la période contemporaine, les chiffres fournis par les bureaux des préfectures chargés du contrôle des marchés. Les mesures anciennes ont été réduites en mesures métriques, les prix sont indiqués en monnaie de l'époque.

Les renseignements sont indiqués sous forme de tableaux et portent sur les objets suivants : pain, viande, charcuterie, volaille, gibier, poisson d'eau douce, poisson de mer, huîtres, beurre, fromages (secs et frais), œufs, sucre, sel, vin, vinaigre, huiles comestibles, huile à brûler, suif et chandelle, cire, bougie, bois, charbon de bois, charbon de terre. (La période étudiée varie suivant les documents.)

II. — Dans la seconde étude l'auteur tire de ces listes de chiffres, complétées par des recherches nouvelles, des conclusions sur l'évolution des prix à Paris. Il a divisé son travail en deux parties.

La première raconte l'histoire des tentatives faites pour déterminer le coût de la vie à Paris. Remontant jusqu'aux documents les plus anciens,

---

1. A signaler quelques fautes d'impression : Beaumarchais et ses *Ouvres* (435); — Théophile Gautier : Histoire *de* romantisme (436); — Journal *de* Débats (438); — Danse *macabré* (438), etc.

M. B. énumère avec une grande précision les écrivains qui ont donné des renseignements épars, jusqu'au xviiie siècle ; il aborde ensuite les travaux de Lavoisier (1789), Benoiston de Châteauneuf (1817), Millot (1826-1840), Husson (1854-1873), et les résume : d'abord sous forme d'un tableau indiquant *la dépense annuelle moyenne du Parisien* suivant ces quatre auteurs à six époques, 1789, 1817, 1826, 1840, 1857, 1873, (analysée en une quarantaine d'articles principaux, pain, viande, vin, cidre, etc.), — puis sous forme de deux graphiques, l'un montrant l'augmentation ou la diminution des prix de chaque article de 1789 à 1873, l'autre la courbe de la dépense annuelle suivant chacun des auteurs. De ce travail se dégage le fait surprenant que l'impôt sur la consommation par tête d'habitant n'a presque pas varié entre le xviiie et le xixe siècle.

La seconde partie repose sur les documents publiés par l'auteur, les comptes de l'Hôtel-Dieu de 1732 à 1791, continués depuis 1803 par ceux de l'assistance publique, et de Louis-le-Grand de 1688 à 1793, complétés par les comptes modernes, de façon à étudier l'évolution des prix jusqu'à 1895. M. B. consacre une étude spéciale à chacun des articles suivants : viande, volaille et gibier, huîtres, œufs, fromages, beurre, lait, vin, pain, riz, légumes et fruits, confitures, sucre, chocolat, café, poivre, sel, vinaigre, huile, huile à brûler, chandelle, bougie, gaz, bois à brûler, charbon de bois, charbon de terre. Les résultats sont exprimés en graphiques dans quatre tableaux.

Les remarques sur la valeur des différentes sources de renseignements indiquent de la part de M. B. une sûreté de critique malheureusement peu ordinaire aux statisticiens ; ses réserves sur la comparaison des séries de prix marquent une prudence de conclusion peu commune chez les historiens. Il a soin d'avertir que les données ne sont vraiment suffisantes et les conclusions assurées que pour le xixe siècle ; il reconnaît « l'inanité de toute tentative pour avoir un aperçu du coût de la vie à Paris sous l'ancien régime ».

Par cette méthode rigoureuse appliquée avec patience et critique, M. Bienaymé arrive à des conclusions très nouvelles, contraires au préjugé universel sur le renchérissement continuel de la vie. Éliminant les objets d'une importance secondaire pour ne retenir que les articles fondamentaux de consommation, viande, vin, œufs, beurre, huile et bois, il montre que les prix, sauf de faibles oscillations, sont restés les mêmes de 1695 à 1780 (à condition de tenir compte de la variation de valeur nominale du numéraire). Les prix en 1805 sont plus bas qu'en 1790 et baissent encore jusqu'en 1820, moyenne la plus basse du siècle ; ils remontent ensuite, regagnent en 1830 le niveau de 1805, montent très lentement jusqu'en 1860, plus rapidement jusqu'en 1880 où ils atteignent le maximum et redescendent au niveau de 1865. La courbe est plus irrégulière quand on y joint les prix du pain et du vin, mais l'évolution générale reste la même.

La valeur incontestable de ces recherches contraste singulièrement avec l'extrême modestie de l'auteur.

Ch. SEIGNOBOS.

L. STEIN. **Das Ideal des « ewigen Friedens » und die soziale Frage.** Berlin, Reimer, 1896, 65 p. in-8.

Cet opuscule, publié en commémoration du 100ᵉ anniversaire du travail de Kant, *De la paix perpétuelle*, est une revue des utopies pacifiques des précurseurs de Kant et des progrès accomplis depuis un siècle dans la voix de la paix. Le principal intérêt est dans l'énumération des institutions internationales qui sont les pierres d'attente d'une fédération pacifique de tout le monde civilisé.

Ch. SEIGNOBOS.

L. de CROUSAZ-CRÉTET. **Le duc de Richelieu en Russie et en France (1766-1822).** Paris, G. Didot, 1897, XII-512 p. gr. in-8.

Cette longue biographie de Richelieu se divise, très rationnellement, en trois parties : 1° Le séjour en Russie, 2° Le premier ministère, 3° Le second ministère. L'auteur a voulu moins raconter en détail la vie de son héros qu'étudier son rôle dans l'histoire de son temps.

Le séjour en Russie, où Richelieu a tenu une place importante comme gouverneur de la Russie méridionale et créateur d'Odessa, est raconté d'après les documents publiés en Russie et les travaux récents de MM. Pingaud et Rambaud; des détails abondants et parfois pittoresques montrent Richelieu combattant au siège d'Ismaïl, organisant le centre de commerce d'Odessa, arrêtant la peste de 1812.

Le premier ministère est étudié dans les grandes histoires de Viel-Castel et Duvergier de Hauranne et les correspondances et mémoires en français; c'est une exposition consciencieuse et sans originalité de la situation de la France de 1815 à 1818; les documents inédits qui y sont cités sont sans importance.

La partie la plus originale de l'ouvrage est le livre III (le second ministère). L'auteur y a inséré des extraits des documents inédits du ministère des affaires étrangères, surtout des fragments de la correspondance entre Richelieu et les agents diplomatiques français. On ne peut pas dire que ces textes modifient nos connaissances sur l'histoire de l'Europe dans la période des Congrès, puisque la France n'a joué dans ces affaires qu'un rôle de spectateur passif; mais ils font clairement apparaitre la politique volontairement inerte du gouvernement français dans la crise de réaction de 1820-1822.

Cet ouvrage est exclusivement français, non seulement par l'expression du sentiment patriotique et de la passion franco-russe, mais surtout par l'absence de toute allusion aux documents ou aux travaux publiés en langue étrangère. Il ne paraît pas que M. de Crousaz Crétet ait connu même la grande histoire de Stern; sur la politique autrichienne, prussienne et anglaise, il n'est renseigné que par les livres français.

Ce récit, d'ailleurs intéressant, est composé sans aucune critique et écrit sans aucun sang-froid. L'auteur ne pense jamais à critiquer ses sources et ne se retient jamais dans l'expression de ses sympathies ou ses antipathies personnelles.

Ch. Seignobos.

H. von Sybel. **Die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I.** T. VII. Munich et Leipzig, 1894, xi-416 p. in-8.

Ce volume restera le dernier du grand ouvrage de Sybel interrompu par sa mort. Il expose la période décisive de l'histoire contemporaine d'Allemagne depuis 1868 jusqu'à 1870. Il se divise en deux livres très différents, non seulement par la nature des faits racontés, mais par la méthode suivie et — je crois pouvoir ajouter — par la valeur du travail.

Le livre « Allemagne et France », consacré à l'histoire intérieure, — ou plus exactement aux luttes parlementaires — des deux pays rivaux à la veille de la guerre, est un résumé sans originalité, sans vigueur, à peine au niveau des revues publiées à la fin de chacun des volumes annuels du *Geschichtskalender* de Schulthess. L'histoire parlementaire n'était pas le terrain de S. L'exposition des origines du parti socialiste est très médiocre, on dirait que S. l'a faite avec de vieux souvenirs et n'a eu aucune connaissance des ouvrages si nombreux sur cette question, une des mieux étudiées de l'histoire contemporaine. La réfutation des doctrines socialistes (S. n'a pas eu assez de tenue scientifique pour s'épargner ce ridicule) est misérablement inintelligente, elle se borne aux arguments qu'on donnait en 1866. Tout ce livre est écrit presque sans notes, dans ce style solennel, plat et vague, que les érudits allemands se croient obligés d'adopter dès qu'ils s'adressent à un public large.

Au contraire le livre « Origine de la guerre de France » est une étude historique solide, à vrai dire la seule exposition scientifique qui ait été faite jusqu'ici. Sybel s'y retrouve sur son terrain, l'histoire diplomatique. Et il est remarquable que, malgré lui, il est revenu aussi à sa méthode normale d'exposition, la discussion critique des documents; les notes au bas des pages reprennent la place que l'auteur leur refusait systématiquement dans le reste de l'ouvrage [1]. Le style même redevient plus ferme et plus simple.

---

1. S. a même étudié, dans un appendice spécial, la formation de la « légende des négociations d'alliance de 1870 » entre la France, l'Autriche et l'Italie. Il montre

C'est donc une véritable histoire des origines de la guerre de 1870, une histoire détaillée (elle tient 175 pages depuis l'apparition de la candidature Hohenzollern jusqu'à la déclaration de guerre) et critique. Elle ne plaira pas au public français, il n'a pas sur cette question le sang-froid nécessaire pour ne chercher qu'à voir clair ; et il ne renoncera pas volontiers à la légende socialiste de la « falsification » de la dépêche d'Ems.

Évidemment Sybel n'a pas dit tout ce qu'il savait et son travail conserve une couleur générale d'apologie officieuse ; il se peut que derrière les démarches officielles il y ait eu des intrigues secrètes [1]. Mais l'histoire des négociations avouées parait faite d'une façon définitive. Sybel aboutit à la conclusion que la guerre n'était préparée par aucun des deux gouvernements, qu'elle les a surpris tous deux et qu'elle a été le résultat d'une succession de malentendus dans lesquels Gramont a joué le rôle décisif. Il n'examine pas si Bismarck *désirait* la guerre ; cette question qui parait capitale au public français est sans importance pratique, car la guerre ne dépendait pas de la volonté personnelle de Bismarck.

Ch. SEIGNOBOS.

P. de COUBERTIN. **L'évolution française sous la troisième République.** Paris, Plon, 1896. xx-432 p. in-8.

Il ne rentre pas dans le cadre de la *Revue critique* de rendre compte en détail d'ouvrages de la nature de celui-ci. Ce n'est ni un livre d'histoire dont on ait à discuter la méthode d'investigation ou d'exposition, ni un livre de théorie politique dont on ait à discuter la doctrine ou les conclusions. C'est plutôt une revue sommaire des principaux événements de l'histoire de France depuis 1871 [2], accompagnée des impressions et des réflexions de l'auteur. Ce sont, d'ailleurs, les impressions d'un galant homme, d'opinions moyennes, lecteur — ou même écrivain — du *Temps* et des *Débats*, présentées dans une forme aimable. La philosophie est celle de la bourgeoisie éclairée et libérale [3] ; à ce

---

comment les faits se sont déformés dans l'imagination de Gramont. On retrouve dans cette étude critique la même pénétration mordante que dans les recherches sur les écrivains de la 1re croisade.

1. Voir à ce sujet dans la *Revue historique* de 1896, un article très sensé, malgré son ton d'ironie amère.

2. Les titres des chapitres en donneront l'idée : 1, 2. Les premières années de la République. — 3. Le 16 Mai. — 4. L'alerte de 1875 et le Congrès de Berlin. — 5. La Tunisie et l'Égypte. — 6. Le ministère Jules Ferry. — 7. La France coloniale. — 8. La crise 1885-1889. — 9. Le triomphe de la République. — 10. La République et l'Eglise. — 11. L'éducation. — 12. La nation armée. — 13. Les idées et les mœurs. — 14. La question sociale.

3. Par une malencontreuse coïncidence, M. Coubertin, quelques mois avant les révélations que l'on sait, a écrit la note suivante p. 309 : « La troisième république a

titre l'ouvrage est à recommander aux étrangers qui voudraient prendre connaissance de l'état d'esprit des Français « du juste milieu » contemporain par un procédé plus agréable que la lecture du *Temps*.

Ch. Seignobos.

Duc de Broglie. **Histoire et politique.** Paris, C. Lévy, 1897. 495 p. in-8.

Ce recueil — de politique à vrai dire plutôt que d'histoire — se compose de neuf études écrites à différents moments sur des sujets très différents, mais qui tous touchent à la politique contemporaine.

1° *La Constitution de 1875* est une discussion critique de la constitution de la France. L'auteur, non sans ironie, s'amuse à montrer tous les traits monarchiques du régime républicain (la durée des pouvoirs du président, son droit de dissolution, son irresponsabilité), introduits dans la constitution par lui-même et ses amis royalistes ; il fait ressortir l'impuissance du Président à jouer dans la politique extérieure et intérieure le rôle de régulateur exercé par les souverains héréditaires. Il en conclut, — avec raison, ce semble, — que la constitution, si elle ne revient pas à la monarchie, doit évoluer vers le régime conventionnel, le seul qui soit vraiment républicain.

2° *Vingt cinq ans après* est une revue de la politique étrangère de la France depuis le traité de Francfort, destinée à mettre en lumière l'incohérence et les revers de la politique des ministères républicains, en Grèce, en Égypte, au Tonkin, à Madagascar.

3° *1815* est un compte rendu du livre de H. Houssaye ; l'auteur en profite pour rappeler l'apaisement tenté pendant la première Restauration par le gouvernement de Louis XVIII et faire ressortir le caractère illégitime des conquêtes de Napoléon et l'avantage du principe de légitimité invoqué par Talleyrand, ce qui l'amène, par une digression très instructive, à raconter son propre rôle dans les négociations de 1871, où il a refusé de se conformer aux instructions de J. Favre.

4° *Mme Anisson* est une biographie très attachante de la sœur de Barante, l'historien, faite surtout d'extraits des notes de Mme Anisson elle-même.

5° *M. Andral* est une sorte de panégyrique d'Andral, petit-fils de Royer-Collard, royaliste libéral sous l'empire, conseiller d'État après 1871.

6° *L'Unité française*, discours à la Société de l'Histoire de France, expose cette thèse que l'unité de la France a été l'œuvre de la monarchie aidée par la nation.

---

compté de grands citoyens en qui on a paru voir des adversaires de la religion, alors qu'ils avaient au plus haut point l'esprit chrétien. Parmi ceux-là, Auguste Burdeau mérite d'être cité au premier rang. »

7° *Le discours à la réception de M. Sorel* réunit l'éloge du récipiendaire et de Taine, son prédécesseur.

8° Dans *a LMorale des écoles laïques*, série de rapports sur les frères de la doctrine chrétienne, l'auteur attribue l'augmentation des crimes et des suicides d'enfants à l'action des écoles laïques, et, s'appuyant sur un rapport de M. Lichtenberger, doyen de la Faculté de théologie protestante, cherche à montrer l'impuissance des laïques à organiser un enseignement efficace de la morale.

9° *L'arbitrage international* est un discours en faveur de la paix et de l'arbitrage.

Ces morceaux, tantôt animés d'une verve caustique, tantôt pénétrés d'une passion grave, les uns pleins d'une bonhomie ironique, les autres d'un lyrisme oratoire, mettent en vive lumière la personalité intéressante du duc de Broglie, le grand vaincu du royalisme aristocratique libéral.

Ch. Seignobos.

Poëmes de Lermontov, traduits par Henri A. Duperret. Paris, imprimerie Lahure, 1897.

Henri Duperret était un ancien élève de l'École normale : il appartenait à la promotion de 1872. Il fut le camarade de Georges Duruy et de Jules Lemaitre. Il passa quelques années en Russie comme gouverneur du Cesarevitch, aujourd'hui l'empereur Nicolas II. Il employa ses loisirs à apprendre le russe et à traduire les poëmes de Lermontov. Savait-il qu'ils avaient déjà tenté plusieurs traducteurs? Je l'ignore. La main pieuse qui a publié ces traductions a négligé de nous édifier sur ces détails. Nous aimerions savoir quelles impressions M. Duperret avait rapportées de son séjour à la cour de Russie. L'éditeur a gardé sur ces questions délicates un silence un peu trop discret. Au lieu d'une notice sur M. Duperret, il nous a donné une biographie de Lermontov qui n'était peut-être pas indispensable [1]. Il n'ose espérer pour cette traduction un succès analogue à celui que celle de Bodenstedt obtint autrefois en Allemagne. Il a raison, l'œuvre de Bodenstedt est bien supérieure à celle de M. Duperret. Il aurait évidemment perfectionné certaines parties de sa traduction, s'il lui avait été donné de vivre. Certains vers sont bien durs :

> Bien que m'ait séparé de vous sur mon penchant
> Le destin..... (p. 33).

Bouclier en deux syllabes, p. 37, est terriblement difficile à prononcer.

> Qui dira mes *pensées* au monde

1. L'auteur de la notice n'a pas eu sous les yeux le volume de M. N. Kotliarevsky sur Lermontov. P. 2, au lieu de Vescovator lire Viskovatov.

ne fait pas un vers, d'après les règles classiques suivies par le traducteur. Il faut évidemment lire *pensers*.

Certains morceaux sont traduits avec quelque bonheur, et font regretter que l'auteur n'ait pas pu revoir définitivement son œuvre. C'est décidément une terrible chose que de traduire en vers français, et quand il s'agit d'une langue aussi souple, aussi harmonieuse que le russe, la tentative est un véritable tour de force.

L. Leger.

Paul Guiraud. **Fustel de Coulanges**. Paris, librairie Hachette, in-12 de 278 p.

Un esprit comme Fustel de Coulanges méritait assurément qu'une étude détaillée, remplissanr tout un volume, lui fût consacrée. Peut-être, néanmoins, l'œuvre de M. Guiraud était-elle prématurée. Fustel de Coulanges a été mêlé à des polémiques très vives et qui ont pris une place considérable dans sa vie. Les questions débattues sont encore discutées par de nombreux érudits; peut-être eût-il été préférable d'attendre que les idées émises par lui avec tant de vivacité eussent subi l'épreuve d'une critique réfléchie et du temps. Aussi bien la partie la plus intéressante du livre de M. G. est-elle celle où il étudie la vie même de son maître et met en pleine lumière la haute valeur morale, la noblesse de caractère de celui qui a exercé une si grande action sur les études historiques de son temps.

Le livre de M. G. est une œuvre consciencieuse; peut-être à l'excès. Rempli d'admiration pour son maître, il a craint d'écrire un simple panégyrique, et il ne cesse, en exposant les doctrines de l'historien qu'il étudie, de les accompagner de critiques. Cette partie critique, bien qu'exposée avec réserve et discrétion, est dans le livre de M. G. ce qui nous plaît le moins. Non seulement parce que nous la trouvons déplacée, mais encore parce qu'elle est insuffisante — et il ne pouvait en être autrement. Donnons un exemple. Après avoir résumé en termes excellents l'admirable théorie de Fustel sur les forces économiques et sociales qui font le développement des peuples, M. G. ajoute : « Je ne m'attarderai pas à combattre une théorie dont l'étroitesse est manifeste. » Suit une petite dissertation superficielle. Le fait se répète dans le livre de M. G. huit ou dix fois. Si M. G. avait raison dans ces différents passages contre Fustel de Coulanges, il serait un beaucoup plus grand esprit que celui-ci, et, eût-il raison, qu'il lui était impossible de donner ainsi en quelques pages, avec les preuves indispensables, la réfutation de théories larges et profondes dont le grand érudit s'était efforcé, par quarante années de travail, d'apporter la justification.

Ce que l'on pouvait attendre de M. G. c'était, après l'exposé des conclusions où Fustel de Coulanges avait abouti dans ses différents

ouvrages, une étude critique, non des doctrines scientifiques du maître, mais de sa manière, de son tempérament, de ses procédés.

Finalement, M. G. caractérise Fustel par ce terme « la distinction ». Certes, nous ne nions pas que Fustel ait été un homme de la plus grande distinction, mais, en vérité, cette qualité était une des moindres de ce puissant esprit. Ce qui dominait en Fustel, c'était l'intelligence, une intelligence claire, nette, aigue, pénétrante, une intelligence ferme et aux arêtes vives. Clarté et logique, voilà toute son œuvre, et son style lui-même en est le clair reflet. Si l'intelligence et l'érudition suffisaient à l'historien, Fustel de Coulanges n'eût pas seulement été un historien de premier ordre, il eût été l'historien accompli. Mais celui qui crée l'histoire est aussi un artiste qui doit avoir le sentiment puissant et instinctif des réalités concrètes; à travers les textes il doit sentir vivre en lui même les besoins et les passions des temps passés. Souvent quelques lignes, un seul texte produiront devant lui toute une résurrection. Ceux qui n'ont pas, naturellement, ce don, ne peuvent jamais l'acquérir; il manquait à Fustel de Coulanges. Son intelligence, son travail, son érudition, la rigueur de sa methode, y suppléaient dans une grande mesure. Non seulement ce don lui faisait défaut, mais il était incapable de le comprendre chez ceux qui le possédaient; d'où l'âpreté et l'étroitesse de sa critique.

Le style de M. Guiraud est clair, fin, précis, très souvent il rappelle celui de son maître. Les pages où il trace le tableau de la jeunesse de Fustel sont charmantes. Le chapitre VII, où il traite de ses polémiques, est réellement parfait. Enfin, il a fait un choix remarquable parmi les lettres et notes inédites qu'il avait entre les mains.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

BULLETIN

— Dans le cahier d'octobre du Journal de la Société asiatique de Londres, M. le colonel G. A. JACOB a publié la deuxième partie de ses *Notes on Alankâra Literature* (v. la chronique du n° du 19 juillet). Elle est entièrement consacrée à l'*Alankarasârasangraha* d'Udbhata, le seul ouvrage retrouvé jusqu'ici de ce vieux rhétoricien kashmîrien. M. Jacob n'a pu se servir que d'un seul manuscrit, celui qu'a découvert M. Bühler et qui est déposé maintenant à Poona. Mais en s'aidant du commentaire et des citations du traité d'Udbhata qui se trouvent chez ses successeurs, il a réussi à établir un texte digne de confiance. On sait que tous les exemples du traité sont pris par Udbhata dans une autre de ses œuvres, un poème intitulé *Kumârasambhava*. A la suite du texte, M. Jacob a donné un triple index : 1° des figures de rhétorique traitées par Udbhata; 2° des commencements des vers (demi-çlokas) du traité; 3° des

commencements des vers (demi-çlokas) cités en exemples. Comme cette sorte d'écrits vaut surtout par ce qu'ils nous apprennent indirectement, que les commentaires sont d'ordinaire plus riches que les textes en cette sorte de renseignements, M. Jacob rendrait grand service en donnant, après le texte d'Udbhata, le commentaire d'Induraja, sinon *in extenso*, du moins par extraits. — A. B.

— M. Arturo Solari, auteur d'une étude sur la *Navarchia a Sparta e la lista dei Navarchi* (Extrait des *Annali della R. Scuola Normale Superiore di Pisa*, 1897), essaie de compléter et de rectifier ce qu'ont écrit sur la question Busolt, Gilbert et surtout Beloch. Il croit que primitivement la navarchie dépendait de la royauté; que les navarques étaient nommés par les rois et qu'ils étaient pris parmi les premiers citoyens. Les raisons données par l'auteur pour appuyer ses assertions, sont souvent par trop subtiles. Il dit, p. 8, qu'Astyochos, Anaxibios et Pharax n'appartenaient sûrement pas aux classes élevées, parce qu'ils se sont laissé corrompre à prix d'argent. Beloch pensait que les fonctions de navarque étaient annuelles; M. S. croit, au contraire, qu'elles n'avaient pas de durée déterminée, que cette durée dépendait des circonstances, des opérations à accomplir. Il nous semble qu'il est impossible de rien affirmer sur ce point : les textes qui nous sont parvenus sont trop insuffisants. Le travail se termine par une liste des navarques connus, avec la transcription des textes d'auteurs qui les concernent. — Albert Martin.

— Le livre de M. Claes Lindskog, *Studien zum antiken Drama* (Lund, Hjalmar Mœller. Un vol. in-8°), comprend trois parties ayant chacune une pagination particulière : 1. Ueber die Komposition in den Dramen des Euripides, p. 175; — 2. Zu den Tragœdien des Seneca, p. 84; — 3. Deux articles de mélanges : I. Eine Bemerkung über die Mittelcæsur im iambischen Trimeter der griechischen Tragiker; — II. Menander und Terentius, Einige Bemerkungen, p. 24. Toutes ces études sont intéressantes; même dans la plus courte on trouve des choses utiles : ainsi il était bon de relever ce fait que la caesura media est toujours, sauf un cas ou deux qui sont incertains, précédée d'un spondée et non d'un iambe. Le morceau le plus considérable est celui qui concerne Euripide; c'est aussi le meilleur. Nous signalons plus particulièrement les explications sur l'*Alceste*, l'*Oreste* et l'*Hélène*; l'auteur a, lui aussi, entrepris de réfuter la thèse de Wilamowitz relative à la priorité de l'*Electre* d'Euripide sur l'*Electre* de Sophocle, et il sait apporter, après tant d'autres, quelques arguments nouveaux en faveur de l'opinion traditionnelle. Nous avons le regret de signaler dans cette étude une lacune grave. L'auteur ignore complètement l'ouvrage de M. Decharme, sur *Euripide et l'esprit de son théâtre*. Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de ce beau livre, un des plus importants qui aient été écrits sur Euripide. Si M. L. l'avait connu, il aurait vu que quelques-unes des questions qu'il a abordées avaient été traitées avant lui et résolues, par exemple la question de savoir si la pièce des *Bacchantes* indique dans Euripide, à la fin de sa vie, l'abandon de ses croyances philosophiques et un retour à la religion populaire. — Albert Martin.

— M. H. Rushton Fairclough a, dans une thèse présentée à l'Université John Hopkins (*The attitude of the Greek tragedians toward nature*. Toronto, 1897. Un vol. in-8° de 82 p.), publié un travail soigné et qui pourra être utile par l'index qui le termine et où sont notés tous les passages des auteurs tragiques où il est question de la nature. L'auteur s'inspire de travaux exclusivement anglais ou allemands. Un seul ouvrage en français est cité et encore ne touche-t-il pas directement au sujet, c'est celui de E. Secretan, sur le *Sentiment de la nature dans l'antiquité romaine*. L'auteur n'a pas relevé le goût d'Eschyle pour les descriptions géographiques; le rapproche-

ment entre les *Bacchantes* d'Euripide et les *Grenouilles* d'Aristophane n'est pas suffisamment développé et contient, en outre, des idées assez contestables. — Albert Martin.

— Le septième volume des *Moralia* de Plutarque (*Plutarchi Chæronensis Moralia recognovit* G. Bernardakis. *Vol. VII, Plutarchi fragmenta vera et spuria multis accessionibus locupletata continens*. Leipzig, Teubner, 1896 ; lvi-544) est le dernier de l'édition de M. G. Bernardakis. Il contient les fragments authentiques et les opuscules attribués indument à Plutarque. Bien que M. Bernardakis ait cru voir, en France, de la partialité à son égard, et se soit plaint d'inimitiés qui n'existent que dans son imagination, je lui accorde ici que ce dernier volume termine convenablement l'œuvre qu'il a entreprise, et que s'il s'est parfois induit en erreur (ce dont il n'est pas plus exempt qu'un autre), il a contribué pour sa part à améliorer le texte de Plutarque, et ainsi rendu service aux lettres grecques. — My.

— L'Académie d'Agram inaugure une nouvelle série de publications : *Matériaux pour l'histoire de la littérature croate*. Le premier volume, rédigé par M. Milivoj Srepel, comprend, entre autres documents, une lettre du réformateur Ungnad à l'empereur Maximilien, des poésies latines de J. Palmotic, une notice de M. Lopasic sur un historien du xviiie siècle, Ritter Visezovic, une comédie inédite en dialecte *kajkowski* du baron Tamburianovic, des poésies inédites en allemand de P. Preradovic qui écrivait également dans les deux langues slave et allemande, une correspondance inédite du même Preradovic (en croate) — de 1841 à 1872 — des lettres de Vraz, de Draskovic, de Mazaranic. Il est à souhaiter que cette intéressante collection soit continuée.—L'Académie a fait également paraître le volume CXXX de ses mémoires. Il renferme d'intéressants travaux de M. Klaic sur les familles croates du xiie au xvie siècle et de M. Malkovic sur les voyages dans la péninsule balkanique au xvie siècle, sur Volcic,cartographe ragusain de la même époque, et un essai de M. Kohac sur l'hymne d'Apollon. — L. L.

— M. Louis Leger a fait tirer à part une *Conférence sur les voyageurs russes en France* (Rouen, Impr. Cagniard, aux frais de la Société normande de géographie). Il fait paraître en même temps à la librairie Hachette une nouvelle édition de son *Monde Slave* qui avait paru pour la première fois en 1872. Cette édition comprend deux morceaux nouveaux : *Souvenirs d'un Slavophile*, et une étude très documentée sur *la langue russe et l'expansion des langues slaves*. Les autres essais sont consacrés au monde slave considéré dans son ensemble, aux Serbes, aux Croates, à la Bohême, à l'évêque Strossmayer, à la littérature dramatique des Serbes et des Russes, aux origines du panslavisme. — A. C.

— L'infatigable Heinwen poursuit sa campagne dans une nouvelle brochure : *La parole soit à l'Alsace Lorraine*. Paris, Colin, petit in-8°, 60p.) où il répond à deux écrits récents, celui de M. Mathieu Schwann et celui de Pan-Aryan. Il demande avec éloquence que les Alsaciens-Lorrains soient librement consultés et qu'eux seuls aient la parole, qu'eux seuls apportent la solution définitive de la question. On remarquera dans sa brochure quelques points d'histoire heureusement traités, et des réflexions comme celle-ci (p. 50) : « Lors de l'annexion de l'Alsace, la culture française n'eut point à supplanter une autre culture solidement assise et capable de rivaliser avec elle. L'Alsace, devenue française, échappa par cela même au mouvement d'idées qui de l'autre côté du Rhin remit en honneur l'usage de la langue allemande et restaura la dignité nationale du peuple allemand. Elle se fit naturellement de plus en plus française sans que la France eut à se donner la moindre peine pour cela. La France peut même laisser sans inconvénient le menu peuple des villes et des cam-

pagnes parler le patois allemand. Cela n'avait pas d'importance, pas plus que n'en ont les survivances du flamand dans la Flandre, du bas-breton en Bretagne, du basque en Béarn, du provençal dans la Provence. Avec le temps, ces patois ne servent plus à échanger que les idées vulgaires et courantes qui se rapportent à l'existence de tous les jours. Ils n'ont pas d'influence sur la haute culture et représentent dans la vie nationale le parler de l'enfance... Il est vrai que le maintien d'une église de la confession d'Augsbourg et d'une Université protestante devait entretenir en Alsace un foyer de germanisme. Il en résulta la conservation d'une certaine culture allemande; mais cette culture, restreinte au domaine philosophique et religieux, n'a eu que peu d'influence sur la marche des idées : d'autant que la proportion des catholiques aux protestants a constamment augmenté sous la domination française et que les protestants d'Alsace ont joui depuis la Révolution d'un repos particulièrement libéral et favorable. Si la diversité des langues ne constitue nullement en des pays de multiple culture, tels que la Suisse, un obstacle à l'unité nationale, à plus forte raison n'a-t-il pas existé d'obstacle de ce genre à l'union de l'Alsace avec la France puisque la langue allemande se trouva réduite en Alsace au rôle d'un idiome d'ordre inférieur incapable de maintenir une culture de son cru en face de la culture française. » Citons encore les considérations suivantes : « Les Alsaciens-Lorrains s'étaient profondément attachés à la France qui les avait pacifiés, enrichis, émancipés, relevés, ennoblis, qui les avait entraînés avec elle dans le large courant, si expansif et si fécond, de sa vie intellectuelle et de son activité sociale. Leur faire oublier la France, leur former un nouvel idéal, supérieur à celui qu'avait laissé dans leur esprit l'époque française, était en vérité chose très difficile. Il n'est aucun d'eux qui n'ait conscience de la supériorité du régime français qui ne considère le *Schwob* comme appartenant à une race moins avancée dont l'empire sur son pays a fatalement pour objet de le ramener en arrière. Boerne fait dire à un Alsacien que les Alsaciens sont les plus chauds, les plus fidèles patriotes d'entre tous les Français, précisément parce qu'ils sont limitrophes de l'Allemagne, et c'est aussi l'avis de Nietzsche. » (p. 21-22). — A. C.

— Sous le titre : « *Das Französische Gesetz vom 30 März 1887. Ein Beitrag zum Recht der Denkmalpflege* » (Bonn, 1897), M. Hugo Loersch, professeur à l'Université de Bonn, publie une intéressante étude sur la loi du 30 mars 1887, relative à la conservation de monuments et objets d'art ayant un intérêt historique et artistique. Il fait de cette loi un éloge sans réserve. Toutefois, il ne pense pas qu'il serait possible de l'appliquer à l'Allemagne où la centralisation administrative est moins grande qu'en France et où l'on aurait à tenir compte de l'autonomie provinciale ainsi que des conditions particulières que présentent les propriétés ecclésiastiques. — H. P.

— M. Constantin Jireček, auquel on doit de si beaux travaux sur l'histoire et la géographie des Slaves balkaniques, a fait paraître dans les Mémoires de l'Académie de Vienne (tome CXXXVI) et publié à part un mémoire sur l'élément chrétien dans la nomenclature topographique des pays balkaniques (*Das christliche Element*, etc.). Ce travail renferme de curieuses contributions à l'étude du folk-lore et de l'étymologie populaire. M. Jireček a notamment relevé dans Procope un château τοῦ Ἁγίου Τραϊανοῦ. Ἅγιος est évidemment une traduction du latin *divus*. Ce petit travail serait encore plus précieux s'il était accompagné d'un index. — L. L.

— La Société d'études italiennes a donné et donnera à la Sorbonne (entrée rue Saint-Jacques), à 8 heures 3/4 du soir, quatorze conférences dont dix d'ici à Pâques,

savoir : le 20 novembre, *Abbés et abbesses dans la comédie française et italienne au XVIIIe siècle* (M. Dejob); le 11 décembre, *Bonaparte à Milan* (M. Bouvier); le 15 janvier, *Léop. Robert, peintre de l'Italie* (M. L. Rosenthal); le 26 janvier, *Voltaire et l'Italie* (M. Sirven); le 16 février, *Mazzini et la démocratie en Amérique* (M. P. Desjardins); le 26 février, *François Ier amateur* (M. Dimier); le 9 mars, *S. Pellico* (M. Turrel); le 19 mars, *Les Italiens dans l'île de Chypre* (M. Enlart); le 2 avril, *Un moraliste italien, M. de Amicis* (M. Durand-Gréville).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 12 novembre 1897.

Les lectures ont eu lieu dans l'ordre suivant :

1° Discours de M. Héron de Villefosse, président, annonçant les prix décernés en 1897 et les sujets des prix proposés;

2° Notice historique sur la vie et les travaux de M. Jean-Barthélemy Hauréau, membre ordinaire de l'Académie, par M. Wallon, secrétaire perpétuel;

3° Le voile de l'oblation, par M. Salomon Reinach, membre de l'Académie.

M. Salomon Reinach, dans ce mémoire, étudie la coutume romaine de sacrifier et de prier la tête couverte. Il montre que cette coutume a existé également en Grèce, où le voile paraît comme le symbole de la consécration à une divinité. C'est cette idée, et non celle de concentrer l'attention de l'adorant — explication des anciens adoptée par les modernes — qui est à l'origine de toutes les coutumes religieuses où le voile joue un rôle. On peut en suivre le développement, par une filière ininterrompue, jusque dans la « prise de voile » du rituel chrétien.

Séance du 19 novembre 1897.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de deux lettres par lesquelles M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et M. Delaville Le Roulx, posent leur candidature, le premier, à la place de M. Léon Gautier, le second, à celle de M. Ed. Le Blant.

M. Philippe Berger annonce la découverte d'une inscription phénicienne à Avignon. Elle a été trouvée à plus de trois mètres sous le sol, par M. Meunier. M. Mayer-Lambert l'a traduite et la publiera prochainement dans le Journal Asiatique. C'est l'épitaphe d'une prêtresse mariée, nommée Libequa. Le nom de la déesse à laquelle elle était consacrée est malheureusement mutilé. L'inscription se termine par la recommandation de ne pas ouvrir la sépulture. M. Berger insiste sur l'importance de cette découverte pour l'histoire de la colonisation phénicienne. C'est, en effet, la première inscription phénicienne trouvée en Gaule dont l'origine soit indiscutable, et elle a été trouvée à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres.

M. H. Haussoullier communique sur le manuscrit du poète Bacchylidès, récemment découvert en Égypte et acquis par le Musée Britannique, des renseignements qu'il doit à M. Kenyon, l'un des conservateurs du musée. On ne connaissait de Bacchylidès qu'une centaine de vers ; on en possède maintenant plus de mille. M. Haussoullier lit la traduction d'un poème intitulé Thésée, d'un genre nouveau, et quelques fragments d'une ode olympique en l'honneur d'Hiéron, roi de Syracuse. L'édition paraîtra avant le 10 décembre 1897.

M. Dieulafoy annonce le succès complet des fouilles entreprises à Martres Tolosane (Haute-Garonne).

M. Barth communique le contenu d'un rapport et une lettre de M. Hoernle, secrétaire de la Société asiatique du Bengale, au sujet de nouvelles découvertes de manuscrits et d'antiquités diverses dans la partie S. du Turkestan chinois, aux environs de Khotan.

M. Schlumberger donne lecture, au nom de M. Ch. Diehl, professeur d'histoire à l'Université de Nancy, d'un mémoire sur les dernières années du règne de Justinien, fragment d'un livre, qui sera publié prochainement, sur Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle.

M. Foucart donne des renseignements sur la découverte que la Société anglaise de l'Egypt Exploration Fund a faite à Oxyrhinchos, dans le courant de l'hiver dernier. Les fouilles dirigées par MM. Grenfell et Hunt ont mis au jour plusieurs milliers de papyrus grecs. La plus grande partie est relative à des affaires publiques et privées et à l'administration civile et militaire de l'époque romaine; mais 300 environ contiennent des morceaux plus ou moins étendus d'auteurs classiques. On annonce pour l'année prochaine la publication d'un premier volume qui contiendra des fragments d'Œdipe-Roi, de la République de Platon, des Helléniques de Xénophon, du discours d'Isocrate περὶ ἀντιδόσεως, et des exordes attribués à Démosthène. La part de l'inédit n'est pas moindre : on a trouvé des fragments d'un poème sapphique, une partie d'un traité attribué à Aristoxène, 50 vers d'une comédie perdue, etc. On sait que la même Société achève en ce moment la publication de 1300 vers du poète Bacchylidès, trouvés également sur un papyrus égyptien. Il serait à désirer que la France prît sa part dans ces découvertes et que l'Académie provoquât la formation de sociétés françaises pour exécuter des fouilles régulières en Egypte. — MM. Michel Bréal et Clermont-Ganneau appuient cette proposition.

M. Héron de Villefosse annonce que M. Durighello a fait don au Musée du Louvre de la seconde tablette du diplôme militaire communiqué à l'Académie au mois de juin dernier, et qui a été découvert à Fick, dans le Djôlan, près du lac de Tibériade.

Séance du 26 novembre 1897.

M. Émile Legrand écrit à M. le secrétaire perpétuel qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ed. Le Blant.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre datée de Tunis, 15 novembre 1897, et où M. Toutain annonce qu'il y a environ un mois, le service des ponts et chaussées du département de Constantine, au cours de travaux de dessèchement, a découvert en un lieu appelé Aïn-Chaorou, situé à 12 kil. environ à l'O. de Tébessa, plusieurs statuettes et fragments de statues entassés en un même point. Ces statues sont en terre cuite revêtue d'un stuc polychrôme. Parmi les fragments les plus curieux on peut citer une tête, un peu moins grande que nature, dont le front et les joues gardent encore des traces de couleur chair, dont les cheveux, les sourcils, la barbe étaient dorés, les yeux bleus; la partie inférieure d'un torse revêtu d'une cuirasse, paraissant appartenir à la même statue que la tête, et sur lequel se voient nettement les couleurs rouge ponceau, bleu et or; enfin, plusieurs morceaux de draperies sur lesquelles alternent le rouge et l'or.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

ERRATUM

Nº 46 (art. de M. Lejay sur le livre de M. Cartault), p. 338, l. 1, description : *lire* discussion. — P. 338, l. 5, se plaisaient : *lire* se plaisait. — P. 340, l. 6, traditionnelle : *lire* : traditionnel.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 13 décembre — 1897

Amélineau, Les nouvelles fouilles d'Abydos. — Hommel, Israel et les inscriptions. — Castelli, Le poème sémitique du pessimisme. — Charles, L'Hssomption de Moise. W. Moeller, Manuel d'histoire de l'Église, 2e éd., I, 1. — Harnack, Histoire des dogmes, III. — Bernoulli, La méthode de la théologie. — Staehelin, Les Galates. — Gudeman, Histoire de la philologie classique, 3e éd. — Bluemner, Choix de satires latines. — Margaritori, Pétrone. — Kettner, Les Nibelungen. — Muntz, La tiare pontificale. — Lemeere, L'audiencier dans les Pays-Bas. — Masi, Goldoni. —Witte, Histoire de l'élément germanique en Alsace.—Brandt, La politique douanière de la France depuis Colbert. — Zevort, Histoire de la troisième république, I-II. — Mermeix, Le Transvaal et la Chartered. — Vicaire, Manuel de l'amateur de livres du xixe siècle. — Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale, I. — Académie des inscriptions.

E. Amélineau. **Les nouvelles fouilles d'Abydos**, 1896-1897, E. Leroux, Paris, 1897, in-8, 47 pages.

M. Amélineau rend compte dans cette brochure des découvertes qu'il a faites pendant la seconde année de ses fouilles. Elles sont aussi importantes que l'étaient celles de l'année précédente, et nous reportent aux mêmes époques très anciennes de l'histoire d'Égypte. Le ton général du morceau est plus simple, bien que l'exposition demeure encore diffuse et encombrée de considérations inutiles. M. A. décrit avec un soin suffisant la grande tombe qu'il a déblayée, parle des objets qu'il y a recueillis et s'abstient malheureusement d'en donner des reproductions. Il ne renonce pas à l'idée de faire des personnages enterrés là des rois antérieurs à Ménès, les *Mânes* de Manéthon, et il répète en substance les arguments qu'il a fournis déjà à l'appui de son opinion. Il pense qu'une inscription tracée sur un des vases, et qui signale, dit-il, un *prêtre des deux dieux*, s'applique à deux Pharaons possédant chacun leur moitié du tombeau, et il se demande qui sont ces deux *dieux*. « Sont-ce ceux « dont j'ai trouvé les noms sur les bouchons en terre? C'est possible, « mais je crois qu'il est complètement hors des facultés humaines de « pouvoir choisir présentement entre les divers noms que j'ai trouvés « inscrits sur ces bouchons... Il n'est pas très probable que ces noms « soient ceux des possesseurs du tombeau, à moins que l'on ne suppose « que l'on avait gravé leurs noms sur les bouchons. Ce qui pourrait « militer en faveur de cette explication, c'est que, dans un rectangle

« non surmonté de l'épervier, il y avait une inscription de cinq signes « hiéroglyphiques pouvant s'interpréter ainsi *offrandes aux deux dieux*. « La chose est donc possible, et peut-être l'un des *dieux* s'est-il appelé « *Ti* » (p. 44).

Il serait difficile d'apprécier la valeur de ces affirmations si M. A. n'avait pas autorisé M. Jéquier à publier, dans le nouvel ouvrage de M. de Morgan [1], une partie des inscriptions incisées sur les objets provenant de ce tombeau. On les y voit aux pages 243-244, 253, et elles sont significatives. Elles donnent un nom de bannière, dont on a deux variantes, l'une simple de trois signes, l'autre plus complexe, où les trois signes primitifs sont complétés de cinq autres signes enfermés comme eux dans le rectangle habituel. Fait capital, mais auquel aucun des Égyptologues qui ont manié ces documents ne paraît avoir accordé l'attention qu'il mérite, le rectangle n'est pas surmonté de l'épervier seul, mais de l'épervier et de l'animal typhonien debout, tantôt se suivant (fig. 816), tantôt s'affrontant (fig. 817-819), la tête nue (fig. 816, 818, 819), ou coiffée du pschent (fig. 817). Le roi en question n'est donc pas seulement un Horus comme la majorité de ses confrères; il est un Horus et un Sît, c'est-à-dire qu'il réunit en sa personne la nature des deux divinités du Midi et du Nord, Horus et Sît, ou, comme les Égyptiens les appelaient par abréviation, les *deux Horus* (*Harouï*). C'est une idée que nous retrouvons exprimée sur les monuments de l'Empire Memphite et qui explique, comme E. de Rougé l'avait su démontrer avec son esprit ordinaire de divination, le titre des reines *Celle qui voit son Horus et son Sît*, celle qui voit familièrement l'être qui réunit en lui Horus et Sît [2]; ce qu'il y a de nouveau ici, c'est l'emploi de cette conception pour caractériser le nom de bannière du roi d'Abydos. Le petit monument cité par M. A. nous montre, en effet, l'*homme au rouleau*, le prêtre en chef de ce souverain, qualifié *Homme au rouleau en chef de l'Horouï*, c'est-à-dire du double Horus, du roi qui est à la fois Horus et Sît. La lecture des signes prête à quelques doutes. Le premier n'est pas un *t*, ni les deux suivants ne forment un *i*, comme le voudrait M. A., afin de lire *Ti*. Mais le premier est certainement l'hiéroglyphe *khâ* qui signifie *se lever*, *paraître*, en parlant du soleil, par exemple; on le voit nettement sur la figure 820, et un examen minutieux le fera retrouver sur quelqu'une des figures 816, 817, 818. Les deux signes suivants, que M. Jéquier représente par deux barres verticales, ont probablement quelque particularité qu'on distinguerait sur les originaux, et je soupçonne qu'ils figurent les deux sceptres *Sakhomou*. Il me semble que le nom le plus court peut se lire avec

---

1. J. de Morgan, *Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah*, p. 243-244, 253.

2. E. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 44-45.

doute KHÂ-SAKHOMOUI, *le Lever des deux types divins*, et la version la plus longue complète cette idée par les mots HOTPOU HOROUI AM (? plutôt HER, *la face*, mais les facsimiles ne sont pas irréprochables) F, *en lequel* (ou *auquel*) *les deux Horus se posent*, *se joignent*, *s'unissent*. Comme toujours, la formule accessoire développe l'idée exprimée par le nom : les *deux types* sont les deux dieux figurés Horus et Sît, dont le roi déclare être *le lever* KHÂ, et, pour plus de clarté, la glose répète la même notion, KHÂ SAKHOMOUI, *auquel les deux Horus se sont unis*. En tout cas, on voit que les *deux dieux* sont bien deux dieux réels, et non pas, comme M. A. l'imaginait, deux rois divinisés dont l'un s'appelait peut-être *Ti*.

La place de ce roi ? Autant qu'on en peut juger par les copies de M. Jéquier, la physionomie des objets est relativement récente : c'est, avec la différence des localités, le même style d'hiéroglyphes et le même genre de formules que dans les premiers tombeaux memphites connus, disons dans celui d'Amten, qui date de Sanofroui (IIIe-IVe dynasties). Les six légendes qu'on voit dans l'ouvrage de M. de Morgan étaient gravées sur des cylindres appartenant à des gens attachés au culte ou à la personne du roi déposé dans le tombeau : on n'en a guères que des empreintes, naturellement plus floues que ne devait être le dessin original. Sur le premier (no 816), on aperçoit le dieu Harmakhis, avec son nom écrit au-dessus de sa tête, puis deux noms de bannière alternant avec le titre AD-MIRI HOROU TOUAOU BAIOU, *Curateur du vignoble muré* (qui se nomme) *Horus adoration des âmes ;* M. Jéquier voudrait voir ici le cartouche du roi qui se serait appelé Noutirbaiou et serait identique au roi de ce nom qu'on trouve dans la seconde dynastie [1]. La figure no 817 donne, avec le nom d'Amentît, la déesse de l'Ouest, parmi plusieurs titres mutilés un au moins qui est fort lisible, PA-HIR-OUOTBOU... *maison du maître d'hôtel* [2]. Sur la figure 818, nouveaux titres mutilés, mais renfermant des parties très lisibles, entre autres le mot ZAOUFOU, provisions. Sur la figure 819, nous avons, avec l'image du dieu *Shou qui donne sa vie et sa puissance à l'Horus-Sît Khâsakhmoui*, la mention à demi effacée du chef du vignoble funéraire. La figure 820 donne le sceau d'office d'un *enregistreur de tous les biens* du roi, *chargé de l'approvisionnement de la maison royale*, PA-SOUTON ZER(?)ZOUFAOU. La figure 121 est sans contredit la plus importante de toutes. Le personnage nommé est une femme, comme le prouve l'emploi du pronom féminin -S, *elle*, et de fait le nom Hâpou-ni-mâît qu'on y lit s'applique à une femme. Le personnage possesseur du sceau était *celui qui menuise toutes les choses qu'on fait à cette femme*, SHODÎT (? AQAHOU-TOT) KHÎTOU-NIBOU IRI(?) NAS, *l'attaché à l'atelier de charpente de l'enfant royal* NÎTTI (? SAHOU) OUKHARÎT M SOUTON-MOSOU. Ce qui fait l'intérêt du document, c'est le nom de la femme.

---

1. J. de Morgan, *Ethnographie*, p. 262. Cette interprétation, présentée au Congrès des Orientalistes, y a été réfutée par Erman, Chassinat et d'autres égyptologues.
2. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 204-209.

Une Hâpou-ni-mâît était reine d'un des derniers rois de la IIIe dynastie, et se trouve mentionnée sous Sanofroui, comme *mère de roi*, dans l'inscription d'Amten : peut-être était-elle la mère de Sanofroui, la femme de son prédécesseur immédiat Houni, ou du prédécesseur de celui-ci [1]. Serait-ce la même femme qui serait mentionnée ici ? Le nom est rare et je suis tenté fortement de le croire : le prince au tombeau de qui un des officiers de cette reine intervient serait probablement alors le mari, moins probablement le père, Houni ou l'un de ses prédécesseurs immédiats. Je n'insiste pas, n'ayant pas assez de documents sous les yeux, mais je pense que, même si l'on écarte ce rapprochement, l'examen des titres et la paléographie des empreintes nous forcent à descendre vers une époque très voisine de Houni. Le roi du tombeau découvert par M. Amélineau serait de la fin de la IIIe dynastie. Je ne puis exprimer cette opinion qu'à titre de conjecture : pour m'avancer plus loin, il me faudrait être en Égypte en face des monuments mêmes, et je ne puis y être.

La plupart des autres rois d'Abydos paraissent être antérieurs d'assez peu, si j'en juge le style des objets dessinés par M. Jéquier [2]. On a le même titre *âd-miri*, curateur du vignoble funéraire sous le roi Douni (fig. 784, 785, 786), comme sous le roi Azou-abou (fig. 787), puis le titre d'*âdmiri* avec le grade de *Sabou* (fig. 786), sans parler des noms d'individus. Je tendrai donc à échelonner ces souverains dans la IIIe, puis dans la IIe dynastie, mais sous bénéfice d'inventaire; car, ici encore, il faudrait avoir les monuments sous les yeux pour émettre un jugement ferme, et je ne les ai pas. Le tombeau de Nagadah me paraît être plus ancien que ceux d'Abydos ; M. Jéquier se demande s'il ne doit pas y voir la sépulture d'un roi de la IIe dynastie, Ousaphaidos (p. 259-260). La lecture de M. Jéquier est inexacte : ce n'est pas le signe *hesep* que l'on lit, mais le *damier*, le signe *men*, qui entre dans le nom de Ménès. Est-ce *un* Ménès qui était enterré à Nagadéh ou *le* Ménès auquel la tradition attribuait le nº 1 dans la liste des rois d'Égypte ? Ceux qui ont les monuments sous les yeux pourront seuls décider la question, s'il y a lieu [3]. En tout cas, la plaquette d'ivoire représente l'intérieur d'une chambre funéraire avec le mobilier et les cérémonies du sacrifice en plusieurs registres. Au premier registre, la stèle, ou plutôt le petit obélisque type du cartouche, avec la légende, *le roi du Sud et du Nord*, Mani, puis l'image du nom de double Horou-ahouî, l'Horus guerrier, l'Horus

1. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 224-226.
2. J. de Morgan, *Ethnographie*, p. 232-241.
3. J'apprends, après coup, que M. Borchardt lit aussi le nom Ménès. Est-ce d'après le monument reproduit dans l'*Ethnographie*, ou d'après d'autres monuments que je ne connais point et qui se trouvent au musée de Gizéh ? De toute façon, l'interprétation à laquelle M. Borchardt est arrivé de son côté, m'encourage à persévérer dans mon opinion.

mâle; derrière, la barque de Sokaris, puis deux sphinx hiéracocéphales [1]. Les *trois autruches* où M. Jéquier pensait trouver peut-être le nom, sont le mot BIOU, *les âmes;* BIOU HOROU AHOUI, *les âmes de l'Horus guerrier* (fig. 558). Je m'arrête : on voit l'étendue et l'importance du champ d'études que les découvertes de ces dernières années ouvrent devant nous. Je souhaite que le résultat en soit publié promptement, surtout qu'elles soient poursuivies par des hommes capables de lire les inscriptions et de déterminer la nature des objets à mesure qu'ils les tirent de terre.

G. MASPERO.

Die Altisraelitische Ueberlieferung in inschriftlicher Beleuchtung, von Dr F. HOMMEL. Munich, Franz, 1897; in-8, XVI-356 pages.

Il Poema semitico del Pessimismo (il libro di Job), tradotto e commentato da David CASTELLI. Florence, Paggi, 1897; in-8, XXII-159 pages.

The Assumption of Moses, edited by R. H. CHARLES. Londres, Black, 1897; in-8, LXV-117 pages.

I. Le livre de M. Hommel a été écrit pour combattre les conclusions de la critique moderne touchant l'origine du Pentateuque. On peut douter que le but ait été atteint, si ce n'est sur des points secondaires. M. Hommel a bien pu démontrer que l'histoire de Codorlaomor, dans *Gen.* XIV, doit avoir un fondement historique, et que l'exégèse critique se trompe en ne voulant pas reconnaître dans ce récit des éléments fort anciens. Il ne s'ensuit pas que l'opinion des critiques sur l'âge du document sacerdotal (P) soit réfutée ou seulement ébranlée, car le chapitre en question n'appartient pas à ce document. L'épigraphie peut rendre témoignage à l'antiquité des traditions recueillies dans l'histoire sacerdotale sans que la date de rédaction soit indiquée par là. Les critiques sérieux n'ont jamais prétendu que l'histoire sacerdotale avait été inventée de toutes pièces à une époque récente. Ils ont pu résoudre trop promptement certains problèmes historiques; mais il n'est plus guère possible de contester qu'ils aient bien vu, dans l'ensemble, le problème littéraire. La démonstration de M. Hommel se rattache à une thèse qui ne paraît pas prouvée, l'origine arabe de la dynastie de Hammurabi, de la nation assyrienne, des anciens Hébreux. Il faut bien le dire, l'argumentation manque de clarté. Les textes cunéiformes, les inscriptions sabéennes, la Bible sont allégués un peu confusément. Les hypothèses les plus risquées s'enchevêtrent avec les données de l'érudition la plus minutieuse. L'idée du monothéisme primitif des Sémites nomades est remise en honneur, on ne voit pas bien sur quel fondement. D'ailleurs, M. Hommel, si zélé défenseur qu'il soit de la tradition, est beaucoup

---

1. *Id.*, p. 167, bis. 549.

moins intransigeant qu'il n'en a l'air. Il place l'exode au temps de Minephtah, et il nie que les Habiri des inscriptions d'El-Amarna soient les Hébreux; mais il les identifie à Héber, sous-tribu d'Asar, admet la présence de cette tribu en Palestine au xv[e] siècle avant notre ère, et de même celle de Lévi, de Siméon. Si l'on fait abstraction de la thèse principale, l'ouvrage de M. Hommel est un recueil très abondant de matériaux historiques insuffisamment digérés et qui attendent encore, pour la plupart, une interprétation définitive.

II. — On ne voit pas bien pourquoi M. Castelli a donné à son étude sur Job le titre de « poème sémitique du pessimisme ». Tout le monde sait que le livre de Job est un livre hébreu, écrit au point de vue de la théologie hébraïque : existe-t-il une théologie sémitique, dont le pessimisme serait partie intégrante? Touchant l'origine de Job, M. Castelli suit l'opinion la plus communément admise aujourd'hui par les critiques, qui placent la composition du livre vers le temps de la captivité, ou un peu plus tard, et considèrent comme des additions postérieures les discours d'Élihu et quelques autres fragments. L'auteur connaît les meilleurs travaux sur le sujet et il en fait un usage prudent. Il ne touche pas à la question délicate et difficile du rapport qui existe entre le livre hébreu et le grec des Septante. Sa traduction italienne a été faite soigneusement sur l'hébreu masiorétique, corrigé seulement dans quelques passages où l'altération paraît évidente. Le tout constitue un assez bon travail de vulgarisation, où l'on n'a guère à signaler de vue originale ni de défaut saillant.

III. — Un fragment considérable de l'apocryphe connu sous le nom d'*Assomption de Moïse*, a été découvert en version latine et publié par Ceriani (*Monumenta sacra et profana*, I, 1 ; 1861). Depuis ce temps, le texte, en assez mauvais état, a été l'objet de plusieurs éditions critiques. Celle de M. Charles est telle qu'on peut l'attendre d'un savant aussi compétent. Elle est accompagnée d'une introduction très érudite et d'une traduction anglaise avec commentaire historique. Le texte, pourvu de notes critiques, est reproduit sous deux formes : tel que le donne le manuscrit, et avec les corrections que M. Charles a pensé devoir y introduire. Viennent ensuite les citations de l'Assomption de Moïse qui sont fournies par l'ancienne littérature chrétienne, à commencer par l'Épître de Jude.

M. Charles a très probablement raison de penser que le fragment découvert par Ceriani a constitué d'abord un livre à part, qui était le Testament de Moïse et qui a été joint de très bonne heure à l'Assomption proprement dite, c'est-à-dire au récit concernant la sépulture du législateur. Ce testament forme une sorte d'apocalypse où l'histoire d'Israël est passée en revue depuis le temps de Josué jusqu'après la mort d'Hérode. L'auteur a dû être à peu près contemporain du Christ. La version latine a été faite sur le grec; mais certains indices favorisent l'hypothèse d'un original sémitique, araméen ou hébreu, plutôt hébreu

qu'araméen. Le livre a donc été écrit probablement en Palestine. L'auteur était-il un pharisien quiétiste, comme le veut M. Charles, c'est-à-dire un pharisien qui attendait de Dieu seul la délivrance d'Israël et condamnait toute révolte contre l'autorité romaine? Il est permis d'en douter. On dirait plutôt un zélote qui parle des pharisiens absolument comme l'Évangile. Il est bien moins naturel de supposer dans le membre de phrase : *dicentes* (ms. *docentes*, leçon très acceptable) *se esse justos*, un jeu de mots sur le nom des Sadducéens, jeu de mots qui serait d'ailleurs extrêmement faible, qu'une critique directe de la vantardise et de l'hypocrisie pharisaïques. Une autre hypothèse du savant éditeur, qui consiste à transporter les chapitres VIII-IX avant le ch. VI, parce qu'ils contiendraient une description de la persécution d'Antiochus, ne paraît pas non plus devoir être suivie. Ces chapitres semblent nécessaires pour introduire la description du jugement divin au ch. X. La crise préparatoire à ce grand acte est fort bien amenée par la formule (VIII, 1) : *ira quae talis non fuit in illis a saeculo usque ad illud tempus* (cf. *Dan.* XII, 1; *Matth.* XXIV, 21). On peut, il est vrai, s'étonner que l'auteur ait décrit les épreuves des derniers jours en s'inspirant presque uniquement de ce qui est arrivé lors de la persécution d'Antiochus. Mais, à la réflexion, la chose paraît moins extraordinaire qu'elle ne semble d'abord. L'imagination du visionnaire était peu féconde; il prophétise en s'aidant de l'histoire; et la scène du père (l'énigmatique *Taxo*) avec ses sept enfants est bien imitée des Machabées, mais tournée plutôt de façon à faire entendre que les choses, à la fin des temps, ne se passeront pas comme au temps de Mattathias et que les justes n'auront pas besoin de recourir aux armes, parce que Dieu lui-même interviendra directement.

Alfred Loisy.

Lehrbuch der Kirchengeschichte, von Dr W. Moeller; 2. Auflage neubearbeitet von Dr H. von Schubert; erster Band, erste Abtheilung. Freiburg i. B., Mohr, 1897; in-8, XII-272 pages.

Cette seconde édition du manuel de Moeller a été soigneusement revue et complétée non seulement en ce qui regarde les indications bibliographiques, très précises et méthodiquement classées, mais le texte même de l'histoire. M. von Schubert observe avec raison que, depuis huit ans, des publications de première importance pour l'histoire des premiers siècles ont paru en grand nombre et qu'il était nécessaire de refondre et de renouveler en maint endroit l'œuvre de Moeller. On trouve dans la partie déjà publiée, qui contient l'histoire de l'ancienne Église jusqu'à Origène, des matériaux abondants, distribués dans l'ordre le plus parfait. L'exposition est nette, sobre, tout objective. La critique des anciens documents de la littérature chrétienne a été particulièrement

soignée. La venue de saint Pierre à Rome est admise à peu près sans hésitation, quoique l'on ait l'air de considérer seulement comme une possibilité son martyre dans la persécution de Néron. Pour expliquer l'origine de l'épiscopat monarchique, on suppose que la préséance dans le collège presbytéral exercée à tour de rôle par les presbytres ou épiscopes, aurait été attribuée bientôt à l'un d'entre eux à titre permanent, comme était déjà l'office presbytéral. Mais l'idée de cette présidence alternative est-elle bien probable? Pourquoi le même épiscope n'aurait-il pas régulièrement présidé aux fonctions du culte, dès qu'il y eut un culte organisé ? Harnack pense que, le temps des charismes une fois passé, la direction du culte passa aux mains d'un seul épiscope, et Weizsäcker admet qu'il a pu y avoir, dès le début, un premier épiscope dont le rôle a grandi peu à peu. Aucun indice, en effet, ne tend à prouver que les prophètes et les docteurs des premiers temps aient jamais présidé, en qualité de prophètes et de docteurs, les réunions de la communauté, et ils n'étaient aucunement désignés pour cela : l'endroit de la *Didaché* où il est dit que les prophètes auront la permission de « rendre grâces » tant qu'ils voudront ne concerne pas la célébration du mystère, mais la faculté de se répandre en prières lorsque le rite eucharistique est accompli.

A. L.

Lehrbuch der Dogmengeschichte, von Dr Adolf HARNACK; III Band, 3 Auflage. Fribourg e. B., Mohr, 1897; gr. in-8, XXII-8, 40 pages.

Die wissenschaftliche und die kirchliche methode in der Theologie, ein encyclopaedischer Versuch, von C. A. BERNOULLI. Friburg e. B., Mohr, 1897; in-8, XV-229 pages.

I. — Le troisième volume de l'histoire des dogmes de M. Harnack est celui qui a été le plus discuté. On a critiqué surtout « le triple dénouement de l'histoire des dogmes » dans le catholicisme, dans le socinianisme et dans les Églises réformées. Le savant auteur n'a pas été ébranlé par les objections soulevées contre sa thèse. Il accorde que l'on peut considérer l'histoire de la théologie comme appartenant à l'histoire du dogme et la poursuivre jusqu'à notre temps; mais il maintient que si l'on regarde le protestantisme comme un principe nouveau impliquant la négation de la valeur absolue des dogmes, l'histoire de ceux-ci finit réellement au XVIe siècle. Il en serait autrement, dit-il, si le protestantisme devait être simplement pris pour une réforme du catholicisme occidental. Dans l'Église catholique, l'histoire des dogmes finit-elle au XVIe siècle ? Pas tout à fait, puisque M. H. la poursuit jusqu'au concile du Vatican, dans le seul but, il est vrai, de montrer comment le dogme est devenu la propriété du pape, qui demeure la seule autorité réelle et absolue. Il est évident que cette manière de présenter les choses cor-

respond à une conception du protestantisme qui est loin d'être celle de tous les protestants, et à une appréciation des transformations intérieures du catholicisme depuis le concile de Trente qui a quelques chances d'être incomplète Le développement du dogme *ecclésiastique* dans l'Église romaine depuis le XVI[e] siècle n'est-il pas un phénomème analogue au développement du dogme *christologique* dans l'ancienne Église? L'infaillibilité du pape supprime-t-elle tout mouvement doctrinal chez les catholiques, et n'est-elle pas un organe proprement *dogmatique*, un écho permanent où la pensée de l'Église se résume pour s'affirmer avec autorité? On a pu, sans trop d'injustice, reprocher à M. H. de n'avoir pas été assez *objectif*; et néanmoins il lui est permis de penser que sa conception du dogme n'a pas été réfutée par ses critiques protestants.

La présente édition ne diffère donc pas essentiellement des précédentes. Un assez grand nombre d'additions et de notes ont augmenté le volume d'une cinquantaine de pages. Parmi ces notes il y en a une (p. 672) où les jésuites sont signalés comme la seule force réelle de l'Église catholique. Si l'on excepte un petit nombre de savants catholiques *allemands* qui sont vraiment remarquables *(hervorragende)*, les écrivains catholiques non jésuites forment, d'après M. H., une quantité négligeable. Voilà, certes, une opinion que ne partageait pas le défunt cardinal Manning, et qui fera sourire beaucoup d'honnêtes gens en dehors d'Allemagne. Ils supposeront que M. H. n'a pas beaucoup pratiqué la littérature catholique contemporaine, tant celle des jésuites que des non jésuites, et que le jugement si favorable porté par lui sur les publications des bons Pères lui est venu, par une voie assez directe, de la compagnie elle-même. Du reste, les jésuites sont le grand ennemi, car ils personnifient la contre-réformation. Il paraît que l'Allemagne a définitivement vaincu Louis XIV en 1870 (elle y a mis le temps), mais qu'on ne prévoit pas encore la défaite de Loyola. De telles considérations ne sont pas faites pour écarter le reproche de subjectivisme. Au lieu de nous peindre le jésuite si formidable, l'éminent historien aurait pu nous dire un peu plus longuement ce qu'est devenu le dogme chez Calvin, et tracer historiquement la ligne qui aboutit à la ruine du dogme dans les Églises évangéliques.

II. — M Harnack a, dans son avant-propos, des paroles assez sévères pour « un jeune homme » qui s'est permis d'écrire que l'histoire des dogmes, telle qu'elle existe actuellement, n'est qu'une « demi chose », la moitié d'une science qui veut être historique et théologique, sans être entièrement de l'histoire ni de la théologie. Le « jeune homme » propose de les séparer tout à fait, de telle sorte que l'histoire s'occupe des faits et que la théologie s'inspire de l'histoire pour régler son propre enseignement. L'histoire marcherait la première, la théologie la suivrait d'un pas modéré. Les théologiens trouveraient tout naturel que les historiens émettent des hypothèses et aboutissent à des conclusions nouvelles. Les historiens, de leur côté, ne seraient pas surpris que les théo-

logiens n'acceptent qu'à bon escient les résultats de la critique. De cette façon tout le monde vivrait en paix, et les consciences ne seraient pas troublées M. Harnack proteste et compare cette façon de régler l'accord de la critique et de la religion à la proposition que Salomon fit aux deux femmes, de couper en deux morceaux l'enfant qu'elles se disputaient. Toute comparaison cloche, et la connaissance scientifique n'est pas tout à fait la même chose que la connaissance pratique de la religion et que la théologie pastorale. Quoi qu'il en soit, le jeune audacieux m'a tout l'air d'être M. Bernoulli, qui, dans un livre un peu obscur, développe la thèse combattue par M. Harnack. Cette thèse tendrait à soumettre la science religieuse chez les protestants à un régime fort analogue par certains côtés à celui de la théologie catholique, avec plus de liberté pour les recherches savantes, et moins de garanties pour l'unité de l'enseignement ecclésiastique. L'idée vaut la peine d'être examinée, mais a-t-elle beaucoup d'avenir ?

C. D.

STAEHELIN (Félix). **Geschichte der Kleinasiatischen Galater bis zur Errichtung der rœmischen Provinz Asia.** Dissertation doctorale de Bâle. Bâle, imprimerie de la Allgemeine Schweizer Zeitung, 1897. In-8, 104 p.

Cette dissertation de débutant est l'une des meilleures que j'aie lues sur cette période de l'histoire grecque, qui en compte, hélas ! si peu. Non seulement M. Staehelin connaît à fond les textes et la « littérature » moderne, mais encore — qualité plus rare — il fait preuve de jugement, de finesse, et sait se taire quand il n'a rien à dire. J'ai remarqué tout particulièrement l'excellent commentaire de l'inscription d'Érythrée, des dédicaces de Pergame et de la curieuse correspondance lapidaire de Pessinonte, l'utile index ethnique des actes d'affranchissement de Delphes (p. 57), le tableau piquant de la duplicité de la politique romaine envers Pergame; sur tous ces points, M. Staehelin précise et augmente notre savoir; son travail ne profitera pas seulement au sujet limité qu'énonce le titre, mais à toute l'histoire de l'Asie-Mineure pendant le IIIe et le IIe siècle avant l'ère chrétienne. Quelques erreurs — ou qui me paraissent telles [1] — ne diminuent en rien le service ainsi rendu à nos études.

T. R.

---

1. P. 5. Il n'est pas possible que le secours de 500 hommes envoyés aux Thermopyles par Antiochus Soter, que mentionne Pausanias, se réduise au contingent de la bourgeoisie de Magnésie du Méandre. — P. 9. On est surpris de retrouver ici la vieille fable suivant laquelle les invasions gauloises du IVe et du IIIe siècle auraient eu pour motif la surpopulation de la mère-patrie, la Gaule. Il est infiniment probable qu'à cette époque le centre de gravité de la race gauloise était non pas « la Gaule », mais la vallée du Danube, et c'est renverser les choses que d'écrire en parlant des

Alf. GUDEMANN. **Outlines of the history of classical philology.** 3e éd. Boston, Ginn et Co, 1897, in-12, 81 p.

L'auteur est professeur à l'Université de Pensylvanie. Son nom se trouve souvent dans les revues américaines; il a donné autrefois une très bonne édition du dialogue des Orateurs dont la *Revue* a rendu compte (1894, II, p. 469). Le petit *tract* que nous venons de recevoir, est arrivé depuis trois ans à une troisième édition; il répond donc au goût du public américain. Il est clair, simple et très habilement distribué; mais je crois bien que chez nous on trouverait que le livre donne à la fois trop et trop peu.

Omissions sans doute involontaires p. 59, 6 : l'édition d'Ovide a été oubliée parmi les œuvres de Burmann. P.54 et s.: parmi les savants français, pourquoi ne nommer ni Guyet, ni de Brosses? A cause des manuscrits qu'ils ont les premiers réunis et publiés, n'eût-il pas fallu nommer aussi Pierre Daniel et Bongars?

É. T.

Hugo BLÜMNER. **Satura.** Ausgewæhlte Satiren des Horaz, Persius, und Juvenal in freier metrischer übertragung. Leipzig, Teubner, 1897, in-12, 268 pages.

Élégant petit volume, orné d'une vingtaine de gravures, dont les sujets sont empruntés à l'antique, et de préférence aux peintures d'Herculanum et de Pompeï. Naturellement on fera bien de ne pas serrer de trop près la convenance de telle gravure à tel endroit. Elles sont en général nettes et agréables. Dix satires sont empruntées à Horace (I, 1, 3, 4, 5 et 9; II, 2, 3, 5, 6 et 8); trois à Perse (1, 3 et 5); cinq à Juvénal (1, 3, 5, 6 et 7). Sous le texte, des notes très courtes pour faciliter la lecture. Je me récuse pour juger de la traduction elle-même. Le mètre choisi est le vers iambique de dix syllabes avec rimes. A la fin, quatre pages de notes critiques exégétiques.

En tête, après la préface, un bon exposé en dix pages sur la satire

---

Gaulois : « über den Rhein waren sie nach Germanien gezogen. » — P. 18. Ni dans César, ni dans Virgile il n'y a un mot qui indique que les Gaulois se servissent de chars *à faux*. — P. 19. Trogue Pompée, prol. 25 : « quas regiones Felini occuparunt. » M. S. désespère. Pourquoi pas *Tylini*? — P. 30. Il n'est pas admissible que les figures des ex-voto d'Attale éparses dans divers musées soient des originaux. — P. 38. Dans l'inscription no 36 de Pergame, au lieu de πρὸς Λυ[σίαν, etc, je lirais volontiers Λυ[σανίαν (cf. Polyb., V, 90). — P. 62, l'hypothèse que les Galates mentionnés dans l'inscription de Protogène seraient « des pirates venus par mer d'Asie-Mineure » est simplement absurde. Il en est de même de l'idée jetée en passant que les Celtes d'Espagne seraient arrivés dans ce pays par mer! — P. 80. Il est excessif de considérer la Galatie, après 183, comme une *province* pergaménienne. Probablement il n'existait que des traités de subsides militaires entre Eumène et les Galates, analogues à ceux qu'il conclut avec les villes crétoises.

romaine. Relevons dans une note (p. xv), ce détail qu'au Reichstag allemand, on a cité au banc des ministres le vers : *Quis tulerit Gracchos...*, comme de Cicéron. Voilà pour nous consoler des bourdes non moins affligeantes que commettent nos politiciens.

É. T.

Dott. Mario MARGARITORI. **Petronio Arbitro**. Ricerche biografiche. Vercelli, Gallardi et Ugo. 1897, in-8, 87 p.

L'auteur du Satiricon est-il bien le Pétrone dont Tacite a décrit la mort? De toutes les questions qui touchent à l'auteur, voilà sans doute la principale. On y fait souvent allusion ; mais depuis la dissertation de Studer (1843), elle n'avait pas été exposée et discutée dans son ensemble ; M. Margaritori la reprend de front en rattachant ses raisonnements et ses remarques à trois chapitres : témoignages de Tacite et des auteurs sur Pétrone; esprit du Satiricon ; style et langue du Satiricon.

La réponse finale, ici encore, n'est pas résolument affirmative ; pas plus que ses prédécesseurs, M. M. n'a pu découvrir de preuves décisives ; il n'ose pas aller, en concluant, au-delà d'une très grande probabilité ; c'est dire qu'en somme nous en restons toujours au même point ; mais on trouvera dans cette élégante plaquette du savoir, du sens, une érudition sûre, et avec cela beaucoup de simplicité ; pour la partie scabreuse du sujet, une réserve qui serait plutôt excessive. La bibliographie très sobre, me paraît cependant très complète [1]. Il est visible que M. M. s'est livré avec amour à la présente étude [2], et je trouve son but et sa méthode excellents : avant tout et partout il s'est attaché à procéder scientifiquement, sous forme de démonstration rigoureuse, en ne s'avançant jamais que sur un terrain parfaitement éclairé, par déductions parfaitement enchaînées ; le raisonnement, comme aussi la rédaction, est toujours très clair. C'est par là, plutôt que par des vues originales, que se recommande ce bon travail. Ce qui n'empêchera pas de rencontrer ici plus d'une remarque de détail fine et neuve [3].

Sur un auteur aussi difficile que Pétrone, il n'est pas facile de trouver toujours l'expression juste ; le texte du romancier est plus d'une fois équivoque et par suite les critiques qui s'y réfèrent ou qui le com-

---

1. Les articles de la *Revue critique* sont cités avec toutes les publications récentes. Je ne verrais à reprendre que la référence (p. 71, n. 2) au texte suranné de Klotz pour les lettres à Quintus.

2. P. 10 : uno studio *amorosamente* conscienzioso dei documenti et di quello strano romanzo.

3. Notamment p. 50 et s., sur le caractère conventionnel des tirades oratoires ou poétiques où Pétrone se fait imitateur des auteurs classiques ou des contemporains ; sur les méprises où l'entraîne cette imitation presque servile (p. 55, au bas) ; sur le côté faible des recherches entreprises pour déterminer le lieu de la *Cena* (p. 60).

mentent se trouvent très souvent en désaccord. Après avoir indiqué très nettement le mérite du travail de M. M., le plaisir qu'il donnera à tous les lecteurs, je relève quelques points qui me paraissent contestables. M. M. reconnaît (p. 38 et s.), la parfaite objectivité de l'auteur. Mais ne pouvant renoncer à connaître et à décrire sa personne, il admet qu'il y a pour la forme deux Encolpes (?) : l'un, le personnage mêlé aux divers incidents et qui s'abandonne toujours aux éclats de sa passion ; l'autre, le narrateur impassible, pure fiction derrière laquelle se dissimule l'auteur lui-même (p. 39) : n'est-ce pas bien factice ? Peut-on dire qu'Encolpe est « le représentant officiel de Pétrone » (p. 44)? M. M. argumente sur les brusques transitions, les *sautes* qu'il relève dans le récit : n'est-ce pas bien dangereux quand il s'agit d'un texte comme celui-ci et qui contient autant de lacunes? Je crois de même suspecte l'interprétation du vers *Sermonis puri...* (p. 45 au bas), et aussi le sens de *simplicitas*, qui dans ces vers n'est nullement le même que dans le passage de Tacite (p. 46). Suivant moi la phrase de Tacite, *Ann.* XVI, 19 : *ut quamvis coacta mors fortuitæ similis esset*, n'a pas été ici bien comprise (p. 23, n. 3) : il n'y a pas là de défi à Néron, mais le calme, la simplicité (in speciem *simplicitatis*) affectée de l'épicurien. Les expressions par lesquelles le narrateur prétend reconnaître la magnificence et l'affabilité fastueuse de Trimalcion (p. 40, n. 1) et que M. M. croit sérieuses, ne me semblent couvrir qu'un continuel persiflage. Enfin et surtout je ne crois pas que dans un auteur comme Pétrone, on puisse parler de « sa sympathie pour les scènes qu'il expose », et surtout dire qu'il « vit de la vie qu'il nous représente, et qu'ainsi il se révèle à nous, même dans les passages humoristiques ou ironiques » (p. 87). Rien ne serait plus facile que d'opposer à ces phrases d'autres remarques toutes contraires de M. M. Il est surtout fâcheux que M. Margaritori s'exprime ainsi en concluant. C'est manquer suivant moi à une obligation stricte de toute étude sur Pétrone : avec un tel auteur, on ne peut être ni trop prudent ni trop défiant.

Émile Thomas.

E. Kettner, **Die oesterreichische Nibelungendichtung.** *Untersuchungen über die Verfasser des Nibelungenliedes*, Berlin, 1897.

Dans cet ouvrage important qui couronne une série d'études sur le *Nibelungenlied* publiées antérieurement dans la *Zeitschrift f. d. Philologie* (t. XV et suiv.), M. Kettner expose sur l'origine du poème une théorie qui peut se résumer ainsi : 1° des trois principales recensions du poème, A, B et C, la recension A est, comme le veut Lachmann, la plus ancienne ; — 2° cette recension A n'est d'ailleurs elle-même qu'un arrangement ; de même qu'il serait possible, en supposant perdu le texte A, de reconnaître l'origine récente des additions dues aux rédacteurs

B ou C, de même on peut déterminer dans le poème, tel qu'il nous a été transmis, ce qui est l'œuvre spéciale du rédacteur A : ce rédacteur, comme les auteurs des recensions B et C, appartient à la classe des jongleurs ; — 3° en écartant les additions dues au rédacteur A, on restitue sinon intégralement du moins approximativement un récit continu de la légende des Nibelungen composé par un chevalier-poète, qui doit être regardé comme le véritable auteur du *Nibelungenlied* ; — 4° ce chevalier-poète, à son tour, s'est servi, pour composer son œuvre, de trois recueils de chants populaires anciens : l'un sur les *Noces de Sigfrid et de Gunther*, le second sur la *Mort de Sigfrid*, le troisième sur la *Mort des Nibelungen* chez le roi Etzel ; il paraît avoir suivi parfois de très près le texte original qu'il avait sous les yeux.

La tendance générale du livre de M. K. est celle qui prévaut chez la plupart des auteurs qui se sont occupés ces derniers temps de la question controversée du *Nibelungenlied*. On est, en général, persuadé aujourd'hui qu'il est parfaitement chimérique de prétendre reconstituer les *lieder* originaux dont ce poème serait sorti, mais qu'il est bien difficile, d'autre part, de s'en tenir purement et simplement à la théorie unitaire. La solution proposée par M. K. donne satisfaction à ce double sentiment : elle rend compte à la fois de l'unité indéniable de ton et de composition qu'on constate dans le *Nibelungenlied* et explique aussi sans peine les divergences assez sensibles qu'on peut noter entre ses diverses parties. Son côté faible est évidemment l'hypothèse de *deux* arrangements greffés l'un sur l'autre, le premier dû à un chevalier-poète autrichien, le second à un jongleur autrichien. Si le rédacteur A s'était borné, comme l'a fait le rédacteur B, à ajouter une soixantaine de strophes à son original sans trop altérer d'ailleurs le reste du texte, peut-être pourrait on essayer de reconstituer, sans tomber dans l'arbitraire, l'œuvre originale qu'il a retouchée. Or il aurait, d'après M. K. non seulement composé *un tiers* environ du poème actuel, mais encore remanié d'autres passages d'une manière très sensible !! Comment prétendre, dans ces conditions, distinguer nettement son œuvre d'avec celle du chevalier-poète qui n'était lui aussi, en réalité, qu'un arrangeur ? M. Kettner reconnaît lui-même qu'ils procèdent dans un grand nombre de cas de la même manière : tous les deux cherchent à donner de l'unité à leur récit en reliant entre eux des épisodes primitivement isolée et en écartant les divergences les plus fortes ; tous deux cherchent à faire reparaître de temps en temps les héros trop longtemps laissés de côté, et cela même dans des épisodes de la légende où ils n'ont que faire primitivement ; tous deux accommodent la vieille légende à la mode du jour, ajoutent au récit ancien des descriptions de fêtes, de cérémonies, de vêtements, d'armes, etc. Il paraît en résumé bien délicat, dans un très grand nombre de cas, de distinguer ce qui appartient à l'un de ce qui revient à l'autre. L'ouvrage de M. K. ne m'a pas persuadé qu'il soit possible de reconstituer avec quelque exactitude une « forme

primitive » du *Nibelungenlied* — que cette forme primitive soit d'ailleurs une série de *lieder* comme le veut Lachmann, ou (ce qui parait plus vraisemblable) un poème continu comme le veut M. K. — Ces réserves faites, je tiens à ajouter que l'ouvrage de M. Kettner est fort instructif et très consciencieux, plein de rapprochements intéressants, d'aperçus ingénieux sur la psychologie des poètes populaires ou sur l'évolution des idées morales, et qu'il mérite d'être étudié de très près par tous ceux qui s'intéressent aux problèmes délicats que soulève l'étude de la poésie populaire.

H. L.

Eug. Müntz. **La tiare pontificale du VIIIe au XVIe siècle** (*Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* t. XXXVI, 1re partie).

Les sujets en apparence les plus étudiés sont cependant parfois ceux qui prêtent le plus à de nouvelles recherches; l'abondance de la bibliographie d'un sujet prouve seulement, en effet, qu'il a paru intéressant à beaucoup; on a pu le traiter trop tôt, trop superficiellement, en tirer des conclusions peu critiques ou contradictoires, voire même n'en point tirer.

De ces sujets, que beaucoup de dissertations avaient mal élucidés, sinon embrouillés, l'histoire de la tiare pontificale pouvait être citée comme un bon exemple. A l'abondance de la bibliographie, celle des documents inédits s'ajoutait comme un embarras de plus pour qui n'eût pas possédé à la fois la plupart de ces documents et une critique assez sûre pour en tirer des conclusions vraiment scientifiques. L'historien des *Arts à la Cour des Papes* était désigné plus que tout autre pour un travail de ce genre, et voici les conclusions qu'il a su dégager d'une merveilleuse abondance de documents en grande partie inédits.

La tiare des papes dérive de celle qui fut un insigne de souveraineté chez divers peuples antiques d'Orient. Parmi les effigies des papes antérieures à l'an mil, les unes portent la tiare, mais sont d'une authenticité douteuse, d'autres sont d'une interprétation difficile, la plupart ont la tête découverte; les papes de cette période ont pu porter la tiare, mais nous n'en avons aucune preuve; au Xe siècle, au contraire, la tiare pontificale est un insigne d'investiture et un symbole du pouvoir temporel des papes. Quant à la forme, la tiare de Pascal (1099-1118), la première dont le *liber pontificalis* fasse mention, portait une couronne, et depuis le Xe siècle jusqu'à la fin du XIIIe, on trouve la tiare en étoffe, portant au bas soit un diadème, soit une véritable couronne d'abord ornée de pointes, puis de fleurons qui semblent n'apparaître qu'au XIIIe siècle. C'est à la fin de ce siècle que l'on voit une tiare en métal dont la date de fabrication est incertaine; elle portait au bas un diadème à cabochons surmonté d'ornements pattés; dans la partie supérieure du cône

une série d'arcatures; au sommet enfin, un bouton fait d'un rubis énorme. C'est sans doute pour mettre en valeur cette pierrerie exceptionnelle qu'un orfèvre avait imaginé ce disgracieux bouton. M. Müntz a restitué l'histoire tout à fait inconnue et très curieuse de cette tiare que portèrent Nicolas IV (1288-1292), puis Boniface VIII. Elle fut emportée deux fois en France, d'abord en 1305 pour le couronnement de Clément V; elle perdit alors son gros rubis, mais reçut en revanche le nom apocryphe de tiare de Saint-Sylvestre, et devint à ce titre une relique. Elle fut portée pour la dernière fois au couronnement de Nicolas V en 1447, enfin elle fut volée et perdue en 1485.

Boniface VIII (1294-1303) imagina, vers la fin de son pontificat, d'ajouter à la tiare une seconde couronne, emblème sans doute de la puissance spirituelle ajoutée à l'idée de puissance temporelle que la tiare exprimait seule à l'origine. La troisième couronne dont la signification est incertaine fut essayée sous Jean XXII (1316-1334), fixée dans sa forme actuelle sous Benoît XII (1334-1342). Un caractère plus important des tiares de cette nouvelle période est l'adoption très nette du style gothique; un galbe superbe et des fleurons élégants remplacent les formes lourdes et parfois disgracieuses des monuments antérieurs. Vers le milieu du xive siècle, on y trouve des fleurs de lys. Au xve siècle, la tiare est devenue avant tout un symbole religieux; il y eut des tiares d'apparat de plus en plus riches. Il faut citer celles de Paul II (1464-1471) et de Sixte IV (1471-1484) et plus encore celle de Jules II (1503-1513), exécutée par Caradosso. M. E. M. a été assez heureux pour retrouver une gravure de cet insigne joyau que Pie VI détruisit et dont on croyait qu'il ne subsistait nulle représentation. Elle était d'un modèle tout à fait insolite, divisée en sept zones et surmontée d'un riche bouton portant la croix. Après cette fantaisie, la tradition des trois couronnes fut reprise; Léon X ajouta bien des plumes de paon à la tiare, mais aucune modification essentielle n'eut plus lieu. L'intéressante monographie qu'on vient d'analyser et les curieuses pièces justificatives qui l'accompagnent contiennent encore bien des détails sur diverses tiares et sur les artistes qui les exécutèrent, sur le *camaurum*, bonnet d'origine sans doute orientale que portèrent les archevêques de Bénévent, le *camelaucum*, coiffure que le pape Constantin (+715) portait comme un insigne de sa dignité, et la tiare des empereurs d'Orient qui prit au xve siècle le rebord et la visière d'une casquette, curieuse combinaison de la plus noble des coiffures avec celle qui devait devenir la plus vulgaire!

C'est avec une absolue rigueur que M. E. Müntz a fait le départ des nombreuses représentations exécutées de tous temps par des artistes qui pouvaient être mal renseignés sur la tiare pontificale, et il s'est interdit d'en tirer des arguments. Il s'est interdit également toute conclusion qui ne s'appuierait pas sur des preuves certaines; son mémoire est donc un modèle de critique en même temps qu'une source très riche et absolu-

ment sûre de renseignements souvent nouveaux sur un des points les plus intéressants de l'histoire du costume et de la liturgie.

C. Enlart.

Essai sur l'origine et les attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas, par Eugène Lameere. Bruxelles, Bruylant-Christophe et Comp., 1896, 78 pages in-8. — **Documents inédits pour servir à l'histoire de l'origine et des attributions de l'audiencier dans les anciens Pays-Bas**, par E. Lameere. Bruxelles, Hayez, 1897, 90 pages in-8.

Les Archives générales de Belgique à Bruxelles renferment un fonds de documents appelé *Papiers d'État et de l'Audience*, et comprenant des registres, des dépêches, des lettres-patentes, contresignées par des fonctionnaires, appelés tantôt *audienciers*, tantôt *secrétaires d'État*. L'histoire administrative des Pays-Bas n'est pas suffisamment connue dans ses menus détails pour qu'en Belgique même — et à plus forte raison au dehors, — les historiens n'aient pas été embarrassés parfois lorsqu'ils ont eu à parler de ces officiers de la couronne et de leurs attributions respectives. Aussi M. E. Lameere a-t-il pensé, non sans raison, trouver là un sujet de thèse, utile à traiter, en examinant à fond ce point de l'administration des Pays-Bas bourguignons, espagnols et autrichiens. Son *Essai* a paru dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* et les documents, pour la plupart inédits, qui lui en ont fourni les éléments, ont été imprimés dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, ce qui explique la différence de format et d'aspect des deux brochures, qui ne constituent en réalité qu'un seul et unique travail [1].

Pour trouver l'origine des *audienciers*, l'auteur nous fait remonter assez loin dans le moyen âge; il nous montre, dès le milieu du xive siècle, à la chancellerie des rois de France, un audiencier, qui délivrait les lettres royales par ordre d'audience et dont la tâche principale était évidemment de percevoir les émoluments que devaient verser ceux auxquels il délivrait les dépêches scellées. Les ducs de Bourgogne placèrent également un audiencier aux côtés de leur chancelier et dans leurs divers conseils administratifs, à partir de 1386 environ. Outre qu'il resta le receveur du sceau, il devint encore secrétaire du Conseil de justice et signa bientôt seul toutes les pièces émanant du Conseil des finances; il fut de la sorte un personnage influent, mais par suite même de ses attributions multiples, en conflit à peu près perpétuel avec les

---

1. Une autre bizarrerie typographique, que nous n'avons pas réussi à nous expliquer clairement, c'est l'indication : Indice décimal : 35,09 (493) placée en tête du texte. Serait-ce, par hasard, une rubrique de classement bibliographique du nouveau système?

secrétaires ordinaires, qui lui enviaient ses trop grosses rentrées et en demandaient leur part. C'est à l'histoire de ces conflits que M. L. consacre la majeure partie de son étude. Ils s'accentuèrent, en effet, quand Charles-Quint eut organisé, en 1531, ce qu'on appelait à Bruxelles, en un langage un peu barbare, les *Conseils collatéraux*, qui devaient collaborer au gouvernement du pays, sous la régence de sa sœur, Marie de Hongrie. Généralement l'audiencier, resté premier secrétaire du Conseil privé, l'emportait sur ses rivaux. Un instant calmées sous le gouvernement d'Albert et d'Isabelle, les querelles recommencèrent de plus belle sous le roi Charles II, puis encore sous l'empereur Charles VI, si bien qu'elles lassèrent à la fin la patience légendaire des gouvernants des Pays-Bas. Les fonctions d'audiencier furent supprimées par un édit du 20 juin 1744, ou plutôt réparties entre les différents secrétaires des conseils. — L'exposition de M. Lameere aurait pu être un peu moins développée, la conclusion plus sobre, et le tableau surtout de ces interminables disputes d'argent infiniment abrégé. La personnalité des différents *audienciers* ne ressort guère de son récit un peu terne, trop exclusivement juridique, et l'on ne voit nulle part, où ni comment, au dire de M. Lameere, « le sort du pays fut bien souvent remis entre leurs mains ». Mais l'auteur a consciencieusement dépouillé de nombreux dossiers d'archives et l'on saura mieux, grâce à lui, quelle était la routine administrative des bureaux de la régente à Bruxelles et l'humeur grincheuse des fonctionnaires du gouvernement des Pays-Bas [1].

R.

Masi (Ernesto). **Scelta di commedie di Carlo Goldoni con prefazione e note**, Florence, Le Monnier, 1897. 2 vol. pet. in-8 de xxxii-539 et 648 p.

M. Masi donne un bon exemple en publiant cette édition. Les savants italiens, dont on ne saurait d'ailleurs trop louer l'activité, se perdent trop souvent dans de menus articles sur des questions de détail. En particulier, ils n'osent que rarement entreprendre des éditions savantes que leur public trouverait trop coûteuses. M. M. lui-même a été gêné, on le sent, par la préoccupation de ne pas dépasser le nombre de pages qu'on lui assignait. Lui qui possède une connaissance si profonde de la littérature de ce temps, il n'avait qu'à se laisser faire pour multiplier les rapprochements. Il s'est fait violence pour être bref; mais il a su, par le choix des pièces qu'il réimprime, par ses préfaces et ses notes, offrir un tableau des transformations successives de Goldoni : d'abord, Goldoni relève de la *Commedia dell' arte;* puis il s'en émancipe, tout en en conservant les qualités; il y revient, chose curieuse, en France, où elle semblait la raison d'être du Théâtre italien de Paris, et pourtant

---

1. P. 44, lire *conseils* pour *consaux*. — P. 58, lire *de* pour *ne*.

essaie de garder quelque chose de l'art supérieur qu'il a créé en Italie et qu'il tâche d'y entretenir par les pièces qu'il envoie à Venise; enfin, dans le *Bourru Bienfaisant*, il revient à la comédie de caractère. M. M. s'applique aussi à prouver que Goldoni a frondé plus souvent, plus courageusement qu'on ne croit, les vices des hautes classes, notamment le sigisbéisme, et relève à bon droit deux qualités qu'en Italie on ne loue pas assez chez Goldoni : l'invention et le mouvement scéniques. Il rappelle avec raison que M. Sardou a imité la *Casa Nuova*; en réalité, pour la prestesse vertigineuse qui embrouille et dénoue une intrigue, qui lance les personnages à la poursuite les uns des autres ou les fait, pour ainsi dire, parler distinctement tous à la fois, Goldoni ne le cède à personne. Inutile de dire que M. M. a joint à ses propres recherches un résumé de celles de M. Neri, de M. Maddalena et de notre compatriote, M. Rabany, qu'il cite fréquemment avec estime.

Le lecteur français n'accordera pas à M. M. que les personnages de Goldoni soient plus vrais, plus vivants que ceux de Molière (I, p. 340 et *passim*); pour nous, Goldoni est fin, quelquefois pénétrant, jamais profond. Mais l'essentiel est que, grâce à M. Masi, on connaîtra mieux son auteur. Bornons-nous donc à deux observations secondaires et qui portent sur des faits : Goldoni, dans *Il cavaliere e la dama*, n'est pas un précurseur de La Chaussée, dont toutes les comédies étaient déjà composées (I, p. 92), et le journal de Fréron n'était pas le *Mercure* (II, p. 505 et ailleurs), mais *l'Année littéraire*.

Charles Dejob.

Zur Geschichte des Deutschtums im Elsass und im Vogesengebiet von Dr Hans Witte. Stuttgart, Engelhorn, 1897. 128 pages in-8 (avec carte). Prix : 9 fr. 50.

L'étude de M. Witte est le plus récent fascicule d'une importante collection, dirigée par M. le professeur Kirchhoff, de Halle, au nom de la *Commission centrale pour la connaissance scientifique de l'Allemagne*, et qui en est à son dixième volume. Les *Forschungen zur deutschen Landes — und Volkskunde* s'occupent de préférence d'études ethnographiques, et M. W., qui y avait déjà publié, il y a quelques années, un travail analogue sur les territoires lorrains [1], y traite dans le présent volume l'ethnographie linguistique des anciens départements

1. *Das deutsche Sprachgebiet Lothringens und seine Wandelungen... bis zum Ausgang des 16. Jahrhunderts*. Stuttgart, 1894, in-8. — Dès 1891, M. W. avait publié un autre travail sur le même sujet, *Deutsche und keltoromanen in Lothringen nach der Voelkerwanderung, Die Entstehung des deutschen Sprachgebiets*. Strasbourg, in-8. C'est à M. W. que revient le mérite d'avoir péremptoirement démontré à ses compatriotes que Metz n'a jamais été une ville de langue allemande, comme l'ont opiniâtrement prétendu de nombreux auteurs allemands, en dépit des faits.

du Haut- et du Bas-Rhin. On peut faire deux parts de son étude; l'une, de beaucoup la plus étendue, est une enquête d'érudition patiente, méthodiquement conçue et fort bien dirigée. L'auteur y retrace d'abord l'historique de la germanisation de l'Alsace romaine par les invasions successives des Alamans, des Burgondes, des Francs, etc. Puis il recherche, en s'aidant de tous les document accessibles aujourd'hui (urbaires, cadastres, baux de ventes, nomenclatures de noms propres, actes de procédure quelconques), à fixer les particularités linguistiques de la prise de possession allemande, le long de la crête des Vosges jusque vers la trouée de Belfort. D'autres savants avaient fait avant lui, plus ou moins bien, pour le temps présent, une besogne analogue. Mais ce qui donne au travail de M. W. un mérite tout particulier, ce sont les nombreuses données historiques nouvelles qu'il verse au dossier, puisées aux documents du moyen âge et du xvi[e] siècle, et les déductions ingénieuses au moyen desquelles il détermine les fluctuations, peu nombreuses d'ailleurs, à travers l'histoire, de la ligne de partage linguistique le long de la chaîne vosgienne ou vers l'extrême sud. Je ne crois pas qu'il y ait jamais grand'chose à changer, ni dans les conclusions générales, ni dans les indications de détail de ces deux chapitres principaux de son travail. A partir du xi[e] siècle à peu près, les frontières réciproques des deux langues sont fixées ; quelques localités de la vallée de la Bruche, quelques villages du côté de la frontière suisse, comme Courtavon (Ottendorf), ont été gagnés encore par l'élément roman du xv[e] au xvii[e] siècle ; quelques autres localités du Sundgau ont été conquises à l'élément germanique du xi[e] au xv[e] siècle, mais en somme c'est peu de chose.

Nous ne pouvons, malheureusement, étendre ces éloges à la seconde partie, infiniment plus écourtée, de l'étude de M. W., où le savant s'éclipse trop pour faire place au politicien prisonnier de ses propres antipathies et peu disposé, par suite, à constater et à apprécier équitablement des faits plus récents, qui sont pour lui déplaire. Il faut bien signaler aussi ce point, en nous tenant d'ailleurs sur le terrain exclusivement scientifique. L'auteur a compris qu'on se demanderait et qu'on lui demanderait si les deux siècles du régime français n'avaient donc produit aucun changement visible dans l'ethnographie linguistique de la province, si réellement on ne parlait pas un peu plus français en Alsace en 1870 et même en 1897, qu'en 1648. « Cette question, répond-il, est bien rapidement résolue, l'incapacité de la France à coloniser est connue. Jamais aucune immigration en masse n'eut lieu pour l'Alsace » (p. 118). Assurément les Français n'ont jamais franchi les Vosges en nombres compacts approchant de celui des Barbares qui passèrent le Rhin au v[e] siècle ; mais il n'y en a pas moins eu une véritable immigration de langue française dans la seconde moitié du xviii[e] et au xix[e] siècle ; des Lorrains et des habitants du Jura bernois ont même précédé, dès le xvi[e] et le xvii[e] siècle, les Français de la vieille

France[1]. Comment M. W. expliquerait-il autrement la présence de tant de noms absolument français dans des villages alsaciens perdus dans la plaine et bien éloignés de la frontière vosgienne? On ne lui demandait pas même de continuer son enquête dans des conditions aussi pénibles, et de s'arrêter aux registres actuels des naissances et des décès des localités alsaciennes après avoir dépouillé avec un soin si minutieux les noms de famille des plus petits hameaux sur la frontière des langues au XVIe siècle. Mais on peut s'étonner à bon droit qu'un savant consciencieux comme lui n'ait pas au moins songé à prendre en main l'*Adressbuch* de Strasbourg pour l'année courante, avant d'affirmer qu'il n'y eut jamais d'immigration française en Alsace. D'où proviennent donc ces noms français qu'on y rencontre par centaines, après un quart de siècle de domination étrangère et d'émigration continue?

Mais il y a à faire un reproche plus grave encore à M. W., dans un travail publié par une commission *scientifique* et d'allures incontestablement érudites. La langue ne se transporte pas seulement par immigration ; elle peut changer par la libre volonté d'une population autochthone, aussi bien que par l'afflux d'une population étrangère. C'est ce changement profond, commencé dès le XVIIIe siècle, achevé dans la première moitié du XIXe siècle, que l'auteur ignore, je pourrais dire, si je voulais être sévère, qu'il escamote aux yeux du lecteur allemand, généralement fort ignorant des choses d'Alsace. On comprend, à la rigueur, que dans des documents administratifs, on n'admette pas qu'il y ait encore à Strasbourg, à Mulhouse, à Colmar, *un seul habitant* de langue française, puisqu'il n'y a, pour l'administration, de districts *mixtes* que sur l'extrême frontière. Chacun sait à quoi s'en tenir sur ce genre de statistiques officielles. Mais que, dans un ouvrage sérieux comme le nôtre, écrit à Strasbourg même, consacré expressément à l'exposition *scientifique* de la situation linguistique de l'Alsace, on ne sache pas, ou ne veuille pas savoir — je n'ose décider — que dans toutes les classes cultivées *autochthones*[2] de la province, de Wissembourg à Altkirch, et de Saverne à Strasbourg, la langue française s'est peu à peu *librement* répandue, qu'elle est descendue vers le peuple même depuis un demi-siècle[3] et qu'elle reste encore aujourd'hui pour ces couches sociales

---

1. Vers 1580, le chroniqueur Sebald Buhler pouvait dire, en exagérant un peu, que le tiers des habitants de Strasbourg étaient de langue française.

2. J'accentue ce mot car, grâce à une immigration constante, il y a maintenant beaucoup de gens très cultivés en Alsace qui se disent et se croient Alsaciens et ne savent pas le français.

3. J'appelle l'attention de M. Witte sur le fait-divers suivant, que je relève dans un journal local (*Affiches de Strasbourg*, 27 octobre 1897), au moment où j'écris ces lignes. Le fait s'est passé le 23 octobre à *Strasbourg*, devant la cour d'assises de la *Basse-Alsace*. Il s'agit d'un meurtre quelconque (l'accusé, simple journalier), de même que la plupart des témoins, au nombre de dix-neuf, *ne parlait que le français*. (Je n'insiste pas là-dessus, le village dont il est originaire étant situé en Lorraine.)

supérieures la langue du foyer domestique, de la littérature, de la conversation de salon comme des épanchements intimes, cela ne s'explique pas. Il faut admettre comme faible excuse le manque absolu de contact des immigrés allemands avec les anciens habitants de la province, en dehors de relations plus ou moins officielles où l'usage de l'allemand est forcément obligatoire.

Il y a dans le dernier chapitre de M. Witte d'autres paroles moins *scientifiques* encore et plus directement blessantes, dirigées contre les malheureux qui, « reniant les liens du sang et se complaisant à une existence artificielle, jouent toute leur vie le rôle d'incapables *(eine Stümperrolle)*, puisque la malédiction d'une stérilité intellectuelle complète les a frappés » (p. 119). L'auteur veut bien les avertir que cette malédiction ne cessera de peser sur eux que le jour où, réparant, pleins de repentir, les fautes de leurs pères, ils iront se fondre entièrement dans le sein de la nation allemande. Des « jugements » de ce genre paraîtront certainement maladroits au point de vue pratique, à de bons allemands eux-mêmes. On pourrait trouver aussi qu'ils sont médiocrement généreux, à l'égard de gens bien empêchés, pour mille raisons, d'y répondre. Mais ils ont le tort, infiniment plus grave, d'être absolument contraires à la vérité scientifique. Pour les formuler, il faut en effet ne rien connaître de la vie intellectuelle de la France moderne, ni de l'apport considérable que lui a fourni l'Alsace, dans les sciences et les arts, dans l'érudition et dans l'industrie, dans les travaux de la guerre et ceux de la paix, depuis les trois dernières générations.

R.

A. von Brandt. **Beitræge zur Geschichte der franzœsischen Handelspolitik, von Colbert bis zur Gegenwart.** Leipzig, Duncker, 1896, xiv-233 p. in-8.

Cette « contribution » est en réalité une histoire sommaire de la politique douanière de la France depuis Colbert jusqu'à 1895. Ce n'est pas une œuvre d'érudition originale, mais c'est un aperçu clair, précis et exact. L'auteur n'a pas fait de recherches nouvelles et s'est contenté des renseignements qu'on trouve dans les livres classiques; sa bibliographie est d'ailleurs bien établie, sauf pour le xixe siècle, où ses connaissances paraissent trop exclusivement puisées dans les ouvrages des économistes orthodoxes.

L'évolution de la France est divisée en dix périodes : Colbert, — le

---

Mais le journal continue : « *Tous les jurés ayant déclaré savoir* PARFAITEMENT LE FRANÇAIS, l'interrogatoire et les dépositions... ont eu lieu dans cette langue. » Or, ces jurés sont en bonne partie des artisans et des agriculteurs venus de toutes petites localités de la plaine, et nullement des messieurs « francisés » *(verwaelscht)* de la capitale.

XVIII[e] siècle, — De la Convention à la Restauration, — Restauration, — Monarchie de Juillet, — De 1848 au traité de commerce (de 1860), — Le traité de commerce, — Essais de Thiers, — Tarif de 1881, — Tarif de 1892. Dans chacune l'auteur s'attache judicieusement à montrer l'action des conditions politiques sur le système économique du gouvernement.

La partie la plus intéressante est la conclusion : l'auteur, se référant au livre de M. Funck-Brentano dont j'ai rendu compte dans la *Revue critique*, montre le caractère incohérent du régime établi par la Chambre en 1892; il recherche les conditions spéciales qui permettent à la France de supporter sans dépérir rapidement un pareil régime, et croit les trouver dans la très faible natalité de la population française.

Ce travail fait honneur au séminaire de Brentano et Lotz, d'où il est sorti.

Ch. SEIGNOBOS.

E. ZEVORT. **Histoire de la troisième République**. I. *La présidence de M. Thiers*. Paris, Alcan, 1896, XII-411 p. in-8. II. *La présidence du Maréchal*. 1897, XII-549 pp. in-8. (*Bibl. d'hist. contemp.*)

Cette histoire, destinée à faire suite à l'*Histoire du second Empire* de Taxile Delord, est le premier grand ouvrage français sur cette période contemporaine. Elle aura 4 volumes, un pour chacune des quatre présidences, et s'arrêtera à la mort de Carnot.

La principale difficulté pour une histoire de cette période, c'est la masse écrasante des documents, entre lesquels forcément il faut faire un choix. M. Zevort n'a pas dit explicitement d'après quel principe il a fait le sien, il ne donne ni bibliographie méthodique ni discussions critiques, et son texte est dépourvu de références (sauf de très rares exceptions). L'appareil de documentation se réduit à quelques indications bibliographiques dans la préface du tome I [1], et à un appendice où

1. Le tome II ne contient aucune indication bibliographique dans la préface.

sont reproduits, pour le tome I une vingtaine, pour le tome II une quinzaine de documents, tous imprimés, choisis, si j'ai bien compris, comme particulièrement caractéristiques; (quelques lettres de Trochu, quelques ordres du jour, quelques dépositions à la commission d'enquête, deux fragments de rapports, deux manifestes et la lettre du comte de Chambord, un morceau de Ch. de Mazade sur la guerre, deux lettres de Thiers et de Rouher, des discours de J. Grévy, Laboulaye, Gambetta, et les lois constitutionnelles de 1875 [2].

Il semble que les principales sources de M. Z. aient été les documents

2. A la reproduction des lois constitutionnelles il manque la loi Rivet de 1871 et la loi du septennat, nécessaires pour la connaissance de la Constitution.

parlementaires (y compris les deux enquêtes sur le 4 septembre et le 18 mars). Il s'est servi aussi des ouvrages indiqués dans la Bibliographie de Schulz sur la guerre et la Commune. Il déclare d'ailleurs avoir tiré peu de renseignements des livres et brochures, surtout pour la période mai 1871 à mai 1873 (pour la période 1873-1878 on ne voit même pas qu'il ait cherché à en faire usage); ayant moi-même dressé cette bibliographie, je puis dire que mon impression sur cette littérature concorde avec celle de M. Z. Mais on peut s'étonner qu'il ait omis de mentionner, à côté des documents parlementaires, les journaux et les revues, sans lesquels il n'est guère possible de comprendre vraiment les événements parlementaires de cette période; car ils font connaître les motifs des actes dissimulés dans les discours et les intrigues de couloirs, souvent décisives à cette époque. Il aurait été utile de dresser la liste critique des journaux les plus riches en renseignements confidentiels, d'autant plus que quelques-uns ont disparu ou végètent inconnus du public. Il a été aussi publié quelques volumes de souvenirs (Target, Vinols de Montfleury, Ranc), qui auraient droit à être mentionnés dans une histoire si détaillée. On aurait pu aussi citer et discuter quelques documents allemands, surtout les récits de Busch sur la guerre.

Au tome II, l'auteur paraît avoir renoncé à tout appareil bibliographique, il se borne à citer deux ouvrages, E. Daudet et H. Pessard. Il devient donc très difficile de savoir à quelles sources il a puisé; il ne paraît pas avoir fait usage de l'excellent livre de Chesnelong, *La campagne monarchique*; le récit de la tentative de restauration de 1873 reste confus et ne fait pas comprendre la position de la question du drapeau et la nature du malentendu entre le comte de Chambord et les messagers des Droites.

L'ouvrage est du type de l'histoire narrative; l'auteur s'occupe de raconter les événements plus que de les expliquer, et il les raconte en contemporain, en donnant à chacun une place proportionnée à l'impression qu'il a produite plutôt qu'à ses conséquences lointaines. C'est l'histoire des débats parlementaires qui prend la place la plus large, comme il est naturel pour une période où les événements décisifs ont été les votes des assemblées. Mais l'auteur a entendu ne pas s'enfermer dans l'histoire intérieure; il traite la politique extérieure assez longuement dans le tome I, et s'il n'en parle guère dans le tome II, il prend soin de justifier son silence (Préface, p. x-xi), par la « réserve excessive de notre Parlement » en matière d'affaires étrangères. Et même, bien qu'il s'agisse ici avant tout d'une histoire politique, l'auteur se laisse aller parfois, suivant la tradition littéraire de Tite-Live, à rappeler brièvement quelques-uns des faits divers de l'année, accident, cérémonie, réception d'académicien, au gré de ses souvenirs [1].

1. Dix lignes sont consacrées au déplacement du recteur Zévort, envoyé de Bordeaux dans un autre poste. N'est-ce pas dépasser la mesure de piété filiale permise à un historien?

Le récit se déroule dans l'ordre chronologique ; le lecteur est presque toujours, suivant le précepte antique, jeté dès l'abord *in medias res*, sans explication sur la formation, le recrutement, le programme des partis, ou sur la position des questions ; l'auteur paraît éviter de rechercher le caractère des événements ou le sens de l'évolution.

Il est difficile d'analyser [1], plus encore de critiquer, un ouvrage ainsi conçu. Il n'est pas fait pour faire mieux comprendre l'histoire de cette période à ceux qui la savent déjà, car il ne contient ni fait nouveau ni explication originale ; il ne s'adresse pas à ceux qui ne seraient pas convaincus d'avance, puisqu'il n'apporte pas de preuves. Mais il sera pour le public républicain — auquel il semble destiné — une lecture agréable et instructive ; il lui donnera une connaissance exacte des événements de l'histoire contemporaine accompagnée, de jugements sensés sur les faits.

Le ton de cette histoire n'est pas scientifique du tout. M. Zévort exprime ouvertement et avec énergie toutes ses passions personnelles, ses sympathies, ses antipathies, son admiration, son indignation. Il semble croire qu'on peut « raconter impartialement », « juger froidement », atteindre « à la sérénité du jugement définitif » (ce sont ses termes) sans s'interdire de blâmer, de louer, de s'extasier ; il déclare même avoir « fait du patriotisme l'unique criterium du jugement qu'il a porté sur les hommes publics. » Tout l'ouvrage est écrit dans un esprit républicain et même républicain gambettiste ; très hostile aux « réactionnaires », défavorable aux radicaux, il prend souvent la tournure d'un panégyrique de Gambetta et de ses amis, au point d'affirmer que le désordre matériel, pendant les mois de septembre et octobre, « s'est donné libre carrière à Marseille », et a été « à peu près contenu » à Lyon par « l'énergie et l'habileté de M. Challemel-Lacour. » Mais, sous ces préférences naïvement exprimées, on sent du moins une ardeur de conviction assez sincère pour rendre l'auteur sympathique même aux générations nouvelles qui ne peuvent plus partager ni ses enthousiasmes ni ses répugnances.

Ch. SEIGNOBOS.

---

1. Le plan est indiqué par les titres des chapitres : Tome I. *La gauche républicaine* (15 juill.-4 sept.). — 1. *Le siège de Paris* (4 sept-28 janv.). — 2. *La délégation de Bordeaux* (3 sept.-28 janv.). — 3. *De l'armistice à la Commune* (28 janv.-18 mars). — 4. *La Commune* (18 mars-28 mai). — 5. *Le gouvernement de M. Thiers* (29 mai 1871-31 mars 1872). — 5. *Le gouvernement de M. Thiers (suite)* (31 mars 1872-24 mai 1873). — Tome II. — 1. *Premier ministère de Broglie. La fusion* (24 mai-26 nov.). — 2. *Second ministère de Broglie. Le septennat* (26 nov.-16 mai 1874). — 3. *Ministère de Cissey. Les lois constitutionnelles* (16 mai 1874-10 mars 1875). — 4. *Ministère Buffet. La fin de l'Assemblée nationale* (10 mars 1875-10 mars 1876). — 5. *Premier ministère Dufaure. Le Sénat-conflit* (10 mars-12 déc. 1876). — 6. *Les trois ministères Jules Simon, de Broglie, de Rochebouët. Le Seize-Mai* (12 déc. 1876-13 déc. 1877). — 7. *Deuxième ministère Dufaure. Fin de la présidence du Maréchal* (13 déc. 1877-4 févr. 1879).

Mermeix. **Le Transvaal et la Chartered** (La Révolution de Johannesburg et les mines d'or). 2me éd. Paris, Ollendorff, 1897. 368 p. in-24.

M. Mermeix ayant fait deux voyages au Transvaal, a voulu faire connaître au public français ce pays de l'or dont on parle tant et qu'on se représente si mal, il a voulu faire comprendre le caractère des événements de Johannesburg, si fameux et si défigurés. Il a pleinement réussi. Son exemple prouve que le reportage peut être une excellente préparation à écrire l'histoire contemporaine.

L'ouvrage se divise en trois parties. La deuxième, *Les mines d'or*, se compose d'un récit de voyage, d'une description très vivante de la ville et des mines, avec des indications rapides mais très précises sur l'état actuel des principales exploitations. La première et la troisième partie sont de l'histoire contemporaine. *La Révolution de Johannesburg*, l'*Histoire de la Chartered.*

Le récit de la révolution a été fait d'après les renseignements recueillis sur place et les détails donnés par les journaux; c'est la partie la plus originale de l'ouvrage. M. M. y réagit contre les préventions anglophobes du public français; il montre très clairement comment l'exploitation des étrangers — de toute nation — par le gouvernement des Boers, la raideur des fonctionnaires hollandais, les tarifs exorbitants de chemins de fer, le monopole oppressif de la dynamite, avaient amené tous les étrangers à une exaspération qui a fini par une tentative de révolution. Il a expliqué très bien le malentendu qui a amené l'intervention de Jameson et les causes de son échec. Il fait remarquer que l'opposition s'est formée non chez les spéculateurs mais dans les classes moyennes, parmi les hommes établis à demeure dans le Transvaal, irrités d'être systématiquement exclus des droits de citoyen dans un pays dont ils faisaient la prospérité. — Il est vrai que M. Mermeix, dans sa lutte contre les préjugés anglophobes, fait appel — quoique discrètement — au préjugé anti-allemand en insistant sur les sentiments germaniques du gouvernement Boer. Mais il a été du moins assez juste pour marquer aussi les services rendus par les Boers aux étrangers.

La dernière partie est une bonne vulgarisation de l'histoire de la création de la Rhodesia; l'auteur y a joint trois notices sur le Mozambique portugais.

Ch. Seignobos.

I. — **Manuel de l'Amateur de Livres du xixe siècle 1801-1893...**, par Georges Vicaire. Préface de Maurice Tourneux. Paris, Librairie A. Rouquette, 1894-1897, 8 fasc. gr. in-8°.

II. — **Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale.** — Auteurs — T. I. *Aachs — Albyville*. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-8, pp. lxxxii-565 à 2 col.

I. — Il est grand temps qu'il soit parlé dans la *Revue critique* de cet

ouvrage considérable. Huit fascicules, dont l'un double, ont déjà paru, renfermant les mots *Abeille-Gyp*. De nombreux essais avaient été déjà faits, pour donner, soit dans son ensemble, soit en partie, la bibliographie des auteurs du XIXe siècle. Nous serions très ingrats d'oublier Brunet, Quérard, Bourquelot, Asselineau, en évitant de nommer quelques contemporains dont nous pourrions gêner la modestie. Les monographies abondaient : Mérimée, Gautier, Balzac, Dumas, etc., avaient leurs bibliographes, mais coordonner des matériaux, prendre les titres sur les volumes mêmes, parus pendant près d'un siècle, était besogne longue, délicate. Chacun de nous a bien un grand nombre de fiches qui peuvent aider à la rédaction d'un semblable catalogue, mais, seuls, ceux qui ont fait de la bibliographie peuvent se rendre compte de ce qu'est de former un tout avec des éléments recueillis, c'est le cas de le dire, de sources infiniment variées. Il y a également sélection à faire : l'indication d'un ouvrage à la *Bibliographie de la France* ne pouvait suffire à le faire rentrer dans ce Brunet moderne. M. Georges Vicaire s'est donné la peine de frapper à toutes les portes : il a voulu faire de la bibliographie personnelle et il a eu raison. Aussi a-t-il déniché une quantité d'ouvrages inconnus du profane et dont un certain nombre sont forcément oubliés, puisqu'ils ne figurent pas dans nos grandes bibliothèques, le dépôt légal ayant les mailles trop larges pour garder tout le butin qu'il recueille. M. V. met aussi des annotations qui n'auraient pu trouver place dans un Catalogue de bibliothèque publique : comparez, par exemple le mot *About* (Edmond) dans *le Manuel de l'amateur* et dans le *Catalogue de la Bibliothèque Nationale*, dont je parle plus bas. M. V. a dépouillé également toutes les grandes collections littéraires de notre siècle. Ce ne sera pas la moindre utilité de son répertoire de trouver sous le titre *Anciens Textes, Bibliophiles* (*Académie des Bibliothèques*), *Charpentier*, *Bibliothèque Elzévirienne*, etc., la liste des publications faites par des Sociétés particulières ou par des éditeurs. M. Vicaire apporte une rigueur toute scientifique dans la rédaction de ses titres, et si j'avais quelque critique de détail à faire, elle n'aurait que peu d'importance. Ajoutons que M. Maurice Tourneux a écrit la préface et que l'impression ne laisse rien à désirer. Souhaitons donc bon succès à une œuvre, qui, lorsqu'elle sera terminée, sera un véritable guide de la littérature française au XIXe siècle.

II. — Depuis des années, je lisais avec mélancolie les rapports présentés à la Chambre des Communes par le British Museum et je voyais par exemple pour le rapport du premier août 1894, que le catalogue alphabétique, à l'exception de mots considérables, tels qu'*Angleterre, France, Grande Bretagne, Liturgies* et quelques autres, était, en 1890, ou imprimé ou sous presse jusqu'au mot *Pinchot*. Cent quarante quatre volumes manuscrits avaient été envoyés à l'impression pendant l'année et dix-neuf livraisons imprimées représentant 138 volumes manuscrits avaient été rendues par l'imprimeur. Et je me disais que

malgré les efforts considérables faits par notre grand établissement de la rue de Richelieu, nous n'avions pas encore le premier volume de notre Catalogue alphabétique ! Je savais d'ailleurs que ni la science ni le zèle n'avaient fait défaut et que l'administration n'avait à lutter que contre une question d'argent : le Parlement seul pouvait la résoudre. Mon rêve est enfin réalisé et le premier volume du Catalogue général des livres imprimés vient de paraître : il comprend les noms depuis *Aachs*, jusqu'à *Albyville*. Les 11,067 articles que renferme ce tome représentent à peu près le quart de l'ensemble des ouvrages des auteurs dont le nom commence par la lettre A. On voit quelle étendue considérable aura ce répertoire. Dans une introduction comme sait les faire notre maître à tous en bibliographie, M. Léopold Delisle a rendu justice à ceux qui l'avaient aidé, MM. J. A. Schmit, Marchal, Désiré Blanchet, etc. Tous les amis de la Bibliothèque Nationale, c'est-à-dire tous les travailleurs, doivent réclamer le prompt achèvement de cette grande œuvre, et puisque l'on cherche des clous—puisque clou il y a — pour l'Exposition de 1900, je crois que ce ne serait pas le moindre de voir s'aligner sur les rayons un nombre respectable de volumes de ce Catalogue général. Je crois d'ailleurs que la publication de ce Catalogue fera percevoir les vides qui peuvent exister dans notre grande Collection et donnera aux amateurs l'occasion de les combler. Jadis M. Julien Havet envoyait à tous les auteurs vivants, une fiche renfermant la liste de leurs ouvrages qui se trouvaient à la Bibliothèque Nationale. L'auteur pouvait de la sorte, s'il en avait la possibilité, rectifier ou compléter la liste de ses publications en envoyant ce qui faisait défaut. C'est un précédent bon à imiter.

Henri Cordier.

BULLETIN

— Les hébraïsants liront avec intérêt la dissertation que M. Praetorius vient de publier sur le recul de l'accent tonique dans les mots hébreux (Halle, Waisenhaus, 1897; gr. in-8, 69 pages). Les cas où ce phénomène se produit sont soigneusement classés. Des comparaisons établies par l'auteur, il ressort que les Massorètes n'ont fait que se conformer sur ce point particulier à des lois phonétiques dont l'application se rencontre ailleurs. — A. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 décembre 1897.

M. Paul Tannery écrit à M. le secrétaire perpétuel pour l'informer qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Léon Gautier.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 20 décembre — 1897

Pozdneiev, La Mandchourie. — Aveneau de La Grancière, Les parures préhistoriques. — Albert, Histoire de Radolfzell. — Quesvert et H. Stein, Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, I. — Parmentier, Album historique, II. — Kalkoff, Le nonce Aléandre à la Diète de Worms. — Pieper, Les nonces au xvi° siècle. — L. Keller, Réponse à des adversaires. — A. Waddington, La République des Provinces-Unies, La France et les Pays-Bas espagnols, II. — Thallóczy et Barabas, Les Blagay. — Toth, De bouche en bouche; Les curiosités de l'histoire universelle. — Labriola, La conception matérialiste de l'histoire. — *Bulletin* : Chevaldin, La grammaire appliquée ; Anabase, III, p. Edwards ; Olynthiennes, p. Glover ; Cesar, p. Dosson-Lejay ; Harre-Gierçke, Exercices latins; Reuss, Annales des Frères Mineurs de Strasbourg, Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque de la ville de Strasbourg, Jean-Pierre Massenet. — Académie des inscriptions.

Opisanie Mandjourie par Dimitri Pozdneiev. Saint-Pétersbourg, 1897, 2 vol. in-8°.

M. D. Pozdneiev nous donne un ouvrage important sur la Mandchourie que les événements si récents de la guerre sino-japonaise ont mise en vue d'une façon toute particulière. Ce travail est publié sous les auspices du Ministère des Finances, chose naturelle, puisque, par suite d'une convention avec la Chine, le chemin de fer russe passera au sud du fleuve Amour, c'est-à-dire dans la Mandchourie dont l'importance commerciale sera en conséquence singulièrement accrue. Des trois provinces mandchouriennes, Feng tien (Chingking), qui est le berceau de la dynastie qui règne actuellement en Chine, est considérée depuis 1876 comme une nouvelle province de l'empire ; les deux autres He-loung-kiang et Kirin sont plutôt des postes militaires que des centres de gouvernement civil, mais une nouvelle vie devait leur être infusée par la ligne chinoise qui de Peking doit aller à Kirin en franchissant la première passe de la Grande Muraille connue sous le nom de Chan Haï kouan et ayant Moukden, la ville sainte des Tsing, comme principale station. De Kirin, les Chinois pouvaient hésiter à se diriger soit vers le Nord, à Aïgoun, sur la rive droite de l'Amour, route de Blagovietchensk, soit vers l'Est, malgré les montagnes, vers Vladivostock. Les

nouveaux arrangements donnent comme jadis à ce dernier port le point terminus du chemin de fer sibérien, mais en abrégeant singulièrement le trajet et en permettant à la Mandchourie de prendre un développement qu'elle aurait pu attendre plus longtemps. Je crois d'ailleurs que ces nouveaux projets n'empêcheront pas la prospérité de Khabarovka, au confluent de l'Oussouri, pas plus que de Blagovietchensk, au confluent de la Zeya : ces régions à peine connues préparent d'après les explorations récentes d'intéressantes surprises. Si les nouvelles lignes sont un jour poursuivies comme on le peut croire vers le Sud jusqu'à Port Arthur, la Mandchourie sera donc enrichie d'une double ligne dont l'une suivra d'une façon générale une direction Sud-Ouest-Nord-Est, et l'autre descendra du Nord au Sud. L'ouvrage de M. P. paraît donc à son heure ; il répond à un besoin réel : le premier volume comprend onze chapitres consacrés à des aperçus historique et géographique, à la géologie, au climat, à l'administration, etc. Le second est consacré à des tables de toutes sortes, dont les plus importantes sont relatives à la météorologie. En dehors de son expérience personnelle, l'auteur a puisé ses renseignements dans tous les ouvrages qui pouvaient l'aider dans sa tâche, ainsi qu'on peut s'en assurer par la copieuse bibliographie placée dans le second volume. Une excellente carte à l'échelle de 80 verstes termine le premier tome ; elle sort des ateliers bien connus d'Ilijn. Nous devons exprimer le regret que la langue russe n'étant accessible qu'à un petit nombre de lecteurs, le ministère des finances n'ait pas publié ce livre soit en français, soit même en anglais comme on l'a fait pour le *Statesman's Handbook for Russia*, édité en 1896 à Saint-Pétersbourg par la Chancellerie du Comité des Ministres.

Henri Cordier.

Aveneau de la Grancière. **Les parures préhistoriques et antiques en grains d'enfilage et les colliers-talismans celto-armoricains**, précédé d'un aperçu sur les temps préhistoriques. Paris, Leroux, 1897. In-8, 176 p. avec 22 planches.

M. de Closmadeuc, en 1865, signalait à l'attention des archéologues des colliers formés de grains multicolores qui, dans certaines familles morbihannaises, se transmettent de père en fils et auxquels on attribue des vertus mystérieuses. Ces colliers s'appellent *gougad patereu*, c'est-à-dire « gorgée de grains consacrés » ; les grains sont en ambre, en agate, en jaspe, en serpentine, en cornaline, en turquoise, en verre, etc. « Nous ne savons rien, déclarait M. de Closmadeuc (*Rev. archéol.*, 1865, II, p. 435), sur l'origine des *gougad-patereu ;* rien sur la date et le lieu de leur fabrication. La tradition est muette ; les paysans déclarent que le *gougad* est d'héritage. Ils ne savent pas autre chose. »

Abordant cette question après M. de Closmadeuc et M. H. Le Norcy

(*Colliers celtiques*, 1895), M. Aveneau aurait pu faire œuvre utile s'il avait énuméré et décrit les colliers connus de lui, indiqué la composition de chacun d'eux, réuni et classé les superstitions dont ils sont l'objet. Malheureusement son livre témoigne d'une grande inexpérience et n'apprend presque rien de nouveau. Le sujet n'est abordé qu'à la page 99, c'est-à-dire que plus de la moitié du volume concerne autre chose; et quand M. A. entre enfin dans la question, c'est pour rééditer des erreurs vénérables sur les Druidesses, les Phéniciens et le commerce préhistorique de la Bretagne avec l'Orient. Qu'est ceci, par exemple p. 100) : « Les Druidesses, les fées, tout enveloppées de brumes mystérieuses, distribuaient aux fidèles des amulettes, des grains de collier, qui possédaient des propriétés merveilleuses, et des flèches qui ne manquaient jamais leur but. » M. A. n'indique pas, et pour cause, à quelle source antique il emprunte ces renseignements. Il ne dit pas non plus comment il sait (p. 101) que « le Mont Saint-Michel avait aussi son collège de Druidesses ». Ailleurs, il cite son auteur, mais voici ce qu'il lui emprunte (p. 119) : « On a trouvé dans les marais de Guérande une inscription phénicienne, en caractères sidoniens, sur une ardoise. C'est une nouvelle preuve de la présence des Phéniciens dans cette contrée bien avant l'ère chrétienne. (M A. Martin, lieutenant de vaisseau, *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1873). » Naturellement, cette inscription phénicienne est le produit d'une imagination mal surveillée. M. A., qui habite le pays, avait toute facilité pour recueillir le *folk-lore* relatif aux colliers talismaniques; il semble cependant avoir interrogé les écrits de ses prédécesseurs plus que les possesseurs de *gougad* Ainsi nous lisons (p. 104) : « Jusqu'où n'allait pas la confiance de ces âmes naïves! *On nous a rapporté* qu'on s'en servait autrefois même pour la guérison des bestiaux malades ou ensorcelés. » Or, ce témoignagne n'est pas direct, comme le ferait supposer la formule employée par M. A. ; ce n'est qu'un emprunt fait à l'article cité de M. de Closmadeuc (*Rev. arch.*, 1865, II, p. 433-434) : « Jusqu'où n'allait pas la confiance de ces âmes naïves! On s'en servait même pour la guérison des bestiaux malades ou ensorcelés. »

Suivant M. A., les *gougad* sont des talismans, remontant à l'époque des dolmens, qui se sont transmis dans certaines familles celtiques, réfractaires aux conquêtes successives qui ont modifié l'état politique et social de la Gaule. C'est, du moins, ce que je crois comprendre. Voici à ce sujet, pour terminer, une citation où le défaut de clarté et de précision se fait péniblement sentir : « Quant à l'origine de ces colliers-talismans et le degré d'ancienneté de chacun des grains qui les composent, les puissances mystérieuses qu'ils personnifient comme les colliers identiques de tout le monde ancien, tout est là pour prouver que la coutume qu'ils représentent remonte aux temps les plus primitifs, et, qu'en définitive, les *paterœnneu* sont, pour certains grains, les contemporains, et ont succédé aux colliers en pierres de couleur, exhumés

des monuments mégalithiques, et que l'origine en est donc, pour plusieurs, similaire. » M. A. est jeune, très zélé pour les antiquités de son pays, comme il l'a prouvé déjà par diverses communications faites à la *Société polymathique* du Morbihan ; il sourira lui-même, d'ici peu d'années, en relisant cette monographie sans valeur, écrite dans un style vague et incorrect.

Les photographies reproduites par divers procédés ne sont que médiocres, mais les *zincs* (d'après les dessins de l'auteur) sont bien mauvais [1].

S. R.

Geschichte der Stadt Radolfzell am Bodensee, im Auftrag der Stadtgemeinde bearbeitet von Dr Paul Albert. Radolfzell, Moriell, 1896. xxi, 666 p. in-8° avec cartes et plans.

Radolfzell est une petite ville d'environ 3300 âmes, pittoresquement située sur les bords de la branche inférieure du lac de Constance, tout près de la célèbre île de Reichenau, et à quelques kilomètres à peine de la frontière suisse. Fondé dans le premier tiers du IXe siècle par l'évêque de Vérone, Radolt, qui vint y terminer ses jours, loin des bruits du monde, Radolfzell ne fut d'abord qu'un ermitage, puis un hameau de pêcheurs, dépendant de l'abbaye de Reichenau. L'abbé Ulric II le dota, au début du XIIe siècle, de privilèges importants qui furent encore augmentés par la charte de 1267 ; puis l'avouerie de Radolfzell, comme celle sur toutes les terres de Reichenau, passa entre les mains des Habsbourgs. En 1415, l'empereur Sigismond l'exempta, il est vrai, de ses obligations vis-à-vis du duc Frédéric d'Autriche, mis en interdit par le concile de Constance, comme adhérent du pape Jean XXIII, mais la nouvelle ville impériale était bien trop faible pour maintenir son indépendance contre ses anciens maîtres, et, dès 1455, nous la voyons retomber sous l'autorité de la maison d'Autriche. Elle lui resta pendant trois siècles et demi et partagea toutes les vicissitudes de ces régions du sud-ouest de l'Allemagne, durant les longues guerres du XVe au XVIIIe siècle. Le traité de Presbourg, en 1805, donna Radolfzell au Wurtemberg, mais en 1810, Napoléon ayant voulu arrondir le nouveau grand-duché de Bade, la ville et ses environs furent cédés à Charles-

---

1. P. 22 : « Ainsi que l'a si bien dit Aristote (en quel chapitre ?), l'homme est un animal religieux. » — P. 16 : « Quant aux motifs qui ont inspiré le choix de ces parures, ils peuvent avoir plusieurs raisons, comme nous allons l'indiquer. » — P. 69 : « L'organisation féodale était voulue (?), nécessaire, nous le reconnaissons, mais sans les moines, que seraient devenus nos arts et nos lettres? » — P. 93 : « La représentation la plus vive (!) que les Phéniciens eurent jamais de leurs divinités était une pierre. » — P. 117 : « Nos peuplades du Morbihan... devaient avoir des notions d'arithmétique (!) pour tailler les pierres d'après certaines proportions. »

Frédéric de Bade, dont les successeurs la possèdent encore aujourd'hui.

On voit, par ce court résumé de son passé, que la petite localité du Hegau n'a pas, à vrai dire, d'histoire bien personnelle, et qu'elle n'a pu jouer qu'un rôle bien effacé dans l'ensemble des territoires auxquels elle a successivement appartenu. Partant, on serait fort tenté d'affirmer, de prime abord, qu'un volume de sept cents pages consacré à Radolfzell doit, ou contenir bien des faits de l'histoire générale, ou bien des détails oiseux et inutiles. Ce n'est pas sans quelque inquiétude à ce sujet que j'ai commencé la lecture du travail de M. Albert, mais je dois dire que son étude ne peut être accusée de prolixité et qu'on n'y rencontre pourtant que des faits directement rattachés à son sujet. L'archiviste fribourgeois auquel la municipalité de Radolfzell a confié le soin de faire revivre son passé a écrit à la fois une topographie historique et une histoire des mœurs et des coutumes locales, ne s'illusionnant pas sur le peu d'importance de son histoire politique. Il en résulte de nombreux chapitres, très documentés, qui intéresseront à la fois l'historien proprement dit, le légiste et l'économiste, où l'on peut suivre, dans les moindres détails, les réglementations de la vie privée et publique à travers les siècles. Si la description du vieux Radolfzell, illustrée par une vingtaine de planches, est forcément d'un intérêt plus vif pour les habitants actuels que pour les étrangers, elle n'empiète pas trop cependant sur les autres matières et ne détruit pas le cachet à la fois populaire et scientifique du livre ; les notes et les pièces justificatives nombreuses sont rejetées au bout du volume où les érudits sauront les trouver. Le livre de M. Albert est, dans son ensemble, une bonne histoire locale, et il y a bien des grandes villes de cent mille âmes en Europe qui n'en possèdent pas encore de semblable [1].

R.

Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, publiées d'après les estampages d'Edmond Michel, par Paul Quesvert et Henri Stein. Tome I. — Paris, Picard, 1 vol. pet. in-4 de 768 p. av. planches. Prix : 25 fr.

Ce volume est le premier d'une série de quatre, établis sur le plan, et destinés à former la continuation des cinq volumes bien connus que

---

1. Nous avons relevé çà et là quelques légères erreurs, pures fautes d'inattention sans doute. P. 342, il est dit que Charles VI était le frère de Ferdinand I, et p. 387, Ferdinand I devient le *fils* de Charles-Quint. — P. 406, il est dit qu'Ensisheim était le chef-lieu des provinces de l'Autriche antérieure ; il ne l'était que du Sundgau, mais le chef-lieu général était Innsbruck. — P. 497, on aurait bien dû nous expliquer quelle espèce de danse portait le nom bizarre de *Moraschgatanny*. Il doit y avoir là une faute de lecture pour *tanz*. P. 20. Il serait peut-être difficile à l'auteur de démontrer que « le culte des reliques des saints est aussi vieux que l'Église catholique elle-même ».

le baron de Guilhermy a consacrés jadis aux *Inscriptions de l'ancien diocèse de Paris*. Il est aussi probablement le plus intéressant au point de vue général, non pas tant parce qu'il contient les inscriptions de la ville et des faubourgs de Sens, que parce que celles-ci sont précédées du *Pouillé* de l'ancien diocèse, lequel ne comprend pas moins de 321 pages. Sommaire à coup sûr, et il le fallait ici, puisqu'aussi bien cette introduction au recueil documentaire n'est que l'accessoire, ce tableau a le mérite d'être extrêmement net et précis et précieusement armé de toutes les références et indications de sources nécessaires. Huit pouillés anciens et divers fonds d'archives à Paris, à Auxerre, etc., ont été surtout consultés. Il va sans dire qu'ils ont servi également, avec bien d'autres sources, à l'établissement du commentaire qui accompagne chaque inscription et qui est digne de tous éloges. Un appendice copieux comprend l'indication, toujours avec références, de toutes les inscriptions disparues dont il est possible de relever la trace (p. 561-615). Enfin, travail minutieux et bien utile, qu'il faut louer les auteurs d'avoir fait dès leur 1er volume, sans plus attendre, une table alphabétique de 300 colonnes termine le volume (p. 619-768). Je ne crois pas qu'on ait jamais mieux fait dans ce genre et c'est un exemple qui méritera d'être suivi. Les tomes suivants comprendront les doyennés de Vanne, Trainel, Saint-Florentin, Courtenay, Marolles, Milly, Gâtinais, Ferrières, Montereau, Melun, Provins et Étampes.

H. de C.

A. Parmentier. **Album historique.** Tome II : La fin du moyen âge (xive et xve siècles). 2000 gravures. — Paris, Armand Colin. 1 vol pet. in-4° (prix : 15 fr.).

Nous avons déjà signalé ici, avec les éloges qu'il comportait, le premier tome de cette intéressante et utile publication. Le nouveau volume mérite peut-être plus encore qu'on en loue la composition, comme la sûreté et la netteté des informations, comme la précision des renseignements et des tables spéciales, comme enfin la finesse d'exécution de ces 2.000 gravures, généralement fort réduites, mais très suffisamment soignées. Mais ce sont de ces livres qu'on ne saurait analyser de près : il y a trop de choses. L'impression qui se dégage d'un premier examen, on peut toujours la dire : c'est que l'auteur a dû se passionner pour son sujet, et cela, d'abord, inspire confiance. De texte, d'ailleurs, il n'y en a guère : une simple liaison des choses et des documents ; tout consiste dans l'exactitude des indications de sources, des explications de figures, des tables finales. Même plan, au surplus, que dans le tome Ier, consacré au *Moyen Age* (du ive au xiiie siècle). L'époque du xive-xve siècle pouvait s'envisager d'un bloc et a permis de passer la revue des pays et des choses par tranches plus complètes. Ce n'est pas une des moindres nouveautés de ces *albums* que la place très grande donnée aux pays

étrangers. Mais n'est-ce pas le complément illustré de l'*Histoire générale*, également dirigée par M. E. Lavisse? — Donc, ici, nous trouvons les chapitres suivants : La France et l'Angleterre (1-3 : cours, capitales, nobles, villes, campagnes...); Les armées de la guerre de Cent-Ans (4); Allemagne, Italie, Espagne (5-7); Bohême, Hongrie, Pologne, etc. (8); Byzantins, Russes, Turcs (9); Vie privée (10); Église (11); Écoles, sciences et lettres (12); Art français (13); Art étranger (14-15). Plus, la bibliographie du sujet, et, ce qui est excellent à tous points de vue, un index des noms de lieux, un index des noms propres, une table méthodique, un index général alphabétique de 60 colonnes. Vraiment, les écoliers et les étudiants d'aujourd'hui sont gâtés!

H. de C.

Die Depeschen des Nuntius Aleander vom Wormser Reichstag, 1521. uebersetzt und erlaeutert von Paul Kalkoff. Zweite, voellig umgearbeitete Ausgabe. Halle, Niemeyer, 1897, 226 pages in-8°.

Les dépêches du nonce Jérome Aléandre sur la diète de Worms ont été publiées, comme on sait, pour la première fois par Mgr Pierre Balan, dans ses *Monumenta reformationis lutheranae*, à Ratisbonne, en 1884, et, plus récemment, ainsi que d'une façon plus critique, par M. Théodore Brieger. Une traduction allemande du texte italien avait été mise au jour, dès 1886, par M. Kalkoff dans les publications de l'*Association pour l'histoire de la Réforme* qui paraissent à Halle depuis une série d'années. Utilisant les nombreux travaux parus depuis lors sur Aléandre et sur les premières années de la Réforme allemande en général, l'auteur a revisé d'abord sa propre version et rectifié çà et là le classement chronologique des pièces ; il a surtout ajouté de nombreuses et substantielles notes explicatives sur les personnages et sur les faits dont il est question dans la correspondance de l'envoyé du Saint-Siège. Tous ceux qui voudraient se rendre compte du contenu de ces documents curieux, sans avoir sous la main les recueils plus volumineux qui en donnent le texte original, tous ceux aussi qui ne seraient pas à même de comprendre ce dernier, pourront se reporter, sans crainte de trahison, à la traduction très vivante à la fois et très consciencieuse de M. Kalkoff.

R.

Die paepstlichen Legaten und Nuntien in Deutschland, Frankreich und Spanien seit der Mitte des sechzehnten Jahrhunderts von Dr theol. Anton Pieper, Thl I. Munster i. W., Aschendorff, 1897, VII, 218 p. 8°. Prix : 6 f. 25 c.

L'auteur, professeur à l'Académie de Munster, a fait paraître, il y a

quelques années, un premier travail sur l'origine des nonciatures permanentes dans l'Europe catholique [1]. Il a continué depuis ses recherches, tant aux Archives du Vatican qu'aux bibliothèques de Rome, si riches en documents pour l'histoire ecclésiastique et se propose de reconstituer d'abord, d'après les documents qu'il a réunis, les séries diverses des nonces envoyés à la cour impériale, à celle de France et à celle d'Espagne, du milieu du xvie au milieu du xviie siècle, puis de raconter l'activité diplomatique de ces dignitaires de l'Église et les résultats obtenus par chacun d'eux sur le terrain religieux et politique. Ce sera, sans conteste, un travail des plus utiles pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire générale de cette époque ; on ne peut qu'encourager M. Pieper à mener patiemment à bonne fin cette longue revue analytique des instructions émanant du Saint-Siège et des dépêches courantes ou des rapports généraux de ses principaux agents, en la rendant aussi complète que possible. Plusieurs des documents utilisés par l'auteur sont connus déjà, — ou pourraient l'être, enfouis qu'ils sont dans de volumineux recueils, où l'on ne songe pas toujours à les chercher — mais bien d'autres aussi sont signalés par lui pour la première fois et surtout, en les trouvant ainsi rapprochés les uns des autres, expliqués et commentés dans leur ensemble, ils s'éclairent parfois d'un jour nouveau et l'on se rend mieux compte de la marche générale des affaires et de la politique, aux allures tour à tour souples et impérieuses, de la curie romaine, à une époque où son activité s'étendait encore partout et intervenait en toutes choses.

Le premier volume de M. P. s'occupe des nonces envoyés à Charles-Quint et à Ferdinand Ier, à Henri II et à Philippe II, de 1550 à 1559. Il embrasse donc le pontificat des trois papes Jules III, Marcel II et Paul IV ; les points les plus importants qui y soient touchés sont, d'une part, les rapports entre la maison d'Autriche et les Valois, l'intervention du Saint-Siège pour ramener la paix entre la France et l'Espagne, d'autre part les négociations relatives à la reprise du concile de Trente et à la reconnaissance de son autorité doctrinale. M.P. *raconte* d'abord, dans la première moitié du volume, les négociations de cette période ; puis, dans la seconde moitié, il a réuni, soit par extraits, soit en entier, les instructions des nonces chargés par les pontifes énumérés plus haut, de les représenter auprès des grandes puissances de la chrétienté catholique d'alors. L'ouvrage du théologien de Munster n'est pas précisément d'une lecture facile; il est bourré de faits qui sont peut-être un peu trop entassés sur le même plan, mais il nous semble écrit dans un esprit vraiment scientifique et l'auteur y fait preuve, à chaque page, d'une érudition bibliographique peu commune. Ce sera, quand une fois M. Pieper aura terminé sa tâche, — mais elle ne sera pas terminée de sitôt — un excellent guide à consulter par les historiens du xvie siècle,

---

1 Zur Entstehungsgeschichte der staendigen Nuntiaturen. Freiburg, 1894, 8°.

un de ces livres de références aussi utiles que laborieux, que bien peu se décident à faire, parce qu'ils reculent devant un labeur ingrat et difficile, mais que tout le monde est charmé de pouvoir consulter avec une entière confiance.

R.

Grundfragen der Reformationsgeschichte. Eine Auseinandersetzung mit litterarischen Gegnern von Ludwig KELLER. Berlin. R. Gaertner, 1897. 46 p. in-8°.

Nous avons rendu compte récemment, ici-même, de la dernière brochure de M. Keller, *Les débuts de la Réforme et les écoles hérétiques*, parue, comme la présente, dans les publications de la *Société Coménienne* [1]. On a vu que les idées défendues par le savant archiviste de Munster, avec une entière sincérité scientifique, n'ont pas réussi jusqu'à ce jour à se faire accorder droit de cité dans l'histoire religieuse du XVIe siècle. Il paraîtrait que, de plusieurs côtés, M. K. a été pris à parti d'une façon toujours regrettable, puisqu'aux arguments de doctrine sont venus s'ajouter des attaques et des insinuations personnelles. Nous trouvons ici la réponse de l'auteur à ces polémiques plus ou moins acerbes, réponse qui cadre peut-être un peu trop par son ton avec celui des adversaires [2]. Nous n'avons point à intervenir dans les explications de M. K. à l'adresse de MM. Haupt, Lüdemann, Nathusius et autres, l'auteur regrettant (p. 21) d'avoir reçu trop tard le numéro de la *Revue critique*, pour en parler dans sa brochure, en même temps que des autres articles consacrés à ses travaux. Nous nous plaisons à croire qu'il a constaté, en le lisant, l'absence de tout autre motif de dissentiment entre le critique et lui, qu'une conviction scientifique différente de la sienne sur certaines données historiques. Une discussion courtoise peut assurément se produire sans qu'on échange de gros mots et sans qu'on se mette réciproquement au ban de la science. Le mérite des travaux, auxquels M. Keller se consacre depuis de longues années, doit être reconnu sans qu'on soit obligé d'adopter, pour cela, toutes les hypothèses, un peu risquées parfois, qu'il essaie d'appuyer sur ses consciencieuses recherches, et lui-même n'aurait pas besoin, ce nous semble, de se montrer si sensible aux coups d'épingle de ses adversaires.

R.

---

1. *Revue critique*, 7 juin 1897.

2. Nous avons toujours quelque peine d'admettre en France, de pareilles polémiques entre savants sérieux ; mais il faut bien dire qu'en Allemagne elles n'ont rien que de très ordinaire.

La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650, par Albert Waddington, professeur à la faculté des lettres de Lyon. T. II (1642-1650). Paris, Masson et Comp. 1897, x, 433 p. in 8° (une carte). Prix : 6 francs.

Le second volume[1] de l'intéressant travail de M. Albert Waddington, publié dans les *Annales de l'Université de Lyon*, nous raconte le lent refroidissement de l'alliance franco-hollandaise, une fois que le péril commun eut notablement diminué et que les deux alliés ne poursuivirent plus un but identique. Des motifs d'ordre intérieur y eurent une large part et le moindre ne fut pas la crainte des représentants des Provinces-Unies de voir la maison d'Orange devenir trop puissante si la guerre s'éternisait. Mais des raisons d'autre nature, raisons fort probantes, contribuèrent forcément à ce même résultat. D'abord Mazarin, gouvernant la France épuisée, au nom d'une femme et d'un enfant, n'inspirait plus la même confiance que Richelieu, agissant au nom de Louis XIII ; puis la monarchie de Philippe IV semblait si irrémédiablement vaincue, si profondément incapable de nuire désormais, que l'aiguillon de la crainte n'agissait plus, comme par le passé, sur l'attitude des hommes politiques néerlandais. Ou plutôt, cette crainte s'était déplacée et se reportait, de l'ennemi héréditaire sur les traditionnels associés. On ne les voulait pas *trop* vainqueurs ; on les désirait encore moins comme voisins, et déjà se révélait cette disposition générale des esprits qu'un publiciste formulait nettement vers 1646, en disant à ses concitoyens des Provinces-Unies : « *Ergo Hispanus in Belgio retineatur, non tam adversus vos quam Gallorum temeritatem propugnaculum.* » Quand on en est arrivé à regarder la puissance ennemie comme une barrière protectrice contre les amis, on n'est plus guère disposé à la démolir de ses propres mains.

M. Waddington a suivi de très près les fluctuations de ces relations diplomatiques et militaires entre Mazarin et les *Hochmoogenden Staaten General*, il les a analysées avec beaucoup de sagacité et une impartialité complète. Il a montré les erreurs de conduite, les maladresses parfois par lesquelles les représentants de la couronne de France ont choqué l'amour propre de leurs alliés, au moment où ils tenaient à conserver leur concours. Si l'on s'explique encore que d'Avaux, d'Estrades et d'autres aient cru faire leur cour à Mazarin en s'immisçant d'une façon indiscrète dans les affaires intérieures des Provinces-Unies par leur intervention répétée en faveur des catholiques[2], on ne com-

1. Nous n'avons pas reçu le premier volume de l'ouvrage de M. Waddington.

2. Il faut ne pas oublier, que si les *Ordonnances* officielles contre les catholiques subsistaient sur le papier, *en fait* les moines et les prêtres pullulaient dans les Provinces-Unies et que dans aucun pays catholique d'Europe, sauf dans la France avant 1662, les protestants ne furent aussi entièrement libres dans leur existence privée que les catholiques néerlandais. Voy. les curieux mémoires de F. Dusseldorp, publiés par M. Fruin. (Cf. *Revue critique*, 11 mars 1895.)

prend pas que le cardinal ait si obstinément refusé, pendant longtemps, de céder sur de pures questions d'étiquette et d'accorder aux États généraux le traitement qu'il ne songeait pas à refuser à Venise. Assurément les armées des Provinces-Unies et leurs flottes avaient à ce moment une autre importance dans le monde que celles de cette république en décadence, et il était ridicule de vouloir mettre le gouvernement de la Haye sur le même rang que celui des archevêques de Mayence et de Trèves. On sent de plus, dans les relations des ambassadeurs et des résidents, le dédain profond des pouvoirs absolus pour les gouvernements libres, « tant de corps sans teste » comme s'exprimait l'un d'eux ; en poussant d'ailleurs les *stadhouders* à des coups d'État, comme le faisaient d'Estrades et Mazarin lui-même, ils travaillaient au fond contre les intérêts français, puisqu'ils surexcitaient encore la méfiance contre la maison d'Orange et poussaient ainsi de plus en plus les États vers une paix, qui dépouillerait les princes de leurs pouvoirs militaires. Enfin Mazarin et la reine-mère portèrent eux-mêmes un coup fatal aux sympathies françaises, qui n'étaient pas encore entièrement étouffées dans la masse du peuple néerlandais, en caressant en secret le projet d'un mariage entre le petit roi et une infante d'Espagne, union qui apporterait en dot aux Bourbons les Pays-Bas espagnols. Le ministre qui « rêvait » la chose, au dire de M. Waddington, n'aurait pas été fâché d'en faire une *réalité*, et certes, quand on voit la politique suivie vingt ans plus tard par Louis XIV à l'égard de la république néerlandaise, y a-t-il lieu de s'étonner s'il se produisait à la Haye « un véritable affolement » quand les indiscrétions de Contarini ou de tel autre diplomate étranger, firent transpirer cette nouvelle ? Déjà les traitements antérieurement renouvelés, du vivant encore du *stadhouder* Frédéric-Henri, avaient eu quelque peine à conquérir l'adhésion des États généraux ; lui mort, le parti de la paix l'emporta décidément, et, le 27 décembre 1647, leurs envoyés signaient avec ceux de l'Espagne un accord préliminaire à Munster, qui, malgré les protestations de la France fut converti en un traité définitif le 30 janvier 1648. L'entente cordiale franco-néerlandaise avait vécu. Assurément Mazarin dut être vivement froissé d'être ainsi abandonné par ses alliés, au milieu des négociations compliquées du congrès de Westphalie. Son influence propre sur la marche des événements en était diminuée dans une certaine mesure, car il se voyait privé de l'avantage réel de pouvoir exercer une pression sur l'Espagne par les États-Généraux et, par ricochet, sur l'Empereur par ses cousins espagnols. Mais, d'autre part, il faut bien dire que les Provinces-Unies, ayant longtemps fait le jeu de la France (et le leur, bien entendu), étaient fort excusables de ne pas refuser une paix « éminemment glorieuse et avantageuse » pour eux, comme le reconnaît M. Waddington ; aussi est-ce peut-être trop de sévérité que de les déclarer répréhensibles « au point de vue de la stricte morale », alors que la France par ses tentatives secrètes d'un mariage

espagnol restait aussi peu fidèle à l'esprit de l'alliance et surtout au traité de partage de 1635.

La partie la plus neuve et la plus intéressante, à notre avis, de l'importante étude du savant lyonnais, c'est l'histoire du court stadhoudhérat de Guillaume II, qui s'étend du 14 mars 1647 au 6 novembre 1650. Ses efforts très sincères pour maintenir ou refaire l'alliance française, en même temps que pour reprendre la guerre contre Philippe IV, et pour s'emparer du pouvoir dictatorial à l'intérieur, sont racontés d'après des documents en partie inédits, avec un soin scrupuleux d'impartialité, qui n'exclue pas une certaine sympathie pour le jeune homme, à la fois dissimulé et fougueux, qui disparut à la fleur de l'âge et dont l'enfant posthume devait être l'irréconciable Guillaume III. La tentative audacieuse d'une main-mise sur les libertés du pays ne réussit pas au père comme elle devait réussir au fils, l'un visant avant tout l'alliance française, l'autre déchaînant au contraire les haines nationales contre les traîtres prétendus qui avaient tout sacrifié à cette alliance. Aussi la mort de Guillaume II marque-telle une date fondamentale dans l'histoire des Pays-Bas, et si on la déplore au point de vue purement humain, on comprend qu'elle ait produit en Hollande une explosion de joie vraiment sauvage chez les partisans des libertés publiques et les adversaires de l'influence étrangère. [1]

R.

---

1. Ce qui est très curieux et caractéristique pour la politique espagnole aux abois, c'est la facilité avec laquelle le monarque et ses représentants qui, pendant trois âges d'homme, ont refusé de reconnaître l'indépendance de leurs sujets révoltés, se familiarisent, dès 1649, avec l'idée d'une alliance avec la République contre la France et font tout ce qu'ils peuvent pour la faire aboutir, malgré les difficultés et les dédains qu'on leur oppose. — Nous joignons ici quelques petites observations glanées en passant : « P. 74. *Gemmingen* est une localité de l'ancien Palatinat, aujourd'hui grand duché de Bade ; on ne peut dire qu'il soit près de Coblence. » Je dois faire remarquer d'ailleurs que M. d'Haussonville qui a vu le traité, ou le projet de traité, paraphé par le duc de Lorraine, le 24 juin 1644, appelle la localité *Germiny*. — P. 198. Il serait désirable qu'on écrivît une notice sur le général Millet souvent nommé par M. Waddington. C'est évidemment le même diplomate militaire qui figure encore vingt ans plus tard dans les affaires d'Allemagne et signe p. ex. avec Frédéric-Guillaume de Brandebourg le traité du 15 décembre 1667. — P. 115. L'archiduc Léopold-Guillaume, évêque de Strasbourg et gouverneur des Pays-Bas, n'était pas à ce point un ascète et un moine « bardé de fer », comme le dit M. Waddington. C'était un grand amateur des beaux-arts et il aimait à réunir autour de lui, soit à Vienne, soit ailleurs, des artistes, même hérétiques, qui ont fait l'éloge de ce « nouveau Titus ». — P. 244. Je crois que M. W. a raison en identifiant *Bevergarde* avec *Bevergern* qu'on écrivait encore au XVIIIe siècle *Bevergem* et qui donnait, au dire du grand dictionnaire historique et topographique d'Iselin (I, p. 482) son nom à un territoire assez étendu sur les bords de l'Ems. — P. 291. Comment Philippe IV a-t-il pu croire que Mme de Chevreuse ferait soulever les huguenots de La Rochelle? Quels moyens cette vieille coquette sur le retour aurait-elle eu pour agir sur des gens qui ne demandaient qu'une chose, d'être laissés en repos ? — P. 333. Sur l'arrestation des députés opposants par le stadhouder Guillaume II, on peut voir également,

Monumenta Hungariae historica. **A Blagay-csalad oklevéltara.** (Codex diplomaticus comitum de Blagay) publié sous les auspices de la Commission historique de l'Académie hongroise, par Louis Thallóczy et Samuel Barabás. — Budapest, Académie, 1897. ccxciv-597 p. in-8.

Au mois de février dernier fut enterré au château de Weissénstein, en Carniole, le dernier rejeton de la famille jadis si puissante des Blagay. Quelques mois plus tard, parut le volume de MM. Thallóczy et Barabás, formant le XXVIIIe tome de la section *Diplomataria* des Monuments historiques édités par l'Académie hongroise. Les documents, au nombre de 265, vont de l'an 1200 jusqu'en 1578 et nous permettent de reconstituer l'histoire d'une famille dont les membres ont joué souvent un rôle prépondérant dans l'histoire de la Hongrie. Comme les Frangipani et les Zrinyi, les Blagay étaient originaires de cette contrée entre la Save et la Drave, l'Unna et la Kulpa, qui appartenait depuis le xie siècle au royaume de Hongrie. Les premiers diplômes de notre recueil donnent aux rois les titres de « rex Hungariae, Dalmatiae, Croatiae, Ramae Serviaeque », embrassant ainsi même le territoire de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Plusieurs des grandes familles établies dans ces contrées firent remonter leur origine jusqu'à Rome, et quelques humanistes leur fabriquaient au xive siècle des chartes qui flattaient leur amour-propre. Ainsi les Blagay, qui figurent dans l'histoire d'abord sous les noms de comtes de Goricz, puis de Vodics, se disaient « de originali domo et stirpe generosa Ursinorum, Romanae urbis senatorum ». Quoiqu'il en soit de leur origine, il n'en est pas moins vrai que le premier comte de la famille, Étienne de Goricz, obtint du roi Émeric, en 1200, le territoire de Vodicsa pour avoir vaillamment combattu le comte d'Istrie qui fit des irruptions en Esclavonie.

A partir de cette date, les chefs de cette famille restèrent toujours fidèles aux rois de Hongrie, dans un territoire souvent exposé aux invasions et souvent disputé par les voisins. A la mort du dernier des Arpád, André III (1301), les Blagay ont puissamment contribué à l'établissement de Charles d'Anjou sur le trône de Hongrie. Charles-Robert et son fils Louis-le-Grand leur étaient très reconnaissants : Étienne IV (de Blagay) devint ban de l'Esclavonie. Le domaine immense et très fertile de cette famille lui permit de recruter des troupes, même en Allemagne, toutes les fois que le roi fit appel à son secours. Ainsi nous voyons plusieurs comtes de Blagay à côté de Louis-le-Grand dans son expédition

---

les mémoires de Nanning Keyser, l'un d'entre eux, écrits et publiés tout récemment par M. Kernkamp dans les *Bijdragen en mededeelingen* de la Société historique d'Utrecht (1897, p. 342-407). — Notons enfin, non sans un certain chagrin, que M. Waddington trouve qu'on est à cinquante-neuf ans d'un « âge avancé » et s'étonne presque qu'un diplomate de cet âge ne soit pas encore « affaibli de corps ni d'intelligence » (p. 300). Nous osons demander à l'auteur un peu plus d'indulgence pour les personnes affligées de l'âge de Guillaume Boreel.

de Naples. Lors des troubles sous Marie d'Anjou et Sigismond, le comte Ladislas se fit le champion de la légitimité et combattit « en vrai Bayard », dit M. Thallóczy, les ennemis de la maison royale. Ce Ladislas est le capitaine le plus célèbre de toute la famille. Il a guerroyé contre les Vénitiens et contre les Hussites et avait accompagné Sigismond à Constance. Frondeuse sous Mathias Corvin, la famille soutenait par contre Wladislas II et plus tard, de concert avec les Frangipani, les Habsbourg. Les invasions turques mirent fin à leur gloire. Trop faibles pour résister à une puissance qui devait subjuguer bientôt une bonne partie de la Hongrie, les grandes familles de la Croatie et de l'Esclavonie virent tomber forteresse après forteresse entre les mains des Turcs. Les unes, comme les Brebiri, ancêtres des Zrinyi, se replièrent sur la Hongrie proprement dite, les autres, comme les Blagay, sur la Carniole.

Telle est, en raccourci, la destinée de cette famille, que M. Thallóczy dans son Introduction magistrale fait revivre, grâce aux documents publiés avec tous les soins nécessaires par M. Barabás. Le volume est est une contribution très importante à l'histoire des relations de la Croatie et de l'Esclavonie avec la Hongrie : terrain presque vierge que les Académies de Budapest et de Zágráb (Agram) promettent de cultiver.

L'Index (p. 522-597) est des mieux faits et facilite les recherches ; la carte topographique exécutée par M. Hodinka d'après les chartes sera d'une grande utilité ; les reproductions des sceaux laissent quelquefois à désirer.

J. Kont.

Szajrul szajra, par Béla Tóth.
Mendemondak, par le même. Budapest, Athenaeum, 1896, xvi-446 et xii-354 p.

Les titres de ces deux beaux volumes, qui ont été accueillis avec tant de faveur par la presse hongroise, sont assez difficiles à rendre en français, mais nos lecteurs comprendront facilement ce qu'ils contiennent. Le premier, intitulé : « De bouche en bouche », est un recueil de ces dictons, de ces « Geflügelte Worte » dont tout le monde se sert et très peu connaissent l'origine ; le second, complément nécessaire du premier, est expliqué par son sous-titre : « Les curiosités de l'histoire universelle ».

Les modèles de M. Tóth pour ces deux ouvrages étaient : Édouard Fournier, *L'esprit des autres recueilli et raconté*, dont la 8e édition a paru chez Dentu en 1886, et *L'esprit dans l'histoire. Recherches et curiosités sur les mots historiques* (5e édit., Dentu, 1883), par le même auteur ; puis le livre de Georges Büchmann *Geflügelte Worte*, devenu classique en Allemagne, Hertslet, *Treppenwitz der Weltgeschichte*, (4e édit., 1895), King, *Classical and foreign quotations* (Londres, 1889),

et finalement Fumagalli, *Chi l'ha detto* (Milan, 1895). La Hongrie aura maintenant ses recueils grâce au zèle de M. Tóth, qui est — entre parenthèse — le traducteur le plus habile de nos romanciers contemporains, principalement de M. Bourget.

La partie la plus intéressante de ces volumes est celle qui se rapporte à la Hongrie, mais l'auteur ne s'est pas borné uniquement à l'histoire et à la littérature hongroises, et avec raison. Dans aucun pays du monde on n'emploie tant de citations latines, allemandes et françaises qu'en Hongrie, ce qui ne doit pas nous étonner, les écrivains hongrois ayant pris pour modèles principalement les auteurs latins, allemands et français, mais de préférence ces derniers. Nous trouvons donc dans les livres de M. T. une moisson très riche. Les recueils sont bien ordonnés ; le sujet est spirituellement exposé. Les recherches sont partout consciencieuses et le nombre des correspondants mis à contribution très respectable. Les Index des noms et des matières sont très exacts.

Citons quelques exemples : « A sagittis Hungarorum, libera nos, Domine » remonte à une prière que les habitants de Modène ont adressée à leur patron en 924 lors de l'invasion des Magyars. « Vox diabolica *hui*, *hui* » est le premier mot hongrois cité par le chroniqueur Liutprand dans son Antapodosis. « Unius linguae uniusque moris regnum imbecille et fragile est » se trouve dans les Exhortations de saint Étienne à son fils Émerich. « Bella gerant alii ; tu felix Austria, nube » ne peut pas être attribué à Mathias Corvin. « Misera plebs contribuens » ne se trouve pas dans le Tripartitum de Verböczy ; l'explication du mot Frnigia (espèce d'épée) par les initiales : « Franciscus Rákóczi in nomine gentis insurgit » est insoutenable ; le fameux cri : « Moriamur pro rege nostro, Maria Theresia » n'a jamais été poussé ; les magnats hongrois disaient seulement : « Damus vitam et sanguinem ». Il faut ajouter que la reine parut seule à la Diète, le petit Joseph n'arrivait à Presbourg que neuf jours après l'ouverture des délibérations. Il n'est pas sûr que la proclamation de Napoléon Ier, « Hongrois ! le moment est venu de recouvrer votre indépendance » (1809) fut traduite par Bacsányi. La dépêche de Paskiewitch « la Hongrie vaincue est aux pieds de Votre Majesté » (1849), ne se trouve pas dans les archives russes. — On appelait « doctrinaire » en Hongrie ce groupe de politiciens composé de Eötvös, Kemény, Pulszky, Szalay, Trefort et Csengery qui, imbu des idées politiques de Thiers et de Guizot, demandait, avant 1848, un parlement, un ministère responsable et une grande centralisation. Cette politique était peu goûtée, parce qu'à cette époque le comitat était le dernier refuge de la liberté. — Finissons par un « bon mot » vraiment original de la part d'un étranger. A propos du dicton « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas », attribué à Napoléon Ier, mais qu'on trouve déjà dans Marmontel sous cette forme : « En général, le ridicule touche au sublime », M. Tóth cite le fait authentique suivant. Le baron Joseph Eötvös, le premier ministre de l'instruction publique en

Hongrie, fit dans sa jeunesse (1836) un voyage en France et en Angleterre. Ses sympathies pour la France se manifestaient déjà à cette époque et ses œuvres écrites plus tard le montrent suffisamment. Entre Douvres et Calais il exprima son admiration pour la France devant un Anglais en disant : « La France est sublime », et l'Anglais de répondre : « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. » A quoi Eötvös : « Le Pas-de-Calais. »

J. Kont.

Antonio Labriola, professeur à l'université de Rome. **Essais sur la conception matérialiste de l'histoire**, Paris, 1897, un vol. de 348 pages petit in-8°.

Le livre de M. Labriola est un manifeste socialiste, développé sur le thème de la conception matérialiste de l'histoire, théorie nouvelle mise au jour par l'école à laquelle appartient le professeur de l'université de Rome. Nous ne nous occuperons de son ouvrage qu'au point de vue de la théorie matérialiste de l'histoire ; mais, sous ce rapport, il nous faudra élargir le cadre et nous occuper non seulement des idées de M. Labriola, mais bien de la conception entière dont il se constitue l'ardent défenseur.

Cette nouvelle théorie, dont les origines remontent à Karl Marx, tend à subordonner le développement entier de l'esprit humain à celui de ses moyens de subsistance, donc aux conditions économiques de l'existence. Le matérialisme, qui a essayé d'envahir la philosophie, se rabat maintenant sur l'histoire, et on commence à discuter de nos jours sur la conception matérialiste de l'histoire.

Cette théorie ne voit dans le développement humain qu'une question de nourriture. Marx pose comme principe « que la réunion des rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève l'édifice juridique et politique et auquel correspondent des formes de conscience sociales particulières. Le mode de production de la vie matérielle conditionne en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur manière d'être, mais au contraire c'est leur existence sociale qui détermine leur conscience » (*Kritik der politischen Oekonomie*, 1859, p. v). Engels ajoute, à cette conception du maître, l'explication suivante : « La conception matérialiste de l'histoire part du principe que la production et avec elle l'échange de ses produits est la base de tout l'ordre social ; que dans toute société qui se manifeste d'une façon historique, la distribution des produits et avec elle la séparation de la société en classes et en états est réglée par le mode et la nature de la production et par l'échange auquel elle donne naissance. Il s'ensuit que les causes dernières de tous les changements sociaux et des révolutions politiques doivent être cherchées, non dans les cerveaux des hommes, dans leur pénétration toujours

plus profonde de la vérité et de la justice éternelles, mais bien dans les changements du mode de la production et de l'échange; elles doivent donc être cherchées, non dans la philosophie, mais dans l'économie de l'époque dont il s'agit » (cité par Gerhard Krause, *die Entwickelung der Geschichtsauffassung bis au Karl Marx*, 1895, p. 41). M. Labriola, plus circonspect, résume ces principes dans la formule suivante : « Dans notre doctrine, il ne s'agit pas de retraduire en catégories économiques toutes les manifestations compliquées de l'histoire, mais seulement d'expliquer *en dernière instance* tous les faits historiques par le moyen de la structure économique sous-jacente » (*Essais*, p. 135).

Il est incontestable qu'il existe une foule de faits historiques explicables en dernière instance par des considérations de nature économique (au moins pour un de leurs éléments). Tels sont : l'invasion des Hyksos en Égypte, celle des barbares dans l'empire romain, les révoltes agraires du temps de la république romaine ainsi que les guerres des paysans au moyen âge, l'émancipation des communes pendant la même période de l'histoire, la prospérité des républiques italiennes, etc., etc. Mais il y en a beaucoup d'autres dans lesquels l'économique ne joue aucun rôle, ou seulement un rôle subordonné, et où la dernière instance explicative ne lui appartient plus.

Les théoriciens du matérialisme historique, sentant bien que le côté faible de leur doctrine est son application aux faits, évitent autant que possible l'explication matérialiste des événements de l'histoire. Lorsqu'ils s'y aventurent par hasard, ils sont obligés de faire entrer de force les faits dans leur théorie. C'est ainsi que M. Gerhard Krause explique la chûte de Napoléon « non par le fait qu'il avait perdu telle ou telle bataille, mais parce que sa politique entière répugnait aux intérêts de la bourgeoisie de son temps. C'est la bourgeoisie française et non les batailles de Leipzig et de Waterloo qui ont renversé l'usurpateur ». Si c'était la bourgeoisie qui eût renversé Napoléon, il aurait dû l'être par une révolution interne, et nous ne savons pas qu'il en ait éclaté une à Paris, même après Waterloo; tandis que les armées qui avaient vaincu le grand conquérant entrèrent par deux fois dans la capitale de la France. Le même auteur attribue l'éclosion de la littérature allemande « à la spiritualisation du besoin économique d'unifier l'Allemagne par la suppression, des douanes et des obstacles que les petits États, en lesquels elle était divisée, apportait aux nécessités économiques, dont la bourgeoisie était le représentant » (*op. cit.*, p. 33 et 35). Ne trouve-t-on pas curieux que le matérialisme historique ait recours à la *spiritualisation*, pour appliquer ses principes? Que le mouvement littéraire ait précédé l'union douanière, commencée en 1818, lorsque la littérature allemande était en pleine floraison, ceci ne gêne nullement M. Krause. Le mouvement littéraire est, pour lui, une simple *anticipation*, sous la forme esthétique du besoin économique. S'il avait été postérieur à ce dernier, il aurait été une *conséquence* de l'union doua-

nière. On comprend que de cette façon-là tout peut être expliqué. Reste à savoir seulement si de pareilles explications sont compréhensibles. M. Labriola, d'autre part, touche dans ses 350 pages, une seule fois à l'explication d'un fait de l'histoire, à la Réforme. Mais la façon dont il procède prouve qu'il aurait mieux fait de s'en tenir aux pures abstractions, à la théorie du matérialisme historique, sans chercher à l'exemplifier. Son explication de la Réforme comme « une rébellion économique de la nationalité allemande (ou plutôt du tiers état, de la bourgeoisie) contre l'exploitation de la cour papale » (*Essais*, p. 132), ressemble bien aux explications économiques des faits de l'histoire rapportées par M. Krause. Si l'explication de M. L. était la vraie, il faudrait que partout où la Réforme s'étendit : en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Danemark, en Suède et en Norvège, chez les Saxons et les Hongrois de la Transylvanie, son adoption fût due à la même circonstance : la révolte du *tiers-état*, c'est-à-dire de la bourgeoisie contre l'exploitation de la curie romaine ; car ce n'est que de cette façon qu'on peut l'attribuer au facteur économique. Or ce n'est pas le cas, car tous ces pays étaient plus ou moins soustraits à l'autorité romaine, et la réforme s'y étendit seulement parce que la doctrine qu'elle contenait convenait à l'esprit de toute ou d'une partie de la population. Les Pays-Bas notamment ne se révoltent pas comme l'Allemagne pour adopter la nouvelle foi. Une partie de ces pays, la Hollande, l'avait adoptée sans aucune lutte, et cette dernière n'éclate que lorsque Philippe II voulut introduire dans ses possessions l'absolutisme administratif et l'intolérance religieuse. La Belgique, quoique catholique, se joignit à la Hollande pour défendre ses droits contre les usurpations de l'Espagne ; mais lorsque Philippe II se vit obligé de reconnaître l'autonomie administrative aux provinces révoltées, la Belgique se soumit, tandis que la Hollande continua la lutte. Le motif économique, l'oppression financière avait pourtant disparu. Pourquoi la Hollande ne mit-elle pas aussi bas les armes ? Parce qu'elle avait à défendre sa foi, sa nouvelle religion qui l'avait poussée à souffrir d'abord les plus cruelles persécutions, puis la guerre la plus effroyable, pour ne pas abandonner une croyance qu'elle tenait pour la vraie et dont elle attendait le salut. Comment peut-on réduire *en dernière instance*, la résistance de la Hollande contre le roi d'Espagne, au substratum économique ? Voilà ce que ni M. Labriola, ni les autres partisans du matérialisme historique n'ont pas démontré et ne démontreront probablement jamais. Il en est de même de l'extension de la Réforme en France, où une partie seulement de la *bourgeoisie* (?) l'adopta et où cette partie fut obligée de s'entretuer avec l'autre qui n'en voulait pas. Quel est le motif économique qui scinde en deux la bourgeoisie française relativement à la Réforme ? Et le massacre de la Saint-Barthélemy, est-il explicable, en dernière instance par des motifs d'ordre économique, ou par l'exaltation de la passion religieuse ? Il en serait de même de la révocation de l'Édit de Nantes.

Cette mesure, si désastreuse pour le bien-être de la France, fut-elle inspirée par un intérêt économique, ou bien par des scrupules religieux ? A toutes ces questions, et à tant d'autres, auxquelles l'explication matérialiste de la Réforme aurait dû donner des réponses claires et précises, M. L. se contente de toucher par quelques phrases enveloppées dans un nimbe hégélien qui déplacent la question sans même l'effleurer. « Mais cela ne veut pas dire, observe-t-il, qu'il nous soit donné de détacher le fait arrivé du mode de sa réalisation et de résoudre l'intégralité circonstancielle par une analyse posthume tout à fait subjective et simpliste (!!). Les causes intimes, ou comme on dirait maintenant, les moteurs profanes et prosaïques de la Réforme nous apparaissent avec clarté en France où elle ne fut pas victorieuse, clairement encore dans les Pays-Bas, où, en dehors des différences de nationalité, les contrastes des intérêts économiques se montrent avec une pleine évidence dans la lutte contre l'Espagne; très clairement enfin en Angleterre, où la rénovation religieuse, réalisée grâce à la violence politique, met en pleine lumière le passage à ces conditions qui sont pour la bourgeoisie moderne, les prodromes du capitalisme » (!!) (*Essais*, p. 132).

Mais revenons aux faits. Les protestants français qui furent obligés, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, d'abandonner position, biens et patrie, pour pouvoir conserver leur religion, obéirent-ils aussi à une impulsion d'ordre économique? L'émancipation des esclaves dans les différents pays de l'Europe, la guerre de sécession des États-Unis, l'histoire des Juifs au moyen âge, tous ces faits sont-ils inexplicables à l'aide de la production et de l'échange des richesses? Ce n'est pas un intérêt matériel qui poussait les Juifs à refuser obstinément de changer de religion et qui les exposait à souffrir les plus cruelles persécutions, sans abandonner les croyances de leurs ancêtres, croyances qui étaient pourtant la cause de tous leurs maux. « Lorsque les Anglais, nous dit Green, se révoltèrent contre Charles II, il y avait une chose qui leur était plus chère que la liberté de la parole, la sécurité des biens et même la liberté personnelle; c'était, pour employer le langage du temps, l'Évangile » (*Histoire du peuple anglais*, II, p. 47). Dans tous ces cas et dans une infinité d'autres, à l'encontre du principe posé par Marx et que M. L. considère comme indiscutable (*Essais*, p. 177), *c'était bien la conscience des hommes (leur religion) qui déterminait les conditions de leur existence, et ce n'était nullement leur existence matérielle qui déterminait leur conscience*. Le progrès du droit romain ne fut pas dû à des causes d'ordre économique. La richesse et le bien-être du peuple romain allaient toujours en diminuant, tandis que s'approfondissait toujours davantage l'idée du droit, du *suum cuique*. Les découvertes scientifiques ne possèdent pas toutes un caractère utilitaire et ne furent pas toutes déterminées par le désir de mieux exploiter les forces de la nature, mais bien aussi par celui de découvrir la vérité pour elle-

même, et ce n'est certainement pas au nom de l'utilité que Galilée prononça son *e pur si muove*.

Il est intéressant de constater comment prit naissance cette doctrine du matérialisme historique. M. L. se charge de nous le dire : « Pour reconnaître dans ces mouvements (socialistes), non plus l'opposition fugitive des troubles météoriques, mais le fait nouveau de la société, on *avait besoin d'une théorie qui les expliquât*. Cette nouvelle théorie fut l'œuvre personnelle des Marx et des Engels ; ils transportèrent le concept du devenir historique, par processus d'antithèses, de la forme abstraite que la dialectique de Hégel avait déjà décrite dans ses traits les plus généraux, à l'explication concrète de la lutte des classes ; et dans ce mouvement historique, où l'on avait cru voir le passage d'une forme d'idées à une autre forme, ils virent pour la première fois la transition d'une forme de l'anatomie sociale à une autre, c'est-à-dire d'une forme de la production économique à une autre forme » (*Essais*, p. 43). En termes plus explicites, les socialistes, voulant démontrer que leur mouvement était nécessaire, le caractérisèrent comme un processus historique, comme un devenir fatal et inéluctable. Mais pour donner plus de poids à leur conception historique de la transformation sociale qui s'accomplit de nos jours, ils cherchèrent à prouver que tout le développement de l'humanité n'a été déterminé que par les mêmes causes qui le transforment aujourd'hui ; que le changement dans le mode de production et de répartition des richesses a toujours constitué le nerf et la clef de l'histoire. Les socialistes inventèrent donc la théorie matérialiste de l'histoire, pour les besoins de leur cause.

Nous avouons ne pas comprendre la nécessité de projeter dans le passé la théorie socialiste de l'histoire, afin de la justifier pour le présent. Il se pourrait fort bien que la transformation actuelle de la société fût due au facteur économique, sans que pour cela ce facteur eût déterminé dans le passé également tout le courant de l'histoire. Mais nous ne croyons pas même devoir attribuer au facteur économique la transformation actuelle de la société. M. Benjamin Kidd analyse avec beaucoup de pénétration ce problème. « Il faut observer, dit-il, que Marx ne s'occupait que du développement matériel et ne tenait aucun compte de ces forces primitives, qui sont à l'œuvre dans notre développement spécial. Le phénomène caché derrière et que l'on appelle l'exploitation du travail, n'est ni nouveau, ni spécial à notre époque. Le problème économique n'a pas *per se* de tendance spéciale quelconque, autre que celle qu'il présentait dans d'autres phases de la société, depuis le commencement. Le facteur nouveau du problème est différent et indépendant de la situation économique. Si nous examinons la position des travailleurs d'aujourd'hui et leurs relations avec l'État et la classe capitaliste, nous voyons que le trait absolument nouveau et spécial qui distingue ces relations comparées à celles du passé, c'est que les classes exploitées ont aujourd'hui, grâce au succès d'une lente évolution encore en marche, la

faculté d'exercer la puissance politique, en se plaçant sur un terrain d'égalité de plus en plus réel avec les classes qui les maîtrisaient autrefois. *Cette évolution a pour unique cause le mouvement moral*. C'est le trait essentiel de la situation, celui qui domine toute la perspective; mais il est entièrement indépendant de la question économique » (*L'évolution sociale*, p. 211). La façon simpliste dont les socialistes conçoivent l'histoire s'explique par la tendance de leurs idées. Ils veulent réformer la société, le rapport des classes sociales entre elles. C'est là leur but suprême, le seul intérêt qu'ils trouvent à l'existence. Aussi proclament-ils dans leur manifeste de 1848 que « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire des luttes de classe » (Labriola, appendice, p. 254). La lutte des classes se livre toujours sur le terrain économique. Il n'est donc que très naturel que cette conception bornée de l'histoire ait conduit à la conception tout aussi bornée de l'explication du développement par le matérialisme historique. Nous avouons ne pas retrouver la lutte des classes dans le développement de la peinture italienne, ni dans celui de la musique allemande, ni dans celui de la philosophie positive, ni dans celui de la physique, de la chimie et de toutes les sciences. L'histoire n'est pas seulement l'exposition du développement par rapport à la lutte des classes entre elles; elle est encore celui de la lutte de l'homme contre la nature, lutte qui tend à l'émanciper toujours davantage des liens naturels et à l'élever au-dessus de l'animalité dont il dérive.

D'ailleurs, les créateurs mêmes de cette théorie qui veulent expliquer en dernière instance tout le cours de l'histoire par le mode de production et de répartition des richesses, s'aperçurent qu'elle ne peut suffire à cette tâche, même pour les origines de la société. Les socialistes ne manquèrent pas de remarquer qu'en dehors du besoin de vivre individuellement, l'homme sent tout aussi impérieusement celui de procréer, de perpétuer son espèce. Mais ce besoin, tout aussi élémentaire, tout aussi pressant, ne peut entrer dans celui de se procurer les moyens de subsistance. Engels a bientôt trouvé la formule qui tranche la difficulté. Il dit que : « d'après la conception matérialiste, l'élément déterminant en dernière instance, c'est la production et la reproduction *de la vie*. Cette dernière est de deux sortes : d'un côté, la production des moyens de subsistance, d'objets pour la nourriture, l'habillement, le logement; d'autre part, la production des hommes eux-mêmes, la perpétuation de l'espèce » (*die Ursprung der Familie, des Privateigenthums und des Staates*, p. VIII). Mais la production d'enfants, en créant la concurrence des bouches, amoindrit les moyens de subsistance! Engels, pour échapper à cette difficulté, substitue le mot de vie à celui de *moyens de vivre*, procédé digne des sophistes!

Les partisans du matérialisme historique, en dernier lieu avec plus de détails, M. Labriola, se donnent beaucoup de peine pour combattre ce qu'ils appellent la doctrine des facteurs historiques. Selon eux, tous

ces prétendus facteurs indépendants de l'histoire, comme la religion, l'art, la science, le droit, ne seraient que « des abstractions ou des généralisations nées du besoin de la configuration narrative de l'exposition historique » (*Essais*, p. 169). Tous ces facteurs sont réductibles à l'économique, au mode de production et de répartition des richesses. On ne saurait par conséquent caractériser le matérialisme historique comme « une doctrine qui attribue la prépondérance ou l'action décisive au facteur économique » (*Essais, ibidem*). Il ne s'agit pas de prépondérance, puisque l'économique est la *seule force explicative de l'histoire*, La conception matérialiste de l'histoire est la théorie unitaire de cette science; elle remplace la multiplicité des éléments du développement par un seul, dont tous les autres ne sont que des produits.

Nous croyons que cette théorie, qui veut réduire la vie humaine dans son entier à l'économique, est absolument erronée. L'homme est poussé par sa nature à contenter plusieurs besoins complètement indépendants les uns des autres, quoiqu'en relations mutuelles et par conséquent mutuellement influençables. Ces besoins de l'existence humaine sont tous des causes finales et irréductibles. Le besoin de conservation individuelle (économique), celui deconservation de l'espèce (procréation), celui de connaître la vérité (tendance scientifique), celui de pénétrer le mystère de l'univers (tendance métaphysique, religion), celui d'admirer les belles choses (esthétique), celui de répartir les acquisitions faites sur la nature conformément à un autre principe qu'à celui du plus fort (morale, justice) — tous ces instincts fondamentaux de notre être ne dérivent pas les uns des autres. Ils sont placés par la force qui nous a créés comme constitution primordiale de notre moi. L'un n'explique pas l'autre, car tous sont inexplicables. Si le besoin économique était la cause productrice des autres, nous ne voyons pas pourquoi les animaux qui le ressentent tout comme les hommes, ne posséderaient pas aussi les formes supérieures de la vie et de l'intelligence. Si l'on nous répond que c'est la constitution de leur être qui les empêche de posséder les autres manifestations de la vie intellectuelle, on avoue par là même que ces dernières ne dépendent pas du besoin économique et qu'elles sont dues à la constitution intime et irréductible de l'être humain. Mais si ces formes sont indépendantes dans leur origine du besoin économique, leur développement doit l'être aussi, ce qui n'exclut pas, bien entendu, une influence réciproque de ces diverses formes de l'activité intellectuelle. Si la forme économique exerce une influence sur quelques-unes des autres formes de la vie, elle est à son tour influencée par la science, le droit, la morale, les formes politiques et sociales qui, toutes, exercent une action puissante sur le mode de production et de distribution des richesses.

On ne saurait contester que le besoin économique est le besoin primordial de l'existence; or ce n'est pas le cas avec l'humanité seule, mais bien avec toute la nature organique (animaux et plantes). A ce besoin

primordial, commun à tout ce qui vit, la nature a superposé, pour l'homme seul, une série d'autres besoins de caractère plus élevé. Comment peut-on soutenir que ces besoins supérieurs et, par conséquent, leurs transformations, dépendent du besoin économique et des transformations de ce dernier ? L'humanité a encore d'autres intérêts à défendre que ceux du ventre, et c'est assimiler l'homme à la brute, que de réduire le jeu de l'existence humaine entière à la lutte pour l'existence qui se livre entre les formes inférieures de la vie. Il existe une différence profonde, immense, entre la lutte pour l'existence dans le règne de l'animalité et celle qui se livre entre les êtres humains. Dans le premier, le principe qui prédomine, c'est la force. Le chien le plus fort ravit l'os à celui qui est le plus faible. Entre hommes, la lutte se livre très souvent au nom de la morale et du droit, notions absolument étrangères aux animaux, et les défenseurs de la théorie matérialiste de l'histoire ne devraient pas oublier que les revendications socialistes ne se font pas au nom de la force, mais bien au nom du droit. Car, comme le dit encore M. Benjamin Kidd, « si nous n'avons qu'un égoïsme ligué contre un autre, alors les classes dirigeantes, qui sont incomparablement les plus fortes, doivent être en état de se défendre et seraient bien bêtes de ne pas le faire. Au lieu d'affranchir, d'instruire, d'élever les basses classes du peuple (ainsi qu'elles le font par suite de l'accomplissement d'une évolution dont n'a pas tenu compte Karl Marx), elles pourraient parfaitement, comme elles l'ont déjà fait par le passé, tenir le peuple à sa place, c'est-à-dire le maintenir dans l'ignorance et l'incapacité politique, malgré toute la tendance moderne du capital vers la concurrence et la concentration » (*Evolution sociale*, p. 212). Et si l'on objecte que c'est par peur et non par générosité que les classes dominantes concèdent toujours plus de droits aux classes jusqu'à présent déshéritées de la société, que ces concessions ne sont donc pas de volontaires abandons altruistes, mais bien l'effet de la pression des masses, nous répondons que ce n'est pas le changement de la condition économique des masses qui les a rendues capables d'exercer une telle pression, attendu que cette condition économique est restée la même, et qu'elles veulent précisément la modifier maintenant en leur faveur par cette pression. Quel est donc l'élément qui a changé le rôle des masses ? C'est leur intelligence qui s'est enrichie, c'est l'idée de leur situation injuste et contraire à la conception humaine de la morale et du droit qui les anime maintenant et leur donne un tout autre rôle dans la lutte pour l'existence. C'est donc encore leur conscience qui veut déterminer leur manière d'être, et non leur existence qui détermine leur conscience. Elles veulent précisément transformer les conditions de leur existence, conformément aux nouvelles conceptions dont s'est enrichie leur conscience. La question sociale n'est nullement, selon nous, une question économique, mais bien le problème le plus difficile que l'idée du juste est appelée à résoudre.

Nous avons vu plus haut que toutes les branches de l'activité humaine s'influencent les unes les autres, étant le produit de la même constitution de l'âme. Il n'est donc que très naturel que le développement des conditions économiques influence puissamment en de certaines occasions, très souvent même, le développement des autres formes de l'activité intellectuelle, et nous sommes tout aussi convaincu que M. Thorold Rogers « qu'omettre ou négliger les faits économiques, c'est frapper l'histoire de stérilité et lui enlever toute base solide et durable » (*Interprétation économique de l'histoire*, p. 22). Mais nous ne voulons pas que le rôle du facteur économique soit exagéré au point d'en faire le pivot de l'histoire, autour duquel viendraient se ranger tous les autres. L'histoire est une résultante de l'action de plusieurs forces, appliquée aux différents domaines de la vie et de la pensée; elle ne peut jamais être expliquée par celle d'une seule force.

Le facteur économique doit toujours être pris en considération dans le progrès de l'idée du vrai pratique, qui a pour conséquence la domination de l'homme sur la nature — fait économique ; mais il ne peut déterminer à lui seul le développement de l'idée du bien qui se rapporte à la juste distribution des avantages que l'homme remporte sur la nature. Dans cette sphère, ce sont les autres facteurs sociaux, politiques, juridiques et moraux qui exercent l'action prépondérante. L'économique peut tout au plus influencer ce développement. En dehors de ces sphères du vrai pratique et du juste, celles du vrai théorique et du beau ne dépendent pas non plus, ni directement, ni indirectement, du facteur économique. Elles peuvent aussi en être influencées comme elles le sont par tous les autres facteurs de l'histoire ; mais on ne saurait jamais considérer l'état de ces éléments à un moment donné comme dépendant de la façon de produire et d'échanger les marchandises, comme le veulent les théoriciens socialistes de l'histoire. Aussi les partisans de cette doctrine sont-ils obligés de faire des restrictions, ou bien de combiner des principes qui annulent leur théorie. C'est ainsi que M. L. est forcé de mitiger sa formule par trop absolue, lorsqu'il s'agit des produits de l'art, de la religion et de la science, car il s'aperçoit de l'impossibilité de faire dériver, par exemple, les tentatives d'arriver au pôle, la Madone Sixtine, ou l'esthétique transcendantale de Kant, du mode d'acquisition et de répartition des richesses. Aussi, pour ces sphères de l'activité intellectuelle, se contente-t-il de faire dériver leurs produits seulement « *en bonne partie* et *indirectement* de l'activité économique, attendu que dans la production artistique ou religieuse, la médiation des conditions aux produits est très compliquée et que *les hommes, tout en vivant en société, ne cessent pas pour cela seul de vivre même dans la nature, et de recevoir de celle-ci occasion et matière à la curiosité et à l'imagination* » (*Essais*, p. 257). Mais de pareilles restrictions annulent la conception unitaire de l'histoire que les socialistes veulent faire prévaloir ; l'imagination et la curiosité sont des phénomènes essentiel-

lement psychologiques qui n'ont rien de commun avec l'économique. Aussi pensons-nous qu'il est bien plus conforme à la vérité, d'admettre pour la compréhension de l'histoire, non seulement ces facteurs, mais bien tous les autres, et de ne faire intervenir l'action de l'économique, lorsqu'elle se produit dans le développement de ces facteurs, que comme une influence. M. de Greef soutient que « le monde idéal est si bien le produit du monde économique, que toutes les notions, toutes les croyances, les sciences, les mœurs, la morale, le droit et la politique y trouvent leur explication première. Notre constitution physiologique et psychique combinée avec la nature inorganique et organique externe, détermine toute notre évolution et notre constitution économique; toutes ensemble sont les facteurs généraux des arts, de nos sentiments, de nos croyances, de nos idées et de nos mœurs ». Cette conception de M. de Greef qui vogue en plein dans les eaux de Karl Marx, s'accorde difficilement avec l'idée professée par le même auteur, en conformité avec les principes de M. Fouillée que « la société est un contrat et que *ce qui différencie la vie en société de la vie purement individuelle, c'est l'intervention consciente ou non du régime contractuel, dont le développement plus ou moins grand est la mesure exacte du progrès et de la civilisation* » (Comp. *La sociologie,* 1884, p. 172 et 178 à *l'Introduction à la sociologie*, 2e partie, 1889, p. 1 et 432). M. de Greef attribue donc, d'un côté, le développement social, le progrès, la civilisation, au facteur économique, de l'autre, à l'idée du contrat. Ces deux conceptions ne peuvent nullement s'accorder; l'une exclut l'autre. Le contrat sert, en effet, à régler les rapports économiques, et si l'on admet que la civilisation est redevable au développement du régime contractuel, le facteur économique ne peut plus déterminer le progrès; il ne peut plus constituer qu'un élément secondaire dans la marche de ce progrès.

Nous terminerons ces considérations par les observations très justes de M. Lamprecht, qui dit que « la philosophie idéale considérait les forces morales comme les forces directrices de l'histoire. Par opposition, l'école socialiste dépendante de Hegel, en premier lieu Marx, remplace les forces morales par les forces matérielles. Comte, et plus encore son disciple exagéré, Buckle, considèrent (ce dernier au moins pour les Européens) comme le véritable agent du progrès, l'intelligence qui, chez Du Bois-Raymond, s'amincit aux sciences naturelles. Toutes ces considérations sont unilatérales. Le monde des forces psychiques sociales est un, et doit donc être composé d'une façon unitaire. On ne saurait soumettre la somme de ces forces à une seule, et non plus en éliminer une comme superflue, attendu que pas une de ces forces n'existe pour elle-même » (*Was ist Kulturgeschichte,* dans la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 1896, p. 116).

A.-D. Xénopol.

BULLETIN

— M. Chevaldin, professeur au lycée de Poitiers, vient de publier à la librairie Klincksieck un ouvrage à titre un peu long : La grammaire appliquée, ou série synoptique de thèmes grecs et latins, sur un chapitre de Montesquieu, avec une introduction théorique et un appendice contenant des conseils pour les versions grecque et latine, à l'usage des classes supérieures de lettres et spécialement des candidats aux examens de licence et d'agrégation. Ce titre est à lui seul une table des matières : l'introduction renferme, un peu pêle-mêle, des conseils pour faire le thème grec et le thème latin, avec l'indication des principaux ouvrages, grammaires et dictionnaires à consulter. La « série synoptique » est la traduction, en grec et en latin, d'un chapitre de Montesquieu (*Grand. des Romains*, ch. Ier); dans quatre appendices, nous trouvons la correction d'un thème grec, puis d'un thème latin et des conseils pour la version latine et la version grecque, accompagnés respectivement d'un exercice de traduction. M. Chevaldin sait mieux le latin que le grec, et les étudiants qui se serviront de ce livre devront méditer la phrase suivante, écrite par l'auteur, p. 8 : « Il faut toujours discuter les renseignements fournis par les manuels ». — M. B.

— Dans un précédent numéro de la *Revue critique* (19 avril 1897, p. 315), j'annonçais la publication du livre II de l'*Anabase* par M. Edwards. Le petit volume qui contient le livre III et qu'il vient de publier (*Xenophon, Anabasis book III*, Pitt Press Series, Cambridge), est conçu d'après le même plan, édité avec la même élégance et le même soin. On y retrouve en grande partie la notice qui servait d'introduction au tome II, et l'excellente carte déjà signalée (itinéraire des Dix mille); en outre, on appréciera beaucoup la petite carte du Kurdistan (p. 78). Le commentaire, d'un caractère plus archéologique que dans l'ouvrage antérieur, contient une foule de curieux renseignements historiques et topographiques, dont beaucoup empruntés à Layard (*Nineveh and Babylon*). Quoique M. E. ne se propose nullement de donner une édition critique, il a soigneusement revisé son texte, ne tenant pas pour définitif celui de Hug; il admet même, mais avec prudence, quelques leçons nouvelles proposées par les critiques de l'école de Cobet. Nous regretterons encore cette fois que M. Edwards ne réunisse pas, en une page, la liste de ses modifications. — Le vocabulaire, la liste des termes non attiques, l'index grammatical, sont des plus commodes à consulter. — Pascal Monet.

— M. T. R. Glover (*The Olynthiac Speeches of Demosthenes*, Pitt Press Series; Cambridge, 1897) déclare nettement dans sa préface que son intention n'est pas de donner une édition savante; son ambition se borne à mettre aux mains des élèves un livre commode à étudier, contenant le strict nécessaire : « Je me place, dit-il, au point de vue de l'écolier, non au point de vue du maître. » Le livre s'ouvre par une introduction historico-politique, exposant la situation de la Grèce au moment des *Olynthiennes* (peut-être Démosthène mériterait-il d'être placé davantage en relief dans cette étude). Suit un appendice intéressant sur le Théorikon. L'introduction se termine par une note courte et claire sur l'ordre des discours, et par un bon résumé. Le commentaire explicatif rejeté à la fin du volume est abondant et soigné; à signaler beaucoup d'utiles rapprochements avec divers écrivains grecs, surtout avec les auteurs dramatiques. En somme, cette édition rendra de réels services aux élèves; quel malheur que les lycéens français sachent trop peu l'anglais pour la suivre! — Pascal Monet.

— Notre collaborateur, Paul Lejay, a revu le troisième tirage de : *Jules César, Commentaires sur la guerre des Gaules, texte latin publié avec une notice, des notes*, etc. par E. Benoist et S. Dosson ; Paris, Hachette, 1897 ; xviii-734 pp. in-16. Pour cette revision il a été tenu compte, dans la mesure où le clichage le permet, des éditions parues depuis 1893, notamment des éditions de MM. Kübler et Meusel. Dans l'emploi de ces nouvelles ressources, M. Lejay a été très réservé et a tenu, vis-à-vis des manuscrits de la seconde classe, la conduite éclectique de Dosson. M. Meusel lui-même a donné l'exemple de cette discrétion et l'article consacré en 1894 par M. Mommsen à la question, n'est pas de nature à en faire sortir. — P. L.

— Vient de paraître chez G. Freitag à Leipzig : *Lateinisches Uebungsbuch für Sexta*, par feu Paul Harre, publié, d'après le manuscrit de l'auteur défunt, par M. Max Giercke, professeur au gymnase français de Berlin. La préface nous apprend que la disposition des matières « diffère essentiellement » de celle adoptée généralement dans les traités élémentaires de latin destinés aux commençants. En effet, le premier chapitre donne, non la première déclinaison, mais la *deuxième* ; la première n'arrive qu'au deuxième chapitre. Mais il y a mieux encore : le premier chapitre offre, en même temps que la deuxième déclinaison, la conjugaison du *parfait*, qui est suivi du *plus-que-parfait* au deuxième chapitre ! Le *présent* n'arrive que plus tard. Cela caractérise bien le nouveau traité et le désarroi qui commence à régner dans la pédagogie allemande. — Alfred Bauer.

— M. Rodolphe Reuss a fait paraître : 1° quelques pages des *Annales des frères mineurs de Strasbourg*, fragment inédit et précieux qui va de l'année 1507 à l'année 1510 et où un frère Martin, novice, puis receveur du couvent, a consigné plusieurs détails relatifs à l'histoire politique et à l'histoire des mœurs, visites de l'empereur et des princes étrangers, fêtes populaires et religieuses, invocations du droit d'asile, querelles théologiques; 2° l'*Inventaire sommaire des manuscrits alsatiques de la Bibliothèque de la ville de Strasbourg* (extrait de la « Revue d'Alsace », Strasbourg, Treuttel et Würtz, 57 pp.) ; M. Reuss, ancien bibliothécaire de la ville, a reçu ou acquis durant sa gestion les papiers de Louis Schneegans, de Rœhrich, de Dagobert Fischer, d'André Jung, d'André Silbermann, du physiocrate Butré, du médecin Thomas Lauth, etc., et tous ces volumes et dossiers qu'il a réunis pendant un quart de siècle d'efforts persévérants, il les a groupés sous huit rubriques : 1° histoire générale; 2° périodes diverses ; 3° localités de la Basse-Alsace ; 4° localités de la Haute-Alsace ; 5° localités de la Lorraine ; 6° noblesse alsacienne ; 7° biographie ; 8° Argentoratensia ; les érudits d'Alsace et du dehors lui sauront le plus grand gré de leur fournir ces indications sommaires, mais vraiment authentiques et actuelles qui suffisent à les orienter et à leur donner une idée des manuscrits alsatiques de la bibliothèque de la ville de Strasbourg ; 3° *Jean-Pierre Massenet* (Strasbourg, Treuttel et Würtz, in-8°, iv et 158 pp.). C'est l'intéressante biographie d'un médiocre savant et député obscur de la Législative qui devint professeur à l'académie de Strasbourg. M. Reuss n'a eu sur lui que des documents incomplets et n'a raconté sa vie qu'incomplètement. Mais il nous montre dans Massenet le précepteur du frère de Juliane Vietinghoff (la future baronne de Krüdener), le commensal des Galitzine et des Schouvalov, le beau-frère de plusieurs personnages, de Thomassin, des Jacques et Michel Mathieu, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Strasbourg révolutionnaire, du baron Mathieu Faviers (l'intendant-général des armées de Napoléon, pair de France sous Louis-Philippe et restaurateur du château de Kienzheim). Il retrace ainsi un petit coin de la société alsacienne dans le dernier tiers du xviii° siècle et au commencement du nôtre, et l'on remarquera surtout la

fin de l'étude relative aux petites misères de la carrière professorale de Massenet durant l'ère napoléonienne. — A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 décembre 1897.

M. Delaville Le Roulx écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Ed. le Blant.

M. de Vogüé communique l'ensemble des documents rapportés de Pétra par le P. Lagrange. Ces documents se composent de 67 textes copiés et en partie estampés, de dessins et d'observations. Les monuments visités par le P. Lagrange et le P. Vincent sont, non des monuments funéraires, mais des monuments religieux. Les trois sanctuaires qu'ils ont particulièrement étudiés, situés à l'extérieur de la ville de Pétra, se composent de salles ouvertes, taillées dans le rocher, ayant au fond une niche où était la statue de la divinité; deux de ces sanctuaires ont conservé une inscription dédicatoire; les parois des salles et les rochers avoisinants sont couverts de proscynèmes tracés par des visiteurs pieux Dans un de ces sanctuaires, nommé El-Mer, une inscription porte que la statue abritée par la niche était celle d' « Obodath », un des rois de Nabatène, divinisé après sa mort, comme l'avait justement supposé M. Clermont-Ganneau. Dans une seconde grotte, appelée aujourd'hui El-Madras, le dieu adoré était « Dusara », qui, dans un proscynème gravé sur les parois de la salle, est nommé « dieu de Medrasa » : le souvenir de cette qualification s'est conservé dans le nom du lieu.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de dresser une liste de candidats aux deux places de correspondants étrangers vacantes par suite du décès de MM. Wattenbach et Gayangos, décédés. Sont élus MM. Perrot, Schéfer, Weil et Maspero.

L'Académie procède à l'élection d'une commission chargée de présenter un candidat à la place de correspondant national, vacante par suite du décès de M. le général Hanoteau Sont élus : MM. Delisle, Bréal, Schlumberger et Croiset.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M le Blant, décédé. Les candidats sont : MM. Derenbourg, Devéria et Pottier. Au septième tour, M. Devéria est élu par 21 voix contre 9 à M. Derenbourg et 7 à M. Pottier.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Léon Gautier, décédé. Les candidats sont : MM. Babelon, Bouché-Leclerq, Maurice Croiset et Flach. Au second tour, M. Babelon est élu par 19 voix contre 4 à M. Bouché-Leclerq, 8 à M. Croiset et 6 à M. Flach.

Ces deux élections seront soumises à l'approbation de M. le Président de la République.

Léon Dorez.

Erratum. — N° 48, p. 396 (art. de M. Courteault), lire à propos du séjour de Marguerite à Cauterets, non pas « avant le mariage de sa fille, en mai-juin-juillet 1548 », mais « *après* le mariage de sa fille, en mai-juin-juillet 1549 ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 27 décembre — 1897

Hunter, Hodgson, — Benzinger et Nowack, Archéologie hébraïque. — Jacobs, Études d'archéologie hébraïque. — Schick, Le tabernacle et le temple de Jérusalem. — Buhl, Géographie de l'ancienne Palestine. — Starck, Palestine et Syrie. — L. Gauthier, Au delà du Jourdain. — Grunbaum, Légendes sémitiques. — Myer, Les scarabées — L'Atharva-Veda, trad. Bloomfield. — Hymnes à Agni, trad. Oldenberg. — Jung. Géographie de l'Italie. — Seidel, Chrestomathie du grec moderne. — Souriau, La préface de Cromwell. — Les poèmes de Bacchylidès (Haussoullier). — *Bulletin :* Harrisse, Le premier chapitre de l'histoire diplomatique de l'Amérique; Dunant, La pétition de F. C. de la Harpe au Directoire ; Omont, Catalogue des collections Prost; Durand-Fardel, La Vita Nuova, trad.; Reforgiato, Les contradictions de Leopardi. — Académie des inscriptions.

Life of Brian Houghton Hodgson, british resident at the court of Nepal, by sir William Wilson Hunter. — John Murray, London, 1896, ix-390 p. in-8.

M. Hunter semble s'être fait une spécialité d'écrire la vie des hommes qui ont marqué dans le gouvernement de l'Inde anglaise ; il nous offre dans ce volume le tableau d'une longue carrière qui se recommande à divers titres à l'attention et à la sympathie du lecteur.

Brian Houghton Hodgson naquit en 1800 dans le Cheshire et mourut en 1894 à Menton. Il suivit la carrière diplomatique et s'y distingua ; néanmoins il s'illustra surtout par ses travaux scientifiques et littéraires.

Son grand-oncle, qui était évêque de Londres, et un autre parent, doyen de Carlisle, désiraient le voir entrer dans l'Église. Ses goûts et les circonstances l'entraînèrent dans une autre direction. Un ami de la famille, James Pattison, membre du Conseil de la Compagnie des Indes, favorisa son entrée au collége de Haileybury, fondé en 1809 par la Compagnie pour préparer des administrateurs. Il y fit avec éclat les deux années d'études réglementaires (1816-1817) et y eut, parmi ses maîtres, le célèbre économiste Malthus. De là, il alla passer un an (1819) au collège de Fort-William à Calcutta pour compléter ses études. On l'envoya ensuite dans le district himâlayen de Kamaon sous les ordres de Georges Traill. Il y fut deux ans à bonne école et s'y forma à l'administration. Il passa de là comme assistant de Edward Gardner au Nepal, où il devait fournir toute sa carrière. Toutefois, il fut rappelé en

1822 à Calcutta, où on lui donna la place de député-secrétaire au département persan du Foreign Office, qui était devenue vacante et pour laquelle on lui savait de l'aptitude. Mais en 1823, sa santé, qui avait été déjà éprouvée lors de son premier séjour à Calcutta, fut sérieusement menacée. On jugea prudent de le renvoyer au Népal où il resta jusqu'en 1843, d'abord comme « assistant résident » de 1823 à 1833, ensuite comme résident titulaire. En 1843 il se retira du service et, après un voyage en Angleterre, revint dans l'Inde et s'établit à Darjiling, dans le Sikkim, entre le Népal et le Boutan, pour y continuer ses travaux.

Des circonstances de famille l'ayant rappelé en Angleterre en 1858, les travaux qu'il avait commencés ou projetés se trouvèrent interrompus. Il donna à la Bibliothèque de l'India Office à Londres ses papiers et ses collections, et vécut depuis dans la retraite, en gentilhomme campagnard, se livrant jusqu'à l'âge de 68 ans à l'équitation et à la chasse, l'esprit toujours éveillé, la mémoire ornée, entretenant son entourage des souvenirs de son séjour dans l'Inde, discutant volontiers sur la politique intérieure et extérieure, ne cachant pas ses sympathies pour Gladstone, quoique vivant dans un milieu très conservateur, et ne manquant jamais de porter, à l'occasion, non sans un grain de malice, la santé du « plus grand homme d'État du jour ». Chaque année il faisait sa visite à Londres, et dans les derniers temps passait le printemps à la « Rivière » dans la « villa Himâlaya », qu'il s'était fait construire à Menton, pour lui et Mme Hodgson, — sa seconde femme, fille du Rév. Chambré Townshend, de Derry (comté de Cork).

Malgré sa longévité, Hodgson n'était pas d'une forte santé, ou, du moins, le climat de l'Inde ne lui était pas favorable. Ses deux frères y succombèrent; il aurait eu le même sort, s'il n'avait pas vécu dans la région plus saine de l'Himâlaya. Et encore y souffrit-il souvent de la fièvre. Même à Dardjiling, débarrassé du tracas des affaires, il était dans un état de malaise qui se traduisait par l'insomnie. Il dut la prolongation de ses jours au soin qu'il eut de se soumettre au régime du pays. Sa sobriété lui valut, outre la santé, la considération des Népalais, qui voyaient en lui ce qui commande leur respect, un ascète.

De 1816 à 1844, Hodgson se trouva séparé de sa famille. Mais il ne cessa de correspondre avec elle. Il fit plus : son père avait eu des revers de fortune, il lui vint en aide aussi bien qu'à ses frères et sœurs. Cette intervention secourable ne laissa pas de lui causer quelquefois de l'embarras, quoiqu'il eût un beau traitement : 4,000 livres (100,000 fr.).

Après avoir résumé la vie de Hodgson, nous voudrions dire quelques mots du diplomate, du naturaliste, de l'érudit.

Le Népal, longue bande de territoire montagneux, contigue aux possessions anglaises, sur une longueur de 800 milles, est dominé depuis plus d'un siècle par une tribu guerrière, les Gourkhas. Il supportait avec impatience la « résidence » anglaise imposée par les traités à la suite

d'une guerre en 1816. Hodgson se préoccupait de donner un dérivatif à l'humeur belliqueuse du peuple et à faire du Népal un État prospère, incapable de nuire et utile, en incorporant dans les troupes de la Compagnie des Indes les éléments guerriers de la nation et en y développant le commerce, de telle sorte que ce pays devînt l'intermédiaire du négoce entre l'Europe et l'Asie orientale. En attendant que ses vues pussent être réalisées, Hodgson eut à lutter contre le parti de la guerre pour le contenir et à se garder contre les factions diverses qui se disputaient et cherchaient parfois, tout en le voyant de mauvais œil, à l'attirer à elles, surtout après la mort du grand ministre Bhim-Sen-Thappa, disgrâcié en 1837 et réduit à finir par le suicide en 1839. Il faut lire dans le livre de M. Hunter le tableau de toutes ces intrigues habilement déjouées par Hodgson, qui fut plus d'une fois en danger de mort, et n'échappa que par son sang-froid et sa fermeté. Ce fut surtout en 1843, lors du désastre éprouvé par les Anglais dans l'Afghanistan, que la situation fut le plus critique. Hodgson réussit à empêcher le Nepal de se lancer dans une guerre qui eût causé les plus grands maux. Mais, à ce moment même, le gouverneur général fut changé. Lord Ellenborough, succédant à lord Auckland, prit le contrepied de la politique de son prédécesseur. Hodgson ne s'étant pas conformé aux instructions qu'il lui donna et qui eussent compromis la situation, fut relevé de ses fonctions et nommé sous commissaire assistant à Simla. Il n'accepta pas cette situation nouvelle, inférieure à celle qu'on lui ôtait, et rentra dans la vie privée. Peu après, Hodgson était salué à Londres par le président de la Compagnie des Indes en ces termes : « Bravo! nous vous rapporterons sur nos épaules. Lord Ellenborough est congédié. »

Pendant son séjour au Népal, Hodgson s'appliqua à le bien connaître et faire connaître. Il en étudia soigneusement la faune; et M. Hunter, dans l'appendice D, énumère 127 mémoires et notes sur les mammifères et les oiseaux du pays. Les races, les langues du Népal et des pays voisins, l'organisation militaire et judiciaire, le commerce du pays, attirèrent vivement son attention et donnèrent lieu à de savants mémoires insérés dans des Périodiques, réimprimés depuis dans un recueil de ses œuvres complètes publiées de 1874 à 1876. La curiosité scientifique ne fut pas le seul motif qui poussa Hodgson à entreprendre ces travaux; ils lui étaient inspirés en partie par les devoirs de sa charge qui l'obligeaient à acquérir une connaissance exacte du pays, pour mieux comprendre de quelle façon il convenait d'agir avec lui.

Il ne se cantonnait pas dans les questions spécialement népalaises : il prit part au débat qui s'éleva sur le système qu'il convenait d'adopter pour l'enseignement dans l'Inde, se prononçant à la fois contre ceux qui préconisaient l'emploi de l'ancienne langue et contre ceux qui voulaient imposer l'anglais Il soutint qu'il fallait se servir des langues modernes de l'Inde; et ce sont ses vues qui ont fini par prévaloir.

Les recherches de Hodgson sur la religion du Népal ont eu un carac-

tère particulièrement désintéressé, non seulement parce que les préoccupations de la politique y avaient moins de part, mais aussi parce qu'il a mis les savants de l'Inde et de l'Europe en état de faire de nombreux et importants travaux ; et il a rendu plus de services à ces études par ceux dont il a été le promoteur que par ceux qu'il a exécutés lui-même. On peut voir dans l'appendice A (p. 337-356) du livre de M. Hunter, la nomenclature des ouvrages sanskrits bouddhiques que le résident anglais au Népal a fait copier pour en enrichir les bibliothèques des sociétés savantes de l'Inde et de l'Europe et pour en gratifier certains savants de choix. Le total de ces copies se chiffre par 423. Toute une littérature jusqu'alors ignorée a été par lui mise au jour et révélée aux Indianistes.

Il y a, en ce moment même, une recrudescence d'activité dans les travaux dont les ouvrages recueillis, copiés et distribués par les soins de Hodgson peuvent être l'objet, d'autant plus que depuis lui de nouvelles recherches ont permis d'obtenir des copies plus anciennes que celles qu'il s'était procurées ou qu'il avait fait faire. Ces travaux n'en dérivent pas moins de son initiative; mais, à l'époque où il répandit ces documents dans le monde savant, malgré la reconnaissance qu'on lui témoigna, ces matériaux auraient couru le risque de rester inutilisés pour un temps plus ou moins long, si Eugène Burnouf ne s'était trouvé là. Hodgson a eu la chance de rencontrer un Burnouf, comme Burnouf celle de rencontrer un Hodgson. L'illustre indianiste avait assez à faire avec sa publication du Bhâgavata Purâna restée inachevée et avec ses grands travaux sur le Zend Avesta, lorsque l'abondance avec laquelle Hodgson arrosait, s'il est permis de le dire, le champ des études indiennes, vint lui imposer en quelque sorte une tâche nouvelle. Il pensa que l'Europe savante ne pouvait se dispenser de répondre à l'invite qui lui venait du Népal d'une manière si pressante, et il se fit un devoir d'explorer les trésors que Hodgson mettait ainsi à la disposition des hommes de bonne volonté. La publication de l'*Introduction à l'histoire du Bouddhisme Indien* et de la traduction du *Lotus de la Bonne Loi* prouvèrent à Hodgson qu'il avait été compris, et la dédicace de ce dernier ouvrage, adressée *à Monsieur Brian Houghton Hodgson, comme au fondateur de la véritable étude du Buddhisme par les textes et les monuments*, est le plus complet et le plus bel hommage qui pût lui être rendu.

Le livre de M. Hunter, orné de 8 dessins, dont cinq portraits de Hodgson à l'âge de 17, 44, 71, 72, 91 ans, du portrait du ministre népalais Bhim-Sen, de la vue de la « Résidence » au Népal et de celle de la haute cime du Kintchendjinga, prise de la maison de Hodgson à Dardjiling, est fait avec le plus grand soin et très documenté. L'auteur a connu Hodgson ; Mme Hodgson lui a communiqué de précieux renseignements. Les détails intimes puisés dans la correspondance, les emprunts faits aux documents officiels, la sympathie avec laquelle l'auteur

écrit, nous présentent le tableau captivant de la vie privée et publique d'un homme de cœur et d'un esprit élevé.

L. FEER.

I. — BENZINGER, **Hebraeische Archaeologie** (Grundriss der theolog. Wissensch., VI° Abth. Freiburg et Leipsig, Mohr, 1894, xx-515 pp. in-8°).
II. — NOWACK, **Lehrbuch der Hebræischen Archaeologie** (Sammlung theolog. Lehrbücher, vol. I, xv-396 pp. in-8°; vol. II, viii-323 pp. in-8, Mohr, 1894).
III. — J. JACOBS, **Studies in Biblical Archaeology** (Londres, David Nutt, 1894, xxiv-148 pp.).
V. — SCHICK, **Die Stiftshütte, der Tempel in Jerusalem und der Tempelplatz der Jetztzeit** (Berlin, Weidmann, 1896, viii-363 pp.).
V. — BUHL, **Geographie des alten Palaestina** (Grundriss etc... Xte Abth., Mohr, 1896, x-300 pp.).
IV. E. v. STARCK, **Palæstina und Syrien.... lexicalisches Hilfsbuch** (Berlin, Reuther, 1894, vi-168 pp.).
VII. — Lucien GAUTIER, **Au delà du Jourdain** (Paris, Fischbacher 1896, 141 pp.).
VIII. — GRÜNBAUM, **Neue Beitraege zur semitischen Sagenkunde** (Leide, Brill, 1893, 292 pp.).
IX. — Isaac MYER, **Scarabs** (Paris, Bouillon, 1894 xxvii-177 pp.).

I et II. — On me permettra de présenter ensemble ces deux ouvrages, publiés presque en même temps, par M. Benzinger d'une part, par M. Nowack, d'autre part. Ils traitent du même sujet — l'archéologie hébraïque — avec des méthodes qui se ressemblent beaucoup; ils méritent les mêmes éloges et prêtent aux mêmes critiques. Ils ne diffèrent guères que par les dimensions, le premier auteur ayant pu se mouvoir dans un cadre matériel plus large que celui accordé au second; et encore, M. B. a-t-il su faire tenir dans son volume, en les condensant un peu plus, presque autant de faits que M. N. dans ses deux volumes. Les deux auteurs sont formés à la même école de la forte exégèse allemande et, pour tout ce qui touche à la manipulation des textes, on constate chez eux une égale virtuosité et une égale connaissance des derniers résultats auxquels s'est arrêtée la critique biblique. Et encore, là même, y aurait-il matière à réserve et pourrait-on signaler, tout au moins, des lacunes. Je n'ai rien trouvé, par exemple, sur la question du chemin sabbatique, chez M. Benzinger; M. N. en parle, mais il aurait dû citer à ce propos les inscriptions de Gezer. Ni l'un, ni l'autre ne mentionne à l'article des fêtes, le *Keseh* mis en parallèle avec le *Hodech*, ou néoménie. La question est d'autant plus intéressante que ces deux jours solennels du mois semblent figurer avec le même caractère rituel dans la grande inscription phénicienne de Narnaka.

Ce que je reprocherai à l'un comme à l'autre des deux auteurs, c'est de ne pas avoir fait la part assez large aux informations de l'ordre réel, à l'archéologie tangible, représentée non par les textes, mais par les choses. Assurément, la Palestine est, sous ce rapport, une terre bien

stérile, si on la compare aux domaines si riches de l'Assyrie, de la Chaldée, de l'Égypte et de l'antiquité classique. Raison de plus, semble-t-il, pour s'attacher à ne rien laisser perdre du peu qu'on a réussi à lui arracher jusqu'ici. C'est ce que nos deux auteurs ont eu le tort de ne pas faire. Sans doute, ils ont eu recours, à l'occasion, à l'Égypte et à l'Assyrie pour essayer de boucher les trous de leur sujet, suivant en cela l'exemple qui leur avait été donné par plus d'un de leurs devanciers; le grand ouvrage de MM. Perrot et Chipiez leur a été une source commode à laquelle ils puisent à pleines mains sans grands frais de recherches. Mais pourquoi n'ont-ils pas demandé plus et mieux à cette pauvre Palestine elle-même? Ils nous parlent des tombeaux, par exemple; ni l'un ni l'autre ne songent à nous donner un spécimen de ces sépulcres, faisant voir les trois modes de *loculi* usités chez les Juifs. L'on n'a cependant pour cela que l'embarras du choix. Pour les ossuaires, ou coffrets funéraires, si caractéristiques de l'antiquité juive, non seulement pas une image, mais pas même un mot. Il y avait là, cependant, un usage important à constater, des motifs d'ornementation et des épigraphes instructives à recueillir. Le chapitre de l'écriture est, lui aussi, insuffisant.

Les monuments épigraphiques hébreux sont assez rares pour qu'on en parle avec quelque détail. Les auteurs auraient dû, au moins, en dresser la liste, hélas! bien brève, et, ce qui eût mieux valu encore, en mettre des reproductions sous les yeux de leurs lecteurs. Un bon point à M. Benzinger, qui a fait une exception en faveur de l'inscription du canal de Siloé, encore que sa transcription soit incomplète et sa traduction imparfaite. De plus, il eût dû montrer et expliquer que l'inscription était encadrée dans un grand cartouche rectangulaire, dont les dimensions peuvent servir à la détermination de la coudée employée au temps d'Ezechias. Et puis, l'inscription de Siloé n'est ni le premier, in le dernier de ces textes congénères; il y a encore les deux inscriptions, également encadrées, que j'ai découvertes en 1870, dans le village même de Selwân, sans parler des deux caractères phéniciens qu'on voit encore gravés au-dessus de la porte de l'édicule monolithe de style égyptien reproduit par M. Benzinger; il n'était pas superflu d'indiquer au moins l'existence de ce débris d'inscription, car il assure une date à ce monument sur l'âge duquel on a tant discuté [1].

Les quelques cachets archaïques reproduits dans les deux ouvrages sont loin de représenter le stock que nous possédons aujourd'hui et ces petits objets si précieux pour l'archéologie hébraïque; non seulement ils offrent un intérêt épigraphique et paléographique de premier ordre,

1. En outre, il eût été expédient de rappeler que la porte de l'édicule était primitivement beaucoup plus basse, et que c'est justement l'exhaussement qu'elle a subi à une époque indéterminée qui a fait diparaître la majeure partie de l'inscription gravée dans le cartouche qui la surmontait.

mais ils nous montrent, par les sujets qu'ils portent souvent, sujets empruntés à la symbolique égyptienne et assyrienne, les idées et les formes étrangères avec lesquelles les Israélites étaient réellement familiers. A défaut de reproduction, on aurait dû au moins nous donner la liste des monuments de cette catégorie et nous indiquer où on peut les retrouver.

Il serait facile de multiplier les critiques dans ce sens; qu'il me suffise de dire qu'en général la documentation proprement archéologique des deux auteurs est loin d'être à la hauteur de leur documentation exégétique.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ai cru aussi remarquer chez ces Messieurs un égal parti pris de ne citer, la plupart du temps, que des autorités allemandes et de taire celles qui ont une autre origine, même quand les premières n'ont fait que s'assimiler les découvertes ou les idées des secondes. Sans parler de justice, cela peut offrir un inconvénient pour les étudiants qui veulent remonter aux sources et examiner les choses de plus près. Je me demande, par exemple, pourquoi MM. B. et N. reproduisent la stèle du Temple, d'après la planche accompagnant mon mémoire, avec ma transcription et ma traduction, sans un traître mot de référence, si ce n'est dans la table des illustrations, un renvoi... au *Handbuch* de M. Riehm. J'aime à croire que celui-ci aura été moins laconique. Quand on emprunte une page entière à quelqu'un, il est d'usage de citer ce quelqu'un. Il y a peut-être, d'ailleurs, même en Allemagne, des personnes qui seraient bien aises de savoir où, comment, quand, voire même par qui a été découvert ce monument jusqu'ici unique en son genre, et de connaître quelles questions il peut soulever ou résoudre. Le contraste est rendu plus frappant par la complaisance avec laquelle ces Messieurs, quand il s'agit de l'inscription de l'aqueduc de Siloé, par exemple, citent les noms de leurs compatriotes MM. Schick, Kautzsch et Guthe, avec références détaillées à la Z. D. P. V. et à la Z. D. M. G.[1]; il ne leur en aurait guère coûté d'en faire autant pour la R. A. qui, la première, a publié la stèle du Temple, en 1872.

III. — Malgré son titre, l'ouvrage de M. Joseph Jacobs ne ressemble en rien aux précédents. C'est un recueil d'articles ou d'essais, publiés dans divers périodiques anglais, et appartenant beaucoup plus au domaine de l'exégèse qu'à celui de l'archéologie. On lira avec intérêt les observations sur le droit de puînesse, par opposition au droit d'aînesse, dans les récits bibliques, et sur la question si débattue de l'existence des *totems* chez les Hébreux, ainsi que de l'exogamie et de la filiation maternelle.

---

1. Quant aux travaux anglais et français qui n'ont cependant pas peu contribué à l'intelligence de ce texte mutilé et obscur, ils sont, comme d'habitude, entièrement passés sous silence.

On consultera avec intérêt la liste des noms des personnes et de lieux, figurant dans la Bible, qui sont dérivés de noms d'animaux et de plantes. L'hypothèse relative à l'origine des Nethinim qui faisaient fonctions d'hiérodules dans le Temple de Jérusalem est ingénieuse, mais bien hardie; l'auteur propose d'y voir non pas des descendants des Gibéonites, mais les enfants des prostituées sacrées qui exerçaient leur aimable industrie dans le temple de Jéhovah, au plus grand honneur et profit d'Astarté et d'Achera.

IV. — M. Schick a essayé, après tant d'autres, de reconstituer de toutes pièces le sanctuaire juif à ses divers états, depuis ses origines jusqu'à sa dernière métamorphose entre les mains des Musulmans. Le tabernacle portatif des Israélites nomades, le temple de Salomon, avec toutes ses annexes, le temple reconstruit après la captivité, le temple d'Hérode, les divers édifices religieux successivement élevés sur l'emplacement sacré par les Romains, les Byzantins, les Arabes et les Croisés, l'auteur a la prétention de tout reconstituer et de tout nous faire voir et toucher du doigt. Bien plus, les moindres détails n'ont pas de secrets pour lui; il est aussi bien renseigné sur le mode d'attache des tentures du tabernacle que sur le plan du camp israélite dans le désert, sur le costume du grand prêtre que sur la décoration du trône de Salomon. Tout en admirant la dépense d'ingéniosité que nécessitent de pareilles tentatives, j'avoue que j'en goûte médiocrement les résultats, car la part faite à l'arbitraire est toujours trop grande pour qu'on puisse les prendre au sérieux. M. S. n'a pas échappé à l'inconvénient du genre, aggravé encore chez lui par le manque de notions sur les styles. Parmi les nombreuses images dans lesquelles il donne corps à ses idées, il en est bon nombre qui font naître le sourire par leur naïveté presqu'enfantine. Ce n'est pas que je ne rende justice au mérite très réel de l'auteur qui a, au moins, sur bon nombre de ses devanciers, l'avantage de connaître admirablement le terrain sur lequel il bâtit; pour tout ce qui touche au relief même du sol et à l'infrastructure, les dires de M. S. sont dignes de toute notre attention; par exemple, la reproduction de son plan en relief de la montagne du Temple (p. 57), avec ses courbes de niveau rigoureusement mesurées, est des plus instructives et présente sous une forme saisissante des données vraiment fondamentales. Mais c'est quand il en arrive à la superstructure (plans en relief des pp. 61, 157, 170), que mon septicisme s'éveille; j'ai vraiment peine à croire que les édifices de Salomon et d'Herode eussent cet aspect de casernes modernes. Ce scepticisme grandit, à mesure que M. S. nous fait entrer dans le détail avec ses dessins complémentaires; qu'on veuille bien seulement jeter un coup d'œil sur la façade du temple de Salomon (p. 83) et sur celle du temple d'Hérode (p. 89), et l'on verra jusqu'à quel point une imagination abandonnée à elle-même peut pousser l'invraisemblance dans une apparence de réalité. Certes, les restaurations que

d'autres ont risquées avant M. S. n'étaient peut-être pas moins arbitraires, mais leurs auteurs avaient au moins parfois des connaissances de l'histoire générale de l'art et des qualités de goût qui les ont gardés de certains écueils; ces qualités paraissent faire un peu défaut à M. S., qui est plus ingénieur qu'architecte. Il en a d'autres que je reconnais et que j'ai déjà indiquées, mais elles ne suppléent pas à celles-là. Il me paraît, en outre, avoir été dominé et guidé dans ses restitutions architecturales par certaines préoccupations mystiques (voir p. 31 et p. 107) qui ne laissent pas de surprendre chez un esprit aussi net, et que rien n'autorise dans les textes mis en œuvre. Je me demande avec inquiétude ce que viennent faire, dans le schema des hauteurs proportionnelles attribuées aux différentes parties des édifices sacrés, le « cercle du Cosmos» la croix « symbole de toute sainteté », la division zodiacale représentant les douze patriarches de l'ancien testament, les douze apôtres du nouveau, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Si c'est avec ce « Schlüssel zu den Massen der heiligen Bauten » que l'auteur croit pouvoir résoudre le problème, je crains fort qu'il ne reste encore longtemps lettre close.

La troisième et dernière partie, consacrée à la description du sanctuaire musulman, est peut-être la meilleure de toutes. C'est que là, M. S. est sur un terrain solide, aux prises avec la réalité ; il retrouve tous ses avantages en touchant terre. Cette partie n'est, du reste, que la reproduction à peu près textuelle d'un volume publié antérieurement par l'auteur sous le titre de *Beit el-Makdas*, et dont j'ai eu l'occasion de rendre compte en son temps, ici-même (*Revue critique*, 1892 I, p 333). Je n'y reviendrai pas, je me bornerai à constater que M. Schick n'y a malheureusement apporté aucune des modifications qu'on aurait pu souhaiter. On y retrouvera les mêmes assertions manifestement erronées que j'avais pris la liberté de signaler. Décidément le métier de critique ne sert pas à grand'chose pour l'amélioration de la science.

V. — La géographie de la Palestine ancienne de M. F. Buhl forme la x[e] partie du *Grundriss* des sciences théologiques dont j'ai parlé plus haut. C'est un livre consciencieusement fait et destiné à rendre de réels services. L'auteur y a condensé avec autant de critique que d'érudition le résultat des plus récentes recherches sur la géographie physique et historique de la Terre-Sainte. Ce n'est qu'à l'user qu'on peut bien juger une pareille œuvre ; mais il suffit de la parcourir pour voir qu'elle est solidement établie. Je me bornerai à quelques observations faites au hasard d'un premier examen.

L'identification de la vallée d'Hinnom avec le Ouâd er-rebâbé est donnée comme un fait certain. La chose ne me paraît pas si sûre que cela ; il se pourrait fort bien que la vallée biblique ne fût autre que celle des *Tyropœon* de Josèphe (avec une fausse interprétation de *Geben Hinnom* pris pour *Gebenin* [om] « fromagers »). Il en résulterait que Jérusalem aurait appartenu en partie à Benjamin, en partie à Juda,

ce qui permettrait de concilier certaines données bibliques en apparence contradictoires. — Je doute fort que le Péristerêon de Josèphe soit à reconnaître dans les Tombeaux dits des Prophètes, qui ne sont, en réalité, qu'un vaste polyandrion de l'époque chrétienne; j'y ai, en effet, découvert les épitaphes de la plupart des défunts qui y avaient été ensevelis, et ces épitaphes sont décisives. — La Chephelah, quoi qu'en dise M. Buhl, ne représente pas seulement la plaine, mais aussi le premier étage, l'entresol pour ainsi dire, du massif de Juda; le nom signifie proprement, non pas le pays « plat », mais le pays « bas », ce qui n'est pas précisément la même chose. — Je ne crois pas à l'existence d'un *mont Baalah*, dans les parages d'Ecron; j'ai essayé de montrer autrefois que la leçon *har* montagne, devait être corrigée en [na] *har*, « fleuve », et qu'il s'agit du fleuve appelé aujourd'hui *Nahar Roûbîn*, représentant un ancien *Belus*, homonyme de celui du Carmel. — Le *Heptapegon* (« les Sept Sources ») des bords du lac de Tibériade, où la tradition chrétienne a localisé de bonne heure un des miracles de Jésus, a été, depuis longtemps, placé à 'Ain et-Tâbigha, et M.B. adopte avec raison cette opinion, fort plausible en soi; je me permettrai d'ajouter aux arguments topographiques un argument toponymique qui me paraît trancher la question et dont on n'a pas fait encore usage, que je sache; c'est que le nom arabe lui-même, assez bizarre, de *Tabigha* nous a probablement conservé le nom grec apocopé [*Hep*]-*tapeg*[*on*]. — P. 130 et à l'index, corriger Djisr el-*Musâmi'* en *Madjâmi'*. — Pour l'identification, admise tacitement, de *Yechanah* et *'Ain Sînia* (p. 173), une référence n'eût pas été de trop. Je serais heureux, ayant proposé cette identification il y a quelque vingt ans, d'avoir ainsi contribué, sans le savoir, à fixer l'emplacement du fameux *Eben-'Eẓer*; mais je doute fort de la justesse de la correction, si facilement admise par l'auteur, pour I Samuel, 7 : 12. — L'identification de *Çemaraïm* avec Es. *Samra* (p. 180) pèche par la base, les deux sifflantes étant de nature radicalement différente. — Je me permettrai de revendiquer la paternité de la correction attribuée à M. Moore (p. 181 et 206), pour I Rois, 7 : 46, correction permettant de substituer à une expression incompréhensible le nom du *gué de Adamah* [1]. — Le petit village voisin d'Ascalon s'appelle *Djaura* et non *Djoûr* (p. 190). — L'auteur a confondu le village de *Koubeibé* (à près de 5 lieues de là) avec celui de *Koubâb*, comme repère de la position de Gezer (p. 195), et son renvoi au § 94 indique que ce n'est pas là un simple lapsus. Il eût pu rappeler d'un mot que, par une fortune bien rare en Palestine, l'identité de Gezer était assurée par les inscriptions bilingues que j'ai découvertes *in situ*, après avoir déterminé théoriquement l'emplacement de la ville. — *Sélémé* près de Jaffa (p. 196) n'est certainement pas le *Kafar*-

1. Cf. mon mémoire sur l'*Arrêt du Jourdain* (Académie des inscriptions et Belles-Lettres. Février 1893).

salama des Macchabées, qui était situé beaucoup plus au nord et existait encore sous le même nom au moyen âge (sources arabes et occidentales). — Pour le *Kephar Dagon* de l'Onomasticon (p. 197), l'auteur aurait dû tenir compte de la localité qui porte encore aujourd'hui le nom de *Dâdjoûn*. — Je trouve qu'il est bien réservé au sujet de l'identité si probable de *Modin* et de *Médié* (p. 198), et, d'autre part, qu'il s'attarde trop à discuter une opinion de M. Le Camus qui se réfutait d'elle-même. Le nom même de la ville d'*Antipatris* (p. 199) me paraît s'être conservé dans celui du fleuve appelé par les anciens géographes arabes *Abou Fotros* (la 'Audjâ). — Sur l'origine du nom de la ville de *Arsoûf-Apollonias* (p. 213), sanctuaire de l'*Apollon* phénicien *Reseph*, M. B. omet, dans sa nombreuse bibliographie, de citer le premier et véritable auteur de cette explication ; il lui permettra d'ajouter que le nom de cette ville, sise dans le territoire d'Ephraïm, paraît se retrouver, sous la forme identique de l'éponyme *Reseph*, dans les généalogies fabuleuses d'Ephraïm (I Chron. 7 : 25)[1]. — Il n'est guère douteux, quoi qu'en dise M. B (p. 227) que la véritable leçon des manuscrits de Josèphe est *Sennabris* et que cette localité est à identifier avec la *Sennâbra* des anciens géographes arabes, au débouché du Jourdain sortant du lac de Tibériade. — J'ai montré autrefois que l'introuvable *Mahalliba* des documents assyriens (p. 229), la Mehaleb biblique, s'est fidèlement conservée à *Mahâleb*, au nord de Tyr, et que le *Ouchou* (non *Oucher*) des mêmes sources devait être la Palae-Tyr continentale. — L'identification de *Kephar Semai* et de *Kefr Chumê'* (p. 231) ne répond pas bien aux indications du Talmud (plus près de Sepphoris que de Akko). — Le nom du Nahr *Leddân* peut avoir conservé, non seulement celui de la tribu de *Dan* (p. 238), mais celui même de la ville danite de *Laich* (*Laich-Dan* = *Lêddân*[2]). M. B. aurait pu ajouter que le nom antique de *Gadara* (p. 254), disparu aujourd'hui, était encore connu non seulement des géographes arabes, mais des Croisés (*Judaire*). — Josèphe ne parle pas de *Tobie* (p. 263), mais bien de *Hyrkan*; c'est dommage, car la question d'Arâq el-Emir eût été ainsi tranchée du coup, ou plutôt n'eût jamais été posée[3]. — Les *Benê Yambri* de Mâdeba (p. 267) étaient de véritables Nabatéens (*Bene Ya'amrou*), et il eût été utile de rappeler que l'existence des Nabatéens à Mâdeba est formellement attestée par les inscriptions nabatéennes qu'on y a découvertes. — L'opinion de M. Schlatter (*Zeitschr. d. d. Pal.-Ver.*, XIX : 228), d'après laquelle *Machærous* aurait reçu le nom de *Herôdion*, méritait tout au moins d'être signalée (p. 268); M. B. se refuse à admettre que

1. Il faut remarquer que, par sa position, la ville d'Arsoûf-Apollonias tombe en plein territoire d'Ephraïm.

2. Avec assimilation de la sifflante finale du premier nom à la dentale initiale du second.

3. Voir ce que j'en dis plus loin.

cette ville ait pu, à un certain moment, dépendre du roi nabatéen; cependant le dire de Josèphe est formel à cet égard; il faut peut-être, en l'espèce, tenir compte d'un fait, c'est que la femme d'Hérode Antipas était la propre fille du roi Aretas IV, et qu'à l'occasion de ce mariage tout politique, il avait pu y avoir une rectification de frontière entre les parties contractant alliance.

J'adresserai à M. Buhl, en terminant, une critique d'ordre plus général. Il n'a pas, à mon avis, attaché assez d'importance à la division en territoires de tribus; ce qu'il dit du tracé des limites est beaucoup trop sommaire; un pareil ouvrage comportait un tableau d'ensemble des listes topographiques du livre de Josué, analogue à celui de Reland, mais mis au courant des dernières recherches de l'exégèse. La petite carte de la Palestine moderne, basée, à ce qu'il semble, sur celle de Fischer et Guthe [1], est bonne en soi, mais insuffisante; il eût fallu la faire accompagner d'une autre carte de la Palestine ancienne. L'index est fait avec assez de soin, bien que j'y aie relevé quelques lacunes; l'auteur aurait bien dû y mettre, en regard des noms bibliques, les identifications auxquelles il s'arrêtait; il eût ainsi signalé utilement les desiderata sur lesquels doivent porter les recherches futures.

VI. — Il est fâcheux pour M. E. von Starck qu'il ait publié son lexique géographique de la Palestine et de la Syrie deux ans avant l'apparition de l'ouvrage précédent; s'il l'avait eu à sa disposition, il se serait épargné bon nombre d'omissions et d'erreurs qui lui ont attiré des critiques assez sévères, mais, il faut le dire, justifiées. Il a un système de transcription déplorable et déroutant; ainsi, le *djîm* rendu par le *gh*, le *s* servant à toutes fins et représentant indifféremment le *zaïn*, le *samech*, le *chîn*, voire même le *tsade*, etc. Cela lui a joué parfois de bien mauvais tours, par exemple pour le nom de *Eben Ezer*. Les formes hébraïques sont souvent estropiées, et l'on ne peut pas toujours admettre que ce sont des fautes d'impression. L'auteur ne paraît guère être au courant des dernières recherches, et ce n'est certainement pas son lexique qui pourra remplacer celui de Riess, bien que celui-ci ne soit pas encore la perfection.

VII. — La relation de l'excursion de M. Lucien Gautier dans le pays d'Ammon et à Djerach est plutôt d'un touriste que d'un explorateur, mais d'un touriste qui voit bien les choses et les décrit agréablement. L'archéologue n'aura pas beaucoup à glaner dans ce petit volume élégamment imprimé, si ce n'est çà et là de judicieuses observations et quelques bonnes gravures représentant des sites ou des monuments intéressants.

---

1. Ce n'est pas pour m'en plaindre, car il est vraiment excellent, mais je constate que c'est la seconde fois que le *Grundriss* nous sert ce pâté d'anguilles; on nous en avait déjà régalé dans l'ouvrage de M. Benzinger, dont j'ai parlé plus haut.

Il est regrettable qu'au lieu de reproduire d'après une photographie déjà connue, l'une des inscriptions hébraïques d'A'râq el-Emir, l'auteur n'ait pas eu l'idée de nous donner un fac-similé de celle qu'il y avait copiée lui-même ; si imparfaite qu'elle puissse être, c'eût été un contrôle utile. Quant au « mystère indéchiffrable » que constituerait ce petit texte, M. G. exagère un peu les choses, je crois. Il n'est guère douteux que nous avons là tout simplement le nom de *Tobie*, et, comme je l'ai montré [1], que ce Tobie n'est autre que le fameux Hyrkan de Flavius Josèphe, c'est-à-dire le fondateur même de la ville d'A'râq el-Emir ; suivant la mode du temps, il portait un double nom : Tobie en hébreu, Hyrkan en grec. Voilà tout le mystère. Chose curieuse, la solution de l'énigme qu'on a tant cherchée en vain était écrite en toutes lettres dans le livre des Macchabées (II, 3 : 11 Ὑρκανοῦ τοῦ Τωβίου) ; il s'agissait seulement de l'y savoir lire et de comprendre ces deux génitifs amphibologiques, non pas, comme on le faisait : Hyrkan *fils de Tobie*, mais bien Hyrkan *dit aussi Tobie*. Si M. Lucien Gautier a l'occasion de retourner en Palestine, qu'il se mette donc sérieusement à l'archéologie : il a, à ce qu'il semble, tout ce qu'il faut pour cela.

VIII. — M. Grünbaum, également versé dans la littérature arabe et la littérature rabbinique, compare dans ces deux sources une série de légendes relatives à Adam, Noé, Abraham, Loth, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Saül, David et Salomon. Ce n'est pas la première fois qu'on a étudié à ce point de vue les traditions musulmanes. Mais M. G. a poussé dans cette étude plus avant que ses devanciers et examiné de plus près les textes qui en sont la base. Il avait déjà fait ses preuves sur ce terrain dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, où il a publié divers articles justement remarqués, sur la mythologie comparée de la Hagada et sur la légende de Joseph d'après des documents hispano-moresques. Le manque d'index, ou, tout au moins, de tables plus détaillées, se fait vivement sentir dans cet ouvrage d'une lecture un peu laborieuse et où foisonne le détail.

IX. — M. Isaac Myer a été heureusement inspiré en choisissant comme sujet d'étude, les Scarabées, qui tiennent une si grande place dans l'archéologie orientale. Le symbole est originaire d'Égypte, et, comme de juste, c'est sur son terrain d'origine que l'auteur s'est étendu de préférence. Cependant, c'est plutôt par leur transmission aux peuples étrangers et les transformations qu'ils ont subies entre leurs mains, que ces petits monuments représentant l'insecte sacré se recommandent à l'attention de l'archéologue faisant œuvre d'historien. C'est un des indices matériels les plus significatifs qu'on puisse invoquer en faveur de cette

1. Voir mes *Archeological Researches in Palestine*, vol. II, pp. 261-263.

pénétration de l'Occident par l'Orient, qu'une nouvelle école veut aujourd'hui révoquer en doute en renversant les rôles. L'auteur n'a pas entièrement négligé ce côté de son sujet et il a consacré quelques pages aux scarabées et aux scarabéoïdes phéniciens, grecs et étrusques ; mais il est loin de lui avoir donné tout le développement qu'on eût souhaité. Ce qui manque surtout à son petit volume, fort joliment imprimé, ce sont des illustrations qui, en pareille matière, étaient indispensables.

Clermont-Ganneau.

The Sacred Books of the East, translated by various oriental scholars and edited by F. Max Müller. Voll. XLII et XLVI.

XLII. **Hymns of the Atharva-Veda**, together with extracts from the ritual books and the commentaries, translated by Maurice Bloomfield. Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8°, lxxiv-716 pp. Prix (cartonné) : 21 sh

XLVI. **Vedic Hymns** translated by Hermann Oldenberg. Part. II : Hymns to Agni (mandalas I-V). Oxford, Clarendon Press, 1897. In-8°, xij-500 pp. Prix (cartonné) : 14 sh.

Il y a tantôt deux ans [1], je me plaisais à associer les noms de MM. Oldenberg et Bloomfield à ma protestation en faveur des doctrines de l'école naturaliste. Aujourd'hui, je rencontre et je salue mes deux confrères rangés sous la bannière de l'illustre savant qui a plus fait que toute une académie pour l'exégèse du Véda et l'histoire de la mythologie. Non pas qu'ils y combattent au même titre : si M. B demeure très ferme et inébranlé dans sa conviction et ne craint pas plus que moi les sourires de la galerie à qui les noms de soleil et d'aurore sont devenus tout à coup insupportables, M. O. a fait depuis aux fétichistes plus de concessions, je crois, qu'il n'appartiendrait. Mais c'est affaire d'appréciation personnelle, et le principe reste sauf. Que l'Apâm Napât, par exemple, ait été à l'origine un vulgaire ondin, un cauchemar de l'imagination sauvage et une espèce de *Bugel-nôz* préhistorique, nous n'y contredirons pas si l'on nous accorde que dans le Véda il s'est entièrement confondu avec Agni-éclair, fils des nuées pluvieuses; et c'est ce qu'il est bien difficile de contester si l'on n'ignore tout à fait le Véda.

MM. O. et B. le connaissent à fond et, avec lui, toute cette littérature *sui generis* des traités rituels, qui ne le vivifie point toujours, — tant s'en faut, — mais sans laquelle il serait pour nous lettre morte. A vrai dire, on ne traduit pas encore le Véda. Le traduira-t-on jamais ? Nos langues précises et analytiques y sont impropres. On le décalque et on le commente ensuite : c'est la seule façon d'en donner quelque idée. Or il n'est pas exagéré de dire que, même dans ces conditions précaires,

1. *Revue critique*, XLI (1896), p. 143.

certaines de leurs traductions nous donnent l'impression aiguë de repenser la pensée hindoue. Ajouterai-je que leur science profonde se dissimule sous des dehors d'élégante simplicité, qui rendent leurs livres accessibles presque sans préparation à tout esprit lettré et curieux de la plus ancienne littérature de notre race ?

XLII. Celui de M. Bloomfield, en particulier, se répandra, je l'espère, largement en dehors des cercles védisants ; car, sauf les *Hundert Lieder*, il n'existe aucune traduction partielle de l'Atharva qui soit à l'usage et à la portée du grand public. De traduction totale, à plus forte raison n'en est-il pas question pour l'instant. M. B. nous a donné l'essentiel, traduit, commenté et classé sous dix rubriques distinctes : — 1° *bhaishajyâni*, ou conjurations contre les maladies et la possession démoniaque (65 pièces) ; — 2° *âyushyâni* ou prières pour la santé et la longue vie (10 pièces) ; — 3° *abhicârikâni*, ou imprécations contre les démons, les sorciers, les ennemis (25 pièces) ; — 4° *strîkarmâni*, ou conjurations d'amour, de mariage, d'heureuse naissance, de postérité mâle, etc. (33 pièces) ; — 5° *râjakarmâni*, ou prières pour la restauration, le sacre ou la gloire d'un roi, pour le gain d'une bataille et la confusion de l'ennemi (18 pièces) ; — 6° *sâmmanasyâni*, ou prières pour la concorde intérieure (10 pièces) ; — 7° conjurations de prospérité domestique (24 pièces) ; — 8° prières pour effacer la souillure du péché et écarter les mauvais sorts (12 pièces) ; — 9° bénédictions et imprécations à l'usage des brahmanes (9 pièces) — 10° hymnes cosmogoniques et théosophiques (9 pièces) : en tout 215 morceaux sur 730 dont se compose l'ensemble du recueil des Atharvans [1]. Le choix est fait d'une main discrète et sûre : à peine un hymne çà et là, comme VIII. 6 ou XI. 8, dont on serait tenté de regretter l'absence, — mais il fallait bien se borner ; — pas un dont on souhaite la suppression. La juxtaposition des morceaux de même nature, voire de même facture, pris dans tous les livres et rapprochés par ordre de matières, facilite la lecture et la comparaison, tandis que le commentaire, où les hymnes sont repris dans l'ordre que leur assigne la compilation atharvanique, sert de répertoire pour retrouver rapidement un texte donné. Tout cela est si bien conçu et disposé qu'on eût pu se passer de l'index des hymnes, qui, à la vérité, ne tient que deux pages et qui précède un abondant index alphabétique des sujets. En attendant la publication de la traduction léguée par Whitney aux soins pieux de M. Lanman, qui ne saurait tarder à nous la donner, l'Atharva-Véda, si délaissé pendant trente ans, a pris depuis ces derniers temps une éclatante revanche sur son illustre aîné ; et, plus on y pénètre à la lueur des documents indigènes et du

1. En réalité, la proportion est beaucoup plus forte, si l'on défalque les morceaux de prose brâhmanique, qui ne sont pas des *Hymns*, et les deux livres XIX et XX (315 pièces), qui, à l'exception des *kuntâpasûktâni*, ne renferment presque rien d'intéressant.

folklore même contemporain, plus on se convainc qu'il ne lui cède point en intérêt de curiosité ni parfois en beauté littéraire.

Parmi les hymnes que M. B. admet dans son recueil, il y en a un bon nombre qui naturellement figurent dans ma traduction des livres VII à XIII [1]. Il m'a fait l'honneur d'y renvoyer et d'exprimer le regret de n'avoir pu utiliser pour son édition ma version des livres X-XII, les derniers parus. Je le regrette encore bien plus que lui ; car, ces livres étant ceux où j'ai poussé jusqu'à la dernière limite d'application, — jusqu'à l'excès, diront d'aucuns sans doute, — mon principe d'interprétation par la devinette tournant au mysticisme, j'aurais été heureux de contrôler à sa critique pénétrante la valeur de mes hypothèses. Et toutefois, quand je lui vois intituler le morceau XI. 3. « Glorification of *the sun*... as a Brahman disciple » (p. 214 et 626), je me persuade que, sur ce terrain aussi, le plus glissant et le plus controversable de tous, nous n'aurions, lui et moi, que peu de chemin à faire pour nous rejoindre et marcher de conserve. C'est que le Véda, en dépit de ses faces multiples et changeantes, se présentera toujours sous un aspect sensiblement identique à deux interprètes dont le système fondamental consiste à commencer par le passer au laminoir d'un mot à mot rigoureux. Peut-être se souvient-on qu'aussitôt après leur apparition mes infortunés *Rôhitas* subirent l'épreuve d'une critique impitoyable : on me les corrigea comme un devoir d'élève et il n'en resta pas miette, d'autant que je négligeai de répondre à un contradicteur aussi bénévole que sûr de lui-même. M. B. me fournit la meilleure réponse que jamais auteur ait opposée à un adversaire : il a compris, sinon partout comme moi, du moins partout autrement que mon critique. Je puis donc me retirer du débat ; c'est affaire désormais entre Lyon et Baltimore.

Là où M. B. me donne tort, il le fait avec une rectitude de vues qui n'a d'égale que sa courtoisie, soit que mon mot à mot prête à l'amphibologie, soit que j'aie cédé plus que de raison à la *prurigo emendandi* ou, comme il le dit spirituellement, au désir de faire voir que je savais mieux qu'un Atharvan faire tenir un vers sur ses pieds, — mais je maintiens toutefois mon droit de croire que les Atharvans eux-mêmes n'ont pas accumulé de propos délibéré une telle masse de vers faux ou boiteux, — soit enfin que j'aie négligé quelque élément important de la tradition ritualiste que sa connaissance approfondie et détaillée du Kauçika-Sûtra lui a permis de remettre en lumière. Ainsi du fameux hymne IX. 3, si peu clair que les commentateurs successifs y ont vu, les uns la construction, les autres la démolition d'une maison (p. 193 et 595), moi la démolition des échafaudages, tout en y suggérant vaguement aussi la démolition d'une maison qu'on démonte pour la recons-

1. Paris, Maisonneuve, 1891-1896, 4 volumes.

truire ailleurs [1]. A présent nous sommes fixés, je le veux bien : il s'agit, pour le rituel, d'une maison qu'on déplace pour la donner en dakshinâ au brahmane ; et cependant, ici encore, je conserve un léger doute. Pourquoi serait-il nécessaire de déplacer la maison pour en faire don à quelqu'un ? et, en supposant qu'il le fallût à la rigueur, les matériaux qui la composaient — des pieux et des tresses de roseaux — étaient-ils donc d'un tel prix que l'opération en valût la peine? En d'autres termes, l'application indiquée par le rituel a toutes les apparences d'une éventualité beaucoup plus théorique que pratique ; et dès lors elle donne prise, comme tant d'autres, au soupçon d'avoir adapté tant bien que mal à un certain usage, d'ailleurs rare, un hymne originairement composé en vue d'une circonstance toute différente.

Mais la partie la plus nouvelle et la plus instructive de ce livre si plein d'enseignements, c'est incontestablement sa magistrale introduction. Nous y apprenons pour la première fois avec certitude ce que fut au début le recueil dit *Atharvângirasas* ou Atharva-Véda, ce que furent les Atharvans, conjurateurs bienfaisants dont les pratiques appelaient la bénédiction du ciel sur la terre, et les Angiras, magiciens redoutables qui savaient l'art des envoutements et des formules meurtrières. La place qu'occupa ce livre, à la fois démoniaque et divin, dans la littérature de l'Inde en général, se trouve fixée par la discussion attentive de tous les passages d'ouvrages postérieurs qui le mentionnent. Quant à sa place dans le rituel en qualité de Brahma Véda, M. B. confirme ce qu'on avait communément pensé : affaire de symétrie artificielle ; comme il y avait quatre ordres de prêtres et quatre Védas, que les trois premiers ordres avaient d'essence chacun son Véda, l'Atharva-Véda dut tout naturellement échoir au quatrième, au brahmane. D'autres adjuvants, certes, n'y ont pas nui (p. lxvi); mais ce qui demeure, c'est que l'Atharva-Véda, quand il s'étend avec prédilection sur le *bráhman*, ses substituts et ses multiples attributs, reflète, non pas les spéculations théosophiques d'une caste sacerdotale en particulier, mais, ainsi que je l'ai dit, le travail et l'évolution même de la pensée hindoue s'exerçant sur la donnée confuse des énigmes naturalistes primitives, désormais obscurcies et sublimées en mysticisme religieux.

XLVI. Malgré l'originalité et la haute valeur de tout ce qui sort de la plume de M. O., je ne surprendrai personne ni lui-même en constatant que sa présente œuvre offre beaucoup moins de nouveautés que celle de M. Bloomfield. Aussi bien le sujet n'y prêtait-il pas : les 130 morceaux qu'il publie — hymnes à Agni des livres I-V du Rig-Véda — ont été traduits et retraduits, et il n'y restait plus guère qu'à glaner. Lui-même, d'ailleurs, semble ici s'être plus volontiers attaché à présenter, sous une forme sobre et attrayante, la synthèse de la tradition

1. Henry, *A. V.*, VIII-IX, p. 128 i. n.

antérieure, qu'à y substituer des vues propres et surtout des hypothèses hasardeuses. Peut-être parfois ce conservatisme prudent l'a-t-il entraîné trop loin, jusqu'à se contenter sciemment d'un à peu près. Au vers III, 5. 10. c d, *yádi bhrgubhyah pári mâtariçvâ guhâ sántam havyavâham samidhé*, il traduit « when Mâtariçvan *for the sake of* the Bhrgus kindled the carrier of oblations who dwelt in secret », et commente (p. 243) : « I have adopted, *though I do not believe it certain*, Grassmann's opinion on the meaning of *pári* in this connection. » Mais l'opinion de Grassmann n'a pas le seul inconvénient d'attribuer à un mot aussi commun que *pári* un sens qu'il n'aurait que dans quatre passages : elle offre en outre, implicitement, la monstruosité d'un datif régi par une préposition, car comment concilier la fonction *commodi* avec le sens connu et constant de l'ablatif ? Pourquoi donc ne pas traduire par l'ablatif en construisant avec *guhâ santam* «... who dwelt apart from the Bhrgus » [1] ? Est-ce l'insertion de *mâtariçvâ* qui peut gêner ? On conviendra que c'est là, pour une syntaxe aussi hardie que celle du Véda, une hardiesse bien inoffensive.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen du détail. La moindre divergence d'interprétation du genre de celle-ci m'engagerait en une série indéfinie d'explications incompatibles avec le caractère de cette *Revue*. Au surplus, j'en ai suggéré quelques-unes déjà dans un recueil où je disposais de plus d'espace [2]. Ici je ne veux que rendre hommage à la vaillante activité de M. Oldenberg, à laquelle nous devons de si précieuses découvertes, et qui, en se partageant sur deux immenses domaines, — le brahmanisme et le bouddhisme, — n'en semble dans chacun d'eux que plus féconde et mieux armée.

V. Henry.

J. Jung. **Grundriss der Geographie von Italien und dem orbis Romanus** (Manuels Iwan Müller, vol. III, fasc. 1). Munich, 1897, in-8, 178 pages, chez Beck. Prix : 3 mark. 50.

Nous concevons tous un manuel comme un livre court et clair où le travailleur trouve, avec les résultats acquis par la science nettement exposés, des références nombreuses, sûres, bien ordonnées, qui lui permettent de pousser ses recherches personnelles sur les points de détail. Un ouvrage de cette sorte doit comprendre deux parties, un texte suivi pour l'exposition de la doctrine, et une bibliographie. Les auteurs de manuels devenus classiques, comme celui de Marquardt, se sont

1. Bergaigne Henry, *Manuel Védique*, p. 61 ; Bergaigne, *Quarante Hymnes*, p. 10 = *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 10.
2. *Vedica* (3e série), nos 11 sq. = *Mém. Soc. Ling.*, X, p. 86 sq., et spécialement p. 109.

efforcés de faire face à leur double tâche et parmi les différents traités qui composent le Handbuch d'Iwan Müller, quelques uns sont à cet égard tout à fait réussis. Je ne saurais en dire autant de la *Géographie antique* de M. Jung, dont la 2e édition a récemment paru. Mais précisément parce que c'est une réédition et que l'on a déjà eu l'occasion de juger le fond du travail, de lui adresser certains éloges et certaines critiques, malgré les additions et améliorations apportées au texte courant que je me hâte de reconnaître, je ne veux insister que sur un point, sur la bibliographie. On ne s'étonnera pas que je prenne mes arguments et mes exemples dans les pays où notre activité scientifique s'est le plus développée et avec lesquels je suis plus particulièrement familiarisé.

Voyons d'abord comment M. J. a traité la bibliographie de l'Afrique. J'analyse. Un premier paragraphe de deux pages contient les noms des ouvrages de Meltzer, de Faloe, de Tissot, la mention du *Corpus insc. latin* (t. VIII), l'analyse des fouilles de MM. Babelon et Reinach, de celles du P. Delattre et de M. de Sainte-Marie. C'est fort bien. — Il se termine par trois mentions assez disparates, celles de l'édition de Corippe de Partsch, de *l'Algérie romaine* de Boissière et des voyages de M. de la Martinière au Maroc. Vient ensuite l'annonce : *Revues* (1/3 de page). J'y relève les noms suivants : Poinssot, *Bull des Antiquités africaines*, qui n'existe plus depuis dix ans (M. J. ne le cache pas) ; *Bull. de correspondance africaine* mort depuis le même temps. Du *Recueil de Constantine* qui dure depuis quarante-cinq ans, de la *Revue africaine* pleine d'articles importants, du *Bulletin arch. du Comité des travaux historiques*, où nous insérons chaque année les découvertes africaines, pas un mot, non plus que du *Bulletin de géographie d'Oran*, ni du *Bulletin de Bône*. Par contre, dans le paragraphe des *Revues*, il est question de mes différents livres, du voyage de M. Lecoy de la Marche dans le Sud d'après les *Comptes rendus de l'Académie des Insc*, qui n'en ont donné qu'une analyse — c'est le *Bulletin du Comité* qui l'a publié *in extenso*, — de *l'Afrique romaine* de M. Boissier et de l'*Africa christiania* de Morcelli — la réédition de ce travail par Mgr Toulotte n'est pas citée. Enfin, un troisième paragraphe intitulé *Weitere Litteratur* indique : les articles de Mommsen et de Schmidt sur Zama, différents petits articles de Schmidt parus dans le *Rhein. Museum* ; un récit de voyage de M. Rückert « Nach Nordafrika », le guide de Bädeker, et se termine par cette phrase que j'abrège : « A Bizerte les Français ont entrepris de fonder un port de guerre, ce qui a amené de grandes discussions sur la situation respective des forces maritimes dans la Méditerranée, surtout chez les Italiens. Ceux-ci ont augmenté leur station navale de Sicile. Cf. le journal le *Gegenwart*, 1894, p 385 et suiv. » Et c'est tout. Voilà qui récompensera M. Gsell de rédiger depuis six ans d'excellentes chroniques archéologiques où il se donne la peine d'analyser jusqu'au moindre article paru. Un manuel qui doit faire autorité s'écrit en Alle-

magne, et l'auteur ignore les travaux qui pourraient l'aider à compléter sa bibliographie!

Je passe aux provinces gauloises. P. 105, au milieu de la bibliographie et après la mention d'un certain nombre de livres importants et d'articles insignifiants, je lis : « La *Rev. archéologique* et le *Bulletin épigraphique* (mort depuis 1886) sont à consulter. » Il paraît que le *Bulletin* et les *Mémoires de la Société des Antiquaires* ne contiennent rien, non plus que le *Bulletin arch. du Comité*, où sont publiées les lectures faites tous les ans à la Sorbonne. L'auteur continue : « Il y a beaucoup de sociétés locales qui ont des revues. » — c'est tout; pas une n'est citée. — « Les inscriptions de Bordeaux ont été publiées par Jullian, celles de Narbonne par Lebègue, celles de Lyon par Allmer et Dissard. *La Société philomatique vosgienne à Saint-Dié publie un Bulletin depuis 1876.* » — Dieu soit loué! — Le paragraphe se termine par la mention de l'*Épigraphie du Poitou* de M. Espérandieu, — celle de Lectoure, celle du Musée de Périgueux, celle de la cité des Lémovices, sont omises, — des *Inscriptions de la Côte-d'Or* de l'abbé Lejay, de l'*Épigraphie de la Morinie* de M. Vaillant et des *Inscriptions des Pyrénées* de Sacaze. M. J. avait à choisir entre deux méthodes, citer tout — c'était impossible — ou choisir les livres et les articles importants et les mentionner en les coordonnant. Il a préféré en prendre une troisième qui consiste à recopier des notes bibliographiques quelconques dans un ordre quelconque, c'est-à dire renoncer à toute méthode. C'est regrettable.

Je connais moins les publications relatives à la géographie de l'Asie Mineure ; je sais pourtant que les Autrichiens, les Allemands, les Anglais, les Américains, y ont voyagé avec grand profit pour la science ; je tiens en haute estime les découvertes et les travaux de MM. Benndorf, Ramsay, Sittlington Sterret, pour ne citer que ceux-là; et je ne m'étonne pas de voir leurs noms mentionnés à plusieurs reprises. Mais je croyais qu'il existait à Athènes une école française qui envoyait presque chaque année des jeunes gens en Asie, et que ceux-ci en revenaient avec des documents intéressants pour la géographie ancienne, imprimés ensuite dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. J'étais même persuadé qu'un des anciens membres de cette école, M. Radet, avait fait sur la géographie de l'Asie-Mineure des travaux importants. Me serais-je abusé à ce point, puisqu'il n'est question ni de lui ni de l'École d'Athènes dans le chapitre de M. J. (même omission dans la préface, p. V)? Il est vrai de dire qu'il n'est question non plus ni des *Chroniques d'Orient* de M. Salomon Reinach, ni de l'*American Journal of Archaeology*, ni de l'*Archaeological Journal*, ni des *Mittheilungen* d'Athènes.

Je m'arrête et je laisse au lecteur le soin de tirer une conclusion de ce qui précède, sur la valeur et l'utilité de la bibliographie de M. Jung, et par suite du manuel lui-même. Attendons la troisième édition.

R. CAGNAT.

A. Seidel. **Neugriechische Chrestomathie**, ausgewæhlt und mit einem Wœrterbuch sowie erklærenden Anmerkungen versehen (Die Kunst der Polyglottie, tome 50). Wien, Hartleben's Verlag. Pet. in-8. viii-184 p. Prix : 2 M.

Le livre de M. Seidel forme le complément du manuel de Wied dont la *Revue* a déjà rendu compte [1]. Il contient, d'une part, un choix de proverbes, quatre contes populaires tirés du recueil de Pio, une comédie de Vlachos adaptée du français, le cinquième acte de la tragédie de Vasiliadis, intitulée Galatée, quelques spécimens de la prose de Coraï ; de l'autre, cinq chansons populaires, une partie du troisième acte de Nathan le Sage traduit par Afendoulis, et dix-huit poésies très courtes de différents auteurs. L'ouvrage se termine par un lexique et par la traduction allemande de quelques-uns de ces morceaux.

M. S. n'a pas cherché à faire une œuvre littéraire ; il s'est uniquement proposé de donner, à ceux qui possèdent déjà la grammaire du grec moderne, un moyen d'exercer et d'étendre leurs connaissances. Son livre trouvera sans doute auprès du public le même accueil que celui de Wied. Aussi regrettons-nous que l'auteur ait cru devoir adopter un système orthographique si barbare. Des graphies comme κῄ ou κι', au lieu de κι (= καὶ), μέραις au lieu de μέρες, σ' τῆς au lieu de στῆς ou de 'ς τῆς (pg. εἰς τὰς), βασιλειᾶς au lieu de βασιλιάς (= βασιλέας), etc., etc., non seulement sont fausses grammaticalement, mais encore ne sont pas conformes à l'usage actuel ; déjà choquantes par nature, elles le sont plus encore dans un ouvrage didactique. Souhaitons qu'à la deuxième édition ce petit volume subisse une refonte complète, au point de vue orthographique. Le livre de M. Thumb [2] pourrait être pour M. Seidel un excellent modèle.

Hubert Pernot.

Maurice Souriau. **La Préface de Cromwell** (introduction, texte et notes). Paris, Société française de librairie et d'imprimerie. In-12, 1897.

Comme, pour avoir écrit sur V. Hugo quelques articles fort élogieux, j'ai passé mon année dernière à m'entendre traiter d'Hugolâtre, je ne crois pas avoir à craindre d'être accusé d'irrévérence envers le poète si je déclare ici que la *Préface de Cromwell* me semble une de ses œuvres les plus débiles. S'il l'avait écrite en vers nous aurions sans doute un magnifique pendant à la *Réponse à un acte d'accusation* des *Contemplations*, car tous les éléments d'un beau poème y foisonnent, verve, mouvement, chaleur, conviction, merveilleuses images. Mais, en prose et dans un morceau de critique, toutes ces qualités deviennent inutiles et ne sauraient suppléer à ces autres qualités indispensables, mais ab-

1. *R. C.*, 1896, n° 7, p. 127.
2. A. Thumb, Handbuch der neugr. Volkssprache, Strassburg, Trübner, 1895.

sentes ici, la connaissance approfondie du sujet, la sûreté de l'érudition, la justesse de l'analyse, la vigueur du raisonnement. Hugo y argumente avec une faiblesse de dialectique désespérante, et s'il réussit quand même à établir sa thèse — excellente néanmoins à mon avis, — ce n'est que grâce aux singulières bonnes fortunes de ses regards de voyant et par des raisons que la raison ignore. Ne lui en voulons pas, car il se pourrait très bien que Macaulay ait vu juste en soutenant que le génie créateur et le génie critique sont incompatibles en un même cerveau, mais habituons-nous à ne pas lui demander ce qu'il ne pouvait nous donner. Aujourd'hui déjà la *Préface de Cromwell* est restée plutôt dans l'histoire littéraire à titre de manifeste fameux que dans la littérature à titre d'œuvre admirée. C'était une charge de tambour vaillamment battue pour entraîner les dramaturges d'alors à l'assaut de la vieille poétique théâtrale : il importe beaucoup de savoir les conséquences qu'elle a eues, mais il n'est pas aussi intéressant d'en connaître la notation exacte. A ce compte le texte de l'édition *ne varietur* suffit amplement aux recherches des érudits. Quant à un texte savant, rectifié, annoté, commenté, à l'usage des collèges, comme celui que nous offre M. Souriau, nous le croyons aussi inutile aux progrès de notre enseignement qu'à la gloire d'Hugo.

Mais, devant cette préface, M. S. a voulu lui aussi mettre la sienne, et cette fois nous n'avons plus qu'à le féliciter. Son but était de rechercher par quelle suite d'études et d'influences Hugo était arrivé à élaborer sa doctrine dramatique : on n'aurait pu s'acquitter de cette tâche avec plus d'érudition et de sagacité.

Vers 1825 une brusque révolution s'est accomplie dans le génie d'Hugo. Jusqu'alors, tandis qu'il rimait ses *Odes*, il ne se distinguait encore parmi les autres poètes du temps que par sa verve et son imagination, mais gardait leur genre d'inspiration, leurs formes métriques, leur rhétorique, leur poétique, leur vocabulaire et leur phraséologie. Dès qu'il écrit ses *Ballades* et ses *Orientales*, il n'est plus l'un d'eux et règne seul et tout puissant en un nouveau monde poétique, avec son inspiration personnelle, ses rêves à lui, sa rythmique particulière et sa langue propre. Cette révolution, tout le monde l'a constatée, mais nul ne saura combien elle a été profonde avant d'avoir lu la seconde partie de la préface de M. S. Là se trouvent cités ou analysés les principaux passages des morceaux de critique littéraire que le poète prodiguait alors dans le *Conservateur littéraire* et la *Muse française* : on ne pourrait s'imaginer à quel point le futur chef des indépendants s'y montre encore disciple soumis de toutes les traditions classiques, timide, respectueux des règles et effarouché par les moindres velléités d'indépendance.

Quelles causes ont donc pu déterminer cette soudaine conversion ? M. S., avec raison, les croit surtout intérieures. Tant que le poète n'était encore qu'un débutant cherchant à se faire sa place, concourant aux jeux floraux, ou sollicitant les récompenses académiques, l'idée ne

pouvait lui venir de marcher seul et, prudemment, il réglait son pas sur celui des autres. Mais, dès que le succès lui est venu, il s'enhardit à se montrer tel qu'il est et laisse son originalité se manifester sans contrainte.

Est-ce à dire qu'il faille compter pour rien ou presque rien l'influence des littératures étrangères sur son développement intellectuel? M. S., à vrai dire, semble en avoir bonne envie, mais il n'ose et consacre tout de même 43 pages à rechercher ce qu'Hugo peut bien devoir à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à Mme de Staël et à Chateaubriand. Mais ses 43 pages me semblent un peu composées à la hâte et je regrette fort qu'il n'ait pas posé et fouillé la question avec un peu plus de soin.

Évidemment Hugo, ne sachant que quelques mots d'espagnol et se trouvant réduit à n'étudier les littératures anglaise, allemande et italienne que dans les traductions imparfaites de son temps, ne pouvait être très familier avec les littératures étrangères. Beaucoup de ses contemporains les connaissaient visiblement bien mieux que lui. Lorsqu'on parcourt les œuvres de tous les petits poètes qui écrivaient de 1820 à 1830 on est étonné des nombreux morceaux imités ou traduits dont ils parsèment leurs effusions personnelles. Ils connaissent très bien tout Shakespeare et possèdent non moins bien Byron. En 1822, Chênedollé écrit dans la préface d'une nouvelle édition de ses *Études poétiques* : « Dans le premier livre des *Études poétiques*, je n'avais pas cru devoir indiquer toutes mes imitations de lord Byron, parce qu'elles pouvaient être reconnues facilement, les œuvres de ce poète étant entre les mains de tout le monde. » Quant à la littérature allemande, M. S. commet toujours l'ancienne erreur de croire que c'était l'*Allemagne* de Mme de Staël qui nous l'avait révélée. Or, c'était au XVIIIe siècle, de 1750 à 1800, que le génie français s'était initié au génie germanique : tous les livres allemands de quelque valeur avaient été alors traduits, imités, et avaient fait école. C'était le temps où, comme l'assure Louvet dans *Faublas*, on n'entendait plus qu' « odes germaniques » dans les salons, et les *Aventures du jeune d'Olban*, de Ramond, parues en 1777, offraient déjà un drame romantique plus truculent qu'aucun de ceux de 1830. Donc, au moment où Hugo écrivait sa *Préface*, les littératures étrangères avaient déjà autant pénétré la littérature française qu'elles le pouvaient faire. Elles n'avaient pas agi directement sur Hugo, soit! Mais elles avaient agi sur toute la société lettrée, et, par elle, sur lui. Les principales théories qu'il formulait étaient déjà débattues dans bien des salons littéraires et pratiquées même dans bien des écrits. Maint théoricien eût pu en ce moment les réunir en un corps de doctrine avec beaucoup plus de précision et de logique que lui, mais n'en eût fait qu'un traité qui n'eût entraîné personne. Hugo, sans érudition, sans raisonnement bien suivis, presque à la bonne fortune de sa verve, les mit en *Marseillaise* et toute la *Jeune France* s'ébranla.

Ce n'était donc pas dans l'histoire intellectuelle d'Hugo depuis 1820, mais dans l'histoire intellectuelle de la France depuis 1750, que j'aurais voulu voir M. S. étudier la genèse de la *Préface de Cromwell*. Ce qu'il y avait de bon en cette préface — la révolte contre la règle des trois unités, la revendication du droit au comique dans le drame, etc., — n'était pas d'Hugo, et ce qu'il y avait d'Hugo — la théorie des trois âges littéraires de l'humanité, l'attribution de la réhabilitation du grotesque au christianisme, etc., — était mauvais.

D'autre part, on n'ignore pas que certains livres, ouverts pour la recherche d'un renseignemeut ou lus par hasard, ont parfois exercé une singulière suggestion sur l'esprit du poète. Il en est quelques-uns dont l'influence le poursuit pendant des années entières et même d'un bout à l'autre de son œuvre. Tel, ce *Kenilworth* dont il tire d'abord tout son drame d'*Amy Robsart* — qui est bien de lui quoiqu'en dise M. S. et non de son beau-frère, — puis toute la scène de *Marion Delorme* où Marion et Didier arrivent dans une troupe de comédiens, puis deux scènes du second acte du *Roi s'amuse*, puis, refaisant quelques scènes d'*Amy Robsart*, deux ou trois scènes d'*Hernani*. *Kenilworth* assurément n'a rien à faire avec la *Préface de Cromwell*, et je ne le cite ici qu'à titre d'exemple. Mais dans cette même préface, il serait peut-être aisé de constater pareillement l'influence de quelques livres fameux. M. S. cite une dissertation de Manzoni, le livre de Schlegel, l'*Allemagne* de Mme de Staël. C'est quelque chose déjà, mais ce n'est pas tout : j'y remarque aussi une action très visible de la littérature espagnole. Hugo venait-il de l'étudier spécialement pour y chercher des arguments en faveur de sa thèse? ce serait trop croire. Cédait-il simplement à ses souvenirs d'enfance qui avaient rempli pour toute sa vie son cerveau de sons et de couleurs? ce ne serait pas croire assez. Mais il n'avait pu rester étranger aux travaux de son frère Abel qui, en ce moment, étudiait les vieux auteurs castillans et publiait une traduction du *Romancero*. Souvent, sans doute, les deux frères lisaient et causaient ensemble, et ce qui est certain, c'est qu'en ce moment Hugo connaissait à fond les drames d'Alarcon, puisque l'on retrouve plusieurs scènes d'*El tejedor de Segovia* et de *Ganar Amigos* dans *Hernani*.

Puis, il y eut aussi sur le chemin de Damas d'Hugo une voix que M. S. a oubliée : celle de Ronsard et de sa Pléiade. Le jour où le poète l'entendit, tout en lui se transforma, son inspiration, sa langue, sa métrique. Des *Odes* aux *Ballades* il est si hanté du génie de ses nouveaux maîtres que sept des trente-cinq pièces qui composent le Ve livre des *Odes et Ballades* arborent en épigraphes quelques-uns de leurs vers. Qu'en est-il résulté pour la *Préface de Cromwell?* Aucune théorie dramatique assurément, car Hugo n'avait pas été jusqu'à lire les tragédies de Jodelle, de Grévin ou de Jean de la Taille : mais toute la théorie du vers nouveau qui y est si vaillamment exposée et surtout cette furieuse hardiesse à briser toutes les règles du xviie siècle, qui lui

semblaient d'autant plus odieuses qu'il venait d'admirer ce qu'avaient pu faire sans elles ceux contre qui elles avaient été faites.

Mais il faudra sans doute bien des recherches encore avant de pouvoir écrire avec précision l'histoire du génie d'Hugo. M. Souriau a du moins réussi à en élucider quelques points, et si sa préface n'est qu'une esquisse, elle n'en restera pas moins une étude de grande valeur que devront désormais consulter les historiens du poète.

Parlerons-nous maintenant du nouveau texte de la *Préface de Cromwell* qu'il nous donne? On ne saurait le désirer plus irréprochable, puisqu'il est celui de l'édition *ne varietur* établie par le poète lui-même, ni plus complet, puisque toutes les variantes et tous les passages raturés du manuscrit original s'y trouvent réintégrés entre crochets. Les notes aussi sont excellentes et, tout autant qu'il convient à une édition classique, abondantes, claires, érudites. Que l'auteur me permette cependant de lui signaler à la page 242 une étrange inadvertance. Sous ces mots d'Hugo : « Corneille lapidé avec Tasse et Guarini, comme plus tard on lapidera Racine avec Corneille... », il met en renvoi, au nom de Guarini, cette note : « On ne saurait mieux dire de lui que ne l'a fait Boissonnade dans la *Biographie universelle* en 1817 : il mourut vers la fin de l'année 1460, plein d'années et universellement regretté ; les écrits de ce savant homme sont aujourd'hui assez peu connus. » Évidemment ce n'est pas de ce professeur de grec qu'il s'agit ici : c'est de Guarini le poète, l'auteur du *Pastor Fido*.

Raoul Rosières.

Les poèmes de Bacchylidès.

Le 8 décembre a paru à Londres, par les soins du Musée Britannique, l'édition *princeps* de Bacchylidès (*The poems of Bacchylides, from a papyrus in the British Museum*, ed. by F. G. Kenyon). Nos lecteurs sont déjà au courant de cette importante découverte, mais peut-être nous sauront-ils gré de leur apprendre ce que contient ce volume de LIII-246 p.

L'introduction, due à Kenyon, nous renseigne sur Bacchylidès et le manuscrit; analyse des vingt pièces qu'il renferme ; courte étude sur la poésie, la métrique et le dialecte.

Les odes triomphales sont au nombre de quatorze. Ode I en l'honneur d'un compatriote de Bacchylidès, vainqueur aux jeux isthmiques. La fin (v. 21-46) renferme un très agréable éloge de la condition moyenne. — Ode II, Néméenne en l'honneur du même. — Ode III, Olympique en l'honneur de Hiéron de Syracuse (468 a. C. n.). Bel et pieux usage que Hiéron fait de sa fortune ; ses offrandes à Delphes. La piété est toujours récompensée : ainsi Crésus fut sauvé par Apollon. Le poète admet que Crésus fit dresser lui-même et allumer le bûcher qu'éteignit Apollon. Des vers 81 et suiv. on peut conclure que Hiéron était alors âgé d'au moins cinquante ans. — Ode IV, Pythique en l'honneur du même, très courte. — Ode V, Olympique en l'honneur du même, à l'occasion d'une victoire qui a été célébrée par Pindare dans sa première Olympique. L'ode de Bacchylidès renferme de brillants morceaux qui se rattachent plus ou moins étroitement au sujet. Il se compare à l'aigle (v. 16-30) et

développe le mythe de Méléagre. Au v. 191 il cite Hésiode (Βοιωτὸς ἀνήρ ..'Ησίοδος πρόπολος Μουσᾶν) et le passage cité n'était pas connu. — Ode VI, Olympique en l'honneur de Lachon de Kéos, vainqueur au stade. Le nom de Lachon ne figure pourtant pas sur les listes connues des vainqueurs éponymes d'Olympie. — Les odes VII et VIII sont très courtes et anonymes. — Ode IX, Néméenne en l'honneur d'Automédès de Phlionte. — Ode X, Isthmique en l'honneur d'un Athénien, de la tribu Œnéide, dont le nom ne nous est pas conservé, et qui avait remporté de nombreuses victoires. — Ode XI, Pythique en l'honneur d'Alexidamos, fils de Phaïscos, de Métaponte. Le poète affirme qu'une sentence injuste l'a seule dépouillé de la victoire à Olympie. Alexidamos doit sa victoire pythique à Artémis. Développement du mythe des filles de Prœtos. — Ode XII, Néméenne en l'honneur de Tisias, d'Egine. — Ode XIII, Néméenne en l'honneur de Pythéas, fils de Lampon, d'Egine. La même victoire de Pythéas a été célébrée par Pindare dans sa cinquième Néméenne. L'ode de B. est très longue, mais très mutilée ; on y reconnaît l'épisode d'Ajax défendant les vaisseaux grecs contre Hector. Comme Pindare, Bacchylidès a nommé le maître du vainqueur, Ménandros d'Athènes. — Ode XIV, En l'honneur de Cléoptolémos, vainqueur aux jeux thessaliens dits Πετραῖα.

Les poèmes suivants sont d'un genre différent. XV. Ἀντηνορίδαι et Ἑλένης ἀπαίτησις. Le poème, peut-être un hymne, selon Kenyon, a ces deux titres. La première partie est perdue; de la seconde il reste l'épisode de la réunion de l'assemblée troyenne, où Ménélas réclame Hélène (v. 40-63). — XVI, sans titre. Peut-être un pæan, dont le sujet est le dernier sacrifice et la mort d'Héraclès : les vers 13 et sv. donnent lieu à un intéressant rapprochement avec les vers 750 et sv. des *Trachiniennes*. Sophocle a certainement connu les vers de B. — XVII. Ἠίθεοι καὶ Θησεύς. — XVIII. Θησεύς. Ces deux poèmes, traitant de légendes athéniennes et certainement chantés à Athènes, sont d'un intérêt tout particulier. Le premier est sans contredit le meilleur du volume, le plus remarquable par l'unité de la composition et l'éclat du style. Le sujet a été traité par le peintre Micon sur les murs du Théseion : c'est la dispute de Minos et de Thésée. Prenant la défense de Péribœa, Thésée prouve qu'il est bien fils de Poseidon en plongeant dans la mer et rapportant l'anneau jeté par Minos. Des peintures de vases bien connues, la coupe d'Euphronios au Louvre et le vase François à Florence, reproduisent plusieurs des scènes décrites par le poète. Le n° XVIII, dont j'ai lu une traduction à l'Académie des inscriptions au mois de novembre, est d'un genre nouveau : c'est un dialogue lyrique entre Égée et un personnage qui n'est pas nommé; le sujet, ce sont les exploits de Thésée dont Égée ignore encore la naissance. — Les deux derniers poèmes, écrits l'un pour Athènes, l'autre pour Sparte, ont pour titre l'un Ἰώ, l'autre Ἴδας. L'un et l'autre sont incomplets.

Suivent quarante fragments très mutilés, auxquels Kenyon a ajouté ceux des fragments déjà connus qui n'ont pas trouvé place dans les poèmes retrouvés.

Si sèche et si rapide qu'elle soit, cette analyse suffit à montrer tout l'intérêt du volume que nous devons encore à M. Kenyon et au Musée Britannique. Remercions l'un et l'autre, non sans regretter que le Louvre ne fasse pas plus pour mériter notre reconnaissance. Les papyrus ne vont pas à lui : notre reconnaissance va au Musée Britannique.

Paris, 10 décembre.

B. HAUSSOULLIER.

BULLETIN

— M. Henry HARRISSE vient de faire paraître à Londres, chez B. F. Stevens, un important ouvrage intitulé *The Diplomatic History of America : its first chapter ; 1452-1493-1494*. C'est une histoire critique des traités entre l'Espagne et le Por-

tugal et des bulles, depuis Nicolas V jusqu'à Alexandre VI, qui aboutirent à l'établissement de la fameuse Ligne de Démarcation. Notre collaborateur introduit dans la discussion un facteur nouveau : l'idée que les cosmographes espagnols et portugais se faisaient à cette époque de la circonférence de la terre et de la valeur de la lieue marine. De là des calculs difficiles montrant où ladite ligne passait ou devait passer sur leurs sphères. L'ouvrage contient une carte dressée par M. H. selon les données modernes de l'Amirauté anglaise, et sur laquelle il reporte la longitude des lignes de Jaime Ferrer (1495), d'Enciso (1518), de Ribeiro (1529) et de la cartographie lusitano-germanique. — B. A.

— A l'approche du centenaire de l'Indépendance Vaudoise, fixé au 24 janvier 1898, M. Émile Dunant a cru utile de publier intégralement *le texte authentique de la pétition de F. C. de La Harpe au Directoire* qu'il a trouvé aux archives des affaires étrangères à Paris (Lausanne, impr. Vincent. Extrait de la « Revue historique Vaudoise », novembre 1897, 24 p.). M. D. prouve que le texte de cette pétition a été rédigé avant le 19 frimaire, qu'il a été rédigé par La Harpe, que vingt signatures terminent la pétition. Il donne des renseignements détaillés sur ces divers signataires dont huit au moins avaient été membres du Club helvétique dissous en 1792. Enfin, il retrace l'accueil que Talleyrand et le Directoire firent à la pétition. L'étude de M. Dunant est donc, comme il dit, une contribution utile à l'histoire de l'affranchissement du pays de Vaud et à celle de la Révolution helvétique. — A. C.

— Nous devons à M. H. Omont un *Catalogue*, tout récemment paru, des collections manuscrites et imprimées relatives à l'histoire de Metz et de la Lorraine léguées par Auguste Prost à la Bibliothèque nationale (In-8°, 114 p.). La première partie de cette collection se compose uniquement des travaux personnels de Prost sur l'histoire de Metz; elle compte quatre-vingts volumes tant de documents que de travaux proprement dits. La deuxième partie, *manuscrits divers*, forme l'annexe de la première; elle comprend, selon les intentions du testateur, des articles qui pourraient être insérés dans la partie précédente : journal du blocus de Metz, statistique monumentale de la Moselle, cahier de notes du baron de Salis, mémoires, notes et correspondance du colonel du génie Pierre Prost, père d'Aug. Prost. La troisième partie contient exclusivement des manuscrits anciens ou des recueils de chartes et pièces originales du XVIIe au XVIIIe siècles, formant quarante-neuf volumes et provenant tous de la collection Emmery : on y remarquera les Mémoires autographes de Philippe de Vigneulles, le Recueil du sieur Craye, un journal des échevins de Metz (1200-1527), deux Registres de la corporation des merciers et épiciers (1394-1666), différents Recueils d'ordonnances ou *huchements*, des chroniques de Metz en vers et en prose etc., une foule de chartes françaises d'évêques messins de la première moitié du XIIIe siècle et de documents, lettres, etc., sur l'histoire politique et municipale de Metz aux XIVe, XVe et XVIe siècles. — A. C.

— Un des hommes les plus dévoués à la gloire de Dante, M. Max Durand-Fardel, qui, outre quatre intéressantes brochures consacrées à son auteur, a imaginé, pour attirer davantage à la *Divine Comédie*, de la dégager, dans une traduction libre, de tout ce qui rebute un lecteur étranger et moderne, essaie aujourd'hui de faire goûter au grand public la *Vita Nuova* (*La Vita Nuova de Dante Alighieri, traduction accompagnée de commentaires*. Paris, Charpentier, 1898. Petit in-8° de 218 p. 3 fr. 50), dont on n'avait chez nous que des traductions incomplètes ou dénuées de commentaires. Cette fois, sa méthode n'est plus la même : il nous apporte une traduction littérale faite sur les éditions de Fanticelli et de Giuliani; la seule licence qu'il prenne est de rejeter à la fin les commentaires que Dante joint à ses sonnets et

à ses *canzoni*. Grâce à son long commerce avec le poète, il a su conserver cette grâce que Dante garde jusque dans son étalage naïf de science; sa fidélité à l'ordre des mots dans la traduction des vers ajoute à l'effet de son intelligente exactitude. Quant à son étude préliminaire sur la jeunesse de Dante, quant aux notes mises au bas des pages ou à la fin du volume, on verra que, tout en évitant de s'engager dans ses discussions des érudits, surtout dans celles que les savants commencent à considérer comme impossibles à trancher, il a mis à profit les travaux de MM. Del Lungo, Barbi, Scherillo, etc.; et l'on goûtera ses remarques personnelles sur la discrétion de Dante qui ne nous apprend sur lui que ce qui se rapporte à son amour (p. 13), sur la vérité qu'il mêle toujours à ses fictions (p. 184-185), sur la réalité de la personne de Béatrix (p. 155-156, 195-196, 292-293) et de jolies conjectures sur sa physionomie (p. 182-183). — Charles Dejob.

— L'étude de M. Vincenzo Reforgiato, *Le contradizioni di Leopardi* (Catane, Galati, 1898. In-8 de 95 pp., 2 fr.), est née d'une pensée généreuse. M. R. a voulu prouver que les travers et les faibles des hommes supérieurs n'autorisent pas à les qualifier d'hystériques, d'épileptiques, et qu'en particulier les contradictions dans lesquelles est tombé Leopardi s'expliquent fort bien sans recourir à l'explication trop commode d'un dérangement d'esprit. Si étrange que soit la théorie qui met au rang des fous les hommes qui ont le plus honoré le génie humain, il n'est pas mauvais qu'on la réfute de temps en temps, et la discussion de M. Reforgiato est généralement intéressante, quoiqu'il l'appuie quelquefois sur un appareil excessif de logique. Toutefois, elle n'est pas toujours aussi neuve que l'auteur pense; il est vraiment trop hardi de soutenir que la critique, loin d'avoir dit le dernier mot sur Leopardi, n'a pas encore dit le premier (p. 17). Il ne faudrait pas non plus avancer qu'il importe peu que la vie des poètes soit en contradiction avec leurs œuvres (pp. 33-34). — Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 décembre 1897.

M. le secrétaire perpétuel introduit en séance MM. Babelon et Devéria, qui ont été élus membres ordinaires de l'Académie le 10 décembre et dont l'élection a été approuvée par M. le président de la République.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre où M. Paul Dissard annonce qu'un cultivateur du hameau de Charmoux a découvert, sur le territoire de la commune de Coligny (Ain), les débris d'une magnifique statue de bronze remontant à l'époque gallo-romaine et représentant très probablement Apollon. En même temps ont été recueillis les fragments de deux grandes tables de bronze, au nombre de près de 150 et dont 120 sont couverts d'inscriptions gauloises. Après examen sommaire, M. Dissard croit qu'il s'agit d'un calendrier dont les divisions sont faites par demi-mois lunaires de 14 ou 15 jours. Ces monuments ont été acquis par les musées de Lyon.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Charles Bonin, vice-résident en Indo-Chine, archiviste-paléographe, fait une communication sur le tombeau de Gengis-Khan, qu'il a visité au cours d'une exploration en Mongolie. Ce monument, qui se trouve au milieu du désert, est protégé par deux tentes, gardées par les Mongols de l'Ordos, descendants des anciens soldats de Gengis-Khan. M. Bonin a recueilli en outre un grand nombre de légendes relatives à ce grand chef.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 27 · Trente-unième année 5 juillet 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1311 : POLLARD, The pamphlet. — The Ethics of Mill, p. DOUGLAS. — RAMSAY, Impressions of Turkey. — MAHAFFY, A survey of Greek civilisation. — R. Wagners prose works. — MACDONALD, Chronologies and calenders. — Sir George DOUGLAS, The Blackwood group. — William Blake. — The Academie des Goncourt.

The Athenaeum, n° 3634 ; Sir W. M. CONWAY, The first crossing of Spitsbergen. — BUND, The Celtic church. of Wales. — Sir Charles GOUGH, The Sikhs and the sikh wars. — Poems of Henry Vaughan, p. CHAMBERS. — Vernon LEE, Limbo and other essays. — SCHLUMBERGER, L'épopée byzantine. — Sir Thomas Roe. — An alleged error of Venerable Bede's. — Matthew Prior as a book-collector. — The Harley papers. — J. de MORGAN, Recherches sur les origines de l'Egypte, l'âge de la pierre et des métaux.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : WUTTIG, Das Johann. Evangelium u. seine Abfassungszeit. — Ousâma, trad. DERENBOURG (travail très méritoire). — PHILIPPSON, Der Grosse Kurfürst, I (bien fait). — CLAUSEN, Frederik Christian, Hertug af Augustenborg 1765-1814. — MEINKE, Wandkarte zum Krieg von 1870-1871. — KUHN u. SCHNORR VON CAROLSFELD, Die Transformation fremder Alphabete. — GEFFCKEN, Leonidas von Tarent (très utile) — PERLE, Das stilistische Deutlichkeitsmoment im Französischen. — MOORMANN, W. Browne (juste). — Historia D. Joh. Fausti des Zauberers, p. MILCHSACK (très important et fort louable). — Ein deutsches Vorspiel der Neuberin 1734, p. A. RICHTER. — HAUG, Aus dem Lavaterschen Kreise, II, J. G. Müller als Student in Göttingen u. als Vermittler zwischen den Zürichern und Herder. — BIENEMANN, Dorpater Sängerbünde 1812-1816. — WOSSIVIO, Mecklenburg. Volksüberlieferungen. — DETZEL, Christliche Ikonographie. — DANN, Adam Krafft u. die Künstler seiner Zeit. — HARTMANN, Reiseeindrücke u. Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 25 : A. STURM, Das delische Problem. — J. L. USSING, Betragtninger over Vitruvii de architectura libri X (toutes les difficultés disparaissent si l'on admet que l'œuvre a été composée vers 35-31 avant J. C. et publiée vers 28). — W. M. RAMSAY, The Cities and Bishoprics of Phrygia (2ᵉ art.). — L. MAUCERI, Sopra un' acropoli pelasgica esistente nei dintorni di Termini Imerese (fait avec soin). — P. CUMONT, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, IV (supplément qui est le bienvenu, les indices, soignés, auraient dû être fondus en un seul). — W. MÜNCH, Vermischte Aufsätze über Unterrichtsziele u. Unterrichtszwecke an hœheren Schulen, 2. Aufl.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 26 : L. SMITH, Cicero's journey into exile (quoique tous les problèmes ne soient pas résolus, beaucoup de résultats acquis). — M. JEZIENICKI, Poericht über die Handschrift der Bibliothek zu Breslau IV F 36 (important pour l'histoire de l'humanisme). — Ovid, Metamorphoses Auswahl von H. MAGNUS; Auswahl von SIEBELIS-POTTE (bons). — Tacitus ab excessu D. Augusti, I-II, erkl. von G. ANDRESEN (répond à un besoin des gymnases). — PER OLDENBERG, Sacra Corinthia, Sicyonia, Phliasia. — J. BŒHME, Zur Protagorasfrage.

PUBLICATIONS RELATIVES A LA GRÈCE

ROUMANIE, SERBIE, BULGARIE, BOSNIE, HERZÉGOVINE, MONTENEGRO

ACTE PUBLIC, relatif à la navigation des embouchures du Danube. Guide pour la navigation du fleuve. In-8. . . . . 2 fr. »

D'AVRIL (BARON A.). — De Paris à l'île des Serpents, impressions de voyage. In-18. . . . . 3 fr. 50

— Voyage sentimental dans les pays slaves. In-18 . . . . . . 2 fr. »

— Actes du saint et œcuménique concile de Florence pour la réunion des Eglises. In-8. . . . . 1 fr. 50

— La Bataille de Kossovo, rhapsodie serbe, tirée des chants populaires et traduite en français. In-12 carré, rouge et noir. 3 fr. »

— Saint Cyrille et saint Méthode, première lutte des Allemands contre les Slaves. In-18. . . . . 5 fr. »

— La France au Monténégro, d'après Vialla de Sommières et Henry Delarue. Récits de voyage. In-18 . . . . 2 fr. »

— Négociations relatives au Traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi. In-8, avec cartes. . . . . 10 fr. »

— Les Bulgares, par un diplomate. In-18. . . . . 1 fr. 50

— *Slavy Dcéra.* Recueil de poésies slaves, traduites en français. In-18, 2 planches. . . . . 3 fr. »

— La Serbie chrétienne. Etude historique. In-8. . . . . 2 fr. »

— Les églises autonomes et autocéphales. In-8. . . . . 1 fr. »

— En Macédoine. In-8. . . . . 1 fr. »

CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). — Contes du Pélech, traduction autorisée, par L. et F. Salles. In-18 de luxe. 5 fr. »

— Le même, sur papier de Hollande. . . . . 10 fr. »

COQUELLE (P.). — Histoire du Monténégro et de la Bosnie, depuis les origines. In-8, carte. . . . . 7 fr. 50

— Histoire du royaume de Serbie depuis les origines. In-18. 3 fr. 50

DAPONTÈS. — Ephémérides Daces, ou histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739), entre les Turcs et les Russes, par Constantin Dapontès, secrétaire de Maurocordato, hospodar de Valachie. Texte grec, traduction française, notes et glossaire, par Émile Legrand. 3 vol. in-8, avec portrait. . . . . 45 fr. »

— La traduction française seule, avec le supplément et l'index analytique. 2 vol. in-8. . . . . 25 fr. »

DOZON (AUGUSTE). — Les chants populaires bulgares. Rapport sur une mission littéraire en Macédoine. In-8. . . . . 3 fr. »

— Le chevalier Jean, conte magyar, par A. Petœfi, traduit en français. In-18 elzévir . . . . 2 fr. 50

— Manuel de la langue chkipe ou albanaise, comprenant : I. Contes, chansons et autres textes inédits. — II. Grammaire. — III. Vocabulaire. Un beau volume grand in-8 .... 15 fr. »
— Contes albanais, recueillis et traduits. In-18.......... 5 fr. »
— L'épopée serbe. Chants populaires héroïques. Serbie, Bosnie et Herzégovine, Croatie, Dalmatie, Montenegro, traduits sur les originaux, avec une introduction et des notes. In-8, avec une planche.. 7 fr. 50
— Les noces de Maxime Tzernoiévitch (dans : *Nouveaux Mélanges Orientaux*). In-8.. 15 fr. »
L'EUROPE ORIENTALE. Son état présent, sa réorganisation. In-18, avec deux tableaux ethnographiques et une carte...... 3 fr. 50
HECQUARD (Ch.). — Eléments de grammaire franco-serbe. In-18.. 2 fr. 50
LEGER (Louis), professeur au Collège de France. — Etudes slaves, voyages et littérature. In-18.......................... 3 fr. 50
— Nouvelles études slaves. Première et deuxième séries. In-18. Chaque volume.. 4 fr. »
— Chronique dite de Nestor, traduite sur le texte slavon russe, avec introduction et commentaire critique. In-8............ 15 fr. »
— Contes populaires slaves, recueillis et traduits. In-18. 5 fr. »
— La Bulgarie à la fin du XVIII[e] siècle (dans : *Mélanges Orientaux*). In-8.. 25 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 28 Trente-unième année 12 juillet 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, n° 42 : Eug. Lefèvre-Pontalis, La question de Morienval, réponse à M. Anthyme Saint-Paul. — Chavanon, Une ancienne relation sur Madagascar (suite). — *Questions :* Où et quand naquit Brantôme ; Une reliure à rébus ; Conventionnels pensionnés ; Dessins de Granet à retrouver. — *Réponses :* Les poésies de François Galaup de Chasteuil ; L'approvisionnement de Paris en 1870.

Revue byzantine russe, tome IV ; livres Ier et II : Les mosaïques chrétiennes de Chypre (Smirnov). — Περὶ τῶν προδρόμων Θεοδώρου καὶ Ἰλαρίωνος. (Hadjidakis. Cet article est écrit en grec.) — Fragment d'un diptyque de Ravenne de la collection du comte Strogonov (Aïnalov). — Un article grec anonyme sur les prérogatives du siège patriarcal de Constantinople (Pavlov). — Lettre synodale de 1213 à propos du mariage de l'empereur avec un prince arménien (Pavlov). — Le ms. de Paris de la Chronique de Simon Logothète (Schestorkov). — *Comptes-rendus :* publications de Lambros, Beglere, Legrand, Andreev, Molinier, Aïnalov, Latyschev, Gédéon, Bulletin de l'Institut archéologique de Constantinople. — *Bibliographie :* Russie, Allemagne, France, Italie, Angleterre, Grèce et Turquie, Pays Slaves.

The Academy, n° 1312 : Johnsonian Miscellanies, p. Hill. — Pearson, The chances of death and other studies in evolution. — Ford, The true George Washington. — Wilkins, The romance of Isabel lady Burton. — The June literature of 1837. — Literary glory. — Sir Richard Steele.

The Athenaeum, n° 3635 : Bigham, A ride through Western Asia. — The writings of Thomas Paine, p. Conway. — Clifford, In Court and Kampong. — Ferenczi, Petöfi (cf. *Revue*, n° 23). — F. A. Gasquet, The old English Bible and other essays. — A satirycall dialogue, by W. Goddard. — Crooke, The popular religion or folklore of Northern India ; Waddell, The Buddhism of Tibet or Lamaism. — An alleged error of Venerable Bede's (Anscombe). — Head, Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, Caria, Cos, Rhodes, etc. — Spenser's Faerie Queene, p. Wise.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Das Buch Hiob, übers. Budde. — Ramsay, St Paul the Traveller and the Roman Citizen. — Gœtz, Das Christentum Cyprians. — Asbach, Rœm. Kaisertum u. Verfass. bis auf Trajan, eine histor. Einleit. zu den Schriften des Tacitus — Monum. Germ. hist. III, passiones vitaeque sanctorum aevi Merov. et antiquiorum aliquot p. Krusch. — Boos, Gesch. der rhein. Städtecultur, I (cf. *Revue*, n° 26.) — Petersdorffer, Der erste Hohenzollernkaiser. — Hoseus, Die Kaiser-Wilhelmsuniversität zu Strassburg (clair et complet). — Meringer, Indogerm. Sprachwissenschaft — Josephi epitoma p. Niese. — Reiske's Briefe p. R. Forster. — Kaufmann, Deutsche Metrik. — Hetzel, Wie der Deutsche spricht. (confus). — Luckenbach, Die Akropolis von Athen. — Pernice, Griechisches Pferdegeschirr im Antiquarium der Kœnigl. Museen — Steuding, Denkmäler antiker Kunst für das Gymnasium ausgewählt. — Gœtte, Holbeins Totantanz u. seine Vorbilder. — Singer, Sammlung Lanna, das Kupferstichkabinet, wissenschaftliches Verzeichnis. — Kraepelin, Zur Ueberbürdungsfrage.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 26 : K. Krumbacher, Geschichte der byzant. Litteratur (1er art.). — Calvus, édition et étude, par F. Plessis et J. Poirot (« tout ce que nous savons ou pouvons deviner, Plessis l'a exposé avec clarté, beaucoup de goût et une connaissance suffisante des travaux philologiques allemands »). — W. Höhler, Die Cornutus-Scholien zum ersten Buche der Satiren Juvenals (voir *Revue*, nº 10). — Historiae Augustae Lexicon confecit C. Lessing, I (soigné). — U. Pedroli, Il regno di Pergameo. — K. Miller, Die ältesten Weltkarte, IV. — E. A. Gardner, A handbook of Greek sculpture (bon livre d'enseignement). — Fr. Villicus, Die Geschichte der Rechenkunst. — G. Deschamps, Das heutige Griechenland, übersetz. von P. Markus (« ce livre doit être surtout recommandé à la « bonne » société d'Athènes, tant appréciée par l'auteur ; mais elle le goûtera mieux dans l'original français »).—K. Sittl, Die Anschauungsmethode in der Altertumswisesenschaft (l'auteur sait ce qu'il faudrait faire, mais il n'a pas la patience de l'accomplir).

LE PAYS JOUGO-SLAVE. Croatie-Serbie, son état physique et politique, sa fonction dans l'économie générale en Europe. In-18. 3 fr. 50

PÉTROVITCH (GEORGES). Scanderbeg (Georges Castriota). — Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg, écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque, depuis l'invention de l'imprimerie. In-8 carré, de luxe .... 15 fr. »

PICOT (EMILE), de l'Institut. — Les Roumains de la Macédoine. In-8 .... 2 fr. »

— Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu (dans : *Mélanges Orientaux*). In-8 .... 25 fr. »

— Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Ivir (dans : *Nouveaux Mélanges Orientaux*). In-8 ..... 15 fr. »

— Chants populaires des Roumains de Serbie (dans : *Recueil de textes et de traductions*). Deux volumes in-8 .... 30 fr. »

— Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVIe siècle (dans *Recueil de Mémoires*). In-4, avec planches .... 40 fr. »

PYPINE et SPASOVIC. — Histoire des littératures slaves, traduite du russe, par Ernest Denis. In-8 de 630 pages .... 5 fr. »

Bulgares. — Serbo-Croates. — Yougo-Russes.

REINACH (SALOMON). — La colonne Trajane. In-18, illust. 1 fr. 25

SCHISCHMANOV (LYDIA). — Légendes religieuses bulgares, traduites en français. In-18 .... 5 fr. »

LA SERBIE et la Turquie devant l'Europe. In-8 .... 0 fr. 75

UBICINI (A.). — Les origines de l'histoire roumaine. Texte revu et publié par Georges Bengesco. In-18 .... 3 fr. »

URECHI. — Chronique de Moldavie. Texte roumain en caractères slaves, traduit en français et annoté par Em. Picot. Un fort volume in-8 .... 25 fr. »

XENOPOL, professeur à l'Université de Jassy. — Les Roumains au moyen âge. In-8 .... 7 fr. 50

— Etudes historiques sur le peuple roumain. In-18 ...... 4 fr. »

— Histoire des Roumains de la Dacie Trajane, depuis les origines jusqu'à l'union des Principautés en 1859. Avec préface de M. Alfred Rambaud, sénateur, professeur à la Faculté des Lettres. Deux volumes in-8, cartes .... 25 fr. »

Couronné par l'Académie Française. Prix Marcellin Guérin.

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 29 Trente-unième année 19 juillet 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, juillet-août 1897 : Jean GUIRAUD, Saint Dominique et la fondation du monastère de Prouille. — HAUSER, De l'humanisme et de la réforme en France, 1512-1552. — WELVERT, Les conventionnels régicides après la Revolution. — *Bulletin* : France, Le duc d'Aumale (Monod); Histoire moderne (A. Lichtenberger, Monod et Reuss). — Lettre de M. Welschinger. — *Comptes rendus* : KELSEY, Caesars Gallic war; GARDTHAUSEN, Augustus und seine Zeit; GROSVENOR, Constantinople; RIETSCHEL, Die Civitas auf dem deutschen Boden; HAMPE, Gesch. Konradins von Hohenstaufen; GOLL, Tchechy a Prussy v Stredovieku; LOHMANN, Vauban; RODRIGUEZ-VILLA, La embajada del baron de Ripperda an Viena.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Jahresberichte der Geschichtswiss. XVIII. — CICHORIUS, Die Reliefs der Trajanssäule (bon). — Polit. Corresp. des Kurfürsten Albrecht Achilles, p. PRIEBATSCH, II. — Polit. Gesch. der Gegenwart, XXX, 1896. — NANSEN, In Nacht und Eis. — SPEYER, Vedische und Sanskritsyntax. — Caesar, III, 1, p. KÜBLER et WŒLFFLIN. — Die altsächs. Bibeldichtung, I, p. PIPER. — FAUST, Sealsfield. — Schoemann, Griech. Altertümer 4e ed. p. LIPSIUS, I, Das Staatswesen.

Museum, n° 5 : VAN DEVENTER, Helleensche Studien (Hesseling). — Ritter, Platos Gesetze (Was). — MARTI, Grammatik der biblisch-aram. Sprache; STRACK, Gramm. des biblischen Aramäisch (Matthes). — STREITBERG, Urgermanische Grammatik (Van Helten). — MINDE-POUET, Heinrich von Kleist (Breuning). — SCHNEIDER, Das alte Rom (Boissevain). — BROM, Bullarium Trajectense (Fruin). — RÜHLE, Gesch. der Nordpolfahrten (Hoekstra). — THOMAS, Sénèque, Morceaux choisis (Van Helbergen). — VAN WAGENINGEN, Gids voor Gymnasiasten (Margadant).

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 30 Trente-unième année 26 juillet 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1313 : Dictionary of national biography, LI, Scoffin-Sheares. — Lives of twelve bad women, p. A. VINCENT. — SYKES, With Plumer in Matabeleland. — DEIGHTON, The old dramatists, conjectural readings. — WELLWOOD, Norman Macleod. — The Mirror of the Sinful Soul, transl. from the French of Margaret de Navarre by the Princess Elisabeth. — Gabriele von Bülow, daughter of Wilhelm von Humboldt, a memoir. — RAMPINI, Moray and Nairn. — GWYNN, The Apocalypse of St John; The private life of the Queen, etc. — Anat. France (Hannah Lynch). — Douglas Jerrold.

— N° 1314 : IHERING, The evolution of the Aryan, transl. DRUCKER. — Women novelists of Queen Victoria's reign. — WEARE, Cabot's discovery of North America. — BLAKE ODGERS, An outline of the law of Libel; H. FRASER, The law of Libel and Sander. — Waylen's House of Cromwell, edited by J. G. CROMWELL. — WHITE, English illustrations in the sixties. — Coriolanus, p. CHOLMELEY; King John, p. BARNARD; RUSSELL, Beauties and antiquities of Ireland. — Pope. — Mrs. Oliphant, by one who new kher. — Sale of the Ashburnham library.

The Athenaeum, n° 3636 : Continental literature, july 1896-july 1897. — HALE WHITE, A description of the Wordworth and Coleridge mss. in the possession of Mr. T. Norton Longman. — Books of travel. — Mrs. Oliphant. — The family of Say (L. G. Robinson). — Gibbon's library (Edgcumbe). — TSOUNTAS and MANATT, The Mycenaean age. — Salomon REINACH, Répertoire de la statuaire grecque et romaine, I, Clarac de poche.

N° 3637 : Women novelists of Queen Victoria's reign. — Sir Harry JOHNSTON, British Central Africa. — WALISZEWSKI, Peter the Great. — PUTNAM, Books and their makers during the middle ages. — Friar CONWAY, Lives of the brethern of the Order of Preachers, 1206-1259. — A letter of Thomas Paine to Dr. Franklin. — The English Church History exhibition at the British Museum. — Sale of the Ashburnham library. — An alleged error of Venerable Bede's (Nicholson). — Two portraits of Swift (Temple Scott) — Händel and Canons (Cutler).

Literarisches Centralblatt, n° 27 : Ranke, Weltgeschichte, Textausgabe, 4 vol. — STRACK, Die Dynastie der Ptolemäer (clair). — D'EICHTHAL, Tocqueville et la démocratie libérale (très méritoire). — BILBASSOFF, Katharina II, übers. (très complet et remarquable). — Pausaniae Graeciae descriptio, p. HITZIG, I (excellent). — BUGGE, Holge-Digtene i den aeldre Edda. — FRANCKE, Social forces in German literature (parfois contestable, mais suggestif). — GERBER, W. Raabe. — SCHNEIDEWIN, Die antike Humanität. — HOPPIN, Euthymides. — WELLEK, Friedrich Imetana.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : J. WACHTLER, De Alcmaeone Crotoniata (approfondi). — K. KRUMBACHER, Geschichte der byzantinischen Litteratur (2° art.). — Scaenicae Romanorum poesis fragmenta (cette troisième édition est la bienvenue). — Tacitus ab excessu divi Augusti I-II, erkl. von ANDRESEN, (dans les notes, le nouvel éditeur a supprimé les traductions et les explications inutiles). — S. SAJEVA D'AMICO, Sull' assedio di Akragas (donne raison à Holm

contre Schubring). — S. FRANCHINA, Le condizioni economiche della Sicilia ai tempi di Verre, I (pas entièrement réussi). — G. KÖRTING, Geschichte des griechischen u. römischen Theaters (agréable et clair).

— N° 28 : Anonymus Londinensis, deutsche Ausgabe von H. BECKH u. Fr. SPÄT. — RAABE, Ἱστορία Ἀλεξάνδρου, Die armenische Uebersetzung der sagenhaften Alexander-Biographie (utile, malgré des défauts et une impression fatigante). — Apocrypha anecdota, II, ed. by M. Rh. JAMES, (voir un prochain article de la *Revue*). — Ciceronis Cato maior, erkl. von J. SOMMERBRODT, 12. Aufl. (digne des précédentes). — Fr. KROHN, Quaestiones Vitriuianæ, I, De Fauentini epitoma (bon). — Ambrosi opera ex rec. C. SCHENKL, I. — Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie, I. — Ch. DIEHL, Description de l'Afrique du Nord (l'auteur doit partager les éloges mérités par ce livre avec l'administration qui l'a patronné). — Fr DELITZSCH, Die Enstehung des ältesten Schriftsystems (ouvrage qui donne une impulsion).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : P. KRETSCHMER, Einleitung in die Geschichte der griech. Sprache (important). — DARESTE, HAUSSOULLIER, REINACH, Recueil des inscriptions juridiques grecques, III. — H. OTTE, Wortwiederholungen bei Sophokles. — P. RASI, In Namatiani de reditu libros adnotationes metricæ. — R. Büttner, Der jüngere Scipio.

— N° 28 : P. GIRARD, De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle ; E. CAPPS, The chorus in the later Greek drama ; E. CAPPS, The dramatic synchoregia at Athens ; Fr. POLAND, De collegiis artificum dionysiacorum. — Gius. CIVITELLI, I nuovi frammenti d'epigrafi greche relative ai ludi Augustali di Napoli. — Platons Phaedon, herausg. von J. STENDER (soigné). — P. Ovidio Nasone, I fasti illustrati da R. CORNALI, I, Lib I e II (bonne édition de classe.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS

DE M. L'ABBÉ J.-B. CHABOT

HISTOIRE DE MAR JABALAHA III, patriarche des Nestoriens (1281-1317) et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287), traduite du syriaqe et annotée. In-8, carte et planche . . . . 10 fr. »
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Bordin.

THEODORI MOPSUESTENI COMMENTARIUS in Evangelium D. Johannis, in libros VII partitus. Versio Syriaca, studio et labore J.-B. Chabot edita. Tomus I. Textus syriacus. In-8, VIII, 412 p. 20 fr. »

LE LIVRE DE LA CHASTETÉ, composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah, publié en syriaque et traduit. In-8 . . . . 7 fr. 50

L'ÉCOLE DE NISIBE, son histoire, ses statuts. In-8 . . . . 2 fr. 50

ÉLOGE DU PATRIARCHE NESTORIEN MAR DENHA Ier, par le moine Jean. Texte syriaque et traduction. In-8. . . . . . 1 fr. 50

NOTICE SUR LES YÉZIDIS. In-8. . . . . 1 fr. 50

NOTICE SUR LES MANUSCRITS SYRIAQUES conservés dans la bibliothèque du Patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem. In-8. 2 fr. 50

TROIS HOMÉLIES DE PROCLUS, évêque de Constantinople, version syriaque. In-8. . . . . 1 fr. 50

NOTICE SUR LES MANUSCRITS SYRIAQUES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE acquis depuis 1874 jusqu'en 1896. In-4 . . . . 3 fr. »

VIE DE MAR YOUSSEF Ier, patriarche des Chaldéens (1681-1695), écrite par Abdoulahad, archevêque chaldéen d'Amid. Traduction In-8 . . . . 1 fr. »

HISTOIRE DE JÉSUS-SABRAN, écrite par Jésus-Yab d'Adiabène. Texte syriaque publié d'après le manuscrit 161 de la Bibliothèque Vaticane. In-8 . . . . 4 fr. »

LA LÉGENDE DE MAR BASSUS, martyr persan. Texte syriaque traduit et annoté. In-8 . . . . 5 fr. »

DE S. ISAACI NINIVITÆ VITA, scriptis et doctrina. In-8. 5 fr. »

INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DE LA SYRIE. Par Waddington. Index alphabétique et analytique, rédigé par J.-B. Chabot. In-4 . . . . 4 fr. »

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 31-32 Trente-unième année 2-9 août 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 102, avril : Ph. Lauer, Louis IV d'Outremer et le fragment d'Isembart et Gormont. — Jeanroy, Etudes sur le cycle de Guillaume au court nez (fin). — Ulrich, Deux trad. en haut engadinois du xvi[e] siècle. — P Meyer, Traités en vers provençaux sur l'astrologie et la géomancie. — *Mélanges* : Fragment du Vallet à la cote mal taillée (P. M. et G. P.). — Tenser (C. Salvioni). — Prov. mh = Lat. mj mbj. (A. Thomas). — *Comptes rendus* : Körting, Neugriechisch und romanisch (Densusianu); Schofield, Studies on the Libeaus Desconus (Philipot); Menender Pidal, La leyenda de los Infantes de Lara (Morel-Fatio); Dante, La Divina Commedia, p. Ricci (P. Toynbee); Amabile di Continentia, p. Cesari (G. P.).

Annales de l'École-libre des sciences politiques, n° 4 : Franconie, Le développement économique du Japon depuis la guerre contre la Chine — E. Levasseur, De l'état présent et prochain de l'ouvrier américain (suite). — G. Cahen, Louis Blanc et la commission du Luxembourg 1848 (fin). — Guernier, Kartells, pools, trusts. — Chronique politique et parlementaire, Italie, 1895-1897 (L. Corneille). — *Revue des revues* : Zanichelli, Les partis politiques en Italie; Naville, Les objections à la représentation proportionnelle. — *Analyses et comptes rendus* : Houdard, Le malentendu monétaire; Taussig, Woges and capital; Rouquet, Les caisses d'épargne, leur régime ancien et nouveau.

Nouvelle revue rétrospective : Lettres sur les journées de juillet 1830 (lettres de Heu à Gillet, fort intéressantes). — Les Saint-Simoniens aux journées de juillet 1830 (lettres de Bazard à Rességuier et note d'Enfantin). — Rapport de police sur l'incendie de l'ambassade d'Autriche, 1810 (lire Beffara au lieu de « Bessara »). — Mémoires du sergent Bourgogne (suite).

Annales de l'Est, n° 3, juillet : Jerome, Les élections et les cahiers du clergé des bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vezelise et Nomeny. — Krug-Basse, Hist. du parlement de Lorraine et Barrois (suite). — Walter, Chronique, éditée par R. Reuss (suite). — Diplome d'études supérieures d'hist. et de géographie, Sommaire du mémoire de M. Roussel, Le roi Chilpéric. — *Comptes rendus* : Bardy, Miscellanées; Baumont, Luxeuil; G. S. Notre-Dame de Sion; Diduit, Sion-Vaudémont, Les noms Vaudémont, Sion et Orsaville; Pfister, Hist. de Nancy, I; Beitr. zur Landes= und Volkskunde von Elsass-Lothringen, III et IV; Grandidier, Nouv. œuvres inédites, I, p. Ingold; Ingold, Dom La Forcade et G. Poirier; de Ludre, Jean-Leonard de Bourcier de Montureux; Diehl, Hist. de la domin. byzantine en Afrique; Pariset, De primordiis Bituricensis primatiae, L'État et les églises en Prusse sous Fréderic Guillaume I[er]; A. Martin, Une féte à l'ancienne univ. de Strasbourg; A. Erichson, Der alten strassburger Hochschule erstes Jahrhundertfest, 1[er] mai 1667.

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, avril-juin : W. Schultze, Principat, Comitat, Nobilität im 13. Kapitel der Germania des Tacitus. — Holtzmann, Philipp der Schöne von Frankreich und die Bulle Ausculta fili. — G. Wolf, Das Augsburger Interim. — H. Brunner, Festrede zur Erinnerung an der 22 März 1797, Kaiser Wilhelm I. —

Masslow, Bibliographie zur deutschen Geschichte A. Allgemeine Werke (1. Hilfswissenschaften; 2. Quellen; 3. Bearbeitungen). B. Quellen und Darstellungen nach der Folge der Begebenheiten (bis 500; bis 918; bis 1517).

Monatsblätter, nº 1-2 avril-mai : Seeliger, Forschungen über die Entstehung des Kurkollegs — *Kritiken :* Heyd, Bibliographie der württemb. Gesch. I, II. — W. Arndt, Schrifttafeln zur Erlernung der latein. Paläographie, I Heft, 3e erweit. Aufl. von Tangl. — Wittmann, Kurzer Abriss der schwed. Gesch. — Pfeilschifter, Der Ostgotenkönig Theodorich der Grosse und die katholische Kirche. — Hauviller, Ulrich von Cluny, ein biogr. Beitrag zur Gesch. der Cluniacenser im XI Jahrhundert — Salvemini, La dignita cavalleresca nel comune di Firenze — Sieveking, Die rhein. Gemeinden Erpel u. Unkel u. ihre Entwickl. im XIV u. XV Jahrhundert. — Wauvermans, Hist. de l'école cartographique belge et anversoise du xvie siècle — Kannengiesser, Karl V und Max. Egmont, Graf von Büren — Ruville, Die Kaiserl. Politik auf dem Regensburger Reichstag — Brandt, Beiträge zur Gesch der franz. Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart — Glagau, Die französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege 1791-1792.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 33-34 Trente-unième année 16-23 août 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Le Bibliographe moderne, n° 2 : H. Stein, Tot bibliothecae, tot scientiae. — La nouvelle organisation des archives de l'État en Italie. — Documents inédits sur l'imprimeur lyonnais Tinghi. — Ingold, Mss. grecs et latins de Marmoutier. — Curzon, Bibliogaphie des articles relatifs à Vigny. — Chronique des archives, des bibliothèques. — Chronique bibliographique. — *Comptes rendus* : Flammermont, Les corresp. des agents diplomatiques étrangers en France avant la Révol ; Blok, Onderzoek te Paris naar archivalia belangriik voor de geschiedenis van Nederland ; Bergmans, Analectes belgiques et Imprimeurs belges à l'étranger ; Pastrnek, Rukopisy a starotisky chilandarske ; Heiberg, Beitr. zur Gesch. Valla's u. seiner Bibliothek ; Mühlbrecht, Die Bücherliebhaberei am Ende des XIX Jahrhunderts ; Thieme, La litt. franç. du XIXe siècle ; Ribière, Les femmes dans la science ; Duplessis, Catalogue de la collection des portraits du départ. des estampes de la Bibl. nat. I et II.

The Academy, n° 1315 : Hale white, A description of the Wordsworth and Coleridge mss in the possession of M. Longman. — Danett, The history of Comines 1596, p. Whibley. — Bigham, With the Turkish army in Thessaly. — Omond, The early history of the Scottish Union question. — Bacon. — The mottoes of the illustrious.

— N° 1316 : Morley, Machiavelli. — Sir J. H. Briggs, Naval administrations, 1827-1892. — Fuller, Lord Bishop of Salisbury. — Stock, Lectures in the Lyceum or Aristotle's Ethics for English readers. — Lowe, The yew trees of Great Britain and Ireland. — Waliszewski, Peter the Great. — Mrs Alec Tweedie, Through Finland in carts. — A bundle of epitaphs. — Jean Ingelow. — Shirley.

The Athenaeum, n° 3638 : Hill, Johnsonian miscellanies. — Sir Hugh Gough, Old Memories. — The Domesday of Inclosures, 1517-1518, p. Leadam. — Nihangi, chronicles of Japan from the earliest times to 697, transl. Aston. — Cowley (Grosart). — An alleged 1604 edition of Don Quixote (Fitz-Maurice Kelly). — The second International Library Conference, I. — Munro, Prehistoric problems. — Baring-Gould, English Minstrelsie, a national monument of English songs, VII. — Pollard, The land of The monuments. — Two portraits of Swift.

— N° 3639 : Dictionary of National Biography, LI. Scoffin — Sheares. — Pearse, The Crimean diary and letters of Sir Charles Ash Windham. — Budge, An Egyptian reading-book for beginners. — Duke of Bedford, A great agricultural state, being the story of the origin and administration of Woburn and Thorney. — Rigg, S. Anselm of Canterbury. — African and Oceanian philology. — Miss Jean Ingelow. — The new Logia (Bartlet). — A tale of two tunnels (Russell). — The earliest mention of chess in Sanskrit literature (Macdonell). — An alleged error of Venerable Bede's (Anscombe). — The second International Library conference, II. — Berthelot, Science et morale. — Murray and Smith, White Athenian vases in the British Museum ; Wallis, Pictures from Greek vases, the white Athenian lecythi ; Pottier, Vases antiques du Louvre. — The British school at Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Krit-exeget. Commentar über das

N. T. begründet von H. A. W. Meyer, XVI, 5ᵉ éd. Die Offenbarung Johannis, neu bearb. von Bousset. — J. Sully, Untersuchungen über die Kindheit. — Busolt, Griech. Gesch. III, 1, die Pentekontaetie; Beloch, Griech. Gesch. II, bis auf Aristoteles u. die Eroberung Asiens (deux utiles ouvrages). — Geffroy, L'Islande avant le christianisme (vieilli). — Benedetti, Essais diplomatiques, nouvelle série. — Denkwürd. aus dem Leben des Kriegsm. von Roon, 4ᵉ éd. — Von Ruville, Die Kaiserliche Politik auf dem Regensb. Reichstag. — Conrad von Megenberg, Das Buch der Natur, bearb. von Schulz. — Bühler, Indische Palaögraphie von 350 bis 1300 (très bon). — Krumbacher, Gesch. der byzant. Literatur 2ᵉ Aufl. — Petrus de Dacia, Vita christinae Stumbelensis, p. Paulson, II. — Schönbach, Das Christentum in der altd. Heldendichtung (intéressant).

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Brightman, Liturgies eastern and western. — Emin Effendi, Kultur und Humanität. — Beschorner, Das sächsische Amt Freiberg um die Mitte des XVI Jahrh. — Goll, Cechy a Prusy ve Stredoveku (beau et intéressant). — Ottosen, Peter Hiort Lorenzen's historike gaerning. — Temple, A glossary of Indian terms relating to religion, customs, government, land (commode). — Sophokles, übers. Bader. — Monum. Germ. hist. XXX, 1. — Rossel, Hist. des relations litt. entre la France et l'Allemagne (beaucoup de critique à faire, bien des assertions vagues). — Nef, Die collegia musica in der deutschen reformierten Schweiz von ihrer Entstehung bis zum Beginn des XIX Jahrh. — H. Schiller, Der Stundenplan.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29 : E. Bethe, Demosthenis scriptorum corpus ubi et quae aetate collectum editumque sit. — H. Berger, Untersuchungen über das kosmische System des Xenophanes; Die Zonenlehre des Parmenides (instructif, mais hypothétique. — G. Middleton and Th. R. Mills, The Student's Companion to Latin authors (utile). — W. M. Lindsay, An introduction to Latin textual emendation based on text of Plautus (des conjectures risquées). — Ciceros Rede gegen Caecilius; Anklageschrift gegen Verres, S. B. herausg. von H. Nohl, 2 Aufl. — E. Fitsch, De Argonautarum reditu (rien de nouveau, mais commode). — E. de Ruggiero, Le colonie dei Romani (précieux). — M. Fleischmann, Das pignus in causa iudicati captum. — W. Amelung, Führer durch die Antiken in Florenz (bon). — K. Penka, Zur Paläoethnologie Mittel = u. Südeuropas.

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 29 : Un nouveau texte d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus, paa V. Mortet et P. Tannery. — F. von Reber u. A. Bayersdorfer, Klassischer Sculpturenschatz, 4-7. — J. Jüthner, Uber antike Turngeräte (bon). — C. Weichardt, Pompeji vor der Zerstörung (de bonnes choses). — Vergils The story of Turnus ed. Slaughter. — Plini naturalis historiae, IV, ed. Mayhoff. — O. Diekmann, De Liciniani fontibus. — J. Lattmann, Geschichte der Methodik der lat. Elementar unterrichts.

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES
ORIENTALISTES

ONZIÈME SESSION

PARIS, 5-12 Septembre 1897

Carte de Membre : **20** francs.

Carte de Dame : **10** fr.

La carte de Membre est obligatoire pour tous les Membres du Congrès ; elle donne droit aux séances, aux publications et aux réceptions qui seront indiquées ultérieurement.

La carte de Dame n'est délivrée qu'aux Dames accompagnant un Membre du Congrès et faisant partie de sa famille ; elle donne les mêmes droits que la carte de Membre, à l'exception des publications.

Les Membres du Congrès sont avisés qu'ils peuvent s'adresser, pour tous renseignements, aux Secrétaires du Congrès dont les bureaux sont installés à l'*École des Langues orientales vivantes*, 2, rue de Lille ; à partir du 1er septembre, ces bureaux seront transférés au *Collège de France*, rue Saint-Jacques. Les Membres du Congrès sont priés de s'y présenter **dès leur arrivée** pour y recevoir le programme définitif et afin de donner leurs noms, leur titre et leur adresse. Cela est particulièrement nécessaire pour Messieurs les Délégués des Gouvernements, Universités, Académies, Sociétés, qui sont priés de se faire reconnaitre au Secrétariat dès leur arrivée.

M. Ernest Leroux a été désigné pour être le Trésorier et l'Éditeur du Congrès.

Le Puy, imprimerie Régis Marchesson, boulevard Carnot, 23.

Nos 35-36 Trente-unième année 30 août-6 septembre 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 30 : C. Hahn, De Dionis Chrysostomi orationibus quae inscribuntur Diogenes (des rapprochements intéressants). — B. Weiss, Die paulinischen Briefe in berichtigtem Texte mit kurzer Erläuterung zum Handgebrauch (bienvenu). — A. Harnack, Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius. — D. H. Müller, Die Propheten in ihrer ursprünglichen Form (laisse beaucoup à désirer au point de vue philologique ; l'auteur fera bien de se mettre au courant de la science de l'antiquité). — L. Gurlitt, Zur Ueberlieferungsgeschichte von Ciceros Epistularum libri XVI. — Moysi expositio edidit P. Gustafsson. — E. Callegari, Nota cronologica quando abbia cominciato a regnare Alessandro Severo (soigné). — L. Oberziner, Le guerre germaniche di Flavio Claudio Giuliano. — G. Radet, Recherches sur la géographie ancienne de l'Asie-Mineure (en partie décisif). — Der obergermanisch-rätische Limes, herausgeg. von O. von Sarwey u. F. Hettner.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 30-31 : W. Dörpfeld u. E. Reisch, Das griechische Theater (longue analyse). — K. Weissmann, Die scenischen Anweisungen in den Scholien (très utile). — W. Passow, De Aristophane defendendo contra invasionem Euripideam, I, De terminis parodiae. — M. Litynski, Von Elis nach Arkadien. — N. Γ. Πολίτης, Τὸ Παναθηναϊκὸν στάδιον. — Suetoni Divus Augustus, ed. by S. Shuckburgh (ni soigné ni approfondi). — A. Waldeck, Lateinische Schulgrammatik, 2. A.

Zeitschrift für romanische Philologie, 3 : Meyer-Lübke, Zur Stellung der tonlosen Objektspronomina. — Zenker, Zu Folquet von Romans und Folquet von Marseille. — Peters, Die Chronik von Floreffe. — *Vermischtes :* Baist, Die Quellen des Yvain ; Carolina Michaelis von Vasconcellos, Zwei Worte zur Celestina-Frage ; A. Tobler, Zu Söderjhelms Ausgabe von Peain Gatineaus Leben des hlg. Martin ; Cornu, Das Passivum im Altspanischen, Penos. — *Besprechungen :* A. Devaux, Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge ; Abbatesciani, Fonologia del dialetto Barese ; Nitti di Vito, Il dialetto di Bari.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : *Abhandlungen :* F. Stentrup, Die Kirche und ihre Autorität in den Kämpfen der Gegenwart. — E. Horn, Die Promotionen an der Dillinger Universität. — M. Gatterer, Cattaneo, ein Vorbild für Prediger. — J. Weidinger, Palestrina und Lasso. — *Recensionen :* K. Miller, Mappae mundi, 1-5. — G. Kaufmann, Geschichte der deutschen Universitäten, II. — T. W. Allies, The formation of christendom, VI-VIII. — Die Freimaurerei Œsterreich-Ungarns. — P. Ingold, Bossuet et le jansénisme. — B. Schmid, De Rancé. — A. Baumgartner, Geschichte der Weltliteratur. — P. Einig, De Deo uno et trino. — F. X. Godts, Scopuli vitandi. — R. Cornely, Ep. ad Rom. — *Analekten :* Dionysius der Karthäuser (J. Brandenburger) ; Zwei Weisheitslieder (J. K. Zenner) ; Kritischer Sinn u. Miss Vaughan Schwindel (E. Michael) ; Bemerkungen zu Ps. 104 (J. Hontheim) ; Dr. Joseph Grimm (J. Brandenburger) ; Ecclesiasticus 38, 24-39, 10 (J. K. Zenner) ; Eine gnostische Verfluchtung (L. Fonck) ; Ex decreto Gratiani (N. Nilles) ; Bemerkungen zu m. arab.

Grammatik (D. Vernier); Das 1 kath. Kalendarium Praedicationis S. Marci (N. Nills); Zu Inschriften (Zenner); Das Autograph von Grimmings Palaestinareise im J. 1625 (*id.*); D. bisch. Pallium (M. Gatterer); Ein vertrödeltes Kunstwerk der alten Mainzer Kirche (E. Michael). — *Literarischer Anzeiger*.

Eranos, Acta Philologica Suecana, edenda curavit V. Lundström 1896, vol. I, fasc. 3 et 4 : Cl. Lindskog, Zur Erklärung der Accusatif-mit-Infinitif Construction im Latein. — O. A. Danielsson, Zu griechischen Inschriften, I. — V. Lundström, Emendationes in Columellam, II. — *Miscellanea* : Cl. Lindskog, Einige Bemerkungen über Kondicionalsätze im arch. Latein. — V. Lundström, Data = munera. — V. Langlet, Columella, R. R. 1, 1. — V. Lundström, Blattfüllsel. — *Appendix critica* : L. Erhardt, Die Enstehung der homerischen Gedichte (livre savant, mais dont les conclusions ne peuvent être adoptées). — Th. Schreiber, Der Gallierkopf des Museums in Gize. — A. Furtwängler, Intermezzi.— P. Arndt, La glyptothèque Ny-Carlsberg (voir *Revue*, 1896, p. 224). — B. Risberg, Vergilii Aeneid i urval.

PRÉCIS DE L'ART ARABE

Et matériaux pour servir à l'histoire, à la théorie et à la technique des arts de l'Orient musulman

Par J. BOURGOIN

In-4, illustré de 300 planches en noir et en couleur...... 150 fr. »

CARTULAIRE GÉNÉRAL DES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM (1100-1310)

Par J. DELAVILLE LE ROULX

Docteur ès lettres, Archiviste-paléographe

4 forts volumes in-folio (*en cours de publication*)........ 400 fr. »

REVUE DE L'ORIENT LATIN

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. le marquis de Vogüé et de M. Ch. Schefer, de l'Institut.

Avec la collaboration de MM. A. de Barthélemy, de l'Institut ; J. Delaville Le Roulx ; L. de Mas Latrie, de l'Institut ; G. Schlumberger, de l'Institut.

Secrétaire de la Rédaction : M. C. Kohler. — *La Revue paraît tous les trois mois.*

Abonnement : Paris, 25 fr. Départements, 26 fr. Etranger, 27 fr.

SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL A LA

REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN

Prix : 6 fr. pour la France, 7 fr. pour l'Étranger.

3 fr. et 4 fr. pour les abonnés de la *Revue de l'Orient chrétien.*

LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIÉRUSALEM

Fait l'an 1480, estant le siège du Grand Turc à Rhodes

Publié par Ch. SCHEFER, de l'Institut.

Grand in-8...................................... 16 fr. »

Le même, sur papier vergé de Hollande................. 25 fr. »

LES NAVIGATIONS DE JEAN PARMENTIER

Publié par Ch. SCHEFER, de l'Institut.

Grand in-8, avec une carte fac-similé...................... 16 fr. »

LE VOYAGE ET ITINÉRAIRE D'OUTREMER

Fait par Frère Jean Thenault. — Égypte, Mont Sinay, Palestine, suivi de la relation de Domenico Trevisan auprès du Soudan d'Egypte.

Publié et annoté par Ch. SCHEFER, de l'Institut.

Grand in-8, carte et planches.......................... 25 fr. »

LE VOYAGE DE MONSIEUR D'ARAMON

Ambassadeur pour le roi en Levant, escrit par noble homme Jean Chesneau.

Publié et annoté par Ch. SCHEFER, de l'Institut.

Grand in-8, planches...................................... 20 fr. »

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 37-38 Trente-unième année 13-20 septembre 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, nº 3 : Bonnefon, Mlle de Lespinasse, l'amoureuse et l'amie, lettres inédites. — Toldo, La Comédie française de la Renaissance. — Dejob, Les amoureux éconduits ou transis dans Corneille et Racine, Apostolo Zeno et Metastase. — *Mélanges :* Un dîner littéraire chez Saint-Gelays (Delaruelle) ; Ch. Fontaine et ses amies (Roy) ; Théophile de Viau (Garrisson) ; Un témoignage inédit de l'abbé Fleury dans la querelle de Bossuet et de Fénelon (Tamizey de Larroque). — *Comptes rendus* : Calvin, L'excuse de Jacques de Bourgogne (Bonnefon) ; Beaudrier, Bibliographie lyonnaise (Martin) ; Perrens, Les libertins au xviie siècle (Dejob) ; Montesquieu, Voyages (Bonnefon) ; Harkensee, Beiträge zur Gesch. der Emigranten in Hamburg (texte).

The Academy, nº 1317 : Grenfell and Hunt, Sayings of our Lord. — Gardiner, What gunpowder plot was. — Wells, Oxford and its colleges. — Anderson, The architecture of the Renaissance in Italy. — — Baring-Could, English minstrelsie, a national monument of English song, VII. — Shakspeare's sonnets (Chambers). — Pamela Fitzgerald (Alger).

— Nº 1318 : Borlase, The dolmens of Ireland, their distribution, structural characteristics and affinities in other countries, together with the folk-lore attaching to them ; supplemented by considerations on the anthropology, ethnology and traditions of the Irish people.— Memoirs of Barere. — Stubbs, Historical memoirs of Ely cathedral. — Ribot, The psychology of the emotions. — Art and life and the building and decoration of cities. — Social England, by various writers, VI from Waterloo to the general election of 1885. — Spoelberch de Lovenjoul, Autour de Honoré de Balzac. — The London of the writers. — Shakspeare's sonnets (Tyler et Hall).

The Athenaeum, nº 3640 : Gardiner, What gunpowder plot was. — Quill, The History of Tacitus, translated. — A. Lang, Modern mythology. — Oppenheim, A history of the administration of the royal navy and of merchant shipping in relation to the navy, I, 1509-1660 ; Naval accounts and inventories of the reign of Henry VII. — Two discourses of the navy, 1638 and 1659, by John Holland, p. Tanner. — Memorials of Hawthorne. — Prescott, The register of the priory of Wetherhall. — Winckler, The Tell-Amarna tablets ; Harper, Assyrian and Babylonian letters belonging to the British Museum, III and IV. — Old Norse poetry. — American history. — John Milton senior (Atkinson). — Stopford Brookes' Primer (Bayne). — Another Greek word in Hebrew (Margoliouth). — Fylfot (Bradley). — Archaeological literature : Archaeolog. Survey, of India ; Annual of the British School of Athens ; S. Reinach, Chronique d'Orient, II. — The portraits of Swift.

— Nº 3641 : Grenfell and Hunt, Sayings of our Lord. — Chesney, Historical records of the Maltese corps of the British army. — Maulde La Clavière, Les Mille et une nuits d'une ambassadrice de Louis XIV. — Valois, La France et le grand schisme d'Occident. — Wakeman, Introd. to the history of the Church of England. — Hervieux, Les fabulistes latins, IV ; Halbertsmae advers. critica, p. Herwerden ;

Ranae, p. LEEUWEN. — Orientalia. — American history. — The new Logia (Badham). — Numismatic literature.

Literarisches Centralblatt, nº 30 : BIERMANN, Gesch. des Protestantismus in oesterreichisch-Schlesien. — FAUTH, Luthers Leben. — PLEHN, Der polit. Charakter von Matheus Parisiensis. — MOLTESEN, De Avignonske pavers forhold til Danmark. — BERNHARDI, Aus den letzten Tagen des deutschen Bundes. — Parmenides' Lehrgedicht, p. DIELS. — Ademar de Chabannes, p. CHAVANON. — KOSCHWITZ, Anleit. zum Studium der franz. Philologie. — Gœthes Faust, p. MACLINTOCK. — Rückerts Werke, p. BEYER. — WEBER, Die Lösung des Trierenrätsels. — JÜTHNER, Ueber antike Turngeräthe. — Em. THOMAS, Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère (suite de tableaux intéressants). — ZIMMERMANN, Kunstgesch. II-IV. — CONSOLO, Cenni sull' origine e sul progresso della musica liturgica con appendice intorno all' origine dell' organo. — RETHWISCH, Jahresberichte über das höhere Schulwesen, X. — KUFAHL und SCHMIED-KOWARZIK, Duellbuch.

— Nº 31 : VERUS, Vergl. Uebersicht der Vier Evangelien. — FINSTER, Zwingli. — Bibliographie. — GOMPERZ, Grundzüge der neusokrat. Philosophie. — THUDICHUM, Promachiavell. — BAASCH, Die Hansestädte und die Barbaresken. — Der Leipziger Student vor hundert Jahren. — OESTRUP, Contes de Damas. — Pensées de Pascal, p. MICHAUT. — SCOTT, Elizabethan translations from the Italian. — Briefw. zwischen Gleim u. Heinse, II, p. SCHÜDDEKOPF. — SIECKE, Die Urreligion der Indogermanen. — REICHHOLD, Die Tektonik der Geräthe. — FURTWÄNGLER, Ueber Statuenkopien im Altertum.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 39-40 Trente-unième année 27 septembre-4 octobre 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 3 : Salomon REINACH, Tarvos Trigaranus. — Whitley STOKES, The Annals of Tigernach, 1166-1178. — LOTH, Bretons insulaires en Irlande; La patrie de Tristan. — ERNAULT, La Particule bretonne en, ent, ez. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Sur quelques inscr. en caractères grecs de la Gaule Narbonnaise. — Mélusine, IV-VIII. — *Chroniques* : Noms celtiques des chartes de l'abbaye de Silos; doctrines de M. SEEBOHM, dans The tribal system in Wales; CASTANIER, Hist. de la Provence dans l'antiquité, II; Enseignement de l'irlandais en Irlande et aux Etats-Unis; Le formulaire breton de 1526; Les Irlandais premiers colons de l'Irlande, suivant M. THORODDSEN, Les désin. verbales en r dans les langues celtiques, suivant M. DOTTIN; ROZWADOWSKI, Quaest. gramm. et etymologicae; Annuaire de Bretagne 1897; LE BRAZ, Vieilles histoires de pays breton; Cartulaire général du Morbihan et Cartulaire de Redon; WILDNER, Hist. de la propriété foncière en Ecosse dans les Highlands; BRUGMANN, 2e éd. du Grundriss, I, 1.

Annales du Midi, n° 35, juillet : PASQUIER, Coutumes du Fossat dans le comté de Foix, d'après une charte de 1274, texte latin et roman. — DOUBLET, Caulet, évêque de Pamiers, et les Jésuites. — *Mélanges et Documents* : Max BONNET, Le provençal eslaus et le latin lapsus; A. THOMAS, Le sens du provençal fioza, Gloses provençales de source juive; DOUAIS, Deux chartes du XIIe siècle, Camarès et Toulouse; PELISSIER, Lettre inédite de Voltaire à un correspondant méridional inconnu. — *Comptes rendus* : CHAMPEVAL DE VYERS, Le Bas-Limousin seigneurial et religieux; CHAVANON, Chronique d'Adémar de Chabannes; DOREZ et THUASNE, Pic de la Mirandole en France; GUIBERT, Docum. sur l'hist. municipale de Limoges; PASQUIER et COURTEAULT, Chroniques romanes des comtes de Foix; L. DE SANTI et VIDAL, Deux livres de raison.

La Correspondance historique et archéologique, n° 43, 25 juillet 1897 : SAINT-PAUL, Les épaves d'une question (celle de Morienval). — Eug. LEFÈVRE-PONTALIS, Un dernier mot (réponse à l'article précédent). — CHAVANON, Une ancienne relation sur Madagascar (suite et fin). — P. D'ESTRÉE, Une erreur d'attribution, les deux Déon. — T. de L., Imitation de J. C. — *Questions* : Sur une amie de l'amiral d'Ornesan, baron de Saint-Blancard; Sur la naissance et le décès d'André Favyn; Armoiries d'un cardinal à déterminer; Le peintre Louis Ducis. — *Réponses* : Le peintre Firmin Girard; Une reliure à rébus; Conventionnels pensionnés. — Chronique.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 38, 10 août : Lettres de Lofficial, député à l'Assemblée constituante sur la Révolution de 1789. — Mémoires du sergent Bourgogne (suite).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : KAWCZYNSKI, Le Konrad des Aïeux de Mickiewicz dans la poésie française. — DEMBINSKI, Compte rendu des recherches faites dans les archives de Paris et de Londres.

Juin : MIODONSKI, De declamatione in L. Sergium Catilinam observationes. — BEAUDOUIN DE COURTENAY, Déchiffrement et explication de l'inscription énigmatique, reçue de la Prusse occidentale par M. l'abbé Pawlicki. — Bibliothèque des écrivains polonais, tomes 32 et 33.

The Academy, n° 1319 : COURTHOPE, A history of English poetry. — Andrew LANG, Modern mythology. — PARISH, Hallucinations and

illusions. — WARREN, The Dies irae, on this hymn and its English versions, I, the hymn. — CHALLICE, Spanish protestants in the XVI century. — Tennyson als dramatist. — Some letters of Swift. — O Fons Bandusiae. — Shakspeare's sonnets (Chambers). — Mr Borlase on Irish archaeology (Nutt).

The Athenaeum, n° 3642 : The works of Robert Louis Stevenson, Edinburgh edition, vols. I-XXIV (1er art.) — TYLER, The literary history of the American Revolution, 1763-1783, I. — Etudes d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod. — BIGHAM, With the Turkish army in Thessaly ; ROSE, With the Greeks in Thessaly. — COURTHOPE, A history of English poetry, II. — Balzac in England. — HINGESTON-RANDOLPH, Exeter Episcopal Registers, 1331-1360. — RAMSAY, Impressions of Turkey, etc. — Contributions to the history of Oxford. — A tale of two tunnels (Russell). — Adam Asnyk. — The Clerk of the ships (Wheatley). — Chaucer's Raptus of Cecilia Chaumpaigne (Sharpe). — JORET, Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge, histoire, usages et symbolisme. Première partie. Les plantes dans l'Orient classique. — The collection of miniatures in Montagu House. — The Royal Archaeological Institute at Dorchester, II. — DÖRPFELD und REISCH, Das griechische Theater (1er art.).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 31-32 : J. GEFFCKEN, Leonidas von Tarent (précieux; discussion détaillée par Stadtmüller). — H. MAIER, Die Syllogistik des Aristoteles, I (mérite d'être poursuivi). — A. WIRTH, Aus orientalischen Chroniken (très utile). — O. HÖFER, De Prudentii poetae Psychomachia et carminum chronologia (résultats très contestables ; discussion détaillée par Weyman). — S. BRANDT, Ad Ciceronis de re publica libros adnotationes (toujours utile et intéressant). — L. Apulei Metamorphoseon libri XI, rec. J. van der VLIET (de bonnes choses, mais aussi bien des conjectures inutiles). — A REHM, Mythographische Untersuchungen über griech. Sternsagen. — B. HEISTERBERGK, Die Bestellung der Beamten durch das Los. — CARTON, Le sanctuaire de Baal-Saturne à Dongga (excellent).

Wochenschrit für klassische Philologie, n° 32 : M. BLAYDES, Aduersaria in Comicorum graecorum fragmenta, II (de grandes connaissances, mais une précipitation excessive à supposer une faute dans la tradition). — Cl. LINDSKOG, Quaestiones de parataxi et hypotaxi apud priscos Latinos (voir *Revue*, n° 29). — S. HANDEL, De troporum apud Horatium usu, I (sans valeur). — G. RICCARDI, Brevi osservazioni sulla relegazione di Ovidio (rien de nouveau). — A. KUNZE, Sallustiana, III (toujours les mêmes qualités). — Tacitus, I, von J. FRANKE u. E. ARENS (extraits mal choisis). — Lateinisch-deutsches Schulwörterbuch, von. F. A. HEINICHEN, 6, A. von C. WAGENER (excellent ; le travail accompli par Wagener est prodigieux). — Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der rom. Philologie, herausg. von K. VOLLMÖLLER (précieux).

Altpreussische Monatsschrift, III-IV, avril-juin : TOEPPEN, Die preuss. Landtage während der Regentschaft des brandenb. Kurfürsten Johann Sigismund, 1609-1619. — LIEBENTHAL, Kantischer Geist in unserm neuen bürgerlichen Recht. — TREICHEL, Von der Pielchen oder Belltafel (suite). — TETZNER, Christian Donalitius. — *Kritiken und Referate* : KRONENBERG, Kant, sein Leben und seine Lehre ; LOHMEYER, Gesch. des Buchdrucks u. des Buchhandels im Herzogtum Preussen.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 41 Trente-unième année 11 octobre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, septembre-octobre : Vast, les tentatives de Louis XIV pour arriver à l'Empire. — H. Sée, Les idées politiques de Diderot. — Round, La bataille de Hastings. — A. de Ganniers, Le général Vergès et les derniers jours de Charrette en Vendée. — Stern, Oelsner (suite). — *Bulletin :* L'agrégation d'histoire (Monod); Public. relatives au M. A. (A. Molinier); Temps modernes (Monod); Belgique, I (Hubert). — *Comptes rendus :* Kornemann, Die histor. Schriftstellerei des Asinius Pollio (Lecrivain); Bémont, Rôles gascons (Funck-Brentano); J. Mayer, Die spanisch franzōs. — Allianz, 1796-1807 (Desdevizes du Dézert); A. Bernard, L'archipel de la Nouvelle-Calédonie (Malavialle); Jenks, The history of the Australasian colonies; Chauning, The United states of America 1765-1865 (Dureng); Avam, The law of civilisation and decay (Seignobos); Seeley, Formation de la politique britannique (A. Guilland).

Revue de l'histoire des religions, n° 3, mai-juin : G. Maspero, La table d'offrande des tombeaux égyptiens. — I. Goldziher, Du sens propre des expressions « Ombre de Dieu », « Khalife de Dieu », pour désigner les chefs dans l'Islam. — *Revue des livres :* J. H. Philpot, The sacred tree (bon travail de vulgarisation). — W. M. Flinders-Petrie, Koptos, with a chapter by D. G. Hogarth; W. M. Flinders-Petrie and J. E. Quibell, Nagada and Ballas (intéressant). — I Tsing, A record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay archipelago (671-693), traduit par J. Takakusu (brillant début). — E. Ciaceri, Come e quando la tradizione Troiana sia entrata in Roma (mérite l'attention). — H. Gunkel, Schöpfung u. Chaos in Urzeit u. Endzeit (Gen. I. u. Apoc. Joh. XII) (très important surtout pour l'étude de l'apocalypse). — Kraetzschmar, Die Bundesvorstellung im alten Testament (guide sûr). — E. P. Gould, A critical and exegetical commentary on the Gospel according to Saint-Mark (excellent). — E. Stapfer, Jésus-Christ pendant son ministère. — *Notices bibliographiques.* — *Revue des périodiques :* A. Audollent, Religion romaine. — *Chronique.*

Revue des Universités du Midi, n° 3 : A. Bouché-Leclercq, Le règne de Séleucus II, Callinicus et la critique historique (2e art.). — H. de la Ville de Mirmont, La Vie et l'Œuvre de Livius Andronicus : II, L'Œuvre (1er art.). — A Jeanroy et H. Guy, Chansons et dits artésiens du XIIIe s. (3e art.). — E. Rigal, *Le Cid* et la formation de la tragédie idéaliste. — *Bulletin historique régional :* L.-G. Pélissier, Aude. — *Chronique* : G. Radet, Le diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie à Bordeaux (juin 1897). — *Bibliographie* : W. M. Ramsay, The Cities and Bishoprics of Phrygia, II. — E. Bonnet, Les débuts de l'imprimerie à Montpellier (bon). — Dast Le Vacher de Boisville, Inventaire sommaire des registres de la Jurade (1520-1783) (méthode excellente). — A. Ducaunnès-Duval, Inventaire sommaire des Archives municipales, période révolutionnaire (1789, an VIII) (c'est là qu'il faut désormais étudier l'histoire de la Révolution à Bordeaux). — Duc de Broglie, Malherbe (« petit chef-d'œuvre d'une grâce exquise et surannée »).

Correspondance historique et archéologique, n° 44 : Momméja, Saint Simon collectionneur et les portraits de Gaston de Foix. — Testament de hault et puissant seigneur Messire Guillaume de Lamoignon. — Hyacinthe Marie : Imitation de J.-C. — Mirot, Un document inédit sur Bertier de Sauvigny, intendant de Paris. — *Questions* : sur un magistrat breton, victime de la Bastille.

Revue de la Société des sciences historiques, n° 3 : Dufour, Paradoxe sur l'historien. — G. Duval, La danse sous l'ancien régime. — A. Vaumois, Les corporations de métiers jusqu'à leur ancienne suppression. — J. Bellanger, Profils antiques. — Du droit sur les documents historiques, rapport présenté au Congrès de l'association littéraire à Monaco (Eug. Marbeau).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 5 : Hanotin, Les conventions de 1883. — Levasseur, De l'état présent et prochain de l'ouvrier américain (fin). — Silvestre, Politique française dans l'Indo-Chine, Annam. — Matter, L'organ. constit. dans les colonies anglaises. — Henry, La poussée rurale, un tableau de l'Allemagne agraire. — Chronique internationale, 1896 (Dupuis). — Benoist, La crise de l'Etat moderne, de l'organis. du suffrage universel; R. Peyre, Napoléon Ier et son temps.

Nouvelle revue retrospective, n° 39 : Lettre de Lekain à ses fils, 1772-1777. — Passage du pont du Tabor à Vienne, 1805. — Une pétition en faveur de Mlle Reboul 1824. — Lettres de l'official sur la révol. de 1789, fin. — Mém. du sergent Bourgogne, 1812-1813.

Romania, juillet, n° 103 : G. Paris, Le roman de Richard Cœur de Lion. — A. Piaget, Le livre messire Geoffroi de Charni. — A. Thomas, Etymologies françaises et provençales. — P. Toynbee, Dante's seven exemples of munificence in the Convivio. — *Comptes rendus* : Ed. Schwan, Grammatik des Altfr, 3e ed. p. Behrens (Roques); Hansen, Dissertation de philologie espagnole (Porebowitz); Le Sermon des plaies, p. Ehrismann (G. P.); King Ponthus and the Fair Sidone, p. Mather (G. P.); Deux livres de raison, p. de Santi et Aug. Vidal (P. M.).

Le Bibliographe moderne, 3, mai-juin : Stein, L'institut international de bibliographie et le projet de bibliogr. universelle. — Dozy, Les archives de Leide. — G. Martin, Les papeteries d'Annonay. — Stein, Une imprimerie clandestine à Valognes. — Le projet de loi sur les archives nationales en Italie. — Chronique des archives et des bibliothèques. — Chronique bibliographique. — *Comptes rendus* : Guérard, Les recherches d'hist. provinciale du M. A. dans les Archives du Vatican; Marichal, La collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale; Dziatzko, Beitr. zur Kenntnis des Schrift =, Buch = und Bibliothekwesens; Kühn u. Schnorr von Carolsfeld, Die Transcription fremder Alphabete; Margerie, Catal. des bibliogr. géologiques; Chauvin, Bibliogr. des ouvrages arabes, II; Comet, L'imprimerie à Perpignan; Jordell, Catalogue annuel de la librairie française pour 1896.

Museum, n° 6-7 : Ranae, p. van Leeuwen (Vollgraff). — Pharsalia, p. Francken, I (van Oppenraaij). — Fick, Die sociale Gliederung im nö. Indien zu Buddha's Zeit (Caland). — Den Spyeghel der Salicheyt van Elckerlijc, p. De Raaf (Kalff). — Ein deutsches Vorspiel von F. C. Neuberin, p. Richter (Kossmann). — Johanna Naber, Naast de Kroon (P. L. Muller). — Colenbrander, De Patriottentjid, I (Hartog). — Schneidewin, Die antike Humanität (Van den Es). — Abrahams, Jewish life in the middle ages (Tal). — Phedre, fables ésopiques, p. Havet (Speyer). — Dickens, The chimes, p. Ten Bruggencate (Stoffel). — Shakespeare, Julius Caesar, p. Ten Bruggencate (Stoffel).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juillet ; Morawski, Les rudiments de l'enseignement du droit romain à l'Université de Cracovie. — Krozel, La douleur physique, facteur dramatique dans la

tragédie grecque. — PIEKOSINSKI, La plus ancienne charte polonaise au point de vue du droit polonais.

Altpreussische Monatsschrift, juillet-septembre : ARNOLDT, Beiträge zu dem Material der Gesch. von Kant's Leben u. Schriftstellerthätigkeit in Bezug auf seine Religionslehre u. seinen Conflict mit der preuss. Regierung. — TETZNER, Donalitius (fin). — FROELICH, Ein Brief der Königin Luise. — GRUNDEL, Die Wege adalberts, des Bischofs von Prag, im Preussenlande. — *Kritiken* : Die Recesse und andere Akte der Hansetage 1256-1430, vol. VIII ; Liv = Est = und kurländisches Urkundenbuch, vol. X, 1444-1449. — Universitätschronik 1897 (suite).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38 : NESTLE, Philologica sacra. N. T. supplem. — SCHÄFER, Das Herrenmahl. — BULLINGER, Meine Schrift das Christentum. — SIECKE, Die Urreligion der Indogermanen. — DANCKELMAN, Kant als Mystiker. — STUCKEN, Astralmythen der Hebraer, Babylonier u. Aegypter, I. Abraham (utile). — SCHMIDT, Der textus ornatior der Çukasaptati. — MASQUERAY, De tragica ambiguitate apud Euripidem (fait avec goût). — De senectute p. BENNETT. — SCHULTEN, Die Porta Papina zu Köln. — SCHATZ, Die Mundart von Imst. — Platen, p. WOLFF u. SCHWEITZER. — KOCK, The English relative pronoms. — WEISS, Gilberts Satiren (méritoire). — FRIEDLAENDER, Das Judentum in der vorchristl. griech. Welt (assez bon). — JORET, Les plantes dans l'Orient classique (bel ouvrage qui marque un progrès considérable et renferme des matériaux recueillis avec beaucoup de peine et de soin). — DU BOIS-REYMOND, Helmholtz. — BLEY, Die altdeutsche Bewegung und die Niederlande (« comme langue de l'armée, le français n'est plus possible en Belgique à cause de l'alliance avec l'Allemagne ; le flamand signifierait une oppression pour les Wallons ; le haut allemand doit donc être la langue commune! ») — FRÄNKEL, Kulturbilder aus der freien Schweiz (la liberté suisse ne serait que la tyrannie de l'ignorance sur la culture). — FAGNIEZ, L'économie sociale de la France sous Henri IV (des matériaux, et une caractéristique de Laffemas ; mais le coup d'œil historique manque et le problème d'histoire économique qui se présentait, n'est pas résolu). — NEUKIRCH, Ueber die Darstellbarkeit der Volksdichte. — MÜLLER, Entstehung des Roten Kreuzes u. der Genfer Konvention.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 33-34 : M. HODERMANN, Quaestionum œconomicarum specimen (appliqué). — A. SONNY, Ad Dionem Chrysostomum analecta (fait bien augurer de l'édition). — Photii epistolae XLV, ed. A. KAPADOPULOS KERAMEUS (très utile, mais non complètement réussi). — E. HAULER, Zu Catos Schrift über das Landwesen. — D. COMPARETTI, Vergilio nel medio evo, 2 éd. ; P. SCHWIEGER, Der Zauberer Virgil (Schwieger repose sur Comparetti). — Valeri Flacci Argonauticon libri VIII, enarr. P. LANGEN (utile). — L. GRANDGEORGE, Saint Augustin et le néoplatonisme (connaît les textes, mais n'est pas au courant des travaux modernes). — Eranos, Acta philologica Suecana, I, 2. — Ἀ. Ν. Παναγιωτίδου Ὀπλισμὸς τῆς ἀρχαίας Ἀττικῆς. — G. GRASSO, Studi di storia antica. — B. NIESE, Grundriss der röm. Geschichte nebst Quellenkunde, 2. A. (des améliorations). — W. ARNDT, Schrifttafeln zur Erlernung der lat. Paläographie, 3. A. (ne tient pas assez compte des besoins de la philologie classique). — E. LATTES, Le iscrizioni latine col matronimico di provenienza etrusca (faits curieux, dont l'auteur veut conclure à tort l'origine européenne de l'étrusque). — C. CASTELLANI, Il prestite dei codici manoscritti della biblioteca di S. Marco in Venezia (beaucoup de détails utiles).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 42 Trente-unième année 18 octobre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance archéologique et historique, n° 45 : Rapport sur les bibliothèques communales (la *Revue* publiera désormais en tête de chaque fascicule mensuel les documents administratifs circulaires, décrets, arrêtés concernant le service et le personnel des bibliothèques, archives et musées). — FUNCK-BRENTANO, La deuxième conférence bibliographique internationale de Bruxelles. — Commission nommée par le Directoire pour rapporter des monuments d'art et de science de l'abbaye de S. Denis, 1er octobre 1791. — Imitation de J. C. (réponse de T. de L.). — Un droit féodal, le cheval court (Grand).— La question de Calais T. de L.). — *Réponses* : P. de Fenouillet, évêque de Montpellier.

The Academy, n° 1320 : SIGERSON, Bards of the Gael and Gall. — Sir Henry JOHNSTON, British Central Africa. — RICHARDSON, The national movement in the reign of Henry III and its culmination in the Baron's war. — Shakspeare's sonnets (Tyler). — Spanish protestants (Challice). — Herrick and Martial (Jerram). — Irish archaeology (Borlase).

— N° 1321 : Calamus, a serie of letters writen during the years 1868-1880 by Walt Whitman. — BUCHAN, Sir Walter Ralegh, the Stanhope essay. — OGLE, The free library, its history and present condition. — Mark Twain.

— N° 1322 : RANJITSINHJI, The Jubilee Book of cricket. — The poetical works of Wordsworth p. KNIGHT, VIII. — G. W. BIRD, Wanderings in Burma. — CARTER, Shakspere, puritan and recusant. — ROSE, With the Greeks in Thessaly. — Irish archaeology (Borlase).

— N° 1323 : Andrew LANG, The book of dreams and ghosts. — J. P. PETERS, Nippur. — BIGHAM, A ride through Western Asia. — Jokai at home. — Shakspeare's sonnets (Hall).

— N° 1324 : LEASK, James Boswell. — TAINE, Journeys through France. — WHYMPER, A guide to Zermatt and the Mattershorn. — SCHULZ, The New Africa. — Sir John EVANS, The ancient stone implements, weapons and ornements of Great Britain. — Don Quixote (Thompson). — Hutton. — The new Hamlet. — Chronology on Irish texts (Nutt). — Linton and Rossetti (Sulman).

— N° 1325 : LEGOUY, The early life of Wordsworth, transl. MATTHEWS. — HUME, Sir Walter Ralegh. — MORRIS, Hannibal. — ROBERTSON, New essays towards a critical method. — HECKETHORN, The secret societies of all ages and countries. — HART, Era of colonisation, I (collection de l'American history told by contemporaries). — ROLFE, Shakspeares the boy. — The date of Sir W. Scott's death. — Chronology of Irish texts. — Liza of Lambeth.

— N° 1326 : The poetry of Robert Burns, IV, p. HENLEY and HENDERSON. — Sir Ellis ASHMEAD-BARTLETT, The battlefields of Thessaly. — SYMONS, Studies in two literatures. — DAWSON, Social Switzerland. — STEWART, English epigrams and epitaphs. — Discovery of coins.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 35 : Hippokrates, übersetzt von R. Fuchs, II (répond à un besoin). — M. Krieg, Die Ueberarbeitung der platonischen Gesetze durch Philipp von Opus (à lire).— A. Ludwich, Kritische Miscellen. — Weber, De Senecae philosophi dicendi genere Bioneo (peu concluant). — P. Rasi, In Claudii Rutili Namatiani de reditu suo libros adnotationes metricae. — B. Nogara, Iscrizioni etrusche e messapiche (soigné). — R. Heberdey u. A. Wilhelm, Reisen in Kilikien (important). — E. Linden. De bello ciuili Sullano. — E. F. M. Benecke, Antimachus of Colophon and the position of women in Greek poetry (de bonnes choses, mais l'ensemble manque de maturité).

— N° 36 : U. Dörpfeld u. Reisch, Das griechische Theater (premier article). — O. Biltz, Der Phädo Platos u. Mendelssohns (soigné). — Aristeae quae fertur ad Philocratem epistulae initium ed. L. Mendelssohn (rend plus vifs nos regrets de la perte prématurée de Mendelssohn). — R. Y. Tyrrell and L. Cl. Purser, The correspondence of Cicero, V (sérieux et utile, mais trop impersonnel). — K. Seeliger, Messenien und der Achäische Bund (bon). — H. Erman, Servus vicarius (savant et sûr).

— N° 37 : W. Dörpfeld u. E. Reisch, Das griechische Theater (fin). — F. W. Bussell, The School of Plato (livre édifiant plutôt qu'historique). — Plutarchi Moralia ed. G. N. Bernardakis (réserves). — P. Jahn, Die Art der Abhängigkeit Vergils von Theokrit (soigné). — Th. Schiche, Zu Ciceros Briefwechsel während seiner Statthalterschaft (minutieux). — Festschrift zur der Jubelfeier des Gymnasiums in Heidelberg (trois études de S. Brandt, A. Hilgard, H. Stadtmüller). — U. Pestalozza, I caratteri indigeni di Cerere (bon). — Ἐμ. Μανωλακάκης, Καρπαθιακά (utile).

— N° 38 : Fr. Spaet, Die geschichtliche Entwickelung der sogenannten Hippokratischen Medicin im Lichte der neuesten Forschung. — J. Stiglmayr, Das Aufkommen der Pseudo-Dionysischen Schriften. — — M. Schanz, Geschichte der römischen Litteratur, III (sort du cadre du Handbuch, mais n'en sera pas moins bien accueilli). — Plauti comoediae ex rec. G. Götz et Fr. Schöll, V-VII (excellent instrument de travail). — Th. Zielinski, Cicero im Wandel der Jahrhunderte (excellent). — J. Marquart, Untersuchungen zur Geschichte von Eran, I (utile). — W. Rüdiger, Petrus Victorius (bons éléments d'une étude complète).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 33-34 : W. Dörpfeld u. E. Reisch, Das griechische Theater (2e art.). — H. Steurer, De Aristophanis carminibus lyricis. — A. Sonny, Ad Dionem Chrysostomum analecta (réponse de H. von Arnim aux assertions divergentes de Sonny). — L. Kjellberg, Asklepios (sérieux, mais la thèse n'est pas admissible). — P. Giles, Vergleichende Grammatik der klassischen Sprachen, deutsche A von J. Hartel (mérite d'être répandu). — Ciceronis Cato maior by Ch. Bennett. — H. Lattmann, De coniunctiuo latino (très important). — Festschrift zur 100jährigen Jubelfeier des kön. Friedrich-Wilhelm-Gymnasiums zu Berlin. — K. Vollmöller, Ueber Plan u. Einrichtung des romanischen Jahresberichts.

— N° 35 : H. Prejawa, Die Ergebnisse der Bohlenuntersuchungen in dem Grenzmoor zwischen Oldenburg u. Preussen. — J. Asbach, Röm. Kaisertum u. Verfassung bis auf Trajan (bon). — Ciceronis

Cato maior erkl. von J. SOMMERBRODT. — Livy, I, by K. LORD (scolaire). — Suetoni Augustus ed by SHUCKBURGH. — VALMAGGI, Grammatica latina, 2A.; PAVANELLO, I verbi latini (des défauts). — F. BISCHOFF, Das Lehrerkollegium des Nikolaigymnasiums in Leipzig 1816-1897.

— N° 36 : St. FELLNER, Die Homerische Flora (utile) — W. Soltau, Die Quellen des Livius im 21 u. 22. B., II. — Prosopographia imperii romani, I, ed. KLEBS; II, ed. DESSAU (indications complémentaires). — A. DIETERICH, Die Grabschrift des Aberkios. — J. HAURY, Zur Beurteilung des Geschichtsschreibers Prokop von Cäsarea (défense de Procope) — O. DRENCKHAHN, Lateinische stilistik für obere Gymnasialklsasen, 2 A.

— N° 37 : Thukydides, erklärt von J. CLASSEN, I; 4 A. von J. STEUP (très amélioré). — G GILBERT, Beiträge zur Entwickelungsgeschichte des griechischen Gerichtsverfahrens (conclusions contestables, mais beaucoup de remarques justes).— F. HUEPPE, Zur Rassen und Sozialhygiene der Griechen (sans utilité pour le philologue). — P. POSTGATE, Silva Maniliana (beaucoup de conclusions contestables, mais n'est pas sans profit pour la critique d'un des poètes latins les plus difficiles). — FRIEDERSDORFF, Lat Schulgrammatik, 2 A.; BEGEMANN, Bemerkungen zu altsprachlichen Lehrbüchein.

— N° 38 : C. SCHERLING, Quibus rebus singulorum Atticorum pagorum incolae operam dederint (bon). — P. WILSKI, Topographische Aufnahmen auf der Insel Santorin-Thera (beaucoup de résultats intéressants). — Ciceros Reden für Sex. Roscius aus Ameria u über das imperium des Cn. Pompeius, II, Aufl., von G. Laubmann (nombreuses observations de détail de W. Friedrich). — Paul MEYER, Der römische Konkubinat (matériaux accumulés avec soin, mais non mis en œuvre; l'historique de l'institution ne s'en dégage pas et la portée sociale du concubinat est entièrement négligée). — Cecaumeni Strategicon ed. B. Wassiliewsky et V. Jernstedt. — K. REINHART, Lateinische Satzlehre (destiné aux écoles où se donnent simultanément l'enseignement du latin et celui du français).

Le Puy, imprimerie R Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 43 Trente-unième année 25 octobre 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle revue retrospective nº 40, 10 octobre 1897 : Documents sur l'incendie de l'hôtel Schwarzenberg. — Napoléon à Rochefort 1815, relation du capitaine Jourdan de la Passardière, commandant le brick l'Epervier. — Deux lettres d'Algérie : lettres de Drouet d'Erlon (1835) et de Pélissier (1854). — Deux lettres de Palikao (1870). — Mémoires du sergent Bourgogne (suite).

Museum, nº 8 : G. MEYER, Griech. Grammatik, 3e éd. (Hesseling). — Plato, Sophista, p. APELT (Ovink). — Marci diaconi vita Porphyrii (Völter). — Caesaris Comment. p. KÜBLER, III, 1 (Wageningen). — WIJNKOOP, Manual of Hebrew syntax (v. d. Ham). — v. d. WAALS, Pancatantra, III (Warren). — Bowulf. trad. SIMONS (Uhlenbeck). — v. BERKUM, De Middlelnederl. bewerking van den Parthonopeus-roman (S. de Grave). — FREEMAN, Gesch. Siciliens II (Valeton). — MEITZEN, Wander. Anbau u-Agrarrecht der Völker Europas nördlich der Alpen. I (De Boer). — WITTICH, Die Grundherrschaft in Nordwestdeutschland (De Boer).

The Academy, nº 1327 : Alfred, Lord Tennyson, a memoir, by his son, 2 vol. — Ramsay, History of the life of Fenelon, transl. from the French edition of 1723. — NORMAN, London signs and inscriptions.

The Athenaeum, nº 3643 : The works of Louis Stevenson, I-XXIV (2e art.). — Letters and papers of the reign of Henry VIII, XV. — Sir Leopold HEATH, Letters from Black Sea during the Crimean war. — SIGERSON, Bards of the Gael and Gall. — RANJITSINJI, The Jubilee book of cricket. — Letters of Sir Thomas Copley. — HILL, Sources for Greek history. — Prof. Saintsbury on the matter of Britain. — Praise-god Barebones. — Trelawny at Usk. — J. CARTWRIGHT, Millet. — The Cambrian archaeological association at Haverfordwest. — LIVET, Lexique de la langue de Molière.

— Nº 3644 : Social England, VI, from Waterloo to 1885. — Merry songs and ballads prior to the year 1800, p. FARMER. — Corresp. of Cicero, p. TYRRELL, and PURSER, V. — A. FORBES, The Black Watch, the record of an historic regiment. — LEGER, Russes et Slaves, études polit. et littéraires, II. — RICHARDSON, The national movement in the reign of Henry III. — SCHWAB, Bibliographie d'Aristote. — The sons of Edmund Ironside. — LESLIE, Constable. — The British archaeological association. — The Cambrian archaeological association at Haverfordwest, II.

— Nº 3645 : MASON, St Augustine's mission to England. — CHAMPION, La France d'après les cahiers de 1789. — FULLER, John Davenant, Lord Bishop of Salisbury, 1572-1641. — Gregorovius, History of the city of Rome in the middle ages, IV, 1, 2. — DAUZE, Index biblio-iconographique, I, II. — Sir John EVANS, The ancient stone implements, weapons and ornaments, of Great Britain. — Jahrbuch der königl. preuss. Sammlungen. — DÖRPFELD und REISCH, Das griech. Theater.

— Nº 3646 : SONES-PARRY, An old soldier's memoirs. — Luther's primary works, transl. — CLEVELAND, Woman unter the English law. — FOUILLÉE, Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde. — Some books on Dante. — The Journal of Sir George Rooke. — Plautine literature. — Scandinavian philology. — The alleged bigamy of Thomas Percy, the conspirator (Gardiner). — Lady Arabella Stuart (Eug. Levi). — Sir Thomas Malory (A. T. Martin). — Pseudo-Dickens rarities (Kitton). — The elder Pliny's chapters on the History

of Art, transl. Jex-Blake, with comm. and histor. introd. by E. Sellers. — E. Molinier, Les ivoires. — Strafford portraits. — The tomb of David (Clermont-Ganneau). — Owen, The five great skeptical dramas of history.

— N° 3647 : E. Picard, En Congolie ; L'Etat indépendant du Congo à l'expos. de Bruxelles. — New catalogues of Persian mss. (Rieu et Browne). — Lavertujon, La chronique de Sulpice Sévère. — Whymper, A guide to Zermalt and the Matterhorn. — The etymology of crease (Skeat). — Tennyson bibliography (Wise). — Clodd, Pioneers of evolution from Thales to Huxley, with an intermediate chapter on the causes of arrest of the movement. — Eug. Müntz, Florence et la Toscane, paysages et monuments, mœurs et souvenirs historiques.

— N° 3648 : Sergeant, Greece in the XIX century. — Poetical words of Wordsworth, VIII. — Greek papyri, II, p. Grenfell and Hunt. — Traill, The new fiction and other essays. — Copinger, The Bible and its transmission. — Crease (Davies). — Tennyson bibliography. II, Complete volumes of biography and criticism (Wise). — The Opus Majus of Roger Bacon, p. Bridges. — Marks, Life and letters of Frederik Walker.

— N° 3649. The poetry of Burns, p. Henley and Henderson, IV. — Hume, Sir Walter Ralegh, the British dominion of the West. — Letters and documents of the Dutch church of London 1462-1874, p. Hessels. — The Roxburghe Ballads, VIII, p. Ebsworth. — *Foreign bibliography* : Pellechet, Catal. gén. des incunables des bibliothèques de France, Abano-Biblia ; Delisle, Les mss. originaux d'Adémar de Chabannes ; Katalog der Lipper-Heideschen Sammlung für Kunstwissenschaft ; Courant, Bibliographie coréenne, tableau litt. de la Corée. — *Oriental philology* : Maccauley, An introd. course in Japanese ; Der Diwan des Hatim, trad. Schulthess ; Grierson, Specimen translations in various Indian languages ; Schwab, Vocab. de l'angeologie, d'après les mss. hébreux de la Bibl. Nat.

N° 3650 : Alfred, Lord Tennyson, A memoir, by his son (1er art.). — A new English dictionary, development — Dziggetai ; field-foister, p. Murray and Bradley. — A. H Johnson Europe in the XVI century. — Dowden, A history of French literature. — Boyesen, Essays on Scandinavian literature ; Craigie, Scandinavian folklore, sel. and transl. — Carter, Shakespeare, puritan and recusant.

Neues Archiv der Gesellschaft für aeltere deutsche Geschichtskunde, XXIII, 1° : 33° Plenarversammlung der Centraldir. der Monum. Germ. — Schwalm, Reiseberichte. — Vogel, Chronol. Untersuch. zu Ennodius. — Zeumer, Zwei neuentdeckte westgoth. Gesetze. — Nachträge zu den beiden ersten Bänden der Diplomata-Ausgabe (Meyer, Bresslau, Bloch). — Zu Jordanis (Bachmann) ; Verse auf Ludwig den Deutschen (Winterfeld) ; Zum Streite Hincmars mit Ebo (Hampe) ; Zum Texte von Hincmars De villa Novilliaco (Holder-Egger). — Beitr. zu den Papstreg. des XII Jahrh. (Schaus). — Verse und Satiren auf Rom (Dümmler). — Die Urk. des Corio (Güterbock). — Amtsacten des kaiserl. Podesta von Savona, 1250 (Caro). — Wann wurde die zweite Ausg. der Chronik des Martin von Troppau veröffentlicht (Sepp). — Kurze Holstein. Annalen (Holder-Egger). — Eine unbek. Hs. von Fabri's Descriptio Teutoniae (Leidinger). — Zum mittelalt. Unterricht in den tironischen Noten (Schmitz).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39 : Belser, Beitr. zur Erkl. der Apostelgesch. — Kampers, Mittelalterl. Sagen vom Paradiese u. vom Holze

des Kreuzes Christi (beaucoup de matériaux). — PEISER, Texte jurist. u. geschäftl. Inhalts; WINKLER, Die Thontafeln von Tell-el-Amarna. — SCHLUMBERGER, L'épopée byzantine (cf. *Revue*, n° 20). — Plinii reliq. p. BECK, p. MALYHOFF (cf. *Revue* 1895, n° 23 et 1897, n° 31-32). — SCHEIDEMANTEL, Zur Entstehungsgesch. von Gœthes Tasso. — VIDIER, Répert. méth du M. A. français (cf. *Revue*, n° 17). — GRUPP, Oetting. Regesten, I. — ANKEL, Graf Philipp Ludwig II u. die Gründ. von Neu-Hanau. — LARIVIÈRE, Alex. Brückner. — E. SCHMIDT, Vorgesch. Amerikas im Gebiete der Verein. Staaten. — NATHUSIUS, Die christlich-socialen Ideen der Reformationszeit u. ihre Herkunft; BRAASCH, Luthers Stellung zum Socialismus.

— N° 40 : Urtext u. Uebers. der Bibel in übers. Darstellung. — CORSSEN, Monarchianische Prologe zu den vier Evangelien. — JOSEPH, Die psychol. Grundanshc. Schopenhauers. — VIERKANDT, Naturvölker u. Kulturwölker (important). — Der Diwan des Hatim Tej. p. SCHULTHESS. — PANTAZI, Περὶ τοῦ νόθου τῶν Πλάτωνος Νόμων; KRIEG, Die Ueberarbeit. der Platon. Gesetze durch Philipp von Opus. — LEO, Analecta Plautina (fouillé). — STAEDLER, Horaz' Oden an seine Freunde in Reimstrophen verdeutscht. — RÜDIGER, Andreas Dactius aus Florenz. — BEHAGHEL, Schriftsprache u. Mundart. — THALMAYR, Gœthe u. das klassische Altertum (bon recueil chronologique de témoignages). — Akten des Kriegsgerichts von 1763 wegen der Eroberung von Glatz u. Schweidnitz, p. WACHTER. — FOUCART, Bautzen. — RAUTENBERG, Ost-und Westpreussen, ein Wegweiser durch die Zeitschriftenliteratur. — LEWAL, Stratégie de combat — H. HIRSCH, Sozialpolit. Studien. — Max CONRAT, Die Christenverfolgungen im römischen Reiche von Standpunkte des Juristen. — Messner, Ausgew. Werke.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 39 : Th. GOMPERZ, Aristoteles Poetik übersetzt u. eingeleitet; Zu Aristoteles' Poetik I-III. — J. BRUNS, De schola Epicteti. — Ch. DELHORBE, De Senecae tragici substantiuis (fait sur le modèle des travaux de Passow et de Slaughter ; la deuxième partie surtout rendra service). — G. LAFAYE, Notes sur les Siluae de de Stace, premier livre; A. KLOTZ, Curae Statianae (ne s'élèvent pas au-dessus du niveau ordinaire des brochures sur Stace, pourront peut-être rendre service à un commentateur ; le travail de Klotz, plus systématique, est surtout consacré à un commentaire de II, 2). — H. WEIL, Etudes sur le drame antique (recueil dont il faut remercier l'auteur). — S. REINACH, Répertoire de la statuaire grecque et romaine, Clarac de poche (très utile entreprise dont il faut souhaiter l'achèvement). — E. SIECKE, Die Urreligion der Indogermanen. — Fr. HOMMEL, Die altisraelitische Ueberlieferung in inschriftlicher Beleuchtung (contre Wellhausen et son école). — M. SCHNEIDER, Die Gelehrtenbriefe der Gothaer Gymnasialbibliothek aus dem XVI u. XVII Jh. (attire l'attention sur trois mss. intéressants).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 44 Trente-unième année 1er novembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : Sayings of Our Lord, p. GRENFELL and HUNT; HARNACK, Die jüngst entdeckten Sprüche Jesu. — MARONIER, Geschiedenis van het protestantisme 1648-1789. — BERGNER, Zur Glockenkunde Thüringens. — GABLER, Ludwig XVII. — Zürcher Briefe aus der Franzosenzeit, 1798 u. 1799. — FRIIS, Dronning Christina of Sverrig 1626-1689 (bon travail d'ensemble). — KINSKY, Vade mecum für diplom. Arbeit auf dem afrikan. Continent. — BIGHAM, A ride through Western Asia. — Philo Alex. II p. WENDLAND. — Poetae latini aevi Carolini III, 2, p. TRAUBE. — KELTNER, Die oesterr. Nibelungendichtung. — MINDE-POUET, H. von Kleist, Sprache u. Stil. — Die Medaillen u. Münzen des Gesammthauses Wittelsbach. — AMBROSOLI, Vocabolarietto pei numismatici.

— N° 33 : PEIPERS, Das protest. Bekenntnis. — Matthesius, ausgew. Werke, II. — EBERSTADT, Magisterium u. Fraternitas. — RIGAULT, Le procès de Guichard, évêque de Troyes. — LÖNING, Culturzustände an der Univ. Iena. — KNOD, Die alten Matrikeln der Univ. Strassburg. — FLEINER, Staat u. Bischofswahl im Bisthum Basel. — HÜRBIN, Peter von Andlau. — PARISET, L'Etat et les Eglises en Prusse sous Fred. Guillaume I (une foule de matériaux et de fines remarques). — HARPER, Assyrian and Babylonian letters. — BATIFFOL, Anciennes litt. chrétiennes, la litt. grecque (bon travail). — CONRAD, Shakspeares Selbstbekenntnisse. — ARBER, An English Garner. — LEYEN (von der), Kleine Beitr. zu der deutschen Literaturgesch. im XI u. XII Jahrh. — Kunsthandbuch für Deutschland. — H. SCHERER, Die Pädagogik vor Pestalozzi.

— N° 34 : HOMMEL, Die altisrael. Ueberl. — RIANT, L'église de Bethleem. — ALTMANN, Ausgew. Urkunden. — Kaiser Paul's Ende. — MATSCHEG, Storia politica di Europa. — Voyages de Montesquieu, II. — Milit-Schriften weil. Kaiser Wilhelm's des Grossen Maj. — SEYBOLD, Ibn al Atir's Kunja-Wörterbuch. — DIETERICH, Pulcinella, Pompejanische Wandbilder und römische Satyrspiele. — Libri liturgici bibliothecae apostolicae vaticanae manu scripti. p. EHRENSBERGER. — GASSNER, Das altspanische Verbum. — Messner, ausgew. Werke. — PROCHAZKA, Arpeggien. — SUPPRIAN, Frauengestalten in der Gesch. der Pädagogik.

— N° 35 : AAL, Gesch. der Logosidee in der griech. Philosophie. — LIESEGANG, Niederrh. Städtewesen im M. A. — Fr. de Euzinas, Penkwürdigkeiten, Malanchton gewidmet, übers. BOEHMER. — BAUMGARTEN u. JOLLY, Staatsminister Jolly. — GOENS, Gesch. der Berlin. Garnisonskirche. — Die Operationen gegen Vinoy. — PETERS, Was lehrt uns die englische Colonialpolitik. — LAMBRECHT, Catal. de la Bibl. de l'Ecole des langues orientales vivantes, I. — GLOECKNER, Homer. Partikeln mit neuen Bedeut. — Helius Eobanus Hessus, Noriberga illustrata u. andere Städtegedichte, p. NEFF. — HEISLER, Boileau als polit. Schriftsteller. — E. MEYER, Machiavelli and the Elizabethan drama. — MARTIN u. LIENHART, Wörterbuch der elsässischen Mundarten, I. — Journal of Germanic philology, p. KARSTEN. I. — TOZER, A history of ancient geography. — JACOBS, Hellas. — PHILIPPI, Die Kunst der Renaissance in Italien.

— N° 36 : Repertorium Germanicum, I. — SEIGNOBOS, Hist. de l'Europe polit. contemp. (très estimable). — MILKAU, Verzeichnis der Bonner Universitätsschriften, 1818-1885. — VARNHAGEN, Werder gegen Bourbaki. — HIRSCH, Reisen in Süd-arabien, Mahraland u. Hadramut. — DEUSSEN, 60 Upanishads übers. — WEIL, Etudes sur le drame antique (ssais de grande valeur). — SEGEBADE, Vergil als Seemann. — Hist. de la

langue et de la litt. franç., p. PETIT DE JULLEVILLE, 1 et 2. — Herbst's Hilfsbuch für die deutsche Literaturgesch. 7ᵉ ed. — Monum. antichi, pubb. per cure della Reale Accad. dei Lincei, VII.

— Nᵒ 37 : VOLZ, Die vorexil. Jahweprophetie u. der Messias. — PROBST, Die abendl. Messe vom V bis VIII Jahrh. — ROBBA, La dottrina dell' intelletto in aristotile. — LABRIOLA, Essais sur la conception matérialiste de l'histoire. — MANUO, Il Patriziato Sub alpino. — GRÜNHAGEN, Zerboni u. Held 1796-1802 — BIGHAM, With the Turkish army in Thessaly. — MEIBORG, Das Bauernhaus im Herzogtum Schleswig. — AUFRECHT, Catalogus catalogorum. — Platonis Sophista p. APELT. — MEIER, Heinrich von Ligerz. — Schillers Briefe, p. JONAS, 3-7. — Codex slovenicus rerum gramm., p. JAGIC. — DE RIDDER, De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique. — BELTRAMI, L'arte negli apredi sacri della Lombardia.

— Nᵒ 38 : GARUFI, Usi nuziali nel medio evo in Sicilia. — Urkund. Hildesheim, p DOEBNER, VI. — FINK, Landesherrliche Besuche in Breslau. — LAVISSE et RAMBAUD, Hist. gén. IX. — DONIOL, Thiers, S. Vallier, Manteuffel (« Manteuffel, si facile à prendre par la vanité, s'est laissé enlacer par les douces politesses des Français »). — REITZENSTEIN, Gesch. der griech. Etymologika (fera époque). — Georgius Macropedius, Rebelles u. Aluta, p. BOLTE. — MATZKE, A primer of French pronunciation. — K. FISCHER, Shakspeares Hamlet. — THALMAYR, Gœthe u. das klassische Altertum (mal écrit). — BETHE, Prolegomena zur Gesch. des Theaters im Altertum. — NEGRI, Segni dei tempi.

— Nᵒ 39 : KLETTE, Process u. Acta S. Apollonii. — BAUER, Der aeltere Pythagoreismus. — MARCHAND, La Fac. des arts de l'Univ. d'Avignon. — JACOBS, Werdener Annalen. — Mém. du comte Ferrand. — KNIGHT, Letters from the Sudan — HÜBSCHMANN, Armen Grammatik, I, 2. — Eschyle, p. WECKLEIN, II et III, 1 (contient Prométhée, les Suppliantes et les fragments). — STIER, Franz Syntax. — Hölderlin, p. LITZMANN. — Regi magyar Könyvtar, III, 1, p. SZABO et HELLEBRANT. — BOWER, The elevation and procession of the Ceri at Gubbio. — EISENLOHR, Ein altbabylon. Felderplan. — La carte mosaïque de Madaba. — BAUMEISTER, Einricht, u, Verwalt. des höheren Schulwesens in Europa u. Nordamerika. — LENOTRE, Marie Antoinette (Bussemaker). — TIELE, Inleiding tot de godsdienstwetenschap (Chantepie de la Saussaye). — JASPAR, Grieksche spraekkunst (Garrer). — SMIT, Octoginta (Bruins). — ROSETTI, A last confession and other poems, ed. BENSE (Ten Bruggencate) — Library of contemporary autors by GRONDHOUD and ROORDA, I-II (Fijn van Draat).

— Nᵒ 40 : WEISS, Der Codex D in der Apostelgesch. — Hieronymi presbyteri Sancti tractatus p. MORIN. — E. SCHÄFER, Luther als Kirchenhistoriker. — HÖFFDING, Rousseau u. seine Philosophie ; Un testament litt de J.-J. Rousseau, p. SCHULTZ GORA. — DOUGLAS, Stuart Mill. — NIESE, Grundriss der röm. Gesch. nebst Quellenkunde (une foule de matériaux). — WITTE, aus Kirche und Kunst. — BRUNNER, Lagrange gouverneur von Hessen-Kassel. — MAGNETTE, Joseph II et la liberté de l'Escaut. — ALOMBERT, Dürrenstein. — EHRENREICH, Anthropol. Studien über die Urbewohner Brasiliens. — Dhammapalas Paramattha — Dipani III p. HARDY. — W. ARNDT, Schrifttafeln zur Erlern. der lat. Paläographie, I, 3ᵉ ed. p. TANGL. — La estoria de los quatro dotores de la santa eglesia, p. LOUCHERT. — Shakspeare, übers. Schlegel u. Tieck, p. BRANDL, I-II. — GAEDERTZ, Emanuel Geibel. — August Hagen.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Trente-unième année 8 novembre 1897

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 4, octobre : Duvernoy, Longwy de Louis XIV à la Révolution. — J. J. Walter, Chronique éditée par Rod. Reuss (suite). — Thiaucourt, La méthode la plus sûre pour apprendre une langue vivante ou morte. — *Comptes rendus :* Ed. Bonvalot, Hist. du droit et des instit. de la Lorraine et des Trois Évêchés, I ; Lehr, Les monnaies des landgraves autrichiens de la Haute-Alsace ; Annuaire de la Soc. générale des étudiants de Nancy ; Wolfram, Das Handwerk in Vic und Marsal im XV. Jahrhundert.

Revue de l'Agenais, juillet-août : Tholin, Quelques détails de l'église de Monsempron. — Vie de M. Hébert, évêque comte d'Agen (suite) par l'abbé Durengues. — Bladé, Les comtes carolingiens de Bigorre et les premiers rois de Navarre (fin). — Baronne de Gervain, Le baron Portal (suite). — Tamizey de Larroque, La fête du 14 juillet 1790 à Gontaud. — H. de B., Souvenirs du Vieux-Clairac. — Journal agenais des Malebaysse. — Tamizey de Larroque, Le général Delmas de Grammont. — Tholin, Les vieux tableaux de l'Hôtel de ville d'Agen. — *Bibliographie régionale* : Comptes des consuls de Montréal-du-Gers, p. Breuille et Gardère ; Nicolai, Monsieur Saint-Jacques de Compostelle ; Sir John Evans, Le sceau de Jeanne Plantagenet, trad. Momméja.

The Academy, n° 1328 : Mrs Oliphant, The House of Blackwood. — Dowden, A history of French literature. — Edith Sichel, The household of the Lafayettes. — The Journal of Countess Françoise Krasinska, transl. K. Dziekonska. — Anderson, The silence of God. — Sabatier, Outlines of a philosophy of religion, Harnack, History of dogma, III ; Tyler, Bases of religious belief. — The Nibelungenlied (Thompson).
— N° 1329 : Golden treatury of songs and lyrics, p. Palgrave — Knox Little, St François of Assisi, his times, life and work. — Madden, The Diary of Master William Silence, a study of Shakspeare and of Elizabethan sport. — Crooke, The North-Western provinces of India, their history, ethnology and administration. — Sergeant, Greece in the XIX century ; Dutt, England and India, 1785-1885. — Tennyson and Wordsworth. — A. H. Clough. — Omar Khâyyâm.

The Athenaeum, n° 3651 : Mrs. Oliphant, William Blackwood and his sons. — Letters of Major W. T. Johnson. — Symons, Studies in two literatures.. — Alfred Tennyson, a memoir (2e art.) — Wyatt, An elementary Old-English grammar ; Jusserand, Jacques I fut-il poète ? — The editio princeps of the treatise « De aqua et terra » ascribed to Dante (Toynbee). — The Opus Majus of Roger Bacon. — Don Pascual de Gayangos (not. nécr.)
— N° 3652 : Recollections of Aubrey de Vere. — Sir Joshua Fitch, Thomas and Matthew Arnold. — Golden treasury of songs and lyrics, p. Palgrave. — Private papers of William Wilberforce. — The Red Book of the Exchequer, p. H. Hall. — Letters and unpublished writings of W. S. Landor, p. Wheeler. — Nicole, Le Laboureur de Ménandre. — The Ashburnham Library, II. — Sir Peter Renouf. — St Paul's school and the humanists (Lutton). — Bedford, The blazon of episcopacy. — Notes from Asia Minor (Ramsay). — Madden, The Diary of Master William Silence, a study of Shakspeare and of Elizabethan sport.

Literarisches Centralblatt, n° 41 . Belser, Beitr. zur Erkl. der Apostelgesch. — Gerbaix-Sonnaz, Studi storici sul Contado di Savoia e marchesato im Italia, II, 2. — Dalton, Lasciana. — Hellmann, Die Memoiren de Grandchamps u. ihre Fortsetzung. — Huber, Gesch. der Gründ.

u. Wirksamkeit der Akad. der Wissenschaften in Wien. — HIRSCHFELD, Aus dem Orient. — GANDER, Die Sündflut in ihrer Bedeut. für die Erdgesch. — HUBERT, La torture aux Pays Bas autrichiens. — STOLL, Die maya-Sprachen der Pokom-Gruppe, 2. — Le Yi-King, trad. HARLEZ. — Tote, listoire de France, p. BOURDILLON. — MÄTZNER u. BIELING, Altengl. Sprachproben, II, 12. — REICHEL, Sprachpsychol. Studien. — SCHUCHARDT, Zur Geographie u. Statistik der Kharthwelischen (südcaucasischen Sprachen). — PITRÉ, Indovinelli, dubbi, scioglilingua del popolo Siciliano. — STERN, Ægypt. Kulturgesch. I. — TOEPFFER, Beitr. zur griech. Altertumswissenschaft. — WERNICKE, Kultur u. Schule.

— N° 42 : EISENHOFER, Procopius von Gaza. — HOENSBROECH, Der ultramontanismus. — P. BARTH, Die Philosophie der Gesch. als Sociologie, I. — HULTZSCH, South-Indian inscr., II, 3. — MERCER, Researches upon the antiquity of man. — Die Matrikel der Universität Leipzig, II, 1409-1559, p. ERLER. — CHAMPION, La France d'après les cahiers de 1789 (cf. *Revue*, n° 35-36). — DAHLMANN, Nirvana (très instructif). — HANSSEN, Miscelanea de versificacion castellana; PORĘBOWICZ, Revision de la loi des voyelles finales en espagnol. — Byron, Letters, p. HENLEY, I, 1804-1813. — DETTER, Deutsches Wörterbuch (petit et habile dictionnaire étymologique). — H. CONRAD, Englisches Lesebuch.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : SCHWAB, Vocab. de l'angélologie. — WINDISCH, Die altind. Religionsurk. u. die christliche Mission. — LINDSKOG, Studien zum antiken Drama. — LEO, Die plautinischen Cantica u. die hellenistische Lyrik (long art. de Norden). — Der Trierer Silvester, p. KRAUS; Das Annolied, p. ROEDIGER. — RÖTTIGER, Der heutige Stand der Tristanforschung (très recommandable). — DELOCHE, Les Ligures en Gaule (très hardi). — TURCHANYI, Tabellae chronographicae ad solvenda diplomatum data constructae. — HEIGEL, Gesch. Bilder u. Skizzen — TOZER, A history of ancient geography (résumé utile).

N° 42 : WREDE, Aufg. u. Methode der neut. Theologie. — TÖNNIES, Der Nietzsche-Kultus. — GILES, Vergl. Gramm. der klass. Sprachen (nullement recommandable). — Schoemann, Griech. Altertümer, 4e ed. p. LIPSIUS, I, das Staatswesen. — Die aeltesten deutschen Sprachdenkmäler, p. ENNECCERUS. — GYZICKI, Die neue Frau in der Dichtung. — PITRÈ, Indovinelli, dubbi, scioglilingua del popolo siciliano (important). – HIRSCHFELD, Aus dem Orient. — Acta concilii Constanciensis, p. FINKE, I. — HEINRICH, Wallenstein als Herzog von Sagan. — NOVICOW, L'avenir de la race blanche. — FRIDRICHOWICZ, Die Getreidehandels-politik des Ancien regime.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 40 : C. RADINGER, Meleagros von Gadara (garde son intérêt et son utilité à côté du livre d'Ouvré). — J. BÖHME, Zur Protagoras-Frage. — A. MEZ, Die Bibel des Josephus untersucht für Buch V-VII der Archäologie (important pour l'histoire des Septante). — J. A. SIMON, Exoterische Studien zur antiken Poesie, I, Zur Anordnung der Oden, Epoden u. Satiren des Horaz. — J.-P. POSTGATE, Maniliana (la méthode est trop subjective et la plupart des résultats sont contestables). — Pauly's RealEncyclopädie, von G. WISSOWA; II, 2 (éloges). — L. OTT, Beiträge zur Kenntnis des griechischen Eides (sérieux). — Ch. W. L. JOHNSON, Musical pitch and the measurement of intervals among the ancient Greeks (mérite d'être lu). — SCHMEDING, Die neuesten Forschungen über das klas. Altertum.

N° 41 : H. SIEBECK, Platon als Kritiker Aristotelischer Ansichten (utile). — Ausgewählte Reden des Lysias, erkl. von H. FROHBERGER u. T. THALHEIM (excellent et en progrès). — Institutionum graeca para-

phrasis Theophilo antecessori uulgo tributa rec. E. C. FERRINI, II, 3 (très bon). — J. BOLOCH, Griechische Geschichte, II (provoque la réflexion et la discussion). — E. A. GARDNER, A handbook of Greek sculpture, II (bon). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1896 (beaucoup de choses intéressantes).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 39 : T. GLÖCKNER, Homerische Partikln, I, κε (traite sans compétence des questions résolues et néglige les problèmes pendants). — H. FASBENDER, Entwickelungslehre, Geburtshülfe u. Gynäkologie in den hippokratischen Schriften. — Hans KIRCHNER, Die verschiedenen Auffassungen des platonischen Dialogs Kratylus (bon). — SITTL, Atlas zu Band VI : Archäologie der Kunst (utile). — K. SITTL, Die Anschauungsmethode in der Altertumswissenschaft (mérite un accueil favorable). — G. DESCHAMPS, Das heutige Griechenland (trop français). — Tacitus, Annales, I-II ; erklärt von ANDRESEN (solide). — HOLZWEISSIG, Uebungsbuch für den Unterricht im Lateinischen.

— N° 40 : H. MAGNUS, Die antiken Büsten des Homer (mal préparé). — Sophocles, The Ajax, by R. C. JEBB (bon). — Fr. SPÄT, Die geschichtliche Entwickelung der sogenannten hippokratischen Medicin (égarement d'un homme de talent). — L. OTT, Beiträge zur Kenntniss des griechischen Eides (ne méritait pas l'impression). — Tragicorum fragmenta, ed. Ribbeck (grandement amélioré). — E. WEZEL, Cäsars gallischer Krieg, ein Uebungsbuch.

— N° 41 : G. N. HATZIDAKIS, Zur Abstammung der alten Makedonier. — H. BRUNN, Griechische Kunstgeschichte, II. — A. REHM, Mythographische Untersuchungen über griechische Sternsagen (tentative manquée). — Eug. HOLZNER, Kritische Beiträge zu den Bruchstücken des Euripides. — Ch. F. SMITH, Some poeticals constructions in Thucydides. — Xenophons Anabasis, I-IV von VOLLBRECHT (commentaire qu'il faudrait élaguer plutôt qu'augmenter à chaque édition nouvelle). — Prammers Schulwörterbuch zu Cäsars Bellum Gallicum bearbeitet von A. Polaschek (encore plus pratique et plus conforme aux progrès de la science). — Lüders, Chrestomathia Ciceroniana, 3 A. (n'a plus besoin d'être recommandé). — SCHMEDING, Die neuesten Forschungen über das klassische Altertum. — Fetschrift zu der Jubelfeier des Gymnasiums in Heidelberg.

— N° 42 : Αἰσχύλου δράματα ἐκδ. ὑπὸ N. WECKLEIN, II ; III, 1 (répond à son but). — M. CARROLL, Aristotle's Poetics c. 25 (au courant, mais rien de bien neuf). — L. BLOCH, Der Kult u. die Mysterien von Eleusis (soigné). — K. SEELIGER, Messenien u. der achäische Bund (vues nouvelles). — R. von PLANTA, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte, II (achèvement d'un excellent livre). — Ciceronis Tusculanarum disputationum libri V, erkl. von O. HEINE. — Poetae latini aeui Carolini III, 2, 2 rec. L. TRAUBE (termine l'une des meilleures éditions des *Monumenta*). — Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes (important pour l'étude de la rythmique grecque).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 46 Trente-unième année 15 novembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Correspondance historique et archéologique, 25 octobre 1897 : Décret nommant un professeur à l'École des Chartes ; Arrêtés portant nominations ou promotions dans le personnel des archives nationales et départementales ; Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1898. — P. Meyer, Les archives communales d'une ville du Midi. — Tamizey de Larroque et L. Delisle, Un livre de la bibliothèque de Peiresc. — Mareuse, La deuxième conférence bibliographique internationale de Bruxelles. — *Questions :* Sur une plaquette en langage populaire du Limousin ; Sur une mystérieuse réunion où aurait été pondu un œuf historique ; Faut-il dire le ou la Gallia Christiana ; George Demay, artiste. — *Réponses :* Dom Turpin, Sur une amie de l'amiral d'Ornesan, baron de Saint-Blancard.

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : G. Maspero, La table d'offrande des tombeaux égyptiens. — E. Aymonier, Le Cambodge et ses monuments. — L. Knappert, La religion germanique d'après le dernier ouvrage de M. Golther. — *Revue des livres* : L. R. Farnel, The cult of the Greek states. — A. de Ridder, De l'idée de la mort en Grèce à l'époque classique. — A. E. Brooke, The commentary of Origin on St. John's Gospel. — A. Dieterich, Die Grabschrift des Aberkios. — Fr. Spitta, Zur Geschichte u. Litteratur des Urchristentums. — Robinet, Le mouvement religieux à Paris pendant la Révolution. — Notices bibliographiques. — *Revue des périodiques* : J. Réville, Christianisme antique. — *Chronique.*

Revue des études grecques, Avril-juin : *Partie administrative* : Statuts, etc. — Assemblée générale du 3 juin 1897 : Discours de M. Bréal, président ; Rapport de M. Paul Girard, secrétaire ; Concours de typographie ; Rapport de la commission administrative ; Allocution de M. Théod. Reinach ; Le deuxième hymne delphique à Apollon, transcription pour harpe et chant. — *Partie littéraire :* P. Tannery, Pseudonymes antiques. — Th. Reinach, Une inscription crétoise méconnue — M. Holleaux, Note sur un décret d'Érétrie. — *Chronique.* — *Bibliographie* : C. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques (1894-1896).

Revue d'histoire et de littérature religieuses, n° 4, juillet-août : F. Cumont, La propagation des mystères de Mithra dans l'empire romain (1er art.). — A. Boudinhon, Sur l'histoire de la pénitence. H. M. Hemmer, Manning et Newman et la question de l'éducation des catholiques à Oxford. — J. Simon, Chronique biblique : 1. Histoire de la littérature biblique.

— N° 5, sept.-oct. : G. Joly, Le schisme de l'Eglise de France pendant la Révolution. — A. Loisy, Notes sur la Genèse, IV, Enos. — F. Cumont, La propagation des mystères de Mithra (fin). — F. Jacobé, L'origine du Magnificat. — J. Lataix, Une nouvelle série d'Agrapha. — H. Talmay, Hagiographie ancienne. — J. Simon, Chronique biblique : 2. Critique textuelle ; 3. Exégèse ; 4. Histoire évangélique. — P. Lejay, Chronique de littérature chrétienne : Ouvrages généraux.

Eranos, Acta philologica Suecana, 1897, II, n° 1 : V. Lundström, De codicibus graecis olim Escorialensibus qui nunc Upsaliae asservantur. — O. A. Danielsson, Zu griechischen Inschriften. — *Miscellanea :* O. A. Danielsson, De Stat. Silv. V, 5, 69 ; E. Strömberg, Ad codicem Upsaliensem qui Panegyricos lat. continet ; V. Lundström, Ad Georgium Lacapenum.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : SCHWARZKOPFF, Die Irrthumslosigkeit Jesu. — VOLLERT, Die Lehre Gregors von Nyassa vom Guten und Bösen. — ANZ, Zur Frage nach dem Ursprung des Gnosticismus. — L. STEIN, Die sociale Frage im Lichte der Philosophie. — A. HOFMANN, Ethik. — CONRAT, Die Christenverfolg. im römischen Reiche. — Miscellanea di storia patria, 34 vol. — ANTON, Die Entwickel. des franz. Kolonialreiches. — FOUCART, Bautzen. — A. GRENIER, Répertoire des faits politiques, sociaux, économiques et généraux, 1896. — NOWICOW, L'avenir de la race blanche. — FORMICHI, Il primo capitolo della Brahma-Upanishad. — Tryphiodori et Colluthi carmina p. WEINBERGER. — BORINSKI, Ueber poetische Vision und Imagination. — VENDELL, Bidrag till kännedomen om alliterationer och rim i skandinavisk lagsprak. — DÖRPFELD, u. REISCH. Das griech. Theater.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43 : KOCH, Die Psychologie in der Religionswissenschaft. — HOMMEL, Die altisrael. Ueberlief. in inschriftlicher Beleuchtung. — BACHER, Die Bibelexegese Moses Maimûnis. — Elektra, p. KAIBEL. — EICKHOFF, Der horazische Doppelbau der sapphischen Strophe u. seine Gesch. — Florus p. ROSSBACH (très méritoire) — Hist. Fausti p. MILCHSACK. — KASINOWSKI, Zablocki, I. — H. WEISS, Judas Makkabaeus (complètement manqué). — KÜHNE, Zur Gesch. des Fürstentums Antiochia, I, 1098-1130 — PRAGER, Die Währungsfrage in den Vereinigten Staaten von Amerika. — ECKERT, Der Fronbote im Mittelalter.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 42 : Fr. HULTSCH, Poseidonios über die Grösse u. Entfernung der Sonne. — J. HAURY, Zur Beurtheilung des Geschichtschreibers Prokopius von Cäsarea (tentative de réhabilitation incomplète, mais des résultats nouveaux). — Edm. GROAG, Zur Kritik von Tacitus' Quellen in den Historien (discussion du livre de Fabia qui n'est pas convaincante). — Festschrift zur Jubelfeier des Friedrich-Wilhelms. Gymnasiums zu Berlin. — C. WEICHARDT, Pompeji vor der Zerstörung (réussi). — Fr. CAVAZZA, Le scuole dell'antico studio bolognese (documents intéressants).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 43 : B. FRANKLIN, Traces of epic influence in the tragedies of Aeschylus (soigné et utile). — E. FITCH, De Argonautarum reditu (quelques résultats). — Platons Gorgias, erkl. von H. SAUPPE, herausg. von A. Gercke (doit être étudié). — E. BETHE, Demosthenis scriptorum corpus ubi et qua aetate collectum editumque sit (mérite l'adhésion). — Λόγια Ἰησοῦ. ed. by P. GRENFELL (titre mal choisi). — Galeni de temperamentis liber I, rec. G. HELMREICH (bon). — Ciceronis De signis, comm. da V Brugnola (bien venu). — Ambrosii opera ex. rec. C. SCHENKL, I, 1 (excellent). — M. NIEDERMANN, ĕ u. ĭ im Lateinischen. — F. TEICHMÜLLER, Grundbegrift. u. Gebrauch. von auctor u. auctoritas (utile).

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 4 : *Abhandlungen* : B. DUHR, Ungedruckte Briefe des Dr. Bauchop u. des P. laius. — A. STRAUB, Schells Kritik eines dogmatischen Lehrsatzes. — J. MÜLLER, Der Gottesbeweis aus der Bewegung. — G. de SANCTIS, Die Grabschrift des Aberkios. — *Recensionen* : WETZER u. WELTE's Kirchenlexikon. — N. RUZICIC, Das kirchlich. relig. Leben bei d. Serben. — F. NOSER, Katechetik. — R. HINOJOSA, Despachos de la Diplomatia pontificia. — B. GEBHARDT, Humboldt als Staatsmann. — Staatslexikon. — T' SERCLAES, Le pape Léon XIII. — *Analekten* : Anfänge des Innsbrucker Jesuitencollegiums (B. Duhr); Das Patriarchat von Alexandrien (N. Nilles); Die alttestam. Prophetinnen im griech. Officium (N. Nilles); Bemerkungen zu Ps. 68 (J. Hontheim). — Bemerkungen zum

Hexaemeron (id.); Zehnsprachiges Krankenbuch (J. Brandenburger) Kirchen musikalisches Jahrbuch (J. Wedinger); Königin Elisabeth u. ihr Biograph (A. Zimmermann); Hymnologische Beiträge von Dreves (N. Nilles); Der Volksbibliotheker (J. Brandenburger); Betrachtungsbuch für Priester (id). — *Literarischer Anzeiger.* — *Alphabetisches Register.*

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, Monatsblætter, n°s 3-4 : Ratzel, Ethnogr. u. Geschichtswiss. in Amerika. — *Kritiken* : Potthast, Bibliotheca medii aevi, 2e ed. p. Seeliger ; Wattenbach, Das Schriftwesen im M. A., 3e ed. p. Wiegand; Urkundenbuch der Stadt u. Landschaft Zürich, IV, 1 ; Zöckler, Askese u. Mönchtum, 2e ed I ; Kaemmel, Der Werdegang des deutschen Volkes, I, das Mit. ; Riemann, Gesch. des Jeverlands, I ; Witte, Die aelteren Hohenzollern u. ihre Bezieh. zum Elsass ; Scholz, Beitr. zur Gesch. der Hoheitsrechte des deutschen Königs zur Zeit der ersten Staufer ; Kirsch, Die Finanzverwalt. des Kardinalkollegiums im XIII u. XIV Jahrh. ; Schottmüller, Die Organis. der Centralverwalt. in Klevemark vor 1609 ; Heimberger, Die Teilnahme am Verbrechen in Gesetzgebung u. Litteratur von Schwarzenberg bis Feuerbach ; Gothein, Ignatius von Loyola u. die Gegenreform. ; Unger, Marschall Derfflinger ; Erdberg-Krczenciewski, J. J. Becher ; Heigel, Geschichtl. Bilder u. Skizzen ; Wille, Bruchsal, Bilder aus einem geistl. Staat im XVIII Jahrh. ; Stoll, Wilken ; Moltkes milit. Corresp. I, 3.

— N° 5-6 : Hüffer, Die Denkwürdigk. Barras'. — *Kritiken* : Schumann, Die Kultur Pommerns in vorhist. Zeit ; Jung, Das hist. Archiv der Stadt Frankfurt am Main ; Halban, Zur Gesch. des deutschen Rechtes in Podolien, Wolhynien u. der Ukraine ; Boos, Gesch. von Worms ; Langer, Die Annales Pisani u. Bernardo Marangone ; Il constituto del Comune di Siena 1262, p. Zdekauer ; Hirsch-Gereuth, Studien zur Gesch. der Kreuzzugsidee nach den Kreuzzügen ; Simonsfeld, Neue Beitr. zum päpstlichen Urkundenwesen im M. A. ; L. Keller, Die Anfänge der Reform. u. die Ketzerschulen ; Clemen, Johann Pupper von Goch ; Quellen zur Gesch. des Hauses Fürstenberg, p. Baumann u. Tumbült ; Hansen, Rhein. Akten zur Gesch. des Jesuiterordens 1542-1582 ; A. Heinrich, Wallenstein als Herzog von Sagan ; Hellmann, Die sog. Mem. de Grandchamps u. ihre Fortsetz. u. die sog. Mem. des Marquis de Sassenage.

Rivista storica del risorgimento italiano, 1er vol. 3-4 : Mazzatinti, I motri del 1831 a Forlì. — Fantoni, Angelo Mengaldo e Giuseppe Marsich. — I primi ministri di Vittorio Emmanuele. — Romizi, Per la istruzione publica. — C. Fabris, Le memorie del generale Della Rocca. — Sforza, Terenzio Mamiani e il duca di Lucca. — Il generale Wallmoden contra Guglielmo Pepe (Guardione).

— N° 5-6 : Pantoni, Georgio Marin. — Sforza, L'espulsione di Fabrizi della Toscana nel 1848. — Quintavalle, Il generale Rod. Gabrielli conte di Montevecchio. — Colini, Gli avvenimenti politici nelle Marche 1796-1849. — Mme Lia Lumbroso, Ricordi Mazziniani. — Parmi les documents inédits, deux concernant la France : une enquête de Pons de l'Hérault sur Florence en 1845 et des pièces relatives à l'intervention de la France en 1848.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 47 Trente-unième année 22 novembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, n° 41, 10 novembre : Les cendres de Voltaire, relation de M. Favreau, maire de Romilly-sur-Seine. — Catéchisme des royalistes purs (1816). — *Autographes* : Toulouse en 1816, lettre de M. de Villele; Villemain et Guizot candidats (1829-1830); Lettres de Louis-Philippe, de Marie Amélie, du général Drouet d'Evlon, de M. de Jouy. — Mémoires du sergent Bourgogne, 1812-1813, suite.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 : Potez, La poésie de Marceline Desbordes-Valmore. — Urbain, L'abbé Ledieu, le texte de ses Mémoires et de son Journal. — *Mélanges* : Un goinfre, Saint Amant (Brun); Une lettre relative à Bayle (A. C.); Ximenez, Voltaire et Rousseau (Ritter); Mercier de La Rivière à S. Pétersbourg en 1767 (Larivière); Six lettres d'Aug. Thierry (Duchemin); Le conte de l'enfant gâté devenu criminel et la Chronique bordelaise de Gaufreteau (Delboulle). — *Comptes rendus* : Becker, Le Roy; Frank, Dernier voyage de Marguerite d'Angoulême; Schirmacher, Théophile de Viau; Michaut, Les Pensées de Pascal; Muralt, Lettres sur les Anglais.

Revue historique, nov.-décembre : Bouché-Leclercq, L'astrologie dans le monde romain. — Funck-Brentano, Les chartes de coutumes de Pouy-Corgelart et de Bivès. — Blondel, Le congrès d'Innsbruck. — *Bulletin* : France (A. Lichtenberger et G. Monod); Belgique (Hubert). — *Comptes rendus* : Mauri, I cittadini lavoratori dell' Attica; Oberziner, Alcibiade e la mutilazione delle Erme; Stutz, Gesch. des kirchl. Benefizialwesens; Heinemann, Beitr. zur Diplomatik der aelteren Bischöfe von Hildesheim; Kirsch, Die päpstlichen Collectorien in Deutschland; Zippert, Wettiner u. Wittelsbacher; Daenell, Die Koelner Konfederation, Mueller, Hist. de Jeanne d'Arc par M. de Barante; Stendrel, Magyar Hadtœrtenelmi Emlelek; Armstrong, Lorenzo de Medici and Florence in the XVI century.

Le Musée belge, n° 3 : A. Roersch, Etude sur Philochore. — V. Carlier, Authenticité de deux passages de Minucius Felix. — Ch. Caeymaex, Paulin de Pella, son caractère et son poème — H. Demoulin, Les collegia iuuenum dans l'Empire romain. — De Groutars, Les Italo-Grecs, leur langue et leur origine. — Conrotte, Isocrate et Grégoire de Nazianze.

— N° 4 : S. Kayser, L'art oratoire, le style et la langue d'Hypéride. — V. Carlier, Minucius Felix et Sénèque. — J. Schrijnen, Sur les principaux rapports des Lares avec les Pénates et les Génies. — Ch. Caeymaex, La métrique de l'Eucharisticos de Paulin de Pella. — L. Halkin, Une lettre inédite de H. Cannegieter au baron G. de Crassier.

Bulletin bibliographique et pédagogique du Musée belge, Partie pédagogique, n° 5 : F. Collard, L'analyse littéraire. — N° 6 : La question des humanités, réponse du P. Verest à M. Dobbelstein, et note de M. Dobbelstein. — F. Collard, Exercices didactiques au collège Saint-Pierre à Louvain. — N° 7 : H. Gérardy, Préparation d'un devoir français en 4e. — V. Gérard, Une leçon de répétition sur le Pro Murena. — N° 8 : F. Collard, Hérodote au collège, I.

The Academy, n° 1330 : Gossip from a Muniment Room, being passages in the lives of Anne and Mary Fytton 1574-1868, p. Lady Newdigate. — Marie de Manaceïna, Sleep. — Private papers of Wilberforce. — Francis Turner Palgrave. — London signs and inscriptions.

— Nº 1331 : The letters of Elizabeth Barrett Browning. — Dyton Hague, The church of England before the Reformation.

The Athenaeum, nº 3653 : Kipling, Captains courageous. — Liddon, Life of Busey, p. Johnston, Wilson and Newbolt. — Temple Scott, A bibliography of the works of William Morris. — Bigelow, White Man's Africa. — J. M. Robertson, New essays toward a critical method. — Gardiner, History of the commonwealth and protectorate, II. — Francis Turner Palgrave.

— Nº 3654 : Kyan, Under the Red Crescent, adventures of an English surgeon with the Turkish army at Plevna and Erzeroum. — Raikes, Fifty years of St Peter's Colleges Radley. — The letters of Elizabeth Barret Browning. — *Celtic literature :* The Book of Common Prayer in Manx Gaelic, p. Moore and Rhys ; Zeitschrift für celtische Philologie, 1-3 ; Hibernica minora, p. K. Meyer. — Dr Justin Winson. — Kurdish or Gypsy (Groome). — Brunetto Latini's home in France, 1260-1266 (Scott). — The Savage Club Papers.

Literarisches Centralblatt, nº 44 : Hardeland, Gesch. der speciellen Seelsorge. — Schwab, Vocab. de l'angélologie. — Odin, Genèse des grands hommes, I et II. — Prasek, Forsch. zur Gesch. des Altertums I. Kambyses u. die Ueberliefer. des Altertums. — Kampers, Die Lehninsche Weissagung über das Haus Hohenzollern (méthode et compétence). — Stenzel, Gustav Adolf Harald Stenzel's Leben. — Baedeker, Aegypten (cf. *Revue*, nº 44). — Bréal, Sémantique (très attachant). — Brandstetter, Malaio-polynes. Forschungen, V, die Gründung von Wadjo. — Winers Gramm. der neut. Sprachen, 8e ed. p. Schmiedel. — Schirmacher, Theophile de Viau (intéressant). — Skeat, Chaucerian and other pieces. — Benezé, Das Traumotiv in der mhd. Dichtung, Orendel, Wilhelm von Orense und Robert der Teufel. — Max. Collignon, Gesch. der griech. Plastik, I.

Deutsche Literaturzeitung, nº 44 : Ecke, Die theol. Schule A. Ritschls. — Bruns, Das literarische Porträt der Griechen. — Le Laboureur de Ménandre, p. Nicole (précieux). — Chron. de Sulpice Sévère, I, p. Lavertujon (critique bonne souvent et sans préjugés.) — Morris, Gœthe-Studien. — Dan, Lehrbuch der rumän. Sprache. — Das Kieler Erbebuch, p. Reuter. — Parisius, Leopold Freiherr von Hoverbeck. — Jigs-med nam-mka, Gesch. des Buddhismus in der Mongolei, trad. Huth. — Oesterr. Staatswörterbuch.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 43 : Sophokles Elektra, erkl. von G. Kaibel (beaucoup de défauts, et surtout de la longueur). — W. Helmke, De Demosthenis codicibus quaestiones selectae, I. — Hippolyt's Werke, her. von G. N. Bonwetsch u. H. Achelis (cf. *Revue*, nº 42). — Φιλολογικὸς Σύλλογος, Παρνασσός, Α' (mélange d'articles trop disparates). — A. Dieterich, Pulcinella (il eût été plus profitable à la science que l'auteur eût retardé son agréable publication au carnaval d'une année prochaine). — Fr. Jacobs, Hellas, neu bearbeitet von Carl Curtius.

— Nº 44 : Homeri Odysseae carmina, α-μ, ed. II von J. van Leeuwen et M. B. Mendes da Costa (ne tient pas compte des mss.). — O. Schultze, Disquisitiones Euripideae. — Novi Testamenti supplementum accommodavit Eb. Nestle (très utile). — Lactantii opera, II, 2 ; rec. S. Brandt et G. Laubmann (excellente base de discussion). —

Satura Viadrina. — G. Gilbert, Beiträge zur Entwickelungsgeschichte des griech. Rechtes (résultats non assurés). — M. L. Strack, Die Dynastie der Ptolemäer (important). — Fr. T. Palgrave, Landscape in Poetry from Homer to Tennyson (néglige les œuvres allemandes).

— N° 45 : A. Dyroff, Die Ethik der alten Stoa (sérieux). — H. Perron, Textkritische Bemerkungen zu Philodem's Oeconomicus (revision soignée du texte de Gœttling). — Corpus Inscriptionum Atticarum, Defixionum tabellae; ed. R. Wünsch (méritoire). — J. Combarieu, Théorie du rythme. — E. Cicotti, Del numero degli schiavi nell' Attica. — J. P. Mahaffy, A survey of Greek civilisation (instructif et convient au grand public). — H. Ziegel, De is et hic pronominibus quatenus confusa sint apud antiquos (appliqué).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 44 : B. Bursy, De Aristotelis πολιτείας Ἀθηναίων partis alterius fonte et auctoritate. — Plutarchi Moralia, rec. N. Bernardakis. VII (heureux achèvement d'une longue entreprise). — M. Tulli Ciceronis de signis, ed. by F. W. Hall (très utile). — Cicéron, Morceaux choisis tirés des traités de rhétorique par E. Thomas (voir *Revue*, n° 43). — Der obergermanischraetische Limes des Römerreiches von O. von Sarwey u. F. Hettner, V. — J. Dierich, Die Quellen zur Geschichte Priscillians (pénétrant). — Fr. Harder, Griechische Formenlehre; R. Paukstadt, Griechische Syntax. — Deutscher Universitätskalender.

— N° 45 : Satura Viadrina. — Homers Ilias, von Fr. Ameis, bearb. von C. Hentze (revision consciencieuse). — E. A. Freeman, Geschichte Siciliens, deutsch von B. Lupus (durable). — R. Wagner, Der Entwickelungsgang der griechischen Heldensage. — Eudociae, Procli, Claudiani carminum graecorum reliquiae, rec. A. Ludwich (mérite notre reconnaissance). — V. Ussani, Die luoghi dei Captivi (résultats douteux). — V. Ussani, Spigolature Oraziane (hardi). — Cicero pro Plancio, ed. by H. W. Auden. — J. Kubik, Realerklärung und Anschauungsunterricht.

Zeitschrift für romanische Philologie, n° 4 : Suchier, u. Kautzsch, Eine provenzal. Liederhandschrift; Gebetbuch aus Metz. — Horning, Zur Wortgesch. — Cornu, Beitr. zu einer künftigen Ausg. des Cid. — Biedermann, Ergänz. zu Werth's Altfr. Jagdlehrbüchern. — Suchier, Das Anagramm in Machauts Voir Dit. — *Besprechungen* : Körting, Neugri. und Romanisch (Risop); Sütterlin, Die heutige Mundart von Nizza (Gauchat).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 48 Trente-unième année 29 novembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1332 : Gosse, A short history of modern English literature. — Tiele, Elements of the science of religion, I, morphological. — A. Wallance, William Morris, his art, his witings and his public life, a record. — The philosophical lectures and remains of R. L. Nettleship, p. Bradley and Benson. — Scripture, The new psychology. — Shorter, Victorian literature. — W. Raleigh, Style.

The Athenaeum, n° 3655 : Mme James Darmesteter, The life of Ernest Renan. — Perry, The gist of Japan ; Hearn, Gleanings in Buddha fields. — Lindsay, Recent advances in the theistic philosophy of religion.— Wordsworth literature. — Read, Historic studies in Vaud, Berne and Savoy from Roman times to Voltaire, Rousseau and Gibbon. — Brunetto Latini in France (Harting). — The King's Quair (Wylie). — Kurdish or gypsy (Anderson). — The treatise de aqua et terra (Koch). Edridgegreen, Memory and its cultivation. — Holiday, Stained glass as art.

Literarisches Centralblatt, n° 43 : Zenner, Die Chorgesänge im Buche der Psalmen. — Monum. Tridentina, IV. mars-avril 1546. — Gaupp, Herbert Spencer.— Knoka, Die Kriege des Germanicus in Deutschland (polémique oiseuse). — Dahn, Die Könige der Germanen, VIII, Die Franken unter den Karolingern 1. — Acten u. Urk. der Univ. Frankfurt a. O. I, 1. p. Bauch. — Büchi, Freiburgs Bruch mit Oesterreich, sein Uebergang an Savoyen u. Anschluss an die Eidgenossenschaft (très bon). — H. G. Schmidt, Fabian von Dohna. — Fortsetzung u. Ergänz. zu Jöchers Gelehrten-Lexiko, p. Günther. — Griffith, Egypt Exploration Fund. — Dittmar, Studien zur latein. Moduslehre (instructif). — Beyer, Franz. Phonetik, 2e ed. — H. Fischer, Erinner. an J. G. Fischer. — Borsari, Topografia di Roma antica. — Ritter, Erziehungs = und Unterrichtslehre für höhere Mädchenschulen. — Kukula, Amtsinstruction für die Ausarbeit. des Zettelkataloges der Bibliothek in Prag.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : Castelli, Il poema semitico del pessimismo trad. e comment. — Kirchbach, Was lehrte Jesus? Zwei Urevangelien. — Griffith, Egypt Exploration Fund. — Valmiki, Ramayana, übertr. Menrad. — Dieterich. Pulcinella, pompeianische Wandbilder u. röm. Satyrspiele (désappointe). — Levertin, Frau Gustaf III dagar ; Erdmann, Esaias Tegner, en Porträttstudie. — Sternfeld, Ludwig des Heiligen Kreuzzug nach Tunis u. die Politik Karls I von Sicilien (clair et abondant). — Waliszwewski, Pierre le Grand, 2e éd. (recommandable). — Huvelin, Essai historique sur le droit des marchés et des foires. — J. P. Richter, Quellen der byzantin. Kunstgeschichte.

Berliner philolgische Wochenschrift, n° 46 : F. Glöckner, Homerische Partikeln mit neuen Bedeutungen (trop d'inutilités ; méthode défectueuse). — Αἰσχύλου δράματα ἐκδ. ὑπὸ N. Wecklein (utile). — G. N. Bonwetsch, Studien zu den Kommentaren Hippolyts zum Daniel u. Hohen Liede. — G. Busolt, Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia (matériaux considérables). — A. J. Evans, Cretan pictographs and präphönician. Schrift.— H. Kluge, Die Schrift der Mykenier (ni critique, ni méthode).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : Die delphischen Inschriften, bearb. von J. Baunack, 3. Th. (bien venu). — U. Pestalozza,

I caratteri indegeni di Cerere. Demosthenes, κατὰ Φιλίππου A, Ὀλυνθιακοί, by. E. Sandys (commentaire développé). — G. Némethy, De vestigiis doctrinae Euhemereae in oraculis Sibyllinis (démontre une chose évidente). — Cicero, Rede für S. Roscius, herausg. von H. Nohl (pratique). — G. Giri, I grandi poeti dell' età di Cesare e dell' età di Augusto (ingénieux et agréable). — N. Fritsch, Horaz für den Schulgebrauch. — R. Peppmüller, Ἐπίμετρον ἐπιγραμματικόν. — Lactantius rec. S. Brandt, II, 2. — A. Gudeman, Outlines of the history of classical philology (serait trop maigre pour les Allemands). — K. Krumbacher, Kasia (voir *Revue*, n° 46). — G. Ottino e G. Fumagalli, Biblioteca bibliographica italica, Supplementi 1895, 1896 (très utile). — W. Wartenberg, Vorschule zur lateinischen Lektüre, 2, A. — Bleske-Müller, Elementarbuch der lateinischen Sprache.

— N° 47 : Griechischer Unterricht, von Kohl (sérieux). — Homeri Ilias, von J. Bach. — Batrachomyomachia, latine uertit et notis auxit P. Recanatesi (en retard d'un demi-siècle). — R. Müller, Zu Lysias u. Lukianos ; Zur Textkritik der Lucian (souvent heureux). — Tacitus, Germania, erkl. von Wolff ; — von U. Zernial ; — von F. Leiter (le dernier plus scolaire). — K. Krumbacher, Eine neue Vita des Theophanes Confessor. — W. Wartenberg, Lehrbuch der lateinischen Sprache, Sexta, 2, A.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 49 Trente-unième année 6 décembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. Chuquet
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 6 : 15 nov. : BERTON, La constitution de 1848. — HANNOTIN, Les conventions de 1883 (fin). — SILVESTRE, Politique française dans l'Indo Chine. Annam (suite). — FRANCONIE, La réforme monétaire russe. — ZAKRZEWSKI, Dernière institutions du crédit en Russie. — *Analyses et comptes rendus :* NIOX, La guerre de 1870 ; LAVISSE et RAMBAUD, Hist. générale ; MARTIN SAINT-LÉON, Hist. des corporations de métiers ; CHAUDORDY, Consid. sur la polit. extérieure et coloniale de la France.

Annales du Midi, n° 36, octobre : A. THOMAS, Homélies provençales tirées d'un ms. de Tortose. — PASQUIER, Conflit en 1340 entre les coseigneurs et les habitants du Fossat pour le paiement de l'impôt. — TAMIZEY DE LARROQUE, Un Écossais ami de Peiresc, lettre inédite du comte de Buchau à Fauris de Saint Vincent. — La colère de Natoire (Pélissier). — *Comptes rendus :* E. DE BROGLIE, Les portefeuilles du président Bouhier ; GROSS, Gallia judaica ; A. ROGER, Fragments d'histoire ; VIGUIER, De administratione civitatis Massiliae, Les débuts de la Révolution en Provence.

Le Bibliographe moderne, n° 4 : Le Congrès des bibliothécaires à Londres. — BERGMANS, Le 2e congrès bibliographique de Bruxelles. — PONCELET, Les archives de Tournai-Tournésis au dépôt des archives de l'État à Mons. — STEIN, Une fausse impression de Charleville. — INGOLD, Les mss. de l'abbaye de Murbach. — Les bibliothèques municipales en France. — Chronique des archives, des bibliothèques des livres. — D'Arneth (not. nécr.). — *Comptes rendus :* MAINOT, De la condition des objets mobiliers faisant partie des collections des bibliothèques publiques. — GRAESEL, Manuel de bibliothéconomie. — DARUTY DE GRANDPRÉ, Vademecum du bibliothécaire. — THILOVI, I cataloghi e l'Istituto internazionale di bibliografia. — EICHLER, Begriff u. Aufgabe der Bibliothekwissenschaft ; Bibliothekspolitik am Ausgang des XIX Jahrh. — REURE, Le bibliographe Ant. Du Verdier. — Catalogue général des livres imprimés de la Bibl. Nat. — RIVOIRE, Bibliogr. hist. de Genève au XVIIIe siècle. — RICHTER, Bibliotheca geographica Germaniae. — MONCEAUX, Les Le Rouge de Chablis. — BAUDRIER, Bibliographie lyonnaise, II. — BERGHMAN, Nouv. études sur la bibliograhie elzévirienne.

Revue des Universités du Midi, n° 4 : M. HOLLEAUX, L'expédition d'Attale Ier en 218. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, La Vie et l'Œuvre de Livius Andronicus, II, L'Œuvre. — A. JEANROY et H. GUY, Chansons et dits artésiens du XIIIe siècle. — BARCKHAUSEN, Montesquieu et sa théorie des gouvernements. — *Bulletin historique régional* : A. DEGERT, Landes. — *Bibliographie* : U. PEDROLI, Il regno di Pergamo ; O. RIBBECK, Scaenicae Romanorum poesis fragmenta I.

Revue de l'Agenais, n° 5 : THOLIN et LAUZUN, Le château de Perricard, commune de Montayral. — Vie de M. Hebert, évêque comte d'Agen, suite par M. l'abbé Durengues. — Baronne de GERVAIN, Un ministre de la marine et son ministère sous la Restauration, le baron Portal, suite. — TAMIZEY DE LARROQUE, Note sur les mémoires de Du Cauze de Nazelles. — Journal agenais des Malebaysse (suite). — *Bibliographie régionale* : Lettres et billets inédits de Mgr de Belsunce, évêque de Marseille, p. TAMIZEY DE LARROQUE ; SERRET, Doumenet et les châteaux de la banlieue d'Agen.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre : A. BRÜCK-

ner, Étude sur les poésies de Venceslas Potocki, 1623-1696. — Balzer, De la succession au trône de Pologne, I : la succession à la mort de Casimir le Grand et les lois d'hérédité des Piast.

Revue de l'université de Bruxelles, n° 2, novembre : Goblet d'Alviella, Le devoir social des générations. — G. Dwelshauvers, Leçon d'ouverture aux cours d'introduction à la philosophie et de psychologie. — R. Sand, Les laboratoires maritimes de zoologie. — Bibliographie. — Chronique universitaire.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 3 : J. Bidez et L. Parmentier, De la place de Nicéphore Calliste dans la tradition manuscrite d'Evagrius. — F. Cumont, *C. I. L.* VI 509. — G. Vandenhrydt, Correspondance scolaire française flamande ; A propos de la circulaire ministérielle du 7 avril. — *Comptes rendus* : J. Schwickert, Ein Triptychon ; M. Schneidewin, Die antike Humanität ; E. Leblant, 750 inscriptions de pierres gravées ; A. Rigaud, Le procès de Guichard, évêque de Troyes ; R. Ehrenberg, Das Zeitalter der Fugger ; V. Minguet, Histoire des Belges ; L. Lanzac de Laborie, La domination française en Belgique ; G. Brandes, W. Shakespeare ; Wendland, Philonis opera ; W. Weissenborn, T. Livi libri ; Th. Hegener, Résumé d'un cours de langue allemande ; Broussolle, Pelerinages ombriens.

The Academy, n° 1333 : Life of Pusey, IV. — Mme Darmesteter, Renan. — Lord, The lost empires of the modern world ; essays in imperial history. — Bigelow, White Man's Africa. — Crashaw.

Literarisches Centralblatt, n° 46 : Wersale, Der Christ und die Sünde bei Paulus. — Zehender, Die Weltreligionen auf dem Chicago-Congress. — Monum. germ. hist. Capitularia regum Franc., p. Boretius et Krause, II, 3. — Lenel, Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Adria (cf. *Revue*, n° 44). — Kalkoff, Die Depeschen des Nuntius Alexander 1521. — Briefwechsel von Schön mit Pertz u. Droysen, p. Rühl. — Muller-Simonis, Vom Kaukasus zum persischen Meerbusen. — Leonardo da Vinci, Il codice atlantico nella biblioteca Ambrosiana, XI-XII. — Delbrück, Vergl. Syntax der indogerm. Sprachen, II (sur la syntaxe du verbe). — Theophrastis Charaktere, hrsg. erklärt u. übersetzt von der philosophischen Gesellschaft zu Leipzig. — Cato de agri cultura p. Keil, III, 1. — Le Forte Randi, Leopardi e i suoi canti d'amore, 2e éd. — Altisl. Volksballaden, übertr. Willatzen, 2e éd. — Aus Hebbels Tagebüchern, Auswahl. — Librandi, Grammatica albanese con la poesie rare di Variboba. — Steinmann, Botticelli ; Ghirlandajo. — Tetzner, Geschichte der deutschen Bildung u. Jugenderziehung von der Urzeit bis zur Errichtung von Stadtschulen (beaucoup de bon et de neuf).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : Holtzmann, Lehrbuch der neutest. Theologie. — Katalog der Lipperheidschen Sammlung für Kostümwissenschaft. — Bréal, Sémantique (clair, élégant, fin). — M. Hartmann, Das arab. Strophengedicht, I, das Muwassah. — Euklids Elementer I-II, oversat af Thyra Eibe, med en inledning af Zeuthen. — Lucrece p. Giussani. — Saran, Vortragsweise u. Zweck des Evangelienbuches Otfrieds von Weissenburg (réussi). — Kristian von Troyes, Erec und Enide, p. W. Förster. — Paulus, Luthers Lebensende u. der Eislebener Apotheker Johann Landau. — Souvenirs du gen. Fleury, I. — Baedeker, Spanien u. Portugal. — Sir J. R. Seeley, Introd. to political science. — Fleiner, Staat u. Bischofswahl im Bisthum Basel.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : G. HELMKE, De Demosthenis codicibus. — A. DITTMAR, Studien zur lateinischen Moduslehre (la partie théorique trouvera un accueil moins favorable que la partie critique). — M BÄNITZ, Griechisches Uebungsbuch für Tertia, 2 A.

N° 48 : Batrachomyomachia, latine uertit P. RECANATESI (sans valeur). — Ἀργυριάδης, Διορθώσεις εἰς Θουκυδίδην (sans profit). — L. EISENHOFER, Procopius von Gaza (soigné). — J KOEHM, Quaestiones Plautinae Terentianaeque (quelques bonnes remarques et surtout beaucoup d' exemples). — C. H MOORE, IuliusFirmicus Maternus. — J. JUNG, Grundriss der Geographie von Italien und dem Orbis romanus, 2 A. (beaucoup de détails contestables, malgré l'utilité du livre). — The Annual of British school at Athenes, N° II. — F. EYSSENHARDT, Aosta u. seine Altertümer (guide). — J L. USSING, Scenica (le principe est faux). — H. GOMPERZ, Grundlegung der neusokratischen Philosophie (merveilleux).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : S. PIAZZA, La politica in Sofocle (sage et acceptable).— Eudociae Augustae, Procli Lycii, Claudiani carminum graecorum reliquiae (travail bon et désintéressé). — W. WEINBERGER, Adnotationes ad graecos Italiae codices (approfondi). — Ciceros Rede für S. Roscius aus Ameria und über das Imperium des Pompeius, 11 A. — M. MARGARITORI, Petronio Arbitro (diffus) — LA ROCCA, La raccolta delle forze di terra fatta da Pompeo nella Spagna (n'est pas scientifique). — R HIS, Die Domänen der röm. Kaiserzeit (étude nouvelle des sources juridiques). — A. de RIDDER, De ectypis aeneis quae falso uocantur « argiuocorinthiace » (discutable). — A. BROCK. Quaestionum grammaticarum capita duo (généralement exact). — A SEIDEL, Neugriechische Chrestomathie. – G. LOTHHOLZ, Pädagogik der Neuzeit in Lebensbildern (recueil de faits sans idée directrice).

Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft, n° 3 : RÜHL, Der Ursprung der jüdischen Weltära. — HOLLAENDER Der Theologe Matthias Flaccius Illyricus in Strasburg 1567 1573. — KREBS, Verhandl. mit Melchior von Hatzfeldt über die Zurückführung Karls II auf den englischen Thron 1649-1650 — ULMANN, Preussen, die bewaffnete Meeresneutralität und die Besitznahme Hannovers 1801. — Bibliographie zur deutschen Geschichte (Masslow) : Allgemeine Werke ; Quellen u. Darstell. nach der Folge der Begebenheiten, bis 1517.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nº 50 Trente-unième année 13 décembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1334 : Gardiner, History of the commonwealth and protectorate, II, 1651-1654. — Letters and unpublished writings of Landor, p. Wheeler. — Wordsworthiana — American and English criticism. — Did Shakspeare write for posterity ? — Dickens and Thackeray, sales and editions. — Mr Henley's Anthology. — Stories of famous songs. — Persian rose-leaves (Delta). — Inedited Leopardi mss.

The Athenaeum, n° 3657 ; Falklands. — Literary pamphlets, p. Rhys. — Chaucerian and other poets, p. Skeat. — Phillips, The war of Greek independance, 1821-1833. — Gosse, A short history of English literature; Shorter, Victorian literature, sixty years of books and bookmen. — Tarleton, Nicholas Breakspear (Adrian IV), Englishman and pope. — Napoleonic literature. — Agriculture and burial (A. Lang). — New papyri (Mahaffy). — The story of Ahikar and Nadan (Lewis). — Brathwait's The good wife (Roberts). — The Kelmscott Press.

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Bernulli, Die wissensch. u. kirchl. Methode in der Theologie — Bonwetsch, Studien zu den Commentaren Hippolyts zum Buche Daniel u. Hohen Liede. — Stein, Vorlesungen über Aesthetik. — Krones, Verfassung u. Verwaltung der Mark und des Herzogtums Steier. — Niessen, Gesch. der Stadt Dramburg. — Nürnberger, Papstum und Kirchenstaat, I, vom Tode Pius' VI bis zum Regierungsantritt Pius' IX. — Regenspursky, La guerre serbo-bulgare de 1885 (bonne traduction par le lieutenant Barth, de l'ouvrage allemand). — Aegyptiaca, Festschrift für Georg Ebers zum I März 1897. — Eudociae Augustae Procli Lycii Claudiani carminum graecorum reliquiae p. Ludwich. — Die Rawleysche Sammlung von 32 Trauergedichten auf Francis Bacon, ein Zeugniss zu Gunsten der Bacon-Shakspeare Theorie, p. G. Cantor. — Zwei Isländer. Geschichten, p. Heusler. — Briefe Pufendorfs an Thomasius, p. Gigas. — Tiele, Gesch. der Religion im Altertum bis auf Alexander den Grossen, deutsche autor. Ausgabe von Gehrich, I, 2. — Nehri, Meditazioni vagabonde.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : Baumgartner, Gesch. der Weltliteratur, I ; Hart, Gesch der Weltliteratur. — Temple, A glossary of Indian terms (commode). — Krumbacher, Kasia ; Eine neue Vita des Theophanes Confessor. — J. A. Simon, Zur Anordnung der Oden, Epoden und Satiren des Horaz. — Vogt u. Koch, Gesch. der deutschen Literatur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart (excellent). — Krones, Verfassung u. Verwaltung der Mark und des Herzogtums Steier. — Breysig, Gesch. der brandenburgischen Finanzen, 1640-1697, I. — Schjerning, Der Pinzgau ; Die Pinzgauer. — Loria, Die wirtschaftlichen Grundlagen der herrschenden Gesellschaftsordnung. — Goldschmidt, Der Albanipsalter in Hildesheim u. seine Bezieh. zur symbol. Kirchensculptur des XII Jahrhunderts.

Museum, n° 10 : Bolland, Die althellenische Wortbetonung im Lichte der Gesch. (Hesseling). — Parmenides' Lehrgedicht, griech. u. deutsch von Diels (Houtsma). — Schoemann, Griech. Altertümer, I (v. d. Es). — Apulei Metam. p. Vliet (Speyer). — Huizinga, De vidusaka in hets Indisch toneel (Uhlenbeck). — Gauderheyden, Groningana (De Vries). — Koschwitz, Anleitung zum Studium der franz. Philologie (Salverda de Grave). — Von Ruville, Die kaiserl. Politik auf dem Regensburger Reichstag (Krämer). — Louw, De Java-oorlog, II (Kielstra).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 51 Trente-unième année 20 décembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Editeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

LES MÉMOIRES
DU
SIEUR DE PONTIS

Abrégés et publiés par J. SERVIER

Un magnifique volume grand in-8, illustré de 12 planches hors texte et de 24 gravures en couleurs, d'après les aquarelles de Julien LE BLANT.

Broché, avec couverture en couleurs.. 15 »
Relié, fers spéciaux.. 20 »

ÉTIENNE GROSCLAUDE

UN PARISIEN
A MADAGASCAR
AVENTURES ET IMPRESSIONS DE VOYAGE

Un magnifique volume grand in-8, illustré de 138 gravures.

Broché.. 10 »
Relié.. 15 »

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS

Chaque volume, broché.. 4 »
— Cartonné en percaline.. 5 50

SIR W. M. CONWAY

ASCENSIONS ET EXPLORATIONS
A SEPT MILLE MÈTRES
DANS
L'HIMALAYA

Traduit et abrégé par Henri JACOTTET

Un volume in-16, contenant 47 gravures.

ÉMILE DESCHAMPS

AU PAYS D'APHRODITE
VOYAGE A L'ILE DE CHYPRE

Un volume in-16, contenant 80 gravures

Le Puy, imprimerie Régis Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 52 Trente-unième année 27 décembre 1897

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

Paraît le samedi

Le fascicule 0 fr. 50

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL EN SIX VOLUMES

Le **Nouveau Larousse illustré** formera six volumes in-4°, imprimés sur trois colonnes, dans le même format que le *Grand Dictionnaire Larousse* (32×26). Rédigé par des écrivains et des savants éminents, bien proportionné dans toutes ses parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, le **Nouveau Larousse illustré** est fait sur le même plan que son célèbre devancier. Il tient compte des données les plus récentes de la science et de l'érudition dans toutes les branches des connaissances humaines.

La richesse du vocabulaire est incomparable : les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires y trouvent place.

Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales sont traitées avec l'impartialité la plus absolue.

De plus, une large place est faite à *l'illustration*, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre. Dans le **Nouveau Larousse illustré**, partout l'image est l'auxiliaire de l'idée.

Des **milliers de gravures**, *exécutées spécialement pour le Dictionnaire*, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des **portraits nombreux**, dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.

Des **tableaux synthétiques** facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.

Enfin, des **cartes** en noir et en couleur, soigneusement mises à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants

MODE DE PUBLICATION

Le **Nouveau Larousse illustré** *est publié par fascicules de 16 pages à 50 centimes, qui paraissent chaque semaine depuis le 1er avril 1897. Il y aura au moins 320 fascicules. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries brochées de 10 fascicules, ou par volumes, brochés ou reliés, au fur et à mesure de la publication.*

SOUSCRIPTION A FORFAIT

160 francs en fascicules, en séries, en volumes brochés.

190 francs, en volumes reliés.

Paiement **10 francs par trimestre** *à partir du 5 du mois qui suit la souscription.*

On souscrit à la Librairie LAROUSSE, 17, rue Montparnasse, Paris.

N. B. — La souscription à forfait garantit le Souscripteur contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre des fascicules à paraître.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE D'UN FASCICULE SPÉCIMEN

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.